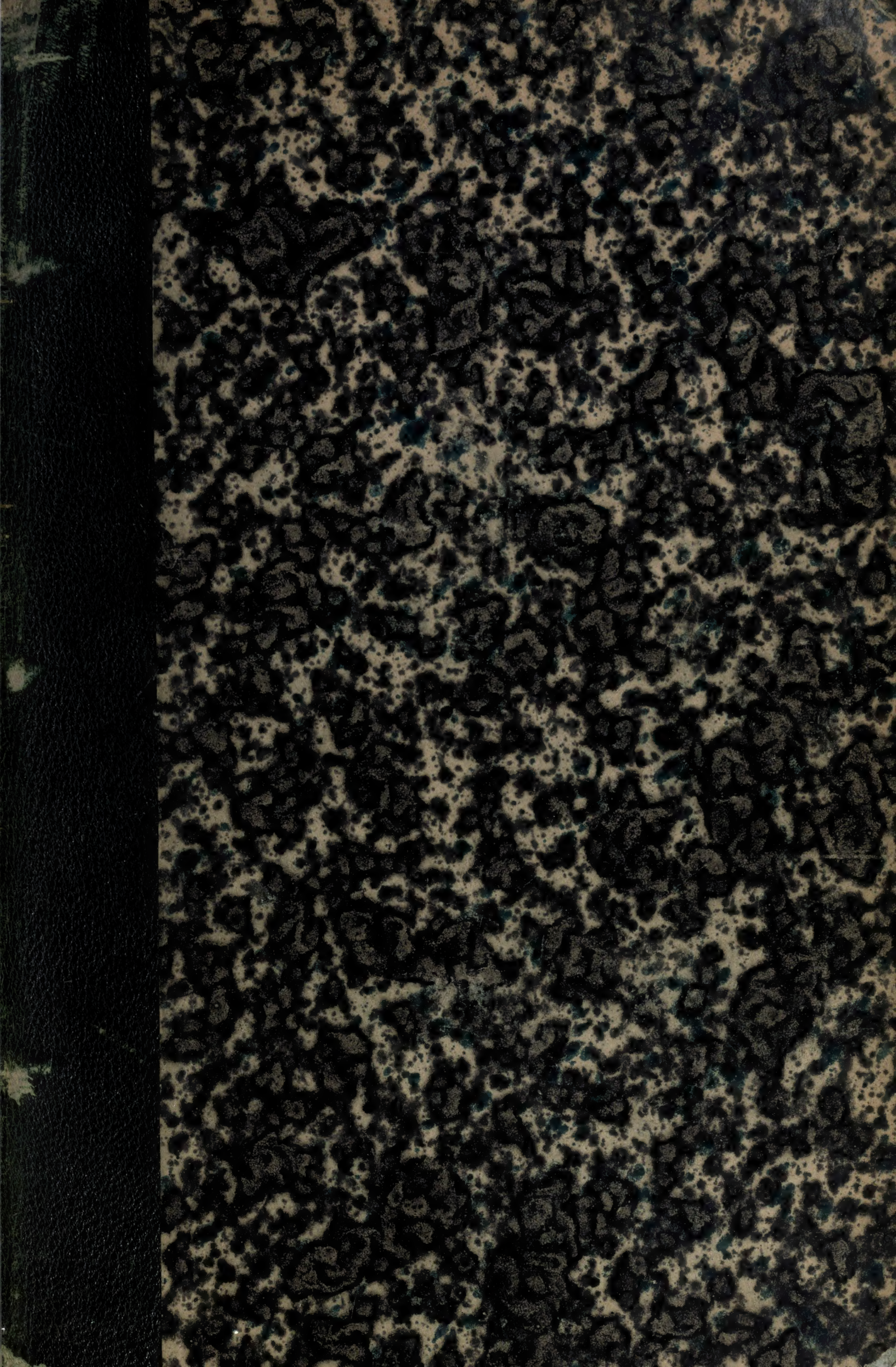
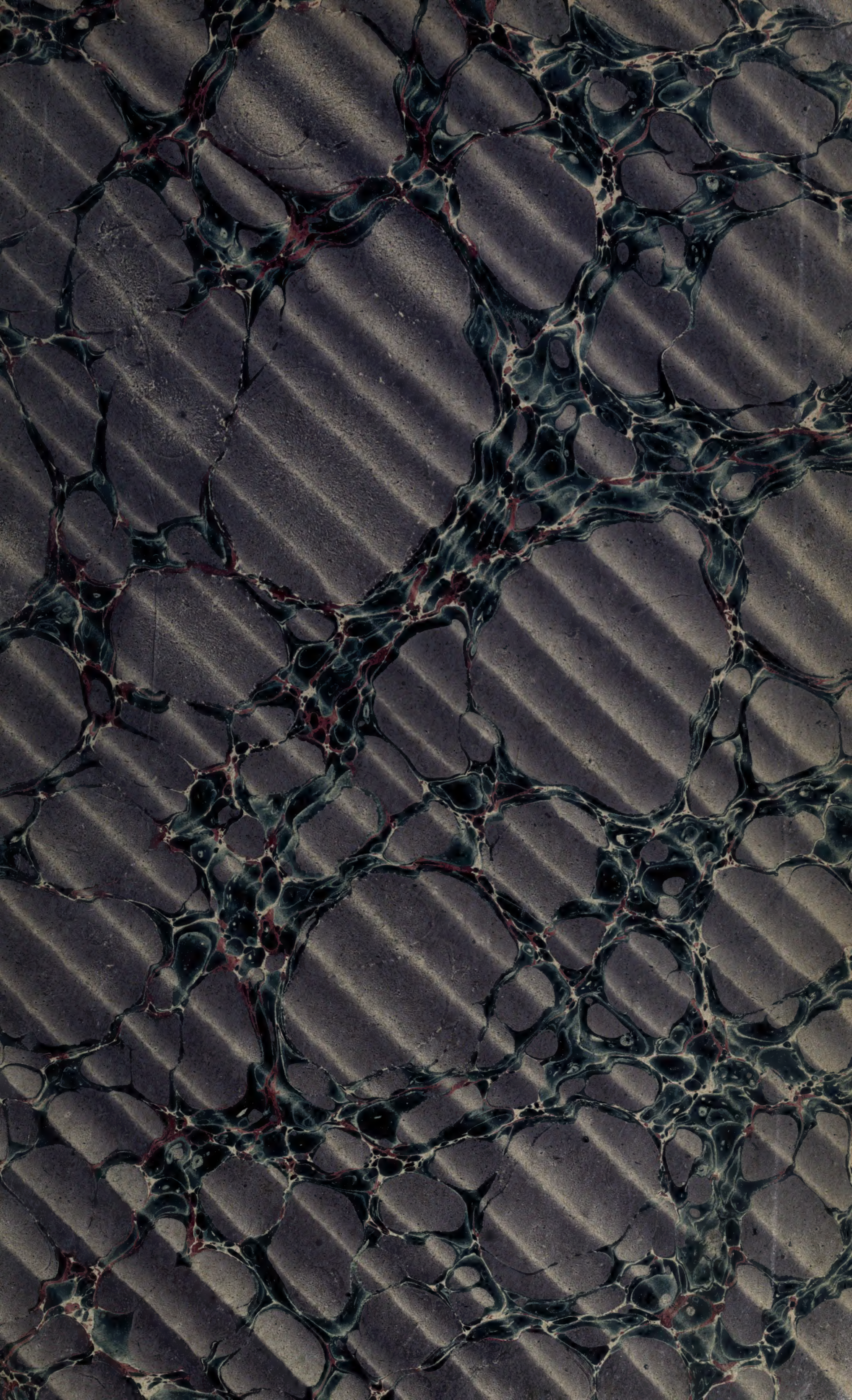






REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIe ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE GERDÈS,
14, rue Saint-Germain-des-Prés.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME QUINZIÈME

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20

1852

LES

COTES DE LA MANCHE.

GRANVILLE. — COUTANCES. — LA HAGUE.
— CHAUSEY. — LE MONT-SAINT-MICHEL. — LES MARAIS ET LES GRÈVES.

..... Sterilisque diù palus aptaque remis
Vicinas urbes alit et grave sentit aratrum.
HOR. A. P.

J'essaie aujourd'hui de décrire cette sirte de la Manche qui s'enfonce entre le cap de La Hague et les Héaux de Bréhat, les deux pointes de la Normandie et de la Bretagne les plus avancées vers le nord. Plus tumultueuse et plus hérissée de dangers que les sirtes de l'Afrique, ses rivages sont, par la richesse de leur sol et les mœurs de leurs habitans, aussi hospitaliers que ceux de la Sidre et de Cabès le sont peu. Dans aucune région habitée du globe, les phénomènes des marées ne déploient plus de puissance que dans celle-ci; nulle part les flots soulevés de l'Océan ne heurtent de plus redoutables écueils, ne soumettent à de plus rudes épreuves la fermeté d'ame du marin. La difficulté de donner une idée précise des phénomènes qui se manifestent au sein de cette mer, des forces générales qui s'y dévoilent par des effets partiels, ne s'efface pas, mais s'atténue un peu devant un examen attentif de la configuration de ses côtes, et cette région est de celles dont l'ensemble se comprend mieux après qu'on en a pénétré les détails. Nous commencerons donc par en côtoyer les rivages, et nous réglerons notre course sur la division naturelle qui résulte de la différence des gisemens. Nous visiterons ainsi d'abord, du cap de La Hague au fond de la baie du Mont-

Saint-Michel, la côte de Normandie, puis l'atterrage de Saint-Malo, et enfin la baie de Saint-Brieuc, comprise entre le cap Fréhel et les Héaux de Bréhat.

Du cap de La Hague au Mont-Saint-Michel, la côte court presque en ligne droite, sur une longueur de 126 kilomètres, du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Elle est bordée par un chenal semé de dangers, dont l'île d'Aurigny, les Écrehoux, Jersey, l'archipel rocheux de Chausey, marquent la limite occidentale. Dans ce chenal, les marées marchent parallèlement à la côte du sud au nord par le flot, du nord au sud par le jusant; les courans y sont, à certaines heures, d'une étonnante rapidité, et quand les vents, très capricieux dans ces parages, soufflent en sens inverse, la mer devient affreuse, et les lames, hautes et courtes, impriment aux navires des saccades d'une violence inouie. Les vents d'est à leur tour, tombant par rafales du haut de terres élevées, entretiennent le long de la côte une agitation redoutable et poussent les navires sur les écueils dont le chenal est bordé. Au sud, on est affalé sur les longues grèves de la baie du Mont-Saint-Michel. Tous les périls dont la mer, la terre et les vents peuvent environner le navigateur sont ici réunis.

La France ne possède pas de territoire plus riche et plus riant que celui que baigne cette mer dangereuse. Constamment incité par la tiède humidité des vents d'ouest, il est doué d'une force de production qui se manifeste aussi bien par la puissance des races qui s'y nourrissent que par le luxe de la végétation. Tout ce qui vit sur le sol de la Normandie lui emprunte un caractère de vigueur, et Homère aurait parlé de cette côte comme de l'Argolide et de l'Achaïe: elle est aussi la terre des chevaux et des belles (1).

Cette région fait depuis long-temps en Angleterre des exportations de denrées qui s'accroissent de jour en jour, grace aux réformes économiques de sir Robert Peel. S'il est permis de s'étonner de la haute témérité avec laquelle les bases de la subsistance d'une grande nation ont été déplacées, il ne l'est pas d'oublier que sir Robert Peel n'accomplissait cette révolution qu'après avoir mis ses adversaires en demeure de pourvoir par d'autres moyens aux besoins impérieux de populations ouvrières, auxquelles la fortune et peut-être le malheur du royaume-uni ont fait prendre un développement disproportionné avec ses ressources agricoles. Sir Robert Peel avouait d'ailleurs avec une sorte d'orgueil qu'il prétendait doter son pays, par la subsistance à bon marché, de la seule arme qui lui manquât pour faire la conquête du monde commer-

(1) . . . . . . Τοι δε νεεσθων
Αργος ες ιπποβοτον και Αχαιδα καλλιγυναικα.
Ιλ. Γ.

çant. L'Angleterre n'est maîtresse de s'arrêter ni de se modérer dans la rapidité dévorante de sa marche industrielle. La libre importation des substances alimentaires, entrée comme le coin de la nécessité dans son régime économique, est donc désormais irrévocable, et l'agriculture, la marine de la Normandie peuvent établir sur cette donnée les calculs de leur avenir. L'élargissement indéfini de débouchés auparavant restreints appelle ces deux industries nourricières à des combinaisons nouvelles.

Cette partie de la côte de Normandie possède, dans une substance que la mer offre en quantités indéfinies à l'amélioration des terres, un élément d'accroissement continu des produits de la culture et du tonnage de la navigation. La tangue est un sable d'une espèce particulière que les marées jettent et reprennent au rivage par millions de mètres cubes depuis le cap Carteret jusqu'à l'extrémité du pourtour de la baie du Mont-Saint-Michel; elle a l'aspect de la cendre de bois, et sa pesanteur spécifique, quand elle est sèche, est d'environ 1,25; elle éprouve une sorte de dilatation en se dépouillant de son humidité. La composition n'en est la même ni dans tous les lieux, ni aux mêmes lieux dans tous les temps. D'après des analyses faites à Saint-Lô, elle contiendrait sur 1,000 parties :

		Carbonate de chaux.	Phosphate de chaux.
Au havre de Lessay		530	»
Au havre de Regnéville		440	»
Baie du Mont-Saint-Michel	à Roche-Thorin	320	14 8
	à Pontaubost aval	290	13 2
	— amont	380	17 3
	à Pont-Gilbert	410	18 6
	à Tombelaine	390	»
	au Mont-Saint-Michel	470	»
	— 7 kilom. aval.	260	11
	au havre de Moidrey	300	13 9
Aux Pêcheries du Vivier		230	10 6

Une analyse récemment faite à l'école des mines de Paris, sur un échantillon pris au havre de Moidrey, lieu de la principale extraction, a donné la composition suivante :

Sable micacé	480	1,000
Carbonate de chaux	440	
Peroxyde de fer	30	
Acide phosphorique	20	
Magnésie	10	
Soude	7	
Eau	12	
Perte	1	

Ces analyses confirment ce que l'observation au microscope et même à l'œil nu a dès long-temps enseigné sur la formation de la tangue. Les

élémens en sont fournis par les schistes et les granits qui constituent la côte de Bretagne et se prolongent sous la mer, et par les bancs d'huîtres gisant au sein des eaux de la Manche, dont cette abondance de débris révèle l'immensité; ces matières, incessamment entraînées dans les violentes oscillations des marées, se broient et se réduisent promptement en poussière. La composition et la ténuité de la tangue expliquent la nature de l'action qu'elle exerce sur la végétation : elle ameublit et réchauffe le sol. Toute la région qui est à portée des dépôts de tangue est granitique, argileuse ou schisteuse, et le calcaire est l'amendement le plus efficace qui puisse y être introduit.

Il existe une grande variété de modes d'emploi de la tangue : il suffira de dire ici que, suivant la nature du sol et la dépense des transports, l'hectare en reçoit de 10 à 25 mètres cubes tous les deux ou tous les quatre ans. L'effet, dit-on dans le pays, en est plus grand à mesure qu'on s'éloigne de la mer; c'est sans doute que les terres les plus voisines des dépôts sont les plus près de l'état de saturation. La composition du sol, la nature des engrais, l'objet de la culture, le cours des assolemens, les circonstances météorologiques affectent sensiblement les résultats de l'emploi de la tangue, et il serait téméraire de prétendre donner une mesure commune d'effets subordonnés à tant d'influences diverses. Si pourtant il fallait, à l'exemple de statisticiens renommés, exprimer en chiffres précis des valeurs fort indéterminées, je crois qu'on s'éloignerait peu de la vérité en admettant que trois mètres de tangue donnent un surcroît de produit équivalent à un hectolitre de blé, plus six quintaux de fourrage artificiel. A ce compte, la tonne (1,000 kilog.) de tangue rendrait environ six francs. Je déduis cette conjecture de beaucoup de renseignemens dont je serais, je l'avoue, embarrassé de prouver l'autorité; rien n'est si difficile à constater exactement que les faits agricoles, et, à défaut de la comptabilité rigoureuse qui n'est point encore entrée dans les habitudes de notre pays, je me contente d'être à peu près d'accord avec la comptabilité instinctive des fermiers normands. L'on porte la quantité de tangue qui s'extrait annuellement de la côte occidentale du département de la Manche à 700,000 tonnes, ce qui correspondrait à un produit en denrées de plus de quatre millions. Cette source de richesse agricole est du petit nombre de celles dont il appartient à l'administration de multiplier le bienfait, puisque la diffusion d'une matière fécondante, qui ne coûte que le transport, dépend de l'état des communications.

Ce serait raccourcir beaucoup le rayon d'emploi de la tangue que de calculer, sur les données ordinaires des frais de transport, les distances de la mer auxquelles il doit s'arrêter. Le pays qu'il embrasse est le plus riche de France en fourrages, en bestiaux, et n'a pas de fermes qui ne disposent pour un travail passager d'un grand nombre de ju-

mens et d'élèves. De là viennent ces longs attelages qui chaque automne animent des chemins habituellement solitaires. Comme les moissons, les vendanges et tous les travaux de la campagne qui se font en commun, l'approvisionnement de tangue est une fête. Par un beau jour, on part en convoi de chaque village; chacun emporte des vivres et du fourrage pour la route; d'interminables files de chariots s'avancent au travers des prairies sur des chemins bordés de pommiers. Midi sonne;.... aussitôt toutes ces caravanes champêtres s'arrêtent et se trouvent, comme par enchantement, réunies à des haltes que leur présence a déjà égayées les années précédentes. Des tonneaux établis sur la route versent le cidre et la joie à grands flots. Les femmes prennent leur part de la fête. Si quelques-uns des anciens habitués manquent au rendez-vous, de nouveaux venus les remplacent, et l'on ne lève ce camp improvisé qu'en se promettant de s'y retrouver. C'est ainsi que le plaisir entraîne à d'utiles labeurs, et sert parfois de véhicule au bien qui s'obtiendrait mal par la contrainte.

D'après un travail mis sous les yeux du conseil-général de la Manche, l'emploi de la tangue dans le pays ne remonterait pas au-delà du dernier quart du XVIII[e] siècle. Il est beaucoup plus ancien; seulement il devait être fort restreint quand le pays manquait de communications. L'intendant de la généralité en faisait mention dans un mémoire de 1698 comme de tout autre chose qu'une nouveauté.

La place ne manque pas plus le long de la côte aux créations nouvelles qu'aux améliorations agricoles sur lesquelles doit se fonder le progrès de la navigation, et le voisinage de la tangue facilite également les unes et les autres. Du cap de la Hague à la baie du Mont-Saint-Michel, 46 communes sont riveraines de la mer. Sur une étendue totale de 52,448 hectares, elles en comprennent 14,251 de terres encore vierges du travail de l'homme (1). Tant que les produits du sol n'ont trouvé

(1) Ces chiffres sont extraits des résumés des matrices cadastrales déposées au ministère des finances. Voici comment se répartissent entre les cantons du littoral les étendues respectives des terres cultivées et des terres incultes des communes riveraines de la mer.

CANTONS.	TERRES CULTIVÉES. hectares.	TERRES INCULTES. hectares.
Beaumont	4,253	2,455
Les Pieux	5,115	876
Barneville	4,787	2,269
La Haie du Puits	1,845	1,048
Lessay	5,937	3,911
Saint-Malo-la-Lande	4,524	1,392
Montmartin-sur-Mer	1,917	400
Bréhal	3,278	1,108
Granville	2,842	311
Sartilly	3,699	481
	38,197	14,251
	52,448	

de débouché qu'à l'intérieur, il n'a point été surprenant que, pour 100 hectares cultivés, il y en eût 37 qui ne le fussent pas; les terres les plus rapprochées de la mer étaient alors les moins bien placées; ce sont aujourd'hui celles dont la culture est le plus encouragée par l'état du marché.

La plus grande partie de ces terres incultes est à l'état de *mielles*. On n'entend par ce mot ni des alluvions sujettes à être recouvertes par les eaux qui les ont formées, ni des dunes montueuses comme celles qui bordent la mer d'Ostende à Dunkerque et de Boulogne à la Somme. Les mielles sont des dépôts de gros sables marins trop pesans pour obéir, comme ceux qui s'amoncèlent en dunes, aux caprices de brises modérées; elles sont de deux à trois mètres au-dessus du niveau des hautes mers; la surface en est légèrement ondulée et presque partout fixée sous un gazonnement grossier; elles ressemblent, en un mot, à celles de Cherbourg, qui, vouées jusqu'en 1811 à une stérilité qu'on croyait irrémédiable, sont actuellement rangées parmi les terres les plus productives du pays (1).

C'est presque partout une ruineuse entreprise que la mise en culture de pareils terrains: le moyen d'en tirer parti est ordinairement de les couvrir de bois et d'attendre, pour demander au sol des récoltes annuelles, que la lente accumulation des débris des feuilles et des herbes l'ait doté d'un mélange suffisant d'humus. Ici la tangue met les défrichemens à l'abri de la stérilité fatale à laquelle aboutit toute culture dépourvue d'engrais : les mielles, les landes auxquelles elle est appliquée donnent d'abord en abondance des racines, des récoltes vertes, des céréales, et la rotation de cultures dans laquelle la terre alimentée d'engrais acquiert une fertilité croissante s'établit de soi-même.

Le mouvement moyen de la navigation des trois années 1847, 1848 et 1849, a été sur cette partie de la côte :

à Diélette, de.	11,388 tonnes	122,384 tonnes.
à Port-Bail et Carteret, de.	3,478	
à Saint-Germain-sur-Ay, de.	1,102	
à Regnéville, de.	15,589	
à Granville, de.	90,827	

C'est bien peu pour un si riche pays, mais l'avenir vaudra sans doute mieux que le présent; le champ ouvert aux améliorations agricoles le promet, et chaque navire qui demande un chargement à la côte y provoque un défrichement.

(1) Voyez la livraison de la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1850.

I.

Le port de Granville est le foyer des trois quarts de ce mouvement maritime, et il doit cet avantage aux travaux des hommes bien plus qu'aux dons de la nature. Au nord de la baie du Mont-Saint-Michel, la roche tertiaire qui constitue la côte s'avance brusquement comme un bastion de deux kilomètres de saillie, et de la pointe se détache dans la direction de l'ouest-sud-ouest une étroite et haute presqu'île de 1,300 mètres de longueur, opposant au nord une escarpe verticale. Granville occupe la croupe et la pente méridionale de cette roche; les faubourgs sont étagés à l'est en regard de la ville; le port, défendu du large par un puissant môle coudé, semble être l'arène de ce cirque élevé par la nature.

Au commencement du xve siècle, ce « roiché presque tout environné de mer n'avoit aucun édifice ou habitacion, forz seulement une église paroissiale très dévote, fondée en l'honneur et révérence de Nostre-Dame, où advenoient souvent beaux et apparens miracles (1), » et la population était répartie entre « plusieurs villages, bourgades et hameaulx appartenans à la dicte paroisse. » Depuis la bataille d'Azincourt (1415), « nos anciens ennemiz et adversaires les Anglais détenoient et occupoient grant partie de nostre payz et duchié de Normandie. » Thomas Scales, l'un des capitaines de Henri VI, s'établit et se fortifia en 1437 sur le roc de Granville, « comme en la plus forte et adventaigeuse place et clef du payz par mer et par terre que l'on put choisir afin de tenir ledict payz de Normandie et les marches voisines en sujeccion; » on lui attribue la coupure encore nommée *tranchée aux Anglais* de l'isthme rocheuse par laquelle la presqu'île se rattache à la terre ferme. Cependant Louis d'Estouteville, gouverneur du Mont-Saint-Michel, avait à Granville des amis qui l'introduisirent en 1441 dans la place, et il en chassa les Anglais. « A ce que noz ennemiz ne trouvassent manière par puissance, par emblée ne aultrement de la mettre hors noz mains et pour obvier aux dommaiges et inconvéniens qui pourraient ensuir au royaulme, Charles VII fit emparer et fortiffier la dicte place, et icelle feit pourvoir de gens de guerre, de vivres, d'artillerie et aultres choses propices. » Ce n'était point assez : « Jehan de Lorraine, capitaine de la dicte place, les gens de guerre formant la garnison, les manans et habitans feirent remontrance au roy que Grantville avoit petit nombre de marchans et gens de mestier, et que pour la garde et seureté d'icelle étoit expédient et nécessaire y en tenir et avoir plus grant quantité; que aultrement ne pourroit la

(1) Charte de Charles VII, donnée à Chinon en mars 1445.

dicte place longuement estre et demourer en son obéissance; » qu'il fallait y appeler le plus de monde possible, et que « par ce moyen Grantville seroit en plus grant seureté et au temps à venir pourroit estre cause du recouvrement de nostre payz de Normandie. » Sur ces considérations, le roi Charles VII exempta de toutes tailles et redevances quelconques ceux qui viendraient demeurer à *Grantville,* leur fit délivrer gratuitement des emplacemens pour bâtir, et fonda un marché du samedi qui, depuis quatre cents ans, n'a pas cessé d'être un des plus fréquentés de la province. C'est ainsi que fut fondé Granville. Cette possession ne servit point, comme l'avait espéré Charles VII, à la délivrance de la Normandie; mais, si elle était restée entre des mains ennemies, les conséquences de la bataille de Formigny (1450) auraient risqué d'être moins complètes, et les Anglais auraient pu garder longtemps encore un pied sur notre territoire.

Pendant le siècle suivant, les réformés prétendirent établir à Granville le foyer de leurs intelligences avec les Anglais. Le siége qu'ils en firent infructueusement en 1562 et le point de ralliement qu'y trouvèrent nos forces lors de la descente de 1574 en firent de nouveau ressortir l'importance stratégique.

Vauban visita Granville en 1681 et en 1685. Fidèle à la pensée de fonder la puissance des villes maritimes sur le développement du commerce et de la navigation aussi bien que sur l'établissement de travaux directs de défense, il proposa de creuser jusqu'au niveau de la mer moyenne la coupure de l'isthme et de jeter un pont au-dessus, de creuser un bassin à flot en arrière du port d'échouage, au débouché de la vallée de la Bosq, et de construire un brise-lame extérieur. Ce dernier ouvrage, aujourd'hui empâté dans le nouveau môle, fut seul exécuté, et il est très regrettable que le reste du projet ne l'ait point été. A l'avantage militaire d'un isolement facultatif complet, la ville haute eût joint celui d'une communication facile avec la terre ferme; le bassin, abrité dans une gorge profonde, aurait été enveloppé par la ville commerçante, et le roc avec ses dépendances lui aurait servi de bouclier du côté de la mer.

En 1688, toutes nos forces étant occupées en Allemagne, en Irlande et en Espagne, Louis XIV craignit que les Anglais ne s'emparassent de Granville, qu'on ne se croyait pas en état de défendre, et en fit démolir les fortifications. Vauban fut étranger à cette résolution. « Je ne parlerai de Granville, dit-il dans une lettre datée du 30 novembre 1694, que pour dire que, si le dessein que j'en avais fait avait été suivi, elle serait devenue en peu de temps la meilleure place du royaume, de la moindre garde, et n'aurait pas coûté 400,000 liv. Elle est de bon commerce et a un port assez bon pour tous bâtimens qui peuvent échouer. Elle est fort éloignée de toutes autres places et située sur un lieu des

plus reculés du royaume et qui mérite considération de toutes les manières. Mais, au lieu d'exécuter le dessein qui en avait été approuvé par le roi, on a rasé ce qu'elle avait de meilleur au commencement de cette guerre, en quoi sa majesté a été mal servie et même trompée, car le rocher isolé sur lequel elle est assise et qui fait sa principale force ne se peut raser; d'où s'ensuit que le premier occupant trouvera toujours beaucoup de facilité à s'y établir avantageusement. »

L'année suivante, les Anglais lancèrent contre la ville désarmée quatre à cinq cents bombes; quelques-unes à peine l'atteignirent (1); mais cet avertissement ne fut pas perdu, et l'on y répondit, dès qu'on le put, par le rétablissement des fortifications.

La ville courut en 1793 des dangers plus sérieux. La Vendée, victorieuse dans ses foyers, crut pouvoir déborder impunément au dehors, et, comme au XVIe siècle, il fallait à la guerre civile un port fortifié toujours ouvert aux Anglais et à leurs subsides. Or, la place de Granville est à douze lieues de Jersey, et, trop imparfaitement fortifiée pour opposer une longue résistance, elle pouvait, dès qu'on en serait maître, être à peu de frais rendue inexpugnable. Cela était parfaitement compris à Londres, et, dès les premières ouvertures, on y comparait avec complaisance le roc de Granville à celui de Gibraltar. Une armée anglaise fut donc réunie à Jersey, et, le 13 novembre, vingt mille Vendéens commandés par Henri de Larochejaquelein marchèrent d'Avranches sur Granville. Dès leur arrivée à Fougères, leurs projets avaient été devinés, et une commission de défense s'était formée dans la place menacée. La garnison de celle-ci se composait d'un détachement de la 31e demi-brigade et de deux bataillons de volontaires, l'un de la Côte-d'Or, l'autre de la Manche, qui n'avaient pas encore vu le feu; il s'y joignit cinq cents gardes nationaux ou canonniers marins de la ville. Le conventionnel Lecarpentier organisa avec une vigueur digne d'une cause si sainte des moyens de défense dont l'emploi fut dirigé par le général Peyre et l'adjudant-général Vachot.

On commença par désarmer, en dehors du faubourg, le fort de Roche-Gauthier, qui, presque impossible à défendre du côté de la terre, aurait, une fois pris, servi à foudroyer le port et la ville. Cependant l'armée vendéenne arrivait par la route d'Avranches et par le bord de la mer; la moitié de la garnison sortit à sa rencontre, mais, refoulée par la supériorité du nombre et chassée du faubourg, elle eut peine à rentrer précipitamment dans la ville. Alors s'engagea un combat d'un acharnement inoui. Le faubourg descend vers le port et le commande; chaque maison y devint entre les mains de l'ennemi un épaulement d'où partait une fusillade meurtrière appuyée par le feu de

(1) Archives du comité des fortifications.

pièces de canon dont plusieurs furent montées aux étages supérieurs. La place et les bâtimens embossés sous le brise-lame leur ripostaient avec une égale vivacité. Les Vendéens dirigèrent une attaque furieuse contre la porte de fer qui du côté de l'isthme ferme le roc; ils tentèrent dix fois de suite l'escalade des remparts et ne lâchèrent prise qu'après avoir laissé six cents des leurs sur le carreau. La garnison et la population luttaient à qui ferait mieux son devoir : les canonniers marins tiraient avec une justesse admirable; les femmes leur apportaient des gargousses, distribuaient des cartouches aux soldats; plusieurs tombèrent sous les balles des Vendéens, sans que l'ardeur de leurs compagnes en fût un instant ralentie; les canonniers tués sur leurs pièces étaient immédiatement remplacés. On s'attendait à voir paraître à l'horizon les voiles anglaises, et la force de la position prise par l'ennemi mettait à chaque instant en évidence l'impossibilité de sauver la ville par des moyens ordinaires. Une seule chance restait : c'était de brûler le faubourg occupé par les Vendéens. A une heure du matin, on se mit à y jeter des obus et à le battre à boulets rouges; ces moyens ne suffisant pas, l'adjudant-général Vachot sortit avec un détachement armé et douze hommes portant chacun un fagot et une torche; il s'avança sous le feu de la mousqueterie de l'ennemi, et en quelques instans tout le faubourg fut en feu; mais bientôt le vent tourna de l'ouest à l'est, et dans sa violence il emportait des flammèches jusque sur les maisons de la ville : celle-ci périssait sans le courage et l'intelligence avec lesquels les femmes couraient partout où l'incendie se manifestait. Les canonniers granvillais criblaient eux-mêmes de leurs boulets leurs maisons enflammées; les Vendéens, chassés de leurs réduits, se ruaient sur le rempart et tentaient encore, à ces lueurs sinistres, de l'escalader, mais la bravoure des assiégés pourvut à tout. Ainsi se passa cette nuit de sang et de flammes. Les premières lueurs du jour montrèrent par quel immense glacis la canonnade et l'incendie avaient remplacé le faubourg : le roc désormais ne pouvait plus être attaqué qu'à découvert. Assiégés et assaillans comprirent qu'en cet état il était imprenable. Les Vendéens commencèrent donc sans hésitation leur mouvement de retraite, et, après vingt-huit heures de combat, la garnison put pousser au dehors des reconnaissances : les ruines du faubourg, jonchées de cadavres à demi consumés, brûlaient silencieusement, et une traînée de morts marquait jusqu'au Calvaire la route des assiégeans (1). Cette journée coûta 3,000 hommes à la Vendée. Quant aux Anglais, comme ils s'étaient réservé de n'intervenir activement qu'en cas de succès de leurs alliés, ils furent dispensés de se déranger.

(1) *Détail du siége de Granville*, par le capitaine Métoyen, adjudant de la place. (Mss. Brumaire an II.) — *Mémoire de l'adjudant Levicaire, chef du génie à Granville*. (Mss. an II.)

Enfin, les 13 et 14 septembre 1803, les Anglais attaquèrent Granville avec une frégate, deux bricks et cinq bombardes : un grand calme s'étant fait pendant la seconde journée, huit bateaux plats portant du 24 sortirent contre eux à l'aviron et les firent reculer; la frégate talonna même sur le banc de Tombelaine, et, quand on la vit se pencher, les soldats et les matelots se précipitèrent des quais pour l'enlever à l'abordage : malheureusement, la laisse de basse mer était éloignée, et, pendant qu'on y traînait des canots, la marée et la brise s'élevant remirent la frégate à flot. Les Anglais tirèrent cette fois au-delà de cinq cents bombes : ils tuèrent un homme et en blessèrent trois. C'est le dernier trait de l'histoire militaire de Granville. Les nouvelles attaques que l'avenir peut réserver à la place la trouveront munie de fortifications telles que lui en souhaitait Vauban, et le génie militaire a su, par d'ingénieuses combinaisons, les faire concourir à l'embellissement de la ville en même temps qu'à sa défense.

Quant au port, naguère bordé de quais étroits et tortueux, protégé par une jetée telle que pouvaient la construire, il y a quatre cents ans, de simples pêcheurs, il est aujourd'hui couvert par un môle en granit de 584 mètres de longueur, dont la puissance peut défier pendant une longue suite de siècles les fureurs de l'Océan; les vieux quais disparaissent empâtés dans la masse des nouveaux; tout l'échouage est approfondi, et un bassin à flot est en construction sur un emplacement qui ne vaut malheureusement pas celui que choisissait Vauban. Ces travaux, entrepris sous la restauration, se sont continués presque sans interruption jusqu'à ce jour. Il restera, pour compléter l'établissement commercial de Granville, à ramener au niveau du port l'entrepôt des marchandises qui, par une singularité que rien n'explique, est sur la crête du roc, à 34 mètres au-dessus de la mer, précisément au point le plus mal choisi pour le recevoir.

La population de Granville est, comme celle d'Arles, renommée par la beauté de ses femmes et distincte de toutes celles qui l'avoisinent. Ses caractères physiques, ses mœurs et jusqu'à son simple et gracieux costume, tout révèle en elle une différence d'origine. Les yeux bleus avec des cheveux noirs, le nez droit des Hellènes, traits peu rares à Granville, sembleraient annoncer un mélange de sang méditerranéen, et en effet, de toutes les traditions obscures qui se rapportent à ce sujet, la moins invraisemblable est celle qui fait descendre cette population des Normands de Robert Guiscard et de femmes qu'ils auraient ramenées de la Grande-Grèce et de la Sicile. Ce croisement expliquerait du moins comment la grace du type grec s'allie souvent ici avec la carrure du type normand. L'aisance avec laquelle des Granvillaises sorties des conditions les plus humbles savent prendre possession d'un rang élevé dans la société est assurément un indice de la noblesse de

la race, et la manie des archéologues est allée jusqu'à voir dans l'habileté particulière dont toute dame de Granville est douée pour le commerce une trace d'origine grecque.

On pourrait demander comment des lieux qui ne sont devenus habitables qu'au xve siècle sont occupés par une émigration du xie. Cet étonnement cesse à l'aspect des lieux. Il est, en effet, probable que les aïeux des Granvillais d'aujourd'hui, navigateurs eux-mêmes, s'étaient groupés à trois kilomètres au sud du port actuel, autour de l'anse aujourd'hui comblée de Saint-Pair; elle devait, avant l'envasement, être un excellent abri. Le village de Saint-Pair, dont l'église au loin vénérée a tous les caractères d'une construction antérieure aux croisades, était sans doute le plus important parmi ces *villages, bourgades et hameaulx* dont Charles VII conviait les habitans à peupler sa ville naissante, et, si cet appel coïncidait avec l'envasement de l'anse, la transmigration a dû être facile.

L'amour-propre masculin dût-il en souffrir, il faut reconnaître qu'à Granville le beau sexe l'emporte de beaucoup par l'intelligence et la volonté sur le nôtre. Aussi, peu soucieuses des préceptes de l'apôtre saint Paul et des prescriptions du code civil (1), les femmes ne s'y contentent pas comme ailleurs de régner, elles gouvernent; mais elles ne se conduisent point en reines fainéantes : cet empire est le prix d'une sollicitude, d'une activité dont peu d'hommes sont capables, et il s'exerce au très grand profit du ménage. Il en est du reste ainsi, mais rarement au même degré qu'à Granville, chez toutes les populations de marins et de pêcheurs. Tandis que les hommes sont à la mer, les femmes administrent la maison, conduisent la famille; la charge de prévoir et de pourvoir pèse sur elles seules; elles placent le produit de la pêche, font les recouvremens, préparent les agrès et les approvisionnemens; le fil des affaires communes est dans leurs mains, et d'autres n'y toucheraient que pour l'affaiblir ou le briser.

La pêche de la morue, celle des huîtres et du poisson frais, sont les principales occupations de la marine de Granville; mais de toutes les branches de son commerce, la plus susceptible aujourd'hui d'extension est l'exportation de denrées vendues à l'Angleterre. Chaque jour de marché, plusieurs cotres se chargent dans le port de grains, de légumes, de fruits, de volailles, de bestiaux; navires et cargaisons y viennent à heures fixes à la rencontre les uns des autres, et le développement simultané des besoins de la population britannique et de nos cultures doit étendre à d'autres points de la côte une régularité de relations qui est une condition essentielle d'abondance et de bon marché.

(1) Saint Paul, *Ép. aux Éphésiens*, V, 22, 23. — *Ép. aux Colossiens*, III, 18. — *Code civil*, art. 213.

De toutes les terres en friche de la côte, les plus avantageuses à mettre en culture sont sans contredit les plus voisines de Granville; elles sont en contact avec le marché le mieux achalandé et, ce qui n'importe pas moins, avec le plus riche dépôt d'engrais du pays. Le flot qui remplit le port se compose de deux ondes : l'une, assez claire, arrive directement de l'ouest; l'autre, surchargée de tangue, fait le tour de la baie du Mont-Saint-Michel, et le calme que produisent les nouvelles jetées, en arrière desquelles elle est reçue, la sollicite à y déposer son fardeau. Déjà l'on se demande avec quelque inquiétude combien il faudra de temps à ces envasemens pour combler le port et les parcs d'huîtres adjacens. Ce serait donc une opération doublement heureuse que celle qui fonderait sur la fécondation d'une vaste étendue de terres le dévasement journalier du port (1). La ville proprement dite ne gagnerait pas moins à se purger par cette voie des immondices qui l'infectent. En Flandre, par exemple, la moindre parcelle d'engrais produite dans les villes est immédiatement enlevée par l'agriculture; il sort annuellement de Dunkerque 40,000 tonneaux d'engrais composés avec la vase du port et des canaux, les immondices des rues et les vidanges des maisons; la campagne est fertilisée par l'assainissement de la ville. Si, mettant chaque chose à sa place, les habitans de Granville portaient sur leurs mielles ce qui est de trop dans leurs rues, leur commerce de denrées avec l'Angleterre en serait peut-être doublé; mais, on ne saurait assez le redire, de semblables miracles ne s'opèrent dans les watteringues du département du Nord que depuis que la perfection des communications y a réduit aux plus bas prix le transport des engrais et des récoltes. Granville n'a ni les canaux, ni les chemins qui rayonnent autour de Dunkerque; les mielles touchent presque à son port, mais on n'aplanit pas le peu d'obstacles qui les en sépare : qu'elles y soient rattachées par des chemins non-seulement praticables, mais excellens, et la culture s'y propagera d'elle-même. L'étendue à conquérir vaut la peine qu'on s'en occupe : les mielles des cantons de Granville, de Bréhat et de Sartilly forment aux portes de la ville deux groupes, l'un de 1,108 hectares au nord, l'autre de 776 au sud. Les Hollandais et les Flamands ont, dans des circonstances moins favorables, fait mieux que de tracer des chemins : ils ont ouvert des canaux, et s'en sont bien trouvés.

La petite culture est celle qui convient le mieux au sol des mielles, et, si elle se les appropriait, un douloureux problème serait résolu. Vouée par la nature de ses travaux à des intermittences d'oisiveté, la

(1) Les Jersyais, dont l'île est, comme notre côte, granitique et schisteuse, ont plus d'une fois demandé l'autorisation de charger des navires de tangue à Granville. Il aurait fallu s'empresser de la leur accorder pour faire comprendre à nos compatriotes l'avantage de cette opération et les en rendre jaloux.

population maritime de Granville est périodiquement affligée des plus cuisantes misères. — C'est alors que l'énergie et le dévouement des femmes se manifestent dans leur touchante grandeur : elles ne reculent devant aucun labeur, si rude qu'il soit; c'est du fruit de leurs sueurs que vivent les familles; elles mettent un tendre et fol orgueil à épargner de serviles travaux à des mains accoutumées à manier la voile, l'aviron, la drague et les filets. La culture des mielles occuperait les journées passées à terre, et notamment les quatre mois pendant lesquels est interdite la pêche des huîtres; les familles pourraient toujours alors compter autant de bras occupés que de bouches à nourrir, et la prévoyance serait stimulée par l'attrait d'une nature de propriété accessible aux plus modestes économies.

Jusqu'à présent, les cotres rapides qui se chargent à Granville de tant de denrées appartiennent exclusivement aux îles de Jersey et de Guernesey : ils vont et viennent sous les yeux des marins du port sans exciter ni envie ni émulation, et, ce qui ajoute à la singularité de cette inertie, c'est que la plupart sont frétés par des femmes de Granville, qui forment elles-mêmes leurs pacotilles dans les campagnes environnantes, les accompagnent à la mer et vont les débiter sur les marchés de Saint-Hélier et de Saint-Aubin. Il est clair que, si les hommes avaient à Granville autant de savoir-faire et de volonté que les femmes, cette navigation si importante par le nombre de marins qu'elle familiarise avec les dangers de ces parages nous reviendrait bientôt.

II.

Du roc de Granville au cap Carteret, la mer a jeté au pied des collines élevées dont elle a jadis usé la base une double lisière de terres fertiles et de mielles incultes. Un estran, dont la largeur excède souvent une lieue, borde cet espace, et presque partout on y trouve abondance de tangue; mais l'incurie des hommes a laissé ces dépôts devenir aussi nuisibles à la navigation qu'ils peuvent être profitables à la culture : tous les abris qu'offrait jadis la côte sont envasés, et le bord des mielles, de toutes parts éraillé par le ruissellement des eaux qui suintent du pied des collines, manque de la consistance nécessaire pour donner sécurité aux entreprises de défrichement.

Les Hollandais ont fondé sur un principe d'une admirable simplicité et la défense de leur territoire contre une mer qui le domine à chaque marée et l'établissement de ports excellens sur la côte la plus plate qui soit au monde. Ils ont dès long-temps remarqué que moins une côte offre à la mer montante d'ouvertures où celle-ci puisse pénétrer, moins elle est vulnérable, et que plus l'affluence des eaux intérieures est considérable à leur débouché sur un atterrage, mieux la profondeur

s'y maintient : cette double observation est devenue le fondement du régime de leurs travaux hydrauliques. Au lieu de laisser les suintemens de leurs terres spongieuses se diriger capricieusement vers la mer, et former, si l'on peut ainsi parler, dans leurs digues autant de défauts de la cuirasse que d'égouts, ils les ont réunis dans des canaux intérieurs et fait dégorger en grandes masses sur les points choisis pour leurs établissemens maritimes. C'est ainsi que leurs digues ont opposé aux assauts de la mer des fronts partout également résistans, et que des ports vastes et sûrs se sont creusés au sein de plages sablonneuses. Ils ont fait mieux que d'étouffer l'hydre de Lerne; ils l'ont asservie, disciplinée, et de leur lutte contre la submersion est sortie la grandeur de leur patrie. Il n'y a ni tant de difficultés à vaincre, ni tant de gloire à conquérir sur la côte de Normandie; mais les principes vrais et féconds sont applicables aux petites choses comme aux grandes, et si le Cotentin apprenait de la Hollande à disposer des eaux intérieures de manière à faciliter les dépôts de la mer partout où le domaine de l'agriculture s'en accroîtrait utilement, à les expulser partout où ils entravent la navigation, deux résultats importans seraient atteints par un même moyen.

Le havre de Regnéville, situé à dix milles au nord de Granville, est le premier point qui s'offre à la réalisation de ce système d'amélioration : ce havre est le port de Coutances. Formé par l'embouchure de la Sienne, il s'ouvre droit au sud dans un repli de la côte et remonte, en décrivant un demi-cercle de huit kilomètres, jusques au pont de la Roque, où il reçoit les eaux de la Soulle. Il fut un temps où, libre et profond, il était accessible à toute marée, et l'avantage d'une forte position militaire dans un pareil voisinage fut sans doute ce qui détermina le choix de l'emplacement des *Castra Constantia* de Constance Chlore; mais l'exhaussement du fond n'en permet plus l'entrée aux bâtimens de 2 à 3 mètres de tirant d'eau qu'aux marées des syzygies. L'échouage le plus fréquenté n'est plus même dans cette courbe que décrit la Sienne avant de se perdre dans la mer; il est à l'entrée du havre, sous les murs de Regnéville, au débouché du petit ruisseau de Montmartin, et, pour n'y rien perdre d'une place trop étroite, les pilotes y rangent les navires dans l'ordre de leur calaison. Plusieurs roches couvrent et découvrent aux abords du havre, et, comme par les vents d'aval la mer y est affreuse, il est souvent imprudent de chercher à y pénétrer sans pilote.

La Soulle est canalisée sur une longueur de 6,500 mètres, de son embouchure au pied du coteau qui couronne Coutances. Ces travaux, terminés en 1839, ont coûté 638,000 francs; ils étaient projetés dès la fin du XVIIe siècle, et l'on voulait alors faire remonter la navigation maritime à Coutances. L'état actuel du havre nous a forcés d'être plus

modestes : le canal n'a que 1 mètre 50 d'eau, il ne transporte guère que de la tangue, dont le havre de Regnéville est un des plus riches dépôts, et des matériaux de construction.

Du canal on monte dans la ville par des rampes ombragées de beaux arbres et reliées entre elles par des boulevards nouvellement plantés. « Il n'y a présentement à Coutances, disait en 1698 M. Foucaut, intendant de la province (1), que des ecclésiastiques, des officiers et gens de pratique... Le naturel des habitans est vif, subtil, prudent et laborieux. Quelques curés font les petits abbés et veulent se mêler d'autre chose que de leur bréviaire. La magistrature se plaint des embarras causés par l'esprit processif... » Si ces heureuses dispositions se sont conservées, elles trouvent à s'exercer autour du siége métropolitain et de la cour d'assises, qui paraissent être les seuls grands établissemens de la ville. Celle-ci, malgré l'incomparable beauté du pays qui l'environne, n'a ni mouvement ni commerce; mais elle a connu de plus beaux temps. « Il y avoit anciennement, disait encore M. Foucaut, une grande manufacture de draps et de serges en la ville de Coutances, et l'on y comptoit encore, à la fin du XVI[e] siècle, trente drapiers qui donnoient de l'ouvrage non-seulement aux ouvriers de la ville, mais à ceux de toutes les paroisses voisines. Il ne nous reste de cette grande manufacture que le souvenir, le ruisseau, dont les eaux sont merveilleuses pour bien teindre en écarlate, et une abondance de laine devenue à l'état brut un objet de commerce. » Tous les élémens de cette prospérité avaient été mortellement frappés pendant les guerres de religion. La ville, dont la vieille enceinte avait été rasée sous Louis XI, était restée ouverte à toutes les attaques; alternativement livrée aux extorsions des partis contraires qui battaient la campagne, elle avait vu disparaître et le matériel de son industrie, et ses fabricans, et leurs ouvriers. Elle avait conservé jusque vers 1663 un commerce de toile qui n'était pas sans importance; mais il était entre les mains des protestans, qui le transportèrent d'abord à Cerisy : il ne s'y soutint pas long-temps, et il paraît que les fraudes introduites dans la fabrication en avaient préparé la décadence avant que la révocation de l'édit de Nantes la consommât. Les manufactures tombées ne se sont point rétablies. Le coup dont se relève le moins l'industrie d'un pays, c'est l'extinction de populations ouvrières expérimentées, et, faute de cet élément, des avantages matériels, tels que ceux dont la réunion n'a pas cessé de s'offrir ici, se perdent ou vont s'employer ailleurs.

Des anciens monumens de la Normandie, la cathédrale de Coutances est le plus connu des marins. Ses flèches élancées s'élèvent sur l'arête du coteau qui porte la ville et dominent au loin l'étendue de la mer;

(1) *Mémoire sur la généralité de Caen*. B. N. Mss.

la netteté de leurs formes, leur orientation par rapport à la belle lanterne octogone qui couronne le transept, ne servent pas moins que leur hauteur à guider les navires qui traversent ces parages dangereux. Indépendamment des services que rend cette métropole à la navigation, elle est un de nos plus beaux monumens gothiques; le style en est ample et simple : on n'y souhaiterait qu'un peu plus de hauteur de nef. Fondé en 1026 par l'évêque Robert et la comtesse Gonnore, ce monument de la foi de nos pères fut achevé en 1056 par Geoffroy de Monbray, *le bon évêque de Coutances.* Les chanoines, les barons, les fidèles de tous les rangs, avaient prêté à Robert un concours dévoué, et Geoffroy, lorsqu'il lui succéda en 1048, fit vœu de terminer son œuvre. Il s'y prit à peu près comme le fit à Paris l'abbé de Gergy pour achever l'église de Saint-Sulpice : il vécut des plus dures privations, disent les chroniques du temps, logeant dans un appentis appliqué aux murs de l'église, n'ayant pas même une écurie pour son cheval; mais, de cet humble réduit, il dirigeait les entreprises de Robert Guiscard, souvent même les conseils de Guillaume-le-Conquérant. Les dépouilles envoyées par les douze fils de Tancrède-de-Hauteville furent le principal fonds des constructions qui nous étonnent après huit cents années, et, en reconnaissance de ces dons, Geoffroy fit placer autour de la basilique les statues de Tancrède et de ses fils. Lorsque, chargé d'ans, il sentit venir la mort, il se fit transporter dans la lanterne de l'église, y reçut les sacremens et rendit son ame à Dieu le 4 février 1093, en redisant le cantique de Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine!*

Au recensement de 1826, les populations de l'arrondissement, du canton et de la ville de Coutances étaient de 145,048, de 15,311 et de 9,037 ames; à celui de 1846 elles n'étaient plus que de 132,857, de 13,859 et de 8,258. Cette décadence d'une de nos plus fertiles contrées s'est manifestée pendant une période où la France entière a gagné 3,555,000 habitans et où, dans le voisinage, les populations de Cherbourg et de Granville sont passées de 17,066 à 26,949 et de 7,212 à 12,191 ames. Le mal vient de loin. En 1698, l'administration faisait remonter au xve siècle la prospérité commerciale de Coutances, et cette prospérité n'était sans doute elle-même qu'un affaiblissement de la puissance qui, quatre cents ans auparavant, élevait des monumens tels que la cathédrale et donnait des conquérans aux Deux-Siciles. Les chroniqueurs du moyen-âge ne nous ont point appris jusqu'à quel degré les vicissitudes éprouvées par la capitale du Cotentin ont dépendu de l'état hydrographique du havre de Regnéville; mais la marche des alluvions sur la côte autorise à calculer que le temps où le havre était constamment praticable était aussi celui des prospérités évanouies, et que celles-ci se sont retirées à mesure que l'envasement avançait. Le

passé fût-il muet, l'amélioration de l'atterrage n'en serait pas moins évidemment aujourd'hui le premier intérêt du pays. Des travaux dispendieux ont été proposés dans cette pensée; mais il n'est pas nécessaire d'enfouir des millions dans le havre de Regnéville pour obtenir tous les avantages qui peuvent en accompagner la restauration.

Le havre est couvert du large par la pointe d'Agon, sur laquelle se groupent des dunes d'environ 250 hectares d'étendue. Les vents de mer ne cessent d'en enlever des sables et de les porter dans le chenal. La première mesure à prendre serait d'arrêter cette invasion des sables par le boisement des dunes, et l'exhaussement graduel de celles-ci assurerait au havre l'abri que lui refuse contre le vent l'état actuel d'affaissement et de nudité de la pointe. Cela fait, rien ne serait plus efficace ni moins dispendieux que de conduire dans le havre toutes les eaux qui détériorent la côte dans le voisinage. A 7 kilomètres au sud de Regnéville s'ouvre au milieu des mielles la fosse de Lingreville. C'était encore à la fin du XVIIe siècle un abri de quelque valeur (1) : l'étendue en est de 350 hectares; mais, disputée par les sables du large aux eaux qui suintent des terres qui la dominent, la fosse est également impropre à la culture et à la navigation. Ces eaux forment parallèlement à la mer un long ruisseau; amenées, comme celles qui descendent de Montmartin, à l'échouage de Regnéville, elles creuseraient au-dessous un vide correspondant à celui de la fosse, dans laquelle elles cesseraient de s'écouler : la mer comblerait toute seule la fosse, et le nouvel émissaire, facilement rendu navigable, porterait l'abondance et la fertilité dans les mielles. Les eaux qui maintiennent la lagune de Blainville seraient plus aisément encore reversées au nord du havre par un canal de 7 kilomètres, dont les avantages agricoles et maritimes ne seraient pas moindres que ceux du premier. Des travaux analogues à ceux que M. Bouniceau a si bien conçus et si heureusement exécutés dans la baie des Veys compléteraient le rétablissement de l'atterrage de la Sienne.

Les cantons de Coutances, de Saint-Malo-la-Lande et de Montmartin, riverains du havre de Regnéville, comprennent 2,842 hectares de terres incultes, auxquels le comblement naturel des lagunes de Lingreville et de Blainville en ajouterait 700. Ces terres sont des plus susceptibles d'être fertilisées par la tangue; la preuve en est dans la remarquable beauté des denrées et particulièrement des luzernes récoltées sur une partie des mielles d'Agon, vendues il y a quelques années. Il s'agit donc ici de la création d'une valeur territoriale de 5 à 6 millions de francs. L'activité de la navigation réagirait sur l'exploitation des carrières de pierre de taille et sur celle des fours à chaux de Montchaton et de

(1) *Mémoire sur la généralité de Caen*. 1698. Mss.

Montmartin, d'autant plus susceptible de développement que, du cap de Barfleur à l'embouchure de la Loire, il n'existe pas sur la côte d'autre gisement calcaire. De riches bancs d'huîtres, gisant au large du havre, alimentent déjà des parcs formés dans l'intérieur, et cette pêche est appelée par l'établissement des chemins de fer à prendre une vaste extension. Tous ces élémens d'activité languissent avec la navigation locale et se ranimeraient avec elle. Un appel intelligent fait à la population avisée de cette partie du Cotentin serait assurément entendu, et si, contre toute attente, il ne l'était pas, quelque essaim sorti de Granville viendrait apprendre à ses voisins le prix de ce qu'ils auraient dédaigné.

Le havre de Saint-Germain-sur-Ay, formé sous l'action des mêmes circonstances géologiques que celui de Regnéville, s'en rapproche par une frappante analogie de configuration; seulement, l'entrée en étant plus large et la rivière d'Ay ayant pour maintenir le creux de l'atterrage encore moins de force que la Sienne, la mer est ici plus agitée, l'ensablement plus avancé, et la montée de l'eau moindre. Aucune ville de quelque importance n'avoisine d'ailleurs le havre; l'imperfection des chemins arrête à quelques pas du rivage les relations avec la mer, et, pour tout résumer en un mot, le mouvement annuel de la navigation roule à peine sur un millier de tonneaux; aussi semble-t-on ne s'être pas même demandé si ce point de la côte vaut la peine qu'on le tire de l'état d'abandon où il languit. Il serait permis d'hésiter, si les moyens de restaurer l'atterrage n'étaient pas en même temps ceux de déterminer la mise en culture de 4,065 hectares de mielles attenantes, et si la plus-value à obtenir ne devait pas être le décuple des frais de l'entreprise. Le mal est de la même nature qu'à Regnéville, et les remèdes devraient se ressembler. Il faudrait aussi boiser ici 3 à 400 hectares de dunes, dont les vents de mer transportent le sable dans le havre. Les seuls travaux complémentaires que comportât l'état actuel du pays consisteraient à creuser au travers des mielles deux canaux amenant dans le havre, l'un de 7 kilomètres de distance, l'autre de 11, les eaux qui forment les lagunes de Surville et de Geffosse. Les eaux du sud concourraient, avec celles de l'Ay, à l'approfondissement du chenal sur presque toute sa longueur; celles du nord assureraient à l'échouage de Saint-Germain la profondeur qui lui manque, et le rendraient bientôt accessible à toute marée. Les deux canaux conduiraient la tangue du havre au milieu même des mielles, et la dérivation des eaux qu'ils intercepteraient serait bientôt suivie du comblement des lagunes qu'elles entretiennent : ce seraient 250 hectares ajoutés aux terres à conquérir.

Du havre de Saint-Germain au cap Carteret, la côte court nord-nord-ouest, et sa courbure diffère peu de celle d'un arc de cercle de

30 degrés tracé de la pointe sud-est de l'île de Jersey avec un rayon de 30 kilomètres. Le cap avance sa base rocheuse jusqu'au sein des flots, qui la blanchissent constamment de leur écume; il porte sur sa crête, à 95 mètres au-dessus de la haute mer, un feu tournant à éclipses se succédant de demi-minute en demi-minute. L'aire du phare s'étend sur les dédales d'écueils des Dirouilles, des Écrehoux, et sur la moitié des côtes de Jersey; ses rayons se croisent au sud-est avec ceux du phare de Chausey, au nord avec ceux du phare de la Hague, l'un varié par des éclats, l'autre fixe, en sorte que, dans la périlleuse navigation du passage de la Déroute, les bâtimens sont toujours pilotés par un et souvent par deux de ces feux.

Sous le revers méridional du cap s'ouvre le havre de Carteret; à quatre milles au sud est celui de Port-Bail. Formés, l'un par la petite rivière de Gerfleur, l'autre par la Grise, un peu moins faible, ils sont trop semblables et trop rapprochés pour que chacun ait une utilité spéciale. Le havre de Carteret n'est accessible que pendant une heure à la haute mer; celui de Port-Bail, beaucoup moins ensablé, l'est pendant deux heures. Il est, selon M. Givry, dont les excellentes *Instructions nautiques* sur cette côte sont à la veille d'être publiées, le moins mauvais qui existe de Granville à la Hague. Le voisinage des meilleurs herbages du Cotentin a récemment fait apparaître à Port-Bail un commerce tout-à-fait inattendu. La race des bêtes à cornes de Jersey passe à Jersey pour la première du monde entier, et de vieux règlemens fondés sur une croyance si flatteuse interdisent, de peur des mésalliances, l'accès de l'île à tout animal susceptible de se reproduire. A certains jours, les eaux de la baie de Saint-Hélier sont marbrées de longues taches sanglantes, comme si quelque affreux combat venait de s'y livrer. Qu'on se rassure : le sang versé est celui de veaux qui ne pouvaient pas toucher vivans ce rivage, et, comme des vaches seraient gênantes à massacrer à bord, on a tenté d'établir à Port-Bail un abattoir d'où leur viande dépecée se transporterait à Jersey. Les mécomptes inséparables d'une première tentative ont suspendu celle-ci; mais un ajournement n'est pas un abandon. Port-Bail est d'ailleurs situé sur la ligne la plus courte de Paris à Jersey, et c'est le point de la côte occidentale du département de la Manche dont se rapprochera le plus le futur chemin de fer de Cherbourg. Cette circonstance en fera peut-être un jour le principal marché d'huîtres de ces parages. Il y a donc grand compte à tenir des avertissemens donnés par les ingénieurs hydrographes de la marine sur la destruction dont cet atterrage est menacé par les assauts que livrent la mer et les vents aux dunes qui le protégent du côté du large. Le boisement est le préservatif de ce danger, et il ne serait pas ici nécessaire de l'étendre à plus d'une centaine d'hectares. J'ose à peine dire, tant la proposition peut pa-

raître étrange, que, si les eaux intérieures qui maintiennent le havre de Carteret étaient conduites par un canal navigable dans le havre de Port-Bail amélioré, le dernier ne serait pas celui des deux qui gagnerait le plus à cette disposition. Le commerce de bétail qui finira par s'établir à Port-Bail exercera sur le desséchement des marais du Cotentin une influence qui s'étendra sur un groupe adjacent de 2,450 hectares de mielles, et nulle part peut-être l'impulsion donnée à l'agriculture par la navigation ne sera plus énergique qu'ici.

Au nord du cap Carteret, la côte change d'aspect; les collines s'élèvent, se mamelonnent et se rapprochent de la mer. Les sables amoncelés par les vents du nord contre le cap lui-même le dominent et coulent par-dessus dans le chenal de Carteret. Ces dunes escarpées sont celles d'Hattainville, et le groupe de 400 hectares qu'elles forment est de ceux dont le boisement importe le plus à la navigation. Si l'on voulait assainir et consolider 600 hectares de mielles qui restent entre ces dunes et la pointe du Rosel, la petite crique de Surtainville serait le meilleur débouché à donner aux eaux douces qui divaguent sur la plage.

C'est cette crique perdue qui recueillit en 1649 les fils proscrits de Charles Ier, dont la destinée était d'être rois malheureux à leur tour (1). Peu de rivages conservent le souvenir d'autant d'infortunes royales que celui du département de la Manche. En 1109, les seuls héritiers directs de Guillaume-le-Conquérant se noyaient en sortant de Barfleur à la suite d'Henri Ier, leur père; en 1147, Mathilde, reine d'Angleterre et veuve de l'empereur Henri V, abordait en fugitive à Cherbourg; en 1692, Jacques II assistait des hauteurs de la Hougue à la perte de la bataille où se décidait le sort de sa couronne; en 1830, le roi Charles X s'embarquait à Cherbourg; en 1848, Mme la duchesse de Nemours prenait à Granville le cotre *Alexandrina,* le plus mauvais des îles de la Manche, pour fuir sa patrie adoptive. Sa douleur, son courage et sa beauté l'avaient fait reconnaître; elle ne pensait point à elle-même, mais elle voulait à tout prix écarter le sort d'Astyanax de la tête de ses enfans; résistant donc aux loyales supplications dont elle se vit entourée, elle confia sans hésiter sa jeune famille à une mer furieuse, et partit accompagnée des regrets et des vœux de toute la population.

Plus loin, le cap de Flamanville et le Nez de Jobourg ressemblent à des bornes de granit dressées contre les coups de l'Océan. L'anse de Vauville, qui s'enfonce entre eux, a 16 kilomètres d'ouverture sur 6 de profondeur; les bâtimens y viennent attendre au mouillage, ou en courant de petites bordées, l'instant favorable pour franchir le raz Blanchart. Le port de Diélette est le seul abri clos qui s'y trouve. Construit par le marquis de Flamanville, sous l'impression des souvenirs de la

(1) *Mémoire sur la généralité de Caen.* 1698. Mss.

bataille de la Hougue, il a souvent servi de refuge à des navires poursuivis et de station aux gardes-côtes; mais il a beaucoup perdu de son importance militaire depuis la fondation de l'établissement de Cherbourg. Lorsqu'il fut achevé en 1732, la montée de l'eau y était, aux marées des équinoxes, de 7 mètres; elle n'est plus aujourd'hui que de 5,30. Cet exhaussement du fond vient de l'incurie avec laquelle l'administration laisse les extracteurs des granits de Flamanville dégrossir dans le port même les pierres de taille qu'ils y chargent et en accumuler sur place les débris. Cet abus se maintient, et, quand il faudra réparer le dommage qu'il cause, on saura ce que coûte la tolérance coupable dont il est l'objet. Une bande de 2,173 hectares de mielles à mettre en culture se développe sur le pourtour de l'anse; mais ce que le voisinage de Cherbourg peut ajouter ici à la valeur des terres est neutralisé par l'éloignement de la tangue.

Des hauteurs du Nez de Jobourg, le terrain s'abaisse sans interruption jusqu'au cap de la Hague. Ce cap étroit sépare de l'atterrage de Cherbourg celui dont nous venons de parcourir les bords. Un phare jeté sur une roche isolée au milieu des flots signale ce point avancé de la côte de France; il éclaire Cherbourg à l'est, Carteret au sud, et au large l'île d'Aurigny.

Un grand spectacle se déploie en vue du cap de la Hague, lorsque, s'élevant après une longue persistance des vents d'aval, les vents de nord-est poussent en masse vers cette pointe de la côte de Normandie les nombreux navires qui les attendaient dans les ports de la Manche; mais malheur à ceux qui, faute d'avoir su régler leur marche, se trouvent à l'heure du jusant à portée de l'attraction du raz Blanchart, et sont entraînés dans ce courant irrésistible! ils auront peine à s'en relever. Le raz Blanchart est ce passage de 18 kilomètres de largeur qui est compris entre le cap de la Hague et l'île d'Aurigny; les marées s'y précipitent alternativement du sud et du nord avec une violence dont l'immensité de l'Océan présente peu d'exemples. Ces courans, dont la vitesse va jusqu'à 20 kilomètres à l'heure, s'animent, se ralentissent, s'apaisent, se renversent pour s'accélérer de nouveau, chaque jour à des heures différentes, suivant l'âge de la lune. C'est peu que les accidens de la côte et les lignes d'écueils dont cette mer est semée les affectent à chaque pas; les caprices des vents trompent à chaque instant les calculs du navigateur, et leur régularité ne le sert pas toujours beaucoup mieux; le vent qui souffle dans le sens des courans leur est contraire aussitôt qu'ils se retournent, et, s'il fraîchit, la mer devient affreuse. Dès que le conflit atteint un certain degré de violence, des vagues monstrueuses s'entre-choquent dans un tumulte impossible à décrire; l'escarpement des lames semble braver toutes les lois de l'hydrostatique; on dirait qu'un enfer sous-marin déchaîné soulève des montagnes d'eau et creuse

instantanément sous elles des abîmes. Dans cette confusion, les plus puissans navires cessent de gouverner, et combien d'autres, dont la disparition ne s'est jamais expliquée, se sont décousus et engloutis la nuit au milieu de ce tourbillon! L'impulsion quand la mer monte, et le tirage quand elle descend, viennent ici du sud, en sorte que les phénomènes redoutables du raz se reproduisent à des degrés d'intensité différens tout le long de la côte : c'est ce qui a fait donner au passage qui commence au raz et finit à la hauteur de Granville, entre le plateau des Minquiers et les îles de Chausey, le nom sinistre de *la Déroute*.

Les îles de Chausey (1) étaient jusqu'à ces derniers temps négligemment mentionnées dans les livres d'hydrographie. Elles ont été, en 1831 et 1832, l'objet d'un admirable travail dirigé par M. Beautems-Beaupré (2). Elles forment, à trois lieues à l'ouest-nord-ouest de Granville, un archipel ovale de 5 milles de long sur 2 de large; leur aspect à mer basse est celui d'une plage sablonneuse, au-dessus de laquelle d'innombrables roches granitiques élèvent leurs têtes noirâtres; les marées submergent la plus grande partie de ces roches, et en réduisent une autre à ne plus montrer que des pointes aiguës. Les plus grands îlots et la masse principale des petits sont groupés au sud-ouest. Les courans sont fort rapides au travers de ce dédale, qui n'offre que deux mouillages, tous deux ouverts au sud : le plus oriental, celui de Beauchamp, recevrait les plus grands navires, mais il est médiocrement abrité; l'autre, celui du Sound, plus petit et beaucoup meilleur, est adjacent à la grande île, et consiste en une étroite gaîne où, faute d'évitage, les bâtimens mouillent sur quatre amarres. Le mouillage des îles était naguère, dans les nuits d'hiver, le recours des bâtimens obligés d'attendre la marée pour entrer à Granville : à moins de très gros temps, on préfère aujourd'hui courir des bordées en se réglant sur les feux de Granville, de Carteret, du cap Fréhel et du Sound de Chausey même. Le dernier de ces phares a été construit en vertu d'une détermination que M. Dufaure, ministre en 1839, prit, à la grande surprise de ses bureaux, peu accoutumés à la promptitude, en moins de vingt-quatre heures. On avait su que le cabinet de Saint-James, toujours en quête d'îles à britanniser, cherchait si le roi Harold ne lui aurait pas laissé quelque titre à faire valoir sur celles-ci, et notre droit ne pouvait pas avoir d'expression plus simple et plus digne qu'un service rendu à la navigation. Les mouillages du Sound et de Beauchamp seraient, en cas de guerre maritime, un poste avancé très précieux pour la protection des atterrages de Granville et de Saint-Malo, et il est

(1) M. de Quatrefages a déjà fait connaître ces îles aux lecteurs de la *Revue*. Voyez la livraison du 1er mai 1842.

(2) Cartes nos 823, 824, 829 et 830 des publications du dépôt de la marine.

triste de reconnaître que la plantation du phare n'a été suivie d'aucune de ses conséquences naturelles.

Les îles de Chausey dépendent, en vertu d'un décret du 11 octobre 1793, de la commune de Granville; elles appartiennent à une seule personne, et ne sont point, malgré les apparences, une propriété sans valeur. Le pâturage y est excellent, et le jardinage d'une remarquable beauté; mais ce n'est point par l'agriculture que le propriétaire y fait fortune. Les plantes marines y fournissent 150 tonneaux de soude par an, et le granit de l'archipel est l'objet d'une exploitation considérable; il est d'un beau grain, s'extrait par grandes pièces, et serait recherché pour les constructions monumentales, si une surabondance d'oxyde de fer le couvrait moins souvent d'une teinte de rouille. Il en a été employé dans les trottoirs de Paris. Quand les travaux des ports de Saint-Malo, de Granville et de Jersey s'exécutaient simultanément, cette exploitation n'occupait pas moins de 500 ouvriers. Le propriétaire des îles perçoit une redevance sur le granit extrait, et le monopole de tout ce qui se boit et se mange dans ce petit empire est entre ses mains. Il serait par là, s'il voulait, le monarque le plus absolu de l'univers; mais, intéressé à ce que personne ne se laisse mourir de faim ni de soif dans ses états, son despotisme se dédommage aux dépens du règne minéral, et surtout du Sound, dont on lui laisse faire une victime de son bon plaisir. Il raccourcit le havre par l'enlèvement des roches qui le couvrent; il l'encombre en laissant à l'entrée les débris de pierres exploitées que la percussion des lames rejette et accumule dans l'intérieur. La réparation du dommage déjà fait coûterait au-delà de la valeur des îles. Les rivages, les lais de la mer, le havre, les roches au-dessous du niveau des marées, qui font partie du domaine public et ne sont pas susceptibles de possession privée (1), sont ici livrés à une spéculation particulière. Une station maritime, un poste militaire, un principe de droit public sont sacrifiés, et personne ne demande à l'administration de la marine le compte sévère qu'elle aurait à rendre de la tolérance à l'abri de laquelle se commettent ces scandaleuses usurpations. L'amirauté anglaise entend autrement ses devoirs, et ce n'est pas en vue de Jersey que nous devrions donner le spectacle de cette incurie.

Au moment de repasser par Granville, on me reprochera peut-être de m'être tant arrêté dans des lieux si peu connus. L'horizon d'aucun d'entre eux n'est en effet fort vaste; mais c'est du personnel des petits ports que se forment les équipages des grands, et Cherbourg et Granville doivent profiter de tous les progrès que feront le cabotage et la pêche dans le voisinage.

La grande route de Granville au Mont-Saint-Michel passe par Avran-

(1) Code civil, art. 538.

ches et Pontorson : la ligne brisée qu'elle décrit a 55 kilomètres de longueur, quoique la distance directe entre les deux extrémités ne soit que de 23. Elle présente jusqu'à Avranches une succession de rampes qui porte les frais de transport entre les deux villes à près du double de ce qu'ils seraient par un tracé horizontal établi le long de la mer. Toutes les routes qui rayonnent autour de Granville sont affectées de vices analogues, et le mouvement maritime se ressent de la cherté de la circulation territoriale à laquelle il correspond.

Placée sur la croupe élevée du soulèvement granitique qui sépare le bassin de la Sée de celui de la Sélune, la ville d'Avranches était place forte avant la réunion de la Bretagne à la France. Elle a dû, sous Louis XIV, une sorte de lustre académique à son évêque, le savant Huet. Cette Athènes de la Basse-Normandie, comme elle s'est depuis lors appelée, entretenait autour du siége métropolitain six dignités, vingt chanoines, vingt-huit chapelains, six vicaires, un chantre, vingt-quatre choristes, et l'élection dont elle était le chef-lieu envoyait aux armées du roi plus d'officiers qu'aucune autre d'une égale étendue (1). Quand Dieu et le roi étaient servis, cette société de gens de loisir n'avait rien de mieux à faire que de cultiver le savoir-vivre et le gai savoir. Les goûts belliqueux, les guerres de la république et de l'empire en font foi, se sont transmis des pères aux enfans; les autres, à ce qu'on assure, ne se sont pas non plus perdus, et l'on cite comme un type du caractère avranchin cet aimable vieillard que Paris a connu architecte de la chambre des pairs, et qui avait vendu ses fermes et ses herbages pour doter sa ville natale d'une salle de spectacle. Aussi Avranches est-il noté comme un pays à part dans une province où la passion dominante n'a jamais été celle de se ruiner pour le divertissement d'autrui. C'est tout au moins une retraite pleine de fraîcheur et de sérénité : beaucoup de familles anglaises viennent y chercher un *comfort* que les fortunes modestes ne procurent guère de l'autre côté du détroit. Le simple voyageur lui-même ne se détache pas sans regret des perspectives magnifiques ou gracieuses qui se déroulent à l'horizon d'Avranches, de celle surtout du Mont-Saint-Michel, soit qu'une immense nappe de sable le sépare de la verdure foncée qui tapisse la côte, soit que sa grande ombre se projette sur les flots scintillans de la mer montante.

On descend à Pontorson au travers d'une succession de riches vergers, de grasses prairies. Ce lieu n'a plus rien de la place de guerre dont Du Guesclin était gouverneur depuis dix-sept ans quand Charles V lui en fit don en récompense de ses services. Les fortifications n'en étaient bonnes au XVII[e] siècle qu'à exciter la convoitise des protestans fort remuans de la province, et le cardinal de Richelieu les fit prudemment raser. Pontorson, renommé pour la fertilité de son territoire

(1) *Mémoire sur la généralité de Caen.* 1698. Mss.

et pour ses marchés de bestiaux, est un port de mer dans les statistiques du ministère des travaux publics. Les marées des syzygies y remontent avec fracas par le lit du Couesnon et se font sentir jusqu'à Antrain, à douze kilomètres en amont. Les difficultés irrémédiables de l'atterrage ont interdit l'accès de cette rivière au commerce; elle ne porte que quelques bateaux de tangue, et la navigation ne pourrait y prendre un peu d'activité que par l'exécution de projets de Vauban qui embrassent de bien plus grands intérêts.

III.

De Pontorson au Mont-Saint-Michel, la distance n'est que de 10 kilomètres; on en franchit les trois quarts sur une route départementale construite pour le transport de la tangue, et l'on n'a qu'un court trajet à faire sur ces grèves sinistres, auxquelles le goût des voyageurs pour le merveilleux et les frayeurs intéressées des guides ont fait une si menaçante renommée.

On peut admirer la baie du Mont-Saint-Michel, on peut la maudire, mais non pas prétendre avoir rien vu de semblable. Les œuvres des hommes aussi bien que celles de la nature ont ici un caractère de sauvage grandeur qui défie tous les souvenirs et toutes les comparaisons. Aux équinoxes, l'amplitude des marées atteint, indépendamment du refoulement des eaux de l'Océan sous la pression des tempêtes du nord-ouest, une hauteur verticale de 15 mètres. La mer se retire alors à 12 kilomètres du Mont, puis elle revient, l'enveloppe de ses eaux, et inonde à 12 autres kilomètres en arrière les baies de la Sée et de la Sélune. A mer basse, cet immense espace, encadré dans des coteaux verdoyans, a l'aspect d'un lit de cendres blanchâtres. Au milieu se dresse le noir rocher du Mont-Saint-Michel, *immensi tremor Oceani*, disent les vieilles chroniques, abrupt et vertical au nord et à l'ouest, garni jusqu'à mi-hauteur, du côté du midi, de cabanes plaquées comme des nids d'hirondelles à ses flancs, et couronné d'une des plus étonnantes constructions qui soient sorties de la main de l'homme. Il occupe dans la grève un espace planimétrique de 6 hectares 25, et le pied de l'échelle du télégraphe qui s'élève au sommet est à 121 mètres 60 au-dessus du niveau de la mer moyenne. A 2,500 mètres au nord surgit le rocher de Tombelaine, granitique comme celui de Saint-Michel, presque aussi étendu, beaucoup moins haut, mais inhabité depuis que Louis XIV a fait démolir les fortifications dont il était garni. Que la mer recouvre les grèves ou qu'elle s'en retire, la même solitude règne autour de ces deux roches : l'eau y fût-elle assez profonde, elle n'y reste jamais assez pour permettre aux embarcations de s'y hasarder, et ses retours sont trop fréquens pour laisser au parcours territorial le temps de se régulariser. Il ne faut néanmoins pas croire qu'entre le

Mont-Saint-Michel et la terre ferme, les grèves ouvrent sous les pas du voyageur ces dédales de fondrières qu'on accuse d'attirer et d'engloutir tout ce qui les côtoie. Les fondrières ne se rencontrent guère que du côté du large, et, à moins de descendre très loin vers la laisse de basse mer, il en est peu dont on ne puisse se tirer en se jetant à plat ventre aussitôt qu'on se sent enfoncer, et en regagnant ainsi le terrain solide. Des dangers plus réels viennent des brouillards qui se précipitent à l'improviste sur les grèves : en quelques minutes, la brume se forme, s'épaissit et couvre la terre de ténèbres visibles; plongé dans leur mystérieuse profondeur, le voyageur éperdu se fourvoie, s'égare; une inexprimable angoisse s'empare de ses sens; il tourne au lieu d'avancer, ou marche vers la mer en croyant se diriger vers la terre; cependant la marée montante le presse, le pousse, le gagne de vitesse, l'enveloppe; ses cris sont couverts par le bruit des vagues; il périt sans qu'une oreille l'entende, sans qu'un œil humain l'aperçoive, et le jusant remporte silencieusement un cadavre dans la baie. C'est surtout aux jours des syzygies, lorsque l'on considère des hautes terrasses du Mont-Saint-Michel la marche de la mer montante, qu'on se sent pris d'une mortelle pitié pour les malheureux engagés dans cette lutte désespérée. La marée entre comme feraient d'immenses reptiles dans les chenaux sinueux qui serpentent au travers des grèves; elle s'y allonge, souvent avec la vitesse d'un cheval au galop, et grossit en poussant toujours devant elle de nouvelles ramifications; celles-ci se rapprochent, se rejoignent, changent en îles les langues de terre qui les ont un moment séparées; les îles à leur tour se rétrécissent et disparaissent submergées, jusqu'à ce qu'enfin l'Océan ait repris possession de tout son domaine. Aussitôt que la brume se montre et tant qu'elle dure, on sonne la grosse cloche du Mont-Saint-Michel, mais trop souvent ses tintemens n'ont été que le glas funèbre des infortunés auxquels ils devaient servir de guides. Toutefois, hâtons-nous de le dire, ces dangers n'atteignent guère que ceux qui se font un jeu de les braver : on les évite en ne s'aventurant jamais sans boussole sur les grèves, et surtout en calculant ses courses de manière à ne pas risquer d'être gagné par l'heure du flot.

Entrons au Mont-Saint-Michel. Il n'est abordable que par le sud; l'accès en est défendu par une muraille fondée par saint Louis, reconstruite par Louis XI, réparée par Louis XIV, et qui, lorsque le Mont avait un rôle actif dans les guerres entre la France, l'Angleterre, la Bretagne et la Normandie, en constituait la principale défense. Une étroite place d'armes précède le village et est décorée de deux énormes bouches à feu nommées les *Michelettes* qu'abandonnèrent les Anglais après leur attaque infructueuse de 1423. Ces *canons à la Paixhans* d'un temps de barbarie se sont arrêtés ici, tandis que ceux de notre contemporain ont déjà fait le tour du monde. Le village peut compter trois

cents habitans. Cette population descend de celle qu'alimentaient autrefois les charités, les besoins et les fantaisies des moines du Mont; elle cultive dans les creux du rocher quelques lambeaux de jardins, ramasse et débite des coques, petits coquillages particuliers à la baie, tend sur les grèves, entre deux marées, des filets où le jusant laisse des soles, des mulets et des saumons; enfin elle vit du service de la prison et des deux compagnies d'infanterie qui la gardent. L'aspect des habitations est misérable. On monte à l'ancienne abbaye par des ruelles obscures ou par un majestueux escalier qui sert de bordure au précipice : ce bel ouvrage date du règne de Louis XIV, et l'abbaye qui l'exécuta possédait 150,000 livres de rente. Qui doit l'entretenir, de la pauvre commune du Mont-Saint-Michel, dont les habitans l'évitent comme s'ils s'y croyaient déplacés, ou de l'état, qui a hérité de l'abbaye? Personne, à ce qu'il paraît, et quelque jour on l'entendra s'écrouler dans l'abîme. Les approvisionnemens nécessaires à la maison centrale y sont remontés sur un plan incliné dont la manœuvre est faite par les condamnés. Faut-il chercher à décrire la sombre solennité de l'entrée de l'abbaye, — la longue muraille appelée la *Merveille*, qui brave depuis près de neuf siècles l'abîme au-dessus duquel elle se dresse, — les terrasses d'où la vue erre des grèves aux côtes de Bretagne et à la pleine mer, — le cloître avec ses péristyles à colonnettes, — la célèbre salle des chevaliers, — la savante disposition de l'église souterraine ou les gracieuses proportions de l'église gothique qui s'élance de la cime de ce pic de granit vers le ciel?... Non; le dessin peut seul donner une idée de la hardiesse et de l'imposante bizarrerie de ces constructions, où la puissance de la foi de nos pères se manifeste encore plus vivement que celle de l'art. Les détails y sont en harmonie avec l'ensemble. Dans le caveau le plus obscur, dans le recoin le plus abandonné se découvrent à l'improviste des sculptures dignes du grand jour, ou des effets de lumière tels que savait les rendre Rembrandt.

L'histoire du Mont est en harmonie avec la singularité de son architecture et la sauvage grandeur des alentours. L'an de Notre-Seigneur 708, l'archange Michel apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui ordonna de fonder une chapelle sur le mont de la baie; le saint négligea l'avertissement, et l'archange, en le lui renouvelant pour la troisième fois, lui marqua le front d'un trou de la dimension du doigt. Aubert n'hésita plus, et, pour mieux assurer le service de la chapelle placée sous l'invocation de l'archange, il se retira lui-même sur le Mont, avec douze de ses chanoines. Les ducs de Bretagne et de Normandie, les rois de France et d'Angleterre, ne tardèrent pas à combler à l'envi l'église de leurs dons. Dans le courant du xe siècle, le Mont se couvrait de constructions majestueuses, dont la plupart portent encore aujourd'hui un défi à l'art moderne. Depuis la fondation de saint Aubert jusqu'au règne de Louis XIV, l'histoire du Mont-Saint-

Michel est aussi militaire qu'ecclésiastique, et de tous les faits d'armes dont il a été témoin, le plus brillant est sans contredit la belle défense de 1423 de cent dix-neuf gentilshommes bretons et normands contre toute une armée anglaise.

Sous Louis XIV, une sorte de maison de correction pour les fils de famille dont les écarts troublaient la société fut annexée à l'abbaye, et, si les orages du cœur humain se calment dans la solitude, aucun lieu ne convenait mieux à cette destination que le Mont-Saint-Michel : nulle part les bruits du monde n'arrivent plus affaiblis, nulle part le spectacle des grandeurs de la création ne rappelle plus fortement l'homme vers Dieu. Un décret de 1811 a converti le Mont-Saint-Michel en maison de réclusion. Ce noble édifice, où furent reçus Philippe-le-Bel en 1312, Charles VII en 1422, Louis XI en 1462 et en 1469, François Ier en 1528 et en 1532, Charles IX en 1561, n'ouvre plus ses portes qu'à d'obscurs visiteurs ou à des prisonniers. Il serait permis de s'en plaindre, si cette destination ne l'avait pas sauvé d'une ruine complète, et si notre temps n'en devait pas chercher de tout aussi vulgaires pour des palais jadis dépositaires des splendeurs de notre pays.

J'ai souvent eu l'esprit occupé des problèmes posés sur le régime des prisons; il en est même un dont il m'a été donné de préparer la solution. Au mois de janvier 1831, les jeunes détenus de Paris ont été pour la première fois séparés par mes ordres des détenus adultes, avec lesquels ils étaient confondus, et, grace au zèle intelligent avec lequel je fus secondé, la séparation était faite moins de quarante-huit heures après avoir été résolue. Il existe entre les mesures à prendre sur les prisons et les améliorations à réaliser sur nos côtes un lien dont le premier chaînon devrait peut-être se rattacher au Mont-Saint-Michel : qu'il me soit permis de le faire apercevoir.

Dans les dernières années du règne du roi Louis-Philippe, des plaintes s'étaient élevées contre la concurrence faite aux ouvriers libres par les détenus. Mal fondées dans leur généralité, elles méritaient, dans un petit nombre de leurs applications, plus d'attention qu'elles n'en avaient obtenu. L'insignifiance de l'accroissement qu'apportait à la masse des produits du travail national le travail de quelques milliers de condamnés n'empêchait pas certaines industries locales d'être péniblement comprimées par la concurrence des ateliers de prisons voisines. L'administration était armée des moyens de redresser ces griefs : on lui demandait d'en user, rien de plus; mais, avant l'installation de M. Louis Blanc au Luxembourg, personne n'avait proposé le sacrifice du principe même. Malheureusement, la révolution de février venait de ranger les intéressés de la veille parmi les adversaires du travail des prisons. Tous les débouchés se fermaient : le choix des entrepreneurs du service des maisons centrales était facile entre l'alimentation

onéreuse de nombreux ateliers et des indemnités à recevoir. Dès qu'il fut fait, les argumens les plus usés devinrent péremptoires; la commission du Luxembourg s'en empara, les rajeunit par sa découverte du *travail honnête*, et le gouvernement provisoire, ne se souvenant pas même du code pénal (1), arrêta partout le travail qu'on accusait de ne l'être pas. Ainsi l'organisation des ateliers nationaux et la désorganisation des ateliers des prisons ont été les seules mesures pratiques qu'ait prises la révolution sur le travail et les travailleurs. A la vérité, le décret du 24 mars 1848 a été abrogé par la loi du 9 janvier 1849; mais cette loi, qui ordonne et empêche tout à la fois (2), n'a pas été exécutée et ne saurait l'être sous le régime actuel. M. Louis Blanc, dont l'installation économique au palais du Luxembourg a coûté 68,000 fr. (3), doit bien rire quand il voit cette société contre laquelle il a fait le serment d'Annibal payer déjà quelque sept millions le passe-temps d'une de ses matinées, et peut-être rira-t-il long-temps encore avant que des ministres tiraillés entre sept cent cinquante souverains aient des heures à donner à quelque chose d'aussi peu dramatique que le régime des prisons.

J'ai trouvé les condamnés du Mont-Saint-Michel en possession des loisirs que leur avait faits le gouvernement provisoire. Un ordre parfait régnait dans la prison; on y sentait une direction intelligente, un commandement respecté. J'ai pourtant rarement eu sous les yeux un spectacle aussi triste que celui de ces bancs où s'alignaient silencieux, sans être recueillis, tant de visages empreints de dégradation. Si l'oisiveté est partout la mère des vices, que peut-elle faire autre chose dans un pareil lieu que de préparer au bagne et à l'échafaud leur proie! Sans doute parmi ces criminels il en était d'encore susceptibles de retour au bien : le décret leur en a fermé le chemin. Naguère le condamné libéré rentrait dans le monde avec un pécule et des habitudes de travail : il porte aujourd'hui jusqu'au dernier instant de sa peine la marque de son crime conservée fraîche par l'oisiveté; il est

(1) « Tout individu condamné à la peine de la réclusion sera renfermé dans une maison de force et *employé à des travaux* dont le produit pourra être en partie employé à son profit, ainsi qu'il sera réglé par le gouvernement. » (*Code pénal*, 21.)

(2) « Art. 2. — Les produits fabriqués par les détenus des maisons centrales de force et de correction ne pourront pas être livrés sur le marché en concurrence avec ceux du travail libre.

« Art. 3. — Les produits du travail des détenus seront consommés par l'état autant que possible, et conformément à un règlement d'administration publique.

« Art. 4. — Dans le cas où le travail des détenus serait fait à l'entreprise, les objets laissés pour compte à l'entrepreneur par l'état ne pourront être livrés sur le marché qu'après une autorisation spéciale du tribunal de commerce dans la circonscription duquel est établie la maison centrale de force ou de correction... » Et ainsi de suite.

(3) Décrets du gouvernement provisoire des 3 et 19 avril 1848.

jeté sur le pavé de nos villes, après avoir désappris ce qu'il savait de moyens de gagner sa vie, sans pécule qui lui donne le temps d'atteindre le travail qui le fuit, fatalement voué à la récidive. La suppression du travail des prisons cause à l'état une perte annuelle de plus de deux millions; mais, si pressant que soit le besoin d'économie, les considérations financières sont ici les dernières à présenter. C'est être coupable envers le condamné que d'aggraver sa peine par une oisiveté dévorante; c'est l'être envers la société que de le remettre en circulation après l'avoir systématiquement dépravé. Si le droit au travail existe quelque part, c'est dans les lieux où l'homme est privé de l'exercice de son libre arbitre, et, pour se convaincre de la nécessité du rétablissement du travail dans les prisons, il ne faut que regarder ce qu'elles donnent de récidivistes depuis qu'on l'en a exclu.

Si l'état doit occuper le condamné, le condamné doit du travail à l'état. Étranges contradictions! lorsque l'homme qui n'a point failli mange son pain à la sueur de son front et contribue par l'impôt aux besoins collectifs de la société, celui qui l'a blessée par ses attentats est admis à vivre à ses dépens! Il lui devait une réparation, et elle le prend à sa charge! La justice et la politique veulent au contraire que le criminel condamné restitue sous une forme quelconque à l'état les dépenses qu'il lui cause, et dans un pays gouverné cette obligation ne serait pas vaine.

Quelque exagérés qu'aient été les reproches adressés au travail des prisons, la difficulté de l'organiser sans froisser non des droits, mais des intérêts respectables, a embarrassé des législateurs plus expérimentés que les nôtres. L'obligation d'occuper sans relâche des ateliers toujours composés en grande partie d'apprentis n'est acceptable qu'à la condition de payer peu le travail, et, quand ce bas prix n'exclue pas les industries libres du marché, il est un sujet de plaintes amères; mais si, sortant de ce cercle fatal, le travail des condamnés, au lieu de restreindre le travail des ouvriers honnêtes, venait en élargir la base, il obtiendrait autant d'accueil qu'il soulève aujourd'hui d'objections.

Tant que le travail des prisons sera purement manufacturier, il excitera dans le commerce libre les plaintes sous lesquelles il a succombé en Angleterre; d'ailleurs des griefs fondés sur des rivalités d'intérêts n'en sont pas le seul inconvénient. La plupart des travaux de fabrique s'exécutent en commun : y dresser les condamnés, c'est les préparer à une inévitable et fâcheuse immixtion avec les ouvriers honnêtes. D'un autre côté, lorsqu'un paysan a passé plusieurs années à mal apprendre dans une maison de détention le métier de fileur ou de tisserand, il ne retourne guère à la charrue; il va plutôt augmenter l'encombrement des villes. Les travaux de manufacture, lors même que la pratique en a été pliée aux exigences du régime cellulaire, jet-

tent le condamné libéré qui les exerce dans un monde où les points de contact avec ses pareils, ou ceux qui sont disposés à le devenir, sont trop multipliés pour ne pas réveiller de dangereuses tentations, ou pousser à de funestes alliances. Les travaux de la terre au contraire, fussent-ils accomplis en commun pendant la durée de la peine, se divisent au dehors en tâches la plupart isolées, et ne placent point le libéré dans un milieu qui le convie à de nouvelles fautes. Il y aurait donc pour la société de grands avantages à ce que les condamnés sortis des professions agricoles y fussent rattachés par la nature de leurs travaux. Cette classe de détenus est de toutes la moins propre à d'autres occupations, et pour celles-ci son éducation est toute faite; elle est autrement disciplinable que les détenus sortis des villes; enfin le régime cellulaire la prépare mal à revenir à la vie agricole, et, comme l'ont prouvé les expériences faites au Mont-Saint-Michel même, il fait tourner plutôt que d'autres à l'idiotisme des hommes habitués à l'exercice et au grand air. La privation d'espace, de soleil, les abat et les énerve. Une organisation nouvelle serait donc à donner à une partie de la population des maisons centrales de détention. Pour n'être pas applicable à l'universalité des détenus, elle ne devrait pas être repoussée : le meilleur régime pénitentiaire serait incontestablement celui qui, par la diversité de ses procédés, s'adapterait le mieux à la diversité des dispositions perverses contre lesquelles doit se défendre la société.

D'après les *Statistiques de la justice criminelle*, les campagnes fournissent aux maisons centrales un peu plus du tiers de leur population. A ce compte, environ 4,500 adultes et 400 jeunes garçons (1), auxquels on pourrait sans doute ajouter un ou deux milliers de condamnés pris dans d'autres catégories, seraient disponibles pour la formation d'ateliers de pionniers. Cette dénomination fait à elle seule connaître quelle en serait la destination. Ces pionniers devraient surtout s'attaquer aux rivages de la mer. Sous une direction intelligente et ferme, leurs cohortes cureraient nos ports, creuseraient nos bassins, dessécheraient nos marais; elles encloraient de digues, sillonneraient de chemins et de canaux les relais de mer appartenant à l'état; elles planteraient les dunes ou les nivelleraient et les revêtiraient de couches de sol arable. L'utilité publique des ouvrages des condamnés ou la valeur donnée aux terres sorties de leurs mains pour entrer dans le commerce

(1) Les maisons centrales sont au nombre de vingt-et-une. Elles ne reçoivent que des condamnés à treize mois et au-delà d'emprisonnement, et contiennent des places pour. . . .

	13,040	hommes;
	1,100	jeunes garçons;
	3,610	femmes;
	200	jeunes filles.
En tout..	17,950	détenus des deux sexes.

paierait avec usure à l'état les charges qu'il s'imposerait pour eux, et leurs conquêtes seraient autant de champs nouveaux ouverts aux ouvriers libres.

Si des doutes s'élevaient sur la possibilité d'employer avec sûreté les condamnés à de pareils travaux, il ne faudrait pour les dissiper que montrer le port d'Alger ou le canal de Marans à La Rochelle. Les condamnés militaires qui les ont exécutés ne sont pas des plus faciles à conduire, et la discipline n'est ni moins sévère ni moins bien observée dans leurs ateliers que dans ceux des prisons civiles. Il y a plus : l'état moral des esprits n'est dans aucun établissement pénitentiaire si satisfaisant que dans les premiers. C'est que le travail de la terre adoucit et fortifie l'homme; la fatigue corporelle qui l'accompagne chasse les mauvaises pensées, et parmi les cœurs les plus dépravés il en est peu où ce genre d'occupation ne ranime quelque bon germe engourdi. Des entreprises au grand soleil, où chaque journée est un pas fait vers l'accomplissement d'une pensée d'utilité publique, excitent, même dans une population flétrie, d'autres sentimens que ne fait une participation machinale à la production d'un mouchoir ou d'un soulier. L'importance de l'œuvre commune, dont l'ensemble est saisi de tous, grandit aux yeux de chacun l'humilité du concours par lequel il y est associé; on s'affectionne à la création à laquelle on prend part, et c'est une demi-réhabilitation qu'une expiation dans laquelle on apprend à bien mériter de son pays.

Il reste maintenant à chercher quel champ ouvrirait la baie du Mont-Saint-Michel à l'application d'un régime qui, grace à l'expérience qu'en a faite le département de la guerre, a le mérite de ne plus être une nouveauté. Les grèves du Mont-Saint-Michel, qui, pour employer une expression de Pline, n'appartiennent tout-à-fait ni à la terre, ni à la mer, sont adjacentes à un territoire d'une rare fertilité, qui conserve de sa condition passée le nom de *marais de Dol*. Ces marais ont été dans l'état où sont encore les grèves, et les grèves seront un jour dans l'état où nous voyons les marais. La perspective d'une si belle conquête a excité bien des ambitions, inspiré bien des projets. Seul entre tous, Vauban a su trouver dans la grandeur et la simplicité de ses conceptions les conditions d'un succès infaillible. La réalisation de son projet serait peut-être l'œuvre la plus féconde à laquelle pût s'appliquer en France le travail des condamnés.

Pour expliquer la transformation à laquelle se prêtent les grèves, il est nécessaire d'exposer à quels terrains elles se rattachent. Les combinaisons par lesquelles Vauban entendait en exhausser le niveau et les livrer à la culture sembleront ressortir d'elles-mêmes de la disposition naturelle des lieux.

Le terrain primitif sur lequel sont bâtis Cancale et Saint-Malo forme,

entre la Rance maritime, la Manche et les marais de Dol, un quadrilatère irrégulier, élevé, sur la plus grande partie d'une étendue de 22,000 hectares, de 15 à 20 mètres au-dessus du niveau de la haute mer (1); il se rattache, par l'isthme étroit de Châteauneuf, aux schistes et aux granits qui constituent presque exclusivement le territoire de la Bretagne. Ces terrains d'ancienne formation décrivent, en regard de la baie du Mont-Saint-Michel, une courbe concave dont les extrémités servent, à Châteauricheux et à l'embouchure du Couesnon, de points d'appui à une digue de 29 kilomètres de long. Les marais de Dol sont compris entre cette digue et les terrains anciens qui les dominent comme une terrasse; la forme de ces marais est celle d'un croissant, et l'étendue est de 11,220 hectares.

Quoique le desséchement n'en soit pas encore parfait, ce territoire est le plus fertile de la Bretagne. Il abonde en fourrages, en grains, en légumes; les arbres y plient sous le poids des fruits; le tabac et le chanvre y réussissent à souhait; il n'est pas de production appropriée au climat qui n'y prospérât. Il est, pour la culture et surtout pour le régime hydraulique, de plus d'un siècle en arrière des watteringues de Dunkerque; mais la fécondité naturelle du sol compense largement cette infériorité. La rente de l'hectare cultivé n'est presque nulle part au-dessous de 100 fr.; elle en atteint 180 dans les bonnes parties, et si le marais était percé de chemins, sillonné de canaux et de rigoles de desséchement et d'irrigation, comme le sont les watteringues, le produit brut en serait doublé. Malheureusement, le caractère breton se plie moins aisément que le caractère flamand aux règles salutaires de l'association; ennemi de la nouveauté, son premier mouvement est toujours pour la négation, et il n'en revient qu'avec une lenteur dont se ressentira l'amélioration des marais de Dol.

Le temps n'est pas fort éloigné où la place de ces belles campagnes était tout entière livrée aux invasions diurnes de la mer. Aujourd'hui même, si les digues qui les défendent étaient rompues, les marées se précipiteraient en arrière, et toute l'alluvion disparaîtrait sous les eaux. Un long travail de la nature a devancé celui de l'homme dans la formation de ce territoire. Les corps pesans que soulèvent les flots agités se déposent, dès que le calme se fait, dans l'ordre déterminé par leurs masses. Ici, les premiers dépôts se sont rangés sous l'abri qu'offre contre les vents de nord-ouest la côte de Châteauricheux : ils consistent en écailles d'huîtres presque intactes et ont formé, sur la courbe où venaient expirer les lames amorties, un bourrelet de près de deux lieues

(1) Les détails qui suivent étant relatifs à des desséchemens, les cotes de nivellement y sont rapportées au niveau des plus hautes marées, c'est-à-dire à celui des inondations dont il s'agit de se défendre; elles sont empruntées à un travail très soigné fait en 1799 par MM. Anfray et Gagelin, ingénieurs des ponts-et-chaussées.

de long. Dans les gros temps, les lames, en déferlant, lancent au-delà de leur propre portée les corps d'un certain volume qu'elles tiennent en suspension, et la barrière qu'elles se sont déjà donnée dans leurs premiers dépôts s'exhausse par la lente accumulation de ces projectiles: c'est ainsi que le bourrelet qui s'enracine à Châteauricheux s'est élevé de plus d'un mètre au-dessus des plus hautes mers. Les eaux troubles ont trouvé en arrière un calme à peu près complet; elles s'y sont dépouillées des parties les plus grossières de leur fardeau, et, se clarifiant à mesure qu'elles s'éloignaient, elles n'ont porté au loin que la vase la plus ténue. Les dépôts sont donc allés s'amincissant à partir du premier banc, et les alluvions se sont disposées suivant des plans inclinés vers l'intérieur des terres.

Voilà l'histoire abrégée de la formation du terrain des marais de Dol. La zone la plus élevée est celle qui règne le long de la mer, la plus basse celle qui suit le pied des terrains granitiques et schisteux. En 1024, le duc Alain III, au règne duquel remontent la plupart des fortifications où s'abrita pendant quatre cents ans l'indépendance de la Bretagne, fit établir sur la crête des dépôts amoncelés par la mer les digues qui devaient soustraire les marais à son empire; différens émissaires défendus par des portes de flot ouvertes dans les digues furent creusés soit de son temps, soit après lui, et les générations qui se sont succédé dans la possession de ce territoire ont accepté, sans y apporter aucune modification importante, le système de desséchement qui leur avait été légué par le XIe siècle.

En avant des digues se montrent à basse mer des grèves qui occupent tout le fond de la baie; elles s'étendent de la pointe de la Chaîne près Cancale jusqu'à celle de Carolles au nord-nord-ouest du Mont-Saint-Michel. Elles ont 3,400 mètres de largeur devant Châteauricheux, 4,500 devant le village du Vivier, 13,000 devant l'embouchure du Couesnon, 20,000 devant celles de la Sélune et de la Sée, et 1,500 devant la pointe de Carolles : la courbe décrite d'une pointe à l'autre par la laisse de basse mer a 21 kilomètres de corde, 28 de développement, et l'étendue laissée à découvert n'a pas moins de 26,000 hectares.

S'il fallait en croire une tradition qui a conservé des échos dans des chroniques presque aussi difficiles à concilier entre elles qu'avec la constitution géologique de la côte, les grèves du Mont-Saint-Michel auraient jadis été ombragées par les chênes de la forêt de Scissy. Des pâturages, des terres cultivées se seraient étendus sur la plus grande partie non-seulement de la baie, mais encore des atterrages de Cancale et de Saint-Malo; l'île de Césambre, l'archipel de Chausey, auraient été des attenances de la côte; tout ce territoire aurait été englouti par la mer soit en 695, soit en 709, et tant d'écueils dont les têtes chauves se montrent au-dessus des flots seraient les noyaux d'anciennes col-

lines (1). Il n'est probable ni que tout soit vrai, ni que tout soit faux dans ces traditions, et, si l'on en écarte le merveilleux et les exagérations évidentes, il reste des événemens qui s'expliquent suffisamment par les circonstances naturelles sous l'empire desquelles se forment et se détruisent de nos jours les terrains d'alluvion de la baie. Les projets de Vauban ne sont pas fondés sur autre chose que l'appréciation de ce travail sans repos de la nature, et, pour exposer ce qu'il a voulu faire, il n'est pas nécessaire de remonter au-delà de ce qu'il a lui-même observé.

Les alluvions qui sont encloses depuis le XIe siècle, aussi bien que celles qui couvrent et découvrent à cette heure, ont pour ennemis communs tous les cours d'eau forts ou faibles qui s'épanchent dans la baie. Les masses d'eau que les marées engouffrent dans les embouchures de ces ruisseaux ou de ces rivières en sont vomies, accrues par l'accumulation des eaux intérieures qu'elles ont retenues; elles roulent par le jusant sur les plans inclinés des grèves plus rapidement que le flot ne les a remontés, et, ravinant à l'aise des plages toujours friables et toujours trempées, elles rejettent à la mer les sables qu'elle vient d'apporter. A la vérité, si, par l'effet des caprices des vents et de leur action sur les courans, quelques parties des grèves demeurent un certain temps en dehors de l'atteinte des érosions, la tangue et les terres dont les flots sont surchargés s'y déposent et s'y accumulent; des bancs se forment et s'exhaussent. Dès qu'ils sont au-dessus du niveau des marées de morte eau, la christe marine commence à s'y montrer : elle les revêt d'un manteau de sa pâle verdure, et semble prête à les consolider; mais ils ont beau avoir duré et s'être tassés : tôt ou tard pris à revers ou en écharpe par les courans qui les ont épargnés, ils finissent par être entraînés comme ceux qui datent de la veille; l'œuvre de longues années est détruite en un jour, en une heure, et l'histoire des alluvions de la baie ne serait que celle de ces sortes de surprises.

La baie reçoit à l'est la Sée et la Sélune; le Couesnon y descend du sud sous la méridienne du Mont-Saint-Michel, et le volume des autres eaux réunies qui s'y jettent égale à peine celui du moindre des cours d'eau qui viennent d'être nommés. Le Couesnon est le plus puissant, le plus dangereux des trois, et le plus voisin des points vulnérables des territoires menacés : pour peu que les eaux refoulées dans son lit y soient sollicitées par les pentes variables des grèves, elles se pré-

(1) *Neustria Pia.* — *Histoire de Bretagne*, par d'Argentré; 1580. — *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, par l'abbé Déric. — *De l'ancien État de la baie du Mont-Saint-Michel*, par l'abbé Manet. — *Essai sur Paris*, par Poullain de Sainte-Foix, t. V. — *Antiquaires de France*, t. VII. — *Mémoire* de M. Bizeul. — *Recherches pour servir à l'histoire naturelle des côtes de France*, par MM. Audouin et Milne Edwards, t. Ier. — *Histoire du Mont-Saint-Michel et de l'ancien diocèse d'Avranches*, par l'abbé Desroches; Caen, 1839.

cipitent en torrens le long des digues des marais de Dol, en affouillent les fondemens, et augmentent, par la profondeur d'eau qu'elles maintiennent au pied, la violence du choc des lames que soulèvent les tempêtes. On a vu plusieurs fois les digues suspendues sur des ravines de 15 à 20 mètres de profondeur creusées par le Couesnon sous leurs talus et près de s'y abîmer. Elles étaient dans cet état lorsqu'elles se rompirent, en 1792, sous l'effort d'une tempête qui dura du 9 au 12 septembre; 5,860 hectares des meilleures terres des marais de Dol furent submergés, restèrent improductifs pendant trois ans, et la réparation des travaux détruits exigea une dépense de 311,000 francs (1). Je cite cet exemple entre beaucoup d'autres, parce que j'en ai les détails officiels sous les yeux. Le 6 mai 1817, les vallées des environs d'Avranches étaient ravagées comme l'avaient été, vingt-cinq ans auparavant, les herbages de Dol. Dans ces circonstances, la culture a repris possession des terres momentanément noyées : il n'en a pas toujours été de même, et, pour savoir ce que peut dévorer cette mer, il n'est pas nécessaire d'évoquer les souvenirs de la forêt de Scissy. Presque de nos jours, des paroisses entières ont été emportées dans la baie. Celle de Tommen était en gloutie au XIVe siècle, celle de Bourg-Neuf au XVe. En 1735, un ouragan mettait à découvert, comme des ossemens au fond d'un sépulcre, les fondations de Saint-Étienne de Palluel, détruit en 1630; les paroisses de Saint-Louis, de Maulny, de la Feillette, sont restées inscrites jusqu'en 1664 sur les registres synodaux de l'évêché de Dol (2). De tous ces lieux, il ne reste plus que des noms, et l'on en ignore aujourd'hui jusqu'à la place. Enfin, de 1817 à 1848, plus de 600 hectares de pâturages ou de terres cultivées situées entre la Guintre et le havre de Moidrey ont été rejetés miette à miette à la mer (3).

Ainsi, la mer crée et détruit sans cesse; les terres que le flux apporta dans la baie, le reflux les remporte, ordinairement au bout d'une heure, quelquefois au bout d'une longue suite d'années, et sans qu'on puisse jamais conclure de l'âge des dépôts combien de temps il les épargnera encore; mais la mer n'anéantit jamais que son propre ouvrage, et l'on peut calculer à l'étendue de ce qu'elle entraîne de quelles richesses elle comblerait le pays, si elle était une fois maîtrisée.

Tels étaient les marais et les grèves lorsque Vauban les visita, tels ils sont encore.

Le texte du projet de Vauban a été infructueusement cherché de-

(1) Arrêté de l'administration centrale d'Ille-et-Vilaine du 15 ventose an VII, et rapports des ingénieurs des ponts-et-chaussées à l'appui.

(2) *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, par l'abbé Déric; *Dictionnaire géographique de Bretagne*, par Ogée.

(3) *Mémoire manuscrit sur la baie du Mont-Saint-Michel*, par M. Méquet, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées du département de la Manche.

puis deux ans aux archives de la chefferie du génie de Saint-Malo, de la préfecture d'Ille-et-Vilaine, du comité des fortifications. Ce précieux travail avait été remis aux états de Bretagne : il est présumable qu'il a été perdu dans l'incendie qui consuma, en 1726, le tiers de la ville de Rennes et le palais même des états; mais, à défaut du texte, nous avons la pensée, et cela suffit : elle est, comme le secret de Christophe Colomb, si simple et si naturelle, que, quand on la sait, il semble qu'on l'eût trouvée soi-même; si sûre et si puissante, qu'elle ne laisse pas dans l'esprit de place au doute sur le succès. Du reste, depuis cent cinquante ans, il ne s'est peut-être pas fait sur les marais de Dol un mémoire d'ingénieur où ne soit rappelé le projet de Vauban; il n'y est pas survenu un désastre qu'on n'ait remarqué que l'exécution de ses desseins l'eût prévenu, et ses plans ne sont pas nécessaires pour expliquer ce qui ressort de la seule inspection du terrain.

La digue d'enceinte des marais de Dol n'est aujourd'hui nulle part à moins de 1 mètre 50 au-dessus du niveau des hautes mers des équinoxes; les terres en culture adjacentes à la digue sont elles-mêmes presque partout au-dessus de la portée de la mer, mais de 40 à 50 centimètres seulement. Sur la limite intérieure des marais, c'est-à-dire au pied de cette terrasse granitique et schisteuse contre laquelle s'appuient les alluvions, on voit celles-ci s'incliner des deux extrémités du croissant vers le milieu de sa convexité, et le point des marais le plus éloigné de la mer est en même temps le plus bas : c'est le fond de la mare de Saint-Coulban; il est de 4 mètres 49 au-dessous du niveau des hautes mers de la baie, par conséquent de 6 mètres en contrebas du couronnement des digues. La mare touche presque l'isthme granitique de Châteauneuf, de l'autre côté de laquelle sont des marais salans alimentés par la Rance, et dont le niveau est un peu inférieur à celui de la mare. L'isthme n'a pas 200 mètres de largeur, et sa hauteur est de 9 mètres au-dessus des marais. On voit par cette disposition du terrain que, si les digues qui protégent les marais de Dol sur la baie du Mont-Saint-Michel et ceux de Châteauneuf sur la baie de la Rance étaient renversées, la haute mer viendrait battre les deux flancs de l'isthme, et qu'à basse mer les eaux restées sur les marais de Dol domineraient de près de 13 mètres celles de la Rance.

Vauban voulait percer l'isthme, y placer une écluse, des portes de flot, et ouvrir, en remontant vers l'est la ligne de plus bas niveau des marais, un canal de desséchement et de navigation qui, passant par Lillemer, par Dol, par Saint-Broladre, aurait recueilli d'abord toutes les eaux des marais, puis celles du Couesnon, de la Guintre, de la Sélune, de la Sée. Ce grand émissaire recevrait les eaux d'un bassin hydraulique de 350,000 hectares, et la pente nécessaire à l'écoulement serait facile à ménager, puisque l'amplitude des marées dans la Rance,

vis-à-vis Châteauneuf, est de 13 mètres, et que la haute mer y est plus basse que dans la baie et beaucoup moins exposée au refoulement causé par les tempêtes (1).

Les dimensions à donner au canal pour le libre épanchement des eaux comporteraient, comme dans les principaux canaux des Flamands et des Hollandais, l'admission des navires. Ainsi le service du dessèchement se combinerait avec celui de la grande navigation; Dol, Pontorson et Antrain par le Couesnon, Ducey par la Sélune, Avranches par la Sée, recevraient les bâtimens entrés dans le canal à Châteauneuf; la ligne navigable et ses deux principales ramifications offriraient un développement de 70 kilomètres, et le commerce qui prendrait cette voie aurait la Rance maritime tout entière pour rade et pour abri.

La bouche de granit par laquelle descendraient dans le bassin tranquille de la Rance les eaux qui concourent aujourd'hui à la dévastation des grèves ne serait d'ailleurs exposée à aucun des dangers ou des inconvéniens des issues ouvertes sur la baie; le cours des émissaires qui n'atteignent les digues de Dol qu'au travers de tranchées profondes et à la charge d'un entretien onéreux serait renversé, et ils deviendraient eux-mêmes des tributaires de la ligne de plus bas niveau des marais, au lieu d'en être des dérivations. Les suintemens des marais suivant, pour s'écouler, la pente naturelle du terrain, des problèmes hydrauliques toujours dispendieux à résoudre cesseraient de se poser : désormais affranchies des corrosions des eaux intérieures vomies avec le jusant et ne présentant plus qu'un front uniforme et compacte, les digues n'auraient plus à supporter que le poids momentané de l'étal des marées de vive eau, et elles auraient peu de peine à résister à l'effort affaibli de la mer. Cette charge elle-même s'allégerait bientôt, et l'enceinte actuelle ne tarderait pas à faire l'office de ces vieilles digues de la Hollande, loin desquelles la mer s'est dès long-temps retirée, et qui ne servent plus que de routes aux campagnes pour la défense desquelles elles furent construites. Du moment où le détournement de tous les cours d'eau qui tombent dans la baie ferait cesser l'agitation le long de la laisse de haute mer, où les embouchures du Couesnon, de la Sélune, de la Sée, seraient transformées en gaînes abritées, où le fond des grèves cesserait d'être balayé par de violens courans de jusant, les dépôts de tangue et de sable s'accumuleraient sur le pourtour de la baie

(1) Des objections fondées sur la difficulté de l'écoulement des eaux par Châteauneuf ont été faites contre le projet de Vauban par MM. Anfray et Gagelin, qui furent chargés, en 1799, d'une étude des moyens de rétablir le dessèchement des marais de Dol; mais ces ingénieurs supposaient des sections d'écoulement évidemment insuffisantes, et raisonnaient sur des données théoriques aujourd'hui condamnées. Ils se seraient défiés de leurs conclusions s'ils avaient connu le régime des canaux de l'arrondissement de Dunkerque, où l'eau coule en dépit des formules qu'ils admettaient.

avec une rapidité dont on se ferait difficilement une idée sans avoir vu quelle épaisseur de vase remontent avec elles les marées des équinoxes, et surtout avec quelle libéralité elles comblent les vides faits par l'exploitation de la tangue. Au havre de Moidrey, par exemple, il suffit souvent d'une lunaison pour remplacer les 3 à 400,000 mètres cubes enlevés sur un étroit espace. Gardant alors les dépôts que leur apporte le flot, les grèves atteindraient ce niveau d'environ 1 mètre 50 au-dessous des plus hautes mers, qui est la condition de leur sûreté aussi bien que celle du succès de la culture, et l'endiguement n'en serait plus qu'un jeu. Les conquêtes les plus vastes et les plus rapides seraient celles des longues plages situées à l'est de la baie :

Fluctibus ambitæ fuerant Antissa Pharosque
Et phœnissa Tyros, quarum nunc insula nulla est.

On en dirait bientôt autant du Mont-Saint-Michel et de Tombelaine. Les parties moins larges des grèves qui gisent à l'ouest s'exhausseraient un peu moins vite, à cause du remous formé par le raz du grouin de Cancale; mais de ce côté même, suivant l'expression des Hollandais, de futurs polders approchent de la maturité.

C'est, je crois, rester fort au-dessous des espérances permises que de compter pour égale à l'étendue des marais de Dol celle des conquêtes à faire sur la baie du Mont-Saint-Michel qu'assurerait l'exécution du projet de Vauban. La valeur territoriale des marais atteint aujourd'hui 40 millions. Pour en donner une pareille aux grèves, il faudrait sans doute que le travail de l'homme ajoutât beaucoup à celui de la nature; mais ce travail serait largement récompensé, et la part qui reviendrait à l'état dans cette création le dédommagerait avec usure des avances que lui aurait coûtées l'emploi des bras des condamnés.

Les frais de la défense et du desséchement des marais de Dol réduits des trois quarts;

Ce riche territoire à jamais préservé des invasions de la mer;

Une navigation intérieure ouverte et rattachée à la navigation maritime;

Sept lieues carrées du sol le plus fécond tirées du sein des eaux;

Un puissant essor imprimé aux exportations de denrées auxquelles concourent l'agriculture et la marine;

Et tout cela obtenu par l'extension d'une des plus grandes améliorations qui se soient jusqu'à présent introduites dans le régime pénitentiaire, voilà certes de grands avantages. — Mais ne les achèterait-on pas aux dépens d'intérêts recommandables par leur antériorité? Cette question se pose d'elle-même dans un pays où les objections sont ce que les esprits accueillent d'habitude le plus volontiers, et, quand on pourrait l'éluder, il ne le faudrait pas.

Les intérêts engagés dans le débat seraient ceux des salines, des pêcheries, du port du Vivier et de l'exploitation de la tangue.

L'exhaussement du sol des grèves ne détruirait ni les salines ignigènes de l'arrondissement d'Avranches, ni les pêcheries dormantes des cantons de Dol et de Cancale; il ne ferait que les déplacer. Les salines n'ont qu'un matériel d'une très faible importance, facile à transporter, et que les laisses de haute mer soient un peu plus près ou un peu plus loin, il ne s'y trouvera pas moins de sable imprégné de sel à lessiver. Le dommage éprouvé ne serait pas plus grand pour les pêcheries. Celles-ci consistent en clayonnages établis en zigzag à 3 ou 4 kilomètres du rivage : le poisson monté avec le flot reste engagé, quand il redescend, dans les angles rentrans des clayonnages, et on l'y prend à la main. La quantité de poisson que peut fournir la baie ne serait point affectée par le progrès des atterrissemens, et la pêche à pied sec, moins digne d'être encouragée que celle qui se fait au large, ne serait pas perdue pour être obligée de descendre un peu.

Le petit échouage du Vivier doit son existence au chenal qu'entretiennent au travers des grèves les eaux du Bief-Guyoul, principal émissaire des marais de Dol; il la perdrait par le percement de l'isthme de Châteauneuf. A sec pendant les marées de quartier, d'un abord toujours difficile et souvent dangereux dans les marées de vive eau, il n'admet que des bâtimens du plus faible tonnage; le produit des douanes y atteint rarement 300 francs; le mouvement de la navigation y est d'environ 1,000 tonneaux par an, et cet échouage n'est alimenté que par le marché de Dol; or, le percement de l'isthme de Châteauneuf transporterait sous les murs mêmes de Dol un port excellent. Le Vivier ne perdrait d'ailleurs son atterrage que pour devenir tête de navigation par la conversion du Bief-Guyoul en affluent du canal de Châteauneuf, et ce changement ne lui serait point nuisible.

Les avantages agricoles fondés dans le bassin territorial de la baie du Mont-Saint-Michel sur l'emploi de la tangue sont d'une importance telle que, s'ils devaient être compromis par l'exécution des projets de Vauban, il faudrait renoncer à celle-ci sans hésitation. Heureusement, la transformation des grèves n'est inconciliable qu'avec le maintien du mode actuel d'extraction de la tangue, et, loin de restreindre l'extraction même, elle la rendrait plus économique et plus étendue. La diffusion de cette richesse est surtout une affaire de transport; elle gagnerait à la substitution d'une bonne navigation à un roulage pénible sur la plus grande partie des distances à parcourir. Sous le nouveau régime, les entrepôts, qui sont aujourd'hui sur la laisse de haute mer, remonteraient dans l'intérieur des terres; les canaux porteraient de tous côtés la tangue à la rencontre des cultivateurs, et l'aire qui en est alimentée par la baie s'élargirait en raison du prolongement de

la navigation. Quant à l'enlèvement même de la tangue, rien ne serait plus facile que d'en approprier les procédés aux nouvelles conditions dans lesquelles il devrait s'opérer. La direction des courans de flot les plus chargés de cette substance est connue; de vastes espaces ouverts à leur épanchement sur les grèves assureraient à jamais le renouvellement des dépôts. Ces tanguières resteraient accessibles aux voitures de l'agriculture, et les bateaux y pénétreraient par des écluses de garde qui empêcheraient les eaux du canal principal de se déverser dans la baie. La ténacité routinière des habitans des campagnes ne serait sans doute pas désarmée par ces précautions; mais ces nouveautés auraient un puissant auxiliaire dans la suppression du droit de 15 centimes par charge de cheval que s'arrogent, contre tout droit, les riverains de la baie sur l'enlèvement de la tangue devant leurs propriétés.

Les nations ne vivent pas de beau langage, à plus forte raison de mauvais, et la nôtre est peut-être pour long-temps encore réduite à ce régime. Tant qu'il durera, on pourra rappeler les projets de Vauban, faire des vœux pour la réforme du système pénitentiaire, réclamer l'allégement des charges qu'impose aux contribuables l'oisiveté des détenus, recommander la transformation de la prison du Mont-Saint-Michel en une maison spéciale où les bras des condamnés seraient employés à la création de nouveaux ports et de nouveaux territoires; mais il serait peu raisonnable d'espérer voir l'action prendre la place de la parole. Il ne faut pourtant pas considérer comme tout-à-fait perdues le heures employées à ces sortes de recherches; d'autres les reprendront un jour avec plus d'avantage, et, dans ce temps d'amoindrissement des hommes et des choses, il ne manque pas de tâches plus ingrates que celle d'interroger le passé, et de semer les souvenirs de quelques conceptions utiles sur la route d'un avenir incertain.

J.-J. BAUDE.

PEINTRES

ET

SCULPTEURS MODERNES

DE LA FRANCE.

M. BARYE.

Depuis vingt ans, les œuvres de M. Barye sont sous les yeux du public; elles sont nombreuses, justement admirées; et pourtant personne encore n'a pris la peine d'en étudier l'ensemble. Je veux essayer de réparer cette lacune. Le talent de M. Barye est aujourd'hui en pleine maturité; cependant il n'a pas dit encore son dernier mot. Malgré la persévérance et la variété de ses études, il est douteux qu'il s'arrête au point où il est parvenu. Ainsi, ce que je dirai de l'ensemble de ses œuvres n'aura pas un caractère définitif. Ai-je besoin d'ajouter que je ne prétends pas, en exprimant ma pensée, prévoir le sentiment de la postérité? En pareil cas, le bon sens prescrit toujours la modestie. Si je me hasarde à formuler dès à présent mon opinion, c'est que le talent de M. Barye, sans mentir à son origine, a pourtant subi déjà une série de transformations, et qu'il y a dans ces transformations mêmes le sujet d'une étude intéressante. M. Barye, j'en ai la ferme assurance, garde aujourd'hui les convictions qu'il avait il y a vingt ans; mais, tout en

épiant avec la même ardeur les secrets de la nature, qu'il a prise pour modèle et pour guide, il n'a pu s'empêcher d'attribuer d'année en année une importance, une autorité de plus en plus grande aux traditions, aux monumens de l'art antique. Esprit éminemment progressif, sans déserter les principes qu'il avait adoptés au début, il a su pourtant profiter des enseignemens du passé aussi bien que du modèle vivant placé devant ses yeux. Entre le lion exposé au Louvre en 1833 et le *Combat du Lapithe et du Centaure* que nous avons admiré cette année, il y a une grande différence de style, quoique l'auteur, dans le dernier comme dans le premier de ces ouvrages, se soit efforcé de lutter avec la nature. Il me semble utile de marquer la route parcourue depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée.

Le lion exposé au Louvre en 1833 excita un cri général d'étonnement parmi les partisans de la sculpture académique. Bientôt l'étonnement fit place à la colère, car le public, en dépit des remontrances que lui adressaient les professeurs et tous ceux qui juraient d'après leurs maximes, s'obstinait à louer M. Barye comme un artiste aussi hardi qu'habile. On avait beau lui répéter que ce n'était pas là de la sculpture; il ne tenait aucun compte de ces bruyantes déclamations, et répondait au reproche d'ignorance en se pressant autour de l'œuvre nouvelle. Quand le modèle, acheté par la liste civile et fondu à la cire par Honoré Gonon avec une rare précision, fut placé aux Tuileries, on raconte qu'un artiste, connu depuis long-temps par l'inébranlable fermeté de ses principes, s'écria avec une colère pleine de naïveté : « Depuis quand les Tuileries sont-elles une ménagerie? » Il y a dans cette boutade, que je n'ai pas entendue de mes oreilles, mais qui m'a été rapportée par un homme digne de foi, tous les élémens d'une critique judicieuse et complète. Sous l'apparence de l'ineptie se cache une admiration qui s'ignore elle-même; la colère même est un hommage involontaire à la puissance du talent. Les lions que nous sommes habitués à voir dans nos jardins, les lions placés aux Tuileries du côté de la place de la Concorde, n'ont rien de commun avec les lions de la ménagerie. Figures sans nom, affublés de perruques à la Louis XIV, ils ne rappellent guère le roi des forêts. Ce type de lion glorieusement inauguré par M. Plantard et multiplié à l'infini par ses élèves s'appelle, dans la langue des architectes, lion d'ornement. Vouloir imiter avec l'ébauchoir le lion qui rugit, dont les yeux étincellent, dont la crinière se hérisse, qui guette et dévore sa proie, c'était manquer de respect pour ce type bienheureux. Il y avait donc dans la hardiesse de M. Barye quelque chose d'irrévérencieux, et la colère dont je racontais tout à l'heure l'expression naïve n'a pas besoin d'être expliquée.

Le lion de M. Barye étreint un serpent entre ses griffes et s'apprête à le dévorer. L'expression du regard, le mouvement des épaules, l'at-

titude entière de la figure, concourent admirablement à l'explication du sujet. Personne ne peut se méprendre sur l'intention de l'auteur. Le spectateur a devant les yeux ce qu'il pourrait voir à la ménagerie. Malgré la singulière inintelligence avec laquelle ce groupe a été placé, bien que le regard plonge sous l'aisselle du lion, tandis qu'il devrait se trouver en face de l'épaule, toutes les parties du modèle sont traitées avec une précision si savante, il y a dans l'imitation de tous ces détails tant de finesse et d'habileté, que l'aspect de cet ouvrage produit une sorte d'épouvante. Je ne crains pourtant pas qu'il agisse sur les femmes de Paris comme les Euménides d'Eschyle sur les femmes d'Athènes. Oui, dans ce groupe attaqué avec tant de violence par les partisans de la sculpture académique et défendu par la foule avec tant de bon sens, l'imitation est poussée à ses dernières limites. Il me semble impossible d'aller plus loin dans cette voie : c'est un prodige d'énergie et d'exactitude. Cependant le rare mérite qui recommande cette œuvre ne ferme pas mes yeux aux défauts qui la déparent. Les détails, rendus avec tant d'adresse, sont trop multipliés. La souplesse des membres, qui nous étonne à bon droit dans ce bronze palpitant, ne dissimule pas l'absence des masses dont la sculpture ne peut se passer. La chair est traitée d'une façon magistrale, les contractions musculaires sont traduites avec une évidence qui ne laisse rien à désirer; mais la charpente osseuse n'est pas accusée assez largement : aussi la figure manque de masses. On insisterait vainement sur la fidélité merveilleuse de l'imitation; cette fidélité même, pour être complète, impose au statuaire le devoir de diviser sa figure, quelle qu'elle soit, homme ou lion, par grandes masses. Sans l'accomplissement de cette condition impérative, l'art, quoique vrai, n'atteint cependant pas à la beauté suprême. Dans le groupe de M. Barye, le pelage de la figure principale n'est pas traité avec assez de simplicité : il eût mieux valu effacer une partie de ces détails et aborder franchement la division dont je parlais tout à l'heure. L'absence de masses ne permet pas de voir dans ce groupe, si admirable d'ailleurs, une œuvre d'un caractère vraiment monumental. Malgré la joie farouche qui éclate dans ses yeux, malgré la puissance avec laquelle le lion saisit sa proie, on sent que la main qui a modelé ce groupe ne connaît pas encore tous les secrets de l'art. M. Barye n'avait pas besoin d'être averti pour reconnaître les défauts que je signale : à peine son œuvre était-elle achevée, qu'il devinait mieux que personne tout ce qui lui manquait. Ce groupe, en lui montrant sa pensée sous une forme définitive, dessillait ses yeux, et lui révélait tout le chemin qu'il avait à parcourir avant de toucher le but qu'il avait rêvé.

Quoi qu'il en soit, M. Barye, n'eût-il créé que le lion exposé au Louvre en 1833, mériterait à coup sûr un rang très élevé parmi les sculp-

teurs modernes, car personne n'a poussé aussi loin que lui, dans un pareil sujet, la puissance de l'imitation; mais il avait trop de clairvoyance pour se contenter aussi facilement que la foule. Malgré l'admiration qui avait accueilli son début, malgré les applaudissemens très légitimes obtenus par ce premier ouvrage, il comprenait qu'il devait, qu'il pouvait mieux faire encore, et, pour reconnaître dignement les sympathies qu'il avait rencontrées, il résolut de combler les lacunes qu'il découvrait dans l'expression de sa pensée, d'obéir aux conditions qu'il avait violées à son insu, et je prouverai sans peine qu'il a tenu parole.

Entre le lion dont je viens de parler et le lion au repos qui lui fait face, il y a un intervalle de treize ans, car ce dernier porte la date de 1847. Le plus rapide examen suffit pour démontrer que l'auteur, en le modelant, ne gardait plus pour la réalité un amour aussi exclusif qu'en 1833, et surtout qu'il avait compris la nécessité de diviser la figure par grandes masses. Les épaules et les cuisses sont vigoureusement accusées, l'échine est marquée d'une façon puissante, la charpente osseuse est indiquée avec précision. Pour tout dire, cette seconde figure a plus de solidité que la première, et n'a pourtant pas moins de souplesse. L'opinion que j'exprime ici n'est pas généralement adoptée, et cependant je la crois vraie. Il ne faut pas, en effet, se laisser abuser par la première impression que produit cet ouvrage. Au lieu d'une excellente fonte à cire perdue, nous avons devant les yeux une fonte au sable qui laisse trop à désirer; de là une certaine rondeur dans le modelé que la figure ne présentait pas en sortant des mains du statuaire, dont le bronze est seul responsable. Tous ceux qui combattent ma préférence ne manqueraient pas d'embrasser mon avis avec empressement, s'ils consentaient à faire abstraction des imperfections de la fonte. Pour peu qu'on ait pris la peine d'étudier les procédés de la fonte à la cire et de la fonte au sable, on demeure convaincu que la première de ces deux méthodes offre seule au statuaire la certitude de voir son œuvre fidèlement, littéralement reproduite, telle enfin qu'elle est sortie de ses mains. Dans l'application de cette méthode, tout réussit à merveille, ou bien tout est à recommencer; c'est ce qui explique, outre la différence des frais, pourquoi les statuaires y recourent si rarement. Dans la fonte au sable, au contraire, si la reproduction est moins fidèle, si elle est presque toujours incomplète, d'une exactitude contestable dans les détails les plus délicats, il n'arrive jamais qu'elle échoue complétement. Une partie quelconque de la figure vient-elle d'une façon trop grossière, on la coupe, on la recommence, et l'ouvrier ajuste les morceaux; mais, lors même que toutes les parties viennent également, il n'est guère possible d'éviter la ciselure. Or, la ciselure est un des fléaux de la statuaire. Il y a bien peu d'ouvriers as-

sez habiles, assez sensés pour respecter le modèle qui leur est confié, assez adroits pour enlever les bavures du métal sans entamer ce qui doit rester, assez familiers avec les lois du dessin pour comprendre où finit la forme vraie, où commence le caprice. La plupart des ciseleurs, et je suis loin de m'en étonner, préfèrent, comme tant de graveurs en taille-douce que je ne veux pas nommer, le maniement de l'outil au respect de la forme. Au lieu de chercher la précision, la pureté, la vérité, ils prodiguent les coups de lime et les coups de ciseau jusqu'à ce que toutes les parties du modèle soient bien polies, bien lisses. Que la forme demeure ce qu'elle était, ou qu'elle s'altère, peu leur importe, et l'engouement de la foule pour le bronze nettoyé se charge de les absoudre. Cette déplorable habitude n'est-elle pas d'ailleurs une nécessité? Étant donné le prix moyen du travail, comment l'ouvrier ciseleur trouverait-il le temps d'étudier le dessin? et comment, sans l'étude du dessin, pourrait-il respecter les contours et la forme primitive? La question, posée en ces termes, se réduit pour lui à respecter ce qu'il ignore. Le lion de 1847 a subi les outrages de la ciselure, tandis que le lion de 1833 est devant nous tel que l'auteur l'a conçu. Le métal, en prenant la place de la cire, a reproduit jusqu'aux moindres coups d'ébauchoir. Ces détails, purement techniques, disent assez clairement pourquoi dans le lion au repos plusieurs détails, dont l'importance ne peut être contestée, semblent omis par l'auteur, tandis qu'ils ont été effacés par la ciselure. Cette apparence d'omission, par un motif que je ne me charge pas de déterminer, est plus sensible dans les membres postérieurs que dans les membres antérieurs. L'infernal outil qu'on nomme *rifloir* a poncé les cuisses du lion comme une planche de sapin, tandis que les épaules ont échappé à ses coups. Toutefois, pourvu qu'on veuille bien reculer de quelques pas et contempler la silhouette et la masse de la figure, au lieu d'éplucher les détails, il me semble impossible de méconnaître la supériorité du lion au repos sur le lion qui tient le serpent dans ses griffes. Quelques pas suffisent, en effet, pour restituer à la pensée du statuaire toute sa grandeur, toute sa vérité. Les divisions que l'art grec a si bien établies, et dont il a usé avec tant de réserve, que l'art romain a trop souvent appliquées avec sécheresse, sont ramenées par M. Barye à leur sens primitif; le lion de 1833 est une œuvre habile, le lion de 1847 est une œuvre monumentale. Si Honoré Gonon eût fondu le second comme il avait fondu le premier, il ne resterait aucun doute à cet égard.

Aujourd'hui non-seulement la foule, qui consulte ses impressions sans prendre la peine de les analyser, mais plusieurs esprits sérieux dont l'autorité en pareille matière doit être prise en considération, préfèrent le premier ouvrage au second. Je constate le fait sans l'accepter comme un argument décisif; j'ai foi dans l'action du temps, et

j'espère que le temps démontrera aux plus incrédules que la transcription littérale de tous les détails observés sur le modèle vivant ne saurait jamais dispenser des grandes divisions établies par les écoles d'Égine, de Sicyone et d'Athènes. Le lion au repos, fût-il même fondu par Honoré Gonon, mort depuis quelques années, et que personne n'a remplacé, n'offrirait pas le même caractère que le lion étreignant sa proie. Lors même que le métal eût reproduit toutes les intentions de l'auteur, cette œuvre se distinguerait encore par le sacrifice volontaire de plusieurs détails très vrais, mais très inutiles à l'effet général. Pour ma part, j'accepte et j'admire ce sacrifice volontaire comme la preuve d'une intelligence initiée aux secrets les plus délicats de l'art. Pour faire le lion de 1833, il fallait un œil très attentif et une main très habile; pour faire le lion au repos, la finesse du regard, l'habileté de la main, ne suffisaient pas. L'œuvre nouvelle exigeait quelque chose de plus, la connaissance parfaite des lois générales de l'art et des moyens dont il dispose, et le sacrifice est tout à la fois une de ces lois, un de ces moyens. Négliger en apparence, laisser dans l'ombre une partie de la chose vue pour mieux montrer la partie sur laquelle doit se fixer l'attention, est une ruse que les maîtres les plus illustres ont souvent pratiquée, et leur exemple ne doit pas être perdu pour nous. M. Barye s'en est souvenu, et je lui en sais bon gré.

J'aurais eu à deviner le maître de M. Barye, le maître qui lui a mis l'ébauchoir à la main, il y a cent contre un à parier qu'après de nombreux efforts de pénétration je me serais trompé. Qui pourrait en effet, en regardant les deux lions placés aux Tuileries, deviner que M. Barye a fait ses premières études dans l'atelier de Bosio? Pour comprendre, pour s'expliquer une si singulière contradiction, il faut se dire que M. Barye, en voyant naître et s'achever sous ses yeux les ouvrages de Bosio, a tiré de ce spectacle un profit qui n'est pas le profit habituel de l'enseignement. Au bout de quelques semaines, il savait comment il ne fallait pas faire. C'est quelque chose à coup sûr; mais on conviendra que, pour s'instruire à pareille école, il faut posséder de rares facultés. Heureusement M. Barye, doué d'un bon sens très sûr et possédé d'une passion ardente pour l'observation, n'a pas tardé à mesurer le péril qu'offraient les leçons d'un tel maître. Tout en acceptant docilement les traditions de pur métier qui sont toujours inoffensives, il réagit avec une énergie persévérante contre les principes exclusifs sur lesquels repose la pratique de Bosio. Si cette énergie se fût démentie un seul instant, M. Barye, au lieu d'occuper dans l'art moderne une place considérable, serait confondu dans la foule des artistes sans signification déterminée, sans caractère défini. Il est curieux de comparer le cheval de la place des Victoires et les chevaux de l'arc du Carrousel aux deux lions des Tuileries. C'est en mesurant l'intervalle

immense qui sépare les œuvres du maître des œuvres du disciple qu'on arrive à comprendre tout ce que ce dernier a dû dépenser de résolution et de force pour ne pas se laisser entraîner par la pente sur laquelle il se trouvait placé. Le cheval de Louis XIV sur la place des Victoires est d'un ridicule si généralement reconnu, que je n'ai pas besoin d'insister : il est prouvé depuis long-temps qu'il n'a d'autre point d'appui que la queue. Dans cet ordre de niaiseries, nous devrions être habitués à l'indulgence; le cheval de Louis XIII de la place Royale, qui prend son point d'appui sur un tronc d'arbre, devrait nous rendre moins sévère pour le cheval de Louis XIV. Pourtant il n'en est rien. Le cheval de Louis XIII, protégé par la solitude et le silence, laisse éclater dans toute sa splendeur l'ignorance qui a présidé à la composition du cheval de Louis XIV. Je ne parle ni du roi ni des bas-reliefs du piédestal; le cavalier est digne du cheval et les bas-reliefs dignes du cavalier. Quant aux chevaux placés sur l'arc du Carrousel et destinés à remplacer le quadrige de Saint-Marc que Napoléon avait pris et que la restauration a rendu à Venise, ils ne valent pas mieux que le cheval de Louis XIV, bien qu'ils soient moins ridicules. Au moins ils ne se trouvent point en équilibre sur leur queue, et s'ils n'offrent aux regards que des formes tantôt sèches, tantôt rondes, s'ils manquent de force et de vie, ils ont l'avantage de ne pas attirer l'attention des passans. Leur parfaite insignifiance les sauve de toute discussion; on peut même dire qu'ils sont demeurés ignorés, tant est restreint le nombre de ceux qui ont pris la peine de les regarder. Le cheval de Lemot, placé sur le Pont-Neuf, est un chef-d'œuvre à côté des chevaux du Carrousel. Bien que la monture d'Henri IV ne soit certainement pas modelée d'une façon puissante, c'est pourtant un prodige d'énergie et de vérité en comparaison des chevaux de Bosio; car, à la rigueur, le cheval d'Henri IV pourrait marcher, tandis que les chevaux de Bosio sont tout au plus bons à placer sur une bascule pour amuser les marmots.

C'est après avoir subi les leçons d'un tel maître que M. Barye est devenu ce qu'il est aujourd'hui. C'est après avoir eu sous les yeux l'afféterie, la manière, la convention, qu'il s'est pris d'un ardent amour pour le naturel, la franchise, la vérité. La contradiction lui a si bien réussi que je suis tenté de voir dans la contradiction même une des sources les plus fécondes de son talent. C'est peut-être à la méthode timide et incertaine de Bosio que nous devons la hardiesse qui éclate dans toutes les œuvres de M. Barye. Sans doute, s'il eût reçu les leçons d'un maître plus habile, d'un maître pénétré de respect pour la vérité, il serait arrivé plus vite à produire des ouvrages satisfaisans; mais j'incline à croire qu'il a trouvé dans l'indépendance, devenue pour lui une nécessité, une force, une originalité que des leçons meilleures ne lui auraient pas données. Ainsi, loin de gourmander le hasard qui a

livré à l'enseignement de Bosio un des esprits les plus pénétrans et les plus fins de notre temps, félicitons-nous plutôt de ce caprice; car si M. Barye n'eût pas été obligé de se frayer sa voie, de marcher seul sans guide pendant quelques années, il est probable qu'il n'aurait pas acquis le talent individuel et nouveau que nous admirons. Il ne faut pas d'ailleurs exagérer l'influence de Bosio sur l'artiste qui nous occupe; car Bosio, qui lui mit l'ébauchoir à la main, ne fut pas son seul maître. M. Barye a étudié le dessin et la peinture dans l'atelier de Gros, et l'auteur d'*Aboukir*, d'*Eylau* et de *Jaffa* avait de quoi combattre, de quoi effacer tout ce qu'il y avait de mesquin et de faux dans les leçons de Bosio. Tous les connaisseurs se rappellent les belles aquarelles envoyées au Louvre par M. Barye, ses lions, ses tigres, ses panthères, ses gazelles, dont la vérité n'a jamais été surpassée. Il ne se contente pas de traiter avec le plus grand soin, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, la partie vivante de la composition; il n'apporte pas moins de zèle dans le choix des fonds; il s'efforce de mettre les ciels et les terrains en harmonie avec le caractère de la figure, et il arrive bien rarement qu'il échoue dans sa résolution. Grace à cet artifice trop souvent négligé, une seule figure, fidèlement étudiée, a toute l'importance, tout l'intérêt d'un groupe. Si Gros n'a pas enseigné à M. Barye la merveilleuse simplicité empreinte dans ces aquarelles, il lui a du moins donné le goût de l'entrain et de la vie qui animent ses toiles vraiment épiques. Ainsi la nature, à qui l'élève infidèle de Bosio doit la meilleure partie de son talent, n'a pourtant pas été son unique institutrice; les leçons de Gros ont certainement exercé sur lui une action puissante. Ce serait mutiler l'histoire et la biographie que de ne pas tenir compte de cette action. Ce n'est qu'après avoir indiqué nettement toutes les sources auxquelles l'artiste a puisé qu'il est permis de l'envisager en lui-même. A ce titre, Gros et Bosio, que je ne songe pas à mettre sur la même ligne, méritaient d'être mentionnés.

Les commencemens de M. Barye ont été des plus humbles, et la connaissance de ses premières années ajoute encore à mon admiration pour son talent. Quand je compare son point de départ au but qu'il a touché, je ne puis m'empêcher de voir en lui un des témoignages les plus éclatans de ce que peut obtenir la volonté. Né sous le directoire, quatre ans avant la fin du siècle dernier, à treize ans il entrait en apprentissage chez Fourier, qui gravait pour les orfèvres des matrices d'acier destinées à faire ce qu'on appelle des *repoussés*. Ainsi, à peine sorti de l'enfance, M. Barye s'initiait aux premiers élémens de l'art qu'il devait bientôt embrasser dans toute son étendue, dans toute sa variété. Le maître que son père avait choisi était alors accepté d'un consentement unanime par ses confrères comme le plus habile. C'est dans l'atelier de Fourier que M. Barye a puisé la connaissance com-

plète de tous les secrets qui se rattachent à l'orfévrerie, depuis les nielles jusqu'aux plus délicates ciselures. Il a successivement abordé toutes les épreuves que se proposait l'art florentin du xve et du xvie siècle; il ne s'est pas contenté de contempler avec une admiration stérile les œuvres tour à tour ingénieuses et hardies de Benvenuto Cellini : il s'est efforcé de lutter avec cet artiste incomparable, dont le talent fait le désespoir de tous ses émules. Il serait curieux de rassembler et de consulter les matrices gravées par le jeune élève de Fourier de 1809 à 1817; malheureusement le zèle le plus sincère ne réussirait pas à réunir ces documens. A cet égard, nous sommes réduit aux conjectures : nous ne pouvons juger le passé que d'après le présent; c'est dire assez clairement qu'il vaut mieux nous abstenir. Cependant, quoique je n'aie pas sous les yeux un seul des poinçons gravés par l'élève de Fourier, je ne crois pas inutile de mentionner ce premier apprentissage, car ces études obscures qui semblaient destinées à ne faire de M. Barye qu'un artisan habile ont porté des fruits glorieux. En 1819, l'école des Beaux-Arts mettait au concours pour la gravure en médaille Milon de Crotone, et le jeune élève de Fourier n'hésita pas à se mettre sur les rangs. J'ai sous les yeux cette œuvre de 1819, la première qui marque dans la vie de M. Barye, la première qui ait laissé une trace durable, et je crois pouvoir affirmer qu'elle se recommande par toutes les qualités qui ont assuré plus tard la popularité de son talent. Le sujet traité au xviie siècle par Pierre Pujet avec tant de verve et d'énergie a été compris par l'élève de Fourier avec une merveilleuse précision. Le lion qui mord la cuisse de l'athlète est rendu avec une habileté qui se rencontre bien rarement parmi les élèves de l'académie. La tête et l'attitude de Milon expriment éloquemment la lutte du courage contre la souffrance. Le poinçon de M. Barye, malgré l'approbation des connaisseurs, n'obtint qu'une mention honorable, une médaille d'encouragement. Le premier prix fut adjugé à M. Vatinelle.

L'année suivante, l'école des Beaux-Arts proposait pour le prix de sculpture Caïn maudit par Dieu après le meurtre d'Abel. M. Barye, qui venait de passer un an dans l'atelier de Bosio, fut reçu en loge, c'est-à-dire admis à concourir. Sa figure, empreinte à la fois de honte et de rage, obtint le second prix. Le premier prix fut donné à M. Jacquot. En 1821, l'école choisissait pour sujet de concours Alexandre assiégeant la ville des Oxydraques. M. Barye se remit sur les rangs; le premier prix fut donné à M. Lemaire. En 1822, la robe de Joseph rapportée à Jacob par ses frères. M. Barye concourt pour la troisième fois, et le prix est donné à M. Seurre jeune. En 1823, Jason enlevant la toison d'or. Pas de prix. L'année suivante, M. Barye n'était plus même reçu en loge et quittait l'école.

Ce rapide exposé des faits n'est certes pas dépourvu d'intérêt. MM. Va-

tinelle, Jacquot, Lemaire et Seurre, couronnés par la quatrième classe de l'Institut, jouissent aujourd'hui d'une très légitime obscurité; M. Barye, repoussé après cinq années d'épreuves laborieuses, a trouvé moyen d'attirer, d'enchaîner l'attention. Quelle mémoire obstinée se souvient aujourd'hui des femmes lourdes et lascives, couvertes de colliers et de bracelets, envoyées au Louvre par M. Jacquot, et de ses portraits en pied de Louis-Philippe, dont le manteau royal ressemblait à une chape de plomb? Où sont les admirateurs du fronton de la Madeleine? Je laisse aux érudits le soin de découvrir les œuvres de M. Vatinelle. Quant aux œuvres de M. Seurre jeune, je n'ai jamais ouï dire qu'elles aient soulevé aucune discussion. Insignifiantes et vulgaires, elles ne blessent les principes d'aucune école, et sont protégées par l'indifférence.

M. Barye eût-il agi sagement en s'obstinant à concourir pour le prix de Rome? Je ne le pense pas. Sans doute, les musées d'Italie lui auraient enseigné en peu d'années ce qu'il a dû apprendre plus lentement en demeurant dans notre pays; mais je ne crois pas cependant que nous devions regretter l'échec qui l'a retenu parmi nous, car les neuf dixièmes des lauréats revenus d'Italie sont aujourd'hui parfaitement oubliés, parfaitement ignorés, et le nom de M. Barye est répété par ceux qui admirent son talent sans l'analyser et par ceux qui trouvent dans l'analyse même une raison nouvelle de l'admirer. Les vices de l'école de Rome ont été trop souvent démontrés pour qu'il soit besoin d'y revenir. Chacun sait en effet que la plupart des lauréats, une fois arrivés dans la ville éternelle, se considèrent comme ayant touché le but. Par cela seul qu'ils ont été couronnés, ils savent tout ce qu'il est possible de savoir. Ils ne voient pas dans la pension qui leur est accordée un encouragement à mieux faire, mais une récompense pour la science complète qu'ils ont acquise. Aussi combien y en a-t-il qui mettent à profit leur séjour en Italie? il serait trop facile de les compter. Malgré les épreuves qui leur sont imposées, malgré les ouvrages qu'ils envoient chaque année pour obéir au programme de l'Académie, le loisir est à leurs yeux le premier de leurs droits; et, quand ils reviennent en France, ils s'étonnent que les travaux ne leur soient pas distribués avec empressement; ils trouvent singulier que l'état ne leur confie pas toutes les chapelles qui attendent une décoration. Il est probable que M. Barye, envoyé à Rome par la quatrième classe de l'Institut, ne se fût pas engourdi, comme tant d'autres, sous le soleil d'Italie. Cependant je crois que son échec académique a été pour lui un puissant aiguillon. Une fois convaincu qu'il ne devait rien attendre de ce côté, que les juges chargés de prononcer sur l'avenir des élèves ne lui donneraient jamais cinq années de sécurité, d'indépendance, il s'est remis au travail avec une nouvelle ardeur, et la sévérité de l'Académie lui a peut-être été plus utile qu'une couronne.

De 1823 à 1831, M. Barye emploie tout son temps à modeler des animaux pour M. Fauconnier, orfévre qui jouissait alors d'une certaine célébrité. Sans se laisser décourager par les récompenses prodiguées à ses camarades, il accomplit la tâche obscure qui lui est dévolue. L'espérance le soutient; il sent que le jour de la justice ne peut manquer de venir. Ces huit années remplies par un travail assidu n'ont pas laissé plus de traces que les cinq ans passés chez Fourier. M. Fauconnier aurait seul pu nous dire combien d'œuvres ingénieuses, combien de figures gracieuses ou hardies sont nées sous l'ébauchoir de M. Barye. C'est l'unique témoignage que nous pourrions invoquer, et M. Fauconnier n'est plus là pour répondre.

Ainsi M. Barye a traversé des épreuves nombreuses avant d'arriver à la popularité. Quand son nom fut, pour la première fois, révélé au public, je veux dire à la foule qui ne se préoccupe guère des concours académiques, il avait trente-cinq ans, et depuis vingt-deux ans il étudiait sans relâche toutes les branches de son art. Graveur de poinçons pour les orfévres, graveur en médailles, modeleur d'animaux et de figurines qui se multipliaient sans répandre son nom, il n'a pas un seul instant désespéré de l'avenir, et le bon sens de la foule, d'accord avec l'opinion des connaisseurs, a pris soin de justifier sa confiance.

La vie laborieuse de M. Barye peut être offerte en exemple à tous les esprits impatiens qui se plaignent d'être méconnus. Voilà un homme dont la valeur est aujourd'hui évidente pour tous, qui a travaillé vingt-deux ans avant de se faire jour, qui s'est vu préférer par l'académie MM. Jacquot, Lemaire, Seurre, Vatinelle, qui avait conscience de sa force, et qui pourtant n'a pas songé à se plaindre de ses juges. Exclu du concours après quatre épreuves qui ne laissaient aucun doute sur l'étendue de son savoir, il n'a pas jeté le manche après la cognée; il s'est dit que tôt ou tard le public lui rendrait justice, et, en attendant le jour de la réparation, il n'a eu d'autre souci que de compléter ses études. L'orgueil ne l'aveuglait pas. Il sentait bien qu'il valait mieux que MM. Vatinelle, Jacquot, Seurre et Lemaire; mais il savait aussi tout ce qu'il lui restait à apprendre pour offrir sa pensée aux regards de la foule. Les animaux modelés pour M. Fauconnier, que je n'ai pas vus, ont obligé M. Barye d'étudier avec une égale vigilance les mœurs aussi bien que les formes des personnages qu'il avait à représenter. Pendant huit ans, il a épié, il a surpris tous les instincts qui donnent aujourd'hui la vie à ses compositions. Il s'est initié, pour les besoins de son art, à tous les mystères que les savans semblent se réserver comme un patrimoine sacré, interdit aux profanes. Depuis la gazelle jusqu'à la panthère, depuis le colibri jusqu'au condor, il n'y a pas un chapitre de Buffon qui ne soit familier à M. Barye. Il a étudié la série entière des animaux avant d'essayer de les reproduire. Aussi, quand il a pu secouer

le joug de l'obscurité, quand il a pu signer ses œuvres et les soumettre au jugement du public, il s'est trouvé en possession d'un savoir tellement varié, tellement éprouvé, qu'il s'est joué de toutes les difficultés. Il n'avait plus à tâtonner, il avait frayé lui-même la route où il marchait; il connaissait à fond le caractère des modèles qu'il entreprenait de reproduire; il était désormais à l'abri de toute hésitation, de toute incertitude; il allait recueillir le fruit de sa persévérance.

Les groupes composés par M. Barye pour le duc d'Orléans et destinés à former les pièces principales d'un surtout ont une importance bien supérieure à leur destination. Ces sortes d'ouvrages sont habituellement confiés à des ouvriers plus ou moins adroits; il est bien rare qu'ils soient demandés à des artistes vraiment dignes de ce nom. Pourvu que les pièces du surtout soient bien fondues et bien ajustées, l'acquéreur se déclare satisfait. Le duc d'Orléans avait conçu l'heureuse pensée de s'adresser à M. Barye, et de lui laisser pleine liberté pour le choix des sujets comme pour la disposition des pièces; cette pensée, inspirée par un goût judicieux, n'a pas été fidèlement suivie. M. Barye a composé neuf groupes, dont cinq représentent des chasses; le reste du surtout a été partagé entre un grand nombre de mains. Je n'ai pas à m'occuper de l'ensemble du surtout dessiné par M. Aimé Chenavard. Que l'architecture joue dans cette composition un rôle beaucoup trop important, c'est ce qui est hors de doute; que M. Barye, travaillant librement selon la pensée primitive du duc d'Orléans, fût capable de produire une œuvre plus élégante, plus harmonieuse, plus sensée que le surtout dessiné par M. Aimé Chenavard, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Ma tâche présente se réduit à l'étude des neuf groupes. Les sujets choisis par M. Barye se distinguent à la fois par la richesse et par la variété. La *Chasse au Tigre*, la *Chasse au Taureau*, la *Chasse aux Ours*, la *Chasse au Lion*, la *Chasse à l'Élan*, lui ont fourni l'occasion de montrer tout le savoir qu'il avait amassé depuis vingt ans.

Dans le premier de ces groupes, les chasseurs indiens sont placés sur un éléphant et brandissent le javelot. De chaque côté de l'éléphant, un tigre s'élance et monte à l'assaut, car la monture des chasseurs ressemble à une place forte. Une opinion généralement accréditée déclare l'éléphant éternellement laid, quels que soient sa couleur et son âge. Je n'entreprendrai pas de le réhabiliter en le comparant au tigre, au lion, à la panthère; ce serait pure folie. Il n'a certainement ni leur souplesse ni leur élégance, et pourtant, quoi qu'on puisse dire, il a sa beauté propre, la beauté attachée à l'expression de la force. Pour traduire ce genre de beauté, il faut s'être préparé à cette tâche difficile par de solides études, il faut connaître parfaitement la forme, les mouvemens et les habitudes de l'éléphant. M. Barye réunissait toutes ces conditions; aussi a-t-il résolu sans peine le problème qu'il s'était posé.

Il y a dans la construction de son éléphant une précision, une puissance qui ne laissent rien à désirer. Il s'avance majestueusement; les griffes et les dents des deux tigres attachés à ses flancs, qui grimpent sur ses côtes comme un lézard sur une muraille, n'entament pas sa robuste enveloppe. Les deux tigres sont d'une merveilleuse souplesse. Il n'y a dans leur mouvement rien qui relève de la convention. C'est un mouvement pris sur nature. saisi avec finesse et rendu avec fidélité. Ils grimpent avec tant d'agilité, que les chasseurs ne peuvent manquer de sentir bientôt leurs griffes acérées, leurs dents furieuses, s'ils ne se hâtent de les attaquer vigoureusement; ils sont perdus, si leurs coups sont mal adressés.

Les deux chasseurs ne sont pas traités moins heureusement que l'éléphant et les tigres. Du haut de leur tour vivante, ils regardent sans trembler l'ennemi qu'ils vont frapper. Leur visage exprime le courage sans mélange d'inquiétude. La présence du danger les anime et ne les effraie pas. Ainsi la *Chasse au Tigre*, considérée sous le rapport de l'invention, est de nature à contenter les juges les plus sévères, et l'invention n'est pas le seul mérite de cette œuvre. Tous les personnages qui prennent part à l'action, éléphant, tigres, chasseurs, sont exécutés avec un soin, une patience qui donnent un nouveau prix à la composition. Ici la verve n'exclut pas l'exactitude. Les ignorans vont répétant à tout propos, en toute occasion, que l'inspiration ne peut se concilier avec la précision des détails; c'est une maxime commode à l'usage de la paresse. Si elle avait besoin d'être réfutée, si depuis long-temps le bon sens n'en avait pas fait justice, la *Chasse au Tigre* de M. Barye serait un argument victorieux. Ce groupe si ingénieusement conçu, dont tous les acteurs remplissent un rôle si net, si évident, où la vie se montre sous trois formes diverses, également vraies, également empruntées à la nature, est pourtant d'une correction irréprochable. Tous les membres sont vigoureusement attachés, et les mouvemens n'ont rien de capricieux. Mais à quoi bon insister sur ce point? N'est-il pas prouvé depuis long-temps que l'art le plus hardi se concilie très bien avec la science la plus profonde? Ceux qui soutiennent le contraire ont d'excellentes raisons pour persister dans leur opinion, ou du moins dans leur affirmation. Comme ils se sont mis à l'œuvre avant d'avoir étudié toutes les parties de leur métier, il est tout simple qu'ils accusent la science de stérilité. Eh bien! qu'ils regardent les ouvrages consacrés par une longue admiration, qui ont résisté à tous les caprices de la mode, et ils comprendront que la science, loin de gêner la fantaisie, la rend au contraire plus libre et plus puissante, puisqu'elle met à sa disposition des moyens plus nombreux et plus précis.

La *Chasse au Taureau* n'est pas composée moins habilement que la *Chasse au Tigre*. C'est la même hardiesse de conception, la même

finesse d'exécution. Deux cavaliers, en costume de chasse du temps de François Ier, poursuivent un taureau sauvage. Le taureau vient de faire face et se prépare à se défendre vigoureusement; il se baisse pour éventrer d'un coup de corne le cheval qui arrive sur lui. Le cavalier, animé par la vue de son ennemi, se dispose à le frapper : chevaux, cavaliers et taureau, tout est rendu avec un mélange heureux d'élégance et d'énergie. J'admire surtout le mouvement de ce dernier acteur, sur qui se concentre l'attention. La tête baissée, exaspéré par l'éclat du fer qui le menace, il va passer sous le poitrail du cheval, entre ses deux épaules, et lui déchirer les entrailles, si le cavalier ne se hâte de sauver sa monture par un coup hardi. L'auteur ne paraît pas s'être préoccupé de l'arrangement des lignes, ou du moins, s'il y a pensé, il a si bien concilié l'harmonie linéaire avec la vérité des mouvemens, que cette préoccupation échappe au spectateur. M. Barye, dans la composition de ce groupe, a trouvé moyen d'arriver à l'effet sans se départir de la simplicité, et l'artifice est poussé si loin, qu'un observateur peu exercé pourrait croire que cet ouvrage n'a pas coûté une heure de réflexion. Et c'est là précisément le triomphe de l'habileté. Deux chevaux, deux cavaliers et un taureau, quoi de plus facile à copier? Il faut pourtant bien consentir à reconnaître que cette tâche n'est pas à la portée de tous les sculpteurs, puisqu'il leur arrive si rarement de modeler un cheval capable de courir, un taureau dont les proportions soient d'accord avec la réalité. L'exactitude n'est pas le seul mérite du groupe qui nous occupe. Pour peu qu'on prenne la peine d'étudier attentivement les diverses parties dont il se compose, on demeure convaincu que l'auteur ne s'est pas borné à transcrire ce qu'il avait vu. Il y a dans cette œuvre si *réelle* par le savoir, par la précision, une part très large réservée à l'imagination, et ce n'est pas à nos yeux le moindre sujet de louange. Pour représenter la *Chasse au Taureau* avec une pareille élégance, sans rien enlever à la scène de l'énergie qui doit la caractériser, il ne suffit pas de bien voir le modèle; il faut s'en souvenir après qu'il a disparu, et ajouter au témoignage des sens la puissance de la réflexion.

Tous ceux qui ont regardé à plusieurs reprises la *Chasse au Taureau* ne conservent aucun doute sur le rôle que l'imagination a joué dans la composition de cet ouvrage. Il est impossible en effet de transcrire littéralement une pareille scène. Où trouver des modèles qui consentent à poser? Un tel spectacle ne dure qu'un instant. Le taureau se courbe et vomit des flots de sang, ou le cheval éventré s'affaisse et entraîne le cavalier. Il n'est pas question alors de copier ce qu'on a devant les yeux, il faut se contenter de bien voir; puis, quand vient l'heure de se mettre à l'œuvre, l'imagination agrandit les élémens réels conservés par la mémoire. M. Barye, par un heureux privilége, a respecté

tout à la fois les droits de l'imagination et les droits de la science; je dis par un heureux privilége, car il est bien rare de voir l'exactitude se concilier avec l'invention. Et pourtant les belles œuvres, les œuvres destinées à une longue durée, ne peuvent pas se concevoir sans l'accomplissement de cette condition. Cette affirmation ne s'accorde pas avec l'opinion généralement reçue; est-ce une raison pour ne pas la maintenir? J'entends dire chaque jour que la science étouffe l'imagination, et cette billevesée trouve de nombreux échos : tant de gens en effet sont intéressés à la prendre pour une vérité! c'est une maxime si commode pour la paresse! L'ignorance volontaire est un premier pas vers le génie. Cependant j'interroge l'histoire, et l'histoire me répond que le génie le plus fécond n'a jamais pu se passer de la science. S'il a débuté par des compositions naïves, spontanées, s'il a produit sans le secours de l'étude, il n'a pas tardé à reconnaître que, livré à ses seules forces, il serait bientôt obligé de s'arrêter, et il se met à l'étude pour continuer la lutte et assurer sa victoire. Dans toutes les branches de l'art, je retrouve le même témoignage. Mozart, Beethoven, Rossini, génies spontanés par excellence, connaissent à fond tous les secrets de la science, et la science, loin d'étouffer en eux l'imagination, loin d'entraver leur essor, d'engourdir leur élan, les soutient et les mène d'un vol rapide aux plus hautes cimes de l'art. Dans la poésie, je vois Dante et Milton, qui possèdent le savoir entier de leur temps, et qui, malgré ce riche bagage, trouvent moyen d'écrire *la Divine Comédie* et *le Paradis perdu*. Dans les arts du dessin, je rencontre Vinci et Michel-Ange, qui ont étudié toute leur vie, qui nous ont laissé des œuvres immortelles, et qui ont quitté la terre sans être rassasiés de savoir.

Dans la *Chasse aux Ours*, les cavaliers portent le costume du temps de Charles VII, et ce costume a été traité par M. Barye avec beaucoup d'élégance. Les chevaux, vigoureux et hardiment modelés, rappellent la manière de Géricault, et ce n'est pas la seule analogie qu'on puisse signaler entre le peintre et le sculpteur. Chez M. Barye comme chez l'auteur de *la Méduse*, l'amour de la réalité, soutenu par des études persévérantes, imprime à toutes les parties de l'œuvre un cachet de précision qui excite d'abord la sympathie et plus tard résiste à l'analyse. L'ours offrait les mêmes difficultés que l'éléphant, car la laideur de ces deux modèles est également proverbiale. M. Barye a résolu le second problème aussi heureusement que le premier. Créer un beau cheval passe, aux yeux de la foule, pour une tâche facile, et pourtant il faut bien croire que la foule se trompe, puisqu'il arrive si rarement aux sculpteurs de la mener à bonne fin. Il ne suffit pas en effet de visiter les haras, d'assister aux courses de Chantilly, de suivre les manœuvres de la cavalerie; pour l'accomplissement de cette tâche qu'on dit si facile, il faut commencer par le commencement, et le commen-

cement, quel est-il? L'anatomie du cheval. Géricault la connaissait à merveille, et l'écorché qu'il nous a laissé le prouve surabondamment. M. Barye ne l'a pas étudiée avec moins de soin, et les chasses exécutées pour le duc d'Orléans ne laissent aucun doute à cet égard. Il ne s'est pas contenté de regarder le cheval en action; il a voulu connaître la raison des mouvemens, les attaches des muscles et la forme des faisceaux musculaires, la charpente générale du modèle, se rendre compte en un mot de tout ce qu'il avait observé. Cette méthode, si rarement suivie, parce qu'elle passe pour trop lente, est cependant la seule qui conduise au but. Quant à l'ours, on n'est pas habitué à le considérer comme digne de la sculpture. Tout au plus consent-on à le voir figurer dans les ornemens de l'orfévrerie. M. Barye s'est chargé de réfuter cette opinion accréditée depuis long-temps, et de prouver qu'il n'y a pas dans la création un modèle indigne de l'art. A tous les degrés de l'échelle vivante, un œil exercé découvre le sujet d'une œuvre intéressante. Si la beauté est inégalement répartie dans la série des animaux, il est permis d'affirmer que toutes les formes pleinement comprises offrent au statuaire comme au peintre le sujet d'une lutte glorieuse. Imitées par une main habile, elles acquièrent une véritable importance. Ainsi l'ours même, qui, comparé au lion, au cheval, n'est certainement pas beau, peut cependant, sous l'ébauchoir ou le pinceau, prendre une sorte de beauté. Si le peintre ou le statuaire réussit à exprimer le mélange de force et d'indolence dont se compose le caractère du modèle, il est sûr de nous intéresser. L'ours de M. Barye satisfait à toutes ces conditions. L'exactitude de l'imitation n'a rien de littéral : c'est la vie prise sur le fait, le bronze respire. La forme est reproduite d'une façon tout à la fois si fidèle et si libre, que tous les mouvemens s'accordent avec l'action que l'auteur a voulu représenter. C'est un éloge que personne ne refusera au groupe de M. Barye, et la réunion de la fidélité et de la liberté dans l'imitation, qui semble indispensable dans toutes les œuvres, est assez rare pour que je prenne la peine de la signaler.

Dire que les cavaliers sont bien en selle, que les chevaux, pleins d'élan, sont dignes des cavaliers, ne suffirait pas pour caractériser le mérite de ce groupe. Il y a dans la disposition des figures dont il se compose une prévoyance, une adresse qui ajoute une valeur nouvelle à l'exactitude de l'imitation. La forme des chevaux contraste heureusement par son élégance avec les membres de l'ours, courts et ramassés. Dans cette œuvre, qui, par ses proportions, semble appartenir à la sculpture de genre, il n'y a pas un détail conçu au hasard ou rendu d'une manière incomplète. Tout est calculé, ordonné, combiné avec le même soin que s'il s'agissait d'une œuvre exécutée dans les proportions naturelles. Ceux qui jugent les œuvres du pinceau et du ciseau d'après leur dimension pourront trouver que le calcul a été poussé

trop loin, ou tout au moins que c'est peine perdue. Quant à ceux qui sont habitués à ne tenir compte que de la forme et de la pensée, et pour qui la dimension est sans importance, ils ne manqueront pas d'approuver la méthode suivie par M. Barye. Ce luxe de prévoyance n'a pas refroidi la composition. Rien n'est ébauché, tout est rendu et tout est vivant. L'auteur a divisé sa tâche en deux parts. Après avoir librement composé la scène qu'il avait conçue, après avoir ordonné avec discernement les lignes de son groupe, il a mis dans l'exécution autant de patience qu'il avait mis de verve dans l'invention. C'est la seule manière de produire une œuvre digne de fixer l'attention. Toutes les fois en effet qu'on veut mener de front ces deux parts de la tâche, toutes les fois qu'on prétend inventer et modeler à la même heure, il est à peu près impossible de toucher le but, et, quoique cette vérité semble banale en raison même de son évidence, il n'est pas inutile de la rappeler; car un grand nombre de statuaires qui, sans posséder des facultés éminentes, arriveraient pourtant à produire des morceaux d'une certaine valeur, s'ils consentaient à diviser leur tâche, se condamnent à la médiocrité en voulant l'achever d'un seul coup. Ils ébauchent pendant le travail de l'invention, et le courage leur manque pour traduire sous une forme plus précise la pensée qu'ils ont conçue. Effrayés par la lenteur du travail, ils se contentent d'une vérité incomplète, ou bien, engagés dans une voie non moins fausse, ils négligent l'invention comme superflue, et copient patiemment, servilement, je pourrais dire mécaniquement, tantôt le modèle vivant qu'ils ont devant les yeux, tantôt quelque morceau apporté de Rome ou d'Athènes. Inventer librement, exécuter lentement, c'est le programme tracé par tous les maîtres vraiment dignes de ce nom. Dans la sculpture de genre comme dans la sculpture monumentale, il n'y a qu'une seule manière de réussir: c'est d'accepter franchement ces deux conditions, et de lutter sans relâche pour réaliser sous une forme pure et savante l'idée hardiment conçue. Je ne crois pas me tromper en affirmant que M. Barye n'a pas perdu de vue ces deux conditions, et qu'il les a fidèlement accomplies. La liberté de l'invention nous séduit au premier aspect; la pureté, la vérité de la forme nous confirme dans notre premier sentiment.

La *Chasse au Lion* présente une scène complexe. Il ne s'agit pas en effet d'atteindre et de frapper le lion, pour délivrer la contrée d'un hôte dangereux; il s'agit de sauver un buffle qui est aux prises avec le lion. Les cavaliers arabes accourus au secours du buffle s'efforcent de le dégager. Le but de cette lutte s'explique très clairement, et le spectateur ne conserve aucun doute. Les cavaliers arabes se distinguent par une étonnante légèreté d'allure. Chacun sait que les Arabes ont une manière toute particulière de monter à cheval, qui ne ressemble en rien aux habitudes européennes. M. Barye a parfaitement saisi, par-

faitement rendu l'agilité qui forme le caractère distinctif de cette race. Nous avons en France, en Angleterre, d'aussi habiles cavaliers; endeçà comme au-delà de la Manche, il s'en rencontre bien peu qui puissent lutter d'agilité avec les Arabes. Le lion aux prises avec le buffle est d'une grande beauté. Ne pouvant étreindre son ennemi, qui lui est supérieur en force, mais qui ne peut lutter avec lui de souplesse, il s'efforce d'entamer l'épaisse cuirasse de son adversaire, sauf à se dérober par un bond rapide dès que le buffle voudra engager la lutte. Au moment où les cavaliers arrivent, le buffle est déjà renversé, et son sang coule sous les dents et les griffes du lion. Tous ceux qui ont vu dans les marécages d'Ostie les buffles sauvages déployer librement toute la puissance, toute la richesse de leurs mouvemens, rendront pleine justice au talent de M. Barye. Ce que Paul Potter a fait pour la génisse et le taureau, M. Barye a su le faire pour le buffle. Dans l'étude attentive de cette robuste organisation, il a trouvé des élémens d'élégance qui étonneront plus d'un spectateur. Ce type, rarement abordé par la sculpture, est devenu dans ses mains quelque chose de nouveau, d'inattendu, tant il a mis d'habileté à nous montrer toute la beauté propre à son modèle. Quant à l'élan des chevaux, je n'en parle pas. L'auteur a trop souvent prouvé ce qu'il peut dans ce genre pour qu'il soit utile d'y insister. Je crois plus à propos de signaler la manière ingénieuse dont il a su traiter le costume des cavaliers. Les burnous jetés sur leurs épaules offrent à l'œil des lignes très heureuses, et n'ont pourtant rien de systématique dans leur ajustement. Emportés par une course rapide, les cavaliers n'ont d'autre souci que la délivrance du buffle qui se débat sous les griffes du lion, et laissent flotter au vent l'étoffe souple et légère. La disposition des plis est tellement simple, tellement d'accord avec le mouvement des cavaliers, qu'elle semble prise sur nature. Et pourtant il est certain qu'elle a dû être calculée, prévue, imaginée. L'art, si adroitement dissimulé dans cette partie accessoire de la composition, ne peut cependant être méconnu, et je sais bon gré à M. Barye d'avoir compris toute l'importance de cette partie secondaire. Les burnous de ses cavaliers, rendus avec tant de souplesse et d'élégance, donnent plus de vivacité à l'engagement. En voyant l'air s'engouffrer sous la laine, le spectateur comprend que les cavaliers n'ont pas perdu un seul instant, et qu'ils ont couru sur le lion aussi rapides que la flèche.

J'arrive au dernier groupe, qui lutte avec les précédens d'énergie et d'harmonie. Nous avons devant nous deux cavaliers tartares qui chassent l'élan. M. Barye s'est efforcé de rendre dans toute sa vérité, je pourrais dire dans toute sa singularité, l'armure des cavaliers tartares. Bouclier, carquois, rien n'est oublié. Les détails les plus minutieux, qui semblent ne mériter aucune attention, sont étudiés avec soin, et

donnent à la composition tout l'attrait d'un spectacle inattendu. Depuis la forme du casque jusqu'à la forme des étriers, M. Barye n'a voulu rien omettre, et je trouve qu'il a bien fait. Il s'est attaché à reproduire fidèlement le type de la race tartare, et ses cavaliers en effet rappellent d'une manière évidente les types que nous connaissons par le témoignage des voyageurs. Quant à l'élan déjà terrassé qui succombe sous leurs coups, il est modelé avec une précision que les naturalistes ne contesteront pas. Dans la représentation de ce type, aussi agile et plus fort que le cerf, rien n'est livré à la fantaisie. Il est facile de voir que l'auteur a vécu plus d'un jour avec son modèle, qu'il l'a regardé plus d'une fois avant de se mettre à l'œuvre. La souplesse et la force sont écrites dans le corps tout entier, et l'exactitude littérale de l'imitation n'ôte rien à la liberté des mouvemens.

Ce que je veux signaler dans les cinq groupes que je viens d'analyser, c'est l'étonnante variété que l'auteur a su jeter dans toutes ces compositions. Le travail, je veux dire l'effort, ne se révèle nulle part. L'auteur semble heureux de produire, tant il assemble facilement tous les personnages qui doivent concourir à l'expression de sa pensée. Ses modèles, dont il connaît la physionomie, les mœurs, le caractère, obéissent à sa volonté, et s'ordonnent de façon à concilier la beauté des lignes et l'énergie des mouvemens. La variété que je signale ne tient pas seulement à la richesse de l'imagination; elle dépend surtout de l'intelligence, de la notion complète des sujets. Le statuaire le plus heureusement doué n'arriverait jamais à cette variété, s'il n'avait pas à sa disposition le souvenir toujours présent des figures qu'il veut mettre en œuvre. Avec une science acquise à la hâte et mal digérée, il ne pourrait jamais donner aux personnages le caractère individuel qui leur appartient. Pour M. Barye, la variété n'était pas un vœu, mais une nécessité. Familiarisé comme il l'était avec ses modèles, il ne pouvait manquer de leur assigner la physionomie, les attitudes qui leur appartiennent. Il trouvait sans effort dans la glaise obéissante tous les mouvemens qu'il avait épiés, dont il se souvenait; aussi les chasses composées pour le duc d'Orléans nous offrent-elles une suite de scènes vivantes. L'art et la science s'y trouvent réunis et combinés dans une si juste mesure, que nous sommes forcés d'admirer.

Ces groupes si variés et si vrais avaient marqué la place de M. Barye parmi les artistes les plus ingénieux; mais les esprits habitués à se repaître de lieux communs s'obstinaient à ne voir dans ces œuvres si puissantes que des œuvres *de genre*. A leurs yeux, en effet, les sujets héroïques sont les seuls qui permettent de grandes œuvres. Un cavalier du XV[e] ou du XVI[e] siècle, si habilement traité qu'il puisse être, ne mérite pas une sérieuse attention; c'est un passe-temps, un délassement, et rien de plus. C'est peut-être pour répondre à ce reproche ba-

nal que M. Barye s'est décidé à choisir dans les temps héroïques de la Grèce le sujet d'une nouvelle composition. Cependant la manière dont il l'a rendu, l'indépendance qu'il a montrée dans le mouvement des personnages, me donnent à penser que ces niaises déclamations ont été la cause prochaine et non la cause réelle de sa détermination. Le *Combat de Thésée contre le Minotaure* ne relève d'aucune tradition académique. — Chacun peut voir aux Tuileries comment un statuaire chargé par l'état d'enseigner son art à la jeunesse comprend ce sujet héroïque. L'œuvre de M. Ramey, insignifiante dans presque toutes ses parties, ridicule dans la tête du minotaure, ne blesse absolument personne par sa hardiesse ou sa nouveauté. Dans cette composition, qui n'a pas dû coûter de longues méditations, l'adversaire de Thésée, étendu sur le dos, se soulève comme un bourgeois réveillé en sursaut, qui se prépare à gronder sa servante. Quant au Thésée, M. Ramey a eu sans doute l'intention de le faire élégant, mais il n'a réussi qu'a le faire maniéré, car le héros, en soulevant sa massue, pose comme un danseur. Mais à quoi bon analyser cette composition? chacun peut s'en égayer à son aise en traversant le jardin des Tuileries. Je ne connais guère que le *Cadmus* de Dupaty qui puisse lutter avec le *Minotaure* de Ramey.

M. Barye, en nous offrant le *Combat de Thésée contre le Minotaure*, a compris tout l'avantage qu'il y aurait à représenter les deux figures debout. Cette disposition permet, en effet, de donner plus de développement au corps du minotaure, et d'établir un contraste plus frappant entre les membres du monstre et les membres du héros. Le Thésée, plein d'élégance et de noblesse, n'a rien d'apprêté, rien de préconçu dans ses mouvemens. Il agit et ne pose pas. Son corps tout entier est un modèle de beauté. Le torse et les membres expriment à la fois la force et l'énergie; la tête, empreinte d'une ardeur virile, s'accorde très bien avec le caractère du corps. Il n'y a ni dans le torse, ni dans les membres, ni dans la tête, rien qui rappelle servilement les monumens de l'art antique. Cependant il est facile de voir que M. Barye n'ignore pas le Thésée du Parthénon, et qu'il l'a souvent consulté, car les grandes divisions du torse sont inspirées par l'admirable fragment placé au Musée britannique. En interrogeant ce débris si plein d'enseignemens, M. Barye a usé d'un droit que personne ne peut lui contester. Il a profité de la leçon avec liberté, avec hardiesse; il s'est souvenu sans copier; il n'a pas confondu la docilité avec l'impersonnalité. Tout en acceptant les conseils d'un maître illustre, il est demeuré lui-même. C'était la manière la plus sûre, la plus décisive de prouver aux diseurs de lieux communs que, pour s'élever au-dessus de la sculpture de genre, il n'est pas nécessaire d'avoir à sa disposition un bloc de marbre de dix pieds de hauteur. Le Thésée de M. Barye n'a

pas quinze pouces de proportion, et cependant il est beau, il est grand, dans la plus large acception du mot. Qu'un homme riche et intelligent confie à l'auteur le soin de traduire sa pensée dans les dimensions de la nature, et je m'assure que le modèle n'aura rien à perdre dans cette transformation, car il n'y a pas un seul détail escamoté dans cette composition, que chacun peut prendre dans sa main. Le minotaure, qui lutte corps à corps avec Thésée, dont les membres s'entrelacent aux membres du héros, contraste heureusement par sa force pesante avec la force agile de son adversaire. La tête du taureau, placée sur ce corps humain, respire une brutalité farouche, et semble destinée à rendre plus frappante l'intelligence et la finesse qui animent tous les traits de Thésée. Le spectateur, en contemplant cette lutte, comprend que le minotaure sera vaincu, car il devine que Thésée mesure ses coups au lieu de les multiplier, et que le monstre va bientôt rouler à ses pieds, étourdi et sanglant.

Si la division des plans de la poitrine dans le personnage purement humain rappelle un des plus beaux monumens de l'école attique, l'ensemble de la composition, par sa naïveté, par son énergie sauvage, nous reporte vers les marbres d'Égine, placés aujourd'hui dans le musée de Munich, et trop peu connus chez nous, bien que nous en possédions la série complète. Les fragmens moulés très fidèlement sur les originaux de Munich sont si mal disposés pour l'étude, que les sculpteurs les consultent rarement. Or, les marbres d'Égine, très inférieurs aux marbres d'Athènes sous le rapport de l'exécution, soutiennent glorieusement la comparaison sous le rapport de l'expression. Tous ceux qui les ont vus soit à Munich, soit à Rome, dans le palais de Saint-Jean de Latran, où la collection complète est si admirablement éclairée, savent à quoi s'en tenir sur la valeur expressive de ces figures. Le *Thésée* de M. Barye, plus savant et plus pur que les marbres d'Égine, réveille pourtant dans notre esprit le souvenir de ces œuvres naïves. Je me hâte d'ajouter que le statuaire français n'a copié dans son groupe de *Thésée* aucun des combattans qui décoraient le temple d'Égine; il s'est adressé tour à tour aux plus grandes écoles pour recueillir leurs conseils, et non pour abdiquer l'indépendance de sa pensée.

Du *Caïn maudit* au *Thésée victorieux*, quel immense intervalle! L'œuvre du jeune homme, énergique et vraie, était pleine de promesses; l'œuvre de l'artiste arrivé à sa maturité réalise toutes les espérances éveillées par le *Caïn :* simplicité de pantomime, élégance d'exécution, choix heureux de lignes harmonieuses, tout se trouve réuni dans cette œuvre, si habilement conçue, que les ignorans peuvent dire en la regardant, comme après avoir lu une fable de La Fontaine : Qui de nous n'en ferait pas autant? C'est là, en effet, le caractère distinctif de toutes les compositions qui se recommandent par la

simplicité. Le travail est si bien déguisé, que chacun, parmi les ignorans, croit pouvoir en faire autant; mais qu'ils prennent l'ébauchoir ou la plume, et ils verront ce que vaut, quel prix a coûté cette simplicité qui semble à la portée de tout le monde!

Il y a dans le groupe du *Minotaure* et de *Thésée* un respect profond et sincère pour les leçons que l'antiquité nous a laissées, et en même temps un dédain absolu pour la manière infidèle dont les académies interprètent ses leçons. M. Barye a très nettement posé la question. Ayant à choisir entre le texte placé devant ses yeux et le commentaire qui en obscurcit le sens en voulant l'éclaircir, il a pris parti contre le commentaire. Écoutez les académies; elles vous disent : Voici comment nous comprenons l'antiquité; vouloir aller au-delà des limites qu'elle a posées serait pure folie. Imitez, et vous serez grands, car vos œuvres seront conformes au modèle qui résume toute vérité; imitez, et ne vous lancez pas dans les hasards de l'invention, car l'invention, mauvaise conseillère, vous détournerait du modèle d'après lequel nous devons vous juger. A ces belles maximes, M. Barye et le bon sens répondent : L'antiquité que vous vantez n'a jamais posé de limites immuables dans le domaine de l'imagination; l'antiquité dans sa partie la plus exquise, l'antiquité grecque, n'est qu'une marche sans halte et sans relâche. Pour demeurer fidèle aux traditions de l'art antique, il ne s'agit pas de copier les monumens qu'il nous a laissés, mais bien d'interroger la nature, comme il l'interrogeait en profitant du fruit de ses études. Accepter l'interprétation qu'il a donnée de la nature, sans recourir à la nature même, ce n'est pas respecter, mais dénaturer la méthode suivie par l'art antique; ce n'est pas la prendre pour guide, c'est plutôt lui tourner le dos. Et je ne vois pas quelles objections peut soulever cette réponse, car les argumens dont elle se compose défient toute discussion : évidens et sans réplique, ils n'ont pas besoin d'être démontrés. Vouloir immobiliser l'art sous prétexte de le conserver, c'est tout simplement protester contre l'histoire de l'art. Qu'est-ce en effet que l'histoire de l'art ou de l'imagination, comme l'histoire de toutes nos facultés, sinon le mouvement manifesté par des œuvres dans l'ordre esthétique et scientifique, manifesté par des actions, par des événemens dans l'ordre politique? Qu'il représente le combat du minotaure et de Thésée ou tout autre sujet emprunté aux temps héroïques, le statuaire qui veut tenir compte de l'histoire, tenir compte des traditions de l'art antique, doit continuer le mouvement selon ses forces, et non le considérer comme accompli, comme épuisé. Le but suprême de l'art est de créer. Or il n'y a pas de création possible sans indépendance, sans volonté. L'imitation de la Grèce, si habile qu'elle soit, est aussi loin de l'invention que l'imitation littérale de la nature. Ces deux genres d'imitation, acceptables comme études préliminaires,

ne sauraient être confondus avec le but que l'art se propose. Pour produire des œuvres vivantes, pour prendre rang dans l'histoire, c'est-à-dire dans la série des mouvemens accomplis, il faut de toute nécessité représenter par soi-même quelque chose de nouveau dont le type ne se retrouve pas dans le passé, c'est-à-dire interroger la nature à son tour, après avoir pris conseil de l'antiquité sur la manière de la comprendre et de la rendre. C'est la méthode que M. Barye a suivie en composant son *Thésée;* il a profité des leçons de l'antiquité sans renoncer au droit de consulter la nature, et son œuvre, malgré les souvenirs qu'elle réveille, lui appartient tout entière.

Angélique et Roger ont fourni à M. Barye l'occasion de montrer son talent sous un aspect inattendu, sous l'aspect gracieux. Quand je dis inattendu, je n'entends pas parler des esprits éclairés, car il est bien évident que l'expression de la force n'exclut pas l'expression de la grace. Toutefois, pour la foule habituée à circonscrire le développement de l'imagination dans un cercle déterminé, le groupe d'*Angélique et Roger* eut tout le charme de l'imprévu. Cet ouvrage, demandé à M. Barye par le duc de Montpensier, mais demandé dans les conditions les plus larges, puisque l'artiste pouvait, en restant dans les dimensions données, choisir à son gré le sujet de son travail, est, à coup sûr, une des inventions les plus ingénieuses de l'art moderne. Roger, monté sur l'hippogriffe, tient dans ses bras la belle Angélique. Je n'ai pas besoin de rappeler cet épisode, emprunté au poème de l'Arioste. En-deçà comme au-delà des Alpes, *Roland le furieux* jouit depuis long-temps d'une légitime popularité, et les personnages de ce livre admirable sont familiers à toutes les mémoires. Ma tâche se borne à caractériser la conception et l'exécution. Le génie de l'Arioste, le premier poète de l'Italie après Dante, convenait merveilleusement à l'intelligence de M. Barye, et le sculpteur français, en le consultant, a trouvé dans cet entretien d'utiles leçons. Des deux parts c'est la même liberté, la même passion pour la fantaisie livrée à elle-même. Aussi voyez comme l'ébauchoir a traduit fidèlement la pensée du poète! Angélique réalise sous la forme la plus riche la beauté qui excite le désir. Son corps harmonieux et puissant réunit tout ce qui peut charmer les yeux et séduire l'imagination. Elle rappellerait le type flamand par la beauté de la chair, si la pureté des lignes ne reportait la pensée vers les œuvres de la Grèce. Il y a en effet dans cette adorable créature quelque chose qui tient à la fois des naïades de Rubens et des filles d'Athènes dont le profil gracieux décore le temple de Minerve, mélange heureux qui nous ravit et nous enivre. L'œil ne se lasse pas de contempler ce beau corps, dont toutes les parties sont traitées avec un soin exquis. La poitrine et les hanches sont rendues avec une précision qui ne laisse rien à désirer. Les épaules et le dos offrent au regard étonné un sujet d'étude

sans cesse renouvelé. Rien de convenu, rien de systématique, la nature prise sur le fait et librement interprétée. Souplesse, abondance, force et grace, rien ne manque à cette merveilleuse créature pour enchanter son amant. Roger, qui la tient dans ses bras, couvert d'une solide armure, ajoute encore à la beauté de la femme qui lui appartient par l'énergie de son attitude, par la puissance de son regard. Il la couve d'un œil si amoureux, il la domine si résolûment par la passion qui le possède, que le désir prête un nouveau prix à cette divine créature. Je ne crois pas qu'il soit possible de nous présenter Angélique et Roger sous un aspect plus séduisant. Tous ceux qui voyaient dans M. Barye un homme dévoué sans retour à l'expression de la force ont dû être bien étonnés. Quant aux esprits éclairés, ils ont accueilli avec bonheur, mais sans surprise, cette nouvelle face du talent de M. Barye.

L'hippogriffe, dont le type esquissé par l'Arioste laissait d'ailleurs pleine carrière à la fantaisie de l'artiste, n'a pas été compris par M. Barye moins heureusement qu'Angélique et Roger. Ce cheval merveilleux, dont la nature ne fournit pas le modèle, qui tient à la fois de l'aigle et du cheval, dévore l'espace comme le coursier de Job, et souffle le feu par ses naseaux dilatés. Les ailes attachées aux épaules, tout à la fois légères et puissantes, se meuvent avec une rapidité qui défie le regard. Enfin il y a dans tout cet ensemble singulier une combinaison si habile, une adresse si parfaite, que l'étonnement s'apaise bien vite et fait place à l'étude la plus attentive. L'hippogriffe de M. Barye est si naturellement conçu, qu'il perd son caractère fabuleux. Quoique la science n'ait encore rien découvert de pareil, et nous prouve même par des raisons victorieuses que rien de pareil ne s'offrira jamais à nos yeux, nous acceptons volontiers l'hippogriffe comme un cheval d'une nature particulière, mais qui a vécu, qui vit encore, et que nous pourrions rencontrer. Cette impression purement poétique, et que la réflexion désavoue, s'explique par la précision avec laquelle l'auteur a su souder ensemble, et par un art qui lui est personnel, le cheval et l'oiseau. S'il n'eût pas possédé d'une façon magistrale la pleine connaissance de ces deux natures si diverses, il n'eût jamais réussi à les accoupler sous cette forme harmonieuse. Initié à tous les secrets de leur structure, il a pu sans effort réunir les ailes de l'aigle aux épaules du cheval.

Le serpent placé sous l'hippogriffe appartient aussi tout entier à la fantaisie. La riche collection du Muséum n'offre pas le type représenté par M. Barye; mais ici encore la science est venue au secours de l'imagination. Avec le corps d'un serpent et la tête d'un dauphin, l'auteur a composé un être sans nom, que jamais l'œil humain n'a contemplé, et qui pourtant n'a rien de singulier; la tête et le corps sont si habilement réunis, que la singularité disparaît. Ainsi toutes les parties de ce

groupe concourent heureusement à l'expression de la pensée conçue par l'auteur. Grace, élégance, force, résolution, resplendissent dans Angélique et Roger; hardiesse, originalité sans bizarrerie, recommandent l'hippogriffe et le serpent.

Je ne dois pas passer sous silence cinq statuettes équestres qui, malgré l'exiguïté de leurs dimensions, méritent une attention sérieuse : *Charles VI, Charles VII, Gaston de Foix, le Général Bonaparte* et *le duc d'Orléans*. Le *Charles VI* n'est pas une statuette de pure décoration, car M. Barye a représenté le moment où le roi arrêté, au milieu d'une forêt, par un inconnu qui saisit la bride de son cheval, perd tout à coup la raison. L'expression du visage s'accorde très bien avec la scène que l'artiste s'est proposé de traduire. Le *Charles VII* et le *Gaston de Foix,* privés du charme de l'action, intéressent par leur élégance. Le costume, bien que fidèlement traité, n'a que l'importance qui lui appartient. Le caractère efféminé de Charles VII, le caractère mâle et résolu de Gaston de Foix, ont fourni à l'auteur l'occasion de montrer comment il comprend l'accord du visage et de la pensée.

Le duc d'Orléans n'est pas moins élégant que les deux ouvrages précédens, et quoique le costume militaire de nos jours soit loin d'offrir au sculpteur les mêmes ressources que le costume des XV[e] et XVI[e] siècles, quoique l'armure de Gaston et l'habit de chasse de Charles VII semblent inviter l'ébauchoir, tandis que l'uniforme de nos régimens semble défier toutes les ruses du talent le plus ingénieux, cependant M. Barye a trouvé moyen de respecter l'uniforme, tout en l'assouplissant. Profitant de l'exemple donné par M. David, il a conservé les lignes générales que la coutume lui imposait, mais il n'a pas renoncé au droit d'élargir les basques et de prêter aux mouvemens une liberté, une familiarité qui seules peuvent donner la vie à l'œuvre du peintre et du statuaire. Trop souvent les cavaliers revêtus de l'uniforme militaire ressemblent à des mannequins; *le duc d'Orléans* de M. Barye est souple et vivant.

La statuette du général Bonaparte désigne M. Barye comme l'artiste le plus capable d'accomplir la tâche si imprudemment confiée à M. Marochetti. Elle offre tous les élémens d'une composition monumentale, et, bien que le tombeau creusé dans l'église des Invalides soit consacré à l'empereur, je ne verrais aucun inconvénient à représenter Napoléon sous le costume du général Bonaparte, car le costume du général, à son retour d'Égyte, se prête heureusement aux exigences de la sculpture, tandis que le manteau impérial semé d'abeilles se raille des efforts les plus hardis. Pour ma part, je ne doute pas que l'œuvre de M. Barye, élevée aux proportions colossales dont je parlais tout à l'heure, ne fît très bonne figure sur l'esplanade des Invalides. Le visage maigre et pensif du général convient à la statuaire; les joues pleines de l'empereur sont loin d'offrir les mêmes ressources. Les lon-

gues basques, le collet rabattu, les revers épanouis sur la poitrine, signes distinctifs du costume militaire au temps du directoire, ne sauraient se comparer au manteau impérial. C'est pourquoi je trouverais très sage de demander à M. Barye ce que M. Marochetti n'a pas su faire. Quand la statuette du général Bonaparte sortit des mains d'Honoré Gonon, il n'était pas question du tombeau de l'empereur; aujourd'hui que M. Marochetti nous a prouvé toute son impuissance, le bon sens conseille de s'adresser au statuaire qui a fait ses preuves; la statuette du général Bonaparte deviendrait facilement une statue monumentale, et l'auteur en l'agrandissant n'aurait presque rien à y changer.

Un candélabre composé de neuf figures, et demandé à M. Barye par le duc de Montpensier, prendra sans doute place parmi les œuvres les plus exquises de notre temps. A la partie inférieure, Junon, Minerve et Vénus; à la partie moyenne, trois Chimères; au sommet, les trois Graces : voilà le triple motif que l'auteur a choisi pour un candélabre à douze branches formées de feuillage. Je ne crains pas d'affirmer que la renaissance n'a jamais rien conçu de plus ingénieux ni de plus pur. Les trois déesses assises à la base sont traitées avec une précision, une variété qui ne permet pas à la pensée d'hésiter un seul instant sur le nom du personnage : le visage de Junon respire l'orgueil, et chacun reconnaît la reine de l'Olympe; Minerve exprime très bien la gravité virginale que nous admirons dans le colosse de Velletri. Quant à Vénus, son regard est animé d'une divine tendresse. Le corps des trois déesses est modelé de manière à concourir à l'effet de ces trois physionomies si parfaitement caractérisées. Nous trouvons, en effet, chez Vénus une richesse de formes qui appelle la maternité; chez Minerve, une élégance plus sobre qui éloigne le désir; chez Junon, une sévérité majestueuse qui éveille l'idée de commandement. Les trois Chimères, qui forment le centre de la composition, sont très heureusement inventées. Il serait difficile d'interpréter plus habilement les traditions de la mythologie. Les trois Graces, qui couronnent ce charmant édifice, rappellent par leur souplesse le groupe si connu de tous les voyageurs qui ont visité la cathédrale de Sienne. Et cependant, quoique les Graces de M. Barye reportent la pensée vers les Graces de Sienne, il n'y a pas trace d'imitation dans l'œuvre née sous nos yeux. Le même sujet, traité par Germain Pilon, est empreint d'un tout autre caractère. Le contemporain de Jean Goujon a jeté sur les trois sœurs une draperie qui laisse deviner toute leur beauté, mais qui cependant a le tort de ressembler plutôt à la soie qu'au lin ou à la laine. Les Graces du candélabre sont nues, et leur nudité, tout à la fois chaste et voluptueuse, chaste par l'attitude, voluptueuse par la jeunesse et le choix des lignes, soutiendrait sans danger la comparaison avec les figurines trouvées dans les champs de l'Attique. M. Barye est emporté par un instinct

tout-puissant vers l'école flamande. Les femmes de Rubens l'attirent par un charme irrésistible; cependant l'étude des modèles antiques lui a révélé tout ce qu'il y a dans ces types, d'ailleurs si riches et si variés, d'inacceptable pour la sculpture. Et cette conviction porte ses fruits. Il trouve en effet, dans les monumens mêmes que la Grèce nous a laissés, une figure qui lui montre la route à suivre, et concilie avec la pureté linéaire la force exubérante si assidûment poursuivie par l'école flamande. La Vénus de Médicis, placée dans la Tribune de Florence, n'a qu'une élégance de convention; la Vénus de Milo, aussi souple, aussi vaillante que les naïades de Rubens, les surpasse par la pureté des lignes, par la division des plans. Et c'est à ce divin modèle que M. Barye s'est rallié. Aussi le candélabre demandé par le duc de Montpensier, conçu avec hardiesse, traité avec une simplicité digne des époques les plus savantes, a-t-il réuni de nombreux suffrages. Il charme les esprits naïfs, habitués à ne consulter que leurs impressions, et contente les esprits initiés par l'étude à toutes les délicatesses de l'art.

J'arrive au dernier ouvrage de M. Barye, au *Combat du Lapithe et du Centaure*, qui couronne d'une façon si éclatante toutes les pensées qu'il a exprimées depuis vingt ans. Il a pu, dans ce dernier ouvrage, déployer toutes les richesses de son savoir et démontrer aux plus incrédules qu'il ne connaît pas la forme humaine moins complétement que la forme du lion ou du taureau. Il avait à lutter contre un terrible souvenir, contre les métopes qui décorent le Musée britannique. Il s'est dégagé de cet adversaire en choisissant une voie nouvelle. Son groupe n'a rien à démêler avec les fragmens rapportés à Londres par lord Elgin. Le centaure de M. Barye, par le mouvement, par la forme, se sépare nettement de la tradition grecque, sans la contredire. L'auteur s'est inspiré de la nature et s'est attaché à reproduire tous les détails qu'il avait observés. Il a compris sans peine qu'il ne pouvait, sans s'exposer au reproche de témérité, essayer de traduire en ronde bosse les hauts reliefs sculptés par la main de Phidias, et qui par leur perfection désespèrent les statuaires les plus habiles. Amoureux de l'idéal, il s'est mis à le chercher par des procédés que les Grecs ont presque toujours négligés. L'école attique, la plus savante de toutes les écoles, ne s'est guère occupée des mouvemens énergiques, ou du moins, lorsqu'elle a entrepris de les traduire, elle a tempéré la force par la majesté. C'est aux mouvemens énergiques exprimés avec une entière franchise que M. Barye a demandé l'intérêt, la nouveauté de son œuvre, et ce dessein conçu avec sagacité, accompli avec courage, mérite l'approbation des connaisseurs. Le sujet seul ramène la pensée vers l'acropole d'Athènes. Quant au style du groupe, il éloigne toute idée de comparaison. Le centaure de M. Barye, excellent dans la partie em-

pruntée au cheval, jeune, vigoureux, hardiment accentué dans la partie humaine, appartient à la réalité par l'exactitude des détails; l'idéal n'est intervenu que dans la réunion de ces deux natures et dans la conception du mouvement. Quant au Lapithe, je n'ignore pas qu'il soulève plus d'une objection; mais il me paraît facile de répondre aux reproches que j'ai entendus. Il se cramponne avec ses genoux, avec ses pieds au corps de son ennemi, et les disciples fervens de l'antiquité trouvent que les genoux et les pieds n'offrent pas une ligne heureuse. Je ne conteste pas la vérité de cette affirmation; seulement je me permets de révoquer en doute l'importance qu'ils y attachent. Le mouvement des genoux et des pieds, très vrai en lui-même, puisqu'il exprime très bien l'action, serait blâmable assurément s'il troublait l'harmonie générale du groupe, si, au lieu de s'accomplir sur les flancs du centaure, il s'accomplissait sur la partie antérieure ou postérieure; mais, étant donnée la place que lui assigne l'auteur, il ne trouble en rien l'harmonie générale. C'est pourquoi je n'hésite pas à l'approuver, bien qu'il forme un angle désavoué par les pures traditions de l'art. La tête du centaure, étreinte par la main puissante du Lapithe, qui se débat convulsivement et que la massue menace, est une invention pleine de nouveauté, qui mérite les plus grands éloges. Un sculpteur de premier ordre pouvait seul concevoir un tel groupe et l'exécuter avec une telle franchise. Tous ceux qui s'étaient obstinés jusqu'à présent à voir dans M. Barye un sculpteur de genre sont obligés, devant le groupe du *Lapithe* et du *Centaure*, de renoncer à leurs restrictions et de voir en lui un sculpteur capable d'aborder et de traiter, dès qu'il le voudra, les sujets les plus variés, les plus difficiles. Qui donc en effet, parmi les maîtres chargés aujourd'hui de l'enseignement, ferait le groupe du *Lapithe* et du *Centaure*?

C'est là certes une vie bien remplie, et cependant M. Barye n'a pas produit tout ce qu'il aurait pu produire, s'il eût trouvé dans les hommes chargés par l'état de distribuer les travaux plus de bienveillance, plus de sympathie et surtout plus de lumières. Le *Centaure* est acheté et sera fondu en bronze; c'est un acte de justice. Il était facile de faire mieux encore : il fallait doubler le modèle et le traduire en marbre. Ce groupe ferait aux Tuileries une excellente figure. Les occasions n'ont pas manqué pour employer dignement le talent de M. Barye. Malheureusement toutes ces occasions se sont résolues en promesses ou en commandes singulières, je pourrais dire ridicules. Un crocodile étouffant un serpent excite l'admiration; l'auteur est chargé de modeler le buste du duc d'Orléans. Un lion réunit tous les suffrages; on demande à l'auteur la statue de sainte Clotilde. De pareilles commandes ne ressemblent-elles pas à une gageure contre le bon sens? La statue de sainte Clotilde, placée dans une chapelle de la Madeleine, n'est certai-

nement pas dépourvue de mérite : le visage est empreint d'une gravité sereine, la draperie ajustée avec grace; mais demander le portrait d'un prince et la statue d'une sainte pour récompenser l'auteur d'un crocodile et d'un lion, c'est à coup sûr une étrange manière de distribuer les travaux. Quoique M. Barye ait montré dans *le Martyre de saint Sébastien* une connaissance profonde de l'anatomie humaine, le bon sens le plus vulgaire prescrivait de l'encourager en tenant compte de sa prédilection pour les sujets que la sculpture dédaigne habituellement. Lorsqu'il fut question de couronner l'arc de l'Étoile et d'effacer la gibbosité qui domine l'acrotère, M. Barye fut chargé de présenter un projet. Son esquisse, connue de tous les artistes, remplissait toutes les conditions du programme. L'aigle impériale, ailes déployées, étreignait de ses serres puissantes les blasons animés des nations vaincues représentées aux quatre coins de l'acrotère par des fleuves enchaînés. Était-il possible de couronner plus dignement le monument élevé à la gloire des armées françaises? Pouvait-on espérer un projet qui s'accordât mieux avec les victoires gravées sur les faces de l'arc? Austerlitz et Jemmapes, Arcole et Aboukir ne se trouvaient-ils pas résumés dans ce couronnement imagné par M. Barye? Personne n'oserait le contester. Le bon sens, l'évidence, parlaient pour lui. Puis survinrent les scrupules diplomatiques; l'homme d'esprit qui avait eu l'heureuse idée de s'adresser à M. Barye craignit de blesser l'amour-propre des chancelleries en acceptant son projet, et l'esquisse si justement admirée fut bientôt condamnée à l'oubli. Ou je m'abuse étrangement, ou l'abandon de ce projet n'apaisera pas l'amour-propre des chancelleries. Couronné ou non de l'aigle impériale, l'arc de l'Étoile raconte à tous les yeux les triomphes militaires de la convention, du directoire, du consulat et de l'empire. Tant que l'histoire ne sera pas effacée, tant que le vent ne pourra pas balayer comme la poussière le souvenir des faits accomplis, le projet de M. Barye sera sans danger pour la paix du monde; et comme il achèverait d'une manière excellente un monument dont l'exécution mérite plus d'un reproche, l'homme d'état qui reprendrait ce projet et s'emploierait à le réaliser obtiendrait, je n'en doute pas, l'approbation de tous les esprits sensés. Grace à lui, M. Barye, dont la place est marquée au premier rang parmi les statuaires de notre âge, montrerait enfin tout ce qu'il peut faire pour l'art monumental.

GUSTAVE PLANCHE.

LA SUISSE

SOUS

LE GOUVERNEMENT DES RADICAUX.

M. DRUEY A LAUSANNE. — M. JAMES FAZY A GENÈVE. — LES RADICAUX ALLEMANDS A FRIBOURG ET A BERNE.

La Suisse offre, depuis quelques années, un curieux spectacle. Tandis que partout ailleurs le radicalisme a fait de vains efforts pour s'installer et se maintenir au pouvoir, en Suisse il a derrière lui, — dans quelques cantons surtout, — une assez longue période de vie officielle et de pratique gouvernementale. Si l'application seule condamne ou légitime les théories, la Suisse doit désormais savoir à quoi s'en tenir sur les théories radicales. A Genève et à Lausanne, l'expérience a été poussée jusqu'à ses dernières limites; à Fribourg et dans quelques cantons allemands, elle n'a pas été moins résolûment abordée. Partout il est possible aujourd'hui, et le moment est venu peut-être d'en prévoir ou d'en constater le résultat.

Un premier fait est à noter dans l'épreuve si décisive à laquelle viennent d'assister quelques cantons : c'est que le triomphe du radicalisme en 1845 et 1847 a partout été précédé par une longue période consacrée à la pratique la plus sincère des doctrines libérales. Seulement c'était le sytème du *gouvernement paternel*, ou de la tolérance la plus complète, qui avait présidé généralement à l'application de ces doctrines. Ce système avait quelques dangers qu'on n'aperçut pas tout d'abord. La plupart des cantons jouissaient en apparence d'une sécurité profonde; la liberté des cultes y régnait presque sans limites; l'instruction politique y florissait sous la direction de professeurs distingués; le commerce et l'industrie s'y développaient, grace à la libre concurrence; l'administration enfin remplissait

sa tâche avec une irréprochable sollicitude: — l'état offrait l'image d'une grande famille. Malheureusement la tolérance excessive du pouvoir devait à la longue tourner contre lui; elle créait à ses adversaires des facilités dont ceux-ci ne surent que trop bien profiter. On avait cru pouvoir se reposer sur le bon sens des populations dans un pays où des comptes-rendus publiés chaque année permettaient de contrôler, à un centime près, les recettes et les dépenses du budget, de suivre les actes de l'administration dans leurs moindres détails : on reconnut bientôt qu'on s'était trompé. Une opposition malveillante et perfide s'organisa, profitant des moyens que la liberté d'association lui donnait d'agir sur les masses. Les cercles, les sociétés fédérales, les nombreuses fêtes destinées à resserrer le lien de la nationalité, fournirent des occasions fréquentes de déclamer en public contre les institutions établies et de déverser le mépris sur les autorités. Lorsque surtout, après des tentatives révolutionnaires réprimées dans les pays voisins, les réfugiés politiques affluèrent en Suisse, on vit la propagande des idées radicales, devenue à la fois plus forte et plus active, prendre un rapide essor. Ces hommes, qui avaient échoué dans leur patrie contre des baïonnettes bien disciplinées, cherchaient à se faire un appui de la démocratie suisse, et ils ne tardèrent pas à comprendre qu'en soulevant la foule ignorante et abusée, on viendrait aisément à bout des gouvernemens cantonaux, qui n'avaient pas d'armée permanente, et ne possédaient d'autre moyen de défense que les baïonnettes *intelligentes* et fort peu dévouées de la milice, c'est-à-dire les armes les plus faciles à retourner contre ceux qui les emploient.

C'est alors que du milieu des mécontens surgit, en Suisse, le parti radical, composé d'un bon nombre de médiocrités jalouses, d'esprits turbulens et ambitieux, d'individus tarés, à la tête desquels figuraient quelques hommes de talent, mais d'une moralité douteuse, déclassés par leur propre faute et tout disposés à s'en venger sur l'ordre social. Pervertir l'opinion publique, altérer le sens moral, persuader à la nation la plus libre et la plus heureuse qu'elle gémissait sous un joug insupportable, telle fut la tâche que les radicaux acceptèrent, résolus à s'aider du socialisme comme d'un auxiliaire précieux. Les doctrines dissolvantes du socialisme étaient en effet de nature à exercer quelque influence sur une population divisée beaucoup plus par des questions d'amour-propre et par des rivalités jalouses que par des principes politiques.

La démocratie représentative constituait le régime de presque tous les cantons suisses. Dans ceux de Vaud et de Genève surtout, elle obéissait à une impulsion libérale qui semblait devoir lui assurer le concours des amis les plus ardens du progrès. Il n'existait plus d'autres priviléges que ceux de la supériorité intellectuelle et morale, ou l'influence assez légitime de la richesse noblement employée; mais ces priviléges sont précisément ceux auxquels s'attaquent le plus volontiers les préventions et les haines, car ils tracent l'inégalité la plus réelle et la plus ineffaçable entre les hommes. On réussit donc, sans beaucoup de peine, à semer des germes révolutionnaires; s'aidant de la presse, s'appuyant sur les associations, se servant au besoin du mensonge, le radicalisme fit son œuvre en peu d'années. Il sut habilement profiter des ressources que lui offrait l'état politique de la confédération suisse, dont les élémens hétérogènes étaient agrégés plutôt qu'unis par un pacte très défectueux. Ses premiers succès eurent pour résultat de rendre insolubles toutes les questions

fédérales. Bientôt la diète se trouva partagée en deux camps à peu près égaux, de telle sorte que le maintien du régime établi par les traités de 1815 ne reposait plus que sur deux ou trois voix de majorité. Alors le radicalisme, jetant le masque légal dont il s'était jusque-là recouvert, appela la violence à son aide pour renverser l'obstacle qui s'opposait à son triomphe.

On était en 1845; déjà depuis dix-huit mois environ, les cantons de Lucerne, Schwyz, Uri, Unterwalden, Zug, Fribourg et Valais avaient posé les bases de leur alliance connue sous le nom de *Sonderbund*. Cette atteinte au pacte fédéral était, suivant eux, justifiée par la violation de l'article du même pacte qui garantissait l'existence des couvens; ils regardaient la suppression des couvens d'Argovie, votée en 1842 par la diète, comme mettant en péril les intérêts de la religion catholique. Personne ne se serait préoccupé de ce projet d'alliance, si, en 1844, le gouvernement de Lucerne n'avait pas commis l'imprudence d'appeler les jésuites pour leur confier l'instruction de la jeunesse : il fournissait ainsi un prétexte aux radicaux, qui s'en saisirent bien vite. Dès le mois de décembre de la même année eut lieu l'expédition des corps-francs, dirigée contre Lucerne : elle fut mise en déroute, mais on peut dire que la victoire profita plus aux vaincus qu'aux vainqueurs. En effet, le gouvernement lucernois, embarrassé d'un nombre considérable de prisonniers dont la plupart étaient des ressortissans d'autres cantons, ne sut déployer ni une rigueur juste et salutaire, ni une clémence magnanime. Il recula devant la triste obligation de punir, mais en même temps il exigea des rançons, et, faisant d'une haute question de droit une affaire d'argent, il s'aliéna les sympathies que lui avait acquises l'indignation causée par une attaque aussi perfide que coupable. La question des jésuites n'était pas terminée cependant par la victoire de Lucerne. L'ambition dominatrice, l'esprit d'intrigue et la redoutable activité de cet ordre fameux en faisaient un véritable épouvantail, bien propre à produire une forte impression sur la foule; son introduction au cœur de la Suisse, dans l'un des trois cantons désignés pour être tour à tour le siége du pouvoir fédéral, était un défi dangereux, un brandon de guerre civile. Si, à la diète de 1844, la proposition d'interdire l'établissement des jésuites, présentée par un député d'Argovie, n'avait pas trouvé d'appui, c'est que les adversaires les plus ardens du pacte fédéral ne se sentaient pas encore assez sûrs de l'opinion publique; un de leurs chefs, M. Druey, avait déclaré même que les jésuites étaient *inchassables*. A cette époque d'ailleurs, les cantons protestans de Bâle-Ville, de Vaud, de Genève et de Neuchâtel, laissant de côté le point de vue confessionnel, se montraient disposés à soutenir, par esprit de justice, la cause du gouvernement lucernois. Ce fut pourtant cette réserve même de quelques cantons protestans qui précipita la crise. Le radicalisme comprit que, dans ces cantons précisément, l'expulsion des jésuites pouvait fournir un thème fécond à l'éloquence démagogique, une formule excellente pour soulever les antipathies populaires. Le mot d'ordre fut donné partout, et l'agitation se propagea rapidement.

En février 1845, le peuple vaudois mit son gouvernement à la porte au cri de *à bas les jésuites!* et, vingt mois plus tard, Genève passait à son tour sous les fourches caudines du radicalisme. Par ces deux révolutions cantonales, la majorité de la diète se trouvait changée, et, les sept cantons catholiques persistant à former une alliance distincte, rien ne pouvait plus empêcher la guerre civile.

En effet, l'année suivante, l'armée fédérale fut mise sur pied, et, après une courte résistance, les états du *Sonderbund* succombèrent écrasés par le nombre. Leur chute entraîna bientôt la révolution de Neuchâtel. Le parti radical, maître du terrain, allait être à même de développer ses vues d'organisation avec d'autant plus de sécurité, que les événemens de 1848 vinrent dissiper toute crainte d'intervention étrangère. C'est à partir de ce moment qu'il faut étudier le radicalisme en Suisse; c'est à dater de cette époque qu'à Genève, à Lausanne, à Fribourg, on le voit maître d'appliquer ses théories et de donner sa mesure comme système de gouvernement. C'est sur ce terrain que nous voulons le suivre plutôt que sur le terrain fédéral, où son action a été quelque peu gênée par l'antagonisme des races et des intérêts. Ce qui frappe d'abord, quand on examine les résultats de cette prétendue régénération de la démocratie, c'est sa complète stérilité. On y cherche vainement une réforme utile, un progrès réel, ou l'avénement sur la scène politique d'hommes supérieurs méconnus ou repoussés par le régime précédent. Au contraire, s'il y a quelques pas accomplis, ce sont des pas rétrogrades, et la décadence est le cachet que le radicalisme imprime à tout ce qu'il touche. Les institutions démocratiques elles-mêmes semblent dépérir sous son influence. La souveraineté du peuple, le suffrage universel, la liberté de la pensée, la liberté de la presse et de l'association, tout cela n'est plus qu'un mensonge. Un machiavélisme éhonté devient l'allure habituelle du gouvernement et se glisse jusque dans les moindres détails de l'administration. La vénalité prend la place du dévouement; on fait du patriotisme comme un métier, pour gagner sa vie. Vaud et Genève surtout nous offrent un saisissant exemple de cette métamorphose, qui s'y est opérée plus brusquement et plus complétement qu'ailleurs.

I. — LE CANTON DE VAUD ET SA RÉVOLUTION RADICALE.

Issu en quelque sorte de la révolution française, qui l'avait délivré du joug bernois et constitué en état indépendant, le canton de Vaud n'avait accepté qu'à regret le pacte de 1815 et la constitution dont il avait été doté à la même époque. La part prise à ces deux actes par la sainte-alliance, quoique fort indirecte, suffisait pour les rendre impopulaires. D'ailleurs, la constitution de Vaud n'était pas démocratique; elle restreignait le droit électoral, en soumettant à un cens assez élevé l'éligibilité comme l'électorat. Elle établissait une aristocratie de riches paysans, qui avait contre elle la classe éclairée des villes, plus ou moins imbue des doctrines du libéralisme français. On se plaignait de l'état d'inertie dans lequel cette constitution plaçait toutes les forces vives du pays; on réclamait l'extension des droits électoraux, une représentation plus directe et plus fréquemment renouvelée. En 1830, l'exemple de Paris ayant montré combien il était facile de se défaire d'un gouvernement dont on ne voulait plus, une manifestation populaire se fit à Lausanne, et le conseil d'état vaudois fut contraint de céder la place à une assemblée constituante. Dans cette émeute, on n'employa pas d'autres armes que le bâton; mais ce n'en était pas moins un premier pas vers la reconnaissance du droit absolu de la souveraineté populaire. La sage modération des chefs empêcha seule le radicalisme de porter immédiatement ses fruits.

Le soulèvement de Lausanne avait éclaté le 18 décembre 1830; le 15 mai suivant, la constitution nouvelle fut acceptée par 13,178 citoyens sur 16,541 votans. Elle établissait le suffrage universel, n'excluant que les faillis et les assistés. Le pouvoir législatif était confié à un grand conseil élu par le peuple et renouvelé intégralement tous les cinq ans; les séances du grand conseil devaient être publiques; les membres du conseil d'état, pouvoir exécutif, nommés par lui, n'avaient dans son sein qu'une voix consultative. Le pouvoir judiciaire était déclaré indépendant; le pouvoir communal demeurait soumis au contrôle du conseil d'état, et la municipalité était placée sous la dépendance des conseils communaux. Le droit de pétition, la liberté de la presse et de l'association, étaient garantis; il n'y avait de restrictions apportées qu'à la liberté religieuse et à la liberté de l'enseignement, pour lesquelles le peuple vaudois ne semblait pas encore mûr.

Cette constitution, suffisamment libérale, changea bientôt l'aspect du canton de Vaud. Les hommes éminens qui furent placés à la tête de l'administration imprimèrent au pays une vie nouvelle. Animés d'un véritable patriotisme, ils se proposaient, non le triomphe d'un parti, mais la satisfaction des intérêts généraux, le développement de l'esprit national, le progrès moral et intellectuel du pays. Malheureusement ils ne surent pas toujours éviter les mesures révolutionnaires, ni se tenir en garde contre les illusions du pouvoir. Voulant, par exemple, réorganiser l'enseignement public, ils destituèrent en masse tous les professeurs de l'académie de Lausanne. Cet acte de brutalité radicale n'empêcha point, quelques années plus tard, le peuple de s'éloigner d'eux, en les stigmatisant du nom de *doctrinaires*, dès qu'ils prétendirent s'opposer aux conséquences extrêmes du principe démocratique. Cependant leurs efforts, dirigés par des vues excellentes et par un libéralisme sincère que ne rebutaient ni les obstacles ni les sacrifices, obtinrent quelques résultats très remarquables. Le canton de Vaud entra dans une voie féconde, où les améliorations se succédèrent sans relâche pendant quatorze années. Les finances, bien administrées, permirent de pousser activement les travaux publics. On vit le pays se couvrir de belles routes, admirablement entretenues et dignes d'être rangées parmi les meilleures de l'Europe. Les petites villes et les nombreux villages épars sur les bords du lac Léman furent de cette manière en contact plus direct soit avec Lausanne, soit avec Genève, et l'affluence des voyageurs contribua beaucoup à les faire prospérer; l'agriculture perfectionnée répandit l'aisance jusque dans les moindres hameaux. Des institutions de bienfaisance furent créées, des asiles s'ouvrirent à l'indigence, au malheur, à la vieillesse, et une maison pénitentiaire, construite à Lausanne, ne tarda pas à offrir sur le continent le premier modèle de l'application du système qui, en France et en Allemagne, était encore l'objet de discussions et d'études purement théoriques.

Cet élan généreux, auquel prenaient part toutes les classes de la société, ne se renferma pas uniquement dans la sphère du progrès matériel. Le peuple vaudois, quoique voué surtout aux travaux agricoles, est doué d'une intelligence très susceptible de culture soit littéraire, soit scientifique. Dans aucun autre pays peut-être, l'instruction primaire n'est plus universellement répandue que dans le canton de Vaud. Le régime de 1830 a été pour beaucoup dans ce progrès. L'académie de Lausanne, après sa réorganisation, jeta pendant

quelque temps un vif éclat; le collége cantonal fut reconstitué aussi sur de meilleures bases; une école normale fut créée pour les instituteurs; les écoles primaires se multipliaient sur tous les points du canton, et l'on s'efforçait d'y perfectionner l'enseignement, soit par l'adoption de bonnes méthodes, soit par l'extension du champ des connaissances, mises ainsi à la portée de tous.

Quand on reporte ses regards sur les quatorze années qui, dans le canton de Vaud, s'écoulèrent de la fin de 1830 au commencement de 1845, quand on passe en revue tous les progrès accomplis durant cette période, on se demande comment il est possible qu'une révolution ait éclaté dans cet heureux petit pays, où la liberté s'épanouissait si bien sous la conduite de magistrats intègres, entourés d'estime et de considération, non moins distingués par leurs lumières que par leur dévouement. Cette belle et paisible contrée ne connaissait ni la plaie du paupérisme des grandes villes, ni celle du prolétariat, qui afflige les centres de l'industrie manufacturière. La constitution ouvrait largement la porte aux réformes jugées utiles; aucun privilége n'existait; tous les citoyens jouissaient des mêmes droits. Les chefs de l'état se montraient dignes de la confiance du peuple; l'influence qu'ils s'étaient acquise dans la diète suisse par leur politique sage et conciliante devait flatter son amour-propre. Le seul tort qu'on pût leur reprocher, c'était de paraître oublier que l'élite intellectuelle dont ils faisaient partie ne formait pas la majorité de la population, d'avoir un peu trop perdu de vue les défauts, les préjugés et les tendances du caractère national. C'est au cabaret, le verre en main, il faut bien le dire, que le Vaudois traite le plus volontiers ses affaires; l'esprit d'observation, la réflexion, le bon sens, toutes ces solides qualités d'un peuple protestant et républicain, s'unissent chez lui à de vives et mobiles allures dont il importe de tenir compte. « Doués d'un génie naturel qui les rend propres à tout, a-t-on dit avec raison (1), les Vaudois sont retenus par une force d'inertie qui ne leur permet le plus souvent d'atteindre qu'à la médiocrité.... Ils sont plus gaillards qu'agiles, plus malins que perfides, plus renfermés que cachés. On ne se figurerait pas, en voyant leurs traits vagues, leurs bras tombant sur les côtés, en les entendant s'exprimer avec lenteur, ce qu'ils recèlent de sens et de finesse d'esprit. » Ce portrait trop fidèle explique la scission qui devait éclater tôt ou tard entre le gouvernement et la population vaudoise. Les gouvernés, se tenant à la *pinte* (2), n'avaient guère de contact avec les gouvernans. C'étaient en quelque sorte deux sociétés tout-à-fait différentes, dont la première inclinait au radicalisme, tandis que la seconde reconstituait une espèce d'aristocratie, très légitime sans doute, puisqu'elle ne cherchait d'autres priviléges que ceux du talent, du zèle et de la moralité, mais d'autant plus antipathique aux habitués du cabaret.

A ce germe de division vinrent bientôt s'ajouter des querelles religieuses. Le méthodisme, importé sur le continent par les Anglais, trouva dans le canton de Vaud un sol tout préparé à le recevoir. L'église nationale manquait de vie; elle semblait atteinte d'un assoupissement et d'un relâchement funestes; la force d'inertie n'y exerçait que trop son empire; on accueillit donc l'esprit de secte avec empressement comme un moyen de réveil. Des communautés

(1) *Tableau du canton de Vaud*, par L. Vulliemin; Lausanne, 1849, 1 vol.

(2) Nom vaudois des débits de vin.

séparatistes se formèrent malgré les obstacles que leur opposait la double intolérance des mœurs et de la loi; le méthodisme recruta ses adhérens surtout dans la société des salons, dans le monde officiel. Cette réaction d'orthodoxie et d'austérité, qui se fit sentir jusqu'au sein de l'église nationale, quoique certainement excellente en elle-même, eut le fâcheux effet d'aliéner encore davantage cette partie du peuple qui avait fait la révolution de 1830, et de fournir un prétexte assez plausible pour accuser le gouvernement de trahir la cause démocratique et d'abandonner les principes auxquels il devait son existence.

D'autres agitateurs ne tardèrent pas à surgir, qui, par un raisonnement fort logique, se crurent autorisés à employer les mêmes moyens. La propagande étrangère s'exerçait alors très activement en Suisse; elle avait ses comités, son état-major, sa hiérarchie, ses écoles, ses journaux, et toute une administration financière assez bien organisée pour subvenir aux frais de ses publications et à l'entretien de ses chefs, dont la plupart vivaient sans scrupule aux dépens de leurs adeptes. Dans le canton de Vaud en particulier, les ouvriers allemands, très nombreux, s'étaient organisés en associations qui, sous le prétexte de l'instruction ou de quelque but philanthropique, établissaient de véritables clubs où l'on travaillait à répandre les idées les plus subversives. Les uns franchement communistes, les autres prêchant l'athéisme, les jouissances matérielles et la révolution sanglante, impitoyable, agissaient également dans un sens hostile aux préceptes de la religion et de la morale, aussi bien qu'aux lois de l'ordre social. Des clubs animés de cet esprit existaient dans toutes les petites villes situées le long des bords du lac, de même qu'à Lausanne, à Moudon, à Payerne, à Aubonne et à Yverdun; ils avaient des bibliothèques composées des livres les plus dangereux, et entretenaient une correspondance suivie avec les sociétés du même genre qui se trouvaient, soit dans le reste de la Suisse, soit en France et en Allemagne. A Vevey, au mois de décembre 1844, on vit paraître un journal, en langue allemande, intitulé *Feuilles du temps actuel*, dont le rédacteur, Wilhelm Marr, nous apprend lui-même que le but ostensible était « de former une espèce de parloir dans lequel les partisans de la philosophie moderne pourraient se communiquer leurs idées. » Or, cette philosophie moderne enseignait « que Dieu n'est qu'un fantôme, que la vie à venir n'est qu'un mensonge, que le commerce n'est qu'une fraude autorisée, que la vengeance est un acte de justice naturelle. » — « Jeunes Allemands, s'écriait Wilhelm Marr, ne vous laissez pas épouvanter par le fantôme d'une providence.... Souvenez-vous que c'est à l'homme terrestre et non point à l'ame que vous devez consacrer tous vos efforts. » Et il résumait son système de morale dans ce souhait extravagant : « Oh! puissé-je voir de grands vices, des crimes sanglans, monstrueux, pourvu que je ne voie plus cette vertu qui m'ennuie! »

De telles doctrines font frémir, et la liberté de la presse devrait être maudite, si elle empêchait d'en interdire la publication. Cependant le gouvernement vaudois ne crut pas devoir sévir. Était-ce timidité, exagération de tolérance, ou bien pensa-t-il que le journal, écrit en allemand, n'aurait pas d'influence en dehors des associations allemandes? Quoi qu'il en soit, il se trompa; les appels adressés aux mauvais instincts par les *Blaetter der Gegenwart* furent bientôt traduits, commentés dans toutes les feuilles radicales du canton. Seulement on eut le soin de les voiler un peu, d'en adoucir la forme, afin de ménager les

oreilles qu'eussent effarouchées peut-être des propositions si crûment anarchiques; on ne perdit aucune occasion de faire sonner très haut l'épithète d'*aristocrate,* appliquée à tous ceux qui professaient des opinions contraires. La supériorité intellectuelle et morale devint le but des plus vives attaques. C'était en effet le seul privilége maintenu, et encore le gouvernement, loin de prétendre s'en attribuer le monopole, s'efforçait-il de le mettre à la portée de tous par le développement de l'instruction publique. La médiocrité jalouse, l'ambition des demi-savans de village n'en furent pas moins mises en jeu, tandis que, d'un autre côté, l'on caressait les préventions répandues dans la population des campagnes contre les dépenses occasionnées par le haut enseignement. Enfin, pour ébranler le peuple, on donna aux méthodistes le surnom de *jésuites protestans,* afin de les confondre dans l'animadversion publique avec les *jésuites ultramontains,* et de représenter le conseil d'état du canton de Vaud comme solidaire des fautes et des projets de celui de Lucerne. Cet artifice était grossier; un peu de réflexion aurait suffi pour faire comprendre que les méthodistes, si zélés dans la controverse et le prosélytisme, ne pouvaient être suspects d'alliance ni même d'entente avec les catholiques; mais ceux qui recoururent à ce triste moyen connaissaient bien la foule à laquelle ils jetaient en pâture cette formule simple et claire, propre à devenir l'écho de toutes les rancunes amassées dans les villages, de toutes les divisions, de toutes les haines suscitées par l'esprit de secte. Le peuple ne réfléchit guère; il obéit en général à des impressions plutôt qu'à des raisonnemens : la propagande des cabarets ne pouvait manquer de l'emporter sur celle des sociétés de tempérance, et c'est en effet ce qui arriva.

Afin de mieux organiser le mouvement qu'on préparait en vue d'un renouvellement partiel du conseil d'état qui devait avoir lieu le printemps suivant, les chefs radicaux se réunirent le 29 décembre 1844 au *casino* de Lausanne, et fondèrent la *société patriotique,* dont le but principal était d'agiter le pays, qu'elle ne tarda pas à couvrir d'un réseau de clubs auxiliaires établis dans toutes les petites villes vaudoises. Berne, qui se trouvait alors à la tête de la Suisse radicale, ayant envoyé un député, M. de Tavel, pour tâcher d'obtenir que le canton de Vaud donnât son adhésion aux mesures de rigueur contre Lucerne, le conseil d'état répondit qu'il n'estimait pas que les moyens de conciliation fussent encore épuisés; mais le comité qui siégeait au casino profita de cet incident pour provoquer une pétition demandant l'expulsion des jésuites, conformément au vœu exprimé par les assemblées populaires de la Suisse allemande. Cette pétition, colportée activement de commune en commune, de *pinte* en *pinte,* expliquée, commentée, souvent même imposée par les agens de la *société patriotique,* recrutés en partie dans les rangs des fonctionnaires de l'état, obtint un rapide succès; trente-deux mille signatures furent recueillies en quelques jours. Un tel résultat devait redoubler la confiance des chefs radicaux, qui jugèrent que le moment était venu d'essayer une grande assemblée populaire. Le dimanche 2 février, cette assemblée eut lieu à Villeneuve, à l'extrémité du lac Léman, près de l'entrée de la vallée du Rhône. Trois mille hommes environ se trouvèrent au rendez-vous, et, devant cette foule tumultueuse, l'éloquence révolutionnaire prit son libre essor. Des assemblées du même genre furent successivement convoquées sur divers points du canton, et partout l'avantage resta aux orateurs radicaux; des menaces et des cris de mort étaient proférés contre quiconque tentait de prendre la parole pour soutenir l'opinion opposée.

En présence de ces préludes d'un mouvement insurrectionnel, que faisait le conseil d'état? Espérant encore que le peuple vaudois ne se laisserait pas aveugler au point de prétendre fouler aux pieds les institutions qu'il s'était librement données et de se révolter contre les magistrats qu'il avait lui-même choisis, il refusait de mettre des troupes sur pied pour protéger le grand conseil, qui allait discuter les instructions des députés à la diète. La seule mesure qu'il jugea nécessaire fut de répandre, par la voie de la presse, son *préavis* touchant la question des jésuites, préavis contraire aux vœux des 32,000 pétitionnaires. Enfin, après une discussion assez vive, le grand conseil résolut d'adresser au canton de Lucerne une invitation amiable pour l'engager à renoncer de lui-même aux jésuites; puis, intimidé par le mécontentement qu'excita cette décision dès qu'elle fut connue, il nomma députés à la diète M. Druey, conseiller d'état, et M. Briatte, tous deux membres de la minorité, qui n'acceptèrent qu'à la condition de ne point se regarder comme étroitement liés par le vote de l'assemblée, et le grand conseil se sépara en toute hâte, afin d'ôter un prétexte à l'agitation.

On était au 13 février 1845; la *société patriotique* avait réuni au casino une espèce d'assemblée populaire, composée en grande partie d'ouvriers allemands. On y tenait les discours les plus incendiaires; on y préparait l'émeute qui ne tarda pas à descendre dans la rue. Le conseil d'état appela tardivement à son aide la milice, qui, divisée elle-même, ne lui fournit qu'un contingent dérisoire au lieu des six bataillons convoqués. Le gouvernement dut alors donner sa démission. Aussitôt la bande radicale, composée de quelques centaines d'individus parmi lesquels on comptait des étrangers, des femmes et des enfans, se porta sur la promenade de Montbenon, et là une échelle fut dressée contre un arbre à l'usage des orateurs démagogues. C'est du haut de cette espèce de tribune, bien digne d'une semblable mascarade, que M. Druey, qui, après la retraite de ses collègues du conseil d'état, s'était mis ouvertement à la tête de l'insurrection, acceptée sans répugnance par lui, proclama la souveraineté du peuple vaudois, puis une série de résolutions qu'il tira de sa poche ainsi que la liste des membres d'un gouvernement provisoire, en ayant soin de ne pas oublier son propre nom, qu'il désigna le premier aux acclamations de la foule. A partir de ce jour, le radicalisme prenait possession pour la première fois d'un canton suisse : on ne l'avait connu que comme moyen d'agitation; on allait le voir à l'œuvre sur le terrain du gouvernement.

Les décrets improvisés à Montbenon cassaient le grand conseil, modifiaient la loi électorale en ouvrant la porte aux interdits, aux assistés et aux *forçats libérés* (1), et convoquaient un conseil constituant; en attendant, ils suspendaient le cours régulier des lois et conféraient au gouvernement provisoire un pouvoir absolu. Le radicalisme triomphant avait du moins dans la personne de M. Druey un chef très supérieur aux aventuriers politiques dont il se trouvait entouré. M. Druey ne reculait pas devant le travail et comprenait la nécessité d'une administration bien réglée. C'est là le trait principal qui distingue la révolution du canton de Vaud de celle de Genève. Chacune de ces révolutions peut se résumer dans l'individualité d'un homme, et ces deux meneurs, quoi-

(1) Cette dernière catégorie fut cependant rayée deux jours après par le gouvernement provisoire.

que poursuivant un but à peu près pareil, présentent des différences très marquées dans leur caractère, leur conduite et les ressources de leur esprit.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur le rôle joué par M. Druey, sa capacité ne peut être contestée. C'est un esprit vigoureux, nourri par de fortes études, auquel il n'a manqué que le frein salutaire de la conscience pour réprimer ses écarts et le maintenir sur la bonne route. Son intelligence, fourvoyée dans les profondeurs de la philosophie allemande, porte en quelque sorte le cachet de ce scepticisme blasé dont le *Faust* de Goethe nous offre le type; seulement, les temps n'étant plus les mêmes, au lieu d'évoquer le diable, l'agitateur vaudois s'est voué corps et ame à la démagogie, dans l'espoir d'arriver également par ce moyen à la domination absolue, qui est toujours le rêve de l'orgueil dégoûté des impuissans efforts de la science. Né avec le siècle à Faoug, près d'Avenches, de parens peu aisés qui avaient tenu l'auberge de ce village, M. Druey fit des études assez complètes dans l'académie de Lausanne, et, après avoir obtenu le grade de licencié en droit, il alla passer quelque temps à l'université de Berlin. Il en revint imbu de la philosophie de Hegel, qui régnait alors, et pratiqua le barreau à Lausanne. Élu député au grand conseil, il commença par soutenir hautement la constitution de 1814, qui offrait, disait-il, « un mélange heureux de monarchie, d'aristocratie et de démocratie. » Seulement il réclamait en faveur de la liberté religieuse, et en 1829 il attaqua très vivement la loi qui, cinq ans plus tôt, l'avait supprimée; aussi, après la révolution de 1830, sa nomination au conseil d'état fut-elle considérée comme une concession faite à l'ancienne majorité, dont il était encore l'espoir. Devenu conseiller d'état, M. Druey ne tarda pas à se montrer sous un jour très différent. Il se mit en opposition avec ses collègues, mais ce fut pour se lier étroitement aux sociétés qui voulaient amener une révolution fédérale et accomplir la réforme du pacte au moyen d'une constituante élue par le peuple suisse, proportionnellement à la population et sans le moindre égard pour les souverainetés cantonales. Peu scrupuleux à l'endroit des principes, il comprit que, dans l'ère révolutionnaire où l'on entrait, le pouvoir appartiendrait à celui qui saurait le mieux exploiter à son profit l'idée démocratique. Il résolut donc de se faire l'homme de la multitude, bien décidé d'avance à tous les sacrifices d'opinion qu'exigerait de lui ce rôle scabreux. C'est ainsi qu'après s'être écrié dans la diète de 1844 : « De grace, ne nous faisons pas jésuites pour combattre les jésuites, et ne faisons pas du despotisme au profit de la liberté, » il se fit en 1845 l'auxiliaire de la révolte contre le conseil d'état, dont il était membre, et, le 14 février, décréta lui-même, du haut de l'échelle de Montbenon, l'expulsion des jésuites et le pouvoir absolu du gouvernement provisoire, dont il savait bien que la présidence ne lui serait pas disputée. Toutefois il se rappela en même temps que, pour sauver les apparences, tout devait se faire au nom du peuple souverain; aussi, dès le soir, on lut, affichées dans Lausanne, les *résolutions de l'assemblée populaire générale du canton de Vaud*. Les absens, c'est-à-dire les dix-neuf vingtièmes au moins du peuple, furent supposés avoir accepté ce qui s'était accompli sans même qu'ils en eussent connaissance. Voilà bien comment le radicalisme entend le suffrage universel! Quelques meneurs ameutent une minorité turbulente, lui font acclamer tout ce qu'ils veulent, puis le tour est fait; il n'y a plus qu'à se soumettre, à moins qu'on ne préfère prendre son fusil et descendre dans

la rue, triste ressource devant laquelle reculent presque toujours les amis de l'ordre et de la légalité!

Le gouvernement provisoire de Vaud, une fois installé, usa sans aucun ménagement de ses pleins pouvoirs pour destituer tous les fonctionnaires qui ne s'empressèrent pas de faire acte de soumission dévouée. C'était un moyen sûr de satisfaire beaucoup de rancunes et de jalousies qu'on rattachait ainsi au nouvel ordre de choses, et l'on avait de cette façon des places à offrir comme récompense au zèle des uns, comme appât à la cupidité des autres. « Les grandes choses, avait dit M. Druey, ne se font pas avec la raison seulement, mais avec les passions, et non pas seulement avec les passions généreuses, mais avec les passions basses et haineuses. » Ce précepte fut fidèlement suivi; les accusations les plus fausses et les plus perfides servirent de motifs pour se débarrasser de tous les hommes dont on redoutait le talent et la haute moralité. On cassa de nouveau l'académie de Lausanne, mais cette fois ce n'était pas pour la reconstituer sur des bases meilleures : on voulait frapper l'aristocratie de l'intelligence dans sa place forte et *radicaliser* les sources de l'enseignement.

Le grand conseil constituant, élu sous la pression des assemblées populaires et de la licence démagogique, entendit émettre dans son sein les propositions les plus subversives. L'organisation du travail et les idées communistes y trouvèrent d'ardens défenseurs, au nombre desquels figura d'abord M. Druey; l'opinion publique n'était pas favorable à ces théories, quoiqu'elle eût trouvé bon d'y puiser des armes contre les *aristocrates*. Un pays essentiellement agricole, où la division de la propriété existe depuis long-temps, ne se prête pas volontiers à l'application du communisme. De nombreux petits propriétaires plus ou moins obérés peuvent se laisser séduire au premier abord par l'espoir de se libérer et de s'arrondir aux dépens de quelque riche voisin; mais, dès qu'il s'agit de leur propre bien, ils repoussent avec effroi toute idée de partage. Les projets de ce genre qui essayèrent de se faire jour furent donc aussitôt écartés, et le gouvernement révolutionnaire dut les désavouer hautement. M. Druey, avec sa souplesse habituelle, s'empressa de faire volte-face et protesta contre toute atteinte au droit de propriété; il alla même plus loin : il fit expulser du canton Wilhelm Marr, le rédacteur des *Feuilles du temps actuel*, et dissoudre une société d'ouvriers allemands qu'à tort ou à raison il accusa d'être des communistes. De telles contradictions semblaient devoir compromettre son influence; mais, à ceux qui les lui reprochaient, il répondait en plaisantant qu'il ne regardait pas en arrière, comme fit la femme de Loth, qui fut changée en sel. Il connaissait sa supériorité sur ses collègues, dont pas un n'eût osé le contredire ni contrôler ses assertions; il agissait dans le grand conseil en véritable dictateur. « C'est le maître de la maison, dit un des pamphlets du temps; il voit l'admiration des uns, l'ignorance de la plupart, et la faiblesse de ceux mêmes qui pourraient lui répondre, tresser à ses opinions une espèce de couronne d'inviolabilité (1). » Tour à tour parleur infatigable dans les assemblées législatives et dans les fêtes ou banquets, journaliste verbeux, diffus, mais habile à manier le sophisme, à jeter un certain prestige sur ses déclamations triviales en y mêlant des formules philosophiques, membre actif des clubs, même les plus bas, il s'était acquis une popularité sans égale.

(1) *Causeries politiques*, par O. Hurt Binet; n° 2, juillet 1845.

L'objet principal de la nouvelle constitution fut de sanctionner les décrets de Montbenon : on admit le principe de l'initiative du peuple en établissant que toute demande présentée par huit mille pétitionnaires devrait être prise en considération par le grand conseil; on étendit le droit électoral à tous les Suisses fixés depuis un an dans le canton; on renforça le pouvoir exécutif, chargé de représenter l'omnipotence de la souveraineté populaire. Ce travail terminé fut livré au jugement des citoyens avec un commentaire apologétique sous forme de proclamation, destiné à être lu en chaire le dimanche 3 août. C'était une épreuve à laquelle on voulait soumettre le clergé, afin de bien constater sa complète dépendance vis-à-vis de l'autorité civile. Un grand nombre de pasteurs refusèrent d'obéir et donnèrent leur démission, aimant mieux se séparer de l'église nationale que de se faire des instrumens de propagande politique. La plupart d'entre eux n'en continuèrent pas moins à remplir leurs fonctions auprès de la partie du troupeau qui leur était demeurée fidèle, et les assemblées dissidentes qui se multiplièrent ainsi devinrent bientôt le prétexte de violences populaires que le gouvernement n'essaya pas même de réprimer. M. Druey encourageait « cette sauvagerie primitive, » qui, selon lui, prouvait l'énergie du peuple et annonçait que *l'intelligence était descendue dans les poings*. On laissa faire; puis, quand on put craindre que les dissidens, las d'être insultés et battus toutes les fois qu'ils se réunissaient pour prier en commun, ne tentassent d'organiser la résistance, on donna pleins pouvoirs au conseil d'état, qui s'empressa d'envoyer ses gendarmes saisir, non pas les perturbateurs, mais les ministres et leurs ouailles. La liberté religieuse fut tout-à-fait interdite et la persécution systématiquement organisée, de telle sorte que les émeutiers purent, avec la certitude de l'impunité, se donner la joie d'envahir toute maison suspecte et d'en maltraiter les paisibles habitans.

Comment se peut-il qu'un semblable régime se soit établi dans un pays naguère heureux et libre sans soulever l'indignation générale? N'est-ce pas là le démenti le plus formel donné à toutes ces belles phrases qu'on débitait jadis sur le bon sens du peuple et sur les bienfaits de l'instruction primaire? La population vaudoise n'a retiré de l'enseignement de ses écoles qu'une aptitude plus grande à se laisser séduire et abuser par les mensonges de la presse, par les trompeuses promesses du charlatanisme, et, quand une fois l'aveuglement est arrivé jusqu'au point de ne plus savoir distinguer le langage de la raison de celui des mauvais instincts et des passions déchaînées, il est bien difficile d'arrêter les progrès du mal. La presse ne fournit pas l'antidote en dose suffisante pour neutraliser les effets du poison qu'elle a si abondamment répandu; l'action individuelle rencontre des préventions qui paralysent ses efforts, l'exclusivisme de l'esprit de parti creuse un abîme infranchissable.

Après sa dernière révolution, le canton de Vaud ne tarda pas à subir le débordement du journalisme. De méchantes petites feuilles, remplies de personnalités insultantes, alimentées surtout par la jalousie et le mensonge, accoutumèrent le public à voir déverser le ridicule ou le mépris sur les hommes jusqu'alors les plus considérés et les plus dignes de l'être, ainsi que sur les principes qui sont la base nécessaire de toute morale et de toute religion. Cette action délétère semblait d'autant plus à redouter, qu'elle avait pour elle l'appui de la populace, qui plusieurs fois eut recours à la violence, afin de fermer la

bouche aux défenseurs de l'ordre social. Heureusement la population vaudoise renfermait encore assez de bons élémens pour résister à un pareil dissolvant.

Les conservateurs, surpris et dispersés d'abord par l'explosion du radicalisme, commençaient cependant à se rallier; ils sentaient la nécessité d'opposer une digue au débordement. S'ils ne pouvaient songer à ressaisir de si tôt l'influence qu'ils avaient perdue, du moins voulurent-ils faire acte d'existence et ne pas laisser croire qu'ils abandonnaient la partie. On vit paraître plusieurs journaux, rédigés avec vigueur et talent; une académie libre fut instituée à Lausanne, puis on créa des cercles politiques, et plus tard une église indépendante; mais il y avait bien des obstacles à vaincre : l'irritation était encore trop grande, trop soigneusement entretenue par la *société patriotique,* érigée en succursale du gouvernement. Le conseil d'état fit fermer les cercles, et l'église indépendante vit plus d'une fois ses ministres traqués par la gendarmerie comme des criminels. Dans la campagne, la population semblait accepter les faits accomplis; elle ne s'apercevait guère du changement de régime et témoignait peu de sympathie pour la classe qui en souffrait le plus. Le paysan est lent à s'émouvoir, tant que ses intérêts ne sont pas en jeu. Or, le radicalisme n'osait pas toucher à l'organisation des communes, il eût craint d'y rencontrer des résistances trop fortes. Satisfait d'avoir accaparé toutes les bonnes places, il se contentait de donner l'essor à ses tendances brutales et despotiques dans le domaine de l'administration cantonale. Sauf quelques mesures fiscales, la création d'une banque et divers changemens apportés dans l'organisation judiciaire, les travaux législatifs furent assez nuls. Après avoir vainement essayé de faire une loi sur la liberté religieuse, on abandonna de nouveau cette question à l'arbitraire du conseil d'état, et bientôt la guerre du Sonderbund vint distraire l'attention.

M. Druey, député aux diètes de 1846 et de 1847, se posa en adversaire déclaré de la politique de conciliation, qui avait jusqu'alors été celle du canton de Vaud. Il fut l'un des plus ardens promoteurs de la guerre, et, lorsqu'ensuite on s'occupa de la discussion du nouveau pacte, ses efforts contribuèrent à faire adopter la clause qui légalise le despotisme fribourgeois, ainsi que celle qui garantit aux cantons le droit d'interdire les sectes dissidentes. Son ambition atteignit enfin le but qu'elle rêvait. Une fois le pacte révisé et adopté par le peuple suisse, on le nomma membre du conseil fédéral (pouvoir exécutif), et la capacité qu'il déploya dans ce nouveau poste le fit, dès la seconde année, choisir pour président de la confédération.

M. Druey possède quelques qualités précieuses pour un homme politique : une grande assiduité au travail, une promptitude d'intelligence assez remarquable, de la chaleur, de la force, quoique sans noblesse, sans élévation, sans conviction puissante; un mépris prononcé pour l'élégance factice, joint cependant à quelque pédanterie; un talent d'orateur qui, à défaut de bonnes raisons, n'est jamais à court d'argumens spécieux ni de saillies originales. Nul n'a mieux compris comment la popularité s'acquiert et se conserve, en laissant de côté tout scrupule pour captiver les passions de la multitude, en descendant, pour se faire des amis, jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale. Peut-être l'avenir nous apprendra-t-il si M. Druey est capable de se transformer, si le tribun tour à tour habile et violent pourra devenir un véritable homme d'état. Sous un extérieur rude, sous des formes lourdes et un peu grossières, M. Druey cache un

esprit souple et qui ne manque ni de vivacité ni de finesse. C'est une de ces natures desquelles on peut attendre les évolutions les plus étranges; son passé nous le prouve déjà, et comme son idée favorite est de représenter toujours l'opinion de la majorité, quelle qu'elle soit, si celle-ci devient réactionnaire, il ne sera sans doute ni le dernier ni le moins ardent à revenir aux principes sous le drapeau desquels il fit ses premières armes dans la lice parlementaire.

Privés de leur chef par l'avénement de M. Druey à la présidence, les radicaux vaudois n'ont pas tardé à se diviser. L'élément révolutionnaire, inclinant de plus en plus au socialisme, a formé un parti plus avancé, qui sympathise ouvertement avec la cause du radicalisme européen et voudrait que la Suisse renonçât à sa politique de neutralité. De là des déchiremens dans le sein même de la *société patriotique*, où le gouvernement ne trouve plus l'appui qui avait d'abord fait sa principale force. Une opposition âpre et remuante a surgi du milieu des radicaux, tandis que les conservateurs voyaient leurs rangs se grossir d'un certain nombre de gens honnêtes, désillusionnés par les actes de violence et d'injustice qui se sont multipliés sous le nouveau régime (1). Las d'agitation, le peuple commence à ouvrir les yeux sur la véritable portée de tout ce charlatanisme démocratique, dont le résultat le plus clair est d'avoir satisfait l'ambition de quelques meneurs aux dépens de la prospérité et de la moralité publiques. Tout récemment, une question assez délicate, celle des *incompatibilités*, soulevée à l'occasion des nombreux employés de l'état qui figuraient dans la majorité du grand conseil, a dû lui être soumise. Le gouvernement aurait bien voulu éluder cette épreuve, mais des pétitions appuyées par les deux partis opposans l'ont forcé de s'y prêter; il a fallu se résigner à la terrible obligation de consulter le peuple. La votation s'est faite avec calme, et une majorité des deux tiers a prononcé que le conseil d'état ne pourrait plus peupler le grand conseil de fonctionnaires dont l'existence dépend de lui. Par suite de ce vote, on a dû procéder au renouvellement partiel du grand conseil pour remplacer ceux des députés qui, mis en demeure de choisir entre leurs fonctions législatives et leurs emplois salariés, se sont prononcés pour ceux-ci. Le résultat des nouvelles élections, faites dans des districts qui avaient jusque-là des représentans radicaux, s'est trouvé en grande partie favorable aux conservateurs. Il est évident que l'opinion publique commence à se modi-

(1) L'affluence des réfugiés politiques n'a pas peu contribué à produire ce double mouvement. Lausanne étant devenue le séjour de plusieurs des principaux chefs italiens et allemands, il s'y forma d'abord autour d'eux un noyau de mécontens que la conduite du pouvoir fédéral vis-à-vis des révolutionnaires étrangers irritait, et qui blâmaient à haute voix l'empressement docile des autorités vaudoises à exécuter ses ordres. A plusieurs reprises, Mazzini, défiant la surveillance de la police, y vint animer par sa présence et par ses paroles des réunions où d'ardens radicaux vaudois sympathisaient avec toutes les espérances des réfugiés. Son journal, *l'Italia del Popolo*, s'est publié à Lausanne en 1849, 1850 et dans les premiers mois de 1851. La même imprimerie qui l'éditait avait déjà, en 1846 et 1847, fait d'assez nombreuses publications destinées à exciter et entretenir l'agitation des esprits en Italie. C'était comme une espèce de succursale de la grande typographie de Capolago, qui, de l'extrême frontière du Tessin, répandait à profusion dans la Lombardie, dans les états du pape et dans le Piémont, les écrits qu'on n'aurait pas pu faire imprimer au-delà des Alpes. Lausanne se trouvait moins bien placée; ses relations avec l'Italie étaient plus difficiles, et l'établissement n'a pu prospérer.

fier. L'aveuglement du peuple vaudois se dissipe; il ne pouvait en effet qu'être passager, comme les causes qui l'ont produit. Après la guerre du Sonderbund, l'effervescence s'est calmée peu à peu, et l'on a envisagé plus froidement les prétendus bienfaits du régime révolutionnaire. Or, sans être le moins du monde *réactionnaire*, tout citoyen personnellement désintéressé dans la question doit arriver tôt ou tard à reconnaître que le pays a plus perdu que gagné, soit au point de vue matériel, soit au point de vue intellectuel et moral. Malgré l'augmentation des impôts, la situation financière est loin de s'être améliorée. Lausanne a vu diminuer le lustre de son académie et la plupart de ses notabilités scientifiques ou littéraires obligées de s'expatrier pour aller chercher fortune ailleurs. Le respect et la considération, ces deux élémens de l'autorité, indispensables surtout dans une république, ont subi de rudes atteintes. L'église nationale n'a pu subsister qu'en se résignant à courber la tête sous le joug que lui impose l'omnipotence du conseil d'état. Enfin l'on s'est aperçu que l'ordre et la liberté souffraient également d'un pareil état de choses, et, chez les esprits même les plus prévenus, il s'est opéré un retour assez marqué vers des idées de conciliation et de justice. Aussi, quoique le gouvernement ait encore la majorité dans le grand conseil, les dernières élections ont prouvé qu'elle ne lui était plus aussi inféodée dans le pays, et que, s'il veut se maintenir, il faut renoncer à cet exclusivisme dont il n'a que trop abusé déjà.

Après cet échec, on peut prédire la chute du système radical dans le canton de Vaud, et le socialisme, malgré ses efforts pour lui succéder, ne paraît pas avoir de chances; ce sera donc au parti libéral conservateur qu'appartiendra tôt ou tard l'héritage politique des radicaux, qui, dans le pays de Vaud comme partout en Europe, n'auront marqué leur passage au pouvoir que par des ruines.

II. — GENÈVE AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION DU 7 OCTOBRE 1846.

« On ne peut nier que les vingt-cinq années antérieures à 1840 n'aient été pour Genève une époque de progrès, » écrivait M. James Fazy en 1840 (1). Or, M. Fazy ne pouvait certes pas être soupçonné de partialité pour un régime qu'il aspirait à renverser, et que plus tard il représenta comme ayant fait subir au peuple vingt-sept années de tyrannie et d'oppression. Ce témoignage arraché par l'évidence mérite d'être conservé pour servir de point de comparaison à l'historien qui voudrait apprécier la conduite de M. Fazy comme chef de parti d'abord, ensuite comme président de la république genevoise.

En recouvrant son indépendance après la chute de l'empire français, Genève se vit obligée d'accepter, avec un agrandissement de territoire, une population toute catholique, qui changea la cité protestante en un canton mixte. Un projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire fut soumis au vote de tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans au moins et accepté par 2,444 suffrages contre 334. Cette constitution n'était pas très démocratique; elle établissait un cens d'environ 30 francs, créait des magistratures nombreuses et fort peu rétribuées, et n'admettait point l'action directe de la souveraineté du peuple; mais elle ouvrait la porte à toutes les modifications qui

(1) *Revue de Genève*, 1re livraison, Genève, 1840; c'était alors un recueil mensuel.

seraient plus tard jugées nécessaires, en donnant le droit d'initiative aux membres du grand conseil, alors nommé conseil représentatif. Ainsi, dès l'année 1819, la loi électorale fut révisée, et le cens successivement réduit à la modique somme de 3 francs 25 centimes. L'organisation judiciaire fut notablement perfectionnée. Genève comptait parmi ses législateurs des hommes du plus haut mérite, tels que Bellot, Rossi, Dumont, Sismondi, de Candolle, Pictet. Les savantes et profondes discussions du conseil genevois étaient dirigées par un règlement qui a souvent été cité comme un modèle pour les assemblées délibérantes. Dans l'administration, le vieil esprit républicain dominait; les magistrats, tout dévoués à la chose publique, ne recevaient en retour de leurs efforts qu'une faible indemnité, mais ils se trouvaient heureux d'obtenir l'estime et la considération de leurs concitoyens. Les finances étaient administrées avec cette intelligence, cet ordre et cette économie qui distinguent en général les négocians genevois. Soumise d'ailleurs au contrôle de la publicité la plus grande, la balance financière de Genève pouvait être vérifiée par chacun, grace aux comptes-rendus annuels imprimés, distribués et souvent reproduits en partie dans les journaux du canton. Les impôts étant très modérés, le budget n'offrait pas de ressources bien considérables; mais, grace à la sagesse de l'administration, il suffisait amplement aux besoins de l'état, et se soldait presque toujours par un excédant de recette. Aussi chaque année voyait s'exécuter quelque amélioration, fonder quelque établissement d'utilité publique, qui n'accroissaient pas les charges des citoyens. L'instruction publique, cette source à laquelle Genève a puisé son lustre, fut le premier objet de la sollicitude des conseils. De nouvelles branches d'enseignement furent introduites soit à l'académie, soit au collége; on créa un musée d'histoire naturelle, un jardin botanique; on multiplia les écoles primaires. En même temps on ne négligeait pas l'assainissement et l'embellissement de la ville; on construisait des ponts, on améliorait les routes. L'état venant au secours des communes les plus pauvres, le canton offrait un aspect d'aisance qui frappait tous les étrangers. Les cultes n'étaient pas oubliés : églises et temples,cures et presbytères recevaient des subsides soit pour les réparations urgentes, soit pour les constructions nouvelles, lorsqu'elles devenaient nécessaires. Le traitement des pasteurs ayant été augmenté, celui des curés le fut aussi, quoique le traité de 1815 eût stipulé simplement qu'il serait maintenu comme par le passé.

A côté de l'action gouvernementale, des sociétés particulières travaillaient avec non moins d'ardeur au bien-être de la petite république. L'association fait la force des pays libres; elle groupe et féconde les efforts, qui, s'ils étaient isolés, resteraient stériles. Avec sa population de soixante mille ames et un budget d'un million à peine, le canton de Genève a réalisé dans l'espace de vingt-cinq années un ensemble d'institutions tel qu'on n'en rencontre guère que dans les capitales des grands états. Les citoyens semblaient rivaliser de zèle avec l'administration. Non contens de l'aider de leur concours, ils se préoccupaient entre eux des moyens propres à favoriser le développement national. L'agriculture, l'industrie, les beaux-arts, étaient ainsi soutenus et encouragés de la manière la plus réellement utile. Les jeunes gens de toutes les classes pouvaient puiser les notions scientifiques nécessaires à leur profession dans des cours donnés par des professeurs éminens. Une école spéciale d'horlogerie avait

été fondée pour former d'habiles ouvriers. En 1825, Genève eut son musée de peinture (1), qui contribua puissamment à l'essor des artistes genevois. Cette ville avait, l'une des premières parmi les cités du continent, été dotée d'une caisse d'épargne; plus tard on y joignit une caisse des familles, où de plus fortes sommes étaient reçues; des bibliothèques populaires, des salles d'asile, des maisons d'orphelins, un dispensaire et maints autres établissemens fondés par une bienfaisance éclairée témoignaient du bon emploi que les riches savaient faire de leur superflu. Le commerce, jouissant d'une entière liberté, prospérait en dépit des entraves apportées par les douanes sardes ou françaises, et l'exemple de Genève aurait pu fournir ainsi par anticipation un argument sans réplique aux partisans du libre échange.

Quant au gouvernement, il rencontrait peu d'opposition. Les critiques qu'on lui adressait ne portaient que sur des détails tout-à-fait secondaires. Assurément ce régime avait ses imperfections; c'était une machine très compliquée, dont les rouages n'étaient pas tous excellens. La routine arrêtait quelquefois la marche des améliorations. Une réforme utile devait, avant d'être adoptée, passer par la filière d'une foule de comités délibérans, et risquait fort d'en sortir très amoindrie. Cependant, depuis que Genève était franchement entrée dans la voie du progrès modéré, ayant à sa tête un digne magistrat, M. le syndic Rigaud, qui, par sa politique conciliante et son noble caractère, avait conquis une popularité bien méritée, tout prétexte semblait ôté à la polémique des partis, et en effet l'heureuse république ne ressentit d'abord presque pas le contre-coup de la révolution française de 1830; elle demeura calme, tandis que la plupart des autres cantons subissaient des secousses plus ou moins violentes.

Cependant, pour quiconque connaissait l'histoire de Genève et son caractère national, il était facile de prévoir qu'au sein de cette prospérité, inouie dans ses annales, il ne serait pas impossible de trouver des élémens de division, de rallumer le feu de la discorde dans cette république, déjà désignée par un auteur italien du XVIe siècle sous le nom de *la Città dei Malcontenti*. En effet, le penchant au mécontentement et au blâme est si naturel aux citoyens genevois, que ceux-ci ont inventé un mot pour l'exprimer; ils disent que le Genevois est *avenaire*, et Jean-Jacques Rousseau lui-même portait dans son génie ce cachet bien marqué de sa nationalité. Le retentissement des journées de juillet, les réfugiés italiens, polonais, allemands, qui affluèrent alors en Suisse, les mouvemens populaires de Vaud, Berne, Argovie, Fribourg, Zurich, etc., vinrent fournir d'excellens prétextes aux agitateurs. Sans tenir nul compte des réformes nombreuses introduites dans la constitution de 1814, on la représenta comme ayant été imposée par l'aristocratie, sous la pression des baïonnettes autrichiennes; on prétendit que la souveraineté du peuple était méconnue, on réclama le suffrage universel : étrange prétention dans un pays où tout citoyen qui possédait l'âge requis et n'était ni banqueroutier, ni assisté, ni repris de justice, avait le droit, en payant 3 francs 25 centimes, de se faire inscrire sur le tableau électoral! Ces déclamations eurent pour premier résultat d'amener, en 1834, lors de l'expédition des réfugiés contre la Savoie, la création d'une *société populaire*, espèce de club d'où, le cas échéant, devait sans doute sortir

(1) Ce musée fut construit par la munificence des demoiselles Rath.

un gouvernement provisoire prêt à seconder les projets de la légion polonaise-italienne. Toutefois on s'était trop pressé, et la population, étonnée d'abord, prit bientôt parti pour le conseil d'état contre les étrangers audacieux qui violaient si indignement les droits de l'hospitalité.

Malheureusement, l'année suivante, le troisième jubilé de la réformation de Genève, célébré avec beaucoup d'éclat, eut le double inconvénient d'indisposer les catholiques et de mettre tout le peuple en émoi. Les démêlés avec la France au sujet de l'espion Conseil en 1836 et du prince Louis-Napoléon en 1838 contribuèrent à entretenir cette effervescence, d'autant mieux qu'en 1836 comme en 1838, le gouvernement avait vu dans le peuple un appui et non pas un péril; mais l'illusion ne tarda pas à se dissiper. Quand il n'y eut plus rien à craindre de l'extérieur, les esprits se tournant vers la politique, l'opposition devint tout à coup plus hostile, plus exigeante. Dans le conseil représentatif, elle réclama l'établissement d'une municipalité pour la ville de Genève. Après un débat très animé, cette proposition, déjà repoussée comme tendant à créer un antagonisme dangereux au sein du canton, essuya un nouvel échec; mais dès-lors les radicaux eurent un prétexte pour fonder une association destinée à éclairer l'opinion publique sur ce point, ainsi que sur quelques autres réformes constitutionnelles. Établie le 3 mars 1841, cette association déclarait vouloir se renfermer dans la légalité la plus stricte; ses seules armes devaient être la discussion et la presse. Bientôt cependant les mécontens de toutes sortes, les amours-propres froissés, les jaloux et les ambitieux, se groupèrent autour d'elle. Ses fondateurs, comme il arrive presque toujours, furent dépassés, le mouvement qu'ils prétendaient diriger les entraîna. Au mois d'octobre de la même année, la question des couvens d'Argovie fut l'objet d'une assemblée populaire dans laquelle on entendit les discours les plus démagogiques, et quelques semaines plus tard, le 21 novembre, éclatait une manifestation tumultueuse qui força le conseil représentatif à changer la loi électorale et à convoquer une assemblée constituante, élue par le suffrage universel.

Le conseil d'état, pris au dépourvu par cette explosion inattendue, et voyant que la milice n'était pas disposée à le soutenir, consentit, avec un dévouement bien digne d'éloges, à rester à la tête du pays comme gouvernement provisoire. L'ordre se rétablit promptement, et les élections pour la constituante se firent sans trop de tumulte. Malgré les efforts des radicaux, elles donnèrent la majorité au parti libéral conservateur. Néanmoins les principes démocratiques furent adoptés comme base de la nouvelle constitution. A la place d'un seul collége électoral, qui comprenait auparavant le canton tout entier, on créa 10 arrondissemens, dont 4 pour la ville et 6 pour la campagne. Le nombre des conseillers d'état, qui était de 25, fut réduit à 13. Au conseil représentatif de 274 députés, qui se renouvelait annuellement par une élection de 30 membres, on substitua un grand conseil de 176 députés, élus pour quatre ans et se renouvelant par moitié tous les deux ans. La ville de Genève fut dotée d'un conseil municipal. Le grand conseil resta chargé de l'élection du conseil d'état, ainsi que du choix des juges et des membres du parquet. Le jury fut introduit dans la cour de justice criminelle. L'organisation de la police fut modifiée et améliorée. Les traitemens des magistrats furent en général augmentés, afin d'en rendre les fonctions plus accessibles à tous, sans pourtant en faire une profes-

sion lucrative. Enfin on soumit le consistoire de l'église protestante à l'élection populaire, pour le mettre en harmonie avec les autres institutions de la démocratie. Quant aux catholiques, on ne put rien changer aux traités de 1815, qui avaient réglé leurs intérêts religieux.

La constitution fut votée par les citoyens en juin 1842; sur 11,586 électeurs, 5,426 seulement prirent part à cette votation; le nombre des acceptans s'éleva à 4,842. On procéda immédiatement aux élections du grand conseil, où la même majorité l'emporta d'une manière plus décisive encore que dans la constituante, et ensuite à celles du conseil d'état, qui fut composé d'hommes nouveaux, sauf trois membres de l'ancien gouvernement. M. le syndic Rigaud, porté au grand conseil par les suffrages de quatre colléges, se retrouva chef du pouvoir exécutif, comme avant le 22 novembre. Un pareil résultat ne répondait guère aux espérances des radicaux. Aussi, quoiqu'ils eussent obtenu la majorité dans l'élection pour le conseil municipal de la ville de Genève, ne tardèrent-ils pas à s'organiser en opposition turbulente contre le régime issu du suffrage universel. Des clubs s'établirent pour agiter le peuple en excitant ses défiances contre le conseil d'état, qu'on représentait comme n'ayant d'autre préoccupation que d'escamoter le triomphe de la démocratie. Pendant les derniers mois de 1842, l'irritation fit de tels progrès, que les conservateurs crurent devoir prendre, de leur côté, quelques mesures défensives. Ils formèrent entre eux des espèces d'embrigademens destinés, si cela devenait nécessaire, à protéger le gouvernement contre l'émeute. Les passions s'animaient, la tribune du grand conseil était habituellement envahie par des perturbateurs qui s'essayaient à exercer une pression sur ses débats; les députés les plus courageux étaient insultés dans la rue au sortir des séances; de part et d'autre, on se préparait à la guerre civile, qui semblait inévitable.

En effet, le 23 février 1843, à propos d'un article de loi sur les visites domiciliaires, l'émeute éclata dans la tribune; des menaces et des cris de mort se firent entendre contre les membres de la majorité du grand conseil. L'énergie du président fit évacuer la tribune; mais, tandis que la discussion continuait à huis-clos, l'émeute parcourait la ville, et des rixes violentes s'engageaient sur plusieurs points. Après une lutte assez vive, les insurgés furent néanmoins mis en pleine déroute. Malheureusement, après la victoire, on poussa, vis-à-vis des vaincus, la générosité jusqu'à la faiblesse : on leur accorda une amnistie complète. C'était mal connaître les radicaux. Le langage de leurs journaux n'en devint que plus insolent, et, le calme apparent qui suivit détournant l'attention publique du travail souterrain qui s'accomplissait dans les bas-fonds de la société, on se crut à l'abri de nouvelles tentatives révolutionnaires.

Genève, à vrai dire, ne semblait pas avoir trop souffert jusqu'à ce jour des changemens apportés à sa constitution. On voguait en pleine démocratie, sans ressentir encore les inconvéniens du nouveau régime. Le suffrage universel donnait des résultats tels qu'on n'avait point d'abord osé les espérer. Le gouvernement suivait une politique très modérée, mais ferme, repoussant les suggestions de l'esprit de parti, et cherchant à effacer les traces des conflits antérieurs, à rétablir la concorde entre les citoyens des diverses classes de la société. Les années 1844 et 1845 s'écoulèrent donc assez paisibles; la révolution vaudoise agita bien quelque peu les esprits, mais l'attitude ferme du parti con-

servateur empêcha que l'ordre ne fût gravement troublé. L'état prospère de la fabrique d'horlogerie, qui occupe à Genève un si grand nombre d'ouvriers, ne facilitait guère les menées démagogiques. Malgré les efforts du radicalisme, habile à profiter des prétextes que venaient lui fournir les questions fédérales pour réveiller l'antagonisme et l'exploiter à son profit, la majorité demeurait compacte et paraissait même tendre plutôt à s'accroître. Les élections pour le renouvellement du grand conseil en offrirent la preuve. On se plaisait à croire la crise révolutionnaire terminée, en voyant Genève entrer franchement dans la voie démocratique, avec ses vieilles habitudes républicaines et sa longue expérience de la liberté. Hélas! on oubliait que la liberté ne peut que trop facilement ramener au despotisme, quand elle est arrivée à ce point de développement où, la force matérielle ayant perdu presque tout son empire, la loi n'a plus d'autre sanction que celle du sentiment moral qui implique la nécessité de s'y soumettre.

L'émeute du 13 février 1843 avait fait une brèche à l'autorité légale. En reculant, par esprit de conciliation, devant la nécessité de punir, le gouvernement s'était placé sur un mauvais terrain; il avait en quelque sorte reconnu le droit de l'insurrection et traité avec elle comme avec une puissance : déplorable faute qui, loin de lui rattacher les coupables ainsi amnistiés, leur donna le sentiment de leur force et de sa faiblesse! Vainement on prétend se soustraire à la pression de la foule : si l'élément moral et intellectuel ne sait pas s'imposer résolûment, la force brutale reprend bientôt le dessus. Jusqu'ici les sociétés n'ont jamais pu échapper à cette alternative. Dans la lutte du bien et du mal, l'énergie est la condition de la victoire; aussi le mal triomphe-t-il le plus souvent, parce que son audace ne recule devant rien. Genève devait faire la cruelle expérience de cette puissance terrible du mal; quatre années suffirent pour altérer profondément ses mœurs républicaines, pour aveugler sa population, généralement cultivée et intelligente, au point de lui rendre odieuses les institutions auxquelles étaient dues l'indépendance et la prospérité du pays.

Après la chute du gouvernement vaudois en 1845, resté seul debout entre les deux partis extrêmes, le canton de Genève se montrait fidèle à sa politique conciliante, appuyant ce qu'il pouvait y avoir de juste dans les griefs allégués par les états du Sonderbund, et faisant appel au patriotisme suisse pour repousser les mesures brutales que proposaient leurs adversaires. Aussi le radicalisme dirigea-t-il bientôt tous ses efforts contre ce dernier obstacle, dont la persistance l'exaspérait. Il lui fallait à tout prix obtenir en diète une treizième voix pour l'expulsion des jésuites, afin de pouvoir accomplir ensuite la révolution fédérale qu'il méditait. Le suffrage universel n'ayant pas réalisé les espérances préconçues, on s'apprêtait à essayer encore une fois de l'émeute et des barricades. A Genève, de même que dans le canton de Vaud, le radicalisme s'était en quelque sorte incarné dans un homme, seul, comme M. Druey, au milieu d'une foule d'incapables, d'ambitieux jaloux et de dupes exaltées; mais ce chef unique offrait un type différent, moins original et plus passionné. M. James Fazy appartient essentiellement à l'école révolutionnaire française; il est un produit du journalisme parisien. Son esprit s'est développé, son éducation s'est faite dans cette société superficielle et joyeuse des enfans perdus de la presse quotidienne de Paris, journalistes en sous-ordre dont la plupart exploitent sans beau-

coup de scrupule la bonhomie du public. Antipathique par nature aux profondes spéculations de la philosophie allemande, il relève directement de l'école incrédule du xviiie siècle, et semble n'avoir jamais senti le besoin de doctrines plus élevées, de principes plus solides. Homme d'opposition par excellence, toutes ses facultés se sont exclusivement consacrées à l'art d'attaquer les places fortes de l'ordre social, non pas, comme les faiseurs de systèmes, en vue d'établir une organisation nouvelle, mais simplement pour le plaisir de satisfaire son humeur inquiète et d'ouvrir un champ libre aux caprices de sa volonté. L'ambition porte chez lui le caractère des fantaisies d'un enfant gâté que la moindre résistance irrite, et qui n'a pas plus tôt obtenu l'objet de ses désirs, qu'il aspire à quelque autre, comme s'il trouvait du charme à se créer sans cesse des obstacles.

Il y a encore entre M. Fazy et M. Druey une différence essentielle : c'est que l'agitateur genevois est par excellence ce qu'on pourrait nommer un révolutionnaire de *l'espèce aristocratique.* En cela, il n'a fait que se prêter aux tendances des ouvriers genevois, de ces singuliers démocrates qui n'aiment à confier leurs intérêts qu'à un *monsieur du haut.* Quand on peut à Genève donner à ses tendances démagogiques un certain parfum d'aristocratie et unir surtout la qualité d'homme de lettres à celle de *prolétaire de bon ton*, il est rare qu'on ne réussisse pas. M. James Fazy nous offre un exemple curieux des succès de cette espèce. Écrivain diffus et peu correct, il a su mettre à profit, vis-à-vis des ouvriers de Genève, sa position littéraire, si obscure qu'elle fût. *L'Homme aux Portions,* publié par lui en 1821, et les *Voyages d'Ertelib*, en 1822, contenaient sous le voile de l'allégorie la critique du système social et de l'organisation politique de la Suisse; ces opuscules passèrent inaperçus. En 1826 parurent de lui des scènes historiques : *la Mort de Lévrier,* pauvre conception empruntée à l'histoire de Genève, et dans laquelle la prosodie n'était pas moins maltraitée que la langue. La même année, il publia des *Opuscules financiers,* où quelques idées assez justes sont présentées sous une forme confuse et déclamatoire. En 1828, dans un écrit dont le titre était original, *la Gérontocratie, ou Abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France*, M. Fazy se plaçait sur son véritable terrain : il déployait une certaine verve de pamphlétaire, et lançait quelques traits piquans contre les travers de la restauration française; mais, par une singulière fatalité, M. James Fazy fournissait d'avance des armes contre lui-même, car il était destiné à n'arriver au pouvoir qu'après l'âge de cinquante ans, c'est-à-dire au moment où l'on pouvait, sans trop d'injustice, commencer à le ranger parmi les *Gérontes*. En 1830, il écrivait à Paris dans quelques-uns des journaux de l'opposition la plus avancée. Pendant les journées de juillet, on le vit paraître à l'Hôtel-de-Ville avec les autres publicistes qui s'y portèrent pour s'installer en gouvernement provisoire. Il se considérait alors comme citoyen français, ainsi que le prouva son interrogatoire dans un procès qu'il eut à subir, deux ans plus tard, pour délit de presse. Déjà, en octobre 1830, il avait été condamné par défaut en qualité de rédacteur de *la Révolution*, pour n'avoir pas rempli les formalités imposées par la loi. Ce fut à la suite de sa seconde condamnation que, dégoûté probablement par la perspective de la prison qui menaçait les journalistes de son parti, il revint à Genève et choisit désormais sa petite patrie pour théâtre de son activité remuante, sans perdre de vue les projets du radicalisme européen, aux-

quels il devait probablement avoir été initié par ses relations avec les principaux membres des comités révolutionnaires dont Paris était le centre.

La situation géographique de Genève, sa longue lutte contre un voisin puissant qui menaçait son indépendance, son renom comme berceau du protestantisme calviniste, son lustre littéraire et principalement scientifique, lui ont donné une importance toute particulière en Europe. La position de cette ville, libre depuis trois cents ans, au milieu des trois nationalités française, italienne et allemande, la part qu'elle a prise au mouvement intellectuel ainsi qu'à presque tous les grands événemens de l'époque moderne, le rôle surtout qu'elle joua dans le XVIe siècle en ouvrant ses portes aux nombreuses victimes de la persécution religieuse, firent naître chez quelques hommes le projet d'en faire l'asile des réfugiés politiques, l'embryon d'un état républicain modèle, qui agirait par rayonnement sur ses alentours, et servirait ainsi de la manière la plus efficace la cause de la démocratie. L'ambition de M. James Fazy adopta volontiers ce plan, qui pouvait faire de Genève une sorte de levier avec lequel on aurait remué le monde. L'idée avait certainement un côté généreux; mais les tendances du radicalisme s'opposaient elles-mêmes à la réalisation de ce projet en confondant les barricades révolutionnaires avec la résistance passive, la foi profonde et les armes purement spirituelles des réformés du XVIe siècle.

A Lausanne, le radicalisme avait procédé par les prédications de cabaret; à Genève, il suivit une autre tactique. M. Fazy fonda un journal, *l'Europe centrale*, dans l'intention de préparer les voies et de se concilier le peuple, dont il flattait l'orgueil par l'appât des hautes destinées promises à la république-modèle. En 1834, il soutint l'expédition polonaise-italienne et blâma la conduite du gouvernement genevois, contre lequel dès-lors il entreprit une polémique aussi injuste qu'acrimonieuse. Ses attaques ne produisirent d'abord que de la défiance; pendant les sept années suivantes, il ne parut point avoir conquis la moindre influence apparente dans les cercles politiques de l'opposition. Cependant il avait jeté au sein de la multitude un levain qui fermentait en secret. Lorsqu'en novembre 1841 éclata le mouvement populaire provoqué par l'association du 3 mars, M. Fazy se trouva le véritable chef de l'émeute, et peu s'en fallut qu'il ne la fît tourner à son profit personnel. Sans la promptitude avec laquelle le conseil d'état et le grand conseil se résignèrent à la convocation d'une constituante, il devenait maître de la situation et s'emparait du pouvoir cinq ans plus tôt qu'il ne l'a fait.

Élu membre de la constituante, il y donna carrière à son éloquence diffuse et sophistique. Maniant la parole avec un aplomb que rien ne pouvait déconcerter, discutant avec une aigreur bien propre à faire vibrer les passions populaires, et payant d'audace quand il était à bout d'argumens, il fut bientôt le favori de la foule. Après le 13 février 1843, M. James Fazy, qui avait jugé bon de s'abstenir ce jour-là, reparut quand l'amnistie fut proclamée, et ne se montra que plus violent et plus audacieux dans son journal, qui n'était plus *l'Europe centrale*, morte en 1835, ressuscitée en 1841 sous le titre du *Représentant*, qui était devenu la *Revue de Genève*. Passé maître dans l'art d'embrouiller les questions, déployant toutes les ressources que la dialectique peut fournir au rhéteur pour soutenir et gagner sa cause, il exerçait sur le public cette espèce de fascination qui résulte des tours d'adresse exécutés par un prestidigitateur

habile. Le parti radical de Genève, battu dans les élections, était ainsi tenu en haleine; garanti des atteintes du découragement, il demeurait uni, résolu, prêt à saisir la première occasion qui se présenterait de s'insurger au nom de la constitution violée, car c'est toujours là le grand épouvantail dont les agitateurs se servent pour renverser les gouvernemens les plus constitutionnels.

Cette occasion s'offrit bientôt. Le 4 octobre 1846, la décision du grand conseil relative au Sonderbund, tout en réprouvant l'alliance des cantons catholiques, demandait qu'avant d'employer vis-à-vis d'eux des mesures de rigueur, on fît encore une tentative de conciliation. L'opposition prétendit que c'était trahir la cause nationale, vendre le pays aux jésuites et à l'étranger. Au sortir de la séance, M. James Fazy convoqua une assemblée populaire dans le temple de Saint-Gervais, et la maintint en permanence pendant les deux jours suivans. Excitant les esprits par ses discours, il fit nommer, sous le nom de *commission exécutive des décisions de l'assemblée*, une espèce de gouvernement insurrectionnel. Alors, le procureur-général ayant lancé dans la journée du 6 des mandats d'arrêt contre les principaux meneurs de cette démonstration illégale, la révolte éclata, des barricades furent construites sur les ponts qui joignent le quartier de Saint-Gervais au reste de la ville, et, vers le soir, les insurgés commencèrent à tirer des coups de fusil sur les bateaux qui traversaient le lac. La nuit se passa en démarches inutiles pour prévenir une collision sanglante. Le 7 au matin, la ville présentait l'aspect d'une place de guerre où, toute affaire cessante, on se préparait au combat. Ce n'était qu'avec une profonde douleur que le conseil d'état cédait aux exigences d'un si pénible devoir. Aussi recula-t-il devant la mesure la plus urgente, et, au lieu de confier des pleins pouvoirs à un chef militaire expérimenté, il préféra garder par-devers lui toute la responsabilité du commandement, espérant jusqu'au bout que le conflit n'aurait pas lieu, ou que du moins un déploiement de forces imposantes et une décharge d'artillerie plus bruyante que meurtrière suffiraient pour y mettre fin promptement. Il eut en effet l'avantage dans une première journée; mais, après ce succès qui pouvait être décisif, il manqua de prévoyance et d'énergie : il laissa s'écouler toute une nuit sans tenir les insurgés en haleine. Ceux-ci profitèrent de l'inaction du gouvernement, et le lendemain c'était au parti radical que restait la victoire. Il se passait à Genève, sur la place du Molard, la même scène à peu près que sur la promenade de Montbenon à Vaud. Comme M. Druey, M. Fazy tirait là un papier de sa poche devant la populace frémissante : ce papier contenait en même temps la liste d'un gouvernement provisoire et un programme politique, dont la disposition essentielle modifiait à l'avantage des radicaux la loi électorale. La révolution était consommée.

Le grand conseil, rassemblé pour recevoir la démission du conseil d'état, fut dissous par une troupe d'émeutiers, et, quelques jours après, on procéda, suivant les décrets de M. James Fazy, à de nouvelles élections. Le nombre des députés au grand conseil était réduit à 90, dont 44, nommés par la ville, formant un collége électoral dans lequel dominaient les radicaux, et 46 par la campagne, divisée en deux colléges seulement, de force inégale, mais où la majorité appartenait aux catholiques. Les conservateurs n'en obtinrent pas moins quelques nominations, dues à un concours que les catholiques allaient leur retirer dès qu'ils croiraient plus avantageux de s'entendre avec les radicaux.

Cette alliance monstrueuse ne tarda pas à s'opérer. Malgré l'apparente incompatibilité qui existait entre le parti ultramontain et M. James Fazy, porté au pouvoir par haine des jésuites et du Sonderbund, le fait est que leurs tendances convergeaient vers un but commun : la destruction de l'ancienne Genève, de la république protestante, œuvre de Calvin, maintenue pendant trois siècles par l'esprit des institutions établies sous l'influence de son génie.

Dans un *Essai sur l'Histoire de Genève* publié en 1838, M. Fazy avait assez ouvertement exposé ses vues à cet égard. Hostile par instinct à l'austérité du rigide réformateur et ne faisant pas grande estime de sa mission religieuse, il l'accusait d'avoir comprimé l'essor de la démocratie. Aussi, dès qu'il se vit en position d'agir efficacement en sens contraire, il s'empressa de porter la sape et la pioche sur tout ce qui restait encore de l'édifice de Calvin, et l'antagonisme catholique lui vint en aide dans cette œuvre de destruction avec un aveugle empressement. Le grand conseil commença par condamner les membres du précédent gouvernement à payer les frais de l'émeute pour les punir d'avoir rempli leur devoir en défendant contre elle l'autorité que le peuple leur avait confiée. Ensuite la constitution, révisée dans un sens tout-à-fait radical, fut acceptée par le peuple à une assez grande majorité, parce que les catholiques la votèrent avec enthousiasme. Elle se bornait, en fait de progrès politique, à étendre le droit électoral aux faillis et aux assistés. C'était indiquer assez clairement qu'on en voulait surtout à la supériorité morale, et les actes postérieurs du gouvernement provisoire, maintenu dans ses fonctions avec M. James Fazy pour président, ne laissèrent aucun doute à ce sujet. Cette constitution établit un conseil d'état de sept membres à 5,000 francs de traitement, nommés par l'ensemble des électeurs réunis en un seul collége à la ville. Ce conseil se renouvelle tous les deux ans, alternativement avec le grand conseil, élu par les trois colléges électoraux, en sorte que chaque année le pays est agité par des élections générales, sans compter celles des députés fédéraux, celles des autorités communales, celles des membres du consistoire et enfin celles des pasteurs. Le suffrage universel ainsi placé à la base de toutes les institutions est organisé de la manière la plus favorable aux pressions du tumulte et de la violence. Les élections doivent être validées, d'abord après le dépouillement du scrutin, par le bureau même qui les a dirigées, et dont le président est nommé par le conseil d'état. Les divers départemens de l'administration se composent chacun d'un seul conseiller d'état ayant sous ses ordres des commis salariés; les anciens comités auxiliaires et gratuits sont supprimés pour faire place à la bureaucratie. L'action du pouvoir exécutif est ainsi rendue plus libre, mais aussi plus arbitraire et plus despotique. Représentant direct de la souveraineté du peuple, il ne doit avoir d'autre entrave que la responsabilité personnelle de ses membres, garantie fictive dans un pays où la frontière se trouve à moins de deux lieues du centre. Le droit de voter, sauf pour les élections municipales, est accordé à tous les Suisses domiciliés dans le canton. L'organisation judiciaire est établie sur le principe du juge unique, avec le jury pour le criminel et le correctionnel. La contrainte par corps est abolie. Le droit de grace appartient au grand conseil.

Cependant toutes ces modifications constitutionnelles, quelque graves qu'elles fussent, n'étaient pas de nature à contenter beaucoup les révolutionnaires en sous-ordre. Il fallut leur offrir d'autres satisfactions plus positives. La curée des

places fut ouverte à quelques-uns, et les destitutions brutales se succédèrent bientôt pour fournir les moyens de récompenser le dévouement des héros des barricades. Une loi sur l'instruction publique, cassant tous les professeurs de l'académie et du collége, permit de sacrifier aux rivalités envieuses les membres du corps enseignant dont on redoutait le plus l'influence. C'était encore trop peu. On savait bien que la victoire n'avait été qu'une surprise; on sentait le besoin d'avoir sous la main une armée de soi-disant travailleurs, prétoriens en blouse, propres à entretenir l'agitation et à maintenir le nouveau pouvoir en face d'une majorité très douteuse. On créa donc des ateliers nationaux. Le comblement des fossés, le nivellement des fortifications extérieures et la construction d'une route sur la rive gauche du lac réunirent des centaines d'ouvriers qui abandonnaient volontiers leurs occupations sédentaires pour un travail moins assujétissant. On n'exigeait pas d'eux beaucoup d'assiduité; ils pouvaient tenir plus souvent en main le verre que la pioche et recevoir leur paie comme au terme d'une journée laborieuse. Le peuple souverain a droit à des ménagemens; on est trop heureux qu'il veuille bien consentir à gagner ainsi sa pauvre vie, tandis que ses meneurs se partagent les dépouilles opimes. Il est vrai que cela coûte cher, mais c'est une dépense inévitable. Si l'argent est le nerf de la guerre, il est l'ame des révolutions. C'est lui qui leur donne l'être, les alimente et les conserve. Avant, pendant et après, elles en font une consommation perpétuelle. Tant que l'argent abonde, elles mènent joyeuse vie; à mesure qu'il diminue, elles deviennent de plus en plus maussades et chagrines, puis féroces quand elles ne meurent pas de faim sur les débris de l'orgie. Genève était une riche proie; mais les appétits du radicalisme ne sont point de nature à se contenter aisément. Après avoir dissipé toutes les ressources disponibles, ce qui ne fut pas long, il fallut trouver des expédiens. On s'empara, par une loi spoliatrice, des fondations utiles que les citoyens soutenaient soit de leur bourse, soit de leur activité désintéressée; on les contraignit de verser leurs capitaux dans la caisse de l'état. En même temps, on recourut à l'emprunt, fondement sur lequel reposent toutes les théories financières de M. James Fazy, qui ont eu pour résultat de grever le pays de quelques millions de dettes, sans réussir cependant à combler le déficit, toujours béant comme un abîme dans lequel le radicalisme doit périr. Jusqu'en 1846, une sage économie avait dirigé l'administration des finances du canton de Genève. Le budget des dépenses ordinaires s'élevait en moyenne à 1,300,000 francs, ce qui fait à peu près la millième partie de celui de la France, en sorte que chaque millier de francs dans l'un représente un million dans l'autre. A la fin de cette même année 1846, malgré la révolution d'octobre et trois mois d'un gouvernement provisoire, les comptes de l'exercice se soldèrent encore par un excédant de recettes de 171,694 francs; mais, à peine arrivés au pouvoir, les nouveaux magistrats, montrant le plus profond dédain pour ce qu'ils appelaient les vues mesquines de leurs devanciers, entrèrent dans un système tout différent. L'équilibre financier fut bientôt détruit par les frais des ateliers nationaux, cette expérience ruineuse dans laquelle l'état de Genève se lança le premier, comme pour donner au monde un avant-goût des merveilles du socialisme. Dès la fin de 1847, on entrait à pleines voiles dans le régime des déficits, et l'année suivante le conseil d'état faisait voter un emprunt de 100,000 francs de rente 4 pour 100,

soit 2,500,000 francs de capital. Cet emprunt ne devait être émis que successivement et par quart, d'année en année; mais peu de mois après il fallut revenir sur cette résolution, et les trois derniers quarts furent émis tout à la fois. Les particuliers s'empressant fort peu d'y souscrire, quoiqu'on le leur offrît à 85 francs, les caisses des administrations secondaires, telles que les banques, la caisse d'épargne, l'hôpital, etc., furent mises à contribution.

A côté de son grand livre de la dette publique, le gouvernement radical ne négligeait pas non plus la ressource des bons du trésor, *rescriptions*, comme on les appelle à Genève, et il en a usé si largement, que, d'après le compte-rendu publié en mai 1850, le chiffre de cette dette flottante s'élevait à 1,010,225 fr. 51 cent. Du reste, si l'emprunt ne trouvait pas faveur parmi les capitalistes, il n'en était pas moins déjà dépensé en entier le 31 mars 1850, ainsi que cela résulte d'un rapport officiel qui constate à cette époque un déficit de 139,748 fr. 32 cent., inférieur, selon toute probabilité, à ce que devait être réellement le découvert occasionné par les dépenses considérables que l'administration avait jugées nécessaires dans l'intérêt de sa politique, et qui ne se trouvaient pas encore toutes liquidées (1).

De tels gaspillages ne répondent guère aux promesses d'un parti qui prétend être celui du gouvernement à bon marché. Aussi s'efforça-t-il d'en amortir l'effet en affirmant que la vente des terrains des fortifications de la ville suffirait non-seulement à couvrir l'emprunt, le déficit et les rescriptions, formant un total de 3 millions au moins, — ce qui, proportion gardée, équivaudrait en France à 3 milliards de déficit, — mais encore qu'elle fournirait pour l'avenir d'importantes ressources qu'on pouvait escompter sans crainte. Or la plus grande partie de ce terrain, nivelé à grands frais et mis en vente vers la fin de l'année dernière, demeure jusqu'ici sans acheteur, et, malgré cet échec, qui semblait devoir dissiper toutes les illusions, le grand conseil a continué de voter aveuglément de nouvelles dépenses extraordinaires (2). Cependant, chose incroyable et désolante à la fois, avec tant d'argent si rapidement employé, aucune amélioration vraiment importante n'a été accomplie; les travaux entrepris demeurent inache-

(1) Le budget de 1849 fera mieux apprécier encore la voie dans laquelle est entré le radicalisme genevois. Il avait été fixé d'abord à la somme de. . . . . . . 1,337,577 fr.
qui devait être couverte par les recettes, estimées à. 1,288,745

laissant un déficit de. . . . . 48,832 fr.

Mais, d'après le compte-rendu au grand conseil en 1850, les dépenses se sont élevées à. . . . . 1,625,642 fr. 28 c.
Les recettes n'ont été que de. 1,073,108 53

Différence, soit déficit réel. . . . . 552,533 fr. 75 c.

Dans la même année, des sommes très fortes ont été consacrées à des travaux extraordinaires en dehors du budget; mais ce déficit énorme s'explique, en partie du moins, par l'augmentation des traitemens d'employés et de fonctionnaires qui, en 1841, ne s'élevaient ensemble qu'à 271,081 francs, tandis qu'en 1849 ils atteignaient à la somme de 423,316. Les frais seuls de la police, département dont M. James Fazy a la direction, se sont élevés de 26,400 fr. à 75,581 fr. 88 cent.

(2) Pour les seuls mois de janvier et février 1851, les sommes ainsi votées dépassent déjà 1,200,000 fr.

vés, et quelques-uns des ouvrages auxquels l'emprunt était spécialement destiné par la loi qui le votait ne sont pas même commencés aujourd'hui.

Après cela, comment s'étonner de la défiance invincible qu'a soulevée le radicalisme? Quatre ans de règne ne lui ont pas assuré une position plus stable. Il domine moins par sa propre force que par la répugnance de ses adversaires pour les luttes violentes, pour les émeutes et les querelles de la rue. Son grand art consiste à manipuler avec dextérité la matière électorale, et il y apporte un mélange d'audace et de ruse devant lequel toute opposition légale est complétement impuissante. Usant sans scrupule de ses moyens d'influence sur les électeurs, il emploie tour à tour la flatterie et l'intimidation. Tantôt c'est une route ou bien un pont que l'on propose de construire au moment où l'on a besoin des votes de ceux qui sont intéressés à l'exécution de semblables projets; tantôt ce sont des injures et des insinuations perfides lancées dans les journaux contre les conservateurs qu'on accuse d'être des *réactionnaires altérés de vengeance*, des *traîtres vendus à l'étranger*. Puis, quand vient le jour de l'élection, le local où elle doit se faire est assiégé de bonne heure par une foule turbulente qui envahit les bureaux sous la présidence de quelque fonctionnaire du gouvernement, organise dans la salle une fabrique de bulletins à l'usage surtout des électeurs de la campagne qu'on circonvient sans peine, fait apporter du vin pour rafraîchir les gosiers altérés par de fréquentes disputes dont le bruit étouffe toutes les réclamations, et enfin prononce sur la validité des élections, qu'elle annule sans cérémonie quand elles sont contraires au gouvernement (1).

En ce genre de roueries, le radicalisme genevois est fort habile, c'est une justice à lui rendre; il est vrai qu'il n'a pas d'autre expédient pour se soutenir. L'inertie de ses adversaires ne lui donne pas de prise; il voudrait bien les forcer à prendre son emprunt, à l'aider de leur bourse et de leur influence; mais il n'ose, parce qu'il sent que, dans un pays libre depuis des siècles, les résistances individuelles seraient opiniâtres et useraient vite son pouvoir né d'hier. L'opposition conservatrice, quoique exclue des conseils, n'en occupe pas moins une haute place dans le pays par ses lumières, par ses richesses, par l'estime qui l'entoure. Son activité se dirige sur les moyens de contre-balancer l'effet des mauvaises doctrines et d'y soustraire la jeunesse. Elle s'est efforcée de créer, en dehors de l'action gouvernementale, un centre de mouvement intellectuel et d'éducation morale qui conserve au pays sa bonne renommée, tout en lui préparant un meilleur avenir. Ne perdant pas courage, elle a continué la lutte dans la presse et dans les élections avec une persévérance remarquable.

En 1849, le peuple étant appelé à réélire le conseil d'état, les conservateurs essayèrent de nouveau leurs forces. Un comité d'hommes indépendans et actifs

(1) C'est ainsi qu'en 1848 l'élection de M. le général Dufour et de deux autres candidats conservateurs, comme députés au conseil national, fut cassée, quoiqu'ils eussent obtenu la majorité des suffrages. Dès que le résultat du scrutin fut connu, on entendit crier : « Aux armes! » et la crainte d'une émeute fit trouver un prétexte d'annulation dans de légères irrégularités qui ne pouvaient avoir aucune influence sur le vote. D'ailleurs le président des bureaux était lui-même le candidat des radicaux, et le lendemain le gouvernement, accusant les conservateurs d'avoir cherché à faire du désordre, menaçait de donner sa démission, si l'on persistait à repousser ses candidats.

organisa le mouvement électoral avec un tel succès, que le parti radical effrayé dut mettre en jeu tous les ressorts dont il pouvait disposer. On vit les membres du gouvernement monter sur les tréteaux des assemblées populaires pour plaider eux-mêmes leur cause; rien ne fut négligé pour gagner surtout les communes catholiques. En même temps, des bruits sinistres étaient répandus pour effrayer cette partie de la population qui craint par-dessus tout les manifestations bruyantes de la rue. Huit jours avant l'élection, à propos d'un article publié par le *Journal de Genève*, on instruisit un procès de haute trahison, dans lequel le parti conservateur devait être gravement compromis. Enfin le 12 novembre, lorsque tous les électeurs du canton affluaient à la ville, le temple de Saint-Pierre, local consacré au scrutin, se trouva si bien encombré d'une foule compacte et résolue à empêcher la marche régulière des opérations électorales, que toute la journée se passa en rixes violentes auxquelles succédèrent, vers le soir, des scènes dignes du temps de la terreur. Les membres du comité conservateur eurent presque tous à subir de mauvais traitemens, et en particulier le docteur Baumgartner, le plus redoutable adversaire du régime radical, faillit être mis en pièces par des misérables qui, n'ayant pu s'emparer que de ses vêtemens, les brûlèrent sur la place publique, en dansant une ronde accompagnée des plus féroces imprécations. Cependant, au milieu de ce tumulte, malgré les violences et les irrégularités de toutes sortes protégées par le désordre, le conseil d'état ne fut réélu qu'à une majorité de 700 voix à peine sur un total d'environ 11,000 électeurs présens.

Le radicalisme, enhardi par ce triomphe si chèrement obtenu, ne garda plus de ménagemens. Des destitutions frappèrent tous les employés suspects d'opinions conservatrices; on décréta la destruction des fortifications, l'agrandissement de la ville, la division de plusieurs communes rurales, afin d'agir d'une manière plus efficace sur le corps électoral et d'augmenter l'ascendant du pouvoir exécutif. Différentes mesures plus ou moins brutales ne tardèrent pas à dissiper tout à-fait le prestige de modération dont M. Fazy s'était entouré d'abord. Bientôt il ne fut plus même possible de croire à son héroïque désintéressement, quand on le vit accepter le don de 200 toises de terrain (estimées 300,000 fr.) que le grand conseil lui vota sur la proposition de l'un de ses dévoués partisans. Les élections de 1850, pour le renouvellement intégral de ce corps, où les conservateurs ne purent obtenir un seul représentant, vinrent mettre le sceau à sa domination absolue. Désormais il n'y avait plus moyen de se faire illusion : c'était un dictateur que la constitution avait établi sous le nom de président, et qui aspirait à concentrer en lui seul toute la souveraineté populaire. Du reste, M. James Fazy ne s'en cachait pas dans son organe ordinaire; cumulant les fonctions de journaliste avec celles de premier magistrat du canton de Genève, il continuait à se servir de sa plume exercée pour représenter comme des ennemis du pays les 4,500 citoyens qui lui refusaient leurs voix; il les accusait ouvertement de tramer des complots; puis, sommé de fournir des preuves et de les mettre en jugement, il déclarait qu'en l'absence de loi positive sur le prétendu délit dont ils s'étaient rendus coupables, on se bornerait à se passer de leur concours et à les tenir en état de suspicion. Cependant, sous cet apparent dédain pour une opposition qui, malgré ses échecs successifs, persiste et refuse son appui, se cache un profond dépit de se trouver, après quatre

ans de règne, aussi peu avancé que le premier jour dans la confiance publique, de n'avoir en perspective d'autres ressources que l'augmentation des impôts ou des mesures révolutionnaires. Arrivé au but de ses efforts, M. Fazy semblait devoir jouir en paix de son triomphe, régner sans peine sur la république soumise, et voici que le contraire a lieu : récemment de nouvelles difficultés ont surgi pour le dictateur genevois. Des conflits avec le pouvoir judiciaire, des embarras suscités par l'esprit absolu du dictateur, viennent ébranler sa puissance, tandis que ses adversaires, auxquels appartient encore la majorité intelligente, l'élite morale du pays, assistent comme spectateurs aux dissensions intestines du parti radical.

C'est que M. James Fazy, quoique bien supérieur à tout le reste de son parti, ne possède point les qualités d'un homme d'état. Il est essentiellement agitateur, il ne peut vivre dans le repos; le gouvernement paisible et régulier est antipathique à sa nature remuante, son ambition rêvait autre chose. Il s'est jeté dans la lice avec la pensée de travailler au succès de la démocratie européenne. Les événemens ont trompé son espoir, mais il défend sa position avec une opiniâtreté tenace qui compte toujours sur l'imprévu. Genève n'était pour lui qu'un échelon, et il n'a pu réussir à s'élever plus haut, même dans la réorganisation fédérale, où, moins heureux que M. Druey, il s'est vu repoussé par une défiance invincible. Réduit à l'étroite sphère d'une administration cantonale, il s'y trouve mal à l'aise, d'autant plus que les vieilles habitudes républicaines du pays le gênent et le heurtent à chaque pas. Sa politique d'expédiens, qui végète au jour le jour, n'y peut fonder un système durable. Ses théories financières, dont il avait fait l'épreuve aux dépens de son patrimoine privé, l'ont conduit, dans sa carrière publique, en face d'un déficit énorme que les ressources ordinaires de l'état sont impuissantes à combler. Sentant que l'avenir lui échappe et voulant tirer tout le parti possible du présent, il n'hésite pas à se mettre en contradiction flagrante avec son passé par des mesures qui dévoilent le vrai caractère du radicalisme, et qui font en quelque sorte toucher au doigt les conséquences extrêmes auxquelles il est entraîné fatalement. Lui, le défenseur si zélé du libre échange et des principes d'économie politique, il n'a presque pas dit un mot, pas fait une démarche pour s'opposer à l'établissement des douanes fédérales qui ont porté un coup funeste à la prospérité de Genève; lui, jadis partisan si zélé de la séparation des pouvoirs, il force le procureur-général à donner sa démission pour avoir voulu maintenir intacte l'indépendance de la justice; lui, journaliste qui a vécu d'opposition, qui doit tout ce qu'il est à l'usage, à l'abus même de la liberté de la presse, ne pouvant supporter qu'elle se retourne maintenant contre son pouvoir, il n'a pas craint de proposer contre cette liberté une loi qui, par l'élasticité de ses termes ainsi que par les odieux moyens d'exécution qu'elle implique, laisse bien loin derrière elle les fameuses ordonnances de Charles X (1).

(1) Ce projet, devant lequel son grand conseil a reculé, mérite d'être conservé comme l'un des monumens les plus instructifs du faux libéralisme de notre époque. On en jugera par le premier article : « Article 1er. — Les auteurs soit d'écrits publiés, soit de correspondances adressées à des autorités étrangères ou destinées à leur être communiquées, contenant contre la politique du canton de Genève, ses conseils ou les membres de ces conseils, de fausses imputations qui pourraient exposer le canton à des réclama-

Il est vrai que M. James Fazy s'est vu obligé de subir la loi commune et inexorable qui tôt ou tard atteint tous les agitateurs révolutionnaires. Il a dû, si ce n'est par goût, du moins par politique, satisfaire les exigences des hommes dont l'appui fait sa force. Or, la plupart de ces hommes n'ont que des passions et des instincts, tandis que leur chef affichait la prétention d'avoir des principes; et, en obéissant à leur impulsion, le gouvernement est entré dans une voie où il ne peut faire un pas sans se heurter contre les écueils de l'arbitraire et de la violence. C'est ainsi que tout récemment la Société des Arts, composée d'environ cinq cent soixante membres, qui a rendu tant et de si grands services, vient d'être expulsée du bâtiment du musée qu'elle occupait conformément au désir exprimé par les donatrices de ce bâtiment et d'après une convention faite avec la ville. Non-seulement on l'a mise à la porte, mais encore elle se voit réduite à recourir aux tribunaux pour demander qu'on lui restitue ses collections et sa bibliothèque. Des citoyens qui se rassemblent et unissent leurs efforts pour encourager les arts, qui ouvrent des écoles pour la jeunesse et font donner des cours presque gratuits à l'usage des ouvriers, qui se cotisent pour subvenir aux frais d'une exposition publique de peinture et à l'achat des tableaux jugés les plus dignes : quel crime abominable ! Aussi les formes les plus brutales du despotisme ont été employées contre eux. C'est fort peu républicain sans doute, mais les radicaux ne veulent plus de ces *nids d'aristocrates*, comme ils les appellent, où l'on se permet de perpétuer les vieilles traditions du véritable patriotisme, généreux et dévoué, qui a fait jadis la renommée de Genève. Ils entendent être seuls les maîtres partout, et, comme le disait naguère un de leurs magistrats dans le grand conseil, ils préfèrent l'enseignement de la cantine à celui des académies. Réussiront-ils à vaincre les résistances tenaces que l'esprit genevois leur oppose sur ce point? C'est douteux, à moins toutefois que le parti catholique n'ait résolu de leur prêter son appui jusqu'à ce qu'il ne reste plus un rayon de lumière dans la cité de Calvin. En effet, c'est à ce parti que revient la plus grande part de responsabilité, car les élections du consistoire de l'église nationale, faites le mois dernier, ont prouvé pour la seconde fois que la majorité dans la population protestante appartient toujours aux conservateurs, et tend à s'accroître plutôt qu'à diminuer.

Quoi qu'il en soit, Genève radicale a vu successivement toutes ses libertés attaquées et amoindries. En échange des bienfaits dont elle jouissait, de l'aveu même de M. James Fazy, la révolution lui a donné des douanes, une bureau-

tions ou à des plaintes soit de la confédération, soit de l'étranger, seront punis d'un emprisonnement de trois mois à un an. — Si ces imputations ont été l'occasion, la cause ou le prétexte de menaces de la part d'un gouvernement étranger, elles seront punies d'un emprisonnement d'un an à cinq ans. — Si elles ont exposé le canton de Genève à des hostilités, elles seront punies d'une réclusion de cinq à dix ans. » On peut se faire une idée de la manière dont aurait été appliquée cette loi d'après la phrase suivante, extraite d'une lettre adressée par le conseil d'état au procureur-général, en date du 9 novembre 1849, pour le requérir d'avoir à diriger des poursuites contre le *Journal de Genève :* « Une longue série d'articles appuie l'interprétation que nous donnons des intentions que nous prêtons à ceux qui les ont écrits et mis en circulation. » Et cette interprétation donnée en si mauvais français, c'était un prétendu complot contre la sûreté de l'état entraînant la *peine de mort!*

cratie coûteuse, un grand livre de la dette publique, des centimes additionnels, l'accroissement inévitable des impôts, un présent plein de malaise et d'inquiétude, un avenir inconnu qu'on ne peut s'empêcher de redouter en voyant la décadence de tout ce qui avait fait jusqu'ici le lustre et le bien-être de la petite république. Grande leçon pour ces pays où, de faiblesse en faiblesse, de concession en concession, de bouleversement en bouleversement, on abandonne l'un après l'autre les principes sur lesquels repose l'ordre social, et l'on marche d'un pas rapide vers le joug du radicalisme, le pire de tous!

III. — LES RADICAUX DANS LA SUISSE ALLEMANDE.

A Genève et dans le canton de Vaud, le parti radical s'offre à nous sur son plus brillant théâtre, représenté par ses chefs les plus habiles Dans le reste de la Suisse, il a été moins heureux, il n'a guère réussi que par la terreur brutale, et son règne a déjà fini sur quelques points.

Dans la guerre du Sonderbund, la ville de Fribourg avait succombé la première. Soit qu'il fallût accuser les chefs militaires de trahison ou d'impéritie, elle s'était rendue sans combat, et l'on n'avait pas même fait observer bien scrupuleusement la capitulation qui lui avait été accordée. Dès que les troupes fédérales l'eurent occupée, le parti radical, qui ne formait à Fribourg qu'une très petite minorité, — trois à quatre cents hommes environ, — se rassembla dans la salle du théâtre, et se hâta de poser les bases d'une constitution nouvelle, en ayant soin de décréter qu'elle ne serait point soumise au peuple et ne pourrait être modifiée en aucune façon avant un terme de dix ans. C'était procéder assez cavalièrement et se jouer sans trop de gêne du suffrage universel ainsi que de la souveraineté populaire; mais le parti radical sentait bien que l'appui des baïonnettes fédérales faisait toute sa force : il voulait en profiter pour établir un système durable, se réservant ensuite d'employer, s'il le fallait, la violence et la terreur pour étouffer les tentatives de révolte, quand il se retrouverait seul en présence de la majorité opprimée.

Ce calcul était certainement habile, et il obtint un plein succès. La population, frappée de stupeur, laissa faire. On mit en prison quelques membres de l'ancien gouvernement; on dressa une liste de suspects, et on les mit largement à contribution; on supprima des couvens; on prit des mesures rigoureuses contre la presse. En un mot, le premier résultat de cette révolution faite au nom de la liberté fut de donner l'essor au despotisme radical, qui se mit aussitôt à l'œuvre sans scrupule et sans pudeur. Il est vrai qu'autrement la révolution eût été immédiatement suivie d'une réaction qui aurait nécessité de nouveau la présence des troupes fédérales. A Fribourg, l'ultramontanisme dominait de telle sorte, que les préparatifs de défense faits pour s'opposer à l'expulsion des jésuites avaient causé dans le peuple un enthousiasme fanatique. Le parti libéral proprement dit n'y comptait qu'un fort petit nombre de membres éclairés. Après avoir essayé en 1830 de faire entrer le canton de Fribourg dans la voie du progrès sage et graduel, ils s'étaient vus obligés de battre en retraite devant la majorité du grand conseil, toute dévouée à l'ultramontanisme. Leur opposition légale, leur caractère modéré, ne convenaient pas plus à l'un qu'à

l'autre des deux partis extrêmes qui dès-lors s'étaient trouvés en présence, prêts à engager une lutte dont l'issue, quelle qu'elle fût, ne pouvait être que déplorable pour les véritables amis des idées libérales.

Les jésuites exerçaient à Fribourg une influence d'autant plus prépondérante, que leur collége formait l'une des principales sources de la prospérité de la ville. C'était un fort bel établissement, qui comptait plusieurs centaines d'élèves et attirait un concours de visiteurs étrangers dont la ville se trouvait bien. L'expulsion décrétée par la diète portait donc atteinte aux intérêts matériels non moins qu'aux sentimens religieux du pays, et les libéraux eux-mêmes s'étaient prononcés contre une mesure dont ils ne prévoyaient que trop les conséquences funestes. Toutefois du sein de ce parti frappé désormais d'impuissance avait surgi une petite faction composée des esprits les plus rebelles au joug clérical, des têtes les plus exaltées en politique et des caractères les plus violens. C'est entre les mains de ceux-ci que la guerre du Sonderbund fit tomber le pouvoir; ce sont eux qu'elle érigea en dictateurs du canton de Fribourg. Ils ne pouvaient songer à s'y maintenir autrement que par des mesures révolutionnaires, et c'est grace à ce régime que les radicaux sont encore les maîtres de Fribourg; mais la moindre hésitation les perdrait aussitôt, et leur gouvernement n'est possible qu'à l'état de révolution permanente.

Cette situation extrême ne s'est que trop nettement révélée, lorsque quelques hommes du parti modéré se sont mis à la tête d'un mouvement tendant à obtenir par voie de pétition que le conseil fédéral fît exécuter à l'égard de Fribourg l'article du pacte qui exige que les constitutions cantonales soient soumises à la votation populaire. Le gouvernement fribourgeois se sentit comme frappé au cœur par cette manifestation si essentiellement démocratique, et, quoiqu'elle réunît les signatures de plus des trois quarts du corps électoral, le conseil fédéral refusa d'y faire droit, dans la crainte d'amener un ébranlement qui aurait pu compromettre l'édifice radical tout entier. De nouvelles persécutions furent l'unique résultat que les pétitionnaires obtinrent, et le peuple fribourgeois a pu se convaincre que tout recours aux voies légales contre le despotisme de ses oppresseurs lui était formellement interdit; mais un semblable régime ne présente aucune chance de stabilité, son existence est tout-à-fait factice : déjà des tentatives de révolte l'ont menacé; il ne durera qu'autant qu'il pourra compter sur une intervention fédérale en sa faveur.

Neuchâtel se trouve à peu près dans la même position que Fribourg, quoique avec un gouvernement de formes beaucoup moins brutales. Le parti radical, qui en 1848, profitant des circonstances extérieures, y a fait la révolution, se compose en majeure partie de Suisses d'autres cantons établis dans les villes industrielles de la Chaux-de-Fonds, du Locle, etc. Il a dû son triomphe principalement à la situation fausse que les traités de 1815 avaient faite au canton de Neuchâtel et à l'appui moral que lui ont prêté les partisans du régime purement républicain. Les vrais libéraux y sont plus nombreux qu'à Fribourg; cependant l'incapacité du gouvernement radical les détache de plus en plus du régime actuel, et la majorité de la population paraît incliner vers un retour à l'ancien ordre de choses, où la principauté de Neuchâtel, tout en étant canton suisse, avait un gouverneur prussien. Cette circonstance pourrait bien amener des complications fâcheuses, à moins que la question si brusquement tranchée

par le radicalisme ne soit résolue définitivement par un accord entre le roi de Prusse et la confédération.

Quant au Valais, plus heureux que ses voisins, il a vu la conciliation s'opérer jusqu'à un certain point entre les divers partis. Le besoin de réformes et de progrès s'y faisait sentir d'une manière aussi générale qu'urgente. Avant la guerre du Sonderbund, l'antagonisme qui divisait en deux camps le Haut et le Bas-Valais avait déjà donné lieu à des luttes sanglantes, dans lesquelles la violence des passions s'était satisfaite. L'occupation fédérale ayant imposé un changement constitutionnel, tous les bons citoyens comprirent qu'il fallait faire le sacrifice de leurs opinions exclusives, oublier les dissentimens antérieurs et unir leurs efforts pour tirer le meilleur parti possible de la nouvelle situation faite à leur pays. Un pareil exemple indique aux cantons placés encore sous le coup du marasme révolutionnaire la seule voie de salut qui leur soit ouverte. Une réaction violente ne servirait qu'à perpétuer le mal en préparant de nouvelles crises plus funestes. Heureusement des symptômes assez nombreux semblent annoncer que le radicalisme a fait son temps en Suisse. Si le gouvernement fédéral ne rompt pas entièrement avec lui, du moins il tend à s'en séparer, et ce n'est plus là qu'il cherche sa force. Il ne peut sans doute renier son origine, il a des ménagemens à garder; ses membres appartiennent tous plus ou moins au parti radical. M. Ochsenbein y figure à côté de M. Druey. A la vérité, celui-ci a pris sans trop de peine les allures du diplomate; tous ses actes officiels portent le cachet bien marqué de l'esprit gouvernemental, et, si deux ou trois fois le vieil homme a reparu dans des circonstances d'ailleurs étrangères à ses nouvelles fonctions, il est permis de croire que ce ne fut qu'un calcul politique de sa part pour conjurer d'avance l'orage que soulèveraient infailliblement ses décrets contre les réfugiés. Quant au chef de l'expédition des corps-francs contre Lucerne, il paraît s'être bien modifié depuis qu'il siége dans le conseil fédéral. Il est plus ouvertement encore que M. Druey revenu aux idées d'ordre et de légalité. Cependant on comprend bien que les hommes portés au pouvoir par la guerre du Sonderbund et par la révolution fédérale se trouvent dans une position difficile vis-à-vis de l'espèce de réaction qui s'opère autour d'eux. Ils ne peuvent ni l'appuyer ni la combattre. Quel que soit le changement produit en eux par la pratique du pouvoir, ils préfèrent attendre qu'une nouvelle sanction populaire vienne déterminer plus positivement leur ligne de conduite. Au mois d'octobre prochain aura lieu le renouvellement intégral de l'assemblée fédérale, et l'on peut espérer qu'alors l'opinion publique se prononcera de manière à rendre impossible le maintien du régime radical.

En général, dans les cantons allemands, on paraît las d'agitation. C'est chez eux que le mouvement radical a pris naissance; mais il ne s'y est nulle part développé comme dans les cantons français. Leurs révolutions furent d'abord dirigées contre des priviléges plus ou moins abusifs qui créaient des inégalités politiques incompatibles avec les idées modernes. Les bourgeoisies des villes avaient conservé certains droits qui servirent de prétextes pour soulever le peuple des campagnes. Les anciens gouvernemens aristocratiques, rétablis par le pacte de 1815, tombèrent l'un après l'autre devant les progrès de la démocratie, dont les doctrines gagnaient chaque jour du terrain parmi les esprits les plus éclairés. On n'arriva pas tout de suite au suffrage universel, ni même à

l'élection directe. Le radicalisme demeura long-temps à l'état de théorie; ceux-là même qui l'adoptaient comme un instrument propre à favoriser leurs vues ambitieuses, une fois arrivés au pouvoir, reculaient devant les conséquences pratiques de ses principes. L'esprit de nationalité dominait d'ailleurs trop fortement pour laisser accès à cette espèce de cosmopolitisme qui est le cachet du vrai parti radical. La *solidarité des peuples*, la *démocratie européenne*, excitaient peu d'intérêt chez les révolutionnaires des cantons allemands, tout préoccupés de questions locales et d'intérêts purement nationaux. L'origine de la plupart de leurs querelles et de leurs luttes intestines se trouverait plutôt dans l'histoire de leurs anciennes dissensions. On peut dire même que sous les questions en apparence les plus brûlantes se trouve presque toujours un vieux levain d'antagonisme religieux ou féodal qui n'a guère de rapport avec les débats de la politique contemporaine. Ainsi la ligue du Sonderbund n'était qu'une nouvelle tentative des cantons de la Suisse primitive pour ressaisir l'influence que leur a fait perdre le développement matériel et intellectuel de leurs frères cadets qui, admis les derniers dans l'alliance, sont devenus les premiers en richesses, en savoir et en puissance. Il s'y mêlait également une animosité religieuse de date non moins ancienne. C'était la Suisse catholique se coalisant de nouveau contre la Suisse protestante. De là l'enthousiasme avec lequel certains cantons, tels que Berne et Zurich en particulier, s'armèrent pour combattre le Sonderbund, par des corps-francs d'abord, puis en mettant sur pied de nombreux bataillons, lorsque la diète eut décrété l'expulsion des jésuites. Zurich avait encore sur le cœur la bataille de Cappel, où son réformateur avait été tué; les armes d'Ulrich Zwingli, suspendues dans l'arsenal de Lucerne, étaient à ses yeux un motif de guerre certainement aussi plausible pour le moins que la présence de cinq ou six jésuites chargés d'enseigner la jeunesse. Berne avait d'autres griefs du même genre, et les divers cantons qui rayonnent autour de ces deux états principaux pouvaient se rappeler que durant des siècles ils eurent pour ennemis ou pour maîtres les premiers fondateurs de l'alliance helvétique. Sans doute l'importance attribuée plus tard à la campagne du Sonderbund, le retentissement extraordinaire que la victoire du général Dufour eut dans les pays étrangers, excitèrent bien quelque émotion en Suisse; mais les cantons allemands en furent assez peu remués, et ne se montrèrent point désireux de jouer le rôle que le radicalisme européen prétendait leur imposer.

Cependant, quoique la propagande révolutionnaire n'ait pas complétement réussi dans les cantons allemands, elle y a exercé néanmoins une influence funeste aux mœurs et au caractère républicains. En portant une grave atteinte à l'influence des classes supérieures, elle a agi un peu comme ces gouvernemens despotiques qui cherchent une illusoire garantie de puissance dans l'affaiblissement de l'aristocratie qui les entoure. Parmi les classes inférieures, c'est aux mœurs surtout que le radicalisme s'est attaqué (1). Les souvenirs d'un long

(1) En 1843, le professeur A.-E. Cherbuliez, auteur d'un écrit intitulé *la Démocratie en Suisse*, signalait déjà cette funeste action du radicalisme. En parlant de l'extension exagérée du principe démocratique, il disait : « Cet éveil et cet essor donnés en même temps à des instincts pervers ou ignobles sont particulièrement dangereux dans un pays tel que la Suisse, où la poursuite des intérêts privés offre si peu de carrières capables d'absorber les facultés actives de ceux qui les embrassent, où il reste tant de loisir aux

passé, glorieux et libre, y ont pu empêcher seulement que la démoralisation ne fît des progrès trop rapides. Le vieil esprit suisse a lutté contre le cosmopolitisme socialiste, et l'on peut espérer qu'il finira par vaincre. Déjà Berne a montré, il y a quelques mois, comment on pouvait, sans s'écarter des voies légales, revenir aux idées d'ordre, de justice et de vraie liberté. Méprisant les intrigues et les menaces d'un pouvoir aux abois, qui semblait prêt à tout oser pour se maintenir en place, le peuple bernois s'est relevé par un mouvement aussi noble qu'énergique, à l'époque où la constitution l'appelait à renouveler son grand conseil et par suite le personnel de son gouvernement. Une imposante assemblée de douze mille citoyens, réunis à Munzingen, sans désordre, sans tumulte ni vaine fanfaronnade, a servi de prélude à ces élections, qui, malgré les violences du parti radical, ont donné la majorité aux conservateurs, et ont fait arriver à la présidence du conseil d'état un homme que son caractère honorable, ses talens supérieurs et son esprit de modération rangent au nombre des plus dignes magistrats de la Suisse. M. Bloesch est à la hauteur de la tâche difficile que ses concitoyens lui ont confiée; tous ses actes le prouvent, et il a su bientôt gagner l'estime de ses adversaires eux-mêmes. Le sort de Berne décidera peut-être de celui de la Suisse. L'influence de ce canton puissant et central se fait apercevoir déjà dans les cantons qui l'entourent. A Zurich, le radicalisme est en baisse; Argovie, Soleure, Saint-Gall, commencent à tourner; l'impulsion une fois donnée ne s'arrêtera point là. Les cantons de la partie française, quoique moins directement soumis à l'action de Berne, la subiront aussi, et d'autant plus vite que l'élément conservateur s'y est maintenu, malgré sa défaite, à peu près intact; mais il faut, pour cela, que la confédération reste maîtresse de ses destinées, que nulle pression étrangère ne porte atteinte à son indépendance. En respectant le sentiment jaloux de nationalité qui a de tout temps distingué les populations helvétiques, les puissances voisines de la Suisse obtiendront d'elle toutes les garanties d'ordre et de paix qu'on peut justement en exiger. Les rêves de propagande universelle n'y ont jamais compté que de rares partisans, dont le nombre diminue à mesure que les yeux s'ouvrent et que le bon sens reprend son empire. Les populations suisses ont été un moment sous le coup d'une espèce d'hallucination causée par la fièvre du radicalisme. Aujourd'hui cette fièvre s'apaise, et, si l'on est assez sage pour éviter toute surexcitation intempestive, il y a lieu de penser que la Suisse entière sortira prochainement de la longue et terrible crise qui l'a si cruellement éprouvée. Le passage des radicaux au pouvoir dans quelques cantons n'aura été ainsi qu'une sévère leçon pour l'Europe aussi bien que pour la république helvétique. Alors, si nos prévisions se réalisent, la Suisse pourra, malgré cette rude épreuve, se rappeler sans trop de regrets des événemens qui, en facilitant le triomphe politique des radicaux, auront du moins servi à démontrer la stérilité de leur ambition.

J. CHERBULIEZ.

hommes les plus strictement obligés, par leur position, de se livrer à une telle poursuite... Lorsque, après avoir habité les principaux théâtres de l'industrie européenne, on traverse les petites villes et les campagnes de la Suisse, on se demande quel usage peut faire ce peuple inoccupé de l'immense liberté que lui assurent ses lois. Hélas! plus d'une fois le tocsin d'alarme et les hurlemens de l'émeute se sont chargés de faire la réponse! »

UN POÈTE ROMAN

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ET LES BARDES BRETONS.

I. — *Poèmes des Bardes bretons du VIe siècle*, traduits et commentés par M. Th. Hersart de La Villemarqué; Paris, 1851.
II. — *Les Papillotes de Jasmin*, 3e volume (sous presse), Agen, 1851.

Il est entre certaines œuvres paraissant à certaines heures une sorte de parenté mystérieuse, des rapports secrets dont on ne se rend pas compte d'abord, et qui se révèlent pourtant à l'instinct sympathique des esprits curieux. A quoi cela tient-il? Tout est contraste au premier aspect entre ces œuvres; l'intérêt qu'elles éveillent est d'une nature presque opposée : l'une sera un travail de science intelligente, le fruit d'une juste et sérieuse érudition; l'autre sera l'œuvre spontanée d'une inspiration qui se suffit à elle-même. La première, en remettant au jour des fragmens à demi perdus, à demi conservés par la voie incertaine de la tradition, vous fera respirer l'âpre parfum qui se dégage de la poussière des siècles, et vous ramènera vers le passé dont tous ces fragmens porteront la date; la seconde aura les graces nouvelles, l'éclat contemporain, et portera inscrit à chaque page le signe indélébile du présent. Et le contraste ne sera pas seulement dans une date : tout différera, — pensée, idiome, habitude d'inspiration, tout ce qui caractérise en un mot les choses de l'imagination et de l'esprit; ce seront comme deux climats et deux génies en présence. Où donc sera

le point commun entre ces œuvres? Ce lien invisible et réel, ce sera, si l'on veut, cette mystérieuse et saisissante analogie qu'il est facile de remarquer dans la destinée des idiomes qu'on y retrouve. Cette langue celtique des poèmes bretons recueillis et commentés par M. de La Villemarqué, cette langue gallo-latine que fait vibrer Jasmin dans ses vers, que sont-elles autre chose toutes deux, dans l'ensemble puissant de la civilisation, que des langues vaincues et survivant encore néanmoins, entendues et parlées par des races également fidèles? Observées au point de vue des résultats généraux de l'histoire littéraire, cette communauté de fortune est leur trait de ressemblance et ce qui les rapproche; observées en elles-mêmes, elles offrent comme un dernier témoignage de ce qu'il y a eu de distinct, d'original dans ces génies dont elles sont l'expression, et dont les nuances diverses ont contribué à former le génie universel de la France.

Si l'histoire des langues que j'appellerai conquérantes, des langues destinées par leur fortune à prendre ce caractère dominateur et à devenir les organes consacrés des mouvemens victorieux de la civilisation, — si cette histoire, dis-je, a quelque chose d'imposant, n'y a-t-il pas dans la destinée des langues auxquelles il faut bien donner le nom de vaincues quelque chose de plus émouvant comme dans tout ce qui reste inachevé? Tel est en effet le caractère de ces idiomes qui n'ont pu arriver à prévaloir dans l'ordre général des phénomènes intellectuels, et qui se perpétuent sans se développer il est vrai, mais aussi sans mourir. On sent en eux comme une verdeur première qui n'a point mûri, comme une séve native prématurément comprimée. Contemporains de la jeunesse des races, merveilleusement propres à exprimer les sentimens vierges, les impressions spontanées et vigoureuses, les mouvemens simples de l'ame, les rapports des hommes dans leur primitive essence. il est trop facile de distinguer ce qui leur manque pour suffire à l'expression d'un ordre d'idées et de sentimens plus variés et plus complexes. A la simple inspection de leurs élémens propres et de leur structure actuelle, on pourrait fixer le jour et l'heure où la croissance s'est arrêtée pour eux. Tels qu'ils sont, ces idiomes cependant ont eu leur moment de souveraineté et d'éclat, où ils étaient parlés avec honneur, où ils étaient la langue des *cours*, comme on disait autrefois, celle des esprits cultivés comme des esprits les plus humbles, et où ils suffisaient à tous les besoins. Dépossédés de leur droit de cité en quelque sorte, à mesure que naissaient et se développaient de nouvelles langues plus savantes, plus honorées, et qui leur devaient bien à eux-mêmes quelque chose à vrai dire, ils se réfugiaient dans les profondeurs de la vie populaire, moins sujette aux altérations. Tandis que la politique changeait la face de l'Europe, mêlait les peuples, travaillait à fondre les petites nationalités primitives dans des

nationalités plus larges, créait de nouvelles distributions d'états, une langue religieusement gardée continuait souvent à servir de lien entre les membres dispersés d'une même race. Telle est l'intime parenté qui subsiste encore aujourd'hui entre le gallois d'Angleterre et le breton de France; le paysan méridional et le paysan catalan n'ont point cessé non plus de parler presque la même langue, et ces phénomènes singuliers portent avec eux un grand sens historique et moral. Qu'on le remarque, c'est le peuple en particulier qui reste l'inviolable dépositaire de ces vieux idiomes comme de bien d'autres héritages du passé. Le peuple, que les théoriciens radicaux cherchent à précipiter vers les nouveautés, dont ils font un inaugurateur souverain de tous les progrès, — le peuple, en réalité, est le plus conservateur des élémens de la société, et, si on parvient à le surprendre un moment, c'est moins en lui vantant le progrès qu'en irritant en lui quelques-unes de ces mauvaises passions qui sont de toutes les civilisations et de toutes les époques. Laissé à lui-même, le peuple aime par nature ses traditions, ses vieilles coutumes, ses vieilles langues; il a par essence la foi et le culte instinctif des souvenirs. Tout est disposé dans sa vie pour maintenir long-temps intacte l'originalité locale des mœurs, des idées et du langage, surtout quand cette originalité tient à une nationalité primitive et distincte. Peu de races, on le sait, ont autant que la race bretonne et la race méridionale cette force d'attachement au passé et cet amour des choses locales qui atteignent parfois à une rare et touchante poésie. Allez dans le pays de Galles ou dans la Bretagne française : vous y trouverez vivant le souvenir du *roi Arthur*, et les ballades populaires vous répéteront toutes les traditions nationales; allez dans le midi de la France : vous entendrez pendant les nuits d'hiver, aux approches de Noël, des jeunes gens chanter, en allant quêter un peu de farine, une chanson qui a mille ans. Demandez-vous ensuite ce qu'ont duré les carmagnoles révolutionnaires! — Les Bretons, — dit un chant précédemment recueilli par M. de La Villemarqué, — ont fait un berceau d'ivoire et d'or; ils y ont mis le passé, — et le soir, sur la montagne, ils le balancent en pleurant au-dessus de leurs têtes, comme un père devenu fou qui berce son enfant mort depuis long-temps. Jasmin exprime autrement la fidélité du peuple méridional au passé et à sa langue. Cette langue que le grand politique dédaigne, c'est pour le peuple la langue du foyer, du travail, des besoins journaliers, des joies et des peines domestiques, celle qui est d'accord avec son ciel et qu'il a sucée avec le lait de sa mère; elle ressemble aujourd'hui à un de ces arbres superbes abattus par les vents, dont les racines ont été mises à nu, et dont les branches reverdissent néanmoins encore chaque année pour recevoir les oiseaux qui viennent y chanter. Chacune de ces interprétations diverses, — l'une triste comme les grèves

bretonnes, l'autre souriante et vive comme le ciel du midi, — n'est-elle point conforme au génie de chaque race?

Ce n'est point évidemment le côté philologique qui est le mieux fait pour frapper dans les poèmes bretons publiés par M. de La Villemarqué, ou du moins ce côté intéresse surtout le savant que charment les mystères de l'érudition, et qui sent tout le prix d'une critique intelligente appliquée au rétablissement des textes, à la reconstruction de fragmens parfois considérables. Le commentateur français avait devant lui, dans cet ordre de recherches, l'*Archéologie galloise de Myvyr*, les savans travaux de M. Sharon-Turner. Ce qui est d'un intérêt plus accessible et plus universel dans ces fragmens bardiques, c'est le côté vivant et palpitant, c'est l'essence même de cette poésie dans ses rapports avec l'époque où elle est née, avec les mœurs qu'elle dépeint, avec cette race dont elle exprime les sentimens, les passions et les malheurs. La race celtique, on le sait, a eu des branches diverses, les Bretons gallois d'Angleterre, les Bretons armoricains de France : les uns et les autres ont les mêmes héros, les mêmes traditions, les mêmes souvenirs historiques, et ont eu à essuyer les mêmes revers. C'est une portion de ces souvenirs nationaux, en ce qui touche le pays de Galles, que les poèmes bardiques font revivre; ils forment comme une iliade passionnée et triste, ou plutôt, si l'on nous passe le terme, c'est l'odyssée d'un peuple errant, battu par toutes les invasions, qui se retourne de temps à autre pour faire face héroïquement à l'ennemi, puis succombe et va s'enfermer dans ses vallées et ses montagnes pour garder du moins intacte à l'abri du foyer domestique une nationalité qu'il n'a pu faire prévaloir. Peuple singulier assurément, aussi noblement obstiné à ne point mourir que malheureusement organisé pour vivre, et qui ne veut point s'avouer vaincu dans une lutte dont les premières péripéties remontent au VIe siècle! Le VIe siècle, en effet, est une époque décisive pour le peuple celtique; c'est le commencement de la décadence de cette race pressée, enveloppée de toutes parts, foulée aux pieds par les tribus germaines conquérantes, par les Angles, par les Saxons, lesquels auront à leur tour à subir la loi de la conquête. Et c'est aussi dans le feu même de cette mêlée tragique que s'exhale la poésie d'un Taliesin, d'un Liwarc'h, d'un Aneurin chantant sur le mode celtique les héros et les combats de l'indépendance : — Gherent, le guerrier de Cornouailles, et la bataille de Longport; Urien, le chef des Bretons du Cumberland et la bataille d'Argoed-Louéren; la mort d'Owen, fils d'Urien. Comme documens historiques, les poèmes des bardes ont le rare mérite d'offrir le témoignage des vaincus qui manque souvent à l'issue de ces grands chocs de peuples et de races. Comme œuvre littéraire, ils sont sans aucun doute la plus ancienne inspiration poétique formulée dans une langue moderne, un des premiers spécimens de ces littératures natio-

nales si savamment restaurées par la critique contemporaine, et où figurent avec des couleurs si différentes les scaldes scandinaves, les minnesingers allemands, à côté des troubadours méridionaux et des bardes celtiques.

C'est en effet le trait essentiel de la poésie bretonne d'être profondément nationale par l'inspiration comme par l'idiome; elle est l'œuvre individuelle de quelques hommes, mais l'ame d'un peuple y respire. Les bardes eux-mêmes, à vrai dire, que sont-ils autre chose que des héros de l'indépendance ayant leur place marquée dans la vie sociale, investis d'une sorte de sacerdoce dans l'esprit public? Le bardisme a tous les caractères d'une institution consacrée par les mœurs et les lois celtiques. La poésie n'apparaissait pas aux yeux de ces peuples enfans comme une chose artificielle ou légère, comme le jeu prétentieux ou futile d'imaginations vagabondes : c'était une chose religieuse et auguste qui conférait des droits et des priviléges. Le titre bardique affranchissait, d'après le code breton; la loi évaluait la harpe du chef des bardes cinq fois plus que le bouclier d'or du guerrier ou l'épée la plus belle à poignée d'argent, trente fois autant que la lance, onze fois plus que la charrue. La harpe, comme le livre et l'épée, ne pouvait être saisie par la justice. Les bardes, organisés dans une hiérarchie puissante, avaient pour mission de garder le dépôt des traditions de la famille, de la patrie et des souvenirs nationaux. Ils consacraient dans leurs vers les événemens contemporains, les gloires et les malheurs de leur race. Au jour du combat, pendant que le sang jaillissait et montait jusqu'aux genoux des guerriers, ils chantaient le chant de *la Domination bretonne*, et, même dans la défaite, ils élevaient encore leurs voix, comme Aneurin célébrant les funérailles des trois cent soixante chefs bretons tués à Kaltraez. L'imagination populaire ne s'y est point trompée; elle a vu dans les bardes une des personnifications des luttes anciennes, elle leur a fait leur place dans les traditions nationales, et s'est plu souvent à mêler les couleurs fabuleuses et la légende à ce qui restait d'eux. M. de La Villemarqué a consacré, tant aux institutions bardiques qu'aux bardes eux-mêmes, des pages où l'on sent l'amour des choses bretonnes. — Voyez ce que l'imagination populaire a fait de Taliesin, un des plus remarquables de ces poètes du VIe siècle. Un enfant est livré à la mer dans un berceau d'osier enveloppé de cuir, et les flots le poussent dans une pêcherie d'Elsin, fils d'Urien. Le berceau est recueilli, et celui qui le découvre s'écrie en voyant l'enfant : *Tal-iesin!* — en langue celtique : *quel front rayonnant!* Telle est l'origine du nom resté au barde du fils d'Urien. « Je suis le chef des bardes d'Elsin, fait dire la légende à Taliesin, et ma terre natale est le pays des étoiles de l'été; je suis un être merveilleux dont l'origine est inconnue; je suis capable d'instruire l'univers. » En réa-

lité, Taliesin paraît avoir été originaire du Cumberland; il était barde dans la maison d'Urien et assistait à toutes les batailles de ce temps; puis, la mort d'Urien et des enfans de son maître venue, il s'en va de retraite en retraite, murmurant tristement parfois : « Hélas! j'ai vu tomber le rameau et les fleurs! » Voyez encore cette figure plus grave et plus tragique de Liwar'ch! Liwar'ch est comme le roi Lear de la poésie bardique. Il avait eu vingt-quatre fils, tous tombés dans les luttes nationales; il avait vu périr un à un les chefs bretons qu'il aimait; il avait assisté aux irremédiables défaites de sa race, — et seul, survivant à tant de désastres, arrivé à l'âge de cent ans, il ne lui restait plus qu'à se retirer près de l'abbaye de Lanvor, sur les bords de la Dee, où il passait ses derniers jours vêtu d'un sayon de poil de chèvre et chantant avec amertume sa patrie vaincue et ses enfans. « O ma béquille! disait-il avec une sorte de pitié douce et triste pour lui-même, — ô ma béquille! tiens-toi droite, toi qu'on nomme le bois fidèle aux pas chancelans! Je ne suis plus Liwarc'h pour bien long-temps. » Le souffle chrétien semble déjà passer dans la mâle et sombre poésie du barde centenaire, et quelque chose d'un Job celtique s'y fait sentir. C'est dans le monastère de Lanvor que Liwarc'h allait bientôt reposer; c'est là aussi, sans nul doute, ainsi que l'indique M. de La Villemarqué, que ses vers ont été primitivement conservés pour passer jusqu'à nous. L'église, en recueillant le vieux barde, lui donnait son dernier asile d'abord et empêchait ses chants de périr.

Il n'est pas surprenant que la tristesse soit comme le fonds permanent des inspirations bardiques : la tristesse est le génie des races vaincues. Ces peuples malheureux emploient leur dernier souffle à se couronner de leurs souvenirs, à se raconter à eux-mêmes leurs désastres. Les poèmes des bardes, de Taliesin, de Liwarc'h, d'Aneurin, énumèrent les morts tombés dans chaque bataille; ils montrent le reflet des incendies, les champs foulés aux pieds des chevaux et dévastés, les manoirs vides de leurs hôtes qui n'y doivent plus reparaître, les cités désertes, les églises croulantes remplacées par « des tertres de gazon où fleurit le trèfle, rouge du sang des guerriers bretons. » C'est là le côté héroïque et épique de ces poésies où rien de factice ne se révèle. La monotonie même de la plainte témoigne de la sincérité de l'émotion.

Les traditions historiques, les luttes nationales, ont la plus grande part dans les chants bardiques; cela est bien simple. A côté cependant de ces chants historiques, il y a un autre genre de poésie que M. de La Villemarqué appelle les *poèmes gnomiques* de Liwar'ch, où la sagesse celtique se résume en triades, dans cette forme que M. Brizeux, le poète breton, a cherché à rajeunir sous le nom de *ternaires*. C'est probablement sur le soir de sa vie orageuse, peut-être même à Lanvor, que Liwarc'h rédigeait avec ses autres poèmes ces petites pièces qui

forment comme un trésor de poésie morale, — *les Calendes de l'hiver, le Vent, les Rameaux, les Splendeurs, Soit! le Chant du Coucou.* Si les chants historiques du vieux barde respirent la douleur patriotique, ses vers gnomiques laissent pressentir le sage, l'esprit rare et pénétrant, et plus d'une fois aussi, selon la juste remarque du commentateur français, le cœur du vieillard infirme et attristé gémit encore par la bouche du sage, comme lorsqu'il compare l'homme à la feuille qui tournoie au gré du vent, « vieille, quoique de l'année; » comme lorsqu'il dit : « Les soucis habitent avec le vieillard, de même que les abeilles dans la solitude. » En véritable Celte, Liwarc'h fait de la ténacité la clé du génie : il appelle l'intelligence la lumière de l'homme; il proclame la bonté supérieure à la beauté et de même âge que le bonheur; il vante la discrétion et l'amour du silence, la gaieté vraie et saine que Dieu lui-même loue. Quelques-unes de ces maximes du moraliste breton sont d'une délicatesse et d'une profondeur singulières, où le barbare du VIe siècle disparaît assurément. « L'esprit rit à qui l'aime, » dit le poète; — « heureux l'homme qui voit son ami! » — « la femme doit apporter le sommeil à la douleur. » — C'est ainsi que l'observation morale se mêle à l'inspiration héroïque dans cette poésie des bardes qui, pour nous, a surtout un intérêt historique et littéraire, et qui, pour les descendans de la même race, est de plus une tradition nationale, un dépôt de souvenirs domestiques tout-puissans sur l'imagination populaire.

Comment cette poésie écrite dans une langue vieille de treize siècles, confiée le plus souvent à la voie incertaine des traditions orales, ayant à lutter presque toujours contre un courant général d'idées contraires ou indifférentes, a-t-elle pu néanmoins survivre et se transmettre? C'est là une de ces questions semi-historiques, semi-littéraires, qui peuvent s'élever à l'occasion de toute langue passée du rang d'idiome consacré et souverain au rang d'idiome purement populaire. Comment s'expliquent les fortunes diverses de cette langue? Quel est le jour où on a pu dire qu'elle était définitivement vaincue comme langue littéraire? A quels mouvemens de l'histoire, à quelles transformations de la vie sociale et des mœurs correspondent ses altérations successives? A quelles causes subtiles et profondes doit-elle encore de vivre et d'être l'objet du culte populaire? Dans quelle mesure est-il donné à des nationalités primitives de conserver leur originalité ancienne au sein d'une nationalité supérieure et plus large? Comme on le voit, mille questions délicates ou savantes s'éveilleraient aisément. Ce qui a donné naissance à la poésie celtique des bardes, pourrait-on dire, est justement ce qui a contribué à la faire durer et à favoriser sa transmission : c'est la vivacité d'un sentiment national ardent et jaloux. Vaincue comme nation souveraine et indépendante, chassée ou morcelée par les invasions et la politique, réduite à s'enfermer dans ses vallées, dans ses montagnes,

la race bretonne ne cessait point de nourrir le culte des souvenirs, de se défendre, du moins dans ses mœurs, de parler sa vieille langue, d'avoir ses chanteurs et ses joueurs de harpe, qui lui racontaient le passé, même quand ces invocations au passé étaient un acte de révolte. Les bardes, il est vrai, n'avaient plus leur place marquée dans les cours, dans les assemblées des princes, mais ils avaient les fêtes populaires et l'escabeau de bois dans le foyer du pauvre, où ils répétaient mystérieusement les chants de leurs ancêtres. Le nom du dernier barde que l'histoire mentionne n'est point rapporté : c'était un pauvre vieillard aveugle du pays de Galles, qui, sous Henri VIII, pendant les persécutions des catholiques, parut sur le seuil du palais de Windsor, récitant ces vers de Taliesin : « Je veux apprendre à votre roi ce qui doit lui arriver; une créature extraordinaire va sortir du marais du Rianez; elle punira l'iniquité de Maelgoun, roi de Gwéned, dont les cheveux, les dents, les yeux deviendront jaunes comme de l'or; elle donnera la mort à Maelgoun, roi de Gwéned. » Le vieux barde fut écartelé.

Peu à peu les poésies bardiques allaient ainsi s'enfouir dans le secret des bibliothèques galloises ou tombaient dans le domaine populaire, devenant le trésor de chanteurs obscurs et inconnus qui se les transmettaient de génération en génération. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle qu'elles ont été sérieusement recueillies. L'homme à qui on les doit était un pauvre paysan de la vallée de Myvyr, qui avait puisé avec le lait le culte des traditions de son pays. Owen Jones réalisa une entreprise singulière : il chercha et réussit à s'enrichir, afin de pouvoir élever un monument à la poésie celtique. De là la publication connue sous le nom de *Myvyrian Archaiology of Wales*. L'*Archéologie galloise* d'Owen Jones a été le point de départ des restaurations contemporaines des poèmes bardiques. Aujourd'hui encore, sous l'empire d'un sentiment de race très vivant, un certain mouvement de littérature galloise originale cherche de temps à autre à se faire jour en Angleterre, de même que M. de La Villemarqué, dans une autre œuvre, pouvait reproduire des chants populaires récens dus aux Bretons français de Tréguier ou de Léon. Il y a quelques années seulement, on a vu les deux branches de la même race se réunir dans une fête, en plein pays de Galles, pour répéter ensemble dans la langue nationale le refrain breton : « Non, Arthur n'est pas mort!... » Merveilleux témoignage de la puissance d'un instinct viril de nationalité qui ne peut plus aujourd'hui tourner qu'au bien commun, à la gloire commune, en ajoutant aux élémens des civilisations nouvelles la force survivante du sentiment traditionnel!

Et maintenant jetez les yeux vers le Midi. Là vit cet autre poète qui a su rajeunir admirablement une autre de ces langues vaincues, qui l'a prise dans le peuple pour la plier aux plus délicats comme aux plus

savans artifices de l'imagination, pour lui faire exprimer les sentimens les plus élevés, la philosophie la plus douce, et lui faire peindre ce monde populaire d'où elle émane. Ce serait peut-être une question des plus curieuses à débattre que celle de savoir si une grande poésie est possible dans ce qu'on peut appeler proprement un patois. Pour moi, je ne le crois pas. En fait de poésie patoise, je ne connais que celle des vaudevilles, des opéras et quelquefois des tragédies; mais il se peut bien qu'une grande et réelle poésie se produise dans une de ces langues vieilles, originales, nationales à beaucoup d'égards, restées entières dans quelque coin d'un pays, parce que ces langues répondent aux instincts, aux habitudes, au génie intime de toute une race, et que là est la source et l'aliment de toute poésie. L'idiome de Jasmin est dans ces conditions et n'est nullement un patois, comme on semble le croire parfois. Montaigne, ce charmant philosophe gascon, disait déjà de son temps : « Il y a bien au-dessus de nous, vers les montagnes, un gascon que je trouve singulièrement beau, sec, bref, signifiant, et à la vérité un langage masle et militaire plus qu'autre que j'entende.... » L'auteur des *Essais* ne parlait pas de l'éclat, de la vivacité, de la richesse colorée de ce *gascon*, ainsi qu'il l'appelait. Ce gascon, c'était la langue de Bernard de Ventadour, de Geoffroy Rudel et de Gaston Phœbus, devenue ou restée la langue du peuple, et qui a eu encore dans ces conditions populaires sa lignée de poètes, les Goudouli, les Dastros, les Despourrins. Jasmin est le dernier et le plus grand. « Nous aimons notre joli langage, dit le poète contemporain; pourquoi en prendre tant d'ombrage? Est-ce qu'à la même fontaine toute la France boit? Le Nord chez lui a son visage; chez lui, le Midi a le sien.... » L'auteur de *Françounetto* s'est plu à réunir dans l'*Épître à M. Dumon* et dans l'ode sur *Despourrins* tout ce que l'amour d'un vieil et populaire idiome peut inspirer de vive et touchante poésie. Après cela, irons-nous ajouter cette autre très solennelle, très philosophique et très oiseuse question : — Une telle langue est-elle destinée à s'effacer définitivement et à périr? — Elle vit; voilà la réponse. Elle a donné à notre siècle un de ses poètes le plus originaux, en qui le talent ne se manifeste pas au détriment du caractère, dont l'inspiration ne coûte rien à la morale la plus pure et au bon sens le plus droit, et qui est fêté, compris, aimé par toute une race populaire, comme il est fait pour charmer l'esprit le plus élevé. Cette langue a produit dans divers genres *la Charité*, l'*Épître à un agriculteur*, le *Voyage à Marmande*, qui atteignent tour à tour aux plus hautes effusions lyriques ou à la grace piquante d'un Horace ou d'un La Fontaine; — *l'Aveugle*, *Marthe*, *les Deux Jumeaux*, où le drame de la passion humaine s'encadre merveilleusement dans la peinture des mœurs locales; elle produit encore le recueil nouveau des *Papillotes*, pour lui laisser son titre, où l'auteur méridional rassemble quelques-unes de ses composi-

tions savamment remaniées, telles que *les Deux Jumeaux* et *la Semaine d'un fils*, — *la Vigne*, ce morceau enchanteur et exquis de sentiment qui est tout simplement un chef-d'œuvre, — un poème d'hier, *Ville et Campagne ou Gloriole et Pauvreté*, qui réfléchit un des côtés de notre époque, — et ce que le poète appelle ses *Pèlerinages* dans les villes du midi de la France. Bien loin de décliner dans ces vers, le talent de l'auteur de *Marthe* semble s'y fixer en une sorte de maturité assurée et féconde à l'abri des fausses suggestions contemporaines. Comme poète, Jasmin s'y montre dans toute la flexibilité de son génie; comme homme, il y apparaît dans toute l'excellence d'une nature rare et dans la variété d'une vie que tout un pays se partage. Cela ne va ni plus ni moins que de Limoges à Bayonne et de Bordeaux à Marseille. Jasmin semble recomposer à son usage ce monde roman évanoui pour en faire le théâtre d'une gloire exceptionnelle et charmante, et y chercher un complice à la charité dont il se fait l'apôtre. C'est un barde, lui aussi, peut-on dire, mais un barde de notre temps, dont l'existence même sert à marquer les différences morales des époques et les conditions auxquelles la poésie peut revêtir encore comme un caractère public. Ainsi que le lui disait M. Dumon, — dont le nom est en tête de ce nouveau recueil, *aujourd'hui qu'il n'est plus ministre*, — c'est un barde dont les actions valent les poèmes, qui bâtit des églises, secourt l'indigence, fait du talent une puissance bienfaisante, et dont la muse aime à se faire *sœur de charité*. Jasmin offre aujourd'hui parmi nous le spectacle rassurant, et où l'œil est heureux de se reposer, d'une poésie merveilleuse s'exhalant sans effort d'une vie simple, droite et pure, comme de son foyer le plus naturel, le plus précieux et le plus rare.

Il y a dans la vie du poète méridional, comme dans son caractère et dans son talent, un mélange singulier de traits qui semblent s'exclure depuis que d'ingénieux sophistes ont imaginé de mettre la guerre entre l'idéal et le réel, et de confondre la mesure dans laquelle se combinent ces élémens humains. L'imagination et le bon sens, l'idéal et le réel se mêlent dans la vie de l'auteur des *Deux Jumeaux* d'une manière charmante. Chacun y a sa part sans détruire l'autre; ils se viennent en aide au contraire et s'arrangent pour imprimer à cette physionomie une généreuse et saisissante originalité. Jasmin, à coup sûr, a l'existence la plus poétique, la plus idéale de ce siècle, et en même temps, au sein de cette existence enivrante, c'est le vrai, peut-être le seul sage aujourd'hui. La vie de Jasmin n'est-elle pas une fête perpétuelle, une série de *pèlerinages*, comme il les nomme, où l'enthousiasme des populations l'accompagne? Le poète va de ville en ville; il peint d'un trait au passage chacune d'elles, — Angoulême au doux parler, « jolie reine de l'air, assise sur un roc fleuri et baignant ses pieds dans les flots bleus et rians; » — Tarbes, la reine de Bigorre, assise dans

sa fraîche plaine, à l'ombre « des rocs d'argent soudés au ciel; » — Bayonne, la ville hospitalière avec sa citadelle et ses fossés, au fond desquels « attend la mort qui a faim, » et Marseille, la ville grecque qui se baigne dans la mer *demoiselle* que « l'hirondelle franchit en un jour sans fatigue. » Chacune de ces villes a fêté le poète. Et quel est le but, pensez-vous, de ces pèlerinages? Est-ce uniquement la gloire que l'auteur de *Marthe* a en vue? Non, certes. Est-ce pour en retirer quelque fruit? Vous le connaissez mal. Une sorte de généreux et naïf amour du bien se mêle à la passion de la gloire dans cette muse heureuse de vivre et de se produire. La charité est l'inspiratrice de ces courses poétiques qui ont pour but : — ici d'aider à la création de crèches ou de salles d'asile, — là de secourir quelque infortune privée, — plus loin de mettre en réserve un peu de cette *manne du pauvre* qui prévient à temps les irritations de la faim. Là, au milieu de ces réunions immenses, de ces populations accourues à sa voix, Jasmin à l'aise, sans affectation, sans amertume surtout, réalise bien mieux que tous les pacificateurs furieux les rapprochemens possibles, en attirant sans cesse l'œil du riche sur ceux qui souffrent, en montrant aux pauvres la charité vigilante et active. Aux premiers il dit, comme hier encore : « Riches, qui veut du miel doit protéger l'abeille; qui bêche l'arbre au pied en fait fleurir la cime! » Aux seconds il dit, comme dans *les Prophètes menteurs* : « Voyez, les riches se font meilleurs! » et il met la gloire du peuple « à garder à l'abri du mal sa belle page blanche. » Chacun des actes, chacune des inspirations de l'auteur de *Marthe* est le commentaire de la pensée qui inaugure magnifiquement son premier morceau sur *la Caritat*. « Parce qu'on voit sur la mer de grandes maisons voyageuses glisser sur l'eau morte ou sur le flot courroucé, et dans un autre monde emporter l'homme hardi; parce qu'on voit des gens voyager dans les airs, des savans illustrer les siècles qui s'en vont, l'homme crie sans cesse : Dieu! que l'homme est grand! — Bon Dieu! qu'il est petit au contraire! qu'il apprenne que, s'il a du génie, le génie n'est rien sans la bonté. Sans la bonté, ici, pas de grandeur qui tienne... » Il y a quelques jours encore, Jasmin, tout occupé de l'impression de ce présent livre, était appelé à Toulouse pour prêter son aide à l'œuvre de saint Vincent de Paul, et il accourait pour chanter, au milieu de six mille personnes, le *grand* saint dans une poésie vraie, humaine, et qui ne descendait à flatter aucune passion. « Qu'on détrône les rois, disait-il, qu'on nivelle fortune et rangs : le lendemain il y aura des pauvres sur la terre, et la charité sera reine en tout temps... » A quoi il ajoutait spirituellement qu'il n'y aurait ni *juillet* ni *février* contre cette reine. C'est ainsi qu'un poète issu du peuple s'honore, fait de sa muse une puissance bienfaisante, et de sa gloire inoffensive et aimable le patrimoine des ames généreuses.

Un des épisodes les plus curieux peut-être de la vie de Jasmin et où apparaît le mieux cette poésie en action dont nous parlions, c'est la part prise par le poète à l'érection de l'église de Vergt. Au fond du Périgord, un pauvre prêtre voit son église nue, lézardée, tomber en ruines et s'affaisser au moindre souffle du vent. L'idée lui vient d'aller trouver l'auteur de *l'Aveugle*, — et prêtre et troubadour partent ensemble comme s'ils s'étaient toujours connus; ils vont de ville en ville recueillant pour relever la *maison du bon Dieu*. L'église est d'abord remise sur pied; mais voici qu'en s'élevant elle chancelle sur ses fondemens, voici que les ressources manquent pour la couvrir, et à chaque incident prêtre et troubadour recommencent leur pèlerinage, et à chaque halte ce sont des inspirations nouvelles. De là tout un touchant et frais poème dont la pensée première fait l'unité, et dont les chants divers sont : *Le Prêtre et le Troubadour, le Prêtre sans église, l'Église qui tremble, l'Église découverte*. Ce n'est point que l'aimable rapsode s'aille croire semblable à ce Grec fameux qui bâtissait des villes avec ses chants. « Non, dit-il par un noble et émouvant retour sur lui-même, quand je verrai monter tuiles et chevrons, mon ame sentira quelque chose de plus doux. Je me dirai : J'étais nu; l'église, je m'en souviens, m'a vêtu bien souvent pendant que j'étais petit. Homme, je la trouve nue, à mon tour je la couvre. Oh! donnez, donnez tous, que je goûte la douceur de faire pour elle une fois ce qu'elle a tant fait pour moi... » Un simple et droit instinct religieux anime cet épisode de la vie de Jasmin et y circule. Le poète, à cette occasion, n'a garde de se faire le prophète de quelque religion nouvelle, de chercher à substituer à un sentiment pratique, qui a sa poésie propre, quelqu'une de ces aspirations ambitieuses qui sont un leurre de religion et de poésie en même temps. Non, ce qui le guide, c'est un instinct d'accord avec celui qui vit dans l'ame du peuple des campagnes, et il a trop de tact pour le dénaturer. Ce n'est point pour le savant, hélas! que les églises ont un charme mystérieux; le savant les traverse en souriant, recherchant le travail de l'homme, l'arche au large cintre, les peintures qui décorent les murs. Le peuple, « dont l'esprit ne gâte pas la raison, » croit à son église; il ne voit qu'elle et le *bon Dieu* qui y demeure; il l'aime pour elle-même, et c'est surtout pour celui qui croit que le prêtre fait sagement de l'orner... « Pour s'adresser au savant, le prêtre a sa tribune nue, dit le poète,... mais, pour tenir le peuple à son devoir fidèle, il lui touche l'ame en flattant l'œil, car le peuple, qui sent la pompe du dehors, a besoin que la maison où le bon Dieu demeure représente au moins à son œil *la grande chapelle du ciel*... » Ainsi parle cet honnête esprit se rapprochant sans cesse du vrai et en faisant jaillir une poésie naturelle et juste qui ne défigure aucun sentiment. Et finalement, après s'être faite architecte, la muse populaire avait bien le droit d'assister, en fille

simple et rustique, au couronnement de son œuvre, à l'inauguration de son église au milieu de six évêques, de deux cents chanoines et d'une population émerveillée, subjuguée sans s'en rendre compte par les deux plus grandes forces morales unies en ce moment, — l'instinct religieux et la poésie.

Aller d'ovations en ovations, recevoir au passage des présens magnifiques, des couronnes, des coupes d'or, faire servir la poésie au soulagement de la misère humaine, à l'édification des églises, n'est-ce point la part de l'idéal, — et de l'idéal le plus rare, — faite aussi large que possible dans une vie? Qu'on ne croie pas cependant que cet idéal dépasse la mesure, tourne à la chimère et chasse la réalité de l'existence du poète méridional. Un des traits de l'originalité de Jasmin, c'est de faire marcher de compagnie l'imagination et le bon sens. A côté du poète fêté, couronné et emporté à chaque instant dans la région idéale, on voit l'homme réel, pratique, conservant son ingénuité première, sa nette et franche nature, ses simples et régulières habitudes. Au sortir de ces ovations brillantes dont il est l'objet, au milieu même de leur bruit enivrant, se retrouve ce sage dont je parlais, qui, s'il goûte un pl isir indicible à faire admettre sa muse dans le palais, ne se sent, quant à lui, jamais à l'étroit dans son foyer,— le sage heureux et sans envie qui aime sa maison, sa boutique, son coin de terre, et les a toujours présens à l'esprit et au cœur. Il y a dans Jasmin l'homme qui, recevant d'une ville un cachet d'or avec des armoiries emblématiques, se souvenait au même instant qu'il s'était servi bien souvent, comme cachet, du dé de son père, tailleur de profession, et disait dans sa chanson : « .... Ah! si, gâté par ce glorieux qui trop brille, comme lui j'allais dire que j'ai pour berceau un palais, fais voir alors mes armes de famille, reviens au jour, vieux dé de mon père..... » Il y a l'homme que tout le Midi se dispute et l'homme de la *vigne*, de cette vigne chantée par le poète en vers d'un sentiment exquis :

« Oh! ma jeune vigne, — le soleil te chauffe de l'œil, — donne-moi de tout! — Aussi, quand il bruine, — ne perds aucune goutte. — Mon feu s'assoupit, — ma muse se fatigue, — mes amis demain — pourraient m'échapper. — Mais toi, jeune amie, — vigne au fruit savoureux, — avec ta *fleur-figue* — et tes bons raisins, — attache-les-moi! — Récolte abondante, — ainsi tu me vaudras; — récolte ne vaut pas — serrement de mains.... »

Comme pour mieux donner un caractère de réalité à sa *Vigne*, Jasmin l'a appelée *la Papillote*. Allez à Agen; vous le trouverez là, à coup sûr, heureux et naïf comme un enfant, comptant ses ceps, les arrosant et triomphant de les voir plus fougueux, plus beaux, plus chargés de fruits que ceux du voisin, comme il triomphe quand il est parvenu à procurer une bonne recette aux pauvres. — Telle est la vie de Jasmin, telle est cette facile et heureuse existence qui se reflète dans

le talent du poète et lui communique l'animation et la vie. Réalité et idéal, imagination et bon sens, grace ingénieuse et piquante, sensibilité attendrie, vivacité passionnée, humeur du sol natal, — tous ces élémens se fondent, se combinent dans un art savant et naïf à la fois, sobre et abondant, coloré et ferme, où on sent comme une force secrète de concentration à travers la variété inépuisable des détails, soit qu'il peigne dans ses poèmes les mœurs populaires, soit qu'il s'inspire de lui même, de ses souvenirs ou de sa vie présente. En général, il n'est point de poète chez lequel il y eût moins à retrancher. Jasmin travaille ses vers, et il ne s'en cache pas; aussi appelle-t-il spirituellement les *impromptus* la *bonne monnaie* du cœur et la *fausse monnaie* de la poésie, et ce tact soigneux, cet art savant, lui servent à mieux mettre en saillie les divers côtés de son inspiration et de ses inventions.

Jasmin a dans toutes les choses de son art et de sa langue un goût, une délicatesse dont l'expression n'a point laissé d'être piquante parfois et de se montrer dans sa vive et naturelle originalité. Un jour, dans une de ses courses méridionales où il était fêté selon l'habitude, à Montpellier, un honnête potier-poète auteur de vers provençaux, se sentant sans doute humilié du succès de la muse gasconne, lui porta quelque défi brutal. Le poète de l'Hérault ne proposait à l'auteur de *Marthe* rien moins que de s'enfermer avec lui entre quatre murs, sous la garde de quatre sentinelles, avec trois sujets à traiter en vingt-quatre heures. C'était un champ-clos poétique où la palme était à la vitesse..... « Quoi! monsieur, se hâta de répondre Jasmin, vous proposez à ma muse, qui aime tant le grand air et sa liberté, de s'enfermer *dans une chambre close, gardée par quatre sentinelles qui ne laisseraient passer que des vivres, et là, de traiter trois sujets donnés en vingt-quatre heures?*... Trois sujets en vingt-quatre heures! Vous me faites frémir, monsieur. Dans le péril où vous voulez mettre ma muse, je dois vous avouer, en toute humilité, qu'elle est assez *naïve* pour s'être éprise du *faire antique* au point de ne pouvoir m'accorder que deux ou trois vers par jour. Mes cinq poèmes : *l'Aveugle*, les *Souvenirs*, *Françounetto*, *Marthe*, *les Deux Jumeaux*, m'ont coûté douze années de travail, et ils ne font pourtant en tout que deux mille quatre cents vers. Les chances, vous le voyez, ne seraient donc pas égales. A peine nos deux muses seraient-elles prisonnières, que la vôtre pourrait bien avoir terminé sa *triple besogne* avant que la mienne, pauvrette, eût trouvé sa première inspiration de commande..... Ma muse se déclare d'avance vaincue, et je vous autorise à faire enregistrer ma déclaration..... » Puis le poète ajoutait ce simple mot en *post-scriptum :* « Maintenant que vous connaissez la muse, connaissez l'homme. J'aime la gloire, mais jamais les succès d'autrui ne sont venus troubler mon sommeil.... » Voilà comment, sous les pas de cet homme singulier, se multiplient les épisodes où se révèle avec mille saillies sa rare nature poétique et morale. Par

une simultanéité significative, en même temps qu'il répondait de ce ton à un aussi singulier défi, Jasmin adressait des vers pleins de grace à Reboul sur leurs deux muses, — *pastourelle et demoiselle qui avaient promis de s'aimer.* « A l'une les capitales, — disait-il, — les grandes choses d'aujourd'hui, — les orgues, — les cathédrales — et le grand chemin du roi; — et pour l'autre la petite église, — les prairies, les petits sentiers, — la cabane, la musette, — et parfois les rossignols. — Et *pastourelle* et *demoiselle* — qui ont promis de s'aimer, — à force de cheminer — chacune où le ciel l'appelle, — peut-être pourront arriver — dans la glorieuse chapelle — en se tenant par la main.... »

Rien ne prouve mieux, à mon avis, ce qu'il y a de vrai et de sain dans le charmant génie du poète méridional que le plein et naturel développement qu'il a pris depuis qu'il s'est dégagé des influences du début, comme un beau fruit du Midi échappé aux premières gelées, qui atteint toute sa maturité et toute sa saveur sous un ciel clément. Son instinct s'est affermi; son inspiration s'est élevée et a pénétré comme en se jouant dans les détails des mœurs populaires ou dans les secrets de l'ame humaine; il a fouillé sa langue pour en faire *reluire* les richesses inconnues. Son imagination s'est étendue sans étouffer le bon sens, ce bon sens que récemment, en empruntant une locution du peuple, il appelait l'*aîné de l'esprit*, — l'*aynat de l'esprit*. Cela ne vous fait-il pas souvenir de ce brave républicain qui prétendait qu'il n'y avait plus de *saints* sous la république? Il n'y a plus d'*aînés*, pourrait-on dire avec autant de raison. Hélas! oui, il n'y a plus d'aînés, et il ne manque point de gens particulièrement intéressés à trouver très réactionnaire le dernier droit d'aînesse resté en honneur dans le peuple; cela ne doit point décourager Jasmin de poursuivre sa réhabilitation, dût-il passer pour quelque peu féodal et monarchique. On connaît déjà quelques-uns des plus gracieux ouvrages de l'aimable inventeur méridional, *Françounetto, Marthe, les Deux Jumeaux*, frais et émouvans tableaux de la vie populaire dans sa variété attachante (1). Depuis la révolution de février même, *la Semaine d'un fils* est venue se joindre à ces compositions premières et a montré ce que peut produire cette idée de la peinture du travail germant dans une imagination saine. Il y a peu de temps encore, c'était un poème nouveau, *Ville et Campagne*, petit drame bref, rapide, animé, et qui, dans ses humbles proportions, contient une haute pensée morale et même sociale. Jasmin s'attaque en poète et non en déclamateur de parti à une des plaies contemporaines les plus vives. Qui n'a pu remarquer cette haine croissante de la pauvreté et du labeur obscur, cet abandon des campagnes et du travail de la terre comme d'une œuvre dégradante et méprisée? La ville! voilà le

(1) Voyez, sur Jasmin et ses poèmes, les livraisons de la *Revue* du 1er mai 1837, du 15 janvier 1842, du 1er décembre 1846 et du 1er avril 1849.

rêve magique de toutes les imaginations et le terme suprême de tous les désirs! Là on vit véritablement! là se réunissent tous les plaisirs, tous les moyens de succès et de fortune! Celui qui ne deviendra point ministre sera bien tout au moins avocat ou homme de lettres; celui qui ne visera point si haut aspirera encore à être un ouvrier d'un métier relevé. Au bout est l'incertitude, peut-être la faim, peut-être une mort misérable; mais cela a le charme violent et terrible de l'abîme. Et pendant ce temps la terre, mère féconde des hommes, désertée, nue, s'enveloppera dans sa stérilité jusqu'à ce qu'il soit prouvé « que le secret du ciel, enfermé dans la terre, depuis six mille ans que l'homme la travaille, n'en est sorti pour le monde encore qu'à moitié. »

Telle est la pensée qui surgit dans le poème de Jasmin à travers les détails piquans ou émouvans d'une petite action dont le dénoûment va se confondre dans une large et vivante apothéose du travail de la terre. — Charles est le fils d'un laboureur de Madaillan qui lui a laissé quelque bien. Le triste jeune homme est pris du mal commun : ayant peu, il veut avoir beaucoup; né dans des habitudes simples et rustiques, il aspire à quitter ce monde familier où il vit, à savourer les jouissances de la ville, et, en attendant, dans la métairie tout languit, tout est en souffrance. Le blé est étouffé par l'herbe sauvage, les arbres sont rongés par les chenilles, le bœuf amaigri se traîne sans force sur le sillon. Le dégoût du travail de la terre est entré là, et il ne reste plus à Charles qu'à partir. Un jour, il engage quelques-uns des vieux amis de son père, parmi lesquels est le poète, le seul peut-être qui sache lire : c'est pour fêter son départ. Là éclate la pensée de cet antagonisme qui fait le fond de *Ville et Campagne*. Le jeune homme propose à ses honnêtes convives un toast à l'*esprit nouveau*. L'esprit nouveau est le roi de la fête. C'est lui qui va rajeunir le monde, — lui qui va faire de tous les fils de paysans des docteurs, des écrivains et des ministres, — lui qui va changer les chaumières en palais, les vestes en habits brodés, l'écuelle de bois en plat d'or, — et c'est la ville qui est la grande école où il faut aller. A quoi le plus vieux des convives répond sur un ton un peu moins lyrique par un toast : « A *l'aîné de l'esprit*, au bon sens! » Au milieu de tout cela, le poète demi-railleur, demi-attristé, observe la scène, la décrit d'un trait mordant qui s'arrête devant la mémoire de son vieil ami, le père de Charles, et se dit à part lui : « Esprit nouveau, qui *monsieurises* tout... épargne au moins la poésie; car, malheureux, il nous semble qu'en chantant, les chagrins ne sont pas si amers... » Charles cependant part pour la ville, et cette ville c'est Paris même. Là que lui arrive-t-il? Qui aura un jour l'heureuse inspiration de tracer dans toute sa vérité et dans toute sa force l'histoire de quelqu'une de ces tentatives hasardeuses? Qui sondera les plaies de ces existences jetées à l'aventure? Celui-là aura assurément un cruel tableau à faire; il aura à décrire bien des duels obscurs avec

l'impossible, bien des déceptions accumulées, bien des compétitions fiévreuses, bien des vertus natives effacées au contact de la corruption de la grande ville, et au bout, le plus souvent, le choix entre des issues également coupables. Toujours est-il qu'un soir, passant sur le Pont-Neuf, à Paris, et saluant le roi gascon, « dont l'esprit nouveau n'obscurcira pas le nom, » le poète est attiré par un mouvement étrange qui se fait autour de lui : c'est un jeune homme qui vient de se précipiter dans la Seine, et ce jeune homme c'est Charles, qu'on a grand'-peine à sauver. « La mort en avait assez ce jour-là, dit le poète; l'agonisant au fond d'une barque est étendu; nous voulons le réchauffer. Sur son visage, une torche jette sa lumière et vient me frapper au cœur : j'ai reconnu l'apôtre de la *ville*, — Charles perdu peut-être, comme il y en a mille, Charles si jeune et qui a voulu mourir... » — Maintenant franchissez quelques années; revenez un jour de printemps avec le poète à Madaillan. Tout est changé. Plus de ronces, d'orties, ni de chardons, comme la première fois : fruits et épis, vignes, prairies, troupeaux, tout cela est riche à éblouir l'œil. Une noce se prépare et la gaieté est partout. Quel est le marié? C'est Charles qui, sauvé heureusement de la mort et bien guéri de ses idées, a repris le chemin de son village et s'est remis à l'œuvre. Il a prospéré, et le jour de son mariage il veut rassembler les vieux amis qu'il convia autrefois pour son départ. C'est au milieu d'eux et de ses amis plus jeunes, « sous un berceau d'ormeaux dont les feuilles frémissent, » qu'il découvre à tous son secret dans un simple et moral récit.

« Amis, dit-il, comme vous autres, enfant, de la campagne j'ai savouré l'air frais; mais, homme fait, la *gloriole*, un voyage, m'eurent bientôt lancé dans les faux plaisirs. Du simple état de mon père je rougis. J'aurais voulu vous entraîner avec moi. Pour moi, les champs n'étaient qu'un cimetière, et dans la *ville* enfin quand je parus, tout me dit quelque temps que j'avais raison; mais la vérité, à mon ame trop jeune, un jour prouva, hélas! un peu trop fort que, si parfois la ville est un bon port, elle est trop souvent le chemin de la ruine... du désespoir et même de la mort! de cette mort qui nous vient avant l'heure! de cette mort qui, lorsque nous l'allons chercher, fait qu'au ciel, dit-on, la mère de Dieu en pleure; et je le savais, et je l'ai fait pleurer! Perdu, ruiné, un de ces jours où Dieu nous quitte, je rencontrai le gouffre et lui jetai ma vie... La mort sans doute, ce jour-là, en avait assez, car un matin je me vis sur un lit; l'œil de mon père était fixé sur moi, et, dans ma fièvre, j'entendis ces mots : « L'or et l'honneur, malheureux, dans ton berceau étaient cachés sous la terre à tes pieds... » — Éclairé, à moitié guéri, je revins dans la vallée. Pendant quarante mois, vous m'avez vu tenir tête au travail; le bonheur m'a souri, j'ai guéri tous mes maux. La campagne fut mon berceau, elle sera ma tombe, car j'ai compris la terre, j'ai sondé ce qu'elle vaut... La longue paix sortira de la terre; les plus savans se feront laboureurs. Nous verrons partout fléchir la branche plus chargée; la vigne épandra ses grappes plus fournies.

Dans le sillon, l'or fin poussera en triple épi, et de la terre en grand défrichée, nous verrons sortir le baume si ardemment cherché, qui seul pourra guérir, dans la France déchirée, chez les grands et les petits, la plaie envenimée de la *gloriole* et de la *pauvreté!...* »

L'intérêt d'un poème de ce genre s'efface, s'atténue singulièrement, sans nul doute, dans le passage d'une langue à l'autre. Ce qu'on ne peut rendre, c'est une certaine fleur de vie, c'est le charme des détails où il y a bien plus d'invention que dans l'action même, c'est la variété inépuisable des traits, le piquant de l'observation et la poésie magnifique dans l'original des vers qui viennent clore ce dernier morceau. Il nous suffit de dégager la pensée intime de *Ville et Campagne,* résumée dans ce rappel de tous les enfans dispersés de la terre au sein de la mère commune, dont les destins sont annoncés dans une langue sibylline, fille de celle de Virgile, et qui rappelle, certes fort à l'insu du poète méridional, les vers de la IVe églogue sur le retour des *temps saturniens:*

Molli paulatim flavescet campus arista,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva.

Un des plus grands secrets peut-être pour la poésie, c'est de ne point s'isoler du mouvement général au sein duquel elle se produit, sans sacrifier néanmoins son indépendance aux passions du moment qui s'agitent, sans se jeter en aventurière dans la mêlée des opinions et des intérêts qui se choquent. Il ne faut point, pendant que le monde souffre, qu'elle se livre à de prétentieux et stériles jeux d'imagination, et il ne faut point qu'elle se fasse l'auxiliaire des partis. Il y a un point, une limite où l'expression de l'immortelle vérité humaine prend dans la poésie un intérêt actuel, saisissant et utile. Jasmin a su trouver cette mesure, où, en restant dans le vrai, dans le domaine des sentimens supérieurs et immuables de l'ame humaine, il entre encore dans le vif aujourd'hui. *La Semaine d'un fils, la Charité, le Médecin des Pauvres, les Prophètes menteurs, Ville et Campagne,* tous ces morceaux sont de cet ordre, et forment les chants divers d'un même poème vrai, vivant, humain, compatissant, où la plainte est sans fiel, où les douleurs du pauvre, reproduites dans leur vérité poignante, cessent d'être une insulte ou une menace pour devenir un sujet de sympathique méditation, et où le plus pur souffle moral circule dans la plus touchante poésie. L'auteur de ces fragmens, de ce poème, peut assurément faire beaucoup de bien par son aimable et facile popularité, sans cesser de rester un poète, justement en restant un poète. D'ailleurs, lorsqu'on met un grand talent d'artiste au service des partis, le plus clair, c'est qu'on y veut gagner quelque chose; qu'y gagnerait Jasmin? Il y perdrait la bonne grace de sa muse, la sérénité charmante de son esprit, l'honnêteté et la dignité de sa vie. Jasmin s'en soucie-t-il? En cette

bienheureuse année 1848, qui n'a vu prospérer que des candidatures de toute espèce et de toute couleur, l'auteur des *Deux Jumeaux* mettait autant de soin à se tenir à l'écart et à refuser des suffrages que d'autres à les poursuivre. Il eut une voix pourtant aux élections, et ce fut ce qui le charma, d'abord parce qu'elle était seule, ensuite parce qu'elle venait du fond de l'Afrique, d'un pauvre soldat inconnu, de l'Agenais sans doute. Cette voix unique et désintéressée lui renvoyait du plus loin un écho de sa popularité de poète. C'était une voix donnée à *Marthe*, à *l'Aveugle de Castelcuillé*, à *Françounetto*, à toutes ces inventions qui font de Jasmin le créateur nouveau d'une vieille langue.

Il y a ainsi une sorte de charme suprême parfois à observer les singularités et les nuances les plus diverses du monde intellectuel, à interroger ces vieux débris, ces vieilles langues, et, — tandis que le génie de la France est visiblement plongé dans la crise la plus laborieuse, — à retrouver la trace de ces élémens primitifs vaincus, absorbés par lui, mais qui conservent néanmoins une certaine vie propre, une certaine saveur native et locale. Cette poésie survivante où palpite un vieux sentiment local peut nous faire faire quelque retour sur nous-mêmes et nous inspirer quelque réflexion. Où donc en est aujourd'hui la poésie française elle-même dans ce qu'elle a de plus large et de plus universel? où sont ses œuvres et ses gages? Les écoles qui ont eu la prétention d'exprimer dans la poésie la pensée du XIX[e] siècle sont mortes ou découragées, et véritablement nous assistons à un phénomène des plus étranges, celui d'une postérité prématurée s'emparant de toute une littérature dont les représentans vivent encore. N'est-il point tel poète dont il est avéré dès aujourd'hui que l'œuvre, dans ce qu'elle a eu de remarquable et de digne de rester, tiendra en un petit volume comme l'œuvre de Ronsard? Tel autre, en se commentant lui-même, en détruisant en prose le charme profond et idéal qui s'était attaché à ses vers, ne se rejette-t-il pas de ses propres mains dans l'histoire? Ce n'est point qu'une inspiration plus jeune remplace l'inspiration des premiers jours; ce n'est point que quelque chose de nouveau se manifeste et grandisse. C'est un des traits particuliers du moment où nous vivons de présenter en toute chose le caractère d'un interrègne, — interrègne singulier au point de vue littéraire, — où ce qu'il y a de mieux à faire pour goûter un peu de poésie franche et vive, c'est encore d'ouvrir des livres écrits dans des idiomes dont quelques races populaires originales conservent seules la tradition. Pourquoi s'en étonner d'ailleurs? Chaque éclipse du génie universel de la civilisation rend leur intérêt aux génies locaux; chaque défaillance de la *grande* patrie ravive dans les cœurs l'image de la *petite*.

CH. DE MAZADE.

CABECILLAS Y GUERRILLEROS

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

CRISTINO VERGARA.

I.

Le Mexique compte peu de villes aussi charmantes que Jalapa et Tepic, toutes deux voisines de la mer et séparées par vingt lieues, l'une de l'Atlantique, l'autre du Pacifique. A Jalapa comme à Tepic, aux deux extrémités du grand plateau mexicain, on retrouve les mêmes masses d'ombre et de verdure, les mêmes jardins embaumés, la même température tour à tour fraîche ou tiède, suivant que la brise souffle des montagnes ou de l'Océan. On peut dire que Tepic est à San-Blas ce que Jalapa est à Vera-Cruz, une sorte de grande *villa* où les habitans des côtes viennent, au milieu des grenadiers et des orangers en fleurs, oublier un moment les labeurs et les soucis de leur vie journalière. J'avais quitté Jalapa depuis un an quand j'arrivai à Tepic, et, au terme de mon voyage, il me semblait être revenu à mon point de départ, tant est frappante la ressemblance de ces deux cités également favorisées par le climat, également placées, comme de fraîches oasis, entre les plaines brûlantes de la côte et les sommets glacés de la Sierra-Madre.

On se souvient peut-être que, parti de Mexico et me dirigeant vers San-Blas, j'avais fait rencontre, dans la plaine de Calderon, aux environs de Guadalajara, d'un ancien chef de *guerrillas*, excellent guide et

joyeux compagnon, don Ruperto Castaños (1). C'était avec lui que je chevauchais depuis ce moment; c'était lui qui m'avait indiqué la maison de doña Faustina Gonzalez à Tepic comme notre point de réunion dans cette ville. A une lieue environ de Tepic, cédant à une impatience trop bien justifiée par nos pénibles marches à travers la Sierra-Madre, j'avais devancé le capitaine, et j'étais déjà depuis près d'une heure installé sous le toit hospitalier de doña Faustina, quand don Ruperto, haletant et soucieux, vint me rejoindre.

— Quelle fâcheuse rencontre avez-vous faite? lui demandai-je, surpris de son émotion inaccoutumée.

— Fâcheuse en effet, répondit-il. Villa-Señor est de retour dans ce pays, et nous sommes bien près du hameau de Palos-Mulatos.

— Vous parlez par énigmes, mon cher capitaine; je ne connais ni Villa-Señor ni le hameau de Palos-Mulatos.

— Vous avez raison, mais vous allez me comprendre. Villa-Señor est un ancien officier, qui, lors de la guerre de l'indépendance, servait en qualité de capitaine dans les rangs espagnols. Fait prisonnier dans une escarmouche par un de mes compagnons d'armes, un *gaucho* venu du Chili au Mexique, et qui s'appelait Cristino Vergara, Villa-Señor ne sortit de ses mains que pour être soumis à des raffinemens de torture dont je vous épargne le récit. Aujourd'hui bien des années se sont écoulées depuis l'époque où les hasards de la guerre firent tomber momentanément Villa-Señor au pouvoir de Vergara. L'ancien prisonnier du *gaucho* est rentré au Mexique, qu'il n'avait pas revu depuis les luttes de 1811. C'est lui que je viens de rencontrer aux barrières de Tepic, et j'ai eu le malheur de laisser échapper devant cet homme, devenu l'ennemi mortel de Cristino Vergara, quelques mots qu'il n'aura eu garde d'oublier.

— Quelle est donc cette révélation si fatale? demandai-je en souriant au capitaine.

— J'ai appris à Villa-Señor que Cristino Vergara habitait le hameau de Palos-Mulatos.

— Eh bien?

— Eh bien! le hameau de Palos-Mulatos est à quelques heures de Tepic, et dans quelques heures peut-être un de ces deux hommes, le *gaucho* ou l'Espagnol, aura cessé de vivre. Comprenez-vous maintenant?

— Je comprends que, si vous tenez à réparer votre étourderie, nous n'avons qu'un parti à prendre, quelque fatigués que nous soyons : c'est de ne faire ici qu'une courte halte, et d'aller coucher à Palos-Mulatos, chez votre ami le *gaucho* Vergara.

Le capitaine me remercia d'avoir pris l'initiative d'une proposition

(1) Voyez, dans la livraison du 15 octobre 1850, *le Capitaine don Ruperto Castaños*.

qu'il n'osait pas me faire. Palos-Mulatos est un hameau perdu au milieu des forêts, sur la route de San-Blas. Nous pouvions donc, sans nous écarter de notre itinéraire, rendre visite à Cristino Vergara. Je n'avais qu'un regret en quittant ainsi Tepic le jour même de mon arrivée : c'était de me priver d'une semaine de repos dans un séjour aussi charmant; mais j'avais, après tout, pleine liberté d'y revenir dès que j'aurais terminé les affaires qui m'appelaient à San-Blas, et, une fois hors de Tepic, sur la route des forêts voisines de la mer, je fus tout entier aux sérieuses préoccupations dont je ne pouvais me défendre en pensant au drame où l'indiscrétion de mon compagnon de voyage m'appelait si brusquement à jouer un rôle.

Chemin faisant, le capitaine me donna de nouveaux détails sur l'homme que nous allions voir. Le *gaucho* Vergara avait conservé dans la vie domestique toutes les habitudes de cruauté qui le faisaient redouter de ses compagnons d'armes. Le capitaine Villa-Señor n'avait pas seul à se plaindre de ce terrible enfant des Cordillères. Dans la population paisible au milieu de laquelle il était venu s'établir, Cristino Vergara s'était aussi créé d'implacables ennemis. Quand il s'était installé à Palos-Mulatos, le Chilien avait amené avec lui, outre sa femme, un fils déjà grand et deux filles en bas-âge. Son fils s'était pris de querelle, à peine arrivé, avec un chasseur bien connu dans les environs du hameau. Ce chasseur, nommé Vallejo, avait tué l'imprudent agresseur; mais, à quelques jours de là, il tombait lui-même sous la balle de Cristino. Le fils unique du chasseur, Saturnino, avait promis à son père mourant de le venger, et, bien qu'il eût paru depuis ce jour oublier sa promesse, les voisins de Cristino se disaient que tôt ou tard les événemens mettraient aux prises dans un duel terrible le jeune chasseur et le vieux *gaucho*.

— De telles mœurs vous étonnent, ajouta le capitaine. Que voulez-vous? quand la guerre civile éclate quelque part, les guerres de famille la suivent de près. Cette fois, nous avons du moins quelque chance de séparer les combattans, et, si vous m'en croyez, nous piquerons des deux pour arriver au plus vite.

Je ne me fis pas prier, et les chevaux frais que nous avions pris à Tepic secondèrent vaillamment notre impatience. Nous avions quitté, le capitaine et moi, vers quatre heures du soir, la maison de doña Faustina, et vers six heures nous étions déjà en vue des grandes forêts qui annoncent les abords de l'Océan Pacifique. Entre la mer et ces forêts, qui abritent sous leurs cimes verdoyantes une des populations les plus curieuses du Mexique, il y a plus d'un point de ressemblance. Sur les flots comme sous les feuillages, ce sont les mêmes rayons qui se jouent, les mêmes murmures qui résonnent, le même aspect de majestueuse immobilité qui s'offre au voyageur. Dans ces forêts comme

sur l'Océan, on chercherait en vain un sentier, une route tracée. A part quelques sillons, quelques *coulées* de bêtes fauves, aucun chemin battu ne divise les masses des érables et des frênes que dominent çà et là les hautes cimes des palmiers. Le seul bruit qui annonce la présence de l'homme dans ces grands bois est celui de quelque chariot dont les roues sifflent et crient au loin sous l'effort d'un attelage de bœufs haletans. De rares clairières voient s'élever quelques cabanes, tantôt isolées, tantôt groupées en hameaux. La classe d'hommes ainsi plongée au sein d'une nature vierge mène une vie de luttes et d'aventures qui la familiarise de bonne heure avec le péril. Abandonnant la lisière du bois à des populations plus patientes et plus paisibles, les hommes de la forêt n'ont guère de rapports avec les hommes de la plaine. Ce sont d'ordinaire des natures violentes, qui fuient la contrainte des lois et le séjour des villes. Aussi les chasseurs mexicains ne sortent-ils de leurs retraites que pour vendre les peaux des chevreuils dont la chair les nourrit, ou pour échanger contre une prime la dépouille des jaguars qu'ils ont tués. Outre des malfaiteurs en querelle avec la justice, les forêts mexicaines recèlent aussi, bien qu'en plus petit nombre, de vieux débris des guerres de l'indépendance, des partisans échappés aux luttes révolutionnaires, et qui cherchent dans la chasse un dédommagement aux émotions perdues de la guerre. Tels étaient les hommes au milieu desquels j'allais passer une nuit avant d'atteindre San-Blas. On comprend qu'au moment de pénétrer sur cette terre promise de la bohême mexicaine, je me félicitai du hasard qui me donnait pour compagnon, dans cette traversée périlleuse, un vieux capitaine de *guerrillas,* certain de rencontrer partout des amis, sous le chaume des *jacales* comme sous le toit des *ventas,* dans les sentiers des forêts vierges comme sur les grandes routes.

D'abord vivement éclairés par les rayons du soleil couchant, puis assombris par le crépuscule, les bois se rapprochaient de nous, mais insensiblement, et nous avions hâte d'atteindre ces fraîches retraites que les détours obligés du chemin reculaient sans cesse en dépit de nos efforts. Nous étions entrés dans la zone brûlante qui rayonne autour de San-Blas, et le ciel, que venait d'empourprer le soleil couchant, était déjà blanchi par la lune quand nous atteignîmes enfin la région boisée sur la lisière de laquelle nous devions rencontrer le *pueblo* de Palos-Mulatos.

— Encore quelques pas et nous arrivons! me cria le capitaine. Et je lançai mon cheval avec joie au milieu d'une vaste prairie. Nous l'avions à peine franchie, qu'un ruisseau assez large nous força d'arrêter nos chevaux. Sur l'autre bord du ruisseau s'élevaient quelques cabanes qui laissaient échapper à travers les nombreux interstices de leur cloison de bambous les rougeâtres clartés des foyers intérieurs.

Ces *jacales* ou chaumières étaient situés au milieu d'une grande clairière dans laquelle les mouches à feu dessinaient en se croisant mille courbes étincelantes.

— Nous sommes arrivés, me dit le capitaine; voici devant nous le *pueblo* de Palos-Mulatos.

J'étais fort heureux, je l'avoue, d'avoir atteint le but de notre pénible excursion. L'aspect calme et joyeux de ce petit village, la chaleur étouffante qui pesait sur nous depuis notre départ de Tepic, le désir de camper à l'ombre des forêts vierges, tout m'eût décidé à choisir cet endroit pour lieu de halte, sans parler même de la grave circonstance qui nous y amenait. Il restait cependant à passer le ruisseau qui défendait les approches du village, et je remarquai bientôt que le capitaine, en promenant ses regards sur ce cours d'eau large et assez profond, avait l'air désappointé d'un chasseur en défaut.

— Mais, de par tous les diables, dit-il enfin, il y avait un pont dans cet endroit!

En ce moment, un homme parut sur l'autre bord. Le capitaine le hêla; puis, quand l'homme se fut approché :

— N'est-ce point ici Palos-Mulatos? lui cria-t-il. Où donc est le pont qui menait au village?

— Vous êtes bien à Palos-Mulatos; mais les dernières crues ont emporté le pont. Puisque vous êtes à cheval, allez à une demi-lieue d'ici : vous trouverez un autre pont, plus solide, qui a résisté au torrent, et dans une demi-heure vous serez rendu à Palos-Mulatos.

— Dans une demi-heure, *caramba!* et s'il est trop tard?

— Il y a bien un autre moyen; vous voyez là-bas, à gauche, ce réseau de lianes : c'est un pont aussi, un pont que le bon Dieu a fait et que les hommes du *pueblo* prennent tous les jours; mais je vous préviens qu'il n'est pas sûr pour les cavaliers.

Le capitaine secoua la tête, il paraissait se défier beaucoup du singulier moyen de communication qu'on venait de lui indiquer. Pour moi, j'étais décidé à gagner le plus tôt possible le hameau, dont l'aspect pittoresque m'avait séduit. J'offris au capitaine de traverser à pied le pont de lianes, tandis que, emmenant mon cheval en laisse, il irait passer la rivière à une demi-lieue de là. Don Ruperto accepta l'arrangement. — En arrivant à Palos-Mulatos, me dit-il en prenant la bride de mon cheval, vous demanderez la cabane du *gaucho* Cristino Vergara; vous lui annoncerez ma visite, et vous le prierez de faire mettre à la broche, pour moi, la moitié d'un chevreau. Allez donc, je vous rejoindrai bientôt.

Le *guerrillero* partit presque en même temps au galop; je me dirigeai vers le pont de lianes, et au bout de quelques instans je me trouvai à l'entrée de cette galerie naturelle formée par les entrelacemens de

mille plantes grimpantes. Le long du ruisseau s'étendait un inextricable pêle-mêle de lataniers et de cactus : les longues et fortes lianes qui pendaient des rochers s'étaient enroulées autour du tronc d'un palmier que la tempête avait déraciné, et qui était tombé en travers du torrent. Maintenu par les lianes, et ne touchant le sol par aucune de ses extrémités, ce tronc offrait vraiment l'image d'un pont qu'aucune main humaine n'eût osé aussi hardiment suspendre au-dessus de l'abîme. Je restai un moment partagé entre la surprise et l'admiration devant ce frêle chemin tracé au-dessus des eaux par un architecte mystérieux. Je me décidai enfin, et je fis quelques pas sur le pont mouvant; mais presque aussitôt un choc inattendu imprima au réseau de lianes une violente oscillation, et je faillis trébucher. En reprenant mon équilibre, je pus remarquer sur la rive opposée un homme qui s'éloignait précipitamment et qui disparut dans le fourré. Un moment j'hésitai à aller en avant; je me ravisai néanmoins, et je fus bientôt sur l'autre bord. Le hameau de Palos-Mulatos n'était plus qu'à quelques pas de moi, et je me dirigeai vers ses cabanes, d'où venaient déjà jusqu'à mes oreilles de joyeuses et confuses rumeurs.

Le *pueblo* ne se composait que d'une douzaine de huttes. Quand, arrivé devant la première de ces chétives habitations, je demandai la demeure du *gaucho*, il me fut aisé de deviner quelque embarras sur la physionomie de ceux que j'interrogeais.

— Vous voulez parler du *Chileño?* me répondit enfin une jeune fille occupée à disposer quelques campanules pourpres dans les noires tresses de sa chevelure.

— Oui, je veux parler du *Chileño;* c'est Cristino Vergara qu'il se nomme, je crois?

— Cristino Vergara! Vous voyez ce latanier à quelques pas d'ici? La cabane qui s'élève au pied de cet arbre est la sienne.

Je remerciai la jeune fille, et j'allai frapper à la cabane du *gaucho*. Un vieillard de haute taille vint m'ouvrir; derrière lui se tenaient une femme déjà courbée par l'âge et deux jeunes filles : j'étais dans la cabane de Cristino Vergara, et j'eus bientôt fait la commission du capitaine don Ruperto.

— Don Ruperto Castaños est ici! s'écria vivement le Chilien. Il sera, comme vous, le bienvenu dans notre pauvre cabane.

— Ce n'est pas sans peine, ajoutai-je en riant, que j'y suis arrivé, et je saurai à l'avenir qu'il ne faut jamais traverser à deux un pont de lianes.

— A deux! reprit le *gaucho*, dont l'œil étincela et dont la voix prit subitement un accent étrange.

— Oui, quelqu'un était sur le pont suspendu au moment où j'y pas-

sais, et, comme il craignait sans doute d'être reconnu, il a traversé le pont d'un pas si brusque, qu'il a failli me précipiter dans le torrent.

Tout en parlant, j'observais la singulière famille au milieu de laquelle le hasard m'avait conduit. La sombre figure du *gaucho* exprimait une impatience péniblement contenue. La femme de Cristino et sa plus jeune fille semblaient m'écouter avec indifférence; mais il n'en était pas de même de la fille aînée du Chilien, et à peine eus-je parlé de ma rencontre sur le pont de lianes, que je remarquai un grand trouble sur sa physionomie. La curiosité que j'avais pu lire jusqu'à ce moment dans ses regards se changea en une visible inquiétude. Ses beaux yeux noirs fixés sur moi semblaient m'adresser une énergique et douce prière. L'homme que j'avais rencontré sur le pont de lianes, elle le connaissait donc? elle craignait pour lui les soupçons, la terrible colère de Cristino Vergara! et j'avais, sans le vouloir, commis une indiscrétion qui pouvait entraîner des suites funestes. Je laissai voir aussitôt à la jeune fille que j'avais compris ses supplications muettes. — L'homme qui a fui devant moi sur le pont de lianes est évidemment, repris-je, quelque *salteador* ou routier du voisinage, qui m'aurait dévalisé s'il m'avait vu sans armes, et que mon équipement presque militaire a décidé à une brusque retraite. Je donnai néanmoins cette explication avec une sorte d'embarras qui ne pouvait échapper à un observateur quelque peu pénétrant, et le *gaucho* ne me répondit que par un geste de doute. Heureusement l'arrivée du capitaine vint donner un autre cours à l'entretien. Cristino Vergara se leva avec empressement pour tendre la main à son vieux camarade.

— Soyez mille fois le bienvenu, dit-il à don Ruperto; je vous remercie de n'avoir pas oublié que la hutte de Cristino Vergara est sur la route de San-Blas.

— Vous me remercierez bien plus chaudement encore, répondit le vétéran, quand vous saurez ce qui m'amène; mais je ne le dirai qu'à vous seul. En ce moment, je vois que vous êtes tous en bonne santé et que nous n'arrivons pas trop tard; c'est l'essentiel, ajouta-t-il en me lançant un regard d'intelligence. Je vois aussi que ma belle Fleur-de-Liane est devenue une grande et charmante fille.

Fleur-de-Liane, c'était la fille aînée du *gaucho*, s'éloigna en rougissant, et sa sœur la suivit. Le *gaucho*, avec sa femme, alla, de son côté, donner quelques soins à nos chevaux. Resté seul avec le capitaine, je ne pus m'empêcher de lui faire part de l'impression d'inquiétude qui m'était restée de mes premières paroles échangées avec Cristino devant sa fille. Fleur-de-Liane rentra au moment où le capitaine allait me répondre. La jeune fille s'empressait autour de nous avec une impatience mal dissimulée. Je crus comprendre qu'elle désirait que le

capitaine s'éloignât un instant, et je rappelai à don Ruperto combien il importait de mettre promptement le *gaucho* en garde contre un guet-apens probable de Villa-Señor.

— Je meurs de soif, répondit Castaños, et, si cette jolie fille voulait m'apporter plein un *valde* d'eau froide, je ferais volontiers ensuite ce que vous me demandez.

Fleur-de-Liane s'éloigna, et revint presque aussitôt avec une jarre de terre poreuse qu'elle tendit au capitaine. En voyant cette jeune fille belle et brune penchée vers le vétéran, qui tenait l'amphore collée à ses lèvres avec l'impassibilité d'un Arabe, je croyais presque avoir sous les yeux la Rébecca de la Bible. Quand le capitaine eut vidé d'un trait la moitié de l'amphore, il la remit à Fleur-de-Liane et s'éloigna après avoir déposé, en guise de remerciement, un baiser sur le front de la jeune fille. A peine était-il sorti, que Fleur-de-Liane s'approcha de moi. — Qui avez-vous rencontré au pont du ruisseau? me demanda-t-elle tremblante. Un jeune homme ou un vieillard?

— Je ne sais, je n'ai vu qu'une ombre qui a disparu presque aussitôt dans les fourrés de la rive; mais pourquoi cette question?

— Parce que, reprit-elle avec un mélange de fierté et de timidité qui me charma, parce que l'ombre que vous avez vue est peut-être celle d'un jeune homme que j'aime, et qu'il court un danger de mort. Vous avez compris mes angoisses; après avoir éveillé les soupçons de mon père, vous avez cherché à les dissiper. Merci.

— Et vous, ne courez-vous aucun danger?

— Oh! moi, mon père me tuera s'il sait jamais le nom de celui que j'aime!

Et, en parlant ainsi, la jeune fille semblait défier la mort avec une exaltation passionnée. Pour moi, ces derniers mots me faisaient frémir, et je pensai involontairement au fils de ce chasseur Vallejo qui avait juré une haine mortelle à Cristino Vergara. Quel autre nom eût pu décider le *gaucho* à frapper sa propre fille? De plus en plus soucieux et agité, j'allai m'asseoir, devant la cabane, sur un banc de bois d'où je pouvais observer tous les mouvemens de la jeune fille restée dans l'intérieur. Je la vis jeter de nouveaux alimens dans le foyer, dont la flamme pétilla bientôt et lança de rougeâtres lueurs à travers les interstices de la frêle cloison de bambou. Fleur-de-Liane sortit ensuite, et alla se placer sur le seuil, de façon à pouvoir être aperçue de loin, grace aux ardens reflets que le foyer nouvellement attisé jetait sur elle. Fleur-de-Liane tenait sous le bras le même *cántaro* qu'elle avait tendu au capitaine; son écharpe de coton (*rebozo*), négligemment jetée sur sa tête, pendait de chaque côté de ses épaules en deux longs plis, comme les draperies des figures byzantines. Fleur-de-Liane resta quelques secondes immobile dans cette attitude : on eût dit une statue

gothique. La lune éclairait au loin le massif qui abritait le pont du ruisseau, et, au milieu de la vive clarté qui baignait la jeune fille, il était impossible que le moindre de ses mouvemens échappât au regard attentif d'un homme qui se serait tenu caché sous le rideau de verdure du pont. Je compris alors que Fleur-de-Liane se préparait à donner un signal. Elle commença par ôter lentement et avec un naturel parfait le *rebozo* qui la couvrait. Elle le roula en une espèce de *tortil* qu'elle arrondit au-dessus de sa tête pour soutenir la cruche à base étroite que les Espagnols ont empruntée aux Maures et importée au Mexique; puis, élevant son bras nu et bruni à la hauteur du *cántaro*, elle fit mine de s'avancer vers le ruisseau pour le remplir. Il semblait que la jeune belle fille eût l'art de se métamorphoser : au milieu de la clarté qui l'enveloppait des pieds à la tête, et qui mettait en relief sur l'ombre noire et lointaine de la clairière sa taille svelte et les reflets fauves de ses bras et de ses épaules nus, son attitude n'avait plus rien de la naïveté de la statuaire gothique; mais, souple et provoquante, elle faisait penser à ces filles madianites pour lesquelles les enfans d'Israël tombèrent dans le péché. Fleur-de-Liane s'était avancée ainsi nonchalamment vers le ruisseau, quand tout à coup elle fit entendre un cri de tigresse blessée, sa cruche lui échappa et se brisa; elle fut au moment de s'élancer vers le torrent, mais la force de sa volonté la retint, et elle se baissa comme pour ramasser les débris de son *cántaro*. Je devinai à peu près la cause de cette émotion soudaine. Plus heureuse que Fleur-de-Liane, qui ne pouvait aller jusqu'au ruisseau sans exposer la vie de celui qu'elle aimait, la même jeune fille qui, un instant auparavant, m'avait indiqué la cabane du *Chileño* s'avançait en chantant vers le pont de lianes, la tête non pas chargée d'une cruche, mais ornée de ces campanules qu'elle arrangeait dans ses cheveux quand je l'interrogeai. Je pressentis en elle une rivale de Fleur-de-Liane, et j'eus pitié de la malheureuse fille de Cristino Vergara. Je m'avançai, sous prétexte de l'aider, vers Fleur-de-Liane, qui, d'une main tremblante, ramassait les fragmens de son vase épars sur la mousse.

— Allez l'avertir, me dit-elle d'une voix impérieuse et saccadée, que je le fais poignarder par mon père, et moi après lui, s'il parle à cette jeune fille.

— Qui, lui?

— Saturnino.

— Saturnino! repris-je épouvanté. Eh quoi! la fille de Cristino Vergara aime Saturnino Vallejo!

— Oui, je l'aime, et vous savez maintenant qu'il y va de sa vie comme de la mienne, si je parle à mon père. Allez donc, je vous en supplie; Dieu vous récompensera de votre miséricorde. Vous trouverez Saturnino sur le pont de lianes.

En ce moment, le *gaucho* et le capitaine parurent sur le seuil de la cabane. Je compris qu'il n'était plus temps d'hésiter, et je m'éloignai avant que le capitaine eût pu me voir, tandis que la jeune fille regagnait la cabane.

II.

Tout en marchant à pas lents vers le pont du ruisseau, je me posais une question assez embarrassante : Saturnino rendait-il à Fleur-de-Liane tout l'amour que celle-ci n'avait pu cacher? Et, au cas contraire, le fâcheux qui ne craignait pas de venir troubler un doux tête-à-tête ne s'exposait-il pas à être fort mal accueilli? J'aimai mieux croire toutefois qu'il y a, dans la passion violente et réelle, un irrésistible empire qui soumet à son joug ceux qui l'ont causée, surtout quand ils joignent au magnétisme de la passion celui non moins puissant de la jeunesse et de la beauté. Je m'avançai donc vers le pont, certain de trouver Saturnino, en dépit des provocations de la jeune fille aux campanules rouges, dans une situation d'esprit et de cœur semblable à celle de Fleur-de-Liane. Je marchais néanmoins vers le but de mes investigations avec la prudence du naturaliste qui veut étudier les mœurs des tigres ou des lions dans leurs forêts natales; il ne doit pas oublier que les barreaux de fer des ménageries ne sont plus là pour le défendre, et je ne perdais pas de vue qu'il n'y avait pas plus d'alcade que de gendarmes dans cette petite bourgade à demi-sauvage.

A mesure que je m'avançais en parlementaire, le silence devenait plus profond. Les bruits et les lueurs qui s'échappaient des huttes s'éteignaient graduellement; bientôt je n'entendis plus que le clapotis presque insensible du ruisseau et les vibrations légères des longues lianes sous quelque bouffée de vent chaud. Parfois aussi au frémissement des palmes sonores des lataniers se mêlaient quelques voix ou les chants lointains du village. J'écoutai de toutes mes oreilles, et j'essayai vainement de distinguer dans les rumeurs confuses venues des huttes, des bois ou du ruisseau, la voix de Saturnino ou celle de la coquette villageoise qui semblait le poursuivre. Aucun pied ne faisait craquer les feuilles sèches sur la mousse, aucunes lèvres n'échangeaient le plus léger murmure. Tout cela me parut d'un triste présage pour la pauvre Fleur-de-Liane. Je n'avais cessé d'avoir les yeux fixés dans la direction du pont, et je n'avais pas vu revenir celle que j'appelais sa rivale, et qui s'était avancée pleine de confiance dans une beauté qui était loin d'égaler celle de Fleur-de-Liane. Il y avait donc trahison, à n'en pas douter, et je ne pus m'empêcher d'en ressentir un amer désappointement; tant d'amour méritait mieux. Incertain si je devais revenir lui

annoncer cette funeste nouvelle, je traversai le pont mouvant, et je me retrouvai dans l'endroit où j'avais mis pied à terre une heure auparavant; là aussi tout était désert et silencieux. La lune n'éclairait qu'une vaste solitude, des hautes herbes où jouaient en scintillant les mouches à feu et où bruissaient incessamment les cigales, des bouquets espacés de palmiers qui projetaient leurs ombres sur la plaine. Ce paysage nocturne attristait l'œil et le cœur.

Après avoir fait quelques pas en remontant le cours du ruisseau, je pris la direction opposée; enfin je ne pus me dissimuler que Saturnino avait disparu, et je regagnai la hutte du *gaucho*. Fleur-de-Liane guettait mon retour avec une impatience fiévreuse. En dépit de l'échec que j'avais subi, je fis bonne contenance quand elle vint à ma rencontre.

— Avez-vous trouvé Saturnino? me demanda-t-elle d'une voix brève.

— J'ai fait ce que vous m'avez dit. — Je croyais me tirer d'embarras par cette réponse évasive; mais la femme, quand elle aime, est doublement clairvoyante.

— Vous l'avez vu? répliqua-t-elle. Comment est-il?

Cette fois, il m'était permis d'hésiter à répondre. — C'est faux; vous ne l'avez pas vu, reprit Fleur-de-Liane en pâlissant, et mon silence confirma ses doutes. Sa nature vigoureuse chancela un instant devant une réalité terrible, celle de l'infidélité de Saturnino. Deux larmes jaillirent à l'extrémité de ses longs cils noirs, ce furent les seules; puis, ramassant les forces de son cœur brisé, elle rentra silencieusement dans la cabane paternelle. Je vins me rasseoir sous le péristyle avec cette appréhension qu'on éprouve quand on voit fumer la mèche qui va déterminer l'explosion d'une mine chargée. Le fougueux tempérament de Fleur-de-Liane allait faire éclater l'orage qui grossissait. Je la vis en frémissant s'approcher de son père et l'entraîner dans une pièce voisine. Le capitaine, qui était venu me rejoindre, remarqua ma tristesse. Je lui avais déjà confié mon inquiétude au sujet des soupçons du *gaucho* sur sa fille; quand je lui eus appris que Fleur-de-Liane aimait Saturnino Vallejo, quand je lui eus parlé de la jalousie furieuse de la jeune fille et de ma course inutile au pont du ruisseau, don Ruperto fronça le sourcil et dit avec une expression de gaieté qui cachait mal son mécontentement :

— *Caramba!* une double *venganza!* Saturnino et Villa-Señor! Voilà deux motifs pour que nous ne soupions pas ce soir.

Un cri de fureur qui retentit dans la hutte du *gaucho* vint interrompre don Ruperto. Cristino rentra dans la salle du foyer, qui éclairait ses traits animés de passions fougueuses et plus terribles encore que celles de sa fille.

— Castaños! s'écria le *gaucho*, vous êtes mon hôte et mon ami, et

vous m'aiderez à venger l'honneur de mon nom. Le fils de Vallejo a déshonoré ma fille, elle-même le proclame; mais le larron d'honneur est dans ces bois... Vous aussi, seigneur cavalier, le foyer de votre hôte est souillé... A cheval! à cheval!

Il était fort superflu de discuter en ce moment avec le *gaucho;* mieux valait, en feignant de l'aider dans ses projets de vengeance, se ménager l'occasion de sauver celui qu'ils menaçaient, si cela était en notre pouvoir. Nous courûmes donc seller nos chevaux, et en quelques minutes nous fûmes prêts pour une excursion nocturne dont la cabane de Saturnino semblait devoir être le but. Au moment de monter à cheval, je vis le *gaucho,* outre le *lazo* attaché derrière sa selle, ceindre son corps d'une courroie de cuir à trois branches, dont deux seulement étaient d'égale longueur. Chacune des trois branches était armée à son extrémité d'une boule recouverte de cuir et de la grosseur du poing. C'étaient les *bolas* du *gaucho,* plus redoutables encore que son lacet. Avant de m'éloigner avec mes deux compagnons, je jetai un dernier coup d'œil dans l'intérieur de la hutte : la mère et la plus jeune fille sanglotaient dans un coin de la pièce commune, et à quelques pas d'elles Fleur-de-Liane se tenait accroupie, la tête voilée de son *rebozo.*

Ce fut vers le pont de lianes que nous poussâmes d'abord nos chevaux; il était désert comme je l'avais laissé. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, Cristino descendit précipitamment de cheval et se baissa pour examiner les traces; il sauta ensuite sur le pont, qu'il traversa, et alla continuer ses recherches de l'autre côté. Nous attendions le résultat de cette enquête, le capitaine et moi, sans échanger un seul mot, et, comme notre attente se prolongeait, je mis pied à terre aussi moi-même. Je n'avais jamais pu voir sans un intérêt extrême les Indiens ou les métis du Nouveau-Monde interroger la terre comme un livre mystérieux. J'allai donc rejoindre le *gaucho.* Tout à coup mes regards, qui, fixés sur lui, étaient naturellement attirés vers le sol, se portèrent sur un bouquet qui n'avait pu être oublié dans l'herbe que par une des plus jolies et des plus coquettes habitantes du *pueblo.* Ce bouquet était formé de fleurs sauvages liées entre elles par un rameau de *chintule* (1) odorant. Ma première pensée fut que cet indice pouvait avoir quelque valeur dans les circonstances où nous nous trouvions, et je retournai auprès du capitaine, qui nous attendait patiemment à l'entrée du pont. — Voilà ce que je viens de trouver, lui dis-je.

— Un bouquet! C'est sans doute un message symbolique pour Fleur-de-Liane; il faut le lui remettre à tout hasard.

(1) Espèce de jonc dont les racines donnent, par l'infusion dans l'eau, une douce et agréable odeur qui sert à parfumer le linge.

Le plus difficile était d'exécuter ce projet sans donner l'alerte à Cristino, et j'allais déjà m'élancer à pied vers la hutte, quand, son examen fini, le *gaucho* s'écria : — A cheval! je sais maintenant de quel côté nous devons courir.

Le *Chileño* repassa le pont, se jeta en selle et prit de nouveau les devans au galop. C'était heureusement dans la direction de sa cabane. L'unique rue du village que nous traversâmes était plongée dans une obscurité complète. Quelques curieux, devinant peut-être la cause des allées et venues de Cristino, se montraient çà et là sur le seuil des huttes. Silencieux, le *gaucho* n'échangeait aucun salut avec ses voisins et continuait sa course au milieu des aboiemens des chiens de garde. Le capitaine et moi, fort contrariés de battre les bois au lieu de souper, nous ne parlions pas davantage. Dans une seule cabane, on ne dormait pas; dans celle-là seule, le foyer jetait encore quelques lueurs : c'était la hutte de Fleur-de-Liane. Mes deux compagnons passèrent outre comme un ouragan; contenant légèrement mon cheval, j'eus le temps de jeter sans être vu par la porte ouverte le bouquet aux pieds de celle à qui je le croyais destiné. Je la vis tressaillir, ramasser les fleurs symboliques, et je repris le galop.

Après avoir laissé derrière nous le petit village de Palos-Mulatos, nous nous enfonçâmes dans un assez long sentier qui, sous les arches de verdure dont il était couvert, eût semblé sombre comme un souterrain, si la lune n'eût réussi à glisser quelques rayons à travers les rares interstices des branchages entrelacés. Nous chevauchions en pleine forêt vierge. Parfois, en galopant à la suite du *gaucho,* nous étions forcés de nous baisser sur notre selle pour nous dérober aux étreintes de la végétation parasite qui de toutes parts nous enveloppait. Les longs éventails des palmiers obstruaient à chaque pas notre route. Sur la terre molle et spongieuse du sentier, le pas de nos chevaux ne produisait aucun son, et respectait les harmonies nocturnes de ces splendides forêts. Au bout d'une demi-heure de galop, nous tournâmes brusquement à gauche par un sentier plus étroit embranché sur le premier, et qui nous conduisit à une petite cabane vivement éclairée par la lune. De gigantesques lataniers étendaient sur le toit de la hutte comme de vertes persiennes leurs éventails aux lames aiguës. Le *gaucho* poussa impétueusement son cheval vers cette cabane. — Ici demeure, nous dit-il, l'homme qui connaît le mieux ces forêts; lui seul nous dira où il faut chercher Saturnino. Holà! Berrendo! dormez-vous?

Personne ne répondit, et le *Chileño* impatienté heurta rudement du pommeau de son sabre la cloison de bambous. Aux coups redoublés qui se succédaient, la voix d'un homme répondit enfin :

— Qui m'appelle, et pourquoi ce vacarme?

— C'est moi.

— Qui vous? répondit la voix.

— Cristino Vergara.

Nous entendîmes la porte s'ouvrir enfin, et un homme d'une figure non moins farouche que celle du Chilien se montra sur le seuil. Cet homme, de haute taille, était maigre, nerveux et souple comme une de ces fortes lianes que la hache peut à peine entamer; dans sa figure basanée, dans ses traits mobiles, on lisait un singulier mélange d'audace et de placidité railleuse. En vrai chasseur mexicain, toujours prêt à quitter sa couche de gazon pour suivre la piste d'un cerf ou d'un jaguar, l'habitant de la cabane dormait revêtu de son costume complet de cuir fauve, qui se composait d'une veste et d'un pantalon étroitement serré aux hanches. Il resta un moment immobile sur le seuil de sa hutte, et promena sur chacun de nous un regard interrogateur. Il semblait attendre nos questions : ce fut Vergara qui le premier rompit le silence.

— Saturnino est-il au *Palmar?* demanda le *gaucho.*

— Il doit y être; mais pourquoi cette demande? le fils de Vallejo paraît-il de trop dans ce monde à Cristino Vergara?

— Oui.

Cette laconique et terrible réponse ne parut pas surprendre Berrendo.

— Eh bien! à la garde de Dieu! reprit-il. La nuit sera bonne pour vous, Cristino. Peut-être demain aurez-vous pris au piége deux ennemis au lieu d'un.

— Que voulez-vous dire?

— Vous vous rappelez un officier espagnol qui fut votre prisonnier, et qui se nommait Villa-Señor? reprit Berrendo.

Castaños et le Chilien échangèrent un regard d'intelligence.

— Oui, répondit Vergara; eh bien?

— J'étais, il y a une heure, à la Laguna de la Cruz, dit Berrendo, je guettais la venue d'un cerf que j'avais déjà vainement poursuivi, quand un cavalier s'approcha de l'étang pour faire boire son cheval. Je jugeai à propos d'observer cet homme avant de me montrer, et je vis le cavalier pousser sa monture dans l'étang, puis l'arrêter à quelques pas du bord. Il ôta son chapeau de paille, comme pour aspirer plus à l'aise les fraîches émanations du lac, et c'est alors que je reconnus, malgré son épaisse chevelure blanche, ce damné Espagnol dont les traits ne sortiront jamais de ma mémoire. Mon premier mouvement à cette vue fut d'armer ma carabine.

—Votre premier mouvement était bon, *caramba;* quel a été le second?

— J'ai réfléchi que le cavalier n'était peut-être pas seul, et que le bruit d'un coup de feu pouvait attirer ses compagnons. J'ai eu recours alors à un moyen qui m'a toujours réussi quand je veux traquer un ennemi sans brûler de la poudre.

— Je devine, reprit Cristino; vous avez fait une *quemada* (1).

— Oui, vraiment, et une belle, je vous jure. J'ai mis le feu aux quatre coins du taillis autour de l'étang de la Cruz. Ce qui m'a décidé à user de ce moyen, c'est que Villa-Señor, après avoir fait boire son cheval, est sorti de l'étang, a mis pied à terre et s'est étendu pour dormir sous un palmier. Je lui ai préparé un beau réveil. Tenez, ne sentez-vous pas déjà la fumée que le vent porte de ce côté?

— A la bonne heure! répondit Cristino; je reconnais mon vieux camarade. Eh bien! capitaine Ruperto, que dites-vous de l'expédient? Nous voilà délivrés de Villa-Señor; nous n'avons plus à songer qu'à Saturnino, et celui-ci ne nous échappera pas. En route donc, et vers le Palmar!

Quelques instans après, nous avions laissé bien loin derrière nous la cabane du chasseur de cerfs si expert en *quemadas*. Nous atteignîmes bientôt un endroit où la route se rétrécissait tellement que nous fûmes obligés de nous mettre à la file l'un de l'autre, et encore le passage était-il si étroit que ce n'était qu'au pas qu'un cheval y pouvait avancer. Le *gaucho* marchait en tête, don Ruperto le suivait immédiatement, et je venais ensuite à quelque distance de mes deux compagnons de route. Enfin, après quelques minutes de cette marche incommode, nous parvînmes à une espèce de carrefour où divers sentiers venaient aboutir. Le *gaucho* en prit un, afin d'étudier quelques traces qu'il venait de remarquer, et, après nous avoir priés de l'attendre un instant, il ne tarda pas à disparaître. Resté seul avec don Ruperto, je profitai de l'occasion pour m'ouvrir à lui. — Savez-vous, lui dis-je, mon cher capitaine, que le rôle qu'on nous fait jouer est pour le moins singulier? Je ne sais comment vous qualifiez l'action à laquelle nous prêtons les mains en cette circonstance?

— Hum! il y a vingt-cinq ans, j'aurais appelé cela une embuscade; aujourd'hui...

— Je l'appelle un guet-apens, interrompis-je. Il est évident que le *gaucho* espère surprendre ce pauvre jeune homme, comme Berrendo surprend les bêtes fauves de la forêt. Moi, je déclare ne pas vouloir être le complice d'un assassinat; je dirai plus, je veux l'empêcher, et je compte sur vous pour m'aider.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mais l'honneur a parfois des exigences cruelles. Le *gaucho* est un de mes vieux compagnons d'armes : je ne pourrais l'abandonner en ce moment sans passer pour un lâche.

Je convins avec le capitaine qu'à son point de vue il avait raison; mais je n'avais pas les mêmes motifs que lui pour me résigner à un

(1) *Quemada :* ce mot signifie une *brûlée*, un de ces incendies que les chasseurs mexicains ne craignent pas d'allumer quand ils n'ont pas d'autres moyens de saisir leur proie.

rôle passif, et je lui demandai ce qu'il me conseillait de faire pour empêcher que la fâcheuse aventure où nous étions engagés n'aboutît à un dénoûment tragique.

— Vous avez à faire une chose bien simple : ce sentier que vous voyez et à l'angle duquel a tourné Cristino conduit par un circuit au Palmar. Suivez-le pendant quelque temps, mettez pied à terre, attachez solidement votre cheval dans quelque fourré, enfoncez-vous à pied dans les bois; marchez toujours avec la lune en face de vous et avec votre ombre derrière; vous ne pourrez manquer d'arriver au Palmar; et si vous y êtes avant nous, tant mieux. Je motiverai de mon mieux votre disparition.

Je remerciai le capitaine de ses avis, et je m'éloignai par le sentier qu'il m'avait indiqué.

III.

Ce n'est pas une petite affaire pour un voyageur européen que de se trouver seul et déjà épuisé par une journée de marche au milieu des labyrinthes d'une forêt vierge. J'avoue que, si la vie d'un homme n'eût été en jeu dans cette occasion, j'aurais prosaïquement repris la route par laquelle j'étais venu pour aller demander dans quelque cabane du petit village d'où je sortais une hospitalité moins orageuse que celle du *gaucho*. Toutefois les instructions de don Ruperto étaient assez précises pour que je ne risquasse pas de m'égarer en supposant même que ma tentative demeurât inutile. Je cheminai donc quelques instans dans le sentier que je venais de prendre, je mis pied à terre et j'attachai mon cheval à un arbre; puis, après avoir soigneusement noté dans ma mémoire la configuration de l'endroit où je me trouvais, je passai mes deux pistolets à ma ceinture et je m'enfonçai dans les fourrés, marchant comme on me l'avait recommandé avec la lune en plein visage.

Une semblable recommandation n'était pourtant pas facile à suivre. A peine mes regards pouvaient-ils percer le dôme épais du feuillage pour interroger de temps à autre, — tant j'avais peur de m'égarer dans ce labyrinthe de forêts, — le cours de la lune, qui nageait dans un ciel d'une admirable pureté. Peu à peu cependant la limpidité de l'atmosphère parut se ternir; il me semblait que des nuages noirs traversaient les airs avec une rapidité surprenante, car je ne sentais pas le moindre souffle de vent autour de moi. Bientôt un reflet étrange se dessina sur la voûte du ciel; ce reflet était changeant, tantôt d'un blanc jaunâtre comme les premières lueurs de l'aube, tantôt empourpré comme les dernières teintes du couchant. En même temps, il me semblait que les solitudes muettes s'éveillaient et se remplissaient de

murmures. On entendait au loin retentir le cri des oiseaux; mais ces cris ne paraissaient saluer ni le retour du soleil, ni celui de la fraîcheur des nuits après un jour brûlant. C'était une clameur discordante, des notes confuses, effrayées ou plaintives, auxquelles ne tardèrent pas à se mêler les vagissemens d'effroi des chacals et de tous les hôtes des bois. Des momens de silence succédaient à ces rumeurs étranges dont je commençais à soupçonner l'origine en me rappelant le sinistre avertissement du chasseur des cerfs. Des symptômes terribles ne me laissèrent bientôt plus aucun doute. Des tourbillons d'une fumée noire pailletée d'étincelles se balançaient comme de sombres panaches sur la voûte obscurcie du ciel, et des oiseaux éperdus, suffoqués, voletaient par centaines au-dessus de ces tourbillons; la forêt, une partie de la forêt du moins, était en feu, à peu près dans la direction que je suivais. Craignant de me trouver enveloppé dans la *flambée,* je m'arrêtai un instant pour m'orienter de nouveau dans un endroit où la végétation moins épaisse laissait au-dessus de ma tête une assez large trouée sur le ciel. L'horizon était alors teint d'une clarté sanglante; le disque de la lune n'y apparaissait que comme une tache pâle à laquelle je tournais le dos. En marchant dans la direction que le capitaine m'avait enjoint de suivre, je m'aperçus avec joie que je laissais l'incendie derrière moi. Complétement rassuré, je doublai le pas, mais j'avais compté sans les difficultés toujours renaissantes du chemin. Quelque pénible qu'il fût de se faire jour à travers cette végétation puissante, il était un obstacle encore sur lequel je n'avais pas compté : c'était le nombre prodigieux d'insectes qu'un éternel soleil y fait pulluler et que le froissement des branches faisait tomber sur moi par myriades. Quand j'en sentis les piqûres brûlantes, il était trop tard pour reculer, car j'avais autant de chemin à faire pour revenir sur mes pas, selon toute apparence, que pour gagner la clairière du Palmar, et il me fallait fuir l'incendie.

Enfin, et à ma grande satisfaction, j'aperçus à travers un rideau de palmiers les rayons de la lune jeter une blanche nappe de lumière sur un large espace ouvert devant moi: c'était la clairière que je cherchais et que je trouvais déserte encore. Cette clairière formait une vaste ellipse et ressemblait à un cirque romain. A l'une des extrémités de l'arène, une flaque d'eau irisée par la lune se détachait sur un fond de verdure comme une opale enchâssée dans une émeraude. Un triple rang de palmiers semblait jeté tout autour comme une digue pour contenir la mer de verdure qui frémissait derrière eux. Avides d'air et de lumière, les feuillages parasites escaladaient la tête des palmiers qui ployaient sous leur poids. Comme le faneur qui ne peut supporter une gerbe trop lourde, les palmiers laissaient déborder jusqu'à leurs racines la végétation luxuriante de la forêt. De vagues murmures s'é-

levaient du sein de ce vert océan; on eût dit le bouillonnement de la séve de ces grands arbres que des milliers d'étés avaient fécondée, et dont aucun hiver n'avait arrêté le cours.

J'étais bien dans cette clairière du Palmar habitée par la famille du chasseur Vallejo. J'avais entendu Berrendo affirmer que Saturnino devait être dans sa demeure. Sa hutte était donc dans quelque coin caché du Palmar; elle devait être sans doute située près de la flaque d'eau. Je m'empressai d'y courir; mais, pour éviter d'être aperçu du *gaucho*, au cas où il viendrait à déboucher presque aussitôt que moi dans l'enceinte de palmiers, j'en fis le tour, protégé par l'ombre épaisse qu'ils versaient à leurs pieds. Je n'apercevais rien encore; toutefois je crus entendre à peu de distance de moi une voix de femme murmurant une de ces mélodies plaintives qu'on entend parfois le soir dans les campagnes, et quelques instans après je vis en effet sur une *butaca* de cuir et sur le seuil d'un *jacal* une vieille femme assise, immobile, au clair de la lune. Elle ne me vit pas sans doute, car elle n'interrompit point sa mélancolique chanson : c'était la mère de Saturnino, qui attendait le retour de son fils. Au bruit de mes pas, la vieille femme cessa de chanter, puis elle leva vivement la tête; mais le désappointement et la frayeur se peignirent sur sa figure quand elle reconnut un étranger à la place de son fils.

— N'ayez pas peur, lui dis-je aussitôt; vous voyez en moi un homme qui désire préserver Saturnino d'un grand danger.

— *Virgen santisima!* s'écria la mère, que voulez-vous dire? Saturnino aurait-il été dévoré par le feu qui rougit le ciel là-bas?

— Vous connaissez Cristino Vergara?

A ce nom qu'elle n'avait que trop de raisons sans doute pour n'avoir pas oublié, la vieille femme fit un signe de croix avec une muette épouvante.

— Oui, oui, dit-elle; il y a long-temps que nous aurions quitté le pays, si la jeunesse savait écouter la voix de la raison.

Je me hâtai d'avertir la mère de Saturnino de la venue prochaine de Cristino.

— Il se fait tard, me répondit-elle, et j'espère que Saturnino ne reviendra pas ce soir. Plaise à Dieu que la *flambée* intercepte sa route!

Je compris que le fils de Vallejo n'avait pas laissé ignorer à sa mère son amour pour Fleur-de-Liane; la vieille habitante du Palmar n'en avait pas moins confiance dans la protection du ciel. Elle espérait que Dieu protégerait son fils. Saturnino était d'ailleurs, comme Berrendo, un chasseur de profession, et, s'il n'était pas encore rentré à la cabane, il passait probablement la nuit à la poursuite de quelque gibier.

— En tout cas, repris-je, Saturnino a du cœur, et maintenant qu'il est averti...

— Oui, sans doute, il est brave comme pas un, et c'est pour cela qu'il ne fuirait pas; mais, quant à se défendre contre Cristino, il n'en fera rien. Vingt fois il a tenu la vie du meurtrier de sa famille entre ses mains, lorsqu'à l'affût des chevreuils il le voyait traverser ces bois sans en être vu, et chaque fois le souvenir de la fille a protégé le père.

J'avais atteint le but que je m'étais proposé, et j'allais reprendre le chemin par lequel j'étais venu, lorsque la mère alarmée s'écria : — *Jesus Maria!* le voici! Et la pauvre femme, dont l'œil, quoique affaibli par l'âge, avait été plus perçant que le mien, se tordit les mains avec angoisse. Ce ne fut toutefois que l'émotion d'un moment. Reprenant tout son sang-froid, elle courut vers un cheval attaché à un piquet à quelques pas derrière la hutte, et se mit à le seller précipitamment.

Cependant mes regards s'étaient portés du côté de la lisière de palmiers où la veuve de Vallejo venait d'apercevoir son fils. Je pus alors voir distinctement le jeune chasseur qui marchait d'un pas ferme vers la hutte, dans toute la confiance et la vigueur de la jeunesse, tandis que la lune faisait briller le canon d'une carabine jetée sur son épaule; mais je remarquai bientôt avec inquiétude que le long de l'enceinte des palmiers rôdait un nouvel arrivant. A sa haute taille, à son épaisse chevelure blanche, je crus reconnaître ce Villa-Señor dont le capitaine Castaños m'avait fait minutieusement le portrait. La figure du rôdeur nocturne ne fit toutefois que m'apparaître comme un de ces fantômes qui traversent les rêves. Après avoir fait quelques pas dans la clairière, l'inconnu rebroussa chemin et rentra brusquement dans le taillis. Pendant que j'observais ainsi tour à tour le jeune Saturnino et le taillis de palmiers où l'individu suspect avait sans doute cherché un abri, l'incendie allumé par Berrendo redoublait de violence, et par intervalle les échos répétaient les mugissemens des taureaux sauvages, les glapissemens des chacals qui fuyaient éperdus devant les flammes.

Au moment où Saturnino arrivait près de la cabane, sa mère achevait de seller le cheval; elle courut vers son fils, le serra dans ses bras, et je l'entendis murmurer une ardente prière. Les momens étaient précieux, et je me demandais comment le vindicatif et impétueux *gaucho* n'avait pas encore atteint la clairière. La *flambée* seule, qui l'avait sans doute forcé de faire un détour, expliquait ce retard. Le jeune homme se dégagea doucement des bras de sa mère, et, sourd à ses supplications, s'avança vers moi. Un étonnement bien marqué, mais sans le moindre mélange de frayeur, se lisait sur les traits du fils de Vallejo, où je retrouvais, avec une nuance de mélancolie de plus, cette expression de fierté douce et d'exaltation contenue qui m'avait frappé chez Fleur-de-Liane.

— Il y avait entre Cristino et moi, s'écria-t-il, une trêve tacite; qui a pu la rompre si soudainement?

— Sa fille, lui dis-je.

A ces mots, le jeune homme ne put maîtriser une violente émotion. Il s'approcha de moi en frémissant, et je m'empressai de lui dire en quelques mots, car à chaque instant je tremblais de voir arriver le *gaucho,* le message dont j'avais été chargé pour lui, ma réponse à Fleur-de-Liane, son accès de jalousie et la révélation qui en avait été la suite.

— Pourquoi, dit alors Saturnino, qui semblait accablé sous le poids d'une écrasante douleur, pourquoi m'en veut-elle d'avoir quitté le pont de lianes sans l'attendre? ne m'avait-elle pas fait signe de m'éloigner? J'ai obéi à son ordre, et c'est là le crime qu'elle veut punir de mort! Non, non, elle ne m'aime pas!

Je pensais tout différemment, et je m'efforçais de lui faire partager ma conviction, mais en vain, quand sa mère nous interrompit. Elle amenait le cheval de son fils. La pauvre femme, jetant des regards effrayés autour d'elle, et craignant de voir apparaître l'homme qui menaçait la vie de Saturnino, le suppliait, au nom de tous les saints du paradis, de s'élancer en selle et de s'éloigner, Saturnino restait immobile.

— A quoi bon? répondit-il. Que ferais-je à présent de la vie?

Je joignis mes instances à celles de sa mère; ce fut peine perdue, le jeune homme ne nous écoutait plus. Sa main jouait machinalement avec la batterie de sa carabine; bientôt, comme s'il eût même renoncé à disputer sa vie, il ouvrit le bassinet et en laissa tomber l'amorce; puis il jeta son arme loin de lui avec la corne qui renfermait la poudre. Cependant l'instinct de la vie, qui sommeille parfois, mais qui meurt rarement dans le cœur de l'homme, sembla un moment reprendre quelque empire sur Saturnino. Il mit un pied dans le large étrier de bois suspendu à sa selle; mais son pied retomba bientôt. Il jeta encore une fois un regard complaisant sur ce coursier qui en un clin d'œil pouvait mettre entre la mort et lui un espace infranchissable. Ce dernier mouvement de faiblesse fut bientôt dompté. Saturnino jeta près de sa carabine le *machete* suspendu à sa ceinture. De ce moment, l'instinct de la vie, la terreur naturelle de la mort, s'éteignirent devant une inébranlable résolution que ni les cris de sa mère ni mes remontrances ne purent vaincre.

Le temps s'écoulait, et le jeune chasseur, la main passée dans la crinière de son cheval, restait immobile. Tout à coup je le vis tressaillir comme sous un choc électrique. On eût dit que ce magnétisme inexplicable qu'exerce parfois l'amour lui apportait un mystérieux avertissement. Au même instant et presque derrière nous, l'enceinte verte de la clairière se fendit à nos yeux, et, pâle comme un mort échappé au tombeau, Fleur-de-Liane apparut aux rayons de la lune; sa robe était froissée, déchirée par les ronces, dont les nattes déroulées de sa

chevelure retenaient encore les feuilles; des gouttes de sang empourpraient son sein et ses épaules, et la jeune fille ne put que s'élancer haletante vers Saturnino. Au cri qu'il poussa, à la flamme qui brilla dans ses yeux, il était facile de voir que l'amour de la vie revenait envahir le cœur du chasseur comme le flot long-temps repoussé par une digue insurmontable.

— J'arrive à temps! béni soit Dieu! put enfin s'écrier Fleur-de-Liane. Saturnino, je voulais ta mort, parce que je t'ai cru infidèle; maintenant je sais...

Et la jeune fille tira de son sein un bouquet (je le reconnus pour celui que je lui avais jeté en passant) qu'elle pressa contre ses lèvres avec transport. — Saturnino, reprit-elle précipitamment et en prenant le bras du jeune homme, je veux à présent que tu vives; ce bouquet m'a rendu la vie. Ce blanc *floripondio* m'a dit que j'étais la plus belle à tes yeux; ces fleurs rouges des lianes m'ont appris que pour toi la rivale qui les a portées n'est qu'un prétexte à ta présence près de notre hutte; ces marjolaines m'ont parlé de tes tourmens. Oui, je sais tout maintenant, ce brin de *chintule* m'a tout révélé : je sais que tu m'aimes... Mais qu'attends-tu? Mon père va venir; espères-tu obtenir son pardon pour avoir aimé sa fille? N'y compte pas. Dans un moment où je voulais mourir après toi, j'ai dit à mon père que je t'appartenais... que tu t'étais joué de l'honneur de sa fille; — j'ai menti; dans un moment de délire, j'ai voulu notre mort à tous deux. Veux-tu fuir maintenant?

A ce moment, Cristino et Castaños arrivaient dans la clairière; mais déjà Saturnino, passant du désespoir à une joie fiévreuse, avait entouré de ses bras le corps souple et charmant de Fleur-de-Liane, et l'avait assise sur son cheval, qui venait de partir comme un trait, emportant la jeune fille et le chasseur désarmé. Le *gaucho*, suivi du capitaine, se lança à leur poursuite.

— Arrêtez, capitaine! criai-je à Castaños; laissez au moins la partie égale.

Le vieux *guerrillero* s'arrêta en effet à ma voix; mais il n'en fut pas de même du *gaucho*. Pour combler la distance qui le séparait encore de l'objet de sa haine, il brandit son *lazo*, qui s'abattit en tournoyant sur les deux fugitifs. Saturnino, enlacé par le nœud coulant, fit un effort surhumain pour arrêter son cheval, dont les jarrets ployèrent jusqu'à terre, et, au moment où le bras vigoureux du *gaucho* allait l'arracher à ses arçons, le jeune homme tira son couteau, la seule arme qui lui restât. En un clin d'œil, le *lazo* fut tranché. Je ne pus retenir un cri de joie. Saturnino volait de nouveau sur la clairière, entraînant Fleur-de-Liane éperdue. Les deux fugitifs n'étaient plus qu'à une courte distance de l'un des sentiers qui s'ouvraient sur l'enceinte

du Palmar. Le *gaucho* bondissait à leur poursuite, silencieux et implacable. Je le vis alors dénouer ses boules et la triple courroie de cuir qui ceignait sa ceinture, prendre en main l'une de ces boules, et faire tournoyer les deux autres au-dessus de sa tête, et nous l'entendîmes chanter ces deux vers :

De mi lazo t'escaparás,
Pero de *mis* bolas... quando (1).

J'en allais apprendre la terrible signification. Les boules sortirent en sifflant des mains du *gaucho* et s'enlacèrent autour des jarrets du cheval. Lancé à fond de train, l'animal s'abattit. En deux bonds, le *gaucho* fut, l'épée haute, derrière sa fille évanouie, derrière le chasseur désarçonné. Rien ne pouvait sauver l'une des deux victimes, quand un coup de feu retentit à l'entrée du sentier que les fugitifs avaient en vain cherché à gagner : le *gaucho* tomba, et tout redevint silencieux.

Cette fois le capitaine Castaños s'était impétueusement élancé dans la direction où le coup de feu s'était fait entendre; mais il s'arrêta subitement au milieu de sa course et revint vers moi. — A tout prendre, dit-il avec un accent de sombre résignation, je n'ai pas le droit de punir Villa-Señor; Dieu voulait que cet homme fût vengé.

— Partons au plus vite, dis-je à don Ruperto, et je lui montrai, derrière Fleur-de-Liane penchée sur le cadavre de son père, Saturnino et sa mère silencieux et agenouillés. C'est à Dieu seul qu'il appartient maintenant de consoler les douleurs que nous laissons derrière nous.

— Non, j'ai encore un devoir à remplir; je suis la cause innocente de la mort de Cristino, et c'est à moi qu'il appartient de porter cette triste nouvelle à la veuve de celui qui était mon ami avant d'être mon hôte. Quant à vous, Berrendo ne vous refusera pas, à ma prière, l'hospitalité pour trois ou quatre jours dans sa cabane.

Castaños me conduisit en silence jusqu'à l'endroit où mon cheval était resté attaché à son arbre, et où, terrifié par les lueurs de l'incendie qui allaient déjà diminuant, il essayait en vain de rompre la solide *reata* (courroie) qui le retenait. De là nous gagnâmes la hutte de Berrendo, à qui nous apprîmes la mort du *gaucho*. Le chasseur de cerfs consentit volontiers à me recevoir dans son *jacal*. J'allais donc vivre pendant quelques jours de la vie rude et solitaire des chasseurs du Mexique; mais j'étais loin de me plaindre de la circonstance qui me permettait de faire si complètement connaissance avec les mœurs d'une contrée toute nouvelle pour moi.

Quatre jours s'écoulèrent sans que je revisse le capitaine. L'incendie, qui s'était concentré dans un sentier assez large autour de la La-

(1) Tu échapperas à mon lacet; — mais à mes boules... jamais.

guna de la Cruz, n'avait pas tardé à s'éteindre. Pendant quatre jours, j'accompagnai Berrendo dans ses chasses. Assez médiocre tireur, j'abattais peu de gibier, mais j'étais dédommagé par l'imposant spectacle d'une nature vierge. Ce qui distingue les bois du Mexique, c'est que les arbres vénéneux y croissent en très grande abondance. On y rencontre à chaque pas le *palo mulato* au tronc exfolié, au suc corrosif, et le *yedra* (1) à l'ombrage mortel. En revanche, les arbres fruitiers y sont très nombreux aussi, depuis le plaqueminier aux baies brunes et odorantes jusqu'à l'assiminier aux fruits gros et parfumés comme l'ananas. Je commençais à prendre très patiemment ma nouvelle vie de chasseur, d'autant plus que les causeries de Berrendo, vieux soldat de l'indépendance, abrégeaient pour moi les longues heures de chasse ou d'affût. Enfin, le soir du quatrième jour depuis mon installation dans le *jacal* de Berrendo, le capitaine vint me rejoindre. Il avait laissé la famille du *gaucho*, augmentée de Saturnino et de sa mère, à la veille de partir pour les fertiles plaines de la Sonora, où la terre ne demande que des bras à occuper et des hommes à nourrir. Dans ces pays nouveaux, les familles qui veulent fuir des lieux marqués par de tristes souvenirs ont dans l'émigration une ressource toujours prête. La vie du défricheur n'y est pas seulement un but pour les individus déclassés en quête d'une tâche utile, c'est aussi un refuge pour les grandes infortunes; Saturnino, en renonçant à sa vie à demi sauvage, obéissait à son insu à cette loi naturelle des sociétés humaines, dont le premier âge est la chasse, dont le second est l'agriculture. Il suivait aussi cet instinct secret qui pousse la race latine du sud vers le nord de l'Amérique et la race anglo-saxonne du nord vers le sud, instinct qui prépare lentement la fusion de deux races antipathiques dans les déserts intermédiaires où elles se rencontrent, et que la Providence semble vouloir peupler.

Notre route jusqu'à la mer était la même que celle des deux familles émigrantes. Il était assez probable que nous rejoindrions en chemin le lourd chariot qui les emportait vers la Sonora. Rien ne me retenait plus chez Berrendo, et la fraîcheur du soir nous invitait à partir pour arriver à San-Blas le lendemain avant la grande chaleur du jour. Nous prîmes congé du chasseur et nous nous mîmes en route. La nuit tout entière s'écoula pour nous dans une course rapide au milieu des grands bois où je venais de passer, par un singulier hasard, quelques-unes des heures les plus péniblement agitées et aussi quelques-unes des plus paisibles journées de mon voyage. Vers le matin, nous vîmes les forêts s'éveiller dans toute leur splendeur, et bientôt, à travers leurs vertes arcades, apparut à nos yeux la nappe limpide de la baie de San-

(1) Espèce de mancenilier.

Blas; nous quittâmes enfin le couvert des bois pour gagner les collines au sommet desquelles j'espérais découvrir la ville elle-même.

Il y a environ aujourd'hui trois cent trente-huit ans que, de Mexico déjà conquis, Fernand Cortez se mit en route pour l'occident de la Nouvelle-Espagne. Après une longue et pénible marche, il arriva au coucher du soleil sur le sommet d'une chaîne de collines arides. Là, le spectacle qui frappa ses yeux lui arracha un cri d'admiration : c'était une échappée du golfe de Californie, teinte de la pourpre du soleil couchant. Il appela ce golfe la *Mer Vermeille*, et on l'a nommé aussi depuis la *Mer de Cortez*. C'était au sommet de cette même colline, où s'était arrêté le conquérant du Mexique, que, ravi du même spectacle, j'arrêtai mon cheval à côté de celui du capitaine Castaños. L'heure seule était différente; le soleil encore peu élevé ne semblait pas incendier les eaux du golfe comme lorsqu'il s'y plonge le soir. Au moment où je contemplais la baie de San-Blas, Cortez l'eût appelée la *mer d'azur*.

Si imposant que fût ce spectacle, mon attention en fut pourtant bientôt détournée : un lourd chariot chargé d'ustensiles de ménage et traîné par deux bœufs suivait lentement la route qui serpentait au pied des collines. Un homme et quatre femmes suivaient à pied, et je distinguai dans ce groupe l'élégante silhouette de Fleur-de-Liane ainsi que celle de Saturnino : c'étaient les deux familles émigrantes en marche vers le nord, tandis que j'allais tourner à l'ouest. Le capitaine échangea de loin un salut avec Fleur-de-Liane. Un détour du chemin nous cacha bientôt les voyageurs, et je reportai mes regards vers la baie de San-Blas, en faisant des vœux pour le bonheur de ces deux créatures dont j'avais un moment partagé les plus intimes douleurs : le spectacle que j'avais sous les yeux n'éveillait que des impressions de paix et d'espoir. La baie de San-Blas, à mesure que le soleil montait à l'horizon, nous apparaissait de plus en plus radieuse. Les îles verdoyantes, éparpillées sur les flots de la Mer du Sud, ressemblaient à ces massifs fleuris que les fleuves d'Amérique arrachent parfois à leurs rives et charrient dans leur cours. Des voiles blanches se détachaient à l'horizon, comme des ailes de mouettes, et, dans les grands rochers fauves qui se dressaient au-dessus des vagues, je croyais voir autant d'aiguilles gigantesques jetées là pour marquer les heures solaires sur cet immense cadran d'azur.

GABRIEL FERRY.

LA DERNIÈRE EXPÉDITION

DE KABYLIE.[1]

I.

Ce fut un grand vaurien dans sa jeunesse qu'Ali-Ben-Hamed, et pourtant, de tous les habitués du café de Si-Lakdar à Constantine, Ali était mon meilleur ami. Au fait, devait-on lui chercher chicane de n'avoir eu personne qui lui enseignât les délicatesses dont notre civilisation est si fière? Sa vie fut celle d'un soldat des beys. Riche souvent quand le coup de main réussissait, pauvre le reste du temps, calme et patient toujours, il avait déchargé son dernier fusil du haut des remparts en 1837, et depuis lors, soumis et résigné, Ali n'avait gardé du service que ses longues moustaches et un regard qui sentait encore le Turc habitué à la domination.

Vers la fin du mois d'avril dernier, soucieux et inquiet, car je craignais de ne point faire partie de l'expédition de Kabylie dont le départ était annoncé pour les premiers jours du mois de mai, je me promenais sur la petite plate-forme carrée que l'on nomme la place de Constantine, quand la figure d'Ali me revint à l'esprit. Plus d'une fois, j'étais parvenu à le faire parler entre les deux longues bouffées de tabac qu'il aspirait jusqu'au fond de sa poitrine. Les récits du temps

(1) Le récit qu'on va lire n'était point destiné à la publicité. Nous avons cru néanmoins devoir réunir et mettre en ordre ces souvenirs, recueillis à la hâte durant une courte mais glorieuse campagne, par un de nos anciens compagnons d'Afrique. Il nous a semblé que tout ce qui touchait à notre armée était le bien de la France, et que nous remplissions un devoir en publiant une relation où il y avait de la gloire pour quelques-uns et de l'honneur pour tous.

passé, de ce temps où celui qui raconte trouve toujours la vie meilleure, s'échangeaient alors entre nous. — Il m'arrachera peut-être à mon ennui, me dis-je, et, descendant du côté du Rummel, je me mis à suivre les ruelles étroites de la vieille ville. Le café de Si-Lakdar est situé au centre du quartier arabe de Constantine, non loin d'un carrefour où viennent aboutir plusieurs rues renommées pour leur commerce. Les rues des Tisseurs, des Selliers, des Restaurateurs, des Forgerons, se croisent tout auprès; aussi la position centrale de ce café en aurait-elle fait le lieu choisi par les marchands, les étrangers, les savans (et Constantine en compte un grand nombre), pour se livrer, selon leur dire, au repos de l'esprit, si même sa grande vigne courant le long des arceaux, son jasmin, ses roses et sa musique célèbre à juste titre n'eussent pas été un attrait suffisant. Comme de coutume, quand j'entrai, Caddour, le cafetier, me salua d'un cordial *bonn-jour*, et je pris place près de quelques vieux Turcs, amis d'Ali, avec lesquels je livrais souvent de rudes combats au jeu de dames, leur passe-temps favori. Ali était, comme moi, de mauvaise humeur sans doute, car toutes mes questions n'eurent pour réponse que des monosyllabes; alors, impatienté, je demandai les dames et l'eau-de-vie de figue chérie des Turcs, malgré les préceptes du Coran, et je commençai une lutte acharnée avec l'un des hôtes du café.

Le dos appuyé le long des colonnes, les jambes croisées sur une natte, sans nous soucier de la foule bruyante qui se coudoyait à deux pas de nous dans la rue large de quatre pieds, nous étions absorbés par le jeu. Je me voyais battu, et je cherchais à parer les coups terribles du Turc Ould-Adda, lorsque cinq ou six fusils vinrent rouler sur le damier et renverser nos soldats de bois. Un armurier kabyle, en regagnant sa boutique, avait trébuché, et tombait avec sa charge.

— Fils du démon! cria mon compagnon d'infortune. Ce fut sa seule exclamation; il reprit sur-le-champ sa gravité.

— Pourquoi l'as-tu appelé ainsi? lui dis-je lorsque tout le dégât eut été réparé.

— L'enfant porte le signe de celui qui l'a créé, reprit-il, et ces têtes de pierre ont conservé la marque de leur origine. La parole du prophète les a enveloppées comme un vêtement, mais son rayon n'a pu pénétrer leur peau. Vois comme ils s'en vont, désertant leur terre, courir tous pays, forçant les bras de travailler, non pour rassasier le ventre, mais pour ramasser l'argent. Celui qui a soif de richesse doit la demander à la hardiesse, non au labeur. On dit que dans la montagne de ces sauvages l'autorité est dans la bouche de tous, que leurs femmes sont sans voiles, et qu'au jour de fête ils dansent comme des bouffons. Avec leurs yeux bleus, leurs grands corps et leurs membres couverts d'une mauvaise pièce de laine, ils semblent les serviteurs du *lapidé*

(Satan); ainsi que les animaux, leur crâne nu brave le soleil, et durant la neige de l'hiver ils secouent la tête pour s'en débarrasser comme des bœufs.

— « L'ennemi ne devient jamais ami, le son ne devient jamais farine, » dit alors Ali, quittant son silence. Tu as gardé dans ton cœur, Ould-Adda, la mémoire du fils qu'ils t'ont tué au jour de la rencontre, et les souvenirs amers entraînent tes paroles. Chaque arbre porte son fruit; la plante qui fleurit près de la fontaine meurt desséchée sur la pente de la colline. La montagne a des rochers, la montagne a des Kabyles. Dans la plaine, tu trouveras le blé, les troupeaux aux riches toisons, et l'Arabe pour l'habiter. Les deux races sont différentes, le son de leur bouche n'est pas le même. Là est la vérité; mais, dans la plaine comme sur la montagne, le démon a ses serviteurs, et Dieu ses fidèles. Il ne faut mépriser aucun musulman : chacun suit sa voie.

— D'où vient, lui dis-je, que tu ne partages pas le mépris que les tiens leur portent d'ordinaire?

— J'ai lu en eux, reprit Ali; sous leurs dehors sauvages, j'ai trouvé le bien. Ma parole peut le dire en ce moment, car je dois la vie au respect que, dans ces tribus, chacun a pour ceux de sa race. J'étais soldat lors de la course du bey Osman, et j'ai vu le désastre. Vous tous, dit-on dans la ville, vous allez entrer dans leur pays. Si le bras de Dieu dirige vos coups, le succès suivra vos pas; Dieu seul peut vous le donner. Le Kabyle, quand il défend son village et son champ, c'est la panthère protégeant ses petits : pourquoi aller les chercher?

— As-tu vu l'huile tomber sur l'étoffe? lui répondis-je; la tache gagne, gagne et ne s'arrête qu'à la dernière trame du tissu. Ainsi de nous. Il faut que nous couvrions ce pays;... puis leurs montagnes sont devenues l'asile des insoumis, les remparts des coupeurs de route. Tous ceux qui nous font du mal sont leurs amis, et nos villages ont été menacés. Nous ne pouvons supporter l'injure. Le cheval qui n'est pas dompté renverse son cavalier. Nous voulons rester les maîtres du pays.

— La vérité est dans ta bouche, dit Ali après un instant de réflexion. Ta pensée est droite; mais tu trouveras une terre différente de toutes celles que tu as vues jusqu'ici. Les journées suffisent à peine pour descendre les précipices. Le flanc des montagnes est garni de villages bâtis à l'abri du coup de main, et les hommes ont la bravoure dans le cœur, l'œil exercé et un bon fusil. Dans la paix, le jeu des armes est en honneur, et il n'est point de fête, s'ils ne guident leur regard au long du fusil, et celui qui a brisé le plus d'œufs suspendus à un fil qui leur sert de cible, celui-là est applaudi de tous. Il tient dans son œil la vie de son ennemi, il est bon à la défense de la terre, bon à la protection des siens, car le Kabyle aime la vengeance, il la lègue en héritage, et le sang seul lave l'offense, bien que chez lui la mort ne soit pas dans

les lois : le bannissement est regardé comme le plus dur châtiment. Durant la paix, quand ils se livrent au commerce, fabriquant les tissus, les armes, la poudre et — que Dieu les punisse pour cette faute! — les pièces fausses qui trompent l'Arabe des plaines, le commandement est dans la bouche de tous; ils ne souffrent point l'autorité, et n'inclinent leurs respects que devant leurs marabouts : les décisions de l'assemblée qu'ils ont nommée sont soumises à l'approbation de chacun, et en temps voulu les crieurs publics courent de village en village, appelant les habitans pour approuver ou rejeter; mais au jour de l'attaque la volonté de tous se réunit dans le *soff* (alliance). Les tribus se fondent dans les tribus, les chefs dans les chefs, et un seul est proclamé le *maître de la mort*. Il fixe le combat et guide les bras. Je te le dis, la poudre est abondante, les défenseurs nombreux : dès que l'enfant peut soulever un fusil, il est inscrit au rang des défenseurs et doit son sang jusqu'à ce que la vieillesse fasse trembler sa main. Les chefs commis par tous veillent à ce que les armes soient toujours en bon état. — A *l'heure de la poudre*, les plus jeunes prennent leurs bâtons noueux; ils achèvent l'ennemi, lancent les pierres et emportent les blessés. Les femmes elles-mêmes, dans le combat, excitent les hommes de leurs cris et de leurs chants, car chez les Kabyles la femme doit oser et souffrir autant que son mari, et si le cœur de l'un d'eux faiblit et qu'il vienne à prendre la fuite, elle le marque au *haïk* d'une marque de charbon. La flétrissure désormais s'attache aux pas du lâche. — Non, jamais tu n'auras entendu autant de poudre, jamais tu n'auras franchi des montagnes semblables; mais, s'il plaît à Dieu, tu en reviendras, car il est le maître des événemens.

Ali semblait douter dans le fond de son cœur de l'accomplissement de son souhait, et, comme j'allais lui répliquer, il ajouta : — Si un désastre frappait toi et les tiens, souviens-toi de l'*anaya* (1), et n'oublie pas que les femmes peuvent la donner; leur cœur est plus facile à émouvoir. C'est à une femme que je dois la vie.

— Je ne sais ce que c'est. Qu'appelles-tu *anaya*?

— L'*anaya*, répondit-il, est la preuve du respect que dans les montagnes chacun se porte à soi-même, le signe de la considération, le droit de protection. Pour un Kabyle, sa femme, son bœuf et son champ ne sont rien, s'il les compare à l'*anaya*. Le plus souvent un objet connu pour appartenir à celui qui accorde l'*anaya* est le signe de la sauve-garde. Le voyageur, en quittant le territoire de la tribu, échange ce signe avec un autre gage donné par un ami auquel il est toujours adressé, et de proche en proche il peut ainsi traverser le pays entier

(1) On trouvera sur l'*anaya* et sur les coutumes kabyles des détails pleins d'intérêt dans le remarquable ouvrage de M. le général Daumas et de M. le capitaine Fabar, *la Grande Kabylie*.

en toute sécurité. Il y a aussi l'*anaya* qui se demande dans un danger pressant : si le Kabyle vous en couvre, eussiez-vous le couteau prêt à frapper votre tête, le salut est pour vous. L'*anaya* est une grande chose, un grand lien, et, pour des gens dont le commerce est une des occupations, c'est un gage de prospérité, car elle assure la sécurité à ceux que leurs affaires appellent dans le pays. Aussi est-ce un droit qui, s'il était violé, aurait pour vengeur la tribu entière; mes yeux l'ont vu au jour de la mort du bey, et mon cœur en a gardé le souvenir.

— La journée fut terrible?

— Mes moustaches sont grises; bien des fois depuis elles ont été noircies par la poudre, et pourtant jamais depuis je n'ai vu le danger. Quand le souvenir de cette heure me revenait en mémoire, les autres combats n'étaient auprès que jeux d'enfans.

— Mais les forces n'étaient donc pas suffisantes, ou peut-être le bey fut-il abandonné des siens?

— Prenez garde, s'il vous plaît, lieutenant, me dit en ce moment le cafetier Caddour en glissant ses jambes par-dessus mon épaule, afin d'allumer une petite lampe à trois becs dont les mèches nageaient dans l'huile. — Le jour était brusquement tombé, et avec lui le silence s'était fait dans la rue étroite. Au fond du café, la musique arabe jouait, sur un rhythme brusquement coupé, un air de guerre, tandis que l'improvisateur racontait les hauts faits d'un chef du sud. Les mèches fumeuses de la lampe suspendue au plafond envoyaient, suivant que le courant d'air poussait à droite ou à gauche, une lumière rougeâtre sur les traits d'Ali, puis les rejetait brusquement dans l'ombre pour les éclairer de nouveau. Le vieux soldat relisait le passé, et il se marquait sur sa figure, d'ordinaire impassible, une impression si profonde, que, sans me rendre compte de ce mouvement, je me rapprochai de lui, impatient d'écouter sa parole.

Alors, secouant la tête comme un homme qui voit dans le lointain ce qu'il dit : — C'était un homme puissant qu'Osman-Bey, reprit-il; c'était un *maître du bras*. Un jour de poudre, la balle d'un fusil lui avait brisé l'œil droit; mais sa pensée guidait l'autre et courbait les fronts. Il était le digne fils du bey Mohamed-le-Grand, qui dans l'ouest chassa les gens d'Espagne de la place d'Oran. Après avoir gouverné l'ouest et éprouvé la disgrace du pacha, il fut envoyé à Constantine, où il commandait dans la force et le bien. Durant ce temps se formait dans la montagne la nuée de l'orage; chez les Beni-Ouel-Ban, non loin de la mer, il était venu un homme ayant nom Bou-Daïli; il arrivait d'Égypte et faisait partie de cette secte qui a la haine du chef. C'était un de ceux que l'on nomme *Derkaoua* (1), soit à cause des lambeaux qu'ils por-

(1) Secte de fanatiques musulmans.

tent, soit parce qu'ils affectent de tirer les paroles du fond de leur gosier. Cet homme appelait les montagnards à l'attaque contre les Turcs, leur promettant le succès, le partage des biens et la domination du pays, la ville de Constantine une fois prise. Ses paroles se glissèrent si avant dans leur cœur, que, tandis que le bey Osman était parti vers le sud pour châtier les Ouled-Deradj, Bou-Daïli emmena vers la ville douze mille des gens de la montagne; mais l'heure de l'abaissement des Turcs n'était pas encore arrivée : nos canons *brisèrent les attaques* des Kabyles, et le bey, revenu en toute hâte, trouva la plaine balayée de ces corbeaux.

Lorsque le messager porteur de la mauvaise nouvelle fut arrivé à Alger, le divan en prit connaissance, et le pacha répondit : « Tu es bey de cette province, Osman; le chérif a paru dans la circonscription de ton commandement; il est de ton devoir de marcher contre lui en personne, de tirer vengeance de son agression, de l'atteindre partout où il sera, et de le tuer ou de le chasser du pays. » Le bey lut cette lettre et réunit en conseil les grands et les puissans. Tous furent d'avis qu'il fallait user de patience, afin d'obtenir par la ruse ce qu'il était dangereux de demander à la force : on n'attaquait pas la bête fauve dans la tanière, on attendait qu'elle descendît dans la plaine; mais le cœur du bey était trop grand pour s'abaisser à la crainte, et il dit : — Mon père se nommait Mohamed-le-Grand, moi je suis Osman. Le pacha a parlé, j'irai. Tenez-vous prêts au départ.

Aussitôt avis fut donné à toutes les milices que le bey allait brûler la poudre dans la montagne. C'était un beau spectacle, je te le dis, que le départ de tant de braves soldats. En tête marchait le bey; à droite et à gauche, un peu en avant de lui, ses quinze *chaous* écartaient la foule qui se pressait pour baiser son étrier d'or. Malgré les coups de bâton, elle était si serrée, que le poitrail du grand cheval noir la coupait comme le couteau coupe la chair. Derrière flottaient les sept drapeaux du bey, puis venaient sa musique retentissante, les officiers de sa maison avec de brillans harnachemens, suivis d'une cavalerie nombreuse. Son plus ferme appui, les compagnies turques au cœur de fer, fermaient la marche. Le premier jour où le bey entra dans la montagne, la poudre parla peu; les Kabyles méditaient la trahison, ils attendaient l'heure et le moment. Lorsque nous arrivâmes à l'Oued-Zour, jamais nos pieds n'avaient franchi ravins si difficiles, et plus d'un mulet avait roulé le long des pentes. Ils nous attendaient là, cachés presque tous dans les bois épais qui entourent une vallée dont le terrain de boue cède sous le pied de l'homme. Des envoyés des tribus arrivèrent au camp. — Pourquoi la poudre parlerait-elle plus long-temps? disaient-ils. Un étranger était venu parmi eux et avait égaré leurs cœurs; mais, puisque le bey ne venait point les arracher à leurs coutumes et ne demandait que la tête

du coupable, pourquoi se querelleraient-ils? Refusait-on jamais d'enlever l'épine d'une plaie? la guérison n'en est-elle pas la suite? Donne-nous une partie des tiens, disaient-ils au bey, car Bou-Daïli est retranché dans un endroit plein de forces, et nous le ramènerons à ton camp, où tes *chaous* agiront selon tes ordres.

Le jour de la mort s'était déjà levé pour le bey Osman et voilait son regard d'aigle; il crut à la vérité de ces paroles. La moitié de ses fidèles partit par son ordre et marcha, pleine de confiance, vers l'embuscade. De notre camp, leurs derniers cris furent entendus. Les Kabyles venaient de s'élancer sur eux comme la bête fauve s'élance de sa tanière. Alors Osman sentit battre son grand cœur et bondit pour voler à leur secours. Nous suivions ses pas. Il coupa à travers la vallée, croyant trouver un chemin; mais le terrain s'affaissait sous nos rangs. Les Kabyles, à ce moment, accourent le long de chaque pente, et leurs longs fusils faisaient pleuvoir les balles; la grêle, au jour d'orage, tombe moins serrée. Nous étions abattus comme l'herbe, et celui qui était tombé ne pouvait plus se lever. Osman, debout sur ses étriers, semblait les défier de sa haute taille, et son regard portait la menace; leurs balles s'écartaient de lui. Avec quelques cavaliers, il allait atteindre un terrain plus solide, lorsque son cheval posa le pied sur un trou profond que voilait une herbe serrée; il disparut, et l'abîme se referma sur lui. Un bey devait mourir, c'était écrit; mais son corps ne pouvait tomber entre les mains des Kabyles. Moi et quelques autres, nous avions gagné le bois, mais nous quittions la mort pour courir à la mort. Les Kabyles frappaient sans pitié, excités au carnage par les cris de leurs femmes. La dernière minute de l'homme au combat est le miroir de sa vie : tout ce qui lui est cher se présente à sa pensée. — Zarha, ma femme, notre petit enfant et son sourire passèrent devant mes yeux, et mon ame faiblit devant la mort; Zarha m'apporta une pensée de salut. — Je saisis le vêtement d'une femme en demandant l'*anaya*. Elle, fière de montrer sa puissance, me jeta son voile, et je fus entouré de sa protection. Bientôt l'on n'entendit que les coups de fusil tirés par les Kabyles en signe de réjouissance. Il n'y avait plus un Turc pour répondre, et le sang coula si fort dans le marais, que depuis les Kabyles l'ont nommé le *Mortier*. Là où le bey qui, d'un signe de la main, couchait les têtes jusqu'au désert, a vu briser sa puissance, crois-moi, le danger est grand, et le succès incertain. Toutefois, Abi-Saïd l'a dit en ses *Commentaires* : « Soumettez-vous à toute puissance qui aura pour elle la force, car la manifestation et la volonté de Dieu sur cette terre, c'est la force. » Si vous devez commander, vous arriverez portés par un nuage de poudre, et le Kabyle reconnaîtra son maître.

Ali avait fini de parler : il ralluma sa pipe, et se replongea dans son

silence. La flûte arabe et la viole continuaient toujours pendant ce temps à jouer sur leur rhythme guerrier, et l'improvisateur psalmodiait ces paroles : « Son fusil au long canon faisait mourir l'ennemi la bouche ouverte. »

— Voilà le présage, dis-je en me levant; merci, vieil Ali; s'il plaît à Dieu, nous ferons bonne besogne, et nous n'aurons pas le sort du bey (1).

Les ruelles étroites de la vieille ville étaient maintenant plongées dans le silence; de temps à autre, une ombre blanche glissait le long des murailles. Sur la place, plusieurs courriers arabes, accroupis près de leurs chevaux, attendaient à la porte du palais du bey les dernières dépêches du général Saint-Arnaud; car, pendant qu'Ali me racontait les désastres du bey Osman, le général avait une conférence avec les divers chefs de service. S'il était loin de partager la terreur superstitieuse du vieux Turc, notre chef n'en savait pas moins qu'un rude ennemi l'attendait, et il voulait avoir toutes les chances pour lui.

En rentrant chez moi, j'appris que les ordres de départ étaient arrivés, et ma joie fut telle que toute la nuit, dans mes rêves, je vis un Kabyle qui sautait de rocher en rocher, ne pouvant éviter ma balle. Au jour, la réalité avait repris ses droits, et, dans l'après-midi, les clairons du bataillon sonnaient la marche sur la route de Milah, petite ville située à douze lieues sud-ouest-est de Constantine, non loin des montagnes kabyles.

II.

Deux brigades d'infanterie, deux cent cinquante chevaux de cavalerie, douze cents bêtes de somme portant un lourd convoi, en tout neuf mille cinq cents hommes venus des différens points de la province, et même d'Alger, se réunissaient, le 7 mai dernier, sous les murs de Milah. Les zouaves, les tirailleurs indigènes, les chasseurs d'Orléans, la légion étrangère, le 8e et le 9e de ligne, tous vieux routiers d'Afrique; le 20e, qui venait de passer par la brèche de Rome; le 10e enfin, nouvel arrivé de France, tels étaient les solides bataillons de la colonne de Kabylie. Pour chef, le général Saint-Arnaud, habile dans ces luttes où souvent il faut étonner l'ennemi; d'une décision rapide; l'action engagée, ferme en ses desseins et plein d'une entraînante ardeur; — le général de Luzy, en qui l'on retrouve toutes les traditions de la garde, où il a fait ses premières armes; — le général Bosquet enfin, dont la calme et belle figure réfléchit si bien la vigueur de l'ame et l'élévation du caractère; — sous leurs ordres, à la tête de

(1) Le désastre du bey Osman est arrivé vers l'année 1802.

chaque corps, d'énergiques officiers, obéissans, dévoués, assez fermes pour assumer au besoin la responsabilité; dans les rangs, des soldats passés au crible par les fatigues et les halliers, de ces natures vigoureuses qui saisissent dans son regard la pensée du chef et lancent leurs corps sans songer au péril : — il ne fallait pas moins pour assurer le succès de nos armes dans les montagnes où elles pénétraient pour la première fois. Derrière chacune de ces roches, de ces escarpemens que tous les renseignemens présentaient comme du plus difficile accès, se tenait une rude population prête à disputer chèrement le passage de ses terres que n'avait jamais souillées le triomphe de l'ennemi. Nous allions marcher droit sur le port de Djidgelly, traversant d'abord le pays comme un boulet. Dans la première partie de cette course, nos fusils traçaient un sillon; dans la seconde, prenant les tribus à revers, nous devions amener les Kabyles à soumission.

Le 8 mai, du haut des remparts à demi ruinés de leur petite ville, à l'ombre de leurs jardins en fleurs, les habitans de Milah regardaient les longues files de la colonne passées en revue par le général Saint-Arnaud dans la plaine qu'un soleil ardent éclairait. Les tambours battaient au champ devant le brillant état-major; les soldats présentaient les armes, la musique jouait ses fanfares, et à l'horizon se dressaient les montagnes où tant de braves gens allaient rester. C'était dans tous les rangs un frémissement de guerre qui saisissait l'ame, car il n'y avait pas là un spectacle, un des jeux de la paix; le chef comptait sa troupe avant de la mener au danger. Nul pourtant n'y songeait. L'impatience du général, fier de la mâle attitude des bataillons, était partagée par tous ces cœurs de soldats. Le lendemain, au point du jour, la colonne prenait la direction du col de Beïnem, et, après avoir traversé l'Oued-Eudjà, dont les eaux limpides glissent sous des buissons de lauriers roses, elle s'établissait au bivouac à la limite du territoire ami.

Dans la matinée du 10, vers les neuf heures, le général Saint-Arnaud, accompagné de tous les chefs de corps, se porta vers une crête rocheuse située à environ deux kilomètres du camp. Le regard plongeait de ce point élevé sur le pays des Ouled-Ascars, et se trouvait arrêté à l'extrémité de la vallée de l'Oued-Ja par le rideau de montagnes qu'il fallait franchir le lendemain. La route, ou, pour dire vrai, le sentier, bon tout au plus pour des chèvres, passait par un évasement nommé le col de Menazel; ce col était dominé par deux pitons. A l'œil nu, le terrain semblait d'abord assez facile; mais, dès qu'on prenait la lorgnette, on distinguait les ravines profondes qui déchiraient le flanc de la montagne, les bois, les abris pour la défense que présentaient surtout les roches du piton de droite, et les petits plateaux d'un difficile accès où de gros villages étaient bâtis. C'était par ces sentiers affreux, sous le feu d'un ennemi qui, comprenant toute l'im-

portance de cette position, l'avait choisie pour théâtre du premier combat (on le voyait déjà construire des talus de terre, des obstacles de pierre sèche), qu'il fallait faire défiler un par un le long convoi des bêtes de somme. Le général, après avoir examiné le terrain avec soin dans tous ses détails et s'être rendu un compte exact des difficultés, se plaça au centre du cercle formé par les chefs de corps : il expliqua les dispositions qu'il venait d'arrêter dans son esprit, indiquant du doigt la place où chacun devait opérer, écoutant les observations qui lui étaient soumises. La brigade Bosquet balaierait le piton de droite, le général Luzy le piton de gauche; les deux brigades devaient tourner les Kabyles par la crête. Le général Saint-Arnaud marchait de sa personne droit vers le col, ayant une réserve toute prête pour appuyer celle des deux colonnes qui aurait besoin de secours. A chacune quatre-vingts chevaux étaient donnés, afin de profiter des petits plateaux qui se trouvaient par intervalle dans les escarpemens. Une cavalerie aussi leste que celle d'Afrique pouvait rendre des services même dans un terrain semblable. Derrière cet éventail de feu, le convoi, confié à la garde du colonel Jamin, qui commanderait l'arrière-garde, s'avancerait dans le sentier nettoyé par les colonnes d'attaque. La mission n'en était pas moins difficile et importante, car, selon toutes probabilités, une partie des Kabyles refoulés des sommets se rejetterait, en se coulant le long des ravines, sur l'extrême arrière-garde. Tous ces gens de guerre discutant à cheval offraient un spectacle simple et grand. Les paroles étaient brèves, comme sont les paroles d'hommes dont le corps portera l'heure d'après la responsabilité de la discussion. C'étaient des pères de famille cherchant à dérober à la mort le plus grand nombre possible de leurs enfans. — Ben-Asdin et Bou-Renan, les deux chefs du Zouargha, assistaient à la conférence de nos généraux. Ce pays offre en effet le singulier contraste de grands feudataires rappelant les ducs de Bourgogne et de Bretagne de notre ancienne France, et entourant une contrée dont toutes les institutions sont essentiellement républicaines dans la plus large acception du mot. Ben-Asdin, pendant toute la conférence, resta triste et silencieux : il doutait du succès. Bou-Renan, grand soldat bien découplé, homme de cheval, sauvage, leste et hardi, avait au contraire jugé d'un coup d'œil ceux qui allaient marcher au combat et calculé les chances de réussite : tout en lui respirait la confiance. Il se croyait déjà chef des populations nouvellement soumises. Quant aux généraux français, ils avaient plus d'une fois vu le danger, et ils étaient habitués à le dominer par cette union intelligente qui fait des efforts de tous un seul effort que guide la pensée d'un seul homme.

Au retour, lorsque le bivouac eut été porté plus en avant, à Ferdj-Beïnem, chacun prit du repos et se prépara ainsi aux luttes promises pour le lendemain. A quatre heures du matin, la musique des régi-

mens fêtait le réveil par une marche de guerre. Tous furent bientôt debout, les tentes abattues, les mulets chargés; en un clin d'œil, la ville de toile avait disparu. Le trompette de l'état-major sonna alors la marche, les clairons de tous les corps la répétèrent; les régimens prirent les positions assignées, les colonnes toutes formées étaient prêtes à se déployer lorsque le moment serait venu.

— J'ai vu ce matin en me levant un chacal, et deux corbeaux à ma droite en me mettant en route, me disait un guide kabyle; la journée sera heureuse. — Qu'il soit fait selon ton dire! lui répondis-je, et toute mon attention se porta bientôt sur le mouvement des troupes qui se dessinaient. Nous arrivions aux premières pentes de la montagne de Menazel. Pour ceux qui faisaient partie de la colonne du centre, le coup d'œil était plein d'intérêt. A notre approche, le bourdonnement lointain de l'ennemi avait cessé; puis tout à coup de ces roches, de ces ravins, de ces bois, sortent des cris, des rugissemens de bêtes fauves; les Kabyles se glissent entre les broussailles; habiles à l'embuscade, habiles à la retraite, ils rampent le long des terres pour joindre l'ennemi de plus près, tirer leur fusil à bout portant, puis bondissent, afin d'éviter la balle qui répond à leurs coups. Peu à peu le nuage de poudre se forme, l'ivresse monte à leur tête, et pour celui qui ne s'est jamais trouvé à pareille bagarre, leur vue seule alors est un effroi. Il n'y a plus là des hommes, ce sont des animaux déchaînés. Les têtes de colonne s'inquiètent peu de ce bruit; les oreilles des soldats y sont endurcies depuis long-temps. A droite, les zouaves et les chasseurs d'Orléans, les troupes de Zaatcha: — le général Bosquet les guide et leur communique son énergique sang-froid. Une balle brise son épaulette, déchire son épaule, il est toujours à leur tête. — En avant! crie-t-il; la charge bat; pas un coup de fusil, on perdrait du temps; en haut, à bout portant, la revanche sera prise. — Zouaves et chasseurs escaladent les broussailles. A la colonne de gauche, pendant ce temps, le 20e de ligne, commandé par le colonel Marulaz, gravit les pentes en régiment qui se souvient de sa gloire d'Italie. Les obusiers suivent, et au plateau d'un village, Bou-Renan, ses cavaliers et 80 chevaux réguliers joignent, avec le commandant Fornier, les Kabyles, qu'ils percent de leurs sabres. Le commandant Valicon tombe mortellement blessé à la tête des soldats, pendant que les *turcos* du commandant Bataille soutiennent l'héroïque tradition de valeur de la milice des beys. La mêlée fut rude en cet endroit; la longueur du fusil séparait souvent seule les combattans, et la redoutable épée kabyle, la *flissa*, fit plus d'une blessure. M. de Vandermissen, officier belge, donna là des preuves d'une brillante et imprudente valeur en se laissant entraîner à la poursuite de l'ennemi. Au centre, le colonel Espinasse poussait vivement la charge, tandis que le général Saint-Arnaud embrassait tous

les mouvemens d'un coup d'œil, prêt à réparer le moindre accident. Les coups de feu remontent bientôt la montagne; le piton de droite est escaladé par les zouaves; leur turban vert paraît au sommet. Ils jouent de la baïonnette et jettent les Kabyles du haut des roches. — Saute, s'il vous plaît, monsieur Auriol! disait l'un d'eux en regardant un Kabyle qui venait de faire la cabriole devant sa baïonnette, et, tout riant, il essuyait le sang de sa joue légèrement entaillée par la *flissa* du montagnard. — Sur la gauche en même temps, les tambours battent, les clairons sonnent, le col de Menazel est enlevé. Chefs et généraux viennent faire leur rapport, et n'ont qu'à témoigner de la bravoure de leurs soldats.

Les troupes reprirent haleine. Chacun essuya la sueur glorieuse du combat. On apportait alors un à un aux chirurgiens militaires ceux que les balles kabyles avaient frappés, et, tandis que le lourd convoi se traînait péniblement dans les étroits sentiers, les soldats, libres maintenant de tout souci, s'abandonnaient au repos. Plus d'un regardait avec étonnement du haut de ces crêtes les escarpemens qu'il avait parcourus dans l'ardeur de la lutte, et à cette vue seulement il songeait à la fatigue. Quelques compagnies maintenaient à distance les Kabyles; mais, lorsqu'il fallut descendre les pentes opposées pour gagner El-Aoussa, où l'on devait bivouaquer, le général Saint-Arnaud, craignant de voir tous les efforts de l'ennemi se porter sur l'arrière-garde, donna l'ordre aux deux généraux de brigade, MM. Bosquet et de Luzy, de garder leur position jusqu'à l'entier défilement du convoi. On marcha de longues heures; la nuit était venue avant que les troupes eussent atteint le lieu du repos. Bien des coups de fusil s'échangèrent encore; l'arrière-garde fut parfois rudement attaquée. Le colonel Jamin, qui depuis le matin se montrait digne de la délicate mission confiée à son intelligence et à sa vigueur, prenait place à huit heures du soir, avec les dernières compagnies, dans la ligne du camp, d'une défense difficile. Si l'eau avait forcé de s'établir là, le général Saint-Arnaud du moins s'était promis d'empêcher les Kabyles de venir troubler le sommeil de sa troupe. Aussi toutes les positions militaires furent-elles occupées même à de grandes distances par des bataillons. La légion étrangère reçut l'ordre de passer la nuit sur un piton séparé du camp par un bois qu'elle devait surveiller avec soin. En se rendant à son poste, elle trouva déjà une troupe ennemie qui s'y était logée. Les Kabyles préparaient tranquillement leur repas en attendant l'heure de l'attaque. Aussitôt une chasse vigoureuse aux Kabyles commença à travers les arbres, et toute la nuit les grand' gardes eurent l'œil et l'oreille au guet, de telle sorte que pas un montagnard ne tenta l'aventure.

M. le commandant de Neveu, chef du bureau arabe, avait appris par ses espions que de nombreux contingens des Ouled-Aouns s'étaient

réunis pour nous attaquer le lendemain. Ces contingens avaient pris position dans une ravine non loin du camp. Le général Saint-Arnaud résolut de les prévenir et de les faire attaquer pendant qu'une brigade raserait les Ouled-Ascars, nos ennemis de la veille. Le général Bosquet eut à se charger des Ouled-Aouns; les Ouled-Ascars furent le partage du général Luzy. Après ces débuts heureux, les troupes étaient, selon l'expression du soldat, *en confiance* dans la main du chef; on pouvait tout leur demander, mais c'était le lendemain que devaient commencer les plus rudes fatigues.

Lorsque pour tout chemin il y a un étroit sentier de deux pieds de large, descendant à pic les ravins, courant le long des escarpemens, à droite, à gauche, dominé par des rochers, des bois épais; quand souvent même ce sentier vient à manquer et qu'il faut le tailler dans le terrain pierreux, c'est une rude tâche que de protéger un convoi qui s'allonge homme par homme, bête de somme par bête de somme, sur un espace de plus d'une lieue et demie. Pour mettre les vivres, les munitions de réserve et les blessés à l'abri d'un ennemi audacieux, agile, nombreux et déterminé, il faut l'entourer d'une haie vivante. L'avant-garde, suivant l'étroit sentier, fraie la route. A droite et à gauche, sur le flanc du convoi, des bataillons ont l'ordre de marcher parallèlement à sa hauteur, quel que soit le terrain, détachant des compagnies, occupant en entier, s'il est nécessaire, les positions qui dominent le chemin. On comprend maintenant quelle est la fatigue du soldat, chargé d'un sac rempli de vivres, quand, durant une journée entière, du point du jour au coucher du soleil, il coupe à travers un pays bouleversé, sans cesse la cartouche aux dents, le fusil à la main. L'arrière-garde vient ensuite; c'est elle d'ordinaire qui a la plus grande part dans la lutte. Le général Saint-Arnaud avait donné l'ordre que, d'intervalle en intervalle, le convoi fût divisé par des compagnies d'infanterie, tant il craignait de le voir coupé. Les renseignemens étaient exacts; le pays parcouru jusqu'alors par la colonne semblait une plaine en comparaison de celui qu'elle traversait dans la journée du 13. Tout se passait cependant avec ordre. Le convoi, pressé par les sous-officiers du train, serrait sans perdre de terrain; les positions occupées tour à tour assuraient son passage, et l'ennemi, bien qu'il fût hardi et nombreux, était maintenu à distance.

A l'un des passages difficiles, sur le flanc gauche, il y avait une position importante, car elle dominait complétement le sentier des mulets. Les zouaves l'avaient occupée les premiers, le 16e léger et le commandant Camas ensuite. La marche des flanqueurs amena pour les remplacer deux compagnies du 10e de ligne, nouvellement arrivées de France : ce régiment se trouvait pour la première fois jeté dans la fournaise, il n'était point encore façonné à la souffrance, et ces ennemis sauvages

lui causaient ce premier étonnement par lequel passe toute troupe de récente venue. Le commandant Camas montra lui-même au capitaine Dufour les points qu'il fallait occuper, les sentiers à suivre pour la retraite, et ne s'éloigna qu'en laissant tout en bon ordre. L'ennemi, depuis quelques instans, ne se montrait plus de ce côté : le silence régnait dans le bois. Avec l'inexpérience d'une troupe ignorante de la guerre, les soldats du 10ᵉ se croient en sûreté : les uns, cédant à la fatigue, se couchent et se reposent, les autres regardent le combat livré par l'arrière-garde. Aucun ne veille. Les Kabyles, durant ce temps, se glissent, rampent le long des buissons, et plus de quatre cents se précipitent tout à coup en poussant leurs rugissemens de combat. Surpris, les soldats se réunissent pêle-mêle autour de leurs officiers : — Allons, mes enfans, à la baïonnette! crie le capitaine Dufour. Tout ce qui porte galons ou épée écoute sa voix. Le devoir les anime; ils se jettent en avant, et les cinq officiers, les sous-officiers, trente-cinq grenadiers tombent frappés à la face. Autour de ces hommes, d'autres plus faibles parlent, crient, tentent la résistance, puis laissent échapper leurs armes. Le vertige les saisit; ils veulent la vie, même au prix de la honte; les Kabyles sont leur seul effroi, tout autre danger disparaît : ils s'élancent du haut des roches et arrivent, meurtris de leur chute, les chairs ensanglantées, dans les rangs du convoi. Sur la hauteur, pendant ce temps, une mort héroïque expiait la faute que l'inexpérience de la guerre avait fait commettre. Maîtres de leur position, les Kabyles envoient leurs balles dans le convoi, quelques-uns même tentent de le couper : le désordre s'y met, les bêtes de somme prennent le trot; il y a un instant de confusion. Le général Saint-Arnaud se trouvait près de là; il accourt, tout est bientôt réparé; deux compagnies du 9ᵉ sont lancées sur les rochers; le capitaine La Gournerie les entraîne : une balle le tue raide en tête de sa troupe, qui le venge dans le sang kabyle.

Ce succès avait ranimé l'audace de l'ennemi : la lutte continua vive et ardente. A la halte, les grand'gardes avaient veillé l'arme au pied, pendant que leurs camarades plus heureux mangeaient le *café-soupe*. Eux-mêmes à leur tour furent relevés, et vinrent réparer leurs forces près du ruisseau où l'on s'était arrêté sous l'ombrage touffu des grands arbres qui faisaient de cette pelouse un lieu de délices et de repos. On avait étendu les blessés sur l'herbe, les chirurgiens replaçaient les appareils mis à la hâte pendant le combat, et un peu plus loin la musique des régimens jouait, avec la même précision qu'à l'Opéra-Comique, les barcarolles d'*Haïdée*. A voir les soldats attentifs se presser en vrais badauds des Champs-Élysées, qui aurait cru vraiment que ces flâneurs-là sortaient, selon l'expression arabe, du coup de fusil, pour y rentrer l'instant d'après? La vie militaire est ainsi pleine de contrastes bizarres, et c'est là le charme qui enchaîne : l'im-

prévu au milieu de l'ordre, l'insouciance de l'avenir et la certitude de faire toujours son devoir. On est le maître de l'heure présente, l'avenir est au chef; qu'il ait des soucis si bon lui semble, il peut être inquiet de la fin de la journée; moi, *Haïdée* me plaît, et je l'écoute. Mais, hélas! il n'est si bonne chose qui n'ait une fin.

Comme le général se mettait en marche, vingt coups de feu partirent du fourré. Un guide est tué à ses côtés, un zouave blessé dans les jambes de son cheval. Le commandant Fleury, quelques cavaliers d'escorte, des zouaves qui reprenaient leur rang, se précipitent et pourchassent les Kabyles embusqués. Une compagnie de zouaves avait reçu l'ordre de fouiller le bois dans cette direction; mais, se jetant trop à gauche sous ces maquis où il est si difficile de prendre des points de repère, elle avait laissé un des côtés dégarni. Cet accident sans importance fut vite réparé, et la colonne reprit sa marche pénible jusqu'à la nuit. Plus d'une fois le colonel Creuly, du génie, et le capitaine Samson durent faire mettre la pioche en main à leurs sapeurs pour établir des lacets qui permissent aux mulets de gravir les escarpemens.

Lorsque l'on s'avance ainsi, descendant en longues files les ravines, escaladant les montagnes, harcelé par des chiens enragés que les flanqueurs repoussent à grand'peine, la conduite de l'extrême arrière-garde est aussi difficile que périlleuse. Le chef est forcé de régler ses mouvemens d'après ceux du convoi. Jamais pour se battre il n'est maître ni de l'heure, ni du terrain; tantôt il doit s'avancer rapidement, tantôt tenir ferme. Un mulet a roulé, il faut le relever; des blessés ne sont pas encore chargés sur les cacolets, on les attend. Chacun reste à son poste, opposant le calme et le sang-froid de la discipline à des hordes furieuses jusqu'à ce que les soldats du train aient emporté les blessés. L'abnégation dévouée des hommes de ce corps, exposés constamment à un danger qui ne sera certes pas pour eux la source d'une gloire bruyante, ne saurait trop être admirée. Au reste, s'ils se conduisent ainsi, sans croire même à leur mérite, cela tient au sentiment de l'honneur et du devoir dont l'armée est imbue. De là vient sa force.

Deux vigoureux officiers, le colonel Espinasse, le commandant Bataille des *turcos*, commandaient, le 13 mai, l'extrême arrière-garde. Les *turcos* faisaient merveille et opposaient ruse à ruse; *turcos* et Kabyles s'insultaient comme les héros d'Homère, que sans doute ils n'avaient jamais lu. Trois hommes du bataillon turc attendaient *la belle* derrière un maquis, un peu en avant de leur compagnie. En face d'eux, des Kabyles les ajustent; les coups de feu ennemis partent, les trois turcos tombent. Les Kabyles aussitôt courent vers eux pour les dépouiller. Les voilà déjà penchés; mais une balle en pleine poitrine les redresse : nos trois turcos avaient fait les morts; ils rejoignent leurs camarades en glissant comme des serpens dans les broussailles. C'est

ainsi que dans cette guerre l'action individuelle joue un grand rôle. Tout est et doit être subordonné dans les différens degrés à l'action du chef; mais, l'ensemble des ordres une fois connu, l'intelligence de chacun a beau jeu. La guerre de montagne, en Afrique, ressemble assez à ces pièces où les situations sont indiquées par l'auteur, le canevas et les caractères tracés, mais où l'acteur est lui-même chargé de composer le dialogue. Il y a parfois des momens où le dialogue est un peu vif; il en fut ainsi à l'arrière-garde ce jour-là, surtout dans l'après-midi, après l'accident des compagnies du 10e de ligne. Comme l'on attendait des cacolets du convoi (car ceux de service avaient au complet leur charge de mutilés), le colonel Espinasse donna son cheval à un blessé; plus tard même, pendant quelques instans, il en portait un sur ses épaules.

Les troupes se battaient bien, mais il n'y avait pas l'entrain du jour précédent. Quand le soldat voit son ombre grandir et que depuis le matin il se bat dans un pareil chaos de bois et de montagnes, la fatigue de l'ame vient parfois se joindre à la fatigue du corps et produit un malaise singulier. L'affaire des compagnies du 10e était triste : ces têtes de vos camarades, de ceux à qui vous parliez il y a quelques heures, brandies par les Kabyles au bout de longs bâtons, les yeux roulans, la langue pendante pleine de sang, frappaient l'imagination, assombrissaient bien des physionomies. Le soldat sait qu'il doit mourir un jour ou l'autre, peu lui importe, c'est son lot; mais rien ne le tourmente autant que l'idée d'avoir la tête coupée.

A la nuit, les bataillons d'avant-garde s'établissaient au bivouac, et le convoi commençait seulement à déboucher de l'étroit chemin où il était impossible de passer deux de front. La fusillade roulait toujours à l'arrière-garde. Il n'y avait point de lune, tout était sombre. Le général Saint-Arnaud venait de placer les postes; il se tenait près d'un feu d'oliviers pendant le défilé du convoi; les officiers d'état-major MM. de Vaubert et de Clermont-Tonnerre étaient près de lui, attendant ses ordres, quand tout à coup, de la queue du convoi à la tête, court le bruit que l'arrière-garde est coupée. Deux mille hommes séparés de la colonne,... la circonstance était grave. Le général Saint-Arnaud se rend compte de toutes les chances. Par ces chemins affreux, un officier mettrait trop de temps pour rapporter des nouvelles; s'il y avait un accident, il fallait le réparer sur-le-champ. L'ordre est envoyé aux zouaves de reprendre les armes.

Ayez seulement une demi-heure de repos après une longue route, et la fatigue se fait sentir plus accablante. Les zouaves étaient harassés, car dans la journée on les avait employés à toute besogne. C'était le moment où les *mollets*, selon leur langage, *sont allés à Rome*, dicton qui vient sans doute du proverbe des *cloches de la semaine sainte*. Au

premier coup de clairon pourtant, ils étaient debout; au second, prêts à partir. Ces vieux coureurs d'Afrique se réveillaient toujours pour le danger, et l'annonce du péril chassait la fatigue de leurs corps. C'est ainsi du reste qu'ils ont conquis l'honneur de leur nom. Qui ne connaît les zouaves en France? Réputation juste, glorieuse récompense d'une troupe qui, mieux que pas une, sait se garer d'un danger inutile et dominer le péril nécessaire en se lançant dessus. — « Si tu veux franchir un péril, jette ton ame de l'autre côté, » me disait un jour un vieux soldat. Telle est la devise des zouaves; elle résume toute leur conduite.

L'alerte cette fois était fausse; M. le capitaine Boyer, de l'état-major, rassura bientôt le général. Il venait de voir le colonel Espinasse. — Tout va très bien, lui avait dit ce dernier; il n'y a rien eu de nouveau : quelques tués, des blessés, mais point en trop grand nombre. — Se reposer, c'était maintenant la seule chose à faire. Aussi, une heure après, tout ce qui n'était point de service dormait du sommeil du juste.

Le 14 mai, on devait partir à neuf heures du matin. Le général Saint-Arnaud voulait laisser à ses troupes le temps de reprendre haleine. La marche du jour ne devait point être trop longue, et il pouvait accorder quelques heures au chef de l'ambulance, M. de Maistre, qui avait en ce moment plus de deux cent cinquante blessés à soigner. Le départ de blessés du bivouac est à la fois un beau et triste spectacle. Presque tous portent la douleur avec une simplicité touchante. La plainte n'est jamais dans leurs bouches, et sur ces figures vous retrouvez un sentiment de fierté. La marque frappée sur leurs corps par la balle ennemie, ils le sentent, est une marque glorieuse. L'on éprouvait une grande tristesse, par exemple, en regardant ceux que leur blessure allait tuer. Malgré tous les soins, leurs souffrances étaient affreuses; il fallait les attacher sur les petites chaises de fer suspendues aux flancs des mulets qui les ballottaient; les amputés seuls pouvaient être étendus dans des litières. L'aumônier de la colonne, M. l'abbé Parabère, que l'on voyait partout où il y avait une douleur à consoler, ne quittait pas un instant les blessés durant les longues marches. Sa figure ascétique était la bienvenue dans tout le bivouac, et les soldats avaient pour lui un profond respect. Les soldats du commandant Valicon portaient son brancard en avant de l'ambulance; ils avaient sollicité cet honneur comme une grace; ces braves gens voulaient rendre plus douces ses souffrances, car sa blessure était mortelle; le commandant le savait. Les dernières heures qu'il passa dans nos rangs furent l'écho de sa belle vie de soldat. Jusqu'à la fin, jusqu'au lendemain, jour de sa mort, le commandant Valicon se montra calme, patient, simplement courageux. Une seule inquiétude agitait son esprit, et il la confiait à

son plus vieil ami, le général Bosquet; l'objet de cette inquiétude, c'étaient son enfant et sa jeune femme qu'il laissait sur le point de devenir mère encore. M. Valicon avait son épée pour toute fortune, et ce fut peut-être l'unique moment où il en éprouva un regret (1).

Les positions, au départ du bivouac, avaient été occupées d'avance. Le général Luzy frayait la route; la brigade Bosquet était d'arrière-garde. Une bonne nuit avait remis tout le monde du malaise de la veille, et nos soldats, en belle humeur, faisaient gaiement le coup de feu. Le terrain, du reste, offrait des difficultés moins grandes; on redescendit donc la vallée, laissant un peu sur la droite le lieu où périt le bey Osman. Là, dit-on, à la place même où il fut englouti, paraissent souvent deux flammes; aussi les Kabyles s'en écartent-ils avec terreur. Sur le flanc gauche, la fusillade devenait très vive; le commandant Meyer, de la légion étrangère, brave soldat qui avait ses vingt ans d'Afrique, et faisait sa dernière campagne avant de prendre sa retraite, n'entend plus le feu de deux compagnies occupant une position de gauche. On se battait donc à la baïonnette; il court les dégager avec le reste du bataillon. Ces compagnies tenaient comme des sangliers acculés; trois fois elles avaient arraché un de leurs officiers des mains des Kabyles; ceux-ci se ruaient toujours comme sur une proie qui leur était due. Redoutant les zouaves et les chasseurs d'Orléans, ils croyaient que ces soldats portant l'uniforme de la ligne étaient aussi de nouveaux débarqués, comme ceux du 10ᵉ, et qu'ils auraient la même bonne fortune que la veille. Lorsque le commandant Meyer arriva, les soldats de la légion avaient déjà prouvé à l'ennemi qu'il comptait sans son hôte. Le commandant continua sa marche le long de la crête; mais il dut demander des cacolets pour ramener ses blessés. L'adjudant du bataillon, envoyé par le commandant Meyer, traversa seul le bois. « Avertissez le général Luzy, lui avait dit le commandant, que je tiendrai vingt-quatre heures s'il est nécessaire, mais qu'il me faut du renfort pour descendre. » Le général envoya les mulets avec des compagnies du 16ᵉ et des chasseurs d'Orléans. Déjà l'on sentait la brise de mer, et le lendemain 15, quand les yeux se reposèrent sur l'immense ligne bleue, tout le monde éprouva un sentiment de bien-être. L'étouffement de ces gorges avait disparu; on avait de l'air, de l'espace au moins; l'œil n'avait plus besoin d'être toujours en quête pour chercher derrière chaque arbre, chaque roche, l'ennemi embusqué. On marchait au bord de la mer, le flanc droit protégé par les chasseurs d'Orléans, qui brûlaient les villages des Kabyles à leur barbe, faisant des prodiges d'adresse

(1) M. le président de la république, informé de la situation de la veuve du commandant Valicon, a veillé à ce que son avenir fût assuré.

sur ces cibles vivantes. « Il fut tellement battu, que sa maison a été brûlée; » c'est là un dicton kabyle, et il explique la nécessité où l'on est de livrer à la flamme les beaux villages que l'on rencontre. Du bivouac de Kanar, établi dans une vallée magnifique, malgré la pluie battante et les coups de feu kabyles, la cavalerie alla, de son côté, brûler plusieurs de ces villages.

Le 16 mai, après cinq jours d'une fusillade continuelle, nous étions arrivés sous les murs de Djidgelly, et le camp s'établissait non loin de la ville, dans une riante plaine. La première partie de l'œuvre était accomplie. Nous allions maintenant prendre à revers toutes ces confédérations, en ayant la ville pour base de nos approvisionnemens, et pousser de rudes chasses dans les montagnes. Djidgelly, qui eut l'honneur d'être prise par le duc de Beaufort et de voir Duquesne s'occuper de son port et proposer à Louis XIV d'y fonder un établissement maritime, était l'un des principaux chantiers de construction de la marine algérienne. Le bois provenait des magnifiques forêts des Beni-Fourghal. La ville, petite, bien tenue, propre comme une bourgade flamande, est un triste séjour, car, constamment bloquée, la garnison n'a pour se distraire que la vue du bateau à vapeur qui, de temps à autre, mouille sur sa rade. La venue de la colonne avait répandu une grande animation. *Le Titan*, portant le général Pélissier, y arrivait en même temps que nous, et le gouverneur-général, réunissant les officiers, se fit un plaisir et un devoir de leur adresser les complimens que méritait leur brillante valeur. Le général Pélissier assistait le lendemain avec la colonne entière à la messe que l'abbé Parabère célébrait dans le camp. Tous ces soldats venaient là volontairement, rien ne les y forçait; mais, qu'on le sache bien, le danger trempe l'ame, et lui fait comprendre qu'au-delà de la chair et du temps, il est encore autre chose. L'affection, l'épanchement et la prière sont un besoin; l'hommage rendu à Dieu donne de la force. On ne raisonne point tout cela, on le sent, et dès-lors, là-bas, on le fait, car s'il est un reproche que l'on puisse adresser à cette armée, ce n'est point certainement le reproche d'hypocrisie.

La veille, ces officiers et ces soldats, qui s'inclinaient alors devant un modeste autel, entouraient de leurs adieux la tombe creusée pour le commandant Valicon. Son corps, pieusement rapporté par son fidèle régiment, reposait à l'abri du drapeau pour lequel il était mort, et les physionomies de tous ces braves gens respiraient plus vivement encore le dédain de la vie et l'ardeur pour la lutte, lorsque leurs fusils eurent salué d'un dernier salut la fosse du chef qui les commandait naguère. Tel est le sentiment que fait toujours éprouver à l'armée la mort d'un camarade, d'un ami; et n'allez point accuser les soldats d'insensibilité

ou de sécheresse : à quelques jours de là, lorsque la jeune femme du commandant Valicon, partie en toute hâte au premier bruit de sa blessure, arriva à Djidgelly, les soins dont elle fut entourée, les délicatesses dont on usa pour tromper sa douleur étaient vraiment les soins et les délicatesses d'une mère. Quand elle débarqua, elle voulait encore se faire illusion. — N'est-ce pas qu'il n'est pas mort? disait-elle... Comment voulez-vous qu'il soit mort?... il m'aimait tant! — Et alors nous étions obligés de lui raconter ses heures suprêmes : elle ne pouvait se lasser d'entendre nos récits; elle pleurait, puis elle voulait entendre encore... Il est plus facile de braver un danger que de supporter, sans souffrir, la vue d'une douleur si pure et si profonde.

Chacun avait remis ses vêtemens en bon état, ses souliers à neuf; le navire était radoubé, et l'on s'étonnait déjà du repos. Aussi l'ordre du départ donné le 19 fut-il le bienvenu. La colonne marchait contre un foyer de résistance, les Beni-Amran. Le général Saint-Arnaud voulait séparer les contingens de l'ouest de ceux de l'est; mais il n'espérait vraiment pas que les Kabyles allaient lui faire la partie si belle. A midi, le camp était établi à deux lieues de la ville, sur un charmant plateau. Dans ces terrains riches et superbes, on voyait sur toute la ligne de crête les Kabyles bourdonner, s'agitant, se préparant à la défense. Le terrain même indiquait l'ordre du combat. La brigade du général Bosquet, formant un grand arc de cercle sur la droite, rabattrait l'ennemi; au centre marcherait le général Saint-Arnaud; plus à la gauche, le général Luzy; enfin, à l'extrême gauche, la cavalerie irait fermer le col par lequel les Kabyles pourchassés essaieraient de passer. Vers ce point convergeaient toutes les colonnes d'attaque. Dans le mouvement tournant de droite, trois compagnies de zouaves avaient pris position, afin de protéger le passage d'un ravin. Elles eurent à supporter tout l'effort des Kabyles; mais c'étaient les soldats auxquels le colonel Canrobert disait à Zaatcha : — Quoi qu'il arrive, il faut que nous montions sur ces murailles, et si la retraite sonne, zouaves, sachez-le bien, elle ne sonne pas pour vous. — Maintenant ces zouaves devaient tenir comme des murailles, et ils se seraient fait tous démolir un à un plutôt que de reculer d'une semelle. Quel regret pour de braves soldats comme eux de n'avoir point alors entre les mains les armes qui leur sont promises depuis si long-temps, ces carabines à tiges, bonnes pour la défense, sûres pour l'attaque! Le colonel Jamin voyait du camp l'ennemi se porter de ce côté; il envoie aussitôt quelques compagnies faire une heureuse diversion. La brigade Bosquet continue son mouvement; le général Saint-Arnaud avait joint aussi l'ennemi. Les Kabyles cherchent, mais en vain, à se dérober aux obus du colonel Élias et à la fougue des chasseurs d'Orléans, qui, durant toutes ces courses, riva-

lisèrent de sang-froid, d'énergie, de courage et d'adresse. Le général Luzy, moins heureux, ne pouvait que tirer quelques coups de fusil éloignés; mais le colonel Bouscaren, au col, tombait au milieu des montagnards; chasseurs et spahis sabraient à l'envi. A quatre heures, l'on était rentré au camp, et les spahis, selon l'usage arabe que la discipline française n'essaie pas de détruire, car à leurs yeux ce serait un déshonneur, avaient chacun les arçons de la selle garnis de chapelets d'oreilles, et une tête de Kabyle au bout du fusil. Pour les chasseurs du 3e, ils s'étaient contentés de sabrer les Kabyles sans jouer avec leurs cadavres.

Si le 19 avait été journée de bonne humeur dans le camp français, le 20 devait être un jour de fête, car nos soldats eurent enfin la joie de tailler en plein Kabyle. Les contingens de l'ouest, malmenés le 19, s'étaient imaginé qu'ils devaient uniquement attribuer l'insuccès de leurs efforts au manque d'union dans l'attaque. Ils s'étaient donc établis en grand nombre au col de Mta-el-Missia, où passait la route, et ils nous attendaient. Le général Saint-Arnaud part de son camp avec huit bataillons sans sacs, quatre obusiers et toute la cavalerie; il marche droit sur eux; les Kabyles garnissaient une crête boisée d'environ deux kilomètres. La gauche s'appuyait à un ravin profond; à la droite s'étendait une plaine communiquant par un plateau aux dernières hauteurs sur lesquelles ils étaient établis. Ces hauteurs s'abaissaient et aboutissaient elles-mêmes à un col de facile accès, qui dominait le ravin de gauche : c'était la seule issue. La cavalerie, suivie au trot gymnastique par les chasseurs d'Orléans, devait occuper le col. Les turcos avaient pour mission d'escalader des terrains affreux sur la gauche et d'attaquer de ce côté. A droite, le 8e et les zouaves de la brigade Bosquet se chargeaient de les pousser vigoureusement. Au coup de canon, tout s'ébranle, chaque colonne marche en même temps, et, ces mouvemens se prêtant un mutuel appui, les Kabyles sont renvoyés comme un volant par une raquette. Ils défilent ainsi sous le feu de l'infanterie, sous le sabre de la cavalerie, et quatre cent quatre-vingts cadavres sont comptés lorsque les bras se lassent de frapper. Un tel coup de massue pouvait étourdir même une tête kabyle. Le lendemain, les chefs des Beni-Amran arrivaient au camp pour demander l'*aman*.

Depuis le 20 mai, la colonne du général Saint-Arnaud a eu de nombreuses marches à faire, de cruelles fatigues à supporter, mais c'est à peine si elle a dû échanger quelques coups de fusil dans la région ouest qu'elle parcourt. La seconde partie de l'expédition a le même succès que la première, et, sous la direction du général Saint-Arnaud, le commandant de Neveu et le capitaine Robert, chefs des bureaux arabes de Constantine et de Djidgelly, qui tous deux ont rendu de si

grands services durant ces courses, préparent l'organisation du pays. Le calme de la marche ne diminue guère les fatigues, car il faut toujours se garder avec soin. On rencontre heureusement parfois sur sa route des diversions inattendues. Qui aurait cru avoir à soutenir une lutte dans un pays dont le jour même tous les chefs étaient au camp du général, au Djebel-Mradas? Il en a été pourtant ainsi le 12 juin, et la marche du convoi a été sérieusement inquiétée... par des singes, — oui, des singes, et de grands singes. Possesseurs du pays depuis des temps immémoriaux, ils nous ont trouvés bien hardis de venir les troubler sur leurs terres, et ils étaient si irrités, que le général dut envoyer une compagnie entière pour les mettre à la raison. La joie, les plaisanteries, les rires, sont faciles à deviner. Ainsi, même là-bas, tout finit comme à la comédie : — la petite pièce après la grande.

L'expédition qui s'achève nous donne un enseignement salutaire : la Kabylie ne peut être dominée par le commerce que lorsqu'elle aura été domptée par les armes. — Djidgelly, qui depuis 1836 n'avait pas vu un seul Kabyle fréquenter son marché, en voit maintenant arriver déjà en grand nombre. La guerre heureusement aura un temps, et c'est le vœu de l'armée; elle espère qu'un jour viendra où, en traversant ces ravines et ces montagnes, ces journées de combats seront racontées comme un souvenir de temps glorieux. Telle est la foi confiante qui la soutient dans ses rudes travaux.

Un soir, j'entendais un voyageur raconter une histoire de guerre où de braves gens mal commandés furent battus. Le conteur ajouta cette moralité : — Il vaut mieux une troupe de cerfs commandés par un lion qu'une troupe de lions commandés par un cerf. — Si jamais le voyageur avait à raconter l'histoire de nos régimens en ces jours de lutte, il dirait : Rien n'est impossible à une troupe de lions commandés par des lions.

PIERRE DE CASTELLANE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1851.

Il faut bien tout d'abord que nous parlions encore de la révision. Malgré l'éclat du tournoi parlementaire qui a, ces derniers jours, suspendu les autres rumeurs et distrait agréablement l'assemblée nationale des excitations nerveuses qu'elle ne sait plus guère surmonter, c'est la grande difficulté de la révision qui domine toujours le fond de notre état politique. C'est dans les bureaux de la commission chargée d'examiner les pétitions et les propositions de ceux qui veulent réviser notre pacte constitutionnel, c'est dans les discours ou dans l'attitude des différens commissaires que nous devons chercher tout ce qui fait aujourd'hui l'intérêt le plus sérieux, l'aspect le plus essentiel du moment où nous sommes.

Nous avons déjà trop longuement débattu la thèse de la révision pour y revenir par surcroît; nous ne rentrerons pas dans la doctrine de la question, mais nous ne pouvons nous dispenser d'en suivre l'histoire à mesure qu'elle traverse des phases nouvelles. Confessons-le sincèrement, nous doutons que les débuts de la révision dans le parlement aient été les meilleurs qu'on pût lui souhaiter, nous doutons que le parlement gagne beaucoup lui-même à donner au pays le spectacle des tiraillemens intérieurs qui neutralisent l'ascendant de la majorité; mais nous ne doutons point, par exemple, que le pays n'ait beaucoup à souffrir, que sa fortune ne soit très compromise le jonr où il sera publiquement avéré que sa législature est impuissante à modifier le *statu quo* d'où il espérait sortir.

On voit des gens, nous ne l'ignorons pas, qui ne s'inquiètent point autrement de cette impuissance de l'autorité légale en face d'une crise inévitable. Il leur est venu tout d'un coup une foi si complète dans le sens universel et dans l'inspiration des masses, qu'ils n'ont plus désormais besoin d'autre règle pour la conservation de la société, car ce sont des conservateurs, ne vous y trompez pas : ils recourent, il est vrai, le plus lestement du monde à la dialectique des révolutionnaires et des démagogues; mais c'est pour le bon motif, et leur conscience est en paix. Aussi, lorsque par hasard (et ces hasards-là ne sont point,

à vrai dire, assez rares), lorsque les représentans institués du pays paraissent commettre quelque faute qui doive tourner à leur préjudice, et peut-être à celui de l'institution, ces habiles conservateurs en ont l'air tout de suite trop heureux. — Nos députés nous font de mauvaise besogne, laissez-les faire, le peuple saura la corriger! — Et c'est ainsi que non pas seulement d'un bord, mais de presque tous, on encourage avec une funeste complaisance la grande idolâtrie de ce temps; c'est ainsi que pour le besoin de chaque cause en particulier l'on ajoute un hommage de plus à tous ceux qui se confondent dans le culte de la grande erreur.

Nous voulons parler du culte qu'on rend aujourd'hui presque machinalement, tant l'esprit, par malheur, s'y est façonné, à cette force anonyme et irrésistible que l'on croit apercevoir au fond des multitudes, pour peu qu'on se les figure sans cadre et sans règle. La multitude réunie en assemblées légales, délibérant et votant selon les limites des capacités, c'est la nation organisée à qui tout respect est dû; la multitude représentée sur la scène politique par ses mandataires constitutionnels, c'est l'état fonctionnant dans sa légitimité. En dehors de ces voies positives, de ces procédés réguliers et réfléchis, la multitude n'est rien que tyrannie et absurdité, *vis sine consilio.* Et cependant, même à présent qu'il n'y a plus, pour ainsi dire, de pays légal, et que le suffrage universel a, dans sa plus large acception, convié la multitude à former elle-même le pouvoir public, le pouvoir à peine formé, on n'en prétend pas moins le subordonner toujours à l'obscure et vague volonté des masses d'où il est sorti, comme si ces masses, une fois qu'elles avaient cessé d'être constituantes, une fois qu'elles n'agissaient plus dans le cercle rigoureux où la loi, quelle qu'elle soit, renferme leur action, gardaient encore par-devers elles une souveraineté mystérieuse. C'est devenu là maintenant plus que jamais l'expédient accoutumé des vanités aigries et des ambitions aux abois. On a perdu la partie, ou l'on craint de la perdre sur le terrain légal; on entreprend de faire campagne sur un autre. On passe dédaigneusement par-dessus les institutions existantes sous prétexte de se retremper et de puiser des mérites incomparables à la source même d'où elles émanent : on en appelle au peuple, et l'on méconnaît sans scrupule ce principe essentiel de toute société normale, que le peuple n'existe point en dehors des institutions. On amoindrit, on retire le nerf de ces institutions ainsi ébranlées en répétant qu'on n'y trouve plus le peuple, et dans ce pêle-mêle de la foule indéfinie où l'on s'imaginait le trouver, ce n'est plus lui, ce sont les factions que l'on rencontre. Aussi ceux qui affectent de ne compter qu'avec ce peuple imaginaire n'arrivent jamais, quelquefois même sans le vouloir, qu'à détruire les institutions par les factions. De quelque couleur qu'ils soient, il faut les nommer des césariens.

Nous qui ne sommes césariens d'aucune couleur, nous ne nous sentons point aussi rassurés en l'occurrence présente que tels et tels qui jurent que l'inclination au moins médiocre du parlement pour la révision ne leur donne aucun souci, parce que les mauvais vouloirs parlementaires ne pèseront pas une once dans la balance du dernier jugement. Profondément attachés au pouvoir représentatif, nous avons peur des aventures qui le menacent, et c'est parce que nous le croyons un rouage essentiel dans la vie de la France, que nous redoutons l'isolement où il tomberait bientôt en ne communiquant pas assez avec

elle. Nous nous laissons troubler, nous ne nous en défendons point, par le contraste trop sensible qu'offrent actuellement dans cette affaire de la révision l'aspect du pays et celui de l'assemblée législative.

D'un côté, en rabattant même tout ce qu'on en veut rabattre, il y a évidemment dans le pays une impulsion considérable. Onze cent mille pétitionnaires sollicitent une mesure qu'ils estiment une mesure de salut public, et qui peut être en même temps une mesure très constitutionnelle, très conforme au droit en vigueur. Cette conformité avait même d'abord tellement frappé les esprits, qu'on espérait obtenir sans trop de peine l'assentiment dont on avait besoin. On était si persuadé de la simplicité du but, de l'ampleur et de la régularité du chemin par où l'on y marchait, que l'on ne faisait plus assez la part des obstacles : on est aujourd'hui payé pour la faire, et la surprise fâcheuse qui a dû s'ensuivre chez beaucoup de gens n'est pas de nature à grossir le mouvement. Le mouvement révisioniste n'en est pas moins un des plus significatifs et des plus étendus qu'il y ait jamais eu dans notre pays. Nous sommes une nation variable et ondoyante, comme disait Montaigne. Avait-on vu déjà dans cette ondoyante mobilité de la France une même pensée réunir sous forme palpable cette immense adhésion, et quelle pensée, prenons-y garde? Non pas l'humble pensée de sanctionner un fait accompli par un oui banal (nous arrivons vite alors à l'unanimité), mais au contraire la pensée toute politique de préparer de sang-froid le meilleur ordre possible pour un avenir trop incertain. M. de Broglie a caractérisé très exactement cette préoccupation extraordinaire, en jugeant, d'après son propre voisinage, qu'elle était l'effet « d'un désir immodéré d'échapper aux révolutions. » C'est comme cela seulement qu'il peut s'expliquer « cette impétuosité de l'opinion publique. »

Le dénombrement analytique des pétitions ne permet pas d'en tirer d'autre conséquence. Comment en effet répartir ces onze cent mille signatures? Quelles sont les nuances par où l'on peut distinguer les signataires? Le pétitionnement a roulé sur trois points à la fois : on a demandé soit la prorogation du président, soit la révision du pacte de 1848 avec la prorogation présidentielle, soit la révision toute seule; mais maintenant sur quel point la demande a-t-elle été la plus faible et sur quel point la plus forte, quand les trois cependant se touchaient de bien près dans les intelligences des simples? L'issue la plus suspecte d'être une issue révolutionnaire, c'est à première vue la prorogation toute pure; aussi n'est-ce que la grande minorité qui aurait l'envie de passer par là. Pour la révision toute seule, au contraire, comme elle est en ces termes le moyen de changement le plus correct et le plus irréprochable, c'est celui-là que l'énorme majorité des pétitionnaires implore de la sollicitude des législateurs. On n'a point assez commenté le sens moral de ces chiffres : encore une fois ils attestent la véritable nature du vœu national. Le vœu ne va directement à l'adresse ni au bénéfice de personne; ce n'est point un vœu d'affection et d'enthousiasme pour un individu, c'est un vœu de défense et de conservation pour le pays. Si les circonstances ont voulu que cet intérêt général de conservation s'accordât, au lieu de l'exclure, avec l'intérêt particulier d'une fortune individuelle, ce n'est pas une raison pour que l'on risque, pour que l'on détruise la fortune publique plutôt que de faire celle-là. Les jalousies, les inimitiés privées raisonnent de la sorte; le pays en masse obéit avant tout à la conscience de ses

nécessités. Parmi ceux qui postulent la révision dans ses conditions les plus bénignes, sous ses apparences les plus inoffensives, il en est sans doute beaucoup qui comprennent par là l'infaillible prolongation des pouvoirs présidentiels. C'est même le reproche qu'on jette à la tête de tous les révisionistes, qu'ils le méritent ou non; tous en bloc, on les décrète de bonapartisme : bonapartisme en vérité bien mitigé, celui qui se soumet ainsi très docilement, malgré tout son zèle, aux prescriptions les plus strictes de la légalité, et qui demande la révision, sauf à courir la chance qu'elle ne lui donne pas de Bonaparte, plutôt que de demander un Bonaparte à la chance d'une révolution! Répétons-le bien, c'est le meilleur nombre, c'est le corps de bataille qui en est là. Quel que soit le résultat définitif du pétitionnement, et hâtons-nous de le dire, nous ne le croyons pas au bout de son cours, il aura toujours eu plus de sens qu'aucun autre incident du drame contemporain. Il aura prouvé que la France avait l'horreur salutaire de l'état auquel on la voit; il aura prouvé qu'elle avait la ferme résolution de n'en point sortir autrement que par la grande porte. Si la preuve tient, c'est une bonne vertu d'acquise en un pays où l'on n'est point habitué à tant de patience; mais la patience est plus facile pour conspirer à la lumière que pour conspirer dans l'ombre. Le pétitionnement est une vraie conspiration en plein jour, qui a le mérite de propager un même sentiment sur toute la surface du territoire national, nonobstant tous les schismes qui partagent la nation.

Voilà le spectacle auquel nous ne pouvons nous refuser quand nous regardons du côté du pays, et il n'y a point à prétendre que ce soit un spectacle artificiel. M. Baze et M. Charras, qui font à eux deux la majorité de la sous-commission chargée d'examiner les signatures, s'appliquent vainement à les éplucher et à les critiquer. Le pieux et louable concours que M. Baze prête, pour ce travail, aux rigueurs les plus farouches de M. Charras ne prévaudra point contre l'évidence. Il n'y a pas de préfets et de gardes champêtres qui créent à volonté onze cent mille pétitionnaires, quand l'administration est d'hier, quand elle ne sera peut-être plus demain, quand on n'est pas à même d'apprécier beaucoup ni son patronage ni ses revanches; — mais il y a dans toutes les provinces une influence dont les honnêtes gens, qui ne sont pas tous des braves, ont bien plus de peine à se délivrer : c'est la frayeur qu'inflige systématiquement au bourgeois paisible la menace toujours suspendue sur sa tête par quelque clubiste de l'endroit, la menace des représailles de 1852. Combien n'est-il pas de chefs-lieux où les listes pour la révision ne se sont point remplies, parce qu'on s'attend qu'elles deviendront des listes de proscription politique lorsqu'arriveront les mauvais jours! Qu'il n'y ait là qu'une fantasmagorie de scélératesse, qu'un épouvantail à l'usage des peureux, on n'en use pas moins et l'on en use rudement. La peur tient plus de place dans la vie publique en province qu'à Paris. On dit volontiers *l'année de la peur* pour signifier la terreur de 93. L'année de la peur est revenue, disaient en 1849 les bonnes gens d'un coin sauvage du département de l'Allier, lorsqu'ils allaient se cacher dans les bois au seul bruit de la prise d'armes qui correspondait là d'avance avec l'échauffourée parisienne du 13 juin. Par bonheur ils reçurent assez tôt la nouvelle du pitoyable échec de l'insurrection. Déjà les voisins s'étaient attablés chez eux en conquérans, et les conquérans s'exaspéraient à la

seule vue de quiconque était soupçonné blanc. Grace aux listes du pétitionnement, on ne s'en tiendra plus aux soupçons, et l'on connaîtra mieux son monde. Étonnez-vous donc qu'avec cette idée bien avant dans la tête, on ne signe guère aux endroits où elle prévaut! Étonnez-vous plutôt, et très sérieusement, qu'avec cette débilité du courage civique trop commune dans nos mœurs, il y ait encore toutes ces signatures.

L'union du pays dans un parti pris contre les révolutions, c'est ainsi que je définirais l'effort révisioniste. Tournons-nous maintenant du côté de l'assemblée. Il faut bien l'avouer, cet effort extérieur n'a pas l'air d'y avoir pénétré; on n'en sent presque pas le contre-coup. Au lieu de l'union, c'est le morcellement; au lieu d'une préparation sérieuse vis-à-vis de 1852, c'est presque une convention tacite de ne rien préparer. Le respect très décidé que nous professons pour le pouvoir législatif ne nous cache point qu'il se meut ainsi dans une sphère où il s'isole, que ce mouvement dans le vide l'écarte de plus en plus du mouvement général dont il devrait être la plus haute expression. Disons-le, pour résumer toute notre pensée, c'est quelque chose de trop contradictoire, c'est une contradiction trop regrettable qu'il y ait dans le pays une volonté si manifeste et si simple en faveur de la révision, et qu'il y ait dans l'assemblée sur le même sujet tant de propositions qui s'entre-détruisent, tant d'opinions qui ne s'élèvent que pour se combattre! Les partis, les membres même des partis se donnent le plaisir de représenter leurs nuances les plus spéciales, et tiennent à l'honneur d'afficher chacun sa formule. Le pays se soucie bien, à l'heure qu'il est, que ces nuances ne se perdent pas! Tout le monde sait en gros que la commission de révision a successivement examiné plusieurs projets qui lui ont été soumis : un projet républicain de M. Payer, un projet bonapartiste de M. Larabit, un projet orléaniste ou supposé tel de M. Creton, un projet légitimiste de M. Bouhier de Lécluse; mais comptez un peu seulement les érudits qui pourront vous apprendre au juste les détails, l'économie de chaque projet, et jugez par cette facile épreuve de l'importance dont ils sont tous aux yeux du public! La révision pour le public, c'est d'abord la révision elle-même; la révision pour l'assemblée, c'est, à ce qu'il paraît, avant tout, une question de prépondérance pour telle ou telle fraction de la majorité. Le public voyait dans la révision un moyen d'en finir avec ce fractionnement; c'était là l'espoir qu'on avait, un espoir téméraire, il faut en convenir, en renvoyant la question à l'assemblée. Celle-ci ne semble avoir accepté la question que pour commencer, en la traitant, à marquer encore davantage ce fractionnement déplorable qui lasserait la plus robuste confiance.

Le mérite de la proposition de M. de Broglie était de répondre purement et simplement au désir général sans lui fixer de destination plus précise, de mettre en avant la révision pour la révision. C'est à grand'peine, c'est en s'y prenant à deux fois, que M. de Broglie a réussi à faire passer dans la commission le principe qu'il avait embrassé avec une initiative si opportune. Il est vrai qu'il n'a pas toujours eu l'approbation de M. Baze, et qu'il est sous le coup d'un désaveu de M. de Ségur d'Aguesseau. On ne peut pas avoir à la fois tous les avantages et contenter tout le monde. Nous ne nous chargeons pas de deviner comment il s'est trouvé une majorité de 9 voix pour adopter le principe de M. de Broglie, laquelle n'a plus été qu'une minorité de 6 voix lors-

qu'il s'est agi de nommer le rapporteur. Ce sont là les secrets du sanctuaire. Nous sommes convaincus d'ailleurs que M. de Tocqueville, qui a dit que la révision était à la fois nécessaire et dangereuse, ne voudrait pas, dans son rapport, en grossir le danger pour en atténuer d'autant la nécessité. Cette nécessité est sans doute la même pour lui que pour M. de Broglie : il n'y a de candidature possible à la présidence de la république française que celle d'un prince ou d'un « démocrate en blouse; » si la révision n'intervient pas à temps pour réserver les droits et ménager les transitions, on subira le prince comme un maître, ou le démocrate comme un vainqueur. Ce vainqueur est déjà tout annoncé. On nous débite dès à présent le remède de l'année prochaine, *la Révolution légale par la présidence d'un ouvrier*, *solution démocratique de* 1852. Voulez-vous attendre celle-là?

Le véritable fléau de l'année 1852, ce serait en effet la résurrection de cette république impossible dont on ne s'est délivré qu'au prix de tant de maux, au prix du sang répandu. A voir l'insouciance avec laquelle les anciens partis continuent leurs sourdes querelles, jouant encore de leur mieux sur notre vaste et trop vaste forum le même jeu qu'on jouait naguère dans des embrasures de fenêtres, comme disait M. Hovyn-Tranchère; à voir l'éparpillement de la majorité, on croirait que nous avons échappé pour toujours aux chances trop nombreuses que la république de l'anarchie s'est ménagées jusque dans la constitution de 1848. On croirait que la constitution dont on ne paraît plus sentir les vices a fermé tout accès au retour, au triomphe des républicains de cette sorte. Il ne se passe pourtant presque point de semaine sans qu'ils donnent quelque signe d'une vitalité persévérante; ils s'y prennent de leur mieux pour rappeler au pays qu'ils existent toujours, et qu'ils n'ont abdiqué ni leurs fantaisies, ni leurs rancunes. Si nous ne sommes point avertis, ce n'est pas que les avertissemens nous manquent. La république rouge nous tient fort au courant de ses espérances, et les fréquentes exhibitions qui nous viennent du milieu même de l'assemblée nationale sont on ne saurait plus démonstratives. Laissons arriver le jour des épreuves sans nous être fixé d'avance une conduite plus ferme et plus droite que celle qu'on suit à présent : où sera donc alors notre force contre cette toute-puissance démagogique qui, enchaînée jadis par le bon accord de la majorité, remue de plus en plus dans ses entraves à mesure que la majorité se dissout? La démagogie n'a rien appris par sa défaite : le spectacle que lui fournissent maintenant ses vainqueurs lui persuade trop aisément que sa défaite n'a été qu'un hasard éphémère; une seconde victoire la ramènerait toute pareille à ce qu'elle fut. Il serait bien temps ensuite de redevenir sage, et ce serait un beau sujet d'orgueil de réussir une fois de plus à replâtrer les ruines que nous aurions une fois de plus laissé faire! Soyons-en sûrs, on les referait aussi consciencieusement qu'on les a d'abord faites, car nous avons encore autour de nous le même esprit de destruction qui s'impatiente d'attendre, et qui, dans son impatience, nous révèle fièrement tous ses desseins. Écoutez M. Pelletier déblatérant contre l'établissement d'une police régulière au sein des communes populeuses du Rhône, M. Madier de Montjau plaidant pour les clubs en mémoire des prétendus services qu'ils ont rendus à la France et des services très réels qu'ils ont rendus à sa propre fortune; lisez les brochures de M. Ledru-Rollin que la justice a dernièrement condamnées, *le 24 février*, *le 13 juin*;

lisez les interrogatoires de ces obscurs affiliés des sociétés secrètes que la cour d'assises jugeait encore hier : vous verrez de reste qu'ils n'ont pas changé dans ce camp-là, qu'ils sont toujours prêts, qu'ils ont gardé leurs armes, qu'autant ils ont jamais menacé la société, autant ils la menacent encore.

Où l'on a beaucoup changé, c'est dans l'autre camp, qui se croit cependant le plus raisonnable, et vise à mieux calculer. Tant qu'on a eu pour ainsi dire le péril sur les bras, chacun était debout à son rang, et l'on ne formait qu'un seul corps; le péril à peine écarté, on va comme s'il était supprimé, et chacun tire à soi. Nous désirons ardemment que la majorité se persuade bien qu'il n'est point d'autre différence entre 1851 et 1848, sinon qu'à cette époque-là nous avions l'ennemi devant nous, qui nous barrait le chemin, tandis qu'aujourd'hui nous l'avons derrière, qui nous harcelle et nous traque pour peu que nous nous avisions de nous disperser à l'aventure, au lieu d'aller tout uniment par la grand'route.

Si les joutes de l'éloquence la plus charmante, la plus féconde et la plus souple suffisaient pour conserver tout leur prestige aux assemblées politiques, la nôtre devrait assurément beaucoup à M. Thiers, ne fût-ce que par gratitude pour ce seul bon office. Il est impossible d'avoir plus d'esprit et de se faire mieux écouter aux dépens de ses adversaires que ne l'a fait M. Thiers dans la brillante discussion qui a clos la dernière semaine. C'était un duel à fer médiocrement émoulu entre le libre échange et la protection; le duel était cependant annoncé de longue main, et l'on avait convenablement préparé la lice pour que tout se passât dans les règles. Nous sommes, en France, un singulier peuple d'orateurs, nous avons un goût si invincible pour les spectacles de la parole, que nous ne résistons point à les chercher au milieu des préoccupations les plus graves, et que nous y laissons volontiers aboutir les affaires les plus positives, *matters of fact*. Le libre échange et la protection sont bien de ces matières-là; c'est pourquoi on ne les traite guère à la tribune anglaise qu'au point de vue des faits et de l'expérience pratique. On n'y débat point à plaisir l'excellence théorique de l'une ou l'autre doctrine, et l'on n'argumente pas en thèse absolue pour ou contre. Les thèses absolues nous vont, à nous, au contraire beaucoup mieux. M. Sainte-Beuve, qui est libre échangiste, aurait pu introduire sa requête en faveur du libre échange à propos de quelque point spécial sur lequel il eût peut-être gagné tout de bon du terrain; mais M. Sainte-Beuve est aussi l'élève de nos grands maîtres : on le lui a même assez durement fait sentir, et, pour se donner toute carrière dans l'exposition d'un système, il a commencé par demander la refonte en bloc de tout notre régime commercial, ni plus ni moins que cela, une refonte radicale, savez-vous. M. Thiers est, de son côté, un admirable protectioniste, et il a le sens trop juste pour ne pas apercevoir que la protection se défendrait bien mieux, si l'on en sacrifiait quelque chose. Le radicalisme prohibitif serait poussé par un logicien de sa trempe vers des conséquences pour le moins aussi singulières que celles dont il s'amuse à tourmenter le radicalisme libéral; mais que deviendrait l'ampleur de la discussion, si l'on avait l'air tout d'abord de s'entendre, et si l'on se relâchait de cette rigueur paradoxale qui relève au mieux un argument? M. Thiers a donc été jusqu'au bout l'avocat des plus inflexibles axiomes de la protection, comme M. Sainte-Beuve a soutenu les plus extrêmes prétentions du libre échange. Ils

ont ainsi de part et d'autre vaillamment guerroyé : — la vérité était entre les deux. M. Thiers a bien le droit de se moquer de la littérature ennuyeuse des économistes, la sienne est si amusante! C'est un plaisir de voir à l'œuvre cet esprit limpide où se réfléchissent comme en un miroir à mesure qu'il les sait toutes les choses qu'il apprend, ou pour mieux dire, il ne les apprend pas, il les découvre, quelquefois il les invente; mais il les sait si bien, qu'il y croit toujours quand il les dit, et cette passion avec laquelle il se fait une vérité à son usage n'est pas un des moindres dons par lesquels il fascine son auditoire. Ajoutez-y pourtant l'adresse non moins naturelle de toucher toujours à propos aux cordes les plus populaires, et d'être sans difficulté aussi chaud démocrate, quand il se tourne vers la gauche, qu'il est obstiné conservateur, quand il s'adresse aux manufacturiers de la droite.

Nous ne dirons rien aujourd'hui de l'Angleterre, sinon que le cabinet de lord John Russell va toujours bravement d'échec en échec, ballotté dans cette malheureuse question des titres ecclésiastiques par les attaques incessantes des amis de lord Stanley et par les fougueuses incartades de la brigade irlandaise. L'état de l'Allemagne doit surtout attirer notre attention.

C'est quelque chose de remarquable que le nombre de voix qui s'élèvent maintenant en Allemagne du milieu même des rangs conservateurs pour arrêter les gouvernemens et surtout les coteries sur la pente rétrograde où l'on essaie de conduire les institutions publiques. Il y a certainement sujet de réfléchir lorsqu'on s'aperçoit d'où part aujourd'hui l'opposition de l'autre côté du Rhin, quels sont les noms qui viennent la recruter, quelles sont les mesures qui la soulèvent. Que les passions et les erreurs de 1848 amenassent une réaction en sens inverse, que l'on redevînt sage, trop sage même, par chagrin d'avoir été fou, par peur de l'être encore, c'était fort explicable, et il n'y aurait point eu de mal à cela, parce que tous les mouvemens politiques livrés à leur allure propre finissent bientôt par s'équilibrer. Malheureusement derrière ce juste repentir, derrière l'esprit de sagesse, veillaient encore dans l'ombre tous les vieux intérêts, tous les entêtemens arriérés, condamnés cent fois par le progrès raisonnable du temps avant d'avoir été frappés par la secousse soudaine de 1848. Ce sont ceux-là qui ont épié l'instant de reparaître, et qui, croyant l'avoir saisi, se montrent sur tous les points au grand jour, prétendant sans plus de mystère que c'est en leur honneur qu'on a vaincu la révolution, et qu'il faut leur laisser exploiter la victoire comme ils l'entendent. L'extrême droite se porte hardiment pour souveraine maîtresse dans presque tous les états germaniques, et il n'est guère de direction qu'elle ne veuille imprimer à son profit et en son nom, soit au dedans, soit au dehors. Voilà sans doute un châtiment mérité des excès de l'extrême gauche, et l'on ne saurait beaucoup plaindre l'Allemagne démagogique d'avoir ainsi, de ses propres mains, frayé le triomphe des ultras du plus ancien régime. Ce n'est pourtant pas la démagogie toute seule qui fait les frais du châtiment; aussi trouvons-nous qu'il est temps de le modérer. Les principes sur lesquels on se déchaîne, ce sont dorénavant les principes essentiels de la vraie et salutaire liberté, de la liberté dans l'ordre et dans le possible. C'est à celle-là surtout qu'on s'en prend aujourd'hui, parce que c'est encore celle-là qui contrarie le plus les exagérations de toute couleur : c'est à celle-là qu'on pardonne le moins, et tel est l'aveuglement avec lequel on l'at-

taque sous prétexte de faire de la haute et savante restauration, que l'on éveille en sa faveur, que l'on appelle à sa défense tout ce qu'il y a d'hommes sensés. Les partisans les plus avoués d'une résistance systématique, dès qu'ils ont un peu de mesure et de prévoyance, en viennent maintenant à résister non plus aux libéraux, trop complétement battus pour être encore dangereux, mais à ces bizarres conservateurs qui ont inventé de détruire tout ce qui est bel et bien debout dans le présent pour conserver tout ce qui a cessé d'être. On ne se figure pas combien l'opposition a gagné jusque sous les dehors indifférens de l'apathie universelle : ce n'est plus l'humeur frondeuse des tribuns parvenus, c'est la *loyalty*, l'incontestable dévouement des bons serviteurs du pays qui cherche à se mettre partout en travers des mauvaises tendances où l'on pousse les gouvernemens.

En Hanovre, M. Stüve, perdant courage, semble décidément renoncer à la vie politique et quitter le parlement, comme il a quitté le ministère. En Hanovre comme en Wurtemberg, comme en Saxe, le ministère est obsédé par une cohorte de mécontens qui se lancent sur lui de l'extrême droite, et gourmandent son inertie, accusent ou raillent son incapacité, crient à la désolation quand il ne leur obéit pas tout de suite. En Wurtemberg, en Saxe, on est rentré purement et simplement dans l'état de choses qui existait avant 1848, comme si les inconvéniens des chartes ultérieures avaient effacé tous ceux des chartes précédentes. Il s'en manque de beaucoup depuis quelque temps que les cabinets se forment en Allemagne avec toute la correction des règles constitutionnelles; les bureaucrates y ont reconquis leur place, et leur présence au pouvoir est une garantie très rassurante contre les empiétemens de l'influence parlementaire; mais l'esprit de la bureaucratie allemande est après tout un esprit éclairé. Cet esprit se prête volontiers peut-être aux douceurs du commandement absolu; il ne faut pas croire qu'il en aime de prédilection les absurdités et les impossibilités. Les ultras de la droite ne s'abusent pas là-dessus; la bureaucratie allemande est de son siècle, tandis qu'ils font comme s'ils n'étaient pas du leur. Entre les bureaucrates et les féodaux, entre les absolutistes éclairés et ceux qui, par philosophie ou par brutalité, ne veulent d'aucune espèce de lumières, il y a toujours eu chez nos voisins une guerre assez vive. C'est cette guerre-là et point d'autre qu'y supportent aujourd'hui presque tous les cabinets. Déjà plus d'une fois on les a vus forcés d'acheter de leurs adversaires une trêve ou un patronage qu'ils ont chèrement payé. Les hommes de l'école constitutionnelle les plus respectables, les plus modérés, n'ont en cette situation qu'un seul rôle qu'ils puissent accepter : ils soutiennent et contiennent ces cabinets, qui ne sauraient leur être bien sympathiques, pour tâcher encore d'empêcher des sacrifices par trop coûteux.

Ainsi, en Bavière, ce sont les comtes Giech et Armansperg, les présidens Arnold et Heintz, des conservateurs par excellence, qui supplient leurs collègues fanatisés de ne point manquer à des promesses données dans une heure solennelle. Et qu'est-ce pourtant qu'on leur refuse à grand renfort de dédains et d'ironie? De mettre en Bavière, dans l'administration de la justice, l'ordre qui est maintenant établi en Autriche et en Prusse, ou bien d'assurer l'indépendance des notaires, qui est toute dans l'intérêt bien entendu de la noblesse propriétaire comme des autres propriétaires fonciers. Ces simples réformes de

droit civil, on ne daigne plus les octroyer; on leur oppose, avec une moquerie hautaine, le préjugé, l'égoïsme ou l'orgueil aristocratique; on affecte de méconnaître le caractère de ceux qui les réclament, et les duels politiques témoignent cruellement de l'âpreté des passions en jeu. Le baron de Lerchenfeld tombait l'autre jour sur le terrain, grièvement blessé par la balle du prince de Wrede. Combien de temps la majorité de la seconde chambre n'a-t-elle pas été l'objet des sarcasmes de tous les démocrates, un obstacle et une antipathie pour tous ceux dont le libéralisme s'échauffait outre mesure dans la question de l'unité allemande, et qui, même en Bavière, s'honoraient de vouloir une petite Allemagne avec une grande Prusse, selon les termes sacramentels des défuntes ambitions prussiennes! Les hauts tories bavarois ne voient plus maintenant que des rouges dans cette honnête majorité, qui a donné son approbation et son concours à la diplomatie certes peu révolutionnaire de M. Von der Pfordten.

Si l'on en croyait des rumeurs qui continuent à circuler dans les feuilles allemandes, M. de Schwarzenberg aurait lui-même quelque peine à se maintenir en Autriche, et derrière la réaction dont il a été l'énergique instrument il y en aurait une autre qui trouverait celle-là beaucoup trop imbue d'idées modernes, et travaillerait à supplanter le ministère auquel on doit pourtant la renaissance de l'Autriche. Il n'est point à douter que la centralisation méditée par le prince Schwarzenberg ne soit par elle-même un principe bien abstrait et bien absolu pour le gouvernement d'une monarchie composée de tant d'états réfractaires. Nous n'avons pas improvisé notre unité française; cette précieuse conquête nous a demandé des siècles, et cependant nos provinces se touchaient de plus près, et ne se heurtaient pas avec autant de répugnances que les nationalités rangées aujourd'hui sous la loi du cabinet de Vienne. Il y a donc plus d'une objection contre les idées unitaires du prince Schwarzenberg au point de vue même du gouvernement intérieur de la monarchie, comme il y en a beaucoup aussi du point de vue plus général des relations extérieures, lorsque, par une conséquence très directe de cette politique unitaire, il veut transporter en bloc l'Autriche ainsi centralisée dans la confédération germanique. Il ne serait pas impossible que l'unitarisme autrichien ne fût un contre-coup de l'unitarisme germanique, et que l'Autriche, un instant ébranlée par les ambitions allemandes, ne poussât la revanche à bout en leur faisant concurrence dans la même voie par une sorte d'émulation plus fiévreuse que raisonnable.

On conçoit, par exemple, que la Hongrie ne puisse point fort aisément s'assimiler aux pays du haut Danube, et les Magyares, les Secklers, les Slovaques, les Croates, ne se prêteraient point tout seuls au même régime dont s'accommoderont bien les populations de Linz, de Salzbourg ou d'Inspruck. Il y a là une de ces luttes contre la réalité qu'il n'est jamais prudent de pousser trop loin. Les Hongrois restés fidèles à l'Autriche ne manquent point certainement à cette fidélité qu'ils lui ont gardée dans des temps plus difficiles, lorsqu'ils réclament contre l'absorption qui ne laisse plus à leur pays d'existence distincte et l'enveloppe dans tout l'ensemble de la monarchie. On a beau dire que l'empereur n'a pas une armée tcheke, une armée italienne, une armée allemande ou hongroise, mais seulement une armée autrichienne; les corps et les régimens conservent jusque dans l'uniformité du service militaire ces diversités nationales que la charte du 4 mars a cru pouvoir abolir en Autriche.

Cette part faite aux inconvéniens de la charte d'Olmütz, il n'en demeure pas moins vrai qu'elle introduit plus d'équité, plus d'égalité dans toutes les régions de l'empire, de province à province aussi bien que d'individu à individu. Elle est peut-être inapplicable dans certaines de ses dispositions politiques, elle est appliquée dans presque toutes ses dispositions de droit civil, et elle oblige tout le monde à travers toute l'étendue des états autrichiens; il n'y a plus de privilégié qui puisse se couvrir contre elle du droit spécial d'une patrie à part. Ainsi nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que ce sont à présent les *vieux conservateurs*, comme on les appelle, qui reprennent en Hongrie la position où s'est perdu M. Kossuth à force de dépasser toutes les limites, qui revendiquent la séparation de leur pays d'avec l'empire et son parfait isolement administratif, qui demandent pour la monarchie tout entière le système fédéral au lieu du système unitaire, des assemblées d'états particulières au lieu de diètes provinciales. S'ils demandent à peu près ce que voulait M. Kossuth au début de sa carrière de réformateur, ce ne saurait être par les mêmes motifs, puisque c'est justement à cause de ses essais de réforme qu'ils ont rompu avec lui. Et d'abord ils n'ont pas les mêmes alliés, ce qui prouve bien quelque chose. Ils s'appuient à Vienne sur les représentans les plus obstinés de l'absolutisme aristocratique; ils s'appuient au dehors sur la Russie, qui les ménage et les caresse : c'est que pour tous, tant qu'ils sont, absolutistes, Russes ou *vieux conservateurs*, la charte du 4 mars et la pensée favorite du prince Swarzenberg, sa pensée de centralisation et d'égalité devant la loi, ont quelque chose de trop moderne qui ne s'accorde pas avec les données primitives de l'état autrichien, qui ne respecte pas assez les immunités et les souverainetés de détail dont se composait l'ancien monde. Nous racontions la dernière fois qu'on avait à Vienne la bouche moins close que d'ordinaire; à Presbourg, on parle aussi beaucoup, et les fêtes d'Olmütz ont récemment procuré aux nouvellistes un redoublement d'activité. Nous nous garderions bien de nous porter pour éditeurs responsables des bruits qui ont alors circulé dans cette capitale hongroise; mais, fondés ou non, ils prouvent du moins qu'il n'y avait rien de trop extraordinaire à les mettre en circulation, et ils rendent un assez clair témoignage de l'état des esprits. On disait donc à Presbourg que les magnats hongrois conduits à Olmütz par le comte Zichy avaient reçu de l'empereur Nicolas l'accueil le plus distingué, qu'on était convenu là que le système actuel, le système du 4 mars, ne valait rien; que le comte Nesselrode en avait un meilleur tout prêt, et qui serait mieux l'affaire des hautes parties intéressées. On se rappelle que l'empereur n'a reçu à Olmütz ni le prince Schwarzenberg ni son collègue M. Bach, le seul qui, avec M. de Brück, maintenant démissionnaire, pût encore dater dans le cabinet de l'ère nouvelle où est entrée l'Autriche. On concluait à quelque froideur, le czar n'ayant d'ailleurs jamais eu de goût pour la personne assez altière du ministre dirigeant de Vienne. On allait jusqu'à supposer la chute du ministre; on lui désignait même des successeurs, et lesquels? — Les comtes Zichy et Hartig entre autres, sous la présidence du prince Windischgraetz. — Que ce soient là, si l'on veut, les rêves d'étranges patriotes qui se trouveraient encore heureux de recevoir leur patrie des mains du czar, soit; mais on comprend bien qu'avec ces alliances et ces patronages ce n'est plus seulement d'une restauration de la patrie qu'il s'agirait ici, ce serait d'une restitution complète de tout l'ordre aboli par la charte du 4 mars. A ce compte, il y aurait en Autriche

un ministère disponible, dont la recommandation particulière serait de mieux s'adapter aux plans de l'autocrate, et le prince Windischgraetz se réserverait derrière le prince Schwarzenberg pour fournir en quelque sorte un relai de plus dans cette réaction absolutiste qui s'étend à toute l'Allemagne.

Dans la Prusse enfin, ce mouvement, trop violemment rétrograde, n'est pas moins digne d'attention ; il s'est produit à la fin de mai par des actes significatifs qui ont déterminé depuis lors une inquiétude toujours croissante. Le ministre de l'intérieur, M. de Westphalen, a réformé par ordonnance la charte même du 31 janvier et la loi organique du 11 mars 1850. Il a réintégré à leur place et dans leurs droits hiérarchiques ces ordres distincts de paysans, de bourgeois, de chevaliers et de seigneurs que la constitution ne connaissait plus. Il remet les communes sous l'influence exorbitante des chevaliers; il convoque à l'ancienne mode les états des cercles et des provinces; il les appelle à nommer les commissions dont le concours est indispensable pour l'exécution de la loi du 1er mai 1851, qui fonde l'*income-tax* en Prusse; mais ce choix est confié, par cette même loi du 1er mai, à des assemblées composées dans un sens moins féodal par la loi organique du 11 mars 1850, et non plus à ces états désormais abrogés. Le ministre affirme bien que la résurrection des ordres n'est qu'un expédient provisoire, et qu'il n'ira point du provisoire au définitif sans recourir à quelque expédient plus légal ; par malheur, il se prononce en même temps presque aussi fort que les théoriciens les plus intrépides de l'état chrétien pour l'existence imprescriptible et perpétuelle de ces catégories exclusives au sein de la nation, et il n'admet pas que les ordres aient été virtuellement abrogés depuis 1848. Il lui faut aussi maintenant, comme à M. de Gerlach, comme à M. Léo, comme à M. Stahl, une paysannerie et une chevalerie, pour que l'état fasse bonne figure.

On ne saurait croire jusqu'à quel point cette école impuissante et tracassière cause de mal et crée d'embarras à la monarchie prussienne, dont elle tient toujours les rênes par un bout ou par l'autre. Qu'on en juge en voyant l'opposition que sa faveur soulève. Vainement elle rejette tout le tort sur les fonctionnaires prussiens, en s'attaquant exprès aux plus éminens, en traitant les gouverneurs des provinces (*Oberpræsidenten*) de mandarins émeutiers; il n'en est pas moins vrai que l'opposition se déplace d'une manière alarmante pour l'avenir et la sécurité de la monarchie prussienne. L'opposition ne se recrute plus en effet comme en 1848 et en 1849; il n'y a plus de révolutionnaires pour en former une. L'opposition, ce n'est plus M. Jacoby, M. d'Ester, M. Waldeck; ce sont les Vincke, les Arnim, les Schwerin, les Hansemann, les Camphausen, ce sont les amis les plus éprouvés de l'ordre et de la couronne que l'on réduit à faire une résistance plus ou moins tempérée dans les termes, suivant le plus ou moins de vivacité des caractères. Ajoutons à ces opposans de nouvelle espèce un homme qu'il est encore plus étonnant peut-être de rencontrer dans leurs rangs, et dont nous voulons y signaler la présence pour qu'on sache bien ce que peuvent être des conservateurs qui en repoussent un comme celui-là.

M. de Usedom a tout à la fois occupé de hautes fonctions dans la diplomatie prussienne et siégé dans le parlement. A l'instant où grondait la révolution de 1848, il rendait publiquement hommage aux talens du prince de Metternich; ministre de Prusse à Rome lorsqu'éclatèrent les désordres d'où sortit la répu-

blique romaine, il fut de cœur et d'ame au service du pape et de M. Rossi en particulier, tant que le poignard et les balles des assassins n'eurent pas tout perdu. Enfin, pour ce qui regarde les affaires de l'Allemagne. M. de Usedom n'a jamais craint de tenir tête au courant dangereux où la politique prussienne et l'orgueil national les ont trop souvent précipitées. Il s'est déclaré hautement contre l'hégémonie que la Prusse voulait s'attribuer aux dépens de l'Autriche, contre l'union des trois rois, contre la charte germanique du 28 mai, contre toutes les espérances d'agrandissement presque révolutionnaire que la Prusse et son gouvernement ont tour à tour arborées. Il ne s'est, en un mot, laissé prendre à aucun des piéges du mouvement de 1848. Tels sont les antécédens de M. de Usedom, et cependant il juge aujourd'hui nécessaire d'employer l'autorité qu'ils lui assurent à contre-carrer la marche et les desseins des ultras qui préparent, qui commencent la destruction du régime constitutionnel en Prusse. Il adresse à ses électeurs une lettre où se rencontrent des passages trop frappans pour que nous n'en tirions point nous-mêmes quelque parti. Notez-le bien, c'est un esprit précautionneux et réservé qui n'a point adopté sans restriction ce qu'il nomme le constitutionalisme moderne; mais il ne se résignera jamais à dire que la constitution prussienne soit un pur produit du dévergondage de mars 1848. « La tendance de cet âge vers les institutions parlementaires est, croit-il, un fait plus ancien et plus profond que la révolution de mars; ce n'est pas en abolissant une constitution et puis l'autre que l'on prévaudra contre un pareil fait. » Et encore : « Une armée, si solide soit-elle, ne vaut pas pour la sécurité du pays une bonne organisation légale; craignons de voir insensiblement se refaire contre tous les pouvoirs établis cette haine sourde et inexpiable qui couvait en Allemagne avant 1848, et qui a éclaté d'une façon si furieuse à la nouvelle de la révolution de février, puisqu'elle a donné les effets d'une révolution à une émeute de carrefour! »

M. de Usedom exhorte ainsi les fanatiques de l'extrême droite, qui pèsent si lourdement sur le ministère, à ne point se faire d'illusion trop complaisante, à ne point croire trop vite à la promptitude, à la durée de leur triomphe, à ne point en abuser pour qu'une mauvaise chance n'en vienne pas tirer un deuil universel. Ces paroles, émanées d'une si haute expérience, sont la meilleure preuve à l'appui du jugement que nous portons sur la situation générale de l'Allemagne. Le péril est derechef du côté où il était avant 1848; il n'est plus comme après les émeutes de mars dans l'offensive révolutionnaire : il est, comme en 1847, dans la défensive inintelligente des faux conservateurs.

Le congrès espagnol s'est constitué définitivement après un assez grand nombre de séances employées à la vérification des pouvoirs. Si l'on approfondissait bien ces sortes de discussions, on verrait peut-être qu'en somme c'est le problème de l'existence du gouvernement représentatif dans les pays méridionaux qui s'y agite, et certes le problème mériterait d'être étudié. Quoi qu'il en soit, à travers les incertitudes inséparables du début d'une législature, une majorité assez grande s'est prononcée dans les cortès en faveur du ministère espagnol. Ainsi la perspective d'une crise nouvelle semble s'être évanouie en ce moment. Ce n'est point qu'il n'y ait dans le congrès beaucoup d'élémens d'opposition; mais ces élémens n'ont pas de lien entre eux et ne peuvent pas même en avoir. Quel rapport, quelle action commune établira-t-on jamais entre le

parti progressiste et des hommes tels que MM. Mon et Pidal, qui ne peuvent être dans l'opposition que par accident? Le fait périlleux de la situation de l'Espagne subsiste toujours sans doute : c'est la division du parti modéré. A vrai dire, les longs discours sur le point de savoir quel est le véritable auteur de ces divisions ne nous semblent pas le moyen le plus propre à les faire cesser. Le cabinet de Madrid avait ouvert les cortès sans discours de la couronne, ce qui était peut-être le mieux pour l'expédition des affaires, mais ce qui ne fait pas malheureusement le compte des partis. Aussi les questions de confiance n'ont point tardé à être posées par voie directe. Il faut bien croire que la discussion était uniquement le but qu'on recherchait, puisque, le débat épuisé, une première motion a été retirée, — ce que voyant les amis du ministère ont repris cette motion pour amener un vote qui a été complétement favorable au gouvernement. Du reste, la lutte sérieuse ne s'engagera très probablement qu'à l'occasion du règlement de la dette, qui vient d'être de nouveau soumis au congrès. M. Bravo Murillo n'a rien changé à son projet. La France est trop intéressée dans une telle question pour ne point se préoccuper de la solution qui pourra se produire. Le ministère espagnol a également présenté aux cortès le budget de 1852. D'après le projet du gouvernement, toute dépense soldée, il resterait un *boni* de 37 millions de réaux qui seraient appliqués à combler les déficits des budgets de 1849, 1850 et 1851. Ce sont là les questions intérieures les plus graves pour la Péninsule. Au point de vue extérieur, l'Espagne est particulièrement engagée dans une question qui a droit à la sollicitude de tous les gouvernemens du midi de l'Europe. Nous voulons parler des affaires de Portugal. Il y a lieu de croire que jusqu'ici les cabinets de Paris, de Londres et de Madrid ont le même sentiment sur ces affaires; les agens des trois puissances ont dû garder une attitude à peu près semblable. Si nous ne nous trompons, toute manifestation du dehors s'est arrêtée devant les déclarations réitérées du maréchal Saldanha, qui s'engage à faire respecter la couronne de la reine dona Maria; mais il est évident que ce prétendu dictateur, qui a plongé son pays dans la plus triste anarchie, peut, d'un moment à l'autre, être dépassé par le parti septembriste, dont il subit les conditions. Ce jour-là, ce sera peut-être une question d'ordre européen de savoir jusqu'à quel point on laissera se perpétuer cette espèce de république aux mains de quelques soldats ambitieux et de quelques fanatiques vulgaires. Nous n'avons aucun goût pour les interventions; nous comprenons cependant que l'Espagne pourrait justement s'alarmer d'un pareil voisinage. Le marquis de Miraflorès, ministre des affaires étrangères, a déclaré en effet devant les cortès que, si la monarchie était compromise en Portugal, il y aurait lieu pour le gouvernement espagnol d'aviser dans l'intérêt conservateur des deux pays. La France ne saurait refuser alors à l'Espagne tout l'appui de son influence.

ALEXANDRE THOMAS.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Caprices de Marianne.*

Personne n'ignore que *les Caprices de Marianne* sont une des pièces les plus charmantes de M. Alfred de Musset (1). Aussi n'entreprendrai-je pas d'analyser

(1) *Les Caprices de Marianne* se trouvent dans la *Revue* du 15 mai 1833.

cette ingénieuse comédie, gravée depuis long-temps dans toutes les mémoires. Toutefois, sans m'engager dans les détails de l'analyse, je crois utile de caractériser en quelques mots les trois personnages principaux de cette vive création, car c'est dans la nature même de ces trois personnages qu'il faut chercher la raison de l'accueil fait aux *Caprices de Marianne* par l'auditoire du Théâtre-Français. Le public en effet a témoigné le premier jour quelque hésitation avant d'approuver l'œuvre soumise à son jugement, quoique cette œuvre fût connue depuis long-temps par la lecture. Que signifie cette hésitation? Est-ce malveillance ou inintelligence? Le public a prouvé depuis trois ans par ses applaudissemens en quelle estime il tient le talent de M. de Musset : nous sommes donc forcé de chercher ailleurs les motifs de son hésitation. Les personnages mis en action dans cette ingénieuse comédie se réduisent à trois : Cœlio, Octave et Marianne, car le juge Claudio et Tibia, son confident, ne remplissent qu'un rôle purement passif. Quant à Hermia, mère de Cœlio, elle ne paraît qu'un instant et ne prend pas part à la marche de la pièce. Or, les trois personnages que je viens de nommer, très vrais en eux-mêmes, dont l'originalité ne peut être contestée par le lecteur, c'est-à-dire par un esprit attentif et qui a tout loisir pour peser la valeur et la portée des pensées qui lui sont offertes, doivent nécessairement étonner l'auditeur, qui n'a pas le temps d'analyser ses impressions avant de prononcer son jugement. Les sentimens qui animent ces trois personnages sont finement observés et fidèlement rendus, je le reconnais volontiers; mais ces sentimens, pour être acceptés d'emblée au théâtre, auraient besoin d'être préparés, et c'est pour avoir négligé cette condition que M. de Musset a trouvé le premier jour dans son auditoire une hésitation voisine de la défiance. Deux jours plus tard, la réflexion avait porté ses fruits, et les applaudissemens n'ont pas manqué à l'auteur. La vérité des sentimens, discutée d'abord par ceux qui entendaient l'œuvre pour la première fois, était mise hors de cause : il ne s'agissait plus que de juger la manière dont le poète les avait mis en œuvre, et, tout en reconnaissant que plus d'une fois il a franchi à pieds joints les difficultés qui se présentaient, au lieu de s'arrêter à les résoudre, chacun a rendu justice à la grace, à la vivacité, à l'énergie du dialogue.

J'ai entendu des esprits très sincères, et d'ailleurs très éclairés, demander pourquoi cette pièce s'appelle *les Caprices de Marianne*. Cette question, qui pourra sembler saugrenue aux partisans exclusifs de la fantaisie, n'est pourtant pas dépourvue de bon sens. Il est certain en effet que les caprices de Marianne se réduisent à un seul caprice. Qu'elle n'aime pas son mari, c'est une chose toute simple et qui ne mérite pas le nom de caprice, car le juge Claudio est vieux et laid, et la jeunesse unie à l'âge mûr offre bien rarement des chances de bonheur et de paix. Je vais plus loin : je suis disposé à juger sévèrement les jeunes filles qui font mine d'être passionnées pour les cheveux blancs; c'est à mes yeux un mensonge digne de mépris, un mensonge qui ne peut abuser que les esprits candides. Aussi ne m'étonné-je pas de l'aversion de Marianne pour Claudio; mais pourquoi Marianne refuse-t-elle d'entendre Cœlio? Pourquoi ferme-t-elle son oreille aux paroles inspirées par un amour sincère? Pourquoi accueille-t-elle avec dédain l'expression d'une passion profonde qui devrait l'étonner sans la blesser? C'est que Cœlio manque de hardiesse et

de résolution, et que l'amour le plus sincère, lorsqu'il parle timidement, s'expose à la raillerie, au dédain. La femme, fût-elle disposée à se rendre, ne renonce pas au plaisir de bafouer l'homme qui bientôt sera son maître, s'il s'avise de sommer la place sans merci et sans pitié. Aussi je comprends très bien que Cœlio soit éconduit. Qu'est-ce en effet que Cœlio? Une ame naïve, éprise d'une femme à peine entrevue, jeune et belle, et livrée par l'oisiveté à tous les caprices de l'orgueil. Une telle ame mérite l'amour et l'obtient rarement. Vienne Octave, qui fait gloire de ses débauches, qui se vante de ne plus croire à l'amour, qui ne voit dans la possession des femmes les plus jeunes et les plus belles que le plaisir d'une heure, un passe-temps dont le cœur ne doit pas garder le souvenir, et Marianne se rendra à la première sommation, ou plutôt, avant même d'être sommée, elle pressentira, elle appellera sa défaite, elle fera les premiers pas, et tendra les mains aux chaînes qui doivent la garrotter.

C'est sans doute une vérité affligeante, je ne songe pas à le nier; mais, puisque c'est une vérité, j'aurais mauvaise grace à chicaner M. de Musset sur le caractère qu'il prête à Marianne. Tout le secret de cette étrange préférence se trouve dans l'orgueil. Accueillir l'aveu d'une ame candide qui parle en suppliante serait pour Marianne une honte, une humiliation; mais se rendre à Octave flétri par la débauche et fier de sa flétrissure, se rendre à ce héros de taverne qui ne prend pas même la peine d'attaquer la femme qui s'offre à lui, à la bonne heure, voilà une œuvre glorieuse. Ramener dans le droit chemin, tirer de la fange un homme qui ne voit dans les femmes qu'un hochet, n'est-ce pas une tâche digne d'envie? Cœlio aime Marianne, et Marianne ne doute pas de son amour; mais l'amour de Cœlio n'est-il pas un tribut exigé par la beauté? A quoi bon tenir compte d'un sentiment si naturel, si impérieux? Ne vaut-il pas mieux cent fois aller au-devant d'Octave, qui ne songe pas à l'amour, qui l'a relégué depuis long-temps parmi les chimères, et met les femmes sur le même rang que les dés et le vin de Chypre? C'est l'avis de Marianne, et, quoique cet avis révèle dans une femme un cœur très peu généreux, je suis bien obligé de l'accepter comme vrai. Aussi l'échec de Cœlio ne me surprend pas. Qu'il se plaigne et gémisse, ses larmes, ses sanglots, seront pour Marianne un sujet de risée. Octave parlant pour Cœlio, parlant pour lui seul, sera pris pour un imposteur, et Marianne voudra exaucer les vœux qu'il n'a pas formés; que Cœlio succombe sous les coups d'un spadassin, Marianne ne versera pas une larme, car elle n'aime pas Cœlio. Le châtiment, grace à Dieu, ne se fait pas attendre. A peine a-t-elle avoué son amour à Octave, qu'elle entend comme une sentence sans appel la réponse de l'amant qu'elle a rêvé et qui n'a jamais songé à la posséder : « Marianne, je ne vous aime pas. »

L'hésitation du public en présence de ces personnages n'a pas besoin d'être justifiée. Le caractère de Marianne, vrai à coup sûr et pourtant misérable, devait exciter plus d'étonnement que de sympathie. Bien que la pratique de la vie donne pleinement raison à M. de Musset, il est certain cependant qu'un tel caractère, si finement développé qu'il soit, ne peut manquer de blesser bien des croyances. Dans la foule réunie au théâtre, les esprits clairvoyans ne forment pas la majorité. Le parterre, l'orchestre et les loges sont peuplés d'esprits candides qui voient dans l'amour la récompense de l'amour, dans le dévouement la récompense du dévouement. Le caractère de Marianne, tel que l'a

posé, tel que l'a dessiné M. de Musset, aux yeux de ces esprits candides, ressemble volontiers à un paradoxe. J'ajoute que l'unité de lieu, à laquelle je n'attache pas d'ailleurs une grande importance, a été traitée par l'auteur d'une façon peut-être un peu trop cavalière. Ce perpétuel déplacement des personnages, qui ne blesse pas le lecteur assis dans son fauteuil, déroute parfois le spectateur. Ainsi je ne blâme pas le public, je comprends son hésitation, et les applaudissemens qui, le second jour, ont accueilli *les Caprices de Marianne* établissent clairement l'équité, la sagacité de l'auditoire.

Est-ce à dire que *les Caprices de Marianne* satisfassent complétement à toutes les conditions de l'art dramatique? Telle n'est pas ma pensée. J'aime et j'admire la délicatesse du dialogue, la vivacité, la variété de l'expression, l'heureuse combinaison des images, et pourtant toutes ces qualités si précieuses ne ferment pas mes yeux aux défauts que l'esprit le plus vulgaire peut relever dans cet ouvrage. *Les Caprices de Marianne*, lecture pleine de charme et d'intérêt, offrent les élémens d'une comédie : la comédie n'est pas faite, ou du moins n'est pas achevée. Je ne m'exagère pas l'importance du métier; je sais tout ce qu'il y a de banal, de mesquin, dans l'art de préparer les entrées et les sorties; cependant, au fond de ce métier, qui est si peu de chose, placé en regard de la poésie, il y a des ressorts dont la poésie même ne peut se passer. Marianne, qui nous blesse par sa cruauté, obtiendrait peut-être notre sympathie, si l'auteur eût pris la peine de préparer l'explosion de ses sentimens. Présentée aux regards dans toute la crudité de son ennui, elle étonne bien plus qu'elle n'attire. Je me réjouis de voir le public accueillir les œuvres écrites par M. de Musset pour le lecteur, et je souhaite que M. de Musset, encouragé par les applaudissemens, se décide à écrire pour le théâtre en tenant compte des conditions les plus élémentaires de l'art dramatique. Il manie familièrement et sans effort l'expression de la raillerie et de la passion; il peut à son gré nous attendrir et nous égayer. C'est là sans doute un don précieux, mais qui veut être fécondé par l'étude. La plus riche imagination, la parole la plus ingénieuse ne peut dispenser le poète comique ou tragique d'obéir aux lois posées depuis long-temps par les maîtres de l'art. Jamais le spectateur ne peut se confondre avec le lecteur. Les vérités les plus vraies, qui dans un livre sont agréées par la réflexion sans que l'auteur ait besoin de les préparer, excitent chez le spectateur un étonnement qui va parfois jusqu'à la colère, si le poète les met en scène sans les annoncer. L'attitude de la foule, en écoutant pour la première fois *les Caprices de Marianne*, prouve surabondamment la justesse de ma pensée.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

LE

TOUR DU MONDE

A L'EXPOSITION DE LONDRES.

En vérité, nous avons tort de nous plaindre : nous ne sommes pas nés dans un siècle aussi ridicule que veulent nous le faire croire certains pessimistes hargneux et atrabilaires. Je ne sais si notre époque manque de grandeur, mais jamais assurément il n'en fut de plus curieuse. Le monde a la fièvre, il se métamorphose; une ère nouvelle s'ouvre évidemment pour l'Europe, et nous ne contesterions ni les uns ni les autres l'intérêt de cette transformation générale, si nous n'étions à la fois juges et parties dans cette affaire. Mais c'est du rivage qu'il nous plairait de contempler la tempête, c'est de notre croisée que nous voudrions assister, comme M. Proudhon, à la lutte universelle, et nous donnerions une belle prime aux aéronautes, s'ils découvraient la route d'une planète du haut de laquelle nous pourrions en toute sûreté étudier les agitations fécondes de la terre. Ils la trouveront, n'en doutez pas; que ne trouve-t-on pas aujourd'hui? Tenez, l'autre semaine, j'étais à l'Hippodrome, et je serrais la main à quelques amis qui allaient par les airs la chercher, cette route, en compagnie de M. Godard. Ils montaient en ballon sans beaucoup plus de crainte que dans la malle-poste, et ils devaient naviguer dans les espaces bleus où l'aigle seul a plané jusqu'à nos jours avec une assurance que nos grand'-mères n'ont pas encore dans les chemins de fer. Il était six heures du soir, quand ils disparurent dans l'éther. Je grimpai de mon côté dans

un cabriolet. Au moment où ils tombaient à Chartres, j'arrivais à la gare du chemin du Nord, et ils eurent beau presser leur retour, avant qu'ils revinssent à Paris, j'étais à Douvres. Voilà ce qui se fait de notre temps. Il y a cinq ans, Paris était plus loin de Fontainebleau qu'il ne l'est de Londres à présent, et tel dandy qui prend ce soir une glace à Tortoni mangera demain matin des *muffins* à Clarendon. J'étais donc à Douvres bien avant le lever du soleil; le soir, si bon me semblait, je pouvais arriver à Édimbourg, ou bien dans onze jours à New-York; mais j'allais fort paisiblement visiter le Palais de Cristal. Il en coûte 50 francs; il en coûte, hélas! bien moins, si l'on veut. Figurez-vous que la première chose que l'on aperçoit en arrivant à la gare du Nord, — ici commence le récit de mes impressions, — c'est une grande affiche jaune, où l'on lit en grosses lettres: « Voyage à Londres sans rien payer; abonnez-vous au *Pays*, par A. de Lamartine. » Oui, quiconque se voue à lire pendant un an le journal de M. de Lamartine a droit à un voyage gratuit en Angleterre. Un homme existe qui promet cette récompense, et il tient parole. Ah! la vapeur peut enfanter des merveilles, le gaz gonfler des ballons invraisemblables, un tunnel sera peut-être établi sous l'Atlantique, et, si Dieu nous prête vie, nous irons après dîner acheter notre cigare à la Havane; mais jamais nous n'assisterons à un pareil phénomène! O mes camarades de jeunesse! ô vous qui pâlissiez avec moi sur les bancs du collége voici quelque quinze ans, vous rappelez-vous sans émotion ces volumes déchiquetés des *Méditations* et des *Harmonies* que l'on cachait sous les pupitres, qu'on lisait avec effroi sous l'œil du maître, que l'on dévorait les soirs sous la lampe de l'étude, et pour lesquels on négligeait (ô naïve enfance!) les leçons de Virgile et du vieil Homère? Vous rappelez-vous ces premières émotions de l'esprit qui ressemblent aux premières émotions du cœur, et ces doux chants qui ont bercé, qui ont amolli les songes de jeunesse de tous les hommes un peu pensifs de notre génération? Eh bien! celui qui les murmurait à nos oreilles, ces strophes enchanteresses, celui qui nous a valu tant de *pensums*, notre poète, notre dieu, si nous voulons lire sa prose aujourd'hui, loin de nous punir, on nous donne place dans un wagon! Et nous sommes jeunes encore pourtant, et c'était hier, Elvire, que vous nous apparaissiez,

Dans ce désert du monde
Habitante du ciel, passagère en ces lieux!

Mais ne nous étonnons de rien; à nos malheurs, il faut au moins gagner quelque sang-froid; nous sommes en Angleterre d'ailleurs, dans le pays des surprises, nous allons voir des merveilles, et nous aurons tout le temps de nous exclamer plus tard. Douvres cependant n'a rien qui enthousiasme; c'est une ville triste, noire et muette: on dirait une

forge. Pour ma part, chaque fois que j'aborde en Angleterre, je retrouve, dès le premier pas, la même impression. Il me semble que deux génies, l'Ordre et la Tristesse, viennent me prendre chacun par une main pour me conduire à l'hôtel. Ainsi escorté, je marche solennellement sur un quai noir, en face de maisons noires; la poussière que je foule c'est du fer, et l'air que je respire, du charbon. A l'auberge où j'arrive, tout au contraire est propre, fourbi, ciré, luisant. J'y suis servi avant d'avoir parlé, et cependant nul ne se hâte, aucun bruit ne se fait entendre, tout est comfortable et simple, tout est convenable et digne. La jeune femme qui apporte le thé a un air de distinction et d'honnêteté qui ne rappelle en rien l'empressement jovial de nos maritornes. Nul ne parle dans la maison; on est là pour manger et non pour discourir. On ne s'inquiète pas de vous et l'on n'a que faire de votre curiosité. Bientôt la gravité générale vous gagne. Le commis-voyageur lui-même contemple en silence la petite tasse bleue et le pain carré qu'il retrouvera dans toute l'Angleterre sans la moindre variante; il s'étonne des plaisanteries qu'il narrait à Calais deux heures auparavant, et pour la première fois les calembours se figent sur ses lèvres. Allez-vous visiter la jetée nouvelle en attendant l'heure du train? vous y retrouverez au milieu des ouvriers la même dignité froide, la même activité calme. Tout se fait vite sans que personne se presse. Trois ou quatre maçons en habits noirs, en chapeaux ronds, sans crier, sans jurer, sans efforts même, remuent à l'aide de quelque machine ingénieuse des quartiers énormes de pierres *factices* qui mettraient en révolution chez nous toute une escouade de manœuvres. J'ai dit factices car de ce que la nature n'a pas donné de rochers aux Anglais, il ne s'ensuit pas qu'ils s'en passeront. Ils créent ce qui leur manque, et ils font à Douvres, avec du ciment et du sable, de véritables rocs qui défient une des mers les plus orageuses du globe. Au chemin de fer où des centaines de voyageurs vont trouver place, règne la même tranquillité. Nul complaisant ne vous accoste, nul parasite ne vous obsède; vous entrez dans un bâtiment qui est une gare, et non pas, comme en France, un temple ridicule et ruineux; on vous indique un wagon et vous partez, tout surpris que l'on puisse voyager sans plus d'encombre, sans le moindre cri, sans le plus petit employé en uniforme militaire. Déjà vous voilà filant au milieu des prairies. Que j'aime la campagne anglaise! Tout y respire l'aisance et la sérénité. On dirait un parc éternel avec ses grands massifs, ses allées jaunes, ses pelouses vertes, ses haies bien tressées et ses horizons paisibles. Tout est fauché, peigné, tondu, ratissé. Pas une pierre qui traîne, pas une branche morte qui pende. Un silence profond règne dans ces herbages fertiles. Tout y semble heureux; des troupeaux de vaches et de génisses dorment en paix sous de grands ombrages au milieu de l'herbe qui les a

rassasiés; des bandes de moutons immenses, qui ressemblent à de petits chevaux arabes, errent librement dans les pâturages; on ne voit pas de bergers avec eux, et ils n'en ont pas besoin. Ils n'ont point l'air effarouché de nos moutons, et je parierais qu'ils ne franchissent jamais leur enclos, tant ils connaissent bien leur devoir! De jolies maisons couvertes de lierre et de clématites vous apparaissent de loin en loin; sous leurs péristyles en fleurs s'ébattent de blonds enfans, si blancs et si roses, qu'on ne voit en aucun pays leurs pareils. C'est une idylle, et vous croiriez entendre le chalumeau de Tityre, s'il y avait seulement un rayon de soleil pour vivifier cette campagne heureuse; mais tout est froid et terne : une brume bleuâtre vous environne, une sorte de mélancolie vous oppresse, et, si riche qu'il soit, ce pays artificiel, où l'homme a eu raison de la nature, mais à qui Dieu a refusé la flamme comme à Prométhée, ne vous inspirera jamais cet amour que vous avez donné de si grand cœur aux landes de la pauvre Espagne et aux montagnes d'Italie.

J'aurais fort à dire encore, s'il était permis, quand on se dirige à toute vapeur vers le Palais de Cristal, de s'attarder ainsi dans des rêveries bucoliques; ce serait un contre-sens. Adieu les grands chênes, les lacs transparens et les horizons bleus! Fraîches émotions des champs, saines émanations des bruyères, brises du soir trop souvent chantées, adieu! votre temps est fini. La poésie de la nature est morte à tout jamais. Notre siècle, qui a vu périr tant de bonnes vieilles choses, a donné le coup de grace aux rapsodies pittoresques. Les amoureux et les faiseurs de romances doivent en prendre leur parti; le monde n'a plus de surprises ni de mystères. C'est un grand damier dessiné par des chemins de fer, traversé par des omnibus où l'on ne peut, sans être fort ridicule, voyager pour le plaisir de voyager. Au récit de nos excursions d'autrefois, nous endormirons nos enfans comme nous endormaient nos pères en nous contant leurs batailles. Ils ont été les derniers soldats, et nous serons les derniers touristes. La poésie a changé de mobile, elle s'est déplacée; mais elle est grande, vivace, jeune et puissante toujours. Ne soyons pas injustes, nous qui avons encore un pied dans le passé; réunir dans une pensée commune tous les peuples de la terre, faire un appel à leur génie, stimuler leurs efforts, les instruire les uns par les autres, confondre leurs intérêts, leur ouvrir un concours universel et préparer ainsi par cette fusion générale la solidarité future de toutes les races de la terre, n'est-ce pas là de la poésie? Oui, c'est la grande poésie de l'ère qui commence, et elle vaut bien celle de nos méditations maladives, de nos élégies de poitrinaires et de nos terribles batailles. Pourquoi donc tout à l'heure ai-je blâmé M. de Lamartine, qui a chanté si bien la première, de nous conduire maintenant gratuitement à la seconde? Ne lui reprochons rien,

sinon la république, car n'est-ce pas à elle que nous devons la douleur de voir s'accomplir dans un autre pays ce qu'aurait dû faire notre France, cette terre des grandes pensées et des nobles initiatives? Au moment où le vieil édifice social craque dans le monde entier, le reconstruire sur une base nouvelle, sur la base la plus solide qui puisse soutenir les hommes, sur leur orgueil même et sur leur intérêt, voilà une idée véritablement républicaine, et c'est l'aristocratique Angleterre qui l'a conçue! Voilà de la fraternité, et combien elle ressemble peu à cette fraternité menteuse que nos démagogues honteux inscrivaient sur nos drapeaux en les envoyant, portés par des bandits, en Belgique, en Suisse et à Rome! L'Angleterre a fait plus que de découvrir le germe fécond de l'avenir, elle l'a recueilli et lui a élevé le temple le plus extraordinaire qui fût jamais. L'exécution, c'est tout dire, a été digne de la pensée. Je n'ai plus le courage de flâner, maintenant que j'entrevois le but du voyage; je laisse là le chemin de fer, les champs de houblon, les toits sombres de Londres sur lesquels on semble glisser en arrivant, les maisons noires et la grande Tamise qui roule des flots d'encre; nous voici au milieu des myriades de voitures qui se croisent sans bruit devant le palais de l'exposition universelle.

A l'extérieur, figurez-vous un jardin d'hiver grand comme le jardin des Tuileries, pavoisé, comme en un jour de fête, de pavillons et de banderolles qui flottent par les airs. L'aspect général est d'une grande élégance, d'une extrême légèreté qui contraste d'une façon frappante avec la physionomie austère et froide des monumens et des maisons de Londres. Un énorme portique s'ouvre devant vous. Dans cette large entrée, qui est là pour la forme, on a établi, pour éviter tout encombrement, une douzaine de petites portes en drap rouge, ne donnant passage qu'à une seule personne à la fois. Sur ces portes, il est écrit qu'on ne vous donne pas de monnaie (*no change given*) et que vous devez tenir votre argent prêt à la main; vous vous introduisez dans cette étroite entrée, aussitôt un ressort de fer vous prend à la taille, vous arrête; vous jetez votre shilling sur un comptoir, le ressort tourne, vous lâche, et sans avoir dit un mot, sans que personne vous ait adressé la parole, vous vous trouvez avoir pénétré, par la plus mesquine de toutes les portes, dans le plus immense espace couvert qu'homme ait jamais entrevu ou rêvé. C'est un monde nouveau, et quel est ce monde? Voici des arbres d'Europe, énormes et touffus, qui étendent en toute liberté leur feuillage sous ces voûtes transparentes, et voilà un bosquet de palmiers et de bambous qui parle d'Orient, une gigantesque fontaine de cristal d'où jaillissent à grand bruit des eaux limpides, et, à côté de ce frais murmure qui dit les merveilles de la nature, vous entendez les notes solennelles des orgues qui chantent les imposans mystères de la religion! Dans cette première minute d'éblouissement,

vous entrevoyez à la fois, au milieu de ces confuses rumeurs, des tapis d'Orient, des armes de l'Inde, un parc d'Europe avec ses ruisseaux et ses bois, et une innombrable armée de statues équestres qui chevauchent autour de vous. Tout vous paraît d'abord rouge et bleu clair; ces nuances ont été choisies avec beaucoup d'art. Le rouge, cette couleur solide qui orne tout le rez-de-chaussée, sert à la fois de base et de repoussoir aux nuances azurées de la voûte, qui s'enlèvent légèrement et vont s'enfoncer dans le ciel. On n'entrevoit que vaguement la fin de ce dôme, auquel le feuillage finement découpé des arbres ôte toute espèce de raideur architecturale, et donne un caractère incomparable de grandiose élégance; mais ce n'est pas tout : ce transept immense dont je me désole de ne pouvoir décrire la grandeur, cette entrée sans pareille où vous avez ressenti une première impression qui ressemble à un vertige, ce coup d'œil qui vous a donné, croyez-vous, une idée de l'ensemble, tout cela n'est qu'une préface, et ce que votre imagination entrevoit, si frappée soit-elle, est bien au-dessous de la réalité. Il faut s'avancer jusqu'à la fontaine de cristal dont j'ai parlé, c'est-à-dire jusqu'au centre exact du palais; alors vous voyez, à droite et à gauche, se déployer à perte de vue les deux véritables galeries de l'exposition qui viennent tomber à angle droit sur le transept : cette vue nouvelle dépasse toute attente. Vous croyiez avoir atteint les limites de l'admiration, et votre admiration redouble; votre surprise a deux phases bien distinctes : figurez-vous, de part et d'autre, deux échappées ouvertes dans le pays doré des *Mille et Une Nuits*, deux galeries sans fin, à deux étages, couvertes du haut en bas de tout ce que le génie humain a pu produire de plus parfait, de tout ce que la nature a offert aux hommes de plus merveilleux de Canton au Pérou, et de la Nouvelle-Zélande au Groënland. Imaginez des lieues entières de tapis de toutes couleurs, de cristaux resplendissans, de meubles d'une richesse insensée, de bronzes, de velours, de porcelaines, de soieries, de tissus d'argent et de perles, de bijoux dignes de Cléopâtre, de diamans à défier les mines de Golconde; tout cela semble jeté à l'aventure dans ce bazar du génie universel : on a réalisé pour vous un des songes qui pouvaient traverser dans un jour de fièvre la cervelle de Sardanapale. Qui n'a pas vu cette exposition ne se doute pas, je le dis hardiment, des richesses de ce monde. Toutes ces merveilles s'étagent dans un palais transparent, soutenu par des colonnettes imperceptibles, et la lumière baigne librement ces pierreries qui chatoient, ces étoffes qui reluisent, ces fontaines qui murmurent, et toute une population de statues qui posent. Au-dessus de la voûte de verre, on a tendu, pour éviter la trop grande ardeur du soleil, des toiles blanches que le vent agite, et qui ressemblent, quand elles frissonnent, à un courant d'eau claire qui passerait sur vos têtes. Grace aux ventilateurs et aux fon-

taines, la fraîcheur est extrême : on pourrait se croire sous les ondes de quelques fleuves fabuleux, dans le palais de cristal d'une fée, ou d'une naïade dont Jupiter serait l'amant magnifique, chez Cyrène, par exemple, la mère de ce pauvre Aristée, dont nous avons tant de fois récité les poétiques douleurs. Autour de vous, il y a une multitude immense, et cependant pas de foule; vous avez soixante mille compagnons, c'est-à-dire le double au moins de ce que vous voyez de soldats au Champ-de-Mars dans les plus grandes revues, et personne ne vous heurte, nul ne vous pousse; vous vous promenez à l'aise comme sur le boulevard. Cependant il n'y a pas ou presque pas de police et rien qui ressemble à de la contrainte : çà et là un *policeman* vous indique simplement par quel escalier il faut monter, par quel descendre. Vous n'entendez aucun bruit de voix et vous ne voyez d'agitation nulle part; chacun va où bon lui semble et vit à sa guise, car il faut vivre dans ce palais sans fin, si l'on veut y voir quelque chose; on y mange, et si l'on veut, on y dort. Des glaciers, des pâtissiers, des restaurateurs, ont fondé là de grands établissemens. Les gens économes, tels que les cultivateurs et les ouvriers, qui composent en grande majorité le public, apportent leurs repas dans leurs paniers. C'est une curieuse chose de voir ces bons paysans anglais, en blouses, en bottes de cuir, soigneusement brossés, s'asseoir auprès d'une des fontaines pour y préparer leur grog, déchirer à belles dents un morceau de jambon; ils distribuent le *luncheon* à leurs enfans, au milieu de la foule, comme la pâtée à leur volaille, et quelle quantité de poussins! quelles nombreuses familles! Les Anglais ne se figurent pas qu'on puisse avoir trop d'enfans. Une Écossaise, mère de onze garçons, me disait un jour en soupirant : — Dieu n'a pas permis que j'eusse des jumeaux. — Tout ce monde mange en paix, la galerie les inquiète si peu! Ils viennent pour voir, non pour être vus : c'est justement le contraire en France. Je me souviens que le 4 mai dernier, à Paris, pour maintenir l'ordre autour des baraques de saltimbanques qui garnissaient les Champs-Élysées, il y avait, sans exagération aucune, beaucoup plus de soldats que de spectateurs. A Londres, pour garder ce palais, où tous les mondes sont réunis, on a placé devant la grande porte deux factionnaires en habit rouge, qui se promènent l'arme au bras avec une raideur toute britannique. Encore sont-ils là, je pense, pour le décorum et comme accessoires pittoresques : ils n'auront jamais rien à faire. Les Anglais n'ont jamais besoin de menaces pour rester dans le devoir. Admirable peuple, qui sera toujours libre et fort, parce qu'il a le sentiment de sa dignité et le respect de la loi!

Le Palais de Cristal attire, bien entendu, tous les flâneurs de Londres, ce qui n'est pas beaucoup dire, car la flânerie n'est guère de mode en ce pays. Les dames de haut parage pourtant, qui, sans en avoir l'air,

sont plus frivoles dans le royaume-uni, quand elles s'y mettent, que les Espagnoles elles-mêmes, avaient l'habitude d'aller chaque jour en voiture, de quatre à six heures, s'arrêter devant les magasins en renom de *Picadilly* et de *Regent's Street*. Aussitôt les commis, en habits noirs et têtes nues, leur apportaient dans leurs calèches les étoffes les plus nouvelles, et, si les élégantes ladies n'achetaient pas toujours, elles achalandaient du moins les boutiques. L'*exhibition* a mis fin à cette coutume, et les marchands s'en plaignent aigrement. C'est dans le palais de verre que les rendez-vous se donnent maintenant, les vendredis et les samedis surtout, jours où le prix d'entrée est assez élevé (3 et 6 fr.) pour écarter le *mob* complétement. L'affluence cependant n'y est pas beaucoup moindre, et, à cet égard, toutes les prévisions ont été déconcertées. On s'était d'abord figuré que les premiers jours une telle multitude se ruerait sur Londres, que, chose inouie en Angleterre, on avait cru devoir prendre quelques mesures exceptionnelles pour la sûreté publique; on s'était trompé. Le début fut assez froid pour donner au prince Albert des craintes sérieuses sur la réussite de cette exposition dont il a été le principal et l'indispensable instigateur. Enfin on s'était dit que les entrées à 1 shilling attireraient une foule tellement énorme, que la recette serait en définitive beaucoup plus forte ces jours-là que les autres. Le contraire est arrivé : les entrées à 1 shilling ont donné d'abord 24,000 francs seulement, tandis que les visiteurs qui payaient une demi-couronne ont fourni, dès les premiers temps, des recettes quotidiennes de 60,000 francs. On avait empêché les chemins de fer d'abaisser leurs prix pendant le premier mois, tant on redoutait pour Londres l'encombrement des trains de plaisir. Or, la ville était moins bruyante que jamais; les hôtels étaient vides, on n'y pouvait rien comprendre. En Angleterre et dans toute l'Europe, on avait fait sans doute le calcul de laisser passer les plus pressés; puis, de tous côtés, on est parti à la fois, et c'est vers le commencement de juin que l'affluence des visiteurs a fait irruption tout à coup. Les recettes s'élèvent journellement, et le moindre tarif a donné déjà des résultats de 71,000 fr. A l'heure qu'il est, tous frais payés, on a encaissé un bénéfice de plusieurs millions de francs, et cette belle exposition se trouve être une admirable affaire industrielle, car elle a devant elle cinq mois de prospérité encore, et la recette d'un seul jour couvre les frais d'un mois, qui s'élèvent, si je suis bien informé, à 60,000 francs environ. Chose singulière, en Angleterre, la difficulté n'aura pas été de trouver les fonds nécessaires à l'édification d'une semblable merveille; l'embarras sera de dépenser les bénéfices perçus. C'est une question qui agite tout le monde et qui réveille la grande querelle des libres-échangistes et des protectionistes; elle ne sera pas facile à trancher, et qui d'ailleurs la résoudra? Les uns demandent la permanence, les autres la destruc-

tion immédiate de ce bazar universel; ceux-ci veulent un jardin d'hiver, ceux-là une fondation pieuse ou un monument commémoratif. Qui l'emportera? On sait par quel concours l'exposition s'est faite. Après un appel adressé aux souscripteurs volontaires qui versèrent en quelques jours la somme insuffisante de 65,000 livres sterling, je crois, on eut l'idée de demander, non de l'argent, des signatures seulement, et chacun vint cautionner au lieu de payer. Dans ce pays des larges initiatives, on aurait trouvé des milliards en quelques semaines; aussitôt la liste signée, la banque d'Angleterre avança l'argent, et en moins de trois mois le Palais de Cristal fut construit. L'érection de ce palais souleva cependant de graves récriminations; un parti considérable existait en Angleterre, qui repoussait en principe l'idée de cette exposition, dans laquelle il voyait une sorte de préface au *free trade*, et qui n'envisageait pas d'ailleurs sans déplaisir, en ces jours de révolution, cette solennité sans précédent et le concours inaccoutumé de visiteurs de toute espèce qu'elle amènerait à sa suite. Lors même que la question eût été gagnée contre ces étroites objections, les mécontens ne se tinrent pas pour battus. Tous les prétextes imaginables furent successivement invoqués et tour à tour opposés à ceux que les vieux conservateurs anglais qualifiaient d'imprudens novateurs. Or, par une heureuse coïncidence, l'on dirait volontiers par un hasard providentiel, il n'est pas une de ces objections qui, bien loin de nuire au palais de l'exposition, ne lui ait, au contraire, merveilleusement profité. Il est certain, tout bizarre que cela semble, que sa beauté définitive est due en partie à l'opposition qui lui a été faite. Ainsi par exemple, disaient les mécontens, de quel droit bâtissez-vous dans Hyde-Park? C'est une promenade publique. Comment! pour avoir la vue de ces belles pelouses, d'honnêtes citoyens ont acheté fort cher les terrains qui les bordent, et vous venez de gaieté de cœur élever en face de leurs croisées vos maussades maçonneries! En vertu de quelle loi amoindrissez-vous ainsi la valeur de leurs propriétés? Et d'ailleurs combien durera cette exposition? Six mois, dites-vous, mais qui vous en répond? Si une fois vous commencez à poser des pierres et du mortier, nous savons ce que durera votre bâtiment et toutes les bonnes raisons qu'on trouvera pour ne pas démolir. En Angleterre, ces objections étaient fort graves; il n'en était pas une que l'on pût aborder de front et combattre légalement. Il fallut les tourner adroitement. « Vous redoutez la durée de notre bâtiment, répondit-on, la difficulté de le faire disparaître? Rassurez-vous; il ne s'agit point ici de pierres de taille, nous le construirons en fonte et en verre; l'exposition finie, on l'enlèvera en vingt-quatre heures; les propriétaires voisins n'auront donc pas à subir l'inconvénient d'une lente construction, ni même à respirer la poussière de la maçonnerie. Si la proximité du palais est un inconvénient,

il sera de courte durée et racheté cent fois par le mouvement commercial qui se fera sentir surtout autour de l'exposition. » Ainsi fut décidée la construction en verre qu'avait proposée Paxton, le jardinier en chef du duc de Devonshire, et qui devait produire l'effet incomparable dont nous avons tâché de donner une idée; grace aux mécontens, on fut délivré des murs épais et probablement de ces affreuses briques jaunes que la fumée de Londres estompe et noircit en quelques jours. Ce n'est pas tout, l'opposition revint à la charge. « Vous construirez en verre, dit-elle, c'est à merveille; mais ces beaux arbres qui couvrent l'emplacement que vous avez choisi, qu'en ferez-vous? oserez-vous les couper? Ces arbres appartiennent au peuple anglais; nous les aimons, nous les avons vus toujours, nos enfans jouent sous leur ombrage; de quel droit abattrez-vous ces arbres qui forment à eux seuls tout l'agrément de ce soin du parc, qui est notre *square* à nous? — Vous avez raison, répondit-on; aussi nous n'abattrons pas ces arbres, nous les renfermerons dans notre palais, et, au lieu d'avoir froid cet hiver, ils seront pour la première fois de leur vie en serre chaude. » De l'obligation de conserver ces ormes résulta la nécessité d'élever à une hauteur inattendue la voûte du palais. Il prit à cause de cela ses dimensions colossales, et, presque sans qu'on y eût songé, il se trouva que ces arbres, heureusement respectés, donnaient à l'ensemble une merveilleuse beauté.

Il faut revenir à l'exposition et n'en plus sortir, maintenant que nous avons esquissé son histoire. A une première visite, il est impossible de se rendre compte d'aucun détail, et il serait maladroit, quand tout vous attire, quand l'aspect général domine votre curiosité, de s'attarder aux expositions différentes et de commencer des inspections partielles. C'est bien assez de contempler en un seul coup d'œil ce panorama universel. On n'a pas trop de cinq heures pour s'assurer qu'on erre à la fois dans les cinq parties du monde. A lire simplement les suscriptions des expositions diverses, à regarder les couleurs de tous les drapeaux de la terre, l'intérêt ne faiblit pas un instant. J'étais attiré surtout, j'en conviens, par les noms de ces contrées lointaines que l'on s'attend si peu à rencontrer sur les tables de l'industrie, que l'on ne connaît que par le souvenir encore récent des aventures presque fabuleuses des marins qui les découvrirent. La terre de Van-Diemen, l'Australie méridionale (*South Australia*), la Nouvelle-Zélande, etc., sont-ce là des noms qu'on puisse lire sans surprise en face des étalages réservés à la Belgique, à la Hollande, au Zollverein? J'y joindrais volontiers la Trinité, la Guyane, le Canada, la Nouvelle-Galles et vingt autres encore. N'était-ce donc pas sur ces rivages, dont l'existence même était presque mise en doute, que nos grands-pères périssaient dans des naufrages dont les récits enthousiasmaient notre enfance? Ces

beaux voyages de Cook et de Bougainville, qui ont allumé dans nos têtes l'amour de l'inconnu; ces découvertes de Bank et de Solander, qui sont de vieux amis pour nous; ces combats contre des peuples anthropophages; ces îles fortunées où l'on trouvait les mœurs primitives et des houris sans pareilles : eh quoi! tout cela se passait dans un monde à jamais disparu! Nous en étions restés au capitaine Wilson, au bon roi des îles Pelew, aux Papous, aux nymphes d'Otaïti, presque à Guatimozin et à Montezuma, et quand, après quelques années, nous venons à jeter les yeux vers ces terres vierges couvertes de fruits inconnus, de forêts mystérieuses, de lacs inexplorés, où l'on vivait de manioc et de chiens cuits entre deux pierres, nous n'y voyons plus que des parcs, des châteaux, des villes éclairées au gaz, des théâtres, des femmes élégantes, des voitures à huit ressorts roulant sur un excellent mac-adam! Sur les quais, nous rencontrons à chaque pas la gravure qui représente le massacre de Cook à Owhihée par des sauvages nus, tatoués, coiffés de plumes, et tout le monde sait que le souverain actuel des îles Sandwich, sa majesté Tamehameha III, est un des plus fins joueurs de billard de l'univers! Le Canada lui-même, qui envoie à l'exposition de belles calèches, des harnais élégans, des meubles si comfortables, ne touche-t-il pas de bien près à la patrie de Bas-de-Cuir, le chasseur, et d'Uncas, le dernier des Mohicans? Cela ne vous étonne-t-il point de respirer les âcres senteurs des plantes de *la Prairie* en face d'une excellente berline, dont le bois a été coupé dans ces forêts, hier encore inextricables, asiles ignorés des daims et des élans? Avez-vous oublié les Natchez, Chactas et la douce Celuta, et ces femmes gracieuses qui attachent le berceau de leurs enfans aux branches mouvantes des érables à fleurs rouges? Eh bien! ces femmes portent aujourd'hui des chapeaux de Mme Barenne, et les fils du bon Outougamiz sont de dignes fermiers, qui mettent le dimanche une redingote à collet de velours. Sur ces grands fleuves d'où M. de Chateaubriand, laissant dériver son canot d'écorce, contemplait les forêts solitaires, recueillait les bruits imposans du désert, et s'écriait qu'il retrouvait enfin la liberté primitive; sur ces grands fleuves des myriades de bateaux à vapeur remplissent l'air de fumée, et font tinter leurs cloches à l'approche des villes où ils stationnent. Ah! la poésie de la nature, avais-je tort de le déclarer, est à tout jamais disparue? Oui, cela est vrai, les sauvages ont des faux-cols et des sous-pieds. Il ne faut plus songer aux aventures dans les savanes, mais il faut penser que la première moitié du siècle où nous sommes a vu s'accomplir cette inconcevable transformation; il faut cesser de dire que l'humanité est stationnaire, que notre époque ne fait rien de grand. Je ne sais rien de plus niais que cette maxime banale qu'on va répétant tous les soirs. Jamais au contraire, depuis la création de cette planète, les hommes

n'ont assisté à des événemens aussi prodigieux; jamais le courant qui nous entraîne n'a été plus irrésistible, plus rapide, plus extraordinaire; il faut être aveugle pour ne le pas voir, et à ceux qui dorment, en croyant à l'apathie du XIXe siècle, on peut promettre au réveil un terrible vertige.

Et maintenant que nous avons vu comment l'Occident se réveille, comment les nouveaux mondes sortis du chaos se sont fondus dans le creuset de la civilisation européenne, allons en Asie, retournons au berceau du genre humain. Sur cette vieille terre de la tradition, nous allons rencontrer un spectacle tout différent. Là-bas, c'était la passion effrénée du progrès; ici, c'est la résistance absolue à toute innovation, et, contradiction bizarre, le résultat est également merveilleux. L'exposition nous permet de faire en quelques pas la comparaison, et jamais rapprochement ne fut plus fécond à la fois en enseignemens, en incertitudes, en mystères. Quand on pénètre dans le Palais de Cristal, les premiers produits que l'on entrevoit sont ceux de l'Inde, de la Chine, de la Turquie, de la Perse et de Tunis, s'il est permis de comprendre la régence dans les pays orientaux. Le philosophe, aussi bien que l'homme du monde, peut rester tout un jour en contemplation devant les chefs-d'œuvre venus de ces pays du soleil. On sent de prime-abord que l'on est là dans une terre exceptionnelle, où rien ne rappelle ce qui vous entoure, et qu'on dirait tombée du ciel sur ce globe boueux où nous vivons. Quand on se trouve dans cette exposition indienne surtout, au milieu de ces châles d'une finesse fabuleuse, d'un prix plus fabuleux encore, de ces voiles si légers qu'on les dirait d'air tramé, de ces tissus d'argent et de soie, d'or et de perles, auprès desquels l'habit de Bassompierre eût semblé de la serge, on se frotte les yeux; mais ce n'est point un rêve. Ces étoffes invraisemblables, ces armes d'une richesse impossible, d'une élégance sans pareille, ces harnachemens d'or et de rubis, ces vêtemens brodés de diamans qui valent tout un de nos royaumes européens, ces palanquins semés d'émeraudes, tout cela ne vient pas du paradis; les séraphins n'y sont pour rien, et ce sont des hommes, bien réellement des hommes, qui ont créé ces merveilles. Il est vrai que ces hommes qui résistent à notre civilisation, nous les suspectons de barbarie, et dans notre inconcevable orgueil nous sommes près de les appeler des sauvages. Comment! elles seraient sauvages ces populations mal connues, plus mal comprises, dont les œuvres ont un tel cachet de distinction exquise et de richesse éblouissante! Comment! dans un coin de ce globe, des régions existent où des bergers, assis devant leurs chaumières, sans autres instrumens que leurs mains et leurs pieds, tissent ou brodent en chantant des châles, des écharpes ou des tapis dont la beauté nous confond d'admiration! Pour les imiter, l'Europe savante s'ingénie, elle crée des machines étonnantes de

complication et d'intelligence, la chimie invente, les pistons grincent, la vapeur s'essouffle, et le résultat de tant de découvertes, de labeurs et de science n'approche pas plus du modèle que la prose de la poésie, ou la froide épure d'un architecte du tableau librement rêvé d'un grand peintre! Les plus habiles artistes de l'Occident, les savans de nos instituts apportent leur concours aux manufactures des Gobelins et de Beauvais, et les tapis qui s'y tissent sont sans égaux dans les pays qu'on nomme civilisés; mais voyez à côté les tapis de Perse et de Tunis: quelle différence dans l'ensemble, quelle harmonie de couleurs, quelles nuances inconnues et charmantes, quelle richesse avec des procédés bien plus simples! D'où vient que les couleurs qui s'excluent absolument dans nos pays, et que la nature a cependant rapprochées partout, le vert et le bleu par exemple, se marient avec tant de bonheur dans les étoffes orientales? D'où vient qu'aux tissus de laines, si mates chez nous, ils savent donner la transparence et l'éclat des vitraux du moyen-âge? Quel génie leur a donc enseigné ces secrets qu'après tant de siècles de recherches nous n'avons pu découvrir? Ce n'est pas à nous de faire la leçon aux paysans d'Afrique et d'Asie, c'est à nous, au contraire, d'apprendre en étudiant leur travail; on l'a si bien senti à l'exposition de Londres, qu'on s'est hâté d'envoyer les ouvriers de nos manufactures, les teinturiers surtout, à cette école du goût et de la naïveté. Où donc est l'art? où le progrès? où la civilisation? Que de doutes écrasans renferme un tel phénomène? Ah! l'Orient, l'Orient tout entier est une énigme! Quiconque a seulement passé au milieu de ces populations silencieuses et dignes, élégantes et majestueuses, a bien compris qu'il y avait là quelque chose d'inexplicable. La lumière vient de l'Orient, c'est de là que sont venues aussi toutes les grandes invasions, et tous les conquérans occidentaux se sont brisés contre les frontières orientales! Avez-vous jamais réfléchi à ce duel éternel et si monstrueusement inégal cependant des Russes contre les Circassiens? N'avez-vous jamais été frappé de cette résistance inconcevable, toujours vivante, des pauvres Indiens contre cet autre colosse qu'on nomme l'Angleterre? Où donc réside la force secrète de ces peuples en apparence si débiles? Opposez leurs ressources aux nôtres, leurs moyens de défense à nos engins de guerre : leurs armes sont plus naïves encore que leurs machines. Voyez ces arcs si légers, ces flèches si minces, ces poignards damasquinés que l'Inde expose à Londres. Auprès de nos mortiers et de nos pièces de siége, ce sont des jouets véritables; la poignée de ces petits sabres est si courte, qu'ils semblent faits pour être maniés par les doigts des enfans. C'est la lutte de la panthère contre l'éléphant les jours de bataille; sur le terrain pacifique de l'industrie, la même différence se retrouve, et l'on reconnaît à l'instant dans leurs œuvres le Sihk agile et le lourd Saxon.

Une autre remarque est à faire dans cette exposition si frappante des Orientaux. C'est le contraste qui existe entre la folle richesse des objets de luxe qu'ils fabriquent et l'excessive pauvreté des ustensiles nécessaires à la vie dont ils se servent. Ici, pour l'existence extérieure, des vêtemens splendides, de l'or et des pierreries; là, pour le foyer, pour les besoins de chaque heure, une humble cafetière en fer mal battu, une poignée de riz et de l'eau claire. Un Indien dort sur une pauvre natte, mais il veut que la femme qu'il aime ait une folle parure et porte aux pieds et aux mains des bracelets qui valent plus que sa maison tout entière; l'Arabe couche sous une tente misérable, mais il faut que son cheval soit le plus beau de la tribu; il a pour tous meubles un mauvais tapis, mais son yatagan est incrusté de corail, et ses pistolets sont montés en argent. L'homme de l'Orient est poète avant tout; il a l'amour du beau; il adore le superflu, l'inutile lui est nécessaire, et il méprise ce qui est indispensable, parce que ce qui est indispensable est laid, toujours laid, toujours l'expression d'un besoin quelconque de notre chétive nature. Il pense que rien de ce qui est beau n'est inutile à la vie. En Occident, l'homme pense précisément le contraire; il n'estime les choses qu'en raison des services matériels qu'elles lui rendent; il consacre sa vie à l'utile, il lui élève des temples, il divinise la matière, il fait des dieux de ses besoins. En face de l'exposition orientale, de ces tissus d'or, de ces joyaux charmans, voyez par exemple l'exposition des États-Unis; certes, ce n'est pas le beau qu'ils recherchent, ces Américains si habiles. Voilà des paletots en caoutchouc, des bottes en caoutchouc, des maisons en caoutchouc : tout cela est puant et hideux, mais c'est imperméable. Voici des machines à vapeur. La nature avait donné à ces hommes des forêts superbes, ils les ont abattues pour établir des rail-ways; leurs savanes fleuries, ils les ont défrichées pour y semer des haricots, et ils élèvent des cochons là où paissaient en liberté des cavales sauvages. Pour eux, le temps est tout; faire vite, c'est leur devise. L'homme de l'Orient, au contraire, regarde couler les ans, il cueille ses jours selon le conseil du poète, il savoure ses heures. Pour lui, la vie n'est pas chose mathématique, elle ne se mesure pas au balancier d'une pendule. Il ne regrette pas les jours qu'il a perdus, il ne pleure que ceux où il a vécu. L'un s'agite, l'autre rêve, tous les deux sont heureux à leur manière, et, en suivant des routes diamétralement opposées, l'un et l'autre arrivent, même en industrie, à des résultats également prodigieux. Économistes et philosophes, méditez et faites des livres : voici un problème digne de vous, et, avant que vous ayez décidé entre les États-Unis et l'Inde, le monde aura tourné plus d'une fois dans l'espace.

Et la Chine? Qu'est-ce que la Chine? qu'est-ce que cet empire presque fabuleux, deux fois grand comme l'Europe, qui a horreur de nous

et que nous admirons, bien qu'il nous méprise, dont nous ne savons rien, sinon des prodiges, et dont rien ne nous arrive, sinon des chefs-d'œuvre? Je sais bien qu'en regardant les paravens, nous affectons de le tourner en ridicule, ce peuple de sages; mais comme il s'inquiète peu de nos railleries! comme il prospère en paix pendant que la fièvre nous ronge! comme il s'affermit sur sa base inébranlable sans entendre le bruit lointain de nos cataclysmes! L'exposition chinoise cependant n'est pas digne de l'empire du milieu, il faut en convenir. La Chine boude l'Angleterre, et elle a ses raisons pour cela; on dit même qu'elle n'a rien envoyé au Palais de Cristal, et que les rares produits qui s'y sont glissés sous son nom y figurent à son insu et ont été ramassés çà et là dans les boutiques de Londres par précaution diplomatique. Il ne fallait pas que la Chine, par son absence, rappelât trop vivement cette invasion peu glorieuse et peu morale du pavillon britannique à Canton. Nous avons ri de cette guerre monstrueuse; nous nous sommes moqués de ces naïfs soldats qui croyaient avoir raison des Anglais en opposant à leurs canons des figures terribles en papier peint. Nous avons eu tort. De quel côté étaient donc les barbares? Quel parti suivait la loi naturelle et combattait pour le bon droit? L'Angleterre, ce jour-là, où avait-elle caché sa noble devise? L'armée chinoise était risible, oui, mais c'est un honneur pour le Céleste-Empire. Ce peuple est-il donc assez primitif, assez peu civilisé pour songer à la guerre, pour rêver aux moyens de s'entr'égorger au meilleur compte possible, pour perdre son temps à fourbir ses armes comme les hordes sauvages des premiers siècles? Ils ont mieux à faire, et il y a des milliers d'années que le congrès de la paix a terminé son œuvre à Pékin. Comme ces gens, s'ils s'occupent de nos affaires, doivent nous prendre en pitié! Et vraiment, je crois qu'ils ne s'en font pas faute. Dans l'exposition chinoise à Londres, un jeune Chinois est assis au milieu de ses porcelaines et de ses marqueteries. Sans s'étonner, souriant d'un air railleur, il regarde le mouvement qui se fait autour de lui. C'est un homme de vingt ans, vêtu de soie et rasé suivant la mode de son pays. Jamais œil plus fin n'éclaira une physionomie plus moqueuse. Je ne pouvais pas le regarder sans un certain embarras; son dédain me gênait, et pourtant j'allais le voir sans cesse. « Eh quoi! me disais-je en le considérant des pieds à la tête, cet homme rit même du Palais de Cristal? Qu'a-t-il vu de si prodigieux dans son pays pour qu'une merveille si étonnante, selon nous, n'excite dans son esprit aucune surprise? Sommes-nous donc tout-à-fait des crétins, nous qui crions au miracle en face de l'un des efforts les plus extraordinaires de notre civilisation, tandis que ce Chinois semble nous trouver profondément ridicules? » Dans ce moment en effet, ce jeune homme, surpris sans doute de l'attention avec laquelle je l'examinais, me riait au nez de la

façon la plus impertinente, et ce n'est pas envers moi seul qu'il en agissait ainsi. Un jour, je rencontrai dans sa boutique deux des hommes les plus illustres de France. Penseriez-vous que le Chinois devinât la distinction de ces visiteurs? Nullement; il montra ses dents blanches à leur gloire comme à mon obscurité, et jamais vous ne lui eussiez fait comprendre que ces hommes, dans notre pays, étaient dignes du bouton bleu de première classe.

A peu de distance du Palais de Cristal, dans un petit bâtiment construit récemment à cet effet, une seconde exposition chinoise est ouverte au public. Là, au milieu d'une infinité de meubles, de laques et de porcelaines, on voit avec sa suite une dame de la haute société de Pékin, à ce que prétend l'affiche, une lady aux pieds brisés à la dernière mode. Je m'empressai de m'y rendre. A peine entré, j'entendis dans le lointain une harmonie bizarre et douce qui me charma. J'arrivai dans le salon de la jeune femme. Elle était nonchalamment étendue dans un grand fauteuil, agitant comme une Andalouse un joli éventail; ses petits pieds, qui ressemblaient tout-à-fait aux sabots d'un chevreuil, étaient croisés sur un coussin de soie; ils étaient chaussés d'un ruban rose, et un bracelet d'argent flottait du talon à l'orteil. C'était une femme très jeune et à mon goût très jolie, quoique jaune comme une orange. Ses petits yeux bruns, retroussés vers les tempes, étaient fins et provoquans; elle avait de longs cheveux noirs qui tombaient en nattes sur ses épaules, une taille très souple autant que permettaient d'en juger trois ou quatre tuniques de satin de diverses couleurs descendant sur un large pantalon de soie rouge. Au reste, je me hâte de dire que cette jolie personne avait les meilleures manières du monde, et, quand je m'approchai pour voir ses pieds d'un peu près, elle manifesta par une petite moue très agréable que sa pudeur commençait à s'effaroucher. Derrière elle, sa camériste était assise, entourée de deux jolis enfans déjà jaunes et moqueurs comme leur sœur; un peu plus loin, un jeune homme, vêtu de satin bleu et debout, soufflait dans une longue flûte qui rendait les sons bizarres que j'avais entendus en entrant. La jeune dame m'avait d'abord trop préoccupé pour que je pusse faire grande attention au musicien; mais, quand je jetai les yeux de son côté, je sentis aussitôt fixé sur moi le regard railleur du Chinois de l'exposition. C'était bien lui; ce diable d'homme était partout; il m'avait parfaitement reconnu, et une telle envie de rire le possédait, que je crus un instant qu'il interromprait sa sérénade. Il me trouvait évidemment fort grotesque. L'air qu'il exécutait sur sa flûte ne ressemblait à rien, sinon de fort loin aux lentes psalmodies que chantent le soir les Arabes du désert. C'était quelque chose d'incohérent et de triste, de sauvage et de doux. Aucun motif pareil ne s'est à aucune époque rencontré dans la musique européenne; c'était le chant

d'une autre race, l'harmonie d'un autre monde; mais (les dilettanti me pardonnent!) c'était délicieux. On eût dit un oiseau d'un autre hémisphère gazouillant des sensations complétement inconnues dans celui-ci. Sans doute je suis d'une nature un peu chinoise, ou du moins un peu asiatique, car rien n'égale mon amour pour les chants de l'Orient, sinon mon horreur pour le piano, cet instrument sans cœur et sans entrailles qui, ainsi que certains êtres créés pour vibrer aussi, mais que Dieu a maudits, ne livre à la passion, à l'amour, à la poésie que des cordes sans énergie, une ame de sapin, des petites notes toutes faites et un clavier insensible. La plus grande émotion musicale que j'aie jamais éprouvée, c'est à un matelot grec que je la dois. J'arrivais à Syra par une nuit étoilée; notre navire était à l'ancre dans la rade; tout l'équipage était couché, et je me promenais seul sur le pont. Tout à coup une barque passa, dans laquelle un homme chantait en ramant. Ce qu'il chantait, nul ne le sait, il l'ignorait lui-même; mais cette complainte d'une mélancolie déchirante, que le vent emportait sur les flots, m'entra si bien dans le cœur, que je me mis à pleurer comme un enfant. Je ne me pique cependant pas d'avoir les larmes faciles, et je défierais volontiers tous les chanteurs de l'Opéra, comme aussi tous ses compositeurs patentés, de me plonger dans cet état de sentimentalisme sans cause et de niaise béatitude. A mon Chinois je ne ferais point ce pari. Il connaît le secret du matelot de Syra. Toutes les mélopées d'Orient ont la même origine et le même charme inexplicable. Je me demandais, il y a un instant, à propos des couleurs, comment les peuples d'Asie pouvaient mélanger avec tant de bonheur le vert et le bleu, qui sont inconciliables en Europe? Comment aussi peuvent-ils donc arriver à des harmonies saisissantes en accouplant des notes dissonnantes qui hurlent chez nous de façon à désespérer tous les chats qui les entendent? Voilà un autre problème dont aucun traité de contre-point ne donnera la clé, et que pas un musicien n'expliquera. J'aurais voulu savoir le chinois pour causer de ces choses et de mille autres avec cette jolie famille du Céleste-Empire; mais, la sérénade finie, la petite dame se leva brusquement et se sauva en martelant le parquet avec ses pieds ronds, comme aurait pu faire une gazelle en trottant; sa suivante disparut avec elle, les marmots la suivirent; le joueur de flûte prit le même chemin après m'avoir fait un petit salut amical, et je me trouvai vis-à-vis d'une douzaine d'Anglais, à moitié endormis, qui ne semblaient pas avoir pris grand plaisir à la chose.

Je parlerais de l'Orient long-temps encore, s'il ne fallait imposer une limite même à ses plus irrésistibles prédilections; l'Occident vaut bien la peine d'ailleurs qu'on revienne à lui : de Chine, passons donc en Europe; à l'exposition, c'est un voyage d'une minute. Nous visiterons les petits états d'abord pour arriver ensuite à la lutte des grandes

nations industrielles. Et d'abord voici la Grèce, petite boutique bleue et blanche, patriotiquement tendue aux couleurs nationales. Pauvre Grèce! hors son patriotisme et son nom, que lui reste-t-il? Elle n'est pas franchement européenne encore, et elle n'est plus orientale; voilà bien un mannequin vêtu en pallicare, et ce costume brodé d'or est fort beau, mais il n'est plus de saison. Le pantalon a remplacé la fustanelle dans l'Attique, il y a beaucoup de fiacres à Athènes, et l'on ne nous donnera pas le change avec une petite veste de velours. La Grèce a adopté nos mœurs, qu'elle en prenne bravement son parti : elle n'a plus de beau que ses horizons, de grand que ses souvenirs. Je vois bien là des échantillons de marbres de Paros; mais ces marbres, qui les taillera? O Périclès! que penseriez-vous, si l'on vous montrait dans ce recoin obscur et vide ce qui reste de votre patrie?

Le Portugal touche la Grèce; ces deux grands débris se consolent entre eux. A la manière des pauvres, le Portugal fait étalage de sa fortune; il est généreux comme un gentilhomme ruiné. Sa libéralité va jusqu'à offrir aux passans dix tonnes ouvertes de tabac à priser, le plus blond, le plus fin du monde. Soixante mille priseurs éternuent chaque jour à ses dépens, et j'aime cette largesse aristocratique que rien ne lasse. L'Allemagne est plus mesquine; elle avait fait jaillir du sol une source d'eau de Cologne, mais la fontaine a tari : or c'est un pauvre procédé que de promettre ce qu'on ne veut pas tenir. J'aurais fort envie d'établir sur ce petit fait un parallèle entre ces deux races, dont l'une, pauvre et désemparée, mais fière et noble dans son manteau déchiqueté, aimerait mieux mourir que de manquer à une parole même puérilement engagée, tandis que l'autre, riche et heureuse, naïve, dit-on, cherche aisément un biais et le trouve en rêvant. Le Portugal n'est plus au temps de Diaz, d'Albuquerque, de Vasco de Gama et de Camoëns, qui l'a chanté; il s'en faut de beaucoup cependant qu'il soit mort, et son exposition n'est pas indifférente. De belles toiles, des soieries passables, de bonnes armes, des draps excellens, prouvent que son industrie ne demande à la politique que de la laisser vivre. Le luxe y est représenté par des essences, de beaux marbres, de très jolies fleurs de laine de M. Marquès de Lisbonne, et les Açores ont envoyé un vase à filtrer l'eau d'une forme massive et d'une pierre toute particulière. Il s'en faut que le Danemark et la Suède aient fait un tel effort. Hors quelques statues dans le genre de Thorwaldsen, ou de lui-même peut-être, l'exposition danoise ne vaut pas la peine d'être nommée. Ce Thorwaldsen a été bien heureux de naître en Islande, dans un pays où les statuaires sont rares; il a dû sa gloire en grande partie à cette origine. Italien ou Français, on n'eût jamais parlé de lui; enfant du pôle, on lui fit une réputation pareille à celle qu'on prépare à M. Hiram Powers, sculpteur des États-Unis, pour les

mêmes motifs à peu près, bien que son *Esclave grecque,* faite en Italie aussi bien que les statues de Thorwaldsen, leur soit supérieure, tout en les rappelant beaucoup. J'en demande bien pardon aux enthousiastes, et je ne prétends pas imposer mon jugement, mais je souhaite, à part moi, que M. Hiram Powers ne fasse pas école à Boston, comme Thorwaldsen à Copenhague. Les Américains et les Danois ont accompli de grandes choses en ce monde; pour Dieu, qu'ils laissent en paix les arts! Quant à la Suède, n'en disons rien; il ne faut pas médire des absens. Elle pouvait envoyer ses cuivres de Roraas, ses fers admirables; elle a préféré le vide. L'espace qui lui est réservé est aussi désert que les forêts de Norvége. Là, prétend-on, se donnent maintenant à Londres les rendez-vous mystérieux; c'est l'endroit le moins fréquenté d'Angleterre. — Allons à l'exposition de Suède, se dit-on à l'oreille, personne ne nous y dérangera.

De la Suède à l'Italie, la distance est longue, mais j'aime les contrastes. Sous le rapport industriel d'ailleurs, la différence n'est pas si considérable qu'on pourrait le croire. L'Italie, comme la Grèce, rêve à son passé; elle en a bien le droit; que ce soit pour le présent son excuse. Voici bien en marbre vert une petite réduction du *Laocoon,* une copie du *Gladiateur mourant* de Costoli, des mosaïques de Florence, des vases d'albâtre d'un goût douteux, de l'ébénisterie assez belle, des chapeaux de paille très fins et un gros bloc d'alun de Civita-Vecchia; mais d'industrie proprement dite, il semble n'en être question qu'en Sardaigne. Gênes a envoyé de beaux tapis, des dentelles et des marqueteries remarquables, des soies, même des pâtes et des *confetti.* Tout cela est fort honorable sans être très exceptionnel. Songeons aux trois années, aux trois siècles de fer qui ont écrasé ce pays, jadis béni du ciel; souhaitons-lui un meilleur avenir, et passons.

La Suisse est remarquable à plus d'un titre, mais voilà l'Espagne : parlons-en à notre aise. Celle-là n'a que faire de nos vœux, elle se relève d'elle-même, et pour qui l'aime, cette nation chevaleresque, c'est un beau spectacle qui fait battre le cœur. Il en est de l'Espagne, ce pays aux nuances franchement accusées, comme des gens à grand caractère. Elle ne comporte pas une affection froide, une banale sympathie : on l'adore, ou elle déplaît. Dieu merci, je suis de ceux qui l'aiment avec passion, et cependant l'Espagne, c'est l'antipode de la Chine. Vous figurez-vous mon Chinois traversant les landes incultes de Castille? Il ne manquerait pas de dire que tous les habitans sont fous, s'ils ne sont pas morts. Imaginez-vous don Quichotte chevauchant dans les rizières de la Chine et se trouvant face à face avec un mandarin? Ici la raison absolue, là le roman dans son acception la plus élevée; d'un côté les calculs de l'esprit, de l'autre les emportemens du cœur, la philosophie méditative et la noble folie, Confucius et Cervantes. J'ai parlé

de la sagesse chinoise et des grandeurs de la paix; voici maintenant que l'Espagne me séduit, et, si je ne craignais de me contredire, je ferais l'apologie du clairon et des tournois. Certes, l'ordre est une belle chose, mais n'est-ce rien que la gloire? Faut-il compter pour peu l'attrait du péril, l'ivresse des combats, et, de toutes les épées qui étincellent, faire des balances dans les comptoirs? L'honneur et l'amour ne s'escomptent pas à la bourse, et pourtant qui consentirait à vivre en ce monde sans l'amour et l'honneur? Ah! c'était un beau temps que celui des coups de lance, des chevaliers, des châtelaines, des écharpes défendues jusqu'au dernier soupir! « Dieu et ma dame! » c'était un beau cri. O siècles de l'héroïsme et de la passion, de la noblesse et des combats, des cimiers d'or et des chevaux bardés de fer, jours de poésie où les femmes régnaient, où l'on vivait pour les aimer, où l'on mourait pour un sourire; temps à jamais disparus, on vous adorera toujours, et, si loin que le courant de l'utilitaire nous entraîne, malheur à ceux qui pourraient songer à vous sans qu'au fond de leur cœur bondisse l'étincelle de la jeunesse! Si nous aimons l'Espagne, il ne faut pas s'y méprendre, c'est que l'Espagne a gardé plus qu'aucun autre pays le culte de l'amour et de l'honneur. A travers ses malheurs, elle est restée fidèle aux traditions du passé; on y retrouve partout l'enivrante senteur de la poésie d'autrefois. Regardez son exposition à Londres, dont je m'éloigne avec trop peu de façon; vous y verrez son image. Ainsi que M. Cuvier refaisait avec un os d'un animal quelconque l'animal tout entier, de même, comme on le disait dernièrement à la tribune, en examinant les produits d'un pays, on peut refaire la nation tout entière. Les Espagnols aiment Dieu, les femmes, la gloire; qu'ont-ils exposé surtout? Des vases sacrés, des bijoux et des épées. La ferveur catholique, le respect de l'amour, l'enthousiasme chevaleresque, l'église, le boudoir et le cirque, tout est là. Les ostensoirs et les croix en vermeil incrustés de pierreries, de la fabrique de Morcatilla de Madrid, sont d'un beau travail, un peu trop surchargés d'ornemens; à mon goût, la profusion des détails nuit à l'élégance de l'ensemble, mais une correcte simplicité n'est pas ce qui plaît le mieux aux Espagnols, et l'on retrouverait aisément les modèles de cette orfévrerie dans les sculptures sur bois, inextricables et si précieusement fouillées, de Séville et de Burgos. Quant aux armes damasquinées de Eusebio Zuloaga, elles sont fort belles, et les épées de Tolède, souples comme des baleines, enroulées dans leurs fourreaux arrondis en forme de couleuvres, semblent admirables. Lorsque vous les tirez de la gaîne où elles dorment en cercle, elles se redressent en tremblant comme des reptiles en fureur. Il faudrait écrire sur ces lames, comme les Andalous sur leurs *navajas : Si este bibora te pica, no ha remedio en la boteca* (si cette vipère te pique, il n'y a pas de remède à la pharmacie). Tout le

monde connaît la beauté des mantes de Valence et des laines de Ségovie, la richesse des mantilles de Malaga et des éventails d'Andalousie. Il fallait bien que le bois habilement travaillé eût aussi sa place dans l'exposition d'Espagne; M. Perez de Barcelone s'est chargé de soutenir la vieille réputation de son pays, et il a envoyé une table en mosaïque de bois composée de *trois millions* de petits morceaux : c'est une merveille de patience et de finesse. Quand l'Espagnol a prié Dieu, vu sa maîtresse et applaudi le *Chiclanero*, que lui manque-t-il? Un cigare. La Havane a complété l'exposition de la mère-patrie en y ajoutant deux vitrines remplies des *regalia* les plus blonds et des *pañatelas* les plus effilés qui aient jamais tenté un malheureux condamné à la régie de France. En somme, l'exposition péninsulaire est très intéressante. Je me trouvais, il y a cinq ans, à Madrid, lorsque l'Espagne ouvrit pour la première fois, je crois, un musée aux produits de son industrie. J'oserais affirmer, si j'avais quelque autorité en ces matières, que, depuis cette époque, le progrès est immense. Tout le monde doit se réjouir de voir prospérer cette nation loyale, qui donne à toute l'Europe, depuis trois ans, des leçons de bon sens et de fierté.

La Belgique a été long-temps espagnole, et il lui en reste quelque chose. Quoique plus rapprochée de l'Angleterre par ses goûts, ses mœurs, son climat et son industrie considérable, elle a gardé certaines tendances artistiques d'une nature différente en quelque sorte, et dont il serait très injuste de ne pas tenir compte. Sa statuaire, par exemple, bien qu'elle ne justifie peut-être pas complétement les prétentions des connaisseurs de Bruxelles, est loin d'être à dédaigner; mais ce n'est point mon affaire de parler des arts ici ni de leur application à l'industrie : je sais qu'une plume plus ferme et plus autorisée doit traiter cet important sujet pour les lecteurs de la *Revue;* j'ai voulu toucher seulement à la sculpture sur bois, dont les Belges ont exposé de nombreux morceaux, parce que j'ai cru y retrouver l'influence espagnole. Elle s'y fait sentir, ce me semble, dans l'exécution qui est un peu lourde, dans le dessin qui est un peu tourmenté, et dans le choix des sujets qui sont presque tous religieux. Tout cela certainement n'est pas sans mérite, quoiqu'il soit permis de dire que les Espagnols faisaient beaucoup mieux autrefois, et que les Français peuvent en apprendre très long sur ce point à leurs excellens voisins. Il est vrai que nous pourrions, dit-on, recevoir à notre tour, en matière de tissus de fil, de draps et de flanelles, des leçons de bon marché. A chacun son œuvre.

L'Autriche, à Londres, coudoie la Belgique, et, si nous tournons le dos à Anvers, nous apercevons la Bohême et ses cristaux. Il peut bien y en avoir un arpent, et c'est un affreux spectacle. J'aime Vienne tendrement, comme on doit aimer un pays où l'on a passé d'heureux

jours; j'estime les Autrichiens : ils sont puissans, fermes, résolus; ils ont mille autres qualités encore, mais ils ne sont pas coloristes. Ces cristaux de Bohême, qui ont une si grande réputation dans le monde, offrent un mélange horrible de nuances abominables qui soulèvent le cœur et donnent la migraine. Jamais meute de chiens affamés n'a hurlé d'une façon plus étourdissante que ces verres malencontreux : on les entend crier; ils ont horreur les uns des autres; ils s'injurient à plaisir. Jamais je n'ai pu sentir un parfum quelconque sans lui prêter aussitôt, dans ma pensée, une couleur, et aux couleurs on peut aisément donner une voix. On les entend dans ses oreilles en même temps qu'on les juge par les yeux, et cela est si vrai que l'on a de tout temps qualifié de *criardes* les nuances ennemies. Les sens ne sont jamais complétement indépendans les uns des autres; si leurs fonctions sont différentes, ils ont une ame commune. Sans dire absolument : On respire ce que l'on touche, on voit ce que l'on sent, et l'on entend ce qu'on regarde, on peut affirmer qu'il y a quelque chose de cela. J'ai entendu ce charivari de l'exposition de Bohême. Je vois encore d'ici deux grands cornets vert pomme, qui sont les clarinettes impitoyables de cet orchestre infernal; ils ont la forme gracieuse de deux pyramides arrondies, excessivement allongées, très frêles, et ne consentant, sous aucun prétexte, à se tenir debout sur leur base. Le vert furibond qui les colore est coupé vers le sommet par une collerette d'un blanc laiteux, et deux gros flacons, obèses, ventrus, grognons, peints en jaune citron, chantent tout auprès un duo à contre-mesure. Derrière eux marche une armée tout entière de candélabres mélancoliques, de bougeoirs mutins, de verres bêtes, de coupes ennuyées, d'assiettes plates, de sucriers vides et de compotiers exaltés. C'est le sabbat lui-même. Mais ces deux cornets verts... on ne doit jamais les pardonner à l'Autriche. S'il vous arrivait de les trouver chez un homme, quel qu'il soit, méfiez-vous de lui, et n'en faites pas votre ami; si vous les rencontrez dans le salon d'une femme, fût-elle jeune, fût-elle belle même, tenez-vous pour averti, et gardez pour une autre occasion vos hommages : elle ne vaut point un sonnet. Combien il est à regretter que des considérations intéressées et, si je suis bien informé, un peu étroites, un peu mesquines, aient empêché nos cristaux de Baccarat de venir à Londres remporter contre la Bohême une victoire certaine et cependant fort glorieuse. Les fabricans de Baccarat dissimulent trop soigneusement leur supériorité : ce n'est pas à leur modestie qu'on en fait honneur; on les accuse au contraire de préférer l'argent à la gloire, et de feindre une grande faiblesse pour conserver la protection exagérée des tarifs douaniers. L'Autriche a encore exposé une chambre à coucher et un cabinet de toilette; on en a fait grand bruit, et l'on a eu raison. Ce lit sculpté, ces tables, ces meubles et ce cabinet en érable sont exé-

cutés en perfection. On ne rencontre pas souvent en Allemagne de pareille ébénisterie; il est vrai que cela vient de Milan, assure-t-on. Le dessin cependant pourrait bien être allemand. Ils sont si incommodes, ces beaux meubles! les petits rideaux écourtés, arrondis, entrecroisés, inutiles, formant un dais, couverts de glands pareils à des grelots, donnent à ce grand lit un tel air de ressemblance avec ces instrumens de torture dans lesquels on vous invite à dormir, en Allemagne, entre deux édredons étouffans qui vous menacent d'apoplexie si vous les subissez, et vous livrent aux fluxions de poitrine si vous vous débarrassez d'eux! Les Allemands, qui produisent de si belles et de si bonnes choses, telles que les draps et les tissus de fil de Saxe, n'ont pas l'instinct de l'élégance. Dès qu'ils entrent dans cette voie, ils dépassent le but qu'ils se proposent; ils perdent toute mesure, faute de ce tact avec lequel l'industrie doit mélanger l'utilité et la fantaisie. Voici par exemple une voiture de Hambourg en bois de palissandre, avec les ressorts dorés, les boîtes des roues en argent et des lanternes ciselées comme des châsses; cela est affreux et ne peut servir à rien. Je citerais aisément vingt autres articles de ce genre, d'un luxe aussi niais, aussi peu motivé et aussi laid. Quand on sort de sa nature, Dieu sait où l'on va, et, comme disait La Fontaine, on ne fait rien avec grace. Avez-vous jamais considéré des Allemands en train d'imiter la gaieté légère des Français? Jamais ils ne peuvent trouver le degré précis où l'amabilité se rencontre; ils prennent trop haut ou trop bas, et passent de la lourdeur à l'inconvenance. Ils font de même en industrie : s'ils quittent leur terrain pour nous suivre, l'exagération les saisit aux cheveux, la tarentule les pique, et ils prennent le mors aux dents.

La naïveté traditionnelle des forêts germaniques est représentée à Londres par un immense plan en relief du château de Rosenau, où naquit le prince Albert. Une grande innocence respire dans cet objet, et je suis convaincu que celui qui l'a conçu est un très honnête homme. Il s'agit d'une énorme planche carrée, enduite, j'imagiue, de papier mâché, dans lequel on a pétri des vallées, formé des collines et planté de petits sapins en râclures de baleine. Un large semis d'épinards pulvérisés indique les pelouses, et l'on a ingénieusement dessiné les allées avec de la sciure de buis. Sur la hauteur, on voit un château de carton; au bas de la montagne, une centaine de petits paysans en bois sont rassemblés. On monte la mécanique, et ces braves gens se mettent aussitôt à walser tout aussi bien que sur un orgue de Barbarie. Voilà tout le spectacle; il a le plus grand succès, il faut le dire, auprès du public anglais. Il y aurait cependant grande injustice à rire ainsi toujours du Zollverein. Son exposition est considérable et curieuse. La Prusse notamment a fait de grands efforts. Les statuaires de Berlin ont envoyé plusieurs morceaux intéressans, et le vase de M. Drake, bien qu'il

y ait fort à dire sur l'inégalité des figures, sur le manque de perspective, sur un certain empâtement général, offre cependant des parties fort bien traitées, très jolies, et cette œuvre, si elle ne mérite pas l'enthousiasme qu'on réclame pour elle, est digne, à tout prendre, de beaucoup d'estime. J'en dirai autant de sa statue d'enfant, qui est, dit-on, le portrait de son fils. M. Ernst Rischel, de Dresde, a exposé deux petits bas-reliefs en marbre blanc, d'un genre anacréontique, fort gracieux l'un et l'autre et touchés avec beaucoup de finesse, et tout à côté un groupe religieux d'un style large, d'un beau caractère. L'échiquier en argent émaillé, de Weishaupt Sohn de Leipzig, est une pièce d'orfévrerie merveilleuse, je ne crains pas de le dire; il tiendrait sa place à merveille dans la salle de l'hôtel Cluny, où l'on conserve cet autre échiquier charmant qu'on dit être un don du *vieux de la montagne.*

Je ne connais pas la Russie, et c'est un de mes regrets. Il n'est pas de pays au monde, je crois, dont on se fasse en général une plus fausse idée. Bien qu'en France, Dieu merci, on n'en soit plus à se figurer les sujets de l'empereur Nicolas comme de rudes sauvages courbés sous un joug de fer et habitant des régions que les ours blancs ne dédaigneraient pas, on hésite cependant à se prononcer sur leur compte. Le contraste est trop grand entre les âpres souvenirs du siècle de Pierre-le-Grand et cette civilisation raffinée, exquise, on dirait volontiers excessive, dont la haute société russe, les femmes surtout, nous apportent chaque année à Paris l'attrayant témoignage. Quand une femme russe se mêle d'être charmante, et cela lui arrive souvent, il ne faut chercher en aucun pays son égale. Elle a une grace tout-à-fait indéfinissable, tout exceptionnelle, qui ne ressemble en rien à la loyauté espagnole, à la passion italienne, à la rêverie allemande, à la réserve anglaise. Cette grace n'est peut-être pas un don de nature; mais l'art s'y dissimule à force d'art. C'est un mélange de distinction aristocratique, de finesse grecque et de tact français; ajoutez à cela que dans ces figures d'une pâleur mate, on dirait qu'un rayon de l'Orient est venu s'éteindre. Comment concilier ce charme délicat avec le knout, ces diplomates si habiles avec les Cosaques, et Saint-Pétersbourg avec la Sibérie? Dans tous les cas, il y a de l'Orient en Russie; comme on surprend à l'exposition le goût du luxe et l'amour du beau dans ces soieries d'une richesse indienne, dans ces cuirs brodés d'argent et d'or, et dans ce penchant décidé pour les belles matières! Outre les diamans, les turquoises, les mosaïques de marbre et cette argenterie mêlée de dorures dont ils ont le secret, les Russes ont exposé le mobilier d'un hôtel tout entier en malachite : des tables, des cheminées, des vases énormes, des portes à deux battans de vingt pieds de haut en malachite! Avec cette pierre, dont nous sommes heureux, nous autres pauvres hères, d'avoir un cachet ou des boutons de manchettes, M. De-

midoff fait construire des palais. Propriétaire des mines, il loge dans une pierre précieuse comme un marin dans son navire. Ou je me trompe fort, ou ce sont là des idées asiatiques qui ne passeront jamais, par exemple, par la tête des Américains du Nord, quoique le soleil du Massachusets vaille bien celui de la Lithuanie ou de la Finlande. En doutez-vous? Allons plutôt aux États-Unis une seconde fois, si ce mode de voyage ne vous fatigue pas trop. Là, dans cette exposition, où l'agréable est sacrifié toujours à l'utile, tout est noir, froid et sombre. Pas un ornement, pas une ciselure ne relève cet étalage correct. Le caprice en est banni comme un crime; on y sent une odeur mêlée de fer et de goudron, de forge et de navire. Un enfant devinerait à son œuvre cette nation de marins et de défricheurs, cette Angleterre démocratique et républicaine.

De tous côtés des chronomètres, des compas, des télescopes, des cartes de marine, des armes de guerre, des haches, des pioches, tous les ustensiles dont on pourrait entourer la devise *ense et aratro;* puis, pour représenter la fièvre commerciale, l'amour du lucre, des coffres-forts en fer avec les serrures les plus étrangement compliquées. L'art, qu'est-ce que l'art pour ces voyageurs éternels et infatigables? Que leur importe l'idéal? Les jours sont-ils assez longs pour les donner aux songes, et quelle distance faut-il compter entre la paresse et la rêverie? Non, si l'on veut des portraits, ou même des paysages, on les fera en courant au daguerréotype; n'est-ce pas une façon de peindre plus exacte et plus mathématique? Et, raisonnant ainsi, les Américains se sont adonnés à la chambre noire, au nitrate d'argent, et ils ont envoyé des plaques superbes, il faut le dire, et qui doivent ravir tous les abonnés du journal *la Lumière*. Rien ne leur a semblé assez difficile; la chute du Niagara elle-même, ils sont parvenus à l'immobiliser, ou à la saisir au vol; ils nous la montrent prise sur le fait. Enfin, leur exposition complétée, ils se sont étonnés eux-mêmes de leur gravité. Ils ont compris qu'il n'y avait pas en tout cela le plus petit mot pour rire, et, prenant en pitié la frivolité de l'Europe, ils ont voulu montrer que le badinage ne leur était pas inconnu; en conséquence, ils ont rempli quatre armoires de petites poupées ridicules, de caniches en carton et d'oiseaux empaillés. Tel a été le contingent de leur gaieté, du moins ils l'ont cru, car ils se trompaient. Le côté plaisant de leur caractère s'était révélé à leur insu, et nulle part dans le Palais de Cristal on ne rit de meilleur cœur qu'en face des excentricités, fort gravement étalées, qui sont sorties du génie américain. J'en décrirai quelques-unes. Là d'abord est une caisse de bois de la grandeur d'une malle ordinaire; dans cette caisse, on trouve une maison entière en caoutchouc se dressant à volonté sur une charpente très légère, qui se plie à l'aide d'ingénieuses charnières, et ne tient pas plus de place qu'un

parapluie. Tous les meubles nécessaires sont empaquetés avec la maison. Voici un excellent matelas élastique qui se gonfle à volonté; ces chiffons, ce sont des coussins dans lesquels il s'agit de souffler pour en faire de bons fauteuils. Voulez-vous, par une belle soirée, respirer l'air pur devant votre porte? Enflez cette longue lanière, vous la convertirez aussitôt en un banc très comfortable où vous pourrez prendre place avec toute votre famille. Vous plaît-il de naviguer, un fleuve se rencontre-t-il qu'il faille traverser? Prenez ce paletot; vous n'avez jamais vu son pareil. A première vue, rien ne le distingue d'un *macintosch* ordinaire, et il ressemble, à s'y méprendre, à ceux que portent les dandies de Hyde-Park ou des Champs-Élysées. Seulement dans une poche se trouve un petit soufflet dont vous ajustez le tube à une boutonnière. Le paletot aussitôt se gonfle, se métamorphose et prend la forme et les qualités d'un excellent canot. Deux petites rames sont cachées au fond de la malle; vous vous embarquez assis sur la caisse qui renferme votre maison, et, la rivière passée, le canot reprend sa figure première. Selon l'état de l'atmosphère, il redevient vêtement, ou disparaît dans la petite caisse, se faisant ainsi de contenant contenu. — Un peu plus loin, vous voyez une machine de cuivre grosse comme une carafe : c'est un tourne-broche, pensez-vous; point, c'est un tailleur. Montez cette mécanique, présentez un bout d'étoffe à son engrenage; aussitôt elle s'agite, elle tourne, elle crie; des ciseaux se présentent qui taillent le drap, une aiguille apparaît qui se met à coudre avec une activité fébrile; vous n'avez pas fait trois pas qu'elle lance à terre un pantalon; puis, toute frémissante, elle attend une autre pièce d'étoffe. Prenez garde qu'elle ne saisisse le pan de votre redingote, car elle le découperait aussitôt avec son intelligence habituelle, et en fabriquerait bien vite un autre de ces vêtemens que les Anglaises ne nomment pas. Vous le voyez, avec cette malle et cette machine, un homme peut voyager loin sans avoir besoin de ses semblables. Ajoutez à ce bagage une de ces charrues à vapeur que l'Angleterre vient d'inventer, laquelle, moyennant un petit appareil qui fait mouvoir six socs à la fois, retourne un champ en un instant; vous pourrez naviguer, dormir, vous vêtir et vous nourrir sans importuner personne. Malgré ces excentriques inventions, l'exposition des États-Unis n'est pas ce qu'on attendait. Elle exprime mal la puissance de ce grand pays. Les Anglais en font des gorges chaudes; ils s'en réjouissent avec une ostentation sous laquelle ils dissimulent mal leur jalousie secrète et même leur crainte. De son côté, le *Yankee* se moque du Palais de Cristal, ou feint de s'en moquer. « Nous l'achèterons, dit-il, pour faire une aile de celui que nous avons idée de construire. » C'est le Gascon affirmant que le château de Versailles ressemblait aux écuries de son père.

Il est grand temps, après ces excursions lointaines, de revenir sur nos pas et de retourner au point de départ. N'oublions pas que, pour notre pays et même pour le monde entier, le principal intérêt du concours universel, c'est la lutte de l'Angleterre et de la France : voilà les vrais combattans de ce pacifique champ-clos. Le reste, à rigoureusement parler, n'est qu'accessoire. L'exposition anglaise occupe toute l'aile gauche du Palais de Cristal, c'est-à-dire la moitié de l'ensemble. Elle couvre plusieurs hectares de terrain. A la décrire minutieusement, un gros volume ne suffirait pas; aussi n'est-ce point mon intention de marcher pas à pas dans ce dédale sans fin de produits de toutes espèces, de toutes couleurs. Je voudrais esquisser de loin cet imposant spectacle, rechercher dans l'aspect, dans les tendances de l'industrie britannique, le caractère, les mœurs et l'esprit des Anglais, noter leurs rapports avec nous comme leurs dissemblances, et n'aborder les détails de leur exposition que pour y chercher des pièces justificatives. L'Angleterre est le plus puissant pays de la terre : tel est le cri qui vous échappe involontairement à la vue de ce bazar formidable qui fait contrepoids à l'univers entier, et où tout semble avoir été entassé par la main des Titans. Dès que vous pénétrez dans cette longue galerie, un bruit de fer presque effrayant se fait entendre; à droite et à gauche, servant de fond aux objets fabriqués, les grands moteurs respirent, les machines à vapeur retentissent, les pistons frappent, les béliers hydrauliques font jaillir des fontaines, les métiers sont en mouvement, ils filent, ils tissent : ce monde de bronze semble se hâter, comme si dans son ardeur fiévreuse il voulait couvrir la terre de ses œuvres, ou la broyer d'un pôle à l'autre. Puis, au second étage, au-dessus de ce volcan en éruption, où réside une force incommensurable, et qui vomit des fleuves de cotonnades, de draps, de fers et d'outils, vous apercevez des monceaux de diamans, des rues entières bordées de bijoux d'or, de pièces d'argenterie; au fond enfin, des modèles de navires en miniature, une escadre immense, toujours à la voile, comme prête à porter dans toutes les mers ces résultats de l'intelligence, de la richesse, du travail et du courage. Ai-je arrangé à plaisir ce croquis de l'exposition anglaise pour y trouver l'Angleterre elle-même? Non; il en est ainsi, chacun peut le voir, la nation s'est peinte dans son œuvre, et, si nous descendons aux détails, l'image sera plus frappante encore. Que voit-on sous ce globe énorme? C'est le tunnel aérien dans lequel les wagons d'un chemin de fer glissent au-dessus des mâts des navires; là-bas, ce sont les appareils de drainage, grace auxquels les Écossais dessèchent les marais, fertilisent un sol ingrat et donnent aux pays les plus favorisés du ciel des leçons d'agriculture. Plus loin, nous voyons briller des marbres, des soieries, nous apercevons des fruits inconnus, des graines exotiques; ce sont les étalages des

colonies anglaises qui échangent les richesses qu'elles tiennent de la nature contre les produits que la nation qui les gouverne doit à son industrie. C'est Malte, l'entrepôt de la Méditerranée; voici l'archipel des îles Ioniennes, la clé de l'Adriatique; c'est la Guyane, la Nouvelle-Galles, le Canada, la Jamaïque, le Cap de Bonne-Espérance, Jersey, cette sentinelle qui nous observe, Calcutta, Bombay et mille autres encore : ce sont les bras de l'Angleterre qui enserrent le monde. Il faut en convenir franchement, au point de vue de la grandeur qu'elle exprime, l'exposition anglaise est incomparable. Dans sa physionomie générale, elle a cela de frappant, qu'elle tient, pour ainsi dire, le milieu entre l'Amérique, ce pays de l'utile, et la France, cette patrie de l'agréable. Sans avoir au même degré que nous l'intelligence du beau et le respect de la fantaisie, les Anglais sont cependant moins absolus dans leur austérité, moins prosaïques en un mot que leurs rivaux du Nouveau-Monde. S'ils ont à peu près les mêmes goûts, les mêmes mœurs, les mêmes tendances, ils admettent du moins une autre manière de vivre et des usages différens : en tout, chez eux, le fond l'emporte; mais, si la forme se rencontre, ils ne la dédaignent pas. S'ils donnent la préséance à l'utile, ce n'est pas une raison pour qu'ils méprisent tout le reste. Ils sont les plus grands manufacturiers du monde, mais ils ont eu Shakespeare et Byron. Voici une amusante machine qui aurait lieu d'être américaine : c'est un rouage de fer auquel un enfant jette des feuilles de papier et qui crache des enveloppes; mais voici des ciselures presque françaises, et, à côté de ce bloc énorme de houille, je vois un diamant bleu qui vaut une quantité de millions. On ferait même volontiers le reproche à l'exposition anglaise de s'être laissé trop aller sur cette pente de l'élégance. Elle est, sous bien des rapports, plus frivole que de raison, plus futile que le pays. Il y a là un certain contre-sens fort étudié et une évidente affectation. Nous pouvons nous en glorifier en France, car il est très permis de croire que nous sommes la cause de cette aberration passagère. Les Anglais se moquent de nos folies, et souvent ils ont raison. Quand nous prétendons lutter avec eux, ils nous montrent leur ciel chargé de la fumée de leurs machines, leurs mers couvertes de navires : nous n'avons rien à répondre; mais au fond ils n'ignorent pas que cette nation si légère allume la torche de la folie à un foyer sans pareil, d'où jaillissent à chaque minute des étincelles qui tiennent le monde en admiration, d'où pourraient sortir demain des flammes pour embraser l'univers. Eh bien! le croira-t-on? ce *diable au corps* qui est le fond de nos vices comme de nos vertus, ces emportemens qui ont fait nos succès comme nos misères, cette grace et cette mobilité d'où la délicatesse et la variété découlent, cet orgueil chevaleresque auquel nous devons notre élégance, cette galanterie même qui est peut-être notre plus grand charme, tout cela l'An-

gleterre l'admire en nous et l'envie autant peut-être que nous envions et que nous admirons sa puissance calme et son imposante stabilité. En dépit de sa raison, nous parvenons à lui plaire, et, malgré son grand bon sens, elle est jalouse de nous. Je sais bien que cette assertion fera rire à Londres, et que, lorsque cette pensée se produit, on feint de ne la point prendre au sérieux; mais si nous ne plaisons pas à l'Angleterre, et si elle n'est pas jalouse de nous, pourquoi nous imite-t-elle? pourquoi vient-elle demander à notre industrie des modèles de goût, et pourquoi reconnaît-elle, en s'y soumettant aussitôt, la supériorité de notre esprit et de notre imagination? Or, l'Angleterre nous imite, qui le nierait devant l'exposition actuelle? J'ajouterai qu'elle nous imite assez mal, qu'elle fait fausse route en nous poursuivant, et qu'elle y perd plus qu'elle n'y gagne. Cette année, pour cette circonstance exceptionnelle, elle a tenté en ce sens un effort malheureux. Sûre de sa puissance et de la supériorité commerciale qu'elle lui doit, elle a voulu être en toutes choses la première, et elle a presque négligé ses avantages incontestés pour nous vaincre sur notre terrain. On avait beaucoup parlé des artistes de France, de l'éclat sans pareil qu'ils savaient donner à notre industrie de luxe; les Anglais ont eu peur de notre goût et de notre savoir; ils ont craint d'être trop simples. La pensée leur est venue que la gravité pouvait être prise pour de la lourdeur; ils se sont mis en frais, et, pour nous singer en nous exagérant, ils ont forcé leur naturel, ils ont abandonné leurs coutumes et leurs traditions excellentes. On vantait particulièrement l'argenterie anglaise, si élégante, si riche dans sa simplicité massive : ils ont exposé une argenterie nouvelle, contournée, surchargée de ciselures, où l'on surprend partout l'imitation maladroite de nos orfèvres; les voitures de Londres, si commodes, si douces, si durables, étaient renommées pour leur coupe sévère : l'exposition est garnie de berlines incroyables, doublées de rose, peintes en couleur de chair avec des fleurs d'oranger sur les panneaux, de coupés ronds pareils à des coucous endimanchés, de phaëtons blancs en forme de colimaçons, de landaus qui ressemblent à des coquilles. Nous savons tous combien les meubles des Anglais sont comfortables et solides; ils ont fait cette année des pianos en nacre de perle, des siéges d'ébène sur lesquels on ne peut s'asseoir, des canapés impossibles et bons pour des poupées. Notre ganterie est célèbre, et nos bottiers sont sans rivaux; les Anglais, voulant aussi nous surpasser en ce genre, ont renoncé à leurs bons gants de *coachmen*, à leurs chaussures inusables : ils ont fabriqué des gants roses, orange, vert pomme, et des bottes aiguës sur les tiges desquelles ils ont brodé en couleur le portrait du prince Albert. Les harnais et les selles de Londres sont d'une excellence et d'une simplicité qui nous désespèrent à Paris; pour l'exposition, les meilleurs selliers du royaume-uni ont mis leur soin

à piquer de fil rouge des selles informes, en veau retourné, et à surcharger de cuivres des harnais de gala bons pour des cardinaux. Il serait aisé de poursuivre cette nomenclature. Partout où le luxe se montre, cette manie déplorable, qu'il suffit de signaler, se produit aussitôt.

Est-ce à dire que tout soit laid dans l'exposition anglaise? Non sans doute; il y a des kilomètres entiers au contraire de choses excellentes et superbes. Tout ce qui est fait à l'intention du peuple, tout ce qui est de l'usage journalier, de la vie ordinaire, est parfait. Ces châles sont souples, chauds et ne coûtent rien, ces tartans d'Écosse ont une belle couleur, ces cheminées de fonte tirent à merveille, ces télescopes sont parfaits, et le prix de ces cotonnades est d'une inconcevable modicité; mais tout ce qui n'est pas nécessaire est d'une beauté plus que médiocre ou d'une valeur absurde. Chose étrange, l'Angleterre, ce pays de l'aristocratie, ne travaille bien que pour le peuple, et la France, cette nation démocratique, ne produit avec avantage que pour l'aristocratie! A Paris, un certain luxe est permis à tout le monde; à Londres, à moins d'être un nabab, il faut se refuser rigoureusement tout ce qui dépasse la limite de l'absolue nécessité, car, ici comme ailleurs, ce que l'on voit dans l'exposition se retrouve dans le pays. Si vous consentez à vivre à Londres comme un ouvrier ou un commis de boutique, vous y serez bien nourri, bien vêtu, bien logé, et à fort bon compte; mais ne vous avisez pas de songer au plaisir. On n'existe pas là pour s'amuser; une stalle au théâtre avec une voiture pour vous y conduire vous coûtera juste autant qu'un voyage de Paris à Marseille. Le superflu est inconnu du vulgaire, et la distinction que j'ai établie entre les goûts de l'Orient et de l'Occident peut s'appliquer aussi bien à la France et à l'Angleterre. Ce peuple n'a pas besoin de nos plaisirs; nos délicates jouissances, il n'est pas formé à les comprendre. Traversez la Cité, le Strand ou Picadilly, voyez cette foule qui se hâte, qui marche, qui se croise; on dirait une fourmilière : pas un homme qui s'arrête, ou qui regarde à côté de lui; chacun a son idée, ou entrevoit une affaire qui l'attend au bout de sa route. Le jour, pas un instant ne saurait être donné à la flânerie; le soir, après tant de fatigues, suffit à peine aux soins de la famille; le dimanche est à Dieu. A quelle heure, par quelle voie, les sensations qui nous agitent pénétreraient-elles dans des existences ainsi organisées? Les travaux de l'esprit, enfantés dans le recueillement et le loisir, veulent, pour être goûtés, du loisir et du recueillement. Entre l'auteur qui parle et le public qui écoute, il faut nécessairement une certaine parité de situation, un certain équilibre intellectuel. Si l'artiste qu'inspire un rayon de soleil, un parfum qui s'exhale, un oiseau qui vole, jette son œuvre à une foule qui n'a jamais pénétré dans le monde où sa pensée réside,

qu'en résultera-t-il? C'est qu'il parlera à des gens qui ne connaissent pas sa langue. Pour un Anglais qui a pâli toute sa vie sur une table de multiplication, que prouve un objet d'art, un quatuor, une ballade, une pièce de théâtre? Aussi ne sera-t-il guère tenté par les distractions de ce genre. Si je parle ici des moyennes classes seulement, c'est par pure courtoisie; je pourrais monter plus haut et dire qu'à part de très honorables exceptions, les Anglais n'entendent rien aux arts, qu'ils feignent de les aimer par orgueil seulement et par mode. Ils ont des musées admirables, un opéra excellent; ils attirent tous nos bons acteurs, cela est vrai, mais dans la plupart des musées des inégalités honteuses ne vous apprennent-elles pas que c'est là un trésor pécuniaire et non une collection aimée? A l'Opéra, voyez ce qu'ils applaudissent et quelle réputation ridicule ils ont faite à Jenny Lind! Nos acteurs, ils les comprennent à rebours, et ils nous gâtent Mlle Rachel. Je suis sûr qu'elle en convient elle-même. Non, l'Imagination et la Raison sont deux sœurs ennemies entre lesquelles, hélas! il faut le plus souvent choisir, car la première ouvre rarement ses espaces à ceux que la seconde a couronnés. Depuis long-temps, l'Angleterre a fait son choix, elle en recueille les avantages chaque jour; elle est sage, grande, impassible et sereine, c'est bien quelque chose; pourquoi ne se résignerait-elle pas à être à nos yeux triste comme l'hiver et ennuyeuse à pleurer? — Nous avons pris, nous, la route fleurie; nous sommes fous toujours et malheureux souvent; en revanche on nous dit gais comme le soleil et amusans comme nous seuls. Là le *spleen*, ici la fièvre : chacun sa part. Il faut que bon gré, mal gré l'Angleterre s'arrange de la sienne, qu'elle reste fidèle aux usages que la tradition lui commande, que son climat même lui impose, car, en s'éloignant de sa route, elle perd de vue son point de repère et renonce à son caractère sans acquérir celui qu'elle convoite. Il est très vrai que cette tendance ne peut s'observer que dans certains détails de son exposition; c'en est assez cependant pour qu'on puisse se permettre de la gourmander à cet égard. Eh quoi! le clinquant de nos boutiques le séduit, ce pays de l'austérité! Par quel point donc nous touchons-nous? Un petit détroit nous sépare, et pourtant entre ces deux terres si voisines il n'y a que contrastes et dissemblances. A la porte même du Palais de Cristal, une grave leçon nous est donnée. Quand vous passerez devant l'hôtel du duc de Wellington, remarquez ces fenêtres qui s'ouvraient sur Hyde-Park, et qui depuis vingt ans sont hermétiquement fermées. Il est arrivé qu'une bande de vauriens, dans un jour de mécontentement politique, s'avisa de lancer des pierres contre le palais du vainqueur de Waterloo, et celui-ci, pour toute vengeance, déclara que ces vitres brisées ne seraient jamais remises, et que leurs débris attesteraient éternellement la honte de ce moment d'oubli. Le

peuple anglais accepta la leçon, et il passe en baissant la tête devant ce stigmate si fièrement appliqué. Sommes-nous assez loin d'une dignité semblable, et un Français peut-il évoquer un pareil fait sans rougir pour son pays? Il y a quelques mois, un autre incident s'est produit, qu'il est triste d'opposer aux scandales de nos assemblées. Depuis un temps immémorial, c'est l'usage à la chambre des lords d'ouvrir la séance par une courte prière, prononcée par un des évêques qui ont l'honneur de siéger dans cette enceinte. Un jour, le hasard voulut qu'aucun évêque ne se trouvât à son banc. Que fit la chambre? Elle leva immédiatement et sans hésiter la séance. En France, on rirait bien haut d'un événement semblable, et pourtant c'est par ce respect absolu du passé qu'un pays conserve sa grandeur et sa pureté. Il en est des institutions comme des digues de la Hollande : à les laisser entamer, on risque de périr; la moindre fissure peut donner passage au déluge. C'est précisément en face de cette puissance de conservation qu'on a le droit de s'étonner des fantaisies industrielles de la jeune Angleterre. Le royaume-uni ne doit pas se permettre d'être futile; la plaisanterie lui sied mal. En entrant dans la gare de Douvres, dans ce bâtiment noir, sombre, sévère, vous pourrez remarquer au-dessus des portes deux petites statuettes de porcelaine, d'origine française évidemment, et représentant deux coryphées du bal Mabille. Rien n'est plus ridicule; c'est un échantillon de la gaieté britannique quand elle prétend imiter nos ébats. Un soir que vous aurez du noir dans l'esprit et que vous serez en train de philosopher, allez au Vauxhall de Londres et regardez danser. Je ne connais rien de plus mélancolique qu'un Anglais en goguette.

C'est donc quelque chose de bien charmant que notre grace et notre gaieté, pour que les caractères les plus sombres n'en puissent éviter la séduction? L'intelligence des arts, le culte du beau, donnent donc à notre pays une physionomie bien exceptionnelle pour que l'admiration secrète de l'univers nous reste fidèle en dépit de nos travers effroyables? Eh vraiment! oui, nous méritons de plaire; entrez dans notre exposition, et vous vous rendrez compte aisément de l'influence irrésistible que nous exerçons partout. Dans cette grande salle où la lumière a été ménagée avec art, tout charme, et rien ne choque. Il règne autour de vous une harmonie de lignes et de couleurs qui vous force d'abord à ralentir le pas, on sent que tout ce qui vous entoure doit être étudié de près, parce qu'il y a une pensée dans chaque œuvre. Votre premier regard tombe sur la Phryné de Pradier, qui pose blanche et légère devant le magnifique bahut en noyer sculpté de M. Fourdinois, et l'armoire de bronze de M. Barbedienne. Plus loin, entourée des tapis des Gobelins, de Beauvais, d'Aubusson, des porcelaines de Sèvres, se tord la bacchante de M. Clesinger, que les jeunes

misses considèrent avec moins d'effroi que de curiosité. Cette statue pourra bien confirmer cependant l'opinion qu'on a de nous, et Dieu sait qu'elle n'est pas bonne. L'autre jour, j'allais retenir un logement pour un de mes amis; le prix était arrêté, quand le propriétaire, se ravisant : « C'est pour un *monsieur français*? me demanda-t-il. — Oui, sans doute, répliquai-je. — Alors, je ne puis pas vous louer, continua-t-il; nous avons des ladies dans la maison. » Malgré tout, on ne nous déteste pas, on nous regarde avec curiosité comme la statue de M. Clesinger; du Français on pense volontiers ce que disait une femme : « C'est un coquin, mais il est aimable. » Sur les vases de Sèvres, vous retrouvez les rêves de M. Ingres, et le beau a quelque chose en lui de si émouvant, que ceux-là même qui ne se rendent pas compte de leur impression s'arrêtent comme retenus par un charme tout-puissant. Si vous montez à l'étage supérieur, vous trouvez la vitrine de Lyon, qui n'a pas moins de cent vingt pas de long, et vous pouvez rester un jour devant cette palette merveilleuse, devant ces étoffes de soie qui ont atteint la dernière limite de la perfection industrielle. Il n'est pas besoin d'être connaisseur en matière de tissus pour deviner la beauté de ces pièces de velours et de satin; ce sont des objets d'art, on le sent à première vue. Le peintre y peut venir étudier aussi bien que le fabricant; l'arrangement seul de cette exposition est un chef-d'œuvre. Chaque mètre de soie a été tendu avec le respect qui lui est dû; chaque nuance est entourée de nuances amies; chaque dessin, de dessins dont les lignes n'ont rien qui se contrarie. M. Eugène Delacroix, qui s'y connaît, prétend, à ce qu'on m'a dit, que les commis de boutique qui disposent les étalages à Paris sont les premiers coloristes d'Europe. Que dirait-il s'il voyait l'exposition de Lyon et celle de Mulhouse? C'est le *nec plus ultra* de l'habileté en ce genre, c'est le dernier mot de cette science que le goût seul peut donner, dont les Anglais ne se doutent pas plus que les Allemands, et qui est notre partage. La reine d'Angleterre, qui est la visiteuse la plus assidue de l'exposition, ne se lasse pas de parcourir ces deux galeries, et elle témoigne son admiration à nos fabricans de la façon la plus gracieuse en portant chaque jour une robe nouvelle provenant des manufactures de MM. Dolfus, Odier, etc. Je ne saurais trop insister sur cet art de l'arrangement, de la mise en scène, qui distingue si éminemment les Français. C'est une qualité nationale qui se retrouve partout chez nous, non-seulement dans les étalages, mais dans l'arrangement des maisons, dans la toilette des femmes, dans la conversation même. En aucun pays, on ne sait aussi bien faire valoir ce que l'on a. La plus modeste grisette de Paris tirera si bon parti de ses yeux noirs, de ses dents blanches et de sa robe de toile, qu'elle se fera plus attrayante, plus élégante, plus jolie même qu'une Anglaise ou une Allemande cent fois plus jolie. Un Français, s'il n'est pas abso-

lument bête, étonnera des gens de beaucoup d'esprit et de savoir à force de tact, d'à-propos et d'adresse. L'exagération de cette qualité, c'est le charlatanisme, et, convenons-en, le pays du charlatanisme, c'est la France. On le rencontre sans peine dans notre exposition. Il y a même beaucoup de succès, cela est triste à dire; mais la foule paraît avoir quelque peine à distinguer le vrai du faux, tant le faux dans nos produits se masque adroitement. Au-dessous des galeries de Lyon et d'Alsace, en face des beaux meubles de l'association ouvrière, meubles auxquels rien ne manque, sinon une certaine unité, un certain parti pris qui révèle une pensée unique, une direction supérieure, on voit une cité de pendules à troubadours, de bijoux de chrysocale, de bronzes prétendus artistiques, de *nouveautés* de mauvais goût dont le jury d'admission aurait dû faire justice. Je sais bien que cela réussit en Angleterre; mais de ce que les étrangers s'efforcent d'imiter nos chefs-d'œuvre, s'ensuit-il que nous devions faire des concessions à leur goût? C'eût été le devoir de la France de ne rien exposer que de parfait. La liste est longue des produits français d'une beauté inimitable. Il y a place pour toutes les branches de l'industrie nationale entre les fleurs artificielles de M. Constantin, les bijoux de M. Lemonnier, les armes de Paris, les draps d'Elbeuf, les porcelaines de Sèvres et les machines de MM. Cavé ou Derosne et Cail.

Je veux hasarder encore une dernière critique. Nous avons, pour maintenir le bon ordre dans notre exposition, des surveillans français; rien de mieux. Pourquoi seulement a-t-on coiffé ces braves gens d'un chapeau militaire qu'ils portent *en colonne* d'un air guerrier, comme des officiers d'état-major? A quoi bon faire montre dans ce congrès pacifique de cette manie guerrière qui nous possède? Tout le monde sait que nous avons d'incomparables soldats, l'Europe l'a appris à ses dépens, elle n'a garde de l'oublier, et s'il est une nation qui puisse se dispenser de ces affectations à la prussienne, c'est la nôtre assurément. Les *policemen* ont un costume plus simple et une allure plus convenable. Ce qu'il faudrait apprendre en Angleterre, c'est comment on doit estimer et respecter ces agens de l'autorité. J'ai été témoin, au Palais de Cristal, d'un petit fait qui a une grande signification. Un jour, comme je cherchais, en sortant, à traverser sans encombre la file innombrable des voitures qui se croisaient devant la porte, j'aperçus une jeune femme donnant le bras à un élégant gentleman qui voulait tenter aussi ce difficile passage. Le gentleman ne paraissait pas un pilote très habile. La jeune femme appela un *policeman*, prit son bras sans hésiter, traversa heureusement les voitures. Une fois de l'autre côté, l'homme de la police salua poliment, et revint à son poste. — Ah! pensai-je, quand à Paris on en agira de même avec les sergens de ville, nous serons bien près d'être sages. — Ces réserves

faites, et elles sont, comme on le voit, presque puériles, il faut rendre justice à notre pays. Quel est le rang de la France à l'exposition? quelle place est la nôtre? demande-t-on de tous côtés. La réponse varie. Moi, je le dis hardiment, la place de la France, c'est la première. Seulement il faut tenir compte de nos précédentes observations et se bien expliquer. La France, dont on veut faire le foyer de la démocratie universelle, la France, je le répète, est éminemment aristocratique par son industrie. Elle ne sait faire, elle ne peut faire que de belles choses. Elle ne travaille que pour les riches; son industrie touche à l'art; ses plus humbles ouvriers sont des artistes. Tout ce qui est superflu, tout ce qui approche de la fantaisie, elle le fabrique avec un goût sans égal. Si elle touche aux choses nécessaires, elle les ennoblit aussitôt, elle les perfectionne, elle les fait mieux, mais aussi plus chèrement que qui que ce soit. L'ustensile le plus usuel, elle le métamorphose; d'une assiette, par exemple, ou même d'une machine à vapeur, elle fait un objet d'art. Nous visons en tout à la perfection, nous avons le génie de l'élégance et l'amour du beau. Ce pays de république démocratique s'inquiète peu des produits communs, mais il couvre le monde de ses œuvres d'une richesse incomparable. L'aristocratique Angleterre fait tout le contraire. Ai-je tort d'insister sur cette étrange anomalie? Elle travaille pour les basses classes; elle les loge, les habille, les meuble et les nourrit à plus bas prix; elle a pour elle la patience et le goût du travail opiniâtre; elle se procure en outre à beaucoup meilleur compte le fer et le charbon, ces deux principaux élémens de l'industrie vulgaire, sans parler du transport. Elle nous vaincra toujours sur ce terrain; nous la battrons toujours sur le nôtre. Gardons notre part, elle n'est pas la plus mauvaise, car le temps viendra peut-être où un autre pays, l'Amérique par exemple, perfectionnant ses machines, suivra la route de l'Angleterre et l'atteindra, tandis que, jusqu'à ce que le ciel ait donné notre esprit à une autre nation, nul ne nous ravira notre supériorité. Tant qu'il y aura des gens riches sur la terre pour acheter nos soieries, nos velours, nos porcelaines, nos tapis, nos bronzes, nos tableaux, nos statues, qu'on ne s'inquiète pas de la prospérité de notre commerce. Il a le monopole des belles choses. Peu importe même qu'il les fasse payer cher, on les demandera toujours. Que les robes de velours coûtent 350 francs au lieu de 300, pensez-vous qu'il s'en vendra une de moins? Croyez-vous que le marquis de Westminster marchandera long-temps pour obtenir le dressoir de M. Fourdinois au prix de 35,000 francs au lieu de 40,000? S'il est une chose qui doive étonner, c'est que le socialisme ait atteint les ouvriers qui fabriquent ces merveilles. Quel est donc leur aveuglement! Ne voient-ils pas que le jour où leur rêve se réaliserait et où disparaîtraient du globe avec les grandes fortunes la possibilité du

luxe et le goût des arts, ils mourraient de faim, car les produits à bon marché, ils ne peuvent pas les faire, et les objets coûteux que nous débitons avec tant d'avantage n'auraient plus de cours? Ils veulent tuer la poule aux œufs d'or. Aimables démagogues qui comptiez raser les palais de « nos tyrans » par amour de l'égalité, niveler les fortunes, abolir le luxe, semer des pommes de terre dans les Tuileries et faire de la France un phalanstère; ministres intelligens qui avez conseillé au peuple de choisir pour mandataires des ignorans et des simples, allez donc, allez voir l'exposition de Lyon et de Sèvres; vous nous direz pour qui l'on fera ces chefs-d'œuvre, quand il n'y aura plus personne pour les payer? Vous nous direz encore s'il faut une population en sabots pour créer de telles merveilles, vous nous direz enfin si le peuple qui les produit peut être gouverné par des ivrognes et des crétins! Oui, c'est un consolant spectacle que celui de notre exposition. N'est-il pas étrange de voir un pays comme le nôtre, labouré depuis trois ans par les émeutes, brisé par la folie, venir gaiement, à la veille peut-être d'une nouvelle révolution, jeter le gant à cette grande Angleterre, et lui disputer non-seulement la palme des arts, mais le prix même de l'industrie? Quelle admirable nation, et comment ne pas l'aimer malgré ses caprices et ses emportemens? Ah! la France, c'est bien l'enfant prodigue, et le jour où elle reviendra à la sagesse, l'univers entier devra tuer le veau gras pour se réjouir.

Mais quand y reviendra-t-elle? O vous qui avez aujourd'hui une heure de loisir, ne comptez pas sur l'avenir, partez pour Londres, courez à ce spectacle qu'on n'avait jamais vu, que peut-être on ne reverra plus! Assister, au milieu de nos misères, à un triomphe de notre pays, n'est-ce donc rien? Faire le tour du monde en moins d'une semaine, quel attrait plus puissant faut-il à votre curiosité? Songez que vous aurez à peine à quitter votre fauteuil, et qu'en partant de Londres, comme moi, à huit heures du matin, vous arriverez assez tôt pour dîner à Paris, et pour finir votre journée auprès de ceux que vous aimez.

ALEXIS DE VALON.

MAINE DE BIRAN.

NOUVEAUX DOCUMENS SUR SA VIE INTIME ET SES ÉCRITS.[1]

A la considérer du dehors, la vie de Maine de Biran, tout-à-fait vide d'aventures, n'a rien qui excite un intérêt particulier; mais tout change d'aspect lorsque l'attention, — au lieu de se fixer sur les destinées extérieures de l'écrivain, — se porte sur le développement intérieur de l'homme, sur ses affections et ses pensées : on se trouve alors en présence d'une ame remarquablement sincère, recueillant les expériences de la vie et en soumettant les résultats au jugement d'une intelligence chez laquelle l'analyse et la réflexion prédominaient par nature et par habitude. M. de Biran fut un *observateur de soi-même* comme il n'en existe qu'un bien petit nombre; c'est ce qui peut donner auprès des esprits sérieux une valeur véritable et très grande au récit de son existence. C'est en dedans qu'il faut le regarder vivre, car pour lui les circonstances du dehors n'eurent jamais de valeur réelle que dans leurs rapports avec ses modifications intimes. Singulièrement attentif

(1) L'auteur de cette étude a entre les mains tous les manuscrits de M. de Biran. Dans cette volumineuse collection figurent des *Cahiers de Souvenirs*, qui, joints à quelques autres documens analogues, forment un *Journal intime* où l'on peut suivre tous les mouvemens de la pensée et de l'ame de l'écrivain. C'est à cette source qu'ont été puisées toutes les citations contenues dans les pages qu'on va lire. Nous les accueillons volontiers, — dans leur esprit même, un peu différent de celui qui nous anime, — comme l'œuvre sincère d'un écrivain distingué qui s'est religieusement attaché à compléter la physionomie historique de Maine de Biran en la montrant sous un aspect encore peu connu. Au surplus, Maine de Biran a déjà été l'objet d'une appréciation spéciale dans cette *Revue;* voyez la livraison du 15 novembre 1841.

aux faits qui se produisent sur la scène intérieure de la conscience, il n'accorda jamais qu'un regard assez distrait à ses destinées et même à ses actes. Ce qu'il éprouvait, et non ce qu'il faisait, était à ses yeux la grande affaire de la vie. La tâche du biographe n'est donc pas ici celle d'un narrateur ordinaire : loin de se borner à raconter les faits, il faut qu'il s'applique avant tout à reproduire des sentimens et des pensées, à exprimer ces mouvemens du cœur, ces besoins de la conscience qui constituent la vie intérieure et secrète d'une ame humaine. Les difficultés d'une pareille tâche seraient presque insurmontables, si M. de Biran ne les avait d'avance aplanies. C'est grace aux études de M. de Biran sur lui-même, restées ignorées jusqu'à ce jour, qu'il devient possible d'interroger aujourd'hui de nouveau la pensée du philosophe et de découvrir dans les plus intimes profondeurs de son ame quelques aspects inconnus.

I.

François-Pierre Gonthier Maine de Biran, fils d'un médecin qui pratiquait son art avec quelque distinction, naquit à Bergerac le 29 novembre 1766. Après la première éducation reçue dans la maison paternelle, il fut envoyé à Périgueux pour y suivre les classes dirigées par les *doctrinaires*. Tout ce qu'on sait de son enfance, c'est qu'il parcourut le champ des études avec facilité, et fit preuve d'une aptitude marquée pour les mathématiques. Il avait hérité de ses parens une constitution délicate et un de ces tempéramens nerveux caractérisés d'ordinaire par la vivacité et la mobilité des impressions. Plus tard, on le vit toujours soumis aux influences du dehors. L'état de son ame variait avec le degré du thermomètre ou la direction du vent. Le *Journal intime*, ce recueil de confidences inédites qui sert de base à notre appréciation, renferme souvent des notes très détaillées sur la température, l'état du ciel, l'humidité ou la sécheresse de l'atmosphère; vous croiriez avoir affaire à un physicien. Rien cependant de plus éloigné des goûts et des habitudes de l'auteur que l'observation scientifique des faits de la nature. Si ces faits attirent ainsi son attention, c'est uniquement par leur rapport avec ses impressions personnelles. Un temps humide ou sec, un air agité ou tranquille, se traduisent immédiatement en effets dans telle disposition particulière de son être intellectuel et moral. Chaque saison, chaque état de l'atmosphère le retrouve triste ou gai, confiant ou découragé, enclin à des méditations paisibles ou attiré par les distractions du monde.

On ne peut contester que ce tempérament délicat n'ait exercé une très vive influence sur la direction des études de M. de Biran. Une constitution si mobile et si faible contribua pour beaucoup à diriger son

attention sur les faits intérieurs dont l'ame est le théâtre : « Quand on a peu de vie ou un faible sentiment de vie, écrit-il, on est plus porté à observer les phénomènes intérieurs; c'est la cause qui m'a rendu psychologue de si bonne heure (1). » On serait d'autant moins fondé à révoquer en doute la justesse de cette observation, que Cabanis expliquait comme M. de Biran l'origine organique des succès de ce penseur dans l'étude de la psychologie : « La nature, lui écrit-il, vous a donné une organisation mobile et délicate, principe de ces impressions fines et multipliées qui brillent dans vos ouvrages, et l'habitude de la méditation, dont elles vous font un besoin, ajoute encore à cette excessive sensibilité (2). »

Un savant qui oublie les faits pour construire une théorie peut se proposer d'expliquer l'homme tout entier par le jeu de la machine organisée; il peut, suivant une voie contraire, perdre de vue dans un idéalisme abstrait le rôle très positif que joue la matière dans notre existence; il peut enfin parler de l'ame et du corps comme de deux êtres simplement juxta-posés et presque sans relations entre eux. Un observateur attentif et de bonne foi arrivera à des conclusions bien différentes et reconnaîtra qu'il n'est peut-être pas un seul des modes de notre vie, si purement physique ou si uniquement moral qu'il puisse paraître au premier abord, qui ne soit le résultat de deux forces différentes, dont l'une procède de l'ame, et dont l'autre vient du corps. C'est une des gloires de M. de Biran d'avoir solidement établi cette vérité dans la science. En opposition aux vues exclusives du matérialisme et de l'idéalisme, il a déterminé avec une grande profondeur d'analyse la vraie nature du problème des rapports du physique et du moral de l'homme. Il a dû sans doute ses vues sur ce sujet à la patience de ses recherches et à une bonne méthode; mais, on ne peut le méconnaître, ses recherches furent facilitées, sa méthode lui fut comme imposée par sa nature personnelle : une santé plus forte, une constitution plus énergique, auraient altéré peut-être son analyse de la nature humaine, et il le savait bien. M. de Biran nous apprend lui-même que sa curiosité philosophique s'éveilla presque au début de sa vie. « Dès l'enfance, dit-il, je me souviens que je m'étonnais de me sentir exister; j'étais déjà porté, comme par instinct, à me regarder en dedans pour savoir comment je pouvais vivre et être moi (3). » Cette question, si tôt posée par l'écolier de Périgueux, renfermait tout son avenir scientifique. Se regarder en dedans, *se regarder passer*, comme il le dit ailleurs, ce fut toujours le besoin le plus impérieux de sa nature intellectuelle.

(1) *Journal intime*, 1er mars 1819.
(2) Lettre de Cabanis à M. de Biran, du 19 ventôse an XI.
(3) *Journal intime*, 27 octobre 1823.

Parvenu au terme des études qu'il pouvait faire dans sa province, le jeune de Biran entra dans les gardes-du-corps en 1785. A cette époque, l'avenir était déjà menaçant. La royauté n'avait pas cependant perdu tout son éclat, et les salons de la capitale réunissaient encore une société aimable et frivole. Le jeune garde-du-corps se produisit dans le monde; il était fait pour y réussir. Une figure charmante, un esprit aimable, le goût et le talent de la musique, étaient pour lui des élémens de succès; mais ce succès pouvait encore mieux s'expliquer par son caractère. Cette même faiblesse d'organisation qui lui faisait subir l'influence des variations de la température tendait aussi à le placer sous la dépendance des personnes avec lesquelles il entretenait des rapports. Il ne pouvait supporter sans peine des marques de froideur; un regard hostile le troublait, la pensée d'être en butte à des sentimens haineux bouleversait son ame. La bienveillance d'autrui était comme une atmosphère en dehors de laquelle sa respiration morale devenait pénible. Aussi était-il porté à prévenir chacun de ceux qu'il rencontrait, à se porter sur le terrain où il se trouverait en sympathie avec ses interlocuteurs, à se faire tout à tous, pour que l'affection générale le plaçât dans le milieu que sa nature lui rendait nécessaire. On comprend qu'une disposition pareille contribue à faire trouver dans le monde un accueil favorable. Cette disposition chez M. de Biran s'unissait à une vraie bonté de cœur; tout contribuait donc à le rendre d'une parfaite obligeance dans les relations sociales. Il devait à la nature un besoin de plaire qui coûta par la suite plus d'un gémissement au philosophe. Il dut à la fréquentation du monde cette politesse exquise, cette parfaite urbanité qui distinguèrent la société française dans des temps qui ne sont plus. Au sein de la civilisation nouvelle qui sortit du chaos révolutionnaire, Maine de Biran demeura, pour l'amabilité des formes et l'élégance des manières, l'un des représentans de la civilisation détruite; l'étranger même qui ne le voyait qu'en passant en faisait la remarque.

L'élève des doctrinaires avait passé sans transition des études de sa jeunesse à une période de dissipation assez complète. L'enseignement religieux qu'il dut recevoir de ses instituteurs paraît n'avoir laissé aucune trace dans son ame; il ne semble pas même, à en juger par ses premiers écrits, que les vérités chrétiennes eussent conservé une place dans sa mémoire. En l'absence de toute conviction arrêtée, il n'avait d'autre préservatif contre les écarts des passions qu'un goût naturel pour les convenances et un certain instinct d'honnêteté. Cette vie d'étourdissement ne fut pas de longue durée : l'an 89 arriva. Aux journées des 5 et 6 octobre, M. de Biran eut le bras effleuré par une balle, et, quelque temps après le licenciement de son corps, il se décida à regagner ses foyers. Pendant son séjour à Paris, la mort lui avait en-

levé son père, sa mère et deux de ses frères. Un frère et une sœur étaient les seuls membres de sa famille qui survécussent.

Le décès de ses parens l'avait mis en possession de la terre de Grateloup, domaine de sa famille maternelle, situé à une lieue et demie de Bergerac. Cette terre isolée fut l'asile où M. de Biran passa les lugubres années qui couvrirent la France de crimes, de sang et de deuil. Triste et découragé comme un jeune homme sans vocation pour le présent et sans espoir prochain pour l'avenir, il avait encore le cœur oppressé par les malheurs qui affligeaient ou menaçaient sa patrie. Le récit des attentats révolutionnaires venait, dans sa solitude, remplir son ame d'une douloureuse terreur. Sa position et son caractère lui interdisant également de prendre un rôle actif dans un drame aussi terrible, il éprouvait le besoin de se mettre à l'écart et d'oublier autant que possible des calamités pour le soulagement desquelles il ne pouvait rien entreprendre. Il se remit à l'étude « avec une sorte de fureur, » c'est ainsi qu'il s'exprime, et ce fut alors que, pour citer encore ses propres expressions, « il passa d'un saut de la frivolité à la philosophie. » L'étude ne trompa point son attente. Le travail du cabinet, joint à une vie paisible, dans un contact journalier avec les sereines beautés de la nature, lui procura un calme aussi grand qu'il pouvait l'espérer en des jours pareils. « Dans les circonstances actuelles, écrit-il à un ami, et vu ma manière de penser, la vie que j'ai adoptée est la seule qui puisse me convenir. Isolé du monde, loin des hommes si méchans, cultivant quelques talens que j'aime, moins à portée que partout ailleurs d'être témoin des désordres qui bouleversent notre malheureuse patrie, je ne désire rien autre chose que de pouvoir vivre ignoré dans ma solitude. »

Ce désir fut satisfait dans les limites du possible. Il est vrai que dans toute l'étendue du pays il n'existait alors aucun refuge assuré contre la soif du sang et du pillage; mais le Périgord était une province relativement paisible, et la vie retirée de M. de Biran, la douceur de son caractère, la modicité de sa fortune surtout, lui valurent de n'être pas troublé dans sa retraite. Il ne put cependant pas se dérober entièrement aux inquiétudes universelles. Tantôt il craint d'être obligé de fermer ses livres et d'abandonner sa retraite pour aller à la frontière grossir les rangs des armées de la révolution, tantôt il aperçoit dans les populations qui l'entourent des symptômes de sinistre augure, et des craintes pour sa sûreté personnelle viennent se joindre dans son cœur agité à la douleur du deuil public. Les impressions qu'il reçut à cette époque exercèrent une influence décisive sur la ligne politique qu'il devait adopter plus tard.

Il est deux manières de juger les événemens: on peut ou les envisager dans leurs conséquences, ou fixer son attention sur leur nature,

sur la valeur morale des agens qui les ont accomplis. Ces deux jugemens font nécessairement partie de l'appréciation complète d'un fait. Le premier appartient à la raison de l'historien, appelé à discerner le rapport qui unit le passé au présent, un acte à ses résultats; le second est le verdict immédiat de la conscience. Souvent ils peuvent différer, puisqu'il est manifeste qu'une action mauvaise peut, dans des circonstances données, et contre l'intention de celui qui en est l'auteur, avoir des conséquences favorables et inattendues; l'histoire en fournirait des preuves au besoin. Dans un cas pareil, il est indispensable de faire des parts distinctes à deux élémens profondément divers, de reconnaître avec gratitude l'intervention d'une Providence miséricordieuse qui sait tirer le bien même de nos intentions perverses, sans que cette considération atténue en rien le jugement de condamnation porté sur des actes criminels. Dieu pense en bien ce que nous avons pensé en mal, Dieu est bon sans que l'homme en demeure moins mauvais. Autrement il faudrait que les sages remerciassent dans leur cœur les meurtriers de Socrate de leur avoir fourni l'exemple d'une mort si belle, et que les chrétiens vouassent un culte de reconnaissance aux Juifs qui élevèrent la croix du Golgotha.

Ces distinctions, élémentaires pour qui croit à la liberté de l'homme et à l'action souveraine de Dieu, ne disparaissent que trop souvent sous la plume de l'historien. Comment, par exemple, les faits de la révolution française sont-ils appréciés par plus d'un auteur contemporain? Ne voyons-nous pas absoudre les plus grands coupables en considération des résultats heureux que l'on attribue à leurs actes? Parce que certains abus qui frappaient tous les regards avant 89 n'ont pas reparu dès-lors, ne nous propose-t-on pas d'élever presque au rang des bienfaiteurs de l'espèce humaine des hommes dont le nom ne devrait inspirer que l'horreur et l'épouvante? N'entendons-nous pas, pour atténuer, pour justifier peut-être les plus horribles attentats, invoquer les intérêts de la cause révolutionnaire comme une sorte de nécessité suprême que se bornaient à subir légitimement ceux qui élevaient la guillotine et versaient le sang à flots? Suivez la pensée de ces historiens, poussez-la à ses conséquences dernières: vous voyez l'homme et Dieu disparaître pour ne laisser à leur place qu'une sorte de loi inexorable qu'accomplissent avec toute la précision de la fatalité des agens irresponsables, parce qu'ils sont destitués du libre arbitre. Une raison licencieuse élève ainsi un système dans lequel tout ce qui a été devait être, et la conscience se tait, car sa voix ne trouve plus de place où se faire entendre.

Une semblable théorie peut séduire l'homme de cabinet qui ne voit les événemens que de loin, surtout s'il aspire à cette triste impartialité qui nous élève au-dessus de la sphère où l'on approuve et s'indigne

tour à tour. La condition des contemporains est autre : le crime leur apparaît dans sa réalité saisissante; les sentimens de leur ame ébranlée jettent tout leur poids du côté du jugement de la conscience. La perversité morale que supposent les faits dont ils sont témoins, les spectacles de douleur qui passent sous leurs yeux absorbent leur attention, et, tout entiers au présent, il leur est difficile d'ouvrir leur ame à ce lointain espoir, que la main réparatrice du Dieu qui gouverne le monde saura faire porter quelques fruits heureux à l'arbre empoisonné des crimes et des folies des hommes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si M. de Biran fut exempt de toute disposition à atténuer le caractère odieux des scènes de la terreur. Il ne se dissimulait ni les plaies de l'ancienne société ni la destruction définitive d'un ordre de choses qui, dans plusieurs de ses élémens, ne devait jamais reparaître; mais il ne trouvait pas de paroles assez fortes pour rendre l'indignation qu'excitaient en lui les scènes de violence, d'oppression et d'anarchie dont il était le triste spectateur. « Le sang précieux versé par les tyrans de la patrie infortunée » lui paraît suffire « à effacer la mémoire de tous les bûchers allumés par la féroce inquisition (1), » et il exprime constamment son horreur profonde pour ce principe, que le salut du peuple justifie tous les crimes et transforme en actes licites les plus odieux attentats.

Les travaux dans lesquels M. de Biran cherchait l'oubli des malheurs publics étaient de diverses natures. Les mathématiques, les sciences naturelles, les écrivains classiques, occupaient tour à tour ses loisirs; mais l'étude qui, plus que toute autre, le captivait, c'était l'étude de lui-même, ainsi qu'on peut s'en convaincre en feuilletant un cahier volumineux qui porte les dates de 1794 et 1795. Seul, en face de sa pensée, il aime surtout à analyser ses sentimens, à se rendre compte de ses impressions, à rechercher dans les circonstances du dehors ou dans l'état de sa santé la cause de ses mouvemens alternatifs de joie ou de tristesse, d'espérance ou de découragement. Il se trouve ainsi conduit sur le terrain propre des recherches qui ont la nature humaine pour objet. Pour bien comprendre la carrière philosophique de M. de Biran, il ne faut jamais oublier qu'il ne fut pas conduit à la philosophie par le désir de connaître les secrets de l'univers, ni même par le désir d'acquérir les sciences de l'homme en général, mais par le besoin de se rendre compte de son propre *moi*. Le *connais-toi toi-même*, avant d'être pour lui une règle de méthode scientifique, fut tout d'abord un instinct.

Cet instinct le conduisit immédiatement à la question qui s'offre la première à un homme préoccupé de soi : — Où est le bonheur, et que

(1) *Journal intime*, avril 1795.

pouvons-nous pour l'atteindre? — Cette question se lie tout de suite dans son esprit à un problème plus général : Que pouvons-nous? qu'est-ce qui dépend et ne dépend pas de notre volonté? — La tendance générale de la première solution que Maine de Biran donna à ce problème n'est pas douteuse. Le bonheur ne se trouve pas dans les circonstances extérieures, dans la fortune, dans la puissance, dans les mouvemens violens des passions; il consiste dans un état de bien-être qui ne se rencontre que dans le calme, et provient avant tout de l'équilibre et du jeu régulier des diverses fonctions de la vie. Pour atteindre à ce bonheur, tout ce que nous pouvons se borne à fuir les excès en tout genre et à rechercher les causes qui produisent en nous des sensations douces; et comme l'énergie de notre volonté dépend elle-même de dispositions involontaires, ce que nous pouvons véritablement se réduit, si ce n'est à rien, du moins à peu de chose. Telle est la première face sous laquelle la nature humaine se présente à Maine de Biran. Cette direction de son esprit n'est nulle part plus nettement marquée que dans un passage où il recommande la pureté de la conscience et l'exercice de la bienfaisance comme contribuant à « cet état *physique* dans lequel il fait consister le bonheur (1). » L'idéal qu'il poursuit, c'est le calme de l'imagination et de la pensée provenant de ce calme des sens que favorisent l'air pur de la campagne, le spectacle d'une belle nature et une santé bien équilibrée. C'est à ce résultat que devait arriver facilement un homme d'un tempérament délicat, sans occupation extérieure et employant les heures de sa solitude à analyser ses sensations, surtout si l'on songe que cet homme était un novice en philosophie, vivant en France à la fin du XVIIIe siècle.

Le condillacisme régnait alors sans contradiction; il était donc admis que l'image la plus fidèle de l'homme est une statue animée qui reçoit du dehors, et par le canal des sens physiques, tous les élémens de sa vie tant intellectuelle que morale. L'esprit humain est un vase où la connaissance se dépose sans qu'il y ait dans la pensée même un principe d'activité qui lui appartienne en propre. Toute science réelle est renfermée dans les résultats de l'observation sensible; le reste est vaine fantaisie de l'imagination : voilà pour la théorie de l'intelligence. La volonté est un agent presque mécanique qui cherche les occasions de jouissance et fuit les causes de douleur; le bien et le mal ne sont que d'autres manières de désigner le plaisir et la peine : voilà pour l'ordre moral. La manière dont Maine de Biran était porté à résoudre le problème du bonheur se trouvait avec cette théorie dans une harmonie parfaite, et il n'est pas facile de dire dans quelle mesure son point de vue résultait de ses observations personnelles, et dans quelle mesure

(1) *Journal intime*, 1795.

il provenait de l'influence de l'école philosophique de l'époque. Quoi qu'il en soit, il se sait en accord avec les penseurs de son siècle et de son pays, et nomme Condillac, Locke et Bacon comme les chefs dont il révère la mémoire et suit fidèlement les traces. A la vérité, lorsqu'il se heurte contre les théories de Hobbes et d'Helvétius, il recule devant cette négation si expressément formulée de tout ordre moral, et fait entendre quelques réclamations en faveur de la liberté humaine. Il n'en demeure pas moins constant que le sensualisme fut la première doctrine à laquelle Maine de Biran donna son adhésion lorsqu'il aborda pour la première fois l'étude de l'homme sous la forme scientifique. Cette adhésion est explicite et complète. Si l'on voit la théorie fléchir dans ses conséquences extrêmes devant les exigences du sens moral, c'est qu'il n'est donné qu'à un petit nombre de philosophes d'éviter les inconséquences, et que, malgré ce qu'il pouvait y avoir de personnel à M. de Biran dans sa première conception du bonheur, le système sensualiste, en tant que système formulé et exclusif, ne fut au fond pour lui qu'un vêtement d'emprunt. Sa pensée, dans son développement naturel, devait bientôt faire éclater sur plus d'un point cette enveloppe artificielle et la rejeter enfin entièrement.

Toutefois cette transformation ne devait pas s'accomplir immédiatement. Des jours plus calmes commençaient à luire pour la France, et quelques-uns des hommes que le régime de 1793 avait exclus de toute participation aux affaires du pays commençaient à reparaître sur la scène politique. En mai 1795, Maine de Biran fut appelé aux fonctions d'administrateur du département de la Dordogne; il se concilia, dans l'exercice de ses fonctions, la confiance de ses administrés, car en avril 1797 il fut envoyé au conseil des Cinq-Cents. Il appartenait à cette classe nombreuse de députés que leur dévouement à la cause du roi ou une haine profonde pour les excès de la révolution avait désignés au choix des électeurs dans le grand mouvement réactionnaire de cette époque. Son élection se trouva donc annulée à la suite du coup d'état du 18 fructidor. Les commotions politiques le laissaient une seconde fois sans position officielle; mais les circonstances étaient très différentes de celles dans lesquelles il se trouvait en 1789. Un mariage selon son cœur l'avait uni depuis quelque temps à une femme qui faisait le charme de sa vie. Le bonheur domestique était mieux d'accord avec ses facultés aimantes et les qualités de son esprit que les émotions de la politique et les délibérations tumultueuses d'une assemblée parlementaire. Ce fut donc avec joie qu'après être resté quelques mois à Paris pour y profiter des cours publics, il retourna dans ses foyers. Le garde-du-corps licencié était rentré tristement dans une demeure presque déserte; le député destitué ramenait avec lui une compagne aimée qui devait embellir sa

solitude en la partageant. Ce fut le 1er juillet 1798 qu'il établit de nouveau son domicile à Grateloup.

Le jeune penseur avait été mûri par les années. Rendu à ses études, il se sentit assez fort pour produire au dehors le résultat de ses méditations. Une question posée par l'Institut sur l'*influence de l'habitude* éveilla son intérêt, et un succès des plus flatteurs lui apprit que le travail opiniâtre auquel il s'était livré n'avait pas été perdu. Le *Mémoire sur l'Habitude,* couronné en 1802 à l'unanimité des suffrages, fut imprimé en 1803. Cet écrit eut un succès d'estime des plus prononcés auprès des hommes capables de se former à ce sujet une opinion réfléchie. Il n'eut pas un succès de vogue; la nature de la question discutée ne le comportait pas, et le style du *Mémoire* portait l'empreinte trop visible d'une réflexion solitaire. — Non-seulement l'écrivain se tient en garde contre les suggestions de tout sentiment un peu vif, mais on voit qu'il lui suffit de bien s'entendre avec lui-même. Uniquement préoccupé du désir de se rendre compte de sa propre pensée, il songe peu à la nécessité de mettre ses idées en relief dans une exposition qui en facilite à tous l'intelligence. De là un style qui donne lieu parfois au reproche d'obscurité et ne se prête pas mieux que le fond même de la pensée à un succès populaire.

Lorsqu'on connaît l'avenir qui était réservé à l'auteur du *Mémoire sur l'Habitude,* il n'est pas difficile de découvrir dans ce premier écrit quelques-uns des germes qui, par leur développement, le conduisirent à une rupture complète avec l'école de Condillac; mais ces germes sont assez cachés pour que l'auteur lui-même n'en eût pas la conscience. Son but avoué n'est autre que d'appliquer les principes généralement admis à la solution d'une question de détail. Il fait ouvertement et avec bonne foi profession de fidélité à la doctrine régnante, et il appelle *ses maîtres* les hommes qui venaient alors de prendre avec éclat le sceptre de l'école : Cabanis et de Tracy. Maine de Biran forma dès-lors, avec ces deux écrivains, les liens d'une amitié durable que de profondes diversités de doctrines ne réussirent pas à ébranler (1). Il eut sa place marquée dans les rangs des *idéologues,* et on le considéra, autant que pouvait le permettre son séjour habituel en province, comme un membre de la société d'Auteuil.

A la même époque où il jetait ainsi les bases de sa réputation, le lauréat de l'Académie fut atteint par l'épreuve la plus douloureuse : la compagne de sa vie, la mère de trois enfans (2) qui étaient venus animer et réjouir sa demeure, fut retirée de ce monde le 23 octobre 1803.

(1) Les correspondances que nous avons sous les yeux établissent ce fait. Celle de Cabanis s'arrête au 8 avril 1807, celle de Destutt de Tracy au 13 mai 1814.

(2) Maine de Biran avait eu deux filles qui sont mortes sans alliance, et un fils, M. Félix de Biran, propriétaire actuel du domaine de Grateloup.

La blessure fut profonde et ne se cicatrisa jamais entièrement. Le temps fit son œuvre; la mélancolie succéda à la douleur amère, mais le souvenir du bonheur perdu était placé dans cette région de l'ame que l'indifférence ou l'oubli ne sauraient atteindre. Ce souvenir demeura jusqu'à la fin l'une de ces tristesses précieuses qu'on ne changerait pas contre les joies les plus brillantes de ce monde. D'autres lieux, d'autres circonstances, d'autres affections, rien ne put l'effacer. Le 23 octobre demeure une journée à part, une journée triste et douce qui ramène souvent dans le *Journal intime* quelque mention, telle que celle-ci : « Hier, écrit-il le 23 octobre 1814, hier fut le jour anniversaire de la mort de Louise Fournier, ma bien-aimée femme. Ce jour me sera triste et sacré toute ma vie. *Semper amarum, semper luctuosum habebo.* »

II.

Les débuts de M. de Biran dans la carrière de la publicité philosophique et le coup dont il avait été frappé dans ses affections forment un point d'arrêt naturel dans le récit de ses destinées. Ces deux circonstances, de nature très diverse, eurent un même résultat : elles contribuaient l'une et l'autre à lui faire poursuivre avec une nouvelle ardeur ses études commencées. L'Institut venait de mettre au concours la question de la *Décomposition de la pensée*. L'auteur couronné du mémoire sur *l'Habitude* trouva dans un premier succès les encouragemens nécessaires pour aborder un sujet capable d'effrayer une intelligence timide. D'autre part, son propre témoignage établit qu'en s'imposant un long et difficile labeur, il obéit au besoin de trouver dans des recherches sérieuses et ayant un but immédiat une diversion à sa cuisante douleur. Un travail persévérant opéra dans ses vues sur la nature humaine une révolution aussi complète qu'elle fut rapide. La solution donnée dans le mémoire sur *la Décomposition de la pensée* était de telle nature, que Cabanis et Destutt de Tracy ne purent méconnaître dans l'homme qui ne cessait pas d'être leur ami un philosophe prenant place au nombre de leurs antagonistes. Le mémoire cependant remporta le prix, et l'auteur fut bientôt agrégé à l'Institut en qualité de membre correspondant d'histoire et de littérature ancienne. Ainsi que l'a remarqué M. Cousin, il est honorable pour les juges qui, en 1802, avaient couronné leur disciple dans l'auteur du mémoire sur *l'Habitude*, d'avoir su, en 1805, rendre la justice la plus éclatante « au nouveau mémoire qui, sous les formes les plus polies, leur annonçait un adversaire (1). »

(1) *Œuvres philosophiques de M. de Biran*, tome IV, préface de l'éditeur, p. VIII.

Les idées fondamentales du mémoire sur *la Décomposition de la pensée*, remaniées dans une rédaction nouvelle, devinrent la base d'un mémoire sur *la Perception immédiate*, qui obtint en 1807 un accessit accompagné de la mention la plus honorable à un concours ouvert par l'académie de Berlin. Ces mêmes idées, développées dans quelques-unes de leurs applications spéciales, fournirent un mémoire sur *les Rapports du physique et du moral de l'homme*, qui remporta, en 1811, un prix proposé par l'académie de Copenhague.

Maine de Biran était exempt à un degré fort rare des séductions de la vanité littéraire. Il était trop bien en face de lui-même, lorsqu'il scrutait les secrets de notre nature, pour admettre en tiers dans ses entretiens intimes la pensée des jugemens du public. Il est impossible cependant qu'il n'ait pas senti, et assez vivement, ce qu'il y avait de particulièrement flatteur dans ses succès répétés. Il avait été deux fois couronné par l'Institut de France pour des écrits de tendances opposées. Il remportait les suffrages du premier corps savant de l'Allemagne à une époque où ce pays, sous l'influence de Kant, était entré dans une voie qu'un abîme séparait de la culture intellectuelle de la France de Condillac. L'académie de Copenhague lui offrait enfin, comme les académies de Paris et de Berlin, un gage éclatant de son estime. Le suffrage commun de juges si divers ne pouvait donc s'expliquer ni par une faveur personnelle, ni par des sympathies d'avance acquises aux doctrines de l'écrivain; le succès obtenu n'était, à aucun degré, un succès de complaisance. On ne pouvait pas non plus en faire honneur aux charmes dont une plume particulièrement éloquente aurait su revêtir des idées d'une médiocre valeur. C'était donc bien le fond de sa pensée qui valait à Maine de Biran l'approbation des philosophes français et étrangers. Ce qu'on appréciait dans ses écrits, c'était bien ce qui en faisait le mérite à ses propres yeux : ses découvertes dans l'exploration de la nature humaine. Un penseur isolé qui voyait les méditations, filles de sa solitude, recevoir un semblable accueil dans les grands foyers de la culture scientifique de l'Europe, dut éprouver une vive et légitime satisfaction; mais ce que Maine de Biran désirait trouver avant tout dans ses couronnes académiques, ce n'était pas un aliment pour son amour-propre, c'était la pensée que ses nouvelles théories contenaient une sérieuse part de vérité. L'approbation de tant de juges compétens était bien de nature à accroître sa confiance dans les motifs qui l'avaient porté à rompre d'une manière éclatante avec l'école de Condillac. C'est de cette rupture qu'il convient de faire comprendre maintenant la nature et la portée.

Le dernier mot de l'école sensualiste se trouve dans la définition fameuse de Saint-Lambert : « L'homme est une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins. » Supprimez

les impressions diverses qu'il doit aux sens extérieurs et les appétits qui naissent du jeu des fonctions organiques, vous lui enlevez par là même toutes ses idées et toutes ses volontés. Tout ce qui est en lui est sensation pure ou sensation transformée; considéré dans sa mesure propre, il n'est rien qu'une table rase, une simple capacité de sentir. Telle est la thèse que M. de Biran avait admise dans le *Mémoire sur l'Habitude*, et qu'il combat expressément dans ses écrits postérieurs. Fortement indiquée déjà dans le travail sur la *Décomposition de la Pensée,* sa lutte contre le sensualisme devient plus nette et plus ferme à mesure qu'il avance.

Aucun des écrits couronnés à Paris, à Berlin et à Copenhague ne fut livré à l'impression (1). L'auteur avait reçu à cet égard les appels les plus flatteurs; mais, avant de produire au grand jour de la publicité des doctrines qui étaient la réfutation des thèses qu'il avait soutenues lui-même dans un premier écrit, il voulait donner à l'exposition de ses pensées toute la perfection possible. Dans cette intention, il s'occupa à refondre et compléter ses diverses rédactions dans un travail d'ensemble. Cet ouvrage, demeuré inédit jusqu'à ce jour, contient la matière de deux volumes environ et a pour titre : *Essai sur les fondemens de la psychologie et sur ses rapports avec l'étude de la nature.* Pour se faire une idée équitable de la valeur de l'*Essai,* il faut savoir que c'est surtout dans la finesse et la profondeur des développemens que se manifestent les qualités les plus éminentes de l'esprit de Maine de Biran. A la doctrine qui débute en faisant de l'homme une simple capacité de sentir et conclut inévitablement en niant sa liberté, on ne pouvait opposer une doctrine plus contraire que celle qui fait de la liberté, non pas une thèse démontrée, mais un axiome enlevé à toute contestation. La liberté en effet n'est pas seulement pour Maine de Biran un fait de sens intime, c'est le fait de sens intime par excellence, puisque c'est la condition de la conscience que chacun a de soi. L'homme est libre par essence, puisqu'il n'est homme que par la volonté; mais il est sollicité sans cesse de céder aux impulsions sensibles, d'abdiquer devant des forces étrangères : telle est la conséquence de sa double nature. Qu'il agisse donc, qu'il fasse effort, qu'il réalise, en triomphant de toutes les impulsions de la vie animale, cette indépendance souveraine à laquelle il est appelé, — et sa destinée sera accomplie. Tel est, s'il est permis de le dire, le mot d'ordre de M. de Biran dans la lutte contre l'école qui fut celle de sa jeunesse.

Ce mot d'ordre, il se l'était donné, il ne l'avait pas reçu. Son développement philosophique fut individuel et spontané au plus haut point.

(1) L'impression du mémoire sur la *Décomposition de la Pensée* avait été commencée, mais elle fut interrompue après le tirage de quelques feuilles.

« Nul homme, nul écrit contemporain n'avait pu modifier sa pensée; elle s'était modifiée elle-même par sa propre sagacité (1). » Il fixa son regard sur les faits intérieurs de notre nature intellectuelle. Ces faits lui parurent altérés dans la doctrine régnante; il les rétablit tels qu'il les voyait. Il est permis de croire cependant qu'en dehors de ce point de vue strictement psychologique, l'expérience de la vie et des observations dont son état moral fournissait la matière contribuèrent pour leur part à la modification profonde de ses pensées. Les documens de sa vie intime, très rares malheureusement pour cette période de sa carrière, jettent cependant quelque jour sur ce sujet.

On a vu le jeune solitaire de Grateloup demander le bonheur aux jouissances passives que des causes étrangères peuvent déposer dans l'ame. Les joies de cette espèce sont bien fugitives, elles périssent au moindre choc, et, fussent-elles permanentes, elles ne sauraient encore nous rendre heureux, parce qu'elles varient incessamment et que nous avons besoin de donner une base fixe à notre existence. Hors d'une base fixe, d'un but un et constant, il n'est pas de calme, pas de paix; il n'est donc pas de joie sérieuse et durable. Les résultats de cette double expérience sont fortement exprimés dans ces paroles de M. de Biran qui datent de l'époque où la seconde forme de sa pensée philosophique atteignait l'apogée de son développement. « Je ne suis plus heureux par mon imagination;... ma vie se décolore peu à peu..... Y a-t-il un point d'appui et où est-il? » Le point d'appui, qui ne se trouve pas au dehors, c'est au dedans, c'est dans la puissance intérieure de l'ame qu'il faut le chercher. Se raidir contre les impressions variables au lieu de s'y abandonner; se retirer dans le sanctuaire de sa conscience et braver de là la souffrance et la maladie aussi bien que les coups de la fortune; se rendre maître de soi et chercher sa joie dans cette possession, dans le sentiment de sa dignité, dans l'orgueil d'une bonne conscience, — telle est la voie qui s'ouvre assez naturellement aux hommes qui, sans avoir renoncé à trouver le bonheur, ont constaté que ce bonheur ne saurait découler pour nous de sources qui nous soient étrangères. Cette voie, M. de Biran y entre et s'y avance. « Il faut voir, dit-il, ce qu'il y a en nous de libre et de volontaire et s'y attacher uniquement. Les biens, la vie, l'estime ou l'opinion des hommes ne sont en notre pouvoir que jusqu'à un certain point : ce n'est pas de là qu'il faut attendre le bonheur; mais les bonnes actions, la paix de la conscience, la recherche du vrai, du bon, dépendent de nous, et c'est par là seulement que nous pouvons être heureux autant que les hommes peuvent l'être (2). »

(1) *Œuvres philosophiques de Maine de Biran*, publiées par M. V. Cousin, tome IV. Préface de l'éditeur, page VII.

(2) *Journal intime*, 1811.

Ces lignes sont fortement marquées de l'empreinte du stoïcisme, et celui qui les traçait ne méconnaissait pas que ses réflexions l'avaient conduit sur un terrain dès long-temps exploité par une école célèbre; il le reconnaît expressément. Il retrouve sa propre pensée dans la distinction si nettement établie par les disciples du Portique entre les affections et les désirs d'une part, et la volonté de l'autre; il applaudit à ces maximes dont la tendance uniforme est de séparer des sens et de tous les phénomènes du dehors l'ame renfermée dans le sentiment de sa dignité et de sa force comme dans une forteresse inexpugnable. Plus d'une fois il commente avec amour les paroles de Marc-Aurèle, et se montre disposé à admettre qu'il a été donné aux disciples de Zénon d'apercevoir la vérité tout entière.

Il existe un parallélisme marqué entre les deux théories philosophiques que nous avons vues se substituer l'une à l'autre et les jugemens contradictoires successivement portés par Maine de Biran sur les conditions de la vie heureuse. Vouloir être heureux par les impressions agréables de la sensibilité, c'était bien mettre en pratique les conséquences morales du sensualisme. Il appartenait d'autre part au restaurateur de la doctrine de la volonté de demander ses jouissances au libre développement de l'activité intérieure. Les pensées du philosophe et les expériences de l'homme se présentent ici en harmonie et dans une dépendance mutuelle. Il n'en est pas toujours ainsi. Les sytèmes métaphysiques, étant souvent une production de l'intelligence seule, demeurent en quelque sorte étrangers à celui-là même qui les a conçus. Lorsqu'on ne fait qu'enchaîner logiquement des idées à des idées, sans confronter les résultats auxquels on parvient avec les besoins divers de l'ame, et sans se demander si on s'avance sur le terrain solide des réalités, ou si on se perd dans le vide des abstractions, on retrouve en rentrant dans son cabinet d'étude une série de pensées qu'on avait oubliées en en sortant. Le système suit une voie, l'existence réelle en prend une autre. Ce n'est pas là, certes, une des moindres causes des aberrations des esprits systématiques. C'est parce qu'on a fait du raisonnement une sorte de jeu, grave à la vérité, mais dépourvu d'un sérieux réel, que l'on a vu d'honnêtes gens ériger en théorie la négation absolue du devoir, et des hommes qui obéissaient comme les autres à la foi naturelle du genre humain prêcher dans leurs écrits le scepticisme le plus absolu. Les vues scientifiques de M. de Biran présentent un tout autre caractère. Comme il observe beaucoup plus qu'il ne raisonne, et cherche moins à faire une théorie sur la nature humaine qu'à rendre compte de ce qu'il éprouve en lui-même, sa pensée est toujours près de sa vie, et sa vie modifie incessamment sa pensée. On peut dire de lui, en modifiant une parole célèbre, ce qui s'applique à un si petit nombre de métaphysiciens : *le système, c'est l'homme.*

Les travaux qui se résument dans les trois mémoires couronnés à Paris, Berlin et Copenhague, mémoires coordonnés plus tard dans l'*Essai sur les fondemens de la Psychologie,* se placent entre 1803 et 1812 environ. Suffisans pour avoir rempli ces neuf années, ils ne furent toutefois que les délassemens studieux d'une carrière administrative. Au printemps de 1805, Maine de Biran avait été nommé par un décret impérial conseiller de préfecture du département de la Dordogne; un nouveau décret impérial l'appela, le 31 janvier 1806, au poste de sous-préfet de Bergerac. Ni ses facultés, ni ses goûts ne le préparaient à la carrière administrative. Il chercha à suppléer au défaut de sa nature par une application consciencieuse aux devoirs de sa charge. On le voit aussi faire des efforts pour donner quelque développement à la vie intellectuelle et morale de ses administrés. Il cherche à introduire dans les écoles populaires de la Dordogne la méthode alors nouvelle de Pestalozzi, et fonde à Bergerac une société scientifique ayant l'étude de l'homme pour objet. Un sous-préfet pareil était également impropre, et par ses qualités et par les défauts de sa nature, à être l'un des agens du grand homme de guerre, de l'administrateur puissant, de l'ennemi des idéologues, qui gouvernait alors la France. Aussi ne voit-on pas que M. de Biran ait eu des chances d'avancement sous le gouvernement impérial. En 1809, il fut envoyé au corps législatif à la presque unanimité des votes. Ce choix modifia profondément son genre de vie : il conserva pendant quelque temps sa sous-préfecture malgré ses fonctions législatives; mais, le 24 juillet 1811, M. Delaval le remplaça à Bergerac, et, dans le courant de 1812, laissant ses enfans en Périgord aux soins d'une parente, M. de Biran vint se fixer à Paris, où devait être dès-lors sa résidence habituelle.

Les événemens sinistres, avant-coureurs de la fin du régime impérial, se déroulaient rapidement. Maine de Biran fut appelé par la confiance de ses collègues du corps législatif à prendre part à un acte diversement apprécié, mais assez important aux yeux de tous pour avoir inscrit le nom de ceux qui en furent les auteurs dans les annales de l'histoire politique. Il siégea, à la fin de 1813, avec MM. Laîné, Raynouard, Gallois et Flaugergues, dans la fameuse commission qui demanda qu'avant de déclarer la guerre nationale, l'assemblée fît entendre au monarque les plaintes et les vœux du pays, et réclama des garanties sérieuses pour la paix de l'Europe et la liberté des citoyens français. Il était uni à M. Laîné par les liens d'une étroite amitié, et tout devait le porter d'ailleurs à s'associer à la démarche dont cet homme d'état fut le principal instigateur. Les événemens étaient de nature à réveiller les espérances des royalistes, et c'est en qualité de royaliste que M. de Biran avait été exclu de la représentation nationale à la journée de fructidor. Sa nature personnelle ne le prédispo-

sait pas à la fascination que la gloire de l'empereur faisait éprouver à d'autres. Homme de paix et de théorie, il ne crut pas qu'on dût sacrifier la liberté des individus à l'indépendance de la nation et le bonheur à la gloire. Il accepta donc pleinement la séparation établie par les alliés, dans la déclaration de Francfort, entre la France et l'homme qui venait de présider à ses destinées. Les conséquences que devait entraîner un nouveau triomphe de Bonaparte lui semblaient beaucoup plus à craindre que l'humiliation passagère d'une conquête. « On craint d'être pillé, ruiné, brûlé par les Cosaques, écrit-il en février 1814; cette crainte absorbe tout autre sentiment, et on ne se souvient pas de la cause première de tant de maux, on ne prévoit pas ceux que la même cause doit entraîner encore, si on la laisse subsister. On fait des vœux pour le succès du tyran, on s'unit à lui pour repousser l'ennemi étranger; on oublie que l'ennemi le plus dangereux est celui qui restera pour nous dévorer, pendant que les autres passeront. »

La violence dont usa Bonaparte, la saisie du rapport de M. Lainé, la clôture de la salle des séances, l'ajournement indéfini de la législature et la hautaine arrogance avec laquelle l'empereur déclara que « c'était lui seul qui représentait la France, » que « la nation avait plus besoin de lui qu'il n'avait besoin de la nation, » tous ces souvenirs encore récens expliquent l'amertume des paroles qu'on vient de lire, paroles qui sont loin d'être les plus acerbes de celles qu'on trouve à cette époque dans le *Journal intime*. Il faut convenir toutefois que d'autres souvenirs peu lointains encore contrastent avec les termes énergiques dans lesquels le membre de la commission des cinq flétrit le règne du *tyran*. Le sous-préfet de Bergerac avait été l'un des agens de ce pouvoir devenu l'objet de ses haines. Lorsque Napoléon demandait au corps législatif pourquoi, après avoir gardé le silence pendant ses succès, on soulevait une résistance intempestive au moment où deux cent mille soldats étrangers franchissaient la frontière, le reproche n'était certes pas dénué de fondement. S'il eût demandé à Maine de Biran pourquoi, après avoir été si long-temps, et par sa libre volonté, un des instrumens de sa puissance, il se trouvait à l'heure de l'infortune au nombre de ses adversaires, la question eût été de nature à donner quelques embarras au collègue de M. Lainé : — le membre de la commission des cinq était resté peut-être trop long-temps au service du gouvernement impérial.

Ce fait même, du reste, explique en partie l'extrême vivacité de ses impressions. Obligé, dans sa sous-préfecture, de faire exécuter des mesures qui répugnaient sinon à sa conscience, du moins à toutes les tendances de son esprit et de son cœur, il dut plus d'une fois, dans l'accomplissement des offices de sa charge, faire violence à ses sentimens. De là une antipathie pour le régime impérial d'autant plus pro-

fonde, qu'elle avait en partie sa source dans un sentiment presque voisin du remords. Des impressions de cette nature jouent dans les commotions politiques un rôle qui n'est pas assez remarqué. Un mauvais gouvernement n'a pas d'ennemis plus sérieux que les employés honnêtes qui, dans la position où les retiennent les nécessités de leur existence matérielle ou la faiblesse de leur caractère, sont obligés de se rendre les agens de mesures qu'ils réprouvent; un ressentiment d'autant plus actif qu'il est secret couve dans leur sein, et, lorsque l'heure fatale a sonné pour le pouvoir qu'ils ont servi, ils saluent sa chute avec plus de joie que n'ont pu le faire des adversaires déclarés.

Dans la position de la France, à la fin de 1812, applaudir à la chute de Bonaparte et appeler de ses vœux le retour de la dynastie des Bourbons, ce n'étaient guère que les deux faces d'une même pensée. Maine de Biran, depuis cette époque, demeura inviolablement attaché à la politique royaliste; il fut jusqu'à la fin inébranlablement fidèle à cette cause. La dissolution du corps législatif l'avait momentanément rendu à la solitude. Ce fut dans sa campagne du Périgord qu'il assista de loin à l'invasion toujours plus complète du territoire et à la première chute de l'empire. Il contracta à cette époque un second mariage, qui ne lui donna pas d'enfans. La restauration le rappela à Paris. Il reprit, pour la forme, l'habit de garde-du-corps dans la compagnie Wagram et fut immédiatement appelé à la chambre des députés. Les fonctions de questeur lui furent confiées le 11 juin. Il se reposait à Grateloup des travaux de la première session de la nouvelle assemblée, lorsque la nouvelle du débarquement de Bonaparte vint le jeter dans une agitation fiévreuse. Il part en hâte pour Paris, où ses fonctions réclamaient sa présence. Le départ du roi décidé, il prend, avec M. Laîné, le chemin du Midi. Rentré dans sa retraite, dès qu'il est un peu remis du choc de tant d'impressions diverses, il se décide à joindre à Bordeaux la duchesse d'Angoulême et M. Laîné, qui s'était rendu auprès de cette princesse. Parvenu un peu au-delà de Libourne, il trouve les passages interceptés par les troupes impériales, et doit regagner ses foyers. Des avis menaçans lui parviennent. Sur les instances de sa famille, il abandonne sa demeure, que la gendarmerie cerne et visite. Sa position de fugitif lui devient promptement à charge; il forme la résolution de venir se mettre lui-même aux mains des autorités, et, après deux entretiens successifs dans lesquels il fait connaître au préfet et au général commandant à Périgueux ses sentimens et ses intentions, il est rendu à la liberté et au repos.

La courte période de la première restauration avait suffi pour lui inspirer un attachement sincère à la personne du roi, et ses affections avaient ainsi donné un appui nouveau à ses principes politiques. Pendant les cent jours, nulle pensée de faiblesse ne vint aborder son ame.

L'idée de se rallier de nouveau au régime qui semblait renaître ne paraît pas même avoir effleuré son esprit. Étranger désormais à des événemens sur lesquels il ne peut exercer d'influence, son seul désir est de s'enfermer dans sa solitude, de demander encore une fois à l'étude une diversion à sa profonde tristesse; mais il tente en vain de détourner sa pensée des grands événemens qui viennent de s'accomplir. L'empire de Bonaparte relevé, c'est, à ses yeux, la révolution qui reprend son cours, la guerre du dehors, l'oppression et la souffrance à l'intérieur; c'est enfin l'avilissement de la nation française qui, oubliant tant d'expériences récentes, se livre elle-même à son oppresseur. A ces pensées, l'indignation et le découragement se partagent son ame, et la lecture du *Journal intime* prouve que la préoccupation de la chose publique lutte victorieusement dans son esprit contre son désir de renouer en paix le fil de ses recherches métaphysiques.

Les événemens se pressent, la nouvelle de Waterloo arrache le philosophe à ses travaux à peine repris. « Le parti républicain s'agite en ce moment, écrit-il le 27 juin, personne n'a encore prononcé le nom de Louis XVIII et des Bourbons. La France semble dans la stupeur; le cri national se fera-t-il bientôt entendre? *Vive le roi!* — Sans le roi légitime, point de salut. » Ses désirs furent exaucés. Le 20 juillet, il venait occuper de nouveau au Palais-Bourbon l'appartement du questeur, et en octobre 1816 il fut nommé conseiller d'état en service ordinaire, attaché à la section de l'intérieur.

Bien que songeant à la chambre et au conseil d'état, jamais, depuis 1813, M. de Biran n'apparaît sur le premier plan. Les succès oratoires lui étaient interdits autant par sa constitution physique que par ses dispositions intellectuelles, et il avait pour les affaires publiques une absence d'intérêt qui s'exprime dans cette formule souvent répétée : « J'erre comme un somnambule dans le monde des affaires. » Les circonstances l'amenèrent à être un homme politique; les liens de l'habitude l'enchaînèrent à cette carrière, mais jamais il ne la poursuivit avec une volonté réfléchie. Ce n'est pas à dire qu'il ne se laissât préoccuper et inquiéter par les émotions journalières nées de ces événemens auxquels il n'accordait pas un intérêt véritable. Si *l'intérêt dans le calme* est la condition du bonheur, c'était une position malheureuse que celle d'un homme qui s'agitait pour des choses qui, dans le fond, lui demeuraient indifférentes. Aussi Maine de Biran s'afflige de cet entraînement qu'il subit sans y consentir : l'habitude l'emporte; les impressions du moment étouffent tous les désirs antérieurs; Maine de Biran est presque aussi préoccupé de sa réélection qu'un ambitieux pourrait l'être. Ce désaccord pénible entre le genre de vie qu'il s'imposait lui-même, et cependant malgré lui, et la vie à laquelle il se savait réellement propre, redouble lorsque les préoccupations deviennent

plus intenses. En décembre 1818, une crise ministérielle éclate; Maine de Biran trace les lignes suivantes : « J'ai passé tout mon temps au ministère de l'intérieur, occupé de causeries sur le sujet du jour. Que me font tous les changemens de ministres et toutes les tracasseries des hommes avides de pouvoir, tous ces mouvemens orgueilleux et insensés de petits hommes qui croient chacun commander au destin, dont ils sont les instrumens? Pourquoi ne me tiens-je pas tranquille, borné au rôle d'observateur qui me convient uniquement, triste témoin des déchiremens et de la dissolution de notre patrie, que je ne puis servir autrement que par des vœux impuissans, le ciel m'ayant refusé l'énergie de corps et d'ame nécessaire pour influer sur les hommes et sur le temps et le lieu où l'on vit? Cette vérité de sens intime devrait me rendre tranquille, et pourtant je m'émeus, je m'agite avec tout le monde, oubliant la véritable place qui me convient et mon rôle passif d'observateur, aspirant quelquefois à influer sur les autres! Fatigué de ces efforts inutiles, je perds toute contenance, tout aplomb, et je suis averti par la conscience intérieure de la platitude de mon rôle, chose dont les autres hommes ne s'aperçoivent pas. *Quousque* (1)? »

Le rôle d'observateur était véritablement celui qui lui convenait, et c'est l'appréciation des événemens publics et non le récit de circonstances particulières et peu connues qui fait l'intérêt de la partie politique du *Journal intime.* Maine de Biran était royaliste, ce fait est suffisamment établi; ce qui reste à constater, c'est dans quel sens et par quels motifs il consacra sa carrière politique tout entière à la défense des droits et des prérogatives de la couronne.

Le repos, l'ordre, — telle est en matière politique son invariable devise. L'observateur le plus superficiel saisira la relation de cette tendance de son esprit avec sa constitution physique et morale. Impressionnable comme il l'était, ressentant dans le trouble de ses sentimens, et même dans le désordre de son organisation, le contre-coup douloureux des commotions extérieures, il ne pouvait contempler qu'avec effroi le spectacle des tempêtes politiques. Les vues de M. de Biran, dans la sphère des questions sociales, se rattachent donc par un lien assez étroit à sa nature personnelle. On ne saurait toutefois, sans faire injure à sa mémoire, rapporter à cette source unique les mobiles qui lui inspirèrent la ligne de conduite qu'il adopta; une politique qu'on pourrait nommer politique d'instinct trouva une base plus ferme dans ses opinions réfléchies. Il n'est pas impossible de découvrir le lien qui unit sa politique à sa philosophie : ce lien se trouve dans la valeur attribuée à la personne humaine. A ses yeux, la seule fin légitime de l'état était de placer chacun des membres de la société dans

(1) *Journal intime*, jour de Noël 1818.

un milieu convenable pour son développement légitime. « Il m'est bien évident, écrit-il, que le seul bon gouvernement est celui sous lequel l'homme trouve le plus de moyens de perfectionner sa nature intellectuelle et morale et de remplir le mieux sa destination sur la terre (1). » Dans cette destination, il ne faisait pas entrer l'idée de l'exercice des droits politiques. Un homme, à ses yeux, pouvait être un homme complet sans avoir à déposer son suffrage dans l'urne électorale. Il considérait l'état politique non comme un but à atteindre, mais comme un simple moyen pour atteindre le vrai but : le bien véritable de chacun des membres du corps social. Que demander dès-lors à l'état politique d'une nation? Non pas d'être conforme à tel ou tel système, mais de fournir à chaque citoyen la garantie de ses intérêts de toute nature : l'ordre qui assure le repos.

Le repos réclamé par les intérêts matériels des peuples est réclamé encore par des intérêts d'une nature plus élevée. Dans les temps de crise, l'ordre politique, qui ne doit jamais être qu'un moyen, devient un but. Influer, parvenir, est alors le mobile universel; chacun s'absorbe dans une action purement extérieure, et, au sein de préoccupations passionnées, oublie les intérêts de son développement intérieur, les seuls véritables. Les événemens du jour font oublier le monde invisible. Ces dangers, qui sont la condition habituelle des hommes d'état, se généralisent et atteignent toutes les classes de la société, lorsque la préoccupation politique devient universelle. C'est donc en se plaçant au point de vue le plus élevé qu'on peut dire que « le repos est le plus grand besoin de la société. » Ce repos, comment y parvenir? Ce n'est pas, répond Maine de Biran, à la souveraineté du peuple qu'il faut le demander. Sans parler de ces exemples odieux qui n'établissent que trop que la souveraineté du peuple est souvent le manteau dont se recouvre un despotisme abject, comment chercher une base fixe pour l'ordre social dans les impressions fugitives, dans les caprices de la foule? « La souveraineté du peuple correspond en politique à la suprématie des sensations et des passions dans la philosophie et la morale (2). » Le repos de la société, qu'on ne peut attendre de la souveraineté du peuple, il ne faut pas l'attendre non plus du règne de la force matérielle, du despotisme d'un seul. Le despotisme n'est le repos qu'en apparence, la contrainte n'est pas le calme; et, comme le but dernier de l'ordre social est la protection du libre développement de chacun, un gouvernement qui ne maintient une paix extérieure que par la destruction violente de toute liberté individuelle manque par cela même au premier but de son institution. Il faut donc trouver une voie moyenne entre la souveraineté du peuple et le despotisme, qui

(1) *Journal intime*, 12 juillet 1818.
(2) *Ibid.*, 30 janvier 1821.

ne sont au fond que deux formes diverses du règne de la force matérielle. Cette voie moyenne est l'existence d'une *autorité* élevée par une adhésion unanime et traditionnelle au-dessus de toute contestation. Un pouvoir appuyé sur la foi politique des peuples, et non sur la force des armes ou sur les passions de la multitude, assure seul à la société cet ordre véritable qui est le juste mélange de la puissance du gouvernement et de la liberté des citoyens. Or l'idée de la *légitimité* est éminemment propre, par les sentimens qu'elle inspire, à atteindre ce but, car elle obtient soumission volontaire pour le présent et confiance pour l'avenir.

Telles sont les vues politiques de M. de Biran, résultat assez naturel des dures expériences par lesquelles il avait passé. Après les troubles révolutionnaires, qui condamnaient sans retour à ses yeux la théorie de la souveraineté populaire; après l'empire, qui lui avait appris à redouter la main de fer du despotisme militaire, — il demandait à la paisible puissance du trône le repos, l'ordre et la garantie de toutes les libertés. S'il ne crut pas au droit divin des Bourbons, il crut à la nécessité sociale de la dynastie. Une seule pensée le dominait : la nécessité de donner une base fixe à la société trop long-temps agitée. On comprend dès-lors que, tout préoccupé de la restauration de la puissance royale, il fît assez bon marché des pouvoirs et des prérogatives de la chambre. Il aurait consenti volontiers à réduire ce corps au rôle d'un conseil de la couronne, fait pour éclairer le monarque et jamais pour le dominer. L'état moral de la réunion des députés de la France lui cause souvent de l'irritation : « Dans nos grandes assemblées, tout est pour la vanité, rien pour la vérité, écrit-il en 1816 et en 1820. » Après une plus longue expérience : « Passions, intérêts personnels, mensonges perpétuels, comédie... voilà le gouvernement représentatif. » Ces appréciations sévères ne sont pas les motifs les plus sérieux de son opposition à l'extension de la puissance parlementaire : le pouvoir de la chambre, c'est le pouvoir démocratique, toujours envahissant de sa nature, et qui ne peut s'étendre sans menacer les bases mêmes de la monarchie. Les députés de la nation cessent-ils de faire preuve de ce respect de l'autorité, de cette fidélité au monarque dont ils doivent donner l'exemple au peuple qu'ils représentent; veulent-ils gouverner eux-mêmes, au lieu de prêter leur concours au gouvernement du roi : dès-lors les rôles sont intervertis, la base de l'ordre politique est ébranlée, et la révolution recommence. L'état particulier de la France ajoute un nouveau poids à ces considérations. Sur ce sol si cruellement labouré, deux partis et comme deux peuples se trouvent en présence, animés de passions hostiles, prêtes à reprendre au moindre souffle leur redoutable énergie. A ces partis en lutte il faut un médiateur. Or, ce n'est pas dans une assemblée que la puissance médiatrice peut résider. Cette assemblée, en effet, est composée d'hommes

des deux factions entre lesquelles le pays se divise; née de la lutte des partis, elle les représente. L'assemblée gouverne-t-elle au gré d'une majorité changeante, le pays est condamné à passer tour à tour de la domination d'un parti à la tyrannie d'un autre. La force médiatrice doit venir du dehors et de plus haut; c'est dans le monarque seul qu'elle peut résider. « On aurait tout accordé au roi, on aurait subi sa loi telle quelle, mais la domination d'une majorité d'assemblée froisse, irrite tous les amours-propres; on ne consent pas à céder à ses égaux. Pour terminer la révolution, il ne fallait pas d'assemblée délibérante, mais un pouvoir dictatorial qui aurait uni à la bonté, à la clémence, beaucoup d'énergie et de fermeté. Nous sommes encore dans l'ornière révolutionnaire (1). »

Il fallait donc que le monarque fût puissant, et, pour être puissant, il fallait qu'il fût libre. Il ne devait pas subir le joug des amis de la monarchie plutôt que celui des hommes qui pouvaient regretter la république. Sa cause enfin devait être nettement séparée de la cause à jamais perdue de l'ancien régime et des priviléges de la noblesse. Ce n'est qu'à ce prix qu'il pouvait être accepté de tous comme le médiateur nécessaire entre les partis.

En siégeant successivement dans deux parties opposées de la chambre, M. de Biran ne cessa pas, on le voit, d'obéir à la même conviction. Il avait accueilli la première restauration comme une délivrance inespérée; il ne tarda pas à se trouver en désaccord avec les implacables passions des ultra-royalistes, et siégea en 1815 sur les bancs de la minorité. Il ne fut réélu qu'en 1817, époque où un esprit plus modéré triompha dans le pays, et, en présence de nouveaux dangers, il reprit place parmi les défenseurs zélés de la monarchie. « Je m'agite depuis quelque temps, écrivait-il alors dans son *journal*, avec autant d'inquiétude et d'impatience contre les ultra-libéraux que je le faisais, il y a un an, contre les ultra-royalistes. Je vois le danger d'un côté opposé à celui où je le voyais alors; je lutte contre ce qui m'environne en faveur de la monarchie, et je vois avec inquiétude que les sentimens, les habitudes monarchiques sont tout-à-fait détruits. Dans les hommes d'aujourd'hui, la tendance est toute républicaine. Qu'arrivera-t-il de là? Le présent est gros de révolutions. » Ces lignes signalent le moment où l'auteur se sépare de l'opposition libérale, dans les rangs de laquelle il avait siégé à une précédente législature; elles établissent aussi très clairement les motifs de ce changement de position qui n'était que la conséquence de la fidélité à un principe. Comprenant bien que le désir de restaurer les anciens priviléges ne pouvait conduire qu'à une catastrophe, Maine de Biran s'indignait de voir le roi paralysé dans son action par des hommes qui se disaient ses partisans. Il écrit en 1821,

(1) *Journal intime*, 17 mars 1816.

lors de la recrudescence de l'esprit de réaction : « Nous sommes dans le faux en toutes choses..... Les plus ardens royalistes sont ceux qui portent les plus terribles coups au pouvoir monarchique en prétendant le maîtriser, le diriger à leur manière. La république est au moins autant du côté droit que du côté gauche (1). » Cependant, tout en voyant le danger des deux côtés, il estima que la puissance hostile qui seule créait des dangers sérieux se trouvait dans le parti libéral. Les excès du royalisme ne lui paraissaient guère à craindre qu'en vue de la réaction qu'ils devaient provoquer.

D'année en année, l'auteur du *Journal intime* se laisse aller à des prévisions de plus en plus sombres sur l'avenir de la France. Dans mainte page de son *Journal*, des commotions nouvelles sont ici vaguement entrevues, là clairement prophétisées. La révolution du Piémont, succédant aux autres révolutions du midi de l'Europe, vient mettre le comble aux inquiétudes de M. de Biran, et lui inspire les réflexions suivantes :

« Cet état des sociétés est nouveau et n'a d'exemple que dans l'histoire du Bas-Empire, lorsque les soldats disposaient de tout et que les peuples étaient plongés dans l'incurie et l'avilissement; mais la civilisation, les lumières de l'esprit étaient alors bien en arrière de ce qu'elles sont aujourd'hui. Que doit-il arriver de cette combinaison d'un état de civilisation aussi avancé que l'est celui des sociétés actuelles de l'Europe, ou plutôt de la grande société européenne, avec l'absence ou le discrédit de toutes les institutions politiques ou religieuses qui ont paru jusqu'ici les plus propres à donner de la stabilité aux nations ou à maintenir l'ordre social? Dieu le sait, et le temps nous l'apprendra. Ce qu'il y a de certain, c'est que les trônes ne sont plus entourés de la force et de la majesté nécessaires pour pouvoir protéger efficacement l'ordre public des sociétés où ils sont établis; ils ne peuvent plus communiquer aux institutions émanées d'eux la permanence, la force et le respect qui leur manquent. Il faut pourtant que les sociétés soient gouvernées, ou qu'elles se gouvernent elles-mêmes. N'est-ce pas précisément par les mêmes causes qu'elles sont aujourd'hui si difficiles à être gouvernées et impuissantes à se gouverner elles-mêmes?

« Il n'y a point d'amour de liberté et d'égalité sans élévation de caractère moral, sans désintéressement de soi-même. Jamais ce désintéressement ne fut plus rare, jamais les hommes, plus concentrés dans leurs intérêts propres, ne furent moins gouvernés par des idées ou des sentimens expansifs. On a comparé le mouvement actuel des sociétés en Europe à celui qui eut lieu à l'époque de la réformation religieuse; mais c'étaient alors des idées et des sentimens qui entraînaient les esprits : l'ordre social demeurait assis sur ses bases, la réformation ne prétendait pas s'étendre jusque-là. Ici ce sont des barbares armés qui ont en haine l'ordre qui les protége, et n'aspirent qu'à le renverser violemment (2). »

(1) *Journal intime*, 31 janvier 1821.

(2) *Ibid.*, 15 mars 1821.

De semblables craintes attristèrent Maine de Biran jusqu'à la fin de ses jours. Mort en 1824, il ne vit pas s'accomplir les événemens qu'il avait prévus. On peut apprécier ces événemens de différentes manières; on ne saurait méconnaître que ce qu'il a craint et annoncé est précisément ce qui s'est passé sous nos yeux.

III.

Tandis que, dans la vie publique, M. de Biran se sentait assailli de mille inquiétudes, dans la vie intérieure il s'élevait à une vue de plus en plus sereine et complète des choses de l'ame. Y a-t-il un point d'appui pour l'homme, et où est-il? A cette question depuis long-temps posée, M. de Biran, éclairé par une première expérience, avait répondu : « Ce point d'appui ne peut se trouver au dehors, les objets passagers du monde qui nous entoure ne sauraient nous donner le repos; » et il inclinait au stoïcisme, à la doctrine qui fait chercher dans la seule force de l'ame, dans le déploiement de la volonté, le point d'appui nécessaire. Au sein des commotions qui amenèrent à deux reprises la chute de l'empire, l'expression des besoins intérieurs de M. Maine de Biran revêtit une nouvelle forme. L'instabilité des choses humaines était écrite dans ces événemens avec des caractères trop visibles pour que son esprit mûri par les années n'en reçût pas une instruction. Pendant les cent jours, ses espérances furent détruites, son avenir se trouva compromis, son présent était incertain. Froissé dans toutes ses convictions, inquiet pour sa famille, il était contraint à chercher, pour y reposer son ame, une pensée fixe, une pensée éternelle. « Pour me garantir du désespoir, écrit-il à cette époque, je penserai à Dieu, je me réfugierai dans son sein. »

Ce recours à Dieu signale un moment décisif dans l'état intérieur de M. de Biran. Dieu, jusqu'ici, n'avait joué aucun rôle dans les théories philosophiques de l'auteur; c'est pourquoi, les joies sensibles lui faisant défaut, c'est à la volonté personnelle seule qu'il s'adressait. Ses recherches, relatives uniquement aux élémens constitutifs de la nature humaine, s'étaient maintenues dans une sphère où les questions religieuses n'apparaissaient pas. L'idée de Dieu ne se manifeste donc pas en premier lieu dans son intelligence pour devenir ensuite l'objet des sentimens de son cœur. Ce fut au contraire le besoin de Dieu qui, faisant irruption dans son ame, appela l'idée de Dieu dans son esprit. Avant d'aborder les conséquences de ce fait capital, il faut fixer notre attention sur les expériences intimes qui furent le résultat de cette vie de Paris dont nous n'avons considéré jusqu'ici que la partie extérieure.

Placé définitivement, après la seconde restauration, au sein du mouvement social de la capitale, le questeur de la chambre fut bientôt entraîné par le tourbillon. Bien que son travail de cabinet ne fût ja-

mais entièrement interrompu, la vie du monde consuma une partie assez considérable du temps dont les affaires publiques le laissaient disposer. D'anciennes habitudes se réveillaient sous l'empire des circonstances, et il se livrait facilement, quitte à s'en faire ensuite des reproches, à son instinct de sociabilité. Un spectateur étranger pouvait le juger dans son élément lorsqu'il se livrait dans un cercle choisi aux charmes de la conversation. Un grand fonds de bienveillance, une politesse exquise, une foule d'aperçus heureux provenant d'un esprit cultivé par la réflexion, lui conciliaient la faveur générale, et semblaient faire de lui un homme du monde dans le meilleur sens de ce mot; mais il payait cher les succès de cet ordre et les jouissances momentanées qu'il pouvait rencontrer dans les salons de Paris. Une voix intérieure lui répétait sans cesse que, tandis qu'il se livrait ainsi au mouvement du dehors, la vie intérieure tendait à s'affaiblir. N'avait-il rien de mieux à faire qu'à user dans des conversations, toujours quelque peu frivoles, des facultés dignes d'un meilleur emploi? Ne lui suffisait-il pas de passer de longues heures dans des corps politiques où il aurait mieux fait de ne pas être, sans consumer encore le reste de son temps dans des réunions insignifiantes? « Pourquoi vais-je dans le grand monde? Est-ce que je suis homme de salon? Quel rapport y a-t-il entre ces hommes et moi? — O misère que cette vie de Paris où je perds tout ce que je vaux! » Ces plaintes remplissent le *Journal;* elles sont d'autant plus vives, que l'auteur semble méconnaître les avantages réels qu'offre sa nouvelle résidence pour le développement de sa pensée. A la solitude de son département Maine de Biran voyait succéder autour de lui le mouvement intellectuel d'une des belles périodes des lettres françaises. Une société philosophique le réunissait, à de courts intervalles, à des hommes tels que MM. Royer-Collard, Ampère, Cousin et Guizot; mais les ressources extérieures étaient de peu de prix aux yeux du philosophe de Bergerac. Un regard persévérant attaché sur les faits de l'ame était pour lui la seule condition de la science.

Un théâtre sur lequel le résultat des travaux de la pensée pouvait se produire avec éclat n'avait rien non plus de propre à le captiver. La gloire n'entrait pour rien dans les motifs qui l'excitaient au travail. Le désir de fixer l'attention des autres lui semblait la disposition la plus contraire à la recherche de la vérité, et il va si loin dans cette conviction, qu'il semble admettre — entre le succès d'une pensée et sa vérité — une opposition absolue. L'éclat que peut répandre au dehors une découverte philosophique lui paraît presque une preuve que la découverte n'est pas réelle, et que l'imagination qui séduit la foule a remplacé chez l'auteur cette réflexion calme et profonde qui n'est jamais appréciée que du petit nombre. Satisfait de penser pour lui-même, il éprouvait donc au moindre degré possible le désir de propager ses idées, d'agir sur les autres, de se faire des disciples. Paris

était certainement un milieu plus convenable que Bergerac pour y fonder une école philosophique; mais fonder une école, c'est à quoi M. de Biran n'a jamais songé. On peut apprécier diversement ce mépris du prosélytisme; ce qui doit honorer sa mémoire, c'est le caractère profondément désintéressé de ses recherches : la vérité lui sembla toujours une suffisante récompense des travaux qu'elle réclame. Faire de sa réputation de métaphysicien un moyen de parvenir dans le monde est une idée qui n'aborda jamais son esprit. Jamais il n'abaissa la science jusqu'à en faire un moyen dans la poursuite d'intérêts d'un ordre inférieur.

La vie de Paris, si bien faite pour les hommes aux yeux desquels la culture de la pensée est avant tout un instrument de puissance ou de renommée, était donc à charge de toutes manières à M. de Biran. Se trouvant déplacé dans les assemblées politiques, déplorant le temps qu'il perdait dans le monde, redoutant les mille distractions de ce centre de mouvement et de bruit, ne demandant rien à ce foyer de gloire intellectuelle, il gémissait sur les liens qui l'enchaînaient à la capitale de la France. Ces liens, il était en son pouvoir de les rompre, il y aspire, il en forme le projet; mais la volonté lui manque : une puissance à laquelle il ne sait résister, une sorte de fatalité inexorable le ramène sans cesse à cette vie de Paris qu'il maudit, et dont il a besoin. Il épuise donc l'expérience du genre de vie auquel il reste comme enchaîné, et d'année en année il acquiert une conviction plus profonde que, dans les corps politiques ni dans les salons, dans les affaires de l'état ni dans la vie du monde, il ne saurait rencontrer cet intérêt calme et constant, ce repos de l'ame, première condition du bonheur.

L'enseignement fut complet et porta ses fruits. Revêtu de charges publiques importantes, jouissant d'une haute considération scientifique auprès des hommes capables de l'apprécier, Maine de Biran n'était pas heureux; un amer sentiment de vide le poursuivait, sa vie morale manquait de base. On ne le voit jamais demander le bonheur à une position plus haute, à de plus grands revenus, à une réputation plus étendue; il sait qu'il ne trouverait dans cette vie que déceptions et mécomptes, il le sait de cette science profonde qui arrête jusqu'aux désirs de l'imagination. Lorsque, fatigné du tourbillon de la société et du tumulte des affaires, il se recueille un moment et laisse ses vœux prendre un libre essor, c'est dans sa terre de Périgord que sa pensée le transporte. Une vie solitaire, des soins consacrés à l'éducation de ses enfans, dont il vivait trop séparé, les joies paisibles de la nature, ses études chéries, dont rien ne viendrait plus le distraire, tels sont les tableaux dans lesquels son ame se complaît. Ce qu'il demande avec le poète, c'est :

... la douce solitude,
Le jour semblable au jour, lié par l'habitude.

Le bonheur que le séjour de la capitale lui refuse, c'est dans la retraite qu'il le place, dans la retraite qu'il a aimée dès sa jeunesse, et qui lui réserve, pense-t-il, des jours de paix et de tranquillité pour le soir de sa vie.

L'automne arrive avec ses loisirs. Libre de quitter Paris, il se hâte de partir; il arrive chez lui, il retrouve sa famille et les souvenirs de ses premières années. La suspension des affaires publiques lui permet de goûter tous les charmes de cette vie retirée qu'il ambitionne. Son cabinet de travail, ses livres, ses manuscrits sont à sa disposition. Hélas! de nouveaux mécomptes l'attendent : la solitude est monotone pour qui a connu une vie animée. Le foyer domestique fatigue quelquefois par sa tranquillité même; le travail de l'esprit procure de douces et nobles joies, mais il est difficile de s'y adonner avec la persévérance nécessaire. On s'agite lors même qu'on est seul avec ses idées; on erre dans une bibliothèque comme dans les rues d'une cité; on se dissipe avec les livres aussi bien qu'avec les hommes. Pour être douce, l'étude doit être paisible, et on ne réussit pas toujours à lui donner ce caractère. Toute disposition n'est pas également propre au travail; il est des heures, des jours où l'esprit, inactif malgré tous les efforts, retombe sur lui-même et s'affaisse dans une désolante langueur; l'étude d'ailleurs donne-t-elle ce qu'elle semble promettre? Si le voile qui couvre la vérité semble se lever un instant, ne le voit-on pas souvent retomber ensuite plus lourd et plus sombre qu'auparavant? La retraite et le travail, pas plus que les agitations de la vie sociale, ne sauraient donner le bonheur. Les affections les plus douces laissent des intervalles vides dans le cœur; les labeurs de l'esprit offrent des jouissances éphémères et souvent trompeuses : il n'y a point là de bases fixes, de mobile permanent, de point d'appui qui mettent l'ame en repos.

Telles sont les plaintes nouvelles du solitaire, qui succèdent à celles de l'habitant de la capitale. Toutefois, si à Paris M. de Biran continue à désirer la solitude, — dans la solitude, tout en ne rencontrant pas ce qu'il cherchait, il ne désire pas la vie du monde : il reconnaît, avec une netteté toujours plus vive, que nous demanderions en vain le repos aux circonstances du dehors, quelle que soit leur nature. Pour être heureux, il faut que la vie soit une, et la sienne se disperse et se dissipe. « Je n'ai pas de base, pas d'appui, pas de mobile constant : je souffre (1). »

Je souffre! telle est la parole qui revient sans cesse sous la plume de l'écrivain comme une sorte de refrain mélancolique. Il a vécu dans le monde, et le monde a laissé son ame vide; il a désiré la solitude, et la solitude a trompé son attente. Sa volonté s'est trouvée faible lors-

(1) *Journal intime*, 1er mai 1817.

qu'il fallait rompre les chaînes dont la vie sociale le chargeait; sa volonté a manqué d'énergie lorsqu'il a fallu régler sa vie dans la retraite. Les jours passent, les années fuient, tout ce qui l'environne est en proie à une mobilité continuelle; son état intérieur varie incessamment, et il n'a pas encore trouvé le repos, il n'a pas rencontré le terrain solide sur lequel il pourrait jeter l'ancre. « Où trouver quelque chose qui reste le même, soit au dehors, soit au dedans de nous? Au dedans, le temps emporte dans son cours rapide toutes nos affections les plus douces. Les sentimens et les idées qui animaient notre vie intellectuelle et morale s'effacent et disparaissent. Les objets changent aussi pendant que nous changeons, et, fussent-ils toujours les mêmes, nous cessons bientôt de trouver en eux ce qui peut remplir notre ame et nous assurer une constante satisfaction. Quel sera donc le point d'appui fixe de notre existence? Où rattacher la pensée pour qu'elle puisse se retrouver, se fortifier, se complaire ou s'approuver dans quelle chose que ce soit (1)? »

A cette question, posée de nouveau et avec toute l'autorité d'une expérience triste et prolongée, l'auteur répond par la pensée sainte que les secousses politiques avaient pour la première fois fait jaillir de son ame avec une certaine énergie, par la pensée de Dieu! Le repos, le mobile constant, la base fixe de l'existence, on ne les trouve pas dans le monde : c'est en Dieu seul qu'il faut les chercher. Dieu, seul être immuable, est aussi le seul qui puisse offrir un but constant, le seul auprès duquel se trouve un repos assuré. Cette pensée pouvait sembler en 1815, au milieu des convulsions politiques, le simple résultat de cet instinct qui fait agenouiller le matelot au sein de la tempête; mais, à mesure que le temps avance, on voit le désir de la vie divine grandir et se fortifier chez Maine de Biran. Le besoin d'appui qu'il éprouvait, besoin dans le principe vague et sans but déterminé, devient d'une manière toujours plus précise le besoin, ou, pour parler avec le psalmiste, *la soif de Dieu.* C'est en 1818 que cette crise se prononce décidément et que les préoccupations religieuses deviennent dominantes. A dater de ce moment, on voit se multiplier les plaintes de Maine de Biran sur sa déchéance intellectuelle et morale. Le jugement qu'il porte sur lui-même devient plus sévère dans la même proportion que la pureté de son idéal augmente, et, par un contraste dont le secret n'échappera pas aux observateurs attentifs de notre nature morale, plus il s'élève, plus il a le sentiment de descendre.

Il est dans notre commune destinée, à nous tous qui traversons cette vie, d'arriver plus ou moins vite au sentiment de la vanité des choses d'ici-bas. Le besoin de l'infini, de l'éternel, le besoin de Dieu, pour

(1) *Journal intime*, 29 août 1819.

employer ce mot sacré dans une acception tout-à-fait générale que l'usage autorise, tel est le résultat assez ordinaire de l'épreuve de la vie pour tous ceux qui évitent le double écueil de la légèreté et du découragement. Cependant ce recours à Dieu, considéré à ce point de vue général, se présente sous plusieurs formes et peut correspondre à des états intérieurs très différens. Tel homme est frappé du contraste entre l'instabilité des choses humaines et l'éternelle majesté de la nature : cette vie générale, toujours la même, immuable, tandis que les hommes passent et que les générations s'écoulent, le remplit d'une admiration religieuse; la force secrète qui préside à la fois aux mouvemens des astres et à la génération de l'insecte est pour lui le Dieu inconnu auquel il dresse un autel dans son ame. Un autre, plus habitué aux abstractions de la pensée, s'attache à la considération de ces lois générales qui président au cours des choses et des événemens; il s'abîme dans la contemplation du plan qui se manifeste dans le monde, et c'est ce plan éternel, cette *idée* souveraine, également dominatrice dans la double sphère de la nature et de l'humanité, qu'il place sur le trône de l'univers. Il n'y a pas d'illusion à se faire à cet égard. Bien qu'il ne bâtisse plus de temples et n'élève plus de statues, l'ancien paganisme n'en subsiste pas moins au sein de nos sociétés modernes. Le panthéisme renouvelle sous des formes différentes, dans le cabinet des savans et dans la demeure de l'homme du peuple, les conceptions antiques; l'adoration de la nature et le culte du destin n'appartiennent pas uniquement à l'histoire.

Des religions semblables diffèrent beaucoup sans doute de l'adoration du Dieu des chrétiens, mais il ne faut pas méconnaître qu'elles placent l'homme dans une condition autre que celle qui lui est faite, lorsque les petits événemens et les mesquines préoccupations de la vie journalière absorbent seuls ses pensées. Il n'est pas sans douceur de se perdre dans la contemplation de cette vie universelle, dont on sent les pulsations dans les battemens de son cœur. Il y a une joie mélancolique à suivre du regard le cours inexorable de la destinée, à s'incliner sans résistance devant cette puissance invincible sous laquelle on voit ses semblables se débattre vainement. Un ordre éternel, une loi immuable, si le cœur ne peut leur offrir que le tribut d'une résignation forcée, fournissent du moins à la pensée un objet fixe, une base qui ne varie pas, et deviennent ainsi la source d'une espèce de repos, de quelque chose qui ressemble à la paix.

Une telle disposition de pensée faisait pressentir dans l'ame du philosophe un changement que des circonstances favorables devaient bientôt précipiter. C'est en 1818 que ces besoins religieux se montrent avec une intensité particulière, c'est à la même époque qu'un élan nouveau et considérable se manifeste dans les idées philosophiques de

M. de Biran. Cet élan doit être attribué en partie au mouvement intellectuel de la capitale, et en particulier aux réunions de la société philosophique où le penseur de Bergerac était jeté.

M. de Biran n'était plus dans la solitude de son département. Royer-Collard l'initiait de plus en plus à la philosophie écossaise, Stapfer lui faisait connaître Kant, M. Cousin enfin développait devant lui cette pensée ardente et vaste, cette vive intelligence des plus hauts problèmes de la science philosophique et de son histoire, qui commençaient à fixer si hautement l'attention sur les cours de la Sorbonne. Ces hommes d'élite appelaient M. de Biran leur maître; ils le nommaient ainsi avec raison, car ils reconnaissaient en lui, au sein de la rénovation de la philosophie française, l'auteur du mouvement le plus spontané, de la seule pensée véritablement originale; ils acceptaient en commun sa polémique victorieuse contre le sensualisme, et tenaient pour définitive la restauration des droits et du rôle de la volonté : utile et glorieux résultat des méditations solitaires du Périgord. Il est bon d'ajouter cependant que le maître devait à ses disciples des connaissances plus étendues, un sentiment plus distinct de l'ensemble des problèmes philosophiques, et par suite une vue plus claire des lacunes de sa théorie.

Cette théorie, nous l'avons vu, s'était renfermée exclusivement dans l'étude des élémens constitutifs de la nature humaine; elle expliquait l'homme par le concours de deux forces différentes et le plus souvent opposées : la vie animale résultant des impressions externes et de l'état de l'organisme, la vie humaine dont la volonté était le centre et l'essence. C'est à cette vie humaine, méconnue par le sensualisme, que M. de Biran rapportait l'origine des idées *supra-sensibles;* là se trouvait le côté faible de sa doctrine. En admettant que l'exercice de la volonté soit la condition de la personnalité, de la conscience même, et par conséquent de la manifestation des idées à la conscience, il n'en résulte pas que ces idées soient produites par la volonté. Elles ne viennent pas non plus des élémens de la vie animale; il faut donc leur chercher une autre origine. Lorsque je pense en particulier à l'infini, à l'éternel, il est manifeste, d'une part, que ces pensées ne procèdent pas des sens, et, d'une autre, que ce n'est pas moi qui les produis volontairement. L'éternité, l'infinitude, sont des conceptions qui me sont imposées, je n'en dispose pas, je ne les crée pas : — d'où viennent-elles? A ces questions, la théorie de l'*Essai* ne fournissait pas de réponse satisfaisante; c'est là qu'était la lacune, M. de Biran l'avait déjà précédemment entrevue. Les objections soulevées par les philosophes qui l'entouraient à Paris, l'examen plus attentif des grands systèmes métaphysiques et de la place qu'ils assignent à ce problème, achèvent de l'éclairer. La science de l'homme elle-même appelle une autre science. Quelle est la source des idées? quelle est tout particulièrement la source des idées

de l'éternel et de l'infini, — en un mot de l'absolu? La question est précise; un mot suffit à la résoudre, et ce mot, M. de Biran l'a déjà prononcé. Les besoins de son ame ont devancé les nécessités de sa philosophie. Le Dieu qu'il a réclamé pour appui de sa vie morale lui apparaît encore comme la seule explication possible de ces idées, que n'expliquent ni l'homme ni le monde, — comme le principe de l'éternel et de l'infini.

Dieu est trouvé, mais quel Dieu? Ce n'est pas seulement la force suprême, la raison éternelle qu'admettent en commun le panthéiste et le chrétien. Un philosophe aux yeux duquel la volonté avait été et continuait à être la condition même de l'intelligence, un philosophe qui tenait la liberté humaine pour la première donnée du sens intime et la plus certaine des vérités, ne pouvait placer sur le trône de l'univers une intelligence sans volonté, ou une force aveugle et fatale. Aussi Dieu est-il bien pour M. de Biran l'être personnel et libre duquel toutes choses dépendent; son Dieu est un Dieu vivant, et il n'hésite pas à déclarer *athées* « ceux qui n'admettent pas la responsabilité de Dieu, alors même qu'ils attribuent la plus haute intelligence ou la pensée infinie à Dieu comme au grand tout (1). » La pensée, la pensée éternelle et suprême est bien pour lui un des attributs de l'Être des êtres; mais ce n'est pas là, à ses yeux, la conception fondamentale. La volonté, la puissance, prennent rang avant l'idée.

Dieu introduit dans une théorie où il n'avait pas de place, ce n'est pas, on peut le comprendre, la simple addition d'un point de doctrine. M. de Biran n'abandonne pas ses vues antérieures; mais la base même de la science est changée. Le monde et l'homme, dans leur action réciproque, ne sont plus désormais que des élémens subordonnés du problème philosophique. Nulle solution n'est complète, si elle ne remonte jusqu'à la source même de toute existence. Le vrai, le bien, le beau, tout ce qui élève la pensée, tout ce qui peut intéresser les ames repose dans le sein de la Divinité. Toute question finit par conduire à cette haute sphère; l'œil ne peut suivre un des rayons qui descendent pour éclairer notre route ici-bas, sans remonter à la source éternelle de toute lumière.

Constater la nécessité de la pensée de Dieu pour la solution des problèmes philosophiques, telle était donc la vue nouvelle qui venait modifier profondément l'exposition des doctrines de M. Biran à la même époque où le besoin de Dieu se faisait sentir à son ame avec une vivacité particulière. De nouvelles perspectives se dévoilaient maintenant à sa pensée. Après avoir approfondi avec une sagacité laborieuse et patiente les faits de la nature humaine et les rapports du physique et du moral, il était en voie d'étendre l'horizon de ses recherches et d'em-

(1) *Journal intime*, 1er mars 1821.

brasser, dans un vaste système, les rapports de l'homme et du monde avec le Créateur. C'était aborder les problèmes agités par ces écoles célèbres dont il venait de prendre une connaissance un peu plus complète que par le passé; c'était aussi abandonner l'observation directe et immédiate pour donner une plus haute importance à l'enchaînement logique des idées. Cette voie ne fut pas celle de M. de Biran. L'homme arrêta chez lui l'essor du logicien, et un instinct impérieux le retint comme enchaîné à ces faits du sens intime, constant objet de ses études. Entre toutes les questions nouvelles qui purent traverser son esprit, une seule le captiva, une question pratique, et qui était, avant tout pour lui, une question personnelle : — Quels étaient les rapports de son ame avec ce Dieu dont il venait de reconnaître la place souveraine?

Savoir que Dieu pouvait seul lui prêter un appui qu'il avait appris à ne plus espérer du monde ne suffisait pas en effet. Cet appui, à quel titre et dans quel sens devait-il lui être accordé? Dieu, auteur éternel de tout ordre et de tout bien, offrait à sa volonté un but immuable, élevé au-dessus de toutes les variations de la sensibilité, de tous les accidens de la fortune. Poursuivre ce but invariablement, c'était trouver cette base fixe si ardemment souhaitée, et par conséquent ce repos, objet de tant de désirs; mais la volonté suffit-elle à cette tâche? Dieu, qui l'a créée, s'est-il borné à lui donner une règle à suivre, et doit-elle, ne comptant que sur elle-même, suivre cette règle par son propre effort? ou bien le Dieu notre créateur continue-t-il à être auprès de nous? veut-il subvenir à notre faiblesse et nous communiquer une force que nous ne trouvons pas dans notre seule nature? La vie est, dans tous les cas, une lutte; mais est-ce avec notre propre force que nous devons soutenir le combat ou avec une force étrangère? Que pouvons-nous seuls? que devons-nous attendre de Dieu? Telle est l'alternative qui se pose à la pensée de M. de Biran.

Cette question est celle du stoïcisme ou de l'Évangile, car la croyance en un Dieu personnel et créateur, lorsqu'on admet, du reste, que l'homme, une fois créé, ne doit s'appuyer que sur lui-même, ne modifie en rien dans son essence la morale du Portique. Ne compter que sur soi, c'est la doctrine des disciples de Zénon. Appeler la grace de Dieu, c'est l'espérance des chrétiens. Maine de Biran a une vue très nette de sa situation; il sait que sa pensée oscille entre la plus noble école de l'antiquité et les promesses de Jésus-Christ. Nous l'avons vu, répudiant la triste morale du sensualisme, s'avancer vers les doctrines stoïciennes. La question était de savoir maintenant s'il en resterait à ce point de son développement, ou si les tendances chrétiennes prévaudraient définitivement dans son ame. Les deux élémens de la lutte qui s'établissait ainsi dans sa pensée lui étaient également connus. C'est à la lecture de Marc-Aurèle qu'il paraît avoir dû principalement sa connaissance du stoïcisme. L'esprit de cette école lui était au reste

révélé, ainsi qu'on l'a vu, par la tendance de ses propres doctrines. D'un autre côté, il avait eu l'occasion de réparer cet oubli des enseignemens du christianisme qui trop long-temps avait été son partage. L'étude de la Bible lui avait fait puiser à la source la connaissance de la doctrine révélée. Il nous apprend lui-même que, en 1815 déjà, il commençait chacune de ses journées par la lecture d'un chapitre de l'Écriture-Sainte, habitude probablement contractée à cette époque même sous l'empire des impressions que l'ébranlement de la société avait produites dans son ame. Plus tard, on le voit continuer un commentaire sur l'Évangile de saint Jean, commentaire que son jeune ami Loyson avait entrepris et lui avait légué en mourant. Pascal avait souvent fourni un texte à ses méditations. Il commence par le combattre; mais, en le combattant, il apprend à le connaître, et finit par se rapprocher de lui. Toutefois l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Œuvres spirituelles* de Fénelon sont les deux livres dans lesquels il semble avoir rencontré l'expression des vérités chrétiennes qui répondaient le mieux aux instincts de son cœur et aux besoins de son esprit. Quelques relations personnelles contribuèrent enfin à fixer sa pensée sur les vérités révélées et à lui en faire apprécier la valeur. Stapfer surtout lui apprit par son exemple qu'une foi sincère et un zèle actif pour la propagation de l'Évangile pouvaient se rencontrer dans une intelligence cultivée et éprise d'un vif amour pour les spéculations philosophiques. C'est donc en toute connaissance de cause que M. de Biran était mis en demeure de choisir entre la philosophie stoïcienne et la foi des chrétiens.

La question ne se présente pas toujours à lui sous un jour identique, elle semble même quelquefois s'évanouir à ses yeux. Ces deux doctrines, qui s'offrent l'une et l'autre à l'homme comme un point d'appui, comme un moyen de bonheur, lui paraissent alors n'être point opposées, et présenter au contraire une même vérité sous deux faces un peu différentes. Qu'on en appelle au Portique ou à l'Évangile, qu'importe? Ne trouve-t-on pas des deux parts une proscription égale de la recherche des jouissances sensibles et de l'entraînement des passions? Cette manière de voir qui supprime le problème traverse parfois l'esprit de Maine de Biran, mais il ne s'y arrête jamais d'une manière définitive. Plus il cherche sa voie avec une attention sévère, plus il saisit fortement le contraste entre ces deux tendances, dont l'une porte l'homme à placer en lui-même tout son espoir, tandis que l'autre le pousse à s'abandonner à une force plus haute que la sienne et à y chercher tout son appui. C'est vers le christianisme qu'il s'avance; des motifs de plus en plus impérieux l'éloignent des stoïciens. Il se demande si l'homme des stoïciens est bien l'homme réel, et l'expérience lui répond que, pour accomplir le bien, il ne suffit pas de le connaître; avec la vue la plus claire du devoir, la volonté retombe souvent sur elle-même dans le sentiment intime de sa faiblesse, car l'impulsion qui

nous fait agir est autre chose que l'idée que telle action est bonne, et la raison ne suffit pas pour fournir des motifs à la volonté. C'est là sans doute une condition misérable, mais cette misère est réelle; la question n'est pas de décider ce que l'homme pourrait être, mais de fournir à l'homme tel qu'il est les secours qui lui sont nécessaires. Or, ces secours, le stoïcisme ne les offre pas; il ne nous donne pas d'appui, parce qu'il méconnaît notre faiblesse; « il est bon pour les forts, mais non pour les faibles, les pécheurs et les infirmes (1). » Il est fait pour un homme imaginaire et abandonne l'homme réel à toutes les infirmités de sa nature. Quelle ressource encore attendre dans la souffrance, comme partage de l'humanité, de cette doctrine orgueilleuse? Une triste et froide résignation est tout ce qu'elle nous enseigne; mais cette résignation est encore une souffrance. Ce qu'il nous faut pour soulager la douleur, c'est un moyen de nous la faire accepter, d'obtenir de nous une adhésion libre, joyeuse même, aux intentions mystérieuses de la puissance qui nous afflige.

Ce secours cherché par la volonté défaillante, cette adhésion du cœur à la souffrance, supposent un sentiment commun : l'humilité, et se résument dans un seul acte : la prière. La prière et l'humîlité, tels sont les caractères spéciaux et distinctifs de la doctrine chrétienne. La prière est à la fois un appel de la grace qui fortifie et un abandon filial de l'homme aux desseins, quels qu'ils soient, d'une providence miséricordieuse. Ainsi, lorsque Biran s'écrie : «Oh! que j'ai besoin de prier!» ou lorsqu'il trace dans son *Journal* les lignes suivantes : « Journée de bien-être, de calme et de raison, effet de la prière! » il porte la sentence de condamnation du stoïcisme, car le stoïcien ne prie jamais.

Ce que le stoïcisme refuse, l'Évangile le promet, et c'est conduit par le besoin de la grace que M. de Biran s'avance vers Jésus-Christ. Est-il besoin de rappeler que ce ne sont pas là pour lui des conceptions théoriques et de simples vues de l'esprit? Cette insuffisance de la volonté livrée à elle-même, il en a fait pour son compte la triste expérience. C'est lui qui a constaté que la vue la plus claire du devoir ne suffit pas à nous le faire accomplir, lui qui a senti que la doctrine des forts n'est pas celle qui nous convient, lui qui a éprouvé qu'une résignation sans confiance et sans amour ne saurait briser l'aiguillon de la douleur. Chacune des vérités qu'il découvre, il la conquiert au prix d'une espérance déçue, d'un froissement de cœur, d'une heure de découragement ou d'angoisse. Le raisonnement, les habitudes spéculatives sont des écueils plutôt que des secours dans le chemin sur lequel il s'avance; c'est le cours naturel de la vie qui l'amène, par une voie lente et souvent douloureuse, aux promesses et aux espérances de la foi des chrétiens. Du reste, on serait dans l'erreur, si l'on supposait

(1) *Journal intime,* 20 octobre 1819.

qu'il marche par des degrés précis et comme à pas comptés vers le but auquel il tend. Il hésite, il s'arrête, il recule même, et ce n'est qu'en considérant des périodes de quelque étendue qu'on discerne, au milieu de ses incertitudes et de ses chutes, la direction toujours plus claire de sa pensée, ou, pour mieux dire, le courant toujours plus marqué de son ame. Son développement religieux rencontre plus d'une entrave. Cette constante habitude de réflexion, préservatif inefficace contre les rechutes, devient elle-même la source d'obstacles à ses progrès, plus sérieux peut-être que ceux qui naissent des influences mondaines. Tout lui devient matière à problème. Il éprouve dans son état intérieur les bienfaits de la religion, des lueurs de calme et de paix lui sont accordées; mais est-ce là véritablement le don de la grace, l'accomplissement des promesses divines? Cet instant de joie, cette heure douce et paisible, ne faut-il pas les attribuer à une circonstance toute physique, à un état exceptionnel des fonctions de la vie? Est-ce Dieu qui agit? est-ce le simple résultat de l'organisme? Il prie, et il a dû à la prière une journée de calme, de raison et de paix. C'est un fait à examiner. Il faudrait considérer les effets psychologiques de la prière. D'où provient son efficace? La force obtenue est-elle vraiment un don surnaturel? N'est-ce point une simple réaction de l'ame opérant sur elle-même dans des conditions déterminées?.... Ainsi tout fait soulève une question, toute question suscite un doute. Combien de fois, en parcourant les pages du *Journal intime*, on souhaite à l'auteur une foi plus simple! Combien de fois on est presque tenté de regretter cette habitude d'analyse qui vient se poser en travers du chemin de l'ame! Il semble quelquefois que l'on ait affaire à un physiologiste qui refuse de prendre sa nourriture avant de l'avoir décomposée pour en reconnaître les élémens.

Cet instinct scientifique, qui avait fait les succès de l'auteur dans les travaux de la pensée, vient traverser à un autre titre encore son développement religieux. La dissipation et la légèreté d'esprit sont fort opposées sans doute aux dispositions qui rapprochent l'homme de Dieu; mais tout a ses abus, et l'habitude de la réflexion sur soi-même, de l'analyse détaillée de ses impressions et de ses mobiles, ne doit pas dépasser certaines limites pour demeurer salutaire. Il arrive qu'en s'observant trop, on finit par regarder au lieu d'agir; on consume dans ce travail de la pensée des forces qui font ensuite défaut, lorsque les luttes de la vie les réclament. Le désir de se rendre compte de tout ce qui se passe dans l'ame devient-il une préoccupation dominante, la curiosité de l'esprit finit par acquérir un tel empire, que la conscience s'émousse. Le bien et le mal s'égalisent en quelque sorte comme étant l'un et l'autre des objets d'un intérêt pareil. On se sait gré de se connaître si bien, on éprouve même une sorte de joie orgueilleuse et secrète à n'être pas la dupe de mobiles mauvais que l'on juge tout en

s'y abandonnant, et auxquels on s'abandonne peut-être d'autant plus facilement qu'on éprouve quelque plaisir à les juger. D'ailleurs, s'observer sans cesse, même pour se condamner, c'est encore se faire le propre centre de ses pensées, c'est encore une manière de s'occuper de soi et de se complaire en soi. L'analyse de son propre cœur peut donc être nécessaire pour amener une crise à un moment donné, pour éclairer l'homme sur son état moral, le détourner de la poursuite de biens trompeurs et lui faire sentir le besoin du secours divin; mais, si elle continue à prédominer, si elle devient le fond de la vie intérieure, elle détourne cette vie de sa direction légitime, elle retient l'ame captive en elle-même, elle la maintient dans la région de l'inquiétude et du trouble, l'empêchant de trouver son repos dans un abandon filial à la volonté de Dieu. Maine de Biran avait trouvé dans la lecture de Fénelon, l'un de ses auteurs favoris, l'expression réitérée de ces vérités; mais il s'était instruit surtout à cet égard par les difficultés qu'opposaient à son avancement spirituel ses habitudes méditatives. Aussi, après avoir écrit en 1795 : « Je crois que le seul qui soit sur la route de la sagesse ou du bonheur, c'est celui qui, sans cesse occupé de l'analyse de ses affections, n'a presque pas un sentiment, pas une pensée dont il ne se rende compte à lui-même; » en 1821, après une expérience de vingt-six années, il trace les lignes suivantes : « L'habitude de s'occuper spéculativement de ce qui se passe en soi-même, en mal comme en bien, serait-elle donc immorale? Je le crains, d'après mon expérience. Il faut se donner un but, un point d'appui hors de soi et plus haut que soi, pour pouvoir réagir avec succès sur ses propres modifications. »

Au travers de tant d'obstacles, l'idéal chrétien apparaît de plus en plus nettement à son esprit. Si on ne rencontre pas, il est vrai, dans le *Journal,* à l'égard des vérités chrétiennes, l'expression d'une conviction proprement dite, les aspirations, les désirs, les vues qui se dirigent de ce côté y abondent et se multiplient à mesure que le temps avance; le mouvement est visible, et on ne peut en méconnaître la direction. Le besoin d'appui était devenu chez M. de Biran le besoin de la grace, et le besoin de la grace avait naturellement dirigé ses regards vers celui qui en a fait la promesse. C'est là le trait caractéristique et tout-à-fait prédominant de son développement religieux. A cette vue fondamentale s'en joint une autre qui occupe le second rang. Jésus-Christ résume dans sa personne tous les traits de l'existence supérieure, de la vie divine à laquelle nous pouvons aspirer. Celui qui a fait la promesse de l'Esprit saint est en même temps, dans sa vie et dans sa mort, le type accompli de l'idéal qui convient à l'homme dans les conditions de son existence ici-bas. Ces deux élémens, les secours promis, l'idéal réalisé, sont à peu près les seuls que Maine de Biran

saisisse dans l'ensemble des dogmes chrétiens; l'idée du pardon n'a pas de place dans son esprit. Dans les dernières lignes de son *Journal*, il invoque sans doute le divin *médiateur;* mais ce médiateur n'est pas celui qui se place entre le coupable et le juge, c'est l'ami qui empêche l'homme de succomber sous le poids de la solitude.

Cette espèce d'oubli d'une doctrine aussi capitale dans l'économie générale de la vérité chrétienne n'est point un accident dans la pensée de M. de Biran, c'est le résultat de l'ensemble de son développement intérieur. Dans ses profondes analyses de l'homme, il n'avait jamais fixé ses regards avec quelque soin sur l'obligation morale et sur la responsabilité qui en est la conséquence. La position des problèmes qu'il agitait ne dirigeait pas son attention de ce côté, et sa constitution personnelle avait éveillé son intérêt sur les rapports de l'ame avec l'organisme plutôt que sur les rapports de la volonté avec la loi du devoir. Lorsqu'il dirige sa pensée sur la morale, ce qui le préoccupe, c'est la beauté d'une vie ordonnée, paisible, conforme aux lois de la raison et de l'harmonie, par opposition à une vie agitée, sans base fixe, dominée par des passions inquiètes et mobiles; c'est encore la douceur et la convenance des sentimens bienveillans et cette harmonie des hommes entre eux qui résulte d'une affection réciproque; il va même jusqu'à identifier la conscience morale avec la sympathie qui unit les hommes entre eux. Toutefois le devoir dans sa sévérité majestueuse, le devoir qui oblige et qui condamne, ce fait que Kant posait à la base de toute sa doctrine, le philosophe français ne l'avait jamais regardé en face, et par suite n'en avait pas apprécié toute la portée. Il déplorait donc la faiblesse de la volonté plutôt que ses fautes, et la misère d'une vie subordonnée aux impressions extérieures et aux mille variations de la sensibilité interne plutôt que le caractère coupable d'une existence étrangère à l'observation des lois divines. « Mon Dieu ! s'écriait-il dans les angoisses qui présageaient sa dernière maladie, délivrez-moi du mal, c'est-à-dire *de cet état du corps* qui offusque et absorbe toutes les facultés de mon ame (1) ! » Faiblesse, misère, c'est donc là ce qu'il découvre avec douleur en lui et dans ses semblables, non le péché proprement dit, la transgression de la loi divine.

M. de Biran arrive ainsi à la *grace* sans avoir passé par l'intermédiaire de la *loi*. On comprend dès-lors pourquoi l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Œuvres spirituelles* de Fénelon étaient ses lectures de prédilection. Ces ouvrages, en effet, supposent le dogme chrétien bien plus qu'ils ne l'exposent et se rapportent d'une manière presque exclusive aux opérations de l'esprit de Dieu dans l'ame du croyant. Cette action de Dieu et les états intérieurs qui en sont la conséquence sont

(1) *Journal intime*, 27 mars 1824.

la seule partie du domaine de la religion qui se prête à une observation directe et immédiate, parce que la conscience même de l'individu en est le théâtre. C'était un nouveau motif pour que les faits de cet ordre fussent de la part de M. de Biran l'objet d'une préoccupation exclusive. Abordant les questions religieuses, nouvelles pour lui, il était conforme à tous ses antécédens de se placer sur le terrain du sens intime et de s'y renfermer. La doctrine du pardon qui lui avait échappé, parce que le fait du devoir ne l'avait pas suffisamment préoccupé, lui échappait donc encore à un autre titre. L'existence réelle d'un sauveur est un fait extérieur au croyant, bien qu'en relation intime avec sa conscience, un fait historique, produit de la libre volonté du Dieu de miséricorde. Lorsqu'on y croit, on éprouve en soi-même les conséquences de cette foi; mais le fait auquel on croit, on ne l'éprouve pas, le sens intime tout seul ne saurait jamais l'atteindre. Or, Maine de Biran était toujours porté à constater ce qu'il éprouvait bien plus qu'à croire ce qui pouvait se passer hors de lui. Le pardon accepté rentrait beaucoup moins dans son point de vue que la grace immédiatement sentie. Une lacune considérable subsiste donc dans sa conception du christianisme; je dis une lacune, non une négation. On ne le voit pas, en effet, se placer en présence de l'enseignement de l'église pour en accepter une partie et en rejeter une autre; il ne se refuse pas à la doctrine du pardon, il semble ne pas l'apercevoir.

Ce n'est ici qu'une face particulière d'un caractère plus général de la religion de Maine de Biran. Cette religion repose tout entière sur les expériences intérieures et les faits de sens intime, sans aucune base extérieure historique, sans aucun élément *objectif,* pour employer un terme que l'usage a consacré; elle est exclusivement un rapport personnel entre Dieu et lui, rapport dont la seule conscience est le théâtre. Jésus-Christ s'offre comme un idéal que la conscience accepte; mais l'Homme-Dieu est-il venu dans le monde? faut-il voir en lui un être réel qui a paru sur la terre, manifestation de la miséricorde éternelle? sa venue et sa mission reposent-elles sur des témoignages authentiques? peuvent-elles être appuyées sur des preuves appréciables par la raison? — Ce problème est nul à ses yeux, il ne l'aborde pas; il ne paraît attacher aucune importance à ce qu'on est convenu d'appeler les preuves extérieures de la religion.

Il semble avoir été fortifié dans cette tendance purement *subjective* par les efforts d'écrivains illustres qui tentaient de ramener les peuples à la religion, soit au nom des intérêts de la société et en faisant appel aux préoccupations politiques, soit au nom des souvenirs et en s'appuyant sur les prestiges de l'imagination. Telle était l'œuvre accomplie dans un sens par l'auteur du *Génie du christianisme*, et dans l'autre, par MM. de Bonald et Lamennais. Ces tentatives de restauration reli-

gieuse avaient un caractère trop extérieur pour ne pas inspirer quelque répulsion à un homme dont le développement était aussi profondément individuel que l'était celui de M. de Biran. Dans ces brillantes théories, dans ces élans d'imagination, dans ces appels éloquens et souvent sublimes à des mobiles puissans, mais étrangers à la sphère propre de la conscience, il ne rencontrait nulle part l'expression des besoins qui l'avaient conduit à invoquer le Dieu de grace et de paix. Les lignes suivantes semblent dictées par le sentiment de l'opposition absolue qui existait entre la voie qui était la sienne et celle dans laquelle se trouvaient engagés les écrivains que je viens de nommer. « Ce n'est pas par l'imagination et les passions, mais par la réflexion et le sens intime qu'on ramènera les hommes de notre siècle à la morale et à la véritable religion. » Il n'éprouvait pas non plus ce besoin d'autorité doctrinale qui formait, avec les considérations tirées de l'ordre social, la source principale à laquelle MM. de Bonald et de Lamennais puisaient leurs argumens. Le point d'appui qu'il réclamait pour son cœur et sa volonté était tout autre chose que cette règle fixe que désirent pour leurs pensées les intelligences travaillées par le doute. Son point de vue lui permettait de se concentrer dans la considération pure et simple des phénomènes dont l'ame est le théâtre.

C'est bien là, en vérité, le terrain nécessaire à des convictions religieuses véritablement solides; mais la foi chrétienne, bien qu'elle s'appuie avant tout sur ces dispositions intérieures qui seules la rendent efficace, n'en est pas moins dans sa plénitude la rencontre de deux classes de faits d'ordre différent. L'œuvre de Dieu, dans les ames, a pour condition et pour moyen une œuvre de Dieu extérieure à l'individu. Cette œuvre de Dieu extérieure à l'individu est l'objet de la foi, et la notion même de la foi s'évanouit lorsqu'on la dépouille d'un objet extérieur. C'est parce que Jésus-Christ est venu dans le monde qu'il y a des chrétiens. Or, la venue de Jésus-Christ au monde est un fait objectif, le résultat d'une volonté divine qui devient sans doute le principe d'où découle l'état de l'ame du croyant, mais qui ne saurait être confondu avec cet état. La foi religieuse se compose donc de deux élémens bien distincts, bien qu'intimement unis : un *sentiment,* personnel de sa nature, et une *croyance,* qui transporte l'ame hors d'elle-même, la plaçant en face d'une intervention de Dieu et de toutes les conséquences qui en résultent. Le sentiment, sans doute, incline l'ame à la croyance, de même que la croyance, à son tour, est l'origine de sentimens nouveaux, de telle sorte que les vérités religieuses ne sont pas susceptibles d'une démonstration purement extérieure, d'une démonstration exclusivement historique ou rationnelle; mais, d'un autre côté, la démonstration existe dans une certaine mesure et concourt à mettre le croyant en présence de l'objet de la foi. La vérité du christianisme

peut être rendue au moins probable aux yeux de la raison, et, ce qu'il importe surtout de remarquer, l'homme qui accepte la réalité de la révélation divine se trouve par là en présence d'un ensemble de vérités et de promesses qui s'imposent à l'adhésion de son esprit, indépendamment des variations de son sentiment intérieur, parce que la révélation s'est produite comme un fait historique hors de la sphère de la conscience individuelle. Les vérités chrétiennes agissent sur moi avec une intensité dont le degré varie; mais, au sein même de cette variation, je continue à savoir que ce sont des vérités : elles ne cessent jamais d'être à mes yeux une *autorité légitime.*

On ne peut supprimer l'un de ces deux élémens, — l'un extérieur, l'autre interne, — sans que les bases de la vie religieuse ne soient profondément ébranlées. La valeur du fait intérieur est-elle méconnue, il ne reste qu'une croyance pure, qui ne sort pas de la région de l'intelligence et ne saurait agir sur la vie pour la transformer. Concentre-t-on toute la religion dans les seuls sentimens de l'ame en élaguant la croyance, on tombe dans des inconvéniens tout aussi graves : une sorte de vague mysticisme, qui repose tout entier sur des états individuels et passagers, prend la place de la foi. Les sentimens, et même les plus élevés, sont mobiles et variables par leur nature; on ne peut rien construire de fixe sur un terrain aussi mouvant. Chez celui qui ne croit qu'en raison de ce qu'il éprouve, un ralentissement de zèle devient un doute, la froideur de l'ame est presque une négation, et la vérité, flottant au gré d'impressions fugitives, ne peut devenir l'objet d'une conviction proprement dite. La philosophie de M. de Biran avait débuté par la seule étude des phénomènes intérieurs; il en était venu à reconnaître la nécessité d'élargir ce terrain trop étroit. Après avoir essayé d'appuyer ses idées sur le seul fondement du *moi* individuel, il avait reconnu qu'elles n'avaient de base solide qu'au sein de Dieu, l'existence suprême. De même, les sentimens intérieurs du chrétien s'offrent d'abord à lui comme constituant le christianisme tout entier; si sa carrière eût été plus longue, il en serait venu sans doute à reconnaître aussi la nécessité de sortir de ce point de vue insuffisant pour rétablir dans sa place légitime l'élément extérieur de la religion révélée.

Les vues de M. de Biran sur le christianisme étaient donc incomplètes, mais profondément sérieuses, parce qu'elles étaient dans son esprit le reflet des besoins les plus impérieux de la conscience. Il se sentit appelé, non à leur faire une place à part, mais à leur subordonner la chaîne entière de ses pensées. Le mur de séparation que l'on est convenu d'élever entre la religion et les recherches purement rationnelles ne pouvait subsister à ses yeux. Il avait déjà indiqué ce point de vue dans un examen, demeuré inédit, des opinions de M. de

Bonald. Il traçait alors une ligne de démarcation très prononcée entre des vérités qui procèdent du dehors et s'imposent par voie d'autorité — et une science personnelle qui résulte avant tout des expériences que chacun peut faire en dedans de soi-même. C'était séparer la religion et la philosophie au point de vue de la méthode, et c'est ainsi que l'on procède d'ordinaire; mais cette distinction, si nette en apparence, n'a point la valeur qu'un examen superficiel peut lui faire accorder. Que les dogmes chrétiens, en effet, soient enseignés du dehors à l'individu, et s'imposent avec autorité à l'adhésion de son esprit dès le moment qu'il croit à leur origine, — c'est ce qui ne fait pas et ne peut pas faire question; mais ces dogmes répondent à des nécessités du cœur et de la conscience qu'ils viennent satisfaire, nécessités qui se laissent observer directement, et de plus, ils produisent dans l'ame qui les accepte des effets immédiatement observables aussi. Se refuser à l'examen des faits de cet ordre, ce serait suivre une voie analogue à celle d'un philosophe qui prétendrait étudier l'esprit humain dans sa pureté absolue, sans faire mention d'aucun des phénomènes qui résultent de ses rapports avec des existences étrangères. Une telle étude cependant ne pouvait être qu'une vaine et stérile abstraction. Pour étudier l'homme, il faut bien le considérer au moins dans ses relations avec le monde matériel qui l'environne. On note avec soin l'impression que les corps produisent sur lui, les sensations douces ou pénibles qu'ils lui envoient; mais, si les vérités religieuses produisent dans son ame des effets particuliers, s'il est placé par les conséquences de sa foi dans des états spéciaux, comment ne pas en faire mention? Si l'homme trouve dans les promesses évangéliques des consolations qu'il ne rencontre pas ailleurs, s'il reçoit dans la prière une force qui lui faisait défaut, une science de l'homme qui passerait sous silence les faits de cet ordre ne serait-elle pas étrangement mutilée? Ce serait une pauvre philosophie, en vérité, que celle qui se condamnerait à garder le silence sur les développemens les plus élevés de la vie humaine par le motif que ces développemens se rattachent à des vérités que la raison toute seule n'a pas découvertes.

Maine de Biran, conduit par des considérations de cette nature, fut amené à négliger la distinction reçue entre la religion et la philosophie pour ne laisser subsister qu'une science unique, celle de la réalité telle qu'elle est, science qui n'est pas le domaine spécial du philosophe ou du croyant, mais le domaine de l'homme, de l'homme qui reste le même, soit qu'il raisonne, soit qu'il croie. Il dut, par suite, modifier assez profondément l'exposition antérieure de ses doctrines. L'*Essai sur les fondemens de la psychologie* était demeuré en manuscrit dans son portefeuille depuis 1813. Souvent il l'avait retouché, mais un désir continuel d'amélioration et les préoccupations de sa carrière po-

litique ne lui avaient pas permis de le donner au public. Lorsque les idées religieuses commencèrent à prendre une place importante dans son esprit, il crut peut-être pendant un temps qu'il suffirait de faire quelques additions à son ouvrage; mais, en 1823, il éprouva le besoin de le remanier complétement pour le mettre en harmonie avec ses pensées nouvelles. Dans l'*Essai*, il avait profondément distingué deux élémens dans notre nature : une vie inconsciente, ayant ses lois dans lesquelles aucun élément de volonté n'intervient; une vie proprement humaine, dont la conscience est le caractère et dont la volonté est l'agent. La destination de l'homme lui paraissait alors se résumer dans le triomphe de la volonté sur les élémens d'une existence inférieure. Maintenant, sans rejeter les bases de cette analyse, il la trouvait insuffisante. Un élément nouveau en effet, le rapport de l'homme avec l'esprit de Dieu, lui était apparu, et cet élément réclamait une place telle que toute l'économie de la construction philosophique précédente s'en trouvait modifiée. Le secours accordé par Dieu à l'homme étant admis, la grace acceptée, il en résultait deux conséquences d'une importance égale : la première, que la volonté ne triomphe pas seule dans la lutte entre les penchans, mais doit être soutenue par une force supérieure; la deuxième, que le but dernier de la volonté n'est pas de se posséder elle-même et de se complaire dans son triomphe, mais de se donner à Dieu tout entière. Dieu en effet, puisqu'il est l'appui de l'ame, la force de sa faiblesse, devient par là même sa seule fin légitime. La volonté, ne se soutenant que par la grace, se doit au Dieu dont cette grace procède. A l'époque de la rédaction de l'*Essai,* M. de Biran disait avec Fénelon : « Nous n'avons rien à nous que notre volonté; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie; les richesses nous sont arrachées par la violence; les talens de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous, c'est notre volonté. » Il ajoutait plus tard avec le même auteur : « Aussi est-ce elle (la volonté) dont Dieu est jaloux, car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions et que nous en demeurions propriétaires, mais afin que nous la lui rendions tout entière, telle que nous l'avons reçue et sans en rien retenir (1). »

Le triomphe de la volonté sur la nature sensible, qui était précédemment le terme et le but du développement humain, n'était donc plus maintenant qu'un moyen; l'abandon de la volonté à Dieu devenait le but final. L'*Essai* passait sous silence le fait capital dans lequel se résume la destination légitime de la créature humaine. Cette vue nouvelle présida au plan des *Nouveaux Essais d'anthropologie;* tel était le titre du dernier écrit dans lequel M. de Biran entreprit de déve-

(1) *Œuvres spirituelles. — Conformité à la Volonté de Dieu.*

lopper sa pensée. Cet écrit répartissait dans trois vies différentes l'ensemble des faits que présente notre nature, envisagée dans les degrés successifs de son développement normal et complet.

La première vie, ou *vie animale,* est régie par les impressions de plaisir ou de douleur dont la machine organisée est l'occasion; elle est le siége des passions aveugles, de tout ce qu'il y a en nous d'inconscient et d'involontaire : c'est l'état de l'enfant en bas âge avant le premier éveil de la conscience, l'état dans lequel nous retombons toutes les fois qu'abdiquant le gouvernement de nos destinées, nous acceptons le joug des penchans organiques qui constituent notre tempérament. Les états de sommeil, d'aliénation mentale et autres analogues trouvent ici leur place.

La seconde vie, ou *vie de l'homme,* commence à l'apparition de la volonté et de l'intelligence, dont un premier déploiement de la volonté est la condition. Les idées et la parole s'ajoutent aux instincts, et la force personnelle entre en combinaison avec ces instincts, lutte avec eux ou s'abandonne plus ou moins à leur impulsion : il y a conflit entre deux puissances d'ordre différent; les penchans inférieurs subsistent et font sentir encore leur empire, tandis que la raison entrevoit une sphère plus élevée, une vie meilleure.

La troisième vie est la *vie de l'esprit.* La volonté, au lieu de chercher un point d'appui en elle-même, s'abandonne à l'influence supérieure de l'esprit divin; la lutte cesse alors. L'homme, identifié autant qu'il est en lui avec la source éternelle de toute force et de toute lumière, trouve la joie et la paix dans le sentiment de son union intime avec son Dieu. L'animalité est vaincue, le triomphe de la vie divine assuré.

L'*effort* est le caractère distinctif de la deuxième vie; c'est à l'*amour* qu'il est réservé d'élever l'homme à la troisième. « Le véritable amour consiste dans le sacrifice entier de soi-même à l'objet aimé. Dès que nous sommes disposés à lui sacrifier invariablement notre volonté propre, si bien que nous ne voulons plus rien que lui et pour lui, en faisant abnégation de nous-mêmes, dès-lors notre ame est en repos, et l'amour est le bien de la vie (1). » L'homme est donc placé dans une position intermédiaire entre Dieu et la nature. En s'abandonnant à ses appétits et à toutes les impulsions de la chair, il subit la loi des forces naturelles et trouve une sorte de triste repos dans l'unité d'une vie purement animale. En s'abandonnant sans réserve à l'influence de l'*esprit-amour,* il trouve dans l'abnégation de sa volonté propre la joie du renoncement et parvient à la paix dans l'unité de la vie divine. Dans l'état moyen, où l'homme lutte contre les impulsions sensibles sans

(1) *Journal intime,* juin 1822.

s'abandonner à la puissance supérieure de l'esprit divin, se trouve la région des luttes, du trouble et de l'inquiétude.

Si l'on se rappelle que l'auteur de cette théorie ne possédait pas dans des croyances religieuses précises une règle invariable propre à le préserver des excès de sa propre pensée, on comprendra facilement qu'il pût tomber par momens dans les abus d'un mysticisme intempérant. Aussi lui arrive-t-il quelquefois de sacrifier cette liberté humaine qu'il avait si hautement défendue à cette vue exagérée et fausse de la doctrine de la grace, dont il avait fait jadis une objection contre le christianisme. Il lui arrive de présenter comme « le plus haut degré où puisse atteindre l'ame humaine » l'état où, absorbée en Dieu, « elle perd même le sentiment de son *moi* avec sa liberté. » Cette tendance se fait jour plus d'une fois dans les fragmens de la dernière période. Ce n'est pas là cependant le point de vue habituel de Maine de Biran. Le plus souvent il reconnaît que l'homme et Dieu concourent, dans une union mystérieuse, à la délivrance de l'ame; il constate que l'effort et la prière, qui est encore un effort, sont les conditions imposées à celui qui aspire à la vie de l'esprit. Il sait que Dieu se découvre à ceux qui le cherchent, qu'il nous faut tendre à la foi par la pratique de la volonté divine, et appeler la grace par la pureté de la vie. S'il reproche aux stoïciens d'attribuer à la volonté une puissance qu'elle n'a pas, et de placer dans la deuxième vie, siége d'un trouble continuel, une paix imaginaire,— d'un autre côté, réagissant contre une tendance à laquelle il cède quelquefois, on le voit reprocher au quiétisme de supprimer l'homme même en faisant abstraction de la force libre et personnelle qui le constitue. Il n'aurait pas été difficile d'obtenir de M. de Biran le désaveu de quelques passages dans lesquels il fait trop bon marché de la personnalité humaine. En complétant sa pensée, il aurait reconnu sans doute que l'action de Dieu sur les ames a pour but, non de détruire, mais de relever au contraire l'existence de la créature. Le plus haut degré auquel nous puissions atteindre n'est pas un état où la volonté cesse d'être, ainsi que le veulent les partisans de l'extase, mais un état où la volonté, restaurée par la grace divine, affranchie du joug des passions, dans la plénitude de sa liberté reconquise, renonce à se donner des lois à elle-même pour se soumettre sans restriction aux décrets de la sagesse éternelle. C'est dans ce sens certainement que se fût expliqué M. de Biran, s'il eût eu le temps de revoir les ébauches de la dernière époque de sa vie.

On peut maintenant se faire une idée générale du cadre des *Nouveaux Essais d'anthropologie.* Prendre l'homme à son point de départ, à cette période de l'enfance où quelques symptômes, gages de l'avenir, le distinguent seuls de l'animal; observer l'éveil de la conscience et

les degrés successifs par lesquels la personne morale se dégage du sein des instincts et des penchans; assister aux alternatives de triomphe et de revers, de joie et de douleur, de l'ame qui se connaît et se possède, en lutte contre les instincts aveugles de la machine organisée; montrer enfin cette ame, déçue par les espérances de la vie et découragée par sa propre faiblesse, trouvant dans le Dieu vers lequel elle se tourne avec espoir la force, le repos et la lumière véritable, et voyant dès-lors s'ouvrir devant elle les radieuses perspectives d'une vie qui ne doit pas finir : tel était le vaste tableau dans lequel l'auteur se proposait de passer en revue tous les faits réels de l'existence. Il voulait substituer une histoire vivante de nos destinées aux classifications souvent arbitraires et aux analyses presque toujours arides de la psychologie ordinaire; son but n'était pas seulement de distinguer, de séparer, de disséquer, pour ainsi dire, les élémens de la vie, mais de présenter ces élémens diversement combinés, de manière à reproduire dans leur vérité les états divers par lesquels passent successivement les ames humaines. Cette œuvre ne fut pas terminée. Au mois d'octobre 1823, l'auteur déposa sur le papier le plan des *Nouveaux Essais d'anthropologie;* neuf mois après, il avait cessé de vivre. Des fragmens et des ébauches conservent seuls la trace du dernier mouvement de sa pensée philosophique; mais ces documens imparfaits, joints au plan qui en marque la place, pourront suffire à sauver de l'oubli la dernière théorie à laquelle s'était arrêté cet esprit, dominé dans toutes ses recherches par un besoin sérieux de la vérité.

La carrière philosophique de M. de Biran offre l'image d'un voyage prolongé dans des régions toujours nouvelles. Des intérêts personnels, des considérations d'amour-propre ne vinrent jamais immobiliser sa pensée; jamais il n'hésita à abandonner, pour en chercher une autre, une région que la lumière pure de la vérité ne lui semblait plus éclairer. Nul homme peut-être, dans les recherches de l'intelligence, n'aboutit à un terme aussi éloigné de son point de départ. Il commence avec Condillac et la morale de l'intérêt, il finit avec Fénelon et la morale du renoncement absolu. Trois périodes distinctes partagent ce long trajet : dans la première, que le mémoire sur *l'Habitude* termine et résume, il explique l'homme tout entier par les sensations, les besoins et les instincts; dans la deuxième, qui s'ouvre par le mémoire sur la *Décomposition de la pensée* et se ferme par l'*Essai sur les fondemens de la psychologie,* il constate les droits et la place de la volonté, et voit la condition humaine dans la lutte incessante de deux principes opposés; dans la troisième, que caractérisent les *Nouveaux Essais d'anthropologie,* il cherche dans l'intervention divine le secret de notre destination véritable. Il est facile de saisir les rapports étroits de ce dé-

veloppement successif de ses vues scientifiques avec le dernier cadre dans lequel il voulait jeter ses pensées. La théorie des trois vies est sa propre histoire.

Les pages qui terminent le *Journal intime* sont écrites sous la visible influence des douleurs qui présageaient la maladie à laquelle l'auteur devait succomber. On sent qu'une main fiévreuse a tracé ces lignes auxquelles la pensée d'une mort si prochaine imprime un caractère solennel. M. de Biran n'avait pas encore trouvé la paix; on le voit se débattre jusqu'à la fin contre les incertitudes de son esprit, les habitudes de son imagination et les retours des anciens penchans qui l'attachent au monde; mais la faiblesse croissante de l'organisme et un désenchantement toujours plus prononcé de la vie terrestre tournent de plus en plus ses regards vers le séjour du repos éternel. La nécessité de la grace est la dernière pensée inscrite sur ces pages auxquelles avaient été confiées tant de pensées diverses, tant d'impressions intimes.

Les dernières lignes du *Journal* portent la date du 17 mai 1824. Le 20 juillet, Maine de Biran remettait son ame entre les mains de Dieu. Que se passa-t-il dans cette ame pendant ces longs mois qui virent succéder à de vagues angoisses les souffrances d'une maladie déclarée? Il n'appartient pas à une main humaine de soulever le voile qui couvre l'accomplissement des secrets desseins de Dieu à la dernière heure de la vie. La fin de Maine de Biran porta tous les caractères d'une mort chrétienne, et il est permis de voir dans l'expression de ses derniers sentimens non pas un de ces retours tardifs et suspects à des espérances trop long-temps dédaignées, mais le commencement d'une vie dirigée, à travers bien des obstacles et des douleurs, vers les consolations de la foi.

Cette vie, nous venons de la raconter dans quelques-unes de ses phases les plus secrètes. C'est, à vrai dire, la progression du sensualisme au christianisme qui est le grand fait de cette destinée solitaire, telle du moins que nous la montre le *Journal intime*. Bien qu'appelé à prendre part aux plus grandes affaires de l'état, M. de Biran n'a pas laissé de trace marquée dans l'histoire politique de son pays. Son nom grandira dans l'ordre de la science, lorsque ses travaux seront connus mieux qu'ils ne peuvent l'être aujourd'hui. La droiture de sa conscience et les longues douleurs nées des luttes de sa vie morale lui concilieront la sympathie de tous ceux qui, comme lui, sont doublement froissés par les déceptions de la vie et par la triste expérience de leur propre faiblesse.

ERNEST NAVILLE.

AËTIUS ET BONIFACIUS

ÉPISODES DE L'HISTOIRE DU CINQUIÈME SIÈCLE.

Le v[e] siècle de l'ère chrétienne est un des plus importans à étudier pour qui veut connaître à fond l'histoire des nations modernes. C'est de là qu'elles datent pour la plupart. Elles y sont nées de ce mariage du monde civilisé et du monde barbare, se donnant la main sur des ruines, comme Ataülf et Placidie sur les dépouilles de Rome saccagée. Quand bien même l'histoire du v[e] siècle n'aurait pas pour nous, peuple sorti de ce mélange, une sorte de droit au respect filial, il en aurait un certainement à l'intérêt du philosophe qui recherche curieusement les métamorphoses diverses de l'humanité, car nulle époque ne fut remplie de plus bizarres contrastes, de changemens plus imprévus, de plus immenses misères, produits du contact violent d'une civilisation efféminée avec une barbarie graduée à l'infini, et qui allait s'élevant jusqu'à la férocité de la bête fauve dans le Ruge, l'Hérule ou le Hun.

Dans un précédent récit, j'ai essayé de peindre le barbare en proie aux séductions romaines, fasciné et vaincu : Ataülf aux pieds de Placidie (1); je montrerai ici le Romain vis-à-vis de lui-même, du gouvernement de l'empire et de cette société vouée à tous les désordres, dans laquelle la vie morale était encore plus profondément troublée que la vie matérielle. Un signe qui ne trompe jamais sur la mort des sociétés,

(1) Voyez *les Aventures de Placidie* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] décembre 1850.

le sceau fatal qui proclame leur dissolution prochaine, c'est l'abaissement des caractères dans les individus, l'absence de règle dans les masses; c'est l'égoïsme poussé jusqu'à l'indifférence des autres et de soi-même. Quand l'homme ne sait plus ce qu'il doit vouloir, il cesse bientôt de savoir ce qu'il veut. On verra qu'il ne manquait à cette société du ve siècle ni l'intelligence, ni le goût des arts et de la vie élégante, ni les capacités rares qui deviennent du génie sous l'empire de principes énergiques, à des époques de forte vitalité sociale. Ces élémens des natures d'élite, la Providence ne les a pas plus refusés à ce siècle qu'à tous les autres, et pourtant il n'en sort que des hommes incomplets : les uns, grands un instant, tombent tout à coup, et avec de nobles instincts deviennent le fléau de leur patrie, sans qu'elle se décide à les haïr; d'autres commencent par le mal et font ensuite le bien par gloriole ou par intérêt, quand ils ont mis la patrie sous leurs pieds. Pourtant une lumière se montre au fond de ces ténèbres, et l'on sent que l'humanité ne périra pas. Des représentans d'un avenir inconnu apparaissent çà et là; leur parole relève les ames déchues et fait descendre dans ce néant le sentiment d'une résurrection future. Un de ces personnages consolans figurera dans nos récits.

La plus grande misère de cette société, c'est que les barbares y sont partout; quand ils n'y entrent pas de force, elle les appelle et les prend pour se détruire. Instrumens de la dissolution universelle, les masses les invoquent comme un remède extrême à leurs souffrances sociales, un de ces remèdes qui guérissent en tuant; le pauvre les suscite contre le riche, l'ambitieux contre le gouvernement qu'il sert ou contre le rival qu'il veut perdre. Le Goth, le Vandale, le Hun, remplacent dans les discordes civiles du ve siècle les bandes d'Italiens et de Latins que soulevaient les tribuns de Rome républicaine et qui firent la guerre sociale. A la moindre souffrance, à la moindre rancune, à la moindre velléité ambitieuse, l'exterminateur est là; on l'arme, on le déchaîne sur son pays. Attila fut conduit en Gaule par un chef de Bagaudes; chose triste à dire! il y entra comme l'allié d'une *jacquerie* romaine. La colère d'un général romain livre l'Afrique aux Vandales, l'ambition d'un autre livre l'Illyrie; partout l'instrument devient maître. C'est un nouveau point de vue sous lequel, dans les narrations qui vont suivre, nous envisagerons ces deux sociétés, attachées désormais l'une à l'autre indissolublement, pour s'étreindre, se déchirer et se féconder.

I.

Les barbares à la solde de l'empire apportaient sous ses drapeaux, avec leur vaillance originelle, le bagage parfois embarrassant de leurs

vieilles traditions, de leurs préjugés, de leurs rivalités nationales. L'auxiliaire frank jalousait l'Alaman, l'Alaman regardait le Vandale de mauvais œil; le Vandale, à son tour, méprisait comme un manœuvre indigne du nom de guerrier le Burgonde laborieux, pacifique, adroit aux travaux de menuiserie, et qui louait ses bras dans les ateliers romains de la frontière lorsqu'il ne se battait pas; enfin le fier Visigoth, barbare parmi les Romains et Romain parmi les barbares, ne cachait guère le dédain qu'il leur portait à tous indistinctement. Cependant ces enfans de l'Europe septentrionale déposaient leurs rivalités pour haïr et maudire en commun les nomades asiatiques dont les hordes venaient maintenant leur faire concurrence sur le Danube, ce grand marché des recruteurs romains. Connaître ces divisions, en étudier les causes et les alimenter au besoin, afin de tenir en respect les uns par les autres des défenseurs si redoutables, c'était pour le Romain du ve siècle une branche importante de la science politique, et Rome ne se montrait pas moins ingénieuse à diviser ses stipendiés barbares qu'à bien appliquer dans les batailles les diversités de leur armement, de leurs habitudes, et leur nature particulière de courage. Or, si les préjugés de race se faisaient sentir à ce point parmi des troupes régulières en perpétuel contact avec les idées et les mœurs de la civilisation, quelle vivacité ne devaient-ils pas avoir au sein des masses émigrées qui parcouraient le sol romain en corps de nation, roulant dans leurs chariots, avec leurs vieillards, leurs enfans et leurs femmes, tout le dépôt des traditions de la vie barbare? Aussi, quand deux de ces bandes venaient à se rencontrer dans leurs promenades à travers l'empire, y avait-il toujours un moment d'hésitation pour elles-mêmes, d'effroyable perplexité pour les provinciaux romains. L'empire se transforma plus d'une fois en un champ clos où vinrent se vider des querelles nées dans les forêts du Danube ou dans les steppes du Borysthène. On vit un jour une nation barbare forcer la frontière romaine pour aller saisir au fond de l'Occident une autre nation qu'elle réclamait comme sa sujette, et à laquelle Rome avait donné asile. Que devenaient au milieu de tout cela les riches cultures, les villas, les palais, les cités magnifiques que la barbarie prenait pour théâtre de ses ébats?

De même que les tribus sauvages de l'Amérique, les nations barbares de l'Europe s'infligeaient les unes aux autres des surnoms outrageans ou ridicules dont elles se poursuivaient dans leurs querelles, et qui devenaient souvent des causes de guerre acharnée. L'histoire s'est amusée à nous conserver quelques-uns de ces sobriquets de nos pères, et certaines qualifications satiriques employées par les Romains peuvent nous fournir une idée des autres, tant elles semblent avoir été empruntées au vocabulaire des haines barbares. Ainsi on qualifiait le Vandale d'*avare* et de *lâche; parjure* était l'insulte ordinaire adressée

au Frank; l'Hérule était traité de *féroce*, le Taïfale d'*infâme;* le Hun n'était pas un homme, mais un démon issu du mélange des sorcières scandinaves avec les esprits immondes du désert (1). Il n'y avait pas jusqu'à l'orgueilleux Visigoth qui ne traînât après lui dans ses triomphes un sobriquet qui le faisait bondir de fureur. On l'appelait *trule,* c'est-à-dire *tiers de setier,* surnom bizarre qu'il tenait des Vandales, et voici à quelle occasion. Durant une année d'extrême disette, les Visigoths demandèrent aux Vandales, leurs ennemis, mieux approvisionnés qu'eux, un peu de blé que ceux-ci ne cédèrent qu'après s'être fait long-temps prier, et en le mettant à si haut prix, que la petite mesure appelée *trule,* qui ne faisait pas tout-à-fait le tiers du setier romain (2), se payait une pièce d'or. Les Visigoths, mourant de faim, consentirent à tout et livrèrent tout ce qu'ils possédaient. Après les avoir ainsi dépouillés, les Vandales se moquèrent d'eux, et le surnom de *trule* leur resta en mémoire de leur humiliation. C'était une insupportable injure pour les superbes vainqueurs de Rome, surtout de la part des Vandales. Lorsque dans quelque rencontre de ces peuples les mots de *trule* et de *lâche Vandale* venaient à s'échanger, les yeux étincelaient de colère, les crinières fauves se hérissaient, l'épée sortait du fourreau, et la guerre commençait, — non pas une de ces guerres *romaines* où la fureur du Germain s'assoupissait bientôt dans l'ivresse du pillage, mais une guerre *barbare,* une de ces guerres entre frères qui n'ont pour but que la vengeance et pour fin que l'extermination.

L'Espagne fut le théâtre d'une de ces luttes fratricides pendant les années 417 et 418. J'ai raconté ici même (3) comment les Goths, après le meurtre d'Ataülf, avaient élu Vallia au cri de guerre éternelle aux Romains. Ils étaient alors bien décidés à rompre avec l'empire et à rentrer complétement dans leur individualité barbare; mais, quand ils retrouvèrent en Espagne d'anciens voisins d'outre-Danube avec lesquels ils avaient eu plus d'une querelle à vider, savoir : les Alains dans la Lusitanie, les Suèves dans les montagnes de Galice, et surtout les Vandales, maîtres de la fertile province de Bétique, — ils n'y tinrent pas; la rancune se ranima de part et d'autre, et les haines éclatèrent avec une violence terrible. Qu'on se figure deux bandes d'animaux féroces aux prises dans une forêt et que l'arrivée des chasseurs ne par-

(1) C'est l'historien goth Jornandès qui nous transmet ce détail. Notaire *illettré* (comme il dit lui-même), puis moine, puis évêque de Ravenne, Jornandès a compilé l'histoire des Goths d'après Cassiodore, et aussi d'après les traditions nationales dont on reconnaît çà et là dans ses pages la coloration toute poétique.

(2) Le setier romain, d'après M. Dureau de La Malle, représente un demi-litre; par conséquent le *trule* formerait environ un sixième de litre.

(3) *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1850.

vient pas à séparer, tant leur rage est aveugle et leur soif de sang insatiable : on n'aura qu'une faible idée du spectacle que présenta bientôt l'Espagne. Les Visigoths d'un côté, de l'autre les confédérés suèves, alains et vandales, afin d'être moins gênés dans leurs projets de guerre, demandèrent comme une grace aux Romains de conserver entre eux la neutralité. Honorius, à sa grande stupéfaction, reçut des rois alano-vandales une lettre ainsi conçue : « Garde-nous la paix, prends nos otages et laisse-nous nous battre comme il nous convient, sans t'en mêler. Si nous sommes vaincus, nous qui t'écrivons, tant mieux pour toi; si nous sommes vainqueurs, tant mieux encore, car nous nous serons affaiblis par notre victoire et nous aurons détruit ton ennemi, qui est aussi le nôtre. Est-il rien de plus désirable pour ton empire que de nous voir nous exterminer les uns les autres? » Nous rejetterions une pareille lettre comme peu croyable, si elle ne nous était donnée par un auteur contemporain ordinairement bien informé, l'historien Paul Orose, qui s'en émerveille lui-même en y voyant un signe de l'aveuglement providentiel des barbares et de la protection de Dieu sur l'empire. Vallia, pendant ce temps-là, réclamait avec des formes moins sauvages l'honneur de servir César et de balayer à lui seul ces brigands qui osaient occuper une province romaine. Honorius les laissa faire comme il leur plut, et ils firent si bien qu'à la fin de l'année 418 les Vandales-Silinges étaient presque anéantis, les Vandales-Astinges en partie dispersés dans les chaînes intérieures de l'Espagne, en partie retranchés avec les Suèves dans la Galice, et les Alains si rudement châtiés, que leur domination avait disparu de l'Espagne pour toujours.

Quand le terrain fut suffisamment déblayé, les Romains arrivèrent, et l'empereur fit inviter les Visigoths à lui remettre Barcelone, qui était leur place d'armes depuis quatre ans, et à évacuer l'Espagne pour aller reprendre en Gaule les anciens cantonnemens d'Ataülf, c'est-à-dire la première Aquitaine avec la Novempopulanie, et Toulouse détachée de la province Narbonnaise. Rome trouvait son compte à cet échange, attendu que laisser les Visigoths au midi des Pyrénées, c'était évidemment y laisser des maîtres dont rien ne pourrait plus affranchir l'Espagne, tandis que, placé en Aquitaine sous l'œil du préfet du prétoire, qui résidait à Arles, et sous l'épée des légions, ce peuple serait plus facilement contenu, plus promptement façonné à la sujétion, et mieux utilisé pour le service de l'empire. Quant aux Visigoths, ils paraissent avoir échangé sans regret des ruines toutes fraîches et un pays épuisé pour un autre qu'ils n'avaient quitté que malgré eux, et dont peut-être la riante image les avait suivis par-delà les monts. En effet, les provinces méridionales des Gaules jouissaient alors d'un grand re-

nom de richesse et de beauté par tout le monde romain, témoin cette description qu'en traçait vers 440 le prêtre marseillais Salvien (1). « Il n'est douteux pour personne, écrivait-il, que l'Aquitaine et la Novempopulanie soient la moelle des Gaules et l'essence de toute fécondité; et que parlé-je de fécondité? On y trouve encore ce qui parfois passe avant la fécondité : l'agrément, la mollesse et la beauté. Toute la contrée s'y déploie aux yeux, ou entrelacée de berceaux de vignes, ou émaillée de prairies, ou diaprée de cultures, ou plantée de vergers, ou ombragée de bosquets, ou arrosée de sources, ou sillonnée de larges fleuves, ou hérissée de moissons comme d'une crinière d'or, tellement que les maîtres et seigneurs de cet heureux pays ne paraissent pas posséder un canton de notre monde, mais une image du paradis. » Les Visigoths s'y installèrent en 419 sous la direction de commissaires impériaux, qui partagèrent le sol entre eux et les habitans dans la proportion de deux tiers pour les barbares et d'un tiers pour les Romains. Ce fut la solde de leurs services passés et futurs, moyennant quoi ils devinrent hôtes de l'empire, lui prêtèrent foi et obéissance, s'engagèrent à n'avoir d'amis que ses amis, d'ennemis que ses ennemis, et jurèrent de « conserver loyalement sa majesté (2), » antique formule des traités passés entre Rome suzeraine et les fédérés ses vassaux. Les barbares gardèrent leurs lois, leur administration, leur idiome; le Romain, enclavé dans leurs cantonnemens, ne cessa point d'être soumis à la loi romaine et aux magistrats dépendans de la préfecture du prétoire; les villes restèrent romaines, sauf un petit nombre. On eût dit un camp allié dressé en pays romain; mais ce camp devait tendre sans cesse, par la nature des choses, à se transformer en un état indépendant. Vallia fit de Toulouse le siége de son administration, comme avait fait Ataülf. Au reste, il eut à peine le temps d'installer son peuple sur cette terre promise; il mourut la même année, laissant pour son successeur Théodoric, de la famille des Balthes.

Cette opération délicate et les négociations qui la préparèrent furent dirigées par le second mari de Placidie, Constantius, patrice et gouverneur des provinces transalpines (3). On eût pu croire que les Visigoths s'étaient chargés de la fortune de ce personnage, tant ils lui portaient bonheur en toute rencontre. Devenu patrice pour les avoir chassés de la Gaule, il se vit nommer *empereur* pour les y avoir ramenés. Il

(1) Salvien est auteur du livre fameux intitulé *du Gouvernement de Dieu*, où il cherche à démontrer que les Romains avaient attiré par leurs péchés les malheurs qui accablaient alors l'empire. C'est une justification de la Providence par la nécessité de punir les hommes, et souvent une apologie des barbares dont la Providence se servait comme d'un instrument pour châtier Rome.

(2) *Majestatem populi Romani comiter conservare.*

(3) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1850.

est vrai que Constantius avait près de l'empereur régnant un avocat infatigable et puissant en la personne de sa femme, Placidie, qui, mariée contre son gré à un homme qu'elle n'aimait pas, cherchait un dédommagement dans l'ambition. D'abord, elle n'eut pas de cesse que son fils Valentinien, né en cette même année 419, ne reçût le titre de *nobilissime*, qui constituait une sorte de droit héréditaire à l'empire; puis il lui fallut pour elle-même la qualité d'*augusta*, pour son mari celle d'empereur. Honorius, qui n'avait point eu d'enfans de ses deux femmes, mortes vierges toutes les deux, et qui se souciait peu néanmoins que l'on disposât de sa succession de son vivant, résista d'abord aux sollicitations, et n'y céda qu'en 421 de fort mauvaise grace, disent les historiens; mais l'empereur d'Orient, Théodose II, qui nourrissait aussi des prétentions sur l'héritage de son oncle Honorius, comme issu du fils aîné du grand Théodose, tint bon contre toutes les demandes, et les repoussa même avec hauteur. Or, d'après la constitution de Rome impériale, qui avait pour principe l'unité de l'empire sous plusieurs princes, augustes ou césars, et la communauté entre tous des grandes mesures politiques et des lois, aucune promotion nouvelle au pouvoir souverain ne pouvait avoir lieu que du consentement de tous les empereurs régnans : c'est ce qu'on appelait *l'unanimité*. L'intrus à qui cette unanimité manquait n'était aux yeux de la loi qu'un usurpateur, un *tyran*, ou bien un empereur de parade, simple lieutenant de l'auguste qui l'avait choisi. Le premier acte d'un prétendant était d'envoyer à ses futurs collègues son portrait entouré d'une branche de laurier; l'admission gracieuse ou le refus de cet envoi constituait pour lui-même une déclaration solennelle d'adoption ou de rejet. Lors donc qu'Honorius, vaincu par les obsessions de Placidie, eut agrafé le manteau de pourpre sur les épaules de son beau-frère, celui-ci envoya, suivant le cérémonial consacré, son portrait à la cour de Constantinople; mais Théodose refusa de le recevoir, et fit chasser les ambassadeurs qui l'apportaient. C'était la première déconvenue qu'éprouvait cet homme gâté par la fortune, et ce fut aussi la dernière, car il n'y sut pas résister. Il s'emporta, il menaça Théodose, il fit de grands armemens contre lui; mais, au milieu de ses colères, le chagrin de son humiliation le rongeait. Il prit en dégoût une autorité dont il ne possédait que l'ombre, un rang dont il n'avait que les gênes, et se mit à regretter, dit un contemporain, l'indépendance de sa vie passée, le laisser-aller de ses habitudes un peu vulgaires, les repas du soir avec ses amis, la gaieté bruyante, et les mimes aux jeux desquels il se mêlait parfois; en un mot, le jovial compagnon, devenu mélancolique et morose, s'éteignit tristement à Ravenne, le 2 septembre 421, après six mois d'un règne nominal. La tête pleine de sombres pressentimens, il avait cru entendre en rêve une voix qui lui criait : « Le sixième s'en

va, gare au septième! » Il y vit un pronostic de mort prochaine, qu'il sembla prendre à tâche de réaliser.

Veuve pour la seconde fois, Placidie prit possession du palais de son frère; elle s'y installa avec l'appareil et les manières d'une souveraine. Augusta eut sa cour, ses conseillers et presque ses ministres; elle eut sa garde de soldats visigoths, présent de son premier mari, braves barbares dévoués à sa personne, et qui servaient toujours en elle leur ancienne reine. Dans cet état, Placidie s'abandonna sans modération à son désir de commander. Intelligente et passionnée, elle afficha orgueilleusement son crédit; elle se mêla de tout; elle sembla tout faire. Ceux qui connaissaient le caractère ombrageux d'Honorius et sa puérile jalousie pour tout ce qui regardait son pouvoir ne comprenaient rien à cette tolérance excessive, à cette espèce d'abdication dont il donnait le spectacle; mais bientôt on ne l'expliqua que trop bien par l'amour incestueux qu'il avait conçu pour sa sœur. L'indigne fils du grand Théodose, condamné à une enfance perpétuelle, portait dans sa vie privée comme dans sa vie publique le cachet d'une nature débile et corrompue. Son histoire n'était qu'une longue révolte de désirs effrénés soit d'ambition, soit d'amour, contre le sentiment douloureux de son néant. En politique, il tuait ses ministres, comme en amour il répudiait ses femmes par rage de son impuissance. Le déréglement de son imagination s'étant porté sur sa sœur consanguine dont la beauté brillait encore d'un vif éclat, la passion qui le maîtrisait ne tarda pas à se manifester à tous les yeux. Les contemporains n'ont dévoilé qu'un coin de ce triste et honteux mystère; mais ils nous en disent assez sur Placidie, quand ils nous montrent la veuve d'Ataülf, dans l'intérieur du palais, se fortifiant de l'appui de deux femmes, dont l'une était sa nourrice Elpidia, et de l'assistance de son intendant Léontius, pour repousser de criminelles obsessions, puis l'amour furieux d'Honorius se transformant tout à coup en une haine plus furieuse encore (1). Augusta accepta cette guerre avec hauteur et la soutint avec résolution. Des appartemens secrets du gynécée, la lutte passa au dehors. On vit Honorius s'entourer de précautions extraordinaires, comme s'il eût cru sa vie menacée; bientôt il accusa hautement sa sœur de conspirer contre ses jours et contre son trône, et d'entretenir des intelligences avec les barbares. La garde visigothe de Placidie fournissait peut-être un prétexte à cette imputation par la chaleur immodérée de son zèle. Enfin tout le monde prit parti dans la querelle; la cour, l'armée, le peuple, se divisèrent; on se disputa, on se battit, et plus d'une fois les places de Ravenne furent ensanglantées.

Dans cette lutte inégale, la femme devait succomber. Bannie du palais

(1) Prosper Tyro dit positivement que sa vie fut exempte de toute tache morale. *Post irreprehensibilem conversationem vitam explevit.*

et de la ville sous l'accusation de lèse-majesté, Placidie se réfugia d'abord à Rome avec son fils Valentinien et sa fille Honoria, plus âgée que lui d'une année. Toutefois les rangs de ses partisans s'éclaircissaient chaque jour; ses amis finirent par disparaître; elle resta seule, sans protection et sans argent. Elle eût voulu fuir à Constantinople et s'y placer sous la sauvegarde de l'empereur d'Orient, son neveu; mais elle manquait de tout pour un si long voyage. Un homme eut alors le courage de l'assister et de prendre ouvertement sa défense, courage qui fut trouvé grand en face des ressentimens d'Honorius et de la lâcheté de tous les autres : c'était un personnage considérable de l'empire, le comte Bonifacius qui avait jadis blessé Ataülf au siége de Marseille, et qui gouvernait actuellement la province d'Afrique. Mettant de côté toute basse considération, le comte envoya à Placidie de l'argent et des moyens de transport pour se rendre à Constantinople, elle et sa suite. Le voyage ne fut pas sans danger; une tempête, survenue pendant la traversée, faillit emporter au fond de la mer le seul rameau fécond du tronc de Théodose. Placidie, au plus fort du danger, fit vœu de construire une église à saint Jean l'évangéliste, si, par l'intercession de cet apôtre, elle et ses enfans revoyaient la terre : ils la revirent, et l'église, construite à Ravenne, est encore debout. Pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance, Placidie voulut qu'on y représentât sur un grand tableau en mosaïque incrusté dans la paroi intérieure son naufrage, sa délivrance miraculeuse et toutes les circonstances particulières de son vœu. On peut déchiffrer encore cette curieuse page d'histoire, quoique le temps l'ait un peu dégradée. Sur une mer agitée, et sous l'effort d'une violente tempête, on aperçoit deux navires près de sombrer; les passagers agenouillés tendent les bras au ciel. Une grande figure, qui semble commander aux vents, de sa main étendue redresse les mâts penchés et remet un des navires à flot. Dans le lointain apparaît une autre figure, empreinte d'une douceur et d'une majesté toute divine, dont les doigts déroulent un feuillet du livre mystérieux qui calme les orages de l'ame humaine comme les mouvemens de l'océan; cette seconde figure est Jésus-Christ. Une inscription placée au-dessus du tableau contient ces mots : « Vœu de Placidie et de ses enfans pour leur délivrance de la mer. » A droite et à gauche, sur la frise, sont rangés les portraits de tous les empereurs chrétiens depuis Constantin et des princesses des maisons impériales de Valentinien et de Théodose : Honorius n'y est point oublié.

La terre ne fut pas plus clémente que la mer à la famille exilée. En débarquant à Constantinople, elle se vit dépouillée des titres et insignes qu'elle portait en Occident, et qui indiquaient son droit au trône impérial; puis Théodose la relégua dans un coin de la ville, où elle végétait obscurément, quand un événement imprévu vint la rendre à la

liberté. Honorius mourut le 27 août 428, à l'âge de trente-neuf ans, emporté, comme son père, par une hydropisie dans l'espace de quelques mois. Cette mort inattendue prenait au dépourvu tous les calculs d'ambition personnelle. Théodose II en cacha d'abord soigneusement la nouvelle, et, tandis qu'il concentrait en toute hâte des troupes sur la frontière de l'Italie, tandis que ses émissaires partaient pour aller travailler l'esprit des Occidentaux à son profit, il amusait Placidie et les provinces d'Orient par des informations contradictoires; mais Rome n'avait attendu pour se décider ni l'armée du césar de Constantinople, ni ses envoyés politiques. Honorius n'était pas encore descendu dans le tombeau que le sénat s'emparait des rênes du gouvernement, nommait un empereur de son choix, et donnait le signal d'une réaction complète dans l'état en abolissant le système de lois politiques et religieuses en vigueur depuis le temps de Théodose, et qui portaient le nom de lois catholiques et de lois d'*unité*. La liberté des cultes, que ce système supprimait, fut de nouveau proclamée; tous les proscrits, tous les exclus du dernier règne, païens zélés, hérétiques, partisans des usurpateurs qui avaient essayé d'ébranler la maison de Théodose, tous accoururent à la voix du sénat et rentrèrent dans les fonctions dont ils avaient été dépouillés. Le nouvel empereur, nommé Joannès, appartenait lui-même aux rangs des ennemis de cette maison en sa double qualité d'ancien fonctionnaire du tyran Attale et d'hérétique arien.

Ce n'est pas que le choix de Joannès fût mauvais au fond, et le sénat s'était montré habile en s'y arrêtant. Tout le monde s'accordait à reconnaître en lui de grandes qualités : la justice, le désintéressement, la bienveillance pour les personnes, le zèle pour les intérêts publics; mais c'était un homme de parti, qui avait figuré avec éclat dans la révolte d'Attale. Rentré en grace près d'Honorius, il était parvenu par ses services au poste important de primicier des notaires, ou chef de la secrétairerie d'état. L'Italie, qui penchait habituellement pour le parti du sénat, accueillit le nouveau gouvernement avec faveur; la Gaule, plus éloignée, plus divisée, ne s'y soumit pas sans résistance; mais l'Afrique le repoussa résolûment, et répondit aux lettres de Joannès par la proclamation de Valentinien III. Il était aisé de reconnaître là l'influence du comte Bonifacius, et ce fut une mauvaise fortune pour Joannès d'avoir contre lui un tel homme et une telle province. Dans les révolutions de l'empire d'Occident, il fallait toujours compter avec l'Afrique, qui était le principal grenier de l'Italie : tenir Carthage, c'était bloquer Rome; aussi le nouvel empereur, tout autre soin cessant, envoya une expédition attaquer Bonifacius et réduire Carthage à tout prix. Pour combler les vides que cette expédition laissait dans les forces de l'Italie, il fit des levées en masse; il appela les esclaves aux armes; enfin il envoya son *curopalate* ou maître du palais

Aëtius négocier avec les Huns, qui occupaient alors toute la contrée située à gauche du moyen et du bas Danube, l'enrôlement d'une armée auxiliaire à la solde de Rome. Aëtius, officier expérimenté, connu personnellement des rois huns, était l'homme le plus propre à faire réussir cette négociation.

L'initiative que venait de prendre Bonifacius, et qu'il soutint hardiment jusqu'au bout, déjoua tous les calculs d'ambition. Théodose II recula devant la honte que la spoliation d'un enfant, son parent, attirerait infailliblement sur lui : changeant subitement de rôle, il tira les exilés de leur retraite, et se déclara leur patron; mais il voulut qu'ils parussent tenir tous leurs droits de sa libre et pleine volonté. Placidie eut l'humiliation de voir conférer à son fils le titre de *nobilissime,* comme s'il ne le possédait pas depuis sa naissance; elle-même fut contrainte de recevoir comme une nouveauté celui d'*augusta.* Un grand officier de la cour d'Orient, le maître des offices, Hélion, fut chargé de conduire l'enfant et la mère à l'armée qui allait entrer en Italie, de les accompagner pendant toute la campagne en qualité de représentant de l'empereur d'Orient, et de délivrer au jeune Valentinien, portion par portion et pour ainsi dire pièce à pièce, les pouvoirs et les insignes du principat. Ainsi Hélion, ayant fait halte à Thessalonique, enveloppa le nobilissime, qui n'avait que cinq ans, dans un manteau impérial, et le proclama césar, réservant pour une autre occasion le diadème de perles qui ceignait le front des augustes et la plénitude de la souveraineté. Une seconde cérémonie eut lieu vers le même temps : celle des fiançailles du jeune césar avec la fille de Théodose, Eudoxie, qui n'avait elle-même que deux ans. Théodose avait voulu leur mariage pour mieux lier Placidie, dont il se défiait, et qui d'ailleurs n'eut garde de s'y refuser. Le fiancé, en témoignage de reconnaissance, offrit à son beau-père, par les mains de sa mère, la cession de l'Illyrie occidentale, que celui-ci convoitait beaucoup, et qui fut réunie dès-lors à l'empire d'Orient : funeste générosité qui laissait l'Italie à découvert du côté de sa frontière la plus importante!

La guerre traîna en longueur avec des succès balancés, tant le parti du sénat avait de force en Italie, et Joannès, pour gagner définitivement le dessus, n'attendait que l'arrivée des Huns auxiliaires qu'on annonçait devoir être prochaine, quand lui-même tomba victime d'une trahison qui le livrait aux mains de ses ennemis. Il ne trouva de la part de Placidie ni la pitié que réclamait son infortune, ni les ménagemens que méritait son caractère, ni la clémence qu'on était en droit d'espérer d'une fille du grand Théodose. Le malheureux *tyran* que les hasards de la guerre amenaient en sa puissance, et qui, trois jours plus tard, eût été son maître, se vit traiter comme le dernier des criminels. Après lui avoir coupé le poing dans le cirque d'Aquilée,

on le fit promener par toute la ville, monté sur un âne et en habits impériaux, au milieu d'une troupe d'histrions qui l'accablaient d'insultes et de railleries; puis on lui trancha la tête. Ce bel exploit terminé, Placidie et son fils partirent pour Rome, où le jeune césar devait recevoir des mains d'Hélion, en présence du sénat, le manteau augustal avec le complément des pouvoirs impériaux. Ils étaient encore en route, quand un message leur annonça l'arrivée d'Aëtius et la défaite de l'arrière-garde des troupes orientales. En effet, le troisième jour après l'exécution de Joannès, le curopalate déboucha des Alpes à la tête de soixante mille Huns, et culbuta une division de l'armée de Placidie qui lui fermait le passage. Apprenant alors la catastrophe de Joannès et la soumission de Rome, qui avait ouvert ses portes aux généraux de Théodose, il arrêta ses hordes et attendit que le nouveau gouvernement entrât en explication avec elles, ou que lui-même vît clair à prendre un parti.

C'était un homme redoutable de toute façon que celui qui venait jeter ainsi, quoique un peu tardivement, soixante mille barbares dans la balance de la fortune. Né à Durostorum, dans la petite Scythie, province romaine du bas Danube, primitivement peuplée de Scythes, c'est-à-dire de Sarmates et de Slaves, Aëtius était, comme Stilicon, un nouveau Romain, et il rappela son histoire sans lui ressembler. De ces deux Romains, l'un Sarmate, l'autre Vandale, la différence originelle se trahissait aux yeux par une manière toute différente d'être Romain. Le grand et infortuné Stilicon offrait dans son caractère quelque chose des habitudes calmes et réfléchies des races occidentales : l'allure d'Aëtius, mélange de souplesse et d'impétuosité, de ruse et d'audace, dénotait au contraire les races de l'Orient. Si celui-ci manquait de l'élévation morale et des illusions enthousiastes qui firent le mérite et le malheur du tuteur d'Honorius, s'il se souilla par des violences et des fourberies que l'autre ne connut jamais, peut-être en revanche fut-il mieux approprié à son temps, plus apte à tirer parti d'un empire corrompu, pour le servir en le maîtrisant.

Son père descendait des anciens chefs du pays. Ayant changé son nom scythe pour le nom latin de Gaudentius et porté les armes sous l'aigle romaine, il parvint de grade en grade à la maîtrise de la cavalerie et vit sa fortune comblée par un mariage italien; puis il alla périr en Gaule dans une émeute de soldats. Intelligent, hardi, général par instinct, le fils attira, tout enfant, l'attention de Stilicon, qui le plaça comme otage près d'Alaric, alors campé en Épire; les mêmes qualités lui valurent l'affection de ce barbare déjà célèbre. Un poète du temps se plaît à nous peindre le futur vainqueur de Rome devenu, par amusement, le maître et l'instructeur du jeune otage, le formant au tir de l'arc, au maniement de la lourde pique des Goths, « attachant un grand

carquois à ses petites épaules, et oubliant, dans ces jeux de la guerre, qu'il instruisait un Romain. » Après trois ans passés chez les Goths, Aëtius fut envoyé, en la même qualité d'otage, chez les Huns, qui habitaient, ainsi que je l'ai dit, les contrées situées au nord du Danube. Visiter les barbares, se mêler un peu à leur vie, c'était la meilleure école pour un Romain qui se destinait au métier des armes; en étudiant des peuples chez qui Rome trouvait à la fois ses défenseurs et ses ennemis, on apprenait à connaître l'élément fatal qui recélait dans son sein le salut ou la ruine du monde. Sous la tente de Roua, le plus important des rois huns, l'élève d'Alaric devint le camarade d'Attila. Il savait déjà la guerre germanique, la guerre d'infanterie pesante comme la faisaient les Goths; il apprit la guerre des nomades d'Asie, l'art de soulever ou d'abattre ces tempêtes de peuples devant lesquelles les Goths eux-mêmes avaient fui. Ce fut peut-être alors qu'il conçut le plan réalisé plus tard par son génie d'employer au service de Rome les Huns contre les Germains et les Germains contre les Huns, d'opposer la barbarie asiatique à la barbarie européenne et de les user l'une par l'autre.

Cette adolescence active et aventureuse fit d'Aëtius un soldat accompli en même temps qu'un excellent général. Personne ne l'égalait dans le maniement de ces armes variées que l'introduction d'auxiliaires de toute race avait pour ainsi dire naturalisées sous le drapeau romain. Petit de taille, mais souple et nerveux, il aimait à faire montre de force et d'agilité, et on ne le trouvait pas moins redoutable dans une mêlée la lance ou la hache à la main qu'au front de ses troupes réglant avec calme les mouvemens d'une bataille. On l'eût dit le chef naturel de chacune de ces bandes dont l'agglomération bigarrée formait, au v[e] siècle, une armée romaine; à la tête des légions, on le comparait aux Romains des vieux temps; à la tête des auxiliaires germains, c'était un lieutenant d'Alaric, et lorsque, dans une charge impétueuse, il enlevait à sa suite les mobiles escadrons de l'Asie, on l'eût pris pour un chef nomade venu du désert. Ce grand soldat n'était cependant point un bon citoyen. Quoique désintéressé dans son administration et juste envers ses inférieurs, il portait dans ses actes politiques un détestable esprit de duplicité. Tout lui était bon pour parvenir, tout lui semblait légitime pour abattre un rival, et ce qu'il estimait surtout dans l'auxiliaire étranger, c'était l'instrument à double fin au moyen duquel on tenait en respect le gouvernement romain, tout en le servant bien. Par un calcul d'ambition qui dénotait l'importance croissante des barbares, tandis que son père avait recherché en mariage une Italienne, il rechercha une barbare; il demanda et obtint une jeune Gothe de lignée royale, dont le père avait occupé de grandes charges à la cour, mais qui, restée barbare sous la *stola* des matrones, croyait déroger en

ayant un père et un mari généraux romains. Un contemporain nous la représente, dans une querelle domestique, reprochant à Aëtius sa mésalliance et l'excitant à s'emparer du trône des Césars, afin qu'elle ne regrettât plus celui des Balthes. Aëtius, toujours prêt à profiter de la fortune, avait accepté du tyran Joannès l'intendance du palais impérial et la mission qu'il venait de remplir près des Huns; il attendait maintenant, dans l'attitude d'un chef indépendant, ce que le nouveau gouvernement déciderait de lui.

La régente ne perdit pas un moment pour le rassurer. Traitant de puissance à puissance avec son général, elle le confirma dans tous ses grades et lui donna la maîtrise militaire des Gaules, et ses Huns, largement indemnisés, retournèrent dans leur pays. Aëtius voulut cependant en garder un corps d'élite qui le suivit au-delà des Alpes, et qui ne reconnaissait guère, on peut le supposer, d'autre maître que lui. Le nouveau commandant des Gaules se mit de tout cœur à la tâche difficile de rétablir l'ordre dans ces provinces si profondément troublées. Quant à la régente, heureuse d'en être quitte à ce prix, elle put vaquer tranquillement à la restauration de l'unité catholique, ce système politique et religieux de Théodose, auquel sa famille restait indissolublement attachée.

II.

Pour bien faire comprendre la nature du *système d'unité,* son importance à l'époque dont nous parlons, et sa liaison avec le passé et l'avenir de l'empire romain, il est nécessaire de donner quelques explications sur la marche suivie par le christianisme entre le règne de Constantin et celui de Théodose.

Constantin, qui fut, si l'on me permet ce mot, l'organisateur légal du christianisme, lui conquit dans la loi romaine une place à côté du polythéisme national comme seconde religion de l'état; mais il n'y avait pas d'égalité possible au fond entre une religion vieillie, persécutrice et vaincue, et une religion jeune, confiante dans sa destinée et victorieuse des persécutions, et quand bien même la force des choses l'eût permis, le zèle de l'empereur néophyte, l'intérêt de l'empereur ambitieux en eussent décidé tout autrement. Le nouveau culte arrivait, dès le règne de Constantin, à une prééminence incontestée, lorsqu'il se scinda en deux grandes églises rivales par suite des guerres de l'arianisme, et le prince organisateur du christianisme légal mourut avec l'amer regret de laisser son œuvre compromise.

Le mal s'envenima sous Constance son fils, esprit brouillon, infatué de prétentions théologiques, fabricateur infatigable de symboles ariens qu'il démontrait à main armée, et prince aussi aveugle que détestable

théologien. Les divisions qu'il entretint à plaisir au sein du christianisme, la faiblesse et l'avilissement qui en furent la suite amenèrent la réaction païenne de Julien.

Après Julien, l'empire eut deux empereurs chrétiens, mais appartenant aux deux églises rivales : Valentinien Ier, aïeul maternel de Placidie, était catholique; Valens, son collègue et son frère, était arien. Tandis que l'un, par une ferme et libérale administration, conservait en Occident la foi de Nicée, l'autre la persécutait en Orient, et, tout en cherchant à étouffer l'église catholique, il laissait l'église arienne s'éparpiller et se dissoudre en mille sectes sans nom. Cette mauvaise politique porta ses fruits. Revenu à la confiance, le polythéisme rallia ses élémens dispersés : Constance avait suscité Julien; Valens provoqua le sénat de Rome, qui était le génie païen de la république et l'ame de toutes les réactions religieuses. Le sénat proclama du haut du Capitole la légitimité des insurrections de Maxime et d'Eugène. Théodose, élevé au trône d'Orient dans le moment où les luttes se préparaient, prit hardiment le seul parti qui pouvait rendre quelque cohésion au christianisme, il supprima l'église arienne; rétablissant en Orient l'église catholique, il la fortifia, il la fonda, comme institution publique, sur un ensemble de lois qui prirent le nom de loi *catholique*, loi *d'unité* (1). Cette reconstitution du gouvernement chrétien lui donna la force d'abattre les deux terribles insurrections qui s'étaient abritées sous les bannières de l'ancien culte national.

Au reste Théodose, en prenant le catholicisme pour son instrument d'unité, ne consulta pas seulement ses convictions orthodoxes; d'autres raisons encore purent l'y déterminer, raisons générales et plus politiques que religieuses, quoique tirées de l'essence des dogmes et de la constitution des églises. Arius n'avait pas aperçu d'abord la conséquence fatale de sa doctrine; il ne s'était pas dit que toucher à la divinité du Christ, livrer à l'arbitraire des discussions le mystère fondamental sur qui tout reposait, c'était enlever à l'institution chrétienne, comme religion de l'état, les caractères d'autorité et de fixité inséparables d'une institution publique. En permettant à chacun de mesurer, suivant son intelligence et son vulgaire bon sens, la part de divinité à laquelle le fondateur du christianisme avait droit, on risquait de voir cette part réduite à néant par quelque raisonneur intrépide, et alors le christianisme tombait de son rang de religion émanée de Dieu même, seule infaillible et seule vraie comme lui, au niveau d'une secte déiste bizarrement enveloppée de formules platoniciennes et juives, ou bien encore il allait se confondre avec ces essais de philosophie théurgique

(1) *Lex catholica; leges de unitate vel unitatis, unitas.* — Ce sont les termes du code théodosien.

dont le paganisme était alors infecté. En un mot, l'arianisme renfermait dans son principe, comme une conséquence logique inévitable, la dissolution de la religion chrétienne, et cette conséquence se produisit dans plusieurs sectes ariennes du vivant même d'Arius. Quant à l'église, il la dissolvait de fait en autant d'églises particulières que de docteurs, sans qu'aucune d'entre elles eût le droit de se déclarer exclusive et obligatoire. Pouvait-on fonder sur cette anarchie une institution de l'état, c'est-à-dire un gouvernement des croyances et des mœurs? Pouvait-on associer la puissance publique aux incertitudes et aux contradictions de la raison individuelle? Pour les Romains, qui comprenaient tout autrement que nous les liens réciproques de la politique et de la religion, l'arianisme ne pouvait servir de base à une institution forte et durable. Le catholicisme, au contraire, par l'inflexibilité de son symbole et par l'élévation mystérieuse de son premier dogme, répondait aux idées et aux besoins de leur politique religieuse.

Ce n'était pas encore tout, et, si la constitution d'une église unitaire devait sauver le christianisme, elle n'importait guère moins au salut matériel de l'empire. Depuis le déclin de sa puissance militaire, l'empire n'exerçait plus hors de ses limites qu'une action morale, laquelle, il est vrai, s'était accrue de tout le domaine des sentimens religieux. Il possédait toujours, comme au temps de Tacite, ses arts, ses vices et toutes les fascinations de la vie civilisée, pour attirer et dompter les barbares; mais il avait gagné depuis lors quelque chose de mieux, et le christianisme était au v[e] siècle son instrument d'assimilation le plus énergique. Chose singulière, cette religion où Rome païenne s'obstinait à voir sa mortelle ennemie, et qu'elle poursuivait encore par les invectives de ses orateurs, après l'avoir poursuivie long-temps par la main de ses bourreaux, le christianisme était maintenant sa sauvegarde aux avant-postes de la barbarie : là où ne se montraient plus les légions romaines, la propagande chrétienne allait conquérir au profit de Rome. Une peuplade barbare devenue chrétienne devenait aussi en grande partie romaine par le seul fait de sa conversion; il se créait tout aussitôt entre elle et la société civilisée un fonds commun d'idées et de sentimens, de pratiques et de besoins moraux, qui ne faisaient que s'étendre et fructifier avec le temps. Bien plus, le barbare converti entrait vis-à-vis de l'empire en rapports de sujétion; il en recevait des prêtres et des évêques, il en recevait, par la voie des conciles, sa loi morale et l'interprétation de ses croyances; lui-même était représenté par ses évêques dans les grandes assemblées de la chrétienté romaine; il y siégeait, il y délibérait à son tour sur les lois religieuses des Romains, c'est-à-dire que le plus fier et le plus obstiné barbare, au lendemain de sa conversion, se trouvait, pour une grande partie de son existence morale, un sujet ou un citoyen de l'empire.

Quelle importance un empereur romain ne devait-il donc pas attacher à la propagation de la foi chrétienne parmi les barbares! Malheureusement, le christianisme avait suivi dans son expansion au dehors les mêmes phases que dans son développement intérieur : les deux églises arienne et catholique avaient porté leurs divisions chez les barbares. Tandis que les peuples voisins de l'Occident se convertissaient à la foi de Nicée, Valens entraînait dans l'arianisme la puissante nation des Visigoths, et par elle d'autres barbares de l'Orient. Il en résulta un grand danger pour l'empire déchiré par des guerres religieuses, chaque parti appelant à lui ses coreligionnaires barbares et les trouvant dociles à son appel. Par une compensation fatale, les barbares en guerre contre l'empire rencontraient souvent dans leurs coreligionnaires romains des auxiliaires ou des complices. On voit à combien d'intérêts divers, religieux ou politiques, intérieurs ou extérieurs, l'empereur Théodose crut satisfaire en organisant son système de l'unité catholique. Il promulgua, dans cette pensée, plusieurs lois qui se coordonnaient, et qui, confirmées, amendées, amplifiées par ses successeurs, composèrent un ensemble, un corps de dispositions relatives à l'unité : c'est cette espèce de code religieux que l'on voit, dans l'histoire du ve siècle, tantôt aboli, tantôt remis en vigueur, suivant le triomphe des partis et les oscillations de la politique. En analysant ses dispositions nombreuses, on peut les réduire à quelques points principaux.

La religion catholique, telle que la professe la ville de Rome d'après la tradition du siége de saint Pierre, est déclarée religion de l'empire et obligatoire pour tout sujet romain; elle seule a le droit de s'intituler *chrétienne;* les communions hérétiques ne l'ont pas : elles doivent puiser leur dénomination soit dans la personne de leur fondateur, soit dans les circonstances particulières de leur doctrine. Il leur est également interdit d'employer le mot d'*église* pour désigner leurs lieux de réunion, de même que le mot de *prêtre* (*sacerdos*) pour désigner leurs desservans, — ces qualifications, auxquelles la législation attache des priviléges, des honneurs, des subventions de l'état, devant rester la propriété exclusive du catholicisme.

Certaines hérésies sont prohibées absolument sous les pénalités les plus rigoureuses, telles que l'exil, la confiscation, la mort, l'incapacité de tester; d'autres sont tolérées, mais sous des conditions encore fort dures. La loi confond à dessein les hérétiques avec les païens, les juifs, les manichéens, sous l'appellation collective de *secte ennemie du catholicisme.* Les dissidens sont exclus des fonctions publiques; ils ne peuvent entrer ni dans l'armée, ni dans l'administration, ni dans le barreau. En même temps que la loi dépouille de tout privilége les chefs des communions dissidentes, elle fortifie le clergé catholique; elle introduit les évêques dans la juridiction civile; elle leur confère

le droit non-seulement de juger en dernier ressort les causes des ecclésiastiques, mais encore de décider entre laïques comme arbitres. Cette loi, qui choquait tous les principes du droit romain, fut l'objet d'une opposition vive et constante dans les rangs élevés de la société.

Cet ensemble de lois n'était pas toujours et intégralement observé : on appliquait les unes, on suspendait ou on laissait dormir les autres. C'était un arsenal où le gouvernement venait puiser les armes que la circonstance réclamait : l'idée restait debout pour éclairer la marche et montrer le but. On comprend dès-lors le double empressement qui éclata après la mort d'Honorius, de la part du sénat romain, pour abolir les lois d'unité; de la part de Placidie, pour les rétablir. La régente ne se donna pas le temps de prendre pied en Italie; elle proclama sa politique par trois constitutions rendues au nom de son fils, lorsqu'elle était encore à Aquilée. Son impatience féminine à tout reconstituer en un instant était excitée par sa dévotion fervente, par le respect qu'elle portait à la mémoire de son père, et aussi par le fanatisme vrai ou simulé des courtisans qui avaient su capter sa confiance.

Toutefois le gouvernement de Placidie, malgré la virilité d'esprit dont elle avait fait preuve à une autre époque, ne fut qu'un gouvernement de femme, livré, dès son début, au favoritisme. Un petit conciliabule, à la tête duquel figuraient Padusa, femme du grand maître des milices Félix, le grand-maître des milices lui-même, et un diacre nommé Grunnitus, expert en intrigues et grand machinateur de complots, dirigeait tout, parlait, agissait au nom de la régente. Félix était un de ces hommes, produits des temps de révolution, toujours violens, toujours exclusifs, conseillers perpétuels de mesures extrêmes, et qui, par cela même, semblent s'être acquis le droit de passer d'un parti à l'autre, ne fût-ce qu'à titre de bourreaux. On n'avait pas toujours connu Félix si zélé catholique, et il n'y avait pas long-temps que, sous un faux prétexte et par vengeance, il avait fait tuer, pendant une distribution d'aumônes, un diacre romain que l'église a mis au rang des saints. Les temps ayant changé, Félix se hâta d'expier ce meurtre par un autre meurtre. Le siége épiscopal d'Arles avait été envahi par un intrus nommé Patrocle, qui parvenait à se maintenir dans la province, malgré l'opposition des autres évêques gaulois : Félix donna mission à un tribun barbare d'aller lui couper la gorge, tranchant ainsi du même coup le schisme et le schismatique. Ce soldat féroce imposait par sa brutalité même. Le triumvirat malfaisant déclarait surtout la guerre aux personnes, disposait des places, et, pour perdre ceux dont il se méfiait, ne ménageait pas plus la calomnie que la violence.

Sur ces entrefaites arrive à la cour de Placidie le comte Bonifacius, appelé par la régente, à qui il tardait probablement de saluer le res-

taurateur de sa famille. Son arrivée fit événement en Italie, où l'on admirait son courage encore sans tache, et où les derniers événemens l'avaient rendu l'objet d'une vive curiosité. Placidie le reçut à peine comme un sujet; elle lui conféra le titre de comte des domestiques, c'est-à-dire de chef des gardes de l'empereur, quoiqu'il dût achever en Afrique le temps de son commandement; elle le chargea en outre d'une mission importante en Espagne près des rois vandales de la Bétique, car, après le départ des Visigoths et leur retour en Gaule, les Vandales s'étaient ralliés et avaient reconquis leurs anciens cantonnemens au midi de la Péninsule espagnole. La place de patrice, la plus éminente des dignités romaines, étant vacante, et la régente n'en disposant pas, on put croire qu'elle la lui réservait. Cette popularité et surtout ces faveurs de cour excitèrent la jalousie de Félix, qui crut voir dans Bonifacius un rival et peut-être bientôt un successeur.

Au nom du comte Bonifacius est attaché un sceau fatal qui ne s'effacera jamais et qui est la juste punition d'un grand crime, car nul citoyen ne fut plus funeste à son pays. Pourtant ses compatriotes l'ont exalté, aimé, respecté même après son crime, et l'histoire contemporaine montre envers lui une indulgence qui surprend d'abord, arrête l'historien moderne, et le trouble dans le jugement qu'il est appelé à porter sur cet homme. Pour nous, ne séparant point Bonifacius de son siècle, nous nous contenterons d'exposer avec impartialité sa vie, mélange de bien et de mal, d'élévation et de misères; on pourra le juger ensuite, et ses contemporains avec lui.

Bonifacius était vieux Romain et originaire de Thrace. Soldat dès son enfance, il avait été frère d'armes d'Aëtius, aussi brave que lui, aussi estimé pour son mérite, plus estimé pour son caractère. Des qualités, les unes séduisantes, les autres solides, sa franchise, ses élans généreux, son courage à suivre malgré la disgrace les causes qu'il embrassait, lui valurent la bonne fortune unique d'être loué également des païens et des chrétiens. On le comparait aux hommes d'autrefois, et peut-être, sans la susceptibilité ombrageuse de son humeur, sans les irritations de son orgueil, un tel rapprochement eût-il pu se justifier; mais cette nature avait plus d'éclat que de vraie grandeur, plus de laisser-aller que de force. Toutefois, au milieu de l'abaissement universel des caractères, elle dominait et attirait. Une chose surtout distinguait Bonifacius des gens de guerre de son temps, presque tous athées ou indifférens : c'était une ferveur de dévotion portée jusqu'à l'ascétisme. Son ame passionnée, qui ne connaissait point de mesure, semblait flotter perpétuellement entre la soif de la gloire et le dégoût du monde, entre le champ de bataille et le cloître. A la mort de sa femme qu'il chérissait, il voulut se faire moine, et pour l'en empêcher il ne fallut pas moins que l'autorité de l'évêque d'Hippone Au-

gustin et de son ami Alype, qui vinrent le trouver à Tubunes et lui remontrer qu'il servirait beaucoup plus utilement l'église sous la casaque du général que sous le froc du religieux. Les païens, pour qui un pareil caractère était tout nouveau, et qui ne pouvaient guère le comprendre, dirent de Bonifacius que c'était *un homme héroïque* (1). Nous qui avons vu ce type se développer au moyen-âge sous l'influence des idées chrétiennes, nous dirons avec plus de connaissance de cause : C'était déjà le soldat chrétien, un précurseur lointain de la chevalerie. —Et comme pour compléter dans ce Romain du v[e] siècle l'esquisse du chevalier du xi[e], l'histoire nous le montre prenant en toute circonstance la protection des petits et des faibles, la défense des enfans et des femmes; enfin il n'est pas jusqu'à la galanterie chevaleresque qu'on ne retrouve en lui avec des faiblesses qui le perdirent.

Les Vandales de la Bétique, près desquels Bonifacius se rendait en qualité d'ambassadeur de Placidie, étaient ariens et ariens très intolérans, plus encore par système politique que par fanatisme religieux. Dans l'intention d'élever une barrière entre leurs possessions d'Espagne et l'empire, ils imposaient l'arianisme aux provinciaux leurs sujets. Tout Espagnol soucieux de conserver sa fortune, son rang et la paix de sa famille était contraint de se faire arien, et, sous l'aiguillon des provocations et des menaces, on voyait les apostasies se multiplier. La mission du comte d'Afrique avait-elle pour but de faire cesser les persécutions? concernait-elle une guerre alors pendante entre les Romains et les Suèves de la Galice? On l'ignore; mais l'une et l'autre affaire appelait au même degré la sollicitude de Placidie.

A cette cour des rois vandales, Bonifacius rencontra une jeune Espagnole nommée Pélagie, maîtresse d'une de ces fortunes immenses que l'aristocratie ibérienne concentrait encore dans ses mains; il se prit d'affection pour elle et la rechercha en mariage. Pélagie n'était pas moins bonne arienne que Bonifacius bon catholique. Leurs déclarations de mutuelle tendresse furent, à ce qu'il paraît, entrecoupées de disputes théologiques, de dissertations savantes sur la consubstantialité du Verbe, et, l'amour aidant, ils crurent s'être convertis l'un l'autre. Le comte d'Afrique, dans l'expansion de sa joie, écrivait à ses amis de Carthage et d'Hippone : « Je vous amène une femme catholique; » mais hélas! au bout de neuf mois, la fille qui provenait de ce mariage était baptisée par les soins d'un évêque arien, et de plus de jeunes religieuses parentes de Bonifacius, à ce qu'on peut croire, et qui demeuraient dans sa maison, reçurent, par suite des manœuvres de Pélagie,

(1) *Bonifacius vir erat heroicus*, dit Olympiodore, auteur païen, contemporain de ces événemens. Olympiodore avait occupé de grandes places dans l'administration, et connu personnellement la plupart des hommes dont il parle. Les fragmens qui nous restent de ses écrits sont une des sources les plus importantes de l'histoire du v[e] siècle.

un second baptême hérétique. Il y eut dans toute l'église africaine un cri de stupéfaction et de douleur.

Un pareil événement, arrivé le lendemain du rétablissement des lois d'unité, était destiné à faire grand bruit; aussi la malignité publique ne manqua pas de s'en emparer. Pour la première fois, Bonifacius prêtait le flanc aux attaques, et ce fut à qui le frapperait : les ennemis, les envieux, les indifférens, qui s'ennuyaient peut-être de l'entendre appeler l'*héroïque,* tous fondirent sur lui comme sur une proie. On se demanda si le comte d'Afrique n'avait pas lui-même apostasié, s'il était bien convenable que le palais du chef d'une grande province catholique se transformât en une officine d'hérésie, et qu'un comte des domestiques, qui commandait la garde de sa souveraine, affichât le mépris du gouvernement et la violation des lois. Il ne manqua pas de voix non plus pour souffler à l'oreille de Placidie que ce fait, en apparence imprudent, révélait des projets plus graves; que Bonifacius, enivré de sa popularité, voulait se rendre indépendant en Afrique; qu'abusant indignement de la confiance de la régente, il avait traité pour lui-même avec les Vandales, et que son apostasie était le premier gage qu'il leur donnait. Félix et Padusa étaient les colporteurs infatigables de ces calomnies dans le palais et au dehors. Placidie troublée voulut consulter Aëtius, que le désir d'observer de près les événemens avait ramené de Gaule en Italie. Aëtius avait été le compagnon d'armes du comte d'Afrique, et il affectait d'être toujours son ami : il l'excusait en public, sauf à le déchirer en secret. Il répondit avec une feinte sincérité aux ouvertures de la régente qu'avant de condamner un tel homme, il était bon de l'éprouver jusqu'au bout. « Ordonne-lui, ajouta-t-il, de venir s'expliquer sur-le-champ avec toi. S'il obéit, c'est qu'il ne songe pas à se révolter; s'il refuse, tu sauras trop bien à quoi t'en tenir. Alors agis sans hésitation. » En même temps qu'il donnait ce conseil à la régente, il dépêchait en Afrique un de ses affidés chargé de remettre en main propre à son ancien ami un billet ainsi conçu : « Ta mort est jurée; Placidie a changé de dispositions pour toi. Elle va te donner l'ordre de te rendre en Italie; mais, si tu quittes l'Afrique, regarde-toi comme perdu. » Il demandait en outre le plus profond secret sur cet avertissement. L'ordre arriva en effet, et Bonifacius, qui n'avait pas lieu de douter de la bonne foi d'Aëtius, irrité, hors de lui, traita le mandement impérial avec le dernier mépris. Dans cette scène où le comte d'Afrique se laissa aller aux emportemens de son caractère, il éclata en récriminations contre la régente, en plaintes sur l'ingratitude dont on payait ses services, jurant qu'il ferait repentir ceux qui le récompensaient ainsi. Le dé était jeté : Félix et sa femme triomphaient.

On commença donc la guerre. L'armée envoyée d'Italie déserta ou

se fit battre. La seconde expédition eut meilleure chance : Bonifacius fut battu. La province, qui, d'abord et très vivement, avait pris fait et cause pour son gouverneur, se refroidit quand elle vit la guerre se prolonger sans succès. Les indigènes de l'Atlas, trouvant les frontières dégarnies de troupes, se ruèrent sur les colonies romaines, qu'ils mirent à feu et à sang. Ce ne fut bientôt plus dans ces riches campagnes que moissons détruites, municipes pillés, églises profanées; les habitans, enlevés par bandes, étaient traînés comme des troupeaux dans la montagne. Bonifacius, absorbé par ses propres affaires, ne prenait aucune mesure pour réprimer ces barbaries, et, si les chefs des villes venaient se plaindre et réclamer son assistance, il s'irritait ou ne répondait pas. L'humiliation de sa défaite, ajoutée aux injustices dont il se croyait l'objet, mettait le comble à sa colère : il en voulait à la régente de l'affaiblissement de sa gloire. Cet homme, jadis ouvert et franc, était devenu sombre; il ne voyait plus, il n'entendait plus que ses ressentimens; il repoussait les bons conseils, qui d'ailleurs ne lui arrivaient plus qu'à grand'peine, car les officiers romains qu'il avait entraînés dans sa révolte semblaient garder à vue leur complice, afin de le garantir contre les retours de son propre cœur. Tel est le portrait qu'Augustin nous en a tracé. Plusieurs fois le saint évêque voulut lui écrire, et il y renonça par crainte que sa lettre interceptée et divulguée ne servît à condamner son ami. En effet, de quoi pouvait-il être question entre eux, sinon de réprimandes et d'exhortations au repentir? Un diacre de leur intimité à tous deux ayant dû se rendre au quartier-général pour on ne sait quelle affaire, Augustin saisit l'occasion, et composa, pour être remise à Bonifacius, une longue lettre ou plutôt un mémoire que nous pouvons lire encore dans sa correspondance, et où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'onction du prêtre, de la sagacité du moraliste, ou de la réserve délicate de l'homme du monde. Qu'on me pardonne si, cédant à l'émotion de tant de belles et touchantes paroles, je cite ici cette lettre presque tout entière comme un précieux document sur les mœurs de la société romaine au v[e] siècle.

« O mon fils! mon cher fils! écrivait le grand évêque à Bonifacius, recueille tes souvenirs. Rappelle-toi ce que tu fus du vivant de ta première femme de glorieuse mémoire, et comment, après sa mort, détestant les vanités du siècle, tu voulus embrasser la servitude de Dieu. Je m'en souviens, moi, qui en fus témoin, et je sais bien ce que je te dis à Tubunes, alors que, nous trouvant seuls avec toi, mon frère Alype et moi, tu nous ouvris ton ame et nous confias tes projets. Non, quelles que soient les préoccupations qui t'assiégent aujourd'hui, cette conversation n'a point pu s'effacer de ta mémoire! Tu voulais te démettre de ta charge et abandonner le monde pour aller vivre de la vie des solitaires qui servent Dieu dans un saint repos. Tu renonças à ce dessein en considérant, sur nos remontrances, que ce que tu faisais alors importait bien

davantage aux églises du Christ, si tu le faisais véritablement en vue de les protéger, et si tu ne demandais autre chose au monde pour toi et les tiens que ce que réclame le soutien de la vie, te fortifiant aussi par la continence et te cuirassant d'armes spirituelles au milieu des armes terrestres.

« Tu te rendis à nos discours et tu pris cette résolution : nous nous en réjouissions encore, lorsque tu partis. Tu traversas la mer, puis tu te remarias. Ce voyage, tu le fis sur l'ordre des *hautes puissances* auxquelles tu devais soumission suivant l'apôtre; mais ton second mariage, qui te l'avait commandé, sinon la passion qui t'a vaincu? A cette nouvelle, ma stupéfaction fut grande, je l'avoue; pourtant je me consolai un peu en apprenant que tu n'avais pas voulu épouser cette femme qu'elle ne se fût faite catholique, et voilà que l'hérésie de ceux qui nient Jésus-Christ comme vrai fils de Dieu a tellement prévalu dans ta maison que ta fille a reçu le baptême de leurs mains ! Les hommes racontent encore bien des choses qui m'arrachent des larmes; mais peut-être qu'ils mentent....

« Depuis ce mariage, combien de calamités, et quelles calamités sont venues fondre sur toi ! Descends au fond de ta conscience, interroge-toi, tu répondras ce que je ne veux pas dire. Repens-toi donc; ne diffère plus de faire pénitence, et je ne doute point que Dieu ne te pardonne, et que tu ne sois délivré de tes dangers. Mais, me diras-tu, « ma cause est juste ! » Je l'ignore et n'en suis pas juge, car je n'ai pas ouï les deux parties; mais que ta cause soit juste ou non, ce que je n'ai besoin ni de rechercher, ni de discuter, me nieras-tu en face de Dieu que tu ne serais point tombé dans de telles nécessités, si tu n'avais aimé avec fureur les biens du siècle, toi qui devais les tenir pour néant, toi que nous avions connu fidèle serviteur de Dieu?

« Et ce ne sont pas seulement tes propres convoitises qu'il te faut maintenant subir, tu es devenu l'esclave des passions des autres. Ces hommes qui t'entourent, qui défendent ta puissance et ta vie, qui te sont fidèles, je n'en doute point, et dont tu n'as à craindre aucune embûche assurément, t'aiment-ils pour toi et selon Dieu? Ils aiment les biens du siècle, ils cherchent à les acquérir par ton moyen : de sorte que toi, qui devais réprimer tes passions, tu es contraint de satisfaire celles d'autrui. Or cela ne se fait point sans beaucoup d'actes criminels qui offensent Dieu. Et d'ailleurs de telles cupidités sont-elles jamais satisfaites? On les extirpe en soi quand on aime Dieu; on ne les rassasie pas quand on aime le monde. Quel moyen de contenter tant d'hommes armés, tant de passions avides qu'il faut au contraire stimuler pour les rendre plus redoutables? Quel moyen, je ne dis plus de les assouvir, mais de les repaître un peu, sans attirer sur sa tête la vengeance divine? Aussi regarde autour de toi : tout est dévasté, ruiné, et déjà tes soldats ne trouvent plus rien à piller...

« Tu vas me répondre qu'il faut imputer ces maux à ceux qui t'ont offensé, et qui ont payé par l'ingratitude tes grands services et ton courage. Je l'ai déjà dit : c'est là une cause que je ne veux pas entendre et que je ne peux pas juger; mais réfléchis : tu reconnaîtras que tu en as une autre à débattre, non pas vis-à-vis d'un homme quelconque, mais vis-à-vis de Dieu, car tu es chrétien, et par conséquent tu dois craindre d'offenser Dieu. Si je remonte aux causes supérieures des événemens qui nous affligent, je sens bien qu'il faut imputer

notre malheur aux péchés des hommes, et pourtant je n'ai pas le courage de te ranger au nombre des fléaux de Dieu, de ces instrumens de sa colère avec lesquels il châtie en ce monde les injustes et les méchans... Jette les yeux sur le Christ, qui a tant fait de bien et tant souffert de mal! Pour être à lui, pour vivre avec lui, il faut aimer ses ennemis et prier pour ceux qui vous persécutent. Si l'empire romain t'a fait du bien (bien terrestre et passager comme lui), si, dis-je, il t'a fait du bien, ne lui rends pas le mal pour le bien; s'il t'a fait du mal, ne lui rends pas le mal pour le mal. Ce qu'il t'a fait, je ne veux pas le discuter, et je ne suis pas compétent pour le juger; je parle à un chrétien, et je lui dis : Ne rends pas le mal pour le bien, ne rends pas le mal pour le mal!...

« Oh! si tu n'avais pas une femme, je te dirais, comme à Tubunes, de vivre dans la sainteté de la continence, et j'ajouterais (ce que je ne te dis point alors) de t'arracher, autant qu'il t'est possible, au métier de la guerre, et d'embrasser, comme tu le voulus autrefois, la vie des solitaires, ces soldats du Christ qui combattent en silence non pour tuer des hommes, mais pour dompter les puissances du mal. Ta femme m'empêche de t'y exhorter, car, bien que tu n'eusses pas dû l'épouser après tes engagemens de Tubunes, elle t'a épousé, elle, dans l'innocence et la simplicité de son cœur. Puisque ce parti n'est plus possible, reste du moins fidèle à Dieu, dégage-toi des passions du monde, garde loyalement ta parole, et, s'il t'est imposé de continuer encore la guerre, ne la fais qu'en vue de la paix : ce sont choses que ta femme ne peut ou ne doit pas empêcher. La charité m'a poussé à t'écrire cette lettre, ô fils très cher; l'esprit saint dit quelque part : « Réprimande le sage, et il t'aimera; réprimande le « fou, et il te haïra. » C'est au sage que j'ai voulu écrire. »

Cette lettre où la fermeté du conseiller ne perdait rien au langage de l'ami et du prêtre, cette lettre tendre, sensée, courageuse, resta sans réponse. Bonifacius, dont les affaires déclinaient rapidement, s'abîma de plus en plus dans l'opiniâtreté de sa révolte. Voyant les villes de la Proconsulaire et de la Numidie faire l'une après l'autre leur soumission aux officiers impériaux et le vide s'étendre autour de lui, il perdit la tête et demanda du secours aux Vandales. Les historiens modernes ont supposé, non sans vraisemblance, qu'il se laissa entraîner à cette démarche par la femme qui fut son mauvais génie, et sur qui l'austère Augustin ne craignait pas de faire peser la responsabilité des malheurs publics : l'Espagnole, en relation avec les rois vandales, put aisément préparer et diriger la fatale négociation. Un traité en règle, conclu avec Genséric, qui venait de monter au trône des Vandales, lui assura la possession de la Mauritanie pour prix de sa coopération armée, et, comme Genséric n'avait point de vaisseaux, Bonifacius lui fournit les siens. Une flotte romaine, passant et repassant d'une rive à l'autre du détroit de Gadès, versa sur la côte de la Mauritanie quatre-vingt mille Vandales : c'était toute la nation, hommes, femmes et enfans. Genséric eut à peine dressé ses tentes sur le sol dont il de-

venait maître, que les tribus maures accoururent à lui, et le pillage des colonies romaines commença : triste présage du sort qui attendait sous peu de temps toute l'Afrique, entre la révolte des indigènes et la pression des barbares étrangers! Quand ces nouvelles arrivèrent en Italie, l'effroi n'y fut guère moindre que dans les villes africaines sur lesquelles planait la destruction. Les provinces consternées crurent voir se lever le dernier jour de l'empire. L'éloquent prêtre de Marseille, Salvien, s'écriait, dans son langage coloré comme celui des prophètes : « L'ame de la république est tombée captive des barbares! »

Alors seulement de part et d'autre on songea, bien qu'un peu tard, à s'expliquer. Les gens sensés, qui sont toujours les derniers à avoir raison, répétaient depuis deux ans que la conduite de Bonifacius cachait un mystère incompréhensible, qu'un homme digne toute sa vie de l'estime publique ne se serait point dégradé en un instant, qu'un défenseur si courageux de la régente ne l'aurait point trahie et combattue sans une cause qui n'était point encore éclaircie. Ces réflexions si simples, on finit par les trouver justes. Les amis de Bonifacius firent partir secrètement pour l'Afrique deux hommes auxquels il pouvait se confier sans réserve : l'un d'eux était le comte Darius, que nous connaissons par sa correspondance avec saint Augustin. C'était, à en juger par ses lettres, un courtisan aimable, insinuant, poli jusqu'à l'excès, un lettré subtil et recherché suivant la mode de son temps, mais un homme bienveillant et pacifique, et un bon chrétien, sauf quelques retours de paganisme auxquels il se laissait aller en sa qualité de bel esprit, admirateur des anciens. On ne mettait guère le pied en Afrique sans visiter Augustin, ou sans chercher une occasion de communiquer par lettres avec lui, tant son importance était grande. A peine débarqué à Carthage, Darius chargea quelques évêques de le saluer de sa part; celui-ci répondit à cette avance par une lettre écrite d'Hippone et qui commença leur liaison. Cette lettre, que nous avons encore, fait allusion en termes obscurs et mesurés à la mission délicate qui amenait le comte Darius de ce côté de la mer. « Quand on m'a fait ton portrait, lui disait-il, le portrait de ton ame, non de ta chair, je l'ai reconnu pour l'avoir vu dans le saint Évangile, où nous lisons ces paroles faites pour toi : « Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfans de Dieu! » Il est certes glorieux de vaincre par son courage, à force de fatigues et de dangers, un ennemi indomptable, et d'assurer le repos aux provinces troublées de sa patrie; mais il y a plus de gloire à tuer la guerre elle-même avec la parole qu'à tuer des hommes avec le fer, à conquérir la paix par la paix qu'à l'obtenir par la guerre. Que Dieu confirme ce qu'il a opéré par toi au milieu de nous! »

Darius lui répond que, s'il n'a pas encore tué la guerre, il espère l'avoir suspendue et éloignée, et que, Dieu aidant, les affreuses cala-

mités, qui étaient parvenues au comble, vont décroître et s'assoupir. « Puisses-tu, ajoutait-il, ô père vénéré! adresser long-temps de tels vœux au ciel pour l'empereur, pour la république romaine et pour ceux que tu en trouves dignes! » Cette correspondance se termine par un échange de cadeaux entre le vieil évêque et le comte italien. Celui-ci demande à Augustin un exemplaire du précieux livre de ses *Confessions*, et lui envoie en retour un médicament que le médecin qu'il a près de lui regarde comme souverain contre les infirmités dont l'évêque d'Hippone est atteint : remède du corps contre un remède de l'ame! On suit avec un vif intérêt, à travers ces confidences voilées, la marche d'une négociation dont l'histoire ne nous expose que le résultat. Bonifacius, ouvrant enfin le fond de son cœur à ce fidèle ami, avoua tout, expliqua tout, et montra la lettre d'Aëtius. Darius reprit aussitôt le chemin de Ravenne.

Ce fut un éclair pour Placidie, mais cet éclair l'épouvanta : elle avait tout livré à l'homme dont on lui dévoilait la fourberie, ses provinces les plus belliqueuses, sa meilleure armée, l'entrée de ses conseils, et jusqu'au généralat suprême, dont il lui avait fallu bien à contre-cœur dépouiller Félix. En effet, le maître des milices s'était attribué une part si personnelle dans la chute de Bonifacius, il en triomphait si arrogamment, qu'on s'en prit à lui des malheurs qui en étaient la suite, et le comte Aëtius ne manqua pas d'unir sa voix à la clameur publique, afin de le mieux accabler. Sous le poids d'une réprobation universelle, le mari de la favorite dut se démettre de sa charge de généralissime qu'Aëtius était tout prêt à recueillir. En vain la régente, obligée de le sacrifier, lui offrit-elle en dédommagement la dignité de patrice, alors vacante, ainsi que je l'ai dit; cette dignité, séparée du commandement effectif, n'était plus qu'un vain titre, ridicule par sa grandeur même. Dans son mécontentement, Félix fit passer sur son successeur la haine dont il poursuivait naguère le comte d'Afrique, et déjà, suivant son habitude, il ourdissait contre Aëtius quelque noir complot dont celui-ci fut averti. Un matin, les soldats qui formaient la garnison de Ravenne s'armèrent spontanément, et, se portant en furieux sur le palais, exigèrent qu'on leur livrât le nouveau patrice, sa femme Padusa, et leur ami le diacre Grunnitus, qui furent tous trois massacrés sur la place. Placidie baissa la tête, et Aëtius retourna tranquillement dans son gouvernement des Gaules.

Tel était l'état des choses quand les révélations du comte Darius mirent le comble aux frayeurs de la régente; elle recommanda de les tenir secrètes jusqu'à ce qu'elle eût pris toutes ses mesures pour attaquer de front un ennemi si puissant, et, afin de le mieux endormir, elle le désigna consul pour l'année suivante. Cependant Bonifacius réconcilié s'épuisait en efforts pour réparer le mal qu'il avait fait. Il

invita Genséric à retourner en Espagne avec sa nation, moyennant une forte somme d'argent; Genséric se moqua de lui. Il voulut parler haut et menacer; Genséric le traita de perfide et lui déclara la guerre. Une sombre fatalité pesait désormais sur ce général jadis, si brillant et si heureux; il fut vaincu et obligé de se renfermer dans Hippone, où Genséric vint mettre le siége par terre et par mer. Là, pour la dernière fois, se trouvèrent réunis, dans la même enceinte de murailles et sous le coup des mêmes périls, les deux principaux acteurs de la conférence de Tubunes, l'un repentant et désespéré, l'autre vieux, infirme, et n'ayant plus qu'un souffle de vie.

Les derniers momens d'Augustin, mêlés à ceux de l'Afrique romaine, appartiennent à l'histoire : ces deux grandes agonies se confondirent. Le vieillard chancelant retrouva, pour soutenir son troupeau dans ces mortelles alarmes, une force qu'il ne se supposait pas lui-même. Il fixa son poste à l'église, comme un général sur le rempart. Les pauvres pêcheurs d'Hippone s'y rendaient au sortir de la bataille pour reprendre haleine : Augustin les exhortait, les prêchait et priait avec eux. Le sublime docteur empruntait, pour parler à ces esprits grossiers, une sainte vulgarité de langage qui les remuait et les entraînait, et lorsque, dans quelque sermon simple et énergique, il leur avait ouvert la vraie patrie du chrétien, ce royaume du ciel où l'on ne trouvait pas de Vandales, ces braves gens retournaient se battre, le cœur tout réconforté. Le soir, Augustin réunissait à sa table les évêques de Numidie, refoulés dans Hippone par l'invasion, et qui l'entouraient comme un père. La conversation roulait ordinairement sur les malheurs ou les espérances de la journée; on y ajoutait des réflexions sur la vanité des projets des hommes en face des redoutables arrêts de Dieu : nous tenons ces détails d'un témoin oculaire, évêque lui-même. Au récit des désastres qui venaient frapper l'une après l'autre les villes voisines, Augustin se troublait; il suppliait Dieu avec larmes de ne le point rendre témoin du sac d'Hippone et de la profanation de son église, mais de le retirer du monde auparavant. Sentant ses forces s'abattre tout à coup et la fièvre le saisir, il se crut exaucé. Son unique soin fut dès-lors de se préparer à mourir, et, se réservant pour lui seul les dernières journées de sa vie, il s'enferma dans sa chambre, qu'il avait fait tapisser de feuillets contenant en gros caractères les psaumes de la pénitence. Son regard les parcourait encore, lorsqu'il expira, le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans. Hippone ne fut point prise cette fois, grace à la famine qui se mit parmi les assiégeans et les contraignit de se disperser; mais elle succomba l'année suivante, et un peu plus tard toute l'Afrique. Des troupes envoyées par l'empereur d'Orient ne surent pas la sauver.

Bonifacius, au comble du désespoir et de la honte, prit une résolu-

tion qui ne pouvait sortir que d'un grand cœur : il résolut d'aller en Italie s'expliquer devant la régente, en face du sénat, en présence de tout l'empire, et de s'offrir en expiation aux justes malédictions de sa patrie. Il s'embarqua donc, laissant son armée sous le commandement de son lieutenant Trigétius. Cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté cette même terre d'Italie, glorieux et honoré; il y revenait coupable et malheureux, mais le front encore levé, comme une victime résignée. La dignité morale empreinte dans sa démarche fit tomber aussitôt les ressentimens. Les populations accourues de loin pour le voir se pressaient sur son passage dans l'attitude non de la colère, mais d'une pitié respectueuse. Quand il approcha de Rome, la ville entière se leva pour le recevoir. « Il y eut là, dit un contemporain, un admirable concert de sympathie. » A Ravenne, ce fut la même chose, et, dans ce triomphe du repentir, il ne se trouva personne que lui qui osât rappeler le passé. Sa présence déliait nécessairement le nœud des affaires d'Italie. La régente, dénonçant hautement la perfidie d'Aëtius, le cassa de sa charge de généralissime, dont elle investit Bonifacius, lequel fut en même temps nommé patrice. C'était le signal de la guerre civile.

Cependant Aëtius, endormi dans une fausse sécurité par les protestations de la régente, se réveilla comme d'un songe. Il apprit coup sur coup le débarquement et la marche triomphale de son ennemi à travers l'Italie et le rescrit qui le frappait lui-même. A cette dernière nouvelle, il se crut perdu; il ne put s'imaginer qu'on osât l'attaquer à demi et que Bonifacius n'eût pas des assassins tout prêts pour se défaire de lui. Plein de cette idée, il quitta son camp précipitamment et se réfugia dans un lieu fortifié, sur une montagne, disent les chroniqueurs; puis, quand il reconnut qu'il s'était trompé, et que son armée fidèle le réclamait, il revint, lui souffla le feu de son ressentiment, et l'entraîna à sa suite vers l'Italie. Bonifacius l'attendait de l'autre côté des Alpes avec les légions italiennes, non moins pleines de résolution. Ce fut, selon toute apparence, au débouché des monts, dans les vastes plaines de la Ligurie, que se rencontrèrent les deux derniers généraux de Rome expirante et ses deux plus belles armées. Nous ne savons rien de l'ordonnance et des mouvemens du combat, sinon que de part et d'autre le courage était égal dans les soldats et le génie dans les chefs. L'armée gauloise, après des prodiges de valeur, fut enfoncée de toutes parts et mise en déroute. Bien décidé à jouer le tout pour le tout et à laisser sur le champ de bataille sa vie ou celle de son rival, Aëtius avait fait fabriquer la veille une arme qu'il maniait avec beaucoup d'adresse : c'était une pique plus longue que les hastes romaines et modelée, à ce qu'on peut supposer, sur les lances de ses cavaliers nomades. Lorsqu'il vit ses troupes débandées et l'inutilité de tout effort

humain pour les rallier, il s'élança dans la mêlée à la recherche du comte d'Afrique, et, l'ayant aperçu qui combattait au premier rang des siens et le cherchait peut-être lui-même, il courut à toute bride sur lui. Leurs armes se croisèrent, et Bonifacius, atteint au flanc par la pique d'Aëtius, chancela et tomba de cheval, tandis que son ennemi, avec autant de bonheur que d'audace, s'échappait sain et sauf du champ de bataille. La blessure du patrice était sans remède; il resta trois mois entiers entre la vie et la mort, pour succomber à la fin. Durant les longues méditations de la maladie, en face de ses propres fautes et de la catastrophe qui en semblait une expiation fatale, il apprit à pardonner les fautes d'autrui; non-seulement il dépouilla toute haine contre celui qui le tuait, mais on assure qu'en mourant il conseillait à sa femme d'épouser Aëtius, si jamais elle voulait se remarier et qu'il fût libre, cet homme étant le seul Romain digne d'elle : miracle d'abnégation fort étrange assurément, et qui pourtant ne fut pas sans exemple parmi les paladins de la chevalerie.

III.

Aëtius cependant courait de retraite en retraite, toujours suivi, toujours découvert; il se cacha d'abord dans un domaine qu'il possédait en Italie, puis dans une maison de Rome, puis en Dalmatie, d'où il gagna la vallée du Danube et le pays des Huns, ses vieux amis. Roua l'accueillit bien; il fit plus, il lui offrit de le ramener en Italie à la tête d'une armée, et le comte Aëtius n'était pas homme à repousser une pareille proposition. On le vit donc reparaître subitement au midi des Alpes, avec une nuée de nomades féroces qui semaient l'épouvante devant eux. La régente, comme on le pense bien, épuisa contre ce nouveau danger tous ses moyens de défense : la direction de la guerre fut confiée au gendre du défunt comte d'Afrique, Sébastianus, qui lui-même ne manquait point de mérite; par malheur, les troupes étaient divisées, et les anciens soldats d'Aëtius revinrent à leur général. Placidie eut alors l'idée de s'adresser aux Visigoths de la Gaule; mais Aëtius possédait l'art de déconcerter ses ennemis par son activité : on commençait à peine à négocier avec les Goths, que déjà il menaçait Ravenne et que la régente lui restituait toutes ses dignités en y ajoutant encore celle de patrice. Sébastianus, plus obstiné, passa d'Occident en Orient et d'Orient en Occident, quêtant partout des ennemis contre Aëtius, et refusé par tout le monde. En désespoir de cause, il se fit pirate; puis il se rabattit sur l'Afrique, où il excita les Vandales à se jeter sur l'Italie. Genséric, en homme prudent qui craint un piége, l'engagea d'abord à se faire arien pour bien prouver la sincérité de ses

promesses; là-dessus, Sébastianus s'étant récrié avec indignation, il le fit tuer comme espion et traître. Siècle bizarre où l'on courait sans scrupule les terres et les mers pour attirer la destruction sur son pays, et où l'on se faisait martyriser pour sa foi!

Toute illusion était désormais impossible : l'empereur et l'empire avaient un maître qui vit bientôt pleuvoir autour de lui les adulations, les consulats, les titres, les apothéoses en prose et en vers, accompagnemens ordinaires de la souveraineté de fait. Aëtius eut son palais au Quirinal, ses poètes au forum de Trajan, son peuple enthousiaste, son sénat dévoué, tous les triomphes de Stilicon, en attendant sa chute. Les derniers beaux vers de la muse romaine étaient venus s'exhaler en hommage aux pieds d'un Vandale; par un progrès qui dénotait le mélange de plus en plus rapide des races, le Scythe Aëtius eut pour chantre un Germain, un noble frank, Mérobaude, qui avait ajouté à ce nom illustre chez les siens le prénom latin de Flavius. A l'instar des scaldes de sa patrie d'origine, Mérobaude était soldat et poète : quand il avait bien combattu sous les aigles, il prenait la lyre de Claudien et venait chanter sur le forum de Trajan la gloire de Rome et l'éternité des césars, aux applaudissemens de l'Italie entière et à la honte des poètes romains, qu'il dépassait tous en mérite. Ce petit-fils d'Arminius, couronné du laurier de Virgile, n'est pas la figure la moins originale de ce siècle de transition. Il célébra si dignement, en 446, le troisième consulat d'Aëtius, que l'empereur et sa mère voulurent qu'il eût sa statue de bronze, à côté de celle de Claudien, sur la place consacrée aux poètes célèbres. Une fouille heureuse, pratiquée en 1813 dans l'emplacement du forum Ulpien, a fait retrouver cette statue ainsi que l'inscription du piédestal, où Mérobaude est qualifié « homme d'antique noblesse et de gloire nouvelle, également docte et vaillant, et non moins propre à faire lui-même des actions louables qu'à louer les actions des autres. » L'inscription ajoute que « la Muse le visitait au milieu du fracas des armes, dans les batailles, dans les marches à travers les Alpes glacées, et que ses louanges ont ajouté à la grandeur de l'empire invincible (1). » Un second hasard, non moins heureux que le premier, nous permet d'apprécier aujourd'hui la justesse de ces éloges. Des fragmens assez étendus des vers et de la prose de Mérobaude ont été découverts en 1823 sur un manuscrit palimpseste de la bibliothèque de Saint-Gall. Ce qui frappe le plus dans ce premier des poètes latins barbares, c'est la correction de son langage et l'élégance recherchée de sa versification. Rien n'y rappelle l'âpre saveur du terroir

(1) Remunerantes in viro antiquæ nobilitatis, novæ gloriæ, vel industriam militarem, vel carmen... cujus præconio gloria triumphali crevit imperio. — Merobaud. *Carm.* ed. Niebuhr. *Præf.*

natal, et l'on y chercherait vainement quelque trace du génie germanique et de ses rudes élans; la muse des scaldes s'est trop bien disciplinée sous la férule des rhéteurs latins.

A l'époque même où Aëtius devenait ainsi de fait le maître de l'empire, la fière Visigothe femme du nouveau patrice mit au monde un second fils, qui fut appelé Gaudentius, comme son aïeul paternel; l'aîné, déjà grand, portait le nom gothique de son aïeul maternel, Carpilio. Le nouveau-né vit le jour au Quirinal, sinon sur la pourpre, du moins bien près d'elle, et Mérobaude célébra en vers hendécasyllabes la bienvenue de cet enfant que le sort destinait à être un jour l'esclave d'un pirate vandale. Le poète décrit son baptême en des termes qui ont fait douter à la critique si Mérobaude était lui-même chrétien, tant la cérémonie qu'il croit peindre ressemble dans ses vers à une ablution païenne. Il nous montre ensuite la déesse Rome s'emparant de l'enfant, au sortir des fonts baptismaux, et rejetant sur son épaule sa casaque de guerre pour lui offrir sa mamelle nue. La place d'honneur, dans ce panégyrique, appartenait, on le comprend, à la mère de Gaudentius; mais comment la célébrer dignement? Le poète feint de reculer devant cette tâche impossible : « Non, s'écrie-t-il avec un luxe d'allusions mythologiques qui ne laisse pas de surprendre un peu quand on songe à ce qu'étaient l'héroïne et le poète; non, de légères et frivoles muses ne sauraient jamais chanter une pareille épouse, race des héros, fille des rois, femme dont la gloire est plus que d'une femme (1) ! Ce n'est point elle qu'on aurait vue, en proie, comme Thétis, à de pusillanimes frayeurs, aller furtivement tremper son nouveau-né dans l'onde souterraine du Styx, pour éluder les arrêts du destin. Elle sait que le fils d'Aëtius, mortel, ne craindra pas la mort; il apprendra de son père à la braver en la donnant. »

Cependant Aëtius tâchait de légitimer par des services éclatans cette haute fortune où l'audace et la violence l'avaient conduit. Il reprit en Gaule ses travaux interrompus, et cette vaste province, qui s'en allait en lambeaux, reçut de lui sa reconstitution, au moins momentanée. En 425 et 430, il avait repoussé les Visigoths, qui, à chaque perturbation politique, sortaient de leurs cantonnemens pour aller attaquer Arles ou Narbonne; à partir de 436, il porta la guerre au sein même de leurs quartiers et les amena à demander merci. Il en fit de même avec les fédérés burgondes, qui, franchissant le Jura, dans cette même

(1) Conjunx non levibus canenda musis,
Heroum soboles, propago regum,
Cujus gloria fœminam superstat... (Merob. *carm.*)

Il est curieux de voir les barbares se distribuer ainsi l'encens romain au Capitole et les Romains applaudir. Il y a dans ce fragment une lacune que j'ai essayé de remplir par la dernière phrase de ma traduction.

année 436, étaient venus assiéger Toul et Metz; il les châtia rudement, puis les reçut à composition, et fit avec eux une nouvelle alliance plus étroite, à laquelle ils restèrent fidèles. Quant aux Franks saliens, les ayant surpris non loin d'Arras pendant la célébration d'une noce, il leur enleva le fiancé, la fiancée et tous les préparatifs du festin, et chassa leur roi Clodion, l'épée dans les reins, jusqu'à ses cantonnemens de l'Escaut. En 435 et durant les années suivantes, il délivra la Touraine et l'Anjou des incursions des Bretons armoricains, dont la petite république indépendante ne montrait pas moins de turbulence que les barbares fédérés. A l'est, il assura la frontière des Gaules, en domptant les montagnards des Alpes noriques, qui s'étaient révoltés; il fortifia celle du nord en colonisant sur la rive gauche du Rhin une tribu de Franks trans-rhénans qui la ravageait, et à laquelle Aëtius, « après d'immenses massacres, » disent les historiens, imposa l'obligation de servir l'empire : ce fut la souche des Franks ripuaires. Il distribua aussi des terres aux Alains qui servaient dans son armée, cantonnant les uns en Armorique, sur les confins de la petite Bretagne, et les autres dans les campagnes du Rhône, autour de la ville de Valence, boulevard principal des insurrections à l'orient des Gaules. Enfin, se croyant sûr des bonnes dispositions des Burgondes envers l'empire, il étendit leurs cantonnemens sur la rive gauche du Rhône, dans toute la partie de l'ancien territoire allobroge, qui s'appelait alors *Sapaudia*, la Savoie : son but était de créer un contre-poids à la puissance envahissante des Visigoths, et de mettre une force amie sous la main du préfet du prétoire, qui avait l'ennemi à ses portes.

Tant de guerres contre les barbares intérieurs et extérieurs n'avaient pas exempté la Gaule des déchiremens de la guerre civile : Aëtius dut combattre en 436 et 437 une terrible insurrection de Bagaudes (c'est ainsi qu'on appelait les paysans révoltés). Leurs bandes, grossies par des esclaves fugitifs, promenaient la flamme et le fer à travers les cités du centre et de l'est, et ne laissaient après elles que des ruines. Aëtius les battit en plusieurs rencontres, prit leur chef Tibaton, qu'il fit mettre à mort, et moitié par la rigueur, moitié par la clémence, apaisa cette jacquerie gauloise.

L'île de Bretagne s'était volontairement séparée de la communauté romaine, espérant se protéger plus efficacement elle-même contre les ravages des Pictes et des Scots que ne le faisait sa métropole, absorbée par tant d'autres soins. Après trente-sept ans d'illusions déçues, de faiblesse et de misère croissantes, elle voulut redevenir romaine : Rome ne le voulut plus. En vain ses députés présentèrent au patrice Aëtius, qu'on regardait en Occident comme l'empereur de fait, la supplique fameuse intitulée *Gémissement des Bretons*, où on lisait ces touchantes paroles : « Les barbares nous poussent vers la mer, et la mer nous re-

pousse vers les barbares. » Aëtius fut inflexible; il laissa tomber un membre inutile, pour concentrer la vie au cœur.

Dans cette reconstitution militaire et politique du diocèse des Gaules, le patrice semblait se hâter, comme sous l'aiguillon d'un danger prochain. Tous les regards se tournaient avec inquiétude vers la vallée du Danube, et Aëtius, plus que personne, devait se préoccuper des événemens dont le pays des Huns était alors le théâtre. Le roi Roua, mort en 434, avait emporté avec lui les bonnes dispositions de son peuple pour les Romains. Son neveu Attila, qui lui succédait et qu'un fratricide rendit bientôt seul souverain de l'immense domination des Huns, travaillait à plier sous un joug unitaire ces nombreuses tribus, jusqu'alors indépendantes, qui avaient chacune son chef, ses vassaux et ses sujets. Les moindres actes du nouveau prince décelaient à tous les yeux une ambition insatiable et cruelle; mais Aëtius en savait davantage; il connaissait, par des rapports personnels qui dataient de leur enfance, sa haine profonde contre les Romains et la grandeur de son génie sauvage; il savait que, si Attila voulait, à force de guerres et de crimes, construire un empire de la barbarie, c'était pour le précipiter sur l'empire de la civilisation et mettre celui-ci en débris. Les Huns, depuis dix ans, avaient appris le chemin de la Gaule; une de leurs tribus s'était avancée, en 436, jusqu'à la forêt Hercynienne, et avait battu les Burgondes près des bords du Rhin, et l'émotion causée par cette apparition restait vivante dans tous les esprits. Les Franks transrhénans avaient déjà formé avec eux des alliances qu'ils pouvaient invoquer un jour contre l'empire romain; mais ce qui était plus triste encore, c'est que les Bagaudes semblaient reprendre confiance et compter sur une invasion prochaine pour recommencer la guerre civile. On sut même, en 448, qu'un de leurs chefs secrets, nommé Eudoxius, médecin habile, mais esprit pervers et malfaisant, disent les historiens, venait de se rendre près d'Attila pour le solliciter d'entrer en Gaule. A ces indications, par malheur trop réelles, se joignaient de prétendus prodiges, des pronostics qui ajoutaient à la peur. Deux comètes se montrèrent à peu d'années d'intervalle; des secousses de tremblement de terre se firent sentir en Espagne et en Gaule, et, dans le spectacle inaccoutumé d'une aurore boréale, les peuples crurent voir des armes étinceler au ciel, des légions fantastiques se choquer, et les nuages verser des fleuves de sang. L'effroi n'était pas moindre en Italie.

Que faisait Placidie pendant que les dangers s'accumulaient ainsi autour de l'empire? Résignée au joug de son maître des milices, elle croyait encore régner, parce que son fils portait le diadème, et qu'on la saluait du nom d'Augusta. La poésie de ses jeunes années s'était évanouie avec elles. La veuve d'Ataülf, en vieillissant sur le trône, était devenue une souveraine vulgaire, partagée entre une dévotion

égoïste et une soif de pouvoir sans dignité. Le cœur de la mère lui avait toujours manqué; ses enfans avaient grandi entre les mains des eunuques, sans tendresse, sans soins, livrés à tous les hasards d'une corruption précoce. Cette éducation fit de Valentinien III un prince imbécile et vicieux, et la voix publique accusa peut-être trop sévèrement Placidie d'avoir prolongé à dessein l'enfance de son fils pour prolonger sa régence. La jeune Grata Honoria, aînée de Valentinien, ne rencontra pas plus de sollicitude de la part de sa mère. La mode était venue à la cour d'Orient de ne point marier les princesses, du moins à des sujets, afin de leur conserver leur rang, et aussi par crainte de susciter, en admettant des étrangers dans la famille impériale, des ambitions incommodes ou dangereuses pour le prince. C'est ainsi que les sœurs de Théodose II s'étaient vouées de leur plein gré au célibat. Placidie, portée d'affection pour tout ce qui ressemblait à la monarchie, introduisit cet usage en Occident. Elle conféra, dès l'enfance, à sa fille le titre d'augusta avec les honneurs dus au rang impérial, et la fit élever dans l'idée qu'elle ne se marierait jamais; mais la mère avait décidé sans sa fille, chez qui l'âge développa des instincts et des désirs tout contraires, et dont l'imagination s'abandonna sans règle ni frein à des rêves d'autant plus séduisans pour elle qu'ils lui étaient interdits. Dans le désœuvrement du gynécée, Honoria ne se repaissait que de projets romanesques; fille d'une mère qui avait rempli le monde du bruit de ses aventures, elle voulait avoir aussi les siennes, être aimée, être enlevée et séduire un roi barbare, non pas cette fois pour le transformer en Romain, comme Placidie avait fait d'Ataülf, mais pour l'exciter à la haine de Rome, pour le lancer à la destruction d'une famille qui l'opprimait. La difficulté consistait à trouver ce roi barbare, car les Goths ne campaient plus aux portes de Rome, et Genséric était trop loin.

Honoria apprit sur ces entrefaites (c'était en 434 et elle avait alors seize ou dix-sept ans) l'avénement d'Attila au trône des Huns et les frayeurs qu'inspirait dès-lors aux Romains ce génie ambitieux et sanguinaire : ce fut l'époux qu'elle se choisit. Un de ses eunuques alla trouver secrètement le roi hun dans son palais de planches, dressé au milieu des marais de la Theiss, et lui remit, de la part de la princesse sœur de l'empereur d'Occident, un anneau de fiançailles avec un message. Par ce message, Honoria lui recommandait de déclarer sans retard la guerre à Valentinien, d'entrer en Italie à la tête d'une armée, et de venir la réclamer comme sa femme et la délivrer. Attila, fort étonné suivant toute apparence, prit l'anneau, le serra soigneusement et ne répondit rien. Honoria l'attendit quelque temps; puis, ne voyant arriver ni lettre, ni ambassadeur, ni armée, elle s'en consola avec son intendant, nommé Eugénius. Des signes trop évidens

ne tardèrent pas à révéler son inconduite. Placidie la chassa du palais, puis de la ville, et la fit embarquer pour Constantinople, où Théodose II la tint sous bonne garde. Ces faits se passaient en 435. Plus tard, le cœur de Placidie s'adoucit; elle rappela sa fille et la laissa vivre près d'elle à Ravenne. Attila cependant croissait rapidement en puissance, et déjà l'empire d'Orient se reconnaissait son tributaire. Quinze ans s'étaient écoulés depuis le message d'Honoria, et l'on eût pu croire qu'il l'avait oubliée. Jamais, dans ses rapports avec l'empire d'Occident, il n'avait dit aucun mot de sa fiancée; mais Attila n'oubliait rien, et tout prétexte lui semblait bon, pourvu qu'il fût utile. Or il avait en main un prétexte personnel, et l'honneur du nom de Théodose était à sa merci.

Ce fut au milieu de ces alarmes et de ces chagrins que Placidie mourut, le 22 novembre 450, à l'âge d'environ soixante-deux ans. Elle avait disposé sa dernière demeure avec grand soin, on dirait presque avec coquetterie, dans une chapelle dont nous pouvons admirer encore, près du monastère de Saint-Vital à Ravenne, l'architecture simple et gracieuse. Elle y avait fait placer à droite et à gauche deux tombeaux, l'un pour son frère, l'autre pour son mari, et pour elle-même, dans le fond, sous la coupole, un cénotaphe plus élevé où l'on pouvait se tenir assis, et dont le marbre blanc sans sculpture était revêtu de lames d'argent. Elle y fut déposée, ainsi qu'elle l'avait ordonné, en habits d'impératrice et assise sur un trône de cyprès, comme si la soif de régner, mobile de toute sa vie, eût encore animé sa froide dépouille. Cette reine des morts traversa ainsi onze siècles, protégée par la dévotion populaire, qui voyait en elle une sainte, et crut plus d'une fois en avoir obtenu des miracles. On raconte qu'il y a environ trois cents ans, des enfans qui jouaient dans la chapelle jetèrent du feu par la petite fenêtre ouverte à la paroi postérieure du tombeau, et que le suaire de la morte s'enflamma. L'incendie gagna bientôt le trône et les panneaux de cyprès dont l'intérieur était lambrissé, et, quand les moines du couvent voisin accoururent pour porter secours, ils ne trouvèrent plus que des ossemens calcinés sur un amas de cendres. Un d'entre eux, plus curieux que les autres, eut l'idée de mesurer ces os qui lui parurent de grande dimension, et il fut constaté qu'en effet la femme à laquelle ils avaient appartenu dépassait en hauteur la taille ordinaire des femmes.

Tel est le dernier renseignement de l'histoire sur la fille de Théodose.

AMÉDÉE THIERRY.

LA

RETRAITE DES DIX MILLE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES LIONS DEVENUS VIEUX.

I.

Par une belle soirée de la fin d'avril 1842, onze heures et demie venaient de sonner à l'horloge du passage de l'Opéra, quand deux jeunes gens emmoustachés, empaletotés, débouchèrent par le corridor du passage sous le péristyle du théâtre. Les deux arrivans appartenaient à la petite espèce, et n'auraient pu obtenir que par la faveur ou la corruption l'honneur de porter le pantalon garance; mais leurs manières cavalières, leur impitoyable lorgnon, leur verbe haut et tranchant, suffisaient pour les faire classer *à priori* par l'observateur le moins exercé dans la catégorie des *lions* inférieurs, que, dans certaines régions de la société de Paris, on a rangés depuis sous le nom d'*Arthurs* et de *Polkas*. Une singulière affectation de ressemblance se trahissait dans le costume, dans les allures des deux jeunes gens. Le même œil avait choisi la couleur noisette de leurs paletots; la même main avait donné la courbe onctueuse du fer à leur chevelure parfumée; la même forme avait servi aux chapeaux à bords microscopiques qui posaient si cavalièrement sur leurs têtes. Tout enfin annonçait dans les deux promeneurs ce phénomène d'attraction, inexpliqué par la science, qui

en philosophie produit les disciples, en littérature les collaborateurs, et dans l'ordre physique les jumeaux siamois.

La représentation avait été brillante, et une livrée nombreuse remplissait le péristyle du théâtre. Les deux jeunes gens eurent quelque peine à se frayer un passage à travers la foule de commissionnaires enroués, de domestiques somnolens, de curieux morfondus, qui garnissaient les abords de l'Opéra.

— Ah! le chasseur de l'ambassade de Russie! dit le jeune homme de droite en lorgnant de bas en haut, comme il eût pu le faire d'un monument, un colosse de six pieds dont le plumet vert se distinguait au milieu de la foule comme la chevelure de Calypso au milieu de ses nymphes.

— Le heïduque du ministre de Grèce! dit le jeune homme de gauche, et il désigna du doigt un costume de palicare qui eût tiré des larmes, il y a quelque vingt années, à plus d'un sensible philhellène.

— La livrée azur du prince de la finance! reprit le premier en homme qui sait son beau monde.

— Le groom de Gontrey! fit le second, qui ne voulut pas rester en arrière de belles connaissances.

— Voici qui est curieux et mérite d'être vu de près! — Et ce disant, le jeune homme de droite entraîna d'autorité son compagnon au milieu de la foule vers l'objet qui avait éveillé son attention.

Ce n'était ni plus ni moins qu'un domestique indien, au teint cuivré, à la barbe noire, coiffé d'un turban vert et vêtu d'un long surtout de drap bleu d'une forme tout exotique, qui, le bras surchargé de pelisses et de châles, attendait, en rêvant sans doute des rives du Gange et de leur beau soleil, que l'heure de la retraite eût sonné pour ses maîtres.

— Qu'est-ce que cela? dit le jeune homme de droite en contemplant à travers le cristal de son lorgnon le pauvre Hindou. — Le domestique de quelque nabab?

— Sans doute la livrée du babou Dwarkanauth-Tagore, dont les journaux ont annoncé l'arrivée à Paris, dit le jeune homme de gauche avec l'assurance d'un homme bien renseigné.

— Ah! Méquinet et Sampigny, Sampigny et Méquinet, je vous présente mes devoirs!

Ces mots, prononcés d'une fort belle voix de basse à l'oreille des deux jeunes gens, les arrachèrent à leur contemplation; opérant simultanément un changement de front, ils se trouvèrent en face d'un homme d'une trentaine d'années, petit, replet, aux yeux vifs, à l'encolure de bon vivant, qui donnait le bras à un étranger dont la tournure guindée trahissait la plus pure origine britannique.

— Tiens, Ricourt! dirent à l'unisson les deux jeunes gens.

— Et que faites-vous là, mes *poneys?* reprit celui-ci.

— Nous nous efforçons de deviner à qui peut appartenir ce singulier Caliban, dit le jeune homme de droite, assez satisfait de son mot.

— Ma foi, mon ami Méquinet, dit Ricourt, il faut demander cela à Reidel que voici, et qui connaît toute son Albion parisienne sur le bout du doigt.

— Ce domestique est, je crois, à la belle mistress Daw, qui a été à Londres l'une des lionnes de la saison dernière, dit le compagnon du petit homme obèse avec un laconisme tout britannique.

— C'est là précisément ce que je disais à Sampigny : une grande femme brune, avec des marabouts, deux chevaux gris, une calèche verte, je ne connais que cela! fit Méquinet avec un magnifique aplomb.

— Ah çà! nous n'avons pas perdu la représentation de ce soir, j'espère? Comme la Carlotta a dansé!... *Diva... diva... maravigliosa!...* dit Ricourt, qui, dans ses appréciations de danse ou de chasse, affectionnait le langage de la terre classique des beaux-arts.

— Ma foi, reprit Méquinet, en fait de ballet, je vous avouerai que je suis furieusement blasé, et qu'il faudrait du neuf pour m'attirer dans la boutique.

— Voilà la nouvelle génération! dit Ricourt en se tournant vers son compagnon avec une gravité comique; à vingt ans, on est plus blasé que père et mère! En cuisine, il faut du poivre rouge; pour liquides, on ne connaît que le rack; si nous parlons politique, c'est pour faire l'éloge de ce bon M. de Robespierre, et, quant à la chorégraphie, on n'apprécie que celle de Frisette ou de la reine Pomaré!... Mais ceci n'est pas une raison pour perdre le coup d'œil de la sortie : c'est un spectacle curieux aussi, et qui ne coûte pas dix francs comme les stalles...

Tout en parlant, Ricourt se dirigeait avec son compagnon vers la porte du vestibule. Après quelque hésitation, Méquinet et Sampigny se déterminèrent à suivre leur exemple. Dans la foule qui, à ce moment, remplissait les corridors et le vestibule de l'Opéra, on rencontrait tout ce que Paris compte de riche et d'élégant. Malgré l'époque assez avancée de la saison, le froid vif du dehors engageait les belles spectatrices à revêtir leurs armures d'hiver, et les regards des curieux devaient percer les plis d'épais cachemires ou la soie ouatée d'un capuchon pour saisir au passage une taille élancée ou un frais visage. Un groupe d'hommes haut parlant, au milieu duquel se distinguaient les quatre jeunes gens que l'on a vus sous le vestibule, semblait curieux entre tous de prélever la dîme du regard sur les beautés qui quittaient la salle. Les hommages qui partaient de ce groupe étaient toujours reçus avec courtoisie, et les plus belles, par de gracieux sourires, s'efforçaient de désarmer la sévérité du turbulent aréopage.

— Voyons, Henri, ne rougis pas comme cela, dit Ricourt en s'adressant à un jeune homme qui se trouvait devant lui au premier plan du groupe, et dont la mise distinguée, le bon maintien, formaient un contraste frappant avec les allures passablement communes de son interlocuteur; — ne rougis donc pas comme cela, Henri, continua Ricourt, tu me fais l'effet d'une jeune fille!... C'est connu, tu es pris... tous y passeront... Après cela, mon ami, on fait des bêtises plus bêtes que de se ruiner pour Bijou... — Et Ricourt fortifia son argumentation en agitant le pan du paletot de celui qui en était l'objet, comme il eût agité le cordon de la sonnette d'un portier rebelle.

Le jeune homme auquel s'adressait cette rhétorique illustrée connaissait sans doute de longue date son voisin pour un de ces bons enfans à la langue fourchue, qui ne se refusent jamais la satisfaction d'enfoncer la dague d'une plaisanterie désagréable dans la poitrine d'un ami; aussi, ne se montrant nullement soucieux de soutenir la controverse, il opéra un quart de conversion de manière à tourner le dos, dans la plus rigoureuse acception du mot, à son interlocuteur. Cette manœuvre expressive ne désarma point l'impitoyable bavard. Se glissant avec prestesse dans la foule, il vint se placer au premier plan du groupe, juste en avant du jeune homme, de manière à ce que ce dernier ne perdît rien de ses faits et gestes. Cette fois, les plaisanteries de Ricourt changèrent de but. L'œil fixé vers le sommet de l'escalier, il salua de la main deux femmes qui descendaient lentement au milieu de la foule, et ses lèvres, recourbées de leur plus gracieux sourire, laissèrent échapper ces mots : *Corpo di Bacco*... sept fois divine... la vraie sorcière d'Endor... un ange en point d'Angleterre et en crêpe de Chine!...

Malheureux dans son apostrophe à son ami, Ricourt ne le fut pas moins dans ses hommages à la jeune femme qui s'approchait. Elle détourna les regards qu'elle avait jusque-là tenus attachés sur le groupe, et une main bien gantée vint rétrécir l'ouverture du capuchon de cachemire dont sa tête était recouverte. Cette manœuvre de colombe effarouchée ne parut pas du goût d'une forte dame de cinquante ans, chaperon respectable de la belle encapuchonnée. Cette dame au regard hardi, la lèvre ombragée d'un duvet masculin, richement costumée d'une robe de moire jaune, la tête coiffée d'un bonnet où le caprice de la modiste avait semé toutes les richesses du règne végétal, raisins, épis, jeunes carottes, descendit l'escalier d'un pas impérial, sans accorder la victoire d'un pli de paupière au feu des quolibets de Ricourt. — Décidément, Mme Cantalou est très bien encore au gaz, dit celui-ci; c'est un beau reste de femme; seulement il y a trop de légumes sur sa tête... — Ces paroles, prononcées à haute voix, arrivèrent aux oreilles de la dame, qui se trouvait en cet instant à la hauteur du groupe.

— Ricourt, dit-elle en fixant sur son adversaire un regard de Junon irritée, sur ma parole, mon ami, tu abuses de la permission qu'ont les gens d'esprit de dire des bêtises.

Puis Mme Cantalou passa victorieuse au milieu d'un murmure approbateur. Cette riposte à brûle-pourpoint ne fut pas le seul châtiment que l'intempérance de sa langue attira à Ricourt. Les deux dames passées, le jeune homme qui le premier avait été en butte aux persécutions du bavard l'apostropha d'un ton fort sec en ces termes: — Ricourt, on a bien raison de dire que tu es le meilleur cœur et la plus mauvaise langue du monde, l'ami que l'on doit souhaiter à son plus mortel ennemi.

— J'ai péché, c'est ma faute, ma très grande faute, reprit Ricourt avec humilité; car, en bon et loyal garçon qu'il était au fond, il acceptait avec résignation une mercuriale méritée. Le jeune homme ne parut pas avoir entendu cette réponse; il venait de quitter son poste d'observation, et s'était dirigé vers le corridor de l'orchestre, où plusieurs personnes se trouvaient réunies.

— Gontrey ne plaisante pas quand il s'agit de Bijou! Qui s'y frotte s'y pique, dit sentencieusement Sampigny.

— Et le coup de pied de Mme Cantalou! Ricourt en gardera les marques quinze jours, ajouta Méquinet.

— Méquinet et Sampigny, Sampigny et Méquinet, dit Ricourt de son air le plus imposant, vous êtes bien naïfs encore! La vraie morale de tout ceci, je vais vous la donner. La vérité est qu'on est jeune, on est timide, on a peur du monde... C'est trop juste! On n'a pas encore ruiné monsieur son père, et, comme toutes les bonnes choses, l'expérience s'achète... cher encore! Il faut avoir au moins fondu sa légitime pour savoir tout le parti qu'on peut tirer de ses folies. Des folies! corbleu, c'est là ce qui nous distingue, nous autres forts, des hommes sérieux et des portiers. Avis à vous, Méquinet et Sampigny, Sampigny et Méquinet! Mais quelles sont les beautés auprès desquelles Bradshaw et Gontrey se montrent si attentifs? ajouta l'orateur en se levant sur la pointe des pieds. Trois visages inconnus, honnêtes par conséquent: cheveux blonds, fraîcheur charmante, épaules du meilleur modèle, robes trop longues, gants déplorables...; naturelles de la perfide Albion dans la simplicité primitive de leurs atours. Est-ce que je me trompe, Reidel? poursuivit Ricourt apostrophant son voisin.

— En effet, je reconnais la plus belle moitié de l'ambassade d'Angleterre, fit Méquinet, fort satisfait de l'élégante tournure de sa phrase.

— Mistress Daw! exclama Sampigny d'une voix pleine de triomphe, car il venait d'apercevoir au milieu du groupe le serviteur hindou dont la présence avait excité son attention et celle de son ami quelques instans auparavant.

— Mistress Daw! s'écria Reidel; en effet, c'est bien elle, la dame dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a fait sensation à Londres la saison dernière, non-seulement par sa beauté, mais encore par les circonstances singulièrement romanesques de son veuvage. Il y a trois ans environ, son mari, le colonel Daw, l'un des officiers les plus distingués de l'armée de l'Inde, envoyé en mission auprès du prince de Khiva, fut fait prisonnier par le khan de Boukhara, et depuis ce temps l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Tout porte à croire qu'il a été mis à mort dans les prisons de ce sauvage, et telle est sans doute l'opinion de mistress Daw, car, après avoir porté le deuil régulier, la voici qui reparaît dans le monde.

— Une veuve du Malabar ornée de roupies, comme cela m'irait bien! interrompit Ricourt.

— Malheureusement je crois la place prise, et depuis long-temps, reprit le gentleman avec un singulier sourire.

Ces paroles donnèrent le signal de la dispersion du groupe; les *beaux*, ne jugeant pas le public des cintres, qui arrivait au bas de l'escalier, digne de leur attention, s'écoulèrent bruyamment de côté et d'autre. Nous profiterons de la circonstance pour accompagner Gontrey auprès de mistress Daw.

Malgré le jugement sévère de Ricourt, mistress Daw était un des types accomplis de ces admirables femmes anglaises qui savent transporter sous toutes les latitudes les élégances et mieux encore les joies du foyer domestique de la vieille Angleterre. Elle pouvait avoir vingt-huit ans, était de haute taille, svelte et bien proportionnée. Quoique l'expression douce et mélancolique habituelle de son visage trahît les vicissitudes d'une vie déjà bien éprouvée, il y avait dans son sourire quelque chose de frais et de candide qui exhalait encore tout le parfum de la première jeunesse. Sa mise, d'une élégante simplicité, accusait une femme du meilleur monde. Deux jeunes filles, l'une de quinze ans environ, l'autre beaucoup plus jeune, se trouvaient aux côtés de mistress Daw, et un poète persan n'eût pas manqué de les comparer à deux boutons près d'une rose en fleur. Il faut aussi mentionner, pour compléter la portraiture du groupe, un homme encore jeune, de haute taille, d'une noble et belle physionomie, qui avait pris des mains du domestique indien un arsenal de châles et de pelisses qui lui servaient à prémunir avec un tendre intérêt ses jolies compagnes contre le froid du dehors.

A son arrivée près du groupe, Gontrey salua en parfait gentilhomme mistress Daw, qui répondit en lui tendant la main avec cordialité. Cette amicale démonstration fut répétée par les deux jeunes filles, et ce tribut payé au cérémonial britannique, mistress Daw dit d'une voix pleine de charme :

— Vous me négligez, Henri; depuis huit jours que je suis à Paris, je ne vous ai vu qu'une fois, et pour un moment encore. Auriez-vous donc oublié, vous aussi, notre amitié d'enfance, nos bons jours de Surrey's Lodge et du Plessy? Pour s'en souvenir au reste, peut-être faut-il une mémoire comme la mienne, car, de cela, il y a bien longtemps.

— Ces reproches sont trop aimables pour que je n'en tienne grand compte, et désormais vous n'aurez qu'à m'accuser d'indiscrétion dans mes visites, dit Gontrey en s'inclinant.

— Pas de vos phrases françaises si bien tournées; des actes... Venez me voir, mon cher Henri, le plus souvent qu'il vous sera possible, et soyez sûr de toujours être le bienvenu et le bien reçu. Vous avez à faire connaissance avec mes deux filles, avec Kate, que je recommanderai particulièrement à votre amitié. La pauvre enfant va se trouver bien inconnue dans les bals que je lui accorde avant son entrée en pension. Pourra-t-elle compter sur vous comme partner? Son cas est tellement intéressant, que sir Anthony, qui nourrit, comme vous le savez, contre la danse une antipathie toute britannique, — ajouta la dame en désignant du doigt son voisin, — a offert à Kate l'holocauste d'une walse pour le bal où elle doit m'accompagner demain. Puis-je aussi demander à votre amitié le sacrifice d'une contredanse en faveur de ma jeune Indienne? Qu'elle ne soit pas par trop réduite au rôle de tapisserie, pour lequel elle est trop jeune...

— Et trop jolie, interrompit vivement Gontrey. Quelque mauvaise opinion, Anglaise pur sang comme je vous sais, que vous ayez de mes compatriotes, vous ne mettez pas en doute leur bon goût, leur galanterie; c'est nier, je vous assure, l'un et l'autre que de supposer qu'à un bal parisien miss Kate puisse manquer de partners.

— Vous vous engagez donc formellement à vous consacrer au service de Kate pendant tout le bal de la baronne Des Rotours, et à lui recruter force danseurs parmi ceux de vos amis qui dansent encore? ajouta mistress Daw avec un léger accent de raillerie à l'adresse des blasés de la danse.

— C'est une faveur que je réserverai pour mes plus intimes, et dont je garderai pour moi d'ailleurs la part du lion.

— Vous êtes toujours le bon Henri d'autrefois, dit mistress Daw avec une profonde effusion de cœur.

En cet instant, le domestique indien reparut près du groupe, et annonça que la voiture attendait à la porte du théâtre. Gontrey s'empara du bras de mistress Daw, et, suivi de sir Anthony, qui chaperonnait les deux jeunes *misses*, il se dirigea vers les portes vitrées du péristyle. Ce ne fut qu'après avoir accompli jusqu'au bout leur tâche galante, et vu partir la voiture qui emportait mistress Daw et ses deux filles,

que les deux jeunes gens se prirent le bras et marchèrent vers le boulevard.

La soirée était magnifique, quoique un peu froide; le boulevard présentait cet aspect animé qui suit l'heure de la sortie des théâtres. Le paletot hermétiquement boutonné, le cigare à la bouche, Gontrey et son compagnon arpentèrent le bitume dans la direction de la porte Saint-Martin.

— Je vous trouve, non pas triste, mais préoccupé, Anthony, dit Gontrey, rompant à la hauteur de la rue Grange-Batelière le silence qu'il avait gardé depuis la sortie de l'Opéra. Il y a huit jours que je vous observe avec tout l'intérêt de la plus vive amitié; eh bien! il me semble, — est-ce pressentiment ou révélation intime? — qu'un grand événement va modifier votre existence. Ce n'est point une vaine curiosité, Anthony, qui me porte à vous adresser cette question : c'est le cœur qui me la dicte; ai-je besoin de vous le dire? c'est l'amitié qui nous unit depuis longues années.

La personne à laquelle Gontrey parlait ainsi avait un peu plus de trente ans. Elle était de haute taille, d'apparence imposante. L'expression digne, peut-être froide de son visage, était tempérée par l'éclat de deux grands yeux bleus pleins de bienveillance. L'extrême mobilité de ses lèvres, la fermeté de leurs contours, annonçaient une ame aussi ardente dans ses désirs que ferme dans ses desseins. Quelques rides profondes dont le front du gentleman était sillonné disaient hautement que, quoique jeune encore, il avait eu sa large part des tempêtes et des mécomptes de la vie.

— Mon cher Henri, reprit d'une voix grave celui que Gontrey avait nommé Anthony, j'attendais votre question; je vous remercie de me l'avoir adressée; elle prouve la vigilance, l'anxiété de votre amitié. Je vais donc y répondre franchement comme elle a été faite. Cela sera peut-être un peu long, car il me faudra revenir sur un passé que vous ne connaissez point dans tous ses détails. Avez-vous quelque chose à faire ce soir?

— Rien absolument qu'un petit tour chez Meurville; mais j'ai pour cela jusqu'au lever du soleil, dit Gontrey.

— Je ne vous retiendrai pas si long-temps. Quoique nous ayons été élevés ensemble, mon cher Henri, j'ai cependant sur vous le triste avantage de quelques années. Aussi lorsque, heureux garçon de quinze ans, vous ne pensiez qu'à votre poney ou à votre nouveau fusil, près de vous se passaient de tristes drames qui échappaient à votre attention; mais pourquoi ne vous parlerais-je pas de ces secrets de ma jeunesse, aujourd'hui que tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation du rêve de ma vie semblent s'être aplanis? D'ailleurs, depuis que vous êtes homme, ces secrets, vous devez les avoir devinés.

— Peut-être, interrompit Gontrey.

Anthony continua : — Vous vous rappelez notre heureuse enfance, ces beaux jours que nous passions au Plessy chez votre excellent père, à Surrey's Lodge près de ma mère, et vous n'avez pu oublier Hellen, la compagne de nos jeux, la maîtresse première de nos jeunes affections. Vivre près de ce trésor sans l'apprécier était chose impossible : pour vous, enfant, elle était l'objet d'un culte fraternel; pour moi, qui arrivais à l'âge des passions, l'intimité de notre existence allumait dans mon cœur un de ces amours brûlans, irrésistibles, qui ne s'éteignent qu'avec la vie. A mon retour de l'université d'Oxford, mon parti était pris : sûr du consentement d'Hellen, j'étais résolu à demander sa main à ma mère. Jugez de mon étonnement, de mon désespoir, quand lady Sarah m'apprit qu'en ce moment Hellen était en route pour Calcutta, où l'appelait l'espoir d'un riche mariage. J'avais sans doute prévu des obstacles. Je savais lady Sarah bien attachée aux préjugés de la naissance; mieux que personne, je savais que mon oncle John, l'arbitre de ma fortune à venir, en sa qualité de vieux roi de la Cité, nourrissait pour mon mariage les prétentions les plus aristocratiques; mais ce manque à la foi jurée, ce lâche abandon, rien au monde ne pouvait me le faire prévoir. Je fus pris alors d'un amer désespoir contre lequel je ne trouvai de remède que dans les plus fortes dissipations. Pendant long-temps, mon oncle pourvut généreusement à mes prodigalités; mais au bout de quelques années, sa libéralité se lassa devant mes folles extravagances, et il me fallut consentir, pour obtenir le paiement de dettes urgentes et considérables, à accepter une commission dans l'armée et à partir pour le Cap de Bonne-Espérance en qualité d'aide-de-camp du gouverneur de cette colonie. Les dissipations d'une vie mondaine avaient pu étourdir, mais non éteindre les douleurs de mon ame; aussi, au milieu de la calme existence d'une petite ville africaine, les plaies de mon cœur s'ouvrirent et saignèrent comme au premier jour. Placé entre un impitoyable marasme qui me menait droit à un coup de pistolet et les faux excitans qui, à Londres, m'avaient arraché à mon sombre désespoir, j'appelai encore à mon secours le vin, le jeu, les orgies, tous ces plaisirs extravagans qui vous coûtent la fortune, la santé et souvent l'honneur. Un soir, aigri par des pertes énormes, emporté par le vin, j'accusai de mauvaise foi un certain *captain* Reidel, qui, par parenthèse, se trouve en ce moment à Paris, et dont, entre nous, je vous engage fortement à vous défier, car depuis lors mon accusation s'est justifiée, et l'individu en question a été chassé pour indignité du service de sa majesté. Alors je n'avais que des soupçons et pas de preuve; il ne me restait donc qu'à payer mes pertes et à me battre. Le combat me fut fatal : je reçus une balle dans la poitrine, qui mit mes jours en danger. Ce fut presque en désespoir de cause

qu'on me conseilla d'essayer de l'air natal, et qu'à demi-mort on m'embarqua sur le navire *le Prince Albert*, arrivé de Calcutta et faisant voile pour l'Europe. Étrange combinaison du sort, le coup fatal qui m'avait frappé devait rendre ma vie à l'espérance, au bonheur! A bord du *Prince Albert* se trouvait Hellen, Hellen, veuve, retournant en Europe. Vous dire ses soins, sa tendresse, serait chose impossible; à elle je dois une seconde fois la vie! Enfin je pus arracher à ses lèvres le secret de notre séparation. L'appel fait par lady Sarah à la reconnaissance, aux meilleurs sentimens d'une jeune fille qui lui devait tout, avait obtenu d'Hellen le sacrifice de son amour. Où j'avais vu perfidie, noire trahison, il n'y avait en réalité que la plus pure, la plus touchante abnégation. La Providence, qui semblait étendre sa main bienveillante pour protéger notre amour, ne se démentit pas à notre arrivée en Angleterre. Je trouvai mon bon oncle John bien revenu des prétentions aristocratiques qu'il avait nourries jusque-là pour le mariage de son neveu. Désirant par-dessus tout voir revivre avant sa mort le nom de ses pères, il me dit, avec la brusquerie d'un homme de shillings et de pence, de faire un choix, n'importe lequel, et de lui donner au plus vite un petit-neveu à embrasser. — Pour ce faire, mon garçon, ajouta-t-il, vous n'avez pas de temps à perdre. — Le pauvre homme ne prévoyait que trop sa fin prochaine, et vous savez qu'il est mort peu après mon arrivée, me laissant, outre ses énormes capitaux, ses vastes domaines de l'Afrique australe. Aucune préoccupation pour l'avenir de son fils ne pouvait plus empêcher lady Sarah de nommer Hellen sa fille, et son consentement à mon mariage, elle l'a donné avec un empressement qui atteste toute la vivacité de son affection maternelle pour Hellen, pour moi. Le deuil de mon oncle est expiré il y a quinze jours, et le mois prochain verra se réaliser le rêve de ma vie, ce rêve que j'avais cru à jamais évanoui. Félicitez-moi, félicitez-moi donc, Henri, car je suis bien heureux.

La figure mélancolique de Gontrey s'anima aux dernières paroles de ce récit. L'expression radieuse inaccoutumée qui brilla sur son visage annonçait les douces émotions de son cœur. Il saisit avec effusion la main de son compagnon, la pressa tendrement à plusieurs reprises : — Que cela est bon, Anthony, dit-il, de savoir à ses amis tout le bonheur qu'on leur souhaite, tout le bonheur dont ils sont dignes!

Les deux amis, sous le coup des profondes impressions qu'ils venaient d'éprouver, cheminèrent quelque temps en silence, en revenant sur leurs pas, car, sans qu'ils s'en aperçussent, ils étaient arrivés jusqu'aux limites de la porte Saint-Martin.

— Vous ne rentrez pas chez vous, m'avez-vous dit? reprit Anthony.

— J'ai promis d'aller passer une heure chez Meurville, qui réunit ce soir quelques personnes.

— Il y aura là quelque chaud lansquenet ou un nerveux baccarat, car Meurville ne passe guère ses soirées sans manier les cartes. Prenez garde, Henri. Vous me direz sans doute que moins que personne j'ai le droit de faire des remontrances à propos de jeu; je le confesse, cela est vrai, et cependant, si j'osais, je vous donnerais quelques conseils. Je vous vois sur un terrain bien glissant : un caprice, appelons-le comme cela, pour les beaux yeux de Bijou, un faible bien décidé pour les émotions du carton peint, en voilà plus qu'il ne faut pour faire faire des folies même au plus sage; mais je vous épargne mes sermons, à une condition toutefois, c'est que vous n'oublierez pas que je suis millionnaire, oui, millionnaire trois et quatre fois, et que, si jamais vous avez besoin de faire appel à la bourse d'un ami, c'est à la mienne que vous aurez recours.

— En pouvez-vous douter?

— J'y compte... Vous voici rendu à votre destination, bonsoir et bonne chance.

Les deux amis venaient de s'arrêter devant une maison de bonne apparence, située sur le boulevard à la hauteur du théâtre des Variétés; ils se serrèrent cordialement la main, et Gontrey fit vibrer d'une main vigoureuse le marteau d'une porte cochère qui se referma bientôt sur lui.

II.

Le lendemain, vers sept heures, Paris faisait sa toilette matinale, ce spectacle inconnu d'un si grand nombre de ses habitans : des légions de balayeurs, l'arme à la main, labouraient le bitume à grands renforts de bras, tandis que, sur la chaussée, roulaient des voitures de laitière, des chariots de verdure et tous ces équipages innommés que la civilisation a chargés du soin de purifier la grande ville... Au milieu d'une population d'ouvriers qui, la pipe à la bouche, se rendaient gaiement à l'ouvrage sans se préoccuper du problème social, se distinguait un jeune homme frileusement drapé dans son paletot, la cravate lâche, la botte ternie, arpentant d'un pas mélancolique le boulevard de la Rue-Basse, dans la direction de la Madeleine. Quoique le froid du matin fût vif et pénétrant, on ne pouvait attribuer à l'influence de la température le teint couperosé et les yeux rougis de ce promeneur matinal, qui n'était autre que Henri de Gontrey. Il venait de traverser le boulevard à l'encoignure de la rue Caumartin, quand un personnage parut sur le trottoir, à la limite de la rue, enjamba le ruisseau, et, s'élançant à la suite de Gontrey, entonna d'une fort belle voix de basse l'apostrophe célèbre de Guillaume Tell à Arnold : « Où vas-tu... Quel transport t'agite? » Pourquoi trembles-tu? continua le chanteur avec un *staccato*

perlé qui produisit son effet, car Gontrey, jusque-là sourd à cette mélodie, se retourna et serra affectueusement la main que lui tendait Ricourt.

— Eh bien! voilà une jolie conduite! dit Ricourt, à qui son teint frais et reposé donnait peut-être le droit d'emboucher la trompette de la morale; on rentre chez soi de bonne heure, sans contredit, avec le soleil! Et qu'avons-nous fait cette nuit? Nous avons perdu au lansquenet notre centaine de louis?

— En vérité non, interrompit Gontrey avec une singulière vivacité; il n'y a eu cette nuit, chez Meurville, que des différences insignifiantes, et quant à moi j'ai joué toute la nuit pour rien.

— Eh bien! c'est encore ce qu'il y a de mieux, dit Ricourt; s'il est quelque chose d'aussi désagréable que de se ruiner, c'est de ruiner les autres.

— Ah! de la morale dans la bouche de cette vieille vipère de Ricourt, qui, quand elle n'a personne à mordre, se mord elle-même, voilà qui est curieux! On voit bien que le soleil est à peine levé, dit Gontrey d'une voix saccadée et nerveuse.

— Ah! tu m'en veux encore de mes plaisanteries d'hier soir sur Bijou et sur toi-même, interrompit Ricourt... Il poursuivit avec un accent tout plein de franchise et de regret : — Je te l'ai dit, je le répète, j'ai eu tort. Que puis-je faire de mieux?

— Railleur impitoyable, qui frappe sur tous, même sur ses meilleurs amis! Il faut te pardonner cependant, te pardonner toujours, dit Gontrey, qui, malgré ses reproches, annonca d'un sourire l'absolution au pécheur.

— Il faut me pardonner... il faut surtout me connaître, reprit Ricourt d'un air sérieux étranger à sa physionomie, que Gontrey, son ami intime depuis plusieurs années, lui voyait pour la première fois. Il y a deux Ricourt, mon bon, celui que l'on voit au gaz, Ricourt de l'Opéra, du Café de Paris, qui rit de tout, de tous, surtout de lui-même : le sujet est riche, et il lui fait honneur! Quand on a été assez sot pour se ruiner, il faut bien rire de soi, ne fût-ce que pour en dégoûter les autres. Il est un autre Ricourt, inconnu au monde, que tu ne soupçonnes même pas, et que tu pourras voir ce matin, si le cœur t'en dit... C'est un spectacle curieux; c'est presque de la morale en action.

Singulièrement ému par cette confidence inattendue, Gontrey prit le bras de son ami, et le couple, traversant la chaussée, arriva sur le parallélogramme de la Madeleine, où les marchandes commençaient à étaler leurs pots de fleurs.

— Tu n'as pas besoin de mes leçons, continua Ricourt; tu es presque rangé pour un jeune homme; devant toi s'élèvent de nombreuses es-

pérances; l'on te sait des oncles partout. C'est donc comme étude psychologique purement spéculative que je te livre le vrai Ricourt, cet homme qui ne sait aujourd'hui s'il dînera demain. Ah! l'on se dit : Après moi la fin du monde! Si l'argent est rond, c'est pour rouler! Et l'on cultive ces demoiselles, l'on ne dédaigne pas le dé; l'on a sa faiblesse pour le carton peint; d'ailleurs on se sait de l'esprit, on a commis de petits vers, des lettres agréables, on possède des amis dans la presse et l'on marche. Puis arrive le jour, le grand jour où la bourse est vide et où il faut travailler de son encre pour faire du pain... Ne sache jamais, Henri, c'est mon souhait bien ardent, de quelle amertume ce pain-là est trempé! Je ne te parle pas des misères ordinaires de cette vie que tu aperçois vaguement; je ne te livre que cette pensée : malade, pas d'esprit, pas de style, et du feuilleton vous tombez à l'hôpital. De cette préoccupation-là, vois-tu, on se délivrerait bien vite, si l'on avait seulement le courage du suicide, ce courage stupide qu'ont tant d'imbéciles; mais, nous autres, lions fourbus, nous ne l'avons même pas! Une vie d'orgies, de folles extravagances, nous a énervés jusque dans la moelle de nos os... Ce qui m'indigne surtout contre moi-même, c'est que, maudissant cette vie comme je la maudis, je n'aie pas eu le courage d'une grande résolution. Au jour de mes malheurs, les amis ne m'ont pas fait défaut; vingt m'ont voulu servir : l'un, par son influence parlementaire, m'offrait une perception; l'autre voulait me prendre dans son régiment, aujourd'hui je serais sous-lieutenant sans doute; il n'est pas jusqu'à Bradshaw qui ne m'ait offert d'aller gérer comme associé ses immenses possessions africaines; c'était une affaire sûre, une fortune refaite en quelques années... J'ai repoussé toutes les mains qui s'étendaient vers moi... Je n'ai pas eu le courage de quitter ce damné Paris. Il me faut ses excitans, son air, sa boue; j'y resterai, j'y mourrai sans doute à l'hôpital.

Ce triste monologue, prononcé avec une sauvage énergie, arriva comme du plomb fondu sur la tête de Gontrey.

— Tais-toi, tais-toi, mon pauvre ami! s'écria involontairement Gontrey, tu me plonges mille morts dans le cœur.

— C'est-à-dire que je suis profondément stupide; excuse-moi, c'est l'heure matinale, et puis je suis à jeun. Que ce que tu viens d'entendre reste là! — continua Ricourt en frappant de la main sur la poitrine de Gontrey, tandis que sa figure reprenait l'expression de raillerie et de jovialité qui lui était habituelle. Il reprit après une pause : — Sais-tu bien que Bijou était tout simplement ravissante hier soir? que c'est à en être fier? Et, à propos de Bijou, il faut que je fasse ma paix avec elle, et surtout avec Mme Cantalou. Oui, je veux faire ma paix sérieusement, et j'enverrai des fleurs à Bijou, — l'offrande du soldat à Bélisaire, si toutefois Dorante ne s'y oppose.

Les deux amis s'approchèrent d'une boutique déjà ouverte malgré l'heure matinale; Ricourt y fit un choix de lilas, de roses et de jasmins, et donna à la marchande l'adresse de la personne à laquelle les fleurs devaient être portées : M[lle] Noël, rue de Provence.

— C'est douze francs que je vous dois, ma bonne dame? dit Ricourt tirant d'une bourse maigrement garnie le solde du compte qu'il tendit à la marchande. Maintenant, Henri, adieu; il me faut deux colonnes de plus pour mon feuilleton, tant pis pour le lecteur.

Puis le *lion* passé au feuilleton serra la main de son ami, et prit la direction de la rue Royale.

Accablé visiblement sous le poids des plus tristes pensées, Gontrey resta quelques instans immobile à la place où Ricourt venait de le quitter. Enfin, comme sortant d'un rêve pénible, il se dirigea à pas lents vers la rue Tronchet. Ce fut par un instinct machinal, pour ainsi dire, qu'il reconnut la porte ouverte de sa demeure, et qu'il arriva au palier de son appartement. A peine le pas de Gontrey eut-il résonné sur la dalle du corridor, que la double porte de l'entresol s'ouvrit, et laissa voir la figure effarouchée d'un homme de cinquante à soixante ans, la tête coiffée d'un madras, entortillé dans une vieille redingote passée à l'état de robe de chambre, et dont l'air renfrogné, propre aux vieux serviteurs, était encore assombri par la mauvaise humeur d'un homme qui vient de passer une nuit blanche.

— Rien pour moi, Antoine? dit Gontrey, que la vue de ses dieux lares et de son vieux serviteur ramena au sentiment de la réalité.

— Deux lettres pour monsieur le comte que l'on a apportées ce soir... hier soir, dit Antoine en se reprenant dans une intention de paternelle remontrance.

Gontrey avança la main pour saisir les deux lettres; mais, soit maladresse de sa part, soit inattention de son domestique, les missives tombèrent à terre.

— Allons! tu dors debout? dit le jeune homme.

— Il est bien permis d'avoir sommeil à huit heures du matin, reprit le vieux domestique avec un grognement assez semblable à celui d'un sanglier attaqué dans sa bauge.

Les fatigues d'une nuit blanche avaient émoussé la sagacité d'Antoine, qui n'avait pas remarqué les orages amassés sur le front de Gontrey. S'il eût observé plus attentivement son maître, le pauvre domestique n'eût répondu à sa réprimande que par un respectueux silence. Faute d'avoir su contenir sa mauvaise humeur, Antoine venait d'offrir à la colère du jeune homme une occasion d'éclater qui ne fut saisie qu'avec trop d'empressement.

— Triple sot! s'écria Gontrey, ne t'ai-je pas dit cent fois de ne jamais m'attendre? Crois-tu donc qu'il soit bien agréable, en rentrant chez

soi, de trouver le coup d'œil de ta vieille face de hibou ébloui? C'est à donner le cauchemar, vois-tu. Dieu me pardonne, tu prends plaisir à passer des nuits blanches pour me faire enrager!.. Maintenant, tu peux bien encore rester éveillé cinq minutes? Attends ici, et quand tu auras reçu mes ordres, tu iras dormir du sommeil de la Belle au bois dormant, cent ans si tu veux.

En finissant cette verte semonce, Gontrey passa dans une chambre à coucher qu'éclairaient deux bougies, car la lumière du jour ne pénétrait pas dans cet asile consacré à un repos diurne. Le jeune homme fit deux ou trois fois le tour de la chambre, balançant machinalement à la main les deux lettres que son domestique lui avait remises. La première, assez volumineuse, portait le galbe particulier aux lettres d'affaire, et trahissait d'ailleurs son origine financière par le timbre sec d'une maison de banque célèbre. Ce fut à celle-ci que Gontrey consacra d'abord son attention. Il rompit le cachet et tira de l'enveloppe un large papier aux chiffres bien alignés, qu'il était aisé de reconnaître pour un état de situation. Après un léger coup d'œil, Gontrey le rejeta sur la table, et fit sortir de leur prison deux liasses de billets de banque attachées par des épingles. Il les garda quelques instans à la main, les contemplant d'un œil mélancolique, puis enfin se décida à les déposer sur la table près du papier; mais, avant de s'en séparer, par un mouvement involontaire de douleur enfantine, Gontrey les pressa sur ses lèvres. — Allons, dit le jeune homme en secouant la tête à plusieurs reprises pour ramener la lucidité dans son cerveau troublé, et d'un geste nerveux semblable à celui d'Hercule cherchant à dépouiller la tunique enflammée de Déjanire, il arracha de la poche de son habit un petit carnet de maroquin rouge, dont il brisa plutôt qu'il n'ouvrit l'agrafe d'argent. Les mots tracés au crayon sur la page ouverte sous ses yeux avivèrent sans doute les poignantes sensations de son cœur, car une terrible contraction nerveuse bouleversa ses traits, et il eut besoin de s'y prendre à plusieurs reprises pour lire d'une voix tremblante: Bonnevieille, 275 louis... prince Mouravief, 127... Meurville, 98... *captain* Reidel, 25. — Que me disait-on donc de me défier de celui-là? il a perdu sa soirée! dit le joueur malheureux avec un rire étrange et pénible.

Lorsqu'il eut fini de lire la triste nomenclature de ses pertes, Gontrey demeura debout près de la table, en homme qui, dominé par ses émotions intérieures, n'a pas conscience du temps. Enfin, par un effort suprême, il s'arracha à cette torpeur. Vivement, et comme pour mettre à profit une bonne résolution, il ouvrit un buvard, en tira quatre enveloppes, détacha les billets et les disposa en quatre lots sur la table. Prenant alors quelques louis dans sa poche, Gontrey compléta les diverses sommes qu'il avait énumérées. Chaque lot fut alors enfermé

dans une enveloppe, scellé de ses armes, et il traça d'une main tremblante les adresses des destinataires; mais ce travail avait épuisé les forces du jeune homme, car il se prit la tête à deux mains et demeura long-temps en contemplation devant le pauvre billet de 500 francs, dernier survivant du petit trésor qui, peu d'instans auparavant, se trouvait sous ses yeux.

— C'est fini... n'y pensons plus, dit Gontrey du ton dont le patient doit remercier le médecin qui vient de lui extirper un membre, et, pour changer tout-à-fait le cours de ses pensées, il ouvrit le second billet que son domestique lui avait remis et d'où s'exhalait une forte odeur de mousseline. Le style et l'orthographe, également capricieux, trahissaient l'origine féminine de ce billet, qui portait d'ailleurs la signature fantastique de Bijou. Il était ainsi conçu :

« Mon bon ami,

« Les bijoux coûtent cher, et les tapissiers aussi. Le mien est encore venu me fatiguer ce matin; envoie-moi donc 2,000 francs pour me délivrer de ce mal-appris, et compte sur la reconnaissance de ton

« Bijou. »

La main charmante qui avait griffonné cette épître ne prévoyait pas le sort fatal qui l'attendait : le pauvre billet fut déchiré en mille morceaux, puis piétiné avec rage. Cet emportement ne fut que de courte durée, et Gontrey, chassant dans la cheminée les fragmens épars, appela Antoine d'une voix retentissante. L'accent impérieux de cet appel ne permettait pas l'hésitation, et le nez d'Antoine parut immédiatement à la porte de la chambre. Obéi à la seconde comme il l'était, Gontrey ne fut pas encore satisfait, et s'écria avec emportement : — Allons, faut-il que j'aille te chercher sur l'escalier? Avance donc! Est-ce que je te magnétise?

Antoine avança en rechignant, de l'air de Crispin craignant la bastonnade.

— Écoute bien ce que je vais te dire, et, pour la première fois de ta vie, tâche de faire cinq commissions sans faire six bévues. Tu porteras les quatre lettres que voici à leurs adresses, puis tu iras chez M. Dumont, où l'on connaît ton profil : il n'y en a pas deux comme cela dans Paris... Mon Dieu, que tu es donc laid quand tu as sommeil! ajouta le maître en éclatant d'un fou rire.

Antoine sourit d'un air agréable. Gontrey continua : — Tu demanderas de ma part deux mille francs, que tu porteras chez M[lle] Noël. Pars maintenant, va te coucher, et que, sous aucun prétexte, on ne vienne me réveiller.

Le vieux serviteur, peu curieux de partager la société de son maître

dans l'état présent de ses humeurs, les lettres reçues, quitta la chambre d'un pas précipité. Resté seul, Gontrey, après quelques momens d'hésitation, s'approcha de la table, saisit le papier qui s'y trouvait en compagnie du billet de banque, et commença à le parcourir du regard. Cette lecture était nouvelle et édifiante pour Gontrey, car un instant elle absorba toutes ses pensées, et il la poursuivit avec une attention dévorante. Ce n'était pourtant qu'un état de situation, sec et aride comme des chiffres. L'actif présentait la somme assez ronde de dix mille louis, sous l'appellation plus vulgaire de deux cent mille francs; le passif, plus détaillé, se terminait par la formule sacramentelle : M. le comte de Gontrey a maintenant en caisse dix-neuf mille cinq cents francs. — Mais ce n'est pas possible! dit d'une voix entrecoupée de sanglots le malheureux jeune homme, qui, pendant sa lecture, avait blémi à vue d'œil.

Le doute n'était pas permis cependant, car la vérité se montrait sous le simple appareil des deux premières règles de l'arithmétique. Gontrey le comprit bientôt, et s'élança d'un bond de tigre hors de son fauteuil. Les lèvres blanches, l'œil sanglant, il parcourut la chambre, battant presque la muraille comme un homme ivre, s'arrachant les cheveux avec désespoir, et répétant d'une voix entrecoupée par un râle d'agonie : — Ricourt... Ricourt... faire des feuilletons comme Ricourt pour gagner mon pain!

A cet emportement de douleur sauvage succéda chez Gontrey un profond abattement. Il continua d'errer autour de la chambre; mais sa course devint régulière, ses lèvres demeurèrent muettes, ses bras inertes pendaient à ses côtés; seulement son regard fébrile resta opiniâtrément fixé dans la direction d'une charmante boîte de palissandre à écusson armorié, qui reposait sur le marbre d'une commode. Une attraction magnétique, irrésistible, entraînait le jeune homme vers cet objet, car il s'arrêta bientôt devant la commode, et d'un geste nerveux fit tourner la clé du coffret. C'était un fort joli nécessaire d'armes de chez Lepage, doublé d'un velours ponceau, sur lequel reposaient deux pistolets richement ciselés. A leur vue, un rire satanique contracta les traits de Gontrey; il leva au ciel des yeux pleins d'un désespoir suprême, et arracha de sa couche de velours un des pistolets. Il le garda quelque temps à la main, le dévorant du regard, faisant jouer machinalement la batterie sous ses doigts, mais tout son corps frissonnait comme sous l'action d'un choc électrique au cri sec de l'acier; puis, par un mouvement convulsif, il souleva une des cases de la boîte, en tira une balle, et la soupesa attentivement de la main, mais le contact de l'instrument de mort développa des sensations trop poignantes pour les forces du jeune homme; rejetant d'un geste désespéré

balle et pistolet, il vint s'abîmer dans un fauteuil, et là le pauvre lion, devenu vieux, cachant la tête dans ses deux mains, fondit en larmes comme un enfant.

III.

Le 1er mai 1842, la ville de Paris, libre, riche, heureuse, célébrait royalement la fête de son souverain. Il était sept heures et demie du soir. Une foule innombrable, dont le flot se dirigeait vers la place Louis XV, inondait la rue Royale, quand une large voiture de remise s'arrêta près du trottoir, à l'encoignure de la rue des Champs-Élysées, et de cette voiture descendirent successivement Ricourt, sir Anthony Bradshaw, Gontrey et une jeune femme qui joue un rôle assez important dans ce récit pour qu'on nous pardonne de retracer avec quelque détail cette figure peut-être un peu trop vraie de la société du XIXe siècle. Rien de plus frais, de plus gai, de plus souriant que cette jeune femme, qui, à tous égards, méritait son pseudonyme de Bijou. Elle n'avait pas encore vingt ans, était de petite taille et un peu grasse. Les plis soyeux d'un châle de crêpe de Chine accusaient toute la finesse de sa taille et les fermes contours de sa poitrine. Son brodequin était si cambré, si mignon, qu'il eût pu disputer la palme à la merveilleuse pantoufle que le conte prête à Cendrillon; une figure franche, ouverte, joyeuse, sur laquelle n'avait jamais passé le souci, l'idée du lendemain, couronnait un cou blanc comme celui d'un cygne; son petit nez moqueur, légèrement retroussé, tout aussi bien que le nez célèbre de Roxelane, eût réduit en atomes le cœur du plus farouche des Solimans; ses grands yeux d'un gris doré, sous de longs cils bruns, pétillaient d'esprit et de malice. Il n'était pas difficile de tracer l'arbre généalogique de cette ravissante fille : elle descendait en droite ligne d'Ève, de Danaë, de Manon Lescaut, de ces charmans génies du mal aux instincts vicieux, au bon cœur, qui ont trouvé et trouveront toujours des Adams pour avaler la pomme, des Jupiters prêts à se changer en pluie d'or, ou des Desgrieux qui paient de leur honneur et de leur vie un fatal amour. Que d'autres plus vertueux que nous s'arment de la pierre de la morale pour la jeter à l'illustre trinité dans la personne de leur séduisante progéniture; faible pécheur, ami de la vérité comme nous le sommes, nous n'aurons point ce courage.

Il était impossible de se méprendre sur la nature des occupations auxquelles venait de se livrer la bande joyeuse. Les yeux émerillonnés, les teints chauds et brillans, les voix gaies et claires, annonçaient des convives dont l'appareil digestif distillait en belle humeur les sucs de mets exquis, les fumées de vins généreux.

Lorsque les quatre personnages furent descendus de voiture sur le trottoir, ils s'arrêtèrent quelques instans, comme si là ils eussent dû se séparer. Bradshaw serrait déjà la main de Gontrey en signe d'adieu, quand Bijou l'arrêta par le bras d'un geste impérieux.

— Eh quoi! vous nous abandonnez sans avoir vu la fête; vous allez rentrer chez vous sans tambours ni mirlitons! c'est ce qui ne sera pas, mon petit milord! dit Bijou d'une voix fort résolue.

— Et pourquoi cela? interrompit Anthony.

— Parce que je vous prierai si bien, si gentiment de venir avec nous, que vous ne me refuserez pas ce plaisir, dit la jeune femme avec toute la grace d'une chatte amoureuse.

— Allons! reprit Anthony désarmé par cette gentillesse; marchez, nous vous suivons.

Et, prenant le bras de Ricourt, il suivit le couple juvénile.

L'aspect de la grande allée des Champs-Élysées était quelque chose de féerique. Des myriades de verres de couleur, de lampions, suspendus en guirlande entre les arbres, des lustres tels que l'on en rêve pour des bals de géans, éclairaient d'une lumière capricieuse, diaprée, une foule immense dont le flot indécis ondulait dans toutes les directions. L'Arc-de-Triomphe, le palais des Tuileries, illuminés d'un panache de flammes, terminaient majestueusement ce coup d'œil vraiment royal. Comme la jeune femme se l'était promis, aucun des plaisirs de la fête ne devait échapper à sa curiosité; aussi, dès leurs premiers pas dans l'avenue, les quatre promeneurs s'étaient-ils arrêtés devant cette dernière des roulettes que la loi n'a pas pensé à proscrire comme immorale, la roulette de la marchande de macarons.

— Ma chère enfant, dit Gontrey à Bijou, qui pontait avec énergie sur la noire, sans vouloir vous reprocher cet innocent plaisir, je vous ferai observer que Ricourt plie déjà sous le faix de votre gain.

Le lion de lettres portait en effet avec une résignation de cavalier servant un énorme monceau de pain d'épice et de macarons.

— Ricourt est un homme fort, dit la jeune femme en souriant.... Et puis d'ailleurs c'est pour l'âne savant, un confrère! N'est-ce pas, Ricourt, que tu peux bien faire cela pour lui?

— Tu me flattes, Bijou, interrompit Ricourt.

— Ce n'est pas l'âne savant que je flatte au moins, reprit la jeune femme.

— C'est ce que nous verrons à ton premier nouveau rôle, repartit Ricourt, qui agitait le doigt en signe de menace.

— Ah! reprit Bijou avec une humilité moqueuse, j'espère bien que tu me ménageras, moi, mon petit Ricourt, une amie si dévouée qui lit tes feuilletons! Oui, oui, tu crois que je plaisante; je les lis, et je les trouve très forts! Ah! par exemple, je suis seule de mon avis...

— Je te ménagerai, moi? je te pulvériserai, petit Lucifer! reprit le journaliste d'une voix qui n'avait rien de bien menaçant.

— Voyons, soyons amis, Janin! dit Bijou en tendant majestueusement la main à son adversaire, qui la porta galamment à ses lèvres, tandis que la jeune femme ajoutait malicieusement : Tu ne diras plus que je ne te flatte pas!... J'ai fini, poursuivit-elle; qui paie? Et, prenant des mains de Gontrey une pièce de cinq francs, elle la jeta dans le tablier de la marchande en ajoutant : Dix-neuf coups, dix-neuf sous. Vous boirez le reste à la santé du roi, ma bonne mère; cela ne peut vous faire que du bien.

Nous ne suivrons pas le petit groupe près des mille phénomènes forains qui attirèrent successivement sa curiosité. A une heure de là, Henri de Gontrey et sa compagne entraient sous la tente d'un bal public. Le bal était vif et animé, la musique sonore et impétueuse. Comme le coursier qui frémit d'impatience au son de la trompette des combats, Bijou piétinait au bras de Gontrey en entendant les mélodies un peu vieilles, mais toujours ravissantes, de *l'Ambassadrice* et du *Domino noir*.

— Un quadrille, Henri, un seul, je vous en supplie! dit-elle. Qui le saura? qui le verra? Il n'y a personne de connaissance ici.

— Et vous serez sage! répliqua Gontrey.

— Sage comme une élève de Vestris, je vous le promets, dit Bijou d'une voix pleine d'inébranlable résolution.

— Eh bien! trouvons un vis-à-vis, dit Gontrey tout-à-fait vaincu dans ses objections.

Quelques instans après, les deux jeunes gens étaient au quadrille, ayant pour vis-à-vis deux braves et honnêtes figures, un ouvrier et sa femme, un couple du peuple : non pas de ce peuple hargneux et ivrogne qui ne sait que haïr et maudire les riches, mais de ce vrai peuple qui travaille et économise, et n'envie de la richesse que son pouvoir de faire le bien.

La contredanse s'achevait; Bijou, fidèle à sa promesse, ne s'était livrée qu'à la chorégraphie la plus châtiée, quand l'un des gardiens du bal vint réclamer de Gontrey le prix de la contredanse. Dans le mouvement précipité que fit le jeune homme pour satisfaire à cette demande, un louis tomba de sa poche.

— Tiens, ce monsieur qui sème ses jaunets! c'est pour qu'ils fassent des petits, dit derrière Gontrey une voix fêlée de gamin de Paris.

— C'est pour humilier le pauvre peuple qui n'a pas le sou, reprit une autre voix rauque et avinée... Tu ne connais pas les riches, mon fils...; pas ça de cœur... Aussi, qu'on me donne un autre juillet!...

— Faut pas que cela vous gêne, mon bourgeois, reprit la première voix apostrophant Gontrey, qui essuyait la terre dont le louis s'était im-

prégné dans sa chute; si vous avez peur qu'il ne salisse votre poche, je n'ai pas cette crainte-là pour la mienne.

— Tu n'as pas de chance, va! interrompit la seconde voix. Plus souvent qu'il se retournerait pour t'écouter, le gant jaune! Sais-tu pourquoi il est venu ici? Pour humilier le pauvre peuple, quoi! Et à cet effet, au milieu de nos mères et de nos sœurs il a amené sa margot, ajouta le moraliste, qui avait toutefois au bras une compagne dont l'organe et les allures se trouvent décrits dans Parent-Duchâtelet.

Sourd jusque-là aux insolences dont il était le but, Henri se retourna brusquement, l'œil menaçant, le teint enflammé. — Drôles, s'écria-t-il, apostrophant ses adversaires, un mot de plus, et je vous châtie comme vous le méritez!

— Tiens, le gant jaune qui fait le méchant! dit la première voix.

— On va lui servir de la bouillie sur le nez, dit le héros de la démocratie non pacifique en prenant la posture du combat.

L'altercation avait été suivie dans tous ses détails par l'ouvrier qui servait de vis-à-vis à Gontrey : au moment où il vit la rixe près de s'engager, il s'élança au milieu des adversaires avec l'assurance d'un homme qui se connaît au bout des bras des argumens d'une force péremptoire.

— Eh bien! quoi! après? dit l'ouvrier d'une voix retentissante. Parce que monsieur a des louis dans sa poche, est-ce une raison pour insulter sa petite dame, sauvages? Avec cela qu'il vous affligerait d'avoir de l'or dans votre gousset, où, si le diable ne fait pas la noce, ce n'est pas la paie de la semaine dernière qui l'en empêche, je le jure bien... Allons, qu'on se taise! continua l'ouvrier dominant de la voix les réponses de ses adversaires.

Les représentans de l'illustre race du *pâle voyou*, bien décidés à entamer la lutte contre un *gant jaune*, faiblirent dans leur résolution quand ils virent devant eux des poings habitués à manier l'enclume; aussi disparurent-ils dans la foule en murmurant.

— Pas de remerciement, monsieur, cela n'en vaut pas la peine, dit l'ouvrier à Gontrey, qui venait de lui adresser des paroles affectueuses; vous en auriez fait autant, si j'avais porté l'habit, et vous la veste : les honnêtes gens se reconnaissent et s'aident quand ils peuvent.

En cet instant, l'on entendit l'explosion de la bombe qui précède de quelques minutes le feu d'artifice, et la foule avide de spectacle se précipita vers les portes de la tente. Entraînés par la curiosité, Gontrey et sa compagne suivirent le flot populaire, et s'engagèrent imprudemment, à l'embouchure de la place Louis XV, au plus épais de la foule.

Le feu d'artifice venait de commencer et déployait aux yeux de la

multitude sa collection ordinaire de soleils multicolores, de fontaines de feu, de gerbes étincelantes.

— Parvenez-vous à voir quelque chose? dit Gontrey à la jeune femme, qui s'appuyait fortement sur son bras pour se maintenir en équilibre sur la pointe des pieds.

— Une mer de chapeaux, un océan de bonnets, des nuages de fumée.... et plus rien. Heureux les géans et les femmes colosses! ajouta Bijou avec un soupir.

— Ceci nous servira de leçon à vous et à moi. Si jamais l'envie vous prend de voir encore un feu d'artifice, nous monterons peut-être sur des toits, mais assurément nous ne descendrons pas dans la rue. L'on frémit quand on pense aux affreux malheurs qu'une rixe ou les tentatives de quelques misérables pourraient occasionner, et en cet instant, moi qui vous parle, je jure que je voudrais vous voir partout ailleurs plutôt qu'ici.

Ces paroles furent comme le cri de l'oiseau de mauvais augure présage de la tempête. De la foule s'éleva tout à coup un murmure confus, et l'on vit la multitude s'agiter brusquement en tout sens; puis la rumeur grandit comme le roulement de la mer qui monte, et des cris d'angoisse, des sanglots, des malédictions éclatèrent de toutes parts.

— Qu'est-ce que cela? mon Dieu! dit la jeune femme d'une voix tremblante; ne me quittez pas, Henri, j'ai peur, j'ai bien peur!

— Du calme, je vous en prie, Bijou, reprit Gontrey de cette voix brève et gutturale qui, même chez l'homme brave, trahit l'émotion du danger, car le remous de la foule venait de les envelopper, et ils se trouvaient laminés dans un étau humain.

— Henri! de l'air!... j'étouffe, je me sens défaillir, s'écria Bijou tremblante, que Gontrey venait d'enlacer de ses deux bras.

— Pas de vapeurs, ma chère enfant, ou nous sommes perdus, reprit Henri avec une terrible imprécation.

Ces paroles furent inhabiles à rappeler les sens de la jeune femme; frappée d'une juste terreur et à demi morte, elle se laissa aller dans les bras de son compagnon.

La tempête venait d'éclater avec une indicible furie. Aveugle dans son émotion, le flot populaire se brisait sur lui-même; ce n'étaient que cris de mort, efforts tumultueux; chacun, luttant pour son salut, cherchait avec une énergie désespérée à frayer sa route à travers le torrent, et cependant les traits de dévouement ne manquèrent pas dans cette terrible tourmente. A quelques pas de lui, Gontrey eût pu distinguer le gamin, l'un de ses adversaires du bal, qui venait d'arracher un petit enfant à une mort certaine, et, avec toute la force que donne la conscience d'une belle action, le portait à cheval sur ses épaules.

L'enfant de Paris venait, à quelques minutes de distance, de révéler cette nature inexplicable, aux instincts pervers, aux généreux dévouemens, qui assassine un soldat derrière une barricade ou se précipite aveuglément dans les flots au secours d'un noyé, avec la même facilité que tourne une girouette au vent.

Les forces de Gontrey s'épuisaient dans la lutte, ses bras meurtris ne supportaient plus qu'avec peine le corps inanimé de sa compagne; une mort lente, affreuse, pleine de torture, semblait réservée au jeune couple, quand la Providence en culotte de peau, le casque en tête, apparut aux yeux de Gontrey, sous les espèces d'un beau garde municipal à cheval.

La noble milice venait d'apparaître sur le théâtre du danger. Formée en carré compacte, elle s'avançait dans la foule avec cette force invincible que donnent la discipline et l'uniformité des mouvemens. Dans le sillon des fantassins suivaient quelques cavaliers prêts à recevoir sur leurs selles et à transporter au corps-de-garde les blessés et les femmes évanouies. Par un effort désespéré, Gontrey rejoignit le sauveur que le hasard lui envoyait. — Une femme.... sauvez une femme pour l'amour de Dieu! s'écria-t-il. Cet appel, prononcé avec toute l'énergie du désespoir, fut entendu du cavalier : d'une main d'Hercule, il enleva la jeune femme des bras épuisés de Gontrey, la plaça en travers de sa selle, et, tournant la tête de son cheval, prit le chemin du corps-de-garde.

Le poste des Champs-Élysées présentait en cet instant un curieux spectacle : des femmes évanouies, des enfans éplorés, car les malheurs de la soirée n'avaient pas été aussi grands qu'on eût pu le craindre, garnissaient les lits de camp et les chaises du corps-de-garde; c'était plaisir que de voir les soins touchans et délicats que leur prodiguaient les braves gens auxquels ils devaient la vie; ici un vieux soldat à genoux près d'une femme inanimée lui frottait les tempes d'un mouchoir humide avec tout le soin que l'on eût pu attendre de la femme de chambre la plus experte; là un colosse de six pieds promenait sur son bras un petit garçon qui, pour faire diversion à sa douleur, tirait de toutes ses forces la longue moustache de son père improvisé.

— Mais que c'est ridicule! dit Bijou, qui venait de reprendre ses sens, à Gontrey, dont la pâleur trahissait les vives émotions de la scène précédente; mon Dieu! que c'est donc ridicule de se trouver mal, comme une poule mouillée, en pleine place Louis XV! Que va penser de sa fille la mère Cantalou, qui, en 1814, disait leur fait, et vertement encore, aux Cosaques?

— La mère Cantalou pensera que nous en sommes quittes à bon marché, grace au dévouement de monsieur. — Et Gontrey serra affectueusement la main d'un beau militaire debout près de la jeune

femme, la dévorant du regard, comme s'il s'applaudissait intérieurement d'avoir arraché à une mort imminente une aussi charmante créature.

— Il est vrai que madame aurait pu passer un mauvais quart d'heure, dit timidement le soldat.

— Et je n'aurai garde de l'oublier, mon brave; mais, comme vous pourriez avoir de moi une mauvaise opinion, car je n'ai guère été aimable durant notre cavalcade, il faut, continua Bijou de sa voix la plus câline, que mon sauveur me fasse l'amitié d'accepter en souvenir de moi cette épingle qui lui rappellera sa bonne action et celle qui en a profité. — Et la jeune femme, détachant de sa robe une riche broche de perles, la tendit d'un geste amical au soldat.

— Madame, dit celui-ci presque offensé de cette libéralité, je n'ai fait que mon devoir, et j'en suis déjà assez récompensé.

— Vous me refusez, c'est mal, reprit Bijou, car que puis-je vous donner en souvenir? et je veux absolument vous donner quelque chose. Marié ou non, vous le savez, ce que femme veut, il faut que cela se fasse, Dieu et le diable le veulent!

— Eh bien! ma petite dame, si vous voulez, si vous voulez absolument me donner quelque chose, ajouta le militaire balbutiant et rougissant, avec l'autorisation du bourgeois, vous me donnerez la permission.....

— De m'embrasser? Ah! cela de grand cœur, interrompit vivement Bijou. Et elle tendit ses deux joues purpurines aux lèvres du soldat, qui les effleura d'un baiser modeste et respectueux dont n'eût pu s'offenser l'Othello le plus farouche.

Peu d'instans après, les deux jeunes gens quittaient le corps-de-garde, pleins de reconnaissance pour la noble milice dont le sang-froid et le dévouement avaient épargné de si grands malheurs à la population parisienne. Il faut ajouter, hélas! qu'à cette même place, dans ce même corps-de-garde, témoins de soins si touchans, quelques années plus tard, les héros de février devaient se charger de payer la dette de la reconnaissance publique, en égorgeant au milieu des flammes dix-huit martyrs, victimes de leur fidélité au drapeau, de leur dévouement aux institutions de leur pays.

— Vous voilà enfin! — dit du milieu de la foule une voix bien connue. Et au même moment Bradshaw prit place aux côtés de Gontrey.

— Ah! mon petit milord, nous l'avons échappé belle! — dit Bijou avec volubilité, comme si sa langue eût tenu à réparer le temps perdu de l'évanouissement. — Le naufrage de *la Méduse*, le passage de la Bérésina, ne sont que des contes pour rire auprès de mon histoire. Sans Henri, sans le brave, le bon Henri, ajouta la jeune femme en dirigeant sur son sauveur des regards pleins d'amour et de reconnaissance, plus de Bijou... brisé, laminé, tordu!... Vous auriez porté mon deuil, hein?

Mais vous venez avec nous, nous allons de ce pas prendre des glaces. Ah! dame, nous avons eu assez chaud pour avoir le droit de nous rafraîchir, et j'aurai le temps de tout vous narrer. D'abord, et le plus clair, c'est que je ne sais rien de rien; je me suis trouvée mal comme une petite maîtresse dès le commencement de la danse, seulement j'ai été embrassée par un municipal, un joli homme, ma foi!... Ne faites pas les gros yeux, Henri, vous savez parfaitement qu'il n'est pas aussi bien que vous.

Les trois jeunes gens continuèrent leur marche dans la direction de la Madeleine, et se trouvèrent bientôt attablés, dans la salle basse du café Durand, devant des glaces auxquelles la jeune femme et Gontrey faisaient honneur, tandis que leur compagnon parcourait nonchalamment le *Galignani's Messenger*. Tout à coup le visage du lecteur pâlit visiblement, sa respiration devint brève et haletante; il approcha le papier de ses yeux, comme s'il n'eût pas voulu perdre un mot, une lettre de sa lecture; puis sa tête appesantie retomba presque sur ses genoux, le journal glissa entre ses mains, et ses lèvres tremblantes laissèrent involontairement passer l'exclamation de Desdemona : *Heaven! have mercy on me!*

— Qu'avez-vous donc, mon ami? dit Gontrey, auquel n'échappa point cette singulière émotion.

— Rien... un léger étourdissement, reprit Bradshaw avec l'effort d'un homme qui cherche à dominer une émotion suprême. Il poursuivit en anglais : — Reconduisez Bijou chez elle, et revenez me trouver ici au plus vite; il s'agit de vie ou de mort.

Effrayé de l'étrange mystère dont ces paroles étaient pleines, Gontrey hâta le départ de sa compagne, et tous deux, prenant congé de Bradshaw, sortirent presque immédiatement.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis le départ de Gontrey, qu'il était de retour près de son ami. Il le retrouva à la même place, dans la même pose; pendant tout cet intervalle, le souffle d'une respiration saccadée avait seul annoncé que la vie battait encore au cœur de cet homme foudroyé par la douleur.

— Anthony!... Anthony!... répéta Gontrey en appuyant la main sur l'épaule de son ami.

A cette pression, Bradshaw releva la tête, fixa sur son ami un regard plein de mortelles angoisses. — Ah! c'est vous, Henri, dit-il d'une voix défaillante, payez et partons.

Les deux jeunes gens suivirent quelques instans le boulevard; puis, pour éviter le contact d'une foule joyeuse, ils tournèrent brusquement dans la rue Godot, dont les fêtes de la soirée n'avaient pas interrompu la solitude habituelle, et la descendirent d'un pas lent, pleins de sombres préoccupations.

— Anthony, dit Gontrey, qu'y a-t-il? quel malheur vous frappe? Vos mystérieuses paroles m'ont mis dans le cœur des charbons ardens.

Bradshaw reprit d'une voix sifflante, comme si son gosier ne laissait passer que difficilement chaque parole : — Le colonel Daw est en ce moment en quarantaine au lazaret de Malte!

— Le colonel Daw! répéta Gontrey en homme qui se refuse à croire le témoignage de ses oreilles. Il ajouta, avec une incrédulité fortifiée par quelques instans de réflexion : — Cela n'est pas possible! vous aurez été dupe d'une similitude de nom; comme moi, mieux que moi, vous savez que la captivité et la mort du colonel sont faits notoires en Angleterre.

— Le colonel Daw est vivant... il est à Malte... Dans quinze jours, il sera ici... Lisez! continua Bradshaw en tendant à son ami d'un geste désespéré le journal qu'il avait emporté avec lui.

Gontrey s'approcha d'un réverbère et lut à la lueur du gaz, avec une émotion croissante, un article qui, sous le titre de *marvellous escape of lieutenant colonel Daw,* donnait de longs détails sur l'évasion de ce personnage des prisons du khan de Boukhara et de son arrivée à Smyrne. Comme pour compléter à ce récit un caractère de véracité irrécusable, on lisait sous la rubrique de Malte : *Passengers on board H. R. M^s. steamer Osiris : lieut. colonel Daw. C. B. 17th. Bengal native infantry, — mistress Watson, — miss Thomson, — Mr Robinson,* et autres noms en *son* qui n'attirèrent aucunement l'attention du lecteur.

Gontrey demeura quelques instans immobile, le journal à la main; mais l'altération de son visage révélait assez les douloureuses émotions de son cœur. Il triompha toutefois bientôt de ce premier abattement, passa amicalement dans l'anneau de son bras le bras de son ami, et les deux jeunes gens arpentèrent le trottoir en silence, comme si aucun d'eux n'eût osé donner l'écho de la parole aux sombres pensées de son esprit.

Gontrey rompit le premier le silence d'une voix toute pleine de tendre et douloureuse sympathie. — Anthony, dit-il, vous connaissez de longue date mon amitié pour Hellen, pour vous. En ce moment cependant peut-être douterez-vous de mon affection, me trouverez-vous insensible, cruel, car je vais vous parler le froid langage de la raison. Cette série d'événemens si pleins d'une aveugle fatalité ne peut se dénouer que d'une seule manière, d'une manière digne d'un cœur comme le vôtre... Avant tout, par-dessus tout, il y a, je ne dis pas le bonheur d'Hellen, mais son honneur, la tranquillité de sa vie future à sauvegarder... Ne pensons qu'à elle, Anthony, à elle seule!... Oh! je lis sur ce visage sillonné de larmes que l'intérêt de son avenir, voilà le but unique de ces navrantes pensées sous lesquelles plie votre front! Vous, Anthony, homme vraiment fort, vous saurez boire jusqu'à la

lie le calice amer de l'abnégation et du dévouement. Comprenez-moi donc, ami, quand je vous dirai,— oh! cela avec un profond désespoir,— qu'à cette situation fatale il n'est qu'un seul remède, une seule issue : il faut courber la tête sous les arrêts impitoyables du sort, il faut qu'Hellen soit rendue à son mari.

— Mais ce n'est pas possible! dit le malheureux jeune homme sur la tête duquel les paroles de son ami retombaient brûlantes comme du plomb fondu.

Gontrey poursuivit : — Si mille poignards menaçaient les jours d'Hellen, hésiteriez-vous un instant à lui faire un rempart de votre sein? Au prix de vos jours, n'iriez-vous pas acheter au milieu des flammes ou dans le sein des flots la rançon de sa vie? Eh bien! ce sont là des dévouemens faciles; quelques minutes de souffrance, quelques convulsions, et tout est dit... Oh! je le sens, je le comprends, ce que je demande à votre abnégation, c'est mille fois plus que la vie, c'est le sacrifice de rêves adorés; c'est une passion dévorante qu'il faut anéantir dans votre cœur, dût-il se rompre! Anthony, cher et malheureux Anthony, l'intérêt de l'avenir d'Hellen vous donnera la force de ce sublime sacrifice; la conscience du devoir noblement accompli vous donnera la force de porter le fardeau de votre croix. — Gontrey continua après une pause : — Songez-y bien, ami, nous ne sommes plus à ces jours de tendres folies, d'escapades amoureuses, où, battu et content, le mari ne trouvait pas même à son infortune la compensation de la pitié publique. Appuyé sur la loi, sur l'opinion du monde, il se venge, et cela cruellement, des atteintes portées à son honneur. Pour nous autres hommes, il est vrai, la chose tire peu à conséquence; souvent il ne s'agit que de savoir débourser à propos quelques milliers de louis, et toujours en dernier ressort nous pouvons arranger l'affaire par l'argument de l'épée ou du pistolet... C'est une chance de quelques secondes à courir, cette chance que nous allons si souvent braver pour notre plaisir dans les aventures d'une course au clocher ou d'une chasse; mais la femme, mon ami, la malheureuse femme enlevée au foyer domestique, flétrie dans l'opinion du monde, repoussée de tous, condamnée à une vie de solitude et d'abandon,... oh! c'est pour elle que mon cœur réserve sa plus profonde pitié... Que ce sort maudit ne soit pas celui d'Hellen, Anthony! je vous le demande au nom de notre amitié, au nom de votre père, au nom de votre honneur, au nom de tout ce que vous avez jamais aimé et respecté dans ce monde.

— Mais qui vous dit donc que ma volonté soit seule maîtresse des événemens, qu'il s'agisse seulement pour moi d'avoir le courage de sacrifier un amour qui m'est mille fois plus cher que la vie? N'est-il

pas de ces liens sacrés qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de briser comme il peut se briser le crâne ou le cœur? dit Anthony avec un emportement qui trahissait des tortures de damné.

Ces paroles firent luire sans doute une vérité cachée jusque-là aux yeux de Gontrey, car, se prenant la tête à deux mains, il s'écria : — Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez-les en pitié !

Cette exclamation fut suivie d'un long silence. Gontrey et son compagnon continuèrent à monter et à descendre la rue Godot; mais si profond était leur accablement, si funèbre leur allure, qu'un honnête citadin rentrant chez lui les évita prudemment par un détour circulaire. La nuit commençait à s'avancer, quand Gontrey reprit la parole en disant : — Anthony, quelque pressans que puissent être les événemens, nous ne pouvons que gagner à les méditer encore quelques heures. Demain il sera temps d'agir; mais je ne veux pas attendre jusqu'à demain pour vous dire, cher Anthony, que toute l'abnégation, tout le dévouement que l'on doit attendre d'un ami d'enfance, vous pouvez, vous devez l'attendre de moi.

Anthony serra en signe de remerciement la main de son compagnon, et les deux jeunes gens se séparèrent dans des directions opposées.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, un briska vert, attelé de deux chevaux de poste, attendait dans la cour de l'hôtel Meurice. Un courrier d'une taille élégante, galonné sur toutes les coutures, se tenait debout à la portière de la voiture. Il était difficile de juger des traits de ce personnage, car la visière singulièrement recourbée de sa casquette lui couvrait les yeux, tandis qu'une large foulard, enroulé autour de son visage, élevait ses plis jusqu'à la hauteur du nez. Quatre heures et demie sonnaient à l'horloge de Saint-Roch, quand une dame voilée, dont la démarche lente et pénible semblait trahir une mortelle faiblesse, parut sur le perron de l'hôtel, et, avec l'aide du courrier, monta dans la voiture. Ce dernier, après avoir fermé soigneusement la portière, s'élança sur le siége en s'écriant avec un accent anglais exagéré : — *Pustilyhun, ruahuth deu Merseuillesh.* A ces paroles, le centaure fit vigoureusement résonner son fouet, et les chevaux, franchissant les portes de l'hôtel, s'élancèrent impétueusement dans la rue Saint-Honoré.

IV.

Deux jours après, vers dix heures du matin, la fenêtre de la petite antichambre de Gontrey qui donnait sur la rue Tronchet s'ouvrit pour la vingtième fois au moins depuis le lever du soleil, et pour la ving-

tième fois livra passage à la figure d'Antoine. Les yeux gonflés du serviteur, son air somnolent où perçait toutefois une vive anxiété, annonçaient assez que, fidèle à ses habitudes de désobéissance, il avait passé la nuit dans l'attente de son maître. Le roulement d'une petite citadine qui vint s'arrêter à la porte de la maison avait provoqué l'alerte du malheureux vieillard. Une jeune dame descendit du char numéroté sur le trottoir; mais Antoine n'accorda pas la moindre attention à sa venue et demeura à l'embrasure de la fenêtre dans l'attitude de la sœur Anne contemplant du haut de sa tour l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie. Il fallut deux coups de sonnette consécutifs énergiques pour arracher le domestique à sa contemplation et lui faire ouvrir la porte d'entrée. Vêtue d'une robe d'indienne, coiffée d'un chapeau de paille à rubans écossais, fraîche comme un bouton de rose sous la rosée du matin, c'était en vérité une ravissante apparition que la jeune femme qui se présenta sur le palier aux regards indignes d'Antoine.

— Eh bien! tu me fais attendre, dit Bijou de son air le plus mutin, et puis, au lieu de t'excuser, tu me regardes comme tu regarderais une curiosité. Que veut dire cet air effaré? C'est moi, Bijou! Va prévenir M. Henri que je déjeune avec lui, et tu nous auras des huîtres, des grosses comme je les aime.

— M. Henri n'est pas rentré, reprit Antoine.

— Jolie conduite, encore dehors à dix heures! Je lui en ferai mon compliment..: Eh bien! je vais l'attendre, ajouta la jeune femme avec une philosophie digne d'éloges.

— Je crois pouvoir dire à mademoiselle que M. le comte ne rentrera pas aujourd'hui, répliqua le serviteur d'un ton gros de mystères.

— Oh! cela n'est pas possible... Il faut que je le voie aujourd'hui même, j'ai à lui parler des choses les plus importantes. Figure-toi qu'hier M[me] Blandin m'a montré un monstre... quel monstre!... un amour de monstre... laid comme toi... non, plus laid que toi, ajouta Bijou avec l'impartialité d'Éaque rendant ses arrêts aux ames. Il me faut quinze cents francs pour avoir mon chinois aujourd'hui même, sinon j'en ferai une maladie : un chinois rentré, on en meurt!

— M. Henri n'a pas paru depuis avant-hier à deux heures, et je suis sur les épines, ajouta le vieux domestique, qui ne put résister à la tentation d'épancher ses anxiétés de deux nuits blanches. C'est que Paris n'est pas sûr; chaque nuit, ce ne sont que vols et assassinats! Qui sait ce qui a pu arriver à M. Henri, brave et imprudent comme il l'est?

— Dieu me pardonne! tu crois aux voleurs? interrompit la jolie visiteuse; est-ce que tu as toujours été bête comme cela? est-ce de naissance ou d'accident?

— Mademoiselle est jeune, elle est jolie, elle aime à rire, c'est tout

naturel, dit le brave serviteur avec une si humble résignation, que Bijou se reprocha jusqu'au fond du cœur sa brutale plaisanterie.

— Tu ne m'en veux pas au moins, vieil Antoine, de ce que j'ai la langue un peu dure; c'est de naissance, ajouta Bijou de son air le plus bonne fille.

— D'ailleurs mademoiselle ne sait pas ce qui se passe ici.

— Et que se passe-t-il donc? reprit vivement Bijou, dont ces paroles piquèrent la curiosité.

— Ce qui se passe! dit le vieux serviteur avec volubilité, c'est que M. Henri mène une vie qui doit le perdre! qu'il joue un jeu d'enfer, que chaque nuit ce sont des poignées de billets de banque qui sortent de la maison et qui n'y rentrent plus! Il y a trois jours, par exemple, M. le comte, en rentrant au matin, m'a donné quatre lettres à porter à ses amis; il y avait bien vingt mille francs dans ces quatre lettres, vingt mille francs qu'il avait perdus dans la nuit!... Aussi, quand au soir je me suis approché de son lit pour le réveiller, j'en ai eu peur... il avait l'air d'un mort. Et puis.... continua le vieillard après une pause.

— Et puis? répéta Bijou tout émue, la première émotion sérieuse qu'elle eût éprouvée dans sa vie.

Antoine poursuivit : — Il y a trois jours, quand j'ai été chez le banquier chercher deux mille francs pour mademoiselle, le commis qui me les a remis souriait d'un mauvais sourire, et je l'ai entendu distinctement dire à son voisin : « En voilà un qui va bien, il n'ira pas longtemps. » Depuis ce jour-là, je ne mange plus, je ne bois plus, je ne ris plus... J'ai les idées les plus sinistres; j'en deviens bête!... Penser que mon pauvre maître, le fils de feu M. le comte, est perdu, ruiné, réduit peut-être à se faire sauter la cervelle!... Cette idée-là, c'est trop fort pour moi, et, si ce soir M. Henri n'est pas rentré, je vais me jeter à l'eau.

La pâleur profonde qui couvrait en ce moment les joues si roses de Bijou prouvait assez que les émotions d'Antoine avaient trouvé écho dans son cœur.

— Il est impossible, si l'absence de M. Henri doit se prolonger, qu'il n'ait pas laissé un mot pour moi; conduis-moi dans sa chambre, et cherchons. — Et la jeune femme, joignant l'action à la parole, passa d'un pas délibéré dans la chambre à coucher de Gontrey.

L'aspect de cette chambre où le lecteur a entendu quelques jours auparavant les rugissemens d'agonie du pauvre lion n'avait pas changé. Tout y attendait le retour du maître : draps blancs, robe de chambre, verre d'eau sucrée. Seulement les deux bougies qui brûlaient au chandelier ne devaient pas, suivant toute apparence, éclairer son arrivée, car la mèche en était arrivée au niveau des bobèches. Avec une hâtive

préoccupation, la jeune femme parcourut du regard la surface du bureau, les marbres de la table de nuit et de la commode; sur aucun de ces meubles, il ne se trouvait de lettre à son adresse. Alors, avec une curiosité toute féminine, mais qu'excusait peut-être la vive émotion dont ses traits portaient l'empreinte, elle passa en revue tous les papiers rangés sur le bureau. Le compte du banquier qui, la semaine précédente, avait fait naître un si violent orage dans le cœur de Gontrey fut un des premiers qui tomba sous ses yeux. Elle le parcourut d'abord nonchalamment, puis avec intérêt. Bientôt ses yeux grandirent démesurément, ses lèvres devinrent blanches; elle eut besoin de s'appuyer contre le bureau pour ne point défaillir. Le récit d'Antoine était vrai, plus que vrai; elle en tenait en main la preuve irrécusable. Son cerveau s'exalta sous un souffle vertigineux; elle se représenta Henri, son sauveur, le seul homme qu'elle eût aimé au monde, mutilé, sanglant, étendu sur quelque gazon du bois de Boulogne. Comme une folle, elle s'élança hors de l'appartement, descendit l'escalier quatre à quatre, et, sautant dans la voiture, cria au cocher : — Rue de la Paix, hôtel Mirabeau!

Quelques instans après, Bijou se trouvait dans l'antichambre de l'un des plus beaux appartemens de l'hôtel Mirabeau, vis-à-vis d'un valet de chambre anglais du meilleur style, qui répondait à toutes ses questions que sir Anthony n'était pas visible.

— Dites à M. Anthony que c'est moi, moi, Bijou... Mais obéissez donc quand je vous commande! dit la jeune femme avec tout l'emportement d'une folle douleur.

Ce nom produisit l'effet du mot talismanique qui ouvrait les grilles enchantées, car le valet de chambre revint immédiatement, souleva les pans d'une portière de soie, et, du même sérieux dont il eût pu annoncer sa grace le duc de Wellington, jeta aux échos le nom de : *Médème Baïju!*

Sir Anthony, assis au coin de la cheminée dans une attitude de profonde préoccupation, se leva brusquement. Avec un effort nerveux, il couvrit sous un sourire de bienvenue les tristes pensées dont son front était chargé; mais ses yeux injectés de sang, où brillait la fièvre d'une douleur dévorante, trahissaient assez les mortelles sollicitudes d'un cœur torturé.

— Qui me procure, ma belle enfant, le plaisir de votre visite? dit-il en s'avançant vers la jeune femme et en lui serrant cordialement la main.

— Henri!... Henri!... où est Henri? demanda Bijou éclatant en sanglots; dites-le-moi! Ne me cachez rien! Je prévois tant de malheurs, que j'aime mieux savoir la vérité tout entière, quelque terrible qu'elle puisse être.

Ce ton singulier d'emportement, l'incohérence de ces paroles, frappèrent le jeune homme d'étonnement. Il abaissa des regards scrutateurs sur sa jolie visiteuse. Tant de douleur bouleversait ses traits, de si grosses larmes perlaient le long de ses joues, qu'Anthony se sentit tout ému, et s'écria d'une voix pleine d'anxiété : — Qu'y a-t-il? quel nouveau malheur venez-vous m'annoncer?

— Ce qu'il y a!... ce qu'il y a!... Mais vous ne savez donc rien, vous le meilleur ami d'Henri? continua Bijou d'un ton de véhément reproche. Il y a qu'Henri est disparu!... qu'il est ruiné!... que je l'ai ruiné par mes folles extravagances!... Pauvre ami! si bon, si généreux, qui ne m'a jamais refusé un caprice, une fantaisie, quelque insensés qu'ils fussent! Et c'était de son sang, du plus pur de son sang, qu'il entretenait mon luxe. Ah! si vous connaissiez tous les remords que je me fais depuis que je vois mon œuvre, depuis que je sais qu'implacable comme son mauvais génie, je l'ai ruiné, complétement ruiné!... Eh! que deviendra-t-il, mon Dieu! sans le sou? Un mendiant de lettres comme Ricourt! ajouta Bijou avec un rire nerveux. Elle poursuivit avec une exaltation croissante : — Mais cela ne sera pas! Je gratterai plutôt la terre avec mes ongles... je travaillerai... Folle que je suis! est-ce qu'un homme comme Henri peut manger le pain d'une femme? est-ce qu'il accepte l'aumône de qui que ce soit au monde? Non, non, il en finit d'un coup avec la vie. Aussi il s'est tué, il est mort!... mort! répéta la jeune femme en se tordant les bras dans le paroxysme de la douleur.

— Oh! pour cela, non, je vous en donne ma parole d'honneur, interrompit vivement Anthony.

Bijou leva sur son interlocuteur des yeux étincelans sous un nuage de larmes, comme si elle eût voulu lire au plus profond de sa pensée. — Vous me donnez votre parole d'honneur qu'Henri est vivant, dit-elle d'une voix soupçonneuse, votre parole d'honneur, la vraie! non pas celle que l'on donne aux femmes, celle que l'on se donne entre hommes, entre amis?

— Je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de gentilhomme anglais, répéta Anthony d'un air sérieux, qui ne permettait pas d'élever le moindre doute sur la véracité de ses assertions.

— Ouf... ouf... Oh! le grand couteau que vous me tirez du cœur, s'écria Bijou, dont la physionomie s'éclaircit subitement, et, dans l'émotion de sa joie, elle sauta au cou d'Anthony, et l'embrassa à plusieurs reprises sur les deux joues.

— Maintenant, ma belle petite, que vous voilà un peu rassurée sur le sort du cher Henri, asseyons-nous et causons d'amitié. — Et, ce disant, le jeune homme installa Bijou dans un fauteuil, puis poursuivit : — Nous autres Anglais, nous ne faisons rien pour rien; vous allez donc me dire, en échange des anxiétés dont je vous ai délivrée, ce que signi-

fient ces rumeurs de ruine, de mort, qui ont bouleversé votre tête. Henri est pour moi plus qu'un ami, presque un frère, et tout ce qui le touche m'intéresse profondément. Je vous ai donné ma parole d'honneur qu'Henri était bien portant, bien vivant, qu'une affaire majeure l'avait forcé à s'éloigner momentanément de Paris, je vous la réitère; mais il faut qu'en revanche vous soyez franche, que vous me donniez tout ce que vous savez des affaires d'Henri.

— De tout mon cœur, reprit la visiteuse, qui, rassurée complétement par les sermens répétés d'Anthony, reprit presque sans transition sa belle humeur accoutumée. Voici l'histoire, cela ne sera pas long. Depuis le jour de la fête du roi, je n'ai pas vu Henri; ce matin, au réveil, j'étais triste, maussade; il me manquait quelque chose. — Faisons une surprise agréable à ce pauvre ami, me suis-je dit, — et je suis allée rue Tronchet. Là, pas d'Henri; je ne trouve que le vieil Antoine qui me met l'ame à l'envers par les paroles les plus saugrenues. Je suis curieuse, je suis jalouse, je suis femme après tout, ajouta Bijou d'un ton d'humilité peu flatteur pour la plus belle moitié du genre humain; je passe dans la chambre à coucher d'Henri, et là je mets tout sens dessus dessous. Un compte de banquier me tombe sous la main, et j'y vois qu'Henri, de deux cent mille francs qu'il possédait il y a deux ans, n'a plus en caisse que dix-neuf mille et quelques cents francs. Joli denier, le mobilier d'une figurante de l'Opéra! Là-dessus, je perds la tête, j'ai le cauchemar, des visions; je me dis : Quel est le meilleur ami d'Henri? C'est Anthony; il saura tout... et me voilà!

— Et vous avez eu raison; — mais d'abord une seule question, dit Bradshaw : — Croyez-vous qu'Henri n'ait pas eu d'autre fortune que ces deux cent mille francs?

— J'espère bien que si... Eh! d'ailleurs au train dont nous y allons tous les deux, il y a long-temps que cela serait fini, qu'il ne lui resterait plus rien que des dettes, repartit Bijou avec une singulière naïveté.

— C'est précisément aussi mon opinion, reprit Anthony, et je crois rester dans les limites de la vérité en vous affirmant que, si Henri n'a plus que quelques mille francs chez son banquier, c'est une situation financière fort commune, qui n'entraîne avec elle ni ruine ni suicide. Moi qui vous parle, je ne crois pas, je vous assure, avoir quelques centaines de francs en caisse à cet instant chez mon homme d'affaires; je puis vous certifier toutefois que je ne serai pas réduit à faire un feuilleton pour dîner demain. Rassurez-vous donc, ma chère enfant, et croyez-moi quand je vous dis que sous huit jours Henri sera de retour près de vous, aussi riche, aussi amoureux qu'il l'a jamais été.

— Vous êtes une perle d'ami, et, pour être plus gentil que nature,

vous n'avez qu'à me promettre de garder le secret de mon escapade. Vous ne savez pas ce que c'est qu'Henri quand il prend son air de grand seigneur et vous traite de haut en bas... ce qu'il ne manquerait pas de faire, s'il savait que j'ai été assez mal élevée pour fouiller dans ses papiers. J'en ai été bien punie. Quel quart d'heure! J'aime mieux tout que ce quart d'heure-là : la tempête de la place Louis XV, ma promenade en croupe du municipal! Ainsi donc, mon petit milord, pas un mot à Henri de mes folles terreurs, pas un mot, vous me le promettez?

— Je vous le promets, répéta Bradshaw.

— Vous êtes un Anglais aux oiseaux, dit Bijou, qui, de la main, adressa un gracieux baiser au baronnet, et, après une charmante révérence, sortit de l'appartement en fredonnant l'air des bohémiens de Paris. Le beau fixe avait irrévocablement succédé à la tempête.

Une heure après, un passant, parcourant le trottoir de la rue de Provence, eût pu voir la jeune femme sortir d'un des magasins de bric-à-brac les plus célèbres de Paris, et monter dans une citadine en compagnie d'un magot de dimensions fabuleuses. Bijou accommoda avec soin le monstre chinois sur les coussins, le contempla longuement avec une curiosité d'enfant, et sa bouche laissa échapper ces mots, où se peignait toute la sérénité d'une conscience paisible : — J'ai bien assez pleuré aujourd'hui pour pouvoir me passer une douceur; quinze cents francs une affreuse créature comme celle-là, certes, ce n'est pas cher! Ce n'est pas Henri qui me reprochera cette dépense-là!

M^or^ FRIDOLIN.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LA POÉSIE ANGLAISE

DEPUIS BYRON.

I.

ALFRED TENNYSON.[1]

I. — *The Princess, a medley* (*la Princesse, macédoine*), 1 vol. in-18; 3e édition, London, Moxon, 1850.
II. — *In Memoriam*, 1 vol. in-18; 2e édition, London, Moxon, 1850.

La poésie a-t-elle perdu toute son importance à une époque comme la nôtre? Quoiqu'on l'ait souvent répété, cela ne me semble vrai qu'à demi; même à notre époque, je crois qu'elle est encore, sinon une grande page de l'histoire des nations, au moins une des meilleures clés pour nous ouvrir leur caractère. Si je veux connaître la raison ou la conscience d'un homme, je ne lui demanderai pas ce qu'il pense sur une question donnée : sa réponse à cet égard pourrait n'être qu'une notion empruntée ou la conséquence de quelque lieu commun entièrement indépendant de sa nature. Je préfère observer les goûts ou les répugnances qu'il témoigne à son insu, les impressions et les jugemens qui lui échappent au contact de tout ce qui le touche; ils laissent voir bien plus à nu ce qui vit et palpite au fond de son être. Un avantage analogue, j'imagine, s'attache à la poésie des peuples étrangers : elle est comme leur confession involontaire. Elle ne nous met pas seulement sous les yeux un produit de leurs facultés, elle nous montre

(1) Voyez, sur les premiers ouvrages de Tennyson, la *Revue* du 1er mai 1847.

à l'œuvre leurs facultés mêmes; elle nous dévoile leurs idées générales, celles dont toutes leurs opinions ne sont que des modulations; elle nous permet enfin de saisir sous leurs idées tous ces mobiles plus mystérieux, tous ces instincts, ces goûts, ces affections, qui jouent un si grand rôle dans les actions des hommes, et qu'on daigne à peine cependant regarder comme des réalités positives, parce qu'ils ne sont pas des conceptions de l'esprit.

Dans le cas de l'Angleterre, la confession me paraît d'ailleurs offrir un intérêt particulier. Les poètes de l'Italie ou de l'Espagne, par exemple, ne nous révéleraient guère qu'un état intellectuel et moral que nous avons déjà traversé nous-mêmes; ceux de l'Angleterre au contraire, les derniers surtout, attestent, à mon sens, un mouvement d'idées tout nouveau dans l'histoire, et qui est peut-être la seule condition possible de vie pour les nouvelles institutions de nos sociétés. En tout cas, ce qu'ils reflètent est une phase d'esprit dont nous soupçonnons à peine l'existence, et qui ne s'est pas encore produite en France.

L'Europe entière avait traduit et imité Byron; elle l'avait admiré avec passion, probablement parce qu'elle retrouvait chez lui ses propres sensations; elle est restée indifférente pour ses successeurs, probablement parce qu'elle ne reconnaissait pas chez eux sa propre manière de voir et d'apprécier les choses. Quoi qu'il en soit des causes, le fait certain, c'est que Byron est encore regardé chez nous comme le dernier mot du génie poétique de l'Angleterre moderne. S'il nous est venu quelques échos des réputations plus récentes, ils étaient assez vagues. On n'a pas cherché, que je sache, à rapprocher l'un de l'autre les représentans de la littérature du jour; on n'a pas tenté de faire ressortir les liens de parenté qui les unissent entre eux, en les distinguant tous de l'école byronienne, et naturellement ils nous apparaissent un peu comme des copies effacées de Byron, comme des variétés dégénérées de son espèce.

Rien de moins vrai pourtant, et je pourrais l'ajouter, rien de moins fondé, dans un sens, que le jugement porté jusqu'ici sur l'auteur de *Don Juan*. A l'apogée même de sa gloire, on sait quelles réprobations il avait soulevées. Depuis lors, trente années se sont écoulées, et elles ont prouvé que les susceptibilités qu'il froissait étaient bien les instincts vivaces de son pays. Dans la politique et les mœurs, dans les romans et les livres de science, partout enfin s'affiche une tournure d'intelligence dont il était comme la négation, et qui chaque jour s'éloigne davantage de lui. Le goût général a suivi la même direction. Après sa poésie, ce n'est pas le vide qui est venu, c'est une autre poésie toute différente, et qui lui est évidemment supérieure du moins par sa substance. Question de forme à part, ses amours et ses haines, ses jugemens et ses évaluations sont comme les fruits d'une saison plus mûre.

Ils sont, si l'on veut, les sentimens d'un âge moral qui ne vient qu'après celui où Byron s'est arrêté.

Que cette poésie soit entièrement la création de ces dernières années, ce n'est pas tout-à-fait ce que je veux dire. Elle procède assurément de Coleridge, de Wordsworth, de Shelley lui-même, et, à tout prendre, la période de 1780 à 1825 n'a pas été éclipsée. Cela toutefois n'empêche pas MM. Tennyson, Browning et Bailey d'avoir leur originalité. Leur tempérament intellectuel a pu leur arriver en partie par héritage; ils n'ont pas moins leur ame en propre, et c'est d'elle qu'ils s'inspirent au lieu d'imiter les productions de qui que ce soit. D'ailleurs, à les considérer même comme des continuateurs des lakistes, ils mériteraient encore d'attirer l'attention, car le genre d'inspiration qui leur a valu leur réputation est actuellement celui qui règne et qu'on peut nommer la poésie de l'Angleterre, tandis qu'avant eux il était seulement la poésie de quelques novateurs. De la sorte ils indiquent toujours qu'un changement a eu lieu, et que la victoire est restée à des tendances que la gloire de Byron avait pour nous étrangement jetées dans l'ombre.

Certes c'était un beau talent que celui de l'écrivain qui a créé *Childe-Harold, Manfred* et *Don Juan,* et on ne s'est pas éloigné de lui sous tous les rapports. Quoique nous l'ayons grandi outre mesure en résumant en lui tout le génie de son époque, il en avait assurément sa large part. Entre autres qualités de bon aloi, il en possédait une qui est bien l'essence et la principale conquête de la poésie moderne de l'Angleterre. Cette qualité, c'est une puissance de sentiment et un sérieux qui ne s'étaient guère montrés au monde depuis la renaissance. Au XVIe siècle, les cicéroniens, on le sait, réduisaient toute excellence à n'employer que des locutions tirées de Cicéron. Pour eux, et en général pour leur temps, l'art littéraire était avant tout un exercice de rhétorique. Deux siècles plus tard, les choses avaient moins changé qu'on ne pense. Soit que l'on écrivît une épître amoureuse ou une ode sur les victoires du grand roi, soit qu'on retraçât un Romain, ou un berger, ou une héroïne de comédie, on ne craignait pas trop de dire plus ou de dire moins que sa pensée; on n'ambitionnait même pas la supériorité qui consiste à juger comme un esprit plus infaillible que le vulgaire, ou à éprouver des affections plus noblement motivées que celles de la foule. Loin de là, les meilleures compositions du jour n'étaient pas sans analogie avec les éloges académiques. C'étaient des morceaux où, à propos d'une thèse quelconque, on visait à déployer de l'esprit ou de l'éloquence. A l'Angleterre, plus qu'à aucune autre nation, revient l'honneur d'avoir fait de la poésie une vérité (1). De tout temps, ses poètes à

(1) Je veux dire seulement que la poésie d'induction a eu son origine en Angleterre.

elle avaient montré un besoin plus marqué de parler comme ils pensaient, une répulsion plus irrésistible pour tout ce qui contredisait leur propre expérience. Même chez ceux du XVIII[e] siècle, il y avait encore du George Crabbe plutôt que du Florian. Chez les modernes, à partir de Wordsworth, les instincts de leur race sont devenus un parti-pris; ils ont franchement rompu avec l'art des gracieux mensonges, et sans contredit ils ont métamorphosé la muse en lui apprenant à exprimer des émotions réellement éprouvées.

A cet égard, je le répète, Byron ressemblait aux lakistes, comme MM. Tennyson et Browning lui ressemblent. S'il n'avait pas toujours le sérieux de la pensée, il avait celui de la passion, et avec cette sincérité-là on ne saurait nier qu'il n'ait créé un genre neuf et puissant. Tandis que Walter Scott s'associait au mouvement historique qui avait pris naissance en Allemagne, lui resta plus Anglais. A sa manière, il fut un des meilleurs champions de cet autre mouvement tout expérimental qui tendait à ramener la poésie à la source même de toute chose, à l'étude des impressions individuelles. Maladives ou non, ses passions étaient des phénomènes humains. Avec un tact merveilleux, il sut leur donner la parole et la vie : il avait le génie de les couler dans des formes aussi homogènes que complètes, et, comme tel, il gardera, je pense, une belle place parmi les artistes.

Malheureusement pour lui, ce n'est là qu'un côté de la médaille. Si l'on creuse sous son éloquence, on aperçoit des sensations et des exaltations qui sont loin de dénoter le grand penseur ou le grand cœur. Telle qu'il l'a faite, la poésie intime rappelle beaucoup ce que la littérature pittoresque est devenue chez nous : elle donne assez l'idée d'un lendemain de révolution; elle respire le vieux culte de l'effréné, cette folie anabaptiste qui couve sans cesse dans les bas-fonds, et qui a déjà reparu sous tant de formes. Autrefois les frères du libre esprit en avaient fait une doctrine religieuse; Schiller, dans sa jeunesse, l'avait mise en drames; le romantisme l'a mise en dithyrambes, Pigault-Lebrun et ses pareils en plaisanteries. La thèse, pour cela, n'a pas cessé d'être la même. L'idéal pour les uns était le bon curé qui ne condamnait rien, ou le viveur sans foi ni loi qui avait bon cœur; l'idéal des autres était la femme sans foi ni loi qui savait aimer avec le plus d'emportement. L'idéal de Byron, c'était le Lara, le corsaire ou le Childe-Harold. Toujours la glorification de l'instinct et le mépris de toutes les règles

comme l'art du bien dire et du bien mentir était sorti de l'Italie. Au XVIII[e] siècle, si ce fut l'Allemagne qui prit les devans, il ne faut pas oublier que Shakspeare avait été le véritable maître de Lessing, de Goethe et de Schiller. « S'inspirer de Shakspeare sans l'imiter, » telle était la grande recommandation de Lessing. « La moindre scène de Shakspeare, disait-il, renferme plus d'expérience personnelle et de substance dramatique que des recueils entiers de tragédies. »

que l'homme peut et doit s'imposer; toujours l'idée (si idée il y a) que l'instinct doit être notre seul guide comme il est notre seule Providence, et que les bons instincts sont la seule vertu, comme les instincts fougueux sont la seule grandeur. Le sens de cette doctrine est assez clair. Glorifier le dérèglement, c'est dire qu'on a soi-même plus de tempérament que de réflexion. Byron en effet en était à peu près là. Je vois chez lui en abondance des élans et des dépits, j'y découvre beaucoup d'aspirations généreuses et d'intuitions brillantes. Ce que je n'y trouve pas, c'est l'élévation morale et la largeur de l'esprit, ce sont les vues d'ensemble, les sentimens ou les idées qui ne sont pas des improvisations, mais des conclusions recueillies. Tête et cœur, il est comme un pays qui n'aurait pas de représentation à poste fixe pour empêcher qu'il fût tour à tour entraîné par tel ou tel de ses élémens.

Jusqu'à quel point, ce byronisme représentait-il l'état des esprits autour du poète? Je ne sais trop. Au fond, je serais porté à croire que de tous les pays de l'Europe ce fut la patrie de Byron qui resta le plus à l'abri de la contagion; toujours est-il que, si la raison et la morale publique y firent bonne défense, le goût général au moins y eut ses années d'ivresse. La passion était à la mode. Les poètes aimaient à emprunter leurs héros à l'Italie, à l'Espagne ou à l'Orient. Les femmes même, miss L.-E. Landon entre autres, se tournaient avec admiration vers ces terres promises de l'amour sans frein et de la haine sans mesure. La lyre intime d'ailleurs, et c'était elle qui avait la vogue, n'avait à peu près que deux cordes : le désir enivré d'espérance ou le désir déçu.

En bonne justice, que valait cette poésie populaire? que valait-elle du moins comme intelligence et comme sentiment? M. Henry Taylor lui a reproché de n'être qu'une ébullition de jeunesse : il a dit vrai, je pense. Rêves d'amour ou rêves de sociétés modèles, chagrins d'amour ou colères humanitaires, c'est tout un : c'est l'épopée du jeune homme qui débute, et qui, faute de savoir, passe son temps à faire des souhaits, à adorer des fantômes et à s'emporter contre les réalités.

> On croyait tout changer, on voit que tout demeure;
> Railler, maudire alors, amer et violent!...

C'est ce qu'a fait Byron, c'est ce que nos poètes font encore, ou, s'ils ne le font pas, ils se taisent. Il n'y a pas si long-temps que M. Sainte-Beuve paraphrasait encore la désolante pensée qu'après la jeunesse l'unique ressource du poète est de continuer à railler ou de garder le silence. Triste alternative! Si pour la poésie française elle était en effet la seule, il faudrait en conclure que la jeunesse est pour nous ce que l'enfance est pour le nègre, la veille de la décrépitude; car en réalité les blasphèmes et les aigreurs à la Byron signifient simplement que

l'on s'ennuie, comme s'ennuient toujours en vieillissant ceux qui n'ont que des passions, et qui ne savent plus que faire dès qu'elles baissent. A bien regarder, peut-être trouverait-on un sens analogue sous les bouddhismes, les stoïcismes et les ascétismes qui se sont fait gloire de mépriser les choses de ce monde, et qui, de temps immémorial, ont été fort communs dans le Midi, à côté des cynismes et des ardeurs sensuelles.

Quoi qu'il en soit, le trait le plus saillant des poètes contemporains de l'Angleterre, c'est qu'ils sont sortis de ce dilemme. Leur note dominante n'est plus l'illusion qui croit tout changer, ou la déception qui s'indigne de ce que tout demeure; ils ont plutôt la sérénité méditative du penseur, qui, au lieu de maudire ou après avoir maudit, emploie ses facultés à étudier ce qui demeure pour y surprendre et y admirer les causes qui ont pu le produire. Dans la pierre où la foule voit seulement un je ne sais quoi qui n'est pas de l'or et qu'elle méprise en conséquence, d'autres savent voir l'opération des agens qui la font ce qu'elle est, qui peuvent ce qu'ils peuvent en dépit de l'homme, et qui, en dépit de lui, continueront à exercer leurs propriétés. Pour ceux-là, le caillou du chemin, suivant un mot de Shakspeare, est comme une homélie qui les remplit d'un religieux étonnement. C'est justement cette disposition d'esprit qui frappe au premier abord chez les successeurs de Byron. Ceux qui ne l'ont pas se piqueraient de l'avoir, comme naguère on affectait d'être blasé. Quant aux vrais talens, ils possèdent en réalité les facultés qui la donnent et les qualités qui l'accompagnent; ils allient à la spontanéité du poète une puissance de réflexion qui jusqu'ici avait paru l'exclure. Au lieu de n'avoir que de la verve, ils ont l'ampleur d'horizon visuel qui permet d'embrasser l'ensemble des choses; au lieu de n'avoir que des passions vives, ils ont des convictions et des affections profondes. Leur poésie enfin n'est pas saccadée comme celle de Byron; elle ressemble moins à une succession d'enivremens et de sensations détachées : elle a du lest; on y sent, ce qui est le signe de l'âge mûr, un fonds d'idées vraiment générales, de celles qui se forment à la longue, et qui sont comme des récapitulations. « — O visages humains! s'écrie le *pictor ignotus* de M. Browning, ma coupe s'est-elle fêlée? n'a-t-elle pas conservé tout ce que vous y avez versé? »

Naturellement les *pensées d'août* ont leurs écueils. Si la nouvelle école est moins juvénile, elle a rarement cette vivacité qui entraîne comme une mélodie dont la donnée est simple et dont toutes les modulations ne reproduisent qu'une phrase unique. Parfois elle fatigue l'esprit, et en général elle ne peut être goûtée que par un public plus restreint. Cependant l'imagination y abonde, et, chose remarquable, c'est parmi les contemporains que l'on trouverait les hommes qui ont

le plus cherché et le mieux réussi à donner à la poésie le charme indicible de la peinture ou de la musique. Je fais surtout allusion ici à M. Alfred Tennyson. Lui et M. Browning sont au premier rang, et autour d'eux on pourrait grouper en deux camps tous les poètes du jour. De fait, ils occupent les deux pôles qui se sont constamment disputé l'espèce humaine. M. Browning est abstrait; il observe pour généraliser : ce sont ses conclusions générales qu'il aime à prendre pour son thème. M. Tennyson au contraire se plaît à s'arrêter au détail : il est comme l'observateur qui se sert de ses réflexions pour mieux observer; ses vues d'ensemble ne font que s'indiquer. Dernièrement il a été nommé poète lauréat en remplacement de Wordsworth; je crois que c'est lui en effet qui est, à proprement parler, le poète moderne de l'Angleterre : c'est chez lui que se montre le plus ce qui est le plus particulier à sa nation et à la direction nouvelle qu'y a prise la poésie.

Je parlais des pensées d'août. Pour M. Tennyson, il semble qu'elles soient arrivées dès le mois de mai. Ce qui lui donne une physionomie à part, c'est le mélange de fraîcheur et de maturité qui colore son talent. A cet heureux accord, il a dû une veine de poésie lyrique qui fait déjà école, et dont j'entrevois peu de traces avant lui. Dans son premier recueil, il était encore un peu païen, un peu absorbé par les images et les lumières, « par tous les riches présens que le regard enivré offre à la jeune ame le jour de ses épousailles, alors que, comme une fiancée d'autrefois, elle est conduite en triomphe au milieu des chants et des ondées de fleurs vers la demeure qu'elle doit habiter (1). » Ce n'était là toutefois que le prélude, et, sans rien perdre, le poète a beaucoup gagné depuis lors. Il est resté accessible à toutes les jouissances d'imagination qu'avaient pu lui causer les sons, les couleurs et les physionomies; en même temps, il est devenu homme par d'autres côtés. Il a acquis ce sérieux attendri du penseur qui voit loin et qui peut ressentir bien plus d'émotions différentes, parce qu'il sait bien mieux distinguer les multiples rôles que les choses peuvent jouer dans nos joies et nos douleurs. Pour s'emparer du lecteur, il n'a pas besoin d'artifices. Il lui suffit de raconter naïvement ce qu'il a entendu dans le son d'une cloche, ce qu'il a lu dans deux noms signés sur un registre de village; car dans le son de la cloche il a entendu battre les cœurs qu'elle pourra faire palpiter, dans les deux noms signés il entrevoit d'avance « les jeunes villageois d'une autre époque qui les liront comme un muet symbole d'un jour de bonheur. »

Antérieurement à *la Princesse*, M. Tennyson n'avait publié que des morceaux de peu d'étendue. Quoique courtes, ses pièces lyriques embrassent dans leur ensemble à peu près tout ce qui peut intéresser un

(1) Tennyson, *Ode au Souvenir*.

homme qui vit et lit, qui a une raison, un cœur et une conscience. Quelques-unes roulent sur des souvenirs intimes; d'autres ont un but plus directement philosophique; le plus grand nombre sont des ballades, du moins c'est à la vieille ballade anglaise qu'elles ressemblent le plus, quoique leur intonation soit différente. L'impression qu'elles causent est moins voisine du pathétique et des émotions dramatiques, elle se rapproche davantage de l'admiration ou du trouble indéfinissable où nous jette une belle campagne un peu mystérieuse. Elle est plus grave aussi. Le sujet grandit à vue d'œil. Saint Siméon Stylite sur sa colonne devient, à l'insu du poète, l'image de l'ascétisme, tel qu'il lui est apparu. En lisant *Godiva* ou *la Dame de Shalott*, on croit n'être que charmé; il se trouve que, sans s'en douter, on sait vaguement par cœur le moyen-âge et l'étrange merveilleux qui tenait une si large place dans sa vie.

Parmi ces premières productions de M. Tennyson, *Locksley-Hall*, que j'essaie de traduire, n'est pas celle qui donne le mieux le ton général de son talent; mais ces strophes sont les plus passionnées qu'il ait écrites, et elles permettront mieux d'apprécier ce qui le distingue de l'école byronienne.

« Mes amis, laissez-moi seul ici; la matinée commence à peine; laissez-moi seul, et, quand il faudra partir, vous sonnerez une fanfare. — C'est bien ici, et tout alentour, comme autrefois, s'appellent les courlis; semblables à de mornes lueurs, ils passent au-dessus de la plaine, par-dessus le château, — le château de Locksley, qui domine au loin les grèves sablonneuses et les vagues de l'Océan s'écroulant en cataractes retentissantes. Bien des fois la nuit, de cette fenêtre tapissée de lierre, j'ai regardé avant de m'endormir le grand Orion inclinant vers l'ouest; bien des fois, la nuit, j'ai vu les pléiades se lever au milieu de la molle obscurité, brillantes comme des luccioles enlacées dans un réseau d'argent. Là-bas j'errais le long de la plage, nourrissant mes rêves sublimes des histoires féeriques de la science et du long produit des temps, — alors que les siècles derrière moi reposaient comme une terre féconde, et que j'embrassais le présent pour l'amour des promesses qu'il me prodiguait; alors que je plongeais dans l'avenir aussi loin qu'œil humain puisse voir, et que je voyais la vision du monde et toutes les merveilles à venir. Au printemps, le rouge devient plus vif au collier du rouge-gorge; au printemps, le vanneau hupé se refait une aigrette nouvelle; au printemps, un arc-en-ciel plus nacré miroite aux plumes des colombes; au printemps, l'imagination du jeune homme tourne aux pensées d'amour. Alors sa joue était pâle et bien amincie pour un âge si jeune, et ses yeux s'attachaient à tous mes mouvemens avec une muette attention. Et je lui dis : Ma cousine Amy, réponds-moi, et réponds sans détours; crois-moi, Amy, tout le courant de mon être s'en va vers toi. — Sur son front et sur sa joue polie monta une lumière et une rougeur, comme j'ai vu les rougeurs rosées s'étendre sur la nuit du Nord. Et elle se retourna : sa poitrine était bouleversée par une explosion de soupirs; sous la brune profondeur de son œil, toute son ame s'était éclairée. Elle me répondit : J'ai caché

mes sentimens, je craignais qu'ils ne fissent ma honte; elle murmura : Est-ce vrai que tu m'aimes? Elle pleura : Voilà long-temps que je t'aime....

« L'amour prit le sablier du temps et il le secoua dans sa main brûlante; les heures se précipitèrent plus légères et coulèrent en sables d'or. L'amour prit la harpe de la vie, et il en fit sonner toutes les cordes; il frappa sur les cordes de l'être, et l'être, oublieux de lui-même, s'épancha hors de lui en notes palpitantes. Bien des fois le matin dans la campagne, nous écoutâmes tinter les futaies, et le murmure de ses lèvres gonflait mes veines de la plénitude du printemps. Bien des fois le soir, nous suivîmes des yeux les majestueux navires, et nos ames s'élançaient pour s'unir au toucher de nos lèvres. O ma cousine au cœur sans foi, ô Amy! qui étais la mienne et qui ne l'es plus! O morne, morne campagne! ô triste, triste plage! — Fausse au-delà de toute fausseté que l'imagination a jamais conçue, que la poésie a jamais chantée; jouet des menaces d'un père, servile à plier devant un mot sévère! — Dois-je souhaiter que tu sois heureuse, qu'après m'avoir connu, tu te dégrades dans une atmosphère d'affections plus étroites et de sentimens plus bas que les miens. Pourtant cela sera. Tu t'abaisseras de jour en jour à son niveau. Ce qui est raffiné en toi s'abrutira pour sympathiser avec la matière. Tel mari, tel femme. Tu t'es alliée à la vulgarité; elle sera comme un poids pour te courber vers la terre. Sitôt que sa passion aura épuisé sa première fougue, il te tiendra pour quelque chose d'un peu mieux que son chien, d'un peu plus cher que son cheval... Qu'est-ce là? ses yeux sont appesantis, ne pense pas qu'ils sont moites de vin; approche-toi de lui, embrasse-le, prends sa main dans la tienne. — Il se peut que monseigneur soit las, qu'il se soit trop fatigué l'esprit. — Trouve pour le délasser tes plus fraîches fantaisies, fais jouer autour de lui tes plus légères pensées. Il répondra net et juste à la question, il répondra des choses faciles à comprendre... Mieux vaudrait que tu fusses morte devant moi, t'eussé-je tuée de ma main; mieux vaudrait que toi et moi nous fussions sous terre, à l'abri des hontes du cœur, roulés dans les bras l'un de l'autre et silencieux dans un dernier embrassement...

« Comment trouver la paix? En scindant les souvenirs de l'ame. Eh! puis-je la séparer d'elle-même pour l'aimer encore telle que je l'ai connue avec sa tendresse? Je me rappelle une Amy qui est morte : tout était suave dans sa voix, dans ses mouvemens. Je me la rappelle; celle-là, la voir, c'était l'aimer! Puis-je me la représenter comme morte et l'aimer pour l'amour qu'elle m'a donné? Non, elle ne m'a jamais aimé! l'amour est à jamais amour. — Trouver la paix, la paix maudite de l'enfer! Le poète a dit vrai : La douleur des douleurs est de se rappeler des momens plus heureux. Bâillonne bien ta mémoire, de peur de l'apprendre toi-même un jour, de peur que l'épreuve ne t'arrive dans le silence des nuits désolées, quand la pluie ruisselle sur le toit. Comme un chien, il chasse en songe, et toi, l'œil ahuri, tu regardes la muraille où l'ombre va et vient, où vacille la veilleuse mourante. Alors devant toi une main passera pour te montrer du doigt son sommeil d'ivrogne, et ta couche nuptiale condamnée au veuvage, et les pleurs qu'il te reste à pleurer. Alors tu entendras les ombres des années mortes murmurer leur *jamais! jamais!* et un chant sorti du lointain bruire dans le tintement de tes oreilles, et deux yeux attacheront sur ta peine un re-

gard tout plein des anciennes tendresses. Retourne-toi, retourne-toi sur ta couche, tâche de te rendormir...

« Que devenir? vers quel but me tourner dans des jours comme les nôtres?... L'or verrouille toutes les portes; les clés d'or peuvent seules les ouvrir. Toutes les avenues regorgent de solliciteurs, tous les débouchés sont encombrés... Je n'ai qu'une imagination malade... Que dois-je faire?.. J'aurais aimé la mort du soldat qui tombe sur le sol de l'ennemi tandis que la fumée enveloppe les bataillons et que les vents sont abattus par le bruit. Mais le tintement de l'or assoupit les rancunes de l'honneur, et les nations ne savent que gronder et aboyer aux talons l'une de l'autre... Gémir! est-ce donc la seule vie qui me reste? Je veux tourner cette page de jeunesse. Cache-moi à ma profonde émotion, ô esprit de mon temps! époque de merveilles qui es ma mère! rends-moi les pulsations désordonnées que je sentais avant la lutte, quand j'appelais les puissantes émotions que me réservait l'avenir, quand j'avais le cœur avide comme l'adolescent qui pour la première fois quitte l'enclos paternel. La nuit, il se hâte, le long de la sombre grand'route, l'œil fixé sur les lumières de Londres qui rougissent le ciel comme une morne aurore, et son esprit bondit, impatient d'arriver avant ses pas sous ces lumières, au milieu des foules d'hommes.... Moi aussi je plongeais à l'horizon aussi loin qu'œil humain puisse voir, et je voyais la vision du monde et les merveilles à venir..... Mais ma passion a passé sur moi, et elle m'a desséché, et elle ne m'a laissé qu'un cœur paralysé et des yeux de malade, des yeux pour qui tout est désordre et chaos ici-bas, des yeux qui voient la science ramper, si lentement, si lentement, qu'elle semble à peine avancer.

« Pourtant je ne doute pas qu'une pensée vivante ne se déroule et grandisse à travers les siècles, et que les idées des hommes aillent s'élargissant avec l'évolution des soleils; mais qu'importe tout cela, à celui qui ne moissonne pas la moisson de ses joies de jeune homme, quoiqu'il garde un cœur de jeune homme où la vie bouillonne à pleins bords? Le savoir arrive, mais la sagesse reste en arrière, et moi je reste sur la plage; et l'individu décroît et s'en va, tandis que le monde demeure et grandit. Le savoir arrive, mais la sagesse reste en arrière, et lui il porte un sein oppressé, traînant sa triste expérience vers le silence de son repos. —

« Mais j'entends une fanfare, ce sont mes joyeux compagnons qui m'appellent, eux qui feraient de ma folle passion le jouet de leur mépris. Ne prendrai-je pas aussi en mépris cet éternel radotage? Tout mon être rougit d'avoir aimé si peu de chose. Faiblesse, faiblesse de s'emporter contre la faiblesse : des sourires de femmes, des pleurs de femmes! des entraînemens plus aveugles dans un cerveau plus étroit; les voilà telles que la nature les a faites. La femme est l'homme en petit, et toutes tes passions auprès des miennes sont comme la lueur des étoiles à côté du soleil, comme l'eau à côté du vin. — Ici au moins, avec notre nature étiolée, tu n'es rien. Ah! que ne suis-je caché dans quelque solitude au fond du lumineux Orient, où la vie a commencé dans mes veines, où mon père est allé tomber sur un champ de bataille du Mahratta, laissant mon enfance orpheline à la merci d'un oncle égoïste! Que ne puis-je rompre tous les liens de l'habitude, et, libre enfin, errer d'île en île aux portes

du jour! Au-dessus de ma tête, des constellations élargies, la molle splendeur des nuits, un ciel heureux; devant moi, l'ampleur des ombres tropicales, les bouquets de palmiers, les oasis de délices. Jamais n'y pénètre le marchand, jamais n'y flotte un pavillon d'Europe. Là c'est l'oiseau qui plane au-dessus des forêts lustrées, c'est la liane qui se laisse glisser le long du rocher, c'est la ramure qui plie sous le poids de ses fleurs, c'est l'arbre qui s'affaisse sous le faix de ses fruits. C'est le chaud paradis des îles endormies au sein du sombre bleu des eaux. Là j'aurais plus de jouissances, il me semble, que sur cette terre de vapeur et de chemins de fer, d'esprits en marche et de pensées fiévreuses. Là je trouverais de l'air pour respirer à pleine poitrine, de l'espace pour dilater à l'aise mes énergies. Je veux avoir une femme de sang sauvage : elle m'élèvera de sauvages enfans; souples et forts avec leurs muscles d'acier, je les verrai plonger et courir. Ils saisiront par ses poils la chèvre des montagnes; ils darderont leurs lances au soleil; ils répondront en sifflant au cri du perroquet; ils franchiront d'un bond l'arc-en-ciel des ruisseaux; ils n'useront pas leurs yeux et leurs jours sur de misérables livres.

« Folie, folie! encore des rêves, de l'imagination : mais je sais que mes paroles sont insensées; mais je mets plus bas la vieille tête blanche du barbare que la tête blonde de l'enfant chrétien. Moi m'associer à un troupeau de fronts étroits, vides de nos glorieuses acquisitions; comme une bête ramper dans de bas plaisirs, comme une bête ramper dans de basses souffrances... Non, ce n'est pas en vain que brille le fanal du lointain. En avant, en avant sans repos! que le grand univers roule incessamment sur les rainures retentissantes du changement. A travers l'ombre du globe, nous sommes emportés vers l'aurore. Mieux valent cinquante années d'Europe qu'un cycle de Cathay. »

Si je ne me trompe, jamais Byron n'avait trouvé de pareils accens. Les notes passionnées sont bien là, mais il y en a d'autres; il y a même quelque chose de plus que les cordes graves de l'esprit. L'instrument du poète embrasse une nouvelle octave que je pourrais appeler celle de la conscience. Goethe avait le sérieux de l'esprit, c'est celui du sentiment moral qui domine chez l'auteur de *Loksley-Hall*. J'appuie sur ce point parce que M. Tennyson représente ici un fait d'histoire générale. Autant l'Allemagne est intellectuelle, autant l'Angleterre a toujours été portée à se préoccuper de l'action et de la manière dont il convient d'agir. La littérature de l'Allemagne est riche en théoriciens; la sienne est riche en moralistes. Dans tous les genres, ses écrivains laissent percer des respects ou des mépris plus arrêtés : c'est là leur couleur nationale, c'est là celle des poètes contemporains, et, à ne parler qu'au point de vue de l'art, cela se traduit dans leur vers par une largeur et une richesse de son qui ajoute grandement à leur charme. C'est toujours aux dépens des plaisirs même de l'imagination que l'on a tenté de séparer le beau du bien. Quand un poète s'éprend de l'héroïsme brutal d'un corsaire, je suis choqué si dans cette grandeur pittoresque je reconnais l'orgueil ou l'emportement irréfléchi qui chaque

jour soulèvent mon dégoût. Les vers que je lis prétendent m'inspirer de l'enthousiasme, et en même temps ils évoquent en moi un sentiment incompatible avec l'enthousiasme : j'entends au fond de mon être comme un chaos de dissonances. — Tel est l'effet que produisent trop souvent et Byron et nos poètes pittoresques. Leur imagination s'amourache follement sans prendre conseil de leur jugement. Lors même qu'ils ne contredisent pas nos sympathies morales, il ne les touchent pas, ils ne les convient pas à la fête. Pour reprendre une métaphore qui me semble plus expressive, Byron n'écrivait que des mélodies passionnées, comme Thomas Moore ne chantait que des mélodies folâtres; leurs successeurs au contraire sont des harmonistes. Ils ont fait une conquête à peu près semblable à celle du clair-obscur et des effets de couleur qui ont permis à la peinture de produire des accords avec des nuances, des contours et des jeux de lumière, tandis qu'auparavant elle ne pouvait en produire qu'avec des reliefs et des lignes.

Dans sa *Princesse,* M. Tennyson ne se présente plus à nous comme un poète lyrique. Cette fois il s'agit d'un récit moitié réel et moitié féerique qu'il a intitulé *Macédoine,* et non sans raison, car il s'y astreint peu aux convenances du genre narratif, et, à vrai dire même, il n'en a pas toutes les qualités. Le préambule de son œuvre nous transporte au château de sir Walter Vivian. C'est jour de fête champêtre. Le baronnet a ouvert ses domaines à la foule, et, sur les pelouses du parc, « les patiens professeurs de l'institut voisin amusent les spectateurs du village en leur enseignant des faits. » Il y a séance de physique amusante.

C'est donc la science populaire du XIXe siècle que le poète rencontre « sous les nefs balsamiques des hauts tilleuls. » Dans l'architecture de la villa, c'est la Grèce qu'il retrouve. Dans la bibliothèque, ce sont de vieilles chroniques remplies de légendes chevaleresques; dans un coin retiré du parc, ce sont les ruines d'une chapelle du moyen-âge, et, au milieu des ruines, la société du château, la tante Élisabeth et Lilia. — On babille à l'aventure. Les jeunes gens s'étendent sur leurs hauts faits de collége. Lilia, « la pétulante Lilia à demi femme à demi enfant, » parle de l'émancipation des femmes; son frère parle des petits jeux du soir et des histoires du jour de Noël, que chacun continue à tour de rôle. Rien de plus charmant que ce passe-temps, tous en tombent d'accord, et aussitôt la jeunesse, pour se distraire, entreprend de conter une de ces folles histoires.

A en croire le poète, il n'a fait que mettre en vers cette iliade improvisée. Comme la résidence de sir Walter, son récit renferme un peu de tout. Le rêve de Lilia en forme le canevas. Il est question d'une princesse du Midi qui veut émanciper son sexe, et qui, pour y travailler, a réuni autour d'elle les jeunes filles des états de son père. — Rien

de plus enchanteur que son académie; rien de plus terrible que l'inscription qui en défend l'accès à tout homme sous peine de mort. Par malheur, la princesse a été fiancée dans son enfance au fils d'un roi du Nord, et le jeune prince, qui ne peut revendiquer autrement ses droits, s'introduit sous un déguisement dans sa retraite. Avec lui, bien entendu, c'est la confusion qui y pénètre; mais ce serait trahir M. Tennyson que de donner plus minutieusement le squelette de sa fable, car sa fable n'est nullement son véritable sujet. En réalité, il a voulu laisser libre champ à son imagination, et il y a réussi. Rien dans son poème ne rappelle une allégorie décidée à sermonner la raison. La fantaisie reste fantaisie, et cependant elle ne manque pas de réalité. Les figures fantastiques du poète sont la nature humaine transposée dans une autre clé. On pourra en juger par le passage suivant : c'est celui qui supporte le moins mal la traduction.

La tentative aventureuse du jeune prince a amené une rencontre entre les armées des deux rois. L'orgueil de la princesse ne peut pas pardonner à celui qui a fait crouler ses ambitieuses espérances. Du haut d'une terrasse, elle a assisté au combat, et, après avoir chanté la défaite de ses ennemis, elle descend sur le champ de bataille, où elle aperçoit le corps inanimé du jeune prince. Elle s'arrête. A la fin, elle se laisse émouvoir, et, avec un indicible mélange de dépit et d'attendrissement, elle veut que les portes de son palais s'ouvrent pour tous les blessés, elle veut même soigner le prince de ses propres mains.

« Mais j'étais toujours sans connaissance (c'est le prince qui parle), et souvent elle restait assise près de moi. Parfois, dans un accès de délire, il m'arrivait de saisir sa main, de la serrer avec force et de la rejeter bientôt comme une vipère en m'écriant : « Vous n'êtes pas Ida. » L'instant d'après, je lui prenais de nouveau la main, je l'appelais Ida, quoique sans la reconnaître; je l'appelais bonne et tendre comme par ironie, je l'appelais cruelle et sans ame, ce qui semblait trop vrai. Et les jours passaient, et de jour en jour elle vivait dans la crainte de me voir perdre l'esprit, souvent avec celle de me voir perdre la vie.

« Enfin je revins à moi, mais si affaibli, que j'étais comme à deux doigts de la mort. C'était le soir, une lumière silencieuse sommeillait sur les peintures des murailles. J'entrevoyais des formes sans savoir où j'étais. Je prenais toutes ces figures pour les fantômes étranges du souvenir, pour les visions d'une raison épuisée. Ida aussi me faisait l'effet d'une ombre. La main dans ma main, elle était assise; ses yeux étaient perlés de rosée; sa taille m'apparaissait plus arrondie et plus féminine. Je fis un mouvement, je soupirai. Autour de mon poignet je sentis comme des doigts, et sur ma main des larmes. Alors, par excès de langueur et de pitié pour moi-même, les miennes se mirent à couler sur ma face, et tel qu'une fleur qui ne peut pas s'ouvrir tout entière au soleil, tant elle est trempée par l'orage, mais qui se tourne vers lui comme elle peut, je fixai faiblement sur elle mes regards en disant d'une voix éteinte : « Si vous

« êtes ce que je crois, quelque doux songe, je vous demande seulement de vous « achever. Si vous êtes cette Ida que j'ai connue, je ne vous demande rien; « mais vous êtes un rêve; doux rêve, de grace, soyez complet. Je mourrai cette « nuit. Penchez-vous et ayez l'air de me donner un baiser avant que je meure. »

« Je n'avais plus de voix. Je gisais comme un malade en léthargie qui entend ses amis parler de ses funérailles et qui ne peut ni parler, ni bouger, ni faire un signe, mais qui reste affaissé et transi d'un morne effroi. Elle tourna la tête, puis elle s'arrêta, puis elle se pencha sur moi, et un cri jaillit de mon épuisement. La passion ardente s'élança du seuil même de la mort, et mon ame sur ses lèvres se mêla à la sienne. Je retombai en arrière, tandis qu'elle s'échappait de mes bras, brûlante d'une noble rougeur, et soudain sa nature d'autrefois se détacha d'elle comme une robe qui tombe. Il ne resta qu'une femme plus charmante dans son émotion que n'était belle autrefois cette autre déesse qui sortit des flots pour conquérir le monde par l'amour, une femme plus séduisante dans son ame que n'était la déesse dans son corps blanc et nu le jour où elle flottait sur les eaux le long des rives azurées, sillonnant d'une double lumière et le cristal de l'air et le cristal des vagues, tandis que la troupe des Graces s'apprêtait à la parer pour un culte sans fin. Il n'aura pas de fin non plus, mon culte pour toi, ô noble femme! Mais elle s'était retirée, sans mot dire, sans jeter un regard en arrière, et moi je m'affaissai, et, tout pénétré d'amour, je m'endormis d'un heureux sommeil.

« Au cœur de la nuit, je m'éveillai. A mon chevet, elle tenait un volume des poètes de son pays, et ses lèvres disaient à demi-voix ces vers :

« Les pétales des fleurs de pourpre se sont endormis, les pétales dorment dans les fleurs d'albâtre. Le cyprès a cessé d'onduler dans les avenues du château; les nageoires dorées ont cessé de sillonner le bassin de porphyre. La lucciole s'éveille; éveille-toi aussi avec moi.

« C'est l'heure où la terre, comme une nouvelle Danaé, s'étend sous les étoiles; ainsi ton cœur s'étend tout ouvert devant moi.

« C'est l'heure où le météore glisse silencieusement au ciel en traçant un sillage lumineux; ainsi tes pensées glissent et brillent en moi.

« C'est l'heure où le nymphea referme sa corolle sur ses parfums et se laisse glisser au sein du lac. Ainsi referme-toi sur toi-même et laisse-toi glisser en mon sein pour te perdre en moi. »

« Je l'entendis tourner la page : elle trouva une suave et courte idylle, et, d'une voix aussi basse, elle se mit à la lire... tandis que je l'écoutais en fermant les yeux. Je les rouvris; ses traits étaient pâles, sa poitrine était grosse de soupirs; ses lèvres pleines avaient perdu leur orgueil, ses yeux avaient adouci leur éclat, et sa main tremblait comme sa voix. Elle avait peine à parler. Elle dit qu'elle le savait bien, qu'elle avait manqué d'humilité, qu'elle avait manqué de tout, que tout ce qu'elle avait fait était comme un bloc de pierre resté dans la carrière. Pourtant elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas se donner à un homme qui n'aurait que mépris pour le but qu'elle avait poursuivi, pour les droits de son sexe... Elle me priait de ne pas juger la cause des femmes d'après elle, qui l'avait si indignement soutenue, qui, dans la science, avait moins cherché la vérité que le moyen de s'élever elle-même... Elle m'avait soigné pendant des semaines, et en peu de temps elle avait beaucoup ap-

pris... C'étaient en partie les mauvais conseils qui l'avaient égarée; elle n'était qu'une petite fille. « Ah! folle, folle que j'étais! et j'ai fait de moi une reine « de parade! »

« La voix lui manqua, et son front retomba dans ses mains, et son grand cœur repassa les fautes de son passé avec une douleur silencieuse que je n'osai pas interrompre. La nuit régnait au dehors, et elle était encore immobile, lorsque, du milieu des acacias, une voix commença à bégayer l'approche du jour : c'était un oiseau qui s'éveillait pour donner la becquée à ses petits, et dont la gorge humide de rosée appelait la lumière. Elle fit un mouvement, et le volume roula à ses pieds.

« — Ne blâme pas trop ton passé, lui dis-je, ne blâme pas trop les fils des hommes et leurs lois barbares; elles ont été les erreurs d'un monde encore grossier. A l'avenir, tu auras un compagnon pour t'aider dans ta tâche : tu le trouveras en moi, qui sais que la cause de la femme est celle de l'homme. Ensemble ils s'élèvent ou s'avilissent. Celle qui sort du Léthé pour gravir avec l'homme les degrés resplendissans de la nature partage avec l'homme ses jours et ses nuits; avec lui, elle marche à une même destinée. C'est elle qui forme dans sa main la jeune planète; si elle est de nature petite et mesquine, comment les hommes pourraient-ils grandir? Mais renonce à travailler seule. Notre position est beaucoup. Autant qu'il est en nous, nous travaillerons à deux, pour le frère comme pour la sœur, en travaillant pour elle, en l'aidant à se dégager des végétations parasites qui semblent la soutenir, et qui ne font que la courber vers la terre. Nous tâcherons de lui faire du large, pour que tous les germes que Dieu a mis en elle puissent s'épanouir, pour qu'elle s'appartienne à elle-même en pleine propriété, maîtresse de se donner ou de se refuser, de vivre, d'apprendre et d'être tout ce qu'elle peut être et devenir, sans sortir de sa nature de femme; car la femme n'est pas un homme ébauché, mais un être différent : si nous la rendions semblable à l'homme, il faudrait voir mourir l'amour et ses suavités. Son harmonie n'est pas un même son répété, elle est l'accord de deux sons qui se ressemblent sans se confondre. Avec le temps cependant et de longues années, le compagnon et la compagne sont destinés à se rapprocher de plus en plus. Lui, il croîtra en douceur et en élévation morale sans perdre les muscles qui se tendent pour lutter : de son côté, elle acquerra plus d'ampleur d'intelligence, sans perdre ses instincts de mère, sans que la pensée étouffe en elle les graces enfantines. Homme et femme toujours, ils iront toujours s'unissant davantage jusqu'à ce qu'enfin elle s'adapte à lui comme une musique parfaite à de nobles paroles. C'est ainsi que, côte à côte, je les vois à l'horizon du temps, assis comme deux jumeaux dans la splendeur de leurs facultés, recueillant la moisson du passé et semant l'avenir, distincts dans leur individualité, se vénérant l'un l'autre, et se respectant eux-mêmes. Puissent ces espérances se réaliser!

« Elle répondit en soupirant : « J'ai bien peur qu'elles ne se réalisent pas. »

« — A nous au moins de les symboliser dans notre propre vie, et que pour nous périsse cet orgueilleux mot d'égalité, puisqu'à lui seul chaque sexe n'est qu'à moitié lui-même, et que, dans toute véritable union, il n'y a plus d'égal ni de supérieur : l'un apporte ce qui manque à l'autre, et tous deux, enveloppés l'un dans l'autre, pensant et voulant l'un dans l'autre, ils produisent à deux

l'être unique et parfait, le cœur à deux battemens dont la palpitation fait la vie.

« Elle reprit en soupirant : « Le même rêve que j'ai fait autrefois! Quelle femme a pu vous apprendre toutes ces choses? »

Le dernier volume de M. Tennyson (*In Memoriam*) se détache encore plus que *la Princesse* de ses productions antérieures. Publié sans nom d'auteur, il se compose d'une suite d'élégies, ou du moins de courts fragmens, tous écrits dans le même mètre et tous consacrés à la mémoire d'un ami mort en 1833. Cet ami du poète, cet homme *qui lui semblait à demi divin,* était un fils de l'historien Hallam. Bien certainement c'était un beau caractère. On le sait sans l'avoir connu, et on est fier qu'il ait existé une nature assez noble pour inspirer de tels regrets, comme on se plaît à l'idée qu'il s'est rencontré une nature assez noble pour les ressentir.

Plus d'une fois déjà le chagrin avait servi d'inspiration. On connaît les recueils de Pétrarque et de Victoria Colonna. A côté de celui de M. Tennyson, ils font quelque peu l'effet d'une série d'amplifications sur un thème unique. Je ne prétends pas positivement que les deux poètes italiens se soient donné froidement un sujet à paraphraser; mais, par rapport à nous, ils avaient si peu la faculté de distinguer leurs sensations les unes des autres, en d'autres termes les variations successives que la douleur pouvait parcourir en eux sous l'influence des circonstances passagères étaient tellement imperceptibles pour leur oreille, qu'ils semblent n'avoir guère entendu qu'un son monotone et continu. Chez M. Tennyson, au contraire, chaque morceau porte l'empreinte d'une émotion qui s'est bien définie pour lui, et qui a eu son heure spéciale. Dans son ensemble, *In Memoriam* est comme l'histoire des phases nombreuses qui se sont succédé dans une même affliction. Pour enfanter une pareille œuvre, il a fallu ce qui ne se rencontrera peut-être pas une seconde fois : une puissance tout exceptionnelle d'affection à côté d'un esprit éminemment habitué à s'étudier; il a fallu surtout un être d'élite hautement doué dans tous les sens, hautement capable de garder une impression reçue sans cesser pourtant de rester impressionnable et ouvert à tout.

Au premier abord, plusieurs de ces confidences ne sont pas sans obscurité, et la subtilité de certains passages pourrait même faire croire à des *concetti*. Ce serait à tort, je pense, que l'on s'arrêterait à cette interprétation. Pour quiconque sait les combinaisons étranges que le vent, les bruits et les nuages peuvent former avec une pensée dont on est obsédé, l'œuvre entière est d'une vérité qui ne permet guère le doute. Quand il y a faute, c'est plutôt l'expression qui est coupable. Dans les morceaux où l'imagination a évidemment repris le dessus, le grand artiste se retrouve avec toutes ses qualités de style.

Parfois seulement il s'est moins surveillé. Ses taches, du reste, sont peu importantes. Ce qui reste dans le souvenir, après avoir lu *In Memoriam,* c'est une émotion recueillie et une admiration pleine de charme. — Les vers du poète n'ont rien de déchirant, rien qui crie ou sente le spasme. Le chagrin est profond; il dit : « Je souffre; » il répond à toutes les fausses consolations : « Je souffre; pour moi, tout va mal. » Jamais il ne dit : Hors de moi tout est mal. La secousse éprouvée ne sert qu'à faire ressortir la force de l'esprit qui n'a pas perdu l'équilibre.

« Je sais, je crois avec celui dont la harpe accompagne sur tant de cordes sa voix vibrante, que sur le marchepied de leur propre mort les hommes peuvent s'élever à des hauteurs plus hautes. — Mais comment se transporter assez dans l'avenir pour apercevoir un gain dans sa perte? — comment étendre le bras par-delà les années pour recueillir le fruit lointain des larmes? — Que l'amour et la douleur s'enlacent pour ne pas être engloutis tous deux, que les ténèbres gardent leur sombre lustre! Ah! il est plus doux de se griser de sa perte, de danser et tourbillonner avec la mort.— Plutôt cela que de permettre aux heures victorieuses de railler le résultat d'un long amour et de dire : Voyez l'homme qui a aimé et qui a perdu ce qu'il aimait; — mais de tout ce qu'il était, rien ne reste. »

Toujours il semble que le poète ait ainsi deux ames : à côté de celle qui a la fièvre il y en a une autre qui l'écoute, qui sait tout ce qu'elle savait la veille, qui ne laisse passer aucune exagération qu'elle aurait à renier le lendemain. — On sent une robuste santé morale, même sous les impressions fébriles, comme dans la pièce suivante, entre autres; elle exprime un sentiment bien vieux, pourtant elle est bien neuve. En nous racontant comment la douleur voit toute la nature s'assombrir de son deuil, les poètes jusqu'ici n'avaient retracé que la folie passagère d'un moment, le trouble du malade qui éprouve cette hallucination et qui en est dupe. Rien de pareil ici.

« O désolation! cruelle compagne, prêtresse des caveaux de la mort, que murmure ta voix mêlée d'amertume et de douceur? Que disent tes lèvres mensongères? — Les astres, murmure-t-elle, roulent aveuglément; un voile se trame à travers le ciel; des lieux désolés sort un cri de douleur; une plainte s'exhale du soleil qui se meurt, et la nature, le vain fantôme s'arrête; sa voix avec toute sa musique n'est qu'un creux écho de la mienne; elle-même est une forme creuse aux mains vides. — Écouterai-je donc cette chose aveugle qui me parle, la ferai-je habiter avec moi comme mon bien, ou l'étoufferai-je, comme un vice du sang, sur le seuil de l'esprit? »

Le morceau suivant est adressé au vaisseau qui rapportait en Angleterre les restes d'Arthur.

« Si quelqu'un venait m'apporter la nouvelle que tu as touché terre aujourd'hui; si, en m'avançant sur le quai, je t'apercevais à l'ancre, au port; si debout, tout enveloppé dans mon chagrin, je voyais tes passagers l'un après

l'autre descendre légèrement sur la rive en agitant la main vers leurs amis, et si au milieu d'eux venait à paraître l'homme qui me semblait à demi divin, et qu'il accourût loger sa main dans la mienne en m'adressant mille questions d'amitié, et que moi je lui contasse ma désolation et le malheur qui a frappé ma vie, et qu'il s'apitoyât sur mon sort en s'étonnant de ce qui me trouble l'esprit, et que je n'aperçusse cependant nulle trace de changement, nul indice de mort sur ses traits, mais qu'il me parût tout entier le même, — pour moi tout cela n'aurait rien d'étrange. »

A l'incrédulité et à la stupeur succèdent les souvenirs, les regards jetés en arrière, puis d'autres regards jetés en avant, en haut. Les questions inquiètes adressées à la tombe, l'effort de l'esprit pour suivre au-delà celui qui n'est plus ici-bas, les pensées qui cherchent à deviner sa destinée, viennent donner aux accens de l'affection froissée une nouvelle solennité; comme le chagrin, d'ailleurs, tous ces sentimens à demi religieux sont en quelque sorte tissés de mille fibres. L'espérance n'a rien de cette confiance banale qui veut dire seulement que l'ame désire revoir ceux qui lui étaient chers, et qu'il n'y a plus de place en elle pour le doute. Tout ce que la réflexion et la nature ont jamais pu murmurer à l'esprit pour le désespérer, M. Tennyson l'entend et nous le fait entendre : s'il espère, c'est qu'il entend autre chose.

« Mais voyez, nous ne savons rien. Je puis seulement avoir foi qu'un jour, à la fin, tout aboutira pour tous au bien, que chaque hiver se terminera par un printemps. Ainsi est mon rêve; mais que suis-je? un enfant qui gémit dans l'obscurité, un enfant gémissant pour la lumière, et sans autre langage que des gémissemens. »

Toute cette partie du recueil est magnifique. Peu à peu on voit reparaître le calme. L'imagination et la pensée reprennent leur ressort; elles ont besoin de s'exercer, et elles s'arrangent pour faire une place au mort, pour le mêler à toute leur activité. L'œuvre enfin se termine par une sorte de chant de reconnaissance, je dirais presque par un hymne d'allégresse qui n'est cependant composé que de tristesses. Le poète bénit le chagrin qui a fait pénétrer plus avant en lui son affection.

« Connu et inconnu, humain et divin, avec des mains, des yeux et des lèvres d'homme, avec une vie céleste qui ne peut mourir, — à moi, à moi, pour toujours, pour toujours à moi. Étrange ami, passé, présent et à venir, — plus profondément aimé, plus obscurément compris; — vois, je rêve un rêve de triomphe pour le bien, et je mêle tout l'univers avec toi. »

Je le dirai de propos délibéré, je ne sache pas de livre qui laisse une idée plus immense de la nature humaine : les conceptions de certains penseurs font entrevoir l'infini dans les capacités de l'esprit; le livre de M. Tennyson le fait entrevoir dans les facultés morales. On pour-

rait faire de ce livre-là sa bible. La soif de la justice et de la droiture, le besoin de toujours monter, d'aller de l'élevé au plus élevé, le respect de soi et des autres, y atteignent à un sublime auquel l'ame humaine n'était pas encore arrivée, ou du moins qu'elle n'avait jamais trouvé moyen de traduire en paroles. Après avoir lu *In memoriam*, on ne voit plus surtout où peut s'arrêter la puissance d'admirer, de préférer, d'éprouver de ces attachemens et ces respects qui signifient que l'on distingue souverainement une chose de toutes les autres. Peut-être quelques extraits auront-ils plus d'éloquence que mes éloges.

« Ton esprit, avant notre fatale séparation, allait sans cesse de l'élevé au plus élevé, — comme monte vers le zénith la flamme de l'autel, comme à travers l'élément grossier remonte l'élément plus subtil. Mais tu t'es changé en quelque chose d'étrange, et ma pensée ne peut plus suivre les liens qui relient les phases nouvelles de ton être. Cloué sur la terre, je ne puis plus participer à tes transformations. Rêve insensé! que ne peut-il pourtant s'accomplir? Que ne m'est-il possible de me faire des ailes de ma volonté, pour franchir d'un bond toutes les gradations de vie et de lumière, et pour prendre pied d'un coup à tes côtés? car, bien que ma nature cède rarement à cette vague frayeur qui s'attache pour nous à la mort, bien qu'elle ne s'épouvante pas des gouffres d'en bas, des gémissemens qui montent des champs de l'oubli, — souvent cependant, quand le coucher du soleil enveloppe la plaine, j'aperçois en moi un trouble secret, une sorte de spectre qui me glace : la pensée que je ne marcherai jamais plus de pair avec toi, que j'aurai beau me hâter, l'ame toujours en haut, vers les merveilles où tu seras arrivé; que, sans te rejoindre pendant les siècles des siècles, je serai toujours une vie en arrière...

« Est-ce bien vrai? Désirons-nous que les morts soient près de nous, à nos côtés? N'est-il nulle faiblesse que nous tenions à voiler, nulle bassesse secrète qui ait peur au fond de notre être? Lui dont l'approbation était le but de mes efforts, dont le blâme m'inspirait tant de respect, faudra-t-il qu'il voie à nu quelque honte cachée qui me fera baisser dans son amour? Craintes menteuses, je fais insulte à la tombe. L'amour sera-t-il condamné pour avoir eu trop peu de foi? La mort est grande; la sagesse doit être son partage. Que les regards des morts me pénètrent d'outre en outre; soyez près de nous quand nous montons ou quand nous tombons. Comme Dieu, vous suivez l'orbite des heures avec des yeux autres et plus vastes que les nôtres. Il y a en vous de quoi nous comprendre et nous excuser tous. »

Malheureusement, toutes ces traductions ne traduisent pas. On parvient à rendre des idées; mais comment rendre le magnétisme d'un morceau dont la valeur réside dans l'émotion où il jette le lecteur? L'effet produit dépend de trop de choses : il dépend de l'allure de la phrase qui vous transmet un mouvement plus ou moins pressé; il dépend des multiples sensations que chaque mot évoque à la fois d'après les diverses situations où on est habitué à l'entendre employer.

En général, je doute que M. Tennyson puisse jamais être pleinement

apprécié à sa valeur dans une langue étrangère, et je viens d'en dire la raison : c'est qu'il n'exprime pas des idées. Comme nous l'avons vu dans sa *Princesse*, il pense en *a parte;* il a fallu certainement qu'il pensât beaucoup pour envisager, comme il le fait, le rôle de la femme; mais, pour lui, l'heure de la poésie n'est pas celle des jugemens. Les jugemens, chez M. Tennyson, se trahissent seulement par la direction et l'intonation qu'ils donnent à son imagination. De tous les poètes dont je me souviens, il est celui qui reste le plus constamment en dehors du domaine de l'esprit. C'est pour cela même qu'il est plus que d'autres le poète de l'Angleterre contemporaine.

On a dit qu'un peu de raison conduisait au doute et que beaucoup de raison ramenait à la foi. Il semble aussi qu'un peu de réflexion éloigne les peuples et les hommes de la poésie spontanée et que beaucoup de réflexion les y ramène. Les premiers chantres de la Grèce étaient tout instinctifs; ils épanchaient leurs sensations avec la logique irréfléchie de l'entraînement, et ils nous séduisent encore comme le visage ouvert de l'enfance. Après eux sont venus les hommes de poids et de mesure, les poètes méthodiques de Rome et de l'Europe du XVIIIe siècle. Il y avait progrès sans doute dans un sens, car si l'enfance est sans artifice, c'est parce qu'elle est sans parti-pris, sans règle et sans direction. Les raisonneurs au moins savaient ce qu'ils voulaient; ils étaient donc plus avancés sous le rapport de l'intelligence, mais le don de plaire, et de plaire toujours, par-delà le règne d'une mode, qu'en avaient-ils fait? L'esprit, hélas! avait étouffé la sensibilité poétique. En apprenant à s'exercer, il semblait avoir appauvri l'ame humaine, et l'art des vers était devenu une chose sans nom, à peu près comme un concerto qui prétendrait raconter une histoire. Il s'était condamné à une infériorité réelle en se bornant à orner des idées, c'est-à-dire en voulant faire, pour le faire avec moins de précision, ce que la prose et la philosophie excellent à accomplir. S'il s'était réservé une spécialité, ce n'était guère que celle des badinages et des jeux d'esprit qui ne sont pas la plus noble occupation de la raison.

En pensant davantage, on s'est enfin dégrisé de cette erreur. Il y a eu un effort européen pour rendre à la poésie une supériorité à elle en la rapprochant de la peinture et de la musique. Autour d'une donnée fournie par la réalité, le peintre évoque en esprit d'autres données de nature à compléter avec elle un tableau. A un son qu'il entend, le musicien répond lui-même par d'autres sons qui forment avec lui un ensemble de vibrations heureuses de se rencontrer et capables d'impressionner toutes à la fois l'esprit et l'oreille sans se nuire. Les poètes aussi ont cherché à se faire une langue à part pour communiquer des faits d'ame entièrement distincts des résultats de la pensée. Le romantisme, si je ne me trompe, n'a pas voulu dire autre chose. Seulement,

il faut le reconnaître, en France comme en Allemagne, il s'est trop contenté de retourner en arrière, pour revenir à la sensation primitive. En retrouvant le don d'entraîner et d'avoir de la fougue, il a trop perdu celui de garder son sang-froid. Ce n'était pas là un vrai progrès; cela du moins n'indiquait point un accroissement de facultés. Sentir parce qu'on ne réfléchit pas, ou réfléchir parce qu'on ne sent pas, c'est toujours ne faire qu'une chose à la fois. L'un n'est pas plus difficile que l'autre; l'un comme l'autre est l'apanage des natures ordinaires, qui jugent parfois avec bon sens, quand elles ne s'occupent qu'à juger, mais qui n'ont plus que des passions dès que leurs passions sont en jeu. Le difficile, c'est d'avoir des sensations sans perdre le bénéfice de ses réflexions, c'est d'être ce que ni les poètes primitifs ni ceux du XVIII[e] siècle n'avaient été : un esprit critique dans une nature impressionnable.

Si je me suis étendu sur M. Tennyson et sur la poésie contemporaine de l'Angleterre, c'est que j'ai cru y reconnaître l'avénement d'un nouvel ensemble d'aptitudes. Sans doute, ces aptitudes existaient en germe bien avant notre siècle, plus d'une fois même elles s'étaient montrées; mais ce n'est que récemment qu'elles ont réussi à créer pour elles un genre poétique qui procédât d'elles, et qui cherchât toute excellence dans la perfection avec laquelle il répondrait à leurs besoins. Keats et Wordsworth, Coleridge et Southey avaient commencé, d'autres ont continué. M. Browning, et avec lui les contemplateurs comme MM. Bailey et Edmund Read, ne réfléchissent qu'en mêlant à leurs réflexions un fonds d'émotion qui en modifie la température. M. Tennyson, et avec lui les talens lyriques comme mistress Browning et bien d'autres, ne s'abandonnent à leurs impressions que sous la surveillance d'une raison fort rassise. Le mérite de M. Tennyson entre tous ces derniers, c'est d'impliquer plus de pensée et d'être en outre plus purement poète. Il n'a pas seulement trouvé un clavier qui n'était pas celui de l'esprit; il sait ne mêler à ses notes aucun son d'une autre nature. Comme d'autres ont la majesté et la puissance, il a la suavité, la tendresse et le sublime de l'élévation morale. Ce sont les facultés affectueuses qui sont sans cesse éveillées chez lui, et c'est avec leurs sympathies et leurs impressions qu'il excelle à composer des morceaux d'ensemble à la fois riches et simples. Avant tout, ses vers sont empreints d'une grace que je comparerais volontiers au mélange d'aisance et de tenue qui rend quelques femmes du monde si séduisantes. Les unes ont du naturel sans dignité, les autres ont du *comme il faut* sans abandon. Ainsi des poètes : les uns ont des airs d'énergumènes, parce qu'ils chantent uniquement l'humeur du moment, l'espèce de dérangement qu'ils n'ont pu éprouver qu'un instant; les autres semblent morts, parce qu'ils traduisent géométriquement une concep-

tion sans actualité, l'opinion qu'ils peuvent garder à tout instant des choses. M. Tennyson, lui, sait combiner dans une juste proportion ce qui passe et ce qui demeure. Sans exagération comme sans cérémonie, il prend par où elle se présente l'inspiration qui lui vient, ou plutôt il la laisse se dérouler à sa guise; mais, en suivant sa pente, elle s'étend peu à peu comme un fleuve qui reçoit des tributaires, et pourtant elle ne cesse jamais d'être précise. M. Tennyson a une incroyable finesse d'oreille, il est un maître pour frapper juste.

La justesse et la souplesse sont également ce qui distingue son langage poétique. Mieux que personne il a réalisé dans de petits cadres l'idéal du style, qui est comme le complément nécessaire de la poésie nouvelle. Sous le règne des systèmes, le style aussi était systématique; les poètes s'imaginaient que chaque locution et chaque cadence rhythmique avait sa valeur absolue, et ils étaient assez portés à employer à tout propos les images qui leur semblaient le beau, et les coupes de phrase qui leur semblaient la dignité. Le grand souci, au contraire, de M. Tennyson est de ne rien employer hors de propos. Il a la conscience du goût. — Sa couleur varie suivant les formes qu'il peint; la coupe de son vers et l'allure de sa phrase se mettent naturellement en accord avec le souffle plus ou moins saccadé du sentiment qu'il exprime. Avec plus de complexité que les poètes grecs, il a enfin ce qui les distingue dans leurs meilleurs morceaux : il est homogène et harmonieux. Chacune de ses pièces est un groupe de détails qui lancent des rayons dont le propre est de converger dans l'esprit pour y reconstruire une même image.

Parlerai-je maintenant de ce qui leur manque? Les qualités mêmes du poète pourraient le faire deviner : M. Tennyson a l'haleine courte, il est incapable d'un effort prolongé. Il ne faut pas attendre de lui de vastes combinaisons; mais ce qu'il ne peut pas, il ne le tente pas. Son talent obéit docilement à sa nature, et l'esprit aime à s'arrêter sur ses œuvres comme il se plaît à envisager la planète qui rayonne parce qu'elle reste admirablement dans son orbite. On peut dire ainsi de lui ce qui est vrai de tous les hommes supérieurs : que les facultés qu'il n'a pas lui sont aussi utiles que celles qu'il possède. Si les cordes de son instrument cessent vite de vibrer, c'est à cela même qu'elles doivent leur justesse, car c'est cela qui les rend toujours prêtes à répondre au moindre souffle.

J. MILSAND.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1851.

L'assemblée nationale a ouvert aujourd'hui même le débat qui se préparait depuis si long-temps, le grand débat de la révision. Il est certainement difficile de s'abuser beaucoup sur le résultat probable d'une discussion dans laquelle les partis et les individus ont d'avance marqué leur attitude et donné leur mesure. La séance d'aujourd'hui compte déjà parmi les plus graves; la position prise par le général Cavaignac, le noble élan de M. de Falloux, sont des symptômes caractéristiques. Ce n'est pas si vite que nous en pouvons apprécier l'effet : la lutte commence. Quelle que doive être pourtant l'issue de cette lutte, ce qu'il faut d'abord se dire, c'est qu'elle ne sera point la dernière, puisqu'il n'y a pas d'obstacle légal qui empêche de la renouveler. Ceux qui l'ont engagée, parce qu'ils la croyaient nécessaire au salut du pays, ne se sont jamais flattés d'obtenir à la première rencontre un succès qui les dispensât de prendre plus de peine; ils sauront faire leur devoir jusqu'au bout : après le beau discours de M. de Falloux, il n'est pas permis d'en douter.

On a beau répéter qu'il restera toujours une minorité suffisante pour entraver l'accomplissement de la révision; il ne s'agit pas tant de convertir cette minorité opiniâtre des républicains radicaux que de la réduire le plus possible à elle-même, et de lui ôter l'entourage qui la grossit en forçant les auxiliaires qu'elle ramasse hors de ses rangs, ou à s'avouer comme tels, ou à se retirer. Vainement alors cette minorité se retranchera derrière un texte, derrière la lettre du pacte constitutionnel; le jour où elle sera toute seule, le jour où on la verra rejetée, cantonnée sur son propre terrain, sans aucun mélange étranger, l'on ne s'y trompera plus; vainement elle se couvrira du voile de la légalité, elle ne réussira point à n'avoir pas l'air d'une faction. Ce jour-là, bien entendu, la révision ne sera point encore acquise, puisque le radicalisme aura maintenu son veto; mais la constitution n'en vaudra pas mieux, car le pays la jugera en jugeant ceux qui l'auront ainsi défendue. Elle recevra de ces derniers

champions qui lui seront demeurés une empreinte ineffaçable; elle sera devenue leur œuvre et leur bien. On n'a point pardonné à la république d'avoir été la conquête d'une minorité violente; on ne pardonnera guère davantage à la constitution, si c'est encore une minorité qui s'en empare et l'arbore comme un trophée personnel. La constitution ne gagnera rien à se trouver placée sous des auspices trop exclusifs, et, pour tout dire, elle n'aura jamais été plus malade qu'après avoir été sauvée en un si petit comité. On ne sera jamais plus près de la révision et d'une révision complète que lorsque la révision aura été dûment repoussée par une minorité bien notoire.

Or, il n'y a qu'une bonne raison d'appartenir à cette minorité réfractaire et surtout de s'en déclarer : ce n'est pas l'envie de faire pièce au ministère en refusant la révision parce qu'il la désire; le beau triomphe de contrarier aujourd'hui des ministres ou même d'en culbuter! Ce n'est pas non plus le parti pris d'enfermer tout le monde avec soi dans une impasse d'où l'on ne veuille laisser sortir personne pour que personne n'ait le pas sur vous; ces choses-là ne se proclament point aisément à la tribune. Le véritable argument des adversaires de la révision, celui sur lequel on ne les battra point, parce qu'évidemment c'est la foi pure qui l'inspire et qu'on ne dispute point contre la foi, ce sera de soutenir haut et ferme que la république existe et préexiste en vertu d'un droit antérieur et supérieur, que la constitution de 1848 est la meilleure garantie d'ordre et de liberté dont la France ait encore joui, que la France est enfin à jamais circonscrite dans l'exercice de sa souveraineté par la fidélité toute spéciale qu'elle doit à ses vainqueurs de février. La discussion aura nécessairement pour effet de mettre en pleine lumière cet argument péremptoire, et de tuer toutes les chicanes à l'ombre desquelles beaucoup de gens qui ne sont pas de cet avis-là vont cependant se ranger autour de ceux qui le professent.

Une émeute se compose, comme on sait, d'élémens très divers; ceux qui la font tout de bon, parce que c'est leur humeur et pour le plaisir de la faire, sont toujours le moindre nombre; puis viennent les mécontens qui n'ont que de minces motifs et ne demanderaient qu'un peu de bruit, puis les pédagogues qui veulent donner une leçon au gouvernement ou du moins assister à celle qu'on lui donnera, puis les fatalistes qui regardent pour observer comment cela tournera, puis les curieux qui regardent pour regarder. Sauf le respect que nous devons à la majesté des représentans du peuple et sans insister sur une comparaison qui serait désobligeante, nous nous rappelons malgré nous la façon dont s'opère ce recrutement habituel de l'émeute, lorsque nous voyons des membres de la majorité se grouper, sous un prétexte ou sous l'autre, parmi les adversaires naturels de la révision. Ils ne sont certainement pas embarrassés d'expliquer leur conduite; ils ont contre la révision ce grief-ci ou ce grief-là : elle agitera le pays, elle ébranlera le culte de la légalité. Le pays n'est-il pas en effet bien tranquille depuis trois ans? La loi n'est-elle pas sur des autels sacrés? Voilà donc des scrupules qui ne se laisseront pas blesser impunément et ne se priveront pas de réclamer; il y manque pourtant le grand motif à côté duquel les autres ne sont que médiocres et n'excusent plus aucun entêtement, il y manque d'aimer la république et la constitution pour elles-mêmes. Il ne se peut point que ce motif essentiel n'apparaisse au débat par-dessus tous les petits, ne les domine, ne les efface, et n'oblige ceux qui se seraient contentés

à moins d'aller plus loin qu'ils ne pensaient. Là, pour sûr, est l'utilité du débat; il permettra de compter combien il y en a dans le parti de l'ordre qui ne reculeront pas devant la solidarité que leur imposerait leur alliance d'un moment avec des ennemis de tous les jours. Murmurer, disserter contre la révision dans les couloirs et entre les portes, ce n'est rien qui tire beaucoup à conséquence, c'est même d'assez bon ton comme tenue parlementaire; haranguer à la tribune et voter au scrutin contre la révision, ce n'est plus si commode, c'est s'associer en fait au seul parti qui ait contre la révision une objection fondamentale, — son goût décidé pour la constitution telle qu'elle est. Reste à savoir si c'est là le goût de la France; il sera curieux de voir des conservateurs en agir comme s'ils le lui supposaient, et nous n'attendons pas sans une certaine impatience le coup d'essai de ceux qui s'y risqueront. La charité nous commande de douter qu'ils persévèrent, et c'est pour cela qu'il faut au contraire persévérer à vouloir la révision jusqu'à ce qu'il n'y ait plus au service du pacte républicain de 1848 que ceux qui ont à le garder un intérêt de conquérans.

Le rapport de M. de Tocqueville est un aperçu judicieux de cette situation où nous sommes; il a le mérite de la caractériser; il démontre parfaitement, selon nous, l'impossibilité d'être conservateur sans être révisionniste. Nous l'entendons du moins de la sorte, car nous devons confesser qu'il a soulevé plus d'un commentaire, et que beaucoup d'esprits, il est vrai fort prévenus, l'ont pris pour une leçon sur la nécessité d'être républicain. Nous croyons qu'on peut, en y réfléchissant, s'expliquer cette apparente anomalie. Il y a deux points à remarquer dans le problème de la révision : d'une part, la certitude du besoin qu'on a de le résoudre; d'autre part, l'incertitude de l'avenir dont on est menacé, si on ne le résout pas. De ces deux points, M. de Tocqueville saisit et développe le premier avec toute la netteté de son intelligence. Il est décidément révisionniste, parce qu'il est conservateur; mais, sur le second, M. de Tocqueville n'en sait pas plus que le vulgaire, et ses yeux ne percent pas mieux que les nôtres les ténèbres qui se préparent pour 1852, si l'on ne s'applique à les dissiper d'avance. Il nous dit et nous prouve qu'il faut faire la révision; il ne nous dit pas ce qui arrivera dans le cas où la révision ne se ferait point. Ce n'est pas sa faute : quelle humaine sagesse en dirait davantage? Seulement, comme il lui est impossible de discerner cet avenir qui nous attend, si prochain qu'il soit, il est bien forcé de se rabattre sur le présent, et n'ayant rien à mettre en place de ce qui est, du moment où la révision échoue, il s'en tient bon gré, mal gré, à ce que nous avons maintenant, sans pouvoir même s'abuser sur le peu que cela vaut. Le républicanisme de M. de Tocqueville n'est pas autrement profond et sympathique : il sent à merveille que la constitution républicaine de 1848 est pleine de dangers, il demande très sérieusement qu'on les en écarte; mais, si par malheur on ne l'écoute pas, il est au bout de ses expédiens, il n'a plus d'avis; il en revient, de guerre lasse, à l'état de choses dont il a si exactement décrit les vices, et, plutôt que de subir la chance des périls inconnus, il se remet avec résignation sous le coup des périls qu'il connaît si bien. On ne peut pas se figurer que ce soit là une solution, encore moins une solution républicaine. M. de Tocqueville n'a pas eu la pensée d'en inventer une, encore moins de lui donner ce caractère. Il a établi que l'opinion générale était

dans son droit, et qu'elle avait la raison pour elle, quand elle sollicitait la révision; il a établi d'autre part qu'il n'était point de pouvoir au monde qui fût capable de dicter des lois à ce mouvement de l'opinion publique, et de lui prescrire pour toute destination, comme le voulaient quelques-uns, le raffermissement des institutions de février. Il ne faut rien chercher de plus dans le rapport de M. de Tocqueville; c'est une analyse froide et savante de cette singulière condition où la France semble tombée. La France est si clairement instruite de son mal, que l'on ne comprend point qu'elle n'y remédie pas, et elle est si impuissante à trouver le remède, qu'on la voit accepter docilement son mal lui-même et s'y enfoncer chaque jour davantage.

Cette contradiction perce partout dans le rapport de M. de Tocqueville; elle en fait à la fois et l'originalité et la sincérité. Peut-on mieux peindre les extrémités inévitables où nous allons tout droit, si nous pratiquons jusqu'au bout la constitution sans l'avoir révisée : le renouvellement du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif s'opérant à la fois, les législateurs élus par départemens au scrutin de liste, le chef du gouvernement élu par la France entière, à laquelle il faut ainsi un nom, un seul nom, bon ou mauvais, capable de l'attirer? Sera-ce un prince, sera-ce un démagogue en habit noir ou même en blouse? M. de Tocqueville est obligé de répéter à son tour le dilemme posé par M. de Broglie. Ce sera l'un ou l'autre, mais ce ne sera jamais, et le rapporteur est là-dessus des plus compétens, ce ne sera jamais « un de ces hommes relativement obscurs que les Américains savent choisir, selon qu'ils répondent mieux aux besoins politiques du moment. » M. de Tocqueville nous trace notre portrait de main de maître, et c'est parce qu'il est si bon observateur qu'il a si peu de confiance dans notre aptitude démocratique : « Nous avons déjà assez contracté les passions que la démagogie suggère pour ne pas aimer placer à la tête du gouvernement un de nos égaux, et nous n'avons pas encore assez acquis les lumières et l'expérience dont les peuples démocratiques ont besoin pour savoir nous y résoudre. » Notre constitution républicaine est donc condamnée à mettre la république naissante aux mains d'un démagogue, si ce n'est dans celles d'un prince. L'élection d'un prince, c'est le renversement de la constitution; l'élection d'un démagogue, c'est la ruine de la société. Il ne manque pas de gens qui prendraient vite leur parti du premier de ces deux malheurs, s'il devait leur épargner le second : nous ne croyons pas, quant à nous, que la société ait tout gagné, pour peu que la légalité, déjà tant de fois endommagée chez nous, reçoive une brèche de plus; mais c'est pourtant une légalité déplorable que celle qui de son fait nous expose infailliblement à la triste alternative formulée par M. de Broglie, avouée par M. de Tocqueville, et qui ne fonctionne en quelque sorte que pour se détruire elle-même.

Et voyez cependant, quand il a si éloquemment résumé ces impossibilités de la constitution, comment M. de Tocqueville va conclure! Il nous laisse trop visiblement deviner que la révision qu'il sollicite avec tant d'insistance est elle-même à ses yeux une autre impossibilité, et, cette impossibilité nouvelle une fois constatée dans toutes les règles, il nous ramène d'un beau sang-froid sous le joug de la constitution impossible. Il n'a pas mieux à nous procurer; faut-il pour cela lui jeter la pierre? Il a l'horreur des aventures, et, quoique la légalité elle-même soit ici pour ainsi dire semée d'aventures, il s'y

attache, parce qu'elle s'appelle du moins la légalité. Ce sentiment en lui-même est respectable, et nous ne voudrions pas le reprocher à l'honorable rapporteur. Nous ne pouvons pourtant nous défendre de remarquer qu'il s'accommode bien tranquillement du régime qu'il a si radicalement condamné; il a le culte de la loi, il le pousse jusqu'au stoïcisme. Comme ce n'est point par cet excès que l'on pèche en France, nous ne le blâmons pas volontiers là où il se rencontre; ce que nous blâmons, c'est que l'on prétende tirer de cette loi, à laquelle on se dévoue uniquement par acquit de conscience, la même autorité que l'on emprunterait à celle dont on serait le panégyriste convaincu. Il y a là quelque chose qui dépasse la mesure, et l'on s'en apercevrait trop à la pratique pour qu'il soit prudent de s'avancer si loin tant qu'on n'est encore qu'à l'affirmation des principes. Il ne faut jamais forcer les fictions. M. de Tocqueville n'a pas besoin de descendre beaucoup en lui-même, ni de regarder beaucoup autour de lui pour découvrir que le culte de la constitution républicaine est, quant à présent, une fiction aussi délicate et aussi fragile que pas une de celles qu'il y avait jadis dans la monarchie constitutionnelle. Qu'il faille, si l'on peut, donner du corps à la fiction, rien de mieux; mais s'y appuyer aussi carrément que si elle était une réalité, c'est la briser au lieu de la consolider. Obliger le gouvernement qui existe en vertu de cette loi d'en tenir compte et de lui maintenir sa force pendant tout le temps qu'il a pour ainsi dire sous la main, l'idée est honnête et bonne; mais annoncer à grand bruit qu'avec cette loi imparfaite et vicieuse on enchaînera toutes les éventualités de l'avenir, on dominera non-seulement l'administratiou, mais l'opinion, c'est aller au-devant de difficultés qui ne sont pas encore venues, et les provoquer comme pour qu'elles viennent.

Aussi devons-nous dire que dans la courte discussion qui s'est engagée au sein de la commission immédiatement avant la lecture publique du rapport, c'est M. Barrot, ce n'est pas M. de Tocqueville, qui nous a paru le mieux raisonner en homme d'état. La preuve en est d'ailleurs que M. de Tocqueville s'est trouvé avoir M. Favre pour second, tandis que M. Barrot a été soutenu par M. de Broglie. La discussion roulait justement sur le point que nous venons de toucher; M. Barrot n'eût pas voulu que « l'on liât ainsi l'assemblée vis-à-vis de l'avenir, qu'on lui prescrivît son devoir d'honneur en face de telle ou telle éventualité. » Bizarre inconséquence qui naît au milieu de tant d'autres d'une situation vraiment inextricable où le vertige semble saisir les meilleurs esprits! M. de Tocqueville l'a dit lui-même en son langage si précis et si pénétrant : « N'est-il pas à craindre que dans ce trouble et dans cette angoisse, parvenus au dernier moment, les électeurs se sentent poussés, non par enthousiasme pour un nom ou pour un homme, mais par terreur de l'inconnu et horreur de l'anarchie, à maintenir illégalement et par une sorte de voie de fait populaire le pouvoir exécutif dans les mains qui le tiennent? » N'est-ce pas aussi, répondrons-nous, appeler *la voie de fait* que de s'armer si fastueusement en guerre pour la prévenir, quand on ne réussit pas même à dissimuler la faiblesse que recouvrent ces menaces? Interdire ainsi d'avance un chemin à la foule, prendre plus de soin de barrer celui-là que de lui en indiquer un autre, n'est-ce pas lui donner l'envie d'y passer? Nous l'avons assez de fois répété : le mouvement révisionniste n'est point par lui-même, il s'en faut de tout, un mouvement bo-

napartiste; nous nous en exprimions ainsi avant même que le dénombrement et le classement des pétitions nous eussent donné raison par les chiffres. Le nom de Bonaparte et la possibilité plus ou moins vaguement entrevue d'une prorogation des pouvoirs présidentiels ajoutent certes de la force à l'élan qui pousse vers la révision; mais il s'en faudrait qu'on voulût sacrifier la révision pour la prorogation pure et simple. Il y a sur treize cent mille pétitionnaires quelque douze mille qui réclament la prorogation toute seule. Si cependant, la révision étant refusée, et par la faute de qui? on le verra bien, vous déclarez que votre souci n'est pas tant de veiller à toutes les fatales conséquences qui, de votre aveu même, résulteront de ce refus, mais uniquement d'empêcher une certaine réélection inconstitutionnelle pour l'amour de cette constitution que vous vouliez changer, savez-vous ce qui pourrait bien arriver et sortir de vos précautions mêmes? C'est qu'on se persuadât que cette réélection qui vous déplaît si fort dût tenir lieu de la révision qui ne vous déplaisait pas moins; gardez-vous alors qu'on ne se dédommage de ce que vous n'avez point donné l'une en vous donnant l'autre.

Aussi est-il des sages dans le parlement qui se mettent déjà sur leurs gardes, et M. de Tocqueville, si grand que soit son propre zèle, est un homme trop sérieux pour ne pas être embarrassé de pareils auxiliaires. Il y a des têtes sombres qui ne rêvent plus que hautes-cours de justice et crimes de haute trahison. M. Pascal Duprat avait naguère pris les devans et offert à l'assemblée les petits moyens de son invention pour la protéger contre l'ennemi. L'assemblée, n'étant point alors suffisamment inquiète, remercia son sauveur en votant la question préalable. M. Pradié a ramassé la proposition de M. Duprat, et il en a fait son lot, ou, pour mieux dire, il la découpe en amendemens qu'il faufile l'un après l'autre sur une vieille proposition de sa façon qui traitait en général de la responsabilité des fonctionnaires. Depuis trois ans, M. Pradié n'a guère vécu que sur cette idée-là; c'est son *dada* parlementaire, il en faut bien monter un pour ne pas disparaître tout-à-fait dans la foule des humbles fantassins. M. Pradié a cependant une meilleure raison de se faire remarquer : il est le second d'un groupe de montagnards où l'on n'en compte, je crois, que deux : les montagnards catholiques, dont le chef est M. Arnaud (de l'Ariége), une personne, comme on sait, beaucoup plus recommandable par la loyauté de son caractère et même par un certain éclat de talent que par la rectitude de ses idées. M. Pradié est le soldat de M. Arnaud; ils sont à eux deux, je ne dirai pas les disciples, il n'y a plus de disciples, ils sont un fragment perdu de l'ancienne école bucheziste. Ces fragmens-là se retrouvent aujourd'hui de tous les côtés, jusque dans la sacristie; il est bien moins étonnant d'en rencontrer sur les bancs de la montagne, puisque le fonds de la doctrine, c'est d'être en même temps sous la double invocation de Robespierre et de Jésus-Christ. Ce n'est pas toujours dans l'Évangile que M. Pradié a puisé sa science de criminaliste politique. Le gouvernement ayant lui-même saisi le conseil d'état d'un projet de loi relatif à la responsabilité du président et des ministres, l'éternel projet de M. Pradié a été renvoyé par-devant la même autorité. Depuis, l'auteur ne cesse d'y ajouter amendemens sur amendemens, tous portant mise en accusation et déterminant des cas de haute trahison : haute trahison du président de la république pour avoir participé d'une façon quelconque à la

violation de l'article 45, haute trahison pour n'avoir pas empêché des réunions électorales inconstitutionnelles; haute trahison pour n'avoir pas empêché ou poursuivi toute propagande écrite dans le même sens. C'est en délibérant sur ce projet de loi que le conseil d'état a pris l'autre jour une résolution qui a causé quelque bruit, parce qu'elle a passé très à tort pour une improvisation de circonstance, et qu'on a tâché de lui prêter l'air d'un argument *ad hominem*. La discussion rentrait beaucoup plus qu'on ne l'a dit dans le genre spéculatif. Au même genre encore appartiendrait un autre débat qui aurait occupé toute une séance du comité de législation. On en serait venu, d'argument en argument, à reconnaître que les lois d'exil ne frappaient d'inéligibilité aucun des princes bannis; qu'étant des mesures de précaution provisoire, elles n'atteignaient en rien la capacité civique, comme les jugemens rendus contre les contumaces de juin 1848 ou de juin 1849; que par conséquent d'augustes exilés pourraient être élevés à la présidence de la république sans qu'il y eût la moindre violation du pacte constitutionnel, sauf à rappeler ensuite, pour leur ouvrir la terre de France, la loi qui les en repoussait.

Quoi qu'il arrive de cette campagne à huis-clos dans le domaine de la grande fantaisie politique, nous ne demanderions pas mieux, pour notre part, que de voir multiplier le nombre des princes éligibles. Puisque M. de Tocqueville lui-même confesse que nous n'avons le choix, en fait de présidens, qu'entre des princes que « leur naissance met hors de pair et quelque fameux démagogue signalé par des passions violentes, » plus nous aurons de candidatures princières qui puissent en quelque sorte se relayer, moins nous courrons la chance des candidatures démagogiques. — Sérieusement, où mène tout cela? Nous estimons, comme M. de Tocqueville, qu'il serait « non-seulement inconvenant et irrégulier, mais tout-à-fait coupable, » de pousser artificiellement le peuple à la rescousse des candidatures inconstitutionnelles. Nous faisons seulement cette simple réflexion : si l'impulsion du peuple est artificielle, tous les empêchemens sont de trop, et ce grand appareil comminatoire n'est qu'un luxe inutile, le danger ne vaut point la peine de sonner l'alarme à tout rompre; il n'y a pas de rouerie administrative qui puisse prévaloir contre l'inertie naturelle du citoyen français en lui mettant au cœur quelque chose qu'il n'y a point de lui-même. S'il est vrai, d'un autre côté, qu'il ait secoué cette inertie, et il n'y aura pas moyen de s'y méprendre, qu'y voulez-vous faire et qu'est-ce que vous jetterez à la traverse? Il faut toujours être pour le droit, mais il ne faut jamais être contre le bon sens, car le droit s'épuise là où le bon sens le déserte. Poser dès à présent en principe qu'il n'y a de salut pour le pays que dans la réélection inconstitutionnelle du président de la république, ce serait une présomption malencontreuse; c'en serait une autre « de prévoir des règles de conduite pour des éventualités qu'on n'a point à prévoir. » Nous empruntons encore ces paroles à M. Odilon Barrot, qui, dans toute cette discussion, a montré le sens le plus juste et le plus pratique de la réalité. Les esprits étroits, les politiques pointus, ne doutent de rien, et ne comptent ni avec le hasard, parce qu'ils prétendent tout lui ôter et non pas seulement quelque chose, ni avec l'expérience, parce qu'ils lui préfèrent l'entêtement. Les hommes qui se souviennent et qui réfléchissent comprendront cette pensée de M. Barrot : « Il est grave et dan-

gereux pour l'assemblée de s'engager à annuler peut-être six millions de suffrages. »

Nous ne disons pas qu'ils se trouveront. Ce qui se trouvera dans cette urne fatale de 1852, qui le sait? Nous disons seulement que, si les suffrages n'y doivent point être par millions, ce n'est pas le gouvernement qui les y fera venir avec cette affluence; que, s'ils doivent y être, ce n'est pas l'assemblée qui les en éloignera. Nous prenons à témoin le pétitionnement révisionniste et nous en référons au rapport même de M. de Melun (du Nord), qui n'est pas suspect de partialité. M. de Melun est le rapporteur spécial de la sous-commission qui a été chargée d'examiner en détail les feuilles de toutes sortes déposées par les pétitionnaires. Au 1er juillet, il y avait plus de onze cent mille signatures ou adhésions; le chiffre en atteint maintenant presque treize cent mille. Le procédé dont s'est servi M. de Melun pour communiquer à l'assemblée une idée générale et équitable de cette vaste expression d'un même vœu, son procédé de nomenclature ne laisse pas d'être assez singulier. Il y a 36,430 croix de gens qui ne savent point écrire, il y a 7,692 adhésions non certifiées contre 1 million 21,161 signatures authentiques et incontestées. Eh bien! c'est un fait matériel, ce n'est pas une supposition malicieuse, le très petit nombre des pétitionnaires réputés incapables ou suspects tient plus de place dans le rapport et préoccupe plus l'attention du rapporteur que la masse énorme des pétitionnaires immaculés. Il faut vraiment y revenir à deux fois pour s'apercevoir que les critiques désagréables dont le rapporteur poursuit le pétitionnement tombent toujours sur des minorités insignifiantes, ou même sur des individus, et ne concernent en rien l'immense majorité. A celle-ci l'on rend justice dans un alinéa perdu, puis on s'étale complaisamment dans des pages entières sur des irrégularités exceptionnelles; on mentionne sans en rien omettre les écarts d'un sous-préfet trop zélé; on n'a pas un mot de blâme pour les députés qui copient bravement les listes de leur endroit, afin de signaler les pétitionnaires aux aimables représailles de leurs concitoyens rouges. On accuse les maires qui enguirlandent leurs administrés au profit de la pétition, et l'on ne dit rien de ceux qui se refusent à la légaliser. Après toutes ces épluchures, il n'en reste pas moins un mouvement qui est en soi le plus considérable, le plus légal, le plus pacifique qu'on ait jamais vu chez nous; qu'il aboutisse maintenant ou qu'il n'aboutisse pas, c'est déjà un grand point qu'il se soit produit, et ce ne sont pas les niaiseries ou les misères dont sont émaillées toutes les choses humaines qui en diminueront la portée. Nous ne sommes donc pas si *dégoûtés* que M. Baze, pour parler la langue de l'honorable questeur, et à ce propos nous lui demandons la permission de vider maintenant la petite querelle qu'il nous cherchée.

Nous n'avons pas en vérité le moindre fiel contre M. Baze. Nous aimons ses affections politiques, nous les partageons; nous nous défendons seulement contre ses ardeurs, et nous lui reprochons d'apporter quelquefois, dans une cause qui nous est aussi infiniment chère et précieuse, le genre de zèle qu'il blâme de si bon cœur chez les sous-préfets trop hâtés de parvenir. C'est ce zèle intempestif qui l'entraîne dans des associations compromettantes pour la pureté de ses principes, et nous avouons qu'il nous peine de voir des modérés

s'entendre si bien avec des montagnards. Nous n'avons pu nous empêcher de le remarquer assez tristement. M. Baze nous écrit, et l'écrit ailleurs pour qu'on n'en ignore, qu'il n'y a là « qu'une induction tirée par notre imagination d'un fait contraire à la vérité. » Nous serions trop heureux de l'en croire; mais comment lui est-il encore arrivé ces jours-ci, dans son bureau, de s'échauffer si fort au service de M. Charras et de M. Favre contre M. Léon Faucher, et même un peu contre M. de Broglie? Quant à l'erreur pour laquelle il nous gourmande d'un ton qui n'est pas mal vert, ce serait d'avoir dit qu'avec M. Charras il *faisait la majorité* dans la commission des pétitions, tandis qu'il y avait dans cette commission cinq représentans et non pas trois. Nous l'avouerons d'abord, nous avons d'autant plus d'estime et d'attachement pour le régime parlementaire, que nous évitons un peu d'abuser des couloirs et d'écouter aux portes des bureaux. Nous tenons à nos illusions, et nous prions M. Baze de ne pas nous obliger à les perdre; mais aussi pourquoi le prend-il mal? pourquoi ne veut-il point, par exemple, que nous ayons pensé dire qu'il *faisait la majorité* par sa propre importance, par l'autorité de sa coalition avec M. Charras? Qui sait? c'est peut-être ainsi qu'il a converti M. de Melun.

M. Baze nous pardonnera-t-il une dernière observation qui ne s'adresse pas seulement à lui? Nous commençons à regretter ce qu'il y avait de discipline dans les anciennes chambres de la monarchie : à plus forte raison avons-nous toujours envié celle des chambres anglaises. Ne devient pas qui veut un *leader* dans le parlement anglais; il y faut plus d'un titre et plus d'une formalité. On se rappelle peut-être le défunt lord Bentink entrant en possession de cette espèce de magistrature; ce fut une véritable solennité politique. Le *leader* une fois reconnu, on lui obéit, et c'est bien rare qu'on voie dans son armée des batteurs d'estrade. En France, sous la monarchie, selon des habitudes qui commençaient à être des traditions, il y avait à chaque bord des chefs acceptés qui empêchaient qu'on ne se débandât; les partis se distinguaient par les noms de leurs chefs, et l'on n'osait point trop s'improviser une initiative en dehors d'eux. Les députés qui arrivaient de leurs provinces s'arrangeaient modestement leur place à leur rang de bataille, et ne visaient pas tout de suite à commander hors ligne; ils l'eussent voulu qu'ils n'en auraient pas été plus avancés, et qu'il eût bien fallu faire de nécessité vertu. Tout est changé maintenant; le morcellement des partis, l'éparpillement des idées, ont donné carrière suffisante à toutes les ambitions comme à tous les mérites secondaires; on a beaucoup de malheur quand on n'aperçoit pas un coin à part où faire son lit pour soi seul; comme on le fait, on s'y couche. On ne prend conseil de personne on va de l'avant, on pousse sa pointe, on tire à droite, à gauche; on veut être en vue, on veut être quelqu'un. On a quitté le barreau de sa province, où l'on était honorablement connu; on n'est pas plus tôt débarqué dans la capitale, qu'on se dépêche de passer à l'état de célébrité européenne; il faut qu'on ait son amendement, sa proposition. M. Dupin, qui a tant d'esprit, devrait bien inventer un moyen de désigner les propositions autrement que par les noms de leurs auteurs, il aurait ainsi bientôt guéri la moitié de ces maladies parlementaires qui lui procurent tant de tracas. Les anciens chefs n'étaient pas assurément sans avoir aussi leurs inconvéniens; ils s'immobilisaient peut-être par trop dans l'apothéose qu'on leur décernait et s'enivraient un peu de notre en-

cens; ils tournaient en grands dieux, soit, mais ne me parlez pas des petits; la pire engeance qu'il y ait dans l'Olympe représentatif, ce sont encore les *dii minores*. D'abord il y en a partout : le socialisme, l'orléanisme, le légitimisme, chaque opinion possède les siens, et s'ils sont nés des schismes intérieurs de chaque opinion, ils ont bien ensuite contribué à les élargir et à les accroître. C'est là surtout ce que nous déplorons lorsque nous avons sous les yeux le pitoyable état du camp conservateur; c'est à l'émulation jalouse, c'est à l'activité trop souvent malfaisante des génies médiocres que nous attribuons pour une bonne part le fractionnement qui le dissout. C'est pour cela que nous sommes de temps en temps plus sévères à leur endroit que nous ne voudrions l'être envers des hommes qui tiennent notre drapeau.

Désirez-vous apprendre ce que c'est, au contraire, qu'une organisation vigoureuse? Cherchez parmi les radicaux. Leur libéralisme est, il est vrai, toujours et en tout d'aimer à vivre sous une consigne dans l'espoir de la donner chacun à son tour; mais qu'ils la donnent et qu'ils la reçoivent bien! Voyez M. Lagrange : il devait ouvrir le feu sur la révision; il avait emporté d'assaut son numéro d'ordre. Des amis prudens se méfient de son tempérament trop généreux. On lui demande, sans plus de cérémonie, son tour de parole; comme il y tient beaucoup, il les refuse d'abord quand on l'en prie, il le cède quand on l'exige. C'est, dans la rue, aussi bien réglé que dans le parlement : la consigne gouverne avec le même empire les officines des conspirations et les conférences intimes des bureaux. Il n'y a pas là de nuances, de modifications progressives; ils sont toujours les mêmes : nous le disions déjà par allusion à divers incidens de la dernière quinzaine; nous avons encore à le répéter au sujet de celle-ci.

Nous n'affirmerions pas que les voyages du président de la république ne perdent un peu de leur effet en se multipliant, et qu'il reste, somme toute, un bénéfice, politique ou moral, à varier, — quelque habileté qu'on mette aux variations, — les thèmes qu'on ne peut pas changer. Le discours de Poitiers a radouci celui de Dijon; le discours de Beauvais a répondu heureusement au sincère enthousiasme d'une population paisible. Nous comprendrions néanmoins que le président ne fût point fâché de se reposer : des intervalles de silence ne gâtent rien en politique. Un résultat qu'on ne disputera pas du moins à ces pérégrinations officielles, c'est de mettre en évidence l'uniforme et régulière tactique du parti rouge. On le retrouve à Châtellerault tel qu'on l'a vu à Dijon, à Besançon, l'injure à la bouche et la menace en permanence, manœuvrant pour faire nombre et comprimant les masses, lorsqu'il ne les possède pas. Les élections qui ont eu lieu dans Seine-et-Marne, dans la Haute-Vienne, dans la Dordogne, ont encore bien montré l'obéissance rendue si fidèlement partout au même commandement dans le concours simultané des abstentions systématiques. Il est vrai que le commandement du radicalisme a paru d'autant mieux exécuté, que le nombre de ceux qui, par obéissance, s'abstenaient de voter s'est grossi de ceux qui, par égoïsme ou par paresse, oubliaient ou abdiquaient aussi leur droit de suffrage, — de ces amis de l'ordre qui veulent qu'on leur en fasse sans avoir la peine de s'en mêler; — de ces légitimistes, plus absurdes que les émigrés de Coblentz, qui, à Limoges, ne sont point allés au scrutin et se sont retirés à l'instar des radicaux, sous prétexte qu'ils n'avaient point eu la place qu'on leur devait dans les comités préparatoires. Nous ne nous ef-

frayons pas beaucoup de cet anathème jeté par les radicaux sur le suffrage restreint de la loi du 31 mai ; que la révision se fasse ou ne se fasse pas, c'est avec cette loi-là qu'on votera en 1852, et qui ne voudra pas voter avec elle sera bien le maître alors de ne pas voter du tout : il ne le sera pas, s'il plaît à Dieu, de voter malgré la loi. Ce qui nous intéresse donc dans cette conjuration latente, c'est particulièrement l'unité de conduite qu'elle révèle.

Il n'y a pas seulement unité, il y a perpétuité d'inspirations anti-sociales. On a saisi l'autre jour un douzième bulletin du comité de résistance; il était écrit dans le style des précédens, dans le style des affiches de 1848, dans le style du *Père Duchêne* de 93. On a saisi un projet d'organisation politique pour le lendemain d'une victoire : il n'y avait pas un mot, pas un article qui n'y eût ét transmis de programme en programme par toute une filiation de sociétés secrètes, et qui ne remontât ainsi jusqu'aux premiers fauteurs de séditions à qui vint l'idée d'une *force du peuple*. On voit que tout cela s'imprime le fusil sous la main; le fusil est toujours l'outil de rigueur dans ces misérables ateliers d'émeutes. « Nous bourrerons nos fusils, » s'écrient en guise de péroraison les auteurs du douzième bulletin. « Citoyens, à nos fusils ! » disait-on pour en finir au club des brigadiers des ateliers nationaux après avoir décidé à pile ou face l'insurrection de juin. — « Il faut anéantir le dernier bourgeois, il faut brûler le grand livre de la dette publique, » annonçait froidement au club Bonne-Nouvelle un orateur qui a depuis transporté ses pénates en meilleure compagnie. Le *comité de résistance* en est en 1851 juste au même point que le club Bonne-Nouvelle en 1848 : « Tous les individus ayant trempé dans les intrigues des monarchies précédentes, ayant contribué à opprimer le peuple, sont à jamais privés de leurs droits civiques. — La liste en sera dressée dans chaque département par la société populaire. — Les plus compromis et les plus scélérats d'entre les ennemis du peuple qui auront échappé à la justice populaire seront bannis et dépouillés de leurs biens. — La liste en sera dressée par le peuple encore en armes, assemblé sur la place de la Révolution. — Des contributions forcées seront levées sur les riches pour faire face aux dépenses publiques, en attendant l'organisation d'un impôt national et démocratique. » — Ce n'est pas Robespierre, c'est Marat qui débite cette litanie furieuse; non, ce n'est ni Robespierre, ni Marat, ni son ombre, c'est, qu'en sait-on? le premier passant qui vous a coudoyé tout à l'heure sur le pavé de la bonne ville de Paris. Et pourtant je ne m'étonne pas encore beaucoup de cette constance des traditions démagogiques; l'ivraie de ces méchantes colères repousse et se ressème de graine, il faut en prendre son parti; notre société porte dans ses flancs des artisans de guerres inexpiables dont elle n'aura plus raison qu'au jour le jour et avec beaucoup de force mêlée de beaucoup de sagesse. On se résignerait encore à cette obligation d'incessante vigilance; à quoi l'on ne se résigne pas, c'est à voir des hommes honnêtes, éclairés, généreux même, fermer les yeux sur ces secrètes horreurs, dans l'opiniâtreté de leurs fausses visées politiques, et tendre eux-mêmes à l'ennemi commun les armes qu'il tournerait d'abord contre eux. Lisez plutôt au prospectus du *comité de résistance* l'article des « républicains sans vigueur! »

Espérons jusqu'à la fin que tout ce qu'il y a de loyal et de sensé dans ce malheureux pays ne voudra pas s'épuiser en discordes fratricides pour laisser prendre le dessus à tout ce qu'il a de fous ou de furieux. Il n'est guère de parti

qui ne souffre des siens. Nous sommes à l'un de ces momens où il arrive souvent que c'est la queue qui mène la tête, et la tête de chaque parti doit veiller plus que jamais à ce qui se passe derrière elle. C'est ainsi, par exemple, un devoir étroit pour les véritables chefs du parti légitimiste de contenir et de désavouer les insensés ou les impatiens qui les menacent ou qui les débordent afin de jouer aux paladins errans; mais ce serait une souveraine ingratitude de ne pas reconnaître que ce devoir a été plus d'une fois fermement rempli. M. Berryer surtout a ce courage de vouloir toujours regarder la réalité en face et de ne point se leurrer à plaisir de beaux semblans chevaleresques. Avant d'être de son bord, il est de son pays, et il sait bien qu'il n'est plus permis de courir aucune aventure pour aucune bonne cause. C'est sans doute afin de se convaincre lui et les siens de l'inutilité d'en méditer encore une qu'il a fait en la compagnie de M. Benoît-d'Azy et de M. de Saint-Priest ce dernier pèlerinage d'Angleterre, objet de suppositions si diverses et de rumeurs si mystérieuses. Nous avons plus d'une raison de croire qu'il n'y a rien sous le mystère; les mystères politiques ont assez cet usage de couvrir le vide. Il était bon que des hommes d'état dont l'opinion est d'un si grand poids fussent à même de voir, d'apprécier par eux-mêmes ce qu'il pouvait advenir du projet de fusion où pour de certains calculateurs il y avait une espérance. Ils ont vu et jugé; ce n'est pas un voyage perdu que d'en rapporter le dernier mot de quelqu'un. « Quand il ne manquera plus que nous, leur a-t-on dit, nous ne manquerons pas long-temps. » Nous n'avons pas besoin de traduire cette parole; elle est la vraie parole de la maison d'Orléans, puisqu'elle renvoie aujourd'hui comme hier, comme toujours, toute décision à la France. Elle a d'ailleurs son cachet qui empêche qu'on la récuse; elle a cette simplicité noble et grave à laquelle on reconnaît celui qui l'a prononcé.

C'est à peine s'il nous reste le temps et la place, au milieu de ces préoccupations que nous cause notre état intérieur, de jeter un coup d'œil au dehors. Nous voulons cependant mentionner un honorable succès du cabinet de Turin. Il s'agissait d'obtenir de la chambre des députés la confirmation du traité de commerce conclu avec la France. On venait de voter presque à l'unanimité le traité de commerce avec la Suisse. L'opposition inintelligente du parti radical garde toujours son poste dans le parlement, comme pour éprouver la patience et former l'expérience du ministère piémontais. Cette opposition avait suspendu en faveur de la Suisse les tracasseries perpétuelles dont elle fatigue M. d'Azeglio et M. de Cavour. M. Brofferio lui-même avait entonné un véritable dithyrambe, selon ses habitudes d'éloquence lyrique, à l'honneur des Suisses, ses frères en radicalisme. Quand ce fut au tour du traité français, l'opposition a reparu tout aussi vive. Les radicaux sont les mêmes dans tous les pays; il semble qu'ils n'aient pas de plus grand souci que de pousser le monde à l'absolutisme en dégoût de leur règne. Le Piémont a le bonheur d'avoir pu garder, après tant de révolutions et de secousses, un gouvernement à la fois raisonnable et libéral. Le jeune roi, plein de sens et de loyauté, s'est entouré de ministres qui comptent parmi les hommes les plus éminens du pays, parmi les plus dévoués au principe constitutionnel. Ils ont pour la plupart fait leurs preuves dans les lettres, dans les sciences, sur les champs de bataille. Ils aiment l'alliance française, parce qu'elle est une double garantie pour eux, parce qu'elle les aide

à tenir en même temps contre les exigences d'une réaction fanatique et contre les prétentions de l'extrême démocratie. Ils travaillent jour par jour avec un zèle digne de tous les éloges à ne laisser le champ libre en Piémont ni aux Autrichiens, ni aux mazziniens; ils sont dans la véritable voie des destinées piémontaises.

Est-ce donc pour cela que M. Brofferio, que M. Valerio ne cherchent qu'à susciter des obstacles sur leurs pas? Dans cette discussion du traité de commerce, ç'a été un spectacle singulier de voir cette ridicule opposition piémontaise attaquer la France avec tous les lieux communs dont notre montagne fournit l'étranger contre nous, et en appeler bravement à la France régénérée de 1852. C'est sur celle-là qu'ils comptent peut-être pour les faire ministres à la place de M. d'Azeglio et de M. de Cavour; elle en ferait bien d'autres! En attendant, l'éloquence sérieuse de ces deux hommes d'état a vengé l'alliance française des injures sans portée qu'on avait essayées contre elle, et, après un débat de trois jours, le traité a été voté par 89 voix contre 31.

Nous regrettons de ne point suivre aussi régulièrement que nous le voudrions les vicissitudes curieuses qui s'accomplissent dans ces pays lointains de l'extrême Orient, où la France a pourtant, aussi bien que l'Angleterre, des intérêts et des représentans. Signalons aujourd'hui du moins le grave changement qui s'accomplit dans les rapports de la Chine avec l'Europe. Le nouveau gouvernement chinois se montre de plus en plus hostile aux étrangers, et il médite évidemment de réduire les *barbares* à la condition qui leur était faite dans le Céleste Empire avant les traités. Le fameux Ki-ing, qui passait pour leur être favorable, a été dégradé; les chrétiens sont renvoyés en exil; les décrets qui les protégeaient ont été annulés dans tous les actes officiels du cabinet et dans ceux de hauts dignitaires de l'empire. Les missionnaires sont horriblement maltraités; l'empereur, qui s'est associé à cette réaction dès son avénement, couvre de sa signature les écrits les plus injurieux que les vice-rois lui envoient contre les prêtres, et les publie dans la gazette de Pékin. Les autorités chinoises excitent elles-mêmes le peuple, et les Anglais de Chang-haï se sont vus obligés de renoncer à prendre possession de terrains qui leur étaient attribués dans les conventions, parce que les magistrats ne les protégeaient plus contre les insultes grossières dont on les poursuivait. Il paraîtrait même qu'à Amoy le brick anglais aurait tiré sur la ville, et, malgré la constance avec laquelle le gouvernement britannique s'applique à éluder un conflit général dont les suites lui seraient plus onéreuses qu'utiles, on a lieu de croire que la paix sera de plus en plus difficile à maintenir. L'empereur a même affecté d'inscrire comme un titre méritoire, dans le décret par lequel il envoyait un nouveau magistrat à Amoy, que le motif de son choix était « la vigueur notoire avec laquelle cet officier avait réduit les barbares révoltés à l'obéissance. »

Pendant que la Chine recommence ainsi à se fermer aux Européens, et provoque à peu près impunément des ressentimens dont la satisfaction coûterait peut-être trop cher, il se pourrait bien qu'un autre empire, dont l'accès était encore plus impraticable, s'ouvrît maintenant à l'activité dévorante des États-Unis. Les États-Unis, et surtout le nouvel état de Californie, aspirent hautement à se frayer l'entrée du Japon; ils y ont besoin d'un port, et les Améri-

cains, une fois qu'ils auront résolu de l'avoir, ne se décourageront pas qu'ils ne l'aient : ils iront là comme ils vont partout, toujours le *go-a-head*.

Ce n'est pourtant pas seulement l'approche ou la fréquentation des Occidentaux qui menace ou qui trouble la sécurité de ces vieux empires. La Chine en particulier semble en proie à une sorte de dissolution. Le mouvement insurrectionnel qui s'était élevé dans les provinces de Kwang-si et de Kwang-tang se prolonge encore, et le commerce extérieur s'en ressent même beaucoup. Les rumeurs de cette révolte pénètrent plus ou moins vaguement jusqu'à Hong-kong; elle serait plus redoutable qu'on ne l'avait cru d'abord. Les villes de Ho et de Kai-Kien passent pour avoir été mises à feu et à sang. La révolte est un véritable brigandage, et le brigandage s'étend si bien dans tout l'empire, que les consuls étrangers ne sont plus même en sûreté dans les villes où ils ont leur pavillon. Les Chinois d'ailleurs ne comprennent rien aux usages et aux idées de l'Europe en matière de droit des gens : le respect du pavillon ne commence à les gagner que lorsqu'ils le savent appuyé par les canons de la marine. Les mandarins sont impuissans à réprimer ces attaques, qui se passent en plein jour; des bandes entières de voleurs armés s'emparent des rues les plus fréquentées et se retranchent dans les maisons. Nous ne pensons pas sans émotion à la vie que mènent nos agens au milieu de ces périls continuels et sous ce climat qui use toutes leurs forces; ils ont à lutter sans cesse contre des obstacles dont on ne se fait guère ici d'idée; ils dépensent leur énergie en efforts qui restent trop souvent obscurs. Il appartient au gouvernement de ne point perdre de vue ces utiles services, et de savoir les récompenser à propos.

ALEXANDRE THOMAS.

BEAUX-ARTS.

LA REINE *MARIE-ANTOINETTE*, DE M. PAUL DELAROCHE (1).

« On appela la reine pour entendre son arrêt... Elle l'écouta sans prononcer un seul mot et sans faire un seul geste. Hermann lui demanda si elle avait quelque observation à faire sur la peine de mort portée contre elle. Elle secoua la tête et se leva comme pour marcher d'elle-même à l'exécution. Elle dédaigna de reprocher sa rigueur à la destinée et sa cruauté au peuple. Supplier, c'eût été reconnaître. Se plaindre, c'eût été s'abaisser. Pleurer, c'eût été s'avilir. Elle s'enveloppa dans le silence qui était sa dernière inviolabilité. Des applaudissemens féroces la suivirent dans les profondeurs de l'escalier qui descend du tribunal à la prison. Les premières lueurs du jour commençaient à lutter sous ces voûtes avec les flambeaux dont les gendarmes éclairaient ses pas. Il était quatre heures du matin. Son dernier jour était commencé. »

Le sujet de la nouvelle composition de M. Paul Delaroche est renfermé tout entier dans ces quelques lignes. On nous a assuré que ce tableau avait été conçu et commencé avant la révolution de février, vers 1847. Ce doit être après la lecture et sous l'inspiration de ce passage de la fatale *Histoire des Girondins*,

(1) Ce tableau est la propriété de MM. Goupil et Cie, qui en ont fait l'acquisition pour le reproduire par la gravure.

alors dans toutes les mains. Cette page du poète-historien aura frappé le peintre qui l'a traduite avec le pinceau, mettant à son œuvre ce cachet de sévérité et de distinction qui lui est propre. Voulant représenter la noble et touchante figure de cette reine, hier si séduisante et si superbe, frappée aujourd'hui, comme la Niobé antique, dans son orgueil et ses plus chères affections, le peintre a choisi le moment qui suit la condamnation, et où la reine se retire du prétoire. En cela, il a montré cette délicatesse de goût, ce tact sûr qui le distinguent. Pouvait-il en effet placer cette femme, — qui peut répondre à l'appel de son nom : Marie-Antoinette de Lorraine et d'Autriche, veuve du roi de France, — face à face avec un Fouquier-Tinville ou un Hébert, ou en présence de leurs infimes et sanguinaires comparses du tribunal révolutionnaire : les Hermann, les Sellier, les Coffinhal, les Foucault, les Masson et autres instrumens des vengeances populaires jetés par le peuple lui-même aux gémonies de l'histoire? Un esprit vulgaire eût succombé à la tentation de faire briller une dernière fois d'une royale majesté l'œil de la reine répondant à ses misérables juges. M. Delaroche, qui possède à un si haut degré la science de l'intérêt, a compris qu'il y avait un moment qui résumait en quelque sorte toutes les émotions, toutes les douleurs : c'est le moment qui suit le jugement. M. Paul Delaroche l'a choisi sans hésiter. La plus grande iniquité de ces jours néfastes de la terreur est consommée; l'arrêt vient d'être prononcé. La révolution qui tenait dans ses mains cette princesse, fille, femme et mère de rois, n'a pas su se montrer magnanime. Les vengeances d'en bas l'ont emporté. La reine vient d'être condamnée. On la reconduit du tribunal à la prison, d'où elle ne doit sortir que pour monter sur l'échafaud.

La mise en scène est des plus naturelles et des plus simples. Au fond, les juges iniques, éclairés par la lueur douteuse d'une lampe et revêtus de leurs insignes révolutionnaires, sont debout. Ils triomphent, ils ont vaincu, et leur front est sombre, leurs regards sont troublés. Sur le premier plan, le dos tourné au tribunal et faisant face au spectateur, la reine s'avance escortée par des gendarmes et des gardes nationaux que commande un officier, choisi, comme on peut s'en convaincre à sa physionomie, parmi les plus ardens suppôts du parti jacobin. Les autres gardes sont impassibles; gendarmes ou limiers de police, ce sont de ces instrumens qui appartiennent nécessairement au plus fort, et qui, en temps de révolution, escortent tour à tour vainqueurs et vaincus, que tour à tour les mêmes lois condamnent et que le même couteau décapite. La séance du tribunal révolutionnaire a été longue; elle a rempli toute une nuit. Le pâle et froid rayon d'une matinée d'octobre s'échappant d'une fenêtre que le peintre suppose faire face à la reine, et place entre elle et le spectateur, jette une lueur blafarde sur le visage, les épaules, les bras et tout le buste de Marie-Antoinette. Celle-ci, en se retirant, longe une tribune basse, placée à sa gauche, et que remplit le peuple et la vile populace. Là sont réunis tous les sexes, tous les âges, toutes les passions, depuis l'affreux maratiste, qui menace du poing la victime découronnée, depuis la mégère édentée qui lui jette l'injure en passant, jusqu'à la jeune femme qui partageait peut-être tout à l'heure ces haines populaires, mais dont la physionomie s'apaise, s'attendrit, et dont l'œil humide va laisser couler une larme, jusqu'au gamin de l'époque dont la tête brune apparaît au milieu des bonnets rouges, et dont la prunelle espiègle

et curieuse plutôt que méchante ne peut se détacher d'un spectacle si étrange et si nouveau pour lui.

La composition, comme on voit, est d'une extrême simplicité; des gardes conduisent hors du tribunal une femme qu'un jugement vient de frapper, et que des gens du peuple injurient ou contemplent avidement. L'artiste a donc voulu tout laisser à l'expression. C'est l'expression seule qui peut nous apprendre quelle est cette femme ou plutôt ce qu'elle a été; ce qu'elle souffre, ce qu'elle pense, et quel est le sort qui lui est réservé. M. Paul Delaroche n'a pas failli à ce qu'on était en droit d'attendre de lui et a dignement rempli le programme qu'il s'était imposé. Cette femme n'a plus rien dans ses vêtemens et son entourage qui rappelle son ancien rang, ni sa splendeur d'autrefois. Ainsi qu'on l'a fort justement observé, sa dignité de femme ne lui a pas permis de se draper dans sa misère et de chercher à apitoyer le peuple en étalant les haillons de sa prison. Elle s'est coiffée et vêtue aussi convenablement que ses geoliers le lui ont permis. Elle a jeté un fichu blanc sur sa robe noire et rattaché les boucles de sa chevelure, qui tombent sur le cou et les épaules, avec un ruban noir. Son costume, en un mot, est celui que peut porter la plus modeste bourgeoise de Paris, et cependant il suffit de jeter un regard sur la pâle et majestueuse figure de celle qui vient d'être condamnée et qu'on affecte de traiter comme une obscure malfaitrice, pour reconnaître la *reine*. Son front a perdu sa royale couronne; mais il reste haut, et la douleur et les angoisses de de sa captivité lui ont fait, avant le temps, comme un diadème de cheveux blancs. Si les chagrins et les terribles insomnies ont pâli ce teint autrefois éblouissant, creusé et bruni l'orbite de cet œil souverain, éteint son éclat et gonflé ses paupières, d'où, on ne le sent que trop, tant de larmes sont tombées; si enfin la femme a long-temps et cruellement souffert, elle n'a jamais abdiqué. Elle est reine encore par la majesté naturelle de sa démarche, par l'indifférent mépris qu'elle ressent pour ces juges infâmes qui l'ont condamnée, pour ce misérable peuple qui la poursuit de ses clameurs; reine par ce léger froncement du sourcil, par le gonflement involontaire de la narine, par cette amère et insensible contraction de la lèvre qui exprime à la fois la résignation et le dédain; reine surtout par ce caractère indélébile qui se manifeste dans son attitude si pleine de dignité et dans l'ensemble de l'expression de son noble visage.

Le peintre, ayant choisi une situation passive et toute contenue, a parfaitement compris que ce moment solennel ne comportait ni gestes ni paroles. La reine se tait, et ne vit plus déjà que par la pensée. Ses bras tombent et suivent sans effort le mouvement et les ondulations du corps. Cet abandon a du charme; il est naturel et n'exclut pas la noblesse. La physionomie est calme et réfléchie. Ce n'est pas encore la majestueuse immobilité de la mort, c'est la complète abnégation et l'impassible enthousiasme du martyre. Ces pensées que tout à l'heure elle va confier au papier, et qu'elle envoyait à sa sœur, se présentent en foule à son esprit. Elle songe d'abord au roi son mari. Innocente comme lui, elle ne demande qu'à mourir comme lui, et se propose de montrer la même fermeté dans ses derniers momens. Si elle a un profond regret, c'est d'abandonner ses pauvres enfans; elle n'existait plus que pour eux et pour sa sœur. Elle les bénit, elle les console, elle leur adresse de suprêmes avis. Vient

ensuite la pensée de Dieu : elle lui demande sincèrement pardon de toutes les fautes qu'elle a pu commettre; elle espère qu'il voudra bien recevoir son ame dans sa miséricorde et dans sa bonté; elle pardonne encore une fois à ses ennemis le mal qu'ils lui ont fait. Elle avait des amis : leurs peines et l'idée d'en être séparée pour jamais sont un des plus grands regrets qu'elle emporte en mourant. Sa pensée revient une dernière fois à ses pauvres et chers enfans; elle leur adresse un adieu suprême : — Mon Dieu, qu'il est déchirant de les quitter pour toujours!... s'écrie-t-elle dans son cœur.

Le peintre de l'antiquité n'ayant à exprimer qu'un seul sentiment, une seule douleur, reculait devant ce qu'il regardait comme impossible, et couvrait d'un voile la tête de son héros. M. Paul Delaroche n'a pas, lui, de ces naïves faiblesses. Tout au contraire, il semble rechercher de préférence ces sujets où la physionomie humaine joue le rôle principal et doit beaucoup exprimer. Élisabeth terrassée par la douleur physique et la douleur morale, Strafford béni par l'archevêque de Cantorbéry; Charles I[er] captif, jouet d'une soldatesque insolente qui abuse de sa victoire et de sa force; Richelieu mourant, songeant toujours à gouverner, mais surtout à se venger; Cromwell contemplant le cadavre du roi décapité; Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard, sont, avant tout, si on peut s'exprimer ainsi, des personnages *à expression*. La tête de la reine Marie-Antoinette est le chef-d'œuvre du genre; elle traduit aussi complétement que possible toutes ces idées si douloureuses et si complexes que tout à l'heure nous n'avons fait qu'indiquer; elle les traduit sans exagération ni recherche, et en les subordonnant aux deux grandes pensées qui préoccupèrent par-dessus tout l'infortunée princesse : l'espérance en Dieu et le maintien de sa dignité royale. Nous savons que l'on a reproché au peintre l'exagération de ce dernier sentiment. En plaçant la reine sur le premier plan du tableau, en concentrant sur sa figure le seul rayon de jour qui perce ces ténèbres, a-t-il, comme on l'a prétendu, dépassé son but et démesurément grandi la victime? Nous ne le pensons pas. Bossuet, dans sa magnifique oraison funèbre de la reine d'Angleterre, n'a pas autrement procédé. Après ce préambule de quelques lignes, dans lequel l'orateur chrétien rapporte naturellement tout à Dieu, il remplit exclusivement toute la première partie de son discours du récit des infortunes de la princesse, de l'éloge de ses vertus et de ses grandes qualités. Ce n'est que plus tard qu'il daigne jeter un rapide coup d'œil sur cette révolution d'Angleterre qui a vaincu sa reine, et sur cet homme d'une profondeur d'esprit incroyable qui s'est rencontré pour faire triompher la réformation, mais qu'il ne représente, après tout, que comme un de ces instrumens dont il plaît à Dieu de se servir quand il veut châtier les peuples et instruire les rois. Si M. Paul Delaroche a suivi dans sa composition une marche analogue à celle de l'orateur chrétien, s'il a concentré l'intérêt sur la royale victime aux dépens des personnages qui l'entourent, qui oserait l'en blâmer? Les conditions de son art ne lui permettaient pas sans doute de faire apparaître, sur l'avant-scène de son tableau, l'image de celui *de qui relèvent les empires et qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons;* mais il est aisé de reconnaître qu'il n'y a là qu'un sous-entendu. L'idée religieuse ne pouvait être écartée d'un tel sujet; elle se retrouve dans l'attitude digne à la fois et résignée de la reine, dans ce regard

réfléchi, et comme intérieur, qui n'appartient qu'à la foi; elle apparaît encore dans ce rayon de jour qui vient d'en haut, et dont le peintre a tiré un si heureux parti pour illuminer le visage de la condamnée, et en quelque sorte pour la glorifier autant qu'il lui était permis de le faire sans recourir à l'allégorie. Ce n'est plus là une victime de la fatalité antique; ce n'est pas non plus, comme chez Charlotte Corday, la rayonnante exaltation d'un glorieux fanatisme, ni, comme chez Mme Rolland et les girondins, l'impassible et indifférente sérénité des confesseurs de la philosophie moderne.

Nous sommes disposé à croire que ce sujet a long-temps préoccupé l'artiste. Il appartenait de droit au peintre le plus dramatique de notre époque de retracer cette scène, la plus émouvante peut-être, de cette grande tragédie de la révolution française. Nous savons que M. Paul Delaroche est doué d'un esprit très souple et très étendu. Souvent facile et correct, très rarement vulgaire, quelquefois châtié et presque archaïque, il est toujours intéressant. Obéissant à une des évolutions de son talent, il a composé avec une adresse infinie l'un des plus considérables morceaux de peinture décorative que l'école française ait produits. Ses peintures de l'hémicycle de l'école des Beaux-Arts, où brille un rare talent, accusent plutôt une tentative dans le style héroïque qu'une complète transformation, et ne sont peut-être qu'un magnifique caprice. M. Paul Delaroche sut sans doute se plier merveilleusement aux convenances du sujet qui écartaient tout intérêt, toute passion. Il composa un beau poème dans un genre à la fois admiratif et didactique, plein de détails ingénieux et charmans, d'aperçus philosophiques, de points de vue nouveaux et scientifiques, qui étonna la foule plutôt qu'il ne la séduisit. Cette fois il plut sans émouvoir. Or, une des propriétés du talent de M. Paul Delaroche est de savoir presque toujours plaire et toujours émouvoir. Nous ne sommes donc pas surpris que l'homme qui débuta, il y a vingt-cinq ou trente ans, par *Joas dérobé du milieu des Morts* (salon de 1822), *Jeanne d'Arc malade et interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester* (salon de 1824), *Caumont de la Force, Miss Macdonald* et *les Suites d'un Duel* (salon de 1827); qui plus tard a produit *les Enfans d'Édouard*, l'*Élisabeth*, la *Jane Gray*, le *Charles Ier*, le *Strafford*, le *Cromwell*, et tant d'autres morceaux d'un intérêt si saisissant, ait fait une infidélité à ces belles et froides madones de la renaissance, à ces majestueux personnages des fresques florentines qui le captivaient naguère, pour revenir franchement au drame. Ce retour est aussi absolu que possible. La peinture de M. Paul Delaroche est bien de la peinture contemporaine, pleine d'actualité; il existe même plus d'un point de rapport, plus d'une singulière analogie entre son dernier ouvrage et la composition qui le fit connaître au début : nous voulons parler de *Jeanne d'Arc dans sa prison*. Le malheur de la reine n'est pas moins touchant que celui de la bergère, et toutes deux viennent de tomber de bien haut. La tête du cardinal de Winchester interrogeant la prisonnière et celle de l'officier démagogue qui commande l'escorte de la reine captive sont bien du même pinceau et animées toutes deux par un égal fanatisme. Cette fois, il faut le dire, le drame s'est élevé, s'est épuré; les petits effets, les détails secondaires ont disparu. Tout l'intérêt est concentré sur une seule figure et résulte d'une seule expression; ce n'est plus une action, c'est un dénouement, et des plus poignans.

Dans la dernière œuvre de M. Paul Delaroche, le retour à sa première manière est peut-être plus sensible encore pour ce qui touche à l'exécution que dans la composition même. Certaines tendances archaïques ont absolument disparu : la ligne est redevenue plus souple et plus ondoyante, le pinceau plus facile et plus moelleux; la touche a perdu de sa sécheresse et de sa rigueur; le coloris s'est rompu et a repris quelque chose de flamand : enfin l'habile entente du clair-obscur et l'harmonie de l'ensemble rappellent le peintre de *Jeanne d'Arc*, de *Clara Macdonald* et de *Cromwell*, si différent du peintre de l'hémicycle et de quelques ingénieuses réminiscences de l'école italienne. Nous devons faire la juste part de la critique et ajouter que peut-être l'artiste a beaucoup sacrifié pour atteindre à cette extrême harmonie et a fait trop de concessions à *l'effet*. C'est ainsi que tout le devant du tableau, à partir de la bordure jusqu'au tiers de sa hauteur, est plongé dans une ombre un peu égale et par trop compacte. Cela donne une apparence de négligence à l'exécution des pieds et du bas de la robe de la reine, et on a peine à distinguer la forme et le ton local de chaque objet, des boiseries de la tribune où le peuple se presse, de la banquette placée derrière la reine, qui sont uniformément teintés de noir et de roux. Ces tons bruns sont également prodigués dans tous les plans éloignés du tableau, particulièrement vers la gauche, dans le haut de la tribune où se pressent de hideux personnages aux formes confuses, dignes habitués de ce pandœmonium populaire, où nous voudrions retrouver ces *ténèbres visibles* de Milton. La partie droite du tableau, où l'on aperçoit à l'arrière-plan les jurés coiffés du bonnet rouge, trois des neuf juges qui condamnèrent la reine (1), et parmi eux Hermann, leur président, debout et la tête couverte d'un feutre empanaché, comme un ridicule et odieux comédien de mélodrame, est éclairée par la lumière d'une lampe. L'effet est vrai et touche à la réalité; mais peut-être la transition de ces arrière-plans et des plans secondaires, plongés dans une demi-obscurité, avec la pleine et vive lumière du jour répandue sur la figure et le buste du personnage principal, est-elle un peu brusque : il en résulte que les blancs du mantelet et des manchettes paraissent crus. Un léger glacis d'ocre eût pu rétablir une parfaite harmonie, mais le peintre a préféré sans doute se confier à l'action du temps, qui seul peut répandre sur son œuvre, dans une irréprochable proportion, ces teintes dorées, cette patine magique, que l'on simule vainement, et qui donne un si grand charme aux peintures flamandes et vénitiennes.

On pourrait encore signaler d'autres défauts dans la dernière production de M. Paul Delaroche. Ainsi, par exemple, cet embonpoint, ou plutôt cette bouffissure que l'inaction de la prison a donnée à la reine, paraît un peu exagéré. Il y a, ce semble, une trop grande différence entre la svelte et vive princesse de Trianon et de Versailles et la femme présente devant nous. Cet embonpoint épaissit singulièrement le cou et fait paraître le menton et toute la partie inférieure du visage un peu lourds, ce qui tend à exagérer le caractère de nationalité autrichienne qui appartenait à la princesse. Cet embonpoint nous a valu en revanche des bras d'une rondeur charmante et d'un admirable modelé,

(1) Hermann, président, Foucault, Sellier, Coffinhal, Deliége, Ragmey, Maire, Denisot et Masson.

particulièrement ce bras droit et cette main qui tient si naturellement le mouchoir trempé de larmes. Peut-être les lois de la perspective pourraient-elles être plus rigoureusement observées, les personnages secondaires plus intéressans et moins sacrifiés au personnage principal, et cela sans nuire à l'unité d'intérêt, mais au contraire en y ajoutant et en la fortifiant, comme l'artiste nous l'a prouvé par le seul regard de la jeune femme contemplant la reine. On verra peut-être là un peu d'exigence de notre part; un seul exemple nous fera comprendre. Derrière ce hideux officier de la garde nationale, ceint de l'écharpe, qui commande le détachement qui escorte la reine, et contrastant avec la froide et rude figure de l'impassible gendarme, on entrevoit dans l'ombre la tête d'un jeune soldat, garde national sans doute. Je l'ai devinée sympathique, mais j'aurais voulu la voir telle. Il y avait là une sorte de moralité pour le spectateur, auquel, au moyen d'un de ces coups de pinceau à la Tacite qui jettent sur toute une époque une effrayante lumière, le peintre eût fait comprendre combien aux heures néfastes des révolutions les sympathies les plus généreuses sont impuissantes et timides, sinon serviles, et comment la jeunesse elle-même, le jeunesse armée et intelligente, peut sacrifier sur ces autels de la peur qu'André Chénier flétrissait en 1792, et sur lesquels deux ans plus tard on l'immolait (1).

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur de légères imperfections, d'autant plus que M. Paul Delaroche pourrait, et avec raison, nous reprocher de ne l'accuser que de péchés d'omission, et ceux-là sont des plus véniels et des plus contestables. Nous préférons féliciter l'artiste sur le grand et légitime succès qu'il vient d'obtenir. A une époque de la vie où tant d'autres croient avoir dit leur dernier mot et se reposent sur d'anciens succès, nous aimons à le voir courageusement à l'œuvre, cherchant de nouvelles voies, ou rentrant dans les anciennes pour les étendre et les élargir. Cette persistance dans le travail, ces vaillans efforts et ce constant amour pour son art témoignent d'une dignité de caractère et d'une honnêteté de cœur qui n'appartiennent qu'aux vrais artistes et aux natures supérieures. M. Paul Delaroche, en produisant une œuvre qui maintient le rang si honorable qu'il occupait à la tête de l'école française, vient de nous montrer qu'il possédait au plus haut degré les plus précieuses qualités et les vertus de l'artiste. Il sait, il veut, il produit. Qu'il nous permette toutefois de mêler à nos éloges, non pas une critique, mais l'expression d'un regret : c'est de le voir, lui, doué d'un caractère si ferme et d'un esprit si courageux, suivre l'exemple d'un maître illustre et se retirer irrévocablement des expositions annuelles. Que peuvent donc avoir à redouter de l'épreuve de la publicité la plus étendue, ou même de la comparaison, des hommes comme MM. Ingres et Paul Delaroche?

F. MERCEY.

(1) *Les Autels à la Peur*. 1792.— Ce morceau est très remarquable et bon à lire dans tous les temps. Le passage suivant surtout doit être médité : « Citoyens honnêtes et timides, les méchans veillent, et vous dormez! les méchans sont unis, et vous ne vous connaissez pas! les méchans ont le courage de l'intérêt, le courage de l'envie, le courage de la haine, et les bons n'ont que l'innocence et n'ont pas le courage de la vertu! »

Verhandelingen van het Bataviaasche Genootschap van Kunsten en Wetenschappen (Transactions de la Société des arts et sciences de Batavia) (1). — De toutes les institutions scientifiques ou littéraires fondées par les Européens en Orient, la Société de Batavia est la plus ancienne; elle date de 1778. La première idée de sa création est due à M. Mattheus Radermacher, membre du conseil des Indes et gendre de M. Reijnier de Klerk, alors gouverneur-général des possessions néerlandaises dans l'archipel d'Asie. Sa devise : *Ten nut van Algemeen* (pour l'utilité publique), indique très bien le but qu'elle se proposait dans les travaux qu'elle allait entreprendre, et la direction que depuis lors elle leur a imprimée. L'article second de son règlement porte en effet qu'elle s'occupera, non-seulement de l'histoire naturelle des langues et des antiquités des pays au centre desquels elle est placée, mais encore de toutes les questions relatives à l'agriculture, au commerce et aux intérêts coloniaux. Les vingt-deux volumes de mémoires qu'elle a fait paraître depuis 1779, époque où le premier vit le jour, attestent le zèle et la fidélité qu'elle a mis à remplir les engagemens et les conditions de son programme. Des recherches sur la géographie de plusieurs points de l'archipel d'Asie, des monographies dont les règnes végétal et animal, si riches, si curieux dans ces contrées, ont fourni les élémens, des dissertations médicales sur plusieurs maladies particulières à ces climats, quelques travaux que l'on pourrait ranger dans la classe de l'économie politique, tel est le principal contingent des premiers volumes, où figurent les noms de MM. Radermacher, W. van Hogendorp, Josua van Iperen, Johannes Hooijman, Isaac Titsing, F. van Siebold, Roorda van Eijsinga, etc., comme collaborateurs. Les recherches purement historiques sont, proportion gardée, peu considérables dans cette première partie de la collection; elles y sont représentées par deux morceaux qui méritent entre autres une mention spéciale : 1° le récit de la guerre soutenue par les Hollandais contre plusieurs princes javanais de 1741 jusqu'en 1757 (tome douzième), et 2° le tableau du commerce des Européens avec le Japon, tableau auquel est consacré tout le tome quatorzième, et qui est l'ouvrage de feu M. Meijlan, chef du comptoir hollandais à Nangasaki. La position officielle de l'auteur au Japon, où ses compatriotes ont seuls avec les Chinois le privilége d'être admis, comme on le sait, donne à son livre une grande autorité. Ce livre vient prendre place à côté des descriptions si exactes de cet empire tracées vers la fin du XVIIe siècle par Kaempfer et par Valentijn dans sa *Beschrijving van Oost Indien*, le plus important ouvrage sans contredit que les Européens aient jamais écrit sur l'Orient, et à côté des recherches modernes de MM. van Overmeer, Fisscher et de Siebold. La philologie, de même que l'histoire naturelle, est entrée pour une large part dans les mémoires de la Société de Batavia, et depuis ces dernières années elle y a pris une extension prédominante. Dès le début de cette compagnie savante, on la voit rassembler des listes de mots empruntés aux dialectes les moins connus de l'archipel indien : dialectes d'Achem, des Battas à Sumatra, de Macassar, de Bony à Célèbes, de l'île Bali, etc.

Ces essais, quoique incomplets, peuvent encore être consultés avec fruit pour l'étude comparée de ces divers dialectes et des races qui peuplent cette partie du globe. Plus tard, en 1826, une grammaire courte, mais assez mé-

(1) Tome XXII, in-4°, Batavia, 1849, imprimerie Lange et compagnie.

thodique, de la langue japonaise, œuvre de M. de Siebold, fut publiée dans le tome onzième sous le titre de *Epitome linguæ Japonicæ.* De tous les idiomes de l'archipel d'Asie, le javanais, de formation ancienne, d'une structure très artificielle, est celui qui a donné naissance à la littérature la plus riche, la plus originale. L'île dans laquelle il est répandu est couverte de ruines splendides, débris et témoignages d'une civilisation jadis très avancée et puissante. Sur les murs des temples et des palais, encore en partie debout, sont sculptées de nombreuses inscriptions. Il y avait là une mine de richesses archéologiques et littéraires dont l'*History of Java* de sir Thomas Stamford Raffles, gouverneur de cette île pendant l'occupation anglaise, de 1811 à 1815, avait déjà fait soupçonner la valeur; mais, pour mettre cette mine en œuvre, il fallait avant tout la connaissance de la langue qui peut en ouvrir l'accès. A la Société de Batavia revient l'honneur d'avoir provoqué et encouragé les travaux dont cette langue est devenue l'objet. Le gouvernement néerlandais dans la mère-patrie, partageant les mêmes vues, décida que le javanais serait enseigné ainsi que le malay à l'école militaire de Bréda, et en fondant, il y a quelques années, l'académie civile de Delft, établissement destiné à former des employés pour les administrations publiques dans les Indes orientales, il créa une chaire spéciale pour chacune de ces deux langues.

Cette double impulsion, partie à la fois de la Société de Batavia et du ministère des colonies en Hollande, à la tête duquel était alors placé M. Baud, s'est révélée par une foule de publications qui rendent possible maintenant aux orientalistes l'intelligence des textes javanais, inabordables autrefois. Le créateur de ces études est Adriaan David Cornets de Groot, jeune linguiste de talent enlevé à la fleur de l'âge, au moment où il venait à peine d'atteindre sa vingt-cinquième année, et qui comptait parmi ses ancêtres paternels un homme qui a été une des gloires de la Hollande, Huig de Groot (Hugo Grotius). La *Grammaire Javanaise* de Cornets de Groot, *Javaansche Sprakkunst*, forme le quinzième volume des *Transactions de la Société de Batavia*. Depuis lors MM. Gericke, Winter et Friederich ont enrichi cette collection de textes revus, traduits ou commentés par eux : le *Roivoho* ou *Mintorogo*, poème javanais édité par M. Gericke (tome XX), et le *Romo*, imitation métrique du *Ramayana* sanskrit (tome XXI, 2e partie). Le dix-neuvième renferme une production remarquable, comme étant le premier travail complet et critique qui ait été entrepris sur l'une des grandes compositions poétiques des Malais : c'est le poème de *Bida Sari*, donné en original, avec une traduction et des notes, par M. van Hoëwel, vice-président de la société. Ce poème, qui tient par le fond au genre du roman, relève aussi en quelque sorte du drame, car l'action se déroule en une suite de dialogues qui se succèdent presque sans interruption. Il offre un simple et touchant récit des aventures d'une jeune princesse javanaise abandonnée au milieu des bois par ses parens fuyant devant leurs sujets révoltés, et qui, après des épreuves supportées avec courage et résignation, trouve pour époux un souverain et une couronne plus brillante que celle qu'elle avait perdue. On est aussi redevable à M. van Hoëwel d'avoir retrouvé un ancien dictionnaire manuscrit de l'un des dialectes principaux de Formose, dont le langage était jusqu'à présent un *desideratum* de la philologie européenne. Cet ouvrage avait été rédigé, à ce qu'il paraît, à l'époque où les Hollandais occupèrent cette île, de 1624 à 1661, par un de leurs missionnaires nommé Gerardus Happart, envoyé alors avec

d'autres membres du clergé néerlandais à Formose pour y répandre les doctrines de l'Évangile; les exigences de leur ministère les conduisirent à étudier les deux principaux dialectes formosans, celui du district de Sakam et le dialecte du district de Favorlang : c'est ce dernier auquel s'était attaché Gerardus Happart, et dont il nous a donné un lexique assez étendu, et où les mots sont rangés sous le radical duquel ils dérivent. On ne saurait douter, d'après l'examen de l'idiome favorlang, qui trahit de grandes analogies avec les dialectes des Philippines, qu'il appartient à la famille des langues disséminées sur cette vaste étendue du globe dont les limites sont à l'ouest le cap de Bonne-Espérance et à l'est les dernières îles du grand Océan, et on est en droit d'en induire que la population autocthone de Formose est océanienne et non pas chinoise d'origine. La compilation de Gerardus Happart, si utile pour les investigations de la philologie comparée et de l'ethnologie, a été accueillie avec empressement par la Société de Batavia, et, revue et annotée par M. van Hoëwel, elle a été insérée dans son recueil (tome XVIII).

Le tome vingt-deuxième, qui est le dernier qu'elle ait fait paraître, date déjà de près de deux ans, de 1849. Diverses circonstances en avaient retardé la mise en circulation, et ce n'est que tout récemment qu'il est parvenn de Batavia en Europe. Il s'ouvre par un discours où M. le président Buddingh rend compte des travaux de la compagnie savante à la tête de laquelle il est placé, des efforts et des sacrifices qu'elle a faits pour encourager l'étude du kawi ou javanais ancien, de la publication projetée d'un dictionnaire de la langue bougni en usage dans l'île Célèbes, des recherches qui se sont produites au sein de la société sur la géographie, l'ethnologie et l'histoire naturelle, et dans lequel M. Buddingh énumère les manuscrits précieux et les objets d'antiquité qu'elle a récemment acquis. M. le docteur Bleeker a coopéré à ce dernier volume par une suite de mémoires sur diverses classes de poissons, les labioïdes à écailles glabres, *Gladschubbige Lipvisschen*, qui vivent dans les eaux de Batavia; les percoïdes de l'archipel malayo-moluquais; les blennioïdes et les gobioïdes de l'archipel de Sunda et des Moluques; sur la faune ichthyologique des îles Bali et Madura. M. James Richardson Logan, le savant éditeur du *Journal of the Indian Archipelago*, y a coopéré par un travail sur la constitution géologique des roches de Poulo Oubin; M. Buddingh, par une histoire et une théorie du panthéisme, principalement au point de vue indien; M. le naturaliste Zollingen, par la relation d'un voyage fait dans les îles Bali et Lombok; M. Ferdinand von Sommer, par un catalogue des couches et formations géologiques de la Nouvelle-Hollande, et enfin M. Friederich, par des recherches sur la langue et les anciens monumens littéraires de Bali. Cet orientaliste, envoyé par la Société de Batavia pour étudier ces monumens, a donné une notice très curieuse des manuscrits que les prêtres de cette île ont mis à sa disposition. Son mémoire se termine par une copie lithographiée du *Vrêtta-Santchaya*, ou recueil des formes métriques employées dans la poésie balinaise.

Le tome vingt-troisième et prochain contiendra, ainsi que nous l'annonce M. Buddingh, le texte et la traduction en vers hollandais du *Brata Youdha* ou *la Guerre des Bahratas*, poème épique en javanais ancien ou kawi, dont l'auteur, Hempou Sedah, est présumé avoir vécu vers le IXe ou le Xe siècle de notre ère. Cette publication a été confiée à M. Cohen Stuart, actuellement fixé dans l'une des résidences de Java, à Sourakarta. L'ampleur et l'élévation de pensée,

ainsi que la beauté de style, qui caractérisent l'œuvre de Hempou Sedah, semblent justifier le titre d'*Homère javanais* que quelques savans lui ont donné. L'esquisse que nous venons de tracer des travaux accomplis jusqu'à présent par la Société de Batavia montre que, pour la variété, l'étendue et l'intérêt de ces travaux, elle peut être considérée comme marchant de pair avec les compagnies savantes les plus distinguées de l'Orient et de l'Europe. ÉD. DULAURIER.

HISTOIRE DES PEINTRES DE TOUTES LES ÉCOLES DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS, par MM. Charles Blanc et Armengaud (1). — La publication de cet important ouvrage est à la fois trop peu avancée et trop morcelée en monographies sans liaison chronologique, pour qu'il soit possible encore d'en déterminer le caractère général. Entreprise quelques mois après la révolution de février, dans des circonstances où nous étions tentés de nous occuper du temps actuel beaucoup plus que des siècles écoulés, elle courait grand risque de paraître inopportune. Le moyen de nous distraire des émotions politiques par le spectacle des œuvres de l'art? On n'y avait guère réussi dans deux occasions récentes, ou plutôt l'application du principe de la liberté illimitée au Salon et à l'exposition des figures de *la République* avait obtenu un tout autre succès que celui qu'on s'était promis. Dans le domaine de la peinture, comme ailleurs, les épreuves subies à cette époque eurent le mérite d'être promptement décisives; mais aussi l'on pouvait craindre qu'elles n'eussent amené en dernier résultat l'indifférence pour les beaux-arts et pour tous les travaux qui s'y rattachent. Il y avait donc quelque péril à mettre au jour, dans de telles conditions, un recueil de gravures d'après les anciens maîtres, et à venir raconter l'histoire des diverses phases de la peinture à des gens qui ne se souciaient que de l'histoire des révolutions sociales. Cependant l'habile reproduction de quelques tableaux des écoles française, flamande et hollandaise attira d'abord l'attention des artistes sur la nouvelle publication; peu à peu chacun remarqua ces livraisons, très préférables à tous égards aux livres *illustrés* qui figurent sur les tables des salons, et l'*Histoire des Peintres* ne tarda pas à être classée parmi les ouvrages d'art sérieux. Il n'y avait que justice en cela. Toutefois il est assez difficile jusqu'à présent d'apercevoir le but précis que se sont proposé les auteurs et les limites où ils prétendent se renfermer. Le titre même a quelque chose d'énigmatique. Annonce-t-il le dessein de nous faire étudier la vie et les œuvres des innombrables peintres qui, à tort ou à raison, sont arrivés à la célébrité? Dans ce cas, il faudrait que plusieurs générations d'écrivains et de graveurs se succédassent pour poursuivre et mener à fin une entreprise qui eût effrayé des bénédictins. Ou bien devons-nous y voir seulement l'intention de présenter en regard les uns des autres les hommes qui résument le mieux les tendances et la gloire des différentes écoles? Mais alors pourquoi certains peintres d'un talent fort secondaire se glissent-ils dans ce temple dédié au génie? Étrange Panthéon et d'un accès un peu trop facile que celui où le nom de Hubert Robert est accolé aux noms de Poussin et de Lesueur, où Steenwick trouve sa place à côté de Rembrandt! En outre, dans quelle acception est pris ce mot de *renaissance*, qui sert de date et de point de départ? Marque-t-il l'époque de la régénération de la peinture au XIII[e] siècle,

(1) Paris, chez Jules Renouard et Cie.

ou celle de sa transformation au XVIe? On ne nous en dit rien, et nous trouvons pour toute explication, dans quelques lignes où le plan de l'ouvrage est esquissé, que cette *Histoire* contiendra « la vie des peintres connus des sept grandes écoles. » Franchement, voilà qui n'est pas propre à nous tirer d'embarras. Il est à désirer que, dans la suite de leur travail, les auteurs fassent effort pour s'affranchir de l'éclectisme un peu vague qui se trahit dans les premières pages du livre. Nous ne pouvons aujourd'hui que constater les mérites de détail, l'exactitude des faits particuliers et la justesse des appréciations analytiques. Peut-être y aurait-il moins à louer dans les aperçus généraux; peut-être certains aphorismes, jetés çà et là au milieu d'une monographie, nécesseraient-ils quelque développement qui en confirmât la vérité esthétique. N'est-ce pas par exemple exagérer, à force de laconisme, le principe de la libre personnalité du génie, que de dire (vie de *Jouvenet*, page 2) : « Les vrais peintres font leur éducation morale et intellectuelle avec une palette et quelques livres, en conversant avec les hommes et en regardant la nature, » et ne serait-il pas à propos d'ajouter qu'ils regardent aussi les tableaux de leurs prédécesseurs? Témoin Raphaël, qui consulta toute sa vie les exemples de la peinture ancienne, et ne se fit pas faute d'en profiter largement. Ailleurs, et ceci est plus grave, nous lisons à la suite d'une description de *la Leçon d'Anatomie* de Rembrandt : « Copier la nature en poursuivant le modelé jusqu'en ses moindres finesses, et lui donner une force aussi extraordinaire, un tel accent, un tel relief, c'est sans doute le dernier mot de l'art. » A Dieu ne plaise que l'art n'ait rien d'autre à nous dire! M. Charles Blanc, en émettant un peu légèrement cette opinion, oubliait-il qu'il l'avait démentie à l'avance dans son livre sur l'école française au XIXe siècle, et ne songeait-il pas qu'il allait la rétracter implicitement dans plusieurs passages de son *Histoire des Peintres?* Les remarquables notices qu'il a écrites sur Ribera et sur Valentin semblent dictées par un sentiment tout contraire; elles témoignent des préférences de l'auteur pour la peinture spiritualiste et de son aversion pour cette théorie funeste de « l'art pour l'art, » contre laquelle on ne saurait, aujourd'hui surtout, s'élever avec trop d'énergie. Il est regrettable seulement qu'après avoir fort nettement condamné la disposition de ces esprits qui ne demandent pas à la matière de penser, qui ne lui demandent que d'être, M. Blanc cite avec éloge quelques paroles où Valentin est présenté comme le peintre « toujours harmonieux et toujours poétique de l'extrême réalité. » Si l'on décore du nom de poésie l'art grossier qui nous montre des bandits se battant après boire, des héros et des héroïnes de mauvais lieux, comment qualifiera-t-on l'art inspiré des grands maîtres? La première condition de la critique est sans doute l'impartialité, il est de son devoir de démêler et de mettre en relief le bien partout où il se trouve; mais il est de son devoir aussi de respecter la hiérarchie des genres et des talens, de ne pas promener une admiration invariable sur des productions d'un ordre ou d'un mérite inégal : M. Ch. Blanc, qui, après avoir souffert qu'on appelât Valentin un poète, appelle lui-même Van-Ostade un peintre « profond, » qui dit tout uniment « le grand Sneyders, » comme s'il s'agissait de Poussin ou de tel autre génie, nous semble s'écarter quelquefois d'une loi qu'en beaucoup d'occasions il sait observer aussi fidèlement que personne. Du reste, tout ce qui se rattache à la biographie de chaque artiste est traité par M. Ch. Blanc avec un soin extrême. L'*Histoire des Peintres* rectifie plus d'une erreur et contient

une foule de renseignemens intéressans; des notes de M. Armengaud, relatives à la place qu'occupent les tableaux dans les galeries publiques et dans les collections particulières, l'indication des prix auxquels ils se sont vendus à différentes époques, le *fac simile* des signatures et des marques originales, complètent chaque notice et ne laissent rien à désirer au curieux le plus exigeant. Quant aux estampes qui accompagnent le texte, il serait plus difficile encore de ne pas s'en contenter. Si l'on supprimait du nombre de ces planches quelques portraits d'un faire sec et dur, quelques figures peu satisfaisantes, celles de *Phrosine et Mélidor* entre autres, où l'on ne retrouve pas la manière suave de Prudhon, il resterait une suite de vignettes charmantes, un spécimen accompli des progrès que la gravure sur bois a faits en France depuis plusieurs années. Les paysages surtout ont une souplesse et une limpidité de ton qui jusqu'ici ne paraissaient pas compatibles avec l'emploi de ce moyen, et certains *ciels* d'après Claude Lorrain ou Paul Potter défieraient presque la comparaison avec les travaux du même genre exécutés sur cuivre. — La publication de l'*Histoire des Peintres* a donc été pour la gravure en relief l'occasion de perfectionnemens qui honorent l'art de notre pays : malheureusement elle a donné lieu au-delà du Rhin à des progrès d'une autre sorte, à un développement imprévu de la contrefaçon. C'était peu de reproduire le texte : à Leipzig, on a reproduit les planches mêmes; mais au prix de quelles mutilations! A l'aide de je ne sais quel procédé, on a obtenu une espèce de décalcage des épreuves, et ce résultat informe, où les masses d'ombre et de lumière sont tout au plus indiquées, où la silhouette des objets est à peine sensible à l'œil, passe pour l'imitation exacte des originaux. Si le public allemand est d'humeur à accepter comme œuvres de la gravure de pareils barbouillages, libre à lui; mais qu'il sache bien que ces prétendus échantillons du talent de nos graveurs ne sont que le fruit d'une industrie menteuse. L'art français n'est pour rien dans une entreprise où il n'y a de réel que la déloyauté du fait et l'inhabileté des faussaires.

H. DELABORDE.

— Les hommes de bien et de savoir qui consacrent tous les efforts d'une vie laborieuse à ranimer dans une sphère modeste, loin de la scène retentissante de Paris, le goût des lettres et des sciences, méritent bien un souvenir, lorsqu'ils disparaissent au milieu même de leurs labeurs si honorables et pourtant si souvent renfermés dans une étroite enceinte. Tel était M. Esprit Requien, fondateur du musée d'Avignon, naturaliste distingué, qui vient de mourir en Corse, où il complétait les collections scientifiques qu'il destinait au musée qu'il avait créé. La ville d'Avignon a vivement ressenti la perte qu'elle venait de faire. Non-seulement elle a envoyé en Corse une députation chargée de ramener les cendres du savant modeste qui lui avait consacré ses travaux, mais elle a voulu honorer sa mémoire par des funérailles solennelles où sont accourues toutes les notabilités du département de Vaucluse. Un poète provençal a, de son côté, pleuré en vers naïfs et touchans la mort du savant lettré qui n'avait pas non plus refusé ses encouragemens à la muse populaire. L'exemple que vient de donner Avignon, s'il était plus souvent mis en pratique dans nos départemens, pourrait avoir de bons résultats pour les sciences et les lettres en France; voilà pourquoi nous aimons à le signaler.

V. de Mars.

LETTRES NOUVELLES

DE

MADAME DE LONGUEVILLE.[1]

Il y a trois parties distinctement marquées dans la vie bien connue de Mme de Longueville (2).

Née en 1619 dans le donjon de Vincennes, pendant la captivité de son père, Henri de Bourbon, prince de Condé, avec lequel était venue s'enfermer sa jeune femme, cette beauté célèbre, Charlotte-Marguerite de Montmorency, on voit d'abord Mlle de Bourbon croissant en graces auprès d'une telle mère, partageant ses journées entre le couvent des Carmélites et l'hôtel de Rambouillet, nourrissant son cœur de pieuses émotions et de lectures romanesques, allant au bal, mais avec un cilice, confidente d'un héros, le duc d'Enghien, son frère, compatissante à ses amours avec la belle Mlle du Vigean, et tout à coup les traversant et entraînant son amie dans le cloître où elle-même ira mourir. Elle est mariée à vingt-trois ans à M. de Longueville, qui en a quarante-sept, qui n'est pas tout-à-fait de son rang, et qui, au lieu de réparer ces désavantages par une tendresse empressée, suit encore le char de la plus grande coquette du temps, la fameuse duchesse de

(1) Je devrais offrir ces pages à M. Sainte-Beuve, qui m'a devancé et introduit, ici même, auprès de Mme de Longueville (*Revue* du 1er août 1840). Il voudra bien reconnaître que, si je le combats quelquefois, presque toujours je le suis.

(2) Voyez l'ouvrage de Villefore : *la Vie de madame la duchesse de Longueville*, en deux parties. Il y en a deux éditions un peu différentes. La première, que nous citerons, est de 1738.

Montbazon. Outragée par cette rivale (1), mal défendue par un mari qui ne sait pas même être jaloux, elle cède à la contagion de l'air qu'elle respire, et, après avoir été quelque temps exilée dans les distractions magnifiques de l'ambassade de Munster, de retour à Paris, elle se laisse subjuguer à l'esprit, au grand air, à l'apparence chevaleresque du prince de Marcillac, depuis le duc de La Rochefoucauld. Cette liaison décide de sa vie et en termine la première partie en 1648.

La fronde avec ses vicissitudes, l'amour tel qu'on l'entendait à l'hôtel de Rambouillet, l'amour à la Corneille et à la Scudéry, avec ses enchantemens et ses douleurs, mêlé aux dangers et à la gloire, traversé de mille aventures, vainqueur des plus rudes épreuves, et succombant à sa propre infirmité, s'épuisant bientôt lui-même, telle est la seconde période, si courte et si remplie, qui, commencée en 1648, finit au milieu de 1654.

Depuis, toute la vie de Mme de Longueville n'est qu'une longue pénitence, de plus en plus austère, jusqu'à sa mort en 1679.

Ainsi d'abord un éclat sans tache, puis les fautes, puis l'expiation, voilà comment se partage la carrière de Mme de Longueville.

L'expiation est parfaitement connue, grace à tant de documens authentiques et à la publication faite par nous il y a quelques années de la correspondance que Mme de Longueville entretint pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie avec ses amies les Carmélites de la rue Saint-Jacques, avec Port-Royal, et avec son directeur, M. Marcel, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas (2). On ne possède d'elle, ou du moins nous n'en avons pu découvrir, aucune lettre un peu intéressante qui remonte à la première époque, celle qui précède La Rochefoucauld et la fronde : le bonheur innocent ne laisse guère de traces. C'est sur l'époque intermédiaire que nous avons dirigé nos nouvelles recherches, et elles n'ont pas été sans fruit.

Les deux sources principales auxquelles nous avons puisé sont les manuscrits de Conrart, déposés à la bibliothèque de l'Arsenal et d'où M. de Montmerqué a déjà tiré plus d'une pièce précieuse, ainsi que les papiers de Lenet, l'agent le plus important du prince de Condé, dont la correspondance, conservée à notre grande Bibliothèque nationale, forme plus de trente volumes in-folio. On y trouve, avec les pièces justificatives des *Mémoires* de Lenet (3), une foule de documens du plus grand intérêt, que les historiens récens de la fronde n'ont pas même daigné consulter, surtout un très grand nombre de lettres autographes

(1) Sur cette affaire de lettres d'amour attribuées par Mme de Montbazon à Mme de Longueville, voyez Villefore, p. 45-53; Retz, édit. d'Amsterdam, 1731, t. Ier, p. 63; Mme de Motteville, édit. d'Amsterdam, 1750, t. Ier, p. 174-181.

(2) Voyez la IVe série de nos ouvrages, *Littérature*, t. III, p. 297-308.

(3) *Mémoires de M. L...*, 2 vol., 1729.

de tous les grands acteurs de ce drame, hommes et femmes, qui s'adressaient à Lenet comme au ministre du prince, recherchaient son amitié, lui faisaient part des plans qu'ils imaginaient, lui demandaient de l'argent, et par lui s'efforçaient de s'entretenir dans la faveur du maître et dans la connaissance des affaires.

Nous nous empressons de le déclarer, pour prévenir une attente que nous ne saurions satisfaire : les lettres de Mme de Longueville que nous avons recueillies ajoutent à peine quelques faits nouveaux à l'histoire; elles n'ont pas non plus une grande importance littéraire, bien qu'il s'y rencontre de loin en loin de fort beaux traits. Notre unique objet, nous en avertissons bien, est de faire pénétrer davantage dans l'intimité d'une ame d'élite, qui nous inspire un intérêt particulier, et d'offrir à la curiosité de notre temps une page nouvelle de l'histoire des femmes illustres du XVIIe siècle.

Mais si les billets que nous allons publier éclairent le caractère de Mme de Longueville, il est tout aussi vrai que ce caractère bien compris les éclaire encore plus et les met dans leur véritable jour. Pour introduire et intéresser à un ouvrage, il est assez reçu de commencer par quelques détails sur son auteur, et, comme ici l'auteur est une femme, il faut bien faire connaître un peu sa personne, ainsi que son esprit et son cœur, et la part qu'elle a prise aux événemens auxquels nos lettres se rapportent.

I.

Anne-Geneviève de Bourbon était fille, comme nous l'avons dit, de cette Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, qui avait tourné la tête à Henri IV, et qu'il voulait, dit-on, aller arracher à Bruxelles des mains jalouses de son mari, au risque de mettre le feu à toute l'Europe. La fille était au moins aussi belle que la mère, et c'est là un premier avantage de Mme de Longueville qui, nous l'avouons, ne nous est pas d'un attrait médiocre.

La beauté étend son prestige sur la postérité elle-même, et attache un charme, vainqueur des siècles, au nom seul des créatures privilégiées auxquelles il a plu à Dieu de la départir. Mais je parle de la vraie beauté. Celle-là n'est pas moins rare que le génie et la vertu. La beauté a aussi ses époques. Il n'appartient pas à tous les hommes et à tous les siècles de la goûter en son exquise vérité. Comme il y a des modes qui la gâtent, il est des temps qui en altèrent le sentiment. Les grands siècles seuls ont le goût de la grande beauté, et, par un accord merveilleux, elle ne paraît avec un peu d'abondance que là où elle est sentie et comprise. Par exemple, il était digne du XVIIIe siècle d'inventer les jolies femmes, ces poupées charmantes, musquées et poudrées, dissimulant les attraits qu'elles n'ont point sous leurs vastes paniers

et leurs grands falbalas. C'était assez bien pour babiller dans un salon, écrire les *Lettres péruviennes,* servir de modèles aux héroïnes de Crébillon fils et tenir tête aux héros de Rosbach. Ceux de Rocroy et de Lens, les contemporains de Richelieu, de Descartes et de Corneille, les hommes énergiques et un peu rudes qui ont précédé Louis XIV, et qui se plaisaient à vivre d'une vie agitée, sauf à la finir comme Pascal et Rancé, n'eussent pas été tentés de se mettre à genoux devant d'aussi frêles idoles. Osons le dire : le fond de la vraie beauté comme de la vraie vertu, comme du vrai génie, est la force. Sur cette force, répandez un rayon du ciel, l'élégance, la grace, la délicatesse; voilà la beauté. Son type achevé est la Vénus de Milo, ou bien encore cette pure et mystérieuse apparition, déesse ou mortelle, qu'on nomme la Psyché ou la Vénus de Naples. La beauté brille encore assurément dans la Vénus de Médicis, mais on sent déjà qu'elle décline ou va décliner. Regardez, je ne dis pas les femmes de Titien, mais les vierges mêmes de Raphaël et de Léonard : le visage est d'une délicatesse infinie, mais le corps est puissant; elles vous dégoûteront à jamais des ombres et des magots à la Pompadour. Adorez la grace, mais en toutes choses ne la séparez pas trop de la force, car sans la force la grace se ternit bien vite, comme une fleur séparée de la tige qui l'anime et la soutient.

C'est Florence, ce sont ses artistes et ses princesses qui apportèrent en France le sentiment de la vraie beauté. Il s'y développa rapidement, et, par des causes diverses que je ne puis pas même indiquer ici, il régna parmi nous presque jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Quelle suite de femmes accomplies ce siècle nous présente, environnées d'hommages, entraînant après elles tous les cœurs, et répandant de proche en proche dans tous les rangs ce culte de la beauté que d'un bout de l'Europe à l'autre on a appelé la galanterie française! Elles accompagnent ce grand siècle dans sa course trop rapide; elles en marquent, elles en éclairent les principaux momens, à commencer par Charlotte de Montmorency, à finir par Mme de Montespan. Mettez au milieu la connétable de Luynes, depuis la duchesse de Chevreuse, Mme de Montbazon, Mme de Guémenée, Mme de Châtillon, la Palatine, et tant d'autres parmi lesquelles, à mon extrême regret, je n'oserais placer Mlle de La Vallière, et suis bien forcé de mettre Mme de Maintenon.

Mme de Longueville a sa place dans cette éblouissante galerie. Elle avait tous les caractères de la vraie beauté, et elle y joignait un charme particulier.

Elle était assez grande et d'une taille admirable. L'embonpoint et ses avantages ne lui manquaient pas. Quoi qu'en aient dit des gens mal informés, qui la peignent telle qu'elle a pu être aux Carmélites et à Port-Royal, elle possédait, je ne puis en douter en regardant les portraits authentiques qui sont sous mes yeux, ce genre d'attraits qu'on prisait si fort au XVIIe siècle, et qui, avec de belles mains, avait fait la

réputation un peu usurpée d'Anne d'Autriche. Ses yeux étaient du bleu le plus tendre. Des cheveux, d'un blond cendré de la dernière finesse, descendant en boucles abondantes, ornaient l'ovale gracieux de son visage, et inondaient d'admirables épaules, très découvertes selon la mode du temps. Voilà le fond d'une vraie beauté. Ajoutez-y un teint que sa blancheur, sa délicatesse et son éclat tempéré ont fait appeler un teint de perle. Ce teint charmant prenait toutes les nuances des sentimens qui traversaient son ame. Elle avait le parler le plus doux. Ses gestes formaient avec l'expression de son visage et le son de sa voix une musique parfaite; ce sont les termes mêmes d'un contemporain fort désintéressé, d'un écrivain janséniste, peut-être Nicole, « en sorte, dit cet écrivain, que c'était la plus parfaite actrice du monde (1). » Mais le charme qui lui était propre était un abandon plein de grace, une langueur, comme s'expriment tous les contemporains, qui avait des réveils brillans, quand la passion la saisissait, mais qui, dans l'habitude de la vie, lui donnait un air d'indolence et de nonchalance aristocratique qu'on prenait quelquefois pour de l'ennui, quelquefois pour du dédain. Je n'ai connu cet air-là qu'à une seule personne en France, et cette personne, disparue avant le temps, a laissé une mémoire si pure, et je pourrais dire à bon droit si sainte, que je n'ose la nommer en un tel sujet, même pour la comparer à Mme de Longueville.

Et je ne fais pas là, croyez-le bien, un portrait de fantaisie; je me borne à résumer les témoignages. Je les citerai, si l'on veut, pour prouver ma parfaite exactitude.

Commençons par celui qui l'a le mieux connue, et qui certes ne l'a pas flattée. « Cette princesse, dit La Rochefoucauld dans ses *Mémoires* (2), avoit tous les avantages de l'esprit et de la beauté en si haut point et avec tant d'agrément qu'il sembloit que la nature avoit pris plaisir de former un ouvrage parfait et achevé. »

Écoutons aussi le cardinal de Retz, très bon juge en pareille matière, et qui aurait bien voulu prendre la place de La Rochefoucauld : « Pour ce qui regarde Mme de Longueville, la petite vérole lui avoit ôté la première fleur de la beauté (3); mais elle lui en avoit laissé presque tout l'éclat, et cet éclat joint à sa qualité, à son esprit et à sa langueur, qui avoit en elle un charme particulier, la rendoit une des plus aimables personnes de France. » Et ailleurs : « Elle avoit une langueur

(1) Voyez IVe série, *Littérature*, t. III, p. 306-308.

(2) La première édition de ces Mémoires est de 1662, à Cologne, sans nom d'auteur. Je me sers d'une de ces éditions elzéviriennes de 1664, qui sont assez communes. Voyez p. 58 et 59.

(3) Cette maladie lui survint l'année même de son mariage. Il ne lui en resta presque aucune trace, comme l'atteste une lettre de Godeau, citée par Villefore, p. 41. « Pour votre visage, un autre que moi se réjouira avec plus de bienséance de ce qu'il ne sera pas gâté. Mlle Paulet me le mande. »

dans ses manières qui touchoit plus que le brillant de celles mêmes qui étoient plus belles. »

Après les hommes, consultons les femmes. On peut bien les en croire sur parole quand elles font l'éloge de la beauté d'une autre. Voici comment M[me] de Motteville parle en plusieurs endroits de celle de M[me] de Longueville : « Cette belle demoiselle de Bourbon..... La parfaite beauté de M[me] de Longueville, sa jeunesse et sa propre grandeur la convioient souvent à regarder avec mépris sa rivale (la duchesse de Montbazon)... Cette princesse, qui absente régnoit dans sa famille, et dont tout le monde souhaitoit l'approbation comme un bien souverain, revenant à Paris en mai 1647 (après l'ambassade de Munster), ne manqua pas de paroître avec plus d'éclat qu'elle n'en avoit eu quand elle étoit partie. L'amitié que M. le prince son frère avoit pour elle autorisant ses actions et ses manières, la grandeur de sa beauté et celle de son esprit grossirent tellement la cabale de sa famille, qu'elle ne fut pas long-temps à la cour sans l'occuper presque tout entière. Elle devint l'objet de tous les désirs; sa ruelle devint le centre de toutes les intrigues, et ceux qu'elle aimoit devinrent aussitôt les mignons de la fortune... Ses lumières, son esprit et l'opinion qu'on avoit de son discernement la faisoient admirer de tous les honnêtes gens, et ils étoient persuadés que son estime seule étoit capable de leur donner de la réputation. Si elle dominoit les ames par cette voie, celle de sa beauté n'étoit pas moins puissante; car, quoique elle eût eu la petite vérole depuis la régence, et qu'elle eût perdu quelque peu de la perfection de son teint, l'éclat de ses charmes attiroit toujours l'inclination de ceux qui la voyoient, et surtout elle possédoit au souverain degré ce que la langue espagnole exprime par ces mots de *donayre, brio, y bizarrie* (bon air, air galant). Elle avoit la taille admirable, et l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit impossible de la voir sans l'aimer et sans désirer de lui plaire. Sa beauté néanmoins consistoit plus dans les couleurs de son visage que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands, mais beaux, doux et brillans, et le bleu en étoit admirable; il étoit pareil à celui des turquoises. Les poètes ne pouvoient jamais comparer qu'aux lys et aux roses le blanc et l'incarnat qu'on voyoit sur son visage, et ses cheveux blonds et argentés, et qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un ange tel que la foiblesse de notre nature nous les fait imaginer que non pas à une femme.

Poca grana, y mucha nieve,
Van compitiendo en su cara
Y entre lirios, y iasmines,
Assomanse algunas rosas. »

A ces divers passages de la bonne M[me] de Motteville, nous ne voulons

ajouter qu'une seule ligne de la grande Mademoiselle, dont une extrême bienveillance n'était pas le défaut : « M. de Longueville étoit vieux; Mlle de Bourbon étoit fort jeune, et belle comme un ange (1). »

Et il faut que l'air angélique, comme aussi le teint de perle, aient appartenu à Mme de Longueville d'une façon toute particulière, puisque nous retrouvons ces expressions dans une lettre inédite d'une autre femme de ce temps, Mlle de Vandy (2), qui, des eaux de Bourbon, écrit à Mme de Longueville en 1655 : « Quand votre altesse n'auroit pas un teint de perle, l'esprit et la douceur d'un ange... » Cette rencontre involontaire de personnes si différentes dans les mêmes termes ne prouve-t-elle pas que c'était bien là l'effet général que produisait Mme de Longueville, et les comparaisons que sa beauté suggérait naturellement?

Cet accord fortuit et si frappant autorise et justifie pleinement le langage, qui sans cela eût pu être suspect, de Scudéry dans la dédicace d'*Artamène ou le grand Cyrus* : « La beauté que vous possédez au souverain degré... n'est pas ce que vous avez de plus merveilleux, quoiqu'elle soit l'objet de la merveille de tout le monde. L'on en voit sans doute en votre altesse l'idée la plus parfaite qui puisse tomber sous la vue, soit pour la taille, qu'elle a si belle et si noble, soit pour la majesté du port, soit pour la beauté de ses cheveux, qui effacent les rayons de l'astre avec lequel je vous compare, soit pour l'éclat et pour le charme des yeux, pour la blancheur et pour la vivacité du teint, pour la juste proportion de tous les traits, et pour cet air modeste et galant tout ensemble qui est l'ame de la beauté. »

Au reste, non content de cette description, Scudéry l'a relevée et, comme on dirait aujourd'hui, illustrée par un portrait de Mme de Longueville, ainsi que Chapelain, en dédiant *la Pucelle* à son mari, a placé le portrait de ce prince en tête de son livre. Ceci nous amène à dire un mot des divers portraits que nous connaissons de Mme de Longueville; ils nous la montrent successivement dans sa gracieuse adolescence, dans son éclat, dans sa maturité.

Le roi Louis-Philippe eut l'heureuse idée de rassembler à Versailles, dans les galeries du second étage, tous les portraits qu'il put recueillir des personnages célèbres de France. On y rencontre un portrait de Mme de Longueville toute jeune, entre son père Henri de Bourbon et sa mère Charlotte de Montmorency. Malheureusement c'est une copie.

(1) *Mémoires*, édit. d'Amsterdam, 1735, t. Ier, p. 45.

(2) Manuscrits de Conrart, in-fol., t. VIII, p. 145. Mademoiselle fait l'éloge de Mlle de Vandy, parente et amie de Mme la comtesse de Maure. « Elles étaient, dit-elle (t. III, p. 58), des personnes d'esprit et de mérite. » — « Mlle de Vandy était aimée de tous les beaux-esprits qui ne bougeaient de chez la comtesse de Maure (t. V, p. 25). » On peut voir, au t. VIII, son portrait de la main de Mademoiselle; voyez aussi Tallemant, t. II, p. 334, et sur M. de Vandy ce même Tallemant, t. V, p. 103.

Une note, placée derrière le cadre, dit que cette copie a été faite sur une peinture originale de Ducayer de 1634 (1). Mlle de Bourbon, née en 1619, avait alors quinze ans. Il est impossible de voir ni d'imaginer une plus charmante créature. Tous les signes de la grande beauté qui va venir y sont déjà; certains attraits manquent encore, mais la force qui les promet et les assure est partout empreinte.

La voici maintenant mariée, et dans toute la fleur de sa beauté, pendant l'ambassade de Munster, en 1646. Elle a vingt-sept ans. Anselme van Hull est l'auteur de ce portrait. C'est un buste, avec un encadrement très orné. La jeune femme a bien tenu tout ce que promettait la jeune fille. Les formes de la beauté se sont développées. Le visage est un peu plus long qu'il ne paraîtra plus tard. Ses cheveux sont magnifiques. Elle a le collier de perles qui ne la quitte guère. Ce portrait est admirablement gravé dans la collection des négociateurs de Munster, Rotterdam, 1697 (2).

Celui qui est en tête du premier volume du *Grand Cyrus* représente Mme de Longueville en 1649 (3). Elle a donc trente ans. Cette gravure est de Regnesson, beau-frère de Nanteuil, d'après Chauveau. Des exemplaires détachés indiquent pour peintre Beaubrun et Nanteuil pour graveur (4). On a aussi plusieurs autres gravures, légèrement différentes entre elles, de Moncornet. Parmi les émaux de Petitot que pos-

(1) Ce peintre nous est inconnu, et nous n'avons trouvé son nom nulle part.

(2) *Pacificatores orbis christiani, sive icones principum, ducum et legatorum qui Monasterii atque Osnabrugæ pacem Europæ reconciliarunt, quosque singulos ad nativam imaginem expressit Van Hull, celsissimi principis Auriaci dum viveret pictor*, in-folio, Rotterodami, 1697. Toute la légation française y est gravée, MM. de Longueville, d'Avaux, Servien, etc. La plupart de ces gravures sont de Paul Ponce ou de Corneille Galle. Le nom de celui qui a gravé le portrait de Mme de Longueville n'est point indiqué, mais la gravure est excellente. Nous la décrivons ici, la collection qui la renferme étant assez rare. Cadre très orné : au haut, les armes des Condé et des Longueville; au bas, dans un coin, le caducée de la paix, et en regard les fruits de l'abondance, avec l'épigraphe : *Vicit iter durum pietas*, ce qui veut dire que le désir de rejoindre son mari lui fit surmonter les difficultés de la route. On a ajouté à l'épigraphe les sept vers suivans :

Ces héros assemblés dedans la Westphalie,
Et de France et du Nord, d'Espagne et d'Italie,
Ravis de mes beautés et de mes doux attraits,
  Crurent, en voyant mon visage,
  Que j'étois la vivante image
  De la Concorde et de la Paix
Qui descendoit des cieux pour appaiser l'orage.

Ce portrait est indiqué dans le père Lelong. Il a été souvent reproduit, entre autres, dans l'*Europe illustre* et la collection d'Odieuvre, et de là il a passé partout.

(3) C'est bien là en effet la date de la première édition de la première partie, comme le dit le privilége : *Achevé d'imprimer le* 7 *janvier* 1649.

(4) On trouve ce portrait sous le nom de Regnesson dans la collection de Nanteuil, du cabinet des estampes. Au bas est écrit au crayon le nom de Mme de Longueville.

sède le musée du Louvre, il en est un, selon nous, assez médiocre, inscrit sous le n° 50, qu'on rapporte à Mme de Longueville. Tous ces portraits sont à peu près du même temps, et lui donnent le même caractère de beauté, la puissance et l'ampleur des formes, le visage plus plein que dans Van Hull, un embonpoint mieux marqué. Il faut dire à l'honneur de Scudéry que les phrases de la *dédicace* du *Grand Cyrus* que nous avons citées peuvent servir de texte fidèle à la gravure qui les accompagne. Voilà bien ces blonds cheveux, ces yeux si doux, ce teint d'une blancheur éblouissante, j'ajoute et cet habillement gracieux et noble qui sied si bien à la beauté, comme l'habillement des femmes du XVIIIe siècle semble avoir été inventé pour la laideur honteuse d'elle-même.

Enfin le musée de Versailles (1) contient un autre portrait de Mme de Longueville de la main de Mignard. Otez les défauts bien connus du peintre, et vous reconnaissez aisément la noble dame dont l'image est en tête du *Grand Cyrus*. C'est bien Mme de Longueville dans sa belle maturité et l'opulence de ses charmes, avec ce grand air et l'aimable langueur que tout le monde lui attribue. Elle est assise tenant un bouquet de fleurs entre les mains, dans un riche costume de cour, et avec le collier de perles, à peu près à quarante ans, vers 1660, un peu après le billet de Mlle de Vandy (2).

En décrivant la personne de Mme de Longueville, nous nous trouvons presque avoir tracé le caractère de son esprit et de son ame.

Son esprit a reçu les hommages des connaisseurs les plus délicats. Nous avons vu que La Rochefoucauld, Retz et Mme de Motteville le louent à l'égal de sa beauté. Retz insiste particulièrement sur ce que cet esprit devait tout à la nature et presque rien à l'étude, son indolence l'éloignant de tout effort dans les choses ordinaires. « Mme de Longueville, dit-il, a naturellement bien du fonds d'esprit, mais elle en a encore plus le fin et le tour. Sa capacité, qui n'a pas été aidée par sa paresse, n'est pas allée jusqu'aux affaires, etc. » Et à propos de la langueur de ses manières : « Elle en avoit une même dans l'esprit qui avoit

(1) Galerie du bas, n° 2195.

(2) Il doit y avoir au château d'Eu, sous le n° 120, un portrait de Mme de Longueville, haut de 22 pouces, large de 18, qui provient de la vieille collection de Mademoiselle, duchesse de Montpensier. Voyez le tome VIIe de ses *Mémoires*, et l'ouvrage de M. Vatout intitulé : *Catalogue historique et descriptif des tableaux appartenant à son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans*, 4 vol. in-8°, 1823. Il y a trop long-temps que nous avons vu ce portrait pour dire à quelle époque il représente Mme de Longueville, en quoi il se rapproche ou diffère des autres portraits qu'on a d'elle, et de quelle main il est. — Le père Lelong indique les portraits suivans de Mme de Longueville : 1° Van Hull; 2° Poilly, in-fol. en Pallas; nous n'avons pas trouvé ce portrait dans l'œuvre de Poilly au cabinet des estampes; 3° Boissevin; ce portrait aussi nous est inconnu; 4° Moncornet; 5° la collection d'Odieuvre.

ses charmes, parce qu'elle avoit, si l'on peut le dire, des réveils lumineux et surprenans. » Mme de Motteville parle ici comme le cardinal de Retz : « Cette princesse.... étoit fort paresseuse (t. III, p. 59). » Ailleurs : « L'occupation que donnent les applaudissemens du grand monde, qui d'ordinaire regarde avec trop d'admiration les belles qualités des personnes de cette naissance, avoit ôté le loisir à Mme de Longueville de lire, et de donner à son esprit une connoissance assez étendue pour la pouvoir dire savante (t. II, p. 18). » Elle ne l'était pas le moins du monde et ne se piquait point de l'être. Tandis que ses deux frères, le prince de Condé et le prince de Conti, faisaient de fortes études aux jésuites de Bourges et de Paris, Mlle de Bourbon n'avait reçu sous les yeux de sa mère que l'instruction légère qu'on donnait alors aux femmes. Un heureux naturel et le commerce de la société d'élite où elle vivait suppléèrent à tout; elle eut même de bonne heure une grande réputation, et, presque enfant, je la trouve environnée d'hommages et même de dédicaces. J'ai là entre les mains une *tragi-comédie pastorale,* intitulée *Uranie* (1), qu'un nommé Bridard lui dédia en 1631, c'est-à-dire lorsqu'elle avait douze ans. Ce Bridard lui dit : « Les plus parfaits courtisans savent que vous avez un esprit qui prévient votre âge. De moi j'en puis témoigner, vous ayant ouïe réciter des vers avec tant de grace, que l'on doutoit si un ange, empruntant votre beauté, ne venoit point discourir en terre des merveilles du ciel. » Je tire cette phrase de ce livre oublié et digne de l'être, parce qu'elle devance toutes celles de Mme de Motteville, de Mlle de Montpensier et de Mlle de Vandy. Voilà déjà l'*ange* à douze ans, et pour toujours. Dès sa première jeunesse, on l'avait menée avec son frère, encore duc d'Enghien, à l'hôtel de Rambouillet, et les salons de la rue Saint-Thomas du Louvre n'étaient pas une trop bonne école à un esprit tel que le sien, où se mêlaient presque également la grandeur et la finesse, mais une grandeur tirant un peu au romanesque, et une finesse dégénérant souvent en subtilité, comme au reste dans Corneille lui-même, le parfait représentant de cette époque. Il ne paraît pourtant pas que l'hôtel de Rambouillet lui ait imposé ses préjugés et ses admirations, car un jour qu'on lui lisait *la Pucelle* de Chapelain, si prônée en ce quartier, et qu'on lui en faisait remarquer les prétendues beautés : « Oui, dit-elle (2), cela est fort beau, mais cela est bien ennuyeux! » à peu près comme son frère, le grand Condé, prenait la défense de Corneille contre les règles, et s'écriait qu'il ne pardonnait pas aux règles de faire faire à l'abbé d'Aubignac d'aussi mauvaises tragédies. On la proclamait de toutes parts le juge souverain de tous les écrits, la reine du bel esprit,

(1) In-12. Nous possédons l'exemplaire de dédicace qui a été entre les mains de Mlle de Bourbon et porte ses armes.

(2) Villefore, p. 75.

l'arbitre du goût et des élégances, comme dit Horace. Quand parurent les deux fameux sonnets de Benserade et de Voiture sur Job, toute la cour prit parti pour Benserade; mais Mme de Longueville, s'étant déclarée pour Voiture, ramena tout le monde à son sentiment (1). L'esprit simple et mâle du grand Condé se serait également moqué des deux sonnets et des deux auteurs. Et il faut bien qu'à ce moment de sa vie, vers 1647 et 1648, à son retour de Munster et avant la fronde, dans les premiers jours de sa liaison avec La Rochefoucauld, Mme de Longueville ait cédé au goût dominant, et qu'elle ait été un peu précieuse, car Mme de Motteville, en relevant « la beauté principale de son esprit, qui consistoit en la délicatesse des pensées, » l'accuse d'affectation, ajoutant bien vite, comme pour s'excuser de trouver des taches à une personne aussi accomplie : « Tous les hommes participent à cette boue dont ils tirent leur origine, et Dieu seul est parfait. »

On s'accorde à reconnaître qu'elle causait divinement, avec un mélange exquis de vivacité et de douceur. Le charme de sa conversation doit avoir été quelque chose de bien extraordinaire pour avoir survécu à sa jeunesse et à la vie mondaine, et subsisté jusque dans la dévotion et la pénitence. L'écrivain janséniste qui nous a laissé un portrait, ou, comme on disait alors, un *caractère* de Mme de Longueville (2), n'hésite pas à la comparer et presqu'à la préférer à l'un des hommes les plus spirituels et des causeurs les plus célèbres du XVIIe siècle, M. de Tréville. « C'étoit une chose à étudier que la manière dont Mme de Longueville conversoit... Elle disoit si bien tout ce qu'elle disoit, qu'il auroit été difficile de le mieux dire, quelqu'étude que l'on y apportât. Il y avoit plus de choses vives et rares dans ce que disoit M. de Tréville, mais il y avoit plus de délicatesse et plus d'esprit et de bon sens dans la manière dont Mme de Longueville s'exprimoit. »

Mais parler et écrire sont deux choses toutes différentes, qui demandent des cultures particulières, et comme l'étude manquait à Mme de Longueville, il y paraissait dès qu'elle prenait la plume. Ses grandes qualités naturelles avaient peine à se faire jour à travers les fautes de tout genre qui échappaient à son inexpérience. Ce n'est pas en effet une petite affaire que d'exprimer ses sentimens et ses idées dans un ordre naturel, avec leurs nuances vraies, en des termes ni trop recherchés ni trop vulgaires, qui ne les exagèrent ni ne les affaiblissent. Il n'est pas très rare de rencontrer dans le monde des hommes pleins d'esprit, de verve et de grace lorsqu'ils parlent, et qui deviennent méconnaissables la plume à la main. C'est qu'écrire est un art, un art très difficile, et qu'il faut avoir appris. Mme de Longueville l'ignorait tout-à-

(1) Villefore, p. 81.
(2) Plus haut, p. 397.

fait, ainsi que les femmes les plus éminentes de son temps. J'ai parlé ailleurs (1) de Mme Angélique Arnaud et de Jacqueline Pascal, si admirablement douées, et qui n'ont laissé que des œuvres très imparfaites. Les témoignages sont unanimes pour présenter la princesse Palatine comme une personne d'un grand esprit qui traitait d'égal à égal avec les plus grands hommes. Retz (2) et Bossuet (3) le disent, et je les en crois, car ils s'y connaissaient mieux que moi. Lisez cependant quelques lettres autographes (4) qui nous restent de la Palatine : ce n'est certes pas la solidité, la finesse et les traits ingénieux qui leur manquent; mais je suis forcé d'avouer qu'elles sont pleines d'incorrections, que les phrases y sont très embarrassées, et que les règles les plus vulgaires de l'orthographe y sont quelquefois outrageusement blessées. Je n'en conclus pas du tout que la Palatine n'était pas un esprit du premier ordre, mais seulement qu'on ne lui avait point enseigné l'art de rendre convenablement par écrit ses sentimens et ses pensées. Mme de Longueville n'était pas beaucoup plus exercée. Aussi tout ce que nous avons publié d'elle, et ce que nous mettrons bientôt sous les yeux du lecteur, se ressent à la fois de la beauté de son génie et des défauts de son éducation.

A ces femmes qui écrivent si bien et si mal, on se plaît à opposer Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, qui écrivent toujours bien. Pour être juste, il faudrait, ce semble, tenir compte ici de deux choses : d'abord ces deux dames étaient plus jeunes de quelques années, et elles ont pu profiter des progrès alors si rapides de la langue et du goût; ensuite elles avaient reçu une tout autre éducation. Elles avaient eu un maître de langue et de littérature pendant leur jeunesse et même après leur mariage, et ce maître était un des hommes les plus savans du XVIIe siècle, qui en même temps avait les plus hautes prétentions au bel esprit, au bel air, à l'air galant. Ménage avait appris à Mlle de Rabutin et ensuite à Mlle de Lavergne non-seulement la langue française telle qu'on la parlait et l'écrivait à l'Académie, mais la langue des beaux esprits du temps, l'italien, et même un peu de latin; il ne leur fit grace que du grec. Il les exerça à écrire, corrigeant leurs compositions, marquant leurs fautes, cultivant leurs heureux instincts, polissant et réglant leur esprit et leur style. Il les retint assez long-temps sous cette discipline qui avait pour lui ses douceurs. Leur professeur était aussi leur adorateur platonique, plus platonique qu'il ne l'eût voulu. Il leur adressait des stances, des sonnets, des idylles, des madrigaux, des vers de toute sorte

(1) IVe série, t. II, p. 20.

(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 221 : « Je ne crois pas que la reine Élisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un état. »

(3) *Oraison funèbre de la princesse Palatine.*

(4) Et pour cela adressez-vous à l'obligeance de M. Grangier de La Marinière.

en français, en italien et en latin. Il célébrait tour à tour *formosissima Laverna* et *la bellissima marchesa di Sevigni* (1). Il ne se serait pas donné la peine de composer, à l'honneur de leur esprit et de leurs charmes, des vers latins et italiens qu'elles n'eussent pas compris. Bien loin de là, l'une et l'autre écrivaient fort bien en italien (2). Dans une correspondance inédite de Mme de La Fayette, que j'ai pu parcourir, j'ai rencontré plus d'une allusion au temps où elle faisait pour ainsi dire ses études sous Ménage (3). La nature avait comblé Mme de Sévigné : elle lui avait donné une justesse et une solidité parfaite, avec un inépuisable enjouement et une vivacité étincelante. L'art, se joignant en elle au génie, en a fait l'incomparable épistolière qui a laissé à mille lieues derrière elle Balzac et Voiture, et que Voltaire lui-même n'a point surpassée. Elle a l'air de tout oser, comme une étourdie et une ignorante, et jamais dans ses traits les plus hardis elle ne passe la mesure, signe infaillible d'un art achevé. Remarquez encore que, si Mme de Sévigné a écrit admirablement, ç'a toujours été par rencontre, sachant bien, il est vrai, que ses lettres seraient montrées et circuleraient peut-être; mais enfin elle n'a jamais mis d'enseigne : elle

(1) *Œgidii Menagii poemata*, etc. Il y a plus de vingt pièces françaises, latines et italiennes à Mme de La Fayette avant et après son mariage. Mme de Sévigné est un peu plus épargnée.

(2) Voyez le sonnet italien de Mme de Sévigné publié par M. de Montmerqué.

(3) Cette correspondance a été vendue à Sens, en 1849, à la vente de M. Tarbé. J'ai pu l'examiner quelques heures. Elle se compose d'environ cent soixante-seize lettres toutes inédites, et parcourt presque toute la vie de Mme de La Fayette. On y voit que Ménage se prenait de passion pour ses belles écolières. Rebuté et découragé assez vite par Marie de Chantal, il se tourna vers la parente de celle-ci, Mlle de Lavergne, sans être plus heureux, mais sans être traité avec autant de négligence. Le commerce de Ménage avec Mlle de Lavergne dura même pendant qu'elle fut mariée au comte de La Fayette, il s'anima depuis son veuvage, et avec des vicissitudes de vivacité et de langueur il subsista jusqu'à sa mort. Évidemment Mme de La Fayette coquetta un peu avec son maître de latin et d'italien, et pendant quelque temps les relations sont assez intimes sans être tendres. Sur la fin, c'est une bonne et parfaite amitié. Plusieurs lettres montrent avec quel soin Mme de La Fayette avait étudié sous Ménage les poètes et les bons écrivains, anciens et modernes. Elle le consulte, et elle lui rappelle leurs discussions sur l'emploi de telle ou telle expression. Il est sans cesse question de leur ami commun, Huet, qui écrivit pour Zaïde une dissertation sur l'origine du roman. Quelques lignes sur Segrais. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré une seule fois le nom de La Rochefoucauld. C'était là probablement la partie délicate et réservée, sur laquelle la belle dame ne consultait guère ses savans amis, et dont elle n'aurait pas laissé approcher la conversation. Ce qu'il y avait entre M. le duc et Mme la comtesse ne regardait pas l'abbé Huet et l'abbé Ménage. Il fallait être la marquise de Sévigné ou la marquise de Sablé pour se permettre un mot sur un pareil sujet. D'ailleurs nous n'avons ici que les lettres ou plutôt les billets de Mme de La Fayette; il n'y en a pas un seul de Ménage. La plupart sont autographes, quelques-uns dictés et signés, tous parfaitement authentiques. M. Tarbé avait fait de cette correspondance une copie qui s'est vendue avec les autographes. Le tout appartient aujourd'hui à M. Feuillet.

n'a écrit que des lettres, elle n'a pas fait de livre, je doute même qu'elle eût pu en faire, et je ne l'imagine pas composant un roman ni un ouvrage quelconque, si ce n'est peut-être des mémoires et des satires, comme son cousin Bussy ou Saint-Simon, ou bien des traités de théologie, comme sa fille, Mme de Grignan (1). Il n'en est point ainsi de Mme de La Fayette. Ce n'est pas seulement une personne de beaucoup d'esprit et de beaucoup d'instruction, c'est un auteur. Il n'est pas surprenant qu'elle sût écrire, puisqu'elle en faisait profession. Une politesse exquise est son trait dominant, et il est permis de le rapporter un peu à la discipline littéraire qu'elle garda bien plus long-temps que son amie; d'ailleurs n'écrivant pas un mot sans le soumettre à ce même Ménage, à Segrais, qui logeait chez elle et lui prêtait, sinon sa plume, au moins ses conseils et son nom, à Huet, à La Rochefoucauld, Mme de La Fayette est très supérieure assurément à Mme de La Suze, à Mme de Brégy, à Mme Deshoulières, à Mlle Scudéry, à Mme d'Aulnoy, à Mme Lambert, mais elle est de leur famille. Quoiqu'elle ait passé sa vie avec Mme de Sévigné, elle en diffère essentiellement, et elle appartient à un tout autre monde que Mme de Longueville.

Pour revenir à celle-ci, en restant dans la vérité la plus rigoureuse, en mettant de côté l'unanime admiration de ses contemporains, et en l'appréciant seulement sur ce qui nous reste d'elle, mesure bien sévère et médiocrement juste, puisque Mme de Longueville est loin d'être tout entière dans ce qu'elle a écrit par hasard et à la hâte, on peut dire encore que son esprit est véritablement du premier rang, mais qu'il est celui d'une femme, d'une grande dame, d'une princesse fort paresseuse, comme la peignent Retz et Mme de Motteville, qui n'a pas pris le moindre soin des facultés qu'elle a reçues, et qui laisse paraître indistinctement ses qualités et ses défauts, qui sont aussi les qualités et les défauts du temps où elle est venue, à savoir, une grandeur inculte, une délicatesse souvent raffinée, avec une perpétuelle négligence.

S'il y a de la femme dans l'esprit de Mme de Longueville, son ame surtout est au plus haut point féminine, et, loin de l'en accuser, je l'en loue. Oui, Mme de Longueville est de son sexe; elle en a les qualités adorables et les imperfections bien connues. Dans un monde où la galanterie était à l'ordre du jour, cette jeune et ravissante créature, mariée à un homme déjà vieux et même occupé ailleurs, suivit l'exemple universel. Naturellement tendre, les sens, elle-même le dit dans la confession la plus humble qui fut jamais (2), n'entraient pour rien dans les démarches de son cœur; mais, entourée d'hommages, elle s'y complaisait. Aimable, elle mettait son bonheur à être aimée. Sœur

(1) Voyez la dissertation de Mme de Grignan sur le *pur amour* de Fénelon, au t. X des œuvres de Mme de Sévigné, p. 518, édit. Montmerqué.

(2) IVe série, t. III, p. 201; *Retraite de Mme de Longueville.*

du grand Condé, elle n'était pas insensible à l'idée de jouer un rôle et d'occuper l'attention; mais, loin de prétendre à la domination, elle était tellement femme, qu'elle se laissait dominer et conduire par celui qu'elle aimait. Tandis qu'autour d'elle l'intérêt et l'ambition prenaient si souvent les couleurs de l'amour, elle n'écouta que son cœur, et se mit comme au service de l'ambition et de l'intérêt d'un autre. Tous les auteurs sont unanimes à cet égard; ses ennemis lui reprochent avec aigreur de n'avoir pas eu un but qui lui fût propre et d'avoir méconnu ses intérêts; ils ne se doutent pas qu'en croyant l'accabler par là, ils la relèvent, et prennent soin eux-mêmes de couvrir sa conduite et ses fautes, qui, après tout, se réduisent à une seule.

Elle a pu être touchée du dévouement de Coligny, qui donna son sang pour la venger des outrages de Mme de Montbazon (1); elle prêta (2) un moment une oreille distraite aux galanteries du brave et spirituel Miossens, depuis le maréchal d'Albret; plus tard, elle se compromit un peu avec le duc de Nemours (3), mais elle n'a aimé véritablement qu'une seule personne, La Rochefoucauld. Elle s'est donnée à lui tout entière : que ce soit là son excuse. Elle a tout sacrifié à La Rochefoucauld, ses devoirs, ses intérêts, son repos, sa réputation. Pour lui, elle a joué sa fortune et sa vie. Elle est entrée dans les conduites les plus équivoques et les plus contraires. C'est La Rochefoucauld qui l'a jetée dans la fronde, qui l'a fait, à son gré, avancer ou reculer, qui l'a rapprochée ou séparée de sa famille, qui l'a gouvernée absolument. En un mot, elle a consenti à n'être entre ses mains qu'un instrument héroïque. Sans doute la passion et l'orgueil ont pu de temps en temps trouver leur compte dans cette vie d'aventures et dans ces périls énergiquement bravés; mais de quelle trempe était l'ame qui mettait en cela sa consolation! Et, comme il arrive d'ordinaire, l'homme auquel elle se dévouait n'était pas entièrement digne d'elle. Il avait infiniment d'esprit; mais il était profondément égoïste, petitement ambitieux, et jugeant des autres sur lui-même, subtil aussi dans le mal comme elle l'était dans le bien, plein de raffinement dans son amour-propre et dans le calcul de ses intérêts, le moins chevaleresque des hommes en réalité, quoiqu'il en affectât toutes les apparences. Aussi, dès qu'il croit que Mme de Longueville a un moment chancelé loin de lui et trop écouté le duc de Nemours, il se retourne contre elle et la poursuit du plus misérable ressentiment. Il la noircit auprès de son frère, il révèle les faiblesses dont il a profité, et quand elle est tout occupée à réparer les torts de sa vie, quand elle les expie par la plus dure pénitence, il fait imprimer à l'étranger des mémoires où il la déchire et qu'il n'a pas même le cou-

(1) Voyez plus haut, p. 394, note 1.
(2) C'est La Rochefoucauld qui nous dit cela. Voyez plus bas, p. 410.
(3) Plus bas, p. 413.

rage d'avouer (1), comme un peu plus tard il fera faire par Mme de Sablé des articles de journal à sa gloire, qu'il corrigera de sa propre main, ôtant soigneusement les petites critiques qui avaient été mises pour donner du poids aux louanges, en sorte que la pauvre femme, en revenant des Carmélites ou de Port-Royal, eût pu rencontrer, dans les rares salons où elle allait encore, l'histoire de ses amours et la peinture de ses défauts tracée de la main de celui qui eût dû mourir pour la défendre, fût-ce même contre la vérité. La Rochefoucauld, après la fronde, arrangea très bien ses affaires avec la cour; il s'y ménagea et s'y soutint; il brigua même la place de gouverneur du dauphin, qui fut donnée à Montausier. Dans sa vieillesse, il s'entoura de femmes aimables, qui toutes en étaient avec lui à l'admiration et aux petits soins, et dont l'une, Mme de La Fayette, lui consacra sa vie et remplaça Mme de Longueville. Combien la conduite de celle-ci est différente! L'amour l'avait engagée dans la fronde, l'amour l'y avait soutenue; dès que l'amour lui manque, elle ne sait plus où elle en est. L'altière héroïne qui, pour faire la guerre à Mazarin, avait vendu ses pierreries, engagé sa fortune, traversé la mer dans une barque et pensé s'y noyer, soulevé le Midi et tenu en échec la puissance royale, dès qu'il ne s'agit plus que d'elle, se retire de la scène, rentre dans l'ombre, se voue à la solitude à trente-cinq ans, et dans toute sa beauté, ne retenant du passé de sa vie que le souvenir de ses fautes, comme Mlle de Lavallière. Ah! sans doute il eût mieux valu lutter contre son cœur, et, à force de courage et de vigilance, se sauver de toute faiblesse. Nous mettons un genou en terre devant celles qui n'ont jamais failli; mais quand à Mlle de Lavallière ou à Mme de Longueville on ose comparer Mme de Maintenon, avec les calculs sans fin de sa prudence mondaine et les scrupules tardifs d'une piété qui vient toujours à l'appui de sa fortune, nous protestons de toute la puissance de notre ame. Nous sommes hautement pour la sœur Louise de la Miséricorde et pour la pénitente de M. Marcel. Nous préférons mille fois l'opprobre dont elles essaient en vain de se couvrir à la vaine considération qui a entouré, dans une cour dégénérée et devant l'Europe tremblante, Mme Scarron, devenue en secret la femme de Louis XIV. Deux choses seules nous touchent, la vertu vraie et la passion vraie : l'une, qui est au-dessus de tout et que Dieu seul peut dignement récompenser; l'autre, qu'il ne faut pas trop célébrer, mais qui a son excuse au moins et une sorte de grandeur dans ses élans désintéressés, dans ses sacrifices, dans ses souffrances, surtout dans ses expiations.

(1) Voyez p. 59 et surtout p. 198. Personne n'a été dupe du désaveu qu'il fit par politique des passages de ce livre qui regardaient Condé et sa sœur. Ce sont précisément les plus travaillés et qui trahissent le plus sa main. Ils révoltèrent la conscience publique, dont l'interprète est Mme de Motteville, t. V, p. 114-115, et p. 132.

Comprenons donc bien Mme de Longueville. Ce n'est point du tout une politique comme la Palatine; il n'y a pas eu le moindre bon sens dans toutes ses démarches; elle n'a eu aucun véritable esprit de conduite. C'est une niaiserie de l'accuser de n'avoir pas eu de consistance et de caractère propre : son vrai caractère et l'unité de sa vie doivent être cherchés où ils sont, dans son dévouement à celui qu'elle aimait. Elle est là tout entière et toujours la même, à la fois conséquente et absurde, et touchante jusque dans ses folies.

Je mets tous ses mouvemens désordonnés sur le compte de l'esprit inquiet et mobile de La Rochefoucauld. C'est lui qui est l'ambitieux, c'est lui qui est l'intrigant; c'est lui qui erre de parti en parti à tort et à travers selon les circonstances, uniquement occupé de ses intérêts, et sans nul autre grand mérite qu'un esprit fertile en expédiens de toute sorte et une bravoure brillante sans talent militaire. Et j'attribue à Mme de Longueville, au sang des Condé, à ce grand cœur qui éclate partout en elle, je lui attribue l'audace dans le danger, un certain contentement secret dans l'excès du malheur, et après les revers une fierté devant les victorieux qui ne le cède point à celle du cardinal de Retz. Mme de Longueville non plus ne baissa pas les yeux; elle les détourna sur un plus digne objet. N'ayant pas fait une entreprise politique, elle n'avait ni à la soutenir ni à la désavouer; une fois frappée dans le point qui était tout pour elle, elle dit adieu aux affaires et au monde, sans demander grace à la cour, et ne demandant pardon qu'à Dieu, non pas de ses fautes politiques, mais de ses fautes intimes et particulières.

Ainsi considérées, toutes les critiques adressées à la conduite de Mme de Longueville lui tournent en apologie.

La Rochefoucauld, après avoir fait de Mme de Longueville l'éloge que nous en avons cité, ajoute : « Mais ces belles qualités étoient moins brillantes à cause d'une tache qui ne s'est jamais vue en une princesse de ce mérite, qui est que bien loin de donner la loi à ceux qui avoient une particulière adoration pour elle, elle se transformoit si fort dans leurs sentimens qu'elle ne reconnoissoit pas les siens propres. En ce temps-là le prince de Marcillac avoit part dans son esprit, et comme il joignoit son ambition à son amour, il lui inspira le désir des affaires, encore qu'elle y eût une aversion naturelle. » Cette tache que lui reproche ici La Rochefoucauld est précisément son auréole, celle de la femme aimante et dévouée.

Le futur auteur des *Maximes* ne fait pas difficulté d'avouer qu'il s'attacha à elle autant par intérêt que par affection. Après une telle déclaration, on n'est guère reçu à s'écrier chevaleresquement :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

Non, ce n'est pas pour lui plaire que vous vous êtes engagé dans la

fronde; vous vous y êtes jeté de vous-même par la passion du mouvement et de l'intrigue. Vous le reconnaissez : elle avait une aversion naturelle pour les affaires; elle vous y a suivi contre son goût et ses intérêts manifestes.

Au reste, La Rochefoucauld raconte lui-même, dans la nouvelle partie de ses *Mémoires* (1), comment et dans quelles vues il se lia avec Mme de Longueville. Il cherchait à se venger de la reine et de Mazarin; pour cela, il avait besoin du prince de Condé; il s'efforça d'arriver au frère par la sœur. Laissons-le parler lui-même : « Tant d'inutilité et tant de dégoûts me donnèrent enfin d'autres pensées et me firent chercher des voies périlleuses pour témoigner mon ressentiment à la reine et au cardinal Mazarin. La beauté de Mme de Longueville, son esprit et tous les charmes de sa personne attachèrent à elle tout ce qui pouvoit espérer d'en être souffert. Beaucoup d'hommes et de femmes de qualité essayèrent de lui plaire, et par-dessus les agrémens de cette cour, Mme de Longueville étoit alors si unie avec toute sa maison, et si tendrement aimée du duc d'Enguien, son frère, qu'on pouvoit se répondre de l'estime et de l'amitié de ce prince quand on étoit approuvé de Mme sa sœur. Beaucoup de gens tentèrent inutilement cette voie et mêlèrent d'autres sentimens à ceux de l'ambition. Miossens, qui depuis a été maréchal de France, s'y opiniâtra le plus long-temps, et il eut un pareil succès. J'étais de ses amis particuliers, et il me disoit ses desseins. Ils se détruisirent bientôt d'eux-mêmes : il le connut et me dit plusieurs fois qu'il étoit résolu d'y renoncer; mais la vanité, qui étoit la plus forte de ses passions, l'empêchoit souvent de me dire vrai, et il feignoit des espérances qu'il n'avoit pas et que je savois bien qu'il ne devoit pas avoir. Quelque temps se passa de la sorte, et enfin j'eus sujet de croire que je pourrois faire un usage plus considérable que Miossens de l'amitié et de la confiance de Mme de Longueville. Je l'en fis convenir lui-même. Il savoit l'état où j'étois à la cour; je lui dis mes vues, mais que sa considération me retiendroit toujours, et que je n'essaierois point à prendre des liaisons avec Mme de Longueville, s'il ne m'en laissoit la liberté. J'avoue même que je l'aigris exprès contre elle pour l'obtenir, sans lui rien dire toutefois qui ne fût vrai. Il me la donna tout entière; mais il se repentit de me l'avoir donnée quand il vit les suites de cette liaison... »

L'ennemie déclarée de Mme de Longueville est sa belle-fille, Mme de Nemours, d'un caractère tout opposé au sien, judicieuse, mais sèche, très légitimement portée pour M. de Longueville son père, qu'elle disputait à l'influence de sa femme et poussait du côté de la cour. Dans

(1) Publiée en 1817 par M. Renouard, et qui se trouve aussi dans l'édition de M. Petitot. *Collection des Mémoires*, 2e série, t. LI.

ses *Mémoires,* elle-même reconnaît le parfait désintéressement de Mme de Longueville, son sincère attachement à son frère, et son peu de goût pour la politique. « L'on (1) s'étonnera sans doute que Mme de Longueville ait été une des premières (à se jeter dans la fronde), elle qui n'avoit rien à espérer de ce côté, et qui n'avoit aucun sujet de se plaindre de la cour..... M. le Prince avait pour Mme sa sœur une extrême tendresse. Elle, de son côté, le ménageoit moins par intérêt que pour l'estime particulière et la tendre amitié qu'elle avoit pour lui..... Mme de Longueville savoit très mal ce que c'étoit de politique...... » En même temps elle l'accuse d'avoir cherché l'éclat et l'apparence, de n'avoir eu aucun motif solide dans sa conduite, d'avoir sacrifié à une fausse gloire la fortune et le repos, et tout cela sous l'influence de La Rochefoucauld. « Ce fut, dit-elle, M. de La Rochefoucauld qui inspira à cette princesse tant de sentimens si creux et si faux. Comme il avoit un pouvoir fort grand sur elle, et que d'ailleurs il ne pensoit guère qu'à lui, il ne la fit entrer dans toutes les intrigues où elle se mit que pour pouvoir se mettre en état de faire ses affaires par ce moyen... Marcillac, qui la gouvernoit absolument, et qui ne vouloit pas que d'autres eussent le moindre crédit auprès d'elle, ni même qu'ils parussent y en avoir, l'éloigna fort du coadjuteur, qui n'auroit pas été fâché de la gouverner aussi, et qui l'étoit beaucoup que cela ne fût pas..... Marcillac par son intérêt seul fit voir à Mme de Longueville...... Sitôt que Marcillac, qui ne se hâtoit et ne pressoit tant Mme de Longueville que pour en avoir plus tôt ce qu'on lui avoit promis du côté de la cour, en eut obtenu ce qu'il prétendoit, il ne pensa plus guère aux intérêts des autres; il trouva dans les siens tout ce qu'il cherchoit, et son compte lui tenoit d'ordinaire toujours lieu de tout. Il fit même trouver bon à Mme de Longueville qu'on n'eût point pensé à elle... »

Retz confirme en ce qui le regarde les insinuations de Mme de Nemours, et prend soin de nous bien expliquer lui-même ses prétentions d'un moment et jusqu'à ses espérances. Il achève ainsi le portrait qu'il nous a tracé de Mme de Longueville : « Elle eût eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea de ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en devint l'aventurière. »

Pour justifier et pour peindre avec la plus parfaite exactitude les sentimens et l'ame de Mme de Longueville, nous aurions pu nous borner à citer deux passages décisifs du témoin le plus impartial des choses et des personnes de ce temps, Mme de Motteville : « En s'attachant à M. le Prince par politique, le prince de Marcillac s'étoit donné à Mme de Longueville d'une manière un peu plus tendre, joignant les

(1) *Mémoires de Mme la duchesse de Nemours*, édit. d'Amsterdam, 1733, p. 12.

sentimens du cœur à la considération de sa grandeur et de sa fortune. Ce don parut tout entier aux yeux du public, et il sembla à toute la cour que cette princesse le reçut avec beaucoup d'agrément. Dans tout ce qu'elle a fait depuis, on a connu clairement que l'ambition n'étoit pas la seule qui occupoit son ame, et que les intérêts du prince de Marcillac y tenoient une grande place : elle devint ambitieuse pour lui, elle cessa d'aimer le repos pour lui, et pour être sensible à cette affection, elle devint trop insensible à sa propre gloire... Les vœux du prince de Marcillac, comme je l'ai dit, ne lui avoient point déplu, et ce seigneur, qui étoit peut-être plus intéressé qu'il n'étoit tendre, voulant s'agrandir par elle, crut lui devoir inspirer le désir de gouverner les princes ses frères.... »

Ainsi, de l'aveu de tout le monde, le point de vue qui domine et éclaircit toute la conduite de Mme de Longueville dans la fronde est celui-ci : La Rochefoucauld ne cherchant que son intérêt, Mme de Longueville ne cherchant que l'intérêt de La Rochefoucauld.

Il est vraiment extraordinaire qu'elle ait osé se mettre aussi en avant qu'elle fit pour le servir. « Mme de Longueville n'avoit rien oublié pour faire que toutes les graces de la cour tombassent sur la tête du prince de Marcillac..... Pour la satisfaire amplement, il falloit agrandir le prince de Marcillac, et ce fut dans cette conjoncture qu'elle eut le tabouret pour sa femme et permission d'entrer dans le Louvre en carrosse. Ces avantages le mettoient au-dessus des ducs et à l'égal des princes, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre : il n'étoit pas de maison souveraine (1)... » « Mme de Longueville s'entremit avec plaisir de cet accommodement, et on prétend même que M. de Marcillac en eut de l'argent (2). » Quel rôle en tout cela que celui de La Rochefoucauld ! Mme de Longueville est au moins désintéressée. A la fois elle s'efface et se compromet, uniquement attentive à servir et à complaire.

Là est la vraie et parfaite unité de sa conduite : elle poursuit le but qu'un autre lui trace avec une constance infatigable, à travers toutes les intrigues, et comme les yeux fermés sur les ressorts particuliers qui meuvent La Rochefoucauld.

Long-temps son aveuglement est entier; mais comme elle joignait beaucoup de finesse à beaucoup de passion, quand ils étaient un peu de temps séparés et qu'elle n'était plus sous le charme ou sous le joug de sa présence, ses yeux s'ouvraient à demi; et dans le voyage de Guyenne, ayant rencontré le duc de Nemours qui, à défaut d'une grande capacité, lui offrait tous les caractères de la parfaite chevalerie, et passait alors pour très occupé de Mme de Châtillon, l'absence, le vide qui

(1) Mme de Motteville, t. III, p. 295 et 393.
(2) *Mémoires de Mme de Nemours*, p. 47.

commençait à se faire dans son cœur, le goût inné de plaire, l'envie de montrer la puissance de ses charmes, et de troubler un peu une rivale qui ménageait et voulait garder à la fois Nemours et Condé, enfin la liberté et l'abandon d'un voyage, la rendirent plus accessible qu'elle n'aurait dû l'être aux empressemens du jeune et beau cavalier. Rien ne prouve qu'elle ait été au-delà de la tentation. A peine de retour à Paris, M. de Nemours l'oublia, reprit les fers de Mme de Châtillon, qui triompha avec sa perfidie accoutumée du sacrifice qu'on lui faisait. De son côté, justement blessé, La Rochefoucauld se brouilla pour toujours avec elle. On dit (1) qu'il saisit avec joie cette occasion de se séparer d'elle, comme il le désirait depuis long-temps. Soit; mais il fallait s'arrêter là, il ne fallait pas s'unir contre elle à Mme de Châtillon (2), la calomnier à l'envi dans l'esprit du prince de Condé, lui imputer le lâche dessein d'avoir voulu ruiner tout le parti et trahir son frère pour servir les intérêts du duc de Nemours (3), accusation absurde et que toute sa conduite dément, et la peindre comme une créature vulgaire, capable de se porter aux mêmes extrémités pour tout autre, si cet autre le désirait; il ne fallait pas, comme le dit si bien Mme de Motteville (4), « d'amant devenir ennemi, d'ennemi ingrat,» et se laisser entraîner par la vengeance à des offenses qui allèrent, dit encore Mme de Motteville, « au-delà de ce qu'un chrétien doit à Dieu et un homme d'honneur à une dame. »

Ce court moment de légèreté et de coquetterie de Mme de Longueville pendant le voyage de Guyenne est sa seule, sa véritable tache. Tout le reste de sa conduite dans la fronde s'explique et se défend aisément au point de vue que nous avons marqué.

Il ne faut d'ailleurs prendre au sérieux la conduite de personne dans la fronde, car la fronde n'est pas une chose sérieuse : c'est une suite d'intrigues où l'unique mobile et presque avoué de tout le monde est l'intérêt, la vanité, le goût de l'importance, avec la galanterie et le plaisir. Les princes ne songeaient qu'à eux-mêmes, à agrandir leur autorité et leur fortune, et pour cela ils allaient tour à tour d'un parti à l'autre, selon les événemens et des vues particulières qui changeaient chaque jour. Le prince de Condé, la figure qui domine tout le tableau et seule mérite les regards de l'histoire avec son rival Mazarin, méprisait au fond tous les partis; mais il voulait se faire à côté du roi une place incompatible avec la grandeur royale. Son mouvement naturel était du côté de la cour : une ambition mal entendue l'arrêtait. La fronde proprement dite et les parlementaires lui étaient odieux, et il ne les servit jamais

(1) *Mémoires de Mme de Nemours*, p. 150.
(2) Motteville, t. V, p. 132.
(3) La Rochefoucauld, p. 198.
(4) T. V, p. 114-115.

qu'à contre-cœur. Son ressort principal était la passion de la guerre, dont il avait le génie, et c'est là ce qui, après bien des délibérations et des hésitations, finissait presque toujours par l'emporter. Le parlement, oubliant son rôle et ses devoirs, s'agitait sous la main de jeunes seigneurs travestis en tribuns. On mettait en mouvement le peuple de Paris, on l'ameutait aisément contre la cour; mais, dès qu'il était question de réformes sérieuses et de la convocation des états-généraux, le parlement prenait l'épouvante et reculait tout aussi bien que le parti opposé (1). La seule utilité peut-être de la fronde, dans l'admirable économie de notre histoire, a été de rehausser le pouvoir royal, d'en faire sentir à tous l'absolue nécessité, et d'accroître l'œuvre de Louis XI, de Henri IV et de Richelieu. Sous la ligue, deux grandes opinions, deux grandes causes étaient aux prises. Aussi la ligue a fécondé les esprits, elle a trempé les caractères, elle a été une école de politique et de guerre, elle a préparé les fortes générations de la première moitié du XVII[e] siècle. La fronde est dans nos annales un épisode sans grandeur; elle n'a formé personne, ni un homme de guerre, ni un homme d'état; la nation n'y a pris aucune part, parce qu'elle sentait bien qu'aucun grand intérêt n'y était engagé : c'est un passe-temps de gentilshommes, de beaux-esprits et de belles dames. C'est aux dames surtout qu'appartient la fronde : elles en sont à la fois les mobiles et les instrumens, les plus intéressantes actrices, et parmi elles le premier rôle est incontestablement à M[me] de Longueville.

Ce brillant carrousel a eu trois momens. Il débute par ce qu'on appelle la guerre de Paris en 1649. M[me] de Longueville est l'héroïne de ces premières scènes; elle se transporte à l'Hôtel-de-Ville, elle en fait sa place d'armes contre la cour; elle y loge, elle y accouche, et le fils qu'elle y met au monde est appelé Charles de Paris. Vient ensuite l'arrestation et la captivité des princes, la fuite de M[me] de Longueville, et sa résistance dans Stenai, où elle s'enferme avec Turenne. Enfin la délivrance des princes est bientôt suivie d'une guerre assez considérable où paraissent au premier plan le combat de la rue Saint-Antoine et le siége que soutint dans Bordeaux M[me] de Longueville. C'est sur ces deux dernières parties de la fronde que tombent les lettres nouvelles que nous avons recueillies et qu'il est bien temps de faire connaître.

II.

Je le répète, et je supplie qu'on ne le perde pas de vue : ce n'est pas du tout le génie politique de M[me] de Longueville que je défends et que je veux mettre en lumière; la seule chose qui m'intéresse et que j'en-

(1) Voyez là-dessus un curieux passage de M[me] de Motteville, t. IV, p. 359, etc.

treprends de relever au milieu de toutes ses folies de la fronde, c'est le caractère qu'elle y a porté.

Quand M[me] de Longueville apprit à Paris l'arrestation de ses deux frères et de son mari, et leur emprisonnement à Vincennes, elle s'échappa dans le carrosse de la princesse Palatine (1), et s'en alla en Normandie dans le gouvernement de son mari, espérant soulever toute la province : elle y échoua. Elle eut à peine le temps de sortir de Dieppe par une porte qui n'était pas gardée, ayant avec elle très peu de ses femmes et quelques gentilshommes. Elle fit deux lieues à pied pour gagner un petit port, où elle ne trouva que deux bateaux de pêcheurs, y monta contre l'avis des mariniers, tomba dans la mer, manqua s'y noyer, et, tirée de là, revenue à terre, prit des chevaux, s'y mit en croupe avec les femmes de sa suite, marcha toute la nuit dans cet équipage, et, après avoir erré ainsi quinze jours d'asile en asile, put enfin s'embarquer au Havre sur un vaisseau anglais, qui la conduisit à Rotterdam. Elle traversa la Flandre, et s'en alla rejoindre à Stenai Turenne, qui était alors de la fronde. C'est là qu'elle s'établit et tint ferme jusqu'à la délivrance des princes.

Elle y fut l'ame du parti dont Turenne était le bras. Du haut des remparts de Stenai, elle agitait la France entière. Elle soutenait le courage de ses amis à Paris, en Bourgogne, en Guyenne. Elle publiait à Bruxelles un manifeste que nous n'avons pu retrouver, mais dont Villefore (2) donne des extraits curieux. Elle correspondait avec Chantilly, où sa mère, la princesse douairière de Condé, s'était retirée, avec Bordeaux, où sa belle-sœur, la princesse de Condé, et son neveu, le duc d'Enghien, s'étaient jetés, accompagnés du duc de Bouillon, de La Rochefoucauld, et de beaucoup d'autres personnages, entre autres Lenet, l'agent principal de son frère. Elle tremblait à la fois pour tout ce qui lui était cher, à Vincennes, à Chantilly, à Bordeaux. Éloignée de tout ce qu'elle aimait, seule dans une place de guerre, elle souffrait de tous les côtés de son cœur. Ce qui frappe ici et attache en elle est à la fois sa vive sensibilité et ses abattemens dans les malheurs domestiques, avec un courage indomptable et une parfaite sérénité d'esprit dès qu'il n'est plus question que de guerre et de politique. La femme est tendre et faible, l'héroïne est au-dessus de tous les périls. Leur accord en une même personne est le trait délicat et particulier de M[me] de Longueville.

Pendant son séjour à Stenai, en 1650, sa fille, âgée de quatre ans, mourut, et quelque temps après elle perdit aussi sa mère, dont le chagrin avait abrégé la vie, et qui, sur son lit de mort, dit à M[me] de Brienne :

(1) Villefore, p. 148, et les mémoires du temps.
(2) *Ibid.*, p. 191.

« Ma chère amie, mandez à cette pauvre misérable qui est à Stenai l'état où vous me voyez, afin qu'elle apprenne à mourir (1). » Frappée de ces deux grands coups, elle se réfugie en esprit auprès de ses bonnes Carmélites, et elle épanche sa douleur dans leur sein. La lettre sur la mort de sa mère est particulièrement touchante. Affliction profonde, accablement douloureux, remords secrets mêlés à un chagrin cuisant, exquise délicatesse exempte de toute subtilité, avec un style d'une élévation et d'une distinction naturelle, ou je m'abuse fort, ou l'on trouve tout cela dans cette lettre digne d'être ici reproduite. Elle est adressée à la mère prieure du grand couvent des Carmélites de Paris, qui, dans le monde, s'appelait M[lle] de Saugeon, et qui, pour se soustraire à la passion de Gaston, duc d'Orléans, s'était mise en religion aux Carmélites. Elle en sortit plus tard, reparut à la cour du duc d'Orléans, et y vécut de telle sorte que sa réputation n'en souffrit point (2).

« Je reçus hier (14 décembre 1650) tout à la fois trois de vos lettres, dont la dernière m'apprend notre commune perte. Vous jugez bien en quel état elle me doit mettre, et c'est mon silence plutôt que mes paroles qui doit faire connoître ma douleur. J'en suis accablée, ma très chère mère, et c'est ce coup-là qui ne trouve plus de force dans mon ame. Il y a des circonstances si cruelles, que je n'y puis songer sans mourir, et je ne puis néanmoins penser à autre chose. Cette pauvre princesse est morte au milieu de l'adversité de sa maison, abandonnée de tous ses enfants, et accompagnée seulement des tourments et des peines qui ont terminé sa malheureuse vie; car enfin ce sont les maux de l'esprit qui ont causé ceux du corps, et je tiens par là cette mort plus dure que si elle avoit été causée par les gênes et par les supplices corporels. Elle m'en laissera d'éternels dans l'esprit, et elle me laisse au point de sentir tous les autres malheurs avec plus d'aigreur que je n'eusse fait sans cela, et de n'être plus capable de sentir le bonheur, quand même il m'en viendroit quelqu'un, puisque ma pauvre mère ne l'aura pas goûté avant que de sentir l'amertume de son heure dernière. Je ne sçais aucune des particularités qui l'ont accompagnée, et je m'adresse à vous pour vous conjurer de me les vouloir apprendre bien exactement. C'est en m'affligeant que je me dois soulager. Ce récit fera ce triste effet, et c'est pourquoi je vous le demande, car enfin vous voyez bien que ce ne doit point être le repos qui doit succéder à une douleur comme la mienne, mais un tourment secret et éternel, auquel aussi je me prépare, et à le porter en la vue de Dieu et de ceux de mes crimes qui ont appesanti sa main sur moi. Il aura peut-être agréable l'humiliation de mon cœur et l'enchaînement de mes

(1) Villefore, p. 221.

(2) Voyez les *Mémoires de Mademoiselle*, t. I[er], p. 106, 120, 182, 183, 184, etc., et surtout M[me] de Motteville, t. II, p. 169, t. III, p. 340, et t. IV, p. 57.

misères profondes. Vous les adoucirez un peu, si je puis espérer de votre amitié la part que la personne que nous regrettons en possédoit, et c'est le plus précieux de ses héritages. Pour moi, j'ose vous assurer, et je dis cela pour toutes celles de chez vous à qui elle étoit chère, que si je suis indigne par le peu que je rends de ce que je demande, je le mérite au moins par ma tendresse pour vous, qui augmente, ce me semble, par la triste et nouvelle liaison que notre perte nous fait faire.

« Adieu, ma chère mère, mes larmes m'aveuglent, et s'il étoit de la volonté de Dieu qu'elles causassent la fin de ma vie, elles me paroîtroient plutôt les instruments de mon bien que les effets de mon mal. Adieu, encore une fois, ma chère mère, soyez assurée pour vous et pour toutes nos amies que j'hérite de l'amitié que celle qui n'est plus vous a portée et que je la regarderai toute ma vie en vous. »

Mais, dès qu'il s'agit de malheurs qui s'adressent seulement à sa fortune, Mme de Longueville paraît toute différente. Loin de se montrer abattue, elle soutient, elle anime tout le monde, et déploie le courage, la fermeté et la constance d'un chef de parti. On en peut juger par les trois lettres suivantes qu'elle écrit à Lenet, à Bordeaux, et que nous transcrivons sur les originaux :

« Ce 8e juillet (1) (1650).

« J'ai receu un billet que vous m'envoyés daté du 18 du passé. Je vous conjure de continuer à me donner de vos nouvelles, car vous jugez bien de quelle considération elles nous doivent être. Gourville (2) m'a tant dit de choses de tout ce que vous faittes pour nos intérêts, que je ne puis m'empescher de vous dire que j'en suis touchée au dernier point, quoique je n'en sois pas surprise, vous cognoissant comme je fais. Le gouverneur du lieu où je suis (3) n'est point à l'armée, mais avec moy; vous lui pouvez escrire quand vous voudrés. On dit que le roy va où vous estes; je souhaite fort que nos diversions l'en empeschent, et que le malheur des commencements de cette affaire soit enfin expiré. Quoi qu'il en arrive, il faut le soutenir jusques au bout. Je ne doute pas que vous ne soiés de ce sentiment, et que vous ne croiés que j'en ai pour vous de tels que je vous les ai promis et que vous les mérités. »

« 22e d'aoust 1650 (4).

« On nous parle sy diversement de vos affaires que nous en sommes dans une incertitude cruelle; estant si fort à désirer qu'elles soient comme quelques uns des bruits qui en courent nous les représentent, et sy fort à craindre qu'elles prennent le train dont les autres nous

(1) Papiers de Lenet, à la Bibliothèque nationale, t. II.

(2) Secrétaire du duc de La Rochefoucauld, passé depuis au service de Condé; auteur de *Mémoires* qui ne sont pas sans intérêt.

(3) C'était le marquis de la Moussaye. *Mémoires de Lenet*, t. Ier, p. 160.

(4) Papiers de Lenet, t. III.

assurent, qu'on ne peut avoir un moment de repos sur un subject sy douteux et sy important. Vostre costé cause aussi touttes nos inquiétudes, car pour le nostre il va à souhait; nostre armée, après avoir pris Retel, commençant aujourd'hui à advancer en France du costé de Rheins, metant toute la Champaigne dans une espouvante telle qu'elle la donnera bientost à Paris; de sorte que sy vous esludez tous les acomodements qu'on vous propose, il y a lieu d'esperer que nous nous reverrons tous à Paris cet hiver. J'ai encore une partie de mes piereries en Hollande pour les engager pour vous faire avoir des vaisseaux. Je donnerois d'aussy bon cœur mon sang, sy il estoit aussi utile. Je croy que vous n'en douttés pas, ny que je ne sois toutte à vous.

« Faittes mes compliments à Mrs vos généraux et à Mme ma belle-sœur. Je pensse que la nouvelle de la naissance du fils de M. d'Orléans ne la resjouira pas plus qu'elle m'a resjouie. C'est à mon nepveu à qui il en faut faire des doléances. »

« 23 dessembre (1650.)

« Ces malheureux enfants d'une mère encore plus malheureuse qu'eux vont chercher un asyle auprès de leur cousin (1). Faites-le agréer à leur tante (2), je vous en conjure, et de croire que c'est principalement à vous à qui je confie ce dépôt, comme vous cognoissant autant d'affection pour moi que de probité et de générosité, qui vous feront embrasser avec joie une occasion de servir une de vos amies aussi infortunée qu'affectionée pour vous. Nostre nouveau malheur (3) m'a contrainte de prendre le dessein que je viens de vous dire et m'a mise dans un besoin pressant de n'en point différer l'exécution, ce qui m'a empesché de demander cette permission à madame ma belle sœur. Mais j'espère qu'elle attribuera cette liberté à la nécessité qui me l'a fait prendre, et la pardonnera à une personne qui n'a de soing en ce monde que celui de contribuer à la tirer du malheur où elle est. Je vous conjure donc de vouloir faire recevoir ce que je vous envoye, et de ne permettre jamais qu'ils sortent du lieu où est leur cousin, que vous ne voyez par un billet de ma main que je le désire. C'est tout ce que je vous puis dire, et que malgré toutes nos maledictions nous resisterons à la fortune et la vaincrons plustot qu'elle ne nous vaincra.»

Transportons-nous maintenant au dernier épisode de la fronde. Quand le prince de Condé, après s'être réconcilié un moment avec la cour, se jeta de nouveau dans la guerre civile, il prit le midi pour champ de bataille, et fit de Bordeaux comme le chef-lieu de l'insurrection qu'il fomenta de toutes parts. Lui-même s'y rendit de sa personne, et y appela en 1651 sa femme, son fils, son frère le prince de

(1) Le duc d'Enghien.

(2) La princesse de Condé.

(3) Probablement la mort de sa mère, qui s'était chargée de la garde de ses enfans, dont la gouvernante était Mme de Bourneuf. Voyez Lenet, t. Ier, p. 130.

Conti, et aussi Mme de Longueville, et c'est ce voyage de Guyenne, fait en compagnie du duc de Nemours, qui la brouilla sans retour avec La Rochefoucauld. Au bout de quelque temps, le prince de Condé, ayant appris que l'armée de la fronde, avec des généraux médiocres et qui ne s'entendaient pas, courait risque d'être battue par l'armée royale sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt et de Turenne, partit en secret de Bordeaux, traversa presque toute la France pour prendre lui-même le commandement des troupes et rétablir les affaires. Il laissa en Guyenne le prince de Conti et Mme de Longueville, avec deux hommes qui avaient toute sa confiance, Marsin (1) pour la guerre, Lenet pour le civil et la diplomatie. Le prince de Conti n'était là que pour l'apparence; l'autorité véritable était entre les mains de Mme de Longueville, ayant pour conseil Marsin et Lenet. Elle s'y conduisit d'abord, comme à Stenai, avec son intelligence et son activité accoutumée, sans cesse occupée à donner des ordres, et entretenant une vaste correspondance avec une foule de personnes qu'elle encourageait ou ménageait, sans oublier les dames, ni même les beaux-esprits.

Voici une assez jolie lettre adressée à Mlle de Rambouillet, la fameuse Julie d'Angennes, où Mme de Longueville se plaint avec grace du silence de son ancienne amie, et lui fait des complimens de condoléance sur une blessure qu'avait reçue son mari, M. de Montausier, en combattant contre la fronde.

« A Bordeaux ce 4 juillet 1652 (2).

« Estes-vous morte, ou croyez-vous que je le sois? La voix publique ne m'a point appris la première de ces choses, et pour la dernière elle n'est point, quoique véritablement elle ayt pu l'estre; car enfin, depuis le temps que vous ne vous souvenés plus de moy, j'ai esté quasi tous les jours exposée aux mousquetades, et depuis les coups de poing jusques à ceux de canon. Tout cela n'a point attiré votre pitié, au moins je n'en ay receu aucune marque, et par là je juge que rien ne vous en peut donner; car de me savoir perpétuellement au milieu des séditions, je ne trouve guiere de choses au monde plus déplorables. Mes occupations telles que je vous les représente, et le peu de sensibilité qu'elles vous ont donnée, ne m'empeschent pas d'en avoir une extraordinaire pour le desplaisir que vous avez receu de la blessure de monsieur de Montausier. On nous assure ici qu'elle est sans péril, et madame votre sœur mesme m'a mandé que les chirurgiens n'apréhendoient rien de facheux des suites de ce malheur. La manière dont il aura touché madame votre mère m'est tout à fait sensible. Ayés la bonté de luy vou-

(1) Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de Marsin, mort au service d'Espagne en 1673; c'est le père du maréchal de Marsin.

(2) Manuscrits de Conrart, t. X, p. 247. Nous avertissons que les lettres trouvées dans les papiers de Conrart ne sont point autographes.

loir témoigner, et celle de vous repentir de votre oubly pour une personne qui n'en peut jamais avoir pour vous, quelque exemple que vous lui en donniés. — Je vous supplie de demander à madame de Sablé de ma part si elle a receu et rendu à madame la comtesse de Maure une lettre que je lui ay escrite sur la prison de son mary, il y a déjà assez longtemps; mais j'ay toujours oublié de luy demander ce qu'elle est devenue. Je vous supplie aussi de scavoir de la mesme personne, si elle m'a justifiée auprès de l'autre. »

M[lle] de Rambouillet fait penser naturellement à Chapelain et à Scudéry. Chapelain, quoique dépendant de tous côtés du ministère, plus courageux que M[lle] de Rambouillet, avait osé écrire à Bordeaux à M[me] de Longueville sur une petite maladie qu'elle avait eue. Elle sent la noblesse d'un tel procédé, et le lui témoigne avec effusion. En même temps, elle lui demande la huitième partie du *Grand Cyrus*, qui paraissait alors. En la recevant, elle est surprise et touchée de voir que cette huitième partie lui est dédiée au milieu de ses adversités, comme la première l'avait été dans les jours de son plus grand éclat, en 1649 (1). Elle fait à Scudéry et à sa sœur des promesses qu'elle a

(1) Cette petite affaire est assez honorable aux lettres pour la faire connaître avec quelque détail. La huitième partie du *Cyrus* parut à Paris en 1652, dédiée à M[me] de Longueville, avec l'A couronné (Anne de Bourbon) porté par un aigle et un Jupiter armé, et cette légende : *Qui ne l'honore pas est digne de la foudre.* La neuvième partie est du commencement de 1653, et encore dédiée à M[me] de Longueville. La gravure représente un esquif battu par la tempête, et la Fortune sur sa roue, avec cette légende :

Ce nom étant célèbre et sa gloire éclatante,
Contre lui vainement je serois inconstante.

La dixième et dernière partie est de la fin de la même année; mais cette fois il y a une dédicace en règle et un portrait comme en tête de la première partie. Voici cette dédicace écrite par Scudéry lui-même dans ce faux style chevaleresque qui est la caricature de celui de Corneille, et qui gâte, en les exagérant, des sentimens vraiment généreux. « Madame, *Cyrus* veut finir par où il a commencé, et vous rendre ses derniers devoirs, comme il vous a rendu ses premiers hommages. Votre altesse scait que dans la plus grande chaleur de la guerre, et durant la plus aigre animosité des partis, l'on a toujours veû vos chiffres, vos armes, votre nom, vos livrées, et des inscriptions à vostre gloire sur ses drapeaux; qu'il n'a point craint la rupture entre les couronnes, et qu'il vous a esté trouver en des lieux où il ne lui estoit pas possible d'aller, sans estre obligé de faire voir de quelle couleur estoit son écharpe, et sans qu'on lui demandast *qui vive!* Si bien, madame, qu'après avoir passé à travers des armées royalles pour s'acquitter de ce qu'il vous devoit, il n'a garde d'estre moins exact en un temps où les choses ont aucunement changé de face, et où l'on ne peut plus l'arrester sans violer le droit des gens, aussi bien que l'amnistie. Il s'en va donc vous donner de nouveaux tesmoignages de la haute estime qu'il a pour vostre mérite, et au lieu de porter ses trophées à Persépolis ou à Ecbatane, il les va porter à Montreuil Bellay, afin qu'ils y soient tout à la fois des marques de sa servitude et de ses victoires. Comme je l'ay engagé dans vos interests, je n'ay garde de condamner ce que je ferois moy-mesme : et si vous honnorer et estre libre estoient des choses incompatibles, ce seroit de la bataille que je vous dirois que je suis et veux toujours estre, Madame, de V. A. le très humble, très obéissant et très passionné serviteur, DE SCUDERY. »

tenues, car Tallemant nous dit qu'elle leur envoya de son exil son portrait avec un cercle de diamans; et quelques années après, ayant trouvé l'occasion de rendre service à Scudéry, elle la saisit avec empressement.

A MONSIEUR CHAPELAIN.

« De Bordeaux le 22 aoust 1652.

« Quand vous auriez demeuré encore plus longtemps sans me témoigner vos sentimens sur ma maladie, je les aurois toujours fort bien imaginés, et je pense que vous me rendez la mesme justice, et que quand je ne vous dirois point les miens sur le mal que vous avez eu, vous ne laisseriez pas de croire qu'il m'a esté fort sensible. Je vous en assure néantmoins, quoique je sois persuadée que c'est sans besoin, et vous conjure de croire que je vous conserve une affection très sincère, et que celle que vous me témoignez en sentant les accidents bizarres où la fortune m'expose, me touche jusqu'au fond du cœur. Je souhaite que la paix me donne bien tost le moyen de vous le dire de vive voix, et qu'elle redonne au monde le repos dont il y a si longtemps qu'il est privé. C'est un souhait fort désinteressé que celuy que je fais la dessus; car mille choses, dont vous en imaginerez quelques unes, m'empeschent d'espérer d'avoir part à la tranquillité publique. Mais ce n'est pas ici un chapitre à traiter par lettres, et il vaut mieux vous prier de me faire avoir la huitième partie de *Cyrus,* qu'on me mande qui est imprimée, et qu'on ne veut point débiter qu'après la paix. J'ay si peu de divertissement au lieu où je suis que je ne veux point perdre celuy-là, et je m'adresse à vous pour me le procurer et pour me conserver votre amitié que j'estime toujours comme elle la doit estre (1). »

AU MESME.

Du mesme lieu, le 29 aout 1652 (2).

« Vous jugerez par l'empressement que j'avois de vous demander la 8e partie de *Cyrus,* avec combien de joye je l'ay reçeue. Je vous avoue pourtant que ce n'est pas sans honte que je considère la continuation de la générosité de M. et Mlle de Scudery. Et quoy qu'il y ayt beaucoup de plaisir à en estre l'objet, il y en a si peu à faire croire au monde qu'on ne mérite pas de l'estre, que cette dernière chose empesche tout à fait la satisfaction que la première donneroit (3). Je m'assure que vous serez bien ma caution là dessus, et que vous la serez aussi que si je suis jamais en estat de faire paroistre ma reconnoissance à ces deux généreuses personnes, je le feray avec une joye extrême. Témoignez leur de ma part, je vous en conjure, et leur dites

(1) Papiers de Conrart, t. X, p. 251.

(2) *Ibid.*

(3) Dès que le sentiment ne soutient plus Mme de Longueville, elle tombe dans une subtilité embarrassée, qui est assez de mise, il est vrai, en écrivant à Chapelain et à Scudéry.

que je vous quitte pour les aller entretenir. C'est par là que je prétends leur prouver que leur présent a été fort agréablement receu; car il faut que j'estime fort Cyrus et Mandane, pour préférer le plaisir de leur conversation à celuy que j'ay en vous donnant des marques de mon souvenir et de mon amitié.

A MONSIEUR DE SCUDERY (1).

« De Louvre ce 6e avril.

« Sy j'avois manqué de vous faire responce par quelque espece de nesgligence, je croy que la honte que j'en aurois m'empescheroit éternellement de vous la faire; mais comme je n'ay retardé mon soing que pour le rendre plus utile, je pense que vous ne m'en sçaures pas mauvais gré. Je suis sy touchée de vos peines que je ne puis avoir une plus grande joye que de trouver une occasion de les soulager. Voilà donc une letre de M. de Longueville pour le sieur de la Motte Mer.... qui commande dans Caen en l'absence du sieur de Chambois, par où il luy ordonne de vous y recevoir. Je luy escris pour luy donner le mesme ordre. Je suis pressée à monter en carosse pour continuer mon voiage, ainsi je ne puis vous entretenir plus long-temps.

« A. DE BOURBON. »

« Je vous ay envoié une letre pour M. de Gaucourt (2); je ne sçay si vous l'aures receue; mandez-le-moy, et accusés aussy la reception de ce paquet icy. »

Pendant que Mme de Longueville se maintient en grace auprès des beaux-esprits, qui ne laissaient pas d'avoir quelque influence dans les salons de Paris, elle n'a garde d'oublier les politiques. Elle ne manque pas l'occasion de témoigner de l'intérêt, dans une circonstance qui nous échappe, à ce Bouthillier, comte de Chavigny, dont la capacité égalait presque l'ambition, et qui, pour rentrer ou se soutenir au ministère, avait trahi successivement tous les partis, mais en conservant un fonds d'attachement au prince de Condé. Elle pensait apparemment que dans les temps de révolution il ne faut négliger personne, et les intrigans un peu moins que les honnêtes gens.

A MONSIEUR DE CHAVIGNY (3).

De Bourdeaux, ce 28 mars 1652.

« Monsieur, sy vous n'avez pas perdu le souvenir de l'estime particulière que j'ay tousjours eüe pour vous et de la part que j'ay tousjours prise à tout ce qui vous a regardé, vous croirés aisément que votre

(1) Tiré de la Bibliothèque nationale, SUPPLÉMENT FRANÇAIS, n° 376, *Lettres à Mme d'Uxelles*. La lettre est autographe.

(2) Sur M. de Gaucourt, officier très capable, voyez Retz, t. II, p. 150, et les autres mémoires du temps.

(3) Lettre autographe de notre collection. Sur Chavigny, sa capacité, son ambition, son importance, voyez tous les mémoires du temps.

afliction m'est très sensible. Mais comme de longs compliments ne l'adouciroient pas, je pense qu'il vaut mieux que j'acourcice le mien, et que je vous proteste seulement que je suis,

« Monsieur,

« Votre très affectionnée à vous faire service,

« A. DE BOURBON. »

Parmi les plus honnêtes et les plus vaillans défenseurs des princes était Louis de Rochechouard, comte de Maure (1), qui d'abord avait suivi la cour et avait fini par s'engager dans la fronde par dévouement pour le prince de Condé et Mme de Longueville. C'était un homme un peu singulier, mais brave et capable. Il était alors à Bordeaux, très occupé et très utile. Mme de Longueville a soin d'écrire à sa femme (2), qui était restée à Paris, et qui, grace à sa naissance et à son mérite, était liée avec tout ce qu'il y avait de mieux. Elle l'invite à venir à Bordeaux, et elle lui envoie son portrait, comme on le voit par un petit billet de Mme la comtesse de Maure. Celle-ci est fort sensible à cette attention, et, ne pouvant aller à Bordeaux, s'offre de la servir à Paris et de suppléer quelquefois Mme de Sablé.

A MADAME LA COMTESSE DE MAURE.

De Bordeaux ce 31 octobre.

« Il y a si longtemps qu'on n'a ouy parler de vous, qu'on devroit moins vous faire des douceurs que des reproches; mais comme vous estes de ces personnes qui donnez à celles qui vous connoissent des sentiments tout différents de ceux que l'on conçoit pour les autres, on vous traitte aussy fort differemment, et au lieu de remarquer des plaintes de votre peu de souvenir dans cette lettre, vous n'y verrez que des marques de celuy qu'on a pour vous, et de l'envie que l'on a de vous voir en ce lieu. Le premier article vous paroîtra peut-être plus obligeant que le dernier, et en effet je confesse qu'il est au moins beaucoup plus désintéressé. Mais avec tout cela on est si mal en tous les lieux du monde de la manière qu'il est disposé présentement, qu'on ne vous convye que de changer d'ennuy en vous conjurant de venir icy, et on prétend mesme que ce sera quelque soulagement au vostre d'en apporter un aussi grand que celuy de votre veue à celui des amis

(1) Sur ce comte de Maure, frère du duc de Mortemart, voyez les mémoires du temps, surtout Mme de Motteville, t. III, p. 226.

(2) Mme de Motteville (*ibid.*) la peint en amie déclarée : « La comtesse de Maure, nièce du maréchal de Marillac, était une dame dont la beauté avait fait autrefois beaucoup de bruit. Elle avait une vertu éclatante et sans tache, de la générosité avec une éloquence extraordinaire, une ame élevée, des sentimens nobles, beaucoup de lumières et de pénétration. » Mademoiselle en parle aussi plusieurs fois avec estime dans ses *Mémoires*. Le tome VIII contient un portrait de Mme la comtesse de Maure, par M. de Sourdis, et adressé à Mlle de Vandy. Il faut lire à côté de ces éloges ce que dit Tallemant, t. II, p. 332, et t. IV, p. 77.

et amies que vous avez en ce pays. Le principal de ceux de ce premier nombre a besoin sans doute de la joye que vous leur apporteriez; car il a tant de fatigue par l'emploi général de toutes les affaires qui son présentement entre ses mains, qu'en vérité vous lui devez votre présence. Je vous diray sur le propos de ses fatigues, que sans son secours je mourrois des miennes, et que tout de bon je ne scay pas ce que nous deviendrions sans luy. Si vous ne venez, je vous diray que je ne sçay pas non plus ce que nous ferons sans vous. Venez donc afin de nous faire éviter cette fâcheuse extrémité où nous tomberons, si vous ne nous secourez un peu. Sérieusement, je le souhaite avec une passion que rien n'égale que le désir que j'ai que vous me conserviez votre amitié, et que vous croyiez que la mienne pour vous me fait mériter la continuation de celle que je vous demande. Vous voulez bien que je fasse ici mes compliments à M[lle] de Vandy. »

LETTRE DE MADAME LA COMTESSE DE MAURE A SON MARI A BORDEAUX.

9 septembre 1652.

« Madame de Longueville a mandé à Juste qu'il me donnast son portrait. Vous savez la joye que j'en ay; mais il faut que ce soit vous qui en remerciyez madame de Longueville, car pour moy je ne le saurois faire que par vous. Il faudrait une plus belle lettre que je ne suis capable d'en faire une pour lui témoigner combien je luy suis obligée d'un si beau présent. Tout de bon, je ne saurois entreprendre cela. Je souhaite passionnément qu'elle le puisse voir bientôt dans ma chambre qui ne lui déplaist pas, et qu'il rend tout-à-fait belle, et j'ay bien plus de peine à la quitter que je n'en avois quand il n'y étoit pas. »

RÉPONSE DE MADAME LA COMTESSE DE MAURE (1) A MADAME LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE.

« Du 16 novembre 1652.

« Quelque reproche que votre altesse me fasse du silence que j'ai gardé avec elle, je ne m'en saurois repentir, puisqu'il m'a fait recevoir des marques de sa bonté par la plus belle et la plus obligeante lettre du monde. Je say bien aussi, madame, que V. A. n'a point creû que ce silence ayt pu venir d'aucun manquement de respect pour sa personne. ni de zèle pour son service, et que l'on ne sauroit courir ce danger-là avec elle quand elle ne croit pas que l'on soit tout à fait stupide. Si pourtant on restoit toujours à Paris, on croiroit pouvoir mander quelques nouvelles que M[me] la marquise de Sablé auroit oubliées. Mais, madame, en ne faisant que d'y arriver, il en faut sortir, et ce n'est pas pour aller à Bordeaux. Jugez si ce n'est pas estre tout à fait malheureuse, surtout après ce que votre altesse a eu la bonté de m'écrire la dessus. Si du moins je pouvois rendre quelque service très humblement à V. A. durant le séjour que je pourray encore faire icy, ce me

(1) Manuscrits de Conrart, p. 245, 254, 255.

seroit quelque consolation. Je l'avois déjà mandé à M. le comte de Maure. J'ay eu assez d'industrie pour y estre depuis 15 jours sans que la royne l'ait seû. J'espère que cela pourra durer encore deux fois autant. Et comme je ne suis pas persuadée que M. le comte de Maure soit si utile à vos altesses qu'elle a la bonté de me le vouloir faire croire, je voudrois luy pouvoir ayder à mériter l'honneur qu'elle luy fait de parler de luy si avantageusement, et faire voir aussi à V. A. que je ne suis pas tout-à-fait indigne des grâces qu'il luy plaist de me faire de mon particulier; personne ne pouvant être avec plus de passion et de respect que moi, etc.... »

Je mets ici sans aucun ordre un certain nombre de petits billets de fort peu d'importance, écrits à Lenet (1) à Bordeaux même sur les affaires courantes. Ils montreront du moins quelle vie menait alors Mme de Longueville.

« J'ay receu une lettre du maréchal de Grammont par un gentilhomme qu'il m'a envoié, par laquelle il m'a demandé un passe port pour aller à Paris. Je pense qu'il n'y a aucune difficulté à luy faire cette civilité-là. »

« Je prie M. Lesnet d'emprunter jusques à la somme de quatre-vingt mille livres pour employer aux affaires pressées de la guerre. »

« Le sieur Levaschet rembourscera sans autre ordre que celuy-cy les sommes qui sont deues pour le finito de son compte rendu le dix neufviesme, comme aussy celles qu'il a fournies par nos ordres depuis ce temps, et celles que M. de Marsin aura avancées pour le pain de munition et autres despenses pressées, le tout sur le premier argent d'Espaigne. »

« Il (2) ne faut point monstrer la lettre que vous m'envoiés, et je pense seulement qu'il est nécessaire que je mande à mon frère (3) que vous me l'avés envoiée, mais que, comme il n'y a rien que ce qui concerne l'affaire de M. de Gondrin et de vous, je n'ay pas jeugé qu'il fallut l'importuner de cette lecture, et que M. mon frère (4) vous mande qu'il est satisfait de vous sur cela. J'adjouteray encore quelques bagatelles sur le baptesme de mon nepveu et ce qu'il mande de Provence. Adieu, mon cher, je suis fort fâchée de vostre mal. »

« Le bruit est grand qu'on a investy Blaye. Je vous prie de me mander d'où cela peut venir, et sy cela ne retardera point la chose que vous sçavés. J'en suis en toutes les peines du monde. Vous sçavés ce qui vient d'arriver à M. d'Audrant. Le P. d'Affis (5) est reclus. Si vous

(1) Ils sont tous signés *Anne de Bourbon* sur les originaux parmi les papiers de Lenet.
(2) Papiers de Lenet, t. XXV.
(3) Le prince de Conti, auquel on ne disait pas tout.
(4) Le prince de Condé.
(5) Le président Daphis; voyez Lenet, t. II, p. 108.

lui envoiés quelque douceur, il seroit assés à propos, sy toustes fois cela n'est desjà pas fait. »

« Il ne paroist pas à la longueur de nostre conversation que j'aye oublié de vous dire quelque chose. Cependant j'en avois une à vous demander et une autre à vous charger dont je ne me suis pas souvenue. La première c'est pour sçavoir sy Saint-Agoulin (1) est party, car sy cela n'est pas, il faut adjouter quelque chose à sa mition, et sy cela est, il faut luy escrire et renvoier après luy pour amplifier son instruction sur un point que je vous diray, et c'est là la segonde de ces choses que j'ai oubliées; et celle dont je vous veux charger, quand je vous verray, je vous diray quelle elle est. »

« Je vous envoie une lettre de M. Du Daugnion (2) que vous montrerés à M. de Batteville (3). Je pense qu'il est assés juste de lui donner les deux vaisseaux qu'il demande, et je croy qu'il n'est pas moins impossible de lui envoier l'argent qu'il souhaitte. Ainsy ne pouvant pas luy donner de satisfaction sur cette dernière chose, il me semble qu'on le doit contenter sur la première. Il faudroit aussi que M. de Batteville parveint à faire embarquer le régiment de Choupes (4), et s'il envoie à M. Du Daugnion les deux vaisseaux, on pourroit le mettre dessus et l'envoier à Brouage par cette voie. »

« Je prie M. Lesnet de faire les choses nécessaires pour l'affaire de M. le comte de Langeac, parce que j'ay la fiebvre, et ne puis par conséquent m'engager à recevoir de députation de toute la journée. »

Autres billets d'un tout autre genre, toujours écrits à Lenet : familiarité, gaieté, étourderie.

« Comme vous n'estes pas en estat de venir chez moy, et qu'ainsy nous passerons peut-estre quelque temps sans nous voir, je n'ay pas voulu que vous en demeurassiez un plus long avec l'opinion que j'ay quelque chose sur le cœur contre vous. Croiés donc que quand nous nous verrons, nostre acomodement sera aysé à faire, veu la disposition des parties, car je supose que vous n'en avés pas une moins favorable pour moy que j'en ay pour vous. Mandés-moy quand on vous verra. »

« J'oublié hier de vous demander sy vous ne vous atendiés pas de me donner à souper ce soir. Pour moy, je m'y atends, et je vous en advertis. N'oubliés pas non plus de faire sçavoir au prince de Conty à quoy nous engageasmes hier Gratechat et le juge de la bourse. »

« Ce jour icy (5) obligeant tout le monde à donner sy on peut de

(1) Sur Saint-Agoulin, voyez Lenet, t. II, p. 226, etc.

(2) Sur le maréchal du Doignon, mort en 1659, voyez Retz, t. II, p. 83; Mme de Motteville, t. IV, p. 178, t. V. p. 89.

(3) Agent de Condé en Espagne. Mme de Motteville, t. V, p. 90; Lenet, *passim.*

(4) De Choupes, blessé à l'attaque de Bordeaux; Mme de Motteville, t. IV, p. 202.

(5) Papiers de Lenet, t. XXV.

bonnes nouvelles à ses amis, je n'ay pas voulu menquer à vous aprendre (non pas que Foceuse (1) est sorty de Paris, car vous auriés la mémoire courte si vous l'aviés desjà oublié), mais qu'Anery (2) et M. de Longueville sont en présence. Nous atendons le succeds de cette mémorable journée; vous en sçaurés le succeds au premier jour. — Ne montrez cette folie icy à ame du monde, et songés à nous donner un tout petit soupé. A ce soir. »

Malgré le ton badin de ces derniers billets, Mme de Longueville était dévorée de soucis. Les ennemis de la fronde devenaient de jour en jour plus nombreux et plus puissans à Bordeaux. Pour se soutenir, elle était forcée de caresser des passions qu'elle méprisait, et de s'appuyer sur le bas peuple, qui n'était pas facile à conduire. La division était dans le sein du parti. Ce qui la désolait particulièrement, c'étaient les placards qu'on affichait dans la ville, et qui contenaient les plus violentes injures contre sa personne. Elle craignait que ces placards n'arrivassent jusqu'à Paris. On la voit faire toute sorte d'efforts pour les supprimer et en découvrir les auteurs. Je trouve dans les papiers de Lenet un de ces placards qui peut être publié et qui donnera une idée des autres.

« Juillet 1652.

« Je vous supplie de vouloir retirer tout le plus de ces placarts que vous pourrés, et de les faire brusler, car il y a des sottises que je seray bien aise qui n'aillent pas à Paris. Je vous en charge. Rendez-moi bon compte de cette affaire. »

« On dit qu'on a encore mis des placarts cette nuit. Je ne doutte pas que vous ne le sçachiez, et je ne vous le mande pas aussi pour vous l'aprandre, mais pour vous dire que je pense tout-à-fait nécessaire qu'on fasse toutes sortes d'efforts pour descouvrir et par conséquent punir les auteurs de cette insolence. Je vous supplie d'en imaginer les moyens et de les ordonner aux personnes que vous jeugerez les plus propres à exécuter cette entreprise.

« MESSIEURS,

« On fit brusler lundi dernier quatre papiers qu'on avoit trouvé affichés dans quatre divers carrefours de notre ville; ils n'ont mérité le feu que pour avoir dit la vérité. Vous avez donc souffert, messieurs de Bordeaux, qu'on fît le sacrifice de lettres et de caractères pour appaiser la crainte du tyran et la colère de la duchesse vertueuse. Mais quoique vous soyez nais (nés) pour la servitude, et que vous ne respirez plus que le sentiment des ames lasches et basses, je ne désespere pas du salut public, sachant comme je scay que les esclaves de l'armée, pen-

(1) J'ignore de qui il peut être ici question.

(2) Est-ce la personne dont parle Retz, t. II, p. 45, etc.?

sionaires de l'altesse bossue, cette lie du sang bourdelais, ces gueux authorisés, ces milords de la plate-forme, ces hommes métamorphosés en arbres par la sédition, ces sénateurs de marché et des places publiques, enfin cette canaille de halle et de carrefour, ont presté main-forte à cette glorieuse exécution, sous la conduite du bourreau qui sera un jour leur bienfaiteur. Mais nous ne cesserons pour cela de placarder, dussions-nous mettre le placard sur le nez et sur la bosse de Conty et dans le lit de sa p... de sœur.

« Après cecy, il faut que le tyran tremble, et que la peur lui cause de plus horribles frissons que sa fièvre quarte.

« Messieurs qui lisez ce plaquart, ne l'arrachez pas, je vous prie, mais laissez-le, afin que tout le monde le voye.

« Ne croyez pas que ce soit Dublanc Mauvezin qui ait placardé lundi matin; c'est un autre homme qui esgorgera le P. de Conty, et qui couvrira le pavé de son corps. »

On peut s'étonner de trouver Mme de Longueville si sensible aux injures, aux calomnies, à des placards, elle qui en avait tant supporté à Paris dans les premières scènes de la fronde, quand les partis se faisaient aussi la guerre par des pamphlets et par des chansons. C'est qu'alors elle avait un bouclier qui la rendait invulnérable à tous les traits du dehors : elle aimait et elle était aimée. Les temps étaient bien changés. Quelques jours de légèreté lui avaient enlevé à jamais celui pour lequel elle avait tout entrepris. Le duc de Nemours, qui l'avait un moment entourée de tant de séductions, semblait s'être joué d'elle, et l'avait publiquement sacrifiée à Mme de Châtillon. Il venait de périr dans un duel de la main du duc de Beaufort, et le prince de Condé avait pensé lui-même être tué au combat de la rue Saint-Antoine, le 1er juillet 1652. Tous ses appuis, tous ses vrais mobiles d'action lui manquaient donc, et elle demeurait au milieu de la guerre civile sans motif et sans objet.

Aussi, après avoir déployé d'abord à Bordeaux comme à Stenai la plus brillante énergie, elle ne la soutient pas. Dépourvue d'ambition personnelle, dès que l'ambition d'un autre ne la pousse plus, elle retombe dans son *aversion naturelle pour les affaires.* Dès l'année 1653, nos lettres la font voir fatiguée de la guerre et déjà en voie d'accommodement. Elle savait que son frère le prince de Conti traitait avec la cour. Lenet leur en avait donné le conseil et l'exemple. La fronde était à bout. Ses agitations stériles avaient tourné contre elle tous les esprits. De toutes parts, on revenait à l'autorité royale. Mme de Longueville fit comme tout le monde, avec cette différence que le premier intérêt dont elle prit soin fut celui de son honneur. Elle ne demanda pas grace, elle n'implora pas d'amnistie; elle se borna à laisser agir ses amis, Lenet, Mme de Sablé, la Palatine.

La lettre suivante du 27 avril 1653 est évidemment celle d'une personne qui ne veut rien faire qui puisse nuire aux négociations dont s'était chargé Lenet, et qui en même temps désire donner une marque d'intérêt à l'un des chefs de la fronde, Retz, que le gouvernement venait d'arrêter et de mettre en prison. Elle consulte la prudence de Lenet sur ce procédé, qui lui tient à cœur :

« Comme (1) il ne faut rien faire en ce monde qui ne soit régulier, j'envoie sçavoir sy je ne puis pas bien escrire à M. de Retz sur la prison de son frère. J'ay atendu deux ou trois ordinaires pour sçavoir sy le mien (2) n'avoit point de part à leur malheur; mais comme nous n'en sommes point esclaircis, je pense que je puis hasarder ce compliment, parce qu'il se feroit trop long-temps après ce qui l'attire, sy je le différois. Je le feray sous les réserves que je dois, et je pense mesme que c'est une des précautions que j'y puis aporter que d'en advertir votre premier ministre (3). »

Elle avait repris sa correspondance avec ses chères et fidèles amies, les Carmélites de Paris. Dans une lettre du 3 janvier 1653, on lit déjà cette phrase significative : « Si je ne conservois fortement l'espérance que Dieu me ramènera un jour chez vous à l'abri de tous ces orages du siècle, je pense que je succomberois tout-à-fait à ceux qui me persécutent. »

A mesure que les négociations commencées avancent, elle se sent de plus en plus triste, et leur succès ne lui inspire que des réflexions douloureuses.

« Bourdeaux, 5 mai 1653.

« Voilà, ma chère mère, comme mes bonheurs sont faits, car ce qui, selon le monde, paroît avantageux pour moi est ce qui cause mon vrai accablement; mais il est juste que je sois récompensée comme je la suis du siècle que j'ai préféré à Dieu..... Comme cette pénitence dont je parle est une retraite qui flatte même mon amour-propre, j'ai grand sujet de craindre que, comme je cherche plutôt Dieu comme agréable, le monde ne me l'étant plus, que comme le premier doit être recherché et le dernier évité, c'est-à-dire sans admettre les sens dans cette recherche et dans cette fuite, Dieu ne refuse ce que je ne désire que pour l'amour de mon repos et non par la considération de sa gloire. Mais, ma chère mère, je n'aurois jamais fait si je voulois dire toutes les pensées qui troublent et accablent mon esprit... »

Enfin, dans une autre lettre du 11 juin de la même année, elle fait connaître clairement ses dispositions intérieures : « Je ne désire rien avec tant d'ardeur présentement que de voir cette guerre-ci finir pour

(1) P. de Lenet, t. XIII.
(2) Son frère Condé.
(3) Mazarin.

aller me jeter avec vous pour le reste de mes jours. Je ne puis le faire qu'après la paix, pour le malheur de ma vie qui m'a été donnée seulement pour me faire éprouver ce qu'il y a au monde de plus aigre et de plus dur. Ce qui m'a fait résoudre à ce que je viens de vous dire, c'est que *si j'ai eu des attachements au monde, de quelque nature que vous les puissiez imaginer, ils sont rompus et même brisés.* Cette nouvelle ne vous sera pas désagréable. Je prétends qu'elle aille à la mère... et à ma sœur Marthe de Jésus. »

Cette sœur Marthe de Jésus n'était autre, selon Villefore, que son ancienne amie Mlle du Vigean, qu'elle avait arrachée à l'amour de son frère le prince de Condé, et qui était allée chercher un asile aux Carmélites, comme le fera bientôt Mlle d'Épernon après la mort du chevalier de Fiesque, et plus tard Mlle de La Vallière. La sœur Marthe dut aisément comprendre ce qui se passait dans le fond du cœur de Mme de Longueville.

Quelques mois après, elle avait quitté Bordeaux et s'était retirée à Montreuil-Bellay, terre que son mari possédait en Anjou, près de Saumur. Villefore dit qu'elle y trouva l'abbé Testu, cet ecclésiastique mondain, bel-esprit quelque peu galant, un des habitués du salon de Mme de Sablé, dont Louis XIV ne voulut jamais faire un évêque, disant qu'il n'en avait pas les mœurs. Lorsqu'il approcha de l'estrade où Mme de Longueville était assise sur des carreaux, une de ses femmes lui mettait aux mains un livre de piété. L'abbé Testu lui fit compliment sur le choix de ses lectures. « Hélas! lui répondit-elle indolemment, je leur avois demandé quelque livre pour me désennuier; elles m'ont apporté celui-là. » Si cette anecdote que rapporte Villefore est vraie, elle montre que sa conversion n'était pas fort avancée, et se réduisait encore au dégoût, à l'ennui, au vide, qui succèdent dans l'ame aux mouvemens désordonnés des passions.

Voici une lettre à Lenet du même lieu, et du 15 octobre 1653, où elle s'explique sur l'état de son cœur à peu près comme elle l'a fait avec les Carmélites, bien que dans un autre style. Elle déclare qu'elle n'a de véritable attachement que pour son frère. C'était en dire assez. Elle rappelle qu'elle n'a pas demandé l'amnistie et qu'elle ne l'a pas encore obtenue. Elle refuse d'envoyer à la cour; elle demande à M. de Longueville d'y envoyer un des siens, « afin, dit-elle, qu'un visage à moi ne paroisse point en un lieu où je ne puis avoir aucun commerce. » Elle veut que son frère sache qu'elle entend partager sa disgrace. Elle se moque du mariage projeté de son autre frère le prince de Conti avec une nièce de Mazarin. Cette lettre est fière et très mondaine encore.

« De Montreuil-Bellay, ce 25[e] octobre (1653).

« (Mandés-moi promptement quand vous aurés receu cette lettre, car j'en seray en peine).

« Je n'ay receu (1) aucune de vos lettres despuis nostre desplorable séparation que celle du 12[e] de ce mois qu'on me vient de rendre. J'accepte avec joie l'offre que vous me faittes par elle de m'informer des nouvelles de vos quartiers, qui sont tousjours les seules qui me touchent le cœur, n'ayant nul véritable atachement que celuy que j'ay pour M. mon frère. Je seray trop heureuse s'il en est persuadé, ce que j'espère de sa justice. Je pense qu'il a esté informé du commencement de ma conduite despuis mon départ de Bourdeaux, et qu'il sçait que je n'ay point envoié à la cour pour demander l'amnistie. Aussy ne me l'a-t-elle pas donnée jusqu'icy, quoy que M. de Longueville ait peu faire. Néantmoins ce dernier m'a envoié despuis huit jours une lettre dont vous trouverés la copie avec celle-cy, que M. Le Telier (2) escrivoit à La Croisette (3) pour responce à une que ledit La Croisette lui avoit escrite pour mon amnistie. M. de Longueville en me l'envoiant me mande qu'il est nécessaire pour ses intérets que j'envoie et que j'escrive à la cour, c'est-à-dire au roy, à la reine et au cardinal. Mais comme je veux faire mon devoir jusqu'au bout, et conserver mesme le bonheur que j'ay eu de n'estre pas soubçonnée par mes propres ennemis d'y avoir manqué, j'ay escrit à M. de Longueville pour le suplier de trouver bon que je n'envoiasse point un des miens à la cour, puisque je n'en désirois rien, tant que M. mon frère seroit en l'estat où il est, que ce qui seroit nécessaire aux intérests de M. de Longueville; qu'ainsy puisqu'il en devoit être juge, la chose ne regardant que luy, il estoit juste que luy seul la ménageât, que je lui envoierois donc mes lettres ouvertes, puisque cela luy estoit nécessaire, mais que je le supliois que ce fût un des siens qui les portât, afin qu'un visage à moy ne parût point en un lieu où je ne pouvois avoir aucun commerce; que je luy demandois ausi de n'envoier point ma lettre au cardinal sy cela n'estoit entièrement utile pour luy. Voilà tout ce que j'ay peu mesnager. Je vous envoie les lettres que j'ay escrites afin que vous jeugiés sy celle du cardinal pouvoit estre plus mesurée. M. de Longueville a envoié les unes et les autres par La Croisette, qui a charge de demander de sa part mon amnistie. Je ne sçay point encore le succès de ce voiage après lequel je sçauray si je passeray mon hiver icy ou en Normandie ou à la cour. Le prince de Conty et M[lle] de Longueville ne me souhaitent que médiocrement. J'espère néantmoins que les efforts qu'ils font

(1) Papiers de Lenet, t. X.

(2) Secrétaire d'état, depuis chancelier de France.

(3) Gouverneur de Caen. M[me] de Motteville, t. IV, p. 95.

pour m'empescher d'y aller seront vains, M. de Longueville estant très disposé à le vouloir; mais je vous prie de ne le pas publier, parce que mes ennemis redoubleroient leurs bateries. Au reste, on ne parle à Paris que des festes qui se préparent pour les nopces que Sarasin (1) est allé mesnager entre M. le prince de Conty (2) et les niepces; je m'aperçois que je les nomme au pluriel en un endroit où le singulier seroit plus propre, mais c'est qu'on dit que le marié ne sçauroit en avoir trop de cette race. Je prie Dieu (pour faire le bien contre le mal) qu'il en ait contentement. Adieu, mandez-moy des nouvelles de la santé de M. mon frère de laquelle je suis très en peine, et faittes mes très humbles baise-mains à Mme ma belle sœur et à mon nepveu et mes recommandations à toute leur cour.

« Je ne suis pas dans un sy grand désert que vous pensés, car j'ay eu ici M. de Richelieu (3) et Mlle de Vertus (4). Cette dernière a fait la paix de Marigny (5) avec moy. Il a esté ici. »

Mme de Longueville aurait bien désiré pour le lieu de sa retraite le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques; mais on ne pouvait la laisser si vite rentrer dans Paris, et elle n'obtint que la permission d'aller passer quelque temps à Moulins, auprès de sa tante, veuve du duc de Montmorency décapité à Toulouse, par ordre de Richelieu, pour s'être révolté contre l'autorité royale. Après cette perte effroyable, Mme de Montmorency s'était retirée dans le couvent des filles de Sainte-Marie, à Moulins; elle y avait pris l'habit de religieuse, et elle en était alors supérieure. Pour entretenir sa douleur, elle avait fait construire un monument funèbre, orné de statues de grandeur naturelle, parmi lesquelles était celle de son mari. Mme de Longueville assista à l'inauguration de ce monument (6). Elle vivait dans le couvent, soumise au même régime que les religieuses; mais on a beau briser

(1) Secrétaire du prince de Conti, dont on a des vers, des lettres et divers petits ouvrages publiés par Ménage en 1656, in-4°. Sur Sarasin, voyez Retz, t. II, p. 247; t. III, p. 198, et aussi Tallemant, t. IV, p. 173.

(2) Le prince de Conti en effet ne se borna pas à traiter avec Mazarin; il épousa une de ses nièces, la belle et vertueuse Anne-Marie Martinozzi, morte à trente-cinq ans.

(3) Neveu du cardinal, fils de la duchesse d'Aiguillon, qui avait épousé Mme de Pons, sœur de Mlle du Vigean.

(4) Une des filles du comte de Vertus, de la maison de Bretagne, sœur puînée de Mme de Montbazon, amie intime de Mme de Longueville, qu'elle suivit à Moulins auprès de Mme de Montmorency, et plus tard aux Carmélites et à Port-Royal.

(5) Il est probable qu'il s'agit de Marigny, bel esprit, ami de Sarasin, qui, à Bordeaux, s'était tourné contre Mme de Longueville. Sur Marigny, voyez Tallemant, t. IV, p. 256, et Retz, t. Ier, p. 188, t. II, p. 16, t. III, p. 198.

(6) On le voit encore à Moulins. Il a beaucoup d'analogie, par son caractère de noblesse et d'élévation un peu froide, avec le tombeau de Richelieu, de la main de Girardon, qui est à la Sorbonne. — Voyez la *Vie de Mme la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Sainte-Marie de Moulins;* Paris, 1684, in-8°.

son cœur, on ne le change pas en un jour : il saigne long-temps avant que les images du passé en sortent et y laissent entrer la paix. Les passions avaient suivi Mme de Longueville jusque dans le saint asile des filles de Sainte-Marie. Elle n'avait pas interrompu ses profanes correspondances; elle souffrait qu'on lui écrivît sur ce qui se passait à Paris, sur ce que faisaient et disaient ses ennemis, surtout sa rivale victorieuse, Mme de Châtillon, qui, de concert avec La Rochefoucauld, travaillait à la perdre dans l'esprit du prince de Condé. Nous avons d'elle une lettre écrite, en 1654, à une des dames d'honneur de Mademoiselle, où son ame paraît bien peu dégagée encore des sentimens qui l'avaient autrefois remplie. Son langage sur Mme de Châtillon est d'une aigreur qui trahit la rancune de la femme humiliée. Elle donne le conseil assez peu charitable d'éclairer son frère sur les menées de sa maîtresse (1).

(1) Sur Mme de Châtillon, ses manœuvres entre Condé et Nemours, et ses intelligences intéressées avec la cour, voyez Lenet, t. Ier, p. 66, p. 119-124, t. II, p. 520-523, et surtout ce passage de La Rochefoucauld qui justifie entièrement Mme de Longueville : « Mme de Châtillon lui (à Condé) fit naître le désir de la paix par des moyens fort agréables. Elle crut qu'un si grand bien devoit être l'ouvrage de sa beauté, et mêlant de l'ambition avec le dessein de faire une nouvelle conquête, elle voulut en même temps triompher du cœur de M. le Prince et tirer de la cour tous les avantages de la négociation. Ces raisons-là ne furent pas les seules qui lui donnèrent ces pensées : il y avoit un intérêt de vanité et de vengeance qui y eut autant de part que le reste. L'émulation que la beauté et la galanterie produisent souvent parmi les dames avoit causé une aigreur extrême entre Mme de Longueville et Mme de Châtillon; elles avoient long-temps caché leurs sentiments; mais enfin ils parurent avec éclat de part et d'autre, et Mme de Châtillon ne borna pas seulement sa victoire à obliger M. de Nemours de rompre, par des circonstances très piquantes et très publiques, tout le commerce qu'il avoit avec Mme de Longueville, elle voulut encore lui ôter la connoissance des affaires et disposer seule de la conduite et des intérêts de M. le Prince. Le duc de Nemours, qui avoit beaucoup d'engagemens avec elle, approuva ce dessein et crut que, pouvant régler la conduite de Mme de Châtillon vers M. le Prince, elle lui inspireroit les sentiments qu'il lui voudroit donner, et qu'ainsi il disposeroit de l'esprit de M. le Prince par le pouvoir qu'il avoit sur celui de Mme de Châtillon. Le duc de La Rochefoucauld, de son côté, avoit lors plus de part que personne à la confiance de M. le Prince, et se trouvoit en même temps dans une liaison très étroite avec le duc de Nemours et Mme de Châtillon (p. 229)..... Il porta M. le Prince à s'engager avec elle et à lui donner Merlou en propre; il la disposa aussi à ménager M. le Prince et M. de Nemours, en sorte qu'elle les conservât tous deux, et fit approuver à M. de Nemours cette liaison qui ne lui devoit pas être suspecte, puisqu'on vouloit lui en rendre compte et ne s'en servir que pour lui donner la principale part aux affaires. Cette machine, étant conduite et réglée par le duc de La Rochefoucauld, lui donnoit la disposition presque entière de tout ce qui la composoit, et ainsi ces quatre personnes y trouvant également leur avantage, elle eût eu sans doute à la fin le succès qu'ils s'étoient proposé, si la fortune ne s'y fût opposée par tant d'accidents qu'on ne peut éviter. Cependant Mme de Châtillon voulut paroître à la cour avec l'éclat que son nouveau crédit lui devoit donner; elle y alla avec un pouvoir si général de disposer des intérêts de M. le Prince, qu'on le prit plutôt pour un effet de sa complaisance vers elle et une envie de flatter sa vanité que pour une intention véritable de faire un accommodement. Elle revint à Paris avec de grandes espérances; mais le cardinal tira des avantages solides de cette négociation; il gagnoit du temps... » Achevons ce tableau par un

Elle se plaint des procédés de son autre frère, le prince de Conti. Il est question dans toute cette lettre d'intrigues politiques et galantes qui font bien voir qu'elle n'a pas renoncé au monde. Elle demande des nouvelles; elle propose une correspondance chiffrée, et elle témoigne une assez grande crainte de M. de Longueville.

A MADAME (1) MADAME LA COMTESSE DE FIESQUE (2).

(Il y a un billet (3) dans cette lettre.)

« De Moulins, ce 28 mars (1654).

« Le panneau est grossier, et la pièce est mal inventée (4). J'en loue Dieu de tout mon cœur, car enfin, outre l'intérest de Mademoiselle, j'y ay encore le mien, et vous voiez bien que la belle (5) dont est question avoit envie de faire ce qu'on appelle en méchant proverbe d'une pierre deux coups. Car enfin si Mademoiselle eut escrit de cette manière, on eut pris le courrier assurément et on n'eut pas douté que je n'eusse part à son envoy. Enffin nous avons là une bonne amie (6) qui veille sur nous quand nous dormons, et qui veille à nos intérests quand nous les nesgligeons. Vrayment voilà la plus digne histoire que cette dame ait encore fabriquée, et je vous trouve bien heureuse de l'avoir en vostre voisinage pour estre récréée de temps en temps de ses comédies. J'en sçay quelques-unes, et je voudrois fort que celuy (7) qui en est le principal subject en fut instruit, car enfin avec toutes ces tracasseries elle lui gaste ses affaires; car je sçay qu'il n'y a sorte de sotises qu'elle ne dise pour monstrer qu'elle en est la maîtresse. Ce sera une digne action que de la servir auprès de luy; mais il faudroit qu'il rompît avec elle sans esclaircissement. Je m'en vais me mettre en

trait que La Rochefoucauld a cru devoir oublier et que fournit Mademoiselle : « Mme de Châtillon, MM. de Nemours et de La Rochefoucauld, lesquels espéraient de grands avantages par un traité, la première cent mille écus, l'autre un gouvernement, et le dernier pareille somme, ne songeoient qu'à faire faire la paix à M. le Prince. » *Mémoires*, t. II, p. 129. — Nous avons trouvé entre les papiers de Lenet des lettres autographes de Mme de Châtillon à Lenet qu'elle l'avait supplié de brûler, et qui mettent à découvert ses intrigues et son caractère intéressé.

(1) Nous devons la communication de cette lettre autographe à la gracieuse obligeance de Mme la duchesse de Grammont.

(2) Dame d'honneur de Mlle de Montpensier, que celle-ci nous peint comme fort intrigante et s'entendant sous main avec le cardinal, tandis que son mari semblait être à M. le prince de Condé.

(3) Ce billet n'est plus.

(4) Sur l'intrigue à laquelle il est fait allusion, voyez les *Mémoires de Mademoiselle*, t. III, p. 22, 24, 25, 26.

(5) Une autre main, mais encore du XVIIe siècle, a mis cette note : « Mme de Châtillon. »

(6) Ce doit être Mme la princesse Palatine, qui ne manqua à aucun de ses amis, dans quelque parti qu'ils fussent, et se chargea des intérêts de Mme de Longueville auprès de la cour.

(7) La même main : « *M. le Prince.* »

prière pour soutenir par là ce que vous ferez. Je seray vostre sainte en cette entreprise, et ce sera moy qui demanderay la bénédiction de Dieu sur vos discours. Je serois ravie d'escrire (1), mais je n'oserois, car si le courrier estoit pris, M. de Longueville ne me le pardonneroit jamais. Mais faites mille complimens pour moy, sans me nommer, sy ce n'est du nom de son martyr; car enfin je le suis, le prince de Conty ayant dit à M. le cardinal que sy on me laisse retourner en Normandie, je m'y mettray à la teste des désordres que monsieur mon frère y soulevera. Enfin M. de Chenaille (2) sçait mes affaires comme moymesme, et comme le bon homme n'est pas mon confident, je voy bien qu'il en est instruit par une dame qui a part au secret du ministère par son galant nouveau, je veux dire par nostre assassinateur (3). Vrayment je suis estonnée de toutes ces friponneries-là; c'est le vray nom qu'on peut donner à un tel procédé. Vous pouvez m'escrire par la voie de la poste, et mettre au dessus de vos lettres : A monsieur Genin, à Moulins, et dedans : A madame de Longueville. Mais il faut un chiffre; j'en demande un (4). Vous vous en servirez affin qu'on se parle plus librement, et surtout des pauvres absents; c'est toute ma joie que de sçavoir un peu de leurs nouvelles, et de souffrir pour eux au moins, puisque je ne les puis servir. Faites ma cour auprès d'eux, je vous prie, mais ne me nommez pas dans toutes les lettres que par des noms de chiffres, si vous en savez. Mais sy le porteur des lettres est tel que vous dites, vous luy pouvez parler de moy et de mes sentiments nouveaux; qu'il n'en parle qu'à celuy qui les cause (5). J'en ai pour vous de fort tendres, n'en doutez point. Mandez-moy comment on vous peut escrire. »

Mme de Longueville resta dix mois à Moulins, au couvent des filles de Sainte-Marie. Peu à peu cette sainte demeure, la vie qu'on y menait, l'exemple et les conversations de sa tante, les lettres de ses bonnes amies les Carmélites de Paris, sans doute aussi les mauvaises nouvelles qui lui arrivaient de tous côtés, produisirent une impression de plus en plus vive sur son esprit, et le 2 août 1654, au milieu d'une lecture pieuse, elle reçut le coup décisif de la grace, et fut comme éclai-

(1) Évidemment à Condé, qui avait les armes à la main contre la cour, tandis que M. de Longueville avait fait la paix et voulait que sa femme se tînt tranquille et ne se compromît plus.

(2) Chenailles était président des trésoriers de France de Paris. Tallemant, t. III, p. 140, dit qu'il faisait le bel-esprit et le galant, ce qui s'accorde assez avec ce qu'insinue ici Mme de Longueville. Voyez aussi sur ce Chenailles et ses intrigues en faveur de Mme de Châtillon, dont il était le parent et l'ami, les *Mémoires de Mademoiselle*, t. III, p. 10-15.

(3) Quelle est cette dame, et quel est cet *assassinateur?*

(4) Mot difficile à lire, peut-être une abréviation convenue.

(5) Probablement le prince de Condé, à qui elle était alors entièrement revenue.

rée d'un rayon d'en haut. Elle-même avait raconté ce qu'elle ressentit en ce moment solennel dans un écrit qui a échappé à toutes nos recherches, mais qui a été sous les yeux de Villefore, et dont il donne ce précieux fragment : « Il se tira, dit-elle, comme un rideau devant les yeux de mon esprit. Tous les charmes de la vérité rassemblés sous un seul objet se présentèrent devant moi; la foi, qui avoit demeuré comme morte et ensevelie sous mes passions, se renouvela. Je me trouvai comme une personne qui, après un profond sommeil où elle a songé qu'elle étoit grande, heureuse, honorée, estimée de tout le monde, se réveille tout d'un coup, et se trouve chargée de chaînes, percée de plaies, abattue de langueur, et renfermée dans une prison obscure. » Villefore a pu polir et vraisemblablement affaiblir le style de ce morceau; mais, sauf quelques expressions, tout y appartient manifestement à Mme de Longueville. Vingt-trois ans plus tard, et peu de temps avant sa mort, écrivant à son confesseur, M. Marcel, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, elle lui rappelle ce grand jour du 2 août 1654 : « Je vous demande vos prières pour le 2 du mois qui vient. Demandez à Dieu qu'il ne me rende pas indigne de la grande grace qu'il m'a faite ce jour-là. Ces années-là me doivent être si précieuses, que je ne veux pas que vous en croyiez une de moins. Il y en aura donc vingt-trois dimanche. »

Le 2 août 1654, Mme de Longueville, née le 29 août 1619, avait trente-cinq ans, et elle devait être plus belle encore que ne la représente un peu plus tard le portrait de Mignard. C'est dire adieu bien jeune et bien belle à toutes les affections humaines. Cependant elle y renonça sans retour, et depuis ce moment je n'ai rencontré aucune lettre d'elle où soit le moindre regard vers le passé, sinon pour en gémir et en faire pénitence. Sa première démarche fut de se remettre entre les mains de son mari, dont elle était séparée depuis plusieurs années. Il vint la chercher lui-même à Moulins, et la mena dans son gouvernement de Normandie. Il se conduisit avec elle en honnête homme, et elle mit tous ses soins à le rendre heureux. A la fin de l'année 1654, nous la trouvons en Normandie auprès de M. de Longueville, rentrée sous la règle, bien décidée à ne s'en plus écarter, et ne demandant à Dieu que la paix, comme elle le dit elle-même dans cette lettre à Lenet :

« D'Aquigny, ce 3 septembre (1654). »

« Je vous suis trop obligée de continuer à vous intéresser comme vous faistes à ce qui me regarde. Je n'en douttois point, et sur ce fondement j'ay esté fort aysément persuadée que vous serais bien ayse de mon retour auprès de M. de Longueville, qui m'a receue avec des joies infinies. Il est icy présentement, et quand cela est, j'ay sy peu de temps à moy que je ne puis vous escrire amplement les particularités de mon

retour, qui sont touttes agréables et glorieuses, puisque je ne le dois qu'à M. de Longueville, et que jusqu'au bout tous mes ennemis s'y sont toujours oposés. La cour a témoigné beaucoup de considération pour moy en cette rencontre, et j'ay tout subjet d'estre satisfaitte en mes intérests personnels. Je ne demande plus rien à Dieu que la paix, et je vous demande à tous la continuation de vostre amitié et que vous ne doutiés point de la mienne.

« Mes complimens à M. de Marsin, je vous prie. »

Cette lettre met fin à nos citations et à cet article qui n'est lui-même, à vrai dire, qu'une longue citation. Ici finit la période agitée de la vie de Mme de Longueville et commence celle qu'occupent tout entière le devoir et le repentir. Nous laisserons Mme de Longueville sur le seuil de cette troisième et dernière époque. Disons seulement qu'elle y sera toujours elle-même, qu'elle y montrera sous une face nouvelle le même caractère, le même esprit, la même ame que nous avons tâché de peindre. Une fois qu'elle a consommé le grand sacrifice, le seul qui pût coûter à un cœur tel que le sien, elle ne songe plus qu'à son salut éternel. Si elle met d'abord dans ses sentimens nouveaux un peu de mesure, c'est pour complaire à son mari et remplir ses devoirs d'épouse avec d'autant plus d'exactitude qu'elle y a moins de goût et y trouve moins de bonheur. Aussitôt que M. de Longueville a fermé les yeux, maîtresse d'elle-même, elle se donne à Dieu sans réserve, et aussi extrême, aussi abandonnée dans la pénitence que dans la faction et dans l'amour, elle quitte le monde, elle va retrouver Mlle de Saugeon et Mlle Du Vigean aux Carmélites, elle entraîne Mlle de Vertus à Port-Royal; elle s'enfonce de jour en jour davantage dans les pratiques les plus austères; elle punit, elle afflige de toutes les manières, elle prend à tâche de dégrader ce corps jadis adoré, cette beauté qui l'a perdue; surtout elle humilie cette passion de l'éclat et de la gloire qui conduisit son frère à Rocroy et à Lens et qui la poussa elle-même à l'Hôtel-de-Ville de Paris, à Stenai et à Bordeaux; elle frappe à coups redoublés sur cette sensibilité qui la rendait si charmante; elle s'applique enfin à mourir à tout autre sentiment que la haine d'elle-même et la crainte des jugemens de Dieu. Mais, dans les mortifications les plus dures et jusque sous le cilice et les pointes de fer, elle garde les mêmes qualités et presque les mêmes défauts, le dévouement, la douceur, la délicatesse, la grace languissante qui s'ignore elle-même et que rien n'a pu détruire, avec la hauteur et en même temps la subtilité ingénieuse qu'elle tenait de sa nature, que toute son éducation avait cultivées, et que la sœur du grand Condé, l'écolière de Corneille et aussi de La Rochefoucauld, ne pouvait perdre qu'avec la vie.

V. Cousin.

VASILIKY

SOUVENIRS D'UNE CROISIÈRE DANS LES CYCLADES.

Pour les touristes de profession, un voyage en Grèce a d'ordinaire son programme tracé; la plupart séjournent de préférence sur les points célèbres, dans telle ville fameuse, et ne s'extasient qu'en face des monumens consacrés par une gloire séculaire. Je me trompe fort, ou parcourir ainsi le Levant, ce n'est le voir qu'à demi. L'aspirant de vaisseau que les hasards d'une campagne dans l'Archipel auront promené d'île en île, des côtes d'Europe aux rives d'Asie, en sait plus long sur l'Hellade que beaucoup de ces visiteurs, qui se conforment aux prescriptions d'un méthodique itinéraire. Les scènes que j'essaie de retracer montreront peut-être combien la vie de marin ajoute de charme et d'imprévu à l'existence du voyageur, et ce que les beaux sites de la Grèce gagnent à apparaître ainsi brusquement, un peu sans ordre, au milieu des naïves admirations de la jeunesse et du premier éveil de la pensée.

Peu de mois après la bataille de Navarin, la frégate *la Fleur de Lis*, où j'avais embarqué en qualité d'aspirant, quittait Toulon pour rallier l'escadre de M. l'amiral de Rigny dans les mers de la Grèce. Quelques jours s'étaient passés à peine, et nous étions en vue du Péloponèse. Devant nous s'étendaient les champs de la Messénie, bornés par le mont Ithome; dans le lointain fuyaient les côtes de la Laconie, la chaîne du Taygète et les blocs de rochers rouges que creuse l'Eurotas. Les calmes nous retinrent un moment entre les écueils du Ténare et l'île de Cythère, à l'entrée de l'Archipel. Un grain qui éclata de nuit

nous fit enfin doubler le cap Malée, si redouté des anciens, et nous atteignîmes bientôt Vourlah, l'antique Clazomènes, où nous trouvâmes l'amiral installé dans un des meilleurs mouillages de l'Asie Mineure.

Les touristes que le bateau à vapeur emporte d'Athènes vers Smyrne traversent la baie de Vourlah sans s'arrêter, et ne se doutent pas des richesses enfouies dans les montagnes qui la dominent. A Vourlah, ainsi que sur beaucoup d'autres points négligés de l'Ionie, se trouvent réunis à souhait ces étonnans contrastes de grandeurs évanouies et de magnificences naturelles, de ruines et de noms sonores qui font l'attrait particulier des pays orientaux. Malheureusement nous ne pouvions admirer qu'à la hâte les splendides paysages de Vourlah. L'amiral n'avait accordé à la frégate que trois jours de repos, et, ces trois jours écoulés, il fallut nous mettre en route pour Naxos, où les intérêts de religieux français établis dans cette île appelaient notre pavillon. A Naxos commençait vraiment notre campagne, et c'est là aussi que m'attendait une rencontre qui devait répandre une sorte de charme romanesque sur tous les incidens de mon premier voyage en Grèce.

I. — NAXOS.

L'Archipel grec est partagé en deux groupes : les Sporades, coteaux de verdure arrachés tout en fleurs des flancs de l'Ionie lors des ébranlemens qui précédèrent la formation du globe, et les Cyclades, stériles rochers détachés de l'aride continent d'Europe. Parmi ces dernières, deux îles ravissantes, Candie et Naxos, étalent seules à profusion le luxe d'une végétation inconnue aux rivages voisins. Seules fertiles entre des blocs nus, couvertes de lentisques, de fraisiers, de bois d'orangers et de citronniers, elles semblent deux Sporades capricieuses égarées loin de leurs sœurs d'Asie, et ne sachant plus retrouver leur route.

Naxos surtout, la Dyonisia chérie de Bacchus, Naxos surnommée *la Digne,* n'a rien à envier à ses rivales d'Orient. Sous nos tristes climats, sur nos côtes grisâtres que bat sans relâche l'Océan brumeux, dont les marées déposent, en se retirant, des vases infectes, on ne saurait concevoir l'enchantement de ces lieux privilégiés, où la mer, dans son repos comme dans ses fureurs, ne souille jamais ses bords, où la montagne, le rocher, la pierre la plus sèche, se colorent de mille teintes et palpitent sous la lumière. Là, le regard se perd dans des abîmes d'azur que l'ame voudrait franchir; le jour, d'une pureté inaltérable et rafraîchi par les brises marines, n'a pas les chaleurs écrasantes de nos heures d'été; la nuit n'est qu'un long crépuscule que n'épouvantent jamais ni bruits lugubres, ni ces pâles visions qui ont pris naissance dans l'horreur de nos ténèbres du Nord. Le calme, la beauté, la grace

plus séduisante encore, répandent sur l'ensemble ces frais épanouissemens, cet air de candide jeunesse dont le printemps nouveau-né enveloppe quelquefois nos campagnes. Ainsi s'offre Naxos. Ronde de forme, comparée souvent par les poètes à la coupe du buveur où pétille le jus de la grappe, le vin doré y coule à pleins bords; elle est entourée de vignes qui rampent en liberté, et mêlent aux branches et aux fruits des arbres leurs rameaux chargés de raisins. L'orange, la figue, la grenade, la poire, la pêche, l'abricot, l'olive, mûrissent dans les vallées de Melanez; le blé, l'orge, le coton, le lin, se cultivent dans les champs de Perato. Des forêts couronnent les montagnes de Zia et de Coronis, qui conservent encore le nom des nymphes nourrices du fils de Sémélé. Solitaire avec ses ombrages au milieu de ses mornes compagnes, Naxos est un de ces asiles faits exprès pour les cœurs blessés, pour les amours trahis, qui, sans l'avouer, se nourrissent toujours d'espoir, et se plaisent à prendre à témoin de leurs maux la belle nature, les astres rayonnans, l'écho infatigable et les flots grondeurs, moins tumultueux que leurs rêves. Aussi fut-ce certainement par un reste de pitié que Thésée choisit ce nid pour y abandonner Ariane. Si l'on s'en rapporte d'ailleurs à certaine tradition, la Crétoise méritait son sort, et Thésée ne fit que prévenir son infidélité, puisque le lendemain la fille de Pasiphaë suivit Bacchus, qui la ramassa sur sa route.

Outre ces fables du paganisme, des souvenirs historiques se conservent à Naxos, et semblent la suite de ces fictions. En 1207, trois ans après la prise de Constantinople par les croisés, au moment où des chevaliers français devenaient princes d'Achaïe, ducs d'Athènes et de Modon, Venise permit à ses sujets de conquérir à leur profit les îles des Cyclades, que la république avait reçues en lot dans le morcellement de l'empire grec. Marc Sanudo, rude batailleur qui revenait de la croisade, ruiné par le jeu et les courtisanes, rassembla ses compagnons de débauche, emprunta à des Juifs deux mauvaises galères, et, par une nuit de carnaval, partit du quai des Esclavons. Il débarqua à Naxos et s'en rendit maître *sans coup férir;* puis il bâtit le castel qui domine la ville et se créa de son chef *duc de l'Archipel*. Des cadets de la famille Grimaldi, acceptant des fiefs de Sanudo, l'aidèrent à défendre et à arrondir son domaine, sans s'oublier dans le partage. Ils élevèrent entre les murailles du château des manoirs crénelés pour la guerre; au fond des baies et des vallées, des villas à la mode italienne pour le plaisir. Les nouveaux maîtres menèrent long-temps joyeuse vie, le lieu y conviait, et, quant au pillage, ils avaient le choix entre les campagnes sarrasines et les possessions conservées par les Byzantins. Les Grimaldi oublièrent bientôt les lagunes et le Rialto dans leur repaire de Naxos, qui devint l'entrepôt des richesses, des captifs et des filles d'Orient. Toutefois, en souvenir de leur origine et pour établir une démarcation

entre les vassaux grecs et les seigneurs de pur sang latin, ils conservèrent l'habit vénitien, la soie et le manteau écourté, la toque de velours et le stylet. Pour leurs femmes, épouses ou concubines, Italiennes, Grecques et Arabes, chacune prit ce qui lui convint du costume des autres, et les Naxiennes inventèrent un vêtement provocateur, mélange des robes d'Europe et des voiles d'Asie. Durant plus de deux siècles, les patriciens de Naxos ne furent inquiétés par personne, et molestèrent impunément leurs voisins. A partir de l'année 1453, lorsque Mahomet II eut enfin anéanti ce misérable empire d'Orient, qui n'était plus composé que de Constantinople, espèce de club bavard, ergoteur, lâche et cruel, les descendans de Sanudo comprirent que la partie n'était plus égale; ils cessèrent leurs brigandages et se tinrent hors de la portée du lion. Cette sage conduite ne les sauva pas. A côté de l'altière noblesse conquérante vivait à Naxos une autre aristocratie, non moins fière de ses parchemins, et qui prétendait descendre des Paléologues. C'était l'aristocratie grecque. Les Latins avaient laissé les Grecs libres, se contentant de les expulser de la forteresse de l'île; mais le schisme qui divise les églises des deux nations, schisme que les Latins attribuaient à la vanité grecque, et dont les Grecs accusaient l'ambition de Rome, devint l'obstacle insurmontable contre lequel se brisa toute tentative de fusion des races. Les Grecs, froissés par le dédain des vainqueurs pour leurs habitudes et leurs prétentions à la science théologique et littéraire, attendirent en silence et sous les dehors d'une humble soumission l'heure de secouer le joug. La chute de leur patrie satisfit en ce point leurs rancunes. Préférant dès-lors le muphti au pape, aimant mieux obéir à des ennemis déclarés qu'à des frères dissidens, ils députèrent leur évêque au sultan. Les Turcs, reçus dans l'île, y établirent un pacha, qui permit aux habitans de se gouverner à leur fantaisie. Chaque peuple garda la position acquise : les Grimaldi continuèrent à dire la messe en latin, narguant les *papas* et les caloyers; les Paléologues chantèrent plus haut que jamais l'office en grec, s'intitulant à leur aise les *premiers-nés de l'église* et les *pédagogues du monde*. Les deux races rivales vécurent ainsi l'une près de l'autre, contenues par la pipe du pacha, que celui-ci étendait pacifiquement entre elles dans les circonstances difficiles. Les troubles de Morée ne changèrent rien à la situation. Le pacha retourna à Constantinople. Grecs et Latins firent le commerce et la course, attendant que les succès ou les revers de la cause hellénique rendissent à Naxos, soit le croissant, soit un gouvernement national.

Ainsi qu'à Rhodes, lorsqu'on pénètre dans la ville de Naxos ou dans l'intérieur des terres, l'on est étonné de rencontrer des constructions dont l'architecture vous rejette en plein moyen-âge; mais à Naxos l'élégance italienne a déjà corrigé le dessin, arrondi les formes, et les

habitations, quoique nous ramenant à cinq cents ans en arrière, signalent le goût d'un peuple plus avancé en civilisation que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ces maisons à ogives, aux portes cintrées, sont meublées de bahuts en chêne, de lits à colonnes, de siéges sculptés; les glaces, les miroirs, les pendeloques de Venise ornent les appartemens et les poutres; les verreries, la poterie italienne du XIVe siècle, garnissent les gradins des buffets. Une rampe étroite et raide conduit du rivage au rocher sur lequel la ville est bâtie. Quand on a parcouru le dédale de rues sombres et tortueuses qui contournent le pâté de la citadelle gothique, et que du parapet l'on aperçoit à la plage les colonnes du temple de Bacchus, le contraste est saisissant; ces ruines de l'art grec, ces décombres des temps féodaux confondus dans le même éboulement et contemplés par un homme de notre âge, donnent à l'ame une leçon directe, un avertissement bien autrement sévère que toutes les phrases philosophiques des livres. Là encore, comme partout dans ces contrées, le voyageur rencontre avec émotion des restes du puissant établissement de la France en Orient. Cette fois, ce n'est ni un comptoir pour le commerce, ni quelque vieille tourelle de guerre, mais un édifice religieux qui rendit des services plus durables et plus sûrs à la mère-patrie. Nous voulons parler du collége fondé à Naxos par les jésuites, dont les bâtimens servent actuellement d'asile aux lazaristes. Dans ces grandes salles vides, sur ce préau désert, dans la chapelle avec ses fleurs de lis, devant les écussons aux devises françaises, on se souvient amèrement de la haute position que la France, grace à ses missionnaires, avait acquise dans le Levant avant la révolution.

Quand nous eûmes, durant huit jours, parcouru Naxos en tous sens, visité ses manoirs et ses jardins, gravi ses montagnes et chassé dans ses plaines, nous commençâmes à soupirer après le départ. Ne sachant plus où aller et le séjour de la frégate se prolongeant, nous prîmes l'habitude de nous rendre à une demi-lieue de la ville, dans une maison occupée par un Maltais. Cet homme, à notre arrivée, avait établi une mauvaise auberge où nous trouvions des limonades, du vin, du café, des pipes et du tabac parfumé. La situation de cette échoppe nous plut; placée auprès des ruines d'un castel, au bord de la mer, à l'issue d'un ravin boisé, elle servit de rendez-vous aux chasseurs, aux touristes et aux collectionneurs, qui venaient y attendre les canots de *la Fleur de Lis*. De la terrasse, nous assistions en fumant à l'arrivage ou au départ des sacolèves qui allaient d'une île à l'autre faire l'échange des denrées. Les femmes, les enfans embarquaient avec les hommes armés jusqu'aux dents; des galettes, des fruits, des oignons, des figues, des raisins secs, deux ou trois barils d'eau, composaient la cargaison, et la barque poussait au large. Ces gens, qui appareillaient presque

toujours à vide et revenaient chargés, nous paraissaient, il est vrai, de singuliers négocians; les allées et venues des équipages chez le Maltais nous donnaient bien quelquefois à penser, mais en définitive personne ne se plaignait, et notre mission avait un autre but que de veiller à la police des environs.

Un jour, un aspirant mangea à l'auberge du miel du mont Hymette que le Maltais venait de recevoir : il fit grand bruit de sa trouvaille, d'autres voulurent en goûter; le miel était exquis, et bientôt il devint de mode à bord d'aller chez le Maltais se faire servir sous une treille, par une maritorne aux grosses mains, une assiette de miel. Nous venions tous ensemble à la même heure; l'hôte sortait aussitôt et nous rapportait une assiette de miel qu'il avait dû remplir dans un magasin éloigné, car son absence se prolongeait toujours plusieurs minutes.

Une après-midi, au retour d'une chasse et pressé de me rafraîchir, je me dirigeai vers la masure avant l'heure habituelle. L'hôte était absent, et la servante seule filait sur la porte. A ma vue, elle arrêta son rouet et me demanda par signes ce que je désirais. Je lui répondis par signes aussi d'aller quérir une portion de miel. Elle sortit, et je m'assis à une table pour préparer d'avance la somme de paras qui composait mon écot. Tout le monde sait que le *para* est une monnaie turque si mince et si légère, que le moindre souffle l'emporte. Les Orientaux, les Juifs, la comptent avec une rapidité surprenante; mais l'opération est plus difficile pour l'Européen, qui ne s'en tire qu'en se mouillant le doigt et en saisissant une à une ces pièces, ainsi qu'un pain à cacheter, dont elles ont l'épaisseur et le poids. J'étais absorbé dans mon calcul; je crus entendre des chuchotemens derrière la porte; je n'y fis pas attention et m'acharnai à rassembler mes maudits paras. Alors je vis une assiette de miel que deux petites mains blanches, mignonnes, aux doigts fins et roses, glissaient en tremblant sous mon nez. D'abord, sans savoir pourquoi, je saisis une de ces jolies mains en levant la tête, et j'eus un éblouissement. Une jeune beauté *semblable à une immortelle* se tenait interdite devant moi. C'était vraiment une créature enchanteresse. Vêtue d'une pelisse garnie de fourrures, serrée par un châle autour de la taille, la gorge libre sous sa tunique entr'ouverte, une étoffe de pourpre sur le front en guise de turban, son cou de cygne inondé de nattes brunes remplies de sequins d'or, les pieds nus dans des pantoufles de fée, elle possédait ce genre d'attraits que l'on ne rencontre qu'en Grèce et plus particulièrement dans les îles : une chevelure d'un noir d'ébène et des yeux bleus, fendus, limpides, à fleur de tête, ombragés de longs cils, ces yeux de génisse avec lesquels le divin rapsode dépeint l'altière Junon. Je ne pus parler, mais mon ame, exaltée par la poésie d'Homère, murmura les supplications d'Ulysse à Nausicaa : « Je me jette à tes pieds si tu es une divinité de

l'Olympe. Si tu habites le terrestre séjour, ô heureux et trois fois heureux ton père et ta mère! mille fois plus heureux celui qui, au prix de tout son bien, obtiendra que sa main soit unie à la tienne! »

Sans doute mon regard exprima cette pensée, car l'inconnue, confuse, posant l'assiette avec précipitation, fit de timides efforts pour retirer le bras que je tenais captif. Je ne lâchai pas; la maritorne qui guettait près de la cour, et dont la mine tantôt joyeuse, tantôt inquiète, paraissait jouir de ma stupéfaction et craindre une surprise du dehors, adressa une phrase rapide à sa compagne. Celle-ci prit courage, et, plus rouge qu'une grenade mûre, elle me dit ce seul mot: *Vasiliky!* qu'elle accentua de façon à me convaincre qu'il signifiait plus qu'il n'était gros. Je répétai tout haut: *Vasiliky*, cherchant en l'air le don des langues; puis elle me montra le ciel, le soleil, l'horizon, la mer, la frégate, que sais-je? toute la nature, — imita le geste du rameur qui fend l'onde avec l'aviron, et prononça d'autres paroles aussi incompréhensibles que la première. J'étais désolé de ne pas savoir le grec; j'essayai du français. A son tour, je la vis désappointée; elle ne répondit rien, et son visage s'assombrit. A bout de moyens, je l'attirai en souriant sur mon banc; mais elle résista et voulut une seconde fois dégager sa main des miennes. Je serrai plus fort; aussitôt elle courba la tête, l'animation de ses joues disparut, et la servante, à qui ce manége n'avait pas échappé, m'interpella avec fureur. Mon jeune cœur se soulevant comme la houle d'orage, j'approchai de mes lèvres la petite main et y imprimai un baiser. La pauvre fille se redressa indignée, une vive rougeur couvrit sa figure, un cri sortit de sa poitrine, et, me lançant un coup d'œil dédaigneux, elle gagna la porte à pas lents et comme à regret. Je poussai la table sans intention précise et fis un mouvement en avant. L'inconnue se retourna au bruit, me vit marcher, crut que je la poursuivais et se sauva vers les ruines, tandis que la servante cherchait à me barrer le passage. Sans m'inquiéter des cris de la maritorne, j'escaladai les pierres renversées, et je m'enfonçai dans une galerie obscure où s'engouffraient le vent de mer et la plainte des vagues; je rattrapai la fugitive au moment où elle ouvrait une porte à l'extrémité du corridor. Ainsi que Cendrillon, elle avait perdu une pantoufle dans sa course précipitée; je la lui tendis. Sa frayeur était si grande, qu'elle se méprit à mon geste et me repoussa, mais sans colère. L'irritation avait fait place à une douleur muette et résignée qui implorait ma pitié. Son désordre, son front chargé d'ennuis, l'affaissement de son corps dans une pose suppliante, me firent honte d'être la cause du chagrin, du premier chagrin peut-être d'une si charmante enfant. J'allais m'excuser; elle me prévint, posa son doigt sur sa bouche en signe de silence et d'avertissement, puis ouvrit résolûment la porte.

Je la suivis dans une salle où elle entra et restai aussitôt immobile, hésitant sur le seuil, devant le tableau qui s'offrit à moi. Au bord d'une table, un homme était assis sur une outre en peau de chèvre encore garnie de ses poils rougeâtres; des flancs pressés de l'outre découlait un rayon de miel qu'un garçon à genoux recevait dans une assiette; un troisième s'apprêtait à fermer l'orifice au moyen d'une courroie dont il tenait les deux bouts. Près de la fenêtre donnant sur la mer, cinq joueurs étendus autour d'un caban jouaient aux dés. Ces personnages à figure rébarbative, aux épaisses moustaches, au nez aquilin, portaient le costume hellénique : la fustanelle blanche, la veste et les guêtres brodées, la calotte rouge et la ceinture bourrée de pistolets et de poignards. Contre la muraille étaient appuyés des sabres, des tromblons, des fusils échancrés à la crosse, des haches d'abordage; dans un coin, des mâts, des voiles enverguées, un gouvernail de barque; enfin plusieurs assiettes remplies de miel et alignées sur une planche attendaient visiblement la venue des pratiques de l'auberge. Ma brusque entrée, une babouche à la main, à la piste d'une femme, ne produisit aucun trouble apparent; nul ne bougea, et je me vis, au milieu d'un silence assez embarrassant, le point de mire de tous les regards interrogateurs. L'inconnue s'assit sur un coffre en cachant du mieux qu'elle put son pied nu sous sa tunique. Ses traits avaient repris l'impassibilité d'une statue, et un certain ton impérieux se trahit dans le timbre de sa voix quand la première elle adressa la parole en grec, en turc ou en arabe à l'homme accroupi sur l'outre. Celui-ci accueillit favorablement ce que je supposais être des explications, et de nouveau j'eus à essuyer le feu des regards qui s'étaient un instant dirigés du côté de la belle enfant. Ma position devint insoutenable, et, pour me donner une attitude, je m'approchai de l'outre; puis, plaçant mon doigt sous le filet de miel qui filtrait, je le goûtai après en avoir respiré l'odeur. *Bono!* dis-je ensuite en amateur satisfait; — *bono*, répondit laconiquement le drôle qui, perché sur la table, paraissait le chef de la troupe. Il se tut; je toussai, ne sachant plus que faire. J'avais la conviction intime que ma tournure était celle d'un sot; il fallait cependant trouver une transition plus ou moins naturelle entre ma venue et ma sortie. Quitter ainsi la place où j'étais entré tambour battant me semblait une démarche ridicule, et, qui pis est, une lâcheté, quoique je n'eusse pas précisément l'idée qu'un danger me menaçait. Une rage sourde grondait dans mon cœur; la maligne joie qui perçait dans la contenance hypocrite de celle qui m'avait conduit au piége, l'honneur de l'uniforme et de mon pavillon exigeaient que je ne battisse pas piteusement en retraite. Cependant personne ne disait mot; j'allais indubitablement commettre quelque folie, quand je me souvins de la sandale que j'avais en ma possession. Je pris bravement mon parti,

marchai droit au coffre, et, m'agenouillant vis-à-vis de la moqueuse, je lui tendis la babouche perdue, qu'elle accepta en se couvrant le front de la main, comme révoltée de mon audace; puis je sortis, fort mécontent de moi.

De retour à bord, durant le quart de huit heures à minuit, j'eus le temps de songer à mon aventure. En un point, je l'envisageais trop à mon avantage pour oser la confier à d'autres, et cependant j'avais beau m'interroger, la démarche de cette femme ne me semblait pas moins inexplicable. Ce mot *Vasiliky* me revenait surtout à la mémoire; il étincelait parmi les étoiles, je l'entendais bruire dans le sifflement des manœuvres. Puisque l'étrangère n'avait prononcé que celui-là, c'est qu'à lui tout seul il était la clé du mystère comme le *sézame* d'*Ali-Baba*. En vain je passais en revue les quelques mots grecs qui étaient restés dans ma mémoire depuis le collége, je n'y trouvai rien qui pût m'expliquer ces quatre syllabes *Va-si-li-ky*. La nuit était avancée, quand le commissaire du bâtiment monta sur le pont pour fumer une cigarette. Le comptable jouissait au poste des aspirans de la réputation d'un très fort politique et d'un *cicerone* accompli dans ce pays d'Orient, où il avait fait plusieurs campagnes. Incompris des officiers, cet excellent homme honorait les élèves d'une indulgente familiarité. Ceux-ci, tenus à distance du commandant et de l'état-major, écoutaient le commissaire d'autant plus volontiers, qu'ils attrapaient dans ses conversations quelques bribes des nouvelles et des causeries diplomatiques du gaillard d'arrière. Je résolus donc de consulter l'oracle, mais avec finesse et sans lui laisser rien soupçonner. Je lui présentai du feu pour allumer sa cigarette, et je lui demandai d'un ton indifférent s'il n'avait pas oublié le grec.

— Non certainement, répondit-il, et il me récita avec volubilité, pour me convaincre, quelques vers des *Racines* de Port-Royal.

— Oh! oh! commissaire, interrompis-je, ce n'est pas de ce grec-là que j'ai besoin, mais du patois de la Grèce moderne : vous l'entendez, si je ne me trompe?

— Un vieux marsouin comme moi, qui trotte depuis vingt ans, finit toujours par voir, entendre et savoir. J'ai appris l'espagnol en trois mois; à la vérité, il est plus facile que le grec : il ne m'a pas fallu moins d'un an pour venir à bout de ce dernier idiome.

— Vous me direz donc ce que veut dire *Vasiliky?* J'ai entendu un pêcheur insister sur ce mot.

— *Vasiliky?* un pêcheur, dites-vous?... *Vasiliky* est le nom d'un engin de pêche, le filet, si j'ai bonne mémoire.

— Un engin de pêche, un filet! pensai-je. Que diable cette femme, avec sa robe de soie, ses cheveux perlés, ses babouches roses et ses mains blanches, voulait-elle faire d'un filet?

En ce moment, le pilotin piqua à la cloche les huit coups de minuit, et le commissaire me souhaita le bonsoir. Le lendemain matin, je réfléchis que notre pilote grec devait savoir sa langue, et je l'interrogeai sur la signification du mot *Vasiliky*. Il répondit que c'était le nom de la favorite du fameux Ali, pacha de Janina. Après l'inspection, le commissaire vint à moi.

— Je me suis trompé hier, me dit-il; *Vasiliky* est le nom de la favorite du fameux Ali, pacha de Janina.

Je me doutais que le commissaire avait eu recours, ainsi que moi, à la science du pilote; mais cette nouvelle explication ne m'en apprenait pas davantage. Dès que je pus descendre, je courus à l'auberge : je n'y trouvai personne. J'appelai, je parcourus les ruines, la galerie, les chambres : la maison était vide. Les jours suivans, même silence : aucun des hôtes ne parut au logis, et je finis par douter moi-même de ce que j'avais vu, et par croire que l'esprit de l'homme rêve éveillé aussi bien qu'endormi.

Sur ces entrefaites, *la Fleur de Lis*, dont la mission à Naxos était terminée, rejoignit l'amiral aux îles d'Ourlac; d'autres soins chassèrent ces idées, et l'annonce d'une expédition prochaine en Morée, les exercices auxquels les équipages étaient astreints, reportèrent mes pensées vers les coups de fusil que chacun s'apprêta à tirer de son mieux.

II. — TCHESMÉ. — CHIO.

Un soir, le commandant, qui était allé dîner chez l'amiral, échangea en rentrant à bord deux mots avec le lieutenant; celui-ci se tourna vers l'officier de quart, qui demanda le capitaine d'armes. Ordre fut donné de battre le branle-bas. Les roulemens du tambour réveillèrent les matelots. Que se passait-il donc? On parlait d'une entreprise audacieuse, d'un coup de main tenté par des pirates. Bientôt on commanda l'appareillage; nous partîmes, et le jour suivant *la Fleur de Lis* atteignit le mouillage de Tchesmé, sur la côte d'Asie. Dès que l'ancre fut tombée, un officier reçut l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain pour aller remplir une mission auprès du gouverneur de Chio.

Le commandant de la frégate avait prévenu les officiers qu'il leur laissait vingt-quatre heures pour visiter la côte d'Asie. Une excursion aux environs de Tchesmé fut bien vite organisée. Le fils d'un vieux Juif, qui s'était glissé à notre bord dès l'arrivée, avec des flacons d'eau de senteur, des pipes, des bouts d'ambre, des étoffes de Brousse et des légumes frais, nous servit de guide. Arrivés à terre, nous montâmes de bons chevaux, et Ruben enfourcha modestement un âne qu'il fallut rouer de coups pour le décider à prendre le pas. Nous fûmes bientôt à Tchesmé. Construite en bois, perchée sur une hau-

teur avec un excellent port dont elle ne se sert pas, cette ville sans mouvement est la cité musulmane par excellence. Il n'y a rien à y voir, et pourtant on ne se lasse pas de regarder les boutiques avec leurs marchands rêvant sur des nattes la pipe aux lèvres, les bazars d'où s'exhale une odeur d'encens, la file de chameaux balançant leur long cou, le santon vénéré accroupi au centre du carrefour, et le majestueux cadi traînant son ventre, sa robe et ses babouches. Durant le trajet dans la ville, notre guide israélite se montra réservé et se tint à distance de notre bruyante cavalcade; mais à peine fûmes-nous sortis par une porte conduisant au port, qu'il se rapprocha familièrement. Sur la grève, il nous fit remarquer de gros canons de bronze rongés par la mer. Ces canons proviennent de la flotte mahométane détruite à Tchesmé dans la guerre de 1770 par les Orloff et l'Anglais Elphinston. A cette bataille, bon nombre de vaisseaux ottomans, ne sachant plus où donner de la tête, prirent, selon leur habitude, le parti de sauter en l'air; les canons furent lancés de tous côtés, quelques-uns sur la plage, où ils sont encore sans que personne songe à les ramasser.

Quand nous eûmes quitté la grève, Ruben nous fit tourner entre des clôtures de jardins, et s'arrêta près d'une porte en donnant un signal. Un guichet fut alors poussé avec précaution, et une vieille à face ridée, aux dents aiguës, à la prunelle de chat, nous fit subir un examen rapide; la porte s'ouvrit, et laissa voir un jardin de roses, d'orangers et de citronniers. Du milieu des fleurs, une belle fille brune, couverte de satin et de breloques, nous lança un coup d'œil curieux, et s'enfuit précipitamment aux cris aigres de la matrone, qui reparut conduisant un cheval dont les crins négligés, les harnais en cordes, excitèrent nos railleries. Le Juif descendit de sa monture et sauta lestement en selle, tandis que l'âne sournoisement et au trot enfilait la porte.

Une fois à cheval, le Juif ne nous parut plus le même homme. Il se tenait droit et le port assuré. Nous indiquant du doigt de poudreuses montagnes qui barraient au loin un désert coupé de marécages, de bruyères fleuries et de joncs frémissans, il partit comme une flèche. Nous vîmes sa tunique bleue, son noir turban, tantôt se perdre dans les hautes herbes, dans les sables mouvans, tantôt escalader les dunes ou rouler sans broncher au plus fort des descentes. Notre poursuite fut obstinée, mais nous n'aurions pas atteint Ruben, s'il ne nous avait attendus. Un éclair d'indépendance, une expression altière, animèrent ce masque sordide, lorsqu'il nous aperçut admirant son cheval, dont la peau était aussi lisse, les naseaux aussi nets que s'il sortait du pâturage. Des voyageurs qui survinrent rendirent le pauvre homme à son rôle : le feu de son visage s'éteignit, ses épaules s'humilièrent, le cou s'allongea; il n'y eut pas jusqu'au cheval qui, *semblant se con-*

former à ses tristes pensées, ne prît pour la circonstance l'allure d'une bourrique. Les Juifs, en Orient, changent ainsi d'attitude suivant le lieu où ils passent et les hommes qu'ils rencontrent. Dans les rues de Tchesmé, Ruben n'était qu'un pauvre mendiant accroupi sur un âne; hors de la ville, c'était un intrépide et brillant cavalier rendu, comme par miracle, à l'ancien orgueil de sa race.

Au bout de la plaine qui avoisine Tchesmé, nous trouvâmes les hauteurs que nous nous proposions de visiter. En Orient, il faut se résigner à gravir sans cesse. Les montagnes renferment les villages et les cultures; sur les pics se déploie souverainement et sans obstacles ce que l'on veut toujours voir : les cieux, la mer et les îles. Les chevaux, après avoir suivi pendant plusieurs heures une pente escarpée, se précipitèrent au galop à travers un défilé, et nous portèrent comme une trombe au fond d'un ravin où se trouvaient prodiguées toutes les richesses de végétation que livre une terre échauffée par un brûlant soleil et rafraîchie d'eaux vives. Nous suivîmes les détours de cette gorge, qui se divisait entre les escarpemens des rochers ainsi que les galeries d'une mine. Dans l'angle le plus sauvage, Ruben nous montra une caverne dont un amas de pierres taillées et de marbres épars obstruait l'ouverture. Qu'étaient ces ruines? *Paolo! Paolo! Ephesia!* hurlait le Juif, et il étendait ses bras vers l'antre et du côté de la route d'Éphèse. Ce fut un trait de lumière. — Saint Paul! dit l'un de nous qui se souvint dans son enfance d'avoir psalmodié près de sa mère les épîtres de l'apôtre aux Éphésiens. — *Si, si*, s'écria le guide, *Paolo! Ephesia!* Nous comprîmes enfin que nous étions devant un monument du christianisme à sa naissance. Ce trou, l'une des cachettes où le fougueux Saul, contraint de fuir Éphèse, entrait en grondant, avait été plus tard érigé en chapelle. Quelles mains ont renversé le portail? On ne le sait; les parois du roc sous la voûte duquel germa l'idée de sacrifice et de charité qui allait régénérer le monde ont seules résisté aux efforts du temps et à ceux de l'homme, plus destructeur encore.

Au retour, le Juif nous engagea dans un sentier rocailleux qui aboutissait, après une pénible montée, à une esplanade suspendue sur les flots. Le premier qui atteignit le sommet poussa un cri d'admiration : Chio, la patrie d'Homère, le détroit parsemé d'îlots, les cimes du Karabournou, Tchesmé et ses plaines cultivées enceintes par les monts d'Ourlac, les Sporades alignées devant le rivage d'Asie, Samos où naquit Pythagore et qui récolte le malvoisie, Pathmos, le théâtre de l'horrible vision de l'Apocalypse, Leros, Calymnie, Cos, séjour d'Hippocrate; enfin vers le sud, par-delà des vallées verdoyantes arrosées par le Caystre, les campagnes d'Éphèse et les ruines délaissées sur le sable : tel était le coup d'œil. Partout dans le Levant il s'en présente de semblables qui paient pour le reste de vos jours les fatigues et les privations du voyage. L'Orient en effet est l'unique contrée de la terre qui

satisfasse, aussi complétement qu'il est donné aux objets matériels de le faire, les insatiables aspirations de l'ame vers l'idéal. Sur cette terre déjà si belle par elle-même, le voyageur rencontre à chaque pas une source inépuisable d'enthousiasme. En Grèce, en Asie, en Syrie, en Palestine, il ne reste pas long-temps seul. Un invisible compagnon chemine bientôt côte à côte qui, comme l'antique rapsode, sème la route de fragmens de poèmes, de chansons et de ballades, répond aux questions et raconte à la table hospitalière quelque immortelle légende de gloire ou de douleur. Jamais d'ailleurs, en Orient, la méditation n'est troublée par les objets extérieurs, par ce tourbillon d'affaires et cette multiplicité de détails qui sont le propre de la vie européenne. Les habitudes calmes des populations, l'isolement des familles qui, dans leur pose nonchalante sous les hangars de maisons délabrées, ressemblent à des hôtes campés pour la halte à l'abri d'un caravansérail, l'absence complète de fabriques, de machines, de chariots et de voitures, tout sert à l'illusion, et si par hasard l'on se souvient que des étrangers occupent cette terre, c'est sans impatience, sans être froissé par ces violens contrastes des mœurs anciennes avec le prosaïsme des mœurs actuelles, dont l'entrain fatigant importune partout ailleurs.

Nous ralliâmes le bord au milieu de la nuit; j'étais harassé; de plus, j'étais de corvée pour le lendemain matin : c'était à mon tour d'aller aux approvisionnemens, de faire, en termes de matelot, ce qu'on appelle la *poste aux choux*. Je gagnai donc lestement mon hamac. Pendant que j'en dénouais les garcettes, l'aspirant de quart m'apprit que l'officier expédié à Chio était de retour, et que le commandant, après avoir ouï son rapport, avait ordonné de tenir son canot armé à la pointe du jour.

— Et où va le commandant? demanda le commissaire, qui, rentré avec nous, descendait dans sa chambre.

— Je l'ignore, répondit l'élève.

— Il y a quelque anguille sous roche, observa le comptable.

Pour moi, préférant le sommeil aux ingénieux commentaires des deux diplomates, je me hissai sur mon matelas. Je commençais à m'endormir, quand un pilotin me secouant me cria : Vous êtes de corvée; il est quatre heures, le commandant vous attend. — Je montai sur le pont, tenant mes hardes en paquet. — Tu es éreinté, me souffla à l'oreille l'aspirant qui m'avait annoncé le départ du commandant, cède-moi ta corvée, elle est de longueur. — Où allons-nous donc? — A Chio; tu en as jusqu'à demain. — Ma foi, Chio vaut bien une courbature; je dormirai à la belle étoile. — Et j'embarquai.

Ainsi vit le marin; son métier lui a fait contracter les habitudes du chameau. Tel que ce prudent voyageur du désert qui, après ses haltes arides, s'il flaire un puits, songeant aux journées sans eaux, aux privations prochaines, s'abreuve pour hier, pour aujourd'hui et pour demain, — tel le navigateur errant au milieu des solitudes de l'océan

où les journées de fête sont si rares, dès qu'il rencontre une source de plaisir, y puise à longs traits. Plus tard, aux heures mélancoliques, il ouvrira le trésor de tendres pensées, d'heureuses émotions qu'il garde dans son cœur. Qui n'a aperçu ces figures pensives aux sabords des vaisseaux? C'est le marin au repos qui se recueille et se souvient.

Le commissaire nous accompagnait sous prétexte de se procurer au bazar de Chio des pastilles et des colliers promis aux belles dames de la Provence, en réalité afin d'étudier de plus près les démarches du commandant. Le secret gardé sur la mission de *la Fleur de Lis* donnait la fièvre au comptable, qui depuis le départ avait mis en jeu toutes ses batteries pour provoquer les confidences : évolutions autour des chefs, causeries insinuantes avec l'officier des montres et avec le pilote, échec et mat accepté sans conteste à la partie du lieutenant; mais, soit que chacun se tînt sur ses gardes ou n'en sût pas plus que lui, il n'apprit rien. Ayant vidé son sac de ruses, il espéra que, s'il s'attachait aux pas du commandant, le hasard, ce dieu des joueurs obstinés, lui livrerait enfin quelque indice sur lequel il pourrait baser ses conjectures. Nous mîmes à la voile; les embruns des vagues, l'air matinal, me réveillèrent, et, après une traversée de trois heures, l'embarcation entra dans le port de Chio.

Le consul de France nous reçut au débarcadère. Le commandant m'engagea à l'escorter, et, s'adressant au commissaire, il lui montra le quai encombré de marchands : — A votre aise, lui dit-il, et bonne chance! Vous êtes libre jusqu'au coucher du soleil. — Le commissaire, rouge comme la pleine lune au sortir de l'onde, salua en silence, mordit sa lèvre, et, accostant un vendeur de citrouilles, parut fort occupé d'emplettes. Bientôt je le vis s'éloigner, puis s'engager derrière nous dans la voie que j'avais prise avec le commandant. Le consul nous conduisait chez le pacha. Durant le trajet, il nous fallut repousser une nuée de vendeurs juifs, grecs, qui obstruaient le passage; la canne d'un *cavas* vint à notre aide et nous fraya un sillon jusqu'au logis du gouverneur. Nous montâmes les marches usées d'une galerie; le consul fit signe à un factionnaire assis devant une porte les pieds dans ses mains, qui nous introduisit dans un divan dont la saillie vitrée avançait sur le port. Le pacha se leva de ses coussins pour nous faire honneur : c'était un jeune homme d'une figure douce et enfantine; ses moustaches pointaient à peine; ses mouvemens mesurés, ses paroles brèves affectaient le calme de la vieillesse. Des conseillers à barbe blanche, un secrétaire, l'écritoire de métal à la ceinture, se tenaient debout, les mains dans les manches de leur pelisse. Nous nous assîmes sur le canapé. Après le café, des pipes nous furent offertes, et l'entretien commença. Quoique j'eusse grande envie d'écouter, je m'étais placé à l'écart par discrétion, et les bruits du quai, le clapotement des flots, qui remplissaient la salle, m'empêchèrent d'entendre. Je saisis cependant un nom d'homme, Dé-

métrius, souvent prononcé, et je crus comprendre que la fille de ce Démétrius avait été enlevée de Chio par des pirates.

— J'irai chez Dimitri, dit enfin le commandant; il me donnera les renseignemens qui me manquent, et ma visite lui prouvera l'intérêt que l'amiral prend à son malheur.

Le pacha fit un signe d'acquiescement, et ajouta quelques paroles que le trucheman traduisit ainsi : « La demeure du raya Dimitri est éloignée, sa hautesse verra avec plaisir les Francs se servir de ses chevaux. » Le commandant ayant accepté l'offre, le secrétaire sortit et revint bientôt nous avertir que nos montures étaient prêtes. Nous descendîmes : trois fiers chevaux piaffaient dans la cour, chacun de nous se hissa sur le sien; un cavalier de la garde du pacha prit la tête, et la ville fut traversée au galop. Sur un signe du guide, les Juifs se collaient aux murailles, les âniers rangeaient leurs bourriques, les Turcs cédaient poliment le pas, et en quelques minutes nous avions atteint la campagne.

L'aspect de l'île témoignait tristement des rudes épreuves qu'elle avait traversées durant la guerre de l'indépendance : partout des vergers ravagés, des propriétés dévastées, des pavillons détruits par le feu ou la pioche; le long de la route, les ruines succédaient aux ruines; les enclos, les barrières, les murs s'écroulaient; des bouquets d'arbres, des bois d'oliviers avaient été coupés au pied, des forêts entières sciées au milieu du tronc; de tous cotés, les traces de l'incendie, l'empreinte de la violence; les toitures des maisons, les terrasses des jardins effondrées; les portes, les châssis, les volets pendant aux gonds; les digues, les aqueducs rompus; les eaux épanchées au hasard; pas un travailleur, nul habitant : c'était le chaos, une désolation sans nom. Et cependant, malgré cet effroyable bouleversement, Chio méritait toujours l'épithète de *fortunée* que lui a léguée le poète. La rage de ses bourreaux n'avait pu lui enlever ce qui, dans ce pays, rend encore belle, entre toutes, la terre dépouillée : la grace de la forme, la suavité des contours, l'exquise proportion des lignes environnantes, et la lumière qui épanouit la physionomie générale, ainsi que le sourire éclaire un charmant visage. Déjà, du reste, la nature reprenait partout ses droits. Chio n'est qu'une immense montagne, qui, vue de loin, présente un bloc arrondi, dont les falaises tombent à pic dans la mer; mais, lorsque l'on foule le sol, l'aspect change : le mur de rochers, fendu par les convulsions volcaniques qui ont fracassé toute cette côte, renferme dans chaque crevasse une vallée; là, sous les ombres qui tombent des montagnes, la fécondité inépuisable de la terre avait déjà recouvert la trace des pas du barbare. Les rameaux, les arbustes, les plantations épargnées, la vigne nouvelle, les moissons poussaient à l'envi; des canaux restaurés couraient dans les prairies, et des maisons neuves apparaissaient au détour des sentiers.

Nous trottions depuis quelque temps sur une rampe qui côtoyait un ravin débouchant dans la mer, quand nous parvînmes à une descente ou plutôt à un escalier de roches.

— Voilà la maison de Dimitri, dit le consul. — Je vis à quatre cents pieds de profondeur un jardin, une habitation élégante au bord d'une anse. En ce moment, le Turc s'étant lancé au galop dans le précipice, nos chevaux roulèrent à sa suite, et j'étais encore tout étourdi de cette folle course, quand je mis pied à terre sur un perron de marbre, au milieu d'une cour, dans la maison de Dimitri. Notre brusque arrivée causa un grand tumulte; le Turc messager de malheur, nos uniformes inconnus, le consul, dont la présence présage si souvent les investigations de la justice, effrayèrent les serviteurs. Les menaces du spahi, les exhortations amicales du consul, les ramenèrent, et en rechignant ces hommes revinrent garder les chevaux. Attiré par le bruit, un vieux moine se présenta à la porte de la maison, l'inquiétude peinte sur son visage amaigri; il nous reçut en croisant les bras sur sa poitrine, et nous introduisit dans un kiosque entouré de jasmins. Rassuré par quelques mots échangés avec le consul, il se retira après nous avoir fait servir des rafraîchissemens et des pipes. J'étais brisé de fatigue. A peine m'étais-je assis que mes paupières s'alourdirent; je voulus en fumant lutter contre la langueur qui me dominait, mais le tabac, mêlé à l'âcre senteur des fleurs et des parfums de l'Asie, m'engourdit encore mieux; je sentis peu à peu mes idées s'abîmer dans le vague. Je regardais immobile et muet ce qui se passait autour de moi. Je vis le moine ouvrir une porte par laquelle s'avança en pleurant un vieillard vénérable. Ses vêtemens étaient en lambeaux, et il chancelait comme un homme ivre. Malgré les efforts du commandant, il se prosterna à ses pieds qu'il baisa, balayant de sa barbe blanche la poussière de ses bottes; puis, relevant sa face désolée, ses deux mains tremblantes tendues vers l'officier, il ne put prononcer qu'une seule parole, répétée avec amour, avec désespoir, au milieu des sanglots : *Vasiliky! Vasiliky!*

A ce nom, je ressentis comme un choc électrique; j'essayais de remuer, mais en vain; une torpeur invincible me retenait enchaîné. Le moine s'était approché de Démétrius. Debout près du vieillard, son crâne chauve enfoui sous un noir capuce, ses mains enfoncées dans les manches de son froc, ne laissant voir aucune émotion sur sa figure osseuse, il personnifiait le Malheur assistant insensible aux angoisses de l'homme. J'entendis sa voix creuse répondre au consul : il raconta qu'une nuit, il y avait deux mois, des pirates s'étaient introduits dans la maison de Démétrius et avaient enlevé sa fille, la plus belle vierge du pays, si belle que l'orgueilleuse, sûre de son triomphe, n'avait pas craint d'accepter une confrontation avec des femmes destinées au harem du sultan, afin de jouir de leur humiliation. Ce rapt était-il une vengeance des femmes du sérail ou simplement une entreprise de forbans

excités par l'espoir d'une rançon? Le moine ne savait; hélas! c'était toujours certainement une punition de Dieu. Les brigands avaient pénétré sans bruit, et soit qu'ils redoutassent les nombreux domestiques de Démétrius, soit que cette proie satisfît leur cupidité, ils s'abstinrent d'autres violences. Lui, le moine, en se rendant, selon l'usage, à la prière, vit de sa terrasse fuir les ravisseurs; ses cris, un coup de feu qu'il tira sur la barque, donnèrent l'alarme; des chaloupes, des gens à cheval coururent le long de la côte sans pouvoir joindre les forbans. On sut que leur bâtiment se dirigeait vers les Cyclades; mais comment les y poursuivre? Démétrius porta plainte au pacha, qui réclama le secours du gouverneur de Smyrne. Alors le raya, que son commerce dans les échelles du Levant avait mis autrefois en rapports avec la station française, envoya un messager à l'amiral, sur lequel toutes les bénédictions de la très sainte Trinité étaient appelées pour la commisération et la protection qu'il accordait aux malheureux.

Le moine se tut. Le vieillard avait écouté ce récit dans l'hébétement de la douleur; il se roula sur le parquet, déchirant ses habits et n'articulant que le mot *Vasiliky*. Ce nom, répété plusieurs fois, finit par me réveiller tout-à-fait. Le commandant vint en ce moment me secouer d'un air moqueur, et le moine, avec un sourire compatissant, me tendit une coupe de vin de Chypre. — Ceci réconfortera, dit-il, le pauvre enfant fatigué. Après avoir bu, je me sentis un autre homme; mais ce que je venais d'entendre et de voir, était-ce ou non un rêve? Je l'ignorais encore; aussi écoutai-je attentivement la conversation du commandant et du consul, qui, après avoir interregé Dimitri, se communiquèrent leurs impressions.

— Et on ne sait rien de plus? demanda le commandant. Il n'y a aucun indice de la direction prise par les forbans?

— On parle de Paros, de Santorin, répondit le consul; qui peut compter les criques à leur convenance?

— J'ai l'ordre de l'amiral de fouiller les Cyclades. Je vais y aller; mais où dénicher un bateau gros comme une coque de noix?

— Ce n'est pas aisé, à moins que quelque compère ne les trahisse. Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, l'Archipel est la proie des forbans de toute espèce. C'étaient bien d'autres fêtes encore du temps des hospitaliers de Rhodes, aux premiers jours de leur établissement à Malte, à l'époque de la puissance de Venise, lorsque les galères de la religion et celles de Saint-Marc faisaient la course en Orient, tandis que les musulmans d'Asie et d'Afrique descendaient sur les côtes dalmates, en Italie, en Espagne et dans notre Provence. Les harems n'étaient peuplés que de femmes chrétiennes qui prenaient leur mal en patience; par contre-coup, les filles de Mahomet s'en allaient à leur tour et sans trop de répugnance habiter les palais du Lido et les maisons fortes des chevaliers; c'était un échange, et à ce sujet les ro-

mans ont été plus près de la réalité qu'on ne l'imagine. Ce que je puis affirmer, c'est que beaucoup de gens regrettent ce temps-là.

— Allons!... Espérons que Vasiliky...

Pour le coup, je n'y tins plus, et j'interrompis le commandant :

— Pardon, commandant; mais, au nom du ciel, que veut donc dire, je vous prie, ce mot *Vasiliky* que j'entends prononcer partout où je vais?

— Partout où vous allez? répéta le commandant; je crois que notre aspirant dort encore! Et où avez-vous déjà entendu ce nom?

— A Naxos, commandant, dans l'auberge du Maltais.

A peine avais-je prononcé ces mots de Naxos et d'auberge, que je fus assailli de questions. Je racontai bravement mon aventure, sans rien omettre, pas même mes sottises. Cette révélation fit l'effet de la foudre sur le vieux Démétrius, qui m'avait écouté les yeux fixes, la bouche ouverte, tout le corps suspendu à mes paroles. Quand je cessai de parler, il tomba de son haut sans mouvement. A l'appel du moine, les serviteurs accoururent avec de grands cris, et transportèrent leur maître hors de la salle. Le moine les suivit pour donner les premiers soins au malade, et nous restâmes seuls.

— Je vous avais bien dit, reprit le consul, que vous les auriez peut-être sous la main sans vous en douter.

— Eh! malheureux enfant, s'écria le commandant, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cela? Vasiliky est le nom de la fille de Démétrius, c'est Vasiliky que nous cherchons.

Je fus atterré; toutefois je fis observer qu'à l'époque du départ de la *Fleur de Lis* d'Ourlac pour Naxos, il n'était nullement question de cette histoire dans l'escadre, et que, durant notre séjour dans l'île, personne à bord n'avait eu vent de l'enlèvement de Vasiliky. J'étais donc excusable de n'avoir pas compris la démarche de la jeune fille, qui, en m'apprenant son nom, faisait appel à la protection de la France; à moins d'être sorcier, il était impossible, en effet, de découvrir le sens caché sous la pantomime de la jeune Grecque. Le commandant observa en riant que j'avais raison, et avoua qu'à mon âge il n'aurait pas été plus fin que moi. Il ne s'agissait plus que de savoir si nous retrouverions Vasiliky. Après ma révélation, qui complétait si bien le récit du moine, rien ne nous retenait plus dans la maison de Démétrius; il nous fallut cependant manger des gateaux et boire du vin de Samos, puis nous retournâmes à la ville, et le soir nous regagnâmes le bord.

III. — MODON. — LE CAMP D'IBRAHIM-PACHA.

Le lendemain, *la Fleur de Lis* appareilla de Tchesmé pour fouiller l'Archipel. Le commandant mouilla d'abord à Naxos. La masure du Maltais était abandonnée. Les Grecs et les Latins consultés affirmèrent

n'avoir jamais entendu parler de pirates, ni de Démétrius, ni de Vasiliky. Leur île n'offrait aucune ressource à des bandits. Ils n'en pouvaient dire autant des terres d'alentour, peuplées de coquins, à les en croire, et c'est là qu'ils nous engagèrent à chercher. Durant deux mois, terme assigné à notre croisière, la frégate courut ainsi dans les îles et visita successivement Nycères et ses cavernes; Pathmos, célèbre par la grotte de l'extase de saint Jean et par un monastère fondé par Alexis Comnène; Amorgos, dont les rochers sont remplis de colombes; Santorin, terre volcanique qui produit un vin renommé; Paros et ses carrières de marbre, d'où sortirent les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque; Délos, berceau d'Apollon; Myconi, Tyne, Andros, Zea, repaires de barques suspectes. Nulle part, les consuls, les autorités, les notables ne purent nous donner de renseignemens; chacun, après avoir fait l'éloge de son pays, de sa vieille réputation d'honnêteté, nous renvoyait à l'île voisine, accusée de brigandages. Nous mettions à la voile pour l'endroit indiqué: là, même étonnement de notre visite, tandis que la côte vis-à-vis, l'îlot à côté, étaient si mal famés! — Mais nous en venons, disait le commandant, et ce sont les indications des habitans qui nous amènent ici. — Les misérables! criaient les papas, les caloyers, les négocians, les femmes et les serviteurs; nous les reconnaissons bien là!

Toutes nos courses avaient été inutiles; l'ennui, le désappointement, engendrèrent peu à peu le doute et les railleries sur cette histoire, et à la fin de la campagne Vasiliky était oubliée. Alors la frégate se dirigea vers l'Attique, afin de pouvoir mouiller à jour fixe dans la baie de Salamine, que l'amiral avait marquée comme un point de ralliement où nous trouverions de nouveaux ordres.

Tout a été dit sur Athènes; je ne raconterai donc point une excursion de quelques jours dans l'Attique, qui n'avait rien à démêler avec le but de notre campagne. Ce qui surtout me frappa sur cette terre de Grèce que je foulais pour la première fois avec un religieux enthousiasme, c'était le contraste éloquent de la mort et de la vie, ce mélange de pensées pénibles et d'aspirations poétiques qui se contrarient sans cesse sous un ciel admirable et devant les monumens d'un art immortel. Il en naît une tristesse sans amertume, dernière émanation de cette terre païenne qui se fiait à des dieux indulgens. Le cœur ne puise à cette source poétique qu'une soif plus ardente des voluptés de l'esprit; les tombeaux d'Aspasie et d'Alcibiade n'excitent qu'à user plus vite des jours accordés, et l'on assiste à ce spectacle comme au festin antique, où les convives, pour ne pas oublier que la rapidité de la vie et l'incertitude du lendemain avertissent l'homme de vider sa coupe, couronnaient un crâne de fleurs et cachaient sous les pampres l'urne funéraire.

Le commandant trouva au Pirée l'ordre de rejoindre immédiatement la croisière établie à Navarin; nous appareillâmes aussitôt, et,

après une traversée de trois jours, *la Fleur de Lis* rallia l'amiral, qui louvoyait avec l'escadre sous les îles Sapienza, devant Ibrahim, campé à Modon avec son armée. Des dépêches de France annonçaient qu'une expédition réunie à Toulon s'embarquait pour la Morée, afin de contraindre les Turcs à vider le pays. A cette nouvelle, le pacha avait rappelé les cavaliers qui ravageaient le Péloponèse et concentré ses forces entre Navarin et Modon. Voulait-il disputer la Grèce aux bataillons français et s'opposer à leur débarquement, ou bien exécuter un dessein long-temps caressé, qui consistait à transporter ses troupes à Nauplie, sur une flotte attendue d'Égypte, pour s'emparer du siége du gouvernement hellénique? Tout était à craindre de la rage de ce vainqueur farouche, qui sentait sa proie lui échapper. Ce fut alors que l'amiral vint bloquer le golfe de Kalamatha. L'armée ottomane bivouaquait sur le rivage; du pont des navires, nous entendions ses feux d'exercice répercutés par les échos du Taygète. Nos équipages, dans l'espoir de quelque entreprise désespérée d'Ibrahim, se préparèrent à un combat suprême, et, tandis que les vaisseaux et les frégates défilaient en ligne le long de la côte, les bricks et les corvettes cherchaient au large la flotte ennemie pour la signaler au corps de bataille.

Cependant, tout en s'observant, les Français et les Turcs, qui, sans haine dans le cœur, ne braquaient qu'à regret leurs canons les uns contre les autres, entretinrent des relations amicales, pareils à ces preux de la chevalerie qui, avant de se couper la gorge, devisaient galamment à l'ombre de la forêt. Selon l'habitude prise dès le commencement de cette singulière guerre, l'amiral se rendit souvent auprès d'Ibrahim pour le conseiller, l'adoucir et tâcher de lui faire comprendre la situation exacte des choses et les dispositions arrêtées des puissances. Les frégates mouillaient dans les eaux de Modon, les aides-de-camp portaient des lettres, et, la diplomatie aidant, les difficultés s'aplanirent peu à peu.

Un matin, l'amiral signala à *la Fleur de Lis* d'aller réclamer du pacha trois philhellènes faits prisonniers la veille par les Turcs. La frégate, le pavillon de parlementaire au mât, vint mouiller sous le château de Modon, et plusieurs d'entre nous accompagnèrent le commandant. Modon, avec ses fortifications gothiques reblanchies à la chaux par les ingénieurs turcs, retentissait alors des hurlemens d'un camp barbare. Des soldats déguenillés, des paysans grecs menacés du bâton et courbés sous des fardeaux, montaient du rivage à la forteresse; le long du quai, des fumeurs assis sur des nattes regardaient les Mainottes décharger leurs barques remplies de volailles, de moutons, de fruits et de légumes. A l'approche du canot, les travaux furent suspendus, les yeux se dirigèrent vers nous; les portefaix, les enfans, les vendeurs, les oisifs, affluèrent à la cale; les Turcs seuls ne bougèrent pas. Des

officiers accourus à notre rencontre repoussèrent la foule en nous souhaitant en français la bienvenue; c'étaient des compatriotes, d'anciens militaires français que le licenciement de 1815 avait forcés de tenter la fortune en Égypte. Tandis que le commandant se rendait chez le pacha, nous leur demandâmes de nous montrer le camp, que nous n'avions pas eu le loisir de visiter dans nos excursions précédentes. Ce camp, composé de tentes de toutes couleurs et de toutes dimensions, de huttes de branchages, de parcs, de clôtures, de chenils en terre et en pierres sèches, s'étendait des murailles de la forteresse aux bastions de Navarin. Des milliers d'hommes et d'animaux se vautraient au soleil, allaient et venaient parmi les caissons d'artillerie, les canons, les roues, les attelages, les faisceaux d'armes, mêlés dans un désordre inextricable. Les rues, les séparations des corps de troupes à peine indiquées, aboutissaient au grand chemin de Modon à Neo-Castro, qui partageait l'enceinte par le milieu. De distance en distance se dressait une tente à boule de cuivre, surmontée de queues de chevaux et de bannières. La confusion était extrême autour de ces demeures des chefs et le long de la route, seule voie de communication entre la campagne et le port. Là débordaient la vie et le mouvement, tandis que les bas côtés restaient plongés dans le silence et l'inaction. Des soldats de toute taille et en haillons faisaient l'exercice avec des fusils dépareillés; des scribes paraphaient des hiéroglyphes sur des feuilles de parchemins scellées de cire rouge; des payeurs soldaient sur des tables; des marchands dépliaient leurs ballots ou chargeaient leurs montures; des barbiers rasaient des têtes sur leurs genoux; un santon égrenait son chapelet devant un café; des derviches tourneurs pirouettaient, des derviches hurleurs écumaient, jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés. C'étaient des cavaliers aux vestes éclatantes fumant à l'ombre, leurs chevaux harnachés tenus par des enfans; un Albanais raclant une guitare à l'entrée d'un corps-de-garde; des galériens, une chaîne au cou et à la cheville, vidant les écuries; puis des bataillons qui paradaient tambour en tête, essayant, sans y réussir, de s'aligner en marquant le pas des fantassins d'Europe; des cavaliers qui sortaient pour une expédition, d'autres qui rentraient du pillage en poussant des clameurs et brandissant les sabres. Ici un marché d'esclaves, là une tuerie; des bouchers abattaient des taureaux, égorgeaient des moutons; des chairs écorchées, des peaux ruisselantes pendaient aux crocs; des hures, des mâchoires, des têtes armées de cornes garnissaient l'étal; des bandes de chiens voraces, au poil fauve, aux yeux féroces, se ruaient sous les tréteaux, léchaient la mare de sang et se disputaient les os de rebut. Près de ces cloaques, et sans aucune transition ménagée pour le goût, l'odorat et la vue, apparaissaient d'élégans pavillons avec des tapis, des châles, des étoffes de soie flottant aux fenêtres; de frais visages d'enfans,

aux bras nus et blancs, ornés de bracelets, se balançaient aux lucarnes; des yeux furtifs regardaient à la hâte à travers les fentes de la toile, pendant que des esclaves farouches rôdaient aux environs. De tous côtés un tumulte étourdissant, des cris, des menaces, des prières, et planant sur l'arène une âpre poussière et une odeur nauséabonde, mêlée à d'indéfinissables parfums. Sous la protection de nos guides, nous pûmes nous mêler en sûreté à la foule et nous aventurer dans les ruelles et les lieux écartés, où nous surprenions les bizarreries de la vie orientale. Personne n'osa nous insulter, quoique souvent sur notre passage on ne cachât point un dédaigneux étonnement. Les femmes surtout se drapaient, les vieilles avec ostentation et comme souillées par la présence des giaours, les jeunes avec plus de lenteur, sans trop de colère et d'une main volontiers maladroite.

Nous parcourûmes de la sorte l'enceinte jusqu'aux barrières qui fermaient le camp vis-à-vis de Navarin. La tente d'un bey, un poste nombreux, des canons tournés sur la plaine, défendaient la porte. Sur cette limite, entrée et sortie unique du camp, régnait une effroyable tourmente de clameurs, de beuglemens, de troupes d'hommes et d'animaux qui se heurtaient en tous sens. Des cavas distribuaient des coups de bâton à droite et à gauche, des soldats le sabre dégaîné se ruaient au plus épais des masses, des marchands au désespoir se laissaient fouler aux pieds pour recueillir les sacs, les étoffes, la quincaillerie, les fruits répandus à terre. Les cavaliers faisaient cabrer leurs chevaux sans souci des vieillards renversés; les conducteurs de caravane, grimpés sur le dos des chameaux, resanglaient les cordes des paniers, sautaient de la tête à la queue pour défendre les ballots, excitant leurs bêtes, dont le long cou et le mufle placide se promenaient au-dessus de cette fourmilière que leurs larges pattes écrasaient. Nous restâmes déconcertés à la vue de ce tumulte; nous pensions assister à l'un de ces massacres si communs en Orient, peut-être à une attaque du camp par les Hellènes. Nos guides nous rassurèrent. « C'est, nous dirent-ils, l'heure de la fermeture des portes; la canaille, les vendeurs, les paysans, sont chassés du marché; de leur côté, les soldats, les patrouilles, les promeneurs, la maraude, se hâtent de rentrer : de là un mouvement de marée, de flux et de reflux, qui occasionne un peu de désordre; mais personne n'y prend garde. Voyez si le bey chargé de veiller sur ce quartier bouge de sa tente; il ne s'inquiète pas de si peu, et fume tranquillement le narguilhé. »

Un nouvel incident vint compliquer la situation. Tout à coup le sol retentit sous le sabot de chevaux vivement pressés, les sentinelles donnèrent l'alarme, le poste sortit, se formant en bataille contre un escadron de spahis qui arrivait des montagnes. Celui-ci, après avoir parlementé, s'engagea au trot entre les palissades pour pénétrer dans le camp. Chacun de nous se cramponna aussitôt aux barrières, tandis

que la colonne caracolait sur le pont-levis. Dès que le premier rang eut franchi la herse, il s'arrêta courroucé à la vue du mur vivant qui lui barrait la route. Les derniers, pressant toujours le pas, furent obligés de reculer; les chevaux se dérobèrent, bondirent les uns sur les autres, et la colonne reflua en arrière, imitant les ondulations d'un serpent. Un instant s'écoula avant que l'ordre fût rétabli, et j'eus le loisir d'examiner cette troupe, qui venait de s'arrêter et qui semblait avoir fait une longue traite : hommes et montures ruisselaient de sueur. C'était un assemblage grotesque de visages blancs, jaunes, nègres, coiffés de turbans, de fez bariolés et de feutres en pain de sucre. Les Nubiens chevauchaient drapés de manteaux d'écarlate, les Turcs chamarrés de vestes et de pelisses, les Égyptiens gênés dans des uniformes modernes; tous avaient à la ceinture un attirail de sabres, de yatagans, de marteaux et de pistolets. Examiné de près, ce ramas d'enfans perdus des peuplades du Nil, du Caucase et de l'Afrique inspirait le dégoût; mais de loin, quand ces faces diaboliques penchées sur les étriers dévoraient l'espace, quand du milieu d'un tourbillon de poussière les armures résonnaient, lançant de sinistres lueurs sous les housses et les crinières au vent, il était impossible de résister à l'entraînement de cette charge sauvage : l'œil mesurait la carrière, et le cœur palpitait à l'idée d'une mêlée furieuse avec les mécréans.

J'étais occupé des évolutions des soldats qui reprenaient leurs lignes, lorsqu'un de mes camarades attira mon attention sur l'équipement de certains d'entre eux. Je vis des têtes d'hommes fraîchement coupées suspendues aux arçons par les cheveux, des prisonniers à pied menés en laisse et une femme attachée sur un âne dont deux cavaliers tenaient le licou de droite et de gauche, probablement afin de relever la chétive bête, si elle bronchait dans une marche si rapide. Cette femme ne portait pas le voile des musulmanes; sa brune chevelure s'échappait en boucles, en tresses à moitié tordues, d'un turban couvert de poussière et dont les plis s'étaient relâchés à la longue. La pitié d'un soldat, peut-être un autre motif, avait fait jeter sur ses épaules une casaque qui, agrafée au cou, ne cachait qu'en partie sa tunique et ses pantalons de soie, où des vestiges de broderies d'argent brillaient encore sous une couche de boue. Épuisée de fatigue, affaissée ainsi qu'une fleur trop lourde pour sa tige, le corps vacillant à chaque secousse malgré ses liens et la crispation de ses doigts qui s'accrochaient au bât, l'infortunée offrait l'image de la douleur et de l'humiliation la plus abjecte. Durant le peu de répit que lui laissa la halte, elle regarda avec anxiété autour d'elle, troublée par les vociférations qu'elle entendait; alors seulement je vis son profil, et je crus la reconnaître. Bientôt la prisonnière, qui promenait ses yeux de tous côtés, se posa de face et aperçut les officiers collés aux barrières. Elle resta immobile, puis tendit brusquement les bras vers nous en criant avec force : *Vasiliky!* Je l'avais enfin recon-

nue, c'était elle, ma porteuse de miel de l'île de Naxos, l'enfant de Démétrius! A sa voix, je m'élançai sottement pour lui porter secours; par bonheur mes compagnons me saisirent : il était temps, j'aurais été écrasé. Le chef des spahis, las d'attendre que la foule se fût écoulée, perdit patience au bout de deux minutes. Ordonnant à son état-major de prendre en main les bridons terminés par une lanière de cuir, lui-même il donna l'exemple, fit siffler en l'air sa courroie et piqua des deux sur le rassemblement. Au signal du chef, les lames acérées des étriers labourèrent le flanc des chevaux, l'escadron se lança ventre à terre avec des hourras frénétiques, ouvrit la masse du peuple comme une volée de boulets, culbutant bêtes et gens, et passa outre sans sourciller. Vendeurs, animaux, marchandises, litières, cacolets de voyage, tout fut renversé, et les spahis furent bientôt hors de notre vue.

Il me tardait d'instruire le commandant que la femme si long-temps cherchée par la frégate était retrouvée. Nous regagnâmes promptement le port; le commandant venait d'y arriver avec les philhellènes prisonniers que le pacha avait rendus sans se faire prier. Le commandant hêlait déjà le canot mouillé au large, nous invitant à nous presser afin de rejoindre l'escadre avant la nuit. Nous accourûmes lui raconter ce dont nous venions d'être témoins. Aux premiers mots qu'il put comprendre, car nous parlions tous ensemble, le commandant dressa l'oreille. — Quel coup du ciel! s'écria-t-il; ma foi, hasard ou bien joué, peu importe! je suis fort aise que *la Fleur de Lis* se tire à son honneur de cette ridicule affaire.

Mes camarades furent aussitôt congédiés, seul je reçus l'ordre d'accompagner le commandant à la forteresse où logeait Ibrahim; mais, quand nous arrivâmes, sa hautesse n'était pas visible : elle était renfermée dans l'appartement de ses femmes, et on ne pouvait l'aborder que le lendemain. Le commandant, malgré son désir d'appareiller, résolut alors de passer la nuit à l'ancre; il annonça sa visite, et nous nous retirâmes. Le lendemain, nous étions de bonne heure devant la forteresse. Le château de Modon est d'architecture vénitienne, à l'exception d'une tour engagée dans les remparts, dont la construction remonte à Geoffroy de Villehardouin, prince d'Achaïe en 1205. Les murailles bordent la mer et tombent en ruines. Un bey nous fit entrer dans le divan, qui avait pour tous meubles un sofa avec une pile de coussins, pour ornemens des cordons de peinture bleue contre les murs et des rosaces badigeonnées. Au bruit, des pigeons s'envolèrent en bloc par les fenêtres et revinrent bientôt un à un roucouler sur la corniche. Après vingt minutes d'attente, des crosses, des éperons résonnèrent dans les escaliers; des voix gutturales, les aboiemens d'une meute emplirent le corridor. La porte s'ouvrit; cinq lévriers bondirent en arrêt, formant l'avant-garde d'un cortége de mollahs, d'officiers, de dignitaires qui se rangèrent la face tournée vers le seuil, et le pa-

cha parut; il s'avança entre la haie des têtes prosternées, appliqua en passant des coups de cravache aux chiens, qui se blottirent en grognant sous les coussins, et lui-même s'assit sur le canapé.

A cette époque, Ibrahim n'était pas encore l'homme obèse, infirme, affaibli par les excès et les fatigues, que nous avons vu venir chercher la santé en France. Agé de trente-huit ans, trapu, ramassé, les membres nerveux, la barbe rousse, l'œil gris et d'une tranquillité sévère, il avait au repos quelque chose de la somnolence du lion repu. Sitôt que la passion l'animait, le froncement de ses sourcils, sa prunelle injectée de taches sanguines, son allure impétueuse, ses emportemens sans frein, trahissaient les pensées de vengeance, de combats et de domination couvées par le despote. Il était alors l'orgueil et l'espoir de l'Islam, le vainqueur des Wahabites, l'exterminateur des Hellènes et le vassal soumis de son suzerain, dont il défendait impitoyablement les droits. Bientôt, trompé sans doute par la rigueur des puissances chrétiennes envers la Porte, et croyant qu'elles abandonnaient Mahmoud à sa ruine, il allait se révolter à son tour, disperser les armées du sultan, conquérir l'Asie Mineure, marcher sur Stamboul la sainte, et, comme en Grèce au moment du succès, entendre la voix de l'Europe lui ordonner la retraite.

Sur l'invitation du pacha, nous prîmes place à ses côtés, et le café et les pipes furent servis par des enfans espiègles, qui étudièrent malicieusement notre manière de boire et de fumer. Après les politesses et les saluts d'usage, le trucheman demanda au commandant de faire connaître les motifs de sa visite, « aussi agréable à sa hautesse que l'apparence d'un pur matin aux yeux du voyageur. » Le récit du commandant n'avait rien de fort gai; cependant les premiers détails amusèrent beaucoup Ibrahim, qui riait à gorge déployée, interrompait l'interprète par des observations et des propos malins adressés aux courtisans. La bonne humeur du pacha devint communicative; toutes ces longues barbes, ces turbans, ces bonnets pointus, perdirent leur raideur, de larges grimaces déridèrent ces figures tout à l'heure immobiles; mais chacun se tint sur ses gardes, les yeux sur le maître, la physionomie attentive, les muscles prêts à imiter les contractions de la face sacrée. Si je ne comprenais guère une si grosse gaieté, je ne pus mieux m'expliquer le sérieux subit avec lequel Ibrahim écouta la fin de l'histoire et la demande du commandant, au nom de l'amiral, de rendre la liberté à Vasiliky, fille de Démétrius de Chio.

Le commandant ayant cessé de parler, le pacha resta quelque temps sans répondre; sa main caressait les poils de sa barbe, tandis que son pied agaçait machinalement un lévrier favori dont les dents aiguës mordaient le cuir de sa botte. Enfin il prononça quelques mots en arabe, et aussitôt les assistans, après un profond salut, évacuèrent la salle. Le pacha s'entretint longuement avec l'interprète, qui dit à l'offi-

cier français : « Sa hautesse prie le commandant de raconter encore une fois, sans rien omettre, l'histoire de la femme enlevée. » Ibrahim et le drogman prêtèrent l'oreille, et le commandant recommença son récit. Quand, arrivé à la démarche de Vasiliky dans l'auberge, il m'indiqua du doigt comme celui auquel la jeune fille avait présenté l'assiette de miel, le pacha sembla fort soucieux, et, oubliant que j'ignorais la langue turque, il m'adressa directement la parole avec vivacité. Je consultai le drogman, qui m'expliqua que sa hautesse désirait entendre de ma bouche la suite de cette aventure. Je frissonnais malgré moi; la persistance inconcevable du pacha à connaître les plus petits détails d'un événement qui aurait dû lui être indifférent commençait à m'inquiéter. Il fallait répondre cependant; je le fis sans ménager mon amour-propre, prenant plaisir à faire valoir à mes dépens la fierté et la pudeur de Vasiliky. J'entendis avec satisfaction un soupir de soulagement s'échapper de la poitrine du pacha. Il réfléchit quelques instans, et, se levant du canapé, il nous engagea à le suivre. Nous montâmes des escaliers de pierre qui nous conduisirent à des corridors, à des parapets crénelés, d'où la vue s'étendait sur le golfe et sur les campagnes. Ibrahim frappa à une porte, un homme armé l'ouvrit en dedans; les yeux de l'esclave indiquèrent une surprise stupide, lorsqu'il ne put douter que nous aussi nous allions pénétrer au logis. Le pacha nous fit signe d'entrer, et nous marchâmes derrière lui.

Nous étions dans la partie la plus reculée du donjon; des fenêtres à ogives, des machicoulis du moyen-âge, œuvres des chevaliers de la croisade, se montraient de toutes parts. Nous allâmes ainsi de chambre en chambre jusqu'à une dernière, pratiquée entre les épaisses murailles d'un pignon surplombant les flots. C'était une rotonde où l'art arabe avait épuisé ses caprices et ses moulures; des vases ciselés remplis de fleurs, des tapis, des rideaux à franges d'or, des aiguières d'argent, de magnifiques armures damasquinées, des livres couverts de peintures et de caractères bizarres, des coussins, une mandoline oubliée sur le parquet, mille ornemens gracieux faisaient de cet asile la copie fidèle des retraites voluptueuses de l'Alhambra de Grenade ou du palais du commandeur des croyans à Bagdad dans les jours florissans du kalifat. Deux fenêtres à arc étroit et pointu éclairaient ce réduit. Par l'une apparaissaient la mer, les vallées du Magne, les sommets du Taygète, le groupe des îles Sapienza et la flotte française à la voile le long de la côte; de l'autre, l'œil dominait le camp, ses tentes, sa fourmilière en travail, les monts Œgalées, Navarin et le golfe de Kalamatha jusqu'à l'embouchure du Pamisus.

Nous étions assis, cherchant à deviner pour quel motif Ibrahim nous donnait entrée dans son harem, quand, le bras nu d'un nègre soulevant une tapisserie, nous vîmes une femme voilée, conduite par un

eunuque, s'avancer dans le rayon de lumière que le soleil dardait au travers de la croisée. Elle se tint droite sans bouger devant le pacha, qui, redevenu plaisant, jouissait de notre incertitude, et prolongeait à plaisir notre attente. Il excita si bien notre curiosité, nous provoquant de la voix et du geste à regarder par-dessous le voile, que je me précipitai pour le lever; mais l'eunuque prévint cette violation des lois du sérail, et, me lançant un coup d'œil foudroyant, il écarta la gaze du front de la femme. C'était Vasiliky; je le savais d'avance, quoique je ne pusse comprendre comment elle se trouvait en ce lieu, vêtue avec tant de splendeur, chargée de diamans et de colliers. Le commandant me demanda si cette belle fille était ma porteuse de miel de Naxos. Je répondis que c'était elle-même, et qu'il suffisait de l'envisager une fois pour ne plus l'oublier. Aussitôt il réclama officiellement la remise de la prisonnière; le pacha, qui riait dans sa barbe, acquiesça d'un signe de tête, et le trucheman dit : « Sa hautesse ne s'oppose pas à la délivrance de Vasiliky; interrogez-la donc et faites-lui connaître vos désirs. »

Le commandant expliqua alors à la jeune fille la mission de *la Fleur de Lis* expédiée à sa recherche, ses courses inutiles parmi les Cyclades et le hasard providentiel qui avait amené la veille sur son passage un officier du bâtiment, celui dont elle-même, à Naxos, était venue implorer l'appui. Vasiliky, les bras en croix, les yeux baissés, écouta la traduction que l'interprète, phrase par phrase, lui fit de ce discours. Dès le commencement, elle pâlit, et les palpitations de son sein, le tremblement de ses lèvres, dénotèrent une violente agitation; mais elle ne répondit pas et s'inclina en signe de remerciement. Le commandant reprit la parole et annonça à Vasiliky que ses chagrins étaient terminés; le pacha lui rendait la liberté, et les Francs allaient la ramener dans les bras de son père. Il y eut un moment de silence durant lequel nos regards inquiets, les regards avides du pacha, l'œil louche de l'eunuque, sollicitèrent une réponse de la femme. Son hésitation commençait à nous embarrasser, et le commandant contenait mal son impatience.

— Venez, mon enfant, ajouta-t-il; qui vous retient? Toutes les portes sont ouvertes. Une bonne brise, et avant trois jours vous cueillerez les roses du jardin de Chio. — Vasiliky continua de se taire en s'abandonnant à cette pose souffrante, à cet affaissement du corps que j'avais déjà remarqué deux fois. — Le temps se passe, dit l'officier en se levant, remerciez sa hautesse de sa générosité, et partons. — Il lui prit le bras. Elle se redressa vivement comme sous un ressort, redevint calme, et articula d'un ton bref et sec une phrase qui fit éclater la joie de la victoire sur le visage d'Ibrahim : — Allah a décidé de mon destin; il n'a pas permis que mes projets d'évasion réussissent, je resterai ici. — Le

commandant voulut insister; il parla du désespoir de Démétrius refusant la nourriture, appelant sa fille et ne devant pas survivre à son abandon volontaire. A ces paroles, Vasiliky laissa pencher sa tête de côté, et ses mains errantes semblèrent repousser une triste image. Le capitaine la crut touchée et saisit sa main, l'invitant au départ; mais elle recula encore, ramena le voile qui pendait derrière ses reins, et s'en couvrit tout entière en serrant les plis de ses deux bras. Le commandant ne put se modérer. — Que signifie cette comédie? s'écria-t-il. Vous nous avez appelés deux fois à votre secours. A Naxos, n'êtes-vous pas venue vous réfugier près de ce jeune homme? Hier soir, à votre arrivée au camp, ne lui avez-vous pas encore jeté votre nom, dès que avez aperçu les officiers français?

— Oui, répondit-elle sous son voile, j'ai crié vers vous à Naxos, quand j'étais au pouvoir des pirates, et hier encore, ne sachant quel serait mon sort; maintenant il est fixé, et je n'ai pas à me plaindre : j'ai dit adieu à la maison de mon père.

Je ne sus que penser; était-elle sultane? Sa merveilleuse beauté la rendait digne de ce titre. Servirait-elle de jouet à un amour passager, et son empire n'aurait-il que l'éphémère éclat d'une fleur dont un maître impudique respirerait un instant le parfum pour la briser ensuite? — Et le bruit des vagues qui grondaient sous la tour me rappela la barque de mort allant de nuit, à la douce clarté des étoiles, lancer des sacs aux formes humaines dans le courant du golfe pour vider le trop plein du sérail. Le commandant, qui était pressé et mécontent, m'arracha à mes réflexions en prenant congé du pacha. Nous nous retirions, lorsque Vasiliky, s'avançant à notre rencontre, le visage découvert et les yeux humides, prit la main de l'officier qu'elle porta à son cœur et murmura comme une prière que le trucheman nous traduisit en ces termes : « Qu'Allah fasse miséricorde, au jour du jugement, à vous et aux vôtres à cause des fatigues que les Francs se sont données pour Vasiliky! » Avant que le commandant pût répondre, elle regagna la porte par où elle était entrée; l'eunuque frappa des mains, le bras d'un noir souleva la tapisserie, et la jeune fille, se retournant, nous salua d'un charmant sourire, puis disparut.

Après cette visite à Ibrahim-Pacha, l'amiral nous donna l'ordre d'aller prendre la station de Salonique. Notre campagne dans les Cyclades était terminée, et je ne revis plus Vasiliky; mais j'emportais dans mon ame l'ineffaçable souvenir de cette gracieuse figure, apparition trop fugitive de l'un de ces beaux rêves que fait éclore le ciel de la Grèce.

CHARLES COTTU,
Officier de marine.

LE

ROMANCIER POPULAIRE

DE LA SUISSE ALLEMANDE.

JÉRÉMIE GOTTHELF ET SES OEUVRES.

I. *Bauern-Spiegel, oder Lebensgeschichte des Jeremias Gotthelf* (*le Miroir des Paysans, ou Biographie de Jérémie Gotthelf*), 1 vol. Burgsdorf, 1836. — II. *Bilder und Sagen aus der Schweiz* (*Scènes et Traditions de la Suisse*), 6 vol. Soleure, 1842-1846. — III. *Dursli der Branntweinsæufer* (*Dursli le Buveur d'eau-de-vie*), 1 vol. Burgsdorf, 1846. — IV. *Jacobs der Handwerksgesellen, Wanderungen durch die Schweiz* (*Voyages de Jacob, compagnon ouvrier, à travers la Suisse*), Zwickau, 1846-1847. — V. *Leiden und Freuden eines Schulmeisters* (*Peines et Joies d'un maître d'école*), Berlin, 1848. — VI. *Uli der Knecht* (*Uli le valet de ferme*), 1 vol. Berlin, 1850. — VII. *Uli der Pæchter* (*Uli le fermier*), 1 vol. Berlin, 1849. — VIII. *Hans Joggeli* (*Jean Joggeli*), Berlin 1848. — IX. *Erzæhlungen und Bilder aus dem Volksleben der Schweiz* (*Récits et Tableaux de la vie populaire en Suisse*), 2 vol. Berlin, 1850. — X. *Die Kæserei in der Vehfreude* (*la Fromagerie de Vehfreude*), 1 vol. Berlin, 1850. — XI. *Doctor Dorbach der Wühler und die Bürglenherren in der heiligen Weihnachtsnacht anno 1847* (*le Docteur Dorbach le démagogue et les seigneurs de Bürglen dans la nuit de Noël 1847*), Leipzig, 1850.

Au milieu de l'anarchie morale de l'Europe, au milieu des sauvages convoitises entretenues par la démagogie, c'est un vrai bonheur pour la critique de pouvoir signaler çà et là des symptômes de résistance, des promesses d'un avenir meilleur. On sait le rôle très distinct qu'occupent l'Allemagne et la Suisse allemande dans les révolutions du XIXe siècle. Depuis bien des années déjà, la Suisse est un des foyers les plus actifs de corruption et de perversité sociale; c'est là que se sont établis les enfans perdus de l'athéisme germanique, c'est là que les systèmes produits en Allemagne avec un fastueux appareil scienti-

fique étalent effrontément leur nudité hideuse. La jeune école hégélienne, dont l'influence est encore si grande sur les esprits tudesques, représente comme l'aristocratie du mal; elle compose le gros de l'armée et fournit les généraux; dans les cantons allemands de la Suisse, l'hégélianisme n'a ni soldats ni chefs : il y a simplement jeté sa populace. Tout ce qui n'a pu se faire sa place en Allemagne, poètes de dixième ordre, lettrés qui ont oublié d'apprendre l'orthographe, mendians et vagabonds de l'intelligence, tout cela s'en est allé pêle-mêle chercher aventure dans les cantons : ils n'avaient pu prêcher en Allemagne, toutes les positions étant prises et tous les rôles distribués; ils se firent missionnaires auprès des démocrates de la Suisse, et l'on devine sans peine ce qu'une telle mission dut produire. L'athéisme a ses docteurs à Berlin, à Halle, à Leipzig, docteurs subtils et souvent ingénieux, dialecticiens armés de pied en cap, comme aux beaux temps de la scholastique; en Suisse, l'hypocrisie des systèmes a disparu : point de subtilités, point de formules; au lieu des prétentieuses impiétés des pédans, ce sont les cris de la matière en délire. Eh bien! du sein même de ce pays en proie à ces fureurs grossières, un ferme et intelligent écrivain s'est levé pour combattre les progrès du mal : c'est au peuple que s'adressaient les prédications perverses, c'est pour le peuple qu'il a voulu écrire. Il a composé des romans populaires, il a peint les mœurs des paysans suisses, il leur a montré en traits simples et vivans l'idéal qui doit être sans cesse présent à leur pensée, qui doit les consoler dans les difficultés de la vie et leur sourire aux journées heureuses. Presque pas de polémique, ni indignation, ni violence; il peint le bien et l'honnête, il fait comprendre la dignité de l'existence, il révèle le sens élevé de la destinée humaine jusque dans la condition la plus humble, et le charme de cet enseignement est si pur, que tout un peuple en est touché. Bien plus, ces romans populaires dans toute la Suisse allemande, ces romans que chaque paysan du canton de Berne lit et relit au coin de l'âtre dans les veillées d'hiver et devant la porte de la ferme pendant les soirs d'été, ils ont fait bientôt leur chemin hors du cercle restreint pour lequel les écrivait l'auteur; ils ont traversé les monts, ils ont franchi les frontières de la Suisse, et l'Allemagne, à l'heure qu'il est, les accueille avec le plus sympathique empressement. N'y a-t-il pas dans cet échange d'influences contraires un spectacle digne d'études? M. Jérémie Gotthelf a eu un singulier bonheur, et un bonheur mérité : adversaire résolu de la barbarie hégélienne, il devait par cela seul avoir tôt ou tard une place digne d'envie dans l'histoire littéraire de son temps. Il a fait mieux encore, il a battu son ennemi, il a remporté sur l'Allemagne une victoire dont l'Allemagne se félicitera; il a renvoyé à ce pays, au lieu de ses tristes présens, quelques-unes des inspirations de l'Alle-

magne d'autrefois, quelques-uns des purs trésors dont il avait précieusement conservé le dépôt.

Soit qu'on cherche dans cet événement un symptôme de restauration morale, soit qu'on se préoccupe simplement d'un problème littéraire, on ne saurait y regarder de trop près : une foule de plumes aujourd'hui ont la prétention d'écrire pour le peuple; en France et en Allemagne, cette veine est exploitée avec une ardeur singulière, et, sauf des exceptions trop rares, l'empressement des poètes et des conteurs n'a produit jusqu'ici que des œuvres artificielles. Il y a deux manières de comprendre cette tâche : ou bien ce doit être un enfant du peuple qui exprime les mystérieuses pensées, qui chante les douleurs, les joies, les espérances de ses frères, et ouvre à nos regards avides les profondeurs de ce monde immense, les sources obscures et intarissables où se retrempent et se renouvellent sans cesse les sociétés humaines; ou bien c'est un artiste, un lettré, qui n'écrit pas pour le peuple, mais qui, empruntant au peuple ses mœurs, ses effets pittoresques, les ressources poétiques contenues dans sa vie de chaque jour, essaie par là de rajeunir une littérature épuisée, poursuit des formes et des couleurs nouvelles, et s'inquiète beaucoup plus de la beauté que du caractère moral de son œuvre. Ces deux inspirations ne seront jamais réunies; l'une est l'exclusion de l'autre. L'homme du sillon ou de l'atelier, l'ouvrier des campagnes ou des villes peut donner une voix à cette poésie indéterminée qui s'agite vaguement dans les ames populaires; prenez garde pourtant, dès que cette voix acquiert certaines qualités durables, dès que le chanteur devient un poète, dès que le sentiment de l'art et l'amour réfléchi du beau s'éveillent en lui, il a perdu déjà les conditions premières qui faisaient sa force; la vérité le préoccupe moins que le succès; ce n'est plus un homme du peuple, c'est un lettré. De là vient que la vraie poésie populaire est anonyme; elle n'existe que dans ces œuvres, nées on ne sait ni où ni comment, dans ces plaintes, dans ces chansons, dans ces hymnes, que des millions de voix se transmettent d'une génération à l'autre, naïvement modifiées selon les convenances de chaque lieu et les inspirations de chaque esprit. Personne n'a réussi, personne ne réussira à se l'approprier complétement. Ne demandez à aucune littérature l'expression sincère d'une telle poésie représentée par un nom distinct; ne la cherchez ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni en France; ce que vous trouverez toujours, ce sont des poètes issus ou non de ce qu'on appelle le peuple, mais qui, en tout cas, ne font déjà plus partie de cette foule dont ils prétendent nous révéler les mystères. Restent donc simplement des artistes, qui, inspirés par la pensée chrétienne ou obéissant à l'influence démocratique, ont vu dans l'existence du peuple une heureuse et fertile matière. Seulement tous ne se ressemblent

pas; les uns aiment le peuple, ils l'ont étudié avec une sympathie dévouée, et ils ont apporté dans cette étude les hautes et courageuses pensées qu'elle impose; ils savent qu'on ne doit parler au peuple que pour le moraliser, et que le meilleur moyen de travailler à le rendre heureux, c'est de travailler à le rendre meilleur. Les autres, et c'est malheureusement le plus grand nombre, n'ont cherché dans la peinture des classes inférieures qu'une occasion de succès, une mine à exploiter en tous sens; ils dessinent des silhouettes rustiques, comme on peignait, il y a vingt-cinq ans, des chevaliers du moyen-âge : les sarraux bleus et les sabots ont remplacé les lames de Tolède et les manteaux couleur de muraille. C'est pure affaire de mode. La mode est meilleure, je le veux bien, car il y a toujours profit à se rapprocher de la nature, et s'essayer à reproduire la réalité est une tâche plus féconde que de chercher la poésie dans des magasins de costumes. N'est-ce pas un mal cependant de toucher à cette délicate et dangereuse étude du peuple, sans y apporter des intentions sévères, sans comprendre toute la responsabilité d'une telle mission? Celui qui n'ambitionne que le succès matériel n'est-il pas exposé à flatter bientôt les passions de ceux qu'il veut peindre et à glorifier leurs plus mauvais penchans?

Dans la vieille Allemagne, je veux dire il y a soixante ou quatre-vingts ans, le péril était moins grave. Les romanciers et les poètes qui s'efforçaient alors de consacrer en des œuvres d'art les mœurs et les sentimens populaires obéissaient presque toujours à une haute inspiration morale; quant à ceux qui suivaient plus spécialement leurs instincts poétiques, ils pouvaient bien considérer de tels sujets comme une ressource neuve et originale, ils n'avaient pas encore l'idée de s'en servir pour des excitations perfides. Pestalozzi est le premier qui ait songé sérieusement à peindre la vie du peuple; vers l'époque où Voss écrivait *Louise*, il composait son gracieux roman *Lienhardt et Gertrude* (1781), qui reproduit avec tant de charme les joies et les peines d'une existence rustique et prêche d'une manière si douce la loi du travail et les vertus du foyer. Malheureusement Pestalozzi était un moraliste plutôt qu'un poète; l'absence de l'art se fait trop sentir dans ces tableaux si purs, et lorsqu'il voulut, un an après, dans son roman de *Christophe et Élise* (1782), continuer cette veine heureuse, la veine sembla épuisée, le raisonnement occupa toute la place que l'invention laissait vide. Il faudrait citer vers le même temps certains récits de Jung Stilling, si le mysticisme de ce tendre rêveur n'avait bientôt dissipé en subtiles songeries la sève vraiment rustique de ses premiers travaux. Sorti des rangs les plus modestes de la classe ouvrière, Jung Stilling nous a raconté sa jeunesse avec une naïveté incomparable; on voit dans ces simples et poétiques mémoires (*Heinrich Stilling's Jugend, Jünglingsjahre und Wanderschaft*, 1777) une ame sincèrement populaire

grandir et se transformer sous l'influence de cette vieille Allemagne dont il reste aujourd'hui si peu de traces; du fond de son obscure condition, elle aspire à la lumière, elle se crée un monde surnaturel et se plonge amoureusement au sein de Dieu. Le tableau de sa candide ignorance et de ses aspirations avides au milieu de la vie la plus humble exprime vivement certains côtés du mysticisme des classes inférieures; on comprend toutefois que le point de départ est bien vite oublié et que l'image de la réalité ne tarde pas à se perdre dans maintes fantaisies individuelles. Celui que Goethe appelle un somnambule pouvait bien nous faire entrevoir les illuminations des ames simples, il ne pouvait être le peintre complet du peuple. Environ une vingtaine d'années après Stilling et Pestalozzi, un homme élevé dans les champs, accoutumé de bonne heure aux rudes leçons de la misère, et aussi étranger par nature aux influences littéraires qu'aux émotions de la politique, un poète dont rien ne troublait la sérénité d'esprit et de cœur, Jean-Pierre Hebel chanta dans de populaires idylles les mœurs agrestes au milieu desquelles s'était écoulée son enfance. Seulement, lorsque Hebel écrivit ses *Poésies alemanniques*, il avait quitté son village natal, il était loin des montagnes où il allait, pauvre mendiant, ramasser du bois avec sa mère; il vivait dans une ville, occupé des doubles fonctions du sacerdoce et de l'enseignement. C'étaient des souvenirs qui l'inspiraient bien plus que l'impression directe de la réalité; de là le charme idéal de ses poésies, charme irrésistible sans doute, mais qui n'est pas toujours conforme à la franchise de la pensée. Si Jean-Paul avait plus d'art, si son inspiration, plus soucieuse du vrai, ne s'envolait pas sans cesse *dans le bleu* et dans les nuées, s'il n'avait pas parlé une langue qui n'appartient qu'à lui, une langue mystérieuse et folle, au lieu de parler l'idiome du peuple, quel poète eût plus tendrement aimé les humbles que l'auteur de *Siebenkæs* et le chantre du maître d'école de village? Dans une période bien plus rapprochée de nous, Immermann a donné un modèle de poésie rustique, lorsqu'il a écrit ce charmant épisode de son roman de *Münchausen*, les amours d'Oswald et de Lisbeth. Nous touchons ici à une phase toute nouvelle. Les vieux écrivains, Voss, Pestalozzi, Jung Stilling, Hebel, semblaient depuis longtemps oubliés des poètes, lorsque le succès des fraîches peintures d'Immermann éveilla peu à peu les imaginations et révéla aux conteurs un domaine fertile. Dès-lors, les tableaux rustiques se succédèrent sans relâche; M. Joseph Rank s'empara de la Bohême; M. Berthold Auerbach s'établit dans la Forêt-Noire; M. Léopold Kompert s'attacha aux paysans juifs, particulièrement aux Juifs de l'Autriche, et les peignit en poète. Vers le même temps, M[me] Sand nous donnait avec un talent supérieur des scènes du Berri où des trésors de vérité et de poésie sont défigurés souvent par l'affectation de l'artiste. M. de Lamartine n'est

venu qu'après; c'est depuis 1848 qu'il compose avec une négligence superbe et une imperturbable assurance, au milieu des allées et venues de sa carrière politique, les œuvres les plus fausses qu'ait produites l'inspiration prétendue populaire.

Les vieux poètes que je signalais tout-à-l'heure ont négligé souvent les conditions de l'intérêt dramatique; ils étaient du moins toujours vrais, toujours sincères, et, depuis cette renaissance de la littérature consacrée au peuple, la sincérité a fait défaut. Si l'esprit révolutionnaire n'agitait pas l'Europe, aurait-on vu en Allemagne et en France tant de romans qui ont la prétention de peindre les classes inférieures? Évidemment non. L'inspiration qui domine ici, c'est le désir de flatter le peuple et non le souci de son éducation morale, c'est l'inspiration sèchement démocratique, tantôt dissimulée par les artifices du métier, tantôt affichée sans détour. Comparer la nouvelle école avec le groupe naïf où brillent Jung Stilling et Hebel, ce serait donc opposer l'une à l'autre et juger par leurs fruits l'inspiration démocratique et l'inspiration chrétienne, celle-ci ne songeant qu'à éveiller l'orgueil, celle-là se proposant toujours la réhabilitation de l'homme par la pratique du devoir. On reviendra, nous n'en doutons pas, à ces candides interprètes d'un autre temps. Si brillantes que soient telles ou telles créations de l'école moderne, il faudra bien qu'on en découvre la pensée secrète; or, dès qu'on aura pénétré le sens de ces œuvres, lorsqu'on saura quelle sécheresse de cœur ou quelles vues insidieuses se dissimulent souvent sous les ruses d'un art incontestable, on appréciera mieux la pieuse simplicité de Hebel, la gravité convaincue de Voss, la douceur fortifiante de Jung Stilling et de Pestalozzi. Jérémie Gotthelf se rattache à ces aimables et illustres maîtres, non pas certes, on va le voir, par les procédés du dessin (les hardiesses de Gotthelf n'appartiennent qu'à lui), mais par ce fonds de croyances qui domine, qui dirige toujours dans ses moindres écrits la verve extraordinaire de l'artiste. Ce qui m'attire surtout dans ses ouvrages, c'est précisément ce qui fait le mérite de l'ancienne école et ce qui manque trop à la nouvelle : c'est la sincérité, c'est l'amour désintéressé du pauvre peuple, l'étude patiente de ses bons et de ses mauvais instincts, le désir d'être utile, le désir ardent de remuer les cœurs et d'y faire lever les germes sacrés. Cette préoccupation est même bien plus ardente chez lui que chez Pestalozzi ou Hebel, car il est obligé de combattre des ennemis tout autrement redoutables. Il possède de plus un vif et audacieux sentiment de l'art, et c'est avec une sorte de gaieté vaillante, c'est avec l'allégresse d'un bon ouvrier qu'il se met au travail. Sans l'invasion de la démagogie hégélienne, il eût toujours été un écrivain ingénieux et habile; il n'eût pas su peut-être ce que vaut le talent fécondé par une existence consacrée au bien. Si nous voulons apprécier la merveilleuse vigueur d'une telle

inspiration, si nous voulons voir l'union si rare d'un libre cœur d'artiste et d'un chrétien dévoué, étudions les rustiques peintures de Jérémie Gotthelf.

Jérémie Gotthelf est un pseudonyme. L'écrivain qui se cache sous ce nom est un pasteur des environs de Berne, M. Albert Bitzius. La renommée de M. Bitzius s'est établie lentement comme les renommées durables. Bien qu'il eût une vocation littéraire très marquée, ce n'était pas la gloire d'écrivain qu'il poursuivait; il était préoccupé avant tout de l'action d'un ministère utile, du bien qu'il pouvait faire autour de lui, des cœurs souffrans, des intelligences malades qu'il avait à consoler et à guérir. C'est ainsi que ce nom, appelé certainement à une place très originale dans la poésie du XIXe siècle, est demeuré longtemps inconnu hors des limites d'un canton de la Suisse. M. Bitzius est né à Morat le 4 octobre 1797. Son enfance s'écoula loin de la ville, en présence des spectacles grandioses de la nature et dans la saine atmosphère des travaux agrestes. A l'âge de seize ans, il alla étudier la théologie à Berne, puis en Allemagne, à l'université de Goettingue. Ce n'était pas la théologie seulement qui occupait cette vive intelligence; passionné pour la poésie, il s'initia pendant ces années d'études à toute la littérature allemande, y cherchant surtout sans doute les inspirations familières, la grace domestique et chrétienne, toutes ces richesses morales qu'il devait conserver avec amour pour les opposer plus tard aux inspirations toutes différentes d'une Allemagne en délire. Sept années après, il revenait comme vicaire dans ses campagnes natales, et pendant douze ans, de 1820 à 1832, il put connaître dans ses mœurs les plus intimes ce peuple auquel il avait résolu de consacrer sa vie. On n'ignore pas combien cette existence ecclésiastique, l'existence du pasteur ou du curé de campagne, a souvent inspiré de poètes et produit de physionomies originales. Une des meilleures parts de la poésie anglaise, un de ses plus gracieux domaines, c'est ce monde de recteurs et de vicaires où sourit à côté de l'excellent curé d'Auburn la figure malicieusement naïve du vicaire de Wakefield. Thompson, Penrose, William Cowper, se rattachent par bien des points à cette famille dont Goldsmith a tracé l'idéal. L'Allemagne est riche aussi en tableaux de ce genre; qui ne connaît le *vénérable pasteur* de Grunau? Hebel était pasteur comme le héros de Voss; un écrivain plein de grace, le digne Gustave Schwab, qui vient de mourir, associait avec amour les fonctions du sacerdoce et les travaux littéraires; un autre rêveur animé des sentimens les plus purs, M. Albert Knapp, est aujourd'hui pasteur de campagne, et c'est dans cette atmosphère que s'épanouissent ses chants. Malheureusement tout cela s'efface; les modèles sont devenus plus rares, et, à supposer même que ces douces physionomies du vieux temps n'aient pas subi d'altération sensible, les poètes leur ont man-

qué. Plusieurs même ont pris plaisir à flétrir ces pures images, à introduire dans ce monde candide les troubles et les violences de l'esprit moderne. Je sais tel tableau de M. Henri Heine, qui est comme la contre-partie empoisonnée de la *Louise* de Voss, comme un outrage à toute cette poésie patriarcale dont le pasteur de Grunau est le symbole. L'homme qui a chanté la ruine de la vieille Allemagne, le railleur impitoyable qui a révélé à sa patrie, avec de funèbres éclats de rire, les misères qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même, pouvait-il respecter le secret et solitaire domaine où s'était réfugiée une inspiration si pure? Quand M. Henri Heine peint la maison du pasteur, il nous montre en traits d'une raillerie sinistre le plus désolant tableau : le père est mort, la veuve lit la Bible d'un ton rechigné, et autour de cette froide figure bâillent et blasphèment les enfans désœuvrés. Quel est le sens des strophes du poète? Est-ce une plainte qui s'exhale de son cœur, plainte amère, irritée, comme celle du poète anglais Crabbe, lorsqu'il cherche vainement autour de lui ce que Goldsmith a vu dans le presbytère d'Auburn? Non, la secrète pensée de son œuvre, c'est le plaisir qu'il éprouve à mettre en fuite les pures créations de la poésie allemande, à disperser au loin ses plus gracieux fantômes. Il semble, en effet, qu'à ces cruelles paroles le souvenir de *Louise* et du pasteur de Grunau s'évanouisse sans laisser de traces, comme les trompeuses images que dissipe la clarté du jour. Cette poésie et la réalité qui en est la source, si elles ont perdu au-delà du Rhin l'importance qu'elles avaient jadis, on les a retrouvées dans une partie de la Suisse. La philosophie hégélienne, qui a pénétré jusque dans le clergé protestant de l'Allemagne et qui y a effacé les mœurs anciennes, a toujours été repoussée par les pasteurs des cantons de Zurich et de Berne. La présence même de cette démagogie grossière, qui s'était jetée dans leurs campagnes, les avertissait du péril. C'est là que vivent encore ces familles que Voss a célébrées il y a soixante-dix ans, et si elles ne se meuvent pas dans ces régions idéales où le poète les a rêvées, si le monde réel qui les entoure, par ses grossièretés et ses violences, ne rappelle pas le cadre consacré de l'idylle, elles n'en sont que mieux placées pour entretenir en elles un vaillant amour du devoir. M. Bitzius, qu'il soit permis de le dire, reproduit depuis long-temps une de ces physionomies excellentes; avant de célébrer l'action du pasteur sur les rudes populations de la Suisse, avant de montrer la transformation des mœurs brutales par les conseils persévérans de l'homme de bien, il a été lui-même un de ces actifs ouvriers occupés à détruire à chaque heure du jour les mauvaises semences que chaque heure fait lever.

On sait quel fut, dans les cantons de la Suisse, le contre-coup de 1830. Le principe aristocratique, rétabli en 1815, s'écroula presque partout.

Un parti sérieusement libéral s'empara des affaires, et s'il eût été aussi fort, aussi persévérant qu'il était intelligent et honnête, il eût épargné bien des embarras à l'Europe et bien des misères à la Suisse. Avant que les chefs de ce sage mouvement de réformes abdiquassent devant la démagogie, il y eut quelques années d'un généreux enthousiasme. A cette aristocratie hautaine qui pesait depuis quinze ans sur le pays, à ces vieilles institutions condamnées par l'esprit du XIXe siècle et si arrogamment restaurées, on avait hâte de faire succéder maintes innovations fécondes, maintes réformes exigées par la liberté et la justice. Un noble amour du progrès s'introduisait de tous côtés. L'enseignement populaire, les maisons de secours pour les pauvres, diverses œuvres de charité et d'amélioration sociale étaient l'objet des plus sympathiques études. M. Bitzius, dans sa petite commune, s'était associé ardemment à toutes ces réformes, à toutes ces espérances généreuses. Nommé en 1832 pasteur à Lützelfluch, il avait senti redoubler son zèle; il n'y avait pas d'ouvrier plus modeste et plus laborieux dans ce travail de régénération qui occupait les intelligences d'élite. Les démagogues vinrent tout arrêter. Ce mouvement désintéressé fit bientôt place aux spéculations acharnées des factieux; le désordre s'empressa de mettre à profit la confiance de l'esprit de réforme; le mal étouffa les semences du bien. C'est alors que M. Bitzius comprit l'urgente nécessité de combattre par sa plume les influences pernicieuses qui devenaient chaque jour plus menaçantes. Si toute la Suisse avait à souffrir de la violence des tribuns, le canton de Berne particulièrement était la proie de la démagogie germanique. Tandis que, sous le nom de *jeune Allemagne*, des écrivains plus prétentieux que redoutables organisaient à Mannheim et à Stuttgart, à Hambourg et à Berlin, une sorte d'insurrection littéraire, le même nom servait à désigner en Suisse le matérialisme le plus hideux. La *jeune Allemagne*, dont MM. Gutzkow et Théodore Mundt étaient les coryphées vers 1835, prêchait la réhabilitation de la chair avec ce précieux dilettantisme, avec ce mysticisme sensuel auquel les imaginations allemandes se laissent si aisément entraîner. La *jeune Allemagne* du canton de Berne, ramas d'aventuriers et de charlatans politiques, prêchait et pratiquait les mêmes doctrines sans le moindre mysticisme, on peut le croire, et avec une espèce d'emportement sauvage : c'était le cynisme le plus effronté, cynisme qui n'attendait plus que la jeune école hégélienne pour prendre des allures dogmatiques et pédantes. Ce progrès ne lui a pas manqué; c'est vers 1839 environ que l'école hégélienne a fourni une certaine quantité de formules à la démagogie allemande du canton de Berne. On conçoit quel dégoût dut ressentir une ame candide et libérale en présence des ténébreuses milices acharnées à détruire l'ouvrage des gens de bien. Ce n'étaient plus seulement les généreuses espérances

de 1830 que M. Bitzius voyait s'évanouir; pasteur de campagne, dévoué de cœur et d'ame au peuple qu'il était chargé de conduire dans les voies de Dieu, il rencontrait à chaque pas son ennemi. Il résolut de lui disputer vaillamment le terrain. A la propagande du mal il sentit que c'était son devoir d'opposer le prosélytisme d'un enseignement chrétien, d'un enseignement naïf, attrayant, aimable, revêtu des formes les plus vives et les plus accessibles au peuple. Pourquoi ne peindrait-il pas la vie du peuple lui-même? pourquoi ne le forcerait-il pas à réfléchir en lui racontant sa propre histoire? Quel plus beau sujet que celui-là pour un observateur inspiré, pour un artiste que de nobles passions enflamment? M. Bitzius avait trouvé sa vocation : son premier ouvrage parut en 1836.

Cet ouvrage, intitulé *le Miroir des Paysans ou l'Histoire de Jérémie Gotthelf*, est la biographie d'un pauvre villageois du canton de Berne. Issu d'une famille de paysans où l'aisance ne manquait pas, Jérémie Gotthelf est cependant, dès ses plus jeunes années, soumis aux rudes épreuves de la misère. La cupidité, l'égoïsme, la mauvaise conduite, les jalousies et les discordes intérieures ont peu à peu ruiné et dispersé cette malheureuse famille. A huit ans, le petit Jérémie, à peine sevré des caresses de sa grand'mère, est inscrit parmi les mendians de la commune. Ce qu'il devient alors, l'éducation qu'il reçoit, les exemples dont il est entouré dans les différentes conditions où le sort le place, sa vie de bohémien, son vagabondage de ferme en ferme, tout cela compose le tableau le plus triste. Ce n'est pas seulement la vie d'un mendiant que l'auteur a voulu retracer, c'est une société tout entière. Il ne ménage pas les gens des villes, il n'a pas l'intention de dissimuler en rien la dureté des riches, les abus et les injustices du monde; la méchanceté humaine, partout où il la rencontre, est flétrie en traits vifs et brûlans. Il est vrai que la scène, dans la première moitié du roman, est placée avant 1830, avant cette ardente époque où tous les cœurs semblèrent transfigurés par des espérances si belles. Dévoué à ses paysans, l'auteur sait bien que les plus coupables parmi eux ne sont pas toujours seuls responsables de leurs fautes; ne craignez rien pourtant; ce ne serait pas lui qui forgerait des excuses menteuses; une impétueuse sincérité l'anime : il n'oublie pas de châtier le vice, il n'oublie pas de montrer à ses vagabonds irrités que la cause principale de leurs maux, que leur plus terrible ennemi est au fond de leur conscience. Ce mélange de sévérité et de tendresse indique tout d'abord la profonde, la paternelle inspiration de M. Bitzius telle que nous la retrouverons sans cesse dans ses écrits. C'est un touchant épisode que l'amour de Jérémie et d'Anneli au milieu des sombres images de cette histoire. Cet enfant qui n'a eu que l'enseignement du mal, ce valet méprisé chez qui des maîtres exigeans et cupides n'ont éveillé que des

instincts coupables, ce malheureux à qui l'on n'a jamais parlé de Dieu et du soulagement que l'ame éprouve à le prier, il y a des instans où il ressent au fond du cœur une désolation infinie. Il est seul sur la terre; seul il vivra, sans qu'une main amie presse sa main, sans qu'une parole affectueuse lui réjouisse le cœur; le vague souvenir de son enfance passée dans la maison paternelle redouble sa cuisante douleur et lui fait comme sentir d'avance les affres de la mort. Une nuit, la maison de son maître devient la proie des flammes; le peu qu'il possédait lui-même a péri avec le reste; assis à l'écart sur des décombres, la tête dans sa main, il demeurait plongé dans une sorte de songerie stupide, lorsqu'une main se pose doucement sur son épaule. C'est Anneli, la servante d'une ferme voisine, une brave et honnête fille à qui Jérémie, quoiqu'il fût souvent touché de sa physionomie bienveillante, n'avait jamais osé adresser une seule parole. Aussi abandonnée que lui, on dirait qu'elle a senti d'instinct la détresse de son compagnon, et, poussée par un sentiment dont elle ne s'est pas rendu compte, elle a profité du désordre de l'incendie pour venir à son aide; elle a cherché parmi ses misérables hardes ce qui pouvait convenir à Jérémie, et elle lui apporte un mouchoir de soie. Ainsi commencent les amours de Jérémie et d'Anneli, amours naïves, tendresse charmante et pure, car pour la première fois le pauvre Jérémie a senti le bonheur de ne pas être seul au milieu du monde, et ce sentiment a rempli son ame d'une piété qu'il ne soupçonnait pas. Malheureusement, le rude compagnon a bien souvent de violens accès de colère. Anneli seule peut le calmer; mais s'il a bu plus qu'il ne devait, si quelque parole sonne mal à ses oreilles, si le vin et la fureur l'enivrent, qui domptera cette nature sauvage? C'est dans un de ces momens terribles qu'il a perdu le respect de son amour. Anneli va devenir mère, et Jérémie veut l'épouser. Mille obstacles inattendus et vraiment odieux s'y opposent; l'autorité refuse de marier le vagabond avant qu'il ait payé ce qu'il doit à la commune pour son entretien et son éducation depuis l'âge de huit ans; le pasteur est un égoïste, le maître chez qui il sert est un despote brutal. Bientôt Anneli accouche et meurt; le médecin n'a pas voulu l'assister, dans la crainte de ne pas être payé de sa peine. Jérémie n'a affaire qu'aux plus lâches et aux plus abominables gens de la création. Alors un insatiable désir de vengeance s'empare de lui et lui suggère maintes pensées criminelles; il déclare la guerre à la société, il lui lance des malédictions horribles, il semble tout prêt à se jeter sur le premier venu comme un chien enragé. La nuit, il se lève, il rôde sous les fenêtres des maisons solitaires, il veut porter le déshonneur dans les familles afin de venger Anneli; mais toujours une force mystérieuse le pousse vers la tombe d'Anneli, où il va s'agenouiller et éclater en sanglots. Arrêté pour ses violences, il s'échappe, passe en France et s'en-

rôle dans les régimens suisses de Charles X. Là, son éducation morale est continuée par un vieux soldat de l'empereur, par un de ces héros inconnus qui ont parcouru l'Europe au pas de charge; Anneli a purifié son cœur, son intelligence sera ouverte par ce vétéran de la grande armée. La révolution de 1830 éclate; si Jérémie se bat pour obéir à son devoir, ses sympathies sont de l'autre côté, et, quand le combat est fini, il retourne en Suisse avec un trésor d'enthousiasme et d'espérances. Qu'y fera-t-il? Il veut être maître d'école, il veut travailler à éclairer les pauvres gens, il veut épargner aux orphelins et aux mendians la dure initiation qu'il a été obligé de subir; il prend part, en un mot, dans son humble sphère, à ce travail d'idées qu'amena la victoire de juillet et qui fut le point de départ de M. Bitzius. En attendant qu'il puisse les servir d'une autre manière, Jérémie Gotthelf écrira sa vie pour les paysans et la leur présentera comme un miroir où ils n'auront pas de peine à se reconnaître avec leurs qualités et leurs vices.

Il y a de magnifiques peintures et des beautés du premier ordre dans *le Miroir des Paysans;* il est évident néanmoins que l'auteur de ce livre n'est pas encore maître de lui-même. Ni le fond ni la forme n'attestent une pensée qui se possède complètement : l'inspiration manque de netteté, et l'art est plein d'inexpérience. Que M. Bitzius soit dévoué à ses paysans, qu'il se sente pour eux de paternelles entrailles, on le voit assez, et c'est là ce qui fait la vie de ces fortes scènes; cela suffit-il pourtant? La leçon du récit n'est pas toujours claire; l'esprit est irrésolu et cherche avec embarras quelle a été l'intention précise de l'auteur. Si sévère qu'il soit avec ses paysans, M. Bitzius semble disposé parfois à excuser certaines violences qui le trouveraient moins indulgent aujourd'hui. Tantôt, dans la peinture des défauts populaires, il est âpre jusqu'à la dureté; tantôt on dirait qu'il s'associe aux violences de ses héros et qu'il partage quelques-unes de leurs passions. Je n'ai pas besoin de savoir que ce livre a été écrit en 1836, chaque scène en porte la date. L'auteur, je le comprends bien, cherche à décréditer les démagogues d'Allemagne en montrant pour le pauvre peuple des campagnes plus de sympathie qu'ils n'en auront jamais; or, c'est cette lutte précisément, c'est cette émulation de sentimens populaires qui cause le manque de netteté que je signale. M. Bitzius, à l'heure qu'il est, n'est pas moins dévoué aux classes inférieures; il l'est, ce me semble, d'une manière différente; son inspiration est plus franche, plus décidée, et, par une conséquence toute naturelle, il y a bien autrement d'unité et de vigueur dans ses peintures. Tel qu'il est toutefois, ce livre annonçait une nature énergique, une imagination puissante, une rare faculté d'observateur et de peintre, surtout une ame profonde et pleine d'affectueuses richesses.

Le Miroir des Paysans a été lu avec enthousiasme. Les reproches

que la critique doit adresser à l'ouvrage ne lui faisaient aucun tort auprès des lecteurs populaires. Telle parole pouvait mal sonner aux oreilles du paysan irritable et lui faire monter le sang aux yeux; un instant après, le paysan était attendri. Une page corrigeait l'autre; la bienveillance faisait passer la rudesse. « Quand ce livre fut imprimé, — dit M. Bitzius à ses lecteurs dans la préface d'une seconde édition, — mes amis avaient grand'peur pour moi : on croyait pour le moins que vous alliez me casser la tête; mais non, je vais et me promène au milieu de vous, toujours le bienvenu, toujours bien traité, et l'image d'Anneli m'accompagne. » M. Bitzius s'était donc emparé de son auditoire, il avait éprouvé ses forces, et il savait ce qu'il pouvait tenter à l'avenir. Désormais il y aura moins d'âpreté dans ses peintures; la grace morale qui brille dans l'épisode d'Anneli, la finesse d'observation qui distingue les dernières scènes du *Miroir des Paysans* se développeront de plus en plus, et l'auteur y ajoutera maintes qualités nouvelles. La joie qu'on éprouve à remplir une tâche bienfaisante se traduira dans ses écrits par une gaieté cordiale. Il se créera un langage à lui, sain, vigoureux, robuste, et, même aux endroits les plus graves, animé toujours de je ne sais quelle franche et joyeuse humeur. Grace et finesse, vigueur et gaieté, tels seront les traits distincts de sa physionomie, les qualités qui lui assureront tout d'abord une place originale. Il a écrit la vie de Jérémie Gotthelf; il a essayé dans ce livre jusqu'où pouvait aller l'audace avec ce public inculte qu'il veut châtier et peindre. L'audace a réussi; il gardera ce nom de Jérémie Gotthelf et n'en aura plus d'autre. Ce sera Jérémie Gotthelf qui sera le romancier de la Suisse allemande, et qui adressera à ses frères des réprimandes patriarcales ou de bonnes paroles d'encouragement.

Avant de représenter les mœurs rustiques de l'Oberland, avant de devenir le conteur et le poète populaire de son pays, Jérémie Gotthelf a voulu encore se préparer à sa tâche en rajeunissant avec un art très habile et une intention très élevée de vieilles légendes nationales. Les six volumes de *Scènes et Traditions de la Suisse*, publiés de 1842 à 1846, forment un ensemble plein d'intérêt où toutes les qualités de l'auteur se déploient d'une façon harmonieuse. Jérémie Gotthelf demande aux poésies populaires des inspirations et des conseils; il apprend du peuple même l'art d'exprimer ses sentimens et de reproduire ses mœurs; il montre par là quel vrai sentiment il a de la poésie, et cette poésie il annonce en même temps qu'il veut toujours la consacrer à un but pratique, qu'il entend lui donner une mission toute chrétienne, la mission d'adoucir les mœurs, de consoler ceux qui souffrent, d'entretenir les braves gens dans la saine gaieté d'une conscience droite. Ces légendes en effet, il les transforme par son inspiration propre; il en dégage avec habileté le sens secret qu'elles contiennent; sous cette enve-

loppe, précieuse sans doute, mais bien souvent informe, il aperçoit des trésors et il prend plaisir à les mettre en lumière. On peut lui reprocher çà et là de ne pas encore dessiner ses figures avec précision et netteté, de se laisser aller à de trop longs développemens où la pensée principale semble se perdre. Le paysan est bavard, il attache du prix aux moindres détails, les plus petits événemens doivent avoir place dans son récit; ce trait de caractère est finement reproduit par M. Jérémie Gotthelf; il oublie seulement que la langue du paysan, même dans ses tours et détours, est vive et arrêtée, que ses métaphores hardies, empruntées directement du spectacle des choses réelles, dessinent vigoureusement la pensée et empêchent la confusion. C'est une étude à poursuivre; M. Gotthelf sera bientôt maître dans cet art si difficile de faire parler les gens de la campagne sans altérer ni la vérité ni les conditions de la poésie. Parmi les traditions légendaires mises en œuvre par M. Gotthelf, je recommanderai les plus courtes, *l'Épine noire, le Chevalier de Brandis, le Petit oiseau jaune et la pauvre Marguerite,* tableaux bien composés où l'antique parfum de la légende s'associe gracieusement à cette franche odeur de réalité qu'exhale chez le romancier suisse la peinture de la vie moderne. Quant aux scènes plus récentes, elles font déjà pressentir en certaines parties ce que l'auteur accomplira un jour. Dans ce joli roman, *la Réconciliation,* qui ne contient pas moins de trois volumes des *Scènes et Traditions,* M. Gotthelf montre déjà avec quelle finesse il observe les sentimens de l'humanité et comme il excelle à les peindre. La théologie chrétienne est admirable pour faire pénétrer profondément dans les mystères du cœur, pour découvrir à des yeux attentifs les replis les plus ténébreux de la conscience; on a été surpris de trouver chez les solitaires, au fond des thébaïdes les plus reculées, cette prodigieuse science de l'homme. Le chrétien, le pasteur dévoué à son petit troupeau, initié à maints secrets de famille, obligé de veiller sans cesse et sur lui-même et sur les autres, ne pourra-t-il gagner rapidement dans une telle étude des trésors d'expérience? Quelles ressources, s'il veut peindre l'homme en de dramatiques tableaux! Comme cette sagesse pratique donnera un intérêt, une vie, une saveur merveilleuse aux créations de son art! *La Réconciliation* n'est pas un chef-d'œuvre, toutes les parties n'en sont pas également heureuses; mais les aventures du paysan Christen et de sa femme Ameli, ce ménage si long-temps joyeux, et troublé, attristé maintenant par la discorde, l'entêtement de la femme, puis les combats qui s'élèvent dans son cœur, ses regrets, ses pleurs, son retour enfin, toute cette naïve histoire, bien que renfermée dans la sphère la plus humble, remplit l'ame d'une pénétrante émotion, tant la vérité est poignante, tant cette franche imagination est échauffée par une science venue du cœur!

Soutenu par l'étude de la vieille poésie populaire de la Suisse, enrichi surtout de tant de profondes observations morales, Jérémie Gotthelf n'a plus qu'à regarder autour de lui. Ces paysans grossiers que le vice et la démagogie lui disputent, il peut les peindre hardiment sur sa toile rustique, sans craindre de manquer aux conditions de l'art. Il a dessiné avec rudesse certaines figures dans son *Miroir des Paysans;* qu'il les reprenne aujourd'hui en détail, qu'il leur consacre une étude particulière : il a le droit de les faire poser devant lui, tout ce monde-là lui appartient. Tantôt c'est le personnage le plus grossier, c'est l'ivrogne, c'est *Dursli le buveur d'eau-de-vie.* Pourquoi redouterait-il de tels sujets? Sa mission de moraliste les lui impose; il poursuit toujours son but et n'écrit pas une ligne qui ne doive porter ses fruits. Et puis, si brutal que soit l'objet de sa peinture, il sait qu'il peut tout relever par son vif sentiment d'artiste; il empruntera, par exemple, aux légendes de la vieille Helvétie une tradition mystérieuse, et de ce tableau destiné à peindre et à châtier l'ivrogne il fera une œuvre d'une poésie étrange, quelque chose comme une vision de Jean-Paul. Dans les sombres siècles du moyen-âge, les sept frères seigneurs de Bürglen, se livrant à une chasse effrénée pendant la nuit de Noël, ont tué des femmes et des enfans. Un moine, témoin du crime, les a condamnés à sortir de leurs tombeaux tous les ans à pareille heure pour recommencer leur chasse infernale. Si dans l'espace de dix siècles ils ramènent dans le chemin du bien dix hommes perdus de vices, s'ils les rendent à leurs femmes et à leurs enfans en expiation du meurtre, ils retrouveront le repos et pourront se rendormir dans leur tombe. Chaque année, les sept chasseurs sauvages sortent de leur lit funéraire, et, emportés par leurs chevaux au milieu des féroces aboiemens des chiens, ils battent en tous sens la forêt de Bürglen. Déjà ces terribles porteurs des avertissemens de Dieu ont converti huit pécheurs endurcis; l'ivrogne Dursli sera le neuvième. Cette légende des chasseurs sauvages, interprétée avec un sentiment profond, fournit à l'auteur les plus dramatiques beautés. Tantôt il suivra de ville en ville le compagnon du tour de Suisse; tantôt il dira l'existence du maître d'école de village, il racontera ses peines et ses joies, il le montrera aux prises avec des difficultés sans nombre et lui prodiguera de charmantes et viriles consolations. Remarquez bien qu'il ne ménage personne; il s'accoutume à l'analyse morale la plus vraie, c'est la nature même qui parle et se meut dans ses tableaux avec ses variétés et ses contrastes. On ne peut rien imaginer qui ressemble moins aux fadeurs de l'idylle. Cette douceur, cette tranquillité idéale à laquelle toute ame poétique aspire, ce morceau de ciel bleu qu'il aime à faire resplendir dans ses tableaux, il ne les demandera pas aux procédés de la pastorale; l'inspiration chrétienne lui suffit pour éclairer sa toile. Bien sûr

de tout purifier à l'aide de cette lumière divine, il n'est pas de sujet qu'il puisse redouter; il permettra même à l'inspiration satirique de prendre joyeusement ses ébats, et lui laissera maintes fois la bride sur le cou. Il y aurait bien des remarques à faire sur chacun de ces récits; mais dans sa fertilité infatigable cette rare imagination a déjà peuplé la Suisse d'une foule de créations vivantes : j'aime mieux détacher entre toutes celles qui l'ont rendu populaire. Si l'auteur du *Miroir des Paysans* a toujours été en progrès sur lui-même, il y a eu pourtant une heure où toutes ces qualités fraîches et vigoureuses, où toutes ces pures inspirations chrétiennes se sont rassemblées sur une figure choisie. Ces différens types qu'il vient de retracer avec vigueur, l'ivrogne Dursli, Jacques le compagnon, le maître d'école de village, sont assurément des physionomies marquées du sceau de la réalité, des êtres dont le cœur bat comme le nôtre, et voilà bien le signe auquel on reconnaît les maîtres; il y a pourtant tels reproches que l'auteur repousserait difficilement : la réalité est souvent trop crue, certaines scènes sont trop exactes, certains détails trop minutieusement accumulés. Ces reproches, il saura les éviter bientôt, ou du moins il introduira de plus en plus au milieu de ses fougueuses ébauches, au milieu de ces peintures trop luxuriantes, cette lumière sainte qui les transforme : naïf contraste que n'a pas cherché l'auteur, et d'où résulte, nous le verrons tout à l'heure, la dramatique originalité de ses écrits. Allons donc tout droit aux œuvres qui ont consacré son nom et l'ont porté au-delà des frontières de la Suisse. L'enfant le mieux venu de la nombreuse famille de M. Gotthelf, l'enfant préféré qui a gagné sans réserve le cœur du peuple suisse, et qui est en même temps la plus vraie, la plus générale, la plus humaine des créations du peintre, c'est *Uli le valet de ferme.*

Uli est valet de ferme : pauvre, sans parens et sans guides, il remplit sa tâche, parce qu'il faut gagner sa vie; mais aucune bonne pensée ne le soutient, aucune ambition légitime ne lui fait entrevoir des destinées meilleures. Une journée suit l'autre sans qu'il prenne intérêt à son devoir, sans que sa conscience s'éveille et qu'une lueur morale l'éclaircisse. A quoi peut-il s'attacher? Sera-t-il jamais autre chose qu'un misérable valet, condamné toute sa vie à travailler pour un maître? Ainsi en proie à ce morne désespoir, il demandera aux joies des sens des consolations brutales. Le peu qu'il gagne, il ira le dépenser au cabaret, ou bien il s'enivrera aux coupes empoisonnées de la débauche. Tel est le malheureux Uli, violent, libertin, ennuyé, à charge aux autres et à lui-même, plus malheureux mille fois par les désordres de sa conduite que par la condition où le sort l'a placé. Aussi loin que peut remonter sa mémoire, Uli ne se souviendrait pas d'avoir jamais pensé à Dieu. Au milieu de cette stupide ignorance, voyez comme il est triste! Les plaisirs grossiers ne réussissent pas à l'étourdir complétement; il

faut qu'il y ait dans cette ame abandonnée un vague sentiment du bien, une confuse aspiration vers une existence mieux réglée. Ah! si quelque influence salutaire pouvait faire germer la semence qui s'ignore, peut-être que tout changerait bien vite. Ce sera le maître d'Uli qui remplira ce bienfaisant office. Le maître d'Uli, Jean, est un paysan laborieux, un cœur droit, une nature grave et douce; il a l'expérience des hommes, et la pratique des devoirs chrétiens a initié cette ame naïve aux secrets les plus élevés de la morale. Ce n'est, croyez-le bien, ni un prédicateur, ni un savant; sa science, il la doit aux enseignemens du travail, aux réflexions que chaque jour apporte, aux bonnes paroles qu'a prononcées le pasteur, et qui ont fructifié dans son esprit. L'éducation d'Uli par le paysan est un tableau plein de vérité et de charme; lorsque le maître appelle auprès de lui le malheureux valet, lorsqu'il lui exprime avec une gravité familière le sens sérieux de la vie, qu'il lui ouvre les yeux sur lui-même, qu'il l'amène peu à peu à des doutes, à des réflexions vagues, signes précurseurs du repentir, il y a là tout ensemble une franchise rustique et une dignité patriarcale merveilleusement exprimées. La scène se passe pendant une fraîche soirée de la fin de l'hiver, à la porte de l'étable, où une vache en travail est couchée sur son lit de fourrage et mugit par instans d'une façon plaintive. Assis sur un banc et fumant leurs pipes, le paysan et son valet discutent. Le valet est bourru, violent, soupçonneux; le maître est bon et dévoué. Avec ce sang-froid imperturbable que les diplomates, dit l'auteur, admirent chez les gens de la campagne, il ne s'inquiète pas de la mauvaise humeur d'Uli et continue son sermon. A chaque mauvaise réponse il oppose une vérité simple, à chaque objection hargneuse une parole consolante. Cependant la vache, prête à mettre bas, s'agite sur la paille de l'étable; il faut aller de temps en temps auprès de la pauvre bête et l'assister dans son travail. Ce mélange de soins rustiques et de moralités sérieuses produit une impression singulièrement vraie; ce ne sont pas là des leçons apprises dans les livres; la morale, dans de telles scènes, est comme une plante vigoureuse née de la rosée et du soleil; le langage du maître emprunte à la réalité qui l'entoure une force inattendue; on y sent la séve circuler, on sent que c'est bien le résultat et l'expression de la vie. L'éducation d'Uli ne sera pas terminée en un jour; il faut que l'idée du bien, éveillée dans son cœur, s'y développe peu à peu. Son maître lui a expliqué naïvement la nécessité et la salutaire influence des rudes labeurs, il lui a fait entrevoir le jour où le travail, l'économie, la bonne conduite, lui assureront une existence indépendante; dès-lors Uli a pris goût à la vie, il s'est attaché à son devoir, une transformation profonde s'est opérée dans son ame; tout n'est pas fini cependant. Dépourvu d'expérience et prompt au découragement, il a besoin que son guide le surveille sans cesse. Maintes scènes originales et charmantes four-

niront au maître l'occasion de compléter son œuvre. A peine entré dans la voie du bien, Uli est impatient de recevoir sa récompense; il veut se marier, il aspire à devenir maître, et telle est sa candeur, qu'il serait la dupe de la première fille venue, si le bon guide n'était là, attentif à tout ce qui se passe et dévoué à son cher Uli. Déjà Uli s'est acquis une petite somme d'argent; il mérite d'en gagner davantage, car il est actif, intelligent, dévoué, et dans toutes les vallées d'alentour on le cite comme un modèle. Jamais la maison du maître n'a été si bien tenue, jamais les chevaux n'ont été si propres, les vaches si bien soignées, les blés si abondans et si beaux. Jean voudrait augmenter le salaire d'Uli, mais il l'a déjà fait autant que le lui permet sa fortune; quel parti prendre? Il trouvera une condition meilleure pour Uli; il le placera comme premier garçon de ferme dans le domaine de son cousin Joggeli. Rien de plus touchant que les adieux d'Uli à son maître, à la famille, à la chère maison où il a goûté pour la première fois les franches et saines jouissances du travail, les ineffables douceurs d'une conscience satisfaite.

La seconde moitié du roman, la plus importante et la plus belle, nous montre Uli chez son nouveau maître. Celui-là ne ressemble guère au premier; paresseux et plein d'orgueil, il ne surveille rien, et veut cependant avoir l'air de diriger tout. Uli arrive à temps; que de changemens sont nécessaires dans ce domaine si mal conduit! Dès le premier jour, Uli a vu tout ce qu'il y avait à réformer; il prend au sérieux sa tâche de premier garçon de ferme, il oblige garçons et servantes à se lever plus matin, il veut que l'étable soit plus propre et les bêtes mieux tenues; il parcourt le domaine et trouve à chaque pas des améliorations à faire ou des abus à détruire: c'est toute une révolution. Ne vous étonnez pas qu'Uli ait de terribles luttes à soutenir contre ce peuple de valets fainéans. Uli est brave autant qu'honnête; il a des poings vigoureux au service d'une conscience droite; il saura bien maintenir son autorité malgré l'incurie et la mauvaise humeur de Joggeli. Celui-ci est tout humilié, en effet, de la supériorité de son serviteur. « Est-ce lui qui commande? ne suis-je rien chez moi? » s'écrie-t-il sans cesse, et, s'il n'ose donner tort à Uli, il soutient pourtant en secret les valets révoltés. Uli ne leur donne pas seulement l'exemple d'une vie laborieuse et dévouée aux intérêts du maître; il est pieux et respecte les lois du Seigneur. Il se souvient du temps où il allait au cabaret chaque dimanche : qu'il était malheureux alors! comme tout lui était à charge! comme le monde entier était triste! et quelle honte il éprouve, quand il pense à cette période si mal employée de sa jeunesse! Maintenant il ne passerait pas un dimanche sans aller entendre les instructions du pasteur; revenu à la ferme, il lit la Bible, il pense à tous les bienfaits dont la bonté divine l'a comblé, il l'en remercie

d'un cœur joyeux et s'encourage ainsi lui-même à la pratique du bien. De telles habitudes sont toutes nouvelles, comme on pense, à la ferme de Joggeli. Maître ou valets, personne ne va au temple et ne connaît seulement le visage du pasteur. Uli sera en butte aux plaisanteries les plus grossières, mais il a réponse à tout. Ces scènes d'intérieur sont décrites par M. Gotthelf avec un admirable sentiment de la réalité. Tout cela est vivant, tout ce monde de la ferme, palefreniers, charretiers, vachers, est reproduit en traits qui ne s'oublient pas. Si le peintre semble quelquefois se perdre en de menus détails, l'intérêt cependant ne languit jamais; des incidens variés viennent sans cesse agrandir le tableau et compléter la peinture des mœurs rustiques en même temps que l'éducation morale d'Uli. Au milieu de cette lutte de tous les instans, que de fois le pauvre Uli regrette son premier maître! Il a tort; il saura plus tard que Dieu a ses desseins cachés, et qu'il faut suivre docilement, à travers les épines et les ronces, la voie qu'il nous indique. D'abord, son éducation ne serait pas complète, s'il n'avait pas à lutter; la pratique du bien lui était trop facile sous son bon maître Jean; il n'est pas mal que, pour s'affermir dans la droite route, il ait affaire à un patron orgueilleux et défiant, à des valets sans conscience, à des obstacles de toutes les heures; puis, c'est peut-être là que sa récompense l'attend. Parmi les servantes de la maison, il y a une jeune fille dont la beauté et le chaste maintien l'ont frappé : c'est Bréneli. Une sorte de noblesse naturelle brille dans toute sa personne. A voir ses allures décentes, sa bonne tenue si modeste, on comprend que la dignité ne tient pas au genre de travail, mais au caractère. Bréneli occupe une position à part dans la famille; née en dehors du mariage. elle ne connaît ni son père ni sa mère; la femme de Joggeli en sait plus long sans doute, car elle appelle Bréneli sa petite cousine, et elle veille sur elle avec une sollicitude où la charité n'entre pas toute seule. Bréneli cependant n'est pas autre chose qu'une humble servante; sans parens et sans nom, elle ressent parfois une tristesse amère qu'elle ne surmonte qu'à force de courage. Cette belle jeune fille, Uli l'aime bientôt sans se l'avouer à lui-même; *son cœur lui rit dans le corps* chaque fois qu'il la rencontre; il est heureux de voir sa physionomie douce, sa gravité prévenante, son chaste et bienveillant sourire. Bréneli, de son côté, malgré la réserve de ses allures, semble veiller sur Uli; elle est son amie inconnue et discrète au milieu des inimitiés qui le menacent. Si un complot est formé contre Uli, Bréneli sait tout, elle a tout vu, et les mauvais desseins seront déjoués. Il y a beaucoup de grace, il y a je ne sais quelle pureté charmante dans ces naissantes amours, pureté qui n'a rien de faux, rien de factice, et qui s'associe parfaitement à la naïve rudesse des mœurs populaires. Auprès des grossières figures du palefrenier et du charretier, à côté de la physionomie soupçonneuse

de Joggeli, ce tableau d'Uli et de Bréneli attirés si discrètement et si délicatement l'un vers l'autre est rempli d'une grace qui parfume tout le livre.

Uli cependant a encore plus d'une épreuve à traverser, plus d'un enseignement à recevoir. Il est toujours trop pressé, le brave Uli, d'obtenir la récompense qu'il a méritée. C'est là un excellent trait et d'une vérité singulière. On quitte la route du vice, on revient à la pratique du devoir, et, comme si le devoir n'était pas son propre but à lui-même, comme si ce n'était pas déjà une récompense assez précieuse que la joie de la conscience, on aspire à une récompense matérielle, on est impatient d'en jouir. Cette impatience pourrait bien être funeste à l'imprudent Uli. Déjà, chez son premier maître, attiré par l'espoir d'une dot et le désir d'être fermier, il avait failli être dupe; la tentation va être bien plus forte, et il n'y échappera que par miracle. La fille de Joggeli, Élise, cherche un mari depuis long-temps. Quel fermier voudrait d'une telle femme dans toutes les contrées d'alentour? Passe encore la laideur, mais elle est paresseuse, désagréable, hautaine; elle a des prétentions inouies, elle veut faire la dame, grasseyer le français, s'habiller à la dernière mode, et Dieu sait comme tout cela lui réussit! C'est une vraie caricature que cette sotte fille. On sent dans cet excellent tableau l'honnête vengeance du pasteur; on voit avec quelle joie il livre à un ridicule impitoyable ces prétentions qui amènent la fainéantise et encouragent le dédain des vieilles mœurs. L'auteur s'est abandonné ici à toute sa verve; le portrait d'Élise est dessiné avec une gaieté humoristique et une vérité parfaite. Comment se fait-il que le brave Uli se laisse prendre aux cajoleries de cette laide créature? Personne mieux que lui n'apprécie le travail et les vertus honnêtes. Bréneli, il le sent bien au fond de son cœur, serait pour lui l'idéal d'une femme aimée, d'une femme bonne, gracieuse, alerte, souriant pour ainsi dire aux plus rudes labeurs et répandant une franche gaieté autour d'elle; mais épouser la fille du maître, être sûr de devenir maître un jour, hériter de ce beau domaine qu'il cultive avec tant de soin, ces brillantes espérances lui ont tourné la tête. Bréneli a tout vu, elle a tout deviné; elle sait les prévenances effrontées de cette laide Élise et la faiblesse d'Uli; elle a l'air pourtant de n'en rien savoir; elle en souffre, mais elle se tait. Elle avait cru à l'affection d'Uli; son rêve se dissipe, son bonheur s'évanouit en fumée; elle renferme sa douleur en elle-même, et rien n'altérera la dignité instinctive de son ame. Heureusement pour Uli, Élise décide sa mère à aller passer quelques jours aux bains de Gurnigel, dans une vallée voisine. C'est une occasion pour elle d'étaler ses robes et de déployer ses belles manières. La caricature devient ici plus amusante encore; les niaises coquetteries d'Élise, les complimens ironiques des messieurs de la ville et ses grotesques réponses, tout cela compose le plus piquant tableau de genre.

Il faut l'entendre lorsqu'elle tend ses gluaux pour attraper les galans; elle est riche, elle aura telle somme de son père, et ceci, et cela, et cela encore; bien heureux qui héritera avec elle! On la fait bavarder, on rit, on se moque, non pas tous cependant; à hableur, hableur et demi; il y a là un certain marchand de coton, grand négociant, à l'en croire, spéculateur intrépide et habile, en relations avec toutes les fabriques de la Suisse et de la France, qui n'a pas de peine à s'emparer de l'imagination d'Élise. Cet aventurier, espèce de rustre endimanché, est le mari qui lui convient. De retour à la ferme, Élise est bien fière d'annoncer son prochain mariage avec un marchand de la ville. Qui est bien mystifié alors? C'est Uli. Il est furieux; le dépit et la honte, sans parler des reproches de sa conscience, rendent sa position insoutenable; il serait tout prêt à quitter la ferme, si Bréneli, son guide toujours présent, ne lui conseillait de rester et de déjouer par son indifférence les railleries qui le menacent.

Est-il nécessaire d'ajouter que Bréneli sera bientôt sa femme? Toute cette fin du roman est pleine d'une fraîche et adorable poésie. La femme de Joggeli est une bonne créature, aussi affectueuse que son mari est hargneux; elle aime sa petite cousine, elle sait tout ce que vaut Uli, et, voyant bien qu'ils s'aiment depuis long-temps sans se le dire, elle voudrait les marier. Elle a encore d'autres projets : Joggeli commence à se faire vieux, pourquoi n'affermerait-il pas son domaine? et quel autre fermier trouverait-il plus laborieux, plus économe, plus fidèle que l'excellent Uli? Pour cela, il faudrait à Uli deux choses : une bonne ménagère et quelques avances en argent. La ménagère, ce n'est pas là ce qui l'embarrasse; mais l'argent! elle prend le parti d'aller trouver l'ancien maître d'Uli, ce bon maître qui a fait ce bon serviteur, qui l'aime si sincèrement, et qui certes lui prêtera sans hésiter. Un matin donc, elle part pour la ferme du cousin Jean; elle se fait accompagner par Bréneli, et c'est Uli qui conduit la voiture. C'est un samedi; la matinée est charmante, une fraîche et poétique matinée de mai. Il paraît que le samedi est, en Suisse, le jour consacré aux promenades des fiancés. Partout où ils passent, sur la route et dans les villages, à voir ce beau garçon et cette belle fille, qui ne croirait voir un de ces couples heureux parcourant gaiement le pays sous l'œil charmé de leur mère? A chaque auberge où ils s'arrêtent, l'hôtesse les complimente. Bréneli, toute rouge, toute confuse d'abord, finit par se fâcher; elle se fâche sérieusement, lorsque l'ancien maître, après avoir promis ce qu'on lui demande, veut terminer tout et marier les deux jeunes gens. — Il ne m'aime pas, dit-elle; il a voulu épouser Élise; c'est par dépit qu'il s'adresse à moi. — Et cette fierté naturelle, qui donne tant de prix à cette charmante fille, se révolte aussitôt. L'auteur a traité ces jolies scènes avec une franchise et une délicatesse dignes des plus grands éloges. Qu'y a-t-il dans ces humbles événemens? Peu de chose,

à ce qu'il semble. Comme on s'y intéresse pourtant! Comme on suit avec charme, avec anxiété, ces alternatives d'un cœur amoureux et fier! Comme on tremble pour Uli, comme on a peur pour Bréneli qu'elle ne repousse l'ame dévouée qui lui offre toute sa vie et tout son amour! La nuit porte conseil, dit le vieux proverbe. De retour à la ferme, Bréneli, pendant toute la nuit, ne peut fermer l'œil. Elle pense à Uli. Sa fierté a disparu; il ne lui reste plus dans l'ame que le souvenir de son amour; elle entend encore résonner à son oreille la chère voix qui lui demande pardon, qui avoue naïvement une folle erreur, qui lui jure une affection éternelle. Elle est persuadée enfin; elle sait qu'Uli n'a jamais cessé de l'aimer; elle craint alors d'avoir désespéré ce cœur candide, elle a peur qu'Uli ne soit parti pour toujours; troublée, inquiète, elle ne saurait demeurer en place; elle se lève longtemps avant l'aube, et descend dans la cour. Une forme vague lui apparaît auprès de la fontaine : c'est Uli; elle s'approche doucement, doucement, le cœur rempli d'une tendresse ineffable, et pose ses deux mains sur les yeux de son fiancé. — C'est toi, Bréneli, dit le jeune homme, — et Bréneli est dans ses bras, versant des flots de larmes. Les scènes qui suivent, les fiançailles, le mariage, les admirables discours du pasteur, la noce tranquille et chaste dans la maison de l'ancien maître, sont éclairées des plus purs rayons de la beauté morale. Cette franche et familière histoire, où tant de petites aventures ont l'air de se succéder au hasard, se termine avec une majestueuse noblesse; à cette lumière, tout s'ordonne, tout se classe naturellement, les moindres détails ont leur signification, et une merveilleuse unité s'établit. Image vraie de la destinée humaine, où toujours, lorsque la loi du devoir y préside, un événement, une journée, une heure, un éclair au moins, un éclair du foyer céleste illumine et couronne l'existence entière!

Ce livre, *Uli le valet de ferme,* est aujourd'hui comme le manuel du paysan d'un bout à l'autre de la Suisse allemande. Dans chaque ferme, on a le précieux volume; on le lit aux heures du repos, on le lit le dimanche après la Bible. Quand on a fini, me disent des personnes bien renseignées, on recommence; de la dernière page, on revient sans se lasser à la première, on ne veut pas se séparer d'Uli. Il semble que ce soit en même temps un type, un modèle respecté et un être réel, un brave compagnon qu'on a connu, qu'on a vu à l'œuvre, qu'on a tendrement aimé et dont on se souvient avec bonheur. Bien mieux, il est toujours là; on le voit, on l'entend, on se règle sur son exemple. Bien des gens qui n'avaient jamais eu l'idée d'aller au temple ou à l'église, ou qui redoutaient les moqueries du prochain, sont devenus moins négligens ou plus courageux, assure-t-on, depuis qu'Uli leur a montré la route. Uli est l'idéal que le pauvre valet de ferme voit sans cesse devant ses yeux, qui donne du cœur à tout travailleur rustique

et le soutient aux heures de défaillance. Ressembler à Uli, c'est le grand point : que de bonnes pensées, que de charmantes espérances dans ce mot-là! Pour obtenir des résultats de cette nature, il faut certes et une inspiration profondément humaine et un art accompli. Le secret de M. Jérémie Gotthelf, je le sais, c'est son amour pour ces paysans de la Suisse qu'il veut arracher aux mauvaises mœurs, c'est son ardent désir de repousser la propagande démagogique et de vaincre la barbarie. Cette excellente inspiration toutefois ne suffirait pas sans un vif sentiment de l'art, sans une richesse naturelle d'invention poétique. M. Jérémie Gotthelf est un artiste du premier ordre, un artiste qui paraît ne relever que de lui-même. Il a créé un genre, ou du moins une forme, qui lui est propre; il sait, il voit, il sent les choses de la campagne avec une franchise énergique, avec une sympathie pénétrante, et il a pour les reproduire des procédés et des couleurs d'une singulière originalité. Le plus souvent les autres romanciers rustiques ont recours à une simplicité affectée ou à une poésie d'emprunt; dans les peintures les plus ingénieuses et les plus belles, il y a presque toujours un endroit où l'artifice de la composition se substitue manifestement à la réalité, où le faux éclate et se trahit. Rien de pareil dans les récits de M. Gotthelf; c'est bien le tableau de la vie qui se meut sous nos regards. Les longueurs mêmes du récit (l'auteur ne s'en fait pas faute) ne sont jamais complétement sans excuse. O l'heureuse habileté dans ce qui semble parfois une négligence! le charmant va-et-vient! que ce babil de la ferme est reproduit avec gaieté! comme tout cela chante et bavarde au milieu des gloussemens des poules et des beuglemens des vaches! L'idiome de l'auteur, tout imprégné d'odeurs agrestes, a vraiment une saveur étrange. Je ne sais comment un traducteur s'y prendrait pour faire passer dans notre langue tant de métaphores hardies, tant d'images et de comparaisons nées du sol même ou directement prises au langage du paysan; moins copieux est le beurre de la ferme, moins vivaces et moins parfumés sont les pâturages de l'Oberland.

L'histoire d'Uli était trop bien appropriée aux desseins de M. Jérémie Gotthelf pour qu'il n'eût pas l'idée de poursuivre cette excellente veine. C'est une entreprise périlleuse de continuer une œuvre qui a réussi; en voulant achever le portrait, on court le risque de l'affaiblir; le premier feu de l'invention n'est plus là, les couleurs s'éteignent, et, au lieu d'une œuvre vivante, on n'a le plus souvent que la pâle copie d'une vigoureuse peinture. M. Jérémie Gotthelf a évité ce péril; cette suite de l'histoire d'Uli n'est pas une répétition des tableaux qu'il avait si heureusement imaginés : si le personnage principal est le même, le sujet est tout différent et devait fournir des ressources fécondes à une imagination bien douée. Uli le fermier a aussi son éducation à faire, mais cette éducation ne ressemble en rien à celle du pauvre valet. Il

y a, je l'ai dit, un mélange de gaieté vaillante et de noblesse morale dans le tableau d'Uli s'élevant peu à peu à la dignité d'homme; là, tout est jeune, frais, joyeusement épanoui; on respire ces parfums vivifians qui semblent s'exhaler des sillons nouvellement remués, lorsque le travail, par une belle matinée, ouvre l'intelligence la plus humble à des émotions ineffables. C'est l'adolescence de l'ame et du corps sous la clarté d'un ciel pur. Dans *Uli le fermier,* la jeunesse est passée avec ses suaves et austères enchantemens; des obligations plus graves sont imposées à un âge plus mûr. Uli a pris à ferme le domaine de Joggeli; il doit payer chaque année une forte somme, sans compter les intérêts de l'argent que lui a prêté son ancien maître. L'entreprise est sérieuse; le fardeau pèse lourdement sur ses épaules. Sans doute il est actif, courageux, et il a pour femme une ménagère intelligente et dévouée, comme on n'en trouverait pas une seconde dans tout le canton de Berne. Que de soucis cependant! que de nuits sans sommeil! La veille, il n'avait qu'à songer au présent; il saura maintenant toutes les inquiétudes de la responsabilité. Se trouver le chef d'un domaine considérable et pourtant ne pas être en réalité le vrai maître, commander là où il a été valet et être obligé de penser sans cesse que cette belle situation est précaire, que son bonheur dépend de la pluie et du soleil, qu'une seule négligence peut tout compromettre, qu'il est exposé du soir au matin à redevenir Gros-Jean comme devant, ah! le pauvre Uli apprend chaque jour combien cela est dur. Il faut qu'il apprenne encore bien d'autres secrets. Ce livre est un véritable enseignement pratique, un naïf et poétique manuel de sagesse populaire. Les imprudences, les fautes, les leçons souvent cruelles de la vie, les consolations les plus instructives, tout y occupe sa place. Uli semble bien changé par instans; dévoué aux engagemens qu'il a pris et peu habitué à ce continuel souci de l'avenir, il devient triste et taciturne; sa chère Bréneli, toujours si ingénieuse à répandre la gaieté dans la maison, ne parvient plus à le dérider. Il est sombre, il a perdu sa bonne conscience d'autrefois, il a oublié Dieu comme au temps où rien ne l'intéressait dans la vie, car des causes contraires amènent souvent des résultats assez semblables, et ce qu'a produit une insouciance brutale, la préoccupation trop constante des intérêts les plus légitimes peut le produire également. La différence, c'est qu'Uli ne renie pas Dieu; il oublie seulement de recourir à son aide. Ce n'est pas en paroles, ce n'est pas dans sa croyance qu'il est athée; c'est dans sa conduite de chaque jour. Hélas! combien de gens le sont ainsi! Ces graves instructions religieuses ressortent toujours chez M. Gotthelf du développement même de l'action; point de dogmatisme, point de morale intempestive; les scènes se succèdent, la fable s'agrandit, le tableau des embarras et des infortunes du fermier se déroule avec une émotion croissante, et la

leçon apparaît naturellement, comme le fruit né de la fleur. Au milieu de cette douloureuse histoire, la figure de Bréneli se revêt sans cesse d'une grace plus sérieuse; elle est le bon génie de la maison. Comme elle a le cœur plus serein, son esprit est plus clairvoyant aussi, et Uli ne se trompe jamais quand il suit ses conseils. Cette création de Bréneli fait le plus grand honneur au romancier. Je n'en dirai pas autant d'un personnage assez étrange qui vient à point dans les dernières scènes pour amener le dénoûment, et qui ne me paraît guère appartenir à cette réalité dont Jérémie Gotthelf est le peintre ordinairement si sincère. Quand Joggeli et sa femme sont morts, quand le domaine est mis en vente et que le pauvre Uli, à demi ruiné déjà par une mauvaise année, va être obligé de chercher fortune ailleurs, l'acheteur à qui appartiendra la ferme est un certain paysan nommé Hagelhans, être mystérieux, farouche, redouté et maudit à quinze lieues à la ronde, qui vit retiré dans sa maison solitaire, en compagnie d'un énorme chien aussi terrible que lui. Ce sauvage, dès qu'il entre dans sa nouvelle ferme, a tout à coup maintes prévenances pour Bréneli; bien plus, ce formidable chien, l'effroi de toute la contrée, vient lécher les mains de la jeune femme et s'apprivoise avec les enfans. Bréneli apprend bientôt que Hagelhans est son père, et qu'elle a eu pour mère celle qui l'a si tendrement élevée, celle qu'elle appelait sa cousine, la femme de Joggeli. Irrité pour maintes raisons contre la mère de son enfant, en proie à une misanthropie implacable, Hagelhans vivait seul avec son fusil et son bouledogue; mais, du fond de sa ténébreuse retraite, il a suivi les progrès de sa fille, il a su son mariage avec Uli, et maintenant qu'ils vont être expulsés de la ferme, il arrive, à la fois bienfaisant et bourru, pour mettre fin à leurs peines. Je ne nie pas qu'il y ait dans cet épisode inattendu des détails pleins de poésie; il est évident toutefois que l'auteur n'est plus sur le terrain où il a trouvé de si précieux trésors. Il n'est pas besoin d'une attention exercée pour surprendre ici je ne sais quel accent de mélodrame; une fantaisie douteuse a pris la place de la réalité. Combien j'aime mieux Jérémie Gotthelf quand il ne cherche pas la poésie ailleurs que dans les sillons de son pays, dans la ferme remplie des bruits harmonieux du travail, dans la grange où résonne le fléau, dans l'étable où mugit la vache nourricière! A part ce reproche, *Uli le fermier* ne le cède pas à *Uli le valet.* C'est la seconde période, la période grave et soucieuse d'une même existence bien conduite; il y a plus d'expérience, plus de profondeur, une raison plus haute et de plus mâles combats. L'éducation d'Uli s'achève dans des épreuves qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Il a appris que chaque jour a sa tâche, et qu'à chaque heure est attaché un devoir; il sait qu'il faut se défier sans cesse de soi; il ne se reposera plus sur ses victoires passées. Bréneli a laissé ignorer à Uli

qu'elle est la fille de Hagelhans, et que le riche domaine leur appartiendra un jour. Elle craint pour lui l'influence mauvaise d'une richesse que le travail n'aurait pas encore justifiée. « Le temps s'approche pourtant, — c'est ainsi que finit cette sévère et charmante histoire, — le temps s'approche où Hagelhans dira ce qu'il est, où Uli, de simple fermier, deviendra un riche paysan. Bréneli voit arriver ce jour avec inquiétude; elle tremble à l'idée de cette nouvelle épreuve. Seront-ils assez forts tous les deux pour la traverser heureusement? Voilà ce que bien souvent chaque jour elle demande à sa conscience. Pour nous, nous croyons qu'ils le peuvent. Dieu qui les a secourus à travers tant de peines et leur a fait gravir tant de roches escarpées, Dieu maintiendra leurs pieds dans la droite route, maintenant qu'ils n'ont plus qu'à marcher dans la plaine au milieu d'une magnifique nature. »

Ces deux romans, *Uli le valet de ferme* et *Uli le fermier*, pourraient suffire à une popularité durable; M. Jérémie Gotthelf toutefois n'est pas homme à se reposer sur le succès : il sait que le mal se multiplie sous mille formes, et que la vie est un combat. Ces missionnaires d'une nouvelle espèce qu'il envoie de village en village prêcher la concorde et le travail, la charité et la confiance en Dieu, il veut sans cesse en augmenter le nombre. Ce n'est pas assez d'Anneli et de Jérémie, de Christen et d'Ameli, de Jacob et du maître d'école; ce n'est pas assez même d'Uli et de Bréneli : il est toujours prêt à fortifier sa phalange. Si bien écoutés qu'ils soient du peuple des campagnes, Uli et Bréneli ne peuvent pas tout lui dire; il est urgent de diviser le travail, il faut qu'à toutes les passions funestes, à tous les mauvais instincts exploités par la démagogie et la débauche, un frère d'Uli, une sœur de Bréneli viennent opposer l'image d'une sagesse qui n'est jamais chagrine, d'une morale qui ne tourne jamais au pédantisme. Et puis l'auteur y prend plaisir lui-même : quoique la plus grande part de son originalité réside peut-être dans la ferveur de son prosélytisme chrétien, sa verve d'artiste, on le sent, est heureuse de se donner carrière. Il aime à reproduire dans sa franche liberté tout ce monde qui l'entoure; satirique ou affectueux, il ne se lasse pas de reproduire le mouvement de la vie populaire, et il y va, comme on dit, bon jeu bon argent, avec un entrain et une cordialité qui réjouissent l'ame. L'histoire de *Jean Joggeli*, par l'élévation des sentimens, par la grace et la vigueur des détails, ne se place pas très loin d'*Uli le valet de ferme*, et donnerait lieu aux mêmes remarques. Il y a quelque chose de nouveau dans les *Récits et Tableaux de la vie populaire en Suisse* : c'est une série d'esquisses charmantes, ébauches, croquis, silhouettes rapidement enlevés, où se retrouve toujours le pinceau du maître. Jérémie Gotthelf, on le voit par cette vivante galerie de portraits, est bien le véritable historien des paysans. Un critique allemand, quoique très hostile à l'inspiration chrétienne de l'auteur, s'extasiait l'autre jour sur la

grandeur épique, sur la majestueuse simplicité de ses personnages, et il y voyait quelque chose d'analogue à la poésie d'Homère. M. Jérémie Gotthelf, assurément, serait le premier à repousser de tels éloges : il trouverait sans peine quelque bonne formule suisse qui déconcerterait le critique, et il s'en irait reprendre son entretien avec le vacher de la ferme; il est certain cependant que cette vigoureuse reproduction de la nature dans ce qu'elle a de plus simple présente souvent une dignité singulière. Il y a telle nouvelle qui a la gravité de l'histoire : à voir agir et parler ses paysans, on dirait des événemens qui intéressent les annales de l'humanité et des personnages qui ont vécu il y a des siècles, tant la simplicité du récit en agrandit les proportions. Voyez ces paysans, Christen et Joggeli, allant de ferme en ferme chercher une femme : ne croirait-on pas, à de certains momens, lire une de ces chroniques mérovingiennes où M. Augustin Thierry a puisé la peinture des mœurs barbares? Ces *récits et tableaux* contiennent de vrais trésors. A côté des scènes de village, l'auteur a placé des anecdotes plaisantes comme le poète Hebel en a recueilli et raconté à l'usage des paysans de ce temps-là. M. Bitzius s'est essayé aussi dans certaines scènes fantastiques, songes et visions à la manière de Jean-Paul; mais il fait mieux pourtant de ne pas quitter le sol où il est maître, la rue du village, la cour de la ferme, l'étable et le banc extérieur où il a tant de fois conversé avec Uli. Je dois signaler toutefois un tableau du moyen-âge, *Kurt de Koppingen*, qui dépeint énergiquement les déprédations des barons féodaux et la stérilité du sol entre leurs mains maudites. Dans cette vallée qui pouvait à peine nourrir quelques seigneurs désœuvrés, on compte aujourd'hui les plus riches fermes du pays, et des centaines de familles y vivent dans la joie du travail. On aime à voir le peintre des paysans glorifier sans amertume et sans violence les conquêtes sacrées de la sueur humaine.

J'ai indiqué l'inspiration satirique, très reconnaissable et très vive chez M. Jérémie Gotthelf, à côté de la pensée chrétienne qui a dicté ses principaux ouvrages. Cette veine de gaieté hardie tend à se développer de jour en jour dans les dernières compositions du romancier. Il semble que 1848 l'ait mis en train. Cet observateur à qui rien n'échappe n'a pu voir sans éclater de rire les parodies de l'esprit révolutionnaire exécutées par les démocrates de village. Avec sa verve créatrice et sa franchise de langage, avec sa joyeuse imagination et son bon sens si élevé, Jérémie Gotthelf n'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour être un Aristophane rustique? Il vient de débuter dans cette voie, et déjà il y a produit un petit chef-d'œuvre : c'est l'histoire d'une association de paysans qui veulent mettre leur travail en commun, à l'exemple des ouvriers de la ville. Ils ont entendu parler des promesses des tribuns, ils croient naïvement que l'association est une sorcière ou une fée qui va leur prodiguer des trésors. L'association, qui oserait le

nier? est, en bien des cas, une force immense; le malheur, c'est que les tribuns oublient le plus souvent de recommander les conditions premières sans lesquelles toute promesse n'est que mensonge. Que faut-il mettre en commun? Le travail apparemment, la bonne conduite, l'honnêteté, l'économie; c'est toujours là qu'il faut en revenir. Si les braves gens qui entendent vanter les merveilles de l'association se croient affranchis par là des lois éternelles de l'ordre moral, tout est perdu; or, le langage démocratique n'encourage que trop, comme on sait, ces grossières méprises. C'est dans un petit village du canton de Berne que s'organise l'association ouvrière dont M. Jérémie Gotthelf nous raconte les divertissantes prétentions et les misères grotesques. Autrefois chacun faisait son fromage tout seul, aujourd'hui les bonnes gens de Vehfreude ont eu la glorieuse idée de faire le fromage à frais communs. Rien n'est plaisant comme les délibérations rustiques où s'élabore le pacte fondamental. L'auteur semble refaire, dans le dialecte de l'Oberland, l'histoire du parlement de Francfort : il est difficile d'être plus naïvement embrouillé et plus consciencieusement inintelligible. Aux prétentions de cette éloquence révolutionnaire, ajoutez les jalousies, les défiances, la cupidité aveugle, la convoitise effrénée du bien d'autrui; vous saurez de quels élémens se compose cette singulière union fraternelle. La verve de l'auteur n'a jamais été plus joyeusement inspirée; il y a dans cet ingénieux tableau les plus attrayantes promesses pour l'avenir, et nous espérons bien que le peintre de *la Fromagerie de Vehfreude* ne les oubliera pas.

Un autre tableau non moins piquant, c'est le récit des aventures du docteur Dorbach, démagogue émérite, qui parcourt le canton de Soleure à la recherche d'un bon dîner. Seulement les allusions ici sont bien autrement sanglantes : ce n'est pas une comédie, c'est une satire, et de l'espèce la plus vive. Je plains de tout mon cœur le pauvre prédicateur d'athéisme que M. Jérémie Gotthelf a châtié si rudement. Sous cette vivante caricature, sous ce vilain masque si spirituellement façonné, il y a certainement quelque démagogue bien connu des gens du pays, et que le sévère gardien des mœurs nationales avait de bonnes raisons pour livrer à la risée publique. Le docteur Dorbach est un des commis voyageurs de l'athéisme hégélien. Ses affaires vont mal, à ce qu'il paraît; repoussé des paysans naïfs qui ont encore la simplicité de croire au bon Dieu, il ne réussit qu'à moitié auprès des paysans démocrates. Les frères et amis veulent bien faire chorus avec lui pour blasphémer et maudire; mais dès qu'il s'agit de délier les cordons de la bourse, c'est là que s'arrêtent ses triomphes. Adieu la fraternité! l'orateur si fêté n'est plus qu'un philosophe incompris. A quoi lui sert d'avoir au fond de sa cervelle de si magnifiques plans pour la réforme de la terre et du ciel? Il ne trouve partout que des philistins ou des traîtres. Ici, on le met à la porte sans autre forme de procès; là, on

dresse les oreilles, on écoute bouche béante, on jouit de cette parole incomparable; seulement, ô perversité! on a la prétention d'en jouir gratis. Ce voyage du docteur sur la route de Biel à Soleure par une froide journée de décembre est tracé de main de maître. De village en village, d'hôtellerie en hôtellerie, ses espérances s'allument sans cesse et n'amènent que des humiliations et des mécomptes. Le docteur ne demande aujourd'hui qu'un bon gîte, une bonne table, et demain une souscription honnête pour fonder un journal. Où dînera-t-il, si on le chasse de tous côtés? Où reposera-t-il ce front laborieux sous lequel fermente la révolution universelle? Autour de ce personnage si vivement mis en scène, l'auteur a groupé avec art maintes bonnes figures d'aubergistes et de paysans. Les aubergistes de Laengnau, de Graenchen, des faubourgs de Soleure, sont des esprits carrés qui répondent d'une façon péremptoire aux déclamations du communiste. Il en est parmi eux qui se disent radicaux, mais ils sont radicaux à la façon des paysans : l'instinct jaloux et mauvais qui s'agite chez toute créature humaine, la bête que chacun est obligé de dompter en soi, voilà le radicalisme des gens de la campagne; montrez-leur le fond des systèmes socialistes, aussitôt leur bon sens se révolte, et maître Dorbach n'a qu'à bien se tenir. Ce petit livre n'est pas un roman, c'est un tableau vif et rapide : quel relief pourtant! comme tous ces personnages sont pleins de vie! que d'événemens sur cette grande route de Biel à Soleure! Le contraste de la subtilité pédantesque et de la simplicité de l'intelligence n'a jamais été plus joyeusement accusé. La satire se termine par des scènes d'une poésie sombre. L'auteur reprend la légende des seigneurs de Bürglen, dont il avait déjà fait un excellent emploi dans *le Buveur d'eau-de-vie*. Il y a des siècles que les sept chasseurs sauvages sortent chaque année de leur tombeau pendant la nuit de Noël; Dursli, le buveur d'eau-de-vie, est le neuvième personnage qu'ils ont ramené au bien; encore une conversion, et ils pourront se reposer pendant l'éternité. Or, c'est précisément la veille de Noël, c'est le 24 décembre 1847 que le docteur Dorbach vient de faire sa tournée démagogique chez les paysans de Biel à Soleure. Partout repoussé, il va toujours plus loin, toujours soutenu par l'espérance et enivré de sa colère. Le jour baisse, le chemin semble s'allonger sous ses pas; plus de villes, plus de villages, plus d'auberges; la route s'engage dans la montagne, au milieu de la forêt de Bürglen; une terreur étrange s'empare du démagogue. Un athée peut-il avoir peur des fantômes de la nuit? Oui, maître Dorbach a peur, et maintes images sinistres l'assaillent subitement. D'abord ce sont des milliers de serpens qui fourmillent autour de lui, dardant leurs langues sifflantes et chargées de poison; il les reconnaît : ce sont tous les enfans de son esprit pervers, ce sont ses ruses, ses calomnies, ses méchans desseins, les pensées coupables qu'il a éveillées chez les autres, ses convoitises diaboliques

et celles qu'il a pris soin d'allumer dans les ames innocentes. Puis voici les sept chasseurs sauvages; ils sont là, pâles, sombres, terribles, avec leurs chevaux haletans, avec leur meute féroce, et ils s'apprêtent à le percer de leurs flèches. Le docteur frissonne, mais aucun remords ne le tourmente; il a peur, vulgairement peur de la mort, peur de ce néant qu'il a si souvent prêché à ses disciples, pour les délivrer de la crainte salutaire d'une vie à venir. Étrange incident! sa femme et ses enfans sont tout à coup à ses côtés. Dès qu'un des chasseurs veut le frapper, il prend un de ses enfans comme un bouclier, et l'enfant tombe mort; lui-même enfin il est atteint d'une flèche vengeresse, et il sent les dents aiguës des chiens qui mettent son corps en morceaux. Pendant cette vision épouvantable, le docteur s'est évanoui au bord de la route. Trouvé là le lendemain par deux charretiers qui passent, il a bien vite oublié ces affreuses scènes : ce n'est pas lui que les angoisses de la conscience peuvent agiter long-temps; si les chasseurs sauvages lui ont fait passer une mauvaise nuit de Noël, en 1847, dans la forêt de Bürglen, quelle revanche il prendra deux mois plus tard! « Frères, dit l'auteur en terminant, les sauvages chasseurs de Bürglen seront difficilement relevés de la malédiction qui pèse sur eux, s'ils prétendent convertir un démagogue lettré. Souhaitons-leur pourtant le repos auquel ils aspirent; souhaitons aussi le repos de la conscience à ces esprits inquiets qui semblent appartenir aux puissances désordonnées du mal. Ayez pitié, ô Dieu de paix, de ces malheureux insensés que leur ame en proie aux passions mauvaises pousse de ville en ville et de village en village, jetant partout des semences empoisonnées; ayez pitié d'eux, avant que la mort les saisisse, avant que le tombeau les dévore! » Ainsi finit dans l'exaltation du poète et l'onction du chrétien cette énergique satire de la démagogie allemande de la Suisse.

Si j'ai fidèlement reproduit la physionomie du romancier rustique, on doit comprendre quelle place vraiment originale lui est réservée dans l'histoire de l'imagination au XIX[e] siècle. Le tendre et puissant écrivain qui se cache sous le nom de Jérémie Gotthelf appartient à l'école de Hebel par la sincérité, par la candeur de son dévouement aux classes populaires; comme romancier, il n'a pas de modèle et ne relève d'aucune école : on ne saurait même comparer ses peintures à celles de M. Auerbach et de M[me] Sand, parce que, se sentant protégé par la piété de son inspiration, il a pu s'abandonner sans scrupules à toutes les hardiesses de sa fantaisie. Il n'a pas la netteté artificielle de M. Auerbach; il n'a pas besoin d'efforts, comme M[me] Sand, pour parler un langage d'emprunt, et, quoiqu'il poursuive un but, il n'a jamais dans ses tableaux agrestes la moindre préoccupation de système. Il est encore plus loin, la remarque est peut-être superflue, des langoureuses pastorales de M. de Lamartine; peintre admirable de la nature, il n'é-

prouve pas pour les détails infinis de la création ces *tendresses bêtes* dont s'accuse si justement, hélas! le tailleur de pierre de Saint-Point. Il est vrai, il est franc, et quand il pèche, ce qui lui arrive assurément plus d'une fois, il pèche toujours par l'entraînement même de sa franchise. L'artiste audacieux et l'apôtre infatigable se soutiennent, se complètent merveilleusement chez M. Jérémie Gotthelf. S'il n'eût été qu'un peintre vigoureux, s'il n'eût songé qu'à reproduire la réalité avec audace, l'énergique familiarité de ses tableaux aurait pu lui attirer souvent de légitimes reproches. C'est beaucoup que de voir si bien la nature et d'en retracer l'aspect avec une sincérité si résolue; l'imitation pourtant, quelque puissante qu'elle soit, n'est pas la poésie tout entière, elle n'en sera jamais que le point de départ : l'artiste doit interpréter le monde réel; il doit exprimer non-seulement ce que ses yeux ont vu, mais ce que son ame a senti; il doit diviser, choisir, accuser fortement certains traits, en laisser d'autres dans l'ombre; est-ce là ce que fait constamment l'auteur d'*Uli le valet de ferme?* Non certes; il semble par momens que la réalité l'enivre, qu'il ne se possède plus, et qu'au lieu de dominer son sujet, il se laisse entraîner à l'aventure par les mille détails qui sollicitent son pinceau. Regardez-y mieux pourtant : sous ces peintures les plus audacieusement vraies, dans ces scènes agrestes où rien n'est oublié, dans ces tableaux que remplissent mille bruits confus, depuis l'intarissable babil de la fermière jusqu'au grognement des animaux immondes, il y a toujours une pensée morale, toujours une ardente conviction chrétienne qui anime et transfigure l'ouvrage tout entier. D'un côté, la réalité la plus franche; de l'autre, le plus pur et le plus sublime idéal, voilà les compositions de M. Jérémie Gotthelf. Pourquoi s'abandonne-t-il ainsi à une sorte de fougue joyeuse dans sa complète reproduction de la nature? Parce qu'il sait de quelle lumière sereine son religieux enthousiasme va inonder sa toile. Assuré de l'idéal, il sent redoubler sa verve : de là ces mélanges inouis et ces étonnans contrastes.

C'est aussi à cette double inspiration qu'il faut rapporter l'influence extraordinaire de ses livres. Il s'est fait paysan avec les paysans, il s'est assimilé leurs pensées, leurs préoccupations, leurs soucis et leurs joies. Ce qui nous semble trop long dans ses romans, les paysans de la Suisse le lisent avec bonheur, avec le même bonheur qu'il a éprouvé à l'écrire. Tout ce caquetage de la ferme, tout ce bruit, toutes ces allées et venues, c'est leur vie de chaque jour : ils s'y reconnaissent comme dans un miroir. Ils sentent en lisant cela que ce n'est pas un curieux qui est venu les étudier, et puis s'en est retourné à la ville; non, c'est un des leurs, un paysan comme eux, un porteur de sabots, un homme qui sait tous les secrets de la charrue et du sillon. Aussi comme ils l'écoutent religieusement! comme ils sont préparés par de cordiales

sympathies à toutes les leçons qu'il va leur donner! comme ils sont déjà sous le charme! La prédication de M. Gotthelf n'a pas été infructueuse; le parti radical, qui, depuis une dizaine d'années, a gouverné et bouleversé la Suisse, en est réduit à se défendre sur tous les points où il n'est pas en déroute. Dans le canton de Berne en particulier, dans ce canton où l'auteur d'*Uli* a si vaillamment combattu, la victoire vient d'être complète. Le radicalisme, si long-temps en possession du pouvoir, a dû céder la place à un gouvernement libéral; trompés naguère par les déclamations des *docteurs Dorbach*, les paysans se sont levés en masse pour renverser par leurs votes le despotisme de la démagogie et installer une administration vraiment républicaine. « Nous voulons, — ainsi s'exprime le programme des nouveaux gouvernans, — nous voulons le progrès de la culture intellectuelle, mais nous voulons avant tout le maintien de la foi et des mœurs chrétiennes de nos aïeux par la législation, par l'enseignement, par l'exemple des magistrats... » A qui attribuer ce résultat inattendu? Aux progrès de la raison publique, à ces progrès que le pasteur de Lützelfluch a si énergiquement secondés. Personne mieux que le romancier des paysans n'a eu le droit d'applaudir à ces paroles, personne n'a dû en ressentir une joie plus sincère; le nom de Jérémie Gotthelf est attaché désormais d'une manière indissoluble aux luttes et aux triomphes de la république libérale dans les cantons allemands. Aussi ce nom est-il déjà l'objet des attaques passionnées de la démagogie vaincue. Félicitons M. Gotthelf de ce nouveau succès. D'abord, il est assez vigoureusement armé pour ne rien craindre; il joint à une ame profondément religieuse une imagination hardie et saine qui peut braver gaiement toutes les violences, et puis, il sera averti par là, s'il était tenté de l'oublier, qu'il importe de ne jamais trop se fier à la victoire. M. Jérémie Gotthelf poursuit sa mission avec zèle; il vient d'achever un roman où il se propose de montrer l'action désastreuse de la démagogie et la féconde influence de l'esprit libéral sur deux fermiers de l'Oberland. Nous en jugerons bientôt. L'infatigable écrivain nous doit beaucoup d'autres peintures empruntées à la vie populaire; il n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire, il n'a pas mis en œuvre toutes les richesses de son expérience. Continuez, vous qui êtes l'apôtre et le peintre des campagnes, continuez votre œuvre salutaire et multipliez vos tableaux. Déjà vos enfans sont nombreux; *Uli le valet de ferme* est à leur tête, et tous vont porter la joie et la sérénité dans les ames; que d'autres encore leur succèdent et maintiennent vos précieuses conquêtes. Ame chrétienne et intelligence d'artiste, pasteur et poète, votre double tâche sera bien remplie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LA

RETRAITE DES DIX MILLE.

DEUXIÈME PARTIE.[1]

UN ONCLE D'AMÉRIQUE.

V.

A trois semaines environ des événemens que nous avons racontés, le lecteur voudra bien nous permettre de le conduire près de deux de ses anciennes connaissances de la sortie de l'Opéra, Méquinet et Sampigny, qui, vers onze heures et demie du matin, entraient au café Tortoni. Avec une familiarité d'habitués, les deux jeunes gens jetèrent un petit bonjour à la dame du comptoir, et, gravissant l'escalier tortueux du célèbre établissement, atteignirent le salon du premier, où, par ces jours de vie active et d'estomacs délabrés, s'est réfugié le déjeuner à la fourchette. L'assemblée était peu nombreuse, mais choisie. A une table près de la fenêtre, Gontrey, le front chargé de soucis, finissait mélancoliquement une côtelette; près de lui, le capitaine Reidel avalait avec un entrain tout britannique des flots de thé. En face de Gontrey, un officier de carabiniers, belle encolure, beau teint vermillonné, royale fourchette, sablait gaiement sa bouteille de champagne, tandis que son voisin, jeune homme au visage souffreteux, au physique de vieillard précoce, trempait, en vrai podagre, un biscuit dans une bavaroise. Méquinet et Sampigny distribuèrent leurs saluts à la

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 juillet.

ronde, et, soumis à la loi d'attraction qui réunit les semblables, vinrent s'installer près du lion au laitage.

— Quoi de nouveau dans les papiers, Gambin? dit Sampigny.

— Rien absolument, répondit le voisin; l'horizon politique est d'un terne, d'un plat à dégoûter; tout marche comme sur des roulettes dans ce monde et dans l'autre. A quand donc la prochaine révolution? La France s'ennuie, a dit le grand poète, et c'est furieusement vrai ce qu'il a dit là... Ah! je suis injuste envers les journaux : en voilà un qui nous fait jouir des *Causeries de la fashion* de Ricourt; c'est un peu moins fort qu'à l'ordinaire.

— C'est brillant alors! reprit Sampigny. Vous l'avez lu?

— Oh! pour cela non, repartit l'adolescent, l'amitié du XIX[e] siècle ne va pas jusqu'à ces dévouemens-là.

— C'est-à-dire, Gambin, que cela n'est pas même écrit, que c'est tout simplement de la littérature d'hôpital, interrompit Méquinet avec autant d'aplomb que s'il eût porté la parole au nom des quarante immortels.

— Messieurs, messieurs, dit l'officier de carabiniers, un peu d'indulgence pour Ricourt; que diable! c'était un des nôtres. Je l'ai connu, il n'y a pas de cela si long-temps, un joyeux compagnon, honorable et bon vivant. Personne ne peut dire que dans sa misère il se soit écarté des règles de la plus stricte délicatesse; aussi, messieurs, croyez-moi : au lieu de l'écraser dans ses œuvres, ce qui est facile, estimons-le pour sa persévérance à se créer un pain indépendant.

— Ah! voilà comment vous raisonnez, Durcœur! reprit Méquinet. C'est-à-dire qu'il suffit de se ruiner pour acquérir le droit d'être à charge à tout le monde... Si les députés avaient le sens commun, ils feraient une loi là-dessus... Il n'y a pas que le feuilleton pour se procurer du bœuf; on se fait soldat, commissionnaire, mais on ne prend pas la liberté d'assommer le public, par la grande raison qu'on meurt de faim.

— Ah! joli, très joli! dit en manière d'exclamation Sampigny, qui, entre deux mouillettes, s'acharnait à lire au bas d'un grand journal un feuilleton intitulé *Causeries de la fashion.*

— Voyons, fais jouir tes amis de ce chef-d'œuvre de style, car Ricourt est un homme de style, dit ironiquement Méquinet.

— Ah! mon Dieu, des nouveautés du mois dernier, ni plus ni moins, et que la verve de Ricourt n'est pas parvenue à rajeunir. Toujours l'éternel récit dont on nous rabat les oreilles depuis tantôt trois semaines, cette M[me] Daw qui va se noyer dans le Rhône au moment même où elle allait retrouver son mari, échappé miraculeusement des prisons du khan de Boukhara! La semaine prochaine, il ne manquera pas de nous servir l'histoire mélancolique et nouvelle de Fualdès et de la veuve

Bancal. Pauvre garçon! il faut qu'il ait furieusement faim pour écrire de pareilles rapsodies.

— Décidément, Sampigny est le plus égoïste des humains, dit Méquinet en arrachant le journal des mains de son voisin, qui poursuivait solitairement sa lecture. Messieurs, ajouta-t-il, prêtez une oreille attentive à ce précieux morceau de littérature.—Et après cette manière de prologue, il entama le feuilleton à haute voix : « Un événement tragique, qui porte dans toutes ses phases le cachet d'une inexorable fatalité, préoccupe en ce moment la haute société parisienne, et nous ne pouvons mieux justifier notre titre qu'en racontant dans tous ses détails une triste catastrophe qui a coûté tant de larmes au monde des heureux du jour. » Bon, beau début! comme dirait Sosie, interrompit le lecteur. Il poursuivit : « Hélas! c'était la reine de nos bals, la divinité de nos fashionables assemblées. La nature semblait avoir voulu réunir en une seule femme ses plus séduisantes perfections : grace, beauté, esprit, dons du hasard, dons de l'éducation, elle vous possédait tous en partage, et cependant la mort, l'inexorable mort n'a rien respecté, et l'a frappée de sa faux dans les circonstances les plus tristes, les plus pathétiques, les plus douloureuses, les plus romanesques... » Mais arrive donc au fait, bavard! dit Méquinet.

— Méquinet charge, reprit Sampigny dans un louable esprit d'impartialité.

Le lecteur continua : « Nous n'avons pas besoin de nommer mistress Daw. »

— Bravo, de la couleur locale! mistress pour madame; très fort! remarqua Gambin.

« Tout le monde connaît les circonstances vraiment intéressantes au milieu desquelles elle fit son apparition dans la société parisienne. Elle revenait de l'Inde, de ce bout du monde. Frappée dans ses plus chères affections, son mari, le lieutenant-colonel Daw, l'un des officiers les plus distingués de l'armée anglaise, avait été fait prisonnier dans une rencontre avec les troupes du khan de Boukhara, et tout portait à croire qu'il avait trouvé la mort dans les cachots de ce tyran perfide. Hâtons-nous de le dire, avant que le coup mortel vînt la frapper, elle ne craignait plus pour les jours de l'homme dont elle entourait la mémoire d'un culte si pieux. Depuis près de deux mois, elle se trouvait au milieu de nous, quand soudain une nouvelle imprévue, inattendue, presque impossible à croire, est annoncée par les journaux : le colonel Daw n'est pas mort; après des dangers, des souffrances inouies, il est parvenu à briser ses fers, il a traversé l'Asie-Mineure, et un bateau anglais l'a débarqué sain et sauf à Malte. Aussitôt la résolution de mistress Daw est prise : en deux heures, elle a quitté Paris pour voler dans les bras de son époux. Hélas! la noble femme, c'était la mort la plus

horrible qu'elle allait chercher. La nuit était sombre et froide; pas une étoile au ciel, pas une lumière à l'horizon; l'on était arrivé à la montée de Saint-Martin-ès-Tours. Qui ne connaît cette échelle tortueuse, la honte de notre administration, la critique la plus sanglante du ministère de la paix à tout prix? »

— Ah! un petit coup de patte à ce pauvre M. Guizot; il paraît que nous voulons une mission ou du ruban, exclama Sampigny.

« A droite, des rocs crayeux élèvent leurs pics vers le ciel, tandis que, sur la gauche, la route surplombe des précipices effrayans, vertigineux, au bas desquels le Rhône roule son flot indompté. Tout à coup les chevaux, saisis d'une inexplicable frayeur, hésitent, s'arrêtent, reculent, se portent brusquement vers la gauche; le postillon et le courrier s'élancent à terre, et la voiture roule au fond de l'abîme. Les secours arrivèrent trop tard de la poste voisine; on ne trouva dans le lit du torrent que des débris de voiture et un lambeau du voile de mistress Daw, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la fin tragique de l'infortunée jeune femme. Quant au courrier, dont la négligence a tant de part dans cette affreuse catastrophe, on n'a plus eu de ses nouvelles; il est probable qu'entraîné par le remords, il a mis fin à ses jours. Nous sentons notre cœur se briser en retraçant les détails de cette funèbre histoire, nous qui ne connaissions mistress Daw que comme une des reines du monde élégant... Quelles doivent être les douleurs de ce vieil officier qui foule aujourd'hui le sol français! Échappé à une longue captivité, échappé à une mort imminente, il arrive le cœur palpitant à l'idée de revoir une fidèle épouse, et le destin, le fatal destin, ne lui laisse pas même la triste consolation de verser ses larmes sur les mânes de la compagne adorée de sa vie. — Et vous, vieux soldat blanchi dans les combats, recevez l'hommage de nos respectueuses sympathies. »

— Ah! si nous tombons dans les vieillards en cheveux blancs, j'aime mieux *la Parisienne,* couplet Lafayette, dit Méquinet.

Pendant toute cette lecture, l'officier de carabiniers avait manifesté une agitation singulière, soit en faisant sonner ses éperons l'un contre l'autre, soit en battant la générale avec son couvert sur son assiette. Enfin, incapable de se modérer plus long-temps, il s'écria d'une voix sonore : Gontrey, y a-t-il long-temps que vous n'avez vu jeter par la fenêtre trois petits êtres malfaisans?

— Très long-temps, Durcœur, reprit machinalement Gontrey, ainsi qu'il eût répondu à une question faite en pur sanscrit.

— C'est un spectacle que je vais vous donner, si l'on ne se tait pas ici... et promptement.

— Ah! mais le carabinier sort des limites du parlementaire, dit Gambin à voix basse.

— C'est-à-dire que son allégorie est transparente, murmura Sampigny.

— Qu'attendre d'un Goliath qui boit du champagne avant midi? dit Méquinet du bout des lèvres en levant les épaules. Je suis trop bien élevé pour lui faire remarquer ce qu'il y a d'incongru dans ses paroles.

— Et moi donc! fit Gambin.

— Et moi donc! répéta Sampigny.

L'avertissement profita toutefois au jeune critique, et Méquinet reprit *sotto voce*, en parcourant le journal : — Plus, deux colonnes sur le *burgrave* dont je vous fais grace. Conclusion : « Nous donnons cette version comme la seule véritable de l'horrible catastrophe qui a si cruellement ému le public parisien. Nous la devons à l'obligeance du capitaine R..., si célèbre par son adresse et ses triomphes dans les exercices du *sport*, qui, par un hasard providentiel, couchait ce soir-là au bourg de Saint-Martin, et est arrivé l'un des premiers sur le théâtre du déplorable événement. » Le capitaine R..., qui diable cela peut-il être? poursuivit Méquinet.

— C'est vous, Reidel? dit Sampigny apostrophant le gentleman assis à une des tables de la fenêtre, et qui finissait en ce moment sa sixième tasse de thé.

— C'est moi, dit le capitaine.

— Et tout cela est vrai? continua Sampigny.

— Vrai, répéta Reidel.

— Vous l'avez vu? poursuivit l'interrogateur.

— Vu, ou à peu près, dit le gentleman avec un singulier sourire.

Assis à sa table, Gontrey, tout en ayant l'air de méditer profondément les bons mots d'un petit journal, avait suivi cette scène dans tous ses détails avec une oreille anxieuse; mais, lorsque Sampigny interpella le gentleman, il ne put modérer sa curiosité et leva sur son voisin un regard inquiet, étincelant, comme s'il eût voulu lire au plus profond de sa pensée. Ce dernier en soutint intrépidement le feu avec un visage de marbre, et Gontrey, pour cacher le rouge cramoisi dont se couvrit son front, enfonça précipitamment le nez dans son assiette. Cette scène muette passa inaperçue, car en cet instant la porte du salon s'ouvrit et livra passage à la panse rabelaisienne et au visage enluminé de Ricourt.

— Qu'il arrive donc, ce grand écrivain, pour recevoir nos sincères félicitations! dit Méquinet.

— Ah! les petits poussifs! s'écria le lion de lettres en secouant avec une indignation comique sa crinière défrisée; c'est ainsi qu'on traite les chefs-d'œuvre de l'ami Ricourt! Soyez paisibles; il vous retrouvera...

VI.

La catastrophe qui avait enlevé leur divinité aux élus de la fashion était déjà depuis long-temps oubliée, quand vers deux heures de l'après-midi un cabriolet de régie sortit au grand trot de la barrière de Fontainebleau, et enfila la route qui conduit à Ivry-sur-Seine. Par ces temps de locomotion à la minute, certaines localités déshéritées à la loterie des chemins de fer ont vu leurs beaux jours se changer en solitude. Quel bourgeois de Paris assez arriéré pour rêver aujourd'hui, à une heure de sa boutique, villégiature et plaisirs champêtres dans un arpent carré de prés, vignes et hautes futaies, au milieu des bois de Romainville ou sur les coteaux d'Ivry, lorsqu'une heure lui suffit pour atteindre la forêt de Compiègne ou les étangs de Chantilly? Si le type existe encore, assurément il se perd, et c'est ce qui explique le profond abandon, l'aspect de Sahara sans soleil que présentent certains villages si chers autrefois aux campagnards de la rue Saint-Denis, et, parmi les plus désolés, l'on peut citer sans crainte d'être démenti par le fait le village d'Ivry-sur-Seine.

Le cabriolet filait grand train sur la route déserte sans que Henri de Gontrey, assis à la gauche du cocher, parût se préoccuper de cet abandon. Nous avons toujours présenté le jeune comte sous un aspect si sombre, qu'en vérité nous ne savons plus quelle couleur tirer de notre palette pour décrire ce front chargé de soucis, cet œil inquiet et méditatif, ce sourire amer; nous aimons mieux dire en un mot que les quelques semaines qui venaient de s'écouler avaient pesé sur sa tête comme de longues années. Triste vie en effet, pleine de combats atroces, que celle que l'on s'impose pour briller jusqu'à son dernier sou! L'abîme est là sous les pieds, dévorant, prêt à engloutir : quelques écus séparent à peine de la misère ou d'un coup de pistolet. Le patient voit tout cela, et c'est en vain que ses yeux cherchent l'esquif sauveur qui doit le conduire au rivage. Que peut-il faire pour tenter la fortune après avoir gaspillé sa jeunesse et son or dans les plaisirs les plus futiles? Des années d'humiliations, d'amers sacrifices ne le séparent-ils pas d'une position honorable dans l'armée, la presse ou le commerce?... Aussi, fatalement, presque avec l'apparence d'un bon calcul, il continue de s'efforcer d'en imposer au monde, il attend la chance d'un coup de bourse ou d'une héritière boiteuse; décevantes espérances qui ne viennent se perdre que trop souvent, hélas! sur les bancs ignominieux de la police correctionnelle. Henri de Gontrey savait depuis trois mois que sa position sociale ne tenait plus qu'à un souffle : un caprice des dés, une série de rouges à la place d'une intermittence, et il se trouvait exactement sans pain, sans voir devant lui l'ombre d'un moyen

d'en gagner honorablement. On comprend que cet équilibre sur la corde raide entre le luxe et la misère laisse de tristes stigmates sur une organisation, quelque vivace qu'elle puisse être, et sillonne de rides précoces et profondes un jeune visage.

Le cabriolet venait d'arriver aux premières maisons du village, quand l'automédon interpella Gontrey en ces termes : — La rue Saint-Frambourg, vous savez où c'est, mon bourgeois?

— Ma foi non, dit Gontrey, tu demanderas à un passant.

— C'est ce qui ne m'a pas l'air chose commune dans ce port de mer, dit le cocher, faisant allusion à la solitude de la rue, où l'on n'apercevait pas une ame.

Cependant, au bout de quelques instans, un gentleman bien vêtu se présenta en tête du cheval, et le cocher, pour ne pas perdre l'occasion, arrêta brusquement sa course.

— Gontrey!... Reidel!... — Ces deux noms partirent, comme attaque et riposte sous la main de deux escrimeurs habiles, de la bouche du passant et de celle du jeune comte.

— Que diable faites-vous dans cette solitude? dit Gontrey.

— J'allais vous faire la même question, reprit Reidel en s'approchant du véhicule.

— Motif honnête entre tous! Je viens voir une vieille cousine sourde qui vit dans cette thébaïde avec chiens, chats et perroquets, une véritable ménagerie!

— Et moi, bien entre nous, repartit Reidel d'un air de mystère, j'ai découvert le plus charmant bijou d'écurie de course qui se puisse imaginer.

— Vous me montrerez cela? interrompit Gontrey.

— Avec grand plaisir, quand elle sera peuplée, dit Reidel.

— Au revoir donc, répondit le jeune comte.

— Bonne chance chez la vieille cousine, fit le gentleman.

— Mon bourgeois, dit le cocher en interpellant Reidel, pourriez-vous m'indiquer la rue...

— Marche donc, imbécile, je te conduirai; je sais bien le chemin de la maison de ma cousine.

Un peu étonné de la science qui était poussée si subitement à son voisin, le cocher remit toutefois au trot le quadrupède; mais le hasard servit à souhait son audace, et une pancarte de bois noir, portant en lettres blanches les mots rue Saint-Frambourg, annonça bientôt que le voyageur était arrivé à sa destination. Gontrey donna l'ordre d'arrêter au nº 12, devant une maison de modeste apparence, dont la porte se referma bientôt sur lui; mais à l'encoignure de la rue, caché derrière la muraille, on eût pu voir le capitaine Reidel suivre et épier avec curiosité les démarches de son ami.

Gontrey avait été introduit dans une petite cour plantée de quelques arbres, et se trouvait en présence d'un personnage qui a figuré au premier chapitre de ce récit sous le pseudonyme de Mme Cantalou. L'honnête dame avait changé ses brillans atours contre un costume de travail simple, mais d'une exquise propreté.

— Ah! bonjour, monsieur Henri. Comment va Bijou? dit la dame en adressant au visiteur, en signe de bienvenue, son plus gracieux sourire.

— Très bien... comme toujours jolie et le diable au corps! Et ici, comment va-t-on? ajouta Gontrey.

— A souhait, reprit la dame avec volubilité. Nous avons un gros garçon, un enfant superbe, qui me fera honneur, et dont j'ai soin comme j'aurais eu soin du petit roi de Rome, si on me l'avait confié; mais, faute de protection, cela m'a manqué. Vous m'avez procuré là une fameuse aubaine, monsieur Henri : dix mille francs pour trois mois de petits soins et de discrétion, ce qui me va comme deux paires de gants! Et puis ce sont des gens si doux, si bien élevés, si charmans, si contens de tout! Ce n'est pas pour me vanter, mais je leur fais une fameuse cuisine. Ah! je suis sûre qu'ils la regretteront plus d'une fois en Italie, car, vous le savez sans doute, ils vont nous quitter sous peu.

— Je le sais, et je vous prierai, ma bonne dame, de m'introduire près de sir Anthony, dit Gontrey.

Sir Anthony Bradshaw était assis dans un petit cabinet de travail simplement, mais comfortablement meublé. Il portait un léger costume de campagne; sa figure respirait le calme et le bonheur. A l'entrée de Gontrey, il quitta brusquement son fauteuil et vint presser avec effusion la main de l'arrivant.

— Bonjour, mon cher Henri, dit le baronnet; j'avais comme un pressentiment que je vous verrais aujourd'hui. Soyez donc le bienvenu comme toujours et reposez-vous... D'abord, il faut que je vous le dise dans la joie de mon cœur, tout va aussi bien ici que je peux le désirer. Elle a pu sortir hier, et dans quelques jours nous serons prêts, sans imprudence, à partir pour cette résidence près de Tours dont je vous ai parlé. Là nous serons plus à l'abri des regards indiscrets du monde, et je pourrai consacrer mes jours à la femme, à l'enfant, mes deux derniers, mes deux seuls intérêts sur cette terre... Ah! je suis un ingrat, car je vous oublie, vous, mon cher Henri, à qui je dois tant, et dont l'amitié tiendra jusqu'au dernier jour une si profonde place dans mon cœur... Aussi, avant mon départ, il faut que j'aie avec vous une conversation, une conversation sérieuse..... Eh! tenez, aujourd'hui nous n'avons rien de mieux à faire que de causer, mais cela à cœur découvert, comme de vrais amis.

— Voyons, quel est ce mystère? demanda Henri.

— Mon Dieu, je mets de côté les périphrases, dit Bradshaw lentement, en homme qui cherche avec soin l'expression propre. Je ne vous demande pas pardon d'entrer dans des affaires que vous ne m'avez pas confiées; je vais brutalement au but en véritable John Bull, et je vous dis : Henri, vous êtes ruiné !

— Qui vous a fait ce conte? interrompit Gontrey en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Ne me trompez pas, mon cher Henri, reprit le baronnet d'une voix pleine de tendre sympathie. Dans notre vie de jeune homme, les plaies d'argent sont celles que l'on s'efforce par-dessus tout de dissimuler à ses amis et celles que l'on réussit le moins à leur cacher. Permettez-moi de vous dire que nous sommes assez liés pour que j'aie su à un denier près la fortune qui vous est arrivée à la mort de votre père.... C'était dix mille livres de rente, n'est-ce pas? Or, j'ai assez l'habitude du monde pour savoir qu'un pareil revenu n'a pu suffire à vos dépenses. C'est à peine ce que vous coûtent votre tailleur et votre ménage de garçon. Tout ceci, comprenez-le bien, Henri, je ne vous le dis pas sous forme de reproches : quand je regarde au fond de mon passé, je ne sens que trop que je n'ai pas le droit de flétrir d'un sévère langage les folies de la jeunesse, quelles qu'elles puissent être.

En prononçant cette dernière phrase, le tremblement de la voix d'Anthony indiquait une vive émotion, et une rougeur pourprée colora ses traits. Il continua : — Enfin, nierez-vous la véracité de ce renseignement, qu'il y a trois mois il vous restait pour toute fortune dix-neuf mille et quelques cents francs?

— Qui vous a si bien instruit de mes affaires? dit Gontrey avec une sourde exaspération, tant l'homme est honteux de montrer la lèpre de sa misère, même à l'œil de son meilleur ami.

— Un faux orgueil, reprit Anthony, vous ferait-il m'en vouloir de cette amitié si sincère qui me pousse à m'intéresser à vos affaires comme je m'intéresserais à celles de mon propre frère?

— Ah ! je suis un ingrat; excusez-moi, je suis si malheureux! reprit Henri en passant la main sur ses yeux humides.

— Et maintenant quelle décision avez-vous prise? que comptez-vous faire? dit le baronnet, continuant son interrogatoire.

— En finir.... lorsque le tout sera fini, répliqua Gontrey d'une voix saccadée, pleine de mortelles angoisses.

— Et le tout.... c'est?

— Un peu plus de vingt mille francs.... Depuis trois mois, la veine m'a été heureuse, et j'ai vécu de mon jeu, dit le patient.

Il y eut un instant de silence entre les deux jeunes gens; ce fut Anthony qui le rompit en disant : Écartons d'abord l'argument du coup de pistolet, qui ne prouve rien, ne répare rien, et ne peut s'employer

avec quelque apparence de raison que dans les cas où l'honneur lésé rend la vie honteuse et insupportable..... Nous n'avons plus d'argent; mais, Dieu merci, le mal s'arrête là. Le caractère, la dignité personnelle, l'honneur, tout ce qui doit être vraiment cher à l'homme fort est sauf.... Du reste, nous avons des amis bien posés, puissans, qui seront heureux et fiers d'appuyer nos efforts pour conquérir une position honorable. — Le baronnet poursuivit avec un exquis sentiment de tendresse : — Je vous en connais un, Henri, un sur lequel vous pouvez compter à la vie et à la mort. Déjà il aurait mis depuis long-temps sa bourse à votre disposition, et, Dieu merci, il est assez riche pour faire une belle part à un frère, si, connaissant votre scrupuleuse délicatesse, il n'avait craint de vous offenser. Voyons, Henri, soyons froids et calmes devant le péril. Comme des hommes, nous avons sondé la plaie; comme des hommes, occupons-nous de la guérir. Chaque jour de retard dans votre décision, songez-y, il vous faudra peut-être des années de privations pour le racheter! Que comptez-vous faire?... Il est un parti dur, énergique, qui se présente comme d'instinct à vous autres jeunes et belliqueux Français : c'est d'endosser l'uniforme de soldat et d'aller chercher fortune en Afrique à la pointe de votre sabre. Je sais que plusieurs de nos amis se sont appliqué, et cela avec succès, cet héroïque remède; toutefois ce n'est pas le parti que je désirerais vous voir prendre. Avec mes idées anglaises, je comprends difficilement qu'un homme qui n'a plus vingt ans consacre sa vie aux plus durs travaux pour arriver un jour, et cela avec beaucoup de bonne chance, au maigre traitement de capitaine ou de chef d'escadron; mais je vous donne ces impressions sans vouloir contrarier en rien votre inclination. Quelle qu'elle soit, je vous l'ai dit, je le répète, je la servirai de tout mon cœur.

Gontrey demeura pensif sans répondre. Anthony continua : — Voudriez-vous tenter de vous créer à Paris une position par la presse?

— Oui, à cela j'avais songé, reprit Henri avec une violente émotion, j'avais rêvé là une vie honorable et indépendante; mais j'y ai complétement renoncé. J'ai vu de près l'existence de Ricourt, et je sais de quel fiel est trempé le pain qu'il mange; entre cette vie d'humiliations et la mort, mon choix ne sera pas douteux un seul instant.

— Heureusement, reprit Anthony en souriant, que si vous voulez m'en croire, vous ne serez pas appelé à opter entre ces deux décisions extrêmes, car j'ai mieux que cela à vous offrir. Écoutez-moi donc. Vous n'ignorez pas que mon oncle m'a laissé avec sa fortune d'immenses propriétés dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, je ne sais combien de lieues carrées de terrain, de milliers de têtes de bœufs, de chevaux, de moutons, un véritable domaine de patriarche enfin; mais ce que je sais fort bien, c'est que le tout, loin de l'œil du maître, périclite, vé-

gète, qu'un capital de près d'un million de francs, qui, bon an, mal an, devrait me rapporter dix mille guinées au moins, ne m'a pas donné un sou ces deux dernières années. C'est là, au reste, le sort des propriétés coloniales, et je m'y résigne d'autant plus volontiers, que je devrai à la mauvaise foi des hommes d'affaires l'occasion de vous demander presque un service.

— Expliquez-vous mieux, dit Gontrey d'une voix pleine d'anxiété.

Bradshaw poursuivit : — Pourquoi redouteriez-vous une expatriation temporaire, les épreuves d'une vie rude et sévère de quelques années, mais de quelques années seulement, si elles doivent vous conduire à reparaître dans le monde parisien plus riche, mieux posé que vous n'y êtes entré?

— Je ne redouterais rien au monde pour m'assurer une existence honorable, dit Gontrey d'une voix pleine d'inébranlable résolution.

— C'est ainsi que j'aime à vous voir... Il y a toute l'énergie nécessaire pour faire des millions dans ce cœur qui sort intact, fort et honnête des flammes dévorantes de l'enfer de Paris.—Anthony poursuivit après une pause : — Voici donc ce que je vous offre : vous partirez pour le Cap comme mon associé; vous mettez dans l'association l'industrie, le temps, les ennuis de l'exil; j'y mets la terre, les bestiaux, le capital : tout est au plus juste. Vous serez muni d'une lettre de crédit de cent mille francs pour ne pas être arrêté par le manque d'argent, s'il y avait dès le début des améliorations indispensables à entreprendre.

— Mais c'est un trésor, c'est la vie que vous m'offrez là! s'écria Gontrey, incapable de modérer sa joie.

— C'est un service que je vous demande, mille livres sterling que vous ajouterez à mon revenu, je vous l'ai dit, et vous le prouverai matériellement : depuis deux ans, mes propriétés d'Afrique ne m'ont pas rapporté une obole. J'ajouterai, car je ne veux pas vous prendre en traître, que c'est une vie triste et monotone que celle qui vous attend au milieu des steppes africaines. Ne comptez retrouver là aucun des plaisirs de Paris, mais de belles chasses, de bons chevaux; enfin, pardessus tout, l'intérêt de la vie du fermier, la jouissance de voir pousser son blé, engraisser ses moutons, et ces jouissances-là, on finit par les apprécier, lorsqu'en fin d'année elles se résument sous forme de bonnes et massives guinées, ou d'un bill bien rond sur la banque d'Angleterre. Comme dans des affaires aussi graves il ne faut rien disposer à la légère, avant le départ je vous signerai un acte de vente de mes propriétés. Si quelque accident ne vient pas contrarier nos projets, cet acte sera comme non-avenu, et nous partagerons en loyaux associés les bénéfices de l'exploitation; en cas contraire, mes héritiers seront assez riches, et vous accepterez en souvenir de moi ma ferme, le *Hope*. Voilà mon plan, Henri; il vous offre de bonnes et sérieuses

chances de fortune, presque la certitude de faire chaque année vingt mille francs d'économie, une vie honorable sans dépendance aucune, et si vous l'acceptez...

— Si je l'accepte! dit Gontrey avec un transport indicible; mais le noyé repousse-t-il le bras sauveur qui le saisit pour le tirer des flots? Non, non, vous ne saurez jamais ce qu'est la vie que je mène depuis trois mois; depuis trois mois, le feu de l'enfer est là, là, qui ronge jusqu'à la moelle de mes os. Le jeu, les femmes, les plus forts excitans n'y peuvent rien. La voix implacable crie toujours à mon oreille les paroles fatales : Et après!... faire des dettes que je ne pourrai payer... mendier dans des feuilletons... Oh! non... mille fois non!... Après... c'est le suicide! Merci donc, merci, ami, car vous m'offrez des années de vie honnête et honorée, et, dans mes plus beaux calculs, je ne me donnais pas à vivre trois mois.

— Ainsi donc vous partirez? interrompit Anthony.

— Demain, dit énergiquement Gontrey.

— Non, ne partons pas si vite : j'ai plus de soin de votre bonne renommée... Il faut quitter le champ de bataille avec les honneurs de la guerre, enseignes déployées, tambour battant; faire une savante retraite qui ne laisse prise aucune à tous ces bons amis si bien disposés à s'égayer aux dépens du pauvre prochain qui tombe en ruine. D'ici à un mois, notre imaginative saura bien inventer quelque prétexte qui motive aux yeux du monde votre départ pour des contrées lointaines, et que nous laisserons à la discrétion de Ricourt le soin de sonner aux quatre coins de Paris.

— Que je reconnais bien là votre cœur, Anthony! votre exquise amitié va jusqu'à faire la part de mon sot orgueil. Voyez l'ingratitude humaine : à peine sauvé de l'abîme, je n'avais qu'une seule préoccupation, un seul souci, celui de voir ma misère dévoilée à mes compagnons de plaisir... et vous pourvoyez à tout! Que puis-je faire de mieux que de m'abandonner entièrement à vous, de me soumettre à vos ordres comme l'on se soumet aux ordres d'un père?

— Eh bien donc! un mois me semble suffisant pour nourrir et lancer la fable qui doit faire envier votre sort de tous nos bons amis. Pardonnez-moi si je suis tellement pressé de vous éloigner de Paris, mais c'est pour vous y voir plus tôt de retour.

— A un mois donc, dit Gontrey.

En cet instant, Mme Cantalou vint annoncer que le dîner était servi, et les deux jeunes gens, quittant le petit salon, passèrent dans la salle à manger; mais qui eût vu marcher Gontrey l'eût à peine reconnu : sa taille s'était comme redressée; son front était calme et serein; son œil énergique et fier était celui d'un homme qui ose regarder en face l'avenir.

VII.

Un mois environ après l'entretien d'Anthony et de Gontrey, vers quatre heures de l'après-midi, par un beau soleil, Méquinet et Sampigny, le verre à l'œil, parcouraient d'un pas nonchalant et ennuyé le boulevard de Gand.

— C'est-à-dire, dit Méquinet à son compagnon, qu'il n'y a plus un chat de connaissance à Paris : on n'y rencontre plus que des sauvages de Carpentras et des naturels de Saint-Malo, des têtes à faire fuir; mais où fuir? C'est là la question.

— A la campagne, reprit candidement Sampigny.

— Oui, et la vie est douce, paisible, gaie surtout! reprit Méquinet avec amertume : n'avez-vous pas la ressource de la chasse, le plaisir de traîner vos guêtres la journée entière dans les champs, avec une charge de portefaix sur le dos, pour rapporter, heureux Nemrod, une demi-douzaine de perdrix, que vous pouvez acheter chez Chevet à 2 francs la pièce? Vois-tu bien, cette société, ces plaisirs, cette vie, ce monde enfin, tout cela est vieux, ennuyeux, mal bâti, mal fait, à refaire de la base au faîte, dit l'adolescent blasé, sans se douter qu'il devinait la science politique du citoyen P.-J. Proudhon.

— Mais que faire de cette longue et mortelle soirée? reprit Sampigny, qui, plus philosophe ou moins audacieux, ne pensait pas à reconstruire le monde. Pourquoi, ajouta-t-il après une pause, n'irions-nous pas aux Variétés? On dit Bijou charmante dans son nouveau rôle.

— Une idée, Sampigny!... si j'étais ministre, tu aurais la croix, dit Méquinet. — Et avec une vivacité qui trahissait encore un singulier faible pour les plaisirs de ce bas monde, il attira son ami vers un de ces singuliers monumens dont la libéralité municipale a doté les boulevards de Paris. Les affiches de théâtre s'épanouissaient en vert et en jaune à la partie supérieure de la colonne murale, tandis qu'à sa base des pâtes pectorales, des eaux capillaires, des dents osanores, se recommandaient en lettres multicolores à la crédulité des passans.

— Pas de Bijou ce soir, c'est comme un fait exprès! dit Méquinet, qui venait de lire attentivement l'affiche du théâtre des Variétés.

— Ah! pardieu, interrompit Sampigny, j'oubliais le départ de Gontrey, qui nous quitte aujourd'hui ou demain. Bijou ne joue pas, c'est trop juste; Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse!

— Mais c'est donc vrai? Gontrey part, Gontrey hérite! dit Méquinet. En vérité, aux jours où nous vivons, c'est si drôlatique une succession d'oncle d'Amérique, cela sent si fort son roman, que je ne voulais pas y croire. Voilà au reste un héritage qui peut se vanter d'arriver à pro-

pos, car depuis long-temps je me disais que ce garçon filait un mauvais coton.

— J'aimerais assez filer ce coton-là, reprit Sampigny; je tiens de source certaine que Gontrey a encore de son chef plus de trente-cinq bonnes mille livres de rente! Et voilà qu'il lui tombe du ciel une succession fabuleuse! On ne sait pas ce qu'il y a dans cette succession-là. Il y a de tout dedans : des millions de dollars, des villes entières, des mines de houille, du 5 pour 100, de la Banque de France, une vraie fortune de nabab enfin! Voilà un oncle, un père d'oncle, dont on doit porter le deuil avec agrément.

— Je ne connais personne d'une naïveté plus désespérante que la tienne, Sampigny, dit Méquinet d'un ton de pédagogue. Il suffit qu'une nouvelle soit imprimée dans les colonnes d'un journal pour que tu y ajoutes foi comme à parole d'Évangile. Le fait est que je ne donnerais pas cent mille francs de toute cette succession d'oncle d'Amérique.

— Et on ne te la donnerait pas pour dix millions, repartit Sampigny, piqué au vif de l'incrédulité obstinée de son ami. Demande plutôt à Ricourt que voici.

Quelques instans auparavant, Bradshaw, Gontrey et Ricourt, se tenant par le bras, étaient arrivés sur le boulevard, à l'encoignure de la rue du Mont-Blanc. Là, ils s'arrêtèrent un instant.

— Nous nous reverrons à la malle à cinq heures et demie, dit Ricourt à Gontrey; j'ai à passer aux bureaux du journal.

— Et moi, je rentre à l'hôtel pour donner quelques ordres, fit Bradshaw.

— Moi, je vais... dit Gontrey.

— Nous savons où, interrompit Ricourt; mes complimens à l'inconsolable.

Et les trois amis, s'étant serré la main, se séparèrent dans trois directions différentes.

— Arrivez donc, Ricourt! dit Sampigny en arrêtant d'une poignée de main la marche du lion de lettres. Dites-nous un peu ce que vous savez de l'héritage qui arrive à Gontrey.

— Ce que j'en sais, c'est que c'est incalculable, reprit Ricourt.

— Incalculable! répéta Sampigny.

— Qu'il y aura plus d'un million de droits de succession à payer à la seule ville de New-York.

— Un million de droits de succession! répéta Sampigny, sans pitié pour son adversaire.

— Que l'on a trouvé dans le tiroir du défunt 100 actions de la Banque de France, 200 Vieille-Montagne, 300 canaux du Mississipi, 500 salines du lac Ontario, et je ne vous parle pas de pièces d'or de tous les pays, de monceaux de diamans!... Il prêtait sur gages, le vieux pingre!... Mais

que son nom soit béni, car Gontrey saura faire un noble usage de ses épargnes.

Pendant cette pompeuse énumération, les traits rayonnans de Sampigny révélèrent toutes les joies de la victoire, tandis que le visage abattu de son ami ne protesta plus que faiblement contre la possibilité des oncles d'Amérique.

— Mes petits bons, je vous quitte; je dois être à la malle avant six heures, et j'ai encore à corriger mon premier-Paris de demain.

Et, saluant de la main avec une dignité qui sentait fort son homme politique, Ricourt continua sa course sur le boulevard, laissant les deux jeunes gens à la recherche d'un passe-temps qui pût tuer leur soirée.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de suivre les dernières démarches de Gontrey, et d'apprécier dans tous ses détails l'agonie d'une des mille victimes de l'entraînement parisien. Depuis le jour où les offres généreuses de son ami Bradshaw étaient venues lui ouvrir la voie du salut, une révolution complète s'était opérée dans l'attitude du jeune comte. Son œil calme ne brillait plus de cet éclat fiévreux qui lui était jadis habituel; son pas ferme et assuré annonçait un homme qui connaît sa force et compte sur la valeur d'un cœur éprouvé pour triompher des vicissitudes de la vie. La mâle fierté de ses traits portait sans doute la sévère empreinte d'une inaltérable résolution; mais il n'y avait plus rien, ni dans sa démarche, ni dans l'expression de son visage, qui rappelât le malheureux bourrelé de soucis rongeurs dont les douleurs secrètes ont rempli une grande partie de ce récit. C'est que, comme nous l'avons dit, depuis un mois Gontrey pouvait envisager sans crainte l'avenir; depuis un mois, il était sûr de sortir du rude combat de Paris avec une capitulation honorable; depuis un mois enfin, il savait que sa fortune allait dépendre de son travail, de son intelligence, de son courage. Ce ne fut pas toutefois sans que son visage trahît par sa rougeur une vive émotion qu'il arriva au premier étage d'une maison de la rue de Provence, et tira le pied de biche suspendu par un cordon de soie le long des parois d'une porte grisâtre. Cet escalier, il pensait, hélas! qu'il venait de le gravir pour la dernière fois, qu'en ce moment commençait le dernier chapitre d'un roman bien cher à son cœur.

Gontrey fut introduit dans un petit salon élégamment meublé, où Bijou l'attendait, assise sur un sofa, la tête plongée entre ses deux mains, dans une attitude toute pleine de douloureuse méditation.

— Vous voyez, ma chère enfant, dit Gontrey en serrant amicalement la main de la jeune femme, que je suis de parole, et que ma dernière heure à Paris, je viens vous la donner.

— Vous êtes bon comme toujours, Henri, dit Bijou d'une voix trem-

blante, et vous m'excuserez de vous recevoir maussadement comme je vais le faire; mais vrai, je souffre, je suis malade, j'ai la tête en feu, la fièvre dans tout le corps. Mon cœur se brise à l'idée de me séparer de vous et peut-être de ne vous revoir jamais.

Prononcées avec un accent de véritable douleur, ces tendres paroles arrivèrent au fin fond de la poitrine du jeune homme comme une lame acérée, et sa figure indiqua une profonde émotion; mais il la comprima brusquement, et, comme honteux d'avoir forfait, même pour un instant, à l'étiquette compassée du *don-juanisme*, il reprit avec une dignité presque paternelle : — Voyons, voyons, mon cher Bijou, que signifient ces larmes, ces douleurs d'enfant? On va en Amérique et on en revient, je puis vous l'assurer; j'aime à le croire du moins. J'avais meilleure opinion de votre courage; je vous croyais plus forte!

— Fort... fort, interrompit Bijou avec amertume, c'est là votre mot, à vous, messieurs!... Être fort, c'est-à-dire ne rien aimer, ne rien sentir. Eh! qui est fort?... Vous, Henri... allons donc! Si l'on mettait votre cœur à nu, ne verrait-on pas qu'en ce moment, comme le mien, plus que le mien peut-être, il saigne de tous ses pores? — Elle continua avec un emportement nerveux : Fort... fort! mais croyez-vous donc que les femmes aiment les hommes forts? Si vous étiez fort, je vous détesterais, et foi de Bijou, je vous aime, je vous pleure de toutes les larmes de mes yeux! répéta la jeune femme éclatant en sanglots.

La glace du don-juanisme, si épaisse qu'elle fût autour du cœur de Gontrey, ne put résister à ce tendre appel; il tomba aux genoux de la jeune femme, essuya tendrement les grosses larmes qui perlaient le long de ses joues, et reprit avec une émotion qu'il ne cherchait plus à dominer : — Mon cher petit Bijou, ne me parlez pas ainsi, si vous ne voulez briser mes forces; il faut que je parte, il le faut, et, croyez-le, j'ai besoin de tout mon courage. Tenez, cette dernière heure que nous passons ensemble, employons-la, comme de vieux amis, à parler raison, avenir... — Il reprit après une pause : — Je vous ai beaucoup aimée, Bijou, je vous aimerai toujours. Je vous quitte le cœur brisé de regrets, et tout ce qui dépendra de moi pour votre fortune, votre bonheur, vous devez l'espérer, l'attendre. Quoi qu'il arrive, comptez toujours sur le vieil Henri comme sur votre meilleur ami. Malheureusement je me trouve en ce moment fort à court d'argent, et ne peux me conduire envers vous comme le voudrait mon cœur. Je suis obéré de frais de succession, d'honoraires d'hommes d'affaires, si bien qu'outre mes frais de voyage, je n'ai pu réunir qu'une faible somme d'argent; aussitôt que possible, comptez-y, je ferai mieux.

Et Gontrey, tirant de sa poitrine une liasse de billets de banque, la déposa sur les genoux de la jeune femme. Une émotion violente empourpra les traits de Bijou; elle porta la main à son front, et dit avec

un emportement mêlé de douleur : — Il posera donc toujours avec moi jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute!

— Ah! pouvez-vous interpréter aussi mal ma pensée? reprit Gontrey d'une voix pleine de tendre reproche.

— Dieu veuille que, pour le malheur de ma vie, je ne devine pas la triste vérité, quels que soient ses efforts pour la dissimuler à mes yeux! — Écoute, Henri, dit-elle en fixant sur le jeune homme des regards brillans d'une ardeur fiévreuse, m'as-tu jamais aimée?

— Oui, de toute mon ame, dit Gontrey.

— As-tu quelque estime pour moi?... De l'estime, ai-je le droit de t'en demander?... je te coûte trop cher, poursuivit Bijou avec une amertume indicible; mais me crois-tu une bonne et honnête fille, un bon cœur du moins?

— Je douterai de mon cœur avant de douter du tien, répliqua le jeune homme.

— Eh bien! tire de ma poitrine le fer rouge qui y brûle depuis que je sais ton départ; jure-moi par le nom de ton père, par la mémoire de ta mère, jure-moi sur ton honneur que tout est vrai, rigoureusement vrai dans cet héritage qui t'est tombé du ciel.

A cette question, un sombre nuage obscurcit le front de Gontrey; il haussa les épaules et se contenta de répondre : — Tu es folle!

La jeune femme continua avec une exaltation croissante : — Il n'y a pas de faux-fuyant, d'évasion possible à ma question. As-tu hérité, oui ou non? Es-tu millionnaire ou ruiné? Réponds sur ton honneur.

Gontrey ne répondit pas.

— Mes tristes pressentimens étaient donc vrais! s'écria Bijou en se tordant les bras avec un affreux désespoir. Je t'ai ruiné, ruiné, mon pauvre Henri! De toi si beau, si bon, si bien fait pour être heureux, mes caprices insensés, mes folles dépenses ont fait un malheureux ruiné!... Implacable comme ton mauvais génie, j'ai poursuivi sans pitié l'œuvre de ta ruine... De ta fortune, j'ai tout mangé, tout jusqu'au dernier sou!... Cependant, mon Henri, je t'aimais de toutes les forces de mon ame; j'aimais tout en toi, ta réserve, ta froideur, tes airs de grand seigneur s'abaissant à aimer une courtisane; j'aurais donné mon sang, ma vie, pour t'épargner un chagrin, un souci..., et c'est la ruine, la misère, une vie de malheur que je t'ai faite!... — La jeune femme, après une pause, reprit avec une énergie convulsive : — Mais est-ce notre faute à nous seules, malheureuses filles qui n'avons jamais pour nous-mêmes pensé au lendemain, est-ce notre faute si nous ne savons prévoir les malheurs que nos prodigalités entraînent avec elles? En voyant, messieurs, l'or ruisseler si facilement sous vos mains pour satisfaire nos caprices, n'est-il pas naturel que nous vous croyions riches, et que nous ignorions jusqu'au dernier instant que c'est au prix

d'années de souffrances, de misères, que vous achetez notre amour? Une vie de misère serait ton lot en ce monde, mon Henri!... Tu serais réduit à travailler pour gagner ton pain!... Oh! cela n'est pas possible, cela ne sera pas!...

Gontrey ne demeura pas insensible devant ce sanglant désespoir; de grosses larmes muettes coulèrent le long de ses joues, et il attira tendrement sur son sein la tête de la jeune femme éplorée.

— Épargne-toi ces remords, mon pauvre Bijou, dit-il d'une voix pleine de douceur; tes caprices ne sont que pour bien peu de chose dans l'œuvre de ma ruine : mes funestes appétits de joueur, l'entraînement des cartes, ont tout fait. Sache-le, sache-le bien, les seuls momens de bonheur que j'aie goûtés dans ma vie, c'est à toi, à ton amour que je les dois! Que ces jours d'ivresse restent précieux à ton souvenir comme ils le seront au mien! Crois-moi, mon cher Bijou, tu peux penser sans remords à ton Henri, car des plaisirs de Paris, de son opulence, il ne regrette que ton amour. Avec toi, toi que j'aime, en qui j'ai confiance comme en un ami véritable, je n'ai pas voulu terminer par un mensonge. Je te dis donc toute la vérité : je suis ruiné, ruiné à blanc! Mais, je te le jure sur mon honneur, ma fortune à venir est assurée, et ne dépendra que de mon courage et de mon industrie. Donne-moi donc une marque d'amitié, que j'ai le droit de te demander, en acceptant ces quelques billets; la somme en est bien faible, je ne peux faire davantage aujourd'hui.

Bijou lança avec énergie loin d'elle, au milieu de la chambre, la liasse de billets de banque, en s'écriant : — Ah! ils me brûleraient les doigts... c'est bien assez de tout ce que je t'ai déjà coûté! — D'un bond, elle passa dans la chambre voisine, et en revint aussitôt avec deux coffrets pleins de bijoux qu'elle versa pêle-mêle sur le coussin du sofa. — Écoute, dit-elle d'une voix haletante, tout cela vient de toi, ou à peu près; reprends-le, c'est ton bien... vends ces colliers, ces bracelets, dont je n'ai pas besoin pour être belle : ce sera pour toi quelques louis de plus, ce sera pour moi de gros remords de moins.

Les larmes, les offres généreuses de Bijou remplirent le cœur de Gontrey d'émotions à la fois douces et cruelles. Il découvrait la rose fraîche et pure d'un profond amour là où il n'espérait au mieux recueillir que la fleur maladive d'une affection nourrie dans l'atmosphère desséchante des plaisirs de Paris. C'était un vrai trésor qu'il lui fallait abandonner; mais sa tendresse n'était point tombée sur un terrain ingrat, son cœur avait été compris. Il y avait bien des consolations pour une ame généreuse comme la sienne dans cette découverte.

— Mon cher Bijou, reprit Gontrey d'une voix où la fermeté le disputait à la tendresse, depuis que nous nous connaissons, tu as dû voir en moi deux grands défauts : un amour-propre impitoyable, une

volonté inflexible. Jusqu'au jour où nous sommes, ma volonté s'est faite. Je le sais, j'étais riche, et je ne le suis plus. Il faudra me résigner à obéir au lieu de commander; les pauvres diables n'ont pas de volonté à eux : je ne le saurai que trop plus tard; mais que ce ne soit pas de toi, ma chérie, que je l'apprenne!... Voyons, je vais aller aux limites dernières de l'abnégation de ma volonté. Si tu refuses d'accepter ces quelques billets, tu ne peux refuser de les garder comme un dépôt que je serai peut-être heureux de retrouver un jour. Conserve-les-moi donc, que je les retrouve, si jamais le malheur veut que j'en aïe besoin..... Quant à te séparer de tes bijoux, mon enfant, je n'aurais pas mangé depuis huit jours, que je n'aurais pas ce courage : ils te vont si bien!... Mon amie, nous qui avons toujours fait si bon ménage, emploierons-nous notre dernière demi-heure à nous quereller? Songes-y, Bijou; d'ici à bien long-temps, nous n'aurons pas la chance de faire suivre la brouille du si doux quart d'heure de la réconciliation.

Et Gontrey, attirant vers lui d'une main amoureuse le buste charmant de la jeune femme, la pressa tendrement sur son cœur.

Cinq heures venaient de sonner à la pendule de l'antichambre, quand Gontrey ouvrit d'un geste nerveux la porte d'entrée, et parut sur le palier. Comme la femme de Loth, il ne retourna pas la tête pour contempler des lieux chéris; mais il s'arrêta un instant, et étouffa sous son mouchoir des larmes amères et un gros sanglot. Bijou venait de se plonger la face dans un des coussins du sofa, qu'elle inondait de larmes, et répétait d'une voix sanglotante : — Comme je l'aimais, mon Dieu!

VIII.

L'intérêt du récit nous oblige à suspendre pour quelques instans la marche des événemens, et à accompagner sir Anthony Bradshaw, lorsque, après s'être séparé sur le boulevard de ses amis, il se dirigea vers son domicile. A son entrée à l'hôtel Mirabeau, le concierge s'approcha d'Anthony et lui remit une lettre, en ajoutant que le domestique qui l'avait apportée était déjà repassé trois fois pour en chercher la réponse. Ce fut d'un mouvement plein de curiosité que le jeune homme brisa le cachet de l'enveloppe, et un sentiment de pénible surprise se peignit sur ses traits pendant que ses yeux parcouraient la lettre suivante :

« Le colonel Daw présente ses complimens à sir Anthony Bradshaw, et, ayant à l'entretenir d'affaires importantes qui ne souffrent aucun retard, espère qu'il voudra bien prendre la peine de passer chez lui, hôtel Meurice, aujourd'hui à quatre heures. Les tristes infirmités qui retiennent le colonel Daw dans sa chambre lui font espérer que sir An-

thony Bradshaw voudra bien se rendre à cette demande et en excuser l'indiscrétion. »

Après avoir achevé la lecture de ce billet, le baronnet continua de manifester une singulière agitation, et pendant long-temps il arpenta la cour de l'hôtel, les yeux fixés sur la terre, comme abîmé dans les plus sombres pensées. Le timbre d'une horloge voisine qui sonna trois heures trois quarts vint arracher Bradshaw à cette profonde méditation. L'heure fixée pour le rendez-vous approchait; triomphant de ses irrésolutions, il monta dans un cabriolet et donna l'ordre de le conduire hôtel Meurice; mais, lorsque le jeune homme fut descendu à la porte de l'hôtel, il s'arrêta encore quelques instans comme indécis. Une pâleur mortelle couvrait ses traits, et ce fut par un effort suprême de volonté que, franchissant le seuil de la porte, il demanda au concierge d'une voix tremblante l'appartement du colonel Daw.

Le colonel Daw, qui occupait en cet instant le salon comfortable d'un des plus élégans appartemens de l'hôtel Meurice, était un homme de cinquante-cinq ans environ, de haute taille, sec et osseux. Une longue chevelure blanche donnait à son aspect un air de dignité bienveillante et patriarcale. La peau du visage du colonel, lisse, d'une couleur safran, hermétiquement collée sur les os, semblait un parchemin dont le soleil du Bengale avait pompé jusqu'à la dernière goutte de sueur. Le colonel Daw, complétement vêtu de noir, était renversé dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur sa main droite, dans une pose pleine d'accablement. Les rides profondes dont son front était sillonné, l'expression morne de ses traits, indiquaient clairement de profonds chagrins, une incurable maladie de l'ame rebelle à la science du médecin. Par intervalles cependant l'éclat des yeux du vieillard, le froncement impérieux de ses lèvres, annonçaient que sous cette triste enveloppe brûlaient encore l'énergie indomptable, la force de volonté qui avaient défié la cruauté et les supplices d'un des plus sauvages tyrans de l'Asie. Près du colonel, vêtue de grand deuil, sa fille Kate était assise une broderie à la main. Lorsqu'un domestique annonça sir Antony Bradshaw, Kate se leva, déposa un tendre baiser sur le front de son père, et s'apprêta à quitter le salon. Quelque prompte toutefois que fût sa retraite, elle rencontra le visiteur au seuil de la porte, et lui adressa de la main un salut affectueux et mélancolique. La vue de cette jeune fille ranima sans doute de pénibles souvenirs dans le cœur d'Anthony, car il baissa les yeux, comme s'il n'eût osé la regarder en face, et d'un pas lent s'avança vers le colonel.

Le colonel Daw se leva péniblement de son fauteuil et dit avec une certaine solennité : — Vous m'excuserez, sir Anthony, de l'indiscrétion que j'ai commise en vous priant de venir me trouver; mais j'ai à vous entretenir d'affaires importantes, et d'anciennes blessures qui se

sont rouvertes ne me permettent pas de marcher, comme vous voyez. Veuillez vous asseoir.

— Je suis trop heureux, reprit Anthony, de l'occasion qui s'est offerte de venir exprimer mes sympathies à un officier qui a si glorieusement souffert pour la cause de la vieille Angleterre, et dont le sort avait préoccupé tout ce qui porte un cœur anglais.

— Je vous suis reconnaissant, monsieur, dit le colonel, des sentimens que vous voulez bien me témoigner; ils sont tels que je devais les attendre d'un frère d'armes, d'un officier de sa majesté britannique. Permettez-moi maintenant d'aller droit au but de cette visite, de vous prier de vouloir bien prendre la peine de lire cette lettre.

Et le colonel, tirant un papier de sa poitrine, le tendit au baronnet. Cette lettre avait dû être lue et relue bien des fois, car le papier en était tout froissé, et à plusieurs endroits l'écriture avait disparu sous l'empreinte des larmes. Écrite en anglais et datée de l'avant-veille, elle était ainsi conçue :

« Un galant homme croit de son devoir de vous faire connaître les machinations ténébreuses dont vous êtes la victime. Honnête cœur, digne époux, vous pleurez une catastrophe récente sans vous douter que vous êtes le jouet des artifices d'une épouse infidèle, d'un gentilhomme déloyal! Mistress Daw n'est pas morte!... Depuis son retour en Europe, elle s'était abandonnée sans frein, sans pudeur, à une passion coupable pour sir Anthony Bradshaw. A la première nouvelle de votre merveilleuse résurrection, sa seule pensée a été pour l'amour adultère dont votre retour inattendu allait briser la trame. De là la comédie jouée avec un art si criminel près du village de Saint-Martin-ès-Tours. Rendez-vous sur le théâtre de l'événement, demandez si un indice quelconque a attesté la présence d'une personne vivante dans la voiture qui a roulé au fond du précipice; demandez ce qu'est devenu cet étrange courrier qui s'évanouit comme un fantôme, et dont on ne retrouve plus trace aucune; interrogez en un mot, comme on l'a fait, le postillon Jean, et de lui vous saurez toute la vérité. Mais, sans aller si loin, poussez seulement jusqu'au village d'Ivry-sur-Seine, rue Saint-Frambourg, n° 12, et l'heureux couple que vous y trouverez sous le nom de M. et Mme Smith rendra inutiles de plus lointaines investigations. L'ami inconnu qui trace ces lignes croit, en dévoilant une infernale trahison, remplir un devoir sacré, et se fie à la pureté de ses intentions pour cacher son nom sous le voile de l'anonyme. »

Pendant toute cette lecture, le visage d'Anthony demeura froid, immobile, sans expression aucune. A le voir, on l'eût pris pour une tête de marbre; mais de grosses gouttes de sueur coulaient le long de son front, et qui eût mis la main sur son cœur eût senti des battemens à briser la poitrine.

— Je n'ai pas besoin de dire au colonel Daw le cas qu'un honnête homme doit faire d'une lettre anonyme, dit le baronnet avec fierté en tendant la lettre au vieillard.

Le colonel Daw reprit d'une voix presque suppliante : — Je le sais, et j'ai à m'excuser, sir Anthony, d'une faiblesse indigne d'un galant homme et d'un soldat; mais mes forces sont épuisées par le malheur et la maladie. Depuis deux ans, ma vie n'a été qu'un long supplice : tout ce qu'un homme peut souffrir, je l'ai souffert, et, pour comble à mes maux, en arrivant en Europe, j'ai vu se briser le seul lien qui m'attachait à la vie... Les forces humaines ne résistent point à de pareilles épreuves, et voici que cette lettre, cette affreuse lettre, est venue jeter le feu de l'enfer dans mon cerveau brisé!... Ah! peut-on penser qu'il existe des êtres voués au mal, des êtres atroces, qui ne respectent ni le malheur, ni la vertu, ni la tombe, qui vont fouiller dans les cercueils pour déshonorer la mémoire des morts... Encore une fois, excusez-moi, monsieur... La fièvre me brûle; je souffre tant, voyez-vous, que, pour échapper aux tortures du présent, je rentrerais dans ce cachot privé d'air et de lumière où, enchaîné à la muraille comme un chien à sa chaîne, j'ai passé deux années de ma vie.

La voix douloureuse du vieillard révélait un désespoir si vrai, qu'Anthony ne put maîtriser son émotion, et des larmes jaillirent involontairement de ses yeux.

— Ma douleur vous fait mal, poursuivit le colonel; vous ne pouvez assister d'un œil sec aux tortures d'un vieillard... Ah! vous avez le cœur d'un soldat..... Votre sympathie généreuse m'encourage dans l'étrange demande que j'ai à vous faire. A cet échafaudage de calomnies si artistement élevé, il faut que j'aie à opposer un témoignage puissant, irrésistible, que mon esprit troublé ne puisse mettre en doute sans forfaire aux lois les plus sacrées de l'honneur. Engagez-moi donc, monsieur, votre parole d'honnête homme, votre foi de gentilhomme anglais, qu'il n'y a que calomnie et mensonge dans cette infâme lettre... C'est un vieux frère d'armes qui implore de vous un service qu'il paierait de son sang, c'est un père qui vous supplie au nom de ses enfans.

Par un enchaînement de circonstances d'une fatalité inouie, Anthony se trouvait placé entre le parjure et la ruine d'un amour qui était le rêve de sa vie. En engageant sa parole, il échappait aux chances fatales d'un duel à mort où l'honneur lui commanderait de respecter, au mépris de sa vie, les jours de son adversaire; il épargnait la mortelle douleur d'une trahison avérée à un vieux et glorieux soldat; il sauvait de l'opprobre la femme idole de son ame. En de telles circonstances, le mensonge devenait presque un devoir, et cependant le ba-

ronnet ne voulut pas flétrir ses lèvres d'un parjure, et demeura sans répondre, les yeux fixés vers la terre.

— Votre parole, votre parole... au nom de ce que vous avez jamais aimé en ce monde! continua le colonel d'une voix haletante.

En réponse à cet appel, Anthony balbutia quelques mots inintelligibles. Ce trouble manifeste, cette singulière émotion, produisirent sur le vieux soldat l'effet d'un choc électrique. Il se redressa de toute sa hauteur, fixa sur Anthony des regards étincelans comme ceux d'un tigre. — Mais vous ne me regardez pas en face, monsieur! dit-il avec un accent terrible. Vous tremblez, votre visage est pâle comme celui d'un condamné devant l'échafaud...

— Ma religion me défend d'engager sous aucun prétexte ma parole, dit Anthony d'une voix défaillante.

Cette tremblante excuse n'arriva que comme un murmure confus aux oreilles du vieillard; la vérité tout entière avait lui à ses yeux, et il était retombé comme anéanti dans son fauteuil en répétant avec un sanglant désespoir : La malheureuse... la malheureuse femme!

Anthony reprit après une pause d'une voix sourde : — Eh bien, monsieur, quoiqu'un serment répugne à ma religion, puisque je n'ai pas d'autre moyen de rassurer votre esprit contre d'indignes calomnies, je vous engage ma parole...

— Ne vous parjurez pas, monsieur, dit le colonel avec la sévérité d'un juge, votre trouble m'a révélé toute la vérité.

Il y eut alors un moment de terrible silence entre ces deux hommes. Tandis qu'Anthony, pâle, hors de lui, serrait convulsivement à le briser le bras d'un fauteuil, la tempête amassée sur le front du vieillard se dissipait graduellement. C'est que, sans force devant l'incertitude, en face de la vérité il avait retrouvé toute son énergie, et qu'une résolution subite, immuable comme le destin, venait de ramener le calme dans son cœur.

— Vous êtes sans doute un galant homme suivant les lois du monde, monsieur, dit le colonel avec une poignante ironie; vous n'hésiteriez pas, j'en suis sûr, à m'accorder réparation les armes à la main, et peut-être à épargner dans le combat ces cheveux blancs... Je veux le croire du moins; il m'en coûterait trop de ne rencontrer qu'indignité et bassesse dans le cœur du fils du brave sir George.

— Monsieur, interrompit Anthony d'une voix entrecoupée de hoquets nerveux, ma vie est entre vos mains : quelque réparation que vous demandiez de moi, je l'accorderai aveuglément; mais mon honneur, de grace, épargnez-le; vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre en ce moment.

— Et que ne souffrira-t-elle pas, elle, la malheureuse! reprit le vieil-

lard. Que sera sa vie sans famille, sans nom! sa vie d'opprobre et de solitude, sa vie de morte parmi les vivans! Un amour, une passion insensés peuvent seuls expliquer votre crime. Vous l'aimiez, vous l'aimiez, et vous n'avez pas avant tout pensé à elle, monsieur, à son sort à venir! C'est en tremblant que moi, l'époux trahi, outragé, je l'envisage, car je ne vois que trop le cruel châtiment que la Providence réserve à la parjure... Le ciel m'est témoin qu'elle a méconnu les trésors de tendresse de ce cœur qui l'aimait encore plus comme une fille que comme une épouse... Elle serait venue coupable et repentante à mes pieds, que... non... non... je n'aurais pas jeté la pierre à la femme adultère, je lui aurais tendu la main, j'aurais mêlé mes larmes aux siennes, et mon pardon aurait précédé celui de Dieu. Elle a douté de ce cœur qu'elle aurait dû connaître... Un criminel vertige a étouffé en elle la voix du sang, la voix de l'intérêt... Pour échapper à ses devoirs d'épouse et de mère, elle a défié la volonté de la Providence, elle s'est rayée du nombre des vivans, elle s'est faite morte... Qu'elle reste donc morte, comme si ses os blanchissaient au fond d'un cercueil. Le colonel Daw est veuf, sa fille Mary est orpheline... La tombe est refermée à jamais sur celle qui portait pour eux les doux noms d'épouse et de mère... Nulle puissance humaine ne saurait la rouvrir. Et maintenant, monsieur, cet entretien a duré trop long-temps; pour la dernière fois, aujourd'hui, nous nous sommes vus en ce monde, ajouta le colonel en congédiant Anthony d'un geste solennel.

Ce fut d'un pas flageolant, le visage pâle, l'œil éteint, que le baronnet quitta le salon, et que, sans avoir conscience des lieux, il arriva à la porte de l'hôtel. L'air frais du soir vint rendre quelque lucidité à ses esprits troublés, et, montant dans le cabriolet qui l'attendait, il ordonna au cocher de le conduire ventre à terre à l'hôtel des postes.

Six heures un quart venaient de sonner à l'horloge de la poste, quand le cabriolet s'arrêta dans la rue Jean-Jacques Rousseau, au bord du trottoir. En cet instant, la malle de Bordeaux sortait de la cour, et à la portière de droite l'on pouvait voir Gontrey cherchant d'un œil inquiet à distinguer au milieu de la foule un visage ami. Les yeux des deux hommes se rencontrèrent, mais ce fut seulement du geste et du regard qu'ils purent s'adresser un dernier adieu.

M^or^ FRIDOLIN.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

L'ÉGLISE

ET

LES ÉVÊQUES DE PARIS.

Cartulaire de Notre-Dame, publié pour la première fois par M. Guérard. 1850.[1]

C'était l'orgueil des rois de la vieille monarchie française d'être les fils aînés de l'église, et c'était aussi l'orgueil des cathédrales de Reims, de Notre-Dame et de l'abbaye de Saint-Denis d'être les églises et l'abbaye des rois. Dans les jours croyans et forts où la France se regardait comme le royaume aimé de Dieu, où l'idée abstraite de la patrie s'incarnait dans la royauté, où le sacre était la formule d'une adoption divine, Reims gardait le sceptre, emblème de la force, la main de justice, emblème du droit, et l'huile qui donnait au monarque, avec son caractère sacré, l'esprit d'équité et le don des miracles. Saint-Denis gardait l'oriflamme, cette bannière à la fois religieuse et chevaleresque qu'un ange, suivant une légende populaire, avait apportée du ciel comme un gage offert par le dieu des armées au chef des armées de la France. Notre-Dame, dans les solennités nationales, réunissait, pour les actions de grace de la victoire ou les prières des grandes calamités, le roi de France et le peuple de Paris. C'était là que Philippe-Auguste faisait bénir ses armes; c'était là qu'au retour de la victoire de Mons, Philippe-le-Bel venait, tout armé et monté sur son cheval de bataille, remercier Dieu de son triomphe; c'était là que Louis XIV suspendait les trophées de Steinkerque et de Fleurus. Illustres parmi toutes nos églises, Reims,

(1) Avec la collaboration de MM. Géraud, Deloye et Marion. — 4 vol. in-4°. — *Collection des Documens inédits sur l'histoire de France*, chez Firmin Didot.

Saint-Denis et Notre-Dame appartiennent à notre histoire, — qu'on nous pardonne cette comparaison toute païenne, — comme le temple du Capitole à l'histoire de Rome. Ces basiliques ont eu pour ainsi dire une destinée exceptionnelle. Le respect qu'on leur a porté dans tous les âges semble même survivre à la foi qui les a bâties, et ce respect est attesté par la sollicitude constante des générations qui se sont succédé depuis tant de siècles pour les embellir ou les défendre contre les ravages des temps ou les insultes des hommes. Le marteau révolutionnaire, qui ne pardonnait pas aux reliques du passé, s'est arrêté de lui-même devant la grandeur et la sainteté de leurs souvenirs. Il a brisé la sainte ampoule sur le parvis de Reims; il a dispersé dans les caveaux de Saint-Denis la dépouille des rois; il a mutilé des statues sur le portail de Notre-Dame; mais Saint-Denis, Reims et Notre-Dame, protégées par la poésie de leur histoire, sont restées debout au milieu de tant d'autres ruines.

Suivant une tradition rapportée par la plupart des historiens de Paris, l'église Notre-Dame, située à la pointe orientale de la Cité, occupe l'emplacement d'un autel élevé à Jupiter, sous le règne de Tibère. Elle se composait primitivement de deux édifices séparés, consacrés l'un à la Vierge, l'autre à saint Étienne. Le premier fut incendié par les Normands en 857, et réparé dans le siècle suivant; le second, qui avait peu souffert des ravages des hommes du Nord, fut conservé en assez bon état jusqu'au XIIe siècle. A cette époque, les deux édifices furent démolis, et l'évêque Maurice posa les premières pierres de la cathédrale actuelle.

Né d'une famille pauvre dans le village de Sully sur les bords de la Loire, Maurice, qui prit le nom du lieu de sa naissance, avait été, dans sa première jeunesse, réduit à mendier pour vivre. A force de travail et de vertus, il arriva rapidement aux plus hautes dignités du sacerdoce, car dans ce monde féodal, où des barrières infranchissables séparaient toutes les classes, l'égalité avait aussi trouvé son droit d'asile dans l'église : les plus humbles par leur naissance pouvaient aspirer à la mitre et à la pourpre du moment où ils s'en montraient dignes; mais ils devaient toujours se rappeler leur origine et, pour se faire pardonner la grandeur, *s'humilier en s'élevant*. C'est ce que fit l'évêque Maurice. On raconte que, peu de temps après son installation, sa mère, heureuse d'avoir un tel fils, se rendit à Paris à pied, un bâton à la main, et vêtue comme d'ordinaire en paysanne; elle demanda dans la rue, à des femmes qui passaient, la demeure de l'évêque, en disant qu'elle voulait le voir parce qu'elle était sa mère. Aussitôt on l'accabla de caresses; on lui donna des habits plus décens que ceux qu'elle portait, on la conduisit auprès de Maurice, et comme elle voulait se jeter dans ses bras, il l'arrêta en disant : « Vous n'êtes pas ma mère, car elle ne porte que de la bure, et je ne vous reconnais pas sous ces ha-

bits. » On fut obligé de rendre à la pauvre paysanne son bâton et ses premiers vêtemens, et, quand elle se présenta de nouveau devant son fils, celui-ci se découvrit et l'embrassa avec tendresse en lui disant : « Je vous reconnais. »

Dans l'année même où il fut élevé au siége épiscopal de Paris, Maurice fit poser la première pierre de son église par le pape Alexandre III, et pendant plus de trente années il consacra tous ses efforts, toute son influence au succès de son entreprise. Dès le 17 janvier 1185, le patriarche de Jérusalem, Héraclius, officia dans la nouvelle basilique, et, l'année suivante, le duc de Bretagne, Geoffroy, fils de Henri II, roi d'Angleterre, y fut inhumé devant le grand autel. Pour subvenir aux frais de ces constructions, devant lesquelles l'art moderne est forcé de s'humilier, l'évêque s'adressait aux pécheurs, à ceux qui devaient accomplir quelque pénitence, et il leur en faisait remise moyennant une somme d'argent. C'est par cette industrie spirituelle, *hac spirituali industria,* dit le père Morin, que le prélat parvint à couvrir une dépense à laquelle eût à peine suffi le trésor d'un prince. L'œuvre commencée par Maurice fut achevée par ses successeurs, et, à l'exception des chapelles qui entourent le chœur, l'église Notre-Dame était complète vers 1312.

Sept cents ans nous séparent de l'évêque Maurice, et le temple magnifique dont il posa les fondemens, consolidé et comme rajeuni par l'art moderne, s'est ouvert récemment pour une inauguration nouvelle. Une somme de neuf millions ayant été votée en 1845 pour la restauration de Notre-Dame, MM. Lassus et Violet-Leduc ont poursuivi depuis ce moment cette œuvre difficile avec un zèle infatigable et un succès complet. La grande façade regardant le couchant, les arcs-boutans du côté du midi, sont aujourd'hui entièrement restaurés. Un cloître, une grande et une petite sacristie qui manquaient au vieux monument ont été bâtis entièrement à neuf. Dans les constructions nouvelles, aussi bien que dans les restaurations, le grand style du moyen-âge a été reproduit avec une rigoureuse exactitude, et le XIII[e] siècle est comme ressuscité dans la vieille cathédrale.

Placée au centre même de la capitale, dans l'île berceau de la Lutèce païenne, Notre-Dame fut dans tous les temps pour Paris une église bien aimée, et pour la France une église nationale. Son histoire a été écrite par des plumes savantes et pieuses, quand la piété inspirait les historiens et les érudits. Puis les archéologues, attirés par une curiosité toute profane, sont venus chercher des sujets de dissertations et de mémoires dans les mille légendes sculptées sur ses murailles. Les poètes ont chanté le demi-jour de sa nef, les sombres clartés de ses vitraux; les romanciers ont transporté sur son parvis et dans ses tours les truands de la cour des Miracles et les enfans des races maudites. Enfouie dans de vieux livres oubliés depuis long-temps, défigurée par les archéolo-

gues, dramatisée par les conteurs, l'histoire de la vieille église s'était en quelque sorte perdue, comme l'histoire des héros du moyen-âge, dans tout un cycle légendaire; elle s'en allait page à page comme le monument lui-même pierre à pierre; mais, par une coïncidence heureuse, ce que d'habiles architectes ont fait pour l'édifice, un habile érudit vient de le faire pour les souvenirs historiques. Notre-Dame est aujourd'hui doublement restaurée.

Une importante publication relative à l'église métropolitaine de Paris a récemment trouvé place dans la *Collection des documens inédits sur l'histoire de France ;* elle contient, sous le titre général de *Cartulaire de Notre-Dame,* tous les actes concernant cette église, émanés des papes, des rois, des comtes, des évêques, des abbés et des officiaux, les priviléges, les indulgences de la cour de Rome, les ordonnances pastorales, les acquisitions des propriétés, le dénombrement des fiefs, l'état des personnes dépendantes de l'église, les fondations pieuses, etc. L'ensemble de ces actes jette le plus grand jour sur le régime intérieur de cette métropole et ses rapports avec la société civile. C'est tout à la fois de l'histoire, de l'inventaire, du procès-verbal et de la biographie. M. Guérard, l'éditeur du *Cartulaire,* dans une préface fort étendue, s'est attaché à mettre en lumière, en les coordonnant et en les expliquant, tous les faits notables dispersés dans le *Grand et le Petit Pastoral,* le *Grand et le Petit Cartulaire,* le *Livre noir,* le *Cartulaire du mandé,* le *Livre des sermens,* l'*Obituaire* et le *Pouillé,* précieux manuscrits qui donnent comme l'essence même des archives de l'église métropolitaine de Paris, et qui dormaient oubliés dans les dépôts scientifiques de cette capitale. Après avoir montré quel était le rôle particulier d'une grande église dans une grande ville, il restait à chercher quel avait été dans la société civile et politique le rôle de la société religieuse tout entière. M. Guérard n'a point négligé cette partie de sa tâche : il a de la sorte éclairé la monographie par la synthèse, et, contrairement à la méthode employée par un trop grand nombre de ses confrères, il s'est élevé du point de vue particulier au point de vue général. Les prolégomènes du *Cartulaire* se divisent ainsi en deux parties distinctes : l'une relative à l'église Notre-Dame, l'autre relative à l'église universelle, — et cette division est indiquée d'avance à tous ceux qui, comme nous, voudraient interroger de nouveau l'histoire trop peu connue de la vieille basilique.

I.

Depuis quelques années, l'étude des monumens religieux s'est bornée à peu près exclusivement à la partie architectonique; mais ce n'est là qu'un côté de la question, le côté purement matériel. Représentées par l'association mystique du clergé attaché au service de leurs autels, les églises, durant la période gallo-romaine, furent comme le centre

de l'administration. Plus tard, elles devinrent tout à la fois des écoles, des juridictions, des principautés souvent rivales de la couronne, et leur influence dans l'ordre civil fut aussi grande que dans l'ordre ecclésiastique. Par leur hiérarchie, leur discipline, elles formèrent de véritables petits royaumes qui avaient leur souverain représenté par l'évêque, leurs assemblées législatives représentées par les chapitres, leur budget, leurs sujets et même leurs soldats.

Notre-Dame offre un des exemples les plus saillans de cette organisation puissante et complexe. Le haut clergé de cette cathédrale se composait de l'évêque et des chanoines. L'évêque était élu par eux, et son élection devait se faire de trois manières : — par *inspiration*, par *compromis*, ou au *scrutin*. Dans l'élection par inspiration, le doyen du chapitre, après le *Veni Creator*, disait à ses collègues assemblés dans l'église : « Très chers frères, il me paraît qu'un tel est digne d'être élu. » On recueillait les voix, et, quand les chanoines avaient accepté à l'unanimité le candidat proposé par le doyen, on proclamait le nouvel évêque. Dans l'élection par compromis, chaque membre du chapitre apposait, en signe d'acceptation, son nom au bas d'un acte d'investiture; enfin, dans l'élection au scrutin, on votait, comme aujourd'hui, sur des bulletins séparés.

Ainsi, dans la théocratie elle-même, le principe électif était la base de l'autorité; mais ce principe, toujours contesté et toujours défendu, subit les plus grandes variations. Primitivement, l'épiscopat était dévolu au plus digne, dans le temple ou sur la place publique, par l'acclamation du peuple et du clergé, *clero et populo acclamante;* mais les prêtres des premiers âges avaient une si haute idée des fonctions épiscopales, la responsabilité qu'elles entraînaient à leurs yeux était si grande, que, bien loin de solliciter des suffrages, ils essayaient souvent de s'y soustraire, persuadés que c'était se montrer indignes du titre d'évêque que de le rechercher. Cette sainte frayeur des dignités ne devait cependant se rencontrer que dans les temps héroïques du christianisme. Dès le VIe siècle, on vit les ecclésiastiques et les laïques eux-mêmes se disputer, par les moyens les plus coupables, la crosse et l'anneau, et, comme l'élection sans contre-poids avait entraîné les plus graves désordres, les rois crurent devoir interposer leur autorité. Carloman, au concile de Liptines, essaya de remédier aux abus par une espèce de coup d'état : il décida que les évêques seraient établis par les rois, avec l'aide du clergé et des grands. Les choix n'en furent pas meilleurs, et, pendant plusieurs siècles, malgré les conciles, qui défendaient, autant qu'il était en eux, le suffrage direct et universel, on essaya des modes les plus divers et les plus opposés : tantôt ce furent les rois qui présentèrent des candidats à l'acceptation du peuple et du clergé, tantôt ce furent le peuple et le clergé qui les présentèrent à l'acceptation des rois; la couronne garda aussi pour elle-même les choix et les nomina-

tions, et en quelques lieux on laissa aux évêques mourans le soin de désigner leurs successeurs, dans l'idée qu'au seuil de ce monde inconnu où ils allaient entrer, leur esprit, dégagé de ses ténèbres et de ses passions, recevrait une sorte d'illumination divine. Cette question des élections canoniques fut, on peut le dire, l'une des grandes questions de l'église et de la société politique du moyen-âge. La pragmatique de saint Louis, la déclaration de 1682, le concordat, ne sont, pour ainsi dire, que les épisodes d'une guerre qui se prolongea durant bien des siècles. Les mêmes agitations se produisirent dans la société civile à l'occasion du principe de l'éligibilité; la maxime tant de fois invoquée par l'église, *celui qui doit être obéi par tous doit être choisi par tous*, passa, pour ainsi dire, du temple sur la place publique, et c'est là, dans les institutions du passé, un fait qui n'a point été suffisamment mis en lumière. En effet, quand on remonte aux origines de notre histoire, on trouve presque toujours, comme principe des pouvoirs réguliers, la délégation collective. Les formes varient à l'infini : elles se modifient sans cesse, suivant les temps et les lieux; mais on peut dire sans exagération que le droit électoral, combattu d'un côté par la féodalité et de l'autre par la royauté, n'en fut pas moins, pendant tout le moyen-âge, un droit imprescriptible et très étendu, non pas précisément en raison du nombre de ceux qui l'exerçaient, — car le travail des grands pouvoirs de l'état fut toujours de le restreindre, — mais en raison de l'importance et de la multiplicité des charges qui étaient conférées par la délégation.

Quelques documens du XII[e] siècle donnent aux évêques de France le titre de prince, et ce titre peut s'appliquer justement à l'évêque de Paris. En confirmant les droits de la cathédrale, Louis-le-Débonnaire avait décidé que l'île de la Cité, ainsi que quelques rues adjacentes, seraient laissées tout entières au gouvernement de l'évêque : il était là, dit avec raison M. Guérard, comme un souverain entouré de ses sujets; mais cette espèce de royauté ecclésiastique fut bientôt attaquée. Sous le règne de Louis-le-Gros, l'évêque dut recourir à ce prince pour défendre ses priviléges. Enfin ses droits et ceux du roi furent réglés en 1222. En vertu de cette transaction, le roi se réservait la connaissance du rapt et du meurtre dans le bourg de Saint-Germain-l'Auxerrois, lorsque les coupables étaient pris en flagrant délit, ou qu'ils faisaient spontanément l'aveu de leur crime. Quand les coupables ne faisaient point cet aveu, quand le flagrant délit n'était point constaté et qu'on voulait les convaincre par le duel, ce duel avait lieu à la cour de l'évêque. Celui-ci avait la punition des vols et autres crimes punissables par la mutilation; il pouvait faire exécuter les coupables dans sa terre. Le roi avait l'ost et la chevauchée, c'est-à-dire le droit de lever des hommes et des chevaux pour la guerre dans une partie des terres de l'évêque. Il pouvait y lever aussi un impôt pour armer son fils chevalier, marier ses

filles ou payer sa rançon, s'il était pris dans une bataille; mais, dans tous les autres cas, il avait besoin du consentement de l'évêque pour lever des contributions. Dans la rue Neuve en face de Notre-Dame, l'évêque avait la justice hors des maisons, à l'exception du cas de rapt et de meurtre, jusqu'à la grande rue du Petit-Pont; mais la justice appartenait tout entière au roi, à l'intérieur des maisons de la même rue. A la fin du XIIIe siècle et dans le siècle suivant, les droits du prélat dans Paris reçoivent une grande extension. Il ne devait, ainsi que ses officiers et ses justiciables, plaider qu'au parlement. Il avait le tiers de la ville de Paris, cinq mille maisons environ, et en percevait les revenus une semaine sur trois. Il avait de plus toute la voirie de cette ville, la justice de la corporation des peintres, de celle des imagiers, brodeurs, émailleurs et fabricans de sceaux, la justice sur un grand nombre de fiefs voisins de Paris, des droits de péage sur les blés, les fruits, la quincaillerie, la pelleterie, le lin, le chanvre, le poisson de mer, etc. Les marchands étaient tenus de lui vendre au-dessous du cours et à crédit; il conférait les maîtrises dans une douzaine de métiers.

La juridiction spirituelle de l'évêque n'était pas moins importante que sa juridiction temporelle : sa puissance et ses attributions épiscopales étaient nécessairement les mêmes que celles de tous les dignitaires de son rang; mais les nombreux priviléges qui lui étaient accordés dans le gouvernement de son église lui assuraient, à certains égards, une position exceptionnelle et plus élevée. Depuis 1250, il jouissait du privilége de ne pouvoir être soumis à aucune sentence d'interdit ou d'excommunication. C'était là en quelque sorte un brevet d'infaillibilité délivré par le saint-siége, et, à de très rares exceptions près, les évêques de Paris se montrèrent dignes de la haute position qu'ils occupaient dans l'église gallicane.

Au-dessous de l'évêque, et quelquefois en face de lui, était placé le chapitre de Notre-Dame. L'origine des chapitres, on le sait, remonte jusqu'à saint Augustin. Ce grand prélat avait réuni un certain nombre d'ecclésiastiques qu'il envoyait, selon les besoins de la religion, aux diverses communautés chrétiennes. Ceux qui voulaient être admis dans cette pieuse association devaient distribuer, avant d'y entrer, leurs biens aux pauvres. Cette institution de l'évêque d'Hippone trouva de nombreux imitateurs en Occident, et, au VIIIe siècle, l'évêque Chrodegang, de Metz, appliqua aux chanoines les points les plus essentiels de la règle de saint Benoît. Louis-le-Débonnaire prescrivit l'adoption des statuts de Chrodegang, après les avoir fait retoucher par le diacre Climalar, et dès ce moment, dit Hurter dans son *Tableau des Institutions de l'Église*, les chanoines furent soumis à peu près à la même discipline que les maisons religieuses. Ils eurent une habitation commune, une table commune, un costume uniforme. Ils furent astreints à la prière, au travail, comme les moines, et prirent part, dans les

églises épiscopales, à l'administration du diocèse. La dignité du canonicat fut aussi conférée quelquefois à des laïques. Les rois de France, par le seul fait de leur avénement à la couronne, étaient chanoines héréditaires de plusieurs cathédrales, et, lorsqu'ils entraient pour la première fois dans ces basiliques, on leur présentait l'aumusse et le surplis. Le roi Robert se montra très assidu à remplir les devoirs que lui imposait cette charge; les jours de fêtes solennelles, il allait, vêtu d'une riche chappe de soie et le sceptre à la main, chanter au lutrin de Saint-Denis. Les comtes de Chastelus, en Bourgogne, étaient chanoines héréditaires de la cathédrale d'Auxerre, en récompense du service que l'un d'eux, comte de Beauvoir, avait rendu au chapitre de cette église, en chassant une bande de brigands de l'une de ses propriétés. Lorsqu'il reçut l'investiture de son canonicat, le sire de Beauvoir se présenta à la porte du chœur botté, éperonné, armé de toutes pièces, l'aumusse sur le bras gauche, un faucon sur le poing et un surplis sur son armure. On le conduisit en grande cérémonie dans les stalles, et il se mit à chanter l'office avec ses nouveaux confrères.

Au XIIIe et au XIVe siècle, le chapitre de Notre-Dame de Paris était composé de huit dignités et de cinquante-deux prébendes, c'est-à-dire de cinquante-deux canonicats simples, auxquels étaient attachés des revenus. Les huit dignitaires étaient le doyen, le chantre, les trois archidiacres, le sous-chantre, le chancelier et le pénitencier. Les chanoines habitaient dans le *cloître,* accessoire très important de l'église Notre-Dame, qui s'étendait à l'est et au nord de cette église jusqu'au bord de la Seine. Ce cloître, au commencement du XIVe siècle, renfermait trente-sept maisons, qui toutes étaient dotées de terres et rentes, et c'était là l'écueil. Enrichis par les revenus de leurs prébendes, les chanoines du moyen-âge ne se contentaient pas, comme au temps de Boileau, de bien dîner et de bien dormir; il leur fallait encore, à ce qu'il semble, d'autres distractions, car les statuts capitulaires leur défendent de garder des femmes la nuit dans leurs maisons, excepté leurs mères, leurs sœurs, leurs parentes au troisième degré, ou les dames de haut parage qu'il eût été difficile d'expulser sans scandale. En 1334, les parentes elles-mêmes furent proscrites, et bientôt, après avoir chassé les femmes, on chassa les vendeurs, car les titulaires de prébendes, pour tirer un meilleur profit des vins de leurs récoltes, en trafiquaient eux-mêmes et tenaient des tavernes; on décida que le vin vendu dans le cloître ne serait vendu qu'en gros, et que celui qu'on saisirait dans les tavernes serait donné aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il fut également décidé qu'on expulserait de l'enceinte du cloître les ours, les cerfs, les corbeaux, les singes et autres animaux inutiles ou nuisibles qu'on y entretenait comme dans une ménagerie ou dans un parc.

Le chapitre jouissait sur divers quartiers de Paris d'une juridiction

très étendue, mais en même temps très divisée. Il avait la justice haute, moyenne et basse, de la nef, des bas-côtés et du parvis de Notre-Dame, de l'Hôtel-Dieu, d'un grand nombre de rues, de portions de rues, quelquefois même de maisons isolées sur la rive gauche et la rive droite de la Seine. Ce morcellement donnait lieu à une infinité de chicanes, et, comme les juridictions co-existantes se contrariaient sans cesse et cherchaient à empiéter les unes sur les autres, il y avait presque toujours deux procès pour un, le premier entre les juges qui plaidaient pour le droit de juger, le second entre les parties qui plaidaient pour obtenir justice sans savoir souvent à qui la demander. Outre ses droits de justice, le chapitre avait des revenus et des biens considérables; ces biens, en tant que propriétés foncières, étaient administrés par des prévôts, des maires et des doyens, qui agissaient tout à la fois comme intendans, comme juges et comme fermiers; car le principe de la propriété territoriale, toujours respecté par le catholicisme, était au moyen-âge beaucoup plus fortement constitué que de nos jours, et il se liait très étroitement au principe même de l'autorité. Chez les Germains. c'était le courage qui faisait les chefs; chez les Francs, ce fut la terre qui fit les nobles; ce fut elle aussi qui fit les juges : on était magistrat parce qu'on était propriétaire. « Il est douteux, dit à ce propos l'éditeur du *Cartulaire,* il est douteux que dans la barbarie du moyen-âge le gouvernement du peuple eût trouvé autre part plus de garanties que dans les intérêts de ses maîtres, et que la magistrature eût pu s'allier mieux qu'avec la propriété. » Du reste, cette magistrature était grossière comme les mœurs, et c'est surtout dans la pénalité criminelle que se montre toute la barbarie de notre ancien droit. C'est là surtout que se révèle l'immense supériorité de la société religieuse sur la société civile. Dans le droit canonique, en effet, tout est admirable d'ordre, de logique, de prévoyance; dans le droit féodal ou municipal, au contraire, il n'y a que chaos, arbitraire, violence. Dans les épreuves par l'eau et par le feu, c'est le hasard qui décide; dans la torture, c'est la douleur qui fait souvent que l'innocence se condamne elle-même. Il faut attendre jusqu'au XIVe siècle pour trouver la preuve par témoins nettement établie; il faut attendre jusqu'à la fin du XVe pour trouver en germe la première notion des circonstances atténuantes. La gravité de la peine n'est jamais réglée sur la gravité morale du délit. Tandis que les voleurs sont pendus, mutilés, enfouis tout vifs, les meurtriers en sont quittes pour l'exil ou l'amende. Il semble que la notion du juste et de l'injuste varie de ville à ville, et, quand on suit dans le détail cette législation à la fois impuissante et cruelle, on se demande comment une société aurait pu subsister dans des conditions pareilles, si le christianisme n'avait fait briller au milieu de ces ténèbres les lumières de son impérissable raison.

II.

L'histoire des évêques de Paris est pour ainsi dire le corollaire indispensable de l'histoire de Notre-Dame. Depuis saint Denis, l'apôtre de Lutèce, jusqu'à notre temps, la liste chronologique des prélats parisiens ne comprend pas moins de cent vingt-cinq noms, qui résument en quelque sorte l'histoire du catholicisme français. Des saints, des martyrs, des écrivains, des hommes d'état, figurent dans cette longue liste, et chaque homme éminent représente à sa date les tendances les plus saillantes de l'esprit du clergé national.

En remontant aux origines mêmes, nous trouvons cette obscurité qui enveloppe, sur tous les points de la France, la propagation première du christianisme. Le plus ancien de nos évêques, saint Denis, est-il, comme l'ont prétendu quelques érudits, le même personnage que saint Denis l'aréopagite? A-t-il vécu dans le Ier ou le IIIe siècle? Telle est la question que se sont posée les écrivains ecclésiastiques, qui, trouvant un saint sur le calendrier, n'auraient point osé révoquer en doute son identité. — Saint Denis n'a jamais existé, disent à leur tour les sceptiques, qui, comme Launoy, *le dénicheur de saints*, n'acceptent le martyrologe que sous la réserve d'un contrôle sévère : ce saint et ses deux compagnons Rustique et Éleuthère ne sont que l'incarnation légendaire de Bacchus sous ses trois noms mythologiques. Le christianisme, qui convertissait jusqu'aux pierres des temples païens en les jetant dans les fondations des églises, le christianisme aurait ainsi converti même *le dieu du vin*, métamorphosé en apôtre, pour fixer, par la puissance des souvenirs, la vénération des adeptes de la religion nouvelle dans les lieux consacrés par la vénération des païens. — Ce problème agiographique a donné lieu à une polémique très vive; on a beaucoup écrit sans rien prouver, et la question est restée indécise comme au moment où elle a été soulevée. Ce qui concerne les successeurs immédiats de saint Denis n'est pas mieux connu, et cette incertitude, cette obscurité, qui se retrouvent pour les premiers âges dans l'histoire de la plupart des diocèses, semblent prouver que le christianisme, à sa naissance, resta, pendant un assez long espace de temps, à l'état de doctrine occulte, et que ce qu'on appelait une *église* dans les premiers siècles n'était, à proprement parler, qu'une association formée entre quelques initiés.

Paul, le septième évêque, qui vivait au temps du concile de Paris, en 361, est resté célèbre par un *Traité de la Pénitence*, dirigé contre les doctrines de Lucifer de Cagliari, qui avait jeté dans les consciences une sorte de terreur religieuse, en développant dans un écrit plein de dureté cette maxime désolante : *qu'il ne faut pas épargner ceux qui pèchent contre Dieu*. Les pénitens, n'espérant plus leur pardon, *se préci-*

pitaient vers l'abîme; Paul essaya de leur rendre le courage, en leur montrant l'expiation dans le repentir et la clémence infinie de ce dieu nouveau qui venait de détrôner les dieux égoïstes et sans pitié de l'Olympe antique. Le *Traité* de l'évêque Paul exerça une influence très salutaire dans les Gaules, où, comme le disent les bénédictins, le livre de Lucifer avait fait autant de désespérés qu'il y avait de pénitens. Ainsi la première œuvre littéraire de l'épiscopat parisien est une œuvre de mansuétude et de tolérance, et, il faut le dire pour l'honneur de l'église gallicane, la tolérance fut toujours son caractère distinctif : jusqu'au XIIe siècle, il n'y eut point en France une seule persécution, et à toutes les époques les hommes éminens de notre clergé national se sont souvenus du précepte de saint Bernard, que la foi doit être enseignée et non imposée, *fides suadenda, non imponenda.* Ce n'est point l'église de France qui a conseillé les rigueurs barbares dont on l'a trop souvent rendue responsable; c'est la politique qui s'est couverte pour les commettre du prétexte de la religion.

Parmi les successeurs de Paul, saint Marcel ou saint Marceau, Parisien de naissance, se distingua par sa science et ses vertus, et si l'on cherche à dégager du symbolisme de la légende des faits précis ou du moins probables, on peut penser que Marcel, comme le Hongrois saint Martin, fit sortir la religion nouvelle de la réserve dans laquelle elle s'était tenue jusqu'alors vis-à-vis de l'ancien culte, et qu'il prit vigoureusement l'offensive contre les traditions du paganisme. Un dragon monstrueux, dit la légende, répandait la terreur dans les environs de Paris; saint Marcel, voulant débarrasser la contrée de cet hôte redoutable, contre lequel les armes et le courage ordinaire ne pouvaient rien, alla le chercher dans son repaire, lui donna trois coups de crosse sur la tête, l'attacha avec son étole, et, le traînant au bord d'une rivière, lui ordonna de se jeter à l'eau; ce que le monstre exécuta avec une docilité parfaite. Ce monstre n'est autre chose que l'emblème du démon, père de l'idolâtrie, comme le triomphe de saint Marcel est le triomphe même du christianisme. Cette légende populaire pendant le moyen-âge fut dramatisée à la procession des Rogations, où les habitans de Paris virent figurer, pendant plusieurs siècles, un grand dragon d'osier. Le nom du saint qui en est le héros est devenu le nom de l'un des quartiers les plus importans de la capitale, et aux deux extrémités de cette ville qui a donné le signal de toutes les révolutions et sapé toutes les croyances, Montmartre, le mont des martyrs, et le faubourg Saint-Marceau rappellent encore les âges héroïques du christianisme.

Saint Germain, le vingtième évêque, qui monta sur le siége de Paris vers 555, marqua, pour ainsi dire, l'avénement de l'influence de l'épiscopat sur les destinées de la monarchie française. Placé en présence

de la barbarie mérovingienne, il adoucit, par ses exemples et ses avis, l'âpreté des rois chevelus. Les successeurs de Germain, dignes héritiers de sa piété et de sa science, travaillèrent, comme lui, à développer la civilisation morale, à maintenir la paix publique. Céranne ou Céran, qui vivait en 614, s'occupa de recueillir les actes des martyrs, et d'en populariser la connaissance dans son diocèse, pour entretenir, par de grands exemples, le courage et le dévouement des fidèles confiés à ses soins. Au milieu du même siècle, saint Landry étonne par les miracles de sa charité. En 651, pendant une famine, il vendit ses habits et les vases sacrés de son église pour nourrir les pauvres, et, tout en s'occupant de bonnes œuvres, il seconda avec un zèle infatigable l'étude des lettres et du droit. Ce fut lui qui engagea Marculfe à écrire ses *Formules*, et c'est à cet encouragement que nous devons l'un des monumens les plus curieux de notre ancienne législation; c'est aussi à un évêque, Erchenrad, que Paris est redevable de l'établissement de ses écoles, qui furent, on peut le dire sans exagération, l'une des premières causes de sa suzeraineté intellectuelle.

De l'époque où vécut saint Denis jusqu'au IXe siècle, un seul des prélats parisiens, Saffaracus, oublia les devoirs de son ministère. Accusé et convaincu par ses propres aveux d'un crime capital, dans un concile convoqué à Paris tout exprès pour le juger, il fut condamné à être enfermé pour le reste de ses jours dans un monastère; mais c'est là un fait exceptionnel. Ses successeurs firent oublier bien vite le scandale qu'il avait causé, et en 886 l'évêque Gozlin acquit, sur un théâtre inconnu jusqu'alors à l'épiscopat, une gloire nouvelle. Appelé, vers 883, au gouvernement de l'église de Paris, Gozlin mit tous ses soins à fortifier l'île de la Cité, car il prévoyait qu'un jour ou l'autre les Normands, attirés par les richesses de la cathédrale, tenteraient de la mettre au pillage, et de s'établir, comme ils le faisaient partout, dans un poste qui les rendait maîtres de l'un des fleuves les plus importans de l'empire. Germain, Landry, Erchenrad, avaient fondé des abbayes, des écoles, des églises. Pour défendre et sauver d'une ruine inévitable ce que ses prédécesseurs avaient créé, Gozlin bâtit des tours et des remparts, et quand le chef normand Sigefred se présenta, au mois d'octobre 886, sous les murs de Paris, sur une flotte montée, dit-on, par quarante mille hommes, l'évêque Gozlin, aidé du comte Eudes et d'Èble, son propre neveu, opposa aux pirates une résistance désespérée. La défaite, c'était la mort; mais, pour l'évêque, cette mort du champ de bataille, c'était le martyre. Soutenu par le sentiment du devoir, excité par sa foi, et peut-être aussi par cette fascination des nobles dangers qui séduit les grands cœurs, Gozlin fit planter une croix sur la brèche, et, le casque en tête, la hache à la main, il se porta toujours aux premiers rangs pour repousser les attaques nombreuses que les

pirates dirigèrent contre la forteresse. Ce siége, qui fut un des grands épisodes du IXe siècle, a trouvé un Homère barbare dans le moine Abbon, et, dans les vers à la fois naïfs et pédantesques du vieux poète, on suit encore aujourd'hui les péripéties de la lutte avec le même intérêt que les péripéties d'une bataille où se joueraient les destinées de la patrie.

L'énergique résistance opposée par l'évêque Gozlin aux Normands ne fut pas seulement un fait de guerre très remarquable, mais encore un grand événement politique, car si les Normands, maîtres de Paris, s'étaient établis au centre même de l'empire, c'en était fait peut-être de notre unité nationale; ce point de vue n'a point échappé aux écrivains du moyen-âge qui nous ont transmis les détails du siége, et l'un d'eux dit en propres termes que l'évêque Gozlin *sauva l'empire des Francs*.

Ici se termine ce qu'on pourrait appeler l'époque héroïque de l'épiscopat parisien. Aux martyrs, aux apôtres, aux guerriers succèdent les administrateurs et les théologiens. Ils se mêlent à toutes les questions soulevées au XIIe et au XIIIe siècle par les écoles mystiques et rationalistes, à tous les débats qu'enfante la discipline ecclésiastique, à toutes les querelles qui agitent les divers ordres religieux, à toutes les luttes qui naissent entre la tradition et l'esprit d'examen.

Le mouvement artistique provoqué par le mysticisme du XIIe siècle inspire à Maurice de Sully la création de Notre-Dame. Pierre Lombard marche sur les traces d'Abeilard, en essayant, comme l'auteur du *Sic et Non*, d'éclairer par des principes rationnels les mystères de la religion chrétienne, et de concilier ainsi la foi et la raison. Pierre de Nemours (1208-1210) se laissa entraîner sur une pente funeste; il appela à Paris l'ordre de Saint-Dominique et fit rechercher les disciples d'Amaury de Chartres, qui prétendaient établir une sorte de consanguinité entre les chrétiens et le Christ, et qui, considérant la créature comme une émanation charnelle du Dieu fait homme, constituaient un véritable panthéisme par le dogme même de l'incarnation divine. Quelques-uns de ces malheureux, qui s'étaient, selon toute apparence, organisés en société secrète, furent découverts par l'évêque, qui en fit brûler neuf : heureusement pour l'honneur de l'épiscopat, la conduite de Pierre de Nemours n'a point trouvé d'imitateurs parmi les évêques de Paris, et, après lui, la discussion pacifique reprit son cours.

Guillaume d'Auvergne, qui gouverna le diocèse de Paris de 1228 à 1248, se signala, comme Pierre Lombard, dans la philosophie scholastique, et on peut justement le considérer comme l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Ses œuvres théologiques, très nombreuses, ne sont point renfermées dans les questions de l'école. Guillaume y touche souvent aux problèmes qui intéressent le plus

directement la conduite de l'homme dans la société et la vie pratique, et ses *Traités des Mœurs, des Lois* et *des Vices* le placent au premier rang des moralistes du moyen-âge. Mêlé aux plus importantes affaires politiques de son temps, il déposa Pierre, duc de Bretagne, qui s'était allié au roi d'Angleterre Henri III, et, dans l'entrevue que le pape Innocent IV et saint Louis eurent à Cluny en 1245, entrevue où fut discutée la question d'une croisade, il eut la sagesse de détourner le roi de France de cette entreprise. D'utiles établissemens furent, par ses soins, fondés dans le diocèse, et il s'occupa avec un grand zèle d'arracher au vice les femmes, déjà trop nombreuses de son temps, que les séductions de la grande ville avaient entraînées dans une vie coupable. Singulière époque que ce moyen-âge! mélange bizarre de barbarie et de pitié! On brûle les hérétiques; chaque année, le jour du vendredi-saint, en certaines villes, on lapide un Juif par devoir de conscience, et à côté de ces cruautés on trouve une charité infinie, dont le secret semble à jamais perdu dans la civilisation moderne!

A partir des dernières années du XIIIe siècle jusqu'au commencement du XVIe, l'église de Paris fut, à de rares exceptions près, pacifiquement gouvernée par ses évêques, et ce que disent les bénédictins de Simon Matifas, *subditos suos magna cum tranquillitate rexit,* peut s'appliquer à presque tous ses successeurs. Durant cette période, la plupart des prélats parisiens furent en même temps théologiens et jurisconsultes, et, en cette double qualité, ils prirent part simultanément à la direction des affaires de l'église et de l'état. Matifas, Pierre d'Orgemont, remplirent avec une grande habileté les fonctions de conseillers du roi; Pierre de La Forêt, en 1350, fut chancelier de France. En maintes circonstances, ces évêques se montrèrent remplis de prudence et de sagesse. Leur intervention dans la politique fut presque toujours salutaire, et, quand Paris tomba aux mains des Anglais, ils restèrent fidèles à la cause nationale, témoin le Normand Jean de Courtecuisse, surnommé par ses contemporains *le docteur sublime,* qui se consolait de l'animosité de Henri V en traduisant le traité de Sénèque *sur la Vertu.* Ce sentiment de patriotisme mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'à cette époque les Parisiens, nobles ou bourgeois, semblaient avoir oublié la France, et qu'ils étaient devenus *très bons Anglais,* comme plus tard, pendant la ligue, ils devinrent *très bons Espagnols.*

Malgré les désastres de toute espèce, malgré les déchiremens de la guerre civile et de la guerre étrangère, le XIVe et le XVe siècle furent pour l'épiscopat parisien des époques glorieuses et paisibles. Au milieu des troubles qui agitèrent le XVIe siècle, troubles civils ou religieux, les évêques de Paris montrèrent une grande modération, et la violence fut en général concentrée dans les rangs inférieurs du clergé.

La Saint-Barthélemy, dont la pensée fut, selon toute probabilité, conçue par le duc d'Albe, n'est point un crime français. L'épiscopat parisien y resta complétement étranger, et Catherine de Médicis, en l'exécutant, ne fit que mettre en pratique les théories que l'auteur du *Prince* avait développées pour sa famille. Machiavel ordonnait de tuer un parti, d'un seul coup, comme on tue un homme, *sans que la persécution traîne.* Catherine obéit à Machiavel; mais l'église ne fut pour rien dans le tocsin du massacre. Au milieu des saturnales de la ligue, Pierre de Gondi resta toujours fidèle aux principes d'une sage modération. Il avait horreur de la guerre civile, et ses efforts les plus constans furent tournés vers le bien public : il voulait, comme le disait Henri IV, *marier la France avec la paix;* mais le conseil *de l'union,* qui exerçait sur les affaires la même pression que la société des jacobins exerça, deux siècles plus tard, sur la convention, avait déchaîné les passions populaires et la démagogie cléricale avec tant d'habileté et de violence, qu'il n'était point au pouvoir d'un homme d'en conjurer les égaremens.

Au XVIIe siècle, les évêques ou plutôt les archevêques de Paris (1) se partagent en deux classes distinctes : l'une représentant, avec Pierre de Marca et Hardouin de Péréfixe, la véritable tradition religieuse; l'autre représentant, avec Paul de Gondi, cardinal de Retz, et Harlay de Chanvallon, la tradition mondaine et les mœurs de cour. Duelliste, conspirateur, coureur d'aventures galantes, écrivain du premier ordre, observateur plein de finesse, intrigant plein de génie, Paul de Gondi, qui se vengeait de Richelieu en lui prenant ses maîtresses, qui fut l'ame de la fronde, et se trouva mêlé à toutes les agitations de son temps, tout en essayant, comme il le disait lui-même, *d'être fidèle à la soutane,* n'eut d'un évêque que le titre et les honneurs, et la pensée de sa vie fut de mettre en pratique cet art de réussir dont Machiavel fut le théoricien et la victime, art funeste à ceux qui l'exploitent, et qui n'aboutit le plus souvent qu'à l'impuissance et à la déception; car, ainsi que l'a dit Descartes, «la grande habileté dans ce monde, c'est de n'en point avoir et de n'en point chercher.» Aussi galant que Paul de Gondi, Harlay de Chanvallon prit part à toutes les querelles, à toutes les affaires ecclésiatiques de son temps, comme Paul avait pris part à toutes les luttes politiques. Courtisan empressé, il seconda les vues de Louis XIV dans les discussions sur la régale, l'édit de Nantes, la déclaration de 1682, et se montra toujours ultra-gallican lorsqu'il s'agissait de défendre les priviléges de la monarchie française; rigoriste à l'excès vis-à-vis de ses subordonnés, par cela seul peut-être qu'il était dans ses mœurs d'un relâchement extrême, il fut l'amant heureux de Mme de Bretonvillers, de la marquise de Gourville, de la duchesse de

(1) L'église Notre-Dame fut érigée en archevêché à cette époque.

Lesdiguières, persécuta les jansénistes, et refusa la sépulture à Molière. Cet acte de rigueur eut deux motifs, et Harlay de Chanvallon, en le décrétant, voulut frapper à la fois l'acteur et l'auteur. En frappant l'acteur, il ne faisait que se conformer aux décrets du concile de Trente; soldat de l'église, il exécutait tout simplement sa consigne; en frappant l'auteur, il cédait, non pas, comme on l'a dit, aux injonctions des jésuites, mais aux scrupules des personnes pieuses qu'avaient effrayées *Don Juan* et *le Tartufe*.

Certes, nous ne prétendons point justifier ici une sévérité qui, de notre temps, ne peut rencontrer que le blâme; nous voulons seulement expliquer un fait qui n'a rien que de très naturel, quand on se reporte au XVIIe siècle. Ce ne furent pas seulement, comme on l'a dit souvent et comme on le répète chaque jour, les faux dévots et les jésuites qui se déchaînèrent contre l'auteur du *Tartufe;* ce furent aussi les jansénistes et les personnes sincèrement pieuses. *Don Juan* et *le Tartufe* sont sans aucun doute les œuvres les plus hardies qu'ait produites en France le XVIIe siècle; elles forment la transition entre Rabelais et Voltaire, et il est impossible d'admettre, sans se montrer naïf à l'excès, que Molière, en écrivant *le Festin de pierre,* ait voulu faire un drame contre l'impiété et corriger les esprits forts en les menaçant de la vengeance du ciel, comme il est impossible d'admettre qu'en écrivant *le Tartufe* il ait voulu défendre la religion contre l'hypocrisie qui ne fait que la compromettre. Au milieu de tant d'opinions contradictoires, s'il nous était permis d'émettre à notre tour une opinion personnelle, nous dirions que Molière, selon nous, en écrivant ces deux chefs-d'œuvre, n'eut aucune arrière-pensée religieuse, soit dans le sens de l'attaque, soit dans le sens de la défense; qu'en voyant autour de lui des esprits forts et des hypocrites, il les fit vivre sur le théâtre avec cette vérité profondément humaine qui éclate dans toutes ses œuvres, et que ce fut cette vérité même qui, en effrayant Bossuet, Bourdaloue, le parti janséniste, en un mot toutes les consciences sévères, attira sur l'auteur les rigueurs du clergé; car il était facile de prévoir que *le Festin de pierre* deviendrait bientôt un arsenal de sarcasmes, et que le trait lancé dans *Tartufe* contre ceux qui se couvraient de la piété comme d'un masque serait ramassé par ceux qui ne croyaient plus, et lancé tôt ou tard contre ceux qui croiraient encore. Le mandement de Harlay de Chanvallon contre *le Tartufe* ne fut que le prélude du mandement de Christophe de Beaumont contre Rousseau. Dans l'un et l'autre cas, l'église se sentait menacée, et il est juste de le reconnaître, toutes les fois que, dans de semblables circonstances, elle use des armes spirituelles, les seules qu'il lui soit permis d'employer, elle reste parfaitement fidèle à l'esprit même de ses traditions et de ses lois.

Les archevêques qui gouvernèrent au XVIIIe siècle le diocèse de Paris,

le cardinal de Noailles, de Vintimille, Christophe de Beaumont et Leclerc de Juigné, firent oublier par de grandes vertus et une charité digne des premiers temps les scandales qu'avaient causés Paul de Gondi et Henri de Chanvallon. Le jansénisme et la philosophie leur causèrent souvent de graves embarras, et deux d'entre eux, le cardinal de Noailles et Christophe de Beaumont, se montrèrent aussi intolérans dans leur foi que les philosophes dans leur incrédulité; mais du moins, dans les causes qu'ils soutinrent chacun à son point de vue, ils suivirent avec une grande droiture les inspirations de leur conscience, ils eurent, même en se trompant, l'inflexibilité des convictions, et leurs adversaires les traitèrent avec respect. Leur lutte contre les encyclopédistes et les philosophes offrit cela de particulier, qu'au lieu de condamner purement et simplement, comme avaient fait leurs prédécesseurs, les livres qui leur paraissaient dangereux, ils les discutèrent en essayant de les réfuter, et cette périlleuse épreuve tourna presque toujours contre eux. Que pouvaient d'ailleurs les convictions obstinées et les vertus de quelques hommes en présence de l'irrésistible mouvement des esprits? L'église et la royauté devaient s'abîmer dans le même naufrage. Le successeur de Germain, de Landry, de Pierre Lombard, l'Alsacien Gobel, vint, le 7 novembre 1793, avec treize de ses collègues, déclarer à la barre de la convention qu'il ne reconnaissait « d'autre culte que celui de la liberté et de la sainte égalité. » Le président le félicita de *sacrifier les hochets gothiques de la superstition et d'abjurer l'erreur*. Gobel déposa sa croix, son anneau, s'affubla du bonnet rouge, et, quelques mois après, il mourait sur l'échafaud avec Chaumette et le comédien Grammont.

On le voit, pendant l'espace de seize siècles l'épiscopat parisien a traversé bien des vicissitudes. A part un très petit nombre d'hommes qui oublièrent les devoirs et la dignité de leur mission, on peut dire que la science, les vertus, les lumières politiques, furent héréditaires dans cette longue dynastie sacerdotale, dont le rôle a été, ce nous semble, trop peu apprécié par l'histoire. En touchant à notre temps même, un fait nous a frappé : c'est l'analogie que présente la vie des archevêques contemporains avec celle des prélats de la primitive église. Il y a là comme une renaissance du christianisme des premiers âges, et la chaîne des grandes traditions semble se renouer par MM. de Quélen et Affre. Si M. de Quélen, en se mêlant à la politique active, se laissa quelquefois entraîner par son zèle et méconnut l'esprit de son temps, comme prêtre il donna toujours l'exemple du plus noble dévouement : en 1814, dans les hôpitaux de Paris encombrés de blessés et ravagés par le typhus; en 1831, dans ces mêmes hôpitaux désolés par le choléra, il fut alors, comme l'évêque Germain chanté par Chilpéric, *le pasteur et le médecin*, et l'*Œuvre des Orphelins*, dont

il conçut l'idée dans les salles mêmes de l'Hôtel-Dieu, peut se comparer aux plus belles institutions de la charité évangélique, comme la mort de M. Affre peut se comparer aux plus belles morts de l'antiquité chrétienne. Sceptique ou croyant, quand on garde au fond du cœur la sympathie des grandes choses, on s'incline avec respect devant ces nobles exemples, et on sent qu'il reste dans cette société flétrie, malade d'égoïsme, un principe supérieur où quelques ames d'élite peuvent puiser encore l'abnégation et le dévouement.

III.

Nous connaissons la constitution et l'histoire de l'église de Paris. Le *Cartulaire*, qui nous montre cette histoire sous un nouveau jour, nous permet aussi d'apprécier plus nettement les diverses phases qu'a traversées l'influence du clergé sur les affaires civiles. Au moyen-âge, le clergé n'était point seulement puissant, il était aussi populaire, et quand on voit de nos jours combien il est difficile d'accorder la popularité et la puissance, on est forcé de reconnaître qu'il y a là un problème historique dont il faut chercher la solution en dehors des conditions politiques et morales de la société moderne. C'est à cette solution que s'est attaché M. Guérard dans la partie générale de son travail. La popularité du clergé une fois constatée, l'éditeur du *Cartulaire* en trouve les causes : d'abord dans les cérémonies du culte, puis dans les institutions ecclésiastiques, enfin dans la conduite de l'église envers le peuple.

Les cérémonies du culte étaient tout à la fois pour la foule un spectacle et un enseignement. La célébration des offices formait comme un drame en plusieurs actes dans lequel l'intérêt allait toujours croissant. L'ordre des cérémonies, les parfums de l'encens, les fleurs et les herbes qui jonchaient le pavé du temple, la richesse des ornemens, exerçaient sur les yeux une sorte de fascination. La langue latine était encore comprise de la plupart des assistans, qui pouvaient ainsi pénétrer le sens le plus intime des prières. Les chants sacrés surtout présentaient un grand charme pour la multitude, et ces chants, seule poésie des âges de foi, étaient devenus tellement populaires, qu'on les répétait dans les festins, et que les litanies avaient remplacé sur le champ de bataille l'antique bardit des populations germaniques. L'émouvant spectacle des pompes chrétiennes avait succédé aux jeux féroces du cirque, aux jeux obscènes du théâtre, et la foule se portait avec tant d'empressement dans les temples, que, pour faire participer tous les fidèles à la célébration des mystères, on réitérait le sacrifice de la messe au fur et à mesure que les églises se remplissaient de nouveaux assistans. Les guerriers étaient contraints, par une force en quelque sorte surhu-

maine, de baisser la tête devant le prêtre et de s'agenouiller devant un maître invisible qu'on leur apprenait à redouter comme un juge. L'église, aux yeux de la foule, devenait un lieu extra-terrestre, où se révélaient, dès cette vie, toutes les joies promises aux élus; on y trouvait la représentation du séjour des bienheureux, et l'impression était si profonde sur ceux mêmes que n'avait point encore régénérés le baptême, que Clovis, en entrant pour la première fois dans la cathédrale de Reims, demandait à ses Francs si c'était là ce paradis qu'on lui promettait au nom du Dieu de Clotilde.

En défendant aux guerriers barbares, si fiers de leur courage, d'entrer en armes dans le sanctuaire, l'église leur apprenait qu'elle ne reconnaissait pas l'empire de la force. Elle leur apprenait également dans les cérémonies religieuses, par l'ordre établi entre les assistans, qu'il n'y avait pour elle ni vainqueurs ni vaincus, ni Francs ni Romains, ni serfs ni hommes libres, mais seulement des fidèles, et que parmi les fidèles il n'existait nulle autre distinction que celle qu'elle établissait elle-même par la hiérarchie d'une aristocratie purement morale. En effet, une fois entrés dans le temple, l'inégalité sociale disparaissait entièrement entre les hommes de diverses classes. Il n'y avait plus que des chrétiens, des catéchumènes et des pénitens, et de la sorte, dit avec raison M. Guérard, « l'homme faible, si peu protégé par la loi, voyait souvent placé derrière lui et à un rang inférieur l'homme puissant dont il avait souffert l'oppression. »

Les institutions ecclésiastiques ne contribuaient pas moins que les cérémonies religieuses à affermir l'autorité de l'église. La pénalité canonique était au nombre des plus puissans moyens d'influence dont disposait l'église. Au nombre des peines canoniques, il en est une sur laquelle nous avons des idées généralement fausses : je veux parler du refus de sépulture. Le refus de sépulture a été souvent invoqué par l'école du XVIII[e] siècle comme une preuve de la dureté et de la barbarie de l'église, et cependant c'était là, au moyen-âge, la seule arme qu'elle pût employer contre l'endurcissement des grands coupables. Elle ne connaissait, en effet, ni les supplices, ni les amendes, ni les confiscations, ni l'exil, attendu que pour elle il n'y avait point d'exil possible : son royaume s'étendait sur toute la terre. Il fallait donc, pour ceux qui ne s'étaient point humiliés sous la pénitence, pour ceux qui s'étaient, jusqu'au dernier terme de leur vie, obstinés dans le mal, pour ceux mêmes qui échappaient à la justice des hommes, un châtiment plus grave et plus terrible que tous ceux qu'infligeait cette justice elle-même, justice incomplète, impuissante, qui transigeait avec le crime en l'absolvant à prix d'argent, ou qui le laissait impuni, faute de pouvoir l'atteindre. L'église ne transigeait pas, et elle atteignait toujours les coupables, même après la mort, en repoussant de la terre bénie

du cimetière ceux qui ne s'étaient point repentis. Le refus de sépulture, comme la pénitence publique, avait donc un but moral; c'était, en présence de la barbarie du moyen-âge, une véritable nécessité, et s'il devint souvent, comme l'excommunication, une source d'abus très graves, ce n'est point l'église qui doit en être responsable, mais les individus qui, dans l'église, s'écartaient du véritable esprit de ses institutions. Il est à remarquer d'ailleurs qu'à toutes les époques, et au moment même où des membres indignes du clergé donnaient l'exemple de tous les désordres, des voix éloquentes s'élevèrent toujours du sein du clergé même pour gémir et pour protester. Hincmar flétrit avec indignation la cupidité des prêtres qui refusaient l'entrée du cimetière à ceux qui les avaient oubliés dans leur testament. Agobar déclare indignes du nom de chrétien ceux qui avaient recours aux ordalies et à toutes les pratiques superstitieuses que l'ignorance, aidée des derniers souvenirs du paganisme, avait introduites dans le sanctuaire. Si l'église espagnole rétablit par l'inquisition le sacrifice humain dans la loi religieuse, saint Bernard proclame, avec l'église de France, qu'il faut engager, et non forcer à croire, *fides suadenda, non imponenda,* et l'on peut dire sans exagération qu'au milieu des ténèbres les plus profondes, au milieu des désordres les plus scandaleux, l'esprit chrétien ne fut jamais complétement obscurci, et que les traditions des temps primitifs se conservèrent toujours, et d'une manière continue, dans quelques ames d'élite.

L'église a dit souvent qu'elle était la mère des malheureux, et elle l'a dit avec raison, car les documens les plus authentiques constatent que sa sollicitude s'étendait à toutes les misères. « Si vous n'avez qu'une bouchée de pain, disait saint Césaire, partagez-la; si le pain vous manque, donnez vos larmes : c'est l'aumône du cœur, la seule qui reste aux pauvres; elle est aussi sainte, aussi pure aux yeux de Dieu que l'aumône d'argent. » Ce précepte de l'évêque d'Arles fut rigoureusement suivi. C'est aux évêques qu'appartient la gloire d'avoir fondé les hôpitaux, et tout porte à croire que, dans les Gaules, le premier établissement de ce genre est dû à saint Césaire. Les villes épiscopales en furent aussi dotées les premières, et en 816 le règlement d'Amalaire impose aux évêques français l'obligation d'annexer des hospices aux cathédrales et de leur assurer des ressources suffisantes. Tous ceux qui étaient faibles ou qui souffraient, dans ces âges où la faiblesse était toujours opprimée par la force, tous ceux que la dureté des temps avait dépossédés, se plaçaient sous le patronage des églises et vivaient de leur pain. Chaque paroisse, chaque monastère nourrissait un certain nombre de malheureux, qui étaient considérés comme de véritables bénéficiers et qu'on dégradait lorsqu'ils se rendaient indignes. Inscrits sur le registre matricule de l'église, ces pauvres for-

maient une sorte de congrégation séculière et devaient sans nul doute au protectorat du clergé et à sa surveillance incessante une condition plus assurée, une vie plus morale que celle des hommes libres eux-mêmes dans la société civile. Les couvens étaient comme des bureaux de charité toujours en permanence, qui avaient autour d'eux une population flottante de pauvres. A Centule, l'abbé partageait chaque jour aux mendians 100 sous d'or; il nourrissait 300 pauvres, 150 veuves et 60 clercs. Le couvent de Moissac distribuait, le jour du jeudi-saint, du pain, du vin, des haricots et des pièces de monnaie à 200 personnes. Hirschau donnait annuellement en aumônes 400 muids de fruits; dans une disette, en 1197, l'abbé de Hemmenrode faisait cuire chaque jour un bœuf entier, qu'il distribuait avec du pain. Chaque année, à Cluny, on secourait 17,000 pauvres, et on faisait tuer, pour les distributions de bienfaisance, 250 truies. Les évêques n'étaient pas moins empressés de faire le bien : c'était surtout dans les temps de peste et de famine qu'ils avaient occasion de signaler leur zèle. Au moment des grandes calamités publiques, un nombre infini d'indigens se retiraient dans les villes épiscopales pour y chercher des secours, qui du reste leur faisaient rarement défaut. Les dignitaires de l'église, après avoir distribué leur argent, leurs provisions, vendaient souvent leurs meubles, des châsses, des reliquaires, des vases d'or, pour venir en aide aux populations souffrantes. Quelquefois même ils s'employaient auprès du pouvoir séculier pour en obtenir des ressources nouvelles, quand leurs ressources particulières étaient épuisées : c'est ainsi qu'à la demande de Désiré, évêque de Verdun, le roi Théodebert fit aux commerçans de cette ville une avance de 7,000 sous d'or, qui les sauva de leur ruine, et qui plus tard leur fut remise en entier, lorsqu'ils offrirent de la payer au roi. 7,000 sous d'or ne font pas moins de 630,000 francs de notre monnaie actuelle, et, malgré les immenses ressources de nos budgets modernes, il serait peut-être difficile aux gouvernemens de faire de semblables avances à des villes d'une importance secondaire. On pourrait étendre à l'infini ce tableau des bienfaits du clergé. Nous n'insisterons pas davantage; mais nous indiquerons l'un des côtés les plus curieux de la question, un côté omis par M. Guérard dans sa publication, d'ailleurs si recommandable : nous voulons parler de l'influence de l'église sur le développement de la liberté politique, et du rapport qui existe entre les affranchissemens individuels opérés par cette influence et l'affranchissement collectif du XII[e] siècle, car la part du christianisme dans le mouvement ascensionnel des classes primitivement asservies a été beaucoup plus grande qu'on ne le dit généralement.

Comme les œuvres de charité, le rachat des captifs figurait pour des sommes considérables dans le budget de l'église. La guerre, au moyen-âge, n'était pas, comme aujourd'hui, un duel entre deux armées, mais

l'extermination des populations tout entières par des bandes qui n'épargnaient leurs ennemis que pour les réduire en esclavage. Au milieu de cette dévastation sans pitié, l'église intervenait activement en faveur des vaincus, sans distinction de races ou de croyances. En 494, saint Épiphane, évêque de Paris, acheta la liberté de six mille Italiens que les Bourguignons retenaient captifs. En 510, saint Césaire, qu'on peut appeler le Fénelon des temps barbares, habilla et nourrit une multitude de Francs et de Gaulois, prisonniers des Goths, et paya leur délivrance avec le trésor de son église, disant qu'il ne fallait point garder un métal insensible au détriment de créatures humaines qui souffraient.

Ce n'est pas seulement dans les institutions ecclésiastiques qu'il faut chercher les causes de la popularité du clergé, c'est aussi dans ce qu'on pourrait appeler l'organisation purement humaine de l'église et le développement de sa puissance temporelle. Dès les premiers temps de la monarchie française, une portion très notable de la propriété territoriale tomba dans le domaine de saint Pierre, et la Gaule était encore à demi païenne, que déjà le clergé gaulois était plus riche que ses conquérans. Sous le règne de Clovis, saint Remi paya la terre d'Épernay 5,000 livres d'argent, c'est-à-dire 3 millions de francs de notre monnaie. Quoique le clergé ait été dépouillé sous Charles Martel, il était rentré, au VIIIe siècle et au commencement du IXe, en possession de biens immenses. D'après une décision du concile d'Aix-la-Chapelle, en 816, les églises qui avaient des chapitres furent divisées en trois classes, d'après l'étendue de leurs propriétés foncières, et cette division montre toute l'importance de ces propriétés. Les plus riches possédaient de trois mille à huit mille manses, c'est-à-dire au moins cinq mille cinq cents manses en moyenne; les autres quinze cents manses, et les troisièmes deux cent cinquante. Or, le manse, d'après le calcul de M. Guérard, étant composé de dix hectares trois quarts, les premières avaient plus de soixante-dix mille hectares, les secondes plus de vingt mille, les troisièmes au moins trois mille cinq cents. Un agiographe du XIe siècle attribue même à l'abbaye de Saint-Martin, fondée par Brunehaut dans un faubourg d'Autun, cent mille manses, représentant un revenu annuel de 14 millions; mais, comme le témoignage de cet agiographe a été contesté, nous ne rapportons ce fait que pour mémoire.

Les revenus ecclésiastiques étaient répartis en quatre lots égaux : le premier pour l'évêque, le second pour le clergé, le troisième pour les pauvres, le quatrième pour l'entretien des édifices du culte. La part des pauvres était toujours mise en réserve, et, lorsqu'elle était insuffisante, l'église vendait ses biens, prélevait de fortes sommes sur ses revenus, et mettait même en gage les objets consacrés au culte. Cette inépuisable charité, alimentée par d'immenses richesses, fut sans au-

cun doute l'une des causes les plus puissantes de la popularité du clergé, et cette popularité ne fut compromise que le jour où le patrimoine de l'église, envahi par des clercs indignes, cessa d'être le patrimoine des pauvres.

On le voit, la publication du *Cartulaire de Notre-Dame* soulève les plus importantes questions, car il ne s'agit de rien moins que du rôle social de l'église. Dans la préface de ce précieux document, les faits relatifs à Notre-Dame sont analysés et jugés avec beaucoup de précision; c'est la première fois qu'une grande église est étudiée ainsi dans le détail de sa constitution intérieure, de son administration temporelle. Dans la partie de cette préface qui se rapporte à l'église universelle, les appréciations philosophiques sont toujours basées sur l'autorité des textes, et c'est là un mérite assez rare, car, dans les discussions qui concernent l'histoire ecclésiastique, et qui par cela même, touchent aux croyances, il est difficile de se défendre d'une certaine passion. Les écrivains qui ne se rangent pas sous la bannière de Voltaire se rangent ordinairement sous celle de Joseph de Maistre, et de Maistre, par son enthousiasme froidement dogmatique, toujours entaché de politique, est aussi loin parfois de la vérité que Voltaire l'est lui-même par son scepticisme impitoyable et son parti pris de tout blâmer. M. Guérard a fait preuve de tact en ne se montrant pas plus voltairien que néo-catholique, et c'est là, pour écrire l'histoire, une excellente condition. Il expose ce qui est, ce qu'il a vu dans le passé, sans viser au lyrisme, et encore moins au pamphlet. Il reconnaît que les abus furent nombreux dans l'église, que la conduite d'un grand nombre de membres du clergé fut répréhensible, que les plus grands scandales ont déshonoré le sanctuaire; mais, après avoir fait la part du blâme, il fait dans une juste mesure et avec la même impartialité la part de l'éloge, et il arrive à conclure que les institutions de l'église n'ont produit que du bien, et que les passions des hommes seules et la barbarie des temps ont produit tout le mal. Sans doute, le clergé a quelquefois abusé de son pouvoir; mais l'autorité placée dans les mains laïques s'exerçait-elle avec plus de douceur et d'intelligence? Assurément non, et le clergé a beaucoup moins excédé ses droits que les autres ordres de l'état. Il s'est servi trop souvent des armes spirituelles dans l'intérêt de sa puissance politique, et cependant ces armes n'en doivent pas moins être considérées par l'histoire comme essentiellement utiles et bienfaisantes, car c'est par elles que l'église a combattu les guerres féodales, la fureur des duels, l'oppression des grands. L'église a eu des vassaux; mais la première elle a affranchi ses serfs, et elle a donné à ses vassaux une existence plus assurée et plus tranquille. Elle a eu d'immenses richesses, mais elle les a employées au soulagement de toutes les misères; elle n'a point par système, ainsi qu'on l'a

dit trop souvent, retardé les progrès de l'esprit humain, car, lorsque la science était incomplète et simplement spéculative, elle a été le véritable asile de la science; elle a inspiré la littérature et les arts; elle a favorisé les progrès des arts mécaniques; elle a puissamment contribué à la richesse productive du sol par les défrichemens et la culture; elle a réhabilité le travail des mains et anobli l'exercice des métiers. Par la trêve de Dieu, elle a établi l'ordre dans la barbarie, et, par l'immunité ecclésiastique, la sécurité des transactions commerciales, car c'est à cette immunité qu'on doit l'établissement des foires; enfin ses institutions ont long-temps suppléé celles qui manquaient à la société civile, et si elle a perdu de son influence, et surtout de son influence pratique, ce n'est pas qu'elle ait démérité : c'est qu'une société nouvelle s'est formée auprès d'elle, en assurant aux hommes une foule d'avantages que seule, dans les époques de barbarie, elle avait su leur donner.

Ce n'est point à la simple curiosité de l'érudition que s'adressent les documens nombreux qui composent le *Cartulaire de Notre-Dame*. Il y a un sentiment plus élevé qui trouve à se satisfaire dans l'étude de ces vénérables débris du passé. On connaît ce vieux caméronien de Walter Scott, qui passait sa vie à relever des pierres sépulcrales pour conserver à la postérité quelques noms et quelques souvenirs : ce travail du caméronien est aussi le travail de l'érudit, travail souvent aride, qui mérite la reconnaissance, lorsqu'il pénètre, en l'éclairant, dans le secret des institutions politiques de la vieille société. Ce qui nous égare aujourd'hui, c'est de faire abstraction de l'expérience, de vouloir improviser un monde nouveau, en dehors des conditions éternelles de la vie de l'humanité. Depuis tantôt quatre siècles, nous travaillons à détruire; depuis dix-huit siècles, l'église travaille à conserver, et elle seule est restée debout au milieu de toutes les ruines. Ces mot d'***égalité***, de ***liberté***, dont elle avait fait entre tous les hommes un symbole d'union et de paix, nous en avons fait quelquefois le cri de la guerre sociale; elle a résolu le problème que nous poursuivons en vain aujourd'hui : elle a fondé l'ordre sur l'autorité morale. Abstraction faite des questions dogmatiques, les plus hauts enseignemens ressortent de son histoire, et quel siècle plus que le nôtre a besoin de s'éclairer et de s'instruire? C'est donc rendre aux intérêts les plus chers de la société un véritable service que de chercher dans l'institution qui fut la plus prudente et la plus sage des leçons de sagesse et de prudence, et de placer, au moment où les dernières traditions disparaissent, la tradition religieuse sous la sauvegarde de la science : défendre la vérité dans l'histoire, c'est la défendre aussi dans le présent.

CHARLES LOUANDRE.

LE

MUSÉE DU LOUVRE.

La décoration du Musée par M. Duban donne lieu aux plus sévères réflexions. L'état, il faut lui rendre justice, ne s'est pas fait prier pour fournir à l'architecte les moyens d'embellir dignement les salles consacrées aux chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Toute la question se réduit à savoir comment M. Duban a usé des moyens que l'état mettait à sa disposition. Personne à coup sûr ne peut contester l'éclat et la magnificence du salon carré, de la salle dite des sept cheminées. Reste à savoir si ces deux salles, si magnifiquement décorées, sont décorées selon leur destination; c'est ce que je me propose d'examiner.

Je me hâte de déclarer que la grande galerie, dont plusieurs parties, condamnées depuis long-temps à l'obscurité, portaient parmi les artistes le nom de catacombes, ont été rendues à la lumière par des trouées faites à la voûte. C'est là sans doute un service réel rendu à la peinture. Je dois dire seulement que M. Duban, en acceptant cette tâche, n'a pas semblé en comprendre toute l'importance. Il a fait des trouées à la voûte pour éclairer les tableaux : c'est bien; mais la tâche de l'architecte ne s'arrêtait pas là. Le plus simple bon sens prescrivait de mettre ces trouées d'accord avec la décoration générale de la voûte. Or, c'est précisément ce que M. Duban a négligé. Il a éclairé les tableaux, et je l'en remercie; mais son devoir allait plus loin : il n'était pas permis de tailler dans les caissons figurés à la voûte sans motiver les nouvelles ouvertures. M. Duban, en négligeant l'accomplissement de cette condition indiquée par le bon sens le plus vulgaire, semble avoir voulu montrer que la partie utile de son art n'est pour lui qu'une partie secondaire. Caprice de vanité que chacun a compris, et qui ne lui a pas porté bonheur! La lumière répandue dans

les parties ténébreuses de la grande galerie est, à vrai dire, le seul service que M. Duban ait rendu à la peinture, et la manière dédaigneuse dont il s'est acquitté de cette tâche n'était pas de nature à lui mériter l'indulgence; aussi ne faut-il pas s'étonner si le salon carré et la salle dite des sept cheminées ont été jugés avec sévérité.

La décoration du salon carré, confiée à M. Simart, offre plusieurs parties très recommandables. Malheureusement le sculpteur, en obéissant aux instructions de l'architecte, s'est trouvé entraîné dans une voie parfaitement fausse. Tous ceux qui ont suivi depuis vingt ans l'histoire de la sculpture en France savent à quoi s'en tenir sur le talent de M. Simart. Chacun rend justice aux études sévères par lesquelles il s'est préparé à la pratique de son art. Son *Oreste poursuivi par les Euménides,* ses bas-reliefs pour le tombeau de Napoléon, ont marqué sa place parmi les artistes les plus sérieux et les plus habiles de notre temps. Affranchi du caprice de M. Duban, j'aime à croire qu'il eût trouvé pour le salon carré une décoration que le goût pût avouer; soumis à la volonté impérieuse de l'architecte, il a exécuté avec un soin que je me plais à reconnaître des figures et des bas-reliefs qui ont le tort très grave de ne pas répondre à leur destination.

Quatre bas-reliefs en forme de médaillons représentent les quatre arts du dessin : peinture, sculpture, gravure et architecture. M. Simart a choisi, pour personnifier ces quatre faces de la fantaisie, Nicolas Poussin, Jean Goujon, Pesne et Pierre Lescot. Le nom de Pesne est le seul qui puisse soulever une discussion. Quoique ce graveur, maladroit dans le maniement de son burin, ait rendu à Poussin d'incontestables services en respectant fidèlement le caractère de ses compositions, il eût été plus sage, à mon avis, de choisir Audran, qui non-seulement a très habilement interprété les compositions de Lebrun, mais dont les gravures sont très supérieures aux tableaux qu'il a copiés. Sauf cette réserve, qui sera faite par tous les esprits familiarisés avec l'histoire des arts du dessin, je reconnais volontiers que M. Simart a traité dignement les sujets qui lui étaient confiés. Nicolas Poussin, Jean Goujon et Pierre Lescot personnifient en effet d'une façon éclatante la peinture, la sculpture et l'architecture. Les médaillons destinés à représenter ces trois artistes éminens sont traités avec une grande élégance. Toutefois il est permis de se demander pourquoi l'auteur, après avoir placé Jean Goujon entre deux figures traitées dans le style de ce maître, a soumis Nicolas Poussin, Pierre Lescot et Pesne aux mêmes conditions. C'est une fantaisie que le goût ne peut avouer. En décorant l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts, M. Delaroche a cru devoir nous représenter dans le style florentin les maîtres de l'école florentine, dans le style romain les maîtres de l'école romaine, dans le style vénitien les maîtres de l'école vénitienne. Cette idée n'a produit qu'une œuvre sans unité. M. Simart, séduit par le style de Jean Goujon, a cru pouvoir l'appliquer à l'expression de toutes les idées qui lui étaient confiées. C'est à mes yeux une erreur grave. Non-seulement je pense qu'il eût été sage de figurer Jean Goujon sans lui emprunter son style, mais je suis convaincu que le style de Jean Goujon, appliqué à la représentation de Pierre Lescot et surtout de Nicolas Poussin, est un véritable non-sens. C'est introduire de gaieté de cœur la monotonie dans des sujets qui sont naturellement variés. Je pourrais à la rigueur accepter le style de Jean Goujon

pour Pierre Lescot, puisqu'ils sont contemporains. Quant à Nicolas Poussin, il y a une telle différence entre le style de ses compositions et le style de Jean Goujon, qu'il m'est impossible d'accepter pour le peintre des *Sacremens* le style élégant et voluptueux de l'auteur de la *Diane*. Il fallait, je ne dis pas traiter chaque personnage en copiant servilement son style, mais le traiter du moins selon le caractère de ses œuvres. A Jean Goujon l'élégance et la mollesse, à Nicolas Poussin la grandeur et la sévérité, à Pesne le labeur et le dévouement, à Pierre Lescot la combinaison ingénieuse des formes trouvées par l'antiquité et rajeunies par la renaissance. Dira-t-on que ces quatre pensées ne peuvent se prêter aux conditions de la sculpture? Ce serait à mon avis une objection puérile, car les travaux de ces quatre maîtres offrent tous les élémens nécessaires pour exprimer la pensée que je recommande. L'unité de style pour ces quatre personnages, très acceptable sans doute, si le style appartenait à l'auteur, donne lieu aux plus sérieux reproches, lorsqu'elle est empruntée à l'un des quatre personnages; Jean Goujon et Nicolas Poussin ne pourront jamais s'accorder.

Les grandes figures qui personnifient, sous une forme allégorique, les arts du dessin sont traitées avec tout le soin, toute la précision que nous pouvions attendre du talent de M. Simart. Chacun rendra pleine justice à la gravité des visages, à l'élégance des draperies. Il est facile de reconnaître au premier aspect que M. Duban, en s'adressant à M. Simart, a fait un choix judicieux. Malheureusement, la tâche qu'il a confiée au statuaire, fidèlement exécutée, est loin de contenter le regard. Ces figures colossales semblent menacer les visiteurs, car elles ne reposent sur rien. L'architecte, par une singulière inadvertance, a négligé d'établir à la partie supérieure des parois du salon, à la naissance de la voûte, une corniche saillante, visible à tous les yeux, capable de rassurer ceux qui ne savent pas comment ces figures sont construites. Le spectateur, en effet, ne peut deviner qu'elles sont modelées sur place, avec du plâtre à la main, c'est-à-dire tellement minces, tellement légères, que l'armature qui les soutient n'a presque rien à porter. Il se demande naturellement si elles ne vont pas se détacher de la voûte et voler en éclats. J'ajoute que ces figures ne s'accordent pas par leurs proportions avec les médaillons qui les surmontent; ce défaut d'harmonie ne saurait être imputé au statuaire, qui a suivi religieusement les indications de l'architecte. C'est à M. Duban seul qu'il faut encore s'en prendre, c'est lui seul qui doit en porter la responsabilité. Quant à la composition, qui appartient tout entière au statuaire, elle n'est pas à l'abri de tout reproche. Je me demande pourquoi M. Simart, en personnifiant les arts du dessin, s'est cru obligé de leur prêter l'attitude des sibylles qui décorent la chapelle Sixtine. Prises en elles-mêmes, abstraction faite de leur destination, de la pensée qu'elles doivent exprimer, ces figures méritent les plus grands éloges; mais je ne comprends pas que l'auteur ait pu se méprendre au point de les transformer en sibylles. Le visage sur la main, le coude sur le genou, leur physionomie n'a pas le calme qu'elle devrait avoir; leur méditation tient à la fois de la douleur et de la menace. Au lieu de personnifier les différentes formes de la beauté, elles semblent sonder l'avenir; on dirait que leur bouche va s'ouvrir pour prononcer quelque terrible prophétie. Ainsi, malgré mon estime très sincère pour le talent de M. Simart, je n'hésite pas à condamner la manière

dont il a représenté les arts du dessin. Il n'a pas saisi le caractère des sujets qu'il avait à exprimer. Toute son habileté, tout son zèle mis au service d'une idée fausse, ne pouvaient produire qu'une œuvre tourmentée, et c'est en effet le seul nom qui convienne à ces figures.

Les quatre termes disposés en caryatides aux quatre coins de la voûte sont à coup sûr une des conceptions les plus malheureuses qui se puissent imaginer. Jusqu'ici, nous étions habitués à voir les caryatides supporter un poids quelconque. L'antiquité, l'art moderne, n'ont jamais méconnu cette condition élémentaire. M. Duban s'en est affranchi avec un sans-façon tout-à-fait cavalier : non-seulement ses caryatides ne portent rien, et chacun s'en aperçoit, puisqu'elles n'ont au-dessus de leurs têtes qu'une voûte percée à jour, mais encore elles ne posent sur rien. Elles sont tout à la fois inutiles et impossibles : inutiles, puisqu'elles ne portent rien; impossibles, puisqu'elles n'ont pas de point d'appui. M. Simart s'est efforcé de leur donner du moins de l'élégance à défaut de bon sens; je ne pense pas qu'il ait complétement réussi. L'insignifiance de la pensée qu'il avait à traduire semble avoir engourdi sa main. Les plans musculaires de ces caryatides, qui joignent les bras au-dessus de leurs têtes pour soutenir le vitrage de la voûte et se terminent en gaîne, sont mollement accusés. Quant aux enfans qui accostent les caryatides, ils manquent de grace et de jeunesse. Cette donnée vulgaire ne pouvait se racheter que par la finesse de l'exécution, et M. Simart nous a livré la pensée de M. Duban dans toute sa banalité. Je regrette qu'un talent aussi pur, nourri d'études aussi sérieuses, qui a pris rang déjà par des travaux recommandables à plus d'un titre, ait été chargé d'une telle besogne. Le statuaire le plus habile placé en face d'une pareille tâche courait le risque de dépenser son savoir en pure perte. Une seule voie de salut lui était ouverte : discuter avec l'architecte les élémens de la décoration; mais l'entêtement des architectes est depuis long-temps proverbial : quand une fois ils se sont coiffés d'une idée, ils y renoncent difficilement. Ils croient volontiers posséder seuls la souveraine sagesse; ils ne voient dans la peinture et la statuaire que les très humbles servantes de l'art qu'ils professent. Il arrive bien rarement qu'ils tiennent compte des objections les plus judicieuses. Il est donc probable que M. Simart eût perdu son temps en discutant avec M. Duban les élémens de la décoration. Il s'est soumis sans résistance aux conditions qui lui étaient posées, et sa docilité ne lui a pas porté bonheur. Dans ce travail considérable, son talent n'est sorti victorieux que d'une seule épreuve : les médaillons, malgré la disposition des draperies, qui rappelle uniformément le style de Jean Goujon, se recommandent du moins par une rare élégance.

Après avoir prodigué l'or et les ornemens de toute sorte dans la voûte, M. Duban ne s'est pas tenu pour satisfait. Il a imaginé pour les quatre coins du salon des écrans gigantesques formant des pans coupés. Ces écrans, qui ne s'élèvent pas même jusqu'à la place que devrait occuper la corniche, sont un non-sens ajouté à tant d'autres non-sens. Cette fantaisie singulière que les tapissiers ont réalisée avec empressement, et dont la fabrique de Lyon n'a pas à se plaindre, révèle dans M. Duban un homme appelé aux plus grands succès dans l'ameublement des boudoirs. Toutes les femmes à la mode vont sans doute se hâter de le consulter ou plutôt d'accepter, les yeux fermés, tous les caprices de sa

riche imagination. Le poirier déguisé en ébène qui encadre ces écrans et qui règne à hauteur d'appui tout autour du salon fait le plus grand honneur aux ébénistes chargés de le sculpter. Le chambranle des trois portes, taillé dans le même bois, imprime à la décoration une sévérité quelque peu funèbre qui n'est pas dépourvue d'agrément. Le canapé placé au milieu du salon, égayé par la même couleur, n'est pas sans analogie avec un catafalque, et je m'explique très bien l'innocente espièglerie des jeunes gens qui viennent au Louvre étudier les secrets de leur art en copiant les œuvres des grands maîtres : ils ont exprimé à leur manière ce qu'ils pensent de M. Duban; en traçant à la craie sur le bois du canapé des larmes destinées à compléter cette décoration funèbre. Cette raillerie, digne de leur âge, exprime très fidèlement l'impression produite par le salon carré sur tous les esprits délicats. La méprise est si complète, que la discussion ne sait où se prendre. La somme gaspillée dans cette œuvre sans nom peut seule encourager la réprimande.

La décoration de la salle dite des sept cheminées, je me plais à le reconnaître, n'est pas traitée sans élégance. Cependant cette décoration laisse beaucoup à désirer. M. Duret, chargé d'exécuter les figures qui ornent la voûte, a fait preuve d'un talent que j'aurais mauvaise grace à contester. Il est certain que l'auteur de ces figures manie l'ébauchoir avec adresse. Toutefois les Victoires ailées qu'il a modelées pour la salle des sept cheminées sont loin de défier la critique. Je ne veux pas nier l'élégance générale qui les caractérise; il est certain qu'il y a dans ces figures une précision, une harmonie linéaire que tous les yeux clairvoyans découvrent au premier aspect. Pourtant ces Victoires mêmes, si élégantes et si précises dans leurs contours, soulèvent plus d'une objection. Les fragmens rapportés d'Athènes par les derniers explorateurs nous ont appris comment la Grèce comprenait les figures ailées, et ces fragmens sont empreints d'une telle beauté qu'il n'est pas permis d'en méconnaître l'autorité. Nous possédons à Paris, à l'École des Beaux-Arts, plusieurs débris du temple de la Victoire aptère placé à l'entrée des Propylées. M. Duret connaît parfaitement ces débris et s'en est inspiré. Il suffit de les avoir contemplés une seule fois pour demeurer convaincu qu'il ne les ignore pas. Il serait parfaitement absurde de lui reprocher les conseils qu'il a demandés à ces ruines éloquentes. L'antiquité, et surtout l'antiquité grecque, est tellement riche en leçons, qu'on ne l'interroge jamais sans fruit. Le reproche que je lui adresse est de tout autre nature : si M. Duret, au lieu de regarder pendant quelques minutes les débris du temple de la Victoire aptère, les eût regardés pendant quelques heures, il n'eût pas commis la méprise que je suis obligé de relever. Les figures qu'il a modelées pour la salle des sept cheminées, malgré les ailes attachées à leurs épaules, manquent de légèreté. Pourquoi? C'est que les draperies sont faites de laine au lieu d'être faites de lin. Or, ce défaut, je pourrais dire ce contre-sens, ne se rencontre pas dans les fragmens qui nous ont été rapportés d'Athènes. Les débris décapités placés à l'École des Beaux-Arts sont drapés de lin, et cela se conçoit. Une figure qui veut lutter de vitesse et de légèreté avec les oiseaux doit, en effet, répudier la laine comme un vêtement trop lourd et choisir le lin, si elle ne choisit pas la nudité. M. Duret ne paraît pas avoir compris les obligations que lui imposait la nature même des figures qu'il avait entrepris de modeler. Il a jeté sur les épaules et sur les hanches des Victoires des draperies qui seraient à grand'peine por-

tées par des femmes vigoureuses marchant sur le sol que nous foulons aux pieds. Les figures qu'il a modelées depuis vingt ans prouvent assez qu'il connaît le maniement de l'ébauchoir. Ce n'est pas l'adresse qui lui manque, c'est la réflexion. Il exécute avec finesse ce qu'il a conçu étourdiment. Les Victoires placées dans la salle des sept cheminées établiraient sans réplique la pensée que j'exprime, s'il était besoin de la démontrer. Les figures de M. Duret, élégantes et précises, semblent condamnées par le poids même de leur vêtement à ne pas quitter la terre.

Et si je parle du temple de la Victoire aptère, ce n'est pas que la Grèce me refuse d'autres exemples; je pourrais facilement, en consultant les souvenirs familiers à tous les esprits, trouver de quoi étayer ma pensée; mais les fragmens placés à l'École des Beaux-Arts sont unis par une si étroite analogie aux sujets que M. Duret a traités, qu'il me semble parfaitement juste d'estimer l'œuvre du sculpteur français d'après les documens qu'Athènes nous a laissés. Cependant je ne voudrais pas exagérer la portée de cette comparaison. Personne aujourd'hui parmi nous ne peut lutter avec les œuvres de l'école attique, et j'ajoute que l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre ne sont pas dans une condition meilleure. Je ne veux donc pas chicaner M. Duret sur l'intervalle qui sépare ses Victoires des Victoires du temple athénien; mais la manière dont il a distribué les couleurs sur les vêtemens de ces figures ne saurait être acceptée. Rien de plus simple, en effet, que de jeter les étoffes colorées sur les étoffes blanches. Le procédé contraire ne peut être justifié par aucun argument. Et pourtant M. Duret n'a tenu aucun compte de ces notions vulgaires; il a jeté sur les membres demi-nus de ses Victoires des étoffes colorées, et sur ces étoffes colorées des étoffes presque blanches. C'est à mon avis une méprise sans excuse. Peut-être M. Duban a-t-il obligé M. Duret de distribuer les couleurs dans l'ordre que je blâme et que le bon sens réprouve; peut-être l'architecte, usant du droit souverain qui lui est dévolu, a-t-il contraint le statuaire à violer toutes les données fournies par l'usage, par l'évidence. Sans me prononcer sur la part de responsabilité qui revient à M. Duret, à M. Duban, je me contente d'affirmer que l'emploi des couleurs dans la salle des sept cheminées est contraire à tous les principes du goût. L'étoffe blanche sur la chair, l'étoffe colorée sur l'étoffe blanche, voilà ce que la tradition, ce que l'usage établit. Ni le peintre ni le statuaire ne peuvent méconnaître ces données élémentaires, et je me trouve amené à répéter pour M. Duret ce que j'ai dit pour M. Simart. Si M. Duban, en esquissant la décoration de la salle des sept cheminées, a posé les conditions absurdes que je viens d'énumérer, tout en reconnaissant que le statuaire s'est trouvé obligé de les subir, je ne renonce pas à les condamner. J'absous M. Duret, qui s'est soumis, et qui n'avait pas la liberté du choix; je condamne l'architecte, qui lui a imposé ces conditions.

Je dois le dire, la salle des sept cheminées, malgré tous les défauts qui la déparent, est loin de soulever les mêmes objections que le salon carré. Les Victoires de M. Duret, drapées de laine au lieu d'être drapées de lin, enluminées de couleurs distribuées sans raison et sans prévoyance, n'inquiètent pas le spectateur comme les figures colossales de M. Simart. La seule conclusion que je veuille tirer de cette différence, c'est que M. Duban, complétement égaré par le désir d'éblouir les yeux en traçant la décoration du salon carré, a conçu la

décoration de la salle des sept cheminées avec plus de sobriété. Les médaillons placés au-dessous des Victoires sont facilement acceptés malgré l'encadrement hexagonal, qui n'a rien de gracieux.

Toutes ces remarques, si graves qu'elles soient, passeraient sans doute inaperçues, si M. Duban eût consenti à tenir compte du monument qui lui était confié. Les figures modelées par MM. Simart et Duret, malgré toutes les objections qu'elles peuvent soulever, seraient acceptées sans résistance, si le fond même sur lequel sont placés les tableaux se prêtait à la contemplation, à l'étude de la peinture. Malheureusement il n'en est rien. Dans le salon carré comme dans la salle dite des sept cheminées, les tableaux sont complétement sacrifiés à la décoration. M. Duban ne paraît pas s'être préoccupé un seul instant de l'usage assigné aux deux pièces dont je viens de parler. Il faut bien le dire, toute la décoration imaginée par M. Duban semble dirigée contre la peinture, et bien que cette expression puisse paraître exagérée aux esprits timides, c'est la seule qui traduise fidèlement ma pensée. Le fond violet de la salle des sept cheminées, le fond jaune du salon carré, ne permettent pas d'étudier un seul tableau. On dit, et je le crois volontiers, étant donné les innombrables bévues que j'ai déjà signalées, que le fond du salon carré imitait d'abord le cuir doré et repoussé de Hollande, et que l'architecte, dans un accès inattendu de modestie, a consenti à éteindre l'éclat importun de cette imitation, à masquer l'or sous un ton qu'il lui a plu d'appeler neutre, et qui pourtant jette la confusion dans toutes les compositions qu'il devait rendre plus nettes et plus distinctes. L'erreur commise dans la décoration des voûtes, et qui ne saurait être imputée à MM. Simart et Duret, pourrait, à la rigueur, être considérée comme un accident, si les parois des deux salles, par la couleur que l'architecte leur a donnée, ne révélaient un système complet d'hostilités engagées contre la peinture. Si M. Duban consentait à nous avouer la pensée qui a dirigé tous ses travaux, il nous dirait sans doute qu'il n'a jamais songé à servir les intérêts de la peinture. Il voulait nous montrer son savoir-faire, mettre sous nos yeux des échantillons variés de ses souvenirs : c'est là l'unique but qu'il s'est proposé depuis deux ans; puis, son œuvre achevée, par une condescendance que j'ai peine à m'expliquer, il s'est résigné à tenir compte des objections, et la percaline qui parodiait le cuir doré de Hollande s'est cachée sous un ton qui n'est précisément ni jaune ni vert. Étrange faiblesse! coupable pusillanimité! M. Duban avait décoré le salon carré pour le seul plaisir de ses yeux. Il se glorifiait dans le choix des couleurs et ne redoutait pas la présence importune des tableaux. Tout à coup, je ne sais quel ennemi de sa renommée vient lui rappeler que cette salle doit réunir les chefs-d'œuvre de toutes les écoles, et voilà que M. Duban, par un excès d'abnégation, renonce au cuir de Hollande. Quel dommage que les maîtres les plus illustres soient venus nous gâter la pensée de M. Duban en l'obligeant à la modifier! N'eût-il point été cent fois plus sage de laisser le salon carré tel qu'il était sorti de ses mains, de nous montrer sa fantaisie dans toute sa splendeur, et de reléguer la peinture dans quelque galerie négligée jusqu'ici par le caprice tout-puissant de l'architecture?

L'arrangement des tableaux vient en aide à la pensée de M. Duban. Que l'architecte ait voulu prouver le rôle modeste assigné à la peinture, c'est ce qui

ne saurait être douteux pour personne; aussi n'essaierai-je pas de l'établir : l'évidence parle pour moi; mais il ne pouvait se contenter de lutter contre la peinture par le choix des étoffes et des ornemens : il a compris que, pour réaliser pleinement son projet, pour accomplir sa volonté dans toute son étendue, dans toute sa sévérité, il devait mettre la peinture aux prises avec elle-même, et il a franchement accepté cette dernière obligation. C'est lui, je me plais à le croire, qui a conseillé d'encadrer un tableau à la détrempe de fra Angelico entre un Rubens, un Van Dyck, un Titien et un Gérard Dow. Qui donc, hormis M. Duban, se fût avisé de cette combinaison ingénieuse? Qui donc eût imaginé d'établir une lutte entre l'art mystique et incomplet de fra Angelico et l'art sensuel et savant de l'école vénitienne et de l'école flamande? M. Duban était seul capable de recourir à ce procédé souverain pour nous prouver que la peinture, si elle est bonne à quelque chose, ne peut servir qu'à gâter l'architecture. Ne soyons pas injuste envers lui; reconnaissons qu'il n'a pas lésiné sur les preuves, qu'il a prodigué l'évidence autant qu'il était en lui. Fra Angelico, placé entre Titien, Rubens, Van Dyck et Gérard Dow, fait une piteuse figure. Pour s'obstiner à lui attribuer quelque valeur, il faut un courage héroïque ou plutôt un étrange entêtement. Et, pour que rien ne manque à l'effet de la démonstration, M. Duban, car je persiste à croire qu'il a seul présidé au placement des tableaux, M. Duban met en face de *la Vierge* de fra Angelico *les Noces de Cana* de Paul Véronèse. Comment le peintre de Fiesole ne succomberait-il pas sous une telle comparaison? Les érudits s'en vont répétant qu'il a consacré toute sa vie à l'expression du sentiment religieux, et qu'il n'a jamais cherché le charme du coloris. M. Duban est trop sensé pour se laisser abuser par ces futiles paroles; il possède des idées vraiment originales, vraiment inattendues, sur l'histoire de la peinture, sur la manière d'estimer, d'éprouver la valeur des tableaux, quelle que soit l'époque ou l'école à laquelle ils appartiennent. Il veut confondre dans une mêlée sans pitié toutes les époques, toutes les écoles, et j'avoue que ce procédé lui a parfaitement réussi. Fra Angelico n'est plus maintenant qu'une vieille guenille; désormais il ne sera plus permis d'en parler sous peine de s'exposer au ridicule. M. Duban a gagné sa cause.

Les Noces de Cana avaient besoin d'être rentoilées; l'administration n'a pas voulu s'en tenir à ce soin vulgaire, elle a souhaité que *les Noces de Cana* fussent restaurées. Heureusement le peintre chargé de cette besogne dangereuse, qu'il serait plus sage de nommer impie, demandait six mois pour l'accomplir, et, comme l'administration ne pouvait lui accorder que vingt jours, il n'a pas eu le temps de défigurer l'œuvre de Paul Véronèse. Félicitons-nous en comptant les blessures faites à cette œuvre immortelle. Qu'eût-il donc fait, mon Dieu! si l'administration lui eût accordé six mois au lieu de vingt jours? Le Christ placé derrière la table vient aujourd'hui en avant grace à la restauration qui a détruit la perspective aérienne. Un convive placé à la droite du Christ et vêtu d'une draperie bleue se trouve dans la même condition. Réjouissons-nous et souhaitons que la France, éclairée par l'exemple de l'Autriche, établisse enfin des peines sévères contre les hommes assez insensés, assez barbares pour dénaturer au gré de leurs caprices les œuvres du génie. L'Allemagne nous a ouvert la voie, pourquoi tarder plus long-temps à suivre ses conseils? N'y a-t-il pas urgence? Pourquoi hésiter à déclarer que les œuvres consacrées par l'admi-

ration unanime de plusieurs générations sont inviolables, et que la loi sévira contre ceux qui oseront les profaner? Le charmant portrait de Rubens, qui fait pendant à la maîtresse du Titien, et destiné par M. Duban à égorger fra Angelico, n'a pas été traité avec plus de respect. Que la loi parle, et les tribunaux parleront.

Dans la salle dite des sept cheminées, la peinture n'est pas soumise à des épreuves moins cruelles. David, Gros, Guérin, représentés par leurs œuvres les plus éclatantes, sont réduits à néant, grace au fond violet imaginé par M. Duban. Géricault seul résiste à cette attaque furieuse de l'architecture. *La Méduse*, *le Chasseur*, *le Cuirassier*, se détachent vigoureusement sur ce fond criard, et le spectateur les admire comme si l'architecte ne les avait pas condamnés. Un délicieux portrait de femme, de Prudhon, essaie de lutter, mais succombe à la tâche. *Les Sabines*, *Léonidas*, *Eylau*, ne sont plus qu'une *purée* sans nom. L'*Antiope* du Corrége, placée sur un écran écarlate dans le salon carré, a gardé sa splendeur, sa divine beauté. David, Gros et Guérin, animés d'un sang moins généreux, devaient périr dans la bataille, et ils ont péri, ou du moins, tant qu'une main bienfaisante ne les aura pas délivrés des étreintes de l'architecte, ils seront rayés de la liste des vivans. Que le fond violet disparaisse et soit remplacé par un fond plus indulgent, et David, Gros et Guérin, que je ne songe pas à mettre sur la même ligne que Raphaël et le Vinci, reprendront sans effort le rang qui leur appartient. Dans l'état présent des choses, il ne faut pas songer à regarder les œuvres qui ont fondé leur renommée. M. Duban s'est chargé de les tuer, et n'a été que trop bien servi. Comment *les Sabines* et *Léonidas* résisteraient-ils à cette cruelle épreuve? Le mérite linéaire qui les recommande ne doit-il pas s'effacer devant l'éclat criard du fond choisi par M. Duban? *Eylau* pâlit et n'est plus qu'une ombre. Les mémoires les plus fidèles se demandent avec étonnement ce qu'est devenue la majesté de cette peinture. M. Duban, par la toute-puissance de sa fantaisie, réduit au silence, à la confusion, les esprits les plus résolus. Personne n'oserait défendre David, Gros et Guérin dans la salle des sept cheminées. L'architecte a pris soin de réduire à néant tous les argumens qui pourraient se produire. Toutes les pensées de ces hommes habiles, si applaudies dans les premières années du siècle présent, ne sont plus maintenant que des scènes inintelligibles. M. Duban, qui avait traité si rudement l'école de Florence, s'est montré sans pitié pour l'école de France. Il avait pardonné à l'école de Parme dans la personne d'Allegri; ne devait-il pas prendre sa revanche sur David? Il s'est cruellement vengé, et les peintres, à compter de ce jour, doivent voir en lui un irréconciliable ennemi. Je ne crois pas qu'il soit possible d'attribuer un autre sens au salon carré, à la salle des sept cheminées : c'est une guerre à outrance.

Les amis de M. Duban ont dit et répété à l'envi qu'il avait voulu faire du salon carré quelque chose d'analogue à la Tribune de Florence. J'accepte l'intention comme excellente; quant au fait, je ne saurais l'accepter. Si Florence était aussi éloignée de Paris que Canton, il serait facile de se livrer à des conjectures sans fin, et la discussion ne saurait où se prendre; mais Florence n'est pas à huit jours de Paris, et la Tribune de Florence est connue depuis longtemps par un grand nombre de voyageurs. Or, je m'adresse à tous ceux qui ont visité la Toscane, et je leur demande s'il est permis d'établir un parallèle

entre la Tribune de Florence et le salon carré. Il y a, je le sais bien, un terme de comparaison qui peut être invoqué avec succès : c'est l'importance, la valeur des ouvrages exposés dans le salon carré. Il est certain que le Musée de Paris possède des tableaux de premier ordre, des tableaux que l'Europe entière nous envie. Sur ce terrain, je ne me charge pas d'engager la discussion, et ce serait d'ailleurs pure folie. Oui, la *Joconde* de Léonard, l'*Antiope* du Corrége, les *Noces* du Véronèse, la maîtresse du Titien, peuvent lutter glorieusement avec les plus belles œuvres placées dans la Tribune de Florence. La question ainsi posée se résoudrait à l'avantage de M. Duban, ou du moins resterait tellement douteuse, qu'il pourrait s'attribuer la victoire; mais il s'agit de savoir s'il a traité les peintures qui lui étaient confiées avec le soin, avec la réserve, avec le respect qui recommandent l'architecte de Florence. Or, la question posée en ces termes nouveaux change complétement d'aspect. Chacun sait en effet que les ouvrages placés dans la Tribune de Florence n'ont pas besoin de disputer l'attention des spectateurs aux ornemens de la voûte. Le Christ d'André del Sarto, la *Vénus* du Titien, le portrait de la Fornarina, le portrait de Jules II, sont librement contemplés, et la voûte, qui se contente de verser des flots de lumière, ne distrait pas un seul instant l'attention. La *Sainte Famille* de Michel-Ange, la seule peinture à l'huile de ce maître illustre qui puisse être considérée comme authentique, se laisse étudier sans effort, sans hésitation, car l'architecte de Florence, dont j'ignore le nom, a pris à tâche de respecter la peinture. Ceux qui mettent en doute les *Parques* de la galerie Borghèse, malgré l'austérité qui les recommande et qui paraît leur donner un caractère d'authenticité, peuvent admirer à loisir cette composition singulière, dont les personnages principaux respirent la ferveur chrétienne, dont le fond est complétement païen. Le portrait de Jules II, dont l'exécution est si parfaite, dont le carton placé au palais Corsini est d'une largeur si désespérante, ne se laisserait pas étudier si librement, si l'architecte florentin eût été animé des mêmes idées que M. Duban, s'il eût voulu attirer l'attention sur son œuvre, et ne tenir aucun compte des tableaux placés sous la voûte qu'il avait à décorer.

Si tous les tableaux placés dans la Tribune de Florence sont librement étudiés, c'est que l'architecte n'a pas perdu de vue un seul instant le sens vrai de la mission qui lui était confiée; c'est qu'il s'est toujours considéré comme le très humble serviteur de la peinture, et n'a pas songé un seul jour à la dominer, à l'effacer. Or, c'est là précisément la condition que M. Duban a constamment méconnue. Autant l'architecte florentin a montré de modestie et d'abnégation, autant M. Duban a montré d'orgueil et d'ostentation. Au lieu de mettre son talent au service de la peinture, il s'est efforcé d'assurer le premier rang aux ornemens qu'il avait dessinés. Cette pensée qui, fidèlement exécutée, peut flatter l'amour-propre de M. Duban, n'a rien à démêler avec la destination du salon carré. Si l'*Antiope* du Corrége résiste à l'écran écarlate sur lequel elle se détache, ce n'est pas la faute de l'architecte : à parler franchement, il n'est pas complice de son succès. Si la *Joconde* de Léonard n'est pas éteinte par le fond nouveau où elle se trouve placée, ce n'est pas la faute de M. Duban. Sans la renommée, consacrée par trois siècles, qui défend aux plus incrédules de remettre en question la valeur de cette œuvre, je ne sais pas comment elle serait jugée dans le salon carré. Quant aux Poussin, et surtout quant à *la Vierge* de

fra Angelico, il est facile de prévoir ce que la foule en dirait, si la foule n'était retenue par l'éclat de ces deux noms. Sans connaître précisément ce qu'ils valent, sans se rendre compte des épreuves qu'ont traversées ces deux artistes éminens, elle se rappelle confusément qu'ils sont grands et méritent son respect. Bien que les œuvres signées de Nicolas Poussin et de fra Angelico ne produisent pas dans le salon carré l'effet qu'elles devraient produire, qu'elles produiraient infailliblement, si elles nous étaient montrées d'une manière plus intelligente, la foule n'ose pas les blâmer, parce qu'elle craint de se tromper, et cependant, tout en s'abstenant de les déclarer incomplètes, insignifiantes, elle n'ose pas admirer, et l'admiration ne lui coûterait rien, si l'architecte n'eût pas pris à tâche de distraire son attention. Cette hésitation de la foule, trop facile à constater, condamne sans réplique l'œuvre de M. Duban. Je ne veux pas m'évertuer à discuter le génie de Poussin et de fra Angelico; je ne veux pas peser la valeur des pensées qu'ils ont exprimées. Ce qui est acquis depuis longtemps à l'évidence, c'est qu'ils occupent dans l'histoire de l'art une place considérable, et que cette place, que personne jusqu'à présent n'avait songé à leur contester, paraît remise en question, grace à M. Duban. L'architecte, en effet, a si bien réussi dans l'expression de sa haine contre la peinture, que Poussin et fra Angelico sont comme non-avenus pour ceux qui ne les ont jamais étudiés que dans le salon carré, tel qu'il est aujourd'hui. Heureusement Poussin et fra Angelico, pour demeurer ce qu'ils sont, n'ont pas besoin de l'estampille de M. Duban. Le caprice de l'architecte ne peut rien enlever à la pureté de leur génie. Les aberrations de la fantaisie, traduites en dorures sans fin, en moulures sans nombre, ne ternissent pas la splendeur de leurs conceptions.

La galerie d'Apollon est habilement restaurée. Sans vouloir exagérer les difficultés de cette tâche, je reconnais cependant qu'elle exigeait un goût délicat, un zèle assidu. M. Duban, en reprenant l'œuvre de Lebrun, a compris qu'il devait accepter sans réserve les données posées par le peintre favori de Louis XIV. Cette preuve de bon sens n'est sans doute pas un titre de gloire; toutefois, au milieu du chaos qui règne aujourd'hui dans l'architecture, au milieu de la confusion qui dénature aujourd'hui tous les styles, le bon sens doit être compté comme une faculté importante, — un esprit chagrin dirait comme un don précieux. Je suis donc très disposé à louer la restauration de la galerie d'Apollon. Je ne crois pas que l'accomplissement de cette tâche ait coûté des efforts surhumains; je ne crois pas que, pour retrouver les arabesques imaginées par Lebrun, il ait fallu épuiser toutes les ressources de l'érudition. De tels éloges prodigués à bonne intention me rappellent une fable qui trouve de nos jours de applications nombreuses : *l'Ours et l'Amateur de jardins.* Pour restaurer la galerie d'Apollon, le bon sens et le zèle suffisaient complétement. Il faut remercier M. Duban d'avoir respecté, d'avoir rajeuni, en la ménageant, la conception de Lebrun. Pousser plus loin la louange serait méconnaître la vérité et mêler à l'approbation une raillerie presque injurieuse. S'extasier sur la distribution des dorures, sur le choix des couleurs que le temps avait ternies sans les effacer, n'est à mon avis qu'un pur jeu de paroles, et les panégyristes, sans y prendre garde, écrasent le héros qu'ils veulent exalter. Quelle valeur, quelles facultés attribuent-ils donc à M. Duban? Ils lui prodiguent les épithètes les plus flatteuses en parlant de cette restauration, comme s'il s'a-

gissait de la conception d'une œuvre savante et inattendue. Ils ne s'aperçoivent donc pas qu'en prodiguant la louange pour une tâche qui n'exigeait que du bon sens et de la docilité, ils le déclarent implicitement incapable d'imaginer un monument, une décoration dont le type n'existe nulle part? Ce n'est pas la première fois que l'amitié, dans son imprudence, joue le rôle de l'ironie; mais je dois avouer qu'il lui est arrivé rarement de pousser aussi loin la témérité de son zèle.

Les peintures de la voûte n'ont pas été traitées avec le même respect que les murs de la galerie. MM. Guichard et Muller ont interprété les débris qui leur étaient confiés avec une liberté capricieuse. Je n'ignore pas et personne n'ignore que le rajeunissement d'une peinture à demi effacée présente de nombreuses difficultés. Parfois l'artiste chargé de cette tâche en est réduit aux conjectures, et ne trouve, dans les contours respectés par le temps, qu'un guide insuffisant et problématique. Tout cela est parfaitement vrai; cependant, quelle que soit la délicatesse d'une telle œuvre, l'artiste qui l'accepte n'est jamais autorisé à méconnaître la pensée, à dénaturer le style de l'inventeur. Or, c'est là précisément ce que M. Guichard a fait plus d'une fois. Je suis loin de prendre Lebrun pour un peintre du premier ordre. Je ne pense pas que les *Batailles d'Alexandre* se placent entre les chambres du Vatican et la voûte de la chapelle Sixtine. Je reconnais volontiers que les gravures d'Audran donnent de Lebrun une idée que les originaux sont loin de justifier. Toutefois personne ne peut méconnaître dans ce peintre privilégié un bon sens qui ne l'abandonne jamais, une harmonie qui permet à l'œil du spectateur d'embrasser sans effort l'ensemble de ses compositions. M. Guichard ne paraît pas avoir compris la nature toute spéciale des qualités qui recommandent ce maître, plus adroit que fécond. Il a voulu nous prouver qu'il ne comprend pas la couleur à la manière de Lebrun, et la preuve, hélas! n'est que trop complète. Je ne l'accuse pas de servilité, personne ne lui reprochera d'avoir suivi aveuglément les traces de son modèle : je l'accuse d'avoir méconnu le bon sens, d'avoir méconnu l'évidence, d'avoir substitué sa pensée à la pensée de Lebrun, d'avoir voulu nous montrer comment il conçoit le programme accepté par Lebrun, au lieu de se renfermer dans les limites posées par le maître et d'interpréter avec sagacité, sans timidité comme sans caprice, les indications que le cours des âges n'a pas détruites. En pareil cas, en effet, il ne s'agit pas d'inventer, mais de retrouver, et c'est pour avoir méconnu cette distinction, qui n'a rien de subtil, que M. Guichard a manqué le but. A vrai dire, je crois que M. Duban s'était trompé en choisissant M. Guichard; je crois qu'il n'avait pas consulté avec assez d'attention ses antécédens. Néanmoins, malgré les objections que soulève le passé de M. Guichard, je pense que, soumis à un contrôle sévère, il aurait pu faire mieux qu'il n'a fait. Abandonné sans réserve à tous les caprices de son imagination, qui n'a jamais étonné personne par sa fertilité, il a mis sous le nom de Lebrun les contours et les tons dont il avait composé son *Rêve d'amour*. Il a dénaturé, en essayant de les compléter, les débris qui lui étaient confiés. Il eût agi plus sagement en refusant la tâche qui lui était proposée. Puisqu'il ne voulait pas se résigner à suivre docilement la pensée de Lebrun, il devait se récuser. Il me répondra peut-être que des exemples nombreux justifient son indocilité. Peut-être citera-t-il comme un argument victorieux la

façon toute cavalière dont M. Couder a traité les peintures du Rosso au château de Fontainebleau. Ce serait une pitoyable défense. Si M. Couder a commis une faute irréparable, s'il a dénaturé une série de compositions qui, sans pouvoir lutter avec les chefs-d'œuvre de l'art, ont pris cependant un rang éminent dans l'histoire, est-ce une raison pour suivre cet exemple absurde? Je laisse au bon sens le soin de résoudre cette question. L'improbation publique aurait dû éclairer M. Guichard sur le danger d'une pareille fantaisie, et lui révéler tous les reproches qu'il allait mériter. Il ne reste aux amis de la peinture qu'à confondre MM. Guichard et Couder dans un commun anathème.

L'ancienne administration du Louvre, qui a bien des fautes à se reprocher, avait pourtant compris la nécessité d'isoler les maîtres primitifs. Soit dédain, soit intelligence, car je n'ai pas la prétention de deviner les motifs de sa conduite, elle avait placé dans la salle d'entrée toutes les peintures empreintes du style byzantin. M. Duban, en conseillant à l'administration nouvelle de changer la destination de cette salle, a commis une faute grave, et la raillerie dont il se plaindra peut-être n'est à mes yeux que l'expression de la justice. Je ne veux pas lui demander pourquoi il a fermé l'entrée du salon carré, pourquoi le public, après avoir franchi le premier étage, est obligé de tourner à gauche et de passer par la galerie d'Apollon : il me répondrait sans doute qu'il a voulu obliger la foule à contempler l'œuvre de Lebrun rendue à sa première splendeur. Ce qu'il y a de certain, c'est que la salle d'entrée où se trouvaient autrefois les maîtres primitifs, transformée aujourd'hui en salle de bijouterie, ressemble à une chapelle funèbre. Les esprits enclins à la plaisanterie ont eu raison de demander pourquoi on avait négligé d'allumer les cierges : un mort étendu sur un lit compléterait dignement la décoration de cette salle. M. Duban a cru peut-être que les bijoux disposés sur ce fond sombre paraîtraient plus éclatans, plus précieux; il doit savoir maintenant à quoi s'en tenir sur la valeur de cette opinion : il a voulu faire de cette salle un écrin, et la foule a répondu à cette fantaisie par un éclat de rire.

Quant à l'administration, qui s'est prêtée à cet étrange caprice, je ne saurais non plus l'amnistier : elle a laissé M. Duban disposer tout à son aise de la salle d'entrée, la décorer comme une chapelle ardente, sans songer un seul instant à ce qu'allaient devenir les maîtres primitifs : c'est de sa part une imprudence qu'on ne peut excuser. Les œuvres des maîtres primitifs, trop peu nombreuses dans notre musée, ne peuvent être appréciées qu'à la condition d'occuper une place à part. Dès qu'une main ignorante ou étourdie les confond avec les maîtres du xve et du xvie siècle, elles sont condamnées à l'indifférence, à l'inattention. Le fra Angelico si follement encadré aujourd'hui dans le salon carré, entre Titien, Rubens, Van Dyck et Gérard Dow, appartenait naturellement à la collection des dessins, et c'est en effet dans cette collection que l'administration nouvelle est allée le chercher. Cette peinture en détrempe, placée près d'une peinture à l'huile, doit nécessairement perdre toute sa valeur, et je ne comprends pas que des hommes habitués à voir des tableaux puissent commettre une pareille bévue : il faut vraiment vouloir servir de cible aux reproches et aux railleries pour mettre fra Angelico côte à côte avec Rubens.

M. Jeanron, qui, pendant sa trop courte administration, a fait beaucoup pour le Musée, avait pensé avec raison que toutes les œuvres du même maître doi-

vent être réunies. C'était se ranger du côté du bon sens, et chacun peut à bon droit s'étonner qu'une telle idée ait tardé si long-temps à se faire jour. Cependant cette idée, d'une justesse si évidente, ne suffit pas pour classer toutes les œuvres que possède le Musée. L'exemple de Florence, invoqué si maladroitement par M. Duban et par ses amis pour justifier la décoration du salon carré, devrait être mis à profit avec plus de clairvoyance. Florence possède deux galeries publiques, la galerie des Offices et la galerie Pitti. La galerie Pitti ne renferme que des œuvres choisies avec un discernement sévère. J'en excepte pourtant la Vénus de Canova. La galerie des Offices a toutes les prétentions d'une encyclopédie pittoresque, et si elle ne les justifie pas complétement, du moins faut-il reconnaître qu'elle nous offre la série non interrompue des maîtres italiens. Or, pour les Toscans, l'Italie résume le monde entier. Pourquoi la France ne classerait-elle pas les tableaux qu'elle possède dans l'ordre adopté par Florence? La galerie des Offices ne se contente pas de réunir les œuvres d'un maître, elle dispose les maîtres mêmes dans un ordre chronologique. Florence a écouté les conseils du bon sens; pourquoi Paris s'obstinerait-il plus long-temps à les repousser? Que les maîtres primitifs reprennent la place qui leur appartient, et que toutes les écoles soient disposées dans un ordre chronologique : les ignorans ne s'en plaindront pas, et tous les esprits studieux applaudiront.

Après la galerie des Offices, le musée du Louvre est la plus riche galerie du monde entier. Malheureusement, les richesses que nous possédons sont livrées à tous les caprices de l'ignorance et de la vanité. Tantôt une main maladroite dérange pour le plaisir de déranger, tantôt une main sacrilége imprime au front d'une œuvre immortelle une blessure impérissable. Il serait temps d'arrêter ces profanations. Si l'exemple de Florence était suivi, si tous les maîtres étaient disposés dans un ordre chronologique, la foule en quelques années apprendrait à les connaître, sinon à les apprécier, et les fautes commises par l'administration frapperaient tous les yeux. Il ne serait plus permis de traiter les vieux tableaux comme le linge sale, de les mettre à la lessive, de les poncer, de les savonner. Chacun saurait que tel jour, à telle heure, un Poussin, un Lesueur a subi l'affront d'une restauration ignorante, et la sottise dénoncée sur-le-champ ne pourrait plus se renouveler. J'appelle de tous mes vœux ce régime salutaire. Qu'on y prenne garde, les plus belles œuvres auront peut-être la même destinée que la *Vie de saint Bruno*. L'injure faite à Lesueur est demeurée impunie; qui nous assure que demain ce ne sera pas le tour de Raphaël?

M. Constant Dufeu, l'un des pensionnaires les plus distingués de l'école de Rome, aujourd'hui professeur à l'école de Paris, mais dont le talent par malheur n'a jamais été mis à l'épreuve, a composé pour la société des architectes une médaille dont la devise peut servir à juger les derniers travaux de M. Duban. Cette médaille, gravée par M. Oudiné, ne porte pour inscription qu'une seule parole empruntée à la langue d'Homère, mais cette parole unique résume dans son éloquente concision tous les devoirs de l'architecture. *Le beau dans l'utile*, tel est le but que l'architecture doit se proposer constamment. Qu'il s'agisse d'un palais, d'une église ou d'une forteresse, le devoir est toujours le même. La beauté sans l'utilité, l'utilité sans la beauté, ne sont qu'une moitié

de la tâche. Or M. Duban, en décorant le musée du Louvre, semble avoir oublié complétement la devise de son art. Je ne dis pas qu'il ait atteint la beauté à l'exclusion de l'utilité, je suis très loin de le croire, car la décoration qu'il a imaginée, malgré l'incontestable talent des hommes chargés de traduire sa pensée, ne contentera pas les esprits sérieux et ne séduira pas même la foule ignorante. Lors même que nous consentirions à oublier la destination du Musée, il nous serait bien difficile d'amnistier l'œuvre de M. Duban. Étant donné la destination du Musée, il est trop évident que l'utilité a été partout sacrifiée sans profit pour la beauté. D'ailleurs, pour tous ceux qui comprennent pleinement les devoirs et la mission de l'architecture, le beau n'existe pas sans l'utile. Église, palais ou forteresse, tout monument dont la forme ne révèle pas l'usage, dont la destination n'est pas indiquée dans les lignes générales, écrite avec précision dans les ornemens, est et sera toujours un monument bâtard, ou plutôt un monument avorté. Il faut que la richesse, le loisir et la puissance soient inscrits au front des palais, que l'église exprime le recueillement et la prière, que la forteresse révèle en signes éclatans le mépris du danger et la résistance désespérée. Sans parler des exemples sans nombre que l'antiquité nous fournit, des exemples plus récens, des exemples qui chaque jour frappent nos yeux, auraient dû éclairer M. Duban sur les dangers de la voie où il s'engageait. Pourquoi la Madeleine est-elle si généralement, si justement dédaignée? C'est que rien dans ce monument ne révèle sa destination religieuse. C'est que cette parodie de la maison carrée de Nîmes, salle de banquet ou salle de bal, ne parle de prière ni dans ses lignes ni dans ses ornemens. Les caissons du plafond évoquent à l'envi les plus joyeuses ritournelles; à peine le pied a-t-il foulé les dalles, que l'esprit, au lieu de monter vers Dieu, songe à la valse, aux quadrilles. Quant aux chapelles placées dans les bas-côtés, elles ne font pas partie de l'église; ce sont des appliques nées du caprice et que le caprice pourrait effacer. Aussi l'œuvre de M. Huvé est et demeure parfaitement ridicule. Vainement invoquerait-il la nécessité où il s'est trouvé d'utiliser les travaux faits pour le temple de la Gloire. Bien que le plan commande à l'élévation, à la coupe, cependant, comme les travaux livrés à M. Huvé étaient à fleur de sol, il n'était pas impossible de modifier le plan de Vignon et de transformer en église chrétienne le temple de la Gloire.

Un exemple d'une nature toute diverse aurait dû dessiller les yeux de M. Duban. La bibliothèque Sainte-Geneviève, achevée l'année dernière par M. Henri Labrouste, répond parfaitement à sa destination. Bien que je n'approuve pas les myriades de noms inscrits au vermillon sur les murs de la bibliothèque, je rends pleine justice au talent fin et délicat, au rare bon sens qui éclatent dans toutes les parties de cet édifice. Le vestibule, qui d'abord paraissait obscur, s'éclaire de jour en jour à mesure que s'écroule la prison Montaigu. L'escalier ample et majestueux s'accorde bien avec le caractère du vestibule. Quant à la salle de lecture, elle me semble réunir toutes les conditions d'une œuvre à la fois utile et belle. L'espace divisé en deux voûtes jumelles soutenues par une charpente de fer offre un mélange d'élégance et de simplicité. La lumière, sagement distribuée, sans profusion comme sans avarice, prépare l'esprit à l'étude, à la réflexion. Lors même que les rayons seraient vides, chacun sentirait encore que cette salle n'est pas faite pour le plaisir, mais pour le recueillement,

tant il y a de sobriété, de gravité dans l'ornementation. M. Labrouste comprend son art autrement que M. Huvé. S'il y a quelque puérilité dans les noms inscrits sur les murs de la bibliothèque, il faut se rappeler que la modicité de la somme allouée à l'architecte ne lui permettait pas d'exprimer sa pensée par des bas-reliefs, et lui tenir compte du goût exquis avec lequel il a décoré l'intérieur du monument. La Madeleine et le salon carré se transformeraient sans effort en salle de bal; la bibliothèque Sainte-Geneviève, dépouillée des livres entassés sur les rayons, exprimerait encore l'austérité de sa destination. M. Labrouste a médité long-temps et ardemment sur les données, sur les devoirs, sur le but de son art. Il a compris la nécessité de réunir dans une étroite alliance le beau et l'utile, ou plutôt d'exprimer l'utile par le beau. Et en effet, dans toutes les parties de la bibliothèque, l'ornementation est toujours la très humble servante de l'usage assigné à la construction. Enlevez les tableaux du salon carré, de la salle des sept cheminées : où trouver un Œdipe assez pénétrant pour deviner la destination de ces deux pièces? M. Labrouste embrasse d'un seul regard les deux élémens de l'architecture, qui ne peuvent être impunément séparés l'un de l'autre; M. Duban, en croyant subordonner l'utilité à la beauté comme une donnée secondaire à une donnée capitale, ne réussit pas même à réaliser ce vœu que le bon sens désavoue, car la beauté, même dans les arts qu'on est convenu d'appeler arts d'imitation, ne peut être envisagée d'une façon égoïste. Dans la Vénus de Milo comme dans le Thésée, dans la Diane chasseresse comme dans le Gladiateur, la beauté des formes exprime la mollesse ou l'énergie, la souplesse ou la vigueur. La beauté si diverse de ces personnages offre un sens déterminé, c'est-à-dire, en d'autres termes, que la forme exprime la nature habituelle des mouvemens. Or, il n'est pas difficile de saisir l'analogie qui unit l'utilité et cette expression déterminée. Toute beauté qui ne repose pas sur un pareil fondement est une beauté capricieuse et incomplète.

A vrai dire, nous savions depuis long-temps à quoi nous en tenir sur le goût et l'habileté de M. Duban. L'École des Beaux-Arts de Paris disait assez clairement, assez nettement ce qu'il pouvait faire. Cette école, pour l'achèvement de laquelle l'état a dépensé une somme considérable, n'a pas de caractère déterminé. Le visiteur, en pénétrant dans la première cour, éprouve une impression singulière : il croit voir tout danser autour de lui. Tous les élémens de cet édifice sont en effet si étrangement disposés, que rien ne paraît occuper une place nécessaire. Je ne veux pas méconnaître les difficultés que présentait l'achèvement de l'École. La façade du château d'Anet, le fragment du château de Gaillon, conservés comme de précieux échantillons de la renaissance, devaient nécessairement gêner la liberté de l'architecte. J'ajouterai, pour n'être pas accusé d'injustice, que les travaux avaient été commencés par M. Huyot. Toutefois, malgré la façade d'Anet, malgré le fragment de Gaillon, malgré les travaux de M. Huyot, je suis pleinement convaincu que M. Duban, guidé par un goût sévère que par malheur il n'a jamais connu, pouvait faire de l'École des Beaux-Arts quelque chose de sensé. Or le monument qui porte aujourd'hui ce nom pompeux ne le justifie guère. Cette école, destinée à l'enseignement des arts du dessin, parmi lesquels l'architecture n'occupe certainement pas le dernier rang, envisagée sous le triple aspect du plan, de l'élévation et de la coupe, n'offre elle-même qu'un pitoyable enseignement. Distribution des salles, dé-

coration extérieure et intérieure, tout est livré au caprice, rien ne relève d'une raison prévoyante. Mille détails étudiés et rendus avec coquetterie, rien qui exprime la destination du monument, car les bustes de Pujet et de Nicolas Poussin ne suffisent pas pour marquer le but de cette construction. Le grand escalier qui mène au premier étage, vanté d'abord avec tant de fracas, n'est, à proprement parler, qu'une carte d'échantillons. Toutes ces plaques de marbre encastrées dans les murailles n'ont guère plus de valeur aux yeux d'un homme de goût qu'un habit d'arlequin. Il n'y a là rien qui ressemble à une véritable décoration, rien qui mérite une attention sérieuse. Le plafond de la salle destinée à l'exposition des ouvrages de peinture n'est pas conçu d'une façon plus sévère. De gais convives ou de joyeux danseurs seraient tout aussi bien placés dans cette salle que les tableaux des élèves, et je persiste à croire que toute œuvre d'architecture doit porter à l'intérieur comme à l'extérieur le signe de sa destination. M. Duban, qui a vécu cinq ans en Italie comme pensionnaire, ne l'ignore sans doute pas. Pourquoi donc se conduit-il absolument comme s'il l'ignorait?

Parlerai-je d'une salle du rez-de-chaussée qui devait offrir à l'étude les bas-reliefs moulés en Italie, et qui demeure aujourd'hui sans usage, pour une raison qui n'admet pas de réplique, parce que le plafond, qui n'avait à porter qu'un seul étage, ne s'est pas trouvé avoir les épaules assez fortes? Le plafond a fléchi, et ne conserve un semblant d'existence que grace aux arbres de fonte qui sont venus étayer sa faiblesse. Si M. Duban, au lieu de perdre son temps à disposer sur les parois du grand escalier tous les échantillons de marbre qu'il pouvait rencontrer, eût pris la peine d'étudier ou de se rappeler les lois de la statique, dont l'architecture ne saurait se passer, s'il eût mesuré l'armature du plafond au poids du premier étage, cette salle, aujourd'hui condamnée comme inutile, nous présenterait un choix de bas-reliefs empruntés soit à l'antiquité, soit à la renaissance. Livré tout entier au soin d'éblouir, il a négligé une condition prosaïque et vulgaire : la solidité de l'édifice. L'exemple de M. Debret n'aurait pourtant pas dû être perdu pour lui. La mésaventure du clocher de Saint-Denis, qui très heureusement s'est écroulé à l'heure où les bourgeois étaient encore dans leurs lits, aurait dû lui montrer toute l'importance de cette condition vulgaire qui s'appelle solidité; mais M. Duban ne daigne pas descendre jusqu'à ces détails mesquins. Son ambition vise plus haut : il prétend ressusciter l'architecture de la renaissance. Lors même que cette prétention serait justifiée, M. Duban n'aurait pas de place marquée dans l'histoire de son art. La résurrection du passé ne suffira jamais pour assurer la durée d'un nom; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait retrouvé la fantaisie élégante et ingénieuse de la renaissance, car, sous Louis XII, sous François Ier, même sous Henri IV, les architectes, dans leurs caprices les plus hardis, n'ont jamais perdu de vue l'harmonie et l'unité, et l'École des Beaux-Arts n'offre rien de pareil. Quant à la solidité des édifices, ils n'en faisaient pas fi. Ainsi M. Duban, qui dédaigne les conditions prosaïques de l'architecture, n'en connaît pas mieux les conditions poétiques. Il néglige, il méconnaît l'utile sans rencontrer le beau. Anet, Gaillon, Moret, Amboise, Fontainebleau, ont amusé son esprit sans l'instruire, sans lui révéler les lois fondamentales sur lesquelles repose l'expression de la pensée, quelle que soit d'ailleurs la forme choisie, peinture, statuaire ou

architecture. La coquetterie la plus exquise, les détails les plus charmans, ne dissimuleront jamais l'absence d'unité, et l'unité manque à l'œuvre de M. Duban. Rien de plus simple, rien de plus facile à comprendre : l'auteur de l'École des Beaux-Arts n'a jamais rien créé. Depuis qu'il manie le compas et l'équerre, il n'a jamais distingué l'imagination de la mémoire; pour lui, inventer et se souvenir sont une seule et même chose. Il n'est donc pas étonnant que l'unité manque à tous ses travaux, car l'unité n'appartient qu'aux pensées librement conçues, librement écloses, librement épanouies. Conception, éclosion, épanouissement, trois faits que l'imagination peut revendiquer, et qui n'ont rien à démêler avec la mémoire. A cet égard, la renaissance est du même avis que l'antiquité.

Si de l'intérieur du Musée nous passons à l'extérieur, nous aurons un singulier spectacle. Je dis nous aurons, car les travaux sont encore enveloppés de charpente, et nous ne pourrons les voir librement que dans quelques mois; mais les projets de M. Duban ne sont un mystère pour personne. Autant il s'est montré hardi à sa manière dans l'intérieur du Musée, autant il se montre timide dans la restauration des frontons qui font face au quai. Au lieu d'offrir aux jeunes statuaires l'occasion de prouver leur savoir et leur talent, il s'est borné à estamper les frontons achevés depuis long-temps pour obtenir des répliques. Un tel procédé se conçoit tout au plus lorsqu'il s'agit du portail d'une cathédrale : la tradition de la sculpture gothique est à peu près perdue, et pourtant il vaudrait mieux laisser libre carrière à la fantaisie de l'artiste en l'obligeant toutefois à respecter la donnée générale du monument; car Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Rouen se recommandent par une étonnante variété, et jamais, dans la restauration de ces œuvres puissantes, l'estampage ne pourra suppléer l'invention. Pour la galerie qui unit le vieux Louvre aux Tuileries, un tel procédé se conçoit encore plus difficilement. M. Duban réduit la tâche des statuaires à la tâche d'un praticien. Ils mettront au point les modèles trouvés dans les greniers du Louvre, et devront s'estimer trop heureux d'être payés à la journée. Comment expliquer une telle pusillanimité après une telle audace? Comment concilier une telle abnégation avec une telle hardiesse d'initiative? Faut-il croire que M. Duban, ayant épuisé tous les trésors de son imagination dans la décoration intérieure du Musée, s'est senti saisi d'une soudaine lassitude? Je serais tenté de le penser; après ce prodigieux enfantement, le repos lui était bien permis. A peine l'œil le plus attentif peut-il signaler çà et là quelques caprices inattendus, quelques œils-de-bœuf qui ne s'accordent pas précisément avec le style du vieux Louvre, et que rien ne motive. Les parties vermiculées sont rafraîchies avec un soin particulier, qui ne manquera pas de réjouir les badauds. La teinte sombre que le temps avait donnée à la pierre a disparu sous le grattoir, et c'est une bonne fortune pour ceux qui aiment les murailles neuves. Pour moi, je n'hésite pas à condamner sans restriction cette manie de rajeunissement; c'est une niaiserie qui devrait être bannie de tous les programmes de restauration.

Ainsi, la décoration du Musée, incohérente au dedans, timide à l'extérieur, établit clairement l'insuffisance de M. Duban, et tous les vrais amis de l'architecture ont droit de regretter qu'il ait été chargé d'une tâche si délicate. Personne, je l'espère, ne m'accusera de parler légèrement, car j'ai pris la peine

de justifier mon opinion par une analyse patiente. Je n'ai rien avancé sans preuves, et chacun peut juger mon jugement.

Les travaux de la cour sont tellement ridicules, qu'il est inutile d'en parler. Ces triangles de gazon entourés d'une guipure de fer qui ne verront jamais une fleur s'épanouir donnent au Louvre l'apparence d'un cimetière, et la fontaine qui doit remplacer la statue du duc d'Orléans ne fécondera pas leur stérilité. Si M. Duban eût pris conseil d'un jardinier, il n'aurait jamais imaginé cette burlesque décoration, dont le bon sens public a déjà fait justice. Il nous reste à souhaiter qu'elle disparaisse bientôt.

Je reviens au Musée. Le salon carré et la salle des sept cheminées ont dévoré des sommes énormes, et cette dépense est d'autant plus regrettable, que les travaux offerts à notre admiration rétive ont été précédés de nombreux tâtonnemens. Encore si ces tâtonnemens n'avaient coûté qu'une rame de papier, nous pourrions nous résigner à l'indulgence. Si l'architecte, suivant l'exemple des médecins qui éprouvent une substance nouvelle sur une vile créature avant de l'appliquer au traitement des maladies humaines, eût confié ses doutes au vélin, qui souffre tout et ne ruine personne, nous pourrions compâtir à son échec; mais, pour nous servir d'une expression vulgaire, il a taillé en plein drap. C'est sur les murailles mêmes du Louvre qu'il a essayé son savoir. Les travaux que nous avons sous les yeux représentent tout au plus le tiers de la dépense, car ils ont été recommencés plusieurs fois, et, lors même qu'ils seraient nés d'une inspiration soudaine, ils ne mériteraient pas l'indulgence des connaisseurs.

Avec la moitié de la somme dépensée, le Musée pouvait s'enrichir, se compléter; il pouvait acquérir en Italie, en Espagne, en Hollande, en Allemagne, des échantillons précieux des maîtres qui lui manquent, ou ne sont pas représentés d'une façon digne de leur nom. Des Murillo, des Velasquez, des Ribeira, des Van Hemling, des Albert Durer, les maîtres primitifs de l'Italie, voilà ce qu'il fallait chercher, ce qu'il fallait trouver pour compléter le musée de Paris. L'argent prodigué pour de telles acquisitions n'eût soulevé aucun murmure, n'eût excité aucune raillerie. Les travaux de M. Duban ne sont pour les yeux les moins sévères qu'une fastueuse inutilité. Le mal est accompli, force nous est de l'accepter. Espérons toutefois que l'improbation publique dessillera les yeux des hommes à qui est confiée la tâche délicate d'entretenir et d'embellir les monumens dont la France se glorifie, et qu'ils choisiront désormais un artiste plus savant et plus sensé que M. Duban : c'est le vœu de tous les esprits qui, dans l'art comme dans la poésie, préfèrent l'harmonie au clinquant.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1851.

Nous arrivons tard pour faire l'histoire du débat parlementaire qui a occupé, qui a passionné quelquefois les premiers jours de cette quinzaine. La passion s'en est allée du parlement, qui lui-même va nous quitter. Et, pourquoi ne le confesserions-nous point? il était assez simple qu'elle s'en allât vite, parce que, après tout, de la façon dont le débat s'engageait, elle n'avait pas grandement à intervenir. M. Dupin n'en a pas moins été très bien inspiré d'adresser à ses collègues le petit discours de précaution et de circonstance dans lequel il les suppliait d'être sages et de se montrer par leurs qualités plus que par leurs défauts. Il n'est jamais de précautions qui soient tout-à-fait inutiles; mais M. Dupin l'avait belle de demander aux partis, en cette rencontre, qu'ils voulussent bien se placer chacun dans son meilleur jour et rivaliser seulement de modération. Il n'y avait certes pas, à la manière dont la question était posée pour eux, de quoi déranger beaucoup l'équilibre de leurs humeurs, et nous trouvons qu'on s'est un peu trop gratuitement étonné du parfait décorum avec lequel les choses se sont en général passées. Il a fallu la présence de M. Victor Hugo à la tribune et la pitoyable audace de ses antithèses, antithèses dans la conduite et dans la vie plus encore que dans les phrases, pour troubler le sang-froid avec lequel on s'était promis de laisser tout dire. Si l'on a manqué là de patience, la cause n'en était pas dans le sujet de la discussion telle qu'on l'avait prise; la faute en est au personnage qui discutait. Comme aussi, d'autre part, lorsque les montagnards, après le vote, ont crié : Vive la république! ce n'était pas que le vote leur eût soulagé la poitrine d'une anxiété qui les étouffât; cette explosion convenue n'avait rien d'autrement enthousiaste, et n'était au fond qu'une politesse de rigueur dont le ton n'indiquait pas qu'on se fût sensiblement échauffé.

La vérité est qu'on ne s'est pas échauffé du tout; on ne s'est battu qu'avec

les armes les plus courtoises du monde, parce qu'on savait bien que le combat, circonscrit comme il l'était, ne devait rien décider, et que personne, au demeurant, ne pouvait cette fois rester sur le carreau. Ce n'a même pas été une de ces petites guerres où il n'est pas rare qu'on se pique au jeu tout en guerroyant pour la forme. A proprement parler, on n'a pas guerroyé; ç'a été une parade dans le sens militaire du mot : les chefs des principales fractions du corps législatif ont défilé les uns devant les autres, et tous devant le public, beaucoup moins pour s'attaquer que pour se montrer eux et leurs drapeaux. C'était bien le moins qu'ils se montrassent le plus possible à leur avantage, et comme chacun d'eux avait l'esprit très libre, puisqu'il n'était pas question de porter des coups ou d'en recevoir tout de bon, ils ont sans grand'peine observé les prescriptions conciliantes de M. Dupin, celui-ci d'ailleurs ne se manquant pas plus à lui-même dans cette occasion que dans toutes les autres, et toujours prêt à faire haut la main son métier de juge du camp.

Ainsi, maîtres d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avaient plus d'intérêt immédiat en suspens, les partis ont lutté d'égards et de bons procédés, sauf, bien entendu, les épisodes orageux que certaines gens ont le privilége infaillible de provoquer et de subir. A ces exceptions près, le caractère dominant de ce débat si considérable n'a ni plus ni moins été qu'une émulation d'indulgence mutuelle et d'impartialité bénévole pour les individus aussi bien que pour les opinions. Du moment où il était assez clair que rien ne tirerait à conséquence, peu s'en est fallu qu'on n'échangeât, sans trop de scrupule, ses couleurs comme ses complimens, et l'on a très développé tout ce qu'on avait entre soi de réciproquement sympathique, en rejetant dans l'ombre les élémens réfractaires. Noble exemple de concorde, heureuse apparence d'adoucissement et d'apprivoisement, si l'on n'eût trop senti que des dispositions si excellentes ne découlaient, en somme, que du propos délibéré de n'aboutir à rien! Voilà comment les légitimistes, et tous les légitimistes, ont si fort applaudi l'éloquente revendication des principes de 89 dans la bouche de M. de Falloux et de M. Berryer. Les orateurs étaient sincères, ce n'est pas nous qui leur ferions l'injure d'en douter; les bravos l'étaient également, on ne résiste pas à de si entraînantes paroles : on oublie seulement, soit en les disant, soit en les applaudissant, tout ce qu'elles ont de contradictoire avec les données essentielles et fondamentales de sa propre cause; mais on oubliait ce jour-là en toute sécurité de conscience. On savait bien qu'il n'y avait pas de résultats à la porte, et qu'on ne courait point la chance d'être pris au mot en sortant.

Voilà comment, de son côté, la montagne elle-même s'était résolument faite si prudente, comment elle avait écarté de la tribune les émotions trop souvent risquées de M. Lagrange, comment elle y avait installé la logique froide et polie de M. Grevy. Hélas ! elle avait compté sans les improvisations de M. Hugo, qui, naturellement, ne se peuvent pas communiquer comme de simples manuscrits (ce sont les envieux de ce beau style qui accusent l'auteur de le peindre d'avance); elle avait compté sans les entêtemens de M. Raspail, lequel ne veut pas qu'il soit mal parlé devant lui de la journée du 15 mai, et tient pour un fait personnel toute allusion peu respectueuse à ce grand acte du peuple souverain. La montagne cependant a joué serré pour réparer ce dérangement imprévu de sa nouvelle tactique; elle a été plus pressée que M. Dupin lui-

même d'en finir avec les étrangetés de M. Raspail, quoiqu'il y eût là pour appât un vrai ragoût de scandale ; elle a soutenu assez mollement les violences de M. Hugo contre les récriminations de l'assemblée; elle a un peu traité l'ancien pair de France en nouveau converti, ne le recevant guère qu'à correction, quoiqu'on ne voie pas trop les corrections qu'il puisse encore s'appliquer. Pour tout argument contre ses alliés d'autrefois, elle lui a suggéré de plaider la naïveté qui l'avait rendu leur dupe. C'est ce qui s'appelle une circonstance atténuante! « Si c'était vrai, répondait à cela M. Dupin, il aurait bien pu l'imaginer lui-même. » La montagne, en effet, ne se mettait pas là précisément en frais d'invention. Elle a tout réservé, son habileté, son adhésion, le sens particulier de son concours, elle l'a réservé pour la harangue de M. Michel (de Bourges), une harangue où le vieil homme ne se reconnaît guère que par places, une harangue insinuante et caressante où il est prouvé que tout le monde appartient de cœur à la république, et que la république, celle des montagnards, ne demande qu'à embrasser tout le monde, qui sait? peut-être même des princes! M. Michel (de Bourges) ne leur a pas toujours été sévère, Dieu nous garde de le lui reprocher! Nous soupçonnons seulement qu'avec la meilleure volonté possible, il n'eût pas trouvé moyen de marquer tant de ménagemens à l'endroit des institutions déchues et des personnes mortes, tant de bonne grace à l'endroit des personnes vivantes, si l'on eût pensé, d'un bord ou de l'autre, que toute cette monnaie d'amabilités fût de l'argent comptant. La montagne a été modérée dans la forme et presque dans le fond, presque flatteuse pour ses adversaires; il n'y a pas jusqu'à M. Pascal Duprat qui n'ait payé son tribut d'hommages « à la parole divine » de M. Thiers. Nous nous félicitons de l'humanité qui s'est ainsi introduite, en un moment des plus délicats, dans les mœurs de parlementaires jusque-là moins civilisés; nous nous félicitions de même tout à l'heure du libéralisme que les légitimistes arboraient si à propos. Il y a là des progrès qu'on ne saurait nier. Tout ce que nous en voulons dire, c'est qu'on était d'autant plus à l'aise pour être si raisonnable, que l'on ne se dissimulait pas, en abordant le débat, qu'il n'y avait point derrière de solution immédiate à espérer ou à craindre. Encore une fois, rien ne tirait à conséquence.

Nous nous arrêtons exprès à la physionomie générale que nous présente dans son ensemble le débat de la révision. Cette physionomie du parlement fait avec l'aspect du pays un contraste assez frappant pour qu'on ne le puisse cacher. Si par agitation il faut toujours entendre un mouvement violent et désordonné, non, le pays n'est pas plus agité en sollicitant la révision du pacte de 1848 que le parlement ne l'était en la refusant; mais il y a dans le pays un mouvement profond et continu qui le pousse à désirer un meilleur ordre de choses, et qui le pousse assez fort pour lui ôter le loisir de douter qu'il l'obtienne. La minorité légale qui a rejeté la révision ne se figure pas ou ne veut pas se figurer la permanence et l'intensité de ce mouvement; les orateurs de la majorité qui ont tâché de convaincre les dissidens ne leur ont peut-être pas assez représenté cette force immense du vœu national, exprimé par les quinze cent mille signatures du pétitionnement. Il y avait sans doute plus d'une difficulté de convenance, plus d'un péril de tribune, à poser pour ainsi dire l'une contre l'autre la nation et sa législature, à invoquer la pression du dehors contre ceux du

dedans. Nous savons autant que personne tout le mal qu'on peut causer en allant chercher l'autorité là où elle n'est pas constituée régulièrement et en prenant son point d'appui dans le vide. Ce mouvement populaire est cependant si scrupuleux, si correct jusque dans ses vastes proportions, qu'on pouvait certes s'en aider davantage sans offenser les susceptibilités parlementaires; on pouvait l'accepter sans embarras, comme la force la plus honnête et la plus sérieuse sous laquelle l'esprit public se fût depuis long-temps manifesté. On eût prévenu par cette franche acceptation la surprise dans laquelle on est tombé à la suite du vote sur la révision, lorsque l'animosité tracassière de M. Baze et l'amitié au moins maladroite de M. Larabit ont failli renverser le ministère à propos du pétitionnement. Il n'a presque pas semblé dans le cours des débats, et même à entendre les partisans de la révison, que le pétitionnement fût tout ce qu'il est en réalité, une solennelle et sincère déclaration de l'état de la France. On s'en est trop tenu à des considérations plus purement politiques; on a demandé la révision, celui-ci parce qu'elle amenait la monarchie, celui-là parce qu'elle empêchait une réélection inconstitutionnelle du président; on a voté contre la révision, parce que voter contre elle, c'était maintenir la république, ou tout au moins empêcher le président actuel d'être constitutionnellement réélu, parce que c'était ouvrir la voie à d'autres candidatures. Tous ces objets des principales préoccupations parlementaires ne viennent évidemment qu'en seconde ligne aux yeux de la France. Nous l'avons expliqué bien des fois : elle veut la révision pour la révision, c'est-à-dire au bout du compte qu'elle veut qu'on commence par le commencement. Elle ne veut pas la révision pour se faire d'emblée monarchique ou républicaine, bonapartiste ou joinvilliste; elle veut la révision pour avoir le moyen de se faire quelque chose. Quoi? ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit; allons d'abord au plus pressé : avant de décider quelle sera la couleur dont notre maison se pavoisera, ayons du moins de la place où mettre la maison. Cette place qu'il faut pour y bâtir, c'est le terrain neutre d'une autre constituante. Vienne celle-là, et nous verrons après. Le pays recevra de ses mains ce qu'elle lui donnera, et ce qu'il lui demande, ce n'est pas qu'elle lui donne telle ou telle forme de gouvernement, telle ou telle personne royale ou plébéienne, c'est qu'elle lui donne une loi qui, par un miracle peut-être, hélas! impossible, ne soit pas issue d'un lendemain d'émeute.

Nous avons bien souvent constaté cette situation vraie du pays; nous en avons retrouvé l'empreinte, le contre-coup dans les discours des orateurs qui ont discuté la révision. De quelque parti qu'ils soient, ils la sentent comme nous. Non, M. Dufaure ne se trompait pas, quand il soutenait que le pays en masse n'était ni antipathique ni sympathique à la forme de son gouvernement, qu'il était uniquement à l'état d'indifférence, « qu'on ne serait jamais antipathique au gouvernement sous lequel on vivrait, on travaillerait, on prospérerait. » La singulière illusion de M. Dufaure, c'est de raisonner comme si ce précieux gouvernement était ou pouvait être contenu dans la charte de 1848, et qu'il dût suffire de la pratiquer à la lettre pour en tirer de si beaux fruits. Est-ce à dire maintenant que cette indifférence dont il argumente à sa guise ne soit elle-même qu'abâtardissement et misérable inertie? M. de Falloux s'écriait avec désespoir : « Est-il possible que notre pays ne soit mûr ni pour la

monarchie, ni pour la république? » Et il repoussait l'idée d'une pareille indécision comme une injure que son patriotisme n'oserait jamais infliger à la France. Cette indécision existe pourtant : il faut parler net et se regarder en face au miroir; mais il ne faut pas l'interpréter avec un pessimisme si douloureux : ce n'est pas le fait d'une caduque impuissance qui ne saurait plus choisir entre les institutions ou entre les personnes, c'est que le choix a perdu beaucoup de son intérêt. Voyez plutôt : voici M. de Larochejaquelein qui ne veut plus entendre un mot de droit divin, si ce n'est en même temps le droit national; M. Berryer, M. de Falloux, tout ce qu'il y a de sage et de considérable dans le parti légitimiste date aujourd'hui comme nous de 1789, et ils auraient à refaire la charte de Saint-Ouen, qu'ils ne consentiraient plus à l'appeler une *ordonnance de réformation;* — reste, il est vrai, toujours la question de savoir si on ne la ferait pas sans eux. M. Michel (de Bourges) nous démontre ensuite, pour son compte, que nous sommes, même sans y penser, républicains jusqu'à la moelle, « que la république est née de nous, avec nous, parmi nous, » et ç'a été là réellement la meilleure habileté de son discours, et, à prendre les choses de bonne foi, la thèse était spécieuse : elle a ses côtés vrais.

Que signifient donc toutes ces concessions de partis et à qui s'adressent-elles? La restauration avait conquis la France en 1815, la république l'a conquise aussi en 1848, c'est cette double conquête que la France a sur le cœur; mais les conquérans eux-mêmes abdiquent aujourd'hui ce titre dont ils ont été si fiers : il n'y a plus d'émigrés rentrés, il n'y a plus de républicains de la veille; — tant mieux, nous en remercions ceux qui nous le promettent. Les républicains de la veille n'étaient pas faits autrement que la France, les émigrés rentrés se sont confondus dans cette France ainsi faite; — encore tant mieux, nous le croyons comme on nous le dit, et si l'on nous dit cela, c'est qu'on a probablement appris à ses dépens que l'immense majorité du pays n'appartient ni à la pure république de la veille ni à la pure monarchie de l'avant-veille. Si pur que l'on soit, si fort que l'on tienne « aux principes fixes, fondamentaux, historiques, complétement avoués, » selon les expressions de M. de Falloux, on transige bon gré mal gré avec cette irrésistible puissance du sens commun d'un grand pays. Dès qu'on veut lui parler sa langue, dès qu'on veut s'en faire agréer, on transige, et de partout on lui offre à peu près le même lot, parce que chacun fléchit son « principe fixe » autant qu'il faut pour le réduire à la moyenne des idées du temps. Que l'on ne s'étonne donc pas, que l'on ne se désole pas, si la France ne paraît pas trop empressée de choisir entre la république et la monarchie; elle sait trop bien instinctivement qu'elle n'aura jamais une monarchie qui ne soit pas pour beaucoup républicaine, ni une république où il n'y ait pas beaucoup de monarchie : elle soupire seulement après des institutions qui soient des institutions. Que l'on s'étonne encore moins de ne pas la voir affecter quelque préférence signalée pour une personne plutôt que pour l'autre. Il n'y a plus d'institutions véritables dans le régime de la société moderne que celles qui dominent les personnes chargées de les appliquer; les personnes sont ainsi diminuées et s'effacent presque nécessairement; celles qui ne pourraient pas s'effacer ne seraient plus compatibles avec les institutions, et toutes ainsi diminuées, comment pourraient-elles exercer sur les masses une attraction bien violente?

Tel est le secret de cette apparente indifférence qui frappe M. Dufaure, qui trouble M. de Falloux; telle est la cause intime de cette divergence croissante dont on est si péniblement offusqué, lorsque l'on compare, comme nous l'avions essayé plus haut, la marche du parlement et celle du pays. Le pays s'en tient à cette espèce de syncrétisme politique dont tant de révolutions successives lui ont donné le sens et le goût; il n'a plus, il ne peut plus avoir de foi dans « les principes fixes. » Il a été désabusé par l'expérience de trop de gens qui se disaient nécessaires, de trop de choses qu'on lui disait providentielles; il ne lui plaît plus guère d'être gouverné pour l'honneur d'un système ou pour celui d'une dynastie; il ne désire que d'être gouverné selon les lois et les commodités de sa propre existence; il le désire ardemment. Ce sont là les conditions qu'il veut qu'on mette les premières, et non pas de savoir qui l'on satisfera en le servant, quelle doctrine ou quelle race. N'objectez pas que de cette satisfaction accordée à qui de droit dépend l'assiette du bon gouvernement; renversez les termes, faites d'abord le bon gouvernement, le gouvernement « sous lequel on vivra, on travaillera, on prospèrera, » et le régime qui l'aura fait, ce sera le bon régime. Le pays est entré dans cette large carrière; il y trace vigoureusement son sillon. On peut craindre malheureusement que l'assemblée n'aille tout au rebours du pays : elle ne le précède pas, elle ne le suit pas; elle est sur la pente contraire. Elle souhaite consciencieusement le bien, le salut commun; mais, au lieu de s'appliquer tout de suite à la recherche du salut que la France implore, elle se consume à discuter au profit de quel sauveur le salut lui-même tournera. Nous sommes loin de dire que ce qui lui importe le moins, c'est ce qui nous importe le plus; elle est aussi préoccupée que la masse entière des populations de la nécessité souveraine d'arriver à mieux que ce qui est, mais elle a sur le point de savoir quels seront les artisans d'un mieux si enviable des partis-pris que la masse n'épouse pas à beaucoup près si vivement.

Ainsi s'opère de plus en plus entre le pays et le parlement cette sorte de désagrégation qui dissout toujours à la longue l'indispensable commerce des représentans avec les représentés. M. Barrot, qui n'a jamais eu plus évidemment que dans ces derniers jours la parole pleine et juste d'un homme politique, M. Barrot le disait bien : « Il ne faut pas juger de l'état du pays par nos propres débats; il ne faut pas supposer que la même fièvre politique agite les populations. » Lorsqu'il existait un pays légal, lorsque les députés n'avaient à correspondre directement qu'avec deux cent mille électeurs, il était déjà facile d'observer à la fin des législatures une sorte d'épuisement du corps représentatif qui ne communiquait plus aussi étroitement avec l'esprit de ceux dont il tenait son mandat; on ne doit pas trouver extraordinaire que cette dissidence apparaisse plus vite, lorsque le corps électoral est composé de six millions d'hommes. Ajoutez enfin que tandis que le corps électoral a grandi de telle sorte que la rapidité de ses métamorphoses est jusqu'à certain point accrue par l'augmentation de sa masse, le parlement devient, de son côté, plus immobile; il s'enferme davantage en lui-même, grace à la permanence des sessions. M. Barrot l'a dit aussi avec un sens profond, et nous aimons à citer ces jugemens qui éclairent à la fois l'état présent de notre législative et les vices intimes de notre constitution : « C'est une suite inévitable de la permanence qu'à votre insu, malgré vous, vivant dans cette atmosphère des passions

politiques, toujours avec les mêmes préoccupations, les mêmes tendances, vos appréciations ne soient plus les mêmes que si vous vous retrempiez pendant un temps plus ou moins prolongé dans la vie commune, dans vos rapports avec vos commettans, dans les habitudes professionnelles, dans cette masse dont vous êtes sortis. Vous cheminez trois ans sous cette influence, pendant que les masses qui vivent, elles, de la vie commune, qui ne font pas de la politique leur préoccupation exclusive et continuelle, qui se retrempent dans leurs travaux, dans les diversions de la famille, dans les communications d'homme à homme, ces masses restent calmes, froides, et conservent leur appréciation des situations et des actes. »

Dans l'étroite enceinte parlementaire, dans cette atmosphère pesante, les vieilles passions se concentrent à leur aise; on y cuve, si nous osons ainsi parler, ses vanités ou ses rancunes; les froissemens de tous les jours y surexcitent les mobiles personnels; on s'y crée par une hallucination fiévreuse, avec cette fièvre que M. Barrot dénonçait, avec une fièvre plus ou moins chaude selon les tempéramens, on s'y crée un petit monde de convention dans lequel on voudrait faire rentrer et surtout faire tenir le grand, le véritable. Le véritable n'en va pas moins son chemin à l'air libre; tant pis pour qui ne le rejoint pas à temps. C'est comme cela que les majorités se déplacent et se transforment, quand les assemblées viennent se renouveler dans le suffrage électoral; c'est comme cela que l'esprit de la législative a succédé en 1849 à l'esprit de la constituante. Nous souhaitons sincèrement pour la législative de 1849 qu'elle se mette mieux au courant de l'esprit de 1852.

Peut-être avons-nous réussi maintenant à démêler le fond des impressions assez tristes que ce long débat parlementaire a laissées après lui. On admirait de tout cœur l'éloquence généreuse des avocats de la révision; mais dans cette admiration même il y avait le chagrin de penser que tant d'efforts n'allaient point aboutir, et que ceux qui luttaient d'un si beau zèle ne luttaient que pour l'acquit de leur conscience, pour l'acquit de leur honneur, et non point pour une victoire. Il était dur aussi de penser, quoiqu'on ne prévît point d'abord certaines ardeurs de défection, que la majorité conservatrice ne se rallierait pas entièrement au moyen de conservation le plus efficace dont elle pût disposer, qu'elle ne réduirait point à leur isolement naturel les adversaires naturels du projet. On a eu plus qu'on ne l'attendait le spectacle d'alliances bien étranges, on a pu lire au scrutin des noms qui juraient bien avec leur entourage; on a pu mesurer ainsi tout l'empire que les motifs particuliers exerçaient sur les intelligences le mieux préparées à saisir les grands motifs qui décident des destinées publiques. On a mesuré surtout cet écartement déplorable qui éloigne de jour en jour davantage des voies du pays, de ses directions les plus marquées et les plus chères, les hommes qui étaient le mieux faits pour l'y conduire. Cette tristesse néanmoins où nous ont jetés les accidens bizarres et les aspects sombres du dernier drame parlementaire, cette tristesse ne doit pas être du découragement, tant sans faut! La majorité relative, même privée des quelques suffrages notables sur lesquels elle avait le droit de compter, reste encore plus forte qu'on ne l'aurait espéré avec la très modeste confiance que l'on plaçait dans une première tentative. 446 voix contre 278 ne peuvent rien pour un succès définitif aux termes de la constitution. 446 voix répondant, au sein du

parlement, à l'appel des 1,500,000 pétitionnaires du dehors, sont un gage, un symptôme qui ne sera pas perdu pour le pays. C'est au pays d'en prendre bonne note, de continuer sans relâche sa campagne légale et pacifique, et, ne nous lassons pas de le répéter, cette campagne n'est point dirigée contre le pouvoir parlementaire, comme le crient ceux qui la calomnient; elle ne l'est point au profit exclusif d'une personne, comme l'insinuent ceux qui voudraient faire croire qu'on l'exploite : elle est dirigée contre une constitution qui n'a pu nous rendre tolérable le devoir de la respecter qu'en y ajoutant, par compensation, le droit de la changer. Les droits et les devoirs sont assez étrangemenl juxtaposés dans la situation que nous a faite notre pacte constitutionnel : c'est le droit par exemple de la minorité, et même des illustres recrues qu'elle a gagnées dans nos rangs, de soutenir indéfiniment qu'on n'entend pas la nation et que ce n'est pas elle qui se plaint; en revanche, c'est le devoir de la nation de se plaindre jusqu'à ce qu'on l'entende et jusqu'à ce qu'on la reconnaisse. Rien n'est donc plus légitime, au point de vue du code républicain, que de pétitionner encore, par cela même qu'on a vu récuser le pétitionnement, et là-dessus nous décrétons d'hérésie les purs républicains qui nous décréteraient presque de sédition. Qu'on y songe bien, il ne faut pas toujours en politique aller au bout de son droit : ce sont les casse-cou et les brouillons qui se piquent de cette rigueur; mais on peut toujours aller au bout de son devoir. Faisons le nôtre.

Le débat de la révision n'aura donc pas eu de résultat immédiat, d'effet pratique; on s'y attendait, on ne l'en a pas moins cherché, et il ne faut pas se repentir de l'avoir obtenu, parce qu'il a nettement exprimé cette situation que nous avons tâché d'analyser, et sur laquelle il n'était pas prudent de s'endormir. Il a produit quelque chose d'autre, et qui n'est pas d'un moins utile enseignement. Il a jeté une lumière plus vive sur un certain nombre de figures parlementaires, sur celles des orateurs, sur quelques-uns même qui ont voté sans avoir parlé. Il a rajeuni ou confirmé d'anciennes gloires, celle de M. Berryer, celle de M. Barrot. Il a rendu un peu d'éclat à une auréole bien pâlie, il a expliqué, sinon justifié, les souvenirs pompeux que le talent de M. Michel (de Bourges) avait laissés dans la mémoire de ses amis, et qui n'y avaient pas été rafraîchis depuis déjà très long-temps. Ce débat enfin aura couronné, par un écrasant revers, la trop longue série des fantasmagories politiques de M. Hugo. Malheureusement il ne l'aura point close; les revers et les leçons coulent sur l'orgueil en démence comme l'eau sur le marbre. Au point de vue de l'observation critique, on n'ose pas dire de la physiologie, cette discussion, qui a duré huit jours, tient ainsi une place importante dans l'histoire parlementaire de ces dernières années : on y a pu juger plus d'hommes et les juger plus à fond qu'en beaucoup d'autres circonstances passées. On a bien connu là, par exemple, comment il se faisait que les plus beaux accens de l'éloquence fussent toujours des accens d'honnêteté. Qu'on se rappelle ou qu'on relise avec un peu de suite ces longues séances qui sont comme les journées d'un tournoi; insensiblement on se partagera presque entre deux émotions : une émotion politique qui trouble et qui gêne, l'inquiétude douloureuse que suggèrent tant de schismes et d'obstacles, et puis une émotion morale qui vous rassure, une consolation secrète qui vous gagne, à voir le noble ascendant dont on ne dépouille pas les ames honnêtes, même en leur résistant, et le charme souverain

qu'elles exercent, alors même qu'elle perdent leur cause. C'est un rare plaisir de respirer dans cette universelle mêlée qui nous entoure, dans ce gâchis d'idées fausses et d'instincts pervertis, l'austère parfum qu'exhalent la droiture du cœur et la droiture du sens.

Nous n'avons point à donner ici de rangs aux héros de ces journées; nous recueillons plutôt nos impressions dans l'ordre où elles se succédaient à mesure que durait l'épreuve. C'est M. de Falloux, c'est le général Cavaignac qui ont d'abord occupé la tribune. Nous n'avons rien à dire ni de M. Payer, — nous ne savons absolument pas ce qui l'obligeait à parler, — ni de M. de Mornay, dont les intentions chevaleresques ne pouvaient de bonne foi couvrir l'inexpérience et les témérités oratoires. Nous avons déjà rendu justice au discours de M. de Falloux, nous aimons à la lui rendre encore. On comprend assez ce qui nous sépare de lui; nous ne marchons pas au même but, nous aurions même pensé que nous ne partions pas du même point. A notre grande joie, il accepte aujourd'hui ce point de départ; il salue avec nous nos origines de 89, il les appelle avec nous des conquêtes. Seulement, comme c'est un esprit raffiné qui a ses réserves, il ajoute aussitôt que la révolution française remonte encore plus haut que 89, ce qui, pour peu qu'on y mette de malice et de profondeur, menace indirectement de nous ramener à « ces principes fondamentaux et historiques » dont il est l'adorateur à la fois discret et passionné. Ces principes sont l'objet de toutes ses complaisances, ils sont l'objet de toutes nos appréhensions; mais, comme il en convient lui-même, ce n'est pas à présent qu'il est utile de les discuter, et la discussion d'ailleurs nous fourvoierait peut-être jusque dans la métaphysique berlinoise. Berlin ou Potsdam, M. Bruno Bauer ou M. de Gerlach, ont fourni plus qu'on ne croit à la philosophie de nos radicaux aussi bien qu'à celle de nos hauts tories. Nous laissons donc volontiers de côté les « principes historiques et fondamentaux » de M. de Falloux pour dire ce que nous considérons en lui, quels que soient ses principes. Il est par excellence de ces *honnêtes gens* que vantait Pascal, de ceux que l'on désignait sous ce nom-là dans la langue du XVIIe siècle, « des honnêtes gens qui ne mettent pas d'enseigne. » Il n'est point orateur de profession, il ne fait pas métier des fonctions tribunitiennes; c'est un homme du monde qui dit simplement ce qu'il veut dire et ne parle point pour parler; on sent, à tous ses discours, que sa parole est un acte. Ce sont principalement ses qualités privées qu'il a portées dans la politique, et c'est à celles-là, qui ne s'y rencontrent pas le plus communément, qu'il y doit, lui, son autorité précoce, — une perception très ferme et très délicate des choses, beaucoup d'élan généreux, un grand sang-froid par-dessus un grand courage. « Hâtez-vous et unissez-vous! » toute la révision est là pour M. de Falloux : elle n'a pas en effet de meilleure raison d'être. Hâtez-vous! car il est possible que la barbarie du dedans et la barbarie du dehors vous écrasent bientôt sous les ruines qu'elles feront en s'entrechoquant. Unissez-vous! car, en restant divisés, vous en resterez aussi aux replâtrages, et il ne faut pas édifier pour un jour le repos de la France. On devine bien encore sous ces vives apostrophes l'inspiration des éternels « principes historiques. » Il y a peut-être dans cette ambition de rebâtir à perpétuité les illusions et les erreurs magnifiques d'une certaine littérature; mais ce n'est pas le

moment de reprocher de l'ambition à qui ne demande encore que le rétablissement de la concorde.

Le général Cavaignac a pris la parole pour répondre à M. de Falloux. Celui-là aussi est un homme honnête et sévère avec lui-même; il y a de ces sentences qui tombent involontairement des lèvres et qui peignent un caractère. « J'improvise quelquefois mes phrases fort mal, disait-il l'autre jour de sa voix brève et sourde, mais je n'improvise pas mes idées, et quand je dis quelque chose, c'est que je le sens, et je suis toujours prêt à le soutenir et à le répéter. » C'est bien là réellement l'honneur, mais c'est en même temps le mauvais sort de la nature du général Cavaignac; ç'a été la dignité de sa fortune imprévue, et ç'a été la cause de sa chute. Il a les idées à la fois inflexibles et courtes. Il met toute la fierté de sa conscience à les pousser à bout. La raideur de son intelligence mathématicienne pèse sur ses raisonnemens et sur sa conduite comme une fatalité. Il s'enchaîne lui-même et se tient pour bien enchaîné. Il se heurte à mille contradictions, mais il faut qu'il se heurte dans l'étroit espace où il renferme toute sa politique et toute sa logique; il se heurte donc et se résigne stoïquement plutôt que d'allonger sa chaîne. Nous avons été constamment dans les rangs opposés au général Cavaignac, mais nous ne l'avons jamais nommé qu'avec une sincère estime, et dans cette estime il y avait quelque chose du respectueux intérêt qu'on sent toujours pour ces esprits laborieux et malheureux qui font eux-mêmes leur martyre. Lisez le discours du général sur la révision, et dites si ce n'est pas là le martyre dont je parle. Tout est dans ce discours rigueur algébrique, et tout y est inconséquence flagrante. Il pose en principe que la monarchie est trop faible par essence pour avoir le droit de ressusciter, et il admet comme une sorte de conclusion que la république ne sera jamais assez forte pour souffrir qu'on la discute. — Il croit que la discussion tuerait la république et tout gouvernement aussi bien qu'elle. Or, la constitution permet de discuter la république, et il ne veut point réviser la constitution. — Il professe la foi la plus absolue dans le suffrage universel; mais cette foi est elle-même subordonnée à une autre qui est encore bien plus absolue. Le premier article de son symbole, c'est que la république était nécessaire de toute éternité. A quoi se résoudre, si le suffrage universel ne veut plus de la république? Il prétend que la république, c'est le suffrage universel; mais il n'en est pas moins prêt à sacrifier le suffrage universel à la république, qui n'existe pourtant que par lui. Comment sortir de ces défilés d'angoisse? Le général Cavaignac se défend vainement d'être un adepte du droit divin; il n'y a que par là qu'il se sauve : il n'appelle pas la doctrine par son nom, soit; il y recourt et l'accepte sous forme de périphrase. « Il n'est pas possible, dit-il, que Dieu, qui savait ce qu'il faisait, ait laissé l'ordre politique dépourvu de tout principe, qu'il ait refusé, si je puis ainsi dire, l'émanation de sa pensée dans l'ordre des choses politiques. » Cela peut se dire, que l'honorable général en soit bien convaincu, cela s'est dit : il est un livre, et un beau livre, qui s'appelle la *Politique tirée de l'Écriture sainte;* mais le gouvernement pour lequel Bossuet cherchait dans l'Écriture une émanation dirigeante de la pensée divine selon le langage du général Cavaignac, ce n'était pas la république : c'était la monarchie du roi Louis XIV. Voilà donc la république du XIXe siècle assise, à

côté de la monarchie du XVIIe, sur un même fondement d'autorité traditionnelle et imprescriptible. C'était bien la peine de se plaindre des prétentions liberticides de la monarchie constitutionnelle!

Le général Cavaignac est un homme de commandement, et il veut un état où l'on puisse commander à l'aise. Ce n'est pas chez lui, le ciel nous préserve de l'insinuer! une étroite et vulgaire passion; c'est une doctrine qu'il a dans le sang et qu'il porte écrite sur son visage. Telle n'est point la république des avocats. M. Michel (de Bourges) a commencé par protester contre l'intolérance dogmatique de son voisin de la gauche; jamais il n'y eut de différence plus sensible entre deux coreligionnaires. Le dogmatisme intraitable du général n'est pas du tout le fait de l'homme du barreau. Celui-ci ne dogmatise pas, n'algébrise pas; il a des phrases quelquefois apparentes, des aperçus quelquefois ingénieux; il court après les effets de mots; il est évidemment heureux de ne pas les manquer tous; le métier le reprend au milieu de sa bonne fortune oratoire, et il la compromet en visant à l'embellir. L'éducation n'a pas été la même chez les deux alliés; ils se ressentent chacun de la sienne : l'un s'est fait tout d'une pièce, sous la tente d'Afrique, dans les âpres réalités de la vie du désert et de la guerre; l'autre a traversé les fausses surexcitations et les fausses langueurs de la vie romanesque, telle qu'on l'a rêvée dans nos derniers vingt ans; il a passé par toutes les exagérations stériles de l'opinion, du cœur et du langage. Les années le guérissaient, la tourmente l'a repris quand il était au port et s'amarrait déjà fort solidement. Il a fait bonne mine à mauvais jeu; il s'est relancé en pleine aventure. Voulez-vous juger ces deux hommes sur un mot : pour le général Cavaignac, la république est un théorème qu'il s'est démontré méthodiquement, et qui le conduit par le chemin qu'on a vu jusqu'au muet rigorisme du droit divin. Il est froid, positif, obscur même; mais sous cette obscurité l'on devine encore un fonds solide. Écoutez Me Michel, et tâchez de découvrir la solidité de sa pensée : « La tribune est toujours redoutable pour moi, car de cette hauteur du monde intellectuel il ne devrait tomber que des paroles dignes du peuple à qui elles sont adressées. Or, qui peut être sûr de la vérité? Voilà pourquoi je m'abstiens assez volontiers du périlleux honneur de faire entendre ma voix dans cette assemblée. Aujourd'hui je ne suis pas ému, j'ose dire que je suis sûr de la vérité. Je défends la république : c'est l'instinct des peuples! » Sonnez, trompettes, battez, tambours! Nous aimons encore mieux le droit divin du général Cavaignac que cet *instinct des peuples*.

Il y aurait plus d'une analogie piquante à saisir entre M. Michel (de Bourges) et M. Victor Hugo. M. Michel plaide un peu dans le style des *Orientales*, et M. Hugo est allé s'asseoir à côté de l'avocat formé par ses poésies, au milieu des *superbes montagnards* de 1851. Mais il nous semble que nous avons déjà trop parlé des variations de l'ex-pair, et qu'on n'en peut plus rien dire qu'un chacun ne se soit dit. Un mot cependant encore. Nous en appelons à la sincérité de ceux qui ont ouvert leurs rangs à M. Victor Hugo : où croient-ils, en conscience, que leur associé de fraîche date siégerait au jour d'aujourd'hui, si l'élévation naturelle d'un riche et brillant esprit n'avait empêché M. de Lamartine d'aller à la démagogie? M. de Lamartine une fois rouge, qu'il nous pardonne cette hypothèse, M. Victor Hugo aurait, à l'heure qu'il est, recommencé ces célèbres discours à l'Académie et au roi, dans lesquels il tou-

chait d'un si fier pinceau les splendeurs du trône monarchique et les médiocrités de la philosophie libérale. Il eût par là du moins évité la sévère justice que M. Baroche a si vigoureusement infligée à la plus éclatante, sinon peut-être à la dernière de ses conversions.

L'irritation provoquée par l'étalage extraordinaire d'une conversion si récente dominait sans doute encore l'assemblée nationale, lorsque M. Baroche lui-même, à la suite d'un malentendu qui dénaturait ses argumens, a failli subir le contre-coup des impatiences encore frémissantes, et s'est vu comme assiégé dans la tribune pour un mot mal compris. Cette scène et celles qui se rattachent au discours de M. Hugo sont d'ailleurs le seul épisode orageux de la discussion. Nous passons vite sur l'apparition plus ou moins insignifiante de M. Coquerel ou de M. Duprat. Le sens de M. Coquerel, qui est en soi bon et solide, a pourtant un malheur : il a la vue courte; son esprit va se cogner lourdement aux angles les plus aigus de toutes les questions. Soit dit en passant, c'est cette myopie intellectuelle qui l'a mis du congrès de la paix. Ce que dit M. Coquerel aurait bien son effet; seulement il ne voit pas où il faut le dire ni à qui, et il se fait ainsi très mal recevoir de tout le monde. C'est un homme évangélique qui, par caractère et par ministère, prêche la conciliation, et il s'arrange pourtant de manière à louer si bien les vertus domestiques de la branche cadette, qu'il a l'air de n'en plus rester pour la branche aînée; encore la faute de la vue courte. Quant à M. Dufaure, il est toujours le sage qui se contente de peu. Nous sommes bien d'avis que le temps ne se prête pas aux vastes désirs; mais désirer mieux que la constitution n'est pas encore désirer beaucoup : M. Dufaure le reconnaît et n'en exige pas moins qu'où l'on est on se tienne. C'est assurément de la prudence, c'est peut-être aussi quelque chose comme du patriotisme de clocher. Nous l'avouons, nous préférons hautement le patriotisme de M. Berryer et celui de M. Barrot. Les discours de ces hommes éminens ont trouvé de l'écho dans toutes les profondeurs de la sympathie publique. Légitimiste par ses antécédens, par sa position, par les liens de toute sa vie, M. Berryer est de son pays et de son temps par toutes les forces, par toutes les tendances de sa nature. Il s'est produit sans doute plus d'une fois de rudes tiraillemens entre ces tendances éclairées et les exigences de son parti. Il a son honneur à sauver, mais il souffrirait trop que ce fût en faisant violence aux lois, aux besoins de son esprit. Il sauve son honneur de chef de parti; il dit : « Mon principe avant tout, d'abord le triomphe de mon principe et subsidiairement l'amélioration de la république; » mais on voit qu'il ne jettera pas le manche après la cognée, qu'il ne jouera pas à la politique pessimiste, si, comme s'exprimait M. Barrot, son *subsidiaire* devient le principal. De même il tonne contre la réélection inconstitutionnelle du président de la république; il ne veut la révision que pour l'empêcher; mais enfin, puisqu'il la veut, c'est qu'il comprend aussi que la révision est une large route par où peut passer toute la France sans mauvaise honte pour personne. Les injures de son parti ne lui ôteront pas cette confiance.

Nous avons cité plus d'un passage du discours de M. Odilon Barrot. Ce discours aura été l'un des actes les plus honorables de sa vie; on ne saurait unir plus d'abnégation à plus de dignité. Le ministre congédié par une velléité qui a malheureusement coûté trop cher ne s'est pas souvenu de la dureté

du procédé; il n'a envisagé que la faute politique, il en a tiré une belle leçon sur les imperfections de notre charte républicaine, et le calme d'un esprit ainsi dégagé lui a communiqué une lucidité plus sereine et plus sagace dans l'analyse des matières d'état.

Puis on a voté; — les légitimistes ne voulaient point, a-t-on dit, laisser porter à la tribune le manifeste de l'autre branche : ils ont fait une majorité pour clore la discussion; ç'a été là peut-être le prétexte qui a couvert ou déterminé l'écart regrettable par lequel la révision n'a pas eu tous les suffrages qu'elle pouvait attendre. Nous n'en sommes pas moins profondément pénétrés du tort que se sont fait à elles-mêmes, qu'ont fait à la cause entière de l'ordre, dont elles devraient toujours être les soutiens, les quelques personnes influentes qui ont ce jour-là voté comme la montagne : un état-major et point de soldats; M. Thiers tout seul accolé à M. Testelin. Quelles conséquences n'y a-t-il point à déduire d'une situation si uouvelle! et quelles raisons assez intimes pourraient la justifier?

Les légitimistes qui avaient voté la révision tout en murmurant contre M. Berryer, ceux qui n'avaient pas été jusqu'à la rupture ouverte, se sont dédommagés le surlendemain en renversant presque le ministère sur un coup de dé. C'était à propos du pétitionnement, et il y avait encore au jeu la main de M. Baze, dont nous ne voulons pas cependant toujours parler. Il a donné là un beau spécimen de cette activité malfaisante que nous décrivions l'autre fois; on dirait qu'il tient absolument à gagner les voix de tous les partis extrêmes en servant leurs rancunes et leurs brouilleries : on n'est pas questeur pour rien. La majorité était encore plus étonnée que le ministère lui-même du beau chef-d'œuvre qu'on avait fait; le ministère est resté sur les instances réunies du président de la république et des principaux membres de l'assemblée. Ce n'était pas un petit embarras de lui trouver des successeurs.

L'assemblée législative prendra le 10 août des vacances qui doivent durer jusqu'au 4 novembre; elle a aujourd'hui réélu son bureau, elle va nommer sa commission de permanence, et l'on peut espérer que la majorité saura faire passer la liste conciliante formée d'un commun accord dans les réunions des Pyramides et de la rue de Rivoli.

On distribuera demain le remarquable rapport de M. Vitet sur le projet de loi relatif à l'emprunt des cinquante millions qui doivent servir à la ville de Paris pour la construction des halles et le prolongement de la rue de Rivoli. Il y a là de longs travaux à donner aux classes laborieuses et dans cette occupation assurée des ouvriers une garantie de sécurité générale. Le gouvernement et la ville de Paris n'auront peut-être jamais fait ensemble d'entreprise plus utile et plus grande; il n'est que juste de reconnaître la part essentielle que le ministre de l'intérieur a prise dans cette vaste opération. On a déjà distribué le rapport de M. Passy sur le budget des dépenses de l'année 1852; c'est un document qui pourra sérieusement occuper les loisirs de la prorogation et qui prépare, avec l'habituelle netteté de M. Passy, l'une des plus graves discussions qu'on ait à prévoir pour la rentrée.

La France et l'Angleterre maintiennent toujours d'accord les protestations qu'elles opposent à l'incorporation des provinces slaves de l'Autriche dans l'Allemagne fédérale. L'Autriche, après avoir annoncé catégoriquement la ferme

volonté de passer outre, reviendrait, à ce qu'on croit, vers des sentimens moins vifs. Sans renoncer à des plans qu'elle poursuit avec toute l'opiniâtreté d'une fortune redevenue heureuse, la cour de Vienne en ajournerait l'exécution. On assure que le cabinet de Pétersbourg aurait agi très utilement à Vienne pour déterminer cette sorte de concession. Ce serait là l'effet d'un revirement intérieur dans la direction de la politique russe sur ce terrain. Le czar Nicolas avait d'abord considéré cette incorporation de l'Autriche dans l'Allemagne comme une garantie contre le désordre révolutionnaire; M. de Nesselrode y verrait surtout l'inconvénient d'une modification profonde de l'équilibre européen, d'une altération durable des traités de 1815.

L'état général de l'Italie est un autre sujet d'embarras pour les hautes puissances intéressées au maintien de la paix. Ce n'est pas du Piémont que vient surtout le péril, malgré les calomnies qui le représentent toujours expirant sous les coups des mazziniens. Les institutions libres s'affermissent à Turin, et y protégent l'ordre en même temps que la liberté. Les pays où de fatales circonstances ont amené de violentes répressions intérieures sont moins tranquilles malgré la surveillance qui les observe. On dirait que le sol est miné par les trames secrètes des conspirations souterraines, et qu'il tremble sous les pas. Il y a là d'extrêmes difficultés qui compliquent cruellement la situation de la France en Italie. La France garde le pape à Rome, et ce qu'il y a de pénible dans cette fonction ainsi prolongée, si honorable qu'elle soit, n'a pas toujours été adouci par une confiance très entière. Après tout, le pape peut bien éprouver les mêmes inquiétudes que nous sur les conséquences de l'année 1852. Il a chez lui tout à point une armée qui, dans de certaines mains, servirait vite à les lui faire sentir. On a cependant exagéré beaucoup les embarras qui avaient pu se présenter dans des relations nécessairement délicates. Le pape était allé à Castel-Gandolpho pour le simple plaisir de la villégiature; le voisinage avait amené une rencontre du roi de Naples. Peu s'en est fallu qu'on ne transformât cet incident très inoffensif en une tentative calculée de fuite et de recours aux Napolitains. La vérité est que le pape serait fort embarrassé de recourir, pour se passer de nous, soit à l'Autriche, soit à Naples. L'Autriche ne se soucie pas d'occuper Rome, et le pape, qui sait ce que coûte l'occupation des Autrichiens, se soucie encore moins de changer pour eux des hôtes aussi cordialement généreux que nous. Nous avons à Rome dix mille Français, parfaitement commandés et disciplinés, que nous payons sur notre budget, et qui mangent leur solde au profit des bourses romaines. L'entretien des troupes autrichiennes enlève au contraire à la trésorerie pontificale 155,000 fr. par mois, sans compter les circonstances extraordinaires, comme la fourniture d'habillemens, qu'il fallut livrer gratis il y a quelque temps. Le roi de Naples, de son côté, a très grand besoin de ses troupes : il complète ses régimens suisses, il enrôle de nouvelles recrues, il est inquiet de l'esprit de son pays; ce n'est pas pour s'aventurer au dehors. Le pape, en vérité, n'a pas le choix des protecteurs, et la république française se conduit bien avec lui comme si elle avait hérité du titre des rois très chrétiens, et qu'elle fût la fille aînée de l'église.

L'Espagne n'offre point d'apparence si sombre : le temps n'est plus là des révolutions tragiques. A Madrid aussi, les chambres vont se clore. Le monde par-

lementaire se disperse déjà; il est un peu partout, à Londres et à Paris, en attendant la fin légale de la session qui aura lieu probablement d'ici à quelques jours. Dans cette courte session de deux mois, le parlement espagnol a cependant trouvé moyen de terminer la grande affaire de ces derniers temps, la question du règlement de la dette. Le sénat a voté tout récemment le projet de loi ministériel, déjà adopté par le congrès. Nous n'avons point à revenir sur la discussion parlementaire qui a eu lieu, et où des discours remarquables à divers points de vue ont été prononcés soit par M. Mon, soit par le président du conseil, M. Bravo Murillo. En réalité, le côté politique a trop souvent primé le côté financier dans cette discussion. Chacun avait visiblement son parti pris, et comme le cabinet a la majorité dans le parlement, son projet s'est trouvé par cela seul adopté sans modifications. Reste maintenant la plus difficile besogne, l'exécution pratique des mesures votées et sanctionnées. On ne saurait se dissimuler que le crédit du pays en dépend. Nous croyons que l'Espagne, avec ses ressources naturelles, peut suffire à cette charge nouvelle, qui d'ailleurs n'était point imprévue, et qu'il était de son devoir d'assumer le plus tôt possible vis-à-vis de ses trop nombreux créanciers. Après tout, la meilleure garantie du service de la dette comme de toute grande mesure financière, c'est une bonne politique, c'est le progrès de la sécurité générale. S'il y avait enfin dans la maison d'Isabelle II une descendance directe, ce serait une garantie importante pour cette sécurité trop souvent ébranlée de la monarchie espagnole. On annonce encore une fois officiellement que la reine a reçu les félicitations publiques au sujet d'une grossesse qui daterait déjà de cinq mois. D'autre part, on dirait que la nation veut aussi s'aider elle-même. Les intérêts matériels, qui ont si fort souffert, se remuent, les projets se multiplient. La canalisation de l'Èbre est au moment de s'accomplir, et portera la vie dans les provinces intérieures. Des propositions viennent d'être faites pour établir un chemin de fer entre Madrid et Irun; le gouvernement a soumis aux chambres un plan qui pousserait celui d'Aranjuez dans la direction d'Alicante jusqu'à Almanza. Il est fort à désirer qu'un tel mouvement se régularise et prenne la place qu'il mérite dans les préoccupations du ministère : ce serait un réel service rendu à un pays où toutes les ressources abondent, et où les moyens d'en tirer profit manquent jusqu'ici presque absolument.

Nous continuons encore aujourd'hui nos nouvelles de Chine qui nous arrivent plus détaillées et plus significatives. On dirait que le Céleste Empire voit à son tour apparaître l'aube passablement sinistre d'une révolution sociale. La fièvre révolutionnaire semble, ainsi que le choléra, gagner jusqu'à ces lointains rivages. Des incidens qu'on aurait cru très médiocres sont devenus des complications très graves. Le nombre des bandits épars du Kwang-si s'est accru en même temps qu'ils se ralliaient les uns les autres. Les bandits sont maintenant des rebelles. Ils comptent quarante mille hommes sous les armes. Réunis d'abord pour le maraudage, ils paraissent avoir étendu leur ambition jusqu'à faire de l'opposition à la dynastie, et songent à constituer des indépendances provinciales. L'empereur, avec toute sa puissance, avec toutes ses troupes, non-seulement n'a pu dompter les insurgés, mais il a eu ses soldats battus dans plusieurs engagemens. La raison en est que le peuple du Kwang-si préfère les voleurs aux mandarins. Les premiers ne pillent que les riches; les

seconds dépouillent les pauvres eux- mêmes. On craint que l'insurrection ne gagne les autres provinces. Dans la province du Kwang-tung, aux environs du Bogue, le peuple est également en armes, et l'occasion du soulèvement ne laisse pas d'être curieuse comme détail des mœurs politiques de la Chine.

Un homme fut arrêté par l'ordre du vice-roi Seu pour n'avoir pas pu payer son impôt territorial, l'impôt qui frappe les rizières. On le mit en prison; ses amis réussirent cependant à rassembler l'argent qu'il devait, et le portèrent au vice-roi. Seu crut l'affaire bonne, et refusa de recevoir cet argent à moins que les amis du prisonnier ne s'engageassent en même temps à lui livrer quelques voleurs qui infestaient la campagne. Ceux-ci protestèrent en vain contre cette exigence, et le prisonnier désespéré se coupa la gorge dans son cachot. La nouvelle du suicide agita la population. Les lettrés prirent le cas au sérieux, et la vengeance du mort à cœur. Ils jetèrent dans la chaise à porteur de Seu une *remontrance*, comme qui dirait une plainte en forme, le signe consacré du mécontentement public des Chinois, leur pétitionnement. Seu, grandement en colère, offrit 500 taëls à celui qui lui désignerait l'auteur de cet écrit. Immédiatement cent habitans notables en revendiquèrent la responsabilité. Seu fut paralysé par cette manifestation, mais il déclara que ces cent personnes ne seraient point admises à concourir dans les examens biennaux qui ont lieu justement cette année. La privation d'examen doit être une sorte de dégradation civique sur cette terre classique du mandarinat. Une centaine de soldats fut donc placée près des salles où l'on subit les épreuves, pour en interdire l'entrée aux personnes proscrites. Grande désolation de voir tant de bacheliers manqués. Le peuple en a été si vivement affecté, qu'à son tour il repousse en masse les collecteurs et refuse l'impôt des rizières. D'après des témoignages dignes de foi, le seul district du Bogue et de Tong-koo peut mettre sur pied cinq cent mille hommes : il faut donc que Seu succombe, ou, si l'empereur veut le soutenir, il se pourrait bien, assure-t-on, que l'empereur lui-même n'eût pas le dernier. Quelle singulière origine pour une révolution, mais aussi quelle curieuse analogie ! Le *ship-money* refusé par Hampden, le *tea-duty* par les citoyens de Boston, ces causes fameuses des révolutions d'Angleterre et d'Amérique, auraient désormais leur pendant en Chine : le refus de l'impôt des rizières, et puis le chagrin de ne point passer d'examens. En attendant, le vice-roi Seu est fort en peine, et l'empereur ne se trouve guère plus à l'aise. A l'ouest l'insurrection des bandits, à l'est le refus de l'impôt! Il est probable que le succès des premiers insurgés a donné du courage aux seconds. L'armée chinoise coûte aussi cher que si elle était une armée européenne; mais il ne paraît pas que le souverain en tire plus de services contre les ennemis du dedans que contre les barbares rouges du dehors. Nous espérons tenir nos lecteurs au courant de ces péripéties domestiques de l'empire du milieu.

ALEXANDRE THOMAS.

REVUE LITTÉRAIRE.

PUBLICATIONS BELGES.

On connaît assez mal en France et on ne suit point avec toute l'attention qu'ils méritent les travaux qui chaque année, en Belgique, viennent accuser de plus en plus, dans le domaine des études historiques, une tendance énergiquement nationale. La Belgique s'est constituée en nation il y a vingt ans à peine; devenue, par un triste privilége, le foyer d'une industrie qui la livre fatalement aux influences étrangères, elle n'en fait pas moins, en dépit d'entraves et d'obstacles multipliés, de louables efforts pour conquérir sur le terrain des lettres et des sciences la même place que sur le terrain des intérêts matériels et politiques. C'est là une rude tâche pour les écrivains belges; mais d'intéressans travaux sont venus prouver qu'ils sauraient l'accepter et la remplir dans toute son étendue, si le gouvernement de la Belgique savait de son côté seconder leurs efforts en les affranchissant par une honorable initiative de la pression des littératures voisines.

Deux ouvrages se signalent particulièrement à notre attention parmi ceux qui ont récemment paru en Belgique : l'*Histoire du Congrès national de Belgique*, par M. Théodore Juste (1), et l'*Histoire du Droit des Gens*, par M. F. Laurent (2). L'*Histoire du Congrès de Belgique* nous retrace un des épisodes les plus curieux de l'époque contemporaine. Dans un siècle où tout tend au rapprochement des peuples, à la communauté des idées, au rapport plus étroit et plus fréquent des intérêts, on voit tout à coup un royaume se couper en deux états par le simple effet d'un déchirement intérieur. Et, chose plus étrange, à une époque où les croyances pèsent chaque jour d'un moindre poids dans les affaires humaines, en un moment où la foi et la liberté sont partout ailleurs en hostilité sourde ou flagrante, ici le principal mobile de la séparation est une cause essentiellement religieuse, et dans le combat qui sur ce motif s'engage pour l'indépendance éclate l'alliance patriotique du sentiment libéral et du sentiment chrétien.

Ainsi s'ouvre la révolution belge. A des débuts heureux d'heureuses suites succéderont-elles? Par quelle sagesse ferme et conciliante la Belgique est-elle parvenue à conjurer les orages qui grondaient autour de son berceau? C'est ce que va nous apprendre M. Théodore Juste en retraçant l'*Histoire du Congrès national*, qui, avec un tact bien rare parmi les assemblées, sut fonder dans la paix un état nouveau, et l'établir sur les bases saintes de la justice et de la liberté, de la tradition respectée et du progrès reconnu.

Trois grands services résument l'œuvre du congrès belge : la reconstitution de la nationalité belge, l'avénement d'une dynastie gardienne de l'indépendance reconquise, l'établissement d'une monarchie démocratique sans précédent en Europe. Les puissances du Nord redoutaient dans l'indépendance belge la rupture de traités qui leur étaient favorables, l'envahissement de l'esprit de révolution qui gagnait d'un pas vers eux; l'Angleterre craignait surtout l'agrandissement de la France et la diminution de son propre commerce. Le roi Louis-Philippe

(1) 2 vol. in-8°, Bruxelles, chez Aug. Decq.
(2) 3 vol. in-8°, Gand, chez Hebbelynck et chez Merry.

apporta à la Belgique un puissant secours en cette occasion, ne l'oublions pas. Sa sagesse leva le premier obstacle à l'indépendance en faisant adopter la politique de non-intervention; son désintéressement supprima le second, et non le moindre assurément, par la ferme résistance qu'il opposa à toute idée d'incorporation et d'ambition de famille.

Après la question de la nationalité venait celle de la forme de gouvernement, grave question qui n'a cessé d'être agitée en Europe depuis la fin du dernier siècle jusqu'à nos jours. Il est intéressant de voir par quels argumens elle fut résolue en Belgique. La république était préconisée, à différens points de vue, dans un intérêt de prochaine réunion à la France, par MM. Lardinois, David et Camille Desmet, au profit de la liberté religieuse par l'abbé de Haerne, imbu des doctrines du journal l'*Avenir*. L'opinion de MM. Seron, Pirson et de Robaulx, qui l'appuyèrent pour elle-même et comme la forme de gouvernement la mieux appropriée à la démocratie, a seule du prix pour nous. Ce qu'ils dirent peut se réduire à ceci : « La république, mieux qu'un autre gouvernement, réalise le bonheur commun, parce qu'elle est fondée sur la volonté de tous; là, la loi se trouve placée au-dessus du caprice d'une personne, et jamais la passion individuelle ne se substitue aux prescriptions de la loi. Autre avantage : les mœurs se conservent simples et austères à l'abri du luxe et de la prodigalité des cours. » A leur tour, les partisans de la monarchie constitutionnelle se levèrent et combattirent la république par deux espèces de raisons, les unes tirées de la situation particulière de la Belgique, les autres prises du fond même des choses et bonnes par conséquent à méditer en tout lieu : « Aucun système de gouvernement, dit M. Devaux, ne favorise l'intervention étrangère autant que la république; les passions des partis les rendent indifférens sur les moyens : triompher est tout pour eux. Il est presque impossible qu'ils ne finissent par s'allier ouvertement, tout au moins par sympathiser et s'unir secrètement, chacun suivant ses intérêts, l'un avec telle puissance vaincue, l'autre avec une puissance rivale. C'est une vérité dont l'histoire des républiques fait foi presque à chaque page. » Les raisons des adversaires de la république parurent décisives au congrès, et, à la majorité de 174 voix contre 13, il se prononça pour la monarchie héréditaire. Restait encore l'entreprise la plus considérable et la plus semée de périls, l'organisation des pouvoirs de l'état et des libertés publiques. Là principalement apparut la science politique, l'habileté prévoyante du congrès belge. Cette assemblée donna à la Belgique la constitution qui la régit encore. Grace à cette constitution, nul en Belgique ne conteste aujourd'hui ni le principe du pouvoir, ni la forme du gouvernement; les partis se combattent sur le terrain légal, et les mœurs prêtent appui aux lois.

L'*Histoire du Congrès belge* de M. Juste révèle chez l'auteur deux des plus essentielles qualités de l'historien, l'exactitude et l'impartialité. L'ouvrage de M. Laurent sur le droit des gens nous transporte dans un ordre d'idées et de problèmes historiques très différent de celui où s'arrête M. Juste. *Prouver par l'histoire que l'humanité marche vers l'association et la paix*, tel est le dessein de l'honorable professeur de l'université de Gand. Il étudie successivement les peuples anciens et les peuples modernes, divisant sa tâche sur l'indication précise des événemens. Des deux parties promises par M. Laurent, la première seule a paru. Elle comprend l'Orient, la Grèce et Rome. En Orient,

la théocratie domine et les barrières des castes s'élèvent éternelles entre les hommes; l'esprit humain s'émancipe en Grèce du joug sacerdotal, et la cité s'y substitue à la caste. Rome, destinée à conquérir le monde par ses armes, en effectua par ses lois l'unité politique. Tous les hommes libres alors devinrent membres de la même cité, il ne resta en dehors que les esclaves. Il n'y a rien à reprendre à ces traits généraux; ils sont aussi exacts que bien marqués. Il y a dans le livre de M. Laurent nombre de choses très justes et bien senties sur la force et l'isolement considérés comme lois de l'antiquité. Où est la puissance, là est la justice : *id æquius quod validius*, disait Tacite, en cela énergique interprète des vieilles opinions. L'isolement rencontre son expression la plus haute dans le patriotisme des anciens, étroit, agressif jusqu'à flétrir tout étranger du titre de barbare, jusqu'à donner au mot *étranger* la même signification qu'à celui d'*ennemi*, jusqu'à faire résulter de la défaite l'esclavage du vaincu, de la conquête l'asservissement du pays conquis. M. Laurent ne sait pas aussi bien se garder contre l'erreur dès qu'il tombe dans le courant des systèmes du jour. Deux idées surtout le fascinent, l'entraînent et l'égarent : l'idée d'une révélation continue et progressive, dont la lumière monterait de plus en plus pure et éclatante du sein de l'humanité pour éclairer sa marche; l'idée de je ne sais quelle solidarité de destin appelée prochainement à ne faire qu'un corps de tous les hommes, et qu'il voit de moment en moment se développer. Comme cette double illusion, propagée de toute manière par l'enseignement socialiste, tend logiquement à ruiner dans sa base la vérité chrétienne, à compromettre dans son principe l'avenir social, il importe de s'y arrêter.

Le christianisme professe, comme premier dogme, la bonté originelle de l'homme, sa prompte chute par le péché, la nécessité de la révélation divine pour le relever des suites de sa faute : *les ténèbres de l'intelligence et la corruption de la chair*. Long-temps la philosophie, d'accord en ce point avec la religion, a cru, elle aussi, sur le témoignage unanime du passé, à une période de bonheur et d'innocence coïncidant avec l'enfance de l'humanité. Elle s'est ravisée depuis, et il a été dit qu'il ne faut plus chercher l'âge d'or derrière nous, mais devant. La révélation, que les sages niaient jadis, ils l'affirment maintenant; mais, en déplaçant la source, ils la font sortir de l'homme, devenu ainsi son flambeau et son dieu. Les Allemands, poursuivant de hautes imaginations, ont les premiers lancé sur terre cette hypothèse décevante. L'utopie a marché son chemin, et, à défaut de la raison, qui lui refuse net son aide, on lui a voulu un appui historique. Alors a été entrepris un immense travail ayant pour objet l'étude de l'idée religieuse à sa naissance et dans ses développemens successifs chez les diverses nations. Ce travail n'a malheureusement abouti qu'à de vagues hypothèses ou à de tristes déceptions. L'*humanisme* a été une seconde erreur qui a exercé une fâcheuse influence sur les études historiques contemporaines, et qui a laissé trace dans le savant ouvrage de M. Laurent. De l'*humanisme* à la *solidarité humaine*, il n'est vraiment qu'un pas. L'un m'assujétit à mes passions, l'autre aux passions d'autrui; celle-ci me ravit mon indépendance de citoyen, celui-là mon indépendance d'homme; tous deux me rejettent dans les chaînes brisées du passé. M. Laurent aurait pu et dû remarquer, dans son *Histoire du Droit des Gens*, que l'association, aujourd'hui tant préconisée, ne s'élève jamais au rang d'institution publique qu'aux dépens de la liberté personnelle, qu'elle apparaît toujours au berceau des peuples ou près

de leur tombeau, formée par la faiblesse ou cimentée par la tyrannie, sous l'empire constant des nécessités les plus cruelles, la lutte violente au dehors ou la dissolution intérieure des mœurs. Chez les Germains, peuplades éternellement en guerre les unes contre les autres, l'association se montre partout. A côté de l'association militaire du chef et des compagnons, sorte de communauté de périls et de gains, auprès des ghildes créées sous le serment pour l'aide réciproque des associés, se présente la famille constituée en société de défense jurée autant que d'affection naturelle, de vengeance et de secours mutuels. « Leurs armées, dit Tacite en parlant de ces peuples, ne se composent point d'hommes rassemblés au hasard, mais de familles et de parentés. » Telle est l'association quand elle naît pour un peuple jeune du besoin de la conservation : nécessaire sans doute, elle n'a rien pourtant de bien enviable; mais combien moins l'est-elle lorsqu'elle s'établit dans un état vieilli sous prétexte du partage égal des avantages sociaux? Quand, d'un œil interrogateur, on parcourt la vaste collection du code justinien, il vient un moment où l'on s'arrête étonné en se demandant : Qu'est devenue la vieille opulence romaine? — Partout des champs stériles et la profondeur des solitudes. — Et les superbes fils du peuple-roi, où sont-ils? — Dans les villes, les colléges municipaux des décurions asservis, les associations serviles des corps d'états; dans les campagnes, les laboureurs, sous des titres divers, généralement enchaînés au sol; en tout lieu, sur tout homme, la contrainte et l'exaction; tels ont été les tristes fruits de l'association érigée en institution publique. Entravées par un pareil régime, l'industrie, la culture, resserrèrent peu à peu leur cercle, et l'homme se trouva trop heureux d'abandonner le sol natal pour échapper à l'oppression sociale. Quand les barbares se présentèrent aux portes de l'empire romain, ils trouvèrent des royaumes vides à se partager, *inania regna!*

L'ouvrage de M. Laurent, malgré quelques assertions contestables, n'en mérite pas moins d'être noté comme un des travaux historiques les plus importans qu'ait vus récemment paraître la Belgique, et une forte érudition y rachète, y corrige quelquefois les écarts de l'esprit d'utopie.

A côté des livres de MM. Laurent et Juste, d'autres publications plus légères montrent que l'esprit belge s'essaie avec non moins d'ardeur sur le terrain des lettres que sur celui des sciences. Telles sont les *Fables* de M. de Stassart, que recommande l'alliance d'une aimable gaieté et d'une fine bonhomie (1). Un petit poème de M. Van Hasselt, *la Mort de Louise-Marie d'Orléans* (2), se distingue aussi par de vives et touchantes inspirations. Il y a au-dessus de toutes ces publications une pensée commune; il y a entre elles un lien étroit qui les réunit : c'est un patriotisme sincère, c'est aussi un instinct sûr et profond des vraies sources de l'originalité nationale. Le mouvement littéraire qui commence en Belgique se continuera, on aime à le croire, et l'occasion d'y revenir ne nous manquera pas.

P. ROLLET.

(1) Une traduction anglaise de ces fables vient de paraître à Londres en un volume in-18, chez Strange, Pater-Noster-Row.

(2) Bruxelles, chez Van-Buggenhoudt.

V. DE MARS.

LA

RETRAITE DES DIX MILLE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

SUITE AUX VOYAGES DE LE VAILLANT.

IX.

Le Hope, 3 septembre 1845.

Ma chère enfant,

Comme je n'ai pas grande confiance en tes connaissances géographiques, au reçu de cette lettre, tu feras emplette à mon intention d'une carte du monde, sur laquelle tu pourras bien faire quelques découvertes curieuses, ne fût-ce que l'Afrique et l'Amérique; car ton monde à toi, mon cher Bijou, n'a rien de commun avec celui des géographes et des voyageurs. Borné au nord par l'Arc-de-Triomphe, au sud par le théâtre des Variétés, à l'est et à l'ouest par Notre-Dame-de-Lorette et les Frères Provençaux, c'est un joli petit univers bien glissant, bien vicieux, et je ne dis pas qu'à certains momens de spleen, pour en occuper un petit coin, je ne donnerais de grand cœur la place que j'occupe dans ce monde-ci, avec et y compris celle que j'espère dans l'autre. Je reviens à mes instructions : cette lettre reçue, tu achèteras donc une carte de l'univers, une mappemonde, puis attentivement tu suivras du doigt les côtes de France, celles d'Espagne, tu passeras le détroit de Gibraltar, te voilà en Afrique, et tu n'es pas encore au bout du voyage!... Suis alors, suis toujours la côte d'Afrique jus-

(1) Voyez les livraisons du 15 juillet et du 1er août.

qu'à ce que tu puisses lire à son extrémité *cap des Aiguilles*, remonte alors vers la terre de l'épaisseur d'un cheveu, presse le papier en cet endroit de ton bel ongle rose, et tu auras géographiquement la place où ton Henri respire. Voilà, ma bonne petite, où vous conduisent les *books* de course, les lansquenets brûlans, les whists nerveux, et toutes les bonnes choses de Paris, que l'on apprécierait peut-être un peu moins, si l'on savait où elles vous mènent. Aussi, foi d'honnête garçon, si jamais je parviens à me refaire, à reconstruire les dix mille louis que m'avait laissés mon pauvre père, — et je n'en demande pas au ciel davantage, — je sens là, toute prête à se développer, une fibre avaricieuse digne d'Harpagon et de Géronte, et je promets qu'il n'y aura au monde que tes beaux yeux, mon cher Bijou, capables d'ouvrir la serrure de ma cassette.

Voilà des années que j'ai quitté Paris, et pour la première fois, je t'écris en ce moment; j'ai besoin d'expliquer ce silence. Défiant de ma nature, humilié dans mon amour-propre, croyant à peu de chose en ce monde, je croyais cependant à ton amitié, et, voulant à tout prix conserver cette croyance intacte, je n'ai pas osé mettre à l'épreuve le souvenir de ton cœur. Que tu m'eusses oublié, rien n'était plus naturel, et cependant ton silence m'eût blessé jusqu'au fond de l'ame. Ne vois pas là une habile excuse de paresseux; réfléchis un peu, toi qui connais à fond ma nature orgueilleuse et timide, et tu comprendras toute la véracité des craintes que je t'exprime. Tes bonnes lettres m'ont prouvé combien mes doutes étaient mal fondés, combien était méritée l'affection que mon cœur te garde. Merci, mille fois merci, ma chère enfant, de ton fidèle souvenir. Tu ne sais pas toute la joie que me cause ton écriture; dois-je te dire que cent fois j'ai relu ta dernière lettre, et qu'elle m'a donné pour un mois de belle humeur?

Je te vois d'ici ouvrir de grands yeux, trouver que le soleil d'Afrique a sensiblement ramolli ce cœur d'homme fort, dont tu te moquais avec tant d'esprit et si justement, car qui est fort devant vous, mesdames? Certes, ce n'est pas moi. Aussi je fais trêve à ces sensibleries, et te parle de ma vie, d'abord de moi.

Tes lettres me disent clairement que tu me crois passé à l'état sauvage, que tu me vois la face tatouée, les cheveux rasés, sauf une mèche, tomawak à la ceinture, casse-tête sur l'épaule, caleçon de feuilles de vigne et mocassins aux jambes, un véritable jeune-premier de Cooper. Erreur, profonde erreur, madame; l'on sent encore son homme civilisé, et de cela, vous pouvez vous convaincre en prenant la peine de lire le daguerréotype suivant, tiré à votre intention.

L'on est beaucoup bruni, légèrement engraissé; par-ci par-là quelques fils d'argent viennent se montrer dans les cheveux ou dans les favoris, car l'on vieillit après tout, mais ils sont mis à mort sans pitié.

Du reste, l'œil est brillant, la lèvre vermeille, le teint frais sous sa couleur brune; toute la bête trahit enfin une vie laborieuse et honnête, exempte de soucis, d'émotions fortes; l'on est sûr de ne pas coucher à la Morgue demain. La bonne chose que cette certitude!... Du physique je passe au costume, qui, malgré tes préventions, ne serait pas déplacé dans la forêt de Montmorency : chemise et cravate de chez Boivin, costume de chasse écossais complet, brodequins à double semelle, chapeau de feutre gris à larges bords, comme toujours forte odeur de violette : voilà, mon cher Bijou, le portrait minutieux de ton fidèle *Chingagock*, comme tu m'appelles.

Je possède si bien ta nature curieuse, que j'entreprends maintenant la description de ma demeure. Je n'en suis pas réduit à percher sur les arbres ou même à coucher sur des feuilles : j'ai un toit pour abriter ma tête; j'habite ce qui partout s'appellerait une maison, et non pas une cabane de castor, comme votre fatuité parisienne vous le fait croire, madame. La chambre d'où je t'écris est au rez-de-chaussée, vaste, bien aérée, et de ses deux fenêtres on découvre une vue magnifique. Elle est meublée d'un lit de fer à rideaux blancs, d'une apparence toute virginale, et qui ne trahit pas son apparence, mordieu!... d'un vaste bureau couvert de livres de recettes, de dépenses, de mémoires, le tout dans l'ordre le plus parfait. Je dois citer encore une table de toilette, une commode et deux bons fauteuils, car avant tout l'homme civilisé doit penser à comfortablement s'asseoir. Je finis cette peinture à la loupe en mentionnant trois tableaux accrochés à la muraille : la miniature de mon digne père, le portrait d'un ancien camarade de collége, d'un jeune prince qu'aiment et respectent tous ceux qui le connaissent, et que malheureusement on ne connaît pas assez; un petit débardeur vert-pomme à l'air mutin, qui semble me sourire, et près duquel, aux jours d'humeurs noires, je viens me consoler de la solitude du présent par le souvenir des bons jours passés.

C'est ici le moment ou jamais de t'entretenir de ma puissance, de mon empire. Nombre de princes souverains qui ont voix à la diète germanique ne commandent pas sur un territoire aussi étendu que le mien : quatre-vingt mille arpens sont soumis à ma loi! Il est vrai que, dans ma patriarcale principauté, je ne compte guère que des sujets à quatre pattes : vingt mille moutons, mille bœufs ou vaches, cinq cents chevaux, auxquels je peux ajouter, sans leur faire grande injure, bon nombre de serviteurs cafres, hottentots, malais, noirs, jaunes, café au lait, dont les phénomènes exotiques des Champs-Élysées ne peuvent te donner qu'une bien faible idée. Le matin, à l'aube du jour, je suis à l'étable, le cigare à la bouche, pour expédier au pâturage mon monde à cornes et autre. Que tu rirais, mon cher Bijou, de me voir gravement compter mes moutons, moi qui jusqu'ici n'avais jamais su compter

l'argent de mon tiroir; mais, que veux-tu? l'on apprend sans cesse, dans cette vie, l'addition, par exemple, quand on n'a plus rien à additionner. Vers sept heures et demie, l'on est parti, et je remonte dans ma chambre pour mettre au courant les comptes et correspondances. A dix heures, un frugal déjeuner, après lequel j'enfourche mon poney pour aller visiter le bétail dans ses cantonnemens. L'inspection, que j'anime souvent d'un peu de chasse, me conduit jusqu'à quatre heures environ : c'est l'heure de la rentrée des troupeaux, et il faut procéder à leur dénombrement. L'opération finie, l'heure du dîner est arrivée, et je clos la journée par deux ou trois cigares, pour recommencer le lendemain vingt-quatre heures aussi variées, aussi instructives, aussi amusantes.

Et toutefois je ne me trouve pas trop malheureux. Ne nous faisons pas plus solitaire, plus abandonné que nous ne le sommes réellement. J'ai pour voisins, à trois heures de cheval, une digne famille de fermiers hollandais, *mynherr* Stark, sa *fraw* et ses quatorze enfans. Je ne peux guère te présenter ce patriarche comme un gentleman accompli, mais je te le donne pour un chasseur consommé, dont le fusil a combattu le lion, le buffle et la girafe. Mon bas-de-cuir africain n'est pas, — je suis sans illusions à son endroit,—d'une conversation bien choisie, et, sauf la santé de ses bœufs et de ses moutons, le prix de la laine et celui des grains, quelques racontages de chasses africaines que je sais par cœur, je ne connais pas de sujet sur lequel on puisse lui tirer quatre paroles;... mais enfin l'on éprouve quelquefois le besoin de voir une figure humaine ou à peu près, et, sauf celle de cet animal d'Antoine (il s'informe souvent de toi, et me charge de te présenter ses respects), je ne connais que celles de la famille Stark à ma portée. A propos d'Antoine, tu sauras que, si les voyages forment la jeunesse, ils ne profitent à la vieillesse que lentement; mon Théramène est un triste exemple de cette vérité. A son arrivée dans ce pays, il ne rêvait que cannibales, anthropophages, repas de chair humaine, et se voyait toujours plus ou moins rôti. Il n'a pas fallu moins de deux ans pour lui apprendre que le nègre apprécie peu le beefsteak d'homme, et qu'il lui préfère celui de bœuf; mais Antoine n'a fait que changer de marotte, et le tigre est aujourd'hui devenu son idée fixe : il en voit partout, dans les champs, dans la maison, jusque sous son lit, et ne marche jamais qu'armé en guerre, avec sabre, fusil et pistolet. Tu ne peux rien imaginer de plus bouffon que cette incroyable figure de capitan, et, tout accoutumé que je devrais y être, je lui dois de bien bons quarts d'heure. Les sujets de rire ne sont pas communs ici!

J'ai presque calomnié ma résidence en dressant cet acte de doléances, car depuis quinze jours je possède, à une heure de distance, sur mes terres, le plus charmant voisinage du monde, le colonel Daw

et ses deux filles. Le colonel Daw est une de mes anciennes connaissances de Paris, où il se trouvait à l'époque de mon bienheureux héritage d'oncle d'Amérique. Y croit-on encore? Depuis lors, il est retourné dans l'Inde; mais, sa santé altérée ne pouvant supporter les ardeurs du climat du Bengale, il est venu, comme c'est la coutume dans le service indien, passer un congé de deux ans dans la colonie du Cap. Le colonel Daw voyage avec un véritable train de nabab, dont nous autres Parisiens ruinés nous ne saurions, sans l'avoir vu, nous faire une idée. Ses tentes sont de petits palais où se trouvent réunis tous les comforts, tous les luxes de Londres et de Paris : de magnifiques chevaux anglais et arabes, un *pack* de *hounds* (en français une meute), une très jolie cave, une armée de serviteurs, marchent à la suite de mon ami. Je ne saurais oublier sans ingratitude un excellent cuisinier, à la science duquel mon estomac est redevable des seuls mets civilisés qu'il ait digérés depuis tantôt trois ans. L'arrivée du colonel est venue éclairer, comme les rayons d'un beau soleil, l'obscurité de ma solitude. Le charmant joyau qu'une jeune fille instruite, bien élevée, bien mise, qui ne fait pas la cuisine comme mes excellentes voisines hollandaises! Et la bonne chose que de causer, assis dans un vaste fauteuil, avec un homme intelligent, au courant de toutes les choses, arts, société, politique, de ce bas monde! Aussi ne dépendra-t-il pas de mes efforts que la famille Daw ne prolonge son séjour près du *Hope* autant que possible.

J'allais terminer ce volume sans te dire un mot de la partie la plus intéressante de la situation : les affaires. Tu as bien quelque peu à cœur de me revoir un de ces jours à Paris; je te livre donc, et non sans orgueil, le résultat de l'année dernière, le résultat de mes efforts et de mon industrie. On n'était donc pas seulement bon qu'à manger son patrimoine! Les grains, avoine, blé et orge, n'ont laissé qu'un petit bénéfice; mais les laines se sont bien vendues. Six *colts* de pure race, sang de *plenipo,* rien que cela, que j'ai envoyés à Calcutta, y ont trouvé un placement très avantageux; enfin une cargaison de mulets expédiée par moi à Maurice y est juste arrivée au moment de la moisson des cannes, et chaque animal en vente publique a atteint le double de sa valeur ordinaire, si bien que le bilan de la société présentait en fin d'année 57,200 fr. de bénéfice, dont 26,100 fr. pour la part de ton serviteur. Voilà donc enfin une année de ma vie dont je suis parvenu à nouer les deux bouts sans faire des dettes, que dis-je! où j'ai mis de côté une jolie somme ronde. Aussi, mon cher Bijou, le jour où j'ai découvert cette merveille, je n'étais plus le même homme; j'avais six pieds!

Donne-moi des nouvelles de toi, de tout ce qui t'intéresse, de tous nos amis communs. Depuis bien long-temps, je suis sans lettres de Bradshaw; a-t-il quitté la France, comme il m'en témoignait le désir?

Et cette vieille commère de Ricourt, que devient-elle? Dis-lui que je lis avec méditation, avec respect, ses revues hebdomadaires; que je le trouve fort, très fort, un grand écrivain! Que dis-tu de cette conversion, toi qui n'as pas oublié sans doute les railleries mortelles dont nous poursuivions la prose de notre pauvre ami?... Eh bien! sur ma parole, à l'arrivée de mes journaux les plus frais, vieux, hélas! de quatre mois, je laisse de côté les discours de M. Guizot et ceux de M. Thiers; je cours droit à mes *Causeries du beau monde,* que je ne quitte que quand je les sais par cœur, tant les plus sages, les plus forts, savourent encore avec délices toute brise qui leur apporte l'odeur du ruisseau de la rue du Bac... Que l'heureux écrivain le sache!... mais mon admiration ne remplit pas la poche; donne-moi des nouvelles sérieuses du Bohême; son feuilleton se place-t-il?... Et, quant à toi, ne crois pas, ma chère enfant, que je reste insensible à tes triomphes : c'est le cœur tout plein d'émotion que je suis dans les feuilletons de théâtre les progrès de ta carrière dramatique. Tu ne saurais imaginer ma joie de père en lisant dernièrement tes succès dans *Fleur des Pois*... Cinq lignes, deux cent onze lettres d'éloges, ni plus ni moins, je les ai comptées dans les *Débats!* Mais nous avons donc du talent!... Et je ne borne pas ma curiosité aux seules choses de théâtre; je veux savoir ta vie, toute ta vie; oui, toute. Qui ruines-tu? Quel est l'heureux? Apprécie-t-il convenablement son bonheur? Fait-il bien les choses? A-t-il poussé le dévouement jusqu'à voir les soixante-trois premières représentations de *Fleur des Pois,* comme je l'ai fait des *Deux Frères*, et cela toujours avec un nouveau plaisir, pour emprunter sa phrase habituelle à notre bon vieux roi; *God bless him!* comme disent les Anglais. C'était là le bon temps; dis-moi, t'en souviens-tu?

Adieu, mon bon, mon cher Bijou; je te souhaite, du plus profond de mon cœur, bonheur, joies et santé; donne une poignée de main pour moi à la digne M[me] Cantalou, et reçois sur le front un baiser paternel de ton plus vieil et meilleur ami.

HENRI.

X.

La lettre qu'on vient de lire a préparé le lecteur au grand voyage qu'il doit entreprendre pour retrouver à deux années de distance environ l'un des principaux personnages de ce récit. Nous ouvrirons donc la scène sans préambule, le 6 septembre 1845, en pleine Afrique australe, dans ces vastes steppes dont le récit de Le Vaillant a tracé un si pittoresque tableau.

Il se faisait onze heures du matin; un soleil brillant et déjà chaud pour la saison,—car dans cet autre monde on gèle en juillet, et on grille

en janvier, — arrivait à son zénith, quand Henri de Gontrey, monté sur un bon poney, parut au milieu d'une de ces vastes plaines qui terminent le continent africain. L'exilé parisien a tracé lui-même une si minutieuse description de sa personne, que nous n'aurons rien d'autre à mentionner que l'exquise recherche de son costume, qui eût mieux convenu peut-être au bitume des Champs-Élysées par un beau jour de printemps qu'aux déserts les plus reculés de l'Afrique. Nous ne pouvons être aussi concis en parlant du serviteur qui, monté sur un cheval rouan, accompagnait le voyageur à distance respectueuse. Une complète métamorphose s'était opérée dans la personne du fidèle Antoine. Une épaisse moustache, accompagnée d'une royale non moins fournie, d'un poil mélangé, donnait à sa figure, d'une expression jadis bonasse, un aspect ultra-rébarbatif. Il portait crânement sur la tête, sous un angle de vingt-cinq degrés, un képi de la garde nationale parisienne, 1re légion. Son accoutrement, tout marqué de ce cachet militaire si cher à la race gauloise, se composait d'une redingote verdâtre, coupée en forme de tunique, d'une culotte de velours et de bottes à l'écuyère. Ajoutons encore qu'un long fusil, que le bonhomme portait droit sur la cuisse, et un couteau de chasse suspendu à sa ceinture lui complétaient un air parfait d'écuyer du bon vieux temps, accompagnant son chevalier en quête de galantes aventures.

Le paysage solitaire que Gontrey parcourait à un bon galop de chasse se déployait en vain à ses regards : les métamorphoses de la fumée de son cigare ou le soin de relever sa monture qui, de temps à autre, enfonçait jusqu'au poitrail dans d'énormes taupinières, ne laissaient pas à l'attention du jeune homme le loisir d'apprécier les splendeurs de la nature africaine. C'était toutefois un noble et saisissant tableau que cette vaste plaine qui s'étendait aux limites de l'horizon en déployant sous un soleil d'or toutes les merveilles d'une nature sauvage. Des bruyères blanches, bleues, lilas, jaunes, roses, des cent et une espèces propres à l'Afrique australe, fleurissaient à perte de vue dans tout l'éclat de leur couleur, et sous le rideau diapré de leur ombrage s'étendait tout un tapis de marguerites aux mille nuances, de bulbes à la tige élancée, de figues hottentotes aux fleurs lancéolées. C'était, en un mot, une vaste mer de fleurs où la nature se plaisait, avec une égoïste coquetterie, à déployer sans témoins sa plus riche parure. Tout était calme et solitaire dans cette vaste plaine où n'apparaissait à l'œil ni vestige d'habitation ni trace humaine, et le cœur était saisi d'un sentiment solennel à la vue de ce paysage d'un aspect immuable que la main des siècles n'avait en rien altéré, et qui se déroulait aux regards tel aujourd'hui qu'il était au sixième jour, lorsque le Créateur lança ce monde dans l'espace.

Gontrey venait de mettre son cheval au pas au bas d'un pli de ter-

rain, quand le bruit sec d'un coup de fusil arriva à son oreille, et, se retournant brusquement, il put voir son fidèle serviteur qui galopait, de toute la vitesse de sa monture, dans une direction opposée à la sienne. Cette course impétueuse ne fut que de quelques secondes, car cheval et cavalier disparurent au milieu des broussailles, pour reparaître à dix pas l'un de l'autre, le cavalier à droite, le coursier à gauche. A la vue de ce dénoûment imprévu, Gontrey ne put réprimer un violent éclat de rire, puis, mettant son poney au galop, il fut bientôt sur le théâtre de la catastrophe.

— Eh bien! voyons, es-tu blessé? dit Gontrey apostrophant Antoine d'une voix dont la brutalité révélait toutefois un profond intérêt.

— Je l'ai blessé... je l'ai touché au cœur... il doit râler à vingt pas d'ici. Méfions-nous, monsieur le comte, car ces scélérats-là ont l'agonie mauvaise. Ah! le vieux monstre, il guettait sa proie, mais son pain est cuit! dit Antoine avec une singulière animation.

— Je te demande si tu es blessé; comprends-tu le français? Te sens-tu mal quelque part? Est-ce clair? interrompit le maître.

Antoine repartit : Il a vingt pieds, queue comprise; une tête de bœuf, la gueule d'un requin, et des yeux, monsieur le comte, des yeux de basilic; il en sort des flammes : j'ai cru voir l'enfer! Mais ma main n'a pas tremblé, morbleu! ferme comme un roc, et j'en suis fier! Permettez-moi de recharger mon fusil; nous avons peut-être autour de nous la femelle du monstre ou ses petits, ajouta Antoine avec un entraînement digne d'Hercule chargeant de sa massue les dernières têtes de l'hydre de Lerne.

— Dieu me pardonne, Antoine, dit Gontrey, qui ne comprenait rien à ce langage, tu tournes à l'idiotisme! Ta tête a porté dans la chute; elle est fêlée quelque part. Veux-tu me répondre, oui ou non? Es-tu blessé?

— Je l'ai tué, répliqua Antoine, suivant impitoyablement le fil de ses idées.

— Qui cela, triple mulet? fit Gontrey exaspéré.

— Le tigre, répondit Antoine avec l'accent et la pose d'un triomphateur.

— Antoine, reprit Gontrey, s'efforçant de dissimuler sous un air de sévérité la belle humeur que lui inspirait la glorieuse attitude de son Achate, sais-tu que tu radotes plus qu'il n'est permis à ton âge? Je t'ai dit mille fois déjà, et tu devrais le savoir depuis plus de deux ans que tu es en ce pays : il n'y a des tigres qu'au Jardin des Plantes et chez les marchands de fourrure.

— Il y avait un tigre ici près, il n'y a pas long-temps, et je vais vous montrer son sang, répliqua Antoine avec une conviction semblable à celle de Galilée disant : *Nullademeno gira!*

Dominé par cette imperturbable assurance, Gontrey suivit son serviteur à une centaine de pas du lieu de la catastrophe. La bourre du fusil brûlait encore en cet endroit à terre, et Antoine, indiquant à son maître du doigt une broussaille épaisse : — Le monstre reposait là, dit-il d'une voix brève.

— Ah! roi des simples, je crois bien que ton tigre avait la tête d'un bœuf, car c'est un veau! s'écria Gontrey, se laissant aller à un désopilant éclat de rire.

Sous la broussaille, en effet, un pauvre veau égaré, qui avait cherché en cet endroit un abri contre les rayons du soleil, rendait le dernier soupir. La balle, guidée par une main sûre, l'avait frappé au défaut de l'épaule, et le moribond nageait dans une mare de sang. La tête de Méduse, aux plus beaux jours de sa puissance, eût pu envier l'effet magnétique, vertigineux, que ce veau agonisant produisit sur le visage d'Antoine. Il demeura droit, immobile sur ses jambes, comme si, pétrifié par le remords, il n'osait approcher de la victime de sa méprise.

— Remonte à cheval, nous sommes déjà en retard, dit Gontrey d'un ton goguenard, je me moquerai de toi demain; sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre. Seulement tâche maintenant, adroit Nemrod, de ne pas prendre ton maître pour un buffle!

Antoine, l'oreille basse, l'œil humilié, enfourcha sa monture, et bientôt maître et serviteur arrivèrent au sommet du pli de terrain du haut duquel une scène curieuse s'offrit à leurs regards. Ils étaient parvenus à l'extrémité la plus méridionale du continent africain. Devant eux, la terre perdait sans transition sa parure sauvage et s'étendait en longues dunes de sable aux formes inégales et capricieuses qui brillaient au soleil comme une fournaise brûlante, dont le flot bleu du grand Océan venait tempérer les ardeurs. Moins solitaire était ce paysage que celui que venaient de parcourir les deux voyageurs, car au bord de la mer on apercevait comme un petit camp vers lequel ils dirigèrent leur course et qu'ils atteignirent bientôt.

Ce petit camp, placé presque au bord de la mer, à l'abri d'un monticule de sable assez élevé, était de l'aspect le plus pittoresque. Au centre était dressée une vaste tente marquise au sommet de laquelle flottait en replis onduleux le pavillon de l'*Union-Jack*. Elle était flanquée de quatre tentes de moindres dimensions placées à distances symétriques, et de nombre d'autres petites tentes plantées irrégulièrement sur le sable. Des serviteurs aux costumes les plus variés animaient ce tableau. Ici, un cuisinier en tablier blanc, en classique bonnet de coton, se promenait de compagnie avec un groom en longues guêtres et en veste ronde; là, un *houkabadar* au turban de cachemire, à la longue

tunique blanche, nettoyait gravement le tuyau d'un houka près d'un *driver* hottentot au pantalon de peau, au vieil uniforme de soldat anglais, étendu avec délices sous les rayons du soleil. Nombre de chevaux de belle apparence attachés au piquet, des *hounds*, des chiens d'arrêt, étaient distribués çà et là près des tentes. Il nous faut encore mentionner, pour parfaire le tableau, d'énormes chariots du pays, que l'on ne peut guère comparer qu'à des wagons découverts de chemin de fer, et qui, rangés circulairement, formaient une sorte de première enceinte au campement.

Gontrey, après avoir laissé sa monture aux soins d'Antoine, fut conduit par un domestique dans l'intérieur de la grande tente. La tente entière était divisée en deux compartimens par une épaisse portière intérieure. Celui dans lequel le visiteur fut introduit et qui tenait lieu de salon était une salle de belle dimension tendue de soie de Chine. Une cheminée portative et un tapis de toile cirée déroulé sur un fond de bois combattaient avec succès l'humidité du sol. Un piano droit, une table couverte de keepsake et de caricatures, des canapés et des fauteuils plians composaient l'ameublement de cette pièce.

Au moment où Gontrey entra sous la tente, deux jeunes filles assises au piano interrompirent la première et classique polka dont le refrain joyeux éclatait sous leurs doigts, et s'avancèrent cordialement à la rencontre du jeune homme. De si longues années se sont écoulées depuis que le lecteur a eu l'occasion d'apercevoir ces deux jeunes filles à la sortie de l'Opéra, que nous devons répéter ici que c'étaient en vérité deux charmans visages roses, à l'ovale gracieux, aux lèvres de corail, aux yeux bleus, à la chevelure blonde et soyeuse, deux têtes dignes du pinceau de Lawrence. Kate, la plus âgée, pouvait avoir dix-huit ans, et sa taille élancée, ses épaules dignes de la statuaire, présentaient déjà toutes les perfections d'une femme accomplie; la cadette n'était encore qu'une charmante enfant, mais, sous ses traits irréguliers et enfantins, l'œil devinait déjà la digne rivale de son aînée.

— Bonjour, monsieur de Gontrey, dit Kate en donnant une cordiale poignée de main au visiteur, nous vous avons attendu tous les jours depuis le commencement de la semaine, si bien que, si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, le colonel se promettait d'aller vous relancer demain au *Hope* pour vous rappeler le souvenir de vos amis.

— Et j'aurais été heureux de l'y recevoir, miss Kate, dût même sa visite m'apporter un reproche que je ne mérite pas. Nous autres, pauvres fermiers, nous avons peu de temps à nous : le travail est incessant, la surveillance de toutes les minutes; si je ne suivais que les impulsions de mon cœur, toutes mes journées, je puis vous l'assurer en toute conscience, je les passerais ici, ajouta Gontrey avec une tendre

galanterie qui fit passer au rose pourpre les fraîches joues de miss Kate..... Et vous, miss Mary, continua le jeune homme en se tournant vers la cadette, m'attendiez-vous avec impatience?

— Oui, aussi bien que Kate, qui se mourait du désir de vous voir et montait vingt fois par jour au haut de la colline pour tâcher de vous apercevoir dans la plaine, dit Mary avec une naïveté d'enfant terrible.

— Il y a ici un mystère que vous m'expliquerez, je vous en prie, miss Kate, car je n'ai pas la fatuité de prendre toute cette impatience pour moi seul, dit Gontrey.

— Miss Mary, dit Kate en levant le doigt en l'air avec un air de dignité maternelle, je vous apprendrai à trahir mes secrets! Eh bien donc! puisque cette petite indiscrète a dévoilé mon impatience, je vais tout vous dire, brûler mes vaisseaux: voici ce grand mystère. On m'a envoyé ces jours derniers de Cape-Town la musique d'une danse nouvelle qui fait fureur en Europe, la polka. L'on polke partout, c'est ainsi que cela se dit, je crois, à Paris, à Londres, chez le roi Louis-Philippe, chez la reine Victoria, et l'on m'annonce qu'il n'y aura point d'autre danse admise cet hiver aux bals du gouverneur du Cap. Vous figurez-vous la honte de se voir condamnée par son ignorance au rôle de tapisserie: ce serait à se désespérer, à fuir les bals à jamais! Aussi le colonel, ému de mes anxiétés, voulait-il faire venir un maître de danse de Cape-Town; mais nous avons pensé à notre voisin français, et je me suis rassurée. Un Français sait toutes les danses, et vous êtes trop bon, trop galant, pour me refuser vos leçons, ajouta miss Kate, qui partageait cette croyance, si chère à John Bull, que tout Français, né malin, naît aussi chorégraphe et professeur d'écarté.

— Ah! vous me faites trembler, miss Kate, dit Gontrey. Faut-il que je vous avoue que je n'ai jamais été qu'un très médiocre danseur, et quant à la polka, voici la première fois que j'en entends parler?

— Cela n'est pas possible...; d'ailleurs, si vous êtes aussi ignorant que vous voulez bien le dire, reprit miss Kate avec une louable philosophie, nous travaillerons, nous étudierons ensemble, et Mary, pour sa punition, sera condamnée à nous jouer du piano. Me promettez-vous, sinon vos leçons, du moins votre bras?

— Ah! pour cela, de tout mon cœur; je ne me serai jamais instruit d'une manière plus agréable, dit Gontrey en s'inclinant.

En cet instant, la portière de la tente livra passage au colonel Daw et à deux personnages qu'il est de notre devoir de présenter plus en détail au lecteur. Les deux années qui s'étaient écoulées depuis l'entrevue qui clôt la seconde partie de ce récit avaient religieusement respecté la personne du vieux soldat, et nous le retrouvons sinon plus jeune, au moins l'œil plus calme, le visage plus tranquille, trahissant dans ses manières, dans ses allures, une vieillesse verte et vigoureuse.

C'est qu'une conscience pure, un cœur fier, l'action bienfaisante du temps, avaient réuni leurs efforts pour ensevelir dans un profond oubli les douleurs des jours passés. Le costume du colonel, fort simple, quoiqu'il ne fût pas dénué d'élégance, se composait d'une redingote bleue à brandebourgs de soie et d'un pantalon blanc. Il tenait à la main une casquette plate de drap bleu galonnée d'argent, qui portait au front le chiffre de l'honorable compagnie des Indes. Le premier des personnages qui accompagnaient le colonel était un homme de quarante-cinq ans environ, bien rasé, bien cravaté, bien verni, aux blanches et longues dents, aux cheveux jaunes et rares. Le second formait un parfait contraste avec ce type de gentleman accompli. Il pouvait avoir soixante ans, avait près de six pieds, était maigre et décharné, d'une couleur pain d'épice clair. Son nez et son menton, également saillans, évoquaient la grotesque image d'un polichinelle passé à l'ocre. De longs cheveux blancs, une attitude grave et sévère, donnaient toutefois à ce personnage un air de dignité patriarcale. Une longue veste ronde de gros drap jaunâtre, un pantalon de peau de taupe, des souliers de cuir jaune dans lesquels reposaient ses pieds nus, et un chapeau gris à larges bords, composaient le costume de ce fermier, dans lequel on voudra bien reconnaître *mynherr* Stark, dont il a été quelque peu question au chapitre précédent.

— Ah! Gontrey, charmé de vous voir, dit le colonel en serrant avec cordialité la main de son visiteur : que je vous présente d'abord mister George Nice, *Bengal civil service;* — Nice, le comte Henri de Gontrey, mon ami.

Les deux hommes échangèrent un salut cérémonieux, et Gontrey, après avoir secoué amicalement la main osseuse de mynherr Stark, s'assit près du colonel.

— Nice arrive presque en droite ligne de Calcutta, ajouta le colonel, où il assistait au *meeting* d'avril. Savez-vous bien que vos élèves ont fait merveille! Le *colt* Chantilly a gagné le *Governor's cup* de cent goldmurs, et Bilboquet est arrivé bon second avec un mois d'entraînement à peine dans le *ladies's purse.* Vous voici en renom pour longtemps sur le turf de Calcutta, et vos produits, je vous le promets, y trouveront un bon prix.

— Magnifiques courses, je puis vous l'assurer, monsieur le comte, dit mister Nice : pas vestige de cet affreux soleil du Bengale, un beau temps gris de Londres, nombreuse assemblée de gentlemen, grande réunion de dames, de braves et bons chevaux de pur sang. Vrai, l'on se sentait là le cœur à l'aise comme si on eût foulé le turf de New-Market, ajouta le parleur avec un soupir patriotique.

A ce moment, un maître d'hôtel en habit noir et en cravate blanche, soulevant le pan de la portière, annonça que le *tiffin* était servi. Gon-

trey et mister Nice offrirent leur bras aux deux jeunes misses, et l'on passa dans le compartiment de la tente qui faisait fonction de salle à manger.

La table, dressée avec un grand luxe de cristaux, de porcelaine, d'argenterie, succombait presque sous le poids des mets. Les *curries* épicés de l'Inde, les plats honnêtes et naturels de la vieille Angleterre, les préparations savantes de l'art français se coudoyaient sur une nappe damassée d'une éclatante blancheur. L'hospitalité du colonel ne se montrait pas moins soucieuse de satisfaire à la soif qu'à la faim de ses hôtes. Sous l'œil d'un sommelier vigilant reposaient des fioles de toutes les dimensions, conservées à la température prescrite par les classiques de la table : le madère froid, le bordeaux tempéré, le champagne à la glace.

— Gontrey, dit le colonel, vous savez que nous avons grande chasse demain : mynherr Stark veut nous donner un sport royal sur ses terres. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas? Vous me permettez de faire l'invitation en votre nom, mynherr Stark?

— Gontrey n'a pas besoin d'invitation pour venir à la ferme, reprit le patriarche; il sait qu'il trouve toujours bon visage et, autant que faire se peut, bon accueil.

— Oui, mon vieil ami, interrompit Gontrey, et certainement je ne vous ferai pas défaut... Un verre de madère au succès de la journée de demain!

— Volontiers, repartit le fermier.

Le sommelier remplit d'un madère couleur d'ambre le verre de Gontrey et celui de mynherr Stark; les deux convives échangèrent un salut de tête cérémonieux et vidèrent leurs verres en silence.

— Nice, quoi qu'il en dise, reprit le colonel, se laissera bien tenter par la séduisante perspective de tuer une autruche.

— Et je ne puis que lui répéter que je serai heureux de le voir à Naqua, dit mynherr Stark. Il m'excusera si je ne le reçois pas comme il le mérite, comme j'aurais pu le faire autrefois; mais les temps sont bien changés depuis vingt ans. Alors le fermier était le maître sur sa terre, il avait des esclaves à ses ordres, il était riche. Aujourd'hui l'on nous a pris nos noirs pour en faire des vagabonds, des fainéans, et l'on ne nous a laissé que la misère. Ce sont les petits nègres qui portent les souliers maintenant et vont à l'école, tandis que nos enfans gardent les troupeaux pieds nus.

— Mynherr Stark, interrompit Gontrey, qui comprit que la conversation prenait une couleur de récriminations embarrassantes pour son hôte, vous rappelez-vous la dernière chasse que nous fîmes à Naqua ensemble, et ce beau coq noir que nous poursuivîmes deux heures sans pouvoir arriver à portée de fusil?

— Si je me le rappelle! parfaitement bien, et j'ai apporté aujourd'hui même aux jeunes misses un bouquet de ses plumes.

— Vous l'avez donc enfin saisi à bonne portée, ce vieux rusé aux jambes de sept lieues! dit Gontrey.

— Non, reprit le fermier; mais cela est une histoire si singulière, que je n'oserais vous la raconter, car, si je ne l'avais pas vue de mes yeux, je ne la croirais pas.

— Nous vous promettons une foi aveugle, quelque impossible que puisse être votre aventure, dit Gontrey avec solennité.

Encouragé par cette assurance, le fermier commença son récit en ces termes :

— Les autruches deviennent rares; il n'est pas de vagabond noir qui ne possède un fusil et ne leur fasse une guerre à mort, comme si les pauvres bêtes n'avaient pas assez de mal à se défendre contre les hyènes et les chacals. Donc il faut que le propriétaire prenne soin de son gibier, surtout des nids et des œufs, et je ne laisse ce soin-là à personne; quand je connais un nid, je le surveille moi-même. J'avais remarqué que mon mâle avait dans le sable un nid superbe de quarante à cinquante œufs, et chaque jour régulièrement je passais aux environs pour veiller à ce qu'il n'arrivât pas malheur à lui ou à sa couvée. Jeudi dernier, en faisant ma ronde, j'aperçus à distance un aigle énorme qui planait en ligne droite sur le nid. Je m'arrêtai un instant, curieux de voir ce que cela signifiait. La scène qui se passa alors fut rapide comme l'éclair. Quelque chose de blanc sillonna l'atmosphère, et l'oiseau s'abattit sur le nid. Je mis mon cheval au galop; mais, lorsque j'arrivai près du nid, le beau coq noir était mort, une pierre lui avait brisé la tête, et l'aigle reprenait son vol un œuf dans ses serres : c'était une magnifique couvée perdue!

— Si bien donc que le beau coq noir n'a échappé à nos balles que pour succomber sous une pierre lancée par un aigle. Infortuné qui, sans avoir commis de tragédies, n'en a pas moins eu le sort d'Eschyle! dit Gontrey, dont l'accent goguenard démentait ses promesses de crédulité.

— Je ne dis pas cela, reprit modestement le fermier, qui, pour la première fois de sa vie, entendait le nom du poète grec.

Le *tiffin* touchait à sa fin. Les deux jeunes misses se levèrent. Nous ferons comme elles, et nous laisserons les convives causer librement de leurs futurs exploits pour ne pas mettre la bonne volonté du lecteur à l'épreuve d'une nouvelle histoire de mynherr Stark, quoique son précédent récit nous ait été affirmé, et cela presque solennellement.

XI.

La ferme de mynherr Stark, connue dans le pays sous le nom de *Naqua-Land*, s'élevait au milieu d'une vaste et monotone mer de verdure, sur laquelle l'œil s'étendait à perte de vue. C'était une réunion de bâtimens couverts de chaume, de *kraals* ouverts, enfilés les uns à la suite des autres, sans ordre, sans goût, suivant les exigences du moment. Quatre arbres rabougris plantés à la façade de la maison principale et un carré de choux résumaient tous les travaux que la main de l'homme avait entrepris pour l'embellissement et le comfort de cette sauvage demeure.

Exact au rendez-vous pris sous la tente du colonel, mister Nice se promenait de grand matin devant la ferme de mynherr Stark. Son pas mélancolique, l'air renfrogné de son visage, prouvaient assez que d'autres motifs que celui d'admirer les beautés de l'aurore l'avaient attiré hors de la maison. Longue déjà avait sans doute été sa faction volontaire, quand Gontrey en costume de chasse, paraissant à la porte de l'habitation, le salua de ces mots : — Ah! monsieur Nice, déjà debout! Comment avez-vous passé la nuit?

— Ici, mon cher monsieur, à la belle étoile comme un chakal, dit le gentleman avec une exaltation bien en dehors de ses habitudes paisibles... Ah! quel pays!... quelles mœurs!... Les sauvages!... nous sommes ici aux premiers jours du monde; c'est l'arche de Noé que cette damnée ferme!... Certes, on ne me croirait pas si je racontais la chose à Londres, mais enfin le fait est constant : pour faire comprendre à un des grands diables de fils du mynherr que j'entendais occuper son lit à moi tout seul, il m'a fallu soutenir hier soir deux heures d'énergique discussion, déployer des trésors d'éloquence, trésors jetés au vent, car, à peine dans ce lit maudit, a commencé pour moi un supplice que Dante a oublié dans son enfer, et qui suffirait pour expier les crimes les plus horribles. Des légions, des myriades d'insectes de toute forme, de toute dimension, des vampires ailés, à milles pattes, que sais-je? prirent possession de mon pauvre corps, et des yeux à la plante des pieds étendirent leurs horribles ravages... C'était du feu, du plomb fondu qui circulait dans mes veines, si bien que pour ne pas devenir fou je me suis levé et suis venu m'installer en plein champ. Quelle nuit, mon cher monsieur! Pour tous les trésors de la banque d'Angleterre, je ne consentirais pas à en passer encore une pareille.

— Vous répétez à quelques syllabes près, monsieur Nice, les imprécations que j'ai adressées au ciel après ma première nuit de séjour dans une ferme hollandaise, dit Gontrey avec un sourire; mais vous finirez, et cela sous peu de temps, par prendre toutes ces petites misères

avec philosophie et par apprécier ces fermiers, qui, au fond, sont de très braves gens.

— Oh! je ne nie pas leurs vertus primitives et domestiques! reprit le gentleman. Je concède de grand cœur qu'ils sont plus avancés en civilisation que les Patagons et les Indiens cherokées : ils ne se mangent pas les uns les autres, je le dis et m'en étonne; mais que Dieu préserve John Nice désormais du bienfait de leur hospitalité! C'est là le souhait sincère de mon cœur.

Les lamentations de mister Nice furent interrompues par l'arrivée du colonel Daw et de mynherr Stark entouré de ses quatre fils aînés, énormes jeunes gens à l'œil bleu, à la figure naïve et bonne, que l'on eût pu comparer aux quatre fils Aymon, si chacun d'eux n'eût pas composé à lui seul une charge fort suffisante pour un cheval.

— Vous avez bien passé la nuit, monsieur Nice? dit le fermier apostrophant son hôte.

— Parfaitement, reprit ce dernier, tous les comforts d'une ferme du Yorkshire! c'est-à-dire que j'ai peur d'avoir l'œil incertain ce matin, tant j'ai bien dormi!

— J'en suis bien aise, dit le fermier avec bonhomie. Il ajouta en se tournant vers le colonel Daw, et en lui offrant une longue-vue qu'il tenait à la main : — Maintenant, colonel, si vous voulez bien vous servir de cet instrument, vous apercevrez dans ce champ d'avoine les oiseaux auxquels nous dirons deux mots avant peu.

Le colonel appliqua le télescope à son œil dans la direction du champ indiqué : — Je vous avouerai, dit-il, que je ne distingue rien.

— Un peu plus sur la droite... Y êtes-vous maintenant? dit le fermier en rectifiant de la main la position de la longue-vue.

— Parfaitement, dit le colonel... Un, deux, trois..., mais c'est un vrai troupeau; il y en a une douzaine pour le moins... Il s'agit maintenant, poursuivit-il avec l'animation d'un vrai chasseur, de ne pas perdre de temps et de nous mettre promptement en campagne.

— Ne craignez rien, colonel, le vert est de leur goût, et elles auront la complaisance de nous attendre. Nous pouvons prendre le café pendant que les garçons vont atteler, dit mynherr Stark, qui invita ses hôtes à rentrer dans la maison, tandis que ses quatre grands fils se dirigeaient vers les étables.

La salle dans laquelle rentrèrent les chasseurs, et qui formait la pièce principale de la ferme, n'offrait à l'œil qu'un ameublement très primitif composé de tables de bois blanc, de chaises de paille, d'une commode d'acajou sur laquelle reposaient de compagnie de monstrueux coquillages, deux boîtes à musique, une Bible de famille aux fermoirs d'argent, et une statue en plâtre de l'empereur Napoléon. Il nous faut encore mentionner une horloge américaine, des cornes d'a-

nimaux prodigieux et deux lithographies coloriées représentant, l'une la mort de Poniatowski, l'autre le roi des Pays-Bas, qui se trouvaient suspendus à la muraille. Une femme de cinquante ans environ, d'énorme corpulence, d'un maintien grave et timide, assise à une des tables, surveillait avec vigilance une bouilloire de cuivre et une casserole pleine de lait placées devant elle sur des réchauds. Une nuée de marmaille à la face rose et crottée, aux vêtemens déguenillés, aux pieds nus, se pressait avec impatience autour de la fermière, qui n'avait pas encore distribué la coupe du matin. A l'entrée des chasseurs, la jeunesse, comprenant à regret que son tour n'était pas encore arrivé, laissa le champ libre au colonel et à ses amis, qui reçurent des mains de la fermière une tasse de café, et mynherr Stark, voulant joindre sans doute, dans son hospitalité, l'agréable à l'utile, fit partir en même temps les ressorts des deux boîtes à musique. La marche de *Fernand Cortez* et la valse de *Robin des Bois* jaillirent simultanément de leur enveloppe d'acajou, à la plus grande joie de mynherr Stark, qui, homme d'harmonie primitive, préférait à une seule mélodie le cliquetis de ces deux airs croisés, comme il préférait deux guinées à une. Les nerfs de mister Nice ne purent résister à ce complément de sa passion nocturne, et, déposant sa coupe à moitié pleine, il sortit de la salle. Sa sortie ne précéda au reste que de quelques instans celle des autres chasseurs, car le char qui devait conduire la compagnie en présence de l'ennemi venait de s'arrêter à la porte de la ferme.

C'était un chariot découvert d'énormes dimensions, à quatre roues. autrefois peint en rouge. Quatre bancs de bois posés transversalement étaient destinés aux chasseurs. Huit chevaux, dont les belles formes se dessinaient sous de misérables harnais de cordes, formaient l'attelage de ce véhicule. Mynherr Stark et son fils aîné prirent possession de la banquette de devant pour diriger l'attelage, l'un à l'aide de longues guides, l'autre par la puissance d'un fouet, gigantesque instrument dont un jeune peuplier formait le manche; le colonel et ses amis s'installèrent avec les autres fils du fermier sur les banquettes de derrière, et le chariot quitta au grand trot la cour de la ferme dans la direction du champ d'avoine où l'on avait aperçu au matin le troupeau d'autruches.

— Eh bien! Nice, comment vous trouvez-vous? dit le colonel en apostrophant son ami, vous avez l'air tout endormi.

— Ah! pouvez-vous dire cela, reprit le gentleman, après l'excellente nuit que j'ai passée! Et d'ailleurs les cahots de cette affreuse machine suffiraient à réveiller un mort.

— Il est vrai que le chariot n'est pas des mieux suspendus, repartit le colonel.

Comme pour attester la justesse de cette observation, les roues de la

voiture venaient d'entrer en cet instant sur un terrain pierreux qui imprimait de telles secousses au véhicule, que les chasseurs avaient besoin de se cramponner avec force aux parois du chariot pour se maintenir en équilibre sur leurs bancs.

— Nice, mon ami, que dites-vous de ce tangage? dit le colonel en riant.

— Je dis que tout est réuni dans cette charmante partie de chasse, et que je ne me suis jamais tant amusé de ma vie, reprit Nice de l'air funèbre dont il eût prononcé l'oraison de son meilleur ami.

— Silence, messieurs, si vous voulez arriver à bonne portée, interrompit mynherr Stark; et l'attelage, modifiant subitement son allure, continua la route au pas.

L'on apercevait alors distinctement dans le champ d'avoine le troupeau d'autruches. Les gros corps, les longs cols de ces oiseaux, dont les mouvemens irréguliers pouvaient se comparer au jeu d'autant de bras de télégraphes, formaient un singulier spectacle. Toutes les émotions de la chasse s'éveillèrent au cœur des chasseurs; mister Nice lui-même oublia ses souffrances passées et précédentes, et, les yeux fixés sur le gibier, attendit dans un silence plein d'anxiété. Le chariot avançait au petit pas; mais, au lieu des gais propos qui jusque-là avaient animé la route, l'on n'entendait plus que le glissement des roues sur la bruyère. Lorsqu'on ne fut plus qu'à deux cents pas environ du champ de grain, un grand coq noir, gardien vigilant du troupeau, leva la tête dans la direction des chasseurs, puis, battant de l'aile, sembla vouloir provoquer l'attention de ses compagnons.

— A terre, messieurs, dit mynherr Stark, qui, remarquant ces symptômes de méfiance, arrêta subitement les chevaux.

Les chasseurs s'élancèrent à terre comme une volée d'oiseaux, et s'avancèrent en rampant vers le champ d'avoine; mais l'alarme était donnée dans le troupeau, et l'ennemi avait à peine gagné quelques toises, qu'il s'ébranla dans une direction opposée, et la fusillade s'ouvrit. Les premiers coups furent inutiles, et l'on vit les balles ricocher dans le sable; mais, lorsque Gontrey fit feu, l'on entendit le bruit mat d'une balle qui frappe le but.

— *Hurrah! Frenchman!* crièrent les fils du fermier, qui, en chasseurs exercés, reconnurent immédiatement l'œil qui avait visé juste.

Le grand coq noir, qui se tenait fièrement à l'arrière-garde pour protéger la retraite de la couvée, chancela sur ses jambes comme un homme ivre, puis il prit sa course dans la direction du troupeau; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il tomba au milieu du champ. Cet épisode avait été suivi d'un œil plein d'anxiété par les chasseurs, et lorsque le coq fut tombé, les fusils étant vides, l'ennemi hors de portée, ils s'avancèrent au pas de course vers l'endroit où l'oiseau s'était

abattu. Le pauvre coq, le col droit, gisait ventre à terre au milieu d'une mare de sang; la balle était entrée dans le corps en brisant l'os de la cuisse. A ne voir que l'expression stupide et inintelligente de son œil, on eût pu croire qu'il couvait tranquillement son nid; seulement, par saccades convulsives, il fauchait autour de lui l'herbe de sa patte valide.

— N'approchons pas trop près, messieurs, dit mynherr Stark; le gaillard a encore une patte bonne.

— Que l'on tue bien vite cette pauvre bête! s'écria mister Nice, qui possédait sa juste dose de cette sensiblerie britannique que révolte le spectacle d'une curée.

— Doucement, doucement, interrompit le fermier, ne gâtons pas les plumes. — Et, se mettant prudemment hors de portée des coups de patte du coq, il le saisit par la tête de sa large main, et tourna le col sur lui-même avec une force d'Hercule. L'oiseau battit fortement de l'aile, à plusieurs reprises sa patte osseuse laboura profondément le sol, puis mynherr Stark ouvrit la main, et le col brisé de l'oiseau s'allongea sur la terre en avant du corps immobile.

— Maintenant, messieurs, dit le fermier, si vous me permettez de vous donner un conseil, nous abandonnerons les autruches que notre fusillade a un peu effarouchées, et que nous aurions de la peine à rejoindre, et nous nous occuperons de trouver les *bunte-bucks;* j'en sais un beau troupeau près d'ici.

Ces paroles rencontrèrent l'assentiment général, et les chasseurs remontèrent dans le wagon, qui se dirigea à la recherche des *bunte-bucks*. L'on eut à peine fait quelques milles, que l'on découvrit les animaux dans le lointain paissant tranquillement la bruyère. Une émotion profonde, qui se traduisit par un silence solennel, se manifesta immédiatement parmi les chasseurs lorsqu'ils aperçurent un troupeau de plus de cent têtes de ces rois des antilopes, et tous les yeux, comme attirés par un aimant invisible, restèrent fixés dans la direction des animaux. Le wagon continua sa route à travers la bruyère; mais bientôt l'alarme fut donnée dans le troupeau, qui s'ébranla d'abord lentement, puis se prit à courir au grand galop, en droite ligne, dans la direction contraire au vent. Immédiatement, mynherr Stark tourna la tête de ses *leaders* et mit l'attelage à fond de train, de manière à couper à angle droit la route suivie par les animaux. C'était, en vérité, un curieux spectacle qu'offraient ces huit chevaux excités de la voix et du geste, entraînant au grand galop dans l'espace ce vaste chariot, qui s'inclinait de côté et d'autre dans sa course rapide comme un vaisseau dans un gros temps. Cramponnés d'une main aux parois de la voiture, de l'autre retenant leurs fusils droits sur la cuisse, les chasseurs voltigeaient sur leurs bancs comme une balle sur une raquette de paume,

et cependant, au milieu des secousses les plus effrayantes de cette course vertigineuse, une seule pensée préoccupait tous les cœurs : le désir d'arriver à bonne portée de l'ennemi. La vieille expérience de mynherr Stark n'avait pas été mise en défaut. Après quelques minutes, il se pendit aux rênes avec une force surhumaine, et arrêta l'attelage à une centaine de pas du troupeau, qui défilait au grand galop, avec deux biches en tête suivies de leurs faons. La fusillade s'ouvrit alors, et la flamme et la fumée jaillirent des flancs du wagon comme du cratère d'un volcan en éruption.

Lorsque le premier moment d'émotion fut passé et que l'on eut vu le troupeau continuer sa course sans laisser de victimes derrière lui, le colonel Daw se leva et dit froidement : — Messieurs, je commandais la colonne de brèche au siége de Gwalior, et je vous assure sur l'honneur que pas un seul instant, pendant l'assaut, je ne me suis cru d'aussi belles chances de recevoir une balle dans la tête que durant ces dernières minutes. Si vous le permettez donc, mynherr Stark, comme je n'aime pas les dangers inutiles, je continuerai la chasse sur mon cheval.

Cet avis fut partagé par Gontrey et par mister Nice, et bientôt les trois chasseurs furent montés sur des chevaux de selle que des domestiques conduisaient en main à distance.

Vers deux heures de l'après-midi, le colonel Daw et Gontrey, qui chassaient de conserve, ne s'étaient point encore signalés par quelque brillant exploit, quand un *bunte-buck* mâle de grosse taille qui paissait solitaire, effrayé par la vue de Gontrey, se dirigea en droite ligne sur le colonel, qu'un pli de terrain dissimulait à ses regards. C'était un magnifique animal de la grosseur environ d'une deuxième tête, aux jambes blanches et nerveuses; il portait fièrement sa tête busquée aux cornes noires et recourbées. Le poil bleuâtre de son dos brillait au soleil comme un velours soyeux. Avec tout le sang-froid d'un chasseur consommé, le colonel Daw attendit sa proie, et lorsque l'animal lui passa à belle portée, l'ajustant lentement, il lui envoya une balle au défaut de l'épaule. Le *buck* tomba sur ses genoux comme foudroyé, puis, s'inclinant sur le côté, rendit presque sans convulsions le dernier soupir. Tout rayonnant de ce succès, le colonel mit son cheval au galop, et, arrivé près de sa victime, il s'élança au milieu d'une épaisse bruyère avec la légèreté d'un jeune homme. Au même instant, le col jaune, les yeux flamboyans d'un énorme *copra capello* jaillirent de terre sous les pieds du colonel. Au sifflement aigu de ce mortel ennemi, le chasseur se retourna; mais il était trop tard, le monstre l'avait atteint à la cuisse. Avec la rapidité d'un éclair, de son coup encore chargé, le colonel cassa la tête au serpent, puis, regardant le trou béant à son côté, il laissa échapper son fusil, et se frappant le front avec désespoir, s'écria : — Ah! mes filles, mes pauvres filles!

Gontrey arriva presque immédiatement auprès de son ami. — Eh bien! un beau coup de fusil! dit-il d'une voix joyeuse.

— Mon ami, dit le colonel, avez-vous sur vous ce qu'il faut pour écrire.

— Vous voulez faire le portrait de ce monsieur? répondit Gontrey assez étonné de la question.

— Je veux faire un codicille à mon testament. Il me reste encore une demi-heure de connaissance et peut-être deux heures à vivre, en désignant de sa droite le monstre étendu à ses pieds, tandis que de sa main gauche il pressait le trou fait à son vêtement.

L'affreuse vérité se révéla à Gontrey : son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.... — Mais il y a des moyens de guérison! s'écria-t-il d'une voix pleine d'angoisses.

— Il n'en est qu'un seul..... et si je trouvais un ami assez dévoué pour oser le tenter, je ne sais si je le lui permettrais, car c'est sa vie qu'il exposerait pour sauver la mienne.

— N'importe, je le tenterai, moi; je n'ai pas d'enfans.

Et Gontrey, avec un sublime élan qu'expliquaient peut-être les secrets de sa vie passée, se mit à genoux, puis fendit de ses deux mains le pantalon du colonel. La peau était partout blanche et intacte; par un hasard providentiel, les dents du monstre s'étaient brisées dans l'épaisse étoffe de velours.

— Mille tonnerres! s'écria Gontrey avec une joie impossible à décrire, vous êtes sain et sauf, mon colonel! vous vivrez cent ans, si vous ne devez mourir que de la morsure de cette affreuse bête!

— Vous dites? reprit le colonel, dont la fermeté se démentit en cet instant.

— Je dis, répliqua Gontrey, qu'il n'y a pas apparence de lésion sur votre cuisse.... Les dents du serpent n'ont percé que l'étoffe. Je vous l'affirme sur l'honneur, et d'ailleurs vous pouvez vous en convaincre.

Le colonel Daw obéit à ce conseil, et, quand ses yeux eurent reconnu la véracité du témoignage de Gontrey, il leva vers le ciel des regards pleins de reconnaissance et s'écria : — Soyez béni, mon Dieu!... je reverrai donc mes filles... et je me sais un fils! — Et l'homme qui avait vu sans pâlir une mort imminente, se jetant au cou de Gontrey, l'inonda de ses larmes.

A quelques heures de cette scène, Gontrey et le colonel étaient attablés sous la grande tente, ayant près d'eux une assiette de biscuits et une carafe de sherry.

— Vous ne voyez rien d'intéressant dans le *Cape Town's Mail,* dit Gontrey au colonel, qui partageait son attention entre un verre de sherry et la feuille publique.

— Si en vérité, reprit le colonel, une nouvelle qui serait déplo-

rable! — Après cette manière de prologue, le colonel lut le passage suivant : « La *Mary-Ann,* arrivée en rade ce matin venant de Maurice, a déclaré avoir rencontré à deux jours en mer un grand bâtiment démâté, paraissant abandonné de son équipage et voguer au gré des flots. Des conjectures, que nous espérons sans fondement, donnent à penser que ce navire abandonné n'est autre que le *Wellesley* parti depuis plus de trois mois à destination de ce port et qui ne l'a point encore rallié. » Le *Wellesley,* un des plus beaux navires de Green! ajouta le colonel, et qui avait sans doute à bord de nombreux passagers.

— Ce ne sont que des conjectures, des bruits de journaux heureusement, reprit Gontrey. Maintenant, mon cher colonel, il faut que je vous quitte, car j'ai longue route à faire. Voudrez-vous vous charger de mes excuses et de mes complimens pour les deux jeunes misses?

— Oui, repartit le colonel, et je dirai à Kate ce que vous vouliez tenter pour sauver les jours de son père; elle vous remerciera demain. Notre rendez-vous tient toujours à *Bloom-Fountain* à l'aube : je vais donner l'ordre à Africanus de partir avec les *hounds* à minuit. Adieu donc, bonne route; moi, je vais m'occuper de retrouver ce pauvre Nice, dont l'absence commence à m'inquiéter.

Les deux amis se serrèrent affectueusement la main, et bientôt Gontrey reprit à cheval sur son poney le chemin du Hope.

XII.

Le soir de ce même jour, Gontrey, assis dans un grand fauteuil, lisait, non sans émotion, la lettre suivante :

Paris, 7 mai 1845.

Mon vieux Chingagock,

Voici quatre lettres que je t'écris, et pas un mot de réponse. N'importe, je ne me décourage pas. Je veux croire que tes lettres se sont égarées, qu'il y a eu des naufrages, des tremblemens de terre, plus simplement sans doute des erreurs de facteur; je veux tout croire enfin plutôt que de penser que tu ne me conserves pas l'amitié que tu m'avais promise, et dont je suis digne. Je médite cette lettre depuis huit jours : elle t'annonce de si tristes, de si douloureuses nouvelles, que depuis huit jours j'hésite à te l'écrire; mais enfin il est bon que tu saches au plus vite tout ce que j'ai à t'apprendre : je ne balance donc plus et commence mon récit. Mais, voilà l'embarrassant, par où commencer? J'en ai long à te dire, et ne suis pas une femme de plume : n'importe; je vais t'écrire ce que je te dirais, si j'avais le bonheur de t'avoir près de moi.

Il y a quinze jours environ, une dame vêtue de grand deuil est venue

à la maison demander au portier, et cela sérieusement, ma mère sous le nom de *M[me] Cantalou,* le sobriquet que cette mauvaise langue de Ricourt lui a donné, et qu'elle conserve, comme tu sais, dans le monde des viveurs. Là-dessus, gorges chaudes de la loge et grande colère de ma mère, qui ne permet la familiarité du nom de guerre qu'aux gens bien élevés, ou soi-disant. Cependant, le premier moment passé, elle pensa justement que, puisque l'on venait la chercher, c'est que l'on avait besoin d'elle. Tu connais son cœur d'or; tu as toujours dit que c'était un diamant brut; aussi le même jour elle se ravisa, et donna l'ordre que l'on fît monter la dame à sa première visite. Il y eut deux visites consécutives sans que l'on me touchât mot de l'inconnue; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que la mère avait quelque gros souci au fond du cœur. Plus de chansons au matin, plus d'appétit, si bien qu'une magnifique corbeille de fruits, présent du Russe, car c'est un Russe, et qui, en temps ordinaire, eût été dévorée au premier quart d'heure de son arrivée, resta quatre jours intacte, sans que l'on y touchât plus que si pêches et raisins eussent été de cire. Les symptômes étaient effrayans; mais, comme je voulais tout connaître, je ne soufflai mot, et fis semblant de ne m'apercevoir de rien. Au sixième jour, il y eut une première confidence. On avait vu une dame en deuil, une ancienne connaissance qui se trouvait dans la peine. Je n'en demandai pas plus long, et la deuxième confidence suivit bientôt et m'apprit que cette dame était une de tes amies d'enfance. Alors j'ouvris l'oreille, car tout ce que tu aimes ou qui t'aime m'intéresse, et je mis à mon tour la mère sur la sellette. Je lui fis dire sans trop de peine que cette dame avait été liée avec ce pauvre Anthony, et qu'à sa mort elle s'était trouvée sans ressources. Je n'ai pas eu le cœur de t'écrire la nouvelle de la mort de cet excellent homme, que d'autres que moi t'auront déjà apprise, sans nul doute. Il y a quelques mois que, se promenant à cheval aux environs de Tours, où il s'était retiré, son cheval s'est emporté et lui a brisé le crâne contre un arbre. Ces détails te sont déjà connus, et, douloureux comme ils le sont, je ne les répète que parce qu'ils se lient intimement à mon histoire. Quand j'eus ces renseignemens, tu comprends que je ne perdis pas de temps pour chercher à me rendre utile à la dame en noir. J'envoyai donc ma mère chez elle pour lui dire que je la suppliais de venir me voir, que dans mon vif désir de me mettre à ses ordres, je serais passée chez elle, si j'avais osé, mais que je n'osais pas. Tu vois que l'on se forme, que l'on a des manières un peu rive gauche. Que veux-tu? on fréquente des princes.

Le lendemain, un vendredi, à deux heures, ma mère m'amena la dame en noir. Je te cite ces particularités parce que cette entrevue est et restera un des momens solennels de ma vie, que jamais, non, je me trompe, une fois, le jour de ton départ, ce jour-là seul j'éprouvai une

émotion comparable à celle que remua dans mon cœur l'aspect de cette dame, de cette grande dame. Il est impossible de deviner son âge : ses cheveux sont blancs, et cependant son visage est celui d'une femme jeune encore, belle, oui, belle malgré sa misère et ses larmes. Il n'y a pas un atome de chair sur ses joues, son corps est diaphane, ses mains transparentes : c'est un spectre! A la voir, le cœur se gonfle. Instinctivement on devine une de ces vies brisées par les malheurs, les catastrophes domestiques; la misère, la faim, que sais-je? ont passé par là! Ma mère m'en avait assez dit pour que j'évitasse d'embarrasser la dame par des questions indiscrètes; j'allai donc droit au fait, en lui demandant ce que je pourrais faire pour lui être utile; j'ajoutai que, la sachant ton amie d'enfance, je lui étais acquise corps et ame, sang et bourse.

— Vous me donnerez plus que la vie, madame, me dit-elle d'une voix qui allait à l'ame, en me procurant les moyens de me rendre dans l'Inde.

Je pensai immédiatement que ce voyage ne devait pas être bon marché; mais bah! le Russe n'est-il pas là? on ne supporte pas ces êtres-là pour rien. Et puis, d'ailleurs, pouvais-je faire meilleur usage de tes dix mille francs, gardés religieusement, qu'en obligeant une de tes amies d'enfance? Je connais trop ton cœur pour douter un seul instant que tu n'approuves tout ce que j'ai fait. Je répondis donc à la dame en lui demandant combien il lui fallait pour ce voyage.

— Quatre ou cinq mille francs pour lesquels je n'ai à vous donner aucune autre garantie qu'une lettre de change sur M. de Gontrey; mais j'ai confiance qu'il fera honneur à cette dette sacrée.

— Nous sommes déjà en compte, M. de Gontrey et moi, interrompis-je; je me trouve en ce moment dépositaire d'une somme de dix mille francs qui lui appartient, et, si vous le permettez, je l'enverrai ce soir chez vous. C'est lui et non moi que vous aurez pour créancier... — Tu comprends que j'insistai sur ces détails pour mettre la pauvre dame à son aise, afin qu'elle ne se crût pas l'obligée de... il faut bien le dire, de Bijou; mais la bonne action est bien mienne, et je veux que tu ne me rembourses que quand tu seras millionnaire. Assez de digressions; je continue.

En entendant ces paroles, les yeux de la dame étincelèrent, son visage brilla comme un soleil. Mon Dieu, qu'elle était belle! Elle me saisit les mains et voulut les porter à ses lèvres. J'étais si émue, que je la pris dans mes bras et l'embrassai sur les deux joues comme si j'eusse été son égale...

— Madame, me dit ton amie lorsque le premier moment d'émotion fut passé, les paroles sont impuissantes pour exprimer ma reconnaissance... C'est plus que du pain que vous me donnez, c'est le moyen de

revoir ma fille... Une mère vous bénit, vous bénira jusqu'à son dernier soupir.

Et la pauvre dame ne put continuer, car les sanglots lui coupaient la parole.

Le soir, je tins parole, et j'envoyai les dix mille francs à un hôtel borgne de la rue de la Pépinière où la dame était connue sous le nom de mistress Death. Le reçu, qui me fut adressé sous forme de lettre de change tirée sur toi, est simplement signé Hellen. Tu comprends que je ne m'en sépare point et le conserve religieusement comme le trophée de la meilleure action de ma vie... Capitaine, es-tu content de moi?

Après ce long récit, mon sac n'est pas encore vide; il me faut demander ton attention pour une histoire d'un autre genre, qui t'intéresse sans doute, car elle regarde un certain capitaine Reidel dont tu as payé cher, j'en ai peur, la bonne connaissance. Ici la scène change : il n'y a plus ombre de grande dame; nous sommes entre artistes et viveurs. Ce soir-là, il y a environ trois semaines, *la Belle-Poule* donnait un grand raout pour sa fête. Il y avait là toutes tes vieilles amies, car les femmes, c'est éternel. Quant aux hommes, c'est différent : l'homme s'use vite sur le pavé de Paris. Cependant tu aurais encore trouvé quelques anciennes connaissances : Meurville, Goliath Durcœur, cet éternel Ricourt, le petit Méquinet, le petit Sampigny, enfin le capitaine Reidel, le héros de l'histoire. L'on jouait un lansquenet infernal; il y avait sur la table des monceaux de louis, des volumes de billets de banque. Je ne joue pas, comme tu sais; aussi me tenais-je à l'écart, coquettant avec l'un et avec l'autre. Vers le milieu de la soirée, ce géant de Durcœur s'est approché de moi, il venait de quitter la table de jeu, et avait l'air préoccupé.

— Qu'avez-vous donc, mon gros carabinier? lui dis-je, vous semblez tout soucieux.

— J'ai... Vous allez voir cela tout à l'heure, mon enfant, et surtout que l'on ne se trouve pas mal! ajouta-t-il avec sa rude bonhomie.

Ces paroles piquèrent ma curiosité, et je me mis à épier d'un œil anxieux les faits et gestes de l'homme colosse. Il venait de tourner sur ses talons et s'était rapproché de la table de jeu. Son attitude semblait celle de l'indifférence. Il fumait tranquillement son cigare, et cependant il me sembla que son regard attaché sur le capitaine Reidel brillait d'un éclat sauvage, surnaturel, comme le regard du chat qui guette une souris. Ces pressentimens n'étaient pas illusoires. La scène qui se passa alors fut rapide comme la pensée.

Le capitaine Reidel venait de prendre les cartes, quand Durcœur s'élança sur lui d'un bond de tigre, et lui étreignit les mains comme dans un étau d'acier. — Ne bougez pas, monsieur, ou je vous brise

comme verre! cria Durcœur de la voix retentissante dont il commande son escadron.

Il se fit alors dans l'assemblée un silence solennel, un silence de mort. L'on eût pu entendre voler une mouche.

— Méquinet, Meurville et vous, Gambin, il me faut des témoins, et d'ailleurs cela vous intéresse, ajouta le carabinier. Voulez-vous prendre la peine de regarder sous la cuisse droite de monsieur? Vous y trouverez trois cartes.

Les trois hommes obéirent silencieusement, et Méquinet jeta successivement trois as sur la table. Le capitaine Reidel était pâle et blême; on eût dit une figure de cire sans rouge; seulement la sueur lui coulait du front, et il tremblait comme une feuille.

— Maintenant, misérable escroc, poursuivit Durcœur, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Nous sommes au troisième, je vous en préviens.

Le capitaine Reidel se leva, promena sur l'assemblée un œil terne et hébêté, puis, sans chercher son chapeau, il gagna la porte; mais son pas était incertain, ses jambes flageolaient; à chaque mouvement, on eût pu croire qu'il allait rouler sur le parquet.

Le jeu cessa immédiatement, et l'on passa peu après dans la salle à manger; mais, à la suite de cette terrible scène, personne ne se sentit le cœur à la joie : le souper de *la Belle-Poule* fut perdu, à trente on ne but pas six bouteilles de champagne.

Je termine cette longue lettre en te parlant de tes vieux amis, des fidèles. Durcœur, promu chef d'escadron, est toujours à l'état d'oiseau de passage; il arrive avec les corbeaux à Paris, la bourse pleine, et disparaît avec eux, mais la bourse vide. Ricourt à présent a fait fortune. Comment? on ne sait pas. Le fait est qu'il a brougham! Est-ce solide? Dieu le veuille! C'est toujours d'ailleurs la même bonne vipère que tu as connue; seulement on prend du ventre; sur quatre cheveux, on en a trois gris : on est décidément mûr. Quant à moi, ouvrez vos grands yeux, monsieur, et ne riez pas, car c'est sérieux, j'ai des rentes! j'ai du talent!... Non, non, malgré vos prédictions tant de fois répétées, je ne mourrai pas vieille portière, dans une vieille loge, attelée à un vieux cordon. J'ai cinq bonnes mille livres de rentes insaisissables et inaliénables; cela se dit comme cela, je crois, et ainsi le Russe l'a voulu; un bien bon homme : pourquoi est-il si ennuyeux!... D'ailleurs j'ai mon talent, je fais recette; je figure en grosses lettres sur l'affiche. Je suis à dix mille, et vingt francs de feux! Que dit votre seigneurie de ces prodiges?

Voyons, mon vieil ami, dépêche-toi de me donner de tes nouvelles; vrai, ton silence n'est pas bien. Tu te conduis en ingrat, ou tu ignores combien je t'aime. Que faut-il faire pour te montrer la sincérité de

mon affection? Envoyer Russe et théâtre au diable, même les cinq mille, et venir vivre avec toi à la sauvage... Parle, et, vrai, vrai, j'obéirai. Adieu, apprends-moi au plus vite que tu as découvert une mine de houille, de diamans, une héritière, — c'est encore ce qu'un joli garçon comme toi découvre le plus facilement,— et que tu nous reviens millionnaire. Sois bien convaincu que rien, non, rien au monde, ne peut être plus agréable que cette nouvelle au cœur de ton vieux Bijou. Je finis par un gros baiser.

XIII.

Le lendemain de bon matin, les chasseurs se trouvaient réunis au rendez-vous de *Bloom-Fountain*. L'aspect du rendez-vous de chasse était pittoresque et animé. Dix couples de beaux *hounds* blancs et orangés reposaient çà et là au milieu de la bruyère, sous l'œil vigilant et le fouet sévère d'un noir piqueur, dont le nom primitif et glorieux de Scipion s'était modifié au contact des gens lettrés en celui d'*Africanus*. Le colonel Daw et Gontrey, vêtus avec la même recherche que s'ils eussent chassé dans les plaines de Melton, habit rouge, culotte de peau, bottes à revers, cravate blanche, venaient de descendre de cheval et causaient avec miss Kate, qui portait avec une aisance tout anglaise l'élégant costume d'amazone. Les deux fils aînés de mynherr Stark et quelques autres fermiers étaient venus au rendez-vous pour jouir du plaisir de la chasse. Leurs vêtemens rustiques formaient un contraste non moins complet avec l'élégante tenue des deux chasseurs que leurs chevaux maigres, au poil de chameau, à la crinière inculte, avec les animaux bien pansés, bien nourris, réservés à Gontrey et au colonel, et que des grooms promenaient à la main. L'œil cherchait en vain la source qui donnait son nom au lieu du rendez-vous, et il fallait quelque habitude des usages africains pour reconnaître une fontaine dans un trou sablonneux où l'on ne voyait d'eau qu'aux jours de pluie.

La figure de Gontrey était triste et pensive; il tenait ses regards fixés vers la terre comme un homme oppressé sous le poids des plus tristes pensées. L'altération des traits de son ami n'échappa point au colonel. — Vous n'avez pas bonne mine ce matin, Gontrey, dit-il; est-ce que vous êtes souffrant?

— Oui, reprit ce dernier, j'ai passé une nuit horrible, et si je n'avais pas craint les reproches de miss Kate, je ne serais pas venu au rendez-vous.

— Oh! dit la jeune amazone, malgré tout le plaisir que j'ai à vous voir, monsieur de Gontrey, je vous en voudrais beaucoup d'avoir risqué une maladie dans la crainte de mes reproches.

— Ne craignez rien, Kate, l'exercice le remettra. — Le colonel pour-

suivit : — Savez-vous que je commence à être très inquiet de ce pauvre Nice? Hier soir, il n'est pas rentré, et j'ai supposé qu'il était allé coucher chez mynherr Stark; or voilà les deux fils du fermier qui m'affirment que l'on ne l'a pas vu à Naqua-Land. Qu'a-t-il pu devenir? Je ne sais à quel parti m'arrêter. Envoyer des hommes à sa recherche... mais où? S'il a marché depuis hier midi, il doit être à cent milles d'ici. Espérons que depuis notre départ il sera rentré au camp, ou que nous le rencontrerons durant la chasse. Vous savez, Gontrey, que j'ai fait porter le déjeuner sur la côte, au banc d'huîtres. Le chacal aura la complaisance, j'aime à le croire, de prendre cette direction pour nous épargner les ennuis d'une retraite. — Africanus, il se fait tard, nous pouvons partir.

Le *huntsman* obéit à cet ordre, découpla ses chiens, puis, remontant à cheval, fit retentir à trois reprises l'écho du mugissement d'un cornet de cuivre, et, suivi de ses *hounds*, se mit en marche, précédant d'une centaine de pas les chasseurs.

La chasse s'avançait au pas à travers la bruyère, et c'était en vérité un ravissant coup d'œil que de voir ces beaux chiens, la queue frétillante, l'œil animé, galoper en tout sens à la recherche de l'ennemi. La sagacité du *pack* était mise incessamment à de rudes épreuves par des *bucks* qui sautaient de leurs gîtes et prenaient leur course dans la plaine; mais la jeunesse seule accordait quelque attention à ces fugitifs : elle était d'ailleurs immédiatement et rigoureusement châtiée de ses erreurs par le fouet d'Africanus.

L'on avait marché déjà depuis plus d'une heure sans que les Nestors de la bande eussent accusé de la voix la piste d'un chacal, quand on aperçut à l'horizon quelque chose qui paraissait s'agiter au-dessus de la bruyère.

— Voyez-vous ce point noir? dit le colonel à Gontrey; est-ce un homme, une autruche, un tronc d'arbre?

— C'est un homme, je crois, reprit Gontrey.

— Par saint George! c'est ce pauvre Nice, interrompit le colonel, qui mit incontinent son cheval au galop, et se dirigea dans la direction du point noir. Gontrey suivit cet exemple, et les deux cavaliers se trouvèrent bientôt en présence du chasseur égaré, mais non perdu.

Il faut renoncer à dépeindre l'attitude lugubre, sinistre, désespérée du pauvre gentleman. Quoiqu'il eût fait passer son fusil à l'état de troisième jambe, il se soutenait à peine en équilibre. Les ronces de la plaine avaient emprunté une bonne partie de sa veste de chasse et les deux tiers de son pantalon. Sa figure hâve, ses yeux rougis, ses lèvres bleues, révélaient des souffrances dignes d'être comparées à celles d'Ugolin dans sa tour, ou des marins du radeau de *la Méduse*.

— Ah! mon cher Nice, qu'êtes-vous donc devenu depuis hier soir,

dit le colonel, et que signifie ce triste équipage? Pourquoi êtes-vous à pied? Qu'avez-vous fait de votre cheval?

Le chasseur reprit d'une voix lamentable : — Je suis brisé, moulu! Je vis depuis hier matin sur une demi-tasse de café! Les flammes de l'enfer brûlent dans mon estomac, dans mon gosier! — John Nice, ajouta le gentleman, en levant les yeux au ciel, qu'êtes-vous venu faire dans cette sauvagerie?

Un des domestiques, heureusement pourvu d'une gourde d'eau-de-vie, vint l'offrir au *sportsman* pantelant, qui, après l'avoir fêtée d'une longue accolade, reprit avec exaltation : — Sommes-nous en Chine, chez les Samoyèdes, aux îles Sandwich, ou dans une colonie de la vieille Angleterre? Vrai, c'est à en douter! Eh quoi! pas une barrière, pas une route, pas une auberge, pas un *policeman!* rien, rien pour remettre en sa route un voyageur égaré!... D'honneur, c'est à en devenir radical! — John Nice, répéta sentencieusement le gentleman, qu'êtes-vous venu faire dans cette sauvagerie?

— Voyons, Nice, expliquez-nous un peu ce que tout cela signifie? Vous maudirez l'Afrique plus tard; j'ai hâte de connaître vos aventures, interrompit le colonel.

— C'est instructif et amusant, surtout pour l'auteur, reprit Nice; mais c'est ce qui devait arriver. — Il poursuivit après une pause : — Voici l'aventure dans son horrible nudité. Il était deux heures, je ne me trouvais pas à un mille de vous, colonel, quand un *bunte-buck* me passa à belle portée : je lui envoyai mes deux coups, qui l'atteignirent en plein corps; mais la damnée bête n'en continua pas moins sa route, et, fou que je suis, je me mis à sa poursuite. Au bout d'un quart d'heure de galop, l'animal avait disparu, et je me trouvais seul dans une de ces grandes plaines qui n'en finissent plus. Pas un arbre, pas une maison, pas une pierre; des bruyères blanches, des bruyères rouges, des bruyères bleues, partout des bruyères sous mes yeux, et rien que cela. J'essayai de revenir sur mes pas, impossible; les fers de mon cheval n'avaient point laissé de traces sur cet affreux terrain. Au hasard, j'appuyai sur la droite et marchai, marchai jusqu'au coucher du soleil. Le crépuscule était arrivé; j'espérais découvrir quelque lumière qui pourrait guider ma route, mais je n'aperçus rien à l'horizon. La nuit était sombre; à peine si j'apercevais l'encolure de ma monture, qui, fatiguée, se traînait avec peine. J'avais la chance, en continuant ma route, de rouler au fond de quelque précipice; je me décidai donc à passer la nuit à la belle étoile. Je dessellai donc mon cheval, me fis un oreiller de la selle, attachai l'animal par la bride à l'étrier, et me couchai sur la dure... oh! oui, la dure! J'étais tellement brisé, que je ne me réveillai qu'au soleil. Quand je rouvris les yeux, plus de cheval à mes côtés; l'animal avait brisé ses rênes et pris la

fuite pendant mon sommeil : c'était le coup de grâce. Je pensai un instant à me tourner la face contre terre et à attendre que la Providence mît un terme à mes maux; je fis la réflexion salutaire cependant que cela pourrait bien durer huit jours, et qu'il valait mieux profiter de mes forces expirantes pour tâcher de découvrir une habitation, une source, quelque chose d'autre que ces affreuses bruyères, et je me suis remis en route. Je marchais depuis trois heures quand enfin je vous ai aperçus. Voici ma longue et déplorable aventure, une aventure qui me vaudra goutte et rhumatisme, peut-être l'hydrophobie!

— Maintenant, mon cher Nice, reprit le colonel, je ne vous proposerai pas de nous accompagner : ce que vous avez de mieux à faire, c'est de prendre le cheval d'un de nos hommes et de vous en retourner au camp.

— Tout seul! interrompit vivement Nice; oh! pour cela, non... non, mille fois non! je ne marche plus sans guide... Pour un rien, je me ferais tenir en laisse... Ce soir, je m'attache un grelot, une cloche au cou! Deux nuits pareilles, c'est assez dans la vie d'un homme.

— Un des grooms vous accompagnera, dit le colonel, qui ne put s'empêcher de sourire aux terreurs que sa proposition, mal comprise, avait fait naître dans le cœur de son ami.

Cet arrangement accepté, les *hounds* continuèrent leur route, et bientôt les cris des vétérans de la bande annoncèrent qu'ils étaient arrivés en présence de l'ennemi. Nous n'accompagnerons pas les chasseurs à la poursuite du chacal, nous craindrions d'abuser de la patience du lecteur que la contagion du sport a peut-être respecté. Nous nous contenterons de dire qu'après une fort belle course de trois quarts d'heure, le *pack* mit bas un chacal, dont le colonel eut la gloire de saisir le premier la *brush*, et nous irons retrouver toute la compagnie en train de déjeuner sur la plate-forme de l'un des rochers les plus élevés de la côte.

Les chasseurs, assis autour d'une table bien dressée, venaient de commencer le déjeuner en attaquant des huîtres qu'un pêcheur hottentot apportait incessamment d'un banc voisin, et qui, dans leurs écailles biscornues, contenaient une chair fraîche et savoureuse digne d'avoir reçu le jour sur le célèbre rocher de Cancale. C'était en vérité un pittoresque coup d'œil que celui de ce déjeuner à ciel ouvert, au point le plus extrême de ce terrible Cap des Tempêtes, et bien étonnée dut être l'ombre du géant Adamastor à la vue de ces brillans cristaux, de cette belle argenterie, de ces recherches du luxe et de la civilisation, qui, pour la première fois sans doute, venaient égayer ses sauvages demeures. Comme si la nature eût voulu, elle aussi, célébrer la bienvenue du colonel et de ses hôtes, un épais brouillard, dont l'atmosphère était chargée, se dissipa comme par enchantement, et le grand

Océan se déroula dans toute sa splendeur aux yeux des convives. Devons-nous dire que les chasseurs, gent peu poétique de sa nature, surtout lorsqu'elle se trouve en face d'une table bien servie, après plusieurs heures de rudes fatigues, n'accordèrent aucune attention au merveilleux panorama de l'azur des flots? Il n'en fut pas ainsi toutefois des domestiques qui desservaient la table : le rideau de nuages était à peine tombé, que chacun d'eux, la serviette au bras, l'assiette à la main, demeura à sa place comme ébahi, attachant de curieux regards sur l'océan.

— Mais servez donc du champagne, John, dit le colonel, impatienté de voir tous les verres vides; à quoi pensez-vous donc?

— Colonel, voici un navire, reprit le serviteur.

— Un navire? répéta le colonel, et tous les regards se tournèrent immédiatement vers la baie.

On apercevait en effet distinctement, à quelques milles en mer, la coquille d'un bâtiment privé de mâts, qui, poussé par une brise favorable, s'avançait lentement vers le rivage.

— Mais c'est un naufrage! s'écria le colonel après quelques instans de contemplation; ce malheureux navire est rasé, je n'y vois pas même apparence de mât de fortune. — Gontrey, ajouta-t-il, je laisse Kate sous votre protection; elle est trop fatiguée, et les chevaux aussi, pour revenir au camp immédiatement. Quant à moi, je vais m'occuper sans délai d'envoyer quelques secours à ces malheureux; tout me fait craindre qu'il n'y ait là quelque horrible désastre.

Et le colonel, avec une agitation juvénile, fit seller un cheval qu'il enfourcha bientôt et mit au grand galop dans la direction du camp.

La galanterie française est trop avantageusement connue dans ce monde et dans l'autre pour que nous ayons à nous préoccuper de la manière dont Gontrey accomplit sa mission de protecteur envers miss Kate. A leur retour dans le salon de la grande tente, les deux jeunes gens apprirent que le navire naufragé n'était autre que le *Wellesley*. Le colonel s'était rendu à bord avec quelques hommes; mais l'on n'y avait trouvé d'autres créatures vivantes qu'un perroquet. A son retour, brisé par les fatigues de la journée, le colonel s'était retiré sous sa tente pour prendre quelque repos.

Pendant la journée, les émotions de la chasse, l'agitation d'un va-et-vient continuel, avaient assoupi dans le cœur de Gontrey la douleur des tristes nouvelles que lui avait apportées sa correspondance parisienne. Lorsqu'il se retrouva seul sous la tente, en compagnie de miss Kate, le souvenir du bon et sincère ami qu'il avait perdu se dressa vivant dans sa pensée; il appuya mélancoliquement le front sur sa main, et demeura les yeux fixés vers la terre dans une pose pleine d'accablement. Cette muette douleur n'échappa point à miss Kate, qui

feuilletait sur la grande table un album. Après quelque hésitation, elle s'approcha du jeune homme, et, lui prenant la main avec une chaste tendresse : — Vous souffrez, monsieur Henri? dit-elle.

— Non, vraiment, reprit Gontrey en relevant la tête.

— Vous souffrez, répéta Kate, vous souffrez au cœur. Je viens de voir de grosses larmes rouler le long de vos joues... Oh! si vos chagrins sont de ceux que l'amitié peut consoler ou partager, dites... dites-les-moi, je vous en supplie.

— Eh bien! oui, dit Gontrey vaincu par ce tendre appel, j'ai reçu hier une nouvelle qui me brise le cœur, j'ai appris la mort d'un ami qui était presque pour moi un frère, et aujourd'hui j'éprouve un malaise que je ne saurais définir. Pour la première fois, je sens les atteintes du mal du pays... Je sens que je suis seul au bout du monde, loin de toute amitié, loin de toute affection.

— Ah! monsieur Henri, reprit la jeune fille les larmes aux yeux, pouvez-vous parler ainsi, lorsque mon père, ma sœur et moi-même nous sommes près de vous?... Nous croyez-vous donc aveugles ou ingrats, insensibles à vos bonnes qualités, à votre amitié?... Et cependant peut-être avez-vous raison pour ce qui me concerne : dans toute cette journée, cette longue journée, je n'ai pas trouvé un instant pour vous remercier de votre dévouement à mon bien-aimé père. Hier, il me l'a dit les larmes aux yeux en vous appelant son fils, vous n'hésitiez pas à exposer votre vie pour sauver ses jours... Croyez que mon cœur sait reconnaître dignement l'amitié capable de tant d'héroïsme... et ne dites plus, ne dites plus, je vous en supplie, quand je suis près de vous, que vous vous trouvez loin de toute affection.

Ces paroles, pleines de sympathie, étaient prononcées par une belle jeune fille au doux visage. Sa voix émue, ses yeux brillans, la pourpre de ses joues, trahissaient les premières émotions d'un cœur de dix-huit ans, et Gontrey pouvait se croire, sans trop de fatuité, le Pygmalion qui avait animé cette charmante statue. Devons-nous ajouter qu'il oublia, comme par enchantement, ses tristes pensées, et, tout entier au bonheur présent, reprit avec une douce gravité : — Miss Kate, l'amitié d'une belle jeune fille comme vous est une amitié trop douce et trop dangereuse pour qu'un homme qui sait la vie, qui n'a plus vingt ans, puisse l'accepter sans mûres réflexions.

— Sommes-nous donc si dangereuses, nous autres pauvres jeunes filles, que l'on ne puisse, comme vous dites, accepter notre amitié sans mûres réflexions? reprit Kate, s'efforçant de dissimuler son trouble sous un air de raillerie.

— Pardonnez-moi, interrompit Gontrey, je suis sincère avant tout : c'est un grand défaut, mais je suis trop vieux pour m'en corriger, et je m'autoriserai de cette amitié que vous m'accordez pour vous dire

où conduit l'amitié de jeune fille à homme qui a à peine trente ans... Kate, celui qui vous parle a bien des fois, dans des rêves d'avenir, bercé des espérances que vous seule pouvez un jour réaliser, et c'est au nom de ces espérances qu'il vous demande de lui permettre de s'exprimer avec franchise...

La franchise de Gontrey menaçait de devenir embarrassante pour miss Kate, quand le colonel entra sous la tente. Il semblait vivement préoccupé, et le trouble que les deux jeunes gens manifestèrent à son arrivée lui échappa complétement.

— J'ai mille excuses à vous faire, Gontrey, dit le colonel; mais j'étais si exténué en revenant de ce malheureux navire, que je suis allé prendre quelque repos dans ma chambre. Vous savez déjà les détails de notre visite. Ce navire naufragé est le pauvre *Wellesley;* il coule bas d'eau, et a été abandonné de tout son équipage : que seront devenus tous ces malheureux!

En cet instant, la plus jeune fille du colonel parut, un journal à la main, et cria avec une joie turbulente : — Grande nouvelle! bonne nouvelle!

— Quoi donc, mon enfant? dit le père.

L'enfant lut à haute voix : « Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le navire *l'Ariel,* entré hier en rade, a recueilli en mer l'équipage et les passagers du *Wellesley,* que l'on avait toute raison de croire perdus. Outre l'équipage, composé de dix-huit hommes, capitaine et matelots compris, les passagers suivans du *Wellesley* ont été débarqués à Table-Baie : lieutenant Robinson, Watson esquire, mistress Johnson et deux enfans, mistress Hellen Death. »

— Mistress Death! murmurèrent à la fois le colonel et Gontrey, et si profonde fut l'émotion qu'ils éprouvèrent tous deux, que ni l'un ni l'autre ne remarqua le trouble de son ami.

— Miss Kate sera-t-elle assez aimable pour me jouer ce soir l'air nouveau, la polka? dit galamment mister Nice, qui, repassé à l'état d'homme civilisé, parut en ce moment au seuil de la tente. Je ne vois que dans ces mélodieux accens l'explication raisonnable de ma venue en cette sauvagerie.

Kate se rendit immédiatement au désir de mister Nice, mais seul il prêta l'attention convenable à la brillante exécution de la jeune fille. Le colonel Daw et Gontrey, enfouis dans des fauteuils, la tête dans les mains, semblaient en proie aux plus solennelles méditations.

Ce ne fut qu'à une heure déjà assez avancée que Gontrey se décida à prendre congé de ses amis, et il n'arriva qu'à la pointe du jour au Hope. Lorsqu'il descendit de cheval, Antoine lui apprit qu'une dame vêtue de noir, paraissant fort malade, était venue demander l'hospi-

talité, et qu'elle occupait en ce moment la chambre d'honneur de la ferme.

XIV.

A son retour du navire naufragé, le colonel Daw était rentré au camp en proie à une visible agitation. Une fois seul sous sa tente, il déposa sur la table un petit coffret qu'il avait trouvé à bord et emporté avec lui, refusant de le confier à aucun de ses domestiques : c'était un petit coffret de marqueterie de l'Inde, que les accidens du naufrage n'avaient pas respecté, car il ruisselait d'eau de mer, et les plaques d'écaille et d'argent qui l'ornaient primitivement avaient disparu en partie. Cependant un écusson, représentant une tête d'aigle avec le mot *Faithfully*, se trouvait encore intact à la partie supérieure. Long-temps le colonel resta en contemplation devant ce coffret, sans que ses yeux pussent s'en détacher; enfin, dominé par un invincible sentiment de curiosité, il appuya le doigt sur un bouton rouillé, et le coffret s'ouvrit immédiatement. Il ne contenait rien d'autre que quelques mèches de cheveux, une lettre et un livre vert fermé par une agrafe d'argent. Le colonel ouvrit ce livre d'un geste nerveux : c'était un journal manuscrit, dont la plus grande partie avait disparu sous l'action de l'eau salée; cependant quelques fragmens restaient encore intacts, et le colonel les parcourut avec une ardeur fiévreuse.

Surrey's Lodge, 22 octobre 1835.

« Après déjeuner, lady Sarah m'a priée de passer dans son parloir. Je me suis rendue à cette invitation quotidienne avec une profonde anxiété de cœur : il est de ces pressentimens qui ne trompent point... et d'ailleurs j'étais trop heureuse! Lady Sarah m'a fait asseoir sur une causeuse près d'elle, m'a pris familièrement la main, et m'a dit de sa voix douce et grave : — Ma chère petite, j'ai une profonde et sincère tendresse pour vous; depuis votre enfance, je vous tiens lieu de mère. Je connais, je chéris toutes vos précieuses qualités; permettez-moi donc de vous parler à cœur ouvert, comme une mère peut parler à sa fille.

Ce début n'avait rien de bien effrayant, et cependant je ne sais pourquoi il m'a bouleversée. J'ai jeté les yeux sur lady Sarah, et l'expression profondément triste de son visage n'a fait qu'accroître les douloureuses impressions de mon cœur. Elle continua : — Il est des secrets qui ne peuvent échapper à l'œil d'une mère : mon fils vous aime, il est aimé de vous.

J'eusse essayé en vain de démentir cette assertion : la rougeur de mon front, le trouble visible de mon visage, la justifiaient pleinement.

— Je ne vous fais pas un reproche de cet amour, reprit-elle; je suis

trop fière de mon fils pour ne pas vous comprendre; j'estime trop vos vertus, mon enfant, pour ne pas l'excuser. La faute en est seule à mon imprudence, qui vous a laissés tous deux vous apprécier, vous aimer, sans penser aux obstacles insurmontables qui s'opposent à votre union. Cette faute, croyez-le, amie, je voudrais la racheter au prix de mon sang.

J'avais prévu ces tristes paroles, et, quoiqu'elles tombassent sur mon cœur comme du plomb fondu, je ne répondis ni par un soupir ni par une larme; il est de ces douleurs qui ne font pas pleurer.

Lady Sarah poursuivit : — J'ai enfoncé le poignard au plus vif de la plaie, je vous fais souffrir des douleurs mortelles, mon enfant, mais pardonnez-moi, je souffre bien aussi! Le ciel m'est témoin que je ne suis pas de ces mères dénaturées qui foulent aux pieds sans pitié, par orgueil ou par ambition, les sentimens de leurs enfans. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez que, fussé-je maîtresse de choisir celle qui partagera le sort de mon fils, bonne et aimante comme je vous sais, c'est à vous que je confierais le soin de son bonheur. Malheureusement des obstacles qui ne dépendent point de ma volonté s'opposent à cette union : écoutez et jugez. A la mort de sir George, je restai sans autre fortune que ma pension de veuve d'un major-général; mais sir George laissait un frère, un des plus riches banquiers de la Cité, qui vint immédiatement en aide à son neveu. Depuis lors mon fils a vécu de la libéralité de son oncle, la caisse de la riche maison Jones a été ouverte sans limites à son caprice; cependant à toutes ses bontés mon beau-frère a toujours mis une condition. Vous le connaissez, vous savez ses nobles qualités, ses défauts : une droiture, une libéralité sans égales, un culte exagéré peut-être pour les idées aristocratiques. Le désir de toute sa vie est d'obtenir pour mon fils quelque haute alliance, la main d'une jeune fille appartenant à quelque illustre famille.

En entendant ces paroles, qui brisaient le rêve de mon cœur, un tremblement mortel me saisit, et, presque défaillante, je laissai tomber ma tête sur le coussin de la causeuse. Lady Sarah s'approcha de moi et me fit respirer des sels en disant : — Du courage... du courage... Elle reprit après une pause : — Mon enfant, vous n'avez pas de titre à offrir à votre époux.... un bon cœur, des vertus, tout ce qui peut faire la joie d'un honnête homme, mais rien autre chose. Que ce que je vous dis là ne vous blesse point, amie : pour moi, vous avez été, vous serez toujours la fille de mon frère; mais ce titre, vous ne l'avez point aux yeux du monde, et, tout me le dit malheureusement, à votre union avec mon fils, son oncle opposera une volonté inflexible; plutôt que d'y consentir, il le déshéritera. Je vous connais assez pour savoir que vous pourriez supporter la pauvreté avec une noble résignation, que

les joies du foyer domestique suffiraient à votre cœur.... En est-il de même de mon fils? Élevé, grace aux libéralités de son oncle, dans le luxe le plus extravagant, entouré d'amis riches et titrés, croyez-vous qu'il puisse supporter long-temps une existence obscure, presque besoigneuse? Croyez-vous qu'un jour il ne déplorerait pas d'avoir sacrifié à une passion de jeunesse une immense fortune, ces plaisirs de l'opulence dont depuis sa plus tendre enfance il a pris l'habitude? — Dieu sait, mon ami, combien je vous aime, Dieu sait que votre amour est mon bien le plus cher, et cependant, devant cette question empreinte d'une froide réalité, je doutai de vous et ne répondis pas.

— Vous ne répondez pas, ma fille? reprit lady Sarah; mes craintes ont trouvé un écho dans votre cœur... Eh bien! je vous en conjure, il en est temps encore, sauvez... sauvez mon fils... Je vous le demande au nom de mon amour, au nom des soins dont j'ai entouré votre enfance...

Le reste de la journée, je l'ai passé seule, avec le bouquet qu'il m'a donné en partant pour Oxford. . . . .

Calcutta, 25 mai 1836.

Le bal du gouverneur-général était en vérité splendide! Cette variété d'uniformes, ces brillantes toilettes, ces costumes si pittoresques de l'Inde offraient un coup d'œil digne d'être comparé au lever de la reine, ou à Almack dans ses plus beaux jours. Et cependant nous sommes au fond de l'Asie, au bout du monde! Mais ton souvenir est là, vivant dans tous les cœurs, chère vieille Angleterre. Quel tonnerre de hurrahs, quelle loyauté brillait sur toutes ces martiales figures, quand, à la fin du souper, le gouverneur-général s'est levé et a proposé la santé de sa très gracieuse majesté la reine. Ah! oui, forte et glorieuse, digne d'être forte et glorieuse, la nation qui sait entourer de tant d'amour et de respect le nom de sa souveraine!

Pendant toute la durée du bal, il me semblait être le jouet d'un rêve, et la toilette de cette bonne lady Bomfield me ramenait seule à la réalité. C'est bien mal, en vérité, d'user de si peu d'indulgence envers une bonne et excellente femme qui, me connaissant à peine, me traite comme sa fille; mais aussi l'on ne porte pas une robe de crêpe de chine noir semée de roses pompons, qui sont plutôt de jeunes melons roses que des roses pompons. Cela sent par trop sa *nababesse*. Et puis n'est-il pas incroyable qu'à moi, qui arrive en droite ligne de Londres, lady Bomfield veuille donner des leçons de toilette! A l'en croire, elle qui n'a pas vu notre vieille Angleterre depuis la régence sait mieux que personne comment l'on s'y habille. Il m'a fallu une résistance plus qu'énergique pour ne pas ajouter à ma simple robe blanche des agrémens d'argent et de soie verte que lady Bomfield avait la prétention de me faire porter. La prétention était trop forte, aussi j'ai résisté, et

j'ai pu, grace à ma fermeté, arriver au bal vêtue en jeune fille comme il faut, et non pas en princesse de Golconde, ainsi que le voulait mon digne chaperon. Ce qui m'a été présenté de cornettes et d'enseignes, de misters Thomson, Robinson et Smith est incalculable. Parmi tous ces nouveaux visages, un seul m'a frappé : c'est celui d'un homme de quarante-cinq ans environ, d'une figure singulièrement digne et sympathique; j'oublie son nom en ce moment, mais il est, je crois, major du 17e régiment *native infantry*. Mon succès, au reste, a été complet, et ce matin lady Bomfield m'a annoncé triomphalement que je comptais déjà trois prétendans sérieux, trois *civilians!* Trois *civilians!* quel victorieux début! Combien je dois être fière, heureuse, oui, heureuse! *But I am for sale on Calcutta's Market!!!* . . . .

Sur le journal, au bas de la page, était collé un petit fragment de la gazette le *Friend of India* ainsi conçu : « Passagers du *London* débarqués à Table-Baie le 13 mars : J. Searight, esq.; le chevalier Dupras; M. Tène; sir Antony Bradshaw, capitaine aux grenadiers de la garde, aide-de-camp de son excellence le gouverneur. »

Lucknow, 14 octobre 1838.

Lady Bomfield était en visite chez moi, quand l'on a annoncé le capitaine Reidel. Après son audacieuse lettre d'hier soir, oser se présenter à ma vue était une impudence inqualifiable, digne d'un terrible châtiment. Ce châtiment, je me résolus immédiatement à le lui infliger. Peut-être ai-je eu tort. Lady Bomfield n'a pas manqué, comme à son ordinaire, de faire tomber la conversation sur les mille et une notes qu'elle avait écrites ou reçues dans la matinée : invitations à dîner ou à prendre le thé, demande ou envoi de la dernière *Revue*, et autres correspondances intéressantes.

— Ma chère lady Bomfield, lui dis-je quand elle eut fini son énumération, j'oserais parier, — et cela dans les plus fortes proportions que l'on ait jamais risquées pour un favori de course, — que vous n'avez pas reçu un billet semblable à celui que j'ai reçu hier soir.

Sans doute le capitaine Reidel comprit mon projet, car il attacha sur moi des regards supplians; mais ma détermination était prise, et je parus ne pas comprendre le langage de ses yeux.

— Qu'est-ce que cela peut être? dit lady Bomfield assez intriguée.

— Avant de l'apprendre, poursuivis-je, il faut que vous, lady Bomfield, et vous aussi, capitaine Reidel, vous me promettiez le secret, car ce billet n'est ni plus ni moins qu'une belle et bonne déclaration. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'une aussi ridicule plaisanterie, dont je ris de grand cœur, fût connue du colonel. Il pourrait être moins indulgent que moi, et prendre au sérieux un acte de folie qui ne mérite, s'il mérite quelque chose, que de la pitié.

Le capitaine répondit en balbutiant qu'il ne connaissait personne d'assez mal élevé dans la station pour oser manquer de respect à une femme qui avait su se concilier l'estime et l'admiration de tous.

Je saluai avec un sourire moqueur le galant parleur et me levai pour aller chercher la lettre dans mon buvard. Le capitaine reconnut sans doute le papier de sa missive, car une rougeur foncée couvrit son front, et il se leva en disant qu'il se croyait de trop dans l'entretien.

— Non, non, repris-je, vous êtes trop de mes amis pour que je vous prive du plaisir d'entendre cette candide épître.

— Que vous êtes peu curieux pour un homme! dit lady Bomfield avec une candeur bien embarrassante pour le capitaine.

Je lus à haute voix : « Madame, vous êtes donc sans pitié! Rien ne saurait toucher votre cœur, ni l'amour le plus pur, ni le dévouement le plus respectueux! Ah! vous ne savez pas combien je souffre, de quels traits acérés votre froideur, votre mépris, me percent l'ame! Votre mépris, et qu'ai-je fait, grands dieux! pour le mériter?... Du premier jour, suivant vos ordres, n'ai-je pas combattu un amour que vous ne partagiez point? ne me suis-je pas abstenu de vous parler, même de vous voir? Aujourd'hui, ce supplice a trop duré, il dépasse mes forces; c'est dans l'agonie du désespoir que je me tourne vers vous, madame, pour implorer non pas un mot, mais un regard de pitié. »

— Oh! *shocking! shocking!...* dit lady Bomfield horrifiée de cette lecture.

— Le style de ce billet est commun, les pensées en sont plus que vulgaires; c'est en somme un roman assez plat, reprit le capitaine Reidel avec le plus impertinent sang-froid.

— Assez plat, interrompis-je sévèrement, pour que je ne me soucie pas d'en recevoir le second volume. Aujourd'hui, par respect pour la tranquillité des miens, je tais encore le nom de l'insensé qui m'a prise pour but de ses persécutions; mais je ne pardonnerai pas une seconde lettre, et l'auteur de toutes ces belles phrases serait livré par moi à la risée de la station. Dînez-vous ce soir chez le *chief justice*, lady Bomfield? ajoutai-je. . . . .

Le capitaine Reidel venait de sortir quand le colonel est entré.

— Ma chère amie, m'a-t-il dit, faites-moi le plaisir d'écrire à Reidel pour l'engager à dîner demain. J'ai reçu il y a quelques jours un nouveau claret sur lequel je serais bien aise d'avoir son avis. Je ne sais pourquoi nous ne voyons jamais Reidel; c'est un parfait gentleman et un excellent juge en fait de vins de France...

En rentrant ce soir, on m'a remis le billet suivant :

« Madame, la réputation d'une femme, quelque vertueuse qu'elle soit, est toujours entre les mains d'un homme qui ne craint pas d'affronter une balle de pistolet. Je me vengerai! »

Lucknow, 3 janvier 1839.

Le colonel est parti ce matin pour remplir une importante mission diplomatique auprès du khan de Boukhara. Sa santé, altérée depuis quelque temps, aurait dû l'engager à refuser cette mission qui l'oblige à un voyage long, difficile, dangereux peut-être; mais le colonel est un de ces nobles cœurs qui ne tiennent jamais compte de leurs intérêts, de leur vie même, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la cause publique. J'aurais cherché vainement à le détourner d'obéir aux ordres du conseil; je le connaissais trop pour espérer ébranler sa résolution. Je ne pouvais, comme je l'ai fait, que lui demander de me permettre de l'accompagner. J'ai encore présentes à la mémoire les raisons sans réplique qu'il a opposées à mes prières. « Ma chère amie, m'a-t-il dit, je sais tout votre désir de m'accompagner, et je le partage bien vivement; aussi croyez que, si la chose me semblait possible, je me rendrais de bien grand cœur à vos prières. Vous êtes de ces bonnes et excellentes femmes qui ne redoutent aucune privation, aucune fatigue, aucun danger, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir, je le sais depuis longtemps, et chaque jour je bénis le ciel qui m'a donné le modèle des épouses; mais aujourd'hui il est de mon devoir de mari, de père, de résister à vos supplications. Le voyage que je vais entreprendre est, je ne peux me le dissimuler, long et difficile; votre présence me le rendrait plus long et plus difficile encore. Je vous sais si préoccupée de l'avenir de votre enfant, que je vous parlerai des dépenses énormes que votre présence entraînerait avec elle. Vous m'avez appris la valeur de l'argent, à moi vieux nabab prodigue, et vous ne m'en voudrez pas, chère amie, de montrer que vos leçons m'ont profité. Croyez donc que c'est avec une peine bien vive que je résiste à vos sollicitations, et que jamais la cause publique ne m'imposa un plus rude sacrifice qu'en me séparant de mon enfant, de la femme adorée qui fait le bonheur de ma vie... »

Ces paroles, je les relirai bien des fois, je veux les savoir par cœur; elles m'encourageront à jamais dans l'accomplissement de mes devoirs... Et vous, honnête et excellent homme qui les avez prononcées, que je consacre ici la tendre vénération que vous m'inspirez. Non, jamais fille aimante n'éprouva pour un père chéri plus de respect que je n'en ai pour vous. Eh! peut-on connaître sans l'apprécier ce cœur ouvert à tous les nobles instincts, cette bonté infinie qui ne se dément devant aucune infortune? Oui, d'aujourd'hui, en vous quittant, lorsque dans l'amer désespoir de ma solitude j'ai embrassé mes deux filles, car Kate aussi est ma fille, j'ai senti tout ce que vous étiez pour moi! J'ai interrogé ma vie; je me suis demandé si ma conduite envers vous était bien sans reproche, si bien des fois ma froideur n'avait pu

vous faire douter de la tendresse que mon cœur vous porte... Que voulez-vous, ami, il n'y a qu'un seul amour dans le cœur d'une femme; lui mort, l'estime, la tendresse, peuvent être profondes, mais les illusions du cœur une fois flétries ne sauraient refleurir sur l'arbre desséché... C'eût été vous mentir que de simuler des ardeurs que mon cœur n'éprouvait pas, mensonge indigne de vous, indigne de moi... Toute l'affection, tout le respect d'une tendre fille pour le meilleur des pères, toujours mon cœur vous les a donnés... Ami, ne méritiez-vous pas mieux?

Lucknow, 5 avril 1839.

Depuis deux mois, je suis sans lettres du colonel. Pour moi qui connais sa ponctualité à me donner de ses nouvelles, ce silence est en vérité effrayant. Je viens de relire sa dernière lettre, datée de Lahore : que de bons sentimens! quel cœur d'or elle révèle! Sa femme, son enfant, l'intérêt de son pays, voilà les seules pensées qui le préoccupent. Pas un mot de lui, pas un mot des dangers qu'il va courir. Les fatigues, les privations du voyage ont remis sa santé. Jamais, m'écrit-il, il ne s'est mieux porté; mais en deux mois, sous ces climats inclémens, l'homme le plus fort est exposé à tant d'atteintes... Que n'ai-je point à craindre, mon Dieu! J'aurais dû l'accompagner; il n'aurait pas résisté à mes prières, à mes larmes, et aux jours mauvais il m'eût trouvée à son chevet. Ah! je me reproche ma faiblesse... Et puis il y a un je ne sais quoi de sombre dans l'air, les mauvaises nouvelles semblent voler de toutes parts. Le dernier numéro du *Moffusilite* annonçait une insurrection dans l'Afganistan : cette nouvelle est annoncée, il est vrai, comme un on-dit qui mérite confirmation; mais, si elle se trouvait malheureusement vraie, de combien de dangers la route du colonel ne serait-elle pas hérissée! Je le connais, je sais sa bravoure, sa témérité juvéniles qui ne redoutent aucun péril; sans doute pour accélérer son voyage, confiant dans le respect qu'inspire le nom anglais, il aura refusé de s'adjoindre une escorte, même une suite un peu nombreuse, et cela au milieu de peuplades féroces et ennemies. Oui, mon cœur gros d'angoisses me dit qu'à chaque pas dans ce terrible voyage il peut rencontrer la mort, ou une captivité plus horrible que la mort peut-être! Et je ne peux rien pour le salut de cette vie si chère, rien que pleurer, vous implorer, mon Dieu! Ayez pitié de mes angoisses! ayez pitié de lui, veillez sur lui!

Une scène qui s'est passée après dîner hier soir chez lady Bomfield m'a vivement et tristement impressionnée. Nous venions de quitter la table, quand l'on a apporté le courrier de Calcutta. Sans lettres moi-même, je regardais machinalement les derniers numéros du *Punch*, ne prêtant qu'une oreille inattentive au bon major Wood, qui lisait haut, à mon intention, les mariages de toutes les misses Smith avec les misters

Johnson des trois royaumes. Tout à coup le journal est tombé des mains du vieux major, et il s'est laissé aller dans le fauteuil comme si toutes les forces de son corps eussent été brisées à la fois. Cette émotion ne dura que quelques secondes; il reprit immédiatement le journal, et ses yeux remplis de larmes restèrent fixés au haut de la page, à l'endroit même qu'il venait d'abandonner. Peu après le major s'est levé et a quitté le salon sans mot dire. L'anxiété visible de mon vieil ami piqua ma curiosité, et je jetai un coup d'œil sur le passage qui lui avait causé une si vive émotion. Hélas! je ne pouvais me méprendre en lisant les lignes suivantes : « Morte du choléra à Bengalore, le 15 mars, Jane Wood, femme regrettée de Charles Amstrong.—*Madras, civil service.* » Le malheureux père venait d'apprendre la nouvelle de la mort de sa fille unique. Étrange existence que la nôtre! Chaîne dorée, mais bien pesante, que nous supportons tous, nous autres exilés de l'Inde! Nos enfans connaissent à peine leurs parens : pour leur santé, pour leur éducation, dès leur plus jeune âge, nous devons nous séparer d'eux, et ils grandissent loin de nous, conservant à peine une idée confuse du père et de la mère relégués dans l'est..... Une mort prompte comme la foudre, qui frappe sans pitié le jeune et le vieux, le fort et le faible, est suspendue sur nos têtes, et ce n'est qu'en tremblant que nous pouvons ouvrir les pages d'un journal qui va nous annoncer peut-être la perte d'un parent ou d'un ami. Gros traitemens de l'Inde, au prix de combien de sacrifices et d'angoisses mortelles on vous achète! Je ne sais pourquoi, mais les plus tristes pressentimens m'agitent. J'ai comme un crêpe funèbre autour du cœur, autour des yeux; je pense, je vois tout en noir. La poste de l'intérieur arrive demain : faites que je reçoive des nouvelles, mon Dieu!

Rade de Table-Baie, 3 septembre 1839.

Vue de la baie, cette ville est en vérité étrange. Cette haute montagne qui domine Cape-Town de sa masse colossale a un cachet de grandeur infinie, presque effrayant, lorsqu'elle se couvre d'un sombre panache de nuages. La ville aux rues larges, aux maisons blanches et bien alignées, est d'un ensemble qui ravit les yeux habitués aux sauvageries de l'est. L'on se croirait dans quelque petite ville de la chère Angleterre, si l'on ne rencontrait à chaque pas d'énormes chariots attelés souvent de quatorze paires de bœufs, véhicules primitifs qui révèlent le voisinage des vastes steppes africaines. L'on ne m'avait pas trop vanté les environs de la ville du Cap. Rondebosck, Winberg, New-Land, présentent des sites enchanteurs. L'habitation de Constance est un petit paradis, et je ne connais rien de comparable à ce jardin où fleurissent comme par enchantement les arbres, les fleurs de tous les pays. Peut-être aussi suis-je sous le charme de la cordialité avec

laquelle m'a accueillie le bon M. Colyn ; avec quelle bonhomie il fait les honneurs de sa délicieuse résidence et de ses vins renommés! Hélas! dans ce charmant endroit, je devais retrouver de douloureux souvenirs. En feuilletant l'album où les visiteurs qui viennent à Constance sont priés d'inscrire leurs noms, j'ai rencontré celui du colonel. Pauvre homme! il m'avait entretenue bien souvent du Cap, des bons amis qu'il y avait, et, dans nos plans d'avenir, bien des fois nous nous étions promis de venir les visiter en retournant en Angleterre. Je reviens aujourd'hui, mais seule avec mes deux filles.

Nous devons mettre à la voile dans deux heures, l'on n'attend plus qu'un passager, un officier mourant, auquel, en désespoir de cause, les médecins ont conseillé l'épreuve d'un voyage sur mer. Puisse-t-il, plus heureux que d'autres, revoir la mère, la sœur, la femme peut-être qui l'attend en Angleterre! Veuve de soldat, mes soins lui sont acquis comme à un frère; faites, mon Dieu, qu'ils soient couronnés de succès!

En vue de l'île Sainte-Hélène.

Le médecin du bord est content, très content; les forces commencent à lui revenir : une promenade d'une demi-heure qu'il a faite sur le pont, appuyé sur mon bras, ne l'a pas trop fatigué. Il vivra, il vivra, et je suis libre! Oh! que ce mot est doux et odieux!

Yvry, 22 septembre 1842.

Mon fils va bien, très bien; sa santé, qui aux premiers jours pouvait donner quelque inquiétude, a victorieusement pris le dessus, et tout annonce en lui une force peu commune pour son âge. Que le ciel protége cette chère et innocente créature, qu'elle ne sache jamais ce qu'elle a coûté de larmes et d'angoisses à sa mère! Depuis quelques jours, tout m'inquiète; il me semble que nous sommes surveillés, que des hommes guettent nuit et jour pour surprendre le secret de notre vie, et je suis fortifiée dans ces craintes par les rapports de notre gouvernante. La digne femme ne sort pas une seule fois pour faire les acquisitions du ménage sans revenir me dire que deux ou trois personnes l'ont vivement questionnée sur ses maîtres mystérieux que l'on ne voit jamais. Les angoisses si vives que j'ai éprouvées il y a quinze jours seraient-elles justifiées en tous points?... Ne me serais-je point trompée, comme je l'espérais, quand j'ai cru reconnaître à la fenêtre d'un petit café, au coin de la rue, la figure de cet odieux capitaine Reidel. Cet homme est de ceux qui ne pardonnent point; son amour-propre humilié a juré de se venger de moi, et si le mystère de notre existence lui était connu, la vengeance lui serait si facile et si terrible, qu'à cette seule pensée ma tête s'égare.... Il faut... il faut absolument quitter cette demeure, chercher une retraite impénétrable où nous puissions vivre ignorés de tous. . . . .

Il est revenu ce soir accablé de tristesse; malgré tous ses efforts, j'ai lu dans son cœur une douleur infinie. Je sais combien le bon Henri lui est cher, je sais combien il lui en coûte de se séparer d'un ami d'enfance qui est pour lui un frère. L'amertume de cette séparation, je la partage vivement, car Henri aussi a une bien large part dans mon amitié. Et cependant sa douleur sombre, ses yeux rougis de larmes récentes trahissent des chagrins, des angoisses que le départ de notre ami ne saurait expliquer..... Qui peut le préoccuper ainsi, mon Dieu?

La Retraite, 24 août 1844.

Cette vie de solitude lui pèse cruellement; malgré les soins dont son amour m'entoure, je ne saurais me dissimuler qu'il souffre de l'oisiveté à laquelle il se voit condamné. Son noble caractère, sa fortune, l'appelaient à briller au premier rang en Angleterre; il devait une vie laborieuse, utile à son pays, au nom qu'il porte, aux talens qu'il a reçus de la nature, et un sort fatal l'oblige à vivre isolé, obscur, en dehors de toute vie active, de toutes idées ambitieuses.... Oh ! oui, plus que jamais, je sens que je lui dois pour prix de tant de sacrifice les joies de l'intérieur, un foyer domestique calme et heureux..... heureux!..... Et cependant n'est-il pas au-dessus des forces humaines d'offrir un visage serein, une humeur égale, lorsque le cœur est bourrelé de remords incessans?..... Son souvenir à lui, à celui que j'ai lâchement trahi, est là vivant, impitoyable, toujours présent à ma pensée....... Et cette chère petite fille, à qui aussi je devais le tribut de mes soins et de mon amour, que devient-elle?..... Élevée par des mains étrangères, à peine sans doute si elle conserve un vague souvenir de la mère coupable qui l'a abandonnée sans pitié..... Justes châtimens de mes fautes, plaies saignantes d'une ame criminelle, échappez à son regard; que le spectacle de mes remords n'empoisonne point cette vie si amère qu'une passion coupable lui a faite, car lui aussi c'est un noble cœur, et il méritait d'être heureux. . . . . .

Le passage suivant, sans date, était tracé d'une écriture tremblante, presque illisible.

. . . . Je reste seule à souffrir. Mon Dieu, je m'incline sous les coups de votre colère vengeresse. . . . .

Paris, 4 avril 1845.

Depuis un mois, je suis à Paris, et mes faibles ressources s'épuisent de jour en jour; je suis seule dans cette grande ville, je n'y connais personne : il n'est pas un cœur ami que je puisse implorer!..... Je n'ai pas même un nom à confier, mon fatal secret doit mourir avec moi.... Les maîtres de cette triste auberge ont deviné ma misère, et leur défiante avarice m'oblige à payer d'avance le loyer de ce misérable grabat. J'ai fait engager ce matin, pour suffire à leurs exigences, ce bracelet,

premier gage d'amour qui ne m'avait jamais quitté. On m'a rapporté une dizaine de louis : c'est du pain pour quinze jours; mais après..... après..... Non, je ne veux, je ne dois pas mourir avant de les avoir revus!..... J'aurai la force de supporter des misères infinies, la pauvreté, la faim, toutes les tortures du corps et de l'ame, dans l'espoir de me prosterner un jour à ses genoux, de les inonder de mes larmes et d'entendre sortir de sa bouche des paroles de pitié, sinon de pardon... Une lueur d'espoir est venue hier briller à mes yeux. J'ai reconnu dans la rue, en quittant l'église, l'excellente femme qui m'a servie avec tant de dévouement à Ivry. Je l'ai suivie jusqu'à sa demeure, hésitant à l'aborder, mais je n'ai pas osé.... Plus j'y songe, plus je vois que tout me commande de surmonter cette faiblesse : cette femme a un bon et noble cœur, tout me le dit; je lui confesserai ma vie entière, j'implorerai sa pitié..... Elle est mère, je le sais; elle comprendra mes angoisses, mes remords.....

20 août, à bord du *Wellesley*.

Nous serons au Cap dans trois jours, si les vents contraires ne viennent pas s'opposer à notre marche. Ils sont là, là tous deux : quelques lieues de mer me séparent à peine du père et de l'enfant; à cette seule pensée, je sens mon cœur battre dans ma poitrine comme s'il allait se briser... Cette émotion, je dois la dominer, réserver toutes les larmes de mes yeux pour en inonder ses mains... Mon plan de conduite est tout tracé : aussitôt débarquée, je ferai appel à l'amitié du bon Gontrey; son noble cœur ne fera pas défaut à celle qui fut l'amie de son enfance : il ne reculera pas devant la triste mission d'aller implorer de l'époux outragé le pardon d'une mourante, car la maladie qui me mine est de celles que l'on ne guérit pas. Qu'il me soit permis de revoir ma fille, ne fût-ce qu'une minute, de me prosterner à ses genoux, de les inonder de mes pleurs, et mes dernières paroles seront pour bénir la miséricorde du ciel..... »

Le colonel acheva la lecture de ce journal tout d'un trait, mais à plusieurs reprises il fut obligé d'essuyer du revers de sa main ses yeux obscurcis de larmes. Après une pause, il se leva et vint examiner curieusement les objets qui se trouvaient dans le coffret de marqueterie. Il ne contenait rien d'autre, comme nous l'avons dit, outre le livre vert, qu'un médaillon de cristal renfermant une mèche de cheveux blonds, une mèche de cheveux gris entrelacés, et une lettre. Cette lettre, qui annonçait, dans les formes les plus respectueuses, l'envoi d'une assez forte somme d'argent, était signée Noël, et portait pour adresse : *Madame Hellen Death, hôtel de Londres, rue de la Pépinière.*

XV.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événemens que nous venons de retracer, il se faisait dix heures du matin, quand Gontrey, pour la dixième fois au moins, sortit de la ferme une longue-vue à la main, et vint se poster sur une élévation de terrain, en dehors de la cour, d'où l'on commandait la plaine. A la vue d'un cavalier qui se dirigeait vers l'habitation, l'expression d'anxiété empreinte sur les traits du jeune homme se dissipa, et, fermant sa longue-vue, il attendit de pied ferme l'arrivant. La faction ne fut pas de longue durée; le cavalier s'avancait au galop, et, au bout de quelques instans, entrait dans la cour de la ferme, où Gontrey courut le recevoir. Le colonel Daw, car c'était lui, était singulièrement pâle; il jeta la bride de son cheval aux mains d'un domestique, serra sans mot dire, mais avec un tremblement nerveux, la main de Gontrey, et tous deux entrèrent dans l'habitation.

— Ah! colonel, dit Gontrey quand ils furent seuls, avec quelle impatience je vous attendais! La malheureuse Hellen, depuis hier soir que je lui ai annoncé votre venue, est dans un état d'anxiété qui fait mal à voir.

— Gontrey, dit le colonel d'une voix gutturale qui révélait de poignantes émotions, cette entrevue était inévitable : la volonté de Dieu l'ordonnait, et je ne me fais pas un mérite près de vous de m'être rendu à vos prières; mais ce que j'éprouve là, dit le colonel en frappant sa poitrine, je ne l'ai jamais éprouvé de ma vie, ni à ma première bataille, ni aux jours les plus terribles de ma captivité. A l'idée de cette entrevue, mon cœur se tord... Accordez-moi quelques instans de répit, car je me sens presque défaillir.

Gontrey serra la main de son ami avec une tendre sympathie, et les deux hommes restèrent debout, dans un sombre silence.

— Où est-elle? dit après une pause le colonel, qui, par un effort suprême, rassembla toutes les forces de son cœur.

— Ici. — Et Gontrey, mettant à profit cette résolution désespérée, entraîna du bras son ami jusqu'à la porte de la chambre voisine. Le colonel en franchit le seuil; mais l'altération mortelle de ses traits disait assez les cruelles émotions de son cœur.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'était pas fait pour les calmer : une femme vêtue de grand deuil était assise sur une chaise longue; ce n'était plus, hélas! que l'ombre de cette Hellen qu'il avait connue si belle et si admirée. Une maigreur effrayante, des yeux illuminés d'un éclat fébrile, des pommettes pourprées, une respiration inégale, sifflante, trahissaient la dernière période d'une incurable maladie de

poitrine. Et, non moins cruelle dans ses ravages que l'implacable maladie, une vie de remords et de misère avait blanchi ses cheveux avant l'âge, sillonné de rides profondes ce front jadis si pur.

A l'entrée du colonel, la malheureuse femme, par un effort convulsif, se leva droite et immobile comme un spectre, puis, s'affaissant sur elle-même, tomba sur les genoux et demeura prosternée, les yeux fermés, les mains jointes, sans une parole, sans un soupir, sans une larme. Il y avait dans cette douleur muette quelque chose de si navrant, que le colonel porta la main à sa poitrine comme pour comprimer les battemens tumultueux de son cœur; puis, s'avançant près de la malade agenouillée, il l'éleva doucement entre ses bras, et la replaça sur le fauteuil; mais Hellen ne put lire les sentimens de pitié divine qui rayonnaient au front du mari outragé, car, n'osant affronter les regards de son juge, elle s'était voilé la face de ses mains amaigries.

— Madame, dit le colonel, pour moi, pour vous, pour vous surtout, que je vois si faible, modérez, je vous en supplie, les transports d'une douleur qui nous briserait le cœur à tous deux. Vous avez désiré me voir : je n'ai pu résister aux prières de mon meilleur ami, je n'ai pu opposer un refus sacrilége à la volonté du ciel, qui, après tant d'épreuves, vous a conduite ici; mais, je vous en supplie, que cette entrevue soit calme, calme autant qu'elle peut l'être, que je n'aie point à me reprocher d'avoir, par l'émotion de ma présence, avivé les douleurs de la maladie dont vous souffrez.

— Je serai calme, monsieur, dit Hellen en étouffant sous ses mains jointes de douloureux sanglots; la coupable créature que votre pitié daigne visiter est une tremblante esclave qui, jusqu'au dernier soupir, acceptera vos ordres sans une plainte, sans un murmure. Et cependant, en cette suprême entrevue, celle qui n'ose vous regarder en face, celle qui, sur un mot, sur un signe de vous, donnerait sans hésiter tout le sang qui lui reste dans les veines, vous demande... vous supplie de lui permettre de vous dire les douleurs de sa vie... Depuis des années, j'ai vécu sous le poids de remords impitoyables... croyez-le!... Oh! c'est vrai ce que je vous dis là!... Pas une heure, pas une minute de mon existence qui n'ait été empoisonnée par le souvenir de mon crime. Ces cheveux blanchis avant l'âge, ces traits flétris, cette vie brisée dans sa fleur, disent aux yeux bien des douleurs, mais ils ne disent pas la centième partie de ce que j'ai souffert. Comment ai-je récompensé ce tendre cœur, cet amour sincère, cette vie tout entière vouée au soin de mon bonheur?... Par le parjure et la trahison!... Oh! ne pouvoir regarder au fond de son cœur, sans se maudire, sans se faire horreur à soi-même, c'est là un supplice dont les angoisses dépassent les tortures que souffrent les damnés!...

— Malheureuse, quelle destinée vous vous êtes faite! interrompit le colonel avec une émotion qu'il ne put dissimuler.

Hellen continua avec une agitation croissante : — La misère et l'abandon ont été mon partage. J'ai vécu seule, sans un ami, sans un nom même! J'ai vu la mort sous son plus terrible aspect... dans l'agonie d'un naufrage; mais toutes ces épreuves ont glissé sur mon cœur comme sur un marbre... il n'a d'angoisses et de larmes que pour le souvenir de l'époux que j'ai trahi, de l'enfant que j'ai abandonné... Oh! ne me maudissez pas! Voyez ce que j'ai souffert, ce que je souffre en ce moment, où je n'ose vous regarder en face..... Devant vous, je tremble de tout mon être, comme devant mon juge suprême; chancelante, je m'abîme à vos pieds. Ne me maudissez pas.... ajouta l'épouse coupable dans un paroxysme effrayant de douleur.

— Pauvre femme! dit le colonel, serais-je venu près de vous, si j'avais dû vous apporter d'autres paroles que des paroles de pardon?

— Oh! si c'est un rêve, faites, mon Dieu, que je meure au réveil! reprit Hellen d'une voix haletante, en levant pour la première fois sur son interlocuteur des yeux étincelans.

— Madame, dit après une pause le colonel, le pardon que mon cœur vous donne est sincère, complet, sans arrière-pensée aucune; mais je serais coupable d'encourager des illusions sans espoir. Il faut donc le dire, quoi qu'il m'en coûte, cette entrevue est la dernière que nous puissions avoir en ce monde. D'aujourd'hui une barrière infranchissable doit nous séparer à jamais. Loin de vous, cependant je me réserve le droit de veiller sur vos besoins... Celle qui a porté mon nom, celle que j'ai tant aimée a droit à une vie indépendante. Quand vous aurez choisi le lieu où vous voulez vous retirer, je prendrai des dispositions pour qu'il vous soit payé chaque année une pension honorable, qui vous permette de recevoir les soins que votre état réclame, car vous êtes malade, Hellen, bien malade...

— Oh! oui, bien malade! répéta la pauvre femme; mais la mort.... oh! je ne la crains plus. Mon rôle est fini sur cette terre. Je me suis prosternée à vos pieds, j'ai entendu des paroles de pardon sortir de votre bouche; la mort peut venir!... Non, non, je ne la crains plus.

— La mort à vous si jeune... oh! bannissez ces funèbres pensées. A votre âge, l'art et la nature trouvent de merveilleuses ressources, interrompit vivement le colonel.

Hellen ouvrit avec un triste sourire le mouchoir dont à plusieurs reprises elle avait essuyé ses lèvres; une écume sanglante en rougissait la toile. Devant cette victime si jeune, si résignée, le vieux soldat éprouva un sentiment de pitié mêlé de terreur que ne lui avait jamais inspiré le spectacle des plus sanglantes ambulances, et des larmes muettes coulèrent le long de ses joues.

— Vous pleurez... oh! ces larmes m'encouragent. Miséricordieux comme vous l'êtes, peut-être exaucerez-vous le dernier vœu d'une mourante. La mort est là, je sens sa main de fer qui m'étreint, qui m'étouffe; oh! que votre pardon soit complet... Laissez-moi... laissez-moi voir ma fille! Que la mère coupable inonde une dernière fois de ses larmes les pieds de son enfant!

— Hellen, dit le colonel, je ne me dissimule pas les tristes impressions que cette entrevue doit laisser dans le cœur de ma fille, mais je n'ai pas le courage de combattre ce vœu de la nature : demain l'on vous amènera Mary. Et maintenant, avez-vous encore quelque chose à me demander? ajouta-t-il d'une voix éteinte, comme si cette scène douloureuse avait brisé ses forces.

— Votre main, dit Hellen.

— Le colonel étendit sa main droite, qu'Hellen pressa sur ses lèvres desséchées avec une convulsive énergie.

Le colonel Daw allait ouvrir la porte de la chambre, quand il s'arrêta brusquement. En proie à une émotion qu'il ne put maîtriser, il revint d'un pas précipité vers la malade : — Hellen! s'écria-t-il en ouvrant les bras, ma malheureuse fille, que je te presse une dernière fois sur mon cœur!

Ce fut un long et douloureux embrassement entremêlé de sanglots et de larmes; mais cette scène cruelle avait épuisé les forces d'Hellen : elle demeura sans connaissance dans les bras de son mari. Le colonel, après l'avoir déposée avec un tendre soin sur la chaise longue, profita de cet évanouissement pour quitter la chambre, et lorsqu'il eut envoyé des secours à la malade, il s'assit sur une chaise dans la salle voisine, et demeura brisé, anéanti, sans parole, sans mouvement, pendant plus d'un quart d'heure.

Dans la soirée, Hellen demanda à Gontrey, qui veillait près de la malade avec une tendresse fraternelle, une plume et du papier, et elle traça d'une main convulsive les mots suivans : « Que Dieu vous récompense, le meilleur des hommes, des consolations dont vous avez béni mes derniers momens! Votre généreuse clémence me dicte mes devoirs; je saurai me montrer digne de votre pardon : je ne reverrai pas ma fille. Je veux qu'elle puisse toujours honorer, respecter la mémoire de sa mère : je ne la reverrai pas. Adieu pour la dernière fois, noble cœur que j'ai brisé. A Mary, fille aimante et respectueuse, je lègue le soin de vous donner tout le bonheur que vous devait sa malheureuse mère. »

Hellen, après avoir tracé cette lettre, la tendit à Gontrey. Lorsque le jeune homme eut avancé la main pour recevoir le papier, elle la lui serra tendrement entre les siennes en disant : — Et vous aussi, mon bon Henri, puissiez-vous être heureux! . . . .

Un navire qui arriva d'Angleterre quelques jours après apporta au colonel Daw la nouvelle de la mort d'une parente éloignée, et il prit le grand deuil, ainsi que ses deux filles. . . . .

XVI.

(La scène se passe dans les premiers jours du mois de mars 1846. Il est neuf heures et demie. La deuxième pièce vient de finir au théâtre des Variétés. Sampigny et Méquinet se carrent dans deux stalles au premier rang de l'orchestre : élégant demi-deuil; fort luxe de bijouterie à la cravate, au gilet, en pomme de canne; genre faux anglais le plus parfait. Derrière eux, le commandant Durcœur. Pendant la pièce, Ricourt s'est montré successivement au balcon, aux deux portes de l'orchestre, et a disparu au moment où la toile s'est baissée.)

MÉQUINET, se retournant.

Ah! carabinier, charmé de vous voir : depuis quand à Paris?

DURCŒUR.

Depuis ce matin, et je n'ai pas perdu de temps, vous le voyez, pour reprendre les vieilles habitudes : fidèle comme toujours à la bonne littérature. L'assemblée est nombreuse, la petite fait toujours recette... Et son Russe?

MÉQUINET.

C'est toujours le boyard le plus couru, le plus adoré des quatre parties du monde; l'autocrate doit en être fier, il fait honneur à son pays. En moins de deux ans, il a constitué à Bijou dix bonnes mille livres de rentes, bien établies sur une maison de la rue Vivienne. On assure que la police a déjà déjoué plus de dix tentatives de rapt dirigées contre ce précieux étranger, et qu'il y a une brigade de sûreté attachée à sa personne. Ricourt prétend qu'il reçoit trois kilos de déclarations par jour, et qu'il va faire insérer dans les journaux l'avis d'affranchir; mais où diable est donc Ricourt?

DURCŒUR.

Il était là il n'y a qu'un instant, dans le couloir de l'orchestre.

MÉQUINET.

Je crois bien qu'il était là, car il n'en manque pas une. Il commence à radoter, le vieux Ricourt, avec son Bijou.

SAMPIGNY.

Jolie femme, *by God*, jolie femme!

DURCŒUR.

Où cela donc?

SAMPIGNY.

Dans l'avant-scène de droite, une dame en noir. Regardez maintenant.

MÉQUINET ET DURCŒUR, ensemble.

Ravissante!

SAMPIGNY.

Qui diable cela peut-il être? Pas une Parisienne, bien sûr. Cette fraîcheur-là ne pousse pas sur le terrain de la grande ville. Ah! deux hommes dans la loge, un habit bleu et un habit noir; mais je connais cette figure brune!

MÉQUINET.

Qui donc?

DURCŒUR.

Je ne connais pas.

SAMPIGNY.

J'y suis maintenant..... Ne trouvez-vous pas que l'habit noir, ce monsieur brun un peu gros, à côté de la dame en question, ne trouvez-vous pas qu'il a un faux air de Gontrey?

MÉQUINET.

Ce Sampigny rêve toujours des ressemblances biscornues : où diable va-t-il chercher ce pauvre Gontrey, qui a été pendu?

DURCŒUR, vivement.

Gontrey pendu!

MÉQUINET, avec un magnifique sang-froid.

Ah! mon Dieu, oui, pendu! très pendu! comme négrier, à la haute vergue du *steamer* de sa majesté britannique *le Castor*. Je tiens la chose d'un de mes cousins qui revient de l'escadre du Sénégal. L'histoire de l'oncle d'Amérique n'était qu'un vaste puff, dont au reste je n'ai pas été un seul instant la dupe, j'en prends Sampigny à témoin. Ce pauvre Gontrey a quitté Paris ruiné pour tenter la fortune du bois d'ébène sur la côte de Guinée, car c'était un garçon d'énergie; mais, au lieu de l'inconstante déesse, c'est la camarde qu'il a rencontrée sur la côte d'Afrique, et au bout d'une corde encore!

SAMPIGNY.

Ah! par exemple, Méquinet, si j'ai des ressemblances biscornues, tes histoires ne le sont guère moins. Gontrey est tout simplement établi en planteur dans le Maryland, et l'un des plus riches capitalistes des États-Unis. Il fonde des villes, exploite des houillères, a des flottes de *steamers*, fait en un mot de l'industrie en grand. Je tiens la chose d'un voyageur qui a passé quinze jours à Gontrey-Town, sur l'Ohio, dix-huit mille ames, rien que cela!... Ah! j'en étais sûr, l'habit bleu n'est autre que cet affreux Ricourt..... (Après réflexion.) Décidément je suis intrigué. Je connais l'habit noir; j'ai vu cette figure-là quelque part : je l'ai dit, je le maintiens. Ah! nous allons connaître le mot de l'énigme. (A Ricourt, qui vient de paraître à la porte de l'orchestre :) Ricourt, deux mots.

RICOURT (à cet appel vient échanger des poignées de main avec les trois spectateurs).

Eh bien! milords, qu'en dites-vous? Comme l'enfant a joué! Quel charme! quel naturel! quelle sensibilité exquise! un organe à la Mars! Il n'y a pas de critique qui tienne. Comme elle a joué aujourd'hui!

MÉQUINET.

Elle a joué comme elle joue tous les jours... on appelle cela du talent, de l'art, je le veux bien : ce qui est certain, c'est qu'elle avait l'esprit à toute autre chose qu'à son rôle, et n'a cessé de regarder dans la loge d'avant-scène d'où vous sortez.

RICOURT, s'animant.

Comment, Béotien! vous n'avez pas eu des larmes dans les yeux quand elle a dit au second acte : « Henri... Henri, c'est donc toi que je revois! » Il y avait toute son ame dans ces paroles!

SAMPIGNY, avec câlinerie.

Voyons, ami Ricourt, je vais dire comme vous : jamais Bijou n'a mieux joué; c'est de la quintessence d'art; quand je serai ministre, je l'engagerai à cent mille francs au Théâtre-Français. Êtes-vous content? Eh bien! en récompense, dites-moi quelles sont les personnes qui se trouvent dans la loge d'où vous sortez. Voici Méquinet qui s'est moqué de moi tout à l'heure, quand j'ai cru reconnaître dans l'homme près de la dame en noir un faux air de Gontrey..... Il a quelque ressemblance avec notre ami, je maintiens mon opinion.

RICOURT, souriant.

Oui... un peu... dans le nez; mais, à propos de Gontrey, j'ai reçu de ses nouvelles, il s'est marié au cap de Bonne-Espérance, et il revient.

MÉQUINET.

Mais c'est le juif errant que ce garçon! il parcourt comme un sylphe l'Amérique, l'Afrique! C'est là au reste une belle plaisanterie, que d'aller se marier au cap de Bonne-Espérance; nous allons donc avoir une comtesse hottentote pour faire suite à la Vénus du même nom! La verra-t-on en foire?

DURCŒUR.

Pauvre Gontrey! quelle fin! comme je le plains!

RICOURT.

C'est qu'il n'est pas à plaindre du tout, ayant épousé une jeune fille riche, jolie, bien élevée, charmante : une perle, et richement montée.

MÉQUINET.

Vous la connaissez donc pour en parler si savamment?

DURCŒUR, avec une vive émotion.

Mon cher Ricourt, ne me faites pas languir plus long-temps. Gontrey est, comme vous le savez, un de mes meilleurs amis; dites-moi, dites bien vite les bonheurs qui lui sont arrivés.

RICOURT.

Eh! aveugles, qui avez des yeux pour ne point voir, vous ne reconnaissez pas un vieil ami dans l'avant-scène, avec sa jeune et ravissante femme!

DURCŒUR.

Parbleu! c'est ce cher Gontrey; au diable les convenances! je vais lui serrer la main. (Il se lève et sort brusquement.)

MÉQUINET.

Tout cela devient fabuleux, je ne m'y reconnais plus du tout : venez à mon aide, ô vous, Ricourt, qui savez tout comme le *solitaire*, dites-moi le dernier mot de ce fameux oncle d'Amérique, dont l'héritage ne me paraît pas jouer grand rôle dans tout ceci.

RICOURT, avec solennité.

Mes poneys, que cela vous serve d'exemple et de leçon; la vérité est qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans l'oncle d'Amérique. Le pauvre Gontrey nous a quittés, il y a trois ans, ruiné, ruiné à plat, sans un rouge liard de ses dix mille livres de rente de patrimoine, et cela peut s'ébruiter maintenant : il revient avec une jolie femme et une grande fortune; il a conduit victorieusement, en grand capitaine, en vrai Xénophon, sa retraite des dix mille.

La conversation s'arrêta là, car les trois coups sacramentels venaient d'être frappés sur la scène, et l'orchestre entamait l'ouverture de la pièce finale.

M^{or} FRIDOLIN.

LES

MONUMENS D'ATHÈNES

ET

LES ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES EN GRÈCE.

I. — *Recueil des Actes de la Société archéologique d'Athènes*, 1 vol. in-8°, Athènes.
III. — *Organisation nouvelle et Statuts de la Société archéologique de Grèce*, Athènes, imprimerie royale.

C'est sous une impression assez triste qu'il y a cinq ans à peine j'abordai pour la première fois en Grèce. Au moment de notre passage à Malte, l'hiver durait encore, et nous eûmes à essuyer plus d'une tourmente avant d'atteindre le Pirée. C'est en vain qu'après avoir péniblement doublé le terrible cap Malée, nous avions longé d'assez près les terres; une brume épaisse nous avait caché jusqu'au dernier moment les montagnes et les rivages du Péloponèse, dont le dessin et le caractère nous eussent si bien initiés aux beautés du paysage grec. Le soir était venu quand notre paquebot se glissa à tâtons parmi les vaisseaux du Pirée. Le brouillard et l'heure avancée nous retinrent à bord encore une nuit. Au réveil, le débarquement nous réservait de nouveaux mécomptes. Jamais plus beau pays ne fit plus sévère accueil à des voyageurs plus impatiens de l'admirer. Sur le rivage que balayait une bise piquante, quelques *palikares* erraient transis, la tête enfoncée dans le capuchon de leurs *talagânis* en poil de chèvre. Le Pirée, qui d'habitude bourdonne de mille bruits comme une ruche de vaillantes abeilles, s'allongeait morne et désert au-dessous des jaunes mamelons de Munichie. Je montai, le cœur serré, dans un fiacre; je franchis cette

plaine, unique au monde, où rien alors ne me frappa, si ce n'est sa ressemblance accidentelle avec un marais, et j'atteignis les faubourgs de la nouvelle Athènes. Du fond de ma triste voiture, je n'entrevis, chemin faisant, aucun des aspects qui m'eussent consolé. La ville s'ouvrit par deux rangées de maisonnettes en bois dont j'eusse oublié volontiers la chétive apparence, si elles n'avaient eu l'impardonnable tort de me masquer à ce moment le temple de Thésée. Puis je suivis deux rues tout-à-fait européennes, sinon françaises, et je descendis un peu découragé. Du cap Malée au pied de l'Anchesme, où j'étais arrivé, qu'avais-je vu? Rien absolument qui ressemblât à la Grèce, à ces charmans et lumineux horizons qu'on entrevoit en lisant Platon ou Homère.

Afin de secouer sur-le-champ les pénibles impressions d'une telle arrivée, je courus aux temples antiques. Cette fois, plus de mécomptes. En dépit du froid, du temps gris et du soleil éteint, je retrouvai, je reconnus la Grèce. C'était bien elle qui m'apparaissait enfin; c'était bien là sa majesté sacrée. Heureux d'en retrouver de si magnifiques restes, je voulus m'expliquer ce prodige de durée. Je cherchai dès-lors quelle mystérieuse puissance avait protégé les monumens grecs jusqu'en 1453, et pourquoi ils avaient eu tant à souffrir sous la domination turque. Je cherchai surtout si les Hellènes faisaient pour la conservation de ces merveilles de sérieux efforts, et si l'histoire et l'art avaient gagné quelque chose à la régénération de la Grèce. A la suite des questions historiques venaient les questions d'esthétique, de philosophie même, et j'admirais cette harmonie mystérieuse des lieux et des édifices, de l'art et de la nature, qui pour la première fois se révélait à mes yeux charmés. Mon séjour à Athènes fut en grande partie consacré à débattre ces curieux problèmes qui s'étaient posés à mon esprit dès ma première visite au Parthénon. Si aujourd'hui j'essaie encore de les résoudre, c'est que des documens nouveaux m'y ramènent, et m'offrent dans les monumens d'Athènes l'occasion d'apprécier les travaux et les recherches de la Grèce moderne sur les chefs-d'œuvre de la Grèce antique.

I.

L'histoire des monumens grecs comprend trois périodes bien distinctes : d'abord la longue suite de siècles qui précède la domination turque; — puis la période de quatre cents ans pendant laquelle le joug musulman a pesé sur la Grèce; — enfin la période de l'indépendance, celle qui doit nous occuper surtout. La première époque peut être regardée, pour les chefs-d'œuvre de l'art grec qui se voient encore aujourd'hui, comme une époque heureuse. Devant la calme et simple majesté des marbres d'Athènes et de Corinthe vinrent s'incliner tour à tour les têtes les plus illustres et les plus fières. De la part des hommes

de race grecque, ces hommages n'ont pas de quoi surprendre; leur nature les y portait. L'effet soudain produit par l'art grec sur les ames rudes et neuves des vieux Romains montre mieux combien le charme en était irrésistible. Quand il reprit Tarente sur Annibal, Fabius se laissa séduire par le Jupiter de Lysippe. « Il l'eût enlevé, dit Pline, si la hauteur colossale de cette statue ne l'en eût empêché. » Un Hercule passa pourtant à Rome par son ordre; mais là se borna le butin qu'il fit sur les choses sacrées, et sa modération lui inspira cette noble parole : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » La beauté de Syracuse, qu'il lui fallait livrer à ses soldats, toucha Marcellus jusqu'aux larmes. Sa fermeté prévint les dévastations, et s'il porta sur les divinités une main plus hardie que Fabius, son collègue, ce fut non par cupidité, mais pour enrichir et instruire sa patrie. Malgré cet entassement de dépouilles qui a rendu son triomphe célèbre, Paul-Émile ne fut rien moins qu'un profane. Dans la tournée qu'il fit en Grèce pour se reposer de la sanglante guerre de Macédoine, sous l'homme politique on voit percer l'amateur plus qu'ordinaire, presque l'artiste. En passant à Olympie : « Phidias a sculpté le Jupiter d'Homère, dit-il. » Et il tenait auprès de ses enfans des sculpteurs et des peintres chargés de développer en eux le sentiment du beau.

Mummius rompit cette chaîne d'hommes de guerre exempts de fureurs dévastatrices. C'était un barbare. Néanmoins il ne méritait pas tout ce bruit de doctes colères qui s'est fait autour de son nom. L'histoire équitable a démêlé l'honnête homme dans le soldat ignorant qui mit Corinthe à sac et la brûla, mais dont les mains restèrent pures. Mummius mourut aussi pauvre qu'Aristide. Sylla, devant Athènes, se conduisit comme un forcené. Il avait déjà abattu les ombrages de l'Académie, brûlé le Pirée et l'arsenal de Philon, et, maître de la ville, il égorgeait. Tout à coup la voix des assiégés supplians lui rappelle que ce qu'il ravage, c'est la ville de Périclès et de Phidias. Il s'arrête et s'écrie : « J'accorde aux morts la grace des vivans; » clémence tardive, mais dont l'art profita : au nombre des vivans épargnés se trouvèrent tous les monumens de l'Acropole.

Les violences de Sylla contrastent avec l'esprit général de son époque, qui avait vu Appius-Clodius élever un portique à Éleusis et Cicéron annoncer à son fils l'intention de décorer d'un portail nouveau l'Académie d'Athènes. Rome, éprise du beau, édifiait à son tour, et c'est une des gloires de César d'avoir envoyé à Corinthe une garnison pour en rebâtir les murs. Plus tard, à un moment où la décadence était partout de plus en plus sensible, deux hommes vinrent consoler l'art grec en Grèce même et le vivifier un peu. Sous Nerva, un rhéteur enrichi par la découverte d'un trésor, Hérode Atticus, fit de sa fortune un emploi qui l'a rendu illustre. A lui seul, il construisit un théâtre et un

stade encore visibles à Athènes, et il releva l'Odéon de Périclès. Un autre théâtre à Corinthe, un stade à Delphes, des bains aux Thermopyles, attestèrent encore avec éclat son intelligente magnificence. De tels hommes retiennent les temps sur la pente qui les entraîne. Adrien partagea cet honneur avec Hérode Atticus; sa passion pour l'art, qui s'égara parfois en constructions d'un goût et d'une utilité contestables, sut être judicieuse et vraiment féconde quand elle ajouta une nouvelle Athènes à celle de Thésée, et quand elle termina ce temple superbe de Jupiter olympien, commencé depuis Pisistrate. Dans les siècles suivans, les ravages se multiplièrent; mais le respect de l'antique ne périt jamais, même dans les plus mauvais jours. Il reparaissait de temps en temps, et jetait quelques étincelles, comme un feu mal éteint. On voyait, après Constantin, des artistes aller copier le Jupiter de Phidias à Olympie, où il était encore. Il y avait à Rome un inspecteur préposé à la conservation des belles choses, *centurio nitentium rerum*. Théodose-le-Grand et Honorius ordonnèrent par des lois expresses que les temples païens fussent respectés. Enfin, en 395, lorsque Alaric ravagea la Grèce avec les Goths, la tradition raconte que Minerve et Achille, apparaissant sur l'Acropole, en éloignèrent l'ennemi. Si ce conte d'enfant signifie quelque chose, c'est qu'alors sans doute le prestige de leur renommée protégea et sauva une fois de plus les chefs-d'œuvre de l'architecture grecque.

A cette époque, ces monumens avaient huit cents ans d'existence. Ce n'était pas la moitié du temps qu'ils devaient traverser presque intacts, les uns oubliés dans les solitudes du Péloponèse ou d'Égine, les autres transformés en églises et consacrés au culte chrétien. L'an 1455, ils passèrent avec le sol qui les porte sous la domination turque, et depuis lors, dans l'espace de quatre cents ans à peine, ils ont eu à souffrir tout ce que la barbarie des siècles précédens leur avait épargné de désastres. Est-ce donc que les musulmans fussent un peuple de dévastateurs? Non; ils ont au contraire pour les édifices, quels qu'ils soient, une sorte de vénération superstitieuse. A part quelques profanations isolées, leur conduite à l'égard des vaincus n'a jamais fait voir en eux l'instinct ou l'habitude de la destruction. Quand ils entrèrent à Constantinople, un soldat brisait les autels de Sainte-Sophie : Mahomet II le frappa de son yatagan. Là, comme à Athènes trois ans après, il défendit avec toute l'autorité d'un maître absolu que rien fût renversé. Le dommage qu'a subi l'art grec dans les temps modernes a donc une autre cause. Je la trouve dans une opinion très répandue et très enracinée en dépit des récens progrès de l'empire ottoman, c'est que les Turcs sont campés en Europe, selon le mot d'un écrivain célèbre. Cette pensée a produit successivement les entreprises des Vénitiens, les tentatives apparentes ou cachées de la Russie et les efforts

réitérés des Grecs pour chasser ces conquérans de passage. Quelques autres nations, tirant du même principe des conséquences différentes, ont semblé se dire : « Les monumens grecs n'appartiennent pas aux Turcs, qui ne sont pas Grecs; ils n'appartiennent pas non plus aux Grecs, qui sont esclaves; ils sont donc au premier occupant. » Et là-dessus elles ont, en sûreté de conscience, mis la main sur les plus beaux restes de l'antique. Si la Grèce ne se fût affranchie, nul doute que la passion toujours croissante des monumens anciens, à l'aide de ces prodigieux engins qui emportent obélisques et châteaux, et de ces machines qui suppriment les distances, n'eût en quelques années laissé aux Hellènes que la poussière de leur passé.

De quels ouvrages complets et de quels débris les Turcs devinrent-ils par la conquête possesseurs et dépositaires? dans quel état les trouvèrent-ils? qu'en ont-ils fait? Un certain Cabasilas d'Acarnanie, visitant la ville d'Athènes vers la fin du XVI[e] siècle, fut ravi d'y trouver le Parthénon tout entier et dédié au Dieu inconnu de saint Paul, la plus grande partie du temple de Jupiter olympien, qu'il appelle « un palais revêtu de grands marbres et soutenu par des colonnes, » et la porte qui donnait accès de la ville de Thésée à celle d'Adrien. Les Turcs occupaient l'Acropole, et les chrétiens étaient répandus dans la plaine. Les trois édifices vus par Cabasilas n'étaient pas les seuls. Il y faut joindre, sans noter les ruines de médiocre importance, l'Erechteum, les colonnes des Propylées, la Pynacothèque moins son toit, le sacellum de la Victoire aptère, et en descendant, le temple de Thésée, atteint seulement dans ses sculptures, la Stoa d'Adrien, la porte de l'Agora, la Tour des Vents et le monument chorégique de Lysicratès. Voilà pour Athènes. A Égine et à Phigalie, deux grandes et belles ruines dormaient dans le silence, loin des routes frayées, et à leurs pieds, la terre discrète cachait le trésor de leurs bas-reliefs qui ne devait reparaître à la lumière dans notre siècle que pour être pillé. On le voit, jamais la guerre n'avait fait à des vainqueurs un tel lot de curiosités inestimables.

Les Turcs ne sont pas des Vandales sans doute, mais ils sont loin d'être des artistes, et la Grèce ne fut pas long-temps à s'en apercevoir. L'Attique, dont le sol est de marbre, fournissait amplement aux conquérans de la Grèce de quoi bâtir, puisque la ville moderne est sortie, à la lettre, des flancs de l'Hymette, du Lycabette et de l'Anchesme; mais il eût fallu faire jouer le marteau et la mine. L'indolence des Turcs trouva plus aisé quelquefois d'arracher aux édifices antiques des matériaux tout prêts et de les transformer en chaux ou en moellons. Les archéologues hellènes et la tradition les accusent d'avoir fait subir cet outrage au temple de Jupiter olympien, dont les quelques colonnes ne reproduisent plus en effet ce palais revêtu de grands marbres vanté par l'Acarnanien Cabasilas. On sait qu'un vaïvode se construisit sans façon une villa avec le pavé du temple de Thésée. Ce monument avait

d'ailleurs couru déjà, en 1660, un sérieux danger. On le mutilait pour le transformer en mosquée. Les Grecs s'émurent, et un ordre venu, à leur prière, de Constantinople sauva le temple pour toujours. Depuis, il n'a plus été frappé que de la foudre, qui a fendu de haut en bas une de ses colonnes. Sans triompher de ces rares violences, il est permis d'affirmer que la seule présence des musulmans a été un malheur pour l'architecture antique. Leur contact l'a gâtée, salie, déshonorée. Obligés de se loger sur l'Acropole, d'où ils commandaient la ville, ils y bâtirent des masures en plâtras qui n'étaient ni des maisons ni des tentes. Ces huttes s'appuyaient aux plus nobles colonnes, et s'y cramponnaient à des clous dont la tête saillante brise par endroits les lignes pures et déliées des cannelures. L'œil suit encore sur les tambours la trace oblique et noirâtre de leurs toitures écroulées. Là, une fumée épaisse, exhalée de la cuisine des janissaires, s'est répandue sur les marbres et les a souillés à jamais d'une couche de suie. Quelle différence entre la façade orientale du Parthénon long-temps condamnée à ce triste voisinage et les ruines du côté méridional que le soleil a seul effleurées et dorées! De plus, le culte des mahométans leur a inspiré des additions et des arrangemens qui sont autant d'insultes à Ictinus et à ses œuvres. Les minarets ont assurément une grace originale. Leur taille élancée donne de la saillie aux paysages orientaux et corrige ce que les coupoles ont souvent d'écrasé dans leur massive rondeur, et puis ils accompagnent naturellement la mosquée, comme la flèche complète et couronne la cathédrale gothique; mais qui croira que des êtres raisonnables aient eu la pensée de placer un minaret sur le toit du Parthénon? Voilà pourtant ce qu'ont osé les Turcs, et l'angle le plus apparent de l'édifice, celui qui regarde le golfe Saronique, fut justement le lieu par eux choisi pour ce contre-sens ridicule. Il ne reste plus aujourd'hui que l'escalier du minaret par où l'on monte jusqu'au fronton occidental, route sûre et facile, ouverte par la plus stupide imprévoyance aux déprédateurs, qui, comme on sait, n'ont pas manqué de la prendre. Dans l'intérieur des cellas, la dévotion turque s'était sans scrupule installée avec le même esprit de convenance et d'à-propos. Ici, c'étaient de pauvres chapelles construites ou plutôt bâclées comme pour un jour avec des planches et des débris au milieu même des parvis antiques; ailleurs, s'étalant sur les blocs d'Ictinus, des crépissages sans nom; souvent la voûte informe de la mosquée à la place du comble élégant et léger que recouvraient les tuiles de Paros. Je ne dis rien des murailles qui opprimaient les Propylées et les chapiteaux de la Pinacothèque. Les Vénitiens et les Francs avaient imaginé avant les soldats de Mahomet cette étrange façon d'achever l'œuvre de Thémistocle.

Les Turcs ne s'en sont pas tenus malheureusement à ces dégradations déjà si regrettables. Ces monumens grecs maltraités par leurs mains ignorantes, ils n'ont pas su les défendre pendant la guerre

contre les boulets de l'ennemi, pendant la paix contre les convoitises audacieuses qui visaient, non à les posséder pour eux-mêmes, mais à à en faire trafic et marchandise. A une époque où les siéges étaient devenus de plus en plus meurtriers par l'usage de l'artillerie, un gouvernement qui aurait seulement soupçonné la valeur des monumens grecs se serait gardé d'y entasser des provisions de poudre. Cette sacrilége imprudence avait fait sauter en 1656 le temple charmant de la Victoire sans ailes. Il y avait là une leçon pour l'avenir. Voici comment les Turcs en profitèrent. Lorsqu'en 1687 l'armée vénitienne, sous les ordres de Morosini et de Kœnigsmark, vint attaquer Athènes, les assiégés firent du Parthénon leur magasin à poudre. Six pièces de canon et quatre mortiers établis sur le Pnyx battaient en brèche la citadelle. Une catastrophe était inévitable. Enflammées par une bombe, les poudres firent explosion, et le temple de Minerve, qui, un instant auparavant, brillait de cette fleur de jeunesse dont Plutarque avait été ébloui, ne fut plus qu'une immense ruine. Ce ne fut point là le seul désastre causé par cette guerre fatale. Morosini le Peloponésiaque entra dans Athènes. La peste, qui le suivait de près, l'en chassa bientôt. Toutefois, au moment de partir, les statues du fronton du Parthénon le tentèrent, et il ordonna à ses soldats de les enlever; mais les dieux de Phidias, échappant aux prises malhabiles de ces rudes marins, allèrent se briser sur le rocher où l'amiral, pressé de gagner l'Eubée, abandonna leurs fragmens épars. Là demeurèrent pendant plus de cent ans, renversés pêle-mêle et irrémédiablement tronqués, tous les personnages de cette scène épique, où le maître avait représenté la célèbre dispute entre la fille et le frère de Jupiter au sujet de l'Attique. Là étaient Minerve elle-même et Neptune, la Victoire, Cécrops ou Érechtée, Latone, et ce jeune homme étendu, fleuve ou demi-dieu, Ilyssus ou Thésée, d'une si absolue perfection, que Quatremère de Quincy ne savait rien qui lui fût comparable, non pas même les groupes de Monte-Cavallo ou le torse du Belvédère. Quand la Grèce eut reconquis son indépendance, elle ne les retrouva plus à cette place. Ces fragmens du Parthénon, abandonnés par les soldats de Morosini, étaient partis pour l'Angleterre sur les vaisseaux de lord Elgin.

Toutes les formules de l'indignation ont été épuisées contre la conduite de lord Elgin en Grèce. Chateaubriand lui a infligé un blâme qui passera à la postérité avec l'*Itinéraire*. Lord Byron l'a mis à la fois au-dessus et au-dessous d'un Goth. Les Hellènes le maudissent, et un boulet intelligent a broyé la pierre où il avait gravé son nom. Aussi faut-il peut-être le tenir pour dûment châtié, et, aujourd'hui surtout qu'il est mort et qu'il appartient à l'histoire, se borner à le juger froidement. Reconnaissons d'abord que lord Elgin a fait quelque bien. Il a fouillé le trésor d'Agamemnon à Mycènes, il a déblayé le Pnyx, et il a placé sous les yeux de l'Europe les sculptures du Parthénon dans un

temps où bien peu entreprenaient le voyage de Grèce. Cette translation fut-elle un véritable service rendu à l'art? Des hommes très autorisés ont pu le croire et l'imprimer; d'autres, non moins compétens, le contestent ou le nient. La question est délicate et le doute permis; mais, sur les actes que voici, l'opinion est unanime. L'Angleterre travaillait à remettre la Turquie en possession de l'Égypte. Lord Elgin usa de sa position officielle d'ambassadeur à Constantinople pour escompter à son profit le service que le cabinet de Londres rendait à la Porte ottomane. Il n'obtint, il est vrai, qu'une modeste permission « de visiter et de copier les édifices de l'Acropole, et même d'emporter quelques pierres qu'il pourrait trouver en fouillant autour des temples des idoles; » mais, par une large interprétation de ce firman, l'honnête diplomate a jeté bas et embarqué deux cent quarante-quatre bas-reliefs ou statues, dont cinquante-six provenant du Parthénon. Cet ami éclairé des belles choses, au lieu de veiller à ce que l'on fît glisser avec précaution dans leurs coulisses les métopes qu'il dérobait, laissa les manœuvres turcs casser les corniches et les triglyphes. Enfin, et ce trait eût manqué, tel fut son amour religieux et désintéressé de l'antique, qu'il a vendu pour 25,000 livres sterling tout Phidias à son pays.

Ce déplorable exemple a été deux fois suivi, et chaque fois avec un surcroît d'audace. Lord Elgin avait feint de garder quelques formes: on les jugea superflues désormais. Sur les confins de la Triphylie et de la Messénie, non loin de la côte occidentale du Péloponèse et presque au sommet du mont Cotylus, se voit un temple autrefois dédié par les Phigaliens à Apollon Epicouros ou Secourable, qui les avait préservés d'une épidémie. Ravagé par les hommes, qui, au moyen-âge, en arrachèrent les scellemens de bronze, ébranlé par les tremblemens de terre, il présente encore, au milieu du désordre de ses débris confondus, un nombre considérable de parties intactes : ses ruines avaient caché, on ignore depuis quel temps, toute la frise de l'entablement, composée de quatre-vingt-seize bas-reliefs et représentant le combat des Centaures contre les Lapithes et celui des Grecs contre les Amazones. Selon Pausanias, Ictinus construisit ce temple, et M. de Stackelberg pense que le sculpteur en fut Alcamènes. C'était donc un magnifique reste de la plus belle époque de l'art. En 1812, des Anglais, ayant entrepris des fouilles à cet endroit, découvrirent la frise sous les blocs amoncelés. Le pacha de Morée, Vély, fils du fameux Ali de Tépélen, refusa toute permission d'emporter les sculptures retrouvées; mais ce refus ne fit qu'irriter les désirs des Anglais : ils envoyèrent de Zante soixante hommes armés qui, à l'aide de paysans grecs payés ou abusés, chargèrent sur un vaisseau et ravirent les meilleurs de ces fragmens. Cette criante violation de tous les droits avait-elle du moins pour excuse une enthousiaste et irrésistible passion du beau? Qu'on en juge. Deux ans après, les bas-reliefs de Phigalie étaient exposés dans l'une

des îles Ioniennes, avec l'autorisation du gouvernement anglais, et les possesseurs annonçaient à l'Europe que la vente en serait faite à l'enchère le 1er mai 1814, nulle offre ne devant être admise au-dessous de 60,000 talaris d'Espagne. C'est ainsi qu'Alcamènes est allé rejoindre Phidias au Muséum britannique. Peu s'en est fallu que les membres du Panhellénium d'Égine ne prissent le même chemin. Ils furent, eux aussi, retrouvés, emportés et vendus par des Anglais, et à la même époque; mais un souffle plus heureux les poussa vers Rome, où Thorwaldsen les restaura. Le prince Louis de Bavière, qui n'était pas encore roi, les a plus tard achetés pour en doter son pays, où un asile honorable leur est assuré dans une ville qu'on nomme à juste titre l'Athènes de l'Allemagne.

Un ami de Byron, lord Sligo, avait le dessein de consacrer quelque argent à chercher des antiquités. Le poète, qui demeurait alors à Athènes, lui offrit de surveiller en son absence les travaux et l'emploi des fonds; puis il ajouta : « Fiez-vous à moi; je ne suis pas *dilettante.* Tous vos connaisseurs sont des voleurs; mais j'estime trop peu ces sortes de choses pour en dérober jamais. » Le mot de Byron, répété depuis par le voyageur Christian Muller, est un peu plus que sévère; mais comment le retenir en présence des faits que nous venons de rappeler? Du reste, on l'a vu, si de tels actes ont pu aisément s'accomplir, c'est que les Turcs n'avaient pour les empêcher ni puissance réelle ni autorité morale.

II.

Il était temps que la guerre de l'indépendance vînt remettre les monumens antiques de la Grèce aux mains de ceux qui avaient à les bien garder l'intérêt le plus immédiat et le plus grand. Depuis vingt ans, une destinée nouvelle et digne des noms qu'ils rappellent a commencé pour ces beaux édifices. Absorbés par le travail rude et ingrat de leur régénération politique, les Hellènes auraient pu se borner à protéger uniquement les œuvres du passé : leur devoir n'allait pas au-delà; mais un moyen sûr leur était offert de répondre à l'une des espérances de l'Europe et de reconnaître en même temps d'immenses services : c'était de recueillir pieusement et de rendre à l'art et à l'histoire jusqu'au plus mince débris de l'antiquité. Ils l'ont compris, et dès les premiers jours, loin d'abandonner ou de dilapider leur héritage, on les a vus s'en constituer eux-mêmes les conservateurs habiles et vigilans.

C'est en 1837 qu'une société archéologique se forma dans la capitale de la Grèce avec l'approbation empressée du jeune roi Othon. Cette société s'imposait la difficile tâche de découvrir, déblayer et restaurer les antiquités grecques : toute personne résidant soit en Grèce, soit à l'étranger, pouvait en devenir membre au prix d'une contribution annuelle, dont le minimum était fixé à 15 drachmes. Des noms

grecs, des noms étrangers, tous honorables, quelques-uns illustres, répondirent promptement à l'appel des fondateurs, et, à partir de cette même année, la nouvelle hétairie fonctionna régulièrement. Depuis, en juin 1848, elle a été de nouveau et plus fortement organisée. Son but est double désormais : elle ne se contente plus d'ordonner et de diriger des fouilles et des réparations; elle s'occupe en outre de recherches archéologiques et historiques, et, à l'exemple de notre Académie des Inscriptions, elle publie des mémoires (1). L'utilité d'un tel institut n'est pas contestable : on apprécie le bien qu'il a fait et celui qu'il peut promettre en lisant le résumé de ses *Actes*. Ce livre intéressant, dû en grande partie à la savante plume de M. A. Rizo-Rancavi, fait assister le lecteur à la résurrection lente, mais sensible, de tous les grands monumens grecs. Il est aisé de dire, d'après ces comptes-rendus, comment l'entreprise de la société archéologique d'Athènes a été jusqu'ici poursuivie.

Il est un sentiment très vif, connu de quiconque a vécu dans les pays classiques et surtout en Grèce, c'est une préoccupation constante, une sorte de trouble d'esprit qui montre partout au voyageur sous le sol qu'il foule des merveilles enfouies. En proie à ce démon dont Chateaubriand était possédé quand il traversa Mycènes (2), on est sans cesse à interroger les profondeurs de cette terre où se sont engloutis tant de chefs-d'œuvre. Il faut se défier pourtant de cet entraînement, qui ne conduit guère qu'à des mécomptes. Les Hellènes, dont le génie est particulièrement positif et pratique, n'ont cédé qu'une fois à ce besoin d'explorations souterraines aussi coûteuses que stériles : ce fut lorsqu'ils achetèrent, avant de l'avoir suffisamment étudié et sondé, l'emplacement où ils comptaient retrouver de notables vestiges du théâtre de Bacchus. A part cette fausse démarche, qui s'explique et se justifie d'ailleurs par l'importance de son objet, le zèle de la société archéologique a toujours été guidé par un sage discernement. C'est au culte des chefs-d'œuvre de l'antique, et non à restaurer de vulgaires débris, qu'elle a de préférence appliqué ses faibles ressources.

La première et la plus large part de ses revenus a été appliquée au temple de Minerve; c'était justice. Les curieux qui aujourd'hui font à leur aise le tour du Parthénon, qui le considèrent sans obstacles de tous les points de vue et en parcourent librement le pavé sacré, ne savent pas ce qu'il en a coûté pour le livrer dans son ensemble à leurs

(1) Les étrangers peuvent, comme autrefois, en devenir membres; seulement la cotisation annuelle a été portée de 15 drachmes à 36, moyennant quoi on peut se donner le mérite de contribuer à conserver les plus beaux édifices sortis de la main des hommes.

(2) « Singulière destinée, dit Chateaubriand dans l'*Itinéraire*, qui me fait sortir tout exprès de Paris pour découvrir les cendres de Clytemnestre! » Cette découverte n'était qu'un rêve de poète. « Les tombeaux qui résonnèrent sous les pieds du cheval de Chateaubriand étaient ceux de Halil, aga d'Argos, assassiné en 1771 par les brigands, et de son domestique. » Voyez Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. V, p. 190.

regards distraits peut-être. Il a fallu d'abord déblayer à grand'peine les degrés du temple presque partout enterrés ou recouverts. C'est alors qu'a été clairement constatée cette règle d'après laquelle l'architecture antique courbait imperceptiblement les lignes principales des temples pour leur imprimer un caractère de suave harmonie. Un second travail mit à nu le soubassement de pierre qui, au sud et au couchant, achève le piédestal naturel du monument, et parmi les décombres apparurent bientôt onze blocs de la frise, cinq des métopes et un du fronton, échappés par miracle à lord Elgin ou à ses agens. L'art avait fait sa moisson; la science eut aussi la sienne : on recueillit vingt plaques d'inscriptions relatives aux objets consacrés chaque année dans le parvis, l'*hécatompédon* et le Parthénon proprement dit, et une inscription relative aux fonds qui étaient conservés dans l'*opisthodome* et qu'on prêtait aux armées pendant la guerre du Péloponèse. Jusque-là la société avait tourné en quelque sorte autour du temple; elle y pénétra en 1842 pour en balayer les matériaux et la poussière de la petite mosquée qui, depuis Morosini, s'était substituée à la cella antique et qui venait de s'écrouler. On déblaya ensuite le péristyle obstrué depuis long-temps, et cette utile opération produisit la précieuse découverte de trois bas-reliefs de la frise d'une parfaite conservation. Deux d'entre eux se suivent et font partie de la procession des chars; le troisième est un fragment de la cavalcade placée au nord. Dans ces tableaux, les figures d'hommes et de chevaux, probablement *improvisées au bout du ciseau dans la pierre*, respirent, parlent, se meuvent, et confondent l'esprit par le peu qu'elles semblent avoir coûté aux sculpteurs. L'homme n'atteindra plus à cette facilité de génie qui dessinait en relief, avec du fer, sur du marbre.

Encouragée par ce beau succès, la société archéologique d'Athènes a dirigé ses fouilles du côté méridional encore inexploré, et où le désastre de 1647 avait formé comme un monticule de ruines splendides. Une ferme espérance pouvait seule inspirer le courage persévérant qui a déplacé ces énormes tambours de colonnes empilés les uns sur les autres. Six nouveaux blocs de la frise, dont quatre sains et saufs, ont été le prix de cet effort vigoureux et habile. Pendant que les sculptures reparaissaient une à une, de continuelles restaurations rendaient chaque jour au temple quelqu'un de ses traits effacés. En 1841, deux colonnes avaient été relevées en entier du côté septentrional; l'année suivante, deux furent portées jusqu'à moitié de leur hauteur, et l'on marqua par leurs tambours inférieurs la place de quelques autres. Enfin le mur septentrional de la cella, reconstruit en grande partie, permet aujourd'hui de concevoir facilement les rapports qui reliaient le péristyle au *naos* lui-même.

Les Propylées étaient, après le Parthénon, le plus digne objet des soins de l'hétairie. Sa position au front de la citadelle, et du côté le

plus accessible, avait prédestiné le majestueux vestibule aux mêmes épreuves que le temple qu'il annonçait magnifiquement. Une explosion a emporté son toit et découronné ses colonnes; ses poutres de marbre blanc ont soutenu pendant un siècle et demi le fardeau d'une maison turque, et naguère encore sa façade tout entière était encastrée dans l'épaisseur d'une grossière maçonnerie. Il ne reste plus trace de ces constructions étrangères aux Propylées : la voûte turque a disparu; la porte grandiose du centre dessine sur le ciel son trapèze dorique, et, dégagées jusqu'à la base, les colonnes de la façade et du portique intérieur laissent apercevoir le désordre triste, mais poétique, de leurs chapiteaux renversés. En fouillant au pied de l'édifice, dans le bastion occidental, les architectes de l'école de Rome ont découvert une marche du grand escalier de marbre qui, large comme les Propylées mêmes, montait du fond de la vallée entre deux rangées de terrasses et de temples. L'imposant effet d'une pareille entrée que l'imagination conçoit à peine et que rien n'égalera jamais ne devait-il pas, comme le visage du Jupiter de Phidias, ajouter à la piété grecque, si près de se confondre avec le sentiment de l'art, *aliquid adjecisse religioni?*

Cette religion, ingénieuse à varier ses divinités et son culte, adorait sur l'acropole d'Athènes plusieurs Minerves à la fois, mais deux pardessus toutes. La première, personnifiant la puissance et la pensée mêmes du maître des dieux, était fière, terrible, armée pour les combats; la seconde, symbolisant plutôt la bienfaisante énergie de l'industrie et du travail agricole, inclinait à la paix et avait fait jaillir l'olivier des flancs arides de la pierre. A celle-là le Parthénon, d'un caractère simple et mâle dans ses vastes proportions; à la seconde, le Pandroséum, petit, mais orné, exquis, composant, avec l'Erechteum et son péristyle, une énigme pour la science, et pour l'art un inépuisable sujet de délicieuses études. Les trois ennemis ordinaires de l'art antique, les Turcs, les Anglais et la poudre à canon, avaient défiguré ce chef-d'œuvre. Il y manquait une colonne angulaire et une cariatide prises par lord Elgin. La voûte turque, bâtie sur l'Erechteum et enfoncée pendant la guerre de l'indépendance par une bombe, pesait avec deux énormes poutres sur le portique septentrional, dont elle eût prochainement entraîné la ruine. Le sol et les décombres avaient envahi peu à peu la cella, et le portique des cariatides supportait à peine un reste d'entablement. C'eût été pour la société une joie et un triomphe, si elle avait pu rendre à l'Erechteum sa frise, parfaite sans doute comme lui. Une inscription et de nombreux fragmens retrouvés dans les fouilles ont démontré que cette frise se composait d'une suite de statuettes en marbre blanc exécutées séparément et fixées, au moyen de crochets métalliques, sur un fond de pierres d'Éleusis, dont la couleur noire donnait à ces figures un prodigieux relief. Les contrastes de la sculpture polychrôme n'effrayaient pas les artistes grecs. Le beau trouvait toujours son compte à

ces jeux de leur génie hardi autant que mesuré, et la frise de l'Erechteum l'eût attesté une fois de plus. Il reste de cette frise au musée d'Athènes sept statuettes mutilées d'une grace et d'un fini tels qu'on ne les peut attribuer qu'aux élèves ou tout au moins aux successeurs immédiats de Phidias. Quelle que soit la valeur de ces débris, ils n'offraient pas d'élémens suffisans à une restauration, et c'est à réparer les autres torts du passé envers l'Erechteum qu'a dû se tourner l'attention des Hellènes. Déjà les fines colonnes que l'on voit de la plaine dépasser au nord le mur vénitien avaient été ou rajustées ou rétablies; des abords et de l'intérieur de l'édifice fouillés et nettoyés étaient sorties les figurines dont j'ai parlé, et avec elles, fortune inespérée, une cinquième cariatide en morceaux que l'on croyait au Vatican et intacte; enfin une copie en argile de la sixième cariatide, la seule qui eût quitté le pays, était récemment arrivée d'Angleterre. A la rigueur donc, la société était en état de remplacer les parties soustraites ou détruites du Pandroséum, et elle s'y préparait lorsque l'argent manqua. Un ministre par qui la France était alors dignement représentée en Grèce, M. Piscatory, ne laissa pas avorter ce dessein; il fournit des fonds et chargea un architecte distingué de l'école de Rome de mener à fin l'œuvre commencée. Sous la direction savante et désintéressée de M. Paccard, les deux cariatides, l'une en marbre et brisée, mais restaurée par le sculpteur Andreoli, l'autre seulement en terre cuite, mais soutenue à l'intérieur par une colonne de fer, remontèrent bientôt sur leur piédestal, et l'on plaça doucement l'architrave, ce fardeau gracieux des six jeunes filles, sur leurs têtes belles et robustes.

De tous les petits édifices charmans et délicats qui semblaient être nés autour du Parthénon, de l'Erechteum et des Propylées, comme de jeunes rejetons au pied des grands arbres, un seul était parvenu jusqu'au XVII[e] siècle. Je veux parler du temple de *Nikè* ou de la Victoire aptère, qui disparut emporté par une explosion en 1656. Il ne fut point oublié après sa ruine. M. Fauvel en rêvait la restauration, et Chateaubriand lui donna un regret. La commission archéologique nommée par le gouvernement grec, qui, avant la société, avait institué quelques recherches, eut le bonheur de découvrir ce temple, abattu, mais presque complet, sous un bastion moderne, à gauche des Propylées. La reconstruction en fut ordonnée aussitôt. Le mur méridional de la cella était rebâti presque en entier quand la commission du gouvernement remit ses pouvoirs aux mains de la société archéologique. Celle-ci a continué et terminé l'opération à son honneur. Les colonnes cannelées, les antes, les caissons, les architraves du temple, tout est présentement en place avec la frise même, enlevée par lord Elgin, et que, sur la prière des Hellènes, l'Angleterre s'est empressée de restituer..... en terre cuite, comme elle avait fait déjà pour une des

cariatides de Minerve Pandrose. Quant au fronton, il est à jamais perdu.

Tels ont été les soins donnés par la société archéologique aux monumens de l'Acropole, considérables et parfaits entre tous. De ceux qui sont dans la ville elle-même et qu'elle n'a pas négligés, trois ont excité au plus haut degré son religieux intérêt, savoir : le temple de Jupiter olympien, le monument de Lysicratès et la Tour des Vents. Nous avons déjà dit un mot du temple de Jupiter olympien. Nul autre n'a eu des fortunes aussi diverses, et ce serait une trop longue histoire que celle de sa construction. Pisistrate, Antiochus Épiphanes, Persée, Auguste et ses alliés y mirent tour à tour la main pour le commencer ou le continuer, Sylla et Caligula pour le dépouiller ou le détruire, Adrien pour l'achever. C'est son antiquité, avec sa grandeur extraordinaire et sa beauté relative, qui lui ont valu la vénération des Hellènes; mais toute pensée de restauration était interdite à l'égard d'un édifice qui avait épuisé tant d'efforts et coûté 7,088 talens aux Athéniens, c'est-à-dire 38,275,200 francs de notre monnaie (1). On n'a pu songer qu'à préserver d'une ruine totale les douze ou quinze colonnes qui survivent tristement à cette merveille anéantie. Le sol qui les porte est retenu du côté de l'Ilyssus par un gros mur de soubassement appuyé lui-même à de puissans contreforts. Le temps avait pratiqué dans cette espèce de rempart et agrandissait peu à peu une brèche menaçante : la société l'a fermée au moyen de vingt blocs qui avaient roulé dans les champs. Cette réparation, insignifiante en apparence, sauvera la colonnade et conservera aux études esthétiques et archéologiques un terme de comparaison d'autant plus précieux que ces vestiges de l'ordre corinthien sont, peu s'en faut, les seuls qui subsistent en Grèce.

Lorsque du temple de Jupiter olympien on se dirige vers la pente orientale de la citadelle, on entre bientôt dans l'antique rue des Trépieds, qui tirait son nom des nombreux monumens où les tribus consacraient des trépieds en bronze en souvenir de leurs victoires dans les combats de musique et de danse. L'an 335 avant Jésus-Christ, sous l'archontat d'Événète, la tribu Acamantide, couronnée dans une de ces luttes pacifiques, érigea à l'entrée de la rue le ravissant édifice appelé par la tradition la *lanterne de Démosthène*. Je le décrirais, si tout le monde ne connaissait la rare élégance de ses colonnettes corinthiennes, sa frise représentant en bas-relief une aventure de Bacchus, et son toit circulaire que surmontait, d'après Stuart, le trépied conquis par la tribu victorieuse. Chacun peut voir dans le parc de Saint-Cloud une copie de ce monument, que les Parisiens, comme les palikares, appellent la *lanterne*. Le poétique souvenir qui s'y rattache, sa forme, ses dé-

(1) On sait que le talent valait 5,400 fr.

tails, tout est gracieux dans ce bijou de l'art; mais sa petitesse et sa perfection étaient un double danger. Comment est-il debout ou comment n'est-il pas à Londres? Situé du côté le plus escarpé de la citadelle, le *phânari* était moins exposé aux coups de la guerre. Si d'ailleurs il n'a point passé les mers, c'est que, il y a deux cents ans bientôt, la France l'avait acquis. En 1658, des capucins français s'étant établis à Athènes, le père Simon, leur directeur, acheta la lanterne à un Grec pour la somme de 350 écus. C'était pour rien. A peine le marché conclu, l'Athénien en eut regret, non à cause du prix, mais dans la crainte honorable que le chef-d'œuvre ne fût tombé en mains barbares. Un débat s'engagea; cependant la vente fut confirmée, et le père Simon demeura maître du monument, à la condition toutefois de le respecter et de le montrer aux curieux qui le voudraient voir. Les bons pères ont gardé la foi jurée : à l'ombre de leur paisible monastère, le monument de Lysicratès est arrivé sans dommage jusqu'au règne d'Othon Ier. Bien plus, par une abnégation toute chrétienne, les successeurs du père Simon ont, en 1845, renoncé à leur propriété. La société archéologique s'est alors hâtée de dégager la base de l'édifice et de l'isoler de toutes parts. M. Piscatory avait offert de l'entourer d'un mur et d'une grille; son départ d'Athènes et les événemens des dernières années ont empêché l'exécution de ce projet, qui eût définitivement attaché le nom de la France au monument chorégique de Lysicratès.

Quoique l'architecture de la Tour des Vents ne soit nullement méprisable, ce n'est pas comme œuvre d'art qu'il convient surtout de l'étudier. Les vents, sculptés sur les huit faces de la tour, sont de médiocres figures qui tombent et rampent plutôt qu'elles ne volent dans le champ trop étroit où la corniche les resserre; le toit est sans légèreté, et l'on se demande à quoi servent ses deux portiques d'un style équivoque. Cette tour, remarquablement conservée, ne saurait guère intéresser que les archéologues : c'est un monument de la gnomonique des anciens. Andronicus Cyrrhestes, qui la construisit en 159 avant Jésus-Christ, en fit à la fois un indicateur des vents, une horloge solaire et une horloge hydraulique ou clepsydre. Quoi qu'en ait dit La Fontaine, l'utile est plus communément apprécié, et partant plus sûrement respecté que le beau. Aussi n'est-il jamais pour un monument ancien de protection plus efficace qu'une destination actuelle dont il n'a pas à souffrir. Les Hellènes, qui ne l'ignorent pas, conçurent de bonne heure le dessein de ramener la tour de Cyrrhestes à son primitif usage d'horloge publique; le sol de la rue d'Éole, où elle était ensevelie jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, fut creusé à une profondeur suffisante, et l'on entoura d'un mur octogone sa base déblayée. Un officier grec au service de la marine française, M. Palasca, fut invité par l'hétairie à examiner les nombreuses lignes tracées sur les faces de la tour et à s'as-

surer si elles pourraient encore de nos jours constituer des cadrans solaires. Après de savantes études, M. Palasca a publié un mémoire dont voici l'intéressante conclusion : — Bien que la tour ne soit plus exactement orientée, l'arrangement des lignes horaires prouve qu'à l'époque où elles furent tracées, les Athéniens divisaient le jour solaire en douze heures. Dans ce système, les heures n'avaient pas une durée invariable comme aujourd'hui, mais elles croissaient et décroissaient avec le jour lui-même selon les saisons. Égales entre elles pendant une même journée, dont elles représentaient la douzième partie, elles étaient plus longues en été, plus courtes en hiver. Le lever du soleil (douzième heure de la nuit) était le point de départ des heures du jour; la sixième heure (notre midi) était marquée par le passage du soleil au méridien, tandis que la douzième heure correspondait au coucher de cet astre. Quelques aiguilles placées d'après les conclusions de M. Palasca indiquent les heures anciennes facilement réductibles en heures modernes.

Si le plus pur et le meilleur de l'architecture grecque est à Athènes, les provinces, de leur côté, ont gardé de fortes et nombreuses traces du passage des siècles. Çà et là un tombeau, une acropole avec ses tours, des murailles cyclopéennes, des remparts rasés au niveau des chaumes ou des buissons, ici une porte, plus loin une colonne solitaire, rappellent poétiquement les lieux sacrés ou célèbres. Le soc et la bêche s'enhardissent chaque jour davantage autour de ces pierres vénérables. Une attention toujours vigilante peut seule les préserver des atteintes de la vie moderne en indiquant à l'ignorance quelle est la limite où doit s'arrêter le sillon. La ruine fouillée ou contemplée par le savant, le pâtre s'y abrite encore, mais la respecte désormais. La société n'a rien négligé ni pour révéler aux hommes du désert ou des campagnes le prix des choses anciennes, ni pour en faciliter l'étude aux voyageurs; elle est allée à Mycènes dégager la Porte-des-Lions et sonder, en vue de recherches ultérieures, la terre homérique où dorment les Atrides; elle a mis à découvert les gradins si habilement disposés du théâtre d'Épidaure, ouvrage de Polyclète, et qui surpassait tous les autres par le choix des formes et la justesse des proportions. A Delphes, qui ne pouvait être oubliée, un premier examen du vallon a fait retrouver la grotte de la Pythonisse, le gymnase, le soubassement de deux temples et les murs renversés, mais presque complets d'un troisième, celui de *Minerve-Pronœa,* dont la restauration est projetée. Le patriotisme des Hellènes se propose aussi de replacer sur sa base le lion colossal de Chéronée, élevé à la mémoire du bataillon sacré qui mourut tout entier en combattant contre Philippe, et dont Pausanias dit avec une simplicité qui est de l'éloquence : « On s'est borné à mettre un lion sur leur tombeau en souvenir de leur courage; mais on n'y a pas gravé d'épitaphe, parce que la fortune les avait trahis. »

La Grèce, on le voit, comprend aujourd'hui tout le prix des chefs-d'œuvre dont ses enfans sont devenus les seuls gardiens. Les efforts de la société archéologique d'Athènes ont porté d'heureux fruits. Statues, bas-reliefs, fragmens, vases de Corinthe ou d'Égine, médailles, inscriptions, sarcophages, tout a été pieusement recueilli et déposé dans le temple de Thésée. L'idée de ces pieux dépôts est toute grecque; on fera bien de s'y tenir. Les temples païens étaient des sanctuaires à la fois pour les dieux et pour l'art : les transformer en musées, c'est leur rendre à moitié leur destination primitive.

III.

Des résultats importans à divers titres ont de bonne heure, nous l'avons dit, manifesté la féconde influence de la société archéologique. Le Parthénon, l'Erechteum et les Propylées, dégagés et restaurés, ont inspiré trois belles études exécutées sur l'Acropole à des élèves distingués de l'école de Rome (1). Avant les récens travaux des Hellènes, M. de Laborde n'aurait assurément pas conçu dans d'aussi vastes proportions le grand ouvrage qu'il publie sur les monumens grecs. L'école française d'Athènes, représentée ici même par un nom cher aux lettres, a donné sur le temple de Minerve une ingénieuse monographie (2). Les études allemandes sur l'archéologie grecque sont presque toutes antérieures à la naissance de la société d'Athènes. Quelques mémoires ont été cependant suscités par cette société en Allemagne; nous citerons entre autres celui de MM. Ross, Ed. Schaubert et Chr. Hansen, sur *le temple de la Victoire aptère,* publié à Berlin en 1839. De nombreuses inscriptions, exhumées par les ouvriers de l'hétairie, ont enrichi la grande collection de M. Bœckh. Si la mort, une mort prématurée et cruelle, n'eût fait de la Grèce elle-même, qu'il étudiait avec passion, le tombeau d'Ottfried Müller, ceux qui connaissent son *Manuel d'archéologie* peuvent calculer l'immense parti que cet autre Winkelmann eût tiré des recherches et des fouilles modernes. Enfin, depuis que rien n'obstrue plus les modèles éternels de l'architecture antique, le pinceau, le crayon, la photographie, en reproduisent plus aisément et plus fidèlement l'image et secourent ainsi par momens l'art qui s'égare et le goût qui s'affaiblit.

Cependant, de toutes les conséquences heureuses produites par la conservation et l'entretien des temples antiques, il en est une que l'avenir se chargera de tirer tout entière, et que dès à présent je dois faire entrevoir : je veux parler de cet accord entre les monumens grecs et la nature qui les encadre, accord merveilleux qui, grace aux intelli-

(1) MM. Paccard, Tétaz et Desbuissons.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er décembre 1847, *le Parthénon,* de M. E. Burnouf.

gentes restaurations des archéologues d'Athènes, se révèle aujourd'hui dans toute sa grace aussi bien que dans toute sa grandeur. A l'époque où les édifices grecs disparaissaient à moitié sous des monceaux de terre et de décombres, on s'épuisait dans un pénible effort pour les compléter par la pensée, et on n'allait pas plus loin. Aujourd'hui, tout ce qui reste étant dès l'abord aperçu, la conception de ce qui a péri est prompte et facile, et le plaisir de bien voir et d'admirer une fois goûté, on se tourne involontairement vers le paysage, que l'on admire à son tour. Bientôt on arrive à comparer le paysage et le monument, et l'on finit par saisir entre l'un et l'autre un rapport mystérieux, comme un air de famille ou une indéfinissable ressemblance. Dès-lors, on a pénétré l'un des secrets de la perfection de l'art antique, et l'on se dit que des artistes nés au sein d'une nature aussi parfaite ne pouvaient s'empêcher de mettre dans leurs œuvres cette merveilleuse beauté qu'ils respiraient avec la vie, et dont leur ame, qu'elle en eût conscience ou non, était tout imprégnée.

Quelques voyageurs sont déconcertés en voyant la Grèce actuelle presque nue, ses montagnes déboisées, ses plaines souvent désertes et stériles, et la plupart de ses fleuves taris. Comme elle a perdu son manteau de verdure, ils pensent qu'elle n'a plus sa beauté. Qu'ils y prennent garde cependant : l'épreuve de la nudité, si fatale aux corps mal faits, la Grèce la brave. Les fleurs, les arbres et les prés ne la gâteraient pas sans doute; mais elle s'en passe et n'en souffre pas, parce que sa perfection, comme toute perfection réelle, lui vient, non de la couleur, mais de la constitution et de la forme. Une figure vraiment belle peut impunément pâlir, que dis-je? elle y gagne parfois. Le Parthénon était peint des plus vives couleurs : la pluie et les vents qui ont décoloré sa noble face ont-ils donc emporté sa beauté?

La montagne, la plaine, la mer, les îles se rapprochent et s'unissent en Grèce dans un continuel embrassement; écartez-vous des rivages, cherchez les sommets les plus élevés ou les plus secrètes vallées, vous croyez la mer éloignée; regardez : elle est à vos pieds. Parvenus un jour jusqu'au fond des gorges où se cache Phylé, la forteresse de Thrasybule, nous pensions bien être emprisonnés dans une enceinte de monts. Tout à coup un double rayon de soleil passant entre deux nuages nous montra, à l'orient, la plaine d'Athènes s'achevant doucement à l'Hymette, et, plus au midi, dans un pli de l'Œgialée, un coin bleu du golfe d'Éleusis pris entre les roches comme un fragment tombé de la voûte du ciel. Il n'est pas de province où ces riches perspectives ne se présentent plusieurs fois. Dans la seule Attique, trois admirables paysages étalent, dans des situations analogues, la même et toujours nouvelle diversité. La plaine d'Athènes, celle de Marathon et celle d'Éleusis s'étendent également entre un amphithéâtre de mon-

tagnes et un golfe régulièrement arrondi que relève et anime à l'horizon une île aux formes tantôt sévères, tantôt molles et riantes. Athènes regarde Égine, Marathon l'Eubée, et vis-à-vis la plaine de Thria que Cérès Éleusine avait fertilisée, Salamine, aride, mais glorieuse, découpe au-dessus de la mer ses pics dépouillés et rougeâtres. Quatre petits fleuves roulaient autrefois leurs eaux dans ces contrées. La guerre et les hommes ont brisé leurs urnes, bien fragiles, hélas! et depuis lors un trait manque aux paysages que Dieu avait créés sans défaut. Le Céphise éleusinien et l'Ilyssus sont à sec; le Charadros, qui descend d'Aphidné vers l'Eubée, n'a plus d'autre murmure que celui de son nom. Seul, le Céphise athénien, abandonnant à chaque instant son lit raviné, ses tortues aux écailles d'azur et les roseaux de ses rives, pour suivre malgré lui d'étroites rigoles de pierre, va distiller encore quelques gouttes à un sol altéré et semer çà et là sur ses pas quelques fleurs et quelque feuillage.

Ces plaines charmantes sont si bien closes à l'œil, que nulle d'entre elles ne fait soupçonner sa voisine. Cependant les barrières qui les dessinent et les séparent s'abaissent par endroits. Des portes où vous guident les mouvemens même du terrain donnent accès de l'une à l'autre, y font circuler le même peuple, la même vie, et impriment au pays un caractère d'unité qui lui est propre. Ces spacieuses vallées, ces cirques autour desquels tournent des chaînes de collines, sont comme les chambres d'un même appartement bien distribué. Le voyageur s'y reconnaît, s'y oriente sans peine; c'est, si l'on veut, un labyrinthe, mais un labyrinthe où le fil conducteur est toujours sous la main. La voie sacrée tend d'elle-même du bois d'oliviers au mont Icare, qui forme, avec le Corydale, le défilé mystique de Daphné. Le Parnès et le Pentélique s'écartent à Képhissia pour vous ouvrir la route vers Marathon et Chalcis. Dans le Péloponèse, le *dervenâki* (1) du Trétos et son ruisseau vous mènent, à travers une forêt de myrtes et de lauriers roses, jusqu'aux champs de Némée. A ce point, le sentier divisé se perd dans de vagues espaces; mais qu'est-il besoin de sentier? L'Acrocorinthe, pyramidant au nord comme un phare lointain, vous appelle vers les passages resserrés et pierreux qui se rouvriront bientôt aux vignes de la Corinthie, devant la mer des alcyons.

Tout ici se tient et s'enchaîne; mais tout est annoncé et préparé dans le même paysage. Qu'elle se creuse ou qu'elle s'élève devant vous, la terre marche à pas réguliers. C'est surtout la nature grecque qui ne procède point par soubresauts, *non it natura per saltus*. Près de Mistra, je le sais bien, le Taygète dresse ses contreforts à pic comme des murs : le grand rocher de Nauplie, tel qu'un baigneur impatient,

(1) *Dervenâki*, diminutif grec du mot turc *dervend*, défilé.

bondit et plonge de haut dans le golfe d'Argos; mais par quelle pente insensible l'Attique, s'éloignant à regret de ses ports, gravit longtemps avec une lenteur calculée les flancs du Pentélique, et va s'asseoir enfin au vert sommet de cette montagne, d'où les regards retrouvent tant de mers à la fois! Partout autour d'Athènes, excepté aux endroits gâtés par la main de l'homme, le ruisseau devient rive, la rive devient plaine, la plaine monte unie et continue, semblable à ces lames immenses qu'un souffle égal pousse d'une même et puissante haleine; et quand, arrivé sur la cime, vous demandez où a commencé la montagne, tout vous dit que c'est au ruisseau. De cette gradation qu'observent les plans principaux en se succédant naît, avec la grace, une singulière harmonie, et cette harmonie produit à son tour la proportion. En effet, lorsque les élémens d'un tout se tiennent, s'accordent et se préparent, lorsque nul n'entreprend sur son voisin soit pour l'effacer, soit pour le dominer seulement, on peut s'assurer que la proportion est dans ce tout. Assis à Tatoï, non loin des ruines de Décélie, je cherche dans cette Attique, qui se peut nommer l'*archétype* des paysages grecs, j'y cherche une colline trop petite, une montagne à abaisser, un golfe à étendre, une baie à mieux arrondir : rien de défectueux, rien d'incorrect ne se présente à ma vue. La masse même de l'Hymette ne saurait déparer ce tableau; elle est le fond imposant de cette scène incomparable.

Une rare simplicité met le comble à tous ces mérites. Il est des sites beaux sans contredit par la richesse qui s'y déploie, mais qu'une indiscrète et exclusive admiration a rendus presque vulgaires. Il y a une nature théâtrale qui n'a rien à démêler avec la Grèce. Ici, des effets d'ensemble de l'ordre le plus élevé sont obtenus par des moyens presque invisibles, sans fracas, sans charlatanisme. Une telle nature n'enivre pas, ne monte pas à la tête; c'est à l'intelligence qu'elle s'adresse, non aux nerfs ni aux sens. Celui qui irait chercher là des impressions ou des secousses se serait trompé. Comme aucune forme n'y prédomine, tout cela est calme, grave et n'excite point. Pour en saisir le sens caché, il faut du temps et un habituel commerce avec les mêmes lieux. Et puis, de même qu'on n'a compris qu'avec étude, on n'admire qu'à bonnes enseignes, mais profondément et de cette admiration vraie qui s'exprime sans gestes et parle sans cris. Celui qui déclame sur la nature en Grèce se bat les flancs et n'a rien senti, rien compris. La perfection tout idéale de ces tranquilles aspects ne peut atteindre le cœur qu'en passant par la raison. Les voir n'est pas assez, il les faut regarder naïvement et fortement. Cette volonté de regarder comme d'autres réfléchissent, mais en pleine liberté d'esprit et en dehors de tout système, porte toujours ses fruits. Par ses proportions modérées, la nature grecque s'abaisse en quelque sorte à la taille de l'homme, vient doucement au-devant de lui, l'invite à la contempler, et, pour qui sait

l'écouter, s'explique sur elle-même avec une pénétrante éloquence. Une magique lumière qui, versée à flots à travers un pur éther, rapproche les objets, en éclaire jusqu'au moindre détail et leur communique, aux heures brûlantes, je ne sais quelles étranges palpitations semblables, de loin, à une vie dans la pierre; des nuits sereines dont les ténèbres transparentes voilent tout et ne cachent rien; un climat qui, sur terre et sur mer, laisse les voies praticables en toute saison et le pays toujours accessible; enfin le dessin net et correct des motifs dans la simple ordonnance de l'ensemble : tous ces secours livrent au voyageur attentif le secret de la perfection de l'œuvre. Ce secret, c'est le plan suivi par le Créateur lui-même, plan divin que le génie grec a entrevu, et que dans ses grands jours il a pris pour modèle.

En Grèce, le contour des montagnes, ce profil du paysage sur le ciel, est généralement pur, et décrit avec ampleur des lignes soutenues dont les mouvemens balancés semblent suivre les lois d'une mystérieuse architecture. Les admirateurs sérieux en sont frappés au point de résister rarement à la double tentation, d'abord d'attribuer à ces lignes une influence réelle sur l'art, et d'en chercher ensuite la reproduction fidèle dans la figure des monumens. Le fronton du Parthénon ressemble tant au Pentélique! le triangle percé au-dessus de la porte du trésor d'Agamemnon à Mycènes répète si exactement les pics d'alentour! Ces analogies existent, j'en tombe d'accord; mais, qu'en conclure?... Laissons là ces jeux d'esprit. L'art grec a trouvé son modèle non dans la face du pays, mais dans sa physionomie; s'il a regardé le corps, ce n'a été que pour y lire la pensée : cette pensée, il l'a ravie, il l'a faite sienne et l'a mise après dans un corps nouveau, beau comme le premier, quoique d'une beauté moins accomplie et d'un autre visage. Tel est le procédé du génie : il pétrit et anime comme Prométhée; mais ce qu'il dérobe au ciel, ce n'est pas l'argile, c'est le feu, et quand, s'inspirant de l'œuvre divine sans la copier, il a élevé la plastique même jusqu'au spiritualisme, il arrive que la nature et les monumens apparaissent comme deux copies d'un même et éternel modèle, l'une de la main de Dieu, l'autre de la main de l'homme.

C'est ainsi qu'en Grèce cette variété, qui nous enchante dans le paysage, a passé dans les œuvres de l'art avec ses caractères opposés de fécondité et de mesure. Les temples grecs sont de dimensions différentes; ils ne varient pas moins dans leurs formes. Sur la seule Acropole, trois temples sont debout sans compter les Propylées : on y trouve les deux ordres principaux, le dorique au Parthénon, l'ionique à la Victoire aptère et à l'Érechtée, et dans celui-ci deux ordres à la fois, si l'on peut rapporter à un ordre les adorables canéphores de Minerve Pandrose. Dans la sculpture des temples, la seule dont il reste en Grèce quelques remarquables débris, la variété, la richesse, le luxe même

des ornemens les plus ingénieux et les plus élégans n'a connu d'autres limites que celles du goût même. Quant à la forme humaine, trois fois elle se montre au Parthénon, à la frise, au fronton, aux métopes, et chaque fois avec un relief, des dimensions, des poses et un cortége différens. Et pour sentir tout le prix de cette variété discrète et sobre, il faut se rappeler ici les temples de l'Égypte, leurs pylônes criblés d'hiéroglyphes, leurs colonnes courtes, dont les mille caprices du dessin le plus bizarre ne réussissent pas à corriger la monotone pesanteur, tant il y a loin de la variété à ce qui n'est que multiple !

La même distance sépare l'uniformité égyptienne de l'unité grecque; la première lasse l'attention, la seconde lui vient en aide en n'offrant à ses prises que des objets où tous les élémens sont liés et se justifient mutuellement : ce sont les membres d'un même être et d'un être harmonieux et proportionné; les parties opposées s'appellent et se répondent par un accord spontané où ne paraît ni gêne ni contrainte. Le monument s'élève-t-il, tout en lui grandit ensemble et de concert, colonnes, architrave, fronton : ainsi grandissent les beaux enfans et les beaux arbres; ainsi grandirent sans doute les belles montagnes au temps où la terre, cherchant ses formes dernières, s'achevait avec la lenteur des siècles et s'apprêtait à recevoir l'homme. Que le monument s'abaisse au contraire, et tout se réduit selon une rigoureuse échelle de proportion dont la science moderne, qui n'a pu encore en découvrir la loi, reconnaît cependant l'existence et proclame l'effet.

En dépit d'un préjugé assez répandu, l'art grec n'entre dans les cadres réguliers de la symétrie qu'à la condition de s'y mouvoir avec aisance et liberté. L'Erechteum est un temple en deux chapelles extérieures l'une à l'autre, d'inégale grandeur et sans aucune ressemblance. Le spectateur qui, appuyé contre le rempart occidental de l'Acropole, regarde devant lui voit le petit temple de la Victoire sans ailes dépasser en hauteur le toit de la Pinacothèque, le faîte des Propylées, et masquer le fronton du Parthénon. Est-ce hasard? est-ce négligence? Ni l'un ni l'autre. La symétrie est une raison purement géométrique, et c'est toujours d'après des raisons de convenance morale ou locale que se décide l'art grec. Sa position fut marquée à l'Erechteum par la tradition religieuse qui plaçait là la trace du coup de trident de Neptune et le point où s'éleva l'olivier de Minerve. Le temple de la Victoire sans ailes rappelle la mort d'Égée et consacre le rocher d'où il s'élança.

Quand la tradition est muette, l'architecture grecque consulte la nature. Ce n'était pas assez de lui avoir rendu un premier et grand hommage en s'appropriant ses qualités essentielles; les Grecs ont prouvé d'une autre manière à quel point ils en comprenaient les procédés et en devinaient les intentions et l'esprit. Dans un pays où quelques années et un peu de poudre ont suffi pour faire sauter le mont

Anchesme et l'effacer de la carte, il était aisé de violenter le sol. Alexandre eut cependant le bon sens de n'écouter pas Stasicratès, qui lui offrait de tailler l'Athos en forme humaine. Un tel projet était déjà un symptôme de décadence. Dans les beaux temps, rien de pareil. L'activité de l'homme ne songeait point alors à transformer l'œuvre du Créateur : elle ne voulait que l'achever.

La nature avait multiplié en Grèce, comme pour tenter l'art, des soubassemens, des piédestaux, des socles. L'art vint, et ce qui manquait à la terre, il l'ajouta. Le rocher de Sunium était sans faîte, Phidias lui en donna un, et le voilà encore : c'est le temple de Minerve Suniade, qui de loin vous convie à tant de merveilles. Sans le Parthénon, plus de couronne pour l'Acropole d'Athènes. Égine a vingt belles hauteurs; choisissez la plus noble et la mieux située : là est le Panhellenium. Le terrain descend-il des monts, l'art s'attache à ses pas, marche avec lui, et, s'il s'arrête, le creuse, l'arrondit en gradins et y construit une scène. Ainsi du mur de Thémistocle à l'Ilyssus, séparés par deux jets de flèche, l'Athénien trouvait à ses pieds le théâtre de Bacchus, où l'on jouait Sophocle, et l'Odéon de Périclès.

De degré en degré, l'art est arrivé dans la plaine. Ne pensez pas qu'il la dédaigne; il sait qu'elle comporte et appelle tout un ordre de créations. Un magnifique espace se déploie entre l'Hymette, l'Acropole, l'Ilyssus et la mer. L'art grec remarque cet espace, le mesure et l'apprécie. Il le couvre d'un temple immense qui relève la plaine, lutte par la légèreté de son style avec le Parthénon, et, prolongeant à l'horizon ses colonnes corinthiennes par-delà le rivage et la vaste mer, ne les arrête enfin que sur l'azur même du ciel.

En méditant sur cette intime et parfaite harmonie entre l'art et le sol, on aboutit sans effort à cette conclusion que, dans la Grèce, l'art reflète et traduit la nature et la continue parfois, et qu'à son tour la nature explique l'art, le commente et le fait valoir, en sorte que chacun des deux en l'absence de l'autre n'a plus ni la même signification, ni le même prix. Et de cette conclusion sortent quelques enseignemens que les artistes feront bien de méditer : le premier, c'est que la plus digne et la plus honnête façon d'aimer les monumens grecs sera de les laisser avec leurs ornemens en Grèce; le second, c'est que nul ne peut prétendre en avoir pénétré le sens qui n'a pas quitté son pays pour les aller étudier sous leur ciel et sur leurs montagnes; le dernier, c'est que l'imitation exacte de l'architecture antique, heureusement féconde à Athènes et en Grèce, ne peut ailleurs enfanter que des contre-sens.

Mais il n'est pas nécessaire d'être architecte, sculpteur, peintre ou antiquaire, il suffit d'être homme et d'aspirer à une éducation supérieure de ses facultés pour retirer le plus grand fruit d'un commerce direct

avec la Grèce ancienne. La vue d'un genre de perfection incomparable qui avait sa cause souveraine dans le contre-poids, l'équilibre et l'harmonie des mérites les plus opposés, cette vue bienfaisante peut contribuer efficacement à nous guérir de la fièvre de l'esprit, bien autrement pernicieuse que celle du corps, et nous donner le salutaire dégoût de tout ce qui ressemble à l'emphase, à la déclamation, au laid, au faux. Une telle disposition peut-elle se payer trop cher? Celui qui l'aura sinon acquise, du moins recouvrée au contact de Phidias et d'Ictinus, sera, j'en suis sûr, reconnaissant envers les Hellènes dont la filiale piété a reconquis et purifié le sanctuaire de l'art.

Plus ira le monde, plus ces grands restes de l'antique lui deviendront précieux. Que les Hellènes, par leur exemple, continuent à en exciter chez les savans, chez les artistes, l'amour religieux et éclairé. Aussi bien, ce n'est pas là seulement une question d'archéologie. Comme au temps de Sylla, les morts, présens dans leurs œuvres, veillent sur les vivans, et dans les mauvais jours sauraient les protéger encore. Ce ne sera pas pour les Grecs modernes un médiocre mérite d'avoir sauvé, rétabli des chefs-d'œuvre que le génie de l'homme n'eût pas enfantés une seconde fois. L'avenir leur saura gré d'avoir reconstruit le temple de la Victoire, relevé l'Erechteum, déblayé les Propylées, consolidé l'Olympium, empli de curieux fragmens le temple de Thésée, isolé la Tour des Vents et la *lanterne de Démosthène,* cherché dans les provinces jusqu'aux traces les plus effacées des siècles anciens, — enfin d'avoir presque restitué sa forme au Parthénon. Avec de tels gardiens, nul danger ne menace plus la Grèce antique, ce musée de temples et de portiques qui était le bien de tout le monde, et que tout le monde aurait dû respecter. Pour moi, ce sera toujours avec un sentiment de reconnaissance pour les auteurs de ces pieuses restitutions que je me rappellerai ces longues heures passées dans un repos fécond au pied des colonnades, cette première et vivifiante haleine de l'*embat* (1) m'apportant sur son aile, avec la fraîcheur des golfes voisins, les parfums subtils de la plaine, ces nuits surtout, ces nuits délicieuses où, cachée encore par l'Hymette, la lune blanchissait peu à peu des clartés de sa douce aurore le faîte brisé des frontons. Comment oublier ces beaux lieux qui, après avoir ravi l'esprit, s'emparent du cœur et le retiennent par d'intimes attaches? Parmi ceux qui ont le sentiment de l'antique et de l'art, nul ne les habite sans les aimer comme on aime une patrie retrouvée, nul ne les quitte sans les regretter comme on regrette une patrie perdue.

CHARLES LÉVÊQUE.

(1) Les Athéniens nomment ainsi le vent qui souffle de la mer.

LA POÉSIE ANGLAISE

DEPUIS BYRON.

II.

ROBERT BROWNING.

I. — *Poems* (*OEuvres poétiques*), 2 vol. post-8o, London, Chapman and Hall.
II. — *Christmas-Eve and Easter Day* (*la Veillée de Noël et le Jour de Pâques*), 1 vol. in-8o, London, 1850.

J'aborde une individualité singulière, les uns diraient maladive, d'autres diront merveilleuse, en tout cas une individualité bien propre à embarrasser ses juges. Pour apprécier M. Browning, on est forcé de prophétiser, comme lorsqu'il s'agit d'une religion naissante. Pour donner une idée de lui, les mots font défaut. Il en est de la critique comme du chimiste dont le laboratoire renferme un certain nombre de réactifs qui suffisent pour ses analyses ordinaires; elle a une sorte de tableau officiel où figurent certains types de qualités, de défauts et de procédés dont le public s'est déjà fait une idée nette, et pour définir un écrivain, elle se borne à indiquer comment il est composé de tels ou tels de ces élémens. Malheureusement avec M. Browning, il est impossible de procéder de la sorte. Ce serait un non-sens, car toutes ses aventures ont eu lieu dans des pays qui ne figurent pas sur la carte. Ce n'est pas en continuant et en perfectionnant qu'il a montré ce qu'il pouvait et ce qu'il était; c'est en défrichant un coin de l'inconnu, et à son égard il n'y a pas à hésiter : il faut accomplir du même coup deux besognes. Pour le faire connaître, il faut se créer une nomenclature

tout exprès. La tâche est lourde, mais M. Browning présente une occasion de faire sur nature une étude si particulière, qu'il est difficile de ne pas aller où le sujet vous pousse.

Dans une des esquisses dramatiques de M. Browning, dans *Pippa passe*, Jules le sculpteur écrit à un prélat quelques lignes qui pourraient bien trahir le point de départ du poète lui-même :

« Jusqu'à ce jour, écrit l'artiste, je n'avais jamais eu d'idéal clairement arrêté dans la tête. Depuis que je manie le ciseau, je n'ai fait que m'exercer à reproduire des types imaginés par d'autres, et l'habileté même que j'ai acquise dans cette pratique ne me laisse aucune chance d'arriver par la sculpture; car, malgré moi, ma main continuerait, par routine, à reproduire les anciennes formes. Il me reste une seule ressource, c'est d'abandonner le ciseau et de prendre la palette pour pouvoir mettre une main vierge au service d'un idéal virginal. — Tête folle! remarque le prélat connaisseur, il se peut qu'il échoue, probablement il fera un magnifique fiasco; mais qui sait? S'il devait naître un nouveau peintre, peut-être est-ce ainsi qu'il naîtrait, en sortant d'un musicien ou d'un poète, de quelque esprit enfin qui transporterait dans la peinture un idéal conçu ailleurs, et qui échapperait aux voies routinières par pure ignorance. »

Je ne sais si c'est là l'histoire de M. Browning; je serais assez porté à le croire, surtout d'après une idée qui se montre partout à l'arrière-plan de son *Paracelse*, à savoir que les tentatives de l'homme n'aboutissent à rien tant qu'il regarde seulement dans la direction des désirs qui le poussent à tenter, et que sa destinée est de vouloir à droite ce qu'il ne pourra pas, pour acquérir les moyens de pouvoir à gauche ce qu'il ne voulait pas. En tout cas, l'opinion du prélat, avec les restrictions qu'y apporte M. Browning, est un profond aperçu. En philosophie, la plupart des novateurs n'ont innové qu'en se dirigeant d'abord loin des écoles et en rencontrant par hasard les phénomènes à expliquer avant d'avoir rencontré les explications déjà trouvées. En théologie, il en a été souvent de même, et l'auteur de *Paracelse* sait si bien par où passent les novateurs de ce genre, qu'on doit le soupçonner d'avoir passé par là. Lui poète, il semblerait qu'il n'ait d'abord songé qu'à satisfaire sa curiosité intellectuelle. On dirait qu'il s'est seulement aperçu de sa vocation en remarquant un beau jour, à son grand étonnement, comment il voyait se condenser en formes poétiques et vivantes les abstractions qu'il avait conçues à la poursuite des explications, et comment devant elles ses entrailles tressaillaient d'aise. Mais ces temps-là sont l'époque *anté-historique* de M. Browning. Le certain seulement, c'est qu'il a débuté à l'inverse des autres poètes. Les autres commencent d'ordinaire par des sensations, par des sensualités exubérantes ou par de grandes théories qui délaient dans des prétentions colossales une fort mince dose d'expérience. Ce n'est que plus tard et

à la longue que les sensations elles-mêmes finissent par éveiller la raison à force de ne pas en tenir compte et de la blesser par leurs extravagances. M. Browning, au contraire, s'est présenté tout de suite en homme qui avait réellement fait son tour du monde. « Cela était inné en moi, dit son *Paracelse*. Dès le début, je me suis trouvé debout, les pieds sur le terme où tous aspirent à arriver comme à la fin dernière de leurs efforts. Le secret de l'univers était à moi. » J'oserai en dire à peu près autant de l'écrivain lui-même. De prime saut, il avait trouvé l'originalité (1); et s'il était original comme poète, c'était parce que sa poésie impliquait une nouvelle manière d'envisager et de sentir l'ensemble des choses.

Original, — entendons-nous bien sur la portée de ce mot. La théorie la plus neuve est celle qui résume le mieux les notions — relatives à une question — qui peuvent être éparses dans toutes nos connaissances antérieures. Un homme est original ou supérieur, quand il résume le mieux un certain ordre de tendances éparses chez tous, quand il est le plus près d'être un chapitre de l'histoire générale de son temps et de sa race, dont ses voisins sont simplement des fragmens. C'est un chapitre de ce genre que j'avais déjà cru rencontrer chez M. Tennyson (2); je crois en voir un autre chez M. Browning, et tel est avant tout le motif pour lequel il m'intéresse. Cette fois, il ne s'agit plus précisément des sentimens moraux et des facultés affectueuses qui remuent dans l'Angleterre contemporaine : M. Browning nous ouvre de nouvelles perspectives vers ce qui se passe dans les intelligences et dans d'autres facultés encore mal dénommées, mais fort rapprochées du sens religieux. En le lisant, on sait mieux ce que tous cherchent sciemment ou à leur insu.

Mais d'abord que cherche-t-on? ou, ce qui revient au même, quels sont ces caractères généraux de la poésie contemporaine qui se concentrent surtout chez M. Browning? Une remarque d'un critique anglais nous mettra, je pense, sur la voie. Je ne la traduis pas littéralement, je la remanie même pour la faire coïncider avec mes vues; mais j'en emprunte le sens : « L'imagination est la faculté de saisir et de symboliser les rapports. C'est elle qui peint la *colère* des flots en mettant en relief l'analogie qu'elle a sentie entre la tempête de la mer et les soulèvemens de la colère; c'est elle aussi qui se rend compte d'une action humaine, en reconnaissant dans le fait d'un seul ce qui se montre et opère chez des masses d'hommes; c'est elle enfin qui, en s'élevant plus haut, assez haut pour embrasser du regard l'universalité des choses, distingue et fait ressortir dans chaque objet un plan gé-

(1) Antérieurement à *Paracelse*, M. Browning avait cependant publié un petit volume de vers intitulé *Pauline*, qui jamais ne m'est tombé entre les mains.

(2) Voyez, dans la livraison du 15 juillet, l'article sur le poète Tennyson.

néral qui s'accomplit par tout l'ensemble des choses. » — « Nul doute, dit encore l'écrivain anglais, que notre poésie moderne n'ait au moins le mérite de regarder ainsi de plus haut. Si elle n'a pas la solidité massive de l'ancienne épopée, elle se distingue par le sens moral que les objets prennent pour elle. » Il eût pu ajouter : — et par la signification de plus en plus vaste qu'elle donne à ses symboles.

C'est bien là en effet ce qui distingue les modernes : en décrivant l'imagination, le critique anglais a même tracé l'histoire chronologique de la poésie issue des Germains. Tandis que les anciens concevaient le moral d'après le physique, — ils parlaient, on le sait, des cheveux d'Apollon, même en le chantant comme l'invisible souffle qui inspire, — les modernes ont toujours conçu la réalité extérieure d'après ses ressemblances avec leur être moral. Ils étaient psychologues au maillot; avec le temps, ils ont monté un nouvel échelon. Après l'interrègne du XVIII[e] siècle, qui s'était enfermé dans un petit coin et qui cherchait seulement des moyens de bien dire, des moyens de calquer des silhouettes, la poésie anglaise est devenue *humaine :* c'est l'humanité qu'elle a tâché d'apercevoir dans l'individu. Maintenant il me semble qu'elle vise plus loin : depuis vingt-cinq ans environ, elle aspire, comme le *Paracelse* de M. Browning, — et les lambeaux disséminés de cette aspiration générale présentent une analogie frappante avec les lambeaux d'une autre aspiration aussi générale, qui va vers de nouvelles croyances religieuses, ou, si l'on veut, vers une nouvelle interprétation à donner aux anciennes. Je croirais volontiers que l'on cherche la poésie protestante, mais non pas calviniste, prenons-y garde. Par la voix de Milton, l'esprit calviniste avait dit comment il s'expliquait le monde par la lutte de Dieu et de Satan, du bien et du mal : c'est de cette interprétation qu'on s'éloigne. On ne reprocherait plus aujourd'hui à Wordsworth de ne pas croire assez à la perversité de l'homme (1). Il y aurait plutôt tendance à reprendre le protestantisme primitif de Luther pour le mener à un autre aboutissant; et, quant à la poésie, elle élabore sourdement des types du même genre, quoique d'une autre espèce, que ces divinités où les Grecs avaient personnifié les forces primaires telles qu'ils les concevaient; — à son tour, elle voudrait les personnifier telles que l'Angleterre les conçoit, telles que les concevait déjà cette même nature saxonne, qui, chez Luther, avait essayé de transformer la théologie.

Cela, c'est le probable; ce qui est plus évident, c'est que la poésie anglaise est revenue, non pas tout-à-fait au sanctuaire d'où est sortie toute poésie, mais peu s'en faut. Si elle ne s'est pas confondue de nou-

(1) Dernièrement M. Bailey a écrit un poème dont j'aurai occasion de parler, et toute la presse anglaise ou à peu près s'est enthousiasmée pour le jeune poète, précisément parce qu'il bénissait le mal lui-même comme le divin ouvrier du bien.

veau avec la religion, elle se préoccupe à ses côtés et comme elle des lois générales. Elle cherche le genre dans l'espèce, et l'universel dans le genre.

Tous les fragmens de cette aspiration, qui est partout, sont-ils enfin parvenus à se rejoindre? S'est-il trouvé un homme pour les dégager du milieu des souvenirs et des routines auxquels ils étaient mêlés comme des étrangers? Je ne réclame pas positivement pour M. Browning l'honneur d'avoir fait une nation de tous les Juifs perdus au sein des nations. Il est certain d'abord qu'ils ne se réuniront jamais tous, et je pense ensuite que M. Browning, après avoir tâché de les rapprocher quand il était encore trop jeune, s'est abstenu quand il eût pu davantage; mais il a prouvé qu'il possédait plus que personne les longs bras qu'exige une pareille entreprise. Ce qu'il a produit est déjà beaucoup, et les capacités chez lui sont bien au-dessus des œuvres. De quoi qu'il parle, il en parle comme un esprit qui peut ce qui était resté à peu près impossible pendant des siècles. L'ame antique (et je le soupçonnerais de l'avoir symbolisée dans Aprile, l'un des personnages de son *Paracelse*) voyait les objets isolément, comme des formes et des apparences; pour elle, les sons confus et entrecroisés que la nature envoie vers l'homme ne s'étaient guère définis que sous le rapport de leur action sur l'oreille; elle s'était bornée à distinguer des articulations et des syllabes. Par-dessus toute autre, la poésie de M. Browning est celle d'une nouvelle espèce humaine, qui peut maintenant distinguer des mots et construire des phrases. Il a le genre de vue dont le propre est de reconnaître partout, non plus seulement des formes et des faits, mais des enchaînemens et des opérations. La puissance qu'il possède pour saisir les rapports s'est déjà rencontrée chez plus d'un penseur, cela est certain; mais il est un des premiers, sinon le premier, chez qui elle ait atteint un pareil développement sans devenir la faculté dominante, celle qui met les autres à son service. — Si forte qu'elle fût, elle a trouvé dans son imagination une autre faculté encore plus forte qui l'a forcée à travailler comme son apprêteuse et sa servante. C'est là la véritable originalité de M. Browning. Tâchons de la surprendre à l'œuvre.

Pour cela, c'est à *Paracelse* qu'il nous faut revenir. L'œuvre est déjà ancienne : elle date de 1835; mais heureusement M. Browning lui a récemment donné une nouvelle *actualité* en la republiant avec des corrections. La première édition nous apprend où il en était il y a seize ans; les corrections nous indiquent où il en est maintenant : elles sont donc comme des flèches géographiques qui marquent le sens du courant.

Paracelse, malgré sa forme dramatique, n'est pas un drame, mais une suite de conversations et de monologues. Quoique M. Browning

ait cherché à ne point s'écarter de la vérité historique, il a laissé de côté et les opinions du célèbre médecin et les incidens de sa carrière aventureuse. Au lieu d'écrire la biographie de Philippe-Auréole Paracelse, né en 1493 à Einsiedeln, il est parti de sa biographie pour tâcher de saisir les phases qu'avait dû traverser son esprit. A mieux dire, il a étudié chez lui la *passion en deux actes* de toutes les intelligences supérieures qui ont assez de génie pour sortir des voies de leur temps, mais trop peu de force pour traverser, sans défaillir, toutes les épreuves inévitablement attachées à l'initiation du novateur. La première partie du poème embrasse la jeunesse du héros, ce qu'elle croit pouvoir et ce qu'elle peut, ce qu'elle ambitionne et ce qu'elle obtient. Au début, nous sommes près de Wurzbourg, dans le jardin de Festus et de sa jeune épouse Micheline, qui s'entretiennent avec Paracelse de ses espérances, et qui s'efforcent en vain de le retenir auprès d'eux. Paracelse veut parcourir le monde pour y chercher la science qu'il ambitionne, la vérité universelle. La scène suivante nous le montre à Constantinople : il est déçu, harassé, tout prêt à désespérer de lui-même; il n'est sauvé du désespoir que par la rencontre d'un personnage assez mystérieux qui a nom Aprile, et qui lui rend le courage de tenter encore quelque chose en lui apprenant à mettre moins haut ses espérances. Là finit la première journée du poème. La seconde s'ouvre à Bâle, où Paracelse professe la médecine et la chimie. C'est avec son même ami Festus qu'il s'entretient du but nouveau auquel il s'est voué depuis qu'il a été forcé de dire adieu à la science absolue. Il a donc sa seconde *aspiration*. Il professe. Après n'avoir songé qu'à s'éclairer lui-même, il essaie d'éclairer les hommes : il renonce à acquérir davantage pour transmettre à d'autres ce qu'il a acquis; mais, ici encore, ce qu'il se propose a pour lendemain ce qui l'empêche de réaliser tous ses désirs. Après la scène de ses triomphes comme professeur vient celle où il est forcé de quitter Bâle et les Bâlois, qui lui refusent jusqu'au prix de la santé qu'il a rendue aux moribonds. Il a retrouvé son ami à Colmar, et c'est lui qui raconte à Festus comment ses succès ont engendré des jalousies et comment la sotte adoration de ses admirateurs s'est changée en une sotte injustice. Que fera-t-il à l'avenir? Il n'ose pas se le demander : il a peur de son haineux mépris pour les hommes; il a peur de trop relever le gant qui lui a été jeté, en répondant par la violence à ceux qui ne savent qu'insulter au mérite, en dupant les aveugles qui veulent être dupés, en se faisant charlatan pour ceux qui ne restent fidèles qu'aux charlatans, aux prophètes toujours disposés à promettre l'impossible. La conclusion du poème est l'hôpital de Salzbourg, où vient mourir Paracelse.

Dans son ensemble, on le voit, l'œuvre de M. Browning déroule une vieille histoire qui a reçu autant de noms que le juif errant. C'est la

lutte du désir et de la nécessité, de l'individu et du monde, de la grace et de la loi, du génie et des masses. De la sorte, elle se trouve exprimer les idées de M. Browning sur le progrès et sur les voies par lesquelles il s'opère. Comment le monde marche-il? de quel côté doit-il attendre ce qui lui est nécessaire? Où est la résistance? où est la force d'avancer? La réponse à cette question implique toute la politique d'un homme, et pour sa part M. Browning n'y répond pas comme la majorité de nos écrivains. Il se rapproche assez des opinions que M. Carlyle a énoncées dans son *Culte des héros*, et que Shakspeare avait déjà laissé percer dans son *Coriolan*.

« Pesez bien mes paroles, dit Paracelse à Festus : c'est dans l'individu que l'humanité se développe, et c'est seulement en suivant les traces d'un homme que la foule toujours lente a chance d'avancer. La mer reste dans son lit pendant des siècles jusqu'à ce qu'une vague, une seule entre les multitudes, vienne étendre l'empire de toutes, en gagnant peut-être quelques pieds sur la bande de sable qui avait si long-temps arrêté leurs efforts. Dès-lors les autres, jusqu'à la plus faible, se précipitent dans la brèche, qui est conquise une fois pour toutes. Je me trouverai satisfait si mes travaux, sans pouvoir plus, suffisent du moins pour ouvrir ainsi une trouée, pour préparer un plus vaste champ à la pensée : cela, ils le feront, je le sais... Je précède mon siècle, et quiconque en a l'envie est parfaitement libre de faire de moi l'usage que j'ai dédaigné de faire de mes prédécesseurs, — par vanité peut-être; mais, si leur science m'avait paru une merveille, j'aurais été autre que je ne suis. »

Et ailleurs, tandis que Festus lui parle de la foule qui se presse avec admiration autour de sa chaire :

« Ils sont tous de même : ils commencent par traiter de chimère tout ce qu'un homme peut entrevoir au-delà de leur horizon; puis, quand cet homme dont ils avaient prédit la déconfiture réussit à faire dans sa carrière quelques pas douteux et mal assurés, voilà qu'ils s'attendent à voir le terrain disparaître d'un bout à l'autre sous ses pieds. »

Malgré soi, on se rappelle le magnétisme.

Je me hâterai de l'ajouter cependant, il s'en faut que M. Browning méprise les masses. C'est même un aveugle mépris de ce genre qu'il nous montre à la racine des avortemens de Paracelse. Quant à lui, il sait, il croit que chacun a son rôle; seulement ce n'est pas aux masses qu'il attribue la force active, la puissance d'avancer. En regard du génie, elles sont à ses yeux la résistance, la forme sous laquelle agissent ces grandes nécessités qui veillent sur le monde, et qui sont chargées d'arrêter tout développement individuel avant qu'il impose à la création entière son idéal à lui.

Mais pourquoi Paracelse pour emblème de ce rôle du génie? pourquoi lui plutôt qu'un génie plus complet? a-t-on demandé à M. Browning. Entre autres raisons, il en est une, je crois, qu'il a suffisamment

avouée ou trahie : c'est qu'il avait reconnu chez le médecin du XVIe siècle, auquel du reste on commence à rendre justice (1), une disposition d'esprit qui est aussi la sienne; il y avait retrouvé cet indicible respect pour la réalité qui dans la science devient de l'expérimentation, qui dans la religion fait entrevoir partout l'opération divine, qui dans la vie de tous les jours enfin se traduit par une tendance à chercher la raison d'être des choses et à regarder à deux fois avant de condamner ce qui ne cadre pas avec la petite idée qu'on s'est faite de ce qui devrait être.

Écoutons plutôt Paracelse à son lit de mort :

« Ce n'est pas une hallucination qui le ranime, murmure Festus en le voyant sourire; vous êtes donc pardonné, Auréole? Tout votre péché vous est remis.

« PARACELSE. — Pardonné! et pourquoi un pardon?

« FESTUS. — C'est la glorification de Dieu qu'il est enjoint à l'homme de chercher, et vous...

« PARACELSE. — J'ai vécu. Il nous suffit de vivre pour chanter la louange du Seigneur. Il est vrai que j'ai beaucoup péché; je le pensais, et j'ai besoin en effet de miséricorde, moi qui me suis efforcé de faire ce que je croyais le mal; mais, que nous veuillions faire de notre mieux ou de notre plus mal, la louange de Dieu s'élève et s'élèvera à jamais.

« FESTUS. — Mais tout cela revient au même. Il est vain pour l'homme de se tourmenter de ce qui ne relève pas de lui...

« PARACELSE. — Non, non, ne m'interprétez pas ainsi; que mes paroles ne produisent pas plus de mal que je n'en ai fait. Si je retourne joyeux à Dieu, quoique sans lui rapporter d'offrande, si je semble n'aimer que plus ardemment mon Dieu à cause de mes fautes qui me laissent sans titres et sans droit devant lui, comprenez-moi bien. Il peut se faire qu'il n'en soit pas de tous comme de moi; il se peut que des récompenses plus hautes attendent le mortel assez fort pour persévérer jusqu'à la fin. D'ailleurs, je ne suis pas tellement sans valeur, quoique j'aie trop vite cessé d'obéir aux instincts de cet heureux temps.

« FESTUS. — Quel heureux temps! Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de l'homme, quel est ce temps que tu appelles heureux? Tout ce que mon espérance est d'apprendre, ta réponse me l'apprendra. Cet heureux temps! lequel?

« PARACELSE. — Lequel, si ce n'est celui où je me suis consacré à l'homme?

« FESTUS. — Grand Dieu! tes jugemens sont inscrutables.

« PARACELSE. — Oui, cela était en moi; j'étais né pour cela... Les fiévreux appétits, les élans incertains et sans but, les ambitions à courte vue, les méfiances, les méprises, tout ce qui se termine par des larmes m'a été épargné. Dès l'abord, j'ai su, j'ai senti, mais non comme on peut sentir ou connaître autre chose; c'était une vaste perception inarticulée, incompréhensible pour notre intelligence, et qui pourtant se faisait sentir et connaître dans toutes les

(1) Le poète, chose assez curieuse, a donné une leçon aux médecins. En France, il y a quatre ans à peine, il a paru sur Paracelse une étude qui le réhabilitait comme savant.

oscillations et les transformations de mon esprit, je dirais presque dans tous les pores de ce corps qui s'en va. Je sentais, je savais ce qu'est Dieu, ce que nous sommes, ce qu'est la vie, comment Dieu prend une joie infinie dans des voies infinies, — éternelle joie lui-même dont émane tout être... Où est la satisfaction, Dieu est, et toujours avec un bonheur entrevu au-delà..... Le feu central se gonfle sous la terre, et la terre change d'expression comme un visage humain. Le métal en fusion jaillit au sein des roches; il se ramifie en brillans filons, et Dieu s'en réjouit. Les flots de la mer irritée se bordent d'écume, comme les lèvres de la colère, tandis que dans les profondeurs solitaires surgissent des groupes étranges de jeunes volcans, tournant l'un sur l'autre, comme des cyclopes, leurs yeux enflammés, et Dieu prend plaisir à leur inculte orgueil. Puis tout est morne; la terre est une masse glacée : c'est l'hiver. Mais l'haleine du printemps, comme une folâtre chanteuse, effleure en dansant son sein pour l'éveiller; une rare verdure commence à poindre çà et là sur les talus rugueux, entre les racines desséchées des arbres et les crevasses de la glace, comme un sourire qui tente de s'épanouir sur une figure ridée. L'herbe verdoie, les branches se gonflent de fleurs, semblables à des chrysalides impatientes d'aspirer l'air. Les bourdons affairés luisent et bruissent; les scarabées courent le long des sillons; les fourmis sont toutes en mouvement. En haut, les oiseaux volent en joyeux essaims; l'alouette prend son essor toujours, toujours plus haut, frémissante de plaisir. Au loin dort l'océan; les blanches mouettes voltigent sur la plage, où le sable est pourpré de coquilles; les créatures sauvages vont à leurs amours dans les bois et les plaines, et Dieu renouvelle ses anciennes extases. Ainsi habite-t-il en tout sens et dans tout, depuis les plus imperceptibles rudimens de l'être jusqu'à l'homme, sa consommation, l'achèvement de cette sphère de vie; l'homme dont tous les attributs, déjà disséminés avant lui dans le monde visible, y flottaient comme pour se chercher; fragmens d'essai qui demandaient à se combiner dans quelque tout merveilleux, qualités encore imparfaites à travers la création, et qui semblaient désigner quelque créature à naître, quelque centre où les rayons épars viendraient converger. La force, non point l'impulsion aveugle, ni l'énergie harmonieusement réglée par la science suprême, mais la force usant d'elle-même à ses risques et périls, avec l'espérance et la crainte pour la stimuler ou la contenir; — la science, non pas l'intuition, mais le lent et incertain produit d'un travail qui ajoute à son prix et que soutient l'amour; — l'amour, non point d'une pureté sereine, mais fort par sa faiblesse, mais semblable à une plante semée par le vent sur un sol ingrat, et belle de ses fleurs dégénérées avec leurs douces et pâles nuances inconnues dans un climat plus fortuné; l'amour qui endure et qui doute, qui souffre beaucoup et qui est beaucoup soutenu, un amour troublé d'ombre qui n'abandonne pas et se dévoue, une confiance tâtonnant dans le demi-jour et souvent chancelante; tout cela en germe, tout cela et plus encore à l'état d'indication, se montre éparpillé partout, et toutes ces possibilités cherchent un objet où s'épanouir et résider, toutes ébauchent vaguement la race qui va venir, et l'homme apparaît enfin; c'est le sceau apposé à tout ce qui précède. Une phase de l'être est complétée, et un reflux de lumière rejaillit du grand résultat sur tous les degrés inférieurs, qu'il explique mieux en ruisselant du sommet à la base.....

« Mais dans l'homme complété commence une nouvelle ascension vers Dieu. Des pronostics avaient annoncé sa prochaine venue; en lui surgissent d'augustes anticipations, des symboles, des types d'une splendeur promise, qui jusque-là, était restée toujours en avant dans l'éternelle spirale parcourue par la vie; car les hommes commencent à déborder la limite de leur nature, à sentir de nouvelles espérances et de nouvelles inquiétudes qui supplantent rapidement les joies et les chagrins de leur humanité. Ils deviennent trop grands pour les étroites formules du juste et de l'injuste, qui s'évanouissent devant un désir insatiablement avide de bien, tandis qu'eux-mêmes se sentent de plus en plus inondés de paix. Déjà il se rencontre de tels hommes sur la terre, majestueux et sereins, au milieu des créatures à demi formées qui les entourent et qu'ils ont à sauver et à rapprocher d'eux à la fin. J'étais de ceux-là; jamais je n'ai rêvé un bien imaginaire, distinct de celui de l'homme; jamais je n'ai conçu un devoir à accomplir, une gloire à laquelle il eût fallu travailler aux dépens de l'homme, en y consacrant des facultés détournées de son service et des énergies capables de lui profiter; jamais je n'ai craint que son triomphe ne contrariât ailleurs quelque autre triomphe, car Dieu est glorifié dans l'homme, et c'est à la gloire de l'homme que je me suis voué corps et ame. Et pourtant, tel que j'étais, et avec tous ces dons, j'ai échoué. J'ai contemplé jusqu'à m'aveugler les énergies de notre humanité, ses capacités. Je ne pouvais pas en détourner mes yeux; c'était là tout pour moi, c'était là ce qu'il s'agissait d'entretenir et d'accroître, n'importe à quel prix, de dérouler et de faire éclater tout d'un coup, comme le signe, le blason et le caractère de l'homme. Je ne voyais aucune utilité dans le passé; il m'apparaissait seulement comme une scène de dégradation, de laideur et de larmes, comme une chronique honteuse que mieux valait oublier... Je ne voyais nulle raison pour que l'homme, dès maintenant, ne se suffît pas pleinement à lui-même.... J'aurais voulu que l'espace d'un moment le mît en possession entière de ses titres, de tous ses moyens latens de suprématie sur le monde des élémens.

« Mais toi, toi, fils chéri des jours à venir, tu ne rejetteras pas ainsi le passé, le passé tout rempli de profonds enseignemens sur les termes auxquels la terre t'est donnée à bail. Pour toi, le présent prendra une beauté distincte et tremblante en regard de son ombre, qui mettra ses traits en vifs reliefs. L'avenir, pour toi, ne s'ouvrira point non plus tout d'un coup, comme s'ouvrent les zones successives des merveilles infinies pour l'esprit qui vole de ciel en ciel dans sa sécurité bienheureuse; mais l'espoir et la crainte entretiendront en toi ta nature d'homme. Tout cela m'a été caché. »

Dans tout ce fragment, ce me semble, bien que la poésie de M. Browning ait trop d'entraînement plutôt que trop peu, elle n'en renferme pas moins un jugement d'historien profondément rassis et perspicace. Il ne s'est pas formé une idée de son héros en n'envisageant que lui; il l'a distingué en distinguant autour de lui son époque, et il a compris ses actes par ce qu'ils avaient de commun avec tous ceux de son temps. Le Paracelse du poème est un homme; mais c'est aussi cet esprit gibelin et temporel qui, au XVIe siècle, commençait à poindre et qui préparait le quaker Fox avec son mépris de *toute théorie,* la science stu-

dieuse avec son mépris des *à priori*, les temps modernes en général avec leur mépris de l'idéalisme que Rome la païenne partageait avec les ascètes chrétiens. C'est l'esprit pratique qui venait enseigner à l'homme à faire le meilleur usage possible de la vie, tandis que l'idéalisme romain ou monacal lui avait dit : — Méprise les choses de la terre; fais-toi un idéal et offre-lui tout en holocauste; fais-toi des principes, et périsse le monde plutôt que tes principes! Décide ce que l'on doit voir dans tous les phénomènes avant de regarder ce qu'on peut y voir; fais-toi des systèmes, et périssent toutes les indications de l'expérience plutôt que tes systèmes! Ce n'est pas tout. Paracelse mourant et se jugeant lui-même représente en même temps le bien et le mal de ces tendances, ce qu'elles promettaient de glorieux et ce qu'elles ont produit de funeste. — Des progrès en germe dans des énergies qui ne se révélaient que par des erreurs et des échecs, tel est aussi l'alpha et l'oméga du quakérisme, du cartésianisme, du radicalisme. — Comme Parcelse, les adeptes de ces doctrines se sont éblouis à contempler les facultés disséminées tout à travers l'humanité et à rêver la perfection et toutes les merveilles qui pouvaient en sortir. Leur folie a été de vouloir quand même, et tout d'un coup, la réalisation définitive d'effets qui doivent demander des siècles pour se dérouler. Leur péché irrémissible a été de ne pas deviner à quoi servaient les règles, les académies et les autorités, et ils ont bouleversé le monde, parce que leurs rêveries supposaient à chaque individu humain toutes les facultés humaines, et parce qu'au lieu de procurer aux hommes ce qu'il fallait à des êtres comme ils étaient, elles ont prétendu leur donner et ne leur laisser que ce qui eût été nécessaire et suffisant pour des êtres comme ils n'étaient pas, pour des saints et des génies.

Paracelse a donc un sens historique. Il en a un autre plus vaste. Au lieu de la soif de connaître qu'il sent en lui, lisez la soif du plaisir; au lieu des connaissances du passé qu'il rejette, lisez les convenances dont on se rit à vingt ans, quand on est dominé par la sensualité et non par le génie; au lieu du besoin de vivre qui se réveille plus tard chez le penseur fatigué, lisez le besoin d'inspirer de l'estime et de faire une fin, et aussitôt le Paracelse de M. Browning devient l'emblème de toute jeunesse.

Il commence par étudier la science de son temps, mais tout d'un coup il s'arrête et s'affaisse. « Il n'y avait pas jusqu'au moindre piocheur de l'école qui ne fût sûr de tout et parfaitement content de lui-même, nous dit-il, mais moi j'étais plein de doutes et de perplexités; un mot suffit : je m'étais pris en dégoût, tant je me trouvais faible à côté des autres. » C'est le début, la puberté morale. Après être débarqué au milieu des choses qui se trouvaient avant lui sur la terre, il les a suffisamment essayées pour se révéler sa propre nature par ses im-

pressions, et, à peine née, l'ame qu'il s'est créée n'a plus qu'un mot à lui dire : c'est que rien de ce qu'elle a rencontré ne saurait la satisfaire. « La science de vos sages, s'écrie-t-il avec un magnifique dédain, on peut en voir les fruits dans notre monde de ténèbres et de gémissemens, dans les luttes sans fin et dans toutes les souffrances qu'elle n'a pas su guérir. » La science du passé ne peut pas donner tout ce que ses désirs réclament, donc il n'y a rien de bon en elle. Il aspire, il est une aspiration vivante qui ne *veut* plus s'occuper qu'à s'interroger elle-même, à découvrir tout ce qu'elle désire, et à le vouloir quand même, en ne voulant que cela. Il repousse tout appui; il renonce à toute affection et à toute joie; il est résolu à ne rien accepter des hommes, pas même leur approbation; il veut éclairer l'humanité; mais il entend « ne recevoir aucun service de ceux qu'il servira. »

« Que vous dirai-je? répond-il à Festus, — dont l'affection s'effraie de cette voie, qui ne peut être la bonne, puisqu'elle conduit dès l'abord au dédain de toute affection humaine; — que vous dirai-je? Dès mon enfance, j'ai été dévoré d'une flamme qui brûlait toujours, tantôt sourde, tantôt vive, comme si quelque volonté hors de moi l'attisait ou la calmait tour à tour... Encore une fois j'aime mon but pour ses seuls attraits : c'est la valeur même de ma vocation qui m'attire. — Vos sages l'ont répété : homme, c'est-à-dire faible; raison de plus pour que je me donne corps et ame à ma résolution; hors d'elle, tout le reste... peu importe! Je ne perds que peu en rejetant tout encouragement et toute aide autres que les siens; je le regrette : je n'ai pas assez de sacrifices à lui faire... Les sages ont tout perdu; moi, je dois me contenter de tout gagner.

« — Je ne chercherai plus à vous retenir, répond Festus. Il nous a été accordé des facultés qui portent avec elles une inévitable destinée. Vous êtes de ceux qui doivent trouver autour d'eux des instrumens dociles, et qui sont faits pour attirer vers eux les esprits moins forts en leur inspirant un amour que jamais eux-mêmes ne peuvent éprouver. »

Paracelse part donc; la paisible retraite où il prend congé de ses amis, la douce et tendre Micheline, qui partageait toutes ses espérances et qui s'est effrayée seulement en l'entendant renoncer au bonheur d'aimer, tout le petit monde enfin du bon pasteur Festus est un suave tableau de ces premieres joies du foyer que l'on quitte pour aller à son but, ou du moins pour aller où il appelle et aboutir où il plaît à Dieu.

Tournons la page. Paracelse est à Bâle. Les cures qu'il a opérées l'ont rendu illustre; il a été appelé à professer à l'université, et les savans de l'Europe se pressent à ses leçons. C'est ici surtout que se dessine la pensée qui fait l'unité du poème. — Fort probablement d'autres écrivains auraient considéré les succès médicaux de Paracelse comme la conséquence naturelle d'une suite d'efforts dirigés vers la médecine; ils y auraient vu l'accomplissement des espérances qui l'avaient mis en

marche, ce qu'il avait pu en un mot, parce qu'il l'avait voulu. De la sorte, ils auraient indirectement donné à entendre que dans ce monde, si l'on peut, c'est parce que l'on a voulu tout juste ce qu'on finit par pouvoir. Telle n'est point la morale de la fable de M. Browning. Si le Paracelse du poème arrive en médecine et en chimie à des résultats importans, ce serait plutôt parce qu'il avait ambitionné davantage et autre chose : la science absolue, — et parce qu'il a su, un instant du moins, renoncer à ses prétentions infinies. En prenant sa vocation pour une volonté du ciel, il ne s'était pas trompé : ce qui aspirait chez lui, c'était bien une force et une puissance capable d'accomplir ce que Dieu voulait; mais c'était aussi une force qui ne savait pas encore tout ce que Dieu voulait qu'elle sût, et qui devait d'abord s'y heurter pour l'apprendre. Un désir qui indique des facultés, et une direction qui veut dire qu'elles n'aboutiront pas sans changer de route, c'est à peu près ainsi que le poète juge dans la personne de son héros les aspirations de toute jeunesse.

« Je suis ici, répond Paracelse à Festus, qui se réjouit de ses triomphes; *ici!* comme si ce mot seul ne signifiait pas défaite. Une chaire à Bâle!... Puisque vous voyez là une si magnifique destinée, puisqu'à vos yeux il n'est que juste et naturel que toute ma vie ait été déshéritée de ses joies pour me mettre à la hauteur d'une pareille position, loin de moi l'idée de nier que je sois parfaitement apte à occuper le petit coin qui m'est assigné dans l'espace infini...

« FESTUS. — Vous n'imaginez pas que je comprenne rien à votre langage.

« PARACELSE. — Vous avez connu mes espérances, l'histoire en est courte. Je sais enfin qu'elles sont irréalisables, que la vérité est aussi loin de moi que jamais, que j'ai gaspillé ma vie, que m'en désoler serait vain, que tout effort pour replâtrer ou rapiécer l'irrémédiable serait également superflu, et tout cela m'a été inculqué par la bonne et vieille méthode sans réplique : celle de la violence, de par le droit du plus fort.

« FESTUS. — Cher Auréole, se peut-il que mes craintes aient été fondées? Dieu ne peut pas vouloir...

« PARACELSE. — Ah! ah! c'est là ce que j'admire le plus, que des hommes de votre valeur puissent parler sans cesse de la volonté de Dieu, comme ils disent; on jurerait qu'il nous suffit de lever un peu les yeux pour la voir inscrite en gros caractères sur la voûte du ciel. Il est à peine sage de mettre sur le tapis de tels sujets : les doutes abondent et la foi est faible. La volonté de Dieu à mon égard! je la connais à peu près autant qu'une pauvre brute muette et torturée peut deviner celle de son maître, d'après les coups qui pleuvent sur elle, où qu'elle aille, et qui la poussent à rester le plus long-temps là où elle a le moins à pâtir. Je suis dans le même cas, et voilà pourquoi je poursuis mon chemin, dompté et non convaincu. Je sais aussi peu pourquoi je mérite d'échouer que pourquoi j'ai eu meilleur espoir dans ma jeunesse; je sais seulement que je ne suis pas le maître, et je reste ici jusqu'à nouvel ordre, comme un obéissant manœuvre...

« FESTUS. — Si j'interprète bien vos paroles, j'avoue que je ne puis pas me

désoler beaucoup de l'avortement de vos premières espérances; peut-être m'en réjouirais-je plutôt. Qu'elles aient été trop sublimes pour se réaliser, c'est un mérite de plus pour vous; vous ne vous êtes pas cramponné aveuglément à elles pour périr avec elles. Vous n'avez pas haineusement refusé de vous relever, parce qu'un ange vous avait terrassé, vous qui n'aviez pas d'égal sur la terre. Quoique la transition ait été trop brusque et trop rude pour ne pas vous faire souffrir, pourtant vous suivez votre pénible sentier, comme s'il était jonché de fleurs; c'est bien. Et la récompense vous viendra de celui que nul n'a jamais servi en vain.

« Paracelse. — Cela est fort beau; moi, j'imagine que, pour être conséquent avec moi-même, je devrais mourir sur l'heure. Et pourtant, faut-il l'avouer? comment ce sentiment s'est glissé et développé en moi, je l'ignore; mais il est là. J'éprouve un regret aussi passionné pour la jeunesse, pour la santé et pour l'amour, que si la jouissance de ces biens avait été le premier et l'unique objet de mes pensées. Cela m'a profondément humilié, et cela a certainement pesé son poids pour me rendre plus docile à un certain conseil, à un mystérieux avis que vous ne comprendrez pas. Il m'est venu d'un homme que j'avais rencontré moribond, et qui m'a recommandé, si je voulais échapper à sa désolante destinée, de travailler tout de suite pour mes semblables, de ne pas attendre plus long-temps une intervention de Dieu en ma faveur, mais de me défier de moi au lieu de compter sur le temps, et de faire profiter les hommes de ma moisson, si incomplète qu'elle fût. Je n'ai pas le loisir de vous exposer comment, depuis lors, une suite d'événemens m'a conduit ici, dans ce poste où il semble que je puisse utiliser les tristes débris de mon passé, et où je crois entrevoir comme un vague indice que Dieu voit et peut agréer mon expiation. En conséquence, c'est ici que vous me voyez, faisant le bien du mieux que je puis, et si les autres s'ébahissent beaucoup en profitant peu, ce n'est pas ma faute. Seulement je serai heureux quand la farce aura été jouée et que le rideau tombera. Jusque-là, il s'agit de faire bonne contenance. »

La mystérieuse rencontre à laquelle Paracelse vient de faire allusion et que Festus ne doit pas comprendre forme un des épisodes importans du poème. Cet ami qui n'était pas attendu est Aprile, et il nous est présenté comme un poète italien qui vient mourir à Constantinople dans les bras du rêveur déçu, au plus fort de son abattement. Une sorte de chœur aérien annonce sa venue. Aprile croit entendre des voix qui l'appellent, celles des esprits qui ont achevé leur journée sans avoir commencé leur œuvre. Lui aussi a fini son temps; il a voulu aimer sans faire autre chose qu'aimer, et il s'en va sans avoir commencé son œuvre.

Dire au juste tout ce que le poète a voulu personnifier dans cette figure n'est pas facile : non qu'elle soit vague pourtant, — du moins ce n'est pas ma pensée; mais elle miroite sous le regard, parce qu'elle reflète à la fois un côté de trop de choses. J'ai déjà dit qu'elle pourrait bien être un emblème du génie antique qui finissait son temps. Je crois qu'elle est surtout sous une forme unique l'apparition qui vient un

jour pour tous sous mille formes diverses. Aprile, c'est cette partie de notre nature que nous violentons d'abord au profit de nos instincts dominans, et qui tôt ou tard réclame ses droits en nous apprenant son existence par des souffrances. Pour celui qui n'a songé qu'à jouir, le visiteur inattendu est quelquefois la raison qui lui dit : Je suis là. Pour Paracelse, qui a sacrifié sa vie entière au désir de connaître, Aprile est le besoin d'aimer, de jouir, de vivre enfin, non plus pour acquérir des facultés, mais pour produire des résultats et retirer quelque profit d'avoir été homme. Puis tout à coup l'apparition se transforme. Dans les conseils qu'il donne au savant, Aprile devient le type de l'amour qui doit, à une époque meilleure, partager la royauté de l'intelligence. Il est l'amour, comme M. Browning se plaît souvent à l'entendre, c'est-à-dire la bienveillance et la philanthropie qui ne répètent plus : Périsse le monde plutôt que mes volontés! — c'est-à-dire aussi l'aspiration qui n'est plus uniquement le culte de nous-mêmes et de nos idées, c'est-à-dire l'activité et le dévouement qui, au lieu d'être les seïdes quand même d'un idéal, n'aiment au contraire dans leur idéal que les applications salutaires qu'ils voient jour à en tirer. Pour tout résumer en un mot, le mystérieux ami qui est apparu au plus fort de la fatigue montre du doigt le véritable génie : la force humaine résignée et toujours prête à répondre à son maître : Que ta volonté soit faite!

C'est au milieu de son œuvre que M. Browning a placé la visite d'Aprile, et il a eu raison. Tout le début du poème, depuis les premiers tressaillemens du génie encore ignorant de Paracelse jusqu'à ses déceptions, eût pu être également l'histoire de ceux qui arrivent et l'histoire de ceux qui restent en chemin. Il n'en est plus ainsi de la seconde partie. La borne où l'on bifurque est passée. Pour ceux qui doivent arriver, le besoin de jouir et de moissonner qu'amène l'âge mûr est un nouveau secours aussi nécessaire à son heure que les illusions à la leur. Après avoir été trop exigeans, après avoir par exemple rêvé, comme Luther, la foi qui vient de Dieu seul et qui suffit à tout, ils savent renier leur rêve en face des révoltes des anabaptistes. Je dis mal; ils continuent à vouloir leur rêve en apprenant à vouloir également ce qu'il faut d'autorité pour le rendre compatible avec les nécessités dont ils ne se doutaient pas d'abord, et de la sorte ils fondent quelque chose. C'est là la bonne route : ce ne fut pas celle que suivit Paracelse, ou plutôt il l'abandonna trop vite. Il avait un instant écouté le conseil d'Aprile, et il eut ses jours féconds; mais l'aigreur et la colère lui vinrent trop vite en face des résistances qui s'opposaient à sa volonté.

« Lorsque les hommes, dit-il, reçurent avec un stupide étonnement mes premières révélations, leur encens me souleva le cœur. Lorsque plus tard, avec des yeux dégrisés, ils se vengèrent de leur crédulité passée en conspuant mes connaissances réelles, je les pris en haine. Et pourquoi? C'est que dans mon

propre cœur l'amour n'avait pas appris à être sage, à voir que la haine elle-même n'est qu'un masque de l'amour, à découvrir un bien dans le mal et une espérance dans l'insuccès. Je n'ai pas su sympathiser avec les hommes et m'enorgueillir de leur demi-raison, de leurs faibles aspirations, de leurs mains cherchant à tâtons la vérité. Je n'ai pas su aimer jusqu'à leurs grossières superstitions, jusqu'à leurs préjugés, leurs craintes, leurs soucis et leurs doutes, où toujours un grain de grandeur se mêle à l'erreur, et qui tous tendent en haut, comme des plantes qui ont poussé au fond d'une mine sans voir le soleil, mais qui le rêvent. »

Nous avons maintenant le dernier mot de M. Browning sur son héros. Paracelse n'eut qu'une moitié du génie. S'il avait reçu le don de sentir palpiter sous les aspects de la nature ses moteurs invisibles et ses secrètes destinations, il n'eut pas également celui de surprendre les nécessités et les fins auxquelles répondent les incapacités et les routines de l'homme. La seconde partie du poème embrasse donc la décadence de Paracelse, et c'est lui-même qui la raconte, ou plutôt qui la prédit; mais je ne le suivrai pas à travers ses angoisses et son mépris pour ses propres faiblesses : j'ai hâte d'abandonner les idées du poète pour tâcher d'arriver jusqu'à lui.

Afin de le rencontrer, c'est à l'antipode même du poète Tennyson qu'il faut aller. M. Tennyson habite parmi les hommes. Ses inspirations sont des sentimens éprouvés au contact immédiat d'une réalité sublunaire. Sa poésie est comme un ruisseau d'impressions qui tombent dans un esprit grave, et qui sont contenues par des réflexions qu'elles font chanter en les frôlant. — M. Browning, au contraire, est de la famille des Milton plutôt que des Shakspeare. Ses excursions sont des voyages d'esprit; ses facultés semblent se dépenser en dedans, au fond de son intelligence, et son mérite tient surtout à ce qu'il y rencontre une population de prototypes, qui sont comme les figures de ce qui se passe sur tous les points de l'univers. Ce n'est pas cependant qu'il soit un raisonneur. S'il vit dans le même monde que le penseur, il s'y promène avec d'autres instincts, avec le sentiment du pittoresque et le génie dramatique. Il s'intéresse surtout à retracer les tableaux qu'ont formés devant lui ses idées (c'est le cas dans ses *proverbes*) ou les drames qu'elles ont joués en sa présence et les émotions avec lesquelles il y a assisté. Chez lui, en un mot, il y a deux êtres : il y a un penseur qui descend sur la terre pour connaître, qui concevra par exemple le caractère d'un homme d'après les épisodes de sa vie; puis il y a un poète qui regarde le caractère déjà conçu, et qui le voit soudain se remettre en marche et nouer d'étranges aventures avec les autres abstractions qui l'entourent.

Ce que vaut le penseur, on pourrait à peine le soupçonner d'après toutes ses idées, si on les envisageait seulement l'une après l'autre.

L'ensemble de son poème peut seul donner la mesure de sa supériorité particulière. Ceux qui connaissent les mystères de la production me comprendront à demi-mot. Ils savent où est le signe de la force et de la faiblesse : la force n'est pas de pouvoir engendrer une à une des conceptions puissantes, c'est de pouvoir les porter sans cesser de concevoir et d'engendrer encore, c'est d'avoir la capacité nécessaire pour les contenir et pour attendre qu'il s'en amasse d'autres avant que l'esprit trop plein ait besoin de les digérer; car alors, quand il commence à les digérer, en d'autres termes, quand il cherche une combinaison pour traduire ce qui est en lui, sa combinaison se trouve être un moyen de rendre à la fois tout un agrégat d'idées.

Pour de tels tours de force, M. Browning est un Hercule; la puissance de généraliser atteint chez lui à des proportions exceptionnelles, et, pour surcroît de bonheur, la raison ne semble pas lui avoir coûté aussi cher qu'à d'autres : où finit le penseur, il reste encore au poète assez de vitalité pour pouvoir remplir une autre condition du terrible programme, — terrible, ce n'est pas trop dire, car il exige qu'un même homme ait d'abord une intelligence qu'on n'acquiert d'ordinaire qu'en s'atrophiant de tous les autres côtés, et il lui ordonne ensuite de retrouver une nouvelle jeunesse pour s'intéresser, comme un spectateur de vingt ans, au spectacle de ses pensées. Pourtant la condition est remplie dans un sens. Le Paracelse de M. Browning est sorti tout brûlant de sa poitrine. Si les illusions et les souffrances qui parlent sur ses lèvres n'ont pas l'accent mordant des cris que pousse la bouche d'un seul homme; si elles sont plutôt comme la note unique dans laquelle se résument toutes les notes d'un concert entendu de loin, elles ne palpitent pas moins à leur manière. On a reproché à M. Browning d'être froid, on n'a pas frappé juste. Il n'est pas tendre, si l'on veut; il n'a pas grand souci de l'homme-individu. L'un ou l'autre, peu lui importe : il voit l'humanité, qui trouve l'un ou l'autre pour pousser en avant sa destinée, et Dieu, qui, à défaut de l'humanité, trouverait autre chose; mais il n'est pas moins ému pour cela. Seulement son émotion est, comme ses pensées, une vaste généralisation, une résultante de tous ses souvenirs, un mélange, non pas un rapprochement, mais une combinaison parfaite de révolte et de résignation, de mépris et de respect. La résignation fait ressortir la violence du désir, et l'enthousiasme implique un dédain. Nous pouvons nous le rappeler : dans son héros, il ne ménage pas l'emploi que la jeunesse fait de ses facultés, et pourtant il plaint et vénère cette aspiration de jeunesse dont les folies sont notre unique capital de vie. Il hait les procédés des illusions tout en se réjouissant des résultats qu'elles amènent. Il est obsédé par une sorte de cauchemar qui lui répète comment nos œuvres et nos agitations ne sont que néant, comment tout acte humain est un commencement

arrêté malgré l'homme, par conséquent une honte pour la volonté humaine qui s'était proposé de réaliser un plan tout entier, et cependant, tout en jetant avec une douloureuse aigreur le mot impuissance, il s'enthousiasme du même souffle pour les énergies infaillibles qui atteignent leur but par nos erreurs et pour le plan complet qui se parachève par nos commencemens. Bref, il a le sens de la vie en bloc; il a surtout le profond sentiment de la masse de force qu'il faut dépenser en pure perte, rien que pour apprendre le tour de main qui permet d'utiliser ce qu'il en reste : une goutte. Aussi a-t-il pris pour héros un génie avorté « dont la grandeur se mesurait à la dimension de son ombre. » Un tel symbole résumait mieux ses impressions sur la destinée humaine. D'ailleurs, il fallait un Paracelse pour que le poème renfermât un Festus, et Festus c'est M. Browning sous une de ses faces, avec sa confiance dans le maître qui en sait plus que nous, et avec son respect endolori pour toute supériorité humaine. On n'invente pas des sentimens comme ceux-ci, par exemple : « Le voilà donc, lui, le plus brave champion de la terre, lui, la seule compensation accordée pour des milliers de générations qui courent au néant et ne laissent pas de trace! Mon Dieu, tu ne peux pas trouver mal que je me range de son côté : il a grandement péché, mais moi je n'aurais pas pu pécher de la sorte. »

Voilà certes de l'émotion devant ses propres abstractions, et cependant le poème, après tout, ne serait-il pas comme un de ces péchés sublimes dont parle Festus? — M. Browning semblerait presque l'avoir pensé, car son œuvre était à peine achevée, qu'il écrivait dans sa préface : « Il est à présumer que je ne recommencerai pas une pareille tentative. » Ce qui n'est pas douteux, c'est que la poésie de son œuvre manquait bien de corps pour venir habiter parmi les hommes. Qu'elle eût pu garder toute son ame en se matérialisant davantage, c'est là une autre question; mais en tout cas le poète était un peu tombé lui-même dans ces excès du spiritualisme qu'il a si nettement décrits. A force de se préoccuper de l'esprit de justice qui enfante les actes de justice, Luther (comme M. Émerson de nos jours) en était venu à ne plus trop savoir à quoi servaient les œuvres. A force aussi de regarder les actions humaines au point de vue de ce qu'elles signifient, M. Browning, quand il écrivait *Paracelse*, en était arrivé à ne plus trop savoir à quoi servent dans un drame « ces faits et ces incidens qui, dans la vie, déterminent ou manifestent nos sensations. » C'est lui-même qui s'est ainsi critiqué. — J'en conclurais volontiers qu'il péchait encore par excès de jeunesse. La pensée chez lui était trop comme l'aspiration de Paracelse : elle était avide de s'exprimer jusqu'à ne songer qu'à elle et à ne vouloir que les moyens qui, pour mieux la formuler, ne formulaient qu'elle. Les images ne manquaient pas certainement; mais,

si l'on excepte cinq ou six passages magnifiques, elles ne s'associaient pas d'après la logique de la sensation. L'intelligence s'en servait à peu près comme un habitant du ciel pourrait employer ses souvenirs de la terre pour faire comprendre à un homme les choses qui ne sont pas de la terre. « La vie et la mort, la lumière et l'ombre » n'apparaissaient pas assez en leur qualité de « dispensatrices des ravissemens et des tristesses. »

Ces remarques, ce n'est pas moi, pour ainsi dire, qui les fais; — je n'aurais pas osé : j'aurais eu trop peur d'imiter les vains souhaits des hommes qui, en admirant l'enfance à cause de sa grace, regrettent seulement qu'elle n'ait pas en outre la majesté du vieillard. — Ici encore je répète seulement l'opinion de M. Browning, autant que je puis la deviner d'après la suite de sa carrière, comme d'après les modifications qu'il a récemment apportées à son *Paracelse*.

Outre les vers ajoutés ou changés pour donner plus de clarté et de développement, la nouvelle édition de *Paracelse* renferme d'autres corrections qui ont pour but d'alléger le poème en y faisant prédominer davantage les aspects de la nature. Unè de ces retouches donnera l'idée des autres. Dans le monologue où Paracelse entend sa pensée lui répéter la prophétie du vieux Grec : « Tu ne sortiras pas d'ici avant de savoir ce que tu désires, » la nouvelle édition ajoute : « *Est-ce le vent léger qui vient de chanter ces paroles sur la mer?* »

La même préoccupation se trahit dans le titre (*Bells and Pomegranates*) sous lequel il a publié une partie de ses essais dramatiques. Les mots anglais ont deux sens : *cloches et grelots, clochettes et grenades,* et, avec M. Browning pour interprète, ils signifient « une tentative pour allier la poésie et l'éloquence, quelque chose comme les œuvres et la foi. »

M. Browning a donc voulu revenir à la sensation; il avait commencé autrement que les autres, il a continué autrement. Chez lui, ce sont les exigences trop exclusives de la réflexion qui ont provoqué la révolte des facultés impressionnables. Quand même il n'eût pas tenu ses promesses, je dirais presque comme son Ogniben de *la Tragédie d'une ame :* « La promesse sincère, c'est l'homme; quant à ce qu'il tient, les circonstances et les impossibilités y entrent pour les neuf dixièmes. » Ici toutefois, ce qui a été tenu dépasse le dixième ordinaire. Le poète ne s'est pas borné à jeter un regard en arrière et à murmurer tristement : pourtant il y avait bien des charmes dans cette poésie extérieure que j'ai dédaignée, et à laquelle j'ai renoncé par trop d'amour pour celle qui m'attirait davantage! — Non, le regret ou le repentir qui, chez le plus grand nombre, eût tenu l'espace d'un moment, a pris chez lui les proportions d'une volonté permanente et presque aussi intense que les premières obstinations de jeunesse. Il semblerait qu'il

ait fait un second noviciat, et non pas pour l'amour de Dieu, mais de tout cœur, en ayant le don d'y prendre plaisir. Les fruits en sont là. Il a appris à lire une autre des écritures de la nature. S'il ne s'est pas fait des facultés nouvelles, il a développé ses facultés secondaires, d'abord sacrifiées à ses facultés dominantes, et il a montré que la minorité de son parlement intérieur surpassait en nombre les majorités de bien des cerveaux.

A ce point de vue, ses drames étonnent d'un bout à l'autre, car c'est vers le drame qu'il a été ramené, comme son Paracelse avait été rejeté vers le besoin de vivre. Dès qu'on ouvre ses *Bells and Pomegranates,* on est frappé d'un changement complet de manière. Autrefois M. Browning cherchait à peindre des lois générales ou morales sans les peindre par les actions et les effets qui, dans ce monde, sont leur unique manière de se montrer, et par cela seul il était forcé de leur donner une réalité fantastique en les représentant, elles et leurs opérations, par des analogies prises de tous côtés. Maintenant le penseur presbyte fournit à l'appui de ses conclusions les remarques d'un observateur myope. Quoique ses personnages soient toujours des êtres particuliers composés d'élémens généraux, il les fait comprendre par des voies et moyens qui s'adressent aux sens. Pour chaque circonstance, il trouve en lui le souvenir d'une petite scène prise sur le fait, et il la crayonne de telle façon, que son esquisse fait ressortir à la fois les lois morales ou générales qu'il veut montrer à l'œuvre dans cette *façon d'agir,* et la physionomie du procédé lui-même avec ses autres aspects. Penseur comme il l'était, il garde les avantages en évitant les inconvéniens des natures réfléchies, qui trop souvent ont l'air de connaître les agens qui se manifestent par les choses, sans connaître les choses qui sont leurs manifestations. Bref, il a même la minutie d'un Flamand, et c'est là un précieux renseignement, car il nous apprend que M. Browning peut regarder ce qui se passe devant lui, quoiqu'il réfléchisse, ce qui est rare; il nous apprend aussi que c'est d'après ses propres observations qu'il généralise. Cela explique sans doute pourquoi ses généralisations, au lieu d'être des idéalités, sont des milliers de réalités dans une seule définition.

Mais le résultat, mais les drames eux-mêmes? Oui, les œuvres, répéterai-je après Festus, c'est là l'important; « les facultés me sont connues depuis long-temps, mais les hommes ne peuvent voir que les effets et ne tiennent compte que des valeurs réalisées. » Une œuvre, en voulant être un drame, s'impose des conditions spéciales par le seul choix de ses moyens. M. Browning les a-t-il remplies? — A vrai dire, je n'aurais pas tout-à-fait le droit de me prononcer, car je ne connais pas toutes ses productions dramatiques : entre autres, je n'ai ni vu ni lu la principale, son *Strafford;* mais, à juger de l'inconnu par le connu,

je crois pouvoir prédire qu'en la parcourant je serais souvent enthousiasmé, et qu'en la fermant je ne serais pas satisfait. — Ce n'est pas le souffle dramatique qui manque à M. Browning; ses pensées elles-mêmes sont des êtres qui marchent, et ses personnages marchent mieux encore. Au lieu de retomber dans ses rêveries à lui, il s'oublie volontiers. La passion non plus ne fait pas défaut; il y a dans *Pippa passe* telle scène de meurtre qui a des qualités shakspeariennes; il y a dans *la Tache sur le blason* telle autre scène qui est franchement pathétique. Le poète d'ailleurs possède la faculté si essentielle de se rappeler les acteurs qui entourent celui qu'il fait parler et les incidens qui ont précédé la circonstance du moment. Les émotions successives de ses personnages se traduisent surtout par le contre-coup qu'ils ont gardé des événemens antérieurs, par les souvenirs du premier acte qui leur reviennent, par leur manière de répondre au serrement de main de leur interlocuteur. En résumé, les élémens d'un beau drame sont là presque en totalité, et cependant je doute que le drame lui-même y soit.

Certes, c'est un curieux fait que cette impuissance de l'Angleterre moderne à produire des œuvres scéniques. — Le génie dramatique y abonde plus qu'ailleurs; pourquoi n'a-t-elle plus de Shakspeare? — Ne serait-ce pas parce que, de nos jours, les esprits *portés* à réfléchir sont trop *poussés* à vivre exclusivement pour réfléchir? Sous Élisabeth, les Shakspeares réfléchissaient malgré leur entourage et au milieu d'un monde où dominaient les sensations et les passions. En dépit d'eux-mêmes, il fallait qu'ils vécussent aussi comme leur temps, et les œuvres qui s'engendraient dans leur esprit étaient naturellement doubles comme eux. Suivant le mot si profond d'un fanatique, elles *parlaient à la condition* des penseurs et des masses.

Quoi qu'il en soit, l'esprit a lieu de s'interroger devant des écrivains comme MM. Browning et Henri Taylor; tous deux étaient doués pour le drame, et tous deux, malgré la profonde différence de leur talent, se sont trompés à peu près de même. Quant à M. Taylor, on pourrait le comparer aux peintres dont les tableaux sont si bien combinés pour retracer un épisode historique, qu'ils ne sont plus combinés pour former un heureux accord de couleurs et de lignes. Il emploie des scènes fort émouvantes, en vue de dérouler le jugement qu'il a porté sur une époque; mais la raison que les scènes ont pour se suivre est tout intellectuelle, et, pour passer de l'une à l'autre, l'esprit est lancé sur une pente qui l'éloigne de toute émotion.

Parmi les drames de M. Browning, j'accuserais d'une pareille contradiction ceux qui ne sont pas écrits pour la scène, tels que *Pippa passe* et *la Tragédie d'une Ame*. Les scènes veulent causer des sensations, et si elles sont rapprochées, c'est en vue de produire un effet

qui s'adresse à une faculté encore sans nom en français. On l'appelle en Angleterre le *sens de l'émerveillement.* A l'égard des pièces comme *Luria* et *la Tache sur le blason,* la contradiction ne fait que prendre une autre forme. Le sujet y est trop mélodramatique pour les intentions qu'il sert à mettre en relief. On sent que le poète se violente; il ne veut pas adopter les combinaisons qui seraient le plus en harmonie avec ce qu'il a à dire de la vie; il veut avoir des incidens pour le public, et il en résulte que ce qu'il a à dire ne fait pas valoir son sujet pour ceux qui peuvent le goûter, et que son sujet ne fait pas valoir ce qu'il a à dire pour ceux qui seraient à même de l'apprécier. D'un côté ses personnages sont trop exceptionnels, de l'autre trop génériques. Leurs mobiles et leurs sentimens appartiennent à un degré de développement trop insolite, et ils sont en même temps comme les corps simples d'une chimie qui n'a pu concevoir sa théorie qu'avec une puissance trop exceptionnelle pour généraliser. L'humanité pour le poète se décompose en élémens qui représentent des analogies perçues entre des faits que nul n'a même songé à rapprocher.

Par-dessus tout enfin, M. Browning perd dans ses drames un des plus magnifiques avantages de sa nature : il est parfois d'une impartialité désespérante. Rien de plus sublime que de savoir distinguer et aimer jusque dans le mal les énergies dont le bien n'est qu'une autre manifestation. Rien de plus élevé que de reconnaître dans le grandiose les élémens mêmes du grotesque. C'est là de l'honneur rendu au créateur quand on se place au centre des choses, c'est là du génie épique quand on prend pour sujet les forces primaires qui opèrent partout; mais dans un drame, quand le poète nous met sous les yeux des faits et des êtres particuliers, il ne s'agit pas pour lui de rester dans le sentiment élevé qui rend justice à Dieu dans toutes ses œuvres, et qui est trois fois saint quand il s'adresse à toutes ses œuvres à la fois. Au lieu de contempler les forces qui se manifestent dans tous les phénomènes, il a voulu appeler notre attention sur une forme particulière de leur action. C'est d'un individu ou d'une œuvre qu'il est question. — Qu'en pense le poète? Approuve-t-il? blâme-t-il? Il faut qu'il le laisse percer, il faut qu'il colore sa description de ses préférences ou de ses antipathies, il faut qu'il prenne un parti. C'est ce que M. Browning ne fait pas toujours. La parcelle d'esprit voltairien qu'il renferme monte trop à la surface.

Qu'est-ce à dire? que le drame est peut-être pour M. Browing un pas de trop du côté de la sensation. Le vent de la porte qu'il avait ouverte pour en retirer *Paracelse* l'a rejeté, je crois, trop loin, en le poussant jusque-là. La réaction ne s'est pas assez contenue. Tant mieux; c'est elle sans doute, qui le ramènera dans sa voie avec un plus riche butin. Il se pourrait qu'il y fût déjà rentré; sa dernière publication donnerait

à le penser du moins. C'est une reprise de possession un peu désordonnée, mais elle n'en ressemble que plus à la joie du voyageur qui saute en remettant le pied sur le sol de la patrie. A ce titre, elle mérite d'être lue comme une page nouvelle des aventures de M. Browning. Il est bon de voir ce qu'il rapporte ou ce qu'il va chercher.

Ce qu'il rapporte tout d'abord, c'est une combinaison à doses plus égales de ses deux caractères précédens, disons de ses deux matières. Les limites qui séparent le réel du spirituel, ce qu'on perçoit avec les sens de ce qu'on perçoit par l'esprit, sont à peu près effacées. Il passe brusquement d'une image microscopique à une abstraction, d'un trait extérieur de ce monde à un de ses nerfs invisibles, du sérieux au comique. Pour énoncer des spéculations recueillies, presque solennelles, il emploie une versification qui rappelle *Hudibras,* et qui sonne comme un carillon de rimes bizarres.

Son volume renferme deux poèmes : *la Veillée de Noël* et *le Jour de Pâques.* Le premier s'ouvre par quelques-uns de ces traits à la flamande dont j'ai parlé. La veille de Noël, par une pluie de rafale, M. Browning s'est abrité sous le porche d'une chapelle presbytérienne, et l'un après l'autre il a vu entrer les élus du lieu, figures baroques qui toutes ont semblé lui dire du regard : De quel droit le galiléen vient-il au milieu des saints? En dépit de ces coups d'œil pharisiens, en dépit de la *langue bleue de la chandelle,* qui lui tient à peu près le même langage du fond de la lanterne du portail, M. Browning pousse du coude la porte criarde et va s'asseoir au milieu des élus; mais bientôt il s'enfuit la tête pleine du pasteur vociférant et des ouailles placidement béates. Il est écœuré par cette dévotion qui veut monopoliser Dieu pour la chapelle *de Sion* et ses hôtes.

« Et cependant (reprend la seconde voix du poète, car il y a toujours en lui un dialogue de voix qui se répondent), pourquoi concentrer ma colère sur un cas isolé? C'est toujours ainsi : qui en sait un les sait tous. Ces braves gens ont sans doute un jour senti en eux un certain quelque chose, le mouvement qu'ils nomment *l'appel du Seigneur.* — Et tout ce mécanisme de paroles et d'intonations, ces textes avec un gémissement par verset, sont leur méthode à eux pour raviver la flamme de cet instant, pour reproduire en eux cet élan qui se fortifie par l'exercice. Je sais fort bien comment cela se passe. La semaine dernière, sur le chemin de fer de Manchester, le toc-toc et le cric-crac de la locomotive me firent venir un air dans la tête, et la semaine prochaine, le grincement de la machine chantera de nouveau le même air dans ma tête, tandis qu'il fera seulement frémir les hanches de mon voisin, parce que, chez mon voisin, il ne trouvera pas de filet musical à faire jaillir. »

Le poète est en plein air; sa poitrine se dilate. Il marche avec une bouffée de pluie à la face et un joyeux rebondissement du cœur, comme si, avec l'aide de Dieu, il franchissait le seuil de son église à lui.

« — Moi aussi, s'écrie-t-il, j'ai mon église à moi, et c'est dans cette église-là que j'ai senti ma foi me venir. Dans ma jeunesse, j'ai jeté les regards vers ces mêmes cieux, et, sondant leur immensité, j'y ai trouvé la visible omnipotence de Dieu; mais en même temps, au fond de mon cœur, si plein qu'il fût du sentiment de sa puissance, j'ai lu, avec une égale clarté, le témoignage écrit que son amour débordait encore davantage... Mon esprit a tout ramené à ce seul argument : que lui, l'éternel alpha et oméga, lui qui, dans sa puissance, dépassait tellement tout ce que l'homme peut concevoir en fait de puissance, lui dont la sagesse ne se montrait pas moins infinie, ne pouvait manquer d'être aussi infiniment bon, et que jamais, avec le pouvoir d'accomplir tout ce que l'amour désire, il ne descendrait à accorder moins que l'homme réclame. Ce qu'il révèle d'amour dans la feuille et la pierre, me disais-je, confond la plus haute portée de ma raison. Rien que pour déchiffrer cela, ce qu'il accomplit pour moi dans la feuille et la pierre, il me faudrait une éternité passée à apprendre et apprendre sans cesse. Jamais il ne sera besoin que moi je l'aide à réparer un oubli : Dieu n'aura pas à apprendre d'une créature ce qu'il faut au plus humble des êtres. »

Par une transition qui révèle un grand tact d'artiste, M. Browning nous fait passer de la terre dans le monde surnaturel; après avoir parlé à la pensée, il prépare l'imagination en la ramenant vers le ciel, où les nuages s'écroulent et roulent à l'ouest, tandis qu'au nord, au sud, au levant, se dessine un arc-en-ciel lunaire, puis un autre, puis un autre qui se perd au zénith.

« Tout à coup je levai les yeux avec terreur : il était là, lui, avec sa forme humaine, lui-même, sur l'étroit sentier, à quelques pas de moi... Il sortait donc comme moi de la chapelle. Je ne songeai plus au spectacle du ciel. Sa face m'était cachée. Je n'apercevais qu'un vêtement flottant ample et blanc, avec sa bordure, que je reconnaissais bien. Je ressentis de l'effroi, pas de surprise. Je me rappelai ce qu'il avait dit : Que partout où deux des siens seraient réunis pour prier, il serait au milieu d'eux. Bien certainement il avait été au milieu d'eux, de ceux qui priaient dans la chapelle, et mes tempes battaient de joie à la pensée que j'apercevais le pan même de sa tunique; mais bientôt tout mon sang reflua froid et lourd, un nouveau frisson me passa dans les veines, et je m'écriai en m'élançant vers sa robe flottante : — Non, non, Seigneur, cela ne se peut pas que tu t'éloignes de moi, que tu m'abandonnes, parce que j'ai méprisé tes amis... Tu es l'amour de Dieu; ne m'as-tu pas entendu mettre son amour au-dessus de sa puissance? Il ne faut donc pas que tu te retires de moi... La folie et l'orgueil ont été plus forts que mon cœur; ce que nous pouvons de mieux est mauvais et ne peut soutenir ton regard; — pourtant c'est toujours de notre mieux que nous devons faire. J'ai cru que le mieux était de t'adorer, toi l'Esprit, en esprit et en vérité, comme en beauté, et non dans les formes burlesques et sans nom dont je viens de m'éloigner... La face alors se tourna en plein sur moi, et, tombant à terre, je m'étendis à plat comme la laine qu'étend le blanchisseur sous la lumière purifiante du soleil, et, quand le flux qui m'inondait parut se retirer, voilà que je marchais

léger et rapide, l'esprit de plus en plus raffermi, mais le corps entraîné dans le sillage de l'ample tunique qui allait tourbillonnant devant moi et m'aspirant dans son tourbillon. »

Toujours aspiré dans le sillage de l'ample robe, il traverse l'espace, il est transporté devant un dôme colossal, il entend des chants et voit les lumières ruisseler sur le parvis d'un temple. Il est à Rome, en face de la grande basilique. Son guide le quitte, il reste seul avec le pan du vêtement dans sa main.

« Oui, me dis-je, il est entré, et il a pris place au milieu d'eux, je le sais. Leur foi a un cœur qui bat, quoique sa tête soit trop étourdie de vertige pour bien guider ses pas. Pourquoi resterais-je ici seul et glacé, au lieu d'entrer résolûment?... N'est-ce pas lui que ces hommes glorifient? Je veux élever la voix aussi haut que leurs louanges. O amour des premiers jours chrétiens, flamme sortie de l'étincelle conservée par la secte conspuée, flamme si prompte à jaillir, que l'intelligence antique qui trônait sur le monde roula à bas de son trône comme s'écroulent les images des rêves, — tu t'es levé, et il n'est rien resté d'elle, rien resté des souverainetés de sa parole... En vue même de la Grèce et de Rome, l'amour apprit à ses scribes à abhorrer les beaux artifices de poésie et de rhétorique, à se glorifier, dans leur liberté, de quelque enfantillage extatique griffonné peut-être sur un feuillet arraché à un Tite-Live... Plus rien des triomphes du ciseau, des triomphes de la palette... La musique aussi, qu'est-elle devenue? L'hiver était trop froid pour l'oiseau de Terpandre. Il prit son vol; la pierre seule ne pouvait pas partir, elle resta debout, elle ou le marbre, sous les traits de quelque Aphrodite, jusqu'à ce qu'un beau jour un saint bien sale aperçût les pieds de la déesse, plus que ses pieds par malheur, et se vengeât de l'avoir trouvée trop femme en lui brisant le nez. L'amour alors était la grande nouveauté, l'amour était ce qui suffisait à tout.

« Cela seul en dit assez. Dans l'obscurité, l'enfant sait trouver aussi bien qu'au jour la mamelle de sa mère. L'amour ferma les yeux à tous, et ils trouvèrent tout bien. Aujourd'hui, il est vrai, les yeux du monde sont ouverts; raison de plus pour que rien ne m'oblige à repousser les petits enfans qui veulent encore le sein et qui pleurent autant que jamais pour qu'on les fasse sauter sur le bras, ou qu'on les amuse avec un jargon de nourrice et un joujou à grelots, tandis qu'on voudrait les voir déjà marcher à quatre, ou se tenir sur leurs jambes, ou même essayer de grimper.... A l'avenir, j'aurai plus de raison. Quand un toit d'église couvrira n'importe quelle espèce de la grande famille, n'importe quels êtres portant au front le mot *amour* au-dessus de leurs grands yeux sérieux, je ne mettrai plus un mur entre eux et moi... L'amour ne peut pas trop abonder. Partout où c'est sur l'amour que l'intelligence se décharge de ses fonctions, moi qui ai les deux, je commencerai par rassasier mon amour, quitte à aller chercher pâture ailleurs pour mon intelligence..... Et songes-y bien, ô mon ame! Avant de partir, paie ta dette de respect au grand cœur de l'artiste qui ne tire pas toujours de son marbre la forme à laquelle le bloc se prêterait le plus aisément, qui n'en tire pas toujours la forme symétrique d'un homme complet, tel qu'Adam apparut aux yeux de sa femme, mais qui parfois se sent entraîné à rêver un colosse, et qui résolûment emploie tout son

marbre pour le buste immense qu'il a vu dans sa pensée. Il ne peut pas compléter sa figure, les matériaux lui manquent; mais il concentre son culte sur cette tête que pour rien au monde il ne voudrait amoindrir. Il dit en quelque sorte à la foule : Voyez et admirez quelle conception grandiose de ce que peut être un visage humain! A vous de la compléter dignement, à vous d'y ajouter une poitrine et des membres. — Béni soit-il. Mon imagination se figure comment un tronc et des jambes rendraient sa statue parfaite, si la main humaine savait plier le marbre à obéir à la volonté. Au lieu de mesquines chicanes, j'aime mieux l'espoir plus noble qu'un jour, dans mes voyages d'esprit, je pourrai rencontrer quelque artiste d'ambition opposée, qui, avec un bloc aussi insuffisant, aura cru mieux de commencer par les pieds du colosse; car, avant de mourir, il me sera donné de contempler la figure entière. — A peine avais-je dit, que de nouveau j'étais emporté dans la nuit. »

Cette fois, c'est dans une ville d'Allemagne que le poète est transporté : il monte l'escalier d'un vieil édifice qui s'ouvre devant lui, et il arrive dans une salle où, à l'occasion de la Noël, un docte professeur dissèque avec une sorte de dévotion le mythe de la divinité du Christ. Toute cette scène est touchée de main de maître : le tableau vit, et M. Browning a parfaitement réussi à nous le faire voir à travers son esprit. En apercevant le vieux professeur, « il avait senti un jet d'affection aller de son cœur à cet homme au teint jauni, à ce martyr des enthousiasmes de l'esprit, avec ses pommettes saillantes, sa virginité d'ame et ses trois parties de sublime pour une de grotesque. » — Trois parties de sublime pour une de grotesque, trois parties d'attendrissement pour une de ricanement, c'est aussi ce qui compose l'impression que le poète transmet si bien.

Je m'arrête ou plutôt je saute à la conclusion. Si M. Browning fût arrivé en dernier terme à ce spiritualisme cosmopolite qui ouvre les bras à toutes les formes possibles de religion, ses voyages seraient seulement ceux d'un esprit ordinaire. Il ne faut pas plus de supériorité pour tolérer toutes les opinions et toutes les religions, parce qu'on n'en a soi-même aucune, que pour les haïr toutes excepté une, parce qu'on a la sienne. Ne voir que la forme est aussi facile que de ne voir que le fond. Ce qu'il y a de difficile, c'est de pouvoir distinguer à la fois l'intention et le moyen, l'esprit et la forme; c'est de pouvoir aimer dans toutes les religions ce qu'elles se proposent, et cependant d'en préférer une. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'avoir des jugemens doubles, des appréciations faites de plusieurs impressions, des idées qui soient la décision de plusieurs pouvoirs. Ce qui indique la supériorité, c'est d'écrire comme M. Browning :

« Je relevai la tête, et, tandis que mon cœur s'épanchait follement dans une paresseuse et enfantine bienveillance pour toutes les formes de croyance, je sentis le pan du vêtement se détacher de ma main stupide. Je bondis avec la

véhémence de l'effroi. — Entre toutes les voies, me dis-je, il doit y en avoir une qui soit la meilleure. A moi de tendre mes facultés pour la découvrir, et, quand je l'aurai trouvée, pour faire profiter mes semblables de ma découverte. C'est là mon rôle terrestre, à moi; celui de Dieu est au-dessus et distinct. Pour ma part, je suis un homme allié à des hommes, et non une brute parmi des brutes. Dans ce qui peut m'arriver de bon, il faut que les autres aient leur part; si mes efforts pour les associer à mes gains n'aboutissent à rien, Dieu reste, et il me reste à moi la joie de penser que Dieu, par ses voies impénétrables à lui, peut ramener à un unique sentier et y ramène en effet (je veux le croire) tous les voyageurs disséminés. En attendant, je ne puis attester que ce qui a été fait pour moi; je ne puis témoigner que du soin que Dieu a pris de moi. C'est pour mon propre compte seulement que je *sais*. Le monde avec ses témoignages roule autour de moi pour me laisser comme il m'a trouvé; les hommes y poussent leurs cris, mais mon oreille est paresseuse; leurs générations fleurissent ou s'en vont, que sont-elles tandis que cette voie lumineuse avec ses myriades de soleils partage la voûte du ciel? Comme mon esprit répare vite sa faute, quand, secouant la torpeur des sens, il se reporte sur ma propre vie! A ce point de vue, il n'est pas un espace d'atome où ne fourmillent par multitudes les manifestations de la Providence. Et malheur à moi si en face de ce livre, le seul qui me soit ouvert, je ne lisais que des yeux, si je ne savais pas comprendre les avertissemens qui y sont écrits! Ce soir même, cette nuit de Noël, ai-je été certain que Dieu de sa propre main avait tissé l'arc-en-ciel d'où sa vérité est descendue du ciel dans mon ame? Je ne puis pas obliger le monde à admettre que c'est lui qui s'est penché vers mon ame pour la guérir; je ne le puis pas plus que si, dans le coup de tonnerre où l'un a entendu un bruit, où l'autre a vu une flamme, j'avais moi seul entendu mon nom prononcé par sa voix. Mais qu'ai-je à m'affliger ou à me réjouir des jugemens du monde, quand demain il détournera à peine la tête pour dire : Cet homme est mort! »

Il n'y a pas à s'y méprendre, M. Browning est bien là dans son vieux domaine, et son second poème nous conduit au même endroit, ni sur la terre ni au ciel, mais en quelque sorte sous la surface concave des choses terrestres, au milieu même des génies souterrains qui façonnent les effets visibles. Çà et là leur marteau fait tomber un morceau de la croûte solide qui se présente par son côté convexe; çà et là aussi on entrevoit par quelques fissures les vastes cieux, — ils ne sont pas sans nuages, il est vrai; — au milieu de leurs astres aussi, on aperçoit quelques comètes errantes, mais les étoiles fixes sont là. Pour descendre de ces hauteurs, on pourrait reprocher cette fois à M. Browning plus d'une tache de style, plus d'une expression manquant de justesse, plus d'une combinaison d'impressions rapprochées par le hasard dans sa tête. Malgré tout, *la Nuit de Noël* et *le Jour de Pâques* ne font que me confirmer dans une idée qui sera ma conclusion.

En demandant pardon au poète de le disséquer ainsi tout vivant, je crois que son séjour dans le drame a été comme le professorat à Bâle

de Paracelse. Lui aussi, j'imagine, a eu son apparition d'Aprile. Pour tenter sa première tentative, il avait fallu que pour un moment au moins il perdît de vue et l'état intellectuel du public, et l'indocilité des langues humaines, et tous les autres obstacles qui empêchent un homme comme lui de transmettre à d'autres le fond de son ame. Le drame a été le lendemain : j'ai bon espoir de voir arriver un troisième et plus beau jour. Si, comme le poète le pense, on ne peut rien réaliser avec une visée à moins de connaître les nécessités de derrière avec lesquelles il faut la concilier, il n'aura pas perdu son temps en parcourant les régions où il n'était emporté que par la minorité de ses facultés. Après avoir visité l'antipode de sa première vocation, il sera à même de bâtir sur son propre fief. Au lieu de mettre sa provision de réflexions au service de ses instincts dramatiques et de son talent d'observateur, il utilisera ses observations et ses émotions éprouvées au profit de sa puissance intellectuelle. L'histoire de ceux qui arrivent a toujours un troisième chapitre de ce genre. Après avoir renié leur père et leurs voisins pour penser autrement que tout le monde, ils en viennent ensuite à renier leur propre individualité à cause de sa forme trop exclusive; mais en fin de compte ils finissent par ne plus nier personne. En se reprenant eux-mêmes, ils reprennent leur famille et ils deviennent les fils de leur père; ils combinent et améliorent.

Autant que l'on peut prédire en pareil cas, je ne m'étonnerais pas que M. Browning fût réservé à finir par la poésie épique. Sa supériorité est intimement liée à la force d'abstraction qui lui a été accordée, et, quoi qu'il fasse, il paiera le prix de sa supériorité : il sera toujours comme un pauvre somnambule en puissance d'un magnétiseur qui peut l'arrêter d'un geste, et qui à chaque instant le plonge dans une sorte de catalepsie, au milieu de ses plus douces promenades. C'est beaucoup déjà que M. Browning puisse aussi bien faire connaissance avec les réalités de ce monde pendant les entr'actes de ses réflexions; mais jamais il n'excellera, comme M. Tennyson, à chanter ce qu'on peut éprouver devant un objet isolé avec une ame faite de toutes les sensibilités humaines. Son génie à lui, c'est de pouvoir ce que M. Tennyson ne peut pas; c'est de revoir dans chaque fait un abrégé de la création. Chacun son rôle : aux uns de centraliser toutes les émotions humaines, aux autres de centraliser toutes nos conceptions. Pour les uns, le lyrisme; pour M. Browning, la poésie épique. Avec lui, bien entendu, il ne serait plus question de batailles ni de Troyens; chaque chose a son temps, et les héros d'Homère, comme ses dieux, ne sont plus notre épopée. Le merveilleux de l'Iliade était de la vérité pour les Grecs; il faisait descendre sous une forme humaine les invisibles puissances que l'intelligence grecque voyait en effet se mêler aux affaires des hommes. C'est aussi la vérité merveilleuse, mais notre vérité à

nous, qu'il nous faut. M. Browning nous la donnera-t-il? Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il semble fait pour le tenter. De tous les poètes que je sache, il est le plus capable de résumer les conceptions de la religion, de la morale et de la science théorique de notre époque, en leur donnant un corps poétique, je veux dire des formes qui soient le beau approprié à ces abstractions, des formes qui représentent les nécessités de ces natures idéales, et qui puissent causer à l'imagination une impression en harmonie avec celle qu'elles-mêmes, comme idées, causent à l'esprit. Je n'oserais pas répondre qu'il puisse trouver un sujet suffisamment heureux comme résumé universel : je craindrais aussi que, dans ses visions, le spécial ne se mêlât trop au général; mais le général au moins serait une véritable généralisation, et l'ame de l'épopée ne manquerait pas, car, s'il est permis d'affirmer une chose, c'est que M. Browning a le sens des fluides invisibles : c'est un jeu pour lui de distinguer les rapports qui unissent les choses disséminées à tous les coins de l'infini, et qui vont de l'une à l'autre, comme des fils, en passant par-dessus des espaces qu'une enjambée de géant ne franchirait pas.

Pour me permettre une pareille conclusion, qui implique un blâme et un conseil, j'ai une excuse. Comme M. Browning nous l'a dit : « Rien ne se perd de ce qui vaut la peine d'être conservé. Quand on a la faculté de s'émerveiller, et qu'on a fini de s'émerveiller des femmes, on s'émerveille des hommes vivans ou morts; quand on a fini de s'émerveiller des hommes, il reste Dieu. » C'est à ce moment-là précisément qu'on est mûr pour l'épopée. Il est donc encore parfaitement temps de commencer. Les poètes qui ont produit des œuvres épiques se sont mis tard à la tâche. Déjà, pour eux, la vieillesse était venue « décrépite comme il convient à cet âge; sans cela, comment auraient-ils pu se recueillir au milieu des souvenirs accumulés de leur cœur? comment auraient-ils ramassé jusqu'au dernier ces débris des premiers banquets qu'on laisse tomber au début, et qu'on dédaigne par trop d'impatience d'arriver aux délices à venir? A la vieillesse de méditer sur l'ensemble du passé; c'est l'heure où il se dessine enfin dans sa vaste unité sous les lueurs du crépuscule qui aident à fondre les nuances printanières et les teintes flétries, tandis que sa silhoutte, avec les ombres du soir qui s'enroulent alentour, se dresse grandiose en face de l'esprit, et qu'au milieu de l'obscurité perce un rayon d'un autre matin. » Ces beaux vers de M. Browning sont d'un bon augure.

J. MILSAND.

CABECILLAS Y GUERRILLEROS

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

LE RASTREADOR.

I. — LUZ LA CIGARRERA.

En 1814, par une belle matinée d'été, un voyageur, monté sur un cheval qui, malgré les coups d'éperon, n'avançait plus qu'à pas lents, s'acheminait, en sifflant, vers la petite ville de Púcuaro, située dans l'état mexicain de Valladolid. Déjà il en pouvait découvrir les maisons éclairées par les premiers rayons du soleil. Rien qu'à voir les flancs du cheval baignés de sueur et les vêtemens poudreux du cavalier, on devinait qu'ils venaient tous deux de voyager plusieurs jours à marches forcées. Le cavalier solitaire était un jeune homme de haute taille et vigoureusement découplé; il eût pu passer pour un fort joli garçon, si d'épais sourcils d'un noir de jais n'eussent donné une expression sinistre à sa physionomie, empreinte d'une audace toute militaire. Ce cavalier à la fière allure n'était autre qu'un certain Berrendo, chez qui, bien des années plus tard, après ma courte halte dans un hameau voisin de San-Blas (1), je devais trouver l'hospitalité avant d'arriver sur les bords de la Mer Pacifique. A l'époque où commence ce récit, Berrendo, qui portait alors son vrai nom de Luciano Gamboa, était un des plus audacieux soldats de l'armée révolutionnaire du Mexique, et son his-

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

toire, que je me borne à résumer ici d'après ses souvenirs, nous montre la guerre de l'indépendance arrivée à un de ses momens les plus critiques.

La petite ville de Púcuaro, vers laquelle se dirigeait Berrendo, avait, dans le courant même de l'année 1814, attiré à divers titres l'attention des Mexicains et des Espagnols. C'était là qu'à la suite d'un engagement sanglant avec les troupes royalistes, le frère du général don Ignacio Rayon, don Ramon, s'était retiré avec une centaine d'hommes, les seuls qui eussent pu quitter, sous sa conduite, le champ de bataille; mais, chose singulière, on avait perdu la trace de don Ramon et de sa petite troupe depuis l'époque même de leur entrée à Púcuaro; personne ne pouvait dire s'ils étaient sortis de la ville, et cependant rien n'y indiquait leur présence. On devait croire qu'ils n'avaient fait que traverser Púcuaro, et qu'ils s'en étaient éloignés furtivement, à l'insu des habitans; mais où s'étaient-ils dirigés? C'était là une question qui préoccupait aussi bien les *guerrilleros* mexicains que les généraux espagnols, mais qui tourmentait par-dessus tout don Ignacio Rayon. Désireux d'opérer sa jonction avec son frère don Ramon, don Ignacio faisait, depuis un mois, battre par ses courriers, mais inutilement, tout l'état de San-Luis-Potosi, lorsque Berrendo se chargea, à son tour, de découvrir l'inaccessible retraite de la bande si singulièrement disparue. C'était cette mission difficile qui l'amenait sur la route de Púcuaro au moment où nous l'avons rencontré découvrant les premières maisons de la ville et pressant son cheval haletant pour y arriver sans encombre ni retard.

Berrendo s'applaudissait déjà de toucher au terme de son voyage; mais les banderoles d'un régiment de lanciers espagnols, — le régiment de Navarre, — qu'il aperçut flottant au loin dans la plaine vinrent brusquement changer le cours de ses pensées. Les lanciers se dirigeaient de son côté, et, en sa qualité d'insurgé, le cavalier avait d'excellens motifs pour ne pas désirer cette rencontre. Il était précisément à un endroit de la route où un chêne énorme, au tronc creusé par l'âge, étendait de larges branches au pied d'un rempart de rochers dont le sommet s'exhaussait graduellement jusqu'à former une assez haute colline. Le cavalier pensa qu'un insurgé figurerait merveilleusement à l'une des branches du chêne, et cette réflexion redoubla son malaise. Tout à coup Berrendo remarqua un lierre presque aussi vieux que le chêne, et qui, après avoir couvert tout un côté du tronc, retombait en un large rideau d'un vert sombre dont les plis s'accrochaient aux anfractuosités des rochers. Par une inspiration soudaine, il mit pied à terre, souleva la draperie de lierre et poussa un cri de joie : ce rideau cachait l'entrée d'une grotte obscure par laquelle un cheval pouvait facilement passer. Tirer son cheval après lui et se

jeter derrière le pan de lierre fut pour le cavalier l'affaire d'un instant. Cependant, à peine fut-il dans la grotte, que Berrendo se repentit pesque d'y avoir cherché asile. Des bruits terribles et inexplicables grondaient dans l'intérieur du souterrain. Au-delà du rayon de lumière que laissait filtrer le feuillage du lierre, une obscurité profonde étendait devant ses pas un voile impénétrable. Il lui semblait entendre au sein de ces ténèbres épaisses des frôlemens sourds comme ceux de l'aile des grands vampires de certaines forêts du Mexique, ou le bruit saccadé du souffle puissant de quelque gigantesque animal. Placé ainsi entre deux dangers, le cavalier resta immobile et plein d'angoisse, attendant avec une bien vive impatience le moment où il pourrait quitter la caverne.

Ce moment devait malheureusement se prolonger bien au-delà de ses prévisions. Les lanciers espagnols avaient fait halte près du chêne, et le cavalier entendait le bruit de leurs voix se mêler aux rumeurs étranges du souterrain. C'était pour lui comme une double menace qui ne lui permettait ni de s'avancer dans la grotte, ni d'en sortir. Une heure d'une longueur mortelle se passa ainsi, quand l'insurgé crut entendre un rugissement rauque qui l'effraya si fort, que, préférant l'ennemi de chair et d'os aux hôtes terribles que semblait renfermer la grotte, il s'élança au dehors. Le chemin était libre, et Berrendo put reprendre sa route. En moins de deux heures, il atteignit Púcuaro, et ce ne fut qu'alors qu'il crut pouvoir respirer plus librement; mais il comptait sans une nouvelle rencontre.

En traversant la rue principale de Púcuaro pour gagner le *meson* qui devait le recevoir, le *guerrillero* avisa, sur le seuil d'une petite maison isolée des autres par de grands jardins, une jeune fille assise sur une natte, les jambes croisées à la mode mexicaine, et occupée à rouler des cigarettes. Sa tête, l'ovale gracieux de son visage, ainsi que ses épaules, étaient soigneusement *tapados*, c'est-à-dire enveloppés d'un voile de coton à raies bleues sur fond blanc. La jeune fille avait jeté sur le cavalier un rapide regard dont celui-ci ne s'était pas aperçu, et, quand il se mit à la considérer lui-même, elle tenait les yeux baissés. Le cavalier ne put distinguer que deux bandeaux de cheveux noirs arrondis sur un front lisse et poli comme l'ivoire. Des plis de la robe sortaient deux petits pieds sans bas et chaussés de satin noir, et le *rebozo* de la jeune fille laissait passer deux mains mignonnes et blanches dont les doigts agiles et déliés roulaient des cigarettes avec une dextérité pleine de grace.

— Par la mère des anges! se dit le jeune homme, il me semble que j'ai mille choses à dire à cette jolie fille.

Et comme la timidité ne paraissait pas être le défaut capital du cavalier, il mit courtoisement son feutre à la main et fit sonner contre

les flancs de son coursier les molettes de ses éperons de fer, tandis que, docile à sa main, l'animal vint achever près du péristyle une de ses plus élégantes courbettes. Cette manœuvre fut si imprévue, et les fers du cheval vinrent battre le pavé si près de la jeune fille, qu'elle ne put retenir un petit cri d'effroi, et qu'elle fit elle-même un brusque mouvement. Son *rebozo* glissa de sa tête sur ses épaules, et de ses épaules sur la natte de roseaux. Alors Berrendo put voir une charmante figure et les contours de deux épaules éblouissantes de blancheur; mais le même homme qui tout à l'heure semblait avoir mille choses à dire ne trouva plus une seule parole à bégayer : il demeura ébloui et muet. Il ne recouvra la parole que lorsque le *rebozo*, vivement ramené sur les épaules et sur la tête de la belle Mexicaine, cacha de nouveau tout ce qu'il n'avait qu'un instant découvert.

— Pardon, *señorita!* s'écria le cavalier, pardon de l'effroi que je vous ai causé; mais, étranger dans cette ville, j'ai besoin de savoir s'il y a quelque auberge pour les voyageurs, et je prie Dieu qu'il n'y en ait pas.

— Et pourquoi cela, seigneur cavalier? demanda la jeune fille d'une voix aussi harmonieuse que celle du *cenzontle*, le rossignol mexicain.

— Parce que je vous supplierais alors de m'accorder l'hospitalité.

— Oui da! reprit-elle avec un fier regard. Pensez-vous que la maison de ma mère s'ouvrît à un hôte tel que vous? En tout cas, il y a une *posada*, et elle n'est qu'à deux pas d'ici.

La jeune fille se leva après avoir jeté dans les plis de son *rebozo* les cigarettes qu'elle avait roulées, et disparut derrière la porte avec une gracieuse fierté d'allure qui mettait en relief sa fine taille et ses larges hanches.

— *Caramba!* je risque bien de ne jamais retrouver don Ramon, s'il n'est pas à Púcuaro, se dit le jeune homme, car je ne pourrai jamais me résoudre à quitter la ville qui renferme ce trésor de jeunesse et de beauté.

Et il arriva au *meson* le cœur encore tout troublé de sa rencontre. Une fois installé dans l'hôtellerie, il se dit pourtant qu'il fallait songer à sa mission; mais, pour la mener à bonne fin, il y avait certaines mesures de précaution à garder. Púcuaro ne semblait pas tenir pour l'indépendance, et un corps d'armée espagnol était campé dans le voisinage. Berrendo chercha donc par quels moyens il pourrait obtenir les informations qu'il désirait, sans compromettre ni don Ramon ni lui-même.

Après un frugal repas pris au *meson*, Berrendo n'eut rien de plus pressé que de chercher un prétexte pour revoir la jeune fille aux cigarettes. Il s'était dit qu'il pouvait sans danger s'ouvrir à elle du but de sa mission. Il se dirigea donc vers sa maison, qui n'était qu'à quel-

ques pas de l'hôtellerie. Malheureusement tout y était clos, et les aboiemens d'un chien laissé dans l'intérieur répondirent seuls aux coups frappés contre la porte. Berrendo, forcé de renoncer à son projet pour ce jour-là, s'achemina vers une *nevería,* dans l'espoir que, parmi les consommateurs qui fréquentent ces établissemens, il recueillerait quelque renseignement de nature à le satisfaire. C'était par une chaude soirée, le café était plein, et Berrendo s'assit plus occupé de prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui que de vider le verre de neige à la cannelle qu'il s'était fait servir. Son espoir ne fut pas tout-à-fait trompé; on s'entretenait des affaires de l'époque, et le nom de don Ramon Rayon fut prononcé plusieurs fois avec un accent plutôt ironique qu'hostile.

Un seul individu parmi tous ceux qui se trouvaient dans la *nevería* semblait complétement étranger à ce qui se disait autour de lui. Son costume ne différait en rien de ceux qui l'entouraient; quant à sa physionomie, il était difficile de l'apercevoir dans l'intérieur obscur du café, car de son front appuyé sur ses deux mains de longues mèches de cheveux pendaient comme les branches du saule ravagées par l'orage et masquaient à demi sa figure. De temps en temps seulement, Berrendo surprenait un ardent regard fixé sur lui.

— Don Ramon est-il donc passé par ici? demanda Berrendo à l'un des personnages qui venaient de prononcer le nom du *guerrillero.* Il affectait à dessein de regarder comme une nouvelle imprévue pour lui le bruit du passage de don Ramon à Púcuaro. Avant qu'on eût répondu à Berrendo, l'inconnu attacha sur le questionneur un regard plein d'ironique dédain; puis il se leva, paya l'hôte et sortit.

— Sans doute, fut-il répondu à Berrendo, et il y a dans l'église des gens qui sauraient dire, s'ils le voulaient, ce qu'est devenu aujourd'hui le *profanateur des tombeaux.*

Une profanation! des tombeaux violés! c'étaient là d'étranges révélations pour Berrendo. Il voulut en savoir davantage : on lui dit de s'adresser aux desservans de l'église. A la chute du jour, Berrendo s'achemina donc vers l'église; il allait en franchir le seuil : une forme légère et svelte passa près de Berrendo, qui n'eut pas de peine à reconnaître la belle jeune fille à laquelle il n'avait pas cessé de songer. Elle sortait de l'église, et Berrendo s'empressa de lui présenter galamment de l'eau bénite au bout de son doigt en disant à voix basse avec un regard passionné :

— Heureux les yeux qui voient deux fois dans un jour un ange du paradis! et je rends graces au ciel de vous rencontrer encore.

La jeune fille rougit et ne répondit rien; mais une espèce de duègne qui marchait derrière elle se chargea de la réponse.

— C'est un bonheur d'égoïste, seigneur cavalier, dit-elle d'un ton

rogue, car vous êtes seul à le partager. Passez votre chemin, s'il vous plaît, donneur d'eau bénite et beau diseur de mensonges.

— Pardon, vénérable señora, reprit Berrendo, me feriez-vous le plaisir de me donner un renseignement sur don Ramon Rayon?

— Allez au diable, vous et don Ramon, riposta vivement la mère en emmenant sa fille; nous n'avons que faire avec des insurgés.

A peine la duègne avait-elle dit ces mots, que la jeune fille était déjà loin, et Berrendo, sans trop se déconcerter, suivit des yeux la charmante Mexicaine jusqu'au moment où elle disparut. Alors il songea qu'il devait prendre ailleurs ses renseignemens, et le spectacle qui bientôt frappa ses yeux ne tarda pas à dissiper ses amoureuses visions. Quand il pénétra dans le lieu saint, le crépuscule n'éclairait plus qu'à demi l'intérieur de la nef, d'où s'exhalait une odeur étrange et fétide. Il avança et s'expliqua facilement les allusions des buveurs de la *nevería.* Les grandes dalles des sépultures étaient levées et jetées, les unes entières, les autres brisées, près des fosses qu'elles avaient recouvertes. Toutefois il ne s'expliquait pas trop le but de cette profanation, et il cherchait de l'œil à qui s'adresser pour le savoir. L'église était déserte et sombre; ces sépultures béantes, au fond desquelles Berrendo n'osait regarder de peur d'y entrevoir de hideuses dépouilles, l'heure avancée et cette odeur sans nom, tout lui inspirait une crainte vague qui fit place à une émotion toute différente, quand il crut voir se lever du fond de l'une de ces fosses une forme humaine, ou plutôt l'ombre d'un mort.

Berrendo n'avait pas pour habitude de trembler devant les vivans, il ne craignait guère plus les morts sur le champ de bataille; mais, sous le coup des idées qui le préoccupaient alors, il ne put retenir un geste de frayeur, dont il ne tarda pas à être d'autant plus honteux, qu'un éclat de rire moqueur retentit à ses oreilles. Il avança brusquement vers celui qui s'abandonnait si franchement à sa belle humeur; l'ombre alors se dessina plus nettement, et il reconnut son voisin de la *nevería.* Son œil unique, — l'inconnu était borgne, — brillait encore du feu de l'ironie que Berrendo y avait remarqué une fois déjà. Ses longs cheveux, fièrement rejetés sur chaque tempe, laissaient à découvert un front énergique et un visage rudement accentué, une bouche et un œil également empreints de finesse et de calme fermeté; son teint était si basané, qu'on eût pu douter qu'il appartînt à la race blanche. En un mot, il y avait, entre l'homme que Berrendo avait vu tout à l'heure et celui qui lui apparaissait subitement, le contraste frappant de l'Indien sauvage qui ne reconnaît pas de maître dans la nature avec l'Indien des villes abruti par la servitude.

— Qui êtes-vous? lui demanda le jeune homme avec quelque colère.

— Voilà en quoi nous différons, vous et moi, répondit l'inconnu avec

calme; vous ne savez pas qui je suis, et je sais, moi, qui vous êtes : un ami de don Ramon Rayon, et vous cherchez vainement sa trace.

— Qui vous l'a dit? reprit avec vivacité Berrendo, dépité de se voir si bien deviné.

— Votre indifférence mal simulée, — pour moi du moins, — dans vos questions à l'égard de don Ramon à la *neveria.* L'air de contrariété que je lis sur votre figure m'apprend encore que j'ai touché juste, et vous êtes venu dans cette église pour voir les gens dont on vous a parlé, comme les seuls capables de vous dire, s'ils le voulaient, où est celui que vous cherchez. Ces gens sont les morts dont on a fouillé les tombeaux. Interrogez-les maintenant, si vous comprenez leur langage muet, vous qui n'avez pas su faire parler les vivans.

Ces singulières paroles, prononcées d'un ton grave, jetaient Berrendo dans une grande perplexité. Il ne savait s'il devait taire la vérité ou se fier à cet inconnu. Il prit le dernier parti, et, quand il eut avoué le but réel de ses recherches :

— Et vous, dit-il, les morts vous ont-ils appris ce que les vivans n'ont pu me dire?

— Oui, reprit l'inconnu en souriant. Je serais peu digne de la profession que j'exerce et du nom que je porte, si je ne savais trouver les traces de ceux que je cherche qu'à l'aide des empreintes des vivans sur le sol. Descendez, comme je l'ai fait, au fond de ces sépultures, et la maçonnerie récemment grattée autour de ces ossemens vous dira ce qu'est venu faire ici don Ramon.

En effet, le partisan, dans son ardeur à susciter des ennemis à l'Espagne et à rechercher les moyens de destruction contre elle, était venu chercher jusque sous ces caveaux funèbres le salpêtre produit par l'humidité souterraine.

— Eh bien! cela vous dit-il, ajouta Berrendo, où est don Ramon, et comment il a pu si mystérieusement disparaître avec sa troupe?

— Sans doute. Que doit-il le plus vivement désirer se procurer à présent, puisqu'il n'a pas respecté le repos des morts? Du salpêtre pour faire de la poudre et un asile sûr.

Berrendo convint de l'incontestable réalité de cette conjecture, en apparence du moins.

— Hier, reprit l'inconnu, en cherchant dans la campagne quelque trace à laquelle je pusse reconnaître le passage de don Ramon, auquel, entre nous, je porte un message de son frère don Ignacio, j'ai entendu des bruits sourds comme ceux que font gronder les volcans à la bouche de leur cratère; j'ai vu sur les flancs d'une colline s'élever une légère fumée, et j'ai pensé que ces rumeurs sourdes étaient le retentissement de la marche lointaine d'un corps de cavalerie espagnole qui sortait de Púcuaro. J'ai attribué la fumée de la colline au foyer d'un pâtre in-

visible; mais les fouilles faites dans ces caveaux m'ont bientôt révélé la vérité. Les bruits souterrains sont ceux d'une troupe d'hommes que doivent receler les flancs de la colline; la fumée que j'ai prise pour celle du foyer d'un pâtre est celle qui s'échappe des fissures du terrain. Or, don Ramon doit être occupé dans cette caverne à fabriquer sa poudre avec le salpêtre qu'il a dû y trouver : je le jurerais, quoique je n'aie vu sur cette colline aucune apparence d'excavation souterraine; mais je la trouverai.

La sagacité de cet inconnu frappa vivement Berrendo, car le souvenir de la caverne dont le hasard lui avait fait découvrir l'entrée revint aussitôt à son esprit, et, en même temps que l'admiration, une vive sympathie pour le compagnon que le hasard lui faisait rencontrer s'éveilla dans le cœur du jeune homme.

— *A fé de caballero!* s'écria Berrendo en tendant la main à l'inconnu, je serai heureux d'être l'ami d'un homme tel que vous; mon nom est Luciano Gamboa. Quel est le vôtre?

— Le mien est Andrès Tapia; mais je l'ai presque oublié. Le nom qu'on me donne habituellement est le *Chercheur de traces*, quoique, à dire vrai, je sache aussi bien lire dans le cœur de l'homme ses plus secrètes pensées que trouver sur le terrain humide ou sec, sur l'herbe des prairies ou sur la mousse des bois, les empreintes qu'ils ont conservées. — Puis, comme pour donner à Berrendo une idée de sa pénétration, il ajouta : — Quelle bonne nouvelle allez-vous m'apprendre?

— Je puis vous annoncer que vos conjectures sont vraies, tout au moins quant à l'existence d'une caverne près d'ici. Le hasard me l'a fait découvrir ce matin, et, si vous le voulez, nous nous y rendrons tout de suite.

— Non, dit Andrès, j'ai affaire ici pour ce soir, mais demain nous nous trouverons à cheval à la porte de Púcuaro.

Le rendez-vous une fois pris, les deux nouveaux amis se serrèrent la main et se séparèrent. Berrendo n'avait pas envie de dormir, et afin de *tromper* le temps, — nous employons la locution espagnole, plus vraie que la nôtre, en ce sens que nous ne pouvons que *tromper* et jamais *tuer* le temps qui nous tue, — il entra dans la boutique d'un barbier. On devine facilement pourquoi Berrendo poussait la recherche jusqu'à faire raser une barbe qui n'avait que huit jours de date.

Pendant que le barbier frisait les moustaches noires du jeune voyageur, celui-ci jetait des regards d'envie sur une mandoline qui avait à peu près toutes ses cordes, et qui était suspendue par un clou à la muraille.

— Seigneur barbier, dit-il, j'aurais besoin de cette mandoline pour quelques heures ce soir; ne pourriez-vous me la prêter contre un gage de plus grande valeur, bien entendu?

— Lequel? demanda le barbier.

Berrendo désigna du doigt la longue rapière à garde d'argent, curieusement travaillée, dépouille opime d'un champ de bataille, qu'il avait jetée sur une chaise.

— Ah! seigneur, dit le barbier, tout en mettant la rapière de côté, je vous aurais volontiers prêté, sans gage aucun, cette mandoline, qui a pour moi du reste une valeur inestimable.

Berrendo prit l'instrument, le cacha sous les plis de son manteau, et quitta la boutique du barbier en promettant de repasser le lendemain.

II. — LA CAVERNE DE PUCUARO.

Ce soir-là même, il était environ dix heures; toute la petite ville de Púcuaro dormait, à quelques rares exceptions près, et entre autres à l'exception de la jeune et belle faiseuse de cigarettes et de sa mère : leur porte était fermée, ainsi que les contrevens de leur fenêtre derrière le grillage de bois, et les deux femmes se tenaient dans une des chambres de leur maison qui donnait sur un vaste jardin, planté de grenadiers et de pimens rouges et verts. Il était facile de pénétrer dans ce jardin par une haie de cactus vierges, qui s'étendait de chaque côté du petit bâtiment sur la rue.

En l'absence du chef de la famille, le mari de la vieille femme et le père de la jeune fille, qui servait la cause de l'insurrection sous le général Teran, dans l'état de Oajaca, toutes deux vivaient du modeste produit de leur industrie de *cigarreras*. Et si la vieille femme avait manifesté à Berrendo, qui lui était inconnu, tant de dédain à l'endroit des insurgés, c'était une ruse qu'elle employait par prudence. La mère et la fille causaient tout en travaillant à la confection des produits de leur profession. La conversation avait pris un certain tour qui justifiait en partie le proverbe espagnol, assez peu respectueux pour la vieillesse féminine, et qui ne laisse pas d'avoir cours au Mexique même dans la meilleure compagnie : *toda vieja es alcahueta*. Sans croire être entendue de personne, la mère disait à sa fille :

— Eh bien! Luz, avais-je tort de te dire qu'on prend plus sûrement les hommes par les dédains et la fierté que par l'appât des doux sourires et des tendres regards? Voilà deux hommes qui, en deux jours, sont tombés dans les filets tendus par l'orgueil et la sauvagerie de ton maintien, qui n'eussent vu en toi qu'une maîtresse facile, et entre lesquels tu peux choisir un mari.

— Vous croyez, ma mère, répondit la jeune fille, que ces deux cavaliers étrangers...

— Si je le crois! cela ne dépendra que de toi, maintenant qu'ils sont affriandés l'un et l'autre par l'air de pudeur farouche dont je t'ai con-

seillé de t'armer! Abandonne aux laides, qui ont besoin de combattre la froideur qu'elles inspirent en réchauffant les cœurs par de brûlantes œillades, abandonne-leur les avances, les demi-mots et les sourires engageans. Va, ma fille, les hommes n'aiment et n'estiment les jolies filles comme toi qu'en raison de ce qu'elles semblent se priser et s'aimer elles-mêmes. Ah! si tu le voulais, nous aurions deux guides, deux compagnons de route, au lieu d'un, pour nous escorter jusqu'à Tehuacan, où ton père nous attend chaque jour. Ces deux cavaliers ne te semblent-ils pas devoir mettre à notre service un bras vigoureux et un cœur fort?

— En effet, ils paraissent aguerris et accoutumés aux dangers des guerres civiles; mais comment faire? Si je témoigne quelque préférence à l'un, l'autre se découragera, et, au lieu de deux protecteurs, nous n'en aurons qu'un.

— Eh! ma fille, c'est justement en demeurant froide pour tous deux, en leur faisant espérer que le plus brave sera peut-être le préféré, en leur donnant à chacun de l'éperon tour à tour et en les retenant à point l'un après l'autre, en encourageant celui que tu auras dédaigné, en dédaignant celui que tu auras encouragé, c'est ainsi que tu les mèneras tous deux au bout du monde, si c'est là que tu dois faire un heureux par ton choix.

— Hélas! ma mère, dit Luz en soupirant, cela vous paraît facile, et à moi il me semble impossible que, si mon cœur parle en faveur de l'un d'eux, mes yeux et ma bouche puissent dire le contraire.

— Tu me laisseras faire, et à ce propos ton cœur doit avoir fait un choix. Le jeune cavalier de ce soir, aux noirs sourcils, aux yeux pleins de feu...

— Don Andrès a plus de flammes dans le seul œil qui lui reste que le plus jeune dans ses deux prunelles, et ce coup de poignard qui l'a privé de l'autre ne parle-t-il pas en faveur de son courage? C'est une cicatrice glorieuse, à mon sens.

— C'est vrai : rien ne semble échapper à cet œil pénétrant. N'as-tu pas vu hier comme il a promptement deviné que nous devions au fond du cœur faire des vœux pour l'insurrection?

— Sa sagacité et son courage ne devront-ils pas préserver de tout danger celle qu'il aimera?

— Hum...! cette clairvoyance est un charme chez l'amant et un inconvénient chez le mari.

Les deux femmes en étaient là de leur conversation, quand les gémissemens lointains d'une mandoline résonnèrent dans le silence de la nuit; puis une voix plus mâle qu'harmonieuse chanta dans la rue déserte le couplet suivant :

Luz divina de los ojos

Que me tienen cautivo
Que si vieras los despojos
De mi corazon vivo (1).....

— Ces vers sont galans, dit la vieille, ils me semblent même inédits. *Luz,* c'est ton nom, et c'est toi qui les inspires; c'est aussi la voix du jeune cavalier aux noirs sourcils.

— J'aimerais mieux que ce fût la voix d'Andrès, dit Luz.

— Qu'importe? Prête à l'un ton cœur, à l'autre ton oreille.

Et les deux femmes attendirent la suite du couplet; mais le chanteur attendait aussi quelque encouragement à ses stances amoureuses, et on ne lui répondit que par le plus profond silence. Il ne se tint pas cependant pour battu, car, au bout de quelques instans, la voix se fit entendre de nouveau, et cette fois dans le jardin, dont le musicien avait franchi la haie. Là, sans qu'on pût le voir encore, il reprit imperturbablement le couplet auquel on n'avait point répondu. C'était bien en effet Berrendo, qui n'avait pas assez de poésie inédite à son service pour la gaspiller en pure perte; mais le couplet ne s'acheva pas, et on entendit une lame d'épée grincer en quittant le fourreau, puis des paroles de menace s'échanger entre deux interlocuteurs.

— *Jésus!* ils vont se battre! cria la vieille avec effroi; ils tirent l'épée, adieu nos deux protecteurs!

Quant à tirer l'épée, Berrendo n'avait garde de le faire, car on se rappelle qu'il avait laissé sa rapière pour répondre de la mandoline, et il se trouvait pris au dépourvu par Andrès, qui, caché avant lui dans le jardin, avait entendu presque toute la conversation dont son rival et lui avaient été le sujet.

— Arrêtez, seigneurs cavaliers! s'écria la mère, ma fille n'a donné à personne le droit de se battre pour elle; mais il dépend de vous que l'un des deux rivaux l'obtienne plus tard.

A cet encouragement inattendu, les deux voix firent silence. — Venez ici, à ces barreaux, reprit la vieille; recevez d'une mère jalouse de l'honneur de sa fille une preuve de la plus haute confiance. Nous tiendrons, ma fille et moi, pour cavalier félon celui qui ne viendra pas ici l'épée dans le fourreau et la paix dans le cœur et sur les lèvres.

Andrès et Berrendo se présentèrent tous deux, le feutre à la main, dans la zone de clarté que deux chandelles de résine projetaient au-delà des barreaux, le premier sans rancune et confiant dans le doux aveu qu'il avait surpris sur les lèvres de la jeune fille, le second avec l'assurance qu'il devait au sentiment de son propre mérite. Alors la mère de Luz entremêla avec tant d'adresse les promesses d'adoucir la

(1) « Lumière divine des yeux — qui me tiennent captif, — si vous voyiez les ruines — de ce cœur déchiré..... »

sauvagerie farouche de sa fille et la peinture de la détresse d'une veuve et d'une orpheline loin du chef de leur famille; elle fit si bien luire aux yeux des deux galans l'espoir de la plus douce récompense, que chacun d'eux, sûr de l'emporter sur son rival, promit d'accompagner la mère et la fille jusqu'au bout du monde, sans briser les liens encore mal serrés d'une récente amitié; puis, pour battre le fer tandis qu'il était chaud, la prudente vieille fixa au surlendemain matin le jour de leur départ pour Tehuacan, après quoi l'un et l'autre regagnèrent leur logis.

— Tu vois, Luz, dit la mère triomphante, que tout dépend de la manière de s'y prendre, et que j'ai rivé la chaîne sur deux cœurs dont tu peux à ton gré disposer désormais.

La vieille disait si vrai, qu'au point du jour, ainsi qu'ils en étaient convenus, Andrès et Berrendo cheminaient aussi pacifiquement que si rien ne s'était passé la veille, depuis leur rencontre dans l'église, vers la caverne de Púcuaro. Une demi-heure après, ils attachaient leurs chevaux aux branches du chêne qui masquait l'entrée de la grotte. Le manteau de lierre flottait aussi intact, du moins en apparence, que lorsque Berrendo l'avait soulevé la veille; mais, à l'œil exercé du chercheur de traces, les faisceaux de feuilles, quoique imperceptiblement froissés, indiquaient que le pan de verdure avait été bien des fois soulevé par de fréquentes allées et venues. Cependant Berrendo, avant de pénétrer dans la caverne, dont les bruits étranges l'avaient si fort effrayé, demanda au *rastreador* s'il avait quelque mot d'ordre plus particulier que celui qu'on lui avait donné à lui-même, car il eût été imprudent d'éveiller la défiance des agens de don Ramon. Tapia le rassura sur ce point, et tous deux pénétrèrent résolûment dans la caverne; toutefois, comme ils ignoraient encore à qui ils allaient avoir affaire, ils n'avancèrent qu'avec circonspection.

A peine avaient-ils fait quelques pas à tâtons (car le pan de lierre interceptait la clarté du jour), que des bruits vagues parvinrent jusqu'à eux. Toutes vagues que fussent ces rumeurs, le son des voix humaines s'y mêlait à coup sûr. Bientôt la cause de ces rumeurs fut expliquée aux deux compagnons. Au sortir d'un défilé qui donnait accès dans la partie la plus vaste du souterrain, ils s'arrêtèrent devant un étrange spectacle. Les lueurs que jetaient d'énormes fourneaux allumés montraient sous une immense coupole de granit de hautes et nombreuses colonnes formées par l'infiltration des eaux. Le reflet des feux éclairait une multitude d'hommes qui allaient et venaient, de longs jets de métal incandescent qui ruisselaient des creusets, et plus loin des chevaux attachés aux parois, sellés, bridés, prêts à être montés au besoin.

— Que vous avais-je dit? s'écria le chercheur de traces. N'est-ce pas ici la *maestranza* de don Ramon? Ce ne sont certes pas les Espagnols

qui se cachent au sein de la terre pour y fondre des canons. Ce ne peut donc être que l'homme assez acharné à la lutte pour aller arracher le salpêtre aux sépultures des églises.

Il n'y avait rien à répondre à cette observation. N'était-ce pas la seule manière d'expliquer la disparition subite de don Ramon Rayon et de sa troupe? Les deux visiteurs furent bientôt entourés d'insurgés qui s'élancèrent vers eux. — Conduisez-nous devant don Ramon, dit Tapia.

— Nous ne connaissons pas don Ramon! s'écria l'un des travailleurs.

— Et vous ne connaissez pas non plus, à ce que je vois, Andrès le chercheur de traces pour espérer lui faire prendre le change. Don Ramon Rayon est ici, et je lui apporte un message du général don Ignacio, répondit le *rastreador* sans s'émouvoir du piége qu'on lui tendait.

Un officier traversait en ce moment le cercle de lumière que projetaient les forges, et le chercheur de traces s'écria :

— Seigneur don Ramon, le messager de votre frère se réclame de votre seigneurie.

— Qui êtes-vous, l'ami, qui semblez me connaître et que je ne connais pas? répliqua l'officier.

— Un homme qui saurait distinguer entre deux frères une ressemblance plus vague encore que la vôtre et la sienne, repartit Andrès en souriant, et de la fidélité duquel vous ne douterez plus lorsque je vous aurai fait connaître ma mission par un mot que vous devez seul entendre.

Le chercheur de traces se pencha vers l'oreille de l'officier et murmura quelques mots que personne n'entendit, mais qui lui causèrent une pénible émotion.

— C'est bien, dit-il laconiquement, cet homme est des nôtres.

Bien que Berrendo connût parfaitement don Ignacio, il s'avoua qu'il n'aurait jamais reconnu don Ramon à sa ressemblance avec son frère, et cette circonstance lui donna meilleure opinion encore de la sagacité d'Andrès.

Une fois admis comme messagers du général Rayon, les deux aventuriers avaient été mis au courant des événemens qui avaient motivé la disparition subite de don Ramon. Un mois avant cette date, la caverne de Púcuaro n'était habitée que par les hôtes qui font leur séjour des ténèbres. Le hasard avait conduit vers cette retraite un des hommes du commandant don Ramon Rayon, et, comme Berrendo, cet homme avait reculé devant les bruits effrayans qu'y faisaient entendre des bêtes immondes ou féroces. Don Ramon avait jugé tout d'abord, quand il apprit cette découverte, de quel avantage serait pour lui la possession de cette caverne où le salpêtre qu'il cherchait devait abonder, et il avait pris les mesures nécessaires pour en rendre les issues praticables. Il y

vint lui-même avec quelques hommes munis de torches et de haches. A peine avait-il franchi le seuil, qu'une nuée épaisse de chauves-souris, effrayées par l'éclat inusité des lumières, se précipitèrent sur les torches et les éteignirent, mais non cependant sans qu'on eût pu entrevoir une merveilleuse colonnade de stalactites formées de nitre pur. Pour des gens qui cherchaient partout les substances nécessaires à la fabrication de la poudre, c'était une faveur de la Providence. La Providence exigeait néanmoins qu'on respectât ces pilastres naturels qui soutenaient sans doute la voûte de la caverne, et don Ramon fut obligé de recourir à d'autres moyens. Un épais et immonde fumier jonchait le sol; don Ramon y fit répandre du goudron mêlé de soufre et y mit le feu. Pendant quinze jours consécutifs, la flamme dévora dans la grotte tous les hôtes qu'elle abritait, et, quand l'incendie fut éteint, l'ingénieux partisan se trouva maître d'un repaire inaccessible où deux mille hommes pouvaient camper à l'aise, et dont le terrain saturé de salpêtre lui fournit abondamment les premiers élémens de la poudre à canon. Quatre forges y avaient été installées et mises en activité; des moules furent fabriqués pour couler des canons; c'était au moment où de nouvelles ressources semblaient sortir du sein de la terre que les deux aventuriers avaient pénétré dans la caverne. Don Ramon fit de vains efforts pour retenir à son service Andrès d'abord, puis Berrendo; mais ni l'un ni l'autre n'avaient garde d'y consentir. Ils prétextèrent, pour refuser ses offres, des ordres du général don Ignacio qui les rappelaient vers lui.

Le soleil était encore élevé sur l'horizon, quand ils eurent regagné Púcuaro, ce qui leur permit de consacrer le reste du jour aux préparatifs de leur voyage du lendemain. Andrès et Berrendo avaient, par hasard, leurs bourses bien garnies, et, sans s'être en rien communiqué leurs projets, chacun d'eux se trouva le matin devant la maison de la vieille avec deux chevaux harnachés et bridés dont ils avaient fait l'achat, l'un pour la mère, l'autre pour la fille. C'était un double emploi dont la première ne parut pas se plaindre. Quant à la seconde, en dépit de ses efforts pour se conformer aux leçons de sa mère et garder un dédaigneux et fier maintien, ses joues teintées de rose et ses yeux chargés des douces langueurs de l'amour naissant ne laissaient deviner en elle que bien peu d'aptitude pour le rôle qu'on lui imposait. A la vue des quatre chevaux que les deux galans avaient amenés, la mère de Luz lui lança un regard de triomphe; mais la pauvre enfant, honteuse d'en comprendre la portée, n'y répondit qu'en ramenant son *rebozo* sur son visage pour cacher la rougeur de son front, comme la fleur du mimosa pudique referme ses pétales sous un trop rude contact. Le chercheur de traces examinait cette scène muette sans paraître la voir; mais, quand bien même il n'eût pas surpris les sentimens

secrets de la mère et de la fille, les dispositions de Luz n'auraient pas échappé à la pénétration de son regard.

Deux des quatre chevaux furent destinés à servir de relais pendant la route, et les femmes se mirent en selle avec l'aide des deux galans. Puis la vieille, s'adressant à l'un et à l'autre :

— Seigneurs cavaliers, dit-elle, vous êtes à présent responsables de la vie et de l'honneur de deux femmes.

— Puisse le premier ravin t'engloutir, duègne damnée! se dit Berrendo en tordant sa moustache.

Et le cortége se mit en marche pour Tehuacan.

III. — LE FAUCHEUR DE NUIT.

Tehuacan est situé dans l'état de Oajaca, Púcuaro dans celui de Valladolid, et ce n'était pas alors une tâche facile que de franchir en compagnie de femmes ou avec un chargement de marchandises la distance de plus de deux cents lieues qui sépare les deux villes l'une de l'autre. C'était un long et dangereux trajet. Indépendamment du risque que courait tout cavalier mexicain armé d'être traité par les Espagnols comme insurgé, c'est-à-dire d'être pendu haut et court, sans forme de procès, au premier arbre qui se trouvait sur la route, les voyageurs pacifiques, les muletiers, les commerçans, étaient soumis à mille tribulations. La province de Oajaca surtout, à cause de son commerce avec Puebla et les autres villes, avait plus à souffrir à cette époque qu'aucune autre province. Les convois à protéger servaient de prétexte aux commandans espagnols pour commettre toute sorte d'abus odieux. Chaque tranchée, chaque fortin était soumis à un péage. Non-seulement on y payait, suivant le caprice des chefs, de grosses sommes d'argent, mais les anciens droits féodaux semblaient ressuscités : les commandans prélevaient à leur profit, puis ensuite au profit de leurs soldats, un odieux tribut sur les malheureuses femmes qui s'approchaient de leurs résidences.

Les voyageurs durent bien des fois se résigner à faire de longs détours pour éviter les postes espagnols, et, sans la sagacité d'Andrès, il est probable qu'ils n'eussent pas pu arriver même sur les confins de l'état de Oajaca. C'était là que devaient se présenter les étapes les plus dangereuses; heureusement le chercheur de traces, natif de ce même état, connaissait les moindres sentiers de ses bois comme de ses montagnes, et cette connaissance pratique était de nature à écarter les nouveaux périls qui venaient menacer la caravane. Pendant tout le trajet, la vieille femme avait habilement manœuvré auprès des deux galans; elle avait encouragé tour à tour leurs espérances. Luz, de son côté,

peu capable de mettre en pratique les leçons de sa mère, avait repris le maintien modeste et réservé qui lui était naturel, et, si Andrès n'avait pas connu le fond de son cœur, rien dans sa manière d'être avec lui n'eût trahi la passion dont il était l'objet. La timide fierté de la jeune fille avait été plus habile que la coquetterie la plus raffinée; l'ardeur des deux soupirans s'en était accrue, et rien ne pouvait ôter à Berrendo l'espoir de l'emporter sur son rival. La plus complète harmonie n'avait pas cessé de régner entre les voyageurs, quand deux circonstances extraordinaires vinrent décider du sort d'Andrès et préparer le terrible dénoûment du doux roman dont le prologue s'était ouvert à Púcuaro.

Pour plus de sécurité, la petite caravane ne voyageait que de nuit. D'ordinaire, les traites commençaient au crépuscule et ne se terminaient qu'à l'aube, et le soleil, à son lever, trouvait les voyageurs cachés dans quelque cabane isolée, au milieu d'un massif d'arbres ou dans quelque aride solitude, loin de tout passage. Un soir, qui devait être le dernier avant leur arrivée à Tehuacan, la nuit les surprit dans la halte d'un Indien zapotèque, en train de donner aux chevaux leur ration de maïs, et n'attendant que la fin du souper pour se mettre en route. Andrès et Berrendo faisaient au dehors les derniers préparatifs du départ, lorsque la mère de Luz vint, tout effrayée, leur annoncer que, si près de Tehuacan, elles voulaient attendre le jour suivant pour se mettre en route.

— Et pourquoi cela? demanda le chercheur de traces surpris.

— Pourquoi? reprit la vieille en se signant. L'Indien, notre hôte, a vu, la nuit dernière, le *faucheur de nuit*, et il dit que nous le rencontrerons sans doute fauchant les champs d'*alfalfa* (luzerne), au clair de lune, avec ses grands ciseaux. Par tous les saints du paradis, continua la duègne effrayée, cette vue me ferait mourir d'effroi.

— Eh bien! quand nous le verrions! dit Andrès, le faucheur de nuit ne fait de mal à personne. Le voyageur dont le cheval est fatigué est bien aise de trouver la luzerne fauchée par lui. Il n'y a donc pas de danger; mais les rencontres de jour peuvent être plus terribles que les rencontres nocturnes : de jour, je ne réponds plus de vous.

Cette considération l'emporta, et les voyageurs se mirent en route pour la dernière étape. La croyance du faucheur de nuit est une des vieilles superstitions accréditées dans l'état de Oajaca. On raconte qu'au commencement de la conquête que déshonorèrent tant de cruautés, un cavalier espagnol qui s'était signalé par sa férocité envers les Indiens en rencontra un fauchant de la luzerne dans un champ. Le cavalier montait un cheval plein d'ardeur qu'il faisait galoper à outrance, et, en passant près du faucheur, il s'écria :

— Eh! l'ami, à quelle heure arriverai-je de ce pas à Oajaca?

— Jamais! répondit l'Indien.

En effet, non loin de là, le cheval surmené expira de fatigue. L'Espagnol, qui n'avait pas compris que l'Indien voulait dire qu'il n'arriverait jamais avec ce cheval, du moins en le forçant ainsi, revint furieux sur ses pas; il pensait qu'on avait jeté un sort à son cheval, et il perça l'Indien d'un coup de sa rapière. Ce dernier meurtre avait mis le comble aux iniquités de l'Espagnol, qui disparut le soir même, condamné, disent les Indiens afin d'effrayer ceux qui les maltraiteraient, à faucher éternellement la luzerne des champs.

Pendant une heure environ d'une marche silencieuse, les deux galans savourèrent à longs traits, outre l'ivresse que portent avec elles les nuits sereines des beaux climats, l'ineffable plaisir de veiller sur ce qu'on aime. Légèrement inclinée sur sa selle, pâlie par les fatigues du voyage et soigneusement enveloppée de son *rebozo*, comme la fleur du datura qui referme son calice pour la nuit, Luz semblait plus mélancolique que d'habitude. Semblable à certaines fleurs que l'approche de l'orage fait pencher sur leur tige, elle paraissait pressentir que son sort allait se décider cette nuit-là. Enfin, au bout de deux heures, la cavalcade dut quitter les sentiers détournés que les voyageurs avaient suivis pour éviter un endroit de péage, et reprendre le grand chemin qui conduit à Tehuacan. Des feux disséminés dans une vaste plaine brillaient au loin, et les voyageurs purent distinguer bientôt des hommes allant et venant d'un air affairé; des mules, retenues par des entraves aux pieds de devant, sautaient à la lueur des brasiers qui éclairaient des tentes grossières et des ballots de marchandises épars çà et là. En reconnaissant à ces indices une halte d'*arrieros*, les voyageurs s'approchèrent d'eux avec précaution, pour les interroger sur l'état de la route jusqu'à Tehuacan, au cas où ils en fussent sortis le matin même. Une partie de ces hommes étaient occupés à recoudre leurs ballots, dont la plupart, éventrés à coup de couteau, jonchaient la plaine en laissant voir leur contenu. Il y en avait un parmi ces hommes surtout qui jetait sur ces colis ravagés un œil de désespoir; ce devait être le maître de la *recua*.

— Venez-vous de Tehuacan, patron? demanda le chercheur de traces.

— *Rayo de Dios!* s'écria-t-il, plût à Dieu que j'en vinsse! le brave général Teran ne m'eût pas pillé comme...

— Dites sans crainte! comme ces royalistes dont nous sommes les ennemis.

— Comme ces brigands de Samaniego et de La Madrid, acheva l'arriero, qui, non contents de m'avoir fait payer cinq piastres par tête de mule, ce qui me fait deux cents *duros* de perte, ont encore jugé à propos de prendre, dans ces *tercios* (colis), un échantillon de toutes les étoffes qu'ils contenaient. Je suis un homme ruiné par la cupidité de ces deux larrons d'Espagne que Dieu puisse foudroyer!

Et le pauvre homme se remit à soupirer et à gémir de plus belle

pour s'interrompre bientôt et s'écrier en fermant les poings : — Ah ! si le ciel pouvait m'envoyer deux ou trois de ces voleurs de grand chemin, officiers ou soldats, pour me venger sur eux !

Il achevait à peine ce souhait de vengeance, qu'un coup de feu retentit, suivi d'un autre dont la brève explosion annonçait un pistolet d'arçon.

— Qu'est ceci ? dit l'*arriero*.

— Des coups de pistolet, parbleu ! reprit Berrendo, et tenez, voici précisément un dragon espagnol que le ciel envoie à votre vengeance.

Le muletier ne parut que médiocrement satisfait de voir ses vœux exaucés.— Seigneurs cavaliers, dit-il, laisserez-vous égorger un homme déjà ruiné?

Les deux amis tirèrent leurs épées à l'approche du soldat; mais ils les remirent bientôt dans le fourreau. Le cavalier chancelait sur la selle, la tête à moitié fracassée, et son cheval l'emportait. En passant près des voyageurs, le dragon tomba comme une masse inerte et ne bougea plus. Berrendo put saisir son cheval.

— Prenez-le, dit-il à l'*arriero*, ce sera toujours un faible dédommagement.

— Dieu m'en garde! reprit le muletier.

Le chercheur de traces, sa main sur son œil unique comme pour en concentrer le rayon visuel, regardait au loin. L'obscurité l'empêchait de voir; mais les ténèbres de la nuit n'obstruaient pas son jugement.

— Ces deux coups de pistolet, dit-il, ont le même son : ils ont tous deux été chargés par la même main d'une mesure de poudre égale; c'est le même cavalier qui a tiré l'un comme l'autre. Ces cavaliers, car j'en vois plusieurs, ont des armes à feu; le malheureux qui vient de tomber là porte deux pistolets dans ses fontes. Je n'entends que le cliquetis des épées; c'est évidemment un homme qu'on veut prendre vivant, et qu'on cherche à désarmer sans le tuer. Je l'entends crier à l'aide : c'est un étranger...

Les oreilles de Berrendo étaient loin d'avoir la finesse de celles d'Andrès. Il n'entendait ni les cliquetis des épées, ni les cris de l'homme qu'on attaquait, et il hésitait sur ce qu'il devait faire, quand Andrès s'élança au galop dans la direction des rumeurs qu'il entendait, tandis que Luz restait immobile et pâle comme une statue de marbre. Berrendo, jaloux de se distinguer à son tour sous les yeux de sa maîtresse, allait suivre Andrès quand les cris de la vieille le retinrent.

— *Maria santissima!* s'écria-t-elle, allez-vous nous laisser seules ?

Berrendo resta, tandis que l'étranger continuait à appeler à l'aide d'une voix que ses agresseurs s'efforçaient d'éteindre. Andrès n'en pressa que plus vivement son cheval, dont heureusement, sur ce terrain sablonneux, on ne pouvait entendre la marche rapide. Ce fut sans

être aperçu qu'il put distinguer trois dragons penchés sur un homme terrassé qu'ils bâillonnaient et entouraient de liens. Il tomba à l'improviste sur eux. Il était déjà trop tard quand ils essayèrent de se mettre sur la défensive. C'étaient trois dragons espagnols, et cette raison suffisait à Andrès pour ne pas se demander s'ils avaient tort ou raison; il ne vit que des ennemis et un pauvre diable succombant sous le nombre, et de deux coups de ses pistolets il jeta bas deux des agresseurs, quitte à s'expliquer ensuite avec le troisième; mais, soit que l'Espagnol eût la conscience de soutenir une mauvaise cause, soit qu'il fût naturellement ennemi de toute explication, celui-ci s'élança éperdu sur son cheval et joua si vigoureusement de l'éperon, qu'en une minute il fut hors de vue.

Andrès, resté maître du terrain, s'empressa de dégager l'étranger des liens qui l'enchevêtraient; son cheval gisait sur le sable percé d'un coup de rapière comme un taureau dans le cirque après le coup d'épée du *matador*. Saisissant la monture de l'un des dragons, Andrès la remit à l'étranger, qui l'enfourcha lestement. Quand ils revinrent tous deux, Luz murmurait une fervente prière d'actions de graces. Malgré ses souhaits de vengeance, le muletier tremblait de les avoir vus réalisés, et telle était encore à cette époque la terreur que le nom espagnol inspirait à la plupart des créoles, que les conducteurs de mules ne concevaient pas qu'on eût osé s'attaquer à des soldats du vice-roi. Le chef de la caravane supplia donc les voyageurs, les mains jointes, de s'éloigner au plus vite, de peur qu'on ne l'accusât de complicité avec eux. L'arriero ne pouvait donner aucun des renseignemens attendus de lui, et Andrès n'eut pas de peine à accéder à la prière de ce poltron, presque disposé à témoigner contre lui plutôt qu'à le remercier de l'avoir vengé. Il poussa son cheval en avant, et fut bientôt suivi par ses compagnons, auxquels s'était joint l'étranger. Ce voyageur était Anglais et s'appelait Robinson. — Merci! dit-il à Andrès, vous avez rendu à la cause de l'indépendance de votre pays et au général Teran un service plus important que vous ne pouvez l'imaginer.

Après ce remercîment formulé en termes mystérieux, l'étranger se renferma dans un imperturbable silence. Quelques lieues plus loin, la cavalcade allait, aux clartés de la lune, apercevoir enfin les maisons de Tehuacan, lorsque le chercheur de traces montra du doigt à ses compagnons un spectacle qui fit passer dans leurs veines un frisson de terreur.

Dans un champ voisin de la route, au milieu d'un tapis épais d'*alfalfa* sur lequel la lune projetait l'ombre de quelques oliviers au pâle feuillage, un homme courbé sur le sol fauchait silencieusement ou paraissait faucher la luzerne du champ. Un feutre grisâtre, aux bords retroussés, orné d'une longue plume, cachait les traits de son visage;

une chemise à manches bouffantes, un court pantalon serré aux hanches, faisaient ressembler le faucheur aux vieux portraits du temps de la conquête qu'a laissés le peintre espagnol Murillo. La luzerne cachait ses pieds, et on ne pouvait voir si, comme les personnages de ces portraits, il était chaussé de brodequins de cuir de Cordoue. Tous les voyageurs étaient trop émus, d'ailleurs, pour observer à l'aise cette singulière apparition du faucheur de nuit. La lune faisait reluire entre ses mains les deux lames des grands ciseaux qui s'ouvraient et se refermaient sans bruit; puis, quand une jonchée de luzerne tombait à ses pieds, l'homme semblait fouiller dans sa poche, et de sa main ouverte il décrivait dans le vide de l'air un mystérieux demi-cercle autour de lui; bientôt après il reprenait ses ciseaux, et l'*alfalfa,* fauchée de nouveau, couvrait la terre à ses pieds.

Le chercheur de traces sembla un moment, aux rayons de la lune, pâlir sous le masque bronzé de son visage; mais sa narine dilatée et le feu de son œil indiquaient que, si la peur s'emparait de lui, ce n'était pas du moins au détriment de son infaillible sagacité : ce moment d'apparente hésitation, il l'employait à deviner la nature du faucheur nocturne et la cause qui le faisait agir.

— Jésus! c'est le faucheur de nuit! dit la vieille à voix basse.

— Oh! dit l'Anglais, qui ne comprenait pas le sens de ces paroles.

Le chercheur de traces secoua la tête et ne répondit rien; seulement, en faisant signe à ses compagnons de rester immobiles, il se glissa sans bruit de sa selle à terre et jeta la bride de son cheval à Berrendo.

— Qu'allez-vous faire? lui demanda Luz effrayée.

— Chut! reprit-il en lui lançant un coup d'œil qui prouvait que la vue même d'un être surnaturel ne l'effrayait pas, et il se courba le long des buissons du chemin jusqu'au moment où il se trouva en ligne parallèle avec le faucheur. Le chemin était creux, et les deux plates-formes qui le bordaient de chaque côté étaient précisément à la hauteur de la tête des voyageurs. De cette manière, ils pouvaient voir à peu près tout ce qui se passait sur les talus sans qu'on les aperçût eux-mêmes, en y mettant quelque précaution.

Pendant le temps qu'Andrès s'arrêtait derrière les buissons et le considérait de cet œil à la pénétration duquel rien ne semblait devoir échapper, le faucheur interrompait de nouveau son œuvre pour étendre encore la main au-dessus de l'herbe qu'il abattait. Alors on put l'entendre fredonner à voix basse un sourd et mystérieux refrain dont les paroles étaient inintelligibles, évidemment quelque chanson de l'autre monde. Tout à coup Andrès disparut; en même temps l'ombre et le tronc d'un olivier rendaient le faucheur invisible. La lune n'éclairait plus que le champ d'*alfalfa,* désert et presque entièrement fauché.

L'Anglais, qui n'était pas au courant de la légende, attendait impassible le retour d'Andrès, quand celui-ci revint d'un pas grave et mesuré reprendre la bride de son cheval.

— J'ai eu tort de ne pas emporter ma carabine avec moi; je saurais à présent du moins à quoi m'en tenir, dit-il.

— A quoi servent les balles contre les fantômes? reprit Berrendo à voix basse. N'avez-vous pas vu comment celui-ci a disparu malgré toutes vos précautions et votre habileté?

— Ah! si j'avais le temps, je saurais bien, fût-ce un esprit de l'air, le suivre à la piste; mais s'arrêter ici serait s'exposer à faire naufrage au port, car tout à l'heure nous allons voir la lune briller sur les clochers de Tehuacan.

Andrès remonta sur son cheval, et les voyageurs reprirent leur route d'un pas assez vif pour regagner les momens perdus. Le *rastreador* gardait le silence et semblait profondément absorbé.

— Vous ne croyez donc pas au faucheur de nuit? reprit Luz en interrompant ses méditations.

— C'est un faucheur de chair et d'os comme nous; les chevaux n'ont montré nul effroi en l'apercevant, comme font, dit-on, les animaux à l'aspect d'un habitant d'un monde différent du nôtre. Mais que faisait-il là?

— Il fauchait, pardieu! reprit Berrendo; il accomplissait son éternelle expiation. N'avez-vous pas remarqué ce chapeau avec cette plume à la mode espagnole d'il y a trois cents ans?

— C'est un rôle joué, vous dis-je, et quand on joue un rôle quelconque, on cherche toujours à en prendre le costume; mais pourquoi cette comédie? voilà ce que je me demande. Un vrai faucheur indien n'eût pas pris ce chapeau à plumes, quand même il eût choisi cette heure de la nuit; celui-ci a donc intérêt à tromper ou à effrayer quelqu'un, continuait Andrès; puis, se révoltant avec l'orgueilleuse conscience de sa pénétration contre un obstacle en apparence insurmontable : — Je saurai, s'écria-t-il, ce que faisait cet homme ou ce fantôme! Vous serez d'ici à une heure en sûreté à Tehuacan; j'y serai deux heures après vous.

Et, sourd aux remontrances des deux femmes et de Berrendo, qui continuaient à voir une apparition surnaturelle dans le faucheur de nuit, Andrès rebroussa chemin au galop, et ne tarda pas à disparaître pour la seconde fois comme ces chevaliers errans qui, fiers de prouver leur courage indomptable aux yeux de leur maîtresse, se lançaient sans hésiter dans les plus terribles aventures.

Déjà Berrendo, l'Anglais Robinson et les deux femmes n'étaient plus qu'à une courte distance de Tehuacan; ils allaient désormais se trouver en sûreté, quand une troupe d'une vingtaine de cavaliers qui sortaient

de la ville leur barra le chemin. Le jour allait paraître, et les filets que chaque cavalier portait avec lui indiquaient qu'ils se mettaient en route pour les remplir de fourrage. Telle était en effet leur mission. Le chef du détachement interrogea les voyageurs. Le cheval du dragon espagnol que montait encore l'Anglais confirma aux yeux de l'officier l'exactitude des renseignemens que lui donna Berrendo en réponse à ses questions.

Après cette rencontre, la petite caravane ne fut pas long-temps à gagner les premières maisons de Tehuacan, où je la laisserai un instant pour dire qui était le voyageur anglais et le suivre chez le général Teran. William Robinson était propriétaire d'un chargement considérable d'armes à bord d'une goëlette ancrée en-deçà de la barre du Goazacoalcos. Décidé à conclure un marché pour le précieux chargement de son navire avec le premier acheteur qu'il rencontrerait, royaliste ou insurgé, l'Anglais était tombé entre les mains d'un commandant espagnol qui avait prêté l'oreille aux propositions d'un arrangement, d'abord au comptant, puis à crédit. Ce commandant enfin avait imaginé une conclusion plus avantageuse encore pour lui : il avait projeté de prendre le chargement d'armes sans le payer. La première clause du marché souriait beaucoup à l'Anglais, la seconde lui avait causé quelque inquiétude, et enfin il s'était récrié de toutes ses forces contre la troisième. Comme il s'écoulera encore un temps infini avant que la raison du plus fort cesse d'être la meilleure, l'Espagnol avait péremptoirement signifié à l'Anglais qu'il ne recouvrerait sa liberté qu'en lui faisant, par acte authentique, abandon complet de son chargement. Après lui avoir fait observer qu'il était encore bien heureux de conserver la goëlette qui le portait, le commandant du fort de Villegas avait emprisonné le malencontreux négociant. Celui-ci, dégoûté des royalistes, avait songé à Teran et corrompu ses gardiens, ou plutôt les drôles avaient eu l'air de se laisser corrompre, car, après avoir feint de s'éloigner du fort, comme la somme stipulée pour l'évasion du prisonnier leur avait été payée comptant, ils avaient voulu de nouveau ramener l'Anglais en prison, et ils y auraient réussi sans l'heureuse intervention d'Andrès.

Malgré l'élévation récente de sa fortune, le général Teran n'en était pas moins accessible presque à toute heure de nuit comme de jour. L'Anglais ne prit que le temps de loger son cheval à la *posada*, de manger un morceau, et au moment où le clairon sonnait la diane il se présentait aux portes du palais. Il ne tarda pas à y être introduit, et il se trouva en face d'un jeune homme dont le visage trahissait à la fois la distinction, l'affabilité et la plus vive intelligence. C'était le général indépendant don Manuel de Mier y Teran; il était assis devant une table chargée de papiers et de cartes géographiques, car le travail de la

journée était déjà commencé. Le chef insurgé était alors en fonds, et il accueillit avec joie la proposition de Robinson, qui offrait de lui céder son précieux chargement d'armes. Comme il était, séance tenante, occupé à discuter avec le négociant les clauses de son marché, un grand bruit se fit entendre sur la place, où les premiers rayons du soleil éclairaient deux régimens campés là faute de caserne. Le général s'approcha de la fenêtre pour voir quelle pouvait être la cause de cette rumeur.

— Ah! dit-il, ce sont nos fourrageurs qui reviennent plus abondamment chargés encore qu'hier; mais que leur veut cet homme?

— Cet homme, excellence, lui dit l'Anglais, est Andrès Tapia le chercheur de traces. C'est lui qui m'a vaillamment arraché aux mains des Espagnols, et si, grace aux armes que je vous fournirai, votre cause finit par triompher, c'est à cet homme que votre excellence le devra.

Andrès gesticulait et parlait avec feu, et des rires répondaient à ses paroles. — S'il plaisait à votre excellence de l'écouter, s'écria Robinson, je suis convaincu qu'elle serait de son avis.

— *A ver* (voyons), dit le général en donnant l'ordre de lui amener Andrès. — Celui-ci, s'adressant à Teran :

— Plairait-il à *vueza ezencia*, dit-il, d'ordonner qu'on brûle au plus vite tout le fourrage que ces soldats viennent d'apporter?

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que nos ennemis se servent de toute espèce d'armes contre nous, et qu'on a profité d'un préjugé accrédité dans toute notre province pour empoisonner des fourrages que l'on dit coupés par le faucheur de nuit, et dont on ne suspecte pas la qualité. Ces fourrages nous coûteront, c'est moi qui le soutiens, les chevaux de tout un régiment.

Andrès paraissait sûr de son fait. Le général donna donc l'ordre de séquestrer provisoirement les fourrages, assez rares pour n'être pas sacrifiés légèrement, jusqu'à ce qu'on les eût fait goûter par un cheval de rebut; ce qui fut exécuté.

— Ainsi, dit Berrendo à Andrès quand ils se retrouvèrent seuls, ce faucheur de nuit...

— N'était qu'un drôle qui jouait le rôle qu'on lui avait tracé, mais qui n'était pas de force à lutter contre moi.

— Il vous a confessé que ce fourrage était empoisonné?

— Il ne m'en a pas dit un mot; nous n'avons causé que du beau temps et des dernières pluies, répondit Andrès en achevant de débrider son cheval.

— Et cela vous a suffi?

— Parbleu! j'ai deviné la pensée de bien des gens en moins de mots qu'il ne m'en a dit. J'avais pu l'observer quelque temps sans qu'il me vît, et, quand je l'ai accosté, je savais déjà presque à quoi m'en tenir.

— L'ami, lui ai-je dit, je suis envoyé en courrier extraordinaire au commandant du fort de Villegas pour un message de vie ou de mort; mon cheval est rendu de fatigue, et une botte de cette luzerne que vous me laisserez prendre lui rendra les forces sans lesquelles il ne pourrait arriver cette nuit; autrement le fort sera pris. Je prévoyais la réponse : le faucheur me dit que mon cheval arriverait encore plus vite, s'il mangeait ailleurs, parce que... parce que la luzerne était verte et humide de la rosée de la nuit. — C'est bien, répondis-je; j'emporte le chapeau d'un sot. — En disant ces mots, je lui arrachai son chapeau de mascarade, et il n'était pas revenu de sa stupéfaction, que déjà je galopais pour vous rejoindre et vous convaincre que le faucheur de nuit n'est qu'un homme payé pour empoisonner les champs d'*alfalfa* dans le voisinage des postes insurgés. D'ici à une demi-heure, nous irons voir en quel état se trouve le cheval qui a mangé sa ration de luzerne.

L'événement confirma de tout point l'assertion du chercheur de traces. Le pauvre animal ne tarda pas à expirer dans les convulsions du poison, et un immense brasier consuma bientôt sur la place la dernière parcelle du fourrage qui, sans l'intervention d'Andrès, eût été si fatale à la cavalerie de Teran.

IV. — LE PLAYA-VICENTE.

En arrivant, après mille dangers, à Tehuacan, Andrès et Berrendo s'étaient vainement flattés de continuer en paix la lutte courtoise dont Luz devait être le prix. Moins de huit jours après leur arrivée à Tehuacan, nous les retrouvons chevauchant tous deux seuls cette fois à une soixantaine de lieues de là, sur les limites de l'état de Oajaca et de celui de Vera-Cruz.

La saison des pluies avait commencé, et le pays qu'ils traversaient offrait l'aspect le plus triste et le plus étrange. Du *cerro* Rabon, l'un des points les plus élevés de la sierra Madre, coulent une quantité considérable de cours d'eau qui ne tardent pas à se réunir en une masse bientôt divisée elle-même en douze fleuves distincts; le rio de Playa-Vicente occupe un des premiers rangs de ce magnifique faisceau de fleuves. Le lit de ces cours d'eau était devenu trop étroit pour les contenir, et leurs flots débordés avaient transformé le pays en un lac immense aux eaux troubles, au-dessus duquel surgissaient, comme des navires à l'ancre, les clochers des *haciendas* inondées.

Au milieu d'étroites bandes de terrains noyés, semblables à des chaussées ménagées sur ce grand lac, les chevaux des deux aventuriers n'avançaient qu'avec peine et enfonçaient dans la fange jusqu'au

poitrail. A une demi-lieue plus loin, derrière eux, un corps d'armée de quatre cents hommes environ suivait la trace des deux guides : c'était l'expédition commandée par le général Teran en personne pour gagner le Playa-Vicente, puis la barre du fleuve de Goazacoalcos, et prendre livraison du chargement d'armes dont le général avait traité avec Robinson. Les deux batteurs d'estrade, Andrès surtout, laissaient percer sur leur physionomie un air d'abattement mélancolique que justifiaient l'aspect des lieux et les circonstances désastreuses au milieu desquelles ils se trouvaient.

— Plaise à Dieu que mes prévisions ne se réalisent pas, dit Andrès en jetant un regard découragé sur la campagne ravagée par les eaux, et qu'il n'en soit pas de nous comme du cheval de l'Espagnol, qui, pour avoir été trop vivement poussé par son cavalier, ne put arriver au but de son voyage!

— Je le crains aussi, reprit non moins tristement Berrendo.

— Je suis en pays inconnu, continua le chercheur de traces; je l'ai vainement représenté au général, et cependant, si je me trompais de route, si je laissais quelque ennemi à côté de nous sans déjouer ses tentatives, c'est un déshonneur auquel je ne survivrais pas. Si du moins il avait voulu différer son expédition jusqu'après la saison des pluies!

— C'est de votre faute s'il nous a pris pour guides malgré nous, répliqua Berrendo; si nous n'étions pas partis la nuit où nous voulions rester dans la cabane de l'Indien de peur de rencontrer le faucheur de nuit, vous n'auriez pas rendu au général l'éminent service de sauver une partie de sa cavalerie; vous ne lui auriez pas rendu le service plus important encore d'empêcher une cargaison d'armes de tomber au pouvoir de l'Espagne. Alors son excellence ne se fût pas engouée de votre sagacité ainsi que de votre courage; partant nous aurions évité..... — Mais à ce propos, continua Berrendo comme si une idée subite venait de le frapper, j'ai certainement quelque mérite aussi; cependant, comme je n'ai pas été assez heureux pour rendre à son excellence le moindre service, pourquoi donc a-t-elle daigné me faire savoir que, s'il me plaisait de vous accompagner, j'étais libre de le faire, et que, si cela me déplaisait, je n'étais pas libre de rester à Tehuacan?

— Ami, repartit gravement le chercheur de traces, votre loyauté se fût effarouchée d'un combat à armes inégales; rester seul à Tehuacan vous eût fait auprès de la divine Luz la partie trop belle. J'ai voulu égaliser les chances, et c'est grace à ma sollicitude pressante que vous avez été contraint de m'accompagner dans cette expédition en qualité de second guide.

— Il y a entre nous une merveilleuse sympathie, reprit non moins gravement Berrendo. Sachez que, si je n'eusse pas porté jusqu'aux nues devant le général votre incomparable mérite comme guide, il est plus que probable qu'à l'heure qu'il est, vous seriez encore à Tehuacan.

Après cet échange de confidences, les deux rivaux gardèrent le silence; mais leurs regards s'étaient croisés et venaient de se lancer un sauvage défi. Ils étaient encore sous l'impression de leurs mutuels aveux, quand ils arrivèrent à un point où la route allait en pente et se dirigeait vers une plaine, ou, pour mieux dire, vers un lac fangeux formé par l'inondation. Ce lac emprisonnait une ville tout entière. Le spectacle était bizarre, et, de l'éminence où ils étaient parvenus, les deux guides n'en perdirent aucun détail.

— C'est singulier, dit Berrendo, j'aurais supposé la ville livrée à la consternation la plus profonde.

— Au contraire, reprit Andrès, la saison des inondations est dans ce pays la saison des fêtes et des plaisirs.

Une multitude de barques, de canots, de pirogues, fendait en tous sens la surface jaunâtre des eaux. Les cloches des églises sonnaient comme d'habitude, et, à travers leurs portes ouvertes, au milieu de la nef inondée, on apercevait les pirogues entrer, s'arrêter. Par l'une des issues glissait sans bruit un canot, pavoisé de noir, qui conduisait un mort à la dernière demeure; sur une pirogue aussi pavoisée, mais de flammes et de pavillons de fête, de jeunes filles, la tête couronnée de fleurs, conduisaient en chantant une mariée à l'autel. Du haut des terrasses, où le vent agitait des hamacs suspendus, les habitans restés chez eux échangeaient de joyeux saluts avec ceux dont les embarcations volaient sur les eaux du lac; d'autres, assis à leurs fenêtres, les jambes pendantes au dehors, pêchaient dans la cour et dans les appartemens des rez-de-chaussée les poissons qui venaient chercher dans les eaux dormantes un refuge contre les courans impétueux des fleuves débordés. Parfois, au milieu de la bruyante mêlée des canots, apparaissaient les ramures d'un cerf à la nage que les eaux avaient chassé de son fourré; des sangliers effarés fuyaient aussi leurs bauges envahies et levaient leur groin au-dessus des eaux, comme les marsouins qu'on voit fendre la surface de l'océan. En un mot, les habitudes de la nature semblaient extrêmement bouleversées.

Les deux guides durent faire un long détour pour éviter cette plaine noyée; heureusement Andrès put obtenir de quelques Indiens, qui glissaient à l'aide de larges patins de bois sur ces terrains fangeux, quelques vagues renseignemens sur le chemin à suivre pour gagner le Playa-Vicente. Il était néanmoins fort difficile de marcher à coup

sûr et même d'avancer sur ces terrains noyés : les routes, les sentiers, tout était confondu. Andrès lui-même, comme le limier dont la rosée ou l'extrême sécheresse paralyse l'odorat, ne savait quelle direction suivre. Il en était de même de la colonne de cavalerie, qui se traînait péniblement sur les pas des guides. Ceux qui marchaient en tête trouvaient encore sous les pieds de leurs chevaux un terrain assez solide; mais le sol, pétri, labouré par eux, n'offrait plus à ceux qui venaient ensuite que des mares fangeuses où le cheval et le cavalier se traînaient péniblement et souvent restaient embourbés. D'après les renseignemens que le chercheur de traces avait recueillis, on devait prendre la direction de l'est; mais des marais impraticables empêchaient de suivre la direction indiquée : il fallut presque rebrousser chemin, et les hommes se décourageaient. Berrendo chevauchait en silence à côté du chercheur de traces, qui s'avançait sombre et résigné, prêtant l'oreille au sourd et imposant murmure des eaux lointaines, dont un rideau d'arbres cachait la vue.

— Nous sommes près d'un fleuve, dit-il, c'est un fait évident pour un enfant même; mais quel est ce fleuve? c'est ce qu'il faut aller reconnaître tous deux. Venez avec moi, j'ai besoin de votre aide, car on dirait que Dieu m'a tout à coup retiré cette sagacité dont j'étais peut-être trop orgueilleux.

Les deux guides atteignirent bientôt le lit du fleuve annoncé; mais le détour qu'il avait fallu faire ne leur permettait pas de décider si ce fleuve était le Playa-Vicente ou le Rio-Blanco. Berrendo prétendait que ce devait être le premier; Andrès soutenait que c'était le second. Que ce fût l'un ou l'autre, il était urgent de chercher un passage. Le fleuve coulait profondément encaissé dans un lit de rochers si élevés, que ses eaux paraissaient noires et ténébreuses en dépit du soleil; c'était comme un canal dont les berges, séparées par une distance de quarante pieds environ, formaient, de chaque côté, de gigantesques murailles à pic. Les bords du fleuve étaient envahis par une végétation puissante et semblaient complétement déserts. Des arbres majestueux poussaient de distance en distance sur la terre qui couvrait le roc; cachés sous leur vert feuillage, ou balancés sur les lianes que le vent agitait, des milliers d'oiseaux mêlaient leurs chants à la voix mugissante du fleuve, et les bois voisins renvoyaient d'harmonieux échos avec la senteur amère des lauriers-roses.

— Vous voyez, dit Andrès, que ce fleuve ne peut être le Playa-Vicente, car rien ici ne révèle la présence de l'homme.

— En tout cas, répond Berrendo, avant de pousser une reconnaissance plus loin, il sera prudent de nous faire soutenir par quelques hommes de ma compagnie que je vais aller chercher.

— Allez, et pendant ce temps je me mettrai en quête d'un passage, répondit Andrès.

Berrendo fut quelque temps à revenir à l'endroit où il avait laissé son compagnon. Il avait amené avec lui six cavaliers des moins fatigués et six pionniers armés de leurs haches. Le chercheur de traces n'était plus là ; mais Berrendo entendit sa voix à quelque distance et l'eut bientôt rejoint : c'était à un endroit où les rochers des rives s'avançaient au-dessus du fleuve de manière à se rapprocher, non par la base, mais par le sommet, d'une vingtaine de pieds. Les Jarochos ou les Indiens avaient jeté, d'une rive à l'autre, un de ces ponts de bois comme on en trouve souvent au Mexique. Les lianes qui pendaient aux arbres servaient d'étrier à des planches liées bout à bout avec des lanières de peau, et formaient au-dessus du fleuve un pont sur lequel deux hommes pouvaient à peine marcher de front, un pont mobile comme les lianes qui le suspendaient, mais d'une solidité à supporter le passage d'une artillerie de léger calibre ; le corps d'expédition en avait déjà traversé de semblables sans accident.

— C'est bien, Andrès, dit Berrendo ; mais, pour aujourd'hui, nos hommes n'iront pas plus loin ; leurs chevaux sont aussi harassés qu'eux, et je viens d'apprendre que le général a réuni un conseil de guerre pour examiner s'il était prudent de s'engager plus loin, sur vos traces, dans ce labyrinthe de forêts et de terrains noyés.

— Le général n'a donc plus confiance en moi ! s'écria Andrès avec vivacité.

— Je ne dis pas cela; mais on prétend que votre sagacité est en défaut, puisque vous soutenez que ce fleuve n'est pas le Playa-Vicente. Quant à votre loyauté, personne ne la met en doute.

— On a raison, reprit le chercheur de traces d'un ton sombre, car je saurais mourir au besoin pour qu'on n'en pût douter.

Laissant les douze hommes d'escorte les attendre près du pont, le chercheur de traces et Berrendo le traversèrent pour aller reconnaître les lieux. Les troupes en effet étaient si découragées, si fatiguées d'une marche au milieu de terrains fangeux, qu'une attaque subite aurait été la perte de l'expédition. Du côté opposé du fleuve, c'était le même silence, la même solitude que sur l'autre rive. Pendant plus d'une heure, les deux guides battirent les bois, les plaines et les clairières; les seules traces qu'ils purent y trouver furent celles des ânes que les Indiens amènent avec eux pour charger le bois mort qu'ils vendent dans les villages, et les seuls êtres vivans qu'ils rencontrèrent dans cette solitude furent précisément un Indien et sa femme qui poussaient devant eux une demi-douzaine de bêtes chargées des branchages qu'ils avaient ramassés.

— Holà! José (1), cria Berrendo à l'Indien, est-il vrai que le fleuve qui coule près d'ici est le Rio-Blanco!

L'Indien sourit comme un homme qui voit le piége qu'on veut lui tendre et ne répondit rien.

— Me répondras-tu, animal sans raison?

— Votre seigneurie sait bien, répliqua enfin l'Indien, que le Rio-Blanco est à plus de six lieues d'ici, et que cette rivière est le Playa-Vicente.

Andrès sembla frappé au cœur. Pour la première fois de sa vie, l'infaillible chercheur de traces venait de se tromper; mais il accueillit la preuve de son erreur avec le même silence sombre et résigné qu'il avait à peine rompu depuis le moment où Berrendo lui avait dit qu'on avait perdu confiance dans son habileté.

— Retournons au camp, dit-il; j'ai hâte de prier le général de chercher un guide plus heureux ou plus habile que moi.

— Il n'en trouvera pas un plus loyal! s'écria Berrendo.

— C'est possible; mais la loyauté ne doit pas être la seule vertu d'un guide. Heureusement du moins que l'erreur que j'ai commise n'a pu laisser sur mes intentions le plus léger nuage, car le danger est loin de nous.

En ce moment même, l'événement vint encore une fois démentir Andrès, et le bruit d'une fusillade frappa les oreilles des deux guides; le chercheur de traces pâlit, et, comme Berrendo allait s'élancer dans la direction des coups de fusil, il saisit fortement son bras pour empêcher que le moindre craquement du sol sous ses pas ne mît en défaut la sûreté de son ouïe.

— C'est au pont de lianes qu'on se bat! s'écria-t-il. Berrendo, vous me sauverez du reproche de trahison, je vous en supplie au nom de votre mère.

Puis Andrès arma sa carabine, et se mit à courir à toutes jambes avec tant de vélocité, que Berrendo avait peine à le suivre. Il leur fallut quelques minutes de cette course rapide pour gagner l'endroit où l'engagement avait lieu. Par une heureuse inspiration, les douze hommes qu'ils avaient laissés à la garde du pont l'avaient traversé, et ils soutenaient à quelque distance de là, sur la rive opposée, un combat inégal contre une vingtaine d'éclaireurs de l'avant-garde du commandant espagnol Topete. Plus tard on apprit que ce commandant marchait avec sept cents hommes pour surprendre l'expédition : plusieurs cadavres jonchaient déjà le sol, et les soldats mexicains battaient en retraite vers le pont, lorsque les deux guides purent, en sui-

(1) Nom qu'au Mexique on donne à tout Indien.

vant de près le bord de l'eau, se glisser parmi eux. Encouragés par leur présence, les hommes tinrent bon sans reculer; mais tout à coup ils virent s'avancer à peu de distance la tête d'une nombreuse colonne espagnole.

— C'est ici que nous devons mourir, dit aussitôt Andrès à Berrendo, pour moi du moins. Si le pont est forcé, c'en est fait de Teran et de mon honneur; ordonnez la retraite.

Berrendo fit ce que désirait le chercheur de traces, sans se rendre compte de son intention.

— Au pont, au pont! s'écria-t-il.

Les hommes obéirent, et tous se trouvèrent bientôt sur le pont mobile à la suite les uns des autres, présentant le rempart de leurs corps pour arrêter l'ennemi.

Un petit nombre d'Espagnols seulement avaient pu parvenir à s'établir à la tête du pont, qui tremblait sous la lutte. Andrès saisit alors la hache de l'un des soldats, et Berrendo vit, mais trop tard pour pouvoir s'y opposer, quelle était l'intention d'Andrès en disant que c'était là qu'ils devaient mourir. Au lieu de se servir de sa hache pour frapper les assaillans, il attaquait avec fureur les lianes qui soutenaient le plancher du pont. Heureusement l'élasticité de ces lianes tordues faisait rebondir la hache, dont le tranchant ne pouvait les entamer. Berrendo voulut s'opposer aux efforts du chercheur de traces; mais il fut au même instant obligé de disputer sa vie à un soldat espagnol, et ne put songer qu'à sa défense personnelle. Libre de ses mouvemens, Andrès attaqua le pont d'un autre côté. Sa hache tranchait les courroies de cuir qui liaient bout à bout le plancher mobile, et Berrendo sentit que le pont allait manquer sous ses pas. Il venait, dans un effort désespéré, de se débarrasser de son antagoniste, et il cria à Andrès de ne pas le sacrifier avec lui; il n'était plus temps. Un dernier coup de hache venait de trancher le dernier lien qui tenait les planches réunies. Une trappe s'ouvrit aussitôt, par laquelle amis et ennemis tombèrent d'une hauteur de trente pieds dans les eaux ténébreuses du Playa-Vicente. Berrendo seul garda assez de sang-froid pour saisir fortement une des lianes qui flottaient au-dessus du fleuve et s'y retenir. Suspendu entre l'eau et le ciel, sans espoir de secours, il passa ainsi quelques secondes dans une terrible angoisse; puis, frappé d'une balle qu'on lui lança de l'autre bord et qui lui brisa l'épaule, Berrendo lâcha la liane à laquelle il était accroché. Quand, tout blessé qu'il était, il revint à la surface du fleuve, au fond duquel il avait plongé, il essaya de distinguer ce qui se passait autour de lui. Tout était silencieux et morne; les eaux, assombries par la voûte des rochers, coulaient tranquillement le long des berges à pic, qui ne lui

offraient aucune surface pour y prendre pied. Il nagea néanmoins, en suivant le fil de l'eau, jusqu'au moment où, désormais incapable de lutter pour conserver sa vie, il se sentit englouti de nouveau dans le fleuve. Le sentiment de sa conservation ne l'abandonna cependant pas complétement, et il ne tarda pas à s'apercevoir que ses derniers et instinctifs efforts venaient de le faire aborder sur une des rives. Alors il perdit complétement connaissance.

Des heures entières s'écoulèrent sans que Berrendo reprît ses sens. Avec le déclin du jour, des voix jusqu'alors muettes commencèrent à s'élever dans les bois d'alentour; les bruits du soir succédaient au silence des heures brûlantes du jour, et le cœur de Berrendo recommençait à battre en même temps que ces déserts inanimés recommençaient à vivre. Enfin, au crépuscule, l'aventurier rouvrit les yeux, et la sensation d'une cuisante douleur lui apprit qu'il vivait encore. Il s'aperçut alors qu'il était couché sur une plage sablonneuse qui se déroulait comme un mince ruban le long de la base des rochers. A peu de distance de lui, deux cadavres étaient échoués sur le sable. Tout à coup un de ces corps, qui semblaient inertes, fit un mouvement et poussa un cri déchirant, horrible, qui fut répété par mille échos. Berrendo crut reconnaître la voix du chercheur de traces.

— Est-ce vous, Andrès? s'écria-t-il pendant que ce cri retentissait encore au fond de son cœur.

— Ah! c'est vous, Luciano. Dieu soit béni, reprit Andrès; venez, que je sente votre main.

Berrendo s'approcha comme il put, tandis que les bras d'Andrès s'étendaient comme s'il eût cherché à étreindre quelque objet invisible.

— Ne me voyez-vous donc pas? s'écria Berrendo; et, avant qu'Andrès eût pu lui répondre, il remarqua qu'une blessure sanglante s'ouvrait à la place de l'œil unique du chercheur de traces : le malheureux était complétement aveugle.

— Je ne verrai plus la lumière du jour, ni Luz qui m'aimait, ni rien de ce qu'a créé la main de Dieu, reprit Andrès d'une voix brisée par la douleur; mais heureusement, ajouta-t-il, Dieu vous a envoyé vers moi.

D'étranges idées commençaient à traverser le cerveau de Berrendo. Le nom de Luz, prononcé par Andrès, venait de lui rappeler à la fois sa belle maîtresse et son rival, et il y avait au fond de son cœur un mélange de joie, de compassion et d'horreur.

— Je vous ramènerai au camp, dit-il; les soins ne vous manqueront pas, et peut-être tout espoir n'est-il pas perdu.

Le malheureux Andrès tourna vers Berrendo son visage défiguré

par la pointe du poignard. — Oh! Luciano, s'écria-t-il, ce n'est pas pour me ramener au camp que j'ai compté sur vous. Je compte sur votre poignard pour me délivrer du poids de la vie. Tuez-moi, Luciano, tuez-moi, par pitié!

— Jamais! jamais! reprit Berrendo; mais Andrès renouvela ses instances d'une voix plus suppliante, et Berrendo sentit que la lutte contre cette suprême volonté d'un mourant devenait impossible : au moment même où il se refusait encore par la parole à exaucer les prières du chercheur de traces, son bras portait convulsivement deux coups de poignard dans le cœur d'Andrès. Celui-ci expira sans prononcer un seul mot, mais en remerciant Berrendo par un dernier sourire.

Le lendemain, Berrendo put regagner le camp du général Teran, et il suivit les débris du corps d'expédition dans leur mouvement de retraite vers Tehuacan. Arrivé dans cette ville, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Luz la mort d'Andrès; il osa même se vanter de l'horrible service qu'il lui avait rendu. Les malédictions que la jeune fille appela sur sa tête, les larmes amères qu'elle versa, lui apprirent ce qu'il aurait dû deviner plus tôt : que Luz ne l'avait jamais aimé. — Sacrifiez-vous donc pour vos amis, se dit Berrendo en quittant Tehuacan. Il ne me reste plus qu'à me faire moine dans quelque couvent.

Berrendo toutefois ne donna pas suite à cette pieuse résolution, et, au lieu d'entrer au couvent, il se mit au service du terrible Gomez *el Capador*. Il prit part aux principales expéditions de ce chef impitoyable, dont il était le digne soldat, et quand la paix succéda aux luttes contre l'Espagne, échangeant la vie du guerrillero contre celle du chasseur, il vint partager dans les bois de San-Blas les fatigues des hommes qui en parcourent incessamment les vastes solitudes.

GABRIEL FERRY.

MIRABEAU

ET

LA COUR DE LOUIS XVI.

Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck pendant les années 1789, 90 *et* 91, recueillie, mise en ordre et publiée par M. A. de Bacourt. [1]

Comment diriger la révolution de 89 et la consolider en la tempérant, voilà l'intérêt de ce que j'appellerais volontiers la première partie de cette correspondance, qui va depuis le commencement de 1789 jusqu'au mois d'avril 1791, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Mirabeau: c'est la partie la plus importante. Comment sauver le roi, et plus tard, hélas! comment sauver la reine, voilà l'intérêt de la seconde partie, et, si j'avais à choisir l'épigraphe de ces deux parties, je prendrais ces paroles de M. le comte de La Marck (2) : « Ce ne sont pas les chances qui nous manquent; mais qu'importent les chances, si une incurable faiblesse les laisse toutes échapper? » Telle est en effet la leçon qui sort de toutes les pages de cette correspondance. Non; si la révolution n'a pas pu être dirigée et tempérée de 89 à 91, si le roi et la reine n'ont pas pu être sauvés de 91 à 93, ce n'est point seulement à la fatalité des événemens qu'il faut s'en prendre, ce ne sont point les chances qui ont

(1) 3 vol. in-8o, librairie de Lenormand, rue de Seine, 10.

(2) Tome II, p. 285.

manqué aux hommes, ce sont les hommes qui ont manqué aux chances. Il y a eu d'affreux malheurs, d'épouvantables catastrophes; mais ces malheurs et ces catastrophes ont eu pour cause la méchanceté des uns et la faiblesse des autres. Ne faisons donc plus de l'histoire de la révolution française un argument pour le fatalisme oriental; ne disons pas : Dieu l'a voulu! Non; Dieu l'a permis comme il permet le mal ici-bas à la liberté humaine. Loin que l'histoire de la révolution, comme nous le voyons dans la correspondance de Mirabeau avec le comte de La Marck, nous enseigne à nous croiser les bras, elle doit nous montrer que les révolutions elles-mêmes, ces événemens qu'on prétend irrésistibles comme les arrêts de Dieu, ne se font que parce qu'on les laisse faire.

Le gouvernement de Louis XVI ne s'est pas défendu. Quand l'Europe a laissé tomber la tête de Louis XVI et plus tard celle de Marie-Antoinette sur un infâme échafaud, en face des armées de la Prusse et de l'Autriche, c'est que l'Europe monarchique n'a su non plus ni attaquer ni se défendre, et un des correspondans de M. le comte de La Marck, M. Pellenc, autrefois secrétaire de Mirabeau, avait raison d'écrire, le 29 octobre 1793, après le meurtre de la reine : « On n'a peut-être pas assez réfléchi aux suites que peut avoir cette physionomie uniforme qu'on remarque entre toutes les cours de l'Europe et malheureusement trop semblable à celle de l'infortuné Louis XVI : même imprévoyance de l'avenir, même incrédulité pour les dangers les plus prochains, même aversion pour les mesures hardies, mêmes espérances d'un changement favorable, qui pourtant a toujours amené un état pire que le précédent. Je pourrais dire encore : mêmes ministres et mêmes généraux, car en 1789 on n'osa pas non plus faire marcher de Versailles contre Paris une armée encore fidèle, et qui trois jours plus tard fut séditieuse (1). »

Il n'y a pas de spectacle plus triste que celui de Louis XVI mis par la destinée aux prises avec les terribles difficultés de la révolution, n'en comprenant pas la portée, usant des petits moyens de l'ancienne politique dans un temps et contre des hommes nouveaux, ne sachant jamais ni prendre une décision, ni s'y tenir. Cette indécision, qui était un des malheurs du caractère de Louis XVI, et que les difficultés du temps augmentèrent singulièrement, est exprimée d'une manière piquante et vraie par un mot de M. le comte de Provence (2) dans un entretien avec le comte de La Marck. « La faiblesse et l'indécision du roi, poursuivit Monsieur, sont au-delà de tout ce qu'on peut dire. Pour vous faire une idée de son caractère, imaginez des boules d'ivoire huilées que vous vous efforceriez vainement de retenir ensemble. » Ajou-

(1) Tome III, p. 451.
(2) Le roi Louis XVIII, t. Ier, p. 125.

tez que, comme tous les hommes faibles et indécis, Louis XVI craignait de paraître céder aux influences qui l'entouraient, et même à celle de la reine. Il avait, contre l'ascendant salutaire que le caractère hardi et courageux de la reine aurait pu prendre dans le gouvernement, deux défenses : son indécision d'abord, et de plus une sorte de jalousie involontaire. Louis XVI aimait, sans le savoir, à contrecarrer les volontés ou les goûts de la reine. Je trouve un témoignage de cette disposition d'esprit dans une anecdote que le comte de Provence encore raconte à M. de La Marck. C'était sous le ministère de M. de Brienne, et celui-ci voulait faire renvoyer M. de Breteuil : le roi résistait, « et plus l'archevêque voyait le roi résister, plus il croyait important pour lui d'éloigner M. de Breteuil. Il revint donc constamment à la charge; enfin le roi, de guerre lasse, lui dit : Vous le voulez ! eh bien ! soit, j'y consens; vous n'aurez qu'à lui faire demander sa démission. Puis, quelques momens après, il ajouta avec une sorte de contentement : Aussi bien, c'est un homme tout à la reine (1). »

Quand Mirabeau entra en correspondance avec la cour et adressa au roi et à la reine des notes et des conseils, c'est alors surtout que les inconvéniens de cette indécision du roi se firent mieux voir, et c'est alors aussi que ces irrésolutions de la cour sont peintes avec une force et une vivacité singulières par Mirabeau dans ses lettres à M. de La Marck et par M. de La Marck lui-même. « J'ai lieu de croire, dit M. de La Marck avec un sens profond, que le roi et la reine *avaient en moi autant de confiance qu'il leur était possible d'en avoir en quelqu'un dans ce temps-là,* et je me sers de cette expression, parce qu'il est assez connu qu'ils n'ont jamais accordé leur confiance entièrement à personne. Ils avaient chacun à droite et à gauche leurs confidences particulières. Un avis accepté d'un côté était débattu et souvent rejeté de l'autre; les mesures énergiques s'affaiblissaient dans leur exécution par des changemens faits en contradiction avec l'esprit qui les avait dictées, et il résultait de tout cela une indécision et une lenteur vraiment décourageantes. J'ai déjà dit et je le répéterai encore que cette confiance flottante, incertaine, quelque nuisible qu'elle fût à la cause royale, n'avait rien que de naturel de la part de personnes placées comme l'étaient alors le roi et la reine, entourés d'embûches de toutes sortes et sans cesse victimes des trahisons les plus inattendues (2). »

Le roi et la reine, qui n'avaient qu'une demi-confiance en M. de La Marck lui-même, le plus loyal et le plus judicieux des hommes, se défiaient de Mirabeau; quoi de plus naturel? Ils ne suivaient pas ses conseils, souvent même ils en suivaient d'autres. Alors Mirabeau, qui se

(1) Tome Ier, p. 125.
(2) Tome Ier, p. 192.

trouvait inutile et qui pouvait se croire méprisé, se rejetait dans le parti révolutionnaire et se livrait à sa fougue, voulant être important et puissant d'une manière ou de l'autre. Ces saccades qui passaient pour des trahisons faisaient qu'on se défiait encore plus de lui, et que ses conseils devenaient d'autant plus inutiles. Nous reviendrons sur la conduite de Mirabeau et nous essaierons de l'apprécier impartialement. Nous ne voulons en ce moment que bien faire comprendre quelles étaient les défiances et les irrésolutions, bien excusables, hélas! du roi et de la reine et comment ils aidaient par là même à leur propre chute.

Les princes aiment à être servis selon leurs goûts et leurs caractères plutôt que selon leur intérêt et leur besoin. Louis XVI et ses frères ne pouvaient pas, même en face de la révolution, se défaire de cette habitude, et comme Mirabeau, quoique payé par eux, ne voulait pas les servir de cette façon dangereuse en tout temps, désastreuse au moment de la révolution, comme il résistait par fierté et par prévoyance à cet aplatissement de son génie, on continuait à le payer; mais on s'habituait à croire que le seul avantage de l'affaire était de l'apaiser et de l'amortir un peu. « Il nous fera un peu moins de mal, » se disait-on. Mirabeau sentait cela et s'en irritait d'autant plus qu'il comprenait bien que cette défiance ou cette répugnance, il la méritait par sa vie passée : « Ah! répétait-il souvent à M. de La Marck, que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la chose publique! » Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que, pour se venger de cette défiance, il semblait s'appliquer à la mériter davantage, en redevenant révolutionnaire par dépit; en même temps, il se plaignait de la cour en termes brûlans. « Il n'y a qu'une seule chose de claire, dit-il dans une de ses lettres, un jour qu'il s'irritait de se sentir conseiller sans crédit et sans autorité; il n'y a qu'une chose de claire, c'est qu'ils voudraient bien trouver, pour s'en servir, des êtres amphibies qui, avec le talent d'un homme, eussent l'ame d'un laquais. Ce qui les perdra irrémédiablement, c'est d'avoir peur des hommes et de transporter toujours les petites répugnances et les frêles attraits d'un autre ordre de choses dans celui où ce qu'il y a de plus fort ne l'est pas encore assez, où ils seraient très forts eux-mêmes, qu'ils auraient encore besoin, pour l'opinion, de s'entourer de gens forts (1). »

Mirabeau ici met le doigt sur la plaie, c'est-à-dire sur cette fatale disproportion entre l'attaque et la défense dont le roi n'avait point le sentiment, ni la reine elle-même non plus, et, quand ils l'avaient par momens, le roi alors se réfugiait dans la résignation qui était propre à son caractère, et qui fit sa gloire dans la prison et sur l'échafaud; la reine, de son côté, rêvait des entreprises et des héroïsmes impossibles,

(1) Tome Ier, p. 441.

Mirabeau revient sans cesse sur cette déplorable inégalité de force et de résolution, il y revient avec douleur, avec colère, et traite fort rudement, dans la familiarité de sa correspondance, le roi, les ministres du roi et Monsieur, frère du roi, qui avait pris aussi Mirabeau pour conseiller au moment de l'affaire de Favras, et qui ne suivait pas non plus ses conseils. « Les Tuileries et le Luxembourg, dit-il (1), se vainquent tour à tour en poltronnerie, en insouciance et en versatilité. Jamais enfin des animalcules plus imperceptibles n'essayèrent de jouer un plus grand drâme sur un plus vaste théâtre; ce sont des cirons qui imitent les combats des géans (2). » Ailleurs, après avoir montré comment la fièvre révolutionnaire est partout répandue dans le pays et comment la cour et le ministère ne font rien, ou ne font pas ce qu'il faut pour s'opposer au mal : « Du côté de la cour, s'écrie-t-il, oh! quelles balles de coton! quels tâtonnemens! quelle pusillanimité! quelle insouciance! quel assemblage grotesque de vieilles idées et de nouveaux projets, de petites répugnances et de désirs d'enfans, de volontés et de *nolontés,* d'amours et de haines avortés!..... et quand ils n'ont suivi aucun de mes conseils, profité d'aucune de mes conquêtes, mis à profit aucune de mes opérations, ils se lamentent, disent que je n'ai rien changé à leur position, qu'on ne peut pas trop compter sur moi, et le tout parce que je ne me perds pas de gaieté de cœur pour soutenir des avis, des choses et des hommes dont le succès les perdrait infailliblement (3). »

La cour, qui avait acheté Mirabeau, voulait qu'il la servît, et Mirabeau, de son côté, qui s'était fait le conseiller de la cour, voulait que la cour suivît ses conseils et ne suivît que ceux-là. Sa fierté s'indignait qu'on consultât d'autres que lui et des gens surtout qui ne le valaient pas; mais le discernement des hommes est difficile aux princes, auxquels pourtant il est si nécessaire. Comme ils ne vivent pas au milieu de la société, ils ne savent pas le rang que l'opinion commune fait à chaque homme, et ils sont sans cesse exposés à trop estimer les uns et à ne pas assez estimer les autres. Cette confusion bizarre et involontaire qu'ils font entre les grands et les petits irrite beaucoup ceux qui savent leur taille. Je me souviens que le roi Charles X, parlant à un poète de nos jours, mettait sans façon un des chansonniers obscurs du temps sur le même rang que les grands poètes, sur le même rang que son orgueilleux interlocuteur, et cela sans malice, mais parce que le chansonnier lui avait été présenté comme étant un grand poète, et qu'il s'en était rapporté à l'étiquette du sac, sans avoir eu le temps ni peut-être l'envie d'y aller voir. Le roi Louis XVI faisait la même bé-

(1) 20 janvier 1790, t. Ier, p. 456.
(2) Tome Ier, p. 456.
(3) 27 janvier 1790, t. Ier, p. 460.

vue quand il consultait sur le même pied Mirabeau et Bergasse, non pas que M. Bergasse ne fût un homme qui avait du cœur et de l'esprit; mais qu'était-ce auprès de Mirabeau dans les circonstances où le roi était placé? Ce manque de discernement irritait Mirabeau, quand, sans savoir encore quel était le conseiller qu'on lui opposait, il sentait pourtant que le roi prenait d'autres conseils que les siens, et même qu'il les préférait. « Je ne suis pas du tout propre, dit-il, ni à être une doublure, ni à servir qui ne se fie pas. Mettez bien cela dans ces têtes princières et sous-princières (1). » Mais sa colère et son orgueil éclatent surtout quand il apprend que c'est Bergasse que l'on consulte et qu'on lui oppose. « C'est donc au banquet mesmérique, c'est donc sur le trépied de l'illumination qu'ils vont chercher un remède à leurs maux (2)! Bon Dieu! quelles têtes qui ne peuvent pas se dire : L'auxiliarité de ces gens-là, secondée de toute notre puissance qui n'est plus, n'a pu balancer un moment le combat, et elle le rétablirait, quand il est totalement perdu, contre les mêmes généraux et les mêmes troupes, quand on n'a plus ni troupes ni généraux à leur opposer! ô démence (3)! »

Ce qui désespère Mirabeau dans cette fluctuation perpétuelle du roi, c'est qu'il connaît l'assemblée constituante et qu'il sait fort bien qu'elle n'est ni ennemie du roi ni ennemie de la monarchie. « L'assemblée, dit-il avec un sens profond, était venue pour capituler et non pour vaincre, et elle ne soupçonnait même pas sa destinée (4). » Oui, 1789 ne soupçonnait pas 1790, ni 1791, ni surtout 1792. Oui, 1789 venait plein de confiance en la bonté du roi et dans ses intentions justes et libérales; il venait pour soutenir Louis XVI contre la cour et pour faire une transaction entre l'ancien et le nouveau régime. D'où vient donc que 1789 a eu la destinée qu'il ne soupçonnait pas et qu'il ne voulait pas, une destinée révolutionnaire? Le mal est venu en grande partie de la cour, « de sa fausse conduite, de sa faiblesse lorsqu'il fallait résister, de sa résistance lorsqu'il fallait céder, de son inertie lorsqu'il fallait agir, de sa marche ou trop lente ou trop rétrograde, de ce rôle de simple spectateur qu'elle affecte de jouer, de cet ensemble enfin de circonstances qui, persuadant aux esprits faibles que la cour a des projets secrets, font multiplier aux esprits ardens les mesures outrées de résistance (5). »

Que fallait-il pour remédier à cela? Un plan et un homme. Le plan, Mirabeau l'avait, et il le développait dans les notes qu'il adressait au

(1) Tome II, p. 63.
(2) Bergasse avait été un des partisans de Mesmer et du magnétisme.
(3) Tome II, p. 238.
(4) Tome II, p. 325.
(5) Tome II, p. 325-326.

roi, et qui sont le fond et le sujet de la correspondance avec M. de La Marck. Nous examinerons plus tard ce plan, qui n'est pas, disons-le dès ce moment, un plan de contre-révolution, mais un plan de gouvernement constitutionnel. Quant à l'homme qui doit exécuter ce plan, c'est Mirabeau lui-même, mais Mirabeau écouté et obéi. Il écrivait à M. de Lafayette (1), dans une de ces tentatives de rapprochement qui furent souvent faites entre M. de Lafayette et Mirabeau, et qui échouèrent toujours, il écrivait: « Je devrais être votre conseil habituel, votre ami abandonné, le dictateur enfin, permettez-moi le mot, du dictateur... Oh! monsieur de Lafayette, Richelieu fut Richelieu contre la nation pour la cour, et, quoique Richelieu ait fait beaucoup de mal à la liberté publique, il fit une assez grande masse de bien à la monarchie. Soyez Richelieu sur la cour pour la nation, *et vous referez la monarchie en agrandissant et consolidant la liberté publique.* Mais Richelieu avait son capucin Joseph; ayez donc aussi votre éminence grise, ou vous vous perdrez en ne nous sauvant pas. Vos grandes qualités ont besoin de mon impulsion, mon impulsion a besoin de vos grandes qualités, et vous en croyez de petits hommes qui, pour de petites considérations, par de petites manœuvres et dans de petites vues, veulent nous rendre inutiles l'un à l'autre, et vous ne voyez pas qu'il faut que vous m'épousiez et me croyiez en raison de ce que vos stupides partisans m'ont plus décrié, m'ont plus écarté! — Ah! vous forfaites à votre destinée! »

Mirabeau, dans cette lettre, disait beaucoup plus de bien qu'il n'en pensait de M. de Lafayette, parce que c'était à M. de Lafayette qu'il écrivait, mais il disait de lui-même ce qu'il pensait. Ce rôle de dictateur du dictateur, de conseiller tout-puissant et absolu, voilà ce qu'il voulait avoir à la cour. Malheureusement, il en était du roi comme de M. de Lafayette : il ne voulait pas *épouser* Mirabeau. Ce qui manquait à Mirabeau à la cour, c'étaient des amis, des partisans, c'étaient enfin les appuis que donne la considération. Il crut un instant qu'il trouverait tout cela, et de plus un caractère décidé, dans la reine; mais bientôt il s'aperçut que la reine elle-même n'avait, malgré ses grandes qualités, ni l'esprit de suite qu'il fallait avoir, ni surtout cette influence décisive sur le roi que Mirabeau cherchait partout. « Le roi n'a qu'un homme, disait-il, c'est sa femme, » et il ajoutait avec une effrayante prévoyance : « Il n'y a de sûreté pour elle que dans le rétablissement de l'autorité royale. J'aime à croire qu'elle ne voudrait pas de la vie sans la couronne; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'elle ne conservera pas sa vie, si elle ne conserve pas sa couronne (2). » Un carac-

(1) 1er juin 1790, t. II, p. 21.
(2) Note du 20 juin 1790, t. II, p. 41.

tère, une volonté, une impulsion, voilà ce que Mirabeau cherchait dans le roi, auprès du roi, ce qu'il ne trouvait pas; alors il offrait la sienne; mais, comme on ne voulait point l'accepter telle qu'il voulait la donner, il se décourageait ou il menaçait. « Ce que je ne vois pas encore, dit-il (1), c'est une volonté, et je répète que je demande à aller la déterminer, c'est-à-dire démontrer que hors de là, aujourd'hui même, il n'y a pas de salut; et si, je ne sais par quelle fatalité, on n'en convient pas, je suis réduit à déclarer loyalement que, la société étant pour moi arrivée au terrible *sauve qui peut*, il faut que je pense à des combinaisons particulières, au moment où l'on rendra inutile le dévouement que je suis prêt à manifester hautement et tout entier. »

Ce n'est pas seulement Mirabeau qui se plaint de l'inertie et de la torpeur du roi en face du danger, chaque jour plus grand. M. de La Marck s'en plaint de même pendant la vie de Mirabeau et après la mort de Mirabeau, et cet esprit juste et élevé, cette ame honnête et ferme voit le mal où le voit Mirabeau, dans l'indécision du roi et dans sa mollesse ou sa répugnance à suivre jusqu'au bout les conseils de la reine. Voici ce qu'il écrit le 28 octobre 1790 à M. de Mercy-Argenteau, long-temps ambassadeur d'Autriche à Paris, un véritable ami de la reine et qui à ce moment était à Bruxelles : « Quelque juste influence que la reine ait sur l'esprit du roi, il est clair que cette influence est insuffisante dans la plupart des opérations du gouvernement... Les inconvéniens d'un tel état de choses sont évidens dans la situation actuelle, car ce sera toujours en vain que la reine demandera des conseils et les appréciera avec toute la justesse de son esprit; ils ne pourront avoir aucun bon effet, aussi long-temps que la reine ne possédera pas les moyens de les faire exécuter (2). » M. de La Marck demande donc que la reine ait dans le conseil des ministres qui soient à elle. Ce qu'il y avait de pis en effet pour la reine, c'est que, faute d'hommes qui lui fussent dévoués dans le conseil, elle n'avait pas d'influence, et qu'en même temps elle se trouvait responsable de tout devant le public. Quand les ministres résistaient à l'assemblée, le public ne voulait pas croire qu'ils résistassent d'eux-mêmes, et, comme la faiblesse du roi était généralement reconnue, on s'en prenait naturellement à la reine. « Les suites d'une telle opinion, dit M. de La Marck à M. de Mercy (3), peuvent devenir très graves. »

M. de La Marck qui ne veut point de la contre-révolution, et nous verrons plus tard quelle est sa politique, qui est la même que celle que conseille Mirabeau, M. de La Marck a, outre ses raisons générales, une raison particulière pour ne point vouloir la contre-révolution, c'est

(1) Note du 13 août 1790, t. II, p. 130.
(2) Tome II, p. 288.
(3) Lettre du 9 novembre 1790, t. II, p. 295.

qu'il faudrait, pour la faire, aller d'abord se réfugier dans une place forte de la frontière, faire de cette place forte un point de départ pour reconquérir et soumettre le royaume avec des armées étrangères, et, dit M. de La Marck, ces moyens existeraient, que je les tenterais *avec et pour la reine seule,* mais *non avec et pour le caractère que je connais au roi*. Ce malheureux caractère du roi paralysait les grandes qualités de la reine; elle hésitait à essayer son influence sur le roi, craignant de ne pas réussir (1), et en même temps par fierté et par réserve elle n'aimait pas à laisser voir la cause de son hésitation ou son peu d'influence: de là l'espèce d'indifférence et d'incertitude que M. de La Marck lui-même remarquait dans sa conduite, mais qu'il s'expliquait, connaissant le roi. « Il faut trancher le mot, ajoute M. de La Marck (2), le roi est incapable de régner, et la reine, bien secondée, peut seule suppléer à cette incapacité. Cela même ne suffirait pas; il faudrait encore que la reine reconnût la nécessité de s'occuper des affaires avec méthode et suite; il faudrait qu'elle se fît la loi de ne plus accorder une demi-confiance à beaucoup de gens, et qu'elle donnât en revanche sa confiance entière à celui qu'elle aurait choisi pour la seconder. » Quelques jours après (3), M. de La Marck écrit encore à M. Mercy-Argenteau ces tristes et judicieuses paroles : « Il faut toujours en venir à répéter cette triste vérité : Louis XVI est incapable de régner, par l'apathie de son caractère, par cette rare résignation qu'il prend pour du courage et qui le rend presque insensible aux dangers de sa position, et enfin par cette répugnance invincible pour le travail de la pensée qui lui fait détourner toute conversation, toute réflexion sur la situation dangereuse dans laquelle sa bonté a plongé lui et son royaume. La reine, avec de l'esprit et un courage éprouvés, laisse cependant échapper toutes les occasions qui se présentent de s'emparer des rênes du gouvernement et d'entourer le roi de gens fidèles, dévoués à la servir et à servir l'état avec elle et par elle. Si on cherche à pénétrer les causes de l'indécision et du *laisser-aller* qui dominent aux Tuileries, on découvre que, par paresse d'esprit et de caractère, et peut-être aussi par l'abattement qui suit assez souvent de longs malheurs, le roi et la reine n'ont plus d'espérance que dans les hasards de l'avenir et dans l'intervention étrangère que laisse entrevoir le con-

(1) Il y a une réponse de la reine au tribunal révolutionnaire qui semble une sorte de retour involontaire sur le peu d'efficacité des conseils qu'elle donnait au roi.

L'ACCUSATEUR PUBLIC. — Il paraît prouvé, nonobstant les dénégations que vous nous faites, que par votre influence vous faisiez faire au ci-devant roi votre époux tout ce que vous désiriez.

L'ACCUSÉE. — Il y a loin de conseiller de faire une chose à la faire exécuter.

(2) Lettre à M. de Mercy-Argenteau, 21 septembre 1791; t. III, p. 237 et 238.

(3) 10 octobre 1791.

grès annoncé, et qu'ils pensent qu'en attendant il suffit de quelques démarches privées de leur part pour assurer leur sûreté personnelle. En combinant cette conduite avec l'agitation démoniaque de vingt-quatre millions de fous, comment prévoir d'autre résultat que l'avenir le plus déplorable (1)? »

M. de La Marck, j'ose le dire, parle ici comme la postérité a jugé et jugera Louis XVI et Marie-Antoinette. Voilà bien ce roi incapable de régner, peut-être même dans des temps médiocrement agités, et jeté au milieu des orages par la destinée de la plus terrible révolution, n'ayant pour se défendre ni l'énergie du caractère ni l'activité de l'esprit, n'ayant qu'une seule qualité qui fut un grand défaut tant qu'il régna et qui devint une vertu sublime dans la prison et sur l'échafaud : la résignation; rien de la vocation d'un roi, tout de la vocation d'un martyr, ne sachant ni ne voulant se défendre, et appelant, pour ainsi dire, par son inaction dans le péril, ou tout au moins laissant venir sans répugnance, les circonstances qui convenaient le mieux aux vertus de son caractère; penchant tout naturel et involontaire qui s'unissait dans Louis XVI à cette paresse d'esprit et de caractère que produit le malheur. Et ce n'est pas seulement M. de La Marck qui, avec sa sagacité judicieuse, surprend et découvre dans Louis XVI ce goût d'en finir par le martyre et de le prendre comme un dénoûment qui lui est commode et honorable; M. Pellenc, que j'ai déjà cité, et qui est aussi un homme de grand sens et de grand esprit, après avoir fait à M. de La Marck, dans une lettre du 11 mars 1792, un tableau affreux de l'état des choses, finit par ces mots expressifs : « On dit que le roi se conduit dans son intérieur comme un homme qui se prépare à la mort (2). »

A Dieu ne plaise qu'en dépeignant le caractère de Louis XVI, tel que le montre la correspondance de M. le comte de La Marck, je veuille diminuer en quoi que ce soit la vénération et la pitié qui s'attachent à la mémoire du roi martyr! je veux seulement indiquer la part que les faiblesses et les indécisions de Louis XVI ont eue dans la révolution, et en tirer cette leçon, que quiconque s'abandonne dans le péril, roi ou peuple, ne rachète pas ses fautes par sa résignation.

La reine Marie-Antoinette n'est pas moins fidèlement peinte que Louis XVI par M. de La Marck. M. de La Marck a pour la reine Marie-Antoinette le plus respectueux dévouement. Attaché comme sa famille à la maison d'Autriche, il aime dans Marie-Antoinette la fille de Marie-Thérèse; mais il ne sacrifie pas la vérité à son attachement, et il peint la reine telle qu'il l'a connue. Ce portrait, sincère et vrai, est charmant et touchant; rien n'est pour la montre et pour l'effet, mais tout

(1) Tome III, p. 248-249.
(2) Tome III, p. 298.

y est aimable à la fois et attendrissant. J'ai beaucoup entendu parler de Marie-Antoinette par les hommes qui avaient vu la révolution, et il n'y a pas un homme, pour peu qu'il eût quelque chaleur dans l'ame et quelque élévation dans l'esprit, qui ne m'en ait parlé avec émotion, non pas seulement parce qu'elle a eu la destinée la plus triste et la moins méritée, née sur le trône et morte sur l'échafaud, mais parce qu'elle a eu les deux qualités qui peuvent le plus plaire et toucher dans une femme et dans une reine : elle a été aimable et courageuse. Quoi! cela seulement? — Oui, une amabilité pleine de dignité et une dignité pleine de grace, le ton et l'air de reine quitté et repris avec une justesse et une aisance singulière, le goût de plaire, mais à ceux-là seulement qui en valaient ou qui lui semblaient en valoir la peine; aucun empressement banal, aucun désir de popularité. Elle était, comme on disait au XVII[e] siècle, elle était fort *particulière*, c'est-à-dire qu'elle voulait être tout ce qu'elle se sentait pour un petit cercle seulement, et pour un cercle choisi, ne s'inquiétant pas de paraître au dehors, ne songeant pas au public. C'était là son charme comme femme; ce fut son malheur comme reine. Comme elle n'aimait que ceux qu'elle distinguait et qu'elle ne pouvait pas distinguer tout le monde, elle eut pour ennemis tous ceux qu'elle ne distingua pas, et elle en eut beaucoup. Ajoutez à son amabilité un penchant à la raillerie, ou plutôt à la gaieté, qu'on érigea en fierté et en dédain. A voir comment l'amabilité naturelle et vraie de Marie-Antoinette a si cruellement tourné contre elle, on se prend à croire que l'indifférence et la banalité qu'on reproche aux princes sont pour eux des qualités et des moyens de défense plutôt que des défauts.

Le courage dans Marie-Antoinette n'était pas d'une nature moins exquise que son amabilité; il était naturel et vif, toujours prêt, sans affectation et sans pompe, s'animant dans le danger, parce que le danger est une occasion d'héroïsme et qu'elle se sentait faite pour l'héroïsme. Marie-Antoinette eût mieux aimé employer son courage à braver le péril qu'à supporter le malheur; elle avait plus d'énergie que de résignation, mais elle n'en fut que plus admirable quand, n'ayant plus d'autre usage à faire de son courage que la patience et la résignation, elle fut patiente et résignée dans la prison, au tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud, en mêlant pourtant à sa résignation un air de fierté dont je lui sais gré parce qu'il y a des outrages qu'il faut accepter devant Dieu par humilité, mais qu'il faut rabattre et vaincre par le mépris devant les hommes. Le malheur vient de Dieu; courbons la tête! mais l'outrage vient des hommes; relevons-la!

M. de La Marck a fait sur Marie-Antoinette une notice qui est un véritable morceau d'histoire, écrit avec la simplicité de bon goût d'un homme du monde et avec l'émotion d'un homme de cœur. C'est dans

ce morceau que je prends quelques détails qui montrent quel était le caractère de la reine.

Marie-Antoinette, qui aurait aimé à vivre, quoique reine et à la cour, dans un petit cercle de personnes aimables et affectueuses, s'imagina un instant avoir rencontré ce qu'elle cherchait dans la société de Mme de Polignac; mais elle n'y trouva qu'une coterie qui se souvint du rang de la reine, non pas toujours pour la respecter, mais pour profiter de son pouvoir et pour s'en faire un moyen de fortune. La reine aimait Mme de Polignac, mais elle n'aimait pas son entourage, et elle se hasarda une fois à le dire à Mme de Polignac, qui, malgré sa douceur habituelle et la reconnaissance qu'elle devait avoir pour l'attachement que la reine lui témoignait et pour ses bienfaits, lui répondit : « Je pense que, parce que votre majesté veut bien venir dans mon salon, ce n'est pas une raison pour qu'elle prétende en exclure mes amis; » et cette réponse dut paraître admirable dans le cercle de Mme de Polignac. C'était le ton du temps. La révolution, en effet, a été en haut, comme cela arrive toujours, avant d'avoir été en bas, et quand Mme de Polignac revendiquait le droit de recevoir également dans son salon tous ses amis, sans tenir compte des goûts de la reine, elle faisait, sans le savoir, une réponse révolutionnaire à une reine qui, sans le savoir non plus, avait eu aussi une idée révolutionnaire, en croyant qu'elle pouvait être dans un salon quelconque sur un pied d'égalité.

Non-seulement la reine ne trouva pas dans le cercle de Mme de Polignac le commerce aimable et doux dont son ame et son imagination avaient besoin; elle y trouva aussi la médisance et la calomnie. « La reine, dit M. de La Marck (1), était très sensible à la grace; la tournure chez les hommes, la figure chez les femmes, ne lui étaient pas indifférentes. » Au bal, elle aimait mieux un danseur élégant et bien tourné qu'un danseur gauche et embarrassé. Quoi de plus naturel? La reine ne songeait pas à cacher son goût et sa préférence à ce sujet, parce que c'est le privilége des ames honnêtes, hommes ou femmes, d'avoir des goûts qui ne deviennent pas des passions et de ne pas les cacher. C'est de ce côté cependant que la calomnie attaqua la reine, et M. de La Marck raconte avec indignation que, dans le cercle même de Mme de Polignac, on parlait avec malignité de ce que la reine aimait à danser des écossaises avec un jeune lord Strathavon, aux petits bals chez Mme d'Ossun. Un habitué du salon Polignac, et qui devait avant tout une profonde reconnaissance et les plus respectueux égards à la reine, fit contre elle un couplet très méchant, et ce couplet, fondé sur un infame mensonge, alla circuler dans Paris. « Il faut le reconnaître, dit M. de La Marck, l'infortunée Marie-Antoinette a trouvé de bien dange-

(1) Tome Ier, p. 31.

reux ennemis parmi ceux qui auraient dû être ses serviteurs les plus dévoués et les plus reconnaissans. Ils ont été d'autant plus dangereux, que ce sont eux qui ont livré à la malignité publique d'odieuses calomnies qui sont retombées cruellement sur la tête de cette malheureuse princesse dès le début de la révolution française, et c'est dans les méchancetés et dans les mensonges répandus de 1785 à 1788 par la cour contre la reine qu'il faut aller chercher les prétextes des accusations du tribunal révolutionnaire en 1793 contre Marie-Antoinette (1). »

Paroles judicieuses et profondes : oui, je viens de relire le procès de la reine, et j'ai retrouvé avec terreur dans la bouche de Fouquier-Tinville et du président du tribunal révolutionnaire les médisances du beau monde de Versailles et de Paris transformées en accusations sanguinaires. Écoutez comme Fouquier-Tinville accuse Marie-Antoinette, veuve de Louis Capet, « d'avoir dilapidé d'une manière effroyable les finances de la France, fruit des sueurs du peuple, pour satisfaire à des plaisirs désordonnés. » Quelle infamie! direz-vous. Que voulez-vous? les salons ont ricané sur les écossaises que lord Strathavon dansait avec la reine : Fouquier a traduit dans son argot les ricanemens des salons. « Où avez-vous donc pris, dit à Marie-Antoinette le président du tribunal révolutionnaire, où avez-vous donc pris l'argent avec lequel vous avez fait construire et meubler le petit Trianon, dans lequel vous donniez des fêtes dont vous étiez toujours la déesse? » Sotte et misérable insulte! — Oui; mais qui vous dit que quelque beau seigneur de 1780 n'a pas dit à son valet de chambre, le lendemain d'une fête à Trianon où il n'avait pas été invité : C'était beau, mais c'était cher! ou quelque banalité médisante de ce genre, et le valet de chambre l'a redit à la grisette, et la grisette, vieillie et aigrie, l'a répété dans son monde subalterne et envieux, et d'échos en échos, toujours descendant, toujours grossissant, toujours s'envenimant, le mot est arrivé au tribunal révolutionnaire. L'épigramme de 1789 est devenue la déclamation furibonde de 1793; l'épingle s'est changée en hache.

Je ne connais pas, à ce propos, de plus singulier et de plus terrible exemple de la transformation que la bêtise et la malignité populaire font subir aux mots même les plus innocens, aux plaisanteries même les plus insignifiantes, que la déposition de Renée Millot dans ce lamentable procès de la reine, où je recherche à dessein les traces des médisances et des conversations de Versailles. « Renée Millot, fille domestique, dépose qu'en 1788, se trouvant de service au grand commun, à Versailles, elle avait pris sur elle de demander au ci-devant comte de Coigny, qu'elle voyait un jour de bonne humeur : Est-ce que l'empereur continuera toujours à faire la guerre aux Turcs? Mais, mon Dieu!

(1) Tome Ier, p. 60.

cela ruinera la France par le grand nombre de fonds que la reine fait passer pour cet effet à son frère, et qui en ce moment doivent au moins se monter à deux cents millions. — Tu ne te trompes pas, lui dit-il; oui, il en coûte déjà plus de deux cents millions, et nous ne sommes pas au bout. » Qui ne voit d'ici la scène du grand commun en 1788? Le comte de Coigny en belle humeur, une petite fille qui se met à lui parler politique et qui sait exactement combien de millions la reine a fait passer en Autriche, ce qui redouble la bonne humeur du comte et ce qui lui fait répondre avec un ton de persiflage que la pauvre sotte ne comprend pas : Oui, deux cents millions, et nous ne sommes pas au bout! — Voilà la scène de 1788. Voyez ce qu'elle est devenue en 1793!

Si j'ai insisté sur le rapprochement instructif que M. de La Marck fait entre les méchancetés de cour de 1785 et le procès de Marie-Antoinette en 1793, c'est pour faire une réflexion qui peut avoir son à-propos. Je ne dirai pas, comme Mme de Campan, qui a raconté aussi les méchancetés de la cour contre la reine, que les princes doivent être d'autant plus circonspects qu'ils sont plus exposés; je laisse de côté les devoirs des princes pour m'occuper de ceux des citoyens, qui nous touchent de plus près, et je dis que quiconque tient au maintien de la hiérarchie sociale doit, dans les temps de faction et de révolution, se garder soigneusement du péché de médisance. J'ai vu de fort honnêtes gens, qui aimaient beaucoup la monarchie et qui l'aiment encore un peu plus aujourd'hui, lesquels pourtant médisaient volontiers du roi Louis-Philippe et ne se refusaient pas un bon mot, dût ce bon mot discréditer la monarchie ou le monarque. Ils ont cessé de railler le 22 ou le 23 février; il était trop tard. On dirait qu'en France il y a des temps où l'on ne veut supporter de princes qu'à condition qu'ils seront parfaits. C'est pour la monarchie un cahier des charges difficile à exécuter, d'autant plus que la perfection, comme nous l'entendons en France, ce n'est pas seulement d'avoir les qualités, mais surtout les défauts que nous aimons.

Ce que j'aime dans M. de La Marck, c'est qu'il n'est point le panégyriste aveugle de la reine; il l'admire, mais il la juge. Voyez cette conversation qu'il a avec elle au moment où Mirabeau commence à entrer en relations avec la cour. « Cette partie de notre conversation terminée (celle des affaires), dit M. de La Marck, la reine me parla des temps passés. L'espoir qu'elle avait conçu des services que rendrait Mirabeau semblait avoir dérobé à ses regards les dangers qui la cernaient de toutes parts. Dans son confiant abandon, elle me donna de nouveaux témoignages de cette bienveillance à laquelle elle m'avait accoutumé dans des temps heureux qui avaient fui, hélas! pour toujours. Elle se laissa même entraîner par les souvenirs du passé à parler

de ces choses indifférentes qui alimentent la conversation habituelle de la société. L'entretien dura plus de deux heures, sur un ton de gaieté qui était naturel à la reine, et qui prenait sa source autant dans la bonté de son cœur que dans la douce malice de son esprit. Le but de mon audience avait été presque perdu de vue; elle cherchait à l'écarter. Dès que je lui parlais de la révolution, elle devenait sérieuse et triste; mais, aussitôt que la conversation portait sur d'autres sujets, je retrouvais son humeur aimable et gracieuse, et ce trait peint mieux son caractère que ce que je pourrais en dire. En effet, Marie-Antoinette, qu'on a tant accusée d'aimer à se mêler des affaires publiques, n'avait aucun goût pour elles... — Je sortis, non sans faire de nouveau les plus pénibles réflexions sur tout ce que je voyais et ce que je venais d'entendre. Il était évident que ni la reine ni le roi ne se rendaient un compte exact des dangers qui les menaçaient. Environnés depuis leur naissance et dans tous les instans de leur vie de tout ce que le respect et l'amour des hommes peut avoir de séduisant, comment, naturellement bons et confians, auraient-ils pu imaginer les horreurs dont ils devaient être victimes (1)? » Quelle peinture à la fois piquante et touchante! Comme M. le comte de La Marck, dans cet entretien avec la reine, a en même temps le cœur ému et l'esprit attentif et sagace! A mesure que les événemens marchent et que les dangers deviennent plus grands, M. le comte de La Marck est chaque jour plus dévoué et plus effrayé aussi, en voyant comment la reine garde en face du danger cette imprévoyance du mal et cette répugnance aux affaires ou aux idées pénibles qui autrefois dans une femme et dans une reine heureuse étaient presque un charme, et qui deviennent chaque jour de plus grands et de plus périlleux défauts. « La reine, écrit-il au comte de Mercy-Argenteau le 30 novembre 1790 (2), la reine a certainement l'esprit et la fermeté qui peuvent suffire à de grandes choses, mais il faut avouer, et vous avez pu le remarquer mieux que moi, que, soit dans les affaires, soit même simplement dans la conversation, elle n'apporte pas toujours ce degré d'attention et cette suite qui sont indispensables pour apprendre à fond ce qu'on doit savoir, pour prévenir les erreurs et pour assurer le succès. »

Il y avait deux vocations dans Marie-Antoinette : la vocation d'une reine heureuse et brillante, le sort la lui a ôtée; la vocation d'une héroïne, la faiblesse de Louis XVI l'a empêchée. Heureuse, elle aurait embelli son bonheur et l'aurait rendu aimable par la bonté de son ame et par la gaieté de son esprit. Jetée dans les grandes entreprises, elle

(1) Tome Ier, p. 156-158.
(2) Tome II, p. 532.

eût montré ce qu'elle avait d'héroïque. Tous ceux qui l'ont vue dans les jours où le péril arrivait devant elle sous la forme d'une menace, et non pas sous la forme d'un malheur, ont gardé de son courage et de sa grandeur d'ame un souvenir ineffaçable. « Dans la soirée du 5 octobre, elle reçut un monde considérable dans son grand cabinet, parla avec force et dignité à tout ce qui l'approchait, et communiqua son assurance à ceux qui ne pouvaient lui cacher leurs alarmes. — Je sais, disait-elle, qu'on vient de Paris pour demander ma tête; mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, et je l'attendrai avec fermeté (1). » Et l'admiration que la reine inspira ce soir-là fut si vive, que dans son procès même, en 1793, il lui en revint un témoignage inattendu. Le comte d'Estaing, cité comme témoin contre la reine, déclara qu'ayant été au château dans la soirée du 5 octobre, comme commandant de la garde nationale de Versailles, « il entendit des conseillers de cour dire à l'accusée que le peuple de Paris allait arriver pour la massacrer, et qu'il fallait qu'elle partît; à quoi elle avait répondu avec un grand caractère: — Si les Parisiens viennent ici pour m'assassiner, c'est aux pieds de mon mari que je le serai; mais je ne fuirai pas. »

L'ACCUSÉE. — « Cela est exact; on voulait m'engager à partir seule, parce que, disait-on, il n'y avait que moi qui courais des dangers. Je fis la réponse dont parle le témoin. »

Ces paroles dans la bouche de la reine n'étaient pas de vaines paroles, et l'on sait comment, le 6 octobre au matin, quand on lui demanda de paraître au balcon de la cour de marbre, elle s'y présenta d'abord avec sa fille et son fils. « Pas d'enfans! » cria-t-on : cri sinistre et qui semblait annoncer que les insurgés voulaient tirer sur la reine. Elle le crut elle-même, et, renvoyant ses enfans, elle s'avança sur le balcon comme si elle allait à la mort, mais ne changeant pas de visage. Ce jour-là, elle essaya l'échafaud, mais c'était là un échafaud qui lui convenait, puisqu'elle périssait reine encore, au milieu de sa cour, à Versailles, et, comme elle le voulait, à côté du roi.

Malheureusement cette reine, si bien faite pour une vie facile et brillante ou pour une vie de périls et d'aventures, n'avait pas ces qualités d'une reine habile, attentive, laborieuse, que lui demandait M. de La Marck. Elle n'était fille de Marie-Thérèse que pour les périls hardiment bravés; elle ne l'était pas pour l'art et le travail du gouvernement. Quand même elle aurait eu l'art et le goût du gouvernement, je ne sais pas si elle aurait pu vaincre la révolution, enchaînée surtout comme elle l'était à la volonté faible et incertaine de Louis XVI et for-

(1) *Mémoires de Rivarol* cités par M. de Bacourt dans l'*Introduction de la Correspondance de Mirabeau,* page 119.

cée de flotter après lui. N'ayant point, par le malheur des temps, la douce et brillante destinée qu'elle avait souhaitée, ni, par le caractère de son époux, la vie héroïque et périlleuse qu'elle eût acceptée de si grand cœur, réduite aux malheurs de la prison, du procès, de l'échafaud, c'est-à-dire à une adversité qui n'avait d'autre éclat que celui d'un affreux changement de fortune, la reine Marie-Antoinette se fit donc, et c'est par là surtout que je l'admire, les vertus qui n'étaient pas celles de son caractère, mais qui devenaient celles de sa destinée. Elle fut patiente et calme, elle changea son énergie en fermeté; l'héroïne se fit martyre, trouvant dans la force de son ame un autre genre de courage, plus grand parce qu'il a besoin de persévérance, et montrant par là que les grandes et fortes ames savent honorer par leur constance toutes les sortes de malheurs.

J'ai cru devoir d'abord retracer le caractère de Louis XVI et de la reine, tels que les dépeint la correspondance de M. de La Marck, avant d'arriver à Mirabeau, c'est-à-dire à celui qui, à l'instigation de M. de La Marck, entreprenait de sauver le roi et la reine du péril que leur créaient les événemens, les partis et leurs propres caractères. J'étudierai Mirabeau et son plan politique dans un second article; mais je ne veux pas finir le premier sans remercier M. de Bacourt du service qu'il a rendu à l'histoire et à la littérature en publiant avec tant de soin cette curieuse correspondance, et en y joignant une si excellente introduction. M. de La Marck, dans les notices de sa main qui font partie de l'introduction, aime à s'effacer derrière Mirabeau, et M. de Bacourt s'efface aussi, tant qu'il peut, derrière M. de La Marck; mais, si la modestie de M. de La Marck ne nous empêche pas de lui rendre son rang à côté de Mirabeau, M. de Bacourt nous pardonnera de ne pas être plus aveugle et moins reconnaissant à son égard qu'à l'égard de M. de La Marck.

SAINT-MARC GIRARDIN.

DE L'INFLUENCE

DES NOUVELLES LOIS DE NAVIGATION

EN ANGLETERRE ET AU DEHORS.

LETTRE A M. THIERS.

Est-il vrai, monsieur, comme vous l'avez insinué plutôt qu'affirmé dans un débat récent, que le nouveau régime fait en Angleterre à la navigation marchande, par le bill du 26 juin 1849, ait compromis l'ascendant du pavillon britannique? Soulevée par un homme de votre importance, la question vaut assurément la peine d'être examinée à fond, et cet examen est d'autant plus facile, que de nombreux documens viennent d'être produits devant les communes et devant les lords, documens officiels, réunis et commentés par les opinions les plus opposées, soumis à l'épreuve d'un débat opiniâtre, permettant en conséquence de dégager la vérité aux yeux de tous les observateurs impartiaux. Ce débat, excessivement remarquable, dont la plupart des journaux n'ont absolument rien dit, peut-être parce qu'il contrastait trop avec la futilité fiévreuse de leur polémique habituelle, jette d'ailleurs un jour complet sur l'état actuel des négociations entreprises par le cabinet anglais pour faire adopter aux autres pays la politique du bill de 1849. Il fournit en outre un indice intéressant des dispositions de ce même cabinet, dans le cas où les puissances étrangères ne cède-

raient pas à la pression diplomatique qui s'exerce sur elles. A tous ces titres, il importe donc de le connaître et d'en constater les résultats.

I.

Voyons d'abord l'effet des nouvelles lois sur la marine marchande de l'Angleterre. — Il est très vrai, monsieur, que la plupart des armateurs anglais sont de votre avis. D'après eux, un coup fatal aurait été porté à la prospérité maritime du pays par le bill du 26 juin. Leurs plaintes ont bruyamment retenti dans la chambre haute et dans la chambre basse, soutenues là par la voix éloquente du nouveau comte de Derby (lord Stanley), ici par l'autorité reconnue de M. Herries. Malheureusement pour eux, les armateurs anglais ont plus d'une fois déjà jeté les hauts cris sans motifs et sonné l'alarme à tort. On ne les croit plus sur parole, et l'on ne s'effraie plus de confiance. A l'époque où M. Huskisson signa avec la France le traité du 26 janvier 1826, cette puissante corporation s'éleva aussi avec la plus grande véhémence contre sa témérité. Les intérêts de la marine anglaise étaient trahis! Le premier élément de la grandeur nationale était livré à tous les hasards! Les plus sombres pronostics étaient formulés dans les *meetings* et dans les pétitions sur les conséquences de cette faute. Même dix-huit mois après la conclusion de ce traité, les armateurs, en groupant les chiffres d'une certaine façon, invoquaient, comme aujourd'hui, contre le malheureux ministre le témoignage de l'expérience, et celui-ci, obligé de se défendre, s'exprimait ainsi dans la séance du 7 mai 1827 : « Sur quels bâtimens la chambre pense-t-elle qu'a porté, en grande partie, l'accroissement qu'on signale dans le tonnage étranger? Un quart de ces bâtimens jauge moins de 50 tonneaux; en moyenne, la totalité ne jauge pas 100 tonneaux. Ces bâtimens sont employés aux transports journaliers des côtes de France. Chaque jour, on peut voir à Douvres, à Ramsgate, à Southampton, à Rochester, cette *puissante* marine marchande apportant, avec des passagers, des œufs, du beurre, des légumes, de la volaille, du poisson, des fruits et autres menus articles pour nos marchés. Voilà l'emploi d'un grand quart de ce tonnage, qui grossit le compte des bâtimens étrangers, qui menace, dit-on, d'écraser la marine marchande de l'Angleterre! Un grand nombre arrive avec une marée et repart avec l'autre. Est-ce donc là la pépinière des matelots qui doivent nous faire descendre du rang des puissances maritimes du monde? » M. Huskisson avait mille fois raison. Depuis un quart de siècle que ce traité de 1826 reçoit son exécution, il a été de plus en plus avéré que l'Angleterre n'y avait rien perdu, et que c'était plutôt à la France de s'en plaindre.

Aujourd'hui, les armateurs anglais recommencent les mêmes do-

léances. Ils adressent aux chambres pétitions sur pétitions. L'association de Liverpool (*Liverpool shipping Association*), présidée par sir Robert Rankin, donne le branle à tous les autres ports. C'était en son nom que parlait dernièrement lord Stanley à la chambre des lords. M. Herries, de son côté, a présenté aux communes des réclamations signées par les populations maritimes de Londres, Glasgow, Nort-Shields, South-Shields, Newcastle, Hartlepool, Montrose, Cork, Belfast, etc. Arrêtons-nous un moment aux griefs articulés dans ces nombreuses pétitions.

Il faut noter d'abord que les pétitionnaires ne vont pas jusqu'à demander le rappel des nouvelles lois de navigation. L'esprit pratique, qui distingue si éminemment la nation anglaise jusque dans les couches les plus inférieures de la société, leur a fait repousser toute démarche d'un caractère nuisible ou inacceptable. Ils tiennent pour accomplie la réforme de l'ancien *acte*. Ils n'invitent pas le parlement à se déjuger en leur faveur : ce serait une mauvaise recommandation auprès de lui; mais ils lui disent : Puisque vous avez ouvert la carrière maritime à la compétition de tous les pays, du moins égalisez les conditions de la lutte! Puisque vous nous avez dépouillés des avantages que nous garantissait l'ancien *acte* de navigation, exonérez-nous aussi des charges exceptionnelles qu'il faisait peser sur notre industrie! Puisque tous les autres pays sont admis au bénéfice du nouveau régime, obligez-les à nous accorder la réciprocité, et pour cela appliquez-leur les articles 10 et 11 du bill du 26 juin 1849 (1)!

Quelles sont les conditions d'inégalité dont se plaignent particulièrement les armateurs anglais? — Il y a le droit de timbre payé sur les polices d'assurance maritime; il y a les indemnités extraordinaires que prélèvent les consuls anglais dans les ports étrangers sur les bâtimens portant le pavillon de leur pays; il y a les gratifications qu'il est d'usage de payer aux équipages de la marine royale, quand celle-ci, en cas de sinistre, a prêté son concours à des bâtimens marchands; il y a les dispositions maintenues des anciennes lois qui tendent à encourager les matelots des navires de commerce à déserter leur poste pour prendre du service dans la marine militaire; il y a l'obligation de faire entrer dans la composition des équipages une proportion déterminée de sujets anglais, lesquels exigent des salaires plus élevés et une nourriture meilleure que les marins de plusieurs autres pays; il y a enfin les causes d'infériorité qui naissent, dans les ports

(1) Les articles 10 et 11 ont pour objet d'autoriser le gouvernement à décréter, en vertu d'un simple ordre en conseil inséré dans la *Gazette de Londres*, toutes les mesures de rigueur qui lui paraîtront convenables contre les bâtimens des pays où le pavillon anglais n'obtiendra pas la compensation des avantages accordés aux pavillons étrangers par le bill de 1849.

étrangers, des tarifs différentiels. On cite, par exemple, avec indignation une annonce qui s'étale insolemment dans le *Bradshaw's rail-way guide*, annonce par laquelle le propriétaire d'un *steamer* qui fait le service entre Londres et Anvers informe le public que, naviguant sous pavillon belge, ce *steamer* peut offrir aux personnes qui lui confieront leurs marchandises une *diminution de* 15 pour 100 sur les droits qu'elles auraient à payer à Anvers sous tout autre pavillon.

Ce sont surtout ces inégalités de traitement dans les ports étrangers qui révoltent les pétitionnaires. Ils s'élèvent contre le tarif espagnol, qui grève d'une surtaxe variant entre 50 et 100 pour 100 toutes les importations arrivant sous un autre pavillon que le pavillon national. La France leur est tout aussi odieuse, car, en n'accordant pas à leurs navires la liberté du commerce indirect, quoique ses navires, à elle, en jouissent dans les ports anglais, elle les condamne à payer un surcroît de frais considérables. Ils signalent à ce sujet le fait suivant : un commerçant anglais résidant au Brésil avait une cargaison à faire parvenir en France; il possédait un navire, qui était là dans le port, attendant du frêt, et qui eût pu transporter sa marchandise à *vingt shillings* de moins par tonneau que ne demandaient les capitaines français. Eh bien! quoique ce navire et cette marchandise fussent sa propriété, quoiqu'il eût pu faire son expédition à *vingt shillings* de moins par tonneau en employant son propre navire, quoiqu'en Angleterre le pavillon français eût pu importer cette marchandise aux mêmes conditions absolument que le pavillon anglais, il a fallu que ce commerçant se résignât à l'inégalité de la loi française, et déposât sa cargaison sur un navire français, au détriment du sien, qui n'avait rien à faire, et qui eût effectué le transport à de bien meilleures conditions.

Les États-Unis eux-mêmes, bien qu'ils se soient empressés d'adhérer au régime créé par les nouvelles lois, ont su mettre dans leur mode de réciprocité les restrictions les plus préjudiciables. Ainsi l'Angleterre ayant retenu de ses anciens monopoles, le seul monopole du *cabotage*, c'est-à-dire du commerce fait le long de son littoral, les États-Unis ont eu la prétention de faire considérer les ports de la Californie, ports où l'on n'arrive qu'en doublant le cap Horn, et après une traversée de plusieurs mois, comme une extension de leur ligne de côtes, et par conséquent de les comprendre dans le domaine du *cabotage*. Ces ports demeurent ainsi interdits à la concurrence que les bâtimens anglais pourraient y faire aux bâtimens américains. Et en se réservant le privilége du commerce dans les ports californiens, l'Amérique du Nord n'enlève pas seulement à la marine marchande de l'Angleterre une exploitation importante; elle s'assure en outre les moyens de lui faire ailleurs une guerre redoutable. Voici, par exemple, comment les opérations se combinent. Un navire américain vient prendre dans les en-

trepôts anglais une cargaison dont partie est destinée à New-York, partie à San-Francisco. Il va débarquer à New-York la moitié de cette cargaison; il relève ensuite pour la Mer Pacifique, où il dépose le reste. De là, il cingle vers la Chine et l'Inde anglaise, et, comme il a déjà réalisé un bon fret sur les deux premières parties de son opération, il peut, sans dommage, charger à très bas prix, dans les ports de la Chine et de l'Inde, une nouvelle cargaison en destination de Londres ou de Liverpool. Il arrive donc sur le terrain même qui semblait devoir rester spécialement réservé à l'activité anglaise, et il y arrive dans des conditions qui lui permettent de faire au pavillon anglais une concurrence très vive. En fait, grace à ce système d'opérations, le fret de Calcutta en Angleterre est tombé de 5 livres 4 shill. à 3 liv. 13 shill., le fret de Bombay de 5 liv. 16 shill. à 2 liv. 15 shill., le fret de Madras de 4 liv. 5 shill. à 3 livres 9 shill., le fret de Maurice de 4 liv. 13 shill. à 2 liv. 12 shill.; le fret des ports de la Chine s'est réduit de 44 pour 100. A ces prix, le pavillon anglais ne gagne rien, tandis que le pavillon américain, largement rémunéré déjà dans la première phase d'une expédition que seul il a pu combiner, accepte ces prix sans rien sacrifier de ses profits.

C'est à ces désavantages divers que les armateurs anglais attribuent la décadence que signalent déjà, selon eux, les états de leur mouvement maritime. En 1849, le pavillon national avait couvert, à l'importation, 4,884,000 tonneaux; en 1850, il n'en a plus couvert que 4,700,000 : diminution, 184,000 tonneaux. — A l'exportation, il avait couvert 4,785,000 tonneaux en 1849; en 1850, il n'en a plus couvert que 4,742,000 tonneaux : nouvelle diminution de 43,000 tonneaux.

Pendant cette même période, pendant cette première année du nouveau régime, l'étranger a gagné au contraire dans les deux sens : — à l'importation, 364,000 tonneaux; à l'exportation, 363,000 tonneaux.

Tels sont les griefs des armateurs; tels sont leurs chiffres.

Quant aux chiffres, ils ne sont pas d'une exactitude très rigoureuse. Le comte de Granville, vice-président du bureau de commerce, a produit les états officiels, et il en résulte que, si l'année 1850 a, comparativement à 1849, perdu 311,831 tonneaux à l'importation, elle a, en revanche, gagné 198,582 tonneaux à l'exportation, ce qui réduit la perte totale à 113,249 tonneaux.

En outre, il est à considérer que, dans ces états, il n'est tenu aucun compte de la part que le pavillon anglais a prise au *commerce indirect* des pays qui ont adhéré au nouveau régime, commerce qui, avant le rappel des anciennes lois de navigation, était interdit à ce pavillon. Ainsi, aux États-Unis seulement, les dépêches des consuls anglais signalaient, *pour les six premiers mois de* 1850, de janvier à fin juin, 213 bâtimens anglais qui étaient arrivés de l'étranger dans les ports américains

avec 68,291 tonneaux de marchandises. C'est là un emploi tout nouveau de la marine marchande de l'Angleterre. Et comme il n'y aucune raison de penser que cette activité se soit ralentie dans le second semestre de 1850, on est autorisé à dire que la participation des bâtimens anglais à la navigation indirecte, laquelle ne leur est devenue accessible que par l'abolition des anciennes lois, a plus que compensé la perte signalée dans le mouvement de la navigation directe.

En y réfléchissant un peu, il est facile de comprendre que cet affaiblissement de la navigation directe était inévitable, et qu'il est plutôt un signe de prospérité que de décadence. En effet, la mise en vigueur du bill du 26 juin 1849 a surpris un grand nombre de navires engagés dans des opérations lointaines. Si ce bill n'eût pas ouvert une nouvelle carrière au pavillon anglais, ces navires, une fois leurs opérations terminées, auraient été obligés de regagner les ports d'Angleterre pour y chercher d'autres transports; mais le bill du 26 juin 1849, qui a été appliqué à partir du 1er janvier 1850, faisant tomber les barrières qui leur fermaient le commerce indirect, c'est-à-dire les opérations de pays étranger à pays étranger, ils se sont naturellement empressés de profiter de cet avantage tout nouveau pour eux. Tel navire qui était à Rio-Janeiro, au lieu de revenir en Angleterre pour quêter du fret, a pris tout de suite les marchandises qui se présentaient à Rio pour New-York, ce qu'il n'aurait pu faire avant le 1er janvier 1850. Cette opération de pays étranger à pays étranger, il a pu la renouveler plusieurs fois avant de rentrer en Angleterre. Cent autres ont pu le faire comme lui. D'où il suit que les ports anglais ont pu être moins fréquentés par les bâtimens anglais, sans qu'on ait le droit d'en conclure que l'activité du commerce anglais a diminué. La conclusion contraire est bien plus juste et bien plus fondée, car on voit, par cet exemple, que l'activité du commerce anglais se serait seulement déplacée, et qu'elle n'a paru faiblir sur un point que parce qu'elle s'étendait, se multipliait sur une foule d'autres points.

Et ceci explique parfaitement des faits qui, au premier abord, paraissent inexplicables. Comment, par exemple, faire concorder l'accroissement du travail dans les chantiers des constructeurs anglais avec cette diminution apparente du mouvement maritime qui résulte des états des douanes? Comment ferait-on construire de nouveaux et puissans navires, s'il était vrai qu'il n'y eût plus déjà d'emploi pour une partie du matériel existant? Il y aurait là, on en conviendra, une anomalie peu concevable de la part du commerce anglais, qui a l'instinct si sûr. Or, que les constructions de navires aient augmenté, c'est un fait indéniable. Les plus ardens adversaires du rappel des vieilles lois de navigation ont eux-mêmes fait construire plus que jamais. M. Lindsay, par exemple, un des plus puissans armateurs d'An-

gleterre, et en même temps un des plus fougueux champions de l'ancien régime, n'a pas lancé, en 1850, moins de neuf nouveaux navires. M. Duncan, de Dunbar, aussi prompt que M. Lindsay à déclarer les nouvelles lois détestables, possédait, avant la promulgation de ces lois, une quantité de navires pouvant transporter 15,000 tonneaux. C'était fort respectable, assurément. Aujourd'hui, en pleine exécution de ces lois, et bien que la plupart des autres pays n'aient encore accordé aucune réciprocité, le même M. Duncan possède assez de bâtimens pour transporter 30,000 tonneaux. Il a doublé l'effectif de ses navires! Étrange procédé de la part d'un homme qui craindrait sérieusement d'être ruiné par le nouveau régime! Un autre constructeur, M. Wigram, loin d'avoir abandonné ses chantiers de la Tamise, en a fait construire de nouveaux, et en ce moment il achève un véritable monument maritime, un bâtiment jaugeant 2,500 tonneaux! C'est qu'à travers ces documens officiels qui semblent attester la diminution des armemens ayant les ports anglais pour points de départ ou pour points d'arrivée, ils voient très bien se développer et grandir la *navigation indirecte*, création toute nouvelle, sortie du bill de 1849, qui ne pouvait pas exister avant le 1er janvier 1850, et qui, bien qu'elle existe et prospère déjà, ne peut encore faire constater régulièrement, dans les états statistiques de la métropole, les importans résultats qu'elle produit tous les jours.

Ainsi donc le grand grief des armateurs anglais n'est pas fondé. Le mouvement maritime ne décroît pas : il ne fait que changer de théâtre, et il s'étend en se déplaçant. Les constructions navales ne diminuent pas; tout au contraire, et ceux qui, pour l'honneur de leurs prédictions, seraient le plus intéressés à prouver une diminution, sont précisément ceux qui, par l'activité de leurs travaux, démontrent le mieux à quel point ils ont été de mauvais prophètes.

Maintenant, il faut bien se dire que la marine anglaise, toute puissante qu'elle soit dans son ensemble, et quelques progrès qu'elle soit appelée à faire désormais dans des voies qui lui étaient restées fermées jusqu'ici, porte en elle certains germes de dépérissement qui n'ont rien de commun avec les nouvelles lois de navigation, et que ces lois ne sauraient détruire. Il se trouve, chose curieuse, que la branche de la marine anglaise qui dépérit est le *cabotage*. Or, le *cabotage* est précisément le seul domaine où ne pénètre pas l'action de ces lois. Le cabotage, tout le monde le sait, est resté exclusivement réservé au pavillon anglais.

Et pourquoi le cabotage dépérit-il? Par une raison bien simple : parce que les chemins de fer, en se multipliant, en échangeant à travers le territoire les produits des diverses frontières, très-rapidement et très-économiquement, tendent de plus en plus à faire disparaître cette na-

vigation cotière qui ne peut offrir les mêmes avantages. Le cabotage éprouve le sort des relais de poste. C'est une industrie qui disparaît devant un concurrent d'une supériorité incontestable. Dans tous les cas, s'il y avait faute, ce n'est pas les nouvelles lois de navigation qu'il faudrait accuser ici, puisque ces lois n'ont rien innové, répétons-le, en ce qui touche le cabotage.

Quant à la diminution du fret, que les Américains, dit-on, viennent disputer avantageusement aux Anglais dans les ports de la Chine et de l'Inde, on peut sans doute l'attribuer à l'influence de ces lois; mais il y a à répondre : 1° que la baisse du fret était antérieure à ces lois, fait attesté par les circulaires du commerce, et que tout au plus peut-on leur reprocher de ne l'avoir pas arrêtée; 2° que, si la baisse du fret peut être un mal aux yeux des spéculateurs qui se livrent à l'industrie des transports, elle est un bien, et un grand bien, pour tout le reste de la communauté, qui se procure à meilleur marché les matières premières et les denrées de toute espèce; 3° que, si les armateurs sont obligés de transporter à des prix plus bas, ils ont, d'un autre côté, l'avantage de pouvoir acheter moins cher les matériaux de construction et d'armement. C'est déjà là un commencement de compensation, et cette compensation, le gouvernement anglais peut facilement la compléter en faisant droit aux réclamations des pétitionnaires, en modifiant les conditions imposées pour la composition des équipages, en payant désormais lui-même ses consuls, dont le traitement se prélève en partie aujourd'hui, sous forme de taxes, sur les bâtimens. Ces mesures, d'importance secondaire, et quelques autres qu'on réclame, peuvent aisément être adoptées, et alors la lutte avec les marines étrangères sera plus facile à la marine britannique.

Le point capital auquel il faut revenir, c'est que, depuis la mise en vigueur du bill qui date déjà de dix-huit mois, la marine anglaise n'a rien perdu, et qu'au contraire elle a gagné. Remarquez cependant une circonstance bien essentielle : cette marine a lutté dans les conditions les plus défavorables qui pussent se présenter, puisque quatre ou cinq puissances seulement lui ont, jusqu'à présent, accordé une réciprocité plus ou moins sérieuse, puisque toutes les autres ont refusé, directement ou indirectement, toute espèce de concession. J'arrive ici au second point que je me suis proposé de traiter, au côté *extérieur* de la question, si l'on peut s'exprimer ainsi.

II.

Quelles sont les puissances qui ont adhéré au nouveau régime maritime? Il y en a cinq : la Suède, — le Danemark, — la Hollande, — les États-Unis, — le Piémont.

Les États-Unis ont, en apparence, accordé une réciprocité complète. On doit cependant convenir qu'en prétendant faire considérer toutes leurs nouvelles acquisitions, tous les ports de la Mer Pacifique, comme une simple continuation de leur littoral, comme le domaine du cabotage, et en les fermant, à ce titre, à la concurrence anglaise, ils ont poussé bien loin l'esprit de subtilité habituel à frère Jonathan. Les colonies anglaises leur sont ouvertes. Ils n'ont point, eux, de colonies, et par conséquent aucune concession analogue à faire à qui que ce soit. La Californie semblait devoir être offerte par eux en dédommagement; mais point! La Californie, ont-ils dit, n'est qu'une de nos côtes. Vous pourrez y aller aux mêmes conditions que nous, si vous venez d'Angleterre ou d'un port étranger; vous n'irez point, si vous partez de New-York ou de tout autre de nos ports, car alors ce serait du *cabotage*, et le cabotage reste, comme chez vous, en dehors du marché. — Quel avantage a donc obtenu l'Angleterre avec les États-Unis? Par ses traités antérieurs, elle avait le droit de faire de la *navigation directe*, c'est-à-dire des ports anglais aux ports américains, sur le même pied que le pavillon étoilé. Elle ne gagne en réalité que le droit nouveau d'être traitée à l'égal de ce pavillon, alors même que ses navires viendraient des ports d'une tierce puissance. C'est quelque chose sans doute, les faits déjà accomplis le prouvent; mais c'est moins, évidemment, qu'elle n'a accordé elle-même, puisqu'elle a livré ses nombreuses colonies à l'exploitation des navires américains.

Ainsi de ce côté il y a eu mécompte. Du côté de la Hollande, il semble qu'elle ait été mieux traitée. En fait, elle l'a été plus mal encore. Sans doute, la nouvelle loi rendue en Hollande pour donner force au traité conclu avec l'Angleterre place sur un pied d'égalité à peu près complète les navires des deux pays : les colonies d'Asie ne sont point exceptées de cette clause; mais l'exploitation commerciale des colonies d'Asie appartient en monopole à une compagnie hollandaise, la *Maatschappij*. Cette compagnie tient les clés de Java, de Sumatra, de Bornéo; on n'y entre et on n'en sort que sous son bon plaisir. Et la loi aura beau dire que les navires anglais devront être traités à l'égal des navires hollandais, elle n'empêchera pas cette association puissante, si fortement imprégnée de l'esprit national, composée de négocians qui, tous ou presque tous, sont armateurs et propriétaires de navires, de donner, pour les transports à effectuer chaque année, la préférence au pavillon hollandais. C'est donc là une égalité toute nominale. On peut l'écrire sur le papier, on ne la fera point entrer dans les faits, du moins aussi long-temps qu'existera l'organisation actuelle de la *Maatschappij*.

Ainsi, le traité avec la Hollande, autre mécompte.

Est-on plus heureux du côté du Nord? L'assimilation au pavillon

national existait déjà en Suède pour le pavillon anglais, en ce qui concerne les transports d'un des pays à l'autre, et il convient d'ajouter que la marine anglaise ne brillait pas dans cette lutte avec un peuple aussi admirablement organisé pour le roulage maritime. De colonies, point. La Suède ne peut donc rien offrir sous ce rapport. Il reste uniquement la chance des transports indirects; mais les Anglais savent qu'il n'y a pas grand fonds à faire là-dessus, la marine suédoise suffisant elle-même, et largement, à toutes ses relations directes et indirectes. — Et de trois.

Ce que je viens de dire de la Suède s'applique mot pour mot au Danemark. L'Angleterre n'a pas plus à gagner ici que là.

Reste le Piémont. Le traité est tout récent. L'Angleterre en a fait grand bruit, moins à cause de ce qu'il vaut en lui-même que pour piquer d'honneur les autres pays. Ç'a été entre ses mains un tambour plutôt qu'une vraie conquête. Le Piémont, lui non plus, n'a point de colonies à ouvrir au pavillon britannique. Ses relations maritimes sont peu étendues. Il a d'ailleurs une marine très économique, et il ne sera pas aisé de partager avec elle. Dans tous les cas, la moitié de peu de chose n'est pas beaucoup.

En résumé, de tous les pays qui ont traité avec l'Angleterre, il n'y en a pas un qui lui ait donné une réciprocité véritablement complète. Il ne serait donc pas étonnant que, luttant dans de pareilles conditions, sa marine fléchît un peu. Pour qu'elle n'ait pas fléchi dès la première année, il a fallu sa force, sa puissance, son indomptable esprit d'entreprise.

Mais vous comprenez très bien que, précisément parce qu'elle n'a pas obtenu du dehors ce qu'elle était en droit d'espérer, l'Angleterre agira, insistera, pour faire tomber l'opposition des puissances qui n'ont pas encore traité avec elle, notamment celle de la France. Il est aisé de voir que, dans tous les débats qui ont eu lieu au parlement, c'est pour la France qu'on parlait de tous les côtés. Le ministère anglais, quoiqu'il ait l'air de combattre les pétitionnaires, n'est pas fâché le moins du monde qu'ils soulèvent ces discussions. Ce qu'il leur reproche, ce n'est pas de réclamer toutes les mesures propres à faciliter pour eux la pratique du nouveau régime : c'est uniquement de chercher à discréditer le principe sur lequel repose ce régime. Comment voulez-vous, s'écriait lord Granville, comment voulez-vous que les pays qui hésitent à nous suivre n'aient pas des scrupules, quand ils vous entendent, vous si énergiques et si forts, imputer vos souffrances réelles ou imaginaires au principe que nous leur proposons d'adopter? Vous vous plaignez de ce qu'ils ne nous suivent pas; mais c'est vous, avec vos clameurs, qui les effrayez et les empêchez de nous suivre! Taisez-vous, et laissez-nous négocier!

Le cabinet anglais négocie en effet avec la France, avec l'Espagne, avec le Portugal. De l'Espagne et du Portugal, on n'attend pas grand'-chose. C'est encore le vice-président du bureau de commerce qui le déclare. Il ne reste donc à tourner les yeux que vers la France.

Mais la Russie, dira-t-on, mais la Prusse et les états de la Baltique? Pourquoi n'y songe-t-on pas? — Pourquoi? Par une raison toute simple : c'est qu'ils avaient déjà accordé à l'Angleterre, bien avant le bill de 1849, ce que l'Angleterre, aux termes de ce bill, était en droit de leur demander. Il y a même mieux : c'est la crainte de voir ces puissances retirer des concessions restées pour elles sans réciprocité, qui a achevé de décider le cabinet anglais à présenter son bill. Vous avez dit à l'assemblée législative que les whigs n'avaient aboli l'ancien acte de navigation que pour avoir l'air de faire quelque chose après les réformes de M. Peel. Permettez-moi de vous faire observer qu'ils ont eu un motif plus sérieux. M. Labouchère, le président du bureau de commerce, n'a nullement fait mystère de ce motif. Déjà, depuis plusieurs années, la Russie, la Prusse, les ports libres de la Baltique, avaient fait des traités avec l'Angleterre, en vertu desquels les bâtimens de cette puissance pouvaient prendre des sucres à Rio ou à Cuba, et les porter à Saint-Pétersbourg ou à Dantzick. C'était l'admission du principe de la *navigation indirecte*. Mais l'Angleterre jouissait seule de cet avantage, auquel n'avaient aucune part les bâtimens russes ou prussiens. Ces états, à la fin, s'étaient lassés de jouer ce rôle de dupes, et les traités étaient dénoncés. C'est pour échapper aux conséquences de cette dénonciation, qui aurait porté un coup funeste à sa marine, que l'Angleterre a dû se décider à proclamer, elle aussi, le principe de la *navigation indirecte*. Seulement, au lieu de l'accorder à titre de réciprocité aux seuls états qui déjà l'en laissaient jouir, elle l'a offert à tout le monde, à charge de compensation.

Donc, en dehors des cinq pays qui ont adhéré dès le premier moment au régime du bill de 1849, il n'y a que la France que l'Angleterre ait véritablement désir et intérêt d'amener à composition. En quel état sont les négociations entamées avec elle? Le gouvernement français ne s'est jamais expliqué à cet égard. Nous savons qu'il a nommé une commission d'enquête chargée de rechercher ce qu'on pourrait faire; nous savons en outre qu'il est déjà engagé jusqu'à un certain point. Voici textuellement ce qu'a dit le comte Granville avec l'autorité qui s'attache à sa position officielle : « En ce qui concerne la France, ce qu'a dit le noble lord (lord Stanley) prouve seulement combien est impolitique et funeste un système qui prive les deux pays, la France et l'Angleterre, des meilleurs marchés qui puissent s'offrir à leurs produits respectifs. Les faits étranges qu'il a cités sont la conséquence d'une des plus absurdes dispositions des anciennes lois de

navigation, et, quoique le dommage soit plus grand pour la France que pour notre pays, il était du devoir du gouvernement anglais de se mettre en rapport avec le gouvernement français sur cette question, afin d'arriver à une modification de régime qui fût avantageuse aux intérêts des deux peuples. Bien que le gouvernement français soit fort engagé dans le système des droits différentiels, il a néanmoins exprimé tout d'abord son vif désir de concerter avec nous des mesures de l'esprit le plus libéral. Cette assurance nous a été donnée verbalement et par écrit. Dans la dernière dépêche que nous avons reçue de France, des *concessions considérables nous étaient faites;* cependant le gouvernement de sa majesté n'a pas pensé qu'elles fussent suffisantes. Nous ne nous en sommes pas contentés; le *Foreign-Office* attend de nouvelles propositions à cet égard. »

Ainsi, d'après la déclaration de lord Granville, la France serait sur le point de céder; elle aurait déjà du moins fait des *concessions considérables,* et si ces concessions n'ont pas été acceptées, c'est qu'on s'attend à la voir bientôt adhérer purement et simplement aux dispositions du bill de 1849. C'est cet espoir qui seul pousse le gouvernement anglais à combattre en ce moment la demande des pétitionnaires qui voudraient que, dès aujourd'hui, ce gouvernement nous mît sur la gorge les articles 10 et 11 du bill, et nous sommât, sous peine de représailles, de conformer notre législation à la sienne. Bien que plusieurs membres, dans les deux chambres, se soient attachés à démontrer que des représailles seraient aussi funestes aux intérêts de l'Angleterre qu'aux intérêts de la France; bien que le comte Grey, en particulier, ait soutenu que ceux qui désirent voir tomber la France au dernier rang des nations maritimes n'ont qu'à la laisser s'entêter dans le régime bâtard qu'elle pratique aujourd'hui, il est à peu près hors de doute que l'Angleterre ne se bornera pas long-temps à faire de la liberté au profit de tout le monde, sans rien exiger en retour. Ces allures platoniques cadrent mal avec ses habitudes de calcul. Comme l'a fait remarquer un orateur des communes, M. Disraëli, les articles 10 et 11 n'ont pas été insérés sans raison dans le bill. Ce ne sont pas de pures clauses de style. Ils ont un sens bien déterminé et un but tout aussi facile à comprendre. Le gouvernement anglais, tout en se défendant d'y recourir quant à présent, ne cache d'ailleurs pas qu'en un cas donné son devoir serait de les appliquer. « Je ne dissimulerai pas, a dit encore lord Granville, que, dans mon opinion, si les négociations entamées avec les pays qui ne nous accordent pas la réciprocité venaient définitivement à échouer, le gouvernement aurait à examiner s'il ne conviendrait pas, même au prix de quelques sacrifices, d'*employer les moyens de coërcition que le parlement* a mis en son pouvoir. » Et il y a ici plus qu'une opinion exprimée en vue d'une hypo-

thèse possible : il y a fait accompli. On a vu plus haut que la Belgique faisait payer aux navires qui ne portent pas son pavillon un droit dont sont exempts ceux qui en sont couverts. Qu'a fait l'Angleterre? Elle a immédiatement frappé d'un droit *double* de celui qui était prélevé en Belgique les marchandises arrivant de ce pays, sous pavillon belge, dans les ports anglais.

Ainsi point d'illusions. Nous ne saurions prétendre à jouir gratuitement, pendant un temps indéfini, du bénéfice des nouvelles lois de navigation. Nous laisserons-nous acculer à la nécessité de céder sous la pression de plus en plus impérieuse qui sera exercée sur nous? Ne serait-il pas plus convenable et plus digne de prendre notre parti de nous-mêmes, dans la plénitude de notre liberté, sans attendre d'y être contraints? Telle est la question qu'aura à résoudre la commission d'enquête nommée par le dernier ministre du commerce. Je suppose qu'elle l'a déjà examinée, quoiqu'on dise qu'instituée depuis plus de trois mois, elle ne s'est pas encore une seule fois réunie.

Dans de certaines conditions faciles à réaliser, la marine marchande de la France peut être soumise au régime du bill du 26 juin 1849 sans inconvénient aucun, et même à son avantage. Il serait trop long de développer ici cette thèse qui vous révoltera peut-être au premier abord, bien qu'au fond elle n'ait rien que de tutélaire pour les intérêts considérables dont vous vous êtes fait le défenseur. Pour aujourd'hui, je n'ai voulu établir qu'une chose, à savoir que la marine anglaise n'a pas eu à souffrir de ses nouvelles lois, comme vous paraissez le croire. Si les faits et les chiffres officiels que j'ai invoqués sont de nature, et je le pense, à mettre ce point hors de doute, ce sera un obstacle de moins à vaincre pour ceux qui poursuivent l'accomplissement de cette réforme.

J. Perodeaud.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1851.

Réglons d'abord nos comptes avec la session qui vient d'expirer, quoiqu'à proprement parler, il n'y ait pas de session, puisque l'assemblée nationale est de droit permanente; mais cette permanence est si bien contre la nature des choses, que juste au temps où s'arrêtait l'année parlementaire sous le précédent régime, le parlement républicain tombe en langueur et se refuse à lui-même le service, l'épuisement le gagnant alors tout comme il gagnait les chambres monarchiques. — Il n'est point jusqu'à nos bœufs qui ne veulent plus travailler une fois le dimanche, — disaient les paysans lorsqu'on inventa la semaine de dix jours et le tardif repos des décadis. La permanence est une des fictions les plus creuses qui puissent compromettre l'autorité d'un corps représentatif; c'est le moyen de n'avoir plus bientôt d'action efficace que de se condamner à toujours agir. Il n'y a que les montagnards pour affirmer à leurs électeurs, avec le plus magnifique sang-froid, qu'en eux du moins on posséderait d'infatigables mandataires, et qu'ils siégeraient aisément à perpétuité, n'étaient la mollesse et l'indolence de la réaction, qui paralysent l'énergie d'une minorité patriotique. Encore l'hypocrisie de ce grand zèle est-elle si transparente dans le manifeste où il s'étale, encore y voit-on si clairement percer l'affectation et le beau dire, qu'on ne peut pas douter que les auteurs de la chose ne l'aient écrite sans se regarder faire, pour ne point rire comme riaient les augures, quand par malheur ils se rencontraient dans l'exercice de leurs fonctions.

Les dernières séances de l'assemblée devaient donc se ressentir de cette approche des vacances quasi légales qu'elle s'était décernées. Les questions importantes ont été ajournées ou tronquées; les délibérations ont fini par avorter dans le vide; l'assemblée française s'est séparée comme se séparaient presque au même moment les communes anglaises, parce qu'on s'apercevait qu'on n'était plus en nombre. M. Lagrange a failli rester tout seul dans la salle; hélas!

il l'est à peu près dans son parti; notons en passant, et pour l'en complimenter, qu'il n'a pas signé le manifeste. On a, dit-on, oublié de crier : vive la république! comme si les montagnards, malgré leur ardeur, étaient à leur tour lassés de cette incessante répétition du même cérémonial. La montagne enfin, c'est une justice à lui rendre, n'a fait de scandale durant ces quelques jours que par acquit de conscience, pour la satisfaction de ses amis du dehors, pour les entretenir aux moindres frais possibles en espérance et en joie. Le scandale par lui-même était gros; mais on le commettait d'un air si benin et avec tant de placidité, que cela ressemblait tout bonnement à une fusée d'adieu jetée par la fenêtre en guise de souvenir aux spectateurs de la rue. Nous parlons, on le pense bien, du rapport prononcé par M. Schœlcher, au nom du treizième bureau, non pas sur l'élection de M. Waïsse dans le département du Nord, mais contre la loi du 31 mai, en vertu de laquelle le nouveau représentant arrivait. On ne se figure pas ce que c'est que cette irrésistible pression, *pression from without*, qui serre de si près l'extrême gauche parlementaire, — qui, formée de toutes les ambitions et de toutes les fureurs déchaînées en dehors du parlement, pousse sans relâche ceux qu'elle a déjà précipités dans l'enceinte législative; — qui les pousse quelquefois jusqu'au vasistas du 13 juin. Il faut capituler avec ces exigences turbulentes pour n'en pas être dévoré soi-même; on leur donne quelque part de gâteau pour endormir leur inquiétude; c'est le gâteau qu'on donnait à Cerbère: tantôt le rapport de M. Schœlcher, tantôt ce triomphant manifeste de la montagne, car décidément et officiellement on se décore du titre de montagnards, et c'est même la brutalité de ce plagiat, c'est la couleur criante d'un appât si grossier, qui le fait mieux goûter du cerbère démocratique et social. Pendant qu'il va digérer cette lourde nourriture, il laissera peut-être quelque répit à ses flatteurs, à ses esclaves, et M. Crémieux, par exemple, ou M. Sue pourront aller se reposer dans leurs châteaux, comme de simples réactionnaires, sans avoir tout de suite le peuple souverain sur les talons.

Cette fatigue générale de l'assemblée n'a pas médiocrement contribué à maintenir encore en suspens la question déjà si longuement débattue du chemin de fer de Paris à la Méditerranée. Il a fallu se contenter, pour toute solution, d'un nouveau provisoire. A force de discuter pour savoir si le chemin serait fait par l'état ou par l'industrie privée, on a gagné ce grand succès de ne rien faire du tout, ou si peu que rien. La communication de Paris à la Méditerranée se divise en deux sections naturelles, de Paris à Lyon, de Lyon à Avignon. De Paris à Lyon, le chemin de fer, rentré depuis plusieurs années aux mains de l'état, se continue sous la surveillance d'une commission spéciale, et est en grande partie livré à la circulation; de Lyon à Avignon, il n'y a encore de prêt que des études qui n'appartiennent pas même au gouvernement. Le gouvernement proposait de vendre le chemin de Lyon à des adjudicataires qui s'engageraient à le terminer, et, sur le prix dont ceux-ci auraient payé la partie déjà construite qu'on leur abandonnait, sur les 100 millions que cette opération ramenait au trésor, on en eût prélevé 55 ou 60 pour les accorder, sous forme de subvention, à la compagnie qui eût soumissionné le chemin de Lyon à Avignon. Restait à prouver que les compagnies qui se présentaient offraient des garanties suffisantes de bonne et solide exécution. Les commissaires chargés de l'examen du projet de loi et M. Dufaure, leur rapporteur, après quatre mois

d'incertitude, ne se trouvaient point suffisamment édifiés là-dessus, et mettaient en avant un autre système : ils consentaient bien à l'intervention d'une compagnie privée pour le chemin de Lyon à Avignon, et ils lui affectaient, sans trop dire où le prendre, l'indispensable subside des 60 millions; mais, pour le chemin de Paris à Lyon, ils ne voulaient le laisser finir qu'à l'état, et réclamaient dans ce but particulier un nouvel emprunt public de 50 millions.

Nous exposons ici purement et simplement les deux projets contradictoires soutenus par le ministère et par M. Dufaure. Le premier consistait à vendre, mais la question était de ne pas perdre avec les acheteurs; le second, à emprunter, mais la question était d'avoir des prêteurs et de ne pas s'obérer encore plus que nous ne le sommes, et nous le sommes assez, témoin le déficit qui ressort du budget de 1852, témoin les 570 millions de notre dette flottante, « destinée peut-être, dit M. Passy, à s'élever l'année prochaine à un chiffre qu'elle n'a jamais atteint! » Le plan ministériel avait contre lui la critique de M. Dufaure, ce qui est sans doute une objection grave; mais le plan de M. Dufaure avait contre lui l'opposition formelle de M. Passy et de la commission du budget, sérieusement alarmés du surcroît de perturbation dont il menaçait, par son emprunt, l'équilibre déjà si mal réglé de nos finances. Ce n'était plus à la veille de se proroger que l'assemblée pouvait peser et apprécier ces solutions rivales, et le conflit, presque aigri par l'animation extraordinaire qu'y portait M. Dufaure, n'eût point facilement abouti à quelque chose de définitif. Le ministère a donc réservé son projet et demandé à l'assemblée de réserver également celui de M. Dufaure, se bornant à solliciter un crédit de 6 millions pour suivre provisoirement les travaux sur les deux chemins pendant la durée des vacances parlementaires. C'est à cela qu'on s'en est tenu, toutes choses restant d'ailleurs en l'état; mais il n'y en a pas moins un retard funeste pour une entreprise si éminemment nationale, une regrettable parcimonie dans la distribution d'une besogne qui eût immédiatement occupé de nombreux ouvriers. Il est on ne saurait plus fâcheux que l'assemblée n'ait pu prendre sur elle de départager séance tenante le ministre et la commission; il a été seulement voté que la discussion sur le fond même du projet recommencerait d'urgence aussitôt après le temps de la prorogation écoulé, le 10 novembre.

Une autre circonstance assez intéressante a d'ailleurs encore démontré qu'il était impossible au parlement, dans cette inévitable distraction de ses dernières séances, de terminer quoi que ce soit d'un peu sérieux. On avait presque achevé la troisième lecture de la loi sur les hospices, lorsqu'un incident est venu différer le vote et provoquer un démêlé de principes dont on ne sortira que par une loi spéciale qu'on a renvoyée, bien entendu, à des délibérations ultérieures. Il s'agissait de déterminer la position des aumôniers dans les hôpitaux; on s'est bientôt aperçu que la difficulté ne se bornait point à ce cas particulier, qu'elle s'étendait aux positions analogues de tous les ecclésiastiques employés dans les établissemens civils, dans les prisons, dans les colléges par exemple, qu'elle était enfin un morceau de cette grande question du temporel et du spirituel qu'on croit toujours trop vite ou pacifiée ou morte, et qui ne se pacifiera ni ne mourra de très long-temps encore. C'est ce fond toujours brûlant, même sous la cendre, qui a fait pour ainsi dire explosion, lorsque M. Dupin a voulu poser lui-même à la tribune le point en litige. Le litige avait, il est vrai, été réveillé;

par M. Schœlcher, et l'on courait, en l'accompagnant sur ce terrain-là, le risque d'épouser un amendement d'origine suspecte; mais à qui la faute, si M. Schœlcher n'avait pas tort, et pourquoi lui donnait-on la part si belle?

La commission chargée de ce projet de loi, dont le rapporteur était M. de Melun, acceptait bien que le gouvernement concourût avec les évêques à la nomination des aumôniers dans les hospices; elle lui refusait tout droit d'intervenir, si malheureusement il y avait une révocation à signifier. Il est facile de comprendre la pensée dans laquelle la commission et son honorable rapporteur légiféraient ainsi. Il y a telle piété qui réclame pour l'église une si complète indépendance, que l'on croirait qu'elle ira tout d'un coup jusqu'à la séparer de l'état. On se tromperait pourtant : bien loin qu'on songe, comme il paraîtrait naturel dans un si vif besoin de s'émanciper, à la séparation radicale de l'église d'avec l'état, ce qu'on veut c'est l'absorption de l'état dans l'église. Or nous sommes une société laïque, assise sur des fondemens rationnels et non plus sur une tradition théologique. Nous gardons, nous respectons l'autel, nous lui faisons sa place dans le monde, nous la lui faisons grande; mais nous n'admettons pas que de l'autel découle tout pouvoir, et nous n'assignons point à l'état d'origine mystique. Aussi, nous dira-t-on, — votre monde est bien prospère, et votre état bien glorieux! — Les idées du passé s'offrent toujours volontiers au milieu des misères du présent comme un refuge, comme un port, comme la vérité au sortir des déceptions; mais si douloureuses que soient nos épreuves, ce n'est pas une raison pour que nous nous renoncions nous-mêmes : les esprits sincères, les natures vraies ne se renoncent pas. M. Dupin a certainement traversé beaucoup de vicissitudes politiques; ce serait trop demander à un homme de ce temps-ci de les avoir toutes traversées du même pas : à tous les momens de sa longue carrière, on lui voit cependant la même originalité caractéristique, je ne sais quelle verdeur gauloise dans l'humeur et dans le sens qui fait de cette vigoureuse physionomie l'une des figures où notre empreinte nationale s'est le plus marquée. Il ne s'alambique pas l'imagination, il va droit comme les chevaux trottent, ainsi que disait Mme de Sévigné, quand elle parlait du bon jugement de ses campagnards; il ne s'est jamais mis à l'école des sublimités étrangères, et sa raison si vive, si pratique, est de pure souche française. C'est pour cela qu'il a l'antipathie instinctive de toutes les exagérations, même en ces matières délicates où l'exagération se couvre aisément sous des dehors sérieux et respectables. Cette franche répugnance pour le faux et pour l'excessif est une force précieuse, et ceux qui ont si amèrement reproché à M. Dupin d'en avoir usé dans cette rencontre ont oublié trop vite qu'il l'avait employée souvent dans beaucoup d'autres de manière à mériter plus d'égards. Il est vrai que l'autorité de sa parole a barré le chemin au principe que M. de Melun voulait introduire dans la loi des hospices; la loi n'a passé que sous réserve du droit entier de l'état, qu'on réglementera plus tard. Voilà comme M. Dupin s'est fait traiter de révolutionnaire et de montagnard. Il faut avouer que vous seriez bien avancés, si la montagne savait conserver cette alliance-là; mais on peut s'en rapporter à elle du soin de la rompre!

Les entreprises de la montagne sont à peu près le seul chapitre qui nous reste à esquisser pour compléter l'histoire parlementaire de ces derniers jours. Nous avons déjà mentionné le coup de main du treizième bureau; nous avons

dit le sens que nous trouvions à cette espèce d'insurrection formulée par M. Schœlcher. M. Schœlcher était l'homme qu'il fallait en pareil cas; il a l'ame bonne, et il ne demanderait pas mieux que d'avoir aussi des idées sérieuses. Il porte un peu sa qualité de démocrate en façon de sacerdoce, et il évangélise assez candidement. Le terrorisme lui fait mal au cœur; la sentimentalité philanthropique qui l'a toujours distingué lui crée nécessairement un rôle de personnage grave au milieu d'autres qui le sont beaucoup moins. Il est une certaine naïveté dans le fanatisme qui comporte plus de tenue que les fanatiques n'en ont d'ordinaire. Cette tenue généralement correcte de M. Schœlcher lui permet d'être au besoin un intermédiaire fort utile entre les bancs de la montagne et le fauteuil de la présidence; elle lui donne quelquefois à propos l'ascendant d'un pacificateur bien élevé sur des tapageurs impertinens. M. Schœlcher est donc venu de son plus grand calme déclarer, au nom du treizième bureau, que les procès-verbeaux de l'élection du Nord se recommandaient par une régularité parfaite, que le bureau se plaisait à leur rendre ce témoignage, et priait l'assemblée de s'associer tout entière à ses éloges. L'élection avait malheureusement un inconvénient, et c'était là le beau de la surprise, l'effet du coup de théâtre qu'on ménageait : l'élection avait eu lieu selon les prescriptions de la loi du 31 mai, une loi, comme personne n'en ignore, que la majorité de l'assemblée nationale a votée, que le président de la république a promulguée; mais qu'importe à la montagne? La montagne a toujours protesté que cette loi n'était point à sa convenance, et qu'elle ne la tenait point pour obligatoire; la montagne, par l'organe de M. Schœlcher, proposait à l'assemblée d'invalider l'élection du Nord, comme étant conforme à la loi du 31 mai. Supposez un jeune et fringant tribun qui ait le goût des espiègleries politiques; quelle plus ingénieuse malice pourrait-il inventer que de profiter ainsi de la composition fortuite d'un bureau pour narguer une grande majorité comme celle qui a voté la loi du 31 mai, à l'aide d'une majorité de seize personnes comme celle qui a pourvu M. Schœlcher de son titre de rapporteur? Mais n'allez pas croire au moins que M. Schœlcher ait voulu plaisanter : il a fait son chef-d'œuvre sans la moindre ironie; ce n'est pas celui-là qui sera jamais un ironique du genre de M. Proudhon : il l'a fait carrément, posément. Et ne tâchez pas de lui expliquer pourquoi son chef-d'œuvre est une énormité; vous y perdriez votre peine, et ne dérangeriez pas l'équilibre de son puritanisme. A ces énormités dont l'éditeur n'a pas conscience, quelle autre réponse que la question préalable? C'est la seule dont la décision provoquante du treizième bureau ait été jugée digne par la majorité.

Nous passons rapidement sur l'allocution dont M. Emmanuel Arago nous a gratifiés au sujet des affaires d'Italie. M. Emmanuel Arago est destiné, par le hasard de ses débuts politiques, à servir pour toujours dans la diplomatie de la montagne. La spécialité de sa vocation date de l'ambassade qu'il alla remplir à Berlin en 1848; nous lui souhaiterions d'autres commencemens. M. Emmanuel Arago ne veut pas d'Autrichiens ni de Napolitains dans Rome, mais il n'y veut pas non plus souffrir de Français, et il refuse le crédit demandé pour nos soldats. Pense-t-il donc que, nos soldats partis, le pape et les Romains, ou les Romains tout seuls empêcheront les Autrichiens d'entrer? Nous avons exposé, il y a quinze jours, notre véritable situation en Italie; les explications

portées par M. Baroche à la tribune l'ont très nettement caractérisée. Ce n'est pas, on le voit trop, une situation d'agrément et d'abandon : c'est une faction qu'il faut monter l'arme au bras; mais il ne faut pas non plus en outrer les ennuis. M. Baroche a réduit à sa juste valeur le voyage du pape à Castel-Gandolpho; il a récusé, comme lord Palmerston l'avait fait la veille, l'authenticité des prétendues notes adressées par le pape aux cours de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Naples, à celle de Naples par les deux autres. Il n'a point amplifié notre influence en Italie; il l'a montrée ce qu'elle est, réelle sinon prépondérante. Nous serions prépondérans, si nous nous donnions à l'un ou l'autre des partis extrêmes; ce n'est pas là notre rôle.

Lisez seulement le compte-rendu de la montagne, dont nous avons encore quelques mots à dire; vous verrez comme le rôle qu'elle réserve à la France aurait plus d'éclat que celui qui nous est maintenant assigné! La France entre ses mains redeviendrait la conquête, l'instrument d'une minorité triomphante; et, régnant du droit de sa souveraine science, de sa prédestination providentielle, cette orgueilleuse minorité ne consulterait pas plus l'instrument qu'elle manierait sur l'usage qu'il lui plairait d'en faire que le bûcheron ne consulte sa cognée pour abattre du bois. L'important dans ce manifeste, ce n'est pas la critique du gouvernement par l'opposition, ce n'est pas non plus le panégyrique de l'opposition par elle-même; il n'y a là que l'éternelle histoire de toutes les luttes humaines : le nouveau, l'inoui, c'est l'audacieuse impudeur avec laquelle une minorité rebelle se préfère à tous et s'élève au-dessus de tout, s'arrogeant comme une sorte de droit inné de représenter la France à elle seule, et lui niant le droit d'être autrement représentée que par elle. Sous un régime de libres élections, cette minorité prétend ne pas compter avec le plus grand nombre des élus du pays; sous un régime de libre discussion, cette minorité commence par proclamer nuls les résultats du scrutin. On lui demande où est la contre-épreuve, où est le *criterium* de la pensée qu'elle prête à la France? — En moi! — Où est la vertu, la vie, l'avenir de la France? — En moi, toujours en moi! — Son raisonnement est tranchant comme le fil d'une épée : La constitution dit qu'une minorité de 188 voix suffit à tenir en échec les 562 autres, précisément dans le cas où ces 562 trouveraient la constitution assez mauvaise pour la vouloir changer : à la bonne heure, voilà qui est de notre goût et qui nous assure la joie de vous faire bien sentir le mors et la bride! — Mais la constitution ne dit point qu'il soit absolument interdit à la majorité de rédiger des lois : tant pis pour la majorité, il n'y aura de lois valables pour nous que celles que nous aurons déclarées constitutionnelles, et il ne nous convient pas de regarder comme telle la loi du 31 mai. Donc cette loi n'existe pas. — Et, qu'on en soit sûr, on ne raffine point ici cette logique insultante pour l'amer plaisir de s'en blesser soi-même davantage; elle est tout entière écrite au manifeste; il y a plus, elle y est écrite en un mot.

La montagne raconte à la nation qu'elle a trois fois, autant qu'il dépendait de ses votes, repoussé les mandataires des électeurs constitués par la loi du 31 mai; la troisième fois, c'était la grande victoire de M. Schœlcher. « *La majorité* admit l'élu du privilége, dit le manifeste; *la république* vota la nullité de l'élection. »

C'est là vraiment la formule suprême de leurs convictions politiques, c'est là

le *shiboleth* auquel on distingue leur caste.—Vous êtes la majorité, nous disent-ils; belle avance! nous sommes la république, et le dernier d'entre nous en qui la république s'incarne est, dans son unique individu, pourvu d'un droit supérieur à ceux que vous aurez jamais tous ensemble! —Ah! répondrons-nous, si vous êtes la république à vous tout seuls, vous avez tort de vous en vanter, car votre vanterie la juge et la condamne. La majorité d'un côté, la république de l'autre! voilà l'enseignement par lequel la montagne se propose d'apprendre au peuple le respect des institutions dont elle nous annonce qu'elle se fait gardienne! Qu'est-ce qu'il reste des institutions établies, quand on les proclame ainsi vides de sens et de réalité? quand on crie aux oreilles de la foule : Vous avez une administration, une magistrature, une représentation nationale; tout cela n'est plus que vaine apparence légale, ce n'est que la majorité, comme qui dirait l'enveloppe morte, le cadavre de la république! Mais l'ame de la république, c'est en nous qu'elle réside, en nous qui ne sommes pas un pouvoir organisé, qui ne sommes qu'une fraction dans une fraction au sein du parlement, en nous, individus isolés, dont les noms se réunissent au bas de ce placard, sans autre lien positif que notre commune inspiration. Nous avons la grace d'état, l'inspiration républicaine : c'est pourquoi nous sommes la république. — Et puis qu'arrive-t-il? S'il n'est point d'autre raison d'autorité, d'autre justification du commandement qu'on exerce que cette possession d'une grace spéciale, qui est-ce qui n'a pas la grace? Et de proche en proche, à l'exemple de la montagne parlementaire, la démagogie française se recrute de ces inspirés d'une nouvelle espèce, qui pensent, qui écrivent, qui prêchent : La majorité n'est pas avec moi; qu'importe, puisque c'est moi qui suis la république? La république recommence de la sorte, pour ainsi parler, avec chaque ambitieux, peut-être avec chaque intrigant. Dès qu'on ne la place point dans les institutions reconnues, dans un établissement officiel, il faut bien la placer au dedans de soi-même, dans sa propre infatuation, dans l'idéal plus ou moins niais, plus ou moins criminel de ses passions et de ses rêves. Toutes ces passions désordonnées, qui se débattent au fond des régions inférieures, rivalisent perpétuellement d'efforts pour s'introduire jusqu'au sanctuaire du pouvoir et s'en emparer. Nous avons déjà dit quelque chose de cette pression du dehors qui pèse sur nos montagnards attitrés, et les oblige indéfiniment, ou à marcher, ou à s'en donner l'air : ce sont les enfans de leur doctrine qui les poussent, et qui, s'intitulant eux-mêmes la pure république, aussi bien que le peuvent faire les plus illustres, veulent toujours une république plus active et plus violente que ces illustres, toujours un peu somnolens dans leur gloire.

Ce qu'on a déjà lu du procès qui s'instruit maintenant à Lyon est un triste et curieux témoignage qui atteste trop catégoriquement la contagion de cette doctrine que nous ne saurions trop flétrir. Nous touchons discrètement à une cause encore pendante : nous n'avons point pour des accusés cette sympathie de convention qui, par système, les déclare d'avance innocens, nous n'aimons point ce moderne relâchement de la conscience publique qui fait trop dire et trop tôt le *res sacra miser;* mais c'est assez de la froide sévérité de la raison pour ne point anticiper sur les arrêts de la justice. Ce n'est pas tant d'ailleurs au point de vue judiciaire, c'est surtout pour l'histoire des mœurs de notre époque qu'il y a dans le procès de Lyon des pièces auxquelles il faut donner

une attention particulière. On y voit apparaître sous un jour désolant cette course échevelée des ambitions de tout étage, depuis l'ambition naissante du dernier lancé jusqu'à l'ambition inquiète du premier qui tient la tête. Depuis la grange du plus obscur village jusqu'au cabinet somptueux de l'avocat parvenu, il y a comme un flot d'appétits, de rancunes et de vains songes qui monte toujours, et pousse d'autant plus fort les plus haut situés. L'agitateur du département murmure contre l'agitateur plus heureux que les hasards du scrutin populaire ont envoyé dans la capitale, au faîte de l'état; l'agitateur de la petite ville jalouse et maudit celui du chef-lieu; c'est à qui dépassera l'autre. Regardez les vagues se heurter contre la falaise : il en est une que toutes supportent, qu'elles soulèvent, qu'elles exhaussent pour ainsi dire sur leur dos, grondant d'une façon plus terrible à mesure qu'elles se gonflent davantage, jusqu'à ce qu'enfin cette crête retombe, jusqu'à ce qu'elle se brise en écume et ramène avec elle vers la mer toute la masse qu'elle dominait. Je ne sache pas de plus exacte image du démagogue en chef que ses frères et amis guindent sur leurs épaules comme sur un pavois, tout en lui montrant le poing et en rechignant contre sa fortune, jusqu'au jour où cette déplorable fortune s'écroule et les ensevelit eux-mêmes dans sa ruine.

Il faut penser, pour se rassurer en présence d'un pareil tableau, que cette effervescence ne peut jamais être l'état normal d'une population tout entière, qu'elle en atteint seulement les élémens les plus inflammables, que l'on peut au contraire s'appuyer contre elle sur le sens généralement rassis des multitudes. Nous expliquions précisément l'autre jour ce qui nous paraissait être le sens général de ce pays : un grand détachement de tous les prétextes nominaux sous lesquels se cachent les mobiles égoïstes des partis; une indifférence sincère pour tout ce qu'il y a dans chaque parti de plus distinctif et de moins communicable; une volonté déterminée d'aller droit au fond des choses et de ne plus courir désormais en politique après les fantaises, au lieu de s'arrêter aux réalités. Nous regrettions aussi que, dans l'assemblée nationale, les partis, malgré certains dehors de conciliation, gardassent cependant bien davantage leur quant à soi, et permissent à leurs membres les plus extrêmes, à leurs exagérés ou à leurs aventureux de prendre le pas sur le corps de bataille, sur les gens raisonnables, de faire plus de bruit que tout le monde et de forcer tout le monde à endosser leur bruit, lorsqu'il eût été si simple de les désavouer. Le vote de la révision paraît avoir eu l'effet salutaire d'opérer une rupture définitive entre le gros des partis, qui arrivera peut-être un jour à se fondre sous la loi des nécessités communes, et les ardens, les pointus de toutes les nuances, qui cherchent continuellement le mieux en haine du bien, et butent sur le pire. Le choix de la commission de permanence, la décision avec laquelle le vote a été enlevé dès le premier tour de scrutin, quand l'année dernière il en avait fallu quatre, sont des symptômes d'un favorable augure, par où l'on peut espérer qu'il n'est pas encore impossible de former une vraie majorité politique, une majorité qui gouverne la France. Il est assez remarquable que cette majorité semble surtout se former en défalquant du groupe qu'elle aspire à rendre plus compacte les individualités tracassières ou remuantes qui ne s'y mêlaient que pour le fractionner. Que ces individualités s'excluent d'elles-mêmes ou

qu'on les retranche, cela ne fait rien au résultat; l'essentiel est que leur esprit de division, que leur goût d'importance et d'isolement ne nuise plus à l'union commune. Cette union peut s'effectuer sans préjudice pour personne sur le large terrain de la révision. Ceux qui ont combattu la révision, ceux qui ont vainement essayé de dénigrer le pétitionnement, et qui cependant appartenaient par leurs antécédens, par leurs principes, à la cause de l'ordre, ceux-là se voient de plus en plus resserrer dans les défilés de la politique à outrance? où pour sûr un pays ne s'engage jamais.

Qu'est-ce que font les légitimistes dissidens qui n'ont pas trouvé que le chemin de M. Berryer fût assez droit et assez beau pour y daigner marcher eux-mêmes? Ils jettent d'abord l'injure à leur ancien chef, cela va sans dire; puis les uns répètent leur cri d'appel au peuple et chevauchent bravement sur leur pauvre dilemme : république ou monarchie! Les autres, ne sachant trop par où tourner pour découvrir un personnage qui leur aille et qui ne soit pas celui du voisin, s'amusent, comme le faisait ce matin un de leurs journaux, à prouver qu'ils sont du moins prophètes, s'ils ne sont pas orateurs. Ils ont prophétisé la révolution de février! Voilà qui était bien difficile dans le temps où ils se complaisaient à la préparer eux-mêmes, et voilà surtout qui nous sera bien avantageux à connaître dans le temps présent!

Il est enfin d'autres régions du parti légitimiste, et nous parlons toujours des hérésiaques, où l'on s'emploie à fabriquer, pour toute recette de salut public, un certain socialisme que l'on appelle avec une naïveté adorable le *socialisme blanc*. Dans ces régions excentriques, on a rêvé depuis long-temps une alliance quelconque avec « le petit peuple. » On a plaidé pour lui contre les exploiteurs bourgeois, afin de l'attendrir plus facilement sur les douceurs du patronage aristocratique. On n'a pas encore réussi beaucoup, on ne se décourage pas. Voici des histoires qui trouvent des lecteurs; nous les citons en détail pour montrer l'étrange corruption intellectuelle qui s'infiltre dans tous les cerveaux, puisque ces choses-là courent le monde et qu'on s'y abonne. Elles sont d'hier :

« Le plus curieux de tous les pèlerinages qui se sont effectués à la résidence de Henri V, c'est certainement celui des ouvriers lyonnais attirés par curiosité pure et farouches démocrates au moment de franchir le seuil du château. L'histoire ne nous a pas légué de trait plus beau que celui tout moderne d'un futur roi exilé, à la merci d'un poignard inconnu, ouvrant sa porte en souriant et recevant sans défiance des hommes d'apparence sinistre que l'égarement pouvait transformer en assassins. Qu'est-ce auprès de cela que la gloire d'Alexandre buvant avec confiance le breuvage de son médecin? Les ouvriers lyonnais sont restés deux jours à Frohsdorff. Cette haine sourde et persistante que le poison démagogique verse à flots pressés dans la poitrine du peuple n'est tombée qu'au dernier moment, à la parole si nette, si franche, si persuasive du prince, et, si l'on peut ainsi parler, dans l'étreinte finale des adieux.

« Les ouvriers lyonnais n'ont dissimulé à Henri V ni les vœux, ni les répugnances vraies ou injustes du peuple. — Croyez-moi, monseigneur, disait l'un, les ouvriers seuls peuvent vous frayer la route de France, et ce sont leurs rudes bras qui vous assoieront solidement sur le trône des Tuileries; mais il faut s'occuper d'améliorer leur sort, qui est tout-à-fait misérable, dût-on, pour

y parvenir, faire du *socialisme blanc*. Je sais bien que les révolutions nous tondent d'un côté, mais les fabricans ne nous rasent-ils pas un peu de l'autre? Pas de révolution, soit; mais aussi pas d'exploitation!

« Un autre, vorace farouche, et qui donnait de la rudesse à sa voix, afin d'étouffer le tressaillement involontaire de son cœur, disait au prince : Monseigneur, on nous répète sans cesse que vous êtes mal entouré, et que vous ne pourrez asseoir l'autorité royale que sur les nobles et les prêtres. Eh bien! le peuple de la Croix-Rousse n'aime ni la calotte ni les parchemins. — Le prince approuvait les raisons fondées (soit dit entre parenthèses, nous serions curieux de savoir lesquelles), discutait les sophismes et rétorquait victorieusement un préjugé, une calomnie, une mauvaise passion à l'aide de ces mots simples, mais éloquens, parce qu'ils partent du cœur. A sa parole loyale et persuasive, les mauvais vouloirs s'évanouirent, comme les brouillards se dissipent à la lumière éclatante du soleil, et lorsque M. le comte de Chambord eut reçu les adieux de la députation des travailleurs du Rhône, les démocrates avaient disparu, remplacés au moral par les disciples d'une foi nouvelle.

« Ah! monseigneur, s'écriait en partant un vorace, marchand de vins à la Croix-Rousse, je pleure comme un enfant, et je n'en ai pas honte; il me semble que j'avais un poids sur la conscience, et que ces larmes viennent de le faire couler. Il y a là-bas sur les côtes du Rhône trente mille hommes qui ont foi en ma parole. Quand je leur aurai répété ce que vous nous avez dit, j'aurai enlevé au socialisme trente mille soldats pour vous les donner! »

Nous n'ajoutons rien à ce tableau vivant du socialisme légitimiste. Il est pris sur le fait, et nous le livrons tel quel. Il n'a plus, sans doute, cette franche odeur de sang que le rouge exhalait; il s'y mêle un parfum d'encens et de musc. Le vorace se convertit et larmoie; mais, à travers ses larmes, on sent bien qu'il n'a pas dépouillé le vieil homme, et ses convertisseurs ne lui en demandent pas tant.

Nous arrivons maintenant, et c'est comme malgré nous, aux rares orléanistes qui ont voté contre la révision; nous avons assez exprimé le regret que nous inspirait une résolution si singulière : on leur en prête maintenant une autre qui serait encore plus grave et que nous ne leur attribuerons point tant qu'ils ne l'auront pas avouée. On suppose qu'ils arrangent la candidature de M. le prince de Joinville à la présidence de la république, et la polémique s'est même engagée là-dessus. Cette polémique au moment où nous sommes à la poursuite de la révision que nous ne devons pour rien au monde abandonner, cette polémique irritante aurait d'abord à nos yeux le tort d'être une diversion, et puisqu'on n'est point en mesure de la soutenir au nom du prince, une diversion à la fois inutile et suspecte de brouillerie. Ce tort, nous ne voulons l'imputer à personne qu'à la dernière extrémité. Il serait d'autant plus sérieux, qu'on aurait gratuitement placé le généreux prince dans l'alternative d'un silence ou d'un manifeste également embarrassant, le tout pour entraver et dévoyer un mouvement de l'opinion publique qui ne satisfait pas au même degré toutes les vanités et toutes les ambitions. Combien plus simples et plus nobles sont l'attitude et la conduite des hommes politiques qui se rallient à ce vrai mouvement du pays, qui s'y fient et le dirigent! — Tel a été le sens dans lequel on s'est surtout prononcé chez M. Barrot, où s'étaient réunis der-

nièrement pour prendre congé les uns des autres les principaux membres de la majorité. Il a été décidé qu'on occuperait les vacances parlementaires à seconder, à développer dans les provinces le pétitionnement pour la révision. Les comités locaux recevront une impulsion plus vive de la présence des députés, et ceux-ci se retremperont à leur tour dans une fréquentation plus intime de leurs commettans. Déjà les conseils d'arrondissement formulent coup sur coup des vœux énergiques en faveur de la révision; les démonstrations des conseils-généraux seront certainement encore plus significatives : tout cela ne comptera-t-il donc pour rien au mois de novembre? Nous le disons franchement, ce n'est pas sans quelque appréhension que nous voyons ainsi dériver de plus en plus vers la politique des corps représentatifs qui ont rendu de si grands services depuis vingt ans, en s'enfermant davantage dans les matières d'administration locale. Nous n'ignorons pas tout ce qu'il y a d'objections contre cet empiètement des autorités particulières sur le gouvernement général de l'état; mais nous sommes en des circonstances où l'on est encore heureux d'avoir à choisir un moindre mal entre beaucoup de pires, et ce n'est pas le fédéralisme que nous redoutons le plus aujourd'hui.

Nous avons quelque peine à passer de ces considérations, qui ne sont point toutes réjouissantes, au récit de la semaine de plaisir dont nous avons régalé nos voisinsd e la Tamise, en échange de leur hospitalité du Palais de cristal. Nous mentionnons donc seulement pour mémoire ces fêtes somptueuses de l'Hôtel-de-Ville, qui ont, pendant cinq jours, ébloui ou étourdi tout Paris. Le lord-maire et ses aldermen ont été tout de suite entourés d'une popularité merveilleuse dans la grande cité révolutionnaire. C'était un contraste piquant que ce magistrat féodal et cette obstinée corporation d'aristocrates salués par force bravos à leur passage en des lieux où s'élevaient naguère les barricades de la république démocratique et sociale. Le véritable monument de cette visite intéressante, c'est le discours de lord Granville, fils de l'ancien ambassadeur, vice-président de la commission royale près l'exposition universelle. On ne pouvait traduire avec plus d'esprit et de courtoisie l'heureuse impression qui résulte de cette rivalité pacifique des arts, à laquelle se bornent maintenant les deux peuples, et du fraternel échange de leurs bons procédés.

Les derniers jours de la session des chambres anglaises n'ont pas été beaucoup plus remplis que ne l'ont été chez nous les derniers jours de notre assemblée nationale. La chambre des lords a voté à la seconde lecture ce fameux bill des titres ecclésiastiques, dont l'enfantement et la longue élaboration représentent le plus gros de la besogne qui s'est faite dans le cours de l'année parlementaire. Les communes ont employé le temps qui leur restait encore à liquider, avec la précipitation d'une veille de départ, un arriéré d'affaires plus ou moins essentielles. Relevons cependant quelques points qui sont à noter dans l'histoire courante.

Ainsi l'on a demandé à la reine, par une adresse spéciale, de conserver jusqu'au 1er mai 1852 le palais de l'exposition, qui, pour la première fois, est appelé, dans un document officiel comme dans la langue populaire, le *Palais de cristal*. Le système d'architecture aérienne de M. Paxton a obtenu, comme il le méritait, un vrai succès de vogue. Les architectes de profession n'ont pas toujours été aussi heureux en Angleterre. Les nouvelles chambres de West-

minster auxquelles on travaille depuis tant d'années, où l'on a dépensé tant de combinaisons ingénieuses, n'auront jamais le même succès que l'improvisation de verre et de fonte à laquelle le jardinier du duc de Devonshire doit maintenant une célébrité européenne. Ce qui a fait la fortune du Palais de cristal, c'est l'admirable convenance avec laquelle il était approprié à sa destination, et d'avoir trouvé cette convenance, c'est bien une qualité de l'esprit anglais. A Westminster, au contraire, on a plutôt cherché l'art que l'utile, ce qui n'est pas selon les tendances naturelles du pays, et si l'on ne peut dire qu'on n'ait jamais atteint le but qu'on cherchait, il s'en faut certes qu'on l'ait jamais touché du premier coup. Après des tâtonnemens et des remaniemens trop nombreux, après des essais de décoration riche, dont le luxe était en contradiction trop flagrante avec la simplicité de rigueur pour une enceinte législative, le parlement anglais n'aura point encore dans cet édifice, où l'on a trop poursuivi l'imitation du moyen-âge, un palais réellement adapté à son usage, comme le Palais de cristal est adapté aux besoins de la grande exhibition. Maintenant cette appropriation si parfaite, qui constitue la principale beauté de l'immense maison de verre, subsistera-t-elle toujours, si l'on vient à tirer de la maison un autre parti? La beauté sera-t-elle la même quand cette voûte transparente ne couvrira plus les trésors qu'elle abrite aujourd'hui, quand elle ne sera plus éclairée par les soleils d'été? Voilà sur quoi l'on a voulu se donner le temps de réfléchir en demandant un sursis qui prolongeât par-delà l'hiver l'existence du Palais de cristal. On a répondu de la sorte au pétitionnement qui s'était organisé en faveur de l'œuvre de M. Paxton; mais la question reste ouverte, et elle est encore à l'étude. Le ministère, quant à lui, n'a voulu se prononcer ni dans un sens ni dans l'autre, fidèle en cette occasion à l'habitude qu'il a prise, en des rencontres plus sérieuses, d'échapper autant que possible à la responsabilité.

En effet, si le Palais de cristal a des apologistes passionnés, il ne manque pas non plus de détracteurs. Pour des enthousiastes, qu'on en rencontre, par exemple, un plus convaincu que ce correspondant du *Post* qui ne rêve rien moins que de racheter la dette publique de l'Angleterre avec le surplus des recettes du Palais de cristal! Il faudrait assurément, à ce compte-là, le garder debout encore plus de huit mois. Les ennemis qu'il s'est attirés, comme toute grande chose en ce monde, appartiennent à plusieurs catégories. Il y a d'abord ces architectes de profession dont nous parlions tout à l'heure, qui se fâchent d'une concurrence imprévue, qui soutiennent que ce n'est point là une œuvre d'art qui ait droit à tant de respect, que c'est un hangar gigantesque et rien de plus, une serre pareille à toutes les serres de jardin; lisez l'*Architectural Quarterly Review!* Il y a ensuite les amateurs de Hyde-Park, qui n'entendent point qu'on les prive indéfiniment de leur promenade favorite, et parmi ceux-ci, sans doute, les avocats courroucés de la vieille Anne Hicks, dont l'histoire a été tout un jour l'événement de Londres. C'est une histoire très anglaise. Mistress Anne Hicks n'est ni plus ni moins qu'une marchande de pommes et de gâteaux qu'on a chassée dernièrement de Hyde-Park, où elle s'était peu à peu érigé un petit fief aux dépens de la couronne, et pour la plus grande joie de sa jeune clientelle. Son aïeul avait, il y a cent ans, tiré le roi George II de la Serpentine, où il s'allait noyer, et le prince reconnaissant avait donné à son sauveur, pour lui et ses hoirs,

le privilége de vendre du pain d'épice et autres friandises dans Hyde-Park. L'aïeul et le père d'Anne Hicks jouirent paisiblement de cette faveur, et se contentaient de colporter leurs marchandises le long des avenues; la troisième génération devait être plus ambitieuse, l'ambition l'a perdue. Anne Hicks demanda, en 1843, qu'on lui laissât bâtir dans le parc une petite cabane de bois, pour serrer ses pommes et ses bouteilles de *gingerbeer;* puis la cabane de bois fit place à une maisonnette de briques, puis la maisonnette eut une cheminée, voire un jardin. Il y vint d'autres chalands que d'innocens *babies*, et l'on dut expulser Anne Hicks de son fort avant qu'elle en eût fait une véritable citadelle; encore lui assura-t-on une indemnité de cinq shillings par semaine pendant un an. Avec le bon sang anglais qu'elle a dans les veines, Anne Hicks s'est tout de suite servie de cet argent pour placarder dans le parc des affiches où elle expose ses droits héréditaires et ses infortunes personnelles. Évidemment le Palais de cristal ne lui a point porté bonheur, et c'est un peu cette nouveauté qui est la cause de sa dépossession. L'Angleterre met partout son amour du droit traditionnel, et cette dépossession d'un privilége séculaire, frappant même de si humbles privilégiés, a ému beaucoup de monde. La bonne femme est passée lionne pour vingt-quatre heures, et il a fallu que lord Seymour, commissaire en chef des bois et forêts, dans les attributions duquel rentre la surveillance de Hyde-Park, se défendît en plein parlement d'avoir trop durement sacrifié des titres d'une antiquité respectable au désir d'améliorer les abords du moderne palais de M. Paxton; c'est en parlement qu'il a raconté toute l'iliade dont j'offre ici l'abrégé.

Entre tous ces adversaires du Palais de cristal qui lui déclarent la guerre pour l'honneur des vieilles mœurs, le plus curieux à voir est le brave colonel Sibthorp. Ne lui parlez pas de cette construction diabolique; l'Angleterre entière l'aurait visitée, qu'il se garderait bien encore d'y mettre le pied de peur d'apporter à ces profanations l'encouragement de sa présence. Ce n'est pas seulement comme protectioniste, c'est en sa qualité de bon chrétien et de libre citoyen qu'il a l'horreur du Palais de cristal. Ce palais ne s'est élevé, selon lui, qu'au préjudice du droit du peuple, auquel on a confisqué son parc; on y est soumis à l'éternel *go on* de la police, qui vous dit d'aller ici et d'aller là d'une manière très choquante pour les sentimens d'un Anglais; il est enfin un vrai sujet de démoralisation et de scandale, parce qu'il provoque des infractions continuelles à la loi du dimanche, parce qu'il amène en masse dans la capitale les pauvres gens des provinces et des campagnes, qui viennent y dépenser mal à propos le peu qu'ils ont d'argent. Explique ensuite qui pourra comment, malgré cette dépense, l'exposition universelle est encore, aux yeux du colonel Sibthorp, une cause d'appauvrissement pour la ville de Londres elle-même! Il n'en est pas moins vrai que l'honorable orateur est en ce point-là moins seul de son avis qu'en beaucoup d'autres. Certains marchands s'étaient fait à plaisir, sur le Pactole que l'exposition devait précipiter chez eux, des illusions qui ont été bientôt démenties; d'autres ont vu la promenade de l'*exhibition* opérer pendant quelque temps une diversion, pour eux assez sensible, dans l'habitude fashionable qui leur amenait par oiseveté les acheteurs du beau monde. Le parti protectioniste a exploité ces mécomptes exagérés, et ce n'est pas sa faute s'ils n'ont pas pris plus de corps; mais, si peu qu'on sache avec quelle vigilance, pour ne rien dire de plus, le comité de l'exposition a ménagé

de toute façon les intérêts particuliers de l'industrie anglaise, comment tenir son sérieux devant la douleur patriotique du colonel Sibthorp, lorsque celui-ci croit devoir protester « contre les tromperies et les fraudes à l'aide desquelle les étrangers attirent la préférence sur leurs marchandises en ruinant les respectables négocians anglais? » Au milieu des splendeurs éclatantes de cette fête industrielle, qui est comme le premier concile œcuménique d'une nouvelle époque ; au milieu des explosions de bonne amitié qu'elle a provoquées entre Paris et Londres, il n'est peut-être pas inutile de rappeler, comme nous le faisons ici, qu'il y a pourtant des ombres au tableau. Nous sommes toujours trop portés en France à nous figurer que l'histoire se compose de changemens à vue. Nous et nos voisins, nous étions bien près de nous battre en 1840, et l'on y allait de part et d'autre bon jeu bon argent. Nous nous embrassons aujourd'hui si fort, qu'il semble que ce soit pour la vie. En vérité, nous ne demanderions pas mieux, et nous sommes même, quant à nous, très persuadés que ces embrassemens finissent bien par rapprocher les esprits et les cœurs, comme sont déjà rapprochées les distances; mais ce n'est pas à dire qu'il faille oublier complétement ce vieux fonds d'âpre originalité nationale, de mauvaise humeur et de dissidence qui demeure çà et là par-dessous les effusions d'une pensée plus cosmopolite. Le fond pourrait bien encore remonter à la surface, comme on l'a vu dans le mouvement produit par l'*agression papale*.

Rappelons aussi, parmi les derniers épisodes de la session dans la chambre des communes, un acte caractéristique pour l'histoire des mœurs parlementaires. On sait peut-être que, lorsque les communes sont sommées par l'huissier de la verge noire à se rendre en séance royale dans la chambres des lords, les honorables membres, suivant une antique et peu solennelle coutume, se jettent, se poussent derrière le *speaker*, qui s'avance jusqu'à la barre de la chambre haute, comme une troupe d'écoliers en récréation. Le besoin d'une meilleure tenue se faisant enfin sentir, on a nommé un comité pour aviser aux moyens de la régler; lord John Russell est venu proposer que désormais, toutes les fois qu'il y aurait séance royale, la chambre, au lieu de répondre tout entière à la semonce et de faire invasion chez les lords, se contenterait de choisir au scrutin ceux de ses membres qui, avec les ministres tirés de son sein, seraient chargés de la représenter. La députation devrait marcher sur quatre de front, et le sergent d'armes aurait pleins pouvoirs pour mettre la main sur quiconque romprait les rangs. A la discussion, la mesure a paru quelque peu sévère, et il a été convenu qu'on s'en rapporterait, pour l'appliquer, au sentiment des convenances : nous verrons si le naturel se corrigera plus vite en cette matière d'étiquette qu'en des matières plus sérieuses.

Les interpellations, qui troublent quelquefois si fort à contretemps la suite des travaux parlementaires, en couvrent aussi cependant les défaillances. Les interpellations se sont succédé coup sur coup dans les dernières séances des communes; elles se rapportaient principalement à la politique extérieure et à la situation de l'Italie.



Cette situation préoccupe le gouvernement anglais, comme elle doit préoccuper tous les cabinets européens. Nous parlions déjà, il y a quinze jours, de l'anxiété croissante dont on ne pouvait se défendre à l'aspect de cette malheureuse Italie, où notre armée représente à grand'peine un principe d'ordre et de

modération au milieu des excès en sens contraire qui se provoquent, s'excusent ou se justifient les uns par les autres : ce sont les proclamations mazziniennes, comme celles que le comité de Londres vient encore d'adresser aux Italiens, qui appellent des proclamations comme celles que le maréchal Radetzky a fait récemment publier dans le Lombard-Vénitien, et ce sont d'autre part les mesures de précautions ou de représailles, telles qu'on les prend à Naples, telles qu'on les prendrait trop volontiers à Rome, qui fournissent des recrues désespérées à la grande conspiration souterraine. Il y a là un enchaînement déplorable, un cercle fatal dans lequel étouffe presque tout espoir d'un meilleur avenir. Nous y sommes enfermés nous-mêmes, et le véritable embarras de notre politique en Italie, c'est, comme nous le disions plus haut, de ne pouvoir être décidément avec personne. En Piémont seulement, on respire, mais c'est à la condition que le gouvernement ne fermera pas un seul instant les yeux sur les trames secrètes qui l'obsèdent. En Lombardie, l'Autriche applique avec une inflexibilité croissante toutes les rigueurs de l'état de siége. Les Lombards mettent à narguer et à braver l'Autriche, jusque par la plus imperceptible résistance, autant d'acharnement que l'Autriche en met à les écraser. C'est une guerre qui ne finit jamais entre la police étrangère et les mille fantaisies d'un esprit national réduit par la conquête aux mesquines revanches d'une véritable taquinerie. Les couleurs italiennes, le blanc, rouge et vert, sont proscrites; elles se réfugieront dans les moindres détails de toilette, et le gouverneur comte Giulay ne trouvera pas au-dessous de sa dignité de proscrire des broderies de gilet et des épingles de cravate. C'est sous cette forme puérile que se manifeste le suprême ressentiment de la liberté perdue. Pour perdue, la liberté ne saurait l'être davantage. Une circulaire du général commandant la province de Venise et datée du 7 juin nous tombe aujourd'hui sous les yeux : c'est un catéchisme, un code d'enquête à l'usage des officiers de son gouvernement pour le cas où ils auront à fournir des renseignemens sur les personnes. Ils sont tenus de procurer, avec tout le signalement ordinaire de l'individu sur lequel on les dirige, des informations d'une nature bien autrement rare : — Quelle est sa manière de vivre, qu'est-ce qu'il fait, ou qu'est-ce qu'il omet de faire? quelles maisons ou quelles familles il fréquente? — S'il y va rarement, souvent, périodiquement? — De quoi parle-t-il en public? avec qui correspond-il? — Si c'est rarement, souvent, périodiquement? — S'il dépense dans la proportion de son revenu, ou s'il vit au jour le jour; dans quels rapports il vit avec ses parens, sa famille, ses amis et sa maîtresse? — S'il a pris part à la révolution, en action ou seulement en pensée? — S'il l'a aidée secrètement sous le masque de la neutralité? — S'il ne s'y est point mêlé, est-ce par principe et par dévouement à son souverain légitime, ou par crainte, par prudence, par apathie, par calcul? — Donner enfin une biographie du sujet qui résume tous ses antécédens. — Ce manuel d'espionnage imposé à des officiers est signé du général Gorzskorhawsky, lieutenant militaire et civil des provinces vénitiennes. Nous souhaitons que le *Chronicle*, à qui nous empruntons cet étrange document, ait été lui-même induit en erreur.

Venise n'en a pas moins maintenant son port franc, qui s'est ouvert le mois dernier; mais le régime général du pays n'est point de nature à la faire beaucoup profiter de cette bonne fortune. Le privilége du port franc devait attirer

des négocians de Trieste, des Anglais, des Grecs : cette perspective ne paraît pas se réaliser vite; d'ailleurs c'est moins le capital qui manque que l'esprit d'entreprise et l'activité commerciale. Venise est encore abattue sous le coup des récentes catastrophes qui ont si cruellement aggravé sa longue décadence. A Venise encore plus que dans le reste de l'Italie, tout passe aux mains des Allemands, des Suisses et des Anglais : maisons de banque, commerce en gros, commerce de détail, tout ce qui est un peu considérable est tenu par des Allemands, et il y vient une jeunesse teutonne qui renouvelle sans fin la colonie. Venise diminue et s'affaisse ainsi de plus en plus à côté de la prospérité croissante de Trieste.

Nous ne répéterons point sur la condition des sujets de l'état pontifical des exagérations qui ont été plusieurs fois démenties sans réplique : nous ne croyons point qu'il pût s'accomplir sous les yeux de l'armée française des mesures qui fussent en contradiction avec le caractère et les sentimens français. Ce que nous ne pouvons dissimuler, c'est la faiblesse du gouvernement romain, qui semble encore bien loin de pouvoir s'établir dans Rome même avec quelque confiance, et qui est obligé d'abandonner aux brigands celles des Légations dont les étrangers ne se sont pas rendus maîtres. Minée par les répugnances de ses propres sujets, gênée par le patronage qui la préserve et qui lui est indispensable, la domination temporelle du saint-siége n'a jamais été plus dangereusement ébranlée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Ce succinct aperçu des plaies de l'Italie ne serait point malheureusement complet, si l'on n'y ajoutait les tardives représailles que la cour de Naples prend maintenant sur la révolution. Les régimens suisses ne se prêtaient point assez au service de police inquisitoriale qui leur était commandé; les sbires les remplacent encore plus qu'ils ne les secondent. Ces violences, jusqu'ici plus ou moins cachées, dans le silence d'un pays redevenu muet, ont eu tout d'un coup en Europe un grand et sinistre retentissement. C'est M. Gladstone qui a provoqué cette universelle réprobation. On peut compter parmi les événemens politiques la publication récente de ses deux lettres adressées à lord Aberdeen au sujet de la conduite du gouvernement napolitain vis-à-vis des prisonniers d'état Ces lettres étaient bien de nature à exciter l'attention de quiconque s'intéresse aux affaires de l'Europe. Jusqu'à présent, on avait trop cru sur le continent que les encouragemens donnés par l'Angleterre au parti italien tenaient surtout à l'humeur personnelle de lord Palmerston, ou du moins aux tendances du cabinet whig; mais la publication de ces lettres jette une lumière nouvelle sur la question et mène inévitablement à penser que le sentiment général des hommes politiques les plus importans de l'Angleterre, à quelque opinion qu'ils appartiennent, favoriserait en Italie des réformes nécessaires. Tout le monde sait quel est l'esprit conservateur de lord Aberdeen, et l'on connaît tous les gages qu'il a fournis au parti de l'ordre et de la paix en Europe. Cette publication, à laquelle il a donné son assentiment, et qu'il a prise pour ainsi dire sous ses auspices, prouve que, si cet homme d'état repousse les excès des révolutionnaires, il ne repousse pas moins les excès opposés d'une aveugle réaction. Quant à M. Gladstone, le récit chaleureux qu'il fait des condamnations excessives dirigées contre les libéraux napolitains, le blâme sévère qu'il

déverse sur les traitemens infligés à Naples aux prisonniers politiques, prennent une force nouvelle sous la plume d'un homme comme lui. M. Gladstone a d'abord été ministre du commerce et ensuite ministre des colonies dans le cabinet de sir Robert Peel : c'est le fils de l'un des plus riches négocians de Liverpool, qui fut l'ouvrier de sa fortune, et qui possède, dit-on, aujourd'hui un capital d'environ 40 millions de francs. M. Gladstone est un des chefs du jeune parti tory. Il est né en 1809, et il a fait de brillantes études à l'université d'Oxford. On n'ignore pas quels sont les principes de cette université, dont M. Gladstone est devenu le représentant à la chambre des communes. Il jouit en Angleterre d'une grande renommée de modération et d'impartialité, et, quoique très zélé protestant, il a voté dernièrement, au nom de la liberté religieuse, contre le bill des titres ecclésiastiques. M. Gladstone ne raconte que ce qu'il a vu dans son voyage de Naples. Ces récits ont vivement ému toute la presse anglaise. Les personnes les mieux informées prétendent qu'avant de donner son assentiment à la publication de ces lettres, lord Aberdeen a désiré faire, par l'entremise du gouvernement autrichien, une tentative auprès du gouvernement napolitain, afin d'obtenir quelques adoucissemens à de telles rigueurs. N'ayant pas réussi, lord Aberdeen s'est associé de grand cœur à l'œuvre de son ancien collègue. Cette version, qui est fort accréditée à Londres, se trouve implicitement confirmée par le préambule de la seconde lettre de M. Gladstone à lord Aberdeen. Quelle que soit l'importance ou la signification de ces deux lettres, il ne faudrait pourtant pas exagérer l'effet qu'elles auront sur les affaires d'Italie. Si les droits de la raison, de la justice et de l'humanité trouvent encore de puissans défenseurs, il n'est pas de gouvernement qui voulût prendre sur lui de donner le branle à la révolution.

Aussi, qu'est-ce qu'a fait après tout lord Palmerston, quand sir de Lacy Evans l'a complaisamment interpellé sur l'état des choses en Italie? Il s'est borné à répondre que l'indépendance du Piémont ne courait aucun risque, et qu'il partageait les sentimens de M. Gladstone sur le régime napolitain. Comme preuve de sa sympathie pour les victimes, il a dit seulement qu'il envoyait des exemplaires du livre de M. Gladstone à tous les agens anglais près des cours étrangères. C'est un genre d'intervention qui ne lui créera jamais beaucoup d'embarras.

L'état du Portugal ne laisse pas d'être toujours bien critique, et le maréchal Saldanha, qui voudrait évidemment réparer ce qu'il y a de réparable dans sa fausse position, est maintenant plus mal à l'aise dans son triomphe que le comte de Thomar dans son exil. Il lui faut à la fois se défendre contre l'invasion des radicaux, et ne pas tout céder à l'influence anglaise, dont il est beaucoup plus l'obligé que ne l'était le comte de Thomar. La loi électorale, d'abord promulguée sous le coup des circonstances, a été modifiée par de nouveaux décrets, et l'ouverture des cortès est prorogée jusqu'au 15 décembre, pour laisser le temps d'introduire ces modifications dans la pratique. Ces modifications sont peu favorables aux ultra-progressistes, et l'esprit dans lequel on a corrigé la loi primitive marque une sorte de retour vers la modération. On reconnaît même ouvertement, dans le préambule de la loi ainsi amendée, qu'il n'y avait pas moyen de l'exécuter telle qu'elle était d'abord. Entre autres différences qui séparent la seconde édition de la première, il faut compter la suppression du droit élec-

toral dont jouissait sans rien payer quiconque était chef de famille. On est encore loin cependant d'en être déjà revenu à la charte constitutionnelle, et les chartistes ont un grand intérêt et un grand devoir à ne pas déserter les élections. Si le parti constitutionnel et modéré ne se divise pas, il est à peu près maître du terrain. Les ultra-progressistes n'ont plus de chances maintenant qu'ils ont été abandonnés par les miguélistes, leurs étranges alliés d'un moment, lesquels déclarent aujourd'hui qu'ils ne veulent de coalition avec aucun parti. Le ministère, si désorganisé qu'il soit (et il l'est beaucoup, puisque le bruit courait qu'il avait encore été changé pendant les courtes vacances que le maréchal a été prendre à Cintra), le ministère est forcé de paraître très occupé des projets de chemins de fer qui sont en grande faveur dans le public de Lisbonne. Il a nommé une commission pour lui faire un rapport sur les plans qu'on lui présenterait, et il a dû publier un programme des conditions auxquelles il admettrait les soumissionnaires. Ceux-ci sont naturellement des entrepreneurs anglais, et l'on comprend que cette qualité soit d'un certain poids pour aider au mouvement de l'opinion et peser avec elle sur l'esprit des ministres. Le chemin projeté, et il est question de deux projets, irait de Lisbonne à Elvas; ce serait une grande facilité pour le commerce avec l'Espagne, et les Anglais y voient déjà la perspective d'un abaissement des tarifs.

Ces perspectives d'ordre et de progrès pacifiques sont malheureusement trop compromises par les troubles de la rue que l'on a sous les yeux à Lisbonne, et qui tiennent en Portugal tout le devant de la scène. Ce n'est pas impunément que l'on fait des révolutions militaires : les armées peuvent sauver un état de la démagogie, mais qui les sauvera d'elles-mêmes, lorsqu'elles sont elles-mêmes la démagogie sous l'uniforme? Toute discipline a péri dans la garnison de Lisbonne; les différens corps de troupes qui occupent la ville en viennent chaque jour aux mains. Les privilégiés de l'insurrection ne pouvaient manquer de devenir odieux au reste de l'armée : la garde municipale, le 2e chasseurs, le 16e d'infanterie, sont en lutte ouverte avec les autres régimens. Le roi s'est, dit-on, plaint amèrement auprès du maréchal d'une si déplorable anarchie. Le maréchal n'en est pas moins chaque jour investi d'un surcroît de dignités. On lui a rendu son office de majordome-major, le premier de la maison royale; on l'a fait aide-de-camp du roi, qui courait naguère à sa poursuite pour le traiter en rebelle. Il est vrai qu'on prétend que cette accumulation de charges honorifiques sur une même tête n'est qu'un procédé poli pour arriver à retirer au maréchal Saldanha la présidence du conseil, dont il est décidément incapable de porter le très réel fardeau. ALEXANDRE THOMAS.

HISTORIA GENERAL DE ESPAÑA, por don Modesto Lafuente (1). — Ce serait une grave erreur et une grave injustice que de supposer le génie espagnol peu propre aux travaux historiques; rien ne serait moins fondé qu'un tel jugement : l'Espagne, au contraire, est un des pays où il s'est produit le plus d'historiens

(1) 4 tomes parus, Madrid, chez Mellado; Paris, librairie espagnole, 14, rue de Provence.

éminens, à partir du plus contesté de tous, de Mariana, dont il est facile de relever les erreurs, et qui n'en reste pas moins, malgré tout, un des écrivains les plus hautement doués du génie historique. L'ouvrage du savant jésuite est un des grands monumens d'une grande littérature. Les travaux historiques, en Espagne à peu près comme dans tous les pays, peuvent se diviser en deux classes : les chroniques et les histoires proprement dites. Depuis les origines de la nationalité espagnole jusqu'au XVI[e] siècle s'étend l'ère des chroniques et des chroniqueurs, qui sont innombrables, et parmi lesquels il faut mettre au premier rang Lopez de Ayala et ses récits sur le règne de don Pèdre-le-Justicier. A partir du XVI[e] siècle jusqu'au milieu du XVII[e], dans cet espace de temps qu'on a nommé le siècle d'or de la littérature espagnole, est comprise l'ère de l'histoire proprement dite et des historiens. C'est dans cette période que paraissent, outre Mariana, et pour ne citer que les plus illustres, des écrivains tels que Melo, l'auteur de l'*Histoire des Séditions et de la Guerre de la Catalogne sous Philippe IV;* Hurtado de Mendoza, l'auteur de la *Guerre des Morisques du royaume de Grenade;* don Francisco de Moncada, l'auteur de l'*Expédition des Catalans et Aragonais contre les Turcs.* Il faudrait nommer à côté Zuniga, Argensola, Sandoval, Herrera, l'historien des conquêtes des Espagnols dans les Indes. Les histoires spéciales de villes, de provinces, sont innombrables. Le XVIII[e] siècle a vu se produire de remarquables travaux historiques, tels que *l'Espagne sacrée* de Florès, l'*Histoire critique* de Masdeu et des *essais* spéciaux, d'un mérite supérieur, de Capmany, de Jovellanos, de Campomanès. Dans le mouvement littéraire nouveau dont l'Espagne contemporaine a été le théâtre, il ne se pouvait pas qu'un tel ordre d'études ne retrouvât faveur et ne reçût une certaine impulsion. On pourrait facilement mentionner un nombre suffisant de publications où les auteurs, s'animant de l'inspiration moderne, cherchent à s'élever parfois jusqu'à la recherche des lois générales du développement politique et moral des peuples. C'est ainsi que MM. Tapia et Moron ont écrit de véritables histoires de la civilisation espagnole. Un homme d'état contemporain, M. Pidal, a traité à l'Athénée de Madrid le même sujet dans des leçons qui, si nous ne nous trompons, n'ont malheureusement pas été recueillies. M. de Toreno avait préparé avant sa mort une histoire de la maison d'Autriche. Le général San Miguel publiait récemment une *Histoire de Philippe II.* Nous avons nous-mêmes mentionné, il y a quelques mois, une histoire des *Communidades de Castilla* sous Charles V, par M. Ferrer del Rio. Joignez à ceci des collections remarquables de *documens inédits* publiées soit par l'Académie de l'histoire, soit par des particuliers. Bien d'autres ouvrages seraient encore à citer. Ce qui manquait à ce mouvement, c'était une histoire générale d'Espagne, faite avec toutes les ressources modernes. Nos voisins avaient jusqu'ici laissé ce soin à des étrangers.

Deux écrivains français de mérite, notamment MM. Romey et Rossew Saint-Hilaire, ont entrepris la tâche laborieuse de débrouiller l'histoire de l'Espagne, et ils s'en acquittent encore avec zèle. M. Lafuente essaie aujourd'hui à son tour de combler la lacune qui existait dans la littérature proprement nationale de son pays, en mettant au jour une histoire générale de la Péninsule. Quatre volumes seulement ont paru jusqu'ici; l'ouvrage en aura probablement douze ou quinze. Ce sera donc un travail complet. Le tome quatrième s'arrête au

XII[e] siècle. Une telle entreprise mérite assurément des éloges en raison de la gravité, et même, s'il nous est permis de le dire, en raison des efforts particuliers qu'a dû s'imposer l'auteur pour vaincre ses anciennes habitudes. M. Lafuente en effet a été l'un des écrivains satiriques les plus vifs de l'Espagne contemporaine; il a fait pendant long-temps un journal critique de politique et de mœurs sous le pseudonyme de *Fray Gerundio*. La collection des œuvres de Fray Gerundio ne fait rien moins que quelque vingtaine de volumes : *Capilladas y Disciplinazos de Fray Gerundio*, *Teatro social del siglo XIX*, *Revista Europea*, etc., etc. Pour arriver à la sévérité de l'histoire, il fallait évidemment que Fray Gerundio, après avoir donné la *discipline* aux autres, se la donnât quelque peu à lui-même. M. Modesto Lafuente n'y a point échoué. Son histoire dénote du savoir, de l'investigation et de l'impartialité; les bonnes intentions doivent bien compter pour quelque chose en pareille matière. L'histoire de M. Lafuente est précédée d'un remarquable *discours préliminaire* où sont résumés les principes de la science historique, et où est esquissée à grands traits la marche de la civilisation espagnole jusqu'à notre temps. L'auteur, qui a montré jusqu'ici une certaine impartialité, a seulement à se garder de certaines théories *progressives* qui ôtent souvent le sens des choses du passé autant que des choses du présent. En somme, l'histoire de M. Modesto Lafuente est un de ces ouvrages consciencieux qui méritent toujours l'attention, parce qu'ils dénotent un goût de travaux sévères malheureusement trop peu répandu aujourd'hui, en Espagne comme partout.

CH. DE MAZADE.

L'AQUARELLE SANS MAITRE, par M[me] Cavé (1). — Le succès mérité du *Dessin sans maître*, dont il a été rendu compte l'année dernière dans cette *Revue*, a engagé M[me] Cavé à publier ce nouvel ouvrage, où elle développe, en les appliquant à la peinture, les préceptes simples et rationnels de sa méthode. De même qu'au moyen du calque, M[me] Cavé apprend en très peu de temps à ses élèves à dessiner de mémoire, de même pour l'aquarelle son principal soin est-il d'élaguer ces fastidieuses et nuisibles pratiques où s'use souvent la bonne volonté la plus tenace. Voir, comprendre, se souvenir, telle est la formule de tout enseignement. M[me] Cavé s'adresse surtout à l'intelligence de l'élève, lui laissant toute liberté de se *faire sa main* en dehors des procédés d'école et des recettes d'atelier. C'est d'après la nature qu'elle fait travailler, tout au plus d'après des tableaux à l'huile. Cette peinture étant tout-à-fait différente de la peinture à l'aquarelle, l'élève, toujours disposé à imiter le coup de pinceau, ne risque pas d'emprunter la touche d'un autre. Aussi les élèves de M[me] Cavé ont-ils un cachet qui leur est propre; ils n'ont le faire d'aucun peintre. Quelques règles en petit nombre, mais simples et précises, les initient à l'harmonie des couleurs, sur laquelle l'auteur a doublement qualité pour dire de très jolies choses, et, comme l'enseignement s'adresse aux jeunes personnes, il est naturel que les objets de comparaison soient pris dans des détails de toilette, questions toujours très appréciées et promptement comprises par un auditoire féminin. M[me] Cavé fait très justement remarquer que les fleurs des champs et des jardins fournis-

(1) Un vol. in-8°, Paris, chez Susse, 1851.

sent à cet endroit les meilleurs et les plus charmans modèles; elle fait, sur ces accords de tons posés par le pinceau toujours juste de la nature, les observations les plus ingénieuses, à la suite desquelles ses élèves, si elles ne deviennent pas toutes des artistes distinguées, auront du moins perfectionné l'art de s'habiller, ce qui n'est pas aussi commun qu'on le pense. Quand l'enseignement de la peinture ne servirait qu'à faire entrer en nos goûts et nos habitudes cet instinct de l'art qu'à certaines époques, au XVIe siècle par exemple, on voit se manifester jusque dans les plus humbles fonctions de la vie, et qui, depuis un siècle, est étouffé par le développement mécanique de l'industrie, ce serait un immense service rendu qu'une méthode qui en abrége les élémens; mais la méthode de Mme Cavé ne se borne pas seulement à former le goût, à rendre populaires le dessin et la peinture, et, en donnant de la justesse au coup d'œil, de la sûreté à la main, à préparer des ouvriers habiles pour les métiers qui touchent aux arts : elle est propre aussi à créer de véritables peintres et en bien moins de temps que par l'ancienne tradition. Voilà de nombreuses raisons qui la recommandent puissamment. Au mérite spécial et sérieux du fond, les petits traités de Mme Cavé en joignent un autre que nous prisons fort : ils se font lire avec un plaisir soutenu, tant la grace du style et l'imprévu des digressions y font oublier la forme didactique. A propos d'aquarelle, Mme Cavé met à sa plume la bride sur le cou; celle-ci s'en donne à cœur joie, et, papillonnant à travers champs, touche un peu à tout, à la politique, au sentiment, thème inévitable; elle cause de ceci, de cela, du tiers et du quart, de la république, du prince Louis-Napoléon, et même de la prorogation, je crois; mais elle en cause d'une façon si vive, si charmante, qu'il faut toute la mauvaise humeur obligée de la critique pour y trouver à reprendre, et que le lecteur, artiste ou non, soucieux ou non de peinture, ne peut s'empêcher de dire à l'auteur : Madame, écrivez-nous donc encore un de ces petits livres que vous écrivez si bien.

L. GEOFROY.

V. DE MARS.

ROSITA

HISTOIRE PÉRUVIENNE.

I.

L'Andalousie perdrait certainement de sa célébrité et Séville ne serait plus appelée la perle des Espagnes, si les touristes, affrontant une navigation de quatre mois, étendaient leurs excursions jusqu'au Pérou et visitaient Lima. Sans doute la capitale de la république péruvienne n'est plus cette opulente cité des rois (*ciudad de los reyes*) où l'or resplendissait de toutes parts; mais il lui reste deux choses que ne lui ôteront jamais ni les guerres civiles ni les tremblemens de terre : sa position charmante au milieu d'une vaste plaine qui s'allonge depuis la base des Andes jusqu'à l'Océan Pacifique, et la splendeur sans égale de son climat tropical. En dépit des secousses d'un sol capricieux qui, dix fois déjà, ont failli les détruire de fond en comble, ses monumens lézardés sont encore debout; à l'étranger qui les voit de loin surgir parmi des masses d'orangers et de citronniers, ils semblent dire : La beauté de ces lieux vaut bien la peine que l'on brave une chance de péril. Comme les principales villes des Amériques espagnoles, comme toutes celles où la douceur permanente de la température appelle la population au grand air, Lima a sa *plaza mayor*, rendez-vous habituel des promeneurs. Là s'élèvent la cathédrale, qui fut long-temps la plus riche du Nouveau-Monde; le palais du gouvernement, édifice informe — et non chinois, comme l'attestent des géographes qui ne l'ont pas vu, — et le grand hôtel habité par l'archevêque. Deux longues rangées d'arcades complètent cette place. L'une, appelée *Portal de Escribanos*,

sert d'abri aux hommes de loi et écrivains publics, qui y stationnent en habit noir râpé, devant de petits bureaux de chétive apparence. Elle a pour pendant le *Portal de Botoneros*, ainsi nommé parce que les passementiers (*botoneros*) et les fileurs d'or y ont établi leurs rouets et leurs dévidoirs. Derrière cette ligne de gens occupés du matin au soir à fabriquer les riches torsades qui décorent les épaules des généraux et les galons énormes qui brillent aux habits des officiers, règnent les magasins les plus fréquentés de la ville. Ces boutiques ne sont ni spacieuses ni décorées avec luxe comme celles des boulevards de Paris; elles ressemblent plutôt aux *tiendas* du Zacatin de Grenade. Cependant on y trouve des soieries de Lyon et de la Chine, des toiles de Flandre et de Hollande, et surtout ces gentils souliers de satin dont les femmes du Pérou font une si prodigieuse consommation. Les dames de Lima les visitent du matin au soir; elles ont l'habitude d'entrer dans toutes les boutiques, de marchander tout ce qui s'y trouve, quitte à ne rien acheter; c'est à vrai dire leur seule occupation.

Un soir, — je ne sais plus en quelle saison, on ne les connaît pas là où le printemps est éternel, — un jeune cavalier monté sur un cheval fringant traversait la place de Lima au petit galop. Tout à coup l'*angelus* tinta à la cloche de la cathédrale. Les conversations des promeneurs cessèrent à l'instant même; tout travail fut suspendu comme par enchantement : on n'entendit plus que le murmure d'un millier de bouches récitant à voix basse *la oracion*. Le cavalier s'était arrêté à ce signal solennel, il avait même ôté respectueusement son chapeau; mais son cheval impatient bondissait et faisait des écarts à droite et à gauche, au grand scandale de la foule, qui, tout en marmottant l'*ave Maria*, indiquait son mécontentement par des mouvemens de tête et d'épaule. Quand les passementiers et les écrivains se remirent, ceux-ci à griffonner leurs paperasses, ceux-là à faire grincer leurs rouets, quelques paroles malsonnantes pour le cavalier retentirent autour de lui.

— C'est un Anglais, disait l'un. — Et partant un hérétique, disait l'autre. — Il a fait exprès d'éperonner sa monture pour nous troubler dans nos prières, ajoutait un troisième.

Ces mots, prononcés avec plus d'émotion que de colère, causèrent cependant un certain embarras au cavalier. Les groupes les plus rapprochés de lui s'aperçurent qu'il se troublait; leur hardiesse s'en accrut, et ils firent entendre quelques sifflets.

— Eh bien! s'écria aussitôt une voix forte qui s'élevait du *Portal de Botoneros*, depuis quand verra-t-on les *fils du pays* insulter un étranger? Un Anglais, un hérétique, dites-vous? Moi, je vous déclare que vous vous trompez. Ce jeune homme est catholique comme vous et moi : don Patricio, sur mon honneur, n'a d'anglais que sa tournure et la couleur blonde de ses cheveux. *I say*, lieutenant Patrick?

A ces mots, le cavalier, qui s'eloignait au petit pas, craignant de fouler les passans peu empressés à se ranger devant son cheval, tourna la tête, et il rencontra la main que lui tendait amicalement celui dont la voix venait de s'élever en sa faveur. Ce personnage portait le grand chapeau à la Basile, le manteau noir et le col brodé de bleu des chanoines espagnols.

— Ne vous fâchez pas, dit-il à l'étranger; ces pauvres gens tiennent à toutes les pratiques de leur religion comme à l'indépendance de leur pays : c'est une partie de leur patriotisme.

Le cavalier salua et reprit sa route; de son côté, le chanoine lui répondit par un geste de la main. Comme il s'en retournait pour aller reprendre sa place sur le banc de bois où il fumait tranquillement sa cigarette, il heurta une jeune fille qui, pendant sa conversation avec le cavalier, s'était tenue immobile derrière lui.

— *Ahi!* Rosita, lui dit-il avec vivacité, que faisais-tu là, fillette? Va donc, il sied bien à une enfant comme toi de courir les magasins!

La jeune fille, un peu honteuse, se hâta de cacher ses traits sous les plis de son voile noir. La tête bien enveloppée du *rebozo* qui masquait tout son visage à l'exception de l'œil droit, le corps serré dans la *saya* de satin à petits plis qui l'enfermait comme un fourreau, elle se glissa dans la foule, à peu près comme une couleuvre se perd dans les hautes herbes.

L'*angelus* avait annoncé le coucher du soleil; avec la nuit, la masse des promeneurs devenait plus intense. Autour de la fontaine qui marque le milieu de la grande place, les vendeurs d'eau se pressaient plus nombreux; ils remplissaient à la hâte leurs barils, les chargeaient sur leurs ânes, sautaient en croupe, et se répandaient dans tous les quartiers de la ville. Les marchands de fruits et de légumes multipliaient leurs apostrophes aux passans. Il s'allumait autant de cigares dans cet étroit espace que d'étoiles au firmament. Les hommes, drapés de manteaux amples et légers, causaient de ce ton vibrant et grave qui fait mieux ressortir la sonorité de la langue espagnole; les femmes, vêtues du costume national que nous venons de décrire, la face voilée, le corps emprisonné dans une jupe étroite et élastique, erraient à travers les groupes d'un pas à la fois nonchalant et svelte. On eût dit un de ces jours de carnaval où les dominos se mêlent à la foule des spectateurs et des curieux, et pourtant rien ce soir-là n'était changé à la vie habituelle de cette population étrange où les femmes semblent courir les aventures et les hommes attendre avec une dignité solennelle qu'une voix amie ou inconnue leur jette à l'oreille quelque douce appellation. Au murmure des conversations, au bruit des souliers de satin effleurant le sol, se mêlait sur plusieurs points le flonflon des guitares qui bourdonnaient sourdement comme les *cigalons* de Provence à travers

les blés. L'étranger que le chanoine avait appelé du nom de don Patricio ne tarda pas à reparaître parmi les promeneurs; seulement, afin d'être moins remarqué et de conserver une allure plus libre au milieu de cette population insouciante et joyeuse, il avait changé de vêtement et portait le costume d'un cavalier péruvien : *poncho* blanc à longue frange, large chapeau de paille, bottes de peau de vigogne et grands éperons d'argent. Comme il entrait dans la boutique d'un marchand de cigares, le chanoine se trouva devant lui, et le cavalier l'aborda.

— Permettez-moi de vous demander, lui dit-il, comment il se fait que j'aie l'honneur d'être connu d'une personne dont je ne sais pas même le nom?

— Monsieur, répliqua le chanoine, j'ai commis une indiscrétion sans doute en vous adressant la parole sur la place publique, mais c'était dans votre intérêt : j'espère que vous me le pardonnerez. Quant à votre nom, je l'ai deviné, et voici comment. Plus d'une fois je vous ai vu au couvent de Santo-Domingo à l'heure des offices; je me suis dit : Ce jeune homme en habit d'officier de marine de sa majesté britannique est catholique, donc il est Irlandais : tout bon Irlandais se nomme Patrick... Me suis-je trompé? J'ai voyagé beaucoup en Europe, monsieur, et j'ai conservé pour les Européens un attachement que mes compatriotes ne partagent guère, il faut bien l'avouer. Lima n'est pas une ville comme une autre; elle a ses périls... Vous riez, monsieur?... Je ne parle pas des poignards et des couteaux que vos romanciers mettent toujours à la main des héros qu'ils appellent d'un nom castillan, ni des rasoirs que les *Limeñas* portent à leurs jarretières. Ce sont là des fables, ou tout au moins des dangers qu'on évite avec un peu de prudence...

Comme il parlait ainsi, une petite main brune et effilée jeta une piécette sur le comptoir du marchand, qui donna en échange un paquet de cigarettes enveloppées dans des feuilles de maïs. Le chanoine baissa la tête et reconnut, sous le voile qui la couvrait, la jeune fille à laquelle il avait adressé la parole au milieu de la place, quelques heures auparavant.

— Encore dehors, Rosita? lui dit-il d'un ton sévère. Je le dirai à ta mère.

Rosita secoua les épaules avec un peu d'humeur et beaucoup d'insouciance, comme si elle eût dit intérieurement : — Ah! ma mère!... elle s'occupe bien de savoir où je suis. — Et elle s'éloigna.

Le chanoine alluma son cigare à celui de don Patricio, et ils se promenèrent ensemble quelques instans. S'il avait été revêtu de son uniforme d'officier de marine, celui-ci aurait certainement hésité à engager si familièrement la conversation avec un étranger; mais, sous le *poncho* qui lui couvrait les épaules, il se croyait moins enchaîné par les

prescriptions de l'étiquette. Après avoir dit quelques mots de ses voyages en Europe, le prêtre péruvien parla des curiosités du pays; il signala au jeune officier un beau tableau placé dans le couvent des *Desemparados*, et que l'on attribue à Murillo; il offrit de l'accompagner dans les excursions qu'il ne manquerait pas de faire aux ruines du temple du Soleil et aux tombeaux des Incas. Enfin, quand ils se séparèrent, le chanoine don Gregorio donna, sans plus de façon, son adresse à don Patricio, qui, de son côté, lui remit sa carte. Rentré dans sa chambre, le jeune officier se hâta d'inscrire sur son *memorandum* la liste de toutes les belles choses qu'il se proposait de voir à Lima et dans les environs. Il tailla ses crayons, prépara ses albums, et fit la revue des boîtes dans lesquelles il se promettait de piquer les papillons étincelans qu'il avait vus voltiger par-dessus les murs des jardins. La frégate sur laquelle il servait en qualité d'enseigne se trouvait alors à Guyaquil; il ne l'attendait pas avant six semaines : c'étaient donc quarante-cinq jours de congé qui lui restaient à employer selon ses goûts en toute liberté.

II.

Le lendemain matin, de bonne heure, la jeune fille que le chanoine don Gregorio avait appelée du nom de Rosita descendait les degrés de la cathédrale : enveloppée de son voile et de son étroit jupon de satin noir, elle glissa le long des murs, comme une chrysalide, et atteignit le *Portal de Escribanos*. Il n'y avait personne sur la grande place, à l'exception de quelques Indiens, arrivés pendant la nuit des montagnes de l'intérieur; ils étaient debout et immobiles près de leurs lamas qui ruminaient paisiblement, accroupis à la manière des chameaux. Les boutiques s'ouvraient, mais lentement; les commis-marchands, après avoir enlevé le premier volet du magasin, se disaient bonjour d'une porte à l'autre et aspiraient l'air frais du matin, en regardant les *gallinazos* (1) sautiller sur les toits et le long des ruisseaux. Les passementiers installaient leurs dévidoirs et leurs rouets sous les arcades et échangeaient quelques mots avec les femmes matinales qui sortaient de la messe à laquelle venait d'assister Rosita : celle-ci marchait à petits pas sous la galerie des écrivains. Arrivée à l'extrémité du *portal*, elle en découvrit un, le seul qui fût établi à sa place accoutumée, et s'approcha de lui. L'écrivain dormait, la cigarette passée derrière l'oreille, les mains croisées sur l'abdomen, les pieds allongés sous la table. Plusieurs fois Rosita passa devant lui, sans que le frôlement de sa *saya* pût le réveiller; enfin elle l'effleura du coude, toussa

(1) Gros oiseaux de proie communs aux deux Amériques, qui se nourrissent des immondices qu'on jette au coin des rues.

doucement, puis un peu plus fort, si bien que l'*escribano* leva la tête en se frottant les yeux. Après avoir machinalement pris sa plume et appuyé son avant-bras sur une feuille de papier, afin d'en faire disparaître les plis, le scribe se posa en maître d'écriture et regarda fixement la jeune fille.

— Voyons, dit-il à demi-voix. — *Mi querido...* et puis après? — En parlant ainsi, il traça d'une main sûre les deux mots : *Mi querido,* qu'il environna d'un nuage de parafes.

— *Mi querido?* répéta Rosita; mais, en vérité, je ne sais pas si je puis commencer ainsi....

— Eh bien! dit l'écrivain, ce papier-là servira à une autre. Allons, que mettrai-je? *Señor cavallero, excellentissimo señor?...* Voyons donc, *niña,* vas-tu me tenir la plume en l'air jusqu'à midi?

— Jésus! répliqua la jeune fille en se cachant derrière le pilier qui abritait le bureau du scribe, que c'est difficile d'écrire à quelqu'un à qui on n'a jamais parlé!... Eh bien! mettez : *Muy señor mio....* non; mettez plutôt : *Señor capitan;* je crois qu'il est capitaine.

— Ah! s'écria le scribe impatienté, si tu ne sais pas ce que tu veux dire, *niña,* tu vas me faire barbouiller le papier; ta lettre aura l'air d'un brouillon d'écolier, plein de ratures et de mots ajoutés en marge. Cela serait dommage; du papier d'un *real!*

— D'un réal! Et pour écrire, combien prenez-vous donc? demanda Rosita.

— Vas-tu marchander? dit l'écrivain. Puisque c'est à un *cavallero* que tu adresses ton épître, il faut que la chose soit propre et bien tournée. Dépêchons-nous, et, si tu ne me fais pas perdre trop de temps, je te passerai le tout à quatre réaux, papier et rédaction.

— Quatre réaux! s'écria Rosita; *Maria purissima,* que c'est cher!

— Eh bien, *niña,* apprends à écrire, et ne viens plus éveiller un *escribano* qui dort tranquillement devant son bureau pour lui dire quoi?... que tu n'as pas quatre réaux dans ta poche. Une belle fille, en vérité, pour écrire à un capitaine!... Tu ferais mieux d'acheter pour un *medio* de soie noire et de raccommoder ton voile qui bâille au vent!

En achevant ces mots, il tourna le dos à la jeune fille, essuya sa plume sur sa manche et se croisa fièrement les bras. Rosita se fût exécutée de bonne grace; mais cette brusque sortie de l'écrivain la mit en fuite. Quand elle eut quitté la grande place, elle dénoua la pointe de son châle et se mit à compter l'argent qu'elle y tenait enveloppé. — Quatre, huit, dix, vingt réaux, se dit-elle en contemplant sa bourse. Que je suis sotte de m'être troublée! j'aurais mieux fait de dire son nom, puisque je le sais maintenant, et de mettre tout simplement : Señor don Patricio... La lettre serait écrite; il l'aurait dans une demi-heure... Oui, mais il a dû en recevoir bien d'autres depuis qu'il est à

Lima; aurait-il lu la mienne? y aurait-il répondu?... Non, je n'écrirai pas; allons plutôt trouver Tia Dolorès. — Et elle alla frapper à une petite porte de la rue des Borriqueros.

Tia Dolorès était une respectable duègne courbée par l'âge, qui marchait péniblement en s'appuyant sur un bâton; ce qui ne l'empêchait pas de courir la ville du matin au soir.

Gens boiteux n'aiment pas à rester au logis!

— Eh bien! ma fille, demanda la vieille d'une voix doucereuse, qu'y a-t-il?

— Il y a que j'ai besoin de vous, Tia, répondit la jeune fille; il y a que je suis éprise d'un *cavallero* étranger qui se nomme don Patricio, que j'ai vu déjà trois ou quatre fois passer à cheval sur la place. Il est blond, il a les yeux bleus, et je meurs d'amour pour lui.

— Ta, ta! s'écria la duègne, j'ai peur que ce ne soit un Anglais. Que veux-tu que je lui dise?... Il me répondra : Oh!... et me mettra à la porte. Si c'était un Français, je ne dis pas; ces gens-là parlent à tout le monde...

— Non, Tia, non, ce n'est ni un Français ni un Anglais; c'est un... un blond, vous dis-je, un cavalier plein de grace, charmant, comme on n'en a jamais vu à Lima. Dites-lui que je l'aime comme la prunelle de mes yeux, plus que ma vie. Courez, Tia Dolorès, courez donc! Tenez, voilà votre béquille... Il demeure dans l'hôtel de la marquise de ***, au premier, la fenêtre grillée qui fait face au marchand de bonbons. Le portier est un vieux nègre à moitié sourd qui ne vous entendra pas, si vous ne frappez pas très fort avec votre bâton sur les dalles du porche. Courez, courez!

La duègne partit en marmottant. Le portail de l'hôtel était ouvert; le vieux nègre, renversé sur sa couchette, jouait de la guitare et ne s'occupait nullement de savoir qui passait devant sa loge. Comme il avait l'oreille très paresseuse, ainsi que l'avait remarqué Rosita, il raclait les cordes de son instrument à tour de bras pour en augmenter la sonorité; ce qui produisait un vacarme sans doute fort agréable au vieux noir, car il bondissait de joie sur son matelas, entre les quatre murs de son étroite cellule, comme le bourdon s'agite en frémissant dans le calice d'une fleur. La duègne monta doucement l'escalier, prit haleine sur le palier en regardant par le trou de la serrure, et frappa à la porte de don Patricio. Celui-ci venait de donner le dernier coup de brosse à son chapeau; il mettait ses gants et se disposait à sortir.

— Que demandez-vous, ma bonne femme? dit-il à la vieille, qui s'encadrait dans la porte comme une eau-forte de Goya.

— Seigneur cavalier, répondit la duègne, je viens vous prier d'avoir

pitié d'une jeune fille, la Rosita Corrizuelo... Elle se recommande à vous de toute la force de son ame et de son cœur...

— Diable! interrompit Patricio, demander l'aumône à domicile, voilà qui est choquant! Tenez, la vieille, prenez ceci et ne revenez plus...

Il lui remit une petite pièce d'or enveloppée dans une feuille de papier qu'il tira de sa poche, la poussa doucement à la porte et descendit dans la rue. Tia Dolorès, toute surprise d'un accueil à la fois si froid et si généreux, le suivit du regard et dit en hochant la tête : Sur mon ame, voici un cavalier accompli! Quel dommage qu'il comprenne si peu la langue du pays!

Le soir même, Rosita vint trouver la vieille; elle brûlait d'impatience de connaître l'issue de sa démarche. — Eh bien! Tia, s'écria-t-elle en entrant, eh bien! qu'a-t-il dit? Il a deviné que celle qui vous envoyait était la même qui passait si souvent devant son balcon, n'est-ce pas? Il a eu le temps de me voir, car hier je suis restée plus d'une demi-heure à aller et venir devant lui, et comme il faisait grand chaud, j'avais laissé tomber mon voile...

— Tiens, dit la duègne, voilà sa réponse...

— Jésus Maria! s'écria la jeune fille, une pièce d'or! Tenez, Tia Dolorès, prenez ces quatre réaux pour votre peine; vous avez mieux parlé que le scribe n'eût écrit. Bah! tous les parafes d'un *escribano* ne valent pas quatre paroles dites par une langue bien affilée! Voyons, que vais-je faire de tout cet argent-là? D'abord il me faut une paire de souliers neufs; ceux que j'ai là ont bien une semaine de service. Et puis... Voilà le *picantero!*

Et elle sortit en appelant de toutes ses forces : Picantero! picantero!

Le marchand ne se le fit pas dire deux fois; il s'assit sur une borne et présenta à la jeune fille sa petite boutique abondamment pourvue d'oranges, de sucreries et de gâteaux. Rosita en prit autant qu'elle en pouvait emporter dans ses deux mains et paya sans marchander; puis elle appela ses petites voisines et les régala sur le trottoir. Il fallait voir ces enfans folâtres et gourmandes, les cheveux au vent, l'œil noir et vif, dévorer les friandises, sauter, danser, s'ébattre là au coin d'une rue comme une volée de perruches à l'ombre d'un bosquet. Quand leurs cris devenaient trop perçans, Rosita, prenant un air de reine, leur imposait silence, et ses compagnes lui obéissaient. C'était à leurs yeux une grande fille; elle avait quatorze ans!

La pièce d'or, changée en menue monnaie, fondit dans les mains de Rosita comme les sucreries entre ses dents; quand elle eut fini avec le picantero, la jeune fille s'aperçut qu'il lui restait une demi-piastre. Qu'en faire? à quoi la dépenser?... Cette question fut bientôt résolue. Au cri de : *Quarenta mil pesos!* répété d'une voix sonore et vibrante

dans une rue voisine, Rosita prit sa course. — Quarante mille piastres à gagner à la prochaine loterie!... tel était le sens de ces trois mots que prononçait le vendeur de billets en regardant aux fenêtres et en jetant aux passans un coup d'œil interrogateur. L'encrier pendu à la ceinture, la plume passée derrière l'oreille, il marchait au milieu de la rue pour éviter aux pratiques la peine de traverser d'un trottoir à l'autre. Rosita ayant fait un mouvement pour se rapprocher de lui, il se pencha vers elle et lui dit à voix basse :

— *Niña de mi alma!* veux-tu que je te donne le billet gagnant au même prix que les billets creux?

— Ouais! répliqua la jeune fille, vous allez me voler mon argent, et je paierai une demi-piastre un carré de papier qui ne sera pas même bon à faire une cigarette.

— On voit bien que le Pérou est ruiné, dit le marchand de billets; on ne trouve plus à vendre quarante mille piastres au prix de dix réaux d'Espagne! Je n'ai rien fait aujourd'hui; étrenne-moi, ma belle, cela me portera bonheur. On ne peut pas dire que je garde les bons numéros pour moi, puisque je suis toujours gueux.... Non, non, je les donne aux jolies filles qui ont besoin d'une dot pour épouser leurs *novios*.

En parlant ainsi, il tendit sa liasse de billets à Rosita, qui en prit un au hasard, et il s'éloigna, criant à pleins poumons : *Quarenta mil pesos!* Magiques paroles qui, traversant les airs comme une vague espérance, faisaient battre bien des cœurs.

III.

Le lendemain, don Patricio, le lieutenant irlandais, et le chanoine don Gregorio revenaient ensemble d'une promenade aux ruines de Pachacamac, ce fameux temple du Soleil qui fut si long-temps le symbole de la puissance des Incas. Il en reste bien peu de chose aujourd'hui; les *tumuli* qui s'élèvent dans la vallée de Mamacona comme des collines artificielles et sous lesquels ont été ensevelis les souverains du Pérou font plus d'impression sur l'ame du voyageur que les ruines dispersées du plus splendide monument dont se soient enorgueillies les deux Amériques. Sa longue robe noire retroussée jusqu'aux genoux, posé sur la selle de sa mule comme un cavalier de Cuyp, avec aisance et dignité, le chanoine trottait côte à côte avec son jeune ami, et lui nommait les villages dont les clochers se montraient à travers les arbres. Don Patricio, enivré du galop de son cheval, promenait ses regards ravis sur le magnifique panorama qui l'environnait. A sa droite, les Andes, dont le soleil frappait perpendiculairement les premiers contreforts, présentaient de profondes fissures toutes perdues dans l'ombre, où les perruches à longue queue s'allaient cacher en poussant

des cris aigus pareils à des éclats de rire; à sa gauche, la mer, calme et étincelante, aussi bleue que le ciel tropical qu'elle reflète, se perdait dans l'infini. De quelque côté que les regards se tournent dans cette vallée, la nature leur offre un spectacle grandiose et saisissant. Tantôt c'est un désert de poussière et de sable sur lequel se projette l'ombre des grands oiseaux de proie, descendus des hautes cimes pour dévorer un pauvre âne mort; tantôt c'est un champ de cannes à sucre, arrosé par des canaux d'irrigation, aussi frais, aussi verdoyant qu'une prairie normande. A mesure qu'on se rapproche de Lima, on voit se déployer comme une zone de forêts les jardins de Miraflor, qui laissent loin derrière eux, il faut bien le dire, la *huerta* de Valence et la *vega* de Grenade. Les montagnes, la mer, les fleurs et les fruits, tout ce qui fait rêver, tout ce qui attire, tout ce qui sourit à l'homme et lui rappelle les bienfaits de la Providence, est réuni là dans un même cadre. Enfin, ce qui ajoute encore au charme de cette délicieuse vallée, c'est que nulle part au monde le soleil, étincelant de toute la puissance de ses rayons, n'est tempéré par une brise plus fraîche et plus douce. Là plus qu'ailleurs, l'astre du jour devait être adoré comme un dieu plein de force et aussi de clémence. Les Indiens, qui vivent encore autour de leur temple détruit, tout baptisés qu'ils sont, n'ont point oublié entièrement ces traditions effacées. Fidèles au souvenir des Incas fils du Soleil, ils regrettent ces maîtres glorieux; on assure même qu'ils en portent le deuil. Ceux que les deux cavaliers croisaient au passage s'enveloppaient dans leurs ponchos noirs sans leur témoigner ni haine ni respect. Comme des gens résignés, ils poursuivaient leur route et se dispersaient bientôt dans le creux de la montagne, où ils ont établi leurs cabanes; l'homme que la civilisation n'a pas encore atteint occupe si peu de place sur la terre!

— Don Patricio, dit le chanoine, lorsque la ville de Lima laissa voir plus distinctement au-dessus des lourdes murailles ses palmiers élégans et les hautes tours de ses églises, voilà trois siècles et demi que Pizarro a élevé ici, sur les bords du Rimac, le jour des Rois, le premier temple catholique qui ait été bâti dans le Nouveau-Monde. Cependant le diable, qui aime les doux climats, ne peut se résoudre à quitter notre pays. Par combien de piéges et de séductions il tente les étrangers que leur mauvaise étoile pousse sur ces rivages!... Vous êtes sage, vous, mon ami; ce n'est pas pour vous que je parle...

— Et pour qui donc? demanda don Patricio; c'est la seconde fois, souvenez-vous-en, que vous me donnez de pareils avis, et, si vous ne me supposiez pas en quelque péril, ces conseils seraient au moins imprudens.

— C'est vrai, reprit le chanoine avec un certain embarras; écoutez, mon ami : il y a vingt ans, un pauvre officier, qui se fit tuer dans les

guerres de l'indépendance, me légua sa fille : c'était un lourd fardeau. L'enfant, — elle avait quinze ans, — me faisait tourner la tête par ses caprices, par ses étourderies de tous les instans. Heureusement je la mariai de bonne heure au sacristain d'une petite paroisse du faubourg, honnête garçon qui la prit en affection et n'eut pas trop à se plaindre d'elle; mais cette femme a une fille qu'elle ne surveille guère, et qui, je le crains, me causera plus d'embarras que sa mère. En attendant que je lui trouve un mari, elle trotte le soir sur la grande place avec une désinvolture, une imprudence qui me causent des inquiétudes sérieuses... Ne vous a-t-elle point encore abordé, don Patricio?

A cette brusque question, le jeune lieutenant releva la tête avec une fierté dédaigneuse. — En vérité, don Gregorio, voilà d'étranges paroles dans la bouche d'un homme de votre caractère! Ou je me trompe fort, ou vous me prenez pour un chercheur d'aventures, à qui vous croyez devoir donner, par acquit de conscience, un avis en passant. Et puis, je vous le demande, quel intérêt si vif pouvez-vous porter à une jeune fille qui, vous le supposez vous-même, aurait abordé un étranger en pleine rue?

— L'intérêt qu'inspire un enfant qui joue avec le danger, répliqua don Gregorio. Cette jeune fille n'est ni une effrontée ni une folle; comme tant d'autres de son âge et de sa condition, elle se lance, sans autre guide que ses passions naissantes, à travers un monde qui lui sourit..... et de plus elle est de son pays! Et vous, que je considère comme un sage, entendez-vous? mais qui n'avez pas l'expérience des piéges qui vous entourent, vous êtes déjà complice des illusions qui fascinent ce jeune cœur. Elle vous a fait connaître ses sentimens, et vous y avez répondu... Vous l'avez fait sans le savoir, je vous excuse donc. A l'avenir cependant, je vous recommande plus de prudence. Ne donnez jamais ici un *réal* sans savoir quelle main vous est tendue. Une bonne intention peut conduire à des résultats déplorables.

Don Patricio n'eut pas de peine à trouver dans ses souvenirs l'explication de ces paroles, qui firent sur son esprit une double impression. Il était médiocrement flatté d'avoir attiré l'attention d'une Péruvienne de bas étage, dont le chanoine avouait si franchement la mauvaise éducation et l'étourderie. Cependant, si la fierté naturelle de don Patricio le mettait à l'abri de certaines séductions vulgaires, sa curiosité s'éveillait au sujet de cette jeune fille romanesque et hardie qui, sans le connaître, semblait s'attacher à ses pas et le poursuivre d'une vague affection. Par un mouvement rapide de la pensée, il compara ces mœurs naïves et relâchées aux mœurs simples et pures de son pays; le visage vénéré de sa vieille mère, la figure chaste et angélique de sa jeune sœur, se présentèrent à lui avec tant de force, qu'il rougit. A son

insu pourtant, une autre image lui apparaissait aussi, celle de la Limeña qu'il n'avait point vue encore, et dont il ne pouvait s'empêcher de faire un portrait assez gracieux. Enfin il chassa de son esprit les idées contradictoires qui commençaient à le troubler, et remercia cordialement don Gregorio de ses conseils. Quand ils se séparèrent, il lui serra la main en disant : — Soyez tranquille, je vous aiderai à la remettre dans la droite voie!

— Excellent jeune homme, répondit le *padre*, je ne doute pas de vos bonnes intentions. La seule recommandation qui me reste à vous faire, c'est de n'y pas mettre trop de zèle.

Arrivé chez lui, don Patricio abandonna les rênes de son cheval au vieux nègre qui remplissait le triple office de portier, de garçon d'écurie et même de cocher. L'hôtel dont ce vieux serviteur à peau noire gardait l'entrée appartenait à une marquise d'un âge très respectable, que son mari avait ruinée en jouant sur une carte des poignées d'or. Réduite à une mince fortune, la bonne dame louait aux étrangers la partie de son vaste hôtel qui regardait la rue. Elle était censée ne pas connaître ses locataires, et s'éloignait d'eux avec une certaine affectation. Sa vanité humiliée gardait rancune aux hôtes qui lui fournissaient de quoi vivre. Tout le jour, on la voyait assise sur un canapé, au milieu d'un immense salon garni sur deux faces d'une cloison de verre à travers laquelle se montraient de belles fleurs que becquetait éternellement un bourdonnant essaim de colibris. Sur les murs de la cour, des peintres du pays avaient barbouillé de grandes fresques, qui représentaient des paysages fantastiques, des enfilades de portiques et de colonnes, et des sujets empruntés à la vie des saints. Ce genre de décorations, fort en usage à Lima, donne aux hôtels de cette ville un faux air de palais. Quand la marquise allait en visite, le vieux nègre lui donnait la main pour monter dans son coche, après quoi il enfourchait l'unique mule de l'attelage, et guidait majestueusement, par les rues de la ville des rois, son auguste maîtresse.

Le jour même où Patricio, fatigué de son excursion à Pachacamac, venait de rentrer chez lui, le noir phaéton avait endossé sa longue veste galonnée et posé un chapeau à cornes sur sa grosse tête crépue; la noble dame, vêtue de gala, se rendait à la promenade. Les deux pieds appuyés carrément sur le brancard, mal assis sur la selle rembourrée de clous d'argent, le vieux nègre s'appliquait de son mieux à faire sortir le carrosse sans heurter les roues aux bornes du porche, quand une jeune fille, qui se tenait depuis long-temps en sentinelle, profita du moment pour entrer. Elle se glissa sous le portail, baissa la tête en passant près de la voiture pour n'être pas vue de la marquise, et s'élança vers les premières marches de l'escalier : c'était Rosita. A mesure qu'elle s'approchait de l'étage supérieur, son pas devenait plus

lent. Entraînée par un élan irrésistible qui la poussait en avant, elle se sentait encore retenue par un reste de timidité et comme troublée par une vague appréhension. Quand elle se trouva devant la porte de don Patricio, elle s'arrêta pour respirer; son cœur battait bien fort.

— Allons, Rosita, se dit-elle, te voilà rendue... Il n'y a plus à reculer; du courage... Elle frappa, et la porte s'ouvrit.

— C'est bien ici que demeure le *caballerito* étranger, le lieutenant don Patricio? demanda la Rosita en fixant sur celui-ci, à travers son voile, un regard pénétrant.

— Que lui voulez-vous? répondit don Patricio.

— Le voir et lui parler, dit la jeune fille, qui courut s'asseoir au fond de l'appartement.

— Señorita, reprit don Patricio un peu surpris de ces façons dégagées, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

— Vous ne me connaissez pas, dit vivement Rosita en laissant tomber son voile sur ses épaules; vous ne connaissez pas la Rosita Corrizuelo, à qui vous avez envoyé une pièce d'or? Voulez-vous savoir ce que j'en ai fait? D'abord, j'ai acheté une paire de souliers de satin; ils sont jolis, n'est-ce pas? Regardez donc... et elle allongeait la pointe de son petit pied... Ah! don Patricio, j'étais bien sûre que vous finiriez par me remarquer; mais, dites-moi, combien de temps m'auriez-vous laissée courir après vous sans me parler? Tenez, vous qui savez lire, apprenez-moi donc le numéro qui est écrit sur ce billet de loterie..... C'est encore avec votre argent que je l'ai acheté. Je suis une folle de le porter toujours sur moi; si j'allais le perdre!... Oh! les beaux cigares que vous avez là, *caballero!* du feu, s'il vous plaît!

Tout en débitant ces phrases décousues d'une voix rapide et vive, Rosita se mit à marcher au hasard dans l'appartement, comme un oiseau familier qui voltige çà et là en gazouillant toujours. Cette visite inattendue avait déconcerté le jeune lieutenant. Faire sentir à la Rosita l'indiscrétion de sa démarche et lui donner à entendre une fois pour toutes qu'on ne s'introduit pas chez un *gentleman* comme on entrerait chez une commère du voisinage, sans préambule et pour le simple plaisir de babiller, lui parut le meilleur parti qu'il eût à prendre en cette occurrence; mais la langue espagnole ne lui était pas si familière qu'il n'éprouvât un grand embarras à formuler son *speech*. Tandis qu'il cherchait un exorde, Rosita s'assit sans façon devant la table et ouvrit l'album qui s'y trouvait.

— Laissez cela, dit sèchement don Patricio; en vérité, je ne sais ce que vous êtes venue faire ici! Veuillez vous retirer, señorita; il faut que j'écrive et que je me prépare à aller en visite.

— En visite?... Chez qui? demanda la jeune fille.

— Je vous le répète, reprit don Patricio, retirez-vous et laissez-moi seul.

— Tout à l'heure... Dites-moi, don Patricio, allez-vous prendre votre costume d'officier? Je serais si contente de vous voir avec des galons et des épaulettes! Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je regarde les images qui sont dans ce grand livre? C'est vous qui les avez peintes, n'est-ce pas? — Et elle tournait les uns après les autres les feuillets de l'album. Aux marques d'impatience qui échappaient à don Patricio, elle répondait : Je pars, je pars à l'instant, quand j'aurai fini de voir les images; puis elle continuait de les examiner, en murmurant à demi-voix : Oh! que c'est joli! des navires, des clochers, des cavaliers avec des lances, tout cela en couleur! — Tiens, s'écria-t-elle tout d'un coup avec surprise, une dame! Quelle est cette dame, don Patricio? Elle est de votre pays, car ses cheveux sont blonds. Quel teint frais, quel regard doux et affable..... Moi qui suis si brune! ce n'est pas ma faute, si j'ai la couleur de mon pays. Dites-moi donc le nom de cette belle dame!

— C'est ma sœur, répondit le lieutenant Patrick d'un ton sévère.— Et il cherchait à retirer l'album des mains de Rosita.

— Attendez donc, reprit celle-ci, que je la regarde à mon aise : elle vous ressemble, *caballero;* ce sont là vos traits, votre physionomie... elle est bien jolie, votre sœur. Donnez-moi ce portrait?

— C'est déjà trop que je vous l'aie laissé voir, dit don Patricio en fermant l'album. Si ma sœur savait que j'ai livré son image aux regards d'une personne étrangère, inconnue... elle ne me le pardonnerait jamais. Dans notre pays, señorita, les jeunes filles ne se permettent point de lever les yeux sur les jeunes gens à la promenade : elles vivent dans une grande retenue et évitent avec un soin extrême toute démarche...

— Quel drôle de pays! dit Rosita.

— Un pays, señorita, où les mères aussi veillent sur leurs filles, où les jeunes filles ne s'éloignent point imprudemment de leurs mères. Retournez près de la vôtre et n'abusez point de la liberté qu'elle vous laisse; écoutez les conseils de don Gregorio : c'est un saint homme, plein de sagesse, et doué d'expérience. Allez, señorita.

A ces paroles sérieuses, prononcées avec une certaine solennité, Rosita leva sur le lieutenant Patrick un regard à la fois surpris et ému. — Vous me chassez? dit-elle à demi-voix... je vous ennuie! Que voulez-vous, don Patricio! une pauvre fille du faubourg ne peut avoir le ton et les manières d'une grande dame : apprenez-moi à parler, à me conduire comme vous l'entendez...

— Je ne vous chasse point, répondit don Patricio, mais j'ai besoin d'être seul. Si je me suis exprimé si franchement tout à l'heure, c'est

que je vous porte un véritable intérêt. Mon intention n'était point de vous faire de la peine, encore moins de vous humilier; bien au contraire, je voudrais vous inspirer plus de respect de vous-même.

— Voilà qui est parlé, s'écria Rosita en se redressant avec fierté : vous avez le regard un peu hautain et la parole un peu sèche, don Patricio; mais vous êtes bon. Je vous obéis, et je m'en vais. Quand je vous reverrai, il ne faudra plus m'appeler señorita, mais Rosita tout court. Adieu, seigneur cavalier; à bientôt... — Elle gagna la porte d'un pas rapide, puis, se retournant sur le seuil : — Quand vous écrirez à mademoiselle votre sœur, ajouta-t-elle, dites-lui que je l'aime!

Quand elle fut partie, le lieutenant Patrick s'aperçut qu'en cette première rencontre il avait déjà perdu du terrain : la jeune fille lui avait causé une assez vive impatience par ses manières indiscrètes; mais avait-il blâmé sa conduite avec fermeté? s'y était-il pris de manière à ce qu'elle ne reparût jamais en sa présence? désirait-il même ne plus la revoir? Sans se l'avouer, il était étonné de trouver, dans cette Limeña, qui n'avait reçu aucune éducation, je ne sais quelle grace native qui en tenait lieu jusqu'à un certain point. Il se demandait comment, au lieu d'éconduire tout d'abord cette jeune fille, il s'était laissé surprendre et étourdir par son babil; comment celle-ci, malgré les maladresses de ses actes et de son langage, avait produit sur son esprit une impression quelconque : c'étaient là des questions difficiles à résoudre et qui l'occupèrent long-temps. De son côté, Rosita, tout en retournant chez elle, réfléchissait sur cette entrevue. — Ces étrangers, pensait-elle, ont de singuliers préjugés! ils se retranchent derrière un cérémonial qui déconcerte de simples gens comme nous. C'est égal, il ne m'a pas trop malmenée, et s'il faut de grands airs, Rosita saura les prendre tout comme une autre.

IV.

Si le chanoine don Gregorio se croyait tenu en conscience de donner des avis au jeune lieutenant Patrick, il ne les épargnait pas non plus à la mère de Rosita: mais la bonne dame, — elle se nommait doña Mercedes, — après avoir écouté avec patience les remontrances du chanoine, y répondait nonchalamment par de courtes phrases qui toujours exprimaient cette idée : — Que voulez-vous que j'y fasse? ne sont-elles pas toutes ainsi? — Son mari, qui remplissait les fonctions de sacristain et de sonneur dans une petite paroisse des faubourgs de Lima, passait la plus grande partie de ses journées hors de chez lui. Quand il avait fini de faire tinter ses cloches, il s'accoudait à la plus haute fenêtre du campanile, et promenait sur l'horizon ses regards inoccupés : les gens qui vivent dans les lieux élevés deviennent à la

longue semblables aux hirondelles et aux martinets qui nichent autour d'eux; rarement ils se posent sur la terre. De son côté, la mère de Rosita tenait une toute petite boutique de fils et d'aiguilles; mais le commerce qu'elle faisait n'était point si important que la présence de sa fille lui fût souvent nécessaire; celle-ci jouissait donc d'une entière liberté. Les prétextes ne lui manquaient pas pour sortir, et la porte de la boutique, toujours ouverte, la sollicitait incessamment à de nouvelles promenades. Si par hasard une occupation imprévue la retenait au logis, quelque voisine charitable entrait, qui disait à la mère : — Doña Mercedes, j'ai une longue course à faire, vous me permettez d'emmener Rosita, n'est-ce pas? — Et celle-ci, sans attendre la réponse, partait comme si un ressort l'eût lancée dans la rue. Elle parcourait donc en tous sens cette ville de Lima, vouée au plaisir, au luxe et à l'oisiveté; elle causait beaucoup, apprenait maintes histoires qui n'étaient guère de nature à calmer les effervescences d'une jeune tête, et rentrait décidée à avoir aussi son petit roman.

Ce roman était esquissé déjà, comme nous l'avons vu. Naïve jusque dans sa témérité, la jeune Péruvienne ne doutait pas que don Patricio ne finît par l'aimer : l'accueil un peu dédaigneux qu'elle avait reçu de lui ne la décourageait point; elle l'attribua à la fierté naturelle d'un *caballero* de bonne race dont le regard planait de haut sur la foule. A force d'épier ses démarches, elle se mit au courant de tous les détails de sa vie, et se promit bien de profiter de cette circonstance pour risquer de nouveau une entrevue. Matinal comme un marin et habile comme le sont en général les habitans du Royaume-Uni à choisir l'heure et le terrain de ses excursions, Patricio prenait son vol aux premières clartés du jour pour aller explorer, en dessinateur et en naturaliste, les environs de la ville des rois. Il n'ignorait pas que, sous les latitudes équinoxiales, où règne un été perpétuel, le printemps s'est réservé les instans fugitifs qui séparent la nuit de l'invasion définitive du soleil : à ce moment-là, une vapeur dorée s'élève du sommet des montagnes; la terre, rafraîchie par la rosée, est douce à fouler. Les oiseaux chantent si gaiement, que l'homme à son tour, oubliant ses tristesses, s'épanouit avec confiance en face de la nature radieuse, qui semble vouloir le fasciner. Cette heure précieuse, que tant de paresseux laissent passer sans en jouir, don Patricio l'employait soit à courir à cheval sous les belles allées qui ombragent la route du Callao, soit à errer pédestrement au versant des montagnes, dont les croupes élevées en amphithéâtre dominent la ville du côté de l'est. Un matin, il avait pris cette dernière direction, et après une longue marche il achevait de gravir l'un de ces sommets escarpés. Un magnifique panorama se déroula subitement à ses yeux : à pic, au-dessous de lui, dans le demi-jour d'une ombre mystérieuse, s'allongea une vaste plaine bien arro-

sée. Des maisons blanches, couvertes de briques rouges, qu'entourent des champs de cannes à sucre et des plantations de bananiers, signalent partout la présence de l'homme dans cette heureuse vallée. Au-delà des cultures, quelques palmiers, des buissons épineux et des bouquets de saules bruns se montrent encore parmi les sables humides; puis s'étendent au loin les grèves jaunes, qui se perdent dans la mer en formant des caps et des presqu'îles. Ce paysage varié a pour limite extrême les flots étincelans de l'Océan Pacifique, et pour premier plan de sombres roches volcaniques, fendues par les tremblemens de terre; dans les fissures de ces blocs gigantesques poussent des plantes grasses dont la hampe, garnie de fleurs élégantes, s'abrite derrière un rempart de feuilles longues et pointues comme des épées.

Un artiste passionné eût battu des mains et bondi de joie devant un si beau site; mais le lieutenant Patrick gardait le *decorum* jusque dans la solitude. Assis à l'ombre, il tailla tranquillement ses crayons et se mit en devoir d'esquisser la riante vallée qui posait devant lui. Sa main courait rapidement sur le papier; déjà les lignes principales étaient jetées et les arbres massés largement. Satisfait de cette première ébauche, don Patricio relevait la tête pour en mieux juger l'effet, quand une avalanche de petits cailloux qui roulaient tout autour de lui vint le distraire de sa contemplation. Une jeune fille descendait du sommet de la montagne en posant son pied au hasard sur les pierres détachées du rocher, et, quelque légère que fût sa marche, ces pierres, suspendues sur un plan incliné, s'éparpillaient au contact de ses pas. Cette jeune fille, qui semblait tomber des nues, c'était Rosita.

— Don Patricio, s'écria-t-elle en se précipitant vers le jeune lieutenant, don Patricio, sauvez-moi!

— Vous ici! répondit Patrick.... Et que venez-vous faire dans cette solitude?

— Sauvez-moi, je vous en conjure! répéta la jeune fille en lui prenant les mains. Tenez, ne voyez-vous pas cette poussière au fond du ravin?... Ce sont eux!

— Mais qui? reprit don Patricio avec impatience.

— Les brigands! répliqua Rosita d'une voix tremblante. Vite, pliez vos papiers et gagnons la plaine.

A ce mot de brigands, Patricio se leva et tira de sa poche une lunette qu'il dirigea vers le ravin, d'où s'échappait un tourbillon de poussière. Il vit distinctement trois ou quatre cavaliers armés de sabres et de tromblons, qui cherchaient à gagner le sentier de la montagne. Penchés sur le cou de leurs chevaux, qu'ils éperonnaient vivement, ils galopaient à bride abattue par des chemins semés de grosses pierres, faisant à droite et à gauche de brusques détours, comme des gens poursuivis qui veulent à tout prix gagner du terrain. Quand il les eut

considérés quelques instans, don Patricio reprit ses crayons et se mit à esquisser de souvenir ce petit groupe de fuyards, qui formait une scène fort animée.

— Que faites-vous? lui cria Rosita pâle de frayeur; ne voyez-vous pas qu'ils viennent par ici? Ils seront sur nous avant cinq minutes.

Le bruit de plusieurs coups de feu qui retentirent au même instant dans la vallée lui ferma la bouche; elle tomba à moitié évanouie aux pieds de don Patricio : celui-ci se pencha sur les rochers et regarda. Il n'eut plus besoin de sa longue-vue pour suivre tous les détails du drame qui s'accomplissait désormais assez près de lui. Tandis que les brigands fuyaient, une partie du détachement de lanciers envoyés à leur poursuite avait tourné la montagne pour leur couper la retraite. Cette manœuvre, bien exécutée, amena une rencontre. Après avoir hésité, les bandits déchargèrent leurs armes au hasard sur les soldats qui les serraient de près, puis se jetèrent tête baissée dans les fourrés qui couvrent les flancs des rochers. Les balles de leurs tromblons avaient blessé légèrement quelques lanciers et abattu deux ou trois chevaux; cependant les lanciers répondirent instantanément au feu de l'ennemi. Leurs carabines portaient plus juste que les *trabucos* évasés des brigands; une balle fracassa la cuisse de l'un des fuyards, et il tomba. Les autres, au lieu de défendre leur compagnon, l'abandonnèrent aux mains de la justice et allèrent se cacher dans les escarpemens des *sierras* voisines. Le blessé n'avait point envie de se laisser prendre vivant. Adossé à un arbre, à genou sur la seule jambe qui pût le soutenir, il provoquait les soldats par des paroles insultantes et promenait autour de lui la gueule béante de son tromblon. L'arme était-elle vide ou chargée? Les lanciers n'en savaient rien, et aucun d'entre eux ne se souciait beaucoup de vérifier le fait. Pendant quelques minutes, le bandit, pareil à un sanglier forcé par les chiens, fit tête aux assaillans; mais tout à coup un brigadier, piquant des deux, plongea sa lance dans le cœur du blessé et le cloua sur l'arbre qui lui servait d'appui. Le bandit laissa tomber son tromblon; ses yeux, éclairés par un reste de fureur, se fermèrent bientôt, et il expira. C'était un mulâtre d'une taille colossale, aux formes athlétiques. Les soldats, fiers de leur victoire, chargèrent son corps sur l'un de leurs chevaux, afin de le ramener en triomphe dans la ville. Ils l'avaient jeté en travers sur la selle; ses longs bras et ses grandes jambes, que la vie n'animait plus, se heurtaient aux pierres du chemin, et les ronces fouettaient ce visage souillé de sang et de poussière, qui semblait menacer encore.

— Maintenant, dit don Patricio à la jeune fille, la route est libre; vous pouvez en toute sûreté continuer votre promenade.

— Jésus Maria! sortir d'ici toute seule! s'écria Rosita; qui sait s'ils ne vont pas encore tirer des coups de fusil? Je ne m'en irai qu'avec

vous. Vous me reconduirez, don Patricio, n'est-ce pas? Si vous saviez comme j'ai peur!

— Eh bien! si vous avez si grand'peur, comment se fait-il que vous vous exposiez seule dans ces montagnes?

— Écoutez, dit Rosita d'un air sérieux en se rapprochant du lieutenant Patrick, qui se préparait à regagner la ville; j'étais allée ce matin voir ma marraine, qui demeure là, tenez, à cette petite maison devant laquelle vous êtes passé pour venir ici. Ma marraine est une duègne bien méchante, qui me gronde toujours, et, si ce n'était pour obéir à ma mère, je ne la verrais jamais. Comme je sortais de chez elle pour retourner en ville, j'ai rencontré des cavaliers qui se sauvaient en disant que les bandits erraient aux environs; la peur m'a prise....

— Et au lieu de rentrer chez votre marraine, interrompit don Patricio, vous avez jugé plus prudent de gravir la cime de ces rochers?

— Oui, pour vous avertir du péril et me mettre sous votre protection, répliqua la jeune fille.

— Qui vous avait dit que j'étais ici?

— Qui me l'avait dit!... Et qui m'a dit aussi qu'hier soir vous vous êtes promené sur la route du Callao jusqu'à dix heures? qui m'a dit qu'avant-hier vous êtes allé en visite chez la marquise de .....? Tenez, don Patricio, quand une Limeña a jeté les yeux sur un *caballero*, qu'il soit fils du pays ou étranger, elle est bien vite instruite de toutes ses démarches, de toutes ses actions les plus indifférentes.

Tout en parlant ainsi, elle prit le bras de don Patricio, sous prétexte qu'elle se sentait lasse de la marche et des émotions de la matinée. Le jeune Irlandais marchait lentement et sans rien dire; son regard errait au hasard sur les grands horizons qui se découvraient par échappées entre les rocs et les arbres de la route. Sa main distraite cueillait les fleurs et arrachait les feuilles des buissons; son visage doux et sérieux ne trahissait ni joie ni tristesse, mais il s'y reflétait cette mélancolie rêveuse qui s'empare d'un jeune cœur assez sensible pour être impressionné et trop attentif pour se laisser surprendre. Cette romanesque promenade sous le plus beau ciel du monde, seul à seul avec une jeune fille qui l'aimait, lui plaisait cependant, mais comme un épisode de sa vie qu'il se raconterait à lui-même pendant ses longues heures de quart, la nuit, sur son vaisseau. Rosita, au contraire, s'épanouissait naïvement à ce premier rayon de bonheur. Cette rencontre réalisait son vœu le plus ardent, sa plus secrète espérance. Suspendue au bras de don Patricio, elle redressait fièrement sa petite taille et marchait avec une dignité de reine; à chaque pas, elle levait sur lui ses yeux noirs, comme pour lui arracher un sourire ou quelque parole affectueuse. Que n'eût-elle pas donné pour savoir à quoi il rêvait

ainsi et quelles pensées occupaient son esprit! Elle supporta d'abord assez patiemment ce long silence, mais bientôt la vivacité l'emportant : — Courons! s'écria-t-elle, — et elle entraîna don Patricio. Le sentier était assez rapide en cet endroit; ils descendirent précipitamment et sans pouvoir s'arrêter jusqu'à l'entrée de la plaine, et Rosita, haletante, éclatant de rire, se jeta sur l'herbe, au bord d'un ruisseau ombragé de beaux arbres.

— Où sommes-nous ici? demanda le lieutenant Patrick.

— Sur la route de Lima, répondit la jeune fille. Vous ne connaissez pas ce chemin-là? A la vérité, ce n'est pas le plus court; mais qu'importe? je ne suis pas pressée de rentrer en ville. Et vous?

— Je ne suis pressé que d'une chose, repartit don Patricio : c'est de rencontrer quelque paysan, avec qui vous puissiez continuer votre route et retourner près de votre mère.

— Un paysan, un porteur d'eau, n'est-ce pas? répondit Rosita en se relevant avec fierté; le premier passant sera bon pour m'accompagner au milieu de la ville; vous, señor caballero, vous auriez honte d'être vu avec la pauvre Rosita! Oh! si j'étais une grande dame, vous me prieriez à mains jointes de me laisser suivre par vous à la promenade. Je vous ennuie, je vous fatigue; vous rougissez de moi! Pourquoi vous êtes-vous trouvé sur mon passage juste au moment où j'éprouvais un irrésistible désir d'aimer quelqu'un? Tenez, vous voyez ce colibri qui voltige en bourdonnant au-dessus de l'eau; tâchez de l'arracher à ces fleurs qui l'attirent, et dont le parfum l'enivre; jetez-lui du sable, chassez-le, il y reviendra toujours; mais, non, vous aurez pitié de son petit cri, vous ne voudrez pas blesser ce frêle oiseau qui ne demande qu'un rayon de soleil et la vue des fleurs pour être heureux. Moi, j'ai cherché pendant un mois, j'ai épié pendant quatre semaines l'instant de me trouver près de vous, et vous me dites : Va-t'en! Et encore, vous ne me chassez qu'après vous être bien assuré que la pauvre Rosita vous aime. Vous n'avez pas même l'excuse de l'ignorer!

En achevant ces paroles, Rosita couvrit son visage de ses deux mains et éclata en sanglots; un mouvement de colère avait troublé son cœur confiant et attendri, comme un orage passager agite parfois les eaux calmes du lac le plus tranquille. Il en coûtait beaucoup à don Patricio d'avouer ou du moins de laisser entendre à la jeune fille qu'elle avait lu assez clairement dans son cœur. Le moment d'ailleurs eût été mal choisi pour expliquer à cette enfant inexpérimentée et irréfléchie qu'elle courait tête baissée au-devant des regrets et des chagrins. Pour toute réponse, le lieutenant Patrick tendit la main à la jeune fille; celle-ci sourit, ses yeux mouillés de larmes rayonnèrent d'un éclat charmant. Elle reprit le bras de don Patricio, et ils continuèrent de marcher vers la ville par de frais sentiers. Les petites perruches vertes à

longue queue babillaient autour d'eux dans les arbres des vergers; des jardins bien cultivés qu'ils côtoyaient lentement s'élevaient de suaves émanations; le parfum du citronnier en fleur se mêlait à celui de l'ananas. Vaincu par cette nature pleine de charme et de puissance, don Patricio éloigna de son esprit les réflexions chagrines qui menaçaient de le troubler. Il causait gaiement, et la tristesse qui avait un instant envahi le cœur de Rosita fit place à la joie la plus vive. Quand ils furent près de la ville, la jeune fille s'arrêta : — Adieu, seigneur cavalier, dit-elle en serrant les deux mains du lieutenant Patrick. Nous devons nous séparer ici; m'accompagner plus loin serait de votre part une faiblesse, et si je vous en priais, je serais une sotte. La Rosita sait vivre; fiez-vous à elle, et vous verrez qu'elle a de la raison pour une fille de quatorze ans.

En achevant ses paroles, elle rejeta son voile sur ses yeux, pressa le pas et s'éloigna sans tourner la tête en arrière.

V.

Le lieutenant Patrick ne parla point à don Gregorio de cette rencontre sur la montagne : il y aurait eu dans ce récit des choses trop délicates à dire. Bien qu'il fût de ceux qui aiment à avoir le cœur libre et savent en maîtriser les élans, l'image de cette jeune fille le poursuivait dans ses promenades et dans ses études plus qu'il ne l'aurait voulu. Chaque fois qu'il sortait, la Rosita se trouvait sur son passage, et, cachée derrière son voile, lui jetait à l'oreille un *adios, caballerito; buenas noches, señor don Patricio.* Ces paroles affectueuses, prononcées d'une voix émue au milieu d'une ville étrangère, le faisaient tressaillir malgré lui. Il n'y répondait que par un signe de tête, mais enfin il s'y était habitué, et rentrait même un peu triste quand par hasard il ne les avait pas entendues. — Le chanoine avait raison, pensait-il quelquefois; il arrive dans ce pays-ci de singulières aventures! Mais, bah! avant quinze jours ma frégate sera au Callao, je partirai, et tout sera fini! — La pensée de ce départ prochain lui faisait faire des réflexions sérieuses; il se promettait d'en avertir Rosita, qui semblait l'oublier ou n'y vouloir pas croire. Puis, retenu par le vague désir de voir jusqu'où irait ce fol amour de jeune fille, il ajournait sans cesse cet adieu définitif; les jours se passaient, et Rosita s'abandonnait à des rêves chimériques. Une seule personne, le chanoine don Gregorio, pouvait lui donner de bons conseils; mais elle n'était ni assez prudente pour lui en demander, ni assez sage pour les suivre; d'ailleurs, elle n'avait confié son secret à personne autre que Tia Dolorès, la duègne boiteuse dont le lieutenant Patrick avait reçu d'abord le message sans le comprendre. Tia Dolores écoutait avec indulgence les aveux confi-

dentiels de la jeune fille; elle en avait tant de fois entendu de pareils! Quand elle rencontrait don Patricio, elle lui tendait la main en marmottant, et comme le jeune officier, par bonté de cœur et sans la reconnaître sous la mante qui couvrait son front, lui donnait toujours quelque chose, elle professait pour ce noble cavalier une admiration sincère.

— Ah! ma fille, dit-elle un jour à Rosita, je prie Dieu tous les jours pour qu'il reste long-temps ici! Sais-tu s'il doit bientôt partir?

— Il ne m'en a point parlé, répondit la jeune fille avec émotion.

— Hem! fit la vieille, ces étrangers-là décampent un matin comme des oiseaux sans avertir personne. Il est vrai qu'ils arrivent de même, et quand l'un a disparu, il en revient un autre.

En achevant ces mots, la duègne prit son bâton pour s'éloigner. Rosita l'arrêta par le bras : — Dolorès, lui dit-elle, don Patricio est un cavalier plein de cœur; il ne me quittera pas ainsi. Que deviendrais-je quand il serait parti? N'est-ce pas, Tia, n'est-ce pas qu'il aura pitié de moi?

A ces paroles qui trahissaient une émotion profonde, la duègne leva sur la jeune fille des yeux surpris. — Jésus! ma pauvre petite, tu l'aimes donc tout-à-fait! demanda-t-elle à demi-voix.

— Je vous l'ai dit dès les premiers jours, répliqua vivement Rosita, et lui aussi, il m'aime! Si vous voyiez comme il sourit quand je lui dis bonjour en passant, quand je lui touche le coude à la promenade!

— Ah! *niña*, si tu étais moins pauvre, si tes parens avaient un peu de crédit!

— Eh bien!

— Il y aurait moyen de tout arranger. Tu diras qu'il a promis de t'épouser, on l'empêcherait de partir au nom de la loi... Mais, non, cela ne se peut pas! il est officier, et son commandant le réclamerait. Tu n'as qu'à renoncer à lui, mon enfant; tu es bien jeune, Dieu merci, et tu as le temps de l'oublier!

— Jamais! jamais! s'écria la Rosita.

— Si j'avais autant d'onces d'or que j'ai entendu de ces sermens-là, reprit la duègne, je serais bien riche.

— Jamais! entendez-vous? répéta la jeune fille avec exaltation. Je sais qu'il est impossible de le retenir ici; eh bien! je le suivrai,

— Allons, allons, dit tout bas la duègne, il n'y a pas à disputer avec un enfant en colère. Donnez donc de bons avis à des obstinés qui veulent tout faire à leur guise! Cela n'a pas quinze ans, et cela n'écoute pas la vieillesse! — Et elle s'en alla traînant sur le trottoir son pas inégal.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels Rosita, en proie à une certaine inquiétude, courait par la ville, et cherchait à rencontrer partout don Patricio, comme pour s'assurer qu'il n'était pas parti. Le soir,

elle s'échappait de chez sa mère et se précipitait vers la maison qu'habitait le jeune lieutenant; quand le jeu de la lumière reflétait son ombre sur les rideaux, elle faisait claquer ses doigts comme une paire de castagnettes. Averti par ce signal, don Patricio s'avançait sur le balcon; il ne pouvait faire moins que d'adresser quelques mots bienveillans à la jeune fille, et celle-ci, ivre de joie, se mettait à sauter et à danser sur le trottoir; puis, dès qu'un passant venait à paraître, elle s'enfuyait d'un pas si léger, qu'on eût dit un oiseau s'envolant dans les ténèbres. Cependant ces entrevues furtives se succédaient sans lui donner l'occasion de s'entretenir avec celui dont elle rêvait nuit et jour. Malgré l'amour qu'elle lui avait voué à première vue et qui la subjuguait complétement, il lui était impossible de se familiariser avec don Patricio : elle se troublait en sa présence; ses manières graves et froides lui imposaient. Pour rien au monde, elle n'eût osé, comme auparavant, frapper à sa porte et tenter une démarche inconsidérée qui lui eût attiré des paroles de blâme.

On était alors au commencement de décembre, dans les temps de l'Avent. Fidèle aux anciens usages, la marquise dont le lieutenant Patricio habitait l'hôtel célébrait des cérémonies religieuses dans son grand salon, transformé en chapelle. Tout ce qu'il y avait dans sa maison de vases, de fleurs, de tentures, de candélabres, concourait à la décoration de la salle. De jeunes enfans, vêtus de blanches robes de lin, balançaient en l'air les encensoirs et chantaient des hymnes d'une voix limpide. A genoux sur un prie-Dieu, la vieille marquise, coiffée de ses cheveux blancs, dirigeait la *funccion* avec une dignité parfaite. Derrière elle se rangeaient ses vassaux, nègres, mulâtres et métis; c'étaient les serviteurs, esclaves et libres, qui travaillaient aux plantations de la noble dame. Convoqués pour la cérémonie, ils arrivaient à cheval, ceux-ci sur des mules pelées, ceux-là sur des chevaux maigres, portant le mouchoir noué sur le front et le chapeau pointu, le court pantalon de toile grise et l'éperon d'acier rouillé fixé par de grosses courroies au talon nu. Cette domesticité, mal vêtue et peu nombreuse, témoignait du mauvais état des affaires de la marquise, que les prodigalités de son mari avaient ruinée. Cependant elle tenait à cet entourage qui lui rappelait son ancienne splendeur et les anciennes mœurs patriarcales des riches créoles péruviens. Tous ces serviteurs l'abordaient avec le plus profond respect; on reconnaissait en eux des gens honnêtes et dévoués quand même à des maîtres dont la ruine se reflétait jusque sur leurs pauvres vêtemens. Dès que les candélabres s'allumaient, le portail de l'hôtel s'ouvrait à deux battans; le vieux noir chargé, comme nous l'avons vu, des triples fonctions de portier, de cocher et d'intendant, remplissait en cette occurrence l'emploi de suisse d'église et de bedeau; c'était lui qui veillait à ce que la foule, qui

envahissait bientôt la cour, ne fît pas trop de tapage. Il se donnait beaucoup de mal pour établir un peu d'ordre aux abords du grand salon; mais, comme il ne portait ni hallebarde ni verge noire, les enfans et les mauvais plaisans de tout âge se faisaient un jeu de le tourmenter. Sa livrée, qui l'eût fait prendre chez nous pour un marchand de vulnéraire suisse, ne suffisait point à lui attirer le respect des curieux. Aussi, tandis que dans l'intérieur du salon vitré la marquise, sa suite et les invités accomplissaient leurs exercices religieux, on se livrait en dehors à des conversations profanes et tumultueuses. Seulement, lorsque le prêtre, — c'était don Gregorio le chanoine, — donnait la bénédiction, la foule tombait à genoux, et il régnait dans la cour un si profond silence, qu'on entendait les pieux gémissemens des duègnes blotties dans les coins.

Logé dans l'hôtel, don Patricio assistait à la cérémonie, non pas en habits de gentleman, moins encore en uniforme d'officier, mais en simple tenue de cavalier péruvien. Un soir, comme les curieux s'écoulaient, il attendait que don Gregorio sortît pour l'accompagner jusqu'à sa demeure. Le hasard voulut que la marquise retînt le chanoine à souper; don Patricio, adossé à la muraille, regardait machinalement les bougies qui s'éteignaient l'une après l'autre dans la chapelle, quand une petite main saisit vivement son bras. Il se détourna et vit Rosita, qui, serrée contre lui, le contemplait avec une émotion mêlée de crainte, et semblait dire : — Je le tiens!

— Il n'y a plus personne dans la cour? cria au même instant le vieux nègre; je vais fermer la porte, et tant pis pour qui restera dedans : une fois dans ma loge, je n'ouvre plus!

— Attendez, répliqua don Patricio, je sors!

Il sortit en effet, et emmena Rosita pour empêcher que le nègre ne la vît. La lune se levait, et la brise de mer, près de s'assoupir, murmurait encore faiblement dans les arbres des jardins. Quand ils furent dehors, le jeune lieutenant s'arrêta une minute : — Que me veut-elle? Où vais-je? — Telles furent ses premières pensées, et il eut envie de congédier Rosita; puis la pensée lui vint de savoir quels progrès avait faits dans le cœur de la Péruvienne cette passion subite dont il étudiait froidement les phases diverses. Cette promenade d'ailleurs serait la dernière : il dirait à la jeune fille quelques bonnes et honnêtes paroles que fortifierait encore un éternel adieu. Il semblait que Rosita devinât ce qui se passait en lui; elle s'accrochait à son bras et l'entraînait en avant, comme pour l'empêcher de retourner sur ses pas. Ils allèrent ainsi jusqu'à l'entrée de la grande et belle route plantée d'arbres qui conduit de Lima au Callao. Les étoiles brillaient à l'envi sur un ciel profond dont aucun nuage n'avait depuis bien long-temps altéré la pureté; la lune, qui commençait à monter au-dessus des

montagnes, éclairait l'un après l'autre les pics les plus élevés de la sierra, et jetait de proche en proche, sur les versans inférieurs, des flots de lumière. Des deux côtés de la route s'étendent de vastes vergers, où croissent les plus robustes orangers de toute cette partie de l'Amérique. A cette première heure de la nuit, leurs fruits, échauffés par le soleil, répandaient au loin ce parfum vivifiant, cette odeur rafraîchissante et suave que rien n'égale. Çà et là, dans la campagne, de joyeux éclats de voix se faisaient entendre; dans cette bienheureuse vallée du Pérou, on chante au lieu de parler, on danse au lieu de marcher. La richesse a disparu, l'or est devenu rare; mais la folie vit dans l'air et dans le cœur des habitans. Il est difficile, même aux étrangers qui ne font que passer, de n'en pas ressentir un peu les atteintes.

— Quel merveilleux climat! s'écria don Patricio après quelques instans d'une conversation que la jeune fille s'efforçait d'animer; quel ravissant pays... et pourtant il faudra le quitter!

— Est-ce vrai que vous allez bientôt partir? demanda Rosita.

— Oui, mon enfant, répondit le jeune lieutenant; la frégate sera bientôt en rade du Callao : il est temps que je reprenne mon service.

— Et je ne vous reverrai plus jamais? dit la jeune fille en fixant sur lui ses grands yeux humides de larmes. La pauvre Rosita restera ici seule, abandonnée?

— Abandonnée! reprit don Patricio, et votre famille, et don Gregorio qui veille sur vous?

Rosita secoua tristement la tête. — J'ai vécu quatorze ans heureuse auprès de ma mère, tranquille et gaie comme la perruche qui se balance sur la feuille du palmier... mais ce temps-là est passé! Vous, don Patricio, vous ne pouvez pas être triste; n'allez-vous pas revoir ceux que vous aimez?

— Mon enfant, dit don Patricio en lui prenant la main, je n'ai risqué cette promenade avec vous que pour vous donner des avis. Écoutez-moi; c'est la dernière fois que je vous parle, la dernière fois...

— Oh! ne dites pas cela, interrompit la jeune fille; ne dites pas cela!

— Je n'avais que peu de semaines à passer ici, et elles sont écoulées. Vous le saviez...

— Je le savais, mais je voulais l'oublier, reprit Rosita; et vous, si j'étais venue un matin vous dire : Je suis riche, bien riche; j'ai trouvé un trésor, il m'est tombé du ciel un gros héritage, et je le mets à vos pieds; vous-même, don Patricio, n'auriez-vous point oublié que vous deviez si tôt partir?

— Enfant! répliqua le lieutenant Patrick, à quoi bon ces rêves chimériques? Le hasard nous a un instant réunis, et il faut maintenant

nous séparer. Je me suis plus d'une fois reproché d'être trop sévère pour vous; peut-être aurais-je dû l'être encore davantage...

— Oui, vous l'auriez dû, reprit vivement Rosita. Il fallait me repousser franchement, et ne pas m'absoudre du regard après m'avoir blâmée d'un mot. Si je suis une enfant, comme vous le dites, vous deviez me prendre en pitié et rire de ma folie... Mais non; à quoi bon vous adresser des reproches? Moi seule je suis coupable, don Patricio; je me suis mise à vous aimer avec passion, sans savoir qui vous étiez, sans prévoir... Et vous, n'avez-vous jamais ressenti pour la pauvre Rosita un peu d'affection? Mettez la main sur votre cœur, et répondez-moi.

La jeune fille, en adressant cette question à don Patricio, retira sa main qu'il avait prise et se plaça devant lui dans l'attitude d'Œdipe cherchant à deviner l'énigme du sphinx. Elle était petite, comme la plupart des femmes de son pays; comme elles aussi, gracieuse et douée de ce charme, *donayre,* particulier aux Liméniennes, à quelque classe qu'elles appartiennent. Don Patricio, un peu embarrassé de cette attaque subite, fixa ses regards sur le front de Rosita, que la lune illuminait de ses pâles rayons, et, poussé par un mouvement irrésistible, il y imprima un baiser. Cette réponse en valait bien une autre; la jeune fille, triomphante, sauta au cou de don Patricio avec des transports d'une joie qui allait jusqu'à l'extravagance.

— Maintenant, dit-elle après avoir réprimé ces élans impétueux, j'ai une grace à vous demander.

— Laquelle? répondit avec une certaine inquiétude le lieutenant irlandais, qui se sentait entraîné plus loin qu'il ne l'aurait voulu.

— C'est de me prévenir de votre départ le jour où la frégate jettera l'ancre dans le port.

— Je vous le promets, dit don Patricio; et plût à Dieu qu'elle arrivât bientôt, ajouta-t-il à voix basse, car on devient fou dans cet étrange pays!

VI.

Le lendemain, don Patricio ne sortit point; soit qu'il craignît de rencontrer sur son chemin cette naïve jeune fille à laquelle il n'avait plus le droit de ne pas répondre, soit qu'il voulût achever divers dessins ébauchés dans ses courses précédentes, il resta chez lui. Quand don Gregorio vint le voir, il le trouva ses crayons à la main, penché sur sa table. La vue du chanoine lui causa d'abord quelque embarras; celui-ci s'en aperçut, et il se disposait à se retirer, mais don Patricio le retint.

— *Padre,* lui dit-il, restez un peu, je vous en conjure. Je n'ai plus que peu de jours à passer à Lima, et je ne voudrais pas vous quitter

sur un mensonge. Vous m'avez donné d'excellens, de paternels conseils, vous avez eu confiance en moi, et je vous ai trompé. — Puis, sans attendre les questions du chanoine qui le regardait avec moins de surprise que de tristesse, il lui conta tout d'un trait la conduite qu'il avait tenue à l'égard de Rosita; comment, sans la repousser ni l'attirer à lui, il s'était plu à entretenir en elle une passion qu'il eût fini peut-être par partager.

— Vous ne m'apprenez rien, mon ami, répondit gravement don Gregorio. Depuis un mois, j'observe avec attention cette capricieuse enfant; elle m'évite, elle secoue la tête quand je lui parle; son visage est animé d'une joie qui n'est point celle du premier âge. Je voudrais pour beaucoup que vous fussiez parti.

Don Patricio avait peut-être omis de mentionner dans son récit sa réponse un peu trop éloquente à certaine question de la Rosita; toujours est-il que cet aveu lui fit du bien. La conversation se continua sur les sujets qu'évoquait naturellement la pensée de leur séparation prochaine. En se quittant, ils se promirent de se trouver le lendemain matin à cheval à la porte de la ville et de pousser ensemble une pointe jusqu'au Callao. Don Patricio employa le reste de la journée à préparer le gros de ses bagages; le jour suivant, il revêtit son costume de cavalier péruvien et courut rejoindre au lieu indiqué le chanoine, qui l'attendait déjà. Excités par l'air frais du matin, les chevaux piaffaient et caracolaient; mais les deux cavaliers trouvaient trop de plaisir à se promener au pas sous les arbres chargés d'ombre et de rosée pour hâter leur marche. Des voyageurs plus pressés passaient en galopant montés sur de grandes mules au pied fin; le pommeau de leurs selles, leurs étriers de bois, le manche du petit fouet qu'ils tenaient à la main, tout était incrusté d'argent et reluisait au soleil.

— Leurs ancêtres portaient ces ornemens en or, dit don Gregorio à son jeune ami; leurs descendans, et eux-mêmes peut-être, les porteront en acier. L'âge de fer est venu pour le Pérou! Depuis que nous jouissons du bonheur d'être indépendans, notre beau pays se voit envahi par les discordes civiles et par la misère.

— Pardonnez mon indifférence, répondit don Patricio; mais je ne puis croire aux souffrances d'un peuple qui, loin de se plaindre, s'abandonne avec une complète insouciance aux plus bruyans plaisirs. La nature a traité les Péruviens en enfans gâtés. Chez vous, point de longues et sombres nuits, point d'hiver. Lima laisse dans l'ame du voyageur un éternel souvenir; et nous, habitans des froides latitudes, nous y croyons voir une image du paradis.

— Lima est le paradis des femmes, selon un ancien proverbe, répliqua don Gregorio, et l'enfer des ânes! Voyez cet innombrable trou-

peau de bourriques que des *cholos* (1) piquent sans pitié avec des bâtons pointus. Leur croupe est tout écorchée, les sangles du bât leur coupent le ventre, et leurs intelligens conducteurs leur ont fendu les narines pour qu'elles puissent respirer plus facilement.

L'escadron de bourriques signalé par le chanoine dépassa rapidement les deux cavaliers, qui continuaient de marcher au pas; c'étaient de pauvres ânes de la plus petite espèce, aux pattes si courtes, que les jambes des *cholos*, placés à califourchon sur leurs croupes, touchaient presque la terre. A quelque distance de là, un grand tourbillon de poussière couvrit la route d'un nuage épais; la troupe s'arrêta, puis le désordre se mit dans ses rangs, malgré les cris des *cholos*, qui vociféraient à pleine tête. Les ânes commencèrent à braire sur toute la ligne; ce fut bientôt un assourdissant vacarme.

— Voilà une aventure digne du chevalier de la Manche, s'écria en riant don Patricio. Au galop, *padre*, allons reconnaître l'ennemi!

Ils piquèrent des deux, et un étrange spectacle s'offrit à leurs regards. Une centaine de matelots anglais, qui semblaient s'être rafraîchis au Callao et dans tous les cabarets de la route, se dirigeaient vers Lima en phalange serrée, montés sur des chevaux de louage. Celui-ci, haut de six pieds, écrasait du poids de son corps un frêle *pony;* celui-là, court et trapu, oscillait sur le dos d'une haridelle efflanquée. Ces cavaliers improvisés tiraient la bride par saccades, à droite et à gauche, s'accrochaient à la selle, perdaient leurs étriers, et embrassaient le cou de leurs montures, qui ruaient à l'envi. On eût dit une troupe de *clowns,* à voir leurs postures extravagantes et leurs gestes bouffons; ils ne riaient pas cependant. Tout en trottant et galopant de la sorte dans le plus incroyable pêle-mêle, ils essayaient de causer comme des gens qui conservent leur sang-froid. Les chevaux, fatigués de porter ces incommodes *riders,* pirouettaient sur eux-mêmes, marchaient de côté, et exécutaient toutes les feintes imaginables sans réussir à désarçonner ces agiles marins, cramponnés sur leurs selles à la manière des singes. Les ânes, plus sages, avaient donc éprouvé un moment de trouble à la vue de cette cavalcade désordonnée qui leur barrait le chemin.

— La frégate est arrivée, dit don Patricio; elle a dû mouiller cette nuit en rade. Ces marins qui courent dépenser à Lima, en quelques heures, leur solde de trois mois, font partie de l'équipage. Galopons jusqu'au Callao, *padre!* que je revoie mon beau navire!

Les deux cavaliers aperçurent bientôt la frégate immobile sur les eaux; à la vue de son pavillon, le lieutenant Patrick se découvrit avec une émotion mêlée de joie. La fascination qu'exerçait sur lui cette

(1) Métis.

contrée énervante disparut immédiatement pour faire place au sentiment du devoir; il lui tardait d'être à bord. Son premier soin, en arrivant au Callao, fut d'avertir par lettre le commandant qu'il reprendrait son service dès le lendemain, en s'excusant de ce que son costume de cavalier ne lui permettait pas de paraître en sa présence. Il retourna à Lima plus vite qu'il n'était venu; don Gregorio, qui l'accompagnait toujours, demeura près de lui le reste de la journée, afin de l'aider à faire ses dispositions pour le départ; peut-être aussi le *padre* se tenait-il à côté de son jeune ami pour empêcher Rosita de tenter l'aventure d'une dernière rencontre. Le soir même, deux mules emportèrent les bagages de don Patricio.

Cent matelots anglais se ruant à la fois dans les rues de Lima devaient y causer une certaine sensation. Aux noms de *Jack, Tom, Bill, Dick, Sam,* que prononçaient les marins en s'appelant d'une rue à l'autre, les habitans se mettaient aux portes, et l'on sut bientôt jusque dans les quartiers les plus reculés que la frégate était revenue au mouillage. Cette nouvelle arriva aux oreilles de Rosita et la mit en émoi. A plusieurs reprises, elle passa sous le balcon de don Patricio; mais elle entendait la grosse voix du *padre* et disparaissait au plus vite. En proie à une secrète inquiétude, elle allait et venait d'un pas rapide, puis cherchait à se rassurer en songeant à la promesse que lui avait faite don Patricio. —Il viendra, se disait-elle; il ne partira pas sans m'avertir. — Et elle se résigna à l'attendre devant la porte de sa mère. Les heures se passèrent... don Patricio ne vint pas! Fatigué des occupations multipliées qui l'avaient tenu sur pied depuis le matin, il se coucha dès que don Gregorio se fut retiré, rêvant à la mer, à sa frégate et à cette vie de marin qu'il allait reprendre; il ne tenait plus à la terre. Ce séjour de six semaines à Lima s'effaçait de son esprit comme un rêve devant la réalité. A peine le jour commençait-il à poindre, qu'il avertit le vieux portier de lui amener son cheval. Le nègre, qui avait reçu maintes fois d'excellens pour-boire, ne put retenir ses larmes en voyant partir celui qu'il appelait son jeune patron. Le chapeau à la main, le visage contracté par la tristesse, il se mit à débiter le plus grotesque compliment sur un ton de voix si larmoyant, que don Patricio eut peine à ne pas éclater de rire.

— Merci, merci, mon vieux, répondit le jeune cavalier; rentre dans la loge et racle ta guitare. Voilà de quoi te consoler.

Il lui mit dans la main une pièce d'or, sauta lestement en selle et sortit de la cour. Son cheval s'élança comme un trait; on eût dit qu'il comprenait la pensée de son maître et avait hâte de le déposer sur le rivage. De son côté, la Rosita, qu'une vague appréhension avait tenue éveillée toute la nuit, s'était mise en campagne. Elle débouchait dans la rue que suivait don Patricio pour gagner le port du Callao, au

moment où celui-ci allait atteindre les premières maisons du faubourg. Il l'aperçut, lui fit un geste de la main et cria tout en galopant :

— *Adios,* Rosita!

— Il n'est pas parti, c'est impossible! se dit la jeune fille. — Et elle courut à l'hôtel de la marquise. — Don Patricio, le cavalier étranger, va-t-il bientôt rentrer de la promenade? demanda-t-elle au nègre, qui accordait sa guitare et s'essuyait les yeux du revers de la main.

— Il ne reviendra de sa promenade ni aujourd'hui ni demain, *niña,* répondit le portier. Ses bagages ont été expédiés hier soir, et il est parti.

— Pour toujours?

— Est-ce que je lui ai demandé où il va? Et qu'est-ce que cela te fait, à toi, *niña?* Voyez un peu comme ces jeunes filles sont curieuses! Ah! c'était là un patron généreux, affable, point fier, qui ne rentrait jamais à des heures indues, comme tant d'autres étrangers qui ont la bouche pleine de dures paroles et la main vide. Tu ne sais pas ce que je perds à son départ..... Ah! mon Dieu! je crois que je vais pleurer comme un enfant....

— Parti! parti!... répétait Rosita navrée de douleur, sans me dire une parole d'adieu, sans m'avertir, comme il me l'avait promis!... Il faut que je le voie, que je lui parle...

Haletante, vaincue par l'émotion, elle s'était assise un instant sur une borne, près de défaillir; tout à coup, rassemblant ses forces, elle se prit à courir dans la direction de la route que venait de suivre don Patricio. A cent pas de là, un mulâtre lui barra le passage.

— Halte là, Rosita! Où cours-tu si vite, ma belle?

— Laissez-moi, répondit la jeune fille en levant sur le mulâtre des yeux égarés; que me voulez-vous? qui êtes-vous?

— Qui je suis? Tu ne reconnais pas celui qui t'a vendu pour quatre réaux le meilleur billet de la loterie? Combien me donneras-tu pour la nouvelle que je t'apporte? Depuis ce matin, je te cherche par toutes les rues de Lima; tu pleures, fillette, et moi, je vais te faire rire... Les quarante mille piastres sont à toi!

— A moi, à moi les quarante mille piastres!... Amenez-moi une voiture, des chevaux, un équipage, que je le rattrape... Quarante mille piastres, *Jesus Maria!* Quand il me saura si riche, il m'épousera, j'en suis sûre... Oh! mon Dieu! si ce bonheur-là m'était arrivé hier...

Puis, sans répondre au mulâtre, qui la regardait la bouche béante et lui tendait la main, Rosita s'élança sur la route du Callao. Ivre de joie, folle d'espérance et en proie à une anxiété qui croissait de minute en minute, elle s'arrêtait souvent pour prendre haleine. Ses souliers de satin la gênaient dans sa course; elle les ôta, et marcha sur

ses bas de soie, qui furent bientôt mis en pièces. Ceux qui la voyaient courir à pied sur cette grande route encombrée de voitures et de bêtes de somme, l'œil hagard et haletante, levaient les épaules et souriaient en lui jetant quelques sarcasmes qu'elle n'écoutait pas. Elle eut beau se hâter, il ne lui fallut pas moins d'une heure et demie pour franchir l'espace qui sépare Lima du Callao. Au moment où elle atteignait la plage, le lieutenant Patrick mettait le pied sur le pont de sa frégate. — J'ai le temps de le rejoindre avant qu'il ne lève l'ancre, pensa la Rosita, et, sans perdre une minute, elle se précipita dans le premier canot qui s'offrit à sa vue, en criant au marinier de la conduire à bord.

— *A ver el dinero, niña,* voyons ton argent, ma fille? répondit le marinier avec le plus grand calme.

Rosita tâta la pointe de son châle, où elle avait coutume de nouer quelques réaux; ce jour-là, elle n'avait point songé à prendre d'argent.

— Allez toujours, dit-elle au batelier, il y a quelqu'un à bord de la frégate qui paiera pour moi... Partons vite, partons, et je vous récompenserai généreusement au retour.

— Je n'entends point de cette oreille-là, ma fillette, répliqua le marinier en se croisant les bras; débarque, et va chercher ton argent à Lima, si tu veux.

— Je vous promets une once d'or, deux onces d'or, que vous aurez ce soir; pour l'amour de Dieu, menez-moi à bord!...

— Pourquoi pas mille piastres? Il n'en coûte rien de promettre de l'or, même quand on court les pieds nus... — En parlant ainsi, le batelier lui tourna le dos, et se mit à rouler une cigarette entre ses doigts. Rosita se tordait les bras de désespoir; elle criait, pleurait, et fixait sur la frégate des regards effarés.

— Que veux-tu faire *à bord de l'Anglais?* dit froidement le marinier. Le voilà qui commence à lever son ancre; personne sur le pont, officier ou matelot, n'a le temps de causer d'amourette. Tiens, voilà la yole qui vient chercher le commandant; il ne reste plus que lui à terre. Quand il abordera son navire, on hissera les voiles..... et adieu la frégate.

— Être si riche, et n'avoir pas sur soi de quoi payer le plus petit bateau de la rade! disait Rosita en pleurant. J'aurais le temps encore; il me reste un quart d'heure, et ce quart d'heure n'est pas à moi, faute de deux ou trois réaux!...

Comme elle s'abandonnait ainsi à la violence de son chagrin, la yole du commandant, montée par six matelots et un aspirant, s'approcha doucement du quai. Rosita s'y jeta sans hésiter, à la grande stupéfaction des rameurs et du jeune officier auquel ils obéissaient.

— Déposez cette femme à terre, dit d'un ton de voix qu'il voulait

rendre sévère l'aspirant anglais, enfant de douze ans aux cheveux blonds. — Les rameurs se mirent en devoir d'exécuter cet ordre; mais Rosita s'accrochait aux bancs de la yole, se débattait de toute sa force et criait qu'elle voulait absolument aller à bord. Dans son exaltation, elle parlait de don Patricio, de son amour pour lui, des quarante mille piastres qui lui tombaient du ciel.... C'était peine perdue : ni le *midshipman* ni ses matelots n'entendaient un seul mot d'espagnol. Eussent-ils compris les paroles, ni sa douleur, ni ses larmes n'auraient pu les fléchir. Cédant enfin à la pression des bras vigoureux contre lesquels elle luttait en vain et qui modéraient leur force pour ne pas la blesser, Rosita dut lâcher prise; le plus ancien des rameurs la prit dans ses grandes mains et l'emporta comme un enfant sur l'extrémité du quai; puis il la poussa légèrement du côté de la terre en lui disant : *Run, miss;* courez, mademoiselle. Le commandant passait. Rosita saisit la basque de son habit; il lui lança un coup d'œil si froid et si hautain, qu'elle recula d'un pas et tomba épuisée sur le rivage. Les rameurs levèrent leurs avirons pour saluer leur capitaine, qui prit place à l'arrière de la yole sur son tapis d'honneur. Cinq minutes après, le frêle canot, emporté par six rames longues et flexibles, touchait le bord de la frégate. Le grand navire livra ses voiles au souffle de la brise; il s'inclina d'abord comme pour saluer ce doux rivage du Pérou, se redressa majestueusement, puis s'éloigna vers la haute mer.

Plongée dans une morne stupeur, Rosita considérait avec un déchirement de cœur inexprimable la belle frégate qui emportait don Patricio. Il lui semblait que l'équipage, par ses cris joyeux, insultait à sa douleur; le bruit même de la vague ne répétait-il pas ce mot fatal : Il est parti! Et pourtant elle restait clouée sur le sable de la plage, n'espérant plus, mais regardant encore. Ce fut là que le chanoine don Gregorio la retrouva une heure après le départ de la frégate. Le *padre* s'était mis en quête de la Rosita; il l'avait demandée à sa mère, qui, moins que personne, savait ce qu'elle était devenue. Craignant tout de cette petite tête exaltée, il monta à cheval et vint droit au Callao. Dès qu'il aperçut la jeune fille immobile sur le rivage, il s'approcha d'elle et lui dit avec douceur : Allons, *niñita,* retournons en ville..., ta mère t'attend.

— Là-bas, là-bas, répondit Rosita sans se détourner; il est là, parti, parti pour toujours!...

— Viens, fit le *padre* en la prenant par la main, viens te reposer, ma fille; tu souffres!...

— Laissez-moi, cria la jeune fille, je ne veux pas aller avec vous! Qui sait s'il ne va pas revenir?... *Padre,* il va peut-être revenir pour m'épouser, maintenant que je suis si riche! Ah! Patricio, vous me donnerez le bras sur l'Alameda...; *quarenta mil pesos!*

Don Gregorio essaya vainement de se faire écouter; la Rosita l'interrompait à chaque parole et prononçait avec une volubilité effrayante des phrases sans suite. Il prit le parti d'attendre que l'accablement succédât à ce paroxysme d'agitation. En effet, après les cris vinrent les larmes : Rosita, plongée dans un morne silence, regardait toujours la mer, mais sans la voir et sans entendre le bruit que faisait autour d'elle la foule assemblée. Sollicitée encore par le *padre* de revenir près de sa mère, elle le suivit enfin machinalement. Don Gregorio la fit monter dans une voiture pour la transporter à Lima.

Malgré tous les soins que lui prodigua le *padre*, jamais Rosita ne put recouvrer l'usage de sa raison. La fortune que le hasard lui avait si inopinément envoyée ne servit qu'à la rendre folle et à lui procurer quelques douceurs dans l'hospice d'aliénés où elle devait passer le reste de ses jours. Quand je visitai cet hospice, don Gregorio, qui m'accompagnait, me la montra; ce fut lui aussi qui me conta son histoire telle que je la rapporte ici. La Rosita, toute folle qu'elle était, reconnaissait immédiatement les Européens; elle les suivait et s'approchait d'eux avec une émotion visible. Toutes les fois qu'on parlait auprès d'elle une langue étrangère, elle se mettait à pleurer et demandait à voix basse si la frégate était revenue au Callao. Quelquefois on la conduisait jusqu'au bord de la mer; arrivée sur la plage, elle regardait attentivement, puis secouait la tête, et demandait à retourner dans sa triste prison. Voilà quinze ans qu'elle y est entrée; combien de pays a visités le lieutenant Patrick depuis qu'elle ne compte plus parmi les vivans, depuis qu'elle a cessé de parcourir librement les sentiers fleuris qui se croisent en tous sens dans la vallée de Lima! — Ah! don Patricio, disait souvent le chanoine Gregorio en jetant sur la Rosita un regard douloureux, on vous tient dans le monde pour un homme honnête; votre conscience est en repos..., et pourtant voilà votre ouvrage!

TH. PAVIE.

LE CÉLESTE EMPIRE

DEPUIS LA GUERRE DE L'OPIUM,

SOUVENIRS D'UNE STATION DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE.

Le 24 avril 1847, la corvette *la Bayonnaise* quittait la rade de Cherbourg pour se rendre dans les mers de Chine. Ce bâtiment devait faire partie de la station que la marine française entretenait depuis quelques années sur les côtes du Céleste Empire, et dont le commandement venait d'être transmis par M. le contre-amiral Cécille à M. le capitaine de vaisseau Lapierre. Ces lointaines campagnes ont perdu sans doute un peu de l'attrait pittoresque qui en faisait autrefois oublier les fatigues : elles ont acquis un intérêt plus réel. L'empire chinois n'offre plus une mine féconde et inexploitée aux récits des voyageurs, mais il commande leur attention à un autre titre. Ce monde étrange a sa place marquée aujourd'hui dans les calculs de la politique. Il faut désormais le prendre au sérieux, étudier son gouvernement, ses ressources, ses tendances, si l'on veut apprécier dans leur ensemble les nouveaux élémens d'un équilibre que l'intérêt de chaque puissance s'efforce de troubler à son profit, que l'intérêt général de l'Europe s'applique constamment à rétablir.

Les conditions de cet équilibre se compliquent et se modifient d'un siècle à l'autre; les oscillations que subit le commerce du globe tendent surtout à les déplacer. L'Europe, qui, avant 1789, échangeait 1,100 millions avec l'Amérique, n'en échangeait que 260 avec l'Asie. Le marché asiatique a maintenant une importance représentée par le

chiffre de 1,600 millions. L'Inde britannique réclame la plus large part dans cette circulation féconde; mais, après l'Inde anglaise, il faut nommer le Céleste Empire. Ce vaste continent livre au commerce étranger une valeur de 177 millions de francs en échange de 226 millions de produits bruts ou manufacturés que lui versent l'Inde et l'Occident. L'indépendance des États-Unis d'Amérique a été la cause première de cette révolution commerciale. Avant cette époque, on ne comprenait de commerce maritime qu'avec des colonies qu'un soin jaloux défendait de la concurrence étrangère. C'était vers l'extension indéfinie de ce domaine privilégié que tendaient tous les efforts. Ce que Cuba est devenu pour l'Espagne, Java pour la Hollande, Saint-Domingue et les Antilles l'étaient alors pour la France, la Jamaïque et les colonies d'Amérique pour l'Angleterre. Ces riches possessions représentaient toute la vie extérieure de leur métropole. Depuis l'émancipation des États-Unis, l'Angleterre a dû appuyer sa prospérité sur une plus large base; son commerce colonial n'est plus que le quart de son commerce extérieur. L'Allemagne, les États-Unis reçoivent plus de produits anglais que les Indes et Ceylan, la Hollande leur ouvre un marché plus avantageux que l'Amérique du Nord, la France et le Brésil en consomment une plus grande quantité que les Indes occidentales. L'extrême Orient lui-même a sa place dans cette sphère agrandie, où nous voyons l'infatigable activité du commerce britannique entraîner à sa suite les intérêts rivaux des puissances européennes et des états du Nouveau-Monde.

La révolution commerciale qui a été le contre-coup de l'émancipation des États-Unis semblait imposer à la France une politique nouvelle. Il n'en a rien été cependant. La France est restée fidèle aux vieilles traditions. Ses opérations avec les colonies presque insignifiantes qu'elle possède encore se sont élevées en 1847 à 90 millions, chiffre à peine inférieur à la somme de ses transactions avec le Brésil et les républiques de la Plata. Effectué tout entier sous notre pavillon, ce commerce réservé forme, depuis 1815, la base de notre navigation marchande; il est fâcheux que ce soit aux dépens du libre progrès de nos relations avec le reste du globe et surtout avec l'extrême Orient. Ce n'est point là toutefois le seul obstacle qui entrave le développement de nos opérations dans ces contrées lointaines. La consommation plus ou moins considérable des principaux produits de la Chine, le thé et la soie grège, détermine l'importance des échanges que l'on peut opérer avec les sujets du Céleste Empire. La Chine a besoin de vendre, non d'acheter. A l'exception de l'opium et du coton de l'Inde, ce qu'elle accepte du commerce étranger, elle ne l'accepte qu'en vue de favoriser l'écoulement de ses propres articles. D'après une pareille donnée, il est facile de prévoir le rôle commercial que la

France peut se créer sur ce nouveau terrain à côté des autres puissances de l'Occident. L'Angleterre importe dans ses entrepôts 25 millions de kilogrammes de thé, les États-Unis 8 millions, la Russie 4 millions. Quant à la France, elle ne transporte que le thé nécessaire à sa consommation et n'en reçoit pas 300,000 kilogr. par an. La soie grège n'est exportée que par l'Angleterre et les États-Unis. L'Angleterre en demande au Céleste Empire plus d'un million de kilogrammes, représentant une valeur d'environ 35 millions de francs. De tous les pays qui cherchent en Chine un débouché pour leurs produits, l'Inde anglaise est le seul qui y trouve un marché facile, et qui puisse y faire pencher la balance des échanges en sa faveur. La Chine reçoit annuellement de Calcutta et de Bombay pour 30 millions de coton brut, pour 120 millions d'opium. Les manufactures britanniques, en se condamnant à ne vendre leurs tissus qu'à vil prix, sont parvenues cependant, malgré la concurrence de l'industrie chinoise, à faire entrer dans les ports de Canton et de Shang-haï une valeur de 33 millions en fils de coton et en cotonnades, de 11 millions en tissus de laine. Les draps russes offerts à Kiachta et dans l'Asie centrale, les cotonnades américaines importées à Shang-haï, acceptent les mêmes conditions et se résignent aux mêmes sacrifices. Ce commerce onéreux se soutient à l'aide des bénéfices réalisés sur les chargemens de retour, et contribue encore à exclure les produits français de l'extrême Orient. Aussi, dans les meilleures années, les échanges de la France avec la Chine n'ont-ils pas dépassé 2 millions.

Des situations aussi tranchées que celles de l'Angleterre et de la France assignaient à l'intervention de ces deux puissances en Chine des conditions bien distinctes. On comprend que l'Angleterre se préoccupe avant tout des intérêts matériels qu'elle exploite presque sans partage. Nous avons dû porter notre action sur un autre terrain. L'ébranlement moral causé par la guerre de l'opium est venu imprimer dans l'extrême Orient une nouvelle impulsion au zèle de nos missionnaires, et a multiplié pour notre pavillon, sur les côtes du Céleste Empire, les occasions de se montrer fidèle aux plus nobles traditions de la France.

En ce moment, la Chine fait de nouveaux efforts pour se soustraire aux influences européennes. Attaqué dans son immobilité séculaire, le vieil empire se débat contre la pression matérielle de l'Angleterre et contre la propagande religieuse qui se poursuit sous la tutelle de la France : le peuple chinois cherche à se replier encore une fois sur lui-même. Cette période de résistance ne hâte pas moins le développement de l'avenir que la trêve apparente qui suivit le traité de Nan-king. Mieux que d'autres peut-être, nous pouvons apprécier la portée réelle et l'effet probable de ces tendances rétrogrades, car sous nos yeux mêmes

l'animosité des populations chinoises s'est souvent trahie par des actes sinistres, par de lâches et perfides agressions. Nous avons toujours pensé qu'en dépit de ces violences, le régime de l'isolement ne pourrait se rétablir en Chine. L'Orient a définitivement cessé d'être immuable; mais quelle sera l'issue de la transformation qui s'y prépare? Telle est la question qui se pose encore aujourd'hui devant nous et qu'on ne saurait essayer de résoudre sans avoir étudié la double action que l'Europe a été appelée à exercer sur les destinées du Céleste Empire : dans le domaine politique, par les armes de l'Angleterre; dans le domaine moral, par la prédication de l'Évangile.

I.

D'après une statistique dressée en 1813 par les mandarins chinois, et dont un recueil officiel, présenté à l'empereur Tao-kouang, a publié les évaluations, le Céleste Empire compte 361 millions d'habitans répandus sur une surface de 3,362,000 kilomètres carrés. C'est environ 108 habitans par kilomètre, chiffre qu'on ne soupçonnera pas d'exagération quand on voudra réfléchir que cette population spécifique est à peu près celle des Pays-Bas et du département du Pas-de-Calais, qui n'est point cependant le département le plus peuplé de la France. D'ailleurs, le trait le plus frappant, le plus caractéristique de l'empire chinois, c'est précisément l'excès de la population : cette extrême densité des habitans peut seule expliquer la difficulté qu'éprouve le peuple à s'y procurer sa subsistance. Cette race infatigable ne laisse cependant en friche aucun morceau de terre susceptible de culture; les chemins ne sont guère en Chine que des sentiers servant à contenir les terrains étagés que féconde l'irrigation. Les alluvions des fleuves, les moindres espaces conquis sur le lit des rivières ou sur l'océan se trouvent à l'instant circonscrits par des digues et convertis en rizières : hommes, femmes, enfans, tous participent à ce rude labeur. Des millions de pêcheurs vivent sur leurs bateaux, promènent incessamment leurs énormes filets sur les côtes poissonneuses du Céleste Empire, et ne demandent à ce sol si avidement exploité que quelques pieds de terrain accordés à leur tombeau.

Cette activité prodigieuse, jointe à une extrême sobriété, ne suffit pas à préserver les Chinois de la famine. Les sécheresses, les inondations détruisent souvent la récolte dans des provinces entières. Les chemins sont alors remplis de cadavres : on voit des malheureux exposer leurs enfans nouveau-nés, vendre leurs femmes, leurs fils, leurs filles, pour se procurer quelques alimens; d'autres se pendre ou se jeter dans les fleuves pour abréger les tourmens d'une trop lente agonie. Des bandes de voleurs se répandent dans les campagnes, pillant tout ce qui leur tombe

sous la main. Quelquefois, sur certains points, la population émigre en masse. Ces peuplades errantes se partagent en groupes de mille ou cinq cents individus, et se mettent en marche sous la conduite d'un chef auquel le mandarin de la localité a délivré un certificat de détresse et un permis de mendicité. Des greniers publics, entretenus aux frais du trésor impérial, ont été établis depuis des siècles pour venir au secours du peuple dans ces affreuses années de disette; mais cette sage précaution demeure stérile, car l'empire est désolé par un autre fléau non moins redoutable que la famine, la mauvaise administration.

L'administration chinoise a depuis long-temps atteint le dernier degré de la corruption; les officiers turcs sont des modèles d'équité et de désintéressement auprès des mandarins du Céleste Empire. Tout est arbitraire et vénal dans la conduite de ces magistrats lettrés; la justice est au plus offrant, et les fonctions publiques sont l'objet d'un trafic honteux. Ces institutions littéraires dont l'appareil imposant fait encore l'admiration de l'Europe n'ont organisé que le pillage; ces fonctionnaires qui ont passé leur vie à commenter les préceptes de Confucius n'en pressurent pas moins le peuple sans pudeur, et se voient pressurés à leur tour par les mandarins d'un ordre supérieur. Autour de ces magistrats dégradés viennent se grouper les *satellites*, troupe immonde, composée d'hommes de la plus basse classe, tout à la fois soldats, agens de police et bourreaux; affreux pillards qui passent leur vie à jouer et à fumer l'opium, et n'ont pour ainsi dire d'autres moyens d'existence que le produit de leurs rapines. Le *fils du ciel*, le *souverain maître du monde*, l'empereur, vit enfermé dans son palais à quatre lieues de Pe-king, et sait à peine ce qui se passe dans ses états. L'exercice de sa suprême puissance est tout entier dans les mains de ces esclaves hypocrites qui forment autour de son trône un cercle impénétrable.

Ce despote abusé s'est long-temps cru l'arbitre de la terre, et nous avons partagé nous-mêmes une partie des illusions dont on caressait son orgueil. Il a fallu la guerre de l'opium pour faire tomber tous les voiles qui cachaient la misère et la faiblesse réelle de son empire. Sur la foi des documens officiels, on avait cru long-temps que la Chine entretenait sept cent mille hommes sous les armes, tandis qu'elle ne compte en réalité que soixante mille soldats, bandes prétoriennes entièrement composées de Tartares mantchoux et divisées en huit bannières. La majeure partie de ces régimens tartares ne quitte jamais la capitale; le reste est dispersé dans les provinces et forme la garnison des principales villes. Ce corps d'élite renferme des hommes robustes et braves, mais qui, avec leurs arcs et leurs arquebuses à mèche, avec leur complète ignorance de la tactique militaire, n'en sont pas pour cela plus redoutables. Ces fiers guerriers mantchoux sont, en fait de stratégie,

beaucoup moins avancés que les pirates de l'archipel malais. Ils constituent cependant la véritable, la seule armée chinoise. Outre cette armée, la Chine compte une nombreuse milice. Le métier des armes y est, comme dans les huit bannières, un héritage de famille. Quand le fils a pu apprendre de son père à manier le sabre et le bouclier, à frapper d'une main et à se couvrir de l'autre, quand il sait lancer une flèche au but ou charger l'arquebuse, il se présente devant le mandarin, et, après avoir donné les preuves de capacité requises, achète le droit de servir l'empereur. Ce brevet, délivré pour quelques taëls (1), vaut au soldat chinois une ration de riz ou un coin de terrain qui assure sa subsistance. Attachés au sol, ces miliciens ne sont point rassemblés dans des casernes. Chaque soldat vit chez lui, entouré de ses enfans, cultive tranquillement sa portion du territoire céleste, et n'endosse l'uniforme que dans de rares occasions. Au moment du besoin, on ne retrouve pas le quart des soldats inscrits sur les registres des mandarins. Quelques-uns ne répondent pas à l'appel, le plus grand nombre n'a jamais existé. Leur solde a servi à grossir la paie insuffisante des officiers. Une fois rangée sous les drapeaux, cette multitude indisciplinée se mutine souvent, et on voit des corps entiers, arrivés en présence de l'ennemi, refuser de se battre, à moins qu'on ne les paie pour faire leur devoir. Avant l'expédition des Anglais en 1840, la guerre était en effet une éventualité imprévue dans ces contrées vouées à une paix profonde, et le champ de bataille ne paraissait pas le terrain inévitable sur lequel dût s'exercer la profession militaire; les voleurs même, dont les bandes, grossies par la misère et l'oppression, ont souvent menacé l'intégrité de l'empire, les voleurs redoutent peu les soldats chinois. Ils ont été plus souvent désarmés par des négociations opportunes que domptés par l'armée impériale. Il en est de même des pirates qui infestent les côtes du Fo-kien et le golfe du Tong-king. Ces écumeurs de la mer de Chine battent les jonques de guerre et se rient des bateaux mandarins, qui ne sont propres qu'à la navigation des fleuves. Quand le gouvernement a voulu disperser ces pirates, il s'est vu forcé de leur opposer un de leurs chefs, qui, détaché de l'association, a passé avec une partie de la flotte rebelle au service de l'empereur.

Le désordre des finances est encore une des plaies de l'empire chinois. L'impôt se perçoit en nature ou en numéraire, et doit être apporté à Pe-king aux frais des contribuables. En argent, le trésor impérial ne reçoit, année moyenne, que 479 millions de francs; mais les quantités de riz, de thé, de soie, de cotonnades qu'engouffre la seule

(1) Le taël vaut 7 fr. 50 cent.

ville de Pe-king sont incalculables. Il n'est pas de ville au monde qui puisse offrir le tableau d'une aussi énorme importation, importation presque sans retour, car le sol est peu fertile dans la province du Petche-ly, et les produits qu'y fabrique l'industrie se dirigent vers le nord. Les bannières nomades campées en dehors de la grande muraille, les Tartares mantchoux et mongols vivent, ainsi que les mandarins de Pe-king, des bienfaits de l'empereur.

Vingt millions sont affectés chaque année par la munificence impériale à l'entretien des canaux et des fleuves; les provinces s'imposent d'immenses sacrifices pour le même objet. Cependant les canaux s'oblitèrent, les fleuves rompent leurs digues, et l'on craint qu'avant trente ans l'eau ne vienne à manquer dans le grand canal. Le déficit est partout : dans le produit des douanes, dans celui des monopoles; la ferme seule du sel doit à l'état plus de 15 millions. Les hôpitaux, les greniers publics dotés par le gouvernement, voient leurs revenus dévorés par l'avidité des mandarins et des satellites. Ce ne sont point les institutions qui manquent à la Chine; mais ces institutions sont aujourd'hui comme un arbre épuisé qui ne peut plus porter de fruits. Lapeyrouse l'avait déjà remarqué en 1787 : « Ce peuple, disait-il, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le peuple le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre. »

Comment une révolution n'a-t-elle pas déjà bouleversé cette portion du globe? Des sociétés secrètes poussent bien l'audace jusqu'à maudire la dynastie régnante, la secte des *Pe-lien-kiao* ou du *Nénuphar* s'accroît bien chaque jour de quelques nouveaux affiliés; mais l'éducation domestique basée tout entière sur le respect des traditions, le tempérament froid et patient du peuple chinois, l'âpre labeur auquel il est assujetti, peut-être aussi cet instinct de subordination propre aux races asiatiques, tout ce concours de liens naturels et de liens politiques que nous n'apprécions qu'imparfaitement a prévenu jusqu'ici un soulèvement général qui ne fut jamais appelé par plus d'abus.

Cet empire chancelant est entouré de vastes états, tributaires de sa puissance politique et de sa civilisation. La Corée, le royaume annamite qui comprend le Tong-king, la Cochinchine et le Camboge, semblent les satellites de cette bizarre planète. Ces états sont livrés à une administration, sinon plus avilie, au moins plus oppressive que celle de la Chine; ils composent ce qu'on pourrait appeler la Chine barbare. Agité par d'éternelles discordes, bouleversé par la guerre civile, le royaume annamite a surtout perdu ce respect de la vie humaine qui forme le trait distinctif de la grande famille chinoise. On n'y a point, comme dans l'Empire Céleste, cette horreur du sang et des supplices

qui tempère en Chine les rigueurs de la servitude. Le pouvoir s'y exerce avec des formes dures et féroces; la tyrannie s'y défend par des exécutions en masse et d'atroces boucheries.

Ce royaume, dont la Cochinchine forme le centre, le Camboge et le Tong-king les annexes, est un des points de l'extrême orient sur lesquels l'attention de la France s'était dirigée avant la révolution de 89. Vers cette époque, ce fut à un missionnaire français, l'évêque d'Adran, que le souverain de la Cochinchine dut la conservation de son trône. Dépossédé de la majeure partie de ses états, le roi Gia-long confia son fils à ce prélat étranger. L'évêque d'Adran passa en France avec le jeune prince, et un traité qui nous assurait la possession de la baie de Tourane fut signé, en 1787, entre le roi Louis XVI et le missionnaire agissant au nom du souverain annamite. La révolution de 89 vint s'opposer à l'entière exécution de ce traité. Quelques officiers français passèrent cependant en Cochinchine, rouvrirent à Gia-long l'entrée de ses états et l'aidèrent plus tard à faire la conquête du Tong-king. Ces officiers organisèrent l'armée, créèrent une marine, fortifièrent les places, dirigèrent les opérations militaires; mais le souvenir de ces grands services ne survécut point au prince qui en avait profité. Ses successeurs, voués aux idées chinoises, s'empressèrent de relever entre l'Europe et la Cochinchine cette vieille barrière qui ne s'était abaissée un instant que pour livrer passage aux secours de la France. Le pouvoir despotique de ces malheureuses contrées a la conscience ombrageuse de tout mauvais gouvernement et redoute à l'excès la moindre influence extérieure. Le roi s'est arrogé le monopole du commerce : ce système l'enrichit et ruine le royaume. La population appauvrie traîne une existence misérable dans le plus fertile pays du monde. Sur cette terre qui porte chaque année deux moissons, on ne rencontre que des êtres chétifs et amaigris. La race annamite, abrutie par ses souffrances, est d'une timidité extrême, sans culture dans l'esprit, sans autre expression dans la physionomie que celle d'un ébahissement naïf ou d'une vague appréhension. Toute trace des innovations introduites par les officiers français a disparu depuis long-temps, et cette armée cochinchinoise, qui avait soumis le Tong-king, n'a pu défendre le Camboge contre les troupes du roi de Siam. Si le climat n'y mettait obstacle, un millier d'Européens feraient aisément la conquête du royaume annamite.

La Corée, moins connue de l'Europe que la Cochinchine, est cette longue péninsule qui sépare la mer Jaune de la mer du Japon. Ce royaume se trouvait exposé par sa situation aux incursions des Japonais comme à celles des Chinois. Vers la fin du XVIe siècle, ce fut une armée japonaise qui en ravagea les provinces méridionales; dans le XVIIe, ce furent les Chinois qui s'avancèrent jusqu'à la capitale et firent

couler des torrens de sang sur leur passage. La Corée est restée dépeuplée par ces deux invasions. Dans les gorges resserrées que laissent entre elles les rudes aspérités du sol, ses rares habitans cultivent le riz, leur nourriture ordinaire; sur les montagnes, le maïs et le millet. L'inégalité des castes, cette idée étrangère à la Chine, est encore un nouveau fléau pour ce malheureux pays. Quelques milliers de nobles fainéans et déguenillés s'arrogent le droit de vivre aux dépens du gouvernement et du peuple. Tributaire, dit-on, du Japon, la Corée l'est également de la Chine. Deux fois par an, le souverain de ce misérable état envoie une ambassade à Pe-king. A la neuvième lune, l'ambassade vient recevoir du *tribunal des Mathématiques* le calendrier; à la onzième, elle présente à l'empereur les hommages qu'au renouvellement de l'année lui doivent tous les princes vassaux. Refoulés dans leur presqu'île, les Coréens n'ont que deux points de contact avec la frontière chinoise : l'un sur les bords de la mer du Japon, l'autre non loin des côtes que baigne la mer Jaune. C'est là qu'ont lieu, tous les deux ans, les échanges commerciaux entre la Chine et la Corée. Partout ailleurs, des terrains neutres et déserts ou d'impénétrables forêts s'opposent aux communications de la péninsule coréenne avec la province du Leau-tong et la Mantchourie.

Non loin de la Corée, entre la Chine et l'empire du Japon, se rencontre encore un état qui a dû subir, comme la presqu'île coréenne, une double suzeraineté. Le royaume oukinien, composé de deux groupes distincts, celui des îles Lou-tchou et celui des Madjico-sima, se reconnaît, depuis l'année 1372, tributaire de la Chine. C'est un ambassadeur de l'empereur qui pose la couronne sur le front du roi des Lou-tchou; mais, si la suzeraineté apparente est chinoise, la domination réelle est japonaise. Le culte, la langue, les mœurs, les habitations, tout porte le cachet du Japon. Malgré le mystère dont s'entoure cette influence, il est certain que le royaume oukinien n'est qu'une dépendance de la principauté japonaise de Sat-suma. Grace au double tribut qu'il consent à payer, ce paisible empire, autrefois ravagé par les troupes du Japon, depuis près de deux siècles ne connaît plus d'orages; mais, avant d'entrer dans cette période d'apathie et d'indifférence, il avait eu aussi ses jours d'expansion et d'activité. Le pouvoir, partagé entre plusieurs princes, se concentra, vers la fin du xve siècle, entre les mains d'un seul souverain, et le commerce prit soudain un rapide essor. Les jonques oukiniennes visitèrent les ports de Formose et du Fo-kien, les principautés japonaises, les côtes mêmes de la Cochinchine et du royaume de Patani, dans la presqu'île de Malacca; ce fut la grande époque des îles Lou-tchou. La domination ombrageuse du Japon a interrompu ces relations fécondes, mais elle n'a point effacé complétement les traces d'une prospérité qui pourrait facilement renaître. La

plus considérable des Lou-tchou, la grande Oukinia, possède deux excellens ports, et la position centrale de cette île la désigne comme l'entrepôt naturel du commerce de la Chine, du Japon et de la Corée. Aujourd'hui le royaume oukinien se borne à acheter dans le Fo-kien des étoffes de soie et des médicamens. Le riz, le coton, le thé, le tabac, la cire végétale, les métaux, lui sont apportés par les marchands japonais, qui reçoivent en échange du soufre, un sucre grossier, et quelques étoffes fabriquées dans le pays avec les fils du bananier textile. L'aspect florissant des campagnes indique le bon ordre qui règne dans cette monarchie en miniature; malheureusement cet ordre n'assure que le bien-être de la classe privilégiée; au-dessous de quelques familles riches et oisives vit un peuple famélique qui ne peut posséder la terre qu'il cultive. Nul instinct de révolte dans les classes asservies ne provoque d'ailleurs la sévérité des oppresseurs. La police est absolue, s'étend à tous les actes de la vie, mais n'est point sanguinaire comme en Cochinchine ou en Corée. Nulle part, on ne rencontre d'armes dans ces îles; si les habitans, comme on l'a prétendu, en conservent de cachées, il est fort douteux qu'ils sachent s'en servir. Pour qui les a vus accroupis sur leurs nattes, vêtus de leurs longues robes, les cheveux relevés au sommet de la tête et retenus par une double aiguille de métal, avec leur physionomie débonnaire et leur face bouffie, l'éventail paraît la seule arme qui convienne à cet apathique troupeau de vieilles femmes.

Les îles Lou-tchou, par leur admirable situation, par leur climat délicieux, sous lequel on rencontre la végétation des tropiques confondue avec celle des régions tempérées, semblent faites pour exciter la convoitise des puissances européennes; mais la population inoffensive qui les habite se défend mieux par la douceur de ses mœurs que le peuple chinois par ses inutiles violences. Tout prétexte manquerait à l'agression, et aucune puissance civilisée ne voudrait accepter la responsabilité d'un tel acte. D'un autre côté, les traités de commerce, dans l'état actuel des choses, seraient sans importance; ils seraient d'ailleurs impossibles, le Japon ne les tolérerait pas. Ces honnêtes insulaires paraissent donc destinés à goûter en paix leur calme et uniforme existence jusqu'au jour où l'empire du Japon ouvrira ses ports aux navires européens. Ce jour paraît encore éloigné : dans les états du souverain japonais, comme dans ceux de l'empereur de Chine, on n'entrevoit de paix et de sécurité qu'à l'abri de la politique d'isolement. A l'exception des Hollandais et des Chinois admis une fois l'an à Nangasaki, les étrangers sont entièrement exclus des côtes du Japon. Une population de 34 millions d'ames vit là dans une paix profonde, grace à la plus inflexible des disciplines. Le Japonais, de même que le Chinois, ne peut sortir de son pays sans encourir la peine capitale; mais en Chine les

lois sont constamment violées : au Japon, on les exécute. Au milieu de peuples qui ne connaissent d'autres mobiles que la crainte et l'intérêt, cette race plus vigoureuse offre le spectacle d'une société fondée à la fois sur le principe d'autorité et sur le point d'honneur. L'invasion européenne trouverait donc probablement au Japon plus d'obstacles qu'elle n'en a rencontré en Chine. Cependant, pour cet empire aussi, de grands événemens se préparent. Une circulation active s'opère aujourd'hui entre les ports de la Californie et ceux de l'extrême Orient; le développement de ces relations auxquelles les ports du Japon seront bientôt nécessaires préoccupe déjà le gouvernement des États-Unis, et ne peut manquer d'imprimer tôt ou tard une nouvelle énergie aux efforts de cette démocratie puissante, qui vient sans cesse, comme la vague de l'océan, battre les barrières qu'on lui oppose. Si d'ailleurs l'empire chinois se trouve un jour violemment jeté hors de son orbite, si ce colosse obéit enfin aux attractions qui le sollicitent, il est douteux qu'il soit donné au Japon de pouvoir continuer, seul et silencieux, à graviter ainsi à l'écart.

Tous ces membres de la même famille, Chinois, Cochinchinois, Coréens, ont, à un degré différent, les mêmes qualités et les mêmes défauts : chez ces populations laborieuses et patientes, tout sentiment généreux semble oblitéré. La race chinoise a l'instinct de l'ordre et de la discipline, comprend et sait pratiquer la plupart des vertus domestiques, la sainteté du mariage, le respect des vieillards, l'amour des enfans; en revanche, une avidité extrême la rend peu scrupuleuse sur les moyens de s'enrichir. A l'énergie, au courage militaire qui leur faisait défaut, ces peuples ont substitué la souplesse et la ruse; ils ne sont point à craindre sur le champ de bataille, mais nul ne sait mieux qu'un Chinois méditer une vengeance patiente et ourdir un guet-apens : ses principes de morale ne reposent que sur la recherche exclusive du bien-être matériel. Les tribus nomades qui vivent sous des tentes en dehors de la grande muraille sont essentiellement religieuses; les populations de la Chine, du royaume annamite et de la Corée, se montrent complétement indifférentes aux mystères de la vie future : un labeur excessif a courbé leurs esprits vers la terre. Ces hommes n'ont point de loisir pour les aspirations d'un ordre supérieur, et la lutte de chaque jour les défend des vagues inquiétudes de l'avenir. L'idée de la mort les occupe moins que la crainte de la famine; ils élèvent des temples à leurs dieux, et n'ont en réalité ni religion ni culte extérieur; ils ont des pratiques superstitieuses, à l'aide desquelles ils essaient de se rendre le sort propice. L'encens qu'ils brûlent devant l'autel leur tient lieu de prières. Au ciel, aux astres, aux génies, aux mânes des ancêtres, — qu'ils adoptent le vague déisme de Confucius, les rêveries de Lao-tseu ou les doctrines qu'il y a près de quinze siècles le boud-

dhisme leur apporta de l'Inde, — ils demandent tous la même chose : longue vie et richesse. Abâtardie dans les classes supérieures par une civilisation efféminée, dans les couches inférieures de la société par la misère, cette race est aujourd'hui la race la plus positive et la plus matérialiste du globe.

Tel est l'empire auquel l'Angleterre a déjà fait subir la puissance de ses armes, la France catholique l'infatigable action de sa propagande : la marine anglaise et la nôtre ont eu toutes deux leurs campagnes dans ces mers lointaines. Pour défendre leur commerce, les Anglais ont ébranlé le trône de Tao-kouang; pour protéger les chrétiens chinois, nous n'avons pas craint d'intervenir dans le gouvernement intérieur de la Chine. L'influence britannique s'adresse à l'industrieuse activité de ce peuple; la nôtre ne recherche que ses sympathies. C'est par la guerre que l'Angleterre a dû maintenir sa prépondérance commerciale en Chine : nous n'essaierons point de refaire le récit des campagnes bien connues de 1840 et de 1841; nous insisterons davantage sur l'expédition si brusquement décisive de 1842, dont les incidens et les résultats ont peut-être trouvé la France trop inattentive. Cette expédition a révélé ce que ne nous avaient point appris les deux autres campagnes : c'est qu'il ne faut qu'une démonstration maritime bien dirigée pour triompher du gouvernement de Pe-king. L'Angleterre sait désormais comment doit être conduite une guerre européenne dans le Céleste Empire; quand elle le voudra, elle pourra remporter sur le cabinet impérial une victoire d'intimidation aussi complète que celle qui fut couronnée par le traité de Nan-king; mais a-t-elle aujourd'hui, dans les conséquences d'un pareil succès, la confiance qui l'animait il y a quelques années? Si l'on ne veut considérer qu'une armée anglaise en regard d'une armée chinoise, si l'on ne veut point sortir du cadre des opérations militaires, le gouvernement britannique n'a rien à craindre d'un nouveau conflit avec la Chine. Tout n'est point dit cependant quand on a fait plier la dynastie tartare et la population officielle qui se groupe autour de son trône. Vaincue dans son gouvernement et dans ses armées, la Chine proteste encore contre le triomphe de l'étranger par la persistance des passions populaires. Il y a deux faces à l'action de l'Angleterre en Chine : dans la guerre, cette action se meut à l'aise; avec la paix, la Chine reprend ses avantages. Au tableau des faciles succès de la guerre il y a donc un intérêt sérieux à faire succéder le tableau des difficultés de la paix; mais ce tableau nous amène à interroger la société chinoise elle-même, il aura sa place dans une autre partie de ce travail. Ce sont les années de lutte ouverte dont l'histoire doit seule nous occuper aujourd'hui; ce sont elles qui nous introduiront au milieu des embarras et des complications qui ont suivi la guerre de l'opium, et qui, pendant un

long séjour sur les côtes de Chine, ont été le principal objet de nos études.

II.

La sécurité profonde dont jouissait l'empire chinois depuis l'avénement de la dynastie mantchoue reposait tout entière sur sa situation géographique. Les vastes prairies d'où s'étaient élancés autrefois les conquérans mongols ne nourrissaient plus qu'une race pacifiée par le lamaïsme; les hordes du Turkestan ne s'agitaient qu'au loin, sur les frontières occidentales; des montagnes infranchissables ou des déserts glacés séparaient la Russie de la Chine. L'invasion ne pouvait donc venir que du côté de la mer, et quelle puissance entre les puissances européennes, les seules qui pussent s'attaquer au Céleste Empire, eût osé entreprendre de transporter une armée par ce circuit de cinq mille lieues, à travers ces immensités de l'océan, que l'on mettait près de six mois à franchir? L'Angleterre elle-même ne l'eût point tenté; mais l'Angleterre avait l'Inde, et ce qui eût été impossible au royaume-uni, l'Inde anglaise pouvait l'accomplir.

L'empire indo-britannique, fondé par une compagnie de marchands, possède une armée de trois cent mille hommes, sur lesquels on ne compte que trente mille Européens; tout le reste, infanterie, artillerie, cavalerie, est indigène; les officiers seuls sont Anglais. Pour une campagne maritime, il peut y avoir quelques ménagemens à garder dans le choix des régimens : les soldats du Bengale sont enchaînés au sol de la presqu'île par leurs préjugés religieux; dans le gouvernement de Madras, ces préjugés n'existent pas, et l'on peut disposer au premier moment venu de toutes les troupes de la présidence. L'Inde place donc l'Angleterre à quarante ou cinquante jours des rivages du Céleste Empire, et l'armée de la compagnie peut trouver facilement le chemin de Pe-king.

On sait à quelle occasion éclata entre l'Angleterre et la Chine le conflit qui s'est terminé par le traité signé en 1842. Le commerce de l'opium avait troublé la balance des échanges et faisait refluer chaque année vers l'Europe près de 50 millions de ce numéraire que l'empire chinois absorba pendant près de deux siècles en échange des produits de son industrie. La cour de Pe-king fut alarmée de l'extension qu'avait prise ce trafic illicite, des ravages qu'il exerçait dans les classes populaires, de l'appauvrissement dont il semblait menacer la réserve métallique de l'empire. Elle chargea un fonctionnaire énergique, le commissaire Lin, de mettre un terme à cet abus. Après avoir tenu bloqués pendant quelques jours dans les factoreries de Canton les négocians européens et le surintendant du commerce anglais, le capitaine

Elliott, Lin obtint la remise de vingt mille caisses d'opium, qu'il fit réduire en pâte et jeter à la mer le 7 juin 1839. C'en était fait du commerce de l'Angleterre en Chine, si cette puissance laissait une pareille violence impunie. La guerre fut donc résolue, et Chou-san vit bientôt briller sous ses murs les baïonnettes transportées par la flotte anglaise du golfe du Bengale dans les mers de Chine. Cette première campagne fit tomber entre les mains des Anglais, le 5 juillet 1840, l'île de Chou-san, considérée comme la clé du commerce maritime des provinces septentrionales, et imposa, le 25 mai 1841, à la ville de Canton une rançon de 36 millions de francs. Ces rapides succès ne firent point fléchir cependant l'orgueil de l'empereur; ils n'amenèrent de sa part que des négociations déloyales, dans lesquelles un nouveau mandarin, le souple et astucieux Ki-shan, déploya, pendant quelques mois, toutes les ressources de la diplomatie chinoise. L'Angleterre dut alors songer à porter ses forces sur des points plus sensibles de l'Empire Céleste, et dirigea de nouveau sa flotte vers le nord. Canton demeura pour ainsi dire un terrain neutre; le commerce y reprit ses anciennes allures, de nombreux navires se pressèrent dans le fleuve, et vinrent acquitter, en même temps que les droits impériaux, les taxes vénales des mandarins. Les Anglais se résignèrent même à subir en cette occasion un impôt additionnel, et ce fut leur commerce qui, par le paiement de cet impôt, supporta en réalité la contribution de guerre dont les marchands de Canton avaient fait l'avance.

La seconde campagne, ouverte au mois d'août 1841, fut dirigée par un nouveau plénipotentiaire, sir Henry Pottinger, qui avait succédé au capitaine Elliot. La flotte, commandée jusque-là par le commodore sir Gordon Bremer, passa sous les ordres du contre-amiral sir William Parker, et la conduite des troupes demeura confiée au général sir Hugh Gough. L'île de Chou-san, que dans un élan de confiance le capitaine Elliot avait rendue au gouvernement chinois, fut de nouveau occupée par les troupes britanniques; Amoy, Chin-haë, Ning-po, virent également flotter la croix de saint George. Ces conquêtes furent accomplies en moins de deux mois, et ne coûtèrent aux vainqueurs qu'une vingtaine d'hommes. L'Europe étonnée commençait à se demander quelle serait l'issue d'une guerre dont le cours était marqué par de si faciles triomphes. Les Anglais trouvèrent à Ning-po ce climat vif et fortifiant du nord, si salutaire aux constitutions affaiblies par la température énervante des tropiques. Les soldats de l'Inde eux-mêmes éprouvèrent les bienfaits de l'hiver. Dans la première campagne, entreprise pendant l'été, on avait compté les malades par milliers. Cette fois, les hôpitaux étaient vides, bien que la neige couvrît souvent les rues et qu'un vent glacial semblât apporter jusqu'à Ning-po les frimas de la Mantchourie. Les paisibles habitans du Che-kiang n'avaient pas abandonné

leurs fertiles campagnes; ceux qui avaient quitté la ville y rentraient en foule; le marché était richement approvisionné, et la confiance commençait à s'établir entre les Chinois et les barbares. Si les Anglais avaient eu de plus vastes desseins, l'occasion était favorable alors pour prendre pied sur le territoire du Céleste Empire. Tout cédait à la force de leurs armes; ils avaient devant eux une riche et fertile province, habitée par une population pacifique et industrieuse, commandée par une forte position, l'île de Chou-san, dont on pouvait faire le pivot et comme la citadelle de cette occupation militaire. Cette province, coupée dans tous les sens de canaux et de fleuves, pouvait fournir en abondance les deux principaux produits de la Chine, le thé et la soie; elle promettait par son climat, par sa situation géographique, par la fécondité du sol, par l'humeur débonnaire de la population, de devenir un jour une des plus magnifiques possessions de l'empire britannique. Une poignée d'hommes y maintenait depuis six mois une domination presque incontestée; une armée telle que l'Inde la pouvait fournir eût assis cette domination sur des bases plus solides que celles qui soutiennent aujourd'hui l'édifice politique de la plupart des nations européennes. L'ascendant des vainqueurs eût été subi sans résistance par les timides habitans du Che-kiang, le jour où on les eût rassurés, par une occupation définitive, contre la vengeance des mandarins; mais personne n'est plus effrayé de la grandeur de l'Angleterre que l'Angleterre elle-même. Elle recule devant la fatalité qui la pousse, et ce qu'elle demande aux cinq parties du monde, ce n'est pas de nouvelles provinces, mais de nouveaux marchés. Produire et vendre, voilà la destinée que lui ont faite les nouvelles conditions de son existence. C'est à ce besoin impérieux qu'avait obéi le cabinet britannique quand il s'était décidé à entreprendre une expédition que réprouvait le sens moral d'une partie du parlement. Le ministère whig voulait obtenir pour le commerce anglais une réparation du dommage que ce grand intérêt avait souffert, ouvrir à ses opérations un plus vaste théâtre et lui conserver un point d'appui sur la côte; il voulait aussi lui assurer des défenseurs pleins de sollicitude qui n'eussent point à s'humilier devant les autorités chinoises et pussent entretenir avec elles des relations dignes des représentans d'un grand pays. Ce but n'était pas atteint par l'occupation du Che-kiang; il s'agissait de le poursuivre, et ce fut l'objet d'une troisième campagne, celle de 1842. L'histoire des opérations de l'armée anglaise en Chine à cette époque se lie à trop d'intérêts actuels, et ces opérations mêmes ont eu des conséquences trop décisives pour ne pas mériter une attention particulière.

Entre les immenses provinces sur lesquelles le souverain qui réside à Pe-king étend son pouvoir, il existe une division naturelle : cette division, c'est le Yang-tse-kiang qui l'établit. Jamais plus puissante

barrière ne marqua les frontières de deux états, jamais limite plus précise ne satisfit aux nécessités de la politique ; ce cours d'eau gigantesque partage le Céleste Empire en deux régions distinctes, la région du nord et celle du midi. Les deux branches du canal impérial viennent déboucher dans le Yang-tse-kiang à 40 milles au-dessous de Nan-king, à 160 milles de l'embouchure ; c'est par ces canaux que les provinces du nord reçoivent le riz, le thé et les soieries des provinces du midi. Pe-king ne peut plus vivre, si l'on intercepte cette communication ; c'est empêcher l'air d'arriver à ses poumons, c'est frapper la dynastie mantchoue d'asphyxie. Le capitaine Bethune, sur la frégate le *Conway*, avait reconnu le cours du Yang-tse-kiang; il affirmait qu'on pouvait conduire des vaisseaux de ligne jusqu'à l'embranchement des canaux et du fleuve. Cette assurance valait mieux qu'une victoire. Puisque les Anglais ne voulaient pas dépouiller l'empereur, mais réduire son orgueil à demander grace, puisqu'ils couraient non après une conquête, mais après un traité, il fallait renoncer à ces occupations multipliées qui n'étouffaient la résistance sur un point que pour la laisser renaître sur un autre ; il fallait chercher un chemin plus direct pour aller jusqu'au cœur qui battait à Pe-king. Remonter le Yang-tse-kiang, placer la flotte anglaise au point vital de l'empire, arrêter la circulation de ce grand corps, semblait la voie la plus prompte et la plus sûre d'atteindre le but proposé ; une marche sur Pe-king aurait eu des conséquences moins certaines. L'empereur pouvait, dans ce cas, évacuer la capitale, se retirer en dehors de la grande muraille ou dans la province occidentale du Chan-si ; de là, protégé par les difficultés de cette contrée montagneuse, il eût encore commandé aux provinces méridionales ; la guerre se fût éternisée, et peut-être une anarchie générale eût-elle éteint ou du moins compromis ce commerce pour lequel, depuis trois ans, on avait les armes à la main. Toutes ces considérations, mûrement méditées, entraînèrent la détermination des généraux anglais, et le fleuve qui baigne les murs de Nan-king fut choisi pour le théâtre d'une expédition qu'on se flattait de rendre décisive.

L'entreprise était périlleuse : ce fleuve majestueux, qui prend sa source dans les montagnes du Thibet et traverse la Chine dans toute sa largeur, n'a point les paisibles allures de nos rivières européennes. Dans les passages où son lit se resserre, le courant atteint des vitesses de six ou sept milles à l'heure ; mais les difficultés les plus réelles se présentent à l'embouchure même. Le Yang-tse-kiang s'épanche à la mer entre des côtes à demi noyées. Quand les derniers îlots de l'archipel de Chou-san se sont abaissés sous l'horizon, on se trouve au milieu d'une mer boueuse et jaune, dont les bords n'apparais-

sent nulle part. Il faut se hâter d'aller chercher la rive méridionale du fleuve et la contourner, la sonde à la main, si l'on ne veut s'exposer à échouer inopinément sur les bancs de sable mouvant qui se sont formés plus au nord. Ces bancs se prolongent jusqu'à l'île de Tsung-ming, aujourd'hui cultivée par un million d'hommes, mais qui fut, elle aussi, il y a quelques siècles à peine, un banc de sable et de vase. A la hauteur de cette île, le Wam-pou vient mêler ses eaux rapides à celles du grand fleuve. C'est sur la rive gauche de ce cours d'eau tributaire que s'élèvent les villes de Wossung et de Shang-haï. Au-dessus de l'île de Tsung-ming, le rivage commence à s'élever. Près de la ville de Chin-kiang-fou, la côte offre déjà des ondulations considérables; le lit du Yang-tse-kiang se resserre et se creuse, la marée cesse de se faire sentir. On quitte le bras de mer pour entrer vraiment dans le fleuve. Chin-kiang-fou commande la branche méridionale du grand canal, dont les eaux baignent sur deux faces le pied de ses murs. La branche septentrionale de cette importante communication, celle qui aboutit à Tien-tsin, s'ouvre sur la rive opposée du fleuve, près de la petite ville de Kwa-tchou. A Chin-kiang-fou, le Yang-tse-kiang a trente mètres de profondeur; sous les murs de Nan-king, à deux cents milles de son embouchure, il peut encore porter des vaisseaux de ligne.

Déterminées par l'importance du but et par l'immense étendue de l'empire chinois, les proportions de l'expédition anglaise étaient considérables. La flotte comptait deux vaisseaux de 74, huit frégates, un grand nombre de corvettes et de bricks, quarante transports et douze navires à vapeur. L'armée, en y comprenant les soldats de marine, présentait en ligne plus de quinze mille hommes. Malgré la reconnaissance exécutée par le capitaine Bethune, on ne s'avança qu'avec les plus grandes précautions dans le Yang-tse-kiang. Les navires à vapeur éclairèrent la route de l'escadre, les bâtimens légers détachés le long des bancs du nord indiquèrent le passage le plus profond aux vaisseaux. Mouillée sous les îles qui terminent de ce côté l'archipel de Chou-san, la flotte ne se mit en mouvement que lorsque ces préparatifs furent achevés; le 13 juin, elle jetait l'ancre devant Wossung, ayant mis quinze jours à parcourir quatre-vingts milles. L'entrée du Wam-pou avait été garnie d'une nombreuse artillerie, mais d'une artillerie chinoise. Ces batteries furent enlevées par les troupes après avoir été canonnées par l'escadre, et deux colonnes d'infanterie furent dirigées avec les pièces de campagne sur Shang-haï, l'une des colonnes embarquée à bord des navires à vapeur, l'autre marchant sur la rive gauche. Les habitans des villages que traversait cette division montraient plus de surprise que d'alarme. Ils regardaient avec étonnement ces barbares aux cheveux blonds, ces soldats au teint de bronze venus

de Madras et du Bengale, ces canons traînés par des chevaux dont la taille, comparée à celle des poneys tartares, leur semblait tenir du prodige. Au bout de quelque temps, ces pauvres gens s'étaient complétement rassurés. Les sapeurs anglais les employaient à porter les lourdes échelles d'escalade, et les artilleurs se servaient de leurs bras pour faire franchir aux pièces de campagne les passages où l'on était obligé de dételer les chevaux. C'est ainsi que l'armée arriva sous les murs de Shang-haï : elle trouva une ville entièrement abandonnée, où elle entra sans rencontrer la moindre résistance.

La cour de Pe-king ne s'était point laissé décourager par l'occupation d'Amoy et de Ning-po. La prise même de Cha-pou, que les Anglais avaient enlevée et saccagée avant d'entrer dans le Yang-tse-kiang, n'était qu'un désastre facilement réparable; mais les progrès de la flotte anglaise dans ce fleuve, qui, comme une immense artère, distribue la vie à toutes les parties du territoire; ces progrès, que le cabinet impérial n'avait pas prévus, lui arrachèrent les premières propositions de paix : un commissaire fut envoyé à Shang-haï, pour ouvrir de nouvelles négociations. Trop souvent abusés par les diplomates chinois, les Anglais ne se laissèrent pas prendre à ce piége. Sir Henry Pottinger déclara que les hostilités ne cesseraient que le jour où l'on aurait souscrit à toutes ses demandes. La chaleur était accablante; les troupes souffraient beaucoup de leur longue réclusion à bord des navires sur lesquels elles étaient entassées. Il importait donc d'arriver promptement sous les murs de Chin-kiang-fou et de Nan-king : là, du moins, on pourrait traiter à loisir. L'attaque de Shang-haï, comme celle de Cha-pou, avait été une faute. Ces opérations secondaires ne pouvaient qu'amener de scandaleux pillages et apporter de nouveaux retards au seul résultat qu'on pût se proposer. Pendant quelques jours, les vents contraires s'opposèrent à l'appareillage de la flotte. Le *Cornwallis*, vaisseau de 74, qui portait alors le pavillon de l'amiral Parker, se fit précéder par une division de l'escadre légère et escorter par deux navires à vapeur. Ainsi accompagné, il prit la tête de l'escadre, qui se forma dans ses eaux en divisions séparées par un intervalle d'un ou deux milles. L'amiral s'avança sans encombre jusqu'à vingt-cinq milles au-dessus de Wossung; mais là, serrant de trop près l'île de Tsung-ming, il échoua le *Cornwallis* sur un banc de sable. Peu de temps après, le même accident arrivait au vaisseau le *Belle-Isle*. La marée, en montant, remit ces deux navires à flot. Cette marée, qui se fait sentir à plus de cent milles au-dessus de Wossung et suspend chaque jour pendant quelques heures le courant du fleuve, était un puissant auxiliaire pour remonter le Yang-tse-kiang; mais, quand on fut privé de ce secours, quand on eut à refouler constamment un courant de cinq et six milles à l'heure, il fallut, pour avancer, une brise fraîche et favorable. Enfin,

le 20 juillet, on atteignit le but de tant d'efforts : l'escadre, au nombre de soixante-quinze voiles, se trouva réunie près de l'Ile-d'Or, devant la célèbre ville de Chin-kiang-fou.

Les Chinois n'avaient pas rassemblé sur ce point important toutes les forces dont ils auraient pu disposer. Avant d'apprendre l'entrée des Anglais dans le Yang-tse-kiang, c'était surtout à Tien-tsin et à Peking que le gouvernement avait multiplié les moyens de défense : il y avait cependant à Chin-kiang-fou une armée chinoise campée sur les hauteurs et une garnison tartare enfermée dans la ville. Les Chinois ne tinrent pas un instant contre la division anglaise qui fut chargée d'enlever les positions qu'ils occupaient. Cette colonne n'essuya qu'une décharge impuissante; mais l'ardeur du soleil foudroya plusieurs hommes dans les rangs. A l'attaque de la ville, on éprouva une résistance plus sérieuse : les Tartares disputèrent le terrain aux Anglais avec un admirable courage. Chassés des remparts, ils se précipitèrent dans leurs maisons pour y égorger leurs femmes et leurs enfans, et marchèrent de nouveau à l'ennemi. Les régimens anglais, se croyant maîtres de la ville, s'avançaient sans défiance entre les remparts et quelques jardins coupés de haies vives. Les Tartares débouchèrent subitement sur le flanc de cette colonne, leur première décharge tua ou blessa plusieurs hommes; mais les Anglais reprirent bientôt l'offensive et ne firent aucun quartier aux ennemis qu'ils purent atteindre : la prise de Chin-kiang-fou leur avait coûté cent quatre-vingt-cinq hommes, tués ou blessés.

Le soleil du 22 juillet 1842 éclaira en se levant une scène de désolation. Dans les maisons en ruines, dans les rues de Chin-kiang-fou, on ne rencontrait que des cadavres. Les Tartares qui n'avaient pas péri les armes à la main s'étaient suicidés; leur général s'était brûlé dans sa maison. Les soldats anglais, les régimens de cipayes surtout, avaient commis les plus affreux excès et prouvé que la féroce énergie des Tartares n'avait été que prévoyante. En immolant leurs femmes, ces malheureux leur avaient épargné du moins la flétrissure et le déshonneur. Le sac de Chin-kiang-fou est le plus terrible épisode de cette guerre; il a imprimé une tache au nom anglais. Aucune description ne saurait donner une idée de ce qu'était cette ville après quelques jours d'occupation. Les rues étaient désertes, l'air empoisonné par des cadavres dont des bandes de chiens maigres et affamés se disputaient les lambeaux. Les officiers faisaient d'impuissans efforts pour arrêter le pillage et la dévastation. Pas une maison n'avait été épargnée. Les portes étaient enfoncées, les fenêtres brisées, les murs éventrés; les toits même avaient disparu. Dans l'intérieur de ces demeures désolées, une masse confuse de vêtemens, d'armes, de meubles souillés, foulés aux pieds, jonchait le sol; c'était la plus complète image de la guerre

telle que les barbares la faisaient autrefois. La petite ville de Kwa-tchou, située sur la rive opposée du Yang-tse-kiang, offrit pour sa rançon 3 millions de francs, et obtint à ce prix d'être exemptée d'une occupation désastreuse. On se contenta de mouiller une frégate à l'ouverture de la branche septentrionale du grand canal, et la séparation des deux parties de l'empire fut accomplie.

La terreur désormais régnait à Pe-king; le parti de la paix l'avait définitivement emporté. On se sentait impuissant à combattre ces vaisseaux qui, suivant les rapports des mandarins, s'élevaient du sein de l'océan comme des montagnes et défiaient toutes les foudres de la Chine. Niu-kien, général tartare, Eli-po, vieillard octogénaire, Ki-ing, membre de la famille impériale, accouraient munis de pleins pouvoirs pour traiter avec les barbares et accéder à leurs propositions. Déjà cependant les quarante milles qui séparent Chin-kiang-fou de Nan-king avaient été franchis par la flotte anglaise, et les couleurs britanniques flottaient sous les murs de l'antique capitale de la Chine, de la résidence favorite de ses plus glorieuses dynasties. Les vaisseaux étaient embossés devant les remparts, les troupes débarquées, un des angles de la ville désigné pour l'assaut, quand sir Henry Pottinger donna l'ordre de suspendre les hostilités. Le 29 août 1842, le traité de Nan-king fut signé à bord du vaisseau le *Cornwallis*.

Par ce traité, le gouvernement chinois s'engageait à payer dans l'espace de trois ans une contribution de guerre d'environ 120 millions de francs, à ouvrir au commerce les ports de Canton, Amoy, Fou-tchou-fou, Ning-po et Shang-haï, à céder enfin aux Anglais l'île de Hong-kong, qu'ils occupaient déjà. De son côté, le gouvernement britannique promettait de restituer l'île de Chou-san et celle de Ko-long-seu, dans la rade d'Amoy, dès que l'entier paiement de la contribution stipulée aurait eu lieu. Le 20 septembre, vaisseaux, navires à voiles et navires à vapeur, bâtimens de guerre et bâtimens de transport, tout avait appareillé. La flotte redescendait le Yang-tse-kiang, et cette terrible apparition, qui avait semé l'effroi sur sa route, semblait s'évanouir comme s'évanouissent les fantômes évoqués par un rêve; les murs noircis de Chin-kiang-fou gardaient seuls les traces du sanglant passage des barbares. Les populations rendues à leurs travaux oublièrent bientôt ce funèbre souvenir. Dans les autres parties de l'empire, la retraite des étrangers fut célébrée comme une victoire. Les levées appelées des bords du fleuve et du lac Poyang, les soldats venus du Kiang-si, du Hou-pé, du Hou-nan, reprirent sur des barques le chemin de leurs provinces. Ces vaillantes troupes, qui n'avaient pas vu l'ennemi, n'en revenaient pas moins triomphantes. Chaque détachement avait sa bannière arborée à l'un des mâts de la jonque, et les chants dont ces guerriers faisaient retentir les rives étonnées du Yang-tse-kiang commen-

çaient par ces mots : « Ce drapeau déployé, les ennemis ont pris la fuite! » L'impression produite par cette guerre ne fut donc point aussi durable qu'on eût pu le penser. Tant de défaites réitérées n'humilièrent les armes de l'empereur qu'aux yeux des populations sur lesquelles avaient directement pesé les faciles succès des barbares. La plupart des Chinois ne virent dans l'expédition anglaise que le triomphe passager d'une bande de rebelles, qu'une incursion de pirates sur quelques points désarmés du territoire. Sous les murs de Canton, les Anglais avaient semblé battre en retraite; ils se retiraient encore sans tenter d'entrer dans Nan-king. Ces deux circonstances contribuèrent à sauver pour quelque temps la puissance morale des Tartares.

Les Anglais n'abusèrent point de leur victoire; ils pouvaient tout exiger; une sage politique leur conseilla la modération. Ils ne poursuivaient point en Chine le but qu'ils avaient atteint dans l'Inde; ils ne voulaient pas occuper une portion du Céleste Empire, mais verser jusqu'au fond de ses provinces leurs tissus de coton et de laine. Ils ne demandaient que l'extension et la sécurité du commerce; il fallait donc se montrer facile sur les autres conditions, et n'imposer au gouvernement chinois que des engagemens qu'il ne fût pas tenté de rompre. Le grand point, en effet, était non pas d'obtenir un traité avantageux, mais d'amener les mandarins à ne plus avoir la volonté de l'éluder. Pendant quelques années, on put croire que ce résultat était acquis. Les difficultés qui survinrent entre les deux pays semblèrent naître bien moins de la mauvaise foi des autorités chinoises que du défaut de discipline qui paralysait leur action sur certaines parties turbulentes du territoire. La conservation momentanée de Chou-san, ce gage que l'empereur avait hâte de retirer des mains des barbares, contribuait à rendre les négociations plus faciles, et le vice-roi de Canton plus conciliant; mais, quand Chou-san eut été évacué, il fallut répondre aux lenteurs étudiées de la diplomatie chinoise par des menaces ou des démonstrations. Il fallut affecter d'être prêt à recommencer la guerre, tout en ayant la ferme intention de ne la point entreprendre. C'est ainsi qu'on a vu, depuis le traité de Nan-king, les Anglais perdre insensiblement le prestige qu'ils avaient gagné par leurs victoires, reculer sans cesse dans leurs prétentions, opposer à la ruse une patience exemplaire, et ne point oser, malgré la conscience de leur force, affronter la responsabilité d'une seconde rupture. C'est à cette longanimité même que nous serions tenté de reconnaître la profondeur de leurs desseins. S'ils n'ont point osé reprendre les armes, quand le soin de leurs intérêts semblait les y inviter, c'est qu'ils ont compris qu'une nouvelle guerre, avec toutes ses conséquences si funestes à leur commerce, doit avoir un but plus considérable qu'un nouveau traité de Nan-king qui pourrait être aussitôt violé que conquis.

III.

Tandis que l'Angleterre assurait si laborieusement sa prépondérance commerciale en Chine, que faisait la France pour fonder son influence morale dans ces coutrées lointaines? Les intérêts qu'elle avait à y protéger ne le cédaient point par l'ancienneté de l'origine aux intérêts commerciaux. Du jour où l'Europe moderne, se frayant une route inconnue à l'ancien monde, put entrer en communication avec le Céleste Empire, la vieille civilisation de la Chine se trouva en présence des deux forces qui la sollicitent encore aujourd'hui : les ports de l'extrême Orient virent apparaître à la fois le commerce européen et la religion chrétienne, les marchands portugais et les missionnaires catholiques.

On sait avec quelle rapidité grandit et s'écroula l'église fondée au Japon par l'apôtre des Indes. Vers la même époque, les successeurs de saint François-Xavier annonçaient l'Évangile à la Chine, et pénétraient dans le palais des empereurs. Les membres de la compagnie de Jésus présidèrent le *tribunal des Mathématiques*, et portèrent la robe des mandarins. La bienveillance du souverain favorisa les progrès de cette illustre mission, et la naissante église s'assit sur le terrain mouvant de la faveur impériale. Il fallut user de ménagemens envers la religion politique de l'empire, lutter avec les envieux que suscitait la faveur du prince, subir le contre-coup des révolutions de palais, résister aux rivalités des autres ordres qui essayaient de porter à leur tour les lumières de la foi dans le Tong-king, dans les provinces du Fo-kien, du Che-kiang et de Canton. Ce premier édifice, ébranlé par des dissensions intestines, s'abîma sous les coups de la persécution. Les missionnaires le relevèrent; mais cette fois ils ne comptèrent point, pour l'affermir, sur l'appui du bras séculier. Ils cherchèrent ailleurs qu'à la cour des auxiliaires et des prosélytes. L'œuvre de l'Évangile s'accomplit en Chine comme aux temps de la primitive église. Ce fut aux pauvres gens des campagnes, aux pêcheurs, qui n'avaient d'autre demeure que l'océan ou les bords des fleuves, que ces hommes dévoués allèrent révéler les espérances d'une autre vie. Les conversions ne se comptèrent plus par milliers, mais les convertis résistèrent aux tortures et à la mort. Les néophytes chinois eurent la foi des anciens jours. Ce troupeau d'élite s'accrut lentement, au fond des provinces les plus reculées de l'empire, dans le Su-tchuen, dans le Hou-kouang, sur les confins de la Tartarie. L'Europe lui vint enfin en aide; une association pour la propagation de la foi prit naissance en 1820 dans la ville de Lyon, et établit sa direction centrale à Paris. Les souscriptions arrivèrent bientôt de toutes les contrées catholiques. Sans atteindre

les recettes fabuleuses des sociétés protestantes, la nouvelle association vit son avenir assuré. Près de 500,000 francs furent affectés par le conseil central à l'entretien des missions répandues sur le vaste territoire de la Chine et de la Tartarie, dans la Cochinchine et dans le Tong-king, dans le royaume de Siam et dans la presqu'île de Malacca, des montagnes du Thibet aux frontières de l'Inde anglaise.

En Chine, cinq ordres religieux s'étaient partagé et se partagent encore les travaux de l'apostolat : les franciscains, les dominicains, les jésuites, les lazaristes et les prêtres des Missions étrangères. Quatre-vingts missionnaires et cent trente prêtres indigènes parcouraient dix diocèses, dont le moindre était plus étendu que la France. Chaque diocèse était administré par un vicaire apostolique, évêque *in partibus,* assisté quelquefois d'un évêque coadjuteur. Au conseil de la Propagande, dont les membres résidaient à Rome et étaient nommés par le saint-siége, appartenait la direction générale des missions; aux divers ordres religieux, la disposition des ressources qu'ils devaient à la piété des fidèles. Les missionnaires portugais avaient conservé la province de Canton; les Espagnols avaient le Fo-kien, ravagé en 1837 par la persécution; les Italiens occupaient le rude territoire du Shan-tong et du Chan-si, le Hou-kouang, souvent désolé par la famine, le Kiang-nan, province riche, pacifique et pleine d'avenir. C'est dans le Kiang-nan qu'acceptant la juridiction d'un prélat italien, les pères de la compagnie de Jésus étaient venus réclamer les débris de leur héritage. Depuis la destruction de cette célèbre société, les enfans de saint Vincent de Paule avaient succédé aux jésuites dans le diocèse de Pe-king. Ils donnaient des évêques au Ho-nan, au Che-kiang, au Kiang-si. L'établissement des Missions étrangères, fondé en 1663, sous le règne de Louis XIV, illustré par de nombreux martyrs et l'éclat non interrompu de ses longs services, supportait seul le fardeau de quatre vicariats apostoliques : le Su-tchuen, livré aux angoisses de la misère et de la faim; le Yun-nan, malsain et marécageux; le Kouei-tcheou, où l'Évangile pénétrait pour la première fois; le Leau-tong au climat de fer. Dans le royaume annamite, une décision pontificale avait partagé le Tong-king en deux vicariats, l'un à l'orient, l'autre à l'occident. Le premier, qui confine à la Chine, était entre les mains des dominicains espagnols; le second, ainsi que le vicariat de la Cochinchine et du Camboge, avec le vicariat tout récent de la Corée, était confié à la société qu'on était sûr de trouver au premier rang dans cette œuvre d'abnégation, à la société française des Missions étrangères.

Outre le clergé indigène, les missionnaires avaient encore de précieux auxiliaires dans les catéchistes chinois. De ces catéchistes, les uns, astreints au célibat, accompagnaient les prêtres européens dans le cours de leurs visites, ou parcouraient eux-mêmes les districts éloi-

gnés pour administrer le sacrement du baptême, présider aux funérailles, découvrir ou réformer les abus; les autres étaient généralement des pères de famille choisis parmi les chrétiens les plus instruits. Le missionnaire les chargeait d'entretenir les nouveaux fidèles dans leur foi par des lectures pieuses et des exhortations familières. On comptait trois cent mille chrétiens environ dans l'empire chinois, trois cent quarante mille dans les deux vicariats du Tong-king, quatre-vingt mille dans celui de la Cochinchine, quelques milliers à peine en Corée. C'était une bien faible partie de l'immense population qu'on voulait convertir; mais, il faut le répéter, la plupart de ces fidèles étaient des chrétiens comme l'Europe n'en connaît plus guère. Ils avaient confessé la foi par l'exil, par la torture, ou tout au moins par la pauvreté volontaire. Les uns avaient gémi pendant des années entières au fond de l'Asie centrale, sur les confins du Turkestan et de la Sibérie; d'autres, agenouillés dans le prétoire, avaient bravé le bâton des bourreaux; d'autres avaient fui dans les montagnes, abandonnant aux satellites tout ce qu'ils possédaient. Il avait donc fallu obtenir de cette race craintive qu'elle osât braver les édits sans cesse renouvelés des mandarins, il avait fallu apprendre à ces natures cupides l'horreur de l'usure, il avait fallu renverser le respect des traditions, abolir les coutumes les plus chères à ce peuple et en apparence les plus saintes, l'éloigner des tombeaux de ses pères, comprimer ses instincts invétérés et exalter son attachement aux nouvelles croyances jusqu'au courage et au dévouement du martyre. Pour faire des chrétiens de ces hommes, il avait fallu les transformer.

Comment les missionnaires avaient-ils opéré ce prodige? Par l'exemple de leur propre vie et l'exemple de leur propre foi. Ils n'avaient point offert à ces pauvres gens les dogmes du christianisme comme une théorie ou un système, mais comme une histoire qu'ils tenaient eux-mêmes pour avérée, et ce témoignage, ils s'étaient montrés prêts à le sceller de leur sang. Ils ne se donnaient point pour des hommes à miracles, mais leur constance et leur résignation étaient un miracle renouvelé chaque jour aux yeux de ces néophytes qui n'avaient jamais rien rêvé de semblable. En moins de trente ans, le vicariat du Hou-kouang fut arrosé du sang de trois prêtres européens, un franciscain et deux lazaristes français, MM. Clet et Perboyre; dans la seule année 1838, la persécution immola en Cochinchine vingt-trois martyrs : trois évêques, deux missionnaires, neuf prêtres indigènes, cinq catéchistes et quatre fidèles. Tout servait de prétexte à la haine des persécuteurs. Ils affectaient de confondre les chrétiens au Tong-king et dans le Camboge avec les rebelles, en Chine avec la secte des Pe-lien-kiao, qui avait jadis renversé la dynastie mongole, et qui, grossie de

tous les vagabonds de l'empire, conspirait encore la ruine de la dynastie régnante. On accusait ces hommes doux et inoffensifs des pratiques les plus révoltantes, de bâtir des maisons pour y séduire les femmes, d'arracher les yeux aux malades, de recevoir des mains du prêtre un pain confectionné avec des ingrédiens mystérieux. La prière en commun, les onctions faites sur les yeux des mourans, le sacrement de l'eucharistie, avaient donné naissance à ces fables ridicules qui puisaient un certain crédit dans l'extrême ignorance des masses et dans l'aveugle aversion du peuple pour les étrangers.

Ce fut au milieu de ces épreuves si cruelles pour les missions catholiques que la guerre vint à éclater entre l'Angleterre et la Chine. La France ne vit d'abord dans l'ouverture des hostilités qu'une raison d'exercer une surveillance plus active sur les projets d'agrandissement d'une puissance rivale. Quand elle s'aperçut que l'intégrité de l'empire chinois n'était pas menacée, quand elle dut renoncer à lutter contre la prépondérance commerciale de l'Angleterre et des États-Unis, elle crut un instant que son rôle était terminé. Ce rôle venait au contraire de s'ouvrir. La pente naturelle de notre politique, quel que soit le gouvernement qui la dirige, a toujours été de prendre parti pour les opprimés. Il y avait en Chine des victimes et des bourreaux; il y avait là aussi des compatriotes qui faisaient honorer le nom de notre pays, des prêtres qui avaient mérité l'admiration du monde chrétien. Notre conduite pouvait être prévue d'avance : au moment où le drapeau tricolore semblait devoir se retirer de ces mers, rebuté par la stérilité de nos relations commerciales, une politique plus prévoyante l'y retenait en l'appelant à couvrir la cause de la civilisation et de la liberté religieuse.

Ce fut à la corvette française *la Danaïde,* commandée par M. Joseph de Rosamel, qu'appartint l'honneur de montrer notre pavillon sur les côtes de la Chine à l'époque même où l'escadre anglaise venait chercher à Canton le traité qu'elle croyait avoir conquis dans le golfe de Pe-tche-ly. M. de Rosamel était appelé à se mouvoir au milieu de circonstances d'autant plus difficiles qu'elles étaient imprévues, et soulevaient à chaque pas les questions les plus délicates de droit international. La loyale fermeté de cet officier fut appréciée par le plénipotentiaire anglais, et M. de Rosamel put assister à l'entrevue qui eut lieu dans la rivière de Canton, au mois de mai 1841, entre le commissaire impérial et le capitaine Elliott. A la vue de ce jeune capitaine, que les Anglais entouraient de tant d'égards, Ki-shan parut comprendre le rôle qui, dans ces conjonctures, pouvait être dévolu à la France; mais déjà le parti violent l'avait emporté à Pe-king : Ki-shan avait été rappelé et dégradé; le capitaine Elliott lui-même était désapprouvé; toute médiation était devenue impossible. Une nouvelle campagne ne tarda pas à

s'ouvrir. M. de Rosamel suivit à Chou-san l'escadre anglaise, et ne voulut quitter les mers de Chine qu'en apprenant l'arrivée de la frégate *l'Érigone* à Manille.

Nul n'était mieux préparé que le commandant de *l'Érigone*, M. le capitaine de vaisseau Cécille, pour le double rôle que les circonstances allaient imposer au représentant de la France dans ces parages. Il fallait se montrer à la fois marin entreprenant et négociateur habile. La guerre, un instant suspendue, allait recommencer avec plus d'activité que jamais. Arrivé à Macao, M. Cécille sut attirer vers lui les regards des autorités chinoises éperdues, et donner de sages conseils sans sortir de la plus stricte neutralité. En cachant la vérité à l'empereur, les mandarins s'exposaient à perdre l'empire. Le péril si pressant leur avait ouvert les yeux, il ne fut point difficile de les convaincre de l'impuissance de la Chine, de la nécessité de traiter avant que de nouveaux triomphes eussent rendu les Anglais plus exigeans; mais ce qui n'était donné à aucune éloquence, c'était d'inspirer à ces fonctionnaires un courage inconnu dans ces cours serviles : braver le courroux du souverain pour l'éclairer sur les dangers que courait son trône était une perspective que nul d'entre eux n'osait envisager. Les destinées de la Chine purent donc s'accomplir. Les Anglais remontèrent le Yang-tse-kiang; le point vulnérable de l'empire fut découvert, et l'on sut désormais où devaient porter les coups pour qu'on les sentît à Pe-king. Accueilli avec une distinction toute particulière par l'amiral sir William Parker, qui aimait jusque dans l'officier d'une marine rivale l'homme de mer habile et résolu, le commandant Cécille put suivre, avec sa frégate, l'escadre anglaise à Wossung. Invité à assister à la conclusion du traité qui fut signé à bord du *Cornwallis*, il remonta sur une jonque à Nan-king, et fut présenté par l'amiral anglais aux commissaires impériaux.

Peu de jours après la signature de ce traité, une corvette française venait jeter l'ancre au milieu de la flotte britannique. C'était *la Favorite*, commandée par M. Page. A l'honneur de notre marine, cet officier avait entrepris de réaliser seul, sans autre secours que quelques instructions vagues et un grossier croquis de la carte du capitaine Bethune, ce que l'escadre anglaise, avec toutes ses ressources, n'avait point exécuté sans péril. Le capitaine Page ne se laissa détourner de son dessein ni par les difficultés qu'il rencontra sur sa route, ni par les sérieux dangers auxquels fut exposée *la Favorite*. Il réussit, et les Anglais apprirent une fois de plus qu'ils n'avaient point seuls dans les entreprises maritimes le privilége de l'audace et de la constance.

Le traité de Nan-king ne stipulait que les principales conditions de la paix. Ce fut à Canton, par une convention débattue entre les commissaires de l'empereur et sir Henry Pottinger, que furent déterminés

les nouveaux tarifs de douane et les règlemens de commerce. La taxe la plus considérable, celle que prélevait sur les navires européens la cupidité des autorités de Canton, le *kam-sha*, qui s'élevait à plus de 12,000 francs par navire, fut définitivement abolie. On ne maintint que les droits impériaux et le droit de navigation, fixé à 3 fr. 75 cent. par tonneau. Les objets importés ou exportés furent soumis à une taxe modérée qui ne dépassa pas 5 ou 10 pour 100 de la valeur conventionnelle attribuée à ces marchandises. Jamais conditions plus libérales n'avaient été faites en aucun pays au commerce étranger; il importait de mettre la France en mesure d'en profiter. Le commandant de *l'Érigone* se hâta de revenir à Macao. Les Anglais se montraient disposés à n'exiger aucun avantage exclusif; ils avaient fait même insérer dans leur traité commercial un article qui étendait aux autres nations les stipulations obtenues en faveur du commerce britannique; mais il ne pouvait nous convenir d'accepter cet état de choses et de n'être admis sur les marchés de la Chine qu'en vertu de cet acte de dédaigneuse munificence. M. Cécille et plus tard M. de Ratti-Menton, nommé consul de France à Canton, s'empressèrent tous deux de réclamer pour les négocians français une complète participation aux priviléges dont jouiraient les sujets des autres puissances dans le Céleste Empire. Le 10 septembre 1843, les droits de la France furent solennellement reconnus et consignés dans une communication officielle adressée par Ki-ing et Ki-kong à M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères. Une mission diplomatique confiée à M. de Lagrené vint bientôt convertir en un traité solennel cette convention provisoire.

Ce traité, conclu à Wam-poa le 24 octobre 1844, ne pouvait être, comme celui que venait d'obtenir quelques mois auparavant le plénipotentiaire américain, que la reproduction du traité anglais. Sur le terrain commercial, le principe d'égalité établi par les Chinois écartait avec habileté toute prétention nouvelle; mais on pouvait porter sur un terrain moins ingrat l'immense influence qu'assurait au plénipotentiaire français l'éclat d'une mission appuyée par des forces imposantes. Ce fut alors que quelques personnes songèrent à obtenir la révocation des édits promulgués contre les chrétiens. Cette démarche n'avait pas été prévue dans les instructions données à M. de Lagrené; elle était digne de la France et des hommes qui la représentaient dans ces mers lointaines; elle honore également ceux qui en conçurent la pensée et ceux dont l'habileté en assura le succès. L'empereur Tao-kouang avait ouvert son règne par de nouveaux édits de proscription contre la religion chrétienne : il fallait l'amener à les déchirer à la face de l'empire. Avant la guerre, il ne se fût point trouvé un mandarin pour lui conseiller une pareille mesure; mais la voix des étrangers était devenue toute-puissante, et leur influence opérait des miracles. L'amiral

Cécille, entouré d'une nombreuse division, avait su donner aux Chinois une haute idée de notre puissance navale. La cour de Pe-king attachait un grand intérêt au bon vouloir de la France. Le vice-roi du Kouang-tong et du Kouang-si, Ki-ing, chargé de traiter avec les négociateurs européens, accueillit avec un empressement inattendu les premières ouvertures de M. de Lagrené. L'aménité du plénipotentiaire français avait gagné la confiance du mandarin tartare. Dans la convention qui devait intervenir entre les deux puissances, on ne s'écarta point des bases admises par les Anglais et les Américains. Le traité de Nan-king n'avait ouvert aux Européens que les cinq ports; les étrangers demeuraient exclus du reste de l'empire, et les missionnaires ne furent point exceptés de cette interdiction générale. Les Anglais cependant avaient exigé que tout étranger saisi dans l'intérieur du pays ne fût justiciable que du consul de sa nation. Cette clause était applicable aux missionnaires et les mettait à l'abri des arrêts sanguinaires du prétoire; mais c'était là, aux yeux de ces hommes intrépides, une conquête sans importance; quelques-uns d'entre eux n'acceptaient même qu'à regret ce gage de sécurité qui les menaçait de la concurrence des sectes protestantes. Ce que tous demandaient comme un bienfait inappréciable, c'était la liberté pour les sujets de l'empire d'embrasser la foi catholique et d'en professer ouvertement le culte extérieur. On ne pouvait faire de cette tolérance religieuse un article du traité qui allait engager les deux nations; on pouvait solliciter ce bienfait comme une faveur. C'était une affaire qui devait être discutée officieusement entre les deux plénipotentiaires. La France ne jeta point son épée dans la balance; elle réclama les droits de l'humanité avec le langage modéré qui convenait à la cause qu'elle s'était chargée de défendre; elle suivit avec persévérance des négociations pacifiques, et vit ses efforts couronnés d'un plein succès. Trois édits impériaux furent accordés aux sollicitations de notre ambassadeur : le premier permettait à tous les Chinois d'embrasser la religion chrétienne; le second donna pour marque distinctive du christianisme le culte de la croix et des images; le troisième prescrivit la restitution des églises bâties depuis le règne de l'empereur Kang-hi, de celles du moins qui n'auraient point été converties en pagodes ou en édifices d'utilité publique. Un cri de joie, parti du sein de l'église de Chine, depuis si long-temps opprimée, salua dans l'apparition de ces édits la promesse d'un meilleur avenir. Une ère nouvelle s'ouvrait pour les missions, et notre marine, appelée à défendre l'œuvre de notre diplomatie, devait bientôt, par la force même des choses, chercher à en développer les conséquences.

On était fondé à espérer que les états tributaires de la Chine suivraient cet empire dans la voie des concessions religieuses. Si la cour

de Pe-king eût obéi à une autre impulsion que celle de la crainte, s'il se fût opéré un renversement complet dans la politique impériale, l'exemple de l'empereur eût entraîné sans doute le souverain du royaume annamite et celui de la Corée : la contagion eût peut-être gagné le Japon; mais, dans l'édit de tolérance accordé aux chrétiens chinois, on ne vit, hors de l'empire comme au sein de l'empire même, que le résultat des obsessions étrangères, qu'une nouvelle humiliation imposée au fils du ciel. On ne songea donc qu'à se mieux garder contre cette intervention importune de l'Occident. L'amiral Cécille ne se laissa point décourager par les dispositions ouvertement hostiles des états tributaires de la Chine, et n'en épia qu'avec plus de soin l'occasion de faire pénétrer la clémence jusqu'au sein de ces monarchies barbares. Au mois de février 1843, il avait appris que cinq missionnaires français condamnés à mort étaient détenus dans les cachots de Hué-fou, capitale et siége du gouvernement annamite. Il se préparait à se rendre à Tourane, quand la corvette *l'Héroïne* arriva sur la rade de Macao. Ce bâtiment devait, en retournant à Bourbon, visiter plusieurs ports placés sur sa route, et Tourane en particulier. Le capitaine Favin-Lévêque reçut tous les renseignemens qui pouvaient faciliter la délivrance des prisonniers. Fier d'avoir à remplir une si belle mission, cet officier en assura le succès par la fermeté de ses demandes et la modération de sa conduite. Les mandarins comprirent qu'ils avaient devant eux un homme inébranlable que toutes leurs lenteurs ne parviendraient pas à lasser, et dont ils ne se débarrasseraient qu'en se décidant à le satisfaire. MM. Berneux, Charrier, Galy, Miche et Duclos furent remis au commandant de *l'Héroïne*. En Cochinchine, ce furent les premières victimes arrachées aux bourreaux. Deux années après cette heureuse expédition, Mgr Lefebvre, évêque d'Isauropolis, fut arrêté à son tour par les autorités cochinchinoises. Le capitaine de la corvette *l'Alcmène*, M. Fornier-Duplan, chargé par l'amiral d'une lettre pour le roi Thieu-tri, se rendit à Tourane, et, après une assez longue négociation, obtint la liberté du vicaire apostolique de la Cochinchine. Ce double service rendu par notre marine aux missions catholiques eut un salutaire effet. On cessa de rechercher aussi activement les prêtres européens, quand on eut reconnu que leur arrestation ne manquait jamais d'attirer sur les côtes du royaume annamite ce qu'on voulait éloigner avant tout, les navires de guerre étrangers.

La mission de Corée ne méritait pas moins d'intérêt que celle de Cochinchine. Depuis un demi-siècle, il y avait des chrétiens en Corée. L'Évangile y avait été apporté par un prêtre chinois venu de Pe-king; en 1801, le gouvernement fut averti de la présence d'un étranger dans le royaume, et la persécution dispersa les membres épouvantés de cette chrétienté naissante. Ce fut vers 1834 que la Propagande confia aux

Missions étrangères le soin de développer les germes de foi déposés par ce prêtre-martyr. La Corée fut érigée en vicariat apostolique. Le premier évêque, Mgr Bruguière, n'atteignit la frontière de son diocèse qu'après des prodiges de persévérance. Il mourut sans avoir pu y pénétrer. Deux missionnaires, MM. Maubant et Chastan, et un nouvel évêque, Mgr Imbert, furent plus heureux. Ils franchirent sur la glace le Ya-lo-kiang, le fleuve du Canard-Vert, qui se jette sur les confins du Leau-tong dans la mer Jaune, et arrivèrent jusqu'à Seoul, capitale de la Corée. De nombreuses conversions récompensaient déjà leur courage, quand les progrès de la secte proscrite furent dénoncés à la cour. Dans une seule séance, quarante chrétiens furent condamnés à mort; un système de visites domiciliaires, qui rendait cinq familles responsables pour un seul individu, fut organisé dans les huit provinces. On voulait à tout prix découvrir les trois Européens qu'on savait cachés dans le pays. Les missionnaires pensèrent que le moment était venu de sacrifier les pasteurs pour sauver le troupeau : ils se livrèrent aux satellites qui avaient perdu leurs traces, et furent mis à mort le 21 septembre 1839.

Ce ne fut qu'à la fin de 1842 que ces désastreuses nouvelles arrivèrent en Chine. Un nouvel évêque fut nommé par le saint-siége : ce fut Mgr Ferréol. Ce prélat parvint jusqu'à la frontière; mais les guides chrétiens venus à sa rencontre refusèrent de l'introduire en Corée. Depuis la dernière persécution, la surveillance des autorités était devenue plus active. Des postes de soldats échelonnés de distance en distance gardaient toutes les issues. Un jeune diacre coréen, élevé dans le séminaire de Macao, où il avait été envoyé par les premiers missionnaires, André Kim, fut plus heureux que l'évêque : il parvint à se glisser en Corée entre les nombreux postes de la frontière et à pénétrer dans la capitale. Ce chrétien intrépide résolut alors d'aller chercher Mgr Ferréol à Shang-haï et de l'amener par mer sur les côtes de la péninsule que les autorités coréennes croyaient suffisamment gardées par l'absence de toutes relations maritimes entre la Corée et la Chine. Plein d'ardeur et d'espoir, il réunit quelques néophytes, gagna la côte, se jeta avec ses compagnons dans une mauvaise barque, et, capitaine improvisé, se lança en haute mer, cherchant à l'aide d'une méchante boussole les rivages du Céleste Empire. Tout devait être aquilon pour le frêle esquif. Un coup de vent le surprit au milieu de la mer Jaune; le gouvernail fut brisé; les Coréens se croyaient perdus : André seul avait conservé toute sa confiance. Ces nouveaux Argonautes rencontrèrent heureusement, au milieu de ce pressant péril, une jonque chinoise qui se chargea, moyennant la promesse d'une assez forte somme, de prendre leur bateau à la remorque et de le conduire jusqu'à Shang-haï. Quelques jours plus tard, Mgr Ferréol élevait au sacerdoce le coura-

geux diacre, et montait avec un autre missionnaire, M. Daveluy, sur la barque qui venait d'accomplir ce miraculeux voyage. A la fin de 1845, le prélat et ses compagnons entraient furtivement dans Seoul, où la piété des chrétiens coréens leur avait préparé un asile.

A côté de la Corée, les îles Lou-tchou devaient, comme une dépendance de l'empire japonais, attirer l'attention de la Propagande. La corvette *l'Alcmène* avait, au mois d'avril 1844, porté dans ces îles un missionnaire catholique, M. Forcade. Les communications constantes que les Lou-tchou entretiennent par Nafa avec le Japon semblaient un moyen indirect d'entrer en relations avec cet empire. L'amiral Cécille eût voulu trouver à Nafa un port d'entrepôt pour le commerce avec le Japon, le saint-siége un point de départ pour une mission autrefois florissante et qu'il tenait à honneur de rétablir. Le missionnaire porté aux îles Lou-tchou par *l'Alcmène* venait d'être nommé évêque de Samos et vicaire apostolique du Japon. La police se fait trop bien dans l'empire japonais pour qu'on y puisse tenter ces introductions clandestines qui ont réussi en Corée et en Cochinchine. Les premiers pas du missionnaire sur ces côtes interdites l'auraient conduit infailliblement à un martyre stérile. Néanmoins, si l'on parvenait à se créer quelques relations dans le pays, si l'on se procurait des guides japonais, comme on avait eu des guides chinois et coréens, il était certain que du sein des missions s'élanceraient à l'instant des hommes pour lesquels ces menaces de mort ne seraient qu'une séduction de plus. Ce sont ces relations, ce sont ces guides que M. Forcade était venu chercher à Nafa, quand l'amiral avait envoyé *l'Alcmène* aux îles Lou-tchou pour y sonder le terrain des intérêts commerciaux; mais l'amiral et le missionnaire devaient voir leur espoir également déçu. Le gouvernement du Japon ne voulait point autoriser de rapports, si indirects qu'ils pussent être, entre ses sujets et d'autres Européens que ceux qu'il admettait une fois l'an à Nangasaki. M. Forcade n'en parvint pas moins à exploiter la curiosité des gardes chargés de le surveiller. Au bout de six mois, il parlait avec facilité la langue du pays. Ce fut l'unique succès qu'il put obtenir : le gouvernement oukinien, sans le persécuter, avait très habilement fait le vide autour de lui. Dès que le missionnaire sortait de la *bonzerie* qui lui avait été assignée pour demeure, ses gardes le suivaient, faisaient fermer les portes et éloigner les curieux. Ce n'était point à ces natures molles et pusillanimes qu'on pouvait faire accepter les vérités du christianisme.

Si la Chine se montrait momentanément bienveillante, l'empire annamite, la Corée, les îles Lou-tchou, moins accessibles, provoquaient, on le voit, de nouveaux efforts et devaient entretenir l'activité de notre marine. L'amiral Cécille, parti de Macao dans les premiers mois de 1846, se rendit d'abord aux îles Lou-tchou et mouilla dans le port d'Oun-

ting. Mgr Forcade, qui devait être sacré à Manille, fut reçu à bord de *la Cléopâtre*, et deux nouveaux missionnaires, MM. Leturdu et Adnet, occupèrent sa place à Nafa. La division se dirigea, en quittant Ounting, vers les côtes du Japon. Le port de Nangasaki, les îles de la Corée, virent successivement apparaître le pavillon français. L'amiral eut besoin, pendant cette croisière, de toute son expérience pour guider ses navires à travers les mille dangers de la route, de toute sa modération pour ne point user des forces imposantes qu'il tenait dans sa main. Il pensa que, s'il fallait respecter les barrières que ces peuples ombrageux ont élevées entre eux et le reste du genre humain, il n'était point inutile de déployer quelquefois sous leurs yeux l'appareil de notre puissance. Nos baleiniers vont exercer leur périlleuse industrie jusque dans ces mers lointaines; nos missionnaires vont y porter les lumières de la foi : oserait-on regretter la pression morale qui peut leur rendre ces côtes moins inhospitalières? Cette campagne ne fut point du reste sans fruit pour la science. *La Sabine*, commandée par M. Guérin, marin consommé et manœuvrier intrépide, avait reçu à son bord trois ingénieurs hydrographes, MM. Delaroche-Poncié, Estignard et Delbalat. Ces ingénieurs levèrent, avec la précision que les officiers de ce corps distingué apportent dans tous leurs travaux, les plans des ports de Nafa et d'Ounting. Les îles semées sur la route des Lou-tchou aux côtes du Japon, de Nangasaki aux côtes de la Corée, îles pour la plupart inconnues ou mal déterminées, occupèrent enfin sur nos cartes la position que la nature leur assigna dans ces mers orageuses.

Cette expédition du nord fut la dernière campagne de l'amiral Cécille dans les mers de Chine. Il y avait près de cinq ans que, capitaine de vaisseau et commandant de *l'Érigone*, il était arrivé pour la première fois à Macao. Pendant cette longue station, il avait vu se développer des événemens d'une immense portée. Il en avait suivi et souvent pressenti le cours. Livré à ses propres inspirations, il dut prendre conseil des circonstances et assumer une responsabilité que l'absence d'un agent accrédité auprès du gouvernement chinois lui faisait un devoir d'accepter. Ce n'est que dans de rares occurrences que la marine voit ainsi s'agrandir son horizon; mais on nous permettra de constater, du moins par cet exemple, que l'exercice du commandement, précédé des sérieuses études qu'exige le métier de la mer, n'est point une si mauvaise initiation à l'intelligence et à la pratique des affaires.

Au mois de janvier 1847, l'amiral Cécille transmit le commandement de la station de l'Indo-Chine à M. le capitaine de vaisseau Lapierre. Il ne pouvait remettre cette station en des mains plus loyales et plus capables. M. Lapierre venait de commander le vaisseau *le Suffren* sous les murs de Tanger et de Mogador, dans ces brillans combats dont le souvenir est deux fois cher à la France, quand il arbora son

guidon à bord de la frégate *la Gloire*. Toute la marine le connaissait pour un noble cœur, et rendait justice à son caractère ferme et élevé. L'expérience n'avait point éteint chez lui l'esprit d'entreprise et la résolution. L'amiral lui léguait deux missions délicates : la première, de paraître à Tourane pour y réclamer Mgr Lefebvre, qui, rentré en Cochinchine, y avait été une seconde fois arrêté; la seconde, de se présenter sur les côtes de Corée pour essayer d'y obtenir quelques garanties en faveur de nos missionnaires. M. Lapierre se félicita de l'heureux début que lui avait réservé l'amiral. Il avait conservé sous ses ordres la corvette *la Victorieuse*, commandée par M. Rigault de Genouilly. Assuré du concours de cet officier distingué, qui, attaché depuis plus de trois ans à la station de l'Indo-Chine, en possédait toutes les traditions, le commandant de *la Gloire* ne douta point du prompt succès de ses démarches. Malheureusement les Cochinchinois étaient aussi mobiles dans leurs dispositions que les autres peuples de l'extrême Orient. Dans ces esprits pusillanimes et cauteleux, la crainte et la fureur ont tour à tour le dessus. Pour s'épargner de nouvelles réclamations, le roi Thieu-tri avait fait relâcher Mgr Lefebvre, et ce prélat avait déjà pris sur une jonque le chemin de Singapore. Il semblait qu'à l'arrivée de *la Victorieuse*, qui avait devancé *la Gloire* dans la baie de Tourane, le gouvernement annamite dût se montrer empressé de se faire un mérite auprès des officiers français de cet acte spontané de clémence. Les mandarins repoussèrent au contraire toute tentative de communication. M. Lapierre arriva sur ces entrefaites : il éprouvait les plus vives inquiétudes sur le sort de Mgr Lefebvre, qu'il savait sous le coup d'un arrêt de mort, et dont il cherchait en vain à obtenir quelques nouvelles. Cinq corvettes de guerre cochinchinoises, toute la marine militaire du royaume, étaient à l'ancre dans le fond de la baie et se disposaient à prendre la mer. Il fallut menacer les mandarins de s'opposer au départ de ces bâtimens pour obtenir qu'ils voulussent bien accepter une lettre et se charger de la faire parvenir à Hué-fou. Pour réponse, les conseillers du roi Thieu-tri préparèrent à nos officiers une infâme trahison. Quand on n'a point étudié de près le caractère de ces barbares, quand on n'a pas suivi les événemens de ces trois années de guerre pendant lesquelles les Chinois, sans cesse battus, furent sans cesse les agresseurs, on a peine à comprendre que le gouvernement annamite ait pu passer si subitement d'un excès de terreur à un excès d'audace; mais ces corvettes mouillées dans la baie de Tourane avaient été construites sur des modèles européens et semblaient par leur masse supérieures à *la Victorieuse* : on avait entassé sur chacune d'elles un millier de soldats, on avait rassemblé en outre des jonques dans la rivière, on en avait appelé d'autres points de la côte, et toutes ces jonques étaient chargées de troupes. On se proposait,

en un mot, d'attaquer deux navires avec une armée : comment n'eût-on pas cru au succès?

La seule chose qu'on n'eût point prévue, c'était la promptitude du commandant Lapierre à prendre une détermination vigoureuse. Dès que ce brave officier eut reconnu les préparatifs hostiles dirigés contre la division française, il fit embosser *la Gloire* et *la Victorieuse*, et ordonna aux mandarins de faire rétrograder les jonques qui manœuvraient pour mettre nos bâtimens entre deux feux. Si ces jonques entraient dans la rade, il prendrait l'initiative des hostilités; les jonques continuèrent à s'avancer, et le 15 avril 1847, à onze heures du matin, l'action s'engagea entre nos navires et les corvettes. Le feu des Cochinchinois était vif, mais mal dirigé; les boulets français, au contraire, portaient tous. Bientôt les cinq corvettes étaient complétement réduites. Le peu de profondeur du mouillage avait forcé *la Gloire* de combattre à grande portée de canon; *la Victorieuse*, petite corvette de 22 caronades, avait pu serrer l'ennemi de plus près. M. Lapierre voulut décerner à cette corvette l'honneur de la journée, et sut rendre un juste hommage aux excellentes dispositions prises par M. de Genouilly. On s'empressa, dès que le combat fut terminé, de mettre à terre les blessés cochinchinois qui pouvaient être débarqués sans danger; on conserva les autres à bord de *la Gloire*, où les soins les plus empressés leur furent prodigués. La division française n'avait plus rien à faire à Tourane; elle s'était bornée à repousser une agression insensée. Sans chercher à pousser plus loin ses avantages, M. Lapierre s'empressa de revenir à Macao. L'impression produite en Cochinchine par cet acte de vigueur n'en fut pas moins salutaire. Partout on vantait le courage des Français pendant l'action, leur humanité après la victoire; partout on blâmait ouvertement le roi Thieu-tri et l'on raillait sa folie (1). Celui-ci cependant faisait élever de nouveaux forts à Tourane, construisait de nouveaux navires et lançait un édit de proscription contre les Français; mais ces mesures étaient loin de le rassurer. Sur le faux avis qu'une division française était arrivée à Singapore, il tomba malade et mourut au bout de sept jours, le 4 novembre 1847. Son second fils lui succéda sous le nom de

(1) Voici du reste sur cette affaire la version des Cochinchinois telle qu'on peut la lire dans un journal anglais imprimé à Singapore, le *Straits-Times* du 21 octobre 1848 : « Le commodore Lapierre avait reçu des mandarins l'ordre de prendre les provisions, le bois et l'eau qui lui étaient nécessaires, et de mettre sous voiles dans l'espace de trois jours. S'il s'y refusait, le roi ferait tirer sur les bâtimens français par ses navires et par ses forts. En effet, tout fut préparé pour l'attaque; quatre jonques de guerre partirent de Hué-fou; les forts se disposèrent à les soutenir. Le commodore prit ombrage de ces mesures, et jura qu'on ne le mettrait pas à la porte avec si peu de cérémonie. *Le troisième jour, les navires du roi et les forts ouvrirent le feu sur les bâtimens français.* Les forts avaient une artillerie trop faible et tiraient de trop loin. Le commodore *répondit à l'instant*, détruisit quatre navires et tua plus de douze cents hommes. »

Tu-duc (postérité vertueuse), et, malgré quelques velléités de persécution qui signalèrent les premiers jours de son règne, les chrétiens recueillirent bientôt, sous ce prince plus éclairé que son père, les fruits du combat de Tourane.

M. Lapierre avait dignement rempli à Tourane la première des deux missions que lui avait léguées l'amiral Cécille; la seconde, dont les côtes de la Corée étaient le but, présentait des difficultés de navigation toutes particulières. On n'a encore jusqu'à ce jour pu réunir sur l'hydrographie de la Corée que des données bien incomplètes. Les navires qui conduisirent lord Amherst à Pe-king en 1816, la frégate l'*Alceste* et le brick la *Lyra,* ont tracé de leur route à travers l'archipel un croquis rapide et vague; le capitaine Basil Hall y avait joint la relation de ce voyage. Il indiquait comme un mouillage sûr la baie qui porte son nom; c'est sur ce point que, le 9 août 1847, se dirigeaient *la Gloire* et *la Victorieuse.* La corvette était à un mille en avant, sondant et signalant le fond; le vent du sud-ouest soufflait avec force, la mer était grosse; les deux navires étaient emportés par un sillage rapide, bien qu'ils eussent deux ris pris aux huniers. Tout à coup les signaux et la manœuvre de *la Victorieuse* indiquent que la route est dangereuse à tenir. On veut serrer le vent, revenir sur ses pas; mais le courant contraire et la grosse mer repoussent la frégate et la corvette. Chaque bordée les enfonce davantage dans l'impasse où elles sont engagées; elles s'échouent. C'était le moment de la haute mer et la veille de la nouvelle lune; la mer baissa ce jour-là de dix-huit pieds, le lendemain de plus de vingt-et-un. La corvette demeura complétement à sec; la frégate n'eut plus autour d'elle que quelques pieds d'eau. Aucun effort humain ne pouvait sauver ces deux navires, bientôt ouverts et brisés par la vague. Ce fut alors que l'on vit ce que peuvent le sang-froid et la sérénité des chefs. La division française était perdue; la chance avait tourné contre elle : il fallait remettre à d'autres temps les regrets que ce désastre pouvait inspirer. Ce qui était urgent, c'était d'assurer le salut de plus de sept cents hommes, dont l'existence dépendait des mesures qu'allaient adopter les deux capitaines. On chercha d'abord un refuge sur une des îles voisines, sur l'île Ko-koun. On s'y établit sans difficulté avec les vivres et les armes qu'on avait sauvés du naufrage, et on s'occupa immédiatement de s'y retrancher. Bientôt des Coréens arrivèrent du continent; ils furent étonnés de trouver les naufragés en si bon état de défense, et promirent d'apporter du riz, qu'on menaça d'aller chercher soi-même, si cette promesse n'était pas réalisée. On avait songé en effet à traverser le bras de mer qui sépare l'île Ko-koun de la terre ferme, et à gagner Pe-king, ou du moins un des ports du Leau-tong; mais on voulut tenter d'abord une autre chance. Deux embarcations furent confiées à MM. Delapelin et Poidloue, lieutenans de

vaisseau; ces officiers partirent successivement pour Shang-haï dans des canots pontés à la hâte, emportant les vœux et l'espoir des deux équipages.

C'était une traversée de cent vingt lieues à accomplir dans des embarcations qui n'avaient jamais été destinées à affronter les périls d'une pareille navigation. Plus d'une fois les frêles esquifs furent sur le point d'être submergés; ils atteignirent enfin le port. Le 5 septembre, quinze jours après le départ du premier canot, les naufragés entendirent des coups de canon qui signalaient l'approche de la division anglaise, accourue au secours des équipages français. Le brave capitaine Macqu'hae, dont notre marine ne saurait oublier le nom, avait réuni la frégate le *Dœdalus*, les bricks l'*Espiègle* et le *Childers*, et, conduit sur le lieu du sinistre par MM. Delapelin et Poidloue, il venait offrir à nos compatriotes de les transporter en Chine. Le 12 septembre, les équipages de *la Gloire* et de *la Victorieuse* avaient évacué l'île Kokoun, et les navires anglais reprenaient le chemin de Hong-kong.

Les exemples de cette réciprocité de dévouement abondent depuis quelques années dans l'histoire des deux marines, ils prouvent combien les vieilles haines nationales tendent à s'effacer; mais ici l'empressement de l'escadre anglaise à secourir la nôtre avait une portée plus grande, une signification qui ne put échapper au gouvernement coréen. Les ministres qui avaient ordonné la mort des trois prêtres français y virent avec inquiétude les premiers symptômes de cette solidarité européenne qui ne pouvait manquer de se produire dans l'extrême Orient et d'y placer sous une égide commune les intérêts de la civilisation. Les Anglais ne sont pas si uniquement préoccupés de leurs intérêts matériels qu'on le suppose; ils nous envient très sincèrement le rôle qui nous est échu en Chine, et en partageraient volontiers l'honneur avec nous. Sans répudier cet utile concours, la France se doit cependant de ne pas laisser tomber en d'autres mains le patronage que lui a déféré d'une voix unanime la catholicité reconnaissante, et qui ne saurait être exercé avec une complète efficacité que par une puissance catholique. Heureusement, dans cette occasion même, la ferme contenance des marins français après leur malheur, cet appareil militaire qu'ils déployaient encore sur l'île où ils s'étaient réfugiés, ne contribuèrent pas moins que les prompts secours qu'ils reçurent de Shang-haï à inspirer plus de circonspection aux persécuteurs. Les autorités coréennes, qui montraient autrefois un acharnement sans exemple à poursuivre les missionnaires européens, se demandèrent ce qu'elles feraient de ces étrangers une fois qu'elles seraient parvenues à les saisir. Les mettre à mort ne semblait plus possible; les jeter dans les prisons de Seoul, c'était appeler encore une fois les navires français sur les côtes de la presqu'île. La prudence, cette qualité instinc-

tive des peuples de l'Orient, commandait donc aux Coréens de ne point s'engager à la légère dans ces poursuites dangereuses, et les conseils de la cour de Pe-king tendirent à les confirmer dans ces dispositions. La politique du cabinet impérial était d'éviter autant que possible les réclamations de nos agens et de ne point donner prise à l'exercice de ce protectorat, dont chaque acte rappelait tristement une des faiblesses de la diplomatie chinoise (1). En s'engageant à promulguer dans les provinces de l'empire les édits de tolérance, on n'avait cru faire aux sollicitations de notre ambassadeur qu'une concession sans importance. On s'aperçut bientôt que de toutes les concessions arrachées par l'influence étrangère, celle-ci était la plus grave et serait la moins facilement éludée.

Dans le Fo-kien, dans le Kiang-nan, dans le Che-kiang, partout où pouvait atteindre notre marine, les vice-rois s'étaient empressés de donner une grande publicité aux édits; dans le Su-tchuen, dans le Yun-nan, dans le Hou-pé, dans le Kiang-si, on se flatta d'éviter la promulgation promise, et les chrétiens eurent à subir les violences et les avanies accoutumées. C'était méconnaître un engagement pris avec la France et appeler des protestations qui ne se firent pas attendre.

(1) Une pièce très authentique, qui fut communiquée à M. le commandant Lapierre au mois de juin 1847, donnera une idée des sentimens qu'apportèrent les mandarins chinois dans les négociations ouvertes à Wam-poa entre le vice-roi Ki-ing et M. de Lagrené. Voici le texte traduit de cette circulaire confidentielle adressée par le vice-roi du Fo-kien aux officiers de cette province : « Nous avons reçu la dépêche de son excellence le vice-roi de Canton, Ki-ing, dans laquelle le vice-roi nous fait connaître que l'ambassadeur français, M. de Lagrené, revenu à Canton, accuse le gouvernement chinois d'avoir violé la convention qui vient d'être conclue avec la France. L'ambassadeur a été informé que les mandarins du Hou-pé et du Kiang-si continuaient à maltraiter les chrétiens malgré les édits de l'empereur : c'est pour cela que le vice-roi Ki-ing s'est rendu à Bocca-Tigris pour traiter de nouveau cette affaire de la religion chrétienne. — Il faut, dit-il, laisser les chrétiens libres d'adorer Dieu, d'honorer la croix, les images, d'élever des chapelles, de prêcher leur doctrine, de réciter des prières; mais on ne permet pas aux missionnaires européens de pénétrer dans l'intérieur de l'empire. Telles sont les conditions du nouveau traité. — J'ai ouï dire que la France était le plus puissant royaume de l'Europe; l'année passée, en effet, l'ambassadeur français se montra ici avec une flotte bien capable de résister à la flotte anglaise. Prenez donc garde de maltraiter les chrétiens..... Les Français ne font pas très grand cas de leur commerce; mais ils voudraient répandre la religion chrétienne dans le monde entier pour en acquérir de la gloire. Vous devez recommander à vos officiers inférieurs, aux soldats, aux satellites, de ne commettre aucun acte imprudent vis-à-vis des chrétiens, de peur d'irriter les Français et d'attirer de grands malheurs sur l'empire..... Insensiblement nous en reviendrons à surveiller la perfidie des chrétiens. Vous devrez tenir cette lettre secrète, et si vous quittez le poste que vous occupez en ce moment, vous la remettrez en main propre à votre successeur en lui recommandant de ne la communiquer à personne et en lui faisant comprendre la nécessité d'exiger de ses subalternes les plus grands ménagemens envers les chrétiens. Sans ces précautions, on attirerait d'incalculables malheurs sur nos provinces maritimes. »

M. l'amiral Cécille, M. Lefebvre de Bécourt, consul accrédité auprès du gouvernement chinois, M. le commandant Lapierre, se chargèrent successivement de réclamer la complète et sincère exécution des décrets de l'empereur. Le gouvernement français s'occupa enfin d'assurer à cette salutaire vigilance une portée plus efficace encore, en confiant le soin de l'exercer à un agent revêtu d'un caractère essentiellement politique. Un nouveau poste diplomatique fut créé à Canton, et M. Forth-Rouen reçut, avec le titre de ministre de France, la mission d'aller recueillir et défendre l'héritage de M. de Lagrené. Au mois d'avril 1847, M. Forth-Rouen s'embarqua à Cherbourg sur la corvette *la Bayonnaise,* qui devait le transporter à Macao. A partir de ce moment, pour suivre les relations de la France avec la Chine dans la voie nouvelle ouverte aux deux pays par le traité de Wam-poa, nous n'aurons plus à consulter que nos propres souvenirs.

Pour attacher la France à la conservation de son influence morale en Chine, nous n'avons pas besoin d'évoquer des calculs positifs qui paraîtraient aujourd'hui prématurés : nous ne demandons point que le patronage des chrétiens chinois devienne dans nos mains un levier politique; mais nous ne pouvons oublier, quand nous appelons l'attention de notre pays sur cette question un peu mise à l'écart, que le jour où l'unité du Céleste Empire viendrait à se dissoudre, le jour où l'Europe serait appelée à intervenir d'une façon plus directe, plus pressante dans les affaires de l'extrême Orient, la France serait la seule puissance européenne dont le nom pût être invoqué avec confiance par une partie de la population chinoise. Les intérêts commerciaux peuvent naître pour nous en Chine de la moindre modification apportée dans nos tarifs, du plus léger changement qui se produira sur les marchés de l'Asie : les intérêts politiques sont déjà créés. L'Orient est plein de sourdes et mystérieuses rumeurs. Tout indique que cette vieille société est profondément remuée et tremble sur sa base. Il ne dépend point de la France de fermer ces vastes perspectives; il est de son devoir de les envisager avec sang-froid et de méditer le rôle qu'elles lui réservent. Nous pouvons ne point presser de nos vœux ce moment d'inévitable expansion, nous pouvons ajourner nos désirs à des temps plus prospères; mais si jamais, accomplissant la parole de l'Écriture, la race de Japhet vient s'asseoir sous la tente des races sémitiques, l'Europe doit s'y attendre, la France doit l'espérer, les missions catholiques nous auront gardé notre place à ce nouveau foyer de richesse et de grandeur.

E. Jurien de la Gravière.

POÈTES

ROMANCIERS ET HISTORIENS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

LV.

M. C.-A. SAINTE-BEUVE.

Causeries du lundi.

Les débuts littéraires de M. Sainte-Beuve remontent à l'année 1824. Cependant son premier livre, je veux dire le *Tableau de la poésie française au seizième siècle,* ne parut qu'en 1828. La *Vie,* les *Poésies* et les *Pensées de Joseph Delorme* sont de l'année suivante. Ainsi M. Sainte-Beuve, né en 1804, est entré en relations avec le public dès l'âge de vingt ans; il eût été difficile de commencer plus tôt. Je me propose d'examiner dans leur ensemble tous les travaux de cet esprit ingénieux qui occupe aujourd'hui dans notre littérature une place si considérable, si légitimement acquise. Pour donner à ma pensée plus de clarté, au lieu de suivre l'ordre chronologique, bien qu'il semble naturellement indiqué, j'étudierai tour à tour le poète, le romancier, l'historien de Port-Royal, et enfin le critique, le peintre de portraits. Cette division, qui n'est pas tout-à-fait d'accord avec l'ordre chronologique, me permettra de marquer avec plus de précision les diverses faces de sa pensée, et de noter en caractères plus faciles à saisir les oscillations, les transformations, et parfois même les réfutations qu'il ne s'est pas épargnées. J'ai assisté à ses débuts avec sympathie, j'ai

suivi ses travaux avec curiosité, avec empressement. Son érudition active et variée est pour moi le sujet d'une vive admiration. Toutefois je suis loin de partager toutes les opinions qu'il a exprimées, et mon hésitation s'explique facilement; car M. Sainte-Beuve, à peine âgé de quarante-sept ans, a plus d'une fois varié en parlant du même sujet, et je pourrais accepter ce qu'il a dit autrefois d'un poète ou d'un historien sans me trouver d'accord avec lui, je veux dire sans épouser son opinion d'aujourd'hui.

A Dieu ne plaise que je voie dans la permanence des opinions un signe évident, irrécusable de sincérité! Je sais trop bien que plus d'un écrivain, pour échapper au reproche d'inconséquence, est demeuré fidèle aux paroles, aux idées qu'il avait depuis long-temps abandonnées, dont il sentait toute la fausseté. Aussi, quand le moment sera venu de discuter les jugemens littéraires de M. Sainte-Beuve, s'il m'arrive de lui adresser quelques reproches, je lui tiendrai compte de la mobilité naturelle de son esprit, et je ne condamnerai pas ses idées nouvelles en tant que nouvelles, mais plutôt comme exprimées trop tard ou d'une façon inopportune.

Pour bien comprendre toute la valeur des *Poésies de Joseph Delorme,* il faut se reporter par la pensée aux dernières années de la restauration; car, bien qu'il y ait dans ce recueil une partie substantielle, une partie vraiment humaine, les questions de forme y tiennent tant de place, qu'on le jugerait trop sévèrement en négligeant le milieu où il s'est produit. En 1829, toutes les questions de rhythme, de rime, de césure, d'enjambement, étaient le sujet de vives controverses. Ce n'est pas là, sans doute, le fond même de la poésie. Cependant ces questions, bien que secondaires, ont une véritable importance, et je conçois très bien que M. Sainte-Beuve les ait étudiées avec ardeur, avec amour. D'ailleurs, tout en étudiant l'instrument poétique en artiste, en érudit, il n'a jamais négligé l'étude de sa propre pensée, et la science des mots, la connaissance approfondie de toutes les ruses du métier, ne l'ont jamais distrait du but suprême de la poésie. Il a toujours préféré l'expression d'une idée vraie, d'un sentiment généreux, aux évolutions du rhythme, aux caresses de la rime. Les *Poésies* et les *Pensées de Joseph Delorme* nous offrent, sous deux formes diverses, le fruit des études de M. Sainte-Beuve. Dans les *Pensées de Joseph Delorme,* l'auteur discute et justifie les doctrines qu'il a embrassées; dans les *Poésies,* il traduit, il exprime ces mêmes doctrines en strophes ardentes ou éplorées, et il s'acquitte de cette double tâche avec un égal bonheur. Il manie la controverse littéraire aussi habilement que la rime et la césure. Subtil et précis dans les *Pensées,* il trouve dans les *Poésies* des images heureusement assorties pour tous les sentimens qu'il veut nous révéler, pour tous les regrets auxquels il veut nous associer.

Je crois distinguer dans les *Poésies de Joseph Delorme* trois parts bien distinctes : la première appartient à l'étude du XVIe siècle, je veux dire à l'étude de la France pendant cette période érudite et ingénieuse, la seconde à l'école des lacs, à Coleridge, à Wordsworth, à Wilson, et la troisième enfin relève tout entière de l'ame du poète. Si je prends la peine d'établir cette triple distinction, ce n'est pas pour amoindrir la valeur poétique du recueil, mais bien plutôt pour en déterminer le vrai caractère. L'auteur, tout en demeurant lui-même, tout en maintenant l'originalité de sa pensée, a pourtant pris conseil, tantôt de Ronsard, de Baïf ou Du Bellay, tantôt de Coleridge ou de Wordsworth, comme s'il sentait que sa main encore novice a besoin d'être guidée sur le clavier, et ce double conseil lui a porté profit. D'ailleurs, malgré sa jeunesse, — il avait alors vingt-cinq ans, — l'érudition n'a pas engourdi chez lui la spontanéité de la pensée. M. Sainte-Beuve, dans les *Poésies* mêmes de *Joseph Delorme*, tout en modelant sa parole sur la parole des maîtres, a toujours su garder son caractère personnel. Ainsi les trois parties distinctes que j'ai indiquées dans ce recueil, tout en marquant la diversité des études poursuivies par l'auteur, sont pourtant dominées par un ton général de sincérité. Il n'y a pas une page qui ne porte l'empreinte d'un sentiment réellement éprouvé, et ne rappelle la devise de Montaigne : « C'est avant tout un livre de bonne foi. »

Cette sincérité est, à mon avis, le mérite le plus incontestable de *Joseph Delorme*. Les esprits sérieux, qui, sans dédaigner les questions de forme, mettent la pensée, le sentiment, c'est-à-dire la substance même de la poésie, au-dessus de la rime, de la césure et de l'enjambement, peuvent sourire plus d'une fois en voyant l'auteur lutter sans relâche avec Ronsard et Baïf, et s'efforcer de leur dérober tous leurs secrets. Il est permis de croire que, dans cette joute poétique, M. Sainte-Beuve ne s'est pas toujours arrêté à temps. Au-delà de certaines limites, l'arrangement des mots, loin de servir au relief de la pensée, en diminue volontiers l'importance. Le XVIe siècle ne paraît pas avoir deviné ce point délicat, difficile à marquer sans doute, mais dont la réalité ne saurait être contestée. Peut-être M. Sainte-Beuve a-t-il embrassé trop chaudement les doctrines de Ronsard sur le rhythme et la rime. A cet égard, je crois qu'il est aujourd'hui du même avis que nous. Quant à l'imitation des poètes anglais de notre âge, je suis loin de la blâmer. Cette imitation, pratiquée librement, est un utile exercice. Il y a d'ailleurs dans Coleridge et dans Wordsworth plus d'une page qui peut se comparer, pour la grandeur et la pureté, aux plus belles pages de Byron. C'est pourquoi je pense que M. Sainte-Beuve a bien fait d'entretenir un commerce familier avec ces deux poètes, dont la renommée est si inférieure au mérite. A l'âge où il écrivait

les *Poésies de Joseph Delorme,* Coleridge et Wordsworth étaient pour lui des conseillers plus utiles que Ronsard et Baïf, car ils lui enseignaient l'art d'étudier sa propre pensée, de sonder son cœur, tandis que les maîtres applaudis du XVIe siècle, si ingénieux et si habiles dans le maniement de la parole, se laissent trop souvent distraire de la pensée par le déplacement de la césure ou l'entrelacement des rimes.

Si M. Sainte-Beuve s'en fût tenu à cette double imitation, s'il se fût borné à reproduire librement la poésie française des derniers Valois, la poésie anglaise de notre temps, il n'appartiendrait pas à l'histoire littéraire. N'existant pas par lui-même, ne vivant pas d'une vie indépendante, il ne serait guère connu que des érudits; heureusement il a mis dans son premier recueil quelque chose qui n'appartient qu'à lui, et c'est par là qu'il a pris rang. La partie vraiment originale de *Joseph Delorme* a soulevé plus d'une objection. Quelques lecteurs enclins à la pruderie ont blâmé le choix des sujets, comme si l'art n'avait pas le privilége de relever tout ce qu'il touche. Pour moi, je ne saurais m'associer à ces objections. Sans conseiller à la poésie de s'adresser indistinctement à tous les accidens de la vie réelle, je pense qu'elle agit sagement en interrogeant tour à tour les bonnes et les mauvaises pensées, les heures égarées aussi bien que les heures paisibles. Quels que soient les dangers de certains sujets, j'aime mieux voir le poète se frayer un sentier nouveau, dût-il trébucher plus d'une fois, que de le suivre sans inquiétude sur une route cent fois parcourue.

La sincérité chez Joseph Delorme est poussée si loin, qu'il n'hésite pas à se montrer sous le jour le plus défavorable. Il ne se contente pas de peindre l'égarement des sens, il confesse sans détour toutes les mauvaises pensées, les sentimens honteux enfouis au fond de son cœur. Il se déclare franchement incapable d'aimer d'un amour constant et dévoué. En rêvant les plus doux triomphes, il rêve le désenchantement et l'abandon. Si ce n'est pas une calomnie, comme j'aime à le penser, c'est à coup sûr un étrange aveu. La jeune fille ignorante et naïve, la jeune femme liée au bras d'un vieil époux, excitent en lui la même ardeur, la même curiosité; mais que l'une des deux se prenne à l'aimer et se livre, malheur à elle! car, son désir à peine assouvi, il prévoit qu'il détournera les yeux et ne gardera pas même le souvenir de leur nom. C'est là sans doute une nature marquée d'un sceau funeste, qui ne séduira personne, malgré le talent du peintre, une nature qui éveillera plus de colère que de sympathie; car celui qui se déclare incapable d'aimer et qui pourtant essaie d'inspirer l'amour impose silence à toute compassion : son malheur devient méchanceté; il se venge sur les natures meilleures de l'infirmité de sa nature. Cependant je préfère cet aveu, si triste qu'il soit, à toutes les déclamations sur l'éternité de l'amour, sur la sainteté des sermens, que la foule est

habituée à saluer comme des modèles de franchise et de loyauté. J'aime mieux l'amertume sincère que la sérénité menteuse. Si Joseph Delorme a dit vrai en parlant de lui-même, s'il n'a rien exagéré en affirmant qu'il ne pouvait s'empêcher de répondre au dévouement par l'ingratitude, et, pour ma part, j'aime à penser qu'il s'est trompé, ce n'est pas moi qui lui reprocherai la crudité d'un tel aveu.

L'ivresse de l'amour, l'extase de la passion, sont d'ailleurs retracées dans les *Poésies de Joseph Delorme* avec une vivacité d'accent, une ardeur de langage qui révèlent chez le poète une nature meilleure et plus généreuse : il a pris soin lui-même de se réfuter; il a trouvé, pour la fuite des heures que l'ame voudrait enchaîner, des paroles empreintes d'un regret profond, et qui rachètent bien des blasphèmes. Je lui pardonne tout le mal qu'il a dit de lui-même, toutes les paroles impies qu'il a prononcées sur le néant de l'amour et la duperie du dévouement, en faveur de ces vers éclos dans son cœur, au bruit de la valse, à la lueur des bougies pâlissantes. De tels regrets, si éloquemment exprimés, n'appartiennent qu'à des cœurs vraiment capables d'aimer. Aussi, tout en reconnaissant que la nature de Joseph Delorme, telle du moins qu'elle se révèle à nous dans ses essais lyriques, n'est pas une nature complète, tout en acceptant comme vrais plusieurs des reproches qu'il s'adresse, je me sens disposé à l'indulgence. Il y a chez lui plus de malheur que de malignité. Il désire plus qu'il ne veut, et, quand il lui arrive de vouloir sérieusement, il ne mesure pas sa volonté à sa puissance : de là ses plaintes et ses blasphèmes.

Les *Consolations* nous offrent le talent poétique de M. Sainte-Beuve sous la forme la plus heureuse et la plus complète. Quoique ce recueil ait suivi de très près les *Poésies de Joseph Delorme*, il signale dans la carrière littéraire de l'auteur un progrès éclatant. Tout ce qui était ébauché dans le premier livre se trouve achevé dans le second. Je vois dans les *Consolations* l'épanouissement spontané d'une riche intelligence qui jusque-là n'avait pas encore révélé toute sa splendeur, toute sa variété. Si M. Sainte-Beuve eût gardé fidèlement le style de ce dernier livre, sa place serait marquée dans les premiers rangs de nos poètes. Il règne dans toute la série des idées qu'il met en œuvre une élévation constante, et pour être juste je dois ajouter que l'expression se maintient toujours à la hauteur de la pensée. Bien que le sujet soit parfois d'une nature mystique, il n'y a pas une page des *Consolations* qui mérite le reproche d'obscurité. Le lecteur suit sans inquiétude, sans trouble, sans hésitation, le développement du thème choisi par le poète. Il sent que ce thème, mûri lentement par la réflexion, va porter des fruits savoureux, et son attente n'est pas déçue. Les *Consolations* se distinguent de *Joseph Delorme* sous le rapport moral aussi bien que sous

le rapport littéraire. Non-seulement le style est plus limpide, plus transparent; mais la pensée, plus sereine, plus paisible, embrasse un plus vaste horizon. Dans ce second recueil, l'imitation tient très peu de place. Si le récit débute quelquefois à la manière de Crabbe, il se poursuit et s'achève par un procédé qui n'a rien à démêler avec les œuvres du poète anglais. Pour caractériser nettement le mérite moral et poétique des *Consolations*, deux pièces me suffiront : l'une inspirée par un sonnet de Michel-Ange, l'autre par un passage de *la Vie nouvelle*. La manière savante dont M. Sainte-Beuve a traité ces deux pièces montre clairement qu'il possède tous les secrets de son art. La simplicité du début, l'agrandissement progressif de la pensée, les transitions inaperçues qui relient sans effort les diverses parties de la composition, ne laissent aucun doute sur la prévoyance qui a présidé à la conception, à l'achèvement de l'œuvre. Rien d'inutile, rien de fortuit. Le poète ne perd pas de vue un seul instant le but qu'il veut toucher, et sait d'avance la route qu'il suivra. Il traduit d'abord dans une langue harmonieuse et pure le sonnet de Michel-Ange, et répond au peintre immortel comme s'il avait besoin d'être consolé, comme s'il n'avait pas vu face à face la vérité suprême devant qui toute douleur se tait et s'apaise. Michel-Ange, dans les dernières années de sa vie, si nous acceptons comme sincère son propre témoignage, si le sonnet dont je parle n'est pas un caprice de son génie, n'envisageait qu'avec une pitié dédaigneuse les œuvres que nous admirons, et qui assurent à son nom les louanges de la postérité la plus reculée. Livré tout entier au salut de son ame, il s'affligeait d'avoir pratiqué si long-temps le culte de la beauté, d'avoir si long-temps négligé la prière pour lutter de puissance et de fécondité avec les œuvres divines. Il s'accusait d'avoir oublié la voie qui conduit l'ame sainte aux pieds de son Créateur pour s'enivrer de gloire et d'applaudissemens. A vrai dire, les deux biographes de Michel Ange ne vont pas si loin dans l'expression de ses sentimens religieux. Toutefois M. Sainte-Beuve avait le droit de le croire sur parole sans discuter, sans contrôler son témoignage, et j'aurais mauvaise grace à le chicaner sur sa crédulité, car le sonnet de Michel-Ange est devenu pour lui le sujet d'une éloquente réfutation. Non, l'art pratiqué dans toute sa sincérité n'est pas une œuvre profane. Ce n'est pas méconnaître et oublier Dieu que d'étudier la création et d'essayer de la retracer dans toute sa magnificence. Les *Sibylles* et les *Prophètes*, la *Genèse* et le *Jugement dernier* de la chapelle sixtine ne méritent pas la compassion d'une ame chrétienne. Non-seulement ils nous représentent le Créateur dans sa bonté, dans sa justice, dans sa puissance; mais, abstraction faite du sujet, le génie même à qui nous devons ces œuvres immortelles rend hommage à Dieu en se révélant pleinement. L'épanouissement complet des facultés qu'il a reçues du ciel est une forme de la reconnaissance.

Le poète a donc raison de répondre à l'artiste affligé de sa gloire : « Non, tu n'as pas démérité; non, tu n'as pas négligé Dieu en multipliant tes œuvres. Ton labeur n'est pas un labeur stérile. Le maître souverain accepte comme autant de prières toutes les pensées austères que tu as exprimées par la forme ou la couleur. » M. Sainte-Beuve a trouvé pour ces sentimens des paroles magnifiques, pleines à la fois de force et d'onction. Il a su traiter la réhabilitation religieuse de l'art sans jamais confondre la langue du philosophe et la langue du poète. La vérité s'offre toujours à nous sous les traits de la beauté. Toutes les pensées revêtues d'images tour à tour mystiques ou éclatantes se gravent sans effort dans notre mémoire. Le procédé suivi par M. Sainte-Beuve se recommande à la fois par la sagesse et la puissance. Il n'a pas abandonné aux hasards de l'improvisation une parcelle du sentiment qu'il voulait exprimer. Avant d'entamer l'entretien avec son illustre interlocuteur, il a mesuré ses forces et pesé mûrement toutes les paroles qu'il allait lui adresser. Aussi voyez comme la sainteté de l'art est franchement proclamée et vaillamment défendue. Les idées naissant des idées, les images naissant des images, portent la persuasion dans l'intelligence, sans jamais la troubler ou la lasser. Le poète peut-il souhaiter, peut-il espérer un triomphe plus complet? Parler à Michel-Ange de son art, de son génie, du salut de son ame en restant digne d'un tel sujet, l'entreprise était hardie, périlleuse; M. Sainte-Beuve l'a menée à bonne fin, et pour une telle œuvre, la louange n'est que justice.

La pièce inspirée par un passage de *la Vie nouvelle* mérite les mêmes éloges que la réponse à Michel-Ange; c'est la même simplicité, la même grandeur, la même clarté. Le songe et le réveil du poète florentin sont racontés dans une langue naïve, qui reproduit sans servilité toute la grace du texte original. Puis, le récit achevé, le poète français prend la parole à son tour et suit librement sa rêverie. Je ne veux pas essayer d'analyser cette pièce, qui défie toute analyse : c'est un mélange habile de pensées familières, de tristesse élégiaque et d'élans lyriques, dont notre littérature offre peu d'exemples. Aussi je n'hésite pas à la recommander comme un modèle d'élégance et de spontanéité. Parfois il semble que le style prend une allure prosaïque; mais il ne tarde pas à se relever, et deux ou trois images habilement choisies suffisent pour nous ramener en pleine poésie.

Ainsi les *Consolations* contentent la raison en même temps qu'elles charment l'imagination : ce n'est pas seulement une lecture attrayante, c'est une lecture salutaire. La pensée religieuse qui domine le recueil tout entier relie dans une harmonieuse unité les plaintes, les vœux, les espérances qui tour à tour s'échappent des lèvres du poète.

Malheureusement, si les *Consolations*, comparées aux *Poésies de Joseph Delorme*, marquent un progrès éclatant dans la vie intellectuelle

de M. Sainte-Beuve, les *Pensées d'Août,* comparées aux *Consolations,* ne portent pas le même caractère : ce n'est pas que la pensée proprement dite, la pensée prise en elle-même, soit dépourvue de grandeur; mais dans ce dernier recueil les idées les plus ingénieuses, les sentimens les plus généreux, sont enveloppés d'une brume que l'attention la plus persévérante ne réussit pas toujours à écarter. Je ne demande pas à la poésie élégiaque ou lyrique la clarté, la précision, l'évidence d'un livre de géométrie; il y a cependant, même en poésie, une clarté relative que les maîtres de l'art ont toujours considérée comme une loi impérieuse : or M. Sainte-Beuve, je le crains bien, en écrivant les *Pensées d'Août*, n'a pas tenu compte de cette clarté relative. Qu'est-il arrivé? Le sort réservé à ce livre n'était pas difficile à prévoir; à peine quelques esprits courageux ont-ils poursuivi la lecture jusqu'au bout. Le souvenir des *Consolations* les soutenait dans cette tâche épineuse, et, la tâche accomplie, ils ne sont pas demeurés sans récompense; car, la brume une fois soulevée, nous trouvons dans ce recueil une ample moisson d'idées qui, pour être appréciées, n'auraient besoin que de se produire dans une langue plus transparente et plus vive. Sous le voile qui les couvre, elles sont pour la foule comme non avenues. Et quand je dis la foule, je n'entends pas parler de la foule bruyante, inattentive, à qui la poésie lyrique ne s'adresse jamais; je parle de cette foule intelligente et lettrée, mais quelque peu paresseuse, qui veut comprendre sans effort et ne relit pas volontiers ce qui est demeuré obscur à la première lecture. Or c'est avec elle qu'il faut compter, et M. Sainte-Beuve ne s'en est pas souvenu : il s'est contenté d'indiquer sa pensée, sans se donner la peine de l'exprimer. Encore, si l'indication était toujours précise, le lecteur pourrait, à la rigueur, y trouver un sujet de réflexion; mais trop souvent l'indication est tellement vague, tellement confuse, que l'esprit ne sait où se prendre, et s'arrête découragé : on dirait que l'auteur craint de profaner les sentimens qui l'animent en nous les révélant sans détour, sans ambiguïté. Un tel procédé, on le comprend, devait rebuter la plupart des lecteurs, et c'est en effet ce qui est arrivé. Je le regrette sincèrement, car il y a dans les *Pensées d'Août* autant de thèmes vraiment poétiques, vraiment émouvans que dans *Joseph Delorme* et les *Consolations;* mais aucun de ces thèmes n'est développé de façon à prendre possession de notre intelligence. Pour justifier ce que j'avance, pour ne laisser aucun doute sur la justesse des principes exposés tout à l'heure, je choisis la pièce la plus importante du recueil, celle qui a soulevé le plus d'objections, je pourrais dire qui a excité le plus de colère, car l'impatience a souvent pris la forme de la colère. Je choisis *Monsieur Jean.* Certes, parmi ceux qui ont eu le courage de lire depuis le premier jusqu'au dernier vers cette mélancolique histoire, il n'y a personne qui ne se félicite d'avoir per-

sévéré. Cet enfant élevé jusqu'à vingt ans dans l'ignorance de son père, nourri d'enseignemens religieux, habitué à chercher la source du devoir dans la volonté divine plutôt que dans la raison humaine, et qui recule épouvanté devant le nom qu'il a cherché si long-temps, est à coup sûr un sujet d'attendrissement et de pitié. Sa vie tout entière offerte en expiation des fautes de son père nous frappe de surprise et d'admiration. Le fils de Jean-Jacques Rousseau, abandonné à l'hôpital, recueilli par une main pieuse, se faisant maître d'école pour réparer, autant qu'il est en lui, par ses leçons de chaque jour, le mal que son père a fait, pour préserver la génération nouvelle des doctrines téméraires qui ont égaré tant d'ames ardentes, c'est là sans doute un thème vraiment poétique. Le pèlerinage de M. Jean, entouré de sa jeune famille, ou plutôt de ses ouailles, aux lieux mêmes qui sont désormais associés sans retour au nom de Jean-Jacques, la parabole évangélique offerte aux écoliers en face du ciel qui sourit à ce pieux enseignement n'est certes pas une idée vulgaire. A quelque point de vue qu'on se place, qu'on juge *Monsieur Jean* au nom de la foi catholique, ou qu'on le juge au nom de la philosophie, qu'on accepte ou qu'on répudie l'anathème lancé par l'église contre Jean-Jacques Rousseau, il est impossible de méconnaître la grandeur et la nouveauté de la donnée choisie par M. Sainte-Beuve. Pourquoi faut-il que cette donnée si neuve et si féconde nous soit présentée dans une langue tour à tour obscure jusqu'à l'énigme ou prosaïque jusqu'à la vulgarité, hérissée d'ellipses, sillonnée de sous-entendus, capable, en un mot, d'irriter les esprits les plus bienveillans? Et non-seulement l'histoire de M. Jean est écrite d'un style qui semble chérir les ténèbres, mais elle se traîne et s'éparpille avec une lenteur, une prolixité qui lasse l'attention la plus robuste. Tous les traits que j'ai rassemblés en quelques lignes se laissent à grand'peine deviner au milieu des innombrables parenthèses qui interrompent à chaque instant le récit. Dans ce poème, qui n'a pas moins de huit cents vers, il n'y a pas trace de composition; les idées se succèdent, mais elles ne s'enchaînent pas. Qu'il s'agisse de nous attendrir ou de nous étonner, d'exciter notre admiration ou notre pitié, l'auteur ne prend jamais la peine d'achever une image après l'avoir ébauchée, de soutenir une comparaison après l'avoir indiquée : c'est un pêle-mêle de notes rassemblées pour un travail qui n'est pas fait. Pour quiconque a étudié le style de *Monsieur Jean*, la destinée malheureuse des *Pensées d'Août* ne saurait être un sujet d'étonnement. Certes il y a de l'injustice à dire que ce livre est sans valeur; mais je comprends très bien que les admirateurs mêmes des *Consolations* aient abandonné la partie à moitié chemin. Les *Pensées d'Août* sont plutôt un recueil de ce qu'on appelle au collége matières poétiques, une série de thèmes proposés à l'imagination du lecteur, qu'un livre de poésie, car la donnée la plus riche

ne mérite le nom de poème qu'après avoir revêtu une forme vivante et précise : c'est une condition qui n'est jamais méconnue impunément. L'idée poétique est au poème ce que la semence est à l'épi; ce que la terre nourricière fait pour le grain déposé dans son sein, la forme le fait pour l'idée qui lui est confiée. M. Sainte-Beuve, en écrivant ses poésies, a trop compté sur le bon vouloir et la patience de ses lecteurs; au lieu d'un texte à lire, il leur a offert un texte à déchiffrer, et ceux qui à force de persévérance ont réussi à trouver la clé de cette langue nouvelle, tout en reconnaissant la grandeur des pensées jetées confusément dans ce carnet poétique, ont accepté sans colère et sans dédain la destinée de ce livre. Ils n'ont pas accusé la foule de mauvaise foi ou d'ignorance, car ils ont compris que la foule trouvait dans le style même de M. Sainte-Beuve l'excuse de son indifférence. Pour ma part, bien que j'aie rencontré dans les *Pensées d'Août* plus d'une page émouvante, je suis obligé d'avouer que mon émotion a été souvent troublée ou plutôt anéantie par un mot inattendu, une phrase indécise, une ellipse impénétrable. Pour estimer le talent poétique de M. Sainte-Beuve à sa juste valeur, il faut oublier les *Pensées d'Août* et relire les *Consolations*. Je les ai relues avec bonheur, et c'est au nom même de l'admiration qu'elles m'inspirent que je condamne les *Pensées d'Août*.

Le roman de M. Sainte-Beuve se rattache à ses poésies par un lien très étroit, et cette parenté morale est trop évidente pour avoir besoin d'être démontrée : il suffit de l'affirmer pour que chacun la reconnaisse. *Joseph Delorme* et les *Consolations* contenaient le germe de *Volupté*, et j'ajouterai que *Volupté* contenait le germe des *Pensées d'août*. Cette intime relation ou plutôt cette identité du poète et du romancier ne doit pas nous étonner, car, bien que M. Sainte-Beuve ait embrassé l'art d'écrire comme une profession et soit demeuré fidèle au rêve de ses premières années, il faut le dire à sa louange, chez lui l'écrivain se confond toujours avec l'homme. La pratique de l'art d'écrire ne l'a pas conduit comme tant d'autres à séparer la parole de la pensée, à mettre sa parole au service d'une pensée quelconque; c'est pourtant ce qu'on appelle aujourd'hui le triomphe du talent. M. Sainte-Beuve n'a jamais exprimé que ce qu'il avait senti, ce qu'il avait pensé. Je ne suis donc pas surpris que *Volupté* rappelle en maint endroit *Joseph Delorme* et les *Consolations*, et présage parfois les *Pensées d'août*. C'est une conséquence logique et nécessaire de la sincérité de l'auteur.

Le sujet de *Volupté* est d'une nature très délicate, et la philosophie peut le revendiquer aussi bien que l'imagination. Il s'agit en effet de montrer que la volupté énerve toutes nos facultés, nous rend en peu d'années incapables de sentir, de comprendre et de vouloir, et fait de nous, impuissans désormais pour notre propre bonheur, un fléau ter-

rible pour le bonheur d'autrui. Présentée dans ces termes absolus, la thèse choisie par M. Sainte-Beuve peut paraître excéder les limites de la vérité. Et cependant, pour peu qu'on prenne la peine de réfléchir, pour peu qu'on appelle le souvenir au secours de la réflexion, on ne tarde pas à reconnaître que cette thèse est l'expression pure de la vérité, et ne contient rien de plus. L'homme énervé par la volupté croit encore sentir, comprendre et vouloir. Interrogez sa vie à tous les instans de la journée, et vous verrez qu'il se trompe et ne possède plus les facultés dont il ose encore se vanter. Est-ce vraiment sentir que de ne pouvoir aimer? est-ce vraiment comprendre que de s'arrêter au seuil de toute vérité? est-ce vraiment vouloir que de former à chaque instant des désirs nouveaux, qui s'effacent et disparaissent comme les plis de la vague agitée par le vent? Et n'est-ce pas là pourtant l'image fidèle du voluptueux? La triple faculté de sentir, de comprendre et de vouloir n'est vraiment complète qu'à la condition de pouvoir s'élever jusqu'à l'amour, jusqu'à la méditation, jusqu'à la résolution inébranlable d'accomplir une pensée librement conçue. Hors de là, il n'y a qu'une ébauche de sentiment, une ébauche d'intelligence, une ébauche de volonté. Il n'est donc pas sans intérêt et sans profit de nous montrer dans toute sa nudité la maladie morale qui mutile sous nos yeux tant de facultés puissantes et précieuses. Que voyons-nous en effet autour de nous? Ne sommes-nous pas chaque jour attristés par le spectacle d'une promesse déçue, d'une promesse réduite à néant? Comptez les hommes dont la vie est complète, je ne dis pas dans le sens le plus absolu, mais qui, sans perdre aucune de leurs facultés, en choisissent une pour la porter aux dernières limites de son développement; comptez les hommes qui savent aimer jusqu'à l'abnégation, qui savent comprendre et sonder la vérité sans autre souci que la vérité même, sans arrière-pensée de gain ou de renommée, qui savent vouloir et poursuivre l'accomplissement de leur volonté au mépris du danger, qui donnent à leur résolution les proportions d'une lutte héroïque. Comptez-les, et vous serez saisis de pitié. Comptez-les, et vous comprendrez que la vie humaine, sévèrement interrogée, n'est le plus souvent qu'une suite de sentimens, d'idées et de volontés avortés. Émotions passagères, perceptions confuses, désirs éphémères, voilà le tissu habituel de nos journées. Les passions qui enfantent le dévouement, les idées qui se traduisent en œuvres glorieuses, en découvertes fécondes, les désirs qui en persistant deviennent volonté et inspirent les actions héroïques, sont l'apanage de quelques ames d'élite. Le reste fait semblant de vivre et ne vit pas.

Quel rôle joue la volupté dans l'appauvrissement de nos facultés? Rien au monde n'est plus facile à déterminer. La poursuite du plaisir à toute heure, en toute occasion, ne laisse ni au sentiment, ni à l'in-

telligence, ni à la volonté le temps de se développer. L'égoïsme et la paresse abolissent bientôt dans notre conscience toutes les notions qui s'appellent droit et devoir. Habitués à prendre le plaisir pour but suprême et constant de la vie tout entière, nous écoutons le sourire sur les lèvres le récit de toutes les actions inspirées par un généreux sacrifice; nous prenons en dédain et en pitié les esprits amoureux de la vérité, qui, pour élargir le domaine de la science, consument leurs nuits en veilles laborieuses; nous traitons volontiers de fous ceux qui jouent leur vie pour prendre rang parmi les héros. Engourdis par la volupté, nous méprisons à l'égal du néant tout ce qui s'élève au-dessus de la joie des sens. Et quand nous comprenons toute la profondeur de l'abîme où nous sommes tombés, quand nous essayons, par un effort désespéré, de remonter jusqu'à la vie morale, quand nous tentons de ressaisir l'amour, l'intelligence, la volonté, trop souvent nous échouons dans cette tardive entreprise; énervés par un long sommeil, comme nous n'avons poursuivi l'ivresse des sens que pour obtenir le sommeil de l'ame, la lutte, au lieu de rétablir nos forces, nous épuise en peu de jours, et nous retournons à l'ombre et au néant, car nos yeux ne peuvent soutenir la lumière, et la vie vraiment digne de ce nom est pour nous un supplice.

Les personnages inventés par M. Sainte-Beuve pour la mise en œuvre de cette idée sont en petit nombre et très nettement dessinés. Il a très bien compris qu'une telle idée pouvait et devait se passer de l'éclat de la mise en scène. Sans vouloir donner à sa pensée la rigueur d'une démonstration philosophique, il a senti cependant qu'en s'éparpillant, elle courait le danger de perdre une partie de sa grandeur. Il a donc très bien fait de se contenter, pour Amaury, personnage principal de son livre, de trois épreuves capitales, représentées par trois femmes dont l'intelligence et le caractère offrent trois types très divers. Cette série d'épreuves suffit à nous montrer la faiblesse d'Amaury sous toutes ses faces. Mais, avant de parler de ces trois femmes, il est nécessaire de bien connaître et de résumer en quelques mots le caractère du héros, si toutefois un tel acteur est digne d'un tel nom. M. Sainte-Beuve, je lui rends cette justice, n'a pas cherché à masquer, ni même à revêtir d'une forme poétique l'infirmité morale d'Amaury. Dès les premières pages, il nous le montre dans toute sa nudité; le lecteur ne peut concevoir aucun doute sur la nature incomplète et boiteuse que l'auteur veut mettre en scène. Amaury forme chaque jour les plus beaux projets; il rêve tour à tour la gloire, la puissance, l'étude, et chaque jour ses projets s'évanouissent comme une bulle de savon. Ce n'est pas qu'il soit dépourvu d'instincts généreux, car, si ces instincts lui manquaient absolument, il ne soupirerait ni après la gloire, ni après la puissance; mais, livré de bonne heure à lui-même, trop timide pour essayer d'in-

spirer l'amour, il s'est jeté dans les grossiers plaisirs, et lorsqu'il veut sortir du bourbier, lorsque, saisi de honte, il essaie de se régénérer par la passion et le dévouement, le trouble des sens qu'il n'a pas su dompter met à néant ses plus fermes résolutions. Il a beau se débattre et se révolter contre le passé, il a beau rougir de lui-même, fouler aux pieds ses souvenirs comme des haillons et s'élancer hardiment dans l'arène où les hommes qui ont gardé pures et complètes toutes leurs facultés se disputent le bonheur et la puissance; à peine a-t-il fait quelques pas qu'il chancelle et trébuche. Le passé qu'il croyait avoir terrassé le ressaisit tout entier; la volupté reprend sa proie, et Amaury, consumé de désirs impuissans, appelle l'amour sans jamais oser le regarder face à face, sans aller au-devant de lui, sans hasarder une parole qui engage son cœur, qui enchaîne sa volonté. Ce personnage est dessiné de main de maître. L'énervement moral est décrit avec une rare précision; bien qu'on rencontre çà et là quelques pages dont le sens n'est pas facile à saisir, le caractère d'Amaury demeure dans l'esprit comme une création puissante, et le peintre n'a rien négligé pour compléter l'expression de sa pensée.

Amélie de Liniers et Mme de R. sont plutôt indiquées que dessinées. Il est évident que le romancier n'attache pas une grande importance à ces deux figures; quelques traits lui ont suffi pour les rendre intéressantes. Amélie est un type de candeur et d'ingénuité; c'est la jeune fille que chacun de nous a rêvée, faite pour connaître et donner le bonheur, capable d'aimer, incapable de deviner et de souhaiter les heures enivrées et les larmes amères de la passion. Bien que le personnage d'Amélie ne soit pas très développé, M. Sainte-Beuve a cependant trouvé moyen de lui donner un cachet original. Il y a dans son ingénuité même quelque chose qui la sépare des héroïnes de roman. Mme de R..., spirituelle et fière, accepte l'amour plutôt qu'elle ne le souhaite; elle ne refuse pas de se rendre, et n'a jamais conçu le projet d'une défense désespérée. Elle ne demande qu'une attaque hardie pour s'avouer vaincue. A vrai dire, sa fierté est plus exigeante que son cœur. Comme portrait esquissé d'après nature, Mme de R... ne manque ni de charme ni de nouveauté. Il est facile de comprendre que ce n'est pas là un personnage de pure invention.

C'est pour Mme de Couaën que l'auteur a réservé toutes ses forces; c'est dans le dessin de cette figure qu'il a dépensé, qu'il a épuisé toutes les ressources de son talent. Amélie et Mme de R... sont de gracieux pastels; Mme de Couaën est une peinture savante et laborieuse dont les moindres parties sont traitées avec un soin scrupuleux; c'est le type de la beauté, de la grandeur morale. Ame chrétienne, sévère pour elle-même, indulgente pour autrui, pieuse et forte, partagée entre la prière et les devoirs de la vie domestique, elle n'est pourtant pas sourde

à la voix de la passion; elle accueille, elle aspire comme un parfum enivrant les paroles ardentes d'Amaury. Sans bannir de sa mémoire l'image de son mari, elle se laisse aller à l'espérance d'être aimée sans partage et ne pressent pas le danger d'une telle espérance, car la conscience d'un mutuel amour suffirait à son bonheur. Habituée aux extases de la prière et de la méditation, elle ne connaît pas le trouble des sens; aussi elle s'abandonne sans défiance à la joie, à l'orgueil d'être aimée, et marche au-devant de la lutte qu'elle ne prévoit pas. Cependant, malgré sa force, malgré la pureté de sa conscience, elle succomberait peut-être, si elle trouvait dans Amaury un adversaire assez grand pour excuser sa défaite; mais, en présence de ce cœur énervé par la volupté, sa fierté s'alarme, et ses yeux se dessillent. Après avoir mesuré du regard l'homme qu'elle avait cru grand et digne d'elle, Mme de Couaën comprend le néant de ses espérances. L'étonnement et la confusion doublent ses forces; l'image du devoir lui apparaît plus douce et plus consolante. Elle ne quittera pas le port pour affronter la tempête, pour remettre son sort entre les mains d'un homme sans courage, sans volonté. Un tel personnage est à coup sûr une conception hardie où plus d'une femme se reconnaîtra. — Bien que M. de Couaën ne manque assurément ni de grandeur ni de sévérité, il me semble inutile de le caractériser, car il ne concourt pas directement à la marche de l'action. Il se trouve mêlé aux projets politiques de George Cadoudal, et sa haine pour le premier consul absorbe toutes ses facultés. C'est pourquoi je me crois dispensé d'en parler.

Le récit composé par M. Sainte-Beuve se recommande par la simplicité. Amaury ébauche trois amours, et le courage lui manque pour toucher le but; il n'ose prendre un engagement sérieux, et les trois femmes dont il a troublé la vie se détournent de lui avec dédain. Un jour ces trois femmes se trouvent réunies, et, sans échanger une parole, éclairées par un instinct tout-puissant, elles comprennent, en regardant Amaury, qu'elles ont devant les yeux la source commune de leurs douleurs. Amaury, sans les interroger, se sent terrassé par les reproches qu'elles lui adressent du fond de leur cœur. Il sent que la vie du monde lui échappe, qu'il n'a plus désormais qu'un seul rôle à remplir, le rôle de consolateur, et se réfugie en Dieu comme dans un suprême asile. A peine a-t-il dit un éternel adieu aux espérances dont il avait nourri sa jeunesse, à peine est-il ordonné prêtre, que ses nouveaux devoirs l'appellent près du lit funèbre de Mme de Couaën. Dans la peinture de cet épisode pathétique, M. Sainte-Beuve a montré tour à tour une magnificence, une austérité de langage qui émeuvent profondément. Amaury récitant sur le corps de la femme qu'il a aimée les prières de l'église pour les morts, bénissant d'une voix entrecoupée de sanglots les yeux dont le regard l'éblouissait, la bouche qui portait

à son oreille une musique si douce, épuisant sur cette chère relique tous les trésors de la ferveur et de l'humilité, ne trouvera pas un cœur indifférent. Il est impossible de lire sans attendrissement cet admirable épisode. De telles pages ne s'oublient jamais. C'est, à mon avis, la plus belle partie du livre, et M. Sainte-Beuve, n'eût-il écrit que ces pages, passerait à bon droit pour un artiste consommé. Il y a dans cette lutte de la passion contre la foi une douleur poignante qui achève la régénération d'Amaury. Sans cette cruelle épreuve, le renouvellement de l'homme ne serait pas complet. La prière d'Amaury sur le corps de Mme de Couaën est un morceau de maître. L'auteur, dans le récit de cette scène, a su concilier l'abondance et la simplicité. Les paroles se pressent sur les lèvres de l'amant désespéré, et cependant son émotion, dominée par une foi ardente, ne lui inspire pas une pensée amère; il offre sa douleur en expiation de ses désirs irrésolus, en expiation des blessures dont il a sillonné le cœur de ses victimes. Les derniers cris de la chair se perdent, se confondent, s'éteignent dans le cantique du chrétien.

Le mérite éminent de ce livre, c'est d'offrir au lecteur une nourriture substantielle. On pourrait souhaiter dans le récit plus d'art et d'habileté, on ne pourrait souhaiter un enchaînement plus rigoureux dans les pensées. Quant au style, bien qu'il se recommande par des qualités éclatantes, il n'a pas toujours la simplicité qui convient à la narration. L'auteur confond trop souvent la forme lyrique et la forme dramatique. Les personnages, lors même qu'ils sont animés de sentimens très vrais, ne s'expriment pas constamment dans la langue que ces sentimens devraient leur inspirer. L'ode et l'élégie remplacent parfois le dialogue. Cette méprise, très excusable dans la bouche de l'auteur, lorsqu'il parle en son nom, ne peut guère se justifier dans la bouche des personnages, car, dès qu'ils parlent, il faut que l'auteur s'efface et disparaisse derrière eux. Le ton lyrique, d'ailleurs très habilement soutenu, donne à la trame du style une certaine monotonie qui rend la lecture de ce roman quelque peu laborieuse. C'est un fait que je constate sans vouloir en faire le sujet d'un reproche sérieux. Il est trop clair en effet que ce livre n'est pas destiné à l'amusement des oisifs. Chacun sait, dès les premières pages, à quoi s'en tenir. C'est une œuvre née de la méditation, et que la méditation peut seule apprécier. Si j'insiste avec tant de soin sur la contexture du style, c'est qu'il y a entre le développement de la pensée et la forme qu'elle revêt une étroite relation, et je crois que M. Sainte-Beuve, quoique habitué dès long-temps à réfléchir, ne saisit pas toujours le moment précis où sa pensée est arrivée à maturité. De là une certaine confusion dans l'expression. Il emprunte tour à tour au monde de la conscience et au monde extérieur des images qui se croisent et se contrarient. Il con-

naît trop bien les ressources de notre langue, il a trop étudié les métamorphoses de l'idée poétique depuis le moment de la conception jusqu'au moment de l'éclosion pour se méprendre sur le sens de mes paroles. Il n'a pas toujours dit très nettement ce qu'il avait à dire, et parfois aussi il a tenté d'exprimer des sentimens qui pour lui-même n'avaient pas de caractère bien défini. Je pourrais au besoin étayer cette affirmation de faits précis.

Toutefois ces restrictions, purement techniques, n'enlèvent rien à mon admiration pour le roman de M. Sainte-Beuve. Ce n'est pas une œuvre de pure fantaisie, mais une œuvre qui a sa raison d'être. Toutes les pages portent l'empreinte d'une conviction profonde et d'une douleur réelle. Il est évident que l'auteur a vu ce qu'il nous montre et sondé les plaies qu'il expose à nos yeux. La vérité suffirait pour commander la louange, et l'auteur a plus d'une fois traduit la vérité en paroles éloquentes. Ainsi le mérite de la forme s'ajoute à la valeur morale du récit, et ce livre, publié il y a dix-sept ans, garde encore aujourd'hui toute sa nouveauté. Le vice qu'il nous retrace n'est pas déraciné. Les guérisons qu'on peut citer n'empêchent pas le mal de se reproduire.

En écrivant l'histoire de *Port-Royal,* M. Sainte-Beuve ne paraît pas avoir compris toute l'étendue de sa tâche. Après avoir envisagé toutes les faces du sujet, il a cru qu'il pouvait librement choisir celle qui s'accordait le mieux avec ses goûts, ses habitudes, les études de toute sa vie. Quant à moi, je pense que le choix n'était pas permis. Je ne conçois, pour un homme qui n'écrit pas au nom de l'église, qu'une seule manière de traiter un tel sujet : c'est de l'embrasser tout entier, et de ne reculer ni devant la question théologique, ni devant la question philosophique. S'en tenir au côté purement littéraire est, à mes yeux, une grave méprise, et je m'étonne que M. Sainte-Beuve ait pu la commettre. Quel que soit en effet le talent de l'auteur, quels que soient le nombre et la valeur des documens mis à sa disposition, il aura beau faire, il aura beau prodiguer les anecdotes ignorées, multiplier les rapprochemens inattendus, il ne réussira jamais à contenter le lecteur sérieux. Port-Royal littéraire n'est pas même la moitié de Port-Royal, et pourtant le livre tout entier de M. Sainte-Beuve se réduit à l'histoire littéraire de Port-Royal. La première partie nous offre une suite de documens curieux sur l'origine et la renaissance du monastère; la seconde expose la vie et les travaux de M. de Saint-Cyran; la troisième est remplie par Pascal; la quatrième par les écoles de Port-Royal; la cinquième et la sixième, encore inédites, contiendront la seconde génération de Port-Royal et Port-Royal finissant. Les trois volumes que nous possédons n'offrent certainement pas une lecture attrayante, et cependant l'auteur semble avoir pris à tâche d'éviter toutes les parties épineuses

du sujet. En racontant la vie et les travaux de Saint-Cyran, quand il trouve sur sa route le livre de Jansenius, ne pouvant se dispenser d'en parler, il en donne quelques extraits, et, comme s'il voulait demander grace pour l'aridité générale de l'*Augustinus*, il se hâte d'établir un parallèle littéraire entre l'évêque d'Ypres et Milton. Ce parallèle, j'en conviens, n'est pas dépourvu d'intérêt. Il est curieux de voir comment le poète protestant et le prêtre catholique comprennent et décrivent l'innocence du premier homme et le bonheur du paradis terrestre. Et ce n'est pas le seul passage qui soit de nature à plaire dans les deux chapitres consacrés par M. Sainte-Beuve à l'*Augustinus*. S'il n'a voulu qu'éveiller la curiosité, il a pleinement réussi; mais il m'est impossible d'accepter ces deux chapitres comme l'analyse complète de l'*Augustinus*. L'historien a choisi ce que j'appellerai la partie friande, et négligé la partie sérieuse. Les oisifs pourront l'en remercier; quant à ceux qui n'aiment pas à voir les vieilles questions inutilement réveillées, ils regretteront qu'un esprit aussi ingénieux ait remué les cendres de Port-Royal sans oser aborder les problèmes agités par ces laborieux solitaires.

Ce que je disais tout à l'heure du livre de M. Sainte-Beuve, envisagé dans son ensemble, ne saurait s'appliquer à la troisième partie, qui porte le nom de Pascal. Il serait difficile, en effet, de réunir sur ce penseur illustre un plus grand nombre de renseignemens précieux. Si l'origine et la renaissance du monastère, si la doctrine et le gouvernement de Saint-Cyran, malgré le talent de l'auteur, n'offrent pas un intérêt bien vif, il serait injuste de ne pas reconnaître le charme que l'historien a prêté à toute la biographie morale et littéraire de Pascal. C'est assurément le morceau le plus complet que nous possédions sur cet admirable écrivain. Nous assistons jour par jour à la composition des *Provinciales*. Tout ce qu'il est possible de savoir sur l'origine et la publication de ces prodigieux pamphlets, dont la puissance dure encore, M. Sainte-Beuve l'a cherché sans jamais plaindre son labeur, et nous devons le remercier de nous l'offrir dans un ordre simple et facile à saisir. Après avoir lu attentivement toute cette troisième partie, chacun connaît Pascal depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort. Il n'y a pas une question qui demeure sans réponse. Le miracle de la sainte épine et l'anecdote de l'abîme sont ramenés à leurs vraies proportions. Ainsi, considérée sous le rapport purement littéraire, cette troisième partie mérite les plus grands éloges. Nous voyons Pascal aiguiser en traits mortels contre les disciples de Loyola les citations savantes que ses amis lui ont apportées la veille, se faire de cette théologie improvisée une armure impénétrable, et poursuivre le combat sans se laisser décourager par les injures qui ne manquent jamais à la vérité. Si jamais écrivain pratiqua dans toute sa sévérité

le conseil d'Horace, c'est à coup sûr Pascal. Nous savons en effet, et à n'en pouvoir douter, que presque toutes *les Provinciales* ont été récrites plusieurs fois, une entre autres jusqu'à treize fois. Dans ce temps de stérilité, l'improvisation sans loi et sans frein n'était pas encore en honneur. Pauvre Pascal! quelle ingénuité! récrire une lettre jusqu'à treize fois! quel misérable et puéril souci! Il est vrai que *les Provinciales*, dont le style rapide et vigoureux étonne les hommes du métier, semblent à la foule ignorante écrites de premier jet, et que les pages improvisées ne rencontrent pas souvent la vigueur et la rapidité. Il est vrai que Pascal est demeuré le maître du pamphlet, et que personne encore n'a trouvé moyen de l'égaler dans la polémique théologique; mais, quoiqu'il soit mort à trente-neuf ans, il nous a laissé un si petit nombre de pages, qu'il doit faire pitié aux grands producteurs littéraires de notre temps. Sa puissance n'équivaut pas même à deux atmosphères. Il est aux grands génies qui charment nos ennuis ce que la tortue est au cerf.

L'histoire anecdotique des *Pensées* n'est pas traitée avec un soin moins scrupuleux que l'histoire des *Provinciales*. Personne ne lira sans étonnement tout ce que M. Sainte-Beuve nous raconte, preuves en main, des mutilations et des interpolations subies par les *Pensées*. Le rôle d'Arnauld, de Nicole et de M. de Roannez est désormais établi, et, bien qu'il soit impossible d'assigner à chacun la part qui lui revient, nous savons du moins avec quelle défiance on doit lire l'édition des *Pensées* donnée par les solitaires de Port-Royal.

M. Sainte-Beuve, en revoyant cette partie de son travail, a profité habilement de tous les documens nouveaux publiés sur Pascal depuis quelques années, et surtout de l'excellent rapport présenté à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal. Les manuscrits dépouillés par M. Cousin sont en effet du plus haut intérêt. Deux morceaux capitaux sont pour la première fois rendus à leur vrai sens et remis en possession de leur vrai caractère : l'application de la règle des paris à l'existence de Dieu, et la comparaison des deux infinis. Le manuscrit original mis en regard des pages châtiées et châtrées par Nicole et Arnauld nous révèle un Pascal tout nouveau. C'est là qu'il nous est donné de surprendre et d'étudier toutes les angoisses de ce génie puissant qui se débat sous les étreintes du doute. Les atténuations imaginées par les amis de l'auteur nous masquaient sa pensée, et parfois même la défiguraient en essayant de la redresser. Aujourd'hui nous savons pleinement ce que vaut Pascal dans l'ordre philosophique. Il faut renoncer aux idées dont notre jeunesse a été nourrie, et voir en lui l'interprète le plus éloquent du scepticisme. A cet égard, l'argumentation de M. Cousin ne laisse aucun doute. Dans l'introduction placée en tête de son rapport, il a épuisé

toutes les preuves pour établir nettement la position de Pascal en face de la philosophie. Nous étions habitués à croire que l'auteur des *Pensées* était arrivé ou revenu à la religion par le raisonnement le plus rigoureux; il n'en est rien. Quelles que soient les conséquences qu'on en puisse déduire, nous sommes obligés désormais de reconnaître que Pascal est revenu à la foi en désespérant de la raison. On a dit et répété bien souvent que Pascal avait voulu réconcilier la religion et la philosophie. C'est une erreur qui ne peut plus subsister aujourd'hui. Il n'y a qu'une seule manière de caractériser justement la tentative de Pascal, c'est d'affirmer qu'il a voulu établir la religion sur les ruines de la philosophie. Toute autre affirmation serait ou fausse ou incomplète. L'application de la règle des paris et la comparaison des deux infinis ne permettent pas d'envisager sous un autre aspect l'œuvre suprême dont nous possédons l'ébauche. Fénelon et Bossuet, comme l'a très judicieusement remarqué M. Cousin, comprenaient autrement les intérêts de la foi. Dans leurs travaux théologiques, ils n'ont jamais oublié, jamais foulé aux pieds l'autorité de la raison. Ils n'ont pas cru que la religion eût grand'chose à gagner dans cette déclaration d'impuissance que Pascal renouvelle à chaque page. Qu'on se place au point de vue catholique ou au point de vue philosophique, affirmer l'impuissance de la raison à établir l'existence de Dieu ne sera jamais un moyen efficace de relever la foi. C'est une triste manière de la recommander que de la déclarer incompatible avec le libre développement de la raison.

Malheureusement le programme tracé par M. Cousin n'a pas été suivi avec tout le discernement qu'exigeait une tâche si délicate. M. Sainte-Beuve a eu raison, tout en consultant l'édition donnée par M. Faugère, de ne pas l'accepter comme définitive; la transcription littérale du manuscrit, excellente en elle-même, ne présente pas toujours un sens parfaitement clair : les ratures obscurcissent parfois la pensée de l'auteur, et, pour la dévoiler pleinement, il serait souvent utile d'ajouter à la dernière leçon la leçon précédente, à laquelle l'auteur a renoncé. Il ne faut pas oublier que les *Pensées* sont plutôt des notes amassées pour une œuvre future qu'une œuvre proprement dite. Plus d'une fois Pascal, en effaçant une phrase, ne l'a pas remplacée par une phrase meilleure : il y aurait donc avantage, dans plus d'une occasion, à nous donner la première au lieu de la seconde. En un mot, il faudrait faire sur Pascal un travail analogue à celui d'Orelli sur les œuvres d'Horace. La lecture attentive du manuscrit autographe ne suffit pas; puisque ce manuscrit présente plusieurs leçons, il importe de faire un choix. M. Sainte-Beuve a très bien compris ce qui manque à l'édition de M. Faugère, et je m'associe sans réserve au jugement qu'il en a porté; je regrette seulement qu'il n'ait pas toujours évité la faute qu'il

lui reproche. Il accuse la dernière édition de Pascal de tomber dans la confusion à force de respect pour l'exactitude littérale. En multipliant à l'infini les détails biographiques et bibliographiques, il est plus d'une fois arrivé à troubler ce qu'il voulait éclaircir. Les fragmens de correspondance, très curieux d'ailleurs, sont prodigués avec une générosité quelque peu fastueuse; ils amusent plutôt qu'ils n'instruisent : on dirait que l'auteur tient à nous montrer tout ce qu'il sait, à nous prouver qu'il n'a rien négligé pour connaître tous les secrets de l'homme dont il s'est fait le biographe. La démonstration n'est pas seulement complète, mais surabondante. Pour ma part, je suis convaincu que la moitié de ces documens pourrait disparaître sans laisser aucune lacune dans la trame du récit. M. Sainte-Beuve, pour plaire au lecteur, a dépassé le but.

Je reviens à ma première pensée. Je ne conçois qu'une seule manière d'écrire l'histoire de Port-Royal, c'est d'embrasser toutes les faces du sujet. Il faut se placer tour à tour au point de vue de la foi, au point de vue de la philosophie, et ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les données de ces deux ordres d'investigation qu'il est permis d'aborder le côté littéraire de Port-Royal. M. Sainte-Beuve a éludé les deux premières questions pour s'en tenir à la troisième. Il parle à plusieurs reprises du gros livre de Jansenius, qui n'est pas en effet de facile digestion, et il dit qu'il ne l'a pas lu tout entier, ajoutant qu'il craindrait de se vanter. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai de n'avoir pas poursuivi jusqu'au bout la lecture de Jansenius; mais je regrette qu'il n'ait pas compris la nécessité de remonter jusqu'à la source même où Jansenius avait puisé, je veux dire jusqu'à saint Augustin, car c'est là seulement qu'il pouvait trouver les vrais fondemens de la doctrine janséniste : il eût recueilli dans cette lecture une ample moisson de documens, et le style de saint Augustin, sans nous reporter précisément à la langue de Virgile et de Cicéron, nous présente pourtant sous une forme attrayante les questions les plus abstruses. La question de la grace que Jansenius a réveillée équivaut tout simplement à la négation du libre arbitre, et c'est au maître de Jansenius qu'il fallait demander l'exposition complète de cette étrange doctrine. Jansenius en effet ne parle pas en son nom, mais au nom de saint Augustin, et l'évêque d'Hippone a consacré à la discussion de ces matières plusieurs traités qui, malgré la diversité des titres, se composent d'une série d'affirmations identiques. Ce qu'il a écrit sur le péché originel et la grace du Christ, sur le libre arbitre et la grace, sur la prédestination des saints, soumis à l'épreuve d'une critique sévère, se réduit à cette seule pensée : Dieu choisit librement ceux qu'il veut toucher et sauver sans se laisser déterminer par le mérite de leurs actions. Interrogés dans tous les sens, ces trois traités ne signifient pas autre chose. C'est-à-dire

que saint Augustin, pour s'affranchir des doutes qui l'assiégeaient, s'est réfugié dans une foi aveugle : il croit parce qu'il ne comprend pas; il s'agenouille devant l'autorité de l'église parce que sa raison n'a pas rencontré la certitude et l'évidence. Il dit formellement, dans son traité de la grace et du libre arbitre, qu'il faut prendre garde, en défendant la grace, de nier le libre arbitre, et pareillement, en défendant le libre arbitre, de nier la grace; mais en réalité il ne tient pas compte de cette recommandation, dont le seul défaut est d'être inexécutable, car si Dieu choisit ceux qu'il touche et qu'il sauve sans tenir compte du mérite de leurs œuvres, que devient le libre arbitre de la race humaine? Si la rémunération et le châtiment ne suivent pas le bien faire et le mal faire, que devient la loi morale? Que devient la justice de Dieu? Questions difficiles, questions obscures, et qu'il faut pourtant consentir à poser, car tout le jansénisme est dans ces questions. Et de même qu'il vaut mieux étudier la doctrine et la méthode aristotéliques dans Aristote même que dans les docteurs et commentateurs du moyen-âge, il vaut mieux étudier saint Augustin dans ses œuvres que dans son disciple Jansenius. Bien que l'évêque d'Ypres ait traité toutes les questions traitées déjà au v[e] siècle par l'évêque d'Hippone, et n'ait guère apporté dans la controverse, comme contingent personnel, que la diffusion et la pesanteur de son style, sans jamais s'écarter des principes établis par son maître, il sera toujours plus prudent et plus sûr de recourir au maître lui-même pour connaître le fond de sa pensée. Or la pensée de saint Augustin, je ne crains pas de le dire, en niant la liberté humaine, ne va pas à moins qu'à nier la justice divine. C'est un acte de foi qui aboutit tout simplement à l'impiété. Et qu'on ne m'accuse pas d'exagérer la portée de sa pensée. Ou les mots dont se composent les langues humaines ont perdu leur sens naturel, ou la théorie de la grace exposée par saint Augustin ruine les fondemens de toute morale. S'il ne dépend pas de moi de bien faire ou de mal faire, et si mes actions, bonnes ou mauvaises, n'entrent pour rien dans les résolutions de l'intelligence divine à mon égard, ma liberté n'est qu'un leurre, et la justice divine n'est qu'un mot. Je veux croire et je crois que l'évêque d'Hippone ne réglait pas sa conduite d'après ses théories, car il a expié par une vie austère les passions et les désordres de sa jeunesse, et la théorie de la grace n'était pas de nature à le maintenir dans l'austérité. L'aumône, le dévouement, l'enseignement assidu de la foi nouvelle, méritoires aux yeux de la raison humaine, étaient comme non avenus aux yeux de la raison divine. Je pense donc que saint Augustin trouvait au fond de sa conscience un conseiller plus sûr que la théorie de la grace, et faisait le bien avec la certitude que Dieu jugeait sa vie, et lui en tiendrait compte. Ce qu'il dit du baptême pour étayer la doctrine de la grace n'est qu'une pure subtilité. Pour prouver que le mé-

rite des actions humaines ne détermine pas la prédilection divine, il cite l'exemple des nouveau-nés, qui ne sont pas tous sauvés, et qui cependant n'ont par eux-mêmes ni mérité ni démérité. Le digne évêque se contente d'affirmer ce qu'il devrait au moins essayer de démontrer. Ses affirmations sur la transmission du péché originel, sur l'origine de la concupiscence et sur la prédestination des saints, n'ont pas, philosophiquement parlant, une plus grande valeur. Il dogmatise et ne démontre pas, et je dois avouer que la logique la plus habile ne suffirait pas à établir sur de solides fondemens les principes qu'il nous donne comme antérieurs et supérieurs à tous les droits, à toutes les prétentions de la raison humaine. Si la vie la plus sainte sans le secours de la prédestination n'obtient pas la grace divine, la grace n'est plus qu'un caprice. L'indifférence des dieux d'Épicure est remplacée par une bienveillance arbitraire qui ne vaut guère mieux.

Je n'insisterai pas davantage; certes, les développemens que je pourrais donner à ma pensée n'ajouteraient rien à l'évidence de cette conclusion. J'arrive à la seconde face du sujet, à la face philosophique. En exposant les doctrines de saint Augustin, je n'ai pu me dispenser d'invoquer l'autorité de la philosophie. Cependant, bien que la raison m'autorise à répudier la foi fondée sur l'impuissance et le néant de toute science, il convient de caractériser rapidement l'état de la philosophie française à l'époque où parut le livre de Jansenius. L'évêque d'Ypres est le contemporain de René Descartes, et cette coïncidence marque nettement la seconde partie de la tâche que devait se proposer l'historien de Port-Royal. La *Méthode* et les *Méditations* de René Descartes ressuscitaient les droits de la raison enfouis sous les ténébreuses discussions de la scolastique. La méthode aristotélique mal comprise et défigurée était condamnée sans retour. Descartes débutait par le doute absolu, et fondait enfin une philosophie nouvelle sur cet enthymême victorieux : je pense, donc je suis. Il faut voir dans ses *Méditations* comment il arrive à cette conclusion. En souvenir de ses études géométriques, il compare le point d'appui qu'il demande à la psychologie, pour établir la certitude des connaissances humaines, au point d'appui que demandait Archimède pour soulever la terre. Descartes, en répudiant la méthode aristotélique, ne songeait pas à ruiner la foi catholique. Une telle pensée n'est jamais entrée dans son esprit. Aucune action de sa vie ne donne le droit de mettre en doute sa sincérité, et s'il n'eût pas été fermement décidé à poursuivre la recherche de la vérité d'une manière désintéressée, la vérité pour elle-même, il n'aurait pas dédié ses *Méditations* aux docteurs et au doyen de la faculté de théologie. S'il eût entrepris sa tâche avec une arrière-pensée de destruction, une telle dédicace eût été de sa part une indigne jonglerie. Mais il pouvait et devait dire ce qu'il dit en terminant : « A quoi bon insister plus long-temps sur l'im-

portance des vérités que j'ai cherché à démontrer? Vous qui êtes les colonnes de la foi, vous savez assez par vous-mêmes ce que valent ces vérités. » Et en effet Descartes partait de la connaissance de l'ame humaine pour s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu, et sur cette double connaissance il fondait la moralité, la responsabilité de la créature intelligente, la prévoyance et la justice du Créateur. Certes, il n'y a rien d'impie dans une telle doctrine, et la faculté de théologie pouvait la prendre sous son patronage sans se compromettre. La lecture des *Méditations*, où dans le court espace de quarante pages se trouvent posées et résolues toutes les questions capitales de psychologie et de théodicée, n'éveille pas dans l'ame un seul doute sur la valeur des traditions chrétiennes. Tout ce qui se rapporte à la foi proprement dite demeure en dehors de la discussion, et le bon sens le voulait ainsi; car l'idée de Dieu, telle que la conçoit l'intelligence humaine, sans autre secours que l'idée de cause et d'effet, n'a rien à démêler avec les formes de la religion. La théologie et la philosophie ne peuvent jamais se confondre sans se dénaturer.

Mais, si le cartésianisme ne touche pas à la foi proprement dite, il ne laisse pas debout la doctrine de la grace. Le philosophe du XVIIe siècle, en renouvelant les bases de la science, répond implicitement à l'évêque du Ve siècle. Il est impossible, en effet, de concilier la notion de Dieu, telle que nous la voyons exposée dans les *Méditations*, avec la notion de la grace, telle que la conçoit et l'enseigne saint Augustin. C'est donc par le cartésianisme qu'il fallait combattre le jansénisme. Ici le devoir de l'historien ne se bornait pas à l'enregistrement des faits, la discussion des doctrines était de nécessité absolue; et, bien que le jansénisme, par les persécutions qu'il a subies, mérite toutes nos sympathies, l'historien, je le crois, pour ne pas faillir à sa tâche, ne pouvait se dispenser d'opposer Descartes à saint Augustin. Ce n'est pas que la philosophie, long-temps avant Descartes, ne fournisse des argumens nombreux contre la doctrine de la grace, c'est-à-dire en faveur de la liberté, de la responsabilité humaine. La philosophie antique, la philosophie même du moyen-âge, ont établi à leur manière les vérités que Descartes a rajeunies sans les inventer. La méthode seule est nouvelle, les conclusions sont aussi vieilles que la raison. Dès que l'homme a réfléchi, dès qu'il a eu conscience de lui-même, il a eu conscience de sa liberté; que cette vérité passe par la bouche de Platon ou de Descartes, elle ne change pas de nature. Cependant, comme l'*Augustinus* n'a pas précédé de dix ans les *Méditations*, il était naturel de répondre par les *Méditations* à l'*Augustinus*. C'eût été, à mon avis, entrer dans le cœur même du sujet. Descartes en face de Jansenius eût fait assez bonne figure. M. Sainte-Beuve, qui depuis long-temps s'est nourri de lectures si variées, n'avait pas à redouter le reproche de sécheresse; il eût

trouvé, je n'en doute pas, pour l'exposition des doctrines cartésiennes, des paroles vives et colorées, et, sans déroger à l'austérité de l'enseignement, il aurait su animer d'un intérêt dramatique le combat de la liberté humaine contre la prédestination. En négligeant toute cette partie philosophique, il s'est condamné à parler sans autorité. En pareille matière, le talent ne suffit pas : il faut produire des argumens, et quel argument plus puissant que Descartes contre Jansenius?

Après la théologie et la philosophie venait le tour de la littérature. Après saint Augustin et Descartes venait Pascal, qui, après avoir défendu la raison contre le probabilisme et la dévotion aisée, s'est retourné contre la raison, de telle sorte que son testament, c'est-à-dire le recueil de ses *Pensées*, est une protestation contre *les Provinciales*, qui ont établi la gloire de son nom. Quand je fais de Pascal un écrivain littéraire, je ne lui donne ce nom que par opposition à Descartes et à saint Augustin. L'analyse des *Pensées*, entreprise dans de telles conditions, n'eût pas manqué de perdre son caractère anecdotique pour prendre un caractère plus vigoureux et plus mâle. Malgré le charme que j'ai trouvé dans toutes les pages que M. Sainte-Beuve a consacrées à Pascal, j'aurais eu plaisir à le voir quitter le champ des menues causeries pour aborder le champ de la discussion.

Soumis à cette épreuve, que fût devenu Pascal? Son talent d'écrivain n'eût reçu aucune atteinte, car plus d'une page des *Pensées*, bien qu'ébauchée rapidement, soutient la comparaison avec *les Provinciales*, et les ébauches mêmes de ce maître illustre offrent des traits que la réflexion n'effacerait pas; mais la valeur philosophique de ces matériaux eût été mise dans son vrai jour par l'historien de *Port-Royal*. Il eût été facile de montrer que le plus éloquent des jansénistes, qui à l'âge de trente-quatre ans combattait les arguties des casuistes au nom de la philosophie, au nom de la raison, attaquait cinq ans plus tard, à l'âge de trente-neuf ans, ce qu'il avait défendu avec tant d'ardeur et de mordante ironie. Ne pas marquer nettement cette contradiction, c'est ne pas saisir Pascal tout entier, et M. Sainte-Beuve, bien qu'il l'ait indiquée, n'a pas satisfait à toutes les conditions de sa tâche. Il n'avait pas préparé de longue main cette démonstration, et n'a pas converti ceux qui sont habitués à voir dans Pascal non-seulement le champion de la foi, mais le champion de la raison.

Est-il sage de réveiller sans cesse les questions de la prévoyance divine et de la liberté humaine? Qui donc peut se flatter de les résoudre? Qui donc peut se vanter de concilier la volonté du Créateur et la volonté de la créature? Ces questions sans doute ne sont pas aussi claires que les règles de l'arithmétique. Est-ce une raison pour les dédaigner ou pour reculer devant elles? Des problèmes qui ont occupé les plus

grands esprits de tous les temps ne méritent pas notre dédain, et d'ailleurs nous aurions beau détourner les yeux de ces problèmes, nous ne réussirions pas à les oublier. La philosophie est aussi nécessaire à la vie de l'intelligence que l'air aux poumons. Il n'est pas plus facile d'éluder la pensée que d'éluder la respiration. Je suis donc très loin de blâmer le choix de M. Sainte-Beuve, je ne lui reproche pas d'avoir entrepris l'histoire de *Port-Royal;* je lui reproche de ne l'avoir pas traitée aussi sérieusement, aussi complétement que nous devions l'espérer. Son tort n'est pas d'avoir réveillé les querelles de la grace et de la prédestination, mais de n'avoir pas montré assez clairement comment la grâce et la prédestination, en abolissant la responsabilité, abolissent du même coup la moralité. L'analyse même de son œuvre et les objections que j'ai produites prouvent assez toute l'importance que j'y attache. J'aurais souhaité que son histoire de *Port-Royal* fût conçue d'une manière plus large, plus conforme à la nature du sujet. Il s'est trop défié de l'intelligence et de l'attention de ses lecteurs; il a craint de fatiguer leur patience, et s'est efforcé de les intéresser en leur racontant la vie de la mère Angélique, de Saint-Cyran et de Pascal, au lieu d'exposer la doctrine de Jansenius et de saint Augustin. Il a craint de faire un livre ennuyeux, et, pour éviter ce danger, il a tourné autour du sujet qu'il avait choisi. En pénétrant au cœur même de la question théologique et philosophique, il eût agi plus sagement. L'ennui n'était pas à redouter, car toute vérité clairement exposée, sérieusement discutée, est sûre d'intéresser.

Le *Tableau de la poésie française au seizième siècle,* publié il y a vingt-trois ans, révèle chez l'auteur une rare finesse d'intelligence et un goût ardent pour l'érudition. Cette époque si curieuse de notre histoire littéraire n'avait jamais été traitée avec autant de sagacité. M. Sainte-Beuve, encouragé par les conseils d'un savant modeste et laborieux, M. Daunou, se proposait d'abord de suivre le programme tracé par l'Académie française et d'écrire un discours sur l'état de notre littérature pendant le règne des derniers Valois. Heureusement il comprit bientôt qu'une telle besogne ne le mènerait à rien; au lieu d'écrire un discours, il résolut d'écrire un morceau d'histoire. Il aurait pu, comme tant d'autres, assembler des phrases élégantes, des périodes nombreuses sur des faits mal connus et mal définis. Il a renoncé à la pompe oratoire pour étudier patiemment les théories et les œuvres littéraires du XVIe siècle. C'est, de sa part, une preuve de bon sens dont je lui sais gré. Ce livre éminent, comme bien d'autres livres du même ordre, a été jugé d'une façon singulière. Tandis que les hommes du métier prenaient la peine de le lire avant de se prononcer, la foule des beaux-esprits qui tiennent le dé dans les salons se prononçait sans

l'avoir lu, et le condamnait sur ouï-dire. Ils s'abordaient en riant et se gaussaient joyeusement de la réhabilitation de Ronsard. Or, il n'y a qu'une manière de répondre à ces quolibets, c'est que M. Sainte-Beuve, en étudiant les œuvres de Ronsard, ne s'est pas laissé emporter par l'enthousiasme, comme on se plaît à le dire. Il a recherché, il a prouvé les mérites de Ronsard; mais il n'a pas voulu le placer sur un piédestal. Il a trouvé, parmi des ruines sans nombre, la statue du poète que ses contemporains ne craignaient pas de placer entre Homère et Virgile; personne, après avoir lu son livre, ne peut croire qu'il ait voulu la relever. La plupart des lecteurs sont habitués à respecter, comme parole d'Évangile, le jugement de Boileau, et ne songent pas à le discuter. Il faut pourtant reconnaître que ce jugement, sans contredire la vérité d'une façon expresse, est formulé en termes trop absolus. Sans doute Ronsard a eu le tort de méconnaître, en plus d'une occasion, le génie de notre langue et de vouloir greffer sur la tige gauloise les fruits de la Grèce et de l'Italie. Cependant, malgré cette méprise trop fréquente, il n'est pas dépourvu d'une certaine originalité. Dans les sujets gracieux, il rencontre parfois des images que l'antiquité ne dédaignerait pas : s'il ne réussit pas dans sa lutte avec Pindare, il réussit mieux dans sa lutte avec les odes voluptueuses d'Horace et d'Anacréon. Et, quand je parle d'Anacréon, je n'entends pas accepter comme authentiques les pièces connues sous le nom du poète de Téos. C'est une question délicate dont j'abandonne la solution aux érudits.

Quoi que puissent dire les esprits indolens qui s'empressent d'adopter et de défendre un jugement sans se donner la peine de le vérifier, M. Sainte-Beuve n'a pas exagéré la valeur de Ronsard; il a signalé ses défauts en même temps que ses mérites. Il ne l'a pas placé sur la même ligne que le poète thébain. Peut-être a-t-il accordé trop d'importance à ses réformes rhythmiques; cependant je ne voudrais pas lui reprocher le soin scrupuleux avec lequel il a traité ces questions techniques. La plupart des écrivains qui dissertent sur la versification et qui ne l'ont jamais pratiquée sont trop portés à négliger tout ce qui regarde le maniement de la rime et de la césure. M. Sainte-Beuve, unissant la pratique à la théorie, devait naturellement étudier les réformes rhythmiques de Ronsard avec une attention toute particulière. Son zèle n'a rien qui me scandalise, et je souhaiterais qu'il trouvât de nombreux imitateurs.

Avant le livre de M. Sainte-Beuve, l'histoire de notre poésie au XVI[e] siècle était à peine connue. Quelques rares érudits conservaient précieusement dans leurs bibliothèques les œuvres de Ronsard, Baïf et Du Bellay. Ils en parlaient entre eux comme d'un sujet interdit aux

profanes. M. Sainte-Beuve, par des citations bien choisies, accompagnées d'éclaircissemens ingénieux, a mis le public à même de juger sur pièces. Il a franchement reconnu que Ronsard, malgré la richesse de ses rimes, malgré la construction savante de ses strophes, ne signifie pas grand'chose dans la poésie héroïque. Toutefois il n'a pas consenti à croire que les hommes les plus savans du XVIe siècle se fussent trompés grossièrement en proclamant le mérite de Ronsard. Il a cherché les raisons de leur admiration et les a trouvées dans leur prédilection pour l'antiquité. Ronsard, au lieu de traduire servilement les œuvres qu'Athènes et Rome nous ont laissées, ne craignait pas d'engager la lutte. Cette audace méritait d'être encouragée, et, bien qu'elle n'ait pas été couronnée d'un plein succès, nous devons excuser l'engouement des érudits pour l'auteur de *la Franciade*. M. Sainte-Beuve estime à sa juste valeur la tentative épique de Ronsard, et les lecteurs familiarisés par un commerce assidu avec la langue d'Homère et la langue de Virgile ne sauraient se montrer plus sévères que lui. Il n'hésite pas à déclarer que le poète vendômois, en dehors des sujets voluptueux, est plutôt un ouvrier patient qu'un artiste inspiré. C'est le jugement que la postérité, plus indulgente que Boileau, consentira sans doute à ratifier.

La pléiade poétique dont Baïf et Du Bellay étaient les plus brillantes étoiles n'est pas jugée avec moins de sagacité. M. Sainte-Beuve ne s'abuse pas sur la valeur des pensées exprimées par ces poètes ingénieux. Il reconnaît volontiers que la forme l'emporte sur le fond. Quant au roman satirique de Rabelais, il en parle, dans un chapitre spécial, en homme qui a mûrement étudié son sujet et qui le connaît pleinement. Il explique très bien pourquoi il faut faire bon marché de toutes les clés proposées par les commentateurs pour rattacher *Pantagruel* et *Gargantua* à l'histoire réelle de la France sous François Ier. Il comprend à merveille toute la puérilité de ces tentatives et n'hésite pas à s'en moquer. Rabelais, en effet, est le digne frère d'Aristophane, et s'il lui arrive plus d'une fois de prendre le thème de ses railleries dans l'histoire de son temps, plus souvent encore il laisse sa fantaisie errer librement. Celui qui voudrait retrouver dans Plutarque, dans Xénophon, dans Thucydide, la clé de toutes les comédies d'Aristophane que nous possédons entreprendrait une tâche impossible; *Gargantua* et *Pantagruel* ne sont pas moins difficiles à expliquer que *les Harangueuses* et *Lysistrata*. Aristophane et Rabelais, en prenant la réalité pour point de départ, ont usé de leur imagination sans jamais songer à modeler leurs bouffonneries sur la réalité. M. Sainte-Beuve l'a très bien compris et très nettement déclaré.

Le seul reproche que mérite à mon avis le *Tableau de la poésie fran-*

çaise au seizième siècle, c'est de n'être pas tracé d'une manière assez désintéressée. Il est bon sans doute de rattacher le passé au présent, car si le passé ne devait pas offrir une leçon, il serait inutile de l'étudier; mais il ne faut pas chercher le présent dans le passé, et M. Sainte-Beuve n'a pas toujours su résister à cette tentation. Dans son désir de justifier les théories de la nouvelle école poétique, il lui est arrivé plus d'une fois de juger avec trop de complaisance, d'interpréter avec trop de souplesse les précédens qu'il voulait invoquer. Cependant l'école poétique de la restauration doit voir en lui le plus savant de ses défenseurs. Si l'habileté est souvent poussée trop loin, l'érudition la plus solide ne fait jamais défaut.

Pour achever ma tâche, il me reste à parler des *Portraits* et des *Causeries* de M. Sainte-Beuve. Ses *Portraits* seront, selon toute apparence, son titre le plus durable dans l'histoire littéraire de notre pays. Malgré le vrai mérite qui recommande les *Consolations*, malgré les pages émouvantes qui se rencontrent dans son roman, c'est par ses *Portraits* surtout qu'il a sollicité, qu'il a obtenu l'attention publique. Cependant il y a dans ces *Portraits* mêmes deux parts à faire, deux parts bien distinctes. Ceux qu'il a tracés pendant les deux dernières années de la restauration ne sont pas de purs portraits. Aux détails biographiques, aux jugemens littéraires fondés sur les œuvres mêmes, se mêlent des idées d'un caractère purement polémique. L'histoire, pendant ces deux années, n'est pas pour M. Sainte-Beuve la contemplation impartiale du passé; c'est plutôt une arme qu'un enseignement. Cependant, malgré cette préoccupation évidente, comme il cherche la vérité avec ardeur, il trouve des idées excellentes et les traduit dans une langue très précise. C'est pour la prose la période la plus limpide de son talent. S'il ne juge pas Jean Racine et Jean-Baptiste Rousseau, La Fontaine et Mme de Sévigné avec assez de liberté, s'il ne sait pas se dégager du présent en étudiant le passé, il saisit très bien les traits principaux des modèles qu'il veut peindre. Avant d'aborder la polémique, avant de juger *Athalie* au nom d'*Hernani*, il la juge au nom du *Livre des Rois*, comme il juge *Britannicus* au nom de Tacite. Toutes ces études sont pleines de finesse et ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'érudition. Bien que les doctrines du cénacle se fassent jour en maint endroit, il y aurait de l'injustice à ne pas considérer ces *Portraits* comme des modèles de saine critique. Le zèle de M. Sainte-Beuve pour les intérêts de la nouvelle école n'enlève rien à la sagacité de son esprit. Il n'accepte pas comme sans réplique l'autorité du maître qu'il a choisi. Tout en demeurant plein de respect pour *les Orientales*, pour *Marion Delorme*, il éprouve le besoin d'opposer aux œuvres de Racine et de Jean-Baptiste Rousseau une autorité plus imposante, et il s'a-

dresse à l'histoire, aux psaumes de David. Plus tard, M. Sainte-Beuve a réimprimé ces *Portraits* avec des notes explicatives, atténuatives. A mes yeux, c'est une faute. Il n'y a dans cette galerie si habilement composée rien à effacer, rien à désavouer. La date de chaque portrait explique l'entraînement avec lequel sont développées certaines opinions, et l'auteur n'avait pas besoin de faire amende honorable. Personne ne songe à s'étonner qu'une discussion soutenue par un avocat de vingt-six ans soit ardente et passionnée.

Quant aux portraits écrits par M. Sainte-Beuve depuis la fin de la restauration, ils sont empreints d'un caractère tout différent; la préoccupation polémique a fait place à la préoccupation biographique. On dirait que l'auteur, en prenant la plume, ne manque jamais de relire quelques chapitres de Boswell pour encourager, pour redoubler sa curiosité. Ce que le biographe anglais a fait pour Samuel Johnson, M. Sainte-Beuve s'efforce de le faire pour tous ses modèles; il tient à savoir ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont dit jour par jour. Si plus d'une fois il a poussé trop loin ses investigations, s'il n'a pas toujours trié les détails qu'il racontait avec un goût assez sévère, il faut reconnaître pourtant que sa curiosité patiente nous a valu des récits animés d'un vif intérêt. Qu'il nous parle de Joseph de Maistre ou de Mme de Souza, de Lamartine ou de Béranger, de Mme de Krüdner ou de Mme de Charrières, il ne veut rien négliger, et il n'aborde son sujet qu'après l'avoir interrogé dans tous les sens. Aussi est-il probable que nos neveux, en feuilletant ces biographies, renonceront à l'espérance d'y rien ajouter. Dans cette seconde série de portraits, l'écrivain tient moins de place que l'homme. C'est au caractère, à l'éducation, aux habitudes, aux relations, aux amitiés de son modèle que M. Sainte-Beuve demandait l'explication de ses œuvres. La littérature proprement dite s'efface devant l'analyse morale. Chacun conçoit sans peine que ces portraits n'aient pas exercé sur le goût public une action aussi décisive. Dans l'application de cette méthode ingénieuse, M. Sainte-Beuve n'a pas de rival; personne ne sait comme lui grouper les détails biographiques et placer dans son vrai jour le personnage qu'il veut nous montrer. La lecture de cette seconde série est pleine de charme et de variété. Quoique la pensée, à force de chercher la finesse, se divise souvent en parcelles trop tenues et déroute les esprits habitués aux rapides lectures, elle ne manque jamais de laisser dans la mémoire un utile enseignement. Mais de tels portraits n'ont pas grand'chose à démêler avec les principes littéraires soutenus par l'auteur pendant les deux dernières années de la restauration; il est donc naturel qu'ils n'aient pas agi d'une façon marquée sur le goût du public. C'est une lecture, en effet, qui s'adresse plutôt à la curiosité qu'à la réflexion. Je dois ajouter d'ailleurs que le

style de ces portraits est loin d'être aussi clair, aussi pur, aussi sobre que le style de la première série. La phrase trop touffue aurait besoin d'être émondée. Les pensées les plus justes, les aperçus les plus fins, demeurent parfois enfouis sous un luxe d'images prodiguées au hasard. Cette seconde série, malgré sa richesse, ne convient pas à tous les esprits.

Depuis deux ans, M. Sainte-Beuve a pris dans la prose une troisième manière, plus vive, plus alerte que celle de ses derniers portraits; il a renoncé aux pensées patiemment et subtilement déduites pour chercher avant tout la clarté; il n'y a pas une page de ses *Causeries* qui puisse embarrasser le lecteur; l'hésitation n'est pas permise, car le langage de l'auteur est d'une précision constante. Nous retrouvons dans les *Causeries* un style qui rappelle celui des premiers portraits, sans pourtant l'égaler; c'est la même netteté, ce n'est pas toujours la même harmonie. Malheureusement M. Sainte-Beuve, en nous parlant du XVIIIe siècle, se complaît trop souvent dans les détails vulgaires. Emporté par son amour pour la réalité, il nous montre sous un vilain aspect les personnages qu'il expose à nos yeux. Je me contenterai de citer Voltaire et Mme Du Châtelet. On dirait qu'il prend plaisir à concentrer notre attention sur l'égoïsme et la vanité. Il y a dans ces pages spirituelles une amertume que j'ai peine à m'expliquer. On dirait que l'auteur, en disant adieu aux illusions de sa jeunesse, éprouve le besoin de railler tous ceux qui ne partagent pas son désenchantement. Il ne se contente pas de nous raconter la vie familière des hommes les plus illustres, il s'attache à promener nos regards sur toutes leurs misères. Il semble triompher en appelant le dédain sur les héros dont il a surpris les secrets. Il traite les rois de la pensée comme Suétone a traité les Césars.

Il y a pourtant dans cette troisième galerie des portraits dessinés d'une main sûre et savante : celui de Mme de Pompadour est charmant d'un bout à l'autre. La morosité dont je parlais tout à l'heure ne s'y laisse pas apercevoir.

Quant aux contemporains, dont M. Sainte-Beuve avait déjà plusieurs fois entretenu le public depuis vingt ans, il paraît maintenant les juger avec une sorte de rancune. Je ne crois pas qu'il soit animé contre eux d'aucun sentiment de haine, de colère ou de jalousie. C'est plutôt à lui-même que sa rancune s'adresse. Il tient à démentir les éloges qu'il leur a prodigués; il s'acharne à cette tâche nouvelle, non par injustice, mais plutôt par amour exagéré de la justice : il veut expier son excès d'indulgence par un excès de sévérité. Lamartine, Béranger, Chateaubriand qu'il a déifiés, sont autant de remords dont il veut se débarrasser à tout prix. Passe encore pour Lamartine, dont les der-

nières œuvres sont si loin des *Méditations* et des *Harmonies*. Je conçois très bien que les *Confidences* appellent sous la plume de M. Sainte-Beuve des épithètes peu flatteuses; mais Béranger est aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt ans, et pourtant M. Sainte-Beuve découvre dans ses chansons une foule de défauts qu'il n'avait pas encore aperçus. Comment expliquer cette subite clairvoyance? Pourquoi le critique, autrefois bienveillant jusqu'à l'adoration, s'attache-t-il à relever ligne par ligne toutes les ellipses trop violentes, toutes les images d'une justesse douteuse? Je renonce à le comprendre. Quand M. Sainte-Beuve a parlé de Béranger, il n'en était pas à ses débuts; son goût s'était formé depuis long-temps, et aujourd'hui le voilà qui prend plaisir à se réfuter, comme s'il avait parlé à la légère; c'est vraiment se montrer trop sévère pour soi-même.

A l'égard de Chateaubriand, le revirement est encore plus singulier. Quand les amis de Mme Récamier pouvaient seuls entendre la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe*, M. Sainte-Beuve les a loués comme un chef-d'œuvre incomparable. Pour exprimer son admiration, il a prodigué toutes les richesses du vocabulaire. Sans doute, sa parole était l'image fidèle de sa pensée. A peine Chateaubriand est-il enseveli, que M. Sainte-Beuve déchire en lambeaux la pourpre dont il avait couvert les épaules de son idole. L'analyse du livre ne lui suffit pas; il cherche hors du livre des argumens contre l'auteur, et il trouve une femme assez mal inspirée pour lui confier des lettres qui ne devaient jamais voir le jour. Cette femme sans doute regrette amèrement de n'être pas nommée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et M. Sainte-Beuve tend la main à cette vanité fiévreuse. Il n'a pas écrit son nom, et il a bien fait; il eût agi plus sagement en n'imprimant pas une ligne de cette correspondance. Il a cherché à excuser sa première admiration en l'imputant tout entière à Mme Récamier. S'il s'agissait d'éloges donnés dans un salon, l'explication pourrait être acceptée; mais des éloges prodigués publiquement ne sauraient être effacés par une phrase de courtoisie. Je consens à croire que Mme Récamier exerçait sur les auditeurs de l'Abbaye-aux-Bois une immense autorité; je doute cependant qu'elle eût le don de rendre graves et sensées les pages que M. Sainte-Beuve trouve aujourd'hui amères et ridicules. J'admets la sincérité dans le blâme comme dans la louange, et je vois tout simplement, dans cette mobilité de jugement, une maladie morale.

Oui, l'auteur des *Consolations*, l'historien de Port-Royal, le peintre habile qui nous a donné tant de portraits gracieux ou austères, a perdu sa bienveillance en perdant sa jeunesse. Mécontent de la vie qui n'a pas tenu toutes ses promesses, il essaie d'oublier dans l'ironie les espérances de ses premières années. En les voyant s'évanouir comme

une ombre, il n'a pas su garder la sérénité de sa pensée. Tant qu'il n'aura pas franchi cette période d'agitation et de révolte contre les années envahissantes, il continuera de se réfuter. Qu'il s'apaise, qu'il accepte sans murmurer la vie que nous impose l'âge mûr, et il retrouvera sa bienveillance.

Les contradictions que je viens de signaler n'enlèvent rien à l'éclat de son talent, mais ébranlent son autorité. Bien qu'il soit en effet très naturel de modifier ses opinions à mesure qu'on vieillit, bien que chaque jour nous apporte un enseignement, ce n'est jamais sans péril qu'on déclare radicalement fausses toutes les idées qu'on a défendues. Le public s'habitue volontiers à douter de l'écrivain qui traite son passé avec tant de légèreté. Si M. Sainte-Beuve veut ressaisir le crédit légitime qu'il avait acquis par ses premiers travaux, il est temps qu'il se ravise. S'il persévérait dans la voie où il s'est engagé, malgré les œuvres solides qui ont établi sa renommée, il descendrait bientôt au rang d'homme d'esprit. Le public louerait son habileté à le divertir, mais refuserait de souscrire à ses jugemens. Un écrivain qui a conscience de sa valeur ne saurait hésiter. Que M. Sainte-Beuve se hâte donc de revenir à ses vieilles et bonnes habitudes : il perdra peut-être les applaudissemens des oisifs, mais il sera richement dédommagé par les applaudissemens de ses pairs et de tous ceux qui, depuis vingt ans, aiment à respecter sa parole.

GUSTAVE PLANCHE.

UN

VOYAGE AÉRIEN.

En arrivant à Bruxelles, le 7 juin dernier, après un voyage aérien en trois étapes de Paris à Spa, j'adressai à un ami, dans toute la chaleur de mon enthousiasme, quelques lignes rapides et confuses, lui promettant à mon retour une narration plus détaillée de mes aventures aérostatiques. La publicité donnée à cette lettre par une gracieuse indiscrétion m'a jeté en dehors de ma vie habituelle, et me pousse à une entreprise plus imprudente à coup sûr que mon ascension. A peine avais-je, en effet, touché le seuil de ma maison, que je me suis vu assailli de questions toutes aimables et sympathiques, mais dont l'insistance m'a ôté toute liberté d'esprit; parens, amis, compatriotes, ont voulu tenir de moi-même la confidence de mes sensations dans l'espace. En même temps m'arrivait une avalanche de lettres, si bien que, ne pouvant plus suffire à tant d'intérêt et de curiosité, plus fatigué d'un récit sans cesse renouvelé que de l'expédition même, j'ai pris mon courage à deux mains, et je me suis décidé à publier le compte-rendu de ma promenade aventureuse. Je ne suis point un homme de lettres, on s'en apercevra facilement, et je me sers d'une langue qui n'est pas la mienne, bien que je la parle depuis mon enfance. Sincère et sans prétention aucune, je dirai uniquement, simplement si je puis, ce que j'ai vu et ressenti, sacrifiant l'attrait du merveilleux à l'intérêt de la vérité.

J'avais lu avec une avide curiosité le récit des ascensions de MM. Gay-Lussac, Blanchard, et particulièrement de M. le duc de Brunswick en compagnie du célèbre Green; leurs tentatives audacieuses séduisaient mon esprit. J'étais tourmenté du désir de suivre leurs traces et de pousser une excursion dans les airs plus haut et plus loin qu'on ne l'avait

encore tenté. En vain l'importance et le charme des liens qui m'attachent à ce bas monde luttaient contre la témérité d'une telle ambition : ma fantaisie était devenue une idée fixe. Chacun, d'ailleurs, parlait autour de moi d'une ascension comme on parlerait d'un voyage à Versailles ou à Fontainebleau ; on y voyait une partie de plaisir et rien de plus. Enfin une proposition directe me fut faite dans des conditions irrésistibles; je n'hésitai plus, et le jeudi 5 juin, à cinq heures dix-sept minutes du soir, m'étant armé de tous les instrumens propres à donner à mes observations quelque intérêt scientifique, je montai dans le ballon *l'Aigle*, qui devait s'élever sous la conduite de M. Godard. Mes compagnons étaient M[me] la comtesse de S....s, le comte Alexis de Pomereu et un de ses amis.

Nous étions d'une gaieté radieuse en quittant la terre. Pas un de nous ne sentit se précipiter les battemens de son cœur. Nul ne songeait au danger, et réellement l'état de l'atmosphère, la solidité de l'appareil et l'expérience de nos guides laissaient peu de place à l'inquiétude. Nous demeurâmes long-temps au-dessus de Paris, admirant le magnifique panorama de la grande ville et de ses environs. Accoudés sur le rebord de la nacelle comme sur un balcon, nous jouissions pleinement de ce spectacle grandiose que pas un nuage ne voilait, et nos regards ne pouvaient se lasser de cette contemplation. Ce prodigieux amas de maisons groupées ou isolées, d'arbres, de champs de couleurs si diverses, sillonné de cours d'eau, de routes, de chemins de fer, dessinant de capricieux circuits comme les allées d'un parc, les colonnes de fumée, le son des cloches, les mille bruits humains qui se confondent, puis le silence et le développement continu de l'immense tableau qui se déroule et s'agrandit sans cesse, tout cela enchante la vue et jette l'ame dans une rêverie profonde. — A voir de si haut les choses humaines, on trouve la vie plus mesquine et la nature plus grande; on se sent rappelé vers la terre par l'instinct de la conservation, mais plus puissante encore est l'attraction vers le ciel.

Ces impressions furent d'abord moins vives. En voyage, la première heure n'est pas l'heure du recueillement. Les gais propos, les exclamations les plus folles se croisaient à l'envi; on reconnaissait, on nommait avec transport les lieux au-dessus desquels passait l'aérostat : nous appartenions encore à la terre. La sérénité de notre charmante compagne éloignait les préoccupations sérieuses. Par ce mépris de toute crainte, naturel aux femmes d'une apparence délicate, peut-être aussi dans l'intention de reconnaître si notre joyeux abandon ne dissimulait pas quelque inquiétude secrète, elle s'amusait à nous surprendre par des espiègleries assez périlleuses : tantôt son pied d'enfant imprimait à la nacelle une brusque secousse suivie d'oscillations capricieuses, tantôt elle se penchait par-dessus le bord, défiant le gouffre et compromet-

tant gravement notre équilibre. Enfin, cédant aux injonctions respectueuses de l'équipage, elle consentit à renoncer à ses expériences. Rassurés de ce côté, nous ouvrîmes une discussion toute de circonstance sur la possibilité de diriger les ballons. Il nous paraissait impossible que l'on ne parvînt pas tôt ou tard à rendre dociles ces locomotives de taffetas gommé. Les idées les plus ingénieuses comme les plus étranges furent émises, tous les systèmes furent analysés. Un intérêt plus pressant coupa court à ces problèmes : il fallait dîner. Cette nécessité avait été prévue. — En un instant, nous fûmes installés dans notre cabinet d'osier presque aussi comfortablement que dans un des salons des Frères-Provençaux. Les bouchons sautèrent joyeusement dans l'espace, et bientôt, l'animation croissant au choc des verres, chacun traduisit librement sa plus chère pensée.

— A sa majesté l'empereur de toutes les Russies! m'écriai-je le premier.

— A Henri V! répliqua M. de Pomereu. — Nous étions si près des nuages en ce moment, que la république ne pouvait nous entendre. D'ailleurs, dans ces régions si voisines des astres, le cœur s'ouvre à tous les épanchemens, l'imagination à toutes les espérances. Quant à moi, Dieu merci, nul regret, nulle contrainte ne pouvait se mêler à mes paroles, et mon toast avait été l'écho d'un cri invariable et unanime, le cri national russe.

La nuit nous surprit au milieu de ces effusions. Le mouvement de l'aérostat était presque insensible, et plus doux que celui d'un bateau glissant au fil de l'eau. Personne n'éprouvait ni vertige ni malaise; un état parfait de quiétude pénétrait nos sens. Nous désirions tous continuer notre ravissant voyage; mais il était prudent de s'assurer avant la nuit un gîte à proximité d'un chemin de fer. On commença donc les manœuvres de la descente, et nous nous rapprochâmes lentement du sol. Je ne pourrai jamais rendre la sensation délicieuse de ce moment; le calme de la nature nous remplissait d'un bien-être inconnu; le silence avait remplacé l'enthousiasme et la gaieté. — Nous rêvions beaucoup, la parole nous manquait; mais chacun de nous chantait intérieurement son poème. — A mesure que nous approchions de la terre, les grandes lignes du paysage se précisaient mieux, et les détails apparaissaient un à un sur la terre et dans le ciel, à demi éclairés par le crépuscule. Nous distinguions peu à peu les collines, les bois, les clochers, les maisons; nous comptions les feux des hameaux. Les bruits que nous avions perdus redevenaient sensibles à nos oreilles; une cloche lointaine tintait, une charrette roulait péniblement sur les cailloux, un cheval hennissait. Plus près encore, nous entendîmes le murmure des ruisseaux, enfin le son de la voix humaine : c'était la bienvenue amicale d'un paysan. Une corde de cent cinquante mètres,

jetée par M. Godard, fut saisie par quelques laboureurs, qui nous amenèrent sans secousse au milieu de leur champ, près du village de Bussy-le-Long.

Ce retour sur la terre restera comme un des plus doux et des plus poétiques souvenirs de ma vie. Il s'était accompli dans des conditions très favorables, car nous n'étions qu'à une lieue de Soissons, et nous pouvions facilement gagner cette ville en nous faisant traîner par de longues cordes, à peu près comme on conduit les barques sur les canaux. Nous mîmes pied à terre pour remercier les habitans du pays, accourus en toute hâte, et qui nous prodiguaient leurs offres de service. — Après une heure passée à répondre aux naïves questions qui nous étaient adressées, nous rentrâmes dans notre nacelle. — Il était complétement nuit; pour nous, voyageurs aériens, le soleil avait lui long-temps après avoir cessé d'éclairer le globe. Quelques paysans s'attelèrent aux câbles et nous remorquèrent jusqu'aux portes de la ville, où je descendis à onze heures et demie. J'entrai dans un corps de garde; les soldats ne furent pas médiocrement étonnés de la demande que je leur fis de remiser notre ballon. On me dit de m'adresser au commandant de la place pour obtenir la permission d'entrer dans la ville. Cette autorisation ne se fit pas attendre; je courus la porter à mes compagnons, restés dans la nacelle. Je m'emparai de la corde qui flottait sur le devant de notre machine, et le ballon captif entra triomphalement dans Soissons en passant par-dessus les fortifications. La population dormait; mais le bruit que nous fîmes en accrochant les cheminées dut émouvoir les bons Soissonnais, peu accoutumés à de pareilles visites. Le ballon une fois établi sur la place d'Armes et remis aux mains de M. Godard jeune, les dégâts des cheminées payés à fort peu de frais, nous nous établîmes dans un hôtel, jouissant avec bonheur de la solidité du sol et de la liberté de nos mouvemens.

Cependant le projet d'un second départ avait été agité. Nous aurions tous voulu être de la partie; mais M. Godard déclara qu'il ne pouvait accepter qu'un seul voyageur, car le ballon avait considérablement perdu de sa force ascensionnelle par l'humidité de l'atmosphère. Mes compagnons, m'abandonnant leurs droits, se mirent en quête d'une voiture pour atteindre le chemin de fer, pendant que j'écrivais à ma femme à Moscou et à mes amis à Paris. Cette nouvelle ascension au milieu de la nuit n'était pas, je l'avoue, sans une certaine solennité. Nous ne pouvions nous en dissimuler le danger. On comprend en effet que, dans une longue course, tous les agrès d'une frêle machine, où le poids et la matière doivent être strictement économisés, subissent une détérioration notable, et ont besoin d'être soigneusement rajustés et consolidés avant de reprendre leur service. En même temps, le gaz, devenu plus rare et diminué de volume, s'échappe insensiblement par les cou-

tures distendues et par le tissu dont le vernis a été plus ou moins endommagé. La prudence indiquait donc le retour à Paris par voie de terre comme le plus sage parti à prendre. Néanmoins, séduit à la seule idée d'accomplir une chose non encore tentée, rassuré par le calme et la bonne humeur de nos deux aéronautes, je serrai la main de mes compagnons; je me munis de quelques provisions, et j'enfourchai gaiement le nuage à trois heures sept minutes du matin pour aller au devant du soleil. Une foule nombreuse, attirée par l'annonce matinale de notre présence, se pressait autour de l'aérostat. Le sous-préfet, les autorités, mes compagnons que j'abandonnais, formaient, avec les groupes de curieux, un public sympathique, dont les vœux et les acclamations saluèrent notre départ.

Le ballon monta très lentement, puis il redescendit et effleura les toits : je crus que nous allions renouveler les dégâts de la veille; puis, voyant M. Godard jeter du plâtre qui nous servait de lest, j'en fis autant de mon côté, pour alléger plus rapidement la nacelle, et sans le prévenir du concours spontané que je lui prêtais. Mes compagnons, restés à terre, m'avaient prédit que nous ne perdrions pas de vue Soissons, — tant le ballon rétréci paraissait manquer de gaz; ils m'attendaient peut-être pour me railler de mon échec : nous fîmes si bien, que tout d'un coup *l'Aigle*, digne enfin de son nom, fendit l'air comme une flèche. Fier de ce succès, libre d'inquiétude, je reportai mes regards vers la terre. Une brume épaisse enveloppait la ville, et, sur la place d'où nous venions de nous enlever, je ne distinguai plus qu'une masse confuse, où quelques points mobiles indiquaient seuls la présence persistante des nombreux témoins de notre départ. Bientôt un autre spectacle attira nos regards : le jour commençait à poindre, une vive lueur s'élança de l'horizon, et le soleil parut. Je n'essaierai pas de peindre ce tableau. Il faudrait la plume d'un grand poète pour en donner une idée à ceux qui n'ont jamais vu le lever du soleil de la hauteur où je me trouvais alors. Mon Dieu, que c'est beau !

Le panorama était magnifique du côté du sud; le nord au contraire se couvrait de brouillards. — Tantôt il faisait une chaleur insupportable, tantôt un froid dont j'avais peine à me garantir sous mes fourrures, pendant que le soleil nous brûlait le visage. C'est ainsi que, lorsqu'au milieu des glaces on se trouve près d'un brasier, la chaleur et le froid font sentir simultanément toute leur intensité. J'ai vu au reste un supplice pareil dans *l'Enfer* du Dante, qui ne croyait pas si bien dire. Les frères Godard étaient aussi tourmentés par le froid, et je dus plusieurs fois leur prêter l'hospitalité de mon lourd manteau. Le thermomètre, qui avait marqué à notre départ 10 degrés au-dessus de zéro, descendit à 1 degré au-dessous, puis il remonta jusqu'à 6 degrés au-dessus, et cependant nous montions toujours. L'anéroïde cessa de fonc-

tionner à trois heures quarante minutes. Je pris alors ma boussole, et je la trouvai complétement immobile; la croyant cassée, je la remis à M. Godard, qui, l'ayant examinée, fut tout surpris de la trouver intacte. Partis de Soissons la nuit et fort préoccupés de l'aérostat, qui nous avait semblé de prime abord si peu disposé à une seconde ascension, nous n'avions eu ni le temps ni la possibilité de suivre les cartes que nous avions devant nous : c'est ce qui me forçait de recourir à la boussole pour connaître notre direction. Le refus de service de cet instrument sera probablement expliqué par la science. Je sais que, l'inaction de la boussole à une certaine hauteur ayant été signalée par un aéronaute, une expérience spéciale fut faite par M. Gay-Lussac, qui déclara que son instrument n'avait pas cessé de fonctionner. Voyageur inexpérimenté, je ne hasarderai aucune conjecture. Je constate seulement que, parvenus à l'apogée de notre seconde ascension, c'est-à-dire à 3,760 mètres, nos deux boussoles étaient insensibles, et que, consultées à notre retour à terre, elles avaient repris leur action, sans que nous ayons songé à préciser à quelle hauteur elles avaient cessé de fonctionner.

Nous dissertions sur ce point, quand une détonation subite se fit entendre. Nous nous regardâmes tous les trois; cette détonation fut bientôt suivie de plusieurs autres. Depuis notre départ de Paris, nous avions entendu souvent des coups de fusil tirés en signe de réjouissance et de joyeux accueil; mais cette fois le bruit ne venait pas de la terre : c'étaient des crépitations du ballon d'une nature fort inquiétante, et nous ne pûmes nous rendre compte de ce phénomène.

Le spectacle admirable que nous avions devant les yeux nous avait captivés jusqu'à ce moment. Le soleil se levait dans toute sa majesté; une chaîne de pitons brillans s'étendait à l'extrémité de l'horizon : c'étaient les Alpes, ce géant de pierres et de glaces avec lequel nous luttions de hauteur. Ici je prévois et j'excuse parfaitement un sourire d'incrédulité. Les Alpes vues distinctement à cent lieues! on va me croire, comme le rat voyageur de La Fontaine, dupe de mon enthousiasme :

> Voilà les Apennins et voici le Caucase!
> La moindre taupinée était mont à ses yeux.

Mais j'insiste et je maintiens mon dire; la configuration des Alpes m'est familière, et je reconnus la forme bien précise du Mont-Blanc. D'ailleurs, tout le monde sait aujourd'hui qu'à une certaine hauteur, on distingue parfaitement les points situés à d'immenses distances, et que l'on apprécie exactement les moindres détails de leurs contours. Je me souviens qu'à une ascension pédestre au sommet du Machouk, près de Piatigorsk, nous distinguâmes très bien le mont Elborousse, situé à près de 120 kilomètres du point où nous étions.

Je contemplais donc le Mont-Blanc avec une satisfaction voisine de l'extase. Nous étions alors au-dessus d'une petite ville que la carte nous dit être Thin-le-Moutier; il était 5 heures 37 minutes, il faisait très chaud. Ces inquiétantes détonations continuaient; je sentais battre mon cœur; ma respiration, déjà si gênée par la raréfaction de l'atmosphère, était devenue plus saccadée encore. Tout à coup l'aérostat commença à verser dans la nacelle des torrens d'une vapeur grise qui nous incommodèrent beaucoup. M. Godard saisit la corde de la soupape; je n'osais l'interroger, redoutant sa réponse autant que son silence. Il déploya un sang-froid et une présence d'esprit admirables dans ce danger qui me paraissait si imminent et qui était aussi nouveau pour lui que pour moi. Assis dans un coin de la nacelle, je suivais des yeux tous les mouvemens de l'aéronaute; je scrutais dans un morne silence son regard fixé sur la soupape; n'y lisant rien de rassurant, je compris que nous avions affaire à un ennemi inconnu qui se révélait à nous par cette émission de gaz qui risquait de nous asphyxier. Mon guide, malgré son expérience et son intrépidité, hésitait encore sur la nature du péril comme sur le moyen de le combattre; je me considérai dès-lors comme perdu. Dans cet instant suprême, mon cœur me transporta au milieu de ma famille, auprès de mes enfans; mais, grace à cette force surnaturelle qui s'empare de l'homme dans les périls les plus extrêmes pour reporter ses espérances aux pieds de son Créateur, mes adieux si poignans à tous les miens furent adoucis par l'ardeur d'une prière instinctive; j'élevai mon ame à Dieu. Dans ce religieux appel à la toute-puissance de la bonté infinie, mes craintes diminuèrent au moment où ma position allait devenir une véritable torture. Préciser le temps que durèrent mes angoisses, ce serait vouloir apprécier les millièmes de seconde; ce n'est point au chronomètre que s'évalue la durée de situations pareilles à la nôtre; les secondes sont des heures, quand une seconde décide de la vie ou de la mort. Je souffrais donc depuis des heures entières, lorsque M. Godard, dominant enfin ses hésitations, tira vivement la corde de la soupape : aussitôt le gaz cessa de nous envelopper, nous étions sauvés!

Autrefois, il y a dix ans, lorsque je quittai le régiment de cuirassiers de S. A. I. le grand-duc héritier pour suivre une expédition dans le Caucase, j'avais vu souvent la mort de bien près, comme tous mes compagnons d'armes : jamais je n'avais ressenti des transes de la nature de celles que je viens d'indiquer. J'étais jeune alors, il est vrai, et c'était pour mon souverain, pour ma patrie que j'accomplissais le premier, le plus sacré des devoirs, en risquant une existence qui leur appartient tout entière, tandis qu'ici j'avais cédé à une vaine curiosité, à l'inexplicable attrait de l'inconnu, et cette témérité fatale me conduisait peut-être à une fin cruelle, sans gloire et sans utilité.

Les anxiétés par lesquelles je venais de passer furent oubliées dès que je vis l'intérieur du ballon redevenir transparent. Le soleil montait sur l'horizon, la chaleur augmentait peu à peu, le gaz se dilata, et le ballon s'éleva sous cette action naturelle. Le thermomètre marqua 7 degrés centigrades au-dessus de zéro, puis il revint à la même température qu'au moment de notre départ de Soissons, deux heures et demie auparavant. Enfin, à cinq heures trente-sept minutes, le ballon cessa de s'élever et resta stationnaire pendant quelques instans, puis de lui-même il commença à descendre. Le baromètre marquait alors 492 mill. Nous traversâmes un nuage : ce fut une sensation bizarre, que connaissent ceux qui ont gravi de hautes montagnes. Nous étions mouillés jusqu'aux os, quoiqu'il n'y eût pas de pluie. L'humidité condensant le gaz, nous descendîmes rapidement; mais le lest, répandu à mesure que nous descendions, maintenait l'équilibre, et régularisait notre mouvement. Pendant que nous nous approchions ainsi de la terre, M. Godard jeune me fit apercevoir un gros oiseau blanc, d'une espèce qui m'était inconnue. Que faisait-il perdu comme nous dans l'espace? Sans doute il planait avec confiance au-dessus de son nid, certain de ne pas perdre de vue sa couvée et de s'abattre auprès d'elle au moindre danger.

C'est dans ce moment qu'oubliant déjà le danger couru, je songeai à une troisième ascension immédiate, si, comme je le supposais, nous devions toucher le sol pour savoir au juste dans quel pays nous nous trouvions et de quel côté le vent allait nous diriger. Il est bien permis de former des projets hasardeux à qui se voit suspendu à plusieurs kilomètres au-dessus de la terre, et c'est réellement dans cette voie que l'on peut dire : Il n'y a que le premier pas qui coûte. Au milieu de ces indécisions, nous descendîmes sur un champ de blé, près du château de Moncornet, appartenant à M. le comte Jules de Chabrillant; des paysans y travaillaient, ils nous reçurent avec toutes les marques de sympathie imaginables, et nous examinèrent avec étonnement. Leur surprise fut grande, quand nous leur dîmes d'où nous venions; elle augmenta en apprenant que j'étais Russe. Un Russe! c'était pour eux presque un habitant de la lune. Nous causâmes long-temps. Je leur demandai quelque plante pour la conserver dans mon herbier en mémoire d'eux, et, comme nous remontions dans la nacelle qu'ils devaient conduire captive jusqu'à Mézières, ils arrachèrent à la hâte quelques épis et me les offrirent. Ce fut un élan général, chacun me pria de recevoir son offrande. Ce petit tableau champêtre ne manquait pas de poésie. Des douaniers, gens plus positifs, vinrent s'y mêler en même temps que le maire de la commune voisine, celle de Cliron, qui nous donna le plus obligeamment du monde tous les renseignemens nécessaires. Les douaniers ne crurent pas devoir visiter notre véhicule;

je vis qu'ils se concertaient, et leur embarras me réjouit fort. Les règlemens n'ont probablement pas encore prévu la contrebande aérostatique.

Lorsque nous eûmes pris quelques instans de repos et recueilli nos informations, nous tînmes conseil. Un point important dominait en ce moment notre situation : *l'Aigle* devait être rendu à Paris, de manière à pouvoir être enlevé de nouveau le dimanche suivant, et il ne restait plus que la journée commencée et le lendemain pour opérer le retour. Cependant Mézières n'était qu'à deux lieues, le temps était calme, et M. Godard aurait bien voulu offrir à la curiosité des habitans de cette ville la vue de notre ballon. Nous partîmes résolûment pour cette destination, conduits à travers les champs, les chemins et les villages par une troupe de paysans attelés aux cordes, et entourés d'un cortége sans cesse grossi de toutes les populations, avides d'un spectacle aussi nouveau pour elles. Le poste de douaniers représentait dignement l'autorité et nous constituait une escorte protectrice, rendue d'ailleurs superflue par l'attitude et les sentimens bienveillans de la foule qui nous entourait. Après une heure de cette marche pittoresque, nous atteignîmes la grande route de Mézières; mais, si grande que fût cette route, elle n'offrait au ballon qu'une voie d'une largeur à peine suffisante, et le vent qui s'élevait la rendait impraticable, à cause des arbres dont elle est bordée. Le chemin à travers les champs avait aussi ses inconvéniens pour le passage de la foule, qui ne voulait pas nous quitter. Un seul parti restait à prendre, celui de dégonfler le ballon et de le transporter sur une charrette. Voilà donc cet *Aigle* superbe, si fier dans l'espace, réduit au plus humble moyen de locomotion, et voyageant par le roulage comme un vulgaire colis! Hélas! quelle gloire n'a pas ses misères!

Un champ de luzerne nous parut convenable pour l'opération du dégonflement, et nous en devînmes locataires pour une heure. Durant tous ces préliminaires, M. Godard s'était informé des voies et moyens de transport. Le chemin de fer le plus rapproché était celui d'Épernay, à trente lieues de là. La perspective d'un voyage de trente heures n'était pas acceptable, et le temps nous manquait. Le vent nous portait vers Bruxelles, nous disait-on. — Voulez-vous m'en croire? me dit M. Godard, allons en Belgique; là, nous trouverons facilement un chemin de fer, et nous pourrons nous abattre sur un point voisin d'une station.

— Cela se peut-il?

— Cela se peut.

— Partons.

Quoique le temps fût magnifique, l'intensité du vent devait grandir avec l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon, et M. Godard ne doutait pas que nous n'eussions de grandes difficultés à vaincre pour notre

troisième descente; mais nous étions encore sous l'empire de l'enthousiasme, et la fièvre de l'extraordinaire nous dévorait. Nous partîmes donc après avoir reçu du maire de Cliron un procès-verbal constatant notre visite dans sa commune et l'heure de notre départ; il était alors huit heures dix minutes. Nous nous élevâmes très rapidement; le thermomètre marquait 17 degrés centigrades au-dessus de zéro. Nous revîmes les Alpes, moins éclatantes qu'au lever du soleil. Tout à coup un rideau de nuages nous cacha la terre; nous allâmes un peu à l'aventure, ignorant où le vent nous portait. En effet, malgré les assurances de M. le maire, dont les appréciations atmosphériques étaient un peu en défaut, nous voguions droit vers la Prusse.

— Ne nous plaignons pas de la direction que le vent nous imprime, dis-je à M. Godard; votre ballon va traverser les espaces où les plus illustres des aérostats, les dignes ancêtres du vôtre, ont noblement soutenu la mitraille de l'artillerie des armées prussienne et autrichienne. Nous sommes ici sur le champ d'honneur des aéronautes; un jour viendra peut-être où la France votera en leur mémoire un ballon monumental.

Je racontai alors à M. Godard l'histoire des campagnes aériennes de l'intrépide Coutelle, qui fut nommé *colonel des aérostiers de Sambre-et-Meuse*. Coutelle avait rendu de notables services aux armées françaises en faisant servir son expérience d'aéronaute à des reconnaissances militaires. C'était en Belgique, à Charleroi, à Fleurus, à Namur, que la science aérostatique s'était le plus particulièrement signalée comme auxiliaire de la stratégie. Par l'attention que prêtait M. Godard à mon récit, je compris qu'il n'avait pas perdu, comme moi, de longues heures à se préparer à la navigation aérienne par l'étude de l'histoire spéciale de l'aérostation. J'avoue que j'étais quelque peu fier, moi, simple passager, d'avoir cet avantage sur mon courageux capitaine.

Nous planions au-dessus des nuages, qui se jouaient sous nos pieds comme un groupe de montagnes animées. Ces masses de vapeur nous semblaient lutter entre elles de vitesse et d'élasticité. Pendant que nous regardions du haut de notre observatoire ailé ces nuages filant avec la même rapidité que nous, nous eûmes un effet de mirage très curieux. Entre l'azur et les nuages, nous vîmes un ballon qui nous suivait. Il avait la forme et les proportions du nôtre, dont il était le vif et léger reflet. Un coup de vent, chassant les nuées, fit disparaître cette vision, et nous transporta au-dessus des frontières belges.

Notre vue ravie embrassait alors à la fois les trois contrées limitrophes, la Prusse, la France et la Belgique. Nos yeux plongeaient avec avidité dans un panorama sans cadre, et nos regards hésitaient entre tous les sites pittoresques qui se présentaient sur notre passage. — Le long des fleuves, sur les hauteurs, nous remarquions de

nombreuses cités émaillant de leur teinte grise le vert continu du paysage; de longues lignes droites ou brisées nous représentaient les routes et les rivières, si multipliées dans ce riche et plantureux pays. Les villes et villages que nous laissions à droite et à gauche nous envoyaient du haut de leur clocher des jets de lumière qui, quoique affaiblis par la distance, nous atteignaient avec une intensité suffisante pour éveiller notre attention. Nous franchissions des espaces immenses; le panorama majestueux continuait à dérouler ses surprises à nos regards ravis : nous suivions très distinctement les bords de la Meuse, nous distinguions la ville et le pont de Namur; mais bientôt la perspective se troubla, tous les objets rentrèrent dans un vague de lignes mal définies, de contours sans précision. Les Alpes aux sommets dentelés reparurent à notre droite; nous voyions en même temps les Vosges, qui semblaient continuer cette chaîne de montagnes de glace. Nous montions toujours. L'expansion progressive du gaz, produite par la diminution de la pression atmosphérique et par sa dilatation sous l'intensité des rayons solaires, nous poussait en avant. Loin de nous inquiéter de cette course verticale, captivés comme nous l'étions par les merveilles de la nature, nous nous surprîmes à aider nous-mêmes à cette surexcitation de la force sans frein qui nous emportait au plus haut de l'espace. Nous cédâmes, M. Godard et moi, au besoin impérieux de lancer par-dessus le bord de la nacelle quelques poignées de lest. Peut-être serions-nous montés plus haut encore, si le tableau que nous avions sous les yeux, diminuant son cadre et tournant à la miniature, ne nous avait avertis que nous allions rompre le charme de notre vision, courir quelque nouveau danger, et qu'il était temps de s'arrêter.

Bientôt même il me sembla que la descente était devenue un problème; les détonations qui nous avaient surpris à notre seconde ascension se firent entendre avec plus de violence : l'anxiété me reprit au cœur, un morne silence s'établit; le sentiment de mon impuissance me rendait muet et immobile. M. Godard, impatient, s'élança aussitôt sur le cercle qui retient le filet, il plongea ses regards dans l'intérieur du ballon, puis il examina d'un coup d'œil rapide l'appareil extérieur. Filet, taffetas, soupape, tout est en ordre, s'écria-t-il, nous n'avons rien à craindre. Redescendu dans la nacelle, il me dit comment les rafales du vent comprimaient l'étoffe, qui, reprenant ensuite sa tension, venait bruyamment frapper le filet; mon inquiétude cessa devant cette explication très simple. Nous étions alors à notre plus grande élévation, à 6,310 mètres; il était neuf heures quarante minutes, et le thermomètre marquait 3 degrés au-dessous de zéro.

M. Godard me dit que dans aucune de ses ascensions il n'avait ressenti rien de semblable à ce que nous éprouvions; son frère et lui fu-

rent pris d'un malaise poignant. Sous le poids de cette oppression, nous devînmes comme sourds, et cet état était rendu plus sensible par le silence absolu qui nous environnait. Un tel anéantissement finit par produire une sensation pénible, qu'on regrette cependant quelquefois quand on se trouve au milieu du tumulte de Paris. Je m'aperçus de ma surdité parce que je n'entendais plus ma propre voix, ni celle de mon intrépide conducteur; un bourdonnement assez fort dans les oreilles m'incommodait aussi beaucoup. Nous voulûmes encore consulter la boussole; mais, comme à la deuxième ascension, elle ne fonctionnait plus. Nous apercevions les plaines de la Belgique sillonnées de chemins de fer et de routes qui se confondaient à nos yeux. Nous restâmes stationnaires sur ce point pendant une demi-heure; mon pouls battait quatre-vingt-dix-huit pulsations à la minute; nous avions la gorge sèche, la respiration pénible; un violent assoupissement nous dominait, et nous étions obligés de nous tenir fréquemment debout pour ne pas y succomber. M. Godard jeune s'enveloppa d'une couverture, se coucha au fond de la nacelle, et s'endormit aussi tranquillement que s'il eût été dans son lit. L'aîné voulut en faire autant et me confier la surveillance de l'aérostat, me recommandant seulement de le réveiller lorsque le ballon commencerait à descendre. Je repoussai énergiquement cette marque de confiance, me sentant incapable de supporter une pareille responsabilité et de remplacer, même pour un moment, deux hommes qui accomplissaient, l'un sa trente-quatrième, l'autre sa quatre-vingt-cinquième ascension. Nous résolûmes donc de nous tenir mutuellement éveillés.

Vers dix heures, le ballon commença à descendre rapidement, puis s'arrêta de lui-même à 1,000 mètres environ à la surface des nuages. Après une station de quelques instans, M. Godard, voyant que la descente cessait complétement, ouvrit plusieurs fois la soupape; mais la chaleur des rayons du soleil, augmentant la dilatation, favorisait la résistance. M. Godard lâcha obstinément du gaz, et nous traversâmes enfin la couche des nuages. Nous revîmes la terre, mais plus éloignée que nous ne le pensions : l'humidité des nuages et l'absence des rayons du soleil condensèrent promptement le gaz, et, comprimant la partie inférieure du ballon, le firent descendre rapidement. Comme nous avions très abondamment dépensé de force ascensionnelle, il fallut alors prodiguer le lest, et notre provision se trouva bientôt épuisée.

Cependant notre course pouvait se prolonger. Pour la première fois nous manquâmes de présence d'esprit; nous oubliâmes les banquettes qui garnissaient notre nacelle. Allégé de leur poids, le ballon eût pu nous conduire bien plus loin et sur un terrain plus favorable. Nous fûmes forcés, malgré nous, de céder au mouvement de descente, et nous le ralentîmes autant que cela nous était possible. M. Godard jeune

voulut faire filer l'ancre; mais la corde, au lieu de se dérouler peu à peu comme de coutume, lui échappa et tomba subitement de la longueur de 40 mètres en nous donnant une terrible secousse. L'autre corde, de 150 mètres, qui suffit habituellement, par son frottement contre les aspérités du sol, à diminuer la vitesse horizontale et à neutraliser l'effet du vent, fut d'un secours insuffisant, car les paysans accourus, ne comprenant ni le français ni l'allemand, n'osèrent saisir cette corde pour nous attirer vers la terre. L'ancre ne trouvait où se prendre; elle accrochait tout et ne tenait nulle part; ses grosses branches cassèrent l'une après l'autre, les petites résistèrent mieux. Tantôt nous nous rapprochions du sol et tantôt nous allions en sens contraire; le danger augmentait à chacune des secousses saccadées, qui devenaient de plus en plus violentes; mes instrumens tombaient un à un dans l'espace; nous avancions vers une gorge resserrée, et je voyais notre frêle machine précipitée avec nous et se brisant sur la pointe des rochers qui s'étendaient sous nos yeux.

— Monsieur de Matzneff, descendez si vous voulez, me dit M. Godard d'une voix assez émue (nous étions à une trentaine de mètres); attachez-vous comme moi, et glissons sur la corde, si vous pouvez compter sur vos forces.

Les paysans avaient enfin saisi la corde, comprenant que nous voulions arrêter le ballon et que nous ne pouvions nous en rendre maîtres; ils nous furent d'un grand secours, grace à l'échevin de la commune de Basse-Bodeux, qui, nous ayant vus de loin, était accouru à cheval. J'exécutai de point en point les instructions de mon guide, et, réunissant toutes mes notions de gymnastique, je parvins à toucher le sol sans trop d'avaries. Aujourd'hui je raconte tout à mon aise ces rapides impressions d'un voyage d'agrément assez insolite; mais, si l'on veut bien se représenter la situation d'un homme suspendu entre ciel et terre le long d'une corde assez mince, on comprendra facilement l'émotion que je dus éprouver. Ma première pensée fut une action de grace et un élan du cœur vers ceux que j'aime, puis je regardai autour de moi. Les paysans nous interrogeaient tous à la fois dans leur idiome flamand; M. Godard essayait de leur faire comprendre l'urgence du service que nous attendions d'eux. Nous n'avions pas lâché nos cordes, et les efforts des gens encouragés par l'échevin avaient un peu ralenti la marche du ballon; mais il fallait amener à terre la nacelle où M. Godard jeune était encore, et qui, dégagée de notre poids, allait reprendre son essor. La force ascensionnelle de *l'Aigle* était telle qu'elle nous souleva de terre. Le bourgmestre de la commune de Fosse et son adjoint arrivaient en ce moment à la rencontre du ballon : ils rattrapèrent les cordes que nous avions lâchées malgré nous, et que les paysans refusaient de reprendre; mais tous nos efforts réunis ne purent

suffire à contenir *l'Aigle*, qui fuyait toujours, malgré la soupape ouverte, et nous entraînait après lui. Pour comble de malheur, le fond de la nacelle se détacha en partie. La position de M. Godard jeune était terrible; nous le distinguions cramponné aux cordes, rudement ballotté, et presque sans point d'appui sous les pieds. Un violent coup de vent nous arracha tout à coup le ballon, qui, suivant la courbe du défilé où nous nous étions engagés, disparut à nos yeux. M. Godard jeta un cri de désespoir : Mon frère est perdu ! s'écria-t-il, et le malheureux courait au hasard. J'essayai de le suivre, mais je perdis sa trace au milieu du ravin. Ne sachant plus dans quelle direction le suivre, je m'arrêtai haletant à la porte d'une cabane, où j'attendais avec une anxiété terrible le résultat de cette catastrophe. A chaque instant, on me rapportait quelques pièces de notre matériel brisé; mais j'étais sans nouvelles de mes malheureux compagnons. Enfin, après une heure d'une attente mortelle, un marchand, passant devant l'habitation où je m'étais arrêté, comprit à mes vêtemens en désordre, à mon attitude consternée, que je devais m'intéresser au sort des aéronautes; il m'apprit qu'ils s'étaient rendus maîtres de leur ballon à une demi-lieue de là, et qu'ils travaillaient déjà à le dégonfler. Je courus dans la direction qui m'était indiquée, et bientôt en effet j'aperçus du haut de la montagne mes deux intrépides compagnons; je les rejoignis, et nous nous félicitâmes de l'heureux dénoûment de notre naufrage. M. Godard jeune m'assura qu'il n'avait pas eu beaucoup d'émotion dans cette course à la Mazeppa. Il y a évidemment des graces d'état, et celui-là a la vocation bien marquée de l'aérostation et du parachute.

Le désarmement du ballon terminé et abandonnant les débris de notre nacelle, nous fretâmes une charrette pour nous transporter jusqu'à Spa; il était écrit que *l'Aigle* n'échapperait pas à cette humiliation. Nous avions fait certainement cent quarante lieues à vol d'oiseau en six heures et demie d'aérostation depuis notre départ de Paris, et nous mîmes plus de trois heures pour faire une lieue jusqu'à Stavelot. Notre brave échevin nous rejoignit pendant la route; je lui fis accepter quelques indemnités bien légitimes pour ceux de ses administrés qui avaient été plus que nous-mêmes maltraités par notre chute, et nous arrivâmes à Spa vers neuf heures du soir, devant la fontaine dédiée à Pierre-le-Grand.

Le lendemain, j'étais à Bruxelles; le surlendemain, je regagnai Paris en chemin de fer dans un wagon spécial où M[me] la princesse régnante de Valachie, venant de Bucharest, voulut bien m'offrir une place. Une heure après mon arrivée à Paris, j'aperçus de ma fenêtre *l'Aigle* qui reprenait le cours de ses ascensions régulières. — Que les vents et les élémens lui soient propices! me dis-je alors. Je le suivrai avec intérêt dans son vol hasardeux, je ferai surtout des vœux sincères pour le

succès et la fortune de nos deux jeunes aéronautes; mais, satisfait d'avoir accompli ce que nul encore n'avait entrepris avant moi et d'avoir mené à bonne fin une ascension en trois parties, je lirai avec une curiosité plus calme les notes de mes successeurs, et je ne m'associerai plus que par la pensée à ces entreprises presque toujours gratuitement hasardeuses, à moins cependant que le génie de l'homme, toujours en progrès, ne parvienne à régulariser la navigation aérienne au point d'en faire un moyen de transport aussi sûr qu'il est rapide.

Telle était la ferme résolution que j'avais prise le jour même de mon retour à Paris; mais il était dit que ces projets si sages ne tiendraient pas contre la première occasion qui s'offrirait à moi de tenter un nouveau voyage entre ciel et terre. Quelques semaines après ma périlleuse excursion de Paris à Spa, la fatigue d'un travail prolongé m'avait rendu nécessaire une promenade en rase campagne, et je m'étais arrêté pensif devant le parc du château de Neuilly. Tout à coup des cris confus attirèrent mon attention. Mes regards se tournèrent vers le point qu'indiquaient les gestes animés des promeneurs arrêtés près de là, et j'aperçus un ballon qui planait majestueusement à une centaine de mètres au-dessus des arbres de l'avenue. Mon cœur et mes yeux reconnurent *l'Aigle*, et je ne pus, je l'avoue, me défendre d'une certaine émotion en le voyant se rapprocher de moi comme par une réciproque attraction. J'entendis bientôt une voix m'appeler : c'était M. Godard, qui, m'ayant reconnu, venait m'offrir une place auprès de lui. J'hésitais à répondre, mais *l'Aigle* vint s'abattre à quelques pas de moi; la tentation était trop forte : en un instant, je me trouvai assis sur le même banc où j'avais fait ma première campagne. Nous partîmes à l'aventure au milieu d'une atmosphère suffocante, sillonnée d'éclairs lointains.

La pluie commençait à tomber avec force, et un violent orage s'annonçait. En ce moment, je sentis mes belles résolutions s'envoler comme une troupe d'oiseaux effarouchés. — Le ciel, dis-je à mon hardi pilote, nous offre un spectacle qui a manqué à notre première expédition. Allons voir de près le tonnerre que nous entendons gronder. — *L'Aigle* s'éleva perpendiculairement avec rapidité; un brouillard épais nous enveloppa; l'eau, ruisselant sur les flancs du ballon, inonda la nacelle. Je crus que nous allions être submergés. L'impression de l'humidité était très pénible; nous passâmes dans un intervalle resté libre entre les nuages, et l'orage continua sous nos pieds. Cependant l'eau dont nos vêtemens étaient imprégnés nous faisait grelotter. Pour des gens qui viennent de braver la foudre, nous avions, mes compagnons et moi, de piteuses mines. M. Godard vit notre état, et, ouvrant au gaz une large issue, il nous fit descendre tout d'un trait. Nous revîmes la

Seine. Le son d'une musique joyeuse frappa mes oreilles; c'était l'orchestre du bal d'Asnière. Je demandai à débarquer près du château; on manœuvra en conséquence, et nous fûmes déposés sur la rive droite de la rivière. Revenu à Paris, je pris encore une fois la résolution de ne pas m'aventurer de nouveau dans des régions inconnues, ou du moins de n'en plus faire confidence au public.

Il me restait à constater la valeur scientifique des observations que j'avais recueillies pendant mon premier voyage aérien. Malgré les émotions et les fatigues multipliées de cette triple ascension, j'avais constamment, on s'en souvient, noté les différences de température et de densité atmosphérique par lesquelles nous faisait passer chaque évolution de l'aérostat. J'étais arrivé ainsi à dresser trois tableaux indiquant les degrés thermométriques et barométriques correspondant aux diverses hauteurs où nous nous étions élevés pendant les trois périodes du voyage. Je donne ici l'un de ces tableaux, — le premier, — qui fera juger de l'intérêt que pouvaient offrir ces rapides résumés de mes calculs.

Heures.	Minutes.	Baromètre.	Thermomètre.	Anéroïde.
5	37	657 millim.	20 1/2	631
5	49	665	16	636
5	58	655	18	630
6	7	667	19	639
6	22	660	12	643
6	36	625	8	616
6	42	616	6	614
7		618	6	614
7	13	618	5	625

Pendant la seconde et la troisième ascension, les mouvemens de l'aérostat avaient été beaucoup plus brusques. A 3 heures 7 minutes par exemple, au moment de notre départ de Soissons, le thermomètre marquait 10 degrés au-dessus de zéro; il n'en marquait plus que 6 à 3 heures 25, 3 à 3 heures 28, et descendait à zéro à 3 heures 40. A 4 heures 21, il était à 1 degré au-dessous de zéro. A 5 heures, il remontait à 6 degrés au-dessus, et à 5 heures 11, à 10. Au moment de notre descente, 5 heures 55, il était à 7 degrés. La densité atmosphérique avait subi des variations non moins considérables. Pendant notre troisième ascension, les changemens de température furent encore plus rapides. A 8 heures 10 minutes, moment du départ, le thermomètre marquait 17 degrés au-dessus de zéro, 8 à 8 heures 43, 9 à 9 heures 15 et 2 seulement à 9 heures 17. A 9 heures 20, il se relevait à 5 degrés pour descendre à 2 degrés au-dessous de zéro à 9 heures 38, et à 3 degrés à 9 heures 42. Quant au baromètre, le mercure étant descendu au-dessous de la planche indiquant les degrés, il avait fallu

en calculer la descente par des marques faites sur le bois de l'instrument.

Fort défiant de ces observations littéralement prises au vol, j'eus hâte, à mon retour à Paris, de soumettre mes calculs à l'un des juges les plus compétens en pareille matière, M. Babinet de l'Institut, et j'eus la satisfaction de voir que mes calculs pouvaient servir de base à quelques évaluations précises. Les renseignemens sur les différences de température observées pendant mon voyage furent comparés avec les registres de l'observatoire de Paris. On put ainsi évaluer avec certitude la distance maximum à laquelle je m'étais trouvé de la terre pendant la triple ascension des 5 et 6 juin, et « on arriva, m'écrivit M. Babinet, aux résultats suivans :

Hauteur maximum de la première ascension, 5 juin, à 6 h. 42 m. du soir, 1,820 mètres.

Hauteur maximum de la deuxième ascension, le 6 juin, à 5 h. 37 m. du matin, 3,760 mètres.

Hauteur maximum de la troisième ascension, le 6 juin, à 9 h. 1/4 environ du matin, 6,310 mètres.

« Je vous engage à publier toutes vos observations, ajoutait M. Babinet, sans consulter leur concordance avec les idées reçues. La circonstance d'un voyage à ascensions multiples avec le même ballon et sans renouvellement de gaz leur donnera un intérêt pratique que n'ont pas eu jusqu'ici les voyages précédens. Il faut même donner ce que vous avez vu, ou ce que vous avez cru voir relativement à la boussole. » J'ai suivi ce conseil, et, si insuffisans que puissent paraître mes calculs, je n'ai pas cru devoir les séparer du récit de mon voyage; je n'ai voulu écarter, comme hasardée ou inutile, aucune de mes observations. Dans cette voie si nouvelle que les aérostats ouvrent à la science, les plus petits détails ont leur importance, les particularités les plus insignifiantes en apparence peuvent devenir d'utiles jalons. Si pendant long-temps encore la navigation aérienne doit avoir ses dangers, il convient au moins qu'elle ne soit pas inutilement périlleuse, et que, dans ces mille excursions qu'on tente chaque jour entre ciel et terre, la part de la science soit faite aussi bien que celle d'une aventureuse curiosité.

IVAN MATZNEFF.

DU

MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES.

II.[1]

LES OUVRIERS DU NORD DE LA FRANCE.

A aucune époque de notre histoire, les classes ouvrières n'ont été complétement étrangères au mouvement général de la société. Durant les siècles mêmes où elles sont plongées dans les plus profondes ténèbres, si nous pouvons saisir, au milieu des récits des chroniqueurs, quelque peinture de leur état moral, nous les voyons ressentir en une certaine mesure les grandes émotions qui agitent au-dessus d'elles les autres classes sociales. Aux temps des croisades, des guerres avec l'Angleterre ou des guerres de religion, par exemple, le mouvement n'avait-il pas pénétré jusqu'aux dernières couches populaires? Cependant, sous l'ancienne monarchie, on chercherait en vain, parmi les masses, un courant d'idées, un travail intellectuel qui leur fût propre. Exclues de toute participation à la vie publique, elles n'ont pas, comme le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, une histoire politique à elles. La condition des travailleurs éprouve, il est vrai, de successives transformations : grace à l'idée chrétienne, elle se relève de l'avilissement antique; mais en définitive les ouvriers restent renfermés dans la cor-

(1) Voyez, dans la livraison du 1er juin, *l'Enseignement industriel en France.*

poration, qui, après les avoir protégés à l'origine, les entoure peu à peu d'inextricables liens.

Après la révolution de 1789, les classes ouvrières entrent dans la société générale; le tourbillon les emporte et les confond au sein de la grande unité française. Quand elle cherchait à déraciner jusque dans leurs fondemens toutes les anciennes classes, la révolution ne pouvait pas songer à en former une avec les travailleurs affranchis : elle appelait les intelligences populaires à participer activement et non plus par reflet au mouvement général des esprits. Il y avait encore avec le passé cette différence, que le développement prenait un caractère politique, et que le mur étroit de la corporation n'était plus là pour l'arrêter. La législation disciplinaire du consulat et de l'empire posa les premières assises de la société industrielle. Restant fidèle au principe de la liberté du travail, mais cherchant à en prévenir les écarts, elle donna à l'industrie une sorte de droit public. A une époque où toute la vie du pays débordait au dehors sous nos drapeaux victorieux, il était impossible que les masses ne subissent point l'influence des idées militaires communes à toute la nation. De même que le sentiment politique les avait agitées après 89, de même alors ce qui les dominait et les passionnait, c'était le sentiment national. On le reconnut bien au moment de nos désastres; toute l'activité morale des populations laborieuses s'était réfugiée dans ce noble instinct.

Sous la restauration, à mesure que l'industrie, se développant après le rétablissement de la paix, étonnait les regards par la rapidité de ses triomphes, quelques symptômes semblèrent déjà présager pour les classes ouvrières une vie propre dont les élémens s'élaboraient; mais rien encore n'annonçait un courant d'idées et d'intérêts assez spécial et assez fort pour commander l'attention des hommes d'état. De la révolution de 1830 date un changement considérable. A voir le soin avec lequel le gouvernement de juillet s'inquiète du sort des ouvriers, soit en cherchant à créer de nouvelles sources de travail, soit en multipliant les écoles, en développant l'institution des caisses d'épargne, des salles d'asile, etc., il est facile de juger qu'une force naguère inconnue le presse et le sollicite. Les gouvernemens, quels qu'ils soient, n'ont pas l'habitude de s'avancer dans une voie nouvelle sans y être poussés par le besoin de la société. L'initiative chez les dépositaires du pouvoir consiste, en général, à reconnaître les nécessités publiques avant qu'elles éclatent violemment. Dès ses premières années, le gouvernement de 1830 comprit que la réalité sociale acquise déjà aux ouvriers réclamait de sa part une action vigilante. L'industrie favorisée prit un essor inoui jusque-là; la population laborieuse employée dans les fabriques se développa rapidement; son état moral et matériel appela les regards des publicistes et des économistes. Les problèmes qui se rattachent à la vie industrielle acquirent une im-

portance chaque jour croissante. La politique s'empara de ces questions, et leur prêta la publicité dont elle dispose. Mille écrits divers s'adressèrent aux ouvriers. On leur présenta le remède aux vicissitudes du travail et par suite le bien-être, ici dans la vie claustrale du phalanstère, là dans des ateliers publics élevés sur les ruines des ateliers privés, ailleurs dans quelque décevante et chimérique *Icarie*. Différentes sectes communistes se livraient en outre à des menées souterraines. Aucune de ces influences ne put arriver à prévaloir parmi les classes ouvrières; mais leur action engendra une fermentation profonde où l'extravagance et l'injustice se mêlaient à des aspirations sérieuses et légitimes, des besoins factices à des nécessités réelles. Un résultat était constant : c'est que les ouvriers commençaient à penser à part, à se considérer comme en dehors de la société générale dans laquelle les hommes de 89 avaient voulu les confondre, et dont un peu plus de réflexion et un peu plus d'expérience doit infailliblement les rapprocher.

La révolution de février éclata inopinément au milieu de ces circonstances; les ouvriers ne l'avaient pas faite, mais ils s'en emparèrent immédiatement. Incapables de la diriger et de se diriger eux-mêmes, ils la tinrent entre leurs mains; ils dominèrent un moment la nation stupéfaite et troublée. Quand on songe aujourd'hui à l'enivrement qui devait saisir une classe peu éclairée, conduite par des agitateurs ambitieux et pervers, on s'étonne bien moins de quelques excès qui ont été commis sur divers points du territoire que de la rapidité avec laquelle l'ordre s'est rétabli. Il fallait, je le dis à l'honneur de la société tout entière, il fallait qu'il y eût dans ces esprits égarés, dans ces ames ardentes, de profonds instincts d'honnêteté.

Quatre années nous séparent bientôt de cette époque. Un travail incalculable s'est accompli depuis dans les intelligences populaires. Héritier de toutes les écoles, de toutes les sectes antérieures à la révolution de février, qui conservent sous un seul nom leurs vues diverses, le socialisme a tâché de recruter une armée parmi les ouvriers. Quelle impression a-t-il produite sur leurs esprits? quels résultats a-t-il obtenus? Chercher la réponse à ces questions, c'est chercher la clé de notre temps et prendre à sa racine le problème qui plane sur l'avenir. Il n'y en a point d'autres sur lesquelles la société ait plus d'intérêt à être fixée d'une manière précise. Il s'agit en effet de savoir si la virile population qui peuple nos usines et prend une si grande part dans l'accomplissement des merveilles de l'art, de la mécanique et de l'industrie, est véritablement livrée à des doctrines brutales et cupides; il s'agit de savoir si la masse de la nation, impatiente de s'affranchir de la nécessité du travail, sourde aux idées de justice, en est venue à croire qu'il suffit de dépouiller ceux qui possèdent pour enrichir ceux qui n'ont rien. Impuissans à constituer un gouvernement assez fort

pour remédier à des perturbations aussi profondes, sommes-nous condamnés à voir la civilisation chrétienne s'écrouler sur notre sol déchiré, et les magnifiques triomphes de l'esprit humain, l'œuvre des siècles et du génie, s'évanouir au milieu d'un épouvantable chaos? En un mot, la société est-elle en proie à une décomposition irrémédiable, ou bien, au fond d'une fermentation parfois convulsive, conserve-t-elle assez de vitalité pour triompher des difficultés actuelles et poursuivre le cours de ses grandes destinées? La vérité veut ici qu'on l'interroge pour elle-même, en dehors des préoccupations de parti. Plier les faits aux intérêts de telle ou telle opinion, ce serait préparer de gaieté de cœur des conclusions fausses et périlleuses. Pour répondre aux graves préoccupations du pays, une enquête sur l'état moral des classes ouvrières, sur le progrès que le socialisme a pu faire dans leurs rangs, doit être avant tout rigoureusement impartiale.

I. — LES CINQ RÉGIONS INDUSTRIELLES DE LA FRANCE. — LILLE ET LA RÉGION FLAMANDE.

Le socialisme, dans ses rapports avec les classes laborieuses, se présente sous deux caractères : en premier lieu, comme doctrine sociale, ou plutôt comme un amas de doctrines qui, prétendant toutes établir un nouveau mode de répartition des avantages sociaux, aboutissent aux conséquences les plus diverses, les plus contradictoires; en second lieu, comme moyen d'agitation. Le socialisme, envisagé comme doctrine, a été cent fois défini, et nous croyons inutile d'y revenir. Nous nous bornerons à rappeler qu'il est, dans sa donnée la plus générale, une exagération du principe d'association. Comme moyen d'agitation, le socialisme ne se discute pas : brandon de haine et de discorde, il fait appel aux plus mauvais instincts de notre nature; il défigure les faits, aigrit les douleurs qu'il serait impuissant à soulager, et outrage indignement les idées de fraternité qu'il invoque.

La moitié de la France au moins reste en dehors du cercle où s'exerce l'influence du socialisme sous l'une ou l'autre de ces deux formes. Ainsi, dans les départemens de l'ouest et du sud-ouest, dans une grande partie de ceux du centre, dans d'autres qui se trouvent enclavés au milieu des zones méridionale et orientale de notre pays, la question n'a que peu ou point d'intérêt. Les parties du territoire sur lesquelles elle s'agite sont la région du nord, — quelques-uns des départemens de l'est, — Lyon et les localités voisines, — le midi et quelques districts du centre, — enfin Paris avec le cercle industriel qui entoure cette grande capitale. L'état moral des ouvriers varie beaucoup dans ces diverses contrées, et chacune d'elles demande à être étudiée isolément. A ne considérer même en premier lieu que nos départemens septentrionaux, le régime de l'industrie y présente encore, malgré des ressem-

blances très réelles, de profondes variétés, qui agissent sur la condition morale comme sur le développement intellectuel des travailleurs.

Une première distinction doit être faite ici entre les cités du littoral maritime et les villes manufacturières de l'intérieur. Ces dernières sont infiniment plus accessibles au mouvement des idées bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, qui peuvent agiter une époque. Dans les ports, l'intérêt commercial domine les autres; on est négociant avant tout. Entendue dans un sens légitime, l'idée du lucre y entraîne les imaginations. Le commerçant ne vit pas seulement dans le pays qui l'a vu naître, il disperse son existence sur tous les coins du monde où il a des intérêts. On dirait que le sol tient moins ici qu'ailleurs à la plante des pieds; les pensées comme les intérêts y sont naturellement cosmopolites. C'est le vieil esprit de Tyr et de Carthage toujours subsistant à travers les siècles. Je ne prétends pas dire que le terrain soit rebelle aux sentimens généreux, aux nobles inspirations; mais enfin, entraînées incessamment sur les mers à la suite du négoce, les ames y sont moins faciles à se laisser emporter sur l'océan des idées. C'est dans les districts manufacturiers qu'éclate surtout le mouvement dont nous voulons étudier la portée et la profondeur. Sous ce rapport, la zone septentrionale de la France se place au premier rang; elle peut être scindée en deux parties : la région flamande et la région normande. La première comprend, outre la Flandre proprement dite, les anciennes provinces de l'Artois et de la Picardie; on doit y rattacher encore, à cause du rapprochement géographique, deux annexes importantes : la fabrique de Saint-Quentin et celle de Sedan. La seconde division embrasse toute la riche et industrieuse Normandie.

La contrée flamande, la seule qui nous occupera aujourd'hui, s'étend des frontières de la Belgique à l'embouchure de la Somme et englobe, avec ses annexes, cinq départemens. Quelques détails de statistique matérielle sont ici indispensables pour faciliter l'intelligence de la situation morale. Dans cette *Revue* même, nous avons eu l'occasion d'apprécier l'importance relative des différentes zones de la France en ce qui concerne la richesse manufacturière (1); nous sommes placé aujourd'hui au point de vue du régime des diverses industries et de l'influence que chacune peut avoir sur la condition intellectuelle des travailleurs. La région flamande est la partie de la France où la grande fabrication manufacturière s'exerçant dans de vastes ateliers est le plus répandue. Les ouvriers étant sans cesse rapprochés les uns des autres, et pour ainsi dire enrégimentés, se communiquent plus aisément leurs idées et leurs impressions. Les industries de la laine, du coton et du lin y occupent infiniment plus de bras que toutes les autres. La

(1) Voyez la livraison du 15 juin 1849, *de l'Industrie française depuis la révolution de février.*

laine, par exemple, on la peigne et on la file à Lille, Roubaix, Tourcoing, Sedan, Amiens, etc.; on la tisse en étoffes drapées et foulées, fines ou communes, à Sedan, Abbeville, Saint-Omer, etc., en étoffes légères et non foulées à Roubaix, Amiens, Cambrai, Saint-Quentin. Des milliers d'ouvriers se pressent dans les filatures de coton du Nord. Les fils courent ensuite sur d'innombrables métiers et deviennent les jaconas, les nansouks, de Saint-Quentin, les tulles du Pas-de-Calais, ou se transforment en mille tissus divers mélangés de laine ou de soie. La filature ou le tissage du lin se pratique sur une grande échelle à Lille, Halluin, Marquette, Armentières, Amiens, Pont-Remy, etc.

Dans le département du Nord, sur une population totale de 1,132,000 ames, les familles ouvrières n'y embrassent pas moins de 500,000 individus. Quelque nombreuses que soient ici les fabriques, tout le travail n'y est pas concentré. Si la filature, les apprêts, la teinture ont lieu dans les établissemens industriels, le tissage au contraire, en laissant de côté quelques usines à moteur mécanique, s'exécute chez le tisserand. A Lille même, les ouvriers sont presque tous attachés à des ateliers plus ou moins considérables. A Roubaix, où l'industrie est si active et si puissante, à Tourcoing, à Armentières, à Halluin, les fabricans de tissus donnent de l'ouvrage dans les campagnes environnantes à une nombreuse population. Dans le Pas-de-Calais, l'industrie manufacturière, qui ne saurait être comparée à celle du Nord, compte cependant de vastes établissemens, qui occupent de trois cents à huit cents individus, tels que des filatures de lin et de chanvre à Boulogne, à Rollepont-lez-Frévent, à Saint-Pierre-lez-Calais, etc. Bien que travaillant également en commun, les ouvriers sont beaucoup moins nombreux dans les papeteries, les forges, les usines pour les fontes brutes et moulées et les fonderies de cuivre du même département. — A Calais, à Saint-Pierre-lez-Calais, ils vivent très rapprochés les uns des autres au sein des ateliers de l'industrie tullière, dont l'introduction dans ce pays ne remonte pas au-delà d'une trentaine d'années et occupe un personnel d'environ cinq mille individus. Dans d'autres industries importantes, telles que la fabrication des batistes, des cotonnades, des tissus de laine, les tisserands emportent chez eux les chaînes et les trames après les avoir reçues de la main de contre-maîtres spéciaux à chaque partie, qui sont eux-mêmes les commissionnaires des négocians de Paris, Rouen, Lille, Saint-Quentin, etc. — L'industrie de la Somme offre de frappantes analogies avec celle du Pas-de-Calais. Ici se rencontrent également des filatures où sont agglomérés de deux cents à huit cents ouvriers. Quelques ateliers de tissage en rassemblent aussi plusieurs centaines. Cependant la majorité des tisserands, dont les produits sont d'ailleurs extrêmement divers, ont leurs métiers à leur domicile. Dans l'Aisne, à Saint-Quentin, nous voyons cinq ou six filatures, deux ou trois fabriques de tissus et huit ou

neuf ateliers de blanchiment ou d'apprêt; mais déjà nous nous éloignons du régime de travail établi dans la Flandre proprement dite. Sur cent à cent vingt mille individus qu'alimente la fabrique de Saint-Quentin, sept sur huit sont éparpillés dans des hameaux plus ou moins éloignés, et font mouvoir isolément leur métier. Dans les Ardennes, la fabrique de Sedan fait une plus large part au travail aggloméré. Le tissage qui s'effectue à domicile occupe seulement quinze à dix-huit cents ouvriers sur un total de huit à neuf mille.

Comment ce grand nombre d'ouvriers, ceux qui sont enfermés dans les fabriques et ceux qui travaillent à leur domicile, ont-ils traversé les deux années d'où nous sortons? Ont-ils éprouvé que la société est impuissante à leur donner du travail, et doivent-ils être aigris pour n'avoir pu utiliser leur force oisive? L'esprit du peuple a-t-il été poussé par la misère dans des voies hostiles à l'ordre social? En se reportant à la fin de la campagne de 1850, avant que les inquiétudes nées d'une situation difficile eussent altéré le cours naturel des transactions économiques, on remarque dans toutes les industries une activité prodigieuse. Si on excepte les usines métallurgiques, dont le ralentissement des travaux de chemins de fer paralyse encore les allures, partout dans cette contrée du nord les feux éteints en 1848 se sont rallumés, et les métiers immobiles ont repris leur marche accoutumée. Les commandes abondent dans les filatures et dans les fabriques de tissus. Le lin et le chanvre en particulier ont eu, en 1849 et en 1850, deux années d'une très haute prospérité. Durant cette période, la continuité du travail et l'élévation des salaires forment, au point de vue de l'intérêt des travailleurs, les traits saillans de la situation générale de l'industrie. La fabrication n'a éprouvé aucune de ces crises intérieures qui, en amenant le chômage et en réduisant la rétribution payée aux ouvriers, retranchent, comme l'a dit M. Léon Faucher, *quelque chose de leur sueur et de leur sang*. De plus, le pain et les denrées de première nécessité ne cessent pas d'être à bas prix. Le milieu où vit le travailleur se présente donc à nos regards dans les conditions les plus favorables. Le tableau s'est rembruni, il est vrai, depuis les derniers mois de 1850. Un renchérissement survenu dans le coton et le lin, en forçant les manufacturiers à hausser les conditions de la vente, avait déjà resserré les débouchés et par conséquent la production. D'un autre côté, la douceur exceptionnelle de la température durant l'hiver dernier a considérablement nui à la vente des draps et de tous les tissus de laine. En des temps ordinaires, ces embarras d'un moment seraient bientôt emportés par le grand courant de la consommation. Si les inquiétudes répandues dans le pays n'interrompent pas trop long-temps le roulement habituel des affaires, la situation morale des contrées flamandes, on peut l'espérer, ne sera point altérée. Du moins est-il vrai qu'au jour où nous voulons sonder les intelligences populaires et suivre les directions du mou-

vement qui les emporte, aucune circonstance extraordinaire dans l'ordre de la vie matérielle n'est venue, depuis trois ans, irriter les esprits. On ne saurait donc choisir un meilleur moment pour chercher à mesurer l'influence qu'a pu exercer le socialisme sur les classes laborieuses.

Bien que le caractère et l'étendue de cette action, de même que le mode suivant lequel se développe l'esprit des masses, diffèrent assez notablement dans les divers districts qui composent la zone septentrionale, quelques observations d'ordre purement moral peuvent également s'appliquer à tous. Ainsi, dans toute la zone flamande, on n'a eu à déplorer pendant les deux dernières années aucun de ces désordres extérieurs qui dénotent des haines sourdes et des cœurs ulcérés. Depuis que les fabriques fermées en 1848 se sont rouvertes devant une population empressée d'y rentrer, point de coalitions ni de grèves. Quelques émotions partielles et toutes locales sont aisément calmées aussitôt qu'elles se manifestent. Étrangers à la crise que subit le travail en ce moment, les ouvriers n'ont pas à se reprocher cette fois d'avoir abandonné eux-mêmes l'atelier et épouvanté les capitaux par de violentes démonstrations. Ces premiers signes, qui ne suffisent pas, il est vrai, pour faire apprécier l'état moral de la population industrielle dans le nord de la France, indiquent du moins qu'il n'y a pas là un vase d'où le désordre coule à pleins bords. On le comprendra mieux encore en suivant l'ouvrier dans sa vie ordinaire et au milieu des institutions locales qui s'offrent à lui.

Pour les cinq départemens de la région appelée flamande, cinq villes industrielles d'une importance diverse, Lille, Calais, Amiens, Saint-Quentin et Sedan, nous présentent tous les traits de la physionomie morale des classes laborieuses dans cette partie de la France. A dire vrai, en ce qui concerne le Nord, le Pas-de-Calais et la Somme, il pourrait presque suffire de s'arrêter à Lille, où se rattachent les principaux fils de la vie industrielle de toute cette contrée, où les ouvriers sont si nombreux, où les influences qui les sollicitent en sens divers revêtent des aspects si singuliers et si curieux. L'action dépensée en vue de relever la condition morale et la condition matérielle de la classe ouvrière a pris depuis trois ans, dans un grand nombre de villes de province, un développement rapide et étendu; mais cette action n'est nulle part peut-être plus énergique, plus ingénieuse, plus persévérante qu'à Lille, bien qu'elle n'y frappe pas les regards de prime abord. Voulez-vous en découvrir l'étendue? vous devez pénétrer dans le sein d'institutions souvent peu apparentes, et étudier de près des mœurs et des habitudes tout intérieures. Là, en effet, rien de vif et de saisissant dans le caractère de la population. La masse, qui a de la droiture dans l'esprit et de la générosité dans les sentimens, est peu éclairée et souvent apathique. Sous un ciel froid et pluvieux, la vie ne se passe guère au

grand jour, dans les rues ou sur la place publique. Entre les murailles d'une ville fortifiée, on ne saurait s'attendre à trouver de vastes promenades, où le peuple va chercher ces perspectives riantes qui ravissent l'imagination. Sur les remparts ou l'esplanade, partout l'horizon est extrêmement resserré. Il n'y a pas ici, comme à Rouen, à Bordeaux, à Nantes, un grand fleuve dont les rives attirent toujours une partie de la population et forment une sorte de lieu de rendez-vous. Il faut sortir des portes de la cité, traverser de longs faubourgs, devenus quelquefois des villes de 12,000 ames, comme Wazemmes, avant de rencontrer des espaces agrandis. Que dans des conditions pareilles le goût du peuple lillois ne le pousse pas vers la vie en plein air, rien de plus facile à comprendre. L'été, quand il fait beau, à l'heure où les ateliers se ferment, les ouvriers se promènent quelques instans dans les rues centrales; mais ce n'est pas là évidemment qu'ils occupent la plus grande partie de leurs loisirs. Et cependant on reconnaît promptement en eux des hommes qui ne se plaisent point dans l'isolement, qui aiment au contraire à se rapprocher les uns des autres. Doués d'un caractère hospitalier et sympathique, les Flamands sont portés à s'aider mutuellement; ils affectionnent les réunions de tout genre et recherchent les occasions de passer en commun les heures qui ne sont pas données au travail. Rebelle à l'esprit d'individualisme, le sol lillois est très favorable à l'esprit d'association; aussi les sociétés y sont-elles le moyen à l'aide duquel s'exerce l'influence morale et se développe le mouvement intellectuel. Leur rôle y est considérable; c'est dans leur sein que se révèlent le véritable caractère de la population et le niveau du développement des esprits.

Les associations lilloises se partagent en deux grandes catégories : celles qui sont fondées sous l'inspiration d'une idée religieuse, et celles qui en sont plus ou moins éloignées. En y regardant d'un peu près, on retrouve bientôt ici la lutte entre l'esprit chrétien et l'esprit socialiste, lutte qui formera dans l'avenir une des pages les plus saillantes de l'histoire contemporaine. Le socialisme a pris dans l'Évangile ses idées sur l'égalité et la fraternité; mais, comme il en exagère l'application sur le théâtre de la vie présente, il rencontre aussitôt le christianisme pour adversaire inconciliable. Qu'on ne s'étonne pas que la doctrine socialiste se soit montrée si souvent comme à plaisir irréligieuse et impie. M. Proudhon savait bien ce qu'il faisait quand il déclarait la guerre à Dieu, au Dieu qu'adore le monde civilisé. Admettre le christianisme, c'eût été abdiquer toute originalité et toute raison d'être. Le christianisme n'est pas venu, comme les sectes socialistes, prêcher la ruine des sociétés existantes et attaquer les gouvernemens établis; il s'est adressé à l'homme pour le régénérer à l'aide d'une nouvelle loi morale d'où la rénovation des lois politiques devait

ensuite naître d'elle-même. Comme, d'ailleurs, aucun système social ne peut se flatter sans folie de mettre l'individu à l'abri du malheur et de la souffrance, il y aura toujours une masse d'hommes que l'esprit chrétien seul pourra soutenir et consoler. Le côté de l'ame humaine que le socialisme laisse en dehors de lui, le sentiment religieux s'en empare pour ressaisir les cœurs. Les diverses associations lilloises fondées sous l'empire d'une idée chrétienne agissent dans ce sens. Bien qu'elles soient placées sur un théâtre restreint, bien qu'elles ne comprennent peut-être pas toute la portée de leur œuvre, elles tirent de la nature même des choses une influence vraiment sociale et politique. On compte à Lille cinq associations de cette espèce : la société de Saint-Joseph, la société de Saint-Vincent de Paul, celle de Saint-François-Xavier, celle de Saint-François Régis et une société de patronage pour les jeunes ouvriers.

En parlant de la société de Saint-Joseph, un des hommes de la ville de Lille qui s'occupe avec le zèle le plus éclairé des associations religieuses me disait : « C'est un estaminet catholique. » Pris en bonne part, ce mot est exact. La société de Saint-Joseph n'a point pour objet des exercices religieux ou un enseignement moral : elle se propose de fournir à ses membres un moyen de passer honnêtement et agréablement la soirée du dimanche et celle du lundi, où les ateliers sont fermés. Elle possède à Lille une vaste maison pour l'hiver, et une belle villa à Esquermes pour les jours trop rapides de l'été : tous les jeux habituels des cercles sont réunis dans l'établissement de Lille, tous les exercices champêtres dans la maison de campagne. Une courte prière faite en commun, au moment où les portes se ferment et à laquelle on n'est pas obligé d'assister, rappelle seule que l'association se rattache à une idée religieuse. On s'en rapporte, quant au résultat, à cette règle générale, que toute institution suit la loi de son origine. Le nombre des membres s'élève environ à mille, dont la majorité se compose d'ouvriers des divers corps d'état; il s'y joint des commis de magasin et quelques chefs d'atelier. La bonne intelligence et une sorte de cordialité fraternelle n'ont jamais cessé de régner entre ces divers élémens. Toute discussion politique est défendue dans la société, qui vise, comme on voit, à moraliser le plaisir et à diminuer la clientelle du cabaret.

La confrérie de Saint-Vincent de Paul arrive aux masses populaires par la charité; elle visite les familles pauvres et distribue des secours soit en nature, soit en argent : en adoucissant les rigueurs de la misère, elle tend à pacifier les cœurs et à resserrer les liens si réels, bien que souvent contestés de nos jours, qui unissent les différentes classes sociales. Oui, le président de cette société avait raison de le dire, il y a quelques mois, dans une circonstance solennelle, l'accomplissement

d'une pareille tâche réclame cette éternelle jeunesse du cœur, toujours ardente, toujours infatigable, et ce dévouement ignoré et furtif qui puise en lui-même sa récompense.

L'enseignement chrétien, tel est le but principal de la société de Saint-François-Xavier. Les réunions, qui ont lieu le dimanche soir, comprennent des exercices pieux et des instructions sur des sujets relatifs à la religion ou à la morale religieuse : ces conférences s'adressent aux ouvriers, mais un assez petit nombre en profite. Le personnel de la société, qui s'est en grande partie renouvelé dans le cours de quelques années, demeure aujourd'hui à peu près stationnaire. Nous est-il permis de sonder la cause de cette immobilité? Ne serait-ce pas que, pour devenir et surtout pour rester sociétaire de Saint-François-Xavier, il faut être déjà fort avancé dans la voie chrétienne? Si le sujet habituel des instructions roulait dans un cercle moins spécial, si les ouvriers, sans même faire partie de l'association, pouvaient être admis aux conférences, il y aurait là le germe d'une influence infiniment plus sérieuse sur l'éducation des masses.

Le bien que produit la société de Saint-François Régis est malheureusement le signe d'un désordre incontestable dans la vie de la population laborieuse. Quoique les chefs d'établissement, on doit le dire à leur honneur, se préoccupent de plus en plus de la dignité morale de l'ouvrier, le rapprochement des âges et des sexes devient trop souvent la source d'une précoce altération des mœurs. Oui, les ateliers sont bien tenus; oui, la discipline y est irréprochable; mais, quand le seuil de la fabrique est franchi, qui peut prévenir les conséquences des relations qui s'y sont formées? Il en résulte de fréquens concubinages et un grand nombre de naissances illégitimes. La société de Saint-François Régis a été fondée en vue de faciliter les mariages et par suite la légitimation des enfans naturels. Depuis une dizaine d'années, elle est intervenue dans plus de deux mille quatre cents mariages, et elle a procuré la légitimation à plus de 800 enfans. Son concours consiste à se charger elle-même d'une partie des formalités légales à remplir, à faire venir à ses frais, des localités éloignées, les actes de l'état civil ou les pièces nécessaires dans cette grave circonstance de la vie. La loi récente, qui accorde en pareil cas aux indigens la remise des droits de timbre et d'enregistrement, sera pour elle d'un utile secours. Bien placés pour juger du mérite de cette œuvre, les conseils municipaux de Lille et de Wazemmes l'ont inscrite au budget communal : une association qui agit aussi largement sur la constitution de la famille parmi les classes ouvrières n'appartient plus seulement au domaine de la charité chrétienne, elle devient une institution sociale; mais la pensée religieuse répand sur elle un caractère de désintéressement et de bienveillance qui la rehausse et la féconde.

L'*œuvre des apprentis* prend les fils des ouvriers au moment où ils

sortent de l'école; elle les place en apprentissage et s'applique à les préparer à la vie réelle, dans laquelle ils vont bientôt avoir un rang à tenir. Dans des réunions du soir, des instructions religieuses auxquelles on a heureusement mêlé le chant des cantiques, tendent à soutenir et à développer le sens moral. Inaugurée au mois de novembre 1849, cette institution a été parfaitement accueillie par les classes laborieuses. De cent trente, le nombre des jeunes ouvriers patronnés s'est bientôt élevé à deux cents, et le local primitif est devenu trop étroit. En s'appliquant à un âge où les impressions reçues se gravent si profondément dans le cœur, une tutelle bienveillante et éclairée peut obtenir des résultats qu'il serait presque impossible d'espérer plus tard. Il n'y a pas plus de bons citoyens sans une éducation morale que de citoyens utiles sans une instruction spéciale. Réunir à l'apprentissage d'un métier un enseignement propre à élever l'ame, c'est agir à la fois selon l'intérêt de chaque individu et selon l'intérêt de la société tout entière.

Les associations religieuses de Lille répondent évidemment à des besoins réels et rendent d'incontestables services; mais embrassent-elles tous les élémens de la vie de l'homme ici-bas? satisfont-elles à tous les instincts légitimes de l'ame? Elles n'y prétendent pas; elles ont un rôle défini et circonscrit, où le meilleur côté du cœur trouve un aliment. L'individu, considéré comme membre d'une grande association politique qui lui impose des devoirs, mais qui en même temps lui confère des droits, n'y est pas et ne pouvait pas y être entièrement compris. A défaut d'autres motifs, les divisions si tranchées auxquelles nous sommes en proie y auraient opposé un obstacle invincible. Est-ce une raison, d'ailleurs, pour ne pas applaudir au bien très réel que produisent ces diverses institutions? Parce que tout le champ n'a pas été défriché, devons-nous dédaigner la moisson dorée qui couvre une partie de sa surface? Notre âge doit-il d'ailleurs prendre en jalousie les œuvres du sentiment religieux? Quand le parti libéral, sous la restauration, se montrait si ombrageux à cet endroit, il avait au moins pour prétexte l'invasion momentanée du clergé dans le domaine de la politique. De 1814 à 1830, en effet, le clergé avait paru oublier que les pouvoirs publics ont plus besoin de la religion que la religion n'a besoin d'eux. Aujourd'hui, aller encore puiser ses inspirations dans l'esprit haineux du siècle dernier, c'est commettre un anachronisme sans excuse et se placer en dehors du courant de l'opinion publique. Disons-le : dans un temps comme le nôtre, où rien d'individuel n'est efficace, les idées de moralisation et de charité qui ont présidé à l'établissement des sociétés religieuses de Lille ont pris la bonne route pour agir sur l'esprit des masses.

Le socialisme, de son côté, on s'y attend bien, s'efforce d'exploiter l'esprit d'association si naturel à la population lilloise. Il a cherché à

s'infiltrer dans toutes les réunions formées en dehors de la pensée religieuse. En fait d'associations de cette seconde espèce, dont les mouvemens méritent à coup sûr l'étude la plus attentive, nous trouvons à Lille la société dite de *l'Humanité*, des sociétés de secours mutuels, des sociétés chantantes, et enfin les cercles des cabarets. Quels résultats le socialisme a-t-il obtenus sur ce terrain, où il ne rencontrait pas la digue impénétrable du sentiment chrétien? Où en est-il aujourd'hui dans ses rapports avec la population?

La *Société de l'Humanité*, fondée le 7 mai 1848, se propose de procurer à ses membres, à bon compte et en bonne qualité, la viande de boucherie, le pain, les vêtemens et le chauffage. Il est vrai que, dans l'intention des fondateurs, on y voulait joindre une caisse de secours et une caisse de retraite; mais ce sont là des hors-d'œuvre. Les dispositions des statuts qui y sont relatives n'altèrent pas du reste le caractère essentiel de l'association, le seul, selon nous, par lequel elle puisse produire de sensibles avantages. Cette société ouvre ses rangs à tous ceux qui se présentent, pourvu que leur moralité ne soit pas entachée. La cotisation exigée de chaque membre est de 15 centimes par semaine. Le nombre des sociétaires était de quatorze cent trente-deux au mois de juin dernier; comme le chef de la famille est seul inscrit, ce chiffre englobe une masse très considérable d'intérêts. Les associés sont divisés par groupes de vingt; chaque groupe nomme un *vingtainier;* cinq groupes forment une centaine et choisissent un *centainier*. Placée sous la direction d'un président élu chaque année, l'association est administrée par une commission générale qui se réunit au moins une fois par mois et se divise en sous-commissions dites des subsistances, de l'habillement, de la comptabilité, etc.

Quels bénéfices la société procure-t-elle à ses membres en échange de leurs modiques cotisations? réalise-t-elle son programme en faisant payer moins cher les objets de consommation habituelle sans rien sacrifier sur la qualité? Après une expérience de deux années, on peut juger ses œuvres. Pour le pain, l'habillement et le chauffage, la société n'achète pas elle-même les matières premières, elle a traité avec des fournisseurs particuliers qui vendent aux sociétaires à un prix inférieur au prix courant les articles de leur commerce. Ainsi, pour le pain, le rabais est de 2 cent. 1/2 par kilog. Quant à la viande, la société fait acheter elle-même les bêtes qu'elle abat et les vend en détail dans quatre boucheries; c'est ici surtout que son action est intéressante à suivre. A Lille comme dans beaucoup d'autres villes, la viande de boucherie n'est pas tarifée; avant l'institution de la *Société d'Humanité,* les bouchers se refusaient à établir des catégories de viandes; on cherchait à vendre les morceaux les moins estimés aussi cher que les autres. Pressés par la concurrence de la société, les bouchers ont compris qu'il n'était plus possible de résister à un vœu souvent et inutile-

ment exprimé jusque-là. Il y a donc aujourd'hui des différences reconnues entre les viandes; c'est un service rendu par *l'Humanité* à toutes les classes laborieuses de la population lilloise. A ses membres munis de leur carte, *l'Humanité* offre un avantage plus direct : tandis que la viande de bœuf de la première catégorie se vend chez les bouchers 65 c. le demi-kilogramme, la société la donne à 50 c. Une cuisine tenue avec une propreté remarquable distribue en outre de la viande cuite et du bouillon à un prix très modéré.

Toutes ces opérations entraînent nécessairement une comptabilité développée et minutieuse. On ne saurait prendre trop de soin pour mettre en évidence la régularité des comptes; la classe à laquelle s'adresse *l'Humanité* est d'autant plus accessible au soupçon qu'elle est moins éclairée. J'ai vu les livres de la société, j'ai pu juger du système de ses registres à souche, de ses livrets et de ses cartes : si la société peut être frustrée, ce n'est pas faute de vérifications. Les nombreuses écritures sont parfaitement établies, et les constatations s'opèrent avec une prodigieuse facilité. Cependant l'association porte en elle des germes de dissolution contre lesquels elle a besoin de se prémunir avec l'attention la plus vigilante : elle doit savoir résister, par exemple, à la tendance qui la pousse à élargir démesurément le cercle de ses opérations. Une question réglementaire, celle du crédit pour le paiement du pain, est venue, d'un autre côté, provoquer des discussions orageuses et amener plusieurs démissions. Exploitée par la rivalité jalouse du commerce de détail, cette question du crédit menace d'agir comme un dissolvant au sein de la société; mais *l'Humanité* doit craindre par-dessus tout de laisser la politique pénétrer dans ses rangs. Je commence par le dire : dans les salles où se réunit la commission générale, dans la cuisine où se distribuent les viandes cuites, partout, en un mot, où plusieurs associés peuvent se rencontrer, la défense des discussions politiques est inscrite en gros caractères. Cependant, éclose au lendemain de la révolution de février, il était impossible que cette association ne se ressentît pas de l'influence qui passionnait alors les esprits; aussi la police lilloise se défie-t-elle des pensées qui pourraient encore y éclater. Au fond, cette vigilance protége l'institution, car la discorde entrerait inévitablement chez elle avec la politique et aurait bientôt compromis son présent et son avenir. Le socialisme n'aurait pas mieux demandé que de faire son œuvre propre de cette société, mais elle lui échappe en principe comme en fait. D'une part, elle ne prétend s'imposer à personne; créée au profit de la grande famille ouvrière, elle laisse chacun libre d'utiliser son concours ou de s'en passer. Pour se soutenir et prospérer, elle a besoin, d'autre part, que le calme règne dans le pays et l'activité dans le travail. Les quatorze cents actionnaires de *l'Humanité* sont rattachés plus qu'ils ne le croient eux-mêmes à la cause de l'ordre.

Les sociétés de secours mutuels, nées des sentimens les plus instinctifs de la population, existaient à Lille bien long-temps avant qu'on y eût entendu parler de socialisme. Quelques statuts encore en vigueur attestent une durée de trois siècles. A l'origine, l'intention religieuse s'y mêlait étroitement. Un grand nombre de ces associations portent encore le nom d'un saint, et plusieurs conservent en tête de leur charte ces mots : *A la plus grande gloire de Dieu et du glorieux saint N...* Ces sociétés sont de deux sortes : les unes réunissent tous les ouvriers d'un même établissement, sans distinction d'âge ni de sexe, et leurs statuts font partie intégrante du règlement de la fabrique. Les autres se composent d'ouvriers de toute profession et de tout atelier. Tandis que celles-là sont obligatoires, celles-ci restent facultatives. Les premières, qui sont d'une création plus récente et taillées sur le même modèle, ont pour aliment, outre les cotisations hebdomadaires de leurs membres, le produit des retenues ou amendes de toute nature payées dans l'atelier. Avant 1848, les amendes encourues, par exemple, pour absence ou retard profitaient au chef de l'établissement, par cette raison que, les frais généraux marchant toujours, il y avait pour lui une perte évidente. Ce raisonnement était juste, et cependant on était choqué de voir le patron s'adjuger cette indemnité prélevée sur le salaire de l'ouvrier; il en était de même des retenues pour mauvais ouvrage qui exposaient sans cesse à d'injurieux soupçons la bonne foi des chefs d'établissement. Le mode actuel de pénalité, en donnant au patron une position plus haute, est infiniment plus propre à maintenir la bonne harmonie entre les divers intérêts engagés dans la production.

Les sociétés de la seconde catégorie ont seulement pour ressource la mise volontaire de chaque associé, fixée à 20 ou 25 centimes par semaine, et qui est perçue à domicile par un receveur désigné quelquefois aussi dans les vieux règlemens sous le nom de *clerc* ou de *valet*. Ressort principal de l'association, le receveur touche sur le montant des cotisations une remise qui peut être évaluée à 10 pour cent de la recette totale. Certains statuts, qui portent le cachet de leur temps, lui allouent une ou deux paires de souliers ou une seule paire et un ressemelage. Un même receveur peut desservir plusieurs sociétés. Un ouvrier n'est admis à faire partie que d'une seule en dehors de celle de l'établissement même où il travaille.

Les sociétés mutuelles de Lille ont ce caractère singulier, qu'elles sont formées à la fois pour l'assistance et pour le plaisir. Autre trait qui les distingue : elles ne durent qu'une année et recommencent ensuite un cours tout nouveau. Voici comment on procède : un sociétaire tombe-t-il malade, on lui paie sous des conditions déterminées une indemnité de 5 à 6 francs par semaine, indemnité qui diminue et s'éteint ensuite complétement au bout d'un certain temps. Puis au

mois de mai, à la Saint-Nicolas, tous les associés partagent entre eux l'excédant des recettes sur les dépenses. Cette épargne est généralement consacrée à fêter le grand patron de la filature. Durant cette solennité appelée en patois la fête du *broquelet* (fuseau), les ateliers sont fermés trois jours, les patrons donnent habituellement une gratification aux ouvriers qui n'ont pas encouru d'amende pendant le cours de l'année. Après cette interruption traditionnelle du travail, les sociétés de secours mutuels recommencent à opérer leurs versemens dans la caisse épuisée.

On devine sans peine qu'avec le fractionnement de ces associations et le but spécial qu'elles se proposent, le socialisme n'a pas dû avoir une grande prise sur elles. Il a bien cherché à s'emparer des receveurs; mais les receveurs sont presque des fonctionnaires, qui tiennent à leur emploi et se trouvent ainsi engrenés dans l'ordre social. Il aurait voulu aussi pouvoir prendre ces sociétés sous son égide; mais comme ni les patrons ni l'autorité ne les ont attaquées, il n'a pas eu à les défendre. L'exagération du principe socialiste n'a donc pas pénétré dans leur organisation.

La population lilloise se complaît trop dans les réunions de tout genre pour ne pas aimer les chants qui les animent et qui sont un des plus sûrs moyens d'éveiller à la fois le même écho dans les ames. Les sociétés chantantes germent ici spontanément tout comme les sociétés de secours mutuels. Affranchies en fait de la nécessité d'une autorisation préalable après la révolution de février, elles s'étaient extrêmement multipliées. Une décision du préfet, qui a rappelé les dispositions légales relatives aux réunions, a eu pour effet d'en diminuer un peu le nombre. L'autorité locale veut pouvoir connaître leurs mouvemens; mais, en cherchant à prévenir les écarts qui menaceraient l'ordre public, elle ne saurait avoir l'intention de réagir contre les inoffensives satisfactions d'un goût populaire. Les destinées de la chanson survivront aux discordes de notre temps.

Quels sont les chants en faveur auprès des sociétés lilloises? Il y a bien une place pour nos fameuses chansons patriotiques, qui, depuis l'ardente *Marseillaise*, ont tant de fois gonflé les poitrines; elles n'entrent plus néanmoins dans les répertoires quotidiens. Les œuvres de Béranger en ont aussi à peu près disparu. Les compositions plus actuelles de M. Pierre Dupont ont été au contraire et sont encore assez souvent répétées en chœur; mais la préférence marquée des ouvriers se porte sur des chansons qu'on nous permettra d'appeler des chansons du cru, composées en patois par des poètes de la localité. Ce sont celles-ci qui retentissent incessamment dans les sociétés chantantes. Le patois de Lille a des charmes particuliers pour les oreilles populaires. A défaut d'harmonie, il se prête, comme notre vieux français, à des tours de phrase très naïfs et très faciles à comprendre. Lille

compte de nombreux chansonniers, en tête desquels marchent MM. Desrousseaux et Danis, tous les deux poètes drôlatiques et burlesques, et qui ont également tous les deux publié plusieurs recueils de chansons. Beaucoup d'ouvriers composent aussi des chants patois qui sont imprimés sur des feuilles volantes et se vendent généralement à un assez grand nombre d'exemplaires. Les idées mises en œuvre dans toutes ces poésies n'ont rien de bien original : ce sont le plus souvent de nouvelles paroles sur des thèmes très connus; mais il s'y trouve des couplets assez drôlement tournés et des scènes de la vie habituelle fort exactement rendues. Presque jamais on ne touche à la politique. Les sujets sont pris dans la région de la fantaisie, ou bien tirés de quelque circonstance fortuite de la vie locale. Tout devient matière à chansons : une fête, un concert, un ballon lancé, etc. Ainsi dernièrement une société musicale de Lille recrutée dans différentes classes sociales et désignée sous le nom bizarre de société des *Crick-Mouls,* dont personne n'a pu me dire l'étymologie, est conviée à un concours de musique ouvert par la ville de Troyes. Les enfans de Notre-Dame-de-la-Treille (1), si hospitaliers chez eux, ont trouvé très parcimonieuse l'hospitalité des Champenois. Leur déconvenue forme tout de suite, pour M. Desrousseaux, le sujet d'une chanson assez piquante intitulée *l'Garchon Girotte au concours de Troyes.* Sous ce titre, *M'Cave et min Guernier* (ma cave et mon grenier), un ouvrier tapissier a composé quelques couplets à propos de la discussion parlementaire relative aux habitations des ouvriers de Lille. Je choisis cette chanson pour en citer quelques passages comme un échantillon du patois lillois, parce qu'elle renferme une peinture très significative de certaines préférences de la classe ouvrière. C'est l'apologie de la cave et la réprobation du grenier.

On a lu sur la gazette,
Dins chés derniers jours,
Sur les cav's et les courettes
Gramint (beaucoup) d'longs discours.
. . . .
Chés monsieux ont mis d's'intraves
Dins min p'tit métier,
Y me f'ront sortir de m'cave
Pour mette au guernier.
. . . .
Y m'ont dit, chés gins habiles :
« Vo cave est malsain. »
J'y vivos avé m'famille
Sans besoin d'médecin...
Allons, y n'y a point d'répliques,
Du moins j'intindrai

(1) Notre-Dame-de-la-Treille est la patronne de la ville de Lille.

Les anges canter des cantiques
Pa'l'sus d'min guernier.

Le sentiment exprimé dans cette chanson est véritablement celui des masses. Les ouvriers de Lille aiment mieux descendre cinq ou six marches que monter deux étages. J'ai vu des chambres bien aérées rester inoccupées, quand des caves se louaient dans le voisinage à un prix plus élevé. La cave permet d'exercer un petit métier, et les habitudes indolentes du peuple lillois trouvent leur compte dans ces réduits en communication si facile avec la voie publique. Toutes détestables que soient ces habitations, il faut savoir d'ailleurs, si on veut s'en faire une idée exacte, qu'il n'y a pas ici, comme à Paris ou à Lyon par exemple, des maisons de six étages bordant des rues étroites. Les maisons ne sont pas hautes; les rues sont généralement larges et disposées de telle manière que l'air y circule et s'y renouvelle avec facilité. Ce sont les caves situées dans quelques cours rétrécies du quartier Saint-Sauveur que M. Blanqui avait particulièrement en vue dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques en 1848, rapport qui visait d'ailleurs, nous aimons à le rappeler en passant, à tempérer l'éclat des passions déchaînées à cette époque. Aujourd'hui, grace aux efforts de l'édilité municipale, les caves reconnues malsaines ont à peu près cessé d'être habitées. Les logemens des classes laborieuses à Lille offrent en général des conditions de salubrité satisfaisantes; mais l'ouvrier chassé de son logis souterrain par une philanthropie importune y jette encore un œil plein de regret lorsqu'il monte péniblement l'escalier de sa mansarde.

Avec les habitudes invétérées de la population lilloise, le logement exerce peu d'influence sur le côté moral de la vie. On ne reste pas chez soi, et eût-on un palais pour demeure, on ne s'y tiendrait peut-être pas davantage, s'il fallait y rester sans compagnie. Les ouvriers ont des espèces de cercles où ils passent les heures de loisir dans les nombreux cabarets de la ville, dont les volets verts se présentent plus agréablement à l'œil que les devantures rougeâtres des guinguettes de la banlieue parisienne. Le cabaret n'est pas seulement un lieu où l'on va boire, bien qu'on s'y enivre trop souvent; c'est avant tout un lieu où l'on se réunit. Les mêmes visiteurs fréquentent habituellement les mêmes maisons. Quelquefois les ouvriers d'un même atelier prélèvent un sou par semaine pour leur cercle, afin de pouvoir y aller quand ils le veulent, sans être obligés d'y rien consommer.

L'idée d'un prélèvement organisé sur le salaire est tout-à-fait entrée, comme on le voit, dans les mœurs de la population lilloise; mais ce prélèvement a moins pour objet de mettre en commun une certaine quantité des chances de la vie que de donner satisfaction au côté sym-

pathique de l'ame. Tout en s'unissant, on garde sa personnalité et son libre arbitre. Ce système de cotisations qui se reproduit à tout moment, qui revient pour le carnaval, pour des danses durant l'hiver, etc., donne naissance à une infinité de petites caisses gérées par un trésorier et autour desquelles il se passe parfois des faits propres à jeter une lueur nouvelle sur les habitudes populaires. Quelques-unes de ces caisses consentent à prêter au sociétaire qui le demande une partie de la somme par lui versée; ainsi, à l'époque de l'année où on a payé cinq francs, on peut être admis à en emprunter trois. Ce prêt n'est point gratuit; il n'y a pas de banquier qui vende le crédit aussi cher. L'emprunteur doit donner un liard par semaine et par franc, ou cinquante-deux liards par an, c'est-à-dire 65 pour 100 d'intérêt. Que devient cet intérêt? Il accroît la masse, et, à l'époque fixée pour le partage, celui des sociétaires qui n'a rien emprunté touche une somme supérieure à son propre versement. Les ouvriers ne se gâtent pas, comme on en peut juger, les uns les autres; jusque-là, cependant, nous ne voyons dans ce procédé qu'une dureté extrême : n'en résulte-t-il point des abus plus graves? Nous ne voudrions pas affirmer, après les renseignemens que nous avons recueillis, que certains trésoriers peu scrupuleux n'aient jamais continué, quand le partage de la caisse était accompli, à faire, pour leur propre compte, ces prêts à la petite semaine, moyennant le même intérêt de 65 pour 100.

Dans tout ce mouvement des sociétés de plaisir et des cercles des cabarets, la politique occupe-t-elle une place? l'agitation socialiste y trouve-t-elle un moyen d'influence? Quant aux sociétés dansantes et autres réunions analogues, il faut vivre dans un temps où la politique a presque tout envahi pour être obligé de dire que des intentions de cette nature en sont tout-à-fait absentes. Pour les cercles des cabarets, c'est différent : sans en être l'objet, la politique y pénètre naturellement avec les journaux qu'on y reçoit, et qui sont ordinairement des journaux exaltés. Il est pourtant bien rare qu'en temps ordinaire les conversations y roulent sur le gouvernement ou sur ses actes. Le journal n'est pas lu à haute voix : ceux qui le lisent passent par-dessus la polémique pour courir aux faits divers et aux annonces (1); mais, si les ouvriers lillois restent étrangers à la polémique courante, pour laquelle ils n'ont aucun goût, ils prêtent l'oreille à ce qui les concerne. Il n'y a pas dans l'assemblée nationale une seule discussion relative au travail qui n'ait au milieu d'eux un grand retentissement. Quelques-uns lisent alors le journal, et racontent aux autres ce qui s'est

(1) Une des feuilles du parti conservateur qui tenait à se placer dans les cabarets de Lille, et qui, grace à quelques sacrifices, a réussi à y glisser cinq ou six cents numéros, avait considéré comme une condition essentielle de succès de présenter une belle page d'annonces.

passé. Cette attention qu'ils donnent à leurs intérêts, naturellement liés aux intérêts généraux du pays, peut à coup sûr offrir des dangers chez des hommes peu instruits, et par conséquent faciles à égarer. En elle-même cependant, elle est un signe incontestable du mouvement qui élève les masses, et dont l'origine se mêle étroitement à toute notre histoire depuis soixante années. Qu'on réprouve ou non ce travail de la pensée, il existe; il a pénétré jusque dans les entrailles de notre société industrielle. Voudrait-on le supprimer, on reconnaîtrait bientôt qu'il est assez puissant pour déconcerter tous les efforts. Tâcher d'éclairer les classes laborieuses et de mettre la vérité à la portée de leur esprit, étendre le rayon lumineux qui luit sur notre pays, c'est la mission et ce sera, nous l'espérons, la gloire de ce siècle. Tant qu'aucune idée un peu générale n'a pénétré dans l'esprit d'une population, tant que la masse se laisse docilement conduire au travail sans s'interroger sur son rôle, l'ignorance est peut-être un moyen de domination; mais, aussitôt que les hommes commencent à réfléchir sur la situation relative des différentes conditions sociales, le développement des intelligences et le développement du sens moral peuvent seuls assurer la paix dans la société. Il faut alors arriver à faire comprendre aux intérêts la raison des phénomènes sociaux.

En dernière analyse, malgré l'apathie flamande, la population ouvrière de Lille s'habitue peu à peu à raisonner. « Si l'esprit de nos ouvriers n'est pas ouvert et prompt, me disait naguère un fabricant qui les a maintes fois entendus débattre leurs intérêts, car il a fait partie pendant de longues années du conseil des prud'hommes de Lille, il ne résiste presque jamais à une explication un peu patiente. Quand un ouvrier a eu tort, on l'amène sans trop de difficulté à le reconnaître lui-même. » Ce bon sens naturel n'a besoin que d'être dégrossi pour devenir un rempart contre des suggestions perfides. Les ouvriers lillois ont appris à leurs propres dépens que le désordre ne fait pas marcher le travail et cuire le pain du lendemain; mais, si l'agitation a perdu du terrain, il y a toujours chez une partie de ces ouvriers des sentimens profonds de défiance à l'égard des chefs d'établissement : le bien même qui vient du patron est suspect. Pour activer la pacification des ames, un ancien manufacturier du département du Nord, dont les intentions bienveillantes envers les travailleurs de l'industrie reposent sur une profonde connaissance de leur état moral et physique, recommandait de s'occuper d'eux activement, mais sans le leur dire, de leur faire du bien constamment, mais sans chercher à s'en prévaloir. La défiance, on ne saurait en douter, s'évanouirait peu à peu devant l'application d'un pareil programme, qui compte d'ailleurs à Lille même d'énergiques et puissans adeptes, et peut opposer déjà des résultats acquis aux exagérations du socialisme.

II. — CALAIS ET AMIENS. — SAINT-QUENTIN ET SEDAN.

Dans les deux villes de Calais et d'Amiens, qui rentrent dans le cercle industriel de la Flandre, le mouvement des idées et des faits ne se présente point avec un caractère aussi animé, aussi large que dans la capitale de cette ancienne province. Les traits généraux vont en se rapetissant. La fabrique de Calais et de Saint-Pierre-lez-Calais renferme quatre associations de secours mutuels qui se réunissent tous les quinze jours, et dans lesquelles les cotisations varient de 10 à 50 centimes par semaine. Bien que ces sociétés soient étrangères à la politique, on trouverait aisément dans chacune d'elles un noyau d'agitation socialiste. Tant que les métiers sont en mouvement, tant que l'ouvrier peut gagner sa vie, la grande masse des travailleurs échappe à une influence qui se dissimule elle-même; mais, dans un moment de crise industrielle, l'accès des ames deviendrait plus facile. Est-ce à dire que l'idée fondamentale du socialisme, l'idée d'une association exagérée et obligatoire ait pénétré dans les esprits? Non, les ouvriers de Calais n'aspirent même pas, comme ceux de quelques autres districts, à une exploitation collective de l'industrie locale. Leurs vues ne s'étendent point aussi loin; mais les cœurs sont tourmentés par un sentiment d'envie contre les chefs d'établissement. La source du mal est là. Peut-être aussi a-t-on trop négligé d'éclairer les intelligences, de leur rendre sensible l'intime corrélation qui existe au fond entre le travail et le capital. Il en résulte qu'une population, qui n'est pas une population égarée, qui s'est promptement rassise en 1848, au milieu de l'émotion générale, est plus susceptible de céder à des suggestions qui l'emporteraient bien loin de ses vrais intérêts comme de ses sentimens véritables.

La ville d'Amiens présente le contraste d'une belle cité où de larges perspectives s'ouvrent de tous côtés, où se déploient des boulevards spacieux, des promenades magnifiques, et d'une fabrique qui se replie sur elle-même, qui paraît craindre de demander à une initiative hardie les moyens d'un nouvel épanouissement. Les masses y participent moins peut-être qu'en aucune autre ville du nord de la France au mouvement intellectuel. Que les salaires soient élevés, tel est bien là, comme partout, le désir qui émeut les ouvriers, mais ce désir est peu éclairé; il ne sait pas, quand il se manifeste au dehors, se régler et se limiter lui-même. Le chef d'une des nombreuses teintureries établies sur les cours d'eau qui coupent la ville d'Amiens me racontait dernièrement que ses ouvriers, trouvant trop faible leur salaire accoutumé de 9 francs pour six jours de travail, étaient venus lui demander de le porter à 12 francs. « J'étais disposé, me disait-il, à consentir à cette demande, parce que l'ouvrage allait bien dans ce moment-là; j'y

mis seulement pour condition que les autres fabricans de la ville accorderaient la même augmentation; mon exemple et mon adhésion devaient, d'ailleurs, exercer sur eux un certain poids. Que firent cependant les ouvriers? Ayant obtenu si facilement de moi une réponse favorable, ils imaginèrent d'aller plus loin et de réclamer une diminution dans la durée du travail. Je m'élevai contre cette nouvelle prétention. Les deux exigences réunies offrirent un excellent motif à ceux des patrons qui ne voulaient ni de l'une ni de l'autre, pour les repousser toutes les deux. Il en résulta des tiraillemens, des retards; en fin de compte, nos ouvriers, pour n'avoir su ni se borner ni se contenir, obtinrent à grand'peine, dans un très petit nombre d'établissemens, 10 fr. ou 10 fr. 50 centimes par semaine, tandis que, dans la plupart, les salaires restèrent à 9 francs. » Jusqu'à ces derniers temps, les sociétés de secours mutuels étaient inconnues dans cette ville. On s'efforce assez péniblement d'en constituer une aujourd'hui. Tout en manquant d'un élan qui lui soit propre, la population est extrêmement accessible au contre-coup des événemens extérieurs. Qu'une émotion un peu profonde se fasse sentir à Paris, elle peut entraîner de graves désordres à Amiens. L'agitation socialiste n'y trouverait pas pour obstacle, autant qu'ailleurs, la réflexion qui contrôle les faits et commence à savoir calculer les chances du lendemain.

Des traits de caractère plus singuliers et plus marqués apparaissent dans les deux grandes annexes de la zone septentrionale de la France, Saint-Quentin et Sedan; mais le mouvement s'y produit sous d'autres aspects que dans la Flandre proprement dite. A Saint-Quentin d'abord, on chercherait vainement cet esprit de corporation si vivace parmi les ouvriers lillois. C'est l'individualisme qui domine ici. Point de sociétés religieuses qui s'appliquent à réunir en un faisceau les aspirations de chacun et à les pénétrer de l'idée chrétienne, point de sociétés de secours mutuels qui fassent servir une épargne collective au soulagement d'un malheur particulier; point de ces sociétés chantantes, de ces sociétés de plaisir où les ames se livrent aux mêmes impressions et semblent se toucher par la communauté des sentimens. On est encore bien plus éloigné des associations savantes et complexes qui enveloppent, comme *l'Humanité* de Lille, l'ensemble des consommations domestiques. Subsistant avec leur salaire quand le travail marche, ou secourus par la charité publique durant les momens de crise, les ouvriers de Saint-Quentin n'éprouvent le besoin de rien mettre en commun dans les relations ordinaires de la vie. Le cabaret est, en dehors de l'atelier, le seul lieu qui les rassemble; encore n'y vont-ils pas comme à un cercle où ils doivent trouver d'autres hommes et passer en compagnie les heures de loisir : le cabaret est pour eux, avant tout, un lieu où l'on vend à boire. L'ivrognerie est le grand vice de tout ce district industriel, et le

plaisir de boire la jouissance préférée. Comme le vin est cher dans le pays, bien qu'on y soit fort rapproché des contrées viticoles, on s'enivre avec de la bière ou avec des boissons alcooliques de mauvaise qualité, qui donnent à l'ivresse un caractère particulier de pesanteur et d'abrutissement. On aurait pu s'attendre au premier abord, en n'apercevant ici de sociétés d'aucune espèce, que le vide laissé par l'esprit d'association serait rempli par l'esprit de famille; mais non : c'est le cabaret, comme on vient de le voir, qui accapare toutes les heures dérobées au travail.

La ville de Saint-Quentin est entourée de promenades verdoyantes; bâtie sur le flanc d'un coteau, elle est dominée par une plate-forme couverte d'arbres magnifiques, et d'où la vue peut s'étendre sur une immense vallée. Ces lieux si propres à charmer les regards, l'ouvrier ne les fréquente guère, et jamais il n'y conduit sa famille. Tandis qu'il passe son temps au dehors, la mère et les jeunes enfans restent à la maison. Deux manières de vivre aussi distinctes entraînent deux catégories de dépenses dans le maigre budget du travailleur. Si la nourriture de la famille y a son chapitre, le cabaret doit y avoir le sien; or, comme c'est le client du cabaret qui préside au partage, il consacre trop souvent une somme bien faible aux besoins domestiques, gardant pour lui quelquefois plus de la moitié de son gain. La femme s'arrange comme elle peut, c'est-à-dire que le foyer reste sans feu, et que les enfans, couverts de haillons, mendient sur la voie publique. Avec de pareilles dispositions, quelle prévoyance serait possible? L'ouvrier sans doute est plus heureux quand il gagne davantage, puisqu'il a plus de moyens de satisfaire ses goûts, mais il ne pense guère plus à se préparer des ressources pour le lendemain. Avant 1848, la moyenne des salaires dans la fabrique de Saint-Quentin, en tenant compte des hommes, des femmes et des enfans, était de 20 à 22 sous par jour; en 1848, sous le coup de la crise qui paralysa tant de métiers, les salaires tombent à 18 sous pour monter ensuite à 40 ou 45 durant les deux années si productives de 1849 et 1850. Eh bien! à ces diverses époques, avec une rétribution si différente, on cherche également en vain le produit des économies.

Cette population paraît, d'ailleurs, animée d'excellens instincts : visiblement touchée du bien qu'on lui fait, elle sait au besoin témoigner sa reconnaissance par les attentions les plus délicates. Il n'est pas besoin de beaucoup d'efforts de la part des chefs d'établissement pour gagner les sympathies de leurs ouvriers : qu'ils s'occupent un peu d'eux, cela suffit. Les inclinations des masses ne sont ni turbulentes, ni agressives, et Saint-Quentin s'endort chaque soir fort tranquillement, sans avoir chez elle un seul soldat en garnison.

Les classes ouvrières ainsi disposées, que fait-on pour elles? quelle

influence les sollicite et comment y répondent-elles? Considérée indépendamment du district dont elle est le centre, la ville de Saint-Quentin renferme un nombre beaucoup plus considérable de commerçans, de commissionnaires que de manufacturiers. Le génie commercial y domine le génie industriel; c'est par le commerce des batistes et des linons que cette ville, dont la population a monté en quarante années de dix mille à vingt-cinq mille ames, avait commencé sa rapide fortune. Or, le commerce est déjà un peu éloigné des ouvriers, auxquels ils ne se mêle pas directement. Livré à ses spéculations, comment serait-il porté à s'occuper beaucoup d'une classe dont il ignore bien souvent le véritable état? Voulons-nous dire qu'ici les travailleurs de l'industrie sont entièrement abandonnés à eux-mêmes sans que personne songe à les aider et à les soutenir? Non: quelques hommes généreux ont même su prendre une initiative intelligente qui a trouvé de l'écho et dans la municipalité et dans la population aisée; mais cette action, d'ailleurs assez récente, est encore circonscrite dans un cercle peu étendu; elle pourrait s'ingénier davantage à trouver des moyens d'atteindre à la source du mal. Voici, par exemple, les écoles communales qui sont insuffisantes : la ville continue néanmoins à fermer sa porte aux frères de la Doctrine chrétienne. Craint-on que les ouvriers n'envoient pas leurs enfans dans ces classes? L'expérience accomplie dans tant d'autres villes de fabrique démontre combien cette appréhension serait erronée. Disons-le plutôt, il y a dans cette localité, parmi la bourgeoisie, un levain profond de cet esprit prétendu voltairien qui florissait au temps de la restauration. Une société de dames, dite *Société de la Providence*, est, il est vrai, instituée pour venir au secours de quelques familles au moyen de prêts gratuits d'objets mobiliers, notamment d'articles de literie. Dans une contrée où le mobilier des indigens est déplorablement négligé, où il n'est pas rare de voir un même lit servir à cinq ou six personnes, cette œuvre est sans doute d'une incontestable utilité. Resserrée toutefois dans des limites étroites, elle ne saurait avoir une influence sociale digne d'être signalée. Un seul mode d'action nous paraît largement approprié aux besoins de la localité, un seul attaque l'ouvrier dans le retranchement de ses vices. Ce mode consiste dans la destination donnée, depuis quelques années, à des terrains communaux voisins de la ville. Saint-Quentin possède une assez grande étendue de terres situées près de ses boulevards et qu'elle a l'intention d'aliéner; en attendant des acquéreurs, on a imaginé de diviser ces terrains en petits lots et de les donner gratuitement à des ouvriers qui les cultivent. Le nombre de ces lots est de quatre à cinq cents; pour en obtenir un, on doit adresser une demande à une commission spéciale prise dans le sein du conseil de la cité; les allocations sont faites pour un an. A Saint-Quentin, où le chômage du lundi

est universel, on voit tout de suite quels heureux effets peut produire une mesure qui fournit à l'ouvrier une occupation attrayante et productive. Les heures données à la culture sont prises au cabaret. Plaise à Dieu que la ville attende long-temps des acquéreurs et puisse laisser à ces terres une si bienfaisante destination!

Le socialisme ne se révèle dans la fabrique de Saint-Quentin par aucune institution spéciale; mais il y compte des représentans isolés dont quelques-uns exercent une réelle influence. En général, la politique a le cabaret pour théâtre; les maîtres de l'opinion sont les cabaretiers. Ils choisissent le journal que reçoit leur maison, et le commentent à leur manière. Bien que les ouvriers sachent presque tous lire, ils lisent peu la polémique et se contentent du commentaire qu'on leur en fait. Les journaux reçus dans les cabarets appartiennent presque tous à l'opinion radicale. Les votes électoraux se ressentiraient à l'occasion de cette influence, à laquelle échappent pourtant les actes de la vie habituelle. Au fond, les ouvriers restent complétement en dehors de l'idée socialiste, parce qu'il n'y a point de place dans leur ame pour le désir de révolutionner l'industrie en lui imposant l'association de tous les élémens qui concourent à la production.

Cette dernière pensée, la pensée fondamentale du socialisme, s'est, au contraire, fait jour en une certaine mesure dans la fabrique de Sedan. Les masses n'y comprennent pas, il est vrai, la doctrine même envisagée comme théorie sociale; mais elles accueillent avec faveur, en matière d'association, de vagues aspirations qui en dérivent. Dans aucune autre ville du nord de la France, on ne trouve, au point de vue moral, autant de contrastes que dans cette industrieuse cité des Ardennes. Sous beaucoup de rapports, la situation des esprits y est satisfaisante. L'ivrognerie a pu être radicalement extirpée, grace au bon sens des populations et à la fermeté des chefs d'usine. Un ouvrier ivre est à Sedan une singularité. On y affectionne la vie de famille; le plaisir préféré consiste dans des promenades qui ont un objet tout spécial. Beaucoup d'ouvriers louent sur les anciennes fortifications de la ville un petit jardin dont le prix varie de 10 à 15 francs par an; ils s'y rendent tous les dimanches pendant l'été avec leurs femmes et leurs enfans. On y dîne sur un coin de gazon, et le père ramène le soir sa famille au logis, cent fois plus heureux, cent fois mieux préparé à reprendre son travail le lendemain que s'il avait passé, comme ailleurs, sa journée au cabaret. Les habitudes religieuses ne sont pas non plus entièrement abandonnées. Les parens apportent un soin particulier à l'éducation de leurs enfans. Un fait digne d'être mis en relief se produit sous ce rapport. La municipalité sedanaise, qui, en 1848, a eu le tort de rayer du budget communal les écoles chrétiennes, entretient trois classes d'enseignement mutuel complétement gratuites; les ouvriers n'y envoient

pas leurs enfans. Ils préfèrent les écoles des frères ignorantins, où ils sont obligés pourtant de payer une petite rétribution, parce qu'ils ont plus de confiance dans l'éducation qu'on y donne. Leur choix n'est dicté d'ailleurs par aucune intention de narguer le conseil municipal. Un grand nombre d'ouvriers fréquentent l'église le dimanche. A une époque où, dans les momens de presse, les fabriques ne s'arrêtaient pas le septième jour de la semaine, quelques chefs d'établissement avaient proposé à leurs ateliers de travailler jusqu'à une ou deux heures, sauf à se reposer le restant de la journée; les ouvriers aimèrent mieux, au contraire, demeurer plus tard à la manufacture et avoir dans la matinée le temps d'aller à la messe. Tout récemment, le cardinal-archevêque de Reims visitait Sedan pour la première fois depuis son élévation; on lui préparait une réception solennelle. Les ouvriers demandèrent eux-mêmes à quitter l'atelier pour se rendre au-devant de lui, et ils se présentèrent sur son passage dans une respectueuse attitude, malgré les recommandations d'une feuille locale qui leur conseillait de se mettre au-dessus de ces vaines fantasmagories. Toutefois il ne faudrait pas croire qu'en dehors du domaine spirituel, le clergé ait une grande influence à Sedan, et toute tentative même pour étendre son action soulèverait immédiatement une invincible répugnance parmi les ouvriers sedanais. Aussi n'y a-t-il point dans cette ville d'institutions religieuses destinées aux ouvriers; elles seraient mal accueillies et ne tarderaient pas à dépérir.

Au milieu des émotions de 1848, la population laborieuse de cette fabrique ne se laissa pousser à aucun excès. Des démonstrations violentes s'étant produites contre la maison d'un ancien et très honorable manufacturier qui avait long-temps occupé une place dans les conseils du dernier roi, les ouvriers y établirent un poste jour et nuit pendant un mois, afin de prévenir le retour de ces scènes affligeantes, auxquelles pas un d'entre eux n'avait participé. Long-temps même ils résistèrent à des sollicitations venues du dehors pour les embrigader en vue de balancer l'influence des chefs d'établissement. C'est seulement beaucoup plus tard, quand l'exécution de la loi sur la durée du travail fut généralisée, qu'un dissentiment profond, qui touchait au taux du salaire, éclata entre eux et les patrons. Les ouvriers choisirent des délégués et se mirent en chômage pendant quatre jours. Une caisse centrale, dont ils s'efforcent d'entourer d'un certain mystère l'existence et le régime, fut alors créée par eux. Le minimum des versemens est de 50 cent. par mois; beaucoup d'ouvriers paient 50 cent. par semaine. Quelle est la destination réelle de cette institution? Sous prétexte d'aider les travailleurs quand l'atelier chôme, elle nous paraît avoir pour principal objet de les soutenir, s'ils jugent à propos de faire grève pour résister à telle ou telle prétention des fabricans. Nous ne voudrions pas affir-

mer que les fonds ne reçoivent jamais d'application politique. Serrés autour de leur caisse centrale, les ouvriers sedanais ont accueilli peu à peu des pensées d'association qui les flattent et qui les abusent. Honnêtes et laborieux, ils répugnent à tout projet de spoliation, ils ne recherchent point l'agitation pour elle-même, ou parce qu'ils s'imagineraient pouvoir vivre sans rien faire. Que veulent-ils donc? A quelles impulsions cèdent-ils? En allant au fond des choses, on retrouve dans leurs opinions la trace de la doctrine de M. Louis Blanc mêlée peut-être à je ne sais quel lambeau de la théorie fouriériste. Exploiter le travail de la fabrique sedanaise par associations d'ouvriers après avoir indemnisé les propriétaires actuels, tel est à peu près l'idéal auquel tendent ici les aspirations de la masse laborieuse. Quelques créations récentes contribuent à égarer son esprit en offrant à ses yeux, sur une petite échelle, l'image de ce qu'elle désire. Ainsi les ouvriers ont établi une épicerie commune, dite *épicerie sociétaire,* en vue de payer moins cher les denrées de consommation quotidienne. Ils ont choisi parmi eux un gérant auquel ils allouent un traitement fixe; ce gérant achète les marchandises en gros et les revend en détail presque à prix coûtant. Il en résulte pour les consommateurs une très notable économie. La pensée de cette création, qui ressemble en petit à *l'Humanité* de Lille, est bonne; elle est simple et elle n'était pas difficile à réaliser. Les ouvriers s'étant astreints à s'approvisionner exclusivement dans l'épicerie commune et à payer les achats comptant, il suffisait d'un très petit capital pour commencer l'opération sans avoir de risques à courir. Un tel établissement n'aurait, à coup sûr, rencontré que des sympathies, s'il ne s'y mêlait pas l'intention visible d'offrir un modèle d'organisation générale. Cette circonstance a effrayé quelques esprits et suscité les défiances de l'autorité locale. Un jour, on a fait arrêter le gérant; on l'accusait de se livrer à une propagande anarchique et d'être un comptable infidèle. Tous les papiers de la société ont été visités sans qu'on découvrît la trace d'une propagande quelconque; des experts ont examiné les livres et les ont trouvés en règle. L'épicerie sociétaire et son chef ont inspiré dès-lors une confiance encore plus grande aux travailleurs. Ces derniers n'en ont été que plus portés à s'exagérer démesurément la signification d'une expérience aussi étroite. Qu'arrive-t-il? On ne considère que le coin du pays sur lequel on vit, on ne se rend aucun compte des conditions générales du mouvement social, et on se figure que la France entière pourrait être organisée comme un magasin d'épicerie? Voilà mise à nu l'erreur des ouvriers sedanais, erreur dangereuse, mais qui, tempérée par leur amour du travail et l'honnêteté de leurs sentimens, par les habitudes de la vie de famille, est loin de les associer à tous les rêves des écoles socialistes.

Si, au moment de quitter l'industrieuse région flamande, nous jetons un regard sur l'ensemble du pays parcouru, nous pourrons remarquer quelques points saillans qui se dégagent de la variété des situations. Une première observation se présente : depuis 1848, à mesure que les ateliers se rouvraient, à mesure que le travail reprenait son essor, l'agitation perdait du terrain. Dans les grands centres industriels, de larges améliorations ont été obtenues sous ce rapport; la population laborieuse a été, pour ainsi dire, arrachée à l'influence anarchique qui l'avait entraînée si loin de ses intérêts réels. Dans les égaremens de 1848, les masses ont trouvé une sévère leçon, celle de la misère subie au sein d'un universel chômage, Cette leçon n'a pas été perdue pour elles : si les populations ouvrières ressemblent toujours à une mer immense dont une crise économique, traînant après elle l'oisiveté et la misère, pourrait encore bouleverser les flots, du moins ont-elles échappé à cet esprit d'agitation quotidienne qui les rendait accessibles à tous les entraînemens.

Le socialisme ne s'est pas présenté dans cette contrée en déployant franchement son drapeau et en présentant aux regards ses principes et leurs conséquences. Comme doctrine sociale, il demeure un livre fermé pour les ouvriers, incapables qu'ils sont de se reconnaître dans le dédale des sectes qui le composent. Le plus souvent il se voile sous la critique de l'ordre économique existant. Malgré ce déguisement, l'immense majorité des populations laborieuses résiste instinctivement aux applications exagérées des idées d'association. L'individualité humaine est un instinct si naturel et si invincible, qu'elle refuse, même chez les esprits incultes, de se rendre aux plus séduisantes promesses. A mesure que les ouvriers s'instruisent davantage, qu'ils envisagent de plus près la vie sociale, ils apprennent à mieux distinguer le champ du possible du pur domaine des rêves. Chacun tient à ce qu'il a. Le plus pauvre comprend que son travail est sa richesse. Or, pour appliquer ses facultés et recevoir le prix de ses labeurs, n'a-t-il pas besoin de l'ordre dans la société? Que les ouvriers se laissent aller parfois à des désirs excessifs et accueillent encore, comme à Sedan, de chimériques espérances, c'est malheureusement incontestable. Dans la région flamande cependant, les impressions populaires n'ont pas la même vivacité que dans d'autres contrées de la France. Il est ici plus facile d'éclairer, de guider les masses dans leurs aspirations vers un sort plus heureux. La justice et la prudence politique commandent également d'aplanir devant leurs pas les aspérités du chemin. En leur montrant que le travail est la source féconde de toute amélioration, la société, et la société seule, peut, avec le temps, réaliser ce qu'il y a dans leurs vœux de légitime et de possible.

A. Audiganne.

LES ÉTUDES

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

EN PROVINCE DEPUIS 1848.

FLANDRE, ARTOIS, PICARDIE, ILE-DE-FRANCE, CHAMPAGNE ET LORRAINE.

Dans le cours de ces dix dernières années, l'histoire de nos anciennes provinces a été l'objet de travaux importans dont cette *Revue* s'est plus d'une fois occupée. A l'époque même où commençait cette vaste enquête sur nos antiquités nationales, nous avons essayé de montrer combien étaient déjà fécondes les associations littéraires, historiques, archéologiques et agricoles qui se multipliaient alors sur tous les points du territoire (1). Depuis la formation de ces sociétés, une révolution nouvelle est venue modifier profondément les institutions du pays, et il nous paraît intéressant aujourd'hui de chercher quels ont été, au milieu de tant de graves préoccupations, les travaux des hommes qui, dans la vie sérieuse de la province, s'attachent obstinément au culte du passé, dans quel esprit sont rédigées ces nombreuses monographies provinciales et municipales qui forment chaque année une véritable bibliothèque, ce qu'elles valent au point de vue de la science, quels élémens nouveaux elles apportent, et comment se répartit dans notre pays la production de cette sorte d'ouvrages. Forcé de nous restreindre en un sujet aussi vaste, nous nous attacherons uniquement à l'histoire et à l'archéologie proprement dites. Les livres, dans ces deux spé-

(1) Voyez, dans les livraisons du 1er novembre et du 1er décembre 1846, *les Sociétés savantes et littéraires de Paris et de la province.*

cialités mêmes, sont trop nombreux pour qu'il soit possible de les examiner tous. Quelques-uns d'ailleurs ne valent point la peine d'être nommés, et dans ce voyage à travers la vieille France, nous ferons comme les touristes, qui s'arrêtent seulement aux ruines intéressantes.

Un instant ralenties par les événemens de 1848, les publications historiques ont repris aujourd'hui toute leur activité, principalement dans la Flandre, l'Artois, la Picardie, la Normandie et la Bourgogne, et en comparant à la distance de quelques années les monographies locales, on est frappé des progrès incessans de l'érudition dans les provinces. La forme, la méthode, se sont notablement améliorées; les érudits ne se confinent plus exclusivement dans les matières archéologiques; ils embrassent en général le passé dans son ensemble par l'étude des faits, des mœurs et des institutions, et comme ces conquérans germains qui se partageaient en le morcelant le territoire des vieilles cités gallo-romaines, ils ont divisé le vaste domaine de l'histoire en une infinité de fiefs et d'arrière-fiefs qui relèvent, pour l'hommage, de l'Académie des Inscriptions. Clercs et laïques, bourgeois et bannerets, ils sont là,—chacun sur son terrain,—cherchant, selon que la fantaisie les pousse, — les uns des sous d'or, les autres des livres *imagiés;* s'enquérant ici des blasons effacés de la noblesse, de ses expéditions en Terre-Sainte, de ses guerres et de ses alliances, là du travail des *gens de petit état* et des souffrances du pauvre peuple dans ce moyen-âge où le pauvre peuple avait souvent tant de peine à trouver du pain, où les chevaux de l'ennemi mangeaient en vert le blé qui devait nourrir les hommes, où les rois de France eux-mêmes n'avaient pas toujours de quoi payer le baptême de leurs enfans. Sur tous les points du territoire, c'est une évocation universelle des vieux souvenirs. Il semble que pour échapper aux inquiétudes, aux ennuis du présent, aux appréhensions de l'avenir, on se rejette avec tristesse dans le passé, et qu'on cherche à se consoler de vivre en vivant avec les morts. Pour dresser l'inventaire de tous ces livres qui parlent des vieux âges, pour suivre les érudits sans s'égarer au milieu des mystères encore si nombreux de notre passé, le seul ordre qui convienne est celui qu'adoptent encore les bibliographes dans les catalogues des ouvrages relatifs à l'histoire de l'ancienne France : l'ordre géographique des anciennes provinces. Nous allons donc commencer par la Flandre et l'Artois.

I. — FLANDRE ET ARTOIS. — LES FLAMANDS DE FRANCE. — VAN RECHEM, L'OUVRIER POÈTE. — LE LÉGENDAIRE DE LA MORINIE. — LA CHRONIQUE DE L'AVOCAT PONTUS PAYEN.

Dans ces belles provinces, si riches en souvenirs, Lille et Arras, en qualité d'anciennes capitales et de chefs-lieux modernes, marchent en tête du mouvement historique et archéologique. L'un des représentans les plus distingués de l'érudition provinciale, M. Leglay, conservateur des archives de Lille et correspondant de l'Institut, a donné, sous le titre de *Cameracum Christianum*, l'ouvrage le plus important qui ait paru depuis long-temps sur l'histoire ecclésiastique du nord de la France. Ce livre, rédigé d'après la *Gallia Christiana*, offre le tableau complet du diocèse de Cambrai. Il se compose de deux parties distinctes, comprenant, l'une la chronologie des évêques, des prévôts, l'histoire

des abbayes, des prieurés, des hôpitaux, et la statistique du diocèse actuel, — l'autre une introduction dans laquelle M. Leglay trace un large tableau de l'histoire du catholicisme dans le nord de la France depuis le moment où l'Évangile fut annoncé pour la première fois dans la Belgique, vers la fin du IIIe siècle. Tout ce qui se rattache à ces époques lointaines est exposé par l'auteur avec beaucoup de méthode et de clarté, et un sentiment élevé de la poésie des âges héroïques de la foi chrétienne; les faits réels sont nettement dégagés de la partie légendaire; l'histoire de l'église se développe parallèlement à celle de la société civile, et, si nous possédions pour chacune de nos anciennes provinces un résumé aussi substantiel, l'histoire du catholicisme français serait complète dans ses moindres détails. Les qualités qui distinguent le *Cameracum Christianum* se retrouvent dans le *Glossaire topographique de l'ancien Cambresis*, du même auteur. M. Leglay a joint à ce glossaire un très grand nombre de chartes inédites, et, d'une nomenclature aride, il a su faire un véritable modèle d'érudition. De plus, tout en donnant ses soins à ces curieuses publications, M. Leglay continue l'inventaire des archives des comtes de Flandre, travail énorme qui suffirait seul à assurer au laborieux érudit la reconnaissance des amis de notre histoire nationale.

Le livre de M. Louis de Baecker intitulé *les Flamands de France* (1) est surtout curieux par le sujet. Il se rapporte à l'une de ces tribus germaniques dont la mission providentielle semble avoir été la rénovation du monde païen; mais tandis que les Germains, absorbés dès l'origine par la civilisation gallo-romaine, sont depuis long-temps Français par le caractère et par la langue, les Flamands ont gardé, avec une forte empreinte de germanisme, leur idiome primitif. L'angle du territoire français baigné au nord par l'Océan, à l'ouest par la rivière d'Aa et le canal de Saint-Omer à la Lys, au midi par la Lys, et borné à l'est par la Belgique, représente, sur une superficie de soixante kilomètres de long et de quarante kilomètres de large, la terre classique de l'idiome flamand, le *nederduitsch*. C'est à l'étude de cette langue et de ses monumens littéraires que le travail de M. de Baecker est principalement consacré. L'auteur, après avoir établi que le *nederduitsch*, malgré la conquête française, n'a point changé depuis deux siècles, s'attache à prouver par plusieurs exemples que cet idiome est bien réellement le vieil idiome tudesque, légèrement modifié, et l'on peut croire en effet, par les textes qu'il cite en les accompagnant d'une traduction en flamand moderne, que si les Francs du VIIIe siècle revenaient en ce monde, ils pourraient, sans trop d'embarras, soutenir une conversation avec les paysans des environs de Dunkerque et d'Hazebrouck. Quatre-vingt douze communes de France gardent encore, d'après M. de Baecker, le dialecte primitif des peuplades conquérantes qui ont donné leur nom à la nation française, et à cet intérêt national s'ajoute par l'antiquité, dans l'étude de ce dialecte, un grand intérêt philologique.

Après avoir traité la question de linguistique, l'auteur des *Flamands de France*

(1) 1 vol. in-8o, Paris, Victor Didron, 13, rue Hautefeuille. On doit encore à M. de Baecker une *Histoire de Bergues*, des notices archéologiques sur les églises du nord de la France, quelques biographies et des travaux hagiographiques sur quelques saints flamands.

aborde la question littéraire. Les premiers monumens de la littérature flamande sont des poèmes chantés par des espèces de bardes désignés sous le nom de *vinders*. Ces poèmes, que M. de Baecker analyse ou traduit, ont un caractère énergique et simple qu'on ne trouve que dans les compositions tout-à-fait primitives. M. de Baecker consacre aussi une partie de son livre aux chambres de rhétorique. Il est probable que ces associations prirent naissance au XIIe siècle, et que les *vinders*, qui jusqu'alors avaient mené une vie errante et isolée, se réunirent en *gildes* ou confréries religieuses et littéraires, comme les bourgeois des villes affranchies se réunissaient en corporations industrielles ou en associations militaires. Les *chambres de rhétorique* commencèrent par donner sur des chariots, au milieu des rues et des places, des représentations de scènes muettes dont le sujet était emprunté aux mystères de la foi chrétienne, aux souvenirs des croisades et des pèlerinages à Jérusalem ou à Saint-Jacques de Compostelle; plus tard, les scènes dialoguées furent jouées sur des théâtres, et même dans les habitations particulières, pendant la durée des festins d'apparat. Régulièrement organisées et liées entre elles par des relations bienveillantes, les *chambres* étaient soumises à une hiérarchie régulière; elles avaient un empereur, un prince souvent héréditaire, un président d'honneur, un porte-étendard, quelquefois même un bouffon, et, sous le nom de *factors*, des poètes qui étaient chargés de composer les pièces de théâtre et les vers qu'on répétait dans les grandes solennités. De brillans concours entretenaient entre les villes une active émulation, et des prix, connus dans les grandes communes sous le nom de *joyaux du pays*, dans les petites sous le nom de *joyaux de la haie*, récompensaient les vainqueurs de ces luttes poétiques. Au XVe siècle, les confréries littéraires de la Flandre furent pour ainsi dire arrachées, par l'esprit des temps nouveaux, à leurs traditions pacifiques. Les questions politiques et religieuses étaient désormais à l'ordre du jour, et en 1539, quand la rhétorique de Gand mit au concours ce programme : *Quelle est la plus grande consolation de l'homme mourant?* de nombreux concurrens envoyèrent de tous les points de la Flandre des dissertations dans lesquelles ils attaquaient tout à la fois la politique espagnole, le pape, les moines, les indulgences. La poésie fut oubliée pour la polémique active, et l'esprit national des Flamands, comprimé par la domination étrangère, se réveilla avec une singulière ardeur dans ces joutes littéraires, qui furent interdites par les gouverneurs des Pays-Bas. Lorsque le traité d'Aix-la-Chapelle eut définitivement réuni la Flandre à la France, la littérature et la langue nationale persistèrent sous la domination nouvelle comme elles l'avaient fait sous la domination espagnole, et le siècle de Louis XIV fut aussi pour la West-Flandre une époque de brillante culture littéraire. Dunkerque citera toujours avec orgueil le nom de Michel de Swaen, auteur d'une traduction du *Cid*, d'une tragédie originale — *l'Abdication de Charles-Quint*, et de divers poèmes, dont l'un, intitulé : *De la vie et de la mort de Jésus-Christ*, offre, au jugement des personnes initiées à la langue flamande, des beautés du premier ordre et l'empreinte d'une véritable inspiration religieuse. Le XVIIIe siècle eut aussi sa pléiade, et de nos jours encore quelques poètes ont gardé, avec l'amour de la vieille nationalité, l'usage poétique et familier du vieil idiome. Hubben de Dunkerque, Bertein et Bels de Wormhout, van Rechem d'Hazebrouck, sont dans notre siècle même les derniers représentans des

vinders. Van Rechem surtout, par sa vie, sa pauvreté et sa foi, rappelle fidèlement ces poètes des corporations du moyen-âge qui chantaient aux *palinods*. Homme aimable et doux, van Rechem, qui exerça pendant près d'un demi-siècle la modeste profession de peintre en bâtimens, allait chanter aux festins de noces des épithalames de sa composition, et, lorsqu'une famille perdait l'un de ses membres, il allait sur le bord de la fosse répéter des vers, pour dire au mort un éternel adieu et consoler les vivans des regrets de sa perte. Infirme et vieux, mais résigné, parce qu'il a toujours été honnête homme, van Rechem a obtenu de sa ville natale une place à l'hospice, et depuis long-temps, dans cet asile de ses derniers jours, il avait renoncé à la poésie, lorsqu'après février 1848, il vit de sa fenêtre planter un arbre de liberté sur une place d'Hazebrouck. Alors il improvisa une pièce de vers, la dernière qu'il ait composée, et qui commence ainsi : « L'arbre de la liberté est planté; fasse le ciel qu'il puisse croître, et que, pour le bonheur de la patrie, on l'émonde à temps! C'est un arbre qui pousse des rameaux étendus, mais qui donne parfois des rejetons sauvages, si l'on ne veille à l'en dépouiller. » Quelle leçon dans ces quelques lignes! et qu'il y a loin de ce simple bon sens à l'enthousiasme factice de la plupart des ouvriers poètes, et même des poètes qui ne sont pas ouvriers!

Le livre de M. de Baecker, qui contient, outre la partie philologique et littéraire, une partie archéologique étendue, présente un grand nombre de pages intéressantes, mais il manque d'ordre et de méthode. Des digressions dans le domaine de la littérature générale transportent le lecteur hors du sujet, qui n'est point d'ailleurs suffisamment circonscrit, et de plus, dans un ouvrage de cette nature, une bibliographie flamande eût été indispensable. Il nous semble du reste, et c'est là pour l'auteur des *Flamands de France* une question de loisir et de temps, car il possède toute l'érudition nécessaire, que la seconde partie de son travail contient en germe un excellent livre, l'*histoire de la littérature flamande du nord de la France*. Qu'il reprenne donc en sous-œuvre cette utile et curieuse entreprise, et les encouragemens, nous en sommes certain, ne lui feront pas défaut.

Chaque ville dans la Flandre et l'Artois a son école érudite, son groupe de travailleurs dévoués. Ainsi on doit à M. Duthillœul, bibliothécaire de Douai, sous le titre de *Douai et Lille*, une série de documens relatifs aux dissensions qui éclatèrent au XIIIe siècle entre ces deux cités; à M. Wallet, de Saint-Omer, diverses descriptions des anciennes églises de cette ville et des magnifiques pavés en mosaïque et en poterie vernissée qui les décoraient; à M. A. Lefebvre, une biographie cambraisienne; à MM. Meurice et Choulat, des notes sur les fêtes populaires du Nord; à M. G. Pillot, une *Histoire du parlement de Flandre*, que l'auteur a fait imprimer à Douai après 1848, afin de donner du travail aux ouvriers typographes, et qui joint au mérite d'une œuvre philanthropique une incontestable valeur sous le rapport de l'érudition; à M. Bruyelle, agent-voyer principal, *l'Indicateur des rues de Cambrai*, des *Notices* sur les villes de Bapaume, de Crèvecœur, sur les communes de l'arrondissement de Cambrai, etc.; à M. Raymond de Bertram, l'histoire de la ville romaine de Mardyck; à M. Pilate, une *Notice* sur l'hôtel de ville et le beffroi de Douai. — MM. Victor Derodde, Carlier aîné et Dasendyck s'occupent, chacun de son côté, en ce moment de la monographie de Dunkerque, et M. Arthur Dinaux poursuit avec zèle la publi-

cation de ses *Archives historiques et littéraires du nord de la France*, ainsi que ses études sur les trouvères.

Collecteur non moins infatigable que M. Dinaux, M. de Lafons de Mellicocq a rassemblé, dans un ouvrage intitulé *les Artistes et les Ouvriers du nord de la France*, toutes les pièces qui traitent de la construction des anciens édifices dans la Picardie, l'Artois, la Flandre et le midi de la Belgique aux XIVe, XVe et XVIe siècles. Chercheur intrépide, M. de Mellicocq, à force de fouiller les archives et d'interroger les parchemins, a souvent rencontré des pièces curieuses, et les documens qu'il édite pourraient offrir d'excellens *instrumenta*; mais par malheur il aime mieux publier que choisir, et de la sorte il enfouit souvent des choses précieuses sous un fatras d'inutilités. C'est là, du reste, un reproche qu'on peut adresser à la plupart des éditeurs, et surtout aux éditeurs d'archéologie artistique. Sans doute, ce serait se montrer ingrat que de laisser dans l'oubli les noms des hommes qui ont orné la vieille France de tant de monumens magnifiques; mais il ne faut pas confondre les artisans avec les artistes, et, sous prétexte de gratitude et d'admiration, écrire l'histoire des maçons, des charpentiers, et la monographie du prix des clous et des lattes. Ainsi réduite aux infiniment petits, l'érudition perd tout son intérêt, et n'est plus pour l'esprit qu'une occupation stérile.

Le clergé, dans les départemens du Nord et du Pas-de-Calais, s'est associé, comme partout, au mouvement historique; mais, dans cette partie de la France où la tradition religieuse est si puissante, il s'est à peu près exclusivement renfermé dans les études hagiographiques. C'est dans cette spécialité qu'il faut ranger le *Légendaire de la Morinie*, qui contient l'analyse des travaux publiés par les bollandistes et par Ghesquière sur les saints de cette contrée, et l'excellente traduction de la *Vie de saint Éloi*, écrite au VIIe siècle par saint Ouen, traduction à laquelle l'auteur, M. Parenty, vicaire capitulaire d'Arras, a joint une notice, malheureusement trop sommaire, sur une ancienne abbaye d'augustins, située au village du Mont-Saint-Éloi.

Parmi les publications récentes qui ont plus particulièrement pour objet l'ancien Artois, nous placerons au premier rang celles de M. Achmet d'Héricourt, qui, jeune encore, a donné sur cette province une dizaine de volumes, études originales, dissertations ou documens inédits. Dans les trois derniers concours des antiquités nationales, M. d'Héricourt a obtenu des mentions honorables pour une *Histoire de l'Administration militaire de la ville d'Arras*, une *Histoire de Béthune* et une *Bibliographie arrageoise*. De plus, il a publié depuis quatre ans une notice sur *Carenci et ses Seigneurs*, et les *Troubles d'Arras*. Carenci, qui n'est aujourd'hui qu'un tout petit village, a été possédé, sous l'ancienne monarchie, par de grandes familles historiques, les Béthune, les Châtillon, les Condé, les Montmorency, et, en retraçant l'histoire de cette localité, M. d'Héricourt a donné sur la constitution féodale du pays des détails exacts et curieux. Les *Troubles d'Arras* sont la reproduction de divers documens du XVIe siècle relatifs à la guerre intestine et aux désordres dont cette ville fut le théâtre en 1577 et 1578, et dont la religion fut la cause ou le prétexte. Le plus important de ces documens est un mémoire de l'avocat Pontus Payen, qui appartenait au parti catholique, et qui présente sous un jour très dramatique les événemens dont il fut le témoin et dont il s'est fait le narrateur souvent très

partial, comme le sont presque tous les historiens du XVIe siècle, quel que soit d'ailleurs leur drapeau. Un fait surtout nous a frappé en parcourant ces pages d'un bourgeois obscur et oublié, qui n'eut pour horizon que l'enceinte de sa ville, et ce fait, c'est la parfaite similitude qu'offrent entre elles toutes les agitations populaires, sur quelque théâtre qu'elles se manifestent, dans la vaste étendue d'un royaume, d'une république, ou dans l'étroite banlieue d'une ville. Certes, il a raison l'avocat Payen, et c'est notre histoire qu'il écrit par anticipation, lorsqu'il dit, au début de sa *Chronique*, que, lorsqu'on veut « altérer l'ordre des estats, » on commence par « se targuer du nom du bien publicq, » et que la meilleure ruse pour attirer un peuple à la sédition, c'est de lui promettre « liberté et exemption des tailles et gabelles; » car « c'est ainsy que se couvre ordinairement tout usurpateur qui faict parade d'un prouffit publicq et réformation d'estat, affin que le peuple charmé avec ung sy honneste tittre ne voye la corruption de celuy quy ne desire aultre chose que tout engloutir pour resaissement de sa grande et insatiable convoitise. » L'usurpateur à Arras, c'était le prince d'Orange; ses partisans, c'étaient les calvinistes, et l'instrument des calvinistes, c'était le peuple, dont l'immense majorité cependant était catholique, mais qui, habilement exploité par des meneurs, suivait les calvinistes dans l'espoir de s'enrichir du bien des églises et des abbayes. La bourgeoisie, comme toujours, resta indifférente aux premiers symptômes d'agitation, et elle ne se réveilla « d'ung somme profond » qu'au moment où elle se vit sérieusement menacée par le peuple, auquel on avait distribué les armes déposées à l'hôtel de ville et appartenant aux bourgeois. Maître Pontus Payen remarque à ce propos qu'il n'est pas « expédient pour la seureté publicque d'armer indifféramment tout le monde, » et il cite à l'appui de cette opinion l'exemple des *Miténiens* et des *Grœqs*, comme nous pourrions citer aujourd'hui l'exemple de la garde nationale de 1848. L'un des premiers actes du peuple révolutionné fut de nommer un gouvernement de quinze tribuns, et d'envahir l'échevinage où se trouvaient les magistrats légalement institués : ce fut le 15 *mai* de cette émeute. A cette occasion, maître Pontus Payen fait les réflexions suivantes, qui ne manquent pas d'à-propos : « Au temps que le magistrat estoit en honneur, — je ne parle que d'un ang auparavant, — la sommation d'ung petit sergeant faisoit comparoir les plus braves, et ung papier de quatre doigts de largeur attaché à l'une des colonnes de la halle faisoit trembler les plus furieulx; le nom du magistrat estoit tant révéré que le meilleur gentilhomme de la ville n'eust voullu présumer d'entrer dans la chambre du conseil qu'en demandant audience en toute humilité; mais dans ce jour je vis cette chambre indignement prophaner, et fouller aux pieds par ung tas de belistres et infames poltrons l'auctorité du magistrat, et ny avoit lors homme sy hardy s'il ne eust esté fasché de vivre qui eust ausé dire seullement : enffans vous faictes mal, car celuy d'entre eulx quy se monstroit le plus insolent estoit tenu pour meilleur patriot; et il me souvient d'ung de la troupe le quel monta sur le bancq des échevins... ung aultre enjoua son arcquebuze le cocquelet abbaissé pour tirer le conseiller de ville... Ce galand quy venoit de fort bons parents avoit dissipé son bien par prodigalité et mauvais gouvernement... Il estoit tellement surprins de vin qu'il ne se cognoissoit soy mesme, etc. » Nous ne multiplierons pas les citations; il nous suffira de dire que les rapprochemens de ce genre se

présentent à chaque page dans le cours du livre; l'histoire du passé y tourne sans cesse à l'allusion contemporaine, et M. d'Héricourt, qui se montre partout dans ses publications l'ami du progrès calme et régulier, ne pouvait choisir un texte à la fois plus intéressant et plus instructif. Nous l'engageons à poursuivre ses études et ses recherches, en lui recommandant toutefois de se concentrer davantage. L'histoire de l'Artois est encore à faire, et nous ne doutons pas qu'en appliquant à cette œuvre importante son zèle et son savoir, M. d'Héricourt ne la mène à bonne fin.

Aux nombreux travaux que nous venons d'indiquer il faut ajouter les articles dispersés dans les recueils des sociétés savantes de Lille, Arras, Douai, Cambrai, Calais, et de la société de la Morinie, qui réunit en un faisceau commun les archéologues et les érudits de l'extrême nord. Les *Mémoires* de la Société de Cambrai, édités avec un luxe qui prouve que la typographie a fait en province les mêmes progrès que l'érudition, contiennent, entre autres morceaux distingués, une notice de M. A. Lefebvre sur la vie de l'archevêque Van-der-Burch et les fondations de charité dont ce prélat a doté sa ville épiscopale, et un éloge historique du dernier archevêque de Cambrai, M. de Belmas, par M. L. Lasalve. Cet éloge, qui ne comprend pas moins de cent soixante-seize pages in-octavo, est suivi de notes justificatives et historiques, dont quelques-unes se rapportent à des époques fort reculées et présentent des faits intéressans et peu connus. Outre ses *Mémoires*, la Société centrale du Nord, séant à Douai, a commencé la publication d'une série de documens dont le premier volume a paru en 1849 sous le titre de *Recueil d'actes des* XIIe *et* XIIIe *siècles, en langue wallonne du nord de la France, avec une introduction et des notes*, par M. Tailliar. Ce volume contient deux cent vingt-sept actes dont cent dix-huit ne dépassent pas l'année 1250. Le savant éditeur, qui s'est fait connaître par des recherches approfondies sur l'ancien droit municipal de la Flandre et de l'Artois, a étudié les textes wallons contenus dans le volume dont nous venons de parler au double point de vue des institutions et des coutumes dont ces textes constatent l'existence, du droit public et privé dont ils sont l'expression : c'était là une tâche difficile, et M. Tailliar s'en est aussi heureusement acquitté comme philologue que comme jurisconsulte. L'académie d'Arras, dont Voltaire disait : « C'est une bonne fille qui n'a jamais fait parler d'elle, » a tenu à honneur, depuis le XVIIIe siècle jusqu'à notre temps, de répondre à cette épigramme par une série non interrompue de travaux estimables.

Une seconde société, désignée sous le nom de Commission des antiquités départementales, s'est récemment constituée dans cette ville. Le but de cette association, qui compte au nombre de ses membres les plus actifs MM. l'abbé Parenty, de Linas, Henneguier, Achmet d'Héricourt, est d'appeler l'attention de l'autorité sur les monumens historiques, de prévenir des mutilations malheureusement trop fréquentes, et de surveiller les restaurations; elle a reçu, en 1849, du conseil-général, la mission de publier un *Album départemental*, dont les deux premières livraisons ont paru récemment, avec une introduction élégamment écrite par M. Harbaville, auteur du *Mémorial* historique du Pas-de-Calais. Ce qui caractérise les divers travaux dont nous venons de parler, c'est surtout l'exactitude et l'étendue des recherches. Esprits positifs et sérieux, les Flamands et les Artésiens ne se laissent point entraîner par les systèmes. Ils

cherchent avant tous les faits, les dates précises, les éclaircissemens. Sévères et corrects dans la forme, ils appartiennent, par les idées, à l'école des bénédictins plutôt qu'à l'école moderne, et comme ils se souviennent de quelle manière ils ont été traités par leurs compatriotes Robespierre et Joseph Lebon, ils se montrent en politique très peu sympathiques aux théories de la terreur, et en religion ils sont plus près de De Maistre et de Bonald que de Voltaire, ce qui ne les empêche pas d'être sincèrement attachés à la cause de la liberté et du progrès, mais de la liberté tolérante et du progrès pratique.

II. — PICARDIE. — LA MILICE D'AMIENS. — UN MUSÉE CELTIQUE. — LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE ET LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE L'OISE.

La Picardie, pays de communes et de traditions comme la Flandre et l'Artois, s'est montrée, ainsi que ces deux provinces, fort curieuse de son passé. Amiens, qui, dans les dernières années de la restauration, était encore une ville exclusivement industrielle, s'est métamorphosée en succursale de l'Académie des Inscriptions, et malgré les agitations de ces dernières années, les travaux de l'érudition ne s'y sont point ralentis. Les *Coutumes locales du bailliage d'Amiens*, par M. Bouthors, savant travail plein de vues exactes et judicieuses; la *Bibliographie picarde*, de M. Dufour; les actes de l'*Église d'Amiens*, publiés par les soins du vénérable évêque de cette ville, M. Mioland; les *Recherches* de M. Rigollot sur les peuples d'origine germanique qui ont envahi la Gaule au ve siècle, et son *Essai* sur les arts du dessin en Picardie depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à la renaissance, essai dans lequel on retrouve les qualités qui ont placé l'auteur au premier rang des savans de la province; la *Notice* de M. Janvier sur les milices communales; l'excellente biographie de Ducange, par M. Hardouin; la nouvelle édition de l'*Histoire d'Amiens*, et *le Département de la Somme*, de M. Dusevel; la *Description de la Cathédrale d'Amiens*, de M. Goze, les *Stalles* de cette même cathédrale, de MM. les abbés Duval et Jourdain, telles sont les publications récentes les plus notables qui complètent le contingent de l'érudition amiénoise. Le plus grand nombre de ces publications, par le caractère spécial des recherches et l'extrême gravité du sujet, s'adressent surtout aux archéologues et aux savans. MM. Dusevel et Janvier s'adressent plus particulièrement à toutes les classes de lecteurs, et c'est là sans contredit un mérite de plus.

En exposant l'origine des milices communales d'Amiens, M. Janvier a fort bien saisi le caractère de cette institution dans le Nord. Née de la commune, la milice est comme elle une association de défense mutuelle. On recourait à la force, parce qu'on était menacé par la force. « Si la commune est violée, dit la charte de Noyon, tous ceux qui l'auront jurée devront marcher pour la défendre. » Ainsi les constitutions urbaines du moyen-âge, comme notre constitution républicaine, étaient confiées à la garde de tous les citoyens. A Amiens, comme dans la plupart des villes de loi, les obligations de la milice comprenaient le service intérieur de la place et le service militaire pour le roi, ce qui équivalait, pour la bourgeoisie, à l'ost et à la chevauchée de la noblesse. Jusqu'en 1316, la milice amiénoise fut placée sous l'autorité exclusive du maire; c'est à cette date seulement que la royauté intervint pour réglementer son or-

ganisation, et depuis lors la ville ne cessa de lutter contre les capitaines qui partageaient avec le maire la police militaire de la cité. Du reste, chaque fois que, dans les guerres incessantes du moyen-âge, on fit appel à son courage, la milice d'Amiens se montra toujours prête à marcher. Elle combattit vaillamment à Bouvines, à Mons-en-Puelle, à Poissy, où elle fut écrasée par l'armée d'Édouard III le 16 août 1346; elle assista à une infinité de siéges, prit une part active aux affaires de la ligue, et de notre temps même on la retrouve au siége de Lille, à la défense de Cadzan et aux barricades de juin, au pied desquelles elle a laissé des morts. La publication de M. Janvier est intéressante et curieuse surtout à comparer avec les études du même genre concernant les milices de Rouen et de Nantes; mais nous aurions voulu plus d'ordre et de méthode, moins de phrases pittoresques au début, et surtout plus de développemens sur les expéditions militaires auxquelles la milice amiénoise, devenue la garde nationale du chef-lieu de la Somme, a pris part de notre temps, car nous ne pensons pas, comme on l'a dit souvent, que les monographies locales doivent s'arrêter à 89; l'histoire contemporaine nous intéresse plus vivement par cela même qu'elle nous touche de plus près, et si on néglige de l'écrire, sous prétexte qu'elle est aujourd'hui connue de tout le monde, il est évident que, dans un siècle, elle ne sera plus connue de personne.

Peu de villes, on le voit, sont aussi riches qu'Amiens en publications historiques, et surtout en publications d'un genre aussi varié; cependant ce n'est point tout encore, et tout récemment la vieille capitale de la Picardie s'est enrichie d'un précieux volume publié par M. Augustin Thierry. Ce volume, qui ouvre la série des *Documens inédits* relatifs au tiers-état, se compose de deux parties distinctes, comprenant, l'une une introduction dans laquelle M. Thierry expose, avec l'éclat de son grand style, l'origine et le développement du tiers-état, depuis le mouvement d'affranchissement du XIIe siècle jusqu'à la révolution de 89, — l'autre les documens qui concernent l'existence municipale de la ville d'Amiens jusqu'au XVe siècle. On a de la sorte, pour l'histoire politique de la France entière, une appréciation générale de l'un des faits sociaux les plus importans du passé, et pour l'histoire particulière un excellent spécimen de publication.

Dans le département de la Somme, les villes d'Abbeville et de Doullens, chacune selon son importance relative, ne sont point restées en arrière du chef-lieu. Sous le titre d'*Antiquités celtiques et antédiluviennes*, M. de Perthes a publié, à Abbeville, un livre qui touche tout à la fois aux questions les plus intéressantes de l'archéologie et aux plus hauts problèmes géologiques. Dans un ouvrage intitulé *de la Création*, M. Boucher de Perthes s'était attaché à cette idée que l'on devait tôt ou tard trouver les traces d'une race d'hommes antédiluvienne. Pour arriver à la preuve matérielle de cette assertion, il s'est livré aux plus actives recherches, et le résultat de ses recherches l'a conduit à conclure qu'il existait dans les bancs tertiaires, au milieu des débris de mastodontes et d'éléphans fossiles, des traces de la présence des hommes. Cette opinion, qui est en désaccord complet avec la science moderne, trouvera nécessairement des contradicteurs; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est résulté des recherches de l'auteur une très-belle collection d'objets provenant de ces races fortes et vaillantes qui nous ont précédés sur la terre de France quand elle portait un autre

nom. Tous les objets décrits dans les *Antiquités celtiques* ont été réunis dans une vaste galerie que l'auteur a fait construire en 1848 Ce musée, unique en son genre, offre un spécimen complet de l'industrie humaine à l'époque où l'usage du fer n'était point encore connu. On y trouve des haches de pierre emmanchées et montées dans des cornes de cerf, des silex taillés et tranchans comme nos couteaux modernes, des lances ou des javelots formés avec des tibias humains effilés et durcis au feu, des boîtes à parfums faites avec des rotules de bœuf, de petites scies, des coins, des marteaux en cailloux; des silex de forme annulaire, soigneusement polis, percés à leur centre d'un trou rond et régulier, et qui servaient à former des colliers et des bracelets. Le musée de M. de Perthes est sans contredit l'une des plus curieuses créations archéologiques qui aient été faites en France dans ces dernières années, comme son livre est un de ceux qui sont de nature à éveiller les discussions les plus sérieuses.

A côté de ce travail, qui est avant tout une œuvre de théorie générale, nous indiquerons encore, dans la même ville, les travaux tout-à-fait particuliers au pays de MM. de Marsy, F. Louandre et Prarond; le premier a donné une bonne *Notice* sur des coins monétaires qui existaient à l'échevinage d'Abbeville avant 89, et sur les principales monnaies du Ponthieu; le second, une chronologie annotée des *maieurs* et des maires de la même ville, de 1184 à 1847. Les maires d'Abbeville, qui exerçaient une autorité quasi-souveraine, avaient le commandement militaire de la cité, et même le commandement des troupes royales qui s'y trouvaient en garnison; ils étaient en possession de la haute justice; ils condamnaient à mort sans appel, avec exécution dans les vingt-quatre heures, et, pour s'assurer que leurs sentences étaient bien exécutées, ils allaient eux-mêmes conduire les coupables au pilori, et ils leur passaient la corde au cou en leur adressant une allocution paternelle. Ce qui rend intéressant l'opuscule sur les maires d'Abbeville, c'est qu'il montre avec quelle indépendance et quelle force certaines communes étaient organisées au moyen-âge, et combien le principe de l'autorité était énergiquement constitué dans la démocratie municipale. Si, dans le nord de la France, la responsabilité des officiers des échevinages était considérable, leur inviolabilité l'était également. Le pouvoir, délégué par tous, devait être respecté par tous, et ceux qui se permettaient de le calomnier n'en étaient pas toujours quittes pour une oreille ou le bout de la langue; on les bannissait après les avoir mutilés et quelquefois même on les pendait. Les *Notices* de M. Ernest Prarond sur les rues et les faubourgs d'Abbeville, et son *Voyage* dans l'arrondissement de cette ville ont un cachet de distinction littéraire qu'il est rare de rencontrer dans les livres du même genre. M. Prarond, qui a publié de jolis vers, a gardé, dans ce travail d'érudition locale, ses inspirations d'artiste. En donnant pour épigraphe à son livre le mot des flaneurs de l'antiquité : *Per vias et plateas*, il a expliqué en fort bons termes comment il appartient à cette école d'érudits locaux, qui forment, dans chaque ville du nord, une *académie des inscriptions* renfermée dans la banlieue, et qui s'attachent d'âge en âge à recueillir la tradition qui s'efface, à sauver la pierre qui tombe du monument. L'affection qui se lie aux lieux où l'on est né, aux premières impressions de la vie, le retour involontaire de l'esprit sur les choses du passé, si simples et si peu importantes que soient ces choses, voilà, dit-il, les sentimens qui ont inspiré son travail, et nous ajouterons, pour notre part, qui l'ont inspiré heureu-

sement, surtout dans la partie anecdotique et dans toutes les questions qui touchent au côté élégiaque de l'histoire.

M. Labourt, de Doullens, à qui l'on doit, entre autres, un *Essai* sur l'origine des villes de Picardie, a publié, en 1848, un livre curieux : *Recherches historiques et statistiques* sur l'intempérance des classes laborieuses et les enfans trouvés. Lorsque la plupart des écrivains de notre temps ne parlent au peuple que de ses droits, M. Labourt s'est appliqué à lui parler de ses devoirs, et il a mis, avec indépendance et talent, une vaste érudition au service d'une pensée utile et morale.

Dans le département de l'Oise, qui est en partie un démembrement de l'ancienne Picardie, M. E. Woillez a publié dans le format in-folio, avec des dessins d'une très bonne exécution, l'*Archéologie* des monumens religieux du Beauvaisis, depuis le v[e] siècle jusque vers la fin du XII[e], et dans ce livre exact et savant il a démontré que le Beauvaisis possédait, durant la période romane, une école d'architecture religieuse indigène, parfaitement caractérisée; on doit encore à M. Woillez une *Iconographie* des plantes aroïdes, telles qu'on les figurait au moyen-âge en Picardie, et considérées comme origine de la fleur de lys. Ce dernier travail est fort ingénieux, mais nous pensons qu'il est difficile d'arriver, dans la question qui s'y trouve traitée, à un éclaircissement complet. Beneton de Peyrins, Bullet et une foule d'autres érudits s'en étaient vivement préoccupés sous l'ancienne monarchie : les uns ont vu dans les fleurons qui se montrent, sur quelques monumens figurés, aux couronnes de la seconde race, le type primitif de cet emblème, d'autres ont vu ou cru voir dans ces fleurons des lys véritables; mais comme on ne peut faire positivement la distinction des fleurons et des lys, comme les monumens d'après lesquels on a disserté étaient souvent d'une date incertaine, il est résulté de là une grande obscurité. Quand on pose nettement la question en ces termes : Qu'est-ce que la fleur de lys, telle qu'on la voit représentée sur le blason royal? est-ce une fleur, un fer de lance, ou le type dégénéré de l'abeille impériale? à quelle époque la voit-on paraître? — on ne peut répondre que par des conjectures. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve des lys sur les sceaux des empereurs d'Allemagne, sur les couronnes de quelques rois d'Angleterre, antérieurement à l'époque où ils commencèrent à figurer dans les armoiries des rois de France : ce n'est qu'au XII[e] siècle qu'ils furent adoptés dans le blason héréditaire d'une famille souveraine, et ce n'est qu'à cette date qu'ils sont mentionnés par les textes dans une ordonnance rendue en 1179 sur les cérémonies du couronnement, et dans Rigord, qui écrivait sous Philippe-Auguste. M. Woillez a fait beaucoup mieux que ses prédécesseurs : il a soutenu sa thèse avec beaucoup de savoir et de sagacité; mais cette thèse ne nous paraît pas concluante, et il aurait pu, ce nous semble, choisir un sujet plus heureux. Il en est de ce problème héraldique comme de tant d'autres questions qui ont le privilége d'offrir aux discussions des érudits un texte inépuisable. Le dernier venu prouve inévitablement que ses prédécesseurs se sont trompés; ce qui n'empêche pas que l'opinion pour laquelle il a dépensé beaucoup de temps et de travail reste à son tour à l'état d'hypothèse : c'est la *quadrature du cercle*, ou le mouvement perpétuel de l'érudition.

Aux nombreux travaux que nous venons d'énumérer il faut ajouter les *Mémoires* des sociétés savantes d'Abbeville, de Saint-Quentin, d'Amiens et de Beau-

vais. La plus notable de ces sociétés, celle des antiquaires de Picardie, vient de publier le tome XI de ses Mémoires, ainsi que la première livraison de l'*introduction* à l'*Histoire générale de la Picardie* par le bénédictin dom Grenier, qui, dans le XVIIIe siècle, fut chargé par le gouvernement d'écrire l'histoire de cette province, et dont les manuscrits, qui forment à eux seuls une bibliothèque considérable, sont conservés dans le dépôt de la rue Richelieu. La société des antiquaires de Picardie, en se constituant, s'est placée sous le patronage de l'un des savans les plus célèbres de l'Europe, l'Amiénois Ducange; elle a dignement payé la dette de la reconnaissance publique envers la mémoire de cet homme vraiment extraordinaire en lui élevant une statue dans sa ville natale, et l'on peut dire aussi qu'elle se montre, par son zèle et ses travaux, jalouse de prouver que les traditions de ce maître illustre sont encore vivantes et fécondes dans la ville qui s'honore de l'avoir vu naître. Le dernier volume publié par cette laborieuse association contient le *Glossaire étymologique et comparatif du patois picard ancien et moderne*, de M. l'abbé Jules Corblet. Ce glossaire, disposé avec beaucoup d'ordre, se divise en deux parties distinctes, comprenant l'une l'histoire philologique du patois, l'autre un vocabulaire où sont réunis plus de six mille mots. Suivant M. Corblet, treize patois principaux se partagent l'ancienne France de la langue d'oil : le wallon, dans le Nord et le Pas-de-Calais; le rouchi, à Valenciennes; le picard, le normand, l'austrasien, le champenois, le haut-breton, le poitevin, le saintongeois, le tourangeau, le berrichon, le bourguignon, le franc-comtois. De tous ces dialectes, c'est le picard, suivant l'auteur du *Glossaire*, qui a le mieux conservé la physionomie de la langue du moyen-âge, et qui a le plus influé sur la formation de la langue moderne. M. Corblet, que sa qualité d'enfant de la Picardie pourrait faire accuser de partialité, invoque à l'appui de cette opinion le témoignage d'hommes qui, dans ces derniers temps, se sont occupés avec succès des origines de notre langue, MM. Gustave Fallot et Génin, et cette opinion nous paraît de toute justesse. Les formes grammaticales, l'orthographe, la prononciation, la syntaxe de l'idiome picard, sont étudiées dans l'introduction du *Glossaire* avec beaucoup de sagacité; on y trouve aussi un curieux chapitre sur les proverbes, maximes et dictons, et de même que les formes grammaticales du picard moderne rappellent le génie de notre vieille langue nationale, de même les aphorismes de la sagesse populaire rappellent l'esprit à la fois naïf et railleur des trouvères les plus heureusement inspirés. Le travail de M. Corblet sera consulté avec fruit par les philologues, avec un vif intérêt par les Picards, et nous n'hésiterons pas à le proposer comme un modèle de méthode aux personnes savantes qui voudraient s'occuper des mêmes questions.

Le *Bulletin de l'Athénée du Beauvaisis* et les *Mémoires de la Société académique de l'Oise* méritent également d'être distingués. On y trouve, entre autres, un résumé historique de la musique en France, par M. Victor Magnien, résumé qui, sans avoir les développemens des mémoires de MM. Coussemaker et Bottée de Toulmont, renferme cependant des renseignemens utiles; une étude de M. Auguste Morel sur l'abbé Dubos, considéré comme critique, comme diplomate et comme historien; un mémoire de M. de Pongerville sur l'invasion du roi d'Angleterre Édouard III en 1346, invasion qui fut marquée par la sanglante défaite de Crécy. Ce mémoire, qui intéresse à la fois l'histoire et la stra-

tégie, offre, sur l'un des plus grands événemens militaires du moyen-âge, des vues nouvelles et des rectifications d'autant plus importantes que cette bataille a été pour ainsi dire défigurée dans l'histoire générale. Parmi les livres ou les travaux qui se rapportent particulièrement à la ville de Beauvais, nous mentionnerons la description des deux grandes rosaces de la cathédrale de cette ville, par M. l'abbé Barraud, la notice sur la *Procession de l'assaut*, par M. Danjou, et *la Fête de l'Ane*, de M. l'abbé Corblet. Cette cérémonie burlesque, que l'on a dans ces derniers temps classée parmi les *drames* liturgiques, fut instituée dans le cours du IX[e] siècle. Le 14 janvier de chaque année, une jeune fille, montée sur un âne et tenant un enfant dans les bras, pour représenter la fuite en Égypte, se rendait de la cathédrale à l'église Saint-Étienne. La jeune fille portait une chape d'or, l'âne était magnifiquement caparaçonné; le clergé les introduisait en grande pompe dans le sanctuaire, et pendant la célébration de l'office, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, se terminaient toujours par ce cri trois fois répété : Hi, han! Après l'épître, on chantait la *prose* de l'âne, dont chaque couplet avait pour refrain :

Hez! sire âne, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Ce que nous avons dit de l'esprit historique de l'Artois et de la Flandre s'applique également à la Picardie. C'est la même exactitude, la même préoccupation positive des faits, et, pour tout ce qui touche aux questions politiques dans le passé comme dans le présent, le même sentiment d'ordre et de liberté sage.

III. — ILE-DE FRANCE, CHAMPAGNE ET LORRAINE. — L'ACADÉMIE DE REIMS. — POLÉMIQUE ARCHÉOLOGIQUE ENTRE SENS ET PROVINS. — NOUVELLES RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DE LORRAINE.

Dans l'Ile-de-France et la Champagne, la renaissance des études historiques a surtout été marquée par la création de plusieurs sociétés savantes. L'académie de Reims, qui date de 1841, a mis au jour, depuis cette époque, seize volumes de mémoires, et elle a signalé ses débuts en faisant imprimer à ses frais, pour une somme de 19,000 francs, l'*Histoire de la cité, ville et université de Reims*, par le bénédictin dom Marlot. On connaissait déjà de cet érudit l'ouvrage intitulé : *Metropolensis Remensis historia*, en deux volumes in-folio; mais le texte français inédit, publié par l'académie de Reims en quatre volumes in-quarto, est bien autrement intéressant que l'ouvrage latin. L'académie de Reims travaille en outre à une traduction annotée de Flodoard, et elle prépare la publication des documens relatifs à la vie de Gerbert, documens inconnus jusqu'à ce jour et qui ont été rapportés de Rome par M. Gousset, lors de sa promotion au cardinalat. Gerbert, moine français, l'un des plus grands esprits du moyen-âge, après avoir été précepteur du roi Robert, fut, on le sait, archevêque de Reims; il mourut pape en 1003, sous le nom de Sylvestre II, et c'est à lui qu'on attribue l'une des plus belles inventions de l'industrie humaine,

celle des horloges à roues dentées. Le moyen-âge, frappé de son génie, le regarda comme un sorcier, et certes tout ce qui se rapporte à un homme de cette valeur ne peut manquer d'exciter l'intérêt. La *Société de l'Aube*, tout en s'occupant plus particulièrement d'agriculture, n'a pas négligé l'histoire. On lui doit quelques mémoires et la fondation du musée de Troyes. Celle de Langres, créée en 1842, s'est donné pour principale mission de recueillir et de publier les documens qui se rattachent aux diverses localités du département de la Haute-Marne, et de réunir en même temps les inscriptions antiques et du moyen-âge.

Ville gauloise, municipe romain, commune orageuse et puissante, métropole ecclésiastique, Reims, l'antique *Durocortorum*, est justement fière de son passé, et à toutes les époques, y compris l'époque mérovingienne, son histoire a été curieusement étudiée. Sans parler des monographies d'Anquetil, de Géruzez, de Camus Daras, elle a eu, de notre temps et parmi ses enfans mêmes de laborieux annalistes : M. Louis Pâris, éditeur de la *Chronique de Rains;* M. P. Varin, qui a commencé dans la *Collection des documens inédits* la publication de ses *Archives* ecclésiastiques, municipales, judiciaires et industrielles, travail considérable auquel le savant éditeur se dévouait avec une patience infatigable, lorsque la mort vint l'enlever jeune encore à l'enseignement de l'histoire. Travailleur non moins zélé que M. Varin, M. Prosper Tarbé, tout en publiant en collaboration avec M. Macquart une monographie de sa ville natale et une brochure sur les dalles de Saint-Nicaise, a donné, de 1848 à 1851, la *collection* en treize volumes in-8° des poètes champenois antérieurs au XVIe siècle, avec notices, variantes, éclaircissemens et glossaires. La Champagne, qui a donné à la France un si grand nombre d'hommes éminens dans tous les genres, Joinville, Villehardouin, Gerson, Jeanne d'Arc, Mignard, Mabillon, La Fontaine, Colbert, Turenne, Diderot, la Champagne a donné aussi dans le moyen-âge des poètes auxquels il n'a manqué souvent qu'une langue plus parfaite. En popularisant aujourd'hui les œuvres de Guillaume de Machault, d'Eustache Deschamps, de Chrestien de Troyes, de Godefroy de Laigny, de Bertrand de Bar, de Guillaume Coquillart, de Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre, et des chansonniers champenois des XIIe et XIIIe siècles, M. Tarbé a donc rendu un véritable service non-seulement à l'histoire de la province, mais encore à celle de notre vieille littérature. Son recueil contient un grand nombre de morceaux inédits; mais on peut lui adresser le reproche d'avoir mis dans ce travail un peu trop de précipitation, ce qui nuit à la correction des textes. Cette réserve faite, on ne peut qu'adresser de sincères éloges à l'éditeur, car les publications de ce genre, toujours très dispendieuses, ne s'adressent qu'à un public restreint. En Angleterre, elles sont faites aux frais des amateurs riches, tandis qu'en France, où elles n'ont point ce puissant appui, elles deviennent souvent une très lourde charge pour ceux qui ont le courage de les entreprendre, et à ce titre seul elles ont droit à l'indulgence de la critique.

MM. Guillemin de Curel, Dollet, Feriel, Bouillevaux, Marcel Richier, Pothier, Jolibois, A. Aufauvre et M. l'abbé Godard se sont particulièrement occupés du département de l'Aube et de la Haute-Marne. M. Aufauvre a donné un bon texte à l'*Album monumental de l'Aube*, dessiné et gravé à deux teintes par M. Ch. Fichot, et on doit à M. Godard, professeur au séminaire de Langres, un

Cours d'archéologie sacrée qui se recommande par des qualités sérieuses; mais il nous semble que M. Godard juge beaucoup trop sévèrement la renaissance. Admirateur passionné du style architectonique du XIII[e] siècle, il veut le faire revivre dans les constructions modernes, et il présente un devis d'église dans ce style pour une commune de mille habitans, car son cours, comme tous ceux qui sont professés dans les écoles ecclésiastiques, n'a point seulement pour but de faire connaître le passé au simple point de vue de la curiosité érudite, mais aussi de mettre les membres du jeune clergé parfaitement à même de diriger des travaux d'architecture religieuse, et de défendre les édifices consacrés au culte contre les restaurations inintelligentes.

Dans le département de Seine-et-Marne, qui fit primitivement partie de la Champagne et qui appartint ensuite à l'Ile-de-France, Provins est par excellence la ville de la polémique historique et archéologique, et la querelle date de loin. Voici à quelle occasion : César parle dans ses *Commentaires* d'une ville puissante du pays des Sennonais, *Agendicum*, qu'un chef gaulois du nom d'Accon défendit vaillamment contre Labienus, de la résistance opiniâtre que lui-même, César, éprouva dans cette contrée belliqueuse, du traitement cruel qu'il fit subir aux habitans, et de l'héroïsme du dernier des chefs gaulois de cette contrée, Drapès, qui, après la défaite, aima mieux se laisser mourir de faim que de vivre esclave. Il y avait là dans ces glorieux souvenirs de quoi éveiller bien des vanités locales; aussi Sens et Provins se disputèrent-elles l'honneur d'être l'antique Agendicum. On commença par discuter sur l'étymologie du nom de la cité gallo-romaine : les uns découvrirent que ce nom venait d'*agenda dicere*, dire les choses qu'il faut faire; les autres, d'*Agendicum Castellum*, château dans lequel se trouvaient les moyens de faire la guerre, *in quo erant rationes agendi in bello*. Enfin, en 1789, la municipalité de Sens décida, sans s'occuper des questions étymologiques, que cette dernière ville était bien réellement la vaillante cité mentionnée par César, et, adoptant le martyr de l'indépendance gauloise pour un de ses enfans, elle donna à l'ancienne place du Cloître le nom de place *Drapès*. L'amour-propre des Provinois s'émut de cette décision : ils se déclarèrent *Agendiciens*, et ils entrèrent en campagne, ou plutôt ils recommencèrent une guerre qui remontait au XVI[e] siècle. Vers 1818, un ancien conventionnel, M. Opoix, raviva de nouveau la querelle en cherchant à démontrer qu'*Agendicum* et Provins étaient une seule et même ville, et de plus que cette ville, à un certain moment de l'histoire qu'il n'est point facile de déterminer, avait pris le nom d'*Anatilorum*, qui se compose des mots *Anas*, canard, et *Lorum*, courroie, ce qui veut dire qu'on y élevait de très bons canards et qu'on y préparait fort bien les cuirs. La dissertation de M. Opoix, quoique complétement dénuée de vraisemblance historique, fit sensation dans le département de Seine-et-Marne : elle eut trois éditions, et l'opinion de l'auteur fut soutenue très chaudement par MM. Achaintre, Barrau, Doë, Thiérion, Opoix fils et Cénégal, et non moins chaudement contredite par M. Allou, aujourd'hui évêque de Meaux, dont le mémoire a été imprimé en 1846 dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, et par MM. Pasques, Victor Petit et Félix Bourquelot. Il y eut dans ce tournoi d'érudition de *moult belles appertises d'armes*, comme on eût dit au moyen-âge, et les coups les plus rudes furent portés par M. Bourquelot, qui démontra d'une manière irrécusable, dans son *Histoire de Provins*, que cette ville n'est pas plus

l'*Agendicum* de César que l'*Anatilorum*, le *canard-courroie*, de M. Opoix. M. Bourquelot a depuis corroboré ses argumens dans diverses publications relatives à l'histoire de Provins et de la Champagne (1), et nous l'engageons fort, pour notre part, à réunir dans une monographie générale de cette province les nombreux documens qu'il possède, et à mettre en relief dans une œuvre de longue haleine une érudition qu'il a peut-être jusqu'ici un peu trop éparpillée en brochures.

Le département de l'Aisne, qui fut, comme celui de Seine-et-Marne, un démembrement de l'Ile-de-France, après avoir fait primitivement partie de la Picardie, possède à Soissons une société archéologique très zèlée qui compte, entre autres, parmi ses membres actifs, M. l'abbé Poquet, qui a écrit diverses monographies sur la cathédrale de Soissons, les abbayes de Saint-Médard et de Notre-Dame de la même ville, le bourg et l'abbaye de Chezy-sur-Marne; MM. Daras, Williot, Lecomte, Destrez, Decamps et de La Prairie, auteur d'une curieuse notice sur le théâtre romain de Soissons. Ce théâtre, plus vaste que celui d'Arles, atteignait, dans le grand axe de la *cavea*, 144 mètres, tandis que le célèbre théâtre de Marcellus à Rome en atteignait à peine 140. Ce fait, qui n'avait point encore été remarqué, montre à quel degré de civilisation la Gaule du nord s'était rapidement élevée dès les premiers temps de la conquête romaine, et quelles étranges vicissitudes ont dû traverser quelques-unes de nos villes pour tomber, comme Soissons, du rang de capitale à la modeste condition de sous-préfecture. Tout ce qui se rattache à la question traitée par M. de La Prairie est d'autant plus digne de remarque, que c'est à Soissons qu'on vit au VIe siècle les derniers essais d'imitation des jeux scéniques du paganisme, mais du paganisme transformé déjà par l'influence de la religion nouvelle. Nous voulons parler, on le devine, du cirque que Chilpéric fit construire dans cette ville en 577, et dans lequel le prince chevelu avait substitué à la mise en scène terrible et grandiose des Romains des bateleurs, des danseuses, des chevaux et des chiens savans. Malgré cet adoucissement, l'église se montra sévère à l'égard des jeux scéniques, quels qu'ils fussent; elle les poursuivit en les maudissant. Les pompes du culte nouveau achevèrent de détourner la foule de ces amusemens réprouvés; les théâtres, abandonnés des spectateurs, servirent de forteresses contre les invasions, ou furent démolis pour bâtir les enceintes des villes ou les églises, et la plupart d'entre eux disparurent du VIe au VIIIe siècle.

Dans la Lorraine, le mouvement archéologique et historique s'est ralenti dans ces derniers temps, et l'on s'est tourné de préférence vers les sciences d'application et l'agriculture. Nous trouvons cependant encore quelques publications intéressantes à mentionner, telles que les *Mémoires* des académies de Metz, de Nancy et de la société philomatique de Verdun, le *Bulletin* de la société d'archéologie de Lorraine, la *Biographie vosgienne* de M. Vuillemin, l'*Histoire ecclésiastique de la Province de Trèves et des pays limitrophes* de M. l'abbé Clouet, l'*Histoire apologétique de l'Église de Metz* par M. l'abbé Chaussier, le *Catalogue*

(1) Nous indiquons entre autres les *Notices* historiques sur le prieuré de Saint-Loup de Naud, le prieuré de Voulton, la grange aux dîmes, la grosse tour de Provins, et l'article sur Anne Musnier, qui poignarda en 1175 le chef d'un complot tramé contre la vie de Henri-le-Large, comte de Champagne.

des documens relatifs au pays messin, l'*Histoire de Metz* de M. Justin Worms, et quelques opuscules de MM. Auguste Digot, Chabert, Jules Gouy, Lorette et l'abbé Guillaume.

Tout ce qui se fait dans cette partie de la France est marqué d'une forte empreinte de patriotisme local; la vieille individualité de la Lorraine s'y manifeste encore avec une grande énergie, et c'est sous ce point de vue que nous donnerons une attention particulière à un opuscule de M. G. de Dumast intitulé : *Philosophie de l'Histoire de Lorraine*. Dans cette brochure, composée pour le congrès scientifique de Nancy en 1850, M. G. de Dumast s'attache à prouver que les races mosellanes, c'est-à-dire les populations qui habitent entre le Rhin et la Meuse, ont reçu dans le développement de la civilisation moderne une véritable mission providentielle; c'est là, suivant M. de Dumast, dans le royaume d'Austrasie, que se fonda l'alliance de l'église avec les jeunes conquérans barbares; ce sont les peuples mosellans qui arrètent en France l'invasion sarrasine; ce sont eux qui défendent le saint-siége contre les Lombards. Dans le réveil moral qui suivit l'an 1000, ils marchent à la tête de la chrétienté, et, à toutes les époques décisives de notre histoire, ils apportent dans les luttes politiques et guerrières un contingent nombreux d'hommes supérieurs. En face de tous les démolisseurs albigeois, hussites ou rustauds, ils se montrent les défenseurs intrépides des principes sur lesquels reposent les sociétés humaines; avec les Guise, ils sauvent l'unité nationale; ils arrêtent avec eux, sous les murs de Metz, l'invasion allemande, et ils arrachent à l'Angleterre la dernière conquête qu'elle ait gardée sur le sol français; enfin c'est la Lorraine et la Pologne, Charles V et Sobieski, qui sauvent l'Europe dans la quatorzième et dernière croisade, en écrasant les Turcs sous les remparts de Vienne. Admirateur enthousiaste du passé, M. de Dumast n'accepte que sous bénéfice d'inventaire la théorie du progrès, et, à force de patriotisme local, il en arrive parfois à des exagérations qui enlèvent à un travail d'ailleurs recommandable, et dans lequel on trouve des aperçus ingénieux, le caractère d'impartialité et de précision dont les œuvres historiques ne sauraient se passer.

La théorie *lotharingienne*, soutenue par M. de Dumast, a été reprise en sous-œuvre, développée et considérablement exagérée par M. G. de Latour. Tandis que M. de Dumast reste dans l'appréciation historique, M. de Latour met l'histoire au service de la politique, et il fait de la nation lorraine une sorte de peuple de Dieu, chargé de sauvegarder, en présence du scepticisme français, la tradition catholique. Suivant lui, Henri IV, Richelieu, Mazarin, Louis XIV et Napoléon représentent, dans notre politique nationale, le système rationaliste, tandis que les Lorrains et leurs princes représentent le système religieux et vraiment libéral. Richelieu, le plus profond, *le plus formidable révolutionnaire* de l'Europe après Luther, a porté, comme ce dernier, les coups les plus terribles à la papauté, parce qu'en cherchant à abaisser l'empereur, il a abaissé le pape, tandis que la Lorraine, dont Richelieu a été l'un des ennemis les plus implacables, a toujours activement travaillé à la consolidation du saint-siége. Aujourd'hui, l'esprit lorrain survit encore dans la maison d'Autriche, la maison de Habsbourg-Lorraine, tutrice naturelle de la papauté, et le seul moyen de sauver l'Europe du danger dont la menacent tout à la fois les révolutionnaires et le Nord *schismatique et demi-socialiste,* c'est de cimenter une alliance entre

la France et l'Autriche, sous la direction morale du saint-siége. Breton de naissance, M. de Latour s'est attaché sympathiquement à l'histoire de la Lorraine, parce qu'il a remarqué, dit-il, entre cette histoire et celle de sa province natale une profonde analogie. Suivant lui, les Lorrains comme les Bretons sont envahis et *opprimés* par la France, qui joue vis-à-vis d'eux, sous l'ancienne monarchie, le même rôle que la Russie joue de nos jours vis-à-vis de la Pologne. D'un côté comme de l'autre, les croyances sont sincères et profondes, et, si le *paganisme révolutionnaire* venait jamais à triompher, un cri fraternel parti des côtes de l'Armorique donnerait sur les bords de la Meuse, aux peuples lotharingiens, le signal de la guerre sainte.

Dans l'Alsace, les traditions de l'ancienne nationalité ne sont pas moins vivaces que dans la Lorraine; cependant le goût des études historiques y est moins développé; l'*Alsatia illustrata* défraie depuis long-temps les écrivains locaux. Ce ne sont pas les hommes distingués qui manquent, loin de là; mais l'attention des esprits s'y tourne à peu près exclusivement vers la politique, les sciences d'application, l'industrie; tout s'est borné depuis cinq ans à des opuscules de peu d'importance, dont quelques-uns appartiennent à la démocratie la plus avancée, et nous n'avons guère à citer que quelques articles de la *Revue d'Alsace*, et *la Cathédrale de Strasbourg*, de M. A. W. Strobel.

Ainsi, dans cette revue rapide qui nous a conduit des bords de la Manche au bord du Rhin, nous rencontrons dans les esprits des dispositions très diverses, et dans le nombre des publications historiques et archéologiques des différences très notables. La Flandre, l'Artois, la Picardie, se distinguent par l'ordre, la régularité de la méthode, la patience de la mise en œuvre, un parfait équilibre entre les opinions extrêmes, une constante préoccupation des choses positives, et comme dans ces provinces l'on marche avec prudence, en s'appuyant avant tout sur les dates et les faits, on s'égare rarement, et l'on gagne en solidité ce qu'on perd en éclat. Dans la Champagne et l'Ile-de-France, l'esprit est déjà plus aventureux, plus littéraire, et tourné davantage à la polémique; et tandis que la Lorraine relève d'une main chevaleresque le drapeau de sa vieille nationalité et la bannière des antiques croyances, l'Alsace marche en sens tout-à-fait inverse, et se montre souvent aussi démocratique que la Lorraine est chevaleresque. 89 et la vieille monarchie, la ligue et le protestantisme sont là pour ainsi dire en présence, et lorsqu'on voit, sous notre apparente uniformité, ces différences profondes d'aptitudes, d'opinions et d'intérêts qui séparent les provinces lors même qu'elles se touchent par leurs frontières, on comprend les tiraillemens auxquels la France est en proie depuis tant d'années, et l'on se rappelle ces mots de la *Ménippée* : « Quand l'un veut du soleil pour ses blés, l'autre veut de la pluie pour ses choux. »

CHARLES LOUANDRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1851.

Les conseils-généraux sont maintenant réunis. La question de la révision a été naturellement le premier point sur lequel aient porté leurs débats. Trente-sept se sont déjà prononcés : un seul, le conseil d'Eure-et-Loir, a décidé qu'il n'émettrait pas de vœu politique; les trente-six autres demandent que la constitution soit révisée. Il paraît vraisemblable que les manifestations, qui ne pouvaient manquer de sortir de ces assemblées départementales, se classeront à peu près partout dans des proportions analogues. Le conseil-général d'Eure-et-Loir est certainement resté fidèle à la lettre même de la légalité : c'est un scrupule rare dans le temps où nous sommes, c'est du stoïcisme. Il serait pourtant difficile de prouver que les trente-six conseils qui ne se sont pas crus aussi étroitement enchaînés par ce respect de la lettre se soient par cela seul écartés de l'esprit de leur mandat et des voies qui s'ouvrent chaque jour davantage à leur institution.

L'âge où nous vivons n'est point favorable à la fondation des établissemens politiques : il y a trop de mobilité dans les situations et dans les circonstances; les choses, les personnes, tout se renouvelle trop souvent et ne dure point assez pour prendre racine. Au milieu de cette instabilité perpétuelle, il est cependant une influence qui s'est faite, qui s'est assise, qui a prévalu contre toutes les révolutions, que les révolutions mêmes ont agrandie, au lieu de l'abattre : l'influence des conseils-généraux. La révolution de juillet leur a donné des bases plus populaires et un rôle plus étendu; la révolution de février a presque invinciblement attiré sur eux tous les regards du pays, parce qu'à travers les fantasmagories dont elle couvrait la France, c'était encore dans les conseils-généraux qu'on avait la chance de trouver l'expression la plus sincère et la moins artificielle de la pensée nationale. On s'étonne qu'après un coup de main comme celui de février, qui semblait constater victorieusement la suprématie de la capitale sur la province, la province ait reconquis si vite une part si active dans le mouvement public. On ne réfléchit pas qu'il y avait là justement un recours tout prêt contre l'empire de ces fictions au nom desquelles les vain-

queurs voulaient commander à la France. Pendant que le scrutin de liste envoyait en masse à l'assemblée constituante les représentans de telle opinion ou de tel compromis qui n'avait qu'une raison d'être éphémère ou factice, les élections cantonales restaient ou devaient bientôt redevenir un moyen précieux pour les populations d'investir d'une confiance personnelle ceux qu'elles estimaient les plus capables de la justifier. Le député du canton, choisi sur les lieux mêmes, nommé par ses voisins, sans cesse en rapport avec eux, s'est vu de la sorte un personnage très différent des représentans du peuple, proclamés plus ou moins à l'aventure par le département tout entier, et délégués par fournées pour venir se perdre dans le tourbillon parisien. L'importance de l'élu cantonal s'est singulièrement accrue par ce contraste, qui était certes beaucoup moins sensible lorsque le député était élu dans l'arrondissement. Le député était alors, même sous l'empire du suffrage des censitaires, beaucoup plus près de ses commettans qu'il ne l'est aujourd'hui; l'esprit positif et l'esprit politique s'unissaient plus facilement pour choisir leur organe. Le grand reproche qu'il fallait même adresser à cette organisation du suffrage par le privilége du cens, c'est que l'esprit positif primait trop dans l'urne l'esprit politique, et que le patriotisme de clocher pouvait parler là quelquefois plus haut que l'autre. On assiste maintenant à un spectacle tout contraire : l'esprit général, l'opinion courante, dans un de ses élans, souvent même dans un de ses biais, dicte la loi au centre du département; l'esprit positif des localités n'est plus guère admis à partager. C'est pour cela qu'il prend sa revanche dans les conseils sortis, individu par individu, des subdivisions cantonales; c'est pour cela qu'il s'exprime avec plus d'effusion et qu'il est plus écouté que jamais : c'est que, comme on lui a refusé satisfaction ailleurs, il s'empare plus hardiment, et avec plus d'autorité, de l'issue qu'on lui a laissée.

Ce n'est pas seulement par son origine, par la manière dont il est désigné, que le mandataire politique se trouve aujourd'hui trop à distance de ceux qui lui ont donné leurs voix : c'est par la carrière qu'il est presque invinciblement obligé de fournir. Cet esprit général qui l'a nommé, qui l'a imposé, comme nous le disions tout à l'heure, n'a pas précisément une simplicité primitive : il faut bien se figurer comment les choses se passent. Quelques personnes notables, très occupées des questions de partis, se réunissent en comité au chef-lieu du département; elles correspondent avec quelque comité supérieur dont le mot d'ordre leur arrive, dont elles arborent le drapeau; on discute les noms, on s'explique sur les nuances, on réglemente les professions de foi, on transige quand on ne peut mieux, et on lance son candidat. Le candidat est ainsi au préalable engagé dans une ornière d'où il ne se tire point sans beaucoup de peine, si même il n'arrive pas, ce qui est le plus fréquent, qu'il ait le goût d'y rester. Il appartient plus ou moins par reconnaissance filiale à la coterie (soit dit dans le meilleur sens) qui l'a pris sous son patronage, et, sauf les positions supérieures ou les caractères indépendans, avec lesquels on est toujours réduit à compter, il reçoit une direction qui ne lui laisse pas beaucoup de latitude. Une fois qu'il est entré au palais législatif, son chemin, la plupart du temps, semble encore se rétrécir. Ce morcellement de l'opinion que nous déplorons toujours est peut-être plus marqué dans l'assemblée qu'au dehors. On croirait que le point de vue politique se resserre à mesure qu'on s'élève plus haut dans

la vie publique. A moins d'une trempe assez vigoureuse, le représentant du peuple, dès qu'il siège sur son banc, ne peut guère se défendre contre l'obsession des infiniment petits de l'existence parlementaire. Il est presque inévitable qu'il s'enrégimente, et comme il y a maintenant beaucoup de colonels et très peu de soldats, les régimens sont trop nombreux pour être bien forts. Le voilà donc engagé dans les marches et les contre-marches de cette tactique de détail où tout ensemble disparaît, où il n'y a plus de signe assez frappant pour saisir, pour commander l'intérêt du pays. Les motifs particuliers vont infailliblement tenir dans sa conduite presque autant de place que les motifs d'ordre supérieur, et ceux-là ne sont point d'ordinaire à la portée du public. Il sera d'une fraction quelconque ou même d'un groupe dans une fraction, heureux encore si, aux rencontres décisives, cette fraction à laquelle il est incorporé ne s'avise pas de rompre en visière avec le sentiment unanime de la nation! Combien de raisons plus raffinées et plus spéciales les unes que les autres n'ont pas dû concourir pour former la majorité qui a voté, sans pouvoir l'obtenir, cette révision que la France demande, quant à elle, par une raison si impérieuse et si grosse, par la suprême raison du salut commun!

En effet, pendant que la politique proprement dite s'épuise dans les dissidences et les controverses des partis, la France, nous ne saurions le répéter trop souvent, simplifie toujours davantage ses espérances et ses ambitions. Pendant que les partis rivalisent de combinaisons ingénieuses pour lui assurer à qui mieux mieux un très long avenir, la France est par-dessus tout préoccupée du souci bien plus pressant de ne pas se laisser périr demain. Le représentant du peuple membre d'un conseil-général qui revient de Paris dans son chef-lieu, la tête pleine des fumées et des bruits de la session, voit bientôt le peu que tout cela signifie, quand on est en présence de la réalité. Le monde où il a séjourné n'est pas toujours le monde réel : ses collègues au contraire, qui sont restés au cœur même du pays, qui n'ont pas quitté le foyer de la vie pratique, en apportent au conseil les impressions et les inspirations. Ils ne sont pas sans doute très au courant des rumeurs de couloirs et des intrigues de bureaux, mais ils savent mieux ce qui se dit dans les cantons les jours de fête ou de marché; ils ont suivi de plus près, à travers toutes ses phases, l'état moral des différentes classes de la population au milieu de laquelle ils habitent. Cet immense besoin d'en finir, qui est aujourd'hui le dernier mot de la vraie pensée populaire, s'énonce ainsi par leur bouche avec une vivacité naturelle. Les conseils-généraux, en vertu même de leur composition, ont donc l'avantage de rendre plus directement la pensée dominante du pays, parce qu'ils échappent aux entraves qui la gênent dans des régions plus élevées. C'est cet avantage nouveau qui leur donne la prépondérance dont on peut bien leur contester l'usage, mais dont ils ont pourtant la pleine possession.

A quoi l'on objecte que cette pensée étant d'ordre politique, les conseils-généraux n'ont point qualité pour la produire, et que la cause de la révision perd plus qu'elle ne gagne à être ainsi sollicitée. Oui, sans doute, il n'y aurait rien de plus funeste, dans la dissolution qui nous menace, que de laisser le gouvernement politique s'éparpiller aux quatre vents et se réfugier à tous les coins du territoire français. Rien ne serait plus contraire au génie, à l'histoire entière de la France; aussi peut-on affirmer que la France elle-même ne se prêterait point à ce dé-

membrement de sa force, et qu'il y aurait impossibilité matérielle de jamais la fédéraliser. Supposez tant que vous voudrez une pure question politique, une question de guerre ou de paix, une question de cabinet, s'il y en avait encore; cette question éclate au moment où les conseils-généraux s'assemblent : imaginez-vous qu'il y aurait autour d'eux le moindre entraînement pour les aider à formuler leur avis, à prendre parti sur un démêlé diplomatique ou sur une crise ministérielle? Est-ce que leur voix ne serait pas couverte par le ridicule, si seulement ils avaient l'idée d'empiéter ainsi sur la souveraineté nationale, et de s'ériger eux-mêmes en autant de corps souverains qu'il y a de départemens? Pourquoi donc ne se sont-ils pas interdit d'aborder cette pénible affaire de la révision? Pourquoi, loin de les blâmer, la grande majorité de la nation les appelle-t-elle sur ce terrain? Pourquoi tous tant que nous sommes, leurs avocats ou leurs adversaires, attendons-nous avec un si vif intérêt le résultat de leurs votes? C'est que la révision n'est pas, en somme, une question politique dans l'acception ordinaire du mot : elle dépasse cette mesure restreinte; elle est une question d'existence pour tout un peuple. Entendons-nous bien : le plus important dans cette pensée de la révision, ce n'est pas de savoir quelle sera la forme constitutionnelle, ou quelle sera la personne qui gouvernera la France en 1852; il s'agit d'abord d'empêcher que la France ne tombe dans le chaos ouvert sous ses pas par l'imprudence systématique des législateurs de 1848 à l'expiration des pouvoirs actuellement en exercice. On ne vaincra point cet effroi raisonnable et patriotique qui s'empare de tous les gens sensés à la seule idée du désarroi dans lequel le pays sera plongé entre un pouvoir moribond et un pouvoir à naître. Le meilleur titre qui a recommandé la révision à la faveur universelle, c'est qu'elle est une précaution possible contre cette crise à laquelle on nous a condamnés. La nécessité de la révision ainsi conçue pénètre aisément dans toutes les intelligences : il ne s'agit plus là du plaisir ou de l'honneur de s'attacher une cocarde; il n'y a point en jeu de métaphysique ou de mystère : on veut la révision comme on veut un garde-fou devant un précipice. Allez donc chercher des nuances politiques dans ce profond instinct de conservation que donne aux multitudes comme aux individus l'horreur de l'abîme. Cet instinct, il est partout, et tous les échos en renvoient le cri : à l'atelier comme aux champs, toute la grande famille des travailleurs regarde avec angoisse approcher la date fatale où le travail s'arrêtera de lui-même, parce que l'homme ne travaille point sans lendemain. Comment fermer les yeux, quand l'autre famille humaine, celle des paresseux et des violens, ne cesse d'en appeler à ce fameux jour de 1852, comme au jour qui lui procurera toutes ses joies? « Nous faisons volontiers flamboyer ce chiffre en tête de nos colonnes, » nous disent les démagogues de Londres dans *la Voix du Proscrit*. Est-il surprenant que cette flamme sinistre soit un avertissement pour tout le monde? et se mettre en garde sur un pareil avertissement, n'est-ce donc qu'un expédient politique? Non : c'est une mesure de paix publique et de salut social. Les conseils-généraux sont aussi légitimement autorisés à chercher un abri contre cette terrible secousse de 1852 qu'ils le sont à réparer ou à prévenir les dégâts des inondations et des incendies.

Les adversaires de la révision font, sur les votes déjà connus de ces conseils, une remarque qui tourne trop à leur propre confusion pour que nous ne

la relevions pas. La plupart des conseils révisionistes, nous dit-on, ne parlent point de proroger les pouvoirs présidentiels. Nous le pensons bien : qu'auraient-ils besoin d'en parler? Est-ce qu'au temps où la France, loyalement interrogée, répondra par l'envoi d'une nouvelle constituante, celle-ci ne sera pas toujours à même de constater à son gré la véritable intention du pays? De quel droit voudrait-on se substituer au pays dans le moment où on l'invoque? Mais comment ceux qui triomphent si légèrement de voir la majorité des conseils s'en tenir ainsi à demander la révision pour elle-même, oublient-ils déjà qu'ils ont accusé les quinze cent mille pétitionnaires de n'avoir été que des instrumens de l'autorité administrative, qui, à les en croire, réclamait par leur intermédiaire la révision pour la prorogation? Oui, c'est bien là ce qui constitue l'authenticité, la gravité de ce mouvement si caractéristique : c'est que par sa masse et par sa profondeur il est nécessairement en dehors de toute influence politique; il n'est point déterminé par une pression extérieure : il part du sein de la nation, et il poussera tout devant lui, non pas seulement les conseils-généraux, qui ne font que suivre et communiquer une impulsion venue de plus loin, mais le gouvernement, mais le parlement lui-même.

Voici l'objection : les conseils-généraux prèchent et soutiennent l'illégalité! Suivez ce raisonnement : 278 voix, minorité légalement maîtresse, ont décidé à une première épreuve que la révision ne passerait point, malgré la volonté contraire exprimée par 446 voix, majorité légalement impuissante; donc les conseils-généraux qui s'associent au vote des 446 sont, comme les 446 eux-mêmes, coupables du crime de lèse-constitution, plus coupables encore, car ils persévèrent dans l'hérésie après qu'on l'a surprise et dénoncée; ils sont hérétiques convaincus et relaps. Il y a mieux : c'est trop de 278 voix, c'est plus qu'il ne faut pour empêcher toute réforme dans cette constitution dont les plus ardens prosélytes disent si peu de bien; la résistance n'est point encore assez piquante, lorsqu'on est si fort en nombre; le beau de la situation, le moment dramatique, la jouissance dans le triomphe, ce serait de tomber au plus bas chiffre possible, de n'être plus que 188 Spartiates au défilé de ces Thermopyles, de narguer, avec ce nombre strictement suffisant pour les défendre, la France entière, qui voudrait les franchir, et s'arrêterait comme un seul homme par respect pour une loi si médiocrement aimée. Eh bien! ces 188 champions, on est sûr de les rencontrer toujours à leur poste; ils ont juré d'y mourir. C'est donc folie de revenir à la charge, ou plutôt c'est une adhésion explicite donnée d'avance aux tentatives d'usurpation et de coup d'état. Nous savons en effet un honnête homme qui se le tient pour dit, et qui, le lendemain du jour où, dans la sincérité de sa conscience, il avait voté pour la révision, s'est empressé de demander pardon de la liberté grande à ses hauts et puissans amis anti-révisionistes, protestant qu'il avait pris cette liberté pour une fois seulement, et qu'il n'y reviendrait pas.

Nous ne voyons pas en vérité de motif à ce repentir; nous sommes uniquement émerveillés d'une des contradictions les plus bizarres que le jeu des circonstances et des passions amène parmi tant d'autres inconséquences. Il se trouverait en effet, si l'on s'en rapportait à ces grands champions de la légalité, que la poursuite de la révision, qui est légalement autorisée par la charte même qu'ils protégent, serait cependant le droit chemin de toutes les

entreprises illégales. Curieux accord des partis dans leur mauvaise foi! Détestable hypocrisie avec laquelle ils se réservent tous une arrière-pensée de violence et de fraude! Il n'en est pas un seul qui, dans la donnée extrême jusqu'où il s'avance, sous le drapeau qu'il déploie, ne sous-entende une illégalité bien flagrante ou un manquement capital à l'esprit même de la constitution, et néanmoins aucun d'eux ne se fait faute d'écarter, sous prétexte d'illégalité, le seul procédé qui reste pour se tirer légalement de cette constitution insupportable à tout le monde, et pour assurer une victoire pacifique aux véritables desseins du pays. On accuse les révisionistes de courir les aventures; nous prions seulement qu'on se représente un peu les voies respectives des différentes coteries qui se battent au-dessus de la nation et se la disputent sans vouloir la consulter, comme si elle n'avait d'autre lot que de servir de récompense au plus heureux. Pour ramener en France M. le comte de Chambord ou M. le prince de Joinville, pour conduire de l'Élysée jusqu'aux Tuileries M. le président de la république, le chemin ne serait point, à ce qu'on peut croire, dépourvu d'accrocs et de mauvais pas. — Mais nous, s'écrient les purs républicains, nous sommes sur une ligne irréprochable : qu'est-ce que nous désirons? Un président citoyen, l'idéal même de la constitution; nous n'avons qu'à marcher devant nous! — Oui, mais ceux-ci, d'autre part, n'ont-ils pas fait un ferme propos de ne point observer la loi du 31 mai? N'ont-ils pas décidé, en engageant leur honneur d'hommes publics, que cette loi n'était point dans la constitution? Et s'ils prétendent voter aux élections, comme si cette loi n'existait pas, se peut-il qu'ils en viennent là sans encombre? Il n'est donc point de parti dont l'avant-garde, sinon l'armée entière, ne se lance exprès sur la route la plus difficile, et, pour arriver plus vite à son but exclusif, ne coure la chance de se perdre en perdant tout avec lui. Où sont, à côté de ces témérités sans excuse, les imprudences des révisionistes? Les partis ne veulent pas de la révision, parce qu'aucun d'eux n'est assez persuadé de la fortune de sa cause pour la remettre à un arbitrage suprême. Est-ce donc là de quoi empêcher la France, qui n'est d'aucun parti, de vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Et faut-il qu'elle se résigne d'emblée à ne point obtenir ce qu'ils refusent?

Nous croyons qu'on l'obtiendra; nous croyons que la révision se fera d'une façon ou de l'autre, et avec la conscience de cette nécessité nous ne comprendrions pas que l'on cessât de rappeler tous les motifs qui la rendent si urgente, toutes les forces qui la précipitent. Le moyen de décider entre les ambitions des partis et des personnes, c'est la révision; le moyen de couper court aux embarras que traînent après elles toutes les candidatures, c'est la révision. Plus on va depuis quelque temps, plus on voit les meneurs politiques multiplier les candidats sous le manteau. Il y a d'abord la fusion, qui est un candidat à plusieurs têtes, ce qui n'en vaut pas une bonne; il y a la candidature bonapartiste, qui a pour elle le possessoire; il y a la candidature joinvilliste, qui ne parlera peut-être pas toujours par procureur. Certains légitimistes proposeraient volontiers le général Changarnier; d'autres crient déjà le nom de M. de Larochejaquelein : ce sont les seuls qui se décident, ce qui ne leur coûte pas beaucoup, parce qu'ils savent bien que leur décision ne tire pas à conséquence. Les républicains murmurent sous leurs tentes les noms autrement célèbres de M. Carnot et de M. Nadaud; mais c'est à qui ne se prononcera point le pre-

mier, et ce qui paraît le plus dans l'éclosion encore incertaine de toutes ces candidatures, c'est l'appréhension avec laquelle de toutes parts on retient, on réserve sa préférence. On sent trop profondément, si aveuglé qu'on puisse être par le fanatisme ou par les faux calculs, que l'on n'a point avec soi le cœur de la France : le candidat de la France, si l'on peut ainsi parler, c'est la révision.

Aussi jugeons-nous très naturel et très légitime que le gouvernement et la majorité mettent tous leurs efforts à conquérir cette indispensable solution. Si l'on empêche le pays de se prononcer directement et de front, il faut lui fournir l'occasion de se prononcer par d'autres voies. On a beaucoup parlé ces jours-ci d'avancer l'époque des élections, afin de constater le plus tôt possible le mouvement de l'esprit général et d'opposer ainsi une barrière à tous les entraînemens de l'esprit de faction. Un journal a cru bien faire en se rendant l'éditeur de ces idées, qui s'étaient probablement déjà présentées à la pensée de plusieurs hommes politiques. Nous ne croyons pas que la polémique à laquelle on s'est, comme toujours, trop hâté de les livrer leur ôte de leur valeur réelle. Puisqu'il suffit d'une minorité si peu considérable pour barrer à la majorité la route par laquelle on pourrait en appeler le plus vite à la nation, il est tout simple que la majorité profite de sa force pour en frayer d'autres. Aux termes de la constitution, les 188 peuvent empêcher la révision; mais ils ne peuvent empêcher la loi parfaitement constitutionnelle qui fixerait un jour plus tôt que plus tard l'élection de la seconde législative. Quel que soit d'ailleurs le recours auquel en vienne la majorité parlementaire, il est un point qui s'établit de plus en plus dans l'opinion, et qui de plus en plus devient comme la base solide de la pensée publique : c'est qu'on ne peut pas s'abandonner pieds et poings liés aux chances de 1852. Il est trop de rancunes, trop de passions stupides ou malfaisantes qui se donnent rendez-vous à cette date-là et se promettent la joie de se déchaîner à l'aise. Ce procès politique qui s'est terminé par un si scandaleux mépris de la justice et par une répression si méritée, le procès de Lyon, aura fourni du moins un aperçu des espérances que les agitateurs de profession travaillent à répandre autour d'eux. Nous ne voulons rien dire des hommes qui sont maintenant sous le coup de la loi : il faut réserver toutes ses censures pour les avocats qui ont déserté leur devoir et leurs cliens sur l'ordre de quelque conciliabule secret. Il n'est cependant point permis de taire l'impression qu'on ressentait d'audience en audience, à voir comment, grace à cette propagande pernicieuse, des départemens entiers étaient minés par une société souterraine uniquement occupée d'épier la société régulière en attendant l'heure où elle pourrait la surprendre et la battre. Est-il étonnant que dans ces pays du midi, traversés, surexcités par tant d'obscures intrigues, il y ait à chaque moment des explosions si insensées et si violentes? Ces ignorans, ces furieux auxquels on recommande d'être toujours prêts, s'imaginent toujours que l'instant est arrivé : ils font feu avant le signal; alors on les renonce, on les désavoue, ou bien leurs bons amis, qui savent écrire et plaider, rejettent le mal sur le vin du cru et sur l'allégresse des fêtes votives maladroitement contrariée par la police. Les glorieuses fêtes que celles dont le plus bel éclat est la bataille d'une populace entière contre huit gendarmes! Il n'y avait jadis que les voleurs de grand chemin qui tirassent sur le gendarme;

c'est devenu l'une des réjouissances des patriotes de la république démocratique et sociale. Les troubles de l'Ardèche ont fort à propos servi de commentaire et de pièces justificatives au réquisitoire prononcé devant le tribunal militaire de Lyon. Le jeune et courageux préfet qui est venu déposer devant le conseil y pouvait bien parler en homme qui sait payer de sa personne. Voilà ce qu'il y a tout de bon sous les paroles pompeuses des manifestes dont la montagne ne se lasse point. Le grand style et les grands sentimens de M. Lamennais ne font que recouvrir ce fond turbulent et criminel toujours à la veille de déborder. Ils ne recouvrent pas même les jalousies intestines qui dévorent tous ces ennemis de l'ordre social, et ne leur permettent seulement pas de faire cause commune pour détruire. La montagne de Paris et la montagne de Londres ne correspondent que pour échanger les témoignages de leurs aigres animosités. La montagne de Londres ne veut pas qu'on l'oublie, et prétend que le lieu de son exil doit être le foyer de l'agitation universelle. La montagne de Paris, fatiguée de l'orgueil incapable des chefs qu'elle n'a jamais été très fâchée d'avoir perdus, ne se résigne pas à les subir de loin, quand il en coûtait déjà tant de les subir de près. On se dispute le maniement de la démocratie et le patronage des démocrates. Il paraît que l'Italie est la chose de M. Mazzini; M. Lamennais se l'est fait dire assez rudement. Ni l'Italie ni la démocratie ne gagneront pourtant plus par l'un que par l'autre.

Le roi Frédéric-Guillaume vient d'accomplir à travers les provinces occidentales de sa monarchie une sorte de pérégrination politique, dont le but et les épisodes méritent quelque attention. C'est un détail à marquer dans le tableau de cette restauration singulière entreprise avec un courage si malencontreux par le gouvernement prussien et par le petit nombre d'auxiliaires dont l'appui lui semble suffisant pour aller si vite jusqu'aux plus étranges extrémités. Les rôles sont partagés d'une manière assez curieuse dans cette campagne, où l'on risque assurément beaucoup trop pour ce qu'elle peut en définitive rapporter. Il y a le corps d'armée qui n'est pas très considérable, mais qui est très tenace, très avide de représailles et de butin, — cette cohorte aristocratique des provinces de l'est et de quelques districts westphaliens qui veut tout simplement profiter de l'occasion pour reconquérir ses priviléges pécuniaires et autres, non-seulement ceux qu'elle a perdus depuis 1848, mais ceux aussi qu'elle possédait avant la réforme de Stein et de Hardenberg. Ces ardens champions de l'ancien régime ne se donnent pas la peine de dissimuler ou de déguiser leurs prétentions; ils parlent dans toute sa crudité le langage d'un intérêt égoïste, et qui n'est même pas des plus nobles : ils veulent de l'argent; ils ne se cachent pas de le réclamer, de l'aimer pour lui-même. A la tête de ce bataillon sacré, il y a cependant d'autre part un état-major qui se met beaucoup plus en frais d'imagination, qui essaie d'habiller plus décemment les exigences trop grossières de ses soldats. Ce sont des prêcheurs de morale qui ne ménagent pas les sermons, et qui, tout en accordant satisfaction aux appétits tracassiers d'une certaine noblesse, veulent encore prouver aux pauvres gens qu'on ne les vexe que pour leur bien. Ce n'est pas la cupidité qui les pousse, c'est le zèle d'une vraie charité chrétienne : ils ne travaillent que pour le salut de leur prochain et pour la gloire de Dieu. Ils ne visent à rien moins qu'à dépouiller les uns pour relever les autres; ils violent toutes les lois établies

en faveur de la grande majorité des sujets prussiens; ils sacrifient cette majorité à une minorité improductive et hargneuse. — Mais, écoutez-les, ce n'est point par passion, c'est par conscience; ils doivent leurs leçons au pays; ils sont responsables de son éducation, ils l'enseignent. Toutes les mesures qu'ils prennent comme pour le froisser à plaisir devraient au contraire, à leur sens, lui ouvrir les yeux et le faire rentrer en lui-même; ils sont plus encore des catéchistes et des hommes d'école que des hommes de parti.

Ne nous y trompons pas, cette direction d'esprit est trop essentiellement inhérente à la nature allemande pour qu'on puisse la reprocher comme un tort très personnel, comme une hypocrisie très particulière aux pieux convertisseurs qui précèdent et guident en Prusse l'invasion beaucoup moins cérémonieuse des hobereaux. Les Allemands naissent doctrinaires; la démocratie, comme l'absolutisme, tourne aisément chez eux à n'être plus que de la science pure. Nous lisions, par exemple, l'autre jour, qu'on venait de fonder à Adelaïde une *Gazette allemande de l'Australie du sud.* L'Australie est un pays où il n'y a guère encore pour un émigrant que deux manières de gagner son pain : s'engager comme berger ou comme boucher; on y passe sa vie dans les champs ou à l'abattoir. Devinez de quoi parlent ces nouveaux journalistes à leurs compatriotes ainsi occupés. Voici le sommaire de quelques numéros : — *L'état.* — *Des rapports de l'église avec l'état.* — *La Prusse depuis l'année* 1848. — *Responsabilité de tous en tout.* — *Le droit de la révolution*, etc. Quant au cours commercial des viandes, des laines et des cuirs, c'est à peine s'il se glisse honteusement au milieu de ces belles choses. Et voici un échantillon du style germanique, même transporté dans l'autre hémisphère : — « L'état est un organisme; mais, si l'état est un organisme, il ne s'ensuit pas que le *moment* de l'unité nécessaire à tout organisme doive y dominer avec une rigueur abstraite; il ne s'ensuit pas davantage que le *moment* de la pluralité doive y anéantir son contraire, etc. » Il est vrai que l'éditeur déclare par avance en tête de sa feuille qu'elle sera souverainement un organe de *tendance*, et que, parmi les variétés d'états qu'il énumère, il en compte un qu'il appelle *l'idéocratie.* C'est peut-être *l'idéocratie* qu'il espère implanter au milieu des colons australiens.

Sérieusement, ce n'est pas pour rien que nous allons chercher si loin ce modèle de métaphysique; nous l'offrons comme un terme indispensable dans une comparaison que nous nous permettons de risquer. Les doctrinaires de Potsdam et le plus illustre de tous à leur tête ne sont pas beaucoup moins en dehors de la réalité que les obscurs doctrinaires de l'émigration australienne. Le roi Frédéric-Guillaume IV appartient corps et ame à une *tendance* qui n'est pas la même sans doute, mais qui n'est pas plus pratique que celle de la *Gazette de l'Australie du sud;* il veut, lui aussi, voir un jour s'élever pour le parfait contentement de son cœur cet état qui serait bien l'état allemand par excellence, si seulement l'Allemagne en pouvait accoucher, — l'état *idéocratique.* Il poursuit donc de son mieux l'avénement de son *idéocratie*, et il ne s'épargne point pour y rallier les intelligences rebelles de son peuple. Ce voyage du roi en Westphalie et sur le Rhin ressemble de point en point à un cours de politique conservatrice; le mal est que le professeur ne sort pas de son système, et que, ne touchant pas terre, il est trop étranger à l'auditoire. C'est un des traits les plus accentués de la physionomie si caractérisée du monarque

prussien de vouloir ainsi toujours donner de sa personne dans cette propagande dogmatique, qui est à peu près tout le fond de son gouvernement. Il aime à exhorter, à louer, à réprimander; il a le goût du discours magistral; il désire par-dessus tout amener les gens à résipiscence, et il ne les lâche qu'après qu'ils ont reconnu leur faute et mérité leur absolution. Ce n'est pas sur un trône que siége ce roi quasi-constitutionnel, c'est dans un confessional, quand ce n'est pas dans une chaire d'université.

La politique maintenant dominante en Prusse marche ainsi par ces deux voies; elle dogmatise de haut et presque dans les nuages en même temps qu'elle agit assez petitement dans ce bas monde, et l'on ne saurait mieux comprendre tout ce que l'apparente élévation de son dogmatisme a de factice et de mensonger qu'en considérant d'un peu près la brutalité fort terrestre de ses procédés. On a vu naguère comment les séides de cette politique, les propriétaires nobles des provinces orientales, se prétendaient dispensés d'acquitter l'impôt foncier, et ne consentaient à le subir que si l'état leur assurait d'avance une indemnité suffisante, en leur rachetant par une somme une fois payée leur droit d'exemption. Ce qu'il y a de certain, c'est que la loi de l'impôt foncier reste toujours en suspens, et que ce sont ces résistances qui l'arrêtent. Il apparaît maintenant une autre fantaisie qui n'est pas moins naïvement hostile au bien d'autrui. Les domaines nobles auxquels sont attachés tous les priviléges féodaux dont on espère la résurrection n'appartiennent point malheureusement toujours à de vrais chevaliers; ce sont des bourgeois enrichis qui les ont achetés, et l'on n'est point assez sûr que ces intrus aient déjà tous les sentimens de la vraie noblesse. Aussi l'on pétitionne à grand bruit pour obtenir que désormais nul ne puisse acquérir un domaine noble, s'il n'est bon chevalier de naissance, — que ces bons chevaliers soient toujours en droit de racheter les domaines mal occupés, et qu'enfin si l'argent leur manque, l'état le leur prête. L'état n'en viendra pas là tout de suite, nous aimons à le croire; mais il n'en est pas moins très curieux de voir à quelle hauteur l'esprit du roi Frédéric-Guillaume IV plane constamment par-dessus toutes ces mesquines envies qui sont pourtant bien et dûment les protégées de sa doctrine. Suivez-le dans son itinéraire à Hamm, à Dusseldorf, à Cologne; écoutez-le distribuer le pain de sa parole comme un missionnaire évangélique. Il n'est question que du redressement des esprits et des consciences, et tout cela dans un langage mystique et féodal, qui est juste pareil à celui de 1840. « Je bois, dit-il aux bourgeois de Dusseldorf dont il est content, je bois à la vieille fidélité de cette ville et de ce pays; je bois à la nouvelle fidélité : puisse sa naissance ne pas causer beaucoup de douleurs! » Et aux bourgeois de Cologne, qui ne sont pas très gracieux pour l'école historique : « Je ne suis pas venu ici pour faire des complimens, pour récompenser ou pour punir, mais pour vous dire la vérité, toute la vérité! » La vérité qu'on veut leur faire entendre, c'est que la presse les gâte, et qu'on les guérira malgré eux. Puis sa majesté prussienne arrive enfin à Hechingen, le but du voyage. Le puissant chef de la maison de Hohenzollern a désiré recevoir en personne l'hommage de ces petites principautés d'où sa famille est originaire, et dont les souverains se sont donnés à la Prusse sous le coup des terreurs de 1848. Frédéric-Guillaume IV se retrouve là décidément en pleine féodalité. Il embrasse ces princes de son sang, qui lui rendent foi et

hommage comme dans les miniatures d'un vieux manuscrit. Il leur prend les mains. « La solennité pour moi, leur dit-il, consiste à recevoir votre main dans la mienne à la manière allemande. C'est le plus beau symbole du peuple allemand dont la fidélité est devenue proverbiale. » — Souveraine puissance de l'*idéocratie!*

Ce n'est point assurément un royaume d'*idéocratie* que la Belgique; elle pratique patiemment son pénible métier d'état moderne, et, malgré toutes les difficultés d'un régime qui ne subordonne pas les difficultés aux systèmes, elle est heureuse et fière de se gouverner par les humbles lumières de la sagesse constitutionnelle. Cette sagesse est mise maintenant à une épreuve assez laborieuse. Le ministère a présenté un ensemble de projets de loi qui atteste une conception large et vigoureuse des besoins publics. Il propose de faire exécuter, en les répartissant dans les diverses provinces, toute une série de travaux publics qui, soit à la charge de l'état, soit sous la responsabilité de compagnies auxquelles on garantirait un minimum d'intérêt, coûteraient jusqu'à 120 millions; il propose encore un emprunt de 26 millions pour éteindre la dette flottante. Ces dépenses, si opportunes qu'elles soient, nécessitent forcément un accroissement de recettes. Le ministère belge se procure les ressources dont il a besoin en établissant de nouveaux impôts, impôts directs et impôts de consommation, afin de distribuer équitablement le fardeau sur toutes les classes. Il veut, d'une part, établir des droits sur les bières, les eaux-de-vie indigènes et les débits de tabac; de l'autre, augmenter le droit de succession et l'étendre même à la succession en ligne directe, qui échappait jusqu'ici à toute taxation. C'est là le point le plus risqué de son plan, et l'on doit dire que le moment n'est peut-être pas très bien choisi pour grever ainsi l'héritage. Néanmoins le ministère ne veut rien retrancher de ce plan compacte. Il ne veut point se lancer dans les dépenses avant d'être sûr des recettes; il ne veut point frapper le consommateur en épargnant l'héritier.

Après quelques péripéties dont nous avons précédemment parlé, la chambre des représentans a fini par accepter tous ces projets à une grande majorité; mais maintenant la loi particulière relative au droit de succession rencontre beaucoup de résistance dans le sénat. La commission a multiplié les amendemens; le sénat pourrait bien rejeter le projet, même amendé. Le ministère aura très probablement raison de cette opposition qui l'arrête aujourd'hui. Si le sénat renvoie à la seconde chambre le projet avec les amendemens par lesquels il l'aura modifié, celle-ci à son retour, car elle est entrée d'hier en vacances, rejettera les amendemens et refera le projet primitif. Si alors le sénat refusait encore son assentiment, il en faudrait peut-être venir à une dissolution. Quoique les choix des éligibles soient assez restreints à cause de l'élévation du cens (1,000 florins, 2,111 francs d'imposition directe), on croit que l'on pourrait remplacer une partie des sénateurs hostiles à la loi, et que dans le sénat ainsi recruté la majorité serait acquise au ministère. Il ne faut cependant pas se dissimuler qu'il est des victoires qui affaiblissent plus qu'elles ne fortifient; nous en souhaitons d'autres à M. Rogier.

En Hollande, la session des états-généraux approche de son terme. A bien dire, la seconde chambre, en prenant ses vacances depuis quelques semaines, s'était elle-même prorogée. Cette prorogation un peu brusque, qui laissait beau-

coup de questions indécises, n'a généralement pas été vue avec plaisir : l'opposition est même allée jusqu'à la prendre pour une violation de la loi constitutionnelle. Il est donc facile de croire qu'on attend avec impatience la reprise des travaux législatifs au mois de septembre; d'ici là, cependant, l'activité politique n'en est pas encore à chômer; la loi communale, votée dans le courant de cette session, close de fait, lui ouvre pleine carrière.

Cette loi a été l'occasion de débats très épineux. Elle complète, avec la loi électorale et la loi provinciale, un ensemble de mesures où l'on voit le caractère particulier des idées permanentes de M. Thorbecke, qui, sans être le président du conseil, en est toujours l'ame. La nouvelle loi communale n'admet plus l'inamovibilité des conseils municipaux. Les deux points capitaux sur lesquels disputaient les antagonistes de la loi étaient le principe de centralisation et l'établissement d'une législation uniforme imposée à toutes les communes, grandes ou petites. Les partisans du nouvel ordre de choses ont répondu à ces objections que, tout en consacrant l'indépendance des communes, ils ne voulaient pas l'étendre au point d'en faire sortir l'anarchie; ils ont soutenu que la loi ne donnait point au gouvernement le droit de s'immiscer dans des affaires de communes qui ne fussent point du ressort de l'intérêt général, que l'uniformité de la législation n'était pas une entrave véritable pour les libertés réellement nécessaires aux municipalités. On a longuement pesé les avantages et les inconvéniens d'un conseil communal composé de membres nombreux. Plusieurs amendemens ont été formulés, mais tous rejetés, à l'exception d'un seul qui avait pour objet de fixer, d'après une échelle mieux graduée, le chiffre des conseillers municipaux, tout en conservant les chiffres extrêmes du gouvernement, sept conseillers dans les communes qui ont moins de trois mille ames, trente-neuf dans celles qui en ont plus de cent mille. L'article qui règle le cens des électeurs communaux prêtait également à d'assez grandes divergences d'opinion. Les adversaires du gouvernement voulaient que la loi fût accompagnée d'un tableau qui marquât le cens à payer dans chaque commune, en tenant compte de la situation locale, et en prenant comme base constante un chiffre moyen entre le maximum et le minimum établis par la constitution pour le cens général; cette idée, qui se retrouvait dans plusieurs amendemens, n'a point passé. Ajoutons enfin que la nouvelle loi hollandaise admet la publicité des séances des conseils communaux.

Parmi les projets qui viennent d'être examinés dans les bureaux, et qui attendent une solution prochaine, restent particulièrement la loi d'organisation judiciaire, et la proposition qui, donnant une nouvelle assiette aux impôts, irait même jusqu'à frapper la rente. Cette dernière proposition a soulevé une résistance décidée, soit au sein des états-généraux, soit dans le public. Pour ce qui est de l'organisation judiciaire, les rapporteurs de la deuxième chambre voudraient une cour d'appel générale au lieu des cours provinciales qui existent aujourd'hui. Quant aux projets de finances, les rapporteurs n'entendent absolument pas toucher à la rente, et repoussent toute idée de la taxer du point de vue légal aussi bien que du point de vue économique. Ils ont voté, sauf quelques exceptions, le maintien du système financier actuellement en vigueur; ils craignent qu'à force de le remanier, on ne tombe dans les erremens dont on se plaint si amèrement ailleurs. La proposition relative à la rente paraît

même d'autant moins admissible, que la constitution hollandaise garantit dans les termes les plus formels les droits des créanciers de l'état.

Le ministère néerlandais se verra probablement bientôt dans la nécessité de se reconstituer plus complétement. Le portefeuille de la marine est toujours par intérim dans les mains du ministre de la guerre. On parle du capitaine-lieutenant M. van Karnebeek, pour succéder au vice-amiral Lucas dans ce département. Le ministre de la justice, M. Nedermeyer van Rosenthal, atteint à la fois par des malheurs de famille et par des échecs parlementaires, a su pourtant se maintenir. En somme, la discussion du budget ne manquera pas de fournir plus d'une occasion où l'on pourra juger la force du ministère. D'ici là, quoique l'on ne soit pas encore tout-à-fait en villégiature, le gouvernement court un peu le pays. Le roi a fait récemment quelques excursions dans les provinces, et il est assez intéressant de comparer les voyages de sa majesté néerlandaise avec ceux de sa majesté prussienne. Le roi Guillaume III, qui ne se pique point de donner des leçons, ne s'en trouve pas au demeurant plus mal. Sur les différens points où il s'est montré, ce prince s'est surtout attaché à étudier les progrès de l'agriculture et l'état des relations commerciales. Dans la Zélande, il a voulu assister à l'ouverture d'un congrès agronomique et à l'essai d'instrumens aratoires dans un des polders; à Rotterdam, il a reçu une véritable ovation. Cette seconde métropole du commerce hollandais avait préparé une réception magnifique au jeune souverain. Ce n'étaient cependant pas tant les illuminations grandioses de la ville et des navires, ce n'étaient pas tant les fêtes originales et somptueuses de ces jours de bruit et de plaisir qui donnaient à la solennité son plus remarquable caractère : c'était surtout l'échange cordial des bons sentimens qui animaient l'un pour l'autre la population et le roi. A Groningue, même expansion de la loyauté nationale, que la naissance d'un prince vient encore tout récemment de rendre plus vive. De son côté, M. Thorbecke a fait aussi une tournée dans les provinces du nord, où il a été très bien accueilli. Ces manifestations spontanées prouvent l'heureux accord qui existe dans les Pays-Bas entre la personne royale, les dépositaires du pouvoir et la masse du pays. On ne sépare point dans son attachement la dynastie des institutions, et le descendant de la vieille maison d'Orange sait porter au gré de tous le rôle toujours difficile de monarque constitutionnel.

Les négociations du gouvernement hollandais avec la Prusse au sujet de l'embranchement du chemin de fer rhénan sur l'Allemagne ont abouti à une solution favorable pour les deux pays : le prolongement du chemin de fer rhénan jusqu'aux frontières prussiennes a été décidé. Depuis quelque temps, on parle beaucoup d'annexer les voies ferrées de la Hollande à celles de la Belgique. On voit que la Hollande aspire aussi à entrer de plus en plus dans le mouvement général du commerce et à multiplier ses points de contact avec les pays qui l'entourent.

Les nouvelles des colonies néerlandaises sont assez rassurantes. Les Chinois révoltés de Bornéo se sont définitivement soumis. Le choléra s'est, il est vrai, déclaré à Java et ailleurs dans l'archipel; mais il n'a point, à beaucoup près, l'intensité qu'il avait en 1821, lorsqu'il régnait d'une manière si cruelle aux Indes.

ALEXANDRE THOMAS.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. *Lettres et Opuscules inédits de Joseph de Maistre*, 2 vol. 1851.
II. *Essai sur le Catholicisme, le Libéralisme et le Socialisme*, par M. Donoso Cortès; 1 vol. 1851.
III. *Histoire des Origines du gouvernement représentatif*, par M. Guizot; 2 vol. 1851.

Chaque moment, dans un siècle qui marche d'un pas aussi précipité que le nôtre, est plein de symptômes et de faits révélateurs. Il peut suffire aujourd'hui au regard le plus inattentif de se promener sur le monde moral pour être frappé d'un phénomène digne de méditation : c'est le spectacle d'un mouvement révolutionnaire se déroulant avec une suite invincible, secondé souvent par ceux mêmes qui ne l'aiment pas, favorisé par une société oublieuse, et déterminant dans son triomphe le plus complet et le plus imprévu une réaction qui atteint jusqu'à son principe, et menace d'envelopper le bien et le mal accomplis depuis soixante ans. Il en résulte, dans l'ensemble des tendances et des idées contemporaines, un revirement à peu près semblable à un changement de front entre deux armées en présence; l'impulsion morale se déplace, et l'attitude respective des opinions se trouve sensiblement modifiée. Ainsi il est visible, par exemple, que tout ce qui tient à la révolution a baissé depuis février dans l'estime et dans les croyances du monde : elle est dans les faits, dans les institutions, — elle n'a plus autant que par le passé le culte de beaucoup d'esprits élevés et virils. Ce mot même de révolution a cessé d'être l'illusion des ames généreuses pour rester la proie de quelques étourdis bavards ou de quelques mystiques sinistres. Il ne s'allie plus d'une manière générale à une idée de progrès; il éveille l'idée de la destruction, et il effraie. Je ne nie pas la puissance des systèmes révolutionnaires comme excitation permanente adressée aux passions des multitudes : je constate leur déclin dans le domaine intellectuel, leur irrémédiable déchéance comme systèmes ayant don de vie et d'action morale. Les doctrines plus modérées elles-mêmes qui passaient pour dominantes il y a quelques années, et qui étaient effectivement la règle la plus usuelle des intelligences, subissent en ce moment le discrédit d'une défaite et sont réduites à se défendre au lieu de régner. Aujourd'hui le plus grand effort du libéralisme pour reconquérir son ascendant, c'est de chercher à prouver qu'il ne se confond point avec l'esprit révolutionnaire : c'est là ce que j'appelle une attitude défensive devant le sentiment public inquiet et troublé, qui ne l'entoure plus de la même popularité et ne lui fait point écho.

Est-il bien sûr même que l'on comprenne encore le libéralisme? N'est-il pas évident, au contraire, qu'il règne dans l'atmosphère actuelle comme un courant favorable à l'expression des idées les plus opposées aux idées issues de la révolution, et que, dans le démêlé des opinions, l'offensive appartient à celles qui ne reculent devant aucune des conséquences du dogme absolu de conservation? La réalité prête facilement un appui et des armes à ces chercheurs ardens des lois suprêmes de l'ordre, qui ne parviennent souvent à les découvrir que dans les conditions les plus extrêmes, fût-ce aux confins de la théocratie. Quiconque parlait de liberté il y a quelques années était sûr de faire vibrer un instinct universel. Quiconque parle aujourd'hui d'autorité rencontre les mêmes sympathies. On se laissait volontiers aller autrefois à mettre à l'abri de la nécessité ou

de la gloire les crimes de la révolution française; on n'accepte plus maintenant ces images de *grande bataille*, et des œuvres sérieuses sont consacrées à dissiper cette confusion entre l'héroïsme de nos soldats et la fureur sanguinaire des bourreaux. Ce qu'on aimait à rechercher et à peindre dans un Mirabeau, c'était le tribun et le factieux intimant à la royauté humiliée les volontés populaires; maintenant, c'est l'homme d'état, malgré ses souillures, s'efforçant de retenir sur son penchant la monarchie croulante. Dans le symbole de nos croyances, notre premier acte de foi était pour la raison humaine; peut-être serait-il aujourd'hui pour la mystérieuse puissance de la vérité religieuse. Cela est bien simple : hommes, idées, institutions, conditions de la vie morale ou politique, — tout nous apparaît sous une inclinaison différente, et nous sommes les premiers à revenir sur nos jugemens, à réformer nos admirations, à outrager même, s'il faut le dire, nos illusions d'autrefois. Mon Dieu, quand des hommes d'un esprit rare et pénétrant veulent bien transiger avec leur temps en avouant quelques-uns des bienfaits de la société moderne, il n'est pas sûr que bien des gens leur en sachent gré, et n'y voient une coupable condescendance. Bien des écrits de philosophie, de politique ou d'histoire rendent témoignage de cette situation; ils reproduisent dans une mesure inégale de talent les nuances diverses de ce mouvement de réaction. Deux choses en ressortent encore avec évidence à travers les emportemens mêmes par lesquels l'opinion manifeste parfois ses retours : c'est qu'il y a des vérités inaliénables, traditionnelles de la civilisation vers lesquelles la société se sent invinciblement ramenée sous le feu des assauts révolutionnaires, et qu'il est en même temps des progrès réels courageusement accomplis dont elle ne saurait se dessaisir. Voilà pourquoi la société veut bien qu'on maudisse la révolution, et contraint, d'un autre côté, les plus intrépides penseurs, pour arriver aux choses possibles, de compter avec quelques-unes de ces réalités légitimes dont 1789 portait le germe. La société est aujourd'hui, sauf quelque degré de plus peut-être dans le péril, ce qu'elle était en 1800, lorsque la main du premier consul venait la rasseoir victorieusement sur ses bases; les mêmes tendances sont encore aux prises. Cette analogie de situation, elle a été rendue plus palpable et plus saisissante dans l'ordre politique par la résurrection imprévue de l'ascendant d'un même nom. Je ne sais quel concours de circonstances fait reparaître aussi les mêmes noms dans l'ordre intellectuel, à un demi-siècle de distance. Joseph de Maistre était le premier, en 1796, à s'élever en adversaire inflexible contre la révolution française; — nul penseur peut-être n'a été plus étudié, plus interrogé, plus commenté que lui depuis quelques années, et il s'est trouvé qu'une publication inattendue de ses lettres les plus intimes est venue le ramener avec une sorte de nouveauté dans la mêlée contemporaine, et attacher à sa mémoire un genre d'intérêt que j'essaierai de définir en le montrant encore en opposition avec notre temps par un point que je voudrais indiquer.

Les *Lettres* de Joseph de Maistre n'ajoutent rien à l'idée qu'on se faisait du penseur. Qui ne connaît ses doctrines dans ce qu'elles ont d'altier et d'absolu, d'extrême et de subtil parfois? Qui ne fait la part des mâles coups d'œil et des aperçus excessifs? Ce que j'admire dans ces lettres, c'est l'homme même, supérieur peut-être encore à l'écrivain et au philosophe. Un des plus tristes fruits de l'esprit révolutionnaire, c'est justement qu'il détruit l'homme, si

l'on me passe ce terme, en détruisant son caractère, en énervant le sentiment du devoir dans sa conscience, en lui enlevant la notion de la réalité et des conditions pratiques de la vie, c'est-à-dire en dissolvant tout ce qui constitue son être moral; c'est qu'il fait de lui quelque chose de factice et de chimérique livré au souffle de toutes les passions et de toutes les incertitudes. Ce que révèlent au contraire les *Lettres* de M. de Maistre, c'est un homme dans toute la noble acception du mot. Nature forte et simple, hardie et disciplinée, empreinte d'une sorte de loyale originalité, accessible à tous les élans de l'esprit et aux plus sincères effusions du cœur, mêlant à ces momens de haute ironie que lui inspirent les événemens cet autre enjouement rare et supérieur qui décèle une ame saine, particulièrement assurée sur toutes les grandes choses de la vie. Joseph de Maistre est l'homme qui a le moins eu d'hésitations sur ce qu'il devait faire dans un temps de crise universelle, tant le devoir lui apparaissait net et clair; et cela est dû, sans nul doute, à des habitudes premières, à cette enfance bien conduite où son pieux biographe, — son fils qui le caractérise aujourd'hui, — le peint rempli d'une « soumission amoureuse pour ses parens, » ne lisant pas même un livre à l'université de Turin qu'il n'en eût reçu l'autorisation de son père, et où il se représente lui-même « étant dans la main de sa mère comme la plus jeune de ses sœurs. » Cet instinct simple du devoir et de la rectitude, Joseph de Maistre semble le porter partout avec lui soit comme homme privé, soit comme homme public. Attaché à un roi dépossédé de ses états, il ne songe pas même qu'une plus vaste carrière puisse s'ouvrir à son ambition au prix d'une infidélité. Frappé dans sa fortune, c'est à peine s'il mentionne d'un mot dans une lettre ce naufrage personnel au milieu de tant d'autres naufrages, et il passe outre avec une merveilleuse sérénité; il ne s'en souvient pas surtout avec âpreté au jour des revendications possibles. Envoyé comme ministre à Saint-Pétersbourg, sans moyens suffisans pour avoir même un secrétaire, par une fierté simple et aisée, par sa rare supériorité, il fait une figure que les ressources de son maître ne peuvent l'aider à faire d'une autre manière. Ajoutez que, contraint à la simplicité, il n'en a point le faste, qu'inflexible sur les principes comme penseur, rude pour ses adversaires, il ne garde dans l'ame aucune haine, et que, comme diplomate, il se faisait juger ainsi : « Le comte de Maistre dit tout ce qu'il veut et ne commet jamais d'imprudence! » Et comme il faut de notre temps un intérêt visible en toute chose, même à être homme de bien, je dirai : Voyez ce que devient le talent lorsqu'il émane d'un tel foyer, et qu'il est l'expression d'un tel caractère.

Le séjour de M. de Maistre à Saint-Pétersbourg, qui a duré de 1802 à 1817, a été l'époque féconde de sa vie. C'est là qu'il préparait les *Soirées* et le *Pape*, partagé dans sa solitude entre les soins de la diplomatie et le travail de son intelligence, « *faisant ses études;* — car enfin il faut bien savoir quelque chose, » disait-il avec une grace charmante. C'est de là aussi que sont datées la plupart de ces *Lettres* aujourd'hui mises au jour, et qui allaient porter en Italie, en Suisse, en France, les épanchemens de son esprit et de son cœur. Tantôt M. de Maistre s'y élève avec abandon à ses considérations politiques habituelles, tantôt son imagination parcourt le cercle des souvenirs rajeunissans, tantôt il se peint, lui, ses habitudes intimes, sa vie laborieuse et distraite... « ... Ici, là, dit-il dans une lettre de 1805, je tâche, avant de terminer ma journée, de re-

trouver un peu de cette gaieté native qui m'a conservé jusqu'à présent. Je souffle sur ce feu comme une vieille femme souffle pour rallumer sa lampe sur le tison de la veille. Je tâche de faire trève aux rêves de bras coupés et de têtes cassées qui me troublent sans relâche; puis je soupe comme un jeune homme, puis je dors comme un enfant, et puis je m'éveille comme un homme, je veux dire de grand matin, et je recommence tournant toujours dans ce cercle et mettant constamment le pied à la même place... » Un des plus charmans épisodes de cette correspondance, c'est celui où l'auteur du *Pape* rajeunit avec sa fille Constance la piquante controverse des *Femmes savantes*. Là se fait jour sans contrainte ce qu'il y avait en lui d'aimable enjouement et de bon sens plein de grace spirituelle. L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* rivalise avec Molière, et n'est point battu assurément. Les *Lettres* de Joseph de Maistre révèlent dans leur variété un fonds natif de sympathie et de bonté, et cela aide à apprécier plus exactement la portée de quelques-unes de ses théories les plus rigoureuses. On se sent plus à l'aise, en le connaissant mieux, pour pénétrer avec lui dans cette sphère de redoutables problèmes sur l'expiation, sur le châtiment. Il est bien facile de prendre quelques pages de M. de Maistre et de dire : Voilà le théoricien de la légitimité du bourreau ! Cela peut prêter à quelques laborieuses antithèses de M. Hugo dans les prétoires, où d'honnêtes magistrats se croient tenus à des déférences pour qui les injurie et injurie la justice elle-même. En pénétrant au fond des théories de Joseph de Maistre cependant, il y a une chose bien simple : ce qu'il cherche à relever, à restaurer, c'est l'idée du châtiment. On ne remarque pas assez que partout où cette idée s'affaiblit, cet affaiblissement correspond à une altération de l'idée du juste et de l'injuste. La haine effrénée du châtiment ne signifie qu'une chose, c'est que toutes les volontés et toutes les passions de l'homme sont saintes et ont droit à se produire. Nous tombons à M. Proudhon, qui nie aujourd'hui le principe de la justice sociale, et accorde à chacun la juridiction souveraine sur lui-même. Singulier sophiste ! pensez-vous abolir pour cela la loi du châtiment? Elle s'appliquerait plus que jamais, — seulement au hasard et d'une manière gigantesque. Les hommes l'accompliraient sur eux-mêmes en s'entr'égorgeant. Voilà ce qu'entrevoyait Joseph de Maistre, et ce qui le rejetait vers le point le plus opposé. En relisant ses pages d'autrefois, on aime à les éclairer par quelqu'une de ses lettres à sa fille, quand il dit : « Je te serre avec mes vieux bras sur mon jeune cœur ! » ou bien encore : « Je crois entendre pleurer à Turin !... »

Si le caractère et le génie de Joseph de Maistre s'éclairent d'une noble lumière au contact de ses plus violens adversaires, peut-être sa rare nature d'homme et de penseur ne ressort-elle pas moins à côté de ceux dont il sert les intérêts ou qui s'attachent servilement à ses idées au risque de les travestir. Il se distingue des hommes de son propre camp par une certaine manière inimitable d'agir et de juger qui ne se prête guère aux vues étroites des partis; il suit les événemens avec un esprit intéressé à ce puissant spectacle et libre de puérils préjugés. Ses préférences ne troublent pas sa sagacité supérieure. Voyez-le se plaçant en face de la figure de Napoléon en 1804 ! Tandis que les royalistes de son temps, répandus en Europe, s'amusent de la *farce impériale*, tonnent contre l'*usurpateur*, lui, d'un œil ferme, il envisage toutes les éventualités, même celle où la maison de Bourbon serait *usée;* il voit dans l'empereur l'homme

extraordinaire et providentiel qui tue l'esprit révolutionnaire et reconstruit l'édifice social. Un instinct naturel de grandeur l'attire vers Napoléon, vers celui qu'il nomme le *Demonium meridianum*. Il y a un prestige secret exercé par le génie sur le génie : c'est de là, sans nul doute, qu'est née une démarche singulière faite par De Maistre en 1807 pour avoir une entrevue avec le dominateur de l'Europe et plaider devant lui la cause de son souverain, dépossédé du Piémont. Cette tentative fut sans résultat; mais qu'on remarque la diversité d'impressions qu'elle éveille selon la portée de ceux qui en ont alors le secret : Napoléon ne sait point mauvais gré de sa démarche à l'auteur des *Considérations;* il l'avait *déchiffré*, selon le terme énergique de M. de Maistre lui-même, avec cet instinct infaillible du dominateur qui connaît les hommes et à qui la fidélité plaît. « Je serais heureux, ajoute le diplomate philosophe avec un juste orgueil, que sa majesté me déchiffrât comme lui. » La petite cour de Cagliari, au contraire, exprime quelque surprise où perce une sorte de soupçon, et c'est une occasion nouvelle pour De Maistre de dévoiler sa droite et fière nature. « ... Voilà le mot, dit-il dans sa lettre au chevalier de..., le cabinet est *surpris*. Tout est perdu! En vain le monde croule, Dieu nous garde d'une idée imprévue! et c'est ce qui me persuade encore, monsieur le chevalier, que je ne suis pas votre homme, car je puis bien vous promettre de faire les affaires de sa majesté aussi bien qu'un autre, mais je ne puis vous promettre de ne jamais vous surprendre : c'est un inconvénient de caractère auquel je ne vois pas trop de remède... » C'est ainsi que, dans ces *Lettres* d'un prix rare, se révèle à chaque page, d'une manière inattendue, un homme dont la vie respire je ne sais quoi de sain et de valeureux fait pour éveiller aujourd'hui bien autre chose qu'un simple intérêt littéraire, et dont les traits accentués et profonds se gravent dans l'esprit à l'égal des doctrines du philosophe.

L'homme dans De Maistre subjugue sans qu'on lui résiste; ses doctrines restent un perpétuel sujet de dispute, et elles ont la destinée de toutes les opinions humaines, — celle d'être considérées inégalement selon l'état de l'atmosphère morale, de s'effacer ou de se rajeunir par quelque expression nouvelle selon les tendances générales du moment. M. Donoso Cortès aujourd'hui se lie incontestablement par ses idées à la tradition de M. de Maistre, et, en agitant du même point de vue les mêmes hautes et mystérieuses questions de philosophie religieuse, il leur imprime le sceau d'un esprit original et d'une imagination pleine d'éclat. Nous avons étudié ici même ce talent éminent, cette manifestation nouvelle de la pensée catholique qui nous venait de l'Espagne, et qui s'est si promptement fait une place dans le monde intellectuel européen. Ce qui prenait la forme de conjectures, de développemens politiques dans les discours de l'orateur espagnol, se condense en corps de doctrines religieuses et philosophiques dans l'*Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. Ce qui se produisait à l'état d'instinct, de tendance, dans ce vif esprit avant février, la révolution en a fait un système rigoureux et coordonné de croyances. M. Donoso Cortès aborde de front dans son *Essai* le principe même de la doctrine catholique, il en déroule les conséquences en les opposant aux solutions des diverses philosophies, et rien n'est plus curieux assurément que de voir ce vigoureux esprit chercher la certitude aux sources religieuses les plus hautes, remonter jusqu'à ces dogmes premiers, obscurs par eux-mêmes, comme il le dit,

mais qui, une fois admis, expliquent ce qu'il y a de mystérieux et de contradictoire dans la destinée de l'homme.

Ce qui fait la grandeur du christianisme en effet, c'est qu'à la lumière de ses dogmes, les choses les plus incompréhensibles de notre nature trouvent une justification, prennent un sens et se coordonnent. Supprimez le dogme chrétien de la déchéance pour le remplacer par le dogme de la bonté absolue et innée de l'homme : est-ce que la loi universelle et invincible du travail et de la douleur ne sera point une insupportable injustice? Le mal lui-même vous apparaîtra-t-il autrement que comme un fait, partout visible et partout inexpliqué? M. Donoso Cortès a raison lorsqu'il fait du problème de la nature de l'homme le premier objet de ses recherches, car selon la solution, — chrétienne ou révolutionnaire, catholique ou socialiste, — que reçoit cette question, il s'en dégage tout un ordre différent de déductions dans les institutions sociales et politiques comme dans la philosophie. L'étude de ces déductions différentes fait le sujet même de l'*Essai sur le catholicisme;* une dialectique enflammée poursuit les systèmes socialistes qui nient tout ce que le christianisme affirme et affirment tout ce que le christianisme nie. Esprit absolu, je le disais, M. Donoso Cortès va droit aux extrémités de ces redoutables questions; les nuances s'effacent pour lui; il place le monde entre le socialisme et le catholicisme. C'est une alternative faite pour frapper une grande imagination. N'est-il pas seulement à craindre que l'instinct exalté de ce qu'il y a de destructif dans les philosophies révolutionnaires et l'entraînement d'un esprit ardent ne précipitent l'auteur, dans ses interprétations catholiques, vers des conséquences périlleuses?

La liberté humaine est une pauvre humiliée aujourd'hui qui a commis bien des fautes et qui en porte la peine. Le talent lui-même, le plus rare talent peut mettre une sorte de haute ironie à montrer par des exemples contemporains quelle triste affinité existe entre la raison de l'homme et l'absurde; mais enfin raison et liberté ont leur place et leur action nécessaires dans le monde moral, elles ont un certain degré d'indépendance qui se lie à l'idée de mérite et de démérite. — Raison et liberté ne peuvent rien par elles-mêmes, dit M. Donoso Cortès, et quand elles agissent, c'est pour amener *naturellement* et *nécessairement* le triomphe du mal dans le monde; — elles peuvent tout, et c'est par elles que se réalise le bien absolu, dit le socialisme. — D'après les socialistes, l'homme dans son progrès continu arrive à absorber Dieu, à le supprimer comme malfaisant ou inutile. — Selon M. Donoso Cortès, le bien n'est possible que par l'action *surnaturelle* de la Providence; le progrès ne résulte que de l'assujettissement absolu de l'élément humain à l'élément divin : c'est Dieu qui absorbe l'homme. N'est-on pas frappé d'une singulière identité de résultats obtenus par des voies si contraires? Des deux côtés, l'un des termes est supprimé dans le grand problème : Dieu ou l'homme. — Quand je vois ces vigoureuses et éclatantes reconstructions de systèmes qui embrassent tous les problèmes du monde moral et se présentent dans des termes absolus, je sens bien quelle utilité il peut y avoir à ce qu'il soit proféré en certains momens de telles paroles pour nous rappeler aux hautes conjectures sur nos destinées, et il est en même temps une question que je me fais avec anxiété : Quelle est la conclusion pratique à en tirer, dans les conditions de la réalité actuelle, pour la direction de nos efforts et le choix de nos moyens? M. Donoso Cortès a déjà répondu quant à lui : Les

institutions issues du catholicisme pur, assises à l'ombre de l'église, sont l'unique refuge efficace pour la société menacée. — Sans doute, les politiques sacrées ont leur grandeur quand elles ont leurs racines dans un état donné de civilisation; mais y revient-on ainsi pour faire honneur aux théories? Ne serait-ce pas simplement tenter de refaire le passé que Dieu lui-même ne refait pas? Il y a donc pour nous une nécessité invincible, — en obéissant à ce souffle religieux qui s'élève dans plus d'une ame de notre temps, en secondant ces retours qui se manifestent en faveur de l'idée d'autorité, — de ne point identifier ces tendances avec tel ou tel mode d'existence du passé, tel ou tel régime évanoui. Cette nécessité parle d'autant plus haut lorsqu'un événement comme la révolution française est venu tracer une ligne de feu entre le passé et le présent et transformer toutes les questions. Les écoles mixtes dont M. Donoso Cortès discute les titres avec une force remarquable ont dû long-temps leur ascendant à l'instinct qu'elles avaient de cette situation générale; elles ont été emportées, et si elles n'avaient contre elles que leur insuccès, ce ne serait pas un motif suffisant de sévérité : l'histoire est pleine des défaites des causes justes.

L'erreur de ces écoles n'a point été de croire que 1789 devait être le germe d'essais nouveaux, d'institutions élargies, de progrès à poursuivre dans l'ordre social et dans l'ordre politique; leur erreur a été d'essayer quelques-unes de ces grandes et légitimes choses avec des idées révolutionnaires, ou du moins avec de singulières condescendances pour l'esprit de révolution. Quand elles ont travaillé à la sécularisation de la société, elles en ont trop souvent fait le prix de l'abaissement du principe religieux : elles n'ont point aperçu qu'en agissant ainsi, elles allaient en sens inverse de la nature des choses, que plus une société s'émancipait dans sa vie politique et civile, plus il était nécessaire que le principe religieux eût tout son empire sur les ames, et les contînt par la discipline intérieure. Quand elles se sont attachées au gouvernement constitutionnel, elles l'ont fondé — sur quoi? — sur les infatuations des tribunes et des journaux, sur une sorte de déification de la parole considérée en elle-même et pour elle-même, — et ici encore elles n'ont point vu que cette perpétuelle mise en question de toutes choses par la parole, ces discussions universelles étaient les piéges des gouvernemens libres, par où ils perdaient leur énergie morale et tombaient dans la stérilité et l'énervement. Nous avons eu d'admirables luttes d'éloquence, des discours et des polémiques de quoi alimenter tous les peuples en révolution; les hommes d'état eux-mêmes croyaient agir quand ils parlaient, et, tandis que notre *Moniteur* s'enflait glorieusement chaque année en signe de progrès, l'Angleterre qui a bien, elle aussi, un gouvernement constitutionnel, mais qui le comprend autrement, — les États-Unis qui sont bien, eux aussi, un pays libre, mais où l'instinct de liberté s'allie au vieux sentiment puritain, — ces deux grands peuples surprenaient le monde par leur puissance d'action. Tandis qu'ils conquéraient des continens, nous pesions gravement dans nos balances le destin de quelques fonctionnaires-députés, nous faisions la théorie des ministères désagréables au souverain, et nous passions maîtres dans l'art des coalitions parlementaires. Sans manquer de justice pour les écoles libérales, on pourrait dire qu'elles ont passé leur vie à élever un édifice conservateur en y logeant à chaque étage ou en y laissant pénétrer sous mille figures l'esprit révolutionnaire, — si bien que ce redoutable esprit s'est trouvé un jour le maître du logis, presque sans lutte

et sans combat, par surprise, comme on a dit. C'est là ce qui rend si facile aujourd'hui, pour les intelligences rigoureuses, d'attaquer les écoles libérales, — en même temps que leur défaite est la raison de leur impopularité auprès de la foule, qui adore le succès. Au milieu de ces déviations et de ces revers, il reste toujours néanmoins un point de départ, une date, — 1789, — et cette date ne saurait être éludée, ne fût-ce que comme point d'appui pour agir sur notre temps. Le vrai, le profond intérêt moral du moment où nous vivons, c'est le besoin ardent de ressaisir le sens conservateur de cette époque, de la dégager des complicités révolutionnaires, de répudier dans la pratique contemporaine les préjugés, les irréflexions, les théories capricieuses qui en ont dénaturé ou compromis les conséquences légitimes, et ce besoin même marque le caractère et les limites de la réaction dans laquelle ont à se retremper les idées modernes, pour ne point risquer de trahir les principes supérieurs de la civilisation, ainsi que le leur reproche M. Donoso Cortès dans les pages sévères et éloquentes de son *Essai sur le Catholicisme.*

Nul homme, assurément, n'a plus de droit que M. Guizot, par la double autorité du talent et du caractère, à stipuler pour ce qu'on nomme les idées modernes, à les représenter dans leurs phases d'éclat et dans leurs revers, dans leurs audaces tempérées et dans leurs retours. Ces idées, M. Guizot les a professées et pratiquées; il les a portées dans les tribunes de l'enseignement et au pouvoir; sa fortune se lie à leur fortune, jusqu'à la dernière heure où il a eu le fatal honneur de les personnifier dans leur défaite. La publication que fait aujourd'hui l'illustre historien d'un livre mûri et composé autrefois prouve quelle élévation et quelle fermeté d'esprit il mettait l'un des premiers à tracer le symbole des croyances libérales et constitutionnelles, à définir la nature et l'action de la société moderne. L'*Histoire des Origines du gouvernement représentatif*, en effet, reporte vers les plus belles années militantes du libéralisme, vers une époque où il avait pour lui l'avenir, la popularité, la faveur instinctive des masses, l'enthousiasme débordant de la jeunesse, le culte réfléchi des esprits les plus éminens. L'éclat du talent, un peu de persécution assez douce, il est vrai, mais assez opportune peut-être pour ceux qui en étaient l'objet, la séduction de théories ingénieuses et savantes qui flattaient l'instinct public par le spectacle d'institutions où l'action nationale était sans cesse provoquée, — tout cela suffisait pour enflammer les imaginations et pallier ce qu'il pouvait y avoir de factice ou d'erroné dans les opinions. Entre l'année 1820, où M. Guizot, l'un des héros de ce mouvement, professait ses leçons sur le gouvernement représentatif, et l'époque actuelle, où il les met au jour, les idées libérales ont eu le temps de manifester leur puissance, de se réaliser en institutions et d'être vaincues à leur tour. Ces trente années ont vu la plus effrayante consommation de théories, de systèmes plus ou moins empreints de libéralisme, — étais fragiles sur lesquels s'est appuyé vainement notre chancelant édifice; l'esprit s'embarrasse à les rechercher et à en ressaisir les nuances caractéristiques. Une des plus séduisantes et des plus viriles de ces théories, à coup sûr, c'est celle qui a été popularisée principalement par l'école dont M. Guizot est le chef et qui se fait jour dans l'*Histoire du gouvernement représentatif :* c'est la doctrine qui place la source de la souveraineté et du droit dans la raison humaine, dans l'intelligence; M. Guizot en fait découler la puissance paternelle elle-même.

Cette doctrine de la souveraineté de l'intelligence contient-elle en effet la loi

de la civilisation, comme on a pu le penser? En elle-même, elle n'a rien de bien extraordinaire, si elle n'est que la simple expression d'un fait : à savoir qu'en général les plus intelligens, ou les plus capables plutôt, sont appelés à commander. L'illusion de ceux qui en ont fait une sorte de dogme a été d'imaginer que ce qui confère l'unité, la vie, la puissance à une société, c'est l'intelligence, tandis que c'est la foi à un ensemble de vérités religieuses et sociales qui est ce premier ciment. Une erreur plus grande encore, sortie avec le temps de cette doctrine, a été de croire que l'intelligence, séparée de tout ce qui l'épure ou la féconde, suffisait à tout, pouvait suppléer à toutes les autres forces morales défaillantes dans l'homme. Cette croyance a été une source de déceptions et de désastres. Livrée à son propre mouvement, imbue de l'idée excessive de sa souveraineté, l'intelligence s'est éprise d'un amour singulier pour elle-même; elle s'est adorée dans ses conceptions, dans ses rêves, dans ses doutes et ses incertitudes même, tendant sans cesse à les substituer à la réalité vivante et imprescriptible, à la réalité présente comme à la réalité traditionnelle. Considérée dans un sens pratique et individuel, comme moyen de domination, comme titre unique, en quelque sorte, à toutes les fortunes, à tous les succès, elle a été l'objet de toutes les poursuites et de tous les efforts. L'éducation n'a plus eu pour but de former des hommes dans toute l'excellence du mot, de les rendre *meilleurs*, selon le langage antique, mais de cultiver artificiellement leur esprit, de créer des *capacités*, comme on disait avant février : — orateurs en expectative, agitateurs intéressés, prétendans à tous les emplois et réformateurs bénévoles des gouvernemens. C'est là le vice de l'éducation moderne, et c'est sous l'empire de la doctrine dont nous parlons qu'elle a pris cette funeste direction. Le talent étant la mesure de tout, devenant le signe accrédité de la valeur sociale, il s'est développé une rage singulière d'atteindre à ce degré voulu d'aptitude vulgaire pour arbitrer, controverser, conjecturer sur tout. Il s'est élevé des couches brûlantes de la société une nuée de talens, de demi-talens, — utopistes niais ou pervers, esprits puérils et faux, spéculateurs du vice, — revendiquant leur part d'initiative souveraine de l'intelligence, et inoculant à cette société d'où ils sortent cette triste impuissance qui naît des hallucinations intellectuelles, des disputes chimériques, des controverses oiseuses. On ne remarque pas qu'il peut y avoir des siècles prodigieusement cultivés et prodigieusement corrompus, où l'intelligence éblouisse ou brûle sans éclairer, et soit un instrument d'énervement moral et de décadence, au lieu d'être un instrument de progrès. Ce sont les siècles « où le culte austère de la vérité est abandonné pour l'idolâtrie de l'esprit, — ainsi que le dit M. Donoso Cortès; derrière les sophismes viennent les révolutions, et derrière les sophistes les bourreaux, » — ou le barbare « envoyé par Dieu pour trancher le fil de l'argument. » Ce sont là de ces vérités un peu rudes pour l'orgueil de l'esprit humain, que nous ne soupçonnions peut-être pas il y a quelques années. Il ne dépend pas de nous aujourd'hui, quand nous considérons les doctrines en apparence les plus généreuses, de les séparer de leurs résultats et de fermer les yeux sur nos propres déceptions.

On pourrait distinguer dans l'*Histoire* de M. Guizot deux parties essentielles, qui se fondent dans un développement commun et qui sont toutes deux également dignes d'étude, également propres à faire réfléchir l'esprit : l'une est la recherche philosophique des principes, des conditions du régime représentatif,

— et c'est celle-là sans aucun doute qui prêterait le plus aisément aux commentaires, aux rectifications que pourrait dicter l'expérience; — l'autre est la partie plus purement historique où l'auteur, en décrivant quelques-unes des origines de la civilisation européenne, fait converger tous les progrès de la pensée politique vers l'établissement du gouvernement libre. M. Guizot ne poursuit son travail assez avant que pour l'Angleterre. L'éminent publiciste avait assurément un but politique en enfonçant ainsi dans l'histoire les racines du régime représentatif qu'il croyait le seul capable de protéger la société moderne en l'honorant; mais, par ce côté même, il se distinguait profondément des propagateurs d'abstractions révolutionnaires. En rattachant le présent au passé, en montrant notamment, par l'histoire politique de l'Angleterre, comment un peuple se développe, par quelle lente et mystérieuse élaboration il arrive à se donner une organisation virile, quelle large et juste place occupe toujours la tradition dans son existence, M. Guizot opposait la plus éloquente réplique aux reconstructeurs de sociétés *à priori*, à tous ceux qui prétendent asservir un peuple aux principes abstraits qu'ils forgent et aux illuminations de leurs cerveaux échauffés. J'ajouterai une chose : c'est qu'au fond, en s'attachant au sens de ce beau travail historique, on pourrait y trouver peut-être la réfutation de M. Guizot lui-même et de ses amis, de ceux en un mot qui tentaient avec éclat la naturalisation artificielle des institutions anglaises dans notre pays; car enfin cette Angleterre libre et prospère dont on invoque l'histoire, comment a-t-elle atteint ce degré de grandeur politique où elle est? C'est en n'obéissant qu'à sa propre inspiration et à la loi intérieure de son développement national, par le mouvement original et spontané de son génie et de ses mœurs, par le plus opiniâtre et le plus héroïque travail sur elle-même, par le mépris des abstractions et des fictions, et souvent aussi par la combinaison d'élémens contradictoires, mais réels et vivaces. Nous avons pris à l'Angleterre l'appareil extérieur de ses institutions en prétendant le perfectionner; nous avons calqué ses révolutions et ses changemens de dynasties : lui avons-nous pris son génie, ce caractère national trempé dans les luttes de son histoire, et par lequel vivent ses institutions? Pouvions-nous même le lui prendre? C'est ce qui fait dire aujourd'hui à M. Guizot que le régime représentatif ne peut avoir un type unique, qu'il doit se proportionner aux origines et aux destinées de chaque pays. Malheureusement, dans cette poursuite artificielle d'institutions qui ne naissaient point de nous-mêmes, nous nous sommes éloignés du but, nous avons laissé s'obscurcir la notion de nos propres besoins, des conditions réelles de notre propre existence, et tandis que notre ennemi, l'esprit révolutionnaire, grandissait autour de nous, au lieu de lui opposer la virilité d'un sentiment moral et politique intact, nous nous préparions à le combattre par des fictions. La révolution de février ne nous aurait rien appris, si elle ne nous avait point enseigné que nous avons à la combattre dans ses conséquences avec d'autres armes que des fictions, des mécanismes savans, — et même des réconciliations universelles de toutes les dynasties que nous avons poussées dans l'exil.

Il est très vrai, en effet, que cette révolution, à l'insu même de ses auteurs et de ses héros, aura été une époque décisive et féconde dans cet ordre d'avertissemens et de révélations morales. Elle nous aura contraints à replacer nos esprits en face de tous les grands problèmes de la vie humaine pour chercher des solutions meilleures; elle nous aura révélé ce que nous paraissions igno-

rer : c'est qu'un peuple ne fait point impunément de son ame le réceptacle de toutes les contestations sur les devoirs les plus simples. Il est évident aujourd'hui pour nous que tout ce qu'on ôte de force à l'autorité ne profite pas nécessairement à la liberté, que tout ce qu'on enlève de respect à la loi divine ne tourne point à l'honneur de l'indépendance de la pensée humaine, qu'une révolution est un châtiment, et non un acte viril d'émancipation. Une chose surtout nous est apparue dans ces crises gigantesques : c'est la puissance bienfaisante de la règle. Supprimez la règle, vous aurez dans l'ordre politique ces catastrophes qui ont deux fois fait frissonner la France, — dans l'ordre intellectuel ce hideux dévergondage où s'est amorti et consumé notre génie, — dans l'ordre privé ces existences flétries et hasardeuses sur lesquelles se projettent parfois des lueurs sinistres. Ce que peut la règle, ne fût-ce que sous ce dernier rapport, voyez-le par cette mâle et simple vie de M. de Maistre. C'est l'heure ou jamais de faire appel à ces leçons, et d'en tirer un principe pratique de conduite. Les momens de liberté morale accordés à un peuple entre deux révolutions sont courts. Peut-être sommes-nous encore dans une de ces trèves qui précèdent la réalisation de ces paroles de Bossuet : « Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir; puis il agit. » Jamais ces paroles n'ont reçu de plus éclatantes confirmations que de nos jours; mais souvenons-nous aussi que l'homme peut avoir sa place dans les conseils de la Providence autrement que par l'*impuissance* et le *désespoir*.

CH. DE MAZADE.

Les journaux ont appris à la plupart de nos lecteurs la mort déplorable de M. Alexis de Valon, un des collaborateurs les plus actifs de la *Revue*. Le 20 de ce mois, il s'amusait à conduire un canot à voile sur un petit lac, à quelque distance du château de Saint-Priest, qu'il habitait pendant l'été. Avec lui se trouvaient un de ses amis et deux dames de sa famille. Ce lieu est désert et l'habitation la plus rapprochée est à un quart de lieue. Le vent soufflait avec violence, et les dames voyaient avec inquiétude le bateau s'incliner. Pour les rassurer, M. de Valon leur racontait que, quelques mois auparavant, par un vent aussi fort, il avait essayé avec son frère de faire chavirer la même barque, mais que tous ses efforts avaient été inutiles. En parlant ainsi on virait de bord, et le canot chavira. Des quatre personnes qui le montaient trois parvinrent à gagner le rivage; mais M. de Valon avait disparu. Il était excellent nageur, et, dans le premier moment de confusion, c'était à lui moins qu'à tout autre qu'on aurait pensé à porter secours. Quelques minutes de mortelle anxiété se passèrent avant qu'on pût le découvrir. On le trouva enfin, mais déjà sans vie.

M. de Valon n'avait que vingt-huit ans. Riche, marié depuis peu, doué d'un caractère heureux et charmant, personne n'avait plus de motifs pour aimer la vie, surtout dans le moment où il l'a perdue. Il était entouré de presque tous les membres de sa famille, attachés à lui par la plus intime affection. Cette réunion, si difficile dans une famille nombreuse, ne datait que depuis quelques jours; c'était pour ses funérailles qu'on s'était ainsi rassemblé.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les premiers essais de M. de Valon, publiés dans ce recueil à la suite d'un voyage en Espagne et en Orient. Plusieurs nouvelles intéressantes, un travail très remarquable sur le système des

quarantaines, une étude historique sur le marquis de Favras, enfin, tout dernièrement, un excellent article sur l'exposition de Londres ont assuré à leur auteur une place très distinguée parmi les écrivains de notre époque. Ses œuvres forment aujourd'hui plusieurs volumes que la contrefaçon belge n'a pas manqué de reproduire. A la plus merveilleuse facilité, M. Alexis de Valon joignait le goût qui sait épurer un premier jet plein de verve. Son talent d'écrire se perfectionna, mais il conserva toujours le naturel et la liberté de l'homme du monde, tout en recherchant la correction avec la patience et le scrupule d'un littérateur d'autrefois. Sous une forme légère, sous un ton cavalier et presque frivole, il laissait voir un talent d'observation applicable aux sujets les plus sérieux. Le monde lui a quelquefois reproché je ne sais quelle tendance au scepticisme en toutes choses, car nous vivons dans un temps où l'indépendance d'esprit est presque un travers. Il est vrai que M. de Valon, plein de respect pour toutes les opinions honnêtes, tenait aux siennes, et à bon droit, car il n'en adoptait aucune à la légère et sans l'avoir bien examinée. Il n'avait pas plus de goût pour le paradoxe que pour la trivialité, et lorsqu'il croyait avoir de bonnes raisons pour le faire, il avait le courage de louer un homme ou un livre, fussent-ils condamnés par *les honnêtes gens*. Cette impartialité dans la critique, ce goût de l'examen et cette recherche du bien partout où il se trouve, sont rares aujourd'hui et méritent qu'on les remarque. Avec une modestie poussée peut-être jusqu'à la défiance de lui-même, M. Alexis de Valon est l'homme que j'ai connu le plus indépendant dans ses opinions des coteries politiques ou littéraires.

Recherché comme il l'était, et obligé de consacrer beaucoup de temps à ce qu'on appelle les devoirs du monde, on s'étonnait qu'il pût trouver le loisir de travailler; mais il y avait dans cette nature calme et contenue une habitude d'observation constante. En lisant un livre, il formait son style; en causant au milieu d'une soirée, il étudiait les hommes. Bien qu'il aimât avec passion tous les exercices de son âge, — et sa mort en est la triste preuve, — il donnait la préférence aux amusemens de l'esprit, un peu abandonnés par notre société moderne. Il aimait les arts et en parlait bien. Il a fait de jolis vers, connus seulement d'un bien petit cercle d'amis, et il les improvisait avec une grace parfaite. Il ne manquait peut-être à M. de Valon qu'un peu d'ambition pour développer toutes les ressources de son esprit; mais quelle ambition pouvait avoir un homme si heureux dans son intérieur, si aimé et si digne de l'être? Le désir et la conscience d'être utile à son pays pouvaient seuls l'obliger à renoncer à son repos et à son indépendance. Cédant aux pressantes sollicitations de ses amis, M. de Valon avait promis de se présenter comme candidat aux prochaines élections de la Corrèze, où la mémoire des services rendus par son père et l'affection générale dont il était lui-même entouré lui assuraient de nombreux suffrages. La mort a rompu brusquement cette existence de tant d'avenir. Si quelque chose peut adoucir nos regrets, c'est la pensée que cet excellent jeune homme n'a connu de la vie que ses joies et ses douceurs, et qu'il ne laisse après lui que des souvenirs chéris de tous ceux qui l'ont approché.

P. MÉRIMÉE.

V. DE MARS.

SOUVENIRS DE VOYAGE

EN

ARMÉNIE ET EN PERSE.

TÉHÉRAN ET ISPAHAN.

Depuis un mois, nous cheminions lentement et péniblement au milieu des neiges de l'Arménie. Cette marche laborieuse, dont nous avons raconté les principaux incidens (1), n'avait été interrompue que par de bien rares journées de halte, et, à mesure que nous approchions de la frontière persane, nous sentions redoubler en nous, avec la fatigue du voyage, le désir d'en atteindre bientôt le terme. Enfin nous arrivâmes à la limite des solitudes glacées où, par un froid de 25 degrés, les ouragans venus des ravins du Taurus avaient mis notre patience à de si rudes épreuves. Une troupe de cavaliers nous attendait sur la lisière des deux territoires de la Turquie et de la Perse. Ils étaient détachés par Méhémed-Châh à la rencontre de l'ambassade française, et devaient nous servir à la fois de guides et d'introducteurs sur les terres du souverain de l'Irân (2). A leur tête marchaient le fils et le neveu du gouverneur du district où nous allions entrer. Nous pressâmes nos chevaux, et nous fûmes bientôt au milieu de l'escorte hospitalière, avec laquelle nous échangeâmes les *salamalecs* d'usage. Les chefs de la troupe nous invitèrent ensuite à pénétrer plus avant dans les états du châh, leur maître, « où tout, disaient-ils, était à nous. »

(1) Voyez la livraison du 15 mai 1851.

(2) Nom par lequel les Persans désignent leur pays.

Pendant les quelques minutes données à l'accomplissement de ces formalités, j'avais observé attentivement les physionomies et les costumes étranges qui nous entouraient. Le fils et le neveu du gouverneur, qui se tenaient à la tête de l'escorte, étaient deux jeunes gens dont la figure presque enfantine contrastait singulièrement avec leurs uniformes taillés à la mode européenne. L'un de ces jeunes gens, qui n'avait guère que treize ou quatorze ans, était vêtu d'une redingote verte, à boutons d'argent, avec des paremens de velours amarante; il s'était chargé les épaules d'une énorme paire d'épaulettes dorées, et à sa ceinture se balançait un grand sabre soutenu par des agrafes en or émaillé; ses petites jambes étaient enfermées dans de larges pantalons dont l'extrémité disparaissait sous de fortes bottes à cœur et à glands. L'autre, un peu plus âgé, était affublé de la même manière que son compagnon, à la couleur de la redingote près, qui était écarlate; celui-ci avait le grade de colonel. C'était sous les ordres de ces deux commandans à visage imberbe que marchait une troupe de cent cavaliers à mine rébarbative, qui nous enveloppèrent, après l'échange des premières salutations, de façon à décrire autour de nous comme un vaste cercle. Ainsi pressés de toutes parts, nous ressemblions beaucoup plus à des prisonniers conduits par une bande de brigands qu'au personnel d'une ambassade protégé par une garde d'honneur.

Les costumes de tous ces cavaliers étaient des plus bizarres et des plus variés. Les Kurdes surtout se faisaient remarquer par la sauvage originalité de leur accoutrement; ils avaient presque tous des vestes de couleurs tranchantes, bleu clair, jaune vif ou rouge pourpre; chaque cavalier portait autour des reins une large ceinture de cuir noir ou un châle qui retenait à droite un bouclier bombé, en peau de rhinocéros, orné de dorures, et à gauche un sabre très arqué, sans garde, serré dans un fourreau de chagrin noir. Quelques cavaliers avaient ajouté à cet attirail militaire un pistolet dont la crosse, passée derrière le dos dans leur ceinture, était entourée d'un long cordon jeté en sautoir autour de leur cou. Deux ou trois petits sacs de cuir suspendus à ce cordon renfermaient de la poudre, des balles et des pierres à feu. De larges pantalons bleus ou blancs, recouverts du haut par une petite jaquette, flottaient sur le coude-pied ou étaient serrés par des rubans au-dessus de la cheville. La chaussure se composait de bottes de cuir rouge ou de souliers dont la semelle allongée et relevée en pointe rappelait exactement la forme des babouches chinoises. Tous ces Kurdes portaient de hauts bonnets pointus en feutre fauve, retenus par un turban, ou de grosses calottes rouges, entourées d'un chiffon jaune à points noirs, dont les bouts déchiquetés flottaient assez gracieusement sur leur cou nu et hâlé. Tous aussi ils tenaient dans la main droite une lance faite d'un long bambou, terminée par un fer extrêmement effilé,

autour duquel flottaient deux petites houppes de plumes noires. Le costume des Persans, mêlés en petit nombre aux Kurdes, était plus sévère. Sur une longue robe étroite et serrée à la taille se drapait une robe plus large, ouverte et à manches plissées jusqu'au coude. Quelques-uns portaient l'ample manteau, l'*abbah,* en poil de chameau, à fond blanc rayé de brun. Un bonnet pointu en peau d'agneau noir s'enfonçait jusqu'à leurs oreilles et rejoignait la barbe touffue qui s'étalait sur leur poitrine. Presque tous étaient armés de longs fusils à mèche, qu'ils tenaient appuyés sur l'épaule gauche ou couchés devant eux en travers de la selle.

Tels étaient les étranges satellites qui devaient diriger nos pas sur le territoire de la Perse. A peine nous étions-nous remis en route, qu'ils nous donnèrent le spectacle d'une de ces *fantasias* dans lesquelles les milices orientales aiment à déployer leur adresse et leur agilité. On nous dit que cette fête militaire était donnée en notre honneur et que nous devions la considérer comme une marque de grande distinction. D'abord calme, la masse des cavaliers s'agita et s'ébranla peu à peu, quelques-uns se détachèrent et s'élancèrent au galop sur nos flancs en brandissant leurs lances de bambou, ou en faisant des passes brillantes avec leurs longs fusils. Bientôt, animés par ce prélude, s'évitant, se rejoignant, feignant tour à tour l'attaque ou la fuite, ils exécutèrent avec la hardiesse et l'aisance de cavaliers consommés le simulacre d'un combat qui nous donna une haute idée de la cavalerie persane. Une pareille troupe serait évidemment une force redoutable dans une guerre de tirailleurs ou de partisans, où l'ennemi, harcelé, poursuivi sans relâche par ces bandes aguerries, s'épuiserait en vains efforts pour atteindre et frapper ses insaisissables agresseurs.

La vue de ces jeux militaires nous rappelait seule que nous avions changé de pays, et que la population turque aux graves et indolentes allures avait fait place autour de nous à une société d'humeur plus vive et plus pétulante. Quant à la nature, elle était toujours la même, aussi triste, aussi désolée en Perse qu'en Arménie. Les maisons où nous couchions étaient aussi sales que les tristes gîtes où nous nous étions arrêtés depuis notre départ de Trébizonde. Cependant peu à peu nous arrivâmes dans une partie moins sauvage du pays, et bientôt nous pûmes remarquer une amélioration notable dans la vie, dans les ressources matérielles des habitans. Des maisons commodes et propres succédèrent aux misérables cabanes des pâtres kurdes ou arméniens. Dans les villes que traversait notre caravane, on distinguait aussi les traces d'une civilisation plus avancée, et dans les mœurs des populations, à côté de quelques disparates, beaucoup de côtés sympathiques et presque séduisans. Il fallait toute la douceur, toute la cordialité de ces mœurs pour nous rendre supportables les fatigues d'un voyage qui devait encore se prolonger pendant trois mois jusqu'à Té-

héran, à travers des neiges qui ne nous quittèrent qu'aux abords de cette capitale.

Enfin nous aperçûmes les murs de Téhéran, et, à partir de ce moment, tous nos ennuis furent oubliés. Une nouvelle escorte vint audevant de nous pour remplir la formalité que les Persans appellent l'*istakball*, et qui signifie littéralement l'*action d'aller au-devant*. L'*istakball* ne s'accorde qu'aux voyageurs de distinction. Au milieu des cavaliers qui accouraient à notre rencontre, on remarquait les principaux officiers du *beglier-bey* (commandant civil) et du *serdar* (commandant militaire) de la ville. Ces officiers nous invitèrent à mettre pied à terre à l'entrée d'une tente magnifique en drap rouge, ornée de riches broderies, et où une collation attendait l'ambassade. Après une courte halte, nous reprîmes le chemin de Téhéran, et notre attention fut bientôt entièrement absorbée par le spectacle de la foule qui se pressait pour nous voir, en poussant des cris que dominaient les voix rauques des derviches. Ces fanatiques étaient reconnaissables à leurs longs cheveux, aux peaux de tigre ou de chakal dont leurs épaules étaient couvertes. Armés de longs bâtons ou de massues garnies de gros clous dont les pointes étaient en dehors, ils excitaient l'enthousiasme de la multitude en poussant de temps à autre le cri de *Iâ-Ali!* — Quel était le sens de cette invocation? Était-elle faite en notre honneur, ou appelait-elle sur la tête des *Frenguis* la colère du gendre du prophète? — En présence de la population exaltée qui nous entourait, il nous était difficile de nous défendre d'une certaine défiance. A voir surtout la mine sauvage et les regards farouches de ces derviches, nous avions bien quelque raison de ne pas croire de très bon aloi ces marques équivoques de sympathie accompagnées du cri religieux de *Iâ-Ali!* Peu nous importait cependant; la population, dont notre cavalcade fendait les flots pressés, détournait à chaque pas notre attention de ces jongleries peu rassurantes. Des danseurs, des musiciens, des bateleurs déguisés et revêtus de peaux de bêtes, se mêlaient à la foule des curieux, qui s'écartait docilement pour leur livrer passage jusqu'à nous. Quelques-uns de ces bateleurs traînaient en laisse ou portaient sur leurs épaules de jeunes tigres, des ours ou des singes. A côté d'eux, des lutteurs, nus jusqu'à la ceinture, se tordaient en tous sens et décrivaient de grands cercles avec d'énormes massues, qu'ils faisaient mouvoir tout autour de leur corps, en faisant, par leurs contorsions, ressortir la vigueur de leurs membres et l'élasticité de leurs muscles. Plus loin, des confiseurs brisaient devant l'ambassadeur des fioles remplies de petites dragées qui s'éparpillaient sous les pieds de son cheval. Puis, comme pour purifier la terre et abattre la poussière soulevée par la foule, venaient des *sakkâs* ou porteurs d'eau soutenant des outres énormes sur leurs bras et répandant l'eau qu'elles contenaient sur le sable de la route. Tout avait été mis en œuvre pour nous recevoir digne-

ment : — les pâtissiers, les fruitiers, les confiseurs du bazar étaient accourus; c'était à qui offrirait ses gâteaux ou ses sucreries, ses oranges ou ses grenades. Il n'était pas jusqu'aux lions du châh que l'on n'eût envoyés à notre rencontre pour nous saluer de leurs rugissemens. Ces lions étaient simplement tenus par une chaîne de fer passée dans un collier, et obéissaient à deux hommes qui n'avaient pour toute arme qu'une petite baguette de bois vert.

Un peu avant d'arriver aux portes de la ville, nous vîmes successivement venir à nous les secrétaires des diverses légations, dépêchés par leurs chefs pour venir complimenter l'ambassadeur de France. Nous fîmes notre entrée à Téhéran au bruit du canon, au milieu d'une double haie de soldats qui bordaient les rues dans lesquelles nous passâmes. Le tonnerre commençait à gronder, et ses roulemens sourds accompagnaient les éclats de l'artillerie; les éclairs se succédaient avec rapidité; quelques larges gouttes d'eau tombèrent au moment où nous arrivions au palais destiné à l'ambassade, et les Persans se hâtèrent de dire qu'Allah nous protégeait, puisqu'il avait permis que l'ambassade atteignît le palais avant l'explosion de l'orage. L'habitation de l'ambassadeur fut aussitôt envahie par tous les hauts fonctionnaires de la ville; elle ne désemplit pas pendant plusieurs heures. La réception se fit selon les règles de l'étiquette orientale, et chaque visiteur prit place selon son rang autour de vastes tapis où s'étalaient de nombreux plateaux chargés de sorbets et de friandises.

Nous ne comptions passer que quelques jours à Téhéran. C'était à Ispahan que nous devions rencontrer le châh, que d'assez graves intérêts de politique intérieure avaient appelé dans cette ville. Une fois délivrés des réceptions et des présentations d'usage, nous mîmes à profit le temps qui nous restait pour visiter dans tous ses détails la capitale officielle de la Perse. Notre premier soin fut de nous assurer un gîte commode, car le palais destiné à l'ambassade ne pouvait en contenir tout le personnel. On fut obligé de nous chercher des logemens dans les maisons du voisinage, et on eut quelque peine à en trouver. Les riches ne se souciaient pas de nous héberger. Ils donnaient de l'argent aux *ferrachs* (domestiques) du gouverneur pour qu'ils ne violassent pas leur domicile. Ceux-ci retombaient alors sur les pauvres ou sur les avares pour prélever cet impôt d'une hospitalité gênante. Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient s'y soustraire à prix d'argent ne savaient pas résister à la crainte du châtiment dont le bâton toujours levé les menaçait. On parvint enfin à nous loger assez convenablement, et nous fûmes établis de manière à ne pas trop mal passer les jours de repos que nous devions prendre à Téhéran.

Cette ville ne compte guère que quatre ou cinq kilomètres de circuit. Les murailles, suivant le mode usité en Perse pour l'enceinte des villes, sont flanquées de tours et se dressent sur l'escarpement d'un large

fossé. Les portes, ornées de briques émaillées de diverses couleurs, sont défendues par une espèce de petit fortin construit en avant des murs; mais presque tous ces ouvrages tombent en ruine, et ne pourraient être d'aucune utilité en cas d'attaque sérieuse. Au premier aspect, Téhéran n'offre à l'œil qu'une longue ligne de murailles en briques jaunâtres que surmontent quelques coupoles de mosquées et les kiosques du palais du châh. Les édifices sont peu remarquables; les bazars sont mal construits et d'un misérable aspect. Les mosquées n'ont rien de grand dans l'ensemble, rien d'élégant dans les détails. On voit que Téhéran n'est en quelque sorte une capitale que par accident. Les princes *Kadjârs*, qui ont fait de cette cité de second ordre le siége de leur royaume, n'ont eu ni les goûts, ni sans doute les ressources qui perpétuent à Ispahan le souvenir de la glorieuse dynastie des Sophis. La seule partie de la ville qui soit digne d'intérêt est celle qu'on appelle l'*Ark*. C'est là que se trouvent le palais du châh, avec toutes ses dépendances, les habitations de quelques princes du sang royal et de quelques grands personnages attachés à la cour. C'est là aussi qu'est logée une partie de la garde du roi. Selon l'usage oriental, l'Ark est un quartier placé vers le centre de la ville, et séparé des autres par une muraille fortifiée au pied de laquelle sont des fossés qu'on traverse sur des ponts-levis.

La principale porte de cette enceinte royale est tournée au sud; après l'avoir dépassée, on s'engage dans une longue galerie sombre où se tiennent des soldats et quelques *kahoundjis* (1). De là on arrive sur une grande place qui porte le nom de *Meïdân-i-Châh* ou *Place Royale*. Elle est fermée de tous côtés par des murailles flanquées de tours et garnies de canons, par des casernes et par les murs extérieurs du sérail. De chaque côté de la porte du palais, des pièces d'artillerie semblent défendre les abords de la résidence royale; mais, en y regardant de près, on s'aperçoit qu'elles sont hors de service, qu'il manque à celle-ci une roue, à celle-là un affût, et qu'elles figurent là plutôt comme emblèmes de la puissance royale que comme moyens de défense. Au milieu du *Meïdân* est une plate-forme élevée d'un mètre environ, sur laquelle repose encore une énorme pièce de canon placée là on ne sait trop pourquoi. Cette pièce n'est pourtant pas complétement inutile, et la destination qu'on lui a donnée doit être indiquée ici comme un trait de mœurs locales. Il est convenu que le coupable qui parvient à se blottir sous son affût brisé est inviolable, quel que soit son crime; il y attend le passage du roi, qui finit toujours par lui accorder sa grace. Téhéran compte d'autres lieux d'asile, qui sont généralement des mosquées ou certains tombeaux d'imâms en grand crédit auprès des dévots; mais ce qu'on aurait peine à croire, c'est que les écuries jouis-

(1) Ceux qui fument le *kahoûn* ou *pipe à eau*.

sent du même droit d'inviolabilité. Cet usage singulier repose sur un préjugé passé en proverbe et qui dit qu'*un cheval ne conduit jamais à la victoire celui qui s'est rendu coupable de trahison*. Cependant le droit d'asile n'est pas étendu à toutes les écuries, l'abus serait trop grand; mais il est consacré à l'égard de celles du roi, des principaux personnages et des ministres étrangers.

Le sérail se compose de plusieurs édifices ou palais séparés qui s'élèvent au milieu de grands jardins. La porte par laquelle on y pénètre ouvre sur le *Meïdân;* elle a le nom de *porte de la Félicité,—Deri-sa-Adet.* Au-dessus s'élève un pavillon dont le centre, garni d'une immense fenêtre, est un salon réservé au châh pour les occasions où il lui prend fantaisie de voir manœuvrer ses troupes, ou d'assister aux divertissemens du *Baïram.* L'entrée du sérail de Téhéran est interdite à tout le monde. La seule portion qui en soit accessible est celle qu'on rencontre après avoir passé devant les corps-de-garde et les salles où se tiennent les officiers de service. On entre dans une cour plantée de grands arbres à l'ombre desquels une eau fraîche et limpide coule dans des bassins et des canaux de marbre. Cette cour est fermée par des murs sur lesquels on a, comme ornemens, figuré des arcades enjolivées de dessins variés, agencés au moyen de petites briques coloriées. A l'autre extrémité de cette enceinte d'honneur s'élève le *takht-i-khânéh* ou la *salle du trône*. Le *takht-i-khânêh* forme le centre d'un petit édifice dont les deux ailes contiennent des salons réservés pour les personnages que le châh daigne admettre comme spectateurs aux cérémonies de sa cour.

La salle du trône n'est point fermée; une ouverture, qui règne dans toute sa largeur et sur toute sa hauteur, la laisse voir en entier. Deux colonnes torses magnifiques, faites chacune de trois blocs d'albâtre, soutiennent l'entablement de la façade : le fût de ces colonnes est d'un seul morceau; elles ont environ neuf mètres de haut. Sur les spirales sont délicatement peintes en vert et en or des guirlandes de fleurs, autour desquelles s'enroulent des plantes grimpantes. Les côtés ou pied-droits de cette devanture sont couverts de miroirs encadrés d'or et incrustés dans le mur. Le soubassement de la façade est garni de plaques d'albâtre sculpté. A la partie supérieure de l'édifice règne, sur toute la longueur, un auvent en bois découpé et peint, destiné à défendre l'intérieur de la salle royale contre les rayons verticaux du soleil. Un immense rideau ou *perdàh,* en toile double, orné d'arabesques peintes, et qu'un système de poulies permet de baisser ou de replier sur lui-même, forme au-dessus de la salle une sorte de tente qui n'y laisse pénétrer qu'un mystérieux demi-jour. Le salon royal est d'une grande magnificence : des portraits de rois, de héros, de femmes, des tableaux de batailles, couvrent tous les panneaux; des arabesques, des miroirs de toutes grandeurs et découpés de mille manières, de

délicates moulures azurées ou dorées relient entre elles toutes les peintures. Au fond de la salle est une grande arcade assez profonde pour qu'on ait pu y creuser un bassin où l'eau s'élève et retombe en pluie fine; au-dessus du bassin, une fenêtre garnie de vitraux représentant des fleurs bleues, rouges, jaunes ou vertes, répand une faible et douce lumière : partout le sol est caché sous un tapis riche et moelleux. Le plafond, pour être en harmonie avec cet ensemble si somptueux, est divisé en compartimens ou caissons sculptés et peints de la façon la plus gracieuse.

Au milieu de cette salle ainsi décorée, et tourné du côté de l'ouverture, s'élève le *takht* ou *trône*. Il est impossible d'imaginer rien de plus original et de plus élégant tout à la fois que ce trône. Il est tout entier en albâtre, et consiste en une grande table à l'extrémité de laquelle est une partie élevée où s'assied le roi. On y étale des coussins en brocart d'or, retenus par une espèce de dossier sculpté que supportent deux petites colonnettes. Cette estrade est entourée d'une galerie ornée de sculptures et surmontée de statuettes. On monte à cette galerie, haute environ d'un mètre, par deux marches qui semblent appuyées sur le dos de deux lions couchés, et qui sont flanquées de deux sphinx. Les autres parties de l'estrade royale ont pour points d'appui des colonnes au centre et sur les côtés des lions assis, ou des cariatides qui représentent des *pichketmèths,* c'est-à-dire des pages en costume de harem. Toutes les parties de ce trône sont en albâtre rehaussé par des ornemens dorés : c'est là qu'aux grandes fêtes le châh vient s'asseoir dans toute la majesté de sa pompe royale, et se faire voir à ses courtisans ainsi qu'aux spectateurs privilégiés qui obtiennent la faveur de pénétrer dans l'enceinte voisine du *takht-i-khânêh*. Lors de ces cérémonies, le roi est seul dans la salle du trône; personne ne peut se tenir près de lui : il doit y apparaître comme dans une sphère différente de celle des mortels. L'air qu'il respire doit être pur de toute émanation humaine. Dans cet isolement, et grace à l'entourage habilement disposé et fantastique au milieu duquel on l'entrevoit, le châh semble, aux yeux de ses sujets, un être supérieur à eux. L'imagination persane, prompte à s'exalter, croit voir un signe céleste dans l'auréole factice dont s'entoure le souverain, et une religieuse terreur se mêle au respect qu'inspire la personne royale.

Les autres parties de la demeure du châh sont interdites. Rarement les premières portes s'ouvrent pour quelques familiers du monarque ou devant quelques personnages favorisés qu'on daigne admettre auprès du *soleil qui éclaire le monde*, du *pôle de l'univers,* de l'*étoile radieuse qui brille sur les destinées de la Perse.* Dans le quartier réservé et inabordable du sérail sont les appartemens des femmes, des enfans et des esclaves de tout genre qui peuplent cette espèce de petite ville royale. Méhémed-Châh, qui régnait encore au moment de notre pas-

sage à Téhéran, était un prince beaucoup moins fastueux que son prédécesseur : sa cour et surtout son intérieur étaient fort simples; plus austère que son grand-père Feth-Ali-Châh, il se contentait d'avoir quatre femmes. Sa vie maladive se passait obscurément dans la pratique de vertus privées, bonnes tout au plus à lui conquérir l'estime de son peuple, mais complétement négatives pour la pompe et la gloire de son règne.

Les maisons de Téhéran contrastent par leur aspect généralement pauvre et chétif avec la magnificence de la demeure royale. Elles sont très basses. C'est à peine si l'on en peut citer quelques-unes ayant un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les Persans, n'employant dans leurs constructions que des briques crues assemblées avec un peu de boue, ne pourraient donner un plus grand développement à leurs constructions sans en compromettre la solidité. Nous pûmes nous-mêmes reconnaître pendant notre séjour à Téhéran que la timidité des architectes persans n'était à un certain point de vue que de la prudence. Le temps était devenu très mauvais, et, ce qui arrive fréquemment après l'hiver, des pluies torrentielles étaient tombées pendant quatre jours. On put voir alors un grand nombre de maisons s'affaisser sur elles-mêmes et s'écrouler en obstruant les rues de leurs décombres. De tous côtés, des ouvriers étaient occupés à déblayer et à relever ces ruines improvisées. Deux jours après ce désastre, le temps étant devenu beau, on ne pouvait reconnaître qu'à un enduit de boue encore fraîche les maisons qui avaient été renversées. Comment se fait-il que les Persans, si industrieux et si intelligens d'ailleurs, qui ont autour d'eux de la pierre et de la chaux à profusion, s'obstinent à bâtir avec la fange de leurs ruisseaux de fragiles demeures qui d'un instant à l'autre peuvent les ensevelir sous leurs débris? La raison de ce fait est dans un usage presque général en Orient, l'usage de bâtir pour soi et non pour ses descendans. Les enfans prennent rarement pour demeure l'habitation de leurs parens. Aussi, à part les maisons des riches, construites d'ordinaire avec des matériaux durables, ne voit-on guère en Perse, dans les villes ou dans les campagnes, que des habitations dont la solidité, calculée pour un petit nombre d'années, n'atteint pas même toujours le terme fixé par l'architecte.

Le climat de Téhéran passe, non sans raison, pour très malsain. Cette ville, située au pied de montagnes qui l'abritent des vents frais, est exposée, sur des terres basses, aux rayons du soleil, qui, pendant près de six mois, sont intolérables. Le vent du sud y arrive brûlant, et le manque d'eau y entretient une malpropreté pernicieuse. Les rues, les bazars, où les chaleurs de l'été vaporisent la fange des cloaques infects que la négligence laisse sans cesse s'y former, exhalent des miasmes malfaisans qui engendrent la fièvre et d'autres maladies dangereuses. Pour s'y soustraire, la cour, les gens riches et en général tous ceux

que leurs affaires journalières ne retiennent pas dans la ville s'en éloignent à partir du mois de mai. Ils se retirent dans les gorges de la montagne qui en est voisine, et sur les pentes de laquelle se dressent les tentes des fugitifs. Les Persans, comme en général tous les Orientaux, ont beaucoup de goût pour la vie nomade. Méhémed-Châh lui-même l'affectionnait, et c'était pour lui un plaisir que d'aller habiter sa tente sur un rocher du *Chimrân,* au bord d'un petit ruisseau roulant sur des cailloux, à l'ombre de quelques saules. Il ne paraît pas que son grand-père Feth-Ali-Châh ait eu les mêmes goûts, car il avait fait bâtir, pour s'y réfugier l'été, un grand palais situé au pied de la montagne. Cette maison de campagne s'appelle *Kasr-è-Kadjâr* (château des Kadjars) ou *Takht-i-Kadjar* (trône des Kadjars). Le plan n'en est point sans grandeur, et les détails en sont remarquables. Les jardins sont en amphithéâtre, et plusieurs étages en terrasses auxquels on arrive par de nombreux escaliers séparent le château du parc, dont la végétation est d'une beauté surprenante pour un pays généralement aride.

Aux portes de la ville, il y a une autre résidence royale, inhabitée aujourd'hui, qu'on appelle *Negâristân.* Ce palais est remarquable par une salle sur les murs de laquelle est figurée la présentation au roi de Perse des ambassadeurs de France et d'Angleterre qui vinrent à la cour de Feth-Ali-Châh au commencement de ce siècle. Dans le fond de la salle, on a représenté le châh sur son trône, entouré de ses fils. Sur le mur de droite, on voit le général Gardanne avec quelques-uns des officiers ou attachés qui l'accompagnaient. Sur le mur de gauche est sir John Malcolm avec trois personnes de sa suite. Autour d'eux, dans diverses attitudes, les hauts dignitaires de l'état assistent à la cérémonie. Ces peintures sont d'une exécution assez médiocre, la perspective appliquée aux personnages ou aux objets y est mal comprise; mais la couleur est d'une puissance et d'un relief qui prouvent que les artistes persans ont, à défaut de la science, qui s'acquiert, un vif sentiment de l'art, que le travail ne peut donner. Ils peignent d'inspiration et sans étude. Ils ne savent pas observer les distances et resserrer les détails dans un petit espace d'après les lois de la perspective. Poussés vers les arts du dessin par un goût inné, ils cherchent à imiter les objets isolément, sans se rendre compte des rapports qui existent entre eux. Aussi excellent-ils dans les ouvrages de détail : ils font, par exemple, de petites peintures de fleurs ou d'ornemens qui sont d'une vérité et d'un fini exquis; mais, aussitôt qu'ils sortent de ce genre pour représenter de grandes scènes, leur ignorance les trahit et fait tort à leurs qualités réelles, que l'étude n'a pas fécondées. Toutefois il faut convenir qu'il est très surprenant de trouver chez un peuple qui a si peu de contact avec l'Europe des productions aussi remarquables que les peintures du *Negâristân.*

Parmi les scènes de mœurs les plus originales et les plus curieuses

que l'on puisse voir en Perse, il faut citer en première ligne les fêtes religieuses qui se célèbrent au commencement de chaque nouvelle année, le premier jour du mois de moharrem. Pendant notre séjour à Téhéran, nous eûmes l'occasion d'assister à ces solennités connues généralement sous le nom de *tazièhs*. Le but des *tazièhs* est de vénérer la mémoire d'Ali, gendre du prophète, et de ses fils, Husseïn et Hassan, dont la fin tragique engendra le schisme qui partage les musulmans en sunnites, ou partisans d'Omar, et *chyas*, ou sectateurs d'Ali. Ce schisme, qui n'a rien changé quant au fond de la doctrine de Mahomet, a pour base le droit d'hérédité d'Ali comme gendre, et de Husseïn et Hassan comme petits-fils de Mahomet, au détriment d'Aboubekhr et d'Omar, que les Persans considèrent comme des usurpateurs. Un dévot philosophe, un rêveur qui vivait au XIVe siècle à Ardebil, sous le nom de *Seffi-ed-Din* (pureté de la foi), fonda la secte des chyites ou partisans d'Ali. Animé d'une piété fervente, exalté par l'idée de faire revivre les droits du gendre de Mahomet, l'anachorète d'Ardebil sut enflammer l'imagination des Persans par un éloquent récit des malheurs d'Ali et de ses fils, victimes de la cruauté d'Omar. La secte des chyas ou chyites représenta bientôt non-seulement la foi religieuse de la Perse, mais ses instincts d'indépendance en face de la dynastie tartare qui gouvernait alors le royaume d'Irân. Le petit-fils du cheik Seffi-ed-Din, Ismaël, leva enfin l'étendard de la révolte qui mit le pouvoir entre les mains de sa race, devenue célèbre sur le trône de Perse sous le nom de *dynastie des Soffis* ou *Seffevichs*. Dès-lors fut creusé entre les sunnites et les chyas un abîme infranchissable, et l'intolérance religieuse qui sépara, à partir de cette époque, les deux sectes est l'origine de l'aversion mortelle qui règne encore aujourd'hui entre les Turcs et les Persans, plus profonde que la haine qui sépare les chrétiens et les musulmans.

Destinées à faire revivre les souvenirs de la grande révolution religieuse qui a soustrait la Perse à la domination des partisans d'Omar, les fêtes appelées *tazièhs* sont pour tous les Persans une époque d'effervescence ou plutôt de fièvre religieuse, pendant laquelle il serait imprudent de donner le moindre prétexte à leur fanatisme. Les cérémonies dont les *tazièhs* sont le motif rappellent beaucoup les mystères que l'on représentait en Europe au moyen-âge. Ces représentations dramatiques ont lieu sous de larges tentes dressées sur les places publiques, dans les cours des mosquées, ou à l'intérieur des palais des grands, qui en font alors tous les frais par zèle religieux. Ces tentes sont ornées avec un grand luxe : on y étale des cachemires, des étoffes riches, que prêtent à cette occasion les personnes dévotes; on y accroche des peaux de bêtes, sur lesquelles figurent des cottes de mailles, des boucliers, des poignards et des armes de toute espèce. Au milieu s'élève

l'estrade qui doit servir de scène, ainsi qu'une chaire du haut de laquelle, avant chaque représentation, un mollah prêche pour préparer les assistans au drame sanglant qui va être joué. On y retrace, aux yeux des nombreux spectateurs que la dévotion attire, les combats soutenus par les deux petits-fils de Mahomet, leur mort et la captivité de leur famille. On y fait paraître un envoyé franc qui intercède en faveur de la femme et des enfans de Husseïn auprès du kalife, et qui est mis à mort pour prix de sa généreuse intervention. Dans le costume des personnages se révèle un scrupule de vérité historique qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer chez les ordonnateurs de ces grossières tragédies. Le *Frengui,* qui s'y trouve avoir un si beau rôle, porte un costume moderne dont on se procure les diverses parties chez les Européens qui habitent le pays. Ceux-ci se prêtent d'autant plus volontiers à cet acte de complaisance que les Persans paraissent très touchés de la mort de l'envoyé européen qui paya de sa tête les réclamations qu'il éleva en faveur de la famille infortunée de Husseïn. Les acteurs de l'un de ces théâtres profitèrent de notre présence à Téhéran pour emprunter des chapeaux à trois cornes et d'autres détails de costumes dont ils affublèrent les *Frenguis* supposés; leur chef était lui-même coiffé d'un casque anglais. Cette mascarade produisit beaucoup d'effet, et tous les Persans s'accordèrent à trouver très brillante la suite de l'ambassadeur improvisé.

Quelques jours plus tard, nous assistâmes à une seconde représentation de cet épisode; mais cette fois on avait resserré dans un même cadre la récapitulation de tous les faits qui s'y rattachent. Ces espèces de tragédies religieuses sont trop développées pour qu'on puisse les représenter dans une seule séance : il faut ordinairement trois représentations pour mener la pièce à bout. Ensuite on termine par un résumé qui annonce la clôture de cette série de solennités funèbres et précède le *Baïram,* époque de réjouissances qui succède aux jours de deuil. C'était un de ces résumés que nous fûmes conviés à entendre. La représentation se donnait en plein air, sur une place autour de laquelle les spectateurs étaient distribués aux fenêtres et sur les terrasses des maisons environnantes. Une scène me frappa surtout, celle du combat entre les partisans d'Ali et la troupe de Yezid. Le simulacre de cette lutte offrait un tel caractère de vérité, qu'il y eut un moment où l'on put croire que des coups sérieux allaient être portés. Les combattans s'animaient de plus en plus et s'exaltaient au point qu'il fallut employer la force pour suspendre un conflit qui allait devenir meurtrier. Un événement qui aurait pu avoir des suites graves, mais qui ne prêta qu'à rire, vint clore brusquement ces représentations dramatiques. Une des maisons sur lesquelles étaient groupés des spectateurs s'affaissa sous leurs pieds au moment où l'émotion était la plus vive. Cela

causa une grande inquiétude parmi la foule et même parmi les acteurs, qui crurent devoir se retirer. On s'empressa de courir aux ruines et de porter secours à ceux que l'on supposait y être enterrés; mais ils s'étaient déjà dégagés sans aucun mal du milieu des décombres, en gens habitués à ces sortes d'accidens.

Ces drames produisent un effet extraordinaire sur la multitude, qui s'y presse chaque jour avec une curiosité passionnée, et qui obtient souvent qu'on prolonge les représentations bien au-delà des dix jours rigoureusement accordés pour la célébration de ces fêtes. Ce sont de vrais poèmes que ces *tazièhs* qu'on récite devant une foule religieusement attentive. Quelques passages qui nous en furent traduits nous parurent pleins de sentiment et d'énergie. Les acteurs les chantent et les déclament avec une accentuation éloquente, et les gestes qui accompagnent leur déclamation agissent vivement sur les auditeurs, qui répondent aux strophes les plus pathétiques par des sanglots déchirans. Pendant l'époque consacrée à ces fêtes, les gens dévots s'imposent de rudes pénitences: ils ne vont point au bain, ils s'abstiennent de voyager et ne s'occupent point de leurs affaires. Quelques jours avant et après cette époque, les hommes les plus fanatiques, ou ceux qui ont quelque grande pénitence à faire, parcourent la ville en chantant les louanges d'Ali et en se meurtrissant la poitrine. Quelques-uns se traversent les chairs avec des broches de fer, et nus jusqu'à la ceinture, couverts de plaies volontaires, ils excitent la compassion en montrant leurs hideuses blessures; d'autres, armés de pied en cap, teints de sang, le visage noirci, imitent Husseïn, ses combats et ses souffrances dans le désert, où les traditions rapportent qu'il eut à endurer une chaleur et une soif accablantes. Pendant la durée des *tazièhs*, grace à l'intervention de l'envoyé français et au rôle de protecteur qu'on lui reconnaît alors fort à propos, on témoigne les plus grands égards aux Européens; mais les Turcs et en général les sunnites de toute nation ne sont pas traités de même et ne sauraient agir avec trop de circonspection, tant que cette fatale période n'est pas écoulée, car si par malheur l'un d'eux donnait prétexte à quelque plainte, il courrait danger de mort. La populace, exaltée par le souvenir de la fin tragique de Husseïn et de Hassan, ne connaîtrait plus de frein; surexcitée par le spectacle récent de leur martyre, elle immolerait sans pitié le malheureux sunnite en expiation du meurtre commis, il y a plusieurs siècles, par les fanatiques compagnons d'Omar. Les Persans ne négligent rien d'ailleurs pour exciter le fanatisme musulman et pousser à bout la patience de la secte rivale. Ils ne lui épargnent aucune injure, aucun outrage; ils vont jusqu'à former une image grossière qui, sous les traits les plus hideux, représente Omar; puis, s'adressant à la statue maudite, ils l'invectivent et lui reprochent d'avoir dépouillé la famille d'Ali de son droit de suc-

cession. Ils épuisent, dans cette occasion, tout le vocabulaire de leurs imprécations et de leurs injures, et, quand ils ne savent plus qu'ajouter à ce déluge d'outrages, ils mettent la statue en pièces, à coups de pierres et de bâton. Cet Omar factice est creux et recèle dans ses flancs une quantité de sucreries et de petits bonbons de toute espèce qui s'en échappent, et que la populace s'empresse de recueillir.

Les fêtes d'Ali avaient été le principal épisode de notre séjour à Téhéran. La ville, tirée un moment de son calme habituel par ces solennités religieuses, reprit bientôt sa physionomie accoutumée. Rien ne nous retenait plus dans la triste résidence des princes Kadjars, et nous partîmes pour Ispahan, où la cour du châh devait nous offrir un nouvel aspect de la vie persane.

Pendant cinq jours après notre départ de Téhéran, nous marchâmes dans un pays nu et sur un sol couvert d'une épaisse couche de sel. La chaleur était étouffante, des vapeurs s'élevaient à la surface de la terre et formaient comme un voile qui cachait l'horizon. Excepté quelques montagnes qui se montraient au loin, l'œil ne distinguait aucune forme dans la masse confuse qu'il ne pouvait pénétrer. Une sorte de mirage régnait autour de nous et nous empêchait de distinguer l'horizon réel. Cependant nous avancions toujours, et nos yeux éblouis finirent par distinguer, au-dessus d'un amas de vapeurs bleuâtres, un point brillant qui semblait être l'image du soleil reflétée dans un miroir : c'était la coupole d'or de la mosquée de Khoûm. L'éclatante coupole brilla long-temps à nos yeux impatiens avant que nous eussions pu atteindre la ville, dont l'approche nous fut indiquée par plusieurs mausolées qui bordent la route. Khoûm est considéré comme une cité sainte, et beaucoup de personnages dévots y choisissent le lieu de leur sépulture. Dans les tombeaux qui s'élèvent aux abords de cette ville reposent des *imâm-zadèhs,* ou descendans d'Ali, considérés comme des saints. Il y a deux siècles, on voyait encore près de Khoûm plus de quatre cents de ces tombeaux; mais ce nombre est aujourd'hui fort réduit.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous arrivâmes au bord d'une rivière qui baigne les murs de la ville; on la passe sur un pont de douze arches, à l'extrémité duquel s'ouvre une porte conduisant au bazar, et de là dans les rues de Khoûm. Nous fûmes logés dans un grand palais, jadis fort élégant, mais aujourd'hui délabré. Les *chyites* ont Khoûm en grande vénération. C'est à son rang de cité sainte que cette ville doit toute son importance, car elle n'a d'autre industrie que celle du savon et des poteries communes. Toutefois le sentiment religieux n'a pas suffi à en arrêter la destruction, et maintenant Khoûm est remplie de ruines. Feth-Ali-Châh honorait cette ville d'un pieux respect, qu'il poussait au point de ne marcher jamais qu'à pied dans ses rues. Lorsque son oncle régnait encore et que lui-même était l'héritier

présomptif d'un trône si mal affermi, il avait fait vœu, s'il y parvenait, d'orner Khoûm de riches édifices et d'exempter les habitans de tout impôt. Devenu châh, le prince accomplit fidèlement son vœu. Il tenta même de relever Khoûm et de lui rendre un peu de l'éclat que ce lieu de pèlerinage, autrefois fréquenté, se sentait humilié d'avoir perdu; mais le culte des saints ne peut à lui seul sauver les empires, et la ville des *Seïds*, la ville peuplée des descendans d'Ali, est tombée comme les autres cités de la Perse. Néanmoins le tombeau de Fatmé, que les Persans appellent *Massuma* ou *la Pure*, attire encore à Khoûm un assez grand nombre de pèlerins. Cette Fatmé est une petite-fille d'Ali, amenée à Khoûm par son père, l'*imâm Moussa*, qui voulut la soustraire aux persécutions des kalifes de Bagdad. A sa mort, le peuple crut que Dieu l'avait enlevée au ciel. Son tombeau, quoique vide, n'en est pas moins honoré. Le mausolée, tout de marbre et d'or, est entouré d'une énorme grille d'argent massif. De tous côtés se voient des offrandes consistant en armes, pierreries ou riches vêtemens. La coupole a été revêtue de plaques d'or par Feth-Ali-Châh. J'ai tenté là, comme en beaucoup d'autres endroits, de pénétrer dans le sanctuaire et de soulever le voile abaissé par le fanatisme des musulmans sur ces lieux qu'ils interdisent aux chrétiens. J'étais arrivé jusque dans la dernière cour du monument, guidé dans le labyrinthe sacré par un *ferrach* ou *cicerone* de la ville que l'espoir d'une récompense avait enhardi à enfreindre la règle; mais à peine avais-je quitté la dernière marche de l'escalier qui conduit à l'endroit le plus secret et levé un regard curieux sur la porte du tombeau, qu'un mollah s'élança furieux à ma rencontre. Il n'osa s'en prendre à moi, mais il injuria mon guide en lui intimant l'ordre d'emmener immédiatement le chrétien dont la présence seule souillait le pavé qu'il foulait. Il fallut partir aussitôt sans avoir pu saluer l'étoile sainte qui projette ses rayons lumineux dans le sanctuaire de la foi des Persans.

Parmi les rois de Perse qui se sont fait enterrer à Khoûm figurent Châh-Abbas II et Châh-Sophi. Feth-Ali-Châh, fidèle à sa dévotion, avait, de son vivant, choisi pour le lieu de sa sépulture une petite mosquée attenante à celle de Fatmé. Il avait pris soin de l'orner de marbres, d'or et de glaces. Il y est enseveli dans une tombe d'albâtre, de forme quadrangulaire, fermée par une tablette sur laquelle est sculpté son portrait en pied. L'imâm Djumâh, le chef des mollahs de la ville, comme s'il avait voulu me faire oublier l'affront que j'avais reçu dans une des cours de cette enceinte, m'invita avec mes compagnons, le lendemain même du jour de ma visite dans la mosquée de Fatmé, à venir prendre le thé dans l'intérieur du sépulcre où est déposé le corps du roi, et il nous fit les honneurs de cette collation avec une parfaite courtoisie.

De Khoûm, nous nous rendîmes à Kachân. A peu près à moitié chemin, nous fîmes halte en un caravansérail qui porte le nom de *Pas-*

singân. Ce lieu était complétement inhabité. Pour avoir des provisions, il fallut que le *meïmandar* envoyât son frère, avec quelques cavaliers, dans un village caché derrière la montagne qui était voisine. Les rayas persans se dérobent ainsi, du mieux qu'ils peuvent, aux regards des voyageurs. Ils espèrent, en plaçant leurs demeures dans le fond des ravins ou derrière un rideau de montagnes, échapper aux exactions dont ils sont si souvent victimes. C'est ce qu'avaient fait ceux du voisinage de Passingân. Quand ils virent arriver nos *ferrachs* et nos *goulams* avec un firman royal pour tout paiement, ils ne voulurent rien entendre. Le frère du *meïmandar*, tenant à honneur de faire respecter les ordres dont il était porteur, voulut employer la force. Les habitans du village résistèrent. On se battit, et le pauvre Méhémed-Khan, chargé de la désagréable commission que lui avait confiée son frère, revint avec la mâchoire cassée. Il ramenait en outre deux de ses cavaliers grièvement blessés. Cependant, grace à un secours envoyé à temps, les gens du *meïmandar* purent se tirer des mains des villageois et nous rapporter les provisions nécessaires. Il est probable que ces pauvres diables eurent à payer plus tard bien cher leur incartade.

Le surlendemain, nous entrions dans Kachân. Cette ville est remarquable par ses fabriques, d'où sortent des étoffes de soie brochée, des satins, des brocarts d'un très beau travail et d'une solidité parfaite. On y fait aussi des velours et des châles ordinaires; mais les importations anglaises, qui gagnent toujours du terrain en Perse depuis une trentaine d'années, ont porté aux manufactures de Kachân un coup mortel. On n'y compte plus qu'un petit nombre de métiers en activité; on n'y trouve plus de ces fabriques employant mille ouvriers comme il y a deux siècles. Ce triste résultat est dû à l'introduction forcée de marchandises d'Europe qui se vendent à un prix inférieur à celui des produits nationaux. La Perse a essayé long-temps de lutter contre cet envahissement du commerce européen; mais, vaincue par la ténacité, la persévérance des intéressés et par l'intimidation à laquelle ils ne se sont pas fait faute de recourir, elle a cédé. Elle a ouvert les portes de ses bazars, abaissé les tarifs de ses douanes devant les ballots de toute sorte à l'entrée desquels les agens diplomatiques prêtaient depuis long-temps l'appui de leur influence. — Anomalie bizarre, tandis que les Persans sont accablés d'impôts prélevés sous toutes les formes, il n'y a, pour les marchands européens en Perse, ni douanes, ni patentes, ni contributions d'aucune espèce! Ils peuvent à leur aise inonder la Perse de produits étrangers, et ruiner, par la modicité de leurs prix, l'industrie nationale de ce pays. — C'est toujours par là, quand ce n'est pas par une conquête territoriale, que l'on commence ce grand œuvre qu'on est convenu d'appeler civilisation. N'est-il pas triste cependant de voir en Asie se perdre et disparaître l'une après l'autre, d'année en

année, les industries de toute sorte dont l'Europe elle-même était tributaire? L'Inde autrefois n'avait-elle pas ses mousselines recherchées, ses soieries? S'il lui reste encore ses cachemires, dont le style et la beauté originale se perdent de plus en plus, c'est à ses troupeaux seuls qu'elle le doit : cet immense et riche pays est partout couvert de traces d'un art élégant et grandiose qu'il faudra bientôt chercher parmi les ruines. La Perse, dont les toiles, les velours, les brocarts d'or et d'argent faisaient l'admiration et l'envie des Européens, a renoncé à ces riches étoffes pour se vêtir de draps grossiers ou de cotonnades anglaises.

Nous ne fîmes que passer à Kachân, et nous fûmes bientôt à notre dernière étape, au village de Guez, situé à trois heures d'Ispahan. Il fallut faire halte dans ce village pour donner le temps aux autorités persanes de préparer la réception qui nous attendait. Devant nous se dessinait, sur un ciel pur, la silhouette sévère des montagnes au pied desquelles s'étend la magnifique ville de Châh-Abbas. Les paysans de Guez ont exécuté des travaux vraiment dignes d'admiration pour amener l'eau dans leurs champs en lui faisant parcourir sous terre des distances considérables; nous avions déjà eu occasion, en plusieurs endroits, de remarquer ces canaux, mais nulle part nous ne les avions encore vus pratiqués sur une aussi grande étendue et avec autant d'art. Ces aqueducs, qu'on nomme *kehridjs*, sont des souterrains immenses qui ont quelquefois une longueur de plusieurs *farsaks* (1); ils sont assez larges et assez hauts pour permettre aux travailleurs d'y circuler facilement; ils sont simplement creusés et comme forés dans le sol que l'on taille en voûte, à la partie supérieure, pour lui laisser de la solidité; de distance en distance, on fait une ouverture, en forme de puits, par laquelle on peut descendre dans l'aqueduc et y faire les réparations convenables, ou plutôt le dégager des terres qui s'éboulent fréquemment et obstruent le passage des eaux. C'est à ces sources factices que les cultivateurs puisent l'eau nécessaire à l'arrosement de leurs terres.

La Perse étant généralement privée d'eau, il a fallu que l'art y vînt suppléer la nature. Les fleuves et les rivières y sont très rares, on ne les rencontre que dans les contrées montagneuses; il y en a un très petit nombre qui prennent leur cours dans les plaines, et, presque sans exception, toutes les rivières qui s'y sont formé un lit finissent tôt ou tard par tarir. Il faut attribuer cette singularité à plusieurs causes : la grande sécheresse du climat rend la terre très avide; il en résulte qu'elle absorbe, sur les bords des rivières, une grande quantité d'eau qui s'y infiltre et diminue d'autant la masse fluviale. La culture, si

(1) Un *farsak* équivaut à peu près à six kilomètres.

restreinte qu'elle soit, ne pouvant réussir qu'à la condition d'innombrables irrigations, est une seconde et notable cause de diminution dans les cours d'eau. Enfin toutes les rivières qui ne vont pas à l'une des mers limitrophes de la Perse, ou qui ne se jettent pas dans les fleuves, se répandent dans des plaines immenses, où, ne trouvant pas d'issue ni de pente pour s'écouler, elles se perdent dans les terres, ou se vaporisent sous les rayons ardens du soleil.

Après un jour passé à Guez, nous prîmes la route d'Ispahan, et nous ne tardâmes pas à rencontrer une troupe considérable de cavaliers qui venaient à notre rencontre. Ceux qui marchaient en avant portaient de riches costumes; à leurs magnifiques robes de cachemire, jetées par-dessus de petites redingotes à la mode franque, nous les reconnûmes pour des personnages d'un rang élevé. C'étaient des *châhzâdèhs* que le roi envoyait pour complimenter de sa part l'*elchi-bey* (1); ils s'acquittèrent de leur mission en termes très gracieux, et nous débitèrent des complimens parfaitement tournés sur le bonheur que l'Irân éprouvait d'avoir pour hôte l'ambassadeur du roi de France. Conduits par les *châhzâdèhs*, nous arrivâmes à des tentes dressées sur le bord de la route, et à l'entrée desquelles les princes nous firent mettre pied à terre. Dans ces tentes, on avait étalé des tapis et des coussins où nous prîmes place autour de plusieurs plateaux chargés de friandises. Quand nous fûmes tous rangés en cercle, les complimens recommencèrent de plus belle, et l'on fit circuler en même temps les pâtisseries, le thé, le café, les *kalioûns* (espèces de pipes); puis nous remontâmes à cheval, escortés des princes et de plus de trois cents cavaliers. Au fur et à mesure que nous avancions vers la ville, la foule grossissait, et les piétons se mêlaient aux chevaux. Les *goulams* qui ouvraient la marche avaient beaucoup de peine à frayer un passage à notre cortége, qui produisait un effet très imposant.

Ce fut ainsi pressés et entourés par les gens du châh que nous arrivâmes aux portes d'Ispahan. Tous les détails des scènes variées qui se succédèrent sous nos yeux pendant cette marche très lente à travers une des plus magnifiques villes de l'Orient sont restés gravés dans ma mémoire. Ispahan déroulait devant nous la longue ligne de ses constructions basses, dominées çà et là par quelques dômes aux minarets émaillés. Des groupes d'arbres clair-semés ajoutaient par intervalles leur verdure aux tons de ce tableau, qui avait pour fond de grandes montagnes âpres et sévères dont les flancs d'un bleu sombre faisaient merveilleusement ressortir la ville toute lumineuse. A la première porte d'Ispahan, nous rencontrâmes, au milieu d'un concours immense de peuple, une escouade d'officiers royaux, les *nazaktchis* du

(1) Titre de l'ambassadeur en langue du pays.

châh, espèce d'exécuteurs de ses volontés ou de hérauts qui assistent près de lui à toutes les cérémonies, et lui forment une avant-garde quand il change de place. Ils étaient vêtus de longues robes rouges traînantes, et portaient sur la tête un turban très élevé formé d'un châle également rouge. Après les saluts d'usage, ils se mirent sur deux rangs, et précédés du *nazaktchi-bachi* armé d'une longue baguette, ils ouvrirent la marche de notre pompeux cortége.

Après avoir dépassé la première porte, qui n'offre rien de remarquable, nous nous trouvâmes engagés dans une espèce de longue rue plantée d'arbres. Cette rue est bordée de chaque côté de grands murs servant de clôture à des jardins, et au-dessus desquels des vignes, des figuiers, mûris par un printemps précoce, élançaient leurs rameaux vigoureux. De distance en distance, nous passions devant des bassins, mais les grandes herbes qui les envahissaient nous disaient assez que l'eau n'y venait guère. Vers le milieu de cette avenue s'élève une charmante petite mosquée qui me parut être un bijou de l'architecture persane, mais dont les abords semés de décombres produisent une impression pénible. Ce monument délicat et gracieux nous donnait un avant-goût des magnificences de la capitale des Sophis, en même temps que de l'air d'abandon et de ruine qui règne partout dans cette grande ville. Cependant notre cortége marchait toujours, il fallait le suivre, et nous passâmes devant la charmante mosquée avec le regret de ne pouvoir la contempler plus à loisir. Au bout de l'avenue, nous trouvâmes une seconde porte, flanquée de deux lions de marbre grossièrement sculptés. C'était là que commençait réellement la ville. Après avoir fait quelques pas dans une demi-obscurité, sous une rotonde où se tenaient quelques *serbâs* (1), nous entrâmes dans la première rue d'Ispahan. Ce n'était point une rue découverte; c'était une espèce de grand passage voûté qui à divers intervalles laissait apercevoir le ciel. Ce quartier nous parut dépeuplé; les débris des maisons roulaient sous les pieds des chevaux, qui les broyaient en soulevant une épaisse poussière. Quelques pauvres boutiques mal garnies, encore plus mal achalandées, indiquaient que c'était là une des extrémités abandonnées du grand marché. En effet, les boutiques se multipliaient à mesure que nous avancions, et bientôt nous nous trouvâmes en plein bazar; mais les marchands étaient venus au-devant de l'ambassade, et tout était fermé, comme en un jour de repos ou de fête.

Nous suivîmes ainsi pendant près d'une heure, sous des voûtes obscures, une enfilade interminable de bazars. Enfin nous débouchâmes sur une grande place au fond de laquelle s'élevaient côte à côte une superbe mosquée et un gigantesque pavillon terminé par une galerie

(1) *Serbâs*, soldats d'infanterie.

aérienne formée de légères colonnes. Cette place s'appelait, comme à Téhéran, le *Meïdan-i-Châh* ou *Place Royale;* la mosquée était celle de *Matchit-Djûmah,* et le pavillon appartenait au palais de Châh-Abbas. Nous étions dans le plus beau quartier d'Ispahan, dans le quartier du roi, pour lequel Châh-Abbas et les autres princes de sa race ont prodigué l'or de la Perse en le mettant au service des plus splendides créations de l'art oriental.

De cette place, on passe sous la voûte d'un grand bazar où l'on travaille le cuivre qui sert à fabriquer toute la vaisselle de la ville. De passage en passage, de place en place et de rue en rue, nous arrivâmes ainsi à la superbe avenue appelée le *Tchar-Bagh.* Quatre rangées de platanes gigantesques, dont le tronc monstrueux portait majestueusement la tête en forme de parasol, ouvraient devant nous cinq allées larges et droites, qui s'étendaient littéralement à perte de vue. Dans celle du milieu s'encadrait un canal dont les eaux limpides se déversaient, de deux cents pas en deux cents pas, dans de grands bassins, et formaient ainsi une suite de gracieuses cascades. De chaque côté de ces bassins étaient des kiosques peints ou revêtus de faïence, et, entre les kiosques, d'immenses jardins montraient leurs arbres par-dessus les longs murs disposés en arcades qui fermaient l'avenue.

Au-delà du *Tchar-Bagh,* nous nous trouvâmes sur une longue et large chaussée comprise entre deux murailles. Nous nous croyions dans une nouvelle rue, lorsque des arcades ouvertes de distance en distance nous permirent de voir que nous étions sur un pont et que nous traversions le Zendèroûd, rivière qui borde Ispahan du côté du sud. A l'extrémité du pont, un corps d'infanterie était rangé en bataille. L'aspect de ces troupes, à l'uniforme moitié européen, moitié persan, était très pittoresque. Elles nous présentèrent les armes quand nous passâmes devant leurs rangs, et les fanfares de leur musique un peu sauvage, mais d'un rhythme guerrier, se mêlèrent au bruit des tambours qui battaient aux champs. Devant nous se montraient quelques dômes à côté desquels des campaniles signalaient une ville chrétienne. C'était Djoulfâh, le faubourg qu'habitent les Arméniens. Après avoir traversé quelques champs où les eaux de la rivière entretiennent une culture variée, nous entrâmes dans le *mâhallèh* (1) chrétien, et nous descendîmes de cheval devant une assez belle maison, qui était destinée à l'ambassadeur.

Le gros de la multitude qui nous avait accueillis à notre entrée à Ispahan s'était peu à peu retiré. Nous n'avions plus avec nous que l'escorte officielle des gens du roi, dont le devoir était de nous accompagner jusqu'à notre demeure. Les mêmes civilités que nous avions

(1) *Mahallèh,* quartier.

reçues dans toutes les villes de la Perse nous attendaient à Djoulfâh. Quand toutes les cérémonies d'usage furent terminées, chacun de nous se retira dans le logement qui lui avait été préparé, et nous en prîmes possession avec la satisfaction de voyageurs fatigués d'une marche de cinq mois, qui arrivent enfin au terme de leurs courses.

La présence du châh à Ispahan avait été déterminée par de graves motifs. Ce voyage était une sorte d'expédition militaire contre cette ville, où depuis long-temps il régnait un désordre et une anarchie qui mettaient en péril non-seulement la vie et les biens des honnêtes citoyens, mais encore l'autorité royale. Le grand *mouchthaïd* d'Ispahan, chef de la religion et de tous les mollahs de Perse, aveuglé sans doute par son importance et fier de ses immenses richesses, avait conçu le projet de s'affranchir de l'autorité royale. Pour réussir dans son entreprise, il avait enrôlé sous sa bannière et soudoyait des bandes de mauvais sujets, de voleurs et d'assassins, venus de tous les coins de la Perse pour se ranger sous le drapeau qui abritait leurs crimes. Ces bandits portaient le surnom de *loutis*. Ils avaient commencé par chasser la trop faible garnison d'Ispahan, et s'étaient rendus les maîtres de la ville, dont ils rançonnaient sans pitié les pusillanimes habitans. Prélevant sur tous les marchands des impôts arbitraires le poignard à la main, et saccageant la maison, violant les femmes et les filles des récalcitrans, ces bandits poussaient l'atrocité jusqu'à prendre les maris et les pères de leurs victimes pour témoins de leurs sauvages exécutions. Quatre à cinq mille forcenés faisaient ainsi trembler toute une grande cité. Malgré la puissance redoutée du *mouchthaïd*, malgré la terreur qu'inspiraient ses sicaires, plusieurs fois cependant des plaintes étaient arrivées aux oreilles du souverain; mais l'apathique indifférence qui est le propre des gouvernemens orientaux avait retardé l'emploi des mesures vigoureuses que réclamait la déplorable situation d'Ispahan. Pendant plusieurs années, on avait fermé les yeux sur les désordres dont cette ville était le théâtre; mais le moment était venu où cette attitude passive n'était plus permise. On avait résolu d'en finir, et le châh lui-même s'était mis en campagne pour châtier les misérables enhardis par une trop longue impunité. Les bandes armées du *mouchthaïd* ayant voulu faire quelque résistance, on avait eu d'abord la générosité ou la faiblesse de parlementer. Ce fut une faute, car une partie de la bande profita du délai qu'on lui accordait pour s'évader. Cependant tous les brigands qui avaient à redouter les suites de leurs méfaits ne quittèrent point la ville, et les plus effrontés ou les plus lents à se sauver étaient encore à Ispahan, quand le roi ordonna des perquisitions dans tous les repaires où l'on supposait que les malfaiteurs pouvaient s'être réfugiés. On en découvrit un certain nombre qui payèrent pour les autres. Parmi ceux-là, il se trouva quelques chefs qui s'étaient plus

particulièrement signalés par leur férocité. Le châh installa aussitôt un *divân-i-khânèh* ou tribunal pour les juger. Au moment où nous arrivâmes à Ispahan, la justice royale n'était pas complétement satisfaite. Des milliers de victimes accouraient encore pour témoigner contre les coupables; les femmes racontaient avec une fiévreuse émotion les crimes commis sur elles-mêmes. Les jugemens furent sommaires et les châtimens immédiats. Il semblait que la justice persane eût pris à tâche de lutter de barbarie avec les coupables. Les uns, jetés au milieu d'un peloton de soldats, furent percés à coups de baïonnette; d'autres eurent les yeux crevés, les ongles arrachés; plusieurs furent enterrés à mi-corps, la tête en bas, à la file, les jambes sortant de terre et attachées les unes aux autres, de manière à former ce que les Persans appelaient des *jardins de vignes*. L'atrocité ingénieuse de l'exécuteur s'exerça plus cruellement encore sur un chef de ces *loutis :* après lui avoir coupé le nez, la langue et arraché les dents, il eut l'infernale idée de les lui clouer aux talons; puis, pour compléter, disait-il, sa ressemblance avec un âne, il lui passa au cou un sac plein de paille et l'attacha à une mangeoire. Le malheureux ne mourut qu'au bout de trois jours, dans les souffrances les plus atroces. J'ai vu moi-même des femmes venir, les larmes aux yeux, solliciter du divan la faveur de trancher les mains et la tête de ceux qui les avaient violées. On peut, par ces exécutions, juger du caractère persan. La justice de l'Irân n'est satisfaite qu'autant que le châtiment égale en cruauté le crime qu'elle punit. Les instincts sanguinaires de cette nation ne se révèlent pas seulement dans les crimes de l'assassin ou du voleur, mais dans les arrêts du juge, qui compromet par d'horribles raffinemens le salutaire effet des rigueurs pénales.

Trois jours s'étaient passés depuis notre arrivée à Ispahan; l'étiquette voulait que l'ambassadeur se présentât devant le châh; les astronomes avaient été mis en demeure de se prononcer sur l'opportunité du moment où cette cérémonie devrait avoir lieu. Après avoir consulté les astres, ils décidèrent que le quatrième jour, qui était le terme d'usage, se présentait sous de fâcheux auspices, et qu'il fallait en choisir un autre. Cependant, sur les instances de l'ambassadeur, les choses restèrent dans les limites tracées par les habitudes d'étiquette, et nous dûmes comparaître sans délai devant le *châh-in-châh* ou *roi des rois*, devant l'*étoile du monde*. Des chevaux des écuries royales vinrent nous prendre. Précédés d'une avant-garde de *goulâms*, de *serbâs* et de *nazaktchis*, nous nous rendîmes au camp, où nous fûmes accueillis avec les plus grands honneurs. On nous fit descendre de cheval auprès d'un kiosque qu'on appelle *Haïnèh-Khânèh*, ou *kiosque des Miroirs*, situé à côté du palais habité par le châh. Nous y fûmes reçus par le ministre des affaires étrangères, Mirza-Ali, jeune homme de

vingt-deux ans, fort affable et parlant très bien le français. L'étiquette ne permettait pas au châh de nous faire offrir en sa présence le *kalioûn* et le thé; mais, comme nous ne pouvions sortir de la demeure royale sans y avoir reçu cette marque d'hospitalité, Mirza-Ali avait été chargé de ce soin. Nous passâmes donc dans le *kiosque des Miroirs* environ une demi-heure, pendant laquelle de nombreux *pichketmèths* (1) firent circuler d'excellens *kalioûns*, du thé et du café à la rose.

Le ministre des affaires étrangères, prévenu que le châh nous attendait, leva la séance et nous conduisit à son petit palais de *Hapht-Dest*. Nous y pénétrâmes par une galerie le long de laquelle étaient rangés une foule d'officiers, de *mirzas*, de *goulâms* et de *ferrachs*. Précédés du grand-maître des cérémonies, nous entrâmes dans un beau jardin dont nous suivîmes les allées entre deux haies de soldats qui présentaient les armes. Au fond du jardin était un pavillon ouvert où se tenait le châh, que nous ne pouvions voir. Nous en étions encore très éloignés, quand, selon l'usage, on nous fit faire un grand salut, qu'il fallut répéter un peu plus loin. Nous arrivâmes, en marchant à pas comptés, jusqu'à la hauteur du pavillon où nous attendait le roi, que nous distinguâmes cette fois. Là, naturellement, les génuflexions des Persans recommencèrent, ainsi que nos saluts respectueux; puis nous fûmes admis en présence du *pôle de l'univers*. Nous nous rangeâmes, les uns à côté des autres, contre le mur presque en face du châh, chacun de nous prenant la place qui lui revenait d'après celle qu'il occupait hiérarchiquement dans le personnel de la mission. Nous fîmes encore deux saluts au roi, et le maître des cérémonies prononça quelques courtes paroles de présentation, après quoi le châh fit signe à l'*elchi* de s'asseoir. Les autres membres de la légation restèrent debout.

La salle où nous étions était petite; les murs en étaient revêtus de peintures et de dorures du haut en bas, ainsi que le plafond. Un canal d'eau courante, formant au milieu un bassin avec jet d'eau, divisait cette pièce dans le sens de sa longueur. Au fond s'élevait une estrade à laquelle on montait par un petit escalier de quatre marches. Au-dessus de cette estrade s'ouvrait une espèce de grande niche ou d'arcade un peu moins large que la salle, terminée par une demi-coupole formée d'encorbellemens superposés et ornée de peintures. Trois fenêtres à barreaux de fer donnaient vue sur le camp royal. Le châh était assis sur cette estrade, dans un fauteuil en marqueterie d'ivoire, de nacre et d'or. Il était immobile. Son costume était très riche : une petite redingote de cachemire rouge, boutonnée sur la poitrine, était serrée autour de sa taille par une ceinture sur laquelle scintillait une brillante plaque de pierreries; les paremens de cet habit étaient brodés en

(1) Pages de service dans les appartemens du châh.

perles. Il avait les épaules et le haut des bras également chargés de perles formant de gracieux dessins. Sa tête était couverte du bonnet de peau d'agneau noir, qui caractérise la dynastie des Kadjârs et est devenu national. Cette coiffure était entourée d'une espèce de guirlande ou de couronne de gros diamans, surmontée d'une aigrette aussi en diamans. Aucun autre ornement ou attribut royal ne distinguait le châh. Ce prince nous parut jeune encore; sa figure, belle, mais peu expressive, exprimait la bonté plutôt que l'énergie.

L'étiquette voulait que l'ambassadeur portât le premier la parole. Son interprète avait pour cette circonstance élaboré, avec tout le soin dont il était capable, une harangue fleurie, ornée de flatteries métaphoriques et ampoulées, telle que l'exigeait le langage persan. Il la débita avec une accentuation tout orientale, qui parut faire beaucoup de plaisir au roi. Méhémed-Châh y fit une réponse brève, mais aussi aimable que le permettait l'usage. Après ces préliminaires, l'ambassadeur remit au châh ses lettres de créance : c'était un magnifique vélin enrichi d'arabesques coloriées et dorées, enfermé dans un superbe sachet de soie et d'or. Un des secrétaires le prit sur ses deux mains, et, montant le petit escalier, alla le déposer aux pieds du roi. L'ambassadeur saisit ce moment pour nous présenter, les uns après les autres, au châh, qui parut frappé de la diversité de nos attributions et de la spécialité que chacun de nous représentait dans cette petite société d'Européens venus de si loin pour étudier son pays. Nous nous retirâmes presque aussitôt, en saluant et en marchant à reculons. Le maître des cérémonies nous fit prendre place un à un en face de la fenêtre de la salle où était le châh, et nous répétâmes les *salamaleks* voulus.

La visite au premier ministre de Méhémed-Châh devait suivre immédiatement l'audience royale. Sortant de la salle du trône, nous nous rendîmes donc chez le vizir Hadji-Mirza-Agassi (1), qui avait une habitation dans l'enceinte du palais. Il nous reçut sans faste et avec une simplicité qui aurait choqué l'ambassadeur et les convenances, si cette simplicité n'avait été dans les habitudes de ce personnage, qui affectait une vie austère. Ce ministre était un mollah. Il avait été, en cette qualité, chargé de l'éducation de Méhémed-Châh. Il s'était attaché à son élève, et, changeant de position en même temps que lui, quand celui-ci était monté sur le trône, il était devenu son premier ministre. Non-seulement il dirigeait toutes les affaires de l'état, mais il avait acquis sur son maître une influence presque sans limites. Le châh ne s'occupait d'aucune affaire, et le sceptre était véritablement dans les mains de Hadji-Mirza-Agassi.

(1) On a pu lire dans la *Revue* un tableau de la cour de Méhémed-Châh en 1845, où la physionomie originale de ce vizir est rendue avec une parfaite vérité. Voyez la livraison du 15 juillet 1850.

Qu'on imagine un nez très long, courbé sur une bouche édentée surmontée de quelques poils mal teints, un œil éraillé, mais vif et spirituel, un geste brusque, un air fin ou plutôt rusé, et on aura l'exact portrait de ce singulier personnage. Ce petit vieillard encore vert était, comme un Persan, vaniteux à l'excès, de plus poète et beau parleur. Hadji-Mirza-Agassi avait trop d'esprit pour ne pas comprendre la supériorité européenne, mais il était trop fanatique pour la reconnaître. Il était d'un caractère trop faible, ou son ame était trop vénale pour ne pas subir les influences étrangères, quand elles apparaissaient sous la forme de menaces ou de présens. Il était, du reste, ignorant de tout ce qui n'était pas la lettre du Koran, et donnait presque tout son temps aux exercices d'une étroite dévotion. Il n'en avait pas pour cela moins de prétentions à connaître les affaires; son ambition était de paraître ne rien ignorer, et, chose remarquable pour un prêtre, il se donnait surtout pour un artilleur consommé. Aussi avait-il voulu se conserver les fonctions de grand-maître de l'artillerie.

Notre visite à Hadji-Mirza-Agassi fut courte; sa conversation n'était guère de nature à détruire les préjugés peu favorables à sa personne qui nous dominaient avant cette présentation. L'ignorance du mollah se trahissait chaque fois qu'il s'écartait des lieux communs de politesse pour toucher à des sujets un peu sérieux. Nous avions peine à garder notre gravité en voyant ce petit homme commenter ses paroles par des gestes grotesques et donner à chaque instant des coups de poing à son bonnet, qu'il mettait ainsi de travers dans un sens ou dans l'autre. Cette pantomime singulière signifiait, selon les dispositions du personnage, la colère ou l'admiration. Le hadji nous fit d'ailleurs un accueil excessivement flatteur, en ajoutant force thé et gâteaux épicés à ses paroles aimables.

En sortant du palais de Hapht-Dest, nous traversâmes le camp royal. Il était disposé autour de la demeure du châh, sur la rive droite du Zendéroûd et en face de la ville. Les tentes des soldats étaient alignées avec un ordre tout militaire, suivant l'arme ou le régiment auquel ils appartenaient. Quelques tentes plus grandes et plus belles servaient de résidence aux ministres, aux officiers de la maison du roi et à tous les khâns ou généraux qui faisaient partie de sa suite. L'aspect de ces troupes était très martial; le service se faisait militairement et à l'européenne. L'artillerie avait ses canons rangés en bon ordre et gardés par des factionnaires, le sabre au poing. Les chevaux étaient attachés derrière, au milieu des tentes, à des mangeoires qu'on avait construites très habilement et à peu de frais avec de la terre détrempée. La cavalerie se tenait derrière l'artillerie. A la gauche, du côté du palais où était le châh, l'infanterie avait dressé ses tentes sous les arbres. Les régimens se distinguaient les uns des autres à la couleur de l'uniforme. La garde du roi, en habits rouges, avait le premier rang; puis ve-

naient les régimens provinciaux avec leurs vestes bleues ou jaunes. Au milieu de toutes ces troupes résonnait de temps à autre le tambour, la trompette ou la voix d'un mollah qui annonçait l'heure de la prière. On y voyait aussi les *hachpâss* ou cuisiniers, circulant avec leurs plats de *pilau* sur la tête et leurs broches de *khebâb* (1), ou bien des *kalioûndjis* qui s'en allaient d'une tente à l'autre offrant leur *tombeki-chirazi*, tabac de Chiraz. On rencontrait encore des *saccas* qui colportaient de tous côtés leurs grandes outres noires pleines d'eau dont ils offraient un échantillon aux passans dans une tasse de cuivre *au nom d'Ali*. Ce camp pouvait contenir environ six mille hommes et deux mille chevaux qui avaient accompagné Méhémed-Châh depuis Téhéran.

A Ispahan comme à Téhéran, nous ne donnâmes aux visites officielles que le temps strictement nécessaire, et nous consacrâmes la meilleure partie de la journée à visiter la ville, à observer les habitans. Nous avions commencé par nous demander quelle était l'origine d'Ispahan, quel rôle avait joué cette ville dans l'antiquité, et nous avions reconnu que ces deux questions étaient également difficiles à résoudre. D'un côté, les géographes anciens donnent le nom d'*Aspa* ou *Aspadana* à une ville dont la position topographique paraît correspondre à celle de la capitale de la Perse; de l'autre, ils ne nous fournissent sur cette ville aucun renseignement qui puisse nous aider à en constater l'identité, en sorte qu'on hésite à prendre, comme indice sérieux, la conformité de nom qui existe entre *Aspadana* et *Ispahan*. Quant aux écrivains orientaux, les uns font remonter l'origine de cette ville jusqu'aux temps fabuleux de la dynastie des *Pichdâdiens*, et assurent qu'elle était la capitale de l'Irân 700 ans avant Jésus-Christ. D'autres croient qu'Ispahan doit son existence à la réunion de deux villages, celui de Cheheristan, fortifié par Alexandre, et celui de *Iaoudieh* (la juiverie), fondé par Nabuchodonosor. Entre des versions si différentes, l'érudition est bien forcée d'avouer son incompétence.

Quoi qu'il en soit, Ispahan est sans contredit l'une des plus grandes villes du monde. L'espace qu'elle occupe n'a pas moins de 40 kilomètres de circonférence; mais, dans ce périmètre immense, il faut comprendre les faubourgs, villages, palais ou jardins, les uns habités, les autres ruinés, qui sont attenans aux murs d'enceinte, le tout ne faisant qu'une seule et même ville. Cette étendue a fait dire aux Persans ce mot qui, malgré son exagération tout orientale, est resté populaire : *Ispahan est la moitié du monde*. Sa population aurait diminué considérablement depuis deux cents ans, si le chiffre de six cent mille ames, que lui ont attribué les voyageurs du XVII[e] siècle, était réel; on n'accorde plus à Ispahan que cent mille ames environ, et encore est-il extrêmement difficile d'établir ce dénombrement d'après des données

(1) Mouton rôti coupé en petits morceaux.

certaines. La fluctuation continuelle de la population, les émigrations fréquentes dans toute la Perse, sont des causes d'erreurs qui rendent assez difficile l'application de la statistique aux populations de l'Irân. A ces causes il faut ajouter l'absence presque totale de tableaux de recensement ou d'états civils qui indiquent la naissance et la mort des citoyens. Ce manque de statistique officielle a mis en goût de calculs un peu trop ingénieux certains voyageurs qui ont voulu chercher, dans le nombre des moutons tués à la boucherie d'Ispahan, le chiffre approximatif de sa population. Il est impossible d'ajouter foi à un calcul établi sur cette base. Outre que les Persans mangent peu de viande, il faut observer que la plupart des habitans sont trop pauvres pour s'en permettre l'usage, et ne mangent guère que du pain, du laitage et des légumes. On ne pourrait pas davantage se baser sur l'étendue de la ville ou le nombre des maisons. Si cette manière de procéder pouvait être certaine au temps de Châh-Abbas, alors qu'il appelait à lui la population et que Ispahan était florissant, aujourd'hui elle mènerait à l'erreur, car les cinq sixièmes des maisons ou des palais sont ruinés et entièrement abandonnés.

Malgré cette diminution considérable de la population, Ispahan n'en a pas moins conservé un aspect grandiose. On peut même dire que l'effet que cette ville produit aujourd'hui ne doit pas être moindre que celui qu'elle produisait au temps de sa plus brillante splendeur. En Perse, les maisons ou les quartiers abandonnés n'ont pas extérieurement et ne présentent pas à l'œil cet aspect triste et délabré qu'ils ont dans nos pays. Les maisons n'ont point de façade sur la rue; rien n'est apparent, et tout ce qui contribue à en rendre l'habitation commode ou agréable, tout ce qui en fait le luxe se trouve à l'intérieur et caché derrière des murs qui bravent la curiosité du passant. Il en résulte qu'on peut s'y méprendre et parcourir certains quartiers d'Ispahan, sans se douter que les maisons en sont désertes et tombent en ruines. Le voyageur se fait encore plus aisément illusion quand il contemple de loin la ville et qu'il voit ses majestueuses mosquées briller étincelantes au-dessus des mille coupoles des bazars et d'un nombre considérable de palais ou d'habitations de toute sorte. Ce n'est qu'en pénétrant dans cette grande cité, où se meut trop à l'aise une population amoindrie, et en marchant au travers de ses rues solitaires, que l'on comprend tout ce qu'elle a perdu depuis la fin tragique du dernier des Sophis.

Les monumens les plus remarquables de la Perse moderne, surtout à Ispahan, ce sont les mosquées. Si l'on voulait juger de la dévotion des peuples par les frais d'embellissement qu'ils font pour décorer les lieux destinés à l'adoration de l'Être suprême, on ne pourrait se refuser à croire les nations de l'Orient éminemment plus religieuses que celles de l'Occident. En Europe, les palais des rois, les musées, les hôtels de ville, les maisons des particuliers même, rivalisent de richesse

architectonique et d'ornemens de toute sorte avec les temples chrétiens, qu'ils soient de style grec ou gothique. Chez les peuples musulmans, les architectes ont employé tout leur savoir, appliqué les inventions les plus élégantes de leur imagination à la construction et à la décoration des mosquées : celles-ci dominent partout les villes, et leurs puissantes coupoles s'élèvent majestueusement, entre leurs minarets élancés, au-dessus de toutes les habitations, simples maisons ou palais. Aux mosquées, les plus beaux marbres, l'albâtre égyptien, le granit rouge, les colonnes élégantes en vert antique ou en porphyre, les chapiteaux dorés et gracieusement sculptés; aux mosquées encore, les arabesques qui, sur l'émail, tracent les versets du Koran en lettres brillantes, les voûtes superposées aux stalactites d'or, les arcades élancées qui se courbent et s'entrelacent en décrivant l'ogive arabe ou le cintre byzantin. Partout l'idée de Dieu y domine, partout son culte frappe le regard, et la pensée de l'homme est ramenée vers le ciel.

La partie sud de la ville est celle où se trouvent réunis les édifices principaux. Là, sur un espace immense, s'ouvre la grande place, qui porte le nom de *Meïdân-i-Châh* ou *Place Royale*. En temps ordinaire, la plus grande partie du *Meïdan-i-Châh,* qui est sans contredit une des plus vastes places du monde, est occupée par une foule de petits marchands forains, dont le commerce consiste en denrées d'espèce commune et surtout en marchandises d'occasion : c'est une espèce de foire permanente à la portée des consommateurs pauvres. Là, fripiers, quincaillers, fruitiers, revendeurs de toute espèce, abrités sous de grands parasols, étalent sur des lambeaux de tapis ou des nattes la défroque des morts, de vieilles armes rouillées, des outils, des selles ou brides de hasard, des pastèques, du raisin ou des fruits secs. Plus loin sont les maquignons et les chameliers, qui s'efforcent d'énumérer aux acheteurs les qualités de leurs chevaux, ou de faire l'éloge de la docilité de leurs chameaux. A côté d'eux retentissent les coups de marteau des maréchaux qui ferrent les chevaux ou les mules de quelque caravane prête à partir. Au milieu de ce monde animé sont quelques échoppes plus paisibles, sous lesquelles siégent gravement les écrivains et les médecins ou *hékims*. Ceux-ci sont en même temps apothicaires, et ils débitent les drogues qu'ils ordonnent, ce qui les entraîne à prodiguer les médicamens, au risque de tuer les malades. Quant aux écrivains, ils ont peu de pratiques, car en Perse il y a bien peu d'individus qui soient totalement illettrés. A côté des *hékims* sont les cuisiniers, qui, sur un petit fourneau où pétille une braise ardente, font rôtir leurs brochettes de *khébâb*. Dans ces restaurans en plein air, on trouve facilement le moyen de faire un bon repas : du *pilau* toujours prêt, du mouton rôti, des concombres, ou des salades trempées dans de l'hydromel, avec quelques dattes ou du raisin, tel est le menu dont peuvent se régaler, sans grands frais, les chalands attardés. Dans un

coin de la place sont des derviches qui font des prédications au nom d'Ali, ou des conteurs qui récitent les poésies épicuriennes d'Hafiz, le *Gulistân* (1) de Saadi, ou les exploits de ***Roustâm***, l'Hercule et le Roland des Persans. Au centre de cette population agitée et bruyante de vendeurs et d'acheteurs s'élève, sur une estrade, le bureau de l'inspecteur du marché. Il est entouré de ses estafiers, dont les fonctions consistent à bâtonner ceux qui mettraient du trouble dans la foule. Ce bazar en plein air est celui des pauvres marchands qui n'ont pas les moyens de louer des boutiques dans les bazars couverts. Cependant les places occupées par eux sur ce marché ne sont pas gratuites : elles paient toutes un droit d'étalage, fort modique il est vrai, qui descend jusqu'à 1 sou, mais qui ne laisse pas de rendre jusqu'à 40 ou 50 francs par jour. Cet impôt est levé au profit de la mosquée royale, dont il est l'un des meilleurs revenus, précisément en raison du pauvre trafic qui s'exerce sur cette place, car, à cause du peu de confiance que les marchands inspirent, les percepteurs font leur collecte chaque jour, ou au moins chaque semaine, sans jamais accorder de crédit. Le soir, tous ces étalagistes rassemblent leurs marchandises, les recouvrent de leurs parasols ou de leurs nattes, et les confient à la garde des surveillans de la police.

C'est sur cette même place que débouchent les bazars permanens. Dans une cité asiatique, ces grands marchés constituent, pour ainsi dire, une ville à part, ville qui a aussi ses rues, sa population, sa police et surtout sa physionomie distincte. Les bazars d'Ispahan sont dignes de cette superbe ville : ils se divisent en plusieurs quartiers, qui sont traversés par d'innombrables rues ou galeries bien bâties et ornées de quelques peintures. Il faut plus d'une heure, à cheval, pour parcourir la voie centrale, celle à laquelle aboutissent toutes les autres de chaque côté. Rien dans nos pays ne peut donner l'idée d'un bazar d'Orient. Qu'on se figure de longues allées larges de douze à quinze pieds, voûtées, éclairées du haut et bordées, sans interruption, de boutiques garnies de marchandises entassées au fond, exposées sur les parois latérales ou étalées sur la devanture. Dans chacun de ces magasins, qui n'ont guère plus de sept à huit pieds de largeur et de profondeur, sont assis gravement sur leurs talons les marchands qui fument, comptent, mesurent ou débattent leurs prix avec les acheteurs. Entre ces boutiques, le passage est obstrué par une foule de gens vêtus de costumes différens, de toutes couleurs, à pied, à cheval, artisans, bourgeois, ***mirzas***, portefaix, soldats, muletiers, ***sakkas***, ***kalioûndji***, femmes voilées, derviches qui invoquent Ali, ou chameaux chargés de pesans fardeaux. Tout ce peuple se meut, se presse, se heurte ou se gare aux cris répétés de ***kabardah! kabardah*** (gare à vous)!

(1) *Gulistân* est le poème le plus renommé de Saadi.

Dans les bazars d'Orient, tous les artisans ne sont pas confondus, tous les négoces ne sont pas mêlés; ils sont séparés, ils ont des quartiers distincts; chaque nature de marchandises a son bazar particulier. Ainsi il y a le bazar des drapiers, le bazar des armuriers, le bazar des cordonniers, des tailleurs, des confiseurs, etc., et ce dernier n'est pas l'un des moins importans. Les Persans, en effet, sont friands, et mangent beaucoup de sucreries. Cette classification des bazars, établie d'après les diverses branches de négoce, leur donne un aspect très pittoresque. Rien, par exemple, n'est curieux comme le bazar où sont groupés, sans apprêt, avec tous les accidens que forme le hasard, les damas du Khorassan ou les canons damasquinés de Chiraz à côté des flèches peintes de la Turcomanie ou des boucliers kurdes; plus loin, ce sont les marchands de tapis, ou ceux qui vendent les *kadoks* (1) d'Ispahan; ils étalent dans un pêle-mêle harmonieux leurs charmans *sedjiàdèhs* (2) aux mille couleurs habilement nuancées, ou leurs longues bandes de toile de coton à grands ramages de fleurs et d'oiseaux entremêlés; ici est la rue des *Hachpâss*, où le boutiquier vient prendre son repas, composé d'un peu de *pilau* et de quelques morceaux de *khebâb;* à côté, un *kalioûndji* lui prépare une pipe en lui assurant que son *tombeki* est bien du véritable *chirazi*. Cette partie du bazar n'est pas une des moins pittoresques : les tons vigoureux qui lui sont particuliers y déterminent des effets d'ombre et de lumière qui ne seraient pas indignes de la palette de Rembrandt. Les élégantes boutiques des émailleurs font une heureuse opposition à la teinte enfumée et quelque peu sombre de ce bazar culinaire. Là sont disposés avec art, pour séduire les amateurs, les charmans *kalioûns* en or, en argent, émaillés de bleu, de vert, avec des guirlandes de perles, et des tubes habilement sculptés. Tout près des émailleurs sont les peintres, les habiles faiseurs de boîtes et de *kalamdans* ou écritoires, sur lesquelles, avec un fini et une délicatesse inouis, ils représentent des oiseaux, des fleurs, des arabesques ou des scènes de harem. De ce côté du bazar se trouvent aussi les séduisans *haïnèhs*, petits miroirs dont la glace est cachée et couverte de peintures délicieuses : c'est là un des ouvrages dans lesquels les Persans excellent; ils y apportent un fini, une adresse, une touche délicate qui font de ces miroirs de petits chefs-d'œuvre.

De distance en distance, dans ces galeries, s'ouvre une grande porte, qui est celle d'un caravansérail. Comme les bazars, les caravansérails ont leur spécialité : les uns reçoivent les épices, les drogues ou les matières propres à la teinture; les autres les soieries, les velours, ou les porcelaines, les verreries, les peaux, les métaux, etc. Ce sont des espèces d'hôtelleries où descendent, avec leurs marchandises, les né-

(1) Cotonnades de couleur.

(2) Tapis pour faire la prière.

gocians en gros, qui y trouvent un logement et un magasin, pour lesquels ils paient une légère redevance pendant le temps de leur séjour. C'est là que viennent s'approvisionner les détaillans; c'est là aussi que les agens du fisc comptent les ballots, et prélèvent l'impôt dû par leurs propriétaires.

Les bazars s'ouvrent et se ferment de bonne heure. Les marchands retournent, dès que le soleil est couché, dans leurs maisons, où il ne reste, pendant qu'ils sont à leurs affaires, que les femmes et les enfans. Au milieu du jour, cette espèce de ville marchande contient la plus grande partie de la population; c'est là que se rencontrent et que débattent leurs intérêts les bourgeois, les ouvriers d'Ispahan. Quant aux personnages d'un rang élevé, ils n'y circulent pas. Ils y passent entourés de leur cortége de *ferrachs,* si c'est leur chemin, mais ils ne s'y arrêtent pas; ils compromettraient leur dignité. Dès qu'il fait nuit, les bazars sont déserts, et les boutiques bien fermées, cadenassées, sont confiées à la garde de nombreux agens de police.

La place du Meïdan-i-Châh réunit les trois monumens les plus caractéristiques d'une ville orientale : bordée d'un côté par les bazars, elle est terminée de l'autre par la plus belle mosquée et par le plus beau palais d'Ispahan. La mosquée s'appelle, nous l'avons dit, *Matchit-Djumah* ou *Matchit-i-Châh,* ce qui signifie *mosquée principale* ou *mosquée royale.* Il va sans dire que ce n'est pas d'après nos temples européens, de style grec ou gothique, qu'on peut se faire une idée des mosquées persanes. Dans ce pays, l'art et les mille détails qui forment l'ensemble de ses productions architectoniques ont un caractère particulier, une essence originale que l'on ne trouve ni en Égypte ni à Constantinople, et qu'on ne commence à pressentir que de l'autre côté du Tigre. Aucun germe de cet art persan n'a pris racine sur la rive occidentale de ce fleuve, qui est, en Asie, comme une limite infranchissable posée entre deux natures, entre deux civilisations tout-à-fait distinctes : celle des Arabes du Kaire, puis des Turcs à l'occident, et celle des Arabes de Bagdad et des Persans à l'orient; la civilisation des kalifes fatimites d'une part, et de l'autre celle des kalifes abassides.

Parmi les modèles de l'architecture religieuse qui a pris naissance sous les seconds, on en retrouve du temps d'Haroun-el-Rechid, qui régnait à Bagdad au VIIIe siècle; mais le temple que l'on peut considérer aujourd'hui comme le plus beau type de ces pieux édifices est sans contredit la mosquée royale d'Ispahan. Elle termine, ainsi que j'ai dit, la Place Royale. Défendue de la foule des marchands, acheteurs ou cavaliers qui encombrent le Meïdan, par un petit mur le long duquel règne un banc, elle est précédée par une avant-cour qui a la forme régulière d'un demi-pentagone. Sur l'un des côtés de cette cour s'élève le portail entre deux minarets élancés, dont l'émail bleu se perd dans l'azur du ciel. Une haute arcade ornée de dessins d'un goût exquis

lui sert de porche. L'ogive gigantesque de cette arcade est dessinée par un faisceau de torsades élégantes revêtues d'émail, et qui s'élancent, de chaque côté, d'une base découpée dans un bloc d'albâtre figurant un grand vase. De longues tablettes de porcelaine bleue, sur lesquelles ressortent en blanc des versets du Koran, forment un cadre splendide à cette majestueuse entrée. Sous cette arcade gigantesque, une porte en bois de cyprès, couverte d'ornemens et de lames épaisses d'argent massif ciselées et travaillées à jour, donne entrée dans la mosquée. Au haut de cette porte est fixée une chaîne qui descend et se divise, à quelques pieds du sol, en deux bouts rattachés aux jambages, de manière à barrer le passage aux animaux. Grace à quelques relations utiles que j'avais formées à Ispahan, j'eus le bonheur d'être autorisé à franchir cette barrière devant laquelle tout chrétien doit s'arrêter. Au-delà du seuil si soigneusement défendu contre tout visiteur profane, on se trouve dans un vestibule où se réunissent, pour fumer et causer, les fidèles qui viennent de purifier leur ame par la prière. Les mollahs altérés par un long prêche peuvent y puiser, dans une énorme vasque de jaspe, l'eau qu'y entretient à perpétuité, au moyen d'une rente pieuse, la charité de quelque dévot personnage. De ce porche, on passe dans le cloître intérieur. C'est une vaste cour carrée, au centre de laquelle est un bassin pour les ablutions. Des arcades disposées autour de ce préau sont autant de cellules ou d'écoles, où les mollahs enseignent l'astrologie et mêlent la lecture des poésies philosophiques de Saadi aux arguties et aux commentaires les plus subtils du Koran. Sur l'un des côtés de ce vaste cloître s'ouvre le profond et mystérieux sanctuaire au fond duquel s'entrevoit le *mehrâb* ou la niche mystique vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour être dans la direction de la Mecque, quand ils font leurs prières.

Le sanctuaire, ou lieu de la prière par excellence, est dominé par une vaste coupole. Un demi-jour favorable au recueillement l'éclaire à peine. C'est là que les zélés croyans viennent passer de longues heures, absorbés dans les pratiques d'une dévotion contemplative qu'exalte trop souvent l'usage immodéré de l'opium. Les murs élevés et les pilastres épais sur lesquels s'appuie, pour mieux s'élancer, le dôme gigantesque de la mosquée sont ornés, à la base, de larges plaques de jaspe ou d'albâtre et entièrement revêtus d'émaux aux mosaïques richement coloriées. Sous la coupole est placée la chaire, tribune de la prédication religieuse et emblème du trône pontifical du haut duquel Mahomet dicta ses lois.

La grande mosquée d'Ispahan a été fondée au commencement du XVIIe siècle par Châh-Abbas, qui y dépensa plus de 50,000 toûmans royaux, ou un million et demi de francs, somme immense pour un pays où la main-d'œuvre est peu coûteuse. Il existe beaucoup d'autres mosquées dans cette capitale; les unes dressent leurs dômes cha-

toyans entre des minarets d'émail; les autres, plus modestes, n'ont que des coupoles en briques : aucune n'égale en richesse et en beauté la grande mosquée royale.

Le palais érigé par Châh-Abbas, qui s'élève à côté de la grande mosquée, est une véritable ville. Il y a là plusieurs palais, plusieurs kiosques, un nombre infini d'habitations, les unes près des autres, séparées par des jardins spacieux, et toutes comprises et renfermées dans une enceinte particulière d'une très vaste étendue. Cette demeure somptueuse domine la place du *Meïdan* de toute la hauteur d'un kiosque ou portique immense, qui a plus de cinquante mètres d'élévation. A la partie supérieure est une galerie aérienne, dont les sveltes colonnes supportent une toiture en bois peint et sculpté. De là le souverain embrassait d'un seul coup d'œil sa capitale entière et tout le territoire environnant, aussi loin que pouvait s'étendre son regard, qui ne s'arrêtait qu'aux gorges du Zendéroud, ou se perdait, plus loin encore, dans le mirage du désert de Yezd.

L'entrée principale du palais est sur la place : c'est une porte de très grandes proportions, dont les montans sont en porphyre et les ventaux en bois de cèdre garni de lames et de clous d'argent. Elle porte le nom d'*Alâh-kapi*, c'est-à-dire la *Porte haute* ou la *Porte sacrée*, de même qu'à Stamboul on dit la *Sublime Porte*. Quand on a franchi le seuil royal, on ne retrouve plus cette magnificence et cette pompe que le luxe oriental et le faste particulier aux Sophis étalaient jadis dans ce vaste palais. On erre au milieu des ruines, le pied heurte çà et là des débris dorés ou quelques fragmens de porphyre amoncelés sous la poussière des décombres. Parmi les causes qui ont pu amener une telle décadence, il en est une qui, en Orient, a produit partout les mêmes effets : c'est la répulsion qu'éprouvent les Orientaux pour l'habitation de leurs pères. Ils bâtissent pour eux-mêmes, et l'insuffisance de leurs moyens ou le manque d'artistes habiles les obligent souvent à dépouiller les lieux habités par leurs ancêtres pour parer leur nouvelle résidence. Fidèles à cette coutume ou à ce préjugé, les successeurs de Châh-Abbas ont laissé tomber en ruines la plus grande partie de son palais. Moins fastueux que ce prince, ils se sont contentés de demeures moins magnifiques, ou se sont relégués dans quelques-uns des kiosques de cette espèce de ville royale. Cependant, comme pour montrer ce que fut la splendeur de cette cour magnifique des Sophis, il reste encore debout au milieu de ces ruines un palais qu'habita Châh-Abbas-le-Grand. Il est situé au centre de plusieurs jardins qu'on appelle *Hecht-Beïcht* ou les *huit paradis*, par allusion aux séjours délicieux qui s'y trouvent. Ce kiosque est composé d'un corps de bâtiment où sont plusieurs petites pièces élégantes, retirées et intimes. Elles communiquent à une salle qui n'a pas moins de trente mètres de long sur six de large

et qui coupe toute la largeur de l'édifice. Cette pièce est d'une ornementation extrêmement remarquable : les murs, les fenêtres, les portes et le plafond en sont tout dorés et couverts de peintures parfaitement exécutées. Les peintures des portes notamment sont d'une touche exquise : sur les panneaux qui divisent chaque ventail sont peints de petits tableaux qui représentent des femmes, des danseuses dans des costumes charmans, ou des bouquets de fleurs artistement disposées, reproduits avec une élégance de pinceau surprenante.

Ce que cette salle royale offre de plus beau et de très réellement remarquable, ce sont six grands tableaux qui ont cinq mètres de long sur trois ou quatre de haut, retraçant des faits de l'histoire de Perse. Châh-Abbas, fondateur de cette magnifique résidence, s'était plu à y rappeler des épisodes de la vie de ses glorieux ancêtres. Il ne s'y était pas oublié : à côté de Châh-Ismaël combattant les Turcs, de Châh-Thamas recevant l'empereur indien *Houmaïoûn*, auquel il accorda une hospitalité toute royale, on voit Châh-Abbas taillant en pièces l'armée des Tartares-Yuzbeks. Les autres tableaux représentent des fêtes royales. Cette salle était celle du trône. On y arrivait par un salon avec lequel la salle du trône était mise en communication au moyen de deux belles portes. Ce salon est lui-même splendidement orné d'innombrables glaces de Venise et de peintures de toute sorte. L'or, le stuc, l'azur et l'albâtre se mêlent et s'allient pour charmer l'œil, depuis la base jusqu'au plafond. Un grand bassin d'eau sans cesse renouvelée est au milieu. Une des faces de ce vestibule royal, exposée au nord, est entièrement ouverte sur un portique formé de dix-huit colonnes dorées et tournées en spirale, qui supportent un toit sous lequel, abrité du soleil, l'air se répand et circule sans obstacle. C'est de ce portique même que la résidence de Châh-Abbas tire son nom.

Parmi les merveilles de l'art oriental que renferme Ispahan, nous citerons encore un autre palais, celui d'*Amarat-Serpouchet*, charmante retraite consacrée à de mystérieux plaisirs par un fils de Feth-Ali-Châh, et qui servait, au moment de notre passage, de résidence au gouverneur d'Ispahan. Tout dans ce palais respire le charme de la vie orientale, telle que les poètes l'ont rêvée et décrite quelquefois. On entre : on est dans un petit jardin embaumé de fleurs odorantes, toujours belles, toujours rafraîchies par la douce rosée que répand un jet d'eau qui ne s'arrête jamais. Là, le chèvrefeuille embaumé et la rose, *délicieuse coupe où vient boire le rossignol* (1), s'élancent en longues guirlandes, et retombent en se jouant au-dessus de l'albâtre des vasques élégantes. L'eau limpide du bassin déborde et tombe en capricieux festons pour baigner les jacinthes et les tubéreuses qui remplissent

(1) Métaphore usitée par les poètes arabes et persans pour désigner la rose.

l'atmosphère de leurs parfums. Le pavé de marbre, toujours blanc, toujours frais, réfléchit comme un miroir les lilas et les myrtes. On se croit transporté par une bonne fée dans un de ces palais enchantés des contes arabes. Encore un pas, et on est assis au milieu des merveilles fantastiques d'un Orient fabuleux. Montons ces degrés, soulevons cette élégante tapisserie; nous entrons dans un appartement où les yeux éblouis ont peine à s'ouvrir. La lumière du jour ne parvient à faire entrer quelques faibles rayons qu'au travers de vitraux coloriés et découpés en forme de fleurs. Le pied s'y appuie silencieusement sur d'épais et riches tapis. Tout dans ce charmant réduit invite à de doux songes. Un panneau se lève, une salle vous apparaît à demi éclairée par un jour bleuâtre : c'est le réduit le plus secret de la beauté. Le sybarite fondateur de cet ermitage, où mille voluptés se cachaient pour lui, y a enfanté les plus suaves créations, imaginé les plus subtils raffinemens de la jouissance. Dans un large bassin, toujours plein d'une eau limpide et profonde, se baignent seize cariatides en marbre, groupées par quatre et supportant quatre colonnettes de glace et d'or, le long desquelles se glisse une douce lumière. Sur sa nappe tranquille de larges nénuphars en cristal laissent échapper de leurs longs pistils de gracieux jets d'eau dont les gouttes éparpillées rafraîchissent la salle. Partout de vives peintures, des sculptures gracieuses, de riches mosaïques. Cent miroirs répètent les charmans détails de cet ensemble enchanteur. Le palais *Amarat-Serpouchet* est d'une date récente; il fut construit par le prince Seïf-Oud-Dovlèt-Mirza, fils de Feth-Ali-Châh, qui eut en partage le gouvernement d'Ispahan. Le prince n'avait pas eu l'ambition de rivaliser avec les splendeurs de Châh-Abbas; il n'avait pas visé aux grandeurs somptueuses de *Tchehel-Sutoun*. Homme de goût et de plaisir, épicurien de l'école de Hafiz, le *châhzadèh* avait conçu l'idée d'un paradis à son usage; il l'avait réalisée. Entouré des ruines des Sophis, redoutant la tristesse des spectacles de dévastation et de misère qui se multipliaient en Perse, il avait réussi à les oublier en charmant ses yeux par tout ce que l'art et l'imagination pouvaient enfanter de plus délicat et de plus galant. Mais combien d'exactions furent le prix des plaisirs du prince! Voilà ce que je ne sus pas et ce que pourraient dire les Ispahanis. Dépossédé, comme la plupart des princes de sa famille, par suite de la politique que crut devoir adopter Méhémed-Châh en montant sur le trône, le *châhzadèh* vit modestement aujourd'hui à Téhéran, rêvant avec tristesse à son délicieux *Amarat*.

Près de l'enceinte royale, au milieu de la grande avenue de *Tchar-Bâgh*, est encore un monument dont il faut dire quelques mots : c'est le dernier ouvrage des Sophis, une mosquée élevée par Châh-Sultân-Husseïn. Cet édifice, dont le dôme et les élégans minarets se mêlent aux têtes superbes des platanes, n'est pas exclusivement réservé à la

prière. C'est ce que les Persans appellent un *medressèh*, c'est-à-dire une école dans laquelle les mollahs instruisent les jeunes mirzas et commentent, pour l'enseignement religieux, les textes arabes du Koran. Une grande porte, en partie barrée par une chaîne selon l'usage, sert d'entrée au *medressèh*, et introduit le visiteur dans un portique très vaste et magnifiquement orné de mosaïques. En face s'ouvre une arcade qui laisse voir les ombrages d'un vaste jardin; à droite et à gauche sont des logemens réservés aux mollahs. C'est là aussi que se tiennent les marchands attirés par l'affluence des élèves. Leurs tréteaux en gradins sont chargés de fruits, de pastèques et de concombres; les bols de lait caillé ou *yogourt* rivalisent avec les *cherbets* (sorbets), l'hydromel, les *pilaus* odorans et safranés, affriandant par leur fumet les écoliers qui hésitent en face des broches engageantes de *khebâb*, sur lesquelles le *hachpâss* du lieu répand généreusement le poivre. A côté, les *kalioûndjis* préparent leur meilleur *tombeki*, et essaient leurs pipes, dont on entend les ronflemens aspirés par d'excellens poumons. C'est à ces buffets que viennent se restaurer les étudians. Ils y sont bien traités; la carte n'est pas chère, et le beau ciel d'Ispahan prête au repas frugal qu'on leur sert en plein air une saveur à laquelle moi-même je ne fus pas insensible. Au centre du portique est une large vasque en porphyre, remplie d'eau, sur les bords de laquelle sont des tasses en cuivre mises à la disposition de ceux qui ont soif.

L'intérieur du *medressèh* ressemble à celui de toutes les mosquées; nous ne le décrirons pas : nous remarquerons seulement que le charme particulier de cette mosquée est dans ses magnifiques ombrages. Partout les jasmins et les rosiers s'y enroulent au pied des arbres, grimpent dans leurs branches et répandent de délicieux parfums. Dans ce lieu, l'étude est un plaisir, et les jeunes Persans qui viennent l'y chercher s'y oublient volontiers. Aussi cette école est-elle la plus fréquentée d'Ispahan.

Après avoir parlé des monumens d'Ispahan, parlerons-nous de sa population? Ce que nous avons dit des désordres commis par les *loutis* fait assez connaître combien les habitans d'Ispahan poussent loin ce mélange de fatalisme et de violence, de torpeur et d'exaltation, qui est le propre des Orientaux. Tout l'intérêt d'un séjour à Ispahan se concentre dans une visite aux admirables créations de la puissance des Sophis, qui s'y offrent si nombreuses au voyageur. La vie des Persans se partage elle-même tout entière entre les bazars, les mosquées et les palais. C'est là que nous l'avons observée pendant notre séjour dans la seconde capitale de la Perse; c'est là que nous avons rencontré à la fois le passé dans ses formes les plus splendides et le présent sous son aspect le moins triste.

EUGÈNE FLANDIN.

LES ARTS

EN 1851.

LA ROME SOUTERRAINE. — L'EXPÉDITION DE MÉSOPOTAMIE. — LE SÉRAPÉUM.

Si la littérature est l'expression de la société, les arts sont le dernier mot de la civilisation et l'indice le plus certain de la vitalité d'un peuple. Aussi, à la veille d'une crise redoutée, quand l'avenir est enveloppé d'une obscurité fatale, quand les cœurs les plus résolus sont troublés et craignent de voir périr dans un commun naufrage la société et la civilisation, il est doux d'avoir à signaler dans le monde des arts un mouvement inespéré. Ce symptôme suffirait presque pour nous rassurer sur l'existence de cette société qu'on croit défaillante. Il indique chez elle comme une sorte de certitude de l'avenir, comme un redoublement de vitalité suprême du plus favorable augure. Ce n'est pas quand l'arbre va périr que la séve monte avec tant d'ardeur.

Ce goût des arts, qui tend chaque jour à se généraliser, sera un des caractères les plus frappans de notre époque. Jamais peut-être leur action n'a été plus marquée, leur influence plus étendue; jamais ceux qui les cultivent n'ont été plus nombreux, plus zélés, plus habiles; jamais leurs efforts n'ont été plus suivis et n'ont obtenu un succès plus réel. Il faudrait remonter jusqu'aux jours les plus prospères du dernier règne pour assister à un mouvement aussi énergique. Les artistes ont eu foi dans la protection éclairée que de nobles et encourageantes paroles leur avaient fait entrevoir lors de la clôture du dernier salon. Chacun d'eux s'est remis à l'œuvre avec une nouvelle

ardeur, ceux-là pour se maintenir au premier rang, ceux-ci pour le conquérir, et nous ne doutons pas qu'à la prochaine exposition, plus d'une œuvre excellente ne vienne consacrer une réputation acquise ou révéler un talent nouveau. Cette assertion peut paraître hasardée; nous espérons cependant que l'occasion s'offrira de prouver qu'elle n'a rien de téméraire. En attendant que nous puissions jeter un coup d'œil sur les travaux qui se préparent dans nos ateliers, sur les décorations qui s'achèvent dans nos églises, nous devons nous occuper d'objets d'un ordre tout particulier, qui présentent un intérêt sinon également vif, du moins également général et considérable.

Le mouvement que nous constatons ici ne s'est pas arrêté, en effet, à ce qu'on pourrait appeler la *production*. Il a embrassé tous les travaux qui concernent les beaux-arts: la décoration des édifices publics, le classement et l'organisation des musées, la restauration des monumens historiques, — la publication des documens qui intéressent les arts, — l'achèvement de monumens d'un ordre spécial, comme le tombeau de l'empereur Napoléon, celui de l'archevêque de Paris, — les décorations sculpturales du pont d'Iéna, de l'École des mines, de l'École des arts et métiers. Ce mouvement, l'active volonté d'un ministre a su résolûment étendre son action hors des limites étroites fixées par le budget. Toutes les fois qu'une occasion favorable et qui intéressait la gloire du pays s'est présentée, M. Léon Faucher s'est empressé de la saisir, et, si les ressources ordinaires ne pouvaient suffire à l'exécution de projets non prévus, il n'a jamais craint de prendre une initiative délicate, de réclamer les crédits nécessaires, et, il faut le dire, il a toujours réussi. Ainsi, sur sa proposition, l'assemblée législative vient de décider qu'une somme importante serait consacrée à l'une de ces grandes publications dont s'honore la France, la *Rome souterraine* de M. Perret; que les fouilles entreprises à Ninive par M. Botta et interrompues depuis plusieurs années seraient continuées par M. Place, son successeur au consulat de Mossul; qu'une grande expédition scientifique serait envoyée dans la Mésopotamie et la Babylonie pour compléter les belles découvertes faites sur le sol assyrien; qu'en Égypte, un temple du dieu Sérapis, récemment découvert par M. Mariette aux environs de Memphis, serait déblayé, et que les statues et les nombreux objets d'art provenant de ces fouilles viendraient enrichir le musée du Louvre. L'assemblée a complété son œuvre par le vote des crédits extraordinaires, qui ne s'élèvent pas à moins de 312,000 francs.

Chacune de ces décisions législatives a, comme on voit, une importance réelle, et quelques-unes sont d'un haut intérêt pour les arts. Comme, parmi les travaux qu'elles encouragent, quelques-uns ont eu déjà un certain retentissement et qu'ils ne peuvent manquer d'attirer long-temps encore l'attention du monde savant, nous croyons utile de les examiner ici avec quelque détail, dans l'intention surtout d'en

faire pressentir les résultats probables. Le temps présent semblait peu favorable aux arts, et les voilà tout à coup en veine de prospérité. C'est le bilan de cette situation inespérée que nous voudrions établir sur le terrain des études archéologiques d'abord, et plus tard dans le domaine des créations originales.

I.

Dans les premiers mois de l'année 1850, le bruit se répandit parmi les artistes et les savans que d'intéressantes découvertes venaient d'être faites dans les catacombes de Rome. On racontait qu'un de nos architectes les plus intelligens s'était livré à une longue et pénible investigation de cette cité souterraine, avait pénétré dans de nouvelles galeries, découvert de nombreuses salles ornées de peintures et de curieux monumens, qu'il avait dessiné et mesuré les unes, calqué les autres, et que le résultat de cette patiente exploration devait apporter de nouvelles lumières tant sur les premiers temps de l'histoire du christianisme que sur les origines de l'art chrétien.

L'intérêt et la curiosité de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art étaient éveillés au plus haut degré, lorsque, peu de temps après, M. Perret revint à Paris, rapportant ses précieuses collections. *Fama crescit eundo :* cette fois, le contraire avait eu lieu; le fait avait une tout autre importance que ce que la renommée avait pu en raconter. Monumens et fragmens d'architecture, peintures à fresque et sur verre, mosaïques, vases, lampes, inscriptions et symboles gravés sur les pierres sépulcrales des cimetières des premiers chrétiens, M. Perret avait tout recueilli, tout reproduit; son portefeuille renfermait plus de cinq cents pièces, dont la majeure partie était inédite : c'était un véritable trésor d'une valeur inestimable. Cette collection n'était pas seulement précieuse par la quantité des morceaux recueillis, par l'importance de chaque pièce, par la rareté et la nouveauté du plus grand nombre : elle avait été formée avec une méthode qui en augmentait singulièrement la valeur. En effet, M. Perret était parti de France avec un plan bien arrêté, avait suivi un ordre presque rigoureux dans ses recherches, entreprises avec un but déterminé; enfin il n'avait ni recueilli au hasard ni reproduit légèrement les monumens découverts. Obéissant au mouvement si remarquable qui, depuis quelques années, a remplacé dans les études historiques les conjectures par les faits, et qui veut qu'avant tout on remonte aux origines, M. Perret, tout entier à l'étude de l'histoire de l'art chrétien, avait résolu de remonter dans le passé aussi loin qu'il lui serait permis de le faire, et c'est au fond des catacombes, c'est dans leurs parties encore inexplorées qu'il avait dû rechercher les plus anciens monumens de date certaine.

Les catacombes de Rome se composent, comme on sait, d'une suite

de galeries souterraines, aboutissant à des carrefours et donnant accès, de distance en distance, dans des salles cintrées d'ordinaire, et dont les parois contiennent tantôt des niches cintrées également, tantôt de simples tiroirs superposés. Ces niches et ces tiroirs sont destinés à recevoir les corps. On dirait une tranformation du *columbarium* païen devenu insuffisant, et devant, au lieu des urnes cinéraires, recevoir les corps dans leur intégrité. Les vastes souterrains qui s'étendent sous la campagne romaine, et d'où autrefois on a extrait la pouzzolane, avaient été de temps immémorial appropriés à ces usages funèbres; mais, dès que les chrétiens s'y furent établis, le hasard seul ne présida plus à ces excavations (1) : on les étendit et on les continua sur un plan déterminé. Une corporation religieuse fut chargée de diriger les travaux, proportionnant la forme et la dimension de chaque nouvelle salle à l'importance du personnage dont elle devait recevoir les restes. Les parties des parois de ces salles laissées libres étaient disposées de façon à recevoir des peintures, surtout quand il s'agissait d'un personnage vénéré pour sa piété ou son martyre. Le fond du caveau, et particulièrement le pourtour de l'archivolte, et dans les salles principales les plafonds étaient réservés pour cette décoration. Souvent il est arrivé (et nous en trouvons la preuve dans les dessins de M. Perret) que, toutes les niches du caveau étant pleines et la place manquant pour un nouveau mort, il a fallu excaver les parties revêtues de peintures et tailler en plein tableau, souvent aussi les peintures sont superposées, et de nouveaux sujets sont appliqués sur de plus anciens; mais il est un fait constant, c'est que la peinture recouverte est toujours supérieure à la peinture qui la recouvre. Plus l'art se rapprochait de la tradition païenne, moins il avait déchu; les procédés étaient nécessairement supérieurs. Il est fort probable que les chrétiens n'avaient fait que continuer la tradition païenne, quant au système d'ornementation des sépultures, comme les Romains eux-mêmes n'avaient fait que se conformer aux usages de leurs pères, imitateurs des Étrusques et des

(1) Il n'est pas nécessaire d'avoir fait une étude approfondie des catacombes, mais il suffit d'une promenade dans ces souterrains et d'un examen fort superficiel de la situation relative de chacun d'eux pour reconnaître qu'il ne faut pas prendre rigoureusement à la lettre la tradition qui les représente comme les refuges des premiers chrétiens au moment des persécutions. J'ignore absolument la façon de procéder de la police romaine sous Néron ou Dioclétien, mais son action eût été nulle, si en quelques heures de temps elle n'eût pas découvert ce refuge de toute une secte, c'est-à-dire d'une population de plusieurs milliers d'hommes. Il est probable que quelques-unes de ces anciennes carrières ou *arénaires*, situées sous la propriété de grands personnages convertis secrètement au nouveau culte, ont pu servir dans l'occasion de refuge à leurs amis persécutés et à ceux de leurs compagnons que la perspective du martyre effrayait. La plupart des catacombes ont encore conservé les noms de leurs anciens possesseurs : telles sont les catacombes de Saint-Saturnin et de Saint-Thrason, près de la porte Salara, celles de Saint-Calixte, etc.; mais si les catacombes ne servirent pas de refuge à la secte entière, elles servirent certainement de sépulture aux martyrs.

Égyptiens, en consacrant ces souterrains à la religion et aux morts. Les catacombes romaines sont l'analogue des nécropoles de Thèbes et de Memphis, des latomies de Naples et de Syracuse, et des hypogées de Tarquinie. Une chose digne de remarque, c'est que la décoration des hypogées étrusques comprend également des images et des symboles relatifs à l'état des ames après la mort, et les emblèmes des peines et des récompenses posthumes y sont fréquemment figurés.

Aucune de ces sépultures souterraines ne renferme un si grand nombre de peintures et de sculptures, de monumens de toute espèce, que les catacombes romaines. Pendant plus de six siècles, les artistes chrétiens y ont déployé à loisir leur savoir-faire. C'est un musée religieux des plus curieux et des plus complets. Cependant, depuis longues années, l'étude des catacombes de Rome et des monumens singuliers qu'elles renferment avait été complétement négligée. — L'entrée des cryptes était obstruée; beaucoup de galeries étaient fermées, et l'accès en était en quelque sorte interdit à l'étranger qui se présentait pour les visiter. Enfin, sous le pontificat de Grégoire XVI, la découverte de peintures d'un certain intérêt, et particulièrement d'une image de la Vierge qui remontait au IIIe siècle de l'ère chrétienne, vint reporter l'attention des savans et des fidèles sur ces souterrains mystérieux. On en reprit l'exploration avec une nouvelle ardeur. On s'attendait à ce que d'importantes découvertes signaleraient ce mouvement, et on espérait que les résultats en seraient consignés dans quelque intéressante publication; il n'en fut rien. Quelques peintures furent reproduites isolément dans divers recueils d'une valeur secondaire, et le père Marchi, savant jésuite, qui avait imprimé aux recherches les plus récentes et à la nouvelle étude des catacombes romaines une active impulsion, ne se servit guère des monumens découverts en dernier lieu et reproduits d'ailleurs avec soin, mais sur une très petite échelle, que comme de pièces à l'appui de l'histoire des édifices chrétiens des premiers siècles qu'il publie aujourd'hui. Le champ, comme on voit, était libre; il appartenait à M. Perret de montrer ce qu'il pouvait produire.

Notre laborieux compatriote a consacré six années de sa vie à mener à bonne fin sa longue et difficile entreprise. Il s'était proposé de tout explorer et de tout voir, et il a voulu se tenir parole. C'étaient soixante catacombes à parcourir, dont les galeries, réunies bout à bout, présentent un parcours de plus de trois cents lieues. En sens inverse des bâtimens construits sur les terrains qui les recouvrent, ces demeures souterraines présentent plusieurs étages superposés, dont le quatrième et le plus profond s'enfonce à plus de quatre-vingts pieds sous le sol. M. Perret n'a reculé devant aucun sacrifice, aucun obstacle, aucune fatigue. Pendant cinq années de sa vie, il s'est en quelque sorte enseveli vivant dans ces immenses caveaux mortuaires, explorant dans

tous les sens les vastes et mystérieux quartiers de cette cité souterraine qui s'étend sous les faubourgs de la ville antique ou sous la campagne romaine. Les dangers étaient nombreux, et les difficultés semblaient insurmontables. Plusieurs fois, M. Perret s'est presque vu contraint de renoncer à sa courageuse entreprise. Tantôt les guides, rebutés et voyant s'ouvrir devant eux des espaces inconnus et s'allonger de tous côtés de nouvelles et profondes galeries, hésitaient, s'arrêtaient et refusaient d'accompagner le voyageur dans des quartiers qu'ils n'avaient pas encore parcourus, et où ils couraient le risque de s'égarer, ce qui leur arriva en plus d'une occasion. Les promesses, l'exemple et la constance de M. Perret pouvaient seuls triompher de leur répugnance. D'autres fois, un éboulement leur barrait le chemin, et on ne pouvait passer outre qu'après avoir déblayé d'étroits couloirs, qui pouvaient se refermer derrière l'explorateur; souvent l'humidité et d'inquiétantes infiltrations rendaient le passage plus périlleux encore; enfin, quand il fallait descendre au plus profond de la crypte, dans ce dernier étage dont nous parlions tout à l'heure, l'air, qui ne peut jamais se renouveler, devenait de plus en plus rare, les flambeaux s'éteignaient, et la suffocation était imminente. A ces difficultés matérielles se joignaient des empêchemens d'une tout autre nature, mais dont l'expérience et la volonté de l'explorateur pouvaient seules triompher. Les artistes dont le concours lui était nécessaire, n'étant pas soutenus par le puissant mobile qui l'animait, se lassaient d'un travail ingrat, toujours exécuté à la lueur des lampes, de cette existence de mineur ou de troglodyte, et hésitaient à l'accompagner dans d'interminables et périlleuses excursions. Avait-il découvert quelque nouveau pan de mur orné de peintures, les siècles semblaient entrer en lutte avec lui, et refusaient de lui rendre les monumens de cet art qu'ils avaient comme dévorés. Ce n'était qu'au prix de fatigues infinies, d'expériences délicates, de beaucoup de temps et d'une merveilleuse patience, qu'il parvenait à enlever le voile de poussière et de nitre dont ces peintures étaient recouvertes, et à les rendre à la lumière.

Toutefois les difficultés les plus réelles peut-être, et qu'un moment M. Perret a pu croire insurmontables, prenaient leur source dans les scrupules les plus honorables. Avant tout, M. Perret voulait être vrai; ce cachet de sincérité qu'il désirait imprimer à son œuvre, le mode particulier de reproduction que, pour arriver à ce résultat, il s'était fait comme une inflexible loi d'adopter et de suivre lui rendaient singulièrement difficile le choix de ses interprètes, et il désespéra plus d'une fois d'en rencontrer de suffisans. M. Perret sentait que la vérité, la naïveté devaient faire le principal mérite d'un travail qui, reproduisant des monumens nouveaux et inconnus pour la plupart, ne pouvait acquérir de prix qu'autant que le caractère propre et vrai, c'est-

à-dire la forme et l'esprit des monumens, seraient conservés, et qu'il pourrait nous en donner la représentation en quelque sorte identique; mais, pour arriver à cette identité, il faut s'astreindre à copier fidèlement, naïvement, sans rien ajouter à ce qui est, sans rien retrancher, et reproduire les défectuosités avec le même scrupule que les beautés; or cette fidélité quand même, cette naïveté soumise, sont ce que l'on obtient le plus difficilement d'un artiste de talent. Consentir à ne pas montrer ce qu'on sait, renoncer à toute personnalité, c'est un sacrifice auquel personne ne se résigne volontiers dans les arts comme en toute chose; aussi un copiste fidèle et naïf est-il beaucoup plus difficile à rencontrer qu'un bon traducteur. Où celui-ci met son savoir-faire et son adresse, celui-là met sa conscience, et il paraîtrait que les gens consciencieux sont infiniment moins nombreux que les gens habiles ou les gens adroits. Pour reproduire une fresque, il ne suffit pas seulement de la calquer; il faut un dessinateur pour reporter le calque, un peintre pour rétablir la couleur. C'était ce dessinateur et ce peintre que M. Perret devait rencontrer et diriger, dont il fallait obtenir cet absolu sacrifice de toute personnalité. M. Perret a mis dans ce choix le bon sens et le tact qui le distinguent; il s'est associé un de nos artistes les plus méritans et les plus sincères, M. Savinien Petit, et le résultat nous prouve que sa confiance ne pouvait être mieux placée. Les dessins de M. Petit, exécutés avec une sorte de candide et scrupuleuse fidélité, et dans lesquels on n'a nullement cherché à dissimuler les imperfections des originaux, empruntent à ce système de rigoureuse exactitude ce caractère de nouveauté, de naïve majesté, parfois de surnaturelle grandeur, qui les distinguent de toutes les reproductions analogues. Il n'y a là ni négligence ni mépris effronté de la vérité, comme dans certaines publications antérieures, ni puérile affectation de naïveté, comme pouvaient le faire craindre certaines influences ou l'exagération systématique du principe adopté. Il y a conscience et réalité, rien ne fait dissonnance; le mode juste est trouvé. Aussi l'effet produit par le portefeuille de M. Perret a-t-il été universel et profond.

Un rapide coup d'œil jeté sur les publications de ses devanciers nous permettra de mieux apprécier tout le mérite et toute la valeur de son travail. — Il paraît à peu près certain que jusqu'aux VIIIe et IXe siècles, les catacombes furent en grande vénération; les plus grands soins étaient apportés à l'entretien de ces galeries souterraines. A certaines époques de l'année et particulièrement lors des fêtes des martyrs, on y célébrait de pompeuses cérémonies; les fidèles y sollicitaient une place après leur mort; les papes eux-mêmes recherchaient cet honneur, et de leur vivant y faisaient de longues retraites comme pour retremper leur foi dans ces solitudes consacrées. Peu à peu cependant la ferveur tomba, le zèle se refroidit, et, vers le milieu du IXe siècle, la

plupart des catacombes, sinon toutes, étaient oubliées, et les ouvertures qui y donnent accès étaient comblées. Pendant quatre ou cinq siècles, on parut même ignorer qu'elles eussent existé. Ce ne fut qu'au XVIe siècle, sous le pontificat de Sixte-Quint, qu'on en fit comme une nouvelle découverte et qu'on recommença à s'en occuper. Ce pape, dont la puissante activité s'appliquait à tout, les avait fait ouvrir pour en extraire les reliques des martyrs, et peut-être, qui sait? pour y chercher des trésors qu'elles pouvaient recéler. Les curieux et les savans, obéissant au mouvement du siècle qui reportait vers le passé son attention inquiète, saisirent avec empressement l'occasion qui s'offrait d'examiner en détail ces mystérieuses retraites et les innombrables monumens des temps d'autrefois qu'elles renfermaient. Antoine Bosio, agent de l'ordre de Malte à Rome, mit surtout à l'exploration des catacombes une ardeur et une persévérance infatigables. Il ne se contenta pas de voir, il fit dessiner tous les monumens qu'il put rencontrer, tombeaux, chapelles souterraines, autels, sculptures, peintures, mosaïques, et il fit tout graver. La description de ces objets devait composer un ouvrage auquel il donna aussi le titre de *Roma soterranea* (Rome souterraine), mais qui ne put être publié qu'après sa mort. Bosio dressa les plans des catacombes connues avec une merveilleuse exactitude. Le travail de Bosio fut revu et complété par Arringhi, qui le publia de 1651 à 1659. Bottari mit à profit ces recherches dans son ouvrage sur les rites ecclésiastiques des trois premiers siècles du christianisme, et reproduisit identiquement les dessins de Bosio, tout imparfaits qu'ils étaient. Bien d'autres qui depuis ont écrit sur les catacombes se sont toujours servis de ces spécimens incomplets.

Séroux d'Agincourt, qui, venu plus tard, apporta dans l'examen des peintures et des sculptures des catacombes sa critique judicieuse et son goût éclairé, fut peut-être le premier qui envisagea ces monumens au point de vue de l'art. L'ingénieux et savant rapporteur du projet de loi sur la *Rome souterraine* de M. Perret nous paraît avoir fait un peu trop bon marché de cette partie des travaux de l'historien de *l'art par les monumens*, qu'il mentionne à peine; mais peut-être ne devons-nous voir là qu'une réticence politique. Ces planches de Bosio, reproduites par Bottari, « traitées, selon M. Vitet, dans cet esprit de convention et d'à peu près qui était la maladie des maîtres de l'époque, et à plus forte raison des manœuvres, » sont jugées peut-être plus sévèrement encore par Séroux d'Agincourt. « Ce n'est pas, nous dit-il, en ce qui concerne les arts que les écrivains dont il vient d'être question (Bosio, Arringhi, Severano, Boldetti, Bottari, Marangoni, Buonarotti) se sont occupés des catacombes. S'ils eussent conçu ce projet, les dessinateurs qu'ils ont employés les auraient réellement desservis par l'infidélité de leurs imitations, au lieu de eur être utiles. Leurs gra-

vures ne servent quelquefois à autre chose qu'à indiquer le nombre des figures et à faire connaître les costumes ecclésiastiques. La comparaison que j'en ai faite sur les lieux mêmes avec les monumens originaux m'ayant convaincu qu'ils ne pouvaient servir à établir avec la précision convenable le style de chaque âge, je me suis décidé à faire dessiner de nouveau tous les sujets propres à entrer dans mon plan parmi ceux qui avaient été déjà publiés. J'y ai joint les peintures et les sculptures découvertes depuis la publication des ouvrages de Boldetti et de Bottari, qui n'avaient pas encore été dessinés, et notamment celles qui ont été trouvées sous mes yeux depuis l'an 1780, me flattant qu'indépendamment de l'usage que j'en voulais faire, les personnes qui cultivent la science des antiquités ecclésiastiques seraient bien aises de les connaître (1). »

Il y a certainement une différence très sensible entre les dessins de Séroux d'Agincourt et les dessins de ses devanciers, mais la plupart de ces reproductions se sentent toujours du goût de l'époque et sont encore exécutées dans des proportions trop réduites. Nous trouvons, il est vrai, une intention de *fac-simile* dans quelques têtes données, dans les dimensions des originaux; mais le dessinateur n'a pas voulu ou plutôt n'a pas pu obéir à la volonté qui le dirigeait. Ces mêmes défauts que M. Vitet reproche aux planches de Bosio et de Bottari se retrouvent dans les dessins de Séroux d'Agincourt, comme on les rencontre, du reste, dans la plupart des planches de son grand ouvrage, et cela par une excellente raison, parce qu'à cette époque les dessinateurs n'étaient rien moins que guéris de cette maladie de l'à peu près signalée dans l'éloquent rapport que nous avons déjà cité. Le sont-ils bien aujourd'hui? Nous n'oserions l'assurer. Il y a certainement plus de rigueur et moins d'une certaine convention dans les dessins qui ornent les grandes publications contemporaines. Nous craignons cependant quelquefois qu'on ne tende à remplacer une manière par une autre, qu'on ne recherche et qu'on ne s'impose un parti pris de simplicité trop absolue. C'est sur cette tendance que devra surtout porter la sollicitude de la commission qui sera chargée de surveiller la publication de l'œuvre de M. Perret. Elle tiendra à ce que ses dessins soient reproduits identiquement, s'il se peut, et que le graveur ne sacrifie pas plus à la naïveté puérile et à la gaucherie affectée qu'au style, à l'effet, à la tournure.

Quoi qu'il en soit, les immenses progrès faits, depuis Séroux d'Agincourt, à ce point de vue de la réalité dans les arts du dessin, ont grandement profité à M. Perret, qui a obtenu les résultats que son devancier n'avait fait que pressentir et entrevoir. Nous conviendrons, pour être juste, que M. Perret a eu l'avantage de pouvoir consacrer à cette

(1) Voyez Séroux d'Agincourt, t. I, p. 22.

reproduction des peintures et sculptures des catacombes un ouvrage spécial; aussi la plupart de ses dessins, exécutés sur une grande échelle et quelquefois dans la proportion des peintures originales, ne laissent-ils rien à désirer. Ajoutons que cette collection, qui restitue à toute une période de l'histoire de l'art son véritable caractère, ne comprend pas moins de trois cent soixante études de format grand in-folio, dont cent cinquante-quatre fresques, soixante-cinq monumens, vingt-trois planches de peintures sur verre reproduisant quatre-vingt six sujets, quarante-une planches représentant des lampes, vases, anneaux et instrumens de martyre, au nombre de plus de cent objets différens, enfin quatre-vingt-quinze planches d'inscriptions comprenant plus de cinq cents pierres sépulcrales; mais ce qui doit donner à ce recueil une valeur inappréciable, c'est que sur les cent cinquante-quatre fresques dessinées par l'auteur, et qui remontent pour la plupart aux premiers siècles de l'église, plus des deux tiers sont inédites, et un certain nombre n'ont été découvertes que de 1840 à 1850. Nous mentionnerons, parmi ces dernières, les peintures du célèbre puits de la Platonia, qui servit de tombeau pendant un certain temps à saint Pierre et à saint Paul, que le pape Damase avait fait orner de fresques vers 365, et qui, depuis cette époque, était resté fermé. M. Perret, autorisé par le gouvernement romain, a pu y descendre, a fait enlever les matériaux qui l'encombraient, et y a découvert des peintures représentant le Christ, les apôtres, et deux tombeaux en marbre de Paros, où furent sans doute déposés les restes de saint Pierre et de saint Paul.

Ce n'est pas seulement la restitution d'une histoire incomplète et cette sorte de révélation d'un art tout nouveau qui donnent aux découvertes de M. Perret une si haute valeur; ce sont surtout les résultats inattendus qu'elles nous présentent, au double point de vue de l'art et du dogme. Elles comblent, en effet, des lacunes de plus d'un genre; elles permettent de rattacher d'une manière incontestable l'art moderne à l'art antique; elles lèvent, d'autre part, à en croire les hommes les plus compétens, certains doutes que l'interruption de ce qu'on pourrait appeler la tradition par les monumens avait laissés sur quelques points des premiers temps de l'histoire du christianisme. Enfin, et toujours à ce double point de vue de l'art et du dogme, M. Perret croit, à l'aide de ses découvertes, pouvoir établir de la manière la plus certaine les origines des images traditionnelles du Christ, de la Vierge, des apôtres et d'un grand nombre de personnages. La publication de cette vaste collection doit donc exciter à un haut degré l'intérêt, non-seulement des artistes, mais des croyans et de tous ceux qui s'occupent de l'histoire des premiers temps du christianisme. Nous ne savons si M. Perret convaincra les incrédules et s'il fera cesser toute incertitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que les monumens qu'il nous met sous

les yeux sont extrêmement nombreux et portent en quelque sorte chacun sa date. Ainsi, dans les catacombes de Saint-Calixte, sur la voie Appienne, à Saint-Pierre et à Saint-Marcellin, il a découvert les plus anciennes peintures où soient figurées les images du Christ. Ces peintures retracent des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament : Jonas, le Christ et les docteurs, la résurrection de Lazare, la multiplication des pains, la croix entourée de fleurs, et on y remarque une représentation extrêmement curieuse des premières agapes. Cette dernière composition, qui nous montre une matrone charitable placée entre deux serviteurs assis aux deux bouts de la table, et distribuant des vivres aux survenans, est traitée avec un naturel et une noblesse de style bien rares dans tous les temps. Ces fresques sont d'ailleurs de la meilleure époque; elles remontent aux Iᵉʳ et IIᵉ siècles et seront reproduites par cinquante-huit planches de l'ouvrage de M. Perret. Dans quelques-unes de ces peintures, l'ensemble de la décoration et même les sujets sont empruntés au paganisme, et à ce propos Séroux d'Agincourt remarque fort judicieusement que l'esprit d'imitation devait d'autant plus naturellement se manifester de cette façon, que les usages civils étaient les mêmes pour les deux cultes et que souvent un père idolâtre avait des enfans chrétiens. Dans la plupart des autres fresques, le paganisme expirant et la religion nouvelle se combinent plus ou moins heureusement et indiquent aussi clairement que possible la transition. Ainsi les sujets sont bien pris dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, mais la distribution des groupes, l'arrangement des accessoires et en général l'aspect et tout ce qui tient au mode d'exécution appartiennent à l'art païen encore florissant. Le christianisme fournit le fond, le paganisme la forme. De siècle en siècle, et à mesure que le christianisme gagne du terrain, cette forme se modifie; l'art nouveau cherche un nouveau mode de représentation; il ne se borne plus à penser, il exprime et avec un langage qui lui est propre.

Les découvertes faites aux catacombes de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane, dont les peintures paraissent remonter aux IIᵉ et IIIᵉ siècles, ne sont pas moins intéressantes, et cependant ce cimetière, comme celui de Saint-Calixte, est l'un des plus anciennement ouverts. Au nombre des cinquante-sept sujets recueillis dans ses cryptes par M. Perret, on remarque *Adam et Eve tentés par le serpent, Tobie et l'Ange, Daniel dans la fosse aux lions, Hérode et les Mages*, le *Paralytique* et un *Moïse frappant le rocher*, « que Raphaël semble avoir vu avant de travailler au Vatican, » a dit M. Vitet dans son rapport. La plus remarquable de toutes ces peintures est celle où Jésus-Christ est représenté assis au milieu de ses disciples. Il y a dans ce morceau du charme et de la majesté, et les airs, les mouvemens de tête sont à la fois simples, nobles et délicats.

Aux catacombes de Saint-Laurent et Sainte-Cyriaque sur la voie Tiburtine, M. Perret a retrouvé une curieuse image de la Vierge avec l'enfant Jésus et plusieurs saints, un portrait de Notre-Seigneur avec deux apôtres, dont l'attitude est pleine de majesté, et peut-être les plus anciens portraits que l'on connaisse de sainte Cécile, sainte Cyriaque et sainte Catherine. Ces peintures datent des IIIe et IVe siècles.

Les catacombes de Sainte-Priscille présentent une des cryptes les plus remarquables, dite la sépulture de sainte Priscille. Les peintures qui décorent ce caveau sont certainement le spécimen le plus frappant de l'art retrouvé dans les catacombes. Aux deux extrémités du tombeau sont figurées deux femmes debout, les mains levées, les yeux tournés vers le ciel, dans l'attitude de la prière, *orantes;* l'une d'elles représente sainte Priscille, l'autre sa compagne; toutes les deux, mais particulièrement la sainte, portent des costumes d'une grande magnificence et d'une disposition tout-à-fait extraordinaire. M. Perret a recueilli dans les mêmes catacombes une autre magnifique figure de femme en prière, vêtue d'une robe rouge ornée d'une large draperie noire, et d'une majesté sans pareille. Le *Moïse frappant le rocher* qu'on trouve dans les mêmes salles est peut-être supérieur au Moïse des catacombes de Sainte-Agnès. Toutes ces figures sont traitées avec une ampleur et une puissance de jet qu'on n'a pas surpassées. A Sainte-Praxède, à Saint-Prétextat, à Saint-Hermès, à Saint-Sixte, à Saint-Thrason, à Saint-Saturnin, et dans un grand nombre de catacombes, les recherches de M. Perret n'ont pas eu de moins heureux résultats. Il y a retrouvé plus de quatre-vingts sujets, la plupart relatifs aux origines du christianisme.

Les peintures sur verre ne sont pas d'un moindre intérêt; ce ne sont pas des vitraux de fenêtres, ce sont des médaillons incrustés dans les parois et au fond des vases dans lesquels on recueillait le sang des martyrs ou qui servaient aux cérémonies du culte. Les sujets qui les décorent, et qui représentent presque toujours des symboles religieux ou de saints personnages, sont gravés sur des feuilles d'or appliquées sur le verre ou faisant corps avec lui. Les inscriptions, au nombre de cinq cents et presque toutes des quatre premiers siècles du christianisme, ont été recueillies en *fac-simile;* les modèles de vases et de lampes sont pour la plupart inédits. Les terres cuites sont peu nombreuses, mais d'un grand prix; on distingue dans le nombre un grand médaillon représentant une tête de Christ barbue, d'un merveilleux caractère, finie comme un camée et qui rappelle le Jupiter Trophonius du Musée des antiques.

La partie de la publication de M. Perret relative à l'architecture a surtout le mérite de la nouveauté. M. Perret n'a pas voulu, avec raison, refaire ce que ses devanciers avaient restitué déjà d'une façon à peu près

satisfaisante; il s'est donc borné à dessiner un petit nombre de salles déjà connues, en choisissant de préférence celles qui présentaient un caractère particulier, et il a consacré ses autres dessins, soixante-quatre sur soixante-treize, à la reproduction de salles découvertes depuis les anciennes publications. « Cette partie de l'ouvrage de M. Perret, dit M. Vitet, juge si compétent en pareille matière, quoique moins attrayante, n'est ni moins neuve, ni moins intéressante en son genre que celle qui concerne la peinture. On y rencontre des chapiteaux, des bases de colonne et autres détails architectoniques qui ne peuvent manquer de causer quelque émoi chez les archéologues. D'après leur forme et leurs principaux caractères, on les croirait volontiers postérieurs à l'an 1000, tandis qu'ils doivent être du ve siècle au plus. Ces catacombes sont comme un réservoir où tous les âges, même à leur insu, sont toujours venus puiser. La parfaite exactitude de ces dessins d'architecture résulte des innombrables cotes prises par M. Perret lui-même. En sa qualité d'architecte, il devait apporter un soin particulier à cette partie de son travail, et les pièces justificatives sur lesquelles il s'appuie sont hors de contestation (1). »

On peut se faire une idée maintenant de l'excellence de la collection de M. Perret, de sa nouveauté et de l'intérêt que les amis des arts devaient attacher à ce qu'elle ne restât pas ensevelie dans les cartons de l'auteur, et surtout à ce qu'elle ne fût pas perdue pour la France. Dès que le gouvernement eut connaissance de ce beau travail et qu'il eut pu en apprécier le mérite, il sentit qu'il avait un noble devoir à remplir. Il s'agissait d'élever un monument national et d'empêcher que M. Perret, contraint par la nécessité de rentrer dans des avances qui engageaient sa fortune, ne portât son ouvrage à l'étranger, qui lui faisait des offres. M. le ministre de l'intérieur pensa que cela devait suffire pour intéresser les sympathies et le patriotisme de l'assemblée. C'est à elle qu'il résolut de demander le crédit nécessaire (180,814 fr.). Le ministre n'avait pas trop présumé du bon goût et de la générosité de ses collègues, et l'ouvrage de M. Perret sera publié en France, publié par l'état, c'est-à-dire d'une manière digne de son importance et digne du pays.

II.

Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains, tous les peuples qui ont joué un certain rôle dans l'histoire du passé, nous ont laissé des traces de leur existence, des monumens de leur civilisation. Jusqu'à nos jours, les Assyriens seuls nous étaient restés à peu près inconnus. L'histoire profane et les livres saints parlent accidentellement

(1) M. Vitet, *Rapport* sur la publication de *Rome souterraine*, page 10.

des Assyriens comme d'un grand peuple; mais ce grand peuple avait passé sur la terre sans y laisser d'empreinte, et son histoire était perdue. Tout ce qui avait appartenu à ce puissant empire, contemporain des premiers âges du monde, qui avait pour siége ces vastes plaines de la Mésopotamie, le berceau du genre humain, et pour capitales Babylone et Ninive, tout ce qui pouvait rappeler son passé et amener la restitution de son histoire restait comme enveloppé d'une impénétrable obscurité; l'oubli semblait avoir tout dévoré. M. Botta, le premier, a déchiré le voile dont s'enveloppaient ces vieilles et mystérieuses nations : il nous a révélé d'un même coup une histoire, un art et une civilisation. Grace à lui, Ninive s'est comme relevée du milieu des ruines où elle dormait depuis le prophète Jonas; les palais de ses rois ont été retrouvés et fouillés, et bientôt l'Assyrie nous sera connue comme la vieille Égypte. Ses monarques superbes, premiers dominateurs de ces contrées du centre de l'Orient que baignent le Tigre et l'Euphrate, ont reparu devant nous, terribles dans la guerre, fastueux dans la paix, traînant les nations à leur suite ou les brisant sous leurs chars. Ces nations elles-mêmes sont sorties de la poussière où elles reposaient depuis trente siècles. Voilà ces somptueux Assyriens, amoureux des plaisirs, plus amoureux encore de leurs personnes, qui devaient consacrer la moitié d'un jour à étager symétriquement leur barbe ou à boucler leur chevelure. Leurs riches vêtemens, leurs costumes si variés, leurs armes d'un travail si curieux, leurs meubles, leurs ustensiles, leurs bijoux, sont là sous nos yeux. Nous connaissons leurs usages, leurs mœurs; leurs arts surtout nous sont révélés. La rare perfection qu'ils savaient donner à leurs sculptures est un sujet d'étonnement pour nos artistes, et ces bas-reliefs, ces colosses de pierre, simples ornemens d'un palais, nous font comprendre la colère des prophètes contre ces simulacres d'or et d'argent d'un si merveilleux travail, que leur vue seule corrompait le peuple de Dieu et le poussait à l'idolâtrie (1).

On conçoit l'émotion que cette résurrection d'un empire et d'un peuple a causée dans le monde savant. Depuis lors, une partie des monumens découverts par M. Botta ont été transportés en France et ont formé un nouveau musée. Le palais qu'il avait exploré a été décrit avec soin et représenté en détail dans un magnifique ouvrage; on peut donc juger en parfaite connaissance de cause de l'importance de la découverte, de la rareté et de la valeur des monumens recueillis. Sur les bords du Tigre comme en Égypte, la France avait donné l'impulsion et fait les premières découvertes. Pourquoi faut-il que la révolution de février soit venue interrompre une entreprise si heureusement com-

(1) Baruch, VI, 81. La Bible fait connaître le nom du dieu des Ninivites : il s'appelait Nesroch.

mencée? Au moment où cette révolution éclata, les sommes allouées par l'état étaient en partie épuisées, et des besoins autrement urgens ne permettaient plus à l'explorateur de compter sur des ressources de cette nature. Par une coïncidence fatale, vers la même époque, le consul de Bassorah fut rappelé, et le consulat de Mossul fut supprimé. Les recherches cessèrent donc absolument, et, jusqu'aux objets découverts à Khorsabad et qu'on n'avait pu encore enlever, tout fut abandonné. L'Angleterre, comme d'habitude, a profité de cette fâcheuse situation. Tandis que M. Botta se trouvait dans l'impossibilité de reprendre et de poursuivre ses investigations, elle a dépêché sur le sol de l'ancienne Assyrie de savans et courageux explorateurs qui ont fouillé avec ardeur le filon que l'archéologue français avait ouvert. Ils ont d'abord recueilli une quantité de ces petits bas-reliefs d'un mètre de hauteur, dessinés par M. Flandin (1), les plus curieux peut-être pour l'histoire de la civilisation assyrienne, et que, dans l'impossibilité de tout emporter d'une seule fois, on avait laissés dans les tranchées du monticule de Khorsabad; puis, ils se sont attaqués aux plus considérables de ces monticules qui paraissent recéler chacun le palais d'un roi, et Koyoundjek, Khorsabad de Nimbroud, ont été simultanément explorés. A Khorsabad de Nimbroud, où l'un de nos compatriotes, M. Lottin de Laval, avait le premier signalé la présence d'antiquités curieuses, M. Layard a rencontré un monument de date plus ancienne que le palais découvert par M. Botta, et il y a recueilli de nombreux et précieux spécimens de l'art assyrien d'une époque antérieure à celle des sculptures de Khorsabad. Cette différence ne se manifeste toutefois que dans les détails; à Nimbroud comme à Khorsabad, la disposition du palais paraît la même, et la décoration sculpturale se compose également de colosses et de bas-reliefs alternant avec des inscriptions. Les colosses de Nimbroud, déposés au Musée britannique depuis environ une année, sont de moindre dimension que les colosses du musée du Louvre. En revanche, tandis que les deux colosses du Louvre représentent chacun un taureau ailé, à figure humaine, ceux du Musée britannique représentent l'un un taureau, l'autre un lion ailé, également à figures humaines. A Nimbroud comme à Khorsabad, toutes ces figures se ressemblent, et paraissent être les portraits du prince régnant. Seulement la coiffure et les détails de l'ajustement ne sont pas les mêmes.

L'intérêt qui s'attache à ces découvertes est d'autant plus vif, qu'aujourd'hui les textes nombreux qui accompagnent les sculptures assyriennes ne sont plus indéchiffrables, et que d'ingénieux et patiens érudits ont su rendre la vie à ces lettres mortes. Une communication toute

(1) M. Flandin a décrit ici même les admirables monumens reproduits par son crayon. Voyez les livraisons du 15 juin et du 1er juillet 1845.

récente du colonel Rawlinson (1) paraît établir d'une manière certaine la date des monumens trouvés dans les palais de Khorsabad, de Koyoundjek et de Ninive. Le colonel Rawlinson restitue avec précision toute une période de l'histoire de la seconde dynastie assyrienne, comprenant les règnes des quatre souverains qui se sont succédé de l'an 740 à l'an 600 avant Jésus-Christ (2). Le plus ancien en date de ces rois, qui ne serait arrivé au trône qu'après un interrègne dont M. Rawlinson n'a pu déterminer la durée, est celui qui avait bâti et qui habitait le palais de Khorsabad, découvert par M. Botta; son nom serait Sargina, Sarghun (3) ou Sargon, le Salmanazar de la Bible. L'épithète de Shalmenezer, qui lui est attribuée dans plusieurs des inscriptions copiées par M. Botta, ne laisserait aucun doute à ce sujet. La planche soixante-dix des inscriptions de Khorsabad, reproduites dans l'ouvrage sur Ninive, retracerait la conquête de Samarie par ce prince dans la première année de son règne, et la conduite en captivité des vingt-sept mille deux cent quatre-vingts familles juives, qu'il remplaça par des colons de Babylone, une de ses autres conquêtes (4). D'autres bas-reliefs auraient trait à la soumission de l'Égypte et des provinces limitrophes, et à l'appui que, selon Ménandre, Salmanazar aurait accordé aux Citiens contre Sidon. Une statue de ce prince, avec une inscription trouvée à Chypre par M. Rawlinson, ne laisserait aucun doute à ce sujet. Les bas-reliefs du palais de Khorsabad comprendraient quinze années du règne de Sargon. M. Rawlinson pense que ce monument était achevé lors de la seconde conquête de la Judée et de la captivité de Babylone, dans la sixième année du règne d'Ézéchias. On ne trouve, en effet, aucun bas-relief et aucune inscription qui rappellent ces événemens; ceux qui ont trait à la guerre de Judée décorent un autre palais, et se rapportent à l'invasion de Sennachérib pendant la quatorzième année du règne d'Ézéchias.

Sargon avait bâti le palais de Khorsabad, Sennachérib a bâti celui de Koyoundjek, dont la découverte est toute récente (5), et que M. Layard vient d'exhumer. Là comme à Khorsabad, à Ninive et à Nimbroud, on a trouvé de nombreuses salles décorées de bas-reliefs et de colosses figurant des taureaux et des lions ailés à têtes humaines,

(1) Lettre au directeur de l'*Athenæum* en date du 19 août 1851.

(2) Le palais de Nimbroud, qui renferme, comme nous venons de le voir, les sculptures les plus précieuses, aurait appartenu à un prince de la dynastie antérieure, Sardanapale Ier.

(3) Le palais de Khorsabad s'appela Sarghun jusqu'à la conquête arabe. La ville de Sar'oûn, du district de Ninioua, dont Yacouti fait mention dans son dictionnaire géographique, dit *Mou'djem-el-Bouldan*, et qu'il représente comme ruinée et cachant sous ses décombres d'anciens trésors, n'est autre sans doute que le palais de Sarghun.

(4) *Les Rois*, XVIII, 10-11.

(5) M. Botta avait commencé par fouiller le Koyoundjek, et n'avait rencontré que des fragmens insignifians. M. Layard, plus persistant, a été plus heureux.

représentation symbolique du monarque qui réunissait la force et la majesté. Sennachérib fit, à l'exemple de Sargon, son père, la guerre aux Babyloniens, aux Juifs et aux habitans de Sidon. La Bible rapporte la destruction miraculeuse de son armée par l'ange du Seigneur, qui tua dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes, — sa fuite, hâtée par cet esprit de *crainte et de frayeur* que lui envoya le Seigneur, et son assassinat dans le temple de son dieu Nesroch par ses fils Adramélech et Sarasor (1). Selon M. Rawlinson, l'inscription recueillie par M. Layard sur l'un des taureaux qui décorent l'entrée principale du palais de Koyoundjek comprendrait l'histoire de la troisième année du règne de ce prince, c'est-à-dire la conquête de Sidon et la guerre contre les villes de Syrie pendant laquelle eut lieu le soulèvement de la Palestine contre le roi Padiya et les officiers assyriens chargés du gouvernement de la province conquise. Padiya dut se réfugier à Jérusalem auprès d'Ézéchias, tributaire de Sennachérib. Les rebelles invoquèrent l'assistance des rois d'Égypte. Une nombreuse armée, commandée par le roi de Pelusium, marcha à leur secours. Sennachérib la défit complétement dans les environs d'une ville qui se nommerait Allaku, peut-être Asatus, près d'Ascalon (2). Padiya sortit alors de Jérusalem et fut réinstallé dans son gouvernement. Peu après cette époque, des différends étant survenus entre Sennachérib et Ézéchias, son vassal, au sujet du tribut, Sennachérib ravagea toute la Judée, et menaça Jérusalem. Ézéchias fit sa soumission et abandonna au monarque, comme rançon, 30 talens d'or, 300 talens d'argent, les ornemens du temple, les esclaves, les jeunes gens, les jeunes filles et les serviteurs mâles et femelles. A la suite de cette guerre heureuse, Sennachérib retourna en Assyrie. C'est à cette campagne qu'il est fait allusion dans l'Écriture (3), et peut-être dans Hérodote (4). La concordance entre les historiens sacrés et profanes et la chronique de Sennachérib déchiffrée par M. Rawlinson existerait jusque dans le nombre de talens d'or et d'argent payés en tribut par Ézéchias.

Le successeur de Sennachérib fut Asar ou Ésar-Haddon, son fils, sous lequel aurait eu lieu une nouvelle transportation des Hébreux à

(1) *Les Rois*, XX, 35-37.

(2) Justifiant ces paroles que la Bible met dans la bouche de son lieutenant Rabsacès : « Est-ce que vous espérez dans l'Égypte, ce roseau brisé? Si un homme veut s'y appuyer, ses morceaux lui entreront dans la main et la perceront. Tel est maintenant Pharaon pour tous ceux qui se confient en lui. » (*Les Rois*, XIX, 22.) Sargon aurait fait, comme Sennachérib, la guerre aux Égyptiens et aux Éthiopiens. Un bas-relief de Khorsabad, représentant deux cavaliers terrassant des guerriers aux cheveux crépus, au nez épaté et sans barbe, en un mot des nègres parfaitement caractérisés, ne laisse aucun doute à ce sujet. (*Monumens de Ninive*, t. II, pl. 88.)

(3) *Les Rois*, XIX, 13-14-15-16.

(4) Livre II, chap. 141.

Babylone. Les annales de son règne sont inscrites sur un cylindre du Musée britannique. Le monticule de Ninive proprement dit, probablement le Ninioua de M. Botta, était occupé par le palais du fils d'Ésar-Haddon, grand guerrier qui soumit la Babylonie et étendit ses conquêtes jusque dans la Susiane et l'Arménie. Comme il n'a jamais guerroyé du côté de l'occident, la Bible ne fait pas mention de ce prince. C'est sous le règne de son fils, nommé Saracus ou Sardanapale par les Grecs, que Ninive fut détruite.

Ces découvertes de M. Rawlinson sont d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art. M. Rawlinson prétend avoir déjà retrouvé les Samaritains parmi les captifs figurés sur les bas-reliefs de Khorsabad, et il croit pouvoir reconnaître dans ces mêmes bas-reliefs, non-seulement la ville de Samarie, mais Jérusalem, son temple, son roi Ézéchias et les jeunes captives livrées à Sennachérib, figurés par le ciseau d'artistes contemporains. Ce sont là des résultats bien positifs : nous laissons à nos savans orientalistes qui se sont livrés à l'étude spéciale des textes interprétés par M. Rawlinson le contrôle de ces découvertes; mais si quelques doutes pouvaient être élevés sur le système d'interprétation des monumens adopté par nos voisins, il ne pourrait en exister aucun sur l'ardeur et la persistance qu'ils mettent à les retrouver. Depuis la découverte de M. Botta, les Anglais n'ont pas cessé, en effet, d'explorer et de fouiller toutes les localités de l'Asie centrale qui pouvaient renfermer des antiquités. M. Rawlinson, consul-général à Bagdad, et MM. Loftus et Layard sont déjà célèbres par leurs découvertes; ce dernier surtout a enrichi le Musée britannique d'envois successifs de la plus haute importance. A l'heure qu'il est, plusieurs archéologues et savans anglais sont encore à l'œuvre. Les dernières nouvelles qu'on ait reçues de l'expédition anglaise sont de Hamadan (Ecbatane); elles sont extraites d'une lettre du colonel Williams, qui, parti du bas Euphrate, avait traversé le Kouzistan (l'ancienne Susiane), séjourné à Chouster, autrefois la capitale de cette province, et rejoint MM. Loftus et Churchill à Despoul, sa capitale actuelle. MM. Loftus et Churchill n'avaient pu obtenir la permission de faire des fouilles dans cette partie de la Susiane. Les *Seyds* (fanatiques qui prétendent descendre de Mahomet) y mettaient un empêchement absolu. Leur motif était que ces fouilles avaient pour objet la recherche de la pierre noire sacrée, maintenant enfouie, et qu'ils regardent comme une sorte de palladium. L'expédition réunie s'était rendue à Hamadan (Ecbatane) par Kermanchak; elle avait fait halte à Takt-i-bostan pour y étudier ses sculptures si connues et qui sont figurées dans le *Voyage en Perse* de MM. Coste et Flandin. De Takt-i-bostan, elle devait se rendre aux célèbres rochers de Biz-i-toun, où le colonel Rawlinson a fondé sa réputation en copiant et déchiffrant plus de quatre mille lignes d'inscrip-

tions cunéiformes. Les sculptures de Biz-i-toun représentent le roi de Perse recevant des captifs enchaînés les mains derrière le dos et attachés par le cou; le monarque a le pied posé sur le cou du premier captif; elles paraissent avoir une grande analogie avec les bas-reliefs de Koyoundjek et de Ninive. De Biz-i-toun, les voyageurs anglais avaient gagné Hamadan par Takt-i-chyrin, Essad-a-bad, en traversant les passes de l'Elvend. Leur projet était de se rendre d'Hamadan à Ispahan, d'Ispahan à Chiraz, Persépolis et Shapoor, et de retourner à Chouster dans la Susiane par Balikan et les plaines de Ramhormuz. Ils comptaient enfin s'établir au milieu des ruines de l'ancienne Suse et y faire des fouilles aussitôt que la saison le permettrait. Ils sont très probablement à l'œuvre au moment où nous écrivons.

Cette suite dans les recherches explique comment les collections assyriennes du Musée britannique, commencées long-temps après celles du musée du Louvre, ont acquis en un petit nombre d'années une tout autre importance. Aujourd'hui, il n'est que trop vrai, le Musée britannique possède des spécimens de l'art assyrien, sinon plus précieux, du moins infiniment plus nombreux que le musée du Louvre, et ces monumens appartiennent à des époques différentes. Chaque jour, grace à la persévérante activité des courageux explorateurs que nous venons de voir à l'œuvre, cette collection s'accroît dans de rapides proportions et tend à se compléter. Outre les bas-reliefs, les colosses et les sculptures de tout genre, si précieux pour l'histoire de l'art et la connaissance des religions, elle s'est enrichie d'une foule d'objets d'un ordre secondaire, armes, armures, vases, ustensiles, coffrets d'ivoire, bijoux, sceaux, cylindres, contrats imprimés en lettres cunéiformes. Ces objets, la plupart de petite dimension, n'en offrent pas pour cela moins d'intérêt et apportent de véritables lumières sur l'état social et la civilisation des habitans des grandes villes du Tigre et de l'Euphrate. Ils nous initient à leurs mœurs, à leurs usages, et nous permettent de refaire autrement qu'à l'aide d'hypothèses et de conjectures le tableau de leur intérieur et de leur vie privée. Or, il faut bien l'avouer, le musée assyrien du Louvre ne possède presque rien en ce genre. Depuis le classement des magnifiques sculptures et des bas-reliefs recueillis par M. Botta, cette collection ne s'est accrue que d'un petit nombre de fragmens et de pierres gravées reproduisant en petit les sujets des bas-reliefs. Cet accroissement n'a lieu qu'au moyen d'acquisitions opérées à Paris quand une occasion se présente. Les occasions sont rares, et elles seraient plus fréquentes, que le crédit si restreint des musées nationaux ne permettrait pas de les saisir et d'en profiter. Le crédit consacré à l'accroissement de ces grands dépôts n'est, on le sait, que de 50,000 francs, 50,000 francs pour la peinture, la sculpture et les objets d'antiquité, pour tout enfin!

L'administration, après avoir si noblement encouragé les travaux que M. Perret avait menés à heureuse fin, ne pouvait refuser sa sollicitude aux explorations, aux recherches diverses que l'insuffisance des crédits laissait interrompues. M. le ministre de l'intérieur a mis dans l'affaire des musées à compléter la même suite que dans la publication de *Rome souterraine*. Il a senti qu'il fallait faire cesser ce temps d'arrêt fatal que nos voisins mettaient à profit, et qu'il ne fallait pas laisser exploiter par d'autres cette mine de richesses archéologiques que nous avions découverte. Une circonstance fortuite et des plus heureuses se présentait : M. Léon Faucher s'est empressé de la saisir. Le consulat de Mossul venait d'être rétabli, et M. Place en était nommé titulaire. Le nouveau consul, animé d'un noble zèle, se proposait de suivre l'exemple de son prédécesseur, M. Botta, et de reprendre les fouilles abandonnées : il demandait des instructions et des fonds. Cette demande a été entendue, et les fouilles d'Assyrie pourront être poursuivies comme elles ont été commencées, sous les auspices de la France.

III.

Au même moment où l'attention du gouvernement était appelée sur les fouilles d'Assyrie, elle était attirée aussi vers l'Égypte, où M. Mariette, attaché au musée du Louvre et alors en mission en Égypte, venait de faire une merveilleuse découverte. Il avait retrouvé à Saqqarah, sur le versant de la chaîne libyque, et au milieu des nécropoles de l'ancienne Memphis, un temple du dieu Sérapis. Ce temple, signalé par Pausanias (1) comme le plus ancien de ceux qui étaient consacrés à cette divinité, et que Strabon nous représente comme envahi de son temps par les sables du désert, qui s'élevaient déjà jusqu'à mi-corps de ses sphinx, était enseveli sous des dunes de trente pieds de hauteur. Il était en conséquence plus intact et devait renfermer plus d'objets précieux que ceux qui depuis tant de siècles sont restés accessibles aux explorateurs. Aussi M. Mariette réclamait-il avec une insistance que l'on comprend l'aide de l'état pour en achever le déblaiement. L'importance de cette opération fut tout de suite reconnue. Le ministre de l'intérieur fit appeler M. de Longperier, le savant conservateur du Musée des antiques, et M. de Rougé, conservateur du Musée égyptien; il consulta M. de Saulcy, l'érudit et courageux explorateur des bords de la Mer Morte, et il s'entoura ainsi de renseignemens qu'il transmit à l'Institut, réclamant son avis tant sur l'affaire des fouilles à exécuter en Assyrie que sur le déblaiement du Sérapéum à Memphis. Cet avis ne se fit pas attendre. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'était déjà, et à

(1) Pausanias, t. I[er], chap. XVIII, p. 116.

diverses reprises, occupée de ces questions : elle s'est empressée d'adresser au ministre un rapport concluant à la continuation des travaux de déblaiement du temple de Sérapis et à la reprise immédiate des fouilles entreprises sur le sol de l'ancienne Ninive. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres voulait plus encore. Envisageant la question du point de vue le plus élevé, elle exprimait le vœu que les fouilles ne fussent pas limitées aux environs de Ninive, mais que le cercle des recherches fût considérablement étendu, et que les ruines babyloniennes et médiques fussent explorées et fouillées comme les ruines persanes et assyriennes. Elle indiquait la meilleure direction à donner à ces recherches, et les localités qui devaient être étudiées de préférence. Babylone tant de fois visitée, mais dont les collines de briques crues délitées, indiquant d'immenses édifices, n'ont jamais été fouillées jusqu'au tuf; Ecbatane, aujourd'hui Hamadan, la capitale des Mèdes, la ville aux sept enceintes peintes de sept couleurs différentes, et dont la plus centrale, renfermant le palais du roi, qui n'avait pas moins de sept stades de tour, était dorée, devaient appeler d'abord l'attention des archéologues chargés de continuer les recherches commencées en Perse et en Assyrie. L'Académie demandait que cette fois l'exploration fût sérieuse, et que les fouilles fussent poussées jusqu'aux substructions de ces grands édifices, et constatassent d'une manière définitive ce qui peut subsister encore. Quand, à l'exemple de Ninive, ces antiques cités nous auraient dit leur secret, il resterait encore à interroger les ruines de ces villes bibliques contemporaines des premiers âges du monde, dont les restes considérables, aujourd'hui sans nom, couvrent les régions les plus désertes et les plus désolées de la Chaldée et de la Mésopotamie. Les seules notions que l'on possède sur cette partie de l'Asie centrale et ces villes oubliées nous avaient été données par les explorateurs anglais envoyés pour étudier le projet d'ouverture de la route commerciale de l'Euphrate. On était en droit d'attendre d'importans résultats d'une grande expédition scientifique qui consacrerait deux années à visiter l'Assyrie, la Chaldée, la Mésopotamie et la Médie. Une expédition de cette nature devait, il est vrai, entraîner une dépense de 70,000 francs environ. Cette somme, jointe à celle de 8,000 indiquée pour la reprise des fouilles de Ninive, n'avait rien d'excessif; mais, comme l'administration ne s'était proposé dans le principe de ne consacrer à ces fouilles que quelques milliers de francs laissés libres sur le crédit des beaux-arts, on était certes loin de compte. Des frais aussi considérables ne pouvaient plus être couverts qu'au moyen d'un crédit extraordinaire. Les assemblées, comme on sait, ne se laissent aller que difficilement à ces dépenses, dont elles ne saisissent que très imparfaitement l'importance. Le ministre cependant crut pouvoir compter cette fois encore sur l'intelligence et le patriotisme

de l'assemblée législative, et il eut raison. Le crédit réclamé lui fut accordé sans marchander, et du même coup l'assemblée, en veine de généreuse inspiration, accorda, toujours sur la demande du ministre, un second crédit de 30,000 francs pour l'achèvement des fouilles du Sérapéum de Memphis et le transport des objets d'art qui pourraient y être retrouvés. C'est ici le moment de dire quelques mots de cette intéressante découverte.

On connaît l'histoire de ce dieu Sérapis, d'antique origine, quoi qu'on ait pu dire, mais que, sous les Ptolémées, un rêve ou un caprice royal remit en honneur. L'Égypte d'abord, puis la Grèce, Rome, l'Italie tout entière lui élevèrent des temples; et, quand vint le déclin du paganisme et au moment de sa chute, Sérapis était une des divinités les plus vénérées. La nature hybride du dieu explique cette ferveur. Son culte était un de ces cultes complaisans qui se prêtent à toutes les adorations et qu'une religion en décadence accueille de préférence. Les temples consacrés à Sérapis participaient de l'espèce de banalité de ce dieu; ils étaient appropriés à cette religion composite, mi-partie grecque, mi-partie égyptienne; ils renfermaient donc à la fois des monumens égyptiens et grecs, ou gréco-romains. Ces temples étaient nombreux. Il y en avait à Athènes, à Rome et dans toutes les provinces de l'empire. Le temple d'Athènes, construit dans le bas de la ville, a disparu (1). On voit encore près de Pouzzoles, dans le golfe de Naples, les belles ruines d'un temple de Sérapis, dont les eaux de la mer lavent les marbres antiques, et dont les colonnes, restées debout, renferment à leurs bases des myriades de zoophytes. Le temple de Sérapis à Rome était construit sur le mont Aventin, près de la *Via Lata* et à peu de distance de l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église de Saint-Étienne. C'est à cet endroit que la fable avait placé la grotte de Cacus. Le groupe du *Tibre* que nous possédons au musée du Louvre et le groupe du *Nil* du Vatican, deux des plus beaux morceaux que nous ait laissés l'antiquité, décoraient les deux fontaines qui embellissaient l'avenue de ce temple. Nous avons encore au Musée des antiques d'autres fragmens provenant de ses ruines, entre autres le bas-relief égyptien encastré dans le piédestal de la statue en pierre fauve d'un prêtre égyptien à genoux et assis sur ses talons. Toutefois le plus fameux des temples de Sérapis était celui d'Alexandrie; c'était le Sérapéum par excellence, celui dont Rufin nous a laissé la description. Ce temple avait été construit par Ptolémée, fils de Lagus. La bibliothèque de ce temple jouissait d'une grande renommée et n'était cependant qu'une dépendance, la *fille*, comme on l'appelait, de la bibliothèque d'Alexandrie. Cléopâtre y avait déposé les deux cent mille volumes de

(1) Pausanias, t. Ier, chap. XVIII.

la bibliothèque de Pergame, dont Antoine lui avait fait présent. Ce temple de Sérapis fut détruit, en 391, par Théophile, patriarche de la ville, qui avait obtenu de Théodose un édit autorisant la destruction de ces monumens du paganisme. Cette fois cependant la lutte fut vive. Les prêtres et les sectateurs de Sérapis, auxquels s'étaient joints quelques philosophes païens, défendirent le Sérapéum à main armée. Théophile vainqueur le saccagea de fond en comble. Il paraît néanmoins que la bibliothèque fut épargnée; elle ne fut détruite qu'en 642 par les Sarrasins, en même temps que la bibliothèque *mère*.

Le temple découvert récemment par M. Mariette n'avait ni la même célébrité, ni sans doute la même importance que le Sérapéum d'Alexandrie; il jouissait néanmoins d'une certaine renommée, et Pausanias le mentionne comme étant le plus ancien des temples du dieu Sérapis, tandis que celui d'Athènes était le plus nouveau. Le Sérapéum de Memphis avait en outre un autre titre à la vénération des Égyptiens. Le bœuf Apis était inhumé dans son enceinte, ce qui pourra être pour M. Mariette l'occasion de curieuses découvertes, et le nilomètre destiné à suivre les progrès de l'inondation du Nil y était déposé. Il paraîtrait du reste, par les fouilles opérées jusqu'à ce jour, que ce monument était extrêmement remarquable et orné d'un grand nombre de statues grecques ou égyptiennes, ou participant des deux arts.

Le passage suivant d'un rapport de M. de Rougé, conservateur du Musée égyptien, peut nous donner une idée de la nature des découvertes de M. Mariette. « La religion dans les autres temples de l'Égypte était restée, à l'époque des Ptolémées, purement grecque ou purement égyptienne. Les deux races avaient au contraire adopté simultanément le nouveau type d'Osiris-Apis, devenu Sérapis, ce qui fait que le même temple de Sérapis renferme des monumens dans le style grec et dans le style égyptien. Parmi les morceaux de style grec, on doit signaler, comme des objets hors ligne par leur rareté, les génies divins montés sur des animaux symboliques, qui ne sont en général connus jusqu'ici que par des figures d'une petite dimension : on ne saurait trop désirer que l'hémicycle où ces grands génies ont été trouvés soit fouillé en entier, ce qui sans doute permettrait d'en compléter la collection. Les douze statues grecques, autant qu'on peut en juger sur les dessins de M. Mariette, présentent une véritable valeur comme objets d'art, sans toutefois annoncer des chefs-d'œuvre.... Quant aux objets d'art appartenant au style égyptien, ils présentent très souvent, à ces dernières époques, le caractère d'un travail lourd et grossier et tous les signes d'une grande décadence : cette portion demandera donc un triage sévère. M. Mariette, homme de goût et de savoir, est parfaitement en état de faire cette distinction. Un choix de douze beaux sphinx, les mieux conservés parmi ceux qui composent la grande avenue explorée par M. Mariette, donnerait certainement une physio-

nomie unique en Europe à une grande salle de monumens égyptiens. On peut également émettre une opinion assurée sur les deux lions découverts par M. Mariette. Les deux lions de Nectanebo, au musée du Vatican, chefs-d'œuvre qui ont été cent fois reproduits en bronze, sont les pendans exacts du couple trouvé à Memphis, et proviennent de l'autre extrémité de la même enceinte. M. Mariette a également parlé d'une superbe stèle en basalte et de quelques morceaux d'un petit volume, dont il faut, sans hésitation, demander le transport : il ne faut pas oublier que cet archéologue si zélé n'est encore parvenu qu'au seuil de la grande enceinte, et que les agens anglais n'attendent que son départ pour s'emparer de sa découverte, et pour exploiter, une fois de plus, les mines nouvelles ouvertes par l'activité du génie français. Il serait donc à désirer que la somme que le gouvernement pourra consacrer à cet objet fût employée à pousser les fouilles jusqu'au sanctuaire principal, où se trouvent, sans aucun doute, les morceaux les plus importans. La figure d'Apis, déjà rencontrée, ne peut être le dieu principal par la position même où elle a été rencontrée; on en trouvera certainement plusieurs autres. L'épais linceul de sable qui les recouvre donne lieu d'espérer une parfaite conservation, du moins quant aux injures du temps. Le temple et tout ce qu'il renferme ne portera que les traces inévitables des révolutions religieuses. M. Mariette n'a encore tenté, dans cette grande enceinte, que quelques sondages, et à chaque fois il est tombé sur un objet important; outre le sanctuaire, tout le terrain sacré doit être parsemé de statues, bas-reliefs, stèles et animaux symboliques. »

Nous devons ajouter que, depuis le rapport de M. de Rougé, M. Mariette a, sinon complété, du moins singulièrement accru ses précieuses découvertes. Dans un de ses sondages, il a rencontré, dans une des salles du temple, une quantité considérable de figures en bronze, dont quelques-unes ont l'importance de statues, et une stèle funéraire d'un Ptolémée. Ses dernières nouvelles ne portent pas à moins de quatre à cinq cents les simulacres de bronze ainsi découverts, et qui se trouvaient comme emmagasinés dans un des réduits du temple. Pour que ce monument soit demeuré dans l'état de conservation qu'il présente, et décoré, comme on voit, de toutes ses statues, on serait porté à supposer qu'il a dû être subitement enseveli sous les sables, il y a dix-huit à dix-neuf siècles, par quelque grande tempête du simoun. Il paraît cependant que l'envahissement a été lent et graduel. Strabon rapporte en effet que, lors de sa visite à ce temple, il vit des sphinx enterrés, les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête; il ajoute cependant qu'on peut conjecturer d'après cela que la route vers ce temple ne serait pas sans danger, si l'on était surpris par un coup de vent (1).

(1) Strabon, liv. XVII, p. 807.

Quoi qu'il en soit, la découverte de M. Mariette est un véritable événement archéologique. Nous ne doutons pas que cet habile et intelligent explorateur n'en tire tout le parti possible, et qu'au moyen de l'allocation de 30,000 francs obtenue dans la séance de l'assemblée législative du 8 août dernier, il n'enrichisse nos collections d'un grand nombre de curieux spécimens de l'art à l'époque des Ptolémées. Cette séance aura été heureuse pour les arts. Non-seulement l'assemblée a voté les crédits demandés pour le déblaiement du Sérapéum de Memphis, la continuation des fouilles de Ninive et l'expédition scientifique dans l'Asie centrale; elle s'est empressée d'allouer un quatrième crédit de 24,000 francs pour l'acquisition de deux tableaux de Géricault : *le Cuirassier* et *le Chasseur de la Garde.* Lors de la vente des objets d'art provenant de la liquidation du roi Louis-Philippe, M. le ministre de l'intérieur, désirant conserver à la France ces morceaux remarquables d'un de nos maîtres les plus populaires, n'avait pas craint, en présence du crédit des musées absorbé presque totalement par d'autres dépenses, de se porter acquéreur et d'engager sa responsabilité; l'assemblée a couvert d'un vote approbateur cette louable irrégularité. Il est à regretter que, par suite d'un fâcheux malentendu, elle ait refusé ce même jour un crédit de 19,000 francs qu'on lui demandait pour le rachat de vingt-sept tableaux de notre grand peintre de marine, M. Gudin. Ces tableaux avaient été exécutés pour le musée de Versailles, et devaient compléter la collection historique de la galerie maritime. L'un d'eux, le *Jean Bart forçant le passage de la flotte anglaise devant Dunkerque,* est un chef-d'œuvre, et valait la moitié de la somme demandée. On a établi de spécieuses distinctions entre les artistes vivans et les artistes morts, et les *vivans* ont eu tort une fois de plus.

Nous n'aimons que la gloire absente,
La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux!

Nous ne voulons pas qu'on nous reproche cette même indifférence pour les vivans : si nous applaudissons à cette sorte d'exhumation du passé que nous venons de constater, c'est surtout parce qu'elle se fait au profit de ces vivans qu'on affecte de dédaigner. La grande publication de M. Perret, les précieuses découvertes de M. Mariette et les travaux complémentaires de ces savans explorateurs qui vont arracher au mystérieux Orient ses derniers secrets, ne peuvent manquer d'étendre singulièrement le champ de l'étude et d'ouvrir à nos artistes des perspectives inattendues. Grace à l'active et féconde impulsion imprimée à ces travaux, bien des lacunes vont être comblées, bien des points douteux dans l'histoire de l'art seront éclaircis. Cette histoire

pourra être reprise à ses origines et suivie sans interruption jusqu'aux temps modernes. Nous avons déjà vu comment les monumens recueillis par M. Perret dans les catacombes romaines rattachaient l'art antique à l'art moderne, et quels enseignemens inappréciables ils allaient offrir à nos peintres religieux. La découverte de M. Mariette nous révèlera une transition analogue entre l'art égyptien et l'art grec, et cette fusion de deux arts et de deux religions qu'on avait théoriquement reconnue, mais qu'on n'avait pu saisir encore sur place dans un monument existant et complet. Enfin c'est aux sources même de l'art que vont nous faire remonter les travaux de l'expédition asiatique. Les sculptures assyriennes découvertes à Khorsabad, à Nimbroud, à Koyoundjek, celles recueillies en Chypre et dans la Grèce même (1), nous donnaient déjà les plus précieuses indications sur la marche que les arts ont suivie. Descendus avec les premiers peuples des contrées de la Haute-Asie, ils se sont fixés et développés comme eux dans ces vastes plaines du Sennaar, où vécurent les patriarches, et c'est à travers l'Asie occidentale, et par l'Égypte et les îles, qu'ils ont gagné le coin du monde qu'on appelle la Grèce, où, rencontrant le plus intelligent de tous les peuples, ils ont atteint un rare degré de perfection et brillé d'un éclat incomparable. C'est ce mouvement qu'il s'agit de constater d'une façon définitive, et les monumens seuls peuvent lever les dernières incertitudes. Dans quelques semaines, de courageux missionnaires de l'art vont être à l'œuvre : Babylone et Ninive n'auront plus de mystères pour eux, et qui peut prévoir les surprises nouvelles que leur ménagent ces plaines de la Mésopotamie, qui naguère nous ont révélé tout un art, et le vieux sol de la Chaldée? C'est là qu'apparurent les premières villes que l'homme ait fondées : Babylone, Achad, Resen, Chalé, Nachor, Ur, la ville d'Abraham. Quel intérêt offriront à leurs recherches les ruines de ces cités contemporaines des premiers âges du monde! Déjà un coin du voile a été soulevé. On nous assure que, dans ses dernières excursions, M. Layard a trouvé à Ur de grands sarcophages en terre cuite d'un travail tout primitif, et dans lesquels ont peut-être reposé les ossemens des patriarches : c'est aux explorateurs français que revient l'honneur d'avoir préparé ces découvertes; c'est à eux aussi, nous l'espérons, qu'appartiendra la gloire de les compléter.

F. MERCEY.

(1) L'image du roi Sargon, qui avait construit le palais de Khorsabad, trouvée en Chypre; le bas-relief du guerrier Aristion, sculpté par Aristoclès, trouvé à Marathon, et qui a tout l'aspect d'un bas-relief assyrien.

DU GÉNIE

DE

LA RACE ANGLO-SAXONNE

ET DE SES DESTINÉES.

The English in America, by Sam Slick (Halliburton); 2 vol. in-8°. Londres, Colburn, 1851.

Nous n'avons jamais eu une foi bien vive dans les théories exposées de nos jours sous le nom de philosophie de l'histoire, et nous ne croyons qu'avec de grandes réserves à la doctrine si répandue de la perfectibilité humaine. Nous accuserions volontiers ces théories et cette doctrine d'être un outrage envers l'humanité et une injure envers Dieu, car les lois de l'ordre moral, pour être constantes, ne sont pas immuables, mornes et fatales comme les lois de l'ordre physique. Nous ne voyons dans les faits historiques que les commentaires, l'exégèse et les applications différentes des lois morales, tandis que, dans l'ordre physique, les faits sont inséparables des lois, en sont la conséquence immédiate et nécessaire. Il n'y a pas dans l'ordre physique une seule solution de continuité; dans l'ordre moral au contraire, il y a des inégalités sans fin, des siècles de ténèbres et de courtes années de lumières, des barbaries subites et des civilisations imprévues, qui n'étaient ni dans la logique des événemens, ni dans les ressources morales des nations. Des institutions sans apparence de fécondité vivent et

croissent glorieuses; d'autres, plus brillantes à leur origine, meurent misérablement. La volonté humaine intervient à chaque instant pour sauver, maintenir ce qui aurait dû logiquement périr, pour ressusciter ce qui était éteint, — et une volonté inconnue, dont les desseins sont inexplicables (demandez à M. Proudhon, que cette volonté inconnue désespère), intervient, de son côté, pour frapper de mort ce qui semblait assuré de vivre. Cependant il est certains faits assurés, aussi immuables que les faits matériels, et qui échappent à la volonté humaine : tels sont le partage du genre humain en races distinctes et par suite la différence du caractère, des facultés et des dons qui ont été accordés à chacune de ces races. Cette division du genre humain en races nous oblige à croire que les nations ont, non pas une destinée fatale, mais une destination morale, qui est cachée en elles, qui se trahit dans leur vie, dans leurs actions et jusque dans leurs erreurs. Quelles ont été les diverses manières de vivre, quels ont été les différens caractères moraux des peuples, et quel but en rapport avec ce caractère ont-ils poursuivi ou atteint? tels sont les enseignemens les plus synthétiques, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que l'histoire puisse nous donner, et qui nous conduisent à cette idée de destinations assignées à chaque nation. Quand on arrive ici, la tâche de l'histoire est accomplie, celle de la métaphysique et de la religion commence; les faits cessent d'exister, et ne peuvent plus nous être d'aucun secours pour entrer dans ce monde surnaturel et sublime.

Avant d'abandonner ces réflexions générales, nous hasarderons en passant cette réflexion, que la philosophie de l'histoire aurait besoin de subir une altération analogue à celle que Leibnitz fit subir à la philosophie cartésienne pour la débarrasser du spinozisme. Dans la philosophie de l'histoire, il serait nécessaire qu'un grand et sage esprit vînt substituer la notion de force à la notion de substance, et fît une application des doctrines leibnitziennes aux faits historiques. Au lieu de cette unité confuse et de cette fatalité logique dont nous entretiennent les modernes théoriciens, qui donc nous établira la hiérarchie préétablie et nous déroulera le combat providentiel de ces forces premières appelées *caractères, instincts des races,* et d'où découle l'histoire? Qui nous donnera une monadologie historique? Mais abandonnons cette pensée, qui, pour être développée, demanderait des volumes, et, pour faire une application des observations précédentes, voyons si la simple description des vertus et des qualités de la race la plus puissante du monde actuel ne pourra pas mieux que tous les appareils métaphysiques nous renseigner sur sa destination providentielle.

De toutes les races qui occupent aujourd'hui la scène du monde, la plus active, celle qui pèse le plus fortement sur la terre, est certai-

nement la race anglo-saxonne. D'autres nations peuvent être plus bruyantes et plus brillantes que l'Angleterre et les États-Unis, elles peuvent avoir plus de gloire extérieure; mais aucune, si on y regarde de près, ne peut être considérée comme aussi nécessaire que ces deux peuples. La race anglo-saxonne est un des rouages les plus importans de la grande machine politique de l'univers; sans elle périraient ou seraient abandonnés au mépris de l'avenir quelques-uns des faits les plus importans de l'histoire et quelques-unes des notions morales les plus nécessaires de l'humanité. Sans l'Angleterre et l'Amérique, le protestantisme n'existerait plus. S'il n'avait eu d'autre soutien que l'Allemagne, nous le verrions à l'heure qu'il est expirer dans le délire, blasphémer contre lui-même après s'être souillé des plus immorales doctrines, et rendre son dernier souffle au milieu des rires mérités des peuples. Sans l'exemple donné par l'Angleterre, la révolution française serait non-seulement anathématisée, mais abandonnée; ses principes ne seraient même pas mis en question, et ils seraient laissés de côté comme des bizarreries sans raison et des extravagances. Sans l'Angleterre, l'Amérique, à peine découverte, serait retombée dans la barbarie où elle était plongée avant que les vaisseaux espagnols eussent touché ses rivages; c'est elle qui a fait que la découverte glorieuse de Colomb n'a pas été inutile, a pu être tenue pour un grand fait humain, pour un service rendu à l'ordre moral et non pas seulement pour une découverte de l'ordre scientifique et cosmologique. C'est elle qui empêche encore aujourd'hui les nations de se précipiter les unes sur les autres et de se dévorer, qui maintient l'équilibre du continent de crainte d'avoir à se mesurer avec un adversaire trop redoutable. Ainsi son égoïsme même n'est pas inutile, car il protège notre repos. C'est elle qui contrarie les projets de l'Europe orientale et dit aux races slaves : « Vous n'irez pas plus loin. » Quelle race! quelle destinée! Sa force et le fondement de sa puissance, c'est qu'elle est absolument nécessaire dans l'ordre du monde. Écartons de notre esprit toute préoccupation nationale, toute vanité patriotique; bien des nations pourraient disparaître, en apparence plus importantes, plus directement intéressées au maintien de la civilisation moderne, dont la mort n'aurait pas les résultats terribles de la disparition de la solitaire, égoïste et indépendante Angleterre.

Si la race saxonne a une telle importance dans l'ordre purement politique, si elle apparaît comme la protectrice intéressée de la civilisation actuelle après en avoir été en grande partie la promotrice, elle le doit à son caractère, le plus original des temps modernes, le plus *natif*, celui où les traditions des mondes évanouis ont le moins laissé de traces, qu'ont le moins altéré les influences contraires et les imitations classiques. Comment essayer d'esquisser cet étrange caractère où

semblent s'être confondus l'esprit des Hébreux, l'ame de Carthage et la force morale des Romains, et qui n'est pourtant ni hébraïque, ni romain, ni punique? Ne cherchez pas dans cette race l'unité de génie, le bel assortiment de qualités brillantes qui, comme des fleurs assemblées en un bouquet composé avec art, forme le caractère charmant des races latines, ni ce feu vif et clair de l'ame des races celtiques qui sait polir les vices les plus monstrueux, amoindrir les instincts féroces et atténuer les travers de l'esprit au point de rendre désirables ces vices et ces travers! Le caractère anglo-saxon n'a rien de cette unité; il est plein de hardis contrastes, de qualités fortement accentuées. Les parties défectueuses de ce caractère sont repoussantes, les parties élevées sont d'une solidité à toute épreuve, mais sans attrait. Perfide sans mensonge, loyale par devoir, c'est-à-dire par nécessité et non par honneur comme chez nous, humaine et exterminatrice, impitoyable comme la fatalité et pourtant illogique comme la fortune et les vicissitudes du monde d'ici-bas, la race anglo-saxonne vit de contradictions, et de ces contradictions naît le génie pratique qui la distingue. Elle est pleine de respect pour la vie humaine, mais elle sacrifie sans remords des générations entières au succès de ses entreprises; elle a voulu, par exemple, être industrielle et exclusivement industrielle, et rien ne l'a arrêtée, ni la crainte du désordre, ni la misère des populations; elle a voulu coloniser, et partout où elle a planté son drapeau, les populations conquises ont disparu absorbées par elle, expulsées ou massacrées. Demandez aux restes mutilés des Indiens, aux derniers sauvages de l'Australie, aux débris lamentables de l'Irlande. Un point curieux à noter dans le caractère anglo-saxon, c'est son peu de penchant à la volupté. Jamais cette race n'a compris le plaisir; la plus légère irritation des sens touche chez elle à la fureur, le moindre penchant à la sensualité va immédiatement jusqu'à la débauche. Elle n'a jamais compris non plus le luxe, cet autre penchant artistique si voisin de la volupté; elle a inventé le *comfort*. Elle n'a jamais aimé, comme nous par exemple, l'égalité dans la médiocrité des conditions; elle préférerait la pauvreté à cette mesquine sécurité et à ce maigre repos. Tout ce qui confère la puissance, elle l'a recherché. Elle a toujours vécu par la volonté, jamais par le désir. Aussi cette race, tant par ses qualités que par ses défauts, me semble la race de la domination terrestre par excellence; les contradictions de son caractère ne la gênent en rien dans l'appréciation des faits et tendent, au contraire, à l'identifier avec eux, tandis que son inflexible volonté l'empêche d'être absorbée par eux, d'être engloutie par leurs orages et par les éruptions de leurs volcans. La race anglo-saxonne est toujours cette ancienne race de guerriers maritimes qui riaient au milieu des tempêtes, embarqués sur de frêles vaisseaux.

Cependant, bien que ces qualités soient surtout faites pour lui donner la domination terrestre, bien qu'elles soient exclusivement appliquées à l'étude réelle des faits, cette race ne manque pas de qualités idéales. Ses vertus sont grandes, mais elles sont inflexibles; sa sensibilité est mâle et contenue, et a peu d'entraînement; ce qui constitue sa faculté poétique, idéale, c'est une grande puissance de souvenirs, une grande et fidèle mémoire. Ce respect des Anglais pour la coutume, si admiré des étrangers, enfante parmi eux tout ce qu'il y a d'excentrique, d'exceptionnel et d'humoristique dans leur manière de vivre; ces pensées aventureuses et ces volontés toujours renaissantes, enveloppées dans les ombres et les couleurs du passé, ce mélange de mœurs anciennes et de hardiesses nouvelles, constituent tout ce qu'il y a de poétique, de singulier et de sympathique dans la littérature, dans l'histoire et dans la vie anglaises; mais, comme si toutes choses avaient été calculées pour donner à ce peuple la puissance et pour l'aider dans ses desseins, il se rencontre que cette faculté de la mémoire, — qui se traduit dans la politique par le respect de la coutume, et dans la vie extérieure, dans les mœurs, par l'habitude, — devient encore pour lui un moyen de conquête et de domination. Ce respect du passé le défend en quelque sorte de lui-même; ses habitudes le défendent de ses volontés, et lui donnent repos et sécurité. Le passé entoure sa vie présente de remparts moraux qui le protégent à l'intérieur, comme les flots de la mer le protégent à l'extérieur. Ses mœurs et ses habitudes, toutes du passé, sont complétement distinctes de ses ambitions, qui sont toujours du présent. Qui pourrait dire à chaque époque ce que cet amour de la coutume a empêché de révolutions intérieures? Ainsi l'Angleterre, protégée chez elle par son passé, réserve pour l'extérieur toute son énergie; les ambitions de son peuple, matées par la coutume et l'habitude, vont chercher au-delà des mers une proie à dévorer. L'Angleterre doit à l'amour de son histoire, à ce qu'on peut appeler la sûreté et la fidélité de ses souvenirs, sa marine, son commerce, ses colonisations, sa diplomatie; elle doit encore à cet amour du passé son gouvernement, qui pourtant est le plus moderne de tous, le régime constitutionnel. Et de même qu'il protége son repos, ce culte des souvenirs lui inspire un immense orgueil, et, en lui représentant sans cesse sous les yeux ses anciennes actions, en lui montrant sans cesse sa longévité, il lui donne un audacieux sentiment de son avenir et l'assure presque de son éternité : la source de l'orgueil anglais est là, et non ailleurs.

Nous avons reconnu que le caractère anglais est le plus original des temps modernes, celui où se font le moins sentir les influences étrangères; qu'il est sans unité, plein de contrastes, et que la volonté y domine; enfin que son culte du passé est en même temps un gage de sécurité à l'intérieur et de grandeur à l'extérieur. Originalité, liberté,

habitude, telle est la formule magique qui révèle tout le secret de la grandeur anglaise. De là nous tirerons deux conclusions qui nous montreront le rôle assigné à la race anglo-saxonne et sa destination providentielle : — Jamais race n'a autant été fidèle à elle-même; elle nous offre le modèle d'une civilisation originale; — jamais peuple n'a été fait autant pour la liberté et moins pour l'unité.

Historiquement, l'Angleterre a offert au monde un grand spectacle, elle a eu une enviable et originale destinée. Il lui a été donné de développer tous les germes de civilisation que contenaient en elles les races barbares du Nord, de les développer exclusivement, afin de présenter au monde le type pur et sans mélange de cette civilisation. Protégée par ses remparts maritimes, séparée du reste du monde, selon l'expression du poète latin, elle n'a pas été contrariée dans son développement par les influences contraires qui ont modifié et altéré le caractère des races du continent, et surtout des races germaniques. Sur le continent, l'influence romaine s'est imposée aux races qui n'étaient point faites pour elle; l'empire survivant à la chute de l'empire, la pensée et l'ame de Jules César survivant à la ruine des institutions du monde antique, ont maintenu la tradition et arrêté l'éclosion de civilisations futures, en empêchant une trop complète barbarie, en faisant tout d'abord de la barbarie une semi-civilisation. Les forces expansives des peuples barbares ont été contenues par cette grande machine du gouvernement impérial et romain, imposée par la conquête, par la religion, par la politique, restaurée par Charlemagne, maintenue par le saint-empire; mais en Angleterre la barbarie n'a nullement été contrariée : pendant de longs siècles, elle a gardé toute sa force vierge; elle a régné sans combat, elle a été plus rude, plus forte que partout ailleurs. Un moment, l'autorité a semblé vouloir s'y introduire avec la conquête normande; mais à peine s'était-elle établie, que la barbarie primitive réclamait ses antiques droits, et de la main même des conquérans limitait l'autorité politique par la grande charte, et l'autorité spirituelle par le meurtre de Thomas Becket. Hérétique dès l'origine, cette île, la moins fertile en saints par opposition à la malheureuse Irlande, qui avait été surnommée l'*île des saints*, s'est sentie tout à coup saisie de transports violens et d'un fanatique enthousiasme, lorsque le protestantisme, cette forme du christianisme qui est la mieux appropriée aux instincts des races germaniques, a pénétré chez elle. Rien de ce qui était latin n'y a pu prendre racine. Ses grands génies politiques, poétiques, sont exclusivement saxons, Alfred, Élisabeth, Cromwell, Shakspeare, Milton. C'est pourquoi nous pouvons dire en toute assurance que l'Angleterre offre pure de tout mélange la civilisation qui était cachée au fond de la barbarie; partout ailleurs elle a été incomplète, et n'a eu qu'une existence humble, contestée et combattue.

Quelle est donc la marque particulière de cette civilisation saxonne? C'est la liberté, c'est la diversité. Jamais peuple n'a cru davantage à cet axiome politique d'Aristote, que la société était composée non d'êtres semblables, mais d'individus différens. Ce qui domine dans cette civilisation, et notre observation s'applique ici à l'Amérique comme à l'Angleterre, c'est l'individu : les énergies individuelles vont chacune vers leur but particulier, sans s'inquiéter de savoir si elles rencontreront, au terme de leurs efforts, un but général et universel. De là deux effets contraires, deux sentimens et deux vertus qui sont la force et l'honneur de cette société : l'indépendance et la tolérance. Vastes ateliers d'expérimentations politiques, philosophiques, religieuses, les sociétés anglaise et américaine appliquent aux choses morales les règles de l'induction baconienne, les traitent scientifiquement, et ne pensent pas qu'il soit convenable de débattre autrement que par voie d'analyse, d'observation et de pratique minutieuse les matières qui concernent le gouvernement et la religion. Le gouvernement parlementaire, les associations, les *meetings*, les ligues et les sociétés publiques, orageuses académies, conviennent à de pareilles sociétés : c'est seulement chez elles que la confusion peut régner sans anarchie, et la diversité sans désordre. On voit comment, avec de pareils peuples, la tolérance est un complément nécessaire de la liberté, comment elle est plus qu'un grand sentiment et une grande vertu, comment elle est un instinct aussi nécessaire à la vie que l'instinct de la conservation personnelle; car, avec une pareille indépendance et une liberté aussi illimitée, une si grande diversité d'opinions et de doctrines, si la tolérance n'existait pas, des combats d'extermination devraient naturellement s'engager. Puissions-nous, nous qui cherchons la liberté unie à l'ordre, comprendre que la tolérance est l'unique préservatif des peuples libres, et qu'elle complète ce droit de liberté, apanage de l'individu, parce qu'elle est non-seulement le seul moyen de salut, mais le seul lien moral des peuples libres, à qui elle apprend le respect que l'homme doit toujours à l'homme!

L'Angleterre et l'Amérique ne se sont donc jamais occupées ni inquiétées de l'unité : jamais ces nations n'ont compris et ne comprendront ce que c'est que centralisation, autorité, organisation. L'Anglais ou l'Américain le plus révolutionnaire ne saurait comprendre ce que c'est que le jacobinisme; l'Anglais ou l'Américain le plus conservateur ne saurait voir dans le gouvernement autre chose qu'une machine destinée à la sûreté générale, propre à prévenir les explosions et à protéger les droits individuels. Les sectes les plus différentes vivent côte à côte, sans souci les unes des autres, tant qu'aucune d'elles n'essaie de vouloir dominer les autres : c'est là le sentiment qui, en Angleterre, le pays protestant par excellence, a fait reconnaître les

droits des catholiques; c'est aussi là le sentiment qui, l'an dernier, a soulevé l'Angleterre contre la papauté, lorsqu'on a pu croire que le catholicisme aspirait ouvertement à la domination des consciences. Les mœurs les plus différentes vivent là sous le même toit; il n'y a pas plus d'unité dans la manière de vivre que dans les opinions; aucune société n'a plus de replis, de coins cachés, de singularités et d'exceptions dans les mœurs que la société anglaise. Dans les institutions, même diversité : les Anglais et les Américains adoptent et appliquent tous les projets sans s'inquiéter de savoir s'ils sont en contradiction les uns avec les autres, mais cherchent avant tout à savoir s'ils sont en eux-mêmes bons ou mauvais, bien que différens dans la forme. Aussi cette tendance générale à la diversité a-t-elle enfanté les deux formes de gouvernement qui se prêtent le mieux au développement des initiatives individuelles : la démocratie et le gouvernement constitutionnel. La démocratie convient en effet aux peuples peu amoureux de l'unité; elle convient surtout aux hommes qui n'aiment ni à commander ni à obéir, mais qui aiment à se commander et à s'obéir à eux-mêmes. Quant au gouvernement constitutionnel, il devait naître naturellement chez un peuple qui ne rejette aucun élément social, mais qui les adopte tous pour en tirer le meilleur parti possible. C'est une opinion généralement répandue que le gouvernement constitutionnel est le gouvernement le plus savant de tous. Il a été beaucoup question de ce bel équilibre des pouvoirs qui distingue la constitution anglaise, mais on ne s'est avisé d'y trouver tant d'art et de science que longtemps après son établissement; c'est l'enthousiaste De Lolme, c'est Montesquieu, c'est le méticuleux radical Bentham, qui, par leurs éloges et leurs critiques, ont contribué à lui donner cette réputation. Le gouvernement constitutionnel est peut-être, au contraire, le plus naturel de tous et le moins scientifique; c'est un simple assemblage de faits opposés. Il est scientifique, nous dit-on, parce qu'il est compliqué; oui, il est compliqué, comme l'état politique et l'état social d'un peuple qui a eu déjà une longue existence, qui a des traditions, qui compte dans son sein des classes d'origine et de date historique différentes, des institutions de toutes les époques; mais qui ne voit qu'au fond il est parfaitement naturel, qu'il n'est que le résultat d'une entente mutuelle, d'un grand bon sens et d'une saine appréciation des choses? Là où des classes d'origine diverse se trouvent en présence, elles devront naturellement travailler à s'entre-détruire : l'Angleterre les admet toutes au sein de son gouvernement et leur donne à chacune plus qu'une place au soleil; elle leur donne à chacune une institution particulière, tout un gouvernement. Cet accord réciproque, cette reconnaissance mutuelle des droits et des priviléges de chaque classe ne se rencontreront jamais chez les peuples qui ont la tradition

de l'autorité et la passion de l'unité. Voilà pourquoi le gouvernement constitutionnel n'a pu prendre racine parmi nous, pourquoi la démocratie y réussit si mal; chaque classe prétend s'imposer aux autres et les absorber; notre démocratie, qui s'appuie sur le droit de majorité, viole, sous l'apparence d'équité générale, les droits de chaque classe particulière de la nation, aboutit à une unité confuse et n'est que jacobinisme et anarchie dictatoriale. Notre gouvernement constitutionnel, en repoussant l'aristocratie et en livrant exclusivement le pouvoir aux classes moyennes, pouvait bien être une quasi-démocratie, mais n'a jamais été le vrai gouvernement constitutionnel. Celui-ci n'a jamais existé en réalité qu'en Angleterre, et c'est la création politique la plus originale des temps modernes, la forme de gouvernement la plus récemment inventée, la plus conforme aux lois de l'histoire et la moins conforme aux lois de la logique abstraite.

Ainsi, dans les mœurs, dans le gouvernement, dans le caractère des races anglo-saxonnes, nous rencontrons partout l'acceptation des principes contraires, la diversité. Cette race, pourrait-on dire, en empruntant un mot au vocabulaire philosophique, a le génie du *différent;* l'individualisme est sa loi en politique, en religion, dans les relations de la vie sociale. Cependant, à voir une telle activité, une telle énergie déployées dans tous les genres de travail humain, une telle ardeur de conquête, un tel amour de l'agrandissement, on se demande quel est le but suprême et providentiel auquel tendent tous ces efforts. Alors involontairement on se prend à songer, et l'on se dit que toutes ces conquêtes ne sont que des matériaux et des élémens de civilisation destinés à être mis en ordre, à être coordonnés et harmonisés peut-être par une autre race, qui aura plus que la race anglo-saxonne le sentiment de l'unité. Quand on observe son histoire à l'aide d'une foi profonde dans la haute destination de l'espèce humaine et comme à l'éclat de la lumière providentielle, on s'aperçoit en effet que cette race semble avoir été jetée dans le monde pour y opérer un travail de défrichement et de débrouillement, pour y épuiser la barbarie. Les Anglais et les Américains sont par excellence les pionniers de la civilisation; eux seuls avaient assez de volonté et d'obstination pour accomplir ce labeur rude et ingrat, et qui n'est devenu glorieux que par la persévérance, la longanimité, l'ardeur qu'ils y ont apportée, car ils ont les premiers modifié dans l'esprit des hommes l'idée qu'ils avaient de la gloire, et le monde, qui jusqu'alors n'avait attaché l'épithète de glorieuses qu'aux batailles et aux massacres, l'a attachée, ou, pour mieux dire, transportée aux combats contre la matière, contre l'infertilité du sol, contre la barbarie de la nature. Partout où il existait un îlot sauvage, une terre insalubre, un point du monde dédaigné de toutes les nations, oublié sur les continens ou perdu au milieu des mers, un pays où les

misérables sauvages qui l'habitaient avaient peine à vivre et où la vie était impossible et entourée de périls, l'Angleterre y a planté son drapeau, jeté ses condamnés, envoyé ses misérables et aventureux enfans. Et pourtant quel est le but de tant d'efforts? Pour l'Angleterre, le but est de ne pas mourir; pour l'Amérique, le but est de vivre. C'est donc simplement une question d'existence pour ces deux nations. L'Angleterre a besoin d'élargir toujours le cercle de son action pour maintenir la vie en elle; cette mission providentielle de l'extinction de la barbarie et du défrichement de la civilisation, elle l'accomplit dans une pensée d'égoïsme; c'est là son malheur et sa fatalité. Elle n'a pas d'autre but que celui de maintenir son existence, et c'est pourquoi on se demande si ce sera elle qui profitera de ces longs travaux. N'importe, cette fatalité est déjà assez glorieuse; il n'a pas été donné à tous les peuples d'être forcés, pour ne pas mourir, d'étendre la civilisation.

Ce même génie de la conquête matérielle, de la diversité, nous le rencontrons aux États-Unis, plus libre encore, s'il est possible, moins assujetti à l'habitude, aux traditions. Comme l'Angleterre, l'Amérique est intéressée à la conservation de l'esprit et de la civilisation modernes; mais combien les conditions de cet intérêt sont changées! L'Angleterre est plus intéressée directement que l'Amérique aux destinées de cette civilisation, lui est plus nécessaire peut-être dans le présent, joue et jouera un rôle plus actif et plus immédiat dans les affaires politiques de ce siècle; mais désormais son rôle d'expansion est fini : un rôle nouveau, triste et moins glorieux l'attend, un rôle de défense personnelle. La destinée de l'Angleterre désormais sera d'être de plus en plus attachée au continent, dont elle a été si long-temps séparée. Ce fait apparaîtra de plus en plus avec chaque révolution, chaque progrès de la Russie; l'Amérique au contraire conspire silencieusement contre l'Europe. Comme ces peuples anciens qui abandonnaient pendant la nuit leur ville assiégée en emportant avec eux leurs dieux familiers, l'Amérique recueille dans son sein tous les trésors de la civilisation européenne, et, certaine qu'elle est sauve, elle envisage avec la plus grande indifférence l'Europe menacée par les barbares modernes. Les journaux de l'Amérique ne tarissent pas sur ce rapprochement entre la jeunesse de l'Amérique et la vieillesse de l'Europe. La prospérité de l'Amérique est attachée fatalement à la décadence de l'Europe. Si la guerre éclate en Europe, l'Amérique regorgera de richesse; si la famine extermine les habitans de notre continent, l'Amérique nagera dans l'abondance. Je lisais récemment les comptes-rendus officiels des exportations de céréales de l'Amérique durant les dernières années : très considérables pendant les années 1847-48, c'est-à-dire pendant les années de disette et de révolution, ces exportations ont baissé de plus de moitié aussitôt que l'ordre et l'abondance ont

reparu. Il en est de même pour l'Amérique au point de vue moral qu'au point de vue matériel; chaque nouvelle révolution augmente ses chances de grandeur future. Aussi depuis long-temps l'Amérique, qui jadis était pour ainsi dire européenne, s'éloigne-t-elle de plus en plus de l'Europe, essaie d'être entièrement elle-même, et parvient à oublier le vieux continent. Mais, avant de montrer comment les États-Unis, tout en restant imbus de l'esprit moderne, deviennent de moins en moins les auxiliaires et les soutiens de l'Europe, il nous faut dire quelques mots sur la nature de ce gouvernement démocratique qui fait leur force et leur grandeur. Le dernier livre de l'auteur de *Sam Slick*, pamphlet en deux volumes que M. Halliburton vient de lancer contre les États-Unis, nous offre une occasion toute naturelle pour apprécier les ressources et le rôle possible de la démocratie américaine.

M. Halliburton, sujet anglais, juge à Halifax, dans les colonies du nord, ressent contre l'Amérique la rancune et la haine que doit naturellement éprouver contre une si menaçante voisine tout bon sujet anglais, anglican de religion et tory renforcé d'opinion; cette haine a un motif tout politique, par conséquent accidentel : il n'y a en elle aucune philosophie. Qui ne voit que M. Halliburton est bien plus emporté contre l'Amérique à cause de sa séparation d'avec l'Angleterre qu'à cause de ses tendances démocratiques, et contre l'esprit d'envahissement des Américains bien plus parce qu'ils menacent le Canada que parce qu'ils ont envahi le Mexique? Son dernier livre, *the English in America*, est, sous prétexte d'études historiques sur les anciennes colonies de l'Amérique du Nord, un long pamphlet contre le protestantisme, l'Amérique et la démocratie; M. Halliburton nous avait habitués à des écrits plus amusans et plus sérieux sous leur forme légère. Que nous apprend son dernier livre? Que la démocratie n'est point propre à toutes les nations. Nous applaudissons de tout notre cœur à cette opinion; pas plus que lui, nous n'avons un goût exagéré pour la démocratie. Il nous apprend ensuite que cette forme de gouvernement était la plus convenable pour les Américains, qu'elle s'est établie dans des conditions normales, qu'elle répondait à l'esprit religieux, aux instincts des émigrans anglais, qu'elle était l'objet de tous leurs désirs. Alors pourquoi tant de dépit et de sourdes épigrammes contre un fait naturel et normal? Il nous apprend que les premiers protestans étaient pleins de vertu, de volonté; alors pourquoi aller chercher toutes les histoires et toutes les anecdotes dont s'était réjoui l'auteur d'*Hudibras*, et nous les donner pour des faits historiques, incontestables? Il porte contre les États-Unis une accusation plus grave; il les accuse d'avoir établi la république par félonie, trahison, en éludant toutes leurs promesses, en rusant avec les articles des chartes qui leur avaient été successivement accordées par le gouvernement anglais. Cette accusa-

tion se détruit d'elle-même; M. Halliburton a très bien fait remarquer que la république ne remontait ni à 1789 ni à 1796, qu'elle n'avait été fondée ni par la constitution fédérale ni par la proclamation d'indépendance, mais qu'elle avait été fondée du jour où les puritains mirent pour la première fois le pied sur le sol de l'Amérique. Faisant l'histoire de la colonie du Massachusetts, l'auteur de *Sam Slick* a très bien fait remarquer que, dès l'origine, cette colonie était une république démocratique. Que les puritains aient été intolérans, cela ne peut être nié; qu'ils aient été rusés et politiques dans leurs relations avec la couronne et qu'ils aient cherché à lui arracher le plus de concessions possible, cela n'est pas et ne peut être contesté; mais n'étaient-ils pas en droit de chercher à conserver leur liberté, pour laquelle ils avaient traversé les mers et supporté tant de maux, de chercher à reprendre la libre disposition d'eux-mêmes, à protéger leur conscience contre les empiétemens de l'anglicanisme ou de l'épiscopat? Et, pour pousser les choses à l'extrême, n'avaient-ils pas aussi le droit d'entourer comme d'une muraille leur communauté (*commonwealth*) contre les croyances et les opinions qui n'étaient pas conformes à leurs croyances et à leurs opinions, et qui auraient porté la discorde là où régnait l'union des esprits et des volontés?

Non, la démocratie américaine a une plus haute origine que la ruse et la déloyauté : elle est née, comme le gouvernement constitutionnel en Angleterre, des faits eux-mêmes; elle n'est pas le produit de théories ni de combinaisons abstraites. Les doctrines des premiers protestans portaient incontestablement leur pensée vers la démocratie, mais leur condition sociale réelle rendait la démocratie encore bien plus inévitable en Amérique. Chez nous, la démocratie est une conquête, une victoire, que sais-je? En Amérique, par deux fois, au commencement du XVIIe siècle et à la fin du XVIIIe, les conditions les plus favorables se sont rencontrées pour son établissement : à l'origine, une grande égalité de condition parmi les premiers colons; lors de la séparation d'avec l'Angleterre, une grande égalité de désirs parmi les citoyens des colonies. L'égalité de condition, de rang, d'opinions, régnait chez les dissidens, qui, pour pratiquer librement leurs croyances, préférèrent l'exil au séjour de leur patrie; elle régnait parmi eux, grace au malheur qui leur était commun, aux périls qui les enlaçaient tous dans la même solidarité, aux consolations religieuses qui étaient semblables pour tous, au même besoin qu'ils sentaient tous avoir les uns des autres, aux prières qu'ils avaient exhalées ensemble au milieu des tempêtes, au sein du désert. L'appui mutuel qu'ils étaient obligés de se prêter chaque jour sur un sol inhospitalier aurait banni de leurs ames tout sentiment d'orgueil dominateur, tout souvenir de leurs anciennes prérogatives, s'ils n'avaient pas été déjà unis par le lien de la

condition sociale, qui était à peu près la même pour tous dans la patrie qu'ils avaient quittée. Presque tous appartenaient en effet aux classes moyennes de l'Angleterre, peu d'entre eux s'étaient recrutés dans les dernières couches du peuple ou dans les rangs de l'aristocratie; quelques-uns appartenaient, comme les révolutionnaires d'Angleterre, à la petite aristocratie des campagnes, des comtés. Jamais aucun pays n'a eu une origine plus exclusivement démocratique. Il était matériellement impossible qu'une forme de gouvernement autre que la forme démocratique pût s'établir avec de tels élémens, et, lorsqu'en 1789 le gouvernement républicain fut proclamé, on peut dire qu'il y eut unanimité de sentimens et consentement universel; l'établissement de l'Union américaine ne fut point le triomphe d'une classe sur une autre classe : ce fut l'accomplissement des vœux et des désirs de la nation entière.

Fondée non sur des abstractions, mais sur des faits naturels et des instincts spontanés, il était impossible que la démocratie ne vécût pas et ne se développât point, comme il est impossible que ne se développe pas tout gouvernement, démocratie ou monarchie, qui s'appuiera sur des faits naturels et vivans. On peut avoir théoriquement des préférences pour telle ou telle forme de gouvernement, mais la vie et la nature n'ont point de préférence : elles font croître et se développer tout ce qui est doué de vitalité, tout ce qui n'est pas vicié, corrompu ou artificiel; elles sont à jamais incapables de communiquer l'étincelle vitale à une combinaison plus ou moins savante de rhéteurs et de pédans. La démocratie américaine devait vivre, parce qu'elle contient en elle tous les élémens philosophiques nécessaires à la démocratie : je veux dire un élément théocratique ou divin, et un élément de droit purement humain, l'association. La théocratie est en effet au fond de la démocratie américaine, et c'est pourquoi cette démocratie a prospéré. Toute démocratie qui ne s'appuie pas sur l'idée de Dieu est par cela même condamnée à périr, car alors elle doit prendre son principe dans l'athéisme, dans la simple croyance en l'humanité. Les protestans comprirent que l'homme, pour être libre, devait naturellement être soumis au pouvoir de Dieu; ils crurent en cette belle parole, si vraie : « La liberté vient du ciel, » et, faisant consister la liberté à n'être pas gênés dans leur développement non-seulement par des institutions traditionnelles ou par leurs semblables, mais encore par eux-mêmes, ils comprirent que, pour fonder cette liberté, il leur fallait naturellement resserrer d'autant plus les liens moraux et religieux, que les liens temporels et politiques seraient davantage relâchés. Dans les principes du protestantisme, et par conséquent de la démocratie américaine, la liberté n'est pas tant un droit qu'un devoir. Il est une chose qu'on n'a pas assez remarquée : c'est que, dans le protestantisme,

la liberté n'est pas un bienfait, c'est une nécessité attachée à notre nature morale, comme la corruption à notre nature corporelle; c'est que la liberté est notre châtiment. Être libre est une nécessité imposée à l'homme; c'est l'unique moyen que nous ayons d'accomplir notre destinée sur la terre, c'est un instrument qui nous a été donné pour accomplir notre devoir. La liberté n'est donc pas un bien; elle peut fatalement nous entraîner vers le mal. Qui nous sauvera d'elle? La foi. Étonnante doctrine que celle qui reconnaît que Dieu seul peut nous protéger contre la liberté, que nul autre que lui n'a le droit d'intervenir pour nous protéger contre elle, mais qui admet que, sans la foi, la liberté est une véritable malédiction! Conçoit-on maintenant comment des peuples animés naïvement par une croyance aussi terrible ont pu accomplir les prodigieux travaux qu'ils ont accomplis? comment les colonies anglaises de l'Amérique ont pu croître et se développer à l'infini? Ces pauvres puritains ne demandaient qu'à Dieu seul de les protéger contre eux-mêmes, et se croyaient obligés de travailler sans relâche pour accomplir leur destinée. — Laissez-moi, disaient-ils, courir la carrière que Dieu m'a imposée; ne gênez point les desseins de Dieu! — Quant à l'autre élément de la démocratie, l'élément humain ou l'association, il se retrouve également au fond des institutions américaines. La démocratie, à l'origine, y fut établie par l'association des familles, obligées de se protéger les unes les autres, d'unir leurs efforts et de se former en communes librement associées pour la défense de leurs intérêts. Qui ne voit combien cette association nécessaire et naturelle, née de la force même des choses, est préférable aux froides et abstraites théories de contrat social sur lesquelles est fondée chez nous la démocratie?

Comme le gouvernement constitutionnel et aussi bien que lui, la démocratie américaine est donc un gouvernement original, propre à la race anglo-saxonne. Elle a des vices, je le reconnais avec M. Halliburton; mais quoi! ses vices mêmes servent merveilleusement à sa grandeur. Si quelques esprits plus honnêtes que philosophiques pouvaient se récrier contre ses abus et douter des grandes destinées qui sont réservées à l'Amérique, nous les engagerions à réfléchir sur ce fait : c'est que l'Amérique peut accomplir impunément l'injustice sans qu'il lui en coûte rien. Les États-Unis s'accroissent et s'étendent par les moyens les plus injustes, par le vol à main armée, par le droit du plus fort, et pourtant, quand ces nouvelles nous parviennent en Europe, qui de nous songe à s'étonner? quelles récriminations se font entendre? quelle flétrissure nos journaux et nos hommes d'état infligent-ils à tant de déloyauté et de rapacité? Aucune. Quelques réflexions courtes et sommaires, le plus souvent une simple constatation et un simple enregistrement de ces faits, pas un éclair d'indignation, voilà ce qui

se produit. N'y a-t-il pas et dans ces injustices impunies et dans l'indifférence morale avec laquelle les accueillent tous les états européens, grands et petits, la marque de la fatalité? Lorsque les nations peuvent commettre impunément le crime et l'injustice, elles sont assurées d'un long avenir; lorsque l'indifférence ou mieux la stupéfaction seule accueille leurs actions, elles sont assurées d'un grand succès. Elles étonnent en attendant qu'elles épouvantent, et cet étonnement leur annonce bien clairement qu'elles ne seront pas contrariées dans leur marche, que les peuples ont déjà accepté leur domination, et qu'ils ont, aussi bien qu'elles-mêmes peuvent l'avoir, le pressentiment de leur grandeur future, le sentiment de la fatalité qui les pousse. Tout profite d'ailleurs aux États-Unis et contribue à aveugler les yeux de l'Europe sur l'équité de leurs actions; l'infatuation démocratique qui règne aujourd'hui sur notre continent nous empêche de voir sous leur vrai jour la couleur des actes qui s'accomplissent au-delà des mers. Nul ne trouve mauvais qu'une république s'agrandisse, et nous amnistions ses injustices par un silencieux étonnement.

Quelle forme la civilisation prendra-t-elle aux États-Unis? Il est fort difficile de le dire; mais nous pouvons noter ici deux observations qui ressortent de l'étude attentive des faits, et qui confirment notre croyance dans les grandes destinées de l'Union américaine.

Le premier de ces faits, c'est que l'Amérique du Nord traverse aujourd'hui une sorte de barbarie temporaire. Les colonies anglaises, et plus tard les États-Unis jusqu'à une époque récente, n'avaient été, comme culture intellectuelle, comme mœurs et esprit moral, qu'une sorte de prolongement européen : ils étaient véritablement civilisés, et civilisés à la manière européenne. Depuis un certain nombre d'années, l'Amérique rentre peu à peu dans une sorte de semi-barbarie. Sans pouvoir déterminer la date précise du jour où a commencé ce fait, on pourrait le faire remonter à la présidence de Jackson. Toutes les anciennes notions de morale et d'équité s'effacent. Une sorte d'ardeur sauvage, d'impatience et de turbulence se montre de toutes parts. Les maîtres véritables de cette société, les chefs réels ne sont plus les Franklin, les Washington et les Jefferson; MM. Webster et Clay sont bien leurs continuateurs, mais ils ne gouvernent qu'en apparence; les maîtres véritables, ce sont tels ou tels généraux à demi barbares, tels ou tels aventuriers, et de plus en plus ce fait s'étend et se généralise. Au sein de cette semi-barbarie, le caractère de la race anglo-saxonne se modifie et s'altère; il change et se retrempe; le caractère anglais disparaît; un caractère américain et exclusivement américain se forme et se manifeste peu à peu. Ainsi peu à peu l'Europe est oubliée, et une civilisation sans précédens, complétement originale, et dont il est impossible de prévoir l'avenir, s'élabore lentement dans le

sein de cette vaste fermentation. Les États-Unis ont une sorte de puissance d'absorption vraiment magnétique et naturelle, qui n'a rien de politique et qui ne doit rien à l'excellence relative ou au prestige de ses institutions. Les émigrans ne s'habituent pas à la vie américaine; ils font mieux, ils s'y anéantissent et s'y plongent comme dans un Léthé, où ils oublient aussitôt leur origine, leur patrie première et leurs anciennes mœurs. L'influence des émigrans sur l'Amérique est au contraire complétement nulle; une fois débarqués, ils sont comme perdus au sein de ces vastes fourmilières d'hommes ou de ces déserts sans fin de la nature, et force leur est bien de devenir barbares. Et ce ne sont pas seulement les émigrans qui subissent cette attraction; la Louisiane, dont la population est d'origine française, ne compte pas au nombre des états les plus civilisés du sud. L'ancienne patrie y est oubliée, l'ancien langage s'est transformé en patois. Ainsi, partie de la civilisation, cette société semble vouloir traverser une sorte de vie barbare pour arriver à une civilisation qui nous est inconnue. Seulement cette barbarie s'appuie sur tout ce que la civilisation a obtenu de résultats pratiques et matériels par l'agriculture, par l'industrie, par le crédit. Que peut être une civilisation sortie d'une barbarie qui a en elle de tels moyens de puissance? Incontestablement une civilisation décuplée et élevée jusqu'à un degré qu'aucune nation n'a encore atteint.

Le second fait que nous voulons signaler, c'est la précipitation extraordinaire de ce peuple. Ce n'est pas une précipitation aventureuse, c'est une précipitation fatale; c'est quelque chose comme le phénomène qui se produisit à la chute de l'empire romain, lorsque les hordes barbares arrivèrent en se poussant les unes les autres, entraînées, ainsi que le disaient leurs chefs eux-mêmes, par une puissance inconnue. Du sein de la démocratie américaine, il semble perpétuellement qu'on entende s'élever ces paroles : Hâtons-nous! hâtons-nous! craignons d'arriver trop tard. La destinée nous attend et nous appelle; faisons en sorte d'être prêts pour l'heure où se jouera la fortune du monde et où le sort des peuples sera réglé. L'heure des grandes batailles s'avance, et nous devons y assister. — Rien ne leur coûte pour cela. Les Américains n'ont aucun souci de leur existence, aucun souci de l'existence d'autrui; ils comptent pour rien la vie de l'homme. Leurs gigantesques opérations industrielles sont assises sur le hasard, leurs chemins de fer sont construits pour un usage provisoire. Leurs villes, bâties de bois, s'élèvent comme par miracle et sont détruites avec la première étincelle qui vole sur l'aile du vent. Nulle part les accidens ne sont plus nombreux qu'aux États-Unis; ils comptent même au nombre des principaux événemens de ce pays. Il ne s'écoule pas de jour où l'on ne voie paraître en tête des journaux américains ces sinistres paroles : « Explosion d'un *steamer*, explosion d'une machine à vapeur, des-

truction de tout un quartier à Philadelphie, incendie à New-York, quatre-vingts personnes tuées, etc. » Et immédiatement les machines sont remplacées, les rails rétablis, les villes rebâties, les bateaux à vapeur reconstruits, les morts oubliés, et le mouvement continue ardent, irrésistible.

L'Amérique, comme l'Angleterre, est un pays de civilisation moderne; quelles que soient leurs différences, elles ont le même esprit; leurs gouvernemens, bien que différens, dérivent du même caractère moral. On n'aperçoit pas, en Amérique, de principes qui nous soient inconnus et qui n'aient pas été mis en pratique chez les nations modernes ou chez les peuples d'autrefois; seulement, tandis qu'en Europe ces élémens et ces principes vont s'affaiblissant avec la décadence des peuples et la mort des formes politiques et des institutions, en Amérique ils se retrempent au sein de cœurs et d'ames encore incultes, au sein de la vie active, et ils cherchent dans le chaos des faits ceux dans lesquels ils pourront s'envelopper pour croître et briller aux yeux du genre humain sous la forme d'institutions, de croyances et de mœurs. La liberté, le respect de l'individualité humaine, l'esprit d'investigation, la foi dans le travail, tous ces principes de notre civilisation sont les mêmes qui, en Amérique, accomplissent les merveilles que les voyageurs les plus prévenus sont forcés de reconnaître. Après avoir écrit deux volumes contre l'Amérique du Nord, M. Halliburton est amené à lui rendre justice : il est obligé de confesser que les États-Unis méritaient ce qu'ils ont obtenu. L'Amérique continue donc non-seulement les destinées de la race anglo-saxonne, elle continue le mouvement et les traditions du genre humain et le cours de la civilisation telle que nous la connaissons et l'aimons. Nos préférences sont les siennes, à cette différence près, que ces préférences sont chez nous des désirs, et que pour l'Amérique, elles sont des faits et des lois. L'Amérique peut bien être un triste présage pour l'Europe, à qui elle prédit son affaiblissement, à qui elle montre la civilisation se retirant d'elle pour se réfugier dans les forêts et les déserts; mais elle n'est pas un embarras pour le monde, comme le sont d'autres races qui avec elles amènent de nouveaux principes, des élémens de civilisation qui nous sont inconnus, et qui menacent non de continuer l'histoire, mais de la recommencer, la Russie par exemple.

Nous venons de prononcer le nom de la Russie; c'est là l'ennemi de la race anglo-saxonne encore plus que du continent. Elle menace matériellement l'Europe et peut bien méditer d'en faire sa proie; mais elle est l'ennemie de la race anglo-saxonne, non à la façon d'une grande puissance qui hait l'empire qui lui fait obstacle, mais à la façon d'un homme qui hait un autre homme dont la nature est inconciliable avec la sienne; elle lui est opposée par instinct, par caractère, par

mœurs, par tout ce qu'il y a de plus intime dans la nature humaine. La race slave est contraire à la raison de l'existence de la race anglo-saxonne; il arrivera certainement un jour où, pour que l'une des deux puisse vivre, l'autre devra disparaître. La Russie nie toutes les croyances, toutes les institutions de l'Angleterre et de l'Amérique; son caractère est la contre-partie du leur. A la place du courage moral, de l'individualité, règnent ici l'humilité, la soumission; à la place de l'activité, l'inquiétude. Là l'empereur est plus que le chef, le roi, le guide de ses sujets : il est leur pontife suprême; il est plus que leur pontife, il est leur dieu. C'est lui qui peut à son gré donner à ses peuples une volonté et la leur retirer, leur commander le travail ou les laisser dans l'oisiveté; il peut à son gré disposer en leur faveur et des biens de ce monde et des biens du ciel. Sans lui, ses sujets seraient païens et idolâtres; c'est par lui qu'ils sont chrétiens. C'est en lui qu'ils ont véritablement la vie, le mouvement et l'être. On dirait que le magnétisme, l'électricité, tous les fluides invisibles, sont le moyen par lequel l'empereur de Russie gouverne les races qui lui sont soumises; rien n'échappe à sa vue, et, à quelque distance que ses sujets soient placés, en France, en Italie et dans les pays les plus lointains, il trouve moyen de leur communiquer ses volontés et de dicter les paroles que leur bouche prononce. Tous les voyageurs et tous les hommes qui ont vécu intimement avec des sujets russes dans les pays étrangers s'accordent à les dépeindre comme très français de mœurs et très voltairiens de langage; mais que la Russie vienne à être mise en cause, aussitôt s'échappe un flot de religion grecque, de mysticisme, de respectueuse humilité, comme s'ils étaient en présence de leur tout-puissant empereur. Sans son empereur, le peuple russe est imitateur, prend facilement les mœurs européennes; avec son empereur, il retrouve son originalité, son caractère propre. Il n'est rien que par cette étrange et magnétique autorité. On dirait, en vérité, que chaque matin il se passe entre l'empereur et ses peuples un bizarre dialogue; les peuples prosternés s'écrient : « Père, donne-nous une ame; n'as-tu rien à nous commander? N'y a-t-il donc rien à faire de nous? Donne-nous une ame, afin que nous puissions comprendre et exécuter tes commandemens. » Et alors le magique empereur leur insuffle un enthousiasme d'un instant, laisse pénétrer en eux une parcelle d'ame, une ombre d'esprit; il leur infiltre une apparence de volonté, la volonté d'obéir, la volonté de la patience et de la soumission, puis il la leur retire en la leur promettant de nouveau pour les occasions prochaines; il ménage pour l'heure des grands combats cette étincelle qu'il leur communique. Non moins hostile aux instincts de la race anglo-saxonne que l'autocratie russe, la religion grecque est encore plus opposée à sa foi individuelle; il n'y a pas de croyances libres et fortes

en Russie; la religion de l'état est une sorte de doctrine abstraite et indéfinissable qui descend sur le peuple russe, et qui est destinée à opérer en lui à son gré et à son heure, comme la grace divine dans le catholicisme. On pourrait nommer la religion grecque le *catholicisme des chancelleries;* ce n'est pas des cathédrales et des temples, c'est du fond des cabinets diplomatiques, des administrations, que la religion sort pour se répandre dans le cœur du peuple. Là le prêtre se reconnaît presque indigne de proclamer le Dieu qu'il sert, et il laisse cet office aux bureaucrates, qui transforment leurs administrations en atelier de mysticité. Combien tout cela est séparé de notre civilisation! quelle différence entre ce caractère et le caractère des races saxonnes tel que nous l'avons décrit!

De cette description du caractère de la race anglo-saxonne ressort naturellement un fait, c'est sa parfaite antipathie avec le génie de cette autre race qui apparaît menaçante à l'horizon. D'un côté est le génie de la liberté; de l'autre, le génie de l'autorité. Sans crainte d'être accusé de partialité et d'aveugle admiration pour des peuples étrangers, nous avons voulu décrire le caractère d'une race qui a toujours cru en elle-même, qui a toujours eu une foi invincible en l'individu; nous avons voulu montrer et faire prévoir le combat inévitable qui devra s'engager, et la fatalité qui pousse l'une contre l'autre, d'une part, les sociétés qui croient que rien n'est excellent sur la terre que la force morale, la vertu, le travail, l'expansion sans contrôle de l'individualité humaine, et, de l'autre côté, celles qui croient que rien n'est bon, au contraire, que la concentration de ces mêmes forces, la soumission, l'obéissance et l'unité. Nos préférences sont naturellement du côté des nations qui représentent dans cette lutte nos instincts et nos mœurs, qui sont intéressées à les maintenir; ces peuples peuvent être plus ou moins hostiles à notre patrie, mais ils ne sont pas hostiles à notre civilisation, et, dans la crise qui travaille l'humanité, ce n'est pas le sentiment patriotique qui est ému: c'est le sentiment le plus étendu qu'un homme puisse avoir, c'est le sentiment de la civilisation.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES ÉTUDES

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

EN PROVINCE DEPUIS 1848.[1]

II.

NORMANDIE ET BRETAGNE. — PROVINCES DE L'OUEST.

I. — NORMANDIE. — L'AGRICULTURE NORMANDE. — RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE ET MUNICIPALE DE L'ANCIENNE NORMANDIE.

La Normandie est sans contredit celle de nos provinces qui renferme le plus grand nombre d'érudits. La première entre toutes, elle a donné le signal des recherches actives et consciencieuses; la première aussi, elle s'est dégagée des traditions d'une science surannée. Sa curiosité inquisitive s'est portée sur les sujets les plus divers; les événemens politiques eux-mêmes n'ont pu ni refroidir son zèle ni arrêter ses publications, et quand on veut étudier ce qu'elle a fait depuis quatre ans, on se trouve en présence d'une véritable bibliothèque.

Les *Études* sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen-âge sont sans contredit l'un des travaux d'érudition les plus importans qui aient paru dans ces dernières années, non-seulement par le mérite d'exécution qu'on y remarque, mais aussi par la nouveauté du sujet, car l'agriculture, jusqu'à ce jour, a été négligée par les érudits presque autant que par les gouvernemens. L'auteur, M. Léopold Delisle, de Valongnes, après avoir été couronné en 1849 par la *Société Libre* du département de l'Eure, qui s'est chargée de l'impression de l'ouvrage, vient de remporter à l'Académie des Inscriptions le grand prix Gobert. M. Delisle, au début du livre, s'attache à

(1) Voyez la livraison du 1er septembre.

montrer quelle était dans la Normandie, aux divers degrés de l'échelle sociale, la condition des populations agricoles, et il reconnaît l'existence d'une classe moyenne dont les membres, sous le nom de *vavasseurs*, formaient la contre-partie de la bourgeoisie des villes. Les *vavasseurs*, comme les ouvriers affranchis des corporations industrielles, travaillaient pour leur propre compte, et percevaient pour eux-mêmes les profits de leur travail, en restant toutefois astreints vis-à-vis des seigneurs à certaines redevances et à certaines corvées. Quant aux serfs, dans la Normandie, leur position était à peu près la même que dans le reste de la France; ils remplaçaient auprès des grands propriétaires ruraux les domestiques et les ouvriers à la journée, travaillaient pour leur maître et vivaient à ses dépens. De même qu'il y avait différentes classes d'hommes, il y avait aussi différentes classes de terres, et comme le système économique de la société du moyen-âge était basé sur la propriété, le sol, ainsi que les habitans, avait sa hiérarchie. Les terres nobles, qui occupaient nécessairement le premier rang, obligeaient leurs possesseurs, vis-à-vis de ceux dont ils relevaient féodalement, à l'hommage et au service militaire; les terres roturières étaient assujetties à des rentes et à des corvées. Les premières, espèce de majorat inaliénable auquel étaient attachés le titre et le nom, étaient indivisibles; les secondes pouvaient se partager à l'infini : aussi, dès le moyen-âge, la propriété roturière était-elle extrêmement morcelée. M. Delisle cite plusieurs exemples à l'appui de ce fait, sur lequel il insiste avec raison, parce qu'il a été généralement méconnu, et il rappelle entre autres la terre dite *le fief aux roses*, qui se composait de 76 ares, partagés en cent dix parcelles exploitées par trente-neuf tenanciers.

Après avoir traité la question de propriété, M. Delisle passe à la question d'exploitation. Le système du métayage, qui donne par moitié les fruits de la terre au propriétaire et au fermier, était pratiqué sur un assez grand nombre de points de la Normandie, comme il l'est encore de nos jours dans la plupart de nos départemens du centre. Il y avait aussi les baux à loyer, qui étaient de trois, de six ou de neuf années, et dont les prix s'acquittaient en grains, en argent et en une foule de redevances telles que volailles, œufs, gibier, etc. L'une des principales clauses de ces baux était que le fermier, pendant toute la durée de son bail, emploierait sur sa ferme toutes les pailles et les fumiers, et qu'il ne pourrait changer les assolemens. L'importance qu'ont prise de nos jours les questions agricoles donne à toute cette partie du livre un véritable intérêt, et il est curieux de constater que sur un grand nombre de points de la France les choses se passent encore aujourd'hui comme au XIIIe siècle. La différence entre le présent et le passé n'est souvent que dans les institutions féodales, et ces institutions fournissent encore à M. Delisle un remarquable sujet d'études; mais, tout en rendant justice à l'étendue de ses recherches, nous pensons qu'il s'est montré par trop indulgent à l'égard de la féodalité. Que le *droit du seigneur* par exemple, ce droit dont on s'est fait une arme contre le moyen-âge, n'ait existé dans la Normandie que très exceptionnellement; que M. Delisle ne l'ait rencontré qu'une seule fois, et même comme formule comminatoire, l'exercice de ce droit étant subordonné au refus que faisait le nouveau marié de donner, le jour de ses noces, un morceau de porc ou un gallon de vin à son seigneur, — il ne s'ensuit pas pour cela qu'on ne le rencontre pas dans d'au-

tres provinces, sous d'autres noms, et c'est tirer, ce nous semble, d'un fait particulier une conclusion beaucoup trop générale que d'affirmer que les paysans, à l'occasion de leur mariage, n'étaient point soumis vis-à-vis de leurs seigneurs à des obligations plus avilissantes que celles auxquelles ces derniers étaient eux-mêmes astreints vis-à-vis de leur suzerain. Nous admettons que la féodalité, à un moment donné de l'histoire, ait constitué un progrès relatif, surtout sur les institutions chevaleresques; nous admettons qu'elle ait substitué dans de certaines limites la notion de l'ordre et du droit à la notion de la force; mais, ces concessions faites, nous regardons comme hors de doute que, dans les rapports du maître au vassal, du noble au vilain, la féodalité ne fut que trop souvent oppressive ou absurde. On a méconnu long-temps ce qu'elle a eu d'utile; ce n'est pas une raison pour méconnaître, d'autre part, ce qu'elle a eu de vicieux, et si nous insistons sur ce point, c'est qu'on se montre généralement trop disposé à passer sans transition d'un extrême à l'autre. Il n'est pas un seul des grands noms de notre histoire qu'on n'ait traîné tour à tour des gémonies au panthéon, il n'est pas une seule des institutions du passé qu'on n'ait flétrie avec colère ou réhabilitée avec enthousiasme; et comme la mode historique change tous les dix ans, on se demande avec défiance si l'histoire écrite à la distance des siècles, au lieu d'être une vérité, n'est pas trop souvent une succession de systèmes.

La partie des *Études* sur l'agriculture normande qui se rattache à la police rurale, à l'administration des paroisses, à l'état moral et matériel des populations agricoles, présente un grand nombre de faits nouveaux. Même à l'époque où la féodalité est dans toute sa puissance, le système électif pour certains offices de justice se maintient dans plusieurs cantons, et, quoiqu'il n'y eût point dans les campagnes de communes légalement organisées, on voit cependant l'esprit d'association suppléer à l'imperfection des institutions sociales. Lorsqu'une paroisse a des affaires d'intérêt public à débattre, elle délègue par voie d'élection des procureurs chargés de les poursuivre; elle nomme également par le même système les répartiteurs et les collecteurs des tailles; elle vote des fonds pour l'entretien des églises, des chemins, des ponts, des gués; elle soulage par des associations de bienfaisance les misères privées; enfin elle présente en bien des points une organisation très avancée. La population normande était nombreuse, et si les campagnes, dans la Normandie comme dans le reste de la France, furent souvent réduites à la dernière misère, la cause de cette misère doit surtout être attribuée aux guerres étrangères et aux guerres civiles et féodales. Il est même à remarquer que la prospérité des populations agricoles n'est pas toujours en rapport avec le progrès de la civilisation, car il est incontestable qu'elles étaient plus heureuses au XIIe et au XIIIe siècle qu'elles ne le furent depuis, sous Henri IV par exemple, et surtout sous Louis XIV. Dans les temps ordinaires, le bien-être matériel paraît avoir été à peu près satisfaisant. La nourriture était abondante et même assez variée; elle se composait, outre les légumes dont la production était très active, de lard, de bœuf salé, d'œufs, de potage aux pois, de poisson salé, tel que le hareng et le *crespois*, c'est-à-dire la chair de baleine et autres gros cétacés. M. Delisle indique, dans certaines abbayes, la pitance quotidienne des travailleurs agricoles, qui était supérieure à ce que consomment aujourd'hui la plupart de nos paysans. L'instruction primaire (qu'on nous

passe ce mot appliqué au moyen-âge) paraît même avoir reçu un certain développement. La plupart des paroisses avaient une école où l'on apprenait les élémens de la langue latine; c'était là que se formaient les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, et quand ils avaient terminé leurs études, ils continuaient à cultiver en attendant les ordres ou la collation d'un bénéfice. Les *vavasseurs*, c'est-à-dire les paysans de cette classe moyenne qui répondait, comme nous l'avons vu, à la bourgeoisie des villes, fréquentaient ainsi que les clercs les écoles rurales; et comme on trouve au XIIIe siècle un assez grand nombre de chartes rédigées au propre et privé nom de simples paysans sans l'intervention de l'autorité civile et religieuse, on peut croire que ces paysans étaient assez instruits pour s'occuper eux-mêmes de la rédaction des actes qui les intéressaient.

Les détails que M. Delisle donne sur l'exploitation du sol et la culture proprement dite ne sont ni moins variés ni moins neufs que ceux qui se rapportent à la constitution de la propriété. Au moyen-âge comme de nos jours, le manque d'argent et l'organisation vicieuse du crédit étaient l'une des plaies les plus profondes de l'industrie agricole; l'usure ruinait les propriétaires et les cultivateurs, et la ruine, en cas de gêne, devait être bientôt consommée, le taux légal de l'argent ayant été porté parfois à des sommes excessives, comme sous Philippe-Auguste par exemple, où il était fixé à 2 deniers pour livre par semaine, soit 43 pour 100 par an. Il résultait de là que l'emprunteur était souvent obligé de faire à ses créanciers l'abandon de sa terre, ou que, pour éviter cet abandon, il constituait une rente perpétuelle dont le taux était en général de 10 pour 100. Si grande qu'ait été la pénurie de l'argent, on peut croire néanmoins, d'après les témoignages des textes, que l'agriculture normande, au moyen-âge et principalement au XIIIe siècle, avait atteint déjà un assez notable degré de perfection. D'immenses travaux de défrichement s'exécutent à cette date sur tous les points de la province. Dans la question des cours d'eau, les coutumiers devancent de plusieurs siècles notre loi sur les irrigations. Les travaux de desséchement des grands marais sont exécutés, pour la première fois en Europe depuis les Romains, dans le Lincolnshire, par les enfans expatriés de la Normandie. Dès le XIIe siècle, l'exploitation des tourbières est en pleine activité, l'aménagement des forêts est habilement et sévèrement surveillé, et les terres arables reçoivent des soins qui témoignent que la culture était sinon très avancée, du moins fort intelligente. Sans que l'on se doutât le moins du monde des lois de la chimie, on avait été conduit, par la seule observation, à un emploi judicieux des engrais; on appliquait la marne tous les quinze ou dix-huit ans, et, sur le littoral, on faisait un grand usage des détritus de plantes marines et du sable de mer, comme cela se pratique encore de nos jours. Les baux stipulaient les fumures et les assolemens, qui étaient en général des assolemens triennaux. Le nombre des labours était également réglé; les paysans qui n'avaient point assez de terres pour entretenir l'attelage d'une charrue s'associaient entre eux; les plus pauvres travaillaient leurs champs à la bêche, et c'est ce qu'on appelait les *laboureurs de bras*. Les propriétés roturières, par suite de leur extrême morcellement, recevaient des tenanciers des soins très minutieux, et l'on trouve au XIIIe siècle la mise en œuvre de certains procédés, le sarclage des céréales par exemple, qui rappellent les pratiques perfectionnées de la culture romaine. L'élève des chevaux et des bestiaux avait atteint, comme l'agriculture proprement dite, un notable développement : les nobles entretenaient à grands frais

des haras considérables, et dès le XIII[e] siècle on achetait pour l'amélioration des races des béliers d'Espagne et d'Angleterre.

Nous ne suivrons pas plus long-temps M. Delisle à travers les détails de son livre. Ce que nous venons de dire suffit pour montrer l'étendue et la variété de ses recherches sur un sujet que l'érudition n'avait point abordé jusqu'à ce jour. Nous souhaitons vivement que des travaux analogues soient entrepris sur les autres provinces de l'ancienne France, car les questions traitées dans les *Études* sur l'agriculture normande s'adressent non-seulement aux érudits, mais même aux hommes pratiques. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur sur l'heureux choix de son sujet et sur la sagacité avec laquelle il interroge les textes en apparence les plus insignifians; mais nous lui recommanderons d'éviter à l'avenir l'accumulation sur un même fait de détails d'une même nature; nous lui recommanderons surtout une ordonnance plus sévère, car son travail, en bien des pages, est resté à l'état de notes. M. Delisle, qui est jeune, possède à un degré éminent le sens intime de l'érudition, et tout son effort aujourd'hui doit être de faire dominer la méthode synthétique sur ce procédé d'analyse qui l'entraîne souvent dans des détails par trop secondaires.

L'histoire ecclésiastique de la Normandie, qu'on pouvait croire épuisée par les nombreuses recherches dont elle a été l'objet antérieurement à la révolution française, s'est rajeunie depuis quelques années; les écrits des laïques, comme ceux des membres du clergé, sont étudiés sous le triple point de vue de l'archéologie, des mœurs, des institutions, et il est résulté de ce concours un ensemble de publications très recommandables.

La cathédrale de Rouen, décrite en détail par les archéologues, se trouvait, pour ainsi dire, démontée pièce à pièce, et il fallait demander au livre de M. Hyacinthe Langlois la description de ses stalles, au livre de M. Deville la description de ses tombeaux, à M. l'abbé Langlois l'histoire de ses maîtres de chapelle et de ses musiciens. Un membre de l'académie de Rouen, M. Fallue, a repris en sous-œuvre, en historien plutôt qu'en archéologue, tous les travaux de ses devanciers; il les a complétés par l'étude d'un grand nombre de documens inédits, et, au lieu de s'en tenir à la simple description du monument, il a écrit la monographie de l'église dans ses rapports avec la société civile et politique. Le travail de M. Fallue a le mérite bien rare d'une ordonnance très régulière, et l'auteur a su y établir beaucoup d'unité en partant de ce principe, que, le christianisme étant seul resté debout au milieu de l'ébranlement ou de la ruine de toutes les institutions humaines, on pouvait, dans le dédale du passé, trouver un fil conducteur en groupant autour des institutions chrétiennes les faits de l'ordre séculier. Étendant, d'après cette méthode, ses recherches au diocèse tout entier, M. Fallue a rencontré sur sa route une foule de questions d'un intérêt élevé, et, en donnant l'histoire des évêques, des conciles, il a été naturellement conduit à traiter du rôle joué par les ecclésiastiques normands dans la conquête de l'Angleterre, de la police introduite par eux dans ce royaume, puis de la domination anglaise dans la Normandie, des guerres de religion, et enfin des querelles du jansénisme. C'est là, on le voit, un travail fort important; M. Fallue y a consacré dix années de sa vie : il a beaucoup fait pour l'histoire de sa province, et l'Institut a fait, ce nous semble, trop peu pour son livre en lui accordant tout simplement une mention très honorable.

A côté de l'histoire de la métropole de Rouen, nous placerons, quoique se

rattachant à un tout autre ordre d'idées, l'écrit de M. Ramée : *L'Art et l'Archéologie au* XIXe *siècle : Achèvement de Saint-Ouen de Rouen*. Après avoir tracé rapidement l'histoire archéologique de cette belle église depuis l'abbé Marc d'Argent, qui jeta les fondemens du chœur en 1218, l'auteur examine comment les architectes chargés de l'achèvement de la façade par la loi du 25 mars 1845 se sont acquittés de leur œuvre. La critique est des plus vives, et, pour la rendre plus pénétrante encore, M. Ramée a comparé ce qui a été fait de nos jours avec deux plans projetés au XVIe siècle. Le parallèle, il faut en convenir, n'est point flatteur pour l'art moderne, et, pour notre part, nous approuvons fort les conclusions générales de M. Ramée, à savoir que, lorsqu'il reste des parties très notables d'un édifice portant le cachet d'un grand style et d'une époque déterminée, on ne les démolit pas pour les reconstruire à neuf dans un style tout différent; que la fantaisie dans l'architecture archéologique n'est rien autre chose que du vandalisme, et qu'il vaut mieux laisser les monumens tels qu'ils sont que de les défigurer en les restaurant.

L'*Histoire du Prieuré du Mont-aux-Malades-lez-Rouen*, par M. l'abbé Langlois, rappelle de tous points l'ancienne école bénédictine. L'homme le plus éminent de cette école, Mabillon, souhaitait qu'il y eût dans chaque abbaye, dans chaque prieuré un religieux qui en écrivît l'histoire, non-seulement pour sauver les souvenirs qui intéressent la science du passé, mais aussi pour offrir aux âges modernes l'exemple des antiques vertus et des saints dévouemens : c'est pour obéir à ce précepte du maître que M. Langlois a pris la plume, et qu'il a écrit sous l'inspiration d'un double sentiment, le patriotisme et la piété. A défaut de talent, dit-il, le cœur l'a fait historien. Enfant, il a joué sur les tombes des hôtes oubliés du *Mont-aux-Malades;* prêtre, il s'est assis dans leurs stalles au chœur de leur église, et dans le vieux prieuré, devenu de nos jours une école ecclésiastique, il a évoqué la mémoire des morts pour offrir le tableau de leurs travaux au clergé qui a recueilli leur héritage. Tout en se plaçant à ce point de vue, M. Langlois n'a point pour cela circonscrit ses études aux limites de l'histoire ecclésiastique, et son livre contient beaucoup plus de choses que le titre ne semble le promettre. Dans une période de sept siècles, de 1120 jusqu'à notre temps même, il suit pas à pas les annales du prieuré, et il rencontre sur sa route plus d'un curieux épisode, entre autres celui qui se rattache à l'exil de Thomas Becket dans la Normandie et à la correspondance que le célèbre archevêque de Cantorbéry entretint avec les religieux du Mont-aux-Malades. Cette correspondance, qui avait échappé jusqu'à présent à l'attention des érudits de la province elle-même, s'ajoute comme un document précieux à l'histoire de la lutte que saint Anselme ouvrit en Angleterre contre le pouvoir royal, lutte qui prépara peut-être plusieurs siècles à l'avance, dans la Grande-Bretagne, la rupture violente de la couronne et de l'église. Le chapitre consacré à la maladrerie qui était annexée au prieuré et les recherches sur la lèpre présentent, quoique le sujet n'ait rien de bien neuf, un côté intéressant, en ce sens que l'auteur, profondément pénétré du sentiment chrétien, a montré, d'une façon heureuse, comment, à côté de la terreur profonde qu'inspiraient les lépreux, il y avait, en même temps que la pitié, un sentiment très réel de vénération. On les respectait tout en les redoutant, comme on respectait Job, leur patron, dont l'image était dans toutes les maladreries, parce qu'on pen-

sait que Dieu, en les soumettant aux plus terribles épreuves, les prédestinait par d'intolérables douleurs aux joies de l'éternité; on les appelait les *vénérables frères infirmes*, on pourvoyait attentivement à tous leurs besoins, et la chevalerie elle-même les avait réhabilités en créant l'ordre de Saint-Lazare, qui devait dans l'origine avoir un lépreux pour grand-maître. L'histoire de la lèpre a été souvent étudiée par les érudits modernes, mais personne peut-être jusqu'ici n'avait saisi avec autant de justesse que M. Langlois ce qu'on pourrait appeler le caractère mystique de cette maladie terrible, et le sens profond des rites solennels dont on entourait, en les isolant des hommes, les malheureux qui en étaient atteints.

Les derniers chapitres du livre de M. Langlois sont consacrés à l'histoire littéraire du prieuré du Mont-aux-Malades. La même loi qui imposait aux religieux de cette maison la pratique incessante de la charité leur imposait aussi le travail. « L'oisiveté, disent les statuts, pernicieuse à tous les hommes, est non-seulement pernicieuse, mais encore odieuse et abominable dans un chanoine régulier, obligé d'apprendre tant de choses et de les enseigner aux autres. Qui ne sait que la vie humaine est trop courte pour suffire à notre instruction »? Pénétrés de la vérité de cette maxime, les pieux habitans du prieuré s'efforcèrent à toutes les époques de la mettre en pratique, et M. Langlois suit en détail leurs travaux littéraires depuis l'origine jusqu'à l'époque moderne. Les appréciations critiques sont mêlées dans une juste mesure aux notions biographiques, et, parmi les noms qu'il cite avec de curieux détails, nous avons remarqué celui d'Antoine Corneille, religieux du Mont-aux-Malades et troisième frère de l'auteur du *Cid*. Antoine Corneille, qui remporta plusieurs prix aux concours de l'Immaculée Conception de Rouen, rappelle dans quelques-uns de ses vers, qui sont peu nombreux du reste, la manière large et sévère de son illustre aîné, et si la religion ne l'avait enlevé aux lettres, on dirait peut-être aujourd'hui les *trois Corneille*. Malgré la spécialité restreinte du sujet, le livre de M. Langlois touche à bien des questions. On peut y puiser de très utiles enseignemens, et si l'auteur s'est égaré quelquefois dans le domaine de l'histoire générale, s'il a insisté un peu longuement sur des détails connus ou d'un intérêt très secondaire, on ne peut que donner des éloges à l'exactitude de ses recherches, à l'impartialité de sa critique.

L'histoire ecclésiastique considérée dans ses rapports avec l'histoire des mœurs a aussi fourni à M. de Formeville, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, le sujet de publications intéressantes. M. Delisle, l'auteur des *Études* sur l'agriculture normande, avait signalé, dans un curieux travail intitulé *Des Monumens paléographiques relatifs à l'usage de prier pour les morts*, les rouleaux funéraires sur lesquels on inscrivait dans les couvens les noms des personnes mortes pour les recommander aux prières des fidèles. A la suite d'un rapport intéressant sur le travail de M. Delisle, M. de Formeville a publié, soit *in extenso*, soit par extraits, quelques-uns de ces rouleaux, qui remontent au commencement du XIIe siècle, et particulièrement ceux qui concernent saint Bruno, fondateur des chartreux, Mathilde, fille de Guillaume-le-Conquérant, et le bienheureux Vital, fondateur de l'abbaye de Savigny. Composés de feuilles de parchemin en nombre indéfini, les rouleaux funéraires étaient tantôt *perpétuels*, tantôt *annuels*, tantôt *individuels*; les premiers, dé-

posés à demeure sur les autels, n'étaient jamais ni déplacés ni transportés au dehors; les seconds circulaient entre les églises affiliées à une même association mystique pour faire connaître annuellement le nom des morts; les troisièmes étaient expédiés au décès de chaque frère, pour réclamer en sa faveur l'intercession de tous les associés. Lorsqu'il s'agissait d'un simple religieux, la formule était très concise : — Un tel, enfant de notre congrégation, est mort; nous réclamons vos prières pour son ame, et, de notre côté, nous prierons pour vous. — Lorsqu'il s'agissait d'un grand personnage, d'un homme éminent en dignités ou en vertus, le rouleau déployait toutes les pompes du style, et souvent même on l'illustrait de dessins. Le soin de rédiger l'article nécrologique était confié aux plumes les plus habiles, et, quand cet article avait reçu l'approbation générale, on le remettait à un messager qui allait d'église en église, de monastère en monastère, emportant suspendue à son cou la funèbre encyclique. Le voyage du *porte-rouleau* durait souvent une année tout entière. Quand il arrivait dans un couvent, on le recevait avec la plus grande bienveillance, on le faisait bien boire et bien manger, on lui donnait un peu d'argent, et, lorsque la communauté avait pris connaissance de sa missive, elle s'assemblait pour célébrer l'office des morts en mémoire de ceux qui lui étaient recommandés. Ce n'est point seulement sous le rapport des mœurs, mais aussi sous le rapport littéraire, que les *rouleaux* présentent un véritable intérêt, car on y rencontre, outre des déclamations mystiques, un certain nombre de morceaux de poésie, dont quelques-uns ont été composés par des femmes. M. de Formeville remarque à cette occasion qu'une seule femme, Héloïse, a su, dans le moyen-âge, tourner agréablement le vers latin, et si nous avions voix délibérative dans l'institution tant soit peu décrépite des concours universitaires, nous donnerions comme matière de prix quelqu'un des sujets traités par l'abbesse du Paraclet. Il serait piquant de mettre aux prises la muse la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée du XIIe siècle, avec la muse du pensum et le latin *fantaisiste* de l'université du XIXe siècle.

La publication des documens dans la même spécialité a marché de front avec celle des travaux originaux, et c'est à un érudit d'Évreux, M. Théodose Bonnin, que l'on doit le plus curieux de ces documens, le *Journal* des visites pastorales d'Eudes Rigaud, qui occupa le siége archiépiscopal de Rouen au XIIIe siècle, et qui jouit auprès de saint Louis de la plus haute faveur. Ce que fit le saint roi pour la réforme des mœurs publiques, Eudes Rigaud le tenta pour la discipline ecclésiastique. Chrétien austère, il voulait faire régner dans les couvens la régularité imposée par les fondateurs des ordres religieux et ramener à la perfection primitive des institutions qui, dès le siècle suivant, allaient marcher rapidement vers la décadence. Rigaud, qui savait que la vigilance est l'un des premiers devoirs d'un pasteur, faisait de nombreuses visites dans les communautés soumises à sa juridiction; il y procédait à de sévères enquêtes, et consignait de sa propre main les résultats de ces enquêtes sur un journal intitulé : *Regestrum visitationum*. Ce journal, qui va de 1248 à 1269, contient sur les maisons religieuses de la Normandie les plus curieux détails. Ces maisons, au nombre de deux cents, renfermaient deux mille trois cent quatre-vingt-six personnes; mais, comme ce nombre n'est indiqué qu'une seule fois, et que le registre des visites comprend une période de vingt et

un ans, il faut tenir compte du mouvement de la population, et porter au moins à quatre mille le nombre total des individus. Or, sur ce nombre total, et dans la période que nous venons d'indiquer, l'évêque trouve cent quarante-trois moines susceptibles d'être réprimandés. Il les désigne tous par leur nom, en indiquant la nature de la faute ou du délit. Onze avaient manqué à leur vœu de pauvreté en conservant un peu d'argent dans leurs coffres; dix autres avaient joué aux dés ou chassé, malgré le précepte qui défend aux gens d'église de verser le sang des hommes ou des animaux; vingt-quatre avaient troublé par leurs intrigues le calme et le bon ordre; huit s'étaient laissé aller à la colère; vingt-cinq buvaient avec excès, et soixante-quinze avaient encouru le reproche d'incontinence; deux étaient soupçonnés d'avoir commis avec violence un attentat aux mœurs; deux autres avaient volé et fait un faux. Ainsi, dans l'espace de vingt et un ans, et sur quatre mille individus, quatre seulement s'étaient rendus coupables de délits tombant sous le coup de la justice humaine; les autres avaient péché contre la règle et la conscience. Si, comme on a tout lieu de le croire, la statistique de l'archevêque Rigaud est exacte et rigoureuse, on ne peut qu'admirer l'ordre et la régularité qui régnaient encore à cette date dans les maisons religieuses, et, suivant la juste remarque d'un critique normand, il faut singulièrement rabattre du reproche de déréglement que tant d'écrivains ont fait peser sur les moines du moyen-âge : la vertu n'a pas toujours eu dans le monde une aussi belle majorité.

Les couvens de femmes, sous le rapport de l'austérité monastique et de la simple morale humaine, présentent des résultats moins satisfaisans. Sur treize établissemens de ce genre qui existaient en Normandie, quatre étaient absolument sans reproche; trois sont notés pour des fautes légères, et six pour de véritables désordres. En ce qui touche les fautes légères, si le journal de l'évêque Rigaud eût été connu au XVIII[e] siècle, on n'eût point manqué de dire que Gresset y avait puisé l'idée de *Vert-Vert*, car on y trouve, aussi durement censurées par le prélat qu'elles ont été gracieusement chantées par le poète, toutes les coquetteries de la cellule, toutes les futilités du parloir, les grandes préoccupations des petites choses et cet amour des chiffons élégans qui l'emporte souvent dans le cœur des femmes légères sur l'amour terrestre, et qui semble aussi quelquefois dans le cœur des dévotes balancer l'amour divin. On avait beau faire, on ne pouvait venir à bout d'empêcher les religieuses de fermer leurs coffres à clé pour y enfermer de petits meubles et des objets de toilette, et elles se consolaient du regret de ne pouvoir s'en servir par le bonheur tout féminin de les posséder en fraude et de les regarder en cachette. Quelques-unes avaient des petits chiens, des écureuils, mais plus généralement des alouettes. Ce n'étaient là certes que péchés mignons; cependant l'inflexible archevêque ne voulut pas même permettre aux pauvres filles ces innocentes distractions : il fallut sacrifier les écureuils et les alouettes. On se rejeta alors sur les poulets; mais le sévère prélat intervint encore, et décida que ces oiseaux seraient nourris par la communauté, sous prétexte qu'ils étaient entre les sœurs un sujet constant de querelles. Ces détails sont bien minutieux sans doute, mais ils ont leur charme et surtout leur intérêt historique, en ce qu'ils montrent ce qu'était dans les âges de foi vive la vie monastique, à quelle abnégation l'autorité de la règle soumettait les individus, et combien dans les

plus petites choses la volonté humaine était pliée au joug du devoir. Sous un autre rapport, le *Journal* de Rigaud mérite de fixer l'attention des historiens; il prouve que, toutes les fois que des symptômes de décadence se manifestèrent dans l'église, il se rencontra toujours au sein de l'église elle-même des hommes éclairés et sages qui s'efforcèrent d'arrêter les progrès du mal. Le relâchement de la discipline, les mauvaises mœurs des moines, les richesses immenses du clergé furent, on le sait, l'une des causes les plus puissantes du triomphe de la réforme, et l'histoire, qui se range trop souvent du parti des vainqueurs, a dressé un piédestal à Luther, parce qu'il avait signalé au mépris du monde les désordres qui de son temps déshonoraient le cloître et le sanctuaire; mais ce que l'histoire n'a pas dit, c'est que les abus signalés par Luther avaient été dans l'église gallicane constamment combattus avec plus de rigidité et d'éloquence peut-être par des hommes qui, tout en restant dans le cercle inflexible de la tradition dogmatique, pressentaient de loin la révolution du XVIe siècle, et cherchaient à la prévenir, comme on prévient les révolutions, par de sages réformes. L'archevêque Rigaud fut du nombre, et de la sorte il se rattache à cette école à la fois progressiste et conservatrice qui est si dignement représentée dans le haut clergé par saint Bernard, Pierre d'Ailly et Gerson, et dans les rangs inférieurs par les prédicateurs populaires Thomas Connecte, Guillaume Pepin, Maillard et Menot.

Les institutions civiles, les mœurs, les traditions, les monumens, ont été, sur tous les points de la Normandie, étudiés, décrits, dessinés, restaurés avec un zèle infatigable. Les monographies locales sont très nombreuses, et nous avons distingué dans le nombre, moins peut-être sous le rapport de la science que sous le point de vue d'une originalité attrayante, les *Essais historiques* de M. Decorde, curé de Bures, sur les cantons de Neufchâtel, de Londinières et de Blangy. Enfant de la campagne et, comme il le dit avec un juste sentiment de la noblesse de cette profession, fils de cultivateur, l'auteur des *Essais historiques* n'affiche aucune prétention au titre de savant. Il aime son pays, il en connaît tous les paysages, toutes les églises, toutes les familles, celles du pauvre comme celles du riche, et il raconte avec une grande simplicité ce que lui ont appris, sur ce pays qu'il ne quittera sans doute jamais, les vieux parchemins, les traditions, les causeries vagabondes à travers les champs et les bois. Les livres de M. Decorde ressemblent à ces petits jardins des presbytères de campagne, où l'on respire, avec le parfum des fleurs sauvages, le calme et la paix. Tout y est simple, honnête, et c'est toujours le bon curé qui cause avec ses paroissiens. L'auteur, qui ne s'inquiète guère des transitions, des péroraisons ou des exordes, commence l'histoire du canton de Londinières par une dissertation sur l'ornithologie de ce canton, dissertation qui se termine par une recette pour l'embaumement d'après le procédé Gannal. Des oiseaux, il passe aux druides et aux Celtes; puis il entre dans les cimetières pour lire les épitaphes. Il monte dans tous les clochers pour apprendre l'âge et le nom des cloches, et, à propos de la cloche, il fait l'histoire de la marraine, et, par la même occasion, l'histoire du parrain. Savez-vous, par exemple, pourquoi la plus belle cloche de Bures s'appelait Gabrielle? C'est que, dans la brillante campagne d'Arques, la belle Gabrielle habitait le château de Tourpes, aux environs de Bures; qu'Henri IV était alors à Arques, et qu'il allait souvent à Tourpes déguisé en marchand de

bœufs. Un jour, le royal amant causait théologie avec sa belle maîtresse, — au XVIe siècle, l'amour et la théologie s'accordaient mieux que le papisme et la réforme, — et, comme la dame de Tourpes pressait le Béarnais de se convertir, — peut-être en l'embrassant, c'est un détail omis par l'auteur : — « Mon bel ange, dit le Béarnais, êtes-vous aussi bonne catholique que vous voudriez que je le fusse? Allez-vous souvent à la messe? — Je ne l'entends jamais sonner, la cloche de Bures est si petite! — Eh bien! pour que vous l'entendiez sonner à l'avenir, je vous enverrai les cloches de la première ville que je prendrai. » Peu de temps après, Henri, maître d'Hesdin, envoyait à Bures un carillon complet, et, comme Gabrielle était la plus belle des femmes, on donna son nom à la plus belle des cloches du carillon de Bures. Les savans et les pédans, — la distinction n'est pas toujours facile à faire, — trouveront sans doute que les livres de M. Decorde pèchent par la méthode, et qu'ils manquent de ce qu'on appelle la rigueur scientifique. Le reproche serait grave, si l'auteur avait écrit pour conquérir les suffrages de l'Académie des Inscriptions; mais, comme il a eu le bon esprit d'écrire tout simplement pour ses compatriotes, comme il a voulu populariser quelques notions historiques intéressantes, placer quelques ruines sous la protection des traditions locales, attacher enfin par le souvenir au sol qui les nourrit les robustes enfans de la terre normande, nous ne l'inquiéterons pas sur quelques détails de mise en œuvre; il a fait mieux que beaucoup de savans de profession : il a mis dans ses livres du patriotisme et du cœur, et certes un bon sentiment vaudra toujours mieux qu'une bonne phrase.

Les documens publiés par M. Bonnin, sous le titre de : *Souvenirs et Journal d'un bourgeois d'Évreux*, se rattachent, comme les livres de M. Decorde, à ce que nous appellerons l'école populaire historique. L'auteur de ces *Souvenirs* est un vannier d'Évreux, Christophe Rogue, né en 1765, mort en 1830. Ils s'étendent de 1740 à 1830, l'auteur s'étant appliqué à raconter non-seulement ce qu'il avait vu par lui-même, mais aussi ce qu'il avait recueilli de la bouche des vieillards contemporains de son enfance. Il y a là, au point de vue local, un intérêt véritable; le passé y revit jour par jour dans ses moindres détails; la période révolutionnaire mérite surtout d'être lue, car ici, comme dans toutes les villes de province, les excès de la terreur se montrent dans leur sauvagerie et leur ridicule, et c'est là une remarque que nous aurons encore occasion de faire plus d'une fois. Étranger aux passions politiques, élevé par son bon sens et son humble condition au-dessus des ambitions de parti, l'auteur des *Souvenirs* assiste au drame de 93 comme un spectateur désintéressé qui suit du parterre les péripéties d'une tragédie sanglante, et quand la guillotine se dresse sur la place publique, quand on renverse les vieux monumens, quand on emprisonne des bourgeois paisibles, il se demande avec surprise ce que cette bonne ville d'Évreux, si honnête et si calme, a fait pour qu'on la traite ainsi. Il ne comprend rien au progrès par le meurtre, le pillage et la destruction, et ce récit simple et naïf, sans prétention, sans phrases ambitieuses, ce récit souvent incorrect s'élève parfois à la dignité de l'histoire. On sent dans ces pages, écrites sous l'impression des événemens contemporains, combien la perspective d'un demi-siècle change la physionomie des choses, et combien de mensonges ont dû s'entasser, malgré la bonne foi des auteurs, dans les livres écrits à dis-

tance. La préface que M. Bonnin a placée en tête du *Journal* est un morceau distingué, dans lequel sont exprimés en fort bons termes les sentimens les plus honorables. L'auteur a surtout raison quand il reproche à la classe que l'on désigne généralement sous le nom de haute bourgeoisie son indifférence pour les études sérieuses, principalement pour les études historiques. Il y a là, pour un fait particulier et restreint, une remarque juste et qu'on peut étendre fort loin, car, à part quelques hommes, en très petit nombre, qui donnent à leur vie le but sérieux du travail, la plupart des personnes riches s'allanguissent dans le bien-être matériel. Tout en vivant de ce qu'on nomme la vie du monde, elles ne s'aperçoivent pas que, dans les rangs de la société qui leur sont inférieurs par la fortune, le niveau intellectuel s'élève sans cesse; en un mot, elles jouent aujourd'hui vis-à-vis du prolétariat le même rôle que la noblesse au XVIIIe siècle a joué vis-à-vis de la bourgeoisie. En ne marchant pas, elles s'exposent à être bientôt dépassées, de même qu'en s'isolant du mouvement qui s'accomplit autour d'elles, en ne s'y mêlant pas pour le régulariser, elles préparent peut-être à leur insu les crises les plus graves.

Ce que M. Bonnin a fait pour Évreux, M. Mancel (1) l'a fait pour la ville de Caen, en expliquant, dans une courte et vive préface, le genre d'intérêt des mémoires locaux. Le *Journal d'un bourgeois de Caen* s'étend de 1652 à 1733, et, comme le remarque avec raison le savant éditeur, en écoutant cette causerie simple, naïve et pleine de sens, sur les hommes et les choses d'autrefois, on assiste souvent avec une illusion parfaite à la vie du passé; on devient Normand du XVIIe siècle, et, par distraction, on appelle le préfet M. l'intendant, et l'adjoint M. l'échevin.

Les Insurrections populaires en Normandie pendant l'occupation anglaise au XVe siècle, par M. L. Puiseux, contiennent, dans un petit nombre de pages, beaucoup de faits curieux et des aperçus justes et nouveaux. Après le martyre de Jeanne d'Arc, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, étaient ou indifférens à l'affranchissement de la France ou ralliés au parti anglais. Le peuple de Paris lui-même, en se levant au nom du parti démocratique contre les Armagnacs, en donnant la main au duc de Bourgogne, se trouvait fatalement et presque logiquement conduit à une alliance avec l'étranger. L'administration vigilante et sévère du roi d'Angleterre, Henri V, avait maintenu dans la Normandie la paix et une certaine prospérité; mais à la mort de ce prince la paix cessa, les vieilles coutumes normandes, respectées par Henri V, étaient ouvertement violées. Les Normands se rappelèrent alors que ces Anglais qui les dépouillaient et les tuaient étaient les fils des vaincus d'Hastings. Une vaste conspiration s'organisa dans le Bessin et le pays de Caen, depuis Bayeux jusqu'à Honfleur, dans le Cotentin, dans le pays de Caux, et jusque dans le Maine et le Perche. Le chef de cette conspiration était un simple paysan dont on sait à peine le nom, qu'on appelle indistinctement *Quatrepié, Quatepié* ou *Cantepie.* Soixante mille hommes se réunirent sous ses ordres; mais, peu de temps après

(1) On doit encore à M. Mancel : *Établissement de la Fête de la Conception Notre-Dame*, par Wace; — *le Père André*, documens inédits, en collaboration avec M. Charma; — *Caen sous Jean Sans-Terre; — Essai sur l'histoire littéraire de Caen aux onzième et douzième siècles;* — une édition annotée des *Origines de quelques coutumes anciennes* de Moisant de Brieux, et diverses brochures sur la Normandie.

cette prise d'armes, Quatrepié fut tué sous les murs de Caen. La guerre étouffée sur un point se rallumait sur un autre. Un paysan, Lecarnier, souleva les habitans du pays de Caux; Lecarnier et ses Cauchois, aidés de quelques capitaines de Charles VII, emportèrent Harfleur d'assaut, et en moins de six semaines ils prirent Fécamp, Montivillers, Graville, les Loges, Valmont, Arques, Lillebonne, Tancarville, Saint-Valéry. Ces bandes furent détruites comme les premières; mais le signal était donné, et quelques années plus tard la terre normande fut délivrée de ses oppresseurs, car c'est là le seul mot qui convienne, et l'on peut dire que la domination anglaise en France ne fut qu'un véritable brigandage. Le travail de M. Puiseux n'est qu'une esquisse très rapide; mais, dans une note, il promet sur le même sujet une étude plus étendue et plus complète. Nous ne pouvons que l'engager à donner tous ses soins à ce tableau historique, en lui recommandant toutefois de mettre plus de simplicité dans le style et de se défier des exordes et des péroraisons à effet. La devise d'un de nos plus grands hommes de guerre, *res non verba*, doit être aussi celle des érudits.

La bibliographie qui intéresse si directement l'histoire, et qui sert de point de départ indispensable à toutes les recherches, la bibliographie a été l'objet de quelques études intéressantes. Bien avant l'Académie des Sciences morales, le secrétaire perpétuel de l'académie de Caen, M. Julien Travers, avait senti la nécessité de répandre dans les campagnes, par l'attrait de la lecture et surtout par le bon marché des livres, des connaissances utiles et de bons sentimens. En homme qui a vu les choses de près et qui se défie des églogues transportées dans l'économie sociale, M. Travers s'est demandé s'il était possible et comment il était possible de détrôner les *Véritables Liégeois* et les *Mathieu Laensberg*, ces livres sibyllins du cultivateur et du berger. Pour déterminer ce qu'il fallait faire dans ce genre, il a cherché ce qu'on avait fait, et il a dressé, depuis l'origine même de leur apparition, le catalogue raisonné et critique des almanachs et des annuaires de la Manche et du Calvados. L'annuaire, qui constitue en province l'aristocratie des almanachs, a subi depuis plusieurs années bien des vicissitudes : purement statistique à l'origine, il est devenu agricole, industriel, historique et littéraire. En raison même de ce progrès, les annuaires de province, jusqu'à ce jour, n'ont obtenu faveur qu'auprès des classes éclairées et riches; ils ne prédisent ni les révolutions, ni la mort des grands personnages, ni les crimes intéressans qui excitent à un si haut degré les sympathies de la foule. Ils sont tout simplement positifs et instructifs : c'est là un grand obstacle aux succès populaires, et de plus ils coûtent 50 centimes, ce qui représente pour un grand nombre de lecteurs la moitié d'une journée de travail, et pour beaucoup d'individus un inconvénient que ne compensent ni les avantages d'une instruction solide, ni l'attrait d'une lecture sérieuse. Nous recommandons le travail de M. Julien Travers aux philanthropes naïfs qui traitent à Paris, du fond de leur cabinet, l'importante question de l'instruction primaire, et qui s'occupent, du point de vue académique, de la diffusion des lumières. Nous ne voulons point railler leur zèle et leurs efforts, mais nous croyons que de long-temps encore *Mathieu Laensberg* l'emportera dans les campagnes sur l'Académie des Sciences morales. Ce n'est pas une raison, du reste, pour que les écrivains dévoués à la cause du véritable progrès se découragent, car la plus grande preuve de talent que l'on puisse donner,

c'est de parler à l'ignorance, en s'en faisant écouter, la langue de la science et du bon sens. On a tellement abusé de la mise en scène littéraire, que le bon sens et l'honnêteté sont aujourd'hui les plus sûrs élémens de succès.

Riche en hommes éminens dans tous les genres, la Normandie, qui sait garder le culte religieux des nobles souvenirs, ne pouvait négliger la biographie, et, dans ce genre, elle est encore la province la plus féconde de la France. Les notices biographiques de MM. Boisard, Puiseux, E. Charles, de Beaurepaire, Gautier, Mancel, de Chennevières, sont, chacune dans sa spécialité, de bons morceaux de critique historique, philosophique, littéraire et artistique. Les études de M. Charma sur Lanfranc et sur Fontenelle unissent à l'exactitude historique une remarquable élévation de vues et de sentimens, et on y reconnaît l'influence salutaire qu'exerce sur l'érudition l'habitude de la pensée philosophique, car on sait que M. Charma s'est fait dans les sciences spéculatives un nom distingué.

Nous aurions encore bien des volumes à feuilleter pour compléter l'analyse des travaux publiés depuis quelques années par les érudits normands et pour donner une preuve nouvelle de ce que nous avons dit plus haut, à savoir que sur aucun autre point de la France l'activité n'a été aussi grande. Il suffira d'indiquer les études de M. l'abbé Cochet sur les églises des arrondissemens du Havre et de Dieppe, et ses recherches sur l'imprimerie à Dieppe; la belle publication de M. de La Sicotière, intitulée *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque*, publication qui, sous le rapport de l'exécution typograhique et de la beauté des dessins, ne le cède en rien aux produits des presses parisiennes; *le Calvados pittoresque et monumental*, dirigé par M. G. Mancel; les *Antiquités gallo-romaines du vieil Évreux*, de M. Bonnin; *l'Avranchin historique et monumental*, de M. Le Héricher, et le *Dictionnaire du patois normand* de MM. Al. et Éd. Du Méril. Ce dernier travail, plein de savantes recherches, s'ouvre par une introduction remarquable qui touche à la fois à de curieux problèmes d'histoire et de philologie, et le seul reproche que l'on puisse adresser aux auteurs, c'est, dans le relevé des mots de leur dictionnaire, de n'avoir point assez cherché, assez recueilli par eux-mêmes, et de s'en être quelquefois rapportés avec trop de confiance aux communications des autorités rurales. Les instituteurs et les maires de campagne ne sont souvent, en fait de linguistique et même d'orthographe, que des autorités fort peu compétentes, et l'orthographe du patois en particulier présente des difficultés qui sont de nature à embarrasser les hommes les plus habiles eux-mêmes. Les vétérans de l'érudition normande ne sont point restés en arrière de ce mouvement actif et fécond : M. le Prévost a continué ses recherches sur l'histoire et la topographie du département de l'Eure; M. de Caumont a conduit jusqu'au cinquième volume le *Bulletin monumental*, collection précieuse, dans laquelle se trouvent consignés les travaux des membres de la société française pour la conservation des monumens, et il a publié récemment le second volume de la *Statistique archéologique du Calvados;* M. Cheruel a donné, en 1850, un très bon volume contenant trois chroniques de Normandie restées inédites, et qui s'étendent de 473 à 1378. Les *États provinciaux de la Normandie* ont été pour M. de Formeville l'objet de longues et patientes recherches. L'Angleterre elle-même a fourni son contingent, et, sous le titre de *the Records of the House of Gournay*, M. Daniel Gurney a publié à Londres, en 1848, une série de documens importans.

Le livre de M. Joachim Ménant, de Cherbourg, *Du Droit de vie et de mort*, se rattache par le côté historique au sujet qui nous occupe. M. Ménant, qui s'applique à démontrer philosophiquement l'inviolabilité de la vie, et qui déploie dans cette démonstration une remarquable élévation de sentimens et de pensées, a tracé à grands traits l'histoire de ce qu'on pourrait appeler la mort violente dans l'humanité, suicides, morts du champ de bataille, duels et supplices. Il dresse la statistique des soldats qui sont tombés par la guerre, des têtes qui sont tombées par le fer du bourreau, et il le dit avec raison, « c'est à donner le vertige. » Il y a dans ce vaste inventaire de faits effrayans beaucoup de science, un bon style, un peu trop de philanthropie peut-être, eu égard à la perversité humaine, et un talent distingué.

Les associations littéraires et scientifiques ont poursuivi avec un grand zèle le cours de leurs publications. La *Société des antiquaires de Normandie*, fondée en 1833, a déjà donné dix-sept volumes de *Mémoires*, qui contiennent des documens d'une grande valeur et des travaux originaux qui n'ont souvent rien à envier aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Nous avons remarqué dans le volume de 1850 une curieuse biographie de Jean Goujon, par M. Léchaudé d'Anisy. Jusqu'ici les biographes de ce grand artiste l'ont tous fait naître à Paris en 1520. M. Léchaudé, s'appuyant sur des documens locaux, réclame, pour la paroisse de Saint-Laurent de Condel, l'honneur d'avoir donné le jour au Phidias français, et si cette rectification biographique n'a point pour elle la certitude absolue, elle a du moins toutes les apparences d'une grande probabilité. Les *annuaires* publiés par l'*Association normande* comprennent, comme les *Mémoires* de la Société des antiquaires, les cinq départemens qui correspondent à la circonscription de l'ancienne province; mais ils se rapportent plus particulièrement à l'agriculture, à l'industrie et à la statistique, tandis que les publications des académies et des sociétés particulières des villes sont tout à la fois scientifiques, historiques et littéraires. Au premier rang de ces publications, il faut placer celles des académies de Rouen, de Caen et de Bayeux. Les recherches biographiques, les curiosités littéraires, tiennent dans les travaux des Rouennais une large place, et, comme preuve, il suffit de citer depuis 1848 le travail de M. l'abbé Picard sur le séjour de Bourdaloue dans la capitale de la Normandie, les recherches de M. Ballin sur Pierre Corneille, le mémoire de M. Clogenson sur certaines particularités de la vie de Voltaire. A Caen, les travailleurs ne sont ni moins zélés ni moins nombreux; mais les études ont un caractère plus encyclopédique, ce qui tient peut-être à l'existence simultanée de la faculté des sciences et des lettres et de la faculté de droit. MM. Julien Travers, Charma, Léon Tillard, ont fait marcher de front dans le chef-lieu du Calvados la philosophie, l'histoire, l'économie politique, et il y a, nous le pensons, peu de localités en France où la littérature et les sciences morales aient été cultivées avec plus de zèle et de succès. A Bayeux, les publications, très nombreuses, sont plus particulièrement historiques, et il semble que cette ville se souvienne encore d'avoir été le dernier refuge de la nationalité normande, et qu'elle se reporte toujours avec complaisance, malgré la distance des siècles, vers un passé qui lui rappelle tant de glorieux souvenirs. Les *Mémoires* de la *Société académique de Cherbourg*, quoique moins variés et moins nombreux que les publications des sociétés dont nous venons de parler, ont aussi une valeur très sérieuse, et, parmi les travaux estimables qu'on y rencontre, ceux de M. Coup-

pey sur la législation anglo-normande seront consultés avec profit par les personnes qui s'occupent de l'histoire de la jurisprudence du moyen-âge, histoire si peu connue jusqu'ici et si prétentieusement défigurée par la monomanie tudesque du symbolisme ou la philosophie du progrès humanitaire. Nous devons mentionner aussi l'*Annuaire du département de la Manche*, qui forme aujourd'hui une collection de vingt-deux volumes. Cet annuaire, outre la partie administrative et statistique, contient une partie archéologique, historique et biographique intéressante, due à MM. Alexis de Tocqueville, de l'Académie française, Victor Le Sens de Cherbourg, E. Pillet, Julien Travers, etc. L'*Annuaire du département de la Manche* est l'une des meilleures publications provinciales de la France.

A l'énumération déjà si longue des ouvrages ou recueils dont nous venons de parler, nous ajouterons la *Revue de Rouen*, dans laquelle la bibliographie et l'archéologie sont si bien représentées par le savant bibliothécaire de cette ville, M. A. Pottier, et le *Journal des Savans de Normandie*, dirigé par M. Alfred Du Méril. L'histoire et l'archéologie occupent dans ces deux recueils une large place, et de la sorte ces deux sciences arrivent jusqu'au public par une périodicité constante et étendue.

II. — BRETAGNE ET PROVINCES DE L'OUEST — RENNES ANCIEN ET MODERNE. — LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES. — L'ÉGLISE POITEVINE.

La Bretagne, qui était, il y a quelques années, l'objet d'une curiosité si vive, et à laquelle ont été consacrées de nombreuses et importantes publications, n'a produit depuis 1848 qu'un très petit nombre d'ouvrages dignes d'être mentionnés. L'archéologie romaine et celtique, la numismatique, y sont plus généralement étudiées que l'histoire proprement dite, et encore ne trouvons-nous dans ces deux spécialités que des livres d'un intérêt secondaire. Les *Bardes bretons du* VIe *siècle*, de M. de La Villemarqué; la *Biographie bretonne*, publiée par M. G. Levot, conservateur de la bibliothèque de Brest, avec la collaboration de MM. de La Villemarqué, de Courson, Duchatellier; la continuation de l'*Histoire de Rennes*, de M. Marteville, la notice de M. Cunat sur Saint-Malo, et les études critiques de M. G. Lejean sur *la Bretagne, son histoire et ses historiens*, sont les seuls travaux vraiment intéressans que la vieille Armorique ait vu paraître dans ces dernières années.

A côté du livre de M. de La Villemarqué, dont la *Revue* s'est déjà occupée, *Rennes ancien et moderne*, par Ogée et A. Marteville, doit figurer au premier rang parmi les publications bretonnes. Ce livre, en trois volumes, se compose de deux parties distinctes : l'une, celle traitée par Ogée, qui date du XVIIIe siècle; l'autre, traitée par M. Marteville, qui date de cette année même. M. Marteville a complété, par des recherches exactes et savantes, ce qui manquait au travail de son devancier; il l'a mis en rapport avec les progrès de la science moderne, et enfin il l'a conduit jusqu'à nos jours, en complétant l'histoire par la statistique. La partie relative au moyen-âge est strictement locale, elle intéresse particulièrement les enfans de la ville dont elle retrace les annales; mais on trouve dans le XVIIIe siècle, à propos de l'histoire du parlement de Bretagne, un épisode qui intéresse de la manière la plus directe l'histoire générale de notre

pays, et qui est raconté là avec des détails nouveaux, des vues nouvelles et un très juste sentiment de la réalité et de la portée des faits; nous voulons parler de la lutte soutenue par le parlement de Rennes à propos de l'affaire de M. de La Chalotais. Cette affaire est trop connue pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici tous les détails; mais, en la présentant comme l'un des préludes de la révolution française et en l'étudiant principalement de ce point de vue, M. Marteville a su mettre en relief des faits trop souvent méconnus par les historiens de cette révolution. La lutte commencée par le parlement de Rennes pour une question d'impôts se complique, au milieu du XVIIIe siècle, d'une lutte non moins grave contre la société de Jésus. Le parlement, appelé à Paris, auprès du roi, répond aux remontrances du monarque par une démission en masse. Le 10 novembre 1765, La Chalotais, son fils et trois autres conseillers sont arrêtés; une haute cour de justice est installée au palais de Rennes, et les accusés, après un assez long procès, sont conduits en exil à Saintes. L'opinion publique s'émeut en leur faveur, et Louis XV, pour conjurer le mécontentement, déclare, par lettres patentes, qu'il ne veut point trouver de coupables, et lève l'arrêt d'exil. La Chalotais repousse avec fierté ce pardon du roi, il proteste contre la clémence; au nom de la justice, il refuse d'être déclaré innocent par un acte d'autorité souveraine, et demande à être jugé tel d'après les formes légales. Dès ce moment, les plus hautes questions politiques furent soulevées par la magistrature française. On demanda d'abord si le roi avait le droit d'intervenir directement dans une affaire de procédure. Les parlemens du royaume répondirent par la négative, en définissant nettement la séparation des pouvoirs, et, ce premier point une fois posé, on en vint bientôt à discuter le pouvoir royal lui-même, à rechercher son origine, à marquer ses limites. Le parlement de Rouen déclara que « le roi ne peut prononcer juridiquement la condamnation ou l'absolution de ses sujets; » le parlement de Paris, que « la volonté des rois doit être contrôlée avant d'être acceptée par les peuples, et qu'on ne doit l'accepter que d'autant qu'elle est juste. » Le parlement de Normandie fit la leçon à Louis XV en lui rappelant ces paroles de Henri IV : « La première loi du souverain est de les observer toutes. Il a lui-même deux souverains : *Dieu et la loi.* » Enfin le parlement de Rennes, qui se tenait toujours à l'extrême avant-garde, résuma toute la polémique dans des requêtes où se mêlaient les théories du *Contrat social* et la rigidité parlementaire, et dans lesquelles le mot *sujet* fut remplacé par le mot *citoyen*. Les parlemens furent dissous, mais déjà l'orage grondait sourdement, et, quelques années plus tard, le fils de La Chalotais allait mourir sur le même échafaud que Louis XVI.

M. Marteville a exposé avec un véritable talent toutes les péripéties de ce drame parlementaire où se posèrent les prémisses de la révolution, et nous ne doutons pas que, si l'on étudiait avec le même soin, sur tous les points de la France, la seconde moitié du XVIIIe siècle, on n'en tirât pour l'histoire générale d'utiles renseignemens. Il en résulterait évidemment, nous le pensons, la démonstration de ce fait, que si les dernières traditions du système féodal étaient odieuses aux populations, si le pouvoir royal lui-même était profondément déconsidéré, les vœux du pays cependant n'allaient point au-delà des réformes réclamées, en 88 et en 89, dans les cahiers des bailliages, des états provinciaux ou des états généraux. Il en résulterait encore l'assurance que le nivellement

terrible fait au nom du peuple n'a point été réclamé par lui, que la révolution dans laquelle ce peuple ne fut jamais qu'un instrument aveugle avait été préparée à son insu par les parlemens, les philosophes, la portion la plus riche de la bourgeoisie, et qu'enfin, dans tous les temps, y compris le nôtre, l'ébranlement révolutionnaire n'est jamais parti d'en bas, comme s'il était fatalement dans le rôle de la bourgeoisie française de déchaîner les passions pour les comprimer ensuite, quand elles la menacent elle-même.

La partie de l'histoire de Rennes relative à la période qui s'étend de 89 aux premières années de l'empire présente aussi un tableau instructif. Dégagée de la fantasmagorie des grandes assemblées populaires, loin des tribuns et de l'émeute, la révolution, dans les villes des provinces, se montre sous un jour particulier, avec moins d'apparat et une réalité plus appréciable. Ce qui paraît gigantesque sur une scène où s'agitent deux cent mille hommes est souvent ridicule dans un chef-lieu de district, sur un théâtre occupé par quelques centaines de comparses plus ou moins obscurs. Que l'échafaud se dresse pour les rois ou les hommes qui pèsent sur les destinées d'un pays, on peut invoquer, pour justifier le meurtre, le salut public et la raison d'état; mais qu'il se dresse pour des vieillards, d'humbles ouvriers, de faibles femmes que devrait protéger leur inoffensive obscurité, alors l'assassinat politique perd pour ainsi dire son prestige, et il n'est plus qu'un de ces crimes vulgaires qui révoltent la conscience des nations. C'est là ce qui explique la différence profonde qui sépare les histoires de la révolution écrites dans la province, au point de vue d'une localité restreinte, des histoires générales écrites à Paris. L'histoire générale, nous ne l'avons que trop vu dans ces dernières années, adoptant à son insu toutes les théories de Machiavel, justifie tout par la doctrine de la nécessité. Quelquefois même elle réhabilite la terreur, comme l'école ultra-catholique réhabilite la Saint-Barthélemy, par la doctrine cruelle des rigueurs salutaires. L'idylle terroriste fleurit sous la rosée sanglante de la guillotine, et la pitié est étouffée par la métaphysique du progrès humanitaire. En province, au contraire, on reste dans la simple appréciation des faits : on se souvient des victimes; on sait comment et pourquoi elles ont été immolées; on connaît par la tradition vivante et non par les apothéoses mensongères des partis ces affreux proconsuls qui promenaient dans les villes l'instrument de mort, et personne n'oserait les défendre ou les réhabiliter sur le théâtre même de leurs crimes. Sur ce point, l'école historique de la province est unanime : elle accepte et défend la révolution française en ce qu'elle a de grand, de sagement réformateur; elle flétrit les excès qui n'ont fait, en dernière analyse, que nuire à la cause du véritable progrès; en un mot, elle se rallie aux principes de 89 et repousse avec indignation les doctrines de 93. Cette distinction est établie à chaque page dans l'histoire de Rennes moderne, et le tableau que trace M. Marteville de l'état de l'opinion dans la capitale de la Bretagne montre bien quels étaient à cette époque les sentimens de la partie saine et vraiment éclairée de la population des provinces. Les Rennais étaient également hostiles à la tyrannie des sociétés populaires et aux ténébreuses intrigues de ceux qui conspiraient avec l'étranger. En même temps qu'ils combattaient la chouannerie et qu'ils marchaient vaillamment à la défense des frontières, ils demandaient, dans une adresse remarquable, que la convention échappât à la pression des jacobins, et donnât à la

république un gouvernement stable et des lois protectrices fondées sur la liberté et l'égalité : la municipalité de Rennes adhérait à cette adresse, et aussitôt la société populaire des *amis de l'égalité et de la liberté* demandait que les signataires fussent mis à la lanterne.

Un sentiment très juste et très sage domine dans le travail de M. Marteville. Les faits sont bien exposés, le style est clair et précis, et le patriotisme breton, qui se réveille presque à chaque page, donne à l'ensemble du livre un cachet tout particulier. En parcourant ces annales de la vieille ville armoricaine, où éclate à chaque instant le regret de la nationalité perdue, on sent que, sous l'apparente uniformité de notre système administratif, les traditions du passé sont encore persistantes et vivaces.

Quoique beaucoup moins nombreuses que dans la Normandie, les associations savantes et littéraires de la Bretagne ont cependant rendu de véritables services. Les *Mémoires* de la *Société académique de Nantes*, qui forment aujourd'hui une collection d'une vingtaine de volumes, contiennent, entre autres articles intéressans récemment publiés, un travail de M. Grégoire sur le système féodal, dans lequel l'auteur, en rendant compte d'un livre de M. Championnière, s'attache à démontrer, et sur ce point nous sommes complétement de son avis, qu'après avoir attaqué la féodalité avec une violence parfois injuste, on est tombé depuis quelques années dans un excès contraire, et que l'on en a singulièrement exagéré la réhabilitation. Nous indiquerons également dans le volume de 1850 la *Bibliographie révolutionnaire de Nantes*, par M. Dugast-Mattifeux, et dans le volume de 1848 une notice de M. Joseph Foulon sur un homme simple et modeste, Alexis Transon, qui, tout en exerçant la profession de charcutier, s'occupa avec un certain succès de philosophie et d'érudition. En écrivant la *Bibliographie révolutionnaire de Nantes*, M. Dugast-Mattifeux est parti de cette idée, qu'on entassait mensonges sur mensonges dans les histoires contemporaines de la révolution, et que, pour dégager la vérité, il fallait recourir aux documens du temps et faire ce que Descartes exigeait pour l'étude des sciences, dépouiller toutes les opinions préconçues. Les écrits signalés par M. Dugast ne sont pas très nombreux; mais ils sont fort intéressans, et nous indiquerons entre autres ce qui concerne la relation des massacres de Machecoul. Il est évident, d'après les pièces citées et d'après le témoignage même de Mme de Larochejaquelein, que le massacre de Machecoul, qui eut lieu le 21 septembre 1793, fut le signal des atrocités qui ensanglantèrent la Vendée; que la responsabilité doit en peser tout entière sur l'armée vendéenne, qui fut la première à tuer les prisonniers, et que, pour être juste, il faut reconnaître que les blancs comme les bleus se laissaient entraîner, sous prétexte de représailles, à des cruautés qui déshonorent les peuples civilisés, et que l'histoire doit toujours flétrir, sous quelque drapeau qu'elles aient été commises.

La *Société d'Émulation de Brest et du Finistère* est arrivée au tome XVI de ses *Annuaires*, en donnant dans le volume de chaque année l'histoire détaillée de quelques-unes des localités les plus importantes du département. Cette publication, à laquelle le conservateur de la bibliothèque de la marine de Brest, M. Levot, consacre tous ses soins, en cherchant avant tout à la rendre essentiellement pratique et utile, cette publication, disons-nous, jouit à juste titre dans le Finistère d'une grande popularité. C'est aussi un but pratique que pour-

suit l'*Association bretonne*. Cette association, qui a pour directeur et pour secrétaire-général MM. de Blois et Vincent de Kerdrel, se divise en deux sections, l'une archéologique, l'autre agricole; et tandis que cette dernière s'applique, au nom du progrès scientifique et matériel, à lutter contre la routine agricole, l'autre, la section archéologique, s'occupe, au nom du progrès moral, de raviver les traditions de l'antique nationalité, de tirer de ses études des enseignemens sur les mœurs, les habitudes, la foi des Bretons des vieux âges, pour présenter ces mœurs et cette foi comme modèles aux Bretons d'aujourd'hui. Il se cache peut-être une mordante épigramme et une triste vérité dans cette distinction tacite que l'*Association bretonne*, en dédoublant ainsi ses travaux, établit entre la tradition et la routine. Dans la science, elle combat la routine, parce que la science a marché, et en morale elle invoque la tradition, parce qu'elle cherche peut-être en vain autour d'elle, dans le présent, ces doctrines qui élèvent et fortifient le caractère des peuples et les nobles exemples qui les excitent au bien.

La Touraine, le Maine, l'Anjou et le Poitou forment, au point de vue historique et archéologique, un centre moins actif sans doute que la Normandie, mais important encore, sinon par le nombre, du moins par la valeur des publications. Dans la Touraine, les archéologues pratiques et les collecteurs sont plus nombreux que les écrivains. A part M. Salmon, à qui l'on doit une curieuse publication sur les serfs de l'abbaye de Marmoutiers, et qui s'occupe activement d'une histoire générale de la province, et M. l'abbé Bourassé, auteur d'un *Manuel d'archéologie chrétienne* et de quelques monographies estimables, les érudits tourangeaux n'ont fourni, en fait de publications, qu'un assez faible contingent; mais, en revanche, il est peu de provinces où l'on ait apporté plus de soins pour conserver les débris du passé, ou pour faire revivre par d'heureuses imitations les arts du moyen-âge. C'est ainsi que, par des efforts vraiment surprenans et une persistance qui rappelle celle de Bernard de Palissy, MM. Avisseau et Landais sont parvenus à établir une fabrique de poterie dans le genre de celle à laquelle Bernard a donné son nom, et à égaler ce que la renaissance a produit de plus parfait dans ce genre. C'est ainsi encore que M. Chateignier, architecte d'Amboise, a construit dans la commune de Sainte-Catherine de Fierbois, d'après le système de l'architecture anglaise du xv[e] siècle, un château dont l'âge peut tromper l'œil le plus exercé, et que M. Guérin, de Tours, a bâti, pour le petit séminaire de cette ville, une chapelle, style xiii[e] siècle, d'une élégance et d'une exactitude parfaites. Le public, qui aime et respecte les vieux monumens, soutient et encourage autant qu'il le peut le zèle des artistes, et la ville de Tours a acheté récemment, pour la faire restaurer, l'église de Saint-Julien, qui était devenue propriété particulière. Cette acquisition a été faite au moyen d'une souscription volontaire dont le chiffre s'est élevé à 80,000 francs, et à laquelle tout le monde a pris part.

Angers, comme Tours, a montré pour la conservation de ses monumens ou des documens de son histoire l'empressement le plus vif. Cette ville vient d'acquérir l'importante collection d'imprimés et de manuscrits que M. Toussaint Grille avait réunis sur l'Anjou; elle en a fait imprimer le catalogue, et depuis le conseil-général a confié à M. Marchegay, archiviste du département, le soin de publier un recueil des documens angevins inédits, dont le premier volume

a paru; on ne peut que féliciter le savant éditeur de la manière dont il s'est acquitté de sa tâche. Du reste, les travailleurs dans l'Anjou n'ont guère été, dans ces dernières années, plus nombreux que dans la Touraine. Comme les traditions de famille y sont encore très puissantes, c'est surtout vers les recherches généalogiques que se tourne la curiosité, et c'est là l'initiation ordinaire aux études historiques.

Quoique l'érudition et l'archéologie aient fait, dans le Maine, depuis quelques années, des pertes très sensibles par la mort de MM. Cauvin et Richelet, cette province n'a cependant point ralenti ses travaux. Les bénédictins, en s'établissant à Solesmes, à quelques lieues de cette belle abbaye de Saint-Vincent-du-Mans, où fut écrite l'*Histoire littéraire de la France*, semblèrent chercher, dans ce voisinage même, des encouragemens et des exemples. Cette résurrection d'un ordre qui semblait à jamais éteint avec le dernier de ses représentans, le savant et vertueux dom Brial, exerça sur le mouvement des études locales une heureuse influence. Les religieux de Solesmes ont publié plusieurs ouvrages dignes sous plus d'un rapport de la vieille école bénédictine, tels que l'*Essai* sur l'abbaye de Solesmes, par dom Guéranger, et l'*Histoire de l'Église du Mans*. Le clergé séculier n'est point resté en arrière; M. l'abbé Voisin, dans sa *Vie de saint Julien*, son *Mémoire* sur les divisions territoriales du Maine avant le xe siècle, et son *Histoire de saint Calais*, a fait preuve de beaucoup d'érudition et d'une grande sûreté de critique historique, comme il fait preuve aussi d'une patience qui n'est plus de notre temps en se dévouant à la continuation de la *Gallia christiana*.

Le mérite sérieux de ces divers travaux place, pour l'histoire ecclésiastique, le département de la Sarthe au premier rang de nos départemens érudits, et, dans un autre genre, l'*Histoire littéraire du Maine*, de M. Hauréau, assure encore à ce même département une notable supériorité, ce livre étant incontestablement ce que l'on a publié depuis long-temps de plus complet et de plus exact en province comme travail étendu de critique et de biographie. Le Maine a produit, dans les spécialités les plus diverses, une très grande quantité d'hommes distingués, théologiens, jurisconsultes, érudits, philosophes, poètes, auteurs dramatiques, médecins ou naturalistes. Il est peu de provinces où l'aptitude des esprits soit aussi multiple, aussi variée, et c'est cette variété même qui formait le principal écueil du sujet traité par M. Hauréau, car il ne s'agissait de rien moins, sauf l'étendue du cadre, que d'une véritable biographie universelle embrassant toutes les connaissances humaines. M. Hauréau a courageusement affronté les difficultés d'un aussi vaste travail. Son *Histoire littéraire du Maine* contient, avec de nombreuses et importantes rectifications, un grand nombre d'indications nouvelles et de choses oubliées ou inconnues. L'histoire, la biographie, la critique, la bibliographie, y marchent toujours de front, et nous indiquerons entre autres, comme devant être consultées avec profit et lues avec intérêt, les notices sur Odon, abbé de Cluny, Hildebert, évêque du Mans, Jean de Courtecuisse, Raoul de la Porte, le père Mersenne, Robert Garnier, Bernard de la Ferté, Luc Percheron, Hortense Desjardins, plus connue sous le nom de Mme de Villedieu, Bernard Lamy, Duboullay, René Choppin, Guillaume et Jean du Bellay, Baïf, et une foule de poètes de l'école du XVIe siècle, qui formèrent à cette date comme les satellites

de la pléiade. L'*Histoire littéraire du Maine* est encore un de ces livres, malheureusement trop rares aujourd'hui, qu'on peut indiquer tout à la fois comme une source de documens précieux pour l'histoire générale du pays et comme un modèle pour les monographies de province.

La *Société des antiquaires de l'ouest*, dont le siége est à Poitiers et qui compte aujourd'hui cent quatre-vingt-six membres, a publié depuis 1834, époque de sa fondation, treize volumes de *Mémoires*, un bulletin trimestriel, une excellente table chronologique des chartes contenues dans les manuscrits du bénédictin dom Fontenau, historiographe du Poitou, et une édition du *Cartulaire de saint Hilaire de Poitiers*, restitué d'après les copies de dom Fontenau et les titres originaux des archives de la Vienne; de plus, elle a fondé, concurremment avec la ville de Poitiers, un musée celtique, qui a été savamment décrit par M. Lecointre Dupont. Les sujets traités dans les *Mémoires* de cette laborieuse association sont variés et bien choisis. MM. de la Fontenelle de Vaudoré, Mangon de Lalande, Redet, archiviste du département de la Vienne, de Chergé, Fillon, en ont été les collaborateurs les plus assidus, et nous félicitons MM. les antiquaires de l'ouest de ne s'être point circonscrits dans les matières exclusivement archéologiques. Les *Études* de M. Boulmier sur les poètes latins du Poitou, les *Mémoires* de M. Alloneau sur la campagne du prince de Galles dans le Languedoc, l'Aquitaine et la France, et la bataille de Montcontour; l'*Essai* de M. de Saint-Hippolyte sur les batailles de Voulon, Poitiers et Maupertuis; les *Recherches* de M. l'abbé Cousseau sur la liturgie de l'ancien diocèse de Poitiers, recherches dans lesquelles l'auteur s'attache à prouver que saint Hilaire est le véritable auteur du *Te Deum;* les observations de M. Redet sur les noms de lieux dans la Vienne; l'*Essai sur les lanternes des morts*, de M. de Chasteigner, sont des travaux qui joignent à l'exactitude le mérite de l'originalité, en ce sens qu'ils peuvent apporter à l'histoire générale quelques élémens nouveaux. Les archéologues ressemblent trop souvent aux moutons de Panurge, et, comme eux, ils se suivent à la file dans les mêmes sentiers; il faut donc encourager les efforts de ceux qui tentent de se frayer des voies nouvelles, et qui s'attachent de préférence à des questions inexplorées. Or, parmi ces questions, figure au premier rang l'histoire des guerres du moyen-âge, car cette histoire écrite, soit par des érudits qui n'entendaient rien à la tactique, soit par des tacticiens étrangers à l'érudition, est encore presque tout entière à faire. La connaissance des localités et les traditions toujours vivantes sur le théâtre des grandes actions militaires expliquent d'ailleurs bien des faits omis ou défigurés dans les livres écrits à distance, et nous ne saurions trop engager les membres des sociétés savantes à suivre l'exemple de MM. Alloneau et Saint-Hippolyte (1).

La monographie la plus importante dont la ville de Poitiers en particulier ait été l'objet est due à M. l'abbé Auber : elle est relative à la cathédrale de

(1) On trouve encore dans cette partie de la France, parmi les publications récentes, la réimpression de la *Bibliothèque historique du Poitou*, de Dreux-Duradier, qui se compose de huit volumes, et a été continuée jusqu'en 1849 par M. de Lastic-Saint-Jal; une *Notice* sur le palais des comtes de Poitou, aujourd'hui le palais de justice de Poitiers, par M. Ch. Jeannel, et les *Chroniques populaires* de la même province, depuis les Gaulois jusqu'à l'an mille, par M. Le Touzé de Longuemar.

cette ville. M. Auber fait remonter l'origine de cette église au IIIe siècle, et, bien qu'il soit prudent de se défier de ces dates lointaines, on a tout lieu de croire cependant que cette appréciation est exacte, car, par des circonstances qu'il est difficile de déterminer, Poitiers forma de bonne heure une sorte d'oasis chrétienne au centre même du paganisme gallo-romain. Ce fut aux environs de cette ville, à Ligugé, que saint Martin fonda le premier monastère des Gaules; ce fut un évêque de Poitiers, saint Hilaire, surnommé par saint Jérôme le *Rhône de l'éloquence latine*, qui rendit la paix à la chrétienté, en arrêtant par la seule force de la doctrine les progrès de l'arianisme, hérésie redoutable qui enlevait à la foi nouvelle son caractère divin, parce qu'elle isolait le Dieu fait homme de l'unité trinitaire et coéternelle, et qu'elle conduisait au déisme pur, par un rationalisme barbare, ce monde à demi régénéré qui échappait à peine au matérialisme païen. Enfin ce fut à Poitiers, dans le monastère de Sainte-Radegonde, cet hôtel de Rambouillet des temps mérovingiens, que se réfugièrent comme dans un dernier asile tous les dieux de la poésie antique, et que la muse latine de la décadence mêla pour la dernière fois son chant aux hymnes de l'église triomphante. Il y a là, pour nos antiquités religieuses et notre histoire nationale, des souvenirs très attachans, et il est à regretter que M. l'abbé Auber n'ait point donné, comme introduction à la partie descriptive de son travail, une vue générale de ce qu'on pourrait appeler l'église poitevine des premiers siècles, considérée sous le rapport social et intellectuel. Il en a bien, il est vrai, touché quelque chose, mais sans développemens suffisans et en faisant toujours une trop large part aux détails architectoniques. Nous voudrions qu'on ne séparât point, comme on le fait trop souvent, l'histoire féodale, administrative et morale de l'histoire purement artistique, et que, toutes les fois que des documens originaux ont été conservés, on appliquât à ces documens la même méthode que M. Guérard au cartulaire de Notre-Dame de Paris. Quand l'âge et le style d'un monument sont déterminés d'une manière précise, il est à peu près inutile de répéter pour chaque partie la description daguerréotypée de toutes les chapelles, de toutes les colonnes, de toutes les nervures. En se perdant au milieu de tous ces détails, l'archéologie tombe à l'état d'inventaire; elle s'occupe trop des pierres et pas assez des hommes; elle devient un utile *vademecum* pour les architectes qui font du pastiche moyen-âge; elle reste étrangère à ceux qui cherchent dans l'étude du passé l'intérêt et l'enseignement. Ces observations, du reste, s'adressent, non-seulement à M. l'abbé Auber, dont le livre contient des parties très estimables, mais encore à la plupart de ses collègues en archéologie sacrée, qui se montrent trop généralement disposés à décrire les monumens sans les expliquer. Il ne s'agit point en effet de dire que, sous les voussures d'un portail, on trouve telle ou telle figure; il faut dire encore pourquoi cette figure se trouve là, à quel ordre d'idées elles se rattache et quel rapport elle exprime avec les mœurs du temps où elle a été exécutée. Nous ne pensons pas, comme M. l'abbé Auber, que toute la symbolique chrétienne se réduise à une exposition pure et simple de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher l'ornementation figurée de nos églises des écrits des hagiographes, des traités allégoriques de morale connus sous le nom de *bestiaires*, des ouvrages ascétiques et même des romans et des fabliaux. Cette ornementation est une véritable encyclopédie,

un enseignement complet, et quelquefois aussi une satire vulgaire et cynique, et moins qu'une satire, une caricature. Ainsi, à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin, on voit dans une chaire un âne en surplis prêchant un auditoire de porcs crossés et mitrés, et, à côté de ce singulier tableau, on lit ces mots : *Calvin le porc preschant.* Les monumens de ce genre sont nombreux, et l'on peut citer encore ce chapiteau d'une église de Caen sur lequel l'artiste a traduit en pierre un épisode grotesque d'une aventure galante attribuée à Aristote par les conteurs du moyen-âge. Le philosophe de Stagyre, disent les trouvères, s'éprit, en passant dans la ville de Caen, d'un vif amour pour la fille d'un boulanger. Il en obtint un rendez-vous, et il fut convenu qu'elle l'introduirait chez elle au moyen d'un grand panier qui servait à monter les sacs de farine par la fenêtre du grenier. A l'heure dite, le panier descendit jusque sur le pavé de la rue; le philosophe s'y plaça de son mieux, et la jeune fille l'éleva lentement en faisant tourner la poulie à l'aide de laquelle on montait les sacs; mais ce n'était là qu'un piége tendu par la malice féminine à la sagesse péripatéticienne : quand le philosophe fut arrivé à la moitié de son trajet aérien, elle cessa de faire tourner la poulie, et, fixant le câble, elle laissa le pauvre Aristote, suspendu entre le ciel et la terre, passer la nuit à la belle étoile. Cette aventure causa dans la ville une émotion très vive, et la statuaire en perpétua le souvenir pour apprendre aux bourgeois de Caen et aux philosophes de toutes les écoles à se défier des femmes. On pourrait multiplier les exemples de ce genre; mais ce que nous venons de dire suffira, nous le pensons, à montrer que l'Ancien et le Nouveau Testament n'inspirent pas seuls la statuaire chrétienne, et que, dans l'architecture religieuse ainsi que dans la littérature et les mœurs, on trouve souvent, à côté du sentiment divin de l'infini, le matérialisme le plus grossier. Ce sont là des faits extérieurs à la foi, qui ne la compromettent en rien, et que les archéologues de l'école ecclésiastique s'obstinent bien à tort à méconnaître, au risque de fausser l'histoire. Qu'importe, en effet, à la puissance et à la pureté du christianisme le cynisme de quelques images sculptées par des artistes barbares? La foi est restée debout au milieu de nos ruines, comme les cathédrales elles-mêmes au sein de nos villes renouvelées, et c'est avec raison qu'à la fin de son livre, M. l'abbé Auber, se reportant du passé vers l'avenir, promet encore de longs siècles de durée à ces monumens qui comptent déjà tant de siècles d'existence. Il y a là quelques pages bien senties de philosophie religieuse, qui prouvent que, si dans l'*Histoire de la Cathédrale de Poitiers* on rencontre çà et là des détails arides, il faut en accuser le sujet plutôt que le talent de l'auteur.

Nous nous arrêterons encore, avant de sortir du Poitou, à l'*Histoire de l'Administration supérieure du département des Deux-Sèvres* (1), par M. Jules Richard. Cette histoire s'ouvre par une introduction claire et précise, dans laquelle l'auteur trace rapidement le tableau de l'administration provinciale du Poitou, depuis les commissaires extraordinaires de Charlemagne connus sous le nom de *missi dominici*, les *enquêteurs* de Louis IX, les intendans créés par Richelieu, jusqu'aux assemblées provinciales établies par Necker en 1787. Ces assemblées, qui, dans le Poitou, se divisaient en trois catégories distinctes, suivant qu'elles représentaient les villes, les élections ou la province, étaient chargées

(1) Niort, 1846, 1850, 2 vol. in-8°.

de répartir l'impôt direct et de veiller à tous les objets d'utilité publique, tels que les routes, les canaux, l'instruction, la répartition des secours, etc. Elles émettaient des vœux, comme nos conseils-généraux, et leur histoire offre cela d'intéressant, qu'on y trouve nettement indiquées et très sagement discutées la plupart des grandes et utiles réformes réalisées par la révolution, et même quelques-unes de celles que nos discordes civiles, nos guerres et surtout l'impéritie de nos administrations ont ajournées depuis soixante ans. En 1787, dans le Poitou comme dans le reste des provinces françaises, l'esprit public est tout à la fois progressiste et conservateur; mais tout à coup une sorte de fièvre s'allume et se propage : ce ne sont plus des réformes, mais la création d'un monde nouveau que rêvent tous les esprits, et bientôt la révolution marche, inexorable et fatale. Ici, le livre de M. Richard prend un intérêt tout particulier, et l'enseignement historique et politique en sort à chaque ligne. Au milieu des péripéties terribles de la guerre civile, on est frappé de voir comment, tout en faisant preuve d'une activité presque surhumaine, les autorités révolutionnaires se montrent en même temps d'une incapacité vraiment incroyable. Elles ne savent rien prévoir, rien ordonner. Les troupes déploient en pure perte un courage admirable, et meurent de faim dans les pays qu'elles ravagent. On a sans cesse recours à des mesures violentes, presque jamais à des mesures utiles, et, pour se venger de ne pas savoir vaincre, on multiplie les échafauds. En 93, l'administration de la Vendée prie celle des Deux-Sèvres de lui prêter sa machine à décapiter : cette dernière répond que Saint-Maixent a fait la même demande, et décide que, pour satisfaire à toutes les réclamations, elle fera fabriquer cinq guillotines neuves. Il ressort jusqu'à l'évidence des faits consignés dans le livre de M. Richard que la cruauté des agens révolutionnaires fut toujours en raison directe de leur incapacité, que, sans cette incapacité et sans un entêtement obstiné dans la violence, la guerre de l'ouest, malgré l'héroïsme des Vendéens, eût été beaucoup moins sanglante et moins longue. Il suffit, pour prouver la justesse de cette remarque, de nommer le général Hoche, et la plus sévère critique que l'on puisse faire du terrorisme, c'est de comparer les résultats obtenus par les proconsuls et ceux obtenus par cet homme illustre, qui, tout en sachant combattre, s'attacha surtout à pacifier. Nous regrettons que M. Richard, dont le livre est d'ailleurs fort distingué, se soit montré indulgent à l'excès vis-à-vis des administrations révolutionnaires, et que, sans excuser les violences, il en ait admis parfois la nécessité : c'est là une tendance trop commune aujourd'hui, et qu'il importe de combattre partout où elle se manifeste, dans l'histoire comme dans la discussion politique. Cette réserve faite, on ne peut que rendre justice à l'auteur, à l'exactitude de sa méthode, à la clarté avec laquelle il expose des faits très complexes et souvent obscurs, malgré leur date récente. L'*Histoire de l'Administration des Deux-Sèvres* sera consultée avec fruit par tous ceux qui voudront étudier ou écrire cette iliade de la Vendée, si pleine de grandeur et d'héroïsme.

CHARLES LOUANDRE.

L'ERMITAGE.

PERSONNAGES.

LA BARONNE D'ORTHEZ (cinquante ans).
LE GÉNÉRAL DU KERDIC (soixante ans).
HÉLÈNE (vingt-deux ans).
PAUL (trente-quatre ans).

(La scène se passe aux eaux de B..., en Normandie.)

(Un parc dans une vallée; les reflets d'un lac à travers les clairières. A droite la lisière d'une forêt. Soirée d'été. — La baronne traverse une pelouse à la hâte pour gagner une allée.)

LA BARONNE.

Une heureuse inspiration que j'ai eue de prendre par là!... c'est un marécage!... Mes bottines sont en compote... ces choses-là n'arrivent qu'à moi!... (Elle se trouve subitement arrêtée par un mouton qui lui barre le passage.) Bon! voilà mieux! (Elle agite son mouchoir devant les yeux du mouton.) Pst! pst! Va-t'en! je n'aime pas ces animaux qu'on ne connaît pas... (Le mouton tourne autour d'elle en bêlant.) Veux-tu t'en aller tout de suite... Qu'est-ce qu'il me veut, je vous demande un peu, ce monstre-là! (Elle s'empêtre dans la corde qui fixe le mouton à un piquet.) Il me tient! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est qu'il me tient vraiment! Au secours! au secours!...

LE GÉNÉRAL DU KERDIC, accourant.

Ne craignez rien, madame.

LA BARONNE, hors d'elle-même.

Au secours, monsieur! je vous en prie en grace! c'est un mouton enragé qui me dévore!

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est vous qui l'étranglez au contraire! (Il l'aide à se dépêtrer.)

LA BARONNE.

Ah! monsieur, vous venez de me rendre là un service, voyez-vous!...

LE GÉNÉRAL, qui l'a regardée avec attention.

Ah çà! mais je ne me trompe pas! Non, ma foi! (Il saisit la baronne, et l'embrasse avec une énergie militaire.)

LA BARONNE, se débattant.

Quoi! comment! qu'est-ce que c'est?... Dites-moi donc... lâchez-moi, jeune homme! Vous êtes fou! C'est un fou, ça ne fait pas de doute! Au secours!...

LE GÉNÉRAL.

Mais, morbleu! regardez-moi donc en face?...

LA BARONNE.

Tiens!... c'est vous, général!... Que le bon Dieu vous patafiole, par exemple!

LE GÉNÉRAL, riant.

Eh! eh!... lâchez-moi, jeune homme!... eh! eh!... Comment ça va-t-il, ma vieille amie?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que ça vous fait? Si ça vous intéressait beaucoup, vous auriez bien pu me demander de mes nouvelles depuis dix ans que je vous fais l'honneur de demander des vôtres à tous les Bretons que je rencontre!... D'où sortez-vous, voyons?... Je croyais ne vous revoir qu'en paradis, et je vous trouve ici frais comme une rose... Le vilain personnage que vous faites, allez!

LE GÉNÉRAL.

Là, là! aimeriez-vous mieux que je fusse mort?

LA BARONNE.

Ce serait plus poli.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! ma parole d'honneur! vous êtes une ingrate, car j'ai été vingt fois sur le point de vous écrire...; mais je me suis dit : Bah! elle aura oublié le vieux Breton, — le vieux soldat laboureur... imitons-la!

LA BARONNE.

C'est fièrement bien raisonné!... Mais enfin d'où venez-vous?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu! d'où voulez-vous que je vienne? Je viens de mon donjon, de mes forêts. Je vis comme un coquillage... J'ai une ferme-modèle dans les Côtes-du-Nord.

LA BARONNE.

Et qu'est-ce que vous venez faire à ces eaux?

LE GÉNÉRAL.

Rien du tout. Mon fils avait envie de chasser l'écureuil. Je me suis laissé persuader, comme un imbécile, que je ne digérais pas; le fait

est que je digère comme un bœuf. Je suis si faible avec ce gamin-là!... Enfin voilà huit jours que je suis ici à m'en... rhumer! Hum!

LA BARONNE, lui prenant le bras et continuant sa promenade.

Ah çà! il doit commencer à marcher sans lisières, votre gamin, dites-moi, général?

LE GÉNÉRAL.

Mais oui, il se fait, il se débrouille. Savez-vous qu'il va avoir trente-quatre ans? C'est un rêve, ma parole d'honneur!... Quel âge avez-vous, vous, baronne?

LA BARONNE.

J'avais quarante ans la dernière fois que je vous vis à Paris. — Comptez.

LE GÉNÉRAL.

Hon! hon! diable! (Il fait claquer sa langue.) N'importe, vous êtes comme moi : vous êtes bon teint. Eh! eh! il n'y a que ceux de notre temps, ma chère amie! Le diable m'emporte si je ne suis pas enchanté de vous revoir, moi! — Et la petite Hélène, j'espère qu'elle est ici, l'espiègle?

LA BARONNE.

Certainement. Vous pensez bien qu'elle ne m'a pas quittée depuis son malheur!

LE GÉNÉRAL.

Quel malheur?

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas, j'imagine, sans avoir appris l'histoire de mon gendre?

LE GÉNÉRAL.

Comment! votre gendre? La petite Hélène est mariée? Elle a donc bien grandi depuis que je ne l'ai vue? Elle était haute comme ça! (Il montre un brin d'herbe avec sa canne.)

LA BARONNE, indiquant une tige élancée.

Eh bien! maintenant elle est haute comme ceci, et de plus fort agréable à voir.

LE GÉNÉRAL.

Bah!... c'est extraordinaire!... et elle est mariée par-dessus le marché?

LA BARONNE.

Mais pas du tout... c'est-à-dire elle est veuve... si on veut. — Est-il possible que vous n'ayez pas su cette histoire-là?

LE GÉNÉRAL.

Comment diable l'aurais-je sue? Je sors de mon trou... Je vis comme une plante... je suis un ours!

LA BARONNE.

Pour ça, c'est vrai. — Figurez-vous donc, mon pauvre général, qu'au

commencement de 1848... Vous savez toujours bien qu'il y a eu une révolution cette année-là?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu!

LA BARONNE.

Ce n'est pas malheureux!

LE GÉNÉRAL.

J'aimerais autant ne pas le savoir!

LA BARONNE.

Vous m'étonnez. — Pour en revenir à ma fille, elle entrait alors dans sa vingtième année...

LE GÉNÉRAL.

Pas possible?

LA BARONNE.

Laissez-moi donc parler un peu, voulez-vous? — Je vous dirai en passant, général, que vous ne vous êtes pas formé aux belles manières dans votre ferme-modèle. Pour être juste, il est impossible d'avoir plus mauvais ton que vous ne l'avez. Vous n'étiez déjà pas une merveille en ce genre; mais à présent il n'y a pas moyen d'y tenir. Il ne vous manque qu'un fouet et une charrette; je vous confie cela.

LE GÉNÉRAL.

Merci bien.

LA BARONNE.

Ma fille avait donc vingt ans, et il s'était déjà présenté plus de quinze partis pour elle. Elle les avait tous refusés : celui-ci pour ses moustaches, celui-là parce qu'il n'en avait pas, un autre pour ses gants, un autre pour sa manière de saluer... J'étais dans la désolation, car vous saurez que j'ai pour principe de marier les filles avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître. Passé vingt ans, elles veulent choisir; elles deviennent de plus en plus difficiles, jusqu'à ce qu'elles arrivent au pied du mur, et qu'elles se jettent à la tête du premier venu.

LE GÉNÉRAL.

C'est très juste; ça me rappelle ma voisine de campagne, Mlle Méridec, qui a fini par épouser un véritable serrurier.

LA BARONNE.

Vous voyez bien! — C'est ce que je disais à Hélène. De plus, je me sentais tout-à-fait malade dans ce temps-là; je me croyais tout près de quitter ce monde, et je passais des nuits à faire pitié, je vous assure, en songeant à l'abandon où j'allais laisser ma fille; enfin, n'en pouvant plus, je me décidai à lui ouvrir la source de mes douleurs; — ce que je me serais bien gardée de faire, par parenthèse, si j'avais pu prévoir le bel état où cela nous mit toutes deux. Jamais vous n'avez vu rien de pareil. C'était une scène du déluge. Vous connaissez Hélène :

elle a l'air d'une rieuse sempiternelle, et on croirait qu'elle n'aime rien sur terre. Eh bien! fiez-vous-y! Pauvre fillette!... (Elle s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL.

Ça ne m'étonne pas que vous ayez une bonne fille, parce que vous êtes une brave femme.

LA BARONNE.

Eh! j'ai mes défauts. — Tant il y a que, dès le lendemain, Mayran se présenta et fut accepté d'emblée.

LE GÉNÉRAL.

Mayran? Qui ça, Mayran?

LA BARONNE.

Je vous dis Mayran... c'est Mayran!

LE GÉNÉRAL.

C'est que j'ai connu un Mayran, moi.

LA BARONNE.

Je ne m'y oppose pas; mais laissez-moi finir, je vous en prie, et ne venez pas me brouiller vos histoires dans les miennes. — M. de Mayran, le nôtre, était officier d'ordonnance du roi...

LE GÉNÉRAL.

Bon! c'est un autre alors.

LA BARONNE.

Probablement. — Le mariage fut fixé au 22 février. Des paperasses qu'on attendait le firent ajourner au lendemain 23. Comme nous sortions de la mairie pour nous rendre à Saint-Thomas-d'Aquin, on appelle mon gendre au château. Il part au galop comme un désespéré. On le charge de porter un ordre à la Bastille, et, comme il passait devant la porte Saint-Denis, voilà un de ces animaux-là qui lui lâche son coup de fusil.

LE GÉNÉRAL.

Ah! sacredié!

LA BARONNE.

Trois jours après, ma fille était veuve. Est-ce du guignon?

LE GÉNÉRAL.

Numéro un! — L'odeur du tabac ne vous incommode pas, je crois?

LA BARONNE.

Je l'adore en plein air.

LE GÉNÉRAL, allumant un cigare.

Vous avez toutes les vertus. — Et vous n'avez pas pu la déterminer à se remarier, votre fille?

LA BARONNE.

Eh! non. D'abord, à la suite de toutes ces secousses, ma santé s'est rétablie, et mon meilleur argument m'a manqué. Ensuite, figurez-vous que ma fille est tombée dans une superstition : elle prétend qu'elle

serait malheureuse en ménage, que le ciel a daigné l'en avertir par une espèce de miracle... comme c'est avantageux pour ce pauvre Mayran, dites-moi?... et qu'à moins d'un autre miracle dans le sens contraire, elle ne déveuvera de sa vie.

LE GÉNÉRAL.

Après tout, si vous ne désiriez pour elle qu'une position, elle l'a.

LA BARONNE.

Quelle position? Jolie position! Une jeune veuve, c'est pire qu'une demoiselle. — Si elle avait des enfans, ce serait différent.

LE GÉNÉRAL.

Ah! elle n'a pas d'enfans?

LA BARONNE.

Pardi! où voulez-vous qu'elle en ait eu? Je vous dis qu'ils n'ont pas été à l'église!...

LE GÉNÉRAL.

C'est juste. Je vous demande pardon. (Après un silence.) De cette façon-là, vous n'avez pas de petits-enfans, vous?

LA BARONNE.

Apparemment. — Mais je dois vous prévenir que si vous touchez cette corde-là, vous allez avoir le vilain spectacle d'une vieille femme en pleurs.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est plaisant!

LA BARONNE.

Comment! c'est plaisant?

LE GÉNERAL.

Sans doute. A votre âge, on a besoin surtout de tranquillité; que feriez-vous d'une couvée de tapageurs qui mettraient votre maison au pillage?

LA BARONNE.

Ce que j'en ferais? Mais je les aimerais, je les gâterais, je les mangerais!... Écoutez bien ceci, général : je n'ai jamais cherché midi à quatorze heures, moi; j'ai demandé à chaque âge de la vie les fruits qu'il porte naturellement, et point d'autres. J'ai commencé par rêver un bon mari; je l'ai eu, Dieu merci! Ensuite j'ai rêvé des enfans, — comme c'était mon droit, — et ma jolie fille m'a menée tout doucement jusqu'au seuil de la vieillesse... Maintenant, que m'arrive-t-il? je chôme, je suis en grève... Vous peut-il entrer dans l'esprit, dites-moi, que Dieu, dans sa bienveillante sagesse, ait voulu déshériter de toute consolation l'âge qui en a le plus grand besoin, et ne pensez-vous pas qu'il a ménagé aux vieillards dans leurs petits-enfans l'occasion de nouvelles tendresses, de chers sacrifices et de suprêmes amours? Quant à moi, privée de ce bien, il me semble que ma vie n'est pas complète, que je n'ai pas assez aimé, ni peut-être assez souffert, — car

c'est tout un, — et qu'enfin je mourrai avec un côté du cœur tout neuf et gonflé de soupirs... Mais je suis bien bonne de conter mes secrets à un vieux bloc de granit comme vous!

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant et lui saisissant le bras.

Pas du tout, pas du tout. Personne ne nous écoute, n'est-ce pas?... Eh bien! je suis aussi bête que vous.

LA BARONNE.

Comment dites-vous ça?

LE GÉNÉRAL, avec énergie.

Je vous dis que je suis aussi bête que vous, est-ce clair?

LA BARONNE.

Bah! vous voudriez aussi avoir un petit-fils?

LE GÉNÉRAL.

Non pas! une petite-fille! — Au reste, ça m'est égal; mais j'aimerais mieux une fille, parce que c'est plus gentil... Vous ne pouvez vous imaginer tous les sacrifices dont je me sens capable pour cette enfant-là... D'abord je donnerais un de mes bras tout à l'heure... Qu'est-ce que ça me fait? Je serais manchot!... ça ne m'empêcherait pas de la faire danser sur mes genoux, n'est-ce pas?... Ensuite je l'habillerais en point d'Angleterre; je lui couvrirais son bourrelet de diamans et ses souliers de perles fines. Ma ferme-modèle y passerait. Vous n'allez pas me croire? J'ai deux moutons monstrueux, chimériques, des Dishley perfectionnés par moi, et qui font l'admiration du monde entier, des animaux que j'élève comme des princes, dans du coton... eh bien! je vous donne ma parole d'honneur sacrée que je comptais les atteler à la carriole de ma petite-fille! C'est une pure folie, comme vous voyez; mais je crois, le diable m'emporte, que je m'y serais attelé moi-même! — J'avais encore mille projets du même genre dont je me berçais agréablement depuis dix ans; c'était tout mon avenir, toute la joie de mes vieux jours... Mais ouah!... Tenez, n'en parlons plus... Nous sommes logés à la même enseigne, ma vieille amie; voilà toute l'histoire.

LA BARONNE.

Mais, général, votre garçon?

LE GÉNÉRAL

Eh bien! quoi, mon garçon? Il est comme votre fille.

LA BARONNE.

Et pourquoi ne veut-il pas se marier, lui?

LE GÉNÉRAL, s'animant.

Parce que... parce que ce n'est plus la mode, vous savez bien! parce que chacun, du petit au grand, s'est mis à philosopher et à raffiner sur les choses les plus simples, sur les notions les plus élémentaires et les mieux établies... parce qu'on a découvert, par exemple, depuis trente

ans, que la condition la plus glorieuse pour un homme était celle de bâtard, et l'état le plus honorable pour une femme, celui de gourgandine et de Gothon de théâtre!... Nos pères, qui préféraient les enfans légitimes et les honnêtes femmes, se sont trompés en cela comme en tout; car il paraît, ma chère amie, que depuis cinq mille ans le monde tournait à gauche au lieu de tourner à droite... Ce que c'est que de prendre un mauvais pli! Un de ces jours, on reconnaîtra que nous étions faits pour marcher sur la tête, vous verrez! C'est une peste d'orgueil et de sottise qui court la terre et dont tous les esprits sont infectés plus ou moins. Croyez-vous que votre fille ait échappé à la contagion? Pas plus que mon fils. Tous deux, sans s'en douter, obéissent au vertige commun, au paradoxe régnant, à la haine de la loi et du devoir, à la rébellion générale contre le bon sens, l'évidence et la vieille lumière du soleil!...

LA BARONNE.

Il est possible que ma fille fasse de la prose sans le savoir;... mais c'est avant tout une petite personne délicate comme une hermine, fière comme une infante et sérieuse au fond comme un quaker : elle a la singularité de ne pas trouver charmante la galanterie bottée et luronne que vos mœurs de club ont transportée de l'estaminet dans nos salons;... en un mot, elle nourrit sur les hommes cette idée extraordinaire, que ce sont tous des grossiers.

LE GÉNÉRAL.

Vous voyez bien qu'elle raffine! C'est une petite protestation sociale à sa manière... Est-ce que nos mères s'avisaient de trouver les hommes grossiers? Laissez-moi donc tranquille! C'est comme mon fils! Vous figurez-vous par hasard qu'il ait une haute opinion de votre sexe?

LA BARONNE.

Il serait le seul du sien qui eût ce bon goût-là! — Voyons, qu'est-ce qu'il lui reproche à notre sexe, ce monsieur? De manquer généralement de vertu, n'est-il pas vrai? Et sa pauvre défunte mère, qu'en pense-t-il? Il fait exception pour elle, n'est-ce pas? Ils font tous exception pour leur mère, et ils ne s'aperçoivent pas qu'à ce compte-là l'exception devient la règle. — Ça fait pitié!

LE GÉNÉRAL.

Vous avouerez peut-être bien qu'il y a des femmes qui se conduisent mal par-ci, par-là?

LA BARONNE.

Ça se peut. Vous pouvez ajouter que ce sont celles-là que vos jeunes gens connaissent le mieux, ou plutôt les seules qu'ils connaissent. Ajoutez encore que c'est avec ces espèces qu'on fabrique les héroïnes de roman et de théâtre, et qu'on gâte l'opinion. Une femme de bien ne livre point les secrets de sa pensée et la nudité de son ame à l'anatomie

littéraire, pas plus qu'elle ne va poser dans les ateliers; le scalpel des poètes, comme ils disent, ne fouille que dans des cœurs pervertis et ne dévoile que des ames malsaines. Il en résulte dans l'imagination publique un certain type fabuleux du sexe féminin qui ressemble, j'y consens, aux demoiselles de ces messieurs, mais pas à moi, j'en réponds. Tenez, j'ai connu un petit jeune homme qui était fort glorieux d'avoir mis à mal deux ou trois servantes d'auberge, mais qui se plaignait toutefois que les femmes eussent en général comme une odeur de torchon; il ne voulait pas se marier à cause de cela. Contez donc cette historiette à monsieur votre fils.

LE GÉNÉRAL, riant.

Je n'y manquerai pas, quoiqu'elle ne soit pas précisément à son adresse; car, pour lui, il admet en principe un assez bon nombre d'honnêtes femmes....

LA BARONNE.

Ah! c'est un original dans ce cas.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce qui l'arrête.... je sais par cœur toutes ses sottises, vous comprenez bien... c'est la pensée, l'effroi d'associer sa vie et de confier son honneur à une inconnue, car, selon lui, la femme qu'on épouse est toujours une inconnue à cause de la comédie perpétuelle que les filles jouent dans le monde.... Aussi ne voudrait-il épouser jamais, dit-il, qu'une femme qu'il aurait pu étudier dans une circonstance anormale, dans une de ces crises qui mettent à nu un caractère, le jettent en dehors de la routine mondaine et lui rendent, malgré lui, sa direction authentique... une femme, par exemple, avec laquelle il aurait eu la chance rare de faire naufrage sur un rocher ou de voyager solitairement dans des forêts vierges....

LA BARONNE.

Alors.... qu'il épouse une femme sauvage!

LE GÉNÉRAL.

C'est ce que je lui ai dit. — Épouse Atala! Le diable m'emporte si je ne le lui ai pas dit. — Eh bien! que voulez-vous que je fasse avec un gaillard comme ça, voyons?

LA BARONNE.

Avec un gaillard comme ça, vous aurez de la peine à être grand-père, voilà ce qu'il y a de positif. Néanmoins, vous allez me le présenter : je suis curieuse de le voir. Où est-il pour le quart d'heure?

LE GÉNÉRAL.

Il chasse l'écureuil dans ces bois qui sont par là. Et la belle Hélène, ne peut-on lui présenter son respect?

LA BARONNE.

La belle Hélène dessine sous un sapin tout là-bas. Nous la rejoin-

drons dès que j'aurai terminé l'expédition que je médite. — Venez un peu par ici.

LE GÉNÉRAL.

Au fait, où me menez-vous donc par ces voies détournées?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous supposez bien que cela puisse être, cette maisonnette à beffroi en face de nous?

LE GÉNÉRAL.

Mais je ne sais. On dirait une chapelle... assez laide, une sorte de marabout.

LA BARONNE.

Marabout vous-même! — Fi! c'est là qu'est enterrée sainte Marcelle.

LE GÉNÉRAL.

Ah! j'en suis bien aise.

LA BARONNE.

Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler, vraiment?

LE GÉNÉRAL.

Jamais de ma vie.... Sainte Marcelle!... (Il réfléchit.) Jamais de ma vie. Quelle sainte est-ce là?

LA BARONNE.

C'est une sainte qui fait des miracles.

LE GÉNÉRAL.

Hon! en êtes-vous sûre? — Quelle espèce de miracles fait-elle?

LA BARONNE.

Sainte Marcelle, général, était une bergère d'avant la révolution, qui, par la seule puissance de ses charmes et de sa vertu, devint l'épouse légitime d'un prince normand. Depuis ce temps-là, on invoque cette sainte princesse quand il s'agit de réaliser un mariage qui rencontre, soit du côté des parens, soit de la part des jeunes gens, quelque difficulté considérable.

LE GÉNÉRAL.

Et comment s'y prend-on pour cela?

LA BARONNE.

Autrefois la chapelle était au milieu de la forêt, sur les ruines de la cabane qu'avait habitée cette merveilleuse bergère; on y venait en pèlerinage de cent lieues à la ronde : il y avait des ermites qui desservaient la chapelle et qui avaient tous une belle barbe blanche de père en fils...

LE GÉNÉRAL.

Comment diable! de père en fils! elle est mignonne, votre légende!

LA BARONNE, consternée.

Ah! grand Dieu! quelle atrocité! je suis indigne... je ne sais où j'avais l'esprit... Je voulais dire qu'on ne mettait là que des vieillards

très âgés et très respectables... afin d'éviter les propos, parce qu'il y venait beaucoup de jeunes filles en cachette : on y amenait aussi des enfans qu'on fiançait dès le berceau, et qui plus tard s'aimaient miraculeusement. Depuis la révolution, les reliques ont été transportées dans ce vallon, et tout le pèlerinage consiste maintenant à mettre un cierge au tombeau de la sainte. Seulement l'ancien ermitage a conservé une vertu mystérieuse et sympathique, et jamais une fille et un garçon ne s'y trouvent ensemble impunément : il faut bien vite les marier, ou gare!

LE GÉNÉRAL.

Vous n'êtes pas venue de Paris, je présume, sur ces belles imaginations-là?

LA BARONNE.

Vous m'excuserez. Ma fille ne s'en doute pas, bien entendu. Je l'ai entraînée sous le prétexte de ma santé; mais la vérité est que j'ai lu dernièrement cette légende, et qu'elle a caressé mes tristes yeux d'un rayon d'espoir. Je vais, de ce pas, sournoisement mettre mon cierge à cette chère sainte, et un de ces jours, quand je connaîtrai un peu mieux la société qu'il y a ici, je comploterai une rencontre à l'ermitage entre ma fille et le premier jeune homme qui me conviendra. Nous verrons ensuite comment cela tournera. — Si j'ai un conseil à vous donner, par parenthèse, c'est de faire comme moi.

LE GÉNÉRAL.

Bien obligé! Je ne suis pas pour les remèdes de bonne femme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il vous en coûtera d'essayer?

LE GÉNÉRAL.

Je n'adore pas les fétiches!

LA BARONNE.

Eh! mais, vous qui prêchez si fort contre l'orgueil humain, vous en avez votre petite dose, à ce qu'il paraît?

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi cela? parce que je ne crois pas qu'il soit de la dignité de Dieu d'intervenir dans nos petites affaires de famille, — et que je crois encore moins qu'on puisse acheter cette intervention moyennant le maigre cadeau d'un cierge?

LA BARONNE.

Ah! vous philosophez aussi, vous? Vous tranchez comme cela les questions avec votre grand sabre, — en deux coups : *vlan! vlan!* et vous croyez qu'on va vous laisser faire? Dites-moi donc un peu ce que c'est au juste que la dignité de Dieu? Vous l'a-t-il donnée à garder? La dignité de Dieu, mon général, comme sa bonté, est chose très délicate à définir et à limiter : croyez bien qu'il sait maintenir l'une, comme

il exerce l'autre, sans notre concours officieux. — Et puis, qu'appelez-vous « nos petites affaires de famille? » Pensez-vous que Dieu, de sa hauteur, ne voie pas toutes nos affaires humaines sur le même plan, celles que vous jugez grandes et celles que vous appelez petites : le malheur d'un peuple et le chagrin d'une mère? Je n'ai pas, quant à moi, de lumières suffisantes pour établir ces savantes distinctions entre les prières qui sont dignes de l'attention divine et celles qui en sont indignes : j'aime à me persuader que la prière est bonne toujours, et que la plus mesquine offense moins Dieu que vos orgueilleux respects. Voilà pour les petites affaires de famille... Reste le cierge, qui émeut principalement votre bile voltairienne. Or j'avoue que c'est un maigre cadeau, en tant que cierge; mais, si Dieu veut bien le prendre, comme je le lui offre, pour un témoignage de foi, de simplicité d'esprit et d'humilité de cœur, j'espère très sincèrement qu'il en sera touché.

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas de mal de la prière, madame la baronne, entendez-vous? J'ai prié moi-même dans les batailles, avant de charger. — Tout homme qui ne prie jamais est un gredin ou une huître. — Mais vos saints, vos saintes et vos légendes, ce sont des momeries idolâtres, et rien de plus! Est-ce que je ne connais pas ça?... mon pays en est farci!... Je connais ça parfaitement... peuh!

LA BARONNE.

Vous ne connaissez rien, général : dès que l'on croit à une autre vie, rien n'est plus raisonnable, ni plus doux que de croire à la puissance intermédiaire et au bienveillant patronage des ames justes et heureuses; c'est leur récompense et leur magistrature là-haut. — Quoi qu'il en soit, je ne fais point métier de convertir les gens sous la rosée... Je vais accomplir mon vœu. Vous m'attendrez ici?

LE GÉNÉRAL.

Oui, allez.

LA BARONNE, sous le porche, se retournant au moment d'entrer.

Vos ancêtres, général, avaient le courage du cierge, comme celui de la lance. Vous n'êtes pas aussi carré!

LE GÉNÉRAL.

Carré ou non, je vous dis que j'ai horreur des capucinades.

LA BARONNE.

Capucinades? — Faible argument! — Mais puisque nous en venons aux gros mots, je me sauve.

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Ça vous fait-il bien plaisir?

LA BARONNE.

Beaucoup, beaucoup, parce que j'ai mon idée au fond.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! marchez, je vous suis; mais il est bien entendu que c'est pour vous obliger, car je n'y crois pas. (Ils entrent dans la chapelle. — Cinq minutes s'écoulent. La baronne et le général reparaissent.)

LA BARONNE.

Eh bien! en êtes-vous mort?

LE GÉNÉRAL, sombre.

Je n'en suis pas mort; mais nous verrons si cela réussira.

LA BARONNE.

Nous verrons.

LE GÉNÉRAL.

Et si cela ne réussit pas, vous pouvez bien être sûre que je ne vous pardonnerai de ma vie.

LA BARONNE.

Ah! j'aime bien cela: comme si je pouvais vous répondre de rien!

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant, indigné.

Comment! vous ne me répondez de rien!... Vous me faites faire une démarche pareille, et vous ne me répondez de rien!...

LA BARONNE.

Qu'est-ce qui vous prend? Qu'est-ce que cela signifie? Ne faudrait-il pas vous signer un papier timbré comme quoi... Mais ça n'a pas le sens commun! (Elle rit aux éclats.)

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai, c'est absurde; mais je suis furieux. — Allons, venez-vous-en.

LA BARONNE, riant plus fort.

Non... laissez-moi rire tout mon soûl... aussi bien on n'a jamais vu de mine si plaisante que la vôtre au moment où vous faisiez... cette démarche, comme vous dites... J'ai pensé involontairement au diable dans le bénitier... (Elle rit.)

LE GÉNÉRAL.

Faites-moi l'amitié de vous taire, ou je vous donne ma parole d'honneur que je rentre et que je retire mon cierge.

LA BARONNE, grave.

Moi vivante, vous n'en viendrez pas à cette extrémité. (Elle l'emmène.)

L'INTÉRIEUR D'UNE FORÊT.

HÉLÈNE, un petit album sous le bras: elle marche rapidement d'un air affairé et inquiet.

C'est exactement l'histoire du Petit-Poucet, — moins l'ogre,... jusqu'à présent du moins. Voilà bien une espèce de chemin, mais où

mène-t-il? Un chemin qui ne dit pas où il mène ne mène à rien... C'est mal organisé, cette forêt... (Elle s'arrête et s'appuie contre un arbre.) Ouf! je suis brisée... J'entends battre mon cœur comme un moulin... Je dois avoir fait cent lieues, tant en long qu'en large... Voyons, tâchons de nous orienter. Premièrement, la forêt est à droite de la maison des bains; donc j'ai d'abord pris à droite. Secondement, j'ai suivi un sentier sur ma gauche, le sentier où j'ai rencontré la couleuvre, — après quoi j'ai fait un crochet, à gauche encore, en traversant le taillis. Ensuite... ensuite j'ai tournoyé en rêvassant, c'est ce qui m'a perdue... Rêvasser ne vaut rien... Ça m'apprendra! — Je ne sais plus du tout quelle heure il peut être... Si la nuit allait me surprendre ici... Allons, il ne s'agit pas de perdre la tête... Cette forêt d'ailleurs paraît être assez bonne personne. Le pis qui puisse m'y arriver, c'est de retourner à l'état sauvage... N'importe, c'est triste, et si je ne bavardais constamment comme une pie, il me semble que je me trouverais mal. (Elle tressaille tout à coup.) Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça qui respire si fort! (Elle écarte avec précaution les branches d'un buisson qui cache une clairière, puis recule rapidement en poussant un cri étouffé.) C'est un homme!... Seigneur Dieu! que j'ai eu peur! (Elle rit.) Eh bien! c'est un homme, voilà tout! Est-ce que je croyais n'en plus revoir!... Il y a mieux, c'est que je vais l'utiliser, celui-là... (Elle écarte de nouveau les branches.) Il dort; c'est un chasseur, voilà son fusil près de lui... Il dort en toute innocence... J'en suis assurément bien fâchée, mais... (Elle entre résolûment dans la clairière, puis s'arrête avec hésitation.) Le réveillerai-je? car enfin ce jeune homme, est-ce que je sais, moi? — Hon! il a le nez grec et les mains blanches... Bah! tant pis! je le réveille! (Elle tousse.) Hem! hem!... Rien. Est-ce qu'il est enchanté? Flattons-le. (Elle courbe une branche dont l'extrémité vient caresser le front du dormeur.)

PAUL, s'éveillant et se levant brusquement.

Voilà!... Qu'est-ce que c'est? Hum! hum!... Qu'est-ce qu'il y a donc?.. Ah! madame, je vous demande mille fois pardon!

HÉLÈNE.

Mais c'est moi, monsieur, qui vous prie d'agréer toutes mes excuses; je vous interromps... Vous chassiez, je crois?

PAUL.

Oui, madame, dans le pays des songes... Je crois même y être encore.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien heureux. Moi je me trouve dans la plus plate réalité du monde : je me suis lancée étourdiment dans cette forêt sans la connaître, et je m'y suis égarée...

PAUL.

Mon Dieu, madame!

HÉLÈNE.

Mon Dieu, oui. J'ai quitté les bains vers cinq heures...

PAUL.

Vous demeurez aux bains, madame?

HÉLÈNE.

Depuis ce matin, avec ma famille... Voilà donc près de deux heures, je pense, que je fais le manége dans ce labyrinthe, et je vous supplie de vouloir bien m'indiquer le chemin le plus court et le plus direct pour regagner la vallée.

PAUL.

Veuillez accepter mon bras, madame.

HÉLÈNE.

Non, non, je vous remercie. Indiquez-moi le chemin seulement.

PAUL.

Ayez l'obligeance d'accepter mon bras. La route est longue et très compliquée....

HÉLÈNE.

Oh! j'ai fort bonne mémoire... Une simple indication me suffira.

PAUL.

En conscience, madame, ne suis-je pas assez confus déjà de m'être laissé surprendre dans une occupation peu digne d'intérêt, — dans une posture sans gloire, et y a-t-il de l'humanité à m'achever par une méfiance que rien n'autorise?

HÉLÈNE.

Je n'éprouve aucune méfiance, mais je préfère retourner seule, et...

PAUL.

Madame, vous me mortifiez cruellement.... Est-ce mon incognito qui vous inquiète? Souffrez que je reprenne ma responsabilité : je me nomme Paul du Kerdic....

HÉLÈNE.

Ah!

PAUL.

Fils du lieutenant-général de ce nom, oui, madame; voici, madame, mon port d'armes.

HÉLÈNE, riant.

Oh! c'est bien inutile.

PAUL.

Est-ce inutile? Cependant je lis encore un peu d'indécision dans vos regards, et j'ose dire que j'en connais la cause: vous craignez que, chemin faisant, je n'aborde comme malgré moi le genre d'entretien que votre présence est si bien faite pour inspirer? Si, contre ces appréhensions, madame, la parole d'un étranger vous paraît une trop faible garantie, permettez-moi d'y ajouter celle de ma position exception-

nelle : elle est de nature à m'interdire l'ombre même d'une prétention auprès d'une femme; en un mot, je vais me marier. — J'espère, madame, que je brûle mes vaisseaux? Daignerez-vous prendre mon bras?

HÉLÈNE.

Mais si réellement cela ne vous dérange pas trop?...

PAUL, riant.

J'en étais sûr.... C'est par ici, madame, s'il vous plaît.... (Ils se mettent en marche.) Oui, je savais que l'homme publiquement voué à un prochain hyménée revêt immédiatement aux yeux de votre sexe un caractère spécial d'innocence, — ou plutôt d'innocuité : il n'est plus de la terre et n'éveille plus aucune passion mortelle; c'est une créature indifférente, déclassée, neutre....

HÉLÈNE.

Dites sacrée.

PAUL.

Sacrée, soit. La robe du fiancé a effectivement un faux air de soutane; mais on sait que la plus honnête jeune femme fait peu de cas d'un prêtre dans un salon.

HÉLÈNE.

Et pourquoi cela?

PAUL.

Eh! mon Dieu! madame, c'est que l'amour....

HÉLÈNE.

Oh! l'amour!

PAUL.

Je l'ai nommé.... C'est que l'amour, visible ou caché, alimente seul les légers commerces du monde et seul leur donne le mouvement et la vie. Il forme, entre vous et nous autres, la trame subtile et inaperçue des dialogues les plus irréprochables : supprimez-le, tout intérêt s'affaisse et toute conversation tombe. On cause de tout autre chose; on le croit bien loin : il est là cependant, et si, par exception, il n'y est pas et ne peut y être, on meurt d'ennui.

HÉLÈNE.

On ne saurait dire plus discrètement que nous sommes toutes des coquettes déterminées.

PAUL.

On n'est point coquette pour cela, madame. On aime la vertu, mais on veut en avoir le mérite, et cela est très juste : il n'y a pas plus d'honneur que de plaisir à se sauver, s'il n'existe aucune chance de se perdre. On ne veut assurément ni faillir soi-même ni mettre à mal son interlocuteur, mais il est insupportable que cela soit impossible.

HÉLÈNE.

Vanité des vanités! Il ne vous entre pas dans l'esprit qu'une femme

puisse s'occuper avec plaisir, si elle ne s'occupe de vous! C'est une erreur, monsieur du Kerdic, je vous assure. Je suis mondaine au premier chef, et je vous certifie que le monde nous offre une variété infinie de divertissemens auxquels l'amour demeure parfaitement étranger.

PAUL.

Je vous serai obligé, madame, de me dire lesquels.

HÉLÈNE.

Par exemple, moi, je passe mes jours à me faire belle pour le soir... Pensez-vous que ce ne soit pas une fête continuelle, je ne dis pas d'être belle, mais d'y travailler?... Vous froncez le sourcil, monsieur du Kerdic? Je devine sur vos lèvres un mot que votre courtoisie retient à grand'peine.... un mot terrible où les hommes résument tout ce qu'ils peuvent concevoir pour notre sexe de mépris, d'indignation et de pitié.... Chiffons! disent-ils, et tout est dit sur notre compte. Pauvres gens!... Savent-ils seulement ce que c'est qu'un chiffon? Ils savent ce que cela coûte, et voilà tout! Mais ce que c'est en réalité, je vais vous le dire à vous, monsieur, qui me paraissez être un homme sérieux et réfléchi... C'est la dentelle qui frissonne, le velours qui miroite, le satin qui craque sous le doigt; ce sont mille tissus légers comme l'air, gracieux comme les fleurs, brillans comme les astres, que notre main tourmente, ploie et assouplit à sa fantaisie. Dites tant que vous voudrez que cela est frivole, mais avouez que cela est charmant. (Elle rit.)

PAUL.

C'est une source d'émotions qui m'était inconnue, mais que vous faites jaillir à mes yeux d'une façon éblouissante et irrésistible..... Je demeure dès ce moment convaincu que toute la destinée d'une femme est écrite dans ce joli mot : — Chiffons! — et que l'esprit et le cœur n'ont rien à voir au-delà.

HÉLÈNE.

Ah! voilà un homme raisonnable à la fin!... Je pars de là pour prédire une félicité sans bornes à la jeune personne que vous allez épouser.... Puis-je vous demander si elle est de ce pays?

PAUL.

Il est possible qu'elle en soit, madame, mais je ne puis vous l'affirmer, n'ayant pas encore l'avantage de la connaître.

HÉLÈNE.

Comment! votre choix n'est donc pas arrêté?

PAUL.

Pas encore, madame. C'est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.

HÉLÈNE.

Mais, s'il en est ainsi, vous avez surpris ma confiance? (Elle s'arrête.)

PAUL.

Permettez, madame, mon choix n'importe point à votre sécurité. Il doit vous suffire que je me marie, que ce soit mon dessein irrévocable et que je vous l'aie déclaré. En déployant ce drapeau inoffensif, j'ai abjuré, ce me semble, tous les droits des belligérans, et vous ne sauriez désirer de meilleure sauvegarde pour les courtes relations que le hasard vous impose et dont il me favorise.

HÉLÈNE, se remettant gaiement en marche.

A la bonne heure, si toutefois ce mariage est un projet sérieux, et non une plaisanterie de circonstance.

PAUL.

Ce projet est tellement sérieux, madame, et il absorbe à tel point toutes mes facultés, que je ne saurais vous parler d'autre chose, quand même je le voudrais. Déterminé à le réaliser d'ici à fort peu de temps, j'en rêve tout haut, j'en subis sans relâche et j'en fais subir sans pitié aux personnes obligeantes les fiévreuses préoccupations.

HÉLÈNE.

Parlez-m'en donc, monsieur du Kerdic, et ne me parlez que de cela : j'en serai bien aise tout-à-fait. C'est un terrain sur lequel vous ne pouvez vous égarer.

PAUL.

Quoi ! madame !... et si j'osais invoquer, pour guider ma vue dans l'abîme qui m'attire, l'assistance de vos lumières...

HÉLÈNE.

Des conseils? encore mieux ! Supposez que je suis votre grand'tante. C'est ce que je demande. Je ne suis pas fière. Ainsi, allez !

PAUL.

Eh bien! madame, je commence.

HÉLÈNE.

C'est ça, commencez.

PAUL.

Je suis, madame, dans une perplexité extraordinaire : je veux me marier...

HÉLÈNE.

C'est convenu !

PAUL.

Je le veux, un peu parce que c'est ma propre inclination d'en venir là, et beaucoup parce que c'est celle de mon père de m'y voir venir.

HÉLÈNE.

Cela est d'un bon fils.

PAUL.

Or, madame, je m'étais donné trois ou quatre ans pour méditer à fond cette résolution suprême : me voici arrivé à la limite d'âge que

je m'étais posée, et toutes mes méditations n'auront abouti qu'à un mariage de désespoir.

HÉLÈNE.

Vous me faites frémir.

PAUL, s'échappant avec énergie.

J'épouserai une laideron abominable et stupide, — et elle me trompera, encore : vous verrez ça!

HÉLÈNE.

Je ne verrai rien, mais vous le mériterez. Pourquoi faire de propos délibéré un mauvais choix?

PAUL, avec brusquerie.

Et le moyen d'en faire un bon, madame?

HÉLÈNE.

Ne vous fâchez pas, je vous en conjure. Je ne suis pas cause de ce qui vous arrive, moi, monsieur du Kerdic. Voyons, raisonnons tranquillement. Puisque vous jouissez encore de toute votre liberté, qu'est-ce qu'il vous en coûtera de prendre une femme agréable au lieu d'un monstre?

PAUL.

Madame, dans ma première jeunesse, quand j'étais au bal, j'invitais à danser de préférence ces fagots abandonnés qui semblent fixés à demeure sur les banquettes : ce n'était pas que j'eusse naturellement le goût des objets hideux; non : mais ma timide courtoisie appréhendait mortellement les dédains, ou seulement la glaciale indifférence des beautés trop sûres d'elles-mêmes. Je voulais qu'on me sût gré de mon choix, et je prétendais faire des heureuses. C'est un sentiment analogue qui me pousse aujourd'hui à rechercher la main de quelque fille de campagne disgraciée. Il me semble qu'à défaut d'autre vertu, je pourrai compter sur sa reconnaissance.

HÉLÈNE.

Mais pas du tout. Pour apprécier le mérite de votre abnégation, il faudrait d'abord que votre fille de campagne eût conscience de ses disgraces, et vous n'en rencontrerez aucune de ce caractère, pas plus à la campagne qu'à la ville; c'est moi qui vous le dis.

PAUL.

Vous conviendrez au moins, madame, qu'en épousant une femme sans attraits d'aucune sorte, je m'assure une sorte de garantie matérielle contre ces soucis vulgaires, ces inquiétudes, ces soupçons, pour ne pas dire ces catastrophes risibles, qui empoisonnent l'existence de la plupart des maris.

HÉLÈNE.

Bon, soit! supposons que les choses tournent à votre gré de ce côté-là, que vous ayez, monsieur du Kerdic, cet avantage, si flatteur pour une ame délicate, de voir votre femme suivre le droit chemin, non

point par attachement à votre personne ni à ses devoirs, mais par l'impossibilité d'en sortir et de trouver votre égal en courage... croyez-vous qu'en moins de six mois vous ne serez pas mort de honte, d'ennui et de haine comprimée, au bras de votre affreuse et fidèle compagne?

PAUL.

Eh! madame, je ne demanderais pas mieux que de guider mon choix par des raisons plus spirituelles; mais, au nom du bon Dieu, comment pénétrer ce voile naturel de dissimulation que la pratique du monde épaissit encore sur le front des jeunes filles? Les plus belles années de ma jeunesse se sont consumées à tenter la conquête de cette terre promise,... et vous le voyez, madame, quelques cheveux argentés, une vieillesse précoce, voilà les seuls fruits de mon opiniâtre labeur.

HÉLÈNE, gravement.

Ils sont amers! — Mais, monsieur du Kerdic, si vous avez tant de peur des jeunes filles, que n'en prenez-vous une vieille?... Les vieilles sont plus communicatives.

PAUL, d'un ton bourru.

Elles le sont trop!

HÉLÈNE.

J'ai une grande idée... Si vous preniez une veuve?

PAUL, vivement.

Oh! pour cela, non!

HÉLÈNE, riant.

Hon!.. Vous ne savez pas ce que vous refusez... (Elle s'arrête brusquement en face d'une clairière qui s'ouvre au détour du sentier.) Qu'est-ce que j'aperçois là!... une ruine!... Une ruine dans les bois... effet de soleil couchant... Oh! que c'est joli!.. Comment appelez-vous cette ruine?

PAUL, avec humeur.

Je l'appelle une vieille cabane de charbonnier.

HÉLÈNE, s'avançant dans la clairière.

Une cabane de charbonnier avec des gargouilles, des colonnettes et des ogives d'un pur gothique flamboyant! c'est curieux et rare... il faut voir cela de près. (Elle rôde à travers les débris, grattant la mousse et soulevant le tapis de lierre qui recouvre les vieux murs. — Une croix en granit, élevée sur deux marches, est restée debout au milieu de l'enceinte. — Hélène appelant Paul tout à coup :) Monsieur du Kerdic, venez donc à mon secours! voici comme des lettres au-dessus de la porte... mais je crains que ce ne soit du sanscrit...

PAUL, qui s'est approché.

Il me semble que c'est tout bonnement un nom... en latin.

HÉLÈNE.

Le nom du charbonnier probablement. Pouvez-vous lire?

PAUL, grimpant sur un pan de muraille.

Permettez... ça fait comme *Sara*... je ne sais trop.

HÉLÈNE.

Mais savez-vous le latin d'abord? car si vous ne le savez pas, il est inutile de vous donner une entorse.

PAUL, toujours sur le mur.

Non, ce n'est pas *Sara,* c'est *sancta!*

HÉLÈNE.

En effet, c'est plus plausible... Et ensuite?

PAUL.

Ensuite, il y a... attendez... il y a Ma... Marc... eh! saint Marc, parbleu! (Il saute à terre d'un air satisfait.)

HÉLÈNE.

Saint Marc et la madone! c'est possible... mais moi je croirais plutôt, si ma vue ne me trompe pas, qu'il y a *Marcella,* d'autant plus que ça s'accorderait mieux avec *sancta* qui est féminin... (Elle rit.) Au reste, c'est toujours de la même famille, n'est-ce pas, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Ma foi! vous avez raison... *Marcella...* Je voyais bien qu'il y avait encore des lettres après *Marc...* mais je croyais que c'était le paraphe.

HÉLÈNE.

Les antiquaires n'en font jamais d'autres... Serait-ce abuser de votre complaisance que de vous demander cinq minutes de halte dans cette oasis?.. Je serais heureuse de charbonner... cette charbonnerie...

PAUL.

Je suis absolument à vos ordres, madame. (Hélène s'assied sur les marches de la croix, en face des ruines de la chapelle, et se met à dessiner. Paul, assis à quelque distance, remue des feuilles mortes avec son pied. Moment de silence.)

HÉLÈNE.

Dormez-vous, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Non, madame.

HÉLÈNE, grossissant sa voix.

Non, madame!.. (De sa voix naturelle.) Ça n'empêche pas que je sais mieux le latin que vous, quoique je ne l'aie jamais appris que dans les litanies des saints... Je vous avertis que, pour votre mariage, on vous fera dire des prières en latin... Ainsi arrangez-vous de sorte... Mais, à propos de cela, puis-je vous faire une question indiscrète?

PAUL, souriant.

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

Quelle espèce d'homme êtes-vous, là, franchement?

PAUL.

Mon Dieu, vous m'embarrassez beaucoup... Je suis un homme comme tous les autres.

HÉLÈNE.

Tant pis.

PAUL.

Je suis un peu brusque, mais point méchant... voilà pour le cœur. Quant à mon esprit... dame! j'ai beaucoup de mémoire... j'ai fait mes études au collége Louis-le-Grand...

HÉLÈNE.

Êtes-vous reçu bachelier?

PAUL.

Oui, oui.

HÉLÈNE.

Eh bien! mais, vous pouvez faire un très beau mariage avec tout cela!

PAUL.

Vous êtes trop bonne. (Il se lève et vient regarder le dessin d'Hélène.) Comment, madame! vous dessinez comme M. Ingres!.. le gothique flamboyant est surtout parfaitement rendu... On dirait le Parthénon!

HÉLÈNE, sérieuse.

N'est-ce pas? (Paul s'incline et fait lentement quelques pas à travers les décombres. Hélène reprend après un intervalle :) Monsieur du Kerdic, comment comptez-vous vous conduire avec votre femme?

PAUL.

Mais, madame, en galant homme.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, en galant homme?.. L'aimerez-vous?

PAUL.

C'est mon intention. Je n'irai pas, vous pensez bien, prendre une guitare et me planter sous ses fenêtres comme un Espagnol; mais tous les égards d'un cœur mûri par l'expérience lui seront exclusivement consacrés.

HÉLÈNE.

Ça la flattera, soyez-en sûr... C'est assez gentil, tenez, cette petite chose que je mets là?

PAUL, regardant le dessin.

Ravissant... Qu'est-ce que cela représente?

HÉLÈNE, après une pause.

Un éléphant! (Paul s'incline, retourne s'asseoir et paraît se plonger dans de profondes réflexions. Au bout d'un instant, Hélène jette sur lui un regard furtif et se met à rire.)

PAUL.

Peut-on savoir ce qu'il y a, madame?

HÉLÈNE, continuant à dessiner et sans lever les yeux.

Il y a que je ne puis m'empêcher de rire de toute la peine que vous

vous donnez... Je parie que vous pensez encore à votre mariage; mais, mon Dieu, à quoi cela vous sert-il, toutes ces méditations, ces défiances, ces calculs? Je veux bien vous dire, quoique vous soyez très injustement fâché contre moi....

PAUL.

Non, madame, en vérité.

HÉLÈNE.

Si fait. — Quoique vous me boudiez, quoique vous cherchiez à jeter du discrédit sur mes petits talens, et tout cela à propos de saint Marc...

PAUL.

Mais, madame, je vous jure que non.

HÉLÈNE.

Je vous jure que si. Toutefois, je veux bien vous dire que vous perdez complétement votre temps, que vous cherchez le secret de votre avenir dans des élémens qui ne le contiennent pas. C'est de vous-même, de votre conscience, de vos qualités ou de vos défauts que vous pouvez dégager l'inconnu qui vous épouvante si fort et tirer votre horoscope conjugal. J'essayais de le faire tout à l'heure, quand vous m'avez découragée par vos réponses dérisoires.

PAUL.

Mais, madame, quand je serais moi-même un assemblage inoui de perfections, si j'épouse à mon insu les sept péchés capitaux, vous avouerez bien qu'ils m'étoufferont plutôt que je ne les étoufferai.

HÉLÈNE.

Laissez donc. Est-ce qu'on épouse à son insu les sept péchés capitaux? N'exagérez donc rien. Les filles qui font pleurer leur mère et qui battent leur femme de chambre sont rares d'abord, et ensuite on les montre au doigt... ce sont des scandales publics. Quand on les épouse, c'est qu'on le veut bien. A part ces exceptions qui crèvent les yeux et qu'il est facile d'éviter, il y a peu de filles honnêtement nées, bien peu, croyez-moi, quelles que soient les nuances incertaines de leur caractère, qui n'aient au fond de l'ame tout ce qu'il faut pour honorer le nom d'un homme et bénir son foyer.

PAUL.

Sur ma parole, madame, si je le croyais....

HÉLÈNE.

Eh! vous le croyez, vous le savez comme moi, car cela est évident; mais vous savez aussi que ces bons germes ne se développeront pas tout seuls, que la meilleure mère ne peut que vous préparer l'éducation de votre jeune femme... et c'est cette tâche qui effraie votre conscience et qui gêne votre paresse. Oh! je vous comprends très bien... ce que vous voudriez, ce que vous poursuivez, c'est une femme d'une vertu

assez supérieure pour compenser le défaut de la vôtre, une femme si heureusement douée que ses dispositions au bien se soutiennent sans appui et mûrissent sans culture, une femme enfin si solide en ses principes qu'elle accomplisse sa destinée avec l'inflexible précision des astres, caressant de ses rayons ou protégeant de son ombre votre indolente sécurité. Eh bien! cette femme-là, monsieur du Kerdic, cette femme-là, vous ne la trouverez ni ici, ni ailleurs, ni en Chine, car elle n'existe pas..... Ainsi ne cherchez plus... c'est inutile. (Elle ferme son album et se lève; le jour décroît sensiblement.)

PAUL.

Hélas! madame, êtes-vous sûre de faire à la justice, à la vérité toute leur part légitime dans une apologie aussi libérale de votre sexe, dans une condamnation si rigoureuse du nôtre? Je connais le monde : il y a de mauvais maris, il y en a beaucoup; mais il en est de bons aussi. Sont-ils payés suivant leur mérite? en êtes-vous certaine? L'honneur le plus loyal suffit-il toujours, ou même habituellement, à chasser du cœur d'une femme la mobilité, l'astuce, la trahison et tout cet héritage fatal de la première épouse et de la première coupable?

HÉLÈNE.

D'abord, ne me donnez pas pour argumens ces pauvres banalités poétiques, ces profanations pitoyables des choses saintes; ne me parlez pas d'héritage fatal... cela est puéril. Notre sang serait aussi pur que le vôtre, vous ne pouvez l'ignorer, si vous ne le troubliez par vos enseignemens, si vous ne vous attachiez incessamment, dans le commerce du monde, à éveiller en nous au profit de vos passions, de vos plaisirs, ces mauvais instincts qui sont le mélange inévitable, mais non le fond de notre nature; et puis, vous criez anathème, vous parlez de corruption originelle, quand ces vices que vous avez fait naître se retournent contre vous, quand vous êtes victimes de ces flammes que vous avez attisées, quand vous vous blessez à ces tristes jouets qui sont l'œuvre de vos mains! Puisque vous aimez la vérité, la voilà!...

PAUL.

Oh! je ne tiens pas à l'héritage fatal; je tiens à établir qu'un bon mari, tout aussi souvent qu'un mauvais...

HÉLÈNE. (Elle est debout sur les marches de la croix, et parle avec une énergie enthousiaste.)

Qu'appelez-vous un bon mari? Le mariage est donc, à votre avis, une de ces transactions, une de ces affaires purement humaines où il suffit d'apporter le facile honneur, les qualités superficielles qui font un galant homme, comme vous dites? Oui, vous le pensez; mais c'est une profonde méprise, monsieur du Kerdic... et ne cherchez pas ailleurs la cause de vos déceptions et de nos égaremens. Vous vous ma-

riez, comme les prêtres de certaines religions barbares accomplissent les rites de leurs ancêtres, dont le sens est perdu pour eux; vous vous mariez pour obéir à la vague influence de l'exemple, de la tradition, de la routine... Vous enfermez toute la vie d'une femme dans un épisode indifférent de la vôtre, et voilà le mariage! Mais, dites-moi, sur quelle étrange divination, sur quel miracle comptez-vous pour nous apprendre les vertus de notre état nouveau? Votre légèreté d'idées, vos principes flottans, votre insouciant scepticisme, auront-ils le don de nous inspirer le respect, la gravité, la sainteté de l'épouse? Ces sentimens, qui sont au-dessus de l'honneur mondain autant que le mariage est supérieur à une intrigue vulgaire, s'ils ne sont pas dans votre cœur,... et ils n'y sont pas,... pensez-vous que le cœur de votre femme les concevra de lui-même?... Jamais, jamais, entendez-le bien!... Et, tenez, monsieur du Kerdic, le conseil que vous me demandiez, je vais vous le donner avec une franchise qui vous déplaira peut-être... vous devez sentir pourtant que je vous traite en ami plus qu'en étranger... je ne sais pourquoi, et j'ai tort sans doute... n'importe! — eh bien! ne vous mariez pas! Vous avez, je le crois sincèrement, beaucoup de loyauté, et même de bonté... vous seriez un bon mari, à votre compte, — mais pas au mien, pas au nôtre... Je vous le prédis, vous seriez, comme tant d'autres, malheureux, jaloux à bon droit, trompé peut-être,... parce qu'il vous manque, comme aux autres, l'intelligence sérieuse, élevée, morale... et, laissez-moi vous le dire, la main sur cette croix que vous oubliez trop,... la pensée religieuse de ce que vous faites, de l'acte où vous vous engagez, parce que vous formez trop légèrement ces liens que vous voulez si solides, et qui ne tiennent à rien quand ils ne tiennent pas au ciel; parce que vous manquez de foi, comprenez-moi bien, de foi en vous-mêmes, en nous et en Dieu!...

PAUL.

C'est un langage bien sévère, madame, et j'y sens respirer cependant une bienveillance si sérieuse, que j'en suis confus. Chacune de vos paroles, en me pénétrant du respect que je vous dois, me fait sentir amèrement combien peu je vous l'ai témoigné.

HÉLÈNE, qui est descendue près de lui.

Oh! mon Dieu, monsieur du Kerdic, une femme qui commet en plein dix-neuvième siècle la grave inconséquence de s'égarer dans les bois ne doit pas se montrer bien scrupuleuse sur l'étiquette. J'ai même, relativement à la chevalerie moderne, des idées assez exactes pour m'estimer heureuse de vous avoir rencontré plutôt qu'un autre, et, malgré quelques nuances douteuses de votre entretien, je vous sais gré tant de ce que vous m'avez dit que de ce que vous m'avez épargné. Non, je ne me plains pas; je craindrais plutôt, et je vous en demande

pardon, d'avoir laissé trop éclater, dans un sujet si essentiel au cœur d'une femme, l'ardeur de mon âge et de mes convictions.

PAUL.

Madame, je croyais entendre une jeune prophétesse, et je vous aurais écoutée toute la nuit avec un plaisir extrême.

HÉLÈNE.

Toute la nuit, ce serait un peu beaucoup, pour votre agrément et pour mon honneur. Heureusement j'ai fini. Allons-nous-en bien vite.

PAUL.

Allons! (Il va reprendre son fusil sur la pierre où il s'est assis, et revient lentement vers Hélène en promenant attentivement ses regards autour de lui.)

HÉLÈNE.

Que regardez-vous donc?

PAUL.

Je voudrais, madame, imprimer dans ma mémoire chaque détail de ce rêve qui m'échappe, — ce cadre mystérieux des bois, ce beau jour qui s'éteint, votre image délicate et respectée au milieu de ces ruines et de ces ombres, — au pied de cette croix,... les moindres traits d'un tableau qui sera le dernier, le plus précieux souvenir de ma jeunesse, et que vous aurez oublié demain.

HÉLÈNE.

Non, monsieur. Mais venez. (Elle veut s'éloigner.)

PAUL.

Vous l'aurez oublié. Quel attrait y ramènerait votre pensée? Sans la vie enchantée que votre parole, votre bonté, votre ame épanchée tout entière, viennent de prêter à ce coin perdu du monde, que serait-il pour moi-même, sinon un poétique hasard de promenade, qu'on traverse et qui n'est plus? Vous emporterez d'ici, madame, un dessin dans un album : en le revoyant, vous vous souviendrez quelquefois de la vieille chapelle, des arbres, des pierres, mais jamais de moi; car rien de moi ne s'est mêlé à vos impressions, pas un rayon de ma vie, pas une goutte de mon cœur, — rien! Vous avez rencontré un étranger, et c'est un étranger que vous allez quitter.

HÉLÈNE.

Non... pas au point que vous le dites;... mais la nuit nous gagne, et je vous supplie...

PAUL.

Pourquoi ce souci dont je vous importune? Qu'êtes-vous, que pouvez-vous être pour moi? Je ne vous connais pas... Nous sommes séparés sans doute à jamais et de toutes façons... Que m'importe une place dans votre souvenir? Et d'où vient le chagrin que j'éprouve en songeant que je ne l'ai point conquise? Non... je ne puis... je ne puis demeurer sous le coup de ce conseil que vous dictait le mépris... De

grace, madame, n'en croyez pas cet orgueil misérable, cette lâche pudeur du bien qui retient sur mes lèvres, qui pervertit en railleries mes sentimens les plus vrais, les meilleurs, les plus dignes d'être avoués...

HÉLÈNE, à demi-voix.

Oh! que c'est vrai!

PAUL, avec chaleur.

Cet orgueil, ce masque, je le brise à vos pieds. Jamais, je veux vous le confesser, jamais aucun espoir humain, jamais aucun mot d'amour ou d'ambition ne fut caressé dans un cœur, comme l'a été dans le mien ce mot presque ridicule, — ce mot de mariage!... Ma jeunesse, toute ma jeunesse s'était comme ajournée à cette date mystérieuse pour se payer de ses douleurs et réparer ses faiblesses, pour répandre enfin dans une source pure toutes ses vertus, souvent refoulées, jamais taries, jamais souillées! Affection bénie, tendre protection, confiante intimité, chères visions du foyer domestique, que de fois je vous ai invoquées, et avec quelle ferveur, avec quel attendrissement! Dieu m'en est témoin... Et ce Dieu, puisque je l'ai nommé, pouvez-vous croire que je l'oublie au moment même où je tends les mains vers la loi la plus sacrée, la plus douce qu'il nous ait faite? Ma religion, madame, n'est pas sans doute aussi précise, aussi heureuse que la vôtre; mais, telle qu'elle est, elle domine toute mon intelligence; elle n'est absente d'aucune de mes pensées. Comment me laisserait-elle méconnaître le sens austère, le sens divin que Dieu a caché dans chaque loi de notre vie, et qui prolonge au-delà de la terre la chaîne de nos devoirs, de nos tendresses, de nos espérances?... Non, non,... je n'apportais point à l'acte le plus grave, le plus décisif de la destinée d'un homme, cette légèreté, cette insouciance, cette froideur que votre juste colère a flétries, que votre dédaigneux conseil a châtiées!... et cependant ce conseil, je le suivrai, je vous le promets!

HÉLÈNE, d'une voix basse.

Oubliez-le, je vous prie; oubliez-le.

PAUL, très ému.

Je ne le puis maintenant; je ne puis promettre désormais à aucune femme une fidélité exempte de trouble, d'amertume... pure de regret.

HÉLÈNE.

Je ne sais, monsieur du Kerdic, si je vous comprends;... mais ceci n'est qu'une chimère indigne de nous deux... Dans une heure, vous n'y penserez plus... Voici la nuit tout-à-fait... J'ai été bien imprudente.... Vous allez me conduire encore quelques pas, et puis vous me laisserez... — Monsieur du Kerdic, croyez-moi, prenez hardiment la main d'une gentille petite femme, qui sera honnête, pieuse et fidèle; en

attendant, prenez la mienne en signe d'adieu, — de bon souvenir, — d'amitié! (Paul saisit la main qu'Hélène lui offre.)

UNE VOIX DE TONNERRE, sortant du bois.

Sur la joue, mon garçon! sur les deux joues! ou tu n'es qu'une poule mouillée!

(Au même instant le général se précipite dans la clairière; la baronne le suit en courant et en criant.)

LA BARONNE.

Non pas, s'il vous plaît!... Méchante fillette, que tu m'as inquiétée!

HÉLÈNE, l'embrassant avec effusion.

Ma mère!

LE GÉNÉRAL, ouvrant les bras.

Et votre père, ma mignonne! Est-ce qu'on n'embrasse pas son vieux père? (Hélène, interdite et hésitante, interroge sa mère du regard.) Je vous dis que je suis le père de ce bavard-là..... Ainsi embrassez-moi, que diable! (Il la serre sur son cœur; Hélène s'échappe tout effarouchée.)

LA BARONNE.

Vous allez tout faire manquer, vous, vous allez voir, avec vos jolies façons!... Pauvre petite, comme elle tremble!... Allons, tu n'es pas raisonnable... Nous avons tout entendu, le général et moi... Vous êtes deux grands enfans, voilà tout!... Venez-vous, messieurs? (Elle prend le bras d'Hélène, et l'emmène en continuant de lui parler.) Je ne puis cependant me dispenser, ma fille, de vous faire remarquer qu'une forêt, surtout à la nuit tombante, n'est pas un séjour convenable pour une jeune personne... (Elles s'éloignent.)

LE GÉNÉRAL, à Paul.

Et toi, te voilà resté là comme un mât de cocagne! Suivons la piste, morbleu! (Il lui prend le bras.) Et ne viens pas me dire que tu ne veux pas l'épouser, après l'avoir compromise indignement... Sinon je répare tes torts, et je l'épouse, moi,... net!

PAUL.

Mais, mon père, dites-moi au moins qui j'épouse... et, avant tout, est-ce une demoiselle, une veuve, quoi?

LE GÉNÉRAL.

Chut! mon garçon! elle est veuve, — mais avec des circonstances... qui te feront plaisir. Je te conterai cela. (Ils disparaissent dans le bois.)

OCTAVE FEUILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

DES TRAVAUX RÉCENS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE.

I. *Geschichte der Romantik in dem Zeitalter der Reformation und der Revolution* (*Histoire du Romantisme à l'époque de la Réforme et de la Révolution*), par M. Julien Schmidt. 2 vol.; Leipzig, 1850. — II. *Deutsche Mænner und Frauen* (*Hommes et Femmes de l'Allemagne*), par M. Gustave Kühne. 1 vol.; Leipzig, 1851. — III. *Die deutsche Nationalliteratur der Neuzeit* (*la Littérature allemande contemporaine*), par M. Charles Barthel. 1 vol.; Brunswick, 1851.

Quand une littérature long-temps bouleversée par les passions révolutionnaires semble aspirer à quelque chose de meilleur et se cherche péniblement elle-même, c'est presque toujours par les travaux sérieux, c'est par l'histoire et la critique qu'elle se soustrait peu à peu aux influences perverses. Dans le désarroi général, les critiques et les historiens littéraires se trouvent naturellement chargés d'une mission grave, et pour peu qu'ils en comprennent l'importance et les devoirs, il ne saurait y avoir pour leur esprit de discipline plus féconde. A eux de maintenir les traditions, de garder le culte des souvenirs, de renouer sans prétention les liens rompus; s'il s'agit d'une révolution nécessaire et que la société soit en marche vers de nouveaux rivages, à eux la tâche d'emporter aux bords inconnus la cendre et la mémoire des ancêtres. L'Allemagne est le pays de l'Europe où ce salutaire office de la critique est le plus manifestement indiqué. La vieille Allemagne est morte; qu'une réaction imprudente essaie de la remettre sur ses pieds, que l'esprit féodal et les fantaisies mystiques de certains hommes d'état du Nord prétendent se substituer sans façon aux légitimes exigences du XIXe siècle, tout cela n'y fait rien; l'ancienne Allemagne n'est plus, et il est impossible jusqu'à présent de deviner l'heure où s'organisera l'Allemagne nouvelle. Des difficultés de toute espèce, des pro-

blèmes sans nombre se dressent à chaque pas devant les plus vaillans esprits, et ajournent le résultat espéré. Sans doute, il s'est accompli sur plus d'un point des transformations utiles; la société allemande, quoi qu'on puisse dire, a plus gagné que perdu en 1848. Si la Prusse officielle incline à je ne sais quel illuminisme, l'Autriche, réveillée par des nécessités impérieuses, a opéré d'utiles réformes : la justice rendue indépendante, l'administration réorganisée, l'égalité de l'impôt établie avec force, ce ne sont pas là de médiocres présens. Peut-on nier cependant que la constitution entière de l'Allemagne, que les rapports de la Prusse et de l'Autriche ne soient d'ici à long-temps d'insolubles problèmes, et que tout un pays, un pays plein de lumières et avide des droits de sa raison émancipée, ne souffre dans ce qu'il y a de plus vulnérable au monde? M. de Radowitz n'a pas eu tort de le proclamer récemment : jamais l'Allemagne, même à la veille de son explosion de 1813, ne s'est sentie aussi douloureusement blessée comme nation. Au milieu des ambiguïtés de la situation générale, au milieu de tant d'incertitudes et de ténèbres, on ne saurait se dissimuler qu'il ne règne une morne tristesse partout où ne gronde pas une irritation mal contenue. Or, ce ne sont pas seulement les politiques qu'un tel spectacle doit tenir en éveil; les hommes que le public veut bien admettre comme juges dans les travaux de l'esprit sont tenus d'y apporter une égale sollicitude. La situation présente de l'Allemagne est de celles qui imposent à la critique littéraire une activité plus efficace, qui l'investissent de cette bienfaisante autorité dont je parlais tout à l'heure. Ils sont fugitifs ou errans hors d'eux-mêmes, disait Fénelon à propos de ces vains esprits que les choses extérieures attirent et qui ne savent pas connaître Dieu, parce qu'ils ne savent pas regarder au fond de leur conscience : la même chose peut se dire des peuples allemands. Oui, ils sont fugitifs, ils sont errans hors de leur propre nature; ils se sont donnés en proie au matérialisme, à l'athéisme, à ce qui leur est le plus contraire; ils se sont reniés eux-mêmes. Et dans quelles circonstances a éclaté ce délire? Au moment où ils auraient besoin de toutes leurs forces pour traverser ce détroit semé d'écueils qui conduit de l'ancien régime à une société plus juste. Comment donc se fait-il qu'une critique vigilante et élevée fasse défaut à un pays si riche en écrivains? De quelle façon expliquer cette insouciance extraordinaire? Dans le trouble de la conscience publique, sous la menace des entraînemens redoutables auxquels est exposé le génie allemand, comment aucun esprit ne se lève-t-il, je ne dis pas pour gouverner victorieusement les lettres et les conduire vers des régions plus sûres, je dis seulement pour rattacher le passé à l'avenir, pour empêcher le caractère national de se perdre dans la tourmente, pour sauver le trésor d'un grand peuple?

On a publié depuis quelque temps un assez grand nombre de travaux consacrés à l'étude des traditions intellectuelles du pays de Schiller et de Goethe. C'est là un bon symptôme. Ce retour à un passé rempli d'enseignemens atteste déjà un mouvement sérieux dans les esprits et ouvre une direction qui ne demeurera pas stérile. Nous voudrions seulement que ces travaux fussent accomplis avec plus de suite, qu'ils fussent l'expression d'une pensée plus résolue et plus haute. Le dilettantisme littéraire, très digne d'excuse assurément dans les temps calmes et chez d'insouciantes natures, devient aux heures du péril un intolérable contre-sens. Nous avons espéré un instant trouver cette critique

élevée que nous cherchons. L'Allemagne elle-même semble appeler ardemment un juge dont elle sent que le concours lui serait plus que jamais nécessaire, et, quels que soient les obstacles opposés à une parole indépendante par le nombre et l'organisation des coteries littéraires, le sentiment public, je n'en doute pas, lui rendrait la tâche facile. On a beaucoup parlé depuis un an des travaux critiques de M. Julien Schmidt, des espérances qu'il a données. M. Julien Schmidt a une part considérable dans la direction d'un recueil qui vient de se transformer récemment, et qui aspire à une sérieuse influence. *Le Messager des frontières* (*Die Grenzboten*), c'est l'œuvre dont il est question, a pour but de fonder une école intelligente, sympathique, honnête, tout-à-fait opposée aux coteries exclusives et aux partis violens, une école dont le programme soit conforme à la raison générale du XIXe siècle. Ce recueil n'a pas encore réalisé ses promesses; il a montré jusqu'ici plus de bonne volonté que de force, plus de facilité courante que de résolution et de netteté. Ses doctrines n'ont rien de très précis; il paraît s'en tenir à des principes vagues; il admet maintes choses très opposées avec la plus conciliante largeur, disposition excellente assurément pour ce qui est de simple littérature, funeste dans tout ce qui concerne la vérité morale. Sans doute, à n'en considérer que le programme, à ne lire qu'un certain nombre des travaux publiés, le recueil de M. Julien Schmidt doit satisfaire les esprits sages, modérés, ceux qu'on appelle en tout lieu les honnêtes gens; il repousse le matérialisme, et il aime la liberté. A propos du tour d'imagination propre à M. Victor Hugo, il dénonce en Allemagne et jusqu'en Angleterre les imitateurs du romantisme démagogique, et s'écrie sans hésiter: « C'est à la critique des trois nations de poursuivre ce matérialisme sans cœur, et dans le domaine de l'art et sur le théâtre de la vie. » Voyez cependant combien les idées fausses sont répandues en Allemagne, chez ceux-là même qui se croient le mieux armés pour les combattre! M. Julien Schmidt a écrit un livre où il expose longuement les principes de sa critique; ce livre a été publié il y a deux ans; il a réussi, et la seconde édition vient de paraître. Or, dans ce manifeste accueilli avec faveur et qui doit contenir l'esprit de la nouvelle école, l'auteur est visiblement en proie à tous les maux intellectuels qu'il s'est chargé de guérir. Confusion d'idées, barbarie de style, manie effrénée de systèmes, panthéisme à l'état latent partout où il ne se produit pas le front haut, voilà les vices propagés en Allemagne par les excès d'une philosophie indigne de ce nom. Eh bien! on retrouve avec tristesse quelque chose de tout cela dans l'ouvrage de M. Schmidt. Les bévues mêmes sont d'une nature si étrange, qu'il ne me serait pas venu à la pensée de les relever ici sans la position que l'auteur s'est faite dans la littérature de son pays; mais le silence est impossible : il s'agit d'un critique respecté, d'un esprit sérieux animé d'intentions droites, d'un homme qui ne ménage pas la vérité à ses justiciables; cette vérité, M. Julien Schmidt saura l'entendre pour son propre compte, et peut-être alors deviendra-t-il plus défiant, peut-être sera-t-il plus attentif aux périls d'une situation qui a pu engager dans de telles erreurs une intelligence comme la sienne.

Cet ouvrage est une histoire littéraire des trois derniers siècles, une histoire où l'auteur a essayé de ramener tous les faits sous la loi de l'unité, de les présenter comme les différentes phases d'un seul problème philosophique, comme

les incidens variés d'une même lutte. Quelle est cette lutte? A quel problème de philosophie l'auteur prétend-il rattacher toute l'activité intellectuelle des trois siècles dont nous sommes les fils? A ce qu'il appelle l'opposition du romantisme et des révolutions modernes. Le romantisme est un nom dont on abuse terriblement en Allemagne. Dans son acception la plus ordinaire chez nos voisins, ce mot signifie la résurrection artificielle d'une époque qui a accompli ses destinées, et tout l'ensemble des inspirations bizarres ou des ingénieux tours de force qui s'offrent dans une telle entreprise à une école littéraire. C'est ainsi que le groupe de rêveurs formé vers la fin du XVIII[e] siècle, et qui a porté plus particulièrement le nom de romantique, le groupe des Novalis, des Wackenroeder, des Adam Müller, des Arnim, des Clément de Brentano, cherchait à restaurer par la poésie les croyances les plus enfantines, les plus fantasques hallucinations du moyen-âge; restauration étrange qui a pu renouveler le sentiment de l'art, qui a pu réagir heureusement contre les sèches abstractions de l'analyse moderne, mais qui a introduit une confusion funeste dans la pensée allemande. C'est ainsi encore que les hommes d'état dont la prétention est de détruire l'esprit de 89 pour relever une sorte de régime féodal sont très justement appelés les hommes d'état du romantisme. En appliquant cette idée à toutes les périodes de l'histoire, les Allemands sont arrivés à conclure que le romantisme ne désigne pas seulement les fantaisies inspirées par le regret du moyen-âge; il y a eu des romantiques après chaque grande époque dont la disparition attristait certaines ames obstinément fidèles, il y en a eu aux derniers jours de la Grèce, il y en a eu à Alexandrie au lendemain de la mort du paganisme; M. Strauss a prouvé dans un spirituel pamphlet que Julien l'Apostat était un romantique sur le trône des Césars. Le romantisme, d'après la définition adoptée au-delà du Rhin, est donc toute tentative, politique ou littéraire, philosophique ou religieuse, se proposant pour but de rappeler à la vie les formes tombées en poussière et de les installer à la place de ce qui a vraiment droit à l'existence. La question seulement est de savoir d'une manière exacte ce qu'on a raison de considérer comme mort. Que d'institutions et de croyances dont on se hâte de dresser l'acte mortuaire, lorsqu'elles ont encore de nombreuses phases à parcourir et d'inappréciables services à rendre! Que de gens même, que de risibles Titans affublés de formules, qui appliquent ce procédé cavalier à des lois éternelles, à des dogmes et à des institutions sur lesquels la rouille des siècles n'a point de prise! Aux yeux de M. Feuerbach, le christianisme est une chose morte, l'idée de Dieu a fait son temps; et si vous avez la hardiesse de ne pas penser comme un génie de cette force, aussitôt, punition terrible! vous êtes convaincu de romantisme. Il est vrai que M. Feuerbach est aussi un romantique pour M. Max Stirner, et que M. Stirner, à son tour, s'il conserve dans son système la moindre prescription morale, sera dépassé infailliblement et rangé dans la nécropole qu'il a bâtie. Il fallait expliquer le sens du mot romantisme chez les Allemands, et connaître l'abus qui s'en fait chaque jour, pour apprécier le livre de M. Julien Schmidt; tout son travail, en effet, roule sur cette fausse idée du romantisme, et les incroyables erreurs où il est tombé viennent de la systématique assurance avec laquelle il prononce ses arrêts de mort.

Si j'ai bien compris la *construction* historique de M. Schmidt, si je l'ai dé-

gagée des brouillards d'une pensée confuse et d'un style prétentieusement abstrait, voici en peu de mots sous quel aspect se présentent à lui les trois siècles si diversement glorieux dont nous avons reçu l'héritage. — « La révolution accomplie par Luther, dit l'auteur, a ouvert la voie de l'avenir; tout ce qui n'a pas suivi cette voie est condamné sous le nom de romantisme. Il y avait au moyen-âge un dualisme terrible, une lutte sans trêve et sans issue, la lutte de l'esprit et de la matière, du ciel et de la terre, de la grace et de la nature, de Dieu et du diable. L'homme voyait là deux élémens destinés à rester éternellement ennemis, il maintenait comme invincible cette opposition qui faisait le tourment de son être. Le but de la raison moderne, ajoute M. Schmidt, c'est l'accord de ces deux antithèses, c'est l'union de la matière et de l'esprit, l'hymen de la terre et des cieux. Le protestantisme a ouvert la route au bout de laquelle s'accomplira un jour cette réconciliation suprême. Le catholicisme, au contraire, en s'attachant à l'opposition des deux termes, a créé une sorte de romantisme inconnu jusque-là; il a créé une littérature sceptique, frivole, sans profondeur, une poésie superficielle et fausse. Le protestantisme s'empare de ce monde idéal que le moyen-âge entrevoyait de loin, il en fait don à l'ame, il le place au sein de la conscience : de là la grandeur morale et la vivante beauté des créations de ses poètes. Dans la doctrine catholique, ce monde idéal est toujours relégué sur des hauteurs inaccessibles; c'est pourquoi les écrivains du midi de l'Europe sont toujours forcés de substituer la déclamation à la peinture d'un idéal qu'ils ne sauraient posséder, ou de se passer de cet idéal et de tomber dans une frivole indifférence, ou de le nier tout-à-fait et d'aboutir à l'athéisme, comme le XVIIIe siècle. » — Voilà, dans un bref et fidèle résumé, la thèse bizarre à laquelle M. Julien Schmidt a consacré deux longs volumes. Cette théorie, réduite ici à son expression la plus simple, se produit, je dois le reconnaître, avec toute sorte de développemens, de subtilités, de *distinguo*, qui peuvent dissimuler au lecteur, qui ont dissimulé sans doute à l'écrivain lui-même la fausseté radicale et l'indigente maigreur de son système. J'ai relu ces pages plusieurs fois pour m'assurer que je ne me trompais pas, pour me convaincre que cette pauvre pensée était la pensée fondamentale de l'ouvrage, et qu'il n'y avait en réalité rien de plus sous le luxe barbare de ses pédantesques formules; mais comment serait-il possible de se méprendre? Quand l'auteur abandonne cette phraséologie scolastique avec laquelle il est si facile de paraître profond et de déguiser ce qu'on pense, quand il arrive aux faits et aux noms propres, cet antagonisme de l'inspiration protestante et de l'inspiration catholique explique pour lui l'histoire entière de la pensée humaine dans les trois derniers siècles et lui dicte tous ses jugemens. Que M. Julien Schmidt signale dans les drames de Shakspeare et dans les poèmes de Milton l'influence de la réforme, on peut souhaiter qu'il le fasse avec plus de simplicité, avec un sentiment plus vif de la beauté poétique, et qu'il renonce à la fastueuse gaucherie de la phrase hégélienne; il faut reconnaître pourtant qu'il est dans le vrai. C'est la seconde partie de son tableau qui nous apporte des résultats vraiment inattendus : une fois arrivé aux littératures de la France, de l'Italie et de l'Espagne, l'auteur accumule les unes sur les autres de surprenantes erreurs; le fil qu'il croyait si sûr s'embrouille, et sa théorie, devenue indéchiffrable, n'en prend que des allures plus impérieuses, comme s'il voulait châtier avec colère la réalité rebelle

qui se soustrait à ses caprices. Certes, il est difficile de défigurer plus intrépidement le caractère des écrivains et les événemens de l'histoire. Savez-vous ce que représente Montaigne pour M. Julien Schmidt? Le supernaturalisme. Montaigne est un romantique placé entre le monde réel qui ne le satisfait pas et le monde idéal auquel il est impatient d'atteindre. C'est pour s'y élever plus sûrement qu'il procède d'abord, par toutes les armes du scepticisme et de l'ironie, à la destruction de la réalité. C'est par amour du ciel qu'il accable l'homme, qu'il souffle sans pitié sur ses dernières illusions, qu'il jette le désenchantement sur sa vie et le laisse nu dans le vide. On est obligé de reconnaître dans cette appréciation une originalité incontestable; personne avant M. Julien Schmidt n'avait eu de telles idées sur l'auteur des *Essais*, personne ne les revendiquera comme siennes. C'est bien mieux quand il s'agit des poètes; Arioste, Cervantes, Molière, les plus charmans et les plus fiers génies ne sont plus que des machines sans vie et sans liberté, pauvres marionnettes qui se meuvent selon les thèses et les antithèses préconçues de l'historien. Arioste est *le romantique joyeux*, *léger*, *type parfait de l'insouciance de l'église;* Cervantes est un romantique plus grave, plus profond, qui représente une sorte de renaissance du catholicisme. Si vous comprenez ce rapport d'*Orlando furioso* et du noble chevalier de la Manche avec les destinées du catholicisme au XVIe et au XVIIe siècle, vous comprendrez aussi pourquoi Molière est une imagination lugubre et pourquoi ses créations comiques sont *de celles qui doivent charmer le bourreau*. Ce que M. Schmidt préfère dans le théâtre de notre grand poète, ce sont les ballets, les cérémonies, les masques italiens, les Matassins et les Scaramouches, tout le peuple joyeux des intermèdes. Puis viennent *George Dandin*, *l'École des Femmes*, *le Mariage forcé*, très inférieurs déjà aux ballets. Des comédies imitées de Plaute et de Térence, on ne peut rien dire en vérité, sinon qu'elles restent bien loin de leurs modèles. *C'est une gaieté factice*, *c'est un amas d'incidens bizarres*, *c'est un mouvement de scènes faussement passionnées, d'où résulte pour le spectateur une excitation nerveuse, suivie d'une prostration complète*. Parmi les pièces de ce genre-là, *l'Avare* est *la mieux combinée*, *partant la plus pénible à voir*. Quant aux grands ouvrages consacrés à la peinture de la société où vivait le poète, ils n'ont aucune valeur esthétique; n'y cherchez pas autre chose que des renseignemens sur la moralité du siècle, sur la moralité de l'auteur lui-même. Le seul intérêt de *Tartufe*, par exemple, est dans ces vers que prononce l'exempt au cinquième acte :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle, etc.

Tout ce morceau, *sans lequel le Tartufe ne serait qu'une œuvre vide*, a une importance capitale aux yeux de M. Julien Schmidt; il lui prouve combien *le catholicisme avait dégradé le génie de Molière*. Le protestant, selon M. Schmidt,

a toujours Dieu au fond de son cœur; le catholique, au contraire, plaçant Dieu on ne sait où, dans un paradis qui n'existe pas, dans un monde transcendantal dont nous n'avons pas de nouvelles, est sans cesse exposé à le perdre. Le premier objet majestueux qui frappera ses regards lui donnera le change. Au XVIIe siècle, c'est le roi, c'est Louis XIV qui occupe la place du Tout-Puissant; c'est lui qu'on adore, lui qui tient les cœurs dans sa main et sous son autorité suprême, lui qui rétablit l'ordre dans la maison d'Orgon! Nous pensions que le catholicisme n'était pas responsable des flatteries consacrées alors par la doctrine du droit divin; il nous semblait que Bossuet, le plus grand théoricien de cette doctrine, s'était soustrait plus d'une fois à cette fâcheuse influence pour faire entendre au monarque infatué le redoutable langage d'un évêque; M. Schmidt veut bien nous avertir de notre erreur. Si Molière a flatté Louis XIV, ce n'était pas le comédien tant de fois menacé qui cherchait par là un appui auprès du souverain absolu, c'était le romantisme catholique qui, à son insu ou non, s'exprimait par la bouche du poète. Le romantisme n'éclate-t-il pas aussi dans *le Misanthrope?* La pièce est *ridicule et maussade;* comme le *Tartufe*, elle n'offre d'intérêt que par les révélations dont elle abonde *sur l'exégèse et l'histoire des religions*. M. Schmidt y a fait cette découverte inattendue : Alceste est protestant, Philinte est catholique. La morale de la pièce est à peu près celle-ci : Fais ce que fait tout le monde sous peine d'être raillé, — et tel est aussi, à en croire M. Schmidt, l'enseignement fondamental du catholicisme. Apprenez, Français légers, que la philosophie de l'histoire nous donne seule l'explication des œuvres étourdiment applaudies par la foule; apprenez, s'il se peut, à déchiffrer vos poètes!

Après de si curieuses révélations, on devrait s'attendre à tout. Le second volume cependant ne ressemble pas au premier; on est surpris d'y trouver de la science et quelques chapitres de bonne critique. Est-ce parce qu'il y est question de l'Allemagne, parce que l'auteur connaît mieux son sujet, parce que ses formules scolastiques, appliquées aux philosophes et même aux poètes de son pays, nous paraissent moins barbares que tout à l'heure? C'est surtout, je crois, parce que l'auteur y abandonne un peu son système, et qu'il renonce aux opinions toutes faites d'avance. Il laisse Kant et Herder, Schiller et Goethe, se mouvoir avec plus de liberté dans son tableau; il fait preuve de connaissances variées et rencontre parfois des rapprochemens heureux. On peut recommander surtout, comme un travail assez distingué, bien que discutable en maints endroits, la peinture de l'école spécialement appelée *romantique*. Si M. Julien Schmidt s'était borné à ce sujet qu'il connaît dans ses intimes détails, si, développant les pages que je signale, il se fût attaché à reproduire complétement le singulier mouvement d'idées qui enivra des poètes comme Novalis, des théologiens comme Schleiermacher, il eût produit une œuvre vivante au lieu d'une philosophie de l'histoire toute remplie de formules creuses et de portraits estropiés.

La philosophie de l'histoire! voilà l'ambition qui égare tant d'esprits en Allemagne. C'est à qui gouvernera le passé à sa guise, à qui prononcera le jugement de Dieu sur le travail des siècles. Depuis Hegel jusqu'au plus humble des *literats*, il n'est pas un écrivain qui n'ait résolu d'une façon ou d'une autre l'insoluble problème de la destinée du genre humain sur la terre et proclamé

la souveraine loi d'après laquelle les événemens se déroulent. La manie politique n'y fait rien; cela n'empêche pas d'imaginer des constitutions sociales; n'est-on pas tout glorieux, au contraire, dans ce temps de réformes si fièrement annoncées, d'avoir trouvé la constitution, non d'un peuple, mais de l'humanité même? Au milieu de toutes ces philosophies artificielles, le premier devoir de la critique est de ne pas se laisser prendre à ces rêves de cerveaux malsains. Si vous voulez agir, si vous voulez apparaître comme un esprit droit et ferme au milieu d'intelligences qui trébuchent, si vous voulez juger ceux qui pèchent et redresser ceux qui tombent, commencez par prouver aux autres que vous jouissez vous-même de toute la liberté de votre esprit. Cette philosophie de l'histoire, que chacun se construit à tort et à travers, et où ni l'histoire ni la philosophie ne se reconnaissent, est précisément un des fléaux de l'Allemagne. C'est elle qui entretient et propage le panthéisme; elle le fait passer des spéculations abstraites dans la pratique de la vie; elle accoutume l'esprit à ne considérer dans les plus grands hommes que les agens d'une force occulte; elle efface des œuvres de la pensée le signe sacré de la liberté morale. Je prétends qu'un critique, quels que puissent être son talent et l'honnêteté de ses intentions, est incapable aujourd'hui d'exercer aucune influence salutaire sur l'Allemagne, s'il conserve dans ses théories le moindre mélange de panthéisme. C'est le panthéisme, en effet, le panthéisme éthéré des rêveurs comme le panthéisme abject des démagogues, qu'il faut combattre partout, dans la philosophie et dans l'histoire, dans la poésie et dans la prose. M. Julien Schmidt a la meilleure volonté du monde; il appartient à l'école libérale, au parti intelligent et sensé qui repousse tous les excès; dans ses études sur les travaux contemporains, il a montré souvent une sévérité courageuse, il a fait entendre un accent mâle et décidé dont la critique allemande avait perdu l'habitude; toutes ces bonnes dispositions resteraient infructueuses, si M. Schmidt ne se débarrassait au plus vite des faux principes et des prétentions malheureuses que nous avons signalées dans son ouvrage. Avec un homme d'un talent actif, avec un critique sans complaisance et sur qui l'Allemagne a les yeux, nous avons cru que notre droit était de parler avec franchise. Nous n'avons pas craint de mettre en lumière les inconcevables erreurs où la manie des systèmes, où l'ambition de construire l'histoire *à priori* peuvent entraîner une intelligence qui n'est pas sans valeur. Pour qu'un homme d'esprit fasse subir à l'Arioste et à Cervantes de si bizarres métamorphoses, pour qu'il en vienne à travestir Molière d'une si grotesque façon, il faut que ces brouillards d'une détestable philosophie de l'histoire lui troublent étrangement la vue. L'avertissement n'eût pas été complet, si, dans notre déférence pour un écrivain estimable, nous avions dissimulé des contre-sens de cette nature. Que M. Julien Schmidt renonce aux vaines prétentions métaphysiques, qu'il se défie des subtilités abstruses et des formules qui ne représentent rien à l'esprit; qu'il se préoccupe sans cesse de la vérité des faits, de la précision du style, de cette clarté enfin que Vauvenargues appelle admirablement la bonne foi des philosophes. Cette bonne foi lui donnera une autorité dont il ne soupçonne pas le secret. J'ai dit que M. Schmidt était un cœur résolu et que de généreuses intentions dirigeaient sa critique; c'est à lui maintenant d'armer son intelligence pour les luttes qu'il a l'ambition de soutenir. Quand Virgile peint son héros

dans les enfers, il le montre, l'épée à la main, écartant sans pitié toutes les ombres qui arrêteraient sa marche; ainsi doit faire la critique au milieu des folles erreurs, au milieu des utopies et des billevesées qui nous obsèdent. Pour accomplir une telle tâche, vouloir ne suffit pas; il faut aussi voir clair. La clarté de l'esprit, voilà l'épée redoutable qui disperse les fantômes.

S'il est des critiques pleins de résolution et de courage qui n'ont pas su se débrouiller encore, il en est d'autres à qui ce n'est pas la netteté qui fait défaut, mais la ferme volonté d'employer efficacement cette faculté précieuse. M. Gustave Kühne n'a pas de prétentions fausses; c'est un esprit fin, délié, pénétrant. Bien loin de se guinder avec effort pour ajouter une nouvelle métaphysique à toutes celles qu'a fabriquées l'Allemagne, il s'attache à la réalité; il aime les biographies, les portraits bien dessinés, les lignes précises et qui se gravent dans l'esprit. M. Henri Heine disait à propos de je ne sais quel écrivain de son pays : « C'est en habitant la France qu'il a appris l'allemand. » Ce mot n'est pas une de ces boutades anti-germaniques comme il en échappe tant à la verve intarissable du brillant poète; il y a là-dessous une observation très sérieuse. Les plus grands écrivains de l'Allemagne, ceux qui ont le plus heureusement modifié son idiome, ont puisé dans leurs communications avec nous un singulier amour de la clarté. Ce que la Grèce a fait dans ses rapports avec l'ancienne Égypte, la France l'a fait plus d'une fois avec l'Allemagne. C'est la Grèce, dit Olympiodore, qui a délié les pieds des statues égyptiennes; c'est l'étude de nos grands prosateurs qui a formé la langue de Goethe. Quand on passe de M. Julien Schmidt à M. Gustave Kühne, on va d'Égypte en Grèce; on quitte la confusion naturelle des langues germaniques pour un idiome pur et limpide. Prenons garde toutefois; depuis que l'Allemagne semble se renier elle-même, il y a une école qui est venue nous emprunter, non plus ce *vernis des maîtres* qu'on appelle la netteté, mais la fausse désinvolture, la légèreté de mauvais aloi, particulière aux littératures en décadence. M. Gustave Kühne est aussi éloigné de cette élégance menteuse que de l'emphase embrouillée des pédans. Comme peintre de portraits, il rappelle çà et là M. Sainte-Beuve; il poursuit avidement la vérité, et il a une aversion d'instinct pour les exagérations des partis. Voilà des dispositions parfaites; que manque-t-il donc à M. Gustave Kühne pour qu'il puisse donner à l'Allemagne ce vigilant gardien littéraire dont je viens de déplorer l'absence? Ce qui manque à M. Gustave Kühne, c'est la constance, l'inspiration de tous les jours, la foi dans une mission ardemment acceptée et courageusement poursuivie; c'est tout ce qui sépare le vrai critique du littérateur amusé et curieux, ce qui donne, en un mot, cette chose si difficile à acquérir et qu'il faut sans cesse défendre, l'autorité.

Il y a cependant une inspiration plus forte et plus suivie que d'ordinaire dans le nouveau volume de M. Gustave Kühne. En dessinant les derniers portraits qu'il vient de livrer au public, il a été soutenu par une pensée morale : tantôt il a voulu défendre certaines natures graves et modestes contre un dénigrement injuste, tantôt il a eu le désir d'opposer aux utopies désordonnées de ce temps-ci le tableau d'une ame d'élite, qui en est comme la réfutation vivante. Cette bonne pensée assure au travail de M. Kühne une valeur réelle, et nous permet d'être désormais plus exigeant avec lui. Une période nouvelle commence peut-être pour le critique; nous voudrions ne pas nous

tromper, et que nos paroles pussent l'engager plus décidément dans cette voie. Le livre de M. Kühne, intitulé *Hommes et Femmes de l'Allemagne*, renferme douze biographies, douze portraits, toute une galerie combinée avec art où la variété des personnages ne nuit pas à l'unité de l'ensemble. Cette galerie s'ouvre par l'empereur d'Autriche Joseph II, et finit par le tableau d'un vieux maître d'école de village, Frédéric Froebel, occupé depuis trente ans à la réforme de l'éducation, et dont les plans, les études, les songes, nous reportent avec bonheur au fond d'un monde perdu, tant ils sont pleins des cordiales qualités de la nature allemande! Entre l'empereur du XVIIIe siècle et l'humble instituteur du XIXe, entre le réformateur couronné et le naïf rêveur qui poursuit ses chimères dans l'ombre, il y a place pour bien des figures diverses, pour des figures sévères ou gracieuses qu'un même rayon décore.

Le portrait de Joseph II est très ingénieusement composé. Depuis plus d'un demi-siècle, cette physionomie originale a été l'objet de bien des études; il y a sur les entreprises et les échecs du fils de Marie-Thérèse toute une littérature spéciale qui ne s'arrête pas. Récemment encore, un estimable écrivain qui a joué un rôle honnête dans les révolutions de l'Autriche, M. Franz Schuselka, a publié des lettres inédites de Joseph II, qui ne forment pas moins de trois volumes. M. Gustave Kühne a lu toutes ces publications, il sait tout ce qui a été écrit pour ou contre le réformateur, et, au milieu des louanges passionnées des uns, au milieu des rancunes implacables des autres, sa vivante étude me paraît une sûre et fidèle image de la réalité. Les généreuses intentions de Joseph II, sa candeur vraiment inouie, la tranquille inexpérience avec laquelle il attaquait des difficultés invincibles, ce mélange de hardiesse novatrice et de despotisme intraitable, ce réformateur qui se propose de substituer du jour au lendemain une nation nouvelle, une nation sortie de son cerveau comme une Minerve, à celle qu'il a reçu la charge de transformer peu à peu, ce socialiste naïf, qui veut construire l'humanité d'après ses rêves, qui supprime le temps par ordonnances, qui décrète impérieusement ce que l'avenir seul peut donner par une série de transformations insensibles, — tout cela est rendu avec une sûreté de touche et une justesse de nuances qui fait le plus grand honneur au peintre. Le parallèle de Frédéric et de Joseph, du maître et de l'élève, du politique consommé et du rêveur candide, témoigne aussi d'une sagacité parfaite. La fin seulement est trop écourtée. « Frédéric, dit l'auteur en terminant, Frédéric méprisait l'homme, ses projets ont réussi; Joseph avait une trop haute idée de l'espèce humaine, son œuvre a croulé. » La conclusion est spirituelle, elle est même vraie dans une certaine mesure; était-ce pourtant par une morale de ce genre qu'il convenait de clore cette étude? Les réflexions se pressent dans l'esprit, quand on voit le socialisme, — c'est le mot propre, je le répète, — quand on voit, dis-je, le socialisme de Joseph II bouleverser inutilement l'Autriche. Que de leçons pour nous dans ce tableau! que de rapprochemens avec la situation présente de l'Europe! Joseph II réunissait en lui les deux penchans les plus dangereux en sens contraire : la passion des réformes prématurées, le recours au despotisme violent. Entre ce double péril qui nous menace sans cesse, il n'y a qu'une voie : l'intelligence de ce qui est possible, la connaissance sans illusion, mais aussi le respect de l'humanité. Pourquoi M. Kühne s'est-il arrêté à l'endroit le plus sérieux de sa tâche? pour-

quoi son timide esprit, trop pressé de conclure, n'a-t-il pas tiré de son étude tous les enseignemens qu'elle renferme?

Après Joseph II viennent les portraits philosophiques et littéraires, celui de Mendelssohn d'abord, dont les réformes, plus intelligentes et plus humainement accomplies que celles de l'audacieux empereur, ont eu des résultats plus durables. M. Kühne fait connaître dans sa vie intime ce noble réformateur du judaïsme; il raconte avec charme toutes les difficultés qu'il eut à vaincre et les triomphes qui couronnèrent sa patience. Pour être compté en dehors de sa communion et de sa race, pour prendre seulement pied en Allemagne, pour atteindre, en un mot, à ce qui était le point de départ des autres écrivains de son siècle, il fallut à Mendelssohn des efforts extraordinaires. Après la publication du *Phédon* en 1767, Mendelssohn était avec Lessing le nom le plus fêté de la littérature. Oui, ce fut comme une fête, et M. Kühne en exprime bien les nobles joies, une fête philosophique et morale; la démonstration de l'immortalité de l'ame, telle qu'elle est exposée dans le *Phédon* de Mendelssohn, a été, on peut le dire, une sorte d'événement et d'enchantement pour l'Allemagne. D'autres écrivains qui ont trouvé place à côté de Mendelssohn dans la galerie de M. Kühne, Maximilien Klinger et George Forster, Hoelderlin et Henri de Kleist n'appartiennent pas au même mouvement d'idées; le caractère impétueux de leurs travaux et la tristesse de leur sort fait mieux apparaître dans sa sérénité l'image de celui qu'on a appelé le Platon israélite. Mendelssohn avait réfuté Jean-Jacques Rousseau; c'est dans les paradoxes enflammés de l'auteur d'*Émile* que Klinger puisait son enthousiasme. Romancier, dramaturge, il inventait avec une emphase sincère des personnages froidement exaltés, des héros déclamatoires en lutte avec le ciel et la terre : espèce de Schiller, dit M. Kühne, mais un Schiller moins le génie poétique, moins le sentiment de l'art et la science de la forme, l'ébauche d'un Schiller qui n'est pas venue à bien. Ce que M. Gustave Kühne cherche et retrouve au milieu des œuvres manquées de Klinger, c'est une ame forte, stoïque, inébranlable, une ame supérieure au talent, tandis que si souvent, chez le peuple des lettrés, c'est le talent qui vaut mieux que l'ame. *Hommes de l'Allemagne*, a écrit M. Kühne à la première page de son livre, — et, fidèle à sa promesse, ce sont des caractères qu'il étudie, caractères incomplets parfois comme celui de Joseph II, mais passionnés pour une idée, attachés à une croyance, et marqués du sceau de la noblesse morale. Tel est encore George Forster : né à Dantzig en 1755, il parcourt la Russie avec son père à l'âge de huit ans, est élevé en Angleterre jusqu'à sa dix-septième année, et accompagne le capitaine Cook, de 1772 à 1775, dans son second voyage autour du monde. Revenu en Allemagne, il se mêle avec ardeur au mouvement littéraire et devient bientôt un des premiers écrivains politiques de son pays. Allemand par le cœur, cosmopolite par les impressions de sa jeunesse et la prompte ouverture de son esprit, il éveille chez ses compatriotes le sentiment de la vie active en les initiant aux travaux de l'Angleterre et aux révolutions de la France. 89 éclate, Forster sera notre interprète auprès de l'Allemagne. Son enthousiasme n'est pas de longue durée; il passe à Paris la première année de la république, et les lettres qu'il adresse à sa femme sont un des plus curieux documens qu'on puisse consulter sur les impressions de cette sanglante période. Voici ce qu'il lui écrit en mars 1793 : « Je devrais faire, dis-tu, l'his-

toire de cet effroyable temps; c'est impossible : depuis que je sais qu'il n'y a nulle vertu dans cette révolution, elle me dégoûte. Je pourrais bien, sans aucune illusion idéale, marcher vers un but avec des hommes imparfaits, tomber, me relever, marcher encore; mais, avec des démons sans cœur comme ceux que je vois ici, ce serait un outrage à l'humanité, un outrage à notre sainte mère la terre et à la lumière du soleil. Fouiller les souterrains, les égouts où se vautrent ces brutes immondes, non, ce n'est pas la tâche de l'historien. » Il mourut à Paris le 12 janvier 1794. M. Kühne caractérise d'une manière intéressante les écrits peu connus de ce mâle penseur, surtout ses écrits politiques, et parmi ceux-là, en première ligne, les *Souvenirs de l'année* 1790, où les figures les plus diverses, Franklin et Joseph II qui venaient de mourir, Catherine II, Gustave III, William Pitt, Mirabeau, sont jugés avec la gravité du publiciste et l'émotion du témoin. Le poète Hoelderlin tient bien sa place à côté de George Forster. Forster est mort, emportant le deuil des sublimes espérances de 89; Hoelderlin est devenu fou pour avoir désiré, avec une passion effrénée, la régénération de son pays. Personne n'a plus aimé, personne n'a plus insulté l'Allemagne que ce tendre et indomptable poète. Écoutez-le : « Barbares des temps primitifs, de barbares devenus baroques à force de zèle, de science, de religion même, profondément incapables de tout sentiment divin, ne rendant que des bruits sourds et rauques, comme un vieux tonneau défoncé : voilà mes Allemands. Je ne saurais me représenter un peuple plus morcelé que celui-là. Tu vois des ouvriers, point d'hommes; des penseurs, point d'hommes; des prêtres, point d'hommes; des maîtres et des valets, des jeunes gens et des gens d'un âge mûr, point d'hommes, jamais d'hommes : ne dirait-on pas un champ de bataille où les bras, les mains, tous les membres, gisent coupés les uns auprès des autres, tandis que le sang tout chaud coule et se perd dans le sable? » L'Allemagne a pardonné au poète d'*Hyperion*, à celui qui l'insultait avec cette douleur furieuse et que cette douleur a tué. Il faut demander aux pages senties de M. Gustave Kühne tout ce qui concerne cette catastrophe. M. Kühne a visité Hoelderlin, il y a quelques années, dans le solitaire asile où il est mort; il a recueilli bien des renseignemens d'un intérêt tout dramatique sur la longue folie du poète, et les a consignés avec art dans un récit qu'anime une sincère émotion. C'est aussi à l'aide de documens nouveaux, à l'aide de lettres inédites publiées récemment par M. Édouard de Bulow, que le biographe a peint la tragique destinée d'Henri de Kleist. Il y a comme une ombre mystérieuse sur la destinée de cet écrivain. Quelle passion inconnue, quel désespoir l'a poussé à se donner la mort? Les documens que nous venons d'indiquer permettent de pénétrer un peu plus avant dans cette sombre histoire. M. Kühne nous montre chez Henri de Kleist un singulier mélange de force stoïque et de fiévreuse aspiration vers une science impossible. Imaginez la curiosité de Faust dans l'ame d'un disciple de Kant; que de luttes et quel supplice! ce fut le supplice d'Henri de Kleist. Ses lettres à sa fiancée Wilhelmine nous exposent sans voile le déchirement de son ame et expliquent toute sa misérable existence. Celui qui avait écrit de telles pages devait succomber tôt ou tard au mal qui le dévorait : il devait se détruire chaque jour lui-même, — si bien que le coup de poignard dont il se frappe ne paraît plus un acte soudain, mais le dernier acte, la conclusion inévitable d'un long suicide. Bizarres maladies, dont la vieille Allemagne

a offert plus d'un exemple! Goethe, dans sa robuste et égoïste santé, éprouvait une horreur profonde pour ces infirmités de l'ame. *Odiosa sunt restringenda*, c'était là, on le sait, la pratique de sa vie : Hoelderlin et Henri de Kleist lui faisaient peur. Le devoir de la critique est exactement le contraire de cette morale impie; *homo sum*, voilà sa devise, et rien de ce qui concerne l'esprit et l'ame ne doit lui être étranger. S'il est bien cependant de s'associer à ces infortunes douloureuses et de les décrire avec émotion, il ne faut pas oublier non plus d'en dégager les leçons qu'elles contiennent : c'est là le vrai but, c'est là le profit sérieux de pareilles études, et M. Gustave Kühne devrait y songer plus souvent.

Le groupe de portraits qui suit n'offre plus que de sereines images. Aux souffrances morales succède le spectacle de la vertu paisible, aux combats des facultés mal conduites la gracieuse harmonie de l'intelligence et du cœur. Je recommande la toile discrète où l'auteur nous peint Élisabeth de Stägemann. *Taceat mulier in ecclesia*, disait l'antique maxime; *le génie n'a point de sexe*, a répondu l'orgueilleux désordre de notre temps, et nous avons vu se lever, en effet, toute une phalange de génies équivoques, révoltés contre la mère nature. Le meilleur moyen de décréditer ce qu'une école grotesque a appelé l'émancipation de la femme, c'est d'opposer aux héroïnes de l'émancipation les nobles personnes qui ont su maîtriser et faire tourner à l'accomplissement du devoir des facultés supérieures. Parmi celles-là, il y a une bien charmante place pour cette Élisabeth Graun, si aimée de Frédéric de Gentz et du duc Louis d'Holstein, qui devint la femme du poète Auguste de Stägemann. Ses *Souvenirs* contiennent toute une philosophie morale où la grace exquise s'unit toujours à la solidité de la raison. A côté de l'audacieuse imagination de Rahel, à côté de la fantaisie capricieuse de Bettina, le caractère élevé, la force contenue d'Élisabeth forme, dans l'histoire de la société allemande, une apparition originale; M. Gustave Kühne ne craint pas de la célébrer comme l'institutrice de la femme. Ce sont aussi des instituteurs et des maîtres qui terminent la galerie, les instituteurs du peuple des campagnes. Zschokke, Pestalozzi, Frédéric Froebel, sont trois physionomies excellentes que le peintre a bien placées dans le jour qui leur convient. Les écrits populaires de Zschokke, ses nouvelles, ses histoires, ses journaux, ses prédications sous toutes les formes, ont exercé et exercent encore une influence singulière en Suisse et en Allemagne. Zschokke offre le rare exemple d'une fortune littéraire qui s'est constituée toute seule. Cet écrivain, l'un des plus répandus qu'il y ait, l'un de ceux qui sont entrés le plus profondément dans le peuple, n'a presque jamais attiré l'attention de la critique. Lui-même ne s'en croyait pas digne : « Je ne sais pas écrire, » disait-il, et, pendant près d'un demi-siècle, cet ignorant, soutenu par une inspiration saine et mâle qui vaut toujours mieux que la science, a charmé, éclairé, transformé les classes ouvrières de son pays. Il est vrai qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre cet aveu d'ignorance échappé à Zschokke; comme artiste, comme historien, comme publiciste même, il savait tout ce qu'il lui était nécessaire de savoir; la droiture de son esprit lui faisait rejeter tout le reste, et ce fut là le secret de sa force. L'étude sur Pestalozzi est un peu maigre; l'auteur, en regardant les choses de plus près, aurait pu y trouver une matière plus ample et de curieux sujets d'instruction. J'en dirai autant du portrait de Frédéric

Froebel; M. Kühne nous fait connaître et aimer un excellent homme, un réformateur naïf, convaincu, obstiné, une ame très originale, à coup sûr, comme celle de Pestalozzi lui-même; il évite seulement toutes les questions que soulèvent ses projets de réforme, il oublie de juger ceux qu'il vient de peindre.

Nous avons insisté sur ce volume de portraits, heureux d'y apprécier le mérite du peintre, heureux surtout de signaler une nouveauté féconde dans la littérature allemande. Plus d'un écrivain, sans doute, a composé des biographies avec talent, et personne n'ignore combien le digne Varnhagen d'Ense a donné de modèles en ce genre de travail. Il est certain pourtant que, dans la littérature proprement dite, chez les hommes occupés de critique générale, chez les historiens des choses de la pensée, cette fausse philosophie de l'histoire dont je signalais tout à l'heure le péril a substitué des formules au sentiment du vrai et fait disparaître l'homme du théâtre de la vie. S'attacher à ce théâtre et y replacer l'homme avec sa liberté, n'est pas assurément une entreprise inutile. A force de mouvoir par grandes masses les acteurs de l'histoire, on altère peu à peu et on finit par ruiner tout-à-fait le principe de la responsabilité morale. C'est en ce sens que les portraits et les biographies sont le contraire de la philosophie de l'histoire et peuvent rendre de précieux services. Ce correctif, à l'heure qu'il est, est devenu indispensable. Quand on a abusé des généralités vagues, il est urgent de s'attacher aux détails; quand on a réduit l'histoire en abstractions, il importe de rentrer au plus tôt dans le mouvement de la vie. M. Gustave Kühne a compris ainsi son travail; ses héros sont bien des personnages réels, et non des êtres de fantaisie, créés tout d'une pièce pour le besoin d'un système. On sent battre leurs cœurs, on est ému de leurs passions généreuses ou folles, on suit avec anxiété leurs efforts, soit pour les plaindre, soit pour en désirer le triomphe. M. Kühne fera bien de persévérer. Il a l'intention de donner, dans une suite de biographies, le tableau de l'Allemagne depuis la révolution : c'est là une veine excellente qu'on doit l'encourager à poursuivre. Je lui dirai seulement de se décider une bonne fois à serrer son sujet de plus près, je lui conseillerai de ne jamais reculer devant la partie morale de ses portraits. Les obligations de la critique se transforment selon les nécessités des temps. Le critique qui n'oserait aujourd'hui rompre en visière à tout ce qui est faux et funeste ne mériterait que le nom de dilettante. Préparé par ces solides études, M. Kühne osera peut-être alors abandonner la critique rétrospective pour la vraie critique militante et hardie qui aspire à repousser chaque jour les invasions du mal. A quoi lui servirait cette lutte avec les morts, s'il ne devait bientôt se mesurer avec les vivans?

C'est aux vivans, aux poètes, aux conteurs, à ceux qui reflètent le mieux les idées et les sentimens de tous, que s'adresse avec une certaine audace un manifeste dont l'Allemagne littéraire s'est émue. Ce livre, intitulé *la Littérature allemande contemporaine*, ne mériterait pas le nom de manifeste, à coup sûr, s'il eût été publié à une autre époque et dans un autre pays. L'auteur, M. Charles Barthel, est une ame tendre et miséricordieuse; ce n'est pas lui qui prendrait le fouet sacré pour chasser les vendeurs; il déteste le mal, il a une aversion décidée pour le matérialisme, il regrette avec larmes les généreuses inspirations de l'ancienne Allemagne; mais il adore la poésie, et, partout où il en rencontre la trace, il oublie ce mal qu'il avait l'intention de châtier. Où donc

est son audace? où donc est la nouveauté de cette critique qui s'est attiré tout à coup des sympathies si empressées et des inimitiés si rudes? La nouveauté, c'est que M. Barthel annonce le désir de juger toute la littérature moderne au nom du christianisme, c'est que le christianisme à ses yeux, et il le dit très haut, le christianisme seul peut renouveler la poésie en Allemagne. Dans un pays où presque toute la partie active et lettrée de la nation, depuis le disciple des docteurs athées jusqu'au simple rationaliste, depuis le métaphysicien en délire jusqu'au rimeur de sonnets, abjure chaque jour le sentiment chrétien, il y avait quelque hardiesse à s'exprimer de la sorte. Je ne dis pas, certes, que l'esprit chrétien soit proscrit de l'Allemagne entière, je dis qu'il est à peu près absent des lettres, et que la philosophie, l'histoire, la poésie, le rejettent sans cesse avec injure. Or, écoutez avec quelle franchise, avec quelle ouverture de cœur, M. Barthel proclame sa croyance et abaisse devant elle cette littérature infatuée : « Ce que l'avenir de notre littérature cache dans son sein, personne ne le sait. Une chose au moins est certaine, c'est que ni dans l'ordre intellectuel ni dans l'ordre social notre situation ne deviendra meilleure, avant que la passion fiévreuse de ce temps-ci ne s'apaise, avant que le mensonge de ce siècle ne soit sous nos pieds, avant que nous n'ayons reconnu tous ensemble que le salut n'est ni dans telle ou telle forme de gouvernement, ni dans telle ou telle constitution de l'église, ni dans tel ou tel grand génie dominateur de l'art, mais dans celui-là seul qui est la source de toute vérité et de toute beauté, dans Jésus-Christ! » Déjà, il y a quelques années, un esprit d'élite, M. Henri Gelzer, avait jugé au même point de vue la littérature allemande depuis Lessing jusqu'à l'école romantique; un historien littéraire très distingué, M. Wilmar, avait porté aussi un véritable enthousiasme chrétien dans l'étude du moyen-âge; mais appliquer ce criterium aux vivans, jeter le nom du Christ au milieu des esprits frivoles et des intelligences révoltées, le jeter avec un si sincère, avec un si naïf accent de prosélytisme, voilà, je le répète, l'audace et l'originalité du manifeste de M. Barthel.

Si le criterium religieux et la noblesse morale de M. Charles Barthel ne méritent que des encouragemens, il faut bien reconnaître néanmoins que toute la partie esthétique de son travail aurait pu être plus largement conçue. La mesure en toute chose est le point essentiel. « Vous me reprocherez mes exigences, s'écrie-t-il quelque part; vous trouverez que je considère trop l'Allemagne nouvelle au point de vue exclusivement théologique: il se peut bien que cela soit; mais, quand on est théologien, il n'est vraiment pas facile d'abdiquer. » M. Barthel a senti lui-même l'inconvénient de sa manière, et il s'en accuse, — ou s'en défend, comme on voudra, — avec une bonhomie qui ne manque pas de charme. Allons toutefois au fond des choses, et ne nous payons pas d'une justification banale. Que veut M. Barthel? quel but poursuit-il? Il veut agir à la fois et sur les écrivains et sur le public, dont le suffrage ou le dédain les redresse ou les égare. L'éducation du public, et par là une influence indirecte sur les poètes, sur les artistes que l'avenir nous garde, voilà le résultat que M. Barthel espère atteindre. Or, ce n'est pas à un public de théologiens qu'il s'adresse; la théologie ne doit pas tenir la première place dans ses appréciations, elle ne doit pas surtout rejeter dans l'ombre les conseils, les reproches, les indications fécondes du critique. Que le théologien prête un utile

appui au juge littéraire, rien de mieux; qu'il ait bien soin seulement de ne jamais se substituer à lui. Dans la ferveur de son zèle, M. Barthel semble avoir plusieurs fois confondu les deux rôles. Ce n'est pas encore un reproche que je lui adresse, c'est un avertissement pour ses travaux futurs. M. Barthel vient de prendre une place trop élevée dans la critique pour que nous ne souhaitions pas à ses écrits toute l'influence qu'il est digne d'exercer. Il ne faudrait pas que ses justiciables pussent décliner sa compétence, et c'est ce qui ne manquerait pas d'arriver bientôt, si un tribunal littéraire était transformé insensiblement en tribunal théologique. Ne mettons pas d'enseigne, Pascal l'a dit. C'est d'après les lois éternelles de l'art, c'est à la splendide lumière du beau qu'il faut juger les œuvres de l'imagination. Soyez sûr que la pensée religieuse, sans qu'il y ait besoin de s'en prévaloir sans cesse, viendra naturellement fortifier vos paroles. Prononcez au nom de la raison, et le christianisme, qui est la raison suprême, confirmera vos arrêts sans avoir paru les imposer. Pour ramener les esprits au vrai, pour triompher des systèmes désastreux dans cette Allemagne troublée, les argumens théologiques ne seront jamais bien efficaces; c'est la philosophie qui a fait le mal, c'est à la philosophie de le guérir.

La philosophie, dans l'ouvrage de M. Barthel, aurait pu se montrer en effet plus exigeante et plus sévère. Moins théologien et plus pénétré de la vraie philosophie de l'art, il aurait pu demander davantage aux écrivains qu'il juge et condamner plus rigoureusement ceux qui n'ont pas satisfait à leur tâche. La poésie allemande de ces quinze dernières années, malgré de brillantes qualités qu'on ne saurait méconnaître, n'a pas su conserver ce qui est la première condition de l'art, l'indépendance de l'inspiration. Maintes choses étrangères ont réussi à s'y introduire par fraude. Les systèmes des philosophes ou de ceux qui usurpaient ce nom, les utopies des rêveurs, les rancunes mêmes et les ambitions des politiques ont envahi tour à tour les domaines de l'art, et la poésie, aliénant sa liberté dans l'espoir de plaire à la foule, s'est résignée trop souvent à n'être que l'humble servante des passions de chaque jour. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, la part que la philosophie hégélienne occupe dans les compositions poétiques de l'Allemagne est vraiment extraordinaire. Je ne parle pas seulement des écrivains qui se sont donné la tâche expresse de traduire en strophes ou en hymnes la doctrine des jeunes hégéliens; je ne parle pas de l'*Évangile des Laïques* de M. Frédéric de Sallet, ni des *Vigiles* de M. Léopold Schefer; les chanteurs les plus insoucians en apparence ont été dans maintes occasions, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, les interprètes de ce panthéisme, ou plutôt, puisqu'on ne craint pas d'avouer les choses plus crûment, de cette *religion de l'homme* qui, sous mille formes, s'est insinuée partout. Un penseur clairvoyant n'aurait pas dû négliger un tel sujet, et M. Barthel était digne de poursuivre dans ses détours mystérieux ce subtil ennemi qu'il connaît mieux que moi. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Est-ce sa pénétration qui est en défaut? ou bien est-il tellement ému des charmes de la poésie, que l'émotion dissimule à ses yeux ce qu'il est si capable de bien voir? Cette disposition serait fâcheuse; mais non, la vérité est que M. Barthel n'ose pas assez. Au lieu d'attaquer de front son adversaire, il semble mettre tout son art à tourner les obstacles. Je ne dirai pas qu'en cela encore il est trop théologien; il est du moins trop bienveillant, et cette bienveillance, dangereuse

partout où elle n'est pas de mise, a causé, selon moi, les plus graves imperfections de son manifeste.

L'erreur engendre l'erreur; timide sur un point, on sera exagéré sur un autre. Si M. Barthel n'ose censurer le mal aussi résolûment qu'il le faudrait, il se dédommage en célébrant outre mesure les écrivains qui appartiennent à une meilleure direction morale, mais dont le talent et la bonne volonté ne marchent pas toujours du même pas. M. Auguste Kopisch et M. Robert Reinick sont assurément des écrivains qui se recommandent par la grace honnête, par une vraie cordialité allemande; méritent-ils des éloges enthousiastes? ont-ils droit à une place glorieuse, à la place que M. Barthel leur assigne dans l'histoire de la poésie au XIXe siècle? Sans la moindre amertume, on peut répondre que non. Ce qui explique l'empressement de cette admiration inattendue, c'est le parfum moral que le critique a respiré dans leurs œuvres. Telle est sa manière de protester : au lieu de condamner tout haut ce qu'il condamne au fond de son cœur, il cherche un idéal, il se crée une espérance dans l'avenir, et, réalisant aussitôt cette espérance, il s'enthousiasme pour ce qui n'est pas encore. C'est ainsi qu'il place au-dessus de tous les poètes de l'Allemagne un jeune et mélodieux écrivain, M. Oscar de Redwitz, dont le nom, à peine connu hier, vient d'acquérir une célébrité soudaine, trop soudaine à coup sûr pour que la mode ne s'en mêle pas un peu. M. de Redwitz, — nous aurons occasion de l'étudier, — n'est certainement pas un écrivain vulgaire : quelque chose de la grace du moyen-âge refleurit dans son joli poème d'*Amaranthe*. Il a lu Gottfried de Strasbourg, il a lu les mystiques chants de Wolfram d'Eschembach, et il s'est approprié très habilement l'inspiration à la fois naïve et printanière des vieux maîtres. Cette naïveté, quoique apprise, a tout à coup charmé l'Allemagne; ce souffle de printemps a rafraîchi les intelligences obsédées par les hallucinations des sophistes. Le succès du poème de M. de Redwitz est un des plus brillans succès littéraires qu'on ait eu à enregistrer depuis long-temps chez nos voisins. Est-ce à dire qu'il n'y ait rien là de factice? ou du moins les circonstances extérieures ne doivent-elles pas compter pour beaucoup dans les applaudissemens recueillis par le poète? La tâche du critique est double : il doit juger le fait et le droit, il doit signaler dans le succès d'une œuvre d'art la tendance générale que ce succès révèle au sein de la société; mais c'est aussi son devoir, et un devoir impérieux, de prononcer sur la valeur de l'œuvre, sans se laisser prendre aux influences du moment. Dans la première appréciation, il juge surtout le public; dans la seconde, le poète. En lisant les suaves récits de M. de Redwitz, M. Barthel y a vu surtout un rassurant symptôme, il a été frappé d'une certaine transformation de la conscience publique, et il a poussé un cri de joie. Rien de plus légitime, à la condition toutefois pour le critique de ne pas rester en chemin, de ne pas se borner à la première moitié de son étude. Que M. Barthel poursuive donc, qu'il conseille à la fois et les écrivains et le public, qu'il envisage enfin sous tous ses aspects le devoir de la critique au XIXe siècle. Par l'accent général de son livre, il a ému l'Allemagne, il a gagné bien des cœurs et s'est attiré de violentes attaques : ce n'est là qu'une préparation à ce qu'il peut accomplir. S'il développe maintenant ses qualités, s'il acquiert autant de force pour condamner le mal qu'il en a déjà pour célébrer le bien, s'il affranchit sa critique de tout élément étranger et maintient par là

son autorité tout entière, il a certes une belle place à prendre : il obtiendra mieux que des suffrages passionnés, il obtiendra ce qu'il doit chercher avant tout, une action efficace et durable.

On voit par ces divers travaux que la critique allemande commence à soupçonner la gravité de sa tâche. Si elle n'est pas encore assez vigoureusement armée pour faire une rude guerre à l'anarchie de l'intelligence, elle s'aperçoit du moins que le silence ne lui est plus permis; elle s'accoutume à élever la voix. Il était temps qu'elle sortît de son repos pour réclamer sa place dans le combat des idées. Depuis Lessing, on peut le dire, l'inspiration originale, la force créatrice l'avait abandonnée; elle était devenue un dilettantisme, plein d'éclat et d'érudition souvent, souvent diffus et vulgaire, presque toujours désintéressé dans les questions qui font de la littérature un instrument de salut ou de ruine. Au milieu du siècle dernier, la critique avait travaillé noblement à ressusciter une nation, elle avait repoussé les influences étrangères qui empêchaient le développement du génie germanique; la révolution devenue nécessaire aujourd'hui est une révolution du même genre, quoique tout autrement sérieuse et liée à des intérêts bien plus sacrés. Il s'agit encore de retrouver l'esprit de l'Allemagne, mais ce n'est plus seulement dans le domaine de l'art, c'est dans l'ordre moral et social, dans tout ce qui touche au caractère, à l'ame, au fond même de la vie. Au XVIIIe siècle, Lessing détrôna les influences contraires aux traditions de la patrie et remit l'imagination germanique en possession d'elle-même; où est le Lessing de la critique nouvelle, celui qui fera pour le caractère et l'ame de l'Allemagne ce que le premier a fait pour la poésie et le théâtre? Ce Lessing, si nous ne savons quand il viendra, nous savons du moins à quels signes on pourra le reconnaître. Il ne sera pas dupe des faux systèmes, car il viendra précisément pour dissiper les brouillards où se dérobe l'ennemi; il cherchera dans le passé les physionomies qui représentent le généreux spiritualisme de l'Allemagne, et il montrera souvent aux fils égarés ces nobles images de leurs ancêtres : le passé toutefois ne l'occupera pas seul; c'est sur le présent qu'il doit agir, c'est aux vivans que s'adresseront ses paroles, et la franchise de son langage ne le cédera pas à l'élévation de sa pensée. En voyant ce qu'il y a de diversement estimable dans les travaux de M. Julien Schmidt, de M. Gustave Kühne, de M. Charles Barthel, en voyant aussi ce qui leur manque, j'ai mieux compris ce que l'Allemagne exigerait du juge impartial qu'elle attend. Le jour où ces qualités éparses, devenues plus fortes et plus sûres, se réuniront dans un seul esprit, le Lessing dont nous parlons s'emparera de l'autorité, et le spiritualisme, que l'on croit vaincu à jamais, se réveillera à sa voix, comme s'est réveillé il y a un siècle, à la voix de l'auteur de *Nathan*, le sentiment à demi perdu de la poésie nationale.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1851.

La question d'avenir dont la solution si douteuse tient la France entière en émoi se transforme de plus en plus, sous l'action infatigable de la presse, en une question de noms propres. Ce n'est pas seulement, selon nous, une hâte prématurée que de vouloir ainsi enlever aux circonstances la place et la parole pour les donner avant le temps aux personnes; c'est aller au rebours du pays, dont la disposition la plus évidente est d'attendre au contraire les circonstances pour former et arrêter son jugement quand besoin sera. Étudiez le sens d'ailleurs si clair du pétitionnement révisionniste, interrogez les vœux des conseils d'arrondissement, les vœux encore plus caractéristiques des conseils-généraux : qu'est-ce que le pays demande, sinon qu'on lui laisse, qu'on lui fasse le champ le plus large possible, afin d'y exercer dans toute sa plénitude l'initiative qui lui appartient, et d'y débattre à l'aise sa propre cause? Qu'est-ce que lui enjoignent cependant les sages de tant de couleurs dont les avis pleuvent sur lui de droite et de gauche, sans qu'il ait à beaucoup près pour les solliciter l'ardeur qu'on met à les offrir? Qu'est-ce qu'on lui prêche sous peine de périr, s'il n'obéit pas? Ni plus ni moins que de renoncer à cette faculté de délibérer et de choisir qui doit être le fondement de la vie publique dans un pays libre, que de se prescrire d'avance tel ou tel sauveur, et de le proclamer sans même savoir si, dans la rencontre où l'on sera, le salut pourra venir par lui. C'est le penchant des animosités particulières, lorsqu'elles sont exaspérées par la lutte, de concentrer leur rage et de se chercher, pour ainsi dire, un champ-clos très étroit, dans lequel il n'y ait pas de milieu entre la joie insolente d'un triomphe et l'extermination d'une défaite. La France en masse n'a plus le goût d'en venir à ces extrémités; elle n'a plus de ces humeurs violentes qui ôtent la possession de soi-même : elle aspire à se gouverner plus commodément, et l'on ne distingue en elle, à travers les obscurités du temps présent, ni de telles antipathies, ni de telles préférences, que pour les unes ou pour les autres elle se privât d'une partie quelconque des ressources dont elle pourrait user en un moment de

péril. La France, disons tout, est un peu lasse d'aimer et lasse de haïr : on serait quelquefois tenté de croire que c'est épuisement, et l'on n'aperçoit pas sans une certaine amertume ce vide qui se fait dans le cœur d'un grand pays; c'est pourtant signe de maturité virile et non pas de décrépitude. La société est trop considérable et les fortunes individuelles sont trop petites à côté de la sienne, pour qu'elle puisse encore facilement jouer sa destinée sur la tête d'un individu.

Voyez cependant le mouvement de la presse. Il est vrai qu'il y a là des figures excentriques qui, trop habituées à s'adorer elles-mêmes et à poser en idoles pour charmer leur cénacle, perdent la conscience du monde réel, qui ne tirent plus alors que de leur sein, que de leurs caprices, de leurs vanités, de leurs rancunes, de leurs songeries, les oracles qu'elles débitent. Singulier effet de la manie d'importance, dès qu'elle prolonge outre mesure les satisfactions qu'elle s'octroie! Ces diseurs d'oracles, qui n'ont pas tous commencé sans rire, finissent par devenir leurs propres dupes; on devine qu'ils sont fascinés les premiers à l'aspect des trésors de science politique et sociale qu'ils se découvrent tous les jours. D'honneur, ils ne se croyaient pas si forts! Ils s'enchantent à loisir de leur éloquence, de leurs doctrines, de leurs recettes, et ce n'est plus par l'effet produit sur le public qu'ils jugent de leur mérite, c'est par l'effet qu'ils se produisent à eux-mêmes. Le mérite va donc toujours croissant, et toujours aussi s'augmente cet écart malheureux du public et de ses prétendus organes. La presse, sauf de rares et saines exceptions, ne s'occupe guère de tâter le pouls du public et de s'instruire à le diriger en s'instruisant à le connaître. Elle ne pense qu'à le ravir, qu'à le surprendre, ou plutôt les héros de la presse, se surprenant et se ravissant eux-mêmes en tête-à-tête avec leur écritoire, multiplient les coups de théâtre pour le plus grand plaisir de leur imagination et pour le bénéfice de leur renommée, sans pouvoir désormais comprendre que le bruit qu'ils font n'est que du bruit. Les coups de théâtre s'exécutent plus aisément avec des questions de personnes qu'avec d'autres; on conçoit maintenant le rôle exagéré qu'on leur attribue dans la presse, tandis qu'elles sont si réduites dans le pays. Joignez seulement à ces vanités colossales des écrivains en scène les intérêts égoïstes et les mesquines intrigues qui soufflent de la coulisse, et vous aurez le secret de la contradiction.

En fut-il jamais de plus frappante? Sur quatre-vingt-cinq conseils-généraux qui représentent, comme nous l'expliquions la dernière fois, l'esprit le plus positif, le plus pratique, le plus intime de la France, trois seulement rejettent la révision par un vote formel, — deux autres s'abstenant par des motifs spéciaux pour ne point troubler leur session. La révision, qui est ainsi l'objet de vœux presque unanimes, n'est pourtant pas en soi une question de personnes. On dirait plutôt avec raison que c'est une question abstraite. Il s'agit de modifier un ordre de choses, une organisation générale des pouvoirs dont on éprouve les vices sans être à même de s'en venger sur quelqu'un. Il ne s'agit pas du moins, dans l'état actuel de l'opinion, dans le premier stage où elle s'arrête, de prendre parti pour celui-ci, parti contre celui-là. Celui-ci et celui-là, si pressés qu'ils soient, attendront peut-être bien, pour planter leur bannière, qu'on leur ait un peu raffermi le terrain. Si persuadés même qu'ils puissent être l'un et l'autre des bons services dont ils sont capables, le

meilleur service qu'il y ait à rendre au pays, c'est de changer sa constitution, et il faut que le pays se le rende tout seul, ou ce sera toujours à recommencer. Analysons de plus près les votes des conseils-généraux; nous verrons que c'est vraiment là leur pensée dominante, la pensée d'une majorité incontestable Sur les 80 qui ont voté la révision de la constitution, il en est 51 qui l'ont demandée en conformité avec l'article 3, — 5 dans le plus bref délai possible, — 15 purement et simplement, sans mentionner un article plutôt que l'autre. Un ou deux ont signifié qu'ils voulaient la révision pour amener le retour de la monarchie traditionnelle, héréditaire et légitime; un seul, celui de Vaucluse, placé sous les influences extrêmes qui oppriment et déchirent ce département, a déclaré qu'il ne voulait qu'une révision partielle qui maintînt la république. Sept enfin ont motivé principalement leur vœu par le désir d'abroger l'article 45 et d'arriver à la prorogation des pouvoirs présidentiels. Ainsi, sur ces 80 conseils, 71 persistent à réclamer la révision pour elle-même, 9 seulement en font une question de personnes, car nous tenons aussi pour une question de personne le maintien de la république spécifiée par l'un d'eux.

Écoutez maintenant les rumeurs de la presse dans ces derniers jours, recueillez ce qui surnage au-dessus de l'abîme où vont si rapidement s'engloutir toutes ses œuvres : des noms propres, rien que des noms propres! —d'abord ceux des hommes politiques d'autrefois, des hommes du vieux système parlementaire, dont ils ont trop souvent compliqué l'histoire par leurs funestes rivalités. On jurerait qu'il n'y a point eu de tempête en 1848, ou que la tempête n'a pas monté cette fois aussi haut que leurs dédains, ou qu'elle a mis leur barque à flot, au lieu de la briser sur le promontoire auquel ils l'avaient attachée. Ce n'est pas nous qui méconnaîtrons jamais leurs talens et leurs titres; nous saurons toujours contenir dans de justes bornes les impatiences qui gagneraient l'ame la plus froide à les voir dépenser, comme ils les dépensent trop souvent, les dons de leur esprit; nous ferons toujours la part de leur grandeur, il faut bien pourtant faire aussi la part de leur humanité! Ce n'est pas leur grandeur, c'est leur humanité qui les précipite à l'envi les uns des autres dans cette agitation stérile dont on aurait pu les croire dégoûtés par la rude leçon des événemens. De bonne foi, n'avons-nous donc pas dépassé 1848? s'agit-il encore du droit de visite, de Pritchard ou de la Plata? Voici les mêmes adversaires, la même tactique, les mêmes coteries; nous ne sommes pas sortis des couloirs de la chambre des députés. Ce dont il s'agit pourtant, ce n'est pas de discuter en pleine paix, au milieu des douceurs d'un état régulier, sur les délicatesses du régime constitutionnel : c'est d'empêcher que la France ne sombre.

Écoutez encore, on va vous enseigner la magie qui la préservera : des noms propres plus haut placés, soit, mais toujours des noms propres, des solutions qui ne sont que des candidatures ! Le travail de la presse est enfin parvenu à poser deux candidatures contradictoires. La presse leur donne tant qu'elle peut plus de corps et de réalité qu'elles n'en sauraient maintenant avoir; elle les manœuvre, elle les promène, elle leur crée des rôles, elle en amuse la galerie, comme si la galerie n'avait qu'à parier sur les candidats, et non pas à soigner elle-même ses affaires. Le candidat de la république pure est encore dans l'ombre qui enveloppe toutes les menées de ce parti, et d'où s'échappent par intervalles des lueurs trop sinistres; le candidat de la légitimité,

c'est le roi, comme dit M. Berryer, le premier des Français par le droit de sa race, et, à ce titre, il ne peut rien de plus qu'attendre. Sincèrement et pensant comme nous pensons, nous ne craignons pas de l'avouer, c'est un grand rôle, et nous sommes plus d'une fois au moment de le souhaiter à nos amis. Restent donc ceux qui n'attendent pas, ou, pour parler plus vrai, ceux au nom desquels on déclare, sans les consulter, que l'on n'attendra pas. Êtes-vous pour la candidature du prince de Joinville, exilé par les lois de la république? Êtes-vous pour la candidature du prince Louis Bonaparte, président actuel de la république française? Tel est le dilemme dans lequel d'excitations en excitations la presse est arrivée à s'enfermer elle-même en y voulant enfermer la France avec elle. La réponse est pourtant bien simple et bien péremptoire; à l'heure qu'il est, nous ne savons qu'une chose : — D'une part, la candidature du président actuel de la république est encore inconstitutionnelle, et nous désirons précisément que la constitution soit changée pour que le pays, s'il lui convient de le choisir, ne soit pas gêné dans son choix; — d'autre part, la candidature, probablement légale, du prince de Joinville n'est pas encore une candidature avouée, bien au contraire, il est même très incertain qu'elle doive l'être, et nous désirons précisément que la constitution soit changée pour que la France puisse, s'il lui plaît, épargner à l'oncle du comte de Paris l'embarras de cet aveu. Toute notre politique est là : changeons d'abord la constitution, puis tout viendra par surcroît. On remarquera peut-être, et rien de plus facile, que c'est bel et bon, mais que la constitution ne sera pas changée, qu'il faut s'y résigner et se comporter en conséquence. A quoi nous n'avons plus qu'une réponse, c'est qu'il faudra voir ceux qui, muets ou non, voteront jusqu'au bout contre le pays; c'est que la constitution ne sera jamais plus près d'être changée que lorsqu'on aura, par ces expériences répétées, reconnu et déterminé les motifs de ceux qui s'opposent à ce qu'on la change; c'est que le changement qui se fera de la sorte se fera nécessairement aux dépens de ceux qui l'auront refusé.

Nous tenons beaucoup, pour notre part, à constater nettement la situation respective des promoteurs les plus ardens de ces deux candidatures, écloses avant le jour où elles pouvaient éclore. M. le président de la république et M. le prince de Joinville n'ont l'un et l'autre exprimé sous leur responsabilité personnelle qu'une seule et même déclaration, à savoir qu'ils étaient l'un et l'autre aux ordres de la France, si la France avait envie de recourir à eux. Laissez-la donc publier en toute liberté ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas! Le président s'est suffisamment expliqué sur lui-même dans plus d'une occasion importante, il a dit son mot; on peut être convaincu qu'il pratiquera, selon l'esprit du moment et selon le penchant du pays, ou la politique de l'abnégation ou la politique de la persévérance. Le mot du prince Louis Bonaparte, ce n'est pas autre chose, en somme, que la formule de la conduite du prince de Joinville. Ce qui résulte de plus précis des conversations de Claremont telles qu'on les a divulguées, c'est que jusqu'à plus ample informé le prince ne désavouera pas ceux de ses amis qui ont pris les devans pour appeler sur son nom les suffrages de la France, mais il se défend encore davantage et bien raisonnablement de vouloir les avouer. Il ne les avouera pas, voici le côté de l'abnégation; il ne les désavouera pas, voilà le côté de la persévérance! On a réciproquement beaucoup blâmé des deux parts la sagesse avisée qui s'ac-

commodait d'une alternative si prudente : ce n'est pas là sans doute la fougue irréfléchie de l'héroïsme chevaleresque; c'est mieux que cela pour le temps où nous vivons : c'est un sentiment très clair, très juste, très positif des éventualités et des nécessités de l'époque. Nous n'y trouvons, quant à nous, rien à reprendre, et nous n'avons déjà pas tant de ressources contre les dangers qui nous assiégent, pour ne point accueillir ces auxiliaires qui se tiennent à notre service en disponibilité permanente. Le mal n'est pas de déclarer cette disponibilité, qui se déclare en quelque sorte d'elle-même; le mal serait d'en tirer une compétition violente qui se produisît sans à-propos et sans réserve, pour devenir un fléau de plus au milieu de nos troubles. Ce mal, qui s'est déjà montré, n'est du moins jusqu'à présent que l'œuvre des entourages. Espérons qu'il restera toujours uniquement à leur charge, et prouvons jusqu'à l'évidence la folie des procédés qu'ils emploient pour le succès de leur cause respective. La façon dont ils soutiennent les candidatures de leur chef serait bien plutôt le moyen d'en détacher la France.

Que font en effet, dans les deux camps, les champions ou les pourfendeurs de ces deux candidatures? Ils font d'abord assaut d'outrages à l'adresse des candidats, comme s'il n'y avait pas dans notre pays assez de réputations ruinées et de personnages démolis. Ceux qui ont élevé de leurs mains le prince Louis Bonaparte à la présidence de la république, sur la seule garantie de ses antécédens politiques, devraient, matin et soir, remercier le ciel d'avoir rencontré sans le savoir l'homme qu'il est devenu, quand ils ne connaissaient de lui que l'homme de sa jeunesse. Ou ils l'avaient installé à l'Élysée pour y commettre les fautes qu'il n'a point commises, et c'est cela qui les fâche, ou ils lui sont infiniment redevables d'avoir oublié Strasbourg et Boulogne dans une position qui, s'il avait trop hardiment évoqué ces souvenirs dangereux, lui permettait de dire : C'est vous qui l'avez voulu! Il en est cependant parmi ceux-là qui lui prodiguent aujourd'hui leurs dénigremens, et qui lui reprochent, soit par leur bouche, soit par celle d'autrui, de ne pas prêter à l'enthousiasme. S'il s'était mis en tête de faire des enthousiastes, seriez-vous donc plus avancés, et serait-il plus glorieux? Ce n'est pas non plus une témérité plus heureuse et de meilleur goût d'aller à tout hasard jeter la pierre au jeune prince exilé qui a si noblement combattu pour la France tant que la France l'a voulu compter au nombre de ses capitaines. Si ce n'étaient point les services qu'il a rendus à notre pavillon, c'était son infortune qui devait le préserver contre des injures ainsi lancées de loin et du sol même de la patrie, dont les rivages lui sont fermés. Ces injures ne sont point dans le cœur du pays; elles le révoltent, et c'est méconnaître son inclination la plus naturelle que de ne s'en point abstenir. Il y a certainement une portion notable de la France qui ne verrait pas sans anxiété l'avénement officiel de la candidature du prince de Joinville; c'est cette grande masse qui a besoin, très justement besoin de sa quiétude, et la croirait compromise parce qu'il lui faudrait refaire à nouveau le lit qu'à part soi l'on avait à peu près déjà fait. Le tort de cette candidature est là, et tout de bon ce n'est pas le moins sérieux, et elle n'a guère d'obstacle plus opiniâtre que cette inertie qui ne voudra pas se déranger; mais ce tort de la candidature n'est pas à beaucoup près un grief contre le candidat; mais c'est lui rallier bien des sympathies que de chercher à noircir son caractère dans le style ac-

coutumé des pamphlets, et d'accuser misérablement son courage; mais c'est trahir la pauvreté des ambitions qu'on nourrit pour soi-même en termes dignes de les exprimer que de lui dire, comme on l'a fait : « Vous n'étiez ni au défrichement, ni aux semailles; vous n'avez eu l'envie de paraître qu'à la moisson! » (Soyez tranquilles, par parenthèse, vous que la moisson intéresse si fort, la moisson n'est pas prête!) Autant vaudrait, en vérité, s'associer aux sottes grossièretés des journaux anglais, s'en prendre aussi à la pieuse reine Marie-Amélie, et la rendre personnellement responsable de cette campagne électorale. En parcourant du regard ces insolences que vont ramasser on ne sait où pour les glisser dans une feuille étrangère des plumes tenues par on ne sait qui, — en lisant que l'auguste veuve avait joué la comédie sous ces habits de deuil et pendant la messe mortuaire célébrée pour le repos de l'ame du roi son mari, un souvenir nous est revenu que nous ne pouvons encore et que nous ne voulons point écarter. Nous nous sommes rappelé une de ces lettres intimes, un morceau de cette correspondance de la famille royale que le pillage des Tuileries avait jeté à tous les vents; celle-ci était tombée dans des mains respectueuses, c'était une lettre de la reine à l'occasion de l'anniversaire de la mort du duc d'Orléans. Tous ses enfans étaient loin d'elle, et elle écrivait à l'un d'eux : « Pour moi, disait-elle à peu près, avec une grandeur et une tristesse incomparables, je reste seule, loin de mes chers enfans, pleurant ceux qui ne sont plus et priant Dieu qu'il protége les autres sur terre et sur mer. » L'ame qui a connu de pareilles douleurs et de pareilles consolations ne saurait plus guère être sensible à d'autres maux et à d'autres biens; les vicissitudes politiques doivent la laisser assez froide; elle met son espoir plus haut, et c'est de plus haut aussi qu'en récompense lui vient sa sagesse. Nous désirons ardemment pour la maison d'Orléans la longue assistance de cette vertu maternelle; nous désirons qu'elle lui soit une sauvegarde contre les trames et les séductions des habiles de toutes les nuances.

Retournons encore une fois à ces habiletés des hommes de parti que nous prétendons caractériser en détail pour qu'on soit mieux à même de les juger. Il y a maintenant deux habiletés en lutte dans ces deux partis rivaux que nous inspectons et sur lesquels nous tâchons d'édifier le public. Chacune de ces deux candidatures qu'ils arborent est supportée par une tactique différente; des deux côtés, on a son procédé. Les inventeurs de la candidature du prince de Joinville combattent la révision; les avocats trop pressés de la candidature du prince Louis Bonaparte combattent la loi du 31 mai : c'est à cette préoccupation respective que l'on peut discerner les uns et les autres, c'est en cela qu'ils sont des hommes de parti avant d'être les hommes de la France. Ils ne s'estiment pas assez sûrs de l'opinion pour lui remettre leur cause, et ils sont beaucoup plus soucieux de la rendre à tout prix victorieuse que de la subordonner sincèrement au jugement du pays. Pourquoi les premiers ne veulent-ils pas de la révision? pourquoi la repousseront-ils avec l'hypocrisie de leurs précautions oratoires? pourquoi, selon toute apparence, tenteront-ils aussi d'empêcher qu'on avance les élections, ce qui serait une révision comme une autre? C'est qu'ils aimeraient fort éluder cet indispensable jugement du pays, et arranger une sorte de révolution sans émeute comme une simple combinaison parlementaire. Pourquoi les seconds se sont-ils repris d'une passion si étrange

pour le suffrage universel après en avoir dit tant de mal? Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont peur, quoiqu'ils développent sur tous les tons ce pitoyable argument de la peur; c'est parce qu'ils sont assez insensés pour espérer mieux, en faveur de la candidature du prince Louis Bonaparte, des aveugles entraînemens d'une masse turbulente que du véritable jugement de la nation, comme les autres espèrent mieux de la candidature du prince de Joinville, s'ils réussissent à la transporter dans la sphère plus étroite et plus factice des assemblées. Le pays ne doit pourtant plus se laisser ni supplanter ni écraser, ou ce sera sa dernière démission. Quant à la loi du 31 mai en particulier, nous n'en sommes pas à faire notre profession de foi; nous n'avons pas assez d'étonnement lorsque nous voyons prôner comme un moyen d'ordre et de conservation la restitution pure et simple d'un instrument de désordre et d'anarchie. Le suffrage illimité n'a jamais été pour nous quelque chose de vénérable; nous pouvons nous rendre ce témoignage, que nous l'avons constamment apprécié dans de pareils termes, du temps même où des esprits plus faciles à gagner lui demandaient naïvement le salut d'une société qu'il n'était bon qu'à bouleverser.

Mais enfin, nous crie-t-on encore, donnez la loi du 31 mai, on vous donnera la révision! Nous répondons d'ordinaire avec M. de Falloux : Donnez la révision, et nous vous donnerons la loi du 31 mai! Nous répondrons cette fois par une citation de date encore plus fraîche, et d'une franchise après laquelle il n'y a plus, comme on dit, qu'à tirer l'échelle. C'est un tournoi quasi-oratoire qui s'est passé dans le sein du conseil-général du Puy-de-Dôme, en pleine Auvergne, entre gens qui ne marchandent pas les mots. Ce héros de sincérité radicale, dont nous recommandons l'exemple à tous les frères et amis, s'appelle M. Duchassaint. « Si vous voulez la révision, interrompt-il, commencez par demander l'abrogation de la loi du 31 mai! » Suivez le dialogue.

« *M. Chassaigne-Goyon.* — Si vous obteniez cette abrogation, voteriez-vous cette révision qui vous épouvante?

« *M. Duchassaint.* — Non, car si l'on veut la révision, c'est pour tuer la république.

« *M. Chassaigne-Goyon.* — Vous le voyez, messieurs, ce n'est pas seulement le retrait de la loi du 31 mai que l'opposition désire. A peine aurait-elle obtenu l'annulation de cette loi, qu'elle détruirait une à une les digues que nous avons élevées contre l'envahissement de la démagogie, et nous conduirait à un bouleversement général! »

Nous répétons littéralement cette scène de famille, et nous prions qu'on nous dise lequel parle d'or, ou de l'humble et modeste représentant du Puy-de-Dôme qui provoque ces aveux dont la faction radicale est plus ménagère à Paris, ou de ces illustres publicistes parisiens qui se bouchent les oreilles et les yeux pour ne pas voir un danger, sous prétexte d'en éloigner un autre. Le danger qu'ils ne veulent pas voir, c'est le sérieux, le perpétuel, c'est le déchaînement de ces passions démagogiques qui, dans tous les temps, comme la bête de la fable, pour un pied qu'on leur cédait, en ont bientôt pris quatre. Ces passions ne sont pas près de se ralentir. Nous observons nous-mêmes que nous terminons souvent ces esquisses de notre situation intérieure par un aperçu des progrès ou des tentatives de la république rouge. Ce n'est pas nous qui retombons exprès dans cette monotonie d'un même tableau final; c'est le tableau

qui chaque fois se trace en quelque sorte tout seul, parce que chaque fois des faits nouveaux s'y ajoutent. Il y a quinze jours, un mois, c'était le procès de Lyon; aujourd'hui, c'est ce complot franco-allemand dont les gros bonnets récusent la solidarité jusqu'à ce que leurs dénégations audacieuses reçoivent devant la justice quelque terrible démenti. En attendant, les ignorans et les fous se font prendre à la place des malins et des savans. Le gouvernement, obligé de pourvoir avant tout à la sécurité publique, renvoie les étrangers dépourvus de moyens avoués d'existence, et les innocens pourront ainsi pâtir pour les coupables. Les chefs de la propagande européenne, qui tiennent les fils de toute cette agitation, se soucient bien des minces infortunes dont ils sont les auteurs! De quoi se soucient, hélas! tous ces grands démocrates, excepté d'eux-mêmes, de leur orgueil et de leurs jouissances? Nous avons rapporté les tristes témoignages du procès de Lyon; ceux du procès d'Agen ne sont pas moins instructifs. On voit encore là comment se jugent entre eux certains républicains de la veille; ce sont leurs journaux, leurs lettres qui déposent. « Pourquoi iraient-ils, écrivent ceux d'en bas en parlant de ceux d'en haut, pourquoi iraient-ils compromettre leur position et leurs intérêts de fortune? Ils se résignent, au prix de 25 fr. par jour, à recevoir tous les soufflets de la réaction. » Et comme ceux d'en bas ne sont pas après tout des anges de douceur et de vertu, ils appellent leurs frères privilégiés des gredins, des jésuites, des *burgraves rouges*, et se promettent bien « d'en faire bonne justice au jour décisif, dans ce jour pour lequel ils tiennent les masses prêtes. » Que sera-ce donc des burgraves blancs? Nous citons avec intention ces fragmens épars de la langue démagogique. Vis-à-vis de ces niaises fureurs, tous les honnêtes gens trouvent naturellement au fond d'eux-mêmes une telle décision de conscience, qu'ils se sentent aussitôt d'un seul et même parti contre celui-là. Il n'y a plus de chicanes ni de subtilités qui tiennent; il n'est plus permis de rester indifférent, comme on peut l'être en présence des misères dont nous ne parvenons pas à dépouiller le train ordinaire de notre vie politique. Dans les questions de personnes et de stratégie, nous sommes presque malgré nous des sceptiques; nous avons tant vu de masques et de fausses routes! — Mais lorsqu'il y va de la société même qui nous a nourris, que nous devons, à tout prix, défendre, nous n'avons jamais été, nous ne serons jamais que des soldats

Nous voudrions qu'au milieu des combinaisons que les partis méditent pour résoudre, chacun à son avantage, la crise intérieure de 1852, tous cependant gardassent également la pensée salutaire des mesures qu'on prépare aussi du dehors pour faire face aux éventualités de cette date menaçante. La situation que prennent à nos portes les puissances étrangères est un des avertissemens les plus sérieux qu'un peuple puisse recevoir de ses voisins, et cette perspective extérieure, qui devient chaque jour plus distincte, devrait nous rendre plus sages. Il est facile d'en appeler aux susceptibilités du patriotisme national, de jeter le gant à l'Europe, de la défier, de lui déclarer qu'on ne s'inquiète ni de ses alarmes, ni de ses précautions, et qu'on brave les unes aussi bien que les autres. Quand on s'est donné corps et ame aux espérances de la révolution démagogique, il est tout naturel de prétendre qu'on aura le loisir d'allumer dans sa propre maison autant d'incendies qu'on voudra et le droit même de les porter dans la maison d'autrui; mais pour peu qu'on soit resté un

homme vraiment politique, pour peu qu'on ait son rang parmi les hommes d'état, fût-on cent fois absorbé par ces intrigues et ces passions qui rapetissent tout à la mesure d'un moment et d'une coterie, fût-on l'aveugle esclave de sa vanité ou de sa rancune, on est obligé de compter avec les grands états européens et de réfléchir sur leur attitude. Ou bien il faut se dire qu'on ira jusqu'au bout, qu'on engagera la guerre de propagande et qu'on déchaînera partout l'insurrection sociale en consentant à la subir d'abord soi-même, ou bien il ne faut pas, en troublant à plaisir l'apaisement intérieur, soulever au-delà de nos frontières des appréhensions contre lesquelles il serait ensuite trop malaisé de se défendre.

On voit en effet se resserrer de plus en plus le cercle de méfiance qui nous entoure; il est de plus en plus incontestable que la vieille Europe se reforme contre nous. Les gouvernemens reviennent sans scrupule et sans feinte à leurs traditions de monarchie pure : hier, c'était la Prusse qui restaurait tout l'appareil arriéré de ses diètes provinciales en dépit de sa charte constitutionnelle de 1850; aujourd'hui, c'est l'Autriche qui paraît rompre décidément avec sa constitution du 4 mars 1849. Derrière l'Autriche et la Prusse apparaît, dans une ombre plus ou moins transparente, la haute direction du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui pousse et qui surveille. La Russie s'accoutume au rôle que nos malheurs lui ont permis de s'attribuer; elle s'est instituée gardienne suprême de la paix générale, comme nous en sommes pour ainsi dire les perturbateurs désignés; elle exerce ainsi un protectorat auquel nous fournissons nous-mêmes son meilleur prétexte, et qui n'aurait plus de raison d'être avouable, s'il n'était pas contre nous. — Contre l'anarchie et non pas contre la France, répondent ces cours jalouses, qui ne se sont pas crues assez vengées en 1815; mais ne nous y trompons pas, on ne demanderait pas mieux que de confondre les deux ensemble : c'est à nous de faire en sorte qu'on les distingue. De même aussi l'on proteste que l'on n'a pas la prétention d'intervenir par les armes dans nos mouvemens révolutionnaires et de recommencer en 1852 la guerre de 1792 : il n'y aura plus de manifeste de Brunswick; on nous laissera nous dévorer. On veut seulement se préserver de la contagion en exterminant d'avance chez soi tous les élémens auxquels elle pourrait se communiquer, en fermant tous les accès par où notre esprit, ce qu'il a de bon et ce qu'il a de mauvais, pourrait gagner du terrain, en supprimant les institutions de liberté pour supprimer les occasions de désordre. On veut nous enfermer dans un blocus hermétique et s'adjuger des garanties matérielles de sécurité en se fortifiant de son mieux, en se retranchant devant nous sur toute la ligne du Rhin et des Alpes, en ayant bien à soi l'Allemagne secondaire, la Suisse et l'Italie. Encore une fois ne nous y trompons pas, l'étouffement nous serait peut-être plus funeste que l'invasion!

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les princes se concertent, et que les entrevues succèdent aux entrevues. Les visites qu'on a faites à Varsovie semblent avoir inauguré une ère de relations plus fréquentes et plus intimes. Pendant qu'à Francfort et à Copenhague les ministres prussiens se conforment toujours davantage aux instructions des ministres d'Autriche, le roi Frédéric-Guillaume et l'empereur François-Joseph échangent publiquement les sentimens les plus affectueux. Ils se sont trouvés au rendez-vous d'Ischl, et, selon les vieilles règles de courtoisie qui sont d'usage entre souverains, chacun des deux a récipro-

quement endossé l'uniforme de l'autre, comme si ces uniformes n'avaient pas failli se rencontrer face à face en bataille il y a moins d'un an. Tous deux aussi venaient de rendre le même hommage au conseiller le plus autorisé de l'ancien ordre de choses, au prince de Metternich. Le roi de Prusse était allé passer deux heures avec lui à son château du Johannisberg; l'empereur l'a presque solennellement invité à choisir de nouveau pour sa résidence ordinaire la capitale d'où la révolution l'avait chassé. Il est trop clair qu'il ne s'agit pas là d'une réparation purement honorifique. Ce n'est ni plus ni moins que le symptôme avéré, le signe affiché d'une réaction nouvelle. L'Autriche promet, il est vrai, dans ses journaux ou dans d'autres documens, que la contre-révolution ne sera point un caprice aussi fantasque, aussi peu pratique à Vienne qu'à Berlin; elle n'a d'autre but, à l'entendre, que de substituer chez elle ce qui est possible à ce qui ne l'est pas, et de fait nous avons dit dans le temps et nous devons encore dire aujourd'hui plus exactement les difficultés d'application qui, au moins autant que les répugnances politiques, ont comme annulé de prime abord la charte autrichienne du 4 mars; c'est la suite qu'il faudra voir. En attendant, d'autres conférences se préparent entre les princes secondaires de l'Allemagne que la récente décision de l'Autriche mettra bientôt dans une position si pénible, et l'empereur, qui a quitté Ischl, est sans doute à Vérone, où tout annonce l'ouverture d'un grand congrès. Les projets se multiplient, les bruits circulent. L'Autriche aurait accepté le patronage des réclamations élevées par la Prusse au sujet de Neufchâtel, la Suisse entière serait sous le coup des résolutions qui s'apprêtent; le cordon des troupes impériales en Lombardie se rapprocherait de plus en plus des cantons méridionaux. D'un autre côté, il serait question de comprendre tous les états italiens dans une même union douanière, et de reléguer ainsi le Piémont comme en dehors de l'Italie. L'Autriche couronnerait par cette dernière conquête le laborieux établissement de sa suprématie politique au-delà des Alpes, et s'assurerait des débouchés que la Prusse, malgré toutes ses concessions, ne se lasse pas de lui disputer en Allemagne. En Allemagne même, l'Autriche n'en continue pas moins, sous une forme ou sous l'autre, à se porter en avant. Elle prolonge ses chemins de fer; elle s'ouvre à travers la Bavière une route d'étapes pour le passage des troupes et le ravitaillement de la garnison de Mayence, tandis que, nonobstant toutes les négociations, elle conserve son armée dans le nord, et, sous prétexte de maintenir ou la paix des duchés ou les ambitions du Danemark, prend ainsi la Prusse à revers. Et tout cela s'accomplit au nom de ce jeune césar qui entre à la fois dans le gouvernement et dans la vie avec un éclat d'autorité que l'empire n'avait pas vu depuis bien long-temps; reste à savoir sur quelles bases définitives et durables établir maintenant cette autorité qu'on a refaite : — les ordonnances du 20 août dernier renversent celles qu'elle semblait avoir dans la constitution du 4 mars.

Il est indispensable d'examiner de près ces lettres de cabinet signées par l'empereur, comme si elles émanaient de sa seule initiative, et adressées par lui au président du conseil de l'empire, le baron de Kübeck, au président du conseil des ministres, le prince de Schwarzenberg. Il est d'un grand intérêt d'avoir au juste le sens de ce coup d'état, car c'en est un, pour suivre les conséquences qui peuvent en découler. C'est un coup d'état, disons-nous, et la

façon en est plus tranchante, le ton plus impérieux que celui des coups d'état berlinois. La Prusse a risqué le sien par voie détournée, quand elle a rappelé les diètes provinciales. Ces diètes sont maintenant assemblées; elles sont composées de membres élus par des minorités dérisoires. Les électeurs en masse ont protesté à la mode allemande, si nous avons encore le droit de la nommer ainsi, maintenant que nos radicaux l'ont empruntée à l'Allemagne : la majorité n'est point allée aux élections, elle s'est abstenue; mais, dans ces diètes ainsi ressuscitées par une fiction arbitraire, on soutient à présent que la charte, qui veut un parlement véritable, n'a pas néanmoins cessé d'exister; on se vante d'aimer le régime représentatif à la condition de le bien entendre, et M. de Gerlach lui-même et la *Gazette de la Croix* ne sont pas fâchés de revendiquer au profit de la Prusse une certaine supériorité de puissance constitutionnelle qui la relève à ce point de vue-là par-dessus l'Autriche. Il y a là plus d'un trait curieux pour l'étude comparée des deux politiques. Le roi Frédéric-Guillaume, en convoquant les diètes de son chef, s'est, au fond, arrogé le pouvoir législatif à lui seul aussi pleinement que l'empereur François-Joseph en interprétant à sa guise, dans les lettres du 20 août, le principe de la responsabilité des ministres; mais, tandis que la restauration prussienne s'opérait par de simples circulaires ministérielles, et proclamait toujours son respect pour la charte du 31 janvier, qu'elle minait en dessous, on inscrivait le nom de l'empereur au bas des ordonnances autrichiennes, et l'on y déclarait, sans tergiverser, que la charte du 4 mars était mise à néant. Aussi voyez ce qui arrive, et admirez cette nouvelle péripétie des habiletés prussiennes. L'Autriche, en reprenant les gages qu'elle avait donnés dans ces derniers temps à l'esprit constitutionnel, n'a pas dû supposer qu'elle recueillerait pour récompense les applaudissemens de l'Allemagne libérale. Les feuilles de Vienne se sont vainement efforcées de démontrer qu'on ne pensait point à revenir aux anciens abus; le prince de Schwarzenberg a lui-même enjoint par une circulaire spéciale à ses agens diplomatiques de représenter aux gouvernemens étrangers que l'on garderait tout ce qu'il y avait à garder dans les réformes accomplies, et qu'il n'y avait point sous jeu quelque velléité de pur despotisme. L'opinion allemande n'en a pas moins été très émue, et les ordonnances ont produit non-seulement à Vienne et dans la partie germanique de l'empire, mais à Munich, à Dresde, à Stuttgart, une sensation très douloureuse. La Prusse ne serait pas éloignée d'exploiter à son bénéfice le tort qu'a pu se faire ainsi la cause autrichienne. Elle userait volontiers de la situation équivoque qu'elle s'est réservée, par rapport à sa propre constitution, pour persuader encore à l'Allemagne qu'elle est le seul refuge du régime constitutionnel. Les organes des différens partis prussiens ne cachent pas la joie que leur inspire ce revirement décisif du cabinet de Vienne; ils insistent avec malignité sur les lois immuables auxquelles l'Autriche est asservie tant qu'elle sera l'Autriche; ils prouvent qu'elle devait retourner à l'absolutisme parce qu'elle n'est pas, comme la Prusse, le pays de l'*intelligence.* Les plus entêtés fanatiques du droit divin en sont à complimenter la Prusse d'avoir une constitution. Ils déclarent, et ils ont quelque droit de se porter garans, que cette constitution ne sera point abolie et qu'elle est, à leur sens, presque parfaite et complète. Il est certain qu'en la complétant encore avec

quelques ordonnances comme celles de M. de Westphalen, il serait bien inutile de l'abolir avec la rudesse du prince de Schwarzenberg.

Nous enregistrons exprès ces témoignages de la pensée prussienne relativement aux lettres de cabinet du 20 août pour éclairer le premier côté par lequel nous veuillions les envisager. Elles sont d'abord en effet une rupture bruyante avec les tendances constitutionnelles dans lesquelles une grande partie de l'Allemagne marchait depuis 1815, dans lesquelles l'Autriche elle-même semblait engagée depuis 1848. Bien ou mal appliquées, les institutions libérales du système représentatif étaient devenues le droit commun de l'Allemagne. L'Autriche avait reconnu ce droit, et l'avait promulgué comme le sien, tout en s'arrangeant chez elle pour en ajourner la pratique. Les nécessités de la guerre intérieure et de l'état de siége lui servaient de réponse aux instances des impatiens; puis c'était la difficulté de réunir les états nationaux des peuples divers incorporés dans l'empire, la difficulté plus grave encore d'avoir une diète impériale et centrale. Jusque-là, les ministres agissaient sous leur responsabilité, et, grace à cette garantie qu'ils devaient offrir à la plus prochaine diète, ils ont agi comme les ministres d'un pouvoir sans contrôle. La garde nationale a disparu, la presse a été sévèrement réglementée; le contrôle et le contre-poids ont été retranchés de toutes parts. Et pourtant ceux qui considéraient les réformes civiles introduites au sein de la monarchie, l'abolition des corvées et des droits seigneuriaux, l'institution du jury, l'organisation administrative des communes, ceux-là ne pouvaient refuser d'admettre que le gouvernement de Vienne n'était point un gouvernement rétrograde, et ils s'obstinaient dans l'espérance de le voir devenir réellement constitutionnel. La *Gazette d'Augsbourg* était remplie de correspondances qui promettaient à l'Autriche le plus vaste développement politique, et annonçaient sans se rebuter une émancipation progressive. M. de Schmerling, M. de Brück, M. Bach, des personnages nouveaux qui dataient de la révolution, n'avaient pas quitté le pouvoir; leur présence encourageait des illusions opiniâtres; on cherchait un essai de parlement impérial dans le comité d'hommes spéciaux, industriels et fabricans, que le ministre du commerce, M. de Brück, avait réuni sous sa présidence pour débattre des questions de tarifs. Malheureusement M. de Schmerling, M. de Brück ont été tour à tour écartés; leurs projets coûtaient trop cher quand on était déjà si fort à court d'argent. Il n'est plus demeuré que M. Bach, tout entier possédé par ces idées de centralisation unitaire dont il est, dit-on, l'inspirateur, et que le prince de Schwarzenberg a si passionnément adoptées. Ces idées sont, à coup sûr, d'un esprit de ce temps-ci; mais on leur a sacrifié beaucoup, et nous allons voir jusqu'à quel point elles avaient chance de s'appliquer, jusqu'à quel point elles sont capables de tenir contre les conseils du prince de Metternich.

Ces idées néanmoins, à tort ou à raison, impliquaient encore pour les gens de bonne volonté la conservation de certains principes libéraux, de certaines formes libérales. Ce qui était, comme nous le montrerons, le vice de cette centralisation autrichienne, son origine, son caractère trop moderne, c'en était aussi le mérite, la signification la plus précieuse aux yeux des constitutionnels qui ne voulaient pas se décourager. Les ordonnances du 20 août ont rejeté l'Autriche sur un terrain tout opposé : voici en quoi elles consistent. Le mi-

nistère n'est plus, selon leur teneur, que « l'organe exécutif suprême des volontés impériales; — il est exclusivement responsable au monarque et au trône; — il est affranchi de toute responsabilité vis-à-vis de toute autre autorité politique; — le conseil de l'empire n'est plus que le conseil de la couronne. » L'empereur devient ainsi la source de tout pouvoir, et la signature impériale suffit à la sanction de tous les actes publics. Le premier acte de de ce pouvoir unique, c'est de commander que la charte du 4 mars soit revisée de manière à comporter le plein exercice du droit monarchique et le plein affermissement *de l'unité politique dans l'empire*. A part cette phrase de consolation à l'adresse des unitaires autrichiens, dont les rêves moins bavards n'auront peut-être pas été beaucoup moins singuliers que ceux des unitaires prussiens, les ordonnances du 20 août ont ainsi effacé les dernières traces du régime constitutionnel en Autriche. Le cabinet de Vienne s'oblige par là, soit à s'isoler moralement de ses anciens alliés de Munich, de Dresde et de Stuttgart, qui ne peuvent guère sortir du terrain qu'il a délaissé, soit à les presser désormais dans le sens où il s'est déclaré lui-même, à exercer sur eux une influence anti-parlementaire qui aura bientôt placé les gouvernemens de second ordre dans la situation la plus fausse et la plus contradictoire aux yeux de leurs peuples. C'est cette situation dont la Prusse pourrait bien faire son profit, et dont la perspective soudaine a durement frappé l'Allemagne.

Les ordonnances du 20 mars ont encore blessé les Allemands par un autre côté, quoique par ce côté-là elles semblent d'abord concerner plus particulièrement l'administration intérieure de l'empire. Jusqu'ici, le cabinet impérial, sous la haute direction du prince de Schwarzenberg, a constamment poursuivi, comme nous l'indiquions tout à l'heure, un but éminent; il s'est proposé de reconstruire la monarchie autrichienne en soumettant ses élémens si hétérogènes à des règles d'unité absolue. Avec ces populations de races, de langues, de mœurs et de religions diverses, il a cru pouvoir faire une Autriche presque pareille à la France. Nous avons plus d'une fois expliqué tout ce qu'il y avait d'impraticable dans cette audacieuse entreprise qui se sentait encore du vertige révolutionnaire, quoiqu'on la tentât par esprit de conservation. L'un des obstacles contre lesquels elle devait inévitablement échouer, c'est que les agens de cette unité seraient tous des Allemands, c'est qu'il n'y avait que des fonctionnaires allemands qu'on pût sûrement employer pour courber sous un régime uniforme ces millions d'Italiens, de Hongrois, de Polonais, de Slaves réfractaires; c'est que Vienne, la cité allemande, devenant une capitale absorbante à l'instar de Paris, tout l'empire était livré comme une proie au pur génie germanique; c'est qu'en un mot, pour emprunter à l'Allemagne son jargon politique, l'œuvre d'*unification*, en Autriche, ne pouvait être qu'une œuvre de *germanisation*. Tel était le vrai fondement, la cause la plus sérieuse de la charte du 4 mars, puisqu'on y préconisait en propres termes « la grande œuvre de la renaissance d'une Autriche unitaire; » tel était le plan qu'on voulait servir en instituant à Vienne même ce parlement impossible où l'on eût discuté dans cinq ou six langues à la fois. Quoi qu'il en fût de cette impossibilité, ce n'était pas seulement cet avenir constitutionnel de l'Autriche qui réjouissait la candeur allemande, c'était surtout peut-être la pensée de cette propagande forcée qui allait assujettir à la civilisation germanique les barbares du Danube et plier

au régime de l'Allemagne les Slaves, ses éternels ennemis. On ne sait pas tout ce que tiennent de place dans un cœur allemand ces songes perpétuels d'extension et de conquêtes nationales. Les ordonnances du 20 août brisent irrévocablement cette chimère favorite, puisque le motif pour lequel la constitution du 4 mars y est annulée n'est autre que l'impuissance avouée de gouverner avec ces formes unitaires en même temps que parlementaires. On l'a bien compris de la sorte dans les pays non-allemands de la domination autrichienne, à Prague et principalement à Pesth. Les ordonnances qui ont été si sensibles à l'Allemagne n'ont pas été accueillies en Hongrie et en Bohême avec autant de déplaisir. La charte du 4 mars, ou ne pouvait pas être du tout appliquée, parce qu'elle eût provoqué tout de suite trop de déchiremens, ou, si elle l'eût été, compromettait, usait à la longue les nationalités dissidentes. L'abolition de ce système du 4 mars, avant même qu'il ait été sérieusement mis en vigueur, a pu paraître aux peuples groupés, sinon fondus dans tout l'empire, le commencement d'une restitution de leur indépendance administrative. Que le prince de Schwarzenberg l'ait ou non voulu, c'est là le résultat immédiat des lettres de cabinet du 20 août. Il abandonne ou il a l'air d'abandonner le principe de l'unité autrichienne : il se dédommage sans doute en renforçant du même coup le principe de l'autorité impériale; mais, sauf le dédommagement, il effectue presque une retraite analogue à celle du cabinet prussien, lorsque celui-ci déserta la cause de l'unité allemande.

Ce n'est pas tout : la conséquence directe de cette unité de l'empire, c'était pour le prince de Schwarzenberg l'incorporation totale de l'empire lui-même, pays allemands et non allemands, dans la confédération germanique. Cette prétention extraordinaire ne choquait pas trop l'Allemagne, parce qu'elle lui assurait un pied en Italie, et le cabinet de Potsdam avait dû s'y convertir; mais l'Europe ne pouvait la tolérer : la France et l'Angleterre avaient aussitôt opposé les protestations les plus formelles; la Russie, après des variations dont nous avons parlé, insistait encore pour sa part avec plus d'énergie. Or, du moment où les ordonnances du 20 août dissolvent le lien factice qui attachait entre eux les peuples de la monarchie pour ne plus conserver que leurs liens antiques et naturels, du moment où l'on renonce plus ou moins implicitement à la centralisation pour rendre à eux-mêmes les peuples sur lesquels elle eût pesé, comment soutenir que l'Autriche aura droit de faire compter dans la confédération et de représenter à Francfort des Italiens, des Hongrois ou des Polonais qui ne seront plus Autrichiens que par leur juxtaposition dans les armées et à l'ombre du drapeau? Le prince de Schwarzenberg aurait donc ainsi laissé tomber sa pensée d'incorporation aussi bien que sa pensée de centralisation. Certes, le cabinet de Vienne n'en est pas encore à confesser tous ces désistemens; il s'obstine souvent à garder dans le silence les desseins qu'il ne peut plus avouer, il les lâche et les reprend selon les circonstances, et, cédant le plus qu'il peut sans en avoir l'air, il se trouve toujours à portée de reconquérir ce qu'il n'a pas eu l'air de céder. En rompant si fièrement avec la révolution de 1848, en affectant de restaurer la majesté du trône des Habsbourg, le prince de Schwarzenberg se serait donc, au demeurant, ménagé le moyen de sortir, à son avantage, de l'impasse où l'avaient acculé ses idées exagérées d'agrandissement autrichien. Ce pur gouvernement monarchique qu'il

annonce n'étant plus compatible ni avec une Autriche unitaire, ni avec une Autriche germanisée et incorporée dans la Germanie, il n'y a plus de puissance qui ait sujet de s'offenser. La dignité du jeune empereur François-Joseph est sauve et même rehaussée; le tzar est satisfait! — car il est peut-être permis de douter du crédit qu'ont eu les observations de l'Angleterre et de la France auprès du cabinet de Vienne dans cette grave question; mais il est impossible de ne pas voir le poids dont a pesé sur lui le cabinet de Saint-Pétersbourg, et, pour s'en mieux convaincre, il n'y a qu'à lire une brochure très curieuse que nous croyons devoir signaler à nos lecteurs, parce qu'elle les mettra tout-à-fait au courant des influences russes dans ces étranges complications de la politique autrichienne. On ne saurait jeter trop de lumière sur des faits aussi considérables pour l'avenir de l'Europe.

Les ordonnances du 20 août ne sont donc pas à nos yeux ce qu'elles ont été généralement aux yeux de la presse française, un simple coup d'état de la réaction absolutiste, elles sont aussi l'abandon des deux idées capitales sur lesquelles avait roulé depuis 1849 toute la politique de l'Autriche dans ses rapports avec l'Allemagne et avec l'Europe, l'idée de la centralisation, l'idée de l'incorporation. Quelques jours seulement avant que ces lettres de cabinet eussent été promulguées, il avait paru à Bruxelles une brochure anonyme dont le titre même posait nettement la question en litige, et patronait d'avance la solution qui allait intervenir. Voici ce titre significatif : *Quelques mots sur le système de centralisation autrichienne et sur l'incorporation de cet empire dans la confédération germanique, par un étranger ami de l'Autriche qui a long-temps habité ce pays*. On voit que c'est toute l'affaire pendante; on saisira mieux les argumens qui l'ont décidée, quand on saura que cet *ami de l'Autriche* est, comme nous le tenons de bonne source, un haut fonctionnaire du gouvernement russe, très bien placé pour en connaître les inclinations. Ces inclinations, à juger d'après la brochure, étaient notoirement défavorables au régime que l'Autriche a maintenant presque aboli. L'auteur explique avec talent les impossibilités matérielles et morales qui devaient arrêter l'œuvre de centralisation et d'incorporation. « Ce projet, dit-il, était pour l'Autriche ce qu'étaient pour la Prusse ces mots sacramentels prononcés en 1848 : *Preussen muss in Deutschland aufgehen!* — *La Prusse doit se fondre en Allemagne!* ces mots vides de sens, qui ont mis la confusion dans toutes les têtes et embrouillé toutes les idées politiques! » L'auteur est naturellement au point de vue moscovite. Il impute trop à la centralisation en général les torts qu'elle aurait en particulier dans l'Autriche. On aperçoit aisément qu'il ne sera point fâché pour le compte du tzarisme que les Slaves autrichiens restent Slaves au lieu d'être faits Allemands : il se prononce enfin très catégoriquement pour les idées de monarchie pure réhabilitées dans les ordonnances du 20 août, et en même temps il voudrait retirer cette monarchie ainsi restaurée du contact de l'Allemagne révolutionnaire. Le prince de Schwarzenberg aura donc servi à souhait le publiciste russe. Il faudra plus d'un sacrifice de ce genre dans la nouvelle sainte-alliance qui se prépare.

La Prusse a même tout récemment pris une revanche assez effective sur le cabinet de Vienne. Les positions que l'Autriche gardait dans le nord de l'Allemagne inquiétaient beaucoup la cour de Potsdam. L'Autriche semblait vouloir mettre là des pierres d'attente pour l'exécution de ces grands projets d'u-

nion douanière avec lesquels elle menaçait déjà le Zollverein prussien. On sait qu'en dehors du Zollverein il existe une autre union douanière, le Steuerverein, composé des états du nord, qu'on a nommés jadis les états séparatistes, le Hanovre, l'Oldenbourg, etc. Le principal de ces états secondaires, le Hanovre, vient d'entrer dans l'association prussienne, et il a promis d'inviter ses alliés à le suivre. Cette soudaine accession contrarie certainement les plans que l'Autriche avait pu former dans sa naissante ambition commerciale; elle fortifie le Zollverein, qui avait été en danger, et qui la paie au reste assez chèrement. Un *præcipuum* de trois quarts par tête d'habitant est accordé au Hanovre, c'est-à-dire que si, dans la répartition des revenus de l'union douanière, il échoit aux états de l'ancien Zollverein un thaler par tête d'habitant, les états de l'ancien Steuerverein recevront un thaler trois quarts. Le traité sera exécutoire à partir du 1er janvier 1854, les conventions du Zollverein n'expirant qu'à la fin de 1853.

En Belgique, la crise est décidément pendante; le sénat a rejeté, comme nous l'avions prévu, l'impôt sur les successions; le ministère, soutenu par la couronne, en a tout de suite appelé au pays. La Belgique se prépare à nommer de nouveaux sénateurs, et ces élections ont cela de curieux dans un pays si profondément démocratique, que le choix des candidats est très borné par l'élévation même du cens auquel ils sont astreints. On s'explique difficilement la résolution que le sénat a cru devoir prendre. La chambre des représentans s'était aussi cabrée contre le projet du ministère; il y avait dans ce projet une formule de serment dont elle ne voulait pas; le cabinet avait été renversé, et il était revenu faute d'un autre qui le remplaçât. Il avait rapporté son projet modifié; l'impôt fut ainsi admis par la seconde chambre et sur les successions en ligne directe comme en ligne indirecte. On ne comprend guère que le sénat se soit mis de gaieté de cœur dans une espèce d'antagonisme vis-à-vis des représentans, ni qu'il ait ainsi tenté de culbuter un cabinet auquel on venait de chercher en vain des suppléans : c'est un peu jouer à la crise pour le plaisir de la crise. Nous avons abusé de ce jeu-là chez nous : que nos voisins n'en n'abusent pas à leur tour. Quelques membres libéraux ont eu des scrupules qui les ont effarouchés; d'autres ont pensé que le ministère ne traitait point le sénat avec les égards convenables, et de fait M. Rogier ne ménage peut-être pas assez toutes les susceptibilités personnelles. C'est ainsi que s'est formée la majorité hostile au projet de loi; mais le fond de cette majorité, c'est toujours le parti catholique qui cherche à prendre de biais les avantages qu'il a perdus, ne les pouvant plus reprendre de front. C'est lui qui s'avance déjà sous tous les prétextes dans l'arène électorale. La Belgique s'est résignée depuis long-temps à vivre entre les deux partis qui se la disputent. M. Frère-Orban les a proclamés lui-même à la tribune comme une sorte d'institution nécessaire. On a vainement essayé d'un gouvernement mixte pour les apaiser ou les dissoudre; nous n'avons pas beaucoup plus de confiance dans les idées plus estimables que positives d'un écrivain belge, M. Le Pas, qui rêve à son tour une conciliation générale au moyen d'un gouvernement presque éthéré, qui planerait par la vertu de sa sublimité transcendante au-dessus de tous les partis.

Un autre événement de la quinzaine, c'est l'entreprise avortée des Américains sur Cuba. La riche colonie espagnole est toujours menacée de devenir

la proie de la grande république. Les états méridionaux de l'Union, qui ont des esclaves, qui en font pour ainsi dire l'élève, qui ne savent où les placer, ambitionnent le débouché que leur offrirait un pays de luxe et d'exploitation comme Cuba. Les Américains ont donc inventé que cette belle colonie ne soupirait plus qu'après sa délivrance, et qu'elle voulait absolument s'affranchir du joug odieux de la métropole. Ils ont proclamé leurs *sympathies* pour son affranchissement, le premier pas dans les histoires déjà si nombreuses des annexions. Voici long-temps que les *sympathiseurs* travaillent; ils n'ont encore réussi qu'à solder deux expéditions infructueuses, commandées par l'aventurier Lopez. C'est qu'à part les griefs que les Havanais nourrissent contre les hauts employés que la métropole leur expédie pour faire chez eux des fortunes trop rapides et trop grosse, Cuba n'avait aucun envie d'abandonner le pavillon espagnol, encore moins de passer sous le pavillon étoilé. Ni les créoles, ni les nègres libres ou esclaves n'avaient à gagner au patronage américain : le vieux sang de la race castillane se révolte contre les rudes ambitions de la race anglo-saxonne; les esclaves ne trouveraient point une condition plus douce sous le régime des pays anti-abolitionistes, et les affranchis y trouveraient des affronts trop certains. Toutes ces raisons expliquent assez l'abandon au milieu duquel a deux fois succombé Lopez. Une exécution terrible, mais nécessaire et justifiée par toutes les règles du droit des gens, a tristement terminé ce dernier exploit de piraterie, dont les auteurs avaient été mis d'avance hors la loi par le gouvernement fédéral de l'Union. Les Américains du sud se remuent beaucoup, et déclarent que le sang de leurs frères crie vengeance; pendant que la populace fait du tapage, les politiques cherchent des cas de guerre plus honorables; il est possible qu'à toute force ils les découvrent, car ils ont pour les inspirer la vraie maxime des Yankees : aux Américains, l'Amérique! mais l'Espagne prépare une vigoureuse défense, et l'Europe ne la laisserait pas seule à protéger la liberté de la mer des Antilles.

Les mouvemens révolutionnaires dont nous avons déjà parlé n'ont pas encore cessé d'agiter la Chine. Les troubles du Kwang-si paraissent même avoir pris un nouveau développement. Un des chefs de l'insurrection s'est arrogé le titre de souverain; il date son règne de la première année de la *vertu céleste*, *Tien-teh;* il fait frapper de la monnaie de cuivre, et il adresse un appel à tous les hommes capables du pays pour les inviter à venir recevoir de ses mains les emplois publics. Ce moyen de séduction, qui n'est pas exclusivement chinois, s'avoue du moins, comme on le voit, plus hautement en Chine qu'ailleurs. On ignore encore si le rebelle ainsi parvenu aura réussi à imposer son autorité aux autres chefs de bandes qui avaient déjà pris le titre de rois (*wangs*). Peut-être aura-t-il rangé sous son pouvoir non-seulement les insurgés du Kwang-si, mais aussi ceux du Hou-nan et du Kwang-toung. Quoi qu'il en soit, on sait positivement par la gazette de Pé-king que tous les efforts de l'empereur pour exterminer ces bandits ont été jusqu'ici infructueux. Le cabinet impérial semble sérieusement alarmé. Un grand nombre de décrets ont été promulgués du 30 avril au 5 mai. Sept de ces décrets ont rapport à l'affaire des rebelles. Le premier proclame avec satisfaction deux avantages partiels obtenus dans le Kwang-si par les troupes impériales. Trois mille huit

cents vétérans, partis de Hou-nan et de Kouei-tcheou, vont renforcer ces troupes victorieuses; mille autres soldats d'élite s'avancent du Kiang-nan. Le second décret annonce que deux cents soldats des huit bannières partent de Pé-king pour les frontières du Kwang-si. Le troisième déplore le mauvais succès des tentatives du dernier semestre et la triste conditions que les troubles ont faite aux classes inférieures. Le généralissime Sai-shan-gah, le capitaine-général des huit bannières, Pat-sing-tels, un général signalé par les services qu'il a rendus à Formose, Ta-hun-gah, sont envoyés sur les frontières du Hou-nan et du Kwang-toung. L'empereur engage en même temps les généraux déjà placés à la tête des troupes, Li-sing-yuen, Chaou-tien-tsioh et Giang-yung à redoubler d'ardeur, leur promettant des récompenses extraordinaires, s'ils peuvent donner à sa majesté la joie d'un triomphe avant que les nouveaux généraux aient rejoint l'armée. Le quatrième décret est un compte-rendu des dépenses occasionnées par cette guerre civile. Li-sing-yuen a déjà reçu environ 6 millions de francs; le ministère des finances doit lui en faire passer 7,500,000, et le trésor privé de la couronne lui expédiera une somme égale. C'est ainsi que l'empereur veut témoigner sa sollicitude pour la tranquillité de ses provinces méridionales. Le cinquième décret accorde à Chaou-tien-tsioh l'inspection des opérations militaires dans le Kwang-si et le gouvernement de cette province à Lau-tsung-kwang. Les deux derniers édits sont consacrés à distribuer des châtimens on des honneurs à ceux qui ont mérité les uns ou les autres sur le champ de bataille. Un mémoire remis à l'empereur, et qui est aussi publié dans la gazette de Pé-king, engage le fils du ciel à ne jamais perdre de vue le double danger auquel est exposé l'empire : d'un côté les progrès des bandits du Kwang-si et du Kwang-toung, d'autre part le voisinage menaçant des barbares anglais qui épient sans cesse l'occasion d'un nouveau conflit.

Nous demandons grace pour ces extraits du *Moniteur* chinois qui ne laissent pas de répandre une certaine lumière sur la situation toujours curieuse de ces pays lointains. Nous ne voulons pas non plus oublier un incident qui nous intéresse d'une façon plus directe, et que nous nous empressons de relever au milieu des dernières nouvelles de l'extrême Orient. Les naufrages sont toujours fréquens dans la mer de Chine. Ainsi le *Reynard* navire anglais à hélice et à voiles, qui depuis deux ans rendait d'immenses services dans cette station, vient d'échouer sur l'écueil des Pratas. La perte d'un baleinier français, *le Narval*, qui s'est brisé sur les côtes de Corée, a fourni au consul que nous avons à Shang-haï, M. de Montigny, l'occasion de montrer encore un dévouement dont il a déjà donné tant de preuves. Aussitôt instruit du naufrage, M. de Montigny s'est embarqué sur un navire de commerce avec l'interprète du consulat, et s'est porté vers les lieux qui avaient été le théâtre du sinistre. Ce ne fut qu'après avoir visité, à travers beaucoup de périls, les différentes îles qui bordent le littoral, qu'on découvrit enfin l'équipage dont on cherchait la trace. Le consul rejoignit ses compatriotes au moment où les Coréens allaient s'emparer de leurs personnes pour les diriger sur la capitale de la presqu'île. Le 1er mai, tous faisaient route pour Shang-haï. ALEXANDRE THOMAS.

THÉATRES. — *MERCADET*, par M. de Balzac.

Il est des esprits qui rêvent toute leur vie la gloire du théâtre sans jamais pouvoir la posséder complétement. M. de Balzac était de ceux-là. Que lui a-t-il donc manqué pour réussir à la scène comme dans le roman? Esprit original, habitué dès long-temps à l'étude de tous les travers, à l'analyse de tous les vices, pourquoi n'a-t-il pas su produire au théâtre avec avantage, avec éclat, le fruit de ses observations? La pièce qui vient d'être jouée au Gymnase, quoique loin encore de satisfaire à toutes les conditions de l'art dramatique, réunit de nombreux élémens d'intérêt. Il y a des traits pris sur nature, et qui feraient honneur aux poètes de premier ordre. Ce qui a manqué à ces élémens pour former une véritable comédie, c'est l'ordonnance. Tous ceux qui ont lu attentivement les œuvres de M. de Balzac savent à quoi s'en tenir sur la valeur et la portée de son talent. Je ne les étonnerai pas en leur disant que *Mercadet* laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la prévoyance, de la composition. Si j'excepte en effet *Eugénie Grandet* et *la Recherche de l'Absolu*, toutes les œuvres de M. de Balzac présentent le même caractère. Il prodigue la vérité, et ne sait pas en tirer parti; il accumule ses souvenirs, et ne prend pas la peine de les trier; il se complaît dans les détails, et ne comprend pas la nécessité de sacrifier, de laisser dans l'ombre la moitié des traits qu'il a rassemblés, pour donner à l'autre moitié plus de valeur et de relief. *Mercadet* nous présente l'étoffe d'une excellente comédie; malheureusement la comédie n'est pas faite.

Le sujet pris en lui-même est loin assurément de mériter les éloges du moraliste. Le principal, je pourrais dire le seul personnage, ne paraît pas posséder une notion très nette du tien et du mien, du juste et de l'injuste. Cependant cette objection ne suffit pas pour condamner le sujet choisi par M. de Balzac. Plaute et Molière, maîtres consommés dans l'art dramatique, ont plus d'une fois mérité le même reproche. On citerait sans peine plus d'un personnage créé par leur génie qui mérite les galères. Regnard et Lesage seraient enveloppés dans la même proscription. La comédie, nous dit un vieil adage, châtie les mœurs en riant. Eh bien! M. de Balzac nous montre le spéculateur à l'œuvre, le spéculateur à bout de ressources, et trouve moyen d'amener le rire sur nos lèvres : il n'a donc pas méconnu la définition consacrée. Je ne crois pas que la représentation de *Mercadet* soit de nature à multiplier les fripons; je crois plutôt qu'elle appellera la haine et le mépris sur les *faiseurs*, sur cette race d'hommes sans foi ni loi, qui n'ont en vue que le succès, et qui sacrifient à leurs rêves de richesse toutes les affections, tous les devoirs que la foule est habituée à respecter. Si le tableau n'est pas fait, nous possédons du moins tous les documens qui peuvent servir à le composer. Le peintre qui voudra l'entreprendre trouvera dans *Mercadet* toutes les couleurs dont il aura besoin. Il n'aura que la peine de les choisir et de les ordonner.

Mercadet, je l'avoue, est un franc coquin, mais un coquin plein de verve et de gaieté. S'il dépensait pour le bien la moitié du génie qu'il prodigue pour le mal, il prendrait rang parmi les hommes les plus intègres et les plus utiles.

Aux prises avec des créanciers qui ne valent pas mieux que lui, et qui spéculent sur ses vices comme il spécule sur leur crédulité, il déploie, pour les combattre et les museler, pour les dompter, pour les endormir, une richesse d'invention, une variété de ressources qui excitent tour à tour notre admiration et notre hilarité. Depuis Figaro, d'heureuse mémoire, je n'ai pas vu au théâtre un personnage doué d'une telle souplesse, aussi habile à déjouer les ruses de ses adversaires, aussi prompt à la réplique, aussi rapide dans ses décisions, aussi adroit à démêler les desseins qu'il n'a pas prévus. Pour créer un tel personnage, il faut avoir vécu dans le monde des usuriers, des escompteurs : c'est un enfer que, pour son malheur, M. de Balzac connaissait à merveille. Aussi les usuriers, les escompteurs lui rendent pleine justice; ils admirent la sagacité avec laquelle il a saisi et retracé leurs habitudes et leur langage. J'avais derrière moi, à la représentation de *Mercadet*, deux hommes du métier, et leur conversation n'a pas été pour moi sans profit. Ces deux auditeurs n'avaient jamais médité sur les devoirs et la mission de la comédie; ils ignoraient sans doute la poétique d'Aristote et la poétique d'Horace, mais ils savaient à fond le monde des affaires. Ils connaissaient les bonnes et les mauvaises valeurs, les hommes *sans surface* et les homme *bons*, comme on dit en style de bourse. A mesure que Mercadet exposait ses principes, son système, ils exprimaient naïvement leur surprise. Ils ne songeaient pas à contester la vérité des faits, seulement ils s'irritaient de cette révélation comme d'une trahison. Pour mieux entendre, je faisais semblant de ne pas écouter, et je n'ai pas perdu une seule de leurs paroles. Si j'en crois ces deux *faiseurs* émérites, car leur langage établissait clairement l'origine de leur fortune, Mercadet n'est pas un personnage imaginaire. Ce qu'il explique, ce qu'il réduit en maximes lorsqu'il est seul, d'autres se chargent de le pratiquer sans se donner la peine de le rédiger en code. Qu'ils réussissent, le monde les applaudit; qu'ils échouent, l'opinion les flétrit sans pitié; et ce n'est pas ici mon avis que j'exprime, c'est l'avis de mes deux professeurs, car Mercadet les avait fascinés, et leur langue, une fois mise en belle humeur, ne s'arrêtait plus. Il paraît donc que le personnage créé par M. de Balzac n'est qu'une fidèle image de la réalité. C'est le type de l'homme habile. Les deux auditeurs si compétens ne trouvaient en lui qu'un excès d'audace : ils faisaient bon marché de ses principes et ne discutaient que l'application; ils admiraient en lui un beau joueur et ne lui reprochaient que de risquer trop légèrement la martingale. Cependant, chaque fois qu'une dupe nouvelle était prise au piége, ils revenaient à l'indulgence, et je serais tenté de croire que Mercadet excitait leur envie. Les coups qu'ils avaient d'abord jugés trop hardis n'étaient plus à leurs yeux que des coups de maître. Seulement, pour apaiser leur conscience, ils s'obstinaient à dire que l'auteur avait trop généralisé; mais pour tout homme éclairé cela veut dire : N'est pas Mercadet qui veut. Pour atteindre à une telle habileté, il faut avoir blanchi dans les affaires. Les deux *faiseurs* déguisaient leur triomphe sous le voile de la modestie.

Le personnage de Mercadet est, d'un bout à l'autre, parfaitement dessiné. Malheureusement ce personnage absorbe tous les autres, ou plutôt c'est le seul personnage vraiment digne de ce nom; car les acteurs qui se trouvent en scène avec lui ne sont là que pour lui donner la réplique. Cependant M. de Balzac a

trouvé moyen de refaire et de rajeunir une scène depuis long-temps célèbre au boulevard, et que Frédérick Lemaître jouait à merveille. Quand Mercadet discute avec son gendre futur, le comte de la Brives, la dot de sa fille et les biens que le comte apporte à la communauté, le spectateur marche de surprise en surprise. Il y a dans le langage des deux interlocuteurs une souplesse, une richesse de supercherie qui appartient vraiment à la haute comédie. Ils mentent si effrontément, et se sentent pénétrés d'un tel respect à mesure qu'ils tâtent le terrain, que l'auditoire recueille avidement toutes les paroles de ces deux maîtres fripons. C'est, à mon avis, la meilleure scène de l'ouvrage. Il y a pourtant un créancier mendiant qui ne manque ni de nouveauté ni d'imprévu. Après avoir pleuré sur sa pauvre famille, réduite aux abois par sa téméraire générosité, il finit par donner tête baissée, comme un enfant, dans un piége grossier, et je dois avouer que l'auteur a tiré de cette donnée un excellent parti. Au moment même où il vient d'obtenir par ses larmes un à-compte de 60 francs, il confie à son débiteur une somme de 6,000 francs. Alléché par l'espoir d'un gain chimérique, il oublie toutes ses doléances et ouvre son portefeuille que tout à l'heure il disait vide. Si le créancier mendiant ne vaut pas la scène du contrat, il mérite du moins les plus grands éloges. Quant à l'action, j'ai regret de le dire, elle est bien loin de pouvoir se comparer au mérite du principal personnage, et cela se comprend sans peine. Il n'y a pas, en effet, d'action dramatique sans lutte, sans résistance, et, dès que Mercadet absorbe tous les personnages, il est facile de prévoir que l'action sera nulle. L'amour de Minard pour Julie, la substitution de La Brives à Godot, qui est parti pour les Indes avec la caisse de Mercadet, le retour de Godot avec une fortune colossale, sont des incidens vulgaires qui nous ramènent à l'enfance de l'art. Il est évident que M. de Balzac ne connaissait pas encore les ruses du métier. Je constate le fait sans vouloir en faire le sujet d'un reproche, car bien des pièces construites selon les préceptes de l'industrie dramatique sont loin d'offrir le même intérêt, la même nouveauté. Le personnage de Mercadet ferait honneur aux plus habiles, et les plus habiles, malgré leur longue expérience, ne l'ont pas trouvé, ou n'ont pas su le mettre en œuvre. Mercadet posait devant eux, et le courage leur a manqué pour le dessiner d'après nature. C'est une preuve ajoutée à tant d'autres pour démontrer que le métier se défie volontiers de la nouveauté et se complaît surtout dans les redites.

M. de Balzac, rompu à toutes les ruses du récit, ignorait les ruses de la scène, et cherchait la vérité à tout prix, sans se préoccuper de la construction. Si le temps ne lui eût pas manqué, il eût compris sans doute la nécessité de préparer, de ménager les effets, et sa persévérance aurait eu raison des obstacles qu'il rencontrait sur sa route. *Mercadet*, malgré l'imprévoyance de la composition, est une étude pleine d'intérêt. Le style de cet ouvrage rappelle en maint endroit le style de Beaumarchais. Malgré le mérite éminent qui recommande *le Mariage de Figaro*, je pense que M. de Balzac aurait pu choisir un meilleur modèle. Il y a en effet dans le style du *Mariage de Figaro* une tension, un parti pris d'être spirituel à tout propos, qui ne tardent pas à fatiguer l'auditoire. Le valet de chambre du comte Almaviva, malgré sa verve inépuisable, n'est pas toujours naturel. Il nous amuse et nous charme d'autant moins qu'il a plus de

plaisir à s'écouter. M. de Balzac, malgré la richesse de son imagination, n'a pas été heureux dans sa lutte avec l'adversaire de Goëzman. Les admirateurs de Beaumarchais auront beau dire, le style du *Mariage de Figaro* est plutôt le style de la satire que le style de la comédie. Le dialogue ainsi conçu ressemble au jeu de paume : les personnages, armés d'une raquette, se renvoient l'épigramme, et l'auditoire, tout en applaudissant à la prestesse de leurs mouvemens, comprend qu'il n'a pas devant les yeux des personnages tirés de la vie commune. Quelle différence entre Beaumarchais et Molière! comme le style du *Bourgeois gentilhomme*, du *Médecin malgré lui*, domine le style du *Mariage de Figaro!* Dans Molière, tout est simple et naturel; tous les personnages parlent une langue que chacun de nous croit pouvoir parler : l'admiration est d'autant plus vive, que rien n'excite notre étonnement. Sganarelle et Jourdain nous charment d'autant plus sûrement, que leur parole n'a jamais rien qui sente le bel esprit : l'auteur s'efface et disparaît tout entier derrière le personnage. Avec Beaumarchais, cette proposition se trouve renversée : le personnage disparaît, et l'auteur se montre seul dans toute la splendeur, dans tout l'orgueil de son ironie. Quoique M. de Balzac ne fût pas animé d'une passion bien vive pour la simplicité, je crois cependant qu'il n'eût pas tardé à comprendre l'intervalle immense qui sépare Molière de Beaumarchais : il avait trop de finesse et de sagacité pour ne pas deviner les conditions du dialogue dramatique. Le lecteur peut se montrer indulgent pour les idées, pour les sentimens qui ne sont pas exprimés avec une parfaite franchise; le spectateur est toujours plus sévère : il oublie, il veut oublier l'auteur, et demande aux personnages qu'il a devant les yeux un langage rapide et naïf; il exige qu'ils parlent comme tout le monde, et tout le monde croit parler comme Molière, parce que Molière, comme La Fontaine, n'affiche jamais la prétention d'être spirituel. M. de Balzac, qui, après avoir écrit plusieurs milliers de pages, n'avait pas encore rencontré la clarté familière aux écrivains du XVIIe siècle, n'eût pas manqué de faire un retour sur lui-même en voyant l'hésitation ou la fatigue de l'auditoire; l'expérience du théâtre pouvait, en ce sens, lui être utile, et l'eût amené peut-être à préférer le style simple et transparent de Molière au style obstinément spirituel de Beaumarchais.

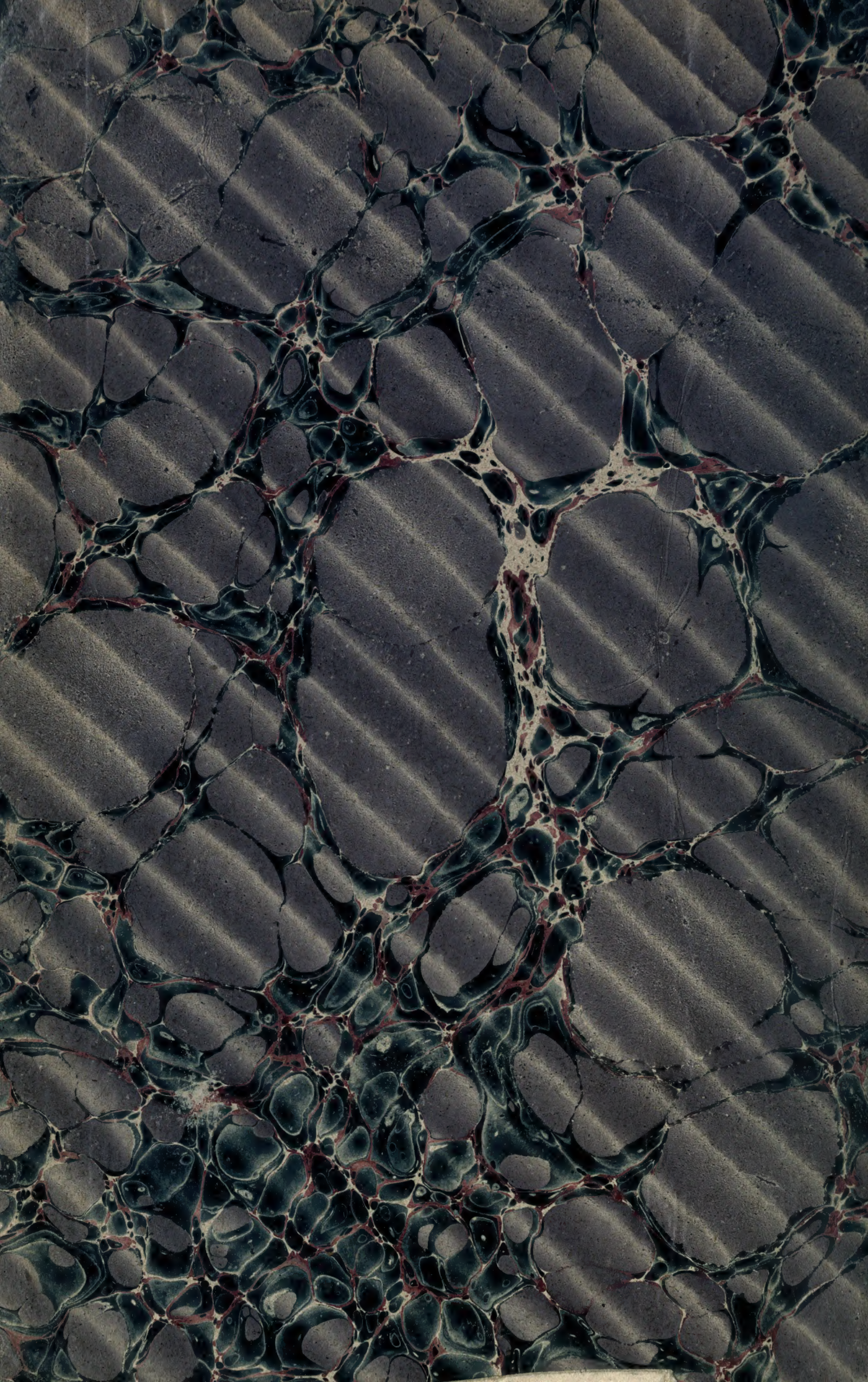
GUSTAVE PLANCHE.

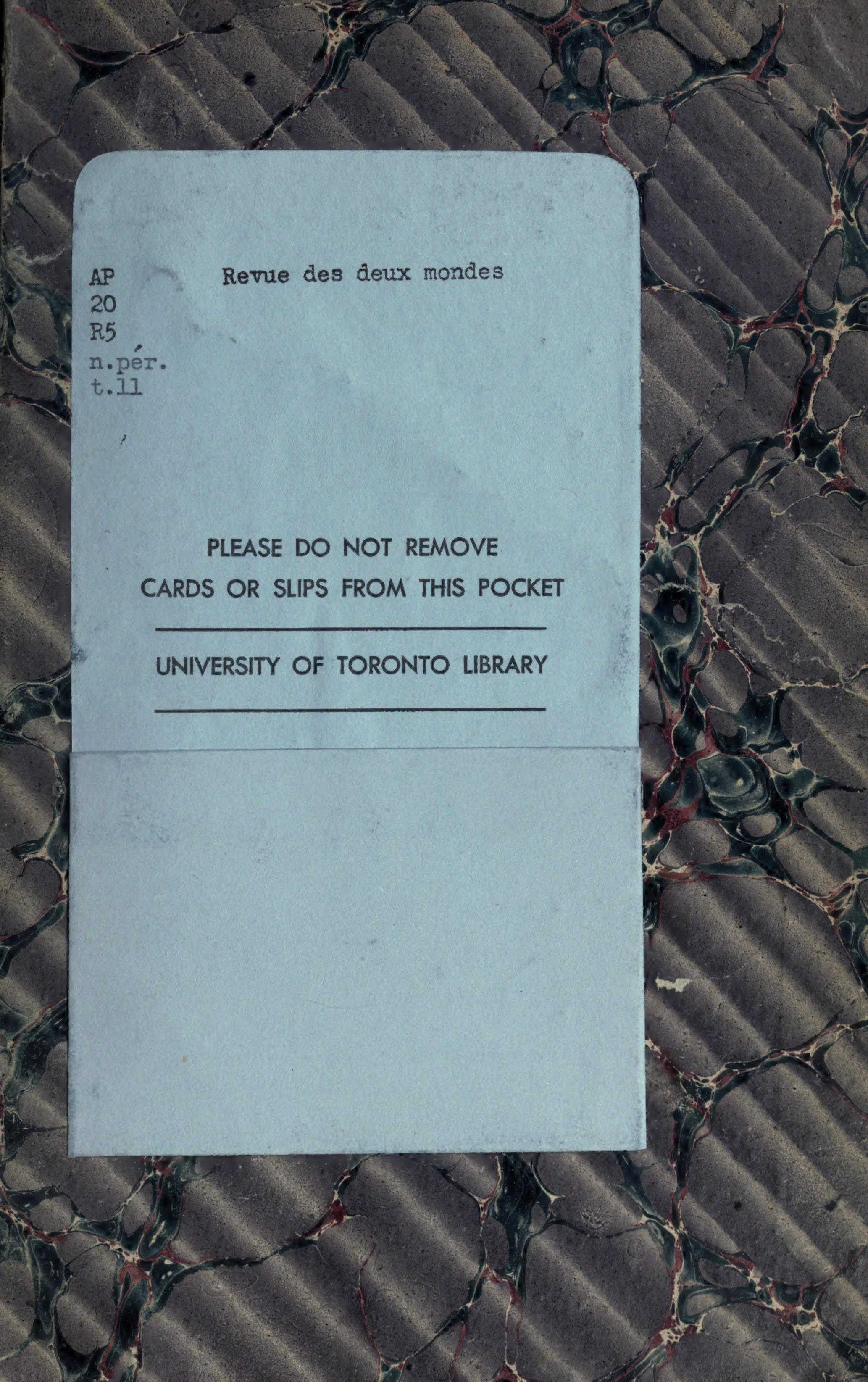
V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

NOUVELLE PÉRIODE. — JUILLET. — AOUT. — SEPTEMBRE.

FIN DE LA TABLE.




AP
20
R5
n.pér.
t.11
Revue des deux mondes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

